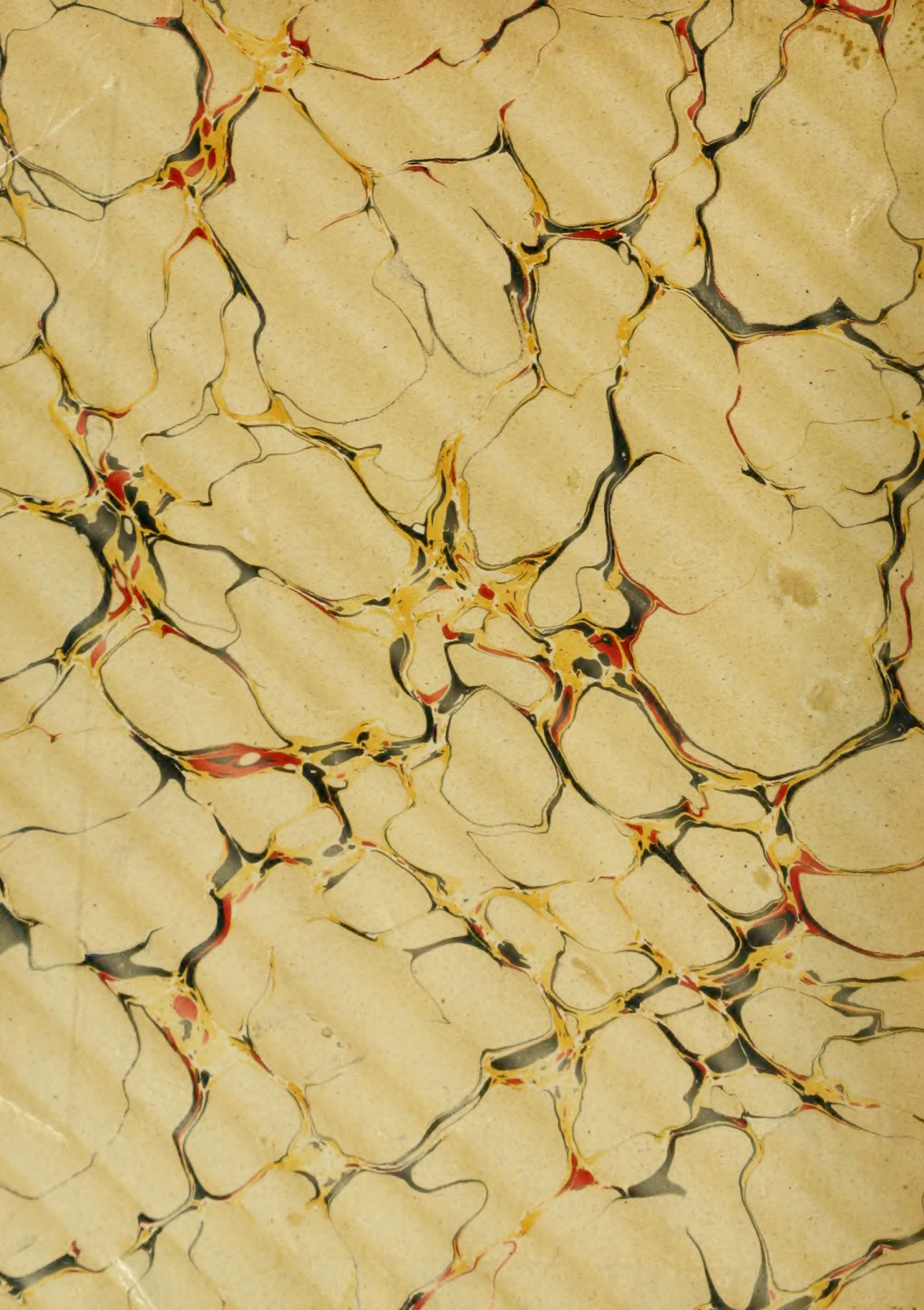


Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/s4revuebleuepoli20pari

REVUE

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

PARIS. — A. DAVY (IMP. DES DEUX REVUES)
52, rue Madame, 52

Fr. Lit.
R.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

QUATRIÈME SÉRIE — TOME XX

40e ANNÉE — 2me SEMESTRE

1er JUILLET AU 31 DÉCEMBRE 1903

197211
9.7.25

PARIS

BUREAUX DE LA *REVUE BLEUE* ET DE LA *REVUE SCIENTIFIQUE*

41 bis, RUE DE CHATEAUDUN, 41 bis

1903

ΕΘΝΙΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΤΗΣ ΕΛΛΑΔΟΣ

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 1. 4e SÉRIE. — TOME XX. 4 JUILLET 1903.

LETTRES DE JEUNESSE [1]

IX

Monsieur Jules Vuÿ, avocat.

Berlin, vendredi 12 mars 1847.

Cher ami,

... Quelle différence entre une heure et une autre, entre un jour et un jour! L'un si vide, qu'une douzaine ensemble ne fournirait pas un trait à conserver, l'autre si exubérant d'impulsions, de sentiments, de plans ou de pensées que quatre secrétaires ne pourraient suffire à les enregistrer, un volume à les contenir et une semaine à les lire. Qui n'a pas de ces jours de plénitude, de ces heures fortunées, mais qui peut les communiquer? Je n'en ai pas été privé, ce mois-ci particulièrement. Hier, cet après-midi encore, j'ai senti le souffle du sublime m'emplir la poitrine, et les ailes de mon âme palpiter dans les limpides régions de la contemplation. Ce sont quelques lectures concernant la nature ou l'histoire qui en ont été l'occasion. Une promenade dans les espaces étoilés, un coup d'œil jeté dans la vie universelle, tels sont les ravissements auxquels vous convie la science. Chaque découverte nouvelle de physique, de physiologie, d'astronomie, vous ouvre des perspectives sans fond. Je ne saurais dépeindre la volupté ineffable dont me pénètre la philosophie de la nature et de l'histoire. C'est quelque chose du tressaillement de la mère qui sent palpiter ses entrailles. Vivre avec l'univers dans la même vie sympathique que l'enfant avec sa mère, sentir vibrer en soi les ondes de la lumière et du son, la vie planétaire ou les siècles évanouis de l'histoire, reconnaître sa parenté, sa consanguinité avec l'infusoire phosphorescent qui scintille dans les abîmes de l'infinie petitesse et avec le nuage cosmique qui dans les incommensurables profondeurs de l'espace commence une voie lactée et un système de soleils, avec le Chinois et le Grec, avec Valmiki ou César; c'est une extension de notre existence qui peut paraître fabuleuse. Et sur cette base que d'autres sphères grandissantes et rayonnantes, l'art qui enveloppe la nature, la religion qui enveloppe l'art! L'immensité, l'infini remplit tout; s'ouvrir à lui, voilà la vie, voilà le bonheur. Pourquoi faut-il ne saisir que par bonds, par élans, par intermittence, le rameau d'or? Si nous pouvions nous maintenir dans la conscience permanente de cette harmonie des mondes, dans laquelle nous sommes une note, nous serions des dieux. Tout ceci doit te paraître extraordinaire; je suis pourtant calme et de sang-froid. Mais la place me manque pour rendre cette série d'assertions dithyrambiques un peu moins bizarre; tu auras peut-être l'humanité de ne pas me croire encore fou, ou panthéiste, ou rêveur, ou extravagant.

Il te reste toujours la ressource d'y voir de la poésie, faute de mieux. Entrer dans le poème de Dieu, c'est encore ce qu'il y a de plus digne de l'homme et le plus bel emploi de la vie. Ce serait mon rêve, et j'ai quelquefois senti dans les limbes insondables et inconnus de ma pensée passer comme le frisson de la conception de ce poème unique qui est celui de la vie. Éclora-t-il jamais? Je l'ignore. Tu me demandes si je compte m'enraciner dans ce sol

(1) Voir la *Revue Bleue* des 13, 20 et 27 juin.

stérile du Brandebourg. Je suis encore sous l'impression d'une lecture effrayante, d'un calcul physico-astronomique sur la précession des équinoxes, démontrant que dans la période des précessions, chaque dix mille cinq cents ans, les masses océaniques sur notre terre changent de pôle, c'est-à-dire que le monde est détruit, et que de nouveaux continents surgissent, tandis que les autres sont submergés. Or nous avons déjà passé le milieu de la période inévitable commencée l'an 4000 avant J.-C. et dont seulement 4600 ans nous séparent encore. Ainsi l'océan boréal rugira sur les contrées où s'épanouissent aujourd'hui les races humaines, et les fils inconnus des continents antarctiques viendront chasser la baleine dans ces mers sauvages au fond desquelles ramperont nos Mont-Blancs ensablés, nos Etnas noyés, nos Himalayas changés en récifs de corail. Mais d'ici là nous avons le temps de prendre nos précautions. Peut-être saurons-nous peupler l'air d'aérostats, maîtriser l'aurore boréale et aurons-nous conquis les moyens d'échapper à ce cataclysme effroyable. La limite de l'impossible est si flottante! Ceci dit, pour mon soulagement, je puis te rassurer sur mes intentions d'enracinement. Tout au contraire, j'ai le projet et l'espérance, si Dieu le veut, de revoir Genève en automne prochain. Il y aura tantôt quatre ans que je n'ai revu ces Alpes que tu chantes, ce Mont-Blanc que j'ai noyé tout à l'heure, nos torrents, nos sapins, mes amis, ma famille, mon pays. L'absence fait naître le regret. Mais que Genève aura changé! Et mes camarades et moi-même! J'espère que nous nous reconnaîtrons tous néanmoins; s'il le faut, nous renouerons connaissance.

Ce semestre a passé comme un songe. Ce que j'ai entrepris de plus nouveau, c'est quelques études de linguistique générale et de philosophie de la religion. Veuille, cher ami, me rappeler au souvenir de notre vieille garde Zofingienne. J'ai vu plusieurs pièces de Shakspeare cet hiver, mais pas entendu de musique. Ma santé est fort bonne, la vie est douce, j'ai été une fois au bal. Bref, je suis plus content maintenant que lors de ma dernière lettre. Pourtant j'ai bien des reproches à me faire. Adieu, mes amitiés à Heim. Que devient notre académie? Crois à l'attachement de ton dévoué

H.-F. A.

[illegible]

[illegible]

Cher ami.

Une occasion qui me laisse une demi-heure de répit me permet d'adresser quelques lignes à Genève. C'est toi que je choisis. Ton long silence me fait craindre que tu ne sois fâché contre « ma Wenigkeit », ainsi que disait l'amiral Tom Pouce. J'ai un vague souvenir de quelque vivacité dans ma dernière lettre, et cela m'expliquerait la punition que tu m'infliges. Mais, en vérité, elle dépasse la valeur du délit. Car un instant de mauvaise humeur doit se châtier dans un phrase, non par une cessation d'entretien. Peut-être me crée-je une crainte et une faute chimériques; peut-être n'avons-nous été ni moi blessant, ni toi blessé. En tout cas, ne boude pas plus longtemps; si j'ai eu tort, je t'en demande excuse. Ce serait te mal connaître que d'insister davantage. Tu es généreux et je suis sincère; avec cela, on s'entend.

Te parlerai-je des événements qui se déroulent sur notre sol? Il faudrait avoir du temps et écrire à tête reposée. Le moment d'une décision approche rapidement. Mais quelle sera-t-elle? Il serait téméraire de le prophétiser quand on n'est pas prophète. — D'ailleurs la personne qui emporte ce billet, ou plutôt Roget qui va le lui remettre, vient d'entrer à ce moment, et il m'a fallu l'occuper à croquer des cerises pour qu'il m'accordât encore quelques minutes.

Tu as sans doute suivi le développement parlementaire des États du royaume prussien. Quoique la fin ait été désobligeante pour les libéraux, on y voit généralement plutôt un trait de mauvaise humeur royale qu'une attitude définitivement répressive du gouvernement.

Ce qui occupe maintenant l'attention publique, c'est le *Procès monstre des Polonais* (254 accusés), ouvert avant-hier 2 août. Il est lamentable de voir ces pauvres prévenus réduits à être traduits comme à Zofingen, et pis qu'à Zofingen, car leur langue (le polonais) est inconnue à tous leurs juges et auditeurs; et il s'agit de leur tête. Le chef du grand mouvement, Mieroslawski, n'a pas reçu l'autorisation de se défendre en français. Mais son discours polonais a été si éloquent de voix, de geste et d'émotion, que les assistants ont été profondément touchés, sans y comprendre un mot... Je te cite textuellement le compte rendu d'aujourd'hui. Ce succès rappelle celui de saint Bernard, qui convertit les Saxons en leur prêchant latin.

Pendant la canicule, les théâtres nous inondent de pièces classiques, négligées tout l'hiver : Schiller, Gœthe, Lessing reparaissent sur les affiches. Cela devient ruineux pour nous autres, pauvres bourses. Il y a trois jours, *Wilhelm Tell*, hier *Iphigénie en Tauride*, aujourd'hui *Nathan le Sage*, etc. Mon Dieu, que cette *Iphigénie* est une belle chose! Ce calme antique, cette forme parfaite, cette perfection achevée m'ont pénétré jusqu'à la moelle des os, mais

plus à la lecture qu'à la représentation. Mon goût a terriblement changé, ou plutôt s'est bien formé depuis l'enthousiasme romantique des premières années d'étude. Le commerce de l'art, les voyages, les littératures diverses, la culture musicale m'ont développé l'œil et l'oreille, le sens et la critique. Mes jouissances en ont été doublées. Shakespeare, Calderon, Dante, Gœthe m'ont fait de bien douces diversions à des études d'autre nature. J'ai même déchiffré des poésies suédoises et hollandaises et des divers dialectes de l'Allemagne. Mais cela était mon pain blanc.

Je suis heureux, n'était ma santé qui ne me laisse jamais sans me tirailler quelque part. J'ai fait depuis quelques mois plus de théologie que d'autre chose. Mais il faut terminer. Pour la jeunesse, c'est le beau temps dans nos cantons. Je vois que mes contemporains se font place. Donne-moi quelques détails sur ses mouvements et reçois, avec mes salutations pour les amis communs, l'assurance de l'amitié intacte

De ton dévoué

H.-Fréd. Amiel.

4 août 1847.
Dorotheenstrasse, 70, 2 Trepp.
jusqu'en mi-septembre.

XI

Berlin, le 5 décembre 1847.

Cher ami,

En fouillant dans mon bissac de correspondance, je m'aperçois avec stupéfaction que je suis avec toi en vieille dette, quand je me croyais bonnement en crédit. Aussi, je viens réparer avec empressement ma négligence. Il est bien tard aujourd'hui, mais je veux avoir au moins commencé cette réponse, afin qu'elle ne subisse pas de retard.

(Lendemain.) Après sept heures d'interruption consacrées au sommeil, je reprends cette lettre à la lueur de l'aube la plus bizarre, d'un orient rayé de larges barres fauves, jaunes, rouges et vertes (je dis *vertes*), architecture bizarre et fantastique de nuages opaques et de bandes claires, arlequinade de ciel du Nord, caprice de décembre anticipé du carnaval. Je ne veux pourtant pas que cette vision heurtée et étrange déteigne sur cette lettre, et je me remets dans le sillon d'idées d'hier au soir.

Ta lettre rapide trouve le moyen de me parler de bien des choses autour de toi, de ton frère que je te prierais de saluer s'il me connaissait; de la politique conservatrice et radicale, sujet qui s'est beaucoup étendu dans l'intervalle, mais que précisément, à cause de sa gravité et de son étendue, tu me permettras de ne pas entamer ici, d'autant que, catholique et fédéral à la fois, tu dois, dans tes sympathies, être intérieurement fort balancé, à ce que je présume, du moins...

Notre époque actuelle, le public existât-il, n'est-elle pas celle où il a le moins [de temps] d'écouter et de s'intéresser à l'essor d'une poésie indépendante? Et pour de la poésie politique, le sarcasme de Gœthe (*Politisches Lied, garstiges Lied!*) a-t-il perdu sa valeur? Pouvons-nous nourrir autre chose que de la poésie lyrique? Ce sont au reste des questions, non des négations, que je pose ici au courant de la plume. Mais si le public manque numériquement et esthétiquement, si le Genevois n'a pas généralement le sens poétique, ce que je crains, la difficulté risque fort d'être capitale, et le soupir d'espérance de devenir un soupir d'abdication. Je crois le talent moins rare que le milieu nécessaire à son épanouissement; mais sans ce milieu, il n'est qu'une fleur artificielle condamnée à pâlir et mourir. Tu me diras : tous les talents ne sont pas de la taille que tu rêves; mais ceux de cette taille postulée nous échappent, ils enfoncent les carreaux de la cage de verre où ils ont pris racine, et montent déployer au-dessus de notre étroite sphère romande leur calice et leur parfum. Les uns écriront pour la France, les autres pour l'Allemagne. Dans la Grèce, où tous les hommes libres étaient nés artistes, un petit pays renfermait un grand public; dans notre société actuelle il faut une immense base numérique pour fournir un petit peuple d'auditeurs. J'ai surtout insisté sur ces conditions extérieures, car elles sont mesurables; la force du génie qui s'attaque à elles ne l'est pas. Je ne suis d'ailleurs pas tout à fait convaincu de l'impossibilité d'une littérature française à base nationale romande. C'est même une de mes vieilles rêveries et je ne vois pas pourquoi un individu comme moi qui rêve autant et qui fait si peu, se refuserait ce petit songe-là. Ce souhait est du reste entièrement désintéressé; je sens toujours plus la spontanéité se retirer de moi. Je ne saurai bientôt plus m'exprimer, ni de bouche, ni de plume, même en prose, à plus forte raison en poésie. Et puis, l'art d'écrire n'est qu'à moitié un don; il est à moitié une culture, et ce noviciat indispensable me manque également. Du moins, depuis des années, occupé de mille et une choses, dégustant choses et idées, je n'ai pas exercé la forme. Le parallélisme entre la pensée et l'expression, entre la réceptivité et la production, j'ai eu le tort de le négliger. En rentrant en pays français j'aurai cette petite rupture d'équilibre à réparer. J'ai un vif sentiment du style; pourquoi la force créatrice n'est-elle pas en proportion? Depuis un ou deux mois, je me suis occupé avec prédilection de linguistique et d'histoire de l'art. Mais je vis au jour le jour, me tenant prêt à partir quand arrivera le

choléra. Nos petites affaires académiques ayant tourné comme ceci plutôt que comme cela, et la principale raison qui me rappelait s'évanouissant, j'en ai profité pour me laisser aller à un nouveau courant de ma curiosité. Ici j'apprends toujours du nouveau, j'ai des ressources de tout genre, je suis comme établi : j'ai mes libraires, mes antiquaires, musée, théâtres. Bref, pour m'en aller, il faut une raison péremptoire. Il est malheureusement possible que ce soit ma santé. Depuis avant-hier, je me sens quelque oppression ; j'étais bien pourtant en général. Je ne suis point docteur et ne fais pas de préparations, trouvant toujours quelque intérêt en chemin, et n'en voyant pas un très vif à débourser quatre à cinq cents francs pour un titre de valeur incertaine chez nous. Je suis du reste à présent dans la même situation d'esprit que lors d'une des lettres que je t'adressais, la lettre cosmologique. J'entrevois des horizons grandioses et voyage à grande aile dans l'univers... quand je ne retombe pas dans quelque vétille prosaïque, dans quelque bobo, ou quelque mauvaise humeur. Mon bonheur et mon malheur, c'est de m'intéresser à tout. Adieu, cher ami, l'insouciance m'empêche de te pouvoir déterminer une date où je te serrerai la main autrement que par la pensée. Mais, présent ou absent, je suis à toi.

H.-F. A.

XII

Berlin, le 24 juillet 1848.

Dix mois, cher ami, entre tes deux dernières lettres !... Tu n'abuses vraiment pas de la permission d'écrire, mais peut-être abuses-tu du droit d'être court. Écrire rarement, passe encore ; mais profiter d'un silence cyclique pour se taire, quand tu as enfin la plume à la main, c'est un peu fort. Je ne me contente pas facilement, et précisément parce que j'attache quelque prix à tes critiques ou observations, je ne puis me contenter de ces bribes jetées, après huit mois de jeûne, à ma curiosité.

Je craignais, en voyant ton mutisme, de t'avoir blessé ou choqué, par ce que tu appelles ma critique *à angle droit*. Je suis bien aise de voir qu'il n'en est rien et que tu aimes cette sévérité utile. Seulement tu oublies trop que je l'invoque également, et j'espérais que mes trois derniers articles m'attireraient quelque incisive et rigoureuse persécution de ta part, car je déteste les banalités d'éloge ou de blâme, les formules toutes faites qui n'ont ni mordant ni individualité. Ce ne serait pas là ton défaut, mais ton laconisme t'en donne l'air : j'ai donc bien raison de l'attaquer. Si tu veux m'être utile, en même temps qu'agréable, *pesons*, note, souligne quelque chose, donne un exemple et un corps à tes observations.

Il ne suffit pas pour mon instruction d'apprendre que je *heurte assez violemment par places le génie gaulois;* veuille indiquer un passage, une page, dix, vingt exemples, afin que je comprenne bien ton reproche et le tort en question. — Tu regrettes le style plus frais de quelques anciennes lettres... adjugé ; mais n'oublie pas la différence de ton. J'ai voulu faire un article serré et scientifique, non aimable et littéraire. Indique-moi aussi ce que tu voudrais émonder, en perspective au moins, sinon par énumération. Tu me parais craindre que des lecteurs français ne me trouvent bien germain. En vérité, ceux qui veulent bien me communiquer leur opinion se seraient donné le mot pour me faire perdre la carte, qu'ils ne feraient pas mieux.

Un Berlinois, grand ami de la langue et de la littérature françaises, a été charmé de ce petit travail, parce qu'il le trouve *français d'esprit* et de *forme*. Un critique dans le journal *Litteratur des Auslandes* le trouve *suisse-français* dans toute sa manière. Un Parisien m'écrit qu'il apprécie ce style comme original parce qu'il est *allemand* de pensée, et tout à fait *français de forme*. Un Vaudois, à qui je l'ai lu en manuscrit, ne parle pas de la nationalité de ce travail et lui reproche certains défauts individuels. Toi maintenant, cher Vuÿ, le trouves « peu gaulois » et « très germain ». Tu vois la malice ; on fait le tour des combinaisons possibles, et moi, pauvre diable, je reste au milieu du cercle, ahuri, attrapé et abasourdi. — Conclusion : préciser les critiques. Veuille m'indiquer quels sont les exemples du style gaulois ? Quels sont tes écrivains favoris d'après lesquels tu mesures la prose ? Enfin, me donner une notion *claire, nette, pratique* de mes défauts et des vertus et des modèles qui pourront servir à leur guérison. C'est convenu, n'est-ce pas ?

Le cercle des quatre ou cinq opinions ci-dessus épuise la totalité de celles qui me sont parvenues, à l'exception de celle de la rédaction ; mais celle-ci n'est pas une opinion, elle est plus que cela, une censure sans appel et avec un exécuteur. La figure est un peu violente ; c'est qu'en vérité j'ai été peu édifié de la façon dont on s'est comporté avec moi. On m'a sensiblement traité en barbouilleur, qui doit être trop heureux qu'on lui coupe les cheveux, les ongles, et qu'on le rende joli garçon. Sans métaphore, on a changé considérablement le sens du travail en lui retranchant, *sans mon consentement* (car on ne me l'a demandé que par forme, et quand j'ai refusé l'*imprimatur*, on s'était arrangé pour rendre le refus inutile), ce qui en faisait l'originalité, la seule partie qui m'appartînt en propre : j'avais voulu élever cette étude de Berlin jusqu'à la science,

et éclairer cette étude spéciale d'une revue *comparée* des capitales, et esquissé même la physiologie *générale* de cette espèce d'êtres qu'on appelle capitales. Je n'employais pour cela que quatre ou cinq pages. La seule personne à qui je l'ai lue ici, a trouvé comme moi que c'était la partie essentielle du travail.

On n'y a rien voulu comprendre au comité, et on a extirpé, avec une sécurité de main remarquable, tout ce qui me tenait le plus à cœur, et était d'une portée un peu plus hardie. Sous prétexte d'*émonder* des jets trop abondants, on a simplement coupé la tête à mon morceau, et cela sans s'en douter, ce qui m'a fait le plus de peine. Mais laissons cette chronique que je ne te ressasse que sur ta demande, et *sur laquelle tu seras discret.* Elle m'a chagriné pour notre Revue, que je vois aussi juste milieu, débonnaire que possible. Ses sympathies sont toutes à la médiocrité. L'énergie, la conséquence, l'élan en littérature, philosophie, science, lui manquent totalement. C'est la torpeur systématique. Je cherche la vie dans les cinq premiers cahiers de l'année (que j'ai) et je ne la trouve pas. Si on ne lui injecte pas du sang nouveau, elle se mourra bientôt de langueur. Je retrouve là tout ce qui me répugne à Genève, cette négation froide, cette absence d'enthousiasme, défauts auxquels je me suis butté dès mes premières années d'étudiant, et qui me font bouillir le sang, à moi si placide, si contenu, si glacial même aux yeux de tant de personnes. Je ris de l'enthousiasme écervelé, puéril ; mais je veux l'enthousiasme savant, puissant, maître de soi, la passion intelligente, l'élan dans la clairvoyance. Le bon sens égoïste et plat me fait aimer et apprécier les folies. Mais ne suivons pas cette ligne trop impétueusement. Je m'aperçois d'ailleurs que je fais porter à ce pauvre comité le poids des rancunes auxquelles ni lui ni même Genève n'ont donné seuls occasion. Certains articles de journaux français ont réussi à me tirer de mon calme habituel. Une chose m'agace positivement, c'est la *présomption de l'incompétence*, pour formuler la chose en un mot. Voir la sottise, l'ignorance discuter et juger des questions au-dessus de son niveau, surtout railler, me donne des envies pulvérisantes, presque autant que de voir l'hypocrisie revêtir le manteau d'un parti et l'infecter. Sottise et égoïsme sont les deux mots magiques qui ont la puissance d'animer ma colère. J'essaie de leur enlever ce pouvoir car, par le temps qui court, il ne resterait plus assez de loisir pour autre chose. Pour en revenir à notre chère Bibl. Univ., c'est la faute des Genevois, si elle est aussi *philistreuse.* Il faut la changer, non l'abattre. Pourquoi MM. Hornung, Rivoire, Oltramare, André Cherbuliez, etc., laissent-ils la rédaction se ruer en traductions, faute d'articles, et M. Joël Cherb. submerger de ses produits au sucre d'orge l'étalage du Bureau ? Cette pauvreté est une honte pour nous, parce qu'elle est volontaire.

Ton jeune homme ne peut mieux choisir que Berlin pour étudier la médecine, surtout s'il veut connaître le choléra, qui nous visitera sous peu. Une *douzaine* de cliniques spéciales et générales (yeux, accouchements, etc.), pour la chirurgie et la médecine ; les plus grands professeurs de l'Allemagne (*Schärlein*, *Jean Muller*, *Jüngken*, *Bomberg*, etc.) quant au choix, et quant au nombre, 38, tant ordinaires qu'extraordinaires, et libres, explorant et exploitant toutes les branches spéciales de la science médicale, théorique, pratique, appliquée, générale, histoire de la médecine, médecine légale, bref tout le possible. Le célèbre *Dieffenbach* sera sans doute dignement remplacé. En outre les sciences accessoires et préparatoires, sciences naturelles, pharmaceutiques, sont toutes représentées à double ou à triple. S'il veut travailler, rien n'est plus facile ; s'amuser, de même ; unir les deux, encore.

J'entrevois comme une partie de plaisir le moment d'étudier notre langue, notre littérature, de pénétrer les secrets du style et d'essayer d'en acquérir un. Vinet, Chateaubriand, Töpffer, comme la mort fauche autour de nous ! J'aurai, je le crains, terriblement de peine à m'acclimater à Genève, mais qui sait ? L'agitation européenne me préoccupe naturellement beaucoup, car l'avenir bout dans cette chaudière.

Salue affectueusement de ma part M. Tissot ; plus tous nos amis zofingiens que tu vois encore. Amédée Roget a-t-il rendu visite à ton frère à Viareggio ? L'endroit doit être ravissant, entre Pise et Carrare, montagneux et maritime à la fois. Je sens de temps à autre se réveiller l'ardeur du voyage dans le fond de ma poitrine. Que j'ai eu tort de ne pas écrire les voyages que j'ai faits ! Je suis du reste encore partagé entre la science et la littérature. Que n'ai-je plus d'ambition et moins d'insouciance paresseuse ; peut-être pourrais-je faire quelque chose de bon. J'en ai le besoin sinon la force.

Pour être exact et juste sur le chapitre de la censure, le Comité m'a écrit qu'il avait respecté l'article *Berlin après la révolution ;* « sauf quelques corrections de mots ». J'espère que ledit article n'aura pas eu comme le premier l'ornement surérogatoire de 28 fautes d'impression.

J'ai répondu à ta lettre arrivée ce matin même, par une chaleur américaine (27° Réaumur à l'ombre). J'apprends que le nouveau pacte a été ratifié à Genève et, chose inespérée ! à Berne.

XIII

Monsieur Jules Vuy, avocat.

Chesbres, le 18 août 1871.

Mon cher ami,

Je suis ici dans une position admirablement belle que je te recommande. Chesbres est le Belvédère du Léman. Je m'y repose d'une cure faite dans l'Oberland. Le manque de société et de connaissances me fera toutefois déménager demain.

Veuille donc adresser tes lignes à *Charnex-sur-Montreux*. J'espère que tu es bien, ainsi que ta famille, et je te prie d'agréer l'expression de ma gratitude et de mon cordial souvenir.

H.-Fréd. Amiel.

XIV

Genève-Tacconnerie, N° 3.
24 décembre 1872.

Cher ami,

J'ai coupé les feuillets de tes deux volumes, mais une besogne urgente (un gros rapport à moitié fait, et qui doit être *lu* après-demain) me défend de céder au charme de la poésie et d'écouter tes mélodieux *Échos*. D'autre part, je ne puis retarder l'expression de ma gratitude pour ton aimable attention.

Bon Noël! cher ami poète, mille grâces pour l'affectueux souvenir, mes compliments à ton fils pour le toast en vers du 4 décembre, et mes meilleurs vœux de fin d'année et de remerciement pour toi et les tiens.

Ton dévoué, pressé, et reconnaissant

H.-Fréd. Amiel.

XV

Monsieur Jules Vuy,
Président de la Section des sciences morales.

Genève, 10 janvier 1873, 10 h. s.

Mon cher ami,

En quelques heures, je viens d'écouter le concert de tes deux volumes et il me semble avoir vécu au-[illegible] que l'écoute [illegible] magique. Trente années se sont déroulées dans la pénombre de mes souvenirs; que de fantômes, que d'images phosphorescentes [illegible] le total obscur de ce passé [illegible] est la tante de la poésie.

La poésie peut [illegible] merveille de ce saint de [illegible] que lui avait causée le chant du rossignol, oubliant le monde extérieur, [illegible] des années.

Et toi, cher ami Vuy, tu as enfermé dans ces 360 petites pages comme dans une cassette salomonique toute ton existence avec ses affections variées de petit-fils, de fils, de frère, d'époux, de père, de patriote, d'artiste et de lettré, de camarade et d'ami. Cette étroite cassette contient les mémoires de ton âme, depuis l'âge d'écolier jusqu'à la haute magistrature. Il est donc naturel qu'elle soit dédiée à la compagne de ta vie.

J'ai donc éprouvé une double impression : de mélancolie rêveuse en m'apercevant des 11 000 jours révolus ; de satisfaction esthétique, en voyant un *monumentum* répondant bien à son idée.

Et ce qui est mieux encore, c'est que ce monument, loin d'être funèbre, est un hommage d'un vivant à ses émotions passées. Le cocon est de soie, mais le papillon qui en est sorti peut en tisser d'autres encore.

Ainsi, remerciements et félicitations
de ton affectionné

H.-Fréd. Amiel.

XVI

Allemagne, Bains d'Ems.
Pension Langenau
Sam. 11 août 1877.

La Lahn salue le Bonnant, et le baigneur d'eau d'Ems fait ses amitiés au baigneur de Saint-Gervais. Cette carte lancée (à tout hasard) à travers le Weite Welt a aussi pour but de constater l'alibi de celui qui fut invité en juillet à remonter l'Arve à sa source et qui a dû au contraire descendre le Rhin (*notre* Rhin), jusque non loin des lieux où il aborde la Moselle et la Lahn. J'ai revu le rocher de Lorley, et c'est ici (à Ems) que le 13 juillet 1870, à 9 h. 10 minutes du matin, fut prononcée la parole de rupture entre la Prusse et la France. Légende et histoire, mythologie et drame, tout se mêle sur ses bords. J'essaie une cure pour mes bronches endolories. Joli pays, grande affluence. Beau temps d'abord. Pluie depuis deux jours. Bonne chance à ta villégiature.

H.-F. A.

XVII

Monsieur Jules Vuy,
Président de la Section des sciences morales.

Genève, 27 avril 1879.

Cher confrère,

M. Urbain Olivier est des nôtres depuis 1864. Ce n'est pas six ans, mais quinze ans que je devais dire. Joli exemple de l'élasticité de ce milieu fluide qu'on

appelle le temps. Ceci prouve qu'à un siècle, on peut se croire jeune. Je le souhaite à tous ceux qui s'argentent et, comme moi, n'ont plus leurs dents de lait.

Cordialités,

H.-F. A.

XVIII

Genève, le 12 mai 1879.

Son rire était si pur, sa vie était ma vie :
Elle morte, je suis l'arbre déraciné...

Les douleurs profondes ont ces accents vrais qui vont au cœur parce qu'ils en viennent. Merci avec sympathie pour ce touchant poème de *Clotilde*, qui fait un pendant pieux aux *Pauca meæ* de nos maîtres atteints de la même infortune.

Les plus grands ont saigné sous la même morsure,
Et tout cœur paternel souffre autant que le leur;
Mais peu savent le mot qui ferme la blessure,
Peu savent dans un hymne embaumer la douleur.

Transfigurer son déchirement en poésie, c'est une des belles formes de la résignation. Heureux qui a la force d'âme nécessaire pour ennoblir ainsi son épreuve et pour conserver un angélique souvenir.

Merci au père qui a bien voulu me faire part de sa tristesse. Je m'y associe avec les sentiments d'une ancienne amitié.

H.-Fréd. Amiel.

P.-S. — Mes respects à Mme Jules Vuÿ.

XIX

Genève, le 7 septembre 1879.

Cher ami et honoré collègue,

L'excellent Ch.-L. de Bons est mort. Nous étions, je crois, ses deux seules relations à Genève et j'éprouve le besoin de déplorer avec toi la perte de cet homme de bien et de talent, auquel j'étais fort attaché et qui, dans sa dernière maladie, m'a écrit des lettres touchantes.

Hélas ! en trois semaines la Section de Littérature perd deux de ses membres les plus éminents :

Comme [illegible] moissonnant dans les prairies !...

Cela me remplit de mélancolie, d'autant plus que je viens de passer une quinzaine et même un mois dans les fouilles funéraires, à la suite de la mort d'un parent très proche. J'ai revu des montagnes de lettres remontant jusqu'en 1806 et remué les cendres de cinquante personnes. O tristesse !

J'espère que Saint-Gervais-les-Bains aura rajeuni les baigneurs genevois.

Salutations cordiales,

H.-F. Amiel.

XX

Génève, le 20 décembre 1880.

Cher ami,

J'ai reçu pour toi un ouvrage de M. Ch. Berthoud.

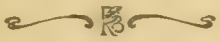
J'ai convoqué la section pour mercredi 22, afin de ne pas manquer décembre.

Si la communication projetée en novembre désire une place, je lui ai fait place en tête, *avant* la lecture.

J'espère que ces trois choses agréeront à mon infatigable collègue.

Cordialités,

H.-F. A.



LES DERNIÈRES ANNÉES DE SCHOPENHAUER

Nous sommes en 1852; Schopenhauer a soixante-quatre ans; il vient de publier son dernier ouvrage, les *Parerga et Paralipomena*, qui, malgré la singularité du titre, se répand de proche en proche et, à défaut des philosophes, lui gagne le grand public. C'étaient deux volumes de dimension moyenne. Le premier contenait les *Parerga* proprement dits, c'est-à-dire des traités *supplémentaires*, des développements de la doctrine pessimiste, se rapportant à la morale, à la psychologie et même à la métaphysique. Le contenu du second volume, les *Paralipomènes*, était indiqué par le sous-titre : *Pensées isolées, mais rangées dans un ordre systématique, sur une grande variété de sujets.*

« Quand Schopenhauer, dit son biographe Gwinner, eut terminé son dernier ouvrage après un travail journalier de six ans, son crédit littéraire était si bas qu'aucun de ses précédents éditeurs n'osa en entreprendre la publication, quoiqu'il fût prêt à renoncer à toute espèce d'honoraires. » Un libraire de Berlin céda enfin aux instances du fidèle et infatigable Frauenstædt, et quand celui-ci annonça à son maître le succès final de ses démarches, Schopenhauer lui répondit : « Je suis vraiment heureux d'avoir vécu assez pour mettre au monde mon dernier enfant; je considère maintenant ma mission sur la terre comme terminée. » Il n'attendait plus rien des contemporains, et il avait pris son parti de ne plus compter que sur la postérité. Il ne fit qu'une condition à la publication : c'est que l'annonce du livre ne fût accompagnée d'aucun de ces commentaires élogieux en usage dans la librairie.

Les *Parerga et Paralipomena*, pour des causes diverses, soit philosophiques, soit politiques, mais surtout littéraires, firent ce que n'avaient pu faire ni le Monde comme volonté et comme représentation, ni

la Volonté dans la nature, ni *les Fondements de la morale :* Schopenhauer passa, d'un jour à l'autre, de l'obscurité à la gloire. Jusqu'ici, il n'avait groupé autour de lui qu'un petit nombre de disciples, gens inconnus pour la plupart, convaincus, zélés, mais peu influents; maintenant les adhésions lui viennent de toutes parts, sous forme de lettres, de visites, de comptes rendus dans les journaux. Les femmes lui envoient des fleurs, peut-être à cause du mal qu'il a dit d'elles : il est vrai qu'il le disait en excellent style, et parfois sous une forme humoristique qui n'était pas faite pour leur déplaire.

« Les feux de l'aurore, dit Vauvenargues, ne sont pas si doux que les premiers regards de la gloire. » Qu'est-ce quand ces premiers regards ont été précédés d'une longue nuit d'attente et d'espoir déçu? Schopenhauer n'a eu jusqu'ici, pour se consoler de ses déboires, que le ferme sentiment de sa valeur; et voici qu'à une génération indifférente et oublieuse succède une génération nouvelle, qui est déjà presque une postérité, et qui s'enflamme pour lui d'un bel enthousiasme. Quoi d'étonnant qu'il ait accueilli sa gloire tardive, presque posthume, avec une joie non dissimulée, et qu'il en ait savouré une à une les moindres manifestations? « C'est un vrai réconfort pour ma vieillesse, écrit-il à un de ses nouveaux admirateurs, quand les amis de ma jeunesse ont presque tous disparu, de retrouver des amis jeunes dont le zèle surpasse celui des anciens; et ma satisfaction est d'autant plus grande que ce n'est pas à des circonstances fortuites que je dois ces nouveaux amis, mais à la meilleure et à la plus noble partie de moi-même (1). »

Un étudiant de l'université de Leipzig, Karl Bœhr, encore sous l'impression de la lecture des *Parerga* et des autres écrits de Schopenhauer, se présenta chez lui, en 1856, avec une lettre d'introduction de son père, professeur à l'Académie des beaux-arts de Dresde; et le récit qu'il nous a laissé de sa première visite est un des documents qui nous font le mieux pénétrer dans l'intimité du philosophe (2).

« L'ermite de Francfort, dit-il, habitait alors une des maisons qui s'étendent le long du Mein, en face du pont qui mène au faubourg de Saxenhausen. La maison a été changée depuis; l'entrée, qui était au milieu, a été reportée sur le côté. L'appartement de Schopenhauer était au rez-de-chaussée; il se composait d'une chambre d'habitation à deux fenêtres, avec une alcôve, à gauche de l'entrée, et d'une autre chambre, à droite, également à deux fenêtres, servant de bibliothèque. Les deux pièces étaient ainsi séparées par un corridor, où passaient tous les habitants de la maison. Au fond du corridor, à gauche de l'escalier, se trouvait une grande chambre, occupée par la vieille servante qui tenait fidèlement le ménage de Schopenhauer; c'était une fervente catholique. Sa chambre à lui était meublée avec une simplicité puritaine. Un secrétaire avec un buste de Kant, un canapé au-dessus duquel était suspendu un petit portrait à l'huile de Gœthe, une table ronde devant le canapé, une petite armoire à glace entre les deux fenêtres, et une table carrée en face du secrétaire : c'était à peu près tout. Sur le mur opposé au canapé se voyaient quelques portraits au daguerréotype de Schopenhauer, et dans un coin près du poêle, un buste de Wieland posé sur un piédestal. »

Bœhr, dans la revue qu'il fait de l'ermitage, n'oublie qu'un détail. Près d'une fenêtre, à côté du secrétaire, une peau d'ours étendue par terre marquait la place habituelle de celui que Schopenhauer appelait son meilleur ami. Ce fut d'abord un bel épagneul blanc, qui avait nom Atma, c'est-à-dire Ame du monde. Il mourut en 1849; Schopenhauer le remplaça par un chien brun de même race, auquel il donna le même nom, et qu'il coucha plus tard sur son testament. Au mois d'octobre 1850, il écrivait à Frauenstædt, après lui avoir fait part des nouvelles du monde philosophique : « Ce qui est plus important, c'est que mon épagneul brun, qui a maintenant dix-sept mois, a pris tout à fait la taille de son prédécesseur, que vous avez connu; c'est, avec cela, le chien le plus vif que j'aie jamais vu. »

Bœhr, en entrant chez Schopenhauer, est d'abord frappé de ce qu'il y a d'expressif et en même temps de distingué dans sa parole. C'est le ton d'un vieillard qui enseigne sans le vouloir, par le seul fait de sa longue expérience. La conversation porte d'abord sur la philosophie allemande, et en particulier sur celle qui régnait alors à l'université de Leipzig, c'est-à-dire sur le dernier système de Schelling, une sorte de conciliation entre le panthéisme et la révélation chrétienne.

« A propos de révélation, dit Schopenhauer, il faut que je vous montre quelque chose de très intéressant et de très rare.

« Et il alla chercher dans un coin de la chambre une statuette représentant une figure assise, à peu près haute d'un pied, en fer ou en cuivre, mais peinte en noir, assez semblable à une pagode chinoise. Il la posa devant nous sur la table, et me demanda d'un ton mystérieux si je devinais ce que c'était.

« Quelque chose de chinois, pensai-je.

« — Cette figure, reprit-il, vient probablement du Thibet; elle a bien cent ans, et représente le Bouddha.

(1) [illegible]

(2) [illegible]

C'est une pièce rare, dont vous ne verrez pas de sitôt la pareille, et que je me suis fait envoyer de Paris. Cette figure est pour les bouddhistes ce que le crucifix est pour les chrétiens. Le Bouddha est représenté ici comme un mendiant, assis à la manière asiatique, les yeux baissés, la main droite retombant sur le genou droit, la main gauche ouverte devant la poitrine pour recevoir des dons. C'est la manière strictement orthodoxe de le représenter.

« Comme je lui demandais pourquoi le Bouddha était représenté dans l'attitude d'un mendiant, il se mit à raconter la légende, mais d'une manière que je n'oublierai jamais. Ce n'était pas un savant de cabinet, un professeur allemand qui parlait, mais un philosophe par la grâce de Dieu, un sage des temps anciens : je l'écoutais avec recueillement.

« — Oui, disait-il, le Bouddha mendie, le Bouddha est un mendiant. Oh ! elle est belle, la légende qui raconte comment il fut amené au salut. Élevé dans une demeure royale, vaste et somptueuse, il en sort pour la première fois dans sa vingtième année, et il se trouve en présence de la plus splendide nature qui puisse être étalée devant les regards d'un homme. Il est émerveillé, et il déclare que l'existence est belle. Mais voici un vieillard à la tête branlante (et Schopenhauer imitait le geste) qui s'avance vers lui et qui semble lui dire : « Regarde-moi ! tout cela n'est rien. » Le prince, consterné, demande à un de ses compagnons : « Qu'est ceci ? — C'est la vieil-« lesse, prince : nous serons tous ainsi. » La marche continue, et l'on rencontre un malade qui se traîne au bord du chemin. Le Bouddha demande aux gens de sa suite : « Ceci aussi peut-il nous frapper ? » Ils lui répondent que oui. Le cortège s'avance encore. On voit passer une bière, sur laquelle est couché un mort. Le Bouddha n'a jamais vu un homme dans cet état ; il est épouvanté, et demande d'une voix tremblante si tous les hommes seront ainsi faits. Ses compagnons secouent les épaules. « Personne « n'échappe à la mort, » dit l'un d'eux. — Que dites-« vous ? s'écrie le Bouddha. Si notre existence mène « à la vieillesse, à la maladie, à la mort, que sommes-« nous ? Je ne veux plus vivre ainsi ; je veux me sépa-« rer de vous, aller dans le désert, et méditer. » Arrivé dans le désert, il congédie encore l'unique serviteur qu'il avait gardé, et il donne la liberté à son cheval, en lui disant : « Toi aussi, tu seras sauvé un jour. » Puis il change ses vêtements contre ceux d'un mendiant, et passe le reste de ses jours dans la méditation et l'abstinence. »

La conversation se prolonge. Après qu'on a épuisé les nouvelles du monde philosophique et littéraire, Schopenhauer parle des visites qu'il reçoit, ou qu'il refuse, et de la singulière idée qu'on se fait quelquefois de sa personne, depuis que le grand public s'occupe de lui. Il ne tarit pas de verve, et il peint tout ce qu'il raconte. « Il me cita, continue Bæhr, comme exemple des jugements baroques qu'on portait sur lui, une tirade d'un écrivain français, qui, parlant du séjour de Schopenhauer en Italie, dans un temps où lui-même était encore au berceau, s'exprimait à peu près ainsi : *Il jouissait des beautés de la nature italienne, considérait les monuments de l'antiquité, mais repoussait les hommes et regardait les femmes avec mépris.* En citant ces mots, Schopenhauer se renversa sur son canapé en riant aux éclats, et en ce moment il me parut tout à fait jeune. « Moi repousser les hommes ! s'écriait-il. Mais songez donc que j'avais trente ans et que la vie me souriait. Et quant aux femmes, si seulement elles avaient voulu de moi (1) ! »

Schopenhauer trouva, en 1854, un admirateur inattendu et très enthousiaste dans le compositeur Richard Wagner. Sans faire de Wagner un pessimiste par nature, on peut dire qu'à aucune autre époque de sa vie il n'était mieux préparé pour comprendre et pour s'approprier les théories de Schopenhauer. Il était alors occupé de sa trilogie des *Nibelungen*, dont l'exécution fut souvent interrompue, dont le plan changea plusieurs fois, mais qui devait montrer, sous quelque forme que ce fût, l'extinction d'une race de dieux, c'est-à-dire la fin d'un monde. La réaction qui avait suivi le mouvement révolutionnaire de 1848 l'avait forcé à s'exiler. Il vivait à Zurich, au milieu d'un petit groupe d'amis, tels que le poète Herwegh, le romancier Gottfried Keller, le philologue Ettmüller, le journaliste Wille, mais loin de ses relations et de ses intérêts d'artiste. *Tannhæuser* et *Lohengrin* se jouaient en Allemagne sans lui, et souvent autrement qu'il ne l'aurait voulu. Il avait des moments de découragement, de désespoir. Au mois de mars 1853, il écrivait à Liszt : « Je ne vis guère qu'auprès de toi et loin du lieu que j'habite. Ma vie n'est qu'un rêve, et quand je me réveille, c'est pour souffrir. Rien ne me tente ni ne m'attache, ou ce qui me tente et m'attache est loin de moi. Comment ne tomberais-je pas dans la plus profonde mélancolie ? » Et un peu plus tard : « Aucune des dernières années n'a passé sur ma tête sans que je me sois trouvé plusieurs fois face à face avec la résolution suprême d'en finir. Tout dans mon existence

(1) Le passage en question est cité de mémoire d'après Bartholmess (*Histoire critique des doctrines religieuses de la philosophie moderne*, livre XIII). En général, Schopenhauer n'était pas content de la critique française du temps. Il traite de « pur bavardage » un article où Saint-René Taillandier, après avoir accordé « qu'il y avait de bonnes inspirations dans les premiers travaux de M. Schopenhauer, » et avoir donné un court aperçu de sa philosophie, concluait en ces mots : « Est-ce assez d'extravagances ! » (Lettre à Frauenstadt, du 14 août 1856.)

est effondrement et ruine... Je n'ai plus la foi, et quant à l'espérance, il ne m'en reste qu'une, celle de dormir d'un sommeil si profond, si profond que tout sentiment de la misère humaine soit anéanti en moi. Ce sommeil, je devrais bien pouvoir me le procurer, cela n'est pas bien difficile... On ne peut considérer le monde qu'avec mépris, il ne mérite que cela. Gardons-nous de fonder sur lui aucun espoir, de lui demander aucune illusion pour notre cœur ! Il est mauvais, mauvais, foncièrement mauvais (1). »

C'est dans cette disposition d'esprit que Wagner reçut des mains de Herwegh *le Monde comme volonté et comme représentation*, où il trouverait, disait son ami, des idées analogues à celles qui faisaient le fond de sa trilogie. Il rend compte, dans une lettre à Liszt, de l'impression que le livre lui produisit : « Je suis pour l'instant tout occupé d'un homme qui m'est apparu dans ma solitude comme un envoyé du ciel : c'est Arthur Schopenhauer, notre plus grand philosophe depuis Kant, dont il a le premier, selon son expression, développé la pensée jusqu'au bout. Les professeurs allemands l'ont prudemment ignoré pendant quarante ans, et il vient seulement d'être découvert, à la honte de l'Allemagne, par un critique anglais. A côté de lui, quels charlatans que les Hegel et consorts ! Sa pensée maîtresse, la négation finale du *vouloir-vivre*, est d'un sérieux terrible ; mais c'est l'unique voie du salut. Naturellement, cette pensée n'a pas été nouvelle pour moi, et, en général, on ne saurait la concevoir, si on ne l'a déjà portée en soi-même. Mais c'est ce philosophe qui me l'a d'abord révélée avec une entière clarté. Quand je me reporte aux orages qui m'ont secoué, aux efforts convulsifs avec lesquels je me cramponnais malgré moi à l'espérance de vivre, quand aujourd'hui encore la tempête se déchaîne dans mon sein, j'ai pourtant un *quiétif* qui, dans mes nuits d'insomnie, m'aide à trouver le repos : c'est l'aspiration sincère et profonde vers la mort, vers la pleine inconscience, le non-être absolu, l'évanouissement de tous les rêves, l'unique et suprême délivrance. »

Ces derniers mots semblent détachés du drame de *Tristan et Iseult*. C'est, en effet, en 1854 et sous l'influence de Schopenhauer que ce drame fut conçu. Sur un point seulement Wagner différait de Schopenhauer : il pensait que l'amour, dans sa forme héroïque, tel qu'il le représentait dans ses deux personnages principaux, loin d'être une expression de l'énergie volontaire, pouvait mener, par le mépris de tous les autres biens de la vie, à la suprême délivrance, à la négation du vouloir-vivre. Il songea même à développer son idée dans une lettre qu'il destinait à Schopenhauer, et qui aurait pu être le point de départ d'une correspondance intéressante, mais qui n'a jamais été envoyée.

Au reste, si des relations plus étroites avaient pu s'établir entre ces deux hommes, on pourrait dire entre ces deux volontés également absolues, ils se seraient trouvés en désaccord sur d'autres points encore. Quand Richard Wagner chargea, en 1854, un de ses amis de remettre en son nom un exemplaire de l'*Anneau du Nibelung*, « comme témoignage d'admiration et de reconnaissance, au grand philosophe », celui-ci lui fit répondre : « Faites part de mes remerciements à votre ami, et dites-lui en même temps de laisser là la musique : il a plus de talent pour la poésie. Moi, Schopenhauer, je reste fidèle à Rossini et à Mozart. » Schopenhauer, en musique comme en poésie, était un classique à la manière de Gœthe. Au reste, il ne connaissait probablement de Wagner que le *Vaisseau Fantôme*, qu'il avait vu jouer, peut-être imparfaitement, à Francfort. Wagner ne lui garda pas rancune, comme le prouve la lettre qu'il écrivit au peintre Lenbach, quand celui-ci lui envoya le portrait de Schopenhauer pour sa villa de Bayreuth : « Le voilà vivant devant nous, source d'idées profondes et claires. J'espère, pour l'avenir de la civilisation, que le temps viendra où Schopenhauer sera la loi de notre pensée et de notre connaissance (1). »

En 1857, la doctrine de Schopenhauer était enseignée dans trois universités, à Bonn, à Breslau et à Iéna. La même année mit le philosophe en relation avec l'un des poètes les plus considérables de l'époque, Frédéric Hebbel, qui, par tous les événements de sa vie et par tous les traits de son caractère, était fait pour le comprendre. Hebbel était un enfant de la misère, qui, par une série d'efforts héroïques, avait fini par conquérir sa place dans le monde. Mais il avait gardé de sa lutte contre la destinée un fonds d'amertume et de dureté, que ses derniers succès adoucirent à peine. Depuis son mariage avec Christine Enghaus, une des artistes les plus distinguées du théâtre de la Hofburg, il habitait Vienne, et c'est de là que, le 29 mars 1857, au milieu d'une lecture des *Parerga et Paralipomena*, il écrivait à son ami Émile Kuh, qui devint plus tard son biographe :

« Je lis en ce moment un écrivain tout à fait remarquable, le philosophe Schopenhauer. Je suis honteux de ne l'avoir pas connu plus tôt, et je me trouverais presque coupable, si je n'avais pour excuse le silence obstiné et malveillant que les sectes philosophiques ont longtemps observé à son égard, et dont lui-même se plaint amèrement. C'est par hasard que son ouvrage m'est tombé entre les mains. Je sortais d'un travail fatigant, et j'avais demandé à

(1) [illegible]

(1) Schemann, *Schopenhauer-Briefe*.

la Bibliothèque quelques livres pour me distraire. Quel fut mon étonnement de me trouver en présence d'un des esprits les plus éminents de notre littérature! Quand on lit d'abord, dans un auteur inconnu, le passage suivant : « J'ai appris à l'humanité beaucoup de choses qu'elle ne devra jamais oublier, c'est pourquoi mes écrits ne périront pas », et quand, après un moment de surprise, on est obligé de s'écrier : « Cet homme a raison! » on a fait une expérience qui n'est pas banale. Schopenhauer a près de soixante-dix ans ; il a beaucoup de points de contact avec moi ; il y a seulement entre nous cette différence, que lui, le philosophe, fait de certaines idées le pivot de l'univers, tandis que moi, poète, je cherche à incorporer ces mêmes idées dans des personnages. »

Hebbel était alors occupé de sa trilogie des *Nibelungen*, qu'il mit encore cinq ans à terminer, et qui fut son dernier ouvrage. Six semaines après, il vint voir, à Francfort, son ami le poète Wilhelm Jordan, qui devait bientôt, lui aussi, s'attaquer au sujet des *Nibelungen*. Ils allèrent ensemble chez Schopenhauer, et, le 6 mai, Hebbel écrivit à Christine Enghaus : « Schopenhauer passe pour grossier et inabordable, comme je le suis moi-même. On me l'avait déjà dit, et Jordan me le confirma, m'avertissant même d'être sur mes gardes. Mais je connaissais trop bien par ma propre expérience la valetaille qui répand ces sortes de bruits, pour me laisser effrayer. Ce sont des êtres creux, qui pourraient tout aussi bien envoyer à un homme supérieur leur défroque empaillée ; et quand celui-ci, n'ayant pu réveiller en eux une étincelle de vie, finit par leur montrer la porte, ils s'en prennent naturellement à lui et non à eux-mêmes. Je trouvai un vieillard extrêmement jovial. Il se comparait à un homme qui se serait attardé sur un théâtre au milieu des préparatifs de la mise en scène, et qui, au lever du rideau, se sauverait tout confus. « La comédie de ma célébrité commence, ajoutait-il : que faire là avec ma tête grise ? » Je suis sûr que, si je vivais à Francfort, nous deviendrions amis. Pour cette fois, je ne voulais que remplir un devoir ; car, pour un homme qui a commencé à écrire quand je vins au monde, je suis un héraut de la postérité (1). »

Le soixante-dixième anniversaire de la naissance de Schopenhauer fut célébré avec éclat par ses adhérents, et il en fut de même des deux anniversaires suivants. Les étrangers de passage à Francfort demandaient à le voir, et il était particulièrement accueillant pour les Anglais et les Français. Il reçut, en 1859, la visite de Foucher de Careil et de Challemel-Lacour. Vers la fin de la même année, une artiste de Berlin, Élisabeth Ney, petite-nièce du maréchal, vint lui offrir de faire son buste. « Elle a vingt-quatre ans, écrit-il à son disciple Adam de Doss ; elle est fort jolie et extraordinairement aimable. Elle a travaillé pendant un mois, sans perdre un jour, dans une chambre que je lui avais fait arranger dans mon appartement. Elle m'a accompagné plusieurs fois dans mes promenades, et nous courions à travers champs le long du Mein. Nous nous entendions très bien. Le buste a été exposé pendant quinze jours, et tout le monde l'a trouvé très ressemblant. Elle l'a emporté à Berlin, pour le vendre et en surveiller la reproduction. »

La visite de Mlle Ney fut le dernier rajeunissement de l'ermite philosophe. Il ne croyait pas vieillir. Il se comptait parmi les privilégiés de la fortune, non seulement pour les dons de l'esprit, mais encore pour la force du corps. Il sentait en lui, comme il aimait à le dire, la vigoureuse ardeur, le *igneus vigor*, que Virgile prête aux ancêtres de son héros. Il fait un jour allusion, devant Bæhr, à cette sorte d'apologue qui termine les *Aphorismes sur la sagesse*, où il montre les différents âges de la vie sous l'influence des planètes, depuis Mercure, qui se meut avec la légèreté de l'enfance dans son orbite étroite, jusqu'à Saturne, qui marche avec lenteur sur sa route allongée, et à Uranus, qui tire son nom du ciel, le terme final. Il venait de quitter, pensait-il, le cercle de Jupiter, l'astre dominateur, et il comptait bien prolonger le voyage de la vie jusqu'aux confins extrêmes où le froid Neptune est encore effleuré par le rayonnement du feu central. « Voyez-vous, continuait-il devant Bæhr, quand un homme a soixante-quatorze ou soixante-quinze ans, on parle d'un grand âge. Peu d'hommes passent cette limite. J'aurais ainsi encore cinq ans à vivre. Bah! nous verrons bien. Chacun peut se tromper, mais il me semble que j'ai encore vingt ans devant moi. »

Il disait cela en 1858. L'année précédente, il avait eu une syncope à table, mais il s'était remis aussitôt et il n'avait rien changé à ses habitudes. Dans les derniers jours d'avril 1860, il fut pris de suffocations et de battements de cœur. Les accidents devinrent plus fréquents au mois de septembre, et il dut renoncer à ses promenades. Le 18 de ce mois, après un nouvel accès, Gwinner alla le voir. Il causait encore avec la même animation, le même ton de voix énergique, le même feu dans le regard. A propos d'un volume des œuvres de Baader, qui venait de paraître, il disait : « Il y a diverses espèces de philosophes, les philosophes abstraits et les philosophes concrets, les philosophes théoriques et les philosophes pratiques ; mais pour Baader il faudrait faire une classe à part, celle des philosophes insupportables. » Il parla de son dernier ouvrage. « Ce serait fâcheux, dit-il, si je mourais maintenant ; j'ai encore

(1) *Friedrich Hebbels Briefwechsel*, herausgegeben von Felix Bamberg, 2 vol., Berlin, 1890-1892 ; au second volume.

d'importantes additions à faire aux *Paralipomènes.* » Gwinner était rassuré en le quittant. Le 21, au matin, son médecin, en entrant chez lui, le trouva assis sur son canapé, inanimé, sans que ses traits trahissent la moindre altération.

Dans un des fragments autobiographiques qu'il a légués à Gwinner, il se rend ce témoignage que, si le terme de sa vieillesse est incertain, sa mission du moins est remplie; et, jetant un regard en arrière sur sa vie, il fait le départ de ce qu'elle contenait d'essentiel et d'accidentel : « Quand parfois je suis tenté d'être mécontent de mon sort, je me dis à moi-même quelle chose importante c'est pour un homme comme moi de pouvoir consacrer toute son existence à cultiver ses dons naturels et à poursuivre la tâche qui lui a été dévolue à sa naissance. Il y avait plus de mille à parier contre un que cela ne fût pas possible et que ma carrière fût manquée. Dans les rares moments où je me croyais malheureux, c'était, pour ainsi dire, par suite d'une méprise, d'une erreur de personne. Je me prenais pour un autre, par exemple pour un professeur libre qui ne peut obtenir une chaire et qui n'a pas d'auditeurs (1), ou pour un original livré en pâture à la médisance des *philistins* et au caquetage des commères, ou pour un amoureux éconduit par sa belle, ou pour un malade cloué sur son fauteuil, ou pour telle ou telle autre personne affligée de pareille misère. Tout cela, ce n'était pas moi; c'était tout au plus l'étoffe dont était fait le vêtement que je portais alors et que je changeais l'instant d'après pour un autre. Mais qui suis-je donc? Je suis celui qui a écrit *le Monde comme volonté et comme représentation*, et qui a donné du grand problème de l'existence une solution qui remplacera peut-être les solutions antérieures et en tout cas occupera les penseurs des siècles à venir. »

A. Bossert.

LE CENTENAIRE

DE L'INDÉPENDANCE VAUDOISE

Le canton de Vaud a célébré, le 14 avril de cette année, le centième anniversaire de l'acte qui marqua son avènement dans la vie politique, la réunion de son premier Grand-Conseil. A cette occasion, sans parler des banquets et des cortèges officiels, on a solennellement exécuté, dans la cathédrale de Lausanne, une cantate d'un jeune musicien vaudois, M. Dénéréaz; puis, sur le théâtre de la même ville, on a représenté la pièce historique qu'Henry Warnéry, dont j'ai parlé ici même, achevait peu de temps avant sa mort, *le Peuple vaudois*. D'autre part, la commune de Mézières, — un grand et prospère village du Jorat dont le signataire de ces lignes s'honore d'être ressortissant, — avait pris l'initiative d'organiser des représentations d'une autre pièce empruntée à l'histoire de l'émancipation, *la Dîme*, de M. René Morax. Et ces deux œuvres, jouées par des amateurs, ont obtenu un égal succès d'enthousiasme. Cependant, avril n'est guère propice à ces grandes fêtes populaires que la Suisse affectionne et qu'elle excelle à célébrer avec un éclat tout particulier. On remit donc au mois de juillet les solennités officielles, qui commenceront demain et dureront trois jours. Le morceau capital en sera le « festival » dont la composition a été confiée à M. Jaques-Dalcroze, un jeune et déjà célèbre musicien. Ajoutez que depuis cinq ans les éditeurs vaudois ont publié toute une littérature sur la Révolution dont le 14 avril fut le terme décisif, et que les titres transcrits ci-dessous (1) n'en donnent qu'une idée incomplète. Et vous comprendrez à quel point un petit peuple dont la vie est intense s'exalte à cette heure dans les souvenirs de ses souffrances et de ses luttes, de ses servitudes, de son énergie et de son émancipation.

Une telle exaltation est toujours belle, parce qu'un peuple ne peut que gagner à évoquer, c'est-à-dire à revivre en pensée les grandes heures de son histoire. Il reconnaît ainsi dans sa force le lien de continuité qui relie les descendants aux ancêtres; il se retrempe dans ses traditions, dont l'héritage devient difficile à préserver à travers les mouvements de plus en plus rapides d'une civilisation trop accélérée; il puise dans les leçons du passé la joyeuse confiance qui lui permettra d'affronter l'inconnu de ses destinées. L'étroitesse des frontières qui enclosent un tel spectacle n'en saurait diminuer l'intérêt : elle permet au contraire de rappeler que la grandeur n'est pas exclusivement matérielle; et les manifestations qui s'y déploient, à se trouver plus resserrées, gagnent une unité qu'elles ne sauraient avoir dans un pays où se

(1) [illegible] Schopenhauer [illegible] philosophe [illegible] contemporaine et [illegible] de Berlin.

(1) *La Vie vaudoise et la Révolution*, par Charles Burnier; Lausanne, G. Bridel, 1902. — *Chez nos aïeux*, par A. de Montet, Th. Rittener et Albert Bonnard. Lausanne, F. Rouge. — *Histoire du canton de Vaud*, par P. Maillefer; Lausanne, Payot, 1903. — *Comment est née la Constitution vaudoise de 1803*, par E. Couvreu. Lausanne, G. Bridel, 1903. — *Le Chemin d'espérance*, par H. Warnery. Paris, Perrin, 1893. — *Le Testament de ma jeunesse*, par S. Cornut. Lausanne, Payot, 1903. — *Daniel*, poème dramatique, par V. Rossel; Lausanne, Payot, 1898. — *La Dîme*, pièce historique par René Morax. Lausanne, Payot, 1903. — *Le Peuple vaudois*, pièce historique par H. Warnery. Lausanne, Payot, 1903. — *Les représentations du Peuple vaudois*, brochure publiée par la Commission de publicité. Lausanne, Corbaz, 1903.

mélangent plusieurs races. Ainsi s'affirment sa vitalité et sa personnalité.

Les étrangers qui assisteront à ces fêtes apprendront tout le sens du mot *fédéralisme :* en effet, ils verront fraterniser sous la même bannière à croix blanche les descendants des oppresseurs et ceux des opprimés; ils verront l'ours de Berne, symbole d'un despotisme qui n'existe plus, salué par les acclamations fraternelles des fils de ceux qui le regardèrent jadis avec joie enlever par les soldats français. Ils sauront alors qu'une nation peut se former et devenir parfaitement homogène sans que les unités qui la composent renoncent pour cela à leur propre existence individuelle; et comme ils pourront en quittant Lausanne aller assister encore à des fêtes pareilles à Aarau, ils comprendront parfaitement ce que sont ces cantons dont la libre réunion fait une nation très unie. Peut-être même quelques-uns, s'ils aiment à philosopher, trouveront-ils là l'accord de la patrie locale dont l'amour instinctif est à l'origine de tout patriotisme, avec la grande patrie moderne, plus artificielle, peu à peu formée par la communauté des besoins, des intérêts, des inimitiés, des dangers, des luttes, des aspirations et des rêves.

***

Il y a dans l'histoire de l'indépendance vaudoise un épisode particulièrement saisissant : celui de ce major Davel qui essaya, en 1723, de délivrer son pays du joug bernois et fut de ce chef condamné à mort et décapité. M. Maillefer, dans le XXIIIe chapitre de son *Histoire du canton de Vaud*, le résume avec exactitude et intelligence, mais sans beaucoup de relief, sans dégager le halo d'héroïsme mystique qui nimbe cette grande figure. Au contraire, Henry Warnéry, dans le *Chemin d'Espérance*, et M. Samuel Cornut, dans le *Testament de ma Jeunesse*, se sont plu l'un et l'autre à fixer par delà les faits ses traits poétiques et représentatifs; et les pages saisissantes qu'ils lui ont consacrées dégagent avec éclat tout le sens du sacrifice de ce héros, dont elles montrent l'action durable sur le peuple qu'il éveilla.

« Le sang du martyr n'a pas coulé en vain, dit Warnéry (1). Il a donné sa vie, et voici, comme un autre sacrifié dont la destinée fut semblable à la sienne, dut sans doute lui servir d'exemple et de réconfort, il est plus vivant aujourd'hui qu'aux jours de sa chair. Je ne parle pas de cette vaine récompense d'immortalité qui séduit tant d'hommes et à laquelle je ne vois pas qu'il ait songé un instant. Mais son âme, sa grande âme pure et désintéressée, — hélas ! je n'ose dire qu'elle est devenue l'âme de son peuple, car je connais trop, ô mes frères, fils des coteaux où se dorent les riches vendanges ; je connais trop, n'étant que l'un de vous, ce qui reste en vous de faiblesse et de coupable indolence, — son âme pourtant, j'en sens quelque chose en moi comme autour de moi. Ce qu'il y a de meilleur dans l'âme de ce peuple, c'est elle, et je ne dis pas seulement son souvenir, je dis sa pensée, je dis un principe de vie qui, sans elle, n'y serait pas, un principe de force et de dévouement, de consolation et d'espérance. »

Je pensais que ce héros national deviendrait le centre des fêtes du Centenaire. Mais il a déjà inspiré plusieurs compositions dramatiques, entre autres le remarquable poème de M. Virgile Rossel qui fut représenté en 1898. Les auteurs des deux pièces jouées le 14 avril, Henry Warnéry et M. René Morax, craignirent de reprendre un sujet déjà traité. On ne saurait les en blâmer. D'ailleurs, le souvenir de Davel est consacré, sans parler des œuvres littéraires, par le célèbre tableau de Gleyre dont les reproductions ornent toutes les maisons vaudoises et par le beau monument de Maurice Reymond, inauguré il y a peu d'années.

Avant de parcourir *la Dîme* et *le Peuple vaudois*, je voudrais souligner la signification de ces deux ouvrages, apparus à la même heure, et qui se distinguent également, bien que par des qualités différentes.

Depuis plusieurs années, on pouvait observer, dans la Suisse française, les signes précurseurs d'un mouvement dramatique d'autant plus intéressant que, les troupes locales étant le plus souvent insuffisantes, les auteurs devaient former eux-mêmes leurs interprètes, créer leurs moyens, réunir, en un mot, et pour ainsi dire tirer du néant les ressources et les éléments que les dramaturges des grandes villes ont sous la main. L'honneur de la première tentative en ce genre revient, si je ne me trompe, à M. Adolphe Ribaux, dont la *Julia Alpinula* (1) fut représentée dans l'amphithéâtre romain d'Avenches dès 1893 : ce fut une société privée qui prépara ces représentations; ce furent des amateurs sans aucune éducation spéciale qui se chargèrent de tous les rôles; et le succès de l'entreprise ouvrit la voie. Tout récemment, l'apparition d'un jeune écrivain supérieurement doué, dont le nom ne tardera pas à franchir les limites de sa patrie, vient d'assurer l'avenir à ces tentatives jusqu'alors isolées de théâtre national : en deux années, en effet, M. René Morax n'a pas donné moins de quatre pièces qui révèlent — j'en juge ainsi par la lecture — des qualités dramatiques incontestables, un sens supérieur de l'histoire et des traditions populaires, une intelligence exceptionnelle des moyens et des effets scéniques. Je n'ai

(1) Page 271.

(1) 1 vol. in-8°, Lausanne, Mignot, et Paris, Grassart, 1894.

point à parler ici des trois premières. La quatrième, dont j'ai déjà cité le titre, *la Dîme*, est celle que l'on a applaudie dans une grange de Mézières.

Le sujet en est emprunté à un épisode local et populaire de la Révolution vaudoise. M. Maillefer le raconte en ces termes :

« Le pasteur Martin, de Mézières, avait soutenu, dans une conversation particulière, que les pommes de terre étaient un légume, non une graine, et, par conséquent, ne devaient pas être soumises à la dîme. Il fut arrêté comme conspirateur et traîné dans les prisons de Berne. Son innocence une fois reconnue, il fut relâché. Mais cette arrestation avait causé un vif mécontentement dans le pays. Les paroissiens de Martin lui firent, à son retour, une réception chaleureuse, qui était en même temps un blâme pour le gouvernement. Les villes d'Yverdon, de Nyon, de Morges, protestèrent contre cette arrestation illégale [1] . »

M. Charles Burnier, dans son livre si documenté et si vivant, ajoute quelques détails pittoresques au récit de cette anecdote, qui cependant paraît bien circonscrite et peu suggestive. M. René Morax n'en a pas moins su tirer un drame très complet. Sans doute, il a brodé : l'histoire des fiançailles de la fille du pasteur, Suzanne, avec l'étudiant Daniel Bonjour, la scène mouvementée où les conspirateurs attaquent le jeune homme qu'ils prennent pour leur bailli bernois, la balle égarée qui frappe la jeune fille, sont de son invention ; et tout cet épisode sentimental ajoute à son œuvre l'agrément romanesque sur lequel des spectateurs aiment à pouvoir compter. Mais ce n'est point par cette part de fiction qu'elle s'impose, et son vrai mérite est ailleurs : il est dans les fortes scènes prises sur le vif de la réalité historique et paysanne, dialoguées avec l'art un peu fruste qui convient au sujet, semées de mots patois et d'expressions du cru, et qui expriment avec ampleur et poésie les sentiments d'une population malheureuse que va soulever le vent de la liberté. Un chœur mélange au drame les accents d'une poésie simple, à saveur populaire, et commente les événements comme dans la tragédie antique :

[illegible]

[1] [illegible]

Je ne prétends pas que cette pièce soit du « théâtre » qui puisse être transporté partout où il y a une scène, une rampe, un parterre et des balcons. C'est une œuvre très particulière, en parfaite harmonie avec le milieu d'où elle est sortie et où elle se joue, adaptée exactement à sa destination, à ses interprètes, à ses auditeurs. Les qualités dramatiques qu'elle révèle nous promettent cependant ce qu'on appelle « un homme de théâtre », et qui aura peut-être sur beaucoup un avantage inattendu : celui d'avoir passé par une école qui lui permettra d'introduire un souffle de grand air et de vraie lumière dans l'atmosphère poussiéreuse, dans le jour blafard de ces lieux fermés où trop souvent l'artifice et le « métier » supplantent l'art et la vie.

*
* *

Il y a moins de qualités spécialement « théâtrales » dans *le Peuple vaudois*. C'est une composition très large, personnelle et poétique, qui procède d'une forte contention d'esprit et ressemble, plutôt qu'à un drame, à une sorte d'épopée en prose dialoguée, coupée en tableaux dont le dernier est presque une ode. L'œuvre a eu quelque peine à voir le jour. Son auteur l'avait achevée peu de temps avant de mourir : on la trouva trop « littéraire » pour être le morceau capital de la fête nationale, et ce fut un comité particulier qui se chargea d'assurer sa représentation. Conçue pour être donnée en plein air, avec une figuration nombreuse et le décor naturel des montagnes et du Léman, elle fut jouée dans le cadre restreint du petit théâtre de Lausanne. Il est à regretter qu'on n'ait pas déployé pour elle les mêmes efforts que pour le « festival », car elle est une œuvre unique dans la littérature vaudoise, « nationale » au meilleur sens du terme, puissamment représentative ; malgré les qualités « littéraires » qui lui ont nui, elle est accessible à tous ; et l'on ne saurait méconnaître qu'elle offre une très belle interprétation poétique des événements à travers lesquels naquit l'indépendance vaudoise. Je ne puis me représenter l'impression que la lecture de cet ouvrage peut produire sur des étrangers : je sais qu'aucun Vaudois ne le lira sans éprouver cette émotion qui vous prend aux entrailles quand un poète remue au fond de vous les sources éloignées où votre âme individuelle s'est trempée dans l'âme de votre race. Que peut-on demander de plus à une œuvre « nationale », et qui veut rester telle ?

Le protagoniste est un être collectif, invisible, celui-là même qui a donné son titre au drame : *le Peuple vaudois*. Tandis que son individualité se forme et se développe, les personnages qui l'incarnent disparaissent après chaque acte et changent à l'acte suivant, sans que pour cela nous le perdions

de vue. Au commencement, il est heureux, insouciant, ne demande qu'à vivre tranquille, dans son beau pays prospère, en cultivant ses vignes, en buvant son vin blanc, sans souci de sa dignité ni de son indépendance. Tel fut-il, en effet, sous la domination bernoise, assez bénigne, en somme : « Berne, dit M. Albert Bonnard dans sa belle étude sur *Lausanne au XVIIIe siècle* (1), avait enlevé aux Vaudois le souci de se gouverner eux-mêmes... Trois cents familles de Berne étaient la volonté et la force de la République; elles légiféraient et gouvernaient. Leur règne était égoïste, plus que leur joug n'était lourd. Elles pensaient à elles-mêmes et ne faisaient guère pour leurs sujets. Maintenir leur souveraineté, c'était le commencement et la fin de leur politique, et il est juste de reconnaître que, ce but posé, elles le poursuivaient avec perspicacité et persévérance. »

C'est l'état d'esprit des sujets de « Leurs Excellences » qu'expose le premier tableau, qui est peut-être le plus vivant et le meilleur. Ils dansent, ils chantent, ils boivent et se réjouissent, dans leur beau paysage, sous le regard paternel du bailli qui les gouverne et les morigène. Il n'y a rien là qui semble annoncer la révolte. Un gentilhomme français, témoin de ces ébats, s'écrie :

« — Il est admirable, votre bailli... Ne dirait-on pas un bon père au milieu de ses enfants? »

Mais un Vaudois, en qui s'agite le ferment des idées du temps, et qui sait qu'ailleurs on combat pour la liberté, réplique :

« — Dites plutôt un magister de village avec sa férule. Regardez-les trembler et se faire humbles à ses leçons, comme s'ils n'étaient pas des hommes capables de distinguer le bien et le mal. »

C'est le même homme qui s'arrachera à cette bonne existence grasse et paisible, et au bonheur que lui promet la petite Suzette, pour s'en aller combattre par delà les mers, avec le peuple qui « lutte pour son indépendance... Car, dit-il, le sang de ceux qui meurent là-bas est une semence généreuse que le vent rapportera par-dessus les océans jusqu'aux remparts oublieux de nos montagnes (2). »

Au cours des deux tableaux suivants, l'idée de l'indépendance, qui jusqu'alors effleurait à peine quelques « cerveaux brûlés », naît, puis s'affirme sous l'influence des événements dont la France est le théâtre. M. Bonnard, dans l'étude que j'ai déjà citée, a marqué en termes précis les limites de cette influence, ou du moins celles que la plupart des Vaudois espéraient lui imposer :

« Il semble, dit-il, que la société vaudoise ait longtemps cru le Jura, dont la croupe arrondie ferme notre horizon, une infranchissable barrière pour l'orage déchaîné sur la France. Elle bénéficiait de la Révolution ; elle aurait voulu en profiter pour étendre ses droits vis-à-vis de Leurs Excellences et obtenir, notamment, ce à quoi elle tenait par-dessus tout, l'égalité pour ses officiers dans les régiments au service de Prusse et d'Angleterre, ceux de France et des Provinces-Unies ayant été balayés par les conscrits de Quatre-vingt-douze. Quant au vent égalitaire qui soufflait sur l'autre versant de la montagne, elle en avait une instinctive horreur, presque autant que des excès jacobins. Le docteur Tissot, l'homme le plus éclairé de son temps, le sincère admirateur de Rousseau, avait fait encadrer dans un tableau noir les noms des Conventionnels qui votèrent la mort de Louis XVI, et il ne paraît pas avoir aspiré à l'émancipation du pays de Vaud, bien qu'il ait vécu jusqu'en 1797 (1). »

Le second tableau de la pièce de Warnéry nous fait justement assister à l'un de ces banquets populaires où se précisaient les aspirations à l'indépendance, où l'on raillait « l'ours » et bravait les baillis, où l'on chantait des refrains issus de la *Marseillaise* ou du *Ça ira*, en sorte que, comme il arrive dans les mouvements populaires, on se trouva bientôt trop avancé pour reculer. D'ailleurs, la force sourde, irrésistible, qu'est l'instinct des nations, agissait de concert avec la hardiesse des meneurs, l'aveuglement du gouvernement bernois, les encouragements et les excitations qu'apportaient les nouvelles de France. A ce moment-là, ce ne sont plus ses chefs qui conduisent la Révolution vaudoise, c'est la Révolution française dont l'exemple est contagieux :

« Si nous avons pu nous réunir pour la première fois comme des citoyens libres, dit un des personnages de Warnéry, n'oublions pas à qui nous le devons. Buvons à la grande nation, Messieurs! Buvons aux peuples qui renversent les Bastilles (2)! »

Bientôt ce ne seront pas seulement les passions et les idées de la France qui traverseront la barrière du Jura : se seront aussi ses armées, dont la force achèvera d'émanciper un peuple mûr pour l'indépendance. Bien qu'il soit un peu inférieur aux deux autres, le troisième tableau du *Peuple vaudois* nous donnera une vive sensation de ce moment d'enthousiasme et de joie. Ce fut l'heure héroïque. Des troubles suivirent, des secousses et des crises que nous ne trouvons pas dans la pièce de Warnéry, mais qui sont très clairement résumés dans un petit livre de M. E. Couvreu, *Comment est née la Constitution vaudoise de 1803*. Le canton de Vaud est

(1) *Chez nos auteurs*, p. 134-135.
(2) Page 33.

(1) Page 188.
(2) Page 71.

entré dans l'histoire comme un pays indépendant, comme un rameau librement attaché au tronc de l'arbre helvétique; et ses jeunes filles, en regardant sortir de sa vieille cathédrale le cortège de son premier Grand-Conseil, pourront mêler leurs voix aux chœurs qui terminent la pièce :

> Nous [illegible] d'immortelle allégresse
> Qu[illegible] pays, et t'apporte en chantant,
> Ainsi qu'une moisson d'espoirs et de promesse,
> Toutes les fleurs de son printemps.
>
> Toutes les jeunes fleurs que les prés font éclore
> Ou qu'abritent les bois sous leurs mouvants arceaux,
> Regarde, les voici comme un rêve d'aurore
> Qui flotte au chevet d'un berceau...

Cette révolution, — combien différente de celle dont elle est issue! — s'est accomplie sans grande violence, comme un événement naturel qui arrive à son heure sans qu'aucune fureur le hâte ou le gâte. Elle n'irrita qu'un instant l'humeur bienveillante du peuple vaudois, qui retrouva aussitôt après son équilibre, sa souriante bonhomie, sa pondération et son heureux caractère. Dès lors, à part quelques légers troubles en 1845, il s'est développé normalement, selon ses aspirations et son tempérament; si bien qu'en célébrant avec éclat le premier centenaire de son existence politique, il peut se rendre cette justice qu'il a fait un bon usage de son indépendance. Ce sentiment de satisfaction remplira, ces jours-ci, tous les cœurs. Il est si unanime et si légitime que M. Maillefer n'a point hésité à l'exprimer en arrivant au terme de son histoire :

« ... Ainsi, dit-il, dans tous les domaines on se rend compte de l'effort patient, du travail persévérant de notre peuple. Est-ce à dire que tout soit pour le mieux? Il serait téméraire de le prétendre. L'avenir aussi aura sa tâche. Mais, au seuil du xxe siècle, le citoyen vaudois peut regarder avec quelque fierté l'étape parcourue, et affirmer sans exagération qu'il a réalisé la formule prophétique de Monod : *ce beau pays pour que la nature a tout fait, a fait aussi quelque chose pour lui-même.*

« Un ciel clément, une terre hospitalière, un beau pays, un bon pays, un doux pays, voilà le canton de Vaud. Un peuple foncièrement honnête et sain, bon patriote, attaché à son sol, à ses vieilles traditions, fier de son nom, de son passé, de ses institutions démocratiques; un peuple ami du progrès, mais hostile aux aventures hasardeuses et aux chimériques utopies; un peuple laborieux sans agitation, actif sans fièvre; un peuple heureux de son modeste bonheur, de sa [illegible] tranquille, d'une prospérité sans éclat, mais réelle : tel est le peuple vaudois. Puisse-t-il rester ainsi longtemps... toujours! »

Il y a certainement beaucoup d'optimisme dans ce *satisfecit;* mais l'optimisme est nécessaire aux peuples qui veulent vivre. Dans l'espèce, cet optimisme ne paraîtra point exagéré à ceux qui vont assister aux fêtes de Lausanne ou qui en recueilleront les échos. Ils auront le spectacle d'un peuple heureux, qui a été et qui demeure l'artisan de son bonheur, qui en a conscience et s'en réjouit. Dans le siècle où nous sommes, un tel spectacle n'est pas commun.

ÉDOUARD ROD.

ASPIRATIONS [1]

Roman.

Déjà plusieurs couples s'étaient succédé et toujours on entendait le choc des talons et le souffle des accordéons. Kolia songea à Tatiana, réputée la meilleure danseuse du village. Et à peine eut-il eu cette idée qu'il la vit se détacher vivement du groupe des femmes, vêtue d'un justaucorps de peluche sans manches et coiffée d'un fichu de soie rouge. Gracieuse, elle fit le tour du cercle, repoussant de son joli bras la foule qui s'écartait devant elle. Elle accompagnait chacun de ses pas d'un bref : «Hi! hi!» lancé d'une voix sonore et provocante. On approuva de toutes parts :

— Voyez, c'est Tatiana Pidjac qui se lance!

Le tour du cercle achevé, la jeune paysanne s'arrêta, arrondit le bras dans un geste gracieux, se raidit et marcha à reculons. Puis, brusquement, elle s'arrêta et s'élança en avant avec des mouvements si réguliers et si rapides que ses pieds ne semblaient pas remuer. En même temps qu'elle était entrée dans le cercle d'un côté, Segnka y était entré d'un autre. Et dès qu'elle eut achevé la première figure, lui-même commença la seconde, en y mettant toute sa science. Silencieux et grave, il dansait sans chaleur; mais ses jambes étaient agiles et il savait très bien les enchevêtrer, tout en bombant fièrement la poitrine.

Quand on fut las de la danse, la ronde des femmes entama la chanson : *Sur la mer bleue.*

Au-dessus de la forêt, une étoile brillait d'un vif éclat. Du côté de la rivière, par derrière le moulin, traînait un brouillard blanc qui s'épaississait de plus en plus. Kolia écoutait et regardait, envahi par une sensation étrange. Il avait conscience qu'en restant ici, parmi cette foule villageoise qui lui était si étrangère, il faisait quelque chose de mauvais, et qu'il compliquait, embrouillait, agitait son existence.

« Mais cette nuit chaude, dans ce village, n'est-elle

1 Voir la *Revue Bleue* des 23, 30 mai, 6, 13, 20 et 27 juin

pas merveilleuse ? N'est-il pas bon, ce peuple simple et fort ?... Que m'importe sa grossièreté ? Est-ce qu'elle me gêne ? N'est-il pas beau, ce vieux chant russe si puissant ? »

Foule étrangère !... Mais, en l'écoutant chanter, il sentait qu'il s'identifiait avec ces paysans, ces femmes, ces enfants, avec leur existence, avec leurs idées, et aussi avec cet air des champs, saturé de l'odeur du drap, de l'indienne et de la sueur des moujiks... Et lui, il n'était plus étranger à cette foule.

Quelques paysans, avec leurs chevaux, partirent pour les travaux de nuit ; dans le lointain on entendit le roulement d'un train. Peu à peu la rue commença à se vider ; les chansons se corsèrent et les jeunes gens se mirent à se poursuivre. Kolia songea à rentrer.

— Vous n'allez pas jouer avec nous ? lui demanda Segnka.

— Cela ne me dit pas répondit négligemment Kolia, qui resta pour regarder.

Il vit tout à coup Tatiana, puis Segnka, prendre leur course chacun de leur côté, s'élancer en descendant la rue, et bientôt sur le point de disparaître. Une jeune fille les poursuivait, cherchant à attraper Segnka. Mais celui-ci avait gagné du terrain et il rejoignit Tatiana près d'un tas de fagots. Leur rencontre fut si brusque qu'ils se heurtèrent avec violence et roulèrent tous deux sur les fagots qui craquèrent sous leur poids. Ils se relevèrent sans hâte, et, sans rien dire, la main dans la main, ils revinrent vers les joueurs. Tatiana rajustait son fichu tombé de sa tête et souriait. Sentant tout son sang lui monter au visage et, dans son cœur une sensation aiguë, Kolia fit volte-face et s'éloigna d'un pas rapide pour rentrer chez lui. Il était suffoqué par une jalousie féroce et honteuse, de la haine contre ce Segnka bouclé et rose.

« Comment ose-t-il jouer à la course avec elle, la tenir par la main, devant moi ?... Quelle ordure ! quelle saleté !... Ordure ! saleté ! » répétait-il en lui-même sans savoir en quoi consistait l'ordure, mais conscient qu'il lui était arrivé à lui quelque chose de malpropre.

Des pas se firent entendre derrière lui :

— Vous rentrez déjà ? lui demanda Segnka simplement et d'un air innocent.

— Oui.

— Dois-je vous accompagner ?

— J'irai seul, adieu !

— Allons, bonne nuit !... Alors, j'irai demain chercher des livres ? fit Segnka s'arrêtant, surpris de la froideur de Kolia.

Celui-ci ne répondit pas. Une fois rentré et enfermé dans sa chambre, il se jeta sur son lit tout vêtu et, pendant deux heures, il demeura ainsi, sans mouvement. Les yeux grands ouverts, il regardait, par la fenêtre béante, cette nuit d'été baignée de mystère. Le rossignol modulait ses roulades ; au loin, les coqs chantaient à plein gosier.

Lui, Kolia Glebov, qui prêchait toujours si bien la pureté, la moralité ; lui qu'avait tant chagriné la « chute » de Mischka ; lui qui affirmait ses opinions sur la question sexuelle à son père, à Varegnka, à tout le monde, était-il donc tombé assez bas pour être jaloux d'un moujik, à propos d'une femme mariée ? Mais qu'avait-il donc ? Il ne pouvait se dissimuler pourquoi il avait voulu aller voir les rondes : c'était bien pour Tatiana. Elle seule l'attirait. Mais que cherchait-il donc ? Sa propre chute ? Alors, il fallait aller tout droit et hardiment au but, et l'atteindre, s'il devait en être ainsi. Sinon, pourquoi descendre à une humiliation comme celle de ce soir ? Segnka le bravait en jouant avec Tatiana. Peut être vivait-il depuis longtemps avec elle ?... « Mais, au fait, il n'y a peut-être rien du tout de ce que j'imagine ? »

Les sensations, les pensées les plus contradictoires se heurtaient en lui, et il ne savait à laquelle s'arrêter. Toutes étaient également mauvaises, inquiétantes, et pas une ne pouvait le calmer.

« M'éloigner d'elle ? L'oublier ? » Mais il n'en avait pas la force. « Rechercher son amour, c'est-à-dire tomber moi-même ? » Pouvait-il y songer sérieusement ? « S'occuper à quelque chose, se distraire ? » Mais à quoi ? « Fuir, m'en aller quelque part ! » se répétait Kolia, voyant dans cette pensée plus que dans toutes les autres, une planche de salut. Le dégoût de soi-même, la honte de sa faiblesse s'emparaient de lui. Et devant ses yeux passèrent de nouveau les images de Tatiana et de Segnka, pleins de vie, pleins de joie.

***

Le lendemain matin, Kolia se réveilla tard, la tête et le cœur lourds, et il flâna longtemps au lit. « Il faut tout oublier, tout, tout !... » finit-il par se dire avec décision, mais avec dépit.

Il se leva d'un bond, se vêtit à la hâte et quitta sa chambre, plein de bonnes intentions. Quand il eut pris son café, il revint chez lui et se mit à lire le livre que son père lui avait donné et ne le quitta pas jusqu'au dîner. Quand la première sonnerie se fit entendre, — on sonnait deux fois à Dolgoïé pour le dîner, — Kolia fut surpris que le temps eût passé si vite. Il avait lu plus de la moitié du volume et, pendant le dîner, il en parla avec son père.

— Oui, disait-il, cela produit une forte impression. A la lecture, cela paraît si juste qu'il semble impossible qu'il en soit autrement. De fait, cela ne peut pas être autrement. Il faut changer radicalement

sa manière de vivre. Ainsi, moi, je vais entrer à l'Université... Pour quoi faire ? Pour y étudier une fausse science. Soigner chez les gens des maladies qui sont elles-mêmes le résultat de toute notre organisation sociale, organisation qu'il faudrait d'abord complètement modifier. On est pris de terreur à la pensée qu'on vit de la misère des autres.

— Je vois que tu t'en es donné aujourd'hui, observa Nicolas Vassilievitch.

— Aujourd'hui l'ennui me ronge ; tout me répugne jusqu'au dégoût ! s'écria Kolia.

Varegnka le regarda avec attention. Et Nicolas Vassilievitch dit en souriant avec bonhomie :

— Je vois que Boris a raison quand il prétend qu'après ces lectures tout vous répugne.

— Boris peut dire ce qu'il voudra, mais j'affirme aussi et je sens que toute notre vie n'est que mensonge et vilenie, fit Varegnka.

Le pâle Gricha, assis auprès de sa mère, piquait sa fourchette dans une boulette de blanc de poulet. Il louchait du côté de Kolia en l'écoutant et, à voir sa mine, on eût dit qu'il était d'accord avec lui.

Après le dîner, Kolia retourna s'étendre sur son lit et ne s'arrêta qu'à la dernière page. L'heure du thé était venue.

Par contre, Segnka ne vint pas.

« Tant mieux ! qu'il reste où il est ! » pensa Kolia.

Le lendemain, dès le matin, il se mit à sa grammaire anglaise et, après en avoir lu les dix premières pages, il inscrivit les mots qui s'y trouvaient et les apprit par cœur. Depuis longtemps il avait envie de savoir l'anglais, que Varegnka avait appris presque seule.

Dans la soirée, il fit une promenade à cheval et rentra dans les meilleures dispositions d'esprit. En revenant de l'écurie vers la maison, auprès d'un bouquet d'acacias, il aperçut Segnka.

— Qu'y a-t-il ?

— Mais, je suis venu chercher des livres, fit l'autre troublé. Vous n'êtes pas occupé ?

— Non, non, viens.

Tandis qu'ils traversaient le vestibule et le corridor, Segnka marchait doucement, s'efforçant de ne pas faire trop de bruit avec ses bottes et se faufilant craintivement en regardant autour de lui. Mais, une fois dans la chambre de Kolia, il s'enhardit, s'assit et parla :

— Je n'ai pas eu un moment hier, dit-il. Aujourd'hui je suis plus libre.

— Alors, tu veux du Dostoïevsky ?

— Oui, *Crime et Châtiment*, si c'est possible. On m'a dit que c'était un bon livre.

Kolia passa dans la bibliothèque et en rapporta le volume.

— Ah ! merci, fit joyeusement Segnka en examinant le livre. Je vais le lire.. Puis : Mais pourquoi, l'autre soir, êtes-vous parti si vite ?

Kolia ne répondit pas et se mit à parler à Segnka, en le lui montrant, du livre de Tolstoï.

— Est-ce que je ne pourrai pas le lire ?

— C'est que, vois-tu, il n'est pas à nous...

— Ah ! bien, bien ! ce n'est pas la peine, alors... répondit le paysan, comme si cela lui eût fait plaisir.

Puis, comme si depuis longtemps il avait envie de parler, mais ne l'osait pas, il ajouta aussitôt :

— La tante Olga m'a dit que l'autre jour vous les aviez rencontrées dans la forêt. Elles portaient des sacs d'herbe. Alors Tatiana m'a dit en riant : « Comme le maître serait bon, s'il portait l'herbe pour nos vaches ! »

Et il montrait toutes ses dents.

— Laissons les femmes... Va-t-on bientôt faucher ?

— Quand on en aura fini avec les jachères.

Et le robuste gars secoua ses épaules.

— Je veux absolument faucher avec vous, fit Kolia. Prépare-moi donc une faux.

— Avec plaisir.

Segnka, voyant que Kolia lui parlait moins familièrement que d'habitude, se leva, gêné et, le livre sous le bras, prit congé. Kolia lui serra la main et le reconduisit jusqu'à la porte.

— Quand tu auras lu Dostoïevsky, rapporte-le-moi.

— Naturellement. Eh bien ! adieu, et merci encore.

Puis, s'arrêtant sur le seuil :

— Ah ! oui, ajouta-t-il, j'allais oublier... Nous avons en visite à Dolgoïé un apôtre, ma parole... et si étrange !

— Qui donc ?

— Faut-il le dire ou non ? Peut-être que vous n'avez pas le temps ?

— Mais si, conte-moi cela.

— Alors, commença-t-il, il vient de chez ce peintre, Voronine. C'est un grand, noir, avec une barbe. Il vit chez la tante Agrafena. Hier matin, il arrive et demande : « N'auriez-vous pas ici une pauvre veuve ? » Comment donc ? Tout de suite, on lui a indiqué Agrafena. Le soir, il était déjà devant sa maison, dans la rue, à bavarder avec les vieux. J'y suis allé aussi. Et tout le temps, il nous a questionnés sur notre vie, sur votre papa, sur mademoiselle, sur vous : « Sont-ce de bons maîtres ? » — « De bons », répondaient les moujiks. — « Vont-ils à l'église ? Et les paysans, y vont-ils ? Et le Christ, vous souvenez-vous de lui ? » — « Le Christ ? » demandaient les moujiks. Alors, il tira un Évangile et se mit à le lire. Et il lisait d'une façon si compréhensible, avec tant de cœur ! Puis il se leva et dit bonsoir à tous, en leur serrant la main. Ils en étaient même étonnés. Et aujourd'hui, il a labouré le champ d'Agrafena, et il laboure bien, pour de bon... Un vrai Christ !...

Mais tout à l'heure, j'ai rencontré le sacristain Sergueï, qui m'a dit : « Le pope est très inquiet dans ses pensées, et il doute. Il veut envoyer une dénonciation contre le prophète... » Ma parole !

— C'est certainement Lomov, fit Kolia, après avoir écouté Segnka avec curiosité. Je l'ai vu avant-hier chez Voronine. Ainsi, il travaille déjà pour Agrafena ?

— Et il fait de bonne besogne. Il est sorti à la première heure, avant tous les moujiks et, de son propre argent, il a loué un cheval à Tarass. Agrafena ne sait plus comment remercier Dieu de lui avoir envoyé une telle aubaine.

Le lendemain soir, Kolia se rendit au village, espérant y voir et y entendre Lomov.

« Quels singuliers personnages ! se disait-il chemin faisant. Ils mettent sans hésiter toutes leurs idées en pratique. Cela est-il possible ?... Et qu'est-il, ce Lomov ? »

Dans le livre qu'il venait de lire avec tant d'intérêt, il avait senti très sincèrement la vérité exprimée par un profond penseur. Mais chez Lomov et chez Deruguine, aussi bien dans leurs paroles que dans leurs actes, provenant cependant de la même source, non seulement il ne sentait pas la vérité, mais le mensonge et l'artifice le plus grossier. « Et pourtant, Voronine ? » se demanda-t-il.

On venait de faire rentrer le bétail, et les femmes couraient de-ci, de-là, rappelant les moutons qui s'étaient égarés. Et Kolia aperçut Tatiana. Elle se tenait sur sa porte, nu-pieds, en jupon court, gracieuse, et empourprée comme si elle venait de terminer une vigoureuse besogne. Comme à l'ordinaire, elle glissa à Kolia un rapide regard de ses yeux gris ombragés de longs cils, puis tout à coup elle rougit et se recula dans le vestibule.

Le jeune homme la salua, sentant l'émotion faire bouillonner le sang dans ses veines. Durant quelques minutes, il marcha sans pouvoir se calmer.

A ce moment, il aperçut, assis sur un banc, devant une misérable izba de bois, un homme en blouse, pantalon clair et chaussé de grandes bottes, l'air très fatigué. Son large front était couvert de sueur. C'était Lomov. La vue de Kolia ne changea rien à son attitude, et son visage demeura impassible.

Le jeune homme s'approcha de lui.

— Bonjour, dit-il timidement ; vous pensez habiter ici ?

— Oui, en attendant... Bonjour.

— Je ne vous dérange pas ?

— Nullement, asseyez-vous.

— Vous habitez ici chez Agrafena ?

— Mais oui ; pauvre femme, elle n'a rien.

— Vous avez labouré à sa place ?

— Oui.

Ils se turent. Kolia se sentait mal à l'aise, tandis que Lomov semblait n'y point prendre garde.

— Elle vendait de l'eau-de-vie, dit le jeune homme jetant un coup d'œil par la porte ouverte du vestibule.

— Elle en vend encore.

— Vous avez causé hier avec les moujiks ? On dit que le pope en est indigné.

— Indigné ? Ah vraiment ! On vous l'a dit ? fit Lomov s'animant.

— Oui, un jeune paysan me l'a conté.

— Mon Dieu, quelle ignorance profonde ! fit Lomov, morne.

— Je la connais.

— Quelle superstition ! C'est effrayant ! disait Lomov, semblant découvrir l'Amérique. Je ne suis ici que depuis deux jours, et j'ai eu le temps d'apprendre des choses qui me font dresser les cheveux sur la tête.

Il parlait d'une voix monotone, posée, qui ne répondait nullement au sens des mots. Soudain l'attention de Kolia fut attirée par un étrange spectacle.

Au bas du village, une foule s'avançait au milieu de la rue. A sa tête marchait, avec des contorsions de bouffon, un homme tout nu, au corps hâlé, à la barbe noire coupée court. A ses côtés se tenait un groupe composé d'un homme, d'un gamin, et de deux femmes, tous également très bruns. Derrière, couraient des femmes, des filles, et les enfants du village. La foule s'approchait, rapidement, criant et riant.

— Regardez donc, fit Kolia, tout étonné, à Lomov. Qu'est-ce donc ?

En examinant avec plus d'attention les hommes aux cheveux noirs, il reconnut en eux des tziganes. L'homme nu en était un. On distinguait son visage abêti, souriant, moustache rasée, ses dents blanches, ses yeux hagards, son corps d'adolescent.

Les femmes tziganes entraient vivement dans les chaumières, pour y mendier. Les hommes demandaient du foin ou de la farine à ceux qui s'approchaient, curieux de regarder le tzigane nu. Bientôt la foule arriva devant l'izba d'Agrafena, et, en apercevant Kolia, les tziganes s'arrêtèrent, et se mirent à quémander.

— Donne quelque chose, mon bon barine, dit l'un d'eux, au regard méchant et mobile. Donne pour ce malheureux ; il n'a rien, pas de vêtements, pas de chapeau, rien du tout !

— Mais pourquoi ne l'habillez-vous pas ? demanda Kolia. Vous n'avez donc pas une chemise à lui donner ?

— Une chemise ! s'écria le même tzigane indigné. Allons, mon bon barine, donne à ce malheureux de quoi acheter un vêtement.

— Ça te portera bonheur, ça te portera bonheur, fit une des femmes, d'un ton pleurnichard. Tu auras une belle fortune, une belle femme.

Lomov continuait à considérer l'homme nu d'un air morne ; celui-ci, entouré des enfants, qui le contemplaient avec avidité, se contorsionnait toujours. Kolia tira de sa bourse une pièce de monnaie et la tendit à la femme, Lomov se leva lentement et, à son tour, s'approcha de l'idiot, ôta son kaftan, et l'en couvrit. L'idiot, se voyant vêtu, rayonna de bonheur. Il agita plusieurs fois la tête, jeta un cri aigu, et se prosterna devant Lomov.

— Lève-toi, frère, et va, lui dit Lomov de sa voix uniforme. Et vous autres, ne lui prenez pas son vêtement, ajouta-t-il, s'adressant aux autres tziganes, réjouis. C'est un péché.

— Merci, barine, s'écrièrent les tziganes. Pourquoi faire tort à un malheureux? C'est Dieu qui lui a enlevé l'intelligence.

Le tzigane aux yeux mauvais dit à ses camarades, d'un air mécontent et sévère, quelques mots dans sa langue. Puis le groupe s'éloigna en remontant la rue, l'idiot le précédant toujours, et sautant de joie dans son nouveau kaftan, trop long pour lui.

— Qu'ils sont misérables ! fit Lomov, s'adressant à Kolia qui se rassit auprès de lui... De quoi parlions-nous ? Ah oui ! de la superstition et des ténèbres où vit le peuple... Mais il ne faut pas désespérer. Il faut agir. Seule cette action peut racheter notre vie fausse. J'ai, hier, parlé de nouveau aux moujiks des principes du véritable christianisme. Ils n'en ont aucune idée. Eh bien ! ils se sont moqués de moi ; pas tous, néanmoins.

Deux paysans qui étaient sortis des chaumières voisines pour voir les tziganes, s'approchèrent de Lomov pour l'écouter. C'étaient les deux frères Éremiev, Ivan et Tarass, moujiks aisés.

— Voici Ivan qui me contredisait aussi, fit Lomov. Alors, vous croyez, Ivan, que je dis des bêtises, et que vous vous y entendez mieux?

— Mais oui, notre religion, on le sait, est orthodoxe, répondit Ivan, tandis que vous, vous blâmez les images saintes... les icônes... Ivan parlait d'un ton indigné.

— C'est effrayant, fit à voix basse Lomov, en regardant Kolia. Et vous, qu'est-ce que vous en dites?

— Je ne sais, répondit Kolia, ne sachant vraiment pas quoi dire, n'ayant pu encore se former une opinion à ce sujet.

Trois autres moujiks s'approchèrent, et parmi eux Vladimir.

— Bonjour, frère Grigori Gavrilovitch, fit-il d'un ton de reproche. Est-ce bien ainsi qu'on doit te nommer?

— Frère, ou Grigori suffirait, dit doucement Lomov en lui tendant la main.

— Et tu parles toujours de l'Évangile et de choses sacrées, n'est-ce pas? dit Vladimir en souriant. Eh bien ! le pope n'en sera pas content. Je le sais.

— Et qu'est-ce que ça fait ! s'exclama un jeune et grand moujik, Andréï, qui venait de s'approcher.

— Alors, conte-nous ça, conte-nous ça, repartit Ivan, en penchant vers Lomov son visage plein de santé et rubicond. Alors, qu'adviendra-t-il, si par hasard nous faisons comme tu le dis?

— Ce sera mieux.

— Mieux ! et qu'en sais-tu? s'écria Ivan avec indignation.

La conversation s'anima. Déjà tout un groupe de paysans se pressait autour de Lomov et de Kolia. Ce dernier se taisait tandis que son camarade, en choisissant de temps à autre l'instant où les voix se faisaient moins bruyantes, débitait ses maximes d'un air grave. Soudain, un mouvement se fit parmi les moujiks. Les uns s'éloignèrent, d'autres disparurent prestement; ceux qui restèrent se découvrirent et se turent. Un officier, dans lequel Kolia reconnut aussitôt le commissaire rural, s'approcha d'un pas martial et fit à Lomov le salut militaire. Son nez était rouge comme toujours, mais son air n'en était que plus imposant ; derrière le commissaire se tenait le brigadier du village. Lomov jeta sur l'arrivant un regard impossible.

— Permettez-moi de me présenter : le commissaire Muller; vous êtes, n'est-ce pas, Grigori Lomov?

— Oui.

— Pouvez-vous m'accorder quelques minutes d'entretien?

— Je le puis, si c'est nécessaire.

— Alors, soyez assez aimable pour entrer un instant dans l'izba.

Le commissaire jeta un regard sur la casquette d'étudiant de Kolia, et demanda aimablement :

— Vous êtes, je crois, le jeune Glebov? J'ai l'honneur de vous saluer.

— Oui, je suis Glebov.

— Eh bien ! est-ce que vous approuvez les paroles et les théories de M. Lomov? demanda le commissaire avec un sourire.

Kolia ne sut que répondre à cette question imprévue.

— Vous avez tort, jeune homme, de subir une aussi fâcheuse influence. Monsieur votre père est un homme très honorable. Et puis, il n'y a là vraiment rien d'intéressant, je puis vous l'assurer. La fausse doctrine du comte Tolstoï a été depuis longtemps soumise à la critique sévère de nos meilleurs théologiens et de la science.

Le commissaire et le brigadier suivirent Lomov dans l'izba d'Agrafena. Les moujiks se dispersèrent

en un clin d'œil. Kolia demeura seul dans la rue; un chien sortant d'une cour, se mit à aboyer rageusement contre lui. Il sourit au souvenir de la semonce du commissaire, et d'un pas rapide, se dirigea vers sa maison. Rencontrant Varegnka, il courut vers elle et lui conta avec animation ce qui venait d'arriver.

— Je suis bien tombé. Quant au Lomov, on l'arrêtera, ou simplement on l'expulsera d'ici.

— Pauvre Lomov!

— Qu'est-ce que tu portes là?

— Du pain blanc pour Marinka... Non, vraiment, c'est tout de même malheureux, ce qui vient d'arriver à Lomov.

Cet événement fit sur Kolia une plus grande impression qu'il ne s'y attendait. Il y songea toute la soirée, en parla avec son père et Varegnka, et le lendemain, de bonne heure, partit pour s'informer de Lomov. A peine avait-il franchi la digue, qu'il rencontra, portant du linge, la veuve Agrafena, chez qui logeait Lomov.

— Eh bien! qu'a-t-on fait de ton barine?

— Il est parti. Un barine si excellent! Je remerciais Dieu jour et nuit, de me l'avoir envoyé. Et voilà qu'on l'a chassé.

— Et où est-il parti? Est-ce que le commissaire l'a emmené.

— Pourquoi l'emmener, petit père? fit Agrafena, comme offensée pour son bienfaiteur. On a voulu lui faire signer l'engagement de partir d'ici. Et il n'a rien voulu signer du tout. Et on en est resté là. Il est parti ce matin de bonne heure pour la gare.

— Pour la gare, et non pas chez Voronine. Tu sais bien, Voronine?

— Je le sais, je le sais, petit père. Non, c'est pour la gare. Je m'en vais chez moi, qu'il dit, et puis je partirai pour le Caucase. « Allons, adieu, Agrafena », qu'il dit. Quel excellent barine!

Elle détourna la tête. Une larme roula sur sa joue ridée. Elle l'essuya du doigt et continua son chemin. Kolia se dirigea vers la maison en pensant à Lomov.

« Si le commissaire n'était pas intervenu, si le pope ne s'était pas offensé, que serait-il advenu? Sa prédication aurait-elle agi sur le peuple? L'aurait-elle converti? »

Il se remémora la conversation entendue, et se dit encore :

« Oui, ils semblent peu sincères et insignifiants; peut-être, lorsqu'on les envisage superficiellement... Et Tatiana, postée hier sur le seuil de son izba? Qu'elle est belle!... Allons, laissons ces pensées d'oisif repu! »

Mais il avait beau se défendre contre ces pensées, elles ne sortaient pas de sa tête. Et s'il s'était sincèrement demandé ce qui ne cessait de préoccuper son esprit et son cœur depuis son arrivée à Dolgoïé; il n'aurait pu que répondre : c'est Tatiana. Son imagination en était constamment hantée. D'ailleurs, presque chaque jour, et souvent plusieurs fois par jour, il la rencontrait. Hasard ou non, chaque jour, il se trouvait précisément là où elle était, et, de loin ou de près, il lui parlait et lui posait des questions banales. Tatiana rougissait, baissait les yeux et répondait timidement. Cette pudeur, teintée de malice, semblait mystérieuse et attirait davantage Kolia. Lorsqu'il la quittait, il souffrait de ne plus être auprès d'elle. Il se rappelait alors tout ce qu'il lui avait dit, et se reprochait avec désespoir sa banalité.

« Mais alors je l'aime? Alors, je l'aime au point que je ne puis pas me passer d'elle? »

Et craignant de fouiller en son cœur, il tâchait de se distraire, et cependant, chaque jour, cherchait à se rapprocher de Tatiana.

« Eh bien! je l'aime, et après? songeait-il, et je l'aime passionnément, bêtement. Qu'est-ce que ça fait? Pourquoi serait-ce une chute? Peut-être est-ce l'amour véritable? Certainement, c'est l'amour véritable. »

La dernière fois, il avait rencontré la jeune femme sur la lisière de la forêt, où, seule, elle se reposait de nouveau auprès d'un grand sac rempli d'herbes. Elle était vêtue d'un sarafan (1) rouge, avec, sur les épaules, un fichu d'indienne blanche et rouge. Elle jeta un petit cri à sa vue.

— Ah! que j'ai eu peur! fit-elle en souriant.

— Et de quoi donc? demanda Kolia décontenancé, s'arrêtant devant elle.

— Mais je pensais.

— Et à quoi?

— A mon existence.

— Quoi donc?

— Qu'avez-vous besoin de le savoir?

— J'ai entendu dire que tu t'entends mal avec ton mari: il te maltraite.

Il était de plus en plus oppressé. Elle gardait le silence, baissant les yeux.

— Est-ce qu'il y a longtemps qu'il n'est pas venu te voir?

— Lui? Depuis Pâques.

— Et quand reviendra-t-il?

— Est-ce que je sais! Je ne pense plus à lui.

Elle eut un long sourire, ce sourire malin et significatif que Kolia lui connaissait si bien. Il se tenait devant elle, contemplant l'harmonie de son corps, ses bras puissants joints sur ses genoux, et les attaches fines de ses pieds nus. Sa pose même était gracieuse. Soudain le sourire disparut de ses lèvres. Elle fit un mouvement, et dit d'un air soucieux :

(1) Robe d'une seule pièce.

— Il est temps de rentrer.

Mais elle ne se levait toujours pas, et jeta sur Kolia un regard fugitif, comme si elle attendait quelque chose de lui. Il demeurait devant elle, ne sachant que dire; ou plutôt, il en avait tant à dire qu'il ne savait par où commencer! Alors, elle se dressa vivement, chargea le sac sur son dos et s'en alla.

— Au revoir! lui jeta Kolia décontenancé.

La jeune femme ne répondit pas et ne se détourna même pas.

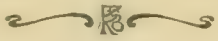
« Quel sot, quel lâche je fais! se dit Kolia en s'en retournant chez lui. Mais pourquoi? Que devais-je faire? Est-ce que je ne puis l'aimer d'un amour pur?... Nigaud! »

Toute la journée il fut morne, physiquement et moralement las.

LÉON TOLSTOÏ FILS.

(Traduit par E. HAPPERSINE-KAMINSKY, avec autorisation de l'auteur.)

(*A suivre.*)



LA MISSION CIVILISATRICE DE LA FRANCE[1]

On a dit bien souvent que le Français ne connaissait pas d'autre langue que la sienne, et quelques uns ont si bien raillé cette ignorance que nous nous sommes mis à apprendre l'anglais, l'allemand, l'italien, l'espagnol et même l'arabe (qui figure aux programmes scolaires des jeunes Français d'Algérie), de sorte qu'il n'est plus aujourd'hui en France un seul jeune homme candidat au baccalauréat ou à la moindre école de commerce qui n'ait au moins des clartés des deux ou trois langues principales de l'Europe. On nous rendra bientôt justice à ce point de vue. Nous nous sommes mis courageusement à apprendre les langues modernes. Mais ce qu'on ne dira sans doute pas assez, c'est que nous avons eu, en le faisant, d'autant plus de mérite que depuis plus de deux cents ans nous étions accoutumés à n'entendre que le français dans la société la plus polie de chaque pays civilisé. Notre langue avait en Europe une situation privilégiée, une puissance d'expansion, et, pour tout dire en un mot, un prestige qui, heureusement, est loin encore d'être effacé, et dont [illegible] des témoignages émouvants dans mes diverses tournées de conférences en Belgique, en Hollande, en Italie, en Grèce, en Russie, en Turquie, en Asie Mineure, en Syrie et en Égypte.

Tout le monde sait qu'une coutume séculaire veut qu'il y ait aujourd'hui encore à Saint-Pétersbourg un théâtre impérial comparable à notre Comédie-Française et qui joue exclusivement en français les tragédies de notre XVIIe siècle, les drames de Hugo et jusqu'aux pièces les plus modernes, lesquelles se trouvent parfois montées presque en même temps à Paris et en Russie (1). L'empereur assiste à ces soirées à côté de l'impératrice et entouré de toute sa cour; il n'est petit noble ni bourgeois influent qui ne tienne à honneur d'y être présent et il n'est guère de personnalité dans la société élégante qui ne comprenne jusqu'aux nuances la prose ou les vers de nos auteurs dramatiques. Notre langue est demeurée là-bas la langue des gens cultivés; même entre eux, les Russes se font souvent un point d'honneur de s'exprimer en français; ils confient l'éducation de leurs enfants à des précepteurs ou des gouvernantes français, et j'ai pu juger personnellement que, dans les salons de Moscou et de Saint-Pétersbourg, on discute nos volumes derniers parus avec autant de compétence et de vivacité que dans les salons les plus littéraires de Paris.

A un moindre degré nous retrouvons cette organisation théâtrale en Angleterre, où, presque chaque année, la Comédie-Française va donner une suite de représentations à laquelle se reprocherait de manquer un véritable gentleman lettré. Ces représentations ne font que terminer avec plus d'éclat les séries de représentations particulières qu'organisent à chaque saison les tournées de comédiens français qui passent en Angleterre, tantôt sous la conduite d'un impresario, tantôt sous la direction de Mme Sarah Bernhardt. Il en est de même en Amérique, où des milliers de Canadiens ne parlent que français et que sillonnent chaque année nos troupes dramatiques, en Hollande, en Allemagne, en Autriche, en Belgique et en Italie. Il n'est presque pas de grande Université en Europe qui ne se soit adjoint des cours de langue et de littérature françaises professés en français par des professeurs français. Au mois d'octobre 1900, avec l'assentiment, peut-être même par l'initiative de l'empereur Guillaume, le ministre de l'Instruction publique prussien manifestait à notre ministre le désir de créer à l'Université Royale de Berlin une chaire de langue et de littérature françaises, et lui demandait d'en désigner le titulaire parmi les professeurs de notre Université. Ce cours

(1) [illegible] Mme [illegible] a [illegible] comme [illegible] conférences [illegible] par M. Achille Ségard [illegible] en [illegible] en [illegible] en [illegible] en [illegible] en [illegible] en Pologne.

(1) Sous Louis XIV, des troupes françaises y allaient déjà jouer en corps notre théâtre avec le plus grand succès, et de même en Allemagne.

est devenu tout de suite à la mode. La salle où se réunissaient les auditeurs s'est trouvée trop exiguë On a dû changer de local, et près de 400 personnes ont suivi, dès la première année, le cours de M. Haguenin sur l'évolution de la poésie lyrique au XIXe siècle depuis Rousseau jusqu'à nos jours.

Or, non seulement à New-York, à Saint-Pétersbourg, à Bruxelles et à Rome, on accueille avec la même faveur nos comédiens et nos auteurs dramatiques, mais des sociétés se sont formées dans chacune de ces capitales (avec des ramifications dans les cercles privés des villes moins importantes) pour inviter des conférenciers de Paris à venir donner la note du dernier mouvement littéraire et comme le résumé des théories et des idées nouvelles. C'est ainsi que M. Brunetière s'en est allé à Rome développer sa théorie sur Bossuet; MM. Gaston Deschamps, Doumic et Hugues Le Roux en Amérique, aux Universités d'Harvard, de Yale et de Columbia, que des dizaines de lettrés partent chaque hiver de Paris pour New-York, Amsterdam ou Christiania et que moi-même j'ai parcouru la plus grande partie de l'Europe et du bassin de la Méditerranée en trouvant partout un public lettré ami de la France et admirateur compétent de notre littérature. Si brillant, cependant, que soit encore en l'état actuel le prestige de notre langue, de notre littérature et de nos façons de penser, combien plus splendide encore apparaît ce rayonnement lorsque nous nous reportons au siècle qui a précédé le nôtre! En 1783, l'Académie de Berlin proposait comme thème de son grand concours international un sujet de nature à flatter notre orgueil : « Des causes de l'universalité de la langue française. » Et Rivarol (1), qui concourut et qui obtint le prix, pouvait avec une juste fierté commencer son discours à peu près en ces termes :

« Une telle question, proposée sur la langue latine, aurait flatté l'orgueil des Romains et leur histoire l'eût consacrée comme une de ses belles époques : jamais, en effet, pareil hommage ne fut rendu à un peuple plus poli par une nation plus éclairée. Le temps semble être venu de dire *le monde français*, comme autrefois *le monde romain.* »

Si glorieuses que fussent ces paroles, elles correspondaient à la stricte réalité. On oublie trop, surtout en France, où ces souvenirs devraient pourtant nous être chers, puisqu'ils font partie de notre patrimoine de gloire, et qu'ils sont le gage de notre perpétuelle renaissance ; on oublie trop quelle est l'histoire merveilleuse de notre littérature à l'étranger.

Dès l'année 1563, un Gantois, Gérard du Vivier, établit à Cologne une école publique officielle de langue française, qui paraît avoir été des plus fréquentées ; et à peine la guerre de Trente Ans était-elle finie, que commença le grand mouvement intellectuel qui porta de l'ouest à l'est toute la culture intellectuelle française.

Les facteurs principaux de ce mouvement furent comme toujours l'aristocratie, les princes et les bourgeois influents. En Saxe, rien ne se faisait qu'à la française. Leipzig méritait d'être appelé un petit Paris, et, en 1860, à Dresde, une troupe française jouait en français notre Racine, notre Corneille et notre Molière.

Frédéric le Grand, qui fut le véritable fondateur de l'État prussien et qui, par la gloire des armes et l'habileté de l'administration, donna à la Prusse un essor qui ne s'est encore brisé contre aucun obstacle, avait été élevé par un précepteur français, le protestant Duhan. Convaincu que la langue française était appelée à régir le monde et n'ayant que dédain pour sa langue natale, il entreprit de substituer le français au prussien; il imposa l'usage de notre langue à la cour, à la ville, aux tribunaux et aux administrations publiques, il subventionna les journaux imprimés en français, il organisa lui-même des représentations théâtrales françaises, qui devaient donner le ton à la société polie.

Wieland, Herder et Gœthe (1), élevés au temps de Frédéric, reconnaissaient spontanément devoir à la langue et aux livres français une grande partie de leur éducation intellectuelle.

Pour avoir été moins absolue et n'avoir pas tenté de substituer notre langue à la langue russe, l'influence de la grande Catherine à Saint-Pétersbourg ne fut ni moins énergique, ni moins efficace.

Catherine II avait été élevée par une réfugiée protestante, Mme Gardel; elle voulut que l'élite de la jeunesse russe vînt à Paris finir son éducation et elle bâtit pour ces jeunes gens une chapelle orthodoxe.

Elle organisa aussi à la française l'éducation des femmes russes. L'Institut Smolny (2), où étaient élevées 480 jeunes filles nobles des meilleures familles, fut mis sous la direction d'une Française, Mlle Lafond. Et s'il est vrai que l'impératrice fonda aussi une académie d'écrivains russes, elle ne cessait de se tenir perpétuellement en contact par sa correspondance avec nos philosophes les plus illustres. C'est à Diderot, qui sans doute lui avait conseillé de mettre mieux

1. Je signale ici les emprunts que j'ai faits à l'histoire de notre langue au XVIIIe siècle, par M. Brunot (collection Petit de Julleville) et aux œuvres de Rivarol.

1. Goethe exprimait un jour à Eckermann le regret de n'avoir pas suffisamment montré dans ses *Mémoires* tout ce que son génie a dû à la culture française.

2. Qui garde aujourd'hui encore la plus grande partie de sa vieille organisation.

en pratique les maximes de l'*Encyclopédie*, qu'elle répondait si finement :

« Il y a entre nous une différence : c'est que vous travaillez sur des livres qui souffrent tout, tandis que j'opère sur de la chair vivante, plus délicate et plus chatouilleuse. »

En Italie, grâce à la domination des Bourbons à Naples et à Parme, la langue française s'établit; et non seulement dans les villes gouvernées par les Français, mais en Piémont et dans tous les petits États. Suivant de Brosses, les dames de Bologne parlaient français couramment et citaient Racine. A Rome, dit Voltaire, non seulement le pape Benoît XIV, mais tous les cardinaux écrivaient le français comme à Versailles.

En 1787, une troupe française, dirigée par Delorme et réduite à ses seules ressources, joue et prospère à Naples. Goldoni et Casanova écrivent en français une partie de leurs ouvrages, et l'obsession de notre langue est telle qu'Alfieri nous déclare que, pour continuer à écrire en italien, il doit s'imposer de parler toscan et s'interdire toute lecture française parce que sa pensée prenait si naturellement le ton et l'expression française qu'« il se traduisait » pour écrire en italien.

En Espagne le développement de notre langue ne fut guère moins brillant, avec cette réserve pourtant que, jusqu'à l'établissement de la dynastie française à Madrid, c'est nous qui apprîmes l'espagnol.

Mais, dès le début du XVIIIe siècle, tout change; la monarchie espagnole est en pleine décadence, le mouvement littéraire suit la même dépression. La France, au contraire, atteint à son apogée. Tout concourait à notre prestige : le succès de nos armes, le talent de nos artistes, le génie de nos écrivains et l'éclat de notre civilisation, plus polie et plus affinée qu'aucune autre. Dès l'établissement de la dynastie française, on se mit à parler français à la cour.

L'Angleterre a toujours été plus rebelle que les autres pays à l'établissement de notre influence. C'est une observation que faisait déjà l'un de nos vieux chroniqueurs, qui, philosophe perspicace doublé d'un homme d'esprit, résuma en quatre lignes une assez bonne histoire de l'Europe, le jour où il écrivit :

« Il n'est chose dans le monde dont Dieu n'ait créé le contraire. C'est pourquoi, ayant fait la France, il fit l'Angleterre voisine. »

Donc notre langue n'a eu en Angleterre qu'une assez courte période de vif éclat. Rappelons-nous, cependant, que le français entra pour une part importante dans la formation de la langue anglo-saxonne; que les mots, les expressions et les tournures françaises s'y retrouvent à chaque instant et que le français fut longtemps en Grande-Bretagne une langue officielle.

Pendant la guerre de Cent ans, le prince Noir parlait français. C'est seulement au XVIIe siècle que notre langue fut exclue des tribunaux. Notre reine Henriette de France amena à Charles Ier toute une escorte de Français nobles et élégants, que chacun s'efforça d'imiter; et lorsque, après la révolution de Cromwell, toute la cour anglaise vint se réfugier au Louvre, elle s'imprégna si bien de la langue et des habitudes françaises (1) que, lorsqu'elle retourna à Londres, en 1660, une réaction violente se produisit contre les franciseurs. Swift protesta vigoureusement contre la manie gallophile, et la satire en vers, la comédie burlesque, les plaisanteries populaires parvinrent à remettre en honneur la langue nationale.

La réaction qui se produisit en Angleterre devait fatalement se produire dans tous les pays où s'élaboraient lentement, non sans confusion, mais avec un sûr instinct de l'avenir, les aspirations nationales.

Cette réaction correspondait aux aspirations nationales. Chaque peuple, désormais, voulait se replier sur lui-même et se constituer un patrimoine particulier.

Des raisons politiques contribuaient aussi à cette réaction, qui se perpétue encore de nos jours. Les grands États européens ambitionnent aujourd'hui la suprématie dont la France eut si longtemps le privilège, et dans l'univers entier les grandes nations d'Occident organisent, pour l'influence morale comme pour la conquête des territoires, une lutte de tous les jours, une concurrence méthodique dont l'Amérique elle-même, en ce moment, par ses douanes artistiques et par la protection qu'elle accorde à sa littérature et à son théâtre national, nous offre des symptômes caractéristiques. C'est pourquoi aussi une association s'est fondée à Paris, en 1884, sous le nom d'« Alliance française », dont le but est de maintenir vis-à-vis des autres nations d'Europe le prestige et l'influence de la langue française. Les moyens d'action de cette Société sont simples et efficaces. Elle crée ou subventionne dans le monde entier des écoles où l'on enseigne le français; elle envoie des livres, des médailles ou des prix à tous les groupes qui s'occupent de l'enseignement de notre langue. Elle fonde des bibliothèques; elle vient en aide aux professeurs; elle se tient au courant de tout ce qui peut être de nature à développer notre influence. Dans les seuls pays d'Orient, le conseil d'administration de l'« Alliance française »

(1) Saint Evremond, vivant en Angleterre, ne souffrit jamais de ne pas savoir l'anglais.

distribue aux écoles, soit en subventions annuelles, soit en prix, en médailles ou en livres, 70 000 ou 80 000 francs. Ces fonds proviennent certes, pour la plus grande partie, de souscriptions françaises; mais, dans les pays d'Orient, une partie nous en vient aussi de ceux-là mêmes chez qui notre langue est établie.

Ce rôle glorieux d'initiatrice ne fut dévolu ni à la langue anglaise, ni à la langue allemande, parce que, pendant longtemps, elles n'en eurent même pas l'ambition.

La lutte pour la suprématie se trouva très tôt circonscrite entre les trois langues romanes. Isolée dans son île, où le ciel ni les habitants n'attirent l'étranger, l'Angleterre était mal placée pour imposer sa langue. Elle n'en avait d'ailleurs aucun désir. J'ai déjà dit que, depuis la conquête de Guillaume jusqu'au règne d'Édouard III, les princes, la cour et les tribunaux ne s'exprimèrent qu'en français, et, en fait, l'anglo-saxon méprisé était abandonné au peuple sans éducation. Il faut rappeler aussi que la gloire de Shakespeare et de Newton est une gloire assez récente. Leur réputation sommeilla longuement, et ce ne fut guère qu'au XVIIIe siècle qu'on leur rendit enfin justice dans leur pays.

Le latin écrasait l'allemand. Pas un lettré qui ne s'exprimât dans cette langue. Au XVIe siècle, il n'y avait encore en langue tudesque aucun mouvement littéraire qui fût de nature à compenser pour un étranger la fatigue que lui aurait donnée l'étude de cette langue difficile. L'Empire, d'ailleurs, joua longtemps un rôle inégal à son étendue et à sa population. Et quand, enfin, la maison d'Autriche fit craindre à l'Europe la monarchie universelle, ce ne fut pas l'allemand qui bénéficia de cette prospérité, parce que Charles-Quint, plus attaché à son Espagne héréditaire qu'à un empire où son fils ne pouvait prétendre, fit rejaillir sur l'espagnol tout l'éclat de sa puissance.

Une raison générale, d'ailleurs, déterminera notre conviction sur ce point particulier de l'histoire des langues en Europe, et je l'indique d'autant plus volontiers qu'elle subsiste encore dans toute sa force.

Depuis la conquête romaine, les cerveaux étaient faits au latin. Tous les dialectes particuliers avaient cédé devant son autocratie. Il était devenu la langue de l'Église et du droit. A mesure que le christianisme étendait son empire, le latin s'imposait davantage. Pendant le moyen âge, il fut l'intermédiaire de toutes les productions de l'esprit. Et lorsque, au XVIe siècle, le grand mouvement de la Renaissance nous ouvrit à nouveau les trésors de la philosophie, enfouis depuis des siècles dans les profondeurs du sol ou dans la poudre des manuscrits, ce fut encore le latin qui bénéficia de cette résurrection de l'esprit humain.

Les peuples du Nord inclinaient donc naturellement à user d'une langue romane. Ils l'apprenaient facilement et y retrouvaient volontiers des mots et des expressions qui déjà leur étaient familiers. Rien, au contraire, n'incitait les peuples du Midi à remonter aux idiomes septentrionaux, et la difficulté de s'assimiler une langue tout à fait nouvelle les eût sans doute rebutés, même s'ils en avaient senti l'utilité.

Mais, entre les trois langues romanes, pourquoi ne fut-ce ni l'italien, ni l'espagnol, qui parvint à imposer son empire?

L'Italie, un moment, parut aussi marquée par les destins pour ce rôle d'éducatrice universelle.

Centre du monde depuis tant de siècles, elle avait accoutumé l'Europe à son empire et à ses lois. Les Césars n'y commandaient plus, mais l'autorité du pape faisait encore se tourner vers Rome tous les regards de l'Occident. Toutes les grandes routes praticables — pour la plupart anciennes voies romaines — conduisaient vers cette capitale du dogme universel.

Elle attirait les vœux et l'argent de tous les peuples; elle était la lumière spirituelle des consciences.

Or, il arriva en Italie ce qui était arrivé en Allemagne. Le latin écrasa la langue populaire. Le pape et l'Église ne parlaient que latin. Le toscan était méprisé. Lorsque le Dante entreprit d'illustrer ses vengeances et ses malheurs, il hésita longtemps entre le toscan et le latin. On dit même qu'il commença d'écrire en latin sa « Divine Comédie ». Pétrarque et Boccace eurent la même crainte et tous trois écrivirent en cette langue une partie de leurs ouvrages, tant le latin paraissait alors avoir seul promesse d'éternité. Ils ne se sont trompés que grâce à leur génie, ils furent les fondateurs de leur langue nationale.

Mais pourquoi leurs œuvres merveilleuses n'assurèrent-elles pas à l'italien l'empire moral universel? Il y eut un moment où tout semblait conspirer en sa faveur. Tout le commerce de l'ancien monde passait par l'Italie. Pise, Florence et surtout Venise et Gênes, étaient les seules villes opulentes de l'Europe. C'est d'elles qu'au temps des croisades on emprunta des vaisseaux pour passer en Asie, d'elles que les barons français, anglais, allemands, tiraient le peu de luxe dont ils étaient si fiers, et au moment même où les Médicis ajoutèrent à tant de gloire leur fastueuse magnificence.

Machiavel débrouilla les fils mêlés des trames politiques, Galilée instaura la philosophie, l'Arioste et le Tasse parlaient à la perfection la plus douce

des langues. Que dirais-je de la peinture ou de la sculpture? Il n'est pas de domaine où l'Italie ne s'illustra.

Pourquoi donc ne fut-ce pas à l'Italie qu'échut la tâche glorieuse d'être l'intermédiaire de toutes les idées?

Pour répondre à cette question, il faut d'abord poser en principe, que des lois supérieures et mystérieuses président à la grandeur et à la décadence des empires. Dans tous les problèmes historiques il y a une part d'inconnu.

Mais, cette réserve faite, une constatation qui s'impose à l'esprit, c'est que cet admirable mouvement artistique eut l'inconvénient d'être prématuré.

La France offrait le spectacle majestueux d'une vaste nation organisée au point de vue civil comme au point de vue militaire, qui, première entre toutes les nations, avait réalisé son unité définitive et dont la langue, désormais bien au-dessus des atteintes du latin et des dialectes particuliers, était honorée par les écrivains les plus illustres (1).

Quand les premiers Capétiens, demi-barons et demi-brigands, faisaient baisser le pont-levis de leur donjon et s'avançaient à cheval, bardés de fer, entourés de leurs compagnons d'armes sous la herse aux pointes aiguës qui défendait l'entrée, pour s'en aller joyeusement réduire à leur merci quelqu'un de leurs voisins, ils ne se doutaient pas pour quels vastes desseins servirait le succès de leurs armes; et Bossuet, considérant d'un regard prophétique la suite de l'histoire de France, à plus juste titre encore qu'en étudiant l'histoire du peuple de Dieu aurait pu y voir l'accomplissement méthodique des desseins de la Providence.

Autour de ces premiers Capétiens se forment, s'agglutinent, s'agrègent indestructiblement les premiers éléments de la nationalité française. A mesure que se forme l'unité politique, se fixe aussi notre idiome littéraire. Notre langue en 1260, paraît déjà si belle à Brunetto Latini, précepteur de Dante, qu'il écrivit en français son beau livre du « Tesoretto » et inscrivit dans sa préface :

« Et si l'on nous demande pourquoi nous avons écrit ce livre en français puisque nous sommes Italiens, nous répondrons que c'est pour deux raisons : d'abord parce que nous sommes en France, ensuite, parce que la langue française est plus générale et plus délectable que les autres. »

De [illegible] la France a donc été redevable à cet obscur instinct de cohésion qui bien avant que le même phénomène se produisît parmi les autres peuples, fit adopter le français par la Cour, la société polie et les bons écrivains, de préférence au latin et à toutes les autres langues. Elle en a été redevable aussi à l'instinct politique qui lui a fait réaliser son unité, tandis que les autres nations de l'Europe se débattaient encore dans l'infini morcellement des petits États perpétuellement en lutte les uns avec les autres. Elle en a été redevable enfin au prestige de Louis XIV. Car les peuples n'admirent jamais que ceux qui les ont vaincus. Versailles attira tous les regards. La vie de société dans les châteaux du roi, la politesse raffinée, la galanterie, l'élégance dans les demeures, dans les habits et dans les manières, le goût de l'ordre, de l'harmonie et de la mesure en toute chose nous placèrent au premier rang dans l'imagination des princes et des peuples. Et comme les grands mouvements ont de lointains prolongements, ce fut au XVIIIe siècle que nous retirâmes de cette admiration unanime des peuples les bénéfices les plus précieux au point de vue moral.

Mais une autre raison de cette expansion de la littérature française, moins apparente peut-être, quoique plus profonde et plus durable, a été que nos écrivains, dès le principe, furent des éducateurs. C'est dans nos livres que l'Europe apprenait à penser.

La caractéristique générale de notre littérature entière, considérée d'un coup d'œil dans sa suite harmonieuse, c'est d'avoir été dans son ensemble humanitaire. Et cette caractéristique lui est commune avec notre politique héréditaire.

La tendance altruiste dont s'honorent aujourd'hui tous les peuples qui ont une littérature digne de ce nom, c'est nous qui en avons donné le modèle, et on la retrouve au plus profond de nos traditions littéraires.

Qu'il s'agisse de Bossuet, de Molière, de La Fontaine, de Racine ou de Corneille, notre littérature du XVIIe siècle peut être appelée « sociale » et éducatrice. Il en est de même et d'une façon plus incontestable encore pour nos philosophes du XVIIIe siècle : Voltaire, Diderot, Montesquieu et Rousseau, si préoccupés de vie morale, si attentifs au conflit entre les droits de l'individu et ceux de la société, si passionnément épris d'un idéal supérieur qui a paru à tous les peuples un idéal universel. Lorsque ces esprits novateurs font le procès de la société telle qu'elle était constituée de leur temps, c'est pour collaborer au devoir social. Ils ont en vue le progrès de la Raison arbitraire, impersonnelle et universelle. Ils écrivent le catéchisme de l'émancipation humaine.

Et ne reconnaissez-vous pas encore dans ce ta-

bleau la caractéristique d'une partie importante de notre production moderne ?

Lorsque Dumas écrit ses comédies à thèse, lorsque Émile Augier fait jouer *les Effrontés* ou *le Fils de Giboyer*, lorsque Becque fait représenter ses *Corbeaux*, Octave Mirbeau ses *Mauvais Bergers* ou sa comédie de caractères *les Affaires sont les affaires*, M. de Curel, *la Part du Lion*, MM. Descaves et Donnay, *la Clairière*, M. Hervieu, *les Tenailles*, et M. Brieux ses études sociales, indépendamment de la valeur particulière de chaque pièce et surtout indépendamment de la valeur sociale des idées qui y sont développées et qui peuvent paraître des plus discutables ; au-dessus des querelles d'école et de la distinction entre le théâtre d'idées, le théâtre réaliste, et le théâtre d'imagination, ne sentez-vous pas se perpétuer, latente ou indéniable, la même caractéristique ? Tous se préoccupent des moyens d'augmenter pour chacun la part légitime de bonheur. Tous cherchent à contribuer à la réalisation d'un idéal plus humain. Et ils ajoutent à ces recherches l'attrait d'une expression littéraire artiste et universelle.

Voilà pourquoi on lit avec profit, à Madrid, à Vienne, à Berlin et à Athènes, les œuvres de nos écrivains. Or, si ma démonstration subsiste quand il s'agit de nos auteurs dramatiques considérés dans leurs meilleurs représentants, ne sentez-vous pas combien la thèse deviendrait irréfutable si on la démontrait en prenant un à un nos grands poètes nationaux ? Tous les amoureux de l'Europe ont lu Musset avec émotion ; le chantre d'Elvire, Lamartine, a fait pleurer toutes les femmes. Hugo, en présentant son œuvre, semble donner en même temps la bible de l'humanité. Et personne, je suppose, ne me fera l'injure de croire que j'ignore ou je méconnaisse la magnificence panthéiste de Gœthe, le tendre génie de Schiller, la puissance formidable de Shakespeare, le lyrisme de Byron, l'envol sublime de Dante et tant d'autres noms de héros que je pourrais énumérer. Mais je crois qu'il est vrai de dire que le génie des écrivains, dans le reste de l'Europe, se présente en général comme le développement, d'ailleurs magnifique, d'un individu, d'une personnalité supérieure, mais qu'il n'est pas de littérature au monde qui présente d'une extrémité à l'autre de sa tradition, une telle continuité dans une préoccupation unique : donner aux idées et aux sentiments une expression universelle.

ACHILLE SEGARD.

LA VIE LITTÉRAIRE

Le problème de l'avenir latin, par Léon Balzagette.
L'esprit moderne, par Émile Pierret.

Emile Pierret : *L'Esprit moderne;* Perrin, éditeur. — Léon Balzagette : *Le Problème de l'Avenir latin;* librairie Fischbacher. — Léon Balzagette : *A quoi tient l'infériorité française;* librairie Fischbacher.

Il faut avoir beaucoup de courage et de connaissances précises pour être sévère à son pays pendant trois cents ou même quatre cents pages. M. Léon Balzagette et M. Émile Pierret sont très sévères à la France. Et c'est pour moi un impérieux devoir de constater que le livre de M. Émile Pierret a quatre cent cinq pages, et qu'il est du commencement à la fin un rude réquisitoire... On est bien obligé de dire que M. Émile Pierret et M. Léon Bazalgette ont avec du courage et à défaut de connaissances extraordinairement précises des idées très générales. Non, vraiment, non, ils ne manquent ni de l'un ni des autres.

Au surplus, comme ils ne laissent pas que de posséder cette vertu subalterne qu'on appelle le patriotisme, c'est l'âme emplie d'une inexprimable tristesse qu'ils marquent, l'un la décadence fatale des pays latins parmi lesquels la France n'est pas le moins connu, et l'autre la médiocrité de l'esprit moderne en France.

Nous recherchons, nous, avec quelque passion disciplinée, les raisons d'espérer dans la force ou, si vous voulez, dans le relèvement de notre patrie ; nous tâchons même de nous réjouir lorsque des témoignages encourageants nous parviennent du dehors, analogues à celui que nous apportait hier encore M. J. Novicow en publiant *l'Expansion de la nationalité française*. M. Léon Bazalgette et M. Émile Pierret sont contraints, par leur science plus profonde des réalités, de ne partager ni nos joies ni nos espérances. Et, cependant que nous sourions à l'avenir, eux,

Comme un vague sursaut d'hydre oyant jadis l'Ange
Donner un sens trop pur aux mots de la tribu,
Proclamèrent très haut le sortilège bu
Dans le flot sans honneur de quelque noir mélange.

Ce noir mélange, pour employer le langage de l'inoubliable Mallarmé, M. Émile Pierret et M. Léon Balzagette, chimistes sociaux experts en l'art des analyses, vont en déterminer les éléments. Préparons-nous à nous attrister.

***

M. Émile Pierret, qui est un sociologue raison-

nable, se rend compte tout de suite que l'impartialité n'est pas complètement inutile à une étude comme celle qu'il entreprit. Il ne révèle pas immédiatement son excellente découverte. Mais à la fin du volume si chargé de détails qui n'étaient pas tous connus de nous, il se rend cette justice qu'il fut indépendant et qu'il sut être impartial. Il nous laisse heureusement le soin de constater, sans avis au lecteur, ses autres qualités, et il n'est pas dépourvu effectivement de plusieurs qualités que nous devons particulièrement priser en une étude sociale : la loyauté, la clarté, un certain don de vie... Bref, il écrit à la page 393 ces paroles : « Nous nous sommes efforcés de conduire cette longue étude dans la plus grande indépendance d'esprit, en dehors de toute préoccupation religieuse, au-dessus de tout parti politique, loin de toutes passions mauvaises conseillères, en écartant le plus souvent possible celle d'hommes reconnus pour leur compétence, en évitant les déclamations vaines pour apporter de préférence des faits, pour nous servir plus volontiers des travaux d'ordre scientifique moins sujets à l'erreur, puisqu'ils se basent sur l'expérimentation et l'observation. » Et, en effet, M. Émile Pierret invente Le Play, découvre Bodley, ne laisse pas oublier Paul Leroy-Beaulieu non plus qu'Anatole. Mais il a eu tort de se dire impartial à la fin de son volume seulement, car nous avons lu le commencement. C'est au début, c'est en tête des premières pages qu'il était bienséant d'inscrire cette proclamation louable. Ainsi, dûment avertis, nous aurions tenu compte à Émile Pierret de sa bonne volonté, en concluant, au surplus, le livre fermé, — presque à regret, car il est fertile en leçons, — que l'impartialité n'est pas de ce monde, ou du moins de ce monde politique.

C'est, en effet, M. Émile Pierret lui-même qui prononce ces mémorables paroles :

« L'homme n'est pas très fort et ne peut pas faire beaucoup de mal quand il n'a pas la femme pour complice. Le gouvernement anticlérical, athée, sectaire, franc-maçon, révolutionnaire, à la fois déprimant et opprimant, qui chevauche la France et l'asservit, le sait bien, et c'est pour cela qu'il s'attaque à la femme dans l'école primaire laïque comme dans le [illegible] de jeunes filles. »

Que voilà bien le ton de l'exposé scientifique! Et M. Émile Pierret persiste en ses affirmations extra-[illegible]

« Dans la population ouvrière de nos villes, où la femme n'est pas moins irréligieuse que l'homme, la [illegible], le désordre et l'immoralité sont arrivés à leur comble. Aujourd'hui, dans les grandes villes, certaines catégories d'ouvriers sont tombées dans un état d'abjection qui dépasse tout ce que peut concevoir une imagination dépravée. » Quel est l'homme qui s'exprimait en des termes si énergiques? Le Play... Encore écrivait-il ces lignes en 1879; il n'a pas pu voir les progrès effrayants réalisés dans le même sens, pendant les vingt-cinq dernières années, par ce que les hommes au pouvoir ont appelé « la marche en avant ».

Décidément, nous allons bien! Et vive la démocratie! Mais M. Émile Pierret, qui ne rit pas, ne saurait être désarmé : « L'alcoolisme, telle est la foi nouvelle de la démocratie; et le temple neuf qui s'ouvre à ses religieuses adorations, devant la vieille église déchue, vide et désertée : l'assommoir. »

Et s'il n'y avait que cela, trop heureuse France! Mais il y a « le triste état mental de nos gouvernants ». Et nous avons vu mieux :

« L'entrée du ministère Waldeck à la Chambre des députés fut le signal d'un des plus violents tumultes dont cette tumultueuse enceinte eût été le théâtre. Les cris de : « Vive la Commune! » s'adressant à M. Millerand, s'entremêlaient aux cris de : « A bas « l'assassin! » cinglant le général de Galliffet. Ces deux hommes, en effet, représentaient à la fois, l'un le principe d'autorité, et l'autre la révolte contre tout frein et toute contrainte; l'un, le sabre tranchant et discipliné du soldat, l'autre le drapeau rouge de l'émeute et la torche fumante de l'insurgé; l'un, l'Empire, et l'autre la Commune! Tous deux réunis dans le même cabinet, cependant, après trente ans de gouvernement républicain, courbés sous le même joug pour une même besogne, par un accouplement monstrueux, au service de je ne sais quelle combinaison louche. »

Et vous croyez peut-être que c'est tout? Naïveté! candeur! Ce n'est pas tout :

« L'État sait, à n'en pas douter, qu'une désertion plus grande de ses établissements d'instruction suivra les fautes qu'il ne cesse de commettre et d'aggraver. Alors, il suivra le même chemin qui entraîne tous les malhonnêtes gens; il ira jusqu'au crime : le crime d'imposer son instruction démoralisatrice et son éducation anarchique à toute la jeunesse française, par la force. »

Franchement, la modération de M. Émile Pierret nous inquiète et aussi son impartialité, mais je vois avec plaisir qu'il n'est pas animé de ce haïssable scepticisme dans lequel il reconnaît aisément une des causes de notre décadence contemporaine. Il prêche la vigueur. Contestera-t-on qu'il ne la prêche par son exemple?

* * *

Le regard de M. Émile Pierret considère quelque trente ans à la fois, mais pas beaucoup davantage.

Celui de M. Bazalgette embrasse au moins une vingtaine de siècles en même temps. L'impartialité ne lui est donc pas très nécessaire, car les hommes sont si peu de chose à travers la durée de l'univers. M. Bazalgette dit cependant son fait à ce pauvre Napoléon, et, plus haut, à ce piteux Clovis qui se fit baptiser... Et son baptême fut un incident de grandes et terribles conséquences.

Tous les peuples et tous les âges circulent, si je puis dire, dans le petit livre de M. Léon Bazalgette, et cela fournit à l'auteur, dont l'imagination documentaire est fort excitée, des idées ingénieuses autant que téméraires, et beaucoup de comparaisons fausses.

C'est un poète que M. Bazalgette. Quelle joie pour lui de vivre dans l'intimité du monde-entier et de tout le passé, et d'arriver aux idées par le chemin fleuri des métaphores ! Il est bien permis de s'égarer un peu dans le récit des grandes aventures humaines et universelles, et de commettre quelques erreurs et plusieurs contradictions.

La décadence des pays latins est totale, presque irrémédiable, car M. Léon Bazalgette, généralisateur cruel, ne nous accorde rien à nous, malheureux Latins.

Or, M. Émile Pierret nous a déjà refusé beaucoup de choses à nous Français... Et les Français, hélas ! sont peut-être les principaux parmi les Latins.

Mais voici que dans le livre de M. Bazalgette des divisions gigantesques se succèdent, se traversent et par instants s'embrouillent...

Les Latins, mettons les Français, sont faibles d'abord parce qu'ils sont les Latins en face des Germains, parce qu'ils forment le monde romain en face du monde barbare, le monde catholique en face du monde protestant. « En effet, les peuples qui furent sujets de l'Empire romain au IVe siècle étaient ceux-là mêmes qui, douze siècles plus tard, s'étaient décidés pour le maintien du papisme, de même que les « barbares » demeurés à l'abri du contact romain se métamorphosaient, au seuil de l'histoire moderne, en conquérants de la liberté spirituelle. » Et les Latins, mettons les Français, sont faibles encore parce qu'ils sont les pays du Sud en face des pays du Nord, et aussi parce qu'ils représentent la tradition de l'Orient en face de la civilisation de l'Occident, et parce qu'ils sont demeurés en deçà du monde moderne... Et tout cela fait une géographie bien sommaire et bien aventureuse, et des divisions bien générales et bien simplistes...

Mais tout heureusement revient à ceci dans la pensée de M. Bazalgette : les peuples latins sont annihilés parce qu'ils ne peuvent se dégager de l'esprit religieux, ou, si vous voulez, de l'esprit catholique : « S'il est une affirmation sûre, inconditionnelle, à l'abri du moindre soupçon, une vérité possédant la force d'un axiome, c'est que si les nations du Midi ne parviennent pas par un moyen quelconque et dans un temps relativement proche à se débarrasser de la foi romaine, on peut dès ce jour creuser leur fosse et préparer leur cercueil... Ceci est démontrable presque à l'égal d'un théorème. Ou bien les nations latines expulseront le catholicisme de leur sein, ou bien elles seront dévorées par lui jusqu'à leurs ultimes fibres. Elles peuvent accomplir d'autre part les efforts les plus héroïques, révolutionner toutes les autres sphères de leur existence : elles n'auront rien fait. Car toutes les floraisons nouvelles de leur vie seront à leur tour atteintes et flétries par le poison demeuré en elles. »

Mais M. Émile Pierret dit exactement le contraire. Et c'est parce que l'esprit religieux s'en va qu'il se tient pour très assuré de la décadence française. Et M. Émile Pierret a beau se cacher derrière Renan et sa définition bien littéraire : « L'homme qui prend la vie au sérieux et emploie son activité à la poursuite d'une fin généreuse, voilà l'homme religieux ; l'homme frivole, superficiel, sans haute moralité, voilà l'impie », on sent bien, et son livre le prouve, que pour lui, l'esprit religieux et l'esprit catholique, c'est tout un.

Et donc, s'il est vrai que la cause de mort des nations latines est le maintien en elles de l'esprit catholique, je comprends le désespoir de M. Pierret. Mais M. Bazalgette devrait se réjouir, puisque la France supprime de plus en plus la puissance nocive du catholicisme... M. Bazalgette cependant, ne consent pas à se réjouir et à espérer. Et je ne sais comment m'y prendre pour « relever le moral » de ces deux écrivains, puisqu'ils ne s'accordent, l'un ni l'autre, ni dans leurs conclusions, ni même dans la simple constatation des faits... Et voilà que ces deux esprits affirmatifs nous forcent à douter de tout et à conclure que rien n'est certain ici-bas et que les faits les plus généraux sont les plus discutables.

Non, non, ne concluons pas, car il se peut après tout que ces deux penseurs se trompent. Ils sont convaincus à l'excès tous les deux. La thèse de chacun d'eux est assez belle en elle-même. Elle les séduit, les entraîne. Ils ne sont point maîtres de la démontrer. C'est elle qui les domine. Et ils virent à son gré. Ils constatent donc tous les deux avec une égale douleur et une identique sincérité l'imminente fin des Latins, des Français.

Les Latins, les Français font songer à ces figures que, dans son rêve maladif et mystique, Burne-Jones se plut à répéter. Elles sont l'image frappante de nous-mêmes. En ces personnages qu'un mal mystérieux fait chanceler, aux yeux d'insondable misère, que l'on sent faibles, las, sans espoirs sous leurs

gestes héroïques, vieux même sous les traits de la jeunesse, on découvre l'homme-type de la civilisation latine, le *representative man* de l'humanité méditerranéenne.

Tout de même, M. Léon Bazalgette exagère. Il donne pour évidents des faits qui peuvent être discutés. « C'est ainsi que nous nous avançons, dit-il, avec le signe de la défaite au visage parmi les vivants et les forts, parmi ceux qui ne rêvent ni ne se disputent, riches de sève, sains, robustes, résolus. » Eh non ! ce signe de la défaite n'est pas encore si visible sur notre visage, M. Léon Bazalgette simplifie véritablement trop ses affirmations :

« L'infériorité latine actuelle, au point de vue de la vigueur et de la vitalité nationale, n'est pas une matière à discussion : c'est un fait qui tombe sous le sens et qu'il suffit d'un rudiment d'intelligence et de sincérité pour apercevoir. » M. Novicow est-il donc si sot ou si fourbe qu'il ne l'a point aperçue !... M. Bazalgette tient vraiment trop peu compte de nos petits avantages français. Ah ! il n'est pas généreux !... « Je ne discute pas la place assurément avantageuse qu'occupe la France dans l'ensemble du monde latin, ni la réelle suprématie qu'elle exerce vis-à-vis même de l'ensemble du monde dans certaines branches du savoir ou de l'industrie humaine. Mais ce n'est pas l'avantage de cette situation relativement supérieure ni de certaines prééminences de détail qui pourrait nous démentir. » Il faudrait voir...

En tous cas, cette sécurité violente de M. Bazalgette nous pousse à contester quelques-unes de ses allégations essentielles.

Il déclare : « Un pur Latin n'a que sourire de pitié ou de condescendance pour ce qui appartient au dehors. Ses frontières représentent à ses yeux celles de la civilisation ; au delà ne règne qu'une barbarie plus ou moins atténuée. » Allons donc ! Sans parler de l'enthousiasme avec lequel nous avons reçu les doctrines du collectivisme allemand, ne sommes-nous pas assez accueillants, nous Français, à toutes les manifestations littéraires de l'esprit étranger. C'est à tel point que nous négligeons même de discerner en elles ce qu'elles ont emprunté d'abord de notre littérature française... Le peut-on discuter?

Il prononce : « Il apparait bien aux regards conscients que l'inauguration (en France) d'un régime [illegible] jusqu'à nos jours, moins par volonté que par lassitude et qui ne constitue encore qu'un essai, — car il n'est nullement prouvé que les sociétés latines soient capables de s'adapter définitivement et réellement à un régime démocratique mo- [illegible] la position d'avantages récents, [illegible] au fond la situation française. Allons donc ! n'est-il pas certain au contraire que la France latine a fait et fait plus que toutes les autres nations pour s'adapter définitivement et réellement à un régime démocratique. Et alors que M. Bazalgette affirme : « les peuples latins sont demeurés en deçà du monde moderne », tous les événements témoignent que la France est la plus *moderne* des nations européennes, et par les expériences, incomplètes encore, mais déjà heureuses, qu'elle a faites en elle-même, sur elle-même, elle se prépare à redevenir la directrice de l'Europe.

En vérité, l'argument historique de M. Bazalgette est peut-être le plus persuasif. Il est bien vrai que toute force s'épuise. Et il est possible que vingt siècles d'histoire suffisent à anéantir les énergies et la puissance d'une race, mais il est simplement équitable d'ajouter que la France est justement la nation qui a le plus de chances de rétablir sa puissance, en renouvelant ses énergies... Et tout s'accomplit en elle dans le sens du progrès, — que souhaite M. Bazalgette et qu'abhorre M. Émile Pierret, les plus inconciliables des observateurs sociaux...

Ne cherchons pas à les concilier. Ils voient tous deux le monde latin, la France, « traînant l'aile et tirant du pied », mais M. Émile Pierret, si le ministère changeait, serait déjà plus content et reprendrait espoir. M. Bazalgette ne saurait se satisfaire pour si peu. Il propose cependant des remèdes dont il garantit l'efficacité, mais il ne veut pas voir que nous en avons commencé l'emploi. Suivons son ouvrage épouvantable, car M. Bazalgette est, autant que possible, un esprit intéressant et il a de merveilleuses désespérances ! Méditons son livre sur *le Problème de l'avenir latin*, et nous y découvrirons quelques raisons nouvelles de nous fier à celui de M. Novicow sur *l'Expansion de la nationalité française*... Et empruntons à notre maître Alfred Fouillée, si riche en raisonnables et réconfortants paradoxes, cette pensée que le loyal M. Pierret nous livre, car il espère que le ministère va bientôt choir et il sourit par avance : « En présence des maux actuels, l'indifférence et le découragement auraient les mêmes effets et sont également à craindre. Rien de pire pour un peuple que l' « auto-suggestion » de sa déchéance ; à force de répéter qu'il va tomber, il se donne à lui-même le vertige et tombe. » Évitons l'auto-suggestion, et n'ayons peur ni de M. Pierret ni de M. Bazalgette, puisqu'ils ont les méthodes les plus contradictoires pour lire les mêmes choses dans les lignes de la main.

J. Ernest-Charles.

TOUTE LICENCE POUR LA CRITIQUE

Vous savez ce qu'il faut entendre, le plus souvent, par critique littéraire ? Ce sont des articles polis, convenables, soignés, glacés, des articles de cérémonie, pour ainsi dire, où les louanges sont continuelles, et où des nuances infiniment savantes, des quarts de nuance distinguent un ouvrage parfait d'un ouvrage excellent, ou un roman charmant d'un roman adorable.

Si même — tout arrive ! — les signataires de ces articles ont rencontré des défauts dans certains livres dont ils traitent, ils les signaleront honnêtement : mais avec quelles précautions, de quelle manière atténuée, détournée, réservée ! Ils distillent du blâme de salon, de la critique de cour. Croyez-vous qu'on les lise ? Oh ! non.

Mais en revanche, si un bon lettré, exaspéré par ses collègues, se laisse un jour aller à quelque furieuse franchise, s'il dénonce en deux colonnes l'ignorance de celui-ci ou les tricheries de celui-là, alors son article fait scandale. Tout le monde s'en délecte en secret, puis, après l'avoir terminé jusqu'au bout, on prend l'air dégoûté d'un patricien de lettres que les brutalités révoltent, et l'on s'en va partout déclarant : « Ce pamphlétaire nous cause une répugnance raffinée et véritablement attique. »

Eh bien, on ferait mieux de se montrer moins susceptible et de songer davantage au crime de lèse-patrie, ce n'est pas trop dire, que commettent les mauvais écrivains. Quand il s'agit de faire réprouver un escroc, un faussaire, un mystificateur, tout homme enfin qui vole, ridiculise ou déshonore son pays, nulle attaque contre lui n'est plus traitée de pamphlet ; on ne se soucie plus alors d'on ne sait quelle fade urbanité. Pourquoi donc, dès qu'il s'agit d'un charlatan qui trompe le public et envoie sa camelote à l'étranger sous forme de pièces de théâtre par trop niaises, ou de romans à peine relus ; pourquoi faudrait-il s'attendrir, baisser le ton et murmurer comme à l'église : « Ce baladin, après nous avoir vendu des produits frelatés, compromet auprès des autres peuples la légende du goût français ; il nous rend même complètement grotesques : mais cela ne fait rien, soyons discrets, chut... » ? Allons donc ! Les critiques intolérants et violents, voire même injurieux, sont de bons citoyens. Toute licence pour les critiques !

Quand un médecin va voir ses malades et qu'il décrète : « Donnez de la quinine à celui-ci qui en a besoin, coupez les cheveux de cet autre qui a la teigne, et retirez la morphine à ce troisième parce qu'il s'en empoisonne », est-ce qu'on lui répond : « Pas si vite, docteur ! Vous parlez trop haut, trop net, vous allez trop loin. Vous n'avez pas le droit de vous mêler à ce point des affaires intimes de ces gens-là, de l'état de leur chevelure, ni de l'attrait particulier qu'ils ressentent pour la morphine. C'est un excès, une atteinte même à leur vie privée... » ?

Non, on écoute sagement et on suit les avis du praticien, qui a observé attentivement son malade et cherche à le guérir. Bien ; mais si c'est un chirurgien de lettres ou quelque subtil docteur en langue française qui vient vous dire : « Ceci est un toxique, et voilà un remède. Évitez l'un, prenez l'autre ; faites bien attention, car vous êtes contagieux, et il n'est que temps de changer votre hygiène, votre manière d'écrire, de penser, de regarder la vie et de vous y mêler... » Ah ! on lui démontre avec indignation qu'il passe la mesure, qu'il sort de son rôle et qu'il est indiscret.

Mais un juge littéraire, un vrai juge, un historien, doit avoir le droit de l'examiner, la vie privée des écrivains ! Songez donc à la gravité, à la sainteté des causes dont ils sont saisis, ces juges : le maintien, la marche et le perfectionnement des belles-lettres françaises, ou, si l'on veut, et en termes plus généraux, la beauté. Ils seraient sacrilèges, s'ils omettaient le plus insignifiant moyen d'enquête. Or, on aura beau crier au paradoxe : négliger d'éclairer l'œuvre d'un artiste par sa biographie, c'est méconnaître une des règles élémentaires de la science et de la raison, c'est rompre avec les rigoureuses traditions dont Hippolyte Taine, qui avait réfléchi, vulgarisa la fortune.

Et d'ailleurs, ce système d'information, tout scientifique, est parfaitement bien appliqué par les gens de lettres, aussitôt que, n'écrivant plus les uns en faveur des autres, ils se mettent à parler les uns contre les autres ; dès qu'ils ne s'appliquent plus à transcrire leurs homélies dans les journaux ou les revues, mais se soulagent par petits groupes, les soirs de premières, par exemple, ou les semaines de gros succès. Oh ! alors, l'austère et rigoureuse méthode que la leur ! Et qu'ils vous ont vite fait d'éclairer les œuvres par le caractère et la biographie de ceux qui les ont conçues !

« Celui-ci, déclareront-ils, témoigne de beaucoup d'emphase lorsqu'il dépeint les souffrances des malheureux. Il y a du rhéteur professionnel en lui, et l'on dirait toujours qu'il mendie comme un faux pauvre. Ce n'est pas étonnant : vous savez qu'il est richissime ? Vous avez vu ses chevaux et ses automobiles ?

« Cet autre a l'esprit veule et affecte une humilité de parti pris, un dédain de primitif pour toute culture. Parbleu ! c'est à peine s'il sait lire ; il a vécu dans les brasseries pendant toute sa jeunesse ; et même il y vit encore.

« Ce monsieur ne peut avoir le temps de travailler ses romans ni ses pièces : il ne cesse de déjeuner avec des amis, de luncher avec des demoiselles, de dîner en ville et de trôner dans les cabarets pendant toute la nuit. Le reste du temps, il fait des visites.

« Et ce dernier encore, qui traite paisiblement du don Juanisme, vous connaissez ses maîtresses, les femmes qui l'ont documenté : c'est votre amie X., notre amie Y., et le trottin du coin. Peuh !

« Quant à ces dames, toutes ces innombrables dames si intelligentes, à qui des hommes si intelligents font ou ont fait la cour, pourquoi s'étonner que leurs aventures romanesques soient à ce point ennuyeuses, élégiaques, languissantes, lourdes et pompeuses ? Des intellectuels qui s'adorent, c'est à pleurer. Puis, dites-vous, ces dames écrivent mal ? Mais au temps que nous apprenions notre métier, nous autres, elles faisaient, fraîches péronnelles, les honneurs d'un tas de garden-parties, et dirigeaient de niais cotillons, ou étudiaient pour devenir maîtresses de piano. Ce n'est pas aujourd'hui qu'elles vont s'appliquer à connaître le son d'une langue pure, ni à composer un livre avec élégance, aujourd'hui que tous leurs instants de liberté sont pris par des amants adonnés aux carrières libérales, de supérieurs amants amoureux, comme elles, de l'éternel et solennel amour... »

N'en doutez pas, ce procédé de discussion vaut bien mieux que celui qui consiste à comparer en phrases ecclésiastiques ce dont on traite avec un vague idéal toujours contesté. Qu'on prenne du reste garde que c'est un procédé tout historique et scientifique, encore une fois, d'une précision délicieuse et d'un usage recommandé par les érudits ! Pourquoi donc soulève-t-il l'opinion ? Et pourquoi, si nous ne devions plus jamais nous en servir ensuite, nous l'enseigna-t-on quand nous faisions nos classes ? Que nous apprend-on dans les écoles en effet, et en quoi consistent les dissertations littéraires prescrites par l'Université, sinon, huit fois sur dix, à expliquer telle ou telle œuvre d'art, tel ou tel mouvement d'idées par l'histoire des personnes et de la société qui les firent naître ? Si l'on nous inculqua cette habitude d'esprit, cela ne saurait être à la légère. Ne l'abandonnons pas.

Voilà cinquante ans qu'à la suite des grands savants allemands, des Renan, des Taine, des Fustel de Coulanges, le culte de la sainte critique s'est constitué et plus fortement affirmé de jour en jour. Et il faudrait qu'au sujet des seuls conteurs ou poètes contemporains on se résignât à y renoncer.

[illegible] la foule en lui montrant ses amuseurs tels qu'ils sont, en ouvrant leur cabinet de travail, en les suivant au cercle, au bar, dans le monde, et jusque derrière les éventails ? Ce serait pourtant assez drôle. Je connais en tous cas plus d'un auteur dont les œuvres sembleraient presque humiliantes si l'on était instruit de leur admirable vie privée. Certains qui auront chanté de leur mieux la beauté, la grâce, le passé, auront en effet vécu en rêvant parmi les vestiges des époques qu'ils regrettent, ou dans le sillage de plusieurs femmes inoubliables. Certains qui osent nous parler de vertu en sont dignes. De tout ce qu'écrivent les premiers comme les seconds, émanera ce parfum particulier, sur quoi nul vrai critique ne saurait se tromper : la sincérité. Pourquoi donc celui-ci se priverait-il du plaisir de vérifier par les faits son impression, et d'en faire constater indiscutablement ainsi à ses lecteurs la justesse et le poids ?

Que si en revanche l'on connaît aussi des gâcheurs d'encre qui n'ont pas de conscience artistique, et qui préfèrent à toute estime le succès et l'argent ; que si l'on découvre qu'ils cherchent à justifier leur dégoût du travail par ce sophisme bien connu : « J'ai quelques idées qui me sont chères ; plus j'aurai gagné d'argent, plus j'aurai été fécond, plus on m'attribuera d'autorité. Et je mettrai mon autorité au service de mes idées. Voilà pourquoi je donne tous les six mois 300 pages ébauchées et 5 actes qui ne m'ont coûté aucune peine », — il faut flétrir ce commerce et ces existences entières sans dignité.

Quelque pudeur qu'on éprouve à prononcer d'aussi grands mots, — et croyez bien que je m'en excuse, — il est cependant trop certain que les écrivains assument une sorte de mission sociale. Je doute qu'ils sachent augmenter la félicité commune ; ils devraient en tous cas concourir à la beauté publique, à la conservation au moins du noble et fin langage français, si chantant, si vif, si splendide parfois, et si glorieux ! Il ne peut être impertinent de proclamer bien haut et avec la dernière violence qu'un certain nombre de courtiers d'affaires, de messieurs et de dames toujours en visite, d'ignorants de brasserie ou de clowns de théâtre, sont incapables d'une si haute tâche.

Quant à indiquer aux critiques comment ils pourront s'y prendre pour en user tout de même avec goût, et pour montrer du tact, et pour ne pas commettre trop de sottises ou d'abus... pardon, ce n'est pas ma partie. C'est la leur. Qu'ils s'arrangent. Les maladroits seraient intolérables. Mais les plus habiles nous enchanteraient longuement. Cela les regarde.

MARCEL BOULENGER.

[illegible] FELIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 2. 4e SÉRIE. — TOME XX. 11 JUILLET 1903.

GŒTHE ET L'IDÉE DE LIBERTÉ (1)

Dans l'année 1807, Gœthe, malgré ses cinquante-huit ans, avait été ardemment aimé de deux jeunes femmes, Bettina Brentano et Minna Herzlieb. Il semble qu'il ait aimé cette dernière avec passion. Il lui a adressé la plupart de ses sonnets. Ce n'est pourtant pas dans ces petits poèmes anacréontiques qu'on observe avec quelle violence Gœthe a pu sentir pendant ces années, ni quelle profonde étude des passions il a commencée et accomplie.

Pour lui, l'attraction qu'un être humain sent vis-à-vis d'un autre est devenue à présent une nécessité naturelle, une puissance démoniaque, qui agit par une magie obéissant à des lois. Et comme il trouve cette puissance déjà aux degrés les plus bas de l'échelle de la nature, dans l'attraction et la répulsion réciproque des éléments chimiques, il reprend l'expression — *affinité élective* — que le physicien suédois Torben Bergmann avait mise en vogue vingt ans plus tôt.

Avec *Werther*, l'auteur s'était jeté lui-même dans la mêlée des passions. Ici il regarde leur assaut comme un chimiste dans son laboratoire observe l'activité des corps. Il ne juge pas ici, il réfléchit seulement, et il ne pense jamais en chrétien ni en moraliste, mais conformément à un panthéisme mystérieux et scientifique.

La situation des personnes principales est, au début du roman, la plus favorable. Un couple d'aristocrates a eu de l'inclination dès la première jeunesse. Mais ils ont été séparés. Tous les deux ont été malheureusement mariés en premières noces. Ils deviennent libres. Quand Édouard a demandé et obtenu la main de Charlotte, il paraît, à elle comme à lui, que le but de leur vie est atteint. Le roman commence. Un ami d'Édouard, le capitaine, est invité au château. Il a cette similitude avec Charlotte qu'il est un homme d'ordre. Le quatrième personnage de l'action est introduit, Ottilie, une jeune fille presque enfant encore, timide et douce. Quand elle et Édouard jouent au piano à quatre mains, ils vont toujours en mesure, bien que sa manière de jouer à lui soit des plus irrégulières.

Le capitaine expose les idées fondamentales de la chimie. — Nous qualifions *apparentés* les éléments qui, en se rencontrant, se combinent vite et se déterminent mutuellement. Mais ces affinités ne deviennent intéressantes que si elles produisent des séparations, des divorces. Le chimiste est l'artiste de la décomposition. En apparence une liaison est préférée à une autre : quand la pierre calcaire est mise dans de l'acide sulfurique, cet acide saisit la chaux et, s'unissant avec elle, devient du plâtre. L'acide gazeux se dégage. — Pauvre acide gazeux ! dit Charlotte. — Il dépend de lui-même, c'est la réponse, et il pourra s'unir avec de l'eau et, comme de l'eau minérale, rafraîchir des malades et des gens bien portants.

Nous voyons donc la vie humaine préfigurée aux étapes les plus humbles de la nature. Nous voyons dans les profondeurs de la nature ces êtres qui paraissent si morts et qui sont si vivants, toujours prêts à entrer en activité.

Toutes les manières d'envisager le mariage sont

(1) Voir la *Revue Bleue* du 27 juin.

exposées. Mittler, en fanatique du mariage, veut le conserver à tout prix pour le bien qu'il fait. Il passe sa vie à arranger des différends entre des époux. Le comte, l'antipode de Mittler, explique qu'en général on s'étonne trop, si les cœurs cessent de s'accorder : — Tout arbitrairement, nous nous imaginons les rapports terrestres beaucoup plus durables qu'ils ne sont, et après, nous sommes surpris de leur inconstance ; les mariages devraient être conclus pour un espace de cinq ans avec droit de renouvellement. Indissolubles seraient seulement les troisièmes noces des deux parties. L'institution, dit-il, a quelque chose d'incongru, elle gâte les rapports les plus fins et les plus tendres; sa lourde sécurité est laide et démoralisante.

Un troisième point de vue est présenté dans le discours du jeune maçon, quand la première pierre de la maison d'Édouard est posée. — Les pierres fondamentales, dit-il, pourraient reposer par leur propre poids sans chaux. Mais pourtant la chaux ne fera pas défaut comme ciment; car comme des êtres humains, qui de nature sont dévoués l'un à l'autre, se soutiennent mieux, si la loi les lie, de même les pierres, dont les formes s'ajustent, s'unissent encore mieux par ces éléments agglutinants.

Pour le comte, le mariage est, ou superflu, comme la chaux entre les pierres du fondement, ou nuisible comme la tentative de joindre de force deux corps qui se repoussent.

Après avoir accompagné le comte amoureux jusqu'à la porte de sa bien-aimée, Édouard reste un instant devant la chambre de sa femme, dont le comte a loué la beauté en termes enthousiastes. Il est tenté de frapper à la porte. Elle le laisse entrer. Et à présent a lieu une espèce de quiproquo réciproque. Elle rêve du capitaine, Édouard d'Ottilie; le désir des absents les leurre tous les deux d'une autre image.

Charlotte met au monde un enfant, qui n'a rien ni d'Édouard ni d'elle; la physionomie est celle du capitaine, les yeux grands et noirs sont ceux d'Ottilie. Cet enfant condamne le mariage d'Édouard. Il est procréé en mariage légitime et en double adultère. L'enfant est la critique faite par Gœthe d'un mariage dont l'amour s'est évanoui.

L'enfant ne rapproche donc pas ici deux êtres qui s'accordent mal. Au début du roman, Édouard et Charlotte n'ont pas d'enfant. Celui qu'ils auront devient leur tourment. Cet enfant meurt par une imprudence de la pauvre Ottilie qui l'adore. Et tout le monde se désespère.

Ni Charlotte ni Édouard n'a rompu son vœu de fidélité. Le mariage est rompu parce qu'il a duré trop longtemps.

Il n'y a pas de protestation plus discrète et plus convaincante en faveur de la liberté personnelle dans les rapports des deux sexes.

L'idée de la liberté chez Gœthe subit une métamorphose dans l'art comme dans la morale et dans la politique. Au nom de la liberté, Lessing et Herder avaient attaqué le classicisme français. Le jeune Gœthe méprise les Welches imitant les Grecs et les Romains : ils ne sont que des esclaves.

Mais bientôt la grossièreté de son *Götz* et le manque de forme dans son *Werther* lui déplaisent. Et il appelle manque de style et sans façon ce qui avait été pour lui la liberté artistique.

Lui-même recourt toujours davantage aux formes de l'antiquité et au style grec. Il ne trouve plus la liberté dans la révolte contre les règles. Il finira par traduire le *Mahomet* de Voltaire.

Et il écrit : « C'est seulement par la contrainte volontaire que se révèle le maître. » « C'est seulement la loi qui peut nous donner la liberté. »

Il avait vanté l'art gothique; il avait détesté la colonne grecque. Il devient si païen et si classique qu'en Italie, à Assise, il ne daigne même pas jeter un coup d'œil sur l'église chrétienne, la plus belle et la plus touchante, mais visite les restes insignifiants d'un temple de Minerve.

A son retour d'Italie, il est fort choqué par le goût du public pour ses propres œuvres de jeunesse et pour les *Brigands* de Schiller.

Schiller surtout devient l'objet de son antipathie, parce qu'il oppose toujours la nature et la liberté comme des contrastes, et regarde le monde de la liberté comme plus haut placé. Schiller ne comprend donc pas la nature comme embrassant tout, produisant tout d'après des lois. Schiller a écrit : « Dans les formes animales se révèle seulement la nature, jamais la liberté. » Gœthe ajoute : « Comme s'il y avait une liberté hors de la nature ! Comme si l'on pouvait mettre un « seulement » devant la nature toute-puissante ! »

Dans les *Élégies romaines*, inspirées par sa maîtresse allemande, il donnait à sa bien-aimée le nom antique de Faustine, et à Faust, son héros gothique, il donna comme épouse la femme qui représente la beauté antique, la belle Hélène.

Et pourtant, après avoir rompu avec le charme gothique, il rompt aussi avec le charme grec qui aurait pu trop le lier. Il prouve lui-même la relativité de l'hellénisme en écrivant *Le Divan*, et en donnant à l'idéal grec et à l'idéal moderne l'idéal oriental comme émule égal.

Quand, pour la première fois, à Venise, je regardais le vieux palais des Doges, ce miracle des styles mauresque, gothique, grec, qui repose sur un rang de colonnes antiques, au-dessus d'elles des ogives, au-dessus d'elles un mur solide de plaques

de marbre rouge et blanc, je songeais à Gœthe.

J'étais frappé de voir tant de mondes formant un tout dans cette série de styles, le grec, le gothique, l'oriental. Involontairement, en face de cette architecture étonnante, je me souvenais du grand esprit qui, dans le domaine de la poésie, avait accompli quelque chose d'analogue en réunissant, autour du piédestal du monument de sa vie, les jeunes filles gothiques Marguerite et Dorothée, les jeunes filles grecques Iphigénie et Pandore, la Léonore italienne et la Suleika persane, telles des cariatides portant sa gloire.

Il nous reste à suivre le développement définitif de l'idée de la liberté chez Gœthe dans la religion et dans la politique.

Dès l'an 1773, Gœthe se mit à étudier Spinoza. Elle se transforma dès lors pour lui en ferme conviction cette croyance, qu'il avait appris à chérir sous l'influence de Herder : Dieu et le monde ne sont qu'un, comme l'âme et le corps, et tout homme est une expression de la divinité mondiale. En se plaçant à ce point de vue, il ne pouvait pas se représenter des dieux qui fussent d'une essence différente de la sienne, ni qui lui fussent supérieurs. Le bonheur ne pouvait pas consister pour lui à se soumettre aux dieux, mais à vivre en harmonie avec le grand Tout.

C'est de cette conception fondamentale qu'est sorti son *Prométhée*. Il n'en acheva, il est vrai, que deux actes assez courts; mais le monologue de Prométhée, qu'il inséra parmi ses poésies, pourrait à lui seul assurer à un poète l'immortalité. L'esprit de révolte qui s'était annoncé dans Gœthe, atteint ici une grandeur titanique. Et le Titan débordant de force et de confiance en soi, trouve les dieux et jusqu'au Dieu suprême.

Le *Prométhée* est né du sentiment que Gœthe a exprimé dans un petit poème où il affirme la puissance de la nature et de l'art dépendante de la puissance créatrice. C'est pourquoi Prométhée se trouve heureux parmi les êtres qu'il a façonnés de sa main : il se sent vivre, il sent tous ses désirs se réaliser en formes vivantes.

Le merveilleux monologue, *Couvre ton ciel, ô Zeus!* où rayonne dans son aurore la jeunesse du génie, nous révèle qu'à l'encontre de ses contemporains, qui s'attachaient à une religion venue de l'au-delà, le jeune Gœthe ne contemplait que le réel avec vénération et ressentait pour la Nature une piété rarement égalée auparavant ou après.

A première vue, ce monologue ne contient que la négation de la divinité.

Qui donc m'a défendu contre l'orgueil sauvage
Des Titans? Qui m'a donc sauvé de l'esclavage
De la mort? — N'as-tu pas, plein d'une sainte ardeur,
Tout accompli toi-même et toi seul, ô mon cœur?

Mais qu'il n'y ait pas d'impiété cachée dans ce défi porté à Zeus, on le reconnaît sans peine en lisant le poème que Gœthe a placé immédiatement après *Prométhée* dans son recueil de poésies, parce que l'esprit en semble diamétralement opposé, tandis qu'il est réellement le même. Je veux dire *Ganymède*. Ces deux contre-parties apparentes se complètent mutuellement. Si Prométhée déteste Zeus, Ganymède aime Zeus et en est aimé. Car dans *Prométhée* le dieu est le tyran; mais, dans *Ganymède*, le printemps éternel.

Ah! comme ta splendeur, dans l'éclat du matin,
M'enveloppe et m'embrase, ô printemps bien-aimé!
Pleine de volupté, toujours neuve et diverse
Elle m'arrive au cœur, l'impression sacrée
De ta flamme éternelle, ô beauté infinie!
Ah, comme je voudrais te presser dans mes bras!
Je tombe sur ton sein, je tombe et je languis.
Et tes fleurs, tes gazons si frais me vont au cœur.
. . . . . .
Là-haut, toujours plus haut, et jusque sur ton sein,
O père, dont l'amour embrasse tout — là-haut!

Ce père, ce Zeus, ce n'est pas la conception anthropomorphique du maître de tout, que Gœthe attaquait dans son *Prométhée*, c'est la puissance créatrice de la nature, puissance essentiellement semblable au besoin et à la joie de créer, que représente Prométhée lui-même.

Mais tandis que Ganymède voit la source de la vie et de la joie en dehors de lui, aspire à l'embrasser et se consume en ce désir, on discerne en plusieurs endroits de *Prométhée* la faculté que possédait le jeune Gœthe de savourer par instants, sans désirs, toute la splendeur et toute la félicité de l'existence.

Le premier passage est celui où Prométhée dit à Pandore, la statue qu'il vient de terminer :

Pandore, vase insigne,
Tu contiens tous les dons! tous les dons bienfaisants
Qu'offrent les vastes cieux et la terre infinie
Toutes les voluptés qui ravivent mes sens,
Tout ce que l'ombre fraîche a pour moi de délices,
Et tout ce que l'amour du soleil me prodigue
De jouissances printanières,
Ce que m'ont versé de tendresses
Les tièdes vagues de la mer
Quand elles m'enlaçaient tout entier de caresses
Tout ce que j'ai goûté de sereine lumière,
De joie sereine au fond de l'âme
Tout, ma Pandore, tout!

Le nom de Pandore, comme on le sait, signifie *tous les dons;* elle réunit pour lui tous les dons de l'existence en un seul être, en un seul moment.

Mais le destin accorde la vie aux statues de Prométhée. Pandore devient une femme ravissante, qui va et vient dans l'atelier. Il lui parle de la joie de vivre, lui apprend que joie et douleur se fondent dans le sommeil, et il lui demande si elle n'a pas le

sentiment qu'il existe bien des joies et des douleurs encore inconnues d'elle. « Oui, répond-elle, mon cœur aspire souvent, il ne sait lui-même après quoi. »

Alors Prométhée lui dit ces paroles étranges et profondes : — Il y a un instant qui réalise tout ce que nous avons désiré, craint, rêvé, — c'est la mort.

PANDORE. — La mort?

PROMÉTHÉE. — Quand tu ressentiras, troublée au plus profond de ton être, tout ce qui t'a jamais pénétrée de joie ou de souffrance, tout ce qui a tumultueusement gonflé ta poitrine et cherché un adoucissement dans les larmes... Quand tu vibreras tout entière et trembleras et frémiras, quand tu ne seras plus maîtresse de tes sens et que tu te sentiras défaillir... alors mourra ce qu'il y a en toi de mortel.

PANDORE. — Mourons donc, ô mon père!

Le premier passage est intéressant, parce qu'il montre comment le jeune Gœthe s'était familiarisé avec la conception d'un sentiment unique qui embrasse en un instant éternel toutes les splendeurs de l'existence; le second, parce qu'il représente la mort naturelle, non pas comme un reflux de la vie, mais comme l'excès du sentiment de la vie, comme un afflux, condensé en un seul moment, de tout ce qui a gonflé le cœur de joie ou de souffrance, au point que le cœur en éclate et se brise.

Bien qu'imprimé seulement en 1830, le drame de *Prométhée* remonte à 73 ou 74 au plus tard, et notre dernière citation devient plus instructive encore, quand on la compare au pacte de Faust avec Méphistophélès, tel du moins que Gœthe le formula vingt-quatre ans plus tard, car la scène en question appartient aux dernières rédactions de la première partie de *Faust*.

Telle que la condition est posée ici par Faust, il est évident que, dans sa pensée, elle ne se réalisera jamais. C'est précisément ce sentiment d'un instant de bonheur complet qu'il croit impossible de jamais éprouver et exprimer, et il choisit la mort comme peine au cas où cela se produirait. Il sent trop, mécontent qu'il est de la vie, combien il est impossible que sonne jamais pour lui cette heure de contentement absolu.

Le passage, il est vrai, se prête à une double entente. Car Faust regarde cet instant d'entière satisfaction comme un signe que l'effort continu, sur lequel repose la valeur de l'homme, a, par là même, atteint son terme, que la plus noble flamme de vie s'est éteinte. C'est bien là ce que signifient ces paroles.

« Si jamais je m'étends sur un lit de paresse, que ce soit fait de moi! Si, par tes flatteries, tu peux me rendre content de moi; si tu m'illusionnes par des jouissances, que ce soit mon dernier jour! » Mais lorsque Méphistophélès y consent et lui tope dans la main, Faust va encore bien plus loin. Il s'écrie :

« Si jamais je dis à l'heure qui passe : « Arrête-toi, « tu es si belle! » tu peux alors me jeter dans les fers; je consens à ma perte. »

Et, en effet, c'est seulement lorsque Faust, vieux et aveugle, prend le cliquetis des bêches avec lesquelles les Lémures creusent sa tombe, pour le cliquetis des bêches que ferait une foule en construisant une digue contre l'Océan, c'est alors seulement que, s'élevant dans son erreur à cette vision de l'avenir : un peuple libre sur une terre libre, il s'écrie :

« Enfin, je pourrai dire à l'heure qui passe : « Arrête-toi, tu es si belle! »

A son dernier instant, comme on le voit, Faust n'a point menti à l'idée qu'il se faisait de lui-même avant de conclure son pacte. Il ne s'est nullement étendu sur un lit de paresse; c'est dans le pressentiment du plus noble bonheur à venir qu'il jouit enfin d'un instant suprême, le plus beau pour lui. Et cette mort lui échoit justement en partage, dont parlait Prométhée, quand il exposait à Pandore que, lorsqu'on ressent tout ce qui a fait battre le cœur, si bien qu'on embrasse de ses sentiments tout un monde, on meurt.

Il y a pourtant une différence marquée entre l'état d'âme qui se manifeste dans *Prométhée* et celui d'où est sorti le pacte de Faust. Lorsqu'il concevait *Prométhée*, Gœthe croyait à Pandore, au vase sacré qui contient tous les dons de la vie; il croyait que l'instant fugitif pouvait se transfigurer en ce vase d'élection. Dans le pacte de Faust, au contraire, est empreint le désespoir de jamais atteindre le bonheur. On sent qu'il appartient à un âge plus mûr, à une plus amère expérience. Pour que Gœthe ait pu l'écrire, il a fallu que son regard eût pénétré l'insignifiance des joies terrestres. C'est pourquoi Faust parle, justement en ce passage, de l'or rutilant, qui nous glisse entre les doigts comme du vif-argent, de la fille qui, jusque dans nos bras, se promet du regard au voisin, du divin mirage de la gloire, qui se montre et disparaît, du fruit de la vie qui pourrit avant qu'on le cueille.

Mais il n'y a pas de doute, cela va sans dire, qu'en écrivant ces lignes, qui servent d'introduction au pari fatal, Gœthe savait parfaitement qu'il le ferait perdre à Faust, et comment? Que pouvait-on attendre? Que pouvait-on s'imaginer qui pût si bien remplir le cœur de Faust, qu'il suppliât l'heure passagère de s'arrêter comme trop belle pour s'enfuir? Si pauvre que puisse être notre vie, nous connaissons tous de pareilles heures, différentes selon notre nature. L'un éprouve le suprême bonheur dans l'ivresse

d'une fête, un autre devant l'aubaine inattendue d'une fortune, un autre à la vue d'un paysage grandiose, un autre dans la jouissance d'un art sublime, de la plus belle musique; un autre dans la satisfaction d'une ambition longtemps nourrie, un autre comme amant aimé, à l'heure de l'aveu ou de la possession.

On pouvait s'imaginer Faust heureux, soit de rencontrer la femme conforme à son être et capable de le prendre tout entier, soit d'avoir fait une grande découverte scientifique. Gœthe a rejeté toutes ces possibilités, qui ont certainement dû se présenter tour à tour à ses yeux; et il ne s'est arrêté qu'à la suivante : Faust pressent un avenir dans lequel il est devenu le bienfaiteur des hommes en leur donnant une terre qu'ils doivent eux-mêmes défendre sans relâche contre l'Océan. Bien loin d'avoir oublié cette conviction de sa jeunesse qu'un bonheur sûr et inactif n'a point de valeur, il porte, en rendant le dernier soupir, le jugement que voici : « Celui-là seul mérite la liberté et la vie qui doit les conquérir tous les jours. »

Mais l'amour de la liberté était chez Gœthe si profond et si persistant qu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans, le poète condense en ces vers toute la sagesse de Faust et toute la sienne, en proclamant que la joie de l'instant éternel, c'est de vivre avec des hommes libres sur une terre libre, et de se sentir l'auteur de leur destinée.

C'est l'épanouissement des idées qu'il portait en lui, jeune disciple de Herder.

Lorsque l'Esprit de la Terre se révèle à Faust et que celui-ci ne peut encore en supporter la vue, la croyance de la jeunesse de Gœthe s'exprime à la fois dans l'exclamation de l'homme : « Esprit infatigable, comme je me sens pareil à toi », et dans la réponse brusque de l'Esprit : « Tu ressembles à l'esprit que tu comprends! »

Ces dernières paroles visent Faust, qui ne comprend pas l'Esprit, mais elles n'atteignent pas Gœthe. Elles contiennent, en réalité, la consolation la plus rassurante. Bien qu'elles précipitent Faust dans la poussière, c'est vraiment la « bonne nouvelle » pour l'esprit inférieur, qui s'absorbe en ses recherches dans un esprit supérieur, et c'est le *Credo* de la jeunesse de Gœthe que le citoyen de la Terre est apparenté à l'Esprit de la Terre, une étincelle de la flamme infinie et éternelle.

GEORG BRANDES.

VICTOR-EMMANUEL III

Un vent de paix, soufflant sur l'Europe, amène à Paris des hôtes de marque, souriants et bienvenus. C'était, il y a deux mois, la visite d'Édouard VII qui manifestait aux yeux du monde les progrès accomplis dans la voie de l'*entente cordiale*. C'est aujourd'hui la visite annoncée de Victor-Emmanuel III qui consacre le *rapprochement* franco-italien. La Triple Alliance n'est plus qu'un édifice vermoulu. Elle a joué son rôle, elle a fait son temps. A des situations nouvelles correspondent des groupements nouveaux comme ceux que nous voyons se former aujourd'hui. Des deux côtés des Alpes, sitôt accompli l'effondrement définitif de M. Crispi, hommes d'État et diplomates s'employèrent de leur mieux à dissiper les malentendus qui divisaient les deux nations et à rendre une réconciliation possible. C'était revenir à la sagesse et au bon sens. Les historiens allemands et anglo-saxons ont beau railler, en effet, l'obscur instinct de *solidarité latine* qui nous pousse à voir dans l'Italie, l'Espagne et la France trois peuples frères; ils ont beau contester tout particulièrement le *latinisme* de la France, il n'en reste pas moins que des destinées semblables et une culture pareille ont créé entre les trois grandes nations méditerranéennes des liens moraux étroits. Pour des raisons d'opportunisme politique, il peut arriver que ces liens se brisent momentanément; mais tôt ou tard, les peuples reprennent conscience de leurs intérêts véritables et reviennent à des combinaisons plus harmonieuses. C'est un phénomène de cet ordre que représente le rapprochement franco-italien.

Un sentiment de curiosité se mêlera à l'empressement de la foule au jour prochain de l'arrivée du roi d'Italie à Paris. Ce jeune souverain est inconnu encore de la plupart des Parisiens. Alors qu'ils n'ignoraient rien d'Édouard VII, ils ne savent pas grand'chose de Victor-Emmanuel III. Nous voudrions esquisser ici la physionomie, d'ailleurs sympathique, de ce chef d'État. Tenu dans sa jeunesse fort loin de la cour, élevé avec une grande sévérité, le roi d'Italie est resté longtemps, pour son peuple même, une figure passablement énigmatique. Au moment de son élévation au trône, on lui attribuait les penchants les plus contradictoires et l'on ne savait trop ce qu'on était en droit d'attendre de lui. Aujourd'hui, le contact est établi entre le souverain et son peuple, et leurs rapports sont satisfaisants. Victor-Emmanuel III promet de ne pas démériter de son grand-père ni de son père. Il consacre à la nation tout son temps et toutes ses forces. Il prend très au sérieux sa haute et difficile tâche : d'où il est permis de conclure qu'il saura la remplir.

***

Victor-Emmanuel III qui porta jusqu'à son avènement le titre de prince de Naples est né dans cette ville le 11 novembre 1868. Il est le fils unique de Humbert Ier qui avait épousé sa cousine germaine, Marguerite de Savoie, la « Marguerite des princesses », comme l'appellent ses galants sujets. On peut affirmer sans crainte de se tromper que l'éducation du prince de Naples a été surtout l'œuvre de sa mère. Douée d'une haute intelligence, d'un grand savoir et d'un sens pratique très délié, la reine Marguerite a suivi de fort près le développement intellectuel de son fils. Un savant italien qui n'avait rien d'un courtisan, le regretté Ruggero Bonghi, ayant écrit en 1885 que l'éducation et l'instruction départies à l'héritier du trône étaient un chef-d'œuvre d'intelligence et de soin, il peut être intéressant d'observer de près ce tour de force. Nous sommes très exactement renseignés à son égard. Un des précepteurs du jeune prince, M. L. Morandi, a retracé dans un petit ouvrage les phases successives de cette éducation princière à laquelle il a collaboré. Pour les maîtres comme pour l'élève, ce ne fut rien moins qu'une sinécure. On parle beaucoup aujourd'hui du surmenage dont les jeunes bourgeois seraient les pitoyables victimes. Ce leur sera peut-être une légère consolation d'apprendre que les fils de rois souffrent aussi de ce surmenage excessif.

Le gouverneur principal du prince s'appelait le colonel Osio. Selon le mot d'ordre reçu, il éleva l'héritier du trône avec une sévérité et une régularité toutes militaires. Hiver comme été, le prince se levait à six heures, se baignait, avalait une tasse de bouillon et prenait à sept heures la première leçon de la journée. S'il s'était mis en retard, il se passait de bouillon, mais jamais le bain n'était sacrifié. Aux maîtres chargés d'instruire le royal élève, le colonel Osio avait prescrit une grande fermeté. Leur illustre pupille laissait-il tomber un crayon ou une plume, il devait ramasser cet objet lui-même. Le colonel Osio donnait personnellement l'exemple d'une sévérité proche de la dureté. Il exigeait que le prince de Naples écoutât debout, les talons joints et le regard fixé sur son directeur d'études, les mercuriales qu'il croyait devoir lui adresser. Le colonel Osio n'y allait pas par quatre chemins : « Apprenez, Monsieur, disait-il à son élève, qu'un âne est toujours un âne, qu'il soit le fils d'un cordonnier ou le fils d'un roi. » Ayant parlé de la sorte, le gouverneur quittait la pièce en claquant la porte et en faisant sonner ses éperons. Chaque matin, Victor-Emmanuel et son mentor sortaient à cheval. Or le jeune prince de Naples était sujet, dans sa jeunesse, à des rhumes fréquents et très importuns. Le colonel Osio affectait de n'y pas voir d'obstacle à la promenade accoutumée. Un jour, comme le professeur d'italien faisait observer au gouverneur que le refroidissement dont souffrait le prince pourrait s'aggraver au grand air, le colonel riposta brusquement : « Et si demain nous avions la guerre, un malheureux rhume de cerveau empêcherait-il l'héritier présomptif de faire campagne ?... » Le roi et la reine applaudissaient à cette discipline austère. Quand le prince dînait au Quirinal, deux fois par semaine, il retrouvait chez ses parents le même parti pris de sévérité. Un jour, comme l'heure du repas avait été retardée, Victor-Emmanuel, qui souffrait de la faim, ne put réprimer un mouvement d'impatience. La reine Marguerite ouvrit alors un exemplaire de la *Divine Comédie* au chapitre où se trouve retracé l'horrible repas du comte Ugolin : « Lis cela, fit-elle en donnant le volume à son fils. Cela te permettra d'attendre. »

L'instruction du prince porta sur les matières les plus variées. Il apprit successivement l'anglais, le français et l'allemand. En ce qui concerne l'italien, il reçut une instruction littéraire très approfondie. Grand admirateur de Dante, il ne goûta jamais pleinement l'Arioste. Ce trait nous découvre un côté de son caractère : Victor-Emmanuel apprécie les connaissances solides, les documents positifs, mais il a peu de goût pour les œuvres de pure fantaisie. Personnellement, il manque d'imagination à un degré incroyable. Ses exercices de composition furent toujours d'une remarquable pauvreté. Le prince de Naples n'a pas appris le grec, mais il a lu avec un maître dans de bonnes traductions italiennes les chefs-d'œuvre de la littérature hellénique. En revanche, il a poussé fort avant l'étude du latin que sa mère commença d'apprendre en même temps que lui. En fait de mathématiques, de géographie et d'histoire, de sciences physiques et naturelles, le programme des cours du jeune prince était celui des établissements d'instruction secondaire et des écoles militaires du royaume. Enfin, pendant trois ans, des professeurs spéciaux ont inculqué à Victor-Emmanuel les principes du droit constitutionnel, administratif et international, ceux de l'économie politique, du droit commercial et pénal, des éléments de sciences politiques. S'il n'a pris aucun grade universitaire, l'héritier présomptif n'en a pas moins subi à diverses reprises, devant ses parents et ses professeurs assemblés en aréopage, des examens sérieux où il ne s'est jamais montré inférieur à ce qu'on attendait de lui.

Initié dès l'enfance aux principes de la science militaire par le colonel Osio, il passa en 1889 de la théorie à la pratique. Il commanda d'abord un bataillon de la garnison de Rome. Après quoi il passa deux ans à Naples, avec le grade de colonel, à la tête d'un régiment d'infanterie. Ensuite, il prit le

commandement de la division de Florence, puis il fut nommé chef du 10e corps d'armée. Dans ces postes successifs, Victor-Emmanuel a toujours montré, en dépit de son tempérament peu vigoureux, les qualités qui font le bon soldat. Estimé de ses supérieurs, il était aimé de ses subordonnés. Sévère avec les chefs, il était indulgent pour le troupier. Il aimait à assister sur le préau à l'instruction individuelle des hommes et ne manquait pas de proclamer l'importance pratique de ces exercices souvent fastidieux. Montant en grade avec la rapidité qui est de règle chez les fils de rois, il éprouva un jour un scrupule infiniment honorable et refusa un brevet nouveau, sous prétexte qu'il ne le méritait pas encore. La presse officieuse célébra naturellement à l'envi ce « beau geste » qui n'était peut-être pas entièrement désintéressé. Il y a tout lieu de croire que Victor-Emmanuel avait prévu l'excellente impression que sa modestie allait produire. Son acte n'en mérite pas moins d'être loué.

A diverses reprises, le prince de Naples a fait en Europe, en Asie et en Afrique, des voyages longuement préparés par des lectures et des leçons. Il a visité l'Égypte, la Palestine, la Syrie, Chypre et Rhodes, Smyrne, Salonique, le Mont Athos, Belgrade, Bucarest, la Turquie, la Crimée, la Russie, Samarcande, Ceuta et Tanger, l'Espagne, la Suède, la Norvège et le Danemark, l'Allemagne et la Suisse, le Spitzberg et la Laponie russe. Toujours levé à l'aube, toujours avide de spectacles nouveaux, le prince de Naples sait voyager et voyage avec profit.

Somme toute, le roi actuel d'Italie est un des princes les plus cultivés d'Europe. Parmi les traits essentiels de son caractère, le plus marqué est peut-être sa force de volonté. Sain de corps, mais peu vigoureux, Victor-Emmanuel a réussi, par son énergie, à acquérir des qualités corporelles qui lui faisaient complètement défaut dans son enfance. Il est devenu, grâce à un entraînement méthodique, bon nageur, bon chasseur et bon cavalier. Il comprend facilement les choses, mais il a le défaut de cette qualité : il lui faut faire effort pour approfondir. Comme élève, ayant compris l'essentiel, il ne dépassait pas volontiers la surface. Il fallait bourrer les leçons de faits et d'idées pour tenir en éveil son attention. Victor-Emmanuel a de l'esprit et de la mémoire. Il retient avec une précision merveilleuse les faits dont il a été témoin, les anecdotes qu'on lui a contées et qu'il aime à redire. Le nouveau roi d'Italie possède enfin une qualité qui est presque une vertu : il aime la sincérité et la franchise ; il n'a pas de plus ardent désir que de connaître en toutes choses la vérité. Plutôt que de déguiser sa pensée, il se tait. Au retour de son voyage en Orient, à Merv et à Samarcande, comme on le pressait à la cour de raconter dans une brochure ce qu'il avait vu, il s'y refusa, alléguant qu'il ne saurait, pour des raisons de convenance internationale, peindre la situation comme elle était, et qu'il ne voulait point, d'autre part, la peindre comme elle n'était pas...

*
* *

Au moment où le roi Humbert périt sous les coups de l'anarchiste Bresci, le prince de Naples ne se trouvait pas en Italie. Il venait de quitter Athènes et la fatale nouvelle mit quelque temps à lui parvenir. Rentré dans ses États, le nouveau roi publia aussitôt un message où il flétrissait comme il convient l'horrible forfait, mais où il évitait la faute grave qui eût consisté à promettre des représailles. L'Europe, qui l'attendait à ce début sensationnel, en ressentit une impression favorable. Elle en conclut qu'il y avait dans ce roi l'étoffe d'un homme d'État.

Montré au peuple italien en 1872 du haut du balcon du Quirinal par l'héritier du trône de Prusse, promené en 1893 à travers la Lorraine par l'empereur Guillaume II, Victor-Emmanuel III passait pour avoir subi profondément l'influence prussienne. Nombreux étaient, parmi ses sujets, ceux qui le voyaient déjà abandonnant les traditions libérales de la maison de Savoie pour la politique de fer des Hohenzollern. Ces craintes, heureusement, n'étaient pas fondées. Victor-Emmanuel III est resté fidèle à l'esprit qui animait son père et rien ne laisse prévoir qu'il changera un jour. Il est un monarque constitutionnel dans toute l'acception du terme et s'en tient rigoureusement aux fonctions que lui assigne le *Statuto*. Exécuteur obéissant de la volonté populaire telle qu'elle se manifeste par les votes du Parlement, il se borne à conférer le pouvoir selon les indications du baromètre politique qui fonctionne à Montecitorio, bien que ce baromètre ne possède qu'une valeur très relative. Les députés italiens ne sont pas nommés au suffrage universel. La représentation nationale ne saurait passer pour l'image rigoureusement fidèle de la nation. C'en est l'image épurée. Mais le roi n'est tenu de compter qu'avec ces délégués officiels du pays, et c'est une justice à lui rendre qu'il a toujours fait de son mieux pour que le gouvernement reflétât l'opinion moyenne de la majorité.

Si respectueux qu'il paraisse des prérogatives parlementaires, si peu enclin au pouvoir personnel qu'il se soit montré jusqu'à ce jour, Victor-Emmanuel III n'en contrôle pas moins sévèrement, comme c'est son droit et son devoir, les faits et gestes de ses ministres. Lors du premier Conseil qu'il présida, il posa à Leurs Excellences des questions si minutieuses et si captieuses qu'elles y crurent voir un *consi-*

lium abeundi poliment donné, et songèrent à offrir leur démission. Ce n'est qu'après avoir acquis la certitude que le roi n'en voulait pas à leurs portefeuilles que les ministres consentirent à rester en place. Peu de jours après, Victor-Emmanuel III introduisit une réforme qui souleva de nouveaux murmures. On soumettait jusqu'alors au roi les décrets à signer la veille seulement du jour où le souverain devait apposer son paraphe. Victor-Emmanuel III exigea qu'on lui livrât ces papiers trois jours au moins à l'avance. Il n'approuve rien qu'il ne l'ait lu et il veut connaître à loisir ce qu'il approuve.

Victor-Emmanuel III, en montant sur le trône, n'a pas trouvé, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, une situation absolument nette. A vrai dire, au déclin déjà du précédent règne, l'Italie était revenue à une politique plus sage que celle où M. Crispi l'avait engagée pour son malheur. De grandes fautes avaient été commises, mais avec cette souplesse qui est une des meilleures qualités du génie italien, l'Italie ne s'était pas obstinée dans une voie malencontreuse. Dans ses rêves mégalomanes, elle avait commis l'imprudence de s'attaquer à un des peuples les plus belliqueux de l'Afrique, à un peuple qu'on ne saurait comparer aux autres tribus nègres du continent noir, à un peuple que les Anglais mêmes avaient sagement évité de troubler. Mal en avait pris à l'agresseur. L'Italie avait durement expié la promesse imprudente faite par le premier ministre à Humbert Ier de déposer sur son front royal la couronne impériale d'Éthiopie, — telle la couronne des Indes rehaussant le prestige du souverain anglais. Brusquement ramenée à la réalité par une défaite, malgré tout humiliante, elle changea résolument, suivant un mot qui a fait fortune, son fusil d'épaule ; ou plutôt elle mit sagement l'arme au pied. Sagement, Victor-Emmanuel l'y a laissée; non pas que l'Italie ait renoncé à tout projet d'expansion coloniale, mais c'est par l'action individuelle de ses commerçants, de ses industriels, de ses agriculteurs, c'est par l'émigration et l'infiltration de ses ressortissants et non par la conquête violente qu'elle compte établir sa domination sur certains pays fertiles et riches qui seront à prendre un jour ou l'autre.

Revenue de ses visées téméraires sur l'Abyssinie et rassurée enfin sur les intentions de la France à qui elle avait prêté pendant longtemps le chimérique projet de restaurer par la force la puissance temporelle du Pape, l'Italie a depuis quelques années restreint sensiblement ses dépenses militaires, et ses finances s'en sont aussitôt améliorées. Elles ne sont pas encore ce qu'elles devraient et pourraient être. Ce pays favorisé du ciel, qui possède tous les éléments de la richesse, un sol fertile, un climat enchanteur, une population intelligente et généralement laborieuse ; ce pays destiné à devenir l'un des plus prospères du continent ne sait pas tirer parti de sa situation privilégiée. Les progrès accomplis depuis quelques années semblent présager toutefois un avenir économique meilleur. L'Italie ne peut que gagner à la paix, et tout ce qu'on sait de Victor-Emmanuel III porte à croire qu'il s'efforcera de la maintenir.

Parmi les problèmes de la politique intérieure, il en est deux, la question du séparatisme et celle de l'irrédentisme, qui ne manqueront pas de solliciter l'attention du jeune roi. Au lendemain de la mort d'Humbert Ier, un publiciste italien fort connu, M. Edoardo Arbib, publia dans la *Nuova Antologia* un article remarqué sur la première de ces questions. M. Arbib dénonçait dans une prose acrimonieuse l'affaiblissement du patriotisme au sein de la jeune génération italienne et semblait prévoir pour une époque prochaine le démembrement (*disfacimento*), de cette Italie dont l'unification avait coûté naguère tant de larmes et tant de sang. Ces craintes reposent sur un fait : la différence énorme qui sépare les provinces du Nord de celles du Midi. Mais il semble bien que M. Arbib et ceux qui pensent comme lui s'exagèrent l'imminence du danger. Les provinces italiennes sentent malgré tout qu'elles ne peuvent que gagner à rester unies sous l'égide de la maison de Savoie. Ce sentiment, une personnalité sympathique et généralement respectée comme Victor-Emmanuel III ne peut que le fortifier.

Il y a tout lieu de croire, d'autre part, qu'étant données ses intentions pacifiques, le roi refusera de prêter l'oreille aux meneurs irrédentistes toujours nombreux et surtout bruyants sur les frontières de ses États. Dans une brochure parue au lendemain de l'assassinat du roi Humbert, on lisait des phrases comme celle-ci : « C'est du bûcher sur lequel le peuple excité brûla le cadavre de César assassiné que surgit l'Empire romain ; et si César donna son nom à nos montagnes, Auguste, que cet assassinat fit monter tout jeune sur le trône, fut celui qui les annexa à l'Italie. » Victor-Emmanuel resta sourd à l'invitation que cette phrase contenait. Il ne déclara pas la guerre à l'Autriche. Il laissa les Alpes Juliennes étinceler au soleil germanique. Mais des propos comme ceux-là, où l'on aurait tort de voir des manifestations isolées et sans importance, montrent bien à quel point la Triple Alliance est une chose artificielle.

A l'intérieur même du royaume, la situation ne laissait pas d'être assez inquiétante au moment où le jeune roi prit en main le pouvoir. Depuis lors, elle s'est améliorée, sans qu'on puisse dire, — tant s'en faut, — que tout danger soit écarté. Deux partis, les « cléricaux » et les socialistes, luttent tantôt sour-

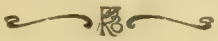
dement, tantôt ouvertement, contre la couronne. Le Vatican ayant manifesté avec énergie, lors de l'assassinat du roi Humbert, l'horreur que lui causait ce crime, on en conclut avec quelque précipitation, au Quirinal, à un désir de rapprochement de la part du Pape. Déjà les gens pressés annonçaient la réconciliation prochaine. C'était aller un peu vite en besogne. Des notes officieuses insérées dans la presse catholique ne tardèrent pas à remettre les choses au point. Il n'y avait rien de changé dans la Ville Éternelle. Le Quirinal et le Vatican restent en présence, adversaires courtois, mais résolus. Et vraiment l'on ne voit pas comment pourrait se combler le fossé qui les sépare.

Bien autrement menaçants pour le trône, les progrès incessants du socialisme révolutionnaire. Alors que la popularité de la Maison de Savoie et aussi l'indifférence de la grande masse des Italiens pour les principes ont empêché l'idée républicaine de gagner sérieusement du terrain, la doctrine socialiste, surtout préoccupée d'améliorations matérielles, après avoir conquis les villes, commence à se répandre dans les campagnes. Au printemps de l'année 1898, ce parti se crut assez fort pour engager la lutte avec le gouvernement du roi Humbert. Des émeutes éclatèrent sur divers points du territoire. Elles furent énergiquement réprimées. Victor-Emmanuel III ne présidait pas encore à cette époque aux destinées de l'Italie, mais l'horrible spectacle qu'offrit alors le pays l'affligea profondément et lui donna à réfléchir. Victor-Emmanuel III estime que la monarchie ne triomphera de la Révolution qu'à la condition d'emprunter au socialisme ce qu'il peut contenir de légitime, et de réaliser quelques-unes des réformes qu'il préconise, réformes depuis longtemps différées. Le gouvernement italien est depuis plusieurs années un gouvernement de gauche, un gouvernement démocrate et libéral, animé des meilleures dispositions à l'égard de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. Malheureusement les hommes de talent sont rares dans les rangs où se recrutent les ministres du royaume d'Italie. Les politiciens ministrables en ce pays sont pour la plupart des vieillards timorés et fatigués, peu aptes à réaliser des réformes vraiment efficaces.

En même temps que se confirmait la nouvelle de la visite à Paris du roi Victor-Emmanuel III, la presse italienne annonçait que le souverain serait accompagné probablement de la reine Hélène. Puis cette nouvelle fut démentie. Les Parisiens le regretteront unanimement. Élevée, pour ainsi dire, à la cour de Russie, profondément pénétrée de l'esprit de notre civilisation, animée, dit-on, de sympathies françaises dont elle ne fait pas mystère, la reine Hélène, fille du prince Nicolas de Monténégro, eût reçu à Paris un accueil chaleureux. Comme on s'en souvient peut-être, le mariage du couple royal d'Italie a été célébré à Rome le 24 octobre 1896. Mariage d'inclination si jamais il en fut, il ne remplit pas d'une satisfaction sans mélange tous les cœurs italiens. On déplorait à la cour que Victor-Emmanuel III n'eût pas porté les yeux plus haut. L'Italie, devenue grande puissance, aurait pu, disait-on, prétendre à mieux. Mais en présence de la volonté bien arrêtée du jeune prince et sur l'intervention personnelle des souverains russes, le roi et la reine d'Italie donnèrent leur consentement.

Très simple de goûts et très bourgeoise de mœurs, la reine d'Italie, tout comme son mari, déteste le vain fracas du monde, les fêtes, les cérémonies, la contrainte. C'est bien la reine qui convient à une monarchie imprégnée d'esprit démocratique comme l'Italie de Victor-Emmanuel III. Quant à l'influence personnelle de la reine Hélène sur la politique italienne, il y a tout lieu de penser qu'elle a été fort exagérée. On entend répéter souvent que la jeune souveraine aurait été pour quelque chose dans le rapprochement franco-italien. Fille de ce prince de Monténégro que le tsar Alexandre appelait, peu avant la conclusion de l'alliance franco-russe, « son unique ami », elle aurait activement contribué à dissiper le malentendu qui séparait encore, au moment de son mariage, la France et sa nouvelle patrie. On nous permettra de n'en rien croire. Victor-Emmanuel III n'est pas homme à se laisser guider par sa femme et celle-ci, d'après tout ce que nous savons d'elle, est trop avisée pour intervenir activement dans la politique d'un pays où le parlement fait les lois et où elle-même n'a pas encore acquis droit de cité. Tout ce que l'on peut avancer, c'est que la présence sur le trône d'Italie d'une princesse tenant à la Russie par des liens si étroits permet d'espérer que rien ne viendra troubler de longtemps les bons rapports actuellement rétablis entre la France et l'Italie. Encore une fois, il convient de s'en féliciter !

MAURICE MURET.



LA STATUE DE JULES SIMON

Souvenirs personnels.

On inaugurera demain la statue de Jules Simon. J'aurais aimé que le monument de Lorient, sa ville natale, fût inauguré le même jour que celui de la place de la Madeleine ; mais différentes circonstances, que je n'ai point à raconter ici, ont contrarié ce pieux dessein, et en attendant qu'il se réalise, on me permettra d'ajouter quelques pages aux souvenirs

personnels que j'ai déjà donnés sur Jules Simon à la *Revue Bleue*.

Mes relations avec lui datent du mois de novembre 1885. Il y avait alors à Paris très peu de Bretons se doutant qu'il était né en Bretagne, car on se réunissait rarement, et le fameux dîner celtique que présidait Renan contenait presque autant d'Auvergnats que de Bretons, l'ami Quellien s'amusant à dénicher des Celtes partout. C'est même en vue de grouper les Bretons de Paris qui tenaient à l'art et aux lettres que fut fondée, en 1885, la *Revue de Bretagne et d'Anjou*. J'avais annexé l'Anjou à la Bretagne parce que je m'étais aperçu qu'ethnographiquement parlant, le pays nantais qui borde la Loire n'est en somme que le prolongement de la terre angevine.

Naturellement, je fis appel au patronage et à la collaboration de Jules Simon dont je connaissais par l'*Affaire Nayl* le patriotisme local. Il me répondit immédiatement par la lettre suivante :

Paris, 14 novembre 1885.

« Monsieur,

« C'est très bien de fonder la *Revue de Bretagne et d'Anjou;* ce qui sera mieux encore, ce sera de la faire durer. Je ne connais rien de si difficile que de trouver pour une revue tous les abonnements qui lui sont nécessaires. Vous mettez la politique à la porte; j'en suis bien aise. Outre qu'elle est toujours irritante par elle-même, elle est, dans ce moment en France, tombée à un tel degré qu'il faut un grand sentiment du devoir pour ne pas s'en détacher tout à fait. Écartez-vous aussi la question religieuse, qui, pour notre très grand malheur, est devenue, depuis ces dernières années surtout, une question politique? Vous permettrez, probablement, de parler des religions, pourvu qu'on ne traite pas la question brûlante des rapports des églises avec l'État. Il n'en est pas moins vrai que vous mettez en dehors de votre programme deux ordres de questions qui passionnent tous les esprits, et que vous diminuez par là volontairement vos moyens d'attraction.

« Je vois que vous comptez surtout sur une vertu qui nous est propre, à nous autres Bretons, c'est-à-dire sur l'amour de la patrie bretonne. Je crois que ce patriotisme local ne nuit pas au patriotisme qui nous lie à la patrie commune. Tout au contraire. Les Alsaciens forment aussi une race très attachée à ses traditions, à ses habitudes, à son histoire, à ses légendes, très différente des autres populations qui l'entourent, profondément alsacienne, et pourtant profondément française, même depuis nos malheurs. Je crois que, pour aimer au loin, il faut d'abord aimer auprès de soi; et c'est en ce sens qu'on a pu dire que les vertus de la famille sont l'école des vertus publiques.

« Dans ma jeunesse, il y avait entre tous les Bretons une solidarité étroite. Nous étions une famille. Nous avions beau être divisés par la politique, et Dieu sait ce que la chouannerie avait semé de rancunes de part et d'autre. J'ai connu la plupart des acteurs de nos guerres civiles. J'ai été élevé au milieu de familles qui s'étaient poursuivies avec acharnement, avec barbarie, il y avait du sang entre elles; et malgré tout, le lien patriotique subsistait, et on le retrouvait dans les grandes occasions. Mais, Monsieur, nous étions dans ce temps-là au bout du monde. On ne venait guère chez nous. Nous ne sortions guère de notre presqu'île. Aller à Paris était un grand voyage. On s'y préparait un an d'avance. On était regardé avec admiration quand on y était allé, comme un pèlerin à la Mecque. Un voyage en Amérique ou aux Grandes Indes faisait moins d'effet, parce que nous avons toujours été marins. Comme nous ne connaissions pas la France, nous connaissions à fond la Bretagne. Vous seriez surpris, si vous causiez avec moi, de mes connaissances géographiques. Il y a peu de recoins du Morbihan et des Côtes-du-Nord que je n'aie parcourus à pied. Nous pourrions, dans ce sens-là, faire la description de toutes nos côtes, de nos montagnes, de nos grands bois, de nos églises. Nous avions été à tous les pardons. Nous savions la langue du pays; les paysans n'en savaient pas d'autre. Même dans les villes, la moitié de la population parlait le bas-breton. Nous étions, je l'avoue, assez misérables. Mal logés, mal vêtus, mal élevés, à peine nourris, ignorants comme des sauvages, catholiques comme des héros, passablement querelleurs, inaccessibles à la crainte. C'est cette Bretagne-là que je retrouve dans mon cœur, et je me demande si ce n'est pas à présent le seul endroit où je puisse la retrouver. Vous l'avez décrassée et civilisée ; vous lui avez appris le français, elle sait lire; elle ne porte plus notre vieux costume; elle n'a peut-être plus, comme autrefois, ses foires et ses pardons. Elle marche sur des routes bien ouvertes et bien empierrées. Elle lit des journaux, elle en imprime. Elle est sillonnée de chemins de fer. Elle a des charrues à vapeur. C'est une province de France, et je dis une bonne, et solide, et vaillante province de France. Mais est-elle au même degré qu'autrefois la province de Bretagne?

« Refaites notre unité, cher monsieur. Refaites notre cœur : il était bon, il était grand. C'est une bonne entreprise. Cherchez partout nos gloires. Nous avons des artistes, puisque nous avons des églises superbes; des marins et des soldats à revendre ; des poètes comme Brizeux et Turquety, qu'on oublie, des hommes de génie comme Chateaubriand et Lamennais. Peut-être pensez-vous que les modernes ne sont pas indignes des ancêtres. Voilà Renan dans

la philosophie, Joseph Bertrand dans les sciences. Je crois que ni les matériaux ni les ouvriers ne vous manqueront.

« Mais il faut vivre. Pardonnez-moi de vous montrer mon inquiétude. J'ai tant roulé le rocher de Sisyphe (1). Soyez plus heureux que moi : réussissez ! Je ne puis contribuer à votre succès que par mes vœux ; mais on ne vous en adressera pas de plus sincères !

« Agréez, je vous prie, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

« JULES SIMON. »

Cette lettre remarquable appellerait plus d'un commentaire, car elle évoque dans la vie toute de travail de celui qui l'a écrite une foule de souvenirs qui vaudraient la peine d'être contés en détail, mais je ne dispose pas d'assez de place pour cela. J'irai donc au plus pressé, après avoir dit seulement qu'à cette époque (1885) Jules Simon était souverainement impopulaire pour avoir fait ce qu'il considérait comme son devoir dans l'affaire de l'article 7. C'est même à cause de cette impopularité que j'étais allé à lui spontanément, dès le premier jour.

« Refaites notre unité ! cherchez partout nos gloires ! » Ce devait être, au début, tout mon programme. Je m'aperçus bientôt que je perdrais mon temps et ma peine à vouloir refaire l'unité politique de la Bretagne, la politique suivie en ces dernières années ayant encore élargi, entre les partis qui se disputent le pouvoir et la direction des esprits, le fossé creusé il y a cent ans par nos dissensions civiles. Je me bornai donc à la glorification publique des grands hommes qui avaient illustré la Bretagne.

Sur ce terrain-là, du moins, j'étais sûr de faire vibrer tous les cœurs à l'unisson, et, de fait, je trouvai pendant les dix ans que dura cette campagne, tout l'argent dont j'avais besoin pour élever des monuments dignes d'eux à Brizeux, à Le Sage, à Joachim du Bellay, etc. J'avais commencé par les deux premiers parce qu'ils étaient de Lorient et que je m'étais promis de ramener Jules Simon dans sa ville natale qu'il n'avait pas revue depuis son enfance. Lorient est, après Saint-Malo, la ville de Bretagne, et peut-être de la France, qui a fourni le plus d'hommes éminents. En moins de cinquante ans, elle a donné naissance à Brizeux, à Jules Simon, à Dupuy de Lôme, à Hello, dont la réputation grandit chaque jour. Je laisse de côté Lebras, le malheureux compagnon d'Escousse, Marie Dorval, la grande comédienne, et les soldats et les marins, qui sont légion. C'est un assez joli bouquet pour une ville dont la population, au début du XIXe siècle, était à peine de 20 000 âmes. J'ajoute que les Lorientais ont, comme les Malouins, la fierté de leur histoire, et que toutes leurs places publiques sont décorées de statues. C'est au point que, lors des fêtes qui furent données en 1888 en l'honneur de Brizeux, Renan, qui avait accompagné Jules Simon à ces fêtes, lui dit en riant, après avoir parcouru la ville : « Il n'y a qu'une chose qui me chagrine dans tout ceci, mon cher Simon, c'est qu'il n'y a plus de place pour vous ! » Renan se trompait ; il y en avait encore une à prendre ; il est vrai qu'elle est en dehors de la ville ; c'est celle-là que j'ai choisie pour y ériger la statue de Jules Simon. On ne pourra pas entrer à Lorient sans la regarder.

Ah ! ces fêtes de Brizeux à Lorient, que de traits charmants elles me rappellent ! La veille, on avait inauguré à Pontivy la statue du docteur Guépin. C'était la première fois que Jules Simon et Renan se rencontraient en Bretagne dans une cérémonie publique, et cette rencontre fortuite les avait mis tous deux en joie, car ils s'aimaient beaucoup, et Renan n'était jamais plus heureux que lorsque Jules Simon l'invitait à dîner à sa table. Il est vrai que, ces jours-là, c'était la Bretagne qui faisait les principaux frais du repas : il y avait des sardines du Croisic ou de Concarneau, des pommes de terre de Belle-Isle, voire des huîtres de Tréguier..., et l'on parlait breton — ce qui donnait lieu entre les convives à d'amusantes discussions philologiques, le dialecte de Vannes que parlait Simon n'ayant que de lointains rapports avec le dialecte de Tréguier que parlait Renan.

Mais revenons à Pontivy. En descendant la petite rue du Fil, qui est si pittoresque avec ses maisons de bois dont quelques-unes remontent au XVe siècle, Jules Simon s'arrêta tout à coup et dit à Renan :

— Quand je pense que si j'avais suivi les conseils de mon père, j'aurais tenu boutique d'horloger à Pontivy !

— Vous, horloger ! s'exclama Renan, quel joli métier pour un philosophe ! Remonter et faire marcher toutes les pendules à la même heure ! Simon, mon ami, je vous le dis en vérité, vous étiez fait pour régler les pendules de notre République. Que n'avez-vous pas dit cela au maréchal la veille du 16 mai ?

Renan, qui marchait déjà péniblement, n'avait pas hésité à faire le voyage de Perros-Quirec à Pontivy et à Lorient pour honorer la mémoire du docteur Guépin et du poète Brizeux. Le nom de Guépin ne vous dit rien sans doute ; il est pourtant beaucoup

1. Jules Simon faisait allusion dans cette lettre à la Revue qu'il avait fondée, en 1848, avec Saisset et Amédée Jacques, sous le titre de la *Liberté de penser* et qu'il avait abandonnée au bout de deux ans, faute de ressources. Il m'a dit vingt fois que pour la faire durer plus longtemps il s'était astreint à la distribuer lui-même, par mesure d'économie, au petit nombre d'abonnés qu'ils avaient à Paris. C'est dans la *Liberté de penser* que Renan fit ses premières armes.

plus populaire en Bretagne que celui du chantre de *Marie*. Vous saurez tout de suite pourquoi. Songez que, pendant soixante ans, le docteur Guépin a soigné des milliers de personnes, sans qu'il leur en coûtât un sou ! Le docteur Guépin, qui fut représentant du peuple en 1848 et préfet de la Défense nationale, avait élu domicile à Nantes ; mais chaque année, à l'époque des vacances, il entreprenait un grand voyage en Bretagne, et pour que personne n'ignorât sa venue, il la faisait annoncer de bourg en ville au son du tambour. Ceux qui sont malades des yeux sont très nombreux en Armorique, dans la classe ouvrière surtout. Ils accouraient donc en foule au-devant du médecin qui leur imposait les mains et les renvoyait guéris. Vingt ans après sa mort, sa mémoire était encore en telle vénération au fond des Côtes-du-Nord que, le matin du jour où Renan se rendit à Pontivy, une jeune paysanne, qui était à son service, lui disait : « Comme ça, Monsieur va voir la statue du bon docteur qui soignait les pauvres gens pour rien ! »

Et Renan d'ajouter, songeur : « Voyez-vous, mes amis, la meilleure façon de se rendre populaire, c'est encore de faire le bien ! Le peuple est simpliste comme les enfants : il ne connaît que deux sortes d'hommes : ceux qui le soulagent et ceux qui l'amusent. C'est pourquoi vous avez eu raison de glorifier ensemble le poète et le médecin ! »

Renan ne se doutait pas alors, quand il faisait l'éloge de Brizeux, que, quinze ans plus tard, sa statue à lui serait un objet de scandale en Bretagne et que, sur le calvaire monumental que les catholiques, à l'instigation de l'évêque de Saint-Brieuc, s'apprêtent à dresser en face de sa statue, non loin de sa maison natale de Tréguier, on graverait ces deux vers du poète de *Marie*, pour lui être une sorte d'outrage :

> [illegible] pour de tester les [illegible],
> [illegible] le lieu de nos [illegible] »

Il y a là un triste malentendu qu'il convenait de laisser au temps le soin de faire cesser. Tous ceux qui ont approché Renan peuvent témoigner qu'il s'est défendu toute sa vie d'avoir voulu porter un coup mortel aux croyances chrétiennes en écrivant la *Vie de Jésus*, et l'avenir dira qu'il contribua plus que personne à répandre l'Évangile, j'entends à le faire prendre au sérieux, dans la masse des esprits forts et des mécréants. Quand parut ce livre fameux, M. Sylvestre de Sacy dit à son auteur : « A quoi bon ce cinquième Évangile ? » Renan aurait pu lui répondre, [illegible] la *Vie de Jésus* [illegible] en fin de compte ce résultat : [illegible] à authentiquer les quatre autres. » Je ne sache pas, non plus, que ce fut pour insulter la religion de son berceau qu'à diverses reprises Renan exprima le désir d'être enterré dans le cloître de Tréguier, et s'il avait pu prévoir qu'en 1903 sa statue ameuterait contre lui les trois quarts du pays breton, je suis sûr qu'il en aurait été fort affligé. Il disait un jour que la Bretagne retardait de cinquante ans sur le reste de la France. Peut-être eût-on mieux fait d'attendre que ce laps de temps fût écoulé pour lui ériger un autel à l'ombre de la cathédrale de Tréguier. Mais la politique est si mauvaise conseillère !

Le monument de Jules Simon à Lorient ne blessera aucun de ses compatriotes, car si l'auteur du *Devoir* faussa compagnie d'assez bonne heure aux catholiques pratiquants, si même il essaya de remplacer le culte catholique par la religion naturelle, il faut lui rendre cette justice qu'il garda toujours pour la religion de sa mère une piété doublée de tendresse. Cette piété, à la fin de sa vie, était devenue, je ne dis pas de la foi, ce serait trop dire, mais une sympathie qui lui faisait passer condamnation sur le pharisaïsme et le faux mysticisme du catholicisme actuel. Il n'en parlait qu'avec respect, en homme qui se souvenait de la ferveur de son enfance et des combats intérieurs qu'il avait livrés contre le doute, à son arrivée à Paris ; et certainement, quand il descendit dans l'arène pour défendre au Sénat la liberté de l'enseignement menacée par les lois Ferry, il obéissait à ses souvenirs d'enfance et de jeunesse autant qu'à ses principes de liberté. Ne disait-il pas un jour, en pleine Espagne : « J'étais contre les jésuites quand ils étaient oppresseurs, je suis pour les jésuites quand ils sont opprimés. » Devenu vieux, il n'y avait que deux choses qui l'enflammaient et le faisaient vivre : l'amour du pays natal et l'idée de Dieu. Dieu, Patrie, Liberté ! telle était sa noble devise. J'ai voulu qu'elle fût gravée sur son monument pour servir de leçon aux générations futures.

Lorsque j'entrepris d'élever à Nantes un panthéon à toutes les gloires de la Bretagne, il m'écrivait : « C'est une consolation pour moi de penser que la Bretagne entreprend de ressusciter ses glorieux morts pour perpétuer chez nous le feu sacré. J'aime ses fortes vertus, et je ne suis pas sûr de ne pas aimer aussi ses défauts. Il y a des moments où je regrette de ne pas être un paysan breton, portant le costume de mes pères, parlant leur langue et conservant pieusement leurs croyances, et jusqu'à leurs superstitions. Ce sont des pensées perverses ; je les combats de mon mieux, sans y parvenir complètement. J'ai vu, de mes yeux, la vieille Bretagne, ignorante et héroïque ; c'est elle qui m'a élevé il y a quatre-vingts ans ; c'est à elle que je dois quelques facultés d'endurance et de courage ; c'est avec elle et par elle que je vis et que je respire... »

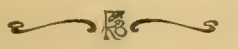
Il aurait pu ajouter : « C'est à elle que je dois d'être

un homme religieux. » Car nous avons tous l'âme religieuse, en Bretagne : la preuve en est que depuis Abélard jusqu'à Renan, en passant par Chateaubriand et Lamennais, tous nos grands écrivains, tous nos penseurs se sont occupés de métaphysique et ont dit leur mot sur les questions religieuses de leur temps.

Un jour — c'est un de mes derniers souvenirs — que Mgr Bécel, évêque de Vannes, le visitait, Jules Simon lui dit en le regardant de ses yeux qui ne voyaient plus : « Je ne sais, Monseigneur, quand et comment je mourrai, mais si je ne suis pas enterré en Bretagne dans le cimetière de Lorient, à côté de Brizeux, je désire que ce soit un prêtre de Bretagne qui dise sur mon cercueil les dernières prières. »

Il n'osait pas dire à Mgr Bécel : « Je compte sur vous », mais il le pensait, et l'évêque de Vannes l'avait si bien compris, que lorsque Jules Simon eut rendu l'âme, il accourut pour donner l'absoute. Il avait eu le bon goût de ne pas le tourmenter à son lit de mort.

LÉON SÉCHÉ.



ASPIRATIONS (1)

Roman.

La pensée de Tatiana ne le quittait pas. Le lendemain, après s'être absorbé quatre heures de suite sur *les Misérables*, la taille svelte et les yeux gris de Tatiana vinrent de nouveau le hanter. Il ne pensa plus si ce serait bien ou mal, prit sa ligne et se dirigea vers la rivière. Il descendit au pied de la digue, s'assit sur la rive, non loin du radeau où les femmes du village venaient laver.

Le soleil se couchait, filtrant ses rayons dorés à travers les branches des arbres. Il était encore trop tôt pour faire une bonne pêche. Derrière le village, dans les champs, les troupeaux qu'on rentrait faisaient entendre leurs cris variés. Le moulin était immobile, et seul un mince filet d'eau, qui s'infiltrait à travers les poutres de la digue, murmurait en tombant sur les pierres. Les hirondelles rasaient l'eau de leurs ailes et Kolia suivait leur vol, en jetant de temps à autre un regard sur le bouchon soutenant les hameçons jetés au hasard, et dont l'un était même sans appât.

« Tatiana, Tatiana, murmurait-il, Dieu fasse qu'elle vienne ! »

Et comme souvent, en ces derniers temps, lorsque son juge intérieur disparaissait, il ne se demandait plus pourquoi il pensait ainsi, et pourquoi il voulait tant voir Tatiana. Il se laissait aller de plus en plus à ses désirs licencieux. Il ne se reconnaissait plus, ou mieux, il n'avait jamais été ainsi ; quelque chose d'insolite se passait en lui.

« Ne viendra-t-elle donc pas ? » songeait-il avec douleur.

Soudain, elle apparut. Sa silhouette surgit comme un fantôme sur la rive escarpée. Lorsqu'elle descendit sur le radeau, marchant sur les pierres et les planches avec ses pieds rosés, et qu'elle l'aperçut, une rougeur subite envahit son visage ; Kolia sentit que leurs deux cœurs venaient de tressaillir à l'unisson. Elle le salua en silence, et il répondit de même. Elle se mit aussitôt à rincer le linge, souriant doucement, pendant que les muscles de ses jambes blanches se tendaient sous l'effort. Il contemplait avec avidité son visage, cherchant à attirer son regard. A deux reprises, il y réussit. Alors, ne sachant lui-même comment il l'osa, il se leva brusquement, courut vers elle, se glissa vers le radeau et, sans qu'elle eût pu s'en apercevoir, de ses bras il entoura ses épaules. Elle poussa un petit cri, se redressa et laissa tomber son linge mouillé. Il la serra contre lui ; elle répondit à son étreinte. Sentant si près de lui la chaleur de son corps et son souffle embrasé, il se mit à l'embrasser sur les lèvres et sur le visage.

— Il ne le faut pas, il ne le faut pas, que faites-vous ? murmura-t-elle en jetant des regards du côté de la digue, d'où l'on pouvait à chaque instant les voir.

— Viens demain dans le bois, à la clairière près du puits, tu sais ? fit précipitamment Kolia, perdant la tête et sentant une faiblesse étrange envahir tout son corps ; il continuait à serrer dans ses bras le corps jeune, flexible et chaud de la jeune femme. Je t'en supplie, je ne puis vivre sans toi... Alors, n'est-ce pas, lorsqu'on aura sonné chez nous la première cloche du dîner, viens.

— Voyons, on peut nous voir, disait Tatiana, cherchant à se dégager, tout en le regardant de ses yeux humides pleins de désirs. Laissez-moi, je vous en prie.

— Tu viendras ? Viendras-tu ?

— Oui, laisse-moi, fit-elle, le tutoyant pour la première fois

A peine l'avait-il lâchée et était-il de retour à sa place, qu'une autre femme vint avec son linge.

Après une nuit d'agitation et d'insomnie, Kolia attendait Tatiana dans la forêt, près du puits. Il attendit une demi-heure, une heure, deux heures. Mais Tatiana ne vint pas. Il s'en retourna chez lui, morne, abattu, offensé, ne sachant comment se venger de cette trahison. Pour expliquer son retard,

(1) Voir la *Revue Bleue* des 23, 30 mai, 6, 13, 20, 27 juin et 4 juillet.

il dit avoir perdu sa bourse, qu'il avait longtemps cherchée dans le bois. Le crut-on ou non, il ne le savait. Il s'aperçut seulement que sa sœur l'examinait avec inquiétude, pendant qu'il dînait seul sur la terrasse.

Il dormit de nouveau mal cette nuit-là : il cherchait par quel moyen il pourrait revoir Tatiana sans être vu de personne, lui dire combien il souffrait à cause d'elle, et combien il était prêt à abandonner son ancienne existence, à devenir simple moujik, à travailler dans les champs, à l'aimer sans fin.

Mais plusieurs jours se passèrent sans qu'il pût se trouver en tête à tête avec Tatiana. Il lui semblait même qu'elle le fuyait. Enfin, il l'aperçut seule. C'était déjà le soir. Elle avait fait sortir un veau sur la route, où l'herbe poussait épaisse. Kolia revenait de sa promenade à cheval. En apercevant Tatiana, il fit presser le pas à sa monture, et s'approcha d'elle, bien qu'il y eût à peu de distance un groupe de fillettes. Elle se troubla, fit mine de s'en aller, mais s'arrêta la tête baissée, comme prise en défaut.

— Tu m'as trompé, fit-il. Je t'ai attendue longtemps... Qu'est-il donc arrivé?

— Je ne pouvais pas, murmura-t-elle, sans lever la tête, couverte d'un fichu bigarré. Par Dieu ! je ne pouvais pas !

— Alors, quand viendras-tu? Veux-tu demain, dans la forêt, au moment du dîner?

— On pourra nous voir ; que dira-t-on? fit la jeune femme inquiète, en s'éloignant.

— Non, écoute, tu viendras? Je t'en supplie, Tatiana ! Tu ne m'aimes donc pas? dit Kolia au hasard, en la suivant au pas de son cheval.

— Voilà des femmes qui viennent... C'est bientôt la fête. Viens plutôt dans la rue avec ton violon ajouta-t-elle vivement, en jetant un regard à Kolia. Puis, elle s'éloigna vivement.

Les femmes étaient déjà près, et Kolia tourna son cheval dans la direction de la digue.

« C'est bientôt la fête, viens alors, songeait-il, tandis que son cœur tressaillait. Donc, elle veut me voir. »

Et une joie folle l'envahit.

« Peut-être m'aime-t-elle, ou m'aimera-t-elle aussi passionnément que je l'aime? » songeait-il.

Ce soir-là, il ne doutait plus qu'il aimait Tatiana d'un amour sincère et violent. Il se l'avoua cette fois sans crainte. Au contraire, il se sentit plus heureux et plus calme.

* *

Juin touchait à sa fin. Les paysans se préparaient à faucher le fourrage. Kolia avait l'intention de se joindre aux moujiks, non plus, comme l'année dernière, par simple curiosité, pour la poésie de ce travail, pour communier avec le peuple et la nature, mais afin de pouvoir se rencontrer plus souvent avec Tatiana.

Le temps était clair, chaud, l'herbe avait poussé dru. Il avait acheté une faux neuve dont il devait se servir pour la première fois le lendemain matin, dans le groupe de travailleurs où se trouvait Segnka.

Kolia se leva à cinq heures du matin, prit sa faux et sortit. La rosée brillait encore sur l'herbe bordant la route, et à l'ombre, on sentait une agréable fraîcheur. Il marchait à travers la forêt, et se demandait si les gens, Segnka et les autres, se doutaient de son sentiment pour Tatiana. Cette pensée le hantait constamment en ces derniers temps, mais il se disait qu'il n'y avait plus rien à faire, puisque bien des gens l'avaient vu parler à la jeune femme.

« Qu'est-ce que cela fait, se disait-il, qu'ai-je à craindre? Je l'aime et je le sais ! Eh bien ! que les autres le sachent aussi. »

« Mais à quoi cet amour te conduira-t-il? objectait une autre voix plus timide et plus grave. C'est une simple paysanne, une femme mariée, elle t'est complètement étrangère, alors quel but poursuis-tu? »

« Je sais ce que je veux, répondait à cette voix Kolia enhardi, je sais que je l'aime, et que je veux son amour. C'est la chute? C'est la débauche? Eh bien ! je veux la chute, puisque cela n'a pas d'autre nom... Et j'aime Tatiana, c'est précisément elle que j'aime, parce qu'elle est solitaire, libre, malheureuse, parce que son mari l'a abandonnée, et c'est pourquoi j'ai le droit de l'aimer. »

Kolia traversa le bois, et descendit vers la rivière. Sur la vaste prairie de Spasskoïé, on voyait à droite de la grande route, et au bord de l'eau, une quinzaine de moujiks déjà au travail. Placés sur les rangs, ils avançaient lentement et fauchaient avec des gestes harmonieux. Le soleil éclairait brutalement la prairie, l'eau et les moujiks dans leurs blouses bleues, blanches ou rouges. Kolia se sentit tout joyeux dans cet endroit ouvert et clair, à la vue de ces faucheurs baignés de soleil, et, traversant le pont, il s'approcha rapidement du groupe.

— Bonjour, Dieu vous aide ! fit-il.

Les paysans les plus proches s'arrêtèrent et lui rendirent son salut. Dans leur groupe se trouvaient Segnka et Germil, le beau-père de Tatiana, grand moujik aux épaules larges, à la barbe jaune, aux yeux enflammés. Quelques-uns des faucheurs s'arrêtèrent un instant et s'approchèrent de Kolia.

— Voyez-vous ce que nous avons déjà abattu, fit Segnka en montrant le tas d'herbes coupées.

— C'est un plaisir de travailler de bon matin. Allons, enfants, au travail !

Segnka repassa la faux de Kolia, et se remit à sa besogne.

Kolia s'approcha et, pour la première fois depuis l'été dernier, se mit à faucher. Il ne travaillait pas plus mal qu'un moujik ordinaire, et s'aperçut que, pendant l'hiver, il n'avait rien oublié, qu'il avait même la main plus légère. Mais cela ne dura qu'un temps. Après une dizaine de pas, il éprouva tout à coup une fatigue extrême, au point de n'être plus capable de soulever la faux. Mais il s'efforça de dompter sa lassitude. D'ailleurs, il n'aurait pu s'arrêter, car devant et derrière lui il entendait le bruit croissant des faux en mouvement. Vers la fin de sa rangée, il sentit particulièrement l'effort, car les moujiks qui avaient terminé avant lui le regardaient avec curiosité. Alors, pour ne pas trahir sa faiblesse, Kolia réunit ses forces, et termina sa rangée en fauchant l'herbe aussi ras que possible.

— Il fauche bien, le jeune barine, fit un des moujiks.

Cette louange fut fort agréable au jeune homme. La deuxième rangée lui fut plus facile, la fatigue disparut, et il ne demandait plus qu'à continuer.

Vers huit heures, les faucheurs s'assirent pour déjeuner. Seul Kolia n'avait rien apporté. Segnka lui donna un morceau de pain noir avec du sel, que l'étudiant mangea d'un grand appétit. Puis, on se remit au travail jusqu'à midi. Des femmes et des fillettes apportèrent leur repas aux travailleurs, tandis que Kolia, qui se sentait une légère courbature entre les épaules et dans les bras, résolut de s'en retourner chez lui. Et il partit, la faux sur l'épaule par la même route qu'il avait suivie le matin.

Kolia marchait du pas d'un homme fatigué, d'un travailleur ; s'en étant aperçu, ainsi que de la gravité et du calme de ses pensées et des sentiments qui en résultaient, il se dit qu'il serait probablement devenu tout autre, fort, tranquille, si, chaque matin, il se levait d'aussi bonne heure, et travaillait jusqu'à la fatigue. « Mais, songea-t-il, notre manière de vivre nous en empêche. Aurais-je assez d'énergie pour aller jusqu'au bout? » Il fit un mouvement des épaules, comme s'il voulait se dégager d'un étau.

Il marchait ainsi, songeur, à travers les fourrés du bois, suivant un étroit sentier qui décrivait une courbe. Au moment où il arriva au sommet de la courbe, il faillit heurter une jeune femme qui s'avançait rapidement à sa rencontre.

— Ah ! Seigneur Dieu ! s'écria-t-elle.

C'était Tatiana qui, dans une serviette, portait une marmite de terre.

— Tiens, c'est toi ? Tu portes à dîner à ton beau-père ? demanda Kolia.

— Est-ce que les faucheurs mangent déjà ?

— Mais oui.

— Ah, mon Dieu ! mon beau-père attend donc après moi ? s'écria Tatiana qui se mit à courir.

— Mais tu as le temps, lui cria Kolia. Attends un peu.

Elle s'arrêta, et tourna vers lui son visage à la bouche et aux yeux riants.

— Eh bien ! quoi ? Que me voulez-vous ?

Kolia s'approcha vivement d'elle.

— Écoute, fit-il, sentant de nouveau le sang lui bouillonner dans les veines. Tu ne m'aimeras donc jamais ?

Tatiana sourit et fit mine de s'éloigner.

— Je n'ai pas le temps, mon beau-père attend, et il va me gronder, murmura-t-elle, devenue plus sérieuse.

— Viens à la fête de Saint-Pierre, dans les rues du village.

Kolia demeura seul ; mais il résolut d'attendre, car Tatiana devait rentrer par le même chemin, et il pourrait la revoir seule dans la forêt. Il s'assit sur une souche d'arbre, et resta ainsi toute une demi-heure, sans bouger. Enfin, entendant des pas précipités sur le sentier, il sortit du fourré, et se trouva de nouveau devant Tatiana ; elle parut surprise, baissa les paupières, puis les releva, lui lança un éclair de ses yeux gris et continua rapidement sa marche. Kolia l'accompagna du même pas hâtif, sentant les battements violents de son cœur. Enfin il se décida, et silencieux, il prit Tatiana par la taille, et l'attira vers lui. Elle se laissait aller. Kolia sentait que, s'il parlait, ses paroles viendraient gâter ce que lui, et peut-être elle éprouvaient. Il l'attira plus près encore, se grisant déjà de l'odeur de son corps, et du contact de son épaule ronde et bien modelée, tandis qu'elle baissait toujours davantage la tête. Ils se tenaient ainsi, quand soudain elle serra son bras, et murmura avec passion et tendresse :

— Ah ! mon chéri, mon trésor, tu m'attendais donc ?

Elle serra encore son poignet et l'entoura de ses bras. Puis tout à coup, comme ayant peur de ce qu'elle avait dit, elle s'arracha à son étreinte et s'enfuit. Kolia la suivit en courant, et la rattrapa.

— Voyons, arrête-toi, ma chérie, pour un instant, disait-il, perdant complètement la tête.

Mais elle ne s'arrêtait plus, ne le regardait plus, l'écartait quand il la touchait, et marchait rapidement en hochant la tête, et répétant : « Il ne le faut pas, il ne le faut pas ».

Cependant, ils approchaient de la lisière de la forêt, et le bruit de voix féminines leur parvint.

— Des gens, chuchota Tatiana, va-t'en, tu viendras dans la rue du village.

Kolia prit à gauche dans la forêt, et Tatiana continua tout droit. Après avoir fait une quarantaine de pas, Kolia se cacha derrière un vieux chêne. Les femmes qui venaient à leur rencontre échangèrent quelques paroles avec Tatiana et, continuant leur

chemin, passèrent près de l'arbre derrière lequel était caché le jeune homme.

— Eh bien ! tante Marthe, disait l'une d'elles, si ma frimousse était mieux, est-ce que j'aurais laissé échapper un tel trésor ? Il est parti à point, le petit. « Tu ne vois donc pas, Tatiana, que je lui ai dit, comme il soupire après toi ? Mais il te couvrirait d'or, si tu voulais. » Et elle de me répondre : « Je n'en ai pas besoin. » Pas moyen de lui faire comprendre. Voyez-vous, elle fait la fière..

— Pas possible, fit l'autre femme, mais sais-tu pourquoi elle fait la difficile ?...

Kolia ne put entendre la suite.

« Elle fait la difficile ? songea Kolia ; mais pas du tout, elle m'aime. »

Et il courut dans la direction de la maison, bondissant de joie.

« On le sait donc au village, et on en parle. Eh bien ! je m'en moque ! »

Toute cette nuit, il ne put s'endormir, pensant toujours à Tatiana ; son image, ses yeux humides et tendres l'obsédaient. Comme elle l'avait caressé, comme elle avait serré son poignet, sa poitrine. Couché, les yeux ouverts, Kolia était si joyeux qu'il aurait voulu chanter tout haut. Il rêvait à leur amour, à la façon dont il deviendrait un simple moujik, labourerait, faucherait, et Tatiana serait sa femme. Elle divorcerait avec son mari, et il ferait son instruction. Enfin, il s'endormit.

Mais pendant les deux jours suivants il ne put surprendre Tatiana seule, ni lui parler. Il ne comptait plus que sur la fête de Saint-Pierre. A trois reprises, elle lui en avait parlé. Il y avait donc un motif. Lorsqu'il songeait à ces paroles, et se disait qu'après la ronde des jeunes filles il lui dirait d'aller dans un endroit isolé, au bord de l'eau, une joie sensuelle l'envahissait.

Vint enfin la fête. De bon matin, les villageois se rendirent à l'église, puis dînèrent, et dans toutes les izbas, avant, pendant et après le dîner, on but de l'eau-de-vie, en régalant femmes et filles, de même que les enfants. On prit du thé, puis certains s'en allèrent en visite dans les villages voisins, tandis que les habitants de Dolgoïé reçurent à leur tour des visites, et de nouveau, hôtes et invités buvaient de l'eau-de-vie, des liqueurs du thé. Les filles se promenaient, parées, grignotant des grains de tournesol, chantant ; les jeunes femmes bavardaient ensemble. Le soir, près de l'izba de l'ancien soldat Semen, s'étaient réunis tous les faucheurs avec lesquels Kolia avait travaillé. Semen régalait, versant de l'eau-de-vie contenue dans une grande bouteille verte. Puis, tout le monde sortit dans la foule, où les cris de joie des aufants et le chant des jeunes filles s'élevaient. Une ronde de jeunes femmes et de fillettes se forma et se mit à danser aux sons de de l'accordéon et des chœurs.

Au bruit des chants de la ronde, le cœur de Kolia tressaillit. Il était assis sur la terrasse de la propriété, où l'on venait de terminer le souper. Voronine, sa femme, sa belle-sœur et Maniselka étaient en visite chez les Glebov, et bien qu'ils fussent arrivés depuis longtemps, ne repartaient toujours pas. Voronine se remit à parler, et Kolia pensa avec dépit qu'il ne finirait jamais. Il disait à M. Glebov, de son habituelle voix de prêche, qu'en peinture, il faut chercher avant tout à exprimer la vérité, cette « bonne vérité » qu'on croit connaître.

« La bonne vérité, qu'est-ce que cela peut signifier ? songeait Kolia, en écoutant à la fois la conversation et les chants. — Ainsi, cette soirée, ces chants et ce qui me consume à l'intérieur, est-ce une bonne ou une méchante vérité ? Tout est relatif ; ce qui pour l'un est le bien, peut être le mal pour d'autres. Du moins, ce qu'on croit être le bien ou le mal. Qui est dans le vrai ? Ainsi, je sais que là-bas, les danseurs attendent avec impatience que je vienne les rejoindre avec mon violon. Mon Dieu, on y chantera les plus jolies chansons sans moi, et Tatiana doit y être depuis longtemps, Segnka aussi », songea-t-il tout à coup. Il se leva vivement, et se dirigea vers l'issue de la terrasse.

— Où vas-tu ? lui demanda son père.

— Comme ça.

— Après avoir contourné la maison, et s'étant furtivement faufilé dans la cour de derrière pour ne pas être aperçu, il se mit à courir par les allées du jardin.

— Où cours-tu comme ça ? demanda, surprise, Varegnka qui marchait en compagnie de Manetchka.

Kolia se troubla, ne sachant que répondre.

— Je vais voir les chevaux de Voronine à l'écurie. Je ne sais pas si on leur a donné de l'avoine, dit-il, inventant enfin un prétexte.

— Je vous remercie, nous allons bientôt partir, fit Manetchka en regardant Kolia avec sympathie et confiance. Est-ce que grand-père a dit d'atteler ?

— Non, pas encore, fit Kolia, au revoir ! et il continua sa course.

Après être allé à l'écurie, et avoir fait donner de l'avoine aux chevaux de Voronine, afin de justifier son mensonge, il s'en fut au village, d'où les chants lui parvenaient de plus en plus forts. Son apparition fit sensation comme toujours ; on espérait que pour la fête il viendrait avec son violon, et lorsqu'on s'aperçut qu'il n'en était rien, on l'entoura en le suppliant d'envoyer chercher son instrument. Il céda et envoya Segnka. Bientôt celui-ci revint avec la boîte noire. Kolia accorda le violon, dit à Mitka et à son camarade, qui jouaient de l'accordéon, de l'accompa-

gner, et la musique commença avec le concours du chœur de femmes.

Pendant quelques instants, personne n'osa commencer la danse. Enfin, le cercle qui entourait les musiciens se rompit, et deux jeunes femmes apparurent. L'une d'elles était Tatiana. Il était à la fois agréable et gênant pour Kolia de voir et de sentir la jeune femme si près de lui. Elle dansait avec une animation extraordinaire, jetant de petits cris, courant le long du cercle avec des gestes gracieux. Tout autour, le bruit était assourdissant, car beaucoup étaient échauffés par la boisson ; on criait, et on riait aux éclats. Pendant tout un quart d'heure, Tatiana dansa comme une folle, jusqu'au moment où elle et sa compagne se laissèrent tomber à terre, exténuées de fatigue. Quelques derniers accords, et Kolia se levant du banc où il était assis, sortit du cercle. Mais quelques hommes le suivirent : l'un d'eux, un petit vieux, lui fit un signe mystérieux, l'invitant à s'approcher :

— Pour un instant.

— Qu'y a-t-il ?

— J'ai un mot à vous dire.

— Eh bien ?

— Vous serez content, allez... Soyez seulement généreux...

Et le vieux prit Kolia par la main, et le tira à l'écart.

— Tatiana vous plaît, lui chuchota-t-il à l'oreille, alors je puis... avec plaisir...

Kolia, qui ne comprenait pas d'abord, en saisissant le sens de la proposition s'effaroucha et écarta sans rien dire l'ivrogne qui tenait à peine sur ses jambes.

A quelques pas se tenaient deux moujiks au visage blafard, les casquettes descendues sur la nuque ; ils essayaient de se donner du feu pour allumer une cigarette. Sans remarquer que Kolia s'approchait, l'un d'eux dit à l'autre en souriant et en regardant sa cigarette de ses yeux abêtis :

— Je te le dis, c'est sûr.

— Mais je l'ai bien remarqué aussi, lors de la fenaison, ainsi que tout le monde.

« C'est de moi qu'ils parlent », songea Kolia, et le sang lui monta au visage. Le petit vieux s'approcha de nouveau de lui et le tira par la blouse.

— Nicolas Nicolaïevitch ! Venez donc pour un instant, fit-il de nouveau. J'ai un mot à vous dire, par Dieu.

Ses paupières battaient comme avant, mais la voix était plus claire. Son air mécontent montrait à Kolia qu'il était offensé et fâché.

— Eh bien, parle ! fit Kolia avec impatience.

— Nicolas Nicolaïevitch, que Dieu me punisse !... Mais c'est vrai, Tatiana vit avec Segnka. Tout le village le sait ! Hi ! hi ! hi !

Kolia se rejeta en arrière, et, chose étrange, il le crut aussitôt. Il sentit son cœur se serrer, et ses yeux se brouiller. Il était donc trompé. Tout le monde se moquait de lui. Et Segnka qui osait se montrer affectueux alors qu'il connaissait, sans aucun doute, ses sentiments pour Tatiana. Cela semblait si inattendu, si brutal.

Segnka se tenait à la tête des moujiks, en souriant de son visage de gars robuste, et regardait Kolia d'un air impertinent.

— Ce vieux vous confie toujours ses secrets, dit-il en montrant ses dents blanches. C'est son plus grand plaisir... Je danserais bien encore avec Tatiana... Ne jouerez-vous pas un peu ?

— Je ne veux pas, fit Kolia d'un ton bref.

Les chants reprirent, la ronde recommença à tourner. Segnka entra dans le cercle, tandis que Tatiana menait la ronde. Kolia les regarda, et soudain il comprit tout jusqu'à la terrifiante évidence. Sa haine contre Segnka avec ses joues pleines, ses cheveux bouclés, tout son air satisfait, s'éleva en lui telle qu'il se sentit prêt à le tuer. Il eut peur de faire quelque sottise, et il s'éloigna avec son violon.

A mesure qu'il marchait, le bruit des chants décroissait, et il lui semblait qu'avec cet éloignement tout lui devenait lointain et inaccessible. Il s'en allait, il fuyait pour longtemps, peut-être pour toujours, et se sentit attristé, ulcéré. Mais qui était le coupable ?

Il lui sembla qu'intentionnellement, les chiens, dans chaque maison, aboyaient après lui, comme s'ils le chassaient de cette vie des paysans qui lui était étrangère.

Avant d'arriver à la digue, il s'arrêta, hésitant.

« Était-ce donc vrai, ce que j'ai entendu ? n'étaient-ce point seulement propos d'ivrognes ?... Mon Dieu, quelle honte, quelle horreur ! s'écria tout haut Kolia ! Et Segnka ! quel fourbe ! »

Il continua à suivre la rive. La nuit s'assombrit, la lune s'était couchée, et la voie lactée étendit son large ruban pâle. A ses pieds, l'eau murmurait sous le moulin. Au village, on n'entendait plus que des cris d'ivrognes. Les chiens aboyaient sans discontinuer, et, dans la prairie, le râle de genêts grinçait. Kolia se coucha sur l'herbe, et couvrit sa figure de ses mains.

Tatiana maîtresse de Segnka ! Et cependant il l'aimait comme jamais il n'avait aimé personne. Était-ce possible que tout fût fini, et qu'il ne restât que la blessure ?

Il demeura assez longtemps ainsi, abîmé dans ses pensées. Les bruits de la rue peu à peu s'éteignaient, et les coqs commençaient à chanter.

Rentrer, oublier tout, mais c'est vraiment trop pénible de quitter ainsi tout ce dont on a vécu durant un temps.

« Mais elle m'avait dit de venir le jour de la fête ?... Peut-être le vieux a-t-il inventé tout cela ? »

Inconscient, Kolia se leva, et sans savoir pourquoi, avec un faible espoir dans le cœur, il reprit le chemin du village. On eût dit que quelque chose l'y poussait.

« Pour la dernière fois », se dit-il.

Il savait que Tatiana dormait dans le vestibule de son izba. Lorsqu'il était venu chez son beau-père, demander à quelle heure les faucheurs se rendraient au travail, il avait remarqué que sur le lit posé dans le vestibule, Tatiana était assise.

« Elle doit y dormir ce soir, cela va sans dire, songeait-il. Peut-être même m'attend-elle et me laissera-t-elle entrer ? »

Il ne suivit pas la rue, craignant d'être vu, mais se faufila à travers les potagers. Le cinquième jardin était celui de Tatiana. Près de lui serpentait un sentier ; en le prenant, on pouvait arriver près du mur de derrière, où étaient le vestibule, et le lit de Tatiana. Au moment où il arrivait à sa chaumière, un chat noir fila devant lui.

« Que fais-je, pourquoi suis-je venu ? Elle dort, la porte est fermée au verrou. »

Tout était silencieux alentour. On n'entendait plus aucune voix. Les chiens mêmes s'étaient tus. Kolia suivit à pas de loup l'étroit passage entre le mur de l'izba et la haie, et jeta un regard à droite. La porte de l'izba était fermée. Heureusement le beau-père était parti pour la ronde de nuit avec son chien. Kolia s'arrêta, ne sachant plus que faire, et au même instant, il entendit derrière le mur un rire joyeux aussitôt étouffé. En même temps que les chuchotements de Tatiana, il entendit une voix d'homme :

— Je lui dis, moi : Quel secret ce petit vieux a-t-il à vous confier ? Kolia reconnut aussitôt la voix satisfaite de Segnka qui se mit de nouveau à rire.

— Tais-toi, ne braille pas ; ma belle-mère va nous entendre, murmura Tatiana.

— Eh bien ! quoi ? fit Segnka, elle le sait bien...

Derrière le mur, on remua, et le lit craqua. Kolia était sur le point de se jeter sur la porte, de l'enfoncer, de les tuer tous les deux. Mais il se maîtrisa.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

« CE QUE DIT LA BOUCHE D'OMBRE... »

dans la Maison de Victor Hugo.

I

L'art littéraire a ses problèmes comme la philosophie naturelle : les uns ne sont pas moins attachants que les autres, car l'âme du génie n'est pas inférieure à l'âme du monde.

Et Baudelaire critique d'art (1), notre maître, nous a jeté dans un grand trouble : opposant, dès le Salon de 1846, M. Victor Hugo, qui « trop matériel, trop attentif aux superficies de la nature, est devenu un peintre en poésie », à Delacroix, qui « toujours respectueux de son idéal, est souvent, à son insu, un poète en peinture », le novateur futur des *Fleurs du Mal* conclut, sans réplique, en 1855 : « *M. Victor Hugo est un grand poète sculptural qui a l'œil fermé à la spiritualité.* » Comment concilier cette définition marmoréenne avec les lignes fluides datées de quatre ans plus tard ? Après avoir avancé, devant les ciels tumultueux de M. Méryon, que le regard exilé de Victor Hugo se plairait à ces « excellentes estampes », le romantique salonnier de 1859 ajoute : « Je n'ai pas vu, chez nos paysagistes, la beauté surnaturelle des paysages de Delacroix, *non plus que la magnifique imagination qui coule dans les dessins de Victor Hugo, comme le mystère dans le ciel.* Je parle de ses dessins à l'encre de Chine ; car il est trop évident qu'en poésie notre poète est le roi des paysagistes. »

Est-ce une palinodie de Baudelaire qui célébra trop haut le prosateur des *Misérables* après s'être montré si froid pour le poète académicien ? L'antithèse, au contraire, était-elle en puissance dans le génie même de Victor Hugo, qui fut *manichéen*, comme chacun de nous s'en doutait d'ailleurs, avant qu'un philosophe ne l'eût démontré ? Le poète *sculptural* recélait-il un *mystérieux* dessinateur (car ce poète s'est manifesté doublement artiste, la plume à la main) ? Son génie *visuel* serait-il devenu *visionnaire*, ou ne l'aurait-il été que dans ses dessins ?

Tel est le problème qui nous hantait, à notre première visite matinale à la « Maison de Victor Hugo ».

II

La Maison de Victor Hugo ?...

Mais, oui ! les autorités l'ont inaugurée, enfin, le mardi 30 juin 1903, à dix heures, avec un retard de seize mois et quatre jours seulement. En France, décidément, tout arrive... Au lieu d'écrire *enfin*, di-

(1) Cf. la *Revue Blanche*, 15 novembre 1902.

sons : *déjà !* Nous pensions, en effet, qu'après avoir par trop dépassé le centième anniversaire natal du 26 février 1902, le patriarche M. Paul Meurice nous convierait tout simplement au centième anniversaire mortuaire du 22 mai 1985. Quand il s'agit de Victor Hugo, les contingentes années comptent pour si peu ! Mais, en France, ce sont toujours les demi-mesures qui prévalent ; de même que nos Musées nationaux se trouvent régis par la loi du provisoire : demandez au vieux conservateur, M. Georges Lafenestre, qui se morfond sous les toits brûlants de la Collection Thomy-Thiéry, bien qu'il se souvienne encore d'avoir été le jeune poète des *Espérances !*

Ici, du moins, aucune tiare ! Le vieux romancier du *Songe de l'Amour*, pour nous avoir fait attendre, ne nous présente, cependant, rien que d'authentique. Le menuisier de 1902 et le tapissier de 1903 se sont montrés respectueux : à peine quelques raccords, pour assembler les souvenirs, pour harmoniser avec le style grandiose du n° 6 de la place Royale (aujourd'hui, moins royalement, place des Vosges) les fantaisies tournées, sculptées, incisées, laquées, pyrogravées par Victor Hugo décorateur : car le poète, célèbre dessinateur, était un décorateur moins avéré, qui devança notre art qui se veut nouveau, mais en se contentant, lui grand poète, de travailler sur des vestiges du passé.

Décorateur ou dessinateur, c'est au second que vous le trouverez ; et je conseille humblement aux amoureux d'art de monter tout de suite au second. L'énigmatique Nature ne m'a guère favorisé, je n'ai pas l'honneur de m'appeler Paul Meurice : mais, à la place du vieil ami du poète, j'aurais borné, plus tôt, à ce deuxième étage le Musée Victor Hugo. Dorénavant, au lieu de la Maison du poète, nous n'aurions reconquis sur l'actualité que son appartement ; et cet appartement seul nous aurait semblé plus vaste que la Maison tout entière, car c'est là que le poète habita, c'est de là que, pendant seize ans, de 1832 à 1848, de l'embrasure crépusculaire, il contempla la Place auguste en se souvenant de Marion Delorme... Depuis l'obscure antichambre aux céramiques orientales jusqu'à la pourpre ensoleillée de la chambre mortuaire, — anachronisme véniel, — ce seul étage nous parle du Maître ; et comme son silence éloquent serait une antithèse paternelle dans le tourbillon gazouillant de l'école ! Car, depuis Victor Hugo, l'hôtel Guéméné devint une école ; et le romantique logis de l'aïeul ne s'ouvrirait mystérieusement qu'à certains jours pour laisser parler le bon fantôme du Burgrave littéraire dans le concert interrompu des petits ! Job ressusciterait, présenté par Magnus, — invisible et présent... Ah ! la magistrale occasion manquée par le vénérable M. Paul Meurice de nous rappeler qu'il fut lui-même poète dramatique et « Chevalier de l'Esprit » ! Les Chevaliers de l'Esprit, a dit l'auteur de *Césara*, « respirent dans le présent, mais ils vivent dans l'avenir. Ils espèrent et ils se réfugient dans les générations futures... » Beau programme, comme noblesse, oblige !

Malgré l'exemple insinuant de l'étranger qui, de la sorte, honore Shakespeare à Stratford-sur-Avon, Gœthe à Francfort, Beethoven à Bonn, Haydn à Vienne et Mozart à Salzbourg, ce musée solitaire ne transporte pas l'imagination ; cette Maison de poète n'a pas même la solennelle intimité du Musée Gustave Moreau, pourtant mal vu de nos jeunes chers maîtres qui méditent de nous infliger leur hôtel...

Et pourquoi cette première impression glaciale ? Parce que le premier étage, précisément, affecte trop l'aspect d'un musée. Ce n'est pas, à notre humble avis, une lumineuse idée de l'initiateur que d'avoir consacré la première salle à ce rendez-vous composite de tableaux inégaux, demandés aux inspirations les plus sagement divergentes de nos peintres contemporains : et combien le portrait de Bonnat (1878), — dont la pâte sculpturale aussi, comme le front et le génie du modèle, a gagné sous le pouce du temps, « ce grand sculpteur », — ferait mieux isolé parmi le mobilier familier du poète, entre le *Satyre* harmonieux de Fantin-Latour et l'attique *Sara la baigneuse* d'Henner : deux taches rafraîchissantes, quoique diverses, mais discordantes en ce salonnet de cadres quelconques où se distingue uniquement, peinture de graveur, les *Pauvres gens* de Steinlen ! Que le spectre prolixe de don Ruy Gomez de Silva nous pardonne, si nous en passons parmi les meilleurs ! Aussi bien il ne s'agit pas d'ancêtres... Une suite chronologique des illustrateurs contemporains de Victor Hugo poète et prosateur aurait écrit sur les murs une préface plus suggestive à son œuvre pittoresque. Et, devant la curieuse série des daguerréotypes ou photographies qu'ils commenteraient de leurs ombres, les bustes de David d'Angers, de Dalou, de Rodin diraient mieux, à leur manière, l'évolution d'une physionomie géniale. En un mot, ce premier étage est un premier acte qui paraît trop ce qu'il est : écrit le dernier, fait après coup. C'est une préface trop récente et d'une autre main. Et le troisième, avec ses bibelots, réjouira surtout la foule des dimanches.

Meubles et dessins nous retiennent décidément au second. Il nous tarde d'interviewer Victor Hugo chez lui. Que nous dira « la Bouche d'ombre » ?

III

Ce que dit la Bouche d'ombre : étrange et magique pouvoir d'une formule qui, dans son temps, a fort ému les gens raisonnables et qui nous assaille en

présence de ces fantaisies impérieuses, de ces noirs dessins! Magnétique souvenir de la plus longue et forte pièce des *Contemplations*, de la dernière page de ce grimoire génial, datée de Jersey, 1855! Le poète exilé cause avec un spectre, « être sombre et tranquille », comme nous l'interrogeons aujourd'hui dans son œuvre; cette ombre est un écho de la nature :

> Et l'oreille pourrait avoir sa vision.
> Car les choses et l'être ont un grand dialogue.
> Tout parle...

Le poète *sculptural* nous invite lui-même au *mystère:* et pourquoi la vue n'aurait-elle pas alors son audition? Pourquoi ces dessins capricieux et ce décor singulier n'auraient-ils rien à nous dire? L'art doit parler comme la nature; il doit mieux s'exprimer, étant plus conscient. Et tout comme les penseurs, comme Ruskin qui découvrait dans la plante « une voix de la terre », comme Amiel qui définissait tout paysage « un état de l'âme », comme notre Baudelaire, élève d'Hoffmann et d'Edgar Poë, qui percevait méticuleusement

> Le langage des fleurs et des choses muettes,

le poète plastique nous dira :

> J'entends une voix qui sort de l'étoile...

C'est *Stella*, radieuse, qui lui tient un fort beau discours, car « le rayon de lumière est une bouche qui parle »; la « bouche d'ombre » n'est pas moins éloquente, au seuil des flots; la nature est « l'alphabet des grandes lettres d'ombre »; la nuit, les maisons sont des « visages », et le *regard* qui sort des choses et des êtres avait depuis longtemps inquiété cet artiste en vers, soi-disant insensible. A son tour, son œil classique a deviné le romantisme immanent des analogies, des transpositions; il semble avoir perçu le clavier silencieux, mais fulgurant, des « correspondances ». Le poète lui-même autorise donc cette question : que nous disent les dessins de Victor Hugo, ces « bouches d'ombre »?

IV

Vaguement, on connaissait Victor Hugo dessinateur. — Victor Hugo décorateur est plus inédit. Son langage, plus criard, est moins saisissant. Meubles anciens retouchés, meubles nouveaux façonnés avec les fragments épars de vieux bahuts provinciaux, — *disjecti membra poetæ*, — morceaux solidement assemblés par une main virile, rudimentaires enluminures, cheminée rouge découpée en cartel, fonds et plafond noirs et verts, portes peu pompéiennes à silhouettes grotesques, excursions du moyen âge au Japon, ce tapage des tons et des lignes fournit un document quelque peu barbare sur la mentalité du poète, un symbole indiscret que les Universitaires, s'ils ne s'étaient diplomatiquement réconciliés sur le tard avec sa puissance, pourraient invoquer pour venger leur M. Désiré Nisard, et, par la même occasion, le bon goût, « ce ruisseau », que le bon Dieu, « capable de tout », fit balayer par ce « concierge »... Ils ont vu malignement, — avant la réconciliation, — dans le lourd éclat de ces pièces de rapport, la manière même de Victor Hugo créateur, prenant partout son bien dans les vieux âges, mettant à contribution le temps et l'espace, entaillant, combinant, agençant, associant, démontant, refondant, devenu « le plus vaillant des ouvriers poètes », sans inaugurer l'apostolat d'un William Morris, géant puéril, travaillant le bois comme les mots, s'amusant avec un sérieux qui s'impose, infligeant aux idées les plus éloignées des mortaises puissantes, suivant l'évolution qu'il parut conduire, anxieux du passé sans voir le présent... Ce mobilier d'*antiquaire* est une vivante rapsodie, comme les accents colorés des *Orientales;* avec la « *Préface de Cromwell* », il nous répète que l'art est un « miroir de concentration ». L'art est libre; le Beau est partout, parce que l'âme est partout. Pourquoi choisir? « Il n'y a ni règles, ni modèles. » Le poète dit au ciseleur : « Nous sommes frères. » La miette de Cellini vaut le bloc de Michel-Ange :

> Tout est grand; sombre ou vermeil,
> Tout feu qui brille est une âme.
> L'étoile vaut le soleil;
> L'étincelle vaut la flamme... (1841).

Voilà réhabilités les *arts mineurs!* Le poète en exil se fera donc ébéniste. Et de l'esthétique romantique sortira la modernité. Victor Hugo devance les Goncourt, comme Froment-Meurice annonce Lalique. Son passe-temps décoratif exalte une poétique de combat. Ce n'est plus une bouche d'ombre, c'est une bouche qui saigne : étrange repoussoir au *mystère* plus enveloppé des dessins!

V

Aux yeux qui n'auraient pas lu le moindre vers du poète, les dessins éclos de sa plume suffiraient pour expliquer le caractère et l'évolution de son âme, malgré l'air d'incohérence et d'uniformité qu'ils doivent à l'imperfection du dessinateur. Ecole buissonnière du génie, « simple délassement », comme disait Gautier, ces rectangles géants ou lilliputiens sont éloquents déjà par leur présence et leur nombre : ils prouvent que le vers qui fait image ne pouvait seul désaltérer cette soif de pittoresque. Et qu'est-ce que dessiner? C'est soulager la mémoire de l'œil, c'est fixer avec amour le rêve ou le souvenir,

accaparer la chose vue. Victor Hugo devait dessiner. Comme tous les plastiques tempéraments, de Gœthe à Gautier, sans oublier M. Léon Dierx ou Mme Lucie Delarue-Mardrus, le poète contenait un peintre. Ce peintre a semé son œuvre de tableaux tout faits; miroir du monde, son regard sertit un paysage étincelant dans l'or d'un beau vers; sa pensée d'artiste naît image; sa plastique métaphysique

S'accoude au bord croulant du problème sans fond...

Comme l'admirable Zola de *Germinal*, le Victor Hugo du *Satyre* voit grand et gros; sa main traduit son regard avec une envergure inouïe, sans pareille : pour lui, d'abord, « le monde extérieur existe », à tel point que la critique a limité son âme « à l'imagination des yeux », à la faculté visuelle, à l'hypertrophie de la mémoire des formes. Et si le poète-peintre n'avait jamais fait que ses dessins, ou plutôt si les seuls dessins surnageaient sur son œuvre détruit, quelle opinion notre XXe siècle conserverait-il de l'*artiste*? Au point de vue de l'art, le grand poète aurait pris rang parmi les petits maîtres. Magicien complaisant, Théophile Gautier le rattachait à l'École romantique : « M. Hugo, disait-il, est un peintre que ne désavoueraient pas pour frère Louis Boulanger, Camille Roqueplan et Paul Huet. » Ajoutons Célestin Nanteuil. Mais Hugo ne tiendrait pas la tête de cette liste *hoffmannesque;* et les stylistes nous diront que ses dessins demeurent à côté de l'art, en marge de la beauté véritable, attrayants surtout comme émanés d'un pareil poète et d'une pareille imagination.

Toujours est-il que leur physionomie muette apparaît hautement expressive aux yeux moins exigeants des psychologues, qui retrouvent en ces taches d'encre une nouvelle série très inattendue de portraits d'une âme (1). Au regard des érudits, la vie d'un rêve s'est figée là, goutte à goutte, de 1825 à 1875, de la vingt-troisième à la soixante-treizième année du songeur, des premières caricatures aux ultimes visions. En effet, le dessinateur a commencé par des caricatures inoffensives et souvent informes qui, loin d'évoquer Daumier, n'égalent pas même les *fariboles* du rêveur Puvis de Chavannes. Se dressent ensuite des architectures, quand le fureteur de *Notre-Dame de Paris* s'écrie : « *Guerre aux démolisseurs!* » Dès 1825, le sacre de Reims en a fait la proie du « démon Ogive ». L'exemple de Nodier, les *Voyages* du baron Taylor font de l'humaniste un moyen-âgeux. Notre rénovateur poétique apparaît conservateur en architecture : il restaure notre passé romantique, il l'oppose comme une digue sainte à la marée montante du vandalisme architecte et des temps nouveaux. Le romantisme fervent est une réaction. Le poète adore la cathédrale :

Les tours de Notre-Dame étaient l'H de son nom.

Des architectures et des paysages, de rapides choses vues, de bizarres souvenirs, de frémissantes silhouettes ayant déjà des aspects d'eau-forte, disent l'heure où l'obscur et glorieux passant fait son tour de France et complique, le soir, à la chandelle fumeuse de l'auberge, le croquis du jour. Vers 1838, se dévoilent à son génie fraternel le Rhin des *Burgraves*, et la Belgique, et l'Espagne. Un moyen âge de cauchemar alterne avec un Orient de fantaisie. Minarets et donjons se découpent. Le poète mesure ceux-ci, mais invente ceux-là. Le langage silencieux des vieilles pierres lui souffle de belles strophes et d'étranges croquis. Le roi des paysagistes n'oublie pas l'antique nature qu'il adore souverainement comme la cathédrale éternelle. Quand il quitte la place Royale pour la rue de la Tour-d'Auvergne, une vue cavalière de Paris nocturne a dû faire frémir d'émulation les masures pensives d'Hervier, de Méryon, ces jeunes de 1850...

Le poète s'éloigne : l'exil le prend, la mer sombre devient son écritoire; l'encre des nuits se répand sur les feuillets des *Contemplations*. Un bateau symbolique est là pour figurer l'orgueil et le destin du poète. Et les souvenirs moyen-âgeux persistent dans l'ombre. Que Victor Hugo dessine un phare, c'est un phare d'autrefois. Arrive « l'Année terrible » : un canon la personnifie. Enfin, des vues déchiquetées de *Vianden* attestent le dernier voyage et le romantisme impénitent du songeur. Monuments, paysages, marines, encadrés de caricatures juvéniles et de fantaisies ridées, tels sont les sujets favoris du dessinateur, et traités par tous les procédés les plus insolites, où l'encre s'étale, s'estompe et s'éponge, où la barbe humide de la plume d'oie se mêle aux glacis du marc de café, aux frottis de la cendre de cigare, aux traînées du café au lait, aux nébuleuses de tous les hasards que le bois d'une allumette étoile, où l'épingle pique entre les noires feuillées des dentelles de ciel. Cependant, *témoin de sa vie*, la vicomtesse Hugo traçait un profil ingriste à la mine de plomb... Tels étaient les loisirs de la place Royale.

En reflétant une évolution, ces dessins font voir une âme : des architectures impossibles, à la Piranèse, mais peu de figures, aucun portrait; de l'effet, mais point d'humanité; n'est-ce pas significatif, de la part d'un artiste à qui l'analyse des psychologues

(1) Cf., sur l'art d'un poète, les pages de Théophile Gautier (1838, 1852 et 1861), Baudelaire, Victor de Laprade, Philippe Burty (1875), Octave Uzanne (1891-1902), Renouvier, Mabilleau, Glachant, L. Aguettant (*Victor Hugo paysagiste*, Lyon, 1901), et Bertaux (*Victor Hugo artiste*, Paris, 1903), qui vient d'esquisser une préface au catalogue chronologique des dessins

se permet d'adresser ce double reproche : « Il n'a jamais rien senti ! — Il a si peu pensé... » Soudaine et sournoise antithèse, les dessins monstrueux nous suggèrent aussitôt les lieux communs fleuris de ses drames : le burg noir évoque la pâle Régina des *Burgraves*. La « terreur architecturale » des vieux donjons lunaires accuse les limites sentimentales du poète souverain. Ses taches d'encre le montrent plus sincère que ses préfaces. Le dessinateur rature les manuscrits du poète. Inconsciemment, Victor Hugo se définit, se critique et se juge.

VI

Pressentez-vous, maintenant, par quel sortilège naturel un poète *sculptural* a pu déverser le *mystère* sur les feuillets onduleux de ses dessins comme dans les paysages de ses strophes? — Mais d'abord, qu'est-ce qu'un *poète sculptural?* C'est le jeune classique de 1819 et du *Conservateur littéraire* qui fréquente, avec Sainte-Beuve, le vallon des Muses, fleur de collège royal qui va s'ouvrir insensiblement à tous les souffles du siècle, sans jamais renier sa croyance en Dieu ni son culte ardent pour la ligne : pour lui, comme pour Buffon, « le Beau, c'est la forme »; la forme c'est le style, et « le style sur l'idée, c'est l'émail sur la dent » (1834). Le Midi, la clarté, voilà son atmosphère; il a choisi la Bible pour livre; il salue Dante et Virgile pous ses divins maîtres (1840) : il appelle d'instinct le rayon parmi les ombres. Au fier Delacroix ne reproche-t-il point de méconnaître la beauté ? Les femmes aimées du coloriste de *Sardanapale* lui font l'effet de « grenouilles »... Poète très grec au sein tumultueux de l'océan romantique, virgilien qui revoit les *Géorgiques* dans la nature crépusculaire et qui ne dédaigne pas, comme « pompiers », les titres latins ! Que dis je? Il se met sous la tutelle d'André Chénier; la lumière inonde la *Tristesse d'Olympio* : « L'automne souriait... » Doit-il prouver que la *Musique date du XVIe siecle?* Il préfère la définir « la lune de l'art ». Veut-il chanter magnifiquement l'éloge de la musique ? Il l'*écrit sur la plinthe d'un bas-relief antique* et le symbolise dans une image :

> Un pâtre sur sa flûte abaissant sa paupière

De même, les religions sont « les lunes de Dieu » : le poète les voit. Point de raisonnements; des affirmations. Le poète ajoute : « Je crois à Dieu direct... Je vois Dieu à l'œil nu. » Et le *Post Scriptum de ma Vie* ne détruit point les testaments précédents. Au grand scandale de Barbey d'Aurevilly catholique, la lune elle même, qui se lève est une hostie énorme, le clair de lune, une faucille d'or négligemment jetée dans le champ des étoiles pour préciser le rêve de Ruth... Poète sculptural, Victor Hugo, dans ses vers, a matérialisé l'invisible.

Mais le vent noir du romantisme et du siècle est trop fort pour ne pas rider la surface de ce miroir immense qui veut refléter à la fois la nature lumineuse et les crépuscules de son temps. Voilà pourquoi le poète sculptural s'achemine avec les ans vers le gouffre : il est trop moderne pour demeurer païen comme Gautier. De bonne heure, la cathédrale a remplacé dans ses rêves le temple grec. Dès 1837, l'ami de Chénier lumineux invoque le plus allemand des artistes :

> O mon maître Albert Dure, ô vieux peintre pensif !

Il le voit passer, fantôme effaré, dans la forêt qui s'anime; la tempête s'éveille, et le soir tombe; le poète s'hallucine : il fait amende honorable à l'ombre. La nuit l'envahit : le génie des mots devient le génie des spectres. Le Visuel devient un Voyant. Et l'exil, après le deuil, magnifiera cette métamorphose : les flots ombreux de Marine-Terrace continueront le Rhin troublant des *Burgraves;* le roc de l'exilé développera la forme du burg :

> La haute Notre-Dame, à présent, qui me fuit,
> C'est l'ombre ayant deux tours, le silence et la nuit.

De là, ce penchant, jusque-là secret, désormais outrancier, pour toutes les gammes du sombre et de l'étoilé, pour tous les tons de l'ineffable, pour toutes les nuances mineures et les contours monstrueux. *Au bord de l'Infini*, l'ivresse verbale devient une ivresse funèbre :

> La vision de l'être emplit les yeux de l'homme.
> Un mariage obscur sans cesse se consomme
> De l'ombre avec le jour...

Toutefois, et tel est le sculptural génie du poète, la *vision* conserve la solide patine de la *chose vue : Pleine mer, plein ciel* ont la capricieuse netteté du *Paris à vol d'oiseau* restauré par un érudit. Le roi des paysagistes n'a pas abdiqué devant le néant. Mots ambitieux, rimes riches, périodes cadencées, métaphores plus étonnantes qu'émouvantes, tout trahit l'*artiste* qui personnifie la bouche d'ombre et pétrifie la voix du silence; l'âme des choses agite la forme, mais le mystère plastique atteste, au tournant de chaque vers d'airain, le Parnassien de l'Abîme. Et voilà pourquoi, malgré la séduction des *correspondances*, nous n'osons plus comparer l'essor apocalyptique du poète à la troisième manière du dieu Beethoven : oui, tous deux, sans peur du ridicule, ont vogué finalement sur l'océan des contemplations; l'exil inspirateur et la bienheureuse surdité, causes tragiques, ont enfanté des effets qui semblent d'abord fraternels; mais, si notre Baudelaire encore a dit vrai, si le romantisme consiste moins dans le

choix des sujets que dans la *manière de sentir*, le poète et le musicien n'auraient pu s'entendre, car le poète français voit toujours l'âme par le dehors, et le musicien germanique a toujours senti par le dedans la douloureuse féerie des choses. Ici, magnifique objectivité; là, spiritualité subjective. D'une part, merveilleuse apocalypse, — pathos et Pathmos; de l'autre, intimité sublime. Le clairon du *Jugement dernier* ne sonne pas comme l'éclair de la *Neuvième;* les paroles de la *Bouche d'ombre* ne sont pas celles de la *Sonate op. 106* ou du *Quatuor XIII*...

Mais comment oser comparer n'importe quel prince des poètes à Beethoven? N'est-ce pas la plus belle âme qui fut jamais?

Une comparaison plus humaine va s'imposer pour conclure.

VII

Mais, auparavant, reconnaissons que le *mystère* des dessins ne semble plus une contradiction. Ce *mystère* s'explique par l'atmosphère et par la vie du poète : le moyen âge et l'effort, le deuil et l'exil ont assombri ses visions. L'érudit et le novateur, le père et le citoyen se sont rencontrés dans une âme d'artiste ; et rêves et souffrances ont projeté sur son œuvre écrit ou dessiné le crépuscule croissant de leurs ombres. Enfin, si les dessins apparaissent maintes fois plus romantiquement mystérieux que les poèmes les plus beaux, cette illusion doit tenir à leur infériorité même : l'esquisse est toujours plus surprenante que le tableau ; la sanguine d'un Michel-Ange l'emporte en pensée sur la plus haute fresque ; le cri saisit plus que le chant. Le mot, chez Victor Hugo, n'est pas lettre morte :

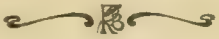
> Car le mot, qu'on le sache, est un être vivant:
> La main du songeur vibre et tremble en l'écrivant...

Toutefois, sa métaphysique d'artiste aurait fait sourire un Hamlet, que j'entends s'écrier : « Des mots, des mots ! » Tandis que la maladresse satirique ou grandiose des dessins met à nu, comme un brouillon, le cauchemar secret du poète, son indulgence pour la ruine, son penchant pour le clair de lune, son attrait pour la mer, ses variations de spirite et ses composites fantaisies d'architecte. Dessins et poèmes ont suivi parallèlement la même voie, — du trait net comme le jour à l'encre épaisse comme la nuit. Mais les dessins sont plus hallucinants, étant plus candides.

Il serait presque injurieux de les comparer aux ébauches d'un « Gustave Doré qui aurait désappris son métier » ; esthétiquement, leur expression vague n'en reste pas moins très inférieure à la belle rhétorique inspirée d'une *Légende des Siècles!* Et n'est-ce pas un regret qui nous étreint, au souvenir de tous ces poèmes à l'encre noire ou bistre ou violette qui s'appellent le *Burg à la Croix* de la Centennale ou le *Grand clair de lune* de 1850, offert à Mme Drouet, devant ces architectures et ces paysages, cathédrale inachevée ou cathédrale impossible, araignée géante et frontispice azuré, baraques « qui ont du style » ou *Tour des Rats* qui fait peur?

Ce regret, le voici. Pourquoi le poète-artiste ne s'est-il pas fait son propre illustrateur? N'a-t-il pas couvert les marges de ses manuscrits, retouché le décor final de *Lucrèce Borgia*, composé le frontispice du *Rhin*, tenté l'eau-forte, tracé quelques planches pour *Notre-Dame de Paris*, les *Travailleurs de la Mer* et *Quatrevingt-Treize?* Et Burty disait : « M. Hugo serait, dans la stricte acception, en mesure d'illustrer lui-même son œuvre. » Pourquoi ce disciple d'Albert Dürer n'aurait-il pas lui-même essayé, renouvelé, transfiguré la *décoration du Livre* et, sans rivaliser avec ses propres tableaux écrits, animé la couverture ou la page d'une frise, d'une lettre ornée, d'un cul-de-lampe ? Un amoureux d'art imagine un Rembrandt ayant vécu sous la Terreur... Victor Hugo génial aurait pu devenir ce Rembrandt de 93 et comme le Richard Wagner de l'illustration. — Est-il poète? est-il musicien? a-t-on dit du maître allemand, tant il a superbement baigné le granit du drame en une mer sonore! On ne saurait dire du maître français : est-il dessinateur? est-il poète? car l'œuvre dessiné, malgré son *mystère*, paraît trop visiblement inférieur à la *sculpturale* fierté des poèmes. Les dessins du poète ne font pas corps avec le monument de ses vers. Ils ne sont qu'un hors-d'œuvre à côté, que son nom fait vivre. Et quel préjudice au rayonnement de la gloire latine! Est-ce un blasphème, en quittant la Maison de Victor Hugo, de prononcer le nom de Richard Wagner?

RAYMOND BOUYER.



LA VIE LITTÉRAIRE

Les Voyageurs : Pierre Loti, Hugues Le Roux, Jules Bois.

Hugues Le Roux : *Choses et gens d'Espagne* : Calmann-Lévy, éditeur. — Pierre Loti : *l'Inde sous les Anglais*, Calmann-Lévy, éditeur. — Jules Bois : *Visions de l'Inde* : Ollendorff, éditeur. — Albert Métin : *l'Inde d'aujourd'hui*, étude sociale ; Armand Colin, éditeur.

On ne voyage pas seulement pour son plaisir.

Pierre Loti a déjà couru le monde afin de se distraire de l'ennui de vivre. Cet exercice, à la longue, — dont il ne nous a point lassés, artiste prestigieux! — l'ennuya. Maintenant, il est allé dans l'Inde pour y

quérir la nouveauté d'une religion bien vieille. Cette religion n'est pas incompatible avec la littérature, oh! non. Et jamais nous ne vîmes plus intimement alliées que dans ce livre, *l'Inde (sans les Anglais)*, la magnificence de la forme sévère et sans sourires avec la somptuosité des impressions austères. Malgré cela, tout Loti se révèle en ces pages emplies de gravité : Loti tout entier, — autant qu'il peut être complet lorsqu'il écarte systématiquement la femme de son univers.

Loti est soucieux de religion, uniquement de religion... « Avec quelle inquiétude de ne rien trouver, avec quelle crainte de déceptions finales je m'en vais là, dans cette Inde, berceau de la pensée humaine et de la prière, non plus comme jadis pour y faire escale frivole, mais, cette fois, pour y demander la paix aux dépositaires de la sagesse aryenne, les supplier qu'ils me donnent, à défaut de l'ineffable espoir chrétien, qui s'est évanoui, au moins leur croyance plus neutre en une prolongation indéfinie des âmes... »

On nous a changé notre Loti; mais son beau génie reste le même, toujours prompt à se répandre en descriptions d'un pittoresque harmonieux et vague. Une fois de plus, il explore l'Inde; une fois de plus, il écrit un livre. Il est content du résultat de son exploration; à nous d'être enthousiastes du livre! Les dieux hindous ne voulurent point se soustraire aux recherches élégantes et passionnées de Pierre Loti. Et voici qu'il écrit, ce poète qui jadis était incessamment inquiet : « Personne, avant eux, ne m'avait jamais entr'ouvert de tels abîmes; je n'avais entendu de telles paroles nulle part; sur les mystères de la vie et de la mort, les sages de Bénarès détiennent les réponses qui satisfont le mieux à l'interrogation ardente de la raison humaine; et ils font passer devant vous de telles évidences que l'on ne doute plus d'une continuation presque indéfinie de sa propre durée, au delà des destructions terrestres. »

Il n'est point aussi inutile qu'on peut le croire au premier abord de posséder des certitudes de cette nature...

Jules Bois n'est pas seulement un idéaliste avide de découvrir chaque jour davantage un peu de l'au-delà. Il est, en outre, un excursionniste clairvoyant des menus détails de la vie d'ici-bas. Quelles circonstances le firent se résoudre à voyager dans les Indes? Le hasard peut-être ne fut point étranger à cette heureuse résolution. Jules Bois alla donc aux Indes tel qu'on peut le voir dans Paris : informateur moderniste et mystique, reporter et poète. Son tempérament littéraire s'épanche naturellement, sans contrainte. Et Jules Bois mêle assez agréablement, dans son livre comme dans lui-même, le globe-trotter et Vichnou. De là, un pittoresque un peu disparate, mais non pas moins attrayant, peut-être.

On observera cependant, si vous le permettez, une certaine excitation littéraire qui n'est point factice, mais qui est, par instants, superflue. Nous sommes avertis par ce titre magnificent : *Visions de l'Inde*, et par je ne sais quelle solennité infatigable de ton, que Jules Bois a décidé très spécialement d'écrire un beau livre. Il est bien capable de réaliser ce louable dessein.

Mais pour rester le plus souvent dans les sublimités littéraires, Jules Bois consent néanmoins à d'aimables et précises psychologies. Il a observé, lui aussi, les types si différents de voyageurs. L'un, c'est celui que décrivit Kipling; c'est « le jeune homme de Manchester en voyage ». Il est brutal, superficiel, important, acheteur de pacotilles. « By Jove, rien ne l'embête plus que d'être roulé. » Il l'est quelquefois, et, malgré tout, garde intact le sentiment de sa supériorité. — Un autre, c'est le libertin. Celui-ci ne cherche, pendant ses errances, — le mot est de Jules Bois, — qu'intrigues et romans. Il court après les femmes qui passent; et il oublie toujours le reste de l'univers. — Et il y a aussi « le jeune Français qui ne peut se passer de sa mère ». Il part avec un beau sourire, fier de se sentir libre et homme, enfin. Mais bientôt il souffre de l'isolement, de l'éloignement... Innocente victime de toutes les exploitations, — dès qu'il est parti, il ne songe qu'à ceci : revenir. Jules Bois détermine par son exemple un type de voyageur : le Français artiste et observateur, et ne tolère en lui un peu d'emphase extérieure qu'afin de souligner mieux le naturel de ses impressions.

Hugues Le Roux est de ceux qui pourraient communiquer aux Latins toutes les supériorités dont s'enorgueillissent ou s'ornent les Anglo-Saxons. Il est l'excursionniste pratique et calme. Il n'a point oublié en route sa littérature, mais il ne tolère pas d'en être surchargé. Et il va librement parmi les terres abyssines. Il est le vrai globe-trotter, à l'esprit extraordinairement délié, chasseur et littérateur adroit.

Il suit la mode. Il ne demande qu'à l'accompagner d'assez près pour qu'il paraisse aussi bien la guider, et, en tous cas, la développer. Il court l'Abyssinie et consacre, par sa présence cordiale en ces immensités africaines, les sympathies personnelles que l'honorable empereur Menelick a su conquérir.

Hugues Le Roux est utile aux gens du monde en leur marquant sans vanité leur devoir : « La promenade en pays vierge va devenir à la mode chez nous. C'est le plus noble des sports. Il sert la France, car ce n'est pas vainement qu'un homme de bonne éducation, et qui ne liarde point, traverse ces populations primitives; on laisse derrière soi un sillage qui ne s'efface pas. » Son exemple n'a pas été perdu :

« Depuis mon retour, beaucoup de gens du monde qui ont du loisir et de l'argent, m'ont demandé des renseignements et des avis sur l'organisation et la discipline d'une caravane bien recrutée. » Et tous ces efforts représentent des gains pour la race française. Et Hugues Le Roux se réjouit de contribuer à ces bénéfices sociaux et moraux, car un homme vraiment moderne, comme il l'est, ne peut pas demeurer indifférent à la sociologie. Son but est tel : faire ce qu'il lui plaît, dépenser, selon ses goûts, ses facultés physiques et intellectuelles dans des excursions compliquées, et, en fin de compte, écrire. Car, au demeurant, rien ne lui est plus facile.

Ainsi Hugues Le Roux est très près de nous, et il y a toutes sortes de chances pour que ses récits alertes nous soient agréables.

* * *

Évidemment, les récits de voyage, quels que soient les récits, et quels que soient les voyages, nous agréent de plus en plus. Nous avons pris coutume de sortir suffisamment de France pour que ceux qui en sont sortis davantage éprouvent à nos yeux une réduction. Et nous restons suffisamment en France pour que ceux qui ont longuement répandu au dehors le nom français aient encore pour nous le prestige de tout ce qui est rare et très différent de nous...

Mais n'est-il pas vrai, — et si toutefois il n'est pas puéril et tardif de disserter en notre siècle de la fausseté d'un genre littéraire, — que les récits de voyage constituent le genre littéraire le plus faux qui se puisse imaginer ?

Non, certes, le récit de voyage tel que l'écrit, avec élégance et une vivacité un peu lente, Hugues Le Roux. — Hugues Le Roux conte en souriant de petits épisodes, il demeure terre à terre très habilement; il s'élève par instants, mais rien que par instants ; il contente nos appétits de poésie sans les fatiguer par trop de nourritures, et on ne peut reprocher à ce genre de récits que d'être fragmentaires, incomplets.

Il nous trouble davantage, le livre qu'écrit avec amour Jules Bois. Eh quoi! cet écrivain traverse l'Inde septentrionale en quelque six mois. Il veut bien nous confier que, durant cette période de temps assez brève, il a eu la fièvre et qu'il a manqué d'en mourir, et que le très estimé major O. S. J. Grant (*Indian medical service*) a seul pu le guérir par ses soins précieux.

Ce ne sont peut-être pas des conditions excellentes pour très bien voir, et pour voir très exactement. Ces conditions sont d'autant plus médiocres, que Jules Bois se flatte de tout voir, ou de tout nous montrer : l'Inde antique et l'Inde contemporaine, l'Inde religieuse et l'Inde sociale, les Anglais qui dominent le pays, et les voyageurs qui le parcourent... Il voit trop de choses et trop de gens et trop vite pour ne pas les voir superficiellement. Et on se dit, en dépit qu'on en ait, que Jules Bois aurait vu une Inde toute différente s'il avait en elle plus longuement séjourné, et s'il n'avait pas pris là-bas une mauvaise fièvre dont au surplus nous sommes enchantés qu'il ait pu se remettre, car Jules Bois est un bon confrère et un écrivain varié.

Est-ce la vérité, ceci, est-ce la vérité que nous révèle Jules Bois en ses pages ardentes, et d'inégale vertu ? J'en appelle à Albert Métin qui écrivit sur l'*Inde d'Aujourd'hui* un livre excellent par ses informations complètes, leur claire ordonnance, et d'une si précise littérature, un livre enfin qui satisfait si bien nos désirs fous d'exactitude et de netteté.

Et puis ! et puis ! tant de richesses nous déconcertent ! L'admirable Loti va dans les Indes méridionales, poussé par une ferveur religieuse. Il va, il observe, et il revient convaincu que les sages de Bénarès détiennent l'éternelle vérité. L'intelligent Jules Bois se laisse porter vers les Indes septentrionales par simple goût des nouveautés; il part vaguement bouddhiste, et il revient catholique : « D'une part, la source des religions hindouistes est le dérèglement mystique ; de l'autre, leurs pratiques et leurs lois sont marquées de la plus insupportable tyrannie. D'où résultent le déséquilibre pour les esprits et la misère pour les sociétés. Il faut juger « l'arbre à ses fruits » a dit un grand maître. Je n'ai jamais mieux compris cette haute prudence que dans ce voyage : il fut mieux qu'une initiation puisqu'il détruisit une illusion funeste. Et la doctrine première trop dédaignée que ma mère me chuchota et qui renferme plus de sagesse en ses élans de foi simple et d'humble amour que tous les livres des plus grands sages d'ici et de là-bas, triomphe, petite étoile invincible, des nuées accumulées et des orages : Vivekananda, puis Benarès devaient me ramener à Bethléem. »

Comment conclure ?... Conclure qu'il ne faut rien demander que d'incertain et de contradictoire aux récits de voyage. Et peu importe, dira-t-on, l'exactitude, peu importe la vérité ! Tout est déterminé dans les récits par la personnalité de celui qui voyage et qui écrit ; tout est changeant comme cette personnalité. Il suffit que l'écrivain procure une impression d'art ; il suffit qu'il évoque avec puissance ou avec délicatesse, un pays, une civilisation, une flore, une faune, une âme. Et tout est littérature, et rien n'est que littérature.

Mais encore, le genre ainsi demeure bizarre et faux. La description ne se suffit pas à elle-même. Et

il est bien malaisé de séparer les descriptions éloquentes, poétiques, et les petits faits insignifiants vulgairement narrés qui les encadrent. Certes, depuis que Bernardin de Saint-Pierre a introduit dans notre littérature, avec les grands soleils et les immensités planétaires, le pittoresque éclatant; depuis que Chateaubriand a répandu son génie, et tous les romantiques toute leur verve dans des descriptions innombrables, depuis que Flaubert a élaboré *Salammbô*, nul ne fut un plus prestigieux descripteur que Pierre Loti... Mais le disparate demeure dans un genre littéraire qui ne peut l'exclure. Et quand nous avons été émus par des scènes grandioses comme la procession de Vichnou, l'homme, le voyageur, intervient trop petit dans cette incommensurable grandeur, — et le charme est rompu...

* *

A quoi bon discuter le genre, quand il s'agit d'admirer un livre !

Pierre Loti possède, depuis une trentaine d'années, le génie de la description. Et si nous ne prêtons plus à cet écrivain, toujours actif, l'attention passionnée que plus que jamais il mérite, c'est que plus que jamais nous sommes surtout sensibles à la nouveauté. Loti ne surprend plus notre admiration. Il l'a dès longtemps conquise. C'est aujourd'hui sa seule faiblesse.

Et jamais son talent ne fut plus fort et plus harmonieux. Sans doute, la beauté trop continue fatigue. Et *l'Inde (sans les Anglais)*, qui est un chef-d'œuvre, a la monotonie des chefs-d'œuvre. Peut-être manque-t-il à ce livre tendu, ce qui assure la durable séduction des autres : la femme et la volupté. Et dans le déroulement majestueux de descriptions non pareilles, nous cherchons la grâce.

Elle vient quelquefois, lorsque Loti nous admet une heure en la compagnie de Balamoni, la bonne bayadère, lorsqu'il nous montre la petite Indienne, toute jeune et svelte dans des mousselines noir et argent, qui travaille à orner la terre devant sa demeure où passera la procession de Vichnou... Et dans le déroulement terrible et sinistre des paysages de l'Inde affamée, c'est l'humanité que nous cherchons. Nous la trouvons parfois ; et je veux citer cette page, d'où naissent les larmes :

[illegible] il s'agit de déclarer sur un trottoir devant un des greniers sans doute trop rempli une centaine de sacs de grains que les chariots apportent, et il faut pour cela [illegible] trois petits enfants squelettes de [illegible] ans, tout [illegible] qui reposent ensemble à la place choisie.

Comment trois frères, explique un voisine, les parents sont les avant amenés sont morts de faim, c'est sous-entendu); alors ils sont là, ils restent là, ils n'ont plus personne.

Et elle paraît le trouver tout naturel, cette créature qui pourtant n'a pas l'air d'une méchante femme... Mon Dieu, qu'est-ce donc que ce peuple? Et comment sont faites les âmes de ces gens qui pour rien au monde ne tueraient un oiseau, mais qui ne se révoltent pas de ce qu'on laisse devant leur porte mourir les petits enfants ?

Le plus petit des trois paraît le plus près de finir. Il est sans mouvement, il n'a plus la force de chasser les mouches collées au bord de ses paupières closes; on dirait que son ventre a été vidé comme celui d'une bête à faire cuire; et les os de son frêle bassin ont percé la peau à force de traîner sur les pavés de la rue.

Allons, il faut déménager pour laisser la place à ces sacs de grains qu'on apporte. Le plus grand se relève, prend tendrement à son cou le pauvre tout petit, emmène par la main le second qui peut marcher encore, et ils s'en vont, en silence.

Cependant, les yeux du tout petit se sont un instant rouverts. Oh! ce regard d'innocent martyr! Tout ce qu'il exprime d'angoisse, de reproche, d'étonnement d'être si malheureux, si abandonné et de tant souffrir!.. Mais ils se referment vite, les yeux mourants; les mouches reviennent s'y coller, et la pauvre petite tête retombe sur l'épaule maigre de l'aîné qui l'emporte.

Un peu chancelant, mais sans une larme, sans un murmure, adorable de résignation et de dignité enfantine, il emmène ses frères, ce petit aîné qui se sent chef de famille. Puis, après avoir regardé s'il est assez loin pour ne plus gêner personne, il les recouche avec des précautions infinies, la tête sur les pierres, et s'étend aussi près d'eux.

Ainsi Pierre Loti n'est jamais plus proche de la perfection que lorsqu'il atteint, à quoi? à la simplicité.

Jules Bois est un polygraphe constamment artiste que la femme ne laisse jamais indifférent, soit qu'il étudie l'*Ève nouvelle*, soit qu'il l'analyse en des romans, soit qu'il recherche la vérité parmi les petites ou grandes religions de Paris ou d'ailleurs. On aime dans les *Visions de l'Inde* la sincérité fervente des impressions, l'abondance grouillante des pittoresques détails, la rapidité des tableaux clairs et vivants, le mouvement varié du récit, moins le style souvent flou, et qui n'évite point toujours la vulgarité facile. On aime aussi l'écrivain pour l'exubérance de sa sensibilité : « Je n'ai comme compagne que mon âme, mon âme désolée au milieu de la splendeur des paysages et des souvenirs : elle les regarde à travers un voile de demi-deuil... J'ai pleuré de joie sur l'Acropole et de douleur parmi les ruines de Thèbes; enfin je suis venu ici respirer la fièvre et les fumées de la mort. Hélas! partout m'a manqué le cœur fraternel... » Cette aptitude à être ému est excellente en notre temps. Sans compter

que Jules Bois a une grande force d'imagination : « C'est le Dieu Shiva qui m'apparaît. Son visage est beau et cruel comme celui du Dieu des ascètes. A son cou pend le collier des têtes de morts et un cobra serre sa taille comme une ceinture... — Tu es venu violer nos mystères, me dit-il, aussi bien dans l'antiquité de ton Europe que dans les Indes, chez le peuple encore fidèle à mes rites sacrés et maudits... Redoute-moi. Tu m'as échappé dans mon passé; crains les charmes mélancoliques du présent où je m'avance... ». On est tout étonné et ravi de rencontrer sur le boulevard un écrivain encore jeune à qui le dieu Shiva apparut! Jules Bois fuit la banalité. Son imagination précipite sa course.

Le dieu Shiva n'est pas apparu à Hugues Le Roux. Et il écrit sans mystique inquiétude. Le charme de son livre c'est la plénitude de vie, c'est la joie de vivre parmi les gens abyssins; c'est le sentiment du bien-être physique, créateur de la sérénité intellectuelle et de la santé morale qui s'exprime hors de toutes les pages. Hugues Le Roux écrit avec la bonne humeur constamment souriante d'un explorateur très bien portant. Et voici quelques titres de chapitres : « Mon premier léopard. Si le lion venait! Le piège à hyène. Le mangeur de serpents. En selle, Madame! Peau de zèbre! Le gourmari. L'affût. J'ai la bête. Au clair de lune. Sur les pas du lion... » On ne saura jamais assez à quel point Hugues Le Roux connaît l'art difficultueux de la chasse et la psychologie des animaux! Son livre vibrant, clair, hardi, rapide, verse de l'héroïsme au cœur des citadins. Hugues Le Roux n'a pas le temps de s'enorgueillir de cela. Il est trop pressé de vivre la vie qui est courte. Et il écrit sans excès de complications, en style sobre, point trop en relief, élégant, facile, assez pur : c'est le style du plus lettré des grands chasseurs. Hugues Le Roux est décidément un président bien spirituel de la Société des Éthiopiens de Paris...

...Qui n'écrit pas aujourd'hui des impressions de voyage? Les femmes elles-mêmes... car le récit de voyage est tombé en quenouille.

Signe des temps.

Tout le monde voyage. Tant mieux!

Tout le monde écrit, tant pis!

Puisse le chef-d'œuvre de Pierre Loti, puissent les livres excellents et divers de Hugues Le Roux et de Jules Bois, exciter quelques personnes encore à voyager et les dissuader d'écrire!

J. Ernest-Charles.

L'ARMÉE DU SECOND EMPIRE

A propos du projet de loi sur le service militaire de deux ans, le général de Galliffet écrivait naguère (1) :

« Mille fois plus mauvaise que la loi de 1889, la loi qui réduira à deux ans la durée du service militaire sera une loi néfaste. Elle diminuera encore ce que nous autres, très vieux soldats, nous appelions avec un profond respect « l'esprit militaire ».

« C'est un état d'esprit qu'une grande nation doit, pour ne pas déchoir, maintenir, honorer, glorifier même, parce que, seul, il fait passer, avant toutes choses, dans le cœur du soldat, la nécessité et la beauté du sacrifice. Nous avions alors pour devise : Dieu et Patrie! Ça n'allait pas plus mal! »

Dussé-je être accusé de chauvinisme, ce qui serait grave, j'avoue ne pas avoir lu sans émotion ces lignes éloquentes. Elles me plaisent sous la plume d'un vétéran des guerres du second Empire. J'y retrouve les accents, familiers à ma jeunesse, d'une valeureuse génération de soldats que nous sommes en chemin d'oublier.

Je voudrais évoquer, ranimer cette armée du Second Empire, de qui le réputé capitaine G. Gilbert, excellent théoricien de l'art militaire, écrivait il y a déjà douze ans : « Elle est aussi loin de nous que l'armée d'Austerlitz, elle appartient comme elle au passé et sollicite, à des titres différents, nos pieuses recherches. » Vœu légitime, assertion parfaitement exacte! Nous ne connaissons plus ou nous connaissons mal l'armée du Second Empire. La politique nous en a caché les mérites, pour ne nous en laisser voir que les défauts. Sur la foi des rhéteurs passionnés, nous l'imaginons exclusivement prétorienne et ses chefs nous apparaissent comme autant d'officiers de salon. C'est absurde; mais il faut tout dire : la complice détestée du coup d'État est la cause et l'excuse d'une si pitoyable erreur (2). Sans réfléchir que l'armée du 2 décembre 1851 ne fut, comme ses aînées du 18 brumaire, de 1830 et 1848, et comme toutes les armées permanentes de tous les pays du monde, aux époques de crise sociale, qu'une victime du dogme de l'obéissance passive — la triste victime de qui le poète Alfred de Vigny déplorait amèrement « la grossière servitude » au lendemain des sanglantes journées de Juillet, on a fait peser la responsabilité de son « crime » sur une grande innocente :

1. Lettre adressée au *Journal des Débats* le 2 [illegible] 1902.

2. Cf. *L'Histoire d'un crime*, de V. Hugo, la pièce « *L'obéissance passive* », des *Châtiments*; les récits de Victor Schœlcher, Charras, etc.

la véritable armée de la France de 1852 à 1870.

Mais on peut, on doit en appeler. Comment ? A l'aide et avec l'appui des « pieuses recherches » que souhaitait feu le capitaine Gilbert. Dès maintenant, grâce aux nombreux documents déjà publiés (1), il devient facile de restituer à l'armée du Second Empire les traits d'une physionomie originale, que les souvenirs, les mémoires, les ultimes confessions des disparus ont singulièrement épurée.

*
* *

Le célèbre recueil de lithographies de Raffet montre de quels hommes se composait l'armée du Second Empire au début du règne. C'est là qu'il faut les voir revivre à la suite des volontaires de 1792 et des grognards de Napoléon, acteurs de l'épopée sans égale à laquelle plus d'un rêvait d'ajouter un nouveau chant. Dans ces merveilleuses images, surtout dans la série intitulée : *Campagne de Rome, 1849*, ils respirent, ils agissent et même ils pensent, fixés par un crayon d'une impeccable sûreté, dans l'instant où leur type s'accusait avec le plus de relief.

De tenue sévère et correcte, étroitement sanglés dans leurs uniformes, le shako ou le képi crânement posé, la taille fine dans le ceinturon bien astiqué, le pantalon tombant sans pli disgracieux sur le soulier bien guêtré : voilà les parfaits *troupiers* du service de sept ans et de la charge en douze temps, les troupiers recrutés sous l'autorité de la loi de 1832, la loi Soult; les troupiers pris en des cadres solides, et dressés par une discipline inflexible à l'obéissance absolue, à la manœuvre méthodique, aux minutieuses obligations réglementaires.

Vers 1854, l'armée française compte parmi ces troupiers de nombreuses figures d'une originalité saisissante. Des enrôlés de 1813 à 1815 ayant fait, imberbes, le coup de feu dans les dernières batailles de l'Empire, et maintenant vieillards robustes et pleins de feu, comme, par exemple, le maréchal de Castellane, extraordinaire ancêtre, s'y rencontrent avec des vétérans de la guerre d'Espagne de 1823, de l'expédition de Morée, du siège d'Anvers, de la prise de Constantine. Dans ce mélange extrêmement pittoresque de soldats de carrière, les « Africains » sont en majorité et jouissent de plus de prestige que les autres, car leurs exploits sont de fraîche date. Popularisés par la chronique, les images, les almanachs, la chanson, le théâtre, pas de héros plus à la mode ! Les salons en raffolent; ils excitent la curiosité de la rue. C'est que leur existence mouvementée, si loin encore de la France, semble un roman, « ce long roman des guerres africaines », a très bien dit M. E. de Vogüé, et même un roman chevaleresque. On les imagine sans cesse en alertes et chevauchées, luttant contre d'intrépides et magnifiques ennemis, que leurs coursiers emportent avec la soudaineté de l'éclair dans des plaines où il faut les poursuivre, les atteindre et lutter avec eux corps à corps. Belles prouesses, grands coups d'estoc qui permettraient de les comparer aux paladins du Tasse, s'ils n'étaient allégés de l'armure et de la foi profonde des preux de la première croisade. En revanche, leurs adversaires ne diffèrent pas beaucoup des infidèles chantés par le poète de Sorrente; le magnanime émir Abd-el-Khader valait bien le superbe Soudan Soliman.

Mais remarquons-le : pour l'armée, l'Algérie n'est plus en 1854 ce qu'elle fut si longtemps : la terre d'aventures et de gloire où l'on courait, à travers mille amusants périls, la chance de se distinguer; la terre promise de l'avancement et des décorations. Naguère encore, c'était un champ largement ouvert aux ambitieux pressés de franchir aussi vite que possible les échelons de la longue hiérarchie militaire, les lents degrés imposés par la loi de 1832 aux plus impatients. Cavaignac, Lamoricière, Saint-Arnaud, Pélissier, Bosquet, Canrobert, Mac-Mahon y avaient, en quinze ou vingt ans, conquis tous leurs grades à la pointe de l'épée. Et les jeunes officiers, rêvant pareille fortune, sollicitaient à l'envi l'honneur d'y aller s'exposer aux dangers par lesquels on avait chance de l'obtenir. Mais les lauriers sont coupés ! Depuis la retentissante prise de Laghouat (1852) et la récente soumission de la Petite Kabylie, la fascinante contrée des vastes espoirs héroïques se restreint aux proportions d'une colonie à organiser bourgeoisement. Les ambitieux s'en détournent. Et les aimables fils de famille, de qui les comédies du Gymnase et du Vaudeville mettent en scène les peines de cœur et les folies de jeunesse, devront chercher ailleurs la mort ou la rédemption. Les jours sont passés où les Saint-Arnaud, les Perregaux, les Fleury, ruinés, compromis par le jeu et les femmes, y trouvaient au bout d'une rude campagne, et comme prix d'une action d'éclat ou d'une blessure, de quoi se refaire bonne renommée et destinée nouvelle : un galon et la croix.

Est-ce à dire qu'il n'y ait déjà plus en Algérie de place pour les soldats de vocation ? Si fait. Mais c'est à condition d'appartenir aux corps presque irréguliers, tant ils sont dispersés, des chasseurs d'Afrique et des spahis, ou aux goums, tous cavaliers vivant sous la tente, loin des villes, parmi les interminables plaines d'alfa, au seuil du désert, chargés de surveiller les tribus, les douars plus ou moins soumis,

(1) [illegible]

dont les terres s'étendent aux alentours de leur camp, et d'assurer leurs rapports avec le gouvernement général et les bureaux arabes. Ceux-là mènent une existence active, parfois périlleuse, en tout cas plus divertissante que celle des garnisons de France. Ils ont des jours de liesse. Tantôt un aga, un cheik fastueux, les invitent à de grandes chasses à l'autruche, au renard, à la gazelle, avec faucons ou lévriers sloughis; tantôt ils s'assoient à de gargantuesques diffas; tantôt ils assistent ou même ils participent à d'étincelantes fantasias. Et, pourtant, ces privilégiés, en dépit des plaisirs et des risques indigènes, commencent à sentir l'ennui parce qu'on ne se bat plus assez; et plus d'un noie sa nostalgie dans la perfide absinthe!

Ils sont quand même les heureux du métier, ces Africains quasi nomades; l'armée sédentaire dans la mère patrie supporte bien d'autres épreuves. Là, de par l'immuable paix extérieure, point d'horizon, à peine d'avenir.

Mais cette armée possède des qualités inestimables. Plus de trente ans d'organisation minutieuse en ont fait un chef-d'œuvre de cohésion et d'unité. Ni la pénible compression du service de sept ans, ni la grise uniformité de la vie de garnison, ni les exigences d'une discipline encore moins rigoureuse que tracassière, tatillonne et puérile, n'ont altéré sa santé; elle est admirablement équilibrée, justement proportionnée à son objet. Contraints, puis résignés, puis accoutumés au genre de vie spéciale qu'ils subissent, les soldats qui ne sauraient, non plus que personne, se passer d'idéal, ont au plus haut degré ce qu'on peut appeler la religion du drapeau. Ils sont fiers d'appartenir à un régiment dont les annales, les traditions, enseignées par les anciens, les enorgueillissent, et ils préfèrent ce régiment à tous les autres. Pour leurs officiers, ils gouvernent et dirigent leur conduite suivant les principes de ce que l'on continuera toujours, sans le bien définir, et faute d'un mot plus noble, à nommer « l'honneur » : sorte de philosophie du devoir à la fois restreinte et très élevée, mélancolique et réconfortante. L'honneur de ces hommes à part, c'est la résignation à toutes les tâches, même obscures et ingrates, de la carrière embrassée dès la jeunesse; c'est l'obéissance à d'inflexibles règles de conduite; c'est l'abnégation, le sacrifice de son *moi* à la collectivité dont l'on est membre; c'est « le respect de la beauté de sa vie poussé jusqu'à la passion la plus ardente (1) ».

Or, l'honneur et l'esprit de corps, sentiments concrets, sont peut-être plus efficaces que le patriotisme, idée abstraite, à produire l'héroïsme militaire, c'est-à-dire l'extrême intrépidité dans le péril et l'inébranlable constance dans la douleur.

*
* *

La guerre d'Orient (avril 1854) vient tirer de l'ombre des garnisons ces vertus, et en révèle bientôt, dans un jour splendide, la rare puissance.

On sait comme elle fut entreprise, avec quelle précipitation et quelle imprévoyance! La diplomatie paraissait vouloir l'éviter à tout prix; les peuples se persuadaient qu'elle n'aurait pas lieu, alors que les cabinets l'avaient depuis longtemps résolue. Aussi, nuls préparatifs. Matériel de campagne, approvisionnements de toutes espèces sont insuffisants ou font défaut. On manque de canons, de fusils, de poudre, de vêtements, de linge, de chaussures, de vivres, de remèdes pour les futurs malades ou blessés; en un mot, de tout. Arsenaux, magasins, fabriques, manutentions se hâtent aveuglément; des fournisseurs improvisés, tel l'illustre Godillot, font d'énormes bénéfices. Immédiatement s'accuse le vice caché du bel organisme dont une paix prolongée a trop roidi les articulations : il se meut avec ardeur, mais sans aucune élasticité. On sent déjà, et on devrait voir qu'il ne pourrait pas encadrer la nation armée. L'intendance, qui ne lui est pas inhérente, et lui adhère à peine, remplit mal son office de pourvoyeuse; ce qu'elle achète très vite, par suite très cher, arrive tard, ou pas du tout, aux divisions qui en ont besoin. Les convois s'égarent en route; même avant l'entrée en campagne, les privations sévissent sur les hommes, et l'on devine leurs murmures. Par-ci, par-là, des incidents burlesques, fâcheux néanmoins. L'armée de terre concentrée à Toulon, il se trouve que la marine n'a pas assez de vaisseaux prêts à la transporter et manque de combustible pour les machines de ces vaisseaux : « Il n'y a de charbon nulle part, écrit plaisamment le chef de l'expédition, maréchal de Saint-Arnaud, et *Ducos ordonne que l'on chauffe avec le patriotisme des marins.* »

N'importe; on finit par partir et débarquer en Turquie. Mais là, tout de suite, quelles épreuves! L'ennemi, que Saint-Arnaud, atteint d'une incurable maladie, voudrait frapper, afin de s'ensevelir dans la victoire, échappe; mais, plus effrayant que le Russe, le choléra attaque l'armée, remplit ses ambulances, décime ses divisions. Après le fléau mortel, l'incendie. Le feu consume une grosse partie des approvisionnements; par miracle, il épargne les poudres. Est-ce tout? Non. Voici que l'indécision trouble les conseils de ses chefs: ils ne sont pas d'accord sur le but à donner à l'expédition; ils hésitent entre la frontière Ouest de l'empire des tsars et la Crimée,

(1) Alfred de Vigny. *Grandeur militaire.*

ne se décident que tardivement pour cette presqu'île et sa citadelle de Sébastopol, qui sera « le vulnérable talon de l'Achille moscovite ».

Sur ces ordres de départ, l'armée oublie ses peines, s'exalte : « Sébastopol ! allons à Sébastopol ! » La France sera loin, et les familles et les amis, mais « la gloire est dans les nuages qui empêche les regrets d'être trop amers ; et puis, on espère un prompt retour, et on le caresse déjà avec les songes de l'espérance (1). »

Songes trompeurs auxquels celui-là même qui en parlait, « agissant et vivant à tous les instants, la mort dans le cœur, le calme sur le front (2) », ne pouvait plus croire. Saint-Arnaud, qui rachetait par un sublime excès de haute ambition les fautes de sa vie altérée de jouissances, ne reverra pas la patrie ; il meurt quelques jours après la victoire de l'Alma, cette victoire qu'il eut l'illusion et la consolation suprêmes d'avoir gagné, le noble Canrobert, à qui elle est due, ayant pris soin « d'en reporter tout l'honneur à son héroïque fantôme (3) ».

Et combien d'autres, parmi les plus jeunes, les plus forts, les plus intelligents, les mieux doués, ne rentreront pas en France et même n'entreront pas dans Sébastopol, cette terre promise à leur courage !

La guerre qui s'engage est terrible. Jamais lutte plus acharnée ni plus meurtrière. L'attaque et la défense se valent, également ingénieuses et vigoureuses, également fertiles en moyens de destruction. Dans les deux camps, un affreux point d'honneur pousse les hommes à s'exterminer. Les batailles sont atroces ; écrire les noms célèbres d'Inkermann, du Mamelon Vert, du pont de Traktir, de la vallée de la Tchernaïa, de la tour Malakoff, c'est rappeler d'épouvantables boucheries. Le sang coule à flots lourds, les cadavres s'entassent dans d'énormes charniers, et les blessés dans de chétives ambulances où la pourriture d'hôpital les achève. Encore si c'était tout ! Mais le choléra, le scorbut, la faim, le froid, toutes les misères collaborent avec les projectiles. Depuis l'arrivée en Crimée « des trois généraux Novembre, Décembre, Janvier », que l'empereur Nicolas déclara « plus forts que tous les autres, y compris l'incomparable Totleben », il n'y a plus assez de médecins ni de médicaments pour les malades, et la mère patrie est suppliée de venir en aide [illegible] d'Orient..

Des œuvres de charité, des quêtes à domicile, s'organisent dans toute la France pour la secourir.

Malgré tout, sa vaillance ne faiblit pas, ni même sa bonne humeur. Le capitaine Loisillon, fin observateur, écrit : « Plus on voit nos soldats, plus on les admire. Ils vont travailler le soir soit aux tranchées, soit aux batteries, sans être couverts contre les feux de la place, avec une insouciance et une gaieté dont on ne peut se faire d'idée si l'on n'en a été témoin. Il faut entendre aussi leurs lazzis et leurs boniments quand passent les boulets et les balles. Je crois que, dans les tranchées, il se dépense encore plus d'esprit que de courage. »

Les chefs sont dignes des soldats. Ils s'exposent les premiers au danger, prodiguent l'exemple du sang-froid dans la bravoure, de la patience dans les privations et la maladie. Les généraux de Lourmel, de Lavarande, de Saint-Pol, de Marolles, de Pontevès, Rivet, Baraton, Trochu, Coustou, Bosquet, Bisson, Meyran... meurent ou sont grièvement blessés. L'audace déployée par certains pour entraîner leurs troupes tient du prodige. Mac-Mahon, répondant à l'aide de camp qui l'invite à se retirer de la plate-forme de Malakoff, emportée d'assaut, mais encore toute fumante et criblée d'obus, les mots fameux : « J'y suis, j'y reste », devient un héros légendaire, comme Chevert et d'Assas. Toute l'armée compare au Chevalier sans Peur et sans Reproche le généreux Bosquet, qui, pouvant prétendre au premier rang, sut si bien obéir aux ordres de ses égaux de la veille, Pélissier et Canrobert. Et celui-ci, quelles louanges ne mérite pas son abnégation : « Il s'effaça silencieusement devant le remplaçant (général Pélissier), envoyé dans son camp par les tacticiens de Londres, qui avaient converti ceux de Paris, et rentra dans le rang au milieu de soldats qui l'adoraient et qui ne professaient pas les mêmes sentiments pour leur nouveau général (1)... »

Pélissier avait la réputation d'être le plus dur, le plus violent, mais aussi le plus tenace des « Africains ». Son indomptable énergie devait vaincre toutes les résistances.

Il sacrifia à ses plans des milliers d'existences, que le temporisateur Canrobert eut peut-être épargnées ; mais il réussit. Sébastopol fut pris ; la Russie se hâta d'implorer la paix. Alors que de reconnaissance ! Que d'enthousiasme ! L'écho les propage en Algérie. Du Barrail écrit : « La prise de Sébastopol fut l'apothéose de nos généraux d'Afrique, et, après eux, de toute une phalange de héros sortis de nos rangs et dont la gloire burinait les noms. Ah ! comme nous étions orgueilleux de tous ces exploits, et ravis de sentir que nos frères d'armes venaient de rendre à la France son rang dans le monde et sa place à la tête des nations ! Aujourd'hui (1892), au souvenir de ces jours merveilleux, mon vieux cœur

1. [illegible]

2. [illegible]

3. M. de Vogüé, *Le dernier Maréchal* [illegible] de Canrobert.

1. M. de Vogüé, *Le dernier Maréchal*.

de soldat, par ses battements d'orgueil, me fait encore trembler la plume dans les doigts. »

*
* *

La guerre de Crimée est la belle page, la page émouvante et d'une grandeur sans pareille de l'histoire militaire du Second Empire. « Mais, dit fort bien le général du Barrail, elle marque l'apogée et la fin de l'ancience armée. » Celle-ci toutefois devait, avant de succomber, jeter encore assez d'éclat pour faire illusion sur sa valeur, et son irrémédiable décadence parée d'élégance et fardée de bravoure, comme une coquette *in extremis*, échappait presque à tous les yeux, et d'abord aux siens.

Qui, par exemple, dans la foule des Parisiens toujours avides de spectacles martiaux, la dirait sur son déclin, à voir manœuvrer et défiler, sous les yeux de l'Empereur, au Carrousel, au Champ-de-Mars, au Bois, la Garde impériale qui en est la quintessence, la fleur, le « bataillon sacré », la phalange invincible? Hommes plus beaux, plus robustes, de plus fier maintien, de contenance plus ferme ne se peuvent imaginer. On les a choisis dans tous les régiments de France parmi les mieux faits et les mieux notés. Leurs costumes ingénieux sont aussi variés que brillants; des croix, des médailles étoilent leurs chamarrures. Ces décorations louent leur courage et leur fidélité. Ils rappelaient aux survivants de l'illustre épopée les guerriers du Petit Caporal. Avec leurs bonnets à poil et leurs shakos cloisonnés d'aigles rayonnants, les grenadiers et les voltigeurs semblent revenir de Wagram; les guides, les lanciers, les cuirassiers, les hussards, les chasseurs, les dragons de l'Impératrice ressuscitent les cavaliers empanachés de Murat, de Lassalle, de Bessières; l'intègre Drouot eût reconnu ses artilleurs, bien qu'un peu trop embellis; et, réunis à ces corps d'élite, les zouaves représentent avec honneur les modernes Africains.

Le camp de Châlons, inauguré exprès en 1855, sous l'autorité directe de l'Empereur, consacre le prestige de la nouvelle Garde impériale. Le temps s'y passe le mieux du monde en grandes manœuvres et belles fêtes. Napoléon III y déploie son éloquence et ses talents militaires. Il lui arrive de citer Montesquieu dans ses proclamations : « Les Romains considéraient la paix comme un exercice et la guerre comme une application. » Et ce langage de lettré ne diminue pas, loin de là, le mérite du général en chef. Le souverain sait commander : « Il ne se fait aider par personne, il règle lui-même l'emploi de la journée, établit le plan général des grandes manœuvres qu'il dirige, dicte à son chef de cabinet militaire les ordres détaillés à exécuter par les généraux de division et les chefs de service; on le voit faire son métier de général; on voit ses aides de camp galoper de côté et d'autre pour porter de nouveaux ordres, pour rectifier les erreurs commises. Aux yeux de tous, soldats et officiers, il fait preuve d'une grande connaissance des règles de la tactique, et inspire à tous une réelle confiance dans ses capacités militaires (1)... »

Le dimanche, la messe est célébrée au camp avec une solennité pompeuse dont les officiers catholiques se montrent fort touchés.

Ils sont encore légion, ces soldats dont les croyances ne contrarient pas la frivolité, qui dansent et font l'amour comme ils prient, j'entends avec la même ardeur, et qui, portant sous leurs plastrons scapulaires et médailles de la Salette, dépensent avec leurs maîtresses les indulgences que leur confèrent ces pieux insignes. Mais leur foi, tout de même sincère, ne peut être que flattée d'un tel hommage officiel...

Au milieu du camp, dans la plaine immense, l'autel se dresse et flamboie; l'Empereur, escorté de son état-major, encadré de ses cent-gardes, se place à quelques pas du tabernacle, au centre de son armée de prédilection, rangée tout autour en carré, dans sa tenue la plus somptueuse. Les artilleurs, mèche allumée, de chaque côté du cortège souverain attendent. Un brigadier d'une voix forte (Lebœuf, à cet égard, emporte la palme) commande le service divin. A l'instant où le prêtre s'incline pour l'élévation, trois salves de coups de canon tonnent et retentissent longuement. Le brigadier ordonne : Genou... terre! et la garde tout ensemble s'agenouille et présente les armes. Sonorités, cliquetis, dont ces grands enfants s'émerveillent !

Hors du camp la Garde impériale mène l'existence quasi oisive des garnisons. C'est le temps où les sémillants officiers de salon participent à toutes les innombrables fêtes de la Cour et de la ville, valsent, polkent, mazurquent et cotillonnent aux Tuileries, dans les ministères, les ambassades, chez les gros financiers, où ils sont invités pour cela précisément. Chez eux mêmes ils se divertissent, rassemblant le monde et le demi-monde.

Mais on ne peut toujours danser et faire l'amour... Entre les heures de service et les moments de tendresse, il y a place pour une occupation sérieuse. C'est alors, il est vrai, que les tant jolis casseurs de cœurs que décrit du Barrail et que lithographie Draner manient expertement l'aiguille et la laine. Le soir, au mess, on les entend soupirer, en se mettant à table : « Ah ! je m'ai pas perdu ma journée ; j'ai fait cent points de tapisserie. »

(1) Du Barrail, *Souvenirs*, t. II. — [illegible]

Hercule file aux pieds d'Omphale, et les Prussiens qui détestent Hercule de toutes les forces de leur patriotisme exalté depuis 1813, et n'ignorent point ce qu'il fait de ses loisirs, n'ont plus peur de sa massue...

*
* *

Est-ce à dire que l'armée, ou même seulement la Garde, tombe en quenouille? On ne le prétend point. L'étranger peut se méprendre sur l'importance des pimpants petits Lauzun dorés sur toutes les faces, comme des livres de prix, les voyant sans cesse au premier plan, sous les regards bénins du maître, parader avec tant de fracas, d'allure conquérante. Leur vernis, qui l'aveugle, lui cache le solide mérite, la simplicité laborieuse, l'intégrité de la majorité des officiers qui ne peuvent suivre ou que n'entraîne pas leur vertige. Ceux-là (1) maintiennent intacts l'ordre, la discipline, les traditions illustrées par les campagnes d'Afrique et de Crimée, en un mot l'esprit de corps. Mais cet esprit même vieillit, rouillé par la paix, rongé par la routine, cette lèpre...

La guerre d'Italie (mai 1859) le démontre une fois de plus, malgré son dénouement triomphal.

L'expédition de Chine (1860), la facile victoire de Palikao, la prise de Pékin, d'où l'armée du général Cousin-Montauban s'en revient chargée des dépouilles du Palais d'Été, n'excitent de bravos que chez les spectateurs de l'Hippodrome, des cirques et des théâtres, où, par ordre, des drames à la d'Ennery et des pantomimes célèbrent ces faits d'armes dignes de modernes conquistadores à la solde d'une maison de banque. On en peut dire autant de l'expédition du Mexique, de la prise de Puebla, de Mexico.

L'opinion fut sévère pour les guerres lointaines, rêves ou calculs du pouvoir personnel. Mais le peuple continua d'aimer l'armée, innocente des fautes ou des songes de son chef suprême, et de l'estimer invulnérable. En 1867, apogée du règne, les sentiments sont encore dans toute leur force; pas un témoin de la grande revue des troupes passée à Longchamp le 26 juin par Napoléon III, en compagnie du tsar et du roi de Prusse, ne contestera l'exactitude de cette description de du Barrail :

L'Empereur, en général de division, le tsar, en habit vert et chapeau claque à plumes, le roi Guillaume casqué, « véritable statue équestre de guerrier germain », sur une même ligne parcoururent le front des régiments. « Ensuite ils allèrent saluer l'Impératrice dans la tribune impériale et se placèrent en face d'elle pour assister au défilé, qui se termina par un immense mouvement en avant de la cavalerie chargeant en ligne sur les souverains et leur escorte; ils s'arrêtèrent brusquement à quelques pas d'eux, le sabre haut et, sur les lèvres, le cri de : Vive l'Empereur! poussé avec une véritable frénésie. Ce fut magique. Il y eut là une minute inoubliable durant laquelle acteurs et spectateurs conçurent l'idée d'une confiance inébranlable et d'une force irrésistible, qui devait trois années plus tard, encore vivante, expliquer notre délire et nos illusions. »

Certes, il est permis aux survivants de cette armée comme le général de Galliffet, de regretter et de défendre ses institutions, son respectable esprit de corps et ses croyances religieuses. Mais les vœux, les plaintes, les exhortations sont, en ceci, choses vaines. Quand tout change autour de nous, comment et pourquoi l'organisme militaire serait-il immuable? Ne doit-il pas se modeler sur l'esprit même de la nation? Que l'on admire, si l'on veut, le passé guerrier de la France, mais que l'on n'essaye pas d'en rappeler à soi les grandeurs évanouies, les sentiments éteints : le même soleil ne luit pas deux fois. Il est plus sage de se tourner vers l'avenir. « Tout nous commande d'accepter l'inévitable transformation au lieu de nous consumer en regrets stériles; tout nous avertit que le dévouement, l'héroïsme, la gloire trouveront d'autres expressions aussi nobles que celles du temps passé, dans une société reformée pour d'autres tâches(1) »...

LOUIS BARRON.

ERRATUM

Nous nous empressons de rectifier un oubli dans le bel article de M. Sully Prudhomme, paru le 27 juin, sous ce titre : *La Prose, la Poésie et les Vers*. Page 804, au premier paragraphe de la seconde colonne, ainsi conçu : « Le nombre maximum des syllabes constitutives des vers a été fixé à douze au plus, par l'expérience de la mémoire des sons », — il faut lire : « *par l'haleine* et par l'expérience de la mémoire des sons ».

---

1 [illegible] Gilbert constable leur supérieur [illegible] sur [illegible] du Premier Empire [illegible] Les Marbot, les Coignet, [illegible] ces soldats légendaires, ont [illegible] [illegible] pourtant [illegible] ont aussi d'énormes défauts, [illegible] Le monde [illegible] tout est hors de proportion dans ces natures [illegible] et brusques. Plus modestes, [illegible] heureux, plus [illegible] pour contre et plus soucieux du devoir, nous apparaît [illegible] du Second Empire : [illegible] Alfred de Vigny [illegible]

1 E. M. de Vogüé, *Devant le Siècle*, étude *Sur le dernier Maréchal*.

Paris. — Typ. [illegible] 1892. — Le Directeur-Gérant : FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 3. 4e SÉRIE. — TOME XX. 18 JUILLET 1903.

LA VIE MENTALE

LE FREIN

Le drame sanglant de Belgrade est maintenant apprécié dans un calme propice à quelques réflexions générales. On a représenté cette reine — sur qui pèse la responsabilité du malheur conjugal — comme une femme exceptionnellement mauvaise parce qu'elle avait poussé le roi à une attitude de monarque absolu et qu'elle se vengeait sans mesure des attaques dont elle avait été l'objet à cause de sa médiocre naissance. Elle m'apparaît au contraire comme un type banal de femme, n'ayant — ainsi que toutes les autres femmes — aucune expérience sociale et pour ce motif n'ayant su apporter aucun frein à l'exercice du pouvoir.

***

Je me trouvais un jour dans un tramway quand un Chinois y entra habillé à la mode de son pays et la tête garnie d'une longue tresse. Comme il passait entre les voyageurs, sa queue, probablement retenue par un gamin, se tendit soudainement et fit relever sa tête. Ce mouvement inattendu, amené par un ornement aussi insolite en ce milieu, devait exciter au rire. C'est ce qui ne manqua pas de se produire. Il fut intéressant d'observer comment les diverses personnes réagirent à cette excitation. Quelques-uns, parmi lesquels des enfants, se mirent à rire franchement. D'autres, les plus nombreux, esquissèrent un sourire qu'ils réprimèrent plus ou moins vite. Mais certains ne parurent manifester leur intérêt que par un mouvement à peine visible d'attention. Ces derniers seuls avaient pu empêcher la production d'un réflexe, qui avait éclaté chez les autres. C'étaient — si l'on en jugeait par leur extérieur — des gens appartenant à la classe sociale la plus élevée. Ils avaient sans doute ressenti comme les autres le comique de la scène, mais ils avaient pu en retenir une expression trop vive. Et en cela ils se distinguaient des autres par une éducation supérieure : ils avaient sur leurs réactions un frein plus puissant.

Ce frein, qui est le dernier mot de l'éducation, la nature le développe chez l'enfant à mesure qu'il grandit, et parallèlement au développement de l'intelligence elle-même.

Pour bien comprendre cette évolution, il faut descendre jusqu'aux plus profondes racines de la vie. Lorsqu'on irrite les extrémités, les pseudopodes, d'un amibe, organisme tout à fait simple qui ne représente guère qu'un amas de protoplasma, on provoque une réaction immédiate qui manifeste les deux propriétés capitales de tout tissu vivant, l'irritabilité et la contractilité. Entre cette réaction immédiate, inévitable et sans but défini, et au contraire les réactions par lesquelles un Européen cultivé répond aux incitations extérieures et qui se résolvent en actes complexes, phénomènes émotionnels, mouvements, idées, il n'y a que des degrés.

C'est une loi biologique générale que ces réactions perdent peu à peu leur caractère d'irrésistibilité et acquièrent, au contraire, une plus exacte adaptation à l'objet à mesure que le système nerveux et l'intelligence se compliquent. Lorsque l'enfant naît à la vie extérieure, on observe que toutes les excitations

déterminent nécessairement des réactions intenses et infaillibles. Le contact du sein de la mère provoque des mouvements de succion propres à assurer l'alimentation du nouvel être; mais cette réaction est tellement aveugle et irrésistible que, pour la susciter, tout objet plus ou moins conique, le doigt par exemple, est tout aussi apte que le mamelon du sein maternel. Ce n'est que plus tard, après une longue expérience, que l'enfant saura refréner sa tendance à réagir par la succion à ces diverses irritations buccales. Il ne sucera que certains objets, après une discrimination plus ou moins réfléchie. A ce moment, il aura acquis un frein pour cette réaction particulière. Et c'est ainsi que, peu à peu, il deviendra maître de répondre au moment opportun aux sollicitations de ses besoins. Il aura asservi alors ses instincts à des manifestations périodiques, et, même dans le sommeil, son frein fonctionnera.

Ces réflexes musculaires sont la mesure du travail. Chez l'enfant, ils sont exagérés; à mesure que les centres supérieurs du cerveau se développent, ces mouvements réactionnels perdent de leur intensité; car ils ont pour tâche de diminuer, d'*inhiber* les centres médullaires où s'élaborent primitivement les réflexes. Chez l'homme fait, ces réflexes restent très faibles; mais qu'une maladie vienne altérer le fonctionnement des centres supérieurs du cerveau, et la vie médullaire reprend toute sa force tyrannique.

Les idiots et tous les arriérés psychiques ne peuvent acquérir ce pouvoir modérateur. Chez eux, les mouvements réactionnels aux douleurs et aux joies sont très violents, tellement intenses même que leur expression se confond dans la même grimace. J'ai dans mon service, à l'asile de Villejuif, une petite idiote qui n'a guère qu'une vie affective développée, mais elle l'est d'une manière exagérée. Qu'on lui montre un gâteau ou qu'on la pince, la mimique est la même; sa bouche s'élargit démesurément, les paupières se rapprochent et tous les muscles de la face sont animés de spasmes dont on ne peut dire s'ils tendent à exprimer un sentiment de contentement désordonné ou un sentiment contraire et tout aussi excessif.

Il est d'autres individus, intelligents mais d'un équilibre cérébral instable. Ils présentent comme tare principale une soumission plus ou moins absolue à une incitation instinctive ou extérieure. Souvent ils ont des tics; et leurs grimaces sans raison et sans but sont des réactions prolongées à des excitations morbides qui les ont atteints à un moment de leur évolution. Ils ont des penchants à boire et à jouer, ils deviennent morphinomanes, ont des amours de fou. Ce qui les caractérise toujours, c'est qu'ils manquent de frein.

On peut affirmer que l'évolution de l'individu normal se fait réellement vers une condition biologique supérieure, car c'est plus d'indépendance qu'acquiert l'individu par rapport aux fonctions naturelles. Spencer, dans son *Traité de Sociologie*, a bien montré cette indépendance à l'égard de la fonction de l'espèce. Les insectes se développent pour assurer leur reproduction et disparaissent dès qu'ils ont pondu, ayant ainsi accompli leur mission biologique. La femelle du lapin atteint la maturité en peu de temps et goûte ensuite peu de repos entre les portées successives qui l'épuisent avant qu'elle ait pu atteindre la vieillesse. Chez les mammifères supérieurs et chez l'homme surtout, la fonction de la reproduction survient plus tard et ne s'exerce pas durant toute la vie de l'individu. « Dans la proportion où les organismes sont plus élevés par la structure et par les fonctions, leur individualité est moins sacrifiée à la conservation de l'espèce. »

*
* *

La plupart des systèmes d'éducation et de morale ont pris comme modèle cette évolution de la nature; et ils se rapprochent par leur but commun qui est toujours le même sous la diversité des procédés : refréner les instincts.

Dès que l'enfant est arrivé à maîtriser les manifestations les plus grossières de sa vie végétative, il est soumis à une éducation qui, toujours orientée dans le même sens, s'adresse à des réactions d'un ordre plus intellectuel et par conséquent plus complexe.

A ce point de vue l'éducation française de l'ancien régime, qui ne s'appliquait qu'à un petit nombre d'individus et pouvait être poursuivie avec succès, a été pendant longtemps un modèle pour tous les pays civilisés. Le prestige que le Français a même encore aujourd'hui à l'étranger tient au souvenir de cette éducation qui, sous une forme élégante, était la lutte la plus systématique qu'on ait engagée contre la manifestation des réactions instinctives. Dès son jeune âge, l'enfant était plié à une discipline rigoureuse de gestes. Il ne devait pas manifester ses émotions par des mouvements désordonnés. Au contraire, c'est dans une impassibilité souriante qu'il s'habituait à demeurer lorsqu'un sentiment de joie, de douleur, de curiosité, d'espoir ou d'inquiétude l'assaillait. Cette contenance calme, qui était l'attitude obligatoire, devait le mener à une délibération plus calme de ses actes.

L'influence des gestes sur la pensée a d'ailleurs été utilisée de tout temps et dans tous les pays, parce qu'elle est le moyen le plus pratique d'ordonner et de régulariser le cours de la pensée. Confucius

disait que l'on devait apprendre aux enfants des gestes sobres et nobles pour leur inspirer des pensées graves; et les Chinois de nos jours se distinguent encore par ce calme qui pourrait expliquer la supériorité qu'on leur attribue dans la diplomatie. Charcot d'autre part a montré que, dans les cas pathologiques, cette action du geste sur l'idée pouvait être amplifiée. Si l'on ferme le poing de l'hypnotisée, on éveille des idées de colère; si l'on joint ses mains, on fait naître des pensées mystiques.

Cette discipline que l'on peut appeler psychomotrice, — dont le docteur Brissaud a montré l'application thérapeutique étendue, — n'abandonnait pas les gens bien élevés du XVIIe siècle, même dans les moments les plus critiques. Dans les sports dangereux comme le duel, la même impassibilité élégante était conservée. Les marquis de Louis XIV allant à la guerre parés de dentelles comme des femmes nous paraissent maintenant ridicules; c'était leur manière de manifester qu'ils s'étaient rendus tout à fait maîtres de l'instinct de la conservation et qu'en face de la mort ils avaient l'esprit assez libre pour s'occuper de leurs jarretières. C'est d'ailleurs à cet instant que l'éducation apparaît le mieux. Le soir de la bataille, les Gaulois vaincus faisaient retentir l'air de leurs lamentations. Les Romains, au contraire, demeuraient calmes dans la défaite. Ils avaient donc bien raison — une raison biologique — d'appeler nos pères des barbares. C'est à notre tour d'appliquer la même dénomination à des races inférieures que nous appelons des sauvages. Chez eux, la peur et le plaisir marquent des réactions intenses que les voyageurs ont maintes fois signalées.

Cette éducation frénatrice des instincts, les hommes de la Révolution en ont donné aussi de très beaux exemples. Ils l'avaient acquise dans la culture classique. Car les plus grands révolutionnaires étaient des humanistes, la tête pleine de l'histoire et de la pensée antiques. Les membres du Comité de Salut public ont eu, au 9 Thermidor, des morts dignes de figurer dans un traité de l'éducation. Quand Robespierre reçut, en pénétrant à l'Hôtel de Ville, le coup de pistolet qui lui fracassa la mâchoire, il tomba et, pendant les longues heures de son agonie qui devait être terminée par l'échafaud, il resta silencieux, impassible aux cris, aux insultes et aux coups qu'il recevait. Le chirurgien, qui l'examina, relata dans son procès-verbal cette tranquillité du blessé, qui, pendant les manipulations douloureuses, le regardait, l'œil fixe, muet et immobile. Couthon qui, paralysé des deux jambes, se fit porter à l'Hôtel de Ville pour mourir aux côtés de ses collègues du Comité, ne montra pas un moindre sang-froid. Précipité par une fenêtre de l'Hôtel de Ville, il tomba sur la place, où la foule le reconnut. Comme on voulait le jeter à la Seine, il fit cette simple remarque: « Citoyens, je ne suis pas encore mort. »

C'était d'ailleurs par cette possession d'eux-mêmes que ces hommes, comme tous les conducteurs de peuples, s'étaient imposés à la foule, qui instinctivement a toujours considéré cette qualité comme un signe de supériorité. Tout récemment M. Waldeck-Rousseau définissait de la même manière, dans un de ses discours au Sénat, le caractère principal de l'esprit gouvernemental. D'après lui, le propre de l'homme d'État était de ne pas se laisser entraîner par l'adversaire hors du champ d'action qu'il s'était tracé.

*
* *

L'éducation spéciale de la femme est encore plus inhibitrice. Elle doit, dès son plus jeune âge, refréner la manifestation des instincts les plus tyranniques. Son rôle d'être choisie dans la vie sexuelle lui fait une règle étroite de ne pas manifester ses sentiments. Une femme qui, dans les circonstances ordinaires de la vie, ne saurait pas suffisamment réprimer les mouvements de plaisir, ou de souffrance, paraîtrait suspecte; et l'homme qui l'aimerait craindrait qu'elle ne se montrât plus tard incapable de résister à d'autres sollicitations. Il s'ensuit que, plus que l'homme encore, elle est obligée de maîtriser les excitations les plus impérieuses de la vie végétative. Même à table, pour satisfaire l'instinct de la conservation, elle ne peut pas, sans risquer de perdre beaucoup de son prestige, manifester un trop grand contentement à apaiser sa faim. On a cru reconnaître que ces obligations lui avaient été arbitrairement imposées à cause de son infériorité sociale. Or ces obligations ne sont pas plus rigoureuses que celles d'un autre ordre auxquelles se soumettent tous les hommes et avec d'autant plus de sévérité qu'ils ont une moralité plus haute.

Mais si l'éducation de la femme est vicieuse, c'est en ce qu'elle s'applique seulement à un objet restreint. Au point de vue social, elle n'acquiert aucune expérience, et par conséquent elle reste sans frein. Sa conception du pouvoir, qu'a symbolisée assez exactement la reine Draga de Serbie, est la plus caractéristique à ce point de vue. Son défaut principal, et qui peut — si elle ne s'en corrige pas — entraver son évolution, est une incapacité à peu près absolue de voir la relativité des choses. Pour elle un souverain, un chef, un directeur, dispose réellement, dans la sphère de ses attributions, d'un pouvoir qu'aucune autre volonté ne peut limiter. Son éducation l'amène naturellement à cette conception simple et fausse. Où apprendrait-elle à sentir les effets des sanctions sociales sur l'autorité? La société pour elle est repré-

sentée par cette petite monarchie absolue qu'est la famille. Dans les étroites limites du ménage, elle a vu exercer et exerce plus tard elle-même, comme mère et comme femme, une autorité sans contrepoids.

La femme a trois sujets : l'enfant, le domestique et le fournisseur. L'enfant est soumis à sa volonté aimante ; il mange, dort, étudie et s'amuse aux heures qu'elle a décidées. Si, de caractère faible, elle se plie aux caprices de son petit et lui devient en fait soumise, elle a l'impression qu'elle le veut ainsi ; et sa docilité, ne paraissant pas avoir de cause extérieure, n'a pas la vertu correctrice des règles de conduite que le devoir professionnel impose à l'homme.

Le domestique, placé sous l'autorité directe de la femme, est le travailleur le moins indépendant et par conséquent incapable d'amener la plus légère correction à sa conception. Le plus souvent le serviteur est une jeune fille sans instruction ; elle n'a pas pour le moment la plus petite idée que les rapports entre elle et ses maîtres pourraient être un jour réglés par certaines conventions protectrices de sa liberté. Elle croit au contraire qu'elle doit tout son temps, toutes ses forces physiques, toute son activité intellectuelle à ceux qui l'emploient. La maîtresse de maison partage entièrement ce préjugé qui devient pour elles deux la loi, en fait le pur et simple arbitraire. Il arrive ordinairement que l'une abuse de l'autre d'une manière qui ne comporte d'autre limite que la docilité excessive ou la résistance physique de l'autre. Quinze heures de présence continue et souvent quinze heures de travail sans repos assuré pour les repas, parfois même une corvée supplémentaire aux dépens du temps accordé au sommeil, ou ce dernier troublé par la garde d'un enfant, voilà la tâche quotidienne habituelle d'une domestique dans la plupart des ménages. Personne d'ailleurs ne la trouve excessive, ni la maîtresse, ni même la servante, dont le cerveau y est façonné avant que le corps n'y soit plié. Et l'on conçoit ainsi comment des servitudes, dont l'histoire nous a conservé la relation, aient pu être supportées — ainsi que des états naturels — par ceux qui en bénéficiaient comme par ceux qui en pâtissaient. J'ai souvent fait l'expérience de l'étonnement que provoquait l'établissement d'une règle de travail domestique chez ceux-là mêmes qui devaient en sentir les bons effets. La seule sanction des abus est le départ volontaire du domestique ; mais l'individu change et l'abus demeure. Aussi la femme ne peut en retirer aucun enseignement utile.

Reste le fournisseur, qui est le troisième sujet de la femme. Or le commerçant n'a qu'un but : satisfaire toujours le client, dans ses caprices les plus absurdes comme dans ses demandes les plus rationnelles. Sa personne n'est nullement soumise ; mais son activité est à qui la paie. Il ne demande même qu'une chose, c'est qu'on en abuse, puisque l'abus pour lui élève le niveau de ses gains. Ainsi donc la même complicité lie le fournisseur au caprice de la femme et conspire pour la démoraliser, pour faire du ménage ce petit empire autocratique dont la formule courante est : « Charbonnier — le féminin serait plus exact — est maître chez lui. »

D'où pourrait venir l'idée correctrice de la conception simpliste du pouvoir ? Du mari ? Mais il est trop occupé par les responsabilités sociales pour se mêler effectivement — et autrement qu'en conseils ou en récriminations inefficaces — des affaires intérieures. Du milieu ? Mais l'éducation est un prisme qui dénature aux yeux des femmes tous les objets qu'elles aperçoivent. On ment à la femme, dès qu'elle commence à sourire. On lui persuade qu'elle a droit à tous les égards, que sa volonté ne doit jamais être contrecarrée, et, quand elle s'aventure plus tard dans la société, elle me représente ces tsars en voyage pour lesquels on construit à la hâte, dans la steppe nue qu'ils vont traverser, des villages qui sont de simples décors de théâtre. Dans le monde, le plus vulgaire et le plus distingué, comme au théâtre et aussi dans le roman, et même quand elle exerce au dehors une activité économique, la galanterie abuse la femme et lui fait croire que tout le monde se plie à son caprice. Ce ne sont bien souvent que des mots ; mais les mots créent et entretiennent des fictions qui dirigent souvent les actes.

La femme ne peut donc trouver au dehors d'elle rien qui puisse s'opposer avec quelque force à la conception simpliste de l'autorité qu'elle exerce ou croit exercer dans la famille. Sa vision sociale est altérée par un vice de réfraction que rien ne corrige.

Tout autre doit être la conception de l'homme. Son activité est extérieure. Si haut qu'il soit placé, il lui faut compter avec de puissantes forces modératrices de sa propre autorité. Directeur d'une administration ou d'un établissement, il ne peut se mouvoir que dans la limite des règlements adoptés ; il doit tenir compte des indications données par des conseils administratifs. Dans l'industrie et le commerce, il lui faut satisfaire la demande dans ses variations multiples et sous des formes habituelles, très rigoureuses.

Du bas en haut de la hiérarchie, l'homme est soumis à cette contrainte, à laquelle il ne peut se soustraire sans être obligé d'abandonner toute la partie. Ouvrier ou employé, il est dans une étroite dépendance du contremaître ou d'un agent supérieur. Plus haut, investi d'un certain pouvoir, il ne peut en user qu'avec tact pour ne pas provoquer les réactions

des rivaux ou des subordonnés auxquels l'opinion, représentée par la presse, est toujours prête à accorder son appui.

Prenons par exemple le préfet. Sa puissance, d'après la loi, est des plus grandes. Il représente l'autorité exécutive sur toute une partie du territoire français. Il est même à la fois un pouvoir administratif et un pouvoir judiciaire. Il règle ou administre les affaires importantes des communes et du département. Mais justement pour cela, sa puissance est circonscrite par un grand nombre de forces, qui pèsent sur son autorité et tendent à la modérer. Les représentants dans son département, les sénateurs, les députés et les conseillers généraux représentent des pouvoirs inhibiteurs singulièrement puissants. Un seul incident malheureux provoque le changement du fonctionnaire qui est en réalité d'autant plus dépendant qu'il a une plus haute autorité.

C'est d'ailleurs un principe social assez général que l'instabilité des fonctions croisse avec leur importance. Un petit rédacteur de ministère ne peut être révoqué que pour un acte très grave, tandis que le puissant directeur est à la merci du ministre qui lui-même tombe en une heure sur un scrutin. Il est bon qu'il en soit ainsi dans l'intérêt général, que les actes d'un agent de l'État peuvent compromettre d'autant plus que l'autorité de cet agent est plus grande.

Dans l'industrie, le chef d'un établissement n'est pas en fait une autorité beaucoup plus indépendante. Il ne pourrait pas sans danger modifier trop arbitrairement les heures de travail, celles accordées par l'usage au repos, au sommeil et aux repas. Il sera obligé de chercher une forme habile pour se débarrasser d'un employé et il ne heurtera pas de front le sentiment ou la routine de ses ouvriers par une modification trop brusque de la technique du travail. On est chef, on peut donner des ordres pour exiger certaines choses et on ne les donne pas parce que l'on sait bien qu'on ne serait obéi qu'au prix d'une lutte dangereuse pour le principe même de l'autorité.

Voilà ce que la femme ne comprend pas. Et lorsque l'élévation de son mari la place dans une situation supérieure, elle est le plus souvent incapable de comprendre la relativité de l'autorité nouvelle. Dans l'administration publique, comme dans les milieux industriels, elle est le plus souvent la cause des déboires du mari, quand celui-ci est trop faible pour s'opposer à la réalisation de ses conceptions trop simplistes. Elle prend les titres au sens étroit du mot, et l'on peut dire à la lettre. Un chef, un directeur représentent pour elle des personnages supérieurs qui peuvent apporter dans leurs fonctions l'absolutisme capricieux et enfantin du ménage. C'est ainsi que des hommes ont été poussés à des sottises et ont compromis leur situation en ne sachant pas corriger ces conceptions.

Au point de vue social, la femme représente assez bien l'enfant ou un sujet de race neuve ; ce qui lui manque, c'est le frein, c'est la correction que donne l'expérience de la vie réelle et non de l'existence truquée où elle se meut comme en un décor d'opérette. Il faut que les défenseurs de ses revendications — parmi lesquels je crois être — lui conseillent de se mêler à la vie réelle pour qu'elle acquière les éléments de jugement dont elle a besoin. Son activité économique serait insuffisante pour ce but, si elle s'exerçait dans le même esprit que celui qui l'anime aujourd'hui : l'égalité des droits avec un privilège dans les devoirs. Et je sens bien que c'est là, dans cet antagonisme de leurs tendances que les hommes ont tout intérêt à maintenir, le plus grand obstacle à son affranchissement social. Elle ne pourra arriver à un état supérieur que lorsque, comme son activité sexuelle, son activité sociale subira l'action modératrice et correctrice du frein.

* * *

Cette philosophie de l'éducation pourra paraître, à certains, vide de satisfactions et incapable d'aider au plein épanouissement de l'individu. A ce point de vue, ceux qui ont placé leur idéal moral dans l'épanouissement égoïste de leur moi, ainsi que le conseille Nietzsche, considéreront qu'il y a un antagonisme profond entre l'intérêt de l'individu et cette culture de la personnalité. Mais la véritable personnalité d'un individu ne peut être socialement dégagée qu'avec le concours de tous les autres. Or il est évident que les réactions désordonnées ne peuvent que gêner les voisins, les effrayer et en conséquence les exciter contre lui. On pourrait dire aussi que celui qui sait se contenir se livre peu et par conséquent est moins vulnérable : il est habile autant que sage de peu parler. Mais le plus grand avantage que l'habitude de se maîtriser permet d'acquérir est de voir plus loin et de rechercher des avantages plus durables et par conséquent plus utiles à l'individu. Considéré ainsi, le rôle inhibiteur de l'éducation est certainement bienfaisant. A un point de vue strictement utilitaire, elle donne la meilleure conduite pratique.

Dans la lutte contre les races de couleur qui, en Amérique, se poursuit toujours avec la même ardeur, les adversaires des noirs insistent beaucoup sur le danger que ferait courir à la nation américaine le développement excessif de la race noire, dont les défauts seraient inadaptables à l'évolution d'un pays civilisé. Ce qu'on reproche surtout aux nègres, comme à toutes les races jeunes, c'est l'amour exagéré du

bénéfice immédiat et l'inaptitude à concevoir et à exécuter des desseins d'une longue exécution. Car là est la meilleure pierre de touche pour distinguer les races jeunes des races ayant une organisation ancienne et stable, et de même dans un pays, les individus ayant reçu des éducations différentes.

L'ouvrier vit au jour le jour. L'employé, qui gagne souvent moins que l'ouvrier et qui est soumis à des conditions de vie plus dispendieuses, est plus économe parce qu'il est plus instruit et que son éducation est plus forte. Pour élever la condition de l'ouvrier, les socialistes ont donc raison de réclamer pour eux les bienfaits d'une éducation générale plus haute. Il est de bon ton, dans certains milieux de jeunes gens qui font profession de littérature ou d'art, d'affecter le plus grand désordre dans leur vie et d'être complètement fermés aux calculs d'intérêts les plus simples. C'est là une attitude et un raisonnement puérils. Le manque d'économie et d'ordre est, au contraire, l'indice d'une infériorité intellectuelle ; par contre, tous les esprits réellement supérieurs se sont montrés prévoyants jusqu'à en être accusés d'avarice, ainsi que cela est arrivé à Victor Hugo et à Zola — pour ne citer que deux grands exemples littéraires contemporains.

C'est en somme une grande faiblesse pour l'individu lorsqu'il manque du frein de l'éducation, scolaire ou sociale, car il épuise vite son activité et est poussé à des abus qui compromettent rapidement ses intérêts. Les sanctions sociales sont — comme celles de la nature inanimée — inévitables. « La braise chaude, dit Herbert Spencer, dans l'*Éducation*, brûle l'enfant qui la touche une première fois ; elle le brûle la seconde fois ; elle le brûle la troisième fois ; elle le brûle toutes les fois, et l'enfant apprend à ne pas toucher la braise chaude. » Dans la société, les intérêts des autres tendent à apporter à l'activité de l'individu la même modération que le charbon allumé aux jeux de l'enfant. Le couple de Belgrade s'est heurté à un peuple dont les réactions ont eu la brutalité de la nature inanimée ; mais partout, et sous une forme moins violente et tout aussi certaine, les sanctions sociales régularisent l'ambition de chaque individu et modèrent par le dehors son activité, s'il n'a pas trouvé au dedans de lui la force inhibitrice nécessaire.

Dr Toulouse.

LES VAINCUS VICTORIEUX

HENRI BECQUE (1)

Le 13 mai 1899, Henry Becque expirait à Neuilly, dans la clinique du Dr Defant. Les dernières années de son existence n'avaient été qu'amertumes et misères. Après avoir traîné, une douzaine de mois, d'hôpital en hôpital, le vieil écrivain, las de la médecine et des médecins avait, au début de 99, fini par réintégrer sa pauvre chambre de célibataire. Un soir que, plus souffrant que de coutume, il s'était mis au lit, son maigre dîner achevé, projetant de passer la soirée à lire et à fumer, un sommeil de faiblesse le gagna ; il laissa tomber son cigare sur les couvertures. Une épaisse fumée le fit revenir à lui. Pour échapper à l'asphyxie, le malade n'eut que le temps de gagner l'escalier. Comme l'on pense, l'état de ses bronches ne se trouva point amélioré par cette fuite en léger costume. La maison Dubois recueillit l'incendié, mais sa convalescence ne pouvait s'y éterniser. Or à la lettre, Becque ne savait que devenir, il n'avait plus de chez lui, pas d'argent, et sa famille était dispersée. Des confrères, de ses disciples, d'une ou deux générations plus jeunes, sollicitèrent et obtinrent, non sans peine, de pouvoir entourer sa vieillesse. Sous les arbres ancien régime du château de Chaîges, parmi les vaporeux paysages des calmes bords de l'Orge, il eut, en ce printemps 99, d'admirables heures d'intense vie intellectuelle. Mais il était trop tard. Les soins qu'exigeait l'état de plus en plus précaire d'Henry Becque nécessitèrent bientôt son retour dans une maison de santé ; je viens de le dire : c'était à Neuilly, chez le docteur Defant.

Quand tout fut consommé, ceux qui s'étaient penchés sur cette agonie, M. Lucien Mühlfeld, M. Octave Mirbeau, M. Edmond Rostand retournèrent dans le logis abandonné. Depuis l'accident, nul n'y avait pénétré. Ils virent les couvertures roussies, les meubles carbonisés, un tas de livres blancs de poussière, et sur un coin de table, les restes du dernier repas, avec encore, la note du marchand de vins qui l'avait fourni ; elle était de 2 fr. 75... Enfin, au bas d'un placard, ils découvrirent, à demi moisi par l'humidité, à moitié rongé par les souris, le manuscrit des *Polichinelles*, cette pièce qui devait être pour

1 Ouvrages d'Henry Becque : *Théâtre complet*, G. Charpentier et Cie éditeurs, 1890 Paris, 2 vol. ; *Ibid.*, Société anonyme *la Plume*. Paris, 1898, 3 vol. ; *Querelles littéraires*, L. Dentu, 1890, Paris, 1 vol., *Souvenirs d'un auteur dramatique*. Société anonyme *la Plume*. Paris, 1895, 1 vol. ; *le Frisson*, Fantaisie rimée, Tresse éditeur. Paris, 1884, 1 broch. *Molière et l'École des femmes*. Conférence, *Ibid.*, 1886, 1 broch. ; Quelques poésies et articles non réunis dans *la Revue Contemporaine*, *le Journal*, etc.

le monde des politiciens, la satire sans pitié ni merci que *les Corbeaux* sont pour le monde des hommes de loi. Découragé, l'écrivain n'avait pu aller au delà du quatrième acte...

Et maintenant, en regard de cette pauvreté qui n'a rien de la bohème pour rire de Mürger, esquisserai-je les horizons princiers de ce domaine de Séricourt où Eugène Scribe, commandeur de la Légion d'honneur, membre de l'Académie française et plusieurs fois millionnaire, ne se lassait pas de mettre en vers ou en prose de réclames pharmaceutiques toute l'histoire et toutes les histoires de ce monde? ou bien dessinerai-je les tourelles historiques de cet autre château royal de Saint-Adresse où M. Victorien Sardou, grand dignitaire, lui aussi, de la Légion d'honneur, de l'Académie française et plus de fois millionnaire encore, ne se lasse pas non plus, expert couturier littéraire, de tailler ses adroites confections dramatiques à la mesure de tel ou tel artiste?

Pourtant lorsqu'on s'avisera d'écrire l'histoire du Théâtre-Français au XIXe siècle, les plus prévenus ne pourront s'empêcher d'exécuter en cinq ou six lignes Eugène Scribe, Victorien Sardou et tous ceux qui conçurent l'art dramatique à leur façon, tandis qu'ils se verront obligés de consacrer des notices, chaque année plus importantes, à cet Henry Becque, lequel, afin d'user d'une comparaison incomplète, comme toutes les comparaisons, paraît être pour la comédie réaliste, ce qu'a été, pour le roman réaliste, Balzac, c'est-à-dire *le maître* par les exemples définitifs qu'il a laissés et l'*initiateur* par les dates auxquelles il les a offerts, d'une nouvelle formule, d'un nouveau courant littéraires.

Ne discernez-vous pas l'une des obscures manifestations de cette justice immanente des choses qui échappe volontiers à nos yeux d'un jour? Ceux-là poursuivant un but immédiat reçurent en argent comptant le prix de leurs efforts; tandis que celui-ci ayant conçu de plus idéales visées obtint aussi de plus durables couronnes. Seulement, s'il était bien persuadé qu'il en serait un jour ainsi, il n'a malheureusement point assez vécu pour recueillir la moisson que son génie avait semée. C'est l'éternelle mélancolie de ces destinées d'avant-coureurs. Quand les *Théodoras* et les *Thermidors* de l'un seront aussi fossiles que le sont déjà les *Valéries* ou les *Bertrands et Ratons* de l'autre, il y aura encore, il y aura toujours des publics pour applaudir *la Parisienne* et relire *les Corbeaux:* deux œuvres qui resteront représentatives de l'art dramatique du XIXe siècle, comme sont restées, pour le XVIIe siècle, les pièces de Molière, ou, pour le XVIIIe siècle, celles de Beaumarchais. Le rapprochement des dates, le décor contemporain ne doivent pas nous égarer: Clotilde est de la lignée intellectuelle des Célimène et des Rosine, comme Teissier est le descendant direct des Tartuffe et des Harpagon.

Ne convient-il donc pas de graver la sinistre figure de ce « vaincu victorieux »? Cela semblera même d'autant plus opportun que si l'œuvre est connue, l'homme ne l'était guère, en dehors des cénacles littéraires de Paris. Et l'on sait que dans ce monde-là, la légende trop souvent remplace l'histoire.

I

Il n'existe, à ma connaissance, aucune biographie d'Henry Becque. Après d'infructueuses recherches, je prenais, il y a douze ou treize ans, — car ma sympathie date de loin, — le parti de m'adresser directement à lui. Par retour du courrier, l'auteur des *Corbeaux* me répondit:

Je viens de recevoir votre obligeante lettre et je n'ai pas besoin de vous le dire, je suis à votre disposition pour tous les renseignements que vous pourrez désirer. Cependant, si vous êtes bien certain de venir à Paris le mois prochain, — je vivais alors, à Heidelberg, de la belle vie des étudiants allemands, — est-ce qu'il ne vaut pas mieux nous voir et causer ensemble? Je ferai ce que vous voudrez.

Vous avez bien raison, monsieur, de ne pas vous fier aux renseignements de seconde main. Il y a un mois, j'écrivais à Gustave Frédéric, le critique de l'*Indépendance belge*... de n'en tenir aucun compte. Tout ce qui a été écrit sur moi, jusqu'ici, est d'une inexactitude absolue. Ainsi, votre ami, — j'avais, naturellement, été présenté à l'auteur de *la Parisienne* — votre ami lui-même se trompe; je n'ai jamais fait de roman, pas la plus petite nouvelle... Quand vous viendrez à Paris, venez 113, avenue de Villiers; vous y trouverez non pas un auteur qui demande des compliments, mais un confrère qui s'intéresse aux travaux des autres plus qu'aux siens. Bien à vous, etc.

Précisons d'abord quelques points: Henry Becque était Parisien de Paris. Cela est plus rare qu'on ne le suppose et expliquerait certains caractères de cette nature, comme cette impossibilité originelle de céder à l'attrait d'aucunes velléités sentimentales, de les dissimuler même, à l'occasion, avec une pudeur excessive, sous des apparences sceptiques, propres à donner le change. Né en 1837, dans une famille de la bourgeoisie modeste (son père « pas commode », à ce qu'il raconte, était caissier dans une maison de banque), le nouvel héritier, qui n'avait aucun héritage à attendre de personne, semblait promis à un avenir d'employé ou de fonctionnaire. Par malheur, le jeune homme n'avait point une âme bénévole de rond-de-cuir. A la compagnie du chemin de fer du Nord, à la Légion d'honneur, puis chez un agent de change, il ne fit que passer; l'indépendance de son caractère se pliait mal à la régularité adminis-

trative. S'il faisait à contre-cœur ce qu'on lui demandait, il ne se gênait pas pour dire, en revanche, ce qu'on ne lui demandait pas. On conçoit que nous le retrouvions, à vingt-huit ans, simple secrétaire d'un prince slave débarqué de Pétersbourg tout exprès, semble-t-il, pour devenir le *Deus ex machina* de cette carrière. En effet, grâce à ce noble boyard, le jeune Parisien entra en relations avec Victorin Joncières, un compositeur dont la vieillesse oubliée n'a pas tenu les promesses de débuts notoires, et grâce à cette *accointance* fortuite, le commis sans comptoir se mit à écrire sa première œuvre.

Vous avez déjà deviné qu'il s'agit d'un livret d'opéra. Ainsi fut composé ce *Sardanapale* que le Théâtre-Lyrique donna non sans succès, le 8 février 1867. Je n'ai point à parler de la partition que j'ignore; je me plais à supposer qu'elle valait mieux que celle de ce lamentable *Lancelot du Lac* que fit jouer, l'autre hiver, ce même musicien. La voix de cristal de Mlle Nilsson n'eût pas exercé sans cela plus d'effet sur le public du second Empire que n'en eut sur celui de la troisième République, la voix d'airain de Mlle Delna. Quant au texte, il n'est pas précisément révolutionnaire. C'est, dans toute sa banalité, le spectacle pompeux et ridicule dont raffolaient nos pères et dont nos fils ne veulent plus. La versification est plus qu'indigente; il arrive à *plein* de chercher à rimer avec *loin* et à *palais* avec *entend-les*. Si l'esprit sauvait encore la lettre!... Ce couplet d'une chanson bachique suffira :

Buvons, nos tables sont chargées
De mets exquis, de fruits divins.
Le jus des liqueurs parfumées
Fait croire à des mondes lointains.
Et nous n'avons que peu d'années
Qui nous glissent entre les mains!...
Buvons! qu'on dispose
D'un si court répit,
Pour fêter l'épi,
La grappe et la rose!

Dire pourtant que les écrits théoriques et les premiers drames de Wagner sont d'une quinzaine d'années antérieurs à ces pauvretés! Mais si Becque, ne sachant pas l'allemand, est excusable de les avoir ignorés, il avait tout au moins l'exemple présent et précis du *Tannhaüser* dont les trois mémorables exécutions, à l'Opéra, dataient de 1861. Ce novateur laissa passer une belle occasion d'essayer, pour le drame lyrique, ce qu'il devait faire plus tard, pour le drame réaliste. Son développement artistique insuffisant ne lui permettait pas encore de se rendre compte. Mais j'aurais mauvaise grâce d'insister puisque dix ans ne s'étaient pas écoulés avant qu'Henry Becque n'écrivît : « Les compositeurs sont à plaindre : ils manquent de poèmes, ils n'en trouvent plus que de bien médiocres, *la Fiancée d'Abydos*, *Sardanapale* et tant d'autres (1) ». En somme, sans cacher qu'il eût rimé un *libretto*, Becque n'en était pas fier et répétait à qui voulait l'entendre : « *Sardanapale* ne compte pas ou ne compte que pour les blagueurs (2) ».

Cependant, si *Sardanapale* ne compte pas en effet dans l'œuvre de l'écrivain, il compta et beaucoup, dans les destinées de l'homme. Sans le prince russe et Victorin Joncières, Henry Becque fût peut-être devenu banquier ou député, tandis que, dès qu'il eut connu la joie d'entendre applaudir ses vers, c'en fut fait : son avenir se précisa; il voulut être auteur dramatique. Désireux ensuite de rattraper le temps perdu, il se mit au travail et écrivit. Vous auriez beau chercher, vous ne trouveriez pas ce qu'il écrivit : ce fut un vaudeville, un gros vaudeville en quatre actes (il en avait même cinq, à l'origine) avec beaucoup d'allées et de venues, énormément de portes ouvertes et fermées, pas mal d'invraisemblances, aussi peu de psychologie que possible et point de littérature du tout. Henry Becque le reconnaissait sans feinte. Ce ne fut qu'à force de réfléchir et de travailler qu'il arriva à une juste conception de l'art dramatique. Les préoccupations de sa jeunesse avaient été d'ordre politique et social; ses ambitions visaient la diplomatie ; la littérature restait le cadet de ses soucis. L'aventure du 4 Septembre le dégoûtant des hommes, il voulut se consoler avec les idées. Lorsqu'il songea à composer, la trentaine sonnée, il avait sans doute une connaissance du bien et du mal supérieure à celle des bons petits jeunes gens qui passent leurs belles années à rimer des sonnets, en fréquentant des sociétés d'admiration mutuelle; il lui manquait, par contre, cette chose indispensable, sans laquelle les réflexions les plus neuves, les sensations les plus sincères sont nulles et non advenues, il lui manquait le métier. Et l'on ne s'en aperçoit que trop, en lisant les quatre actes de ce premier vaudeville : *l'Enfant prodigue* ou les sept tableaux de son second drame : *Michel Pauper*.

Maintenant il serait oiseux de relater les démarches et les contremarches éperdues auxquelles dut se livrer l'infortuné débutant avant que, le 6 novembre 1868, le rideau de l'ancien théâtre du Vaudeville de la place de la Bourse se levât pour la première fois, sur le salon de l'honorable famille Bernardin; mais il conviendra d'indiquer qu'afin que le rideau du théâtre de la Porte-Saint-Martin pût, deux ans plus tard, se lever, pour la première fois aussi, sur le cabinet de vieux chêne de M. de la Roseraye, Becque avait dû, brûlant ses vaisseaux,

1. *Querelles littéraires*, p. 11, feuilleton dramatique dans le journal *le Peuple* à la date du 11 avril 1876.
2. *Souvenirs d'un auteur dramatique*, p. 7.

s'improviser metteur en scène, bailleur de fonds, directeur de l'entreprise. Or ce sont là fantaisies qu'un écrivain sans patrimoine, même célibataire, ne devrait pas se permettre. Celui-là eut longtemps à en pâtir. Il me le racontait avec un sourire, si amer qu'il en devenait un rictus, en montrant avec un geste de tragédien son salon « meublé, comme il se plaisait à le dire, d'une planchette de bois et d'une canne de jonc. »

Quoi qu'il en soit, de *l'Enfant prodigue* à *Michel Pauper* le progrès paraît manifeste. Ce drame de mœurs qu'ordonnent trois ou quatre thèses est certainement d'un genre littéraire supérieur à ce vaudeville de quiproquos plus ou moins biscornus. Becque s'essayait déjà avec efficacité à mettre en scène des êtres qui fussent des caractères, à remplacer le conflit des faits par celui des idées. Ses intentions sont excellentes ; par malheur, la manière dont il les réalise l'est moins. Car ces scènes dont l'inspiration semble admirable, il les écrit dans une langue qui ne déparerait pas le feuilleton du *Petit Journal*. Seize ans plus tard, à la reprise de l'Odéon, la critique universitaire ne put dissimuler sa surprise. Si Becque avait été un artiste conscient, il eût, sentant l'objection, récrit son drame. Mais, en sa qualité de spontané, il ne sut ni prévoir, ni accepter un tel verdict, et plus affecté du second échec de *Michel Pauper* qu'il ne l'avait été du premier, il se mit, en guise de vengeance, à cribler ses confrères de mots à l'emporte-pièce. C'était prendre l'effet pour la cause. M. Jules Lemaître n'eût pas publié le feuilleton que Becque ne lui pardonna jamais, pour peu que les protagonistes de *Michel Pauper* se fussent abstenus de déclamer des phrases dans ce goût — je choisis au hasard, parmi les prodigieuses invectives que Mme de la Roseraye adresse à son mari : — « Ah ! je te maudirais si sur *les ruines de ta maison, seul appui de ta femme et de ta fille écrasées* à tes pieds, tu te préoccupais encore d'une société honteuse, qui ne se souviendra pas de toi, demain, lorsque nous, *nous cacherons nos blessures pour cicatriser les tiennes* (1) ! » Est-il nécessaire de préciser l'incohérence des métaphores ? Becque abusait de ce droit de mal écrire qui appartient, dit M. Bourget, aux auteurs dramatiques.

Le désastre de 1870 surprit ce chercheur en pleine crise d'affirmation de sa personnalité. Lorsque la paix fut revenue, étant d'âme opiniâtre, le malheureux auteur de *Michel Pauper* ne songea qu'à se remettre au travail. Ses nouveaux efforts aboutirent à une comédie de caractères en trois actes, *l'Enlèvement*. Vous discernez, d'abord, la parabole ascendante que poursuit la courbe de ce développement intellectuel ? Du vaudeville pour rire au drame d'idées, du drame d'idées à la comédie de caractères, expression la plus haute de l'art dramatique, la progression s'atteste indiscutable. Par contre, ici encore, l'écriture laisse à désirer. Nous admettons malaisément qu'un monsieur en redingote, s'adressant à une dame en polonaise, — nous sommes en 1781, — improvise sur ce mode rococo une déclaration sérieuse : « Jamais reine d'Orient, reçue par un pâtre dans sa cabane, ne trouva plus de respect et d'adoration que je ne vous en montrerai moi-même, le jour où, jetant vos chaînes, franchissant les murailles, écartant les fantômes, vous viendrez à ma rencontre en me disant : me voici (1) ! » Ceux qui prétendent admirer coûte que coûte, s'en tirent en reconnaissant qu'il y avait, dans leur maître, deux hommes : un penseur et un poète, en ajoutant que seul, le penseur était de tous les temps, tandis que le poète restait bien d'une époque, d'un style, mais ils ne précisent pas que c'était du style Restauration. Les quelques centaines de vers qu'il m'a été donné de lire de l'auteur du *Frisson*, des *Sonnets mélancoliques* me paraissent mal confirmer cette hypothèse. Jamais poésie ne fut plus dépouillée de métaphores ; il serait donc mieux conforme à l'observation de supposer que, chez Becque, le penseur précéda l'artiste.

Et si l'on réfléchit, on ne trouvera rien là d'extraordinaire. L'art d'écrire, comme tous les arts, exige une longue préparation. Le doigté du style s'acquiert aussi péniblement que le doigté du piano. Les lecteurs ne s'en doutent guère parce que les premiers essais des écrivains leur sont rarement soumis. D'ailleurs, avec les habitudes de l'instruction intensive d'aujourd'hui, le développement artistique procède, chez la plupart, du développement intellectuel. Quand l'observation et l'étude suggéreront enfin à l'étudiant des pensées originales, ses exercices antérieurs de rhétoricien l'auront mis en état de leur donner une forme élégante, sinon prime-sautière. Il faut des exemples comme celui de l'auteur de *la Parisienne*, d'écrivains autodidactes, se développant en dehors des filières et dont la jeunesse connut d'autres aspirations, pour montrer ce qu'il en coûte, de reprises et de surprises, à un homme, même d'une mentalité supérieure, avant qu'il parvienne à exprimer ses conceptions avec une force et une clarté susceptibles d'en manifester aux yeux du public toute la hardiesse. Ils sont donc à plaindre, ceux qui, par la faute des circonstances, sinon par la leur propre, en sont réduits à faire eux-mêmes leur rhétorique, la trentaine déjà sonnée, à cet âge où l'homme en pleine maturité n'a plus le temps de s'accorder des

(1) *Michel Pauper*, acte II, scène 12.

(1) *L'Enlèvement*, acte Ier.

loisirs. Forces perdues, efforts stériles! Au lieu de rester l'auteur des *Corbeaux* et de *la Parisienne*, Becque, si son développement eût été normal, aurait laissé sans doute un ensemble d'ouvrages aussi considérable qu'Émile Augier ou Alexandre Dumas.

ERNEST TISSOT.

(A suivre.)

ASPIRATIONS (1)

Roman.

Le lendemain, après le dîner, Kolia se rendit à cheval dans la propriété de Voronine, et y entra si doucement que tous s'étonnèrent de sa brusque apparition. Il trouva tout le monde réuni dans la salle à manger, buvant du thé, car il faisait très chaud dehors. Outre le ménage Voronine, il y avait Manetchka et sa mère, et Deruguine avec Beliavskaïa.

— C'est mon petit Kolia! Ah, le voilà enfin, le cher garçon! s'écria Voronine tout joyeux, se levant pour aller à sa rencontre. Hier soir, tu t'es sauvé je ne sais où, sans même nous avoir dit adieu... Où courais-tu donc, hein? demanda-t-il avec un sourire.

— Je suis allé à l'écurie, puis j'ai été attiré par les chants du village, et j'y suis allé, fit Kolia.

— Manetchka m'a déjà dit qu'elle et Varegnka t'ont vu te sauver. Allons, allons! viens boire du thé, cher adolescent.

Lorsqu'il serra la main de Manetchka, il sembla à Kolia discerner, dans le regard de la jeune fille, de la froideur, et même du mépris. La mère, la bonne Sophia Alexandrovna, semblait, elle aussi, le considérer avec une sorte de pitié.

Pendant le thé, on parla de Lomov. Kolia s'enquit de son sort. Deruguine dit qu'il était parti à Yaroslav, dans son pays, et qu'il irait ensuite au Caucase où il y avait une colonie tolstoïste, où lui aussi avait depuis longtemps l'intention d'aller. A son tour, Kolia raconta la conversation de Lomov avec les moujiks à laquelle il avait assisté, et ajouta qu'il lui semblait peu utile de professer de semblables opinions.

— Pourquoi pensez-vous que les paroles de Lomov sont peu utiles? demanda Beliavskaïa, faisant claquer ses lèvres épaisses. — Si tout le monde parlait ainsi, si tous nous avions peur qu'on ne nous laisse pas tout dire, que ferions-nous alors? C'est un argument très dangereux. Et puis, pourquoi croyez-vous que, pendant les moments, si courts qu'ils soient, où l'on sème le bon grain, celui-ci ne tombera pas sur un terrain fertile?

Kolia répondit qu'à son avis on ne saurait améliorer la vie qu'en y participant, qu'en travaillant, et non par le simple prêche des vérités même les plus hautes.

— Il faut servir le peuple, mais non le catéchiser, ajouta Kolia avec chaleur. Il faut lui apprendre à lire, à bien labourer la terre, lui venir en aide de toutes façons.

— Et pourquoi pensez-vous que la propagande de Lomov n'est pas active et qu'il ne participe pas à la vie comme vous le dites? demanda Deruguine.

Kolia n'avait pas grande envie de discuter, et d'ailleurs, il semblait combattre ce dont il était lui-même incertain.

— Je ne sais pas, peut-être... mais avant tout, il faut être sincère.

— Et qu'est-ce qui vous fait croire que nous ne sommes pas sincères? demanda Beliavskaïa.

— Je ne le sais pas trop, mais je le pense, car vous répétez des choses apprises par cœur, et non pas des idées à vous.

— Et qu'appelez-vous des idées originales? demanda Deruguine. Ne savez-vous donc pas que tout ce que nous pensons et sentons n'est pas nôtre?

— Ah! mais non, ça, je ne le sais pas, et je ne veux pas le savoir, s'écria Kolia. Pour moi, tout ce que j'aime et tout ce que je hais est bien mon sentiment et non pas celui d'un autre.

— Bravo! mon petit Kolia, bravo, j'aime bien cela! s'écria Voronine qui, joyeux, frappa sur la table. Tout ce que j'aime et tout ce que je hais, donc tout ce que je connais, est bien à moi et à personne autre. C'est bien ça! C'est bien ça! Mais tu dois aussi ajouter, pour être d'accord avec eux: « J'accepte également les idées des autres, lorsqu'elles correspondent aux miennes, et je les hais lorsqu'elles leur sont contraires. »

Puis, se tournant vers Deruguine et Beliavskaïa :

— Mais savez-vous ce que j'ajouterai pour ma part, sans vouloir vous offenser, chers amis et chers hôtes? Je vous aime bien, en frère, de toute mon âme, mais à vous dire vrai, Kolia a raison. Il a raison parce que nous sommes faibles et devons nous en souvenir. Qu'arriverait-il, si nous, fourmis, nous voulions imiter en tout un géant? Il n'en résulterait que du ridicule, des singeries. Mieux vaut donc agir suivant nos faibles moyens, en silence et non avec bruit, et répéter fièrement ce que dit un autre. Je ne dis pas que vous agissez ainsi: vous êtes d'excellentes gens, braves et simples. Mais il en est beaucoup qui ne vous ressemblent pas.

— Merci, grand-père, pour le compliment : nous

(1) Voir la *Revue Bleue* des [illegible] 13 et 27 juin [illegible]

sommes donc de faibles singes? fit Deruguine, cherchant à plaisanter.

— Ha! ha! ha! éclata Voronine d'un rire communicatif. Mais bien certainement; et moi aussi, je suis un singe, bien que vous portiez la blouse et moi un veston, vous des bottes et moi des bottines; bien que vous labouriez ma terre et séchiez mon foin, — grâce vous en soit rendue! — tandis que je peins des tableaux... Oui, mon cher Kolia, je peins, c'est effrayant comme je peins.

Et il entoura de ses bras Kolia, assis souriant à ses côtés, et le baisa au front. Puis il continua, plus grave :

— Tout cela n'est rien, pourvu qu'on soit bon et qu'on sache pourquoi on vit. Allez, imitez un homme grand et bon. Ce n'est pas mauvais, car il est réellement bon et grand. A votre guise: portez des bottes puantes, mais soyez purs et honnêtes intérieurement. Ça, avant tout; et envers tout le monde, pères, mères, amis, peuple, envers vous-mêmes. Je ne cesse de lire dans le grand livre du peuple. C'est une matière inépuisable.

Voronine s'enthousiasmait de plus en plus. Sa femme, par contre, s'attristait à mesure et se montrait mécontente. Elle se mit à parler cuisine avec sa sœur. Deruguine et Beliavskaïa semblaient également peu satisfaits, bien que le premier continuât à écouter le vieillard avec un doux sourire. Seuls, Manetchka et Kolia le considéraient avec attention et plaisir. Voronine sortit de sa poche un Évangile et se mit à y lire certains passages qui devaient lui servir pour ses tableaux.

Après avoir pris le thé, Deruguine et Beliavskaïa se levèrent et prirent congé. Ils avaient commencé des meules de foin dans la propriété de Voronine, et se pressaient de terminer, car, toute la journée, le ciel était resté couvert, et il faisait lourd comme avant un orage.

— De bonnes, d'excellentes gens, dit Voronine après leur départ. Mais je crains de les avoir offensés. C'est ta faute, ajouta-t-il en donnant à Kolia une tape sur l'épaule.

— Et moi, je pars demain, fit tout à coup Kolia, s'adressant à tout le monde et se sentant plus libre après le départ des « tolstoïstes ».

— Et où cela, qu'y a-t-il? fit Voronine, surpris.

— Je vais voyager, voir la Russie, car je n'ai encore rien vu. J'irai sur la Volga, dans les steppes, puis au Caucase.

— En voilà une affaire! Mais quand t'y es-tu décidé? Hier encore, tu ne nous as rien dit. Et pour longtemps?

— Peut-être pour tout l'été. Je partirais aujourd'hui, si ma mère avait de l'argent à me donner.

— Je regrette bien ton départ, mon ami, je le regrette parce que nous ne te verrons pas. D'ailleurs, je suis persuadé que tu reviendras bientôt. Que vas-tu chercher en Russie?

Manetchka et sa mère examinaient attentivement Kolia.

— Comment, ce qu'il va chercher? Au contraire, moi je vous comprends très bien, fit Mme Voronine, se sentant, comme tous les autres, mise à son aise par le départ des « tolstoïstes » : les voyages sont bons pour les jeunes gens. Combien je regrette d'avoir si peu vu dans ma jeunesse!

— Comme c'est inattendu, comme c'est inattendu, répétait Voronine. Et pourquoi cette brusque décision?

— Il y a longtemps que je caresse cette idée, dit Kolia, qui rencontra de nouveau les yeux grands ouverts de Manetchka; fixés sur lui, ils semblaient l'interroger et avoir deviné le lien existant entre la brusque disparition de la veille, et ce projet de départ inattendu. Kolia se sentait mal à l'aise de regarder dans ces yeux clairs. Il se trouvait si coupable, si dégradé, à côté de la pure et innocente Manetchka, qu'il se considérait comme n'ayant pas le droit de la profaner par sa présence. Cependant, il lui était si agréable de se trouver chez les Voronine! Il avait donc bien fait de venir, car Dieu sait à quoi il aurait pu se laisser entraîner!

Après avoir accepté, au grand étonnement de Manetchka et des autres, de rester à souper, Kolia ne se retira que lorsque la nuit fut venue. Il avait demandé à Sophia Alexandrovna de lui prêter la copie de la *Sonate à Kreutzer* et il la mit soigneusement dans sa poche. Pendant ce temps, Manetchka courut dire d'amener le cheval de Kolia.

— Ne vous inquiétez pas, Marie Dmitrievna, lui cria Kolia, j'y vais moi-même.

Mais Manetchka était déjà partie. Il alla la rejoindre et la rencontra, conduisant par la bride son Krasavets, qui la suivait d'un pas rapide, reniflant son dos.

— Il ne me mordra pas ? demanda-t-elle en s'arrêtant.

— Ne craignez rien; je vous remercie, j'ai vraiment honte que vous vous soyez dérangée.

— Mais je crains que vous ne soyez surpris par la pluie, dit-elle en regardant le ciel obscurci, d'où quelques rares gouttes tombaient déjà.

— C'est tant mieux, dit-il, en s'apercevant que la jeune fille était devenue plus aimable. Il me faudrait une bonne douche.

— Pourquoi dites-vous cela? demanda-t-elle d'un air naïf, pendant que Kolia enfourchait son cheval.

— Parce que je ne me sens pas bien, aujourd'hui.

— Vous étiez hier au village, n'est-ce pas? Vous

aimez beaucoup les chansons populaires? demanda-t-elle avec une intention maligne.

— Oui, je les aime. Au revoir, fit sèchement Kolia, en regardant Manetchka, dont seules les lèvres souriaient.

Il salua en soulevant sa casquette et lança son cheval au trot.

« Elle m'a demandé si j'avais été au village, songea-t-il, tout en se sentant rougir. Elle sait donc pourquoi j'y suis allé. Que je suis donc bête et vilain, et comme elle est fraîche et pure! »

Une fois rentré, Kolia se mit à lire la *Sonate à Kreutzer*, et s'y absorba toute la nuit. Il ne put s'en détacher avant de l'avoir finie, lorsque le jour se levait déjà.

***

Le train par lequel Kolia devait partir le lendemain quittait la station à onze heures du soir pour arriver à Moscou le matin, et correspondre avec le train de Nijni. Ici, Kolia avait l'intention de prendre le bateau et de descendre la Volga jusqu'à la ville de Samara, d'où il devait se rendre par les steppes, dans une propriété de son père. Après y avoir passé quelque temps, son projet était de continuer à descendre la Volga, puis, par la mer Caspienne, de se rendre à Bakou, et de rentrer à la maison par le Caucase et la Crimée.

Après avoir garni sa valise, où les livres occupaient la plus grande place, Kolia alla dire adieu aux siens.

Il pleuvait à verse au moment où, accompagné de sa sœur, il sortit sur le perron.

— N'oublie pas de m'écrire, Varegnka, lui dit Kolia en montant en voiture. Écris-moi à Samara, ou directement à Bouzoula, chez Matveï Matveïevitch (propriété des Glebov, et non de leur intendant); tiens-moi au courant de tout, de toi, de maman, de Gricha... En route! Au revoir, Varegnka! cria-t-il en s'enfonçant sous la capote de la voiture.

Les chevaux se mirent en marche, piétinant dans la boue.

« Adieu, Dolgoïé! » songea Kolia lorsque le véhicule eut quitté la longue rue du village, déserte et boueuse. Balancé sur les coussins de la voiture, écoutant la pluie qui tambourinait contre la capote, et le bruit de la course des chevaux qui allaient à présent d'un trot égal, il se sentit joyeux et [illegible]

« Dieu soit loué que je sois resté ce que j'étais et que j'aie évité la souillure! se dit-il. Que serait-il advenu si j'avais cédé? »

La pluie redoublait et, par moments, un éclair illuminait de sa lueur blafarde le dos d'Anton, les chevaux, la route et les champs déserts qui fuyaient des deux côtés.

« Oui, que serait-il advenu si j'avais cédé? Si je n'avais rien appris à propos de Segnka, et si Tatiana était venue me retrouver dans la forêt? »

Et il éprouva successivement un sentiment de terreur véritable devant cette possibilité, et le bonheur d'avoir reculé à temps devant l'abîme. De nouveau, il avait soif d'une vie bonne et morale.

« La lutte, la lutte, oui, là est le sens de la vie, se dit-il avec décision; et dans la question sexuelle, la lutte est ce qu'il y a de plus nécessaire et de plus important. L'aspiration vers la chasteté complète est le seul sentiment réel, bon, véritable. »

Et se rappelant la *Sonate à Kreutzer*, Kolia décida qu'il ne connaîtrait jamais de femme, ne se marierait jamais et resterait toujours chaste.

Les éclairs déchiraient les nuages.

***

Le bateau *Tourguéneff*, sur lequel voyageait Kolia Glebov, approchait de Kozmodemiansk vers neuf heures du soir. La nuit tombait, les hublots s'illuminèrent soudain de l'éclat de l'électricité; à la proue, des matelots sondaient la Volga, très ensablée à cette époque. Les passagers, peu nombreux dans les deux premières classes, étaient assis dans les galeries couvertes du pont, contemplant les rives pittoresques, et jouissant de la chaude soirée. Le capitaine, posté sur la passerelle, envoyait ses ordres à la machine. Deux pilotes se tenaient devant la roue du gouvernail, examinant avec attention la rive droite parsemée de points lumineux, vers laquelle le bateau s'approchait rapidement. Kolia se tenait auprès du capitaine dont il avait fait connaissance, et contemplait également la Volga.

Depuis une journée il naviguait. A onze heures du matin, il était parti de Nijni, et, depuis son embarquement, il se sentait comme soulagé, gai, heureux. Cette vie pleine de force et d'indépendance de la Volga, qu'il n'avait pas revue depuis son enfance, ce calme de l'eau après le bruit et l'animation du chemin de fer, ce peuple, ce fleuve s'étendant parfois à perte de vue, avec ses bateaux à vapeur, ses barques, ses pêcheurs, et les charmants paysages de ses bords, eurent sur Kolia l'effet d'un stimulant, et tout, — le mois passé à Dolgoïé, le lycée, les examens, — lui apparaissait déjà comme un rêve évanoui dans le lointain.

« On peut donc encore vivre, songeait-il, et se perfectionner! »

Cependant, le bruit de la machine cessa, et le bateau glissa lentement et doucement sur l'eau, s'approchant du débarcadère. Après un léger choc, le

Tourguéneff s'arrêta : on jeta rapidement la passerelle, et un va-et-vient de voyageurs se produisit.

Kolia, debout sur le pont supérieur, regardait tout ce mouvement, cette activité hâtive, et se disait combien cette vie russe est vaste et complexe, et combien peu nous la connaissons. Il lui plaisait de savoir que ce puissant torrent de la vie continue à bouillonner comme il bouillonnait il y a cent ou mille ans, et comme il continuera éternellement.

« Quand je n'étais pas, les hommes couraient et travaillaient ici comme aujourd'hui, et il en sera de même quand je ne serai plus... C'est singulier : l'infini dans l'avenir, l'infini dans le passé. Et au milieu, un être pitoyable. Pourquoi suis-je? »

Il se mit à chercher la réponse, à se rappeler les hommes qu'il connaissait, les livres qu'il avait lus, mais rien ne le satisfaisait ni ne le calmait.

Le mouvement sur le débarcadère cessa, la passerelle fut enlevée, et le bateau reprit sa course. L'obscurité devint plus grande. Une grosse barque, paresseuse et noire, se dressa tout à coup comme un fantôme et disparut. Kolia traversa tout le bateau, allant du côté du salon des premières. Tout y était riche, propre et commode. Un piano, le portrait de Tourgueneff, des sièges et des fauteuils moelleux couverts de velours rouge le meublaient; un moment, Kolia regretta de ne pas avoir ce confort en seconde classe, où il voyageait. Mais se rappelant qu'il avait pris un billet de cette classe, dans l'intention de se déshabituer du luxe, et de ne pas dépenser inutilement son argent, son envie fit place au mépris, à la haine du luxe, de la richesse, et il fut heureux de les ressentir. Aussitôt, un monsieur avec des favoris, qui se contemplait dans la glace, un jeune couple, et deux dames parlant français, tous passagers de première, lui apparurent insignifiants.

« Quelles gens ennuyeux ! Ça doit être plus gai en troisième. »

Mais les voyageurs de troisième ne présentaient pas plus d'intérêt. La plupart étaient ivres, et juraient ferme. L'odeur de l'eau-de-vie empoisonnait tout l'entrepont. Des artisans et des moujiks jouaient à la roulette.

« Décidément non; on communie encore moins dans le peuple; c'est, ou la misère, ou bien la barbarie. Comment leur venir en aide à tous? Comment entrer en relations avec eux? Comment fuir cette sensation d'isolement, d'une sorte de culpabilité devant quelque chose? » se demandait Kolia avec perplexité.

En remontant sur le pont, il entendit résonner le piano. Une dame à la poitrine opulente jouait une romance de Tchaïkovsky; près d'elle en des poses pittoresques se tenaient un officier d'un côté, et, de l'autre, le monsieur aux favoris. Quant elle eut fini, elle sortit sur le pont, suivie de ses cavaliers.

— Que la Volga est belle ! Je ne m'y attendais pas, fit-elle, en jetant un regard du côté de Kolia. Évidemment, elle l'encourageait à lui adresser la parole afin de le joindre au nombre de ses soupirants. Kolia s'écarta, et s'accoudant sur la rampe, il songea aux gens du peuple qu'il venait de voir, gisant pêle-mêle, au milieu de la malpropreté, dans le besoin, et à ces gens des deux premières classes, si antipathiques, débauchés peut-être.

« Pourquoi cette injustice? Pourquoi les uns ont-ils si peu, et les autres trop? Comment y remédier? » se demandait Kolia.

Il voyait autour de lui, au lieu de la joie et de la vérité, le chagrin et le mensonge; au lieu du bonheur, la souffrance; il devinait que tous ces êtres, riches et pauvres, étaient également malheureux, tristes, comme il se sentait lui-même. Ils avaient tous besoin d'aide, d'une lumière qui devait se trouver tout près, et qu'ils ne voyaient pas.

Quelqu'un s'approcha de lui. Il se retourna et vit un petit vieillard à manteau gris, qui le regardait curieusement. Kolia l'avait déjà remarqué dans le salon des deuxièmes classes.

— Vous êtes toujours à contempler, jeune homme, fit le vieux d'une voix simple et caressante. La nuit est belle en effet. N'auriez-vous pas besoin d'acheter un Évangile? ajouta-t-il en tirant de dessous son manteau quelques volumes aux reliures rouges, bleues ou noires.

Kolia regarda avec surprise le petit vieux.

— Je suis membre de la Société pour la propagation de l'Écriture Sainte, expliqua celui-ci, et cette dénomination dit notre but... Achetez-en donc, si vous n'en avez pas avec vous. Ce n'est pas cher.

Kolia examina attentivement le visage ridé et glabre de son interlocuteur, et se demanda pourquoi un homme qui paraissait appartenir à la bonne société et n'être nullement dans la gêne, vendait des Évangiles. Jamais il n'en avait rencontré de « pareil ».

— Ceci coûte un rouble, ceci cinquante kopeks, et ceci un rouble cinquante.

— Alors, veuillez me donner celui-ci, fit Kolia en lui montrant l'Évangile d'un rouble qui lui plaisait à cause de son petit format et de sa reliure souple.

Il paya, et s'en fut dans sa cabine. Jamais achat ne lui procura une aussi grande joie.

Depuis longtemps il n'avait pas lu l'Évangile. Après avoir parcouru les premières pages de Saint-Mathieu, il arriva au cinquième chapitre, se mit à le lire avec attention, et notamment ce passage :

« Vous êtes le sel de la terre ; mais si le sel perd sa saveur, avec quoi la lui rendra-t-on? Il ne vaut

plus qu'à être jeté dehors, et à être foulé aux pieds par les hommes.

« Vous êtes la lumière du monde ; une ville située sur une montagne ne peut être cachée. »

En lisant ces versets, Kolia sentait de tout son être que ces paroles s'adressaient directement à lui. Oui, il était le sel de la terre, du moins il le deviendrait s'il voulait suivre le Christ ; s'il le voulait, il serait aussi la lumière du monde. Qu'y a-t-il de meilleur qu'un semblable désir? Il trouverait le plus grand bonheur, s'il suivait les commandements du Christ.

« Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice, car le royaume des cieux est à eux. »

« J'irai donc propager la vérité divine : je souffrirai, je me sacrifierai pour elle », songea-t-il en se pénétrant de plus en plus de l'esprit évangélique.

« Car je vous dis, lut-il encore, que si votre justice ne surpasse celle des Scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.

« Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens : tu ne tueras point, et celui qui tuera sera punissable par jugement. Mais moi, je vous dis que quiconque se met en colère contre son frère sans cause, sera puni par le jugement.

« Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens : tu ne commettras point l'adultère. Mais moi je vous dis que quiconque regarde une femme pour la convoiter, a déjà commis l'adultère avec elle dans son cœur.

« Que si ton œil droit te fait tomber dans le péché, arrache-le et jette-le loin de toi ; car il vaut mieux pour toi qu'un de tes membres périsse, que si tout ton corps était jeté dans la géhenne.

« C'est pourquoi je vous dis : ne soyez point en souci pour votre âme, de ce que vous mangerez ou de ce que vous boirez ; ni pour votre corps de quoi vous serez vêtu. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement? Regardez-les oiseaux de l'air... »

— Oui! oui! s'écriait Kolia avec enthousiasme. Pourquoi remettre ces projets à l'avenir? Il faut aller immédiatement propager la vérité et le bien par le monde, sans souci de rien autre...

Il lut encore le septième chapitre et continua à feuilleter l'Évangile, en s'arrêtant aux endroits qui attiraient particulièrement son attention.

LÉON TOLSTOI FILS.

[illegible]

[illegible]

LA CULTURE NATIONALE

dans l'enseignement secondaire en Allemagne.

On s'est beaucoup occupé en France, pendant ces dernières années, de la pédagogie allemande, et les diverses enquêtes qui ont été poursuivies, soit dans les gymnases, soit dans les séminaires, comme celui de M. Richter, à Leipzig, sont loin d'avoir été sans profit pour notre enseignement. Mais on peut dire, d'une façon générale, que notre attention a été plutôt attirée par les procédés techniques et les méthodes souvent originales et fécondes qui sont mis en œuvre par nos voisins dans les diverses branches de l'enseignement, que par l'esprit dont s'inspirent leurs principes d'éducation. Cependant, pour tous ceux qui se sont mêlés d'un peu près à la vie allemande, il est évident que l'un ne va pas sans l'autre. Dans ce pays, plus encore que partout ailleurs, on ne comprend bien les diverses manifestations de l'activité sociale qu'en les rapportant au profond sentiment d'unité qui les anime. S'il est vrai que partout, ou tout au moins dans tous les pays de haute culture, l'âme de l'école est comme un reflet ou comme une ébauche de l'âme nationale, ceci est encore plus vrai d'un pays où la majorité des gens instruits vivent encore dans la conviction que l'Allemagne moderne doit son hégémonie au moins autant à la supériorité de son enseignement qu'à la supériorité de ses armes. C'était déjà l'opinion qu'exprimait Guillaume Ier après la victoire, et c'est l'opinion qui règne encore en Allemagne avec la force particulière qu'ont les opinions traditionnelles dans un pays où les esprits les plus libres se montrent volontiers dociles et même crédules, lorsqu'il s'agit d'une idée qui flatte la vanité nationale. Voilà pourquoi il est intéressant d'étudier la pédagogie allemande dans les rapports étroits qu'elle entretient avec la vie politique et sociale. En se plaçant à ce point de vue, on a l'avantage d'apercevoir plus nettement la fin vers laquelle elle s'oriente, et l'on est en mesure de la mieux juger, lorsqu'on sait exactement ce qu'elle attend des esprits qu'elle forme. Mais cet avantage n'est pas le seul. Nous avons le tort, nous autres Français, de juger souvent les choses et les gens d'une façon un peu abstraite, et nous sommes tentés de discuter sur les principes sans nous préoccuper suffisamment des résultats qu'entraîne leur application dans la pratique. Il n'est donc pas sans importance qu'on nous rappelle de temps en temps au sens historique du réel. En replaçant les principes dans leur époque et dans leur milieu, nous serons plus capables d'apprécier à leur valeur réelle les actes qu'ils inspirent. Notre admiration, s'il y a lieu d'admirer, et notre

critique, s'il y a lieu de critiquer, seront par suite mieux justifiées, et si notre esprit, volontiers hospitalier aux idées étrangères, trouve qu'il serait bon d'emprunter, nous serons au moins renseignés sur la valeur pratique de nos emprunts. Ces quelques raisons m'ont semblé suffisantes pour justifier la publication des notes suivantes, qui sont le résultat d'une enquête pédagogique poursuivie, dans l'esprit que je viens d'indiquer, au cours de l'année 1900, à travers les trois États les plus importants de l'Allemagne, la Prusse, la Saxe et la Bavière. J'ai visité, dans l'espace de quelques mois, quatorze établissements d'enseignement secondaire, dont six en Prusse, six en Saxe et deux en Bavière, et assisté à soixante-dix classes. Les lectures relatives à la pédagogie de l'enseignement secondaire ont été faites aux grandes bibliothèques d'Université, à Berlin et à Leipzig. C'est dire que les documents qui suivent ont été pris sur le vif. Sans doute, leur appréciation m'est personnelle; mais comme ils sont rapportés avec une scrupuleuse exactitude, j'espère qu'ils permettront à chacun de juger impartialement. Je suis heureux d'ailleurs de pouvoir rendre publiquement hommage à la parfaite courtoisie avec laquelle j'ai été accueilli partout, aussi bien par les chefs d'établissement que pas le personnel du corps enseignant. Mais je croirais mal reconnaître la franchise et la loyauté de cet accueil si je n'y répondais pas, par le moyen de ces notes, avec une entière sincérité. Mes critiques s'adressent d'ailleurs, non pas à des hommes, mais à des institutions, et, en les formulant, je ne fais que répondre à l'invitation d'un des meilleurs amis de la France, M. le professeur Hartmann, de Leipzig, qui écrivait en 1897, en tête d'un livre où, parmi de grands éloges, il ne ménage pas le blâme à notre enseignement : « Si un observateur étranger venait chez nous et nous examinait *avec ses lunettes critiques*, il ne pourrait vraisemblablement pas tout louer. » J'ajoute d'ailleurs qu'en étudiant l'influence de l'esprit national dans la pédagogie de l'enseignement secondaire en Allemagne, j'ai choisi le point par lequel cette dernière me semble le plus aisément attaquable, et les critiques que je crois devoir lui adresser à ce sujet n'enlèvent rient à l'admiration que j'ai pour elle à d'autres points de vue.

*
* *

Je pourrais résumer tout de suite l'impression générale qui s'est dégagée pour moi de mes observations personnelles, et qui se dégagera, j'espère, pour tous ceux qui liront ces notes, en disant que le sentiment patriotique est sinon l'unique, du moins le plus puissant ressort de l'éducation nationale dans l'Allemagne moderne. C'est ce qui distingue nettement l'école allemande de l'école française, plus encore que les différences de méthode dans l'enseignement proprement dit. Pourquoi le patriotisme s'est-il ainsi installé en maître à l'école, comment a-t-il fini par absorber en lui tous les motifs d'inspiration morale qui peuvent diriger une œuvre d'éducation, tels que sentiment religieux, souci des droits et de la dignité du citoyen, respect de la vérité, amour de la science et de l'humanité? C'est ce que l'on comprend si l'on songe à la façon dont s'est formée l'unité nationale allemande, envisagée aussi bien au point de vue politique qu'au point de vue moral. Cette unité a, de par son origine même, un caractère spécial : elle est issue de la guerre ; c'est uniquement à la lutte contre l'étranger, et en particulier contre la France, qu'elle doit son existence, et comme elle date d'une époque relativement récente, elle n'a pas encore eu le temps de dépouiller tout caractère combatif. En France, la notion de patrie a des origines plus lointaines et plus pacifiques : avant même que les frontières du pays fussent politiquement constituées, elle avait trouvé une admirable expression intellectuelle dans la littérature et l'art de notre grand siècle classique. Plus tard, le rêve impérial de domination universelle passa sur l'âme nationale sans la déformer sérieusement, en tout cas sans réussir à lui imprimer le respect superstitieux de la force et sans implanter en elle aucun appétit de conquête brutale. Par contre, on ne peut nier que la majorité cultivée du pays puise, depuis plus d'un siècle, dans la Déclaration des Droits de l'homme de 1789, les préceptes d'une morale sociale universelle qui admet difficilement la répartition des hommes en groupements hostiles les uns aux autres. Il n'en a pas été de même pour l'Allemagne. C'est à un soulèvement patriotique et à la revanche des armes qu'elle doit la première conscience de son unité. La libération de son territoire par la force, qui lui conféra son indépendance politique, coïncide avec toute une magnifique floraison de poésie et d'éloquence à laquelle elle doit son autonomie spirituelle, et, si l'on met à part Lessing, Gœthe et Schiller, les premiers cris échappés au génie de ses poètes furent des cris de guerre. Plus tard, c'est encore à la conquête par la force qu'elle a dû l'achèvement définitif de son unité. Aussi est-ce naturellement, sous la pression des circonstances, que l'âme allemande s'est resserrée de plus en plus étroitement autour des traditions nationales auxquelles la victoire et le génie de ses écrivains semblaient imprimer le sceau d'une incontestable supériorité. Il ne faut donc pas s'étonner de la tournure générale qu'a prise, dans ce pays, l'esprit public. Depuis près d'un siècle, on peut dire que presque tous les événements importants de sa vie intellectuelle et politique inclinent le peuple

allemand vers un patriotisme exalté. Dès lors, comment ce patriotisme n'aurait-il pas pénétré aussi à l'école, qui est naturellement avec l'opinion publique dans un rapport d'action réciproque, surtout dans un pays où les établissements d'enseignement sont soumis à un contrôle très étroit de l'État, représenté lui-même par une dynastie dont l'intérêt est d'entretenir dans l'âme allemande le respect religieux des traditions sur lesquelles repose son empire? Mais ce qui intéresse ici particulièrement notre sujet, c'est de voir comment la pédagogie allemande s'est faite l'auxiliaire, nous pourrions dire la complice de cette exaltation du sentiment national; car la direction qu'elle a imprimée, surtout depuis 1870, aux jeunes esprits qu'elle a mission de former, n'est sans doute pas tout à fait conforme aux véritables tendances de la race, et il est peut-être permis à l'observateur impartial de penser que l'âme allemande, dans ce qu'elle a de meilleur, de plus profond et aussi de plus durable, n'est pas précisément faite pour le monde étroit qu'on cherche à lui imposer avec une ténacité plus digne d'étonnement que d'admiration. Quoi qu'il en soit, il est curieux de voir par suite de quelle évolution lente, mais sûre, s'est formée cette pédagogie nationale, et par suite de quelles confusions, non seulement favorisées par les circonstances, mais consciemment voulues par quelques-uns de ses plus notables représentants, elle a fini par rétrécir graduellement et par resserrer en un noyau compact autour de l'idée patriotique les principes plus larges que lui avaient légués ses premiers fondateurs.

*
* *

Je n'ai pas l'intention de faire ici l'histoire détaillée de la pédagogie allemande depuis ses origines jusqu'à nos jours, et je me bornerai à indiquer ceux de ses traits qui peuvent nous aider à comprendre la nature de l'évolution dont je parle. La pédagogie allemande nous apparaît à ses origines marquée de trois caractères essentiels : elle est profondément religieuse, réaliste et humanitaire. C'est Comœnius (1592-1670) qui, le premier, traça, dès 1666, les lignes principales d'un plan général d'éducation, et bien qu'il n'ait pas élaboré un système de pédagogie proprement constitué, l'influence de ses idées fut si profonde que la pédagogie contemporaine en est encore marquée, du moins en ce qui touche le côté religieux et réaliste de sa doctrine (1). Comœnius est, en effet, le père du réalisme dont elle s'inspire ; c'est lui qui, le premier, mit nettement en lumière la valeur éducative de ce que les Allemands appellent *Auschauungsunterricht*, et que nous appellerions, nous, l'enseignement vivant par images. Il ne faut pas seulement apprendre dans les livres, mais « tirer la science du ciel, de la terre, des chênes et des hêtres ». C'est donc l'intuition, comme disent les philosophes, qui doit être au fond de l'enseignement, ou du moins c'est l'imagination qui doit être cultivée la première; après seulement, vient la culture de la mémoire, puis celle du jugement. L'enseignement moral, qui a pour but les quatre vertus platoniciennes, intelligence, tempérance, bravoure, justice, repose tout entier sur la religion. La Bible est l'A B C de l'école, et la culture religieuse apparaît à la fois comme le principe et le couronnement de toute culture. Comœnius était persuadé de l'infaillibilité de sa méthode et considérait sa philosophie comme un remède universel pour le corps malade de l'humanité tout entière. Comme on le voit, d'après cette rapide esquisse, la tendance générale de cette philosophie pédagogique se résume en trois mots : vie, religion, humanité, triple source à laquelle puiseront dans la suite les successeurs immédiats de Comœnius.

C'est la même tendance qu'on retrouve dans l'œuvre de Franke (1663-1727), qui fut protégé efficacement par Frédéric Ier et Frédéric-Guillaume Ier. Il fonda les célèbres *Frankesche-Stiftungen*, qui ont été réorganisés par un règlement de 1832. L'idée religieuse domine exclusivement la pédagogie de Franke. « L'unique fin de l'éducation, dit-il, est la gloire de Dieu, auprès de laquelle disparaissent toutes les fins secondaires. » Elle s'accompagne d'ailleurs, comme chez Comœnius, de larges tendances humanitaires. Franke ne rêvait de rien moins que de créer une vaste institution pour l'utilité générale de la chrétienté, voire même dans le monde entier; dans son propre institut, à Halle, il avait recueilli deux Tartares, un Arabe et cinq Grecs. Le centre de l'enseignement y était presque uniquement constitué par l'étude de la Bible et du Nouveau Testament. Franke a exercé une grande influence, particulièrement en Prusse; des *Volksschulen* ont été créées un peu partout, en Allemagne, dans l'esprit de son piétisme, et c'est un de ses élèves, Jul. Hecker (1707-1768), qui fonda à Berlin le premier établissement d'enseignement moderne (Realschule).

Basedow (1724-1798), qui subit l'influence de Rousseau, développa surtout dans ses écrits pédagogiques la tendance qui consiste à ramener toujours l'esprit à la nature et à la raison : inspiré, lui aussi, par des idées humanitaires, il fonde à Dessau, en 1774, une école qu'il appelle « École de fraternité humaine et de bonnes connaissances pour étudiants et jeunes maîtres, pauvres et riches ». Mais déjà commence à poindre chez lui une tendance à la

(1) [illegible] Leipzig une bibliothèque [illegible] de pédagogie [illegible] Comœnius [illegible] plus de [illegible] volumes.

fois patriotique et positive : « Le but principal de l'éducation, dit-il, est de préparer les enfants à une vie heureuse et utile à la patrie. » C'est un nouveau courant, qui prend naissance à côté du courant primitif religieux, mais qui, au lieu de marcher parallèlement, va se fondre avec lui. Nous approchons du moment où l'Allemagne, jeune encore, va faire dans le monde l'apprentissage de son indépendance politique et intellectuelle, et où l'œuvre de libération qu'elle entreprend a besoin de s'appuyer sur de vigoureuses énergies. Aussi l'enseignement se proposera-t-il désormais comme fin dernière la culture de la volonté morale, considérée à un point de vue de plus en plus étroit et de plus en plus précis : il la mettra bien au-dessus de l'intelligence, parce qu'en elle seule réside la source vive de l'action. C'est bien encore, il est vrai, un contemplatif que Falk (1768-1826), dont les idées ont subi profondément l'influence de Gœthe et de sa mystique panthéiste; mais cependant, chez lui, l'action ne se sépare pas de la pensée, et si toute éducation doit avoir une base chrétienne, c'est non seulement parce que le christianisme est la pure expression de la vérité, mais aussi parce que lui seul peut former des hommes : car en lui, dit-il, « le Verbe et l'Action s'unissent dans une pénétration ineffable ».

Avec Pestalozzi (1746-1827), nous faisons un pas de plus. C'est lui qui devait être, avec Kant, et après Luther, le grand instituteur moral de l'Allemagne, et c'est l'esprit dont son œuvre est animé qu'on trouvera, d'ailleurs transformé et avivé par un souffle patriotique de combat, dans les fameux discours de Fichte à la nation allemande. Pestalozzi n'est plus seulement le propagateur le plus actif de la méthode intuitive, ce n'est pas seulement le prédicateur le plus autorisé de la religion du cœur : c'est le représentant d'une race qui se reconnaît en lui, parce qu'il exprime avec énergie ses tendances les plus profondes et aussi ses aversions les plus sincères. La reine Louise avait comme livre de chevet un de ses petits opuscules, qui eut en Allemagne un immense retentissement, et dans lequel nous trouvons cette curieuse réflexion : « Les enfants de France ne sont pas des Français ; ils peuvent devenir les premiers hommes de l'Europe, mais il faut qu'ils soient formés par les mains des femmes allemandes. » Comme on peut déjà deviner par cette simple phrase, Pestalozzi symbolise aux yeux des Allemands, qui l'opposent à Rousseau, le génie de la race allemande, mis en contraste avec celui de la France. « Le premier (Rousseau), dit M. Schmid, fait de l'égoïsme naturel le fondement de ses idées sur l'éducation et l'État, Pestalozzi fonde l'éducation et le bien du peuple sur la puissance de la foi et de l'amour. Le premier principe conduisit à la Révolution, au bouleversement de l'ordre social, le deuxième à une réforme et à une transformation salutaire du passé. » Les théories de Pestalozzi en matière d'éducation peuvent se résumer dans l'idée d'une organisation de l'école fondée sur la conception de la famille chrétienne. Elles furent propagées en même temps que sa méthode, par un nombre considérable de jeunes maîtres, sous la protection de Frédéric-Guillaume III et de la reine Louise. Dans les discours à la nation allemande, Fichte déclare que le système d'éducation qui dut servir de base au grand mouvement de régénération nationale, auquel il donne lui-même l'impulsion morale, est celui de Pestalozzi. Et en effet, dans un discours que ce dernier tint le 12 janvier 1818, à l'occasion de son douzième anniversaire, il prononça ces paroles mémorables, auxquelles Fichte n'avait fait que donner une illustration particulière dans ses propres discours, et qui devaient imprimer à la pédagogie allemande sa direction définitive. « C'est la foi, la pensée et l'amour, et non la connaissance de ce qu'on croit, de ce qu'on pense et de ce qu'on aime, qui doivent engendrer foi, pensée et amour... et cela ne peut s'obtenir que si l'on subordonne aux lois supérieures de la volonté l'influence que l'homme peut exercer sur la formation de toute connaissance et de tout pouvoir. » Il ne faut pas oublier qu'en même temps, grâce à Kant et à l'impératif catégorique, l'Allemagne avait été dotée d'une morale officielle civique qui s'accordait admirablement avec cette tendance; de telle sorte que le grand courant religieux, issu de Luther, répandu sous des formes diverses, comme nous venons de le voir, et légèrement laïcisé dans la philosophie Kantienne, arrivait à Fichte, chargé de tous les éléments nécessaires pour en faire une redoutable force d'action. Il avait seulement besoin de se simplifier encore, de s'éclaircir et de se préciser, et l'occasion lui en fut fournie par le soulèvement national de 1813. Dès lors, ce qu'il y avait d'un peu vague et de par trop universaliste dans les tendances religieuses et morales, favorisées de tant de côtés à la fois, se resserre et se condense : le Dieu du christianisme devient le Dieu du protestantisme allemand; l'impératif catégorique revêt un uniforme militaire, et la culture de la volonté morale se ramène exclusivement à la formation d'une conviction patriotique capable des derniers sacrifices. C'est là ce qu'il y a de très grand, et en même temps de très étroit, dans les célèbres discours de Fichte.

La résurrection de l'Allemagne en 1813 a revêtu un double caractère : elle fut à la fois morale et militaire. C'est un exemple assez rare, dans l'histoire, qu'une alliance si complète de la foi et de la force, et elle fut si bien couronnée de succès qu'on s'ex-

plique aisément la persistance de son prestige, même à une époque où les événements historiques ont prouvé qu'elle pouvait servir de déguisement à des appétits de conquête brutale. Quoi qu'il en soit, l'union était faite, elle s'exprimait en termes d'une éloquence enflammée dans les discours de Fichte, où nous trouvons réunis et condensés tous les éléments qui ont contribué à la formation définitive de l'opinion en Allemagne et, par conséquent, aussi à celle de la pédagogie qui la reflète. En ce qui concerne la religion, Fichte ne fait que donner une nouvelle force aux tendances déjà existantes, en leur assignant comme fin l'émancipation nationale, considérée comme la partie essentielle du service de Dieu. A cet effet, il démontre, clair comme le jour, que seule l'âme allemande possède, de par sa nature même, le sens et la révélation de la véritable religion. Elle seule pouvait enfanter Luther, l'homme allemand par excellence, qui symbolise, à leur plus haut degré, les qualités de sa race, à savoir le sérieux et cet intraduisible Gemüth, qui signifie à la fois sentiment, loyauté, droiture, bonté, — car elle seule est naturelle et peut, par là même, atteindre à la source suprême de la nature et de la vie. L'âme étrangère, au contraire, n'est qu'un mélange d'arbitraire, de caprice et d'artifice. Aussi le génie allemand, unique possesseur de la vérité, doit-il régner en maître sur la terre. C'est d'ailleurs à lui que revient nécessairement, par suite de la situation géographique de l'Allemagne, l'honneur d'inaugurer les temps nouveaux et de présider à l'éducation intellectuelle et morale des autres nations. Mais, auparavant, l'âme allemande doit être rappelée vigoureusement à ses véritables traditions, qui ont été déformées par la désastreuse influence de la France; elle a besoin d'être redressée, et ce dressage sera l'œuvre de la nouvelle éducation. Celle-ci devra revêtir un caractère étroit d'autorité, et ne plus se bercer de l'ancienne erreur qui consiste à reconnaître dans l'âme de l'élève l'existence d'une libre volonté et à faire fond sur elle : c'est là, en effet, le meilleur moyen de favoriser la licence et d'engendrer l'arbitraire. Puisque, d'une part, la fin à poursuivre est claire, précise, commune à tous, car elle consiste dans la formation d'une volonté morale dont l'unique mot d'ordre soit le service de Dieu et le dévouement à la patrie, — puisque, d'autre part, le génie allemand n'a besoin que de se consulter sincèrement lui-même pour être mis en possession de la vérité, il en résulte que la tâche de l'éducation est nettement tracée. Elle doit d'abord se renfermer dans le cercle des traditions nationales, mais surtout elle doit s'imposer à l'élève avec toute la force, avec toute la vertu indiscutable de la vérité elle-même. Elle doit être, dans le plein sens du mot, une Bildung. Or « toute Bildung s'efforcera de créer un état d'esprit déterminé et constant, qui ne se modifie plus, mais qui reste ce qu'il est, et qui ne puisse pas être autre qu'il est; sinon elle ne serait plus une Bildung, mais un jeu frivole ». Cette éducation, appuyée sur les qualités naturelles du génie allemand, et secondée par elles, formera des masses animées d'un profond respect de la discipline, convaincues de leur supériorité morale et de la nécessité de l'action, qui, rejetant loin d'elles l'esprit d'ascétisme et de résignation propre au christianisme catholique, lutteront vigoureusement pour l'existence et pour le triomphe de la vérité qu'elles représentent dans le monde. Ce sera l'Aigle allemand qui, d'un vol puissant, s'élève près du soleil où il puise sa force, pour redescendre ensuite sur la terre où il doit établir sa domination.

*
* *

Si nous résumons, en quelques mots, les motifs d'inspiration et les principes d'éducation pédagogique exposés jusqu'ici, en suivant l'ordre de leur développement historique, voici ce que nous trouvons : religion, sentiment de la nature et de la vie, unité et dogmatisme des opinions imposées, conscience de la supériorité nationale et d'une mission divine d'éducation ou de domination universelles, enfin culte et respect de la force, considérée comme instrument du vrai et du bien, — tel est le solide et compact ciment moral au moyen duquel les pédagogues uniront désormais, avec un accord et une constance admirables, les forces éparses de la nation. C'est, à proprement parler, Herbart qui fut, à partir de ce moment, le grand, on pourrait dire l'unique instituteur pédagogique de l'Allemagne : car la multitude innombrable de ses élèves directs ou indirects, n'a fait que répéter son œuvre avec une inconscience pénible de la redite. Mais, de sa construction systématique et compliquée, la pédagogie moderne n'a pas retenu grand'chose, et d'ailleurs avec raison, sinon la distinction, désormais classique, entre le dressage moral et l'enseignement s'adressant à l'intelligence, et une tendance irrésistible à mettre la première au-dessus du second. Or il est évident que le fondement philosophique de cette distinction se trouve dans la division kantienne de la raison pure et de la raison pratique. Par Herbart et par Kant, nous rejoignons donc le courant positif que nous avons vu se dessiner chez les successeurs de Comœnius; de telle sorte que, si nous ajoutons à l'influence de cette philosophie dont la morale abstraite s'adaptait excellemment à recevoir de l'idée de patrie un contenu positif, l'influence de Hegel qui, par sa glorification de l'État, a contribué à relier encore plus étroitement

l'école au gouvernement et à la monarchie, et qui, en justifiant théoriquement la force, a servi, lui aussi, plus tard, à donner un prestige moral aux désirs visiblement cupides que la victoire a fait naître dans la race, nous aurons, je crois, une idée assez exacte des motifs d'inspiration qui ont imprimé peu à peu à la pédagogie allemande sa direction morale définitive — et, à lire les documents actuels touchant le sujet, on s'aperçoit vite que cette direction morale est toujours, et à peu près sous la même forme, l'objet de ses plus vives et de ses plus constantes préoccupations.

Il faut, à tout prix, former des hommes convaincus de leur supériorité morale, animés d'une foi absolue dans les hautes destinées de leur patrie et décidés à en poursuivre vigoureusement la réalisation, partout où l'occasion s'en présente : voilà, à n'en pas douter, ce qui ressort nettement de la théorie, avant de s'affirmer, avec plus d'évidence encore, dans la pratique. A cet effet, tous les efforts du maître doivent converger vers cette seule fin : former une opinion générale uniforme, d'un caractère religieux, moral, patriotique, et cela par une culture assidue de la volonté bien plus encore que par celle de l'intelligence (1). La religion reste, sans discussion possible, le centre de l'enseignement moral, non seulement parce qu'elle répond au profond besoin de croyance du caractère allemand et qu'elle fait partie de la tradition nationale, mais encore parce qu'elle est un merveilleux instrument de discipline. Une seule fois, parmi la masse de documents que j'ai consultés à ce sujet, il m'est arrivé de trouver un auteur qui se pose, d'ailleurs bien vite, et en passant, la question de savoir si l'enseignement religieux de l'école ne pourrait pas être remplacé par un enseignement moral. Mais cette question, s'empresse d'ajouter l'auteur, ne peut se poser que pour les classes supérieures du gymnase ; car pour les écoles du peuple, et pour les classes du gymnase qui vont jusqu'à l'Unterprima, c'est-à-dire notre rhétorique, l'enseignement religieux se trouve être « pour des raisons psychologiques » que l'auteur n'explique pas, mais qu'on devine, le seul enseignement moral. D'une façon générale, les esprits les plus libéraux se contentent d'accoler ensemble les mots *sittlich-religiöse* (moral, religieux), pour désigner la nature du caractère que doit former l'éducation ; et, par cette simple opposition, qui a l'air de s'imposer avec évidence et dont on ne discute même pas la légitimité, se trouvent fondus l'un dans l'autre le grand courant de tradition religieuse nationale, issu de Luther, et le nouveau courant éthique, non moins national, sorti de Fichte et de Kant.

Avec la religion, l'Église est donc à la base de l'éducation. C'est un terrain tout préparé pour la culture patriotique qui va s'y développer harmonieusement puisque nous savons déjà, depuis Luther, Pestalozzi et Fichte, que religieux et allemand sont des termes synonymes, pour qui sait juger sainement des choses. Et ici se manifeste l'admirable unité qui imprime sa marque à l'opinion allemande : car, quelles que soient les sources auxquelles les pédagogues puisent, et même lorsqu'ils les déclarent très différentes, ils en arrivent cependant aux mêmes conclusions. C'est ainsi, par exemple, que je lis dans une revue pédagogique très répandue en Allemagne — *die Zeitschrift für die Reform der höheren Schulen* — un article daté du 25 avril 1894, intitulé : « Moralité, Humanité, Nationalité. » Comme on le voit, le titre est déjà suffisamment suggestif par lui-même. L'auteur déclare que la morale abstraite et universelle de Kant a trop longtemps dominé la pédagogie, mais qu'heureusement depuis le sentiment, et avec lui l'idée de nationalité — car c'est tout un, — ont repris leur place légitime dans l'éducation. Avec Fichte chacun a reconnu qu'il était impossible de séparer Allemagne, Sentiment, Liberté et Moralité : cette vérité demeure évidente pour qui sait l'histoire. Aussi l'unique tâche de l'éducation doit-elle être de mettre cette vérité sous les yeux de l'élève en faisant simplement appel au témoignage de sa conscience, en suscitant, dès le plus jeune âge, dans son âme, l'éveil de la fibre patriotique, et en développant chez lui le sentiment de sa propre force. On voit clairement ici ce qu'est devenu, peu à peu, le principe de vie énoncé dans la pédagogie de Comœnius et de Pestalozzi, et comment il s'est fondu postérieurement avec les principes empruntés à d'autres philosophies. Le résultat de l'éducation proposée serait « une génération d'élèves qui ne comprennent et n'aiment qu'une chose au monde, leur patrie et, par conséquent, ne puissent et ne veuillent agir que pour cette unique chose ». Un tel Allemand agit « avec une liberté profonde », car il porte en lui la mesure des valeurs, et n'attend après aucun autre ordre que celui de sa conscience. »

Autre part, c'est au contraire à Kant, successeur de Luther, et à sa philosophie impérative que revient l'honneur de l'épuration morale qui a relevé le peuple allemand : car c'est lui qui a démontré définitivement ce qu'il y avait d'immoral dans toute doctrine comme celle de l'église catholique par exemple, et qui, par là même, a doté l'Allemagne d'une éthique où se reflète la nature désintéressée du génie germanique. Les services que Kant a rendus à l'État

(1) « Toutes les forces de l'enseignement éducateur doivent être mises au service de la formation d'un caractère moral religieux. »

sont inappréciables. « C'est à sa réforme morale que l'État prussien doit son essor : sans le rigorisme de cette morale, il est impossible de s'imaginer le dévouement de l'employé incorruptible qui sert l'État avec le plus grand zèle au prix d'un modique revenu. » Aussi cette philosophie doit-elle servir de règle à la pédagogie tout entière et assigner à l'éducation sa fin unique, qui est la formation d'une volonté morale. Ainsi, que nous partions de Fichte ou de Kant, nous arrivons toujours à la même culture nationale : car nous savons maintenant ce que signifie une volonté morale. Fichte et Kant ont un mérite égal, c'est d'être très Allemands l'un et l'autre, et cette qualité efface toutes les distinctions secondaires qui pourraient intéresser un esprit proprement spéculatif. Bref, nous arrivons de tous côtés à la Trinité symbolique : Patrie Église, État, qui résume tous les efforts des penseurs allemands et toutes les tendances de la race, comme les trois mots de Liberté, Égalité, Fraternité représentent les tendances générales de la race française. Aussi n'est-il pas étonnant d'entendre M. Oblert caractériser en ces termes la tâche de l'éducation dans les établissements modernes d'enseignement secondaire : « C'est un commandement du devoir moral et national que de pousser aussi loin que possible la préparation de la jeunesse aux tâches que lui imposent, dans les conditions actuelles d'existence, la Patrie, l'Église et l'État. »

M. Da Costa.

(*A suivre.*)

LE PRÉCURSEUR DE MICHEL-ANGE

LUCA SIGNORELLI

La Renaissance, ce mouvement de l'intelligence latine qui ressuscita l'antiquité, au seuil du xve siècle, devient, par l'évolution de la culture, une seconde antiquité et plus chère que l'autre : car elle nous offre les types accomplis de nos aspirations. Saint François, véritable agneau de Dieu, César Borgia tigre satanique, le saint et le condottière réalisent nos rêves d'individualisme dans la contemplation comme dans l'action; et cette période resplendit encore davantage, si on contemple le chœur si nombreux, si varié de ses génies qui attendent les palmes de leur gloire, et que l'admiration humaine si facilement paresseuse, si vite lassée, oublie d'honorer.

Chaque jour [illegible] à l'idée romaine et impériale quelque chose de son prestige et personne ne se trompe plus sur le *Laocoon;* la brutalité de l'amphithéâtre répugne à notre sensibilité; nous adorons la Grèce en l'isolant de ses vainqueurs, sans même entrer dans la ville d'Hadrien. Simultanément l'Italie chrétienne conquiert les intellectuels; après que l'érudit a déblayé une époque, le poète survient, projette sa puissance d'évocation et ressuscite ces âmes si pleines d'œuvre, de beauté et d'énergie qu'elles semblent imaginées et jaillies d'un fiction, malgré leur réalité historique. La lecture nous avertit suffisamment des rencontres d'art qu'on va faire, dés qu'on voyage; et l'impression personnelle s'écarte peu de la formule des guides. En Italie l'admiration a des aventures presque fabuleuses; l'artiste qu'on croyait connaître d'après les musées et qu'on estimait seulement, tout à coup se révèle primordial et prodigieux, dans un bourg obscur dont il a fait le burg de son génie. Et on s'effare devant cette pénombre où dort tant de gloire, parmi un tel silence !

Quelle littérature laisserait son Pierre Corneille, au troisième plan? Je vais parler du Corneille de la fresque pour lui susciter des admirateurs.

En 1880, on étudiait l'*Histoire des peintres* où M. Paul Mantz déclare tranquillement : « Orvieto ne s'étant pas rencontré sur notre chemin, nous ignorons la grande fresque de Signorelli. » Cela ne le gêne point pour écrire sa monographie. Elle équivaut à une étude sur Michel-Ange par un homme qui n'aurait pas vu la Sixtine. Rio, aveuglé par son scrupule maladif, ne signale à Orvieto « qu'un progrès purement externe. A force de plonger son imagination dans les études anatomiques, Signorelli avait fini par ne plus voir autre chose dans l'art et même dans l'homme; et cette monomanie fut enfin poussée si loin que pour se consoler de la perte d'un fils qu'il avait tendrement aimé, il le fit dépouiller de la tête aux pieds, pour dessiner minutieusement tous les muscles de son corps et pour avoir ainsi par devers soi sa ressemblance tout entière. » Ces déplorables lignes font penser aux autodafés de chefs-d'œuvre qu'organisa Savonarole, où Fra Bartolomeo et Lorenzo di Credi apportèrent les dessins qu'ils avaient faits comme études de nus et où on détruisit nombre de statues antiques, en leur donnant le nom des beautés d'alors : *la bella Bencina, la lena Morella.*

En montant la colline d'Orvieto, je pensais trouver un maître ombrien plus suave qu'héroïque. La vieille cité guelfe, où trente-deux papes séjournèrent, garde dans son abandon silencieux le caractère d'autrefois. On va droit à la cathédrale, commencée dans la dernière année du xiiie siècle et qui occupa pendant trois siècles plus d'artistes, architectes, sculpteurs ou peintres qu'il n'y a de jours dans l'année. Malheureusement, des mosaïques, trop hautes en couleur sur fond or, déparent les tympans de la façade et les gables des trois portes. Au transept de droite s'ouvre

la chapelle de la Vierge où Luca Signorelli a peint en six années (1499-1505) le *Cycle de la Fin du monde*, formidable effort qui continue le *Triomphe de la Mort* d'Orcagna et prophétise le *Jugement dernier* de Michel-Ange.

Une circonstance singulière associe dans la même décoration le plus doux des Primitifs au plus terrible; Fra Angelico commença à peindre cette chapelle pendant les trois mois d'été où il ne travaillait pas au Vatican (1447). Il exécuta, dans le compartiment de la voûte, au-dessus de l'autel, le Christ en souverain juge : le chœur des prophètes est aussi tout entier de la main du moine. Quant à l'ordre des docteurs, à celui des patriarches et aux anges tenant des symboles et les instruments des martyres, ils accusent la main de Signorelli, d'après un carton de l'Angelico.

Les draperies des patriarches sont d'une ampleur majestueuse, mais on admire surtout les plus variées physionomies de la ferveur. Ces paupières abaissées sur la contemplation intérieure et ces yeux révulsés par l'extase d'une conviction rayonnante, renouvellent ce qu'on pourrait appeler les masques de la foi, tellement les expressions atteignent à une beauté typique et différenciée selon les tempéraments. Aucune figure ne s'isole du groupe, distraite ou seulement décorative : une magnifique unité mystique se maintient parmi ces turbans, ces fronts chauves et ces belles chevelures : les mains et les pieds offrent les scrupules de dessin d'un Dürer : le doigt et l'orteil, souples, nerveux, précis, ajoutent un caractère de perfection matérielle à l'idéalité des figures.

En 1499, un demi-siècle après que Fra Giovanni eut abandonné la voûte inachevée, Signorelli, alors âgé de soixante ans, peignit la *Prédication de l'Antéchrist*. Debout sur un socle le faux messie prêche, penchant la tête vers le diable qui lui souffle à l'oreille l'éloquence des faux prophètes. L'homme de perdition, à première vue, ressemble à l'Homme-Dieu. Fidèle à l'ésotérisme qui fait le nom du démon en inversant celui du Créateur, l'artiste a composé une figure drapée qui pourrait être Jésus, si le visage aux beaux traits n'étincelait de perversité et si le geste cauteleux n'éveillait la défiance. Du reste, Satan, reconnaissable à ses cornes luisantes sur sa tête rasée, fait corps avec l'imposteur et jaillit du même manteau.

Au pied du trône encombré d'orfèvrerie et de dons précieux, se campe un bourreau, manches retroussées, étonnamment piété en son maillot aux bandes de couleur. Nul n'a su faire adhérer un pied au sol, et cambrer un dos comme Signorelli; l'aplomb de ses personnages déconcerte; ils ont une assiette presque architectonique et restent minces, tout en muscles, sans l'énorme poids de chair dont Michel-Ange bestialise même ses élus, même son souverain juge.

Femmes en béguin, bourgeois, juifs à escarcelles viennent, comptant leurs écus, payer le tribut. « Car on ne peut vendre ni acheter sans porter le signe de la Bête. » Un autre bourreau est là qui étrangle un juste à côté d'un moine la tête fendue gisant sur un pavage de morts. Derrière l'Antéchrist, un groupe compact, où se mêlent les vieillards et les jeunes hommes, forme la suite de l'imposteur. Ici, comme dans sa fresque de la Sixtine, Signorelli a historié les derniers plans, de compositions épisodiques. Au péristyle d'un magnifique palais, des hommes d'armes s'agitent avec une précision de mouvement déconcertante. Ici, on entraîne un saint garrotté ; et là on en décapite un autre. L'Antéchrist, de son piédestal, préside à ces supplices. Ailleurs, l'enfant du péché imite les œuvres du Sauveur et guérit un malade porté sur une civière. Mais voici que Henock et Elie, après avoir prophétisé et être restés trois jours et demi sans sépulture sur la grande place de Babylone, entendent une voix leur crier : « Ressuscitez et montez ici ! » et ils montent et s'engouffrent dans la nuée noire d'une éclipse. Des traits de feu fusent sous forme de lignes droites et frappent tout un corps d'armée. On retrouve dans cette fresque les traits de Daniel, de l'Apocalypse, l'inspiration dantesque et les notions légendaires sur l'Antéchrist. L'œil attentif découvre à une extrémité de l'œuvre, à côté du bourreau qui étrangle, leurs pieds touchant les cadavres des saints, deux figures sereines, Fra Angelico et celui que j'appellerais volontiers pour exprimer à la fois son mysticisme et sa terribilité, l'*Archangelico*. Le dominicain montre une figure douce et recueillie, moins pérugine que dans ses autres portraits.

Signorelli, les mains croisées, ressemble à la fois à Hans Sachs et à Corneille : il regarde le spectateur avec une tranquille assurance. Rien d'orgueilleux dans ce visage caractérisé, aux cheveux gris. Une conscience si sûre d'elle-même provoque le jugement et l'affronte : c'est la sérénité du sublime ouvrier qui a fait tout son effort et se sent sans reproche. Pourquoi ce génie évoque-t-il surtout des idées de vertu, de noblesse intérieure, de sagesse? Pourquoi l'honnête homme se présente-t-il, si visible dans le grand homme? Pourquoi songe-t-on, en le regardant, à ces personnages de Plutarque qui étonnaient le monde sans se troubler et accomplissaient simplement les actes héroïques? Pourquoi l'estime, l'amitié, le respect de l'individu se mêlent-ils ainsi à l'admiration et le preudhomme rayonne-t-il, au même titre que l'artiste immortel? Le maître de Cortone eut l'âme plus belle que son rival florentin envieux et méchant. Qu'il soit loué aussi pour cela !

Au mur de l'entrée, la *Fin du monde* étale son épouvante, illustration dantesque du *Dies iræ*; on

entend le *tuba mirum spargens sonum;* on voit le *mors stupebit;* le soleil s'éteint et la lune se désorbite, les deux témoins sont morts et les palais s'écroulent. Au premier plan, d'un côté, de jeunes guerriers et de savants vieillards contemplent le désastre; tandis que la sibylle montre du doigt un passage de son livre. A gauche, le fameux groupe des *fulminati* (foudroyés) suffirait à une gloire : cohue hurlante où se coudoient, comme dans la panique d'un incendie, les mères serrant leurs petits enfants dans leurs bras, les vieillards paralysés d'horreur et poussés par le remous du flot humain, les adolescents protestant de leur jeune sang contre la mort prématurée. Cette foule manifeste le même caractère d'unité que l'ordre des patriarches à la voûte. Tout tremble, crie, implore; chaque geste augmente l'intensité et contribue à former une masse d'affolement, un être collectif qui incarne l'effroi. Les visages se renversent et reflètent l'horreur du feu céleste. Quelle crispation des mains et quels cous tordus d'angoisse et quels rictus où la démence ricane déjà?

Jamais la catastrophe n'a été pareillement rendue et par le seul jeu des traits. Des bouches crient grâce, avec des accents épouvantables. Le drame ne saurait aller plus loin : et il est exprimé par la mimique et le reflet moral sur les têtes. Chaque figure, l'isolerait-on, garderait sa signification d'horreur.

La *Résurrection de la chair* offrait à un anatomiste l'occasion d'étaler sa science du dessin myologique comme de l'ossature, et Signorelli n'y a pas manqué. Squelettes et écorchés sortent de la terre qui se fend. Mais déjà des groupes entiers sont réincarnés; on reconnaît le premier couple et les trois Grâces : tous lèvent un regard de gratitude et de confiance vers le ciel.

Deux anges colossaux aux ailes éployées, aux chevelures tragiques, vêtus d'une draperie que le vent tortille, soufflent dans de longues trompettes. La bannière du Temple, blanche à la croix noire, y est attachée. Parmi les nuées qui portent les célestes et farouches buccinateurs, flottent les enfants des limbes, morts sans péché ni mérite, comme de précieuses poupées plutôt aimantées qu'animées. Page d'académies variées, cette fresque manque d'ordonnance; c'est la moindre de cet ensemble si intense, quoique les deux anges soient grandioses et que les nus d'en bas présentent des poses heureuses et des gestes significatifs.

Au mur de l'autel, nous retrouvons le maître avec sa puissance dramatique. A droite, des anges en armures se dressent sous l'arceau. Plus bas, « un étendard court en tournoyant et avec tant de vitesse qu'il me semblait indigné du moindre repos. Et derrière venait une si longue file de gens que jamais je n'aurais cru que la mort en eût tant détruit. » Ces deux tercets sont admirablement rendus par de petites figures d'un modelé admirable. Au bord du fleuve infernal d'autres nudités se lamentent, et sur l'onde noire Caron pousse sa barque. Au coin de la fresque, un diable accule un réprouvé, et lui saisissant les cheveux d'un poing, de l'autre l'assomme avec une rage d'ivrogne. Sur le côté de l'autel, rayonne un des plus beaux gestes collectifs qui aient jamais été réalisés. Ce geste commence par une figure agenouillée, les mains croisées sur la poitrine; il se continue par un mouvement qui soulève l'élu et ainsi grandit en progression significative; tandis que derrière ces justes, des anges aux purs et mâles visages, d'un geste de leurs beaux bras nus, accompagnent, dirigent l'élan des bienheureux. Comment exprimer avec des mots ces redoublements d'expression, cette gamme ascendante d'un sentiment? La gesticulation ici prend une force musicale et un accent de perfection indicible! Dans cette partie de la fresque, les yeux des élus éblouis de leur prochaine gloire clignent et se pâment, et ceux des Esprits sourient sous la paupière baissée, d'une béatitude grave et fraternelle. La tendresse de l'ange pour l'âme dont il a la garde brille ici de la façon la plus touchante : quand l'Angelico représente la danse des séraphins avec les élus, il est plus ingénu, mais moins mystique, moins illuminé que le maître de Cortone.

Quelle diablerie comparable pour l'intensité du désordre et de la fureur à l'*Appel des réprouvés?* Cohue de suppliciés et de tortionnaires tellement mêlés et tassés en une immense grappe, que la cruauté implacable et la souffrance désespérée confondent leurs cris en une seule clameur, tandis que le geste du bourreau et la convulsion de la victime s'enchevêtrent inextricablement. Et l'épaisseur fourmillante de cette foule où la férocité s'acharne sur l'épouvante, réalise une vision d'enfer vraiment terrible. Le médiocre inconnu qui a peint, à la suite du *Jugement* au Campo Santo, les *male boglie*, les divisa en multiples épisodes, comme on le voit chez Bouts et dans l'art allemand. Signorelli, qui connaissait les fresques de Pise, chercha une nouvelle ordonnance, la plus synthétique, qui figurât la damnation par une immense gesticulation anonyme; et au lieu de bestialiser la forme humaine pour exprimer les démons, il n'employa que la méchanceté et la tension musculaire.

Dans l'azur, à droite, trois anges, en armure complète, défendent les abords paradisiaques. Figure centrale : un diable aux ailes de chauve-souris emporte une femme sur son dos. A gauche, des réprouvés tombent vers le troupeau damné que harcèlent les noirs justiciers. Cette fresque, d'une violence apocalyptique, étudiée en même temps que la zone basse de la Sixtine, étonnerait plus d'un. Mais

voici le chef-d'œuvre de ce cycle : l'*Appel des élus*, poème d'une beauté incomparable qui réunit les expressions angéliques et humaines, les chastetés de la tunique aux nus les mieux modelés, et la suavité ombrienne à l'énergie florentine : page immortelle, égale aux plus sublimes. De jeunes anges étagés en demi-cercle, assis et les pieds posés sur des nuées, jouent de leurs instruments ou les accordent. Ils sont au nombre même des chœurs célestes, la paupière baissée sur une contemplation intérieure, sauf les deux au tambourin qui regardent le spectateur, mais d'un œil noyé d'extase.

Au milieu, jetant des fleurs, deux grands archanges au vol harmonieux, d'un accent mâle et réfléchi, rayonnent d'une joie grave : et la peinture, même comme draperie flottante, même comme style, n'a jamais dépassé ces deux figures : on peut les regarder comme l'accomplissement de la beauté spirituelle : leur mysticité s'allie au plus vigoureux dessin et leur réalité ne nuit pas à leur céleste origine. Figurez-vous deux victoires de Samothrace essorantes et affrontées, dans un même rythme aérien.

Au-dessous, les anges gardiens, les uns à demi volants, les autres mêlés aux élus, posent les couronnes éternelles, ici sur une tête tonsurée de séculier, là sur une tête rasée de régulier : car les béatifiés sont nus, ceux tournés de face portent une draperie aux reins. Ni avant, ni après Signorelli, la belle académie au modelé prestigieux, l'étude prétendûment païenne du corps humain ne s'est couronnée de têtes aussi grandement extatiques, de gesticulations aussi expressives de l'ardente piété. Dans la niche du mur de droite, Signorelli a peint une mise au tombeau et l'a entourée d'un décor monochrome d'une belle invention. On y voit les médaillons de Virgile, Ovide, Claudien et Dante, Énée aux enfers, l'Enlèvement de Proserpine ; Mélicerte, Persée : et chacune de ces mythologies se recommande par la puissance d'expression et le dessin impérieux. Ces fresques sont d'un coloris clair et admirablement conservées. Un legs pieux et stupide ayant institué un feu d'artifice au milieu du Duomo, la fumée avait noirci la chapelle de la Vierge. Deux Allemands, Both et Pfannenschmidt, en 1845, opérèrent un nettoyage à leurs frais.

Après la description de l'œuvre d'Orvieto, la phrase de M. Paul Mantz : « ces emprunts (de Michel-Ange) faits par le génie au talent », ne signifie rien que l'ignorance de ce membre de l'Institut. Être imité par un des plus grands constitue un moindre prestige que de rester inimitable. Or, le maître de la *Fin du Monde*, que la critique lui accorde ou lui refuse encore sa place au temple de Mémoire, restera l'artiste intermédiaire entre la mysticité et l'humanisme, le prodigieux génie qui continue l'inspiration de Fra Angelico, mais l'exprime par le nu, avec plus de virtuosité que Masaccio et avec autant de pathétique que le Buonarotti.

Né en 1441, à Cortone, il vint très jeune habiter Arezzo chez son oncle maternel Lazzaro Vasari. Nous ne savons rien de son père Egidio. A dix ans, il entra à l'école de Piero della Francesca, au temps où celui-ci peignait (il y consacra dix années) l'église de l'hôpital S. Maria Nuova.

D'après la *Légende de la Sainte Croix*, à San Francesco d'Arezzo, on voit ce que l'élève doit au maître, un parti pris énergique de gravité dans l'expression et de relief dans l'exécution, le coloris lumineux et une parfaite science de la perspective et du raccourci.

La première fresque de Luca aurait été la chapelle Sainte-Barbe ; puis il exécuta deux bannières professionnelles. Tout cela est perdu. En 1474, il peignait dans la tour du palais municipal à Citta di Castello. Quelques années après, nous le trouvons dans la sacristie de la Madone de Lorette. La coupole montre les Évangélistes et les Pères de l'Église avec de beaux anges, prélude au plafond d'Orvieto. Les apôtres se succèdent le long des murs, deux par deux, dans des niches et on admire deux grandes compositions, l'*incrédulité de saint Thomas* et *la conversion de saint Paul*, où déjà le sens dramatique et les accents de la mimique picturale s'affirment, avec une maîtrise étonnante. Sixte IV appela l'artiste à Rome. Il y peignit les scènes de la vie de Moïse qu'on voit encore à la Sixtine, à côté de l'Enfance du Prophète par Botticelli.

Pressés, fatigués, les visiteurs de la Sixtine s'effarent devant le *Jugement*, épuisent leur attention à l'étude difficile de la voûte, font un dernier effort en l'honneur des pendentifs et leur regard devenu vague glisse sur les douze superbes fresques qui servent de soubassement à l'œuvre de Michel-Ange. Certes, Hercule est Hercule, de par ses douze travaux ; mais Persée, Thésée, Bellérophon, Œdipe sont aussi des héros. De même, Botticelli, Roselli, Pérugin, Ghirlandajo, Signorelli sont des maîtres même en face de Michel-Ange. Signorelli surtout l'emporte sur ses nobles émules.

Le *Voyage de Moïse en Égypte* avec Zifarah son épouse est le premier en date des paysages ; et quelle science de la perspective, quelle entente des lointains, quelle précision dans la succession des plans ! Ceux qui se figurent que la nature a été découverte par Turner doivent contempler cette fresque où l'air circule, où l'impression de profondeur atteint l'illusionnisme ; ils comprendront que pour supporter Manet et sa suite, il faut ignorer l'art du xve siècle italien. Par le charme délicieux des figures féminines qui fleurissent les divers groupes, le maître de Cor-

tone a voulu se mesurer avec Botticelli, dans l'expression de la grâce ; et le rude anatomiste qui souligne le modelé jusqu'à produire des effets d'écorché l'emporte encore dans cette émulation, par la beauté souriante et l'harmonie des attitudes.

L'autre fresque, poème de mélancolie grandiose, que Vigny ne connaissait pas cependant, illustrerait ses beaux vers sur la mort de Moïse. Au milieu d'un auditoire où tous les âges, tous les types se pressent et où le groupe des femmes continue la grâce cherchée à l'instar de Botticelli, le grand législateur hébreu, le livre d'une main et la baguette de l'autre, commente une dernière fois la loi divine. Plus loin, Moïse très vieux tend sa verge à Josué qui la reçoit à genoux. A d'autres plans, on voit l'ange montrer au prophète cette Terre promise où il n'entrera pas. Au loin, au delà des montagnes, coule le Jourdain et voilà encore un paysage d'une surprenante beauté, puisqu'il répond à l'évocation mystique d'une terre de bénédiction. On aperçoit aussi l'homme de Dieu cheminant courbé sur son bâton et puis, tout au fond, des figures expressives malgré leur exiguïté se lamentent autour de celui qui vit Jéhovah face à face. L'abondance de l'invention stupéfie. Cette seule fresque se compose de quatre tableaux : la *Dernière prédication de Moïse ; Moïse remettant la verge à Josué ; l'Aspect de la Terre promise et la Mort de l'initiateur*. Prodigieux maîtres que ceux-là qui ne trouvaient pas assez de place pour s'exprimer ! Époque plus prodigieuse encore où le mur manqua souvent au génie, et où on effaçait des chefs-d'œuvre pour les renouveler ! Vasari, chez qui on retrouve presque toujours le jugement de Michel-Ange déclare que les deux fresques de Signorelli surpassent en beauté les dix autres de la Sixtine.

Il reste à mentionner, parmi les fresques, les huit scènes de la Vie de saint Benoît exécutées dans la cour du couvent, à Montoliveto Maggiore, vers 1497. Elles sont fort abîmées et représentent : Totila s'agenouillant ; un écuyer travesti pour tromper saint Benoît ; un moine tenté de gourmandise ; deux moines punis pour le même péché ; résurrection d'un malheureux précipité par le démon ; scène d'exorcisme ; le ciel châtiant les Florentins.

C'est la légende dorée illustrée par un dessinateur hors ligne et qui croit également aux traditions et aux proportions. On a prétendu, faute d'étudier les maîtres de transition, que l'art s'était paganisé du jour où il avait découvert le corps humain et que la foi avait fui à l'instant où le procédé matériel se perfectionnait. Signorelli dément ces vues hâtives de professeurs désireux d'établir au plus vite des catégorisations et de simplifier leur critique. Le sentiment de la vie ne disparut pas, en coup de théâtre, par la trappe des fouilles qui rendaient au jour les antiques : le livre seul, c'est-à-dire l'expansion donnée à l'humanisme par l'imprimerie, changea le caractère de la dévotion ; et comme la dévotion en art s'appelle la commande, l'artiste suivit l'errement du goût religieux et ne le détermina pas.

Signorelli fut un grand travailleur, et comme il devançait en progrès techniques la plupart des contemporains, il jouit d'une autorité particulière auprès de ses confrères. En 1491, il fait partie d'un jury pour la façade de Santa Maria del Fiore, à Florence. Il peignit pour Laurent de Médicis *alcuni dei ignudi ;* comme à Sienne, sept ans après, il ornait le palais Petrucci de quatre fresques allégoriques et d'un Coriolan. La commande impose les sujets païens ; volontiers, l'artiste continuerait à illustrer les thèmes religieux. N'a-t-il pas Saint Christophe pour Hercule, les démons pour satyres, et les vierges folles à côté des sages ? Signorelli surtout, le peintre de la résurrection de la chair qui, au seuil du paradis comme à celui de l'enfer, glorifie le nu et s'enivre de beauté plastique, n'a pas attendu le prétexte mythologique. L'art de ce noble peintre est si sûr qu'il lui suffit d'accentuer une étude, d'en souligner les traits pour tirer d'une académie le Christ si douloureux de Milan.

Malgré des voyages en Ombrie et en Toscane et deux séjours à Sienne, où il dessine, en 1506, un jugement de Salomon, où il assiste trois ans plus tard au baptême d'un fils du Pinturicchio, il passa la dernière partie de sa vie à Cortone. A soixante-dix-neuf ans, il va placer lui-même, dans une église d'Arezzo, un tableau commandé par la confrérie de Saint-Jérôme. C'est alors que Vasari tout enfant vit « le bon vieillard ». Le futur historien de la peinture italienne fut pris d'un saignement de nez et s'évanouit ; Signorelli survint et lui glissa entre les épaules un morceau de jaspe, qui opéra instantanément. Il paraît, qu'ayant mis son tableau en place, le vieux maître fut raccompagné par une foule d'amis sur la route.

La première date connue de ce peintre est le 14 juin 1523, où il reçut le prix d'un tableau destiné à l'église de Fojano.

Le Louvre possède de beaux dessins, une crucifixion, un homme nu portant un cadavre sur ses épaules et diverses études pour les compositions d'Orvieto : quant aux deux peintures provenant de la collection Campana, les sept figures debout ne sont pas de lui et la *Naissance de la Vierge* demeure d'une attribution incertaine. Signorelli s'adjoignit quelquefois Girolamo Genga, fortement teinté de péruginisme, Barnabé et son propre fils Francesco Signorelli : chez eux, l'exagération va jusqu'au grotesque.

Il nous reste à signaler les meilleurs tableaux de

ce fresquiste qui se révèle solide coloriste dans l'œuvre de chevalet. La Madone avec quatre saints de la cathédrale de Pérouse, quoique détériorée, est une magnifique composition d'une solennité imposante; mais l'ange nu qui accorde son instrument aux pieds de la Vierge montre des bras chétifs et un ventre lourd que la pose fait saillir : cette note de réalité gâte l'ouvrage. Il arrive fatalement à l'artiste, trop épris de la nature, de sacrifier aux accents de vérité, et alors il copie littéralement le document vivant au lieu de le transfigurer.

A la cathédrale de Cortone, on admire les saintes femmes se lamentant au pied de la Croix : les têtes sont des modèles d'expression pathétique. La *Cène*, dont la composition serait empruntée à Justus Van Gent, mérite d'entrer dans l'énumération des Cènes illustres : elle diffère de toutes. Point de table, ni de sièges : Jésus tient à la main une patène où sont les hosties; il s'avance entre les apôtres agenouillés et leur met l'eucharistie aux lèvres : la dignité des draperies, la componction des attitudes forcément peu variées, cette unité produite par la convergence des regards et des gestes que j'ai signalée comme une caractéristique du maître, font de ce tableau un chef-d'œuvre du genre austère.

La Vierge entre saint Pierre et saint Paul à San Nicolo de Cortone, et au revers une *Lamentation*, sujet cher à l'artiste, que nous retrouvons à Borgo San Sepulchro, à Urbino, et toujours avec des trouvailles pathétiques et un caractère de religiosité profonde. Quoique Signorelli ait surtout travaillé pour la vallée du Tibre, ses œuvres se rencontrent singulièrement dispersées, dans des bourgs perdus hors de tout itinéraire. Arcésia, dans les Apennins, possède trois œuvres dont un *Baptême du Christ*, au beau paysage. La Vierge de Volterre est célèbre pour sa suavité, comme la Madeleine de l'Académie de Florence, par son caractère tragique. Aux Offices, une *Sainte Famille* remarquable par l'emploi du clair-obscur et une madone dans un paysage avec des bergers nus au fond, prototype de la Sainte famille, de Michel-Ange, à la Tribune. Au-dessus de cette peinture ronde, deux médaillons en grisaille représentant des prophètes, sont reliés au sujet principal par des motifs d'un magnifique décor. Les œuvres authentiques, même en défalquant les tableaux d'atelier, c'est-à-dire les œuvres vite faites pour répondre aux besoins de l'artiste plutôt qu'à son aspiration, atteignent un nombre considérable. Signorelli a beaucoup travaillé, avec une probité constante : quelquefois il cède à l'exagération et peint des figures maussades ou se complaît à des raccourcis désagréables. Cependant, ce maître rude égale les plus grands dans la figuration de la Vierge et des anges; la grâce naît sous son pinceau, mais virile, je dirais mâle. Nul doute que ce caractère ne lui ait nui auprès du public religieux qui avait mis toutes ses complaisances dans la suavité monotone du Pérugin. Il fallut Raphaël pour réveiller le goût chrétien. Aujourd'hui encore, après l'avènement à la gloire de Botticelli, Luca de Cortone reste dans une pénombre honorable, mais ni la sympathie ni l'étude ne l'évoquent. Et cependant, Vasari le cite comme artiste fameux et aussi comme populaire. La science de la perspective et de l'anatomie, la sûreté de sa construction du corps humain s'adressent aux peintres : mais sa foi robuste et son génie dramatique devaient plaire à la foule. Il y a du Hans Sachs, dans Signorelli, j'entends du Hans Sachstel qu'il apparaît au dernier acte des *Maîtres Chanteurs*. Il exerça une magistrature municipale et fut aimé de ses concitoyens. Malgré la commande de Sixte IV, à la Sixtine, et celle de Laurent de Médicis, Signorelli n'eut pas d'illustres protecteurs; il ne fit partie d'aucune cour. Un médecin français l'admira, Magister Aloysius, et lui commanda la Vierge couronnée par deux anges, avec quatre saintes. La banderole templière qui orne la trompette de ses anges dans la Résurrection, indique clairement, comme partout où elle se montre, que l'artiste était initié et affilié à la mystérieuse maçonnerie gibeline dont Dante fut le pape posthume.

Maintenant, quel rang convient à ce grand oublié ? Faut-il développer le parallèle avec Michel-Ange et le montrer michelangelesque un demi-siècle avant Buonarotti, rechercher les emprunts faits par le Florentin à l'Ombrien et justifier par des rapprochements les paroles de Vasari : « Je ne m'étonne pas que les œuvres de Luca aient toujours été grandement louées par Michel-Ange et qu'il ait savamment tiré parti des inventions dans la Sixtine, pour le dessin des anges et des démons et pour quelques autres détails qu'il a empruntés à Luca, comme chacun peut voir. »

Signorelli a un autre mérite que celui de sa date : serait-il un successeur de Michel-Ange et non un précurseur, les fresques d'Orvieto, même puînées en face de la Sixtine, conserveraient leur splendide originalité. Peintre de l'enfer et du paradis, il a créé des diables et des anges qui ne craignent aucune comparaison; illustrateur du Dante, il égale Michel-Ange; coloriste, il le surpasse. Ce très grand maître a doté l'art mystique de toute la science naturaliste : et son inspiration, sœur de celle de Fra Giovanni, s'exprime par un dessin impeccable.

Le Cortoniate qui fut un Crotoniate et peupla ses compositions de corps athlétiques) marque une étape peu étudiée de l'inspiration latine. Son mysticisme plutôt dantesque que biblique s'émancipe tout à fait de l'influence sacerdotale. C'est un libre croyant qui

va à l'église, sans écouter le prône. Aussi, par un instinct vraiment singulier, la gent dévotieuse a-t-elle associé le nom de Cortone à un certain Piero, émule de Carle Maratta, maniériste issu des Carraches et de tous points détestable — poursuivant cette déloyale concurrence d'un mysticisme laïc, quoique orthodoxe, qui caractérise Signorelli parmi les *quattrocentisti*.

Cette prétendue justice des siècles qu'on invoque sans cesse se tournera-t-elle un jour vers le maître de Cortone? Les génies austères ne plaisent qu'au petit nombre des esprits, à la fois indépendants et réfléchis. Pour ceux-là, Luca Signorelli représente l'apogée de l'art chrétien; il ferme le moyen âge. Son pinceau si réel appliqué aux thèmes de la théologie les revêt d'un suprême éclat; et comme il faut des formules vives à l'esprit si dispersé de notre temps, que le génie d'Orvieto soit associé à celui de San Marco dans l'admiration des esthètes et qu'on vénère, du même amour reconnaissant, Frère Angélique et ce grand laïc, qui employa les progrès profanes aux représentations sacrées, et qu'une seule épithète caractérise : *l'Archangélique*.

PÉLADAN.

LA VIE LITTÉRAIRE

De Marcel Schwob à Loyson-Bridet.

Marcel Schwob : *La lampe de Psyché, Société du Mercure de France.* — Loyson-Bridet : *Mœurs des Diurnales, Traité de Journalisme, Société du Mercure de France.*

« Monelle me trouva dans la plaine où j'errais et me prit par la main.

N'aie point de surprise, me dit-elle, c'est moi et ce n'est pas moi.

Tu me retrouveras encore et tu me perdras.

Encore une fois, je viendrai parmi vous; car peu d'hommes m'ont vue et aucun ne m'a comprise.

Et tu m'oublieras, et tu me reconnaîtras, et tu m'oublieras. »

C'est ainsi que commence le *Livre de Monelle* dont Marcel Schwob est le patient et un peu obscur auteur. Marcel Schwob pourrait dire de lui-même et de ses ouvrages les propres paroles que prononce avec complaisance et sans clarté cette subtile et incertaine Monelle.

On n'oublie pas Marcel Schwob, mais on ne le reconnaît pas toujours lorsqu'on le regarde dans ses livres divers, et si différents les uns des autres, et si différents d'eux-mêmes; et sans doute, on le comprend bien mieux, on n'est pas toujours très sûr de le bien comprendre.

Cependant, la variété de cet esprit composite est un délice. Le petit mystère qu'il répand tout naturellement, et par le seul fait de son application littéraire, sur lui et sur ses proses, ajoute au charme qu'on ne peut manquer de lui trouver. Marcel Schwob récompense tout de suite ses admirateurs non seulement par le plaisir raffiné et intense qu'il leur procure sans faute, mais parce qu'il les contraint à avoir d'eux-mêmes une opinion fort bonne. Effectivement, admirer Marcel Schwob, ce ne peut être le fait d'un esprit vulgaire, ni d'une âme médiocre; le commun ne saurait lire longuement cet auteur pittoresque avec subtilité et avec violence, cet auteur multiple et un, explorateur philosophe et artiste de tant de mondes et de tant de siècles. C'est être un lettré distingué, ne le pensez-vous pas, que de vanter Marcel Schwob et de le lire assidûment, et de le goûter sans effort. Eh! eh! je ne vais pas dire maintenant que son talent laborieux et factice n'est point de ceux qui m'agréent le mieux.

Je parlerais d'ailleurs contre la vérité. Marcel Schwob est un écrivain exceptionnel qui est à lui seul son maître et son disciple. Il n'a pas la plus petite préoccupation d'exercer la plus petite influence. Ah! voici un écrivain qui n'a point médité la parole de Duclos. « Cependant de tous les empires, celui des gens d'esprit, sans être visible, est le plus étendu. Le puissant commande, les gens d'esprit gouvernent parce que, à la longue, ils forment l'opinion publique qui, tôt ou tard, subjugue ou renverse toute espèce de despotisme. » Il n'a point désir de gouverner, pourvu que le puissant ne l'importune pas par ses commandements; il n'a point désir de former l'opinion publique; il lui suffit seulement de n'être pas tyrannisé par elle. Et il est habile à se soustraire à sa tyrannie : artiste isolé, loin du monde actuel, loin de la vie contemporaine, loin des idées présentes perpétuellement rangées en bataille, artiste qu'on aime pour la singularité de ses inspirations, et leur éloignement même des inspirations de la multitude écrivante et agissante des « gens d'esprit ».

Marcel Schwob est d'abord un écrivain qui a l'horreur du temps présent. C'est son caractère le plus distinctif. Tout l'écarte du temps présent, rien ne l'y ramène. Les civilisations passées, il les aime toutes; et il fréquente toutes les littératures anciennes; il chérit les Grecs, les Latins, les auteurs français du moyen âge, Shakespeare (pour lui, Hamlet est le chef-d'œuvre de la littérature moderne, l'œuvre qui résume toutes les œuvres), il viendra jusqu'à Edgar Poë qui est l'un de ses maîtres, avoué justement parce que le fantastique d'Edgar Poë est ce qui ressemble le moins à la littérature de nos jours. Et toutes ces préférences passionnées pa-

raissent tour à tour dans les ouvrages de Marcel Schwob, depuis le *Cœur double*, le *Roi au masque d'or* jusqu'à la *Lampe de Psyché*, où elles se rassemblent toutes en des morceaux — choisis, — mais non point peut-être les plus violemment significatifs, et qui ne donnent peut-être qu'une impression atténuée, insuffisante, de l'écrivain excellent à revivre la vie de toutes les époques abolies. Mais Marcel Schwob ne descend pas jusqu'à nos occupations et à notre littérature présente. Il vit dans tous les temps, et non pas dans le nôtre. Marcel Schwob est l'écrivain qui ressemble le moins à ses contemporains adonnés à écrire.

Cette aptitude à entrer dans la vie de toutes les époques : tel est le premier trait. Tout en Marcel Schwob est assimilation. Sa force d'assimilation est étrange. Et, quel que soit le sujet auquel elle s'applique, elle est aussi complète et aussi efficace.

C'est que Marcel Schwob sait soutenir une faculté aussi rare et aussi dangereuse par une puissance d'érudition à laquelle bien peu peuvent être comparées. Les recherches érudites l'enchantent, mais il ne se lasse pas d'être ravi par elles. Et Marcel Schwob est un érudit persévérant. Peut-on mieux connaître que lui l'antiquité grecque, ou certaines périodes et certains mondes du moyen âge français, je ne le pense pas. Il devient le contemporain de ces héros qui les uns après les autres séduisent sa curiosité; il les devine, il les analyse, il entre en eux, il se confond avec eux. Il devient un créateur littéraire par l'érudition.

Sans doute, ce n'est point par de tels efforts que se constituent d'habitude les personnalités littéraires. Mais Marcel Schwob se distingue par la diversité, par la multiplicité de ses goûts érudits, par sa curiosité constamment fervente qui se détourne avec un bonheur toujours égal d'un sujet sur un autre, d'un monde raffiné, délicat sur un monde barbare et pittoresque. Et quel que soit le sujet et quel que soit le monde, Marcel Schwob est toujours égal à lui-même car en ses reconstitutions d'artiste qui vraiment ressuscite des civilisations et des âmes, il approche toujours de la perfection autant que celle-ci se laisse approcher. Mais Marcel Schwob ne semble pas arrêté par le grand dessein d'ordonner à travers ses reconstitutions une philosophie générale. Il est seulement un artiste qui sait faire lentement de beaux tableaux.

Parce que la faculté d'assimilation qui est en lui le domine et qu'il ne fait rien que par elle, cet artiste, dépendant de ses recherches assidues dans le fouillis des documents, cet artiste tend à s'assimiler, par le même effort naturel et patient, les génies qu'il aime. Il est un traducteur, un adaptateur réellement inspiré de la pensée, du sentiment qui animèrent les créateurs de chefs-d'œuvre. Et il devait lui être donné de traduire à merveille *la Tragique Histoire d'Hamlet, prince de Danemark*.

C'est ainsi que Marcel Schwob est dans la littérature la plus forte et la plus indépendante des personnalités subordonnées...

Il n'est donc pas de ces écrivains qui ont un style auquel on les distingue toujours, quoi qu'ils disent. Marcel Schwob ne saurait avoir un style; il en a plusieurs, il a celui de ses héros, celui des époques où ces héros se meuvent glorieusement. Et les styles de Marcel Schwob sont fort dissemblables selon les œuvres. Mais une qualité précieuse est en eux tous. Marcel Schwob témoigne partout d'un sens presque classique, eh oui! presque classique de l'élégance et de la correction françaises. Ses styles sont tous les plus purs qui se puissent imaginer.

Cette forme composite, résultat d'un travail fougueux et sage, qui ne l'admirerait! Étudiez-la s'il vous plaît, dans la *Lampe de Psyché* où ses métamorphoses principales nous sont offertes. Et dites si elle n'est pas partout la mieux appropriée, la plus accommodée au sujet; dites si elle est la même dans les *Mimes* où elle est la sûreté et la grâce, sobres et précises; dans la *Croisade des Enfants* où plus ferme, plus forte, elle reprend de la couleur et du pittoresque, mais non point cette couleur et ce pittoresque violents des principaux contes de *Cœur Double;* — dans le *Livre de Monelle* elle est tout autre, délicate et toute pleine de je ne sais quelle poésie vague et douce. Et ne croyez pas que ce livre et ces contes soient une série de pastiches. Le pastiche est un exercice ingénieux et Marcel Schwob se plaît aux ingénieux exercices qui réclament avec beaucoup de temps et d'efforts beaucoup de dextérité. Mais non, il se fait vraiment les âmes les plus diverses des littérateurs les moins ressemblants entre eux, et c'est une conséquence nécessaire qu'il ait les styles les plus différents. Parce qu'il entre profondément dans la vie et la littérature des époques où le pousse son érudition frénétique et patiente, il y a plusieurs Marcel Schwob. Et tous ces Marcel Schwob sont, nous en avons les preuves, des auteurs très amis de la perfection.

*

Ils ont aussi la haine du temps présent et du journalisme. Le journalisme écrit vite et sans soin. Tous les Marcel Schwob écrivent lentement et avec soin. Loyson-Bridet est venu venger les Marcel Schwob. Donc, Loyson-Bridet et tous les Marcel Schwob ne font qu'un seul écrivain, un bon écrivain. Je pourrais profiter des procédés de développement que Loyson-Bridet nous révèle et dire : Jadis Victor

Hugo (si je ne me trompe) raillait un poète qui s'appelait Loyson.

Même quand Loyson vole on sent qu'il a des pattes.

Aujourd'hui nous pouvons féliciter le nouveau Loyson de faire songer souvent au poète, à l'artiste qui s'appelle Marcel Schwob.

Même quand Loyson marche on sent qu'il a des ailes.

Et voilà écrites quelques lignes de prose journalistique. Marcel Schwob la déteste. Il a chargé le fidèle et valeureux Loyson-Bridet de traduire ses haines en un pamphlet. Et Loyson-Bridet s'adresse avec une joviale fureur aux horribles journalistes d'aujourd'hui.

Vous avez, chers confrères, d'illustres devanciers qui ont pu répéter, bravant d'avance les impitoyables ciseaux des jeunes chroniqueurs, le délicieux mot d'Abélard : *Non omnis moriebar*. Vous les connaissez dès longtemps. C'est Jules Janin, l'étincelant critique des *Débats* qui nous montre Charlemagne mêlé à la grande épopée des Croisades et tout justement Abélard persécuté par Louis XI. Qui ne se souvient de sa savoureuse description de l'île de Smyrne, du majestueux morceau où il nous fait voir le puissant fleuve du Rhône traversant l'immensité de Marseille et de la ravissante phrase sur la ville de Cannes (doublement célèbre par la victoire remportée par Annibal sur les Romains et par le débarquement de Bonaparte) ! C'est Cuvillier-Fleury que Victor Hugo appelait familièrement Villier-Fleury. C'est Paul d'Ivoi, le brillant chroniqueur du *Figaro* et son enthousiaste apostrophe au Paris moderne : « Sur ces marécages qui n'avaient pas vu le soleil depuis qu'ils avaient été labourés pour la dernière fois par les quatre bœufs du char de Chilpéric, des rues nouvelles, larges, aérées, droites, des boulevards immenses, de vastes places se sont alignés fièrement, remplaçant tous ces quartiers malsains et sombres que le Jéricho municipal a condamnés à une si sage destruction. » A bon entendeur, salut. C'est notre maître Francisque Sarcey qui, tout jeune, s'inspirant de la phrase de George Sand : « Et comme Hérode ils ne savent plus que se laver les mains de toutes les iniquités sociales ! » écrivait hardiment à l'*Opinion nationale*. « Henri réclame ses lettres à cor et à cris, on le renvoie de Ponce à Pilate », etc., etc.

Et maintenant nous n'avons qu'à imiter nos braves devanciers :

Macte animo puer, sic itur ad astra!

Les journalistes ont justement les deux défauts les plus intolérables à Marcel Schwob : ils manquent d'érudition et ils pensent comme ils écrivent : avec vulgarité. Et le maître du journalisme, c'est justement celui qui est le plus insupportable à Marcel Schwob, c'est Francisque Sarcey. Sa grosse ombre plane encore sur nous. Elle nous maintient dans les limbes puissantes et indulgentes ténèbres. Il aima le public et le public l'aima. Tous les genres lui étaient familiers et il était familier dans tous les genres... Il n'était indifférent que des idées qui ne le saisissaient pas. Les vaudevilles et les farces l'emplissaient d'allégresse, les drames lui tiraient des larmes. Il appelait un chat un chat. Sa tolérance était si grande qu'il tâchait souvent de ramener à son niveau les notions qu'il avait du mal à concevoir. D'autres ne se seraient point donné cette peine... Il avait eu des lettres, mais il ne voulait pas s'en souvenir, crainte de gêner l'opinion du public par un semblant de supériorité. Il parlait la langue de tout le monde et pensait avec les idées de tout le monde... Le maître du journalisme débuta le 1er novembre 1857 ; c'était « la première fois qu'il touchait une plume » et il déclarait « n'entendre rien à cet art ».

Il fut célèbre. D'autres l'imitent, qui ne sont pas célèbres. Et ils font de leur mieux pour écrire comme lui. Ils emploient des élégances et des inversions, des épithètes inattendues.

Je vois encore le regard brutal, *glabre*, éteint et méfiant de ses gros yeux.

FÉLIX DUQUESNEL.

Ils emploient aussi des métaphores, et quelles métaphores !

La *question* qu'on a posée au Ministre de la marine fut un bon *coup d'épée dans l'eau*, ce qui n'a rien de surprenant dans une *bataille navale*; et cette *épée* n'était bien probablement qu'un *sabre de bois*.

(*Le Temps.*)

Mlle Lucienne Dauphin *joue Catherine* comme le rôle est *écrit*, à *coups de nerfs* et à *fond de train*.

GUSTAVE LARROUMET.

Aussi bien, j'ai trouvé cette *galerie de bustes* non pas dans le *carrefour trivial* où l'*on monte sur une borne* pour *féliciter* les gens, mais dans une *monumentale histoire* de la littérature française.

GASTON DESCHAMPS.

Mlle Acacia est une étoile en herbe qui chante de main de maître.

FRANÇOIS COPPÉE.

On peut aussi se servir de l'hyperbole, naturellement. Certaines allusions sont recommandées. La concision est toujours louable. Exemple :

L'assassinat a été consommé avec une brutalité qui n'a rien d'humain.

(*Echo de Paris.*)

Vidal dessine assez bien, il fait de la musique : il me semble que nous pouvons dire que Vidal est un dégénéré.

(*Le Journal.*)

Le développement est tout un art. Ainsi : M. Jean Richepin a été atteint de la fièvre typhoïde après avoir mangé des huîtres.

Voici ce qu'on écrira dans un journal *mondain et parisien* genre Arthur Meyer :

Les huîtres *meurtrières*.

Le *rare poète* Jean Richepin vient d'être atteint d'une fièvre *que l'on craint* typhoïde et *que nous espérons n'être que* muqueuse, et il aurait *gagné cette maladie* en mangeant des huîtres.

Un *grand docteur* à qui nous annoncions cette *triste nouvelle* nous a déclaré à ce propos que non seulement...

Rappelons enfin que notre *distingué* collaborateur M. Léon Daudet a été également *victime* d'une fièvre typhoïde qu'il aurait contractée en mangeant des huîtres *à Venise*.

On ne saurait donc trop se défier de ce *mollusque délicieux et meurtrier*.

Le Gaulois.

Les lieux communs ne sont pas interdits :

Pour faire une œuvre d'art la matière première ne suffit pas, il faut un artiste.

Le Gaulois.

Avec sa conscience ordinaire, l'artiste tient à faire une œuvre sincère. Dans ce but, il a désiré peindre ses portraits d'après nature.

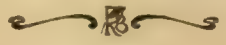
Quand on est la femme d'un fou, on n'est jamais sûre de n'être pas étranglée.

(*Le Figaro.*)

Mais qu'est-ce que tout cela ? M. Marcel Schwob ou M. Loyson-Bridet est trop sévère au journaliste. Permettez au journaliste de manquer de goût, et de manquer de style. Selon la parole de M. Gustave Larroumet : « Il suffit de laisser courir une plume agile et bien taillée, une plume de chroniqueur, sur la table volante du journaliste. » Quand on a le « don » qu'importent les négligences ! Loyson-Bridet exagère ; il attribue aux journalistes plus d'importance que ceux-ci n'en accordent à leur tâche. Les journalistes ont une grande supériorité : ils ne sont pas prétentieux. Certes, je comprends la haine de M. Marcel Schwob contre Gaston Descampagnes, l'auteur bien connu de la *Renaissance de l'Homaisisme*, car il est aussi infatué que sot, mais les journalistes ont plus de simplicité. Et ils sont forts parce qu'ils *ne se relisent pas*. Et puis, il y a les fautes d'impression !

La haine que nourrit le bon pamphlétaire Loyson-Bridet contre le journalisme contemporain est, à coup sûr, un avertissement utile aux journalistes d'apprendre le français s'il se peut, avant de l'écrire. Mais peut-être que Loyson-Bridet a tort de s'irriter si férocement. C'est, ne l'oublions pas, la médiocrité intellectuelle, c'est la vulgarité littéraire des journalistes, qui donnent du prix à des écrivains comme Marcel Schwob. Et, en somme, la littérature des journalistes est moins inquiétante que leurs mœurs. Et toutefois, il faut pardonner beaucoup à la presse qui, dominant et gouvernant le monde, a un très grand nombre de gens à servir.

J. Ernest-Charles.



LA LITTÉRATURE WAGNÉRIENNE

Il est peu d'hommes, et surtout parmi les modernes, qui aient fait couler autant d'encre, qui aient suscité autant de polémiques, d'éloges et de diatribes, que Richard Wagner. Déjà, pour la période s'étendant de 1882 à 1895, Œsterlein publia (à Leipzig) un catalogue général de la littérature wagnérienne : il formait quatre volumes, et comptait, je crois, environ dix mille numéros. Je me suis laissé dire que les lacunes y étaient nombreuses [ce qui est du reste inévitable dans un travail de l'espèce], mais j'avoue ne pas avoir eu l'audace de tenter le contrôle de cette assertion. Depuis lors, la bibliothèque wagnérienne n'a cessé de s'accroître, et l'an dernier M. Henri Silège a fait paraître chez Fischbacher, une nouvelle nomenclature des livres *français* intéressant le wagnérisme.

Représentons-nous maintenant un homme désirant connaître Wagner, son esthétique et sa philosophie : quel embarras doit être le sien, devant cet amoncellement de livres et de brochures, si personne ne le renseigne et ne le guide ! Et aussi quel effroi, devant ce tas de matériaux et de documents ! quelles hésitations !

Moi-même j'ai suffisamment connu l'incertitude des premiers pas dans ce domaine en apparence inextricable, et c'est ce qui m'a donné l'idée de publier le fruit de mes recherches personnelles, et de faciliter ainsi la marche de ceux qui me suivront. Puissé-je, de cette manière, inspirer le goût des études wagnériennes à ceux qui se seraient peut-être arrêtés hésitants, au milieu des carrefours, et se seraient demandé avec inquiétude lequel des mille sentiers il fallait prendre pour pénétrer dans le sanctuaire.

*
* *

Je m'empresse tout d'abord de dire qu'il ne faut pas s'en laisser imposer par l'énormité de cette bibliothèque : du fait qu'on a beaucoup écrit sur Wagner, il serait évidemment naïf de conclure qu'on a beaucoup réfléchi sur son œuvre et son génie, et que chaque ouvrage l'a éclairé d'une lumière nouvelle. En réalité, il est relativement peu d'hommes qui aient consciencieusement médité sur ses théories, et sur l'évolution de sa pensée ; et si l'on retranche de la bibliographie wagnérienne les ouvrages de pure déclamation, entièrement subjectifs, et ceux que j'appellerai des ouvrages de propagande et de vulgarisation, on verra que le nombre d'études consacrées à Richard Wagner se trouve considérablement réduit.

Il en fut beaucoup d'abord, et parmi les artistes,

et parmi les critiques et les publicistes, qui pour avoir accompli le pèlerinage de Bayreuth, crurent indispensable de publier leurs impressions, ou plus exactement, leurs émotions. Ce furent, alors, des pages d'enthousiasme, débordantes de lyrisme, sur le demi-dieu de la musique, des chants de triomphe et de gloire, des hosannah et des bénédictions ! On entendit, d'autre part, des grincements de dents, et des vociférations de colère et de haine, qui firent naturellement redoubler les concerts de louanges et les actions de grâce. Mais toute cette littérature, est-il nécessaire de le dire, ne nous apprit que fort peu de choses sur l'œuvre de Wagner : les aperçus ingénieux, qui pouvaient parfois s'y trouver, y furent comme enfouis, et y passèrent en quelque sorte insoupçonnés.

Que l'on n'aille pas croire, cependant, que je veuille blâmer ceux qui donnèrent libre cours à leur enthousiasme (1) : si leurs ouvrages sont de peu de prix aux yeux des philosophes et des esthéticiens, ils rendirent néanmoins aux foules d'incontestables services : ce furent des instruments de prosélytisme qui apportèrent aux profanes les premiers désirs, et les indications indispensables pour comprendre et apprécier le théâtre du maître; ce furent les modestes fervents de l'apothéose finale, et de plus, ils eurent souvent le mérite d'inspirer, aux hommes de réflexion, des œuvres plus sérieuses.

C'est de celles-là seulement que je veux m'occuper ici. Je ne puis évidemment donner une analyse, même sommaire, des études qui m'ont paru les meilleures, mais je me contenterai de les signaler, en y joignant quelques remarques.

Parmi les critiques qui se sont efforcés de pénétrer l'âme de Wagner, de déterminer la nature, la genèse et l'évolution de son génie, j'en citerai *treize* avant tous les autres. Ce sont eux qui me paraissent avoir jeté la plus vive lueur sur sa psychologie. Ils forment une sorte de garde d'honneur, qui entoure le temple et en facilite l'accès à ceux qu'elle en trouve dignes. Ils s'appellent :

Glasenapp, Hugo Dinger, Adolphe Jullien, Alfred Ernst, Houston Stewart Chamberlain, Brinn'Gaubart et Barthélemy, George Nouffard, Maurice Kufferath, Schuré, Liszt, Wolzogen, enfin Henri Lichtenberger, dont la magnifique synthèse : *Richard Wagner poète et penseur* (2), est assez connue pour que je sois dispensé d'en faire un nouvel éloge.

C'est dans cette liste que l'étudiant en wagnérisme doit chercher l'auteur, qui guidera ses pas. Pour bien faire, s'il veut des connaissances complètes, il les interrogera successivement tous.

Je crois inutile de faire remarquer qu'il faut avant tout, pour se former un jugement à soi, lire *soi-même* l'œuvre de Wagner. Je recommanderai cependant de faire précéder cette lecture — parfois difficile — de la lecture d'une étude générale, pour que l'attention soit plus facilement attirée sur les passages caractéristiques.

Après l'étude des treize auteurs que j'ai cités, on pourrait fermer les livres, ne plus garder devant soi que ses notes — et méditer; — mais celui qui est insatiable de renseignements et qui recherche sans cesse de nouvelles lumières, qui se fait un scrupule de négliger aucun avis et qui veut connaître la question dans son intégralité, l'examiner sur toutes ses faces, à travers tous les cerveaux, — celui-là se trouve en présence d'un nouveau bataillon plus compact, et où, certes, il est nombre de bons esprits, dont il n'est pas inutile d'écouter les réflexions.

Voici, par ordre alphabétique, quelques noms que j'ai colligés d'après mes notes. L'énumération est curieuse; c'est un défilé de personnages bien différents les uns des autres, et dont beaucoup n'ont de commun que leurs études wagnériennes.

Baudelaire, Bauer, Camille Benoit, Blaze de Bury, Drumont, Fétis (je suis impartial!), Paul Flat, Freson, Judith Gautier, Marcel Hébert (1), Hermann, Hérold, Hippeau, Lafontaine, Mallarmé, Mirbeau, Morice, Nietzsche, Péladan, Rod, Saint-Georges de Bouhélier, Rappert, Victor Wilder, Wyzewa... Quelle magnifique légion!... On le voit, elle compte dans ses rangs des disciples de Wagner, qui furent des *maîtres*, eux aussi, dans leur art. J'ai employé un mot malheureux : *disciples*. Baudelaire, Mallarmé, Nietzsche, Péladan (pour ne citer que les illustres), peut-on dire que ce furent des disciples? — ou, s'ils le furent, doivent-ils garder ce nom, eux qui s'élevèrent si haut, jusqu'à prendre place dans les régions supérieures de l'art. Je les appellerais plus volontiers : des parents, de par le génie, si différent fût-il.

Quoi qu'il en soit, il est hors de doute que les jugements de ces hommes brillent d'un plus vif éclat. Mais ceci ne veut pas dire que nous devions courber la tête devant les appréciations qui purent tomber de leur plume ou de leurs lèvres (2), — car pour être des génies, ils ne furent pas infaillibles.

1. Auteur du *Sentiment religieux dans l'œuvre de Wagner* (Fischb., 95). C'est une œuvre de tendance ; M. Hébert veut y prouver que R. W. fut chrétien. Certes, je connais peu d'hommes aussi *religieux* que R. W. — Tout au plus citerai je Ernest Renan, mais R. W. pas plus que Renan ne fut chrétien ; ils furent simplement *spiritualistes*.

2) Je dis ceci surtout pour Nietzsche.

Les grands créateurs, du reste, ne sont pas nécessairement les meilleurs critiques. Mais s'il peut être imprudent de se fier à leurs avis — souvent superficiels — pour juger Wagner, ces avis constituent, en général, des éléments très sûrs pour les juger eux-mêmes. Ceci se vérifie fort bien pour ce qui concerne Nietzsche : à côté de certaines pages d'une psychologie pénétrante, il en écrivit d'autres sur son ancien ami, qui sans doute contiennent des jugements entièrement erronés, mais qui nous facilitent l'intelligence de son génie à lui.

Cette étude, si rapide soit-elle, serait par trop incomplète si je négligeais de rappeler au lecteur, pour terminer, deux revues qui publièrent des articles fort intéressants sur le héros de Bayreuth : c'est d'abord les *Bayreuther Blætter*, qui parurent sous la direction de Hans von Wolzogen, de 1878 à 1887, et c'est surtout la *Revue wagnérienne*, publiée à Paris de 1885 à 1888. Directeur : Édouard Dujardin. Principaux collaborateurs : Pierre et Charles Bonnier, Houston Stewart Chamberlain, Ernst, De Fourcaud, Catulle Mendès, Wyzewa (1).

*
* *

En résumé, pour quiconque veut se rapprocher un peu de la personnalité de Wagner et entrer dans son intimité, les éléments d'étude et de travail doivent être recherchés avant tout dans les ouvrages des treize auteurs que j'ai nommés plus haut. Je garantis que l'on y trouvera *tous les renseignements objectifs* (j'emploie ce mot pour les distinguer des simples appréciations, qui n'ont qu'un intérêt de curiosité) qu'on possède sur l'œuvre et la personne de Wagner. Parfois, des notes y renverront le lecteur curieux à des études spéciales sur tel ou tel détail, notamment sur la genèse et les diverses transformations de certains drames; d'autres notes les renverront aux articles de la *Revue wagnérienne* ou de la *Gazette de Bayreuth*, qui n'ont pas été réédités en volume.

*
* *

On peut s'en apercevoir, la succincte analyse que je viens de donner de la littérature wagnérienne confirme l'opinion que j'avais émise en commençant, et qui, sans commentaires, eût pu paraître paradoxale. *On a relativement écrit peu d'ouvrages remarquables* (2) sur l'immortel auteur de *Tannhauser*, de *Lohengrin*, de *Tristan*, des *Maîtres Chanteurs*, de *l'Anneau* et enfin de *Parsifal!*... Il en survivra tout au plus une vingtaine.

Au reste, les livres n'échappent pas à la loi générale ; — Ceci tuera cela. Et cette loi, je l'ajoute, est même surtout vraie pour les livres. Il arrivera peut-être un homme qui, en un ouvrage, exprimera la quintessence de toutes les études précédentes, et c'est un peu ce qu'a fait H. Lichtenberger (sauf pour la partie purement musicale).

Pour achever cette vue d'ensemble sur la critique wagnérienne, je ferai observer qu'il lui reste encore quelques intéressantes questions à élucider, notamment : Wagner fut-il Allemand? Fut-il pessimiste ou optimiste?

« Wagner est-il, en somme, un Allemand? s'écrie Frédéric Nietzsche (1). On a quelque raison de se le demander. Il est difficile de découvrir chez lui un seul trait allemand. Comme un grand assimilateur qu'il était, il a appris à imiter beaucoup de choses allemandes, voilà tout. Son caractère est même *en contradiction* avec tout ce qu'on avait considéré comme allemand, pour ne pas parler du musicien allemand ! » Je ne puis souscrire à ce jugement; j'ai relu avec la plus grande attention la psychologie du peuple allemand dans le bel ouvrage de Fouillée (2), et aussi, en me plaçant à ce point de vue spécial, la biographie de Wagner, et je suis arrivé à une conclusion toute différente de celle de Nietzsche.

J'ai rencontré chez Wagner *tous* les traits du caractère allemand, mais, à côté de ceux-là, les traits du génie, qui eux n'ont pas de nationalité. Au surplus, faut-il rappeler l'« effroi sacré » (3) dont était saisi Wagner quand tout jeune encore, il voyait passer

---

1. M. J. Peladan, dans son ouvrage de vulgarisation *les Onze Opéras de Wagner* (Chamuel, 1894), donne une liste des principaux articles de cette revue d'avant-garde qu'il est très difficile aujourd'hui de se procurer.

(2) En 1894 Brinn'Gaubart écrivait pareillement *Tétralogie*, chez Dentu, p. 32 : « J'affirme, sans craindre qu'on me contredise, que ce livre (*l'Art de Richard Wagner*, par Ernst, Plon, 1893), de toute la critique wagnériste, est le seul livre *français* qui puisse *actuellement* donner de l'art de Wagner, une idée nette, complète, libre de toute erreur sérieuse.

(1) *Le Cas Wagner*, p. 49 (remarque). Traduction Henri Albert (*Mercure*).

(2) *Esquisse psych. des peuples Européens*. Alcan, 1903. Voici quelques passages qui conviennent parfaitement à Wagner : p. 256 : « Il était Allemand, dit [illegible] d'un de ses personnages et les Allemands aiment à se rendre compte de tout ce qu'ils font... » p. 260 : « l'Allemand lui-même n'est pas, il devient, il se *développe*. C'est pourquoi le *développement* est le vrai travail de l'Allemand, sa perfection dans le grand domaine des idées philosophiques (Nietzsche) » ; p. 270 : « Dans l'âme allemande, la réflexion ne se sépare pas de l'inspiration; chaque poète est en même temps un philosophe et un esthéticien, quand il n'est pas en outre un savant, comme Gœthe » ; p. 278 : « Le trait d'union entre le naturalisme et l'idéalisme, chez l'esprit allemand, c'est un symbolisme qui fait de la réalité l'expression de l'idéal et lui communique, en vertu de celle qu'elle représente, une sorte de caractère sacré » — goût de subordination hiérarchique, respect du souverain, du grand homme, Cf., p. 261 et 310 sq.

(3) Cf. Georges Noufflard, *R. W. d'après lui-même*. Fischbacher, 1901, p. 16-7.

sous ses fenêtres Weber, le champion de l'art allemand; et sa douleur profonde autant que sincère, quand mourut à Londres en 1826 l'auteur du *Freischütz?* — Mieux encore; Wagner écrivait à Liszt (1) : « Tu appartiens à l'Europe, tu es un cosmopolite, tandis que moi je suis exclusivement un enfant de la Germanie », et Liszt disait (2) : « Tu as l'avantage et le malheur d'être un poète et un compositeur foncièrement allemand. » — Mais je le répète, à côté des traits bien allemands, Richard Wagner, grâce à son génie, à cette faculté d'assimilation dont parle Nietzsche, avait nécessairement en lui des traits dégagés de toute nationalité, *cosmopolite*, quoi qu'il en dise; et du reste, il écrivait lui-même : « Il faut être de son temps, trouver des formes nouvelles appropriées aux temps nouveaux, et le maître qui fera cela n'écrira pas à l'italienne, ni à la française — mais non plus à l'allemande. »

L'autre question, à laquelle je faisais allusion plus haut, est autrement complexe à première vue. Wagner est-il pessimiste ou optimiste? — Henri Lichtenberger déclare qu'il fut l'un et l'autre, — certes, mais que fut-il surtout? — Un journaliste, M. Pierre Jay, publia il y a quelques années *le Pessimisme wagnérien* (3), une plaquette acerbe et superficielle au delà de toute mesure. Il n'a pas plus approfondi la philosophie de Wagner que celle de Schopenhauer à laquelle il prétend s'en référer; il semble ignorer complètement que Schopenhauer a *évolué* lui aussi, que R. Wagner s'est dégagé de son influence à la fin de sa vie, et que Schopenhauer, enfin, n'est pas plus le maître de Wagner que Hegel, que Feüerbach ou que Bakounine! — Or, voici ce qu'enseigne sans sourciller M. Jay, au nom d' « un idéal contraire, hostile et sublime »: « L'inspiration wagnérienne... est d'une profonde immoralité intellectuelle; l'œuvre du musicien allemand emprunte son charme secret et sa voluptueuse magie à la douceur du pessimisme et de la mort »... Ce drame, privé de morale, manquant d'acte véritable, c'est-à-dire de sacrifice, ne comportant aucune lutte entre le devoir et la passion, n'est plus qu'une monstrueuse affabulation, sans ressort, sans énergie et sans vitalité. Un polichinelle indou... dont les lèvres érigeraient en sentences éternelles la vulgaire philosophie de Bouddha, tel est le *héros* de Wagner. » « Et voici enfin *Parsifal*, suprême et dernière incarnation du pessimisme wagnérien » !... Cette incompréhension énorme, réellement me déconcerte. — M. Jay n'a-t-il donc pas soupçonné un instant l'idée de la *rédemption* (bien optimiste, je pense?) dont l'œuvre wagnérienne est saturée, si bien que Nietzsche pouvait écrire avec raison : « Rien n'a fait faire à Wagner de réflexion plus profonde que la rédemption : *l'opéra de Wagner, c'est l'opéra de la rédemption.* Il y a toujours chez lui quelqu'un qui veut être sauvé : tantôt un homme, tantôt une femme, c'est là son problème». Et l'on viendra me dire, que quelqu'un qui a sans cesse présent à l'esprit un désir, un espoir de rédemption est un pessimiste? un homme qui toute sa vie a cru « en Dieu, en Mozart et en Beethoven », qui toute sa vie a eu foi dans le progrès, ou dans une vie future, est-ce un pessimiste? Il me semble qu'aucune hésitation n'est plus possible. Wagner, nous en avons la certitude, fut essentiellement optimiste, et de par sa nature, et de par son génie, et de par ses tendances. Certes, il eut des accès de pessimisme, mais qui n'en a pas? et surtout qui n'en aurait pas eu au cours d'une vie tissue de vicissitudes et de déboires, comme fut la sienne? Non seulement Wagner fut optimiste; mais grand artiste, créateur, tel qu'il l'était, *il ne pouvait pas ne pas l'être.* Le pessimisme est avant tout un aveu d'impuissance et une lâcheté : Wagner put avoir des moments de faiblesse et de débilité, mais en dehors des défaillances, il fut et resta optimiste. Et d'ailleurs, est-il quelqu'un qui ait jamais quitté le théâtre wagnérien avec une impression de pessimisme? Et encore : le penseur eût-il été pessimiste, le musicien lui aurait donné tort, instinctivement, car la musique par essence est entièrement optimiste.

*
* *

Mais cet article est déjà trop long et je me hâte de le terminer. Puisse-t-il avoir inspiré à quelques lecteurs le désir d'étudier et de connaître mieux la grande âme de Richard Wagner : c'est là mon unique vœu et ce sera ma seule récompense!

Aux irrésolus qui hésiteraient à entreprendre cette étude, je rappellerai la parole de Carlyle :

« Nous ne pouvons nous occuper, fût-ce imparfaitement, d'un grand homme, sans gagner quelque chose avec lui. Il est la vivante fontaine de lumière près de laquelle il est bon et agréable de se trouver. La lumière qui illumine, qui a illuminé les ténèbres du monde... »

Plus que jamais, en ce siècle de matérialisme, il est nécessaire, indispensable d'évoquer les héros, de l'histoire et de leur vouer un culte. Leur génie, que les savants ne peuvent expliquer, doit être l'objet de notre vénération : Les grands hommes sont les trépieds de Dieu et les miracles de l'humanité.

GEORGE SARTON.

1. Zurich, 5 déc. 49, lettre 29.
2. Weimar, le 7 octobre 52, lettre 86.
3. Chez Fischbacher, 1886.

Paris. — Typ. Paul Renouard, Imprimeur de la Revue, 19, rue des Saints-Pères. — 1879. — Le Propriétaire-Gérant : FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 4. 4e SÉRIE. — TOME XX. 25 JUILLET 1903.

DE LA COMPRÉHENSION DES PAYSAGES

I

On peut refuser nettement d'entreprendre l'étude méthodique d'un paysage dont on est charmé, et dire :

« Laissez-moi. La promenade aux champs m'est conseillée, non pour appliquer mes facultés raisonnantes, mais pour les détendre. Comment cela ? Par la dispense de trouver une suite et d'établir des rapports entre les objets... Je marche : il passe sur ma rétine une file de peupliers, — joli éclairage des feuilles jaunes frissonnant là-haut, croassement aérien des corneilles... c'est bien ; — il passe un attelage de chevaux qui labourent, — rythme appuyé de leur lente avancée, glèbe brun rouge, luisante en plaque du côté coupé, pulvérulente et mate du côté où elle retombe, chemise de l'homme enflée par le vent.... c'est bien ! — il passe une carrière de silex ouverte à flanc de coteau, sous une bruyère hérissée d'ajoncs et de pins noirs, — beaux plissements du sous-sol mis à nu, coups réguliers du marteau des casseurs de cailloux, impression de solitude stérile et humble... Et voilà... Nulle conclusion. Cette débandade d'objets ébranlant tantôt un de mes sens, tantôt un autre, et s'enfuyant en arrière, est le délassement de la promenade. Me voici, pour un temps, passif : tel un écran où des images sont projetées, un timbre touché qui résonne. C'est cela le repos.

« Le repos et la jouissance encore, c'est de sentir immédiatement, d'ensemble, toute l'harmonie d'un site et de ne point le décomposer. Ce que nous appelons « un paysage » est une juxtaposition d'objets naturels (ou complémentaires de la nature), qui, embrassés d'un regard, concourent à donner au passant une particulière émotion. Dans cette émotion gît toute l'unité du paysage. Il se peut qu'un détail qui ne tient ni au sol ni au ciel, et que le naturaliste ôterait, tienne au paysage pourtant : une charrue laissée là, échouée dans le sillon, une fumée qui monte d'un toit, deux silhouettes humaines arrêtées sur le chemin. L'heure aussi concourt à mon émotion, l'heure qui passe sans bruit, sans rien remuer, et qui n'est que la position momentanée de ce point de la planète par rapport au soleil. Combien de Corot, et de Cuyp même, représentent moins un coin déterminé de la terre, qu'un certain moment de la fuite du jour ou des saisons !... Le paysage n'est donc point chose existante en soi ; il se fait dans la chambre noire de mon œil et dans mes cellules nerveuses excitées. La condition, pour que j'en jouisse, n'est pas que je sorte de moi pour pénétrer l'ordre du monde, mais que j'étoffe au dedans ma sensibilité, puisque aussi bien je m'empare des aspects du monde comme d'un miroir de mes propres et instables humeurs.

« Enfin, pour que je sois tout au charme, il faut que j'élimine le souci de l'utilisation de ce coin de pays, support de ma songerie, par les hommes fouisseurs, gratteurs, flaireurs de gain. Je demande à oublier les conditions de l'habitat et de l'exploitation, l'histoire locale, les noms. Mon émotion devant ce splendide déroulement de collines se rétracte, lorsque vous vous enquérez du rendement. Vous me salissez cette petite eau sauvage en supputant sa force motrice ; vous m'agacez à noter le nom exact des ha-

meaux et à localiser tout. La beauté de cette campagne, ô économiste, vient de ce que l'humanité qui trime, qui grappille pour manger, qui jette bas les arbres et plante en leur place les cheminées de fabriques, afin d'élargir son avaricieuse vie, est absente d'ici, lointaine, répudiée. Et quant à savoir le nom que ce paysan a mâché en désignant ce clocher qui perce les gazes tombantes du soir à la lisière des forêts, ceci importe peu; c'est un village. Cazin a transporté les *Adieux d'Ismaël* dans les dunes d'Étaples, et le *Départ de Judith* sur les glacis de Péronne. Pourquoi non? Il convient que le paysage soit anonyme, uniquement émotif, élyséen... »

Voilà donc votre « sentiment de la nature »: sentiment qui vous semble si fertile en purs plaisirs que vous avez entrepris, par philanthropie, de le suggérer aux prolétaires dans des exhibitions avec conférences.

Eh bien, je crains que ce soit un sentiment d'amateurs, et de paresseux nerveux, plutôt que de vrais artistes.

La belle imagination artiste ne se peut fortifier et renouveler que par l'attention exacte au réel, par l'analyse et par la recherche des rapports vrais, — c'est-à-dire par la discipline de la science. Un artiste sain (ou seulement un garçon intelligemment modeste), se donne pour règle de rendre sa vision aussi *objective* que possible. Or voir avec objectivité n'est permis qu'à celui qui comprend, ou qui s'attache à comprendre. Tel était l'avis de Ruskin; dans ses *Modern Painters*, il pousse les apprentis paysagistes à faire des études exactes de météorologie, de cristallographie et de botanique. Pourquoi? Pour « comprendre » ce qu'ils veulent peindre.

J'ajouterais à ce programme, si j'osais, des études de géographie. Oui, de géographie; non certes de la géographie-catalogue dont notre enfance fut assommée; non plus de celle, descriptive et décorative, dont Élisée Reclus est le maître; mais de celle, à la fois vue d'un œil délicat et réfléchie avec rigueur, que M. Vidal de la Blache réalise aujourd'hui (1), et qui, enfin, rattache l'art des paysages à la science de la terre.

II

Depuis longtemps je connaissais M. Vidal de la Blache de renom, comme l'instaurateur, avec Friedrich Ratzel en Allemagne (2), d'une géographie plus concrète et plus systématique que celle qu'on nous avait apprise; accomplissant dans sa partie, me disait-on, l'œuvre d'enchaînement qu'Étienne Geoffroy Saint-Hilaire avait accomplie dans la sienne. Cependant je n'avais encore rien lu qui me parût remplir cette idée extraordinairement avantageuse que ses disciples ont de lui... Enfin voici ce *Tableau de la Géographie de la France*. Avant la publication en volume, la première livraison, que je lus avidement, m'a donné le choc; déjà elle contenait les suivantes, étant un échantillon parfait de la méthode. Or c'est la méthode, applicable à telle partie de la terre que vous voudrez, qui est ici la belle et durable invention. Devant ce monument, où trente années de contemplation et d'étude ont accumulé leurs acquisitions patientes, comprenons qu'il s'est fondé depuis notre enfance une science nouvelle, et que la culture générale de nos successeurs en doit être renouvelée.

En effet deux facultés, jusqu'ici laissées à l'écart l'une de l'autre, ou même tenues pour exclusives l'une de l'autre et antipathiques, celle qui fait le prestige d'un Loti, et celle qui rend si solide l'œuvre d'un Claude Bernard, sont appelées à s'entre-soutenir. Combinaison toute neuve, propre à rallier à la géographie les travailleurs qui souffrent de laisser inactives, dans une gymnastique du seul raisonnement, quelques-unes de leurs spontanéités les plus belles.

Il a fallu d'abord que M. Vidal vît de ses yeux scrutateurs, longtemps appuyés, la France entière, parcelle après parcelle; qu'il marchât sur les sentiers et sentît sous ses semelles la consistance des terrains, recueillît les bruits et les silences, respirât l'arome de chaque essence silvestre et la salure iodée de la mer. Des notes de carnet, prises sur nature, ont fourni la trame de sa géographie, si la science géologique et historique, tirée des livres, en compose la chaîne serrée. Ceci est une impression « écoutée » dans l'Ardenne, le long de la Meuse: «... Malgré l'industrie et l'activité de ces essaims de forgerons agriculteurs, la vie reste recueillie et comme enveloppée de solitude. Le moindre bruit, celui d'une parole, du choc d'une poutre, d'un cri d'oiseau, est perçu d'une rive à l'autre. » Ceci est la note d'un marcheur dans le Morvan: « ... Une infinité de petites sources imbibent les vallons et les creux, y suintent en *vernis*, ou marais semés d'aulnes et de joncs, noient les prairies, creusent d'ornières profondes les sentiers raboteux, multiplient des ruisseaux qu'on ne pouvait jadis traverser que sur des troncs équarris ou des pierres... » Seulement les sens toujours en éveil de ce promeneur artiste pénètrent mieux que ceux d'un promeneur qui ne serait qu'artiste, parce que la science en prolonge la portée au delà des faits apparents. Lorsqu'il foule une allée

1. Voir P. Vidal de la Blache, *Tableau de la Géographie de la France*, en introduction à l'*Histoire de France* d'Ernest Lavisse. Paris, Hachette, 1903, in 8, de 365 pages.

2. Auteur de l'*Anthropogéographie*, dont une deuxième édition parut à Stuttgart, Engelhorn.

silvestre en bordure de la Vologne, près de Gérardmer, il se dit : « Les arbres qui enveloppent nos Vosges plongent leurs racines dans un sol élastique et profond qui résonne sous les pas (voilà la *sensation*, et voici la *notion*)... et qui est le résultat de la décomposition séculaire de ceux qui les ont précédés. La forêt actuelle se dresse sur le débris des forêts éteintes. » Par cette vue de l'esprit perçant jusqu'aux dessous de la nature, n'est-il pas vrai que la sensation s'exalte encore ?

III

Le profit, pour l'imaginatif, d'être exactement informé des phénomènes terrestres, est double : il apprend à contempler le paysage d'abord dans son perpétuel et secret changement, ensuite dans ses *relations complexes*, avec ses *antécédents* et ses *conséquents*.

1° Dès que l'artiste a le *sens géologique* un peu éveillé, il n'est plus dupe de l'immobilité de l'horizon muet, ni des formes de collines qui semblent fixes. Il sait que les forces à l'œuvre sur la planète ne font point trêve. Il épie l'effritement, l'écoulement, le nivellement qui se poursuivent sans qu'aucun bruit les dénonce. Il regarde vieillir les montagnes, leurs sommets peu à peu glisser par les sillons des ravines, se dénuder et fondre. Il comprend le sens de la rumeur continue et sourde qu'on entend à la Furka, ce sanglot des grandes Alpes entraînées miette à miette vers le lointain contre-bas des plaines; il perçoit encore le même sanglot dans la campagne, en apparence silencieuse, où travaille une rivière, jadis précipitée, à présent dormante. Tout à coup, derrière le décor actuel, un décor très différent, disloqué et supplanté depuis trois cents siècles, lui apparaît pour l'émouvoir du contraste. En cheminant sur la plaine flamande, qui « ondule à peine sous les moissons », il ne se laisse pas « tromper par l'allure tranquille du relief extérieur ». Il sait que les Ardennes, qu'il a perdues de vue vers l'est, sont là encore, avec leurs escarpements, mais abîmés sous le sol, avec leurs forêts, à présent tassées et décomposées en houillères, et que seulement une couche mince de craie les recouvre, laissée là par une mer qui elle-même n'est plus. Ici, à Fontainebleau, ici, à Rambouillet, nous foulons d'anciennes plages marines; et plus au milieu des terres, de Tonnerre à Cemmercy, des débris de coraux, empâtés dans les roches, nous avertissent d'évoquer à cette place, dans ces vallées où la vie agricole est installée, une mer déserte brisant sur des récifs de polypiers. Cela fut. La rêverie de Ronsard devant l'abatis de sa forêt de Gastine se rencontre avec la réalité. Les changements de l'humanité, sur un rythme plus accéléré, se surajoutent à ceux de la nature et y sont liés. Vézelay, Coucy, témoins d'une « puissance née sur place, du sol et de la pierre », sont délaissés par les itinéraires avant même de s'écrouler sur leur colline, laquelle, plus lentement, s'écroule aussi. D'Aigues-Mortes ensablée, la vie se retire. Elle va bruire ailleurs... Quel branle donné à l'imagination! Le paysagiste qui, à larges traits de fusain, établit ses « terrains », peut se dire qu'il prend un instantané. Hâtons-nous : la nature, quoi qu'en dise Vigny, se défait comme un visage humain : elle non plus « jamais on ne la verra deux fois ».

2° Le second avantage dont jouit le bon déchiffreur de paysages n'est pas un moindre gain pour son imagination. Il n'est pas pour lui de perception insignifiante, parce qu'il n'en est pas qui ne puisse lui apporter une pièce de la démonstration qu'il cherche. Il jette un regard sur une ferme de la Brie; aussitôt il remarque le contraste « entre l'enceinte muette et la cour grouillante ». Vous et moi aurions borné là notre observation; pour le géographe, ce trait pittoresque est signe d'un fait auquel d'autres faits s'enchaînent : cette ferme fut autrefois un lieu-fort, tournant vers les champs sa carapace méfiante; voyez encore ces fossés à demi comblés, ces restes de tourelles; c'est qu'elle dut se suffire à elle-même et se défendre; c'est qu'elle est isolée, comme vous voyez, à l'écart des villes et des routes : et cet isolement tient à un certain mode d'exploitation, nécessité à son tour par la nature du sol, du sous-sol, et par le niveau des sources, etc.

Le désir d'apercevoir cet enchaînement des faits redouble notre zèle à bien regarder ceux qui apparaissent; notre intuition en devient plus aiguë, donc plus riche de plaisirs. Un collectionneur méthodique de voluptés, M. Maurice Barrès, le reconnaît : « La physionomie d'un paysage, dit-il, peut donner au passant les plus vives jouissances; mais combien le plaisir augmente d'intensité à mesure que nous savons saisir les liens intimes qui, dans une zone donnée, unissent le caractère de la nature au développement de la civilisation (1)! »

C'est qu'on jouit non seulement des beaux aspects, mais de la systématisation autrement belle qui se laisse entrevoir en dessous. Tout le réel s'anime de beauté, dès lors que les lois intelligibles y transparaissent. Les usines mêmes, auxquelles M. Barrès fait un grief d'avoir « dénaturé » la campagne, que Ruskin eût voulu balayer de la face de l'Angleterre comme des salissures, les usines acquièrent le droit

1 Voy. Maurice Barrès, *Pages lorraines* (extraites de *l'Appel au soldat*, de *Leurs Figures* et de *Amori et Dolori sacrum*). Charmes-sur-Moselles, 1903 et à Paris, chez H. Champion.

d'occuper le regard, comme tel nez de paysan breton, excessif, difforme, en qui un Lucien Simon retrouve pourtant le déterminisme puissant de la race; ce nez est motivé, il est nécessaire : comment serait-il laid? De même la cheminée noire de la fabrique. Elle aussi est fille d'une nécessité. Entre elle et les peupliers de la rivière, le géographe n'est point choqué d'une désharmonie; il perçoit, au contraire, une relation logique, c'est-à-dire une harmonie, mais secrète, — d'autant plus réjouissante pour qui la découvre.

Pour mesurer le plaisir qu'ajoute cette systématisation, comparez un paysage du haut Jura, vu par Pointelin (au *Salon* de cette année), — une croupe arrondie, herbue, et caressée d'un souffle dans la vacuité vibrante du soir, — avec le même paysage *compris* par M. Vidal de la Blache (p. 248-249). Le géographe en saisit, dans le sol et le sous-sol, les *antécédents;* il en observe les *conséquents* dans la vie locale, lentement organisée sur cette terre mélancolique. La vision du peintre, d'abord, se renforce de sensations tactiles rappelées, tiédeur souterraine, moiteur, pluie et rais de soleil alternant, tamisés par les feuillages fins, nourriture plantureuse préparée dès les caves de la terre aux bons ruminants... Ensuite, elle se prolonge par l'évocation d'un certain types d'habitations basses, en pierres extraites du lieu même; de groupement humain blotti, et de travail industrieux, replié sur soi. Ceci ne brouille pas notre contemplation, s'accorde au contraire à merveille avec ce que la nature regardée par Pointelin et Pointelin lui-même ont de taciturne et d'intime. Les faits invisibles, coordonnés aux faits manifestés par le paysage, sont ici l'accompagnement joué dans la coulisse, qui donne au chant double vigueur.

Cependant, il faut que cette coordination soit réelle, découverte et non pas inventée. Il faut que l'harmonie soit encore là, dans le paysage, quand nous n'y sommes plus. Veuillez donc distinguer le géographe, que la discipline critique instruit à s'effacer devant les choses, du « philosophe à l'âme mobile » que Diderot nous représente (1) comme ayant de la nature une « sensation fort différente de celle de l'homme ordinaire ». Ce philosophe (c'est Diderot lui-même) jouit non seulement des prairies, des saules, des cascades, mais encore des « spectacles d'utilité », moulins ou troupeaux; cela est vrai; mais parce que son imagination s'enchante des influences dulcifiantes de l'agriculture et du commerce. Dans le rocher, il verra la pierre dont on fait « des palais aux rois et des temples aux dieux »; dans « l'arbre de la forêt... le mât qui doit un jour opposer sa tête altière à la [illegible] et aux vents ». Et voilà comment « ses connaissances » accroîtront son plaisir. Mais de telles associations d'images n'ont rien de nécessaire. Il est possible que les arbres servent à faire des mâts; il est possible aussi qu'ils deviennent solives de hangar. S'adonner à ce jeu des possibles, c'est s'amollir l'intelligence, ce n'est pas la dresser à comprendre.

Précisément, *comprendre* un paysage, c'est substituer à l'*harmonie subjective* et momentanée des choses et de notre imagination, l'*harmonie objective* et consistante des choses entre elles.

IV

Je l'avoue : cette harmonie ne nous est pas encore pleinement connue. La géographie, quant à présent, est l'art de la pressentir : elle vaut ce que vaut le tact divinatoire du géographe. Si on veut la considérer comme une science, elle prête à cette objection, que l'interdépendance des faits qu'elle relie n'est pas toujours démontrable. Lorsqu'ils sont constatés de part et d'autre, on peut montrer avec une probabilité singulière qu'ils sont liés en effet; mais si l'on ne connaît que les faits d'ordre géologique, par exemple, on ne peut induire avec certitude quels faits d'ordre sociologique y doivent correspondre, et réciproquement. Il reste du flottement dans ces relations, et l'on ne peut parler encore de lois géographiques rigoureuses.

Pour qu'il y en eût, il faudrait que les données du sous-sol, en y combinant celles du climat, gouvernassent exactement la production végétale spontanée, laquelle à son tour devrait gouverner exactement la vie animale et humaine, sa parasite. C'est donc dans la flore naturelle que gît toute la détermination géographique; la géographie n'est certaine que si les plantes qui importent à l'homme se refusent à vivre sous telle latitude, en tel terrain. Or cela n'est pas vrai absolument; même sans tenir compte de la culture et de l'acclimatation, qui rompent manifestement le déterminisme géographique en corrigeant le sol ou le climat, la flore, même d'une région fermée et sauvage, a des variations, des inconséquences. C'est que les plantes, elles aussi par amour de la vie, sont souples et patientes; elles dépensent de l'ingéniosité pour s'accommoder à des conditions ingrates; plusieurs, là où leurs racines ne trouvent point à pomper la nourriture appropriée, s'alimentent en respirant; enfin elles se laissent modifier à la longue. Sans doute, nous reconnaissons bien, à peu près, le « paysage de la chaux », au tilleul, à l'érable et au hêtre des forêts, à la carotte sauvage des clairières; le « paysage de la silice », aux bruyères, ajoncs, genêts, à la grande digitale, au pin silvestre, au chêne-rouvre trapu et aux bou-

(1) [illegible] VII

leaux argentés. Mais la plante silicicole par excellence, la digitale pourprée, ne refuse pas absolument la chaux : l'analyse chimique en retrouve dans ses cendres. Il y a plus d'élasticité que la science ne voudrait dans les relations du monde vivant.

Quant à l'autre ordre de rapports, ceux qui rattachent à la végétation, et, par elle, au sol, les sociétés humaines, ils sont encore plus lâches, complexes et incertains. Certes il y a une *civilisation des prairies* et une *civilisation des céréales*; dans celle-ci même, la *civilisation du blé* (1), qui donne au laboureur, à l'homme, l'importance et les droits, est distincte de la *civilisation du riz*, qui utilise et avantage également la femme : les Hollandais s'en sont aperçus quand ils ont importé leurs institutions dans les colonies d'Insulinde. Mais ces relations ne sont exactes qu'en gros, à vol d'oiseau ; le mot de Friedrich Ratzel : « *Die Menschheit ist ein Stück der Erde*, l'homme est un morceau de la terre », est le postulat d'un constructeur de système, non la conclusion d'un collectionneur de faits.

Les faits humains ne se laissent pas simplifier ainsi, et, de siècle en siècle, s'y prêtent moins. On peut appliquer l'aphorisme de Ratzel assez exactement au pasteur, un peu moins bien à l'agriculteur ; beaucoup moins bien à l'industriel, moins encore au commerçant ; il est à peu près juste quand on ne voyage guère et seulement à pied, moins juste quand on roule en chariots et en poste, il cesse de l'être quand le vapeur emporte les hommes et les produits à travers les montagnes percées et les mers. Alors la mosaïque tranchée des régions naturelles s'efface sous le réseau des pérégrinations et des échanges : le lien de l'homme à son coin de terre s'exténue ; ce n'est bientôt plus qu'un souvenir, un sentiment. Ainsi l'effet de la civilisation est justement de rendre l'homme de plus en plus indépendant de la glèbe, des saisons, des servitudes et diversités locales. A mesure que la civilisation gagne en mobilité et se dématérialise, le déterminisme géographique va se dissolvant, s'évanouissant.

Vous saisissez dès lors ce que nous veut la thèse du sentimental auteur des *Déracinés* (2). Remettre, s'il se peut, la génération nouvelle sous la dépendance de la terre, entendue au sens étroit du chacun chez soi, lier les Français à l'herbe, aux arbres, aux chaumières, coller leurs semelles au limon originel, c'est aller exactement à contremarche de la civilisation. Résistance de l'individu un peu rare, qui se sent noyé dans les grands courants, et ne veut pas ; — tentative, hélas ! débile, et touchante en raison même de sa chétivité. Je sympathise avec le candide Saint-Phlin, et son ami Sturel, lorsqu'ils partent, à bicyclette, en quête de leur « âme lorraine ». — Rien n'est plus beau, comme déploiement, toujours surveillé, toujours imprévu, d'une sensibilité exquise et du plus riche langage français, que cette série de paysages et de méditations : *la Vallée de la Moselle*. Il est tel morceau où je sens la réussite d'art parfaite, celle qui préserve une page écrite de s'affadir jamais...

Cependant Sturel et Saint-Phlin se trompent. Ils ne pourront, si dociles qu'ils soient, se ranger de nouveau sous l'influence de leur sol et de leurs ancêtres. Le lien est rompu depuis trop de siècles. Sont-ils pasteurs, ou seulement agriculteurs ? Ils sont touristes. Ils ont voyagé, ils ont lu, ils vivent des revenus d'une fortune mobilière, la subsistance leur arrive de loin. Ils sont à jamais cosmopolites et adultérés par vingt alliages. Ils reviennent de Cordoue, d'Aigues-Mortes et de Venise, quand la Lorraine les reprend, comme une amie d'enfance retrouvée après vingt maîtresses ; elle leur apparaît belle, parce qu'ils la comparent. Au contraire la terre qui nous modèle lentement est celle qui ne nous apparaît pas belle, que nous n'apercevons même plus, tant elle nous est ordinaire ; que nous aimons et haïssons à la fois, tant elle nous est dure. L'intermédiaire entre elle et nous n'est pas la contemplation, mais l'action imposée. Il est superflu d'être charmé de notre terre ; il faut la travailler et en dépendre : alors en effet, non de propos délibéré, mais involontairement, inconsciemment, nous recevons son empreinte. Empreinte que la nécessité seule appuie avec assez de force sur l'homme besogneux, pour attester, jusque dans sa progéniture, qu'il est serf du champ dont il extrait sa vie.

Je conviens cependant, avec M. Barrès, que le champ et l'homme se complètent, pourvu seulement que, par « l'homme », vous entendiez des multitudes d'hommes, considérées pendant un temps assez long, et dans le passé. Le vice de la méthode de M. Barrès, c'est qu'elle est tout entière rapportée à M. Barrès lui-même. Sans apercevoir que le déterminisme de sa formation, qu'il veut resserrer par artifice entre sa province et lui, le rattacherait encore à d'autres agents puissants qu'il lui plaît d'omettre, ce pur intellectuel, dans son chagrin de n'être plus un impulsif, a décidé qu'il remonterait le courant de l'histoire, y ferait un petit remous personnel. Qu'en peut-il espérer ? De compliquer d'une émotion filiale son plaisir de grand artiste devant certains paysages, de rendre par là sa mentalité plus riche et plus rare, de se surfaire.

Mais la nature sérieusement consultée avertit au

(1) M. Vidal de la Blache a très bien décrit, d'après le *Repas de Paysans* des frères Lenain, au Louvre, les allures et les manières des cultivateurs « mangeurs de pain ». P. 121.

(2) Voy. Maurice Barrès, *ouvrage cité*.

contraire de l'insignifiance de cet individu, à qui M. Barrès prête un tel relief. L'idée de nécessité, dominant tout accident particulier, est visible dans le site des villages, dans la forme des meules de blé, comme dans le contournement des branches du rouvre et l'ondulation des couches de terrain.

C'est même pour cela que l'éducation concrète, la contemplation du réel, à condition qu'elle soit scientifique, est d'un tel profit, non tant pour nous exalter que pour nous apaiser. On y apprend vite le néant des petites oppositions de l'amour-propre. On découvre qu'il y a beaucoup moins de joie à se différencier qu'à s'unir. On se pénètre peu à peu du sentiment de la loi, de l'inévitable loi, et l'on aime de la nature, par-dessus tout, son absence de caprices, sa certitude.

PAUL DESJARDINS.

LA CULTURE NATIONALE

dans l'enseignement secondaire en Allemagne [1].

On conçoit aisément qu'avec de tels principes, il ne puisse être question ni de communiquer aux élèves les éléments d'une Weltkultur, d'une culture universelle, ni de développer en eux l'amour du savoir pour le simple savoir. L'intelligence, fait remarquer M. le professeur Rein, peut faire un mauvais, aussi bien qu'un bon usage des matériaux qu'on lui confie : d'où la nécessité de lui imposer une règle par la formation de la fameuse volonté *sittlich-religios*. D'autre part, la Weltkultur est quelque chose de beaucoup trop vaste : on ne sait où la chercher. C'est donc seulement « en le faisant entrer dans la vie nationale qu'on donnera à l'intellect de l'élève une nourriture saine et assimilable : c'est pourquoi il ne peut être question que d'une analyse du cercle de pensée allemande, le seul qui puisse servir d'étalon dans cette organisation de l'enseignement éducateur ». L'étude des littératures, par exemple, n'a de signification que si on la rattache étroitement à l'histoire de la littérature nationale, « car celui-là seul comprend les choses étrangères, qui sait les mêler à la masse des choses indigènes ». L'enseignement de l'histoire dont le but général est de « mettre en lumière la divine ordonnance du monde », doit s'en tenir de préférence aux faits et aux peuples « dont l'histoire manifeste cette ordonnance d'une façon claire pour notre jeunesse ». Il faut, sans doute, éviter toute disposition tendancieuse, et le professeur d'histoire doit être impartial : mais, pour concilier cette exigence avec la mission patriotique qui lui est confiée, il est à souhaiter qu'il use de cette recette bien simple : « Le plus beau serait, écrit M. Oskar Jager, directeur du Gymnase Frédéric-Guillaume à Cologne, que le maître eût une *Gesinnung* (tournure d'esprit) si complètement patriotique, si entièrement nationale, que lui-même ne s'en aperçût pas. » Enfin, pour qu'il ne reste pas de doute sur la nature véritable de cette Gesinnung et sur le sens précis qu'elle doit avoir, voici ce que je lis dans le paragraphe du livre de M. Hermann Schiller, consacré à l'histoire : « Sans faire entrer le chauvinisme dans l'école, on doit cependant montrer clairement aux élèves des deux classes supérieures (Primauer) qui fut de tout temps « le briseur de paix » (Friedensbrecher) et qui, selon toute prévision, le sera encore; qu'en conséquence leur devoir est d'égaler leurs ancêtres de 1813 et de 1870 et de : marcher de nouveau contre le vieil ennemi au cri de Dieu et la colère allemande !... Les générations actuelles et futures doivent apprendre à connaître la guerre de 1870 au moins aussi bien que celle de 1813... car l'élève en voit encore chaque jour les conséquences, et, vraisemblablement, une guerre future avec la France ressemblera plus à celle de 1870 qu'à celle de 1813. »

Comme on peut le voir, d'après ces quelques citations prises à des sources diverses, l'unanimité est vraiment remarquable, et je ne crois pas simplement traduire une impression personnelle lorsque notre plus grand sujet d'étonnement, à nous autres Français qui étudions d'un peu près l'Allemagne moderne, c'est l'unité qui s'y manifeste partout. Nous en avons un frappant exemple en ce qui concerne la direction générale de la pédagogie. Quel que soit le livre que nous ouvrions, et il y en a des centaines, nous partons toujours du principe moral et de la nécessité de lui subordonner la culture de l'intelligence : par des considérations historiques, psychologiques et philosophiques, on nous montre que l'aptitude morale est le propre du génie germanique, et nous aboutissons naturellement à cette conclusion : étudions notre race, notre histoire, prenons une forte conscience de nous-mêmes et nous réaliserons ainsi la fin éthique que se propose d'atteindre toute pédagogie digne de ce nom. De là ressort évidemment la nécessité de couler tous les esprits dans le même moule, et de là tout le mystère de la Zucht opposée à l'Unterricht. La personnalité la plus puissante ne sera pas la plus originale; c'est simplement celle qui portera le plus profondément marquée l'empreinte générale : la hiérarchie des intelligences ne sera pas autre que la hiérarchie des volontés, et les individus ne se distingueront que par les différents degrés d'énergie avec laquelle ils

[1] Voir la *Revue Bleue* du 18 juillet 1903.

affirmeront une conviction commune. D'ailleurs l'histoire est là pour donner un sens plus précis aux convictions qui risqueraient de s'égarer dans un vague idéalisme moral ; elle oppose, d'une façon très nette, le génie germanique au génie français, elle lui montre qu'il a pris conscience de lui-même dans un admirable sursaut d'énergie et que, depuis ce grand effort de résurrection, il s'est de plus en plus affirmé par la force : de telle sorte que la lutte pour la suprématie de la patrie devient l'expression à la fois la plus élevée et la plus pratique de cette volonté morale qu'a formée lentement l'éducation, et qui groupe les forces individuelles en un faisceau commun d'énergies redoutables, unies par les traditions du passé et par les espérances de l'avenir.

L'empereur Guillaume, qui possède un sens très avisé des tendances et des besoins de son peuple, et qui, sous l'aspect d'entreprises personnelles, ne fait guère, généralement, qu'incliner la volonté de la nation dans le sens où elle marche déjà d'elle-même, n'a pas manqué de fortifier l'œuvre commencée, il y a plus d'un siècle, et à laquelle son grand-père attribuait, du moins en partie, le succès de ses armes. On a fait beaucoup de bruit autour de la fameuse conférence qu'il a réunie en 1890, et dont est sorti un remaniement assez important des programmes généraux de l'enseignement des gymnases et surtout des Realgymnasien, ou établissements d'enseignement moderne. L'empereur s'est décidé résolument en faveur de ce dernier, au préjudice des études proprement classiques. Mais comment expliquer cette intervention de l'empereur et la faveur qu'il a témoignée à l'enseignement moderne ? Doit-on voir dans cette démarche l'expression d'un puissant intérêt spéculatif pour les questions d'éducation ? Les Allemands eux-mêmes ne s'y sont pas trompés. Plusieurs d'entre eux ont bien senti le caractère particulièrement positif des préoccupations impériales, et l'un d'eux fait remarquer que, sur les vingt-trois membres appartenant à l'enseignement, qui faisaient partie de la commission réunie par l'empereur, trois seulement représentaient les sciences exactes, ce qui montre bien que le souci principal de Guillaume II n'était pas d'ordre purement spéculatif et qu'il s'inquiétait peu, en somme, de savoir si les sciences sont, plus ou moins que les lettres, propices à la culture générale de l'esprit. Or, si nous consultons les transformations qui ont suivi cette fameuse réunion, nous apercevons assez clairement le dessein impérial, et il nous semble qu'il s'accorde admirablement avec la tradition. Dans les gymnases, les heures consacrées à l'enseignement du latin sont diminuées au profit très net de l'allemand, de l'histoire nationale et de la gymnastique, qui deviennent, à eux trois, le centre de l'enseignement. D'autre part, l'étude pratique des langues vivantes, des sciences exactes et de l'histoire nationale, forme le centre de l'enseignement moderne des Realgymnasien et des Realschulen, pour lesquels l'empereur montre une prédilection qui va jusqu'à imposer par la force la transformation d'anciens gymnases en établissements de ce dernier genre. Ces deux réformes ont, pour qui sait les comprendre, un double sens très net : 1° faire tourner autour des traditions nationales l'enseignement qui s'adresse aux classes élevées du pays ; 2° ajouter à ces traditions, pour les établissements d'enseignement moderne, tous les éléments favorables à la formation de masses armées pour la lutte présente, la lutte économique. De cette façon, le *Credo* moral où l'ensemble du pays puise son inspiration, se désuniversalise de plus en plus pour se resserrer autour de l'idée allemande, et, satisfaisant de mieux en mieux à ses intérêts vitaux, le maintient dans la voie où il marche depuis 1813, celle de la suprématie par la force.

Il ne faut pas s'y tromper : c'est avec un sens très exact de l'évolution historique de son peuple que l'empereur Guillaume fait la guerre à l'idéalisme. Sa défiance vis-à-vis des études classiques s'explique par le sentiment de libéralisme et par l'esprit de contemplation désintéressée qu'elles finissent, à la longue, par développer. Sa prédilection pour l'enseignement moderne répond non seulement à des besoins économiques réels du pays : elle révèle une compréhension étroite, mais ferme, de la nouvelle forme de la suprématie moderne, celle du commerce et de l'industrie. Voilà pourquoi il se montre particulièrement soucieux des progrès réalisés par le socialisme allemand dans ces dernières années et pourquoi il déclare que « l'école doit inculquer à la jeunesse la conviction que les doctrines de la *Sozialdemokratie* sont non seulement contraires aux commandements divins et à la morale, mais encore qu'elles sont irréalisables et funestes pour l'individu comme pour l'État ». Ce n'est pas, qu'à proprement parler, démocratie et impérialisme ne puissent s'accorder : le pasteur Naumann démontre, à qui veut l'entendre, que les deux termes n'ont pas de sens si on les isole l'un de l'autre, et d'ailleurs l'intervention personnelle de l'empereur, en maintes circonstances, a eu pour résultat d'adopter dans la législation ouvrière moderne des modifications favorables aux travailleurs. Mais ce qui est dangereux, c'est la doctrine même, et son esprit universaliste : c'est non seulement un système d'organisation économique, mais encore une doctrine morale de fraternité humaine qui efface, ou tend à effacer, avec les distinctions de classe, sinon les distinctions de race, du moins les hostilités brutales de nation à nation. Et, si cette doctrine venait à triompher dans les

esprits, ce serait la ruine de cette belle philosophie de la force sur laquelle reposent, depuis de si longues années, la foi spirituelle aussi bien que la prospérité matérielle de la nation allemande. Voilà pourquoi il faut aller au-devant d'elle, dès l'école ; voilà pourquoi les professeurs d'histoire sont chargés, depuis cette époque, de démontrer à leurs élèves que la classe ouvrière, comme la nation tout entière, doit son bien-être aux efforts constants des Hohenzollern pour améliorer sa condition « depuis les réformes de Frédéric le Grand et la suppression du servage jusqu'à nos jours », et d'une façon générale « que la seule puissance de l'État peut garantir à l'individu l'existence de sa famille, de sa liberté et de ses droits ». De cette façon, le corps des traditions nationales, groupées autour de l'idée monarchique, se trouve encore fortifié, et tous les éléments de l'éducation peuvent désormais converger, avec une puissance d'unité de plus en plus irrésistible, vers la formation de cette *Deutsche Gesinnung*, qui doit être dressée à confondre les notions d'idéal moral et de droit avec celles de prospérité matérielle et de suprématie nationale. Nous nous retrouvons bien ainsi dans le courant général de la pensée allemande, et l'école peut marcher dans la voie que lui a tracée son chef suprême, avec l'assurance que donne le souvenir d'un passé glorieux et le sentiment d'une magistrale continuité, féconde en promesses pour l'avenir.

Les réformes introduites par l'empereur dans l'enseignement secondaire n'ont pas été partout acceptées sans discussion : quelques-uns de ses membres les plus en vue ont même laissé échapper quelques remarques ironiques sur la valeur éducative de la gymnastique ; mais on ne peut nier que ces réformes n'aient trouvé auprès de la majorité des pédagogues allemands un accueil enthousiaste. Ils y ont vu le signal d'un nouveau combat contre « un idéalisme abstrait et infertile et contre une opinion dépourvue de patriotisme (*Vaterlandslose Gesinnung*), qui doit conduire les jeunes Allemands à l'adoption d'une manière de penser et de sentir favorable au bien et à la prospérité matérielle du pays ». La direction morale s'affirme donc avec netteté : elle a un caractère belliqueux incontestable. Les éléments qu'elle met en œuvre, et dont les deux principaux sont l'histoire et la religion, concordent tous pour conduire l'esprit à cette unique fin : glorification de la force allemande, symbole de la justice, de la vérité et du droit. Il s'agit bien toujours d'éveiller et d'entretenir dans les jeunes âmes le sentiment religieux et aussi celui de la nature et de la vie : seulement le Dieu de Comenius et de Franke est devenu le Dieu allemand, la nature et la vie sont devenues la nature et la vie allemandes. Le large humanitarisme que nous avons vu au début s'est graduellement rétréci jusqu'au patriotisme étroit et fort que nous avons maintenant sous les yeux. J'espère en avoir assez dit pour montrer clairement les différents stades de cette évolution. Mais, si caractérisés qu'ils soient pour l'observateur attentif, les courants continus que l'on dessine ainsi après coup dans l'histoire peuvent toujours sembler artificiels. Aussi est-il bon de recourir à la pratique pour voir si la théorie est justifiée. C'est ce que nous allons faire maintenant. Entrons un peu à l'école et voyons comment on y forme les jeunes esprits : voyons en particulier comment on apprend aux Allemands à connaître et à juger le peuple contre lequel la théorie précédemment exposée a pris, dès la fin du XVIIIe siècle, et prend encore de nos jours une signification précise, à savoir la France.

Il ne s'agit pas ici d'une étude de détail : nous ne voulons pas examiner les diverses méthodes et procédés techniques d'enseignement en usage dans l'école allemande, ni montrer en quoi ils diffèrent des nôtres, soit à leur avantage, soit à leur détriment. Nous nous contenterons de mettre en lumière l'esprit général qui les caractérise. Or, ce qui caractérise surtout l'enseignement allemand, lorsqu'on l'envisage au point de vue de la pratique, c'est qu'il est admirablement adapté aux masses. Tout, jusque dans les plus légers détails d'organisation matérielle, y révèle un remarquable esprit d'égalité, un souci constant de former, non des unités, mais des collectivités instruites et solidement armées pour la vie. Ceci peut paraître étrange, mais l'école allemande est un modèle d'organisation démocratique, dans le meilleur sens du mot. Il y règne, soit de professeur à élève, soit entre les élèves eux-mêmes, un admirable esprit d'unité, de solidarité, et il faut reconnaître qu'en ce sens l'école réalise ici pleinement sa fin idéale, celle d'être un passage naturel, une évolution lente, d'une forme restreinte de collectivité, qui est la famille, à la forme de collectivité plus large, qui est celle de la nation ou de l'État. Comparés aux Allemands, nous sommes, sur le terrain de l'école et peut-être sur bien d'autres encore, de véritables aristocrates. Nous formons des élites, au détriment des masses, et plusieurs de nos institutions scolaires sont bien faites pour accentuer le partage inégal des intelligences, créer des divisions spirituelles, et favoriser par là même une forme d'esprit qui n'est pas précisément propice au rapprochement des classes : ou, si l'on veut, l'école crée souvent chez nous, à côté des conflits économiques, des conflits intellectuels et moraux qui sont une source de danger, sinon pour l'ordre, du moins pour l'harmonie sociale. Il en est tout différemment dans l'école allemande : elle cherche à réaliser le plus

possible, sans sortir du cercle restreint de ses occupations, l'unité, la solidarité, qui devront s'étendre ensuite à tous les membres de l'État, et elle use, à cet effet, d'un procédé efficace, qui consiste à élever d'une même poussée toutes les intelligences d'une classe au niveau moyen le plus haut qu'il soit possible d'atteindre.

Assistez à autant de classes allemandes que vous voudrez, vous y trouverez sans doute des élèves particulièrement doués et des incapables : mais cependant vous n'y remarquerez pas la distinction tranchée qui existe entre la fameuse tête et la non moins fameuse queue de toute classe française, et si vous trouvez souvent que les meilleurs sujets y sont inférieurs à nos premiers, vous constaterez par contre que, presque toujours, le niveau général est supérieur au nôtre. Maintes fois, j'ai communiqué cette observation au professeur allemand, lorsque nous sortions de classe, et la plupart d'entre eux sont tombés d'accord pour me dire : Nous ne voulons pas d'élite. La formation d'une élite, au gymnase, est non seulement condamnable au point de vue moral, car elle attire vers elle seule, par une sorte de privilège injuste, les soins que le professeur doit à tous ; mais elle est même funeste pour l'État, qui a besoin, pour soutenir la lutte contre l'étranger, du concours des masses éclairées : or, dans cette lutte, la victoire n'appartient ni au nombre, ni à l'intelligence exclusivement, mais à l'alliance judicieuse de l'un et de l'autre. Les personnalités vraiment remarquables trouveront leur voie à leur sortie du gymnase : elles se développeront avec succès à l'Université où leur travail, leur intelligence compenseront vite le léger déficit que leur auront fait subir les nécessités d'une marche en commun : mais, au moins, nous ne traînons pas avec nous de poids mort, et rien de ce qui sort de l'école n'est inutile à la société.

La conduite de la classe est subordonnée scrupuleusement à ce principe. Presque partout, qu'il s'agisse de grammaire, de langues vivantes ou mortes, de littérature, d'histoire, l'exercice oral a la prédominance sur l'exercice écrit. Or, il est évident qu'un des principaux avantages de l'exercice oral est de faire participer la classe à un travail en commun ; par cela même, il doit être d'une difficulté moyenne, et développer plntôt des qualités de promptitude, de décision et d'utilisation pratique des matériaux acquis, à la portée de tout le monde, sous la simple condition de travail et d'effort, que des qualités d'originalité et de réflexion personnelles, que le travail écrit permet de mieux cultiver. Dans presque toutes les classes, il y a en outre un manuel prescrit, soit par celui qui représente chez nous l'inspecteur d'académie), soit par le directeur du gymnase, et la tâche du professeur consiste à expliquer le manuel oralement et à fournir quelques détails complémentaires. S'agit-il d'histoire, par exemple, ces manuels sont, en général, des chronologies très succinctes et très claires, qui s'adressent beaucoup plus à la mémoire qu'au jugement, et qui peuvent bien apprendre à l'élève une série de faits, mais non favoriser chez lui le développement de la perspicacité et de la finesse critiques. C'est ainsi que les élèves de seconde d'un Realgymnasium de Berlin ont entre les mains une chronologie en 416 pages, allant depuis l'année 3000 avant J.-C. jusqu'à 1888. Autre part, les élèves de rhétorique ont entre les mains un abrégé de l'histoire du monde moderne en 177 pages (Andrea, Leipzig, 1892). D'ailleurs, je lis, dans une pédagogie déjà citée, le passage suivant, relatif à l'enseignement de l'histoire : « Il est impossible de connaître les vraies causes, les causes profondes des événements... Il ne peut donc être question, dans l'enseignement de l'histoire, que de l'enchaînement des faits, et, le plus souvent même, des faits extérieurs, et nullement de la recherche approfondie de leurs causes véritables. »

M. Schrader, d'autre part, s'exprime ainsi : « L'enseignement de l'histoire ne doit faire appel ni à des observations philosophiques, ni à un examen critique des faits ou de leur tradition ; les premières font évaporer le contenu de l'histoire en idées qui, bien que justifiées en elles-mêmes, sont cependant incompréhensibles à la jeunesse, et ne sont pas en état d'éveiller dans son cœur une véritable vie ; le second rend le regard vague et le jugement incertain. » Il en est de même pour l'enseignement de la littérature. Le manuel imposé par la direction au professeur y joue encore un grand rôle. Les dates, les événements historiques y sont appris et retenus par l'élève avec fidélité, et il n'y a pas, de ce côté, des ignorances lamentables, comme nous en rencontrons trop souvent chez nous. Mais, par contre, ce que nous appelons l'étude des idées et l'appréciation littéraire, ce précieux instrument de culture pour le goût et pour la réflexion, tout cela est assez négligé, avec un parti pris, d'ailleurs louable, d'éviter le lieu commun. Seulement, le malheur est qu'on y tombe en voulant l'éviter. A relire mes notes, je ne trouve touchant Lessing, Gœthe, Schiller, etc., que des formules assez justes, mais tellement stéréotypées, et récitées avec une telle précision mécanique qu'on y sent, de la part de l'élève, une absence presque générale de jugement et de réflexion personnelle.

Nous verrons plus loin, en prenant pour exemple l'enseignement du français, que la culture des langues vivantes est envisagée au gymnase, comme au realgymnase ou à la realschule, à un point de

vue exclusivement positif et pratique. Il s'agit d'apprendre aux élèves à se servir d'une langue étrangère comme d'un instrument utile, et, à cet effet, il faut leur montrer comment se construit une phrase d'usage courant dans la langue en question, les mettre en possession d'un vocabulaire suffisant et leur inculquer une prononciation passable. La connaissance de la littérature et surtout l'étude sérieuse des mœurs, du caractère, du génie propre à la nation étrangère, viennent très loin en arrière et peuvent être négligées sans grand inconvénient : car c'est là précisément la partie de l'enseignement la moins utile, au sens étroit et positif du mot, et la moins assimilable à la généralité des élèves. D'ailleurs, cette conception utilitaire s'étend même à l'enseignement des langues anciennes, de l'histoire, de la littérature en général, de la religion : partout le professeur doit viser à la correction matérielle, à la précision pour ainsi dire impersonnelle du savoir, à l'assimilation, sans critique, des éléments. Aussi pratique-t-il presque toujours un procédé curieux qui donne à la classe allemande son aspect original, qui l'anime d'une vie propre, et que nous appellerons, si vous voulez, méthode d'interrogation morcelée. Une question quelconque peut-elle se diviser en quatre ou cinq parties, quand même les cinq parties seraient indissolublement liées entre elles, il y aura cinq interrogations et cinq réponses, excessivement brèves, de cinq élèves différents. Comme les interrogations se succèdent sans interruption d'un bout de la classe à l'autre, l'attention générale sera, par ce moyen d'une merveilleuse simplicité, constamment tenue en éveil. Dans les classes moyennes, l'usage de ce procédé donne à la leçon une allure pittoresque assez réjouissante. A peine l'interrogation partie, le petit bonhomme auquel elle s'adresse se lève brusquement, comme poussé par un ressort, lance à pleins poumons l'ablatif ou l'accusatif demandés, et à peine est-il assis qu'une autre voix lance à son tour, sur un ton encore plus énergique et plus aigu, le génitif du même nom, et ainsi de suite, sans arrêt ni trêve. J'ai vu ainsi conjuguer des verbes presque entiers.

On voit immédiatement l'avantage et l'inconvénient de ce système. S'il est excellemment adapté à un certain âge et à certains exercices, il est douteux qu'il conserve la même valeur jusque dans les classes supérieures, et s'il fait participer la généralité des élèves au travail commun, il faut avouer que, par contre, il n'est guère favorable au développement d'une personnalité originale. Mais, quoi qu'il en soit de la valeur proprement pédagogique d'une pareille méthode, il est certain que nous y reconnaissons encore ce même souci, cette volonté constante de cultiver surtout les masses, qui donne à la classe allemande une sorte d'unité dont la nôtre est dépourvue.

Si l'on ajoute maintenant que l'examen sous forme de concours n'existe nulle part dans l'enseignement allemand, qu'on n'y connaît ni les compositions, ni les tableaux d'honneur, ni les distributions de prix, tous remarquables aiguillons pour le travail, mais tous aussi dangereux ferments de vanité, il faudra bien conclure que l'organisation scolaire allemande porte partout la marque de la même préoccupation. Voilà pourquoi je dirais que cette organisation est plus démocratique que la nôtre, et j'ajoute maintenant que, mieux compris et différemment appliqués, les principes dont elle s'inspire répondent mieux que les nôtres à la tâche morale de l'éducateur. Mais ces principes reçoivent souvent, dans la pratique, une application qui les défigure. La discipline sévère qui règne au gymnase, la conviction que l'enseignement consiste dans la communication de vérités indiscutables que l'élève reçoit avec docilité, inclinent les professeurs de l'enseignement secondaire à considérer même les grands jeunes gens d'Unter et d'Oberprima (18 à 19 ans en moyenne) comme de véritables mineurs au point de vue de l'intelligence et de la personnalité. La classe de philosophie a été supprimée du gymnase et renvoyée à l'Université, parce que les matières dont elle s'occupe sont trop au-dessus de la portée moyenne des intelligences de cet âge. Aussi les jeunes gens sont-ils tenus au gymnase dans une étroite tutelle : on les désigne jusqu'au bout sous le nom de « Junge », un mot affectueux, mais dans lequel entre, à quelque degré, l'idée de blanc-bec. Le résultat de ce système, c'est que les élèves d'Oberprima scandent à la perfection les vers grecs les plus compliqués, mais ne connaissent guère la valeur d'une idée, d'une critique, d'un jugement qui leur appartiennent en propre. J'ai eu l'occasion de m'en convaincre, non seulement en assistant aux classes et en écoutant les réponses, mais encore, épreuve plus sûre, en lisant quelques copies de l'examen répondant à notre baccalauréat, mises aimablement à ma disposition par deux directeurs de gymnase, l'un à Leipzig, l'autre à Dresde. Ici l'élève a eu le temps de réfléchir, de composer, de montrer un peu ce qu'il avait dans la tête. Or, voici quelques exemples :

Dissertation allemande. Sujet : influence du XVIIIe siècle sur le relèvement national du peuple allemand. La meilleure copie, j'entends celle qui a la meilleure note, est écrite dans un style qu'il serait curieux de reproduire, pour donner une idée de l'enflure et de la déclamation où tombe nécessairement un élève dont le goût n'a pas été cultivé. La première période commence par *Si*... et tient une page, et le reste à l'avenant. Comme fond, c'est une

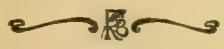
suite de couplets chauvins sur un ton atrocement banal, une glorification en bloc de Lessing, Gœthe, Schiller, sans distinction, pour avoir tous trois affranchi la littérature allemande du joug de la littérature française, comme si c'était là, même aux yeux des Allemands, leur unique mérite. Au point de vue politique, glorification de Frédéric le Grand et charge à fond sur la Révolution française, qui apparaît comme un cloaque sanglant et à laquelle l'élève oppose la marche sûre et tranquille du génie national qui, sous l'inspiration de poètes comme Schiller, cherche et trouve la liberté sans effusion de sang. La copie se termine par l'éreintement traditionnel de Napoléon et par un éloge enthousiaste de Bismarck, qui a mené à bonne fin l'œuvre d'unité et de liberté commencée par le grand Frédéric. Nous sommes, sans doute, un peu loin du sujet, mais qu'importe ! L'élève a répété fidèlement la leçon patriotique reçue au gymnase et termine par ces mots : « Travaille à conserver ce que tu as reçu de tes pères. »

Passons-nous à un sujet d'ordre plus général ? Il s'agit d'une belle pensée de Gœthe, tirée du Tasse : « Chacun reste redevable à autrui de ce qu'il est. » Je choisis la meilleure copie, qui porte la note I. B., avec la mention « recht gut », c'est-à-dire excellente. La langue est simple, et c'est déjà un mérite : mais voici la substance du développement. L'homme a une âme et un corps, et comme tous deux reçoivent une éducation, il est redevable des deux côtés à la fois : 1° pour le corps aux soins de la mère (petit discours sur l'enfance faible et désarmée), puis à ceux du professeur de gymnastique (éloge et témoignage ému de reconnaissance) ; 2° pour l'âme, à l'école, aux bons exemples qu'il y a reçus, puis à l'Université et plus tard au service militaire. Si l'homme contracte ainsi des obligations morales, c'est grâce à ce fait que son caractère, son esprit, sa nature propre ne lui appartiennent pas et qu'ils sont façonnés par l'éducation, en particulier par la lecture de la Bible, sans laquelle une éducation morale est impossible. Conclusion : « L'homme adulte doit aider son semblable comme il a été aidé par lui. » Je n'invente ni n'exagère rien. Je dirais même plus : il serait peut-être difficile de faire comprendre à un pédagogue allemand, à un directeur de gymnase, pourquoi nous trouvons ce développement misérable. Il nous répondrait, je crois, que les idées sont en elles-mêmes très justes, que cette copie porte la marque d'un esprit droit et d'un cœur excellent. Sans doute : mais nous sommes plus exigeants, nous demandons plus, même à la pédagogie de l'enseignement secondaire, nous voulons obtenir plus que la récitation d'une leçon fidèlement apprise, quand même les termes en seraient d'une justesse encore plus évidente. Nous exigeons du meilleur élève de nos classes supérieures, surtout d'un jeune homme de dix-neuf ans, plus de personnalité et plus de jugement.

Je crois en avoir assez dit pour montrer, d'une façon générale, quels sont les avantages et les inconvénients du système d'éducation en usage dans les écoles allemandes, et je vais tâcher de montrer maintenant que nous retrouvons les mêmes qualités et les mêmes défauts dans une partie de l'enseignement qui nous intéresse en particulier : je veux parler de l'étude de la langue française.

M. Da Costa.

(*A suivre.*)



ASPIRATIONS [1]

Roman.

Après avoir lu encore quelques versets, il ferma le livre et se mit à songer :

« Quel trésor de bonté et de sagesse que ce livre ! Et avec quelle simplicité, quelle netteté la vérité y est dite ! Pourquoi donc ne pas s'y conformer, ne pas abandonner tout, père, mère, maison ? Pourquoi tous les hommes ne la suivent-ils point pour leur bonheur ? »

Il fut en proie à une telle émotion que ses mains se couvrirent d'une sueur froide, et que le sang lui martela les tempes.

« Il est aisé d'être couché sur un divan moelleux et de lire l'Évangile, songea-t-il avec une sorte de mépris pour lui-même. C'est bien autre chose que de suivre réellement le Christ, de sacrifier tout, d'abandonner cette cabine confortable, de descendre sur cette sombre rive, de marcher à l'aventure, et de prêcher aux hommes avec ce livre en main. »

Et il se rappela les misérables voyageurs qui emplissaient l'entrepont et la quatrième classe, et auprès de qui il ne tenait qu'à lui de se rendre. Il se leva vivement du divan et s'approcha de la fenêtre.

« Mon Dieu, aide-moi, donne-moi des forces », murmura-t-il, se sentant déborder de vaillance et de bonté. A ce moment, le *Tourguéneff* s'approchait de nouveau de la rive. Kolia monta vivement sur le pont. Le bateau s'approcha d'un quai sombre, stoppa, et un voyageur débarqua.

« Voilà, songeait Kolia, enfiévré, il n'y a qu'à débarquer et à se rendre dans ce village sombre, laisser tout et le suivre ! » Il courut vers l'escalier

[1] Voir la *Revue Bleue* des 23, 30 mai, 6, 13, 20, 27 juin, 4, 11 et 18 juillet.

conduisant à la sortie, mais s'arrêta hésitant, sur le premier degré.

— C'est prêt ? interrogea le capitaine. Aussitôt deux matelots enlevèrent la passerelle et un large espace sépara le bateau du débarcadère. Le bateau reprit sa marche. Kolia demeurait immobile, honteux de sa faiblesse.

« Ce n'est qu'étendu sur le divan, et en lisant l'Évangile à la lueur de l'électricité qu'on peut le suivre, songea-t-il avec amertume. Mais peut-être fallait-il commencer autrement. Comment ? » Le désir du sacrifice, l'aspiration vers le bien se calmaient en lui.

« Prends ta croix et suis-moi », se rappela-t-il d'après les paroles de l'Évangile. « Mais où est la croix ? Quelle est ma croix ? Ce n'est peut-être pas du tout dans le fait de lire l'Évangile au peuple, comme Lomov. »

Dolgoïé, sa mère, son père, sa sœur, revinrent à sa mémoire.

« Peut-être ma croix est-elle de rester à la maison ? Non ! répondit-il aussitôt avec décision. Elle est dans la libre marche en avant, dans une nouvelle vie, dans l'abandon de la maison et de tous les miens. Aucun homme, le plus puissant que l'histoire connaisse, n'a pu être heureux et complètement indépendant sans quitter ses parents. Mais où est le bonheur, où est la vérité ? Ils ne sont pas à Dolgoïé, ni sur la Volga, ni dans le fait d'abandonner tout et de suivre les préceptes de l'Évangile... Où est-elle donc, la vraie vie, la bonne, l'heureuse, la vie telle qu'elle doit être ? »

Il retourna dans sa cabine, prit son journal intime, et y écrivit rapidement : « Comme je suis triste aujourd'hui. Je voudrais pleurer. Sur quoi ? Sur tout. Sur ce qu'il n'est pas d'amour en moi, qu'il n'y a pas d'amour dans le monde, qu'il y a partout tant de mal, de méchancetés, de souffrances, de mensonges. Je voudrais pleurer et prier, et je ne puis. »

* * *

Arrivé à Samara, Kolia se rendit à la gare, pour prendre le chemin de fer jusqu'à Bouzoulouk, et de là, pendant cent verstes en voiture, jusqu'à la ferme de Matveï Matveievitch Kolossov, qui voisinait avec la propriété des Glebov.

Dans la salle d'attente des troisièmes classes, il aperçut une foule de paysans avec leurs femmes et leurs enfants. Evidemment des émigrants en route pour la Sibérie. Dans un groupe, était assis un homme en kaftan dans lequel Kolia reconnut aussitôt Lomov. Kolia s'approcha, et entendit Lomov dire aux moujiks :

— C'est ce que nous ordonne le Christ. C'est pourquoi nous devons tous agir ainsi.

Les moujiks se taisaient.

— Avez-vous un Évangile ? demanda Lomov. Non ? Attendez, je vais vous en apporter.

Il se leva et se trouva face à face avec Kolia.

— Bonjour ! fit celui-ci.

Lomov fut quelque temps à le reconnaître, puis, sans étonnement :

— Ah ! c'est vous. Bonjour !

Après avoir remis l'Évangile aux moujiks, il revint vers Kolia.

— Ce sont des émigrants ? demande le jeune homme.

— Mais oui ; la Russie est le pays des vagabonds, et restera longtemps encore un peuple de vagabonds ; car, pour une vie civique sédentaire, il faut avant tout la liberté ; et chez nous, vous voyez bien, il ne manque pas de guerriers-surveillants, fit-il en désignant un gendarme.

— Mais comment êtes-vous ici ? Je vous croyais au Caucase.

— Je me mets en route à l'instant. Je ne suis que de passage ici : j'ai accompagné mon frère malade qui s'en va faire une cure de *koumiss* (1). Venez faire sa connaissance...

Kolia dit.

— Alors vous aurez des compagnons : mon frère, et un pope, qui vont précisément chez Kolossov boire du koumiss. Excellent homme, ce pope, seulement ses poumons sont faibles.

Après les présentations, Lomov alla embrasser son frère, brun également, avec un visage pâle, jaunâtre, maladif, puis prit congé et s'éloigna.

Le prêtre, Ivan Vassiliévitch Parov, se trouvait être un brave homme, communicatif, loquace. Lorsque la conversation tomba sur Lomov qui venait de partir, il dit qu'il s'était toqué de la nouvelle doctrine.

— C'est une vraie épidémie, ajouta-t-il. J'ai même là le dernier ouvrage de Tolstoï, que j'ai envie d'étudier.

Kolia dit qu'il avait déjà lu cet ouvrage et venait de lire la *Sonate à Kreutzer*.

— Ah ! vraiment ! s'écria le Père Ivan. Vous l'avez peut-être avec vous ?

Le frère de Lomov se souleva sur la banquette, et dit :

— Vous recommencez des conversations subversives, mon Père. Prenez garde... Et de quoi traite-t-elle cette *Sonate* ? demanda-t-il d'un ton ironique.

— De la question sexuelle.

— Ah ! alors au diable cela aussi ?

— Presque.

— Du reste, j'en ai déjà entendu parler... Au diable tout, sauf ma précieuse personne.

Le pope éclata de rire :

(1) Lait de jument fermenté.

— Il tient Tolstoï pour fou, et tous ses disciples pour des maniaques. Ah! que vous l'aimez peu, mon cher Ilia Gavrilovitch !

— C'est un utopiste, fit Lomov d'un air morne, et ses partisans, dans le genre de mon frère, sont des enfants naïfs et sots.

Cet étrange Ilia Lomov intrigua Kolia et il aurait bien voulu connaître davantage ses idées. Ses emportements, son accent de sincérité, disaient, en tous cas, qu'il était profondément convaincu.

Matveï Matveievitch Kolossov, chez qui se rendaient les trois voyageurs, était un propriétaire foncier des steppes de Samara, producteur de koumiss. Mais il ne recevait dans sa ferme que des amis qui venaient faire une cure. Les malades vivaient dans des baraques sommairement meublées, et s'en contentaient, car « le noble et excellent caractère de Kolossov », comme disait le pope, rendait le séjour agréable.

Il reçut en effet les nouveaux venus de la façon la plus cordiale. Il les présenta à sa femme, forte brune, et à deux autres dames ainsi qu'à un monsieur en uniforme de major, aux yeux bons, à la barbiche poivre et sel, qui venaient d'arriver.

Après avoir pris le thé, Kolossov mena ses nouveaux hôtes dans leurs baraquements.

— Nicolaï Nicolaïevitch, dit le Père Ivan à Kolia, lorsqu'ils furent arrivés dans l'une des baraques, occupez donc ce lit; nous serons quatre dans la même pièce : vous, le major, Lomov et moi.

Kolia, charmé de l'accueil de Kolossov, décida de rester chez lui pendant quelque temps. Puis, tous s'en furent boire le koumiss. Au milieu du campement, un tonneau où se trouvait le lait fermenté était enfoncé dans la terre. Tout près, sur deux petites tables basses étaient placés des tasses, des verres, des cruches, et l'air était saturé d'un relent d'alcool, à la fois âcre et doux. Kolossov se mit à remplir les tasses, et à les distribuer aux nouveaux venus. Les autres malades étaient déjà réunis : il y avait deux étudiants, un monsieur à la casquette d'employé de chemins de fer, deux jeunes filles, l'air modeste, assises à part, une grosse femme, commerçante évidemment, une jeune fille juive avec des lunettes, une autre au type mongol, une dame petite, toute blonde, et d'autres encore.

Kolia, qui avait bu une tasse de koumiss, sentit, en s'en retournant à la ferme, que la boisson lui montait à la tête.

Après le souper, il sortit et s'engagea sur la grande route. Quelques instants après, il était seul dans le steppe, et se sentit tout heureux. Tout lui semblait en ce moment aisé, beau et joyeux, comme s'il n'avait rien à regretter, nul souci, mais seulement à se laisser vivre, à jouir de la vie.

* * *

Quinze jours passèrent rapidement pour Kolia à la ferme de Kolossov. Il dormait, comme il avait été entendu, dans la baraque, avec ses trois compagnons, mangeait avec les autres malades dans la salle à manger commune, demeurait souvent avec eux autour du tonneau de koumiss, où des conversations animées s'engageaient. Presque chaque jour, il se rendait à cheval dans le steppe. S'adonnant tout entier à ses pensées, seul dans la plaine vaste et déserte, il se sentait plus fort et plus heureux. Mais peu à peu la chaleur, le breuvage fermenté le rendirent indolent, et il commença à s'ennuyer ; il ne pouvait même plus lire.

Un soir, on lui apporta un télégramme :

« Mère gravement malade. Tu feras bien de venir.

« VAREGNKA. »

Il pensa avec mépris à l'existence stupide qu'il menait depuis qu'il avait quitté Moscou, et en eut honte.

« Voici que la nervosité de maman l'a rendue malade, songea-t-il avec tristesse et affection.

Le soir même, il partit.

* * *

Plus Kolia approchait de Dolgoïé, et plus son inquiétude augmentait : il craignait de ne plus trouver sa mère en vie. Jamais il n'avait éprouvé un amour aussi tendre, aussi profond pour sa mère, que pendant ce voyage de trente-six heures en wagon. Enfin il arriva à la gare qui desservait la propriété. Il n'avait pas télégraphié de lui envoyer des chevaux, pour ne pas les distraire du service, qui, en raison de la maladie de sa mère, devait être absorbant. Il loua donc une voiture, et apprit par le cocher que la malade n'allait pas mieux, et que justement, la veille, il avait conduit un visiteur au château.

— Et d'où venait-il?

— De Pétersbourg.

« C'est Andreï, songea Kolia avec frayeur, c'est donc sérieux. »

Voici enfin le village, l'izba de Segnka, l'endroit où se réunissent les rondes, la maison de Tatiana.

« Comme tout cela m'est égal! » songea-t-il. Il n'avait qu'un désir : revoir au plus vite sa mère, entendre sa voix chérie. Des larmes de tendresse lui montèrent aux yeux.

Il arriva au château. Kolia descendit vivement et rencontra, dans la salle à manger, Varegnka et Andreï. Son frère aîné, devenu plus gras et plus chauve, depuis la dernière fois qu'il l'avait vu, se leva en silence et lui tendit la main. Varegnka l'embrassa.

— Eh bien, quoi? demanda-t-il. Est-ce la paralysie?

— Oui, fit tristement la jeune fille. Elle lui conta qu'une nuit, lorsque Gricha était plus mal qu'à l'ordinaire, au moment où elle parlait au médecin qui venait d'arriver, Vera Semenovna s'était abattue comme une masse sur le parquet, frappée de paralysie.

— Peut-on la voir?

— Il faut d'abord la prévenir, car toute émotion lui est nuisible. Ce n'est qu'avant-hier qu'elle a repris connaissance.

— Et Gricha?

— Il s'est levé aujourd'hui et va mieux.

Varegnka sortit; un instant après, elle revint dire à Kolia qu'il pouvait entrer. Il trouva sa mère couchée sur le dos, la tête tenue très haute par des coussins. Ses yeux étaient fermés, cerclés de bistre. Il s'approcha du lit sur la pointe des pieds et la regarda fixement. Elle ouvrit les yeux et le reconnut.

— Te voilà revenu, fit-elle d'une voix à peine perceptible. Et elle referma les yeux.

Faisant tous ses efforts pour ne pas éclater en sanglots, il s'inclina et baisa cette main chère et potelée qu'il connaissait si bien.

— Voilà, fit-elle en esquissant un sourire. Elle voulut faire un mouvement, prendre sa main et dire quelque chose pour consoler son fils, devinant ce qu'il éprouvait. Mais elle ne put. Alors, il passa vivement dans le salon et éclata en sanglots.

Tous les intérêts de la famille Glebov vinrent se concentrer autour de la malade. M. Glebov, qui s'attendait le moins à ce malheur, étant enclin à fermer les yeux sur les côtés désagréables de l'existence, était complètement abattu, désorienté. Le train-train de sa vie n'était plus aussi méthodiquement réglé : il perdit le sommeil, maigrit, négligea sa barbe, et entrait à chaque instant dans la chambre de sa femme. Varegnka et Kolia étaient très touchés et inquiets de ce changement.

Mme Glebov se remettait fort lentement. Elle pouvait à peine soulever sa tête et s'asseoir sur son lit sans qu'on l'aidât. Tout le côté droit de son corps était inerte : le bras, la jambe et même l'œil étaient paralysés. Les premiers temps, Varegnka soignait sa mère jour et nuit. Mais lorsque, après dix jours, Véra Semenovna demeurait aussi faible qu'au commencement, sans espoir d'une prompte guérison, on décida de faire venir une garde-malade. La jeune fille, étant maintenant la maîtresse de la maison, surveillant Gricha et continuant deux fois par semaine ses consultations aux gens du village, n'aurait pu continuer à se consacrer entièrement à sa mère, avec des nuits sans sommeil et une tension nerveuse constante. Elle serait tombée malade elle-même.

*
* *

Andreï Glebov, après avoir passé quinze jours à Dolgoïé, décida de retourner à Saint-Pétersbourg. Il y avait déjà deux mois qu'il « flânait », et le directeur du journal auquel il collaborait le pressait de revenir pour le remplacer pendant quelque temps à la tête du journal.

Le jour de son départ de Dolgoïé, avant dîner, il alla avec Kolia se baigner dans la rivière. C'était une chaude journée de la fin de juillet; l'air était lourd, le ciel pur et le silence si profond qu'il impressionnait désagréablement. Pendant tout le séjour d'Andreï à Dolgoïé, Kolia n'avait pas eu l'occasion de lui parler longuement, et cependant voici dix-huit mois qu'ils ne s'étaient pas vus. Le caractère renfermé d'Andreï n'était pas fait pour faciliter les expansions.

— Il fait bon ici, fit Andreï, en essuyant la sueur roulant sur son large front, lorsqu'ils entrèrent sous bois. Tu as de la chance de rester ici! On est si mal à Saint-Pétersbourg à cette époque... Et toi, iras-tu bientôt à Moscou? demanda-t-il en regardant Kolia par-dessus ses lunettes, de ses yeux myopes et à fleur de tête, comme ceux de sa mère.

— En août.

— Alors, c'est la médecine?

— Oui.

— Et tu tiendras bon?

— J'espère.

— Nous verrons.

Kolia se disait qu'il lui était malaisé de s'entretenir avec son frère aîné, qui le traitait toujours avec une certaine désinvolture. Il jeta un regard sur la large figure d'Andreï, et à son étonnement remarqua qu'au contraire il souriait avec un air bonasse, et semblait même confus.

— Eh bien! et en général, comment vis-tu? Es-tu content de ton sort? fit Andreï.

— Non.

— Quoi donc?

— Mécontent de tout : de moi, de mes études, de mes pensées.

— Quelles sont ces pensées si criminelles? Des femmes, je parie?

— Cela aussi.

— Eh bien! comment as-tu résolu la question féminine? fit Andreï avec le même sourire confus. Et comme s'il s'était effrayé de sa question, il parut tout désorienté, regarda de tous côtés, et prenant une cigarette, la porta vivement à ses lèvres. Bien qu'il sût que Kolia ne fumait plus, il lui tendit son étui à cigarettes d'un air ironique :

— Une cigarette?

— Merci bien, fit Kolia sur le même ton.

— Eh bien! et les femmes? Conte-moi donc...

— Que pourrais-je te dire? fit Kolia mollement, bien qu'heureux de ce qu'Andreï lui parlât si simplement de cette question, importante pour lui comme pour tout le monde. Soudain, il éprouva le désir de se confier à son frère.

— Alors, tu veux savoir? Soit! Je n'ai encore résolu cette question d'aucune façon.

— Je ne comprends pas.

— Je ne connais pas encore, et je ne veux pas connaître les femmes.

— Quelle blague!

— Mais pas du tout.

— Un garçon de vingt ans qui ne connaît pas de femmes, et cela dans un village où il a sous la main un tas de Daria et de Matrena!

— C'est pourtant vrai.

— Alors, c'est en esprit que tu te débauches, ou bien...

— Bien des pensées mauvaises me tourmentent, interrompit Kolia, mais je lutte, et le hasard m'aide à ne pas succomber.

— Tu considères donc cela comme une chute? C'est louable. Est-ce que tu as l'intention de lutter encore longtemps ?

Tant que je pourrai... Il faudrait que je me marie le plus tôt possible...

— En étant encore étudiant, alors?

— Je ne sais pas... Peut-être... C'est difficile...

— Qu'est-ce qui est difficile? Se marier bien et tôt?

— En tous cas je voudrais rester pur jusqu'à mon mariage, même s'il n'a pas lieu de sitôt.

— C'est louable. Que Dieu t'en donne la force... Quant à moi, c'est trop tard... et je n'y pense même plus.

Il se tut, et un vague sourire plissa ses lèvres épaisses et rouges surplombées d'une moustache rousse et dure. Kolia regarda ses bons yeux presque repentants, et demanda :

— Et toi, comment résous-tu la question des femmes?

— Il y a longtemps que je l'ai résolue.

— Mais comment?

— De toutes les façons... Et à présent, puisque tu veux le savoir, j'ai là-bas, à Pétersbourg, une petite Allemande avec qui je suis depuis deux ans déjà.

— Ah! fit Kolia. Et tout son visage s'empourpra.

— Une femme parfaitement honorable, continua Andreï. Son mari l'a abandonnée, alors elle vit avec moi. Veux-tu voir sa photographie? Il prit son portefeuille dans sa poche. — Elle n'est ni jolie, ni laide, mais excellente créature.

Kolia regarda avec une moue de dédain, et rendit la photographie.

— Et alors, tu penses vivre avec elle toute ta vie comme cela?

— Je ne sais pas, répondit son frère avec animation... Je la verrai demain... Te plaît-elle?

— Elle a l'air commun... Et tu l'aimes?

— Question d'habitude. Voilà bientôt deux ans... Elle chante bien, je l'accompagne... Et d'ailleurs, c'est une brave petite Allemande, fidèle et dévouée.

Il se mit à parler avec détails, tandis que son visage, légèrement confus, s'illuminait d'une joie naïve et bonasse. Quant à Kolia, tout cela le surprenait tellement par sa nouveauté, qu'il ne put ressaisir les idées qui l'assaillaient, tandis qu'il écoutait son frère. Il n'y avait de certain en lui qu'un sentiment de pitié pour Andreï.

Les deux frères, après s'être baignés et rafraîchis, revenaient à la maison, plus intimes l'un envers l'autre, après leur conversation. Au moment où Kolia entra dans le vestibule, il aperçut sur l'appui de la glace un élégant chapeau de dame qui devait appartenir à une visiteuse.

— Regarde, dit-il gaiement, voici une dame qui est là en visite.

— Vraiment?

— Voici son chapeau, et je sais à qui il est : c'est Olga Petchnikova. Varegnka lui a fait part de la maladie de maman, et elle est probablement venue la voir.

— Hum! hum! fit Andreï d'un ton jovial. Olga Valerianovna! Il y a longtemps que je n'ai pas eu le plaisir de la voir.

Son visage reprit de nouveau son expression légèrement confuse.

LÉON TOLSTOÏ FILS.

(Traduit par E. HALPÉRINE-KAMINSKY, avec autorisation de l'auteur.)

(*A suivre.*)

L'ÉDUCATION DE LA FEMME AUX ÉTATS-UNIS

Boston, le 23 juin 1903.

Berceau du féminisme, les États-Unis ont donné à l'éducation de la femme un caractère qui ne se rencontre en aucun autre pays, et s'ils offrent plus d'un contraste avec la France, il serait difficile d'en trouver un aussi saisissant que là. Mais, pour porter un jugement sur un système d'éducation, il est naturel de se demander tout d'abord quelle en est l'idée directrice. Que signifierait-il en effet, s'il n'avait pas une fin déterminée et saurait-il en avoir d'autre que de préparer l'individu à jouer le mieux possible son rôle social? Or quel est le rôle de la femme? Voilà une question qui chez nous trouverait une ré-

ponse presque unanime. La jeune fille française est élevée dans une perspective unique, celle du mariage, et quel que soit le degré d'instruction qu'elle reçoive, elle n'est appelée, la plupart du temps, qu'à devenir une bonne mère de famille et une intelligente femme d'intérieur. C'est tout ce que le monde attend d'elle, et il ne prend pas très au sérieux les aptitudes et les aspirations qu'elle peut montrer en dehors du rôle que lui a prescrit la nature. Envisagée au même point de vue, l'éducation de l'Américaine nous semblerait fort étrange et recevrait bien vite notre désapprobation, car elle offre une identité presque complète avec celle de l'homme. Elle nous choque, et reste une énigme, tant que les conditions sociales toutes différentes, dont elle résulte, ne nous apparaissent pas clairement. Aussi pour l'apprécier avec impartialité, faut-il faire table rase de nos idées françaises et ne plus regarder que l'Amérique. Ce n'est pas dire pourtant qu'elle ne soit pas instructive pour nous. L'éducation qu'un peuple reçoit, a été créée par lui, et elle porte son empreinte; mais, dans une certaine mesure, n'est-ce pas elle aussi qui l'a créé, et si elle a des avantages, un autre peuple ne saurait-il pas se les approprier? Prenant l'homme presque à sa naissance, elle peut, mieux que toute autre force, corriger en lui les erreurs du passé et le reconstruire à son gré; et elle est en ce sens la moins locale des institutions.

*
* *

La jeune fille américaine a été trop souvent décrite pour se prêter à de nouveaux commentaires. Mais il est un point qui est resté un peu dans l'ombre, c'est la formation, en quelque sorte l'histoire de son caractère. Traçons-la en remontant jusqu'à l'enfance. L'Américaine reçoit non seulement la même éducation que l'homme, mais elle est élevée avec lui. Les sexes ne sont pas séparés comme chez nous, et la grande majorité des écoles publiques, des écoles privées elles-mêmes, sont mixtes. Quelques cités, comme Philadelphie, font exception; pourtant ceci n'est dû qu'à une organisation primitive qu'il serait difficile de changer. Ce système, généralement adopté aujourd'hui, ne fut pas établi primitivement d'après un plan prémédité, mais par simple raison d'*économie*, et plus tard, quand le bien s'en fit sentir, il se répandit. Si toutefois il souleva des controverses, elles ne sont plus de l'heure actuelle. Est-il naturel que les garçons et les filles soient séparés à l'école alors qu'ils ne le sont pas dans la famille? Y a-t-il une façon différente de leur apprendre à lire? Mais ce n'est pas dès le début des études, à l'*elementary* et au *grammar school* que l'on constate des effets bien appréciables. Au *high school*, où ils passent ensuite, les élèves ont de quatorze à dix-huit ans, et les deux sexes exercent l'un sur l'autre une influence salutaire. Au contact des filles, les garçons deviennent moins lourds et moins brusques, et leurs manières s'affinent. La galanterie apprise au collège, voilà un bienfait précieux surtout pour les enfants des classes ouvrières. De leur côté, les filles, sans perdre leur charme féminin, prennent une allure plus dégagée, qui leur va. Enfin, par un amour-propre de sexe, l'émulation est doublée. Il y a un point plus délicat, celui de la morale. A voir des garçons de seize ou dix-sept ans, presque des jeunes gens, assis sur les bancs d'une école à côté d'attrayants visages, un Français serait tenté de penser que les choses les plus abominables peuvent résulter de ce contact, tout au moins des flirts et des distractions. Mais une longue expérience a démontré le contraire, et, à bien réfléchir, il n'y a rien là de surprenant. Les gens qui ont le plus de liberté, ne sont-ils pas ceux qui en font l'usage le plus modéré? N'en abusent que ceux qui en ont été privés, et voici un fait qui en témoigne. Il se produisit dans une localité où l'école des garçons est séparée de celle des filles par un mur. Une correspondance romanesque s'était établie entre deux élèves : chaque jour ils se lançaient des billets doux. Plaisir bien innocent, comme l'est un flirt américain, mais dont ils auraient certainement dû se passer s'ils avaient été voisins de classe. Ils se seraient trouvés là avec un frère, une sœur ou un ami de leur famille et pareille idée ne leur serait seulement pas venue à l'esprit. « La meilleure garantie de moralité, dit Richter, c'est l'éducation mixte qui la donne; deux garçons préserveront l'innocence de douze filles, deux filles celle de douze garçons, par l'effet de l'instinct qui est l'avant-coureur de la modestie naturelle. Mais je ne garantis rien d'une école où des garçons ou des filles se trouvent seuls. » Ce libre contact dans une école a pour effet de la *désexualiser*, et rend toute surveillance inutile. D'ailleurs la manière dont on enseigne en Amérique oblige l'élève à une très grande activité intellectuelle et la tension de son esprit ne laisse place à aucune sentimentalité.

C'est sans aucun doute à l'éducation mixte que l'Américaine doit l'assurance qu'elle garde devant l'homme. Elle sait se protéger toute seule, et d'ailleurs elle a confiance en lui, car il a, de son côté, appris à la respecter. Les rapports qu'ils ont entretenus dès l'enfance restent par la suite, quand ils se rencontrent dans la vie, aussi libres et aussi francs. C'est un pli qui s'est formé pour toujours. Ils ont été à même de s'étudier et de se connaître. L'homme sera moins porté à s'exagérer l'infériorité du beau sexe, et la jeune fille, quand elle se choisira un mari,

saura faire la différence entre le dandy et le travailleur.

Si par malheur ce genre d'éducation était introduit en France, quelles protestations ne verrait-on pas s'élever! Le ministre téméraire qui proposerait une pareille réforme, quand cela ne serait que par raison d'économie, se heurterait à des préjugés insurmontables. Notre enseignement, si libéral qu'il soit, semble encore enveloppé de l'atmosphère ecclésiastique où il a vécu durant des siècles avant de se laïciser, et notre société garde encore vis-à-vis de la femme certaines opinions rétrogrades, qui font penser aux temps féodaux. Par suite d'une suspicion ridicule, d'un manque de confiance dans la moralité humaine, c'est à peine si, dans leurs jeunes années, l'homme et la femme peuvent s'approcher, excepté sous l'œil des parents, et ils grandissent sans se connaître. Ils n'ont, pour se comprendre l'un l'autre, que la salle de bal et d'autres lieux semblables, où ils ne s'aperçoivent qu'à travers l'artifice de la vie mondaine. C'est ainsi que la jeune fille arrive au mariage avec un caractère à peine formé. Le *paternalisme* sous lequel elle a été élevée en a arrêté l'éclosion, et elle passe en d'autres mains, pour retomber bien des fois sous un paternalisme d'une autre forme, celui du mari.

Ne serait-il pas juste qu'elle fût instruite avec la même ouverture d'esprit que l'homme? Mais elle ne peut l'être dans la famille. Aussi une part lui est-elle due de l'enseignement national que l'État a institué pour tous, et dont aucun enseignement privé ne peut avoir la valeur. On objectera qu'un système qui réussit pour la race anglo-saxonne ne conviendrait pas aux races latines. C'est un préjugé. L'Amérique, qui reçoit des émigrés de tous les pays d'Europe, n'a pas créé pour eux de régime spécial dans les écoles. Certaines écoles de New-York sont remplies d'Italiens, et l'éducation mixte ne présente pas plus de danger pour eux qu'avec des Suédois ou des Russes. D'ailleurs, une tentative a déjà été faite en France avec succès dans un orphelinat situé à Cempuis, dans l'Oise, et fondé il y a vingt ans. Le tempérament anglo-saxon passe pour être plus froid que le nôtre. Pourtant une époque comme celle de la Renaissance en Angleterre semblerait prouver le contraire. Il le paraît plutôt qu'il ne l'est, car autrement le mouvement puritain ne s'expliquerait pas. A-t-il perdu son ardeur primitive? Il a simplement appris à se réprimer. Par ce puissant appel à la conscience qui est toute la Réforme, il a trouvé un frein que le catholicisme n'a pas su nous donner.

Ce même système d'éducation existe aussi en Amérique, quoique d'une manière moins générale, dans l'enseignement supérieur. Il y apparut pour la première fois au collège d'*Oberlin* dans l'État d'Ohio, en 1833, et il fut adopté ensuite dans presque toutes les Universités de l'Ouest et du Sud, qui furent créées depuis. Influencées par cet exemple, un certain nombre d'Universités de l'Est, plus anciennes, celle de *Cornell*, par exemple, s'ouvrirent aux femmes. Mais les plus importantes résistèrent à ce mouvement : *Harvard*, *Yale*, *Columbia*, *Princeton*, *Pennsylvania* sont toujours exclusivement réservées aux hommes. A côté d'elles pourtant, se fondèrent des collèges de femmes, des sortes d'annexes où les professeurs vont répéter leurs cours. Ce mouvement donna lieu, entre 1870 et 1880, à de très vives controverses. Puis, après avoir prévalu par endroits, il se calma. Mais l'expérience ne paraît pas avoir donné les résultats que l'on attendait, car, depuis deux ans, une réaction commence à se produire dans l'Ouest, et l'Université de *Chicago*, l'une des plus récentes, a séparé les deux sexes pendant les deux premières années, le *freshman* et le *sophomore year*, qui correspondent à la rhétorique et à la philosophie de nos lycées. Après ces tâtonnements, il a été reconnu que l'éducation mixte n'est vraiment bonne qu'au commencement et à la fin des études, avant et après la période où l'esprit commence à se former. Les particularités intellectuelles de chaque sexe, qui restent à peu près inappréciables jusqu'à l'adolescence, leur font prendre ensuite des méthodes de travail différentes. Les femmes sont plus promptes, plus consciencieuses, mais plus passives; les hommes raisonnent mieux et sont capables de réagir sur ce qui leur est enseigné, au lieu de se l'assimiler simplement. Les étudiants américains n'aiment pas la présence des femmes dans les Universités, d'abord à cause d'une rivalité qui leur est désavantageuse à certains égards, et ensuite parce qu'ils sont forcés d'avoir plus de tenue devant elles. Ils ne peuvent fumer, chanter, travailler en bras de chemise, ils se sentent moins à l'aise dans leurs sports.

*
* *

L'éducation de la femme en Amérique s'est encore développée sous une autre forme, et la plus importante. Depuis une trentaine d'années, nombre de collèges à l'usage du beau sexe se sont fondés, surtout dans la région de l'Est. Matières enseignées, organisation intérieure, discipline, tout y est fidèlement calqué sur les Universités américaines. Au début, ils étaient fréquentés surtout par des jeunes filles se destinant à l'enseignement. Mais depuis une dizaine d'années, celles qu'ils attirent le plus appartiennent à la classe aisée, et elles n'y viennent chercher qu'une instruction plus complète à la sortie du *high school*. Elles y passent quatre ans, de dix-huit

à vingt-deux ans et en rapportent fièrement un *degree* de *bachelor of arts*. Dans les milieux cultivés, dans le monde des professions libérales, c'est un usage qui se répand de plus en plus que d'envoyer sa fille au collège. La mode aussi s'en mêle, et il n'est pas trop rare de voir une richissime New-Yorkaise, surtout si elle n'a pas eu les succès mondains qu'elle espérait, dire adieu aux palais de la *Cinquième Avenue* et aux *quatre cents*, pour aller traduire un peu d'Horace et faire des sports. Mais le mot de collège ne peut être prononcé sans évoquer chez nous l'image funèbre d'une prison. En Amérique, il répond à quelque chose comme un joli château moderne entouré de ses dépendances et d'un parc bien soigné, au milieu des charmes agrestes de la nature. *Bryn Mawr*, *Smith*, *Vassar*, *Wellesley*, pour ne citer que les principaux, sont de charmantes résidences, qui abritent chacun quelques centaines d'*alumnæ* et leur offrent tout le confortable moderne. Ce sont des établissements privés, qui ont reçu de l'État où ils sont situés le droit de conférer des diplômes. Comme les Universités américaines, ils se composent de plusieurs constructions. Dans l'une se trouvent les salles de conférences, la bibliothèque, plus loin la chapelle, qui est *unsectarian*, et où viennent prêcher des ministres de toutes les religions, puis les laboratoires de chimie et d'histoire naturelle, le gymnase avec sa piscine, les clubs où se répètent les revues et les pièces de fin d'année, et enfin les *dormitories*, où les *alumnæ* ont leur chambre, une salle à manger commune et un salon de réception. Rien de plus coquet ni de plus gai que le petit intérieur qu'elles se font là, et qui est aussi leur cabinet de travail. Près de la fenêtre qui encadre un joli coin de campagne, le secrétaire chargé de livres et de cahiers de notes, puis le sofa avec une profusion de coussins brodés de toutes les couleurs qui semblent inviter aux siestes les plus moelleuses et aux attitudes les plus orientales, et enfin la table à thé, toujours dressée pour les visites.

Ce n'est pas de tout une vie de couvent que mènent ces jeunes *alumnæ*. Elles vont au collège autant pour s'amuser que pour s'instruire : *to have a good time*, comme elles disent. Au *high school*, elles l'entrevoient comme le paradis sur terre et elles se préparent de leur mieux à affronter l'examen d'entrée, où on leur demande du latin, de l'anglais, de l'histoire, de l'allemand ou du français, des mathématiques et des sciences. Une fois admises, elles font d'abord une année d'études obligatoires, et entre autres de la *philosophie*, après quoi elles se spécialisent dans les branches qui leur plaisent. En dehors d'un certain nombre de cours par semaine qu'elles ont à suivre, elles sont parfaitement libres et responsables d'elles-mêmes. Ce sont elles qui s'occupent de la discipline, et elles élisent entre elles un comité de surveillance, d'après le système de *self government*, qui est à peu près général dans l'enseignement américain et qui a agréablement aboli le règne du *pion*. Elles invitent qui elles veulent, jeunes gens ou jeunes filles, à dîner au collège, et sortent comme elles veulent à condition d'être chaperonnées si l'heure est trop tardive. Elles s'amusent entre elles, dansent, composent des chansons d'Université, jouent des pastorales de Shakspeare en plein air, montent à cheval, font du canotage, jouent au tennis, etc.

Elles travaillent aussi et certaines d'entre elles jusqu'à l'excès, car elles ne tiennent pas à s'en aller sans leur parchemin, et elles y attachent autant d'importance que nos bacheliers. Des femmes? dira-t-on. C'est que les Américaines raisonnent tout autrement que les Françaises. Elles entrevoient le mariage comme une simple éventualité, alors que celles-ci l'envisagent comme une certitude. Elles ne sentent pas leurs épaules chargées d'une dot, et, si elles ne sont pas d'une beauté rare, elles croient prudent de chercher dans le travail une garantie pour leur avenir. Agir comme si elles ne devaient pas se marier, voici un trait de caractère qui est tout à leur honneur.

Mais ne perdent-elles pas un peu trop de vue le sort qui, après tout, est réservé à bon nombre d'entre elles, et ne serait-il pas à désirer que l'enseignement qu'elles reçoivent fût un peu plus pratique? *Vassar*, le premier de ces collèges qui se fonda, réserva au début une place importante à la musique et aux arts, et aujourd'hui ces études sont devenues secondaires. *Wellesley* exigeait une heure de travaux domestiques chaque jour, et cette obligation a disparu du programme. *Bryn Mawr*, le plus moderne et le plus typique, n'a jamais rien enseigné de *féminin*. Copier les hommes en tout et pour tout, tel est le rêve, telle la passion de l'étudiante américaine. Sans doute il n'est pas mauvais d'avoir ouvert à la femme un champ plus vaste d'études que par le passé, de lui donner, j'ose le dire, des notions de philosophie, d'économie politique, de droit, de mathématiques et de sciences naturelles, en un mot de lui enseigner toutes les connaissances qui forment le jugement. Qu'elle s'instruise, en effet, non pas en vue de se faire une encyclopédie du passé, mais d'acquérir une large compréhension de la vie, de la vie présente, afin de ne pas marcher au milieu de la société comme une aveugle, d'en voir, elle aussi, les progrès, sans se contenter de lui donner quelques enfants de plus. Elle serait pour l'homme un soutien plus ferme, si elle devenait ainsi, en même temps qu'épouse, sa moitié intellectuelle, son *asso-*

ciée, et à la longue la race humaine s'en trouverait améliorée.

Tel n'est pas l'objectif que paraissent envisager les *Bryn Mawr* et les *Wellesley*. On y voit dans les laboratoires des jeunes filles manipuler des produits chimiques ou des instruments de psychologie expérimentale, ou bien, penchées sur des microscopes, faire des études de biologie. Elles ressemblent à des enfants qui jouent avec du sable. D'autres se perdront dans les dédales de la philologie romane, s'enseveliront dans la langue grecque ou seront prises d'un beau zèle pour la pétrographie. Il ne peut sortir de tout cela que de la fausse érudition ou de la pédanterie. Ne leur vaudrait-il pas mieux, après une année d'études générales, choisir des matières plus pratiques, la pédagogie par exemple, qui leur servirait plus tard à élever leurs enfants, l'hygiène, la cuisine et la science domestique qui leur apprendraient à diriger leur intérieur, et les beaux arts, qui leur donneraient du goût pour l'orner. En soi, le collège a du bon et l'Américaine n'a pas tort d'y aller; c'est l'enseignement qu'elle y trouve qui n'est pas bien compris. Il devrait être confié le plus possible à des hommes, car l'esprit de la femme est très versatile, et trop porté à se disperser, au lieu de se concentrer, à se jouer à la surface des choses, au lieu de les creuser jusqu'à la racine. L'homme seul peut lui faire acquérir un peu de fixité et de sens critique. Ce sont là des qualités qui ne se rencontrent pas chez le *bas bleu*, et qui probablement doivent être assez rares chez les *college girls* d'Amérique, à en juger par l'aversion que montrent les hommes à leur égard, quand il s'agit de mariage.

Mais nous venons de toucher au point le plus délicat : en ce qui touche le mariage, la vie de collège a-t-elle de bonnes ou de mauvaises conséquences ? En principe, elle est meilleure que la vie mondaine. Elle est plus calme, plus favorable à la santé de la jeune fille et à son développement physique. L'air de la campagne et l'usage des sports ne lui valent-ils pas mieux que les nuits blanches du bal ? D'autre part les études qu'elle lui permet de faire, la liberté complète des lectures, lui ouvrent l'esprit et détruisent bien vite cette ingénuité un peu ridicule, où les parents s'efforcent d'entretenir la jeune Française jusqu'au mariage, par suite d'un préjugé moral fondé sur une fausse conception de la nature humaine. Il n'est pas mauvais non plus, pour la formation de son caractère, qu'elle l'enlève au toit paternel, et la livre un peu à elle-même, pourvu toutefois qu'elle ne se prolonge pas, car elle l'isole du reste de la société, dans un milieu exclusivement féminin, et risque de la rendre trop indépendante, de lui faire prendre l'habitude d'une vie plus voisine du célibat que du mariage. Le plus généralement, elle dure quatre ans et c'est beaucoup trop. Son danger aussi est de l'exposer à deux genres de surmenage, l'un intellectuel et l'autre physique, auxquels vient encore s'ajouter quelquefois un surmenage mondain, si la jeune fille reçoit beaucoup et prend part aux occupations et aux distractions multiples qu'elle lui offre en dehors des études. L'abus des sports, surtout, peut occasionner les plus grands troubles dans son organisme, et il n'est pas une très bonne préparation au mariage. La manie de vouloir copier les hommes a introduit dans ces collèges l'un des jeux les plus violents, le *basket-ball*, où pleuvent les coups de poing et les coups de pied. On retrouve parmi les *alumnæ* le même type que dans les universités d'hommes, le type peu séduisant de l'*athletic woman*, celle qui néglige tout pour les sports. La pratique de la rame, du ballon et du rabot lui donne de grosses mains calleuses, — terrible poignée de main que la sienne, capable de vous broyer les os ! — Ses grands pieds font des pas énormes et elle a la taille déformée comme une femme qui travaille dans les champs. Pour sa sœur, l'*intellectual woman*, toujours plongée dans les livres, elle a le plus profond dédain, et quand la fin de l'année approche, elle a recours à un *coacher*, comme un cancre, dont le four à bachot est le dernier salut.

Ce degré extravagant de masculinité s'atteint heureusement avec peine, et la plupart des *college girls* gardent le charme et les manières de leur sexe. Même entre elles, elles cultivent leurs attraits et font de la toilette. D'ailleurs, sous ce rapport, l'Américaine est connue pour ne se priver de rien, et si les magasins de soieries de New-York faisaient faillite, ce ne serait pas à elles qu'on pourrait le reprocher. Chose étrange pourtant, les statistiques constatent que les deux tiers des jeunes filles qui passent par le collège ne se marient pas. Que faut-il en conclure? Parmi elles, sans doute, il s'en trouve qui se destinent à l'enseignement, et en Amérique, cette carrière est peu conciliable pour la femme avec le mariage. Il n'en est pas moins vrai que l'éducation donne des goûts plus difficiles, et certaines d'entre elles, qui se seraient mariées sans prétention, se créent un idéal qui ne se présente jamais à elles, et se marient comme Armande... à la philosophie. Elles regarderont avec mépris le *business man*, qui, sans passer par l'Université, s'est mis aux affaires tout jeune avec une instruction plus sommaire qu'elles. Mais d'autre part, elles risqueront moins de faire un mariage à la légère, et celui auquel elles s'arrêteront offrira plus de garanties, plus de solidité. Elles rencontreront en effet des hommes cultivés, qui préféreront avec raison épouser une femme instruite, et seront heureux de trouver en elle une associée,

a partner, qui les comprenne et les aide. Un mariage durable, c'est-à-dire fondé sur des sympathies intellectuelles aussi bien que physiques, en vaut peut-être dix, faits à l'aveuglette. Les *college girls* rendraient un réel service à leur pays, si par les charmes de l'esprit, elles arrivaient à réduire le chiffre des divorces, qui s'éleva l'an dernier à 23 000.

*
* *

A côté de ces collèges de femmes qui sont de plus en plus fréquentés par les jeunes filles du monde, il existe un autre genre d'institution dont l'objet est plus pratique : le *Simmons college* de Boston, par exemple, qui n'a encore que trois ans d'existence, et le magnifique *Drexel institute* de Philadelphie. Ces établissements préparent aux situations multiples qui se sont ouvertes aux femmes depuis une vingtaine d'années. Ce sont encore les *grammar schools* et *high schools* qui leur offrent le plus important débouché, et elles s'y trouvent en grande majorité. Mais elles ont de plus accaparé presque tous les emplois dans les bibliothèques, dans les hôpitaux. Les bureaux des ministères à Washington et ceux des compagnies de chemin de fer en sont remplis. Il n'y a pas d'homme d'affaires, d'homme de loi, de médecin, qui n'ait son ou ses *typewriters*, à qui il dicte sa correspondance, fonction exclusivement féminine. Si l'on descend plus bas, on les trouve encore dans les usines de coton, dans les filatures, et les fabriques de chaussures, et elles font à l'ouvrier une concurrence inquiétante. Mais le pire est de penser que ce sont là autant de vieilles filles ou de femmes stériles. A quoi attribuer cette fréquence du célibat et de la stérilité, qui est à l'heure actuelle le grand mal américain ?

D'après les calculs du docteur Engelman, de Boston, plus de 20 pour 100 des femmes mariées sont stériles, alors que du temps de Franklin les familles se composaient d'une moyenne de huit enfants. Ce n'est pas à l'éducation, car ce phénomène se constate aussi bien dans la classe ouvrière et dans la classe riche et oisive que dans la classe moyenne et cultivée. Il est dû exactement à la même cause que la dépopulation en France : à l'amour du luxe. C'est là le stimulant qui met en branle toutes les activités, et l'importance qu'a prise l'éducation n'en est pas la cause, mais la conséquence. Le propre de l'éducation, en effet, est-il de donner le goût de l'argent et des jouissances matérielles ? Est-ce là le véritable idéal de l'humanité, et les hommes les plus cultivés, les grands savants ont-ils jamais songé à s'enrichir ? L'*aurea mediocritas* les a satisfaits. Aujourd'hui toutes sortes de satisfactions artificielles sont venues prendre la place qu'occupait auparavant le foyer domestique, et il ne faut pas hésiter à classer parmi elles les mille fantaisies ou pseudo-nécessités que le féminisme a imaginées, les clubs de femmes, par exemple, dont il y a une véritable fourmilière à Boston, avec toutes leurs conséquences d'œuvres philanthropiques, sociales, scientifiques et artistiques, qui ouvrent à la femme un champ d'activité si vaste qu'elle est souvent détournée du mariage. On ne saurait être trop indulgent pour la vieille fille qui, victime des circonstances ou des sévérités de la nature, trouve sa consolation dans une vie consacrée à l'étude ou à la charité ! Mais celle qui, de parti pris, par orgueil et par égoïsme, a l'audace de diviniser le célibat, et s'épuise en efforts pour faire croire au monde qu'elle a une grande mission à remplir, inconciliable avec le mariage, n'est-elle pas un monstre moral au sein de la société ?

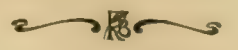
Par bonheur, ce type anormal est relativement peu répandu ; mais le grand danger, pour le peuple américain comme pour le nôtre, c'est la stérilité croissante de la femme mariée. Elle est une forme réduite du phénomène précédent, et elle est due en partie à certaines utopies du féminisme qui se trouvent exposées dans un curieux petit opuscule publié à Chicago sous le nom de : *The future of the educated woman*. Voici comment raisonne l'auteur : Autrefois la femme avait à s'occuper dans la maison ; elle filait, tissait, faisait du linge, des vêtements, de la chandelle, du savon, etc. Aujourd'hui tous ces travaux domestiques se trouvant absorbés par l'usine, elle doit chercher ailleurs l'emploi de son temps, d'autant plus que l'avenir la menace d'une plus grande oisiveté encore. La cuisine deviendra une entreprise industrielle comme le blanchissage, et dans un temps rapproché d'appétissants repas pourront nous être envoyés promptement de l'extérieur. L'inquiétante question de la domesticité à demeure sera ainsi résolue par une organisation spéciale qui supprimera tous les ennuis dont elle est cause dans les intérieurs. La jeune fille alors se créera une situation tout comme un homme. La fille du banquier fera de la banque, celle de l'*attorney*, de la procédure ; elles iront à leur bureau du matin au soir et recevront de leur père des appointements. Enfin le mariage ne les forcera pas à renoncer à leurs occupations. Quel bouleversement dans la machine sociale ! Il y a plus de quinze ans que ce pittoresque opuscule a paru ; les prédictions sont bien lentes à se réaliser. Prenons pourtant patience : Le progrès de la machine et la division du travail ont produit tant de simplifications aux Etats-Unis ! Quant à la maternité, voilà une chose qui ne changera pas. L'auteur, je l'espère, m'accordera au moins cela...

Mais à quoi bon discuter ? Le meilleur moyen de

convaincre, c'est de faire un essai. Les femmes veulent que tout leur soit ouvert : qu'on leur ouvre tout ! qu'elles plaident, qu'elles administrent, qu'elles spéculent, qu'elles amputent, qu'elles interviewent, qu'elles votent, et le monde verra. Or, l'essai a été fait aux États-Unis, et il a prouvé que leur tempérament plus délicat les rendait incapables de fournir un travail aussi pénible et aussi soutenu que l'homme, et que dans les moments de presse comme les grandes administrations en ont, elles ne pouvaient tenir tête à la besogne. Combien de forces se gaspillent qui devraient se réserver pour l'expansion de la race américaine ! L'immense déploiement d'énergie, créé chez l'homme par ce pays géant qui n'est encore qu'à moitié développé, semble avoir exercé sur la femme une sorte de contagion. C'est un torrent qui entraîne tout, jusqu'à l'enfant, qu'il arrache à l'école, et dont il couvre le front de rides avant l'adolescence. On peut se demander si cette jeune et puissante race, qui a tant à apprendre à la vieille Europe, ne perdra pas la force de se reproduire, par l'épuisante tension nerveuse qui l'absorbe tout entière.

Quelquefois la même manière de voir s'applique mal à tout pays, et il convient d'en changer selon qu'il s'agit de l'un ou de l'autre. En France, il n'est pas mauvais d'être féministe. Aux États-Unis on ne peut guère être qu'un anti-féministe convaincu. Le souci de nos éducateurs devrait être de meubler un peu le cerveau de la femme, quand ce ne serait que pour la rendre moins crédule aux superstitions religieuses que nos habitudes sociales entretiennent chez elle, et qu'elle transmet à ses enfants, grâce à l'indifférence du père. Toutefois le résultat qu'une éducation plus large et plus libérale doit lui faire atteindre n'est pas de se *désexualiser*, mais de mieux compléter l'homme, et d'aider ainsi au progrès de la race humaine. En donnant aux deux sexes la même instruction, la même place sur les bancs de l'école, les États-Unis ont abattu cette muraille que notre vieille civilisation a élevée entre eux, et qui les rend obscurs l'un à l'autre. Mais ils n'ont pas résolu le reste du problème. Les collèges féminins feraient une innovation précieuse, s'ils établissaient un cours sur le vrai rôle de la femme dans la société. Ils laissent les jeunes filles ignorantes, s'ils négligent de le leur apprendre, et ils risquent de n'être pour elles que des écoles de célibat et de pédanterie.

L. Delpon de Vissec.



LES VAINCUS VICTORIEUX

HENRY BECQUE (1)

Mais reprenons le récit de cette carrière : « Après le brillant échec de *l'Enlèvement*, qui m'avait demandé plusieurs mois de travail et rapporté cent cinquante francs, écrit le dramaturge, je croyais bien que la scène française et moi ne nous reverrions plus. J'étais entré à la Bourse et j'y faisais la remise. J'avais là quelques amis qui me donnèrent obligeamment leurs affaires. Mais cette clientèle tout intime, très restreinte et régulièrement étrillée, fondait à chaque liquidation. Je tournai bien vite au désœuvré qui vient chercher des nouvelles et mettre sa montre à l'heure. Le théâtre redevenait mon vatout. » C'est dans ces conditions que furent conçus *les Corbeaux*. Becque nous donne, à ce propos, d'intéressants détails sur ses habitudes de composition. D'un pas agile, du matin au soir, il arpentait un salon, meublé de la façon que vous savez, brandissant en manière d'excitation, l'indispensable canne de jonc; puis, quand la scène à faire s'était élucidée, s'arrêtant devant la glace, il se la jouait à lui-même en la modifiant sans cesse, jusqu'à ce que, satisfait, il se décidât à tremper sa plume dans l'encrier. On conçoit qu'il lui fallut ainsi une pleine année de son travail pour terminer ces quatre actes. « Cet instant de ma vie fut le plus heureux dont je me souvienne », conclut, sans que j'en sois surpris, l'auteur.

S'il avait été difficile néanmoins d'écrire *les Corbeaux*, quand il s'agit de les faire jouer, ce fut une autre histoire. Par sa philosophie comme par son exécution, l'œuvre restait en dehors des habitudes théâtrales d'alors. Quand on découvre qu'elle fut composée aux environs de 78, et qu'on s'avise de la comparer aux pièces à succès de cette époque, on demeure positivement stupéfait de l'audace d'Henry Becque, et l'on ne s'étonne plus, tout directeur de théâtre devant être doublé d'un homme d'affaires, que cinq ans — je dis cinq ans — le malheureux écrivain s'en fut, son manuscrit sous le bras, frapper à toutes les portes susceptibles de s'ouvrir. Ce que l'on conçoit moins, c'est que Becque qui, pour vivre, s'était mis à faire du journalisme, laissât s'écouler ces cinq années sans s'accorder la satisfaction de préparer une autre comédie. Il avait raison de ne pas douter que ses *Corbeaux* fussent un chef-d'œuvre, mais puisqu'une pièce sur le *Monde d'argent* le préoccupait, que ne se mit-il à l'écrire,

(1) Voir la *Revue Bleue* du 18 juillet.

au lieu de perdre sa jeunesse à poursuivre d'épigrammes envenimées tous ceux dont la plus grave faute avait été, en somme, de ne pas savoir deviner son talent ?

Nous touchons ici au point faible de ce caractère : Henry Becque n'était pas homme à se dire comme Stendhal : « Je serai célèbre vingt ans après ma mort », et, sur cette conviction, à continuer son œuvre sans avoir cure de l'indifférence de ses contemporains; l'encouragement du succès immédiat lui restait nécessaire pour l'inciter à continuer de produire. Néanmoins, si catégorique était l'impératif de son inspiration qu'il se trouvait incapable de faire, en composant, aucune concession au goût de ce public dont l'éloignemeni le désolait pourtant. Ce sont là, on en conviendra, des dispositions exceptionnelles qui risquent fort d'enlever tout repos d'esprit à celui qui, pour sa gloire et son malheur, les concevra. Les questions de succès étant des questions de moment, qui veut réussir doit, de deux choses l'une, ou bien avoir le courage d'attendre son heure, même s'il estime que cette heure ne sonnera que lorsqu'il n'y sera plus, — ou bien avoir la souplesse de modifier son talent au goût du jour. Scrutant avec diligence l'horizon littéraire, il n'offrira point au public, qui désire des comédies pour rire, des drames pour réfléchir. Faute de ce courage ou de cette souplesse, Becque tourna vite au révolté, à l'Alceste du XIXe siècle, toujours prêt à s'écrier :

> Je ne trouve partout que lâche flatterie,
> Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie ;
> Je n'y puis plus tenir, j'enrage ; et mon dessein
> Est de rompre visière à tout le genre humain.

Au dernier moment, à l'extrême minute, alors que l'éditeur attendait le bon à tirer de la brochure des *Corbeaux*, que, de lassitude, l'écrivain s'était résigné à publier, Becque, la plume à la main, s'arrêta, cherchant une inspiration, une chance, un hasard. Le souvenir d'Édouard Thiéry, ancien administrateur de la Comédie-Française, lui vint à l'esprit. Il était sauvé. Sur la recommandation de ce dernier, le comité de lecture et M. Perrin acceptaient bientôt ces quatre actes et, le 14 septembre 1882, le Théâtre-Français donnait enfin *les Corbeaux*. J'exagère à peine en disant que cette soirée fut, pour l'école réaliste, ce qu'avait été, pour le romantisme, la première d'*Hernani*. Devant l'hostilité de la salle, l'actrice qui jouait Mme de Saint-Genis perdit la tête. Craignant de recevoir un petit banc sur le nez, qu'elle avait d'ailleurs fort beau, elle se sauva dans la coulisse sans achever sa scène du IIIe. On dut baisser le rideau, et comme Becque arpentait à pas désordonnés le foyer, un spectateur, le prenant pour un défenseur des saines traditions, l'arrêta au collet : « Ah! Monsieur, que cette pièce est donc abominable!... » Ce à quoi, sans envoyer la gifle que sa main devait avoir envie d'appliquer, Becque, imperturbable, répliqua : « Vous l'avez dit, Monsieur, cet auteur est un grand criminel !... » Quatorze ans plus tard, j'ai assisté à la reprise des *Corbeaux*, à l'Odéon. Si l'on ne risquait plus d'y recevoir des coups de canne sur le crâne, les scènes de Mme de Saint-Genis n'y passèrent pourtant point sans murmures. Je crains qu'il ne faille au moins quatorze nouvelles années avant que le public accepte des eaux-fortes burinées d'un poinçon aussi cruel en d'aussi manifestes crises de misanthropie.

Et maintenant, si l'on passe sur deux levers de rideau, antérieurs aux *Corbeaux*, que Becque, non sans peine, était parvenu à faire jouer au Gymnase, et dont l'un lui rapporta quelque argent, et l'autre quelque gloire, mais dont, en vérité, il n'y a pas grand'chose à déduire, — car *la Navette* n'est qu'un vaudeville et *les Honnêtes femmes* ne sont qu'un tableautin, dans le genre hollandais, — on peut ajouter, afin d'abréger, que l'histoire de *la Parisienne* demeure à peu près celle des *Corbeaux*. Pour ces trois actes d'amour et d'ironie autant d'obstacles que pour ses quatre actes de vérité et de justice. Longtemps aussi, le manuscrit, comme un volant au jeu des raquettes, passa de directeur en directeur, et il ne fallut rien moins que huit années d'instances, sans oublier les premiers essais d'une entreprise temporaire à la Renaissance, pour que la Comédie-Française se résignât, et dans des conditions qui n'indiquaient que trop son mauvais vouloir, à afficher, bonne dernière, la première de *la Parisienne*.

Quand on se rappellera que M. Claretie n'avait rien trouvé de mieux que de laisser interpréter ce rôle de Clotilde, qui est toute la pièce, ce rôle de « la Parisienne » vicieuse et charmante, à laquelle le mensonge semble aussi normal que la respiration, par une actrice dont l'unique tâche avait été, jusqu'alors, d'incarner les petites demoiselles à marier, on conviendra qu'il fallait bien que la comédie d'Henry Becque fût un chef-d'œuvre pour qu'en dépit de ce non-sens prémédité, la signification de ces trois actes n'ait pas été abolie. Depuis, l'œuvre a été reprise par Mme Réjane, par le Théâtre-Antoine; elle est reprise chaque hiver, et chaque hiver manifestement, étant mieux comprise, elle intéresse davantage. Il est donc dès aujourd'hui possible d'affirmer que *la Parisienne* restera au répertoire français aussi longtemps qu'y resteront *le Misanthrope*, *le Mariage de Figaro* et *l'Ami des Femmes*.

Cependant, ainsi que nos forces physiques, nos forces intellectuelles ont une limite. A s'évertuer de la sorte, pendant près de vingt ans, il faut croire qu'Henry Becque avait épuisé les siennes, puisqu'il

ne produisit plus rien. Ces *Polichinelles* tant de fois annoncés furent définitivement interrompus par la mort. Sur les six tableaux que comportait le scénario, il n'y en a, et encore, que quatre d'esquissés. Toutefois, si brisé qu'il fût par les cahots de cette destinée d'enfer, l'écrivain n'avait rien perdu de sa verve. Ses dernières années s'obstinèrent à poursuivre, avec un acharnament qui tournait à l'idée fixe, des polémiques dont le moins qu'on en puisse dire, c'est qu'elles ne serviront pas à sa gloire. Puisque M. Faguet désire qu'aux mots nuancés de l'Ile-de-France, nous mêlions dorénavant quelques-uns des mots plus colorés de la Suisse romande, expliquons que peu de contemporains mériteraient autant qu'Henry Becque, dans tout ce qu'elle sous-entend d'amertume fielleuse, d'injuste acrimonie, l'épithète d'*avenaire*.

II

Tel fut l'homme que j'approchai au printemps de 89. Afin d'indiquer ce qu'une telle attitude présente d'exceptionnel, je vais, dans le récit de la première visite que je fis à Henry Becque, tenter d'imiter sa manière à l'eau-forte. Plus de bienveillance, à mon avis, siérait dans la conduite de la vie. « Ne jugez point afin que vous ne soyez point jugé, » est-il écrit, dans les *Évangiles*. Et il y est écrit aussi, sinon à la lettre, du moins en esprit : « Celui qui aura caricaturé ses confrères connaîtra, à son tour, les horreurs de la caricature. »

Henry Becque m'avait donc donné rendez-vous avenue de Villiers. La maison était poussiéreuse, banale. Une femme de journée, à tête de Méduse, m'introduisit. Faute d'avoir été prévenu, le mobilier du salon m'interloqua. Vous le connaissez : une planchette de bois et une canne de jonc. Je suppose que deux ou trois chaises le complétaient, ce jour-là. Un monsieur proche de la cinquantaine vint à moi, la main tendue. Quoiqu'il fût hirsute, les vêtements ponctués de taches, je sentis, dès les premiers mots, que j'étais en face d'un homme du monde. En somme, il avait l'aspect d'un colonel sans fortune à la retraite. On devinait que plus jeune, en redingote ou en frac, surtout lorsque sa barbe était rasée, il avait dû, sans grand effort, n'être point désagréable aux dames. Pendant que je me remettais, Becque m'accablait de prévenances que j'estimai peu sincères, car, si j'ai beaucoup de travers, je n'ai pas, Dieu soit loué ! celui de m'illusionner sur mes mérites. Puis, sans transition, Becque me rappelant l'ami qui m'avait introduit, s'écria, redevenant plus conforme à sa légende :

— Ah ! en voilà encore un dont il vaudrait mieux ne pas parler !...

Déclaration qui ne l'empêcha nullement de se livrer, séance tenante, à un éreintage en règle, et tandis que Becque démolissait, démolissait, je songeais : « S'il est du monde, ce monsieur n'est pas du meilleur ! » Enfin quand il ne trouva plus rien de désobligeant, l'écrivain voulut connaître mes admirations littéraires. Sans y mettre malice, je nommai Renan, Bourget, Lemaître... A chaque nom, c'était une avalanche. Quand l'œuvre s'y prêtait mal, ce Caton de Paris s'en prenait à la vie privée. Renan n'était qu'un gâteux, Bourget qu'un petit garçon et, pour Lemaître, je vous fais grâce !... Comme j'ai l'admiration aussi fidèle que l'amitié, je me disais sans me troubler : « Ce monsieur du monde, qui n'est pas le meilleur, a-t-il du venin ! juste ciel ! » Et afin d'endiguer cette inondation, je nommai Ibsen et Björnson. Ce fut magique. A ce moment, Paris découvrait le théâtre scandinave et Henry Becque dont la culture n'eut jamais rien de cosmopolite, n'étant pas documenté, fut obligé de me laisser parler. Alors tandis que j'allais à mon tour, exposant quelques-unes des idées que je devais fixer plus tard dans le *Drame norvégien*, je voyais l'auteur de *la Parisienne* m'examiner d'un air narquois, songeant sans doute : « Est-ce que, par hasard, ce blanc-bec serait venu me faire la leçon ? Je vous en fais juge, Paris s'inquiétera-t-il jamais d'auteurs ayant des noms semblables ?... »

Cependant, comme il y avait article sous roche et article dans une revue étrangère de quelque importance, Becque, sans autrement paraître m'en vouloir, se remit à mon service. Alors j'essayai de faire mon métier d'*interviewer*, mais dès les premières questions, je compris qu'il n'y fallait point songer. La moindre demande réveillant en cet homme un passé de figures et d'événements, servait de prétexte à d'interminables improvisations. Après deux heures de causerie, nous n'avions pas dépassé l'année de ses débuts ; je continuai donc mon diagnostic mental en ajoutant : « Voilà un écrivain singulièrement verbeux », et rapprochant ce flux de paroles de la concision gnostique de son style, je conjecturais : « A-t-il dû en employer des heures, pour émonder à ce point sa pensée !... » D'ailleurs, il me l'avoua :

— Six mois, monsieur, six mois, du matin au soir, porte condamnée, sans me permettre une sortie, je me suis astreint à relire, à voix haute, *la Parisienne*, en rabotant tout ce qui ne me paraissait pas indispensable au parfait équilibre de ma pièce. C'est ce que je m'en vais faire pour *les Polichinelles*. J'achève de les écrire, cet été, et, ensuite, toute une année, vous m'entendez, j'irai me terrer dans quelque quartier perdu, afin de pouvoir, vingt heures par jour, corriger et recorriger à l'aise mon manuscrit.

Enfin, pour achever de me paraître irrésistible, le maître prenant les cahiers de sa nouvelle pièce m'en lut un acte. Je crois que c'était le second. Aux dernières scènes, une dame, victime d'une tentative de chantage, venait demander protection à un homme de loi ou à un député, — mes souvenirs sont incertains. Celui-ci, sans écouter les griefs d'une oreille trop complaisante, car il était attendu ailleurs, restait toutefois d'autant moins chiche de belles promesses que la plaignante était gracieuse. Mais attendez la fin : la petite dame sortie, le député n'était pas revenu dans le salon, qu'un coup de sonnette, une porte ouverte, et le commissaire de police exhibant un mandat d'arrêt, « pour faux et escroquerie », mettait la main au collet du directeur de conscience laïque au moment précis où le député-avocat se disposait à aller présider un jury d'honneur! Pour du Becque de derrière les fagots, cet acte des *Polichinelles* en était! Quelle perte pour les lettres françaises que ce hardi bûcheron ait jeté le manche après la cognée, avant d'avoir fait, de ce chêne-là, du bois dont nous pourrions aujourd'hui chauffer et réjouir nos intelligences!

Mais je devais revenir avenue de Villiers. J'y surpris, certain matin, le vieux maître en train de donner une véritable consultation dramatique à un jeune auteur dont les succès ultérieurs indiqueraient tout au moins que ce dernier sut profiter des conseils de l'expérience. Becque m'avait donc avoué sa pensée : « les essais des autres, des débutants surtout, l'intéressaient!... » Comme c'est un des rares bons côtés de cette triste nature, il faut le noter. Un autre matin, la femme de journée, à la tête de Méduse, m'y servit un déjeuner dont mon estomac n'a pas conservé la reconnaissance. Pour s'en excuser, Becque me disait entre la poire blette et le fromage maigre :

— Vous êtes chez un misérable! Afin de pouvoir achever ma tournée de visites, — l'écrivain se présentant alors à l'Académie devait, selon la coutume, solliciter les suffrages de ceux dont il souhaitait de devenir le collègue, — j'ai dû vendre ma bibliothèque. Sarcey, ce malfaiteur, qui écrit le français comme mon bras quand je me mouche, en rendant mes pièces impossibles, me coupe les ressources. Ce scélérat trouve une basse satisfaction à me prendre par la famine, c'est abominable!

Becque exagérait; il ne fit pas autre chose toute sa vie. Si le gros bon sens de ce pauvre oncle Sam eut quelques effets pernicieux en s'exerçant, sans générosité, sur des écrivains dignes d'approbation, c'est lui accorder beaucoup trop d'importance que de supposer qu'il soit jamais parvenu à affamer personne. M. Larroumet l'a remarqué, Becque collabora à la plupart des grands journaux parisiens. Avec de l'ordre et du travail il eût pu, comme tant d'autres, se créer une vieillesse décente. Chaque siècle a ses Chapelain et ses Ménage, — c'est dans l'ordre des choses; Molière, que l'auteur de *la Parisienne* se plaisait à appeler *son Maître*, fut mieux avisé; sans perdre son temps en récriminations inutiles, il continuait de produire. Becque, dont les facultés imaginaires restaient plus lentes, s'en vengeait en fulminant comme un grand enfant! Prenant le premier prétexte venu pour la cause certaine, laquelle était en lui et pas ailleurs, il s'en allait, répétant comme un gavroche : C'est la faute à Sarcey, c'est la faute à Claretie!...

Nos rapports étant devenus ainsi plus intimes, Becque ne trouva rien de mieux que de me demander lecture de l'étude que je préparais sur lui. De sa part, la question me parut tout au moins intempestive. Du moment que je ne le lui proposais point, c'est qu'apparemment, j'avais mes raisons. Pour un déjeuner, devais-je renoncer à ma sincérité? Refuser cependant m'eût paru par trop paysan du Neckar. Je crus préférable d'user de diplomatie. Choisissant donc dans mon manuscrit, les pages qui se prêtaient à ce genre d'exercice, je bornai mes citations à deux fragments sur *les Corbeaux* et *la Parisienne*. Becque parut enchanté; il dut l'être moins lorsque, trois ou quatre mois plus tard, la poste lui remit le fascicule bleu pâle de la feue *Revue internationale*. Quoi qu'il en soit, conscient peut-être d'un excès de zèle, le vieil écrivain eut la sagesse de ne me répondre que lorsque sa mauvaise humeur fut passée. Encore se borna-t-il à l'essentiel : « Cher monsieur, mille remerciements pour votre article qui m'a paru très aimable, très suffisant... » puis il aborda un sujet moins difficile.

Vous n'êtes pas sans soupçonner la mine de choses terribles qui devait sournoisement se dissimuler sous cette placide épithète de *suffisant!*... Comme je craignais qu'une étincelle de conversation ne suffit à la faire éclater, je préférai, lorsque je rentrai à Paris, oublier le numéro de l'avenue de Villiers. D'ailleurs, franchement, j'en avais assez de voir Henry Becque tomber sur tous mes amis. Telle est, sans broderies, l'histoire de mes rapports avec l'illustre fondateur du théâtre réaliste. Est-ce trop m'avancer de conclure que l'homme, chez Henry Becque, ne valait pas l'écrivain?

ERNEST TISSOT.

L'INTERNATIONALISME AUX SALONS

La participation des artistes étrangers aux Salons français a pris une extension vraiment significative lors de la fondation de la Société Nationale, il y a treize ans. Antérieurement, les étrangers se mêlaient à nos peintres et à nos sculpteurs sans qu'une direction morale vînt d'aucun d'eux : ils rentraient dans le rang commun sous l'autorité des jurys choisis parmi les membres de l'Institut et les plus notoires académiciens, autorité jalouse et incontestée. Le nouveau Salon eut de suite un caractère de libéralisme, un souci de « modern-style » qui modifia cette situation. Ce Salon fut, en effet, constitué par des peintres français qui avaient eu, avec les étrangers, des rapports préalables et assidus. Beaucoup d'entre eux venaient de l'impressionnisme; ils avaient été évincés des Salons ou suspectés d'intransigeance. Les étrangers, curieux de leurs trouvailles, les avaient visités, louangés, conviés à une place d'honneur dans leurs expositions, avant qu'on les tolérât ici. Dix ans avant que le mouvement impressionniste fût jugé avec le souci de l'équité critique, à Paris, les expositions allemandes, écossaises, belges, américaines et suédoises s'honoraient de solliciter les envois d'un Degas (1), d'un Renoir, d'un Manet, d'un Pissarro, d'un Raffaëlli. Des amitiés, des sympathies se créaient. Ainsi Mallarmé, sujet de risée pour le moindre chroniqueur, recevait la visite d'illustres écrivains d'outre-mer, qui le tenaient pour une personnalité de premier ordre dans les lettres françaises. Ainsi les salons des XX, à Bruxelles, préludes de l'actuelle « Libre esthétique », les concerts bruxellois accueillirent les disciples de Manet et des musiciens comme d'Indy, Chausson, Debussy, dont nul ici ne voulait exposer une toile ou jouer un quatuor. Cette anticipation du goût de l'élite étrangère est, d'ailleurs, un fait logique, et qui s'est manifesté à diverses reprises, soit que cette élite soit plus éclairée et juge plus sainement à distance, soit encore que son snobisme l'y invite, — et les deux motifs concourent au même résultat. Exclus, les impressionnistes, comme les symbolistes ou les élèves de Franck, formèrent une petite société dans la grande. Les uns se créèrent des éditeurs et des revues, les autres des concerts ; les peintres, secondés par quelques marchands, remplacèrent les Salons par des expositions privées, et se montrèrent à une minorité riche et avertie, qui lentement divulgua leurs mérites. A ces expositions, quelques étrangers se mêlèrent dès la première heure : Miss Mary Cassatt, élève de Degas, figura aux premières expositions que les impressionnistes firent rue Le Peletier. Besnard vécut plusieurs années à Londres, où Chéret inventa ses premiers tirages d'affiches en plusieurs couleurs, où dessinèrent Raffaëlli et Renouard. Au Salon des Refusés, en 1863, le regretté Whistler eut l'honneur d'être relégué entre Renoir et Fantin-Latour, auprès d'Alphonse Legros qui, plus tard, quittant une patrie injuste, conquit sa vraie place en Angleterre.

La maison Durand-Ruel vendit les plus beaux tableaux impressionnistes en Amérique. Quelques artistes étrangers, comme MM. Thaulow, Sorolla, Liebermann, Kroyer, Claus, Guthrie, Lorimer, Boldini, etc., vinrent aux Salons, mais en y apportant un esprit et une vision imbus de l'impressionnisme. La place manque pour citer beaucoup d'autres témoignages de cet échange de sympathies.

La fondation des Salons de la Société nationale en 1890, résultant d'irréparables vexations au cours de l'Exposition de 1889, où, par les soins et l'énergie d'un groupe d'indépendants, Manet apparaissait sur un panneau d'honneur, comme un drapeau et un défi, cette fondation fut pour les étrangers le signal d'une concentration. Libéralement accueillis, exempts des formalités d'un jury qui cachait mal son irritation et son désir de protectionnisme, ils se retrouvèrent au milieu d'amis qui leur firent les honneurs du *home:* et ils reconnurent cette courtoisie par la qualité de leurs envois. Là seulement, on put se rendre compte de leurs tendances, de leur originalité, de ce qu'ils nous apportaient et de ce qu'ils venaient prendre à nos maîtres. Un point intéressant de la critique d'art put être élucidé grâce à une présentation cohérente que la disposition confuse et l'abusive coercition de l'ancien Salon et de ses jurys n'avaient point permise jusqu'alors.

Deux maîtres, dès 1890, se révélèrent les plus influents sur la jeune génération de la Société nationale : ce furent Whistler et Besnard. Celui-ci représentait admirablement une peinture née de la vision des grands impressionnistes, amoureuse de clartés et de reflets, réaliste avec un accent lyrique, décorative et heureuse, soutenue par un sérieux dessin, large, exempt des minuties et des sécheresses académiques, exempt aussi des imperfections, des négligences de certains impressionnistes préoccupés avant tout de l'imprévu des recherches chromatiques. Besnard ouvrait une route nouvelle, celle de l'extension du procédé impressionniste à une expression nouvelle, à un ordre de sujets modernistes et d'allégories actualisées. Whistler, par contre, incarnait la distinction psychologique, le mystérieux charme des pénombres, l'élégance sobre, la subtilité

(1) Il ne sera pas inutile de rappeler ici que le plus grand dessinateur français vivant, Degas, n'est pas un *impressionniste*, bien qu'ayant fait partie de ce mouvement, partagé ses fortunes diverses, avant de s'isoler dans une gloire hautaine, étrangère à tout groupement.

savante de la technique, toute une région du rêve que l'impressionnisme n'avait jamais soupçonnée. Besnard et Whistler furent les chefs naturels des deux grands courants sympathiques du nouveau Salon. Auprès de l'un, tous les décoratifs, les lumineux, les expressifs de la vie claire; auprès de l'autre, les rêveurs, les délicats, les épris de l'ombre magnétique...

De l'influence de Whistler allait naître notre actuelle génération d'*intimistes*, avec diverses nuances. M. Jacques Blanche, qui revient aujourd'hui à un réalisme plus direct et plus puissant, était alors un élève gracile et souple du maître américain dont s'influence aujourd'hui M. Le Sidaner, et dont plusieurs, comme MM. Helleu, de la Gandara, Lomont, Ernest Laurent, Bussy, gardent à des titres divers des traces profondes. Mais cette influence whistlérienne, qui, autant et plus que celle d'Eugène Carrière, allait « grisailler » notre école d'intimistes, cette influence s'affirmait déjà très complète en un groupe étranger des plus intéressants, celui de l'école dite de Glasgow : MM. Guthrie, Lavery, Lorimer, tout autant que MM. Alexander, Johnston, Harrisson, Frieseke, et beaucoup plus directement que MM. Herkomer, Dannat ou Sargent, étaient destinés à l'attention de nos peintres par leur vive originalité autochtone, par la vision qu'ils proposaient, exempte des caractères plus connus, plus français, que nous trouvions en une quantité de peintres formés dans nos ateliers. Dérivés de Whistler, mais avec une affirmation plus nettement réaliste, les peintres de Glasgow et les Américains, auxquels se joignirent plus tard d'excellents artistes comme M. Morrice, Mlle Beaux, créèrent dans nos Salons une légitime curiosité par leur style large, leurs gris, leurs noirs, leur distinction sans afféterie, la force authentique de leur accentuation de la vie contemporaine.

Le groupe belge révéla des hommes variés et intéressants, dont le plus brillant fut M. Claus, prestigieux disciple de Monet, moins autochtone d'ailleurs que les peintres expressifs du pays flamand, de ses eaux mornes, de ses maisons peintes, de sa poésie à la fois brutale et mystique, comme MM. Baertsœn, Willaert, Struys, Vytsman, comme l'étrange et halluciné Henry de Groux, comme récemment MM. Georges Buysse et Gilsoul, paysagistes dont la vision vigoureuse, grise, mais d'une harmonie très réelle, semblait rejoindre par avance la poussée du néo-réalisme français qui, grâce à M. Lucien Simon, à M. Dauchez, à M. Charles Cottet, allait surgir vers 1895, s'imposer auprès de l'intimisme plus frêle et plus tendre d'un Lomont, d'un Le Sidaner, d'un Prinet, d'un Duhem ou d'un Lobre, et nous donner de si admirables témoignages de puissance.

M. Kroyer suffisait seul à représenter glorieusement le Danemark, et M. Thaulow débutait avec éclat en peignant la Norvège : tous deux influencés de l'impressionnisme, non moins que l'Allemand Liebermann, qui, avec M. Kuehl, nous apportait les prémices d'un néo-réalisme luttant contre le symbolisme de Böcklin et des peintres romantiques des Salons de la Sécession de Munich. M. Israëls et les trois frères Maris étaient les graves, les mélancoliques, les savants représentants de la Hollande; M. Fritz von Uhde, avec sa mysticité réaliste, constituait en Allemagne un cas isolé et attachant. D'Italie rien ne venait, Segantini, à la fois impressionniste et préraphaélite, étant mort prématurément, et M. Boldini étant trop Parisien pour compter comme Italien, de même que M. de la Gandara en Espagne, d'où venait le seul M. Sorolla, Daniel Vierge n'exposant pas et M. Zuloaga, M. Anglada étant encore inconnus.

La sculpture fine, rêveuse et jolie de M. Vallgren apportait une note inédite.

On se trouvait donc en présence d'une importante série d'artistes étrangers, qui venaient rendre à notre école l'hommage d'une initiation reconnaissante, se mêler à nos jeunes peintres, fusionner, prendre auprès d'eux une place enviable. La question était de savoir dans quelle mesure exacte le fusionnement s'opérerait; comment ces diverses originalités s'accorderaient-elles en ce voisinage sympathique, comment s'influenceraient-elles mutuellement? Les étrangers seraient-ils des amis ou des rivaux, céderaient-ils à nos artistes ou usurperaient-ils une place exagérée? Les uns redoutaient qu'ils ne fussent nuisibles à notre art, les autres craignaient de leur voir perdre à Paris, dans le succès, leur originalité nationale. C'est maintenant qu'il siéra, quelques jours à peine après la clôture du dernier Salon, d'examiner ces diverses hypothèses.

* * *

La constitution même de l'ancien Salon le rendait hostile aux étrangers. Monopolisant l'art national, au nom d'un idéal officiel et pseudo-classique d'ailleurs fort peu national (j'ai dit ici combien l'académisme était loin de notre race), le jury inspiré par l'esprit d'école, d'Institut, de hiérarchie autoritaire, était enclin au protectionnisme le plus étroit. Il comptait d'ailleurs des prêtres du Beau qui ne laissaient point d'être de tenaces hommes d'affaires, et n'aimaient guère à voir des étrangers gagner argent et gloire en leur lieu. Le nouveau Salon, grâce à ses dettes de reconnaissance envers les étrangers tout autant qu'à son esprit libéral, se trouva être libre-échangiste. Ses obligations, ses intérêts, sa façon de concevoir le rayonnement de l'art moderne hors frontières, son désir de prendre le contrepied de l'ancienne Société et, enfin, son rêve d'atteindre l'académisme dans tous

ses domaines européens par une sorte de confédération internationale des artistes indépendants, tout le conduisit à cette adoption du libre-échange comme principe économique et moral. Radieuse, l'admirable époque française qui offrait à l'Europe un Chavannes, un Besnard, un Carrière, un Rodin, l'impressionnisme et le jeune *intimisme*, conçut le beau rôle de libératrice, dominant l'art international du fait de cette floraison incomparable, mais l'accueillant, l'harmonisant, le mettant en valeur. Des manifestations comme l'exposition de Stockholm, celles d'Anvers et de Turin, les voyages récents de M. Rodin à Prague et à Londres, ont maintenu les grandes lignes de cette situation : la confrontation franche et large de notre art à l'art étranger, le voisinage nettement offert, ont prouvé qu'en principe nous n'avions à redouter aucune comparaison. Cependant, certaines craintes ont semblé justifiées, certaines insinuations ont pu se produire, à cause de faits individuels. Non certes qu'on puisse incriminer d'abusive prétention ou d'ingrate vanité aucun de ceux qui ont reçu si largement l'hospitalité française : mais l'influence de Paris a transformé le caractère et le talent de certains étrangers qui sont devenus, en quelque sorte, des déracinés, et cela a suffi pour donner corps à diverses récriminations. On a redouté que l'internationalisme artistique de la Société nationale ne se confondît avec un cosmopolitisme excessif, et la nuance considérable de ces deux mots n'a pas échappé à ceux qui voient partout la gallophobie et crient à la duperie, à l'exploitation des trop crédules Français, — ce qui est par soi-même d'ailleurs une « phobie » très amusante.

La vérité est que l'affluence des peintres étrangers aux deux Salons — car l'ancien s'est beaucoup « internationalisé » — s'est accrue dans des proportions considérables, et que beaucoup de nos jeunes peintres, d'un talent peu personnel, se sont ingéniés à imiter des étrangers, alors que plusieurs de ceux-ci s'accommodaient à nos goûts. Il est piquant de voir, par exemple, l'évolution de M. Thaulow, virtuose d'une adresse incroyable, qui, après avoir conquis une brillante renommée par ses paysages norvégiens, sincères et curieux, a rencontré le succès d'argent avec ses variations sur les eaux courantes qu'il peint comme personne, s'est mis à en faire d'innombrables répliques, a perdu tout caractère national, et nous donne à présent le triste spectacle d'un homme de grand talent qui peint des canaux hollandais, des rivières bretonnes ou de vieux coins de notre Nord, avec une égale dépense d'habileté, mais aussi avec une absence d'âme et de foi qui empêche de trouver en lui l'émotion véritablement inhérente aux œuvres d'art pensées par un artiste... Qu'on songe à ce que Cazin faisait d'une simple lande sableuse, et l'on comprendra ce que je regrette de ne plus trouver en M. Thaulow ! Par contre, il est non moins piquant de voir combien nos salons s'encombrent de portraits gris, d'une distinction factice, où tout est peint dans des tonalités sourdes, sauf une note ou deux, où tout s'atténue et s'embrume, simplement parce que feu Whistler *semble* être ainsi, et parce que M. Lavery ou M. Guthrie affectionnent ces gammes. On oublie que ces excellents peintres, et combien plus encore le grand maître du *Portrait de Carlyle*, obéissent à une vision spontanée, sincère, et non au désir enfantin de céder au « genre anglais » et de confondre la distinction avec l'effacement et l'escamotage dans les ombres. On oublie qu'ils sont eux-mêmes des révolutionnaires d'hier, dans leurs pays. Après avoir cédé à l'impressionnisme, vu en lui une mode, imité ses notations vives sans en comprendre la logique et l'harmonie, beaucoup de timides ont cru bien faire en réagissant, soit qu'ils suivent le « whistlérisme », soit qu'ils s'alignent derrière M. Cottet, M. Simon ou M. Blanche, et en revenant maintenant aux tableaux sombres, sans plus de nécessité intellectuelle qu'ils n'en avaient connue en peignant clair. De là des Salons comme le dernier, qui sont « couleur de musée », mordorés, déjà noirâtres et patinés. Il n'est pas donné à beaucoup d'hommes dans une époque d'être un Cottet, un Simon ou un Blanche, ou encore un Le Sidaner, et de le rester par sa propre conviction après l'être devenu par sa propre science, en assistant à l'effort d'autrui sans le méconnaître — mais sans l'imiter !

Il n'est que trop vrai qu'un Salon ne saurait être conforme à l'art ni au bon goût et reste, quelque accommodement qu'on en fasse, une cohue incohérente, et un régal d'imageries préparé pour le vulgaire. Ainsi la Société Nationale est, comme l'autre, une sorte de garage pour tableaux, et un équilibre de médiocrité s'y fait. Les caractères, avec le temps, se sont réciproquement atténués. Si l'ancien Salon a M. Bouguereau, à l'autre ne manque pas M. Jean Béraud, et, si l'un peut montrer M. Henner à l'autre lui montrant M. Dagnan-Bouveret, cela prouve simplement que le départage a distribué dans l'un et l'autre camp de mauvais poncifs et de sérieux classiques. Si l'on s'étonne de ne pas voir M. Rochegrosse et M. Henri Martin à la Société Nationale où les appellerait notre désir de logique en échange d'un José Frappa ou d'un Dubufe que réclament les palmarès de l'autre Société, ne concluons à rien d'autre qu'à cet équilibre de médiocrité qui, dans tout groupement, situe les hommes de valeur auprès de ceux qui n'en ont pas, et cela malgré leur mutuel désir de s'éviter. Les étrangers n'ont pas échappé à cette règle de société. Plusieurs, favorisés du succès et aptes à se bien vendre, ont pris rang dans les

peintres qui surproduisent à la faveur de la mode et perdent bientôt cette faveur et, tout ensemble, leur individualité surmenée par l'abus des recettes. D'autres ont affecté de se penser triomphateurs, et venus pour enseigner la peinture à nos artistes : encore valut-il mieux en sourire... On entend un peu trop parler anglais et allemand à la Société Nationale, — plus d'ailleurs qu'à la petite et très intéressante Société Internationale. Il n'en est pas moins vrai qu'aucun étranger du nouveau Salon n'a pu faire à Paris une fortune aussi disproportionnée qu'on la vit faire par exemple à feu Munkacsy, lauréat de l'ancien Salon.

D'autre part, une communauté de « motifs » a rapproché la jeune génération des étrangers. Nulle part, elle ne s'est mieux manifestée qu'au sujet de la Belgique et de la Hollande. La Belgique actuelle connaît une admirable Renaissance artistique. Nous l'avons énormément influencée : elle nous a rendu cette influence par l'œuvre de quelques-uns de ses producteurs. Elle a accueilli nos peintres et nos musiciens, il y a eu entre elle et nous l'échange le plus franc et le plus généreux. Mais son terroir aussi nous a profondément intéressés. J'ai à peu près vu naître « le culte de Bruges », y ayant séjourné à une époque où Rodenbach était seul à le célébrer, et où l'on ne voyait pas de peintres au béguinage de la Vigne. Ils y sont venus depuis, en foule ; la délicieuse ville a été scrutée en tous ses mystères, et il y a une bonne vingtaine de ses aspects à chaque Salon depuis huit ou neuf ans. Baertsoen, Willaert, l'ont chantée, et le profond harmoniste qu'est Xavier Mellery eût surpassé leur renommée si la modestie ne l'écartait des Salons. Mais il ne faut pas oublier que notre Le Sidaner est allé à Bruges réaliser des œuvres qui touchent jusqu'à l'âme, avec un style et un goût qui éclipsent tous les autres. Et c'est un des nôtres, Alexandre Charpentier, qui a trouvé en Hollande les motifs les plus originaux, plus que les Melchers, les Cassiers ou les Ten Cate autochtones. La poésie frileuse des œuvres de Henri et Marie Duhem égale tout ce que les Septentrionaux ont pu faire de leurs thèmes de brume et de lueurs sourdes, et, pourtant, ces œuvres restent bien françaises. La grandeur tragique, le génie sombre de Constantin Meunier, qui est trop altier pour appartenir à un seul pays, trouve dans les bronzes de Rodin sa majestueuse équivalence. La distinction grise des portraits anglais et américains ne fait pas défaut à M. Ernest Laurent, à M. Blanche, à M. Aman-Jean dans ses meilleures choses ; et quant à la distinction nerveuse, un peu sèchement anglomane, qui silhouette des figures en ivoire et noir sur des fonds liberty ou Louis XV, elle trouve en M. Caro-Delvaille un interprète qui se souvient autant de Manet que des étrangers de Glasgow ou de Baltimore. Sur tous les peintres du gris, d'ailleurs, plane, autant que le souvenir de Velasquez et de Reynolds à travers leur héritier Whistler, le souvenir de notre Corot et surtout du maître des contrejours, de M. Degas. Les bonnes œuvres de M. Brangwyn viennent autant de Manet que des tapis orientaux. Au grand virtuose sensuel et éclatant qu'est M. Sargent, l'exemple de M. Besnard répond avec honneur, comme il répond à la fougue d'un Zorn, à l'orientalisme d'aucun étranger vivant. Nos sections d'art décoratif groupent des hommes de haute valeur : à un Van de Velde, à un Walter Crane, à un Koepping, à un Tiffany, à un Durrio, nous comparerons sans trouble un Aubert, un Charles Plumet, un Gallé, un Lalique, un Prouvé. Les eaux-fortes d'un Waltner ou d'un Bracquemond ne craignent aucun parallèle, et si Lautrec est mort, un Louis Legrand suffit à réaliser au degré des meilleurs étrangers l'incisive étude des mœurs, — et personne en Europe n'est Auguste Lepère.

* * *

Voilà ce qu'il siérait de préciser, si l'accueil fait à l'internationalisme engageait certains à penser qu'une invasion d'étrangers menace notre imprudente hospitalité. Il a été écrit, — heureusement par des gens sans autorité, des journalistes habitués au jugement superficiel, — il a été écrit que les meilleures choses des Salons étaient maintenant signées par des étrangers, qu'ils enseignaient nos artistes, que cela était la preuve de notre abdication. C'était simplement oublier que ces étrangers, valeureux par eux-mêmes, s'étaient pourtant formés selon nos maîtres avant de venir ici, selon des maîtres auxquels la critique et l'académisme avaient tardé à rendre justice en leur pays, alors que leur glorieuse influence formait au dehors une génération. Cette génération est venue témoigner ici de leur mérite, et c'est là son essentielle signification. Dans tout ce qu'elle nous présente, on les retrouve sous les diverses accentuations techniques des races. Par la force de son terroir, la France résume les natures européennes, elle y trouve d'inépuisables ressources de pittoresque et d'émotion, et les étrangers, par surcroît, y viennent en trouver encore. Presque généralement ils sont d'une virtuosité intense, d'une souplesse rare d'adaptation, et l'on reste déconcerté devant la sûreté de leur exécution : leur goût est loin d'être aussi accompli, le style et les idées picturales leur font plus souvent défaut qu'à nous-mêmes. Il est donc vain de redouter leur usurpation, en peinture comme dans les lettres, de craindre substitution là où il y a échange, et, sous cette crainte simulée, il n'y a que la gaucherie d'un nationalisme mal compris ou le souci d'intérêts pécuniaires, le protectionnisme

de la vente et des honneurs. Nous ne devrons pas céder à un respect exagéré des peintres étrangers, ni laisser de reconnaître en eux les trouvailles de nos vrais maîtres, rajeunies, transposées, exotisées. Mais c'est une grande anémie intellectuelle que celle de redouter exagérément l'art d'outre-frontière : on la voit surtout en ceux qui ont commencé par renier les grands originaux de leur race. Nous ne devrons pas oublier que la mission d'une école comme la nôtre est de ruiner, chez nous et partout où il y a des académies, les principes de l'art officiel anti-traditionnaliste, qui ont lourdement pesé sur la conscience artistique de l'Europe. C'est une œuvre saine, et la France seule peut l'accomplir, en convoquant tous les hommes de vision libre, en confédérant ceux qui luttaient isolément, avec désavantage, dans leur pays ; elle est placée dans une situation unique, son école est la première du monde, et cette école est née du plus libéral mouvement qui se soit produit en art depuis cinquante ans.

Les fils de Manet accompliront son vœu secret et honoreront sa belle vie en gardant leur rang et leur distance, mais en propageant son idée à travers le monde : c'est là le sens de l'internationalisme aux Salons. c'est là de quoi l'aimer, parce qu'il est le moyen d'un de ces affranchissements généraux que la France semble avoir eu pour mission d'offrir périodiquement à l'humanité.

CAMILLE MAUCLAIR.

LA VIE LITTÉRAIRE

Sébastien Mercier, par Léon Béclard.

Léon Béclard : *Sébastien Mercier, sa vie, son œuvre, son temps*, d'après des documents inédits. — I. — *Avant la Révolution 1740-1789* ; H. Champion, éditeur.

Réjouissons-nous, puisque dans notre siècle des hommes bien intentionnés se rencontrent encore qui consacrent leur vie à la réparation des injustices.

M. Léon Béclard a voulu protester contre l'injure qui fut faite par la postérité à l'auteur de l'*An 2440*, de drames innombrables, du *Tableau de Paris*, — à Sébastien Mercier. Cet écrivain est oublié, si nous en croyons M. Léon Béclard, et il faut bien le croire puisqu'il écrit d'abord un gros volume pour le démontrer.

Elles ont assurément un grand charme, ces biographies copieuses qui s'attardent complaisamment sur un homme, sur un temps ; ces biographies minutieusement détaillées où l'on suit, jusque dans leurs obscurités les plus opaques, les péripéties menues de l'existence littéraire d'un homme, dont il suffirait peut-être de savoir les éléments essentiels. Tout ce que l'on pourrait relever contre elles, c'est que notre époque les supporte mal ; mais nous n'avons pas le courage de condamner notre époque.

Au fait, M. Léon Béclard a toutes les qualités critiques compatibles avec son admiration préalable systématique et qui résiste à tous les chocs. Son livre est attrayant : il comblera les vœux de toute l'élite qui, d'aventure, aura du loisir. Plus bref, il aurait été sans doute moins utile à notre histoire littéraire ; mais peut-être eût-il été plus avantageux à Sébastien Mercier.

Et nous avons toujours le droit de nous demander si Mercier fut un oublié, fut un dédaigné, si l'obligation, le devoir nous incombe maintenant de réparer une injustice dont il aurait été la victime. Ne pouvons-nous pas croire que l'unique erreur de M. Léon Béclard est d'avoir eu la pensée constante de cette réparation nécessaire, et que son étude eût été plus persuasive et, si je peux employer ce mot, plus parfaite, s'il n'avait pas entrepris de faire un panégyrique et, en vérité, elle eût été certainement plus courte et donc, comme je le dis, plus proche de la perfection qui ne va pas sans la mesure ?

Or, quelle injustice a-t-on commise envers Sébastien Mercier, dont il faut que M. Léon Béclard le venge ?

M. Béclard relève surtout un fait : à savoir que Sainte-Beuve ne s'arrêta jamais à le considérer, Sainte-Beuve qui pourtant se plut à glorifier quelques infiniment petits de la littérature française.

Cela est vrai, Sainte-Beuve ne considéra pas longuement Sébastien Mercier, mais, tout en passant, il l'observa. C'est à propos de Monselet qui dessina la figure de Mercier non sans verve. Et peut-être que Sainte-Beuve dit exactement ce qu'il faut dire sur l'écrivain : « Le Sébastien Mercier de Monselet est un croquis des mieux venus, des plus accentués et fort ressemblant. Ce bizarre Mercier dont l'*An 2440* inspirait, il y a peu de mois, un excellent article à M. Léon Plée et qui s'intitulait lui-même « le premier « *livrier* de France » est un de ces excentriques qualifiés qui *frisent le génie et qui le manquent.* » On peut bien dire, M. Béclard lui-même nous le permettra peut-être, que Mercier manqua le génie. Il n'est pas moins certain qu'il le frisa. Suffit-il, pour durer dans la gloire, d'avoir « frisé » le génie ?

Mais surtout Sainte-Beuve semble désireux d'arracher à Mercier le renom de vertu qu'il avait eu de son vivant. Et Sainte-Beuve verse aux débats une pièce, qui n'a sans doute point la valeur probante qu'il lui attribue :

Monselet fait peut-être Mercier un peu trop bonhomme, pas assez charlatan ; car il y a souvent plus d'un grain de charlatanisme sous ces airs d'homme fougueux et exalté. Est-il bien vrai de dire de lui que « son bonheur

était de rendre service »? J'ai sur ce point un texte à sa charge (je ne vais jamais sans un texte) et je le produis. Un jeune homme de mérite, pauvre, cherchait du travail dans les journaux, il s'adressa à Mercier qui dirigeait alors les *Annales patriotiques et littéraires* (1795) et dont le langage philanthropique lui avait inspiré confiance :

« Je lui communiquai, nous dit le jeune homme, quelques morceaux que j'avais écrits ; il parut enchanté de ma manière ; il y trouva tout réussi, force de style, imagination, philosophie. Depuis quinze jours je fais dans ce journal l'article *Variété*... C'est avec un sentiment de douleur bien amère que je me vois forcé d'abandonner, pour une chétive rétribution, un travail qui pourrait bien contribuer à me faire une réputation, car ce Mercier est un vrai corsaire. Et puis fions-nous à l'honnêteté des hommes qui ne parlent que de vertu!... »

Ce Mercier est un vrai *corsaire!* voilà une tache dans le tableau. (*Nouveaux Lundis*, X.)

Eh! vers 1795, les années étaient difficiles! Et réellement le témoignage de ce « jeune homme de mérite » ne saurait décider notre jugement. Puis M. Léon Béclard, qui a autant de courage que d'érudition, se portera à coup sûr garant de l'honnêteté de Mercier lorsqu'il écrira son deuxième volume (le premier ne nous conduit pas au delà de 1789) : il prouvera, j'en suis certain, que les assertions de Sainte-Beuve et du jeune J.-J. Leuliette sont aussi fausses que celles de Monselet et que celles de Desnoireterres dans la préface qu'il a mise en tête de son édition abrégée du *Tableau de Paris*. Nous acceptons, jusque-là, Mercier vertueux. Au surplus, il n'est pas prouvé qu'il fut un malhonnête homme, et c'est aux accusateurs qu'il appartient de faire la preuve de leurs accusations.

***

A-t-on, au contraire, méconnu le rôle, l'influence de Mercier dans notre littérature? Le fait serait de plus grande conséquence!

Assurément, Mercier n'occupe plus toutes les discussions littéraires et M. Léon Béclard voudrait-il que Mercier les occupât toutes? Mais parle-t-on des prophéties d'autrefois sur les temps à venir, on n'oublie guère de noter l'*An 2440*. Discute-t-on de l'histoire du théâtre français, on ne manque pas de mettre à sa place Mercier théoricien de l'art dramatique et dramaturge lui-même. Si M. Brunetière étudie l'évolution du drame bourgeois au XVIIIe siècle, il n'omet pas plus Mercier que Diderot, Sedaine ou Beaumarchais et je sais bien qu'il est sévère à Sébastien Mercier ; mais on peut à la rigueur, et si toutefois on l'ose, négliger la condamnation personnelle, et sommaire, et retenir simplement ce fait que Mercier n'est pas oublié toujours par les historiens de son temps... Veut-on reconstituer la vie de la société française au XVIIIe siècle, on s'empresse aussitôt vers le *Tableau de Paris*, vers ce livre, vers ces douze volumes illustres autant que leur auteur est obscur, et qui ont reçu un bien grand hommage : les Goncourt leur ont beaucoup emprunté ; et vous pouvez, je le sens, me répondre que ces emprunts sont, en vérité, une des seules actions dont les Goncourt n'aient tiré que peu de vanité.

Néanmoins, Mercier est faible pour se défendre dans la gloire, et M. Léon Béclard a été bien inspiré de venir à son secours. Il ne fut point un de ces spécialistes qui approfondissent tout de leur spécialité, et à force d'approfondir innovent, car la persévérance, si elle n'est pas le génie, crée souvent le génie. Il accrocha son nom à toutes sortes de genres littéraires, mais pas assez solidement pour qu'aucun d'eux le puisse définitivement introduire dans la grande renommée littéraire. Il fut un spécialiste universel : cela qui fut profitable à Voltaire fut pernicieux à Mercier, car tout de même, si Voltaire ne fut que le second dans tous les genres, il aurait pu être le premier, et Mercier même, en étant le second, aurait pu n'être rangé que le troisième et — fréquemment — bien en deçà. Mercier fit comme Voltaire écrivait à son ami Cideville : « Il faut donner à son âme toutes les formes possibles. C'est un feu que Dieu nous a confié ; nous devons le nourrir de ce que nous trouvons de plus précieux. Il faut faire entrer dans notre être toutes les formes imaginables, ouvrir toutes les portes de son âme à toutes les sciences et à tous les sentiments ; pourvu que tout cela n'entre pas pêle-mêle, il y a place pour tout le monde. » En Mercier, il y avait place pour tout ; mais tout entrait un peu pêle-mêle...

Au reste, les écrivains d'aujourd'hui sont de plus en plus disposés à « donner à leur âme toutes les formes possibles ». Peu d'entre eux s'annoncent comme devant être des Voltaires. Puissions-nous avoir beaucoup de Merciers!

Les œuvres de Mercier sont donc de toutes sortes ; Ce sont par moments des chefs-d'œuvre, mais aussi des fouillis. Chefs-d'œuvre, certes, mais plus encore fouillis, fouillis qui ne laissent rien à désirer.

Qui donc contesterait la perspicacité presque géniale de Mercier sociologue du temps à venir! Écrivant l'*An 2440*, il veut fonder la félicité publique ; il veut régénérer le monde conformément à la raison. Il prévoit les effets de ses principes appliqués ; il décrit la régénération accomplie dans le monde. Et, en 1903, nous constatons que mainte prophétie de Sébastien Mercier est réalisée déjà ; mais nous constatons aussi qu'écrivant et vaticinant en 1770, il ne soupçonne même pas la possibilité d'une Révolution et ce n'est donc pas tout à fait notre faute si nous songeons à l'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits...

Nous suivons Mercier dans ses desseins de réformation dramatique et morale, car Mercier fut abondamment réformateur.

Il voulut que le théâtre devînt l'école de la vertu. On a le devoir de faire servir le théâtre au salut de l'humanité. « La vérité, disait-il déjà en l'*An 2440*, n'est vérité que lorsqu'elle devient *pont-neuf;* il faut la mettre en couplets de chansons pour qu'elle fructifie universellement : il faut qu'elle descende de nos livres pour être habillée en opéra-comique ou en vaudeville. » Et Mercier avait raison de vouloir un théâtre éducateur, puisque le théâtre était alors le seul lieu de propagande pour la pensée libre, et, plus simplement, le seul endroit où l'on pût s'adresser à la foule. Mais exiger que le drame fût seulement un moyen pour inviter le spectateur à méditer soit sur la pratique de telle vertu, soit sur l'atrocité de telle passion criminelle, soit sur l'injustice de telle loi ou la barbarie de telle coutume, n'exciter la sensibilité du spectateur que pour propager la morale, c'était peut-être exagérer, en les développant, les préceptes et les exemples de Diderot ou de La Chaussée ; et qui sait ! donner aux spectateurs l'envie de faire le contraire exactement de ce qui était prêché et si insidieusement d'abord, et si naïvement ensuite !...

Mais dramaturge dispensateur de la vérité, et instituteur des mœurs, Mercier appliqua ses principes et conspira de son mieux à rendre les hommes meilleurs en imprimant dans leurs âmes d'émouvantes images du bien et du mal, en remuant en eux la sensibilité qui fait aimer et crée le bon vouloir... Malheureusement, l'application des principes est médiocre et le théâtre apostolique de Sébastien Mercier ne laisse pas que d'être ennuyeux. Il illustre bien, dans ses trente et un drames, des préceptes de morale pratique ; mais on peut croire que M. Léon Béclard accorde trop d'attention à ces œuvres qui en méritaient peu au temps où elles parurent, et n'en mériteront plus du tout deux siècles après.

Est-il tout à fait vrai que Mercier puisse être considéré comme l'annonciateur du théâtre moderne, bien plus que Diderot qui s'en est tenu à des aperçus souvent heureux, lucides, prophétiques et, pour cela sans doute, épars et incohérents ? Affirmera-t-on avec M. Léon Béclard : « La conception qu'en dépit d'essais infructueux, il a eue du drame pittoresque et shakespearien, évocateur d'histoire et rempli du souffle des foules ne permet pas de le dire étranger aux formes d'imagination qui ont triomphé en 1830 » ? Si oui, on serait encore plus fort pour attester que Mercier a, sous le nom de drame, tout prévu et tout décrit de la « pièce de théâtre » contemporaine, qu'il a déterminé et la nature des sujets, et le choix des personnages et la manière de composer l'action, qu'il a bien précisé les éléments essentiels : (« Un cas reproduit de la vie réelle, représenté avec la plus rigoureuse exactitude dans le spectacle, débattu entre des personnes semblables à nous d'allure, de mœurs, de costume, mettant en jeu leurs caractères et leurs passions, selon la plus grande vraisemblance possible, et tendant à provoquer chez le spectateur un jugement sur l'objet — crise de conscience, épreuve de cœur, préjugé social — dont on lui présente l'imitation »), les éléments essentiels du système dramatique d'Émile Augier, d'Alexandre Dumas, fils (etc.). Est-ce vrai ? *Grammatici certant...* et M. Léon Béclard apporte de bons arguments à ceux qui pensent retrouver partout le bien dispersé de Sébastien Mercier. Mais qu'Émile Augier, que Dumas fils aient été les disciples de Mercier, on peut bien l'admettre, à condition d'admettre aussi qu'ils ont été ses disciples sans le savoir. Ce n'est point un don méprisable que de pouvoir « théoriser » prophétiquement ; mais les écrivains ne sont des initiateurs que par leurs œuvres. Et les dramaturges modernes ignoraient assez, Mercier leur avait suffisamment laissé le droit d'ignorer ses drames pour qu'ils ignorassent également ses prophétiques théories. Il fut donc un devancier sans être un précurseur.

*
* *

Précurseur, il le fut en écrivant le *Tableau de Paris;* toute une littérature de psychologie et de mœurs sociales naquit de cette grande œuvre exagérément ample, et elle ne peut nier ses origines.

Mercier, ayant beaucoup observé Paris qu'il aimait, s'écarta de lui pour le mieux voir. C'est à Neuchâtel qu'il écrivit son ouvrage. Il n'accommoda pas l'esprit de Paris à la façon de Neuchâtel. Paris se reconnaît dans le *Tableau* que fit Mercier de lui. Peut-on faire plus complet éloge ?

Mercier avait une logique sans frein. Entêté de vertu, il croyait qu'il était toujours temps de prêcher la morale. Cet explorateur infatigable de Paris écrit je ne sais où : « Je n'ai jamais marché sur un de ses pavés sans l'avoir sanctifié d'une intention patriotique. » Composant donc le *Tableau de Paris,* il entreprend d'écrire encore, pour le bien de ses semblables, sur des choses qui leur sont directement utiles. Comme au théâtre, il s'efforce de gagner les cœurs à la vertu ; il espère ici, en décrivant les maux d'une vaste société, « déterminer la généreuse compassion de quelques âmes actives et sublimes », et procurer à ceux qui souffrent l'adoucissement de leurs maux. Il proclame solennellement : « Je n'ai jamais écrit une ligne que dans cette douce persuasion et, si elle m'abandonnait, je n'écrirais plus. »

Hélas ! elle ne l'abandonne guère. Mercier est in-

discrètement prêcheur. Heureusement pour lui, nous avons oublié ses prédications ; et nous gardons souvenir du tableau.

Car ce tableau désordonné est vivant et fidèle, d'autant plus vivant et d'autant plus fidèle que le peintre est plus ami du modèle.

Mercier n'est point comme le compagnon d'Asmodée. Il n'a nullement cure des aventures des uns ou des autres. Il ne viole pas les domiciles, il ne surprend pas les secrets. Ce qu'il expose, c'est justement ce que les naturels de Paris ne dissimulent ni ne déguisent : ce qu'ils ont d'apparent, de manifeste, de public. Il étudie leurs instincts, leurs habitudes, leurs travaux, leurs plaisirs, leurs opinions, leurs préjugés, tout ce qui les fait Parisiens, bien Parisiens. Et les volumes succèdent aux volumes, — car Mercier n'eut jamais le loisir d'être bref, et le « tableau de Paris » se déploie prodigieusement. Et il contient beaucoup d'idées générales et aussi de considérations vagues, et aussi, disons-le, de véritables tableaux de Paris.

L'œuvre était originale et parut telle. L'œuvre ne cesse pas aujourd'hui de l'être et de le paraître. Elle réalise la perfection du désordre. Elle est un chaos d'idées qui ne sont pas toujours claires. Elle s'est fait de l'inégalité une loi, mais l'inégalité est d'autant plus visible qu'elle comporte plus de qualités.

Celle du *Tableau de Paris* est très visible.

Mercier n'était pas un artiste, — oh ! non. Mais il était un moraliste pittoresque et patient, et, d'ailleurs, prolixe. Ah ! si Mercier avait pratiqué la sobriété littéraire ! Il ne voulut, ou il ne sut. Et ses livres sont longs, très longs, trop longs. Son temps, néanmoins, lui rendit justice. Les critiques eux-mêmes s'empressèrent à la bienveillance. Ce fut pour l'enfant du quai de l'École la popularité, non seulement la popularité parisienne, mais la popularité universelle.

M. Léon Béclard ne manque pas de citer de belles anecdotes, celle-ci, par exemple, empruntée par Desnoireterres à l'abbé de Vauxcelles : « Un Français voyageant vers le 6e degré rencontra un professeur qui, suant dans ses fourrures, s'évertuait à traduire un chef-d'œuvre de notre langue. L'habitant de Paris demanda le nom de l'écrivain pour lequel il voyait faire tant d'efforts : « Je ne les regrette point ; c'est pour le plus grand de vos écrivains, vous devinez pour qui ? — Montesquieu, peut-être ! — Vous n'y [illegible] Voltaire ? — Oh ! non. — Racine ? — Ah ! [illegible] éloignez toujours davantage. Eh bien, je vois qu'il faut vous le dire : c'est M. Mercier. C'est sans difficulté le premier génie qu'ait votre littérature ; il n'a qu'un seul défaut, celui du Français, il sacrifie trop souvent aux grâces. » Ce n'est pas être dépourvu de chance que de pouvoir être préféré à Montesquieu, à Voltaire, à Racine, par un professeur, même voyageant vers le 6e degré et suant dans ses fourrures...

Aussi bien, M. Léon Béclard a peut-être tort de rechercher et surtout de retrouver dans le *Tableau de Paris* l'annonce, la préparation du *romantisme*. Le *préromantisme* de Mercier n'est pas douteux. Mais c'est le genre même dont il fut l'initiateur qui cultiva en lui cette émotion descriptive dont le romantisme devait multiplier d'éblouissants exemples. Et il faut surtout le louer d'avoir été le précurseur de cette littérature *parisienne* dont les manifestations abondent depuis un siècle. Grâce à lui, le Paris vivant, vibrant, varié, mouvant, toujours jeune, est entré dans la littérature, il l'a investie il y est, il y reste. Il serait malaisé de l'en faire déguerpir. Et cependant !...

Et si Paris abandonnait la littérature où il s'est installé, M. Léon Béclard trouverait vraisemblablement le moyen de prouver que Mercier est le précurseur de cet abandon, car il aime Sébastien Mercier d'un amour vigoureux. Oui, M. Léon Béclard aime d'abord son sujet et, son livre écrit, ne peut que l'aimer plus encore pour tout ce qu'il lui ajouta libéralement. Ce livre de critique luxuriante est fait pour plaire : il nous restitue franchement la vie d'un homme dans la vie d'une époque. Il est un beau monument durable, construit avec une méthodique persévérance et une fervente piété.

L'ayant lu, nous pensons que Sébastien Mercier, somme toute, eut bien de la chance. Il eut de la chance d'abord de n'être point « portraituré » par Sainte-Beuve, car si nous en jugeons par la page qu'il lui consacra par hasard, l'étude entière eût été mortelle à cet heureux Mercier. Il y échappa. Et cela permit à M. Léon Béclard de soutenir que Mercier est un méconnu. Comme il est avantageux d'être méconnu ! On est le méconnu, l'oublié, le dédaigné : c'est déjà un titre de plus à la gloire. Et on le conserve toujours, car nul ne va consulter les ouvrages. Enfin, on trouve quelquefois des érudits ardents comme M. Léon Béclard qui écrivent sur vous un livre vengeur que ne saurait susciter aucun écrivain qui n'a pas eu la faveur d'être méconnu ou de passer pour l'être.

Il ne reste plus désormais à Mercier, enfant de Paris, auteur du *Tableau de Paris*, qu'à donner son nom à une rue de Paris. Cet hommage lui est bien dû, — en dépit de son manque de goût, de mesure, de style.

J. Ernest-Charles.

[illegible] FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 5. 4e SÉRIE. — TOME XX. 1er AOUT 1903.

LA PARTICULE NOBILIAIRE

Ceci est de notre gibier, comme disait Montaigne; car il s'agit de vanité et il s'agit de la vanité sous sa forme la plus aiguë et la plus ardente. Il s'agit de la particule nobiliaire et de son histoire à travers les âges.

Beaucoup de gens croient que la particule, à savoir la préposition *de* devant un nom, est un signe de noblesse et, Dieu me pardonne, *confère* la noblesse. Oh! grande vertu d'une préposition.

Ce préjugé, très répandu, que les véritables nobles ne partagent nullement, que les faux nobles caressent et que tous ceux qui aspirent à la noblesse tiennent pour une vérité incontestable, vient d'être battu en brèche une fois de plus par M. Michel Breuil, docteur en droit, avocat à la cour d'appel de Paris. Son livre, intitulé très suggestivement *De la particule dite nobiliaire*, est très intéressant, encore qu'on ne puisse guère dire qu'il soit d'une admirable opportunité et d'une actualité flagrante. Mais enfin il est curieux et pourrait être sous-intitulé *Histoire judiciaire et sociale d'un ridicule.*

La vérité, comme on le savait déjà, mais il n'était pas inutile de la redire avec preuves à l'appui, est que *jamais* la particule n'a rien prouvé ni rien signifié du tout et que de tout temps il y a eu des nobles qui n'avaient pas la moindre particule et de tous temps aussi des gens munis de la particule qui n'étaient pas plus nobles que Colin Tampon.

Étaient « nobles comme le roi » les Molé, les Séguier, les Colbert, les Chabot, les Pasquier, les Amelot, les Damas, les Goyon, les Bertrand, les Tournemine, les Gouffier, les Pellet, les Brûlart, les Goujon, les Vergen, les Potier, les Lépagnol, les Veneur, les Aujorrant, les Sanglier, les Chasteignier, etc., etc. — N'étaient pas nobles du tout une foule de du Bois, du Tilleul, des Forêts, de la Garenne, de l'Écluse et du Puits.

On était noble quand on était inscrit sur les registres de la noblesse et pourvu de certains privilèges très précisément énumérés dans l'ancien droit et favorisé de certaines exemptions très précisément libellées dans les anciennes lois. Autrement, s'appelât-on, très légitimement, de la Vau du Puits de la Combe, on n'était pas noble du tout. On était un homme qui avait un joli nom.

M. de la Fontaine, par exemple, s'appelait très bien M. de la Fontaine et n'était pas noble. Il se peut qu'il crût l'être; car il avait laissé, peut-être par distraction, mettre le titre d'*écuyer* à la suite de son nom dans un acte public; mais il fut poursuivi de ce fait, condamné, gracié du reste et n'y retomba plus.

C'est comme M. de Béranger, « notre immortel chansonnier national », qui s'appelait très bien de Béranger, mais qui savait très bien n'être point noble et qui disait très véritablement : « Je suis vilain et très vilain. » C'est comme Sainte-Beuve, dont le père s'appelait de Sainte-Beuve, qui, lui-même, avait été inscrit *Sainte-Beuve* sur les registres de l'état civil, parce qu'il était né à une époque où l'on évitait la particule, qui aurait pu reprendre intégralement le nom de son père plus tard, mais qui, sachant les choses, disait : « *N'étant pas noble*, j'ai voulu éviter de paraître vouloir, en reprenant la particule, me donner un faux air de noblesse. »

Donc, voilà qui est bien entendu, jamais la particule *de* avant le nom de famille ou entre deux noms portés par un seul homme n'a été par elle-même ni preuve, ni signe, ni présomption de noblesse.

*
* *

Seulement, les nobles, les véritables nobles ayant pris l'habitude de ne se faire désigner le plus souvent que par leur nom de fief, par leur nom de terre, et ce nom étant tout naturellement précédé de la préposition *de*, la foule a pris l'habitude de considérer cette préposition comme constituant noblesse et d'attribuer la noblesse à tout homme dont le nom était précédé de la préposition *de*, encore que très souvent, que, le plus souvent, l'homme dont le nom était précédé de la préposition *de* ne fût pas plus noble que M. Tartempion. Cela a fait depuis très longtemps, depuis le XVIe siècle au moins, une fausse noblesse. aussi fausse que la fausse tiare, et qui n'a avec la véritable noblesse, non seulement rien de commun, mais non pas le moindre rapport.

Cela est si vrai que des nobles parfaitement nobles ne se donnaient pas la peine, tant ils la considéraient peu comme signe de noblesse, tant ils la méprisaient, de séparer la particule. Les d'Argenson signaient Dargenson, les d'Aguesseau signaient Daguesseau, etc.

Mais précisément à cause de ce mépris des vrais nobles pour la particule, les roturiers pouvaient se donner le *de* tant qu'ils voulaient sans que les vrais nobles s'en émussent, et les roturiers s'en donnaient à cœur joie et ils ajoutaient à leurs noms un nom de terre ou assez souvent un nom de pure fantaisie précédés du *de*, et au bout de quelques générations le seul nom de terre précédé du *de* était en usage et voilà une nouvelle famille noble.

On peut dire qu'il se forma ainsi une nouvelle classe, une classe de gens qui n'étaient pas nobles; mais qui avaient des prétentions à la noblesse. On peut évaluer à deux tiers de la noblesse française actuelle cette classe de gentilshommes par prétention.

Jamais cette prétention, ce faux air de noblesse ne fut combattu très énergiquement par l'ancienne monarchie; et la raison en était bien simple: c'est que la noblesse était chose réelle, précise, enregistrée, classée et cataloguée sur les registres publics et que peu importait dès lors que M. Vilain dit de la Mare se fît appeler Vilain de la Mare, pourvu qu'il fût inscrit au registre des roturiers et payât la taille. Et de fait il la payait. Il était de la Mare en sa petite ville et Vilain devant le traitant.

Remarquez que la Révolution elle-même abolit la vraie noblesse et *non point la fausse*. Elle abolit tous les *titres;* mais elle n'abolit point le *de*, par la très bonne raison qu'elle abolissait la noblesse et n'avait pas à abolir ce qui ne l'était point. Elle défendit de s'appeler prince, duc, marquis, comte, vicomte, vidame, baron, chevalier, écuyer (encore que le très respectable titre d'écuyer, conservé en Angleterre, fût tombé en désuétude en France), mais elle n'interdit à personne d'avoir un nom précédé d'une préposition.

Il est vrai que, dans la pratique, tous les *de*, ou à peu près, se supprimèrent d'eux-mêmes. Mais ce n'était pas pour obéir à la loi, qui ne les visait nullement; c'était pour se dérober à la colère des puissants du jour, à la colère de la plèbe, et pour n'avoir pas l'air même d'appartenir à cette « noblesse de prétention » dont je parlais tout à l'heure et pour laquelle la foule avait autant d'animosité que pour l'autre; c'était pour ne paraître *ci-devant* d'aucune façon.

C'est ainsi que des Aix (très vieille famille noble) devint Desaix et que d'Anton (qui n'était pas noble) devint Danton.

C'est pour cette raison, toute circonstancielle et non légale, qu'il y eut un évanouissement de particules à partir de 1792. La fameuse anecdote — très suspecte, à la vérité, et que je ne donne pas pour authentique — de Martainville au Tribunal révolutionnaire, est très caractéristique de cet état d'esprit : « Approche, citoyen *de* Martainville, aurait dit le président du tribunal révolutionnaire. — Citoyen, répondit Martainville, je m'appelle Martainville. Tu oublies que tu es là pour me raccourcir et non pour m'allonger. — Soit, répondit le président, alors on ne te raccourcira, ni ne t'allongera. Qu'on l'élargisse. »

C'est beaucoup d'esprit en une minute et en pareil lieu. Je souhaite que ce soit vrai.

*
* *

Vint l'Empire, et ce fut assez amusant. L'Empire fit une nouvelle noblesse et ne rétablit pas l'ancienne. L'effet fut curieux sur la particule. Elle resta quelque temps silencieuse et retirée, et à côté d'elle, il y avait toute une noblesse sans préposition. Il y eut des comte Baton et des baron Mortier, et pendant ce temps-là, jusqu'en 1808, les dames de l'impératrice, qui étaient de la plus haute ancienne noblesse, s'appelaient officiellement, comme on le voit par l'*Almanach officiel*, « Madame Montmorency, Madame Vintimille, Madame Chevreuse ».

Seulement, la particule reparut peu à peu. Elle reparut de deux façons. D'une part, aux ducs et aux princes de la nouvelle noblesse, on donnait des noms de lieux, des noms de victoires ou de villes conquises. Ney conservait son nom et s'appelait duc *d'*Elchingen et prince *de* la Moskowa. Fouché conser-

vait son nom et s'appelait duc *d'*Otrante. Et à cause de cela même et du ridicule qu'il y aurait eu à s'appeler Montmorency en face du duc *d'*Otrante, la particule reparut devant les noms de l'ancienne France.

Arriva la Restauration. La Restauration accepta l'ordre nouveau et rétablit *en partie* l'ordre ancien. Elle déclara que *l'ancienne noblesse reprenait ses titres et que la nouvelle gardait les siens;* mais que ni l'une ni l'autre n'aurait de privilèges. L'époque de la noblesse purement honorifique, purement honoraire, purement *ad honores*, commençait. Il y avait deux noblesses, l'ancienne et la nouvelle; mais ni l'une ni l'autre ne formait un *ordre* particulier dans l'État.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que, alors qu'il y avait deux noblesses, dont une très récente, et que, par conséquent, il y avait sans doute assez de nobles, la Restauration en créa de nouveaux en très grand nombre, et avec une complaisance presque abusive. Signe manifeste du caractère français et peut-être de l'âme humaine, on fut tout aussi friand d'être noble depuis que la noblesse ne donnait plus de privilèges qu'on l'avait été auparavant. Il n'y eut pas moins de 1 232 (mille deux cent trente-deux) anoblissements pendant les quinze ans de Restauration. On comprend, à la rigueur, l'empressement des roturiers à se faire anoblir. Mais la complaisance du gouvernement à les « savonner », comment s'explique-t-elle? Fort bien. C'était ressource financière. On avait élevé extrêmement les droits à verser au Trésor pour anoblissement. Il n'en coûtait pas moins de 4 000 francs pour être baron et de 18 000 francs pour être duc, tandis que, sous l'Empire, le nouveau duc n'avait à verser que 900 francs et le nouveau baron 15 napoléons. En d'autres termes, depuis que la noblesse ne donnait aucun privilège, on l'achetait plus cher. En d'autres termes encore, sous l'ancien régime, on tâchait de devenir noble pour ne pas payer, et sous le nouveau on payait pour devenir noble. Ces revirements historiques ont toujours leur piquant.

*
* *

Mais la particule, que devenait-elle pendant ce temps-là? Elle avait acquis une importance conventionnelle qu'elle n'avait pas sous l'ancien régime, et cela encore s'explique très bien. Les titres inférieurs, celui de *messire*, *seigneur*, *écuyer* ou *noble homme* étant tombés en désuétude, beaucoup de nobles véritables, mais qui n'étaient ni princes, ni ducs, ni comtes, ni vicomtes, ni vidames, ni barons, ni chevaliers, ne se distinguaient plus de la roture que par la particule et, de ce fait, la particule, insignifiante autrefois, et toujours *réellement* insignifiante, devenait significative, quoique douteuse, par la force des choses.

Aussi et les particuliers en étaient avides, et le gouvernement lui-même commençait à y attacher une certaine importance. Il fallait demander au roi la permission de mettre, quand on n'en avait pas, une préposition devant son nom. On sait l'anecdote de M. Genou. M. Genou, bon royaliste et très honnête homme, supplia le roi de lui octroyer une particule : « Une particule, répondit Louis XVIII, une particule? *de Genou*. Hum! Ce n'est pas joli. Une particule?... Tenez, Monsieur, *prenez-en deux*, et appelez-vous *M. de Genoude. Gaudent prænomine molles auriculæ.* » — Et c'est ainsi que Louis XVIII et Horace collaborèrent à la création du nom, vite devenu célèbre du rédacteur de la *Gazette de France*.

Sous le roi-citoyen la « noblesse de prétentions » prit des proportions considérables et véritablement effrayantes pour ceux qui s'effrayent de ces choses. Le gouvernement ayant pris le parti, assez sage à mon avis, d'être parfaitement indifférent à l'usurpation des prépositions, ce fut une foule qui glissa la particule devant le nom, ou derrière, ajoutant un nom de terre ou un nom en l'air au nom ancestral. On peut dire, sans une exagération trop violente, que la noblesse française de second ordre date, pour une bonne moitié de son contingent, du règne de Louis-Philippe. C'est sous le règne de Louis-Philippe que la France s'est le moins particularisée et s'est le plus particulée.

*
* *

Cela devait amener une réaction et en a amené une, mais toute légale et peu réelle. La vraie noblesse a toujours été partagée en ses sentiments à l'égard de la « noblesse de prétentions » et, pour mon compte, j'ai observé cela de très près. Un certain nombre de vrais nobles, possesseurs de parchemins très authentiques, étaient et sont très animés contre les similinobles, ces intrus qui se font de fête; mais aussi, et peut-être mieux inspirés, un certain nombre de vrais nobles ne sont point fâchés du tout que, par une envie qui au fond est du respect et de l'admiration, des bourgeois aisés, par la particule, se donnent des airs de noblesse, c'est-à-dire se mettent à leur suite, se placent au bas bout de leur table et entrent dans leurs manières de penser, dans leurs manières de voir, dans leurs manières de sentir, dans leurs manières de croire et en définitive dans leur *parti*, sinon dans leur caste. Après tout, c'est pour eux tout profit et vraiment nul dommage.

Je dis que j'ai vu cela de près. J'ai été élevé dans une province toute pleine de vrais nobles et des plus antiques. A côté d'eux il y avait, bien entendu, quantité de Fourchu de la Combe et de Branchu de la Palisse qui étaient tout simplement des bourgeois dont le grand-père avait acheté des biens nationaux. Eh bien! les vrais nobles faisaient générale-

ment très bonne figure aux Fourchu et aux Branchu. Ils en riaient un peu sous cape; mais ils leur faisaient très bonne mine, très bonne *chère*, comme on disait dans l'ancien temps. C'étaient des intrus, oui; mais des intrus qui n'étaient intrus que par bon esprit et qui pensaient bien et qui étaient incités par leurs prétentions mêmes et par leur empiétement même à très bien penser.

De ces deux sentiments sont nées, d'une part la loi de 1858 et d'autre part la non-application de la loi de 1858.

La loi du 28 mai 1858, dite loi contre les faux nobles, modifiait l'article CCLIX du code pénal de la façon suivante : «... Sera puni d'une amende de 500 à 10000 francs quiconque, sans droit et en vue de s'attribuer une distinction honorifique, aura publiquement pris un titre, changé altéré ou modifié *le nom* (voilà la question de la particule qui entre dans la législation) que lui assignent les actes de l'état civil. » — La guerre juridique était déclarée aux fausses particules.

Cette loi, très désirée par un certain nombre de vrais nobles, ne fut presque pas appliquée, ne fut quasi pas appliquée pour les raisons que j'ai dites, parce que la plupart des vrais nobles n'y tenaient pas autrement. On croit que *jamais* il n'a été intenté de poursuites de ce chef par le ministère public *motu proprio*. Il n'en a été intenté que sur initiative de particuliers dont on prenait le nom et qui ne tenaient pas à ce qu'on le leur prît. Et ceux-là n'avaient pas besoin, je crois, de l'article CCLIX du code pénal pour appuyer leurs légitimes revendications. Je ne crois pas que ce soit sur cet article que M. de Rosny s'appuie pour demander qu'on fasse défense aux frères dits Rosny de s'appeler Rosny.

Quoi qu'il en soit, la loi de 1858 fut très peu appliquée et si l'on se particule moins de nos jours que du temps de Louis-Philippe ou du temps de Napoléon III, c'est tout simplement, non par crainte de la loi, mais parce que l'*arriviste* a plus d'avantages aujourd'hui à supprimer la particule s'il en a une qu'à en ajouter une s'il n'en a pas. Revirement. *Corso e ricorso*, c'est toute l'histoire.

*
* *

Tels sont les aperçus, moitié éthiques, moitié historiques, que M. Breuil nous a exposés dans son livre très intéressant sur la valeur et sur l'histoire d'un monosyllabe. Il est assez animé, M. Breuil. Il attache évidemment une grande importance à la question. Je le soupçonne d'y avoir un intérêt. Je m'imagine qu'il est de famille noble sans particule et qu'il tient un peu à revendiquer sa qualité de noble en dépit de l'absence de préposition et en bien marquant que la noblesse ne tient pas à cette préposition et que cette préposition est insignifiante. C'est pour cela qu'il souhaite la réviviscence du titre d'écuyer. Tout vrai noble *non titré*, c'est-à-dire ni prince, ni duc, ni comte, ni vicomte, ni vidame, ni baron, ni chevalier, était écuyer; ou, pour mieux parler, le *titre* d'écuyer était le titre de tous les nobles qui n'en avaient pas d'autres. C'était le *squire* des Anglais. J'ai idée que M. Breuil souhaiterait de pouvoir signer Breuil, *sq.*, comme M. Bownlew signe Bownlew, *sq.*

En tout cas, qu'il y ait revendication, très juste du reste ou qu'il n'y en ait pas, son livre est bon, et il a raison, pleinement raison; c'est l'essentiel. La particule ne signifie rien. Que cela soit bien acquis. Il y avait là un petit préjugé, très répandu, à démolir. Il ne faut pas se flatter qu'il soit désormais à terre ; mais enfin il a reçu le coup qu'il était très juste qu'il reçût.

ÉMILE FAGUET,
de l'Académie Française.

LA CULTURE NATIONALE

dans l'enseignement secondaire en Allemagne [1].

C'est ici que nous devons nous souvenir, plus que jamais, de la façon dont s'est constituée l'unité allemande. C'est contre la France que s'est faite la résurrection politique, intellectuelle et morale de l'Allemagne moderne, et c'est contre elle que s'est achevée son unité. Le souvenir de Napoléon Ier ne s'est pas encore effacé de la mémoire allemande, et le nom du terrible empereur soulève encore de nos jours, au delà du Rhin, plus de fureurs et de haines que celui de Bismarck chez nous. Connaissez-vous cette jolie boutade de Heine ? « Je n'ai jamais bien pu comprendre ce qu'on reproche aux Français, dit-il dans un opuscule intitulé *Histoire de la Religion et de la Philosophie en Allemagne;* mais un jour, dans une taverne de Göttingen, j'entendis un jeune Altdeutscher affirmer qu'on devait tirer vengeance des Français, parce qu'ils avaient fait décapiter, à Naples, Conradin de Staufen. Vous avez sûrement oublié cela, vous. Nous autres, nous n'oublions rien. » Il faut se souvenir de cette constance dans les sentiments, aussi bien dans l'amitié que dans la haine, qui est un des traits principaux du caractère germanique, pour comprendre le discrédit que les pédagogues nationalistes de ce pays ont cherché à jeter sur notre langue et sur notre littérature. Ce discrédit s'explique d'ailleurs, si nous songeons aux différences d'esprit et de tempérament qui nous sé-

(1) Voir la *Revue Bleue* des 18 et 25 juillet 1903.

parent, et aux efforts, déjà signalés par nous, chez un grand nombre d'écrivains allemands pour mettre en lumière ces différences qui, à leurs yeux, sont tout à l'avantage du génie germanique. N'est-ce pas Heine lui-même, ce délicat esprit, si français par certains côtés, qui a dit dans ses Harzreise : « Les autres peuples peuvent être plus habiles, plus spirituels et plus vifs, mais aucun n'est aussi sincère que le sincère peuple allemand. Si je ne savais pas que la sincérité est aussi vieille que le monde, je croirais qu'elle a été découverte par un cœur allemand (1). » Quel abus ont ensuite fait les écrivains allemands de ce mot *treu*, ceux-là le savent qui sont un peu familiers avec la littérature du pays. Quoi qu'il en soit de ce jugement, et surtout sans nous occuper de savoir si nos voisins d'outre-Rhin ont le monopole exclusif de cette vertu, Heine nous indique ici le côté par lequel devait se faire l'opposition du génie allemand au génie français. Il devait se dresser contre notre héritage d'immoralité latine, cette fameuse immoralité qui avait déjà attiré sur elle les foudres de Luther, contre notre frivolité, notre souplesse soi-disant proche de la fausseté, notre inconstance de goûts et d'opinions, enfin notre prédilection pour le superficiel. Combien cette opposition est encore vivante, on peut s'en rendre compte par les citations suivantes, empruntées, soit à des ouvrages particuliers, soit aux encyclopédies pédagogiques officielles qui consacrent toutes des articles copieux à l'enseignement du français : comme on le verra, l'unanimité en est remarquable.

D'abord l'étude de la langue française a-t-elle une valeur au point de vue général de la formation de l'intelligence, et surtout si l'on considère la culture de la volonté morale? L'avis de Ziller est radical. La fin suprême de l'éducation ayant un caractère exclusivement moral, il en résulte que la langue française doit être exclue de l'enseignement proprement éducateur et doit être étudiée seulement comme accessoire. « La langue française, dit-il, ne mérite pas d'être appelée une langue pédagogique, d'abord à cause de l'attrait séduisant qu'y revêt une conception générale endémoniste de la vie, qui, en partie renie, en partie souille l'Idéal, ensuite à cause de la falsification que les auteurs français ont fait subir à l'Antiquité, et enfin parce qu'il est impossible de trouver dans la littérature française des auteurs vraiment classiques, au sens pédagogique du mot (2). » M. H. Kern trouve le jugement un peu exagéré, mais refuse, comme Ziller, à la littérature française, toute valeur pédagogique, et déclare qu'il faut « renvoyer l'initiation à cette littérature jusqu'à une époque assez avancée, où le noyau d'idées de l'élève a déjà pris une certaine consistance. » Comprenez que la conscience de l'élève doit être assez forte pour résister à la contamination. M. Schrader trouve que, même lorsque notre littérature comique moderne s'efforce d'être moralisatrice, il faut cependant s'en défier : « Car, même lorsque l'expression verbale et l'intrigue ne sont pas inconvenantes, il se cache souvent, sous un voile apparent de décence et même de moralité, une conception si relâchée de la famille, de la société et de l'État, qu'on doit la tenir à l'écart de l'imagination juvénile, précisément à cause du charme enveloppant de l'exposition. » M. W. Münch, au milieu d'une foule de conseils judicieux touchant la technique de l'enseignement du français, glisse cette remarque suggestive : « Le devoir français ne doit pas manquer de simplicité, malgré ce que la langue a de si étranger, oui, de si étranger à la nôtre. Tous les auteurs s'accordent au contraire pour vanter la supériorité de la littérature anglaise, au point de vue de l'utilité pédagogique et du bienfait moral que l'élève peut en retirer : et, en cela, disent-ils, la littérature anglaise est sœur de l'allemande. Enfin il est bon de rappeler aux professeurs de français que leur tâche, à eux comme aux autres, est de poursuivre un idéal proprement allemand. « Le professeur de français ne sera pas, comme on l'a souvent exprimé dans un bel élan d'optimisme, un agent de rapprochement, de paix et d'amitié entre les deux peuples : sa modeste tâche, pas plus que celle de ses autres collègues, n'a pas une aussi haute portée. »

Voilà pour l'appréciation générale. Inutile de multiplier les citations ; elles sont toutes animées du même esprit. Passons maintenant à l'appréciation de nos auteurs. Je me souviens de mon étonnement le jour où je vis, dans un article déjà cité, classer l'étude de l'histoire de la littérature française à l'arrière-fond de l'enseignement, parmi les vieux décors dont on peut se passer, comme synonymie, stylistique et métrique. Quelques passages complémentaires devaient bientôt m'éclairer. « Il est vraiment difficile, dit M. Schrader, de nommer dans la littérature française les ouvrages qui, pour notre fin d'éducation, si l'on comprend cette fin avec sérieux et délicatesse, seraient vraiment féconds. La poésie des Français n'est pas notre poésie : son pathos ne nous émeut pas le moins du monde. » Plus loin, la verve de l'auteur s'anime : il jette d'un coup pardessus bord, avec Voltaire, Victor Hugo et compagnie (*und Genorsen* ; l'expression a une nuance de dédain et signifie quelque chose comme toute sa clique)... La poésie épique n'existe même pas : pour la poésie didactique, on peut l'expédier vite avec quelques fables de La Fontaine, ou quelques autres

1. Je traduis le mot *treu* par sincère. Il signifie à la fois sincère, fidèle, loyal, droit.
2. Cité dans Schmid.

du même genre. » Bref, de toute notre littérature, il ne reste guère d'acceptable, au point de vue esthétique, que l'*Art poétique* de Boileau, et au point de vue moral que les œuvres de François Coppée! M. Schiller se montre un peu moins dur. « On ne comprendrait pas en France, dit-il, que des moralistes comme Pascal et La Bruyère ne fussent pas reçus à l'école. » Mais il faut faire, par contre, un usage très modéré de Corneille et de Racine : « Car c'est une singulière illusion de croire que cette rhétorique glacée et cette dramatique pompeuse, avec ses lignes raides et ses plans tirés au cordeau, puissent réussir à intéresser et à échauffer les élèves. »

Je me borne à quelques citations typiques, propres à mettre en lumière l'opinion que professent, de nos jours, en Allemagne, des pédagogues autorisés, au sujet de notre littérature. On ne s'étonnera pas, dès lors, de la façon bizarre dont ils groupent les œuvres de nos écrivains, pour les mettre à la portée des différents niveaux d'intelligence, selon l'âge et la classe, et des mélanges singuliers qu'ils présentent à leurs lecteurs. C'est ainsi, par exemple, qu'on peut et doit, pour éviter un gaspillage inutile de temps et de forces, expliquer avant la Prima, c'est-à-dire avant la rhétorique ou première, les œuvres de la tragédie française classique : « Car elles sont, dans leur transparence psychologique, tout à fait accessibles à des élèves plus jeunes, et ne doivent pas prendre à la Prima le temps nécessaire pour des lectures plus importantes. » Or, savez-vous quelles sont ces lectures plus importantes? Sarcey : *Siège de Paris*; D'Hérisson : *Journal d'un officier d'ordonnance;* Ségur : *Histoire de Napoléon et de la Grande Armée*, etc. Dans le même groupe, l'auteur recommande la lecture d'extraits de Buffon, Ampère, Michelet, Jules Verne et Bruno (*Le Tour de France en cinq mois*). Il rejette, comme trop difficiles, Pascal et le Discours sur le style. Tout cela n'est-il pas vraiment réjouissant! Mais l'appréciation générale ne prend vraiment sa valeur que mise en face de celle que les Allemands font de leurs propres auteurs, au point de vue de la difficulté par exemple. C'est ainsi que je lis dans l'énorme *Encyclopédie* de W. Reise, à l'article Gymnasium : « Même nos élèves les plus mûrs ne sont pas appelés à une critique définitive de la poésie lue en classe, encore moins à un jugement sur le développement général de nos grands poètes... C'est faire une injustice notoire à Gœthe que de lire *Hermann et Dorothée* avant la Première : le Tasse est très au-dessus d'un travail de classe, de même que *Werther*, *Wilhelm Meister*, à moins qu'on n'ait devant soi une Prima très bien douée. » Retenez bien ceci : *Hermann et Dorothée* pour les élèves de première, et *Phèdre*, au hasard, pour les élèves de troisième : et si vous ne comprenez pas cette proportion, c'est que vous n'entendez décidément rien à la pédagogie.

J'avoue qu'en face de jugements aussi imprévus, je ne savais si je devais rire ou m'indigner; mais je gardais chaque fois de ces lectures comme un vague sentiment de malaise, et si enclin que je fusse à l'admiration pour tout ce qui concerne la pédagogie allemande, je ne pouvais m'empêcher de faire *in petto* quelques réserves et de méditer intérieurement sur la difficulté qu'éprouvent les différents peuples à se comprendre. Quoi qu'il en soit, j'avais bien le droit de me montrer difficile à mon tour : aussi n'est-ce pas sans une certaine joie maligne que j'entendis un jour dans une Prima d'un *Realgymnasium* berlinois le professeur parler de « Rochefoucauld, un auteur qui a écrit aussi bien en français, et qui a dépeint avec exactitude, mais sans profondeur de pensée, les mœurs de la cour à cette époque ». Un autre jour, c'était à Dresde, dans une *Oberprima* (première supérieure) je vis un professeur expliquer à ses élèves ce qu'est un conflit de passion en écrivant au tableau d'un côté le mot honneur et de l'autre le mot amour. Vous devinez qu'il s'agissait du *Cid*, qui, cette fois, avait les honneurs de la classe supérieure. Un des élèves, interrogé au sujet de l'explication, déclara que Chimène était trop subtile, qu'elle raisonnait trop, et que, si la pièce était vraiment conforme à la nature, Chimène devrait résolument tuer son amant, parce que, chez une femme, c'est toujours le sentiment qui l'emporte sur la raison. Le professeur se rangea à cet avis. Pour moi, je pensais à la transparence des classiques français et à la maturité des élèves de la Prima, pour qui ces classiques sont un mets vraiment trop peu substantiel.

On voit, par cet exemple, que, dans l'enseignement du français, la pratique correspond malheureusement trop souvent à la théorie. Les élèves possèdent incomparablement mieux notre langue, au point de vue de l'usage courant, que nous ne possédons la leur. Ils sont en état de se tirer fort bien d'affaire dans une gare ou dans un hôtel : les meilleurs d'entre eux ont des connaissances grammaticales vraiment remarquables. Mais à combien ai-je entendu répondre, au sujet de Molière, par exemple : « C'est le plus grand poète comique de la France », sans qu'il fût possible d'en tirer autre chose que cette phrase, d'ailleurs juste en elle-même, et correctement prononcée! Combien de fois ai-je entendu lire des merveilles de poésie comme *la fille de Jephté* et *la Jeune captive*, sans que le texte donnât lieu à d'autres exercices qu'à de fastidieuses répétitions de mots, comme si l'important était toujours et uniquement de s'assimiler du vocabulaire! Combien de fois ai-je eu sous les yeux, en première supérieure, des livres de lecture où sont accolés ensemble, sans souci des distinctions qui s'imposent, des noms

comme La Fontaine, Berchoux, Vigny, Chênedollé, Victor Hugo, Deschamps, Maupassant, Manuel, Ratisbonne, Mendès, Coppée, etc. Bref, presque partout s'affirme la pénétration dans la pratique de ce fameux principe pédagogique, qui consiste à proscrire toute culture proprement littéraire de l'enseignement du français, principe qui s'affirme même jusque dans la confection de ces bizarres manuels de lecture, sortes de bazars de prose et de poésie, où les articles les plus dissemblables sont jetés pêle-mêle, et cela, d'abord parce qu'on doit apprendre une langue vivante uniquement pour s'en servir, et ensuite parce que la fameuse Erziehung morale n'a rien à emprunter qu'une suite de noms ou de fragments informes aux chefs-d'œuvre où nos grands écrivains ont mis le meilleur de leur pensée et de leur âme !

On devine aisément le résultat que produisent, d'une part l'application de ce fameux principe d'utilité, et, d'autre part, le refus étrange d'attribuer à la culture de notre langue et de notre littérature une valeur éducative. La personnalité de l'élève se trouve étouffée sous un amas de mots qui n'éveillent en lui aucune fibre de vie ; l'étude du français ne fait qu'ajouter une pièce de plus au mécanisme perfectionné qui doit fonctionner utilement au sortir de l'école et répondre à un besoin précis de la société. Mais de ce mécanisme l'âme est absente, ou, si on l'y rencontre par hasard, elle est faussée, car bien rarement on aura enseigné à l'élève à rattacher à un nom français le souvenir d'une pensée où brille l'éclat du génie ; bien rarement on lui aura fait sentir dans un de nos grands chefs-d'œuvre l'existence d'un foyer moral inspirateur de hautes idées et de nobles actions. Il sortira du gymnase à peu près ignorant du génie français. S'il a des convictions morales, il verra en lui la personnification vivante d'un certain nombre de vices qu'il faut combattre ; s'il est indifférent ou sceptique de nature, il se réjouira de connaître une langue dont on colporte à l'étranger une abondance de romans frivoles ou obscènes presque totalement inconnus chez nous, et surtout la langue de Paris, la ville de l'élégance, des expositions et des plaisirs faciles à celui qui a beaucoup d'argent.

Sans doute en coupant ainsi, ou en laissant périr toutes les racines où peut s'alimenter la force morale de l'élève, autres que la racine allemande, la pédagogie de ce pays obtiendra toute une génération de pousses vigoureuses et uniformes, et réalisera pleinement la fin qu'elle se propose, à savoir le développement d'une Gesinnung profondément nationale. Mais il est permis de demander, d'abord, si ce procédé est conforme à l'esprit de justice et de désintéressement qui doit animer toute œuvre saine d'éducation, et ensuite, s'il ne donne pas, à un point de vue strictement pédagogique, des résultats très contestables. J'ai souvent signalé aux professeurs de français en Allemagne la disproportion qui existait entre les résultats acquis au bout de la deuxième ou de la troisième année de leur enseignement et ceux qu'il produit à la fin du cycle d'étude, c'est-à-dire dans les deux classes supérieures du gymnase. Les premiers sont tout simplement merveilleux, et je voudrais avoir ici la place de m'étendre sur toute une série de moyens souverainement intelligents employés par les professeurs allemands, pour faciliter aux débutants l'étude d'une langue étrangère. Ici, il n'y a guère qu'à louer, et nous n'aurions qu'à emprunter. Mais le manque de progression est frappant, à mesure qu'on s'élève vers les classes supérieures ; proportionnellement même, il est certain qu'il y a recul. Les professeurs qui, d'ailleurs, s'en rendent compte eux-mêmes, l'attribuent à la diminution des heures de classe et à la surcharge des autres matières à étudier. Je ne crois pas, pour ma part, l'explication suffisante, et j'attribuerais plutôt le manque de proportion dans les progrès à l'absence d'une méthode rationnellement progressive. Il arrive un âge où l'élève a besoin de recevoir en pâture autre chose que des mots, où l'étude d'une langue bornée à l'acquisition du vocabulaire lui devient fastidieuse, où la jeunesse et l'ardeur de ses besoins intellectuels protestent instinctivement contre la fin par trop intéressée qu'on lui impose. A partir de cet âge, où la personnalité commence à poindre et à se dégager, il faudrait changer de méthode, et, au lieu de s'adresser constamment à la mémoire, faire appel à la réflexion, au jugement, au goût et à la critique. Reconnaissons que c'est impossible, si l'on commence à déclarer que, de la masse des trésors de la littérature française, il n'y a rien à tirer qui soit propre à l'éducation de la pensée et du sentiment. Mais est-ce bien là un jugement équitable, même quand on est Allemand et pédagogue ?

J'avoue qu'au contact de cet enseignement étranger, si vanté dans notre pays, et d'ailleurs si remarquable à beaucoup de titres, des doutes sérieux se sont élevés dans mon esprit, touchant précisément sa valeur pédagogique. En ce qui concerne l'enseignement du français, j'ai souvent communiqué mes observations à des professeurs qui les ont toujours accueillies avec bienveillance, et j'ai constaté avec une joie sincère qu'un assez grand nombre partageaient mon opinion et trouvaient qu'il était temps de réagir contre ce mouvement utilitaire et nationaliste à la fois : car les deux vont de pair. Plusieurs d'entre eux pensaient, comme moi, que la tâche de l'éducation doit être de hausser l'élève jusqu'à la dignité d'homme raisonnable et juste ; qu'à cette fin

elle doit lui mettre sous les yeux des exemples supérieurs, des types parfaits d'humanité ; qu'une nation, si grande qu'elle ait été et qu'elle soit encore dans le domaine des choses spirituelles, ne les contient pas tous dans son sein ; et qu'en conséquence, le plus estimable bienfait de la culture des langues modernes doit être de donner à la curiosité, aux aspirations intellectuelles, artistiques et morales de l'élève, un aliment nouveau et générateur de force — j'entends de force morale, la seule qui soit vraiment digne d'attirer les soins de l'éducateur, et la seule dont il puisse s'enorgueillir à juste titre. Si l'allure, jusqu'ici toujours très générale de ma critique, ne m'interdisait pas maintenant tout éloge personnel, je serais heureux de rendre hommage aux très méritoires efforts que j'ai constatés dans ce sens, et de témoigner ma sincère admiration pour les résultats obtenus dans plusieurs classes, où le souci d'une culture proprement littéraire a conduit les élèves à une appréciation éclairée et très sympathique des œuvres qui portent la marque particulière du génie français — un génie de raison, de bon goût et de large humanité.

*
* *

Les conclusions que j'ai tirées de cette expérience pédagogique surprendront peut-être le lecteur. Cependant je puis les résumer ainsi : j'ai le ferme espoir, et presque la conviction que ces notes et tout ce qu'elles contiennent seront bientôt de l'histoire ancienne, en d'autres termes je crois que la pédagogie nationaliste allemande est fatalement condamnée à l'insuccès. Je dirais même plus : les résultats qu'elle a obtenus ne sont pas en rapport avec l'immensité et avec la constance des efforts faits pour pétrir l'opinion publique, selon un dessein arrêté, et pour lui imprimer une marque uniforme. Sans doute près d'un siècle de cette culture patriotique, aidée par la victoire des armes et soutenue par une longue ère de prospérité matérielle, a réussi à implanter dans la race certains préjugés qui disparaîtront difficilement, certaines aptitudes belliqueuses qui brûlent de se répandre au dehors, et surtout une extrême vanité. Mais cependant, il y a dans le caractère allemand un fond solide de placidité, de bienveillance et de juste équité qui résiste aux objurgations des pédagogues patriotes, et, chez les gens cultivés du pays, il suffit souvent d'un léger grattage pour retrouver, au-dessous du vernis déposé par l'éducation officielle, les anciennes tendances idéalistes de la race. C'est en vain qu'on lui prêche, depuis de longues années, la valeur morale de la Force [illegible] grands et petits écrivains se servent, selon l'expression de M[illegible], d'arguments philosophiques pour prouver ce qu'il y a de moins philosophique au monde. Il y a encore dans le cœur allemand un vieux ferment de révolte contre le crime social ; qu'on en juge par la récente insurrection de l'opinion publique contre les procédés anglais dans l'Afrique du Sud. En ce qui nous regarde, l'Allemand apprend de lui-même à réformer son jugement à mesure qu'il nous connaît mieux et que le contact direct avec notre pays fait évanouir les vieux fantômes de l'éducation nationaliste. Après avoir chanté en chœur à l'école, dans les cérémonies officielles, *die Wacht am Rhein*, et avoir donné ou reçu un certain nombre de coups de sabre pendant ses années d'étudiant, tout en continuant à déclarer avec conviction que le Français est un ferrailleur dangereux dont il faut se défier, il finit par s'apercevoir, à la réflexion, que ses actes ne s'accordent guère avec ses paroles et qu'en somme nous faisons beaucoup moins de bruit que lui. Alors il nous examine plus tranquillement et son âme s'ouvre à la sympathie. C'est le premier préjugé qui tombe, la première assise de cette Gesinnung morale qui chancelle. Les autres articles ne m'en semblent ni plus solidement établis ni plus durables. Sans doute on peut soutenir, en un sens, que le sentiment religieux doit être à la base de l'éducation ; mais la religion n'est pas une confession particulière et le protestantisme allemand n'épuise pas à lui seul la conception de la Divinité. Sans doute l'enseignement doit s'inspirer de la vision animée et concrète du réel ; mais la vie allemande n'est pas toute la vie. Sans doute la Force a pu quelquefois dans l'histoire venger le droit opprimé, mais c'est là une exception. Le plus souvent c'est la Force qui a confisqué le Droit. Confondre les deux termes est une fantaisie qu'on pourrait à la rigueur passer à un métaphysicien, mais qu'on ne doit pardonner ni à l'homme d'État ni au pédagogue. En se faisant les auxiliaires de la théorie de Hegel et de la politique bismarckienne, les pédagogues nationalistes ont réussi à persuader l'Allemand moderne que, lorsqu'il commet un abus de force, il exerce un droit légitime et travaille en définitive au bonheur de l'humanité. Mais ce vieux sophisme, sur lequel repose toute religion d'État, finira bien par s'effacer de l'âme allemande. Un jour viendra sans doute où le profond sentiment religieux qui l'anime retrouvera la source pure de son inspiration, et puisera dans les convictions morales qu'il suscite des principes d'humanité plus larges et plus équitables. Ce jour-là il faudra bien que la pédagogie nationaliste change les bases de son *credo* moral et revienne à une conception de l'éducation plus conforme aux vieilles tendances idéalistes de la race et à sa propre mission civilisatrice.

Je voudrais, en terminant, exprimer un vœu personnel. Profond admirateur du génie allemand, je

dois à ce que j'en connais une bonne partie de ma culture. Aussi est-ce sans aucun esprit d'hostilité ou de rancune que j'ai écrit ces lignes. Seulement je crois qu'entre beaucoup d'éducateurs allemands et nous-mêmes, il existe de graves malentendus sur deux points importants que nous avons trop l'habitude de négliger lorsque nous étudions la pédagogie de ce pays. 1° Quelle est la direction morale qu'on doit chercher à imprimer à l'enseignement secondaire ? 2° Quel profit peut-on retirer à ce point de vue de l'étude des littératures étrangères ? Il me semble que ces deux questions ont leur importance, tout aussi bien que les questions de procédés techniques et de méthodes. Je serais heureux si j'avais pu, par le moyen de ces notes, attirer l'attention des pédagogues des deux pays sur ce point, susciter quelques discussions et contribuer pour ma part à un rapprochement que je souhaite en toute sincérité, parce qu'à mon avis le génie français et le génie allemand sont faits pour se comprendre et pour se compléter l'un l'autre admirablement.

M. Da Costa.

LE FÉMINISME ET LA LOI

Depuis une vingtaine d'années, le féminisme n'a connu d'autre obstacle à ses merveilleux progrès que le zèle de quelques-uns de ses amis. Cependant, empêtré dans leurs incohérences, affublé de leurs ridicules, il a poursuivi sa marche en avant.

Comme doctrine, il avait trouvé un appui sûr dans les idées d'individualisme dont s'inspire presque toute la littérature contemporaine : comme son premier effort tendait à développer chez les femmes une entière personnalité, il a paru n'être qu'une application de ces idées; ainsi réduit, il a eu la faveur immédiate des individualistes et il a triomphé sans peine dans le roman, au théâtre. Il était en même temps encouragé par les pouvoirs publics : la religion, qui a tant fait pour rehausser la dignité, la grandeur morale de la femme, semble s'être aujourd'hui fixée à un idéal féminin exclusif de toute activité intellectuelle, — du moins l'instruction donnée aux jeunes filles dans les établissements religieux est d'une faiblesse systématique, attestée par les aveux les moins suspects. En face de ce parti pris, l'État avait toute liberté pour une œuvre d'enseignement véritable, pour donner aux jeunes filles la culture indispensable qui permet ensuite à la récolte, quand il y a une récolte, de germer, qui, en tous cas, assure à l'esprit la joie de comprendre, le goût et la force de penser; l'État a voulu accomplir cette œuvre, et s'il y a mis du parti pris, lui aussi, avec quelques excès et un peu de maladresse, du moins a-t-il donné un bon exemple : le féminisme lui est grandement redevable. De tous côtés enfin, et dans les milieux les plus divers, le sentiment est apparu, encore vague, mais qui s'accuse de jour en jour, qu'une certaine sorte d'activité est imposée aux femmes par les conditions modernes de la concurrence vitale, que cette activité nouvelle leur est possible, qu'elle doit être aidée.

Il est superflu de rappeler comment tous ces encouragements donnés au féminisme se sont parfois égarés. L'activité, qu'il importe de favoriser, ne peut être profitable qu'autant qu'elle s'applique aux objets où les dons proprement féminins trouvent à réaliser leur perfection. La personnalité entière, où tend à s'épanouir le type trop souvent déprimé ou comme inachevé, doit rester une personnalité toute féminine. Et les erreurs sont venues de ce qu'on a convié les femmes, comme si on ne pouvait rien leur souhaiter de mieux, à se faire une sensibilité, une intelligence, une énergie, une existence enfin toutes masculines. L'expérience seule permettra de reconnaître, parmi tous les emplois où les femmes s'essaient aujourd'hui, quels sont ceux où elles peuvent réussir, ceux, au contraire, qu'elles feront mieux d'abandonner. Dès à présent, on est fixé sur quelques lourdes naïvetés, quelques réformes tapageuses, quelques audaces assez perfides, où le féminisme risque d'user ses efforts et de prendre un fâcheux renom. Ainsi, il n'apparaît point que l'accès des femmes au barreau ait répondu à une nécessité, ni qu'il puisse rendre à leur cause aucun service. Tous les tableaux de tous les ordres d'avocats de France sont ouverts aux femmes depuis 1901; et deux femmes se sont fait inscrire à Paris; encore, une des deux seulement s'essaie-t-elle à la pratique de la profession, avec beaucoup de mérites sans doute, mais avec, aussi, toutes les difficultés contre lesquelles on voit s'épuiser, parmi les hommes, tant de talent, de savoir et d'énergie. Voilà une réforme qui n'a rien donné aux femmes, sauf peut-être le plaisir médiocre d'une conquête théorique. Il est permis de désirer que le féminisme emploie mieux son action. Il est permis aussi de souhaiter qu'il ne s'abuse pas sur certains périls. Que n'a-t-on point dit et écrit, au nom du féminisme, contre la grossière sensualité des hommes, contre les férocités de leur humeur changeante, dont la femme est l'éternelle victime? On n'a point exagéré. Et comme il est peu vraisemblable que l'égoïsme et le libertinage masculins, vieux autant que l'humanité, arrivent jamais à se corriger, on a eu, on aura raison d'organiser contre eux des défenses. Mais à la faveur de ce mouvement très généreux, très sage et très démocratique

de protection, une hardiesse nouvelle s'est insinuée : puisque les hommes s'obstinent dans la liberté de leur plaisir, pourquoi donc les femmes n'useraient-elles pas d'une liberté pareille? Assez longtemps, dans leur soumission aux lois inventées par l'homme, elles furent dupes de sa brutalité et de ses trahisons. Le temps n'est-il pas venu qu'elles prennent leur revanche? Leur droit à la vie, donc à tout ce qui est joie dans la vie, n'est-il pas égal au droit de l'homme?... Ce vieux mot, honnête et sévère, le « droit », fait ici une singulière figure. Il vaut mieux le laisser à ses fonctions accoutumées, qui sont naturellement saines et graves. Il ne pourrait d'ailleurs que gêner, ou même désenchanter, par trop de régularité, les femmes qui ont le goût, le loisir de pratiquer pour leur compte les libertés masculines, et se soucient sans doute assez peu de savoir si tel est leur droit, du moment que telle est leur fantaisie. Inutiles mêmes pour elles, ces hardiesses faciles peuvent faire croire qu'elles enferment tout le féminisme et lui susciter de redoutables ennemis. Il n'en est point, bien entendu, responsable ; mais il ne doit perdre aucune occasion de les répudier.

Le moment serait, en effet, des plus malencontreux, si le féminisme avait à vaincre de sérieuses et raisonnables résistances. Il lui faut, à cette heure, écarter toute prévention, se concilier mieux que jamais, avec les sympathies sentimentales, les adhésions réfléchies. Car, en continuant son œuvre pratique de tous les jours, le développement de la personnalité féminine, l'accession des femmes à une croissante activité, il doit entreprendre une tâche plus ardue, qui est de se réaliser dans la loi. Cette tâche s'impose et s'imposera de plus en plus à ses efforts, en raison même de ses progrès dans les mœurs. Il ne lui servirait guère que les femmes pussent apporter dans le mariage l'aide de leur activité nouvelle, le produit d'un art, d'une profession, si des règles juridiques anciennes les exposaient à être d'autant mieux frustrées : il ne lui servirait pas davantage d'avoir peu à peu élaboré, fait accepter l'idée d'une personnalité féminine, indépendante, pleinement consciente de soi et de sa dignité, si, dans le mariage encore, par exemple dans les droits réservés à la mère, cette idée se heurtait à une brutale contradiction. Sous peine de perdre le profit de ce long travail doctrinal et pratique du féminisme, ou du moins sous peine de créer, entre la femme d'à présent et le mari, que la loi autorise à rester un homme d'autrefois, de lamentables conflits, il importe que le Code civil de 1804 devienne vraiment, par un accord avec les réalités modernes, le Code civil d'aujourd'hui.

I

Des tentatives ont été déjà faites, ou plus exactement des attaques ont été poussées contre ce Code centenaire, pour y améliorer la condition de la femme mariée. Mais comme ces tentatives et ces attaques sont surtout venues des romanciers et des auteurs dramatiques, qui ne se préoccupent guère des femmes qu'en fonction, si on peut dire, des passions qu'elles inspirent ou qu'elles éprouvent, ce sont les suites juridiques, les sanctions légales des erreurs, des fautes inhérentes à ces passions, qui ont été discutées dans le livre et au théâtre : c'est le divorce qui a été étudié, réclamé, vanté; et, en fin de compte, c'est à une facilité plus grande du divorce qu'aboutissent la logique, ou l'éloquence, ou l'ironie de toutes les thèses que nous avons lues et entendues ces dernières années. Ces thèses ont, les unes et les autres, ce caractère, qu'au lieu de se dégager, sous forme d'idée générale, d'un ensemble d'observations très soigneusement recueillies et contrôlées, elles sont issues, toutes faites, des tendances de l'écrivain dont l'imagination crée après coup, pour les démontrer irrésistiblement, la fable, le roman, la comédie, qui les démontre, en effet, puisque telle est sa raison d'être : même si le livre, le théâtre nous offrent des faits véritables, il est excessif de penser que l'écrivain n'en aura pas exclu les détails contraires à sa thèse, et qui cependant, par leur contradiction même, caractérisent la réalité. De toutes manières, ces faits véritables ne représentent qu'un cas isolé, si frappant, qu'il doit être, qu'il est le plus souvent exceptionnel. Ainsi, ce n'est point dans les romans à thèse, dans les pièces à idées qu'on peut trouver, même sur cette question qui paraît d'ordre presque littéraire : le divorce, la vérité juridique, laquelle n'a jamais sans doute toute la rigueur d'une vérité scientifique, mais doit y tendre toujours. Au contraire, auprès des magistrats, avocats, avoués, qui ont l'expérience journalière des réalités du divorce, auprès des membres du bureau d'assistance judiciaire qui, chaque année, ont à statuer sur des centaines, des milliers d'affaires, on trouve cette opinion : quand le divorce est un bien, c'est au sens d'une intervention chirurgicale. Mieux vaut donc essayer de soigner. Le divorce parfois n'est qu'un moindre mal : c'est encore un mal, surtout pour les enfants. Enfin, il peut être, il est souvent, il serait, avec les facilités qu'on réclame, un très grand mal : car à côté des élégances sentimentales, des troubles ou des beautés de la passion, réservés aux privilégiés, l'histoire est fort vulgaire, éternelle, d'une foule de ménages dans la petite bourgeoisie ou la classe ouvrière : la femme ayant passé qua-

rante ans, épuisée, alourdie par la maternité et le travail, l'homme se lasse, préfère une fille jeune. Si le divorce lui est alors possible, il en use sans hésitation, et c'est pour tous les siens la misère; le seul espoir est dans la persistance du mariage, qui retient les moins égoïstes et ramène tôt ou tard les faibles sans méchanceté, c'est-à-dire la très grande majorité. Peut-être aperçoit-on comme possible le rétablissement du divorce par consentement mutuel. Mais, outre que sous cette forme le divorce sacrifie durement les intérêts des enfants qu'il faudra donc assurer d'une énergique protection, il est d'une assez faible utilité. Dans les classes populaires, le consentement mutuel n'existe presque jamais, on peut dire jamais : on divorce pour des causes toujours graves, l'adultère, l'abandon prolongé du domicile conjugal. Quant aux ménages où l'incompatibilité d'humeur, les différences irréductibles de caractères et de goûts font paraître la vie commune insupportable, ils appartiennent à un monde dont les habitudes rendent les juges assez faciles sur le caractère de l'injure grave : de là cette pratique, quand les époux sont d'accord, de créer, par un échange de lettres, le motif qui manque : les juges y sont naturellement trompés. Et on voit de reste qu'au rétablissement d'un divorce par consentement mutuel, dûment réglé, entouré de conditions strictes, ces époux, loin de gagner, perdraient ; si bien qu'ils continueraient sans doute à employer la supercherie de l'injure grave.

Cette opinion, fondée sur l'expérience, a le mérite de maintenir le divorce dans son véritable rôle, qui est d'être une solution, nécessaire souvent, extrême toujours, et digne que les femmes lui réservent leurs défiances — car elle leur est plus redoutable qu'aux hommes. Il importe seulement qu'elles y puissent recourir dans les conditions mêmes où les hommes le peuvent : cette égalité est aujourd'hui assurée. Mais le féminisme n'a rien de plus à réclamer : il sera, au contraire, directement atteint par toute loi qui, rendant le divorce plus facile, permettra au plus insouciant des époux de secouer la monotonie et les charges du mariage. Au surplus, le divorce demeure ce qu'il doit être, exceptionnel. L'immense majorité des femmes se marient avec la volonté et le désir que leur vie s'écoule tout entière unie à celle de leur mari. C'est une vérité un peu grosse, mais qu'il est peut-être bon de rappeler. Et cette raison, après toutes les autres, suffit pour que le féminisme se détourne des projets et des thèses qui ne traitent que de la rupture légale du mariage, alors que, dans le mariage même, la condition de la femme, de ses biens et de sa personne, sollicite son attention pour des fins pratiques et qui peuvent rendre à la fois le mariage durable et cette condition meilleure.

II

Le régime matrimonial le plus usité en France est celui de la communauté de biens, non pas seulement parce qu'il est le régime légal et s'applique à toutes les unions peu fortunées où l'on supprime les frais d'un contrat, mais aussi parce qu'il demeure préférable, dans son principe, à toutes les autres conventions que la loi autorise.

La communauté est, comme on sait, une création lentement élaborée, et d'origines complexes. Les lois germaniques paraissent en offrir la première idée : l'Église l'encouragea ; la Coutume enfin la développa, la régla, la fixa dans sa forme définitive. Par cette action puissante de la coutume, la communauté se trouva marquée d'un caractère proprement français; et elle s'établit souverainement dans les pays coutumiers, en particulier dans l'Ile-de-France, en opposition avec le régime dotal, hérité tel quel de la décadence de l'Empire romain, et dominant sans conteste dans ces pays dits de droit écrit, à peu près tout le Midi, où la loi romaine s'était maintenue. La distinction si ancienne s'est conservée jusqu'à aujourd'hui. Dans tout le midi de la France et en Normandie, la pratique notariale ne connaît guère d'autres contrats de mariage que le régime dotal : la communauté, plus ou moins modifiée, est presque seule choisie dans le centre, la région de Paris, et le Nord. Sa qualité de régime légal, qui s'impose à défaut de contrat, achève de lui assurer une large prédominance.

Elle a d'ailleurs, dans son principe, sur les autres régimes, des avantages bien connus et qu'il suffit de rappeler. A la différence du régime dotal qui abuse perpétuellement les tiers sur les garanties qu'ils peuvent espérer, de la séparation de biens qui isole le patrimoine de chaque époux, elle est le régime de la confiance et de la sécurité : celui qui traite avec les époux sait qu'il peut compter sur tous leurs biens. Entre le mari et la femme, elle est seule en parfait accord avec l'idée du mariage, le *consortium omnis vitæ*. Par elle, l'idéal d'une étroite union des pensées, des sentiments, de l'activité, se réalise dans les biens, au rebours de ce que donne le régime dotal, dans lequel la fortune de la femme, inaliénable, comme séquestrée, enrichit de ses fruits et revenus le mari seul, ou la séparation de biens, qui laisse jusqu'à la fin de la vie conjugale les deux patrimoines, les deux activités non pas même associés, maintenus loin l'un de l'autre, s'ignorant presque, réunis seulement pour la contribution aux dépenses journalières.

Si la communauté, par ces raisons qui viennent de son passé et de sa nature, en même temps que de sa

condition de régime légal, se trouve destinée à un usage presque général dans le pays, c'est donc sur elle que doivent se porter les exigences, en elle que doivent se manifester les progrès.

Ce mot de communauté évoque l'idée de la plus étroite, de la plus parfaite société. Ce qui appartient à l'un des communistes appartient à l'autre, et si quelque jour un partage devient nécessaire, il se fera avec une absolue égalité. Dans le régime matrimonial de la communauté légale, tel que le Code l'organisa, tous les biens deviennent propriété commune des époux, ceux qu'il possédaient chacun au jour du mariage, comme ceux qu'ils acquièrent au cours du mariage : la loi n'excepte, en vertu d'une distinction aujourd'hui démodée et contraire à la réalité des choses entre la richesse mobilière et l'immobilière, que les immeubles appartenant à chacun des époux avant le mariage et ceux qui leur adviennent à l'un ou à l'autre, durant le mariage, à titre de succession ou donation. Ce régime absolu et qui ne laisse qu'une faible probabilité de biens propres au mari ou à la femme, se présente le plus souvent modifié par le contrat de mariage sous le nom de communauté réduite aux acquêts : la communauté, alors, ne comprend que les biens acquis par les époux ensemble ou séparément durant le mariage, et « provenant tant de l'industrie commune que des économies faites sur les fruits et revenus des biens des deux époux ». Sous ce régime, de même que sous celui de la communauté légale en cas d'immeubles propres au mari ou à la femme, trois patrimoines se trouvent en présence, celui du mari, celui de la femme, celui de la communauté. Pour assurer à chacun de ces patrimoines envers les autres une complète intégrité, le Code civil a institué la théorie des Récompenses : tout ce que les patrimoines des époux prennent dans celui de la communauté ou lui donnent, ils doivent ou le rendre ou le recevoir : ceci ne s'exécute qu'au jour où la communauté se dissout et se liquide ; l'intégrité ainsi protégée, et rétablie, chacun des époux reprend alors son patrimoine, et celui de la communauté se partage également entre eux. Comme cette communauté peut être mauvaise et ne comprendre que des dettes, la femme a la faculté d'y renoncer : elle se borne à reprendre ses biens personnels.

Dans ces principes très généraux, il semble qu'on trouve pour la femme tous les avantages et toutes les garanties de la meilleure des sociétés. Sauf la distinction vieillie des meubles et des immeubles, ce sont des dispositions sages qui, réservant comme propres, si les époux le veulent ainsi, les biens par eux apportés en mariage, mettent en commun le produit de leur activité et les revenus de ces biens durant le mariage, qui protègent aussi, par le système des récompenses, le patrimoine commun contre les empiétements de l'un ou l'autre des époux, de même que les biens propres contre les usurpations de la communauté. Ainsi la femme qui est en possession d'un métier, d'un art, verra tomber dans la communauté ses salaires, le prix de ses tableaux, de ses travaux d'art industriel, le montant de ses droits d'auteur... Ce résultat en lui-même n'est que légitime ; la communauté recueille entièrement le produit de l'activité du mari ; il paraît juste, si la femme a réussi à se faire une activité propre, que la communauté en retire un bénéfice pareil. L'injustice, quant aux gains de la femme, n'est point dans cette destination que la loi leur donne. Au surplus il est à retenir que, d'après un arrêt récent de la Cour de Paris, les droits d'un auteur d'œuvre littéraire, musicale, artistique, restent en dehors des classifications du Code : ce n'est point la propriété de ces œuvres qui tombe dans la communauté, mais seulement leur produit.

Quant au système des récompenses, irréprochable en soi, il entraîne des conséquences d'une excessive dureté au préjudice de la femme. Dans ces ménages si nombreux où, par les gains du mari, les revenus sont assez abondants, la fortune restant médiocre, même nulle, le mari peut et doit avoir le légitime souci du sort de sa femme, au jour où, lui-même disparaissant, tous les revenus, toutes les ressources disparaîtraient aussi. Il veut, pour cette éventualité, constituer à sa femme un bien propre. Et il pense trouver dans une assurance sur la vie, contractée sur sa tête, au profit de sa femme, le moyen le plus aisé, le plus sûr, le plus pratique en un mot, de réaliser cette pensée prévoyante. Il meurt en effet : les primes ont été payées ; l'assurance est en règle ; la femme va donc en recueillir le bénéfice. La jurisprudence n'a pas admis sans quelque peine que la femme fût créancière directe de la compagnie d'assurances : longtemps elle a considéré que le bénéficiaire de l'assurance était l'assuré lui-même, le mari, et que par suite, à sa mort, le montant de l'assurance se trouvait confondu dans sa succession, pour être de la sorte soustrait à la revendication de la femme. Cette doctrine procédait d'une évidente erreur qui est aujourd'hui abandonnée. La femme est bien seule bénéficiaire de l'assurance, donc seule propriétaire des sommes que la compagnie versera à la mort du mari. Mais il faut alors qu'elle compte avec l'obligation de récompense. Si l'assurance a pu être menée jusqu'à ce moment décisif, la mort du mari, c'est qu'elle a été, suivant l'expression consacrée, régulièrement *nourrie*, c'est que les primes annuelles ont été payées. Or l'argent, qui chaque année a été ainsi versé à la compagnie, n'a pu être fourni que par la communauté, laquelle dispose non seulement

du produit de l'industrie des époux, mais aussi des fruits et revenus de leurs biens propres. C'est en somme la communauté qui a payé les primes. Dès lors, au jour de la dissolution du mariage, qui est aussi celui où la femme va toucher le bénéfice de l'assurance, la communauté devra obtenir récompense de tout ce qu'elle a donné, de toutes les primes par elle versées. Et la femme, recevant de la compagnie le capital assuré, rendra à la communauté la totalité des primes : si la communauté est assez bonne pour qu'elle puisse l'accepter, elle reprendra, dans le partage qui en sera fait, la moitié des primes ainsi restituées; si la communauté est mauvaise, en y renonçant, elle renoncera à rien reprendre. Le bénéfice que son mari a pensé lui procurer se trouve diminué, ou de la moitié, ou même de la totalité des primes. Dans les cas où il y a lieu au rachat de l'assurance, c'est-à-dire où la compagnie verse une somme inférieure au montant des primes, par exemple le cas de suicide du mari, la femme restitue plus qu'elle ne reçoit : l'assurance lui inflige une perte.

Ce résultat, dont on sent de reste à quel degré il est choquant, semble pouvoir être évité, puisque le mari est en droit d'exonérer sa femme de l'obligation de récompense, et que cette exonération est aussi bien implicite qu'explicite, ce qui permet aux tribunaux d'interpréter largement les intentions du mari. Cependant la protection n'est qu'illusoire. L'interprétation des tribunaux est sévère, plus souvent que large : pour des primes un peu fortes, et dont le prélèvement annuel sur les ressources du ménage représente un réel sacrifice, il a été jugé que le mari ne pouvait avoir l'intention d'en faire don. Même si cette intention apparaît comme certaine, ce n'est jamais qu'une intention de libéralité, et qui doit s'incliner devant les règles des donations. Les donations sont réductibles, quand elles dépassent la quotité disponible. Les prélèvements successifs pour le paiement des primes constituent une série de donations. Si le total en dépasse la quotité disponible, la femme devra restituer la différence. Il peut arriver, il est arrivé, qu'elle soit tenue de rendre toutes les primes.

En définitive, même dans les hypothèses très favorables, même quand la volonté du mari s'est nettement exprimée que la communauté n'ait point à recevoir la récompense des primes par elle payées, la femme demeure exposée à voir entre ses mains le capital de l'assurance qui lui était destiné, qui est sa propriété, menacé, entamé, englouti. Et ceci sans doute n'a guère d'intérêt pour les fortunes compactes et sûres, qui d'ailleurs pratiquent peu l'assurance sur la vie. Pour les situations incertaines ou, si l'on veut, qui ne sont pas définitives, qui réclamaient encore pour se fixer un long avenir, lequel se dérobe par la mort du mari, ce sont bien de tels dangers atteignant directement les femmes, ruinant les efforts d'économie d'un ménage, que le féminisme se doit d'étudier et d'écarter. Or il apparaît que cette action désastreuse du système de la récompense, si le mari n'en a point exonéré sa femme, est un véritable contresens. L'assurance sur la vie est un contrat tout à fait moderne, surtout en cette forme, l'assurance sur la vie du mari au profit de la femme. Le Code civil est de 1804 : il n'a pas prévu, il ne pouvait pas prévoir, la naissance, la rapide extension de l'assurance sur la vie. Cependant la jurisprudence cherche et trouve dans le Code des similitudes trompeuses à ce contrat nouveau, et arrive ainsi à lui appliquer des règles qui n'ont point été faites pour lui, qui le déforment et l'anéantissent. Le prélèvement des primes sur les ressources communes peut ressembler à un enrichissement de la femme, bénéficiaire de l'assurance, au détriment de la communauté : de même, le mari qui exonère sa femme de l'obligation de récompense, semble lui faire autant de donations qu'il y a eu de primes versées. Ressemblances superficielles. Quelle est la réalité? Simplement que l'assurance vise à indemniser la femme de la perte de ce capital que représente pour elle la vie de son mari. Dès lors, il n'y a point enrichissement de la femme, donc pas d'obligation de récompense ; il n'y a pas donation du mari, donc pas de réduction. La femme recueille intact le capital de l'assurance, qui n'est pas un gain, mais une indemnité. Telle est bien, ce semble, la vérité juridique, que l'on peut souhaiter de voir consacrée par la jurisprudence. Et si les tribunaux estiment impossible de soustraire à l'action des principes généraux du Code civil, le fonctionnement du contrat d'assurance, le législateur pourra dire, devra dire que ce contrat non seulement inoffensif, mais utile, mérite de donner tous ses effets, que par suite la femme ainsi assurée recevra son indemnité sans avoir à s'inquiéter, ni d'une récompense, ni d'une réduction.

Les règles du Code civil paraissent ici inélégantes, comme disent les juristes, et d'une adaptation pénible, parce que les faits juridiques sont manifestement hors de leur cercle normal d'application. Par ailleurs, il faut bien constater leur désaccord avec les mœurs que le féminisme tend à installer, qu'il a déjà formées.

Le régime de la communauté fait commencer, du jour du contrat de mariage, une étroite société, dont l'actif peut comprendre tout le mobilier, c'est-à-dire toutes les valeurs mobilières des époux, et comprend en tous cas, même dans la communauté d'acquêts, les fruits et revenus des biens propres, et

le produit de l'industrie commune — au total un actif souvent important. En revanche, la société a naturellement ses dépenses, elle peut avoir des dettes. Actif et passif, il faut qu'elle soit gérée. D'autre part les époux ont gardé certains biens propres : au cours du mariage, ils ont recueilli par succession ou donation d'autres biens propres : il faut aussi que ces patrimoines propres soient administrés. Et c'est ici la question la plus intéressante, la plus délicate pour les femmes communes en biens, la très grande majorité des femmes. Comment la fortune sociale, c'est-à-dire la communauté, sera-t-elle administrée? Comment le sera leur fortune propre?

Les Coutumes, auxquelles il faut toujours revenir pour l'histoire du régime de communauté, ont défini énergiquement les pouvoirs du mari sur le patrimoine commun, en disant qu'il en était le *seigneur et maître*, libre de le dissiper, de l'anéantir à son bon plaisir. Quant à la femme, « tant que dure la communauté, elle est comme si elle n'avait aucun droit ». Le Code civil n'a point reproduit ces formules. De seigneur et maître, le mari est devenu « chef » de la communauté. Il n'a rien perdu à changer de titre. Au lieu de faire de lui un administrateur de la société, le Code lui a maintenu, sauf quelques légères dérogations, ses pouvoirs exorbitants du passé. Et l'article 1421 a beau dire de lui : il *administre* seul la communauté, ce même article et le suivant font de cet administrateur un maître à peu près souverain.

Le mari, comme administrateur, a les pouvoirs ordinaires que comporte ce titre, et par exemple, il passe les baux, il place les capitaux en valeurs. Mais il est un administrateur privilégié : ses maladresses, ses erreurs les plus grossières n'engagent aucunement sa responsabilité envers « l'associée ». Il est privilégié à ce point que toutes les dettes par lui contractées durant le mariage obligent la communauté. Le principe est absolu : il n'y a point à distinguer si la communauté profite ou non de la dette, ni même si le mari a contracté dans son intérêt personnel : les tiers ont action sur la communauté. Il s'ensuit que, dans le cas même où la communauté n'a recueilli aucun avantage, la femme prend sa part de ces dettes. Il importe peu qu'elle ait plus ou moins largement alimenté l'actif commun, de ses revenus ou du produit de son activité. Elle a seulement droit à récompense, si ces dettes ont procuré au mari quelque profit personnel, ou si ce sont des amendes encourues par lui, ou si elles venaient d'une succession qu'il a eu tort d'accepter. La société conjugale se distingue ainsi profondément de la société ordinaire, qui n'est jamais tenue que lorsqu'elle a contracté, lorsque les associés contractent pour elle, en son nom. Et si l'on cherche la raison de cette différence, pourquoi le mari engage la communauté sans avoir besoin de justifier qu'il agit pour elle, on ne trouve aucun motif d'utilité, rien que ce principe : le mari est le maître de la communauté, il est la communauté même. La femme, au jour de la dissolution, est bien protégée dans son patrimoine personnel, par la faculté de renoncer : le moyen est radical. C'est quelque chose de défendre la femme contre les dangers d'une communauté mauvaise ; ce serait mieux que, devant donner à cette communauté ses revenus et ses gains, elle ne fût pas exposée à la voir devenir mauvaise par des dettes qui ne lui profitent point.

Le mari est le maître : tandis que la communauté est toujours engagée par ses dettes, elle ne l'est point par les dettes de la femme, sauf s'il a donné son autorisation. Les dépenses du ménage, de l'entretien, ne sont ainsi à la charge de la communauté que parce que le mari est supposé avoir donné le mandat tacite de les engager. Il convient de remarquer que cette notion du mandat tacite tend à s'élargir dans la jurisprudence. Il est jugé que des fournitures de toilettes même considérables, excessives pour les ressources d'un ménage, quand elles sont livrées au domicile conjugal, n'ont pu être commandées par une femme qu'avec l'assentiment de son mari : le fournisseur aura une action contre le mari comme représentant de la communauté. Ainsi interprété, le mandat tacite semble donner à la femme toute la liberté nécessaire. Et il ne serait même pas besoin de faire intervenir, pour justifier ce mandat, le pouvoir souverain du mari : un simple administrateur peut se choisir un mandataire, déléguer un des associés pour certains actes qui intéressent la société. En revanche, l'idée de mandat assure à la femme commune une irresponsabilité personnelle qui peut paraître excessive : mandataire du mari, par exemple pour les dépenses du ménage, elle oblige le mari et par lui la communauté, elle ne s'oblige point elle-même. Les tiers n'ont pas d'action contre elle. On voit assez que cet excès fait en quelque manière équilibre à l'excès des pouvoirs du mari : le mari se trouve ici seul engagé en même temps que la communauté, à l'exclusion de la femme, par la même raison qui fait que cette communauté est tenue de tous ses actes, parce que la communauté se confond tout entière avec lui. Simple administrateur, il n'obligerait pas plus le patrimoine commun à son profit, que les actes passés par la femme sa mandataire et engageant la communauté, ne pourraient l'obliger lui-même. Si la femme passe un acte avec l'autorisation, le consentement du mari, elle s'engage alors elle-même ; elle n'est plus une mandataire, elle agit personnellement.

Au delà des pouvoirs d'administration, apparaît le droit de vendre et d'hypothéquer. Le mari en dispose

sur les biens de la communauté avec la plus complète liberté. Il n'a aucun compte à rendre, et la femme ne peut réclamer aucune indemnité. Elle n'a, comme garantie contre des aliénations imprudentes, que l'intérêt du mari lui-même, qui dans ses actes à titre onéreux, ne sera point porté à sacrifier le bien de la communauté, sans recevoir en échange une valeur équivalente. Et cela est vrai le plus souvent. Mais il faut compter aussi avec la fraude, le mari pouvant dénaturer le prix de la chose vendue, et se l'approprier. Ces dangers sont si graves pour la femme, que des raisons, certes non moins graves, ont pu dispenser le mari de l'appeler aux actes d'aliénation, lui permettre de vendre sans elle un bien, qui souvent a été acquis avec elle. Ces raisons tiennent toujours dans le même principe : le mari chef de la communauté. On ajoute : il faut donner confiance aux tiers, qui savent ainsi, lorsqu'ils achètent du mari ou qu'ils lui prêtent sur hypothèque, que le patrimoine commun, en même temps que le sien, les garantira. De la première raison, il n'y a rien à dire, sinon qu'en montrant ses effets, elle paraît de plus en plus choquante. Quant à la seconde, depuis longtemps, la confiance des tiers ne se contente plus, dans les actes d'aliénation, de la seule signature du mari. La femme est armée d'une hypothèque légale qui porte sur les biens de son mari. Si elle vient à renoncer à la communauté, les immeubles qui en faisaient partie ne sont plus biens de communauté, puisqu'il n'y a plus de communauté : ils sont biens personnels du mari, et, comme tels, soumis à l'hypothèque légale de la femme, qui pourra ainsi rechercher, évincer l'acquéreur d'autrefois. Pour écarter ce péril, l'acquéreur n'a qu'un moyen : obtenir le concours de la femme à l'acte d'aliénation. En pratique, ce concours est toujours exigé. Et de la sorte, le mari qui a le droit d'aliéner, d'hypothéquer seul les biens communs, ne peut agir que si sa femme lui donne son assentiment et sa signature. La pratique a corrigé la loi, à qui il sera ainsi plus aisé de se mettre en accord avec l'équité.

Cependant aliéner, vendre, hypothéquer, ce n'est encore qu'un risque de perte pour la communauté, pour la femme commune. Avec la disposition à titre gratuit, la donation, la perte est certaine et définitive. Le Code civil n'a pas osé suivre ici le système de la coutume de Paris, consacrer cette logique et brutale conséquence de la puissance maritale : le droit du mari de disposer librement, à titre gratuit, du patrimoine commun. Et il a pensé sauvegarder les intérêts de la femme, en limitant ce droit de disposition aux meubles de la communauté, avec encore certaines réserves. Meubles et immeubles, la distinction qu'on retrouve à toutes les pages du Code accuse un état économique trop différent du nôtre. La richesse est plus souvent aujourd'hui mobilière qu'immobilière : dans les ménages modestes où se pratique la communauté légale, le mariage sans contrat, les économies se placent au moins autant en rentes, en obligations de chemins de fer qu'en terres ou en maisons. Et il importe donc assez peu à une femme commune que son mari ne puisse donner un immeuble commun, s'il peut donner le mobilier, c'est-à-dire les titres, l'argent. Il ne peut pas tout donner en une fois, ni par quotité, la moitié, le tiers ; mais il est libre de procéder en détail, à titre particulier, et d'épuiser ainsi l'avoir commun. Pour restreindre sa fantaisie, la loi et la jurisprudence l'obligent à une générosité définitive qui le fera hésiter : il ne doit pas se réserver l'usufruit de la chose donnée, ni faire tourner cette donation à son profit, par exemple en dotant l'enfant d'un premier lit. Mais il peut doter un parent : car il est entièrement désintéressé, et cette libéralité à quoi rien ne l'oblige n'est point faite pour le tenter. D'autre part, les donations excessives lui sont interdites : les tribunaux apprécient ce caractère excessif et prononcent la nullité. Il n'en reste pas moins qu'avec un peu d'adresse, un mari peut arriver à dissiper en libéralités tout l'actif mobilier de la communauté. Les exemples n'en sont point rares. On conçoit que, quant aux dons manuels de sommes d'argent assez modiques, la femme ne puisse guère être protégée. Il serait en revanche aisé autant qu'équitable d'imposer en principe son concours dans tout acte de donation, qui dépouille irrévocablement la communauté.

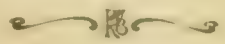
A côté du patrimoine commun, le régime de la communauté peut présenter deux autres patrimoines, les « propres » de chacun des époux. Il va sans dire que le mari dispose librement de ses propres, sauf pour la femme le droit de demander la séparation de biens, quand le désordre des affaires de son mari fait craindre qu'elle ne puisse exercer ses reprises. Mais la puissance maritale s'étend jusqu'aux propres de la femme ; et c'est le mari seul qui en a l'administration. Le mot s'applique ici plus exactement qu'aux biens de la communauté. Administrateur, le mari est responsable de ses négligences. Il ne peut aliéner seul les immeubles. Et la conservation de ces biens est ainsi assurée. Mais comme leurs fruits et revenus tombent dans la communauté dont il est maître absolu, cet administrateur se trouve en même temps usufruitier. L'excès de ses pouvoirs sur les biens communs s'accuse plus fortement, quand on remonte de la sorte aux sources qui alimentent la communauté. Et sans doute il faut bien que les propres de la femme soient administrés : il peut sembler naturel de confier cette administration au mari, si on le suppose plus capable, seul capable de la bien mener. Il est plus naturel encore que la femme en soit char-

gée. Ce n'est point son incapacité personnelle qui s'y oppose : devenue veuve, elle aura à faire seule tous les actes qui lui étaient interdits la veille. Ce n'est pas non plus l'autorité maritale : par contrat de mariage, le mari peut lui donner une autorisation générale. Il faudrait donc, ou que cette autorisation fût toujours sous-entendue quant aux propres de la femme, si l'on veut maintenir en principe le droit du mari, ou qu'il fût établi que la femme a toujours l'administration de ses propres, dans tous les cas, bien entendu avec cette condition que, sur la communauté qui en recueille les revenus, le mari n'aura pas des pouvoirs souverains d'aliénation et de disposition. Telles qu'elles existent, les règles du Code sur les propres de la femme ont de bien étranges conséquences, lorsqu'elles s'appliquent à cette propriété mal connue des législateurs de 1804 : la propriété artistique.

La Cour de Paris, comme on l'a vu, a très sainement décidé que ce droit, le privilège que la loi reconnaît à l'artiste, ne tombe point dans la communauté : c'est un propre. Au profit d'une femme commune, le droit même de propriété artistique est ainsi formellement réservé, garanti. Mais l'administration de ce droit, comme de tous les propres de la femme, appartient au mari. Administrer une propriété artistique, c'est traiter avec les éditeurs pour les œuvres auxquelles elle s'applique, c'est consentir des reproductions, c'est faire en un mot ce que l'auteur ferait lui-même pour l'exploitation de son œuvre, et, bien entendu, toucher librement le prix stipulé aux contrats. Tout cela est permis au mari, et, mieux, n'est permis qu'à lui. Il peut, s'il est avisé, donner à l'œuvre tout artistique de création, qui est réservée à sa femme, le concours de cette habileté commerciale, dont un artiste ne saurait se passer, et n'est point d'ailleurs nécessairement pourvu. Il est alors le véritable administrateur, l'auxiliaire indispensable. Mais rien ne l'empêche de mésuser de ses pouvoirs, de consentir des traités frustratoires et, pour se procurer de l'argent, de vendre par avance l'œuvre qui est en train, puis, le prix reçu, de le dissiper à sa fantaisie. Rien ne l'empêche, puisque, à son pouvoir d'administration sur les propres de sa femme, déjà excessif, il joint cet autre pouvoir, comme chef de la communauté qui recueille les fruits des propres, de l'aliéner librement, sans contrôle et sans dédommagement.

LOUIS DELZONS.

(*A suivre.*)



ASPIRATIONS [1]

Roman.

Olga Petchnikova était la cousine de Mme Glebov, mais presque deux fois plus jeune. Trois ans auparavant, elle avait épousé un jeune avocat, et passait maintenant l'été, avec son mari et sa mère, dans une maison de campagne des environs de Moscou. Durant un hiver, elle s'était liée avec Varegnka, et depuis, leurs relations avaient continué. Étant jeune fille, elle avait fait de longs séjours à Dolgoïé, où elle était reçue familièrement, et tutoyait tout le monde.

Des pas se firent entendre au premier étage, et sur l'escalier apparurent d'abord Varegnka, puis Olga.

— Ce sont eux, fit la voix de Varegnka.

— Ah !

Souriant de ses lèvres minces et fortement dessinées et ses yeux gris un peu étroits, tout lumineux, Olga descendit vivement l'escalier. Ses cheveux blonds étaient relevés, et elle portait un costume gris d'étoffe légère garni de dentelles.

Elle tendit de loin sa belle main à Andreï.

— Je ne m'attendais pas à te rencontrer, mon cher neveu... Je viens de chez Véra... c'est effrayant de voir combien elle est changée.

Lorsque, l'instant d'avant, elle descendait l'escalier, souriante et gaie, elle était certainement jolie, presque belle. Mais maintenant, en parlant de la maladie de sa cousine, son expression se modifia si profondément qu'elle devint presque laide : son nez était trop petit et trop mince, la lèvre inférieure se dessinait trop, le front haut était étroit. Mais, comme si elle savait que la tristesse ne lui allait pas, elle s'anima de nouveau, se mit à sourire, à bavarder, et elle redevint jolie. Elle questionnait à tour de rôle Andreï et Kolia.

— J'ai appris que tu es déjà étudiant. Te voilà tout à fait grand garçon, un homme. Alors, on va bientôt se mettre à l'œuvre ?

Puis, se tournant vers Andreï, avec une nuance triste dans la voix :

— Et toi, tu pars aujourd'hui même pour Pétersbourg. Est-ce indispensable ?

— Indispensable.

— Tu ne peux pas rester encore ? Pour moi ? demanda-t-elle avec coquetterie. Cela presse donc tant ?

Au lieu de répondre, Andreï la regarda fixement par-dessus ses lunettes, et demanda :

— Et ton mari, où est-il ? Permettez-moi de vous le demander ?

[1] Voir la *Revue Bleue* des 23, 30 mai, 6, 13, 20, 27 juin, 4, 11, 18 et 25 juillet.

Olga se mit à rire.

— Quel original tu fais, Andreï! Toujours le même!... Mon mari? Il est à la campagne, et maman avec lui. Tu me demandes cela comme si j'avais quelque chose à me reprocher à son égard. Original, va!

— Mais pourquoi original? Je te demande simplement s'il se porte bien?

— Oui, pas mal, fit Olga d'un ton plus sérieux, quoiqu'il soit trop nerveux : il accepte trop de causes?

— Alors il continue à « avocasser »? demanda Andreï comme il aurait dit : Il continue à s'enivrer.

— Il continue, fit Olga avec un sourire.

— Parfait... Et toi, tu continues toujours à écrire des romans? fit-il du même air.

— Je continue. Et elle éclata d'un rire joyeux.

— Et tu continues à ne pas avoir d'enfants?

— Je continue... Non, écoute, Andreï, tu es incorrigible! Est-ce que le journalisme vaut mieux parce que tu t'en occupes?

— Un avocat, pour être un bon avocat, doit n'avoir pas de principes. C'est une condition *sine qua non;* tandis qu'un journaliste, s'il le désire, peut demeurer honnête et ne pas mentir... Au fait, nous autres journalistes, nous ne pouvons pas ne pas mentir, car si on se met à dire toute la vérité, on vous ferme la bouche. Mais les avocats sont obligés de mentir; ça, c'est leur profession.

— Quelle différence, alors? Les journalistes doivent mentir, et les avocats doivent mentir...

— Allons, montons, fit Varegnka qui s'était tue jusqu'alors, se contentant de sourire. Vous discuterez là-haut. Papa nous attend dans la salle à manger.

— Et après le dîner, ajouta Andreï en regardant sa montre, il me faudra partir.

Tournant sur ses talons, il traversa le corridor pour aller dans la chambre de Kolia où il s'était installé. Son frère le suivit pour arranger sa coiffure.

— Pourquoi suis-je un original? lui demanda tout à coup Andreï. En voilà une sotte! Elle l'était et elle l'est encore. Il fronçait les sourcils avec humeur, mâchonnait sa langue, comme il faisait toujours quand il était mécontent et pensif.

A dîner, il resta morne et silencieux, et prit deux fois de chaque plat. A plusieurs reprises, Olga essaya de lier conversation avec lui, lui demanda pourquoi il lui en voulait. Mais Andreï lui répondait mollement, et il finit par ne plus parler qu'avec Varegnka.

Kolia, assis en face d'Olga, entrait de temps à autre en conversation avec elle et Varegnka, et rencontra une fois le regard scrutateur de la jeune femme. Cela le fit rougir.

Après le dîner, Andreï prit congé de tous, et on le conduisit jusqu'à la voiture. Lorsqu'il monta gauchement dans le véhicule, ôta gauchement son chapeau et sourit pour la dernière fois d'un air embarrassé, tous éprouvèrent une sorte de pitié pour cet homme bon, lourdaud, et sans doute moralement isolé, qui recherchait l'amitié des autres et de sa famille, et qui n'y réussissait point.

Après son départ, Kolia retourna dans sa chambre remplie d'une odeur de tabac, et parsemée de bouts de cigarettes. Il se mit à penser à son frère. L'histoire de l'Allemande de Saint-Pétersbourg, la joie enfantine, naïve, d'Andreï lorsqu'il parlait d'elle, puis sa morosité soudaine à la suite de sa rencontre avec Olga, éclairèrent soudainement pour Kolia la vie intérieure de son frère. Avant tout, il était évident qu'Andreï était malheureux. Kolia savait ses relations de jadis avec Olga. Il était étudiant de dernière année, lorsque entre elle et lui il y eut un « petit roman », suivant l'expression d'Andreï, qui se serait terminé par le mariage, si Andreï s'était alors montré plus brave. Les sentiments d'Olga pour Andreï furent un moment très forts et sincères, mais ils disparurent par la suite. Une année après leur séparation, elle fit s'amouracher d'elle un autre soupirant dont elle s'éprit elle-même, et finit par l'épouser. Andreï, en apprenant son mariage, dit à Varegnka, moitié plaisant, moitié sérieux :

— C'est dommage, justement j'avais pensé hier soir qu'il serait bon de faire une déclaration à Olga si elle était venue nous voir.

« Le pauvre, le bon Andréï, songeait Kolia. Il s'arrange mal sur cette terre. »

*
* *

Olga, qui passait chaque jour plusieurs heures auprès de Mme Glebov, lui contant tous les cancans de Moscou, venait de la quitter, et allait se retirer dans sa chambre, lorsqu'elle rencontra Kolia.

— D'où viens-tu? où vas-tu? demanda-t-il.

— J'étais chez ta mère.

— De quoi parliez-vous?

— De Moscou, des amis de Moscou. Je l'ai un peu fatiguée. Et Varegnka, où est-elle?

— Je ne sais pas... Quel beau temps il fait. Si nous allions nous promener?

— Volontiers.

Et ils sortirent. Le soleil se couchait derrière les gros chênes, dans une large traînée incandescente. Il faisait frais à l'ombre. On sentait dans l'air quelque chose de vivifiant et de déjà proche de l'automne, bien que tout fût encore vert, feuillu, plein de vie.

— Comme il fait bon chez vous! C'est à regret que je partirai, dit Olga en marchant de son pas léger à côté de Kolia.

— Eh bien, ne pars pas.

Olga se tourna vers lui et le regarda dans les yeux.

— Après-demain sans faute. J'ai reçu aujourd'hui de Serge une lettre sévère.

— Qu'y a-t-il ?

— Il me dit de rentrer... Il s'ennuie sans moi... Et toi, quand pars-tu pour Moscou ?

— Bientôt.

— Alors, viens nous voir. Il le faut, entends-tu ?

— Merci.

— Eh bien, tu n'es amoureux de personne à présent ? demanda-t-elle après un silence. Varegnka m'a dit que tu as un tempérament dangereux, et que tu es toujours amoureux de quelqu'un.

— Oui, je le suis de la science universitaire.

Ils s'engagèrent dans la clairière de la forêt, et à deux pas de lui, Kolia aperçut Tatiana. Elle marchait, tenant un rameau d'acacia à la main, et poussant une vache devant elle.

— Bonjour, dit-elle de sa voix chantante, et saluant avec sa grâce habituelle. Ses yeux vifs brillaient ; tout en elle respirait force et santé.

— Bonjour, lui répondit Olga, tandis que la jeune paysanne s'éloignait, trottinant de ses pieds nus.

— Qu'elle est jolie ! dit Olga avec admiration. A qui est-elle mariée ?

— C'est la femme de Pidjak, Tatiana, tu sais ?

— Ah oui ! C'est celle qui dansait si bien. Est-elle heureuse en ménage ?

— Je ne sais pas... je ne crois pas.

— Pourquoi ne crois-tu pas ?

— On dit que son mari la bat.

— Vraiment ? Quelle brute ! Et elle ajouta : Les mariages heureux sont donc rares à la campagne aussi ? Ma femme de chambre m'a raconté, il n'y a pas longtemps, son histoire...

Elle se mit à conter cette histoire. Kolia, fut heureux de voir détourner ainsi la conversation de Tatiana, mais son cœur battait très fort, et il continuait à regarder la route par où elle était disparue. Des sentiments complexes l'envahirent : une sorte de repentir et une profonde tristesse, le regret de quelque chose de brisé, de perdu à jamais, le souvenir d'un échec immérité. Était-ce le regret du passé, de son amour juvénile pour Tatiana ? Ou bien le mécontentement de lui-même, de sa vie ? Il ne pouvait démêler la cause certaine qui l'avait ému et attristé, et sentait seulement que tout cela était arrivé. Et alors, Olga, avec sa coiffure à la mode, son corsage garni de dentelles, ses yeux toujours voilés, et lui-même, en sa casquette d'étudiant, leur conversation, toute leur vie oisive et futile de nobles campagnards lui semblèrent mesquins. Et il songea avec humeur :

« Ce n'est pas cela, ce n'est pas cela, c'est mensonger : il faut d'abord s'y bien reconnaître, bien examiner... »

***

Après le départ d'Olga et avant son retour à Moscou, Kolia fit une visite à Voronine, qu'il n'avait pu aller voir jusqu'alors. Il savait par sa sœur que Manetchka et sa mère étaient déjà retournées chez elles, et qu'en son absence la jeune fille était venue plusieurs fois à Dolgoïé où elle fit l'entière conquête de Varegnka et de M. Glebov. Kolia ne pouvait comprendre ce qu'ils trouvaient en elle de si extraordinaire : il la jugeait plutôt désagréable. Il apprit également par sa sœur que Manetchka avait l'intention de suivre les cours de l'école d'infirmières de Moscou, car l'activité de Varegnka avait soulevé chez la jeune fille un désir d'émulation.

Kolia trouva Voronine dans son atelier, comme toujours.

— Mon petit Kolia, s'écria le vieux peintre, mon cher garçon, voici cent ans que je ne t'ai pas vu !... Ah ! oui. C'est triste, c'est triste !... Ta pauvre mère !...

Il se mit à le questionner sur Mme Glebov, sur les autres membres de la famille, et quand il apprit que Kolia partait pour Moscou, il lui dit :

— Il faut absolument que tu ailles voir les Krotkov ; je te le répète, Manetchka est un trésor, et sa mère aussi.

Il prit aussitôt un papier où il écrivit l'adresse de sa belle-sœur et de sa nièce, et le tendit à Kolia.

Son tableau, *les Deux Routes*, avait beaucoup avancé depuis que Kolia l'avait vu. En parlant de l'accueil qu'il attendait au prochain Salon, Voronine dit avec une grimace :

— Quel éreintement ce sera, mon cher ! Ce sera effrayant. Mais c'est là le vrai succès d'une œuvre d'art.

Il souriait, fier et joyeux ; ses yeux sombres et tout son visage s'illuminaient.

— Et Deruguine et Beliavskaïa, où sont-ils ? demanda Kolia après s'être installé avec les Voronine sur la terrasse, devant la table à thé.

— Partis pour le Caucase, dans la colonie où est Lomov, fit le peintre avec une nuance de tristesse qui sembla peu sincère à Kolia.

— Et c'est fort heureux, fit Mme Voronine avec satisfaction. Je me sens revivre depuis leur départ. Ce qu'ils ont laissé de saleté dans la maison ! Et puis, toujours des conversations sans le moindre résultat.

— Voyons, ma chère, ce sont d'excellentes gens, fit Voronine mécontent.

— Dans quelle colonie se sont-ils rendus ? demanda Kolia.

— Dans la colonie des agriculteurs intellectuels de Darikop. Et je crois qu'ils y sont à merveille.

— Est-ce qu'ils vivent en bon accord? demanda Kolia, défiant.

— Pourquoi pas? s'étonna Voronine. Toi et moi, nous n'aurions peut-être pas pu vivre dans une colonie; mais puisque d'autres le peuvent, tant mieux.

— Non, réellement, moi, je n'aurais pas pu. J'aime l'indépendance, agir à ma guise, tandis que là, on doit faire comme les autres. Pourquoi, et à quelles fins détruisent-ils ce qu'il y a en eux de plus précieux, la personnalité?

— Tout juste, c'est absolument, absolument ce que je disais! s'écria Mme Voronine.

Son mari changea de conversation.

— C'est bien d'avoir choisi la médecine... Quoique vous soyez un peu nombreux, ta sœur, Boris Slavine, Manetchka... Mais c'est un signe des temps.

Au moment où Kolia partait, le vieux peintre l'embrassa comme un fils et se montra si affectueux que Kolia en fut touché jusqu'aux larmes. Jamais personne ne lui avait témoigné tant de cœur ni de tendresse.

Le lendemain, en allant à l'écurie dire d'atteler pour le conduire à la gare, il rencontra Segnka qui se rendait au bureau de la propriété. Il ne l'avait pas revu depuis le soir de la fête du village.

— Bonjour, vous avez fait bon voyage? lui dit Segnka d'un ton dégagé.

— Et je repars aujourd'hui. Adieu.

— Où donc?

— Pour Moscou.

— Ah! Bon voyage, alors! Je me proposais toujours de vous rendre vos livres, mais j'ai été si occupé...

— Rapporte-les sans faute, fit Kolia presque sévèrement.

La rencontre avec Segnka l'impressionna bien moins que celle de Tatiana, et, une fois rentré, il l'oublia aussitôt.

La journée était belle, le soleil était chaud, et ses rayons inondaient d'une vive lumière l'herbe et les arbres. Kolia regrettait de quitter la campagne, lorsqu'il regardait par la fenêtre de sa chambre où ses bagages se trouvaient prêts au départ, mais la vie d'étudiant qui l'attendait à Moscou l'attirait. Et il partait avec les meilleures résolutions.

*
* *

Il y avait déjà trois mois que Kolia était à Moscou. Un soir, dans son uniforme tout neuf d'étudiant, il se trouvait en visite chez son nouvel ami Vania Rjevsky avec une dizaine d'autres étudiants. La conversation était animée, on prenait du thé; tous, sauf Kolia, fumaient, et l'air des deux pièces composant le logement de Rjevsky était rempli d'une fumée épaisse. Sur la table brûlait une grande lampe. Près d'elle s'étalaient des cahiers de cours, des livres de médecine, un crâne et des ossements. La conversation s'animait de plus en plus et tournait à la discussion. On parlait science.

L'un des étudiants, Léon Zudner, de la Faculté des sciences naturelles, parlait avec autorité de l'importance des sciences naturelles, et comparait les sciences exactes aux autres. Povidov, étudiant en droit, qui aimait discuter par simple amour de la contradiction, l'interrompit.

— Voyons, mon cher, mais pourquoi crois-tu que la science juridique ne vaut rien? L'une n'exclut pas l'autre.

Kolia était assis près de la table de travail, et écoutait; à côté de lui se trouvait un étudiant en médecine, Gorbov, à l'air modeste, fils de paysans, à l'épaisse chevelure noire, qui écoutait également en souriant.

— Tiens, la sociologie par exemple, continuait Povidov, ne peut-elle pas donner des résultats aussi importants dans le domaine des relations humaines, que les sciences exactes dans le domaine de la nature? La statistique, l'économie politique....

— Que demain l'Europe disparaisse, fit Zudner, et toute votre économie politique disparaîtra avec elle, tandis que les lois de la nature et les progrès des sciences exactes demeureront toujours.

— Pourquoi donc? Si l'Europe disparaissait, les progrès de la physique ou de la chimie seraient aussi bien anéantis que mon économie politique.

— Du tout. L'électricité, la poudre, les chemins de fer, tout ce que ces sciences ont donné, sont des résultats acquis à l'humanité entière. Ils ont fait leurs preuves...

— Mais l'économie politique a fait les siennes.

— Pas autant. Quant à la jurisprudence et à la statistique, elles ne servent à rien, et disparaîtront aussitôt que l'humanité pourra changer l'organisation sociale, et vivre d'une existence plus normale. Et cela arrivera certainement.

Kolia regardait le visage intelligent de Zudner, et ne pouvait pas convenir que les sciences naturelles fussent si importantes. Du moins, il ne s'en était pas aperçu, après l'expérience des deux premiers mois passés à l'Université.

— Mes sciences sont supérieures à toutes les vôtres! s'écria le philologue Poliakov.

Kolia voulut à son tour expliquer sa pensée, ou plutôt son sentiment, et ayant choisi un moment où le silence s'établit, il dit :

— Je suis un peu de l'avis de Povidov... Qu'est-ce que sont, en effet, tous les cours dont on nous berne? Secs et ennuyeux. Et puis, pourquoi ai-je besoin, moi futur médecin, de tripatouiller je ne

sais quels vers, d'étudier les pistils, les étamines de telle ou telle plante, ou les lois de Newton ? Quelle application cela peut-il avoir en médecine ?

— Alors vous voudriez vous mettre tout de suite à la médecine ? demanda Gorbov avec un sourire affable.

— Et pourquoi pas ? fit Kolia en s'animant. Je vais à l'Université pour apprendre comment guérir les gens, venir en aide à des malades. Et voilà qu'on me farcit le cerveau de je ne sais quelles folies, et on me dit : « Attends encore, ce n'est que le commencement. Nous allons, pendant trois ans, te bourrer d'un galimatias inutile, et c'est seulement alors qu'on commencera à t'enseigner le nécessaire. » Mais c'est effrayant ! Vous avez beau avoir les meilleures intentions possibles, cela vous ôtera toute envie d'étudier. Pourquoi apprendre tant de matières dont la moitié ne vous servira jamais ?

— Tout servira, dit avec autorité Zudner, et cela ne suffira même pas. Pour être un bon médecin, il faudrait d'abord avoir passé à la Faculté des sciences... Et vous, après deux mois, vous en avez déjà assez.

— Oui, mais si dans votre Faculté on enseigne de cette façon les sciences, si, au lieu d'étudier la nature et ses lois au milieu d'elle, on apprend dans des traités, renfermé dans une chambre ou dans un amphithéâtre, cela devient un supplice, du moins pour moi.

— Et cette combinaison chimique produit l'explosion ! fit d'un ton bonasse Vania Rjevsky en singeant leur professeur de chimie.

Les étudiants se mirent à rire.

— Et le cours de Tysiatcheletov, la gloire de notre Université ? continua Kolia. Il professe à merveille la physique ; mais n'est-ce pas ridicule et fatigant d'écouter sa voix funèbre, et de ne pas entendre la moitié de ce qu'il dit, lorsqu'il serait bien plus simple d'apprendre dans les traités, chez soi, tout ce qu'il dit ?

— Tout n'est pas dans les traités, firent d'une seule voix Rjevsky et Zudner.

— Alors c'est plus stupide encore de faire un cours qu'on n'entend pas, et de ne pas le laisser publier. C'est injuste.

— Eh bien ! asseyez-vous sur le premier banc, venez de bonne heure comme les petits juifs agiles qui prennent tout le cours à la sueur de leur front et le publient ensuite, dit Gorbov.

— Non, merci... Et les leçons de zoologie ? J'y suis allé quatre fois. Il n'y avait pas où s'asseoir. Eh bien, deux fois le professeur a manqué, étant malade. Les deux autres fois, il parlait si bas que seuls les étudiants placés autour de la chaire pouvaient entendre quelque chose. Moi, je n'ai entendu qu'une vingtaine de fois : « Amébie, amébie. »

On s'esclaffa.

— Je pensais tout d'abord que des cours ont quelque chose de vivant : la communion spirituelle entre étudiants et professeurs. Du tout. Ce n'est qu'une comédie... Ou bien encore le cours d'anatomie. Le professeur au moins sait se faire entendre. Mais nous avons appris en une semaine, chez nous, plus que durant trois ans de son cours. Pourquoi alors perdre notre temps ? Je pensais aussi que les professeurs nous guideraient. Or, nulle part je ne me suis senti aussi isolé, aussi abandonné... Sans mes camarades, je ne sais pas comment je m'orienterais... Enfin... je ne sais pas, mais ce n'est pas ainsi qu'il faut enseigner.

Lorsque, vers onze heures, Kolia, après avoir pris congé de ses camarades, sortit dans le vestibule pour mettre son pardessus, Rjevsky le reconduisit.

— Et comment va madame votre mère ? demanda-t-il.

— Merci, un de nos parents, Boris Slavine, également étudiant en médecine, est arrivé hier de Dolgoïé, et m'a dit que son état n'avait, en tous cas, pas empiré.

Kolia sortit, songeant à la rencontre de Boris à Moscou. C'était à la sortie de la leçon d'anatomie. Après s'être suffisamment imprégné de l'odeur cadavérique régnant dans l'amphithéâtre, il le quitta, et se trouva en présence de Boris. Celui-ci l'aborda avec cordialité, lui demanda des nouvelles de ses études, et, lorsqu'il parla de Varegnka, sa voix prit un ton assez dégagé.

— Elle m'a chargé de ses amitiés pour toi... Elle est comme toujours... Tu sais, j'ai déjà été deux fois à Dolgoïé pendant ton absence... Ma santé ne va pas trop mal... Et toi, tu es mécontent, désillusionné ?

L'expression de Boris était si étrange, ses yeux étaient si brillants, que Kolia se demanda un moment s'il n'avait pas trop bien déjeuné. Il savait cependant que Boris ne buvait pas d'alcool, le taxant de poison. Il lui sembla aussi assez singulier que Boris fût déjà allé à Dolgoïé à deux reprises pendant cette saison.

*
* *

Varegnka vivait dans une continuelle agitation. Au milieu des préoccupations causées par les siens, elle n'avait pas un instant pour songer à elle, et sa vie intime qui s'était réveillée au début de l'été, fut de nouveau étouffée par la vie des autres. Non pas qu'un sentiment tout personnel eût cessé de grandir et de se développer dans son cœur, mais, intérieurement, elle semblait occupée de tout autre chose. Elle ne cherchait pas à démêler ce qui se pas-

sait en elle, distraite qu'elle était par les conditions exceptionnelles de son existence ; ce n'est que vers le mois de septembre, trois semaines après le départ de Kolia, qu'elle revint de son long assoupissement de l'été.

C'était un matin. La journée était calme, claire et transparente. Dans l'air pur et immobile les sons se répercutaient au loin ; on entendait les sifflements du train qui passait, la sirène de la fabrique de la ville qui se trouvait à 15 kilomètres de Dolgoïé, le grincement des portes cochères dans le village. Les feuilles jaunies tombaient lentement sur l'herbe, et on percevait ces bruissements. Il y avait quinze jours que durait ce temps magique.

Varegnka allait se baigner avec Gricha : elle le baignait et se baignait elle-même chaque jour, malgré la saison automnale. Ils marchaient d'un pas alerte à travers la forêt. Plus vite elle marchait en contemplant le ciel limpide, plus ses pensées devenaient claires et fraiches comme cette merveilleuse journée d'automne. Plus elle restait à la maison, plus ses pensées devenaient tristes et sombres. Depuis quelque temps, elle ne cessait de songer à Boris. Elle ne lui écrivait plus, sachant qu'elle déchirerait sa lettre sans l'envoyer. Elle s'efforçait de ne pas penser à lui pour ne pas troubler le calme de sa vie si active ; mais c'était en vain. Pendant les beaux jours, elle sentait son âme faiblir, et se remémorait ce qui s'était passé jadis entre elle et Boris ainsi que sa récente visite. Et elle commençait à comprendre qu'elle serait bien obligée de se faire un aveu à elle-même, et de se résoudre à un acte décisif.

« De nouveau lui, à quoi bon ? se demandait-elle, puisqu'il n'en résultera rien. »

— Varegnka, est-ce que Kolia reviendra bientôt ? demanda tout à coup Gricha.

— Je ne sais pas, mon petit. Pour Noël probablement ; pas avant.

— J'aime beaucoup Kolia, il est si gai.

— Et Boris Slavine, l'aimes-tu ? questionna-t-elle, d'une façon inattendue pour elle-même.

— Boris aussi, mais il est ennuyeux.

— Triste, tu veux dire ?

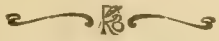
« Mais pourquoi est-il triste ? » pensa-t-elle. Et aussitôt, toute la vie intime de Boris lui apparut si évidente qu'elle s'en effraya. Elle sentit maintenant, sans pouvoir en douter un instant, qu'il l'aimait toujours, qu'il était venu à Dolgoïé dans l'espoir de reconquérir un jour son amour à elle. Elle s'aperçut plus nettement que jamais que c'était elle qui était la cause du malheur de Boris, elle seule, parce que par son indécision elle l'avait repoussé, lui, si fier, si emporté. Et une pitié infinie, douloureuse, pour Boris, l'envahit avec une telle force qu'elle eut peur de son sentiment. Jamais elle ne s'était apitoyée, elle ne l'avait aimé aussi profondément.

« Oui, je le rendrai heureux, parce je ne puis pas faire autrement », se dit-elle.

LÉON TOLSTOÏ FILS.

(Traduit par E. HALPÉRINE-KAMINSKY, avec autorisation de l'auteur.)

(*A suivre.*)



LES SŒURS INSPIRATRICES

« J'ai souvent pensé — dit Sainte-Beuve en parlant de Lucile de Chateaubriand — que les sœurs des grands hommes , d'hommes distingués, quand la nature les a faites les dignes sœurs de leurs frères, leurs égales par l'esprit et par le cœur (ce qui s'est vu plus d'une fois), se trouvent plutôt supérieures à eux à d'autres égards : elles se maintiennent plus aisément à la hauteur première. »

Inspiratrices du génie de leur frère, comme cela arriva pour Jacqueline Pascal, Lucile de Chateaubriand ou Henriette Renan ; ou simplement confidentes qui marchent dans son ombre (ainsi Laure de Balzac ou les deux sœurs de Taine), elles conservent plus intact dans leur cœur le pur idéal de la mission littéraire entreprise en commun. Elles n'ont point, comme leurs frères, de ces griseries vaniteuses auxquelles ne résistent pas les mieux trempés ; la douce sincérité affectueuse qui les guide dans leur tâche ne les abandonne jamais. Elles ont donné des preuves de dévouement admirables ; elles ont été jusqu'à l'abnégation, jusqu'au sacrifice même de la vie qu'elles ont offerte allégrement, patientes ouvrières du génie fraternel. Voyez-les. Ne sont-elles pas pitoyables et réconfortantes ? Pascal a été aimé d'elles comme aucun homme ne le fut moralement. Il n'est pas de soins, si dévoués, si complets, si difficiles, que Gilberte ne lui ait prodigués pour les maux du corps ; et l'on sait que, pour ceux de l'âme, la cadette, Jacqueline, fit tout ce qu'il fallait pour les lui adoucir. On sait de quel rude secours fut, pour le grand Arnauld et pour M. d'Andilly, dans les épreuves malheureuses de Port-Royal, cette étonnante mère Angélique que Sainte-Beuve n'hésite pas à trouver supérieure à ses frères. L'attachement de Lucile à M. de Chateaubriand se montra, plus tard, analogue. Elle s'était si bien vouée au culte de René qu'on la vit refuser d'épouser un homme en tous points digne d'elle, et qui l'adorait : Chênedollé. Laure de Balzac crée, autour de son frère, une atmosphère familiale heureuse ; elle enveloppe ses jours tourmentés de tendresse ; elle lui donne deux petites

nièces qu'il chérit comme ses filles. Il est touchant de voir avec quelle discrétion Eugénie de Guérin aimait à s'effacer devant son frère. Les maîtres, comme Lamartine et Barbey d'Aurevilly, qui ont si bien rendu justice à cette jeune fille modeste, ont montré, cependant, à quel point elle égalait l'écrivain du *Centaure*. Henriette Renan est une sainte. Elle n'est morte à Amschit que parce qu'elle s'entêta à suivre son frère jusque-là, l'accompagnant partout avec ce courage intrépide de Bretonne qui faisait d'elle le mâle de la famille. Taine n'eut pas de plus sûres correspondantes que ses deux sœurs Sophie et Virginie.

Telles sont ces femmes. Les unes sont les muses douces du foyer, les servantes dans la maison. Les autres sont les petites flammes vacillantes et jamais éteintes qui brillent devant le génie de leur frère. On ne voit pas, sauf celle des Goncourt peut-être, d'amitié d'hommes qui leur soit comparable. On lit, à la date du 25 mai 1858, dans le *Journal* des deux frères, cette note qu'ils écrivirent après leur visite à Renan : « Il nous donne la vie qu'il a écrite de sa bien-aimée sœur. Nous rentrons, nous lisons ces pages qui nous touchent en plein cœur de notre fraternité, et des larmes dans la gorge arrêtent notre lecture. » On ne voit de comparable au désespoir de Renan ayant perdu sa sœur que celui d'Edmond de Goncourt, quand il se trouva seul dans la maison d'Auteuil, sans celui qu'il aimait le plus au monde, sans ce compagnon de sa vie qui fut la meilleure part de son œuvre et de lui-même. Alors, sans doute, Ernest Renan et Edmond de Goncourt, en présence de leur grande et pareille douleur, devant le vide irréparable qu'avait laissé la tombe dans leur maison, durent se regarder avec la triste et profonde certitude d'un deuil égal et solitaire.

Ainsi sont ces femmes rares et charmantes. Elles aiment leur frère avec un abandon entier. Elles sont les artisans de son bonheur et de sa gloire, souvent de son talent. Elles sont dévouées à la manière antique. Tantôt elles sont près de lui comme Électre était auprès d'Oreste ; elles raniment son courage quand il faiblit ; elles les arment pour la lutte littéraire la plus âpre ; au besoin, elles donnent d'elles-mêmes dans le combat. Et tantôt elles sont comme Antigone avec Polynice ; elles ont pour leur mémoire un culte impérissable ; elles se font les gardiennes d'un nom sacré de poète qui ne doit pas périr. Ainsi furent Mme Périer en écrivant la vie de son frère, Cornélie Goethe et la sœur d'Alfred de Musset en se vouant au souvenir des poètes de *Faust* et de *Lorenzaccio*. Enfin elles ont le soin de cette gloire ; elles réchauffent autour d'elle les enthousiasmes ; elles corrigent au besoin ce que le destin accorda de trop âpre au génie. Telle la sœur de Claude Bernard, qui, pour réparer les crimes de la physiologie expérimentale, ouvrit un asile de chiens... Ce qui a fait dire, sans hésiter, à Louis Ménard : « Au jugement dernier, cette offrande expiatoire d'une humble conscience de femme pèsera plus dans l'infaillible balance que toutes les découvertes de son frère. » Ainsi elles rectifient devant l'avenir les écarts de ce génie fraternel qu'elles ont vu naître et grandir, dont elles ont suivi avec une sorte d'orgueil l'épanouissement progressif. Ce ne fut qu'un peu d'amour qu'elles demandèrent en échange, un peu de cette durable et discrète affection que donnent les poètes à leur muse quand elle est chaste. Cependant, elles ne furent pas toujours aimées comme elles aimèrent. Nous l'allons voir tout à l'heure. Mais leur bonheur fut de vivre et de mourir au murmure de la voix fraternelle. Cette ultime *Invitation au Voyage :*

> Mon enfant, ma sœur,
> Songe à la douceur
> D'aller là-bas vivre ensemble,

elles ont usé tous leurs jours à en souhaiter la réalisation. Beaucoup ont été de petites âmes dans l'attente. Plusieurs, comme Mme Périer ou Lucile de Chateaubriand, par exemple, ne vécurent que dans cet espoir d'affection réciproque qui ne fut pas partagé toujours par celui qui en était l'objet. Celles-là sont plus saintes et plus sublimes encore. Sainte-Beuve leur a donné la meilleure part.

GILBERTE ET JACQUELINE PASCAL

Il y a une grande différence de caractère entre Gilberte et Jacqueline Pascal. Bien que Gilberte eût épousé Florin Périer, elle n'en continua pas moins de veiller sur son frère toute sa vie. Elle tint le gouvernement de sa maison, et, dans les instants où il souffrait le plus, elle le soigna avec une rare énergie. Elle adorait aussi sa sœur Jacqueline ; elle a écrit sa vie et celle de son frère Blaise : « Cette vie est admirable, disait Victor Cousin, elle fait aimer Pascal. » Jacqueline appelait Mme Périer « ma fidèle ». Devant Jacqueline et Blaise, dont le génie lui était une grande cause de piété, elle se tenait avec une posture humble. Elle est, entre eux, comme une servante. Elle tenait bien les comptes et la maison. Son rôle est celui que jouent les ménagères dans les tableaux de l'école flamande. Elle aime à demeurer dans l'ombre de ce frère et de cette sœur de génie. Depuis le temps où elle suppléa, auprès d'eux, la mère morte et le père exilé, jusqu'à l'instant final où elle ferma leurs yeux pour toujours, elle ne cessa de se prodiguer de l'un à l'autre. Ses vertus domestiques sont très grandes. Elles enveloppent d'une douce intimité les jours simples de cette femme qui

se passèrent à se dévouer aux autres. Fléchier, qui la vit en Auvergne, nous dit combien Mme Périer y était appréciée : « Les louanges que Mme la marquise de Sablé lui donne, la réputation que M. Pascal son frère s'était acquise, et sa propre vertu, la rendent très considérable dans la ville ; et quelque gloire qu'elle tire de l'estime où elle est et de la parenté qu'elle a eue, elle serait illustre, quand il n'y aurait point de marquise de Sablé et quand il n'y aurait jamais eu de M. Pascal. »

Ce ménage Périer est touchant par son attachement aux Pascal. Périer a été pour Blaise une sorte d'intendant de son génie. On sait que c'est lui qui aida Pascal dans la fameuse expérience du Puy de Dôme. Il n'est pas jusqu'à leurs enfants qui ne fussent voués au culte de Blaise et de Jacqueline.

Quand Jacqueline vint au jansénisme, elle s'en ouvrit d'abord devant Gilberte. Elles lisaient ensemble les petits traités de piété des Messieurs et disputaient de la grâce avec une rare entente. Quand Jacqueline entra tout à fait en religion, ce fut Gilberte qui se chargea de porter la nouvelle à son frère. « Il ne laissa pas que d'être fort touché », écrit-elle. On le voit, la simple Gilberte servait de lien entre ces deux esprits élevés. Son rôle était effectif ou effacé selon les heures. Elle le joua toute sa vie avec une discrétion si belle, avec un si absolu abandon, que tous ceux qui la connurent ne pouvaient que l'admirer.

Si Jacqueline ne peut être que l'égale de Gilberte par le cœur, elle s'élève bien au-dessus par le talent et la piété. « Le ciel, dit Victor Cousin, lui avait accordé tous les dons du génie avec les grâces de la femme. » Et Sainte-Beuve n'hésite point à écrire que si elle se montra l'égale de son frère par l'esprit, elle lui fut, par le caractère, de beaucoup supérieure. La précocité de dons extraordinaires qui l'usèrent de bonne heure, les rigueurs conventuelles, enfin la peine qu'elle ressentit à voir détruire Port-Royal, ne lui permirent pas de vivre bien âgée. Cette sainte fille devait précéder son frère dans la mort, avec le même feu qu'elle avait mis à le précéder en religion. Le nom de la sœur Sainte-Euphémie honore les fastes de Port-Royal au même titre que ceux de la mère Agnès ou de la mère Angélique Arnauld. Elle donna, bien avant son frère, de ces preuves d'édification qui faisaient la surprise de M. de Saint-Cyran, de M. Singlin et de tous les Messieurs. Le renom qu'elle s'était acquis dans la poésie équivalait au moins à celui que son frère devait aux mathématiques. Richelieu, Mmes de Montpensier et de Hautefort, le grand Corneille avaient été de ses parrains littéraires. Madeleine de Scudéri lui avait adressé des vers. Elle eût pu aspirer, par les charmes de l'esprit aussi bien que par ceux de son visage qu'elle avait agréable, à toutes sortes d'avantages mondains. Cependant, elle n'hésita pas, devant les avis de son frère, à vouloir quitter tout cela pour entrer à Port-Royal-des-Champs. Ainsi M. Pascal, avant que d'y venir complètement lui-même, amena sa sœur à la religion. Devenue sœur Sainte-Euphémie, elle profita de son empire sur lui pour l'attirer tout à fait à Dieu. Le jansénisme les prit l'un et l'autre, et il se servit de tous les deux pour les aider à cette conversion mutuelle qui est peut-être la plus précieuse de toutes celles qu'il ait faites. Mme Périer a narré comment M. Pascal sortit du monde pour se retirer à l'Abbaye. « Comme Dieu, écrit-elle, l'appelait à une plus grande perfection, il ne voulut pas le laisser dans le monde, et il se servit de ma sœur pour ce dessein, comme il s'était autrefois servi de mon frère lorsqu'il avait voulu retirer ma sœur des engagements où elle était. » Cela ne se fit pas tout d'un coup. M. Pascal était si attaché aux mathématiques, à la géométrie, à toutes les sciences spéculatives, qu'il fut très longtemps sans oser se décider tout à fait. Lui-même a écrit à Jacqueline qu'il lui fallait « d'horribles attaches pour résister aux grâces abondantes que Dieu lui donnait. » Ce fut entre eux une lutte qui n'a d'égale en patience et en entêtement que celle, si opposée, de Renan et de sa sœur quand ils s'éloignèrent de l'Église. La sœur Sainte-Euphémie en écrivait à sa « fidèle » Gilberte les successives péripéties. « Il s'ouvrit à moi, dit-elle, d'une manière qui me fit pitié. » Enfin, il vint absolument à Dieu « et, dit Racine dans son *Abrégé de l'histoire de Port-Royal*, il résolut de ne plus penser uniquement qu'à son salut... renonça même à un mariage très avantageux qu'il était sur le point de conclure, et embrassa une vie très austère et très mortifiée, qu'il a continuée jusqu'à la mort. »

Ainsi, sans Jacqueline, nous n'eussions peut-être jamais eu les *Lettres provinciales*, ni quelques-unes de ces *Pensées* qui ont rendu le nom de Pascal impérissable. Leur présence simultanée à l'Abbaye des Champs de Port-Royal fit l'émerveillement des solitaires. Ces Messieurs ne cessèrent d'admirer le zèle constant avec lequel le frère et la sœur ne cessèrent de se conduire à Dieu. Il ne fallut pas moins que la mort de Jacqueline pour les arracher l'un et l'autre à un si grand dessein. Alors M. Pascal se rapprocha de Gilberte. Les maux atroces dont il souffrait, joints à l'austérité janséniste qu'il avait acquise, le rendirent souvent extrêmement dur envers Mme Périer. « J'étais toute surprise des rebuts qu'il me faisait quelquefois », écrit-elle sans se plaindre. Elle l'aimait plus que tout au monde ; elle avait, en son honneur, nommé un de ses fils Blaise, et depuis que la Sainte Épine avait guéri l'une de ses filles, elle était devenue elle-même extrêmement pieuse.

Ainsi la vie de Pascal se passa à aller de l'une à

l'autre de ses sœurs. Elles furent auprès de lui comme Marie et Marthe auprès du Seigneur. Elles l'aimèrent, l'une avec son génie, l'autre avec son cœur doux et humble. Jacqueline brille, par ses lumières, à côté de Blaise, dans la mémoire humaine; mais, dans le même tombeau de Saint-Étienne-du-Mont, on a couché Gilberte à ses pieds comme une bonne servante.

LUCILE DE CHATEAUBRIAND

Lucile de Chateaubriand, c'est une sorte de Julie chrétienne. M. Anatole France, qui a écrit sa vie, a dit d'elle qu'« elle avait une tête à la Jean-Jacques, facile aux troubles et aux chimères ». Il est avéré qu'elle inspira l'Amélie de *René*. Son âme, passionnée et religieuse à la fois, s'était exaltée à l'aspect des sites sauvages de Combourg, comme celle de l'amie de Saint-Preux au spectacle des grandes Alpes. Chateaubriand, dans sa *Défense du génie du Christianisme*, dit nettement que c'est Jean-Jacques « qui introduisit le premier parmi nous ces rêveries si désastreuses et si coupables » dont Amélie mourut et qui troublèrent René. La vérité est que cette *Défense* fut écrite bien après le roman et que ce vague des passions qui troubla si fort le frère et la sœur ne dut rien à l'*Héloïse*, mais seulement à leurs âmes qu'ils avaient jeunes et très ardentes. Élevés comme ils le furent, l'un près de l'autre, par un père hardi et une mère romanesque, ils grandirent tous deux dans cette sorte de contrainte provinciale qui ne leur laissait de ressource que celle de se confier, en secret, les rêves et les désirs qui naissaient dans leurs cœurs. La vie de Combourg, d'une étiquette stricte et froide, ne permettait guère à ces jeunes enfants que de s'épancher à la lampe, le soir, quand le château endormi ne bruissait plus d'aucun souffle que de celui de leur pensée. C'était alors l'heure unique où Mlle Lucile et M. le chevalier se retrouvaient pour unir, en de fiévreuses lectures, en de rapides confidences, leurs âmes déjà anxieuses de se connaître davantage. Leurs promenades solitaires n'étaient ni moins dangereuses, ni moins poétiques. M. de Chateaubriand en parle dans ses *Mémoires*.

Il va jusqu'à dire que ce fut Lucile qui l'engagea à peindre cette nature fruste et belle. C'est à croire qu'elle marqua, la première, ce jeune front d'un génie qui ne devait que grandir. Ces années de Combourg sont inoubliables. Même plus tard, quand M. de Caud, M. de Malfilâtre et M. de Chênedollé auront passé dans sa vie, Lucile se souviendra d'elles avec transport. Elle en écrira à M. de Chateaubriand : « Je ne te parlerai point de notre adolescence, de l'innocence de nos pensées et de nos joies, et du bonheur mutuel de nous voir sans cesse... »

« Elle se troublait pour lui, ajoute M. Anatole France; ce furent ses premiers troubles. » Alors elle avait ce teint pâle et ces profonds cheveux noirs qui faisaient dire à son frère qu'elle semblait « un génie funèbre ». Ils s'essayaient ensemble à de grands ouvrages, lisaient *Job* et *Lucrèce*, se promenaient ensemble dans les bois épais et solitaires. « Quand nous parlions du monde, dit Chateaubriand dans ses *Mémoires*, c'était de celui que nous portions au dedans de nous et qui ressemblait bien peu au monde véritable. » Et dans *René*, il ajoute : « Nous avions tous les deux un peu de tristesse au fond du cœur. » C'est dire qu'ils étaient près de la crise. « La solitude absolue, le spectacle de la nature » les plongèrent, si nous en croyons René, dans cette sorte d'extrême amour qu'il a si bien dépeint. Une séparation qui survint ne fit qu'activer la joie où ils furent de se revoir; le suicide qu'il avait cherché à lui cacher, une fois découvert, lui prouva que l'amour de sa sœur égalait le sien en intensité. Il dit, en une phrase simple, qui est divine : « Nous fûmes plus d'un mois à nous accoutumer à l'enchantement d'être ensemble. » Le fiévreux sortilège les enveloppe. Le passionné aveu de Caunus à Byblis et de Giovanni à Annabella est alors bien près de brûler leurs lèvres fraternelles. Le génie de M. de Chateaubriand ne commença de s'éveiller qu'avec le trouble d'un cœur adolescent. Bien des femmes passèrent, depuis, dans sa vie longue et littéraire. Mais de toutes celles qu'il a aimées, il semble que ce soit Lucile qui l'emporta. Cette crise de jeunesse a été pour Mme de Caud toute la vie. Elle vivra de ce souvenir, elle le portera en soi à toute heure; elle se nourrira de lui; elle en mourra enfin, quand le temps sera venu de n'en pouvoir plus vivre. « O mon aimable frère, dira-t-elle, le ciel qui se plaît à se jouer de toutes mes autres félicités, veut que je trouve mon bonheur tout en toi, que je me confie à ton cœur. » M. de Chateaubriand eut plusieurs sœurs, dont Mme de Farcy, toutes également belles, mais ce fut Mme Lucile qu'il aima de préférence. Cet amour ne se démentit pas. Ce fut avec orgueil que M. de Chateaubriand mena Mme de Caud dans ces salons de Paris où Chamfort l'admira, où l'adora le platonique Chênedollé, où Joubert et Ballanche la recherchèrent discrètement. L'attachement de la sœur au frère fut si absolu qu'il alla jusqu'à s'immoler au bonheur de celui qui en était l'objet. Lucile négocia elle-même le mariage de René avec Mlle de Lavigne; enfin le culte qu'elle voua à Mme de Beaumont était si profond que, quand celle-ci mourut, il lui sembla qu'une corde se brisait dans son cœur.

Ce fut Lucile qui soigna Mme de Beaumont malade. « Mon ami, nous ne la perdrons point », écrivait-elle à son frère dont elle relevait l'espoir. Elle se

tient devant eux comme Gilberte Pascal devant Blaise et Jacqueline. Elle dit simplement, dans une de ses lettres les plus émouvantes : « Toute mon occupation était de vous aimer. »

Nul ne ressentit plus que Lucile, si ce n'est M. de Chateaubriand lui-même, la perte de Mme de Beaumont. Venue à Paris, Mme de Caud prit pension rue du Faubourg Saint-Jacques, chez les dames de Saint-Michel, « où, dit M. Anatole France, elle eut une cellule ayant vue sur le jardin ». Ce fut là que René la vit pour la dernière fois. Malgré les soins que lui prodigua sa belle-sœur, Lucile mourut sans éprouver la suprême joie de revoir ce frère qu'elle adorait. Il a dit d'elle, plus tard, dans une phrase bien tournée : « Lucile aimait à se cacher. Je lui ai fait une solitude dans mon cœur : elle n'en sortira que quand j'aurai cessé de vivre. »

Ne semble-t-il pas que ce soit ici, comme pour Jacqueline et Gilberte devant Pascal, la sœur qui domine le frère de tout l'attachement d'un cœur inébranlable ? M. de Chateaubriand était de ces hommes qui ne conservent de l'amour que la forme littéraire. Elle, au contraire, usa toute sa vie brève à en mourir. Son frère a écrit d'elle : « Ma sœur était déraisonnable. »

Il est vrai ; mais s'ils eussent toujours été le contraire, Lucile n'eût point offert le modèle d'Amélie, M. de Chateaubriand n'eût pas écrit *René*.

LAURE DE BALZAC

Mme de Surville est, comme Mme Périer, de ces âmes confidentielles qui offrent aux chagrins d'un grand homme cette sorte de refuge heureux où il vient reposer après la tempête. Au milieu de toutes les femmes qui firent cortège à Balzac, elle est la plus humble et la plus sincèrement dévouée. On l'a appelée : « La bonne amie, la confidente, une sage et droite nature. » Elle était cela, en effet, et un peu plus encore, quelque chose comme une conseillère affectueuse, empressée à porter à cet homme admirable le secours consolant d'un cœur plein de ressource, parfois même une douce collaboratrice disposée à livrer un peu d'elle à l'immense labeur fraternel. C'est Mme de Surville qui donna à Balzac le sujet de *Un début dans la vie*. « Que le brillant et modeste esprit — dit l'auteur dans sa dédicace — qui m'a donné le sujet de cette scène en ait l'honneur. »

Mme de Surville, — à l'exemple de Gilberte Pascal, — a écrit une vie de son frère. Telle est la tâche qu'assument les humbles gardiennes des grands noms ! Elles se tiennent à l'écart de la renommée universelle de celui dont elles gardent le culte discret. Et cependant, pareilles aux abeilles ouvrières de la postérité, elles travaillent dans le silence à recueillir ces précieux matériaux qui serviront plus tard aux biographes. « Cette correspondance conservée avec tendresse », qu'ils échangèrent ensemble, montre quelle place Laure, sa chère *Laura Soror*, occupa dans ce cœur vaste et bon, à côté de Mme de Berny, de Mme Werdet ou de Mme Zulma Carraud. Il y a eu de bonnes et de mauvaises amies dans cette vie forcenée de Balzac. Mais les premières se montrèrent si excellentes qu'elles parvinrent parfois à le consoler, sinon à le guérir tout à fait, du mal que lui faisaient les autres. Laure de Balzac et, autant qu'elle, l'amie de Laure, Mme Zulma Carraud, sont peut-être les deux femmes qui se vouèrent au romancier d'un attachement inébranlable. De toutes celles qui peuplent la *Correspondance*, elles sont les deux seules à qui Balzac ose avouer ses amertumes, ses peines du cœur et du génie. Depuis les heures enjouées du début jusqu'aux sombres et dernières années, — que Laure soit à Villeparisis, en Touraine, à Bayeux ou à Paris, — elle reçoit de ces lettres où il semble que Balzac se plaise à se livrer complètement. Avec elle il n'est point de futilités.

Il lui raconte par le menu toutes les rares joies, toutes les dures afflictions de ses années de travail enfiévrées. « Comme j'enfantille ! » lui dit-il. Et ce sont des mots doux, cajoleurs, caressants, qu'il cherche pour témoigner de son affection : « Chère petite bonne, aimable, gentille sœur que j'aime tant ! » « Chère consolatrice. » « Ma bonne *alma soror*. » Il la prend à témoin de ses projets, de ses travaux entrepris ou achevés. Il lui envoie le plan de *Cromwell*. Ses deux grandes ambitions : « être célèbre et être aimé », c'est à Laure qu'il en confie le rêve. C'est à elle qu'il vient dans les heures de peine : « Il y a, dit-il, des instants où nous sommes si heureux de pouvoir nous réfugier dans un cœur à nous depuis l'enfance ! » Mme de Surville assiste à la genèse immense de l'œuvre. Elle a su, pierre à pierre, comment se construisait la *Comédie humaine*. Ce labeur incomparable d'un seul homme n'a eu souvent, pour témoin unique, que cette sœur bonne et humble. En 1835, il lui écrit, de la Boulonnière : « Ma pauvre sœur, j'avale le calice jusqu'à la lie ; j'ai beau travailler mes quatorze heures par jour, je ne suffis pas. » D'autres fois il lui dira les dates de ces rudes échéances qu'il fixait à son propre génie : « Je veux, lui écrit-il en 1837, que *César Birotteau* soit fini le 10 décembre ; il faut passer vingt-cinq nuits et j'ai commencé ce matin... Il faut faire ce volume en vingt-cinq jours ! »

« Heureux, dit-il encore, les frères dont les sœurs sont des Laures ! » Ce nom de Laure revient constamment sous sa plume. De loin ou de près, il est avec elle, et cet exquis commerce épistolier se con-

tinue malgré tous les obstacles. D'Aix, en 1832, il lui dit de manière adorable : « J'ai vu de beaux pays; je veux que tu saches qu'ils ne peuvent te faire oublier. » L'attachement aux femmes, même les plus aimées, ne supplée point au culte qu'il a d'elle. On sait de quel pouvoir le domina Mme de Castries, qu'il a dépeinte sous le nom de *Madame de Langeais*. Et pourtant il écrit à Laure : « Aujourd'hui, je t'ai donné le temps que je voulais consacrer à Mme de Castries. Elle s'en passera; toi avant tout. »

Plus tard, quand la dernière de toutes celles qui devaient le vaincre eut paru dans sa vie, c'est Laure qui le sut la première. C'est à Laure qu'il annonça, avant toutes les autres, la nouvelle du mariage avec Mme Hanska. On est en 1850; il est à Vierschovnia; c'est de là que date la fameuse lettre à Laure, signée de ces mots : « Ton frère au comble du bonheur », et où Balzac annonce qu'il y a « depuis vingt-quatre heures une Mme Ève de Balzac, née comtesse Rzevuska, ou une Mme Honoré de Balzac ou une Mme de Balzac l'aînée ».

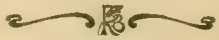
Ç'a été le rôle de Laure d'ouvrir quelquefois, sur cette vie tourmentée, une porte discrète au repos et au recueillement. « Le ciel, a-t-il dit, devait un frère plus heureux à une sœur si affectionnée. » S'il rêve parfois d'une halte heureuse, d'un arrêt d'un instant au cours d'une vie effervescente, c'est dans la maison de Laure, auprès du bon Surville, avec ses nièces Sophie et Valentine. « J'ai fait avec Surville — écrit-il à sa sœur en 1835 — des projets où vous étiez comptés mes amis. Je lui faisais bâtir une maison près de la mienne, nos jardins se touchaient, nous mangions ensemble les fruits de nos arbres. » Alors il s'attendrit; il n'est plus le « pendard » ni le « grigou » de frère; il est un homme simple et bon qui se confie au mirage d'un peu de repos et d'un peu de joie. Les nièces sont aussi aimées que leur mère est chérie. Il a — ce colosse qui donnait sans compter — offert *La Paix du ménage* à Valentine et, pour Mlle Sophie de Surville, il a écrit *Ursule Mirouet*. En elles, il aime à revoir l'image d'une Laure jeune et gracieuse, d'une sœur enfantine qu'il se souvient d'avoir connue autrefois en Touraine. Elles sont « ses chères petites chattes ». De Russie, au milieu des affres les plus vives du travail et de l'amour, il a trouvé le temps de leur écrire les plus spirituelles lettres du monde, leur parlant des légumes et des fruits et du pays : « Oh! comme Valentine rirait, écrit-il, en voyant les pommes, les poires et les prunes! Elle n'aurait pas fini de rire au bout d'un an. » Et il ajoute gravement : « Soyez toujours gentilles, et écrivez votre politique à votre oncle relativement aux sauces. »

Pauvre Balzac! Une paix reposante, un foyer de bon accueil, les plus chaudes affections l'attendaient au milieu de cette famille. Mais son génie le perdit. Un tel homme ne peut vivre à l'aise sous le toit humble et familial des hôtes ordinaires.

Il est passé sans voir. Sa chère *Laura soror* semble ne s'en être jamais consolée...

EDMOND PILON.

(*A suivre.*)



LA VIE LITTÉRAIRE

La fin d'un genre : les Dialogues; Pierre Veber, Michel Provins.

L'Entraînée, par Michel Provins; Ollendorff, éditeur. — *Les Tendresses*, par Pierre Veber, illustrations de Lobel-Riche; Per Lamm, éditeur.

Un genre s'en va, cela est évident : la littérature dialoguée se meurt, la littérature dialoguée est morte. On n'en demande plus; on n'en fait presque plus. On en fait toujours un peu, car les écrivains, avant de l'abandonner totalement, veulent bien se persuader d'abord que le public n'aura pas de regrets. Les écrivains sont si gentils pour le public! Le public ne l'est pas toujours autant pour les écrivains!

Pleurerez-vous la disparition des dialoguistes et l'élimination des dialogues? Que voulez-vous? Il faut prendre les genres littéraires comme ils viennent, et les laisser partir comme ils s'en vont. Au reste, ils finissent toujours par revenir, car il n'y a jamais rien de nouveau, de complètement nouveau dans les littératures d'ici-bas. Ce genre de littérature dialoguée, ce genre, il est épuisé; c'est bien son tour. Ceux qui le cultivent sont épuisés depuis si longtemps!

Ce genre eut de grands succès commerciaux, et il eut aussi de grands succès littéraires, car il fit, ma parole! il fit, autant qu'on peut se souvenir de ces choses-là, deux ou trois académiciens et quelques notoriétés... Donc, cette littérature heureuse, bien qu'elle ait une petite histoire, vécut dix ans parce qu'il y avait un accord intime entre les conditions de production et les conditions de vente. Et allez donc! C'est ainsi que prospère la littérature française dans le monde. — Elle prospère? — Enfin, c'est une manière de parler.

La littérature dialoguée est une littérature facile. Elle n'exige pas d'abord de ceux qui s'y livrent toute la contention d'un puissant génie. La logique n'est pas indispensable en elle. Il est tolérable que les dialogues soient désordonnés pourvu qu'ils le soient avec esprit. Mais les auteurs de dialogues ont toujours du désordre, et voici que maintenant ils sont

moins spirituels. Et nous nous sommes fatigués de les lire, un peu parce qu'ils n'écrivent plus qu'avec fatigue.

Surtout, nous les connaissons trop. Ils n'ont plus rien de caché pour nous ; et nous devinons ce qu'ils voudraient dissimuler.

Leurs héros sont toujours les mêmes, les mêmes... Démodé Gustave Droz, négligé Ludovic Halévy, — Gyp régna. Elle régna. Son règne fut charmant, d'ailleurs. Mais ses principaux sujets nous sont devenus insupportables. Aujourd'hui, c'est avec un certain dégoût que nous parlons d'eux. Toujours, toujours les gens du monde, hommes et femmes, si élégants, oh! oui, si élégants, d'une élégance si prodigieusement agaçante et d'une stupidité si merveilleusement élégante, ou d'une élégance si admirablement stupide. Des héros sans intelligence, sans énergie, sans activité, sans vie, la sottise même, la sottise satisfaite et prétentieuse... Car — et ce fut la grande faiblesse des auteurs de dialogues — en nous montrant des héros mondains abominablement dépourvus des qualités les plus indispensables à un homme qui ne serait pas un mondain et qui ne serait même pas un héros, ils laissèrent apparaître leur admiration sans bornes pour ce monde veule et vide, bête. Et le décri qui atteint aujourd'hui leurs héros est depuis longpuis longtemps retombé sur eux.

*
* *

Gyp fut la créatrice de cet état d'esprit et l'initiatrice de cet esprit d'état. Elle le fut avec une verve sans pareille. Et, malgré son renom, encore éclatant dans toutes les provinces, elle demeure une méconnue. Ah! si tous ceux qui lui empruntèrent sa fantaisie et ses procédés consentaient à reconnaître, à proclamer leurs emprunts, de quel cortège serait entouré cet écrivain surabondant par qui vécut la littérature dialoguée! Il semble qu'elle ait voulu faire la satire de la vie mondaine exagérément frivole ; il semble qu'elle ait voulu dévoiler la terrible vérité sur les gens du monde, sur les grands de la société contemporaine, effroyablement neutres et nuls. Mais ne vous laissez pas surprendre à quelques vives ironies superficielles. Allez au fond, et vous verrez que ce grand monde caduc et déclinant n'a pas de critique plus indulgent et de satiriste plus respectueux que cette malicieuse Gyp. Il est trop certain que règne en toute sa littérature un mépris absolu pour les gens du commun qui travaillent à des besognes louables et vulgaires, mais qui ont ce vice grossier d'être à jamais incapables de s'embellir des travers gracieux, des séduisants défauts des « gens bien nés » dont Gyp, qui les critique avec une fantaisie verbeuse, demeure tout émerveillée... Tous ses livres, multipliés à l'excès, sont un hommage infatigable à l'aristocratie française et bien parisienne, et le reste du monde est pour elle comme s'il n'était pas...

D'autres vinrent après elle qui l'imitèrent sans avoir cet esprit naturel qui est son charme tout-puissant. Henri Lavedan, fantaisiste adroit à employer des procédés rudimentaires et sûrs, critiqua, non sans joie, le même monde. Mais il apparut que ce monde lui était moins familier qu'à cette bonne Gyp toujours attentive à bien faire comprendre à ses lecteurs qu'elle est elle-même de ce monde dont ils ne sont pas. Et tandis que ce badinage de Gyp restait toujours aimable, celui de Lavedan ne laissait pas que d'être forcé, parfois pénible. Raillant les élégances extrêmes des oisifs de la vie parisienne, il ne semblait pas expert en l'art de distinguer ces élégances entre elles. Et sa raillerie, comique par ses exagérations systématiques, était à la fois guindée et lourde. Maurice Donnay avait, du moins, plus de raffinements en ses gracieuses mais laborieuses fantaisies. Abel Hermant, élève perpétuellement excité, se haussant sur ses talons afin de passer pour un maître, un petit maître, un tout petit maître, était heureusement inspiré d'étudier, sans nulle profondeur, évidemment, des mondes spéciaux (*La Carrière*, *Transatlantiques*) ; et ses imitations, assez bien venues, avaient donc quelque chance de passer encore pour originales et pour gentiment plaisantes. Mais tous ces écrivains recommençaient le même travail et ne sortaient point du « monde », du monde où les plus belles choses ont le pire destin, et où la littérature dialoguée eut, durant un temps, le sort le plus enviable. A cause d'eux on se persuada que la littérature dialoguée ne pouvait convenir qu'à la peinture des mœurs élégantes des classes dites élégantes, en tous cas inoccupées et riches. Et lorsque Jeanne Marni essaya, avec quelle force! quel relief! quelle précision! de développer en dialogues des scènes de la vie parisienne, et du peuple parisien, elle ne parvint pas, en dépit de sa manière imprévue et de la pittoresque personnalité de sa psychologie et de son style, à renouveler un genre trop usé, trop étroit pour qu'on le pût transformer.

Puis, les dialogues étaient le complément du roman psychologique qui n'avait pas encore lassé les admirations, ni les snobismes. Ils en étaient le complément, et ils en étaient aussi le correctif. Comme les romanciers psychologues, les « dialoguistes » ne considéraient que les seuls gens du monde, aristocrates de naissance ou d'argent, comme dignes d'être des héros de roman, mais, au moins, ils traitaient leurs héros avec gaieté. Ils ne se laissaient point, comme Paul Bourget, ahurir par les élégances de ces héros si parisiens ; ils les admiraient certes ; mais,

en revanche, ils les tutoyaient. Et cela était agréable à la foule, à la brave foule des braves lecteurs à qui on en fait toujours aisément accroire, lorsqu'on use d'esprit. Désormais, les romans mondains étant complètement surannés, les dialogues mondains n'ont plus leur raison d'être comme correctifs du roman mondain; on ne peut plus tolérer le personnel des uns et des autres: on l'a assez vu, on l'a trop vu.

* * *

On ne peut plus supporter leur morale. Elle date, cette morale dont on ne peut même pas dire qu'elle était immorale. Elle était négative, tout simplement. Il résultait des agitations frivoles des héros de romans dialogués que, pourvu qu'on s'amuse ici-bas, on remplit son rôle et qu'il n'est pas besoin de prétendre à autre chose. Ces héros falots étaient essentiellement anti-sociaux. Ils n'étaient pas moins drôles pour cela, ou, si vous voulez, ils n'étaient que plus drôles pour cela. Mais les temps sont changés. Les héros de roman ont leur saison, ils ne peuvent se flatter de vivre davantage. Et maintenant nous exigeons mieux de nos héros de roman: nous les réclamons soucieux de bien social; nous demandons pour le moins qu'ils ne se considèrent pas comme étant en dehors de la société, au-dessus d'elle; nous demandons qu'ils soient des êtres sociaux, véritablement sociaux. Nous le demandons, et nous l'obtenons. Aussi bien, nous n'essayons pas de relire fréquemment les dialogues de Gyp, de Lavedan, de Donnay, car nous serions épouvantés de la caducité de leurs personnages. Dans ces livres, qui parurent si vivants, il n'y a plus que des morts. Ainsi passent les morales, les modes, les années, les héros, et les genres littéraires.

Est-ce trop dire? Est-ce trop exalter une façon de littérature qui n'obtint sa faveur que d'une vogue éphémère autant que vulgaire? Affirmera-t-on que la littérature dialoguée ne dut sa fragile existence qu'à l'expansion soudaine et brutale du journalisme dit littéraire et que son développement ne fut que la conséquence des développements d'une entreprise industrielle?

On aima les dialogues parce qu'ils faisaient bien typographiquement en première page d'un grand journal, parce que les lignes imprimées, convenablement espacées par des « blancs » abondants, étaient de lecture commode, parce que, enfin, le genre même des [illegible] de la littérature dialoguée était approprié à son objet et qu'il n'exigeait des lecteurs nul effort car ils n'étaient disposés à en fournir aucun... Tout cela est possible; et tout cela permet d'expliquer aisément le triomphe d'une littérature — et sa décadence. Le « parisianisme » facile et caricatural de la littérature dialoguée lui assura tout de suite la province pour clientèle. Mais la province elle-même se plaît aux changements, à l'instar de Paris, et elle ne peut croire que Paris et sa littérature et ses types demeurent immobiles et, par conséquent, monotones. La province veut maintenant autre chose; et je n'oserais certifier qu'elle sait bien ce qu'elle veut...

Mais tenez-vous essentiellement à ce que le dépérissement de la littérature dialoguée ait une cause littéraire? Il faut convenir alors que la littérature dialoguée était fondée sur la fantaisie, plus que sur l'observation, la psychologie, la morale ou le reste. Et rien n'est momentané comme le charme de la fanfantaisie, si ce n'est la littérature qui émane de cette fantaisie. Et rien ne se renouvelle difficilement comme une littérature issue de la fantaisie si ce n'est cette fantaisie qui est sa source, une source d'autant plus rapidement épuisée qu'elle est d'abord plus vivement jaillissante.

* * *

On contestera peut-être que la fantaisie des dialoguistes subsistants (et s'il n'en reste qu'un, se dit chacun d'eux, je serai celui-là) soit moins vive?

On aura tort de le contester. En tous cas, on devra bien admettre que cette fantaisie est plus hésitante, et qu'elle ne sait vraiment à quoi s'employer avec avantage.

Gyp continue à multiplier les livres. Et sa verve, mal dirigée depuis quelques années, se dépense en pure perte; ses dialogues, étant plus vides, sont plus longs. Cette railleuse alerte et admirablement souriante a voulu devenir une satiriste sociale, suivant le cours du temps. Elle a forcé son talent. Elle fait ses dialogues avec moins de grâce, et plus nombreux sont ses livres nouveaux, mais ils ne nous font pas oublier les anciens — qui restent les plus jeunes.

Michel Provins s'est toujours appliqué — appliqué, jamais mot ne fut plus justifié — à introduire dans le dialogue contemporain un élément nouveau. Son rude petit effort fut vain, mais il est digne d'être noté. En effet, si Michel Provins ne parvint pas à créer une œuvre, il réussit à imposer un titre. *Dégénérés!* Michel Provins est l'auteur de *Dégénérés!* Tout le monde ne sait pas ce que peut être exactement l'œuvre qui s'appelle *Dégénérés!* Mais tout le monde sait que Michel Provins est l'auteur de l'œuvre qui s'appelle *Dégénérés!* Dans ses dialogues, Michel Provins n'est pas indifférent à la vérité. Observateur très désireux de bien observer, il lui plairait aussi de moraliser judicieusement: il s'y efforce de son mieux, avec une persévérance qui est plus d'une fois récompensée.

Ses dialogues n'évitent pas la monotonie comme le plus grand des défauts littéraires. Ils sont uniformes, c'est vrai. Je n'oserais pas affirmer qu'ils sont négligeables, car si Pierre Veber est, de tous les dialoguistes survivants, celui qui « travaille » le moins ses dialogues, Michel Provins est celui qui les travaille plus. Non, Michel Provins n'abuse pas de la facilité naturelle qu'il peut avoir. Il respecte trop ses lecteurs pour cela, et il se respecte trop lui-même, et il respecte trop le genre qu'il cultive. Ce don du respect est d'un bon exemple. Mais chacun des dialogues de Michel Provins est le résultat d'un labeur considérable. Cela se voit... Il se voit aussi que le sujet, que les personnages ne justifient pas tant de labeurs.

Certaines de ses histoires sont bien ahurissantes :

Bernard Vauvillier, mari de Paulette, soudain ruiné, est parti dans les Indes pour refaire sa fortune afin de donner à sa femme le luxe qu'elle aime. Il laisse en France un ami, Morel, un frère « égoïste, banal et nul, uniquement occupé d'élégance et de sport, l'exemplaire de luxe de la famille ». Bernard gagne la fortune voulue, et annonce son retour par un télégramme qui ne parvient pas à destination. On le croit mort dans un naufrage. Pauvre Bernard ! Pendant ce temps, Marc est devenu l'amant de sa jeune belle-sœur ; et Bernard débarque impromptu. Il va voir Morel un peu étonné, et qui ne dit pas grand'chose parce qu'il ne sait que dire. Il va retrouver sa femme en son château de la Ronceraie... et, comme c'est gai ! il aperçoit Paulette et Marc s'asseyant au fond du parc près d'un massif très épais de jeunes arbres. Subitement, une inquiétude inconsciente, un soupçon lui traverse l'esprit (*sic*). Au lieu d'aller à eux il gagne une allée détournée et parvient à se glisser, à se cacher dans le fourré, à quelques pas du banc où ils causent. Vraiment ce pauvre Bernard aurait bien dû rester en Australie, car Paulette et Marc se disent qu'ils s'aiment et que, Bernard étant mort, ils vont pouvoir s'épouser... Bernard écoute et ne répond pas, mais court au Havre, et reprend le paquebot, non sans laisser à Morel et à Paulette deux lettres désespérées et un peu amères...

Franchement, est-ce que cette petite histoire vous intéresse ? Il en est de meilleures dans le livre distingué et soigné de Michel Provins. Elles ne sont pas toutes extrêmement naturelles et vraisemblables. Aucune d'entre elles n'est écrite avec négligence.

Dominé par ce goût de littérature appliquée, Michel Provins serait capable de pousser très profondément une étude psychologique si la vie lui fournissait un sujet vrai et même simple.

***

Quant à Pierre Veber, je le crois capable de tout. Il a cette facilité souriante qui autorise contre elle toutes les critiques, car elle triomphe de toutes et sa grâce est la plus forte. De tous les écrivains de cette littérature facile qu'est la littérature dialoguée, il est évidemment celui qui a le malheur d'avoir le plus de facilité, si M. Michel Provins est celui qui a la chance d'avoir le moins de facilité. Il se joue dans chaque sujet et de chaque sujet. Il fait ce qu'il veut. Malheureusement, il le fait comme il veut. Et il ne veut pas toujours le bien faire. Il se donne rarement la peine qu'il faut pour qu'on puisse excuser sa facilité.

Il eut toujours cette gaieté intense qui le pousse au vaudeville, j'entends au vaudeville d'écrivain et non pas au vaudeville d'épicier. Gai dans *Chez les Snobs*, joyeux dans les *Couches profondes*, il consentit à ne manquer ni de finesse ni de fantaisie dans l'*Aventure*, il daigna unir une psychologie très sûre au gracieux badinage dans *Amour, amour*, il avait été d'abord d'une folle gaieté d'humoriste dans cette charmante *Passade* — dont il est aussi l'auteur. Son dernier livre de dialogues *Les Tard-Venus* n'a plus ni fantaisie, ni psychologie, ni gaieté, ni finesse, ni grâce.

Je ne dis point cela pour le blâmer. Il a évidemment écrit ce livre en pensant à autre chose. Il y a mis quelquefois de l'esprit, car il a de l'esprit sans même s'en apercevoir, mais pas assez, peut-être, pour nous faire accepter l'invraisemblance de ces fantoches trop vus qui s'agitent sans équilibre dans une existence carnavalesque. *Les Tard-Venus*, qu'est-ce que ça peut bien être ? C'est une blanchisseuse, La Mariotte, qui nous le confie tout à la fin du livre :

« Il est propre, votre monde ; un tas de propres à rien, de traînées, de voleurs, de noceurs. Ça vit d'un tas de métiers, d'emprunts ; ça paie en monnaie de singe. Ça couche à droite et à gauche et ça s'amuse et c'est encore nous qui trimons pour eux ! Vrai, on n'a plus envie d'être honnête. »

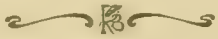
On a d'autant moins envie d'être honnête que les quelques personnes vertueuses du livre sont d'une niaiserie à vous dégoûter de la vertu, de l'honnêteté et de toutes qualités y ressemblant. Pour les autres qui sortent des casinos pour entrer dans les maisons meublées, des yachts pour aller en prison, quittent les ministres pour se rendre aux convocations des juges d'instruction, ou filer en Belgique, ils sont prodigieusement inexistants. Ils ne croient pas eux-mêmes à leur existence, et Pierre Veber, leur créateur, est de tous le moins persuadé de leur existence. Ils n'ont ni rime ni raison. Pierre Veber leur donne par instants de l'esprit, mais sans conviction ; il leur prête des mots de vaudevillistes qui traînent en lui inemployés, à la recherche d'une place à peu

près convenable. Et c'est tout. Et il se peut que cela vous amuse encore.

Au surplus, Pierre Veber sera très coupable s'il ne prend pas le soin d'écrire une œuvre belle et gaie, car il est riche de toutes sortes de dons littéraires. Il n'a qu'un tort : c'est de n'attacher aucune importance à ce qu'il écrit. Cette modestie ne convient pas à sa jeunesse.

On ne s'effraiera pas de le voir marquer dans ce livre *Les Tard-Venus*, la fin d'un genre, lui qui pourrait si bien réussir dans tous les genres nouveaux. Mais on dira, ayant lu *Les Tard-Venus :* Ci-gît la littérature dialoguée, décédée dans la vingtième année de son âge. Elle avait beaucoup vécu, et elle paraissait déjà bien vieille.

J. Ernest-Charles.



LE MUSÉE ADAM MICKIEWICZ

Il y a deux ans, M. Ladislas Mickiewicz, fils du grand Polonais, se préparait à réunir dans un musée les souvenirs de l'immortel poète. Il pensait que la vie d'Adam Mickiewicz avait été trop mêlée à celle de nombreux personnages français pour qu'il ne fût pas intéressant de laisser à Paris les témoignages de ses relations avec Montalembert, Quinet, Michelet, George Sand, avec les Allemands Gœthe et Klopstock, les Anglais Moore et Fenimore Cooper. De plus, il possédait les archives que l'armée polonaise emporta en 1831, après la chute de l'insurrection, l'acte de détrônement du tsar Nicolas comme roi de Pologne, les papiers de Niemcewicz, compagnon de La Fayette et de Kosciuszko en Amérique, ceux du général Kniaziewicz qui, à la tête des légions polonaises, s'illustra en Italie et auquel Moreau dut la glorieuse victoire de Hohenlinden.

« Nous avions bien pensé à établir ce musée en Lithuanie, dans la maison natale de mon père, nous disait M. Ladislas Mickiewicz. Mais il n'y faut pas songer. La langue polonaise elle-même y est maintenant interdite. Et l'on peut lire, dans les cercles, des inscriptions de ce genre : « Tout membre qui se « sera rendu coupable d'escroquerie ou d'usage du « polonais sera chassé du cercle. » Alors, nous avons songé à Paris, la patrie des exilés. »

C'est au bord de la Seine, dans la paisible île Saint-Louis, que ce Musée vient d'être constitué.

Une grande salle a été aménagée au-dessus d'une des ailes de la Bibliothèque polonaise, 6, quai d'Orléans. Après s'être convaincu, parmi les livres où les exilés puisent la force de maintenir leur nationalité, qu'une nation est le résultat d'une éducation commune, on peut, en montant un petit escalier de bois, s'émouvoir devant les reliques de celui qui légua aux générations futures un espoir indestructible.

Mais peu nombreux sont les Français qui, lorsqu'on ose parler de la Pologne, se souviennent d'autre chose que du mot de Floquet. Nous avons oublié nos plus belles pages d'histoire; et nos ardents enthousiasmes d'autrefois semblent à jamais évanouis. Pour de médiocres productions scandinaves on tartares-mongoles, nous délaissons les chefs-d'œuvre profondément humains des grands Polonais; et si, grâce à un lancement habile, Sienkiewicz devint l'objet d'un engouement exagéré... et fugitif, des génies tels que Slowacki et Sigismond Krasinski restent ignorés. Nous allons secouer la cendre qui couvre des noms jadis illustres. Une visite au Musée Adam Mickiewicz, c'est l'évocation de toute une époque, de vies admirables dont l'étude procure de salutaires exemples et de précieux enseignements.

Dans la cage même du petit escalier, après une aquarelle de Falat qui nous montre la rue de Nowogrodek où s'élevait la maison des parents du poète, on voit notre David d'Angers. Il était à Weimar pour exécuter le buste de Gœthe quand, le 24 août 1829, à l'auberge de l'*Éléphant*, il dîna en compagnie de deux voyageurs. Il causait avec son ami Victor Pavie d'une nouvelle édition parisienne des œuvres d'un grand poète polonais dont il ne savait plus le nom. « Mick... Mis..., disait Pavie; eh! qui est-ce donc votre grand poète ? » Un des voyageurs avança qu'il s'agissait peut-être de Krasinski. Le Français s'emporta, indigné de ce qu'un Polonais ignorât le nom de son poète national. Le voyageur interpellé sortit, et Pavie, s'adressant à celui qui restait : « Vous êtes Polonais, vous aussi? lui dit-il. Et ne connaissez-vous pas davantage le nom de votre poète? — Vous voulez sans doute parler d'Adam Mickiewicz? — Oui, oui! c'est juste; c'est de lui que je voulais parler. — Et c'est précisément lui-même qui vient de sortir », répondit doucement le voyageur. Le Français, surpris, poussait des exclamations; David d'Angers demanda que Mickiewicz lui fût présenté. Le poète eut vite fait d'enthousiasmer le sculpteur, qui voulut modeler son effigie. Et, quelques jours après, Mickiewicz récitait une traduction improvisée de son *Faris* devant David d'Angers qui, sur une étroite plaque de schiste, ébauchait sa nouvelle œuvre. Celui-ci, encore incertain si Gœthe consentirait à poser devant lui, disait à Pavie, en regardant le médaillon achevé : « Après tout, qu'importe! L'honneur est sauf, et je retourne tête haute à Paris où le buste en marbre du grand homme que voici justifiera mon excursion. » Ce buste fut exécuté cinq

ans après. On le voit au musée, ainsi que le médaillon de Weimar.

*
* *

A côté de David d'Angers, c'est le portrait d'Auguste Préault, dont un monument de Mickiewicz fut inauguré en 1867, au cimetière de Montmorency. L'ardente jeunesse du poète, les années de Vilna, où naquirent et se développèrent les associations de Philomathes (amants de la patrie), l'abominable procès dont elles furent le motif et qui exila Mickiewicz, tout cela est évoqué par le visage de Thomas Zan, qu'on déporta en Sibérie. Près de lui se trouve Léon Faucher, à l'instigation duquel Cousin créa la chaire de langues slaves au Collège de France. Mickiewicz occupait ce poste quand il entreprit, avec Michelet et Quinet, la fameuse campagne contre les jésuites et l'ultramontanisme. Le gouvernement suspendit les cours ; c'est alors que leurs auditeurs offrirent aux trois professeurs un médaillon où leurs profils étaient assemblés. L'original de cette médaille, dont la reproduction est au Collège de France, fait partie du musée. En 1852, le poète fut définitivement révoqué. L'amitié de Jérôme Bonaparte lui valut d'entrer à la Bibliothèque de l'Arsenal. Il y aurait, sans doute, souffert des ennuis du service ; le conservateur, Laurent de l'Ardèche, les lui épargna : c'est pourquoi l'excellent homme figure parmi les amis du poète. Deux portraits de Mickiewicz, d'après Joseph Oleszkiewicz et Alexandre Kamienski, occupent la partie supérieure du mur, avec une intéressante lithographie. Sur cette dernière, un uhlan polonais lacère, de la pointe de sa lance, une banderole où sont écrits les mots : *Partage de la Pologne* ; un prêtre, le crucifix à la main, entraîne les volontaires français qui courent à la délivrance de la nation sœur. C'est un témoignage de l'enthousiasme du peuple parisien, en février 1848.

En continuant de monter le petit escalier, Marie Szymanowska nous apparaît. C'est un mot de cette illustre musicienne qui permit à Mickiewicz d'entrer chez Gœthe, en 1829 ; une de ses filles épousa le poète. A côté de l'aimable virtuose, un énergique officier, Constantin Ordon, celui qui, en 1831, fit sauter sa redoute envahie par les Russes (1). La série des portraits d'amis continue : Bohdan Zaleski, Mme Adèle Dumesnil, fille de Michelet ; Quinet et sa première femme, Michelet, George Sand, André Towianski, théosophe lithuanien qui influença profondément le poète, etc. Un médaillon de Claudine Potocka, offert à Mickiewicz par David d'Angers, un tableau du massacre des émigrés polonais par les Prussiens à Fischau, un paysan lithuanien qui implore de Dieu la fin de sa misère, accompagnent une célèbre lithographie que Mickiewicz fit distribuer au Collège de France quand, livré au mysticisme, il voulait provoquer une régénération morale et frapper l'esprit de ses auditeurs. Elle représente Napoléon pleurant sur la carte d'Europe (1).

Dans la salle, un magnifique portrait retient nos regards. C'est l'agrandissement non retouché d'un parfait daguerréotype. Voilà bien le Mickiewicz que nous nous plaisions à imaginer ; de ses yeux clairs se dégage une ardeur qui ne détruit point une mélancolie persistante, et de son front le génie semble rayonner. Les autres portraits nous paraîtront maintenant inexacts et froids, et, en rencontrant le masque mortuaire, nous souffrirons d'un contraste trop violent...

Voici le bureau sur lequel a été écrit *Pan Tadeusz*, œuvre où le poète concentra, pour les offrir à ses compatriotes exilés, tous les parfums de la terre natale. Au-dessus du meuble sont placés quelques cadres qui ornaient le cabinet de travail : une vue de Vilna, le *Napoléon adolescent*, d'après Greuze, une esquisse de la *communion de Saint Jérôme*, du Dominiquin, cadeau des Italiens au poète.

*
* *

Au centre de la salle, deux vitrines sont pleines de reliques. Chaque objet a son histoire. Cette bague

1 Lire le fameux poème de Mickiewicz : « La redoute d'Ordon. »

1 On connaît la source du Lido, où les ombres de Byron et de Napoléon apparurent à Mickiewicz. C'est là que l'immortel poète reçut sa règle de vie ; aux deux fantômes qui le visitèrent, il emprunta leur puissance d'action et s'efforça de les compléter « de la grâce d'en haut ». Il résolut de régler sa vie extérieure sur sa vie intérieure et de toujours agir conformément à ses paroles. Dans la suite, il proposa fréquemment Napoléon en exemple. A propos de la lithographie dont nous parlons, Mickiewicz expliqua ainsi sa conduite : « Il est quelquefois nécessaire de faire scandale pour frapper l'esprit. En distribuant l'image lithographiée de Napoléon pleurant sur la carte d'Europe, j'ai fait au Collège de France une chose tout à fait en dehors des usages. On a oublié mes leçons, mais cela, on ne l'a pas oublié. Avant de partir pour l'Italie, un peu avant février, à la suite d'une discussion politique j'envoyais à un monsieur une feuille de soldats d'un sou comme on en donne aux enfants. Cela piqua sa curiosité et le fit réfléchir. Plus tard, il comprit ce que j'avais voulu lui marquer : que c'était de là que la solution devait venir, et la seule chose dont il eût à se préoccuper. C'est M. Villemain qui m'a suspendu au Collège de France. Je n'ai pas eu à me plaindre de ses procédés. J'attaquais les doctrinaires et j'invoquais Napoléon. Le ministre me fit venir et me dit que le gouvernement ne pouvait tolérer qu'on le niât, qu'on sapât sa base, et me demanda si je ne pouvais pas, à l'avenir, laisser ces questions de côté. Je répondis : « Vous êtes « dans votre droit ; moi, mon devoir est de persister à dire ces « choses là jusqu'au bout. » (*Entretiens notés par M. Armand Levy.*)

fut fondue avec l'or des alliances que les femmes polonaises donnèrent au trésor national, en 1830, pour augmenter les ressources de l'insurrection; cette coupe d'argent fut offerte au poète par ses admirateurs, en 1840, en souvenir d'un banquet où Mickiewicz et Slowacki prononcèrent chacun de magnifiques improvisations. Un éclat de bois de l'arbre contre lequel s'appuya l'Empereur, quand il vit plier la vieille garde, et une balle, ramassés sur le champ de bataille de Waterloo, sont placés près d'un petit morceau de pierre détaché de la tour qui se dresse à la place du poteau auquel Gessler fit attacher son chapeau. Des attestations de la main du poète en affirment l'authenticité.

Puis, ce sont des manuscrits : l'Ode sur la prise de Bomarsund, une page de la troisième partie des *Aïeux*, une lettre ornée d'un aigle blanc, vestige de cette légion polonaise d'Italie que Mickiewicz fonda en 1848. La dernière plume, le buvard du poète, le feuillet d'une leçon de turc qu'il prit à Constantinople, la veille de sa mort; des autographes de Thomas Moore, de Klopstock et de Gœthe garnissent encore les vitrines, avec des cheveux de Napoléon Ier, de Lamennais, de Mickiewicz lui-même, et de celle qu'il aima, la poétique et tendre Caroline Jœnisch. Une petite feuille a aussi son histoire : « C'était la plus belle des nuits. Je vois une larme dans ses yeux. — Demain, dis-je, je pars. — Adieu, répondit-elle tout bas. Oublie. — Elle cueille une feuille, me la tend : — Là, dit-elle en montrant la terre, voilà ce qui nous reste. Adieu. — Et, dans la longue allée, elle disparait comme un éclair (1). » Débris des touchantes amours de Maryla...

Trois bibliothèques renferment un millier de volumes : ce sont toutes les éditions du poète et les ouvrages dont il est le sujet; 150 cartons contiennent des brochures et des extraits de journaux et revues. Un portrait de Chopin et son médaillon par Clesinger; la figure de Slowacki, les bustes de Sigismond Krasinski, d'Adam Czartoryski; une frise de médaillons : le poète Constantin Gaszynski, l'historien Lelewel, Niemcewicz, Lamennais, etc., complètent la décoration du Musée.

***

Et, maintenant, retournons aux reliques funéraires : les poignées du cercueil, un peu des herbes odoriférantes dont le corps fut enveloppé, deux pièces d'argent turques trouvées dans la bourse de Mickiewicz, sont placées sous verre. Près du masque mortuaire, c'est le crucifix qu'on enferma dans la bière, avec une monnaie russe. Il faut regarder cette monnaie avant de sortir du Musée, car elle donne le trait final et suffit à rappeler ce que fut le grand poète.

Quelques jours avant sa mort, Mickiewicz aperçut, entre les mains d'un de ses compagnons de voyage, la petite monnaie russe : « Donnez-la moi, dit-il. C'est une pièce pareille qu'enfant je recevais de ma mère pour m'aller acheter des craquelins... » Cette recherche des similitudes constitue bien, je crois, la constante préoccupation de l'exilé. De Lausanne, où il occupait, à l'Université, la chaire de littérature latine, il écrivait : « De mes fenêtres, je vois le Léman et les Alpes; seulement, c'est dommage que le lac soit si loin. J'aime mieux nos paysages lithuaniens, sur lesquels on peut à volonté se coucher et dormir, que ces mirages lointains qui fatiguent les yeux comme la chambre obscure. » Beaucoup plus tard, dans le bas quartier d'une ville d'Orient, il s'arrêtait à des ruelles, à une place « couverte de fumier et de plumes, et où se promenaient tranquillement des poules, des dindons... » qui lui rappelaient son village natal. Ainsi, ce grand homme s'attachait à découvrir dans les moindres choses un ferment de souvenir. Malgré toute sa force morale, il était contraint de s'arrêter à des objets matériels et souvent grossiers, pour se convaincre que sa patrie, — dont il se faisait une si belle image, — persistait dans une mur croulant ou dans un tas de paille pourrie...

La monnaie russe que nous voyons au Musée rappelait au poète son enfance, sa Lithuanie mystérieuse et tout ce qu'il chérissait au monde. C'est qu'alors les livres d'histoire, les productions de la littérature polonaise n'évoquaient à l'esprit des exilés que les époques où la patrie était heureuse et celles des grands désastres et du martyre. Mickiewicz sut donner à ses compatriotes un baume qui adoucit leurs souffrances et fit renaître leur espoir. Et les Polonais, qui gardent en leur cœur une inébranlable foi dans l'avenir, n'ont qu'à ouvrir les œuvres de leur poète national pour se consoler des douleurs présentes. Ce que n'a pu laisser transparaître la sèche description du Musée : — un inexprimable sentiment de vénération, d'amour et de piété, — tout visiteur l'éprouve, devant les reliques. On s'y souvient du mot de Gœthe : « On ne meurt que lorsqu'on le *veut* bien »; et j'ai murmuré ce vers, d'un Polonais qui m'est cher :

Un peuple ne meurt pas, s'il ne veut pas mourir.

GABRIEL DAUCHOT.

(1) *Les Aïeux*, troisième partie.

Paris. — Typographie Renouard, imp. de la Revue, 19, rue des Saints-Pères. 1902. — Le Propriétaire-Gérant : FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 6. 4e SÉRIE. — TOME XX. 8 AOUT 1903.

PORTRAIT DE MADAME ***

Un autographe inédit de Beaumarchais est chose trop rare pour que le public lettré n'accueille pas avec joie et ne savoure pas le curieux document qu'on va lire et dont l'original se trouve dans la célèbre collection d'Alfred Morrisson, en Angleterre.

Nous le ferons suivre de quelques brèves explications sur cette Madame ***.

« Vous me demandés votre portrait, aimable Fanny. Le plaisir de m'occuper d'un objet agréable eût pu me le faire entreprendre pour moy-mesme. Mais cet amusement de mon loisir ne m'auroit jamais paru digne de remplir quelques instants du vôtre. Vous l'exigés. A des ordres aussi respectés je ne sais plus balancer, j'obéis. Que l'amour de la vérité vous fasse regarder avec équité, belle Fanny, les trais que votre modestie ou votre amour-propre voudroient réprimer. C'est la loix que vous impose votre curiosité. J'entre en matière.

« Depuis un tems la Nature brouillée avec l'Amour travailloit ainsy que ce dieu, chacqu'un de son côté, à la formation des malheureux humains. On voyoit sortir de ces différents creusets des êtres vifs, pétulants, étourdis, brouillons, sans rime ni raison, d'une part; de l'autre des beautés froides, fades, inanimées, langoureuses, bonnes à rien. Le culte de ces mesmes dieux en soufroit considérablement, lorsque animés d'un sentiment plus raisonable ils résolurent de se réunir et de travailler conjointement au grand œuvre de notre formation. L'objet qu'on se proposa pour mettre à la réconciliation projetée la dernière main, fut la composition de l'aimable Fanny.

« La nature vouloit en faire une blonde; en conséquence elle avoit rassemblé la blancheur, la fraîcheur, l'embonpoint, et l'air de nonchalance qu'on voit en Fanny. Mais l'Amour, toujours étourdy et brouillon, alla s'imaginer qu'on ne l'avoit pas assez consulté sur cette grande entreprise, et trouva plaisant de se venger en joignant à toutes ces beautés exclusives des blondes, de grands yeux noirs et la tresse pareille, que depuis longtemps il gardoit pour une grande occasion. Cette folie lui réussit à tel point que la Nature, toute sensée qu'elle est, ne put s'empêcher d'y applaudir. « Passe pour cette fois « cy dit-elle. Je consens qu'elle soit brune en conser- « vant tous les tendres agréments des blondes. Mais « ausy j'exige votre concours pour la formation d'une « beauté que j'ay dans la teste. Je veux qu'à tout « l'éclat d'une blonde charmante elle joigne tout le « feu, l'esprit et la vivacité des brunes. Ce contraste « rendra ces deux beautés piquantes ; nous en ferons « deux amies intimes. Notre brune s'appelle Fanny ; « nous nomerons notre blonde Églé. Fesons leur « courir mesme carière, et malheur aux cœurs im- « prudents qui s'arrêteront sur leur passage. N'y « consentés-vous pas? »

« Assurément », dit l'Amour.

« Ils en rirent beaucoup, et les voilà à construire nos belles à qui mieux, mieux ; les ouvrages prenent les formes les plus agréables. Jamais ces dieux charmants ne s'étoient trouvés en si belle humeur. Il y paroît bien à la besogne; rien d'aussy beau que leurs chefs-d'œuvre. Cependant cette saillie n'avoit été prévue ni étudiée.

« Revenons à mon sujet.

« Fanny s'annonce avec éclat; ses grands yeux

noirs sortent du tableau et de fort loin fixent impérieusement l'attention qui voudroit se porter à la fois sur toutes les grâces de sa personne. Semblables à ces réverbères ardents qui placés sur le front d'une voiture douce percent au loin de leurs foyers l'obscurité de la nuit, aveuglent, éblouissent tout ce qu'ils rencontrent et vous mettent hors d'état de rien voir autre chose pendant plusieurs moments; voilà l'effet des yeux de Fanny. Mais bientôt, ramenée à des objets moins vifs, la vue se repose agréablement sur le tendre camayeux de ses charmes ; cet embonpoint blanc et frais, cet air de douceur, cette main charmante, ce petit pied de l'augure le plus favorable, l'ensemble de tout ce qu'on voit, qui fait désirer ce qui reste voilé, et fait deviner sans effort que nue et sans voile Fanny est une femme charmante. Tant d'atrais, dis-je, moins impétueux que le regard de Fanny, vous font passer du trouble à une jouissance plus douce et non moins sensible; tels des yeux imprudents, après avoir essayé de fixer le soleil, sont ramenés naturellement vers un tapis d'une verdure tendre, émaillée de fleurs champêtres; sa douceur répare dans l'organe de la vue le désordre et l'éblouissement qu'un trop grand éclat y avoit répandu.

« Si je voulois peindre la volupté bouillante dont les yeux ardents et humides; la bouche tremblante, ouverte à demy; les lèvres d'un vif incarnat, couronnées d'une mousse blanche et légère; le sein élevé, palpitant; les bras émus, et tout le corps frémissant, annoncent l'excès du plaisir qu'elle goutte, qui paroît sortir et se replonger tour à tour dans ces ravissements dont l'âme peut à peine supporter la violence; si je voulois, dis-je, en essayer le tableau, je ne saurois comment m'y prendre. O volupté bouillante et tirannique, tu te fais trop sentir pour être jamais bien peinte! Ton empire est d'un moment. Dieux! s'il duroit plus longtems, il détruiroit l'union et séparerait à jamais l'âme sensible du corps, instrument de ses plaisirs.

« Mais si je voulois peindre la douce et molle volupté, cette volupté aimable et tranquille qui préside aux douceurs d'une tendre union, je peindrois Fanny alors qu'elle se repose, se renverse nonchalamment sur son siège; et c'est assés son attitude favoritte. Qu'elle a de grâces en cette posture! Au reste, il faut bien se garder de confondre cette molle volupté avec ce que les hommes apellent volupté molle, qui n'est autre chose que l'affaissement et la suite d'un plaisir trop vif; il n'y a pas plus de rapport entre le sens que présentent ces expressions, qu'entre celles de grand homme à un homme grand, de femme sage à une sage-femme, et d'honeste fille à une fille honeste. Point de sinonimes dans le françois; chaque tournure, chaque expression a sa signification distincte de tout autre. La confusion de ces idées jetteroit perpétuellement l'esprit de quiconque s'y tromperoit dans le ridiculle ou l'erreur.

« L'esprit de Fanny est naïf, délicat et curieux. Mais la paresse, péché mignon des âmes vraiment sensibles, s'oppose en Fanny à l'étude, — aliment dont tout esprit a besoin pour étendre la sphère de ses idées et augmenter la carrière de ses plaisirs. S'il y a, au monde, des signes certains, Fanny ressent perpétuellement le besoin d'aimer et d'être aimée. Quand elle aimera, son cœur sera tendre jusqu'à la profusion; elle ne conoîtra d'autre ruse, d'autre finesse pour s'attacher un amant aimé que de luy livrer sans réserve son âme toute entière, trop heureuse, s'il en est digne, cet amant. Mais, belle Fanny, que cette bonne foy, qualité respectable dans un siècle plus heureux, devient dangereuse au milieu d'un monde corrompu qui ne connoît dans l'amonr que le plaisir de séduire, de tromper et de chanter hautement sa victoire! Sa victoire, hélas! Les plus discrets, semblables au coq de La Fontaine, sont ceux qui se contentent de se parader en battant des ailles sur le toit du réduit, témoin d'un bonheur qu'ils méritoient si peu. Quelle perversité! Que votre paresse, Fanny, n'arrette jamais l'examen sérieux de tout homme qui vous séduira; le bonheur en dépend.

« Dans l'amitié, Fanny met plus de dévouement, plus d'égalité, que de vivacité. Quand Fanny parle à ses amies, la douceur est dans sa bouche et la bienveillance dans ses yeux, interprètes fidèles des mouvements de son cœur. Sensible à la moindre avance, il semble que Fanny n'attendoit que ce moment pour faire éclater ses sentiments. Cette sensibilité visible et la paresse de contredire mettent presque toujours Fanny dans l'obligation de sacrifier ses goûts aux volontés de ses amis. Mais que vous êtes heureuse, Fanny, de vous être assortie avec tant d'adresse! Votre ami, la douceur et la complaisance mesme, sent le prix de vos procédés, et vous les rend avec usure; tout autre vous tiraniseroit, rendroit sa domination dure, abuseroit de votre attachement pour vous asservir à ses caprices, et en agiroit avec vous, à peu près comme la coquette insensible traite ses timides esclaves.

« Cette condessendance et cette bonté de caractère peuvent nuire de plus d'une façon. Fanny, faites attention à cecy. Vous avés l'âme trop tendre pour n'être pas voluptueuse. Un mari jeune et plein de feu vous laisse peu tranquille. A la complaisance de céder, peut-être joignés-vous le plaisir de jouir, et l'on ne s'avise guerre à votre âge d'examiner si la fréquence et la vivacité de ces mesmes plaisirs peuvent dans la suitte nuire aux charmes et rendre leur durée moins longue.

« Qu'arive-t-il? Pour enlever la jeune et voluptueuse Europe, Jupiter prend la forme et la vigueur d'un fier taureau. Europe enchantée se noye et s'oublie dans les plaisirs; la rapidité avec laquelle ils se sucèdent ne luy laissent pas le temps de réfléchir aux suittes naturelles de ces emportements. A la longue, ses appas en soufrent. Jupiter de jaloux devient inconstant. L'illusion se dissipe; la jeune Europe ne voit plus dans son vainqueur qu'un satyre écumant de luxure, qui a sacrifié à son brutal apétit la fleur tendre et délicatte des charmes qui l'avoient séduit; bien différent d'un berger ocupé du bonheur de son amante, et qui luy eut épargné par des soins mieux entendus, le dégoût de la satiété, l'embaras des fréquentes grossesses, les douleurs meurtrières qu'elles entraînent, et la perte des charmes où elles conduisent.

« Ouvrés donc les yeux, belle Fanny, faite pour être l'ornement d'une société que vous enchantés, d'un cercle que vous embelisses; ayés la sage économie de sacrifier un peu de vos plaisirs actuels à votre bien-être constant et à notre bonheur. Il consiste à vous voir toujours aussi belle que vous l'êtes; à nous faire aimer de vous comme vous mérités de l'être vous-mesme par tout ce qui vous environe. »

BEAUMARCHAIS.

Quelle était donc cette Fanny, chef-d'œuvre de l'Amour et de la Nature, dont Beaumarchais de sa plume alerte et fine vient de nous tracer le savoureux portrait? Une des plus folles et des plus séduisantes « Cythéréennes » de l'époque, s'il faut en croire la chronique scandaleuse et surtout les Mémoires secrets de Bachaumont.

D'abord femme d'un certain Lecocq, petit bijoutier de la rue Feydeau, qui après avoir fait banqueroute s'en est allé mourir par delà la frontière, Fanny a épousé dans la suite un riche Hollandais, et peu après s'est vue métamorphosée en baronne de Burmane, de par la puissante protection — non désintéressée, nous assure l'indiscret annaliste, — de M. d'Ogny, surintendant des postes. Entre temps la belle inconstante aime l'acteur Julien et est aimée de Beaumarchais, qui après une liaison des plus brèves, se voit forcé de céder incontinent la place à M. d'Ogny.

Ce fut alors qu'eut lieu une correspondance de quelques jours entre notre auteur et la baronne, au sujet du portrait qu'on vient de lire, et qui fut donné, repris et enfin rendu à son charmant modèle, ainsi que nous l'apprend une lettre autographe de Beaumarchais, demeurée longtemps inédite, et que les Goncourt publièrent pour la première fois dans leurs *Portraits intimes du XVIIIe siècle*. Voici comment débute cette piquante épître :

« Je me suis bien examiné, madame la baronne. Si j'avais mérité le traitement et les durs propos que j'ai essuyés avant-hier, je serais à vos pieds pour vous en demander pardon, mais je n'ai aucun tort à me reprocher. Si j'avais voulu vous priver de votre portrait, je n'avais qu'à le garder. Je l'ai eu douze heures dans ma poche avant de vous le renvoyer; ce n'était donc de ma part qu'une façon gaie de vous arracher quelques faveurs. Vous avés mis sur le champ M. D' (Ogny) en avant, et vous l'avés envoyé chercher. Ce ridicule moyen de revoir votre portrait n'était pas fait pour réussir. Aussi n'est-ce pas ce qui me l'a fait rendre. Ce sont les termes d'*insolent*, de porte *fermée à jamais*, et mille autres choses aussi désobligeantes que déplacées, qui en me frappant les oreilles m'ont prouvé que vous ignorés jusqu'aux égards que les honnestes gens se doivent, que vous n'aimés, ni n'estimés l'homme à qui vous ouvrés votre lit, et qu'à la plus légère plaisanterie, vous estes prête à étouffer l'amant que vous combliez de caresse une heure avant. Voilà, baronne, les réflexions qui m'ont détaché sur le champ, du vif désir que j'avais de vous faire acheter le portrait au prix de quelques baisers que je mourrais d'envie d'obtenir. »

Tout ne tourna donc pas à l'avantage de Beaumarchais dans cette aventure galante, lui pourtant qui obtenait tant de succès auprès des femmes qu'au dire de son ami, l'excellent Gudin, « il fut aimé avec passion de ses maîtresses et de ses trois épouses ». Cette fugue avec la baronne de Burmane ne pouvait être d'ailleurs que de brève durée, car le besoin de changement et le goût d'intrigues toujours nouvelles étaient le fond même de la nature de Beaumarchais. Ce dut être peu de temps après sa rupture avec la belle Fanny qu'il se lia avec la trop célèbre Mme Houret de la Marinière, dont l'amour despote n'ensoleilla pas toujours ses dernières années. Amoureux, il le fut depuis son adolescence et amoureux il resta jusqu'à la mort. Sa destinée ne pouvait être autre, car l'immortel Chérubin en devait naître.

M.-T. BRUGEARD-DURAND.

LA SITUATION POLITIQUE EN ANGLETERRE

L'Angleterre vient de subir, et subit encore une hégémonie Conservatrice, dont trop souvent on ignore les origines et méconnaît l'importance.

Les quatre Parlements de 1857, 1859, 1865, 1868 avaient été dirigés par une importante majorité Libérale (80, 50, 78, 116 voix). La période, qui s'étend de 1857 à 1873, constitue l'âge d'or du Libéralisme politique. En 1874, une première poussée Conservatrice déplace la majorité, mais elle est rapidement enrayée, en 1880, par une réaction Radicale. En 1885, la scission du groupe Chamberlain, provoquée par la question du Home-Rule, compromet l'avenir du Libéralisme. Le parti Unioniste, cette coalition des agriculteurs et des grands industriels, du clergé Anglican et des marchands de vin, balaie tout devant elle. En 1886, elle dispose d'une majorité de 114 voix. En 1892, son autorité dans le pays, son influence sur la Chambre des Lords sont assez fortes pour

paralyser le Parlement libéral de 1893. Aux élections de 1895 et 1900, ses forces dépassent celles de ses adversaires de 152 et 132 voix. De 1847 à 1874, il y avait eu une Chambre des Communes Conservatrice et cinq Libérales; de 1874 à 1900, quatre Parlements Conservateurs et trois Libéraux, dont l'un ne dura qu'une douze mois, siégèrent à Westminster. De 1846 à 1874, quatre cabinets libéraux avaient occupé le pouvoir pendant vingt-deux ans et six mois, trois ministères Conservateurs, pendant quatre ans et six mois. De 1874 à 1903, cinq cabinets Unionistes ont duré près de vingt et un ans, et trois ministères Libéraux n'ont vécu que huit ans et cinq mois.

Ces victoires Conservatrices ont eu des lendemains aussi sereins et une action aussi profonde, parce qu'elles n'étaient point les simples péripéties d'une bataille politique, mais la résultante de l'évolution de l'Angleterre depuis 1850. L'incroyable prospérité économique de 1854 à 1874 était venue réveiller, au fond du tempérament national, ces tendances conservatrices des intelligences et des sensibilités, que seules des souffrances aiguës ou des crises religieuses peuvent enrayer pour un temps. Le courant intellectuel, auquel les imaginations de ces deux grands moralistes, que furent Carlyle et Ruskin, avaient imprimé une ardente impulsion, détachait les pensées et les consciences de la philosophie libérale, religieuse dans ses principes, classique dans sa méthode, et anti-interventionniste dans ses applications économiques. Conscients de cette double évolution de l'âme nationale, l'initiateur de la victoire, Disraëli, puis ses disciples, lord Randolph Churchill, lord Salisbury, sir John Gorst, A. Balfour rallièrent les électeurs, autour d'un programme de conservation politique et de réformes sociales, qui violait, ainsi, par deux fois les préceptes et les traditions du Libéralisme. Ses défenseurs n'auraient pu combattre victorieusement leurs adversaires, qu'en les dépassant dans la voie où ils s'étaient engagés. Mais paralysés par leur méfiance séculaire pour l'intervention de l'État, dociles à l'action exclusivement politique de Gladstone, les Libéraux, à une époque où colonies et nations étaient travaillées par un sourd besoin d'union et d'entente, cherchaient résolument à détendre les chaînes, qui maintenaient rivées, les unes aux autres, les quatre grandes fractions du Royaume-Uni. Pendant seize années, cette faute politique condamne les Libéraux à l'impuissance. L'activité féconde des Parlements de 1886 et 1892 et l'audace de leurs réformes agraires et ouvrières, l'intérêt témoigné par le gouvernement à l'industrie menacée et les satisfactions données, par des fêtes militaires ou des conférences Inter-coloniales, au sentiment Impérialiste, rallient, autour des Conservateurs, l'immense majorité du pays. Le désarroi de l'opposition est encore augmenté par les scissions, que provoquent dans son sein les polémiques de la guerre Sud-Africaine. Aux élections de 1900, le parti Libéral semblait frappé à mort : divisé en deux groupes rivaux, il n'avait plus ni chef, ni programme, ni doctrine.

Quelles ont été les étapes successives de son réveil; telle est la question que nous voudrions examiner.

*
* *

Les élections complémentaires, qui ont lieu en 1901, consacraient la victoire des Conservateurs. En 1902, 17 sièges deviennent vacants; et 11 d'entre d'eux, si on laisse de côté l'Irlande, donnent lieu à des scrutins. Ces 11 votes peuvent être répartis en deux groupes, suivant qu'ils précèdent ou qu'ils suivent la fameuse élection de Bury (10 mai), où les libéraux enlevèrent leur premier siège. Ce qui caractérise les 4 scrutins, antérieurs à cette date, c'est que les statistiques électorales, comparées à celles de 1900 ou de 1895, ne révèlent pas d'importantes modifications. Les Conservateurs gagnent 888 voix et les libéraux 192 seulement. A partir du 10 mai, au contraire, une évolution se dessine dans les tendances de l'opinion Britannique. Les antiministériels enlèvent trois sièges (10 mai, Bury; 30 juillet, Nord-Leds; 25 novembre, Orkney et Shetland), et gagnent du terrain dans toutes les autres circonscriptions. Tandis que les Conservateurs perdent 3715 votes, les Libéraux en gagnent 10669. Le mouvement s'est accentué en 1903. Du 1er janvier au 11 mai, 7 élections partielles, sur 12, ont donné lieu, en Angleterre et en Ecosse, à des scrutins. Les forces de l'opposition anti-ministérielle s'accroissent sensiblement. Elle enlève trois sièges (3 janvier, Newmarket; 11 mars, Woolwich; 17 mars, Rye). Si les Conservateurs perdent 1822 électeurs, leurs adversaires gagnent 13176 voix. Du 11 mai 1902 au 11 mai 1903, l'armée Unioniste a diminué de 5537 hommes; et les forces antiministérielles se sont accrues de 23845 soldats (1).

L'autorité de la coalition Conservatrice est usée; et l'opinion aspire à un changement. Pour comprendre les origines de ce mécontentement, il faut, à côté de mobiles politiques, faire place à des causes économiques et sociales.

L'Angleterre a trop affirmé la justice de la guerre Sud-Africaine, pour pouvoir admettre que ce conflit prolongé ait eu une double répercussion sur la prospérité nationale. Le commerce Britannique, dont les ambitions avaient été décuplées par les résultats sans précédents de l'année 1899, n'en a pas moins

1. Pour plus de détails, voir notre article dans le *Journal des Débats* du 26 mai 1903 : « Les récentes élections Anglaises et leur signification politique ».

dû reconnaître la faillite de ses espérances. Comment, en effet, la réquisition d'une flotte de 1 million de tonnes Anglaises, l'énorme consommation de charbons et d'approvisionnements de toutes sortes, une mobilisation partielle, n'auraient-elles pas atteint, dans une certaine mesure, les échanges internationaux du Royaume-Uni, tout en trompant les esprits par l'apparente activité des marchés intérieurs? N'y a-t-il pas dans l'activité économique d'un peuple, des facteurs moraux; et comment admettre que les douleurs de l'hiver 1899-1900, les joies sauvages de l'été 1900, la longue et interminable attente de 1901-1902 n'aient pas eu leur répercussion sur l'activité industrielle et commerciale? Les exportations ont diminué; le chômage s'est accru; le paupérisme s'est étendu. Et les ministères Conservateurs de Lord Salisbury et A. Balfour vont supporter les contre-coups de ces gênes et de ces souffrances.

Elles ont été encore accrues, — c'est là un second point, — par la politique financière, qu'ont imposée aux Cabinets les nécessités de l'équilibre budgétaire. La guerre a coûté en 1899-1900, 580 millions; en 1900-1901, 1715 millions; en 1901-1902, 2505 millions. Aujourd'hui les dépenses effectuées, pour ce chapitre, ont dépassé 5 milliards. Pour couvrir ces déficits, sir Michaël Hicks Beach ne dut pas seulement frapper les capitaux, en élevant de 3,20 à 5,60 p. 100 l'impôt sur le revenu, gêner l'industrie du charbon, en le frappant d'un droit d'exportation, mais aussi atteindre les paysans et les ouvriers par une taxe de statistique sur les blés importés et un impôt sur les sucres raffinés. Ces sacrifices, qui n'ont pu empêcher le ministre des Finances de ramener la dette nationale, au point où elle en était en 1870, soit 19 milliards 269 millions, ces sacrifices ont créé, dans l'opinion publique, un mécontentement qui s'est traduit, dès le 11 mai 1902, par la victoire Libérale de Bury.

Mais si le groupe Unioniste ne saurait être rendu complètement responsable des conséquences économiques d'une guerre, qui lui a été imposée par l'opinion publique elle-même, il est difficile de trouver à sa politique intérieure des circonstances atténuantes. Grisée par ses victoires de 1895 et 1900, gagnée par la soif de repos et la satisfaction béate, qui perçaient à la même date, dans toutes les branches de l'activité sociale, la majorité parlementaire rompit avec les traditions réformistes, qu'avaient jadis imprimées au parti Conservateur lord Beaconsfield et lord Randolph Churchill. La coalition Unioniste est devenue un syndicat d'intérêts. Elle en a acquis la discrétion indulgente et la partialité législative. De même qu'elle s'était refusée à jeter une lumière complète sur les dessous du raid Jameson et à exiger la publication de dépêches suggestives, la majorité n'a point voulu révéler ni punir les premières bévues du War Office: le refus des contingents de troupes montées coloniales au début de la campagne, l'envoi de recrues incapables de servir contre l'ennemi, l'achat de chevaux hors d'état de supporter les fatigues de la campagne. Plus tard, lorsqu'on apprit que, sur les 250 millions dépensés en achats de chevaux, des intermédiaires, plus ou moins honnêtes, avaient prélevé 94 millions, le Ministère nomma bien une commission d'enquête, mais elle fut composée de parents dévoués et d'amis discrets (1). La même politique, toute d'intérêts, a valu aux contribuables anglais, en 1902, un acte, renouvelé de celui de 1897, qui décharge les propriétaires fonciers, — cet état-major du parti, — pour cinq ans, de la moitié de leurs taxes locales ou centimes additionnels, et les met à la charge des contribuables urbains (2). L'idéalisme religieux de M. A. Balfour, qui a écrit sur la faillite du positivisme et la nécessité de la foi des ouvrages retentissants, n'a point amélioré la situation politique. Par sa Loi Scolaire, étendue demain à Londres, il a porté une égale atteinte au double principe, qu'avaient posé les Libéraux, dociles à l'action de leurs électeurs protestants et fidèles aux caractères de leur doctrine philosophique. En décidant que l'autorité nouvelle, chargée de diriger l'enseignement Secondaire et Primaire dans chaque district, serait formée, en partie de délégués du Conseil de Comté, et en partie de membres de droit, la majorité Conservatrice a rompu avec la théorie, qui voulait confier à des corps spéciaux, soumis entièrement à l'élection, la direction de l'Instruction nationale. En accordant aux écoles libres confessionnelles et aux écoles municipales laïques la même part dans les impôts nouveaux, en ouvrant leurs portes au même contrôle et à la même inspection, le ministère froissait les minorités religieuses, notamment les Protestants dissidents, qui n'avaient ni l'argent, ni le clergé nécessaires pour pouvoir lutter avec l'église Anglicane et doubler leurs modestes chapelles d'écoles libres. M. Balfour les oblige non seulement à envoyer leurs enfants dans des classes dirigées par des maîtres hostiles à leur foi, mais encore à subvenir, par leurs impôts, à la propagation d'un dogme auquel ils ne croient pas. Par ces atteintes aux conceptions Libérales la majorité Unioniste s'est aliéné à jamais un tiers du corps électoral Anglais, sa fraction la plus intelligente et la

1. Un sous-secrétaire d'État auxiliaire du War Office, un officier en relations étroites avec les membres de la commission d'enquête, deux parents des membres du Cabinet, le secrétaire particulier du secrétaire financier du War Office.

2. Voir le texte et le commentaire de cette mesure étendue aux propriétés du Clergé Anglican, dans *Pamphlets Financial Parliamentary Department*, 1903, p. [illegible]

plus disciplinée. Son énergie morale et sa force de résistance ont été singulièrement révélées par le récent *meeting* d'Hyde Park, qui a réuni plus de 200 000 hommes, et par les essais tentés pour organiser le refus des nouveaux impôts scolaires. A Oxford, à Tunbridge-Wells, à Saint-Albans, etc., le fisc a dû saisir les contribuables récalcitrants. Le maire de Sheffield a donné l'exemple de cette significative manifestation.

Le parti Unioniste groupe aujourd'hui toutes les forces conservatrices, Église Anglicane, féodalité terrienne, aristocratie industrielle, en vue d'enrayer le mouvement d'émancipation intellectuelle et politique.

Ce qui le prouve bien, c'est la netteté avec laquelle il a rompu avec la tradition, qui faisait des conservateurs les apôtres des réformes sociales et les défenseurs des lois ouvrières. Il cédait, en les aggravant, aux tendances réactionnaires de l'opinion Britannique, docile jusqu'ici à l'action sociale des grands Romantiques. Le point de départ de cette évolution intellectuelle et économique peut être fixé à la fondation, en 1883, de la « Ligue pour la défense de la liberté et de la propriété » (1). Ces tendances se sont manifestées dans une double direction. D'une part, il y a eu une réaction contre le socialisme Municipal ; et à la fin du mois de Mai dernier, après une longue campagne de conférences et de presse, dont les articles du *Times* ont été la plus importante manifestation, une pétition, protestant contre l'extension de l'activité industrielle des corps élus, fut remise au gouvernement. D'autre part, une triple lutte était organisée contre les *Trade-Unions*. Les ressources du syndicat Jaune, la *National free labour Association* fondée en 1882, étaient développées et son activité accrue : en dix ans le nombre de ses adhérents décuplait et atteignait 80 000. En même temps, était menée contre l'armée Trade-unioniste une campagne de presse et de procès. Un arrêt de la Chambre des Lords (22 juillet 1901), confirmé par le Banc du Roi (19 décembre 1902), proclamait, dans le cas de rupture du contrat de travail sans avis préalable, le principe de la responsabilité pécuniaire des *Trade-Unions*, contrairement à la jurisprudence qui ne reconnaissait pas les associations professionnelles comme des entités juridiques. Parallèlement à cette lutte juridique, une vigoureuse polémique était engagée par les journaux conservateurs. Dans une série d'articles, le *Times* rendait les syndicats responsables de la crise que traversait l'Industrie Britannique.

Ces deux mouvements réactionnaires ont été approuvés par un vote au Parlement. Au commencement d'avril 1903, les Communes adoptèrent, avec une arrière-pensée défavorable, le principe d'une enquête sur le socialisme municipal. Enfin, le 8 mai dernier, la majorité Conservatrice s'est refusée à adopter en seconde lecture le projet de loi d'un député ouvrier, qui, après avoir tranché la question de la légalité des patrouilles, « affranchissait les coalitions ouvrières de toute responsabilité civile, pour des actes qu'un individu isolé pourrait commettre impunément ». Ces deux décisions couronnaient une évolution, commencée dès 1898-99. Les Unionistes avaient inauguré leur retour au pouvoir par l'adoption en 1897 de quelques lois sociales importantes. De 1899 à 1901, leur activité législative se ralentit. Ils sont aujourd'hui hostiles à toute extension de la législation interventionniste. C'est ainsi que la Chambre, depuis février 1903, a rejeté les projets de loi sur la journée de huit heures et la réglementation du travail dans les mines, sur la revision du Code des logements à bon marché, etc.

* * *

La répercussion économique, les bévues politiques et les tendances sociales du gouvernement Unioniste, ce syndicat d'intérêts, ont progressivement rapproché, dans une opposition aujourd'hui unanime, les deux fractions de l'opposition antiministérielle, les Libéraux impérialistes et les Radicaux pacifiques.

S'ils n'étaient pas d'accord sur l'illégalité de la guerre sud-africaine, ils étaient moins divisés dans leur appréciation des ressources fiscales, créées par le cabinet. Avec raison, ils voyaient dans les droits sur les sucres importés et les charbons exportés, ces primes indirectes à la production nationale, agricole ou industrielle, dans la légère taxe sur les blés, une triple violation des principes libre-échangistes, auxquels ils étaient également attachés. La campagne contre les Lois Scolaires fit faire un pas de plus à la réconciliation. Les discours de lord Rosebery et de M. Asquith, de sir Henry Campbell-Bannermann et de sir John Morley contribuèrent, pour une part égale, à agiter l'opinion publique. Sans le concours fidèle des Irlandais, achetés au prix d'une loi de réparation et de justice, due à cet esprit cultivé et à cette âme délicate qu'est M. Wyndham, le ministère Balfour aurait été, une ou deux fois, mis en minorité. La lutte pour les réformes sociales a, enfin, révélé publiquement l'unanimité de l'opposition Libérale. Hors du Parlement, lord Rosebery et le *Speaker*, l'organe des Radicaux, s'entendaient pour prendre la défense du socialisme municipal. Et si les Libéraux-impérialistes, M. Asquith et sir Edward Grey, confiaient à leur ancien adversaire sir Campbell-

(1) [illegible] p. 9, 10, 12, 19.

Bannermann le soin de proposer un vote de blâme, contre le ministère Conservateur, qui n'était pas intervenu dans la grève prolongée des carriers de lord Penrhyn, en revanche l'Opposition chargeait M. Asquith de réclamer, en son nom, une revision favorable des lois sur les syndicats professionnels. M. Asquith a pu dire avec raison, dans un récent discours, que l'unité du parti Libéral était aujourd'hui un fait accompli.

Mais l'attitude de la coalition Unioniste vis-à-vis des questions sociales a eu un second résultat, celui de rapprocher les groupes libéraux des organisations électorales créées par l'aristocratie ouvrière. Par deux fois, en 1868 et 1879, leur alliance avait mis en déroute l'armée Conservatrice. Depuis, les audaces législatives du parti Unioniste et l'invasion des idées socialistes (1882-86) avaient détruit jusqu'au souvenir des services rendus par les Libéraux aux travailleurs manuels. Il semble aujourd'hui que l'évolution des doctrines et les fautes des Conservateurs comblent progressivement le fossé qui sépare les théoriciens de la démocratie politique, des pionniers de la démocratie économique. Tandis que les ouvriers se détachent définitivement du Marxisme révolutionnaire, les Libéraux se rallient au principe de l'interventionnisme : ils s'attaquent résolument, par l'activité municipale et la réglementation législative, aux industries insalubres, aux logements malsains et au monopole de la terre. S'ils acceptent encore la nécessité de la concurrence internationale, au sein des États ils acceptent de limiter son champ d'action, par la socialisation, municipale ou nationale, de certaines industries, par le contrôle exercé par la collectivité sur la rémunération, l'organisation et la durée du travail. Une nouvelle poussée Radicale ébranle les groupes Libéraux et les rapproche partant du Parti Ouvrier. Des actes récents, les protestations contre l'anathème jeté au socialisme municipal, l'appui donné aux revendications des *Trade-Unions*, le projet d'expropriation publique de lord Penrhyn, pour cause d'abus du droit de propriété, la demande d'un suffrage universel et d'une indemnité parlementaire, — ces actes montrent combien a évolué le Libéralisme doctrinaire.

Sans doute l'alliance de la minorité antiministérielle avec les forces Ouvrières n'est point un fait accompli. Des trois organisations électorales des travailleurs Anglais, le *Parti ouvrier indépendant*, les deux *Comités pour la représentation du Travail* [1], un seul, le comité Écossais, a accepté de s'entendre, pour le choix de candidats et la répartition des sièges, avec les groupements Libéraux. A Preston, le candidat Ouvrier, appuyé par les Libéraux, a échoué, parce qu'un certain nombre de Trade-unionistes, fidèles aux souvenirs du passé, ont préféré voter pour le conservateur. Hier, à Barnard Castle, la majorité ministérielle a failli gagner un siège, parce que libéraux et ouvriers n'avaient pu se mettre d'accord sur le choix d'un mandataire unique.

La fusion de toutes les forces démocratiques n'est point encore une réalité. Une alliance passagère pourrait bien se nouer, dès aujourd'hui, grâce à la campagne protectionniste de M. Chamberlain.

***

Groupes libéraux et organisations ouvrières sont d'accord pour protester contre tout droit sur les objets d'alimentation.

Tandis que le *Cobden Club* sort d'un long sommeil et que la *Fédération nationale libérale* prépare d'importantes manifestations, le congrès Coopératif de Doncaster, des meetings d'ouvriers à Blaby, dans le Leicestershire, des réunions de mineurs dans le Yorkshire, le groupe des socialistes Fabiens, les secrétaires généraux du *Parti ouvrier indépendant* et des deux *Comités pour la Représentation du travail* protestent contre un retour au protectionnisme. L'opposition se forme en un bloc puissant, et la majorité ministérielle se désagrège. Trois ministres des Finances Conservateurs, sir Michael Hicks Beach, lord Goschen, M. Ritchie, imités par plusieurs *Tories* importants comme lord Hugh Cecil, lord Balfour of Burleigh, Winston Churchill, protestent contre le projet de Zollverein et se donnent comme libre-échangistes. Un groupe d'Unionistes se sépare également du Ministre des Colonies et constitue la *Ligue Unioniste pour la Non-taxation des objets d'alimentation*. La majorité parlementaire d'aujourd'hui est aussi divisée que l'était la majorité Libérale, en 1885-56, à la veille du Home-Rule.

Le même sort l'attend ; et la même défaite la menace. Le retour des Libéraux au pouvoir est certain ; il est prochain. Leur victoire ne sera réelle et durable que s'ils donnent au commerce Britannique une impulsion assez forte pour désarmer les revendications protectionnistes, aux travailleurs manuels assez de réformes électorales et de lois sociales pour dissiper leurs méfiances et capter leurs bonne grâces. D'ici à peu d'années, de deux choses l'une, ou bien le groupe Radical, uni au Parti ouvrier, aura transformé l'aristocratique Angleterre en une démocratie politique ; ou bien M. Chamberlain inaugurera les douanes de l'Empire unifié, au milieu des fanfares et des coups de canon.

JACQUES BARDOUX.

[1] Pour de plus amples détails, voir nos deux articles dans les *Débats*, 19 et 27 mai 1903.

DEUX OUVRIERS DU ROMANTISME

En littérature, — comme dans les autres arts — il est bon, si l'on veut tenir une place honorable dans la mémoire des hommes-de ne pas venir trop tôt et quand les circonstances ne permettent guère la production des chefs-d'œuvre. Car alors, en dépit des plus brillantes qualités, l'écrivain ne fera que préparer la voie à ses successeurs, leur faciliter l'accès de la Terre promise, sans avoir la consolation d'y entrer lui-même. Organisateur des victoires futures, il aura presque toujours la douleur d'entendre acclamer, dans l'enthousiasme irréfléchi du succès, d'autres noms que le sien. N'est-ce point là d'ailleurs la mélancolie ordinaire des triomphes? Ceux qui les ont le plus efficacement préparés n'en recueillent qu'assez rarement le bénéfice. A l'heure décisive de la bataille, d'autres surviennent, plus brillants ou plus soucieux des intérêts de leur réputation, plus habiles à faire valoir leurs mérites ou mieux servis par les circonstances, et ils ravissent pour eux seuls toutes les gloires. Quant aux pauvres soldats d'avant-garde, qui inquiétèrent d'abord l'ennemi et quelquefois même le chassèrent de ses positions, on ne leur donne qu'en passant une mention forcée et dédaigneuse. L'histoire littéraire — tout comme l'histoire — offre le spectacle de pareilles injustices. Qui se souvient, par exemple, des *Scènes de la Ligue*, et combien le roman historique de *Cinq-Mars* compte-t-il encore de lecteurs? Cependant il y a peu d'ouvrages qui aient plus énergiquement aidé au triomphe du Romantisme, et tous les caractères essentiels de la poétique nouvelle se rencontrent déjà dans le roman de Vigny et dans les tableaux dramatiques de Vitet, comme il est aisé de l'établir.

*
* *

Pour inconnu qu'il soit aujourd'hui, l'auteur des *Barricades* et des *États de Blois* n'en eut pas moins, aux environs de 1826, son heure de popularité brillante. C'était un esprit original que Vitet. Réfléchi et audacieux tout ensemble, il comprit admirablement les besoins de son époque, essaya résolument de les satisfaire, et n'y réussit pas tellement mal après tout : figure intéressante à plus d'un titre, sorte d'épreuve anticipée et moins hardie de Mérimée, sur laquelle nous reviendrons peut-être quelque jour. Ses *Scènes de la Ligue* restent un ouvrage capital dans la période de préparation du Romantisme, au moins aussi agréables en elles-mêmes que *la Jacquerie*, qu'elles ont d'ailleurs inspirée, — comme elles ont inspiré les *Scènes de Nevilly*, de Dittmer et Cave, les *Scènes historiques*, de Loeve-Veimars, le *Centenaire*, de Jules Jouy, et le *Barbier de Louis XI*, de Cordellier-Delanoue, pour ne citer que les œuvres les moins insignifiantes du genre. Être ainsi générateur d'influence constitue sans doute une assez bonne garantie de talent pour un écrivain. Ce n'est pas cependant l'originalité de Vitet qui nous occupera ici, non plus que les mérites intrinsèques de son œuvre. Nous voudrions simplement montrer ce que cette œuvre contenait d'« actualité » pour l'époque, et comment l'auteur fut un soldat d'avant-garde : on verra que personne ne mérite moins que Vitet l'oubli à peu près complet où nous nous obstinons à le laisser languir.

C'était une époque singulièrement troublée et confuse que celle où il commença d'écrire. La lutte devenait chaque jour plus ardente entre l'école classique qui agonisait et le parti des novateurs qui essayait de s'organiser et de vivre. Tous les anciens genres étaient décriés ou délaissés, sans qu'on entrevît encore avec netteté ce qui devait prendre leur place. Deux choses seulement étaient proclamées certaines : c'était à l'histoire nationale que l'écrivain demanderait désormais ses sujets, et la seule expression qui convînt à ces sujets était l'expression dramatique, parce que seule elle pouvait donner de la réalité une traduction fidèle et vivante. De la première nouveauté, Chateaubriand avait donné l'exemple et presque le modèle; Walter Scott était venu ensuite, et de ses disciples directs, Barante et Augustin Thierry, l'histoire autrefois si décolorée, si déclamatoire, si ennuyeuse, allait recevoir tout l'intérêt et tout le pittoresque d'une œuvre d'imagination. Visiblement l'esprit français, rompant avec des habitudes séculaires, se mettait à l'étude des vieilles chroniques et se préparait à ressusciter ce qu'elles contiennent, en effet, de charme naïf ou de pathétique grandiose. Mais pour exploiter cette mine nouvelle, il fallait en connaître les filons, et que rien alors ne fût plus ignoré: la lecture des *Lettres sur l'Histoire de France* d'Augustin Thierry en est une preuve d'une singulière éloquence. Le public devait donc accueillir avec des transports de joie et de reconnaissance tout ce qui l'aidait à prendre conscience de ces nouvelles richesses. C'est précisément le service que lui rendaient, fort mal il est vrai, mais enfin que lui rendaient tous ces barbouilleurs de papier, tous ces grimauds de lettres qui croyaient de bonne foi imiter Walter Scott, et, dans cette naïve confiance, entassaient romans historiques sur romans historiques, infatigablement. Et c'est aussi ce qui explique leur succès, dont nous avons aujourd'hui tant de peine à nous rendre compte. On pouvait faire fête à *Cinq-Mars* quand on recevait avec allégresse des platitudes comme *Alfred le Grand*, *le Troubadour*, *les Derniers des Beaumanoir*, et telles autres misé-

rables élucubrations dont nous pourrions donner les titres par centaines! A plus forte raison pouvait-on admirer les *Scènes de la Ligue;* car, pour tout ce qui est exactitude et fidélité des mœurs, couleur locale et pittoresque, leur supériorité sur les romans d'alors, même sur celui de Vigny, est de tout point incontestable. Ce n'est pas le lieu d'en faire la démonstration : le lecteur peut tenir la chose pour certaine. En demandant à notre histoire exclusivement la matière de l'œuvre littéraire, et surtout en faisant de cette histoire un emploi si respectueux et si probe, Vitet répondait mieux que personne à l'attente générale des esprits, et aidait de tout son talent et de toutes ses forces, et plus activement qu'aucun écrivain, à la constitution du Romantisme; d'où il suit qu'il ne serait que juste d'assigner enfin aux *Scènes de la Ligue* leur véritable place dans l'histoire littéraire de cette période, c'est-à dire une place d'honneur.

D'autant que par leur forme même elles devaient contribuer avec non moins de puissance à l'organisation de l'école nouvelle. La forme qui allait désormais régner en souveraine — peut-être ne l'a-t-on pas fait assez remarquer? — est la forme dramatique. Nous ne voulons pas dire seulement que le théâtre allait jouer un rôle capital dans cette rénovation de l'art, mais on se disposait à traiter tous les genres un peu à la façon du drame; on y voulait du mouvement, de la verve, de l'imprévu, de la fantaisie, des secousses même et des saccades, quelque chose de toujours alerte, de fiévreux, de trépidant. Les belles œuvres classiques étaient trop calmes d'allure, et d'ordonnance trop solennelle et froide. Ce n'étaient point qualités dont les futurs révoltés pussent se déclarer contents. Déjà ils découpaient le roman en tableaux et en scènes, au lieu de le laisser se dérouler en conversations, confidences ou dissertations infinies. Avec Augustin Thierry, l'histoire, à son tour, devenait dramatique en même temps que pittoresque. Distribuer une matière historique en morceaux dramatiques était donc une double hardiesse ou, pour mieux dire, un double bienfait. Trop timide ou peut-être trop avisé pour aborder le roman et le drame, Vitet, fort habilement, fit le mélange : il inventa les scènes historiques. Nous disons bien, il inventa. Car le *François II* du président Hénault, avec ses interminables narrations, ses tirades politiques, ses antithèses concertées, son dédain systématique du peuple, n'est qu'une mauvaise tragédie en prose, inspirée de Velly et de Garnier, qui laisse intacte l'originalité de Vitet; et la *Saint-Barthélemy* d'un M. d'Outrepont, à qui c'est déjà faire trop d'honneur que de le citer, n'était certes pas pour la diminuer. Le public applaudit avec enthousiasme au genre nouveau, porta aux nues son inventeur, et Vitet connut un moment les douceurs de la gloire.

Ce sont là raisons générales capables d'expliquer le magnifique succès des *Scènes historiques*, mais insuffisantes pour établir la participation de Vitet à la révolution romantique. Pour comprendre leur influence, force est bien d'analyser de plus près quelques-unes de leurs qualités, ou, si l'on aime mieux, de leurs nouveautés. Nous pouvons même isoler celles qui se rencontraient en harmonie plus intime avec les goûts et les besoins d'alors : il y aura encore matière à abondante démonstration.

On sait de quel culte superstitieux, de quelle adoration mystérieuse et naïve la nouvelle école affecta toujours d'entourer ces mots magiques de *couleur locale :* pour la première fois, une œuvre française offrait un modèle à peu près accompli de la prestigieuse nouveauté. Sans doute Vigny avait déjà montré comment on peut « situer » un roman, pour emprunter aux philosophes une de leurs expressions; et *Cinq-Mars* en effet garde assez bien l'air Louis XIII. Mais, sans compter que notre éducation nous rend moins sensibles à la reconstitution du XVIIe siècle, lequel nous est presque familier dès l'enfance, même de ce côté l'œuvre de Vigny reste inférieure aux *Scènes de la Ligue*. Nous ne nous arrêterons pas à prouver la vérité des mœurs des *Barricades*, puisque ce n'est point notre sujet ; on peut l'induire avec sûreté de la méthode même qu'a employée l'auteur, et qu'il a pris soin de nous définir en ces termes :

« Je me suis imaginé que je me promenais dans Paris au mois de mai 1588, pendant l'orageuse journée des Barricades et pendant les jours qui la précédèrent; que j'entrais tour à tour dans les salons du Louvre, dans ceux de l'hôtel de Guise, dans les cabarets, dans les églises, dans les logis des bourgeois ligueurs, politiques ou huguenots, et chaque fois qu'une scène pittoresque, un tableau de mœurs, un trait de caractère sont venus s'offrir à mes yeux, j'ai essayé d'en reproduire l'image en esquissant une scène. On sent qu'il n'a pu résulter de là qu'une suite de portraits, ou, pour parler comme les peintres, d'*études*, de *croquis*, qui n'ont pas le droit d'aspirer à un autre mérite que celui de la ressemblance. »

Mérimée n'a pas eu d'autre méthode, et la *Chronique de Charles IX* passe encore pour un assez bon tableau des mœurs françaises à la fin du XVIe siècle. Mais, à cette probité d'étude, à cette exactitude de reconstitution, l'œuvre gagne nécessairement d'autres mérites, et ceux-là mêmes qui devaient le plus vivement frapper les futurs romantiques et le plus aisément aussi être imités d'eux. Qui a pris la peine de faire connaissance assez intime avec ses personnages aura quelque chance de connaître mieux encore leurs costumes et leur milieu. Et voici en effet que

de toute part la couleur locale fait irruption et s'étale. Celle des *Barricades* est amusante de vivacité et d'exactitude. Il est difficile, dans des scènes de ce genre, de détailler pour chaque personnage son costume et ses atours : ce seraient autant d'interruptions fâcheuses, et le décorateur ferait tort à l'écrivain. Mais on peut en avertir abondamment le lecteur dès la première page, et l'auteur n'y manque pas.

« Voici le costume d'un élégant de Cour au mois de mai 1588 :

« Pourpoint de soie brochée, boutonné depuis la ceinture jusqu'au cou, et découpé par bandelettes larges de deux doigts, traversées de distance en distance par d'autres bandelettes de même largeur, ce qui forme une espèce de grillage; manches bouffantes, matelassées ou garnies de baleines; fraise de quatre à cinq pieds de circonférence, composée de trois rangs de gros plis réguliers. Petit manteau très court, de drap ou de velours, bordé de galons d'or; chapeau de feutre à larges bords, à forme haute et presque pointue, surmonté d'une plume blanche, haut-de-chausses en soie, bouffant, découpé comme le pourpoint et de même couleur. Les couleurs à la mode sont le jaune citron, l'orange, le blanc, le vert et le merde-d'oie. Le manteau doit être carmélite ou noir, rarement bleu foncé ou ponceau. Bas de soie amarante ou verts; souliers de buffle très couverts et pointus; en négligé, bottes de buffle; gants de soie brodés; médaillon suspendu au cou par une chaîne à plusieurs rangs ornée de rubis; large ceinturon portant d'un côté une escarcelle ou grande bourse à fermoir, de l'autre une longue épée à poignée de fer poli. Petites moustaches; barbe longue de deux pouces et terminée en pointe. »

Les costumes des dames, des ligueurs, du roi, du duc de Guise, de la reine mère, de la reine Louise, de Mme de Montpensier qui « porte des robes extrêmement longues, afin qu'on ne voie pas qu'elle a une jambe plus courte que l'autre », rien n'est oublié, et nous connaissons distinctement les acteurs du drame par le dehors avant de les connaître par leur caractère et leur âme. Hugo et Dumas, en tête de leurs pièces, n'auront pas plus de scrupules à dessiner les diverses parties de l'accoutrement de leurs personnages : on voit où ils ont pris leurs modèles et qui leur a enseigné le souci du détail pittoresque et exact.

Le costume, on le sait de reste, est chose importante, trop importante même, dans l'art romantique : il était naturel qu'on attachât le même prix au décor et à sa fidélité au moins relative. Là-dessus romanciers et auteurs dramatiques ont prodigué détails et explications avec une générosité folle. Certains entêtes d'actes sont de véritables inventaires de commissaires-priseurs et pourraient prendre place dans le manuel du parfait machiniste. « Les caveaux qui renferment le tombeau de Charlemagne à Aix-la-Chapelle. De grandes voûtes d'architecture lombarde. Gros piliers bas, pleins cintres, chapiteaux d'oiseaux et de fleurs. A droite, le tombeau de Charlemagne avec une petite porte de bronze, basse et cintrée... » On conçoit à la rigueur qu'un tombean impérial ait droit à quelques détails circonstanciés; mais s'il s'agit de l'appartement d'un simple gentilhomme? Eh bien! on redoublera de détails minutieux, sans doute parce qu'il n'y a rien de plus difficile à distinguer que la chambre d'un gentilhomme de la chambre d'un autre gentilhomme; et voici celle de don César dans *Ruy Blas* : « Une petite chambre somptueuse et sombre. Lambris et meubles de vieille forme et de vieille dorure. Murs couverts d'anciennes tentures de velours cramoisi, écrasé et miroitant par places et derrière le dos des fauteuils, avec de larges galons d'or qui le divisent en bandes verticales. Au fond, une porte à deux battants. A gauche, sur un pan coupé, une grande cheminée sculptée du temps de Philippe II, avec écusson de fer battu dans l'intérieur... Sur le mur, quelques vieux portraits enfermés et à demi effacés. Coffre de garde-robe avec miroir de Venise, etc., etc. » Inutile de prolonger la citation et sans doute aussi de multiplier les exemples : ils sont à portée de vérification et au surplus dans toutes les mémoires. Du lieu, idéal au point d'en être inexistant, de l'ancienne tragédie, nous sommes transportés dans un lieu précis, décrit et reconstitué avec une science et une patience d'antiquaire, et si minutieusement que la fantaisie n'est guère plus possible au décorateur dont le dramaturge a fait son esclave, — comme il avait déjà fait pour le costumier. Or, Vitet pourrait bien avoir formé transition entre la sécheresse classique et l'abondance romantique. Toujours chez lui le milieu est indiqué avec une netteté et une précision parfaites, sans les excès ridicules de plus tard. Voici le décor de la première scène des *Barricades*, ou plutôt de l'introduction, le *Retour de Vincennes* : « Vendredi 6 mai, à 10 heures du matin. — La scène est dans une maison appelée Bel-Esbat, appartenant au prieuré des Jacobins; cette maison est située hors la porte Saint-Antoine, à main gauche. — Une grande salle au premier étage, éclairée par une large fenêtre qui a vue sur la route de Vincennes; devant la fenêtre, une tapisserie à demi relevée. Dans le fond de la salle, quelques domestiques dressent une table et la couvrent de fruits secs, de poissons et d'autres mets maigres. — Mme de Montpensier, assise auprès de la fenêtre, tient à la main des cartes qu'elle étale sur une petite table. Elle joue à la *patience*, jeu qui est censé faire connaître l'avenir. Mme de Brosse est

à la fenêtre, les yeux tournés du côté de la ville. Mlle Henriette surveille les domestiques. » Chaque scène des *Barricades* et des *États de Blois* est ainsi précédée d'explications détaillées. Même le jour et l'heure y sont indiqués invariablement. Ce n'était certes pas aux auteurs dramatiques de l'époque que Vitet avait demandé des exemples de cette nouveauté. Shakespeare lui-même était ici insuffisant. C'est donc bien à lui seul que doit revenir le mérite de cette hardiesse. On sait si elle devait être imitée, avec quelle rapidité, quelle abondance, quelle intempérance même. De ce côté encore, Vitet reste bien l'inspirateur direct des romantiques, et ce sont bien les *Scènes de la Ligue* qui offrent les premiers germes de ce qui s'épanouira bientôt avec tant de richesse et de luxuriance dans *Henri III et sa Cour*, *Charles VII chez ses grands vassaux*, *Hernani*, *Ruy Blas*, *les Burgraves*, dans toutes les productions, en vers ou en prose, de l'école de 1830.

Des personnages si rigoureusement « situés », si scrupuleusement décrits, doivent avoir, on s'y attend bien, des propos très nettement caractéristiques aussi, des expressions topiques, si l'on veut, c'est-à-dire encore et toujours empreintes de couleur locale. Les *Scènes de la Ligue* avaient été précédées de *Cinq-Mars* et de quelques autres ouvrages ; aucun de ces livres cependant n'offre la même fidélité, la même vérité, la même saveur et le même pittoresque dans le ton ordinaire du dialogue. Ce dut être même une des plus grandes nouveautés de Vitet et certainement la plus saisissante. Ces scènes et ces tableaux présentaient des personnages au langage rude, âpre, violent, expressif, par où se trahissaient, et sans jamais rien perdre de leur énergie, de farouches et énergiques personnalités. C'était le ton, la hardiesse, les libertés de Shakespeare, mais accommodés à des imaginations françaises. On peut en être sûr, rien n'a séduit les romantiques comme ces conversations piquantes, vives, colorées, savoureuses, qui s'étalent presque à chaque page des livres de Vitet. Que nous sommes donc loin de l'imperturbable solennité et de l'insupportable froideur des héros tragiques! Où est la pompe, l'élégance, l'urbanité d'antan? Écoutez le « maître aux comptes » Marteau dire qu'il a le gosier « sec comme un four », parler d' « arquebuse rouillée comme chaîne à puits » et appeler Sanchez « vieil ours blanc, vieux bélître, vieux buson! » Ce Marteau n'aurait-il point par hasard soufflé à Hernani son « vieillard stupide »? Assurément, jamais langage ne fut plus naturel, moins orné et moins académique. C'était justement ce qui en faisait alors la valeur et le prix; et la preuve, c'est qu'on en trouve un peu partout l'écho, quelques années plus tard, dans le roman et au théâtre. « Eh bien, père Crucé, vont-ils un peu chaudement aux prés Saint-Germain? — Non, mon enfant; niaiserie, bagatelle, papier mâché, on ne tue pas... Ce sac à vin de Marteau ne pense qu'à remplir ses poches... Voler? morbleu! ce n'est pas ça!... Vous autres, mes petits, pas de ces bêtises, s'il vous plaît!... Est-ce que vous ne dites pas bonjour à M. le Président? Il y a du gibier chez lui... Mais pas de plongeon, bien entendu; tous ces robins à bonnets carrés, ça se réserve pour la potence... Adieu, mes petits. Je vais voir ce qu'ils ont fait à la Grève.» Où parle-t-on ainsi? Dans *Notre-Dame de Paris*, sans doute, ou dans *Isabel de Bavière*, à moins que ce ne soit dans la *Chronique de Charles IX*! Non, mais tout simplement dans les *Barricades*. Décidément Vitet est le maître du chœur et c'est bien lui qui a donné le ton.

On ne manquera pas de dire : « Mais ce sont là façons de parler populaires très habituelles! Et le mérite est mince après tout que ce mérite de vérité vulgaire et banale, qu'il doit être au surplus si facile d'attraper! » — Pas si banale sans doute, ni si facile, et Vigny par exemple en pourrait témoigner. L'originalité précisément de Vitet est d'avoir osé reproduire le langage du peuple avec tant de fidélité et de vie. Où tout le monde avait échoué jusqu'alors, il a réussi le premier; ce qui veut dire qu'il a donné le premier modèle, dans une œuvre française, de ces conversations familières d'une saveur un peu bien relevée peut-être et d'un pittoresque quelquefois grossier, mais dont on sait que les romantiques firent volontiers leurs délices. Car du peuple la contagion a de bonne heure gagné les grands et les princes. C'avait été jusqu'alors un dogme incontesté que quiconque était distingué par la naissance devait l'être aussi par le langage, à quelque époque que le hasard l'eût fait naître. Les romantiques au contraire n'eurent pas de plus vif plaisir que de prêter des propos risqués, même à des Majestés, surtout peut-être à des Majestés, et on entendit « de grandes dames, de très grandes dames », comme disait Dumas, parler exactement comme des chambrières. Mais ici encore, c'est Vitet le précurseur, et ses successeurs n'ont guère dépassé sa tranquille audace. « Maudit abbé! En vérité, tous les jours il me déplaît davantage. Il est si laid! il me dégoûte! Ces yeux de fouine et cette peau plus ridée que celle d'une pomme au mois de juin!... » N'y a-t-il pas là de quoi faire naître et justifier le laisser aller et les pires impertinences de François Ier ou de don Carlos? Et ne voit-on pas quelque futur dramaturge, Dumas peut-être ou Victor Hugo, se délectant à ces savoureuses nouveautés et se promettant bien de les transporter un jour à la scène?

Nous faisons aujourd'hui les plus expresses réserves sur les libertés excessives de cet art par trop

démocratique; mais on était loin d'avoir nos scrupules avant 1830. Ces familiarités avec les puissances ravissaient d'aise public et écrivains, comme si on avait eu hâte de se venger sur elles de tout un long passé de décence et de noblesse forcées. Ce que la nouvelle génération se complaira de plus en plus à montrer derrière le personnage et le masque officiels, c'est l'individu, l'homme. La peinture y gagne en pittoresque : elle perd singulièrement en considération et en gravité. Même transformation dans les événements. Ils seront parfois tragiques, parce qu'il faut bien et malgré tout respecter l'histoire, et qu'il y ait au dénoûment, comme dit l'autre, un peu de sang répandu et quelque malheureux à qui il en coûte la vie; mais on écartera des yeux ce tragique jusqu'à la fin, et ce sera même le contraire du tragique qu'on s'efforcera de mettre le plus vivement en lumière. La *Chronique de Charles IX* n'inspirera guère l'horreur du fanatisme, malgré tout le voltairianisme de Mérimée, et si l'on veut entendre déplorer la Saint-Barthélemy et toutes ses horreurs, c'est à d'autres œuvres qu'on devra s'adresser. Déjà les *Barricades* et les *États de Blois* ne parlent que fort peu des factions qui déchiraient alors et ensanglantaient la France; la tristesse profonde du sujet et tout ce qu'il contient de douleur et de pitié, sans être oubliés par l'écrivain, sont exprimés sans énergie, on serait tenté de dire sans conviction; mais l'imagination se joue à reconstituer le langage d'un courtisan jaloux et d'un roi qui s'ennuie des succès populaires d'un sujet trop puissant; elle fait briller le détail et néglige l'ensemble; elle laisse volontiers le tragique dans l'ombre, et donne au comique tout le relief possible. On le voit, les *Scènes de la Ligue* n'étaient pas indignes de servir de modèle, et elles trouvèrent en effet des imitateurs.

Il y en avait d'ailleurs une dernière raison, et qui n'est pas la moins forte : les plus hardies libertés étaient autorisées par leur exemple. Rien de plus flottant, de plus lâche, de plus volontairement négligé que la succession de ces tableaux dramatiques. En vérité, Shakespeare ne prenait pas plus de libertés avec ses indulgents et naïfs spectateurs. — Mais elles étaient faites pour la lecture! — Mais aussi elles habituaient le public au décousu et au vague de la composition. La fantaisie est ici souveraine maîtresse, ce qui ne veut pas dire que les scènes se déroulent au hasard et sans suite; une logique intérieure a présidé à leur arrangement, mais rien ne dissimule les points de suture, et Vitet a complètement négligé l'art si difficile des transitions. C'est avec un sans-gêne tout shakespearien qu'il transporte et dépayse le lecteur au gré de son caprice. On est [illegible], ballotté à plaisir, [illegible] comme dans une comédie de Musset. Les scènes étaient pittoresques, vivantes : que pouvait-on bien exiger davantage et le grand effort de l'art n'était-il pas accompli? N'est-ce pas la couleur qui seule est intéressante et qu'aurait-on à faire de la ligne, c'est-à-dire de la composition, à l'heure actuelle? La composition est toujours artificielle, concertée, partant contraire à la nature et froide : il faut la supprimer, ou tout au moins la réduire. Les *Scènes* la réduisaient au point de la faire presque complètement évanouir. Ainsi se relâchaient les anciens liens et s'oubliaient les antiques disciplines. L'attrait de ces licences sur des ennemis jurés de tous les jougs classiques devait être irrésistible. Vitet avait découpé en scènes assez mal rattachées entre elles une vaste matière : d'autres distribueront une matière moins vaste en actes isolés et presque indépendants, en attendant que le plus capricieux et le plus fantaisiste des romantiques revienne à l'art peu complexe de Vitet. S'il est vrai, comme nous le croyons pour notre part, que les exemples en littérature — et en morale — sont toujours plus efficaces que les plus éloquentes dissertations, Benjamin Constant et Stendhal peuvent pérorer tout à leur aise : Vitet a eu plus d'influence avec ses seules *Scènes* qu'eux avec leurs savants traités. Il est trop visible, en effet, que son procédé, simplement transporté au théâtre, donne le drame romantique à peu près tout entier. C'est donc dans les *États de Blois* que se trouvent les plus authentiques parrains de *Ruy Blas* et d'*Hernani*.

***

La fortune littéraire a été injuste pour Vitet : elle l'a été aussi, avec plus d'acharnement, pour Alfred de Vigny. Il eut cependant des heures triomphales; *Cinq-Mars* déchaîna des enthousiasmes et peu de soirées au théâtre furent aussi radieuses que celle *d'Othello;* mais la splendeur de toute cette gloire s'obscurcit vite dans l'éclat fulgurant que jetèrent bientôt d'autres astres. Avant le midi de sa journée, comme dit Sainte-Beuve, le poète rentrait — pour ne plus ressortir. Il avait commencé sa journée de trop bonne heure; il était venu trop tôt. C'est un premier tort. Il en eut un autre : il était trop intelligent, trop épris de pensée; et, en littérature du moins, on allait prendre feu pour des œuvres qui manquaient un peu trop de profondeur. Il fut méconnu, tandis que maintenant chaque jour ajoute à sa renommée. Son rôle fut d'être partout le précurseur d'autres Messies, et sa gloire d'avoir nettement aperçu quelle allait être l'orientation nouvelle de l'art et de l'avoir poussé de ce côté, en en réalisant les premiers modèles. Nous ne parlons pas, c'est trop évident, des *Poèmes philosophiques*. Mais *Cinq-Mars* pourrait bien être d'une portée plus significative qu'on ne pense et avoir d'autres mérites que d'avoir

été le premier roman historique français digne de ce nom. Personne cependant ne le lit aujourd'hui, ce qui est après tout légitime, et personne ou presque ne le mentionne, ce qui devient injuste. A cette date de 1826, il n'existe pas d'œuvre plus complètement, plus essentiellement romantique. Nous ne voulons pas — nous ne le pourrions pas d'ailleurs — réhabiliter dans *Cinq-Mars* le roman historique : c'est pourtant justice d'y faire voir les principales parmi les nouveautés qui devaient s'épanouir plus tard dans d'autres œuvres et de prouver ainsi que dans la révolution littéraire qui allait s'accomplir, son auteur fut un des ouvriers de la première heure, des plus diligents et des plus actifs.

Comme il convient à un penseur, l'influence de Vigny est plus profonde, plus intérieure que celle de Vitet, plus « secrète » surtout. Il ne faut donc pas nous attarder à montrer avec quel luxe de détails et quel bonheur la description évoque les personnages, les anime en même temps qu'elle les précise, fixe nettement le décor qui les entoure, et aide ainsi l'imagination française à prendre enfin l'essor. C'étaient là cependant acquisitions importantes, et pour en demeurer à jamais convaincu il suffit d'avoir passé quelques instants seulement dans la compagnie des pseudo-classiques d'alors, tous disciples de l'abbé Delille, tous grands amateurs du style noble et de la périphrase. L'originalité de Vigny est plus précieuse encore. Il ne se contente pas d'évoquer ce qu'il décrit et d'en donner l'impression, comme dans cette ravissante introduction, toute fraîche et joyeuse, où palpite si bien « la douceur angevine », ou encore dans la magnifique description du château de Blois, si brillante, si chatoyante qu'il ne lui manque que des rimes pour égaler la prestigieuse peinture de quelques « Orientales » et certains croquis prestes et spirituels de Musset. Il a connu ce que nous appellerions volontiers la description symbolique, cet art de doubler l'intensité et la profondeur des sentiments en leur opposant ou en leur associant la nature, — et dont les romantiques devaient si rapidement abuser. Sans doute nous n'oublions pas un moment que depuis quelques années Lamartine l'avait mise à la mode; mais il nous semble bien qu'avec Vigny elle atteint encore à plus de pénétration et surtout à plus de dramatique. Elle est admirablement exprimée dans la *Partie de Chasse*. Le roi et sa suite viennent d'entrer dans le bois et tous les détails du récit contribuent aussitôt à nous donner une impression de tristesse lugubre et le pressentiment qu'il se prépare quelque part un grand malheur. C'est en effet le moment décisif du complot; le favori vient de mettre un pied dans la tombe et tout autour de lui la nature se fait immédiatement menaçante, hostile, funèbre. « L'approche de l'hiver avait fait tomber presque toutes les feuilles des grands chênes du parc et les branches noires se détachaient sur un ciel gris comme les branches de candélabres funèbres; un léger brouillard semblait annoncer une pluie prochaine; à travers le bois éclairci et les tristes rameaux, on voyait passer lentement les pesants carrosses de la cour;... les meutes donnaient des *voix* éloignées, et le cor se faisait entendre quelquefois comme un soupir... Tout était languissant et triste. » Bientôt le brouillard tombe. « Le soleil parut d'abord comme une petite lune sanglante, enveloppé dans un linceul déchiré... Des chasseurs passaient rapidement, cherchant leur chemin dans le brouillard et s'appelant à haute voix. Marie ne voyait souvent que la tête d'un cheval ou un corps sombre sortant de la triste vapeur des bois et cherchait en vain à distinguer quelques paroles. » L'admirable tableau, lugubre à donner le frisson, et comme il sent son grand poète ! N'est-ce pas, dans tous ses détails et avec la confusion affreuse du plus sombre des cauchemars, la figuration symbolique de la tragédie dont le grand écuyer sera la victime ? Ces branches qui ressemblent à des candélabres funèbres, la forêt noyée de brouillard comme des yeux qui s'embrument de larmes, ces pesants carrosses qui ont l'air de plier sous des cercueils, les chiens qui hurlent à la mort, la lune sanglante et son linceul déchiré qui évoquent l'autre linceul où doit bientôt reposer une tête fraîchement coupée, toute cette cour enfin, silencieuse et secouée de frissons, qui laisse l'impression de revenir d'un convoi funèbre plutôt que d'une partie de plaisir, voilà certes une manière de description qui est bien à Vigny et dont il a tiré des effets saisissants, comme personne avant et peut-être comme personne après lui. La page était trop belle pour n'être pas imitée; elle l'a été souvent : on voit qui en a fourni le premier modèle.

A cette imitation d'ailleurs, les romantiques trouvaient particulièrement leur compte. Ce qui s'insinue en effet à l'abri et comme à couvert de ce genre de description, ce n'est rien moins que le lyrisme. Le lyrisme dans un roman historique, c'est-à-dire dans le genre le plus impersonnel, le plus objectif, la chose au premier abord est faite pour surprendre ! Mais le théâtre serait-il par hasard plus subjectif ? Et cependant le lyrisme ne va-t-il pas bientôt l'envahir tout entier ? C'est que tout va se transformer sous le souffle nouveau, ce souffle dont on ressent chez Vigny les premiers effluves. Volontiers l'auteur de *Cinq-Mars* interrompt son récit pour nous étaler les sentiments de son âme et rêver tout à son aise, exactement comme dans une Méditation ou une Élégie. La stricte vérité en souffrira peut-être : l'imagination et la sensibilité n'en seront que plus délicieusement touchées, et c'est pour l'heure ce qui

importe avant toutes choses. Nous en donnerons un exemple, dont on nous pardonnera sans doute la longueur, après l'avoir lu. Dans les Pyrénées, tandis que Jacques Laubardemont porte le traité que Cinq-Mars par trahison a conclu avec l'Espagne, un orage se prépare, et voici la délicieuse cantilène qu'il inspire au poète :

« Qui de nous n'a trouvé de charme à suivre des yeux les nuages au ciel? Qui ne leur a envié la liberté de leurs voyages au milieu des airs, soit lorsque, roulés en masse par les vents et colorés par le soleil, ils s'avancent paisiblement comme une flotte de sombres navires dont la proue serait dorée; soit lorsque, parsemés en légers groupes, ils glissent avec vitesse, sveltes et allongés comme des oiseaux de passage, transparents comme de vastes opales détachées du trésor des cieux, ou bien éblouissants de blancheur comme les neiges des monts que les vents emportent sur leurs ailes? L'homme est un lent voyageur qui envie ces passagers rapides, rapides moins encore que son imagination ; ils ont vu pourtant, en un seul jour, tous les lieux qu'il aime par le souvenir ou l'espérance, ceux qui furent témoins de son bonheur ou de ses peines, et ces pays si beaux que l'on ne connaît pas, et où l'on croit tout rencontrer à la fois. Il n'est pas un endroit de la terre, sans doute, un rocher sauvage, une plaine aride où nous passons avec indifférence, qui n'ait été consacré dans la vie d'un homme et ne se peigne dans ses souvenirs ; car, pareils à des vaisseaux délabrés, avant de trouver l'infaillible naufrage, nous laissons un débris de nous-mêmes sur tous les écueils.

« Où vont-ils les nuages bleus et sombres de cet orage des Pyrénées? C'est le vent d'Afrique qui les pousse devant lui avec une haleine enflammée; ils volent, ils roulent sur eux-mêmes en grondant, jettent des éclairs devant eux, comme leurs flambeaux, et laissent pendre à leur suite une longue traînée de pluie comme une robe vaporeuse... »

Ce n'est certainement pas du roman historique, mais c'est à coup sûr une méditation lyrique. Et voilà trouvé, et exprimé en perfection, le « motif » de tant de rêveries, de soupirs aux nuages, aux étoiles, que devaient à tout jamais déshonorer le bas romantisme — et les romances ; en d'autres termes, voilà la première intrusion du lyrisme là où il ne saurait être que pernicieux. Avant de tout gâter, il gâtait déjà *Cinq-Mars*, et, comme il est naturel, l'exemple de Vigny, bien loin de préserver les autres de la contagion, ne fit que les y précipiter de plus belle.

LOUIS MAIGRON.

(*A suivre.*)

ASPIRATIONS [1]

Roman.

Le même calme continuait à régner pendant la nuit. Il y avait pleine lune, et son éclat était si vif qu'on aurait pu lire à sa lumière. Varegnka, assise dans sa chambre, les bras sur l'appui de sa fenêtre, regardait les arbres, immobiles dans le jardin, où la rosée étincelait sur l'herbe, où les ombres se fondaient en masses sombres. La nuance verdâtre de l'atmosphère, et l'azur du ciel sans étoiles éclipsé par la clarté lunaire, étaient si beaux qu'on ne pouvait pas en détacher les yeux.

La pensée de Boris assaillit de nouveau la jeune fille, tandis qu'un sentiment de douleur, presque de désespoir, l'envahissait de plus en plus. Longtemps elle demeura ainsi, contemplant cette merveilleuse nuit, craignant de faire un mouvement pour ne pas effaroucher ce qui montait dans son âme.

Enfin, elle s'assit devant son bureau et écrivit d'un trait la lettre suivante à Boris :

« Cher ami,

« Il y a longtemps que je me propose de t'écrire; j'ai même commencé une lettre à plusieurs reprises, mais je l'ai chaque fois déchirée. J'espère que celle-ci partira. Je veux te dire tout d'abord, nettement et franchement, que si tes sentiments pour moi demeurent encore, au moins en partie, les mêmes, je voudrais t'être utile comme auparavant, être ton amie. Ce n'est peut-être pas assez clair. Je dirai plus simplement que si tu m'aimes encore un peu après ce que je t'ai fait, si tu veux que je te promette aujourd'hui ce que tu m'avais demandé jadis, je te donne tout ce que je puis te donner à présent, si tu veux l'accepter. Ce soir j'ai senti particulièrement que je ne puis plus garder le silence, que mon devoir est de te dire ce que je te dis. Pardonne-moi pour l'amour de Dieu, je suis si coupable à ton égard. Ceci d'abord... Puis, si cette lettre t'était désagréable, si je m'étais trompée, et que tu ne désires nullement renouer notre ancienne amitié, renvoie-moi ma lettre, et nous nous séparerons pour toujours.

« Maman n'est pas bien. Papa est moralement affaibli, et inspire la pitié. Je suis prise par le souci de Gricha, de mes malades, de la maison, de mon père, de toi. Comment est ta santé, mon cher ami? Tu m'as semblé si amaigri, si triste, lors de ta der-

[1] Voir la *Revue Bleue* des 23, 30 mai, 6, 13, 20, 27 juin, 4, 11, 18, 25 juillet et 1er août.

nière visite. Je t'en supplie, ménage-toi.. .Je ne cesse de penser à toi, de prier pour toi chaque jour. Encore une fois, pardonne-moi et réponds, ou renvoie-moi la lettre. »

Varegnka cessa d'écrire et se renversa sur le dossier de sa chaise, puis, avec un vague sourire, demeura songeuse. Ses yeux se troublèrent de larmes qu'elle essuya de ses doigts effilés, et, se penchant sur le papier, elle ajouta cette phrase :

« Je ne puis te dire qu'une chose : je t'aime sincèrement et profondément, et je ne puis l'exprimer autrement. »

Elle sécha vivement la lettre, la plia et la mit dans l'enveloppe.

« Mais je suis folle, se dit-elle avec le même sourire vague. Et j'enverrais une pareille lettre ? »

Elle demeura longtemps sans se coucher, et, lorsqu'elle fut dans son lit, elle ne put s'endormir que vers trois heures de la nuit. Le matin, elle envoya la lettre.

Elle attendit avec émotion la réponse. Durant plusieurs nuits, elle dormit mal. Ses pensées se mêlaient à ses rêves; elle doutait, souffrait, puis se calmait et se sentait heureuse par moments. Le troisième jour après le départ de sa lettre, elle était allée à cheval à la poste de la gare pour s'enquérir, mais il n'y avait rien pour elle.

« Mais pourquoi ne répond-il pas? songeait-elle. La lettre se serait-elle égarée ? Est-il malade, absent de chez lui ? Ou bien ne veut-il pas me répondre ? »

Encore une journée s'écoula. Varegnka priait, notait dans son journal tout ce qu'elle pensait, était certaine que Boris lui tenait rigueur et que demain il lui renverrait sa lettre. Le jour suivant, Varegnka sortit plus tard que d'ordinaire : il était neuf heures et demie lorsqu'elle s'éveilla. Cependant, elle devait donner ses consultations de bon matin. A dix heures, elle aurait à donner sa leçon à Gricha. Voyant qu'elle ne pourrait pas faire l'un et l'autre, elle décida de remettre la leçon à plus tard, ce qui lui arrivait rarement, et après avoir vivement fait sa toilette et pris son café, elle courut dans le pavillon. Les malades, heureusement, n'étaient pas nombreux et, vers onze heures, elle eut fini.

En s'approchant de la maison, Varegnka aperçut une voiture de poste qu'elle connaissait bien. Tout son sang reflua du visage vers le cœur et elle ralentit son pas malgré elle, comme si elle s'attendait à quelque chose : « Qui est-ce que ça peut être ? Est-ce lui ? » Elle entra dans le vestibule. Boris, pâle, grave, se retourna, et ses yeux rencontrèrent ceux de Varegnka. Un éclair jaillit de ceux du jeune homme, et, au même instant, son visage expressif, aux traits fins, s'alluma d'amour et de tendresse reconnaissante. Varegnka lui tendit les deux mains qu'il serra fortement. Ils étaient si émus tous deux qu'ils pouvaient à peine respirer.

— Te voilà venu, dit-elle la première.

Elle baissa les yeux, puis les releva sur lui et lui sourit. Il comprit qu'ils n'avaient plus rien à se dire

— Merci, fit-il seulement, merci.

Boris demeura près d'une semaine à Dolgoïé, puis repartit dans sa propriété, où il avait des affaires à terminer. Il administrait sa propriété de Voronèje depuis que ses parents étaient morts, et se montrait propriétaire habile.

M. Glebov ayant appris que Boris n'allait pas de Dolgoïé à Moscou, fut surpris.

— Tu étais donc venu exprès? lui demanda-t-il au moment du départ. C'est fort aimable à toi. Reviens nous voir.

— Merci.

Boris revint en effet trois semaines après, et resta encore quelques jours à Dolgoïé.

Après son départ pour Moscou, M. Glebov parlait de lui avec éloges à sa fille, affirmant qu'il n'était pas si mal que le pensaient Andreï et Kolia, qu'au contraire c'était un garçon sérieux et bon. Mme Glebov disait également du bien de lui, comme toujours, et Gricha lui-même qui, l'ayant accompagné avec son père et sa sœur, dit à celle-ci en rentrant :

— Et Boris est devenu aussi gai que Kolia.

— Tu trouves ? fit Varegnka en riant. Moi aussi.

Elle se sentit très joyeuse et éclata d'un rire heureux.

* * *

Un matin, Kolia entra dans l'amphithéâtre au moment où le cours du professeur d'anatomie avait déjà commencé. Il tenait un os et le fixait en prononçant des mots latins. Deux plateaux avec des crânes circulaient parmi les étudiants qui y portaient plus d'attention qu'à ce que disait le professeur. A la fin de la leçon les étudiants entrèrent dans la salle de dissection où, sur des tables, étaient des cadavres déchiquetés, puants. Des groupes les entouraient, et quelques-uns des étudiants mangeaient même des petits pains. La fumée du tabac prenait à la gorge ainsi que les émanations cadavériques, de sorte que Kolia avait peine à respirer cet air vicié. Il allait sortir, lorsque Rjevsky lui dit qu'on venait d'apporter aux fins d'autopsie le cadavre d'un écrivain populaire connu, homonyme d'un autre écrivain encore plus connu : Nicolas Pryspensky, qui s'était coupé la gorge avec un canif.

— Voulez-vous le voir? continua Rjevsky : il est là, avec sa barbe grise.

— Non, fit Kolia. Mais pourquoi s'est-il suicidé ?

— La misère... On dit que, depuis longtemps, il

se trouvait dans un complet dénuement. Il mendiait même avec sa petite fille...

— Non, je m'en vais, c'est trop pénible ici, fit Kolia tout attristé. Il mit son manteau et sortit rapidement de ce lieu de mort et de puanteur, où l'on apporte les cadavres des misérables de tous les coins de Moscou. Sur le perron, il aperçut une charrette chargée de quatre cercueils.

— C'est vide? demanda Kolia en passant devant le charretier.

— Pourquoi vide? Il y a de la marchandise.

Kolia fit une grimace et s'éloigna. Les contradictions de la vie l'assaillaient à chaque pas, et la plus sensible était la désharmonie entre ses aspirations morales et la réalité.

« Pauvre Nicolas Pryspensky!... C'était, certainement, un homme sensible et impressionnable. Il voulait du bien aux hommes, et il se perdit, oublié de tous, dans quelque asile de nuit, se suicida dans un accès alcoolique, ou par désespoir, avec un canif! Et ces quatre cercueils avec « la marchandise »!

« Restes humains, probablement des ouvriers, des simples, qui ont peiné toute leur vie pour nous qui possédons beaucoup trop, et qui sont morts enfin sous le poids du travail et de la misère, à l'hôpital, au milieu des souffrances et de l'isolement. Les étudiants les charcutent ; or, toute cette médecine vaut-elle ces quatre cercueils? Est-ce la peine d'apprendre comment il faut soigner les gens, quand il faut soigner et venir en aide autrement que ne le font les médecins. Parce qu'il saura, lui, Nicolas Glebov, et les autres étudiants, désigner en latin les muscles des bras et des jambes, dire comment ils sont disposés, comment est organisé le cœur ou le cerveau, le mal qui a conduit Nicolas Pryspensky à cette fin terrible deviendra-t-il moindre? Disparaîtra-t-il, ce mal, qui fait que chaque jour des centaines de pauvres gens meurent dans les hôpitaux, qui fait que la police ramasse des hommes et parfois des femmes alcooliques?... Mais *comment* alors venir en aide aux hommes, et où? »

Néanmoins, et sentant du fond du cœur la vérité, il se reprochait en même temps sa faiblesse, sa lâcheté devant les difficultés des études médicales, le désagrément des odeurs d'amphithéâtres, et son impatience inconsidérée. Il alla donc au cours du musée zoologique. En s'approchant de l'entrée, il aperçut l'un des gardiens qui, les dents serrées, étouffait, dans un chiffon, un cochon d'Inde faisant entendre des cris perçants.

— Il ne veut pas... Il ne se décide pas... Il veut encore vivre, la canaille, disait le gardien avec un air féroce. Qu'as-tu à crier? Eh bien! attends un peu, attends... Ça vaut mieux pour toi.

La bête cessa de crier. Kolia entra, songeant que jamais encore il ne lui était arrivé de voir une cruauté, une bestialité aussi flagrantes, et cependant légales.

« C'est pour la science, songea-t-il ; donc, elle permet tout. On doit se rendre compte de l'action de l'asphyxie sur le poumon et sur le sang. Et le professeur a dit de l'étrangler... Mais était-ce bien nécessaire? »

Kolia trouva place avec peine, et écouta le professeur pendant une heure, tout en s'ennuyant profondément. Puis, il alla à la Faculté de Droit, pour entendre le cours de droit romain d'un célèbre professeur. Outre la Faculté de Médecine, Kolia s'intéressait aux études de l'histoire, de la statistique, de la littérature, pour avoir une notion de chaque Faculté et de chaque science en particulier.

Les jours passaient et le jeune étudiant se désintéressait de plus en plus de ses études. Il fréquentait les théâtres avec ses camarades, et fut particulièrement séduit par une jeune artiste d'opérette ukranienne. Sur ce, le grand Carême arriva. La troupe ukranienne était partie, et, seuls, quelques motifs et une photographie de l'artiste rappelaient à Kolia son enthousiasme d'un jour. Kolia ne se reprochait pas cette passion, parce qu'elle était naïve et sincère. Mais, comme toujours, après avoir passé quelque temps à s'étourdir, il devint très régulier et se mit à piocher ferme, dès la première semaine du grand Carême. Au fond, les études de première année n'étaient pas très absorbantes, mais l'absence de tout guide et l'éparpillement des matières enseignées, rendaient ses travaux peu attrayants. Pendant ce temps les rayons du soleil devenaient plus chauds, et, bien que les journées de février fussent encore très froides, il se sentait déjà troublé par l'approche du printemps.

Le mouvement des voitures, la musique militaire qui passait, un joli visage de femme, un beau cheval, tout agitait Kolia et le rendait plutôt mélancolique que joyeux. En apercevant les soldats, il se demandait la raison de leur utilité, et s'inquiétait de ce qu'il devait servir un jour lui-même. A la vue d'un beau trotteur, attelé à un riche traîneau, il se demandait où son propriétaire avait pris l'argent pour l'acheter. Devant une belle femme, il pensait qu'il était mauvais de la contempler, car cela empêchait de vivre.

Un jour de février, où il faisait chaud au soleil, tandis qu'à l'ombre il gelait, Kolia sortit de l'amphithéâtre et aperçut soudain, dans un mauvais petit traîneau, le vieux Voronine qui regardait autour de lui d'un air morne. Son bonnet était enfoncé sur ses oreilles, ses mains rentrées dans les manches d'un vieux paletot qui couvrait son dos voûté.

Kolia l'interpella. Le peintre chercha autour de lui et, l'apercevant, son visage brilla de contentement. Il

venait d'apporter son tableau à l'exposition qui devait s'ouvrir dans un mois, et il se rendait chez lui, dans les chambres meublées où il avait loué une pièce contiguë à celle où étaient installées Mme et Mlle Krotkov.

Sans descendre, il embrassa Kolia, et le fit monter à côté de lui.

— Allons-y de suite, fit-il avec chaleur. Et tu n'as pas honte ! Tu es ici tout un hiver, et tu n'es pas allé les voir une seule fois. Ces dames en sont même surprises.

— Je ne vais nulle part, fit Kolia pour s'excuser.

— Et moi, je viens de chez le peintre Kamovsky. Je lui ai montré ma toile. Eh bien ! cela va sans dire, on m'éreinte déjà. Tu sais, c'est charmant... Ah ! les idiots ! ajouta-t-il d'un ton plus bonasse. Je t'ai bien dit ce qu'il leur faut : des ossements, du sang, des couteaux ; alors, c'est le succès. La banalité, voilà leur affaire. Quand on peint la simple vérité, personne ne l'apprécie.

— Est-ce que vous en êtes peiné, grand-père ? demanda Kolia timidement.

— Peiné ? Ah ! ah ! ah !... Mais pour qui me prends-tu, mon cher garçon ?... D'abord, Kamovsky n'y comprend rien ; ensuite, quand on vous éreinte, c'est que vous avez visé juste. Peiné ?... Ça sera encore bien pire à l'exposition !

Arrivé dans le corridor, Voronine dit : — Le numéro trois est à elles ; le quatre est à moi.

C'est Manetchka elle-même qui leur ouvrit la porte. Elle était vêtue d'une robe sombre, avec un léger fichu de laine blanche sur les épaules. Sur la tête, ses beaux cheveux châtains étaient noués en une épaisse torsade. Apercevant Kolia, elle ouvrit ses yeux fiers plus encore que de coutume, et serra ses lèvres rouges. Mais ce ne fut que pendant une seconde, car aussitôt son visage reprit son calme habituel, et elle dit seulement que sa mère et elle attendaient Kolia depuis longtemps...

Mme Krotkov sembla heureuse de la visite de Kolia, lui offrit du thé, des confitures, et lui conta leur existence à Moscou. Manetchka avait d'abord vécu seule avec une camarade de l'école d'infirmières, et ce n'est qu'à Noël que sa mère était venue la rejoindre, laissant son mari à la campagne.

— Bientôt, je vais la laisser de nouveau, jusqu'au printemps, continuait Mme Krotkov avec simplicité et franchise, considérant tantôt Kolia, tantôt son beau-frère qui goûtait avec appétit. Voici déjà une année de passée. Encore une, et Manetchka aura son diplôme.

— Êtes-vous contente de vos études ? demanda Kolia à la jeune fille, pour dire quelque chose.

— Oui, très contente, fit-elle. Et vous, êtes-vous content de votre Université ?

— Non. Je suis tout à fait désillusionné sur la science.

— Pourquoi donc ? C'est difficile ?

— C'est surtout ennuyeux... et puis, ce n'est pas ça !

Manetchka se mit à rire. Kolia sentit dans cette jeune fille une supériorité incompréhensible. Il était, lui, trop distrait par des questions à côté, et ne savait persévérer dans la voie choisie. C'est pourquoi il était plus vivant, plus franc, et accessible à tous. Elle, par contre, était plus renfermée, et vivait de son existence personnelle, intime. Après un silence elle demanda :

— En quoi n'est-ce pas « ça » ?

— En tout, fit Kolia, et il lui fit part de l'impression produite sur lui par l'Université.

— C'est juste, c'est absolument juste, mon petit Kolia, fit tout à coup Voronine. Tout cela, c'est du galimatias par excellence, que l'on aurait dû, depuis longtemps, jeter par-dessus bord... Les hommes apprennent toutes sortes de sciences ; et ils ne connaissent pas la première, la plus importante, celle qui vous enseigne comment vivre, travailler et faire du bien.

Le vieux peintre parla encore longtemps sur ce sujet.

Il resta huit jours à Moscou, et Kolia vint le voir à deux reprises. A la veille de son départ, il demanda au jeune étudiant de l'accompagner à l'École des Beaux-Arts où il était invité par les professeurs et les élèves. Kolia l'accompagna pour passer encore une dernière soirée avec le « grand-père ». Sans qu'il s'en rendît compte, le vieillard l'influençait. Il sentait que la réponse aux questions qu'il trouvait, dans les conversations avec Voronine et dans les livres qu'il lui faisait lire, était trop tranchante, trop brutale. Elle contenait quelque chose de contradictoire et de vague ; mais c'était quand même une réponse, et Kolia était tout près de l'accepter, car cela valait encore mieux que rien.

Les élèves des Beaux-Arts attendaient avec impatience le vieux peintre qu'ils affectionnaient, et, lorsqu'il entra, ils l'entourèrent en foule. C'était au moment des classes du soir, et on dessinait. Voronine les connaissait presque tous, et salua chacun avec affabilité. Puis il s'assit dans un coin... Le professeur Kamovsky et une dame d'un certain âge se placèrent à ses côtés, et engagèrent la conversation. Les élèves s'approchèrent à leur tour, et se mirent à le questionner.

— Ivan Ivanovitch, est-ce que le Christ de Polenov vous plaît ?... Et le tableau de genre d'Ilyine ?

Peu à peu, ils entraînèrent Voronine dans un débat, et, faisant cercle autour de lui, l'écoutèrent. Il parla de la mission de l'art, de son avenir, de la critique d'art, des peintres modernes ; et il y avait dans

son discours tant de chaleur, tant d'enthousiasme juvénile et de science qu'on ne se lassait point de l'écouter. Le célèbre peintre de genre Kamovsky était lui-même captivé. Et l'autre disait :

— L'art doit servir l'œuvre du bien; ce n'est qu'ainsi qu'il justifiera son existence. Il doit être l'arme du Christ, et ce n'est qu'alors qu'il vous sera utile, mes jeunes amis.

Ses yeux brillaient, et les cheveux gris de ses tempes s'ébouriffaient, dessinant sa calvitie.

*
* *

Le printemps était arrivé; dans les jardins, les bouleaux, les tilleuls se couvraient de feuilles, et, déjà, la poussière s'élevait sur le pavé sec de Moscou. Kolia avait hâte de quitter la ville, et se préparait, avec la joie coutumière, à partir pour Dolgoïé.

Il avait déjà passé son dernier examen trimestriel, était devenu étudiant de deuxième année. Un soir, tandis qu'il se promenait dans le jardin de la ville, il entendit soudain le trille d'un rossignol qui se tut aussitôt, comme s'il ne pouvait plus chanter. Kolia fut si ému, qu'il eut envie de fuir quelque chose qui l'oppressait, l'empêchait de vivre, d'être heureux. Et il se mit à courir, en effet, jusqu'à l'essoufflement. Alors, il se sentit allégé. Mais quand, dans le ravin, il aperçut un tas de neige sale qui fondait lentement, qu'il entendit le murmure du ruisseau qui courait au fond, il se sentit de nouveau inquiet. Une sorte de désespoir d'avoir laissé échapper quelque chose de précieux, qui s'était passé dans la nature, pendant qu'il piochait l'anatomie, le reprit.

... Oui, le printemps était venu sans lui. La neige avait fondu, l'herbe reverdi, les arbres s'étaient couverts de feuillages, les rossignols s'étaient remis à chanter; tout ce qu'il y avait de meilleur sur la terre s'était accompli sans lui, cette année, comme il y avait un an, comme il y avait deux ans, comme pendant tout le temps où il était prisonnier dans les murs du lycée. Et la vie passe, les jours, les années passent et ne reviendront plus, et nous, pendant ce temps, nous nous consumons dans des cités bruyantes, insipides, en nous privant comme à dessein de ce qui est seul beau, éternel, et qui nous a été accordé par la Providence...

Le lendemain, il partit pour Dolgoïé.

LÉON TOLSTOÏ FILS.

[illegible] E. HALPERINE KAMINSKY
[illegible] de l'auteur

FIN

LE FÉMINISME ET LA LOI [1]

III

Cet exposé, restreint aux règles du Code civil, et aux conséquences de ces règles qui choquent le plus vivement les idées et les faits d'aujourd'hui, montre assez, ce semble, où et comment ce régime excellent, la communauté, s'est départi de l'équité, de l'utilité de son principe, pour arriver à anéantir les droits de la femme.

La communauté seule réunit étroitement les efforts, les activités des époux, et par la formation du patrimoine commun, présente dans les biens l'idée de cette société idéale et très souvent réalisée qu'est la société conjugale. Il faut donc souhaiter que ce régime que nous avons inventé demeure notre régime préféré. Et, par suite, ce serait un médiocre remède aux inconvénients qu'il offre aujourd'hui, non dans son principe, mais dans les conditions où la loi le fait fonctionner, que de lui substituer un régime inférieur, ce qu'on appelle un régime sans communauté, la séparation de biens, le régime dotal.

Le principe maintenu, il vaut mieux sans doute réformer, supprimer les excès. Or tous ses excès, on a pu le voir, résultent de l'idée qui fait du mari le seigneur et maître de la communauté. Dans la formation du patrimoine commun, la femme ne sera aucunement lésée, et trouvera au contraire de fréquents avantages à ce que ce patrimoine continue de recueillir et les revenus des biens propres, et le produit de l'activité commune.

Mais il ne faut pas que cette richesse commune, que les époux ont ensemble créée, *quam collaboraverunt*, comme s'exprimait exactement une loi germanique, puisse être entamée, dissipée, anéantie au gré du mari. Elle pourra l'être, s'il reste seigneur et maître. Elle ne pourra pas l'être, s'il est réellement, exclusivement administrateur, ainsi que le dit d'abord l'article 1421. Il administrera, il administrera même seul, si l'on considère que l'administration est en effet meilleure, quand elle est unique, et que le mari doit, par son expérience, et les habitudes de sa vie, l'exercer plutôt que la femme. Il ne pourra faire seul que les actes d'administrateur. Pour toute aliénation, vente, hypothèque, il n'agira qu'avec « l'associée » : la pratique lui impose déjà ce concours : il suffit de régulariser la pratique. Pour toute disposition à titre gratuit, il devra encore mieux consulter sa femme, obtenir son consentement. La femme, assurée ainsi

[1] Voir la *Revue Bleue* du 1er août

que rien dans le patrimoine commun ne pourra être vendu, donné sans elle, conservera d'ailleurs, pour la large part d'administration qui lui revient, le mandat tacite, fort étendu, dont elle est aujourd'hui investie.

Quant aux biens propres, leur administration, confiée au mari, aurait déjà moins de dangers pour la femme, puisque la communauté où tombent leurs revenus ne pourrait être aliénée sans elle. Mais on n'aperçoit pas pourquoi le principe ancien ne serait pas retourné qui donne cette administration au mari, avec faculté pour lui de remettre à sa femme par contrat de mariage une autorisation générale de le remplacer, pourquoi la règle ne serait pas que la femme administre seule ses biens propres, avec faculté de donner à son mari l'autorisation générale de la remplacer.

Certes la puissance maritale, qui est un de ces principes absolus et solennels avec lesquels aucune transaction n'est possible, un principe d'ordre public, recevrait de ces changements une rude atteinte. La question n'est pas de savoir si la puissance maritale permet aujourd'hui ces changements, mais bien si les idées et les mœurs du présent et d'un avenir tout prochain ne l'ont pas déjà réduite à n'être dans les bons ou passables ménages qu'une formule un peu ridicule, dans les autres ménages qu'une formule irritante ou vaine, dont on abuse, ou qui ne sert à rien. Vide de l'idée qui faisait sa force, elle ne peut défendre des règles qui ne sont plus en elles-mêmes que décourageantes pour les femmes et trop souvent lésives. Dès lors, écartant la formule, ce sont ces règles mêmes qu'il faut étudier, attaquer, changer. Le mari n'y perdra que la tentation, mauvaise ou imprudente, d'excès : la femme y gagnera ce qu'il lui importe le plus aujourd'hui de gagner, une part meilleure pour sa personnalité plus grande. Il semble bien, enfin, que de tout cela un profit considérable adviendra à cette société conjugale, que le féminisme se doit de porter au plus haut degré de perfection où peuvent atteindre les inventions des hommes, retouchées, harmonisées par la précieuse collaboration des femmes.

IV

Le contrat de mariage règle, suivant les convenances des époux, leurs intérêts pécuniaires et l'administration de leurs biens. Ces conventions sont toutes dominées par la loi plus générale qui au jour même du mariage, pour tout le temps que durera le mariage, retire à la femme l'exercice de la plupart de ses droits civils. En se mariant, elle devient incapable, telle est cette loi : incapacité d'ailleurs toute relative, puisqu'elle ne dérive point d'une incapacité naturelle, qu'elle commence et finit avec le mariage. Ce n'est pas l'intérêt de la femme qui fonde cette incapacité, c'est un peu l'intérêt de la société conjugale, c'est surtout, cette société étant ce qu'elle est, l'intérêt du mari, la puissance maritale, qu'on ne pouvait évidemment mieux fortifier qu'en supprimant jusqu'à la possibilité d'un mouvement, d'un acte d'indépendance.

L'incapacité de la femme mariée se manifeste sous deux formes : la femme ne peut, seule, ni plaider, ni contracter. Bien entendu le mari, l'intéressé, reste maître de faire disparaître l'incapacité : il suffit de son autorisation. La femme, avec l'autorisation de son mari, redevient aussi capable qu'avant ou après le mariage, sauf sous le régime dotal.

L'incapacité de plaider se réduit à ceci que seule la femme mariée n'a point la liberté d'intenter un procès, ni d'interjeter l'appel d'un jugement qui lui fait grief. Quant aux tiers qui veulent agir contre elle, il leur suffit d'assigner, en même temps que la femme, son mari, pour l'assister et l'autoriser. Même toutes les fois que le procès conduit la femme défenderesse devant la juridiction criminelle ou de police, l'autorisation du mari, sa mise en cause ne sont pas nécessaires. Enfin comme demanderesse, la femme n'a pas besoin d'être autorisée pour intenter une demande en séparation de corps et de biens, ou en interdiction contre son mari. Alors en effet les formalités, préalables à la demande, valent à défaut d'autorisation maritale, autorisation de la justice. Et le Code civil dispose qu'en cas de refus du mari, la femme pourra être autorisée, par la justice même, à plaider.

Ainsi cette incapacité apparaît plus nominale que réelle, plus gênante dans son principe que dans ses applications. Outre que les circonstances sont assez rares où une femme mariée peut avoir un intérêt à intenter un procès, elle est certaine de triompher d'une résistance injustifiée de son mari, par un recours à la justice qui l'autorisera si le procès n'offre que le mélange ordinaire de chances bonnes et mauvaises. Donc, incapacité plutôt vexatoire dans ses apparences, que vraiment lésive pour les droits de la femme.

Cependant toutes les fois qu'une femme, dans la société conjugale, est chargée d'une administration, — à cette heure la femme séparée de biens, plus tard la communauté corrigée, la femme commune administrant elle-même ses propres, — on ne voit pas pourquoi elle ne pourrait pas intenter seule toutes les actions qui se rattachent à cette administration, par exemple, les actions en paiement de loyers, toutes autres actions de la femme réclamant la présence des deux époux, parce qu'alors la société conjugale

est intéressée. On ne voit pas davantage pourquoi la femme marchande publique, dont la capacité est à peu près celle d'une fille majeure ou d'une veuve, n'obtiendrait pas le droit d'ester en justice sans autorisation, alors qu'elle peut librement tirer des lettres de change, prendre les engagements les plus graves. Sauf ces réserves, cette incapacité de plaider ne mérite pas que les femmes livrent bataille pour en être relevées. Déplaisante si l'on veut, puisqu'elle n'a d'autre base que l'autorité maritale, elle n'est, grâce au recours à la justice, en aucun cas dangereuse; et supprimée pour la marchande publique, devenue, pour toute femme ayant l'administration de biens propres, simple nécessité de n'engager qu'avec son mari toute action qui mettrait en jeu la propriété même ou les droits réels, c'est-à-dire l'intérêt de la société conjugale, il semble bien qu'elle serait ramenée à une mesure supportable et sage.

L'incapacité de contracter se trouve corrigée, comme celle d'ester en justice, par le recours au tribunal qui peut autoriser à défaut du mari. On a discuté sur les contrats qui pourraient être ainsi permis à une femme contre la volonté formelle de son mari. On s'est demandé par exemple si l'engagement théâtral, la publication d'un livre, la représentation d'une pièce n'étaient pas de ces actes qui engagent beaucoup plus que des intérêts pécuniaires, et si le mari, dont l'intérêt moral pouvait être gravement atteint, n'en devait pas rester seul juge. La jurisprudence paraît aujourd'hui se fixer à la négative. La justice autorise à défaut du mari. Et il n'est plus qu'une autorisation, de cette sorte tout exceptionnelle, que les tribunaux ne peuvent donner parce que la loi le leur défend : c'est l'autorisation à une femme mariée de faire le commerce : ici le mari ne peut en aucun cas être suppléé par la justice. La raison en est dans les conséquences singulièrement lourdes que l'exercice du commerce fait peser sur la femme d'abord, et au moins autant sur le mari. Marchande publique, la femme, comme tous les commerçants, est exposée à la faillite; c'est un tel risque pour la société conjugale, que l'on doit hésiter à y soumettre malgré lui un homme, qui d'ailleurs est mieux en état que qui que ce soit de juger les aptitudes de sa femme. C'est un risque moral : il y a aussi des risques pécuniaires, et qui deviennent écrasants dans le régime de communauté. Tous les engagements commerciaux de la femme commune obligent son mari. On retrouve ici le principe que la communauté se confond avec le mari : la communauté, c'est-à-dire le mari recueillant pour en disposer librement les bénéfices du commerce de la femme, doit en revanche en supporter les dettes. Ainsi, au cas d'affaires mauvaises, les créanciers de la femme commerçante ont action sur tous les biens et de la femme et de la communauté et du mari. Avant d'accepter une telle responsabilité, un homme a bien le droit de réfléchir, et s'il refuse, ne serait-il pas excessif de le contraindre ? Sans doute on conçoit qu'avec une notion différente des droits du mari sur la communauté, il ne se trouve plus engagé, simple administrateur, par les obligations qui pèsent sur la société : on conçoit même que la société ne soit pas tenue de dettes personnelles à la femme ; sa qualité de commerçante ne change pas le caractère de ces dettes, et la raison n'est pas suffisante que profitant des bénéfices du commerce, la communauté se trouve tenue des charges commerciales, alors qu'aujourd'hui, dans la société d'acquêts, la communauté, enrichie des fruits et revenus des propres, n'est pas tenue des engagements relatifs à ces propres. Les conséquences pécuniaires pourraient donc être allégées et pour le mari et pour la société conjugale. Restera toujours le risque moral, le danger pour la femme, pour la société conjugale, pour le mari, de l'exercice même d'un commerce auquel ce mari estime que sa femme manque d'aptitude, avec la crainte d'une faillite toujours possible.

Malgré ces risques, il ne faut cependant pas que la profession de commerçante, où tant de femmes montrent assez qu'elle convient parfaitement à leurs aptitudes, leur soit fermée par un caprice sans appel des maris. Il faut un appel, un recours à la justice. Du moins c'est ce recours aux tribunaux, afin qu'ils autorisent à défaut du mari, qu'on peut souhaiter, pour le temps où la communauté légale, le régime de droit commun n'imposera plus au mari de la femme commerçante des charges accablantes.

V

A côté de la puissance maritale, le Code civil a établi dans la famille une autre puissance qui est aussi d'ordre public, avec laquelle il n'est pas de transaction permise : la puissance paternelle. Sur les enfants, le droit de la mère ne semble pas pouvoir être diminué, absorbé par un droit plus fort au profit du père. Le rôle de la mère est en effet de beaucoup le plus important, même l'enfant mis au monde, pour le faire vivre, l'élever, former ses idées et ses tendances morales; ses obligations d'ailleurs sont égales à celles du père : les « époux », dit le le Code, doivent nourrir, entretenir, élever leurs enfants. Il n'y a pas de distinction dans les devoirs entre le père et la mère : peut-il exister une distinction dans les droits ?

Sans doute, il n'en existe point, en ce sens que la mère a, comme le père, la puissance paternelle; mais, durant le mariage, le père seul peut l'exercer. Par là le Code civil a entendu relever la condition de

la femme, qu'il fait l'égale en droit de son mari, et cependant maintenir l'unité et la force de la famille, dont l'homme reste le chef. Cette conciliation réduit à peu de chose, presque rien, le droit de la mère, dans les circonstances graves où elle peut avoir le légitime désir de l'exercer.

La puissance paternelle comporte le droit de correction : suivant des distinctions qui tiennent à l'âge de l'enfant, à sa situation personnelle, le père peut, ou le faire enfermer dans une maison de correction, ou requérir de la justice son internement. Il est peu vraisemblable que les femmes réclament l'exercice partagé d'un tel pouvoir : tout au plus pourraient-elles demander que l'intervention de la justice fût nécessaire, toutes les fois que la mère s'oppose à la détention de l'enfant. Quant à l'usufruit légal des biens personnels de l'enfant, qui est accordé au père seul, comme attribut de la puissance paternelle, les femmes peuvent faire valoir qu'il est considéré par la loi même comme une juste indemnité des charges de l'éducation ; toutes les fois qu'elles participent à ces charges, par les revenus de biens propres ou le produit d'une activité personnelle, il serait équitable qu'elles eussent part aussi à l'indemnité. Mais elles ont de plus graves sujets de plainte.

C'est un usage à peu près constant, semble-t-il, que la mère dirige seule l'éducation de ses filles, le père, à partir du moins de la onzième année, l'éducation de ses fils. C'est un usage, et qui suppose une entente au moins tacite ; ce n'est pas une règle. La règle apparaît lorsque, au lieu d'entente, il y a dissentiment entre le père et la mère ; elle fait triompher la volonté du père. Cette solution n'est point irréprochable : mais il fallait une solution, que, du père ou de la mère, l'un des deux pût, seul et définitivement, décider. Le mal est moins dans cette manière d'arrêter le conflit, en sacrifiant l'opinion de la mère, que dans le conflit lui-même. Du moins ne pourrait-on sagement prévoir de tels dissentiments, et par avance leur supprimer toute occasion d'apparaître ? Les idées religieuses, philosophiques, sont différentes chez deux futurs époux. Ne feraient-ils pas œuvre prudente, en décidant avant leur mariage que ces idées n'entreront jamais en lutte, du moins cette lutte mauvaise qui se livre à propos de l'éducation des enfants ? On a bien essayé, et les exemples sont assez fréquents, de contrats de mariage où deux futurs, de religions différentes, s'engagent par exemple à élever les fils dans la religion du père, les filles dans la religion de la mère. Mais de telles clauses sont nulles, radicalement, car elles portent atteinte à la puissance paternelle, que le père lui-même ne peut d'aucune manière diminuer. La loi veut donc qu'en tous les cas le père décide seul et souverainement de l'éducation de ses enfants : d'où cette conséquence que si le conflit a une cause vraiment grave, si la mère à qui il avait été promis une entière liberté dans l'éducation de ses filles, doit sacrifier des convictions très fortes, la violation des engagements solennels du contrat de mariage pourra être invoquée par elle comme la pire des injures, l'autoriser donc à plaider en séparation. Ne serait-il pas meilleur d'admettre que les futurs époux peuvent prendre par avance, dans leur contrat, tels arrangements qu'il leur convient, sur l'éducation des enfants à naître du mariage ? La mère en somme est investie, même durant le mariage, de l'autorité paternelle et c'est seulement l'exercice de cette autorité, réservé au père, que l'on voudrait, de son consentement bien entendu, modifier.

Nul pour l'éducation des enfants, le droit de la mère est à peu près nul aussi quant à leur mariage. La loi se trouve encore ici en désaccord frappant avec les mœurs et les faits. En fait, c'est la mère qui marie ses fils presque toujours, et toujours ses filles. En droit cependant son opinion, sa volonté sont parfaitement négligées. Comme on sait, le consentement des parents au mariage est exigé pour le fils qui n'a pas vingt-cinq ans, pour la fille qui n'a pas vingt et un ans. En cas de dissentiment entre les parents, le consentement du père suffit. Qu'il soit nécessaire, cela se comprend. Mais qu'il suffise, cela veut dire que, malgré l'opposition la plus énergique de la mère, le mariage se fera si le père consent. La résistance d'une mère, surtout pour le mariage de sa fille, mérite cependant qu'on y prenne garde. Et puisque la loi estime que, jusqu'à cette majorité assez arbitraire de vingt et un et vingt-cinq ans, une jeune fille, un jeune homme doivent faire consacrer leur choix par leurs parents, pourquoi le consentement de la mère n'est-il pas exigé aussi bien que celui du père, comme il est exigé pour l'adoption ? On dit que le mariage doit être encouragé, et que, le père consentant, il importe à la société que l'union projetée se réalise. Cela est fort juste, mais la théorie est alors toute contraire ; elle fait prévaloir l'intérêt social sur l'intérêt de la famille : elle devrait logiquement conduire à un résultat qui a été d'ailleurs vivement réclamé, la suppression de la majorité factice de vingt et un et vingt-cinq ans, l'homme et la femme libres de se marier dès l'âge où la loi leur reconnaît la capacité physique du mariage : résultat qui appelle les plus expresses réserves, bien qu'il fasse triompher, par la plus grande facilité du mariage, et l'intérêt social, et le droit individuel des enfants à chercher à s'assurer du bonheur, là où ils pensent le trouver.

C'est une opinion aujourd'hui à peu près abandonnée, et même trop dédaigneusement rabaissée,

— car elle est noble et son influence peut être noble aussi, — qu'une idée, un principe peuvent gouverner les faits, maintenir par leur seule force des institutions qui n'auraient pas d'autre appui. Si le mariage demeure préférable et préféré à l'union libre, ce n'est point parce que la loi a posé le principe de la puissance maritale, mais simplement que l'expérience séculaire montre le mariage supérieur à l'union libre. De même, le principe de la puissance paternelle n'est pour rien dans la solidité du groupe familial: les parents ont le respect et l'affection de leurs enfants, à condition de les mériter toujours; s'ils ne les méritent pas ou si de malheureuses combinaisons d'atavisme ont fait naître d'eux des êtres sur qui tous les soins doivent échouer, l'idée de la puissance paternelle, le droit de correction qui en dérive, succomberont lamentablement. La situation de la femme dans le mariage ne doit donc point dépendre de principes, contestables en eux-mêmes et d'ailleurs contestés par des mœurs et des faits, qui ne sont plus ceux de 1804. S'il fallait combattre les principes, on trouverait à leur opposer l'idée, sinon contraire à celle du Code civil, du moins très différente, que le consentement seul, non pas la loi, peut imposer à la femme, comme créature humaine, la subordination dans le mariage. Quant aux mœurs et aux faits, ils montrent l'effort persévérant des femmes à prendre conscience d'elles-mêmes, à se faire une personnalité intellectuelle et morale, qui, différente de celle de l'homme, ne lui est point inférieure. Dans la société conjugale, on ne saurait aujourd'hui considérer que deux êtres humains, entre lesquels la loi n'a point à fixer des distinctions, à reconnaître une supériorité, une infériorité. Il suffira, d'après les données de l'expérience, de confier au plus habile, au plus éprouvé, qui est d'ordinaire le mari, les charges et les responsabilités de l'administration des biens communs, l'initiative des actes d'aliénation et de disposition, des procès, le soin d'assurer la direction matérielle et morale de la société. Mais en aucun cas, ce pouvoir de l'homme ne pourra supprimer, ni léser les droits de la femme, et comme femme, et comme associée, et comme mère.

Il ne semble pas que dans notre pays, avec nos habitudes, quoi qu'on dise, essentiellement conservatrices, le féminisme ait à réclamer une plus forte évolution de la loi. L'Angleterre a donné, il y a vingt ans, l'exemple d'une révolution législative dans les droits de la femme mariée. Depuis le 1er janvier 1883, la femme mariée a l'indépendance absolue : la société conjugale des biens n'existe plus. Suivi en France, cet exemple n'aurait pas plus d'appui dans la réalité que dans les principes cueillis du Code civil : il ne serait que l'application d'une théorie, exactement contraire à celle du Code civil, d'une théorie encore. On ne peut pas demander à la loi, qui perdrait toute autorité à être trop souvent retouchée, de suivre pas à pas l'évolution des faits et des mœurs : c'est l'œuvre du juge et des praticiens d'interpréter les textes, de maintenir autant qu'il est possible, par extension ou restriction, la loi vivante et sage. Au jour où un changement grave, profond apparaît dans les faits, il est indispensable que la loi le consacre : il est inutile et dangereux qu'elle aille au delà.

LOUIS DELZONS.

LA VIE LITTÉRAIRE

La princesse de Lieven, par Ernest Daudet.

Une vie d'ambassadrice au siècle dernier. — La princesse de Lieven, par Ernest Daudet; Plon, éditeur.

Je ne sais même pas si elle fut aimable : « Elle sait être charmante quand elle veut s'en donner la peine, » écrit l'Anglais Charles Greville. Mais veut-elle souvent s'en donner la peine ? « Caractère impérieux », écrit-il encore, et c'est une inquiétante affirmation. — Je ne sais même pas si elle fut jolie : « Pas de beauté, mais de la dignité », écrit Charles Greville. « C'est une femme grande, droite, maigre, dont l'ensemble a un charme incomparable », écrit sir Sidney Ralph. « Taille plate, pas de poitrine, ses robes taillées avec beaucoup d'art cachaient une partie de sa maigreur », écrit la duchesse Decazes, qui voit tout de suite ce que les robes cachent, avec beaucoup d'art ou beaucoup d'artifices...

Évidemment, la princesse de Lieven avait ses jours ou plutôt ses demi-jours. Elle avait ses profils perdus, bien perdus. On ne peut même rien conclure en sa faveur de la malignité des femmes contre elle. Elles la disaient hautaine, froide, désagréable, oui, désagréable, antipathique même, si le mot a un sens pour l'histoire. Elles oubliaient de dire qu'elle était laide. C'est donc que malgré son long cou, son long col, ses yeux expressifs, sa maigreur élégante, — une élégance dont il ne faut pas abuser, — la princesse de Lieven n'était pas belle.

Pas aimable, pas belle. — Il fallait donc qu'elle fût bien intelligente pour entrer dans l'histoire ! Eh ! non, elle ne fut pas intelligente, nous l'allons montrer tout à l'heure ; mais elle fut volontaire, tenace. Et puis, nous aimons assez les femmes pour faire de presque toutes des personnages, sinon des personnalités historiques. Et voilà pourquoi cette raide et rêche princesse de Lieven...

La malveillance inspire bien. C'est elle qui dicta

le jugement de Chateaubriand qui demeure décisif, encore qu'il enferme autant d'erreurs qu'il contient de mots. Chateaubriand écrit : « Les ministres et tous ceux qui désirent le devenir sont fiers d'être protégés par une dame qui a eu l'honneur de voir M. de Metternich aux heures où le grand homme, pour se délasser du poids des affaires, s'amuse à effiloquer de la soie. Le ridicule attendait à Paris Mme de Lieven. Un doctrinaire grave est tombé aux pieds d'Omphale :

Amour, tu perdis Troie. »

Malheureuse Lieven! Être jugée aussi mal par Chateaubriand que par les femmes... Et pourtant, Omphale soixantenaire, elle ne fut pas ridicule. Guizot non plus ne le fut pas. Et il est présumable que Metternich aima vraiment, ne fût-ce que quelques minutes, quelques heures, ou quelques journées, cette Russe qui se plaisait à aimer les hommes d'État et qui protégea moins de ministres d'ailleurs que Chateaubriand ne l'affirme... Mais telle est bien toute la vie de cette Beckendorff, épouse de Lieven, mère plusieurs fois, de cette femme enfin qui ne vécut que pour la politique et pour les politiques, que pour Metternich en attendant Guizot.

Ah! trop dissertante amoureuse, et trop préoccupée des chancelleries!

* * *

Une femme toute politique, fi! quelle horreur! La voici cependant et qui ne manque pas de quelque séduction sévère, qui se laisse goûter un petit instant. Rien de sa vie intime ne mérite l'attention.

Elle est mariée bien jeune à un bon garçon assez intelligent, dit-on, pour être ambassadeur, c'est-à-dire nul, ennuyeux, frivole et correct, et, par surcroît, dévoué à son souverain en qui il croit toujours comme en Dieu, et d'abord en sa femme. Il est perpétuellement étonné : on le surnomme : « Vraiment! car c'est le mot qu'il a le plus souvent à la bouche. Ce mot est toute sa diplomatie. Non, car il a sa femme... Sa femme l'aime un peu, l'aime beaucoup, l'aime moins, n'aimant qu'elle, se détache de lui qui, un peu importuné par sa supériorité bavarde, se détache d'elle avec politesse et mesure.

Ainsi sont faites toutes les médiocres existences et banales.

Puis elle a des enfants, beaucoup d'enfants. Elle les aime bien, avec force, et, le croirait-on? avec simplicité. Quelques-uns meurent, et deux meurent à la fois douloureusement, et tout juste ceux qu'elle aime le plus. Elle les pleure beaucoup, beaucoup, longuement, pas très simplement. Et, en somme, cela est respectable et insignifiant, sans plus. Mais la princesse traînant son ennui dans le monde, le grand monde, est une Niobé à considérations générales et qui ne détache pas ses regards des affaires européennes. Ah! ah! Aucun esprit critique, naturellement. Aucune perception de la vie moderne, évidemment. Elle n'est que traditions et elle n'est que snobismes. Le mot n'existe pas encore, mais nous avons la chose, nous l'avons... Quand pourrons-nous nous débarrasser de la chose et du mot?

Elle est ignorante avec une mâle sécurité, et tellement noble! Sir Sidney Ralph l'avoue : « Musicienne de premier ordre, mais ignorante des choses élémentaires à scandaliser un écolier, elle n'aime pas la lecture. » C'est un témoignage. Nous en trouverions d'autres s'il le fallait. Dépourvue de toute littérature, elle n'a nul goût d'en acquérir les plus discrets éléments. Et elle a des mépris bien regrettables pour elle. Un soir, elle rencontre Sainte-Beuve chez Mme de Boigne, et elle écrit le soir même à Guizot ces confidences qui n'amoindrirent pas son amour, lequel était robuste et serein :

Il y avait M. de Sainte-Beuve, dis-je bien! Les premières deux minutes, il causait à voix basse avec M. Rossi. Lorsque le chancelier est entré, Mme de Boigne, sans lui dire ni bonjour, ni bonsoir, lui montre M. de Sainte-Beuve et lui dit qu'il soutient les jansénistes. Depuis cet instant, je n'ai plus entendu que Pascal, Arnauld, Nicole, avec un flux de phrases, de sentences d'un côté et de l'autre, à tel point qu'il a été impossible de dire un mot ou d'avoir une idée. Au fond, j'avais bien envie de rire. C'était une véritable exhibition. Je crois que c'est comme cela que l'entendaient ces messieurs. M. Rossi m'a plu : il n'a pas ouvert la bouche. Je l'aimerais tout à fait si je pouvais savoir qu'il a trouvé cela aussi ridicule que moi, mais j'en doute. Quant aux interlocuteurs, je n'ai jamais vu des airs plus satisfaits, et, lorsque je suis partie, car je suis partie au beau milieu d'une discussion superbe, je suis persuadée qu'ils se seront dit que j'étais confondue. C'est bien vrai, cela, mais ce n'est pas tout à fait comme ils l'entendent. Savez-vous que c'est bien français. »

Guizot n'eût peut-être pas trouvé cela si ridicule!

Écrivez donc *Port-Royal*, *les Lundis*, et soyez jugés par une princesse russe, et vous voyez! Qu'était-ce donc que Pascal, Arnauld, Nicole? Des noms de valets ou de fournisseurs, et en quoi importent-ils, je vous le demande, à la princesse de Lieven? Elle s'abandonne toute sa vie avec fureur à sa passion de l'orgueil aristocratique et du commérage politique.

Les documents si adroitement ordonnés par Ernest Daudet, et son récit, favorablement discret, nous autorisent à le dire : la princesse de Lieven n'est rien en dehors de cette double passion, cette double manie, employons le mot nécessaire : cette double hystérie.

*
* *

Hystérie aristocratique.

Sa mère était née Schiling. Nom estimable et modeste. Quant à elle, une impératrice l'éleva charitablement, la maria avec un baron, puis comte, puis prince de Lieven. Une principauté qui n'a pas été racornie par les ans, puisqu'elle date de 1825. Concession du dernier empereur.

Toute jeune, Dorothée Beckendorff-Schiling semble atteinte de cette folie des grandeurs aristocratiques. Telle est, à l'accoutumée, l'idée fixe des petits cerveaux. Il n'est point de sotte qui ne se tienne très fort à ce sentiment simple de la noblesse du nom, supérieure à toutes les noblesses. Aujourd'hui où toute aristocratie est, en quelque façon, basée sur la mésalliance, aujourd'hui où tout arbre généalogique est fleuri d'une multitude de Schiling, oui, aujourd'hui où il n'y a plus une seule famille noble, vous m'entendez bien, plus une seule qui ne soit mélangée de plusieurs Schiling, c'est par ce sentiment furieux et borné de la supériorité de la naissance et du nom que l'aristocratie contemporaine se préserve des contacts impurs de la démocratie et qu'elle dure.

Fût-elle restée en Russie, la fille de Mlle Schiling aurait eu simplement une admiration exaltée pour l'empereur et la famille impériale ; transportée parmi l'aristocratie anglaise, comme ambassadrice, elle a l'orgueil superbe de son rang ; émigrée en France, elle y est exilée, dépaysée ; elle ne comprend rien au monde qui l'entoure, et voici des anecdotes qui trahissent son caractère :

La duchesse Decazes déclare : « Être le duc de Noailles ou le duc de Montebello était la même chose pour elle (Lieven). Mais si vous n'aviez pas de titre, si vous n'étiez ni ministre, ni député, vous n'étiez rien, rien. » Et, par exemple, un jour la princesse partait pour les eaux d'Allemagne, où elle devait rejoindre l'empereur de Russie. Désirant ne pas voyager seule, elle cherchait un compagnon. M. Dumon, l'ancien ministre, lui offrit son gendre, M. Trubert. La princesse accepta et n'eut qu'à se louer des prévenances et des attentions que le pauvre Trubert lui prodigua pendant ce long voyage fait en voiture et en tête à tête. Mais arrivant à destination, elle lui dit fort lestement : « Votre position, mon cher monsieur, ne me permet pas de vous présenter dans mon monde. Je pense donc que nous devons nous dire adieu. »

M. Ernest Daudet ajoute : « Sur cette jolie impertinence elle le quitta, et ils ne se revirent plus. »

Une bien jolie impertinence, en effet !

Mais la princesse n'aimait pas Trubert ; elle aimait Guizot et Guizot l'aimait. Guizot lui écrivait : « Je ne voudrais jamais, jamais vous quitter. Si vous pouviez voir tout ce qu'il y a dans mon cœur, si profond, si fort, si éternel, si tendre, si triste ! » Elle-même répliquait : « Maintenant, je voudrais la tranquillité, la paix du cottage, votre amour, le mien, rien que cela. » On pensait donc qu'ils allaient se marier, car le mariage est, après tout, compatible avec l'amour. Un jour se promenant en voiture au Bois de Boulogne avec son amie Lieven, la comtesse de Nesselrode lui posa cette question :

— Ma chère, on dit que vous allez épouser Guizot. Est-ce vrai ?

Et la princesse d'éclater de rire et de s'écrier en se renversant sur les coussins : — « Oh ! ma chère, m'entendez-vous annoncée Mme Guizot !... »

Réponse symbolique en sa vulgarité. La princesse ne songe qu'au nom sous lequel elle pourrait être annoncée. C'est sa vie, c'est sa conception du monde. Mais, maintenant, l'amour de Guizot la traîne dans l'histoire. Et c'est la revanche de Guizot, et de Pascal, d'Arnault, de Nicole ; c'est aussi la revanche du bon Trubert.

*
* *

Hystérie politique.

Cette femme, qui méconnut Chateaubriand et que Chateaubriand méconnut, est la victime de cette maladie que Chateaubriand mit à la mode, dont il créa la contagion ; elle s'ennuie. L'ennui fait faire à beaucoup de femmes de grandes sottises. A la princesse de Lieven, l'ennui fait faire de grande politique.

Elle n'est même pas très ambitieuse : elle ne prétend pas conquérir pour son mari les charges les plus importantes de l'État, elle n'est même pas avide de gagner une influence considérable, il lui suffit de s'occuper de tout ce qui concerne les hommes et les choses politiques, d'être en tiers dans toutes les confidences intéressant le sort des gouvernements. Elle se dépense avec acharnement pour tout savoir de la politique internationale. C'est sa joie, son orgueil. C'est sa manie, une manie grandiose.

Par cette manie seulement, elle devient ou redevient femme. Adolescente, elle aime son mari parce qu'il n'est pas moins qu'ambassadeur de Russie à Londres, — pas moins et pas plus. Plus tard, elle n'aime que dans la politique et par la politique. C'est elle-même, sans doute, qu'elle ne cesse d'aimer en deux politiques illustres : Metternich et Guizot, amour qui fleurit dans un congrès, cœur qui s'épanouit dans un ministère !

Metternich d'abord ! Comment ne l'aimerait-elle pas puisque l'Europe s'occupe de lui ! Elle l'adore à Aix-la-Chapelle, le chérit encore à Vérone, l'oubliera quand l'Europe sera moins ardente à lui apporter ses hommages. Dans les congrès, parmi tous les hommes d'État, la princesse de Lieven voulait être la seule

femme d'État. Il lui fallait les confidences de Metternich. Elle les eut. Mais les confidences d'un diplomate affairé ne vont pas sans les gestes d'amour. Metternich et la princesse furent donc entraînés à s'aimer.

La princesse aime Metternich comme aime une modiste. Et elle exprime son amour en un style qui est, par avance, le vrai style Louis-Philippe :

A demain. Demain, je t'aimerai comme tous les autres jours de ma vie ! Mon ami, comme il m'est doux de t'aimer. C'est une si ravissante chose ! Bonne nuit !

Mon bon ami, si tu avais été ici cet été, que de belles et bonnes chances pour nous voir à notre aise ! J'ai beaucoup été seule, je le serai encore pendant quatre ou cinq jours. Que de fois je me suis dit, pendant tout ce temps : S'il était ici !!! Hier soir encore, en rentrant dans mon appartement à Midleton, il y avait un clair de lune superbe, je me suis tenue quelque temps sur le balcon de ma chambre à coucher. J'ai entendu marcher dans la chambre à côté de la mienne; je ne sais lequel de la compagnie on m'avait donné pour voisin; tu aurais eu probablement cette chambre si tu étais venu chez lady Jersey. Tu serais entré dans mon balcon, bon ami; nous nous serions dit bien bas quelques douces paroles; l'image de ce qui pouvait être m'a persécutée toute la nuit; j'ai fermé mon balcon ; je me suis couchée, j'ai rêvé, et ce rêve a été charmant. Je te voyais, mon ami, nous parlions beaucoup et de crainte qu'on ne nous entendît tu m'avais prise sur tes gegoux pour me parler plus bas. Mon cher Clément, j'ai senti ton cœur battre...

Le cœur du bien-aimé Clément battait en cadence : « Je t'aime à Carlsbad comme au pied du Vésuve, et dans les ruines de Pœstum et aux Champs-Élysées. »

Ce serait charmant, mais les mots d'amour étaient entrecoupés de conversations politiques. La princesse eut un enfant quelques mois après le Congrès d'Aix-la-Chapelle, mais Ernest Daudet démontre avec contentement qu'il ne fut pas « l'enfant du Congrès » et de Metternich. Il a tort. La princesse eût été plus femme et plus avenante.

Les années passent, la princesse vieillit, déteste depuis longtemps Metternich qui l'oublia non sans brutalité, elle est de plus en plus triste et Guizot n'est pas gai. Éloignée de son mari, elle vient en France ennoblir sa douleur maternelle de grandiloquence, et « politiquer » à loisir. Rien ne la passionne que la politique et bientôt Guizot lui-même parce qu'il est tout occupé de politique. Elle l'aime. L'aime-t-elle ?

Dans son salon « les sublimités s'entre-choquent », comme dit lady Granville. Guizot n'est pas étranger à ces chocs.

La princesse a cinquante-trois ans. Guizot cinquante. Elle « le respecte autant qu'il le mérite ». Ils se voient plusieurs fois par jour. Ils ont toujours quelque chose à se dire. C'est une grande preuve d'amour. La princesse aime vraiment Guizot, avec son égoïsme coutumier. Non sans jalousie. « On parlait l'autre jour de vos succès à Londres; et quelqu'un ajoutait : Même, il fait la cour aux femmes. — Allons ! ajoutait un autre, ne désespérons pas de le voir revenir ici mauvais sujet. »

Guizot ne revint pas mauvais sujet du tout. Et il aima constamment la princesse avec une grave candeur. « Oui, j'ai la prétention de vous dire des choses qu'aucune voix d'homme n'a jamais dites et ne dira jamais. Et que sont les choses que je vous dis auprès de celles que je sens ? Mon cœur est infiniment plus riche que mon langage et mes émotions en pensant à vous, infiniment plus nouvelles, plus inouïes que mes paroles. » Guizot aime la princesse, avec beaucoup de maturité dans l'esprit, de jeunesse dans le cœur, avec des vues sur la destinée humaine, d'importantes considérations philosophiques.

Amour, amour, quand tu nous tiens !...

Notez que la princesse est fort insoucieuse du talent de Guizot, et même de son style épistolaire d'une austère harmonie, et même de ses sages idées générales. Elle l'aime, encore un coup, pour sa situation politique et pour ses conversations. Guizot est premier ministre durant sept années. La princesse dirige donc la France et, par elle, l'Europe. Et c'est un beau rôle pour une femme à qui la politique n'est pas indifférente.

La princesse meurt la première et fait bien, car Guizot n'est plus rien dans l'État. Il appartient au passé, comme elle. Guizot se souvient avec douceur et avec mélancolie. O femme trop heureuse qui survit dans la mémoire et dans le cœur d'un homme !

C'est le mérite, c'est la gloire de la princesse de Lieven d'avoir été si longuement, si sérieusement, oh ! oui, si sérieusement aimée par Guizot. Ce qui prouve que la politique peut mener à tout une femme, même si elle n'en sort pas. Cette femme, qui n'avait jamais été véritablement une jeune femme, eut une bonne fortune singulière de rencontrer Guizot. Toutes les femmes historiques sont intéressantes par les hommes qui les aimèrent. Et même ce qui fait l'attrait de la princesse de Lieven, ce n'est pas seulement elle, ce n'est pas seulement Guizot, c'est le sentiment qui fut entre eux. Partout nous recherchons l'amour, et il nous plaît, même suranné, vieillot, d'arrière-saison, d'arrière-raison. Salut à l'amour même dissertant et ridé...

Et puis que savons-nous ! Il y eut peut-être plus de passion réelle qu'on ne croit dans toutes ces conversations d'amour et de politique. M. Ernest Daudet, investigateur diligent du passé, découvre au jour quelques lettres de la princesse et de Guizot. Mais la princesse écrivit un journal intime. Nous ne le connaîtrons qu'en 1936 : le testament du fils aîné de la princesse l'exige. Qui sait si dans ce journal intime elle ne se révèle pas amoureuse fervente et

simple, et vraiment femme? Le beau livre élégant et clair d'Ernest Daudet donnera certainement aux historiens futurs le goût de la princesse de Lieven et le désir de compléter alors son histoire intime. Puissions-nous être là pour la connaître encore! Et puissions-nous prendre plaisir encore, vers 1936, à des confidences de femme!

J. Ernest-Charles.

LES SŒURS INSPIRATRICES [1]

EUGÉNIE DE GUÉRIN

Avec sa figure pâle et douce, sa coiffure à *repentirs* et l'expression de ses yeux admirables, Mlle de Guérin offre le type exquis d'une jeune fille ancienne. « Elle n'était pas jolie selon le vulgaire », dit Lamartine qui l'a tant admirée. Elle était plus que jolie. Sa face, spiritualisée par la foi la plus vive, s'embellissait encore des aspects de la nature où elle se complaisait. Nul n'a plus aimé qu'elle la terre vaste et douce et le Dieu qui l'a faite. Depuis l'atome jusqu'à l'arbre le plus haut des forêts, elle a chéri ces formes naturelles et gracieuses de l'Univers. Les champs de cultures et les châtaigniers qui ombragent son Cayla, les sites rustiques de ce coin de Périgord où elle vit: Mérin, Lehtin, Gaillac, Le Téoulé, villages aux noms d'argent, lui composent le plus beau paradis du monde. Elle aime cette campagne belle et riante, l'antique maison aux meubles de noyer, les fleurs, les pigeons, les chiens Lion, Wolf et Trilby, les livres de botanique, « les moissonneurs dans les chenevières » et ces spectacles des champs d'une plénitude si vaste. Elle « aime la neige parce qu'elle est blanche ». Elle écrit: « Les oiseaux me faisaient plaisir. » Elle aime à lire l'*Imitation* et Walter Scott. Lucile de Chateaubriand écrivait : « Je me prosterne devant Fénelon »; Mlle de Guérin adore les pages des *Harmonies* où Bernardin de Saint-Pierre décrit la structure des fraisiers. Ce qu'elle aime encore, c'est ce monde rustique et bon; c'est ce coin de territoire qui va de Cahuzac au Cayla; c'est le vieux château avec son père et sa sœur; l'église ancienne et fraîche; les animaux, les champs. Mais ce qu'elle chérit le plus passionnément au monde, l'être qu'elle aime au-dessus de tout cela, l'objet que son cœur recherche, vers lequel toute son âme est tendue anxieusement, l'ami incomparable qu'elle élit entre tous les autres, c'est Maurice de Guérin, son frère.

Le culte que voua, toute jeune, Lucile de Chateaubriand à René, nous le retrouvons ici, mais purifié par celui qu'elle voue en même temps à Dieu. Cette parole d'ardent amour qu'elle adressa un jour à ce frère admiré : « Maurice, mon cher Maurice, oh! que j'ai besoin de toi et de Dieu! » — il semble que Mlle Eugénie de Guérin en ait fait la devise de sa vie chaste et résignée.

Cette chrétienne fervente et naïve, cette petite pensionnaire provinciale qui avait du génie et un doux cœur de couventine, ne fut jamais si bien jugée que par cette athée de Mme Ackermann, qui avait écrit d'elle que, « comme Mme de Sévigné, elle avait au plus haut point le don de l'épanchement ». Ce don, Mlle de Guérin le voua tout entier au culte de son frère. Il n'est pas une seule page du chaste *Journal* d'Eugénie où ne revienne sans cesse ce nom qu'elle admire et qu'elle aime. Depuis le jour où Maurice, âgé à peine de onze ans, quitta le Cayla pour le petit séminaire de Cahuzac, jusqu'aux séparations futures, elle ne cessa une seule fois de vivre dans son souvenir. Vouée à un célibat qui ne devait pas finir, Mlle de Guérin offrit toute à son frère cette grande soif d'aimer que la religion victorieuse empêcha seule peut-être de porter au point où Amélie se trouva avec René dans Combourg. Qu'il soit à la Chesnaye, en Bretagne, auprès de M. de Lamennais, à Paris, dans son petit jardin de la rue d'Anjou, ou à Caen, auprès de son ami Trébutien, elle ne cesse, à chaque aube que fait Dieu, de se tourner vers le cher absent. « Mimi (son autre sœur) est au hameau, écrit-elle, papa à sa chambre, Éran à Gaillac, et moi avec toi; cela se fait souvent. » Cela se faisait tous les jours...

Vint la crise redoutable durant laquelle Eugénie vit Maurice quitter le christianisme pour communier au panthéisme universel. Ce détachement de son frère bien-aimé d'un culte qu'elle croyait supérieur à tous les autres jeta Mlle de Guérin dans un grand trouble. Il lui sembla que quelque chose se détachait d'elle avec son frère et que le doux paganisme dont il était épris ne pouvait plus que les éloigner. Maurice, conquis tout entier à ce spiritualisme indéfini qui confond Dieu avec la nature, se laissait de plus en plus gagner à l'attrait poétique des fictions païennes. Le centaure Macarée l'avait entraîné, à la suite de son galop sonore, vers ces contrées choisies d'harmonie et de bonheur d'où l'on ne revient plus. Maurice, conquis au charme hellénique, ne savait plus que se complaire au culte de ces temps où Pan, adoré des bergers, n'avait point fui devant le Galiléen. Il se riait doucement d'Eugénie. Elle avait gardé la ferveur première. Éprise autrement que lui de la nature, elle n'y avait point vu de ces formes voluptueuses qu'elle ne comprenait pas. Un jour, elle lui écrivait : « Te souviens-tu que je me comparais à Monique pleurant sur Augustin, quand nous

[1] [illegible]

parlions de mes afflictions pour ton âme, *cette chère âme dans l'erreur...* »

Comme Mlle Pascal ou Mlle Renan, Mlle de Guérin assista, tourmentée, à cette crise philosophique qui se saisit de Maurice comme elle s'était, jadis, saisie de Blaise Pascal, comme elle devait se saisir, un jour, de Renan. Seulement Eugénie, loin de se rallier, comme d'autres femmes admirables devaient le faire, à la croyance du frère qu'elles aimaient, Eugénie demeura inébranlable dans son idée. Est-ce à dire que l'amour de son frère s'en montra diminué? Une telle femme, incapable de sentiments médiocres, ne pouvait abaisser dans son cœur l'homme choisi qu'elle y avait placé. Quand elle eut le dur chagrin de le perdre après l'avoir marié, elle se réfugia toute dans cette chère mémoire. Il n'y a que les pages inimitables où Renan a pleuré sa sœur, où Edmond de Goncourt a sangloté sur son frère disparu, qui puissent être comparées à toute cette partie de son *Journal* où Eugénie de Guérin se lamente sur le départ de celui des êtres qu'elle aima le plus au monde. Alors elle lit Pascal et les *Saints désirs de la mort*. « Lecture de mon goût », écrit-elle. Et elle ajoute : « Mon âme vit dans un cercueil. » Elle rêve d'entrer en religion, de « rejoindre à Alger les sœurs de Saint-Joseph ». « Au moins, dit-elle, ma vie serait utile. Qu'en faire à présent? Je l'avais mise en toi, pauvre frère. »

Telle fut la vie de celle que Lamartine a appelée « le saint Augustin des femmes... un saint Augustin sans péché... » et que Barbey d'Aurevilly nommait « le cygne du Cayla ».

Mlle Eugénie de Guérin, dans ce gracieux cortège des sœurs que nous suivons, a été une fragile sensitive. Elle s'est refermée à jamais depuis le jour inexorable qui lui ravit son frère. Ce nom de « génie funèbre » que Chateaubriand avait donné un jour à Lucile, nul ne l'a mieux porté, depuis, que cette Lucile non moins ardente et non moins belle que l'autre.

HENRIETTE RENAN

Dans le cas d'Ernest et d'Henriette Renan, l'harmonie fraternelle apparait bien plus parfaite encore — s'il est possible — que dans celui des Guérin. L'abîme religieux qui devait séparer la douce Eugénie du poète du *Centaure* ne se creusa jamais entre Henriette Renan et son frère. Il semble, au contraire, qu'Henriette ait précédé Ernest dans la voie philosophique où il devait s'orienter. Elle joua, dans sa vie, ce rôle dévoué d'annonciatrice que Jacqueline Pascal ne cessa un seul jour de tenir près de son frère. Henriette aida Ernest à se détacher de la religion avec une ferveur aussi grande, une ténacité aussi durable que Jacqueline en avait apporté à pousser Blaise dans la croyance.

M. Renan écrit, dans les parfaites pages qu'il a consacrées à sa sœur Henriette : « Elle m'avait devancé dans la voie : ses croyances catholiques avaient complètement disparu », et il ajoute, dans les *Souvenirs*, ces mots qui établissent si bien la part qu'elle ne cessa d'avoir dans les suites de ce grand acte : « L'amitié de M. Berthelot, écrit-il, et l'approbation de ma sœur furent les deux grandes consolations qui me soutinrent dans ce difficile moment où le sentiment d'un devoir abstrait envers la vérité m'imposa de changer, à vingt-trois ans, la direction d'une vie déjà si fortement engagée. »

Et, ailleurs, il a dit encore : « Nos vues générales sur le monde et sur Dieu étaient identiques. »

C'est une histoire très haute et très belle que celle des deux âmes de ce frère et de cette sœur. Ce que M. Renan doit à sa sœur Henriette est inimaginable. Leur pure union intellectuelle était si intime, elle les tenait l'un à l'autre d'un lien si durable, ils en étaient arrivés à concevoir si bien l'un et l'autre une même image de l'Univers, que M. Renan a pu dire, au moment où il se remémora toute la part de son œuvre qu'il devait à cette précieuse femme : « Elle était un organe de ma vie intellectuelle et c'est vraiment une portion de mon être qui est entrée avec elle dans le tombeau. »

Il dit encore ailleurs (et il faut toujours le citer puisque c'est lui le meilleur biographe de cette femme exceptionnelle) : « Sa capacité de travail était prodigieuse. » On sait que, pour aider son frère dans ses travaux, elle ne recula pas devant les tâches les plus fastidieuses, devant les travaux les plus pénibles de l'esprit, dépouillant pour lui « les grandes collections archéologiques publiées depuis un demi-siècle », se livrant, avec une ardeur sans égale, à tout ce travail préparatoire d'où devaient sortir les *Origines du Christianisme* et tant d'autres grands ouvrages. Encore n'est-ce point tout. « Je lui dois infiniment pour le style », dit M. Renan. Et plus loin : « De ma réunion avec elle date un changement profond dans ma manière d'écrire. » Elle avait dans le style, — et ses lettres en témoignent ! — un purisme digne de Port-Royal. Elle n'aimait pas toujours cette douce raillerie plaisante où se complaisait son frère. « Un trait qui la blessa dans mes écrits, dit-il, fut un sentiment d'ironie qui m'obsédait et que je mêlais aux meilleures choses. »

Henriette était une personne très sérieuse. Elle fut pour lui, depuis l'enfance jusqu'à la mort, la grande et maternelle sœur aînée. Une part de protection entrait dans son amour. Ce qu'elle fit pour lui dans la vie intellectuelle, aucune autre femme au monde ne le fit peut-être jamais pour aucun homme.

Elle était un guide sûr et hardi. Il a pu écrire d'elle avec émotion : « Elle régna sur toute ma vie morale comme il ne fut jamais donné à personne de régner. » L'attachement à son frère était sans bornes. « Sa vie n'a été qu'une suite d'actes de dévouement destinés à rester ignorés », a dit celui-là même qui en fut le constant et unique objet.

Depuis le temps de l'extrême enfance, où ils allaient ensemble à la vieille église Saint-Michel de Tréguier voir revenir les cloches de Pâques, et où elle l'enveloppait sous son manteau pour qu'il fût protégé, jusqu'au moment final où, forte et intrépide, elle l'accompagna dans sa mission de l'ancienne Phénicie, ne craignant ni la marche, ni les courses à cheval, ni les fatigues, ni la maladie, elle fut constamment auprès de son cadet, s'appliquant sans cesse à ce que rien d'importun ne vînt troubler le travail de ce frère adoré.

Bien qu'elle aimât la vie, pour toutes les jouissances élevées que pouvait en retirer un esprit comme le sien, elle témoigna toujours d'une grande austérité d'aspect. « Elle avait vieilli avant le temps, dit son frère; elle avait pris l'habitude d'exagérer encore son âge par son costume et ses manières. » Ce n'est point qu'elle fût dénuée de grâces. « Ses yeux étaient d'une rare douceur, ajoute-t-il, sa main la plus fine et la plus ravissante qu'on pût voir. » Cependant elle refusa le mariage et préféra la plus dure vie pédagogique à tout ce qu'aurait pu lui offrir d'avantages une autre existence. Elle s'exila à Paris d'abord, puis, ensuite, au-delà des Carpathes, comme institutrice des enfants Zamoyski, et cela pour ne point s'aliéner la liberté future dont elle pourrait bénéficier, en retournant près de son frère. Elle lutta beaucoup, travailla énormément, se dépensa et se priva si bien que, quand l'écrivain la retrouva à Berlin, en 1850, il eut de la peine à la reconnaître. « Il ne lui restait — écrit-il — que l'expression délicieuse de son ineffable bonté. »

Leur réunion fut, pour Henriette, une sorte de bénédiction dont elle ne cessa de se réjouir. De leur petite chambre proche du Val-de-Grâce et dont les « fenêtres donnaient sur le jardin des carmélites de la rue d'Enfer », ils vécurent des heures d'une telle plénitude qu'il ne leur sera plus permis d'en vivre de semblables que plus tard, sur les terrasses des jardins de Ghazir, « l'un des endroits les plus beaux du monde », où elle devait revenir peu de temps avant sa mort.

M. Renan, qui avait gardé beaucoup de l'esprit sulpicien, goûtait la quiétude de cette vie féminine à laquelle l'avaient préparé les prêtres. Il ne fallut pas moins que les projets de son mariage avec Mlle Cornélie Scheffer pour venir affecter un instant cette heureuse harmonie. Ce mariage se prépara au milieu de circonstances extrêmement pénibles et que M. Renan a décrites : « Ce frère et cette sœur, qui se sont tant aimés, dit-il tristement, furent un jour amenés, pour ne s'être point parlé avec assez de franchise, à se tendre des pièges sans le savoir, à se chercher et à ne pas se trouver. Ce furent là pour nous des jours très amers. » Il ne fallut pas moins que la douceur de Mlle Cornélie Scheffer pour obvier à toutes les suites pénibles qu'eût pu déterminer une séparation. Une explication eut lieu entre ces deux femmes qui ne se comprenaient pas exactement parce qu'elles aimaient autant l'une et l'autre un homme qui n'avait été jusque-là qu'à l'une d'elles. « Elles se quittèrent joyeuses et amies, après avoir beaucoup pleuré », dit Renan. Ils finirent par se lier étroitement tous les trois. « Je compte — a-t-il écrit — entre mes grandes satisfactions morales d'avoir pu réaliser par les deux femmes que le sort a attachées à ma vie ce chef-d'œuvre d'abnégation et de pur dévouement. »

Ce pur attachement féminin ne se démentit pas un instant. Au moment où elle allait mourir, Henriette pensa encore à sa belle-sœur. De sa main défaillante, que brisait la souffrance, « elle chercha, dit son frère, quelque chose qui pût plaire à Cornélie et elle pensa à un petit livre italien (*Les Fioretti* de saint François) que M. Berthelot lui avait donné ». Ce reste une histoire très affreuse que celle de la mort de cette femme exquise, à tant de lieues de sa maison, sous ce brûlant soleil d'Asie Mineure, épuisée par l'affreux mal qui la tua à Amschit. Elle eût voulu cependant assister à l'achèvement de cette *Vie de Jésus* que M. Renan avait commencée auprès d'elle et qu'elle aimait tant. Mais cela ne fut pas possible. « Elle mourut dans le plus admirable paysage, avec Byblos à ses pieds, le Liban derrière elle. » Elle repose, aujourd'hui encore, « près d'une petite chapelle, à l'ombre de beaux palmiers ». C'est une chose très étrange que celle qui s'était ainsi séparée de tout ce qui faisait le dogme religieux eût adopté pour y mourir cette terre de la Passion.

Ceux qui survécurent à cette femme divine en gardèrent le culte ineffaçable. On sait que c'est sa belle sœur, Mme Cornélie Renan, qui publia les précieuses lettres de celle qui était devenue son amie la meilleure. Pour ce qui est de M. Renan, il n'est pas de pire douleur qui ait pu l'atteindre. Le respect et l'admiration qu'il a eus pour sa sœur ne se sont pas affaiblis un seul jour. On a vu, dans les récentes *Lettres du Séminaire*, toute l'effusion de jeunesse avec laquelle il en parle. Depuis il n'a plus parlé de sa mémoire que comme de celle d'une sainte aimée. Il avait voué une dévotion telle à son souvenir qu'il craignait même de l'exposer dans ses écrits : « Je ne dois pas, disait-il, exposer une mémoire qui m'est

sainte aux jugements rogues qui font partie du droit qu'on acquiert sur un livre en l'achetant. » Le petit opuscule qu'il composa en son honneur, en septembre 1862, « un an après la mort de cette précieuse amie », ne fut d'abord écrit que « pour le petit nombre des personnes qui l'avaient connue ». — « Ma sœur était si modeste, dit Renan, elle avait tant d'aversion pour le bruit du monde, que j'aurais cru la voir, de son tombeau, m'adressant des reproches, si j'avais livré ces pages au public. »

M. Renan aimait sa sœur jusqu'au point de craindre pour elle la profanation d'un public trop curieux. De tous ceux que nous avons vus jusqu'ici, ce frère et cette sœur offrent peut-être le plus complet exemple d'affection morale absolue. Ils s'étaient rejoints tous deux à de telles hauteurs intellectuelles que la distance des mers et des déserts que la mort mit entre eux, fut sans doute impuissante à empêcher, depuis, la réunion de deux âmes admirables, limpides et élevées.

SOPHIE ET VIRGINIE TAINE

S'il est un écrivain dont l'influence intellectuelle marque aussi profondément que celle de M. Renan sur les consciences contemporaines, c'est bien Hippolyte Taine. Pour juger de ce génie méticuleux, volontaire et profond, il faut en étudier le développement depuis la toute enfance ; il faut se reporter dans cet intérieur si décent de huguenots qui s'ouvrait, sur le calme Vouziers, avec son demi-jour austère, où l'aînée des deux sœurs d'Hippolyte, Mlle Virginie Taine, apparaissait s'exerçant à copier le *Christ* de Rembrandt ou quelque laborieux intérieur de Metzu ; où le père, esprit sain et lettré, se penchait, le soir, sur les livres ; où Mme Taine la mère, d'une intelligence aussi vaste qu'elle était attentive, s'empressait auprès de ses enfants ; où les tantes Denise et Eugénie, les mêmes qui tenaient le bureau de voitures de Rethel, d'un esprit si ouvert, si dénué de faux provincialisme, ne répugnaient pas à entamer de ces discussions métaphysiques qu'écoutait curieusement l'enfant qui devait être un jour l'auteur des *Essais de critique et d'histoire*, de l'*Intelligence* et des *Origines de la France contemporaine*. M. Émile Hinzelin, en passant un jour par Vouziers, s'est efforcé de reconstituer l'arbre de Taine, de dresser la généalogie bourgeoise, si digne, si honnête, d'une si belle rectitude morale et politique, de celui qui devait un jour passionner le monde de sa pensée. M. Hinzelin a vu la maison, il a passé « la grille et la cour plantée d'arbres », il est entré dans la pièce recueillie où se réunissait, le soir, cette famille exceptionnelle, si digne, par plus d'un point, d'être comparée à celle que groupait autour de lui deux siècles auparavant, à Clermont-Ferrand, le président aux aides Étienne Pascal. Cet arbre de Taine peut être remonté jusqu'au XVIIe siècle, temps où l'on voit que plusieurs Taine se sont signalés comme penseurs et magistrats. « L'un d'eux, dit M. Maurice Barrès, avait été surnommé par son entourage « Taine le philosophe ». — « Cette famille, ajoute M. Barrès, s'essaya lentement à créer le génie de celui qui vient de l'ennoblir. » Les femmes, chez les Taine, n'étaient pas inférieures aux hommes. Hippolyte, en outre de celui de sa mère et de ses tantes, goûta de bonne heure le commerce élevé de ses deux sœurs. Le volume de sa *Correspondance* de jeunesse, paru l'an dernier, contient de nombreuses lettres qu'il leur écrivit. Nous sommes privés de celles qu'elles devaient répondre. Cette première partie de la correspondance de Taine ne dépasse pas 1853. Alors Mlles Virginie et Sophie Taine n'étaient pas mariées. Elles naissaient toutes deux à la vie sensitive avec la même ardeur que le jeune Hippolyte à la vie scientifique. Celui-ci marqua profondément ces deux jeunes filles de son empreinte sérieuse. Les lettres qu'il leur envoie abondent en préceptes. Ce ne sont plus là de ces doux épanchements d'égal à égale comme en échangèrent tant de fois Henriette et Ernest Renan. M. Taine, dans les lettres à ses sœurs, s'il condescend parfois à ce doux enjouement amical qui le prenait par instant, reste le plus souvent dogmatique, assez guindé dans l'habit de professeur qu'il semblait conserver pour dicter ses conseils. Tout ce qu'il sait sur la musique, il l'écrit à sa jeune sœur Sophie. A son aînée, Virginie, il inculque ses principes d'esthétique personnelle, la guide dans la voie des beaux-arts où elle excellait ; plus tard il fit avec elle des promenades au musée du Louvre. Ce furent des heures douces et heureuses que la gravité future de M. Taine dut rendre alors d'autant plus précieuses. Alors Taine n'avait pas encore de ces robustes amitiés littéraires et scientifiques qui devaient le rapprocher un jour des hommes les plus illustres de son temps. A Édouard de Suckau, à Prévost-Paradol, il écrit bien de ces épîtres longues et métaphysiques où il traite surtout de ses travaux. Mais tout son cœur est à Vouziers ; il y vole à chaque fois que le courrier emporte l'une de ces lettres sages et profondes que dévoraient, en la recevant, cette mère et ces sœurs si dignes d'être choisies comme les confidentes de ses projets, de ses ambitions et de ses désirs. « Ne montre pas ton goût pour les arts, la littérature, la science, écrit-il de Paris, où il est à l'École normale, à Mlle Virginie Taine, alors en voyage ; garde ces choses en toi-même ; là où tu es, elles paraîtraient ridicules... » M. Taine est là tout entier, avec sa hautaine pudeur. A ceux qu'il aime, comme à lui-même, il conseille

« le tranquille asile de la réflexion solitaire. » La triste année de professorat qu'il passe à Nevers lui enseigne ce repliement sur soi-même qui lui devint si précieux, qui lui valait de regretter amèrement les douces heures familiales... Il écrit encore à sa sœur Virginie : « Je jouis trop pleinement de ma solitude et de ma liberté. Mes livres et ma musique me rappellent tant de choses, tant d'entretiens, de causeries, le soir au coin du feu! Qu'il est difficile de causer! Des banalités guindées avec mes collègues, des plaisanteries avec mes commensaux, voilà tout. » C'est une vie triste et grise où il n'a de seul plaisir que d'écrire à Ninette, à sa chère Virginie : « Écris-moi l'emploi de votre journée, lui dit-il, les lectures que tu fais, ce que tu en penses. Si vous avez repris les livres de Rethel, lis l'*Essai sur les mœurs* et *Charles XII* de Voltaire, et l'*Émile* de Rousseau, ou bien encore les *Caractères* de La Bruyère. Discutons un peu par écrit. Fais aussi que ma mère se mette un peu à lire... Je conseille à ma Sophie de prendre Froissart dans nos livres. Si vous pouviez avoir les *Mémoires* de Saint-Simon, ce serait mieux encore... » On voit de quelles fortes et solides lectures M. Taine nourrissait ses sœurs. Avec la cadette il causait de philosophie comme d'une chose familière : « T'annoncerai-je, lui écrit-il de Nevers, que je finis le troisième volume de Hegel... » Mais avec son aînée, il aimait à se souvenir de son goût pour les arts. C'est toujours de Nevers qu'il lui écrit : « Que de fois, le soir, dans les rues, j'ai admiré les grandes ombres et pensé à Rembrandt et à toi ! Si nous étions ensemble, nous causerions de tes études. »

Parfois Taine réunit sa mère et ses sœurs dans la même effusion. « Je sens amèrement ce que c'est que d'être esseulé », dit-il avec résignation. Et cette résignation n'est pas si réelle qu'elle suffise à cacher tous ses regrets. Au fond il ne pense qu'à Vouziers, à Rethel, à l'Argonne, aux épaisses Ardennes, à ce petit bois d'Un An (près de Vouziers) qu'il lui arrive d'évoquer, à Nevers comme à Paris, devant ses élèves ou au sortir d'un cours d'Adrien de Jussieu ou d'Isidore Geoffroy Saint-Hilaire. « Je t'écris avec ton portrait devant moi, dit-il à sa mère. Que Virginie a été bonne de me le donner! » Et, un autre jour, à sa sœur Sophie, à la veille d'une visite à Vouziers : « Nous nous verrons, mais c'est moi qui irai; j'aurai peut-être une dizaine de jours... J'aime cent fois mieux revoir notre vieille maison et passer une bonne longue semaine au coin de notre feu. Allons, *coraggio, mia cara*, et en avant, de par Dieu! Un jour, quand je serai ministre, quel contraste agréable de penser au collège de Nevers! »

Ainsi se poursuit cette correspondance jusqu'au moment où survint ce qu'il appelle « le grand jour », c'est-à-dire le mariage de sa sœur aînée avec le docteur Hippolyte Letorsay.

Ces lettres éclairent d'une vive lueur le Taine intime que peu d'hommes auront connu. Elles humanisent, pour ainsi dire, ce qu'aurait pu garder de trop contemplatif, de trop résorbé en soi-même cette grande figure philosophique. M. Taine ne cesse un instant de se montrer supérieur à toutes les personnes avec qui il consent à correspondre. Ses deux sœurs ne font pas exception. On les devine attentives aux leçons de leur aîné. Il les domine de toute sa physionomie recueillie et sérieuse. Mais on aime à les voir là toutes deux. Elles lui rendent, en un charme doux et sévère, ce qu'il leur enseigna en sagesse et en science. Le beau tableau pour un Carrière que celui de M. Taine penché au-dessus de ces deux fluides et anxieux visages qui attendent ce que va dire le grand frère! Voilà où est le rôle de Mlles Sophie et Virginie Taine. Il est dans la sorte de passif amour dont elles entourèrent la jeunesse studieuse d'Hippolyte-Adolphe.

*
* *

Les unes, — nous l'avons vu, — comme Mme Périer, comme Laure de Surville, éprouvent pour leur frère cette sorte de grave et craintif attachement que ne cessèrent de témoigner à M. Taine ses sœurs Sophie et Virginie. Les autres, au contraire, s'attachent d'une passion active et merveilleuse à ceux qu'elles ont suivis ou parfois précédés. Elles se prodiguent toutes. Jacqueline Pascal, Mlle de Chateaubriand, Eugénie de Guérin et Henriette Renan sont de ces femmes-là. Sainte-Beuve n'hésite pas à écrire que ce sont des *génies-femmes*. Elles ont fortement aidé à se connaître leurs frères vénérés. Elles se distinguent des premières par un génie plus violent, une plus vive ardeur à se dévouer; elles sont parfois si bien les égales de leur frère qu'elles deviennent nécessaires à l'ordre de sa vie. Les autres ne sont bonnes, ou à peu près, que pour l'affection. Mais ce sont les égales des autres; et il arrive un moment où se confondent ces deux cortèges si différents. C'est au moment suprême où les hommes élus qui suscitèrent ces profonds attachements ne savent plus préférer aucune d'elles et les réunissent toutes dans une gloire unique et durable. Si fameux que leurs frères soient devenus, les unes et les autres de ces femmes sont désormais impérissables; et elles se sont si bien mêlées à la vie de leur cerveau ou de leur cœur qu'elles font désormais partie d'eux et se mêlent à leur œuvre.

EDMOND PILON.

UN POÈTE NIETZSCHÉEN (1)

Quoi qu'en disent ceux qui ne l'ont point lu, ceux qui ne l'ont pas compris et surtout ceux qui ne l'ont pas voulu comprendre, il est certain que Nietzsche a apporté à beaucoup de nos contemporains de nouvelles et fortes raisons de vivre. A ceux que n'ont pu contenter les affirmations gratuites de Kant ou les conclusions désolées de Schopenhauer, il a présenté une illusion vierge, et peut-être plus durable que les autres illusions, puisqu'elle est la fille de notre seule volonté. En opposition aux creuses invectives, aux blasphèmes inutiles des René, des Rolla, des Antony, incapables de trouver en eux-mêmes l'équivalent de leurs croyances, il a proclamé le sublime acte de foi de l'Être en la beauté de la souffrance, de l'effort, de la vie. Doctrine pure et saine s'il en fut, soumise dès le principe aux nécessités logiques du monde, ennemie déclarée des vagues imaginations qu'Épicure avait déjà dissipées, elle fait bondir toute énergie du seul tremplin de notre propre conscience, elle renverse de son souffle frais les fantoches faisandés ou les héros trop simplement héroïques de nos actuels romanciers.

Concevoir et vivre la terrifiante hypothèse du Retour éternel et ne pas en venir au suicide moral, opposer à la constante duperie du monde une sincérité intérieure plus forte, une volonté toujours agissante plus durable que l'éternel mensonge, telle fut la lutte et la victoire de Zarathoustra. Le bruit de la bataille retentit dans l'Europe entière, et si plus d'une vieille institution, si plus d'une religion encore debout sur les seules béquilles de ses rites en fut mortellement frappée, une légion nombreuse et joyeuse de libres espoirs, de jeunes croyances se leva dans l'aurore et chanta pour nos cœurs étonnés un pæan irrésistible, — plus entraînant que toutes les pensées officielles des professeurs...

Car subtile, innombrable, la nouvelle philosophie s'infiltrait comme une eau pure dans toutes les veines de la Terre. Les œuvres les plus diverses en étaient pénétrées. Le théâtre, le roman et surtout la poésie se penchaient vers cette source jaillie du sol même, sous le doigt d'un homme. Et chacun y mirait son propre visage, bien que demeurât visible, dans le perpétuel frémissement de l'eau, la face railleuse, riante, énigmatique, surhumaine, de celui qui disait, ne voulant pas de disciple : « Cela est maintenant *mon* chemin, où est le vôtre ?... car *le* chemin, — le chemin n'existe pas. »

(1) Gabriele d'Annunzio, *Laudi del Cielo, del Mare, della Terra e degli Eroi* (Louanges du ciel...) Livre Ier. Milan, Fratelli Trèves, 1903.

« O vie, ô vie, don terrible du Dieu, comme une épée fidèle, comme une torche flamboyante, comme la Gorgone, comme la robe du centaure... » Le premier volume du poème de d'Annunzio est consacré à la louange de la vie. Pour mieux la surprendre en ses origines, ou, plus justement, pour la ressusciter à l'époque de son plein développement, de sa floraison ardente et harmonieuse, sous la double influence de Dionysos et d'Apollon, le poète des *Louanges* retourne vers la Grèce, nourrice intarissable et partiale de l'Italie, sa fille aînée. — Ainsi, dès le début de sa vie pensante, Nietzsche, à travers la philologie qu'il professe, aperçoit, par intuition, la base même de sa philosophie dans l'idée grecque de la vie et dans le développement parallèle de l'esprit dionysien et de l'esprit apollinien (1).

De la rive d'Apulie, le poète et ses compagnons font voile vers la Grèce, et, dès qu'ils ont gagné la haute mer, ils rencontrent un héros.

« Nous rencontrâmes celui que les Latins nomment Ulysse, dans les eaux de Leucade, sous les rouges et blancs rochers qui surplombent le gouffre vorace, près de l'île anguleuse ainsi qu'un corps construit d'os infrangibles et seulement ceint d'une ceinture d'argent. Nous le vîmes sur sa nef creuse. Il tenait à son poing l'écoute, épiant les vents subtils, en silence. Et le *pileus* des marins couvrait sa tête chauve, une tunique courte couvrait son genou de fer, sa paupière voilait son regard aigu; et, vigilante, en chaque muscle, résidait la force infatigable de son cœur magnanime.

« Et ni les trépieds massifs, ni les chaudrons arrondis, sous les bancs de bois, ne luisaient, présents splendides d'Alkinoos, roi des Phéaciens, ni la tunique, ni le manteau étendus pour le repos ou pour le sommeil du héros ; mais seulement il avait pris avec lui l'arc de la joyeuse vengeance, l'arc d'épaisse corne et de nerf dur, qui se tendit, strident comme l'hirondelle annonçant le jour, alors qu'il choisissait le carreau pour la gorge des prétendants.

« Seul, avec cet arc et sa nef noire, loin de sa haute maison sonnante de métiers industrieux, il poursuivait son labeur nécessaire contre la Mer implacable... »

« O fils de Laerte, — criâmes-nous, et notre cœur sautait furieusement dans notre poitrine, comme aux Corybantes de l'Ida, et notre joie nous faisait une brûlure ardente, » ô roi des hommes, renverseur « de murailles, pilote de toutes les syrtes, vers quoi « navigues-tu ? Vers quels périls merveilleux conduis-« tu ta barque noire ? Nous sommes des hommes « libres, et, comme tu fais de ton écoute, nous tenons « notre vie dans notre poing, prêts à la lâcher ou à la

(1) Nietzsche, *Les Origines de la Tragédie*.

« tendre encore. Mais, si le désir nous était d'un roi, « toi seul nous te voudrions pour notre roi, toi qui « connais mille chemins. Prends-nous dans ta nef, « nous, tes fidèles jusqu'à la mort! » Il ne daigna pas tourner la tête.

« Comme si de vains enfants avaient bavardé, il ne voulut pas tourner sa tête chenue; et l'oreillette vermeille de son *pileus* battait sous le vent sa joue aride que le temps et la douleur avaient creusée de sillons vénérables. «Écoute-moi» ,criai-je plus haut que mes compagnons, « écoute-moi, roi des tem- « pêtes! Je suis le plus fort de ceux-ci. Éprouve-moi. « Et si je tends ton arc puissant, prends-moi avec « toi, comme ton semblable. Et si je ne puis le « tendre, tu me cloueras, nu, sur ta proue. » Il se tourna vers moi, moins dédaigneux pour ce jeune orgueil qui sonnait clair dans le vent; et l'éclair de ses yeux me frappa le front, au milieu.

« Puis il tendit son écoute à l'effort du vent; et nous, pressés, en silence, nous regardâmes s'éloigner la voile royale par la radieuse mer d'Ionie... Et je me tus, et je fus seul et je demeurai seul à jamais sur la mer, et je crus en moi seul. Homme, je n'eus foi en nulle autre vertu qu'en celle, inexorable, d'un cœur puissant. Et à moi seul je fus fidèle, et à mon seul dessein... »

Tous les lecteurs de Nietzsche reconnaîtront du premier coup en cet Ulysse ami des tempêtes, dédaigneux et seul, une incarnation splendide du *surhomme*, de cet *übermensch* dont le philosophe fournit lui-même le vivant et douloureux modèle. Ils n'hésiteront pas à découvrir dans les vers de Gabriele d'Annunzio un rayon de la « beauté adamantine » des paroles de Zarathoustra.

Le voyage du poète se poursuit le long du golfe de Corinthe, à travers l'isthme, jusqu'aux belles Cyclades « qui flottent au vent marin comme des roses blanches tout alourdies non de rosée, mais de vin tiède ». Et, dans le sillage du navire, à la clarté palpitante de la voile se raniment et brillent les anciens mythes, les héros morts, les croyances abolies. Toutes ces choses de jadis ressuscitent sans le moindre bruit de ferraille, sans que soient secoués les chaudrons, les boucliers, les casques et les mots à désinence grecque que l'école parnassienne appendit avec tant de profusion aux douze clous de ses alexandrins. Mais, ce sont des vers simples auxquels certaines formes du parler dantesque donnent la rudesse des bronzes primitifs.

« O toi qui chantes! Je suis la Source éternelle. Chante mes louanges éternelles!...

« Je chanterai la guerre des races, la patience des bœufs, l'antiquité du jour, le geste magnifique du broyeur de blé, de celui qui verse l'huile d'olive dans le vase et de celui qui allume le feu. Car les poitrines humaines, comme après un long exil, ont oublié, Seigneur, ces gloires tiennes, et que le lys des champs est une joie immortelle. »

Ce sont les « Œuvres et les Jours » de l'Italie que Gabriele d'Annunzio dénombre et glorifie dans ce poème national dont maints fragments ont déjà paru et dont il publie le premier livre sous l'invocation de Maïa, l'une des Pléiades. D'autres livres suivront où seront célébrés les héros, les villes, les paysages illustres de cette terre dont presque toutes les bourgades conservent un chef-d'œuvre de pierre ou tel souvenir plus durable encore.

Ce poème, dressé comme un arc de triomphe somptueux, et parfois un peu trop orné, devant la jeune Italie, s'offre, pour les premiers pas de sa nouvelle renaissance, ainsi qu'un portique tout décoré de fresques et de sculptures, où sa valeur doit s'exalter de tout le rayonnement d'un passé immortel. Car il n'est point de pays où les littérateurs communient plus directement avec le peuple, il n'en est point où la trace, l'influence des œuvres écrites soit plus visible. Malgré les luttes incessantes, les haines innombrables qui l'ont divisée presque jusqu'à nos jours, un même esprit l'anime, un même sang l'alimente, grâce à la *Divine Comédie* que tous apprennent, que tous interprètent. Par elle, la langue se perpétue intacte et, avec la langue, les méthodes de penser demeurent analogues et les pensées elles-mêmes communient d'un bout à l'autre de la Péninsule. Qu'importent les dissensions politiques? Castiglione écrit son *Cortegiano* et fixe la discipline morale et sociale du galant homme, l'Arioste et le Tasse érigent deux colonnes hautes et brillantes vers lesquelles convergent tous les regards, des Alpes à la Sicile. Ainsi se préparait, depuis des siècles, cette cohésion qu'un simple fait politique devait parfaire avec si peu d'efforts.

Le livre de Gabriele d'Annunzio vient à son heure, pour infuser à ce corps reconstitué, où la force circule, une volonté profonde, la volonté du sang et des muscles, la volonté de toutes les minutes et de toutes les cellules, — et c'est la forte doctrine hellénique de Zarathoustra, afin que se fixe au cœur de tous les Italiens cet admirable dicton populaire qui ouvre et ferme les *Louanges* :

> Naviguer est nécessaire,
> Vivre n'est pas nécessaire.

RICHARD CANTINELLI.

Paris. — Imprimerie [illegible] Rue [illegible] des Saints-Pères. — Paris. — *Le Propriétaire-Gérant*, FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 7. 4e SÉRIE. — TOME XX. 15 AOUT 1903.

UN DERNIER MOT SUR LA VIEILLE SORBONNE [1]

Les générations nouvelles ne peuvent se figurer ce qu'étaient, il y a moins de cinquante ans, la vieille Sorbonne et ses alentours. Michelet en a fait un sombre tableau. « Je craignais d'y passer », dit-il. Mais aucune description n'en rend un compte plus exact à la fois et plus saisissant que la pétition, mise en mouvement, en 1849, par deux simples citoyens, un propriétaire — c'est le titre qu'il se donne, — et un architecte sans caractère officiel.

On était au lendemain de l'explosion de choléra qui sévit à Paris dans les premiers mois de 1849. Le XIe arrondissement, — aujourd'hui Ve et VIe, — avait, à lui seul, en un jour, compté trois cent soixante-douze décès, chiffre qu'au plus fort de l'épidémie n'atteignirent pas les onze autres arrondissements réunis. Au nom du conseil de salubrité et de la population ouvrière cruellement éprouvée par le fléau, les maires et les trois cent mille habitants de la rive gauche demandaient au Corps législatif et à la commission municipale qu'une voie, une grande et large voie fût ouverte, de l'École de médecine au Jardin des Plantes, semblable à la rue Rambuteau, dont venait d'être dotée la rive droite : voie d'accès pour les petites industries qui couvraient le flanc de la montagne Sainte-Geneviève, organe d'assainissement pour les bouges que la misère y avait entassés.

Mais c'était aussi au nom du Ministre de l'instruction publique et des Doyens des Cinq facultés, au nom de la jeunesse studieuse du quartier Latin que les pétitionnaires élevaient la voix ; et ils empruntaient à l'Université leurs arguments les plus pressants. « Toutes les capitales de l'Europe, disaient-ils, rivalisent pour appeler la science et la fixer chez elles. Partout les quartiers des études deviennent les plus beaux et les mieux habités. Nos grands établissements de Paris, l'École de médecine, la Sorbonne, le Collège de France ne sont en communication que par des ruelles hideuses, pratiquées à travers de garnis, des réduits de chiffonniers, au milieu des cloaques infects et qui isolent ce qu'elles devraient réunir. »

Telle est aujourd'hui la direction de l'enseignement supérieur — ici nous résumons le document — que les étudiants ont besoin de suivre en même temps les cours de plusieurs Facultés : ceux de la Faculté de droit, les cours de physique et de chimie de la Faculté des sciences, les cours de toxicologie et de médecine de la Faculté de médecine pour les questions d'industrie manufacturière et de médecine légale qu'ils peuvent avoir à traiter comme experts devant les tribunaux ; ceux de la Faculté de médecine et de l'École de pharmacie, les cours de la Faculté des sciences ; ceux de la Faculté des lettres, les cours de la Faculté de droit. Or, au lieu de leur faciliter les démarches d'une école à l'école voisine, il semble qu'on ait dessein de leur en interdire la fréquentation. « Pour les jeunes maîtres des collèges, dont les minutes sont comptées, les pertes de temps que leur imposent chaque jour ces allées et venues par des chemins impraticables représentent

1 Ces pages sont extraites de l'Introduction à une *Monographie de la Nouvelle Sorbonne*, qui paraîtra prochainement à la Librairie centrale des Beaux-Arts.

dans l'ensemble de l'année, des milliers d'heures de travail. » C'est le Doyen de la Faculté des sciences, J.-Baptiste Dumas, qui, dans une lettre au préfet de la Seine datée du 12 décembre 1848, avait fourni ces renseignements et ces calculs.

Et la pétition continuait : « Dans une période de vingt ans, sur une dépense totale de 58 894 431 francs, consacrés par le Conseil municipal à la voie publique, la rive gauche n'a reçu pour sa part que 5 556 708 francs, soit moins d'un dixième. Sur la somme des emprunts contractés depuis vingt ans, laquelle s'élève à 115 millions, la rive gauche a remboursé plus d'un quart, et elle attend encore sa part des travaux promis... Paris a toujours été divisé en trois parties principales : la Cité au centre, la Ville au nord, l'Université au midi. Les deux premières parties ont été progressivement améliorées. Il reste à protéger le quartier de l'Université, siège de la force intellectuelle et morale, si l'on ne veut avoir avant peu dans Paris deux villes : la cité des riches et la ville des pauvres... Des centaines de millions, employés à la construction de palais et de nouveaux quartiers sur la rive droite ont pu faire un peu de bien. Quelques millions seulement, attribués à la rive gauche, éviteraient un grand mal : la perte du monde savant, la gloire la plus belle et la plus pure de la France. »

A l'appui de ces considérations émues, un projet de percement était annexé, portant la signature des deux promoteurs de l'idée : L. Praud, propriétaire, et Portret, architecte. Un souvenir est dû à ce projet. N'est-il pas le premier qui ait cherché à assurer à la Sorbonne l'espace, l'air, la lumière, la circulation, la vie ; le premier dont les auteurs, établissant, avec précision et non sans grandeur, la nécessité de rapprocher, de faire pénétrer les uns dans les autres les divers enseignements, aient défini le caractère fondamental, exprimé la pensée rénovatrice des universités modernes? En 1846, J.-B. Dumas sentait bien que, tant qu'on n'aurait pas obtenu l'isolement des bâtiments de la Sorbonne, rien de sérieux pour l'organisation des études ne pouvait être entrepris, et le plan préparé sous ses yeux par M. de Gisors n'était qu'un plan d'avenir. Cette fois, aidée par les circonstances, la question se trouvait posée en toute son ampleur et dans les termes mêmes où elle devait se résoudre.

C'était mieux qu'un projet. La voie à ouvrir avait, dès ce moment, pris le nom de rue des Écoles, soit qu'elle l'eût reçu de J.-B. Dumas, soit que, comme il paraît plus vraisemblable, cette dénomination eût été mise en avant par les auteurs de la pétition. Les frais des études préparatoires, qui s'étaient élevés à dix-huit cents francs, avaient été couverts par une souscription. Le montant de la dépense d'exécution était évalué à quatre millions. Tous les grands établissements scientifiques, le Muséum, l'École polytechnique, l'École des ponts et chaussées, l'École des mines, les Collèges, Sainte-Barbe, s'étaient associés à « cette œuvre de régénération matérielle, intellectuelle et morale. » Portret qui, pour la soutenir, allait jusqu'à demander que, « rendant à eux-mêmes les Xe, XIe et XIIe arrondissements, on en fît une municipalité à part », ne craignait pas de se laisser qualifier « d'ennemi de l'ordre et de factieux ».

En 1852, pressentant l'avènement de l'Empire, il avait placé son plan sous le patronage du président de la République.

Au milieu des sordides et lugubres voisinages qui faisaient de la vieille Sorbonne, suivant le mot de Henri Heine, comme un tombeau, la cour d'honneur avait conservé une sorte de prestige. Au commencement du XIXe siècle, sous la Restauration, l'éclat des grands cours de Guizot, de Villemain et de Cousin lui avait rendu la vie ; et Cousin, dans une de ses familières effusions d'orgueil, disait, non sans raison, à ses auditeurs : « Il n'y a plus aujourd'hui de Sorbonne du moyen âge, plus de Sorbonne de Richelieu : la Sorbonne, c'est nous. » Cependant, pour si heureux qu'il fût, le trait rayait bien sommairement plus de cinq siècles de souvenirs. On peut aimer son temps passionnément et travailler avec ardeur à la préparation de l'avenir, sans méconnaître le passé. Il ne déplaira pas, je pense, de retrouver, parmi les planches de la Monographie, en regard de la Sorbonne moderne, la Sorbonne de Richelieu et celle de Robert Sorbon reconstituée d'après les documents contemporains ou relevée sur les plans dont nous avons retrouvé la trace.

Il faut féliciter surtout M. Nénot d'avoir maintenu à la cour d'honneur, comme nous l'avions demandé, le caractère qui donnait à l'œuvre de Lemercier sa belle physionomie. Rien n'avait été négligé ni ménagé par Richelieu pour que la Sorbonne fût un monument sans rival ; ses panégyristes nous l'apprennent. Mais le temps avait fait son œuvre : au dedans, les poutres qui supportaient les divers étages ne tenaient plus que par ce miracle d'équilibre que les hommes de l'art appellent la force d'habitude ; au dehors, les murs s'effritaient, rongés par le soleil et par la pluie. Néanmoins, elle avait encore grand aspect, cette cour vieillie, avec son orientation si exacte que le soleil y venait toucher, pendant la journée, les trois méridiens, ses hautes toitures à pignons, sa belle ordonnance dont les pavillons en saillie interrompaient, sans le briser, le développement harmonieux, le perron qui formait à l'église une sorte de parvis. C'est ce grand aspect que M. Nénot a su conserver en le modernisant. La cour

de Lemercier avait quelque chose du cloître. Derrière ces façades de haute tenue, on sentait qu'avaient dû se retrancher jadis d'étroites cellules, d'humbles salles de méditation, l'existence, à demi close, d'une sorte de couvent. Même simplicité, même pureté de lignes, même sérénité dans l'œuvre de M. Nénot. Mais de hautes et larges fenêtres appellent et font entrer partout, dans les salles de conférences et d'études, l'air et la lumière. Au fond, sous le pavillon du grand méridien, une galerie ouverte met en communication le quartier des lettres et celui des sciences. Le parvis de l'église reculé, sans que la perspective en souffre, a rendu à la circulation l'espace et l'aisance. Partout l'image du travail et de la vie. On ne pouvait mieux rendre hommage aux souvenirs du passé en l'accommodant aux besoins du présent ni marquer avec plus de respect et d'indépendance à la fois le lien héréditaire des deux monuments.

Pour compléter ce rapprochement et rendre entière justice au passé, au moment où nous le saluons pour le dernière fois, ajouterai-je que la vieille Sorbonne se piquait de n'être pas étrangère à l'art! Messieurs de Sorbonne entendaient ne se point confiner étroitement dans leurs études théologiques. D'après le témoignage d'Héméré, le savant historien de la maison, les membres de la Société, au titre de docteur en théologie qui leur était propre, joignaient, quelques-uns au moins, ceux de docteur en médecine et de docteur en droit. Enseignements de second ordre, — *disciplinæ minores*, — ces enseignements comptaient pour les meilleurs d'entre eux dans l'ensemble de leur éducation générale. Messieurs de Sorbonne se flattaient aussi de goûter l'art. La chapelle de Robert Sorbon avait été, dès le XIIIe siècle, ornée de vitraux offerts en hommage par les patrons et les amis de la Société. Héméré se plaît à les décrire, comme il s'honore de rappeler que la chapelle de Robert avait servi de modèle aux églises bâties par les missionnaires de l'Inde (1). Dans son discours inaugural de 1628, Filesac rappelait que les pierres et les marbres, qui devaient servir à la construction de Lemercier, provenaient des carrières les plus renommées d'Italie et de Libye; il exaltait « l'alliance qu'on avait dessein de faire, dans les colonnes du dorique, de l'ionique et du corinthien ». Richelieu et, après lui, Messieurs de Sorbonne devaient faire contribuer les maîtres de la peinture et de la sculpture à la décoration du monument : Philippe de Champaigne et Lebrun, Coysevox et Varin.

L'art ne pouvait manquer d'avoir sa place dans la nouvelle Sorbonne. On trouvera plus loin les noms de tous ceux qui nous ont prêté le concours de leur talent. Nous aimons à les remercier ici. Quel charme de recevoir la confidence de leur pensée, d'en provoquer et d'en aider parfois l'éclosion, de les suivre à travers leurs recherches, leurs lectures, leurs esquisses incessamment remaniées ! Dans ces arts qui semblent procéder avant tout de l'inspiration, et qui ne sauraient s'en passer, quel souci de la composition, quel soin du détail, quel labeur! « Je voudrais encore une fois causer avec vous de mon sujet, m'écrivait Puvis de Chavannes le 30 décembre 1886. Depuis notre dernière entrevue, j'ai bien pensé, pourpensé. Aujourd'hui mon ensemble est prêt, je serais heureux de vous le montrer. » Et il me donnait rendez-vous dans son atelier de Neuilly. C'est là que, sur un coin de sa petite table de travail, devant l'ébauche déjà saisissante, nous avons fixé ensemble les premiers linéaments de la description qui traduisait sa pensée. « Dans la clairière d'un bois sacré, assise sur un bloc de marbre, la Sorbonne; à ses côtés, deux Génies porteurs de palmes; à ses pieds, une source jaillissante. A droite, les Lettres : l'Éloquence debout, la Poésie représentée par les Muses éparses en diverses attitudes sur le gazon, l'Histoire et l'Archéologie fouillant les entrailles du passé, la Philosophie discutant le mystère de la vie et de la mort. A gauche, les Sciences : la Géologie, la Physiologie, la Botanique, la Chimie symbolisées par leurs attributs, la Physique entr'ouvrant ses voiles devant un essaim de jeunes gens qui lui offrent, comme prémice de leurs travaux, une flamme d'électricité; à l'ombre d'un bosquet, la Géométrie méditant sur un problème. » De ce « crayon » que j'ai conservé, Puvis de Chavannes a tiré plus tard une légende développée, propre à servir d'interprétation à son œuvre. Aujourd'hui, dans l'admiration universelle, la belle fresque popularisée n'a plus besoin de ce commentaire. Mais il mérite de rester et il restera à côté de la fresque elle-même, comme une poétique synthèse de l'Université moderne.

C'est le mérite de M. Nénot d'avoir su accorder les traditions du grand art avec les combinaisons de l'art pratique le plus ingénieux. Les visiteurs étrangers, j'en ai plus d'une fois recueilli le témoignage, sont absolument surpris, après avoir monté l'escalier monumental, circulé sur le palier somptueux qui le couronne, traversé le grand amphithéâtre et la cour d'honneur, — surpris et ravis de trouver des salles de cours, de conférence et de travail si simplement accommodées à leur destination.

La nouvelle Sorbonne a eu, entre autres bonnes fortunes, celle que le projet de reconstruction ait abouti juste au moment où la réforme de l'enseignement supérieur, préparée par Armand du Mesnil, entreprise de haute lutte par Albert Dumont, allait recevoir de M. Louis Liard une puissante et décisive

1. Voir nos *Adieux à la Vieille Sorbonne*.

impulsion. Je me suis souvent demandé ce qui serait arrivé si la restauration eût été opérée dans l'étroite enceinte et d'après les plans de 1846, de 1849, même de 1855, quand l'enseignement supérieur reposait encore presque entièrement sur ses anciennes bases. Eût-on détruit, en 1880, ce qui aurait été refait presque de la veille, et les pouvoirs publics eussent-ils octroyé les ressources nécessaires à une autre transformation?

Si nous avons échappé à ce péril, un autre faillit se produire. L'enseignement supérieur, au moment même où allait s'opérer son évolution, ne laissait pas, dans l'ordre des lettres, de traverser une crise. Former les élèves aux méthodes de la recherche scientifique, les exercer à l'étude critique des textes et des documents originaux, tel était l'objet nettement déterminé des nouvelles méthodes. Et pour cela, quel autre moyen que de rendre l'action du professeur plus directe, plus personnelle, de soustraire son enseignement à tout ce qui pouvait l'éloigner de la simplicité et le dispenser, en quelque sorte, de la précision, c'est-à-dire rapprocher le maître des étudiants, en diminuer le nombre autour de sa chaire, substituer la conférence à la leçon?

En matière d'éducation, l'organisation matérielle est le premier élément de toute réforme, non seulement parce qu'elle en est le signe, mais parce qu'elle en devient la règle : elle parle aux yeux et elle s'impose. Il y a bien de la psychologie dans la plus modeste installation scolaire intelligemment conçue.

L'enseignement primaire, longtemps après la condamnation de l'école mutuelle, — nous l'avons dit ailleurs, — avait conservé l'usage des vastes charpentes, où l'instituteur s'enfermait comme en une forteresse, et des tables massives où l'on entassait les enfants en rangs épais, sans compter. Du haut de cette installation défensive, le maître, lorsqu'il entreprenait la leçon, était naturellement porté à enfler la voix : il parlait *ex cathedra*. Quant à l'élève, rivé à son banc, il assistait à la classe ainsi qu'à une espèce de représentation lointaine qui laissait ses facultés sommeiller dans l'indifférence et l'inertie. Lorsqu'on voulut modifier les méthodes, on remplaça la chaire monumentale par la petite table élevée sur une basse estrade, qui mettait le maître presque de plain-pied avec les enfants et l'invitait, l'obligeait en quelque sorte, à aller au-devant d'eux, [illegible] par le banc à deux ou trois places, où l'élève, isolé dans l'air et la lumière, prenait conscience de lui-même, de son activité propre, de sa responsabilité.

Dans l'enseignement supérieur aussi, il était nécessaire de marquer la nouveauté profonde par des aménagements qui en traduiraient la pensée en même temps qu'ils la rendraient praticable. Mais, comme il arrive, le premier élan risqua de dépasser le but. Sous l'influence exagérée de l'École allemande, on fut sur le point de céder à la tentation de réduire notre enseignement supérieur au type unique de la conférence. Pour en finir avec l'appareil oratoire qui avait entraîné sa décadence, il fallait disait-on, fermer résolument la porte aux oisifs, aux curieux, aux femmes, en un mot, au public. Plus d'amphithéâtres, plus de grands cours; des salles, de simples salles d'entretiens réservées aux élèves exclusivement. Cette disposition n'avait-elle pas eu un plein succès dans les baraquements temporaires de la rue Gerson? Nul n'ignorait cependant que, même dans les Universités d'outre-Rhin, les grands cours étaient en usage et, lorsque le talent s'y rencontrait, en faveur. Pour avoir besoin au surplus d'être réglées et mieux dirigées, nos qualités géniales avaient-elles rien perdu de leur prix? S'il était nécessaire de ramener le haut enseignement à son rôle propre, qui est de travailler au progrès de la science, n'était-ce pas en restreindre la portée que de lui enlever les moyens d'exercer sur l'esprit public l'action qui avait fait autrefois sa force et son éclat? Le développement des idées générales était-il incompatible avec l'exactitude des connaissances, la rigueur de la méthode, la pénétration de la critique? De ce que le maître enfin s'adressait à un auditoire nombreux et divers, qui soutenait, échauffait, élevait sa pensée, en résultait-il forcément que sa parole fût moins sûre et moins féconde?

Heureusement, même avec l'architecte le plus diligent, les choses ont leurs lenteurs salutaires. Dans tous les pays, en France surtout peut-être, il conviendrait de laisser toujours un intervalle entre la conception d'une réforme et son exécution : notre impatience du mieux nous entraîne. C'est l'esprit de l'enseignement supérieur qu'il importait de réformer, dans quelque enceinte et sous quelque forme qu'il se donnât. Et c'est cet esprit nouveau qui a sagement présidé aux aménagements intérieurs de la Faculté des lettres, en même temps qu'il se répandait dans tous les enseignements. A côté des amphithéâtres de trois cents, cinq cents, huit cents places, où une foule recueillie vient comme autrefois écouter des leçons dans lesquelles le talent de l'élocution ne fait que rehausser la solidité du savoir, des salles de conférence et d'étude ont été organisées pour la jeunesse laborieuse, dans le voisinage immédiat du cabinet et sous l'œil, pour ainsi dire, du professeur directeur, en vue du travail fondé sur l'examen scientifique des textes et le contrôle des documents [1].

---

1. Voir L. Liard, *Pages éparses*, Albert Dumont.

A la Faculté des sciences, l'évolution avait devancé le temps. J.-B. Dumas est, je crois, le premier qui ait introduit en Sorbonne l'idée des ateliers. C'est seulement en 1867, que fut construit, dans une arrière-cour de service, le haut fourneau qui provoqua une sorte de scandale: pour acclimater la nouveauté, il ne fallut rien moins que l'énergie souriante d'Henri Sainte-Claire Deville soutenu par Victor Duruy, qui ne se refusait aucune audace. Mais, dès 1849, J.-B. Dumas avait étudié un projet complet de rénovation de la Sorbonne scientifique. A l'est de la cour d'honneur, au long des maisons de la rue Saint-Jacques, devait s'élever un bâtiment de hauteur moyenne, enfermant une cour quadrangulaire. Au rez-de-chaussée, les ateliers de mécanique, les laboratoires de physique, de chimie et de sciences naturelles; au premier étage, les cabinets et les galeries de collections; au second, les appartements du Doyen, qui voulait être là, sur place, pour veiller en personne au fonctionnement de cette petite cité de travail; les amphithéâtres restaient où ils étaient, dans la grande cour, à la portée du public. Le projet n'aboutit pas. Celui de 1855 ayant été ajourné à son tour, J.-B. Dumas, en 1860, usa de l'autorité qu'il avait à l'Hôtel de Ville, comme Président du Conseil municipal, pour assurer à la Faculté la jouissance de quelques-uns des locaux qui bordaient la rue Saint-Jacques. Vingt ans après, de location en location, nous avions pris possession de toutes les maisons riveraines.

Ceux qui ont connu cette hospitalité provisoire ont peine à croire aujourd'hui que la science ait habité ces masures, dont quelques-unes dataient d'avant Richelieu; que, dans ces chambres, qui ne trouvaient plus de locataires, elle ait réussi à installer ses appareils de travail, en tirant parti des caves, des greniers et des soupentes, en mettant à profit la différence de niveau des planchers, les tournants des escaliers et les réduits des paliers, les accidents d'ombre et de lumière. Mais faut-il rappeler qu'à ce moment, c'est-à-dire qu'il y a moins de vingt-cinq ans, la Faculté des sciences possédait en tout trois amphithéâtres, dont deux presque inutilisables à cause des bruits de la rue qui empêchaient le professeur de se faire entendre! De laboratoires, point. Les maîtres allaient travailler où ils pouvaient: à la Faculté de médecine, à l'École normale, à l'École polytechnique, au Muséum, là où on voulait bien leur faire l'aumône d'un peu de place et de soleil. Quant aux élèves, ils ne comptaient pas.

Aussi nos savants triomphaient-ils, si primitives que fussent leurs installations de la rue Saint-Jacques. Un jour qu'avec un des premiers occupants, le professeur de physique, Paul Desains, je visitais les chambres à demi mansardées qui lui avaient été dévolues, comme il me montrait les fenêtres mal closes, les portes disjointes, les carreaux rouges du sol suant l'humidité, les marches des escaliers vermoulus où il était obligé d'interrompre presque à chaque pas ses explications par un vigilant: prenez garde: « Et cependant, dit-il en s'arrêtant dans une encoignure sombre, comme nous sommes bien ici! » Les mansardes et les hangars de la cour Saint-Jacques ont été pour la Faculté des sciences ce que furent pour la Faculté des lettres les baraquements de la rue Gerson: le berceau de la renaissance. C'est là qu'a été inventé par M. Jamin le brûleur électrique de la bougie Jablockoff, là que fut découverte par M. Lippmann la photographie des couleurs.

Des 21 000 mètres sur lesquels s'étend la nouvelle Sorbonne, la Faculté des sciences en occupe 9 200. Du dehors, les bâtiments abaissés donnent l'impression d'une suite d'ateliers. Au dedans, c'est une usine d'où l'élégance n'est pas exclue, mais où tout est disposé, aménagé, combiné en vue de l'usage scientifique. La monographie en présente quelques spécimens. Elle est impuissante à en faire comprendre le caractère original et l'histoire.

On peut vraiment appliquer ici le principe sur lequel repose aujourd'hui la physiologie: c'est la fonction qui a créé l'organe. Non seulement chaque professeur a fourni son programme, authentiqué par sa signature; mais, au fur à mesure, il en a suivi, discuté, amélioré, perfectionné l'exécution. L'architecte et ses conseillers sont devenus tour à tour physiciens, chimistes, botanistes, minéralogistes, physiologistes, géographes, astronomes. Jamais il ne m'a été donné de pénétrer aussi profondément dans les secrets de la science. Le laboratoire des recherches physiques et sa galerie de 65 mètres, fractionnable, au moyen de cloisons mobiles, en cinq petits laboratoires distincts, ses chambres de photographie, ses ateliers de forge, ses caves d'appareils magnétiques; — le service de la botanique et ses serres, froide, chaude et tempérée, sa grande salle de manipulations microscopiques, ouverte au nord, devant un vitrage de glaces ininterrompues, sur une largeur de 15 mètres; — le service de la physiologie et son amphithéâtre à tribune, sa salle rotonde de démonstration, son étuve et son four crématoire sont, entre bien d'autres, des merveilles d'appropriation à l'enseignement moderne. Par une habileté de procédés que les réclamations infatigables des professeurs tenaient incessamment en éveil et que les difficultés trouvaient toujours prête, l'architecte, exploitant les orientations, variant les hauteurs d'élévation des bâtiments, utilisant les profondeurs des sous-sols et les plates-formes des toits, a créé, pour ainsi dire, de l'espace, et presque doublé les ressources de l'emplacement.

La construction du laboratoire des recherches

physiques touchait presque à sa fin, quand on lui demanda une tour pour faire des expériences sur la vitesse du son et de la lumière, une tour aussi haute que possible. Au-dessus du sol des caves, il monta la tour à 45 mètres; au-dessous, fouillant le sol dans l'axe, il creusa un puits de 25 mètres qu'il aurait poussé encore plus loin, s'il n'avait rencontré la nappe d'eau. Et le long tube de 70 mètres fut ouvert ayant à chacune de ses extrémités une chambre de travail munie de téléphones, d'appareils électriques, de tous les engins perfectionnés d'observation. « Je ne sais pas », s'écriait après sa visite un professeur d'une Université américaine habitué à ne pas compter avec la place, « je ne sais pas ce qu'on aurait fait, dans d'autres conditions de terrain; ce dont je suis sûr, c'est qu'étant donné ce périmètre, on ne pouvait mieux faire. »

Cependant l'œuvre d'agrandissement était à peine commencée que nous nous sentions à l'étroit. Dans la voie des recherches et des applications où est entré l'enseignement supérieur, on peut presque dire qu'il n'a pas de limites. La physique, la chimie, la mécanique, la physiologie sont en perpétuel devenir. Il n'est point d'installation définitive qui leur convienne. Un jour que je disais à Paul Bert : « Il faudra que nos savants s'habituent à travailler, comme en campagne, sous la tente, transportant au fur à mesure leurs appareils et leurs laboratoires dans des espaces agrandis. — C'est la solution qui s'impose, me répondit-il, et nous devrions tous, dès ce moment, nous familiariser avec la nécessité, non pas de nous séparer, mais de nous éloigner de la Sorbonne. » Il regrettait que jadis la Faculté des sciences eût résisté à la proposition d'occuper une partie des terrains libres de l'ancienne pépinière du Luxembourg, qui lui étaient offerts.

Que de fois, dans nos rêves d'avenir, il nous est arrivé de la voir, la vieille Sorbonne, après avoir absorbé les voisinages dont nous avons pu lui assurer éventuellement la ressource, se résoudre à prendre l'essor : — éliminer de son sein tous les services parasites, services de concours et d'examens, qui, avec une nouvelle organisation des études secondaires, doivent trouver leur place ailleurs, — distinguer des enseignements théoriques, qui n'ont besoin que de salles de cours et d'amphithéâtres, les enseignements appliqués, dont le laboratoire est la vie; — retenir chez elle les premiers, chercher pour les autres les emplacements indispensables; — prendre possession, aux fortifications désaffectées de l'enceinte du Sud, des terrains de l'État que l'État n'utilise plus, que déjà toutes les administrations publiques se disputent, — y établir, non pas un enseignement isolé et rejeté loin des autres, comme par une mauvaise fortune, un Institut, ainsi qu'on disait autrefois : Institut de chimie comprenant tous les enseignements et toutes les applications de la chimie, Institut de physiologie, Institut de mécanique, et l'y installer au delà et en deçà de l'enceinte, dans des constructions sans luxe, mais au large, avec la prévision du lendemain! S'il se peut — encore rien n'est-il moins certain — que le nombre des étudiants diminue à la suite d'une nouvelle organisation du service militaire, les besoins de la science ne cesseront pas de s'accroître. Et tout ne semble-t-il pas appeler dans cette direction l'expansion inévitable! La proximité des emplacements qui, eux aussi, suivant le mot de la pétition de 1849, font partie de la région de l'Université; le nombre et la rapidité des moyens de communication, qui, dès aujourd'hui, les mettent, pour ainsi dire, aux portes de la Sorbonne; l'indépendance relative des enseignements de laboratoire, qui, sans cesser de participer à l'action commune de la Faculté, ont leur existence propre; l'avantage d'offrir aux étudiants, dans des quartiers encore inexploités, les ressources d'habitation et de vie à bon marché qu'ils cherchent...

Et la Sorbonne nous apparaissait, notre chère Sorbonne, conservant sur cette organisation, mise en rapport avec les besoins de la science, son autorité métropolitaine, demeurant le siège des Facultés, le grand générateur, l'âme de l'Université de Paris.

Plus d'une fois aussi ces visions de l'avenir nous ramenaient aux réflexions sur le passé.

En 1893, au moment où s'achevaient les travaux de la Faculté des sciences, et alors que le pic des démolisseurs avait attaqué les bâtiments de la Faculté des lettres, je voulus, dans une visite suprême, parcourir seul, un soir, le bâtiment de Richelieu. Parmi les souvenirs des discussions subtiles et vaines, des jugements funestes, que ces murs évoquaient dans mon esprit, je retrouvais ce qu'ils avaient vu passer de grand, Richelieu lui-même, Bossuet, Condé, Retz, Arnaud, Turgot, ce qu'ils rappelaient de la vie intellectuelle et morale d'autrefois. Cependant la destruction se précipitait. La salle des fêtes du Concours général, celle qui avait jadis servi de champ clos aux disputes théologiques, restait encore debout. Mais, à travers les portes éventrées et béantes, la désolation y avait déjà pénétré : c'était la solitude de l'abandon et le silence de la mort. Quelques semaines encore, et le mot si humain du poète allait une fois de plus se vérifier : *ipsæ periere ruinæ;* les débris eux-mêmes ne seraient plus! Cruelle ironie des choses! Pour faire enlever ces restes de la vieille Sorbonne, il avait fallu, faute d'adjudicataire, traiter à l'amiable, au prix de vingt mille cinq francs! Vingt mille francs,

voilà ce que représentait la portion la plus considérable du monument qui avait coûté, en son temps, des millions de livres, la création que Richelieu considérait comme une des œuvres capitales de son règne, dont il égalait la gloire à celle de la prise de la Rochelle et de la soumission des protestants!

Combien de temps, à son tour, durera cet édifice si magnifiquement approprié aux intérêts du haut enseignement moderne? A cette question, une pensée de mélancolie m'envahissait. Mais il s'y mêlait un sentiment de confiance. A quelque moment que doive s'accomplir la destinée de la Sorbonne nouvelle, on ne refusera pas à notre siècle ce témoignage qu'en la réédifiant, il a bien mérité de la science et de la patrie.

GRÉARD,
de l'Académie française.

LA NIÈCE DU PROFESSEUR ROMUALDO

Roman.

Le docteur Romualdo Grolli, professeur-adjoint de la chaire de mathématiques dans une université du royaume et chimiste amateur dans son propre laboratoire, était assis un matin de mai 1861 devant son bureau, en train de copier un mémoire qui devait être lu à l'Académie scientifique et littéraire de la ville quand il entendit frapper légèrement à la porte.

— Qui est là? cria-t-il ennuyé, tenant sa plume en l'air.

— Le facteur, répondit une voix de femme quelque peu fatiguée, et, en même temps, Mme Salciccini, veuve d'un employé aux hypothèques et propriétaire du professeur, entra dans la chambre et remit à son locataire une lettre qui venait d'arriver. Le docteur prit distraitement cette lettre entre les doigts, la posa sur une petite table, puis écrivit comme suite de son mémoire.

— Qui peut m'écrire de Gênes? dit le professeur (nous l'appellerons souvent de ce nom) quand il eut examiné l'enveloppe à l'endroit et à l'envers. Il est inutile d'ajouter qu'il n'entretenait pas une correspondance très active.

Mais l'étonnement et le trouble de cet homme remarquable devinrent beaucoup plus grands quand le contenu de la lettre lui fut révélé.

Le voici:

« Très estimé Monsieur,

« Bien que je n'aie pas l'honneur de vous connaître ni d'être connu de vous, je vous prie de vouloir bien vous rendre immédiatement à Gênes pour des raisons d'une importance extrême. Je serais venu moi-même s'il m'avait été possible de m'absenter pour deux jours, mais je suis forcé de veiller au débarquement de mon bâtiment. D'un autre côté, je ne crois pas devoir confier à la poste les communications que je dois vous faire, ni les choses que j'ai à vous remettre. Je resterai à Gênes toute la semaine, puis je partirai pour les Indes. Pour votre plus grande garantie, je fais légaliser ma signature par le capitaine du port. Dès votre arrivée à Gênes, veuillez me demander chez MM. Radice et Lupini, courtiers de navires, place Banchi.

« Je vous répète que l'affaire pour laquelle je vous adresse cette lettre est de nature à vous intéresser grandement et ne peut être confiée à une tierce personne.

« Croyez-moi votre obligé.

« ANTONIO RODOMITI.
Capitaine au long cours,
commandant le navire [illegible]

Suivait la légalisation indiquée.

Le docteur Romualdo resta pétrifié. Qui était ce capitaine Rodomiti? Que pouvait-il lui vouloir?

Le professeur Grolli, quoiqu'il eut une tête de mathématicien et des habitudes de misanthrope, n'était pas pour cela un morceau de marbre; il sentait que le capitaine ne lui avait pas écrit sans une raison grave et qu'il ne pouvait pas considérer sa lettre comme le caprice du premier venu. Que faire donc? Prendre le train, et le plus tôt serait le mieux.

Le professeur ouvrit un indicateur posé sur sa table et vit que, s'il voulait partir dans la journée pour Gênes, il n'y avait pas de temps à perdre. Il mit en soupirant un presse-papier sur le manuscrit, écrivit en hâte deux lignes pour le recteur de l'Université, donna à travers le soupirail de la porte un coup d'œil à son petit laboratoire pour voir si les fourneaux étaient éteints. Puis il ouvrit un tiroir de sa commode, en sortit une chemise de nuit qu'il mit dans son sac de voyage, enfila un pardessus couleur poivre et sel, se coiffa d'une casquette de drap noir à visière de cuir, prit son parapluie sous le bras et, dans cet équipage, se présenta à Mme Dorothée, stupéfaite.

— Vous partez, professeur? dit la bonne dame qui tricotait.

— Oui, faites-moi le plaisir d'envoyer quelqu'un à l'Université avec ce billet.

— Et... vous reviendrez bientôt?

— Demain, après-demain, dans deux ou trois jours je ne le sais pas précisément.

— Et... pardon, continua Mme Salsiccini toujours plus pensive, vous emportez avec vous le nécessaire, des bas, des manchettes, des cols?

— Oui, oui, j'ai pris tout...

Mme Dorothée, restée seule, regarda d'abord ses deux chats Mao, puis Mio, et après leur avoir lissé le poil à tous les deux :

— Il y a du louche, grommela-t-elle, il y a du louche. Mao et Mio ne surent pas contredire ses prévisions et reprirent en silence leur place sur le canapé.

Les événements ne tardèrent pas à prouver que Mme Dorothée approchait de la vérité. Deux jours s'étaient passés depuis le départ du docteur Grolli et l'excellente dame descendue au rez-de-chaussée, dans la loge de la portière, lui communiquait ses inquiétudes à propos de son locataire. Elle achevait à peine de faire l'éloge du professeur Romualdo, lequel, abstraction faite de sa misanthropie, était un modèle de ponctualité et de discrétion, quand un facteur du télégraphe se présenta sur le seuil et demanda :

— A quel étage habite Mme Dorothée Salsiccini ?

Mme Dorothée, en entendant prononcer son nom d'une façon si inattendue, devint d'abord pâle, puis rouge, et eut à peine la force de balbutier :

— C'est moi... mais...

— C'est une dépêche pour vous. Veuillez me faire le reçu.

Avec quelque difficulté, elle déchiffra le télégramme tout entier :

« Dorothée Salsiccini, maison Negrelli. Arrive ce soir par le train de huit heures et demie ; je vous prie de préparer un bouillon et un lit dans la petite chambre contiguë à la mienne pour une enfant de quatre ans. »

— Enfant de quatre ans, s'écria terrifiée Mme Dorothée, vous dites... une enfant ?

— Oui... enfant.

— Ah ! Mme Gertrude... je crois prochaine la fin du monde...

Cette opinion radicale exposée, Mme Salsiccini voulut examiner la dépêche de ses propres yeux aidés des lunettes de la portière. Pas de doute possible : le professeur arrivait avec une enfant. Lui qui avait en sainte horreur les femmes et les enfants ! Et qui était celle-là ? Et pour combien de temps serait-elle à la maison ?

— Le professeur a-t-il des frères, des sœurs ? demanda Mme Gertrude ?

— Mais non... mais non, personne que je sache... depuis tant d'années qu'il est ici je n'ai vu chez lui que quelques étudiants... Et puis, c'est vrai qu'il parle peu ; mais pourtant, que diable ! s'il avait de proches parents, une fois ou l'autre il les aurait nommés... Voyez-vous, madame Gertrude, ce serait à se casser la tête contre les murs...

Si projet aussi désespéré était été énoncé sérieusement, le soupçon qu'allait émettre Mme Gertrude n'aurait pu qu'en activer l'accomplissement.

— Et si c'était une fille tenue jusqu'alors cachée ?

Mme Dorothée sauta comme un ressort.

— Sa fille ! la fille du professeur ! d'un homme qui en fait de femmes est un saint Louis ? Madame Gertrude, que dites-vous ?

— Eh ! chère madame Salsiccini, répliqua la portière lui tapant sur l'épaule « fidarsi è bene et non fidarsi è miglio » (se fier est bien et ne pas se fier est mieux). A une époque où, en une seule extraction du loto, on sort quatre numéros en file 66, 67, 68, 69, il ne faut s'étonner de rien.

— Ça, c'est vrai !... observa Mme Dorothée, frappée d'une aussi profonde réflexion.

Pourtant elle ne pouvait admettre l'hypothèse de son interlocutrice et reprit :

— Non, non... c'est impossible... Quand ? comment, avec qui ?

La portière tenait en réserve une autre considération non moins profonde que la première :

— Madame Dorothée, on ne s'imagine pas comme les hommes ont vite commis le mal !

Il devenait évident que la foi de Mme Dorothée était ébranlée. Mme Gertrude en profita pour continuer :

— Il n'y a plus de crainte de Dieu, et même le professeur avec ses cornues et ses fourneaux tient plus du diable que du Christ... voilà la cause de tout, chère madame Dorothée, il n'y a pas de religion... *Libera nos, Domine, de morte æterna...* conclut-elle en faisant le signe de la croix.

— *Amen!* dit Mme Dorothée.

Puis elle ajouta :

— Fille ou non, nous en causerons, nous deux le professeur ; je lui ai loué les chambres à lui et je ne veux pas de marmots... Il ne manquerait plus que cela.

— C'est trop juste, appuya la portière.

— Donc, la chose reste entre nous, répéta Mme Dorothée quand, un peu raffermie, elle se disposa à remonter l'escalier.

— Y pensez-vous !... je ne parlerai pas bien sûr.

Si Mme Gertrude parla, on ne sait ; toujours est-il que la nouvelle de l'arrivée pour le soir même du professeur Grolli avec une enfant de provenance ignorée se répandit très vite parmi les locataires de la maison.

*
* *

Bien que, jusqu'ici, il n'ait pas été question, même de loin de l'âge du professeur Romualdo, je parierais que le lecteur sera stupéfait d'apprendre que notre mathématicien et chimiste n'avait, au moment où commence cette histoire, que vingt-trois ans. Et pourtant, il était aussi vrai qu'il n'avait que vingt-trois ans, qu'il était vrai qu'il n'en paraissait pas beaucoup moins de quarante. Rien de jeune

dans son aspect. Des rides précoces sillonnaient son front haut et spacieux; sa chevelure inculte, sa barbe hérissée se pointaient déjà de blanc; à ses yeux profonds, son unique beauté peut-être, manquait la flamme; en tous cas, ils étaient presque toujours à demi cachés par les lunettes. Il souriait rarement. De taille moyenne, il marchait un peu courbé, les mains croisées derrière le dos sous les basques de son pardessus. Sa mise était négligée; il fuyait la société et partageait la journée entre l'école, ses livres de mathématiques et son laboratoire de chimie. Personne ne l'avait jamais vu à un théâtre, à un rendez-vous public, à côté d'une dame. Se tenir loin des femmes était la règle immuable de sa conduite; en ceci il ne mettait pas d'affectation et n'affichait pas sa répugnance comme ont coutume de le faire ceux qui furent victimes de quelque grave déception. S'il se trouvait absolument contraint d'en parler, il disait qu'à son avis la femme était un embarras dans la vie d'un savant et il ajoutait naïvement que, quant à lui, il n'en avait jamais senti le besoin.

Le professeur Romualdo logeait chez la veuve Salsiccini depuis qu'il avait obtenu le poste de professeur-adjoint, c'est-à-dire depuis trois ans environ; non seulement il y demeurait, mais il avait amené la veuve à lui donner aussi la pension en échange d'une modeste rémunération. Le café au lait le matin, un semblant de dîner à une heure, un morceau de fromage et un doigt de vin le soir... le professeur n'exigeait rien de plus. En tout, pour le logement et la nourriture, il ne dépensait que cent vingt francs par mois, une vraie misère. De cette façon, malgré ce qu'il devait ajouter pour se vêtir, acheter quelques livres, fournir d'alambics son laboratoire, il réussissait encore à faire de petites épargnes sur son traitement de professeur et possédait un millier et demi de francs déposés dans une banque du pays; on le disait avare, mais en réalité ce n'était pas cela: son économie dépendait du manque absolu de besoins. A l'occasion, il savait même faire des dépenses de luxe, et son laboratoire en était une, puisqu'il aurait très bien pu exécuter à l'Université ses expériences chimiques.

Malgré sa misanthropie, Grolli n'était pas mal vu de la jeunesse. D'abord on l'estimait pour sa valeur scientifique. Le professeur qu'il suppléait jouissait d'une renommée européenne; mais, maintenant âgé et maladif, il ne venait jamais à l'école. Or, la réputation de la faculté de mathématiques à l'Université n'avait pas souffert depuis que Grolli occupait la chaire déjà illustrée par le titulaire. Un autre mérite universellement reconnu au docteur Romualdo était sa scrupuleuse équité; aussi les étudiants disaient-ils : Mieux vaut la rudesse du professeur Grolli que la mielleuse condescendance de tant d'autres. Lui, au moins, n'a pas de préférences.

En outre, tous savaient que son adolescence avait été pleine d'amertume, car, resté à quinze ans orphelin et sans appui, il s'était suffi à lui-même en donnant des répétitions à ses condisciples, et s'il avait réussi à obtenir très jeune, malgré son caractère peu flexible et le manque de tous les dons extérieurs, un poste honorable, il ne le devait à aucune protection, mais seulement à son mérite et à sa persévérance. Il avait étudié, étudié toujours et il continuait, travaillant devant sa table, travaillant en marchant, travaillant même en dormant.

*
* *

Le soleil était déjà couché quand arriva à Gênes le train conduisant le docteur Romualdo. Notre ami, dont l'inquiétude allait croissant à mesure qu'il approchait du terme de son voyage, monta dans le premier omnibus qu'il aperçut et se laissa conduire à un hôtel de premier ordre, où il eut la satisfaction d'être pris pour le serviteur d'une famille anglaise arrivée en même temps que lui. L'équivoque levée, il fut confié aux soins d'un valet de chambre d'infime catégorie qui, après avoir allumé une bougie, le conduisit dans une petite chambre au cinquième étage. Le mince bagage, le vêtement démodé du voyageur ne méritaient pas une plus grande déférence. Ce serait beaucoup déjà qu'il payât sa note. Le valet de chambre, par acquit de conscience, lui demanda s'il n'avait besoin de rien, puis, tirant malhonnêtement la porte sur lui, le laissa sans attendre la réponse. Le professeur ne s'en aperçut même pas, absorbé qu'il était par une seule pensée : chercher immédiatement le capitaine Rodomiti.

Entre tant de bâtiments, lequel était la *Lisa*? Les yeux du professeur cherchaient en vain à la deviner; mais les battements précipités de son cœur lui disaient que l'arrivée de ce bâtiment, dont vingt-quatre heures avant il ignorait jusqu'au nom, ne devait pas rester sans influence sur ses destins.

Avant sept heures, le professeur était déjà hors de l'hôtel et se promenait de long en large sur la place Banchi, guettant l'ouverture du bureau de Messieurs Radice et Lupini. Il attendait avec impatience et, néanmoins, quand il vit les volets ouverts et un monsieur à la face rubiconde (certainement le signor Radice ou le signor Lupini), se balançant sur la pointe des pieds au seuil de la porte, les deux pouces dans les poches de son gilet, le cigare à la bouche et le chapeau sur la tête, il dut faire trois ou quatre tours avant de trouver le courage nécessaire pour se présenter. Pendant ce temps, quelques individus qui, d'après le vêtement, paraissaient être des hommes de mer, vinrent échanger quelques paroles avec le cour-

tier, puis ils se quittèrent sur une poignée de main. Alors le signor Radice ou (Lupini) jeta son cigare, ouvrit la bouche en un long bâillement, s'étira les bras et entra dans son comptoir. Le docteur Romualdo pensa que, parmi ceux qui s'éloignaient, le capitaine Rodomiti pouvait se trouver, et qu'en hésitant il avait peut-être perdu l'occasion de voir de suite ce mystérieux personnage. Aussi, mettant de côté toute timidité, il entra en portant la main à son chapeau.

— ... Pardon... à quelle heure puis-je? Le professeur Grolli n'avait pas fini sa phrase que le signor Radice (ou Lupini) éclata de rire, car le brave courtier recueillait enfin le fruit de la plaisanterie qu'il venait de faire. Sur le seuil du bureau, derrière la personne mince et fluette du professeur, apparaissait un colosse haut presque de deux mètres et d'une grosseur proportionnée. Ce colosse était précisément le capitaine Rodomiti que le signor Radice (ou Lupini) semblait tout à l'heure chercher jusque dans les rayons d'une armoire.

— Permettez, dit le capitaine qui ne pouvait, à raison de sa structure volumineuse, entrer, tant que le professeur ne lui cédait la place. Celui-ci entendit à trente centimètres au-dessus de sa tête la voix tonnante du nouvel arrivant, se retourna, regarda en l'air et vit, au milieu d'un nuage de fumée sortant d'un fourneau de pipe, une belle tête caractéristique au teint bronzé, une barbe touffue, des yeux bleus profonds et à gauche de la bouche une cicatrice.

— Permettez, répéta le capitaine — et le professeur se retira de côté plus confus que jamais pendant que le signor Radice (ou Lupini), s'adressant au colosse, disait :

— Capitaine, ce monsieur vous demande. Le capitaine Rodomiti examina du haut en bas le petit monsieur, retira sa pipe de la bouche, lança une bouffée de fumée et demanda :

— C'est vous le professeur Grolli ?

— Justement, c'est moi, répondit le professeur levant les yeux en l'air comme s'il regardait un clocher.

— Je suis très heureux de faire votre connaissance. Si vous le voulez bien, nous pourrions aller dans un endroit tranquille... à quelques pas d'ici... Au revoir alors, continua le capitaine saluant de la main le courtier, mais sans prononcer de nom, laissant ainsi en suspens cette grave question : ce personnage farceur était-il le signor Radice ou le signor Lupini?

— Je suis à vous, reprit le capitaine abaissant son regard sur Grolli.

Rodomiti se détermina le premier à rompre le silence et le fit en marin, sans préambule :

— Je viens de Montevideo, Monsieur. Cette annonce fut une révélation pour Grolli. Il leva les yeux sur son interlocuteur, puis les baissa à terre, et une vive rougeur s'étendit sur la partie de son visage que ne cachaient pas la barbe et les cheveux.

— De Montevideo! répéta-t-il comme faisant écho aux paroles du capitaine. Et mille souvenirs de l'enfance se présentèrent à son esprit, et un nom pour ainsi dire effacé de son cœur arriva sur ses lèvres. Mais sur le point de le murmurer, il s'arrêta comme si en le prononçant il violât un vœu, faillît à un devoir; il se contenta de faire une demande indirecte :

— Vous êtes parti de là depuis longtemps?

— Il y a deux mois et demi.

— Et la chose pour laquelle vous m'avez appelé à Gênes a rapport à ce voyage?

— Sans doute, répondit le capitaine fatigué de tout cet amphigouri.

— J'ai une charge à remplir de la part de la signora Elena Natali.

Le charme était rompu. Ce nom, que depuis des années le professeur Grolli n'entendait plus prononcer, revenait lui blesser les oreilles, et celle qui le portait allait peut-être de nouveau avoir une part dans sa vie.

— Hélène! balbutia le professeur plus ému qu'il ne voulait le paraître. Lui serait-il arrivé un malheur?

— Pauvre signora! Si elle a eu des torts envers sa famille, elle les a certainement expiés!

— Serait-elle... morte?

— Quand je suis parti de Montevideo elle vivait, mais il est trop vrai qu'elle se trouvait à toute extrémité... Mais c'est assez, vous verrez sa lettre.

Sur ces mots, le capitaine invita le professeur Romualdo à le suivre, enfila une grande porte tout ouverte, monta quelques marches, puis, poussant une petite porte seulement entre-bâillée, entra avec son compagnon dans une antichambre étroite et sombre.

— Entrez, entrez.

Ces dernières paroles s'adressaient au docteur Romualdo qui fut introduit dans une chambre modeste, et invité à s'asseoir devant une petite table.

Rodomiti offrit à son hôte un cigare que celui-ci refusa, puis il sortit d'un tiroir un gros pli cacheté.

— Ces papiers viennent de la signora Hélène, ajouta-t-il. Veuillez les lire. Je vous laisse seul, je reviendrai dans une demi-heure. En attendant, je suis là avec ma sœur; si vous avez besoin de quelque chose, tirez la sonnette.

Et il sortit, baissant la tête pour ne pas se heurter à la porte.

HENRI CASTELNUOVO.

Traduction de l'italien par LECUYER.

(*A suivre.*)

LES AUTORESSES

PORTRAITURÉES PAR ELLES-MÊMES

Avez-vous remarqué à quel point les romanciers comme les acteurs, — et encore bien plus, parce que femmes, les Romancières excitent aujourd'hui la curiosité, accaparent l'attention du public? On s'intéresse aux plus infimes détails de leur existence, on veut connaître les moindres particularités de leur personne. Un *Monsieur*, et surtout une *dame* qui écrit, — comment est-ce fait? Quelle est la forme de leur nez et de leurs habits? Et l'on reste bouche bée devant leurs photographies, celles de leur cabinet de travail, étalées aux vitrines des libraires — et portraits, biographies, interviews, indiscrétions des journalistes à leur sujet, tout ce qui les concerne prend un intérêt sans pareil.

Pour les femmes auteurs, il est un moyen bien simple, à la portée de chacun, de faire connaissance avec elles et de pénétrer sans introducteur dans leur intimité, — et c'est tout bonnement de lire leurs romans. La femme est tellement subjective qu'elle est incapable de sortir d'elle-même. Tandis que pour composer un roman, l'écrivain commencera par s'objectiver, et faisant d'abord abstraction de sa propre personnalité, disparaîtra devant ses personnages, ou mieux, cherchera à « entrer dans leur peau », — la femme, elle, s'y prendra exactement de la façon opposée, elle se décrira toujours dans son héroïne. Cette héroïne, ce sera toujours *elle-même*, placée parmi des circonstances imaginaires, mais telle qu'est l'auteur, ou qu'elle croit être, ce qui revient au même. Elle la dépeindra sous ses propres traits. Une femme imaginera-t-elle jamais qu'il puisse exister un autre type de séduction physique que le sien propre? Aussi bien il vous suffira, dans un roman féminin, de lire avec quelque attention le portrait de « l'héroïne » pour vous faire une idée parfaitement exacte de la Romancière, en ayant soin, bien entendu, de « mettre au point », précaution nécessaire quand c'est une femme qui se portraiture.

Qu'une bossue écrive un roman? Son héroïne ne manquera pas de se tenir légèrement penchée, Dieu sait avec quelle grâce! C'est naturellement un charme de plus. Une boiteuse octroiera à la sienne une allure ondulante, des pas hésitants, qui doivent entraîner tous les cœurs après eux, et la démarche assurée des autres femmes deviendra même une tare qui rebutera le héros de celles qui ont les jambes d'aplomb. Que si, dans un ouvrage de femme, l'héroïne vous est présentée « nimbée d'une chevelure d'or », sachez que l'aimable auteur a les cheveux carotte. Celle-ci possède « un profil bourbonien »? — Jamais grand nez ne gâte beau visage, et c'est fort heureux, car celui de l'auteur est formidable. Cette autre « est élancée et mince, tel un jeune peuplier » : gare aux coudes de la romancière! Et voici que s'avance, majestueuse, une héroïne « genre Rubens... port de déesse, formes opulentes... » L'auteur, hélas! rentre dans la catégorie des grosses dames, de ces grosses dames qui occupent deux places, et ont la poitrine sous le menton.

Observations infaillibles, jamais elles ne m'ont trompée; confrontées avec la réalité, ces conjectures se sont toujours trouvées justes. Récemment tomba sous mes yeux le premier roman d'une autoresse nouvellement entrée dans la lice, et encore inconnue. « Diane avait un teint d'une pâleur mate, qui se dorait aux lumières, et au jour prenait les tons de la cire... Diane était petite et frêle, un elfe, un sylphe, plutôt qu'une femme... Sur ce corps immatériel, une tête aux grands traits fiers... Une chevelure de nuance indécise ornait son front sans le charger... Elle souriait rarement, et toujours à lèvres mi-closes... » Et naturellement, un charme, une grâce, une séduction, irrésistibles, indescriptibles, dans ce sourire et ces cheveux rares. A un ami qui connaissait la romancière, j'offris d'en faire, sans jamais l'avoir vue, la plus exacte description : « Parions que Mlle X..., — c'est une demoiselle, — est toute petite, maigre, d'une étrange platitude. L'aridité de son corsage n'a d'égale que celle de ses hanches ». Diane, l'héroïne, ne l'oublions pas « avait les formes imprécises et éthérées d'une vierge de Burns ». Par compensation, une grande tête, un nez énorme, peu ou point de cheveux, juste de quoi les nouer en peloton de fil derrière cette grande tête, — cette chevelure « qui orne son front sans le charger. » Elle a les dents mauvaises, — « le sourire rare »! souffre du foie — le teint doré! — Et quand j'eus ajouté qu'elle était myope à n'y point voir à deux pas, on cria au sorcier! Je me rappelais, moi, le regard vague de l'héroïne, sa plus irrésistible séduction entre tant d'autres, — l'insistance de l'auteur à nous décrire « le charme de ces yeux voilés, où les paupières battent sur des prunelles ennuagées ». O puissance de l'illusion, touchante vanité féminine! Ne plaignez ni les laides ni les difformes, puisque loin de souffrir de leur disgrâce, elles trouvent encore moyen de la transformer en attrait!

Mlle de Scudéry, ancêtre fameux de tous les bas bleus, la première a donné l'exemple de prêter ses traits à son héroïne. Ici se présentait une petite difficulté! La plus désavantagée de la nature parvient à se découvrir des beautés secrètes, transforme, on le sait, ses défauts mêmes en agréments. Mais vraiment, avec Mlle de Scudéry, ce tour de passe-passe était

impossible. Dieu sait si la pédante autoresse de Cyrus avait le physique ingrat! Laide à faire frémir, une seule personne pouvait l'être autant qu'elle, c'était son soupirant Pellisson. Ces deux sentimentales créatures étaient, dit-on, de vrais épouvantails. Mlle de Scudéry avait surtout une noirceur de peau qui inspirait répulsion. Avec toute la bonne volonté du monde, cette disgrâce était si éclatante qu'elle ne pouvait la passer sous silence ou y découvrir quelque agrément. N'importe, Mlle de Scudéry n'hésita pas à se représenter dans le personnage de Sapho et, de la laideur, fit la principale séduction de son héroïne : « Encore que Sapho ait été charmante dès le berceau et que vous entendiez parler de Sapho comme de la plus charmante personne de la Grèce, il ne faut pas vous imaginer que sa beauté soit une de ces grandes beautés... »

Laissons de côté les descriptions des qualités morales de *Sapho*. Là, l'auteur s'est donné carrière pendant six pages, il faut en convenir, nos autoresses modernes sont plus modestes — ou plus modérées. — Elles n'oseraient dire de soi-même ce que la Scudéry en disait avec une si robuste et si naïve vanité. Les Précieuses ne craignaient pas d'être ridicules.

Mme de La Fayette, blonde et grasse, et blanche, n'a point manqué de décrire ainsi son héroïne la princesse de Clèves. Mais il y a tant de tact, tant de délicatesse et de réserve dans cette œuvre exquise, qu'elle en a mis même à se portraiturer dans son héroïne, et sa description ne tient pas plus de quelques lignes.

Qui ne reconnaîtra dans l'insupportable Corinne, son turban, son schall, ses traits romains, son épaisse charpente, son teint brun et ses prunelles noires, la non moins insupportable Mme de Staël, ses toilettes ridicules, sa peau noire, son grand nez et ses gros yeux? Et comme il ne suffit pas, à une femme auteur, de donner son physique à son héroïne, il faut encore, par contraste et pour mieux établir son propre triomphe, qu'elle mette à ses côtés une femme de genre tout opposé, blonde, rose, fraîche et gracieuse, si l'autoresse est hommasse et noiraude, et sur laquelle l'héroïne aura naturellement le dessus. Ainsi cette épaisse Corinne doit l'emporter, bien entendu, sur la jeune Lucile. Devant « le charme de cette jeunesse, cette blancheur, ces cheveux blonds, cette image du printemps de la vie », Oswald regrettera toujours les gros bras, les grands traits et l'imperturbable éloquence de Corinne. Goût bizarre — assez peu masculin — qu'à coup sûr Oswald n'aurait pas eu si Mme de Staël ne le lui avait soufflé.

George Sand, qui disait d'elle-même « le jeune homme que je suis », et plus tard : » un vieillard comme moi, » malgré ses prétentions viriles, sa mascarade masculine, sa pipe et ses redingotes, n'a pas échappé à l'innocente manie d'idéaliser son physique et d'en gratifier ses héroïnes. Toutes ont la peau brune, les cheveux noirs et de grands traits, peu ou point de vivacité, les gestes rares, le regard vague. Valentine fait exception. Mais aussi, quand Bénédict l'aperçoit pour la première fois « elle ne lui plut pas »... « Il s'était fait un type de femme brune, pâle, espagnole » — naturellement — le type George Sand dont il ne voulait plus se départir... Mlle Valentine ne réalisait point son idéal. Elle était blonde, blanche, grande, fraîche, d'ailleurs « admirablement belle de tous points ». Mais comment voulez-vous qu'une femme blonde, blanche et fraîche, même « admirablement belle de tous points », plaise au premier coup d'œil? Le pauvre Bénédict a dû y mettre de la réflexion; encore est-ce probable que si Mlle Valentine n'avait eu l'attrait de l'inaccessible, il ne lui eût pas sacrifié son type de femme brune et pâle. Dans Cora, autre héroïne, George Sand s'est dépeinte avec complaisance : Cora est, bien entendu, de taille moyenne, plutôt petite, « lente et fière comme une dame romaine, extraordinairement brune »... Le « principal caractère de sa tête nettement dessinée est... indéfinissable »,— « un sourire imperceptible, des paroles très rares, un regard absorbé, triste et pensif, des yeux qui semblent faits pour lire dans le mystère du monde intellectuel plus que dans les choses de la vie positive », ce qui n'empêche pas Cora, avec sa nonchalance romaine et son regard ouvert sur le monde intellectuel, d'être la fille d'un épicier. « Un profil sévère et mélancolique, une expression d'ennui, des mouvements lents. » On connaît la placidité, la lourdeur de George Sand, qui méritait aussi bien d'être surnommée l'Io de la littérature, pour sa physionomie de ruminant que pour sa fécondité littéraire. Et l'on sait aussi à quel point était dénuée de piquant, et d'entrain et de vivacité cette femme, plus Germanique que Française, qui n'a pu pardonner à Alfred de Musset de l'avoir trouvée « ennuyeuse ». Ces héroïnes seront donc toutes dénuées de grâce et de fraîcheur. Et ne croyez pas qu'elle cherche à dissimuler ses imperfections physiques ou à les faire passer à l'aide des correctifs. « *Nigra est, sed formosa*, disait l'Ecclésiaste de sa bien-aimée. » George Sand dira : « Je suis belle parce que je suis noire. » La femme excelle à poétiser les défauts de son extérieur et à les rendre plus attrayants que la beauté même. « Son *dos brun et velouté* tranchait *fièrement* sur la dentelle « blanche de son corsage. » Et vous pensez bien que grâce à cette particularité d'un dos « noir et velouté » l'héroïne l'emportera bien haut sur les femmes à peau blanche qui n'ont pas besoin de

recourir à l'électrolyse. Et elle insiste. « Sa robe bleue la faisait paraître plus *brune* de ton, plus *sombre* d'expression. »

Quel Parisien n'a rencontré Mme Adam, d'européenne réputation, naguère l'adorable païenne Juliette Lamber ? Ceux qui regrettent de ne la point connaître, n'auront qu'à lire la description de ses héroïnes, en qui elle n'a pas manqué de se portraiturer, pour se faire d'elle une idée. « Luce a des yeux d'un brun verdâtre ; des paupières aux cils recourbés en voilent l'humide éclat. Ses cheveux indisciplinés sont d'un blond fluide. Le nez a des narines mobiles, frémissantes ». — A la bonne heure ! Ceux-là nous reposent des longs nez aquilins de George Sand. Oh ! le nez de Luce n'a rien d'imposant, pas plus que le reste de son visage. « La bouche charnue, épanouie, » donne aux héroïnes de Juliette Adam « une expression tendre et passionnée » et naturellement païenne, avec un certain charme grec, par-dessus le marché. Partout, dans la description des héroïnes, reviennent « les frisons rebelles, les fossettes aux joues, les yeux d'aigue-marine, et les bouches amoureuses ». Amoureuses, elles le sont en effet, ces aimables héroïnes. Elles ont « un grand besoin d'aimer ». « Tout leur paraît vide sans l'amour, et ce n'est que plus tard, le plus tard possible, que l'amour de la patrie remplacera l'amour tout court. Elles ont un immense désir de se fondre dans une existence chérie » et tout leur paraît « chétif et misérable comparé à l'amour ». Amoureuses, elles le sont, les chères âmes, autant que Grecques et que Païennes. Oh ! celles-là ne nous apparaissent ni maigres, ni noiraudes, ni graves, ni silencieuses, — pas silencieuses du tout, les héroïnes de Mme Adam, — mais colorées, bien en chair, aimables et réjouies. Ce qui ne les empêche pas, naturellement, d'allier les préoccupations patriotiques aux préoccupations galantes, d'avoir « des haines nationales, l'amour de la France et du drapeau ». Elles sont remarquablement intelligentes. « Leur esprit intuitif leur sert à tout », ce qui est vraiment bien commode, elles ont « des natures exceptionnelles et cultivées ». J'aime ces natures « exceptionnelles et cultivées ». Ces deux adjectifs joints font admirablement.

Les héroïnes de Mlle Marie-Anne de Bovet sont encore plus parlantes. De toutes les femmes auteurs, c'est celle-ci qui s'est décrite le plus abondamment, avec le plus de persévérance et de prolixité. A vrai dire, ses livres ne sont autre chose que l'analyse — toujours la même, mais combien intéressante ! — d'un caractère de femme « très particulier et très cultivé » aussi, où l'auteur montre naturellement le bout de l'oreille, et même un peu plus par endroit. Les circonstances diffèrent — bien peu ! — les situations sont toujours les mêmes et les héroïnes identiques. Qui en connaît une les connaît toutes. Ces héroïnes ne sont jamais des femmes mariées. Le mariage, fi donc ! manque absolument d'élégance. Pas davantage ne sont-ce des jeunes filles. — Une femme mariée pourra paraître, au cours du roman, en qualité de comparse, et attirer un instant l'attention aberrée du héros. Mais jamais, au grand jamais, vous ne verrez une jeune fille, une vraie, tenir un rôle. Une seule catégorie de femmes paraît valoir la peine à Mlle de Bovet que l'on s'en occupe: ce sont les chanoinesses. Connaissez-vous « la chanoinesse » ? Celle de jadis ne peut exister aujourd'hui qu'à l'état d'exception et, dans l'actuel régime, n'a plus sa place, ni sa raison d'être. Mais la chanoinesse, selon Mlle de Bovet, est une création toute personnelle, que nous n'eussions jamais imaginée.

Elle a, restée fille, dépassé la trentaine. Dieu sait avec quelle grâce ! — délicieusement moderne, encore qu'ayant gardé un petit air de cour du XVIIIe siècle, elle offre, avec des largeurs de vue inattendues, des dédains, des hauteurs, des répugnances d'une suprême aristocratie. Elle a des façons de concevoir la morale à l'usage des chanoinesses, ou plutôt de ne pas la concevoir, qui est du dernier galant, et produit un effet piquant, à notre époque banale, où l'on ne connaît plus les distances ni les nuances, et où l'on se figure bonnement que la morale est la même, pour les chanoinesses comme pour les autres. L'héroïne de Mlle de Bovet aura « des délicatesses exquises, des répugnances hautaines pour tout ce qui concerne les fautes de goût », mais, en revanche, une superbe indifférence à l'égard de celles qui peuvent froisser la vertu. Elle a « de l'éducation et de la religion », car « l'affectation de mécréance est de si mauvais ton » ! Elle estimera « que les gens bien élevés doivent relever officiellement d'un culte quelconque » et « sa doctrine religieuse est surtout une doctrine mondaine ». On s'en doutait bien un peu. — L'idée d'épouser un homme divorcé « froissera son sentiment de l'*élégance morale*, tandis que l'idée de le prendre pour amant lui paraîtra, au contraire, très distinguée. Une chanoinesse « tient essentiellement à ne pas provoquer les commentaires du monde. Le Monde — avec un grand M ! — quelle place il tient dans les romans de Mlle de Bovet ! quel rôle il joue ! Tout le drame est circonscrit entre *le Monde* et *la Chanoinesse*. Que pensera le Monde de ce que va faire la chanoinesse ? Que va dire *le Monde* si la chanoinesse prend pour amant M. Y... au lieu de M. Z... que le monde lui jugeait plus convénient. Que fera *le Monde* si la chanoinesse se retire dans ses terres pendant « la saison » ou tout bonnement refuse de paraître au bal donné par la comtesse, à la redoute de la marquise ! Ah ! quel héroïsme il faut à

la chanoinesse pour le braver, ce *Monde*, tout en évitant ses commentaires », — n'est-ce pas là le point capital? — Cruelle énigme, conflit passionnant, quelle attitude va prendre le Monde quand l'amant princier, — à chaque nouveau volume, il monte en grade : c'est la plus notable différence d'un roman à l'autre, — héritier d'une couronne, aura enlevé Mlle de Bovet... pardon, la chanoinesse. Car comment ne pas se préoccuper du *Monde* « quand on est à une certaine hauteur sociale »? Et toutes ses héroïnes en sont, bien entendu.

Surtout, en aucune circonstance, la chanoinesse n'abdiquera sa fierté, ne consentira à déroger, c'est-à-dire à se mettre sur le même pied qu'une simple mortelle. Et c'est pour cela que, refusant de prendre un mari, à l'occasion elle acceptera volontiers un amant et même deux, — cela est bien porté. — Car l'incontestable originalité de Mlle de Bovet est d'avoir imaginé des femmes « à de certaines hauteurs sociales » qui ont des amants, sans avoir de maris, — ce qui est très remarquable. — En somme, ce serait l'union libre, si cela se passait au grand jour. Mais l'union libre, c'est comme l'irréligion, cela n'est pas élégant. Pour être vraiment de la société, il faut toujours tromper quelqu'un, cacher quelque chose. Et c'est pourquoi, ne pouvant berner leurs maris, puisqu'elles n'en ont point, les chanoinesses se font un devoir de tromper le « Monde ».

Sans doute aimeriez-vous connaître la spirituelle comtesse de Martel? Passez en revue l'aimable et nombreux défilé des héroïnes de Gyp, celles pour qui sont toutes ses sympathies. Depuis la Paulette d'*Autour du Mariage* jusqu'à Totote, elles n'ont pas changé. Une année de plus à chaque nouveau volume ne les rend que plus séduisantes. Petite, toute petite, la femme-type selon Gyp, mince, fluette, — oh! combien! — ce que dans le peuple, amateur de belles formes, on appellerait un « fifi ». Mais exquise dans sa gracilité, ténue, insaisissable comme un fil, et tout de même l'emportant sur les plus sculpturales beautés. Car Gyp a soin de faire évoluer autour de son héroïne des types féminins de perfection physique, complètement éclipsés par ce petit bout de femme, qui passerait par un trou de souris — sans hanche, sans gorge, mais avec un nez! — et qui les « dégotte » toutes, pour parler comme Gyp elle-même. Auprès de l'héroïne, les plus belles ne sont que de belles dindes ». Dès qu'elle apparaît, tous les hommes sont à ses trousses, depuis le jardinier jusqu'à Monseigneur, qui louche en la regardant. Elle passe, va, vient, se glisse, tel un furet, et ce furet est adorable, et tout le monde adore ce furet.

L'héroïne de Gyp possède une santé imperturbable, — félicitons-en Mme de Martel et son entourage. Jamais le plus petit malaise, — sur ce point, Gyp insiste avec complaisance. Elle offre la résistance de l'acier, ignore les nerfs, les vapeurs, la migraine, ne connaît pas plus la peur que la fatigue, monte à cheval comme une centauresse, ce qui ne l'empêcherait pas, à l'occasion, d'écrire vingt, trente volumes, sans lassitude. Au moral... Nous parlerons du moral un autre jour.

L'héroïne de Gyp ne s'en laisse pas facilement accroire; elle a des manières gamines, de l'esprit jusqu'au bout des ongles, elle prend tout à la blague. Ah! comme elle nous repose de la solennité des chanoinesses. Ce n'est pas elle qui se préoccupera jamais de ce que pense « le Monde »! Le monde, elle lui fait la nique, elle l'a dans le nez, — que Mme de Martel me pardonne cette métaphore! — Pas plus ne tient-elle à être aimée d'un comte, d'un marquis, d'un prince. L'aristocratie, « elle la connaît dans les coins ». Elle préférera un bon garçon, bon vivant, pas bête et bien portant. Elle adore le cheval, la chasse, les sports. Elle déteste les paroles inutiles, l'attendrissement, la sentimentalité, les financiers, les Juifs et les Rastas. L'amour est pour elle un exercice agréable. Et en amour, elle hait le sentimental, l'intellectuel, le poseur, le gobeur, et celui qui se dérobe. Bravo, comtesse!

Je comprends maintenant que l'héroïne de Gyp, pour petite et maigre et impalpable qu'elle soit, trouve tant d'amateurs. Elle est moins prolixe, moins majestueuse, moins pontifiante et moins ennuyeuse que les chanoinesses... mais ne l'étreignez pas à trop grands bras, c'est une mousse pétillante, il ne vous en resterait rien dans la main.

Quel âge ont les héroïnes de Gyp? Oh! Gyp est très crâne, pour ses héroïnes comme pour elle. Elle ne songe pas plus à dissimuler son âge que sa maigreur. Elle ne sera jamais de ces romanciers honteux qui essaient de vous faire passer comme muscade les quarante ans de leur héroïne. « Madame Une telle, bien que proche de la quarantaine, était encore fort belle. » Les héroïnes de Gyp sont bien plus exquises d'avoir quarante ans. Et plus elles vieillissent, plus elles deviennent adorables. L'âge pour être aimée, selon Gyp, fut d'abord trente ans, puis trente-cinq, quarante, cinquante, et chaque fois plus séduisante, chaque fois plus irrésistible. Que sera-ce au jour, très proche, où elles vont atteindre la soixantaine!

Que conclure de ces menues observations? Rien du tout assurément, si ce n'est que nos femmes auteurs sont charmantes, et qu'elles ont bien raison de se portraiturer, car où trouver plus aimables modèles? Peut-être pourrait-on leur conseiller d'être toujours charmantes, mais de ne plus écrire de ro-

mans, car le féminisme aura beau faire, jamais les femmes n'auront l'esprit créateur. Elles ne peuvent ni généraliser, ni rien concevoir au delà de leurs propres sensations. Passez en revue la gracieuse pléiade de nos romancières contemporaines : elles sont légion, et dites-moi s'il en est une, *une seule*, capable de mettre sur pied une œuvre vivante? Je parle des meilleures, des femmes auteurs qui connaissent leur métier et sont en possession de tous les moyens de la langue. Les romans féminins sont inconsistants, ceux que l'on peut louer ne seront jamais que de bonnes copies. L'étincelle de vie en est absente, aucune sans exception, n'aura su faire œuvre créatrice, depuis George Sand, de fastidieuse mémoire, dont le pauvre Alfred de Musset disait : « qu'elle écrivait des romans où elle imitait à la fois Walter Scott et Scarron », et à qui il n'arrivait jamais de rayer une ligne ni de faire un plan.

CHARLOTTE CHABRIER-RIEDER.

DEUX OUVRIERS DU ROMANTISME [1]

Que ce soit encore avec *Cinq-Mars* que le dialogue ait gagné de l'aisance et du naturel, du piquant et de l'imprévu, de la saveur et du pittoresque, nous le considérons comme trop évident, et nous ne voulons pas répéter ici ce que nous avons déjà dit à propos de Vitet. Mais, et c'était là une assez grande nouveauté, ces qualités se rencontraient pour la première fois dans le dialogue de personnages historiques fort célèbres et d'un temps plus rapproché du nôtre. La tentation de prendre avec eux des libertés devait être moins forte, et il fallait même du courage pour briser avec l'étiquette et le solennel. Qu'Henri II jargonne à son aise et parle comme un de ses sujets, nous y souscrivons sans trop de peine. Car enfin quelle époque a vu l'avènement de la société polie? et pourquoi donc Catherine de Vivonne s'est-elle retirée de la cour du Vert-Galant? Or c'est justement au moment où le règne des convenances s'établit que *Cinq-Mars* nous traduit les libres propos de ses acteurs dans toute leur verdeur savoureuse. Que Bassompierre ait le verbe familier, pittoresque, il n'y a rien là que de très naturel; mais Bassompierre n'est pas le seul : pour n'avoir pas été les compagnons ordinaires d'Henri IV, les autres personnages n'émaillent pas moins volontiers leurs conversations d'expressives familiarités. J. de Laubardemont traitera le Père Joseph de « vieux bouc » : l'insulteur et l'insulté ne sont pas de bien haut lignage ; cependant sans plus de façons Montrésor appellera Richelieu « vieux sanglier » et Olivier d'Entraigues nous dira du cardinal qu'il est « un vieux chat ». Le premier ministre lui-même ne parle pas toujours comme on parlait à la *Chambre bleue*, Marie de Mantoue qualifie avec beaucoup de sans gêne l'odeur du *palatin*, et le roi et son frère ne respectent pas fort rigoureusement les prescriptions de l'étiquette. Il y a dans leurs propos du négligé, du laisser aller, du trivial même. Ils ne sont pas en représentation perpétuelle, comme dans la tragédie. C'était justement la nouveauté : bientôt elle devait faire fureur. Qu'on essaie de se figurer un partisan des doctrines nouvelles, au sortir de quelqu'une de ces misérables rapsodies dramatiques où les plus froides dissertations s'alignent implacablement à l'infini, guindées, prétentieuses, solennelles et vides, rencontrant sur les livres d'un prince du sang des propos sans suite comme ceux-ci : « Allons, allons, je suis content puisqu'il en est ainsi; occupons-nous de choses plus agréables... Moi, je ne suis point né pour les émotions violentes, cela prend sur ma santé... Dites-nous plutôt si les Espagnoles sont toujours jolies, jeune homme. On vous dit fort galant. Tudieu! je suis sûr qu'on a parlé de vous, là-bas. On dit que les femmes portent des vertugadins énormes! Eh bien! je n'en suis pas ennemi du tout. En vérité, cela fait paraître le pied plus petit et plus joli; je suis sûr que la femme de don Louis de Haro n'est pas plus belle que Mme de Guéménée, n'est-il pas vrai? Allons, soyez franc, on m'a dit qu'elle avait l'air d'une religieuse. Ah!... vous ne répondez pas, vous êtes embarrassé; elle vous a donné dans l'œil, ou bien vous craignez d'offenser notre ami M. de Thou en la comparant à la Guéménée. Eh bien, parlons des usages : le roi a un nain charmant, n'est-ce pas? On le met dans un pâté. Qu'il est heureux, le roi d'Espagne! Je n'en ai jamais pu trouver un comme cela. Et la Reine, on la sert à genoux toujours, n'est-il pas vrai? Oh! c'est un bon usage; nous l'avons perdu; c'est malheureux, plus malheureux qu'on ne croit. » Et Vigny d'ajouter, comme s'il avait été lassé tout le premier de cet insignifiant bavardage : « Gaston d'Orléans eut le courage de parler sur ce ton près d'une demi-heure de suite... » Nous faisons comme Vigny, et loin d'admirer l'insipide monologue de Gaston, nous formulons les plus expresses réserves. Mais les romantiques ne connaîtront point ces scrupules. Ces libertés et ces négligences les ravissent. Voilà bien, dans le dialogue, la fantaisie qu'ils désirent, l'imprévu qu'ils cherchent, le caquetage léger et le babil frivole dont ils seront toujours plus vivement épris. Don Carlos, Louis XIII, François Ier, Henri III, et tout leur entourage, ne parleront pas autrement dans le théâtre de Victor

(1) Voir la *Revue Bleue* du 8 août.

Hugo et le roman d'Alexandre Dumas; ils seront tous sans exception des disciples de Gaston d'Orléans, c'est-à-dire d'Alfred de Vigny ; comme leurs premiers maîtres, ils n'attraperont pas trop mal ce qu'on appelle en littérature le genre Louis XIII, le ton exubérant, fier, légèrement arrogant et point dédaigneux du panache ; c'est même la meilleure couleur locale qu'aient jamais employée les romantiques : on voit qui la leur a fournie tout d'abord.

Nous ne dirons pas que *Cinq-Mars* offrait en outre le mélange du tragique et du comique, et qu'il tirait de l'histoire des émotions tour à tour pathétiques et bouffonnes, montrant par exemple, à côté des sinistres réflexions de Richelieu sur la valeur et la légitimité de sa politique, le spectacle d'une folle qui sert de jouet à des soldats, ou coupant la narration des lugubres préparatifs du supplice de Lyon par les horribles propos des mégères qui vont à l'exécution comme à une partie de plaisir. Nous le dirions cependant si Vigny, à la suite de Chateaubriand il est vrai, mais avec la transposition nécessaire, n'avait frappé une des premières médailles du couple romantique et donné le ton que l'amour allait prendre désormais dans ses effusions et ses désespoirs.

***

Il n'est que juste pourtant de ne pas retourner ici avec trop de sévérité contre Vigny ses propres faiblesses. Si la psychologie de ses jeunes premiers est à ce point indécise et incertaine, c'est qu'ils ne tiennent pas, à vrai dire, une bien grande place dans l'œuvre. L'intérêt est ailleurs qu'à leurs pâles et insignifiantes amours, et c'est un voisinage trop redoutable et trop écrasant pour eux que celui du cardinal-ministre. Mais cela même confirme notre observation. Si cette esquisse confuse laisse apercevoir cependant avec tant de netteté les traits principaux qui se développeront ailleurs, s'il est si facile de les reconnaître à travers l'indécision et le peu de relief des physionomies, c'est donc que Marie de Mantoue et M. le Grand sont bien les aînés de la grande famille. Elle, elle ne sait que pleurer et se plaindre, pousser des gémissements de tourterelle résignée sur sa destinée malheureuse, sans d'ailleurs presque rien faire pour essayer d'en modifier le cours, lasse déjà avant d'avoir lutté et laissant à la fatalité le soin de tout conduire, quitte à larmoyer de plus belle quand les événements auront été contraires à ses souhaits. Elle a beau protester qu'elle a tout fait pour « se rapprocher du bonheur et s'éloigner des trônes » : cette héroïne de pastorale n'arrive qu'à faire une antithèse banale. Comme toutes les créatures faibles, elle a des élans, des soubresauts de volonté subite. Cette voisine de la Fronde essaie d'inspirer de l'ambition à Henri d'Effiat : « Votre père était maréchal, soyez plus, connétable, prince. Partez, vous êtes jeune, noble, riche, brave, aimé... » L'aveu ne lui coûte guère, et les lois de l'austère pudeur ne sont pas faites pour sa « gloire ». Cependant où voyons-nous des preuves de ce bel amour ? Elle tremble au rendez-vous du *Confessionnal*, mais c'est par égoïsme. Pour toutes armes et pour toute défense, elle a invariablement recours aux pleurs. Aussi sera-t-elle vite consolée de la mort de son ami. Deux ou trois réflexions — étranges d'ailleurs et hardies — d'Anne d'Autriche emporteront ses dernières hésitations, et, la vanité et l'orgueil aidant, le pauvre Écuyer sera vite oublié. Elle doute en effet de l'amour de Cinq-Mars et l'accuse pour ne pas avoir à s'accuser elle-même. Vanité, coquetterie, faiblesse, indécision, avec quelques beaux mots pour colorer le tout, ne voilà-t-il pas un beau caractère ? Et Marie de Mantoue ne vaut-elle pas qu'on risque pour elle sa vie et son honneur ?

Il y a plus de netteté et de relief dans le personnage d'Henri d'Effiat : il n'en représentera que mieux ce que nous voulons établir. Tout s'accorde à faire de lui le héros romantique par excellence, et la partialité évidente de l'auteur n'aura d'autre résultat que de renforcer cette ressemblance anticipée. L'étourdi courtisan n'est devenu rien moins qu'un génie méconnu, et c'est sous les coups de la fatalité seule que succombera ce malavisé conspirateur ! Erreurs historiques inexcusables sans doute ; mais la belle transformation romantique ! et que voilà bien cette fois, dans une lointaine copie de René, le type même du jeune premier suivant la nouvelle formule ! D'abord, il est « pâle », comme il convient, et son air est « triste ». C'est l'instrument de quelque grande destinée, et comme Moïse, ou peu s'en faut, il a été marqué au front du signe fatal. C'est l'« agent aveugle et sourd de mystères funèbres », et avec autant de vraisemblance que son frère cadet, Hernani. Naturellement le beau ténébreux ne marche qu'enveloppé d'ombre et de mélancolie. Nous verrons bientôt le ton ordinaire de ses sentiments : pour l'heure, il est la proie d'une « distraction mélancolique » constante. L'amour rayonne et luit au travers de ce sombre nuage ; mais, en dépit de ses fulgurants éclats, comme celui de Didier, d'Antony, de Ruy Blas, cet amour porte avec lui son poison, ses doutes, ses angoisses, ses inquiétudes infernales. Notre héros à la vérité n'a point l'exubérance de quelques membres de sa future famille, car il est atteint d'une « sensibilité maladive des organes » ; mais comme il a bien leur « perpétuelle agitation de cœur », et surtout leur orgueil démesuré dans une incommensurable faiblesse de volonté ! C'est là le trait essentiel et comme la pierre de touche de tous ces brillants et inconsistants fantômes : orgueilleux

comme des satrapes et plus faibles que des femmes. Mais n'est-ce point l'antithèse romantique dans toute son artificielle splendeur? Et comme Cinq-Mars la développe admirablement ! « Que faut-il faire si le roi veut m'approcher du trône? Il faudra plaire... Plaire ! que ce mot est humiliant ! obéir ne l'est pas autant. » Les belles paroles, n'est-il pas vrai ? fortes, généreuses, et qui décèlent une grande âme ! Voilà bien le frémissement de révolte d'un cœur bien situé. Ruy Blas dira de même, la mort dans le cœur : « Il m'a fait fermer cette fenêtre ! » Mais ce qui suit vaut mieux encore, quoiqu'il y ait dans l'analyse du manège imposé au courtisan une sûreté et une précision singulièrement inquiétantes. « Que de souplesse, de sacrifices de son caractère, que de compositions avec sa conscience, que de dégradations de sa pensée ! Ah ! de Thou, mon cher de Thou ! je ne suis pas fait pour la cour. » C'est pour cela sans doute qu'il galope vers elle à toute bride et qu'en un clin d'œil il devient grand favori. Il a bien, il faut le reconnaître, « quelque chose de sauvage au fond du cœur que l'éducation n'a poli qu'à la surface », et nous devinons çà et là de brusques réveils de l'honneur et des saccades de révolte. Mais c'est le propre de tous ces phraseurs de se leurrer de grands mots, de généreuses et sublimes intentions, sauf à se maudire d'avance pour avoir le droit de s'excuser ensuite : tactique commode et parfaitement admirable ! Cependant la conscience ne s'endort jamais et ses droits restent toujours imprescriptibles. Tant d'orgueil et tant de faiblesses doivent avoir une rançon. En vain cherchent-ils tous à s'étourdir, Hernani, Ruy Blas, Cinq-Mars, par la grandeur du but ou la légitimité de l'œuvre : du plus profond d'eux-mêmes sort une voix qui leur crie leur faiblesse et le mépris qu'ils ne peuvent, qu'ils ne doivent qu'avoir pour leur conduite. Ils restent toujours passifs, jouets des événements qui les entraînent, éternellement ballottés çà et là, à la merci de tous les souffles, et tôt ou tard, avec un profond dégoût d'eux-mêmes devant la disproportion énorme de ce qu'ils veulent ou rêvent et de ce qu'ils exécutent, ils sentent tous le même mot leur monter du cœur aux lèvres : « Vous ne savez pas combien je suis las de moi-même. » La disposition est au moins étrange chez un ambitieux et un conspirateur, mais c'est la juste punition de l'orgueil et de l'égoïsme. Et chez tous le penchant à la faiblesse, au découragement, est si fort, si irrésistible que Richelieu lui-même, Richelieu exprime des doutes sur la valeur de son œuvre et que par instants la volonté est presque défaillante chez le colosse de volonté.

Cependant, à défaut d'action véritable, il faut au moins paraître agir : nos héros excelleront à se démener, toujours avec la conscience de leur incurable faiblesse et la certitude d'être vaincus. « Je lutte contre le destin, mais il est le plus fort. » C'est le cri du cœur de Cinq-Mars : ce sera celui d'Hernani, de Ruy Blas et de toute la sombre légion. La certitude de la défaite perpétuelle ne peut engendrer que propos amers : ils fleurissent naturellement sur les lèvres de M. le Grand. Le sourire et la gaîté supposent la confiance : il ne sourit jamais, son accent reste « sombre et amer ». Dès la première scène, la nuance est nettement indiquée. Avant de la quitter pour une longue absence, Cinq-Mars vient dire en secret un dernier adieu pendant la nuit à Marie de Mantoue. Une voix douce demande : « Est-ce vous ? » Et voici la réponse : « Hélas ! qui serait-ce? Qui reviendrait comme un malfaiteur toucher la maison paternelle sans y rentrer et sans dire encore adieu à sa mère? » La réponse est significative : on a là tout un côté du romantisme. Se croire la victime d'un implacable destin est une source d'orgueil; n'a pas qui veut ce signe d'élection. Notre héros est si malheureux que l'infortune rayonne tout autour de sa lugubre personne. Il porte malheur à tout ce qui s'intéresse à lui; dans le gouffre où il se sent descendre il entraîne fatalement ceux qui l'aiment et qu'il désirerait le plus vivement sauver. « Pourquoi m'aimer ? dit-il à de Thou. Vous qui êtes sage, pur et vertueux... Que vous a donné mon amitié que des inquiétudes et des peines ? Faut-il à présent qu'elle fasse peser des dangers sur vous ? Séparez-vous de moi, nous ne sommes plus de la même nature : je n'ai plus de candeur, je n'ai plus de bonté... Oubliez-moi, dédaignez-moi; je ne vaux plus une de vos pensées, comment serais-je digne de vos périls ? » On croirait à un commencement de remords : ce n'est que redoublement et raffinement d'égoïsme. Du crime qu'il va commettre, qu'il a déjà commis, aucun repentir ; et j'entends d'ici ses imprécations contre la vanité de l'amitié, si ce prodigieux de Thou — le de Thou du roman — ne s'obstinait pas, avec une candeur ridicule, à se perdre avec lui. Car il faut le dire, ce beau ténébreux, ce sombre désespéré n'est qu'un gouffre d'orgueil et d'égoïsme. Centre de tout et rapportant toutes choses à son exquise et précieuse personnalité, il croit avoir de l'amour pour les autres, ne vouloir que leur bonheur, et c'est lui l'instrument le plus sûr de leur torture. Ne parlons pas ici de de Thou, indéfendable vraiment ; mais comme les larmes arrivent vite dans les entretiens avec celle qu'il aime ! Quelle dureté, involontaire sans doute, tant elle paraît amère ! et comme il ménage peu ceux à qui il prétend être le plus étroitement attaché ! Marie vient d'accourir toute tremblante à ce rendez-vous inouï dans un confessionnal : vous croyez qu'il va la remercier de cette preuve non équivoque d'intérêt ? La pauvre enfant commence

par parler de ses craintes. « Sont-ce bien là toutes vos terreurs? dit Cinq-Mars avec amertume. — Dois-je en avoir de plus grandes ? O mon ami, de quel ton, avec quelle voix me parlez-vous? Êtes-vous fâché parce que je suis venue trop tard? » La réponse mérite qu'on la savoure : pas un mot qui n'y soit caractéristique : « Trop tôt, Madame, beaucoup trop trop tôt, pour les choses que vous devez entendre, car je vous en vois bien éloignée. » Ce début l'effraie, naturellement; mais lui, redoublant d'ironie et de cruauté : « Rassurez-vous. En effet, vous n'êtes pas coupable, je suis seul à l'être; ce n'est pas envers vous, mais pour vous. » Le beau parangon de délicatesse!... Son amie elle-même trouve le mot juste, le mot profond qui le caractérise; dans une scène aussi grotesque, la trouvaille est merveilleuse. « Ne me trouvez-vous pas assez malheureuse? *Avez-vous besoin de voir mes pleurs?* » Hé! oui, il en a besoin, quitte à frémir et à blasphémer de rage une fois qu'ils auront coulé; il en a besoin comme Didier, lequel est plus excusable peut-être, surtout comme Hernani, qui l'égale dans le ridicule et l'odieux. Car ils sont révoltants à la longue, ces monstres dorés. Ils ont besoin de voir souffrir, et il ne leur déplaît pas de faire souffrir, pour chercher une fois de plus querelle au destin et maudire la fatalité. Eux malheureux, qui donc aurait l'insolence de prétendre au bonheur? Aussi en laisseront-ils sécher la fleur délicate, au lieu de la faire éclore. Secs, durs, impitoyables, ils n'ont d'attendrissements et de larmes que sur eux-mêmes, que pour eux-mêmes. La monstrueuse injustice que la cruauté du sort à leur égard! Les fleurs ne devraient-elles pas au contraire naître sous leurs pas, tant ils sont purs, charitables, vertueux, incomparables en un mot? Qu'il tarde donc à venir, ce bonheur que leur paraît mériter « l'excellence de leur âme! » Ils en pleureraient d'attendrissement égoïste! Et Cinq-Mars en pleure. « Hélas! je n'ai pas vécu longtemps pour le bonheur. » Ne vient-il pas cependant d'accomplir le plus difficile, le plus auguste sacrifice? Ne vient-il pas de « s'immoler » en rendant à Marie de Mantoue son anneau nuptial? Faut-il que le sort soit atroce et la fatalité révoltante! C'est à vous faire perdre à tout jamais le goût d'être héros! Aussi ne l'est-il point. Mais ce caractère, quel est-il donc, sinon celui de tous les jeunes premiers romantiques, de Didier à Hernani, d'Hernani à Ruy Blas, de Ruy Blas à Antony? Tous, ils sont semblables à leur frère aîné. Ils ont beau se draper dans de fières attitudes, montrer le poing au ciel et se proclamer maudits, ils méritent tous leurs malheurs, ils mériteraient pire encore; et au lieu d'obtenir notre pitié, c'est à peine s'ils échappent à notre indignation, pour ne pas dire à notre mépris et à notre dégoût.

***

Le ton devait suivre les sentiments, le fond imposer la forme.

C'est encore dans *Cinq-Mars* que nous pouvons trouver et que nous trouvons, en effet, le véritable jargon sentimental au service des effusions romantiques. C'était toute une rhétorique nouvelle. J.-J. Rousseau l'avait entrevue, Chateaubriand en avait donné çà et là des modèles : Vigny eut le mérite, si c'est un mérite, de l'appliquer diligemment dans son œuvre. « Adieu, ange céleste... » Ce sont paroles naturelles à qui se croit damné; l'antithèse est fatale. Les termes mystiques auront dans ce jargon une place importante : on peut lire l'étrange exhortation d'Urbain Grandier à Madeleine de Brou (*le Procès*) et l'aveu d'amour de la religieuse. Nous aimons mieux citer le passage le plus caractéristique; on y reconnaîtra sans doute la première en date de toutes les déclamations sentimentales à la mode il y a trois quarts de siècle. Cinq-Mars ouvre ainsi son âme à de Thou : « Eh quoi! vous ne rougissez pas de m'avoir cru ambitieux par un vil égoïsme, comme ce cardinal? Ambitieux par le puéril désir d'un pouvoir qui n'est jamais satisfait? Je suis ambitieux, mais parce que j'aime. Oui, j'aime, et tout est dans ce mot... (Entendez-vous en réponse tous les échos romantiques?)... Vous m'avez prêté de nobles desseins, de hautes conceptions politiques, mais ces vagues projets du perfectionnement des sociétés corrompues me semblent ramper encore bien loin au-dessous du dévouement de l'amour. Quand l'âme vibre tout entière, pleine de cette unique pensée, elle n'a plus de place à donner aux plus beaux calculs des intérêts généraux; car les hauteurs mêmes de la terre sont au-dessous du ciel. » Voulez-vous maintenant assister aux tortures d'un cœur jaloux et avoir l'avant-goût des désespoirs de Ruy Blas? « Oui, ajouta-t-il en se levant et tordant ses mains avec une force qui annonçait un violent désespoir, tous les supplices dont l'amour peut torturer ses victimes, je les porte dans mon sein. Cette jeune enfant timide, pour qui je remuerais des empires, pour qui j'ai tout subi, jusqu'à la faveur d'un prince (et qui peut-être n'a pas senti tout ce que j'ai fait pour elle), ne peut encore être à moi. Elle m'appartient devant Dieu, et je lui parais étranger; que dis-je? Il faut que j'entende discuter chaque jour, devant moi, lequel des trônes de l'Europe lui conviendra le mieux, dans des conversations où je ne peux même élever la voix pour avoir une opinion... il faut que je me cache comme un coupable pour entendre à travers les grilles la voix de celle qui est ma femme; il faut qu'en public je m'incline

devant elle! Son amant et son mari dans l'ombre, son serviteur au grand jour. C'en est trop; je ne puis vivre ainsi; il faut faire le dernier pas, qu'il m'élève ou me précipite. » Toute la rhétorique romantique de la passion est là ou à peu près.

***

On aura déjà remarqué l'éclat empanaché du style; ce n'est pourtant pas le style qui est la meilleure qualité de *Cinq-Mars*. Il y a même çà et là des fautes surprenantes, des négligences et des maladresses inexcusables. Mais comme il donne souvent l'impression de ce que sera plus tard le style romantique! Et comme déjà la boursouflure des mots dissimule mal le vide ou le ridicule extravagant de la pensée! M. le Grand parle de la trahison du roi à son égard.

« O Marie! vous l'avouerai-je? Au moment où je l'ai appris, mon âme a été bouleversée; j'ai douté de tout, et il m'a semblé que le centre du monde chancelait en voyant la vérité quitter le cœur d'un roi. » On voit le geste et on entend le ronron mélodramatique. « Eh bien! j'en jure par la Vierge dont vous portez le nom, vous serez à moi, Marie, ou ma tête tombera sur l'échafaud. » Comment ne pas faire remarquer, dans *le Cabinet*, le mot de Richelieu au père Joseph? « Je commence aussi à trouver que la pourpre t'irait bien, car les taches de sang ne s'y voient pas. » Et que dire de ce fragment de dialogue dans *l'Espagnol*? « Quand vous voyez un homme à genoux dans une église, lui demandez-vous quel saint ou quel ange protège et reçoit sa prière? Que vous importe, pourvu qu'il prie au pied des autels que vous adorez, pourvu qu'il y tombe martyr, s'il le faut? Eh! lorsque nos pères s'acheminaient pieds nus vers le saint sépulcre, un bourdon à la main, s'informait-on du vœu secret qui les conduisait à la Terre sainte? Ils frappaient, ils mouraient, et les hommes et Dieu même peut-être n'en demandaient pas plus; le pieux capitaine qui les guidait ne faisait point dépouiller leur corps pour voir si la croix rouge et le cilice ne cachaient pas quelque autre signe mystérieux; et, dans le ciel, sans doute, ils n'étaient pas jugés avec plus de rigueur pour avoir aidé la force de leurs résolutions sur la terre par quelque espoir permis au chrétien, quelque seconde et secrète pensée, plus humaine et plus proche du cœur mortel. » Il y a ailleurs, notamment dans l'*Alcôve*, des conversations entières qu'on croirait écrites par Dumas. « Protégez l'ange contre le démon, » supplie Marie en s'adressant à la reine. Quand le Père Joseph veut arracher des aveux à Cinq-Mars, il s'attire cette pathétique riposte : « Retire-toi, retire-toi, religieux infernal... Qui es-tu? tu ressembles à l'âme tourmentée d'un damné. » Le capucin ayant fait une profession d'incrédulité, le prisonnier s'écrie : « Je respire, il ne croit pas en Dieu! » Voyez encore *la Partie de chasse*, car on n'en finirait pas de tout citer. Les exemples d'ailleurs sont d'autant plus significatifs que tout le monde sait combien Vigny était gentilhomme et aristocrate!

***

Enfin, — car nous ne soulignerons pas la prétention philosophique de l'œuvre, qui annonce déjà la prétention des romantiques de tout refléter, tout expliquer, tout comprendre; — enfin *Cinq-Mars* devait être particulièrement goûté par les adeptes des idées nouvelles, parce qu'il flattait délicieusement une de leurs plus chères manies et leur offrait un bel exemple de grand personnage historique rapetissé à plaisir et rendu ridicule. On peut, dans l'espèce, plaider les circonstances atténuantes en faveur de Vigny, et nous connaissons ses motifs d'animosité particulière contre Richelieu; il n'en a pas moins donné du coup la théorie du personnage historique au théâtre et dans le roman romantiques. Elle ressemble étrangement à celle de certains naturalistes, et c'est d'ailleurs le même procédé. Par la bonne raison que même les plus grands hommes ont été des hommes, sujets par conséquent comme tous les hommes aux faiblesses humaines, ce sont ces faiblesses qu'on s'attachera presque exclusivement à mettre en lumière — comme la « pourriture » chez nos modernes réalistes. On appelait pompeusement cela : retrouver l'homme sous le personnage officiel ou sous le héros; la trouvaille est intéressante. Il n'y a pas, comme on sait, de grand homme pour son valet de chambre : nos romantiques se sont faits les valets de chambre de tous leurs grands hommes. La démonstration en est sans doute inutile; c'est ici quintessence de romantisme : témoin *Hernani*, *le Roi s'amuse*, *Lucrèce Borgia*, et tous les romans d'Alexandre Dumas. Encore une fois, Vigny pouvait avoir ses raisons pour essayer de rapetisser Richelieu; mais le mauvais exemple qu'il donnait là et comme on s'est empressé de le suivre! Il est vrai que, malgré tout, Richelieu même dans *Cinq-Mars* reste un colosse, cruel tant qu'il plaira au comte Alfred de Vigny, sanglant, inhumain, mais un colosse tout de même. Que d'efforts cependant pour le diminuer, l'émietter, le réduire en poudre! La première impression qu'on nous suggère à son égard est celle d'une cruauté arbitraire et inexorable : il a soif du sang de Grandier; et cette impression de cruauté instinctive, d'amour du sang pour le sang, le romancier ne nous la laissera jamais oublier. Cet horrible défaut pourrait avoir sa grandeur : Vigny n'a pas

voulu élever jusque-là le cardinal-ministre. Son Richelieu n'est qu'un bourreau, un boucher humain, et il n'y a rien que de misérable et de mesquin dans ses crimes. N'a-t-il pas d'ailleurs la lèvre mince ? et le chat n'est-il pas son animal favori ? Du bien de l'État, il n'est question nulle part ; des rigueurs implacables de la politique, pas davantage ; le but seul est voilé, et les atroces horreurs des moyens étalées sous une lumière terrible. Une des formes les plus raffinées de la cruauté est la rancune, l'amour de la vengeance : Richelieu prépare, cultive, mûrit ses vengeances avec une volupté raffinée de dilettante. Et voici le ridicule après l'odieux. Chez lui la passion du pouvoir s'accommode volontiers de l'intrigue : Cinq-Mars ne sera qu'un jouet entre ses mains et pour un dessein de moralité douteuse. S'il déteste Gondi, c'est que le bouillant petit abbé a osé lui disputer Mme de la Meilleraie. Il est hypocrite avec Louis XIII et demande le rappel de la reine mère au moment précis où il sait de source certaine qu'elle est morte. Il a toutes les basses jalousies, tout le dépit d'un auteur sifflé. Et il s'abaisse même jusqu'à trahir son âme damnée, le Père Joseph ! Intrigant, hypocrite, tortueux, vaniteux, froidement cruel, mélange de bassesse et de duplicité, le tout aggravé de grossiers ridicules, voilà Richelieu.

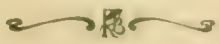
C'est l'ancêtre littéraire : nous connaissons sa lignée romantique.

*
* *

Pour toutes ces raisons, il n'était peut-être pas inutile d'étudier d'un peu près *Cinq-Mars* et les *Scènes de la Ligue*. Modèles de quelques qualités et d'un plus grand nombre de défauts, Vigny et Vitet n'en restent pas moins, dans l'histoire de l'école de 1830, sinon des précurseurs, au moins des ouvriers de la première heure. Ils ont aidé à l'établissement de certaines habitudes qui sont devenues quelques années plus tard des lois immuables ; et il se pourrait que dans la genèse du romantisme on ne leur ait pas encore fait la part assez belle. Personne cependant n'a mieux mérité de la cause qui allait bientôt triompher, ni plus activement, plus efficacement contribué à ce triomphe.

D'autres ont mieux fait : il leur reste, à eux, le mérite d'avoir fait les premiers ; c'est toujours un titre, et l'histoire littéraire ne doit pas et ne peut pas l'oublier.

LOUIS MAIGRON.



LA VIE LITTÉRAIRE

Les Mille Nuits et une Nuit, traduites par J.-C. Mardrus.

J.-C. Mardrus : *le Livre des Mille Nuits et Une Nuit*, traduction littérale et complète du texte arabe, tome XIII. Fasquelle, éditeur. — Clément Huart : *Littérature arabe*. Armand Colin, éditeur.

Et la publication des *Mille Nuits et une Nuit* continuait, continuait toujours... Et la petite Doniazade qui, de jour en jour et de nuit en nuit, se faisait plus jolie et plus développée et plus compréhensive et plus attentive et plus silencieuse, se leva à demi du tapis où elle était blottie et elle dit à Schahrazade ; « O ma sœur, que tes paroles sont douces et savoureuses et réjouissantes et délectables ! » Et Schahrazade lui sourit, l'embrassa et lui dit : « Oui, mais qu'est cela comparé à ce que je vais raconter la nuit prochaine si toutefois veut bien me le permettre notre maître, le roi ! » Et le sultan Schahriar dit : « Schahrazade, n'en doute pas ! Tu peux, certes ! nous dire demain la suite de cette histoire prodigieuse qui ne fait qu'à peine commencer. Et tu peux, si tu n'es pas fatiguée, la continuer cette nuit même...

Et Schahrazade, qui n'est jamais fatiguée de raconter, continue de raconter et nous ne sommes pas plus fatigués d'écouter que ne l'est le sultan Schahriar, et nous continuons d'écouter. Et je jure, par le Créateur du ciel et de la terre, que le docteur Mardrus ne se repentira pas d'avoir satisfait notre curiosité.

C'est merveille qu'une entreprise aussi considérable que la traduction intégrale des *Mille Nuits* n'ait point lassé notre goût, frivole et volage, de tout connaître de toutes les littératures, à la condition que notre attention ne soit qu'un instant retenue. Voici qu'un monument de dimensions imposantes a pu s'élever petit à petit, et nous avons suivi d'un regard incessamment curieux ses incessants progrès.

Il fallait donc qu'il fût pour nous d'une nouveauté entière et d'une nouveauté durable, et alors que jadis Galland gratifia nos aïeux d'une adaptation élégante et trompeuse des *Mille et une Nuits*, il est bien évident que la traduction du docteur J.-C. Mardrus se justifiait de nos jours puisqu'elle a réussi. Le succès justifie toutes les entreprises, et particulièrement celle des hardis traducteurs. Et (qu'Allah nous ait en sa miséricorde et répande sur nous ses bénédictions !) notre culture intellectuelle devient admirable d'ampleur et de variété. Pendant que J.-C. Mardrus nous impose par la persuasion, — d'une grâce tout orientale, — de son talent, la traduction totale d'une œuvre gigantesque comme les *Mille et une*

Nuits, Henri Albert peut de son côté, déployer sur nous le génie un peu effrayant de Nietzsche. La version française des *Mille Nuits et une Nuit* est proche de finir. Et maintenant qu'Henri Albert publie la *Volonté de puissance*, nous sommes bien près d'avoir l'œuvre de Nietzsche en son entier. Et ces ouvrages, qui se ressemblent si peu, s'assemblent chez nous en un même succès, et c'est une raison de glorifier les traducteurs et de nous glorifier nous-mêmes, — pour rendre justice à chacun.

***

D'abord, on rappela, avec une complaisance que toutes sortes de motifs expliquaient, sans parler des motifs proprement littéraires, l'adaptation polie et pimpante de Galland. Cet honnête orientaliste — dont l'occidentalisme fut surtout remarquable — avait pris à l'égard des *Mille et une Nuits* un grand nombre de libertés à cette fin de leur enlever leur licence. Il avait naturalisé français le sultan Schahriar, et par ses soins, la plaisante et bien disante Schahrazade pouvait être présentée à la cour. Mais les temps sont changés, et les idées et les mœurs. On ne tolérerait plus aujourd'hui qu'Antoine Galland perfectionnât les contes arabes. Et je sais bien que Jules Lemaître admet encore que l'on perfectionne Shakespeare :

Qu'est-ce à dire, *perfectionner ?* Le mot n'est point ici d'un ridicule aussi énorme qu'il paraît, à condition de lui donner le sens relatif qu'il convient au surplus de lui donner toujours. Le génie du grand poète n'est point en cause et nous n'oublions pas que Shakespeare est sans doute le plus puissant « créateur d'âmes » qui se soit vu. Mais il est diffus et inégal ; mais il est plein de sottises et d'obscénités ; mais, à côté de délicatesses de sentiments presque divines et de vues profondes sur la nature humaine, il a subitement des grossièretés qui nous blessent, non seulement dans notre esprit, mais dans notre cœur ; enfin, il construit visiblement la plupart de ses pièces à la grâce de Dieu, et Sarcey aurait peine à trouver dans toute son œuvre une comédie « bien faite ». Je dis les choses comme elles sont. Pourquoi ferais-je semblant d'aimer chez lui ce qui m'y déplaît ? J'approuve donc que l'on « améliore » Shakespeare, c'est-à-dire que l'on éloigne le plus possible de ce qui nous choque en lui et que, tout en conservant avec piété de ce qui s'y trouve d'admirable (à savoir le fond et toutes les scènes essentielles), on accommode le reste à notre goût, à nos besoins, à nos habitudes de logique, de clarté, de mesure, de décence. Car nous sommes des Français d'aujourd'hui, et non point des Anglo-Saxons d'il y a trois cent ans.

Et voilà pour nous ! comme dit volontiers Schahrazade. Mais accepterons-nous que l'on puisse ainsi améliorer Shakespeare ? C'est exposer son génie original, excessif, et dont les excès mêmes composent en partie l'originalité, aux manipulations du premier ou du dernier venu. L'un se tiendra pour choqué par certains détails qui ne nous offensent pas : et il n'admirera pas certaines beautés qui nous enthousiasment. Dangereuse théorie qui, par surcroît, limite extrêmement les conséquences du génie et réduit à rien, à presque rien, le génie lui-même ; car qu'est-ce donc qu'un génie qui ne peut engendrer d'impression profonde que sur les hommes qui sont ses contemporains et ses compatriotes, et dont les œuvres doivent être modifiées, transformées, réformées, adaptées dès que l'on s'éloigne de l'époque où elles se produisirent et dès que l'on passe les frontières du pays où d'abord elles furent admirées et, si vous voulez, tenues pour géniales ! Ne vous semble-t-il pas, au contraire, que la force de rayonnement à travers les temps et l'espace, c'est à quoi on reconnaît le génie ; et qu'enfin, pour tout dire en deux mots, le génie est essentiellement un et indivisible ?

A plus forte raison peut-être, lorsqu'il s'agit d'une œuvre impersonnelle, anonyme, résumant ou développant, fondant en elle le génie, les caractères distinctifs de toute une race.

Tel est le cas des *Mille Nuits et une Nuit*.

Un roi supposé de l'Asie centrale prend l'énergique résolution, pour se prémunir contre les ruses et l'infidélité des femmes, de faire mourir chaque jour l'épouse qu'il s'est choisie la veille. Mais les deux filles de son ministre se dévouent pour sauver le pays. L'aînée, nourrie de la littérature des génies et des fées, amuse le roi chaque matin par un conte dont elle réserve prudemment à la nuit suivante *la suite au prochain numéro ;* ainsi elle tient en suspens la curiosité du sultan jaloux jusqu'au jour où il renonce definitivement à ses funestes projets. Schahrazade est ainsi récompensée de son audace et de sa facilité de parole.

Que ne pouvait-on faire dire à la sultane abondante en prestigieux récits ? Du xe au xvie siècle, les conteurs s'évertuèrent sur les thèmes primitifs ; ils les transformèrent au gré de la religion, des mœurs, de l'esprit arabe, au gré aussi de leur fantaisie jamais lasse. D'autres légendes persanes, indiennes, juives, ou purement arabes, se constituèrent dans le répertoire des conteurs. Le monde musulman sunnite tout entier, de Damas au Caire, et de Bagdad au Maroc, se réfléchissait enfin au miroir des *Mille et une Nuits*. Nous sommes donc en présence non pas d'une œuvre consciente, d'une œuvre d'art proprement dite, mais d'une œuvre dont la formation lente est due à des conjonctures très diverses, et qui s'épanouit en plein folk-lore islamite.

Et c'est cette œuvre qu'on pourrait accommoder artificieusement au goût français ! Mais quel goût français ?... dites-le ! Celui du xviie siècle, ou celui

du xxe? Vanité des vanités! Galland, aujourd'hui, ne pourrait élaborer son adaptation précautionneuse comme il fit au temps de Louis XIV, car notre littérature contemporaine, multiple et diverse, nous a entraînés, nous a accoutumés à plus d'audace dans l'expression, dans les pensées et dans les sentiments. On ne lui attribuerait plus aucun mérite de la tenter... Car une grande révolution s'est accomplie dans le goût national. Nous n'aimons plus et nous ne recherchons plus dans le génie des autres peuples ce qui ressemble le plus au nôtre, mais ce qui diffère le plus du nôtre. Prenons par exemple des écrivains dont la fortune est vraisemblablement éphémère : c'est Ibsen, c'est Bjoernson, c'est Kipling, c'est Wells, que nous admirons tour à tour parce que peu d'écrivains de France leur sont analogues. Et, dans les œuvres immortelles où s'exprime le génie d'une nation, ce qui nous attire, c'est, sans doute, le caractère d'humanité universelle de ces œuvres, et c'est ensuite leur caractère spécialement national, grâce auquel elles se distinguent le plus sûrement des ouvrages français. C'est pourquoi le temps n'est plus des belles infidèles; aujourd'hui, les traductions ne sont vraiment belles que par leur fidélité.

Concluons donc encore une fois, concluons encore que Galland n'est plus un traducteur au goût de notre époque. Et voilà pour lui, définitivement!

Et je crois bien que si Galland paraissait de nos jours, il s'appliquerait à traduire selon la manière singulièrement parfaite de Mardrus; mais, si Mardrus avait vécu dans le xviie siècle, il n'aurait pas traduit autrement qu'il ne fait aujourd'hui. Voici; d'abord c'est ma science (Allah est plus savant) qui m'a mis sur la voie de cette découverte... Et l'on sent bien qu'il est des tempéraments littéraires qui résistent à toutes les influences extérieures et gardent, malgré tout, leur nature, leur saveur, leur force originale et originelle. Tel Mardrus; et qu'Allah continue d'étendre sur lui sa miséricorde!

C'est sans effort sur lui-même que M. Mardrus conserve aux Contes des *Mille Nuits et une Nuit* toute leur vérité orientale. Non seulement il ne l'atténue pas en les transposant en un langage français et contemporain, mais peut-être l'accuse-t-il encore davantage. Et la petite Doniazade lui doit quelque chose des compliments qu'elle adresse à Schahrazade : « O ma sœur, que tes paroles sont douces et savoureuses et réjouissantes et délectables! » Si Mardrus ne les a pas par son soin littéraire, rendus plus douces, plus savoureuses et plus réjouissantes et plus délectables, il n'a véritablement rien négligé pour que leur douceur et leur saveur et leur charme nous fussent immédiatement et plus complètement perceptibles. Ce traducteur est un artiste littéraire.

Pour nous restituer mieux l'Arabie, ses couleurs ses parfums, sa volupté candide et brutale, la beauté simple et nue de ses femmes et de ses mœurs, pour donner enfin les nuits arabes, « en leur fraîcheur de chair et de roche », il a voulu traduire littéralement le texte des contes. Et relevons sa profession de foi.

« Une méthode seule existe, honnête et logique de traduction : *la littéralité*, impersonnelle, à peine atténuée pour juste le rapide pli de paupière et savourer longuement... Elle produit suggestive la plus grande puissance littéraire, elle fait le plaisir évocatoire. Elle recrée en indiquant. Elle est le plus sûr garant de vérité. Elle plonge, ferme, en sa nudité de pierre. Elle fleure l'arome primitif et le cristallise. Elle dévide et délie... Elle fixe. »

La littéralité, oui, nous avons la preuve que M. Mardrus s'y est généreusement contraint et, par exemple, en des phrases comme celle-ci qui reproduit, inutilement peut-être, les sinuosités un peu lentes de la phrase arabe. « La cause de ma venue tient uniquement au scrupule où je suis de te voir prodiguer ainsi à des étrangers que tu as vus pour la première fois des objets si rares et à ma crainte de voir s'épuiser, sans que tu en recueilles la satisfaction que tu mérites, un trésor qui, quelque inépuisable qu'il puisse être, doit avoir un fond. » Mais, en redonnant à chaque phrase, à chaque mot du texte arabe sa valeur entière, il accomplit lui-même une œuvre d'art très raffinée.

La spontanéité du récit oriental reparaît dans la traduction; mais elle est soulignée encore par l'heureuse application d'un traducteur tout imprégné de la poésie des contes. Certes, la traduction est littérale; mais elle révèle néanmoins un souci constant que nous ne restions insensibles à nulle beauté, même accessoire, du texte. Ainsi M. Mardrus recrée véritablement. Il est le serviteur fidèle, mais zélé, de l'œuvre éblouissante dans l'intimité de laquelle il nous introduit, et il nous donne justement la traduction la plus orientale qui soit; et, loin de dissimuler les exagérations de couleur arabe, et de tamiser la grande lumière crue de ces nuits étincelantes pour nos yeux occidentaux, il fait, au contraire, tout ce qui dépend de lui pour que nous percevions toute cette couleur, et pour que tout l'éclat de toute cette lumière nous frappe ; et c'est ce qu'il nous faut aujourd'hui, et c'est ce que nous réclamons d'une traduction : un document fidèle d'une civilisation étrangère à la nôtre, d'une civilisation par laquelle notre civilisation n'a pas été pénétrée.

Il évoque les beautés littéraires de l'œuvre gigantesque, impersonnelle, unique, où s'exprime au cours d'un siècle l'âme simple et sincère d'un peuple, d'une race; il en évoque le lyrisme fondamental, la langueur, l'ardeur, disons la saveur, et disons aussi

l'abondance monotone et diverse. Il évoque, en outre, les mœurs du peuple lui-même.

Ces mœurs s'étalent comme à plaisir, et bien à loisir dans les *Mille Nuits ;* il semble que l'art du traducteur nous les fasse apparaître en un plus plein relief. On sait bien que la sensualité est essentielle à ces mœurs, sensualité toute parée de poésie, même lorsqu'elle demeure le plus matérielle par son objet, sensualité impressionnante, splendide, majestueuse, oui, majestueuse par son ampleur, sa pérennité et son auguste simplicité. Les Arabes aiment la femme avec gourmandise, comme une pâtisserie bien sucrée ; leur gourmandise n'est pas éloignée de se confondre avec la gloutonnerie.

Ou plutôt, ils aiment trop les beautés infiniment diverses des formes féminines pour aimer les femmes elles-mêmes. Ils les désirent tout simplement, tout franchement, et ils expriment voluptueusement leurs désirs voluptueux comme on exprime une admiration ravie pour un spectacle de la nature, pour une œuvre d'art, pour un chant, pour un poème. Et parce que l'amour n'est pour eux que la volupté, les récits mêmes des conteurs abondent en descriptions de voluptés. Mais cette sensualité n'est jamais obscène. C'est une sensualité spontanée, loyale. La nôtre est hypocrite, — car ainsi le veut le progrès ; mais on n'ignore pas que la pudeur a des origines peu recommandables...

Au reste, Mardrus est habile à nous démontrer que la gaieté intérieure des Arabes ôte toute indécente obscénité de leurs récits voluptueusement sensuels. Les peuples primitifs, dit le Sage, appellent les choses par leur nom. Et ils ne trouvent guère condamnable ce qui est naturel, ni licencieuse l'expression du naturel. Mais, M. Mardrus ajoute dans la préface de son premier volume : « Il est totalement ignoré de la littérature arabe ce produit hideux de la vieillesse spirituelle : l'intention pornographique. Les Arabes voient toute chose sous l'aspect hilarant. Leur sens érotique ne mène qu'à la gaieté. Et ils rient de tout leur cœur, là où le puritain palperait du scandale. » Surtout, elles n'y entendent point malice, les houris. Et c'est parce qu'elles ont de l'amour une conception dénuée de complications qu'elles en parlent avec une naïveté dépourvue d'hypocrisie. L'amour n'est pour les Arabes que le plaisir sensuel, la jouissance physique. Sans doute, cette volupté ne va pas sans quelque lassitude lourde et mélancolique... Et il y a, en fin de compte, de la tristesse dans leurs pensées, mais une tristesse qu'ils constatent et qu'ils n'expliquent pas. Ils n'ont pas encore compris que l'amour pouvait être un entraînement du cœur ; ce n'est qu'un désir ardent et la satisfaction de ce désir. Une tristesse, un peu dégoûtée, viendra tout à l'heure ; mais réjouissons-nous maintenant, car l'amour procure du moins les délices les plus fortes, si elles sont, hélas ! les plus rapides à s'évanouir.

Pour avoir une conception de l'amour sommaire et primitive, les Arabes n'en ont pas moins des qualités qui, dans notre civilisation, leur garantiraient des succès merveilleux. Ils sont observateurs précis, prudents diplomates, et ils ne sont point gênés par une honnêteté trop exigeante ; vous entendez bien, l'honnêteté que nous appelons proprement l'honnêteté, soit parce qu'elle est la plus répandue ou la plus rare, soit parce qu'il ne peut pas y avoir d'honnêteté plus complète que cette honnêteté-là. Je n'oublie pas ce qu'a dit le Prophète (sur lui les bénédictions et le plus choisi des salams !) en parlant des méchants ; mais le Prophète ne paraissait pas avoir une idée très nette de la différence exacte qui sépare les bons des méchants :

Ali-Baba vivait modestement dans l'honnêteté avec toute sa famille du produit de la vente de ses bûches et de ses fagots, ne souhaitant de son Créateur rien de plus que ce simple bonheur tranquille. Cependant, lorsqu'il découvre la caverne où les quarante voleurs cachent leur précieux butin, il ne fait aucune difficulté de prendre sa part de ces richesses, — éloigné soit le Malin ! — et d'en charger ses trois ânes autant que possible. Lorsque les quarante voleurs s'essaient à se venger de celui qui a découvert leur retraite, leur secret, leur trésor, la fine, l'artificieuse Morgane les tue avec prestesse. Et l'honnête Ali-Baba ne trouve rien de mieux que de lui dire : « O Morgane, ma fille, veux-tu, pour mener mon bonheur à ses limites, entrer définitivement dans ma famille, en épousant mon fils, le beau jeune homme que voici ? »

Et Morgane baisa les mains d'Ali-Baba et répondit : « Sur ma tête et mes yeux ! » Et le mariage de Morgane avec le fils d'Ali-Baba fut célébré sans retard, devant le Kadi et les témoins au milieu des réjouissances et des divertissements. Et, après le mariage, Ali-Baba continua d'aller, en compagnie de son fils et de l'avisée Morgane visiter la caverne et y prendre l'or et les pierreries volées. Et, depuis lors, ils vécurent dans la paix et les félicités en usant avec modération et prudence des richesses que leur avait octroyées le donateur, qui est le seul grand, le généreux. C'est ainsi qu'Ali-Baba, le bûcheron, propriétaire de trois ânes pour toute fortune, devint, grâce à sa destinée et à la bénédiction, l'homme le plus riche et le plus honoré de sa ville natale.

La morale de cette histoire, c'est que bien mal acquis profite souvent et qu'Allah protège les voleurs circonspects. Cette histoire, comme cette morale, est effroyablement moderne ; et nous avons encore beaucoup d'Ali-Baba. Qu'importe ! Exalté soit Celui devant qui s'effacent tous les noms, surnoms et prénoms, et

qui voit les âmes dans leur nudité et les consciences dans leur profondeur, le Très-Haut, le Maître des destinées. Amin.

Et ensuite!

Ensuite, il faudrait célébrer longuement le magicien Mardrus qui, par l'orientalisme sans accommodements de son œuvre, nous transporte dans un monde enchanté, enchanteur... Mais...

A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

J. Ernest-Charles.

LES VILLÉGIATURES IMPÉRIALES (1)

Le beau palais de Saint-Cloud, si magnifique, si doux, si commode — et si lamentablement anéanti, — fut la première et la dernière des villégiatures impériales.

Napoléon III devait avoir en affection particulière ce berceau de la grandeur de Bonaparte, où tout lui rappelait les jours épiques du Consulat et du Premier Empire, les traits et le génie du chef prodigieux invoqué et consulté comme un oracle dans les circonstances difficiles, — et sa propre élévation, presque aussi étonnante que celle du fondateur de sa dynastie.

Là s'était réalisé le long rêve de ce visionnaire ambitieux. Où l'homme du 18 brumaire avait voulu tout de suite demeurer, comme pour affirmer sa conquête du pouvoir souverain sur le théâtre même de sa plus importante victoire politique, l'homme du 2 décembre, également fataliste, aussitôt investi de la présidence à vie, second degré du Trône, s'était plu à réunir ses amis pour fêter avec eux son triomphe. On a beaucoup médit de ces premières fêtes : pourquoi le tairions-nous? Des libelles anonymes, les transformant en orgies, représentèrent Louis Bonaparte et ses convives, en compagnie d'aimables actrices, comme Madeleine Brohan, plus ivres, luxurieux et turpides que Philippe d'Orléans, ses roués, la Sabran et la Parabère dans tous les soupers du Palais-Royal...

Ce ne fut pas seulement pour jouir du charme et du luxe de cette résidence que Louis-Napoléon, en 1852, prolongeait son séjour au palais de Saint-Cloud jusqu'aux approches de l'hiver; se modelant en tout sur son oncle, il comptait bien y recevoir, ainsi que le Premier Consul le 18 mai 1804, l'offre de la couronne impériale. En quoi il ne fut et ne pouvait être déçu. Le 7 novembre, une députation du Sénat conservateur, introduite dans la galerie d'Apollon, le pria, au nom du peuple français, d'accepter le rang suprême, pour garantir la stabilité des nouvelles institutions... Moins d'un demi-siècle s'était écoulé depuis qu'à la même place la même scène avait eu lieu; et pour en amener le retour, il n'avait rien moins fallu qu'un enchaînement inouï d'idées, de passions, d'actes formidables : deux révolutions renversant deux dynasties de rois, une république de songe-creux et la terrible réalité d'une jacquerie ouvrière. C'était matière à réflexions sur l'instabilité des fortunes humaines... Mais le Napoléon de Canova, dressé sous le magique rayonnement des fresques de Mignard, semblait assister à l'avènement de son successeur légitime, avec l'impassibilité d'un demi-dieu protecteur de sa race et sûr de l'avenir.

Et tout le monde oubliait.

Après le mariage du nouvel empereur avec la délicieuse comtesse Eugénie de Montijo de Téba, le palais de Saint-Cloud remplace les Tuileries pendant la plus grande partie de la belle saison. Les souverains s'y installent vers le milieu ou la fin de mai pour y rester jusqu'au 15 août. Ils y mènent, à peu près selon leurs vœux, la vie de famille calme, intime, reposante, du tracas des affaires et surtout des continuelles fêtes de l'hiver. Les fâcheux sont écartés avec soin de ce palais d'été, où les hommes d'État, les courtisans de haut vol ne sont reçus que sur invitation. Seuls, les parents agréables, — il en est de très proches qui sont tout le contraire, — et les amis de la première heure, ont leurs entrées. Sauf exceptions justifiées par quelque visite d'altesse étrangère, le nombre des conviés à table est restreint et se compose uniquement des dignitaires des maisons impériales. Une ou deux fois par semaine les ministres viennent, sous l'œil du maître, tenir conseil : on les retient à déjeuner, et la chronique assure qu'ils ne quittent presque jamais le salon où l'on sert le café sans avoir promis aux préférés de l'entourage auguste, grâces, faveurs, morceaux ou parcelles du budget sollicités avec les plus jolies mines et les sourires les plus engageants.

Le chapitre des distractions n'est pas chargé, en voici le sommaire : Vers cinq heures, promenade au Bois de Boulogne dans les daumonts que l'on mène à plus lente allure autour du lac pour laisser aux Majestés le temps de s'offrir complaisamment à la contemplation béate et souvent à l'enthousiasme des oisifs qui les attendent. L'Impératrice rend ainsi chaque jour ses arrêts de suzeraine des frivolités mondaines, donne à toutes le *la* de la mode; sa coif-

(1) Depuis les Souvenirs du colonel des Cent-Gardes, Verly, du duc de [illegible], du général du Barrail, de Mme [illegible], Taschereau de la Pagerie, Octave Feuillet, du comte de Viel-Castel, et la Correspondance de Mérimée, Octave Feuillet, Sainte-Beuve, etc.

fure, sa robe, son chapeau, ses couleurs, ses fleurs, adoptées à la suite des profondes méditations du cabinet de toilette, seront le lendemain copiées par les élégantes : c'est qu'il n'y a point de villégiatures sacrées pour ces conseillers plus qu'importants, Worth, Laferrière, Leroy, Mme Virot, artistes en costumes féminins, artisans de beauté, personnages à qui jamais ne se refuse l'accès d'une résidence.

Après-dîner : nouvelle promenade, cette fois dans les Würsks (vis-à-vis découverts) et sur les bords fleuris de la Seine, ou dans les bois de Meudon, de Chaville, dont les ténébreuses allées acheminent à Versailles la noble compagnie. Là, dans cette « Palmyre où dort la royauté », l'Impératrice cherche et rencontre de mystérieuses émotions. La fière et mélancolique figure de Marie-Antoinette, son idéale héroïne, lui semble errer parmi les parterres, les boulingrins, les bosquets, les charmilles de l'adorable parc ; elle la retrouve, plus intime encore, dans le jardin de Trianon, et quelquefois, si, par hasard, la veille, le spectacle des grandes eaux fut donné au peuple, sans épuiser les réservoirs, les jets d'eau, les cascades, les bouillons, lancés par les dieux, les déesses, les tritons, les naïades, animent vaporeusement toute cette magie du grand siècle de fluides blancheurs et de sonorités mélodieuses : fantômes et musiques de jadis !

De la régie du palais de Saint-Cloud dépend le domaine de Villeneuve-l'Étang, jadis château du contrôleur Chamillart et maison d'été de la duchesse d'Angoulême : les souverains l'ont fait restaurer, embellir, chacun selon son goût, et s'y plaisent également, mais pour des raisons différentes. L'impératrice a réalisé dans le parc son rêve d'un Petit-Trianon, où Marie-Antoinette se fût trouvée dépaysée, mais dont les étranges maisonnettes, joujoux d'architecture aux portes en ogive, aux fenêtres à meneaux, semblent du meilleur style romantique. Et l'empereur, moins sensible à l'agrément de ces fantaisies, plus curieux du haras, des écuries, en forme de chalet, placées sous la haute direction du général Fleury, aime surtout à Villeneuve-l'Étang ses amours avec la belle comtesse W..., un nom déjà inscrit dans la galante chronique du règne de Napoléon Ier.

Le 15 août, jour solennel, le palais de Saint-Cloud est désert, abandonné jusqu'à l'année prochaine. On voit alors, de bon matin, rouler à fond de train sur la route de Paris une suite pittoresque de voitures à sonnailles attelées à de vigoureux percherons curieusement harnachés, et conduites par des postillons en costume d'opéra-comique : veste verte galonnée d'or à parements rouges, culottes de peau de chamois, bottes fortes, perruque poudrée à cadenettes et chapeau traditionnel à nœuds de rubans tricolores : c'est la poste impériale menant les dignitaires, les chambellans, les dames d'honneur et de compagnie, les secrétaires, les officiers, les majordomes, au service de Leurs Majestés, célébrer aux Tuileries la Saint-Napoléon.

Tous les ans, la fête de « l'homme le mieux élevé de son temps », assurent ceux qui l'approchent et qui, souvent, la lui souhaitent avec une véritable effusion de sentiments affectueux, met fin à la villégiature de Saint-Cloud. Mais, en 1870, point de fête, et la villégiature ne s'achève pas... Le 13 juillet, la déclaration de guerre à la Prusse est signée, non d'un cœur léger, mais d'un cœur soucieux, d'un cœur troublé par de secrets pressentiments ; dans le Salon de la Bibliothèque, un dîner offert aux officiers des voltigeurs de la garde étourdit vainement l'inquiétude. La *Marseillaise*, jouée par la musique, n'a pas la vertu de la changer en enthousiaste confiance ; et, le 25 juillet, à dix heures du matin, Napoléon III quitte le palais qu'il ne reverra plus pour aller se mettre à la tête de l'armée : le départ est triste, l'impératrice verse des larmes...

Comme il est juste, ce mot d'un observateur spirituel : « Le pressentiment est un écho qui répond d'avance. » Trois mois après, le 13 octobre, les Allemands incendiaient l'admirable résidence, et les Prussiens installaient dans un des boudoirs de Villeneuve-l'Étang « le cabaret de la Joyeuse Saucisse aux Pois ».

*
* *

Souvent, une échappée de chasses et de promenades à Fontainebleau devance ou traverse le séjour de Saint-Cloud. L'empereur y convie la fine fleur de la cour au mois de juin pour deux ou trois semaines. Chose bizarre, choquante même aux regards de l'artiste, le choix des jours caniculaires pour une telle villégiature ! Brûlante et brûlée de soleil, avide et sèche au cœur de l'été, la forêt serait dans trois mois si parfaitement belle ! Qu'en doivent penser les illustres peintres de Marlotte et de Barbizon, Diaz, Decamps, Théodore Rousseau, François Millet, eux qui n'aiment en elle, comme Michelet, que « le plus original, le plus sauvage et le plus doux, le plus recueilli des paysages d'automne » ?

Au fait, ce n'est point le goût des grandes harmonies de la nature qui mène le monde officiel à Fontainebleau. Au merveilleux palais des rois de France, il ne demande que le cadre et le décor d'une vie somptueuse ; sa salle de bal du temps de Henri II pour les repas et les bals magnifiques, son étang pour les mignonnes navigations en gondoles et les feux d'artifice ; sa forêt pour les parties cynégétiques renouvelées d'autrefois, copiées même sur les larges

peintures de Desportes et d'Oudry. Napoléon III et l'impératrice, les hôtes, les courtisans et les dames honorés du « bouton » n'arborent-ils pas audacieusement le « lampion » de mode au XVIIIe siècle? Ne portent-ils pas, les uns l'habit galonné à courtes basques de Louis XV, les autres le fin corsage et les longues jupes de Marie Leczinska? Si l'effet de ces galants costumes sur de jolies têtes féminines coiffées en bandeaux plats et sur de mâles figures à barbiches, moustaches et favoris, frise le ridicule d'une mascarade hors de saison, — nul ne s'en doute, ne se doute de rien. Car on n'ignore pas moins les us d'autrefois que le sens du costume historique. Pour le maréchal Magnan, grand veneur, la chasse est une algèbre dont les inconnues le feraient choir dans les erreurs les plus burlesques si La Trace, ancien piqueur de Napoléon Ier et du prince d'Orléans, ne prenait la direction des meutes, des débuchers, des lancers, des curées sanglantes, hurlantes, flamboyantes...

Ce sont là plaisirs de hauts seigneurs, qui ne sont pas à la portée de tous les invités; il en est heureusement de plus simples. L'impératrice, conseillée par son chambellan Mario de l'Isle, secondée par son fidèle Bignot, chef des huissiers et majordome, imagine, organise des parties champêtres, des courses dans les bois, des dîners sur l'herbe, où l'on essaie de s'amuser avec l'entrain, le sans-façon de « bonnetiers de la rue Saint-Denis (1) ». Il lui arrive d'escalader les roches, à travers taillis, fourrés épineux, buissons inextricables, suivie de messieurs qu'elle fatigue à la suivre, et, surprise par une ondée torrentielle, de s'élancer encore plus vite, plus loin, ruisselante et joyeuse, saisie d'un fou rire à voir ses lamentables compagnons traîner sur ses pas de gentils costumes clairs de gandins mouillés jusqu'à la doublure, des chapeaux « canotier » changés en gargouilles, et des figures dépitées que le respect force à sourire... Cette équipée sera le soir, au grand dîner de 7 heures, le sujet de la conversation, qui renouvellera les accès de gaîté de la souveraine. Il faut de ces excentricités à sa bonne humeur; elle les recherche, parfois elle s'en repent. Le 14 juin 1858, par exemple, elle se rend, déguisée en paysanne, escortée de gens aussi déguisés, à une fête de village, sur la lisière de la forêt. Elle entre au bal; des galants du pays, ou peut-être des Parisiens de passage, la remarquent, la courtisent, l'invitent à danser; l'un d'eux devient très entreprenant; comment s'en défendre? Un coup d'œil avertit le prince de Nassau et le prince Joachim Murat, travestis, qu'il est temps d'intervenir; ils repoussent l'intrus innocent et malavisé, le rossent, le laissent en piteux état. Scandale, dont la presse muette ne souffle mot, mais dont l'on glose partout, dans Paris, non sans blâmer la trop libre Majesté. « Il est malheureux, écrit en son journal le comte H. de Viel-Castel, que, de tous les séjours de la cour dans les résidences, il vienne à Paris de stupides anecdotes toujours un peu vraies. Il n'est pas bon que l'impératrice se conduise en calife des *Mille et une Nuits*. »

L'empereur sourit de ces légèretés de jeunesse, qui blessent l'étiquette, non l'honnêteté, et passeront avec l'âge. Vers 1866, la mère du prince impérial sera déjà bien sérieuse, tout occupée de l'éducation de son fils, de sa santé, de ses distractions, inquiète de lui s'il monte son joli poney, Bouton-d'Or, s'il vogue en son yacht, sous la surveillance du noir Scande, sur l'étang ou le canal du parc, ou s'il parcourt la forêt dans sa calèche que recouvre un para sol, comme un dais. Qu'il joue, s'exerce à l'équitation, aux armes, à la paume, elle ne le quitte pas des yeux, de la pensée ; chaque fois qu'il s'éloigne, elle lui fait sur le front, avec l'index, un signe de croix, à la manière espagnole, pour le préserver du mauvais sort.

Napoléon III aime son fils moins superstitieusement, mais d'une égale tendresse; il sollicite des caresses, des baisers, des sourires, et se trouve tout heureux de l'avoir mieux auprès de lui, dans ce solennel palais de Fontainebleau, si difficile à remplir que l'on se sent intimidé et comme écrasé de sa grandeur.

Il est des moments où ce débonnaire flegmatique voudrait pouvoir vivre en bon bourgeois, au milieu des siens et d'un cercle étroit de relations, libre des hommes qu'il méprise à peu près tous et des affaires publiques auxquelles un scepticisme invétéré, fruit amer des rêves déçus, ne lui permet plus de s'intéresser avec la foi, l'ardeur et la gravité nécessaires à son rôle de chef d'État presque absolu. Les traits de son caractère se découvrent franchement durant les deux ou trois semaines de cette villégiature. Dans sa mise, son langage, ses occupations favorites, il rejette l'apparat du rang, bannit l'étiquette de cour. Aisément il se fait simple, gracieux, bienveillant pour chacun. L'affabilité de son accueil lui conquiert immédiatement la confiance et l'affection, la sincérité même de ses invités. Nadaud, dont il aime et fredonne volontiers les chansons, peut lui répondre à cette question : « Êtes-vous bien ici? — Sire, si j'avais su ne pas y être mieux que chez moi, je ne serais pas venu. » Octave Feuillet, obligé par politesse de boire de l'eau des puits artésiens que l'Empereur fait forer dans le parc et d'en estimer la qualité, ne se gênera pas davantage pour dire spirituellement : « Sire, ce doit être bien bon pour la santé, car c'est bien mauvais au goût. » Et le

(1) [illegible]

maître, charmé de l'à-propos, rira de tout son cœur.

A Fontainebleau règne l'indépendance; chacun fait ce qui lui plaît et Napoléon III, comme le président de cette minuscule république mondaine, prêche d'exemple le mutuel respect des fantaisies. Le matin, drôlement vêtu d'un pantalon d'uniforme (n'est-il pas toujours et avant tout l'impérator des soldats!) et d'un veston, d'un képi ou d'un panama, il échenille des arbres, taille des rosiers, émiette du pain aux moineaux, fait creuser des puits, ou s'enferme dans son cabinet pour rédiger la *Vie de César* avec la collaboration de Mérimée. Le soir, il sort en *duc* pour courir la forêt et ses alentours. Qu'au milieu de ces loisirs de campagnard et d'érudit, capricieux, fuyants, comme la fumée de son éternelle cigarette, « sans cesse allumée, jamais achevée », s'impose une tâche officielle, c'est la plus pénible des corvées. Que ne donnerait-il pas pour s'y soustraire! Mais nul moyen. C'est un prince étranger, un ambassadeur, une députation qu'il faut recevoir avec le décorum d'usage, quelquefois solennellement, et du haut du trône, comme ces ambassadeurs de Siam, dont la réception dans la salle de la Belle-Cheminée, le 27 juin 1861, fit époque. Longtemps après cette curieuse cérémonie, les jeunes « talons-rouges » qui passaient leurs vacances de Fontainebleau en farces et gamineries d'écolier, parodiant les clodoches sur les pelouses, singeant les attitudes des hommes en place, imitaient encore les dames en chapeaux pointus rampant sur les genoux et les mains; se poussant l'un l'autre, — « l'aspect d'une troupe de hannetons sur un tapis », disait Mérimée, — pour aller aux pieds de Leurs Majestés déposer leurs présents et prononcer un discours farci d'hyperboles orientales, sous l'œil paterne du duc de Cambacérès, idéal grand maître des cérémonies, si raide, si glabre, si visiblement chauve sous sa perruque.

Comme il y a le clan des « cocodès », dont la malice n'épargne personne, il y a le cercle des « cocodettes », composé des plus fines lames de la Cour, et qui ne se piquent pas de plus d'indulgence. Plus ou moins jeunes et jolies, mais vives, sémillantes, étourdies, presque évaporées, ces mondaines n'ont garde de se réunir, comme des grandes dames de jadis, pour causer littérature, art, philosophie ou même galanterie quintessenciée; ce ne sont ni des précieuses ni d'intellectuelles et instruites curieuses, comme leurs aïeules du XVIIe et du XVIIIe siècle. Elles ne conversent pas, elles caillettent sur ces sujets invariables autant qu'inépuisables : la toilette et le prochain, le prochain surtout. Du kiosque ou du salon chinois où elles s'enferment, — ainsi que dans une volière assortie à leur brillant plumage, — s'envolent les cancans et les ridicules aussitôt recueillis par les gens de l'endroit qu'ils divertissent mieux que leurs plaisirs, et les méchants contes dont l'on a vite fait de vilaines histoires. Les sobriquets décernés aux bonnes amies absentes : canaillette, laidonnerette, dindonnette... permettent d'apprécier le ton de ces babils rarement inoffensifs : c'est celui de l'époque point bégueule où l'on applaudissait avec un égal enthousiasme l'opérette d'Offenbach et la chanson de Thérésa. On peut trouver qu'il manque de distinction; mais le boute-en-train, la plus remuante des cocodettes, la princesse de Metternich, n'en affecte pas d'autre. D'après les témoins, il semble bien que ce « petit genre d'originalité, composé de deux parties de lorette et d'une de grande dame (1) », leur tienne lieu d'esprit, car ces lionnes du second Empire sont d'une ignorance et d'une banalité que l'auteur de *Colomba* note fréquemment de traits comme celui-ci : « J'admets qu'elles ne portent pas de bas bleus, mais il ne me déplairait pas qu'elles en eussent de légèrement azurés. » De cette indigence intellectuelle résulte une monotonie dans l'amusement qui va jusqu'à l'ennui. Souvent les jours paraissent bien longs. Même avec « des lits exquis, des bains parfumés, des lustres magnifiques » dans leurs chambres, et des repas délicieux, les invités de l'Empereur sont capables de bâiller en secret.

L'heure la plus rapide, sinon la plus légère (2) de la journée, s'écoule en mangeant le dîner de sept heures. Chacun est tenu d'y assister, les dames en robes décolletées avec tous leurs diamants, les hommes en culotte courte, bas de soie, escarpins vernis, frac ou en uniforme. Il est splendidement servi dans la galerie Henri II; sur la longue et large table des girandoles alternant avec des corbeilles de fleurs et des compotiers de fruits séparent l'un de l'autre deux rangs de quarante couverts dressés pour autant de convives, confiés aux soins de trente valets en livrée vert et or, en perruque poudrée. L'empereur donnant le bras à l'impératrice et la main au prince impérial, fait asseoir à sa droite et à sa gauche, à la droite et à la gauche de l'Impératrice les hôtes qu'il veut distinguer, et la conversation devient bientôt générale. Mais elle est contenue par le respect du rang, l'embarras d'exprimer ce que l'on pense sans froisser l'étiquette et la crainte de ne pas intéresser. Les adroits diseurs de riens s'y font écouter, mais il ne faut rien moins que les saillies d'Octave Feuillet pour lui imprimer un tour spirituel et gai.

La soirée s'achève, pour le commun des mortels, au Jeu de l'empereur, accessible à tous, et pour un

1. Mérimée, *Lettres à l'Inconnue*, juin 1861.

2. « Tous les jours nous mangeons trop, je suis à moitié mort... » Mérimée, *Lettre à l'Inconnue*.

petit nombre d'élus très enviés au Thé de l'impératrice, où l'on joue aussi, mais surtout où l'on cause, librement, sans peur des indiscrets ou des fâcheux, des menues intrigues, mystères et médisances de la Cour.

Parfois, la nouvelle salle de spectacle de l'aile Louis XV rassemble tout le monde autour des Souverains ; interprétés par des amateurs, voire par leurs auteurs, un impromptu de Morny fait rire aux larmes Napoléon III, un proverbe sentimental d'Octave Feuillet fait pleurer l'impératrice, et pour « corser » la représentation, des tableaux vivants, imaginés avec beaucoup d'ingéniosité par le poète de *Sibylle* et mimés par d'agréables personnes, peu costumées à ravir et charmées de montrer ce qu'elles ont de bien, obtiennent un succès unanime. Parfois encore l'empereur, tout à son fils, organise en son honneur une partie de loto ou daigne présider en personne au jeu des petits papiers, fertile en plaisantes surprises (1)...

LOUIS BARRON.

(*A suivre.*)

L'ESCLAVAGE DANS LE NORD DE LA NIGRITIE

(Soudan central).

Le sombre tableau de l'esclavage, que nous avons tracé dans un précédent article, n'a pu inspirer, à plus d'un titre, que de la pitié et de l'horreur. Nous nous proposons d'en offrir un second, moins chargé en couleur, car nous y verrons — chose rare, du reste — l'esclave émancipé devenu, par son intelligence et son courage, gouverneur de cité, chef d'armée et même empereur.

A cette haute situation s'est élevé récemment un ancien captif du nom de Rabba, un Soudanais, contre lequel nos soldats eurent à combattre plus d'une fois, jusqu'au jour où, fuyant devant nos armes victorieuses, il fut fait prisonnier et décapité aussitôt. Simple esclave d'un potentat soudanais, cet homme est devenu le monarque absolu de cinq cent milles carrés du continent africain, d'un empire dont les frontières touchent à la colonie de la Grande-Bretagne sur le Niger, aux possessions du khédive d'Égypte dans l'Est, à l'Allemagne par les Camerounais, et à la France, le long de la ligne de Barna.

Voici d'autres exemples de ce que peut devenir un esclave au Soudan. Le chef d'une ville ou d'une province remarque que l'un de ses captifs a acquis une grande influence sur ses compagnons de captivité. Il en fait son majordome, et aussitôt une vaste carrière s'ouvre devant lui. Il peut devenir le régissenr d'une ferme, le gouverneur d'une cité. S'il abuse de son pouvoir, il peut aussi voir tomber sa tête sous le coutelas du bourreau.

Un certain émir de Zaria avait un esclave aux instincts guerriers et dominateurs. L'émir étant âgé et n'ayant pas de fils auquel il pût se confier, envoyait Dan Zozo — c'est le nom de l'esclave — dans les districts idolâtres pour y porter la guerre. Les païens avaient une telle crainte de Dan Zozo qu'ils lui abandonnèrent la petite ville de Catshia, passage habituel de nombreuses caravanes. L'émir s'en félicita, car son émissaire devait y cueillir de nombreux captifs, et conséquemment remplir ses coffres. Mais l'émissaire y fit pour son compte de trop belles affaires; il fut prouvé que les esclaves qu'il enlevait ne prenaient pas tous le chemin qu'ils auraient dû prendre : Dan Zozo fut rappelé, couché sur une dalle, et des lambeaux de chair lui furent enlevés jusqu'à ce qu'il confessât que le démon l'avait séduit et incité au vol.

Astuce, sagesse, langage brillant, courage remarquable, bonne constitution et force, sont les qualités requises pour qu'un captif sorte de l'obscurité à laquelle est voué un homme ordinaire. Mais il restera obscur s'il appartient à un maître pauvre et sans ambition.

Les femmes ont beaucoup plus de chance de s'élever au-dessus de leur condition. Une jeune fille sans grande beauté, qui donne un enfant mâle à son seigneur et maître, peut aspirer au titre de *saddaka* ou concubine privilégiée. Elle vient en seconde ligne après la femme légitime et ne peut plus être vendue. On a vu plus d'une jeune Soudanaise, plus laide qu'il n'est permis de l'être dans un sérail, quitter les haillons qu'elle portait lorsqu'elle fut vendue, pour prendre des vêtements de soie et de satin. Ses formes massives lui ont valu cette métamorphose.

Le fils d'une femme esclave, s'il est reconnu par un émir, son père, est libre et prend rang parmi les enfants légitimes. Si le père n'a pas d'autre héritier que ce fils, celui-ci sera l'héritier et la mère occupera la plus enviée des situations au Soudan, celle de mère du maître.

Le fils, en grandissant, protégera de plus en plus celle dont il est né contre ses rivales, même contre son père, quelquefois. Il peut hériter du trône, mais à cette condition expresse qu'il soit plus fort, plus intelligent que ses frères, et par-dessus tout popu-

laire et chéri du peuple. Le premier usage qu'il fera de sa puissance sera de faire assassiner ses parents, ses frères et ses sœurs. Ce sont des crimes qui, en Nigritie, paraissent fort naturels. Il proclamera sa mère sultane, ce qui, également, ne surprendra personne. Et voilà comment une négresse peut devenir toute-puissante.

C'est, hâtons-nous de le dire, un cas exceptionnel, et la destinée des esclaves est, en général, bien différente.

Les captifs, destinés aux travaux agricoles, travaillent en groupes, en dehors des villes et des villages, du lever du soleil à son coucher. D'autres pétrissent l'argile et le ciment, ou préparent les grandes herbes qui servent de toitures aux maisons. Il en est qui battent le fer, préparent les peaux, ou font des emballages. Ceux qui savent écrire servent de secrétaires aux fonctionnaires; ont-ils un maître batailleur, ils vont à la guerre sous ses ordres. Y a-t-il des travaux répugnants à exécuter? un esclave en sera chargé. Il est aussi bûcheron, puisatier, porteur d'eau, fossoyeur, bourreau.

Les femmes captives préparent les mets et les servent à leurs maîtres; elles promènent les enfants de ce maître, ce qui ne les empêche pas de travailler la terre. Deviennent-elles trop vieilles pour être utilisées ou trop répugnantes pour vivre dans la maison du maître? On les fait coucher au poulailler ou on les relègue, hors de vue, dans une ferme éloignée pour qu'elles y disparaissent sans bruit de ce monde.

***

Nous avons vu quelles étaient les fonctions et les obligations si variées d'un esclave; voyons celles qui incombent à son maître.

Il doit lui fournir ses vêtements, mais les « seuls vêtements » qui lui soient d'une nécessité absolue; puis une natte pour dormir, et la nourriture. La pièce d'étoffe qu'il donne à une femme esclave, pour se vêtir, mesure quatre pieds de long et deux pieds de large. Quant à l'homme, il ne reçoit souvent qu'un tout petit tablier de cuir; les maîtres généreux et les prodigues lui fournissent une sorte de couverture légère qui doit le garantir des fraîcheurs de la nuit et du matin. Comme les nattes pour dormir n'ont ici aucune valeur, qu'on en rencontre abandonnées au coin des rues, les esclaves ne manquent jamais de ce qu'on peut appeler une « litière ».

La plus grande liberté d'opinion, les idées les plus fantaisistes, dominent au Soudan sur ce que doit ou peut manger un esclave... La ladrerie, à ce sujet, est aussi commune en Afrique qu'en Europe, et elle se manifeste dans les mêmes honteuses conditions. Des hommes riches nourriront bien leurs chevaux, mais ils affameront leurs captifs.

Un maître d'esclaves, généreux, leur donne deux repas par jour, l'un au lever du soleil, l'autre à la tombée de la nuit. Ces repas se composent ordinairement d'une soupe fort épaisse, faite de farine de maïs et d'eau. Vers les deux heures de l'après-midi, il leur fournit pour collation des pommes de terre, du riz, des légumes ou du blé noir bouilli.

Si l'on nourrit un Soudanais de n'importe quoi, pourvu que ce n'importe quoi remplisse son estomac, ce Soudanais sera content. Si vous avez la générosité d'y ajouter un morceau de canne à sucre fraîchement découpé, sa satisfaction sera sans égale.

On ne sera pas du tout surpris si nous disons à nos lecteurs que la vie d'un esclave, dans une plantation, est totalement dépourvue d'originalité et d'imprévu.

Voulez-vous pénétrer dans une hutte, hutte en forme de ruche à miel, avant que le soleil n'apparaisse à l'horizon, et, dans laquelle, pêle-mêle, dorment couchés une douzaine d'hommes? Ayez soin de faire provision de l'air pur du dehors afin de combattre celui qui vous attend dans l'intérieur.

Une sorte de lumière jaunâtre, provenant d'une lampe à huile infecte, jette sa triste lueur sur tous les recoins du bouge. Des toiles d'araignées sans nombre tombent du haut des poutres et en tapissent les frêles parois. Là, sont suspendues des hottes et des matraques; par terre, est une cuvette en bois, creusée au couteau, et dans laquelle croupit un reste de soupe. Autour d'un feu depuis longtemps éteint, sont là, dormant, huit, dix, douze esclaves, autant que la hutte peut en contenir.

— *Tashe Kou!* Debout, garçons! crie une rude voix qui, quoique la nuit règne encore, semble galvaniser les dormeurs.

— *Tashe Kou!* répète cette voix toujours avec plus de force.

Ce sont ces mots qui, au Soudan, sont le réveille-matin des esclaves.

— *Tashe Kou!* Le jour va paraître... Debout! Rallumez le feu, faites la soupe, mangez vite afin d'être aux champs avec le lever du soleil!

Et, dans toutes les plantations grouillent, se meuvent les pauvres captifs. On rallume les feux, l'épaisse bouillie se prépare, et quand le soleil montre à l'horizon son disque enflammé, les esclaves, la bouche mal essuyée, la pioche ou la pelle sur l'épaule, s'éloignent lentement de leurs fermes pour aller travailler aux cultures. Et pendant toute la journée, à l'exception d'une demi-heure de sieste au milieu du jour, — la *Zak kan rana*, ainsi qu'on la nomme, — le rude labeur se continue. Pendant cette demi-heure, on sert aux esclaves la légère collation

dont j'ai parlé plus haut. Si on les voit souvent aller boire, — de l'eau, bien entendu — c'est parce que, pendant qu'ils s'abreuvent, ils ne travaillent pas !

Enfin, le soleil baisse, et, avec la nuit, prochaine viendra l'heure du repos. Ils reprennent lentement le chemin de leur ferme; aussitôt rendus, les captifs mahométans font leur prière à Allah; les autres, les idolâtres, qui n'adressent aucune prière à leurs fétiches, aiguisent les bêches ou en détachent la terre qui s'y trouve encore collée. Après la soupe, ils fument une pipe, tout en parlant entre eux pendant une heure ou deux, puis, étendus sur leurs nattes, ils attendent du sommeil l'oubli de leurs misères et de leurs fatigues.

C'est dans ses rapports avec sa femme légitime que l'esclave a parfois de grands déboires à supporter. En théorie, et selon la loi du Coran, un Haoussa a certains droits sur son épouse; mais, dans sa condition si humble de captif, combien il lui est difficile, sinon impossible, de faire valoir ses droits conjugaux ! Dans une foule de circonstances, il lui faudra se taire et sans espoir de vengeance.

Un propriétaire d'esclaves, par exemple, commet un délit s'il prend pour concubine — temporairement ou définitivement — une femme mariée à l'un de ses captifs ou mariée à l'esclave d'un de ses amis. Mais, qui pourra lui demander compte de son délit ? Qui osera le citer devant un juge ? Personne, hélas ! surtout si ce propriétaire n'a eu qu'un caprice passager. Peut-être le mari trompé ? Oui, si cet infortuné a l'audace de protester, de se plaindre, de donner de rudes taloches à son infidèle, et en courant fatalement le risque d'être roué de coups par son maître. Quoi qu'il en soit, dans ce pays de servitude, ainsi que dans nos pays de liberté, être trompé par sa femme est un outrage vivement ressenti.

De même que la loi chrétienne, la loi de Mahomet défend qu'un mari se sépare de sa femme et que la femme quitte son mari. Mais la loi de Mahomet, dans un pays où règne l'esclavage, est d'une application impossible. Qu'un propriétaire d'esclaves meure en laissant plusieurs héritiers, ceux-ci feront vendre les esclaves à la criée, sans souci des liens de parenté qui peuvent les unir. L'un prendra le mari, l'autre la femme, et ainsi de suite pour toutes les parentés.

Avant que le Portugal, pays catholique, eût aboli l'esclavage dans ses colonies, celui qui écrit ces lignes a vu à Boa-Vista, une des îles du Cap-Vert, une vente d'esclaves se faire dans les mêmes conditions qu'au pays des Haoussas. Chose navrante : deux enfants, frère et sœur, qui paraissaient s'adorer, furent vendus à deux acheteurs étrangers l'un à l'autre; ces derniers ne s'inquiétèrent nullement des cris que firent entendre et des pleurs que versaient les pauvres petits, quand vint le moment de leur séparation éternelle.

Du reste, il est à remarquer que les Soudanais ne sont pas très partisans du mariage, et que les sultans comme les émirs n'encouragent pas leurs captifs à s'unir par des liens légitimes. On leur fournit de ces infortunés en si grand nombre, qu'ils n'ont pas besoin, comme les Thouaregs, ces fils du désert au visage voilé de noir, de les faire procréer. Certes, beaucoup d'esclaves se marient, mais leurs unions ne sont jamais encouragées par leurs maîtres, ainsi qu'on serait porté à le croire, en raison du profit qu'ils retireraient des naissances.

Les enfants de ces mariages entre captifs ont diverses destinées; voici comment, en général, elles s'accomplissent dans les pays où nous nous trouvons. Les fils ou les filles d'une esclave, qu'ils soient engendrés par un homme libre ou par un captif, restent la propriété indiscutable du propriétaire de la mère. Il n'y a qu'une exception à cette règle : c'est lorsque le père de l'enfant est lui-même propriétaire de la mère, et qu'il l'aura reconnu pour son enfant. Cet enfant sera libre.

Si un captif et une femme captive, légitimement mariés, appartiennent au même propriétaire, il ne peut y avoir matière à discussion, et leurs enfants appartiendront sans contestation possible à ce dernier. Mais si les conjoints appartiennent à divers maîtres — ce qui se voit souvent — le premier né appartiendra au maître de la mère, le second né au maître du père, et ainsi de suite tant qu'ils en mettront au monde.

Des conventions tout aussi bizarres sont encore en usage au Soudan.

Ainsi, sans autre frein que votre conscience, sans autre crainte que celle de l'opinion publique, vous pouvez y punir et frapper vos esclaves avec autant de rigueur qu'il vous plaira d'en déployer. Le Coran vous défend de les tuer; pourtant s'il arrive que vous braviez la loi sainte et que vous soyez un pauvre diable sans influence et sans protecteur, il vous sera appliqué une très forte amende; mais, si vous êtes riche et puissant, il est probable que vous ne serez pas inquiété.

Ce n'est pas seulement la loi qui empêchera un émir de tuer un esclave fautif; neuf fois sur dix, il s'en abstiendra par un véritable sentiment de pitié; s'il le fustige, il frappera l'esclave avec modération, non par commisération cette fois, mais par crainte qu'en le mutilant il ne lui fasse perdre de sa valeur.

Pourtant, avec le docteur P.-J. Tonkin, dont nous continuons à résumer avec infiniment de plaisir les intéressantes impressions, nous sommes heureux d'avoir à répéter ce qu'il dit en faveur des propriétaires d'esclaves :

« Certes, partout où de vils intérêts sont en jeu, là où les passions sont surexcitées, la nature humaine se montre sous un hideux aspect; mais, au Soudan, chez les Haoussas, on constate, dans les relations d'homme à homme, que l'attitude d'un maître d'esclaves vis-à-vis de sa propriété en chair et en os, est celle d'un homme juste, et, quelquefois aussi, celle d'un homme bon et compatissant. »

*
* *

Les esclaves ne travaillent pas toujours pour leurs maîtres. Il arrive parfois que ceux-ci n'ont pas assez de labeur à leur donner, ou qu'ils ont plus de captifs qu'ils ne peuvent en employer sur leurs domaines.

Dans le premier cas, il est permis aux esclaves d'utiliser quelques heures de leur temps d'une façon rémunératrice; l'argent qu'ils gagnent de cette façon leur appartient; généralement, c'est fort peu de chose. Dans le second cas, ils sont envoyés à la recherche de quelques travaux; s'ils en trouvent, ils doivent payer à leurs maîtres une rente de 3000 cowries ou 3 fr. 75 par mois, rente considérée comme redevance de leur corps. Ce qu'ils gagnent au-dessus de 3 fr. 75 est à eux; il est de ces journaliers qui, de la sorte, ont pu se faire une petite fortune. Cette façon de se louer est par eux très goûtée.

Les coutumes qui règlent la libération des esclaves ne peuvent être passées ici sous silence. Il est vrai que très peu de ces infortunés émergent des flots de la servitude; mais il en est qui réussissent à se libérer, et cela, en se rachetant eux-mêmes.

Parfois, il arrive que le caprice d'une femme libre conduit à la libération de l'homme esclave qui a su toucher son cœur. Dans l'Ouest du Soudan, des femmes riches, mariées ou non mariées, rencontrent chez leurs amis des noirs destinés à une vente prochaine. Elles les achètent, soit par pitié, soit par une soudaine affection pour eux. Elles les font libres; filles, elles en font leurs maris. Pourquoi leurs maris? Parce qu'il ne serait pas convenable de vivre autrement que dans le mariage avec eux. En dépit des remontrances qui leur sont faites par leurs proches, ces femmes, devenues passionnées, brisent les chaînes de l'homme noir qu'elles aiment; elles l'ennoblissent, l'élèvent jusqu'à elles pour en être parfois dominées rudement.

La reconnaissance est aussi une des voies par lesquelles un captif peut espérer sa libération. Qu'un maître gravement malade ait vu l'un de ses noirs entièrement dévoué à sa guérison, ce maître, reconnaissant, lui donnera la liberté! Et il en sera ainsi lorsque, à la guerre, pendant un combat, un esclave, au péril de sa vie, aura défendu son maître ou l'aura arraché à une mort certaine et peut-être à la captivité.

Les nobles sentiments sont de tous les pays; mais celui de la reconnaissance nous paraît bien dépassé au Soudan par l'élan généreux et désintéressé qui pousse un pauvre esclave à se sacrifier pour son maître.

Respect du fils pour ses parents; respect des jeunes pour les vieux; reconnaissance pour les bienfaiteurs, — tels sont les traits caractéristiques du caractère musulman.

Des considérations religieuses peuvent encore aboutir à des libérations d'esclaves, car bon nombre de Mahométans croient qu'en donnant la liberté à leurs captifs, ils s'assurent une place dans le paradis d'Allah. Malheureusement, ce faisant, il en résulte une perte pour eux, et beaucoup reculent devant une perte quelconque.

Un de ces Musulmans, dont la vie avait été tourmentée, mêlée à de nombreuses affaires, et qui voyait approcher la fin de sa carrière, se dit qu'il serait temps de s'assurer un heureux avenir dans « l'au delà ». Mais il était avare, et il lui était vraiment pénible de donner leur liberté à Adam, Baba et Kassimi, ses trois domestiques, lesquels l'avaient pourtant servi bien loyalement pendant beaucoup d'années. Sans s'inquiéter s'il frustrait ses héritiers d'un bien qui leur était dû, il fit venir un notaire qui remit à Adam, à Baba et à Kassimi un acte sur parchemin les déclarant libres dès que leur maître aurait rendu le dernier soupir.

Ces chances de libération sont tellement rares, qu'au lieu d'attendre qu'elles se présentent, un esclave quelquefois se décide à courir les chances d'une évasion, et il prend la clé des champs. Parfois il réussit; le plus souvent il échoue. S'il est repris, on le dépouille de ses vêtements, on le bat durement, puis on le met aux fers et à la diète. Son maître, alors, fera tout au monde pour éteindre en lui cette flamme d'indépendance et l'argument principal qu'il mettra en avant sera: Résigne-toi à la volonté d'Allah!

Un esclave qui a tenté de recouvrer sa liberté par la fuite est vendu aussitôt que possible par son maître. Celui-ci est persuadé qu'il engagera ses compagnons de captivité à l'imiter; et, en cela, son maître raisonne juste. Il a perdu aux yeux de celui-ci deux tiers de sa valeur, autant qu'un bon cheval peut perdre après s'être abattu et couronné.

Si, par ses propres efforts, un captif ne réussit que trop rarement à se libérer, il a toujours un ami, le suicide, contre lequel son maître est sans pouvoir.

Une mort prématurée, précédée de quelques actes de folie, est alors la fin de l'esclave irréductible. Usé par le travail, miné par la mauvaise nourriture, sans bonheur dans le présent, sans espoir dans l'avenir, il maudit sa destinée, devient sombre et farouche. Il fuit la compagnie des siens, mange peu

et parle moins. S'il est surveillé, on peut le voir mettant en cachette un peu de terre dans sa bouche. Il se passe des mois sans qu'il soit surpris; mais, surpris ou non, sa mélancolie et sa dépression le trahissent. Il est convaincu d'être un mangeur de terre.

Comme la maladie a déjà mis sur lui sa griffe mortelle, il ne se cache plus, et il continue ouvertement son lent suicide. Il choisit le coin le plus obscur d'une hutte en ruines ou l'ombre de quelque pan de muraille écroulée; il s'y couche, grattant sans cesse de ses talons le sol, comme il le ferait avec ses mains. Avec le temps, il devient de jour en jour plus maigre et plus faible, jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'un monceau d'os et de peaux flétries. Alors, ses cheveux se dressent incultes et comme hérissés sur sa tête. Ses ongles se recourbent comme ceux d'un oiseau de proie et ses yeux apparaissent ainsi que deux brillants anneaux au fond de deux sombres cavités. Sa voix est si faible, qu'il est difficile de l'entendre. Ses lèvres sont souillées de plâtre, et enfin, un matin, on le rencontre glacé par la mort et la fraîcheur de la nuit qui vient de finir.

Aux personnes non renseignées sur le rôle que l'esclavage joue dans la vie domestique, commerciale et politique des pays où il sévit encore, il est utile d'en montrer l'importance. C'est d'autant plus nécessaire que, si une libération soudaine et en masse des esclaves était possible, il en résulterait une commotion qui, plus qu'un tremblement de terre, bouleverserait l'Afrique centrale dans toutes ses institutions, ses mœurs et ses traditions.

Prenons par exemple la terre des Haoussas; considérons la place que l'esclave y occupe, et ce ne sera pas un paradoxe que de dire qu'il en est le corps, la forme, la structure, le tout, en un mot. Le sultan, chef suprême, est souvent le fils d'un captif. L'armée, qui prête ou donne son appui aux classes dirigeantes, n'est formée que de soldats esclaves. Beaucoup de chefs et quelques gouverneurs le sont aussi. Plus de la moitié des grandes villes musulmanes est composée d'esclaves. Quatre-vingt-dix pour cent du travail qui se fait dans le pays est un travail forcé; quant au commerce, celui de la chair humaine y figure dans les mêmes proportions. Il n'est pas de limite au rôle que l'esclavage joue dans cette région: il en est l'armée, la flotte, la richesse, la monnaie d'échange.

Pénétré de ce qui précède, le lecteur n'aura aucune peine à comprendre que, lorsqu'un pouvoir européen, qu'il soit français, anglais, allemand ou belge, dira aux peuples de l'Afrique centrale: Vous ne pratiquerez plus l'esclavage, ce pouvoir bouleversera des coutumes séculaires, ruinera le commerce, engendrera le chaos et l'anarchie.

Il est aisé de dire: Abolissons radicalement l'esclavage? A cela on peut répondre: Est-ce praticable, et alors par quels moyens?

Que toutes ces races noires de l'Afrique aient besoin d'être révolutionnées et qu'il soit hors de doute qu'elles gagneraient à un changement, personne ne le conteste; mais ces races noires, pour le moment, n'en témoignent aucun désir. Que les maîtres et trafiquants d'esclaves soient dans leur tort au point de vue humanitaire, c'est encore évident; mais ces maîtres et trafiquants n'ont en aucune façon conscience de la répugnance qu'inspire, à nous, Européens, l'odieux pouvoir qu'ils s'arrogent sur des êtres façonnés comme eux.

Un autre obstacle: la tradition. La tradition est, en Nigritie, la plus grande difficulté à surmonter, car un Africain, être à demi sauvage, y est très attaché, et il s'unira corps et âme à son maître pour combattre quiconque oserait y changer quoi que ce soit. Dans aucun pays du monde, les missionnaires protestants et catholiques n'ont jamais mieux prêché dans le désert qu'en Afrique et fait moins de conversions. Ils ont eu contre eux: la tradition, chez le nègre; le Coran, chez le Mahométan.

Que peuvent faire alors les agents européens délégués dans l'Afrique centrale pour y gouverner et en civiliser les races? Voici ce que leur conseille de faire M. T.-J. Tonkin, lequel a tout noté et tout étudié sur place.

« Un agent, dit-il, devra procéder, d'abord, sur une toute petite échelle, non sur une réforme de son choix, mais sur celle qui lui paraîtra de nécessité urgente. Il ne pourra pas en une seule fois et par la force interdire l'odieux trafic dans le district qu'il dirige, mais il agira comme s'il le pouvait. De quelles mains les riches mahométans reçoivent-ils des esclaves? De celles des trafiquants qui les ont capturés ou achetés. L'agent alors déclarera qu'il a l'ordre de son gouvernement d'interdire dans sa province la vente de chair humaine. C'est, déjà, un obstacle qui donnera à réfléchir à qui voudra le tourner. Puis, autant qu'il le pourra, il devra limiter la durée du travail auquel est soumis un esclave par son maître. De cette façon, en surveillant les émirs et les traitants, en leur faisant échec, en soldant ses achats avec une autre valeur — or ou argent — qu'en esclaves, il aboutira à ses fins.

« Mais, ajoute, avec mélancolie, notre docteur, ce ne sera ni aujourd'hui, ni demain. »

EDMOND PLAUCHUT.

Paris. — Imp. Pillaret Réunies — Imp. de la *Revue Bleue*, 19, rue des Saints-Pères. — 1865. — *Le Propriétaire-Gérant*: FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 8. 4e SÉRIE. — TOME XX. 22 AOUT 1903.

DIVORCES EXPLOSIFS

La fin de juillet et le commencement d'août 1903 furent signalés par un nombre considérable d'assassinats pour cause de divorce. On sait assez, pour peu que l'on ait fait ses études primaires, que la dernière semaine de juillet et la première d'août sont, annuellement, avec une régularité astronomique, le temps des bolides et « étoiles filantes ». Cette année, cette même période a été celle des bolides divortiaux. Les divorces ont éclaté comme des obus.

C'est, près de Constantine, un nommé Kassen, qui, brutalisant à l'ordinaire Mme Kassen, et ayant vu, pour ces causes, le divorce prononcé contre lui, attire par une invitation perfide celui qu'il considérait comme l'instigateur des idées de sa femme et lui porte sept coups de couteau, dont un mortel, ce qui suffit.

C'est, à Chammont, un certain Meunier, qui séparé de sa femme par un jugement de divorce, tire sur l'affranchie cinq coups de revolver et la blesse de telle sorte qu'on désespère de la conserver à cette vallée de larmes.

C'est à Paris le sieur Gosse, qui, sur le point de se voir séparé de sa femme par jugement de divorce, frappe de deux coups de couteau son beau-frère qu'il tient pour ayant trop d'influence sur la séparatiste.

Il y a eu quelque douzaine de cas semblables. J'ai pris et rapporté ceux-ci comme caractéristiques et variés. L'un tue sa femme, l'autre l'ami de sa femme, l'autre le frère de sa femme. « Mille chemins, un seul but, a dit le poète. Ici mille chemins, mille objets, et un seul but du reste : passer sa colère et rassasier sa vengeance.

Je ne m'attarderai pas à démontrer dogmatiquement que ces gens-là sont des idiots. La chose est peu douteuse pour un esprit juste et même pour un esprit très ordinaire. Le bien qui peut vous revenir d'avoir tué une femme qui ne vous aimait pas, ou l'ami d'une femme qui vous battait froid, ou le frère d'une femme qui ne pouvait pas vous souffrir, est imperceptible à l'œil et insaisissable au jugement. Il faut faire effort, non pas pour comprendre, mais pour entrevoir le mécanisme psychique d'un homme qui tue quelqu'un parce qu'il n'est pas aimé autant qu'il rêve de l'être. Ces choses passent les intelligences des hommes normaux, c'est-à-dire médiocres pour suivre le classification de Lombroso.

Il y a eu pourtant un homme, considéré encore par quelques vieux messieurs comme un grand philosophe et un grand moraliste, qui eût compris et qui eût admiré de toute son âme nos bolides divortiaux, nos divorces explosifs du 20 juillet-5 août 1903. C'est Stendhal. Que n'a-t-il vécu en 1903 ! Il aurait eu de l'agrément. Pour Stendhal, le véritable homme, l'homme supérieur, « un homme enfin », c'était l'*énergique*, et l'énergique c'était le criminel. Stendhal déplorait la décadence de l'énergie en France, constatée par la raréfaction des crimes passionnels, et il admirait l'énergie italienne, mise en lumière par les attentats ayant pour mobiles l'amour et la vengeance. A la bonne heure ! Voilà des hommes qui donnent des coups de couteau ! Voilà des énergiques ! Vive l'énergie !

Pour les aliénistes, l'homme qui donne un coup de couteau ou de revolver parce qu'il n'est pas

content, est un « impulsif », c'est-à-dire un dégénéré et le plus faible des dégénérés. Pour Stendhal, c'était un héros, quelque chose comme César et Léonidas. S'il avait vécu du temps de la « tragédie de Belgrade », comme disent les académistes partisans de l'euphémisme, Stendhal serait probablement mort de joie. Il eût crié, extatique : « L'énergie renaît! Il y a encore en Europe un grand peuple! » Et s'il eût vécu jusqu'à la fin juillet, il eût dit avec satisfaction : « En France même, toute énergie n'est pas morte! » Stendhal savait bien, il l'a dit cent fois, qu'il mourrait trop tôt.

Pour en revenir à nos maris fulminants de fin juillet, à un point de vue moins élevé peut-être que celui de M. Henri Beyle, milanais de Grenoble, nos divorcés à renversement me font faire des réflexions mélancoliques sur l'incertitude des jugements humains et la vanité des prévisions philosophiques. Figurez-vous, jeunes gens, — et vous le savez peut-être, mais ce n'est pas sûr, car l'histoire s'écrit sur le sable et n'est pas bâtie à chaux et à sable, — figurez-vous que nous autres, hommes de la génération précédente, hommes mûrs, et qui nous croyions déjà mûrs en 1880, *nous avons rétabli le divorce en France pour diminuer le nombre des crimes.*

Oui, jeunes gens, exactement pour cela, point pour autre chose. C'est ce qu'on appelle avoir du flair. Nous raisonnions ainsi :

« Les maris tuent; les femmes aussi, quelquefois; mais surtout les maris tuent; mari et tueur, ce n'est pas absolument la même chose, et les deux termes ne sont pas littéralement synonymes; mais enfin les maris tuent. Pourquoi? Parce que, étant comprimés, ils font explosion; n'ayant que ce moyen de s'évader de leur prison, ils foncent sur l'obstacle et le brisent. Ou bien, trompés, offensés, et n'ayant pour réparation offerte à eux que la « séparation » qui ne sépare pas, qui ne leur permet pas de se remarier, qui laisse leur « séparée » porter leur nom, et ils s'irritent de tant de chaînes et d'entraves et de réparations qui ne réparent rien, et par colère accumulée et haine impuissante entassée pendant des années, un jour ils frappent aveuglément. C'est stupide, mais excusable, et cela se comprend.

Donc, délions les liens; permettons de les délier; rétablissons le divorce. Qu'il n'y ait plus de vœux perpétuels laïques, non plus que de vœux perpétuels religieux. Qu'il n'y ait plus ni indissoluble, ni irréparable. Rétablissons le divorce *et il n'y aura plus de crimes* [illegible]

Ainsi nous raisonnâmes en ces temps lointains. Je me vois encore, — souvenir de vacances qu'on me pardonnera en plein mois d'août, — je me vois encore à Royat, en face du Puy de Dôme, écrivant (c'était le centième) un article intitulé *Fini de rire!* où je prouvais didactiquement que du moment qu'on allait accorder aux mal mariés le droit de n'être plus mariés du tout, ils n'auraient plus celui ou ne s'attribueraient plus celui de tuer leurs moitiés ou les amis d'icelles et n'en auraient plus la moindre envie. Une ère de séparations pacifiques succédait à l'ère de séparations armées. *Cedant arma togæ.* Ce qui sépare désormais, c'est M. le président, et non plus M. le Couteau ou S. E. M. le Revolver. Ce sera moins dramatique, moins romanesque, moins divertissant; fini de rire; mais ce sera tout aussi décisif, beaucoup plus sûr et beaucoup plus raisonnable, positif et civilisé.

Tel était l'article que j'écrivais avec une suffisante conviction, en face du Puy de Dôme qui ne s'en émouvait nullement en ayant vu bien d'autres et s'inquiétant peu des sottises humaines, faites ou écrites.

Et aujourd'hui j'en écris une autre en face du Mont Blanc pour constater que les maris tuent tout autant qu'auparavant, avec cette seule différence qu'ils tuent comme divorcés au lieu de tuer comme maris, ce qui n'est pas une regression; mais ce qu'on ne peut guère considérer comme un progrès. Faites donc des lois humanitaires et philanthropiques! Le Mont Blanc me regarde, comme le Puy de Dôme me regardait, le Mont Blanc expert en meurtrier, comme faisant partie de l'*Alpe homicide* et, comme le vieux Mont Momotembo, si l'on en croit Victor Hugo, disait en présence de la civilisation espagnole succédant à la barbarie mexicaine : « ce n'est pas la peine de charger », de même le Mont Blanc semble me dire, en clignant du sourcil et en secouant ses cheveux blancs :

Vraiment, ce n'était pas la peine de changer.

Le fait est que remplacer des maris meurtriers par des divorcés meurtriers, et ne pas aboutir à un changement plus considérable! Si nous abolissions le divorce, puisque le divorce, lui aussi, est instigateur d'assassinats?

Notez que cela pourrait très bien se soutenir et qu'on pourrait prétendre que le divorce pousse au meurtre plus que la séparation.

Prenons le cas le plus fréquent, le cas classique. Voici un mari. C'est une brute. Pour parler scientifiquement, c'est un primitif. Il considère sa femme comme un objet à lui, comme une manière d'esclave ou d'animal domestique. Il la violente, il la bat, il la brutalise de cent manières. Elle demande *la séparation* et l'obtient. Le mari est furieux. *Cependant* les honnêtes instincts qui l'animent ne sont pas heurtés complètement et meurtris jusqu'au fond. Cette femme reste sous sa dépendance jusqu'à un certain point. Cela le caresse et le soulage. Cette femme

continue à porter son nom comme une étiquette de propriétaire. La chaîne est brisée, mais elle porte encore le collier. Elle ne peut pas se remarier. Elle n'est plus *à lui;* mais elle ne sera pas à un autre. Cela caresse et soulage monsieur. Ses instincts de négrier ont encore satisfaction, relative, sans doute, insuffisante, à coup sûr, maigre, à qui le dites-vous; mais ils ont encore satisfaction réelle. Et cette satisfaction peut être assez grande pour que le mari songe à tuer, sans doute, c'est si naturel; mais enfin on ne tue point.

Prenons le cas le plus fréquent après celui qui précède, autre cas classique. Le mari est offensé. La femme est infidèle. Il demande et obtient *la séparation.* Il n'y a pas réparation pour lui, sans doute; mais encore il est satisfait de se dire que cette femme dépend encore de lui, ne pourra pas épouser son complice et du reste ne pourra épouser personne, tant que *lui* existera et parce que *lui* existe. *Lui* est quelque chose de sacré, d'intangible; *Lui* est *tabou.* Parce que *lui* existe, il y a quelque part une malheureuse, une dégradée, ou déclassée ou mal classée, ou dans une position fausse, à cause de *lui.* Cela flatte un homme; cela le console; cela le caresse: cela lui fait une compagnie. Il n'est pas seul. Il a avec lui sa vengeance. Il la regarde avec bonté et il lui passe la main sur le dos. Encore un cas où le séparé n'est pas trop malheureux et a quelque réconfort.

Dans le cas du divorce, au contraire, le mari qui brutalisait sa femme n'a plus aucun moyen de la brutaliser même moralement. Il n'a plus aucun droit sur elle, aucun. Elle lui a été enlevée absolument. De cet être qui était sa chose on a fait absolument, littéralement, une personne libre. Dites-moi si, vraiment, cela se peut souffrir? Cet homme ne comprend pas. On l'a dépouillé, voilà tout; on l'a volé. Il avait un cheval et on a réquisitionné son cheval. Il avait une maison et on l'a exproprié sans indemnité. La loi est un voleur. S'il pouvait tuer la loi. Ne pouvant tuer la loi, il tue sa femme ou quelqu'un autour. Il n'a pas précisément de préférence; mais vous comprenez bien qu'il faut qu'il tue. C'est le seul soulagement qu'on lui a laissé.

Dans ce même cas du divorce, le mari offensé par sa femme a encore moins satisfaction que le précédent. Sa femme lui a préféré un autre homme et le jugement de divorce en vérité *lui donne raison.* Il dit à la femme : « Soit! vous n'aimez plus votre mari. Eh bien! quittez-le! Je vous y autorise. » Voilà, parbleu, une belle satisfaction donnée au mari! Vous ne prenez pas les intérêts de sa colère; vous ne prenez pas les intérêts de sa vengeance et vous voulez qu'il soit satisfait! Ce qu'il voulait, ce qu'il cherchait vaguement c'est qu'on punît sa femme, c'est qu'il y eût quelqu'un par le monde qui punit sa femme. Il trouve quelqu'un qui l'affranchit, qui la libère, qui, Dieu me pardonne, a l'air de la récompenser! Il est dans un état de stupeur et d'indignation que je renonce à vous décrire. « Et *moi! Moi* dans tout cela! Et mon honneur? Qui est-ce qui le venge? Si la loi n'est pas faite pour venger l'honneur des maris, pourquoi est-elle faite? Qu'y a-t-il de plus nécessaire à la société que l'honneur d'un mari? » Il voudrait tuer la loi. Ne pouvant tuer la loi, il tue sa femme ou quelqu'un autour. Il n'a pas précisément de préférence, c'est au petit bonheur. Le petit bonheur d'un mari furieux est de donner des coups de couteau, dans une direction plus ou moins précise.

Donc, si le système de la séparation poussait au crime d'une certaine façon, le système du divorce pousse au crime d'une certaine autre et il n'y a pas d'autre différence. Cela rend le philosophe perplexe et indéfiniment méditatif. Il ne sait plus à quelle loi se vouer et il devient très méfiant à l'égard de toutes. Il ne sait plus comment les maris peuvent se traiter et doivent se traiter. Quel est le régime marital? L'ancien régime était bien mauvais. Le nouveau régime ne semble pas être meilleur. *Quid? Quo modo?* Cruelle énigme.

Cela fait naturellement songer à l'union libre. Mais les statistiques constatent qu'il y a plus de sang répandu dans l'union libre que dans l'union liée, qu'elle soit à échappement par divorce. Allons! Voilà qui va bien. Restons tranquilles.

Tout cela prouve simplement que les lois n'ont pas beaucoup d'influence sur les mœurs. Oh! qu'elles en ont peu! Elles les prennent de face, elles les prennent de biais, elles les prennent par la droite, elles les prennent par la gauche; elles les prennent par mouvement tournant, elles les prennent par charge en avant, elles les prennent par ordre dispersé; et le résultat est toujours le même. Les lois n'ont quasi aucune influence sur les mœurs. Alors qu'est-ce qui a de l'influence sur les mœurs? Vous m'en demandez trop. Il faudrait trouver quelqu'un qui pût persuader aux hommes de n'être pas des aliénés. C'est très difficile à persuader par le raisonnement et même par l'exemple.

Il est probable que l'homme sera toujours un être qui a envie de tuer quand il n'est pas content et à qui il arrive très rarement d'être content des autres et de lui-même.

ÉMILE FAGUET,
de l'Académie française.

THÉODORE DE BANVILLE

Le Bourbonnais, l'une des provinces françaises qui ont le mieux gardé leur caractère de grâce innée et de bonne humeur souriante, a par deux fois témoigné d'une initiative assez rare dans un temps de centralisation à outrance. Il a par ses seules ressources édifié un monument à l'un de ses fils les plus illustres, Théodore de Banville, et, ce qui peut-être était plus difficile, obtenu, malgré les résistances officielles, que le nom de ce poète fût attribué au lycée de Moulins. M. Spuller s'y était formellement opposé sous le prétexte assez singulier que Banville avait chanté l'amour, comme si ce n'était pas le thème traditionnel de toute la poésie antique et moderne. Plus tard M. Poincaré fit preuve d'intelligence littéraire et de largeur d'esprit en accordant la dénomination demandée au vœu persistant des compatriotes de Banville et au vote unanime du Conseil Académique de la région, sur le rapport de celui qui signe cette étude. Nul en effet n'était plus digne que l'auteur des *Exilés* de devenir le parrain d'un établissement d'instruction gréco-latine, sanctuaire des hautes études et du grand art. Car nul parmi les lyriques du XIXe siècle n'a vraiment été plus classique dans le sens le plus juste et le plus noble de ce mot.

I

C'est à Moulins, en 1820, que naquit ce poète étincelant et doux dont tous les disciples ont gardé pieusement la mémoire. Il nous a déroulé ses origines dans le premier chapitre du livre intitulé : *Mes Souvenirs*. Sa famille appartenait à la vieille noblesse du Bourbonnais. Je me rappelle avoir vu dans son logement de la rue de l'Éperon tous ces portraits d'ancêtres dont il fait passer la revue. De son propre aveu Théodore de Banville devait beaucoup à cette transmission de qualités et de penchants héréditaires qui se nomme l'atavisme. On peut croire que d'un bisaïeul, qu'il nous dépeint charmant et fantasque, il tenait la verve endiablée, la folle et spirituelle audace des *Odes funambulesques* et des *Occidentales*. Sans être aussi doués de fantaisie que le bisaïeul en habit rouge, le grand-père, la grand'-mère du poète se distinguaient aussi par leur éloignement du lieu commun, leur aversion de la banalité. Tous deux étaient excellents, c'est-à-dire aimants et simples, ce qui déjà nous figure une rareté, mais ils ne ressemblaient pas à tout le monde, même à tous les gens d'esprit et de cœur, ce qui constitue l'originalité. Quoi qu'on puisse dire des filiations et de leur influence, leur petit-fils Théodore de Banville devait être l'un des génies les plus originaux, les plus personnels de la poésie française ; car nul n'a plus admiré les maîtres antérieurs et ne les a moins imités. Nul n'a su mieux réaliser le précepte d'André Chénier :

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.

Théodore de Banville reçut, sans jamais s'en être vanté, une forte éducation classique. En dépit des gens qui médisent des humanités, c'est à la double école de la Grèce et de Rome que se forment les bons poètes. Comme le contemplateur du cap Sunion ils ont senti les abeilles attiques poser leur miel d'or sur leurs lèvres enfantines. De là ces réminiscences radieuses, ces épithètes de lumière, ces métaphores de pourpre et d'azur, qui nous rappellent au passage chez Banville, comme chez ses prédécesseurs, et cet Homère, et ce Pindare, et ce Théocrite, et ce Virgile, nos éternels nourriciers. Banville était imbu de tous ces maîtres et même d'Ovide pour lequel il avait trop de complaisance, à mon humble avis. C'était sa seule faiblesse : car en lui le moins bon dérivait d'Ovide. Mais le meilleur, l'excellent, c'est-à-dire l'habituel, chez cet artiste parfait, venait en droite ligne de la grande culture classique. Peut-on croire en effet que, sans une forte pénétration de l'antiquité magistrale, Banville, entre autres merveilles d'évocation, eût composé ces vers incomparables de science et d'art inspirés par la *Source* d'Ingres :

O Source, dans les champs de la fertile Épire,
L'Achéron se courrouce et l'Aréthon soupire ;
Le Pénée, aux baisers des nymphes échappé,
Court, ivre de désirs, vers le riant Tempé ;
L'Étolie a des bois odorants où circule
L'Achéloüs meurtri par le divin Hercule ;
Près du doux Ilissus qui reflète le ciel
Sur les côteaux penchants l'abeille fait son miel,
Et le Strymon, qui pousse une plainte étouffée,
Roule avec des sanglots un dernier chant d'Orphée.
Tous ces fleuves sont beaux et dans leur libre essor
Apportent à la mer des ruisseaux brodés d'or
Un chœur dansant bondit sur les bords du Céphise :
L'harmonieux Pénée a vu Daphné surprise
Se changer en laurier verdoyant sur ses bords ;
Le Sperchius entend mourir le bruit des cors ;
Le long de l'Axius passent des hécatombes
Et le doux Thyamis a des vols de colombes
Qui vont en secouant leurs ailes vers les cieux.
Tous ces fleuves d'azur au cours délicieux
Ont de leurs noms vivants charmé la grande lyre,
O Source enfant, mais nul d'entre eux n'a ton sourire.

Un poète humaniste pouvait seul trouver, dès son premier recueil, des vers comme ceux-ci :

Dieux éclatants, dieux beaux,
Porteurs d'arcs, de tridents, de thyrses, de flambeaux...
Nourrice de guerriers, louangeuse Erato.

Et la *Prosopopée d'une Vénus*, et les *Imprécations d'une figure sculptée*.

Ainsi Banville a été par cette empreinte grecque et latine si profondément reçue, le plus classique des Romantiques. Oui ! c'est un classique celui qui, bien avant d'avoir fait les *Exilés*, a, dès la première heure, voulu rendre avec amour, exprimer avec constance la pureté des lignes, la noblesse des attitudes, la grandeur des êtres et des choses, et, comme on l'a dit encore, fixer dans ses rythmes « les belles heures de la vie ». C'est un classique, celui qui a compris et pratiqué, sitôt qu'il a été maître de la forme, cette vérité fondamentale de l'art, qu'il nous a transmise à nous ses fidèles, à savoir la nécessité d'unir à tout moment la présence de la tradition à l'apparition de la nouveauté, d'allier dans une exquise harmonie l'esprit moderne à l'esprit ancien, en un mot de marier le jeune avenir avec les Muses qui sont antiques et ne seront jamais vieilles.

II

En même temps qu'un classique, et sans cesser d'être classique, Banville devait être un lyrique par excellence. Il a pu dire dans une de ses plus jolies ballades :

Je suis un poète lyrique.

Il est le poète lyrique, celui qui, dans notre siècle, après Hugo, répond le plus à cette appellation superbe. Il fut lyrique de tradition et de vocation ; de tradition : car, à l'exemple de ses aînés, Pindare, Horace, Malherbe, Hugo, le plus grand de tous, il reste artiste dans son lyrisme, c'est-à-dire contenu dans ses élans, parfois pompeux dans son allure. Lyrique de vocation ; car, de même que ses devanciers, il déploie l'essor et la fougue des dithyrambes, il est toujours prêt comme eux à suivre le vol de l'inspiration, transfigurant tout ce qu'il contemple, agrandissant les proportions, voyant tout, comme un vrai sonneur d'odes victorieuses, à travers la vision du Beau dans des perspectives de triomphe et d'apothéose.

Aussi bien a-t-il défini son lyrisme en ces vers, dédiés à un autre Moulinois, Henri d'Ideville, intitulés : *Ma biographie*.

J'ai chéri les cris éclatants
Et les belles fureurs de l'Ode...

J'ai touché les crins des soleils
Dans les infinis grandioses
Et j'ai trouvé les mots vermeils
Qui peignent la couleur des roses.

Je vins, chanteur mélodieux,
Et j'ouvris ma lèvre enchantée
Et sur les épaules des Dieux
J'ai remis la pourpre insultée.

L'œuvre poétique de Banville, qui n'a été interrompue que par la mort du poète, est plus qu'étendue, spacieuse. Nous rencontrons d'abord, en 1842, le livre de la vingtième année, *les Cariatides*, salué comme un prodige par les contemporains étonnés de ce talent précoce, honoré de la paternelle approbation d'Alfred de Vigny. Recueil surprenant, quoique encore inégal, et non tel qu'il a été réimprimé depuis, avec des corrections selon moi regrettables, parce qu'elles ne permettent plus d'apprécier l'enjambée, ou plutôt le coup d'aile qui sépare *les Cariatides* du deuxième recueil, *les Stalactites*. Mais il y avait déjà dans *les Cariatides*, à défaut de cet art impeccable que révéleront *les Stalactites*, tout l'essor, toute la flamme, tout le tourbillonnement d'un poète de race. En même temps, l'avant-dernier poème du livre, *En habit zinzolin*, avec ses rondeaux et ses triolets, faisait pressentir l'artiste futur, le ciseleur du lendemain.

Les Stalactites, qui datent de 1846, furent la révélation d'une poésie inédite, d'une forme nouvelle, précise et concentrée. Après les grands poètes déjà possesseurs de la gloire, un nouveau génie éclatait au ciel de l'Art, un astre s'était levé. *Les Stalactites* furent *les Orientales* de ce jeune maître, en qui, dès lors, Victor Hugo fêtait un émule, et qu'il accueillait dans son salon de la place Royale, non loin de Paul Meurice et d'Auguste Vacquerie, frères de ses fils (1). Au reste les grottes des stalactites, dans les Pyrénées, ne sont pas plus éblouissantes, plus irradiées que ce recueil fascinateur où reviennent toujours et se suspendent les regards charmés. Tout est merveilleux dans ce livre, *la Font-Georges*, qui rappelle, en l'égalant, la fontaine de Bandusie d'Horace, *la Petite Chanteuse des rues*, la *Dernière pensée de Weber*, les stances à *Olympio*, le *Triomphe de Bacchus*, et avant tout cette ode à la Ronsard où le sentiment très délicat se mêle à la non pareille industrie de la facture, où sur le calice épanoui de la fleur perle la gouttelette de rosée :

Chère, voici le mois de mai...

Cette pièce, qui faisait l'admiration de Sainte-Beuve, est toute murmurante de mélodie et frémissante de tendresse. Ce n'est pas seulement un chef-d'œuvre de Banville, mais de la poésie française au XIXe siècle. Plus loin les stances à *Olympio* attestent cette dévotion à Victor Hugo, si touchante chez Banville comme chez Gautier, légitime et touchant hommage de leur enthousiasme envers le Maître de tous les maîtres. Tout se vaut d'ailleurs dans ce recueil. On n'oserait choisir dans ce ruissellement de bijoux, dans ce flot de pierreries.

(1) *Mes Souvenirs*, p. 116-[illegible]

Banville, comme il fut le parrain des jeunes poètes, avait l'âme d'un ami par excellence. Il l'a bien prouvé dans sa camaraderie fraternelle avec Baudelaire, Pierre Dupont, Charles Asselineau, Philoxène Boyer. Aussi dut-il à cette particulière entente de l'amitié l'inspiration de son troisième volume de vers, les *Odelettes* (1856), suite prestigieuse d'odes-épîtres adressées à ses amis poètes ou littérateurs, à ceux dont j'ai cité les noms, à Sainte-Beuve encore, à Murger, aux Goncourt, à Arsène Houssaye, à Michel Carré, à Méry, à Roger de Beauvoir, à Léon Gatayes, à Gavarni, à Gaiffe, à Alphonse Karr, à Jules de Prémaray. Ce sont autant d'envois de lettres rythmées, de bouquets lyriques, tous charmants, tous exquis, tous parfumés. On ne sait laquelle de ces odelettes est la plus délicieuse.

Chronologiquement nous devrions passer aux *Odes funambulesques*, mais, pour en finir avec la poésie purement lyrique chez Banville, il convient de parler d'abord du recueil qui, dans l'édition de 1857, fait suite aux *Odelettes*, et qui d'ailleurs est en général contemporain des *Stalactites*. C'est encore un nouveau mode, une manière imprévue du poète magicien. Il y réalise le poème lyrique avec des alexandrins. Ce recueil, c'est *le Sang de la Coupe*, ainsi dénommé par la belle pièce emportée qui lui sert d'ouverture :

> Je noierai dans ce flot divin
> Le feu vivant qui me dévore.
> Mais non ! elle apparaît encore
> Sous les douces pourpres du vin !
>
> C'est elle que mon rêve enfante
> Dans ce vin qui me semble amer,
> Et cette coupe est une mer
> D'où sort la Vénus triomphante.

Ces poèmes en alexandrins lyriques ce sont : *la Malédiction de Cypris, les Souffrances de l'artiste, le Palais de la mode*, pour ne citer que les principaux. C'est aussi *le Jugement de Pâris* qui sert de transition au Théâtre lyrique du maître. Dans ce recueil, le poète a brillamment développé des symboles qui font longuement penser et rêver ; car le symbolisme a été découvert avant les symbolistes. Ainsi *les Souffrances de l'artiste* nous livrent le secret du poète, tel que le comprend Banville, c'est-à-dire un héros de la lyre qui sait dompter les monstres, civiliser les fauves, entraîner les forêts comme Orphée, et de même envahir le monde souterrain, vaincre la mort, tandis que la foule, insatiable d'exploits et de miracles, crie toujours : « Après, après ? » Et pourtant le poète peut énumérer ses glorieux travaux :

> [illegible]
> [illegible]
> [illegible]
> [illegible]
> Dans les cercles de flamme où frémissent leurs ailes
> Les âmes gémissaient d'avoir perdu l'amour
> Et, saisi de pitié pour leurs douleurs mortelles,
> J'ai pleuré de tristesse en remontant au jour.

C'est encore dans cette série de beaux mythes *la Prophétie de Calchas*, illuminée d'un rayon de l'Iliade, *le Triomphe du Génie*, représenté par un aigle que les chasseurs n'atteindront jamais, un astre que ne sauraient voiler les nuages, un rocher que les vagues injurieuses essaient en vain de mordre. Ce sont *les Voyageurs*, deux vierges et un adolescent, qui portent dans les villes leur vagabondage grandiose, et que tous rebutent, et qui ne sont pas moins que la Beauté, l'Amour et la Poésie.

Ces diverses incarnations de l'Idéal sont autant de répliques à ceux qui contestent au poète la sereine et pénétrante pensée. Ici la forme et l'idée règnent sur la même cime. Ce sont du reste, avec les stances de Laprade, dans les *Odes et Poèmes*, les plus beaux exemples d'alexandrins s'encadrant en quatrains précis et sculpturaux. Mettons à part dans ce recueil les strophes à la jeunesse :

> Vous en qui je salue une nouvelle aurore,

que Sainte-Beuve préconise aussi comme un chef-d'œuvre.

Les Exilés succèdent au *Sang de la Coupe*, comme les petites épopées à l'ode héroïque. C'est encore une note nouvelle dans l'œuvre de Banville. Comme Hugo comme Vigny, Banville fut épique avec magnificence et grandeur. Il a repris les légendes olympiennes, la tradition de Hésiode et des hymnes homériques, il a pu revendiquer dans sa plénitude cette louange orphique.

> J'ai détaché les dieux de leur gibet sanglant.

A ces dieux proscrits, depuis qu'on entendit sur la mer : « Le grand Pan est mort », à ces dieux délaissés, sauf par les poètes, Banville a reconstruit un temple de marbre blanc sur la neige rose des sommets.

C'est que Banville, comme les poètes de la Renaissance, comme Ronsard et Baïf, est un païen d'imagination et en même temps au fond de l'âme un fervent chrétien. Il cherche dans la mythologie impérissable, non point le culte de la conscience, mais une religion littéraire, religion de l'art et de la beauté, qui se perpétue dans l'œuvre des poètes, des peintres, des statuaires, en l'honneur de ces divinités sans autel.

Les deux plus éclatantes pièces de ce recueil ne sont pas toutefois, à mon gré, les beaux poèmes mythologiques, mais une ode d'un admirable mouvement, d'une nomenclature opulente, la *femme de Rubens*, qui ravit d'enthousiasme même la sécheresse et le parti pris de Viennet, et l'*âme de Célio*,

portrait du poète tracé par lui-même. Car le poète pour Banville doit être un combattant, un apôtre, apôtre d'amour et de charité, combattant pour les faibles, les pauvres, les opprimés, promenant à travers le monde la grandeur et la pitié. Ce poète, dont l'âme compréhensive embrasse l'humanité tout entière, Victor Hugo l'a été dans son œuvre immense, mais Banville également à fréquentes reprises. Comme Olympio, son maître et son exemple, celui qui s'est personnifié dans Célio plus d'une fois a versé dans la coupe de la Beauté le vin de l'amour et de la fraternité. Rappelons-nous du reste comment il définit la mission du poète dans son *Gringoire*.

III

Les beaux recueils des *Exilés*, du *Sang de la Coupe*, ces groupe de vers charmants qui s'intitulent les *Améthystes*, les *Rimes dorées*, devaient être précédés par un livre, publié d'abord sans nom d'auteur, mais dont la gloire eut promptement forcé l'anonyme. Ce livre, qui contient une partie essentielle de l'originalité de Banville, c'est le recueil éblouissant des *Odes funambulesques*. Nous avons apprécié jusqu'ici l'un des deux merveilleux dons qui déterminent la personnalité du poète, l'enthousiasme. C'est à partir des *Odes funambulesques* qu'éclate la seconde moitié du génie de Banville, l'ironie. L'ironie, c'est le revers de l'enthousiasme, et il n'est pas étonnant, pour qui réfléchit que le plus enthousiaste des poètes ait été le plus ironique. Même phénomène s'était produit pour Arioste, pour La Fontaine, pour Byron, pour Henri Heine, pour Musset, et bien avant eux pour Aristophane.

Aristophane, que Banville appelle son aïeul, mêlait à ses parodies de la vie politique, à ses *Nuées*, à ses *Guêpes*, à ses *Grenouilles* symbolisant les acteurs de la place publique, des échappées lyriques d'une grâce et d'une fraîcheur incomparables. De même en sens inverse, mais d'une façon analogue, sans rien changer à son style métaphorique, à son lyrisme éclatant, Banville laisse à ses recueils précédents les dieux, les héros, les enchanteresses, pour donner la vie et la parole à tous les personnages de la grande comédie du monde qui se joue sur le théâtre de Paris. Tous défilent sous nos yeux, politiciens charlatans, artistes vaniteux, réalistes grossiers et vantards, impuissants aristarques, poétesses incomprises, comédiens outrecuidants, pamphlétaires effrontés, insolents financiers. Et quelle profusion de verve, de moquerie étincelante, de bouffonnerie vengeresse et toujours poétique !

Voici comment Victor Hugo lui-même définissait ce livre dans une lettre qui accompagnait la première édition, et où il qualifiait cet ouvrage de « monument lyrique : « Oui ! vous avez fait un livre exquis. Que de sagesse dans ce rire, que de raison dans cette démence, et sous ces grimaces quel masque douloureux et sévère de l'art et de la pensée indignée. » Ainsi le poète des *Châtiments* applaudissait au triomphe de la parodie appliquée à la vie contemporaine, à la floraison du carnaval artistique, littéraire et mondain, au feu d'artifice de l'esprit et du lyrisme entre-croisant avec les fusées drôlatiques des gerbes de lilas et des bouquets d'étoiles.

Du coup la vieille satire était rajeunie. Si nerveuse que l'eussent faite, depuis Régnier et Boileau, leurs successeurs Gilbert, Rulhière, Marie-Joseph Chénier, Barthélemy, Méry, Pommier, elle se transformait et se transfigurait en satire lyrique, unissant les ailes d'Hermès au fouet de Némésis. Vacquerie avait raison de le dire à ce propos :

> Ton volume éclate de rire,
> Mais le Beau rayonne à travers.
> J'aime ce carnaval du vers
> Où l'ode se masque en satire.

C'était bien la mascarade de la vie parisienne, encadrée par le bal des nymphes et le menuet de Watteau. Le Banville des *Odes funambulesques*, c'est comme dans le frontispice de Voillemot, Gille avec son violon conduisant les faunesses, mais c'est aussi Bacchus qui se costume en Arlequin et manie sa batte comme un Tyrse, c'est Apollon qui se déguise en Pierrot pour lancer sur les sots et sur les pervers le jet intarissable de ses flèches d'or.

L'ironie domine dans ce recueil incomparable ; mais, quand on y regarde de près, comme dans les *Occidentales* qui le suivent et le complètent, comme plus tard dans *Nous tous* et *Sonnailles et Clochettes*, que d'enthousiasme dans cette ironie !

C'est encore l'enthousiasme, et cette fois l'enthousiasme de la Patrie qui, de concert avec l'habituelle ironie, a suscité les *Idylles Prussiennes*. Ce recueil ne nous représente pas seulement une œuvre, mais encore un acte et une date. C'est un livre écrit au jour le jour pendant le premier siège de Paris, publié dans le feuilleton du *National*, et qui joua son rôle dans notre lutte désespérée de 1870 et 1871. Livre à propager toujours et toujours à relire, partout où la patrie est adorée ! Les *Idylles Prussiennes* (le titre à lui seul est d'une ironie puissante) sont venues lancer contre l'ennemi comme un cri de passion libératrice et de furie vengeresse, un de ces cris qui se prolongent à travers l'histoire et perpétuent le malheur et la gloire d'un pays injustement opprimé.

Deux partis s'offraient au poète : reprendre les nobles et vieux errements de la poésie patriotique, refaire les *Messéniennes* et les *Chansons* de Béranger,

ou bien innover dans cet ordre de sentiments. C'est ce que fit Théodore de Banville en mélangeant son indignation filiale et sa guerrière ardeur d'une foison de raillerie, d'une abondance de verve satirique. Et d'abord, lyrique avant tout, il s'exalte et s'emporte en vrai poète autant qu'en vrai Français; mais, en même temps que les strophes enflammées de courroux, il précipite des vers ruisselant d'une ironie qui déborde et qui n'est pas moins poétique. C'est encore l'ironie de la parabase antique. Une fois de plus notre Banville a pu revendiquer Aristophane pour aïeul. Car il a déchaîné contre nos adversaires un rire si vibrant qu'il en devient formidable et qu'on a dû l'entendre jusqu'à Berlin, sonnant la fanfare des tragiques défaites qui recèlent parfois les revanches futures.

Comme une muse passionnée dans un temple serein, dans ce livre tellement artistique par la forme et le détail et si véhément par la pensée, l'ironie crible de javelots nos vainqueurs temporaires. Elle monte à son expression suprême dans la pièce intitulée *Marguerite Schneider*. Il s'agit d'une Gretchen dont on trouva l'épître sentimentale sur le cadavre d'un certain Jean Dietrich. L'aimable fiancée prévoyait un pillage et se réservait des boucles d'oreilles :

Je veux à la race future
Te montrer, fille au divin nom,
Riante sous ta chevelure
Et portant aux oreilles, non

De tremblants joyaux dont l'or bouge,
Mais cet ornement tout romain,
Deux gouttelettes de sang rouge;
Oui! deux gouttes de sang humain,

Ne tombant pas, mais toutes prêtes
A tomber sur tes blancs habits,
Et te faisant, riches fleurettes,
Des pendeloques de rubis.

Plus loin, par contraste avec cette ironie dominante, c'est avec un enthousiasme superbe que le poète redresse les images des anciens libérateurs, évoque Jeanne la bonne Lorraine, salue comme une sœur la Victoire qu'après Coulmiers on put croire un instant rendue à ses drapeaux accoutumés, envoie enfin l'hymne le plus fervent et l'espérance dont il a pensé surprendre le voile bleu dans les lointains rassérénés.

Il y a chez tout véritable poète une pitié d'apôtre, une tendresse de femme. Nul n'a plus doucement, plus pieusement, que Banville chanté les villes martyres, Toul, Strasbourg, Châteaudun. Nul n'aurait mieux glorifié ce jeune sous-lieutenant de « moblots », fiancé de la mort, que les balles discrètes ménagent jusqu'au jour d'une victoire où se célébreront les noces sanglantes. Bien tendrement encore il fête l'anniversaire du jour des Morts, offrant aux victimes déjà tombées un tribut de fleurs avec cette bonté charmante dont les poètes ont le privilège. La pitié même, désarmant le courroux, suggère à Banville des strophes admirables sur la mort d'un jeune Allemand; mais on doit nécessairement leur préférer l'éloquent hommage qu'il rend à l'immolation de ce héros, de ce génie, de ce cœur adorable, Henri Regnault.

Que de merveilles on aurait encore à dérouler dans l'œuvre de Banville, tous ses livres de prose accomplie, si fins, si délicats, si riches d'idées et si pleins de faits curieux, surtout les *Souvenirs* et le *Paris vécu*, ses derniers recueils lyriques, son *Théâtre*, ce théâtre de poète que je voudrais voir représenté d'habitude à certains jours, aux jours heureux de l'année. Théâtre vraiment féerique et pourtant très humain, aérien et passionné, shakespearien et racinien à la fois : très racinien; car *Diane au bois*, *Deidamia*, *Riquet à la Houpe*, *Ésope*, *Florise*, *Socrate*, sont aussi mélodieux, avec la couleur en plus, qu'*Andromaque* et que *Bérénice*. Et *la Pomme*, *le Beau Léandre*, *les Fourberies de Nérine*, *Le Baiser*, dans leur gracieuse fantaisie et leur comique rimé sont la descendance même des *Plaideurs*. Et quant à *Gringoire*, on y reconnaît assurément un des chefs-d'œuvre de la scène.

Mais c'est peut-être dans les *Trente-six ballades joyeuses* qui parurent en 1872, que se trouve le plus complet épanouissement du génie de Banville. C'est là qu'il se montre le plus ce qu'il est dans la poésie de notre siècle, un esprit à la fois antique et gaulois, un Français d'Athènes et de Ilibur, ayant, sans rien perdre de l'instinct national, contracté avec les poètes hellènes et latins une parenté d'élégance et de perfection. Jamais plus que dans ces *Ballades joyeuses* Banville n'apparaît simultanément comme le petit-fils d'Horace et le petit-neveu de Villon. Jamais aucun de ses recueils n'a été plus multiple, plus varié. Car il y chante les Romantiques de 1830 et les belles Châlonnaises, la gloire du lys et la gentille façon de Rose, la poésie dédaignée et l'embarquement pour Cythère, l'âme d'Alcée et « Rabelais qui nous verse le vin », la malice des dames de Paris et les hôtes mystérieux de la forêt. Il a su chanter aussi dans ses ballades son beau-fils Georges, alors enfant, Georges Rochegrosse, dont la jeunesse fut auréolée de renommée, et célébrer en bonne justice la compagne de sa vie, la sœur de son intelligence, cette femme dévouée et vaillante à laquelle il rend un éclatant et légitime hommage, l'hommage de la reconnaissance et de la tendresse.

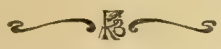
Cette diversité, cette variété, que j'ai tâché de faire sentir, c'est la quintessence et l'âme de l'œuvre de de Banville unissant définitivement la ligne grecque, la couleur gauloise et l'esprit français. Homme ad-

mirable que le poète qui a su concilier les antithèses, faire de la mythologie une sœur de la modernité, de la passion une alliée de la fantaisie, et qui a pris pour témoins de son mariage avec la poésie Phidias et Lancret. Nouveau Protée auquel il a été donné de convoquer au rendez-vous de son génie l'Ascra d'Hésiode et le Paris de Gavarni, d'appareiller l'Olympe et la Comédie Italienne !

Pourquoi je vis, pour l'amour du laurier.

Ce beau vers exprime et contient l'existence entière de Banville. Il a vécu pour le laurier, c'est-à-dire pour l'exaltation du génie, l'illustration de tout ce qu'il a si sincèrement aimé, Muses, Beauté, Lyre, Patrie. Aussi ce poète, l'un des plus doués qu'ait connu le XIXe siècle, a-t-il bien mérité dans sa ville natale le monument où par le silence des nuits d'été les rossignols viennent chanter autour de la statue de leur frère immortel.

EMMANUEL DES ESSARTS.



LA NIÈCE DU PROFESSEUR ROMUALDO

Roman [1].

« Mon frère, disait cette lettre, il y a douze ans que, fille désobéissante et mauvaise sœur, j'abandonnai le toit familial où j'aurais dû soutenir la vieillesse d'un père et être pour toi une seconde mère. Une passion malheureuse m'aveuglait. Je suivis au delà de l'Océan l'homme qui m'avait ensorcelée, et après être restée sans réponse à deux lettres écrites à notre père, je ne voulus pas tenter une nouvelle épreuve. Je me persuadai que pour moi ma famille n'existait plus. J'étais orgueilleuse, Romualdo ; je croyais être traitée d'une façon indigne, et mon cœur s'endurcit dans le dépit et l'obstination. De temps à autre, je recevais par une amie des nouvelles de la maison, et c'est par elle que j'appris la mort de notre père. Je pleurai, je m'arrachai les cheveux, je m'accusai d'avoir, par ma conduite, abrégé les jours de celui à qui je devais la vie, et je t'écrivis à toi, mon frère, à toi que tant de fois j'avais bercé sur mes genoux ; à toi, à qui j'avais appris à balbutier les premiers mots. Mais, certes, tu me croyais une triste femme, et la voix de ta sœur n'eut pas d'écho dans ton cœur. J'attendis des mois et des mois une lettre de toi, m'attendrissant à l'idée de la recevoir, espérant pouvoir commencer avec toi à travers l'Océan une correspondance suivie. Je me disais : Il me racontera ses études et ses premiers succès, car je te savais plein d'intelligence, et je ne doutais pas de ta réussite ; il me racontera ses premières amours et quand il aimera, lui aussi, oh ! alors, j'en suis sûre, il me pardonnera. Mais ta réponse ne vint pas ; et l'orgueil reprit le dessus, et je m'enfermai dans mon silence : il dura jusqu'à maintenant. L'amie, qui me tenait au courant des nouvelles de ma famille, est morte, elle aussi, ou s'est fatiguée de m'écrire. Il est bien vrai, sais-tu, ce proverbe : « Loin des yeux, loin du cœur. » Pendant des années, je n'ai rien su de toi. Quoiqu'il y ait une émigration continuelle de l'Italie vers ces contrées, il n'est jamais venu personne de notre pays. Enfin il arriva ici, il y a dix mois, un nommé Zirlo de la Spezia qui ne te connaissait pas personnellement, mais t'avait entendu nommer par un de ses neveux, étudiant à l'Université. Ainsi donc, suivant ta vocation, tu étais devenu professeur. On le prédisait toujours chez nous, à te voir plongé dans les livres et éloigné des divertissements, des réunions bruyantes. Mais je voulais des nouvelles plus précises et j'obtins du signor Zirlo qu'il écrivît à son neveu à ce sujet, en lui recommandant toutefois — vois comme mon orgueil est toujours le même — de ne rien te faire savoir de la mission dont je le chargeais. Le jeune homme répondit vaguement, me parla de l'estime dont tu jouis, de la certitude où tu es de succéder dans un délai peu éloigné au professeur titulaire, de tes habitudes très retirées, de la gravité de ton caractère... Brave garçon, toujours misanthrope, même dès l'enfance ! Du jour où j'eus ces informations, je fus plus tranquille. Je ne t'écrivis pas pourtant ; il me suffisait de te savoir vivant, bien portant et honoré. Je pensais que je t'écrirais si un de mes pressentiments se réalisait. Ce moment est venu ; bientôt j'aurai fini ma route en ce monde, mon frère, et aujourd'hui même le médecin, que je suppliai de me dire la vérité, m'avoua que, dans huit ou dix jours, j'aurais cessé de vivre. Grâce au ciel, mon énergie ne m'abandonne pas dans cette dernière épreuve. C'est, au contraire, mon orgueil qui me quitte et je t'envoie un tendre adieu, et je te demande pardon d'avoir été pour toi une mauvaise sœur, comme j'ai été une mauvaise fille pour nos parents. J'ai une demande à te faire et je suis persuadée que tu ne me refuseras pas. Écoute. Je ne t'entretiendrai pas des affaires de ces dernières années. J'ai prodigué des trésors d'affection à un homme qui, peut-être, n'en était pas digne ; mais qu'importe, quand on aime ! En tous cas, tu sauras qu'il m'avait épousée peu après notre arrivée ici. Non, il n'était pas sans cœur. Après avoir déshonoré une femme, il ne voulait pas l'abandonner ; mais les malheurs aigrirent

1. Voir la *Revue Bleue* du 15 août 1903.

son caractère naturellement soupçonneux, colère, et me rendirent bien dure et bien difficile la vie à son côté. Ce fut encore bien pis quand vinrent le tourmenter les souffrances physiques; son corps, qui semblait de granit, s'en alla peu à peu, s'usant comme la cire dans le feu. Je restai veuve, pauvre, sans appui, avec trois enfants à entretenir. Je ne perdis pas courage; je luttai contre tous les obstacles, je ne reculai devant aucune fatigue honnête. J'ouvris un petit hôtel qui prospéra, et je réussis, moi, faible femme, et déjà en mauvaise santé, à ramener un peu d'aisance dans ma maison. Mais le malheur s'acharnait sur moi. La fièvre jaune m'enleva deux de mes enfants, et il ne me reste que ma petite Gilda, ma dernière née. Tu le vois, elle a le nom de notre mère. Le mal qui me rongeait depuis longtemps fit des progrès rapides, épouvantables; en quelques mois, je vieillis de plus de dix ans. En voyant dans le miroir mes joues creusées, mon teint terreux, mes yeux voilés, je ne me fis pas d'illusion sur mon état. Je continuai à travailler tant que je pus rester debout. Depuis un mois, je ne sors pas de ma chambre; depuis deux semaines, je ne quitte pas le lit. Aujourd'hui, comme je te l'ai déjà dit, je sais que je n'ai que quelques jours à vivre. Oh! ce n'est pas triste de mourir! Ce qui est triste, c'est de ne plus revoir les chers visages des êtres aimés; ce qui est triste, c'est de ne plus pouvoir saluer une fois encore la patrie, et, pour une mère, ce qui est triste au delà de toute tristesse, c'est de quitter une enfant de moins de quatre ans sans savoir qui veillera sur son enfance, qui formera son cœur et son esprit. Ici, les Italiens sont nombreux, et il ne serait pas impossible de trouver parmi eux une âme généreuse; mais nous sommes dans un pays où les hommes viennent et ne restent pas. Du jour au lendemain, le hasard peut les jeter dans quelque factorerie éloignée de plusieurs centaines de milles, sur le bord d'une forêt vierge, à quelques heures de campements d'indigènes dont le vif désir est de se venger des souffrances qu'ils endurent de la part de nous autres Européens. Puis, la soif du gain gâte les meilleurs; c'est la seule chose dont on parle, la seule à laquelle on pense. Peut-être, pendant les tièdes soirées, sous l'imposante voûte d'azur de ce ciel, fatigués des travaux du jour, songe-t-on parfois au lieu où nous sommes nés, à l'horizon que nos yeux ont contemplé en s'ouvrant à la lumière, aux premières voix que nous avons entendues... Et ces souvenirs tristes et suaves sont encore notre plus grande richesse morale; mais l'enfant né ici de parents européens est un exilé qui ne peut se rappeler la patrie — car, ici, on est toujours exilé, même quand on y naît... et telle serait la condition de ma Gilda si elle restait en Amérique!... O Romualdo, cette pensée est plus cruelle que toutes mes douleurs physiques. Joins à cela que le peu d'argent restant à ma fille après ma mort, suffisant pour l'entretenir quelques années en Europe, serait ici épuisé en très peu de temps.

« J'ai pris un parti décisif, encouragée à cela par un ami honnête et loyal, le capitaine Antonio Rodomiti. Depuis que je me trouve à Montevideo, il est venu plusieurs fois ici avec son navire et, dans son dernier voyage, servit de parrain à Gilda. M'ayant vue au milieu de tant d'angoisses et déjà condamnée par les médecins, il eut compassion de moi. Je résolus de renvoyer l'enfant en Europe en profitant du départ pour Gênes de son parrain, qui s'en charge comme si elle était sienne, et ne veut pas un centime pour les frais; de vendre le peu que j'ai et d'en former un petit pécule qui accompagnera Gilda et lui permettra de n'être à la charge de personne pendant le temps de son éducation, enfin, de te nommer toi, mon frère, tuteur de cette orpheline, de te la recommander et de te conjurer, dans le cas où tu ne pourrais la garder chez toi, de la mettre en pension chez des personnes de confiance, et de veiller sur elle jusqu'au jour où elle sera en état de se suffire à elle-même. Non, tu ne me refuseras pas cette grâce. Ma Gilda ne doit pas troubler la tranquillité de tes études, elle ne doit pas être pour toi une charge si tu as déjà fondé une famille, ou un obstacle si tu veux en fonder une. Mais je mourrai plus tranquille en pensant que quelqu'un des miens la soutiendra de ses conseils si elle en a besoin, accourra à son lit si elle est malade... et lui parlera quelquefois de notre mère. Oh! de moi il importe peu que tu lui parles, Romualdo. Je ne lui laisse pas d'exemples à imiter; mais il faut qu'elle honore la mémoire de notre mère, de cet ange qui nous fut ravi quand tu étais enfant et que j'entrais à peine dans l'adolescence, de cet ange qui, s'il avait vécu, m'aurait peut-être guérie de mes folies...

« Dans cette lettre tu trouveras quelques documents qui pourront t'être nécessaires, mon acte de mariage, l'acte de décès de mon mari et l'acte de naissance de Gilda. Le capitaine Rodomiti a toute la somme que j'ai retirée de la vente de ce que je possédais. Il en sait le chiffre exact, il est chargé de la convertir en monnaie italienne et de te la remettre. Je crois qu'il s'agira d'une dizaine de mille francs. Tu peux avoir une confiance aveugle dans le capitaine. Pour moi, j'ai conservé seulement le nécessaire pour les quelques jours qui me restent à vivre. Rodomiti emporte aussi avec lui une caisse contenant quelques vêtements pour Gilda et tout le linge que j'ai pu réunir. Je t'envoie enfin un médaillon d'or que maman en mourant m'avait mis au cou et qui ne m'a jamais quittée. Il est inutile que je l'emporte avec moi dans la tombe. Garde-le comme souvenir de ta sœur. Te la

rappelles-tu, ta sœur? Te souviens-tu comme tu aimais à grimper sur mes épaules en me jetant les bras autour du cou; tu insistais pour que je te fisse faire ainsi le tour de l'appartement? Ou quand, plus tard, en passe déjà de devenir un docteur, tu criais après moi parce que mon bavardage troublait tes leçons. Qui aurait dit alors que, peu de temps après, l'Océan nous aurait séparés pour toujours?... Caprice de la destinée! Ah! si je pouvais, avant de fermer les yeux, te voir au milieu de tes élèves! Mais pourquoi bâtir des châteaux en Espagne, je laisserai l'ordre qu'on t'envoie une copie de mon acte de décès. Je veux que tu aies tous les papiers en règle, afin que personne ne puisse mettre en doute tes droits de tuteur.

« Assez maintenant, mon frère; je suis fatiguée et le peu de force qui me reste, j'ai besoin de le conserver pour le moment terrible où il faudra me séparer de Gilda. Peu de jours avant ou peu de jours après, qu'importe puisque je dois la quitter, et pour elle, mieux vaut certes se séparer de sa mère aujourd'hui que d'assister à une douloureuse agonie; mais on ne raisonne pas toujours et quand nous en serons aux derniers baisers, j'ai peur que mon cœur n'éclate. Pauvre Gilda! Tu la verras, elle est belle comme un petit ange; elle est un peu vive, mais intelligente, sage et elle m'aime tant! Oh! elle t'aimera, toi aussi, j'en suis sûre... Je lui ai dit qu'elle devait partir pour quelques jours avec le capitaine Rodomiti; et, quoique maintenant elle trépigne et elle pleure, j'espère qu'elle finira par se résigner, car le capitaine a su trouver le chemin de son jeune cœur. Puis, elle a bien vite de l'affection pour ceux qui sont bons avec elle.

« Adieu, Romualdo, je suis sur le point de comparaître devant le Seigneur et j'ai la foi qu'il me pardonnera mes fautes, parce que j'ai beaucoup souffert. Et toi aussi, montre que tu me pardonnes en acceptant le trésor que je te confie. Quand cette lettre t'arrivera, je ne serai plus parmi les vivants... ta sœur sera plus près de toi qu'elle ne l'a été depuis dix ans: peut-être passant près de toi, esprit léger et fugitif, elle déposera un baiser sur ton front... Encore une fois, adieu, Romualdo.

« Ton Hélène. »

***

Le docteur lut cette lettre tout d'un trait. Après l'avoir finie, il se trouva dans une disposition d'esprit toute nouvelle pour lui. Habitué à dompter ses sentiments par la raison, il s'aperçut que, ce jour-là, ces mêmes sentiments se heurtaient contre leur frein habituel. Il avait beau se dire que les liens de parenté, si intimes soient-ils, ont bien peu de valeur sans les liens de l'âme par la vie en commun, par le partage des goûts et des affections; il avait beau se dire que cette femme, dont il se rappelait à peine la physionomie, et avec laquelle, pendant onze années, il n'avait pas échangé une ligne, était pour lui beaucoup moins que le dernier de ses élèves; il avait beau se dire qu'en oubliant ses devoirs, Hélène avait perdu ses droits et qu'elle ne pouvait troubler sa vie à lui, sa vie recueillie et studieuse, en lui jetant sur les bras un tas de pensées et d'inquiétudes... malgré toutes ces sages considérations, il se sentait ému comme il ne l'avait pas été depuis longtemps, il se sentait moins ferme dans sa conviction à l'égard des torts de sa sœur. Pour la première fois de sa vie, il doutait de cette vertu âpre qui consiste à étouffer les passions et qui ne pardonne rien à autrui parce qu'elle ne comprend rien. A coup sûr, l'idée de la pauvre Hélène était bien singulière. Sans même savoir les habitudes de son frère, sans avoir aucune donnée précise sur son caractère, elle lui confiait, à lui, en mourant, sa fille, et elle lui expédiait cette enfant au delà de l'océan, l'exposant aux risques, aux fatigues d'un long voyage en mer, sans se préoccuper de ce qui arriverait s'il n'acceptait pas la charge qu'il lui plaisait à elle de lui donner... Et, pourtant, dans la douloureuse situation où elle se trouvait, qu'aurait-elle pu faire? à qui s'adresser? n'était-il pas son plus proche parent?

— Peut-on entrer? demanda du dehors une voix pleine et sonore à laquelle on ne pouvait se tromper.

Grolli tressaillit.

— Qui est là?

— C'est moi, le capitaine Rodomiti, et la robuste personne du marin apparut sur le seuil. Il avait toujours sa pipe à la bouche et un nuage de fumée entourait sa tête. Si vous désirez encore rester seul... Si vous n'avez pas fini de lire tous les papiers que je vous ai laissés... continua le capitaine prêt à se retirer.

— Non, non, dit Grolli; et, surmontant sa timidité naturelle, il fit quelques pas vers son interlocuteur, puis il ajouta sans lever les yeux: J'ai lu, et avant tout, laissez-moi vous dire que vous êtes un grand cœur.

— Assez, interrompit le colosse, ne perdons pas notre temps en compliments. Nous autres matelots, quand nous faisons quelque chose, nous croyons accomplir notre devoir. Je vous prie, au contraire, de vous approcher de nouveau près de la table... là... asseyez-vous.

Ce disant, il déposa sa pipe dans un coin de la chambre et tira de sa poche un petit étui.

— Ceci, reprit-il en lui donnant l'étui, est le médaillon que Mme Hélène m'a chargé de vous remettre.

Il y eut un moment de silence. Le professeur Grolli avait ouvert l'écrin, et contemplait ce bijou qui avait traversé deux fois l'Océan et lui rappelait sa mère.

— Et maintenant, poursuivit peu après le capitaine, veuillez examiner cette note. Elle est écrite tout entière par Mme Natali et contient le détail de l'argent qu'elle m'a versé le jour de mon départ. En tout 20100 piastres d'argent que j'ai convertis ici en 10674 fr. 50, comme vous verrez d'après le bordereau du changeur.

— Eh bien, capitaine Rodomiti, reprit Grolli s'animant tout d'un coup, avant de compter sur un autre, ma sœur a compté sur moi et je ne permettrai pas que ce soit en vain.

Le capitaine retira sa pipe de sa bouche, la tint suspendue entre les doigts à la hauteur de l'épaule, puis fixa ses yeux dans ceux du professeur qui exprimaient une volonté ferme et résolue et lui tendant sa main brune et calleuse :

— Très bien, professeur ! Vous me soulagez d'un grand poids. Volontiers ma sœur Thérèse eût gardé près d'elle la petite Natali, mais je n'aurais pas été tout à fait tranquille. Thérèse a un cœur d'or, mais est un peu bornée ; elle a certaines idées fixes et se rend désagréable par excès d'effusion... Bravo, professeur... Je m'étais trompé sur vous... oui, je ne vous le dissimule pas, à première vue, je croyais que vous auriez cherché quelque prétexte pour vous débarrasser de cette nièce qui vous tombe d'Amérique... je m'étais trompé, tant mieux... Oh ! moi, quand je me trompe, je le dis tout net... Venez ici maintenant, monsieur le docteur.

Et ouvrant la porte, il invita Grolli à passer le premier. A peine eut-elle entendu le bruit des pas dans l'antichambre, Mme Thérèse s'approcha de son frère et demanda tout bas :

— As-tu parlé ?

— J'ai parlé, mais cela ne fait rien. Monsieur le professeur veut garder la petite... et nous, se hâta-t-il d'ajouter, voyant qu'elle se disposait à répondre, nous ne pouvons faire aucune objection, car il est dans son plein droit. Cette femme, très soumise à son petit Antoine — elle appelait ainsi son gigantesque frère, — n'ouvrit même pas la bouche et se contenta de joindre les mains en branlant la tête d'un air mécontent.

— Elle est déjà habillée, dit-elle ensuite en mettant le pied sur une étincelle tombée de la pipe du capitaine sur le parquet.

Ce fut sous ses auspices qu'on présenta Grolli à Gilda avec le joli diminutif de « oncle Aldo ». L'enfant était brune, frisée ; elle avait deux yeux couleur noisette pleins de vie et d'intelligence, les membres mignons et gracieux, et une taille plutôt un peu élevée pour son âge. Il faut reconnaître qu'elle goûta peu la présentation. En effet, quand l'oncle Aldo essaya de la prendre dans ses bras, elle se débattit et cria de telle façon qu'il dut la mettre à terre immédiatement ; quand l'oncle Aldo, qui depuis longtemps avait désappris les baisers, se baissa pour l'embrasser, elle recommença à pleurer au contact de cette barbe piquante. Le professeur en perdit la tête, et Mme Thérèse déclara à son frère que jamais, au grand jamais, Gilda ne consentirait à s'en aller avec ce porc-épic. Le capitaine Rodomiti, ayant vu la difficulté de la situation, voulut rester seul avec l'enfant qui avait pris l'habitude de l'appeler oncle Tonino et qui, pendant les deux mois et demi passés à bord de la *Lisa*, ne lui avait pas désobéi une seule fois. Il la prit sur ses genoux, puis la porta sur son épaule, la haussant jusqu'à ce qu'elle pût, de ses petites mains, toucher le plafond. Il la promena autour de la chambre dans cette position élevée, lui raconta quelques historiettes et lui promit de nouveaux récits pour le soir, à condition qu'elle serait sage et se laisserait prendre dans les bras et embrasser par l'oncle Aldo. Aussi quand Gilda reparut avec le capitaine, était-elle d'une humeur plus douce et repoussa-t-elle avec moins de violence les caresses quelque peu maladroites de son oncle.

* * *

Le jour suivant, au commencement de l'après-midi, parmi les nombreux fiacres qui parcouraient les rues de Gênes conduisant à la gare, il y en avait un chargé du poids formidable du capitaine Rodomiti et de celui beaucoup plus léger du professeur et de la petite Gilda. Le capitaine Rodomiti balançait sur ses genoux la fillette, soutenant d'un bras son élégante petite personne, tandis que la main restée libre tenait la pipe de porcelaine d'où sortait une colonne de fumée.

De son côté, le capitaine semblait plus occupé de l'enfant que de celui qui devait lui succéder pour en avoir soin. Il passait ses doigts dans la chevelure épaisse et frisée de la petite fille, lui caressait la joue du revers de la main, et à travers les tourbillons de fumée montant de sa pipe, la regardait avec des yeux attendris. Il fit arrêter la voiture devant une confiserie. Il descendit avec Gilda dans le magasin et acheta quelques fruits confits, il en donna un à l'enfant et les autres au professeur, pour qu'il les emportât dans le wagon afin d'en offrir de temps en temps à sa petite compagne dans les moments difficiles. A la gare, le capitaine se chargea lui-même de l'enregistrement des bagages de la petite fille, puis il choisit pour les deux voyageurs un compartiment vide d'une voiture de seconde classe, les y fit monter, et, debout devant la portière, un pied sur le marchepied, il fit une barrière insurmontable à tous ceux qui auraient désiré prendre place dans le compartiment. Quand la portière fut fermée par le

conducteur, Rodomiti monta complètement sur le marchepied et, passant la tête par le vasistas, il continua à communiquer avec le professeur et avec Gilda sur le front de laquelle commençaient à s'amonceler certains gros nuages avant-coureurs de la tempête. Quand le mot « pronti » fut répété d'un bout à l'autre du train et que la locomotive eut sifflé, il embrassa une fois encore la petite, serra vigoureusement la main de Grolli et, étant descendu, resta immobile à voir devant lui défiler les wagons.

Pendant que le capitaine Rodomiti s'enfonçait dans les angoisses de l'avenir, le professeur était aux prises avec les tribulations du présent. Jusqu'au dernier moment, Gilda était bien persuadée que l'oncle Tonino partait avec elle, et elle avait cru qu'il plaisantait en lui disant le contraire ; mais quand le train se mit en marche et qu'elle vit le capitaine rester à la station, elle se prit à crier et à pleurer. Le malheureux professeur ne savait plus à quel saint se vouer et jetait autour de lui des regards désespérés, comme si un secours devait lui arriver de dessous les banquettes. En vain recourait-il aux prières, aux menaces, aux fruits confits laissés par le capitaine ; prières et menaces n'arrivaient à rien et les fruits confits étaient changés en projectiles que la terrible Gilda lançait dans tous les coins de la voiture. Ah ! si Romualdo avait pu dire aux mécaniciens comme on dit à un cocher : retournons, s'il avait pu au moins reprendre conseil du capitaine Rodomiti, avoir de lui encore une leçon sur le *modus tenendi* avec cette indomptable nièce ! C'était à lui que cela devait arriver, à lui qui ne demandait qu'à vivre tranquille au milieu de ses équations du troisième degré et des cornues de son laboratoire ! C'est ainsi qu'on arriva à la première station, et le professeur ramassait les débris de la bataille quand la portière s'ouvrit. Le conducteur introduisit dans le compartiment une famille de six personnes qui occupèrent toutes les places disponibles. Le professeur, saisi de surprise, eut à peine le temps de se redresser et de ramener de son côté l'enfant récalcitrante.

Au moment de descendre, par bonheur elle dormait. D'un élan désespéré, le professeur la prit dans ses bras, descendit du wagon et tenant les billets entre les dents, le parapluie dans la position d'un fusil armé sur l'épaule, son sac au bout du parapluie de telle sorte qu'il lui battait dans le dos, il se dirigea rapidement vers la sortie.

Mais son héroïsme lui servit de peu, car la petite ouvrit les yeux quand il était encore sur le quai et se mit à hurler en agitant les bras et les jambes comme une possédée.

Et, comme si elle le faisait exprès, elle hurla et se démena plus que jamais devant deux étudiants de l'Université venus pour attendre quelqu'un et qui, sans ce tapage, ne se seraient peut-être même pas aperçus du passage du docteur Romualdo.

— Regarde ! s'écrièrent ensemble les deux jeunes gens, le professeur Grolli !

— Santo Cielo ! ajouta l'un d'eux, on dirait qu'il a volé une enfant... Comme il court !

— Et l'autre, comme elle crie !

— Bonsoir, monsieur ! cria le premier, le plus mauvais sujet.

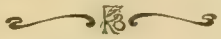
Le professeur laissa échapper un grognement et poursuivit son chemin. A peine hors de la gare, il monta dans une voiture déjà occupée et dut en descendre ; il en prit une autre, ferma la portière, abaissa les stores et ordonna au cocher de le conduire chez lui le plus vite possible. Le cocher fouetta son cheval, les cris de l'enfant se perdirent dans le lointain. Les étudiants se regardèrent et éclatèrent de rire.

— L'enlèvement de Proserpine, observa l'un d'eux.

HENRI CASTELNUOVO.

Traduction de l'italien par LEUVER.

(*A suivre.*)



UNE RÉPUBLIQUE D'ENFANTS

AUX ÉTATS-UNIS

En 1887, un commerçant de New-York, M. George, âgé de vingt et un ans, occupa ses loisirs à se lier avec les gamins des quartiers pauvres et à visiter leurs clubs. Il avait une ferme au nord de l'État : en 1890, il emmena une trentaine d'enfants à sa ferme pour les vacances ; en 1891, il en emmena deux cents, dont une cinquantaine de filles. Il les logea sous une grande tente, et ses voisins de campagne leur fournirent des vivres et des vêtements. Au bout de quatre étés, il s'aperçut qu'il avait fait plus de mal que de bien : un dixième des gamins terrorisait les environs, et les neuf dixièmes n'y venaient en vacances que pour mendier des habits et des provisions. Un jour, il les rassembla et leur reprocha d'aller à la ronde en quête de cadeaux ; une petite Italienne se leva et cria : « Monsieur George, pourquoi donc croyez-vous que nous sommes ici ? » « Bravo ! » cria l'assemblée. M. George n'avait fait que transporter à la campagne les deux vices des villes : le vagabondage et la mendicité. Aussi décida-t-il, la cinquième année, en 1894, de ne distribuer de vêtements qu'en échange de journées de travail. Le premier gamin qui offrit de bêcher et de piocher pour un costume fut conspué ; mais quand, au bout de

cinq jours de besogne, les autres le virent dans son habit neuf, ils l'imitèrent. Ce fut le premier essai de M. George pour déshabituer du paupérisme ses petits protégés, et le premier effort vers un régime que devait plus tard résumer la devise : « Rien sans travail, *Nothing without labor.* »

*
* *

Dès les premières vacances, M. George avait en vain fait des règles interdisant de voler, de jouer de l'argent ou de fumer; il avait en vain essayé de fouetter les coupables, *puis de les forcer à le fouetter lui-même*. En 1894, il eut l'idée de faire juger les enfants les uns par les autres et constitua un jury; les châtiments furent des heures de travaux forcés. Un jour que le surveillant des punis était malade, les enfants offrirent à sa place un d'entre eux, qui avait été le chef à New-York de la bande de voyous la plus connue de la police, les « Ohé-ho ! » Il fut accepté de M. George pour un jour, mais il obtint des prisonniers tant de travail qu'il fut maintenu en fonction.

Le succès des gamins comme jurés et comme policiers fit penser à M. George qu'ils sauraient faire les lois aussi bien que les appliquer; et l'été suivant, en 1895, il organisa la *République d'enfants*, la *George Junior Republic:* il fit élire des députés à raison d'un par douze électeurs, et des sénateurs à raison d'un par chacune des classes de l'école professionnelle. En 1896, tous les postes furent confiés aux enfants, sauf celui de président; en 1897, M. George renonça même à la présidence.

Ce fut à la fin de 1895, la République une fois constituée, que M. George songea à la rendre permanente en y hivernant. Une vingtaine de garçons s'offrirent comme citoyens permanents, mais les uns furent rappelés par leurs parents, d'autres eurent peur au dernier moment, et il n'en resta que cinq. « Deux ou trois ans plus tard, raconte le Journal des enfants, tous disaient : « Oh ! je voudrais être resté et avoir « été un des pionniers ! » C'est comme si des passagers de la *Mayflower* (le premier bateau qui porta les Puritains en Amérique) avaient reculé au dernier moment et découvert cent ans plus tard qu'ils avaient eu tort de ne pas partir. » Le premier hiver, les cinq pionniers n'avaient pour vivre que des pommes de terre et des tomates. « Un de nous servait de cuisinier, raconte dans le Journal un des gamins. Le menu ne l'embarrassait pas : des patates et des tomates le matin, des tomates et des patates à midi, une purée des deux le soir. Quand les parents envoyaient une miche de pain, c'était pour nous un vrai pick-nick... » En novembre, arriva de New-York le fils d'une famille à l'aise, qui chez lui faisait le difficile pour la nourriture... Il avait quelques sous : nous achetâmes du biscuit sec; Daddy (M. George) trouva un peu de beurre et de poivre chez un ami, et en mettant tout dans de l'eau chaude, nous fîmes une sorte de soupe : ce fut tout notre dîner après une rude journée, et notre nouveau camarade déclara que c'était un régal... Nous couchions dans le grenier : la neige passait entre les planches, et nous en trouvions le matin sur nos lits... Aujourd'hui, les citoyens font les difficiles; si le chauffage à la vapeur n'est pas parfait, ils se plaignent. Mais cela nous a fait du bien de n'être pas gâtés d'abord : ceux qui ont eu alors la vie dure sont en bonne voie maintenant; trois sont étudiants dans une Université, deux ont été présidents de la *George Junior Republic*, et les autres ont de bonnes places. »

La question des résidents d'été a été longtemps la plus embarrassante. Il en arrivait de cent à deux cents d'un coup, sans éducation civique. En 1897, le noyau des membres permanents vota une loi qui excluait les nouveaux venus des fonctions électives avant un mois de séjour : la foule des visiteurs d'été, obligée d'élire des résidents d'hiver, choisit les pires, par dépit. Les citoyens apprirent par là que les mesures de restriction ont un résultat inverse de leur but, et abrogèrent la loi : cette République en miniature est une bonne école de science politique. Aujourd'hui, en 1902, il n'y a plus de visiteurs d'été; il n'y a que des *citoyens permanents*, au nombre d'environ *cent vingt*.

Ainsi, après douze ans de tâtonnements, l'autonomie des citoyens a fini par prendre une forme normale, et la vie de la République suit un cours régulier. Pour simplifier le régime, les lois ne sont plus votées par un Sénat et une Chambre, mais par l'Assemblée générale des citoyens. M. George n'a qu'un droit de veto. Les enfants se sentent la responsabilité des lois qu'ils font, et ils en ont la fierté. Un jour qu'un article du *New-York Herald* avait reproché à M. George la sévérité d'un des règlements, les citoyens répondirent dans leur petit journal : « Ce n'est pas M. George qui a fait la loi, ce sont les citoyens de la République, et si elle n'était pas bonne, ils la changeraient. » Une visiteuse disait un jour à l'un d'eux : « Vous devez être fiers de votre institution. — Madame, s'écria-t-il indigné, ce n'est pas une institution, c'est une République ! » La justice, la police et la discipline sont aux mains des enfants ; un d'eux est juge et prononce ses arrêts en dernier ressort ; M. George n'intervient pas dans l'administration de la justice ; un jour qu'il avait plaidé l'acquittement de l'accusé, le juge répondit qu'il appréciait les arguments de M. George en faveur des circonstances atténuantes, mais qu'il devait appliquer les lois de la République et condamner le coupable. Un soir que je descendais avec M. George d'une séance de la Cour, un des fonctionnaires de la République

le retint dans l'escalier, et je les entendis chuchoter dans l'ombre. « Il me suppliait, me conta M. George, de le mettre sur la piste de l'auteur d'un vol ; le voleur s'est confessé à moi, mais les confidences que les enfants me font ne vont jamais plus loin que moi et ils le savent. » C'est le secret de la confession, sous une forme familière, et la confiance des petits en M. George n'est possible que parce qu'il n'a pas d'autorité administrative ; il est une sorte de grand frère pour eux, et ils ne l'appellent jamais que « Daddy ! », qui est le nom familier que les enfants américains donnent à leur père. Il n'y a pas d'adultes pour la surveillance sur le territoire de la République ; la ferme est sans barrières, en pleins champs, et le soir, après le travail à la bibliothèque, on voit les condamnés s'en aller en file et se perdre dans la nuit de la campagne, suivis d'un agent de police de leur âge ; ils s'en vont d'eux-mêmes vers les salles de police. L'essai de M. George est plus probant qu'un autre, parce que ses premiers colons étaient des vagabonds, et que les autres sont venus en partie des pénitenciers. « Vous voyez le juge et les deux avocats, me disait M. George à une séance du tribunal de la République : avant de venir ici, ils ont tous les trois été condamnés pour délits graves. » Il pense que, de tous les adultes qui ont tenté de l'aider, deux seulement auraient pu le remplacer, mais que plus de douze de ses enfants sauraient organiser une République sur le modèle de la sienne.

*
* *

Économiquement comme politiquement, le régime est fondé sur l'indépendance des enfants. Après que M. George eut réussi, en 1894, à obtenir d'eux du travail en échange de vêtements, il acheva de poursuivre parmi eux le paupérisme en exigeant d'eux un payement pour la nourriture et le logement : il mit en circulation une *monnaie locale*, faite de fiches de carton, qu'il versait aux enfants en rétribution de leur travail, et qu'il recevait d'eux en paiement des nécessités de la vie. Il créa ainsi une colonie qui reproduisait en petit les conditions de la société, puisque chaque enfant y avait la libre disposition de son temps pour gagner sa vie, et le libre emploi de son argent une fois gagné. La ferme de M. George lui permettait d'offrir du travail à tous les enfants, et au bout de quelque temps, les lois de la République interdirent toute distribution gratuite de vivres, de sorte que tout citoyen dut travailler ou jeûner.

Mais M. George voulait que le travail, en même temps qu'une tâche, fût un jeu : il stimula l'initiative des enfants en leur laissant l'entreprise de petits travaux, la gérance de petits hôtels, la direction de petits ateliers. Il organisa un système d'adjudications, et les enfants eurent toute la responsabilité financière des entreprises dont ils se chargeaient. Aujourd'hui la menuiserie, l'imprimerie, la blanchisserie, et les autres ateliers sont autant de maisons de commerce en miniature dont la raison sociale est le nom d'un des enfants : c'est lui qui en est le patron, qui en paie les ouvriers et qui en touche les recettes : l'artisan adulte qui l'assiste de son expérience technique n'est là qu'à titre d'instructeur et n'a que voix consultative.

La monnaie de carton a été remplacée par une monnaie d'aluminium, aux armes de la République : un drapeau et une hache qui se croisent, avec un livre ouvert et la devise « Rien sans travail ». Mais la plupart des payements se font par chèques, comme dans le commerce américain, et cet usage oblige chaque citoyen à avoir un compte à la Banque de la République. Lors de ma visite, un des enfants me donna comme souvenir une pièce de 25 sous : je voulais la refuser : « Oh ! me dit-il, j'ai un tas d'argent à la Banque. — Combien ? demandai-je. — Vingt-cinq dollars. » Il y a des « sans le sou » et il y a des « millionnaires ». Il y a des restaurants à bon marché, sans nappes, et des tables d'hôte plus chères. Il y a des dortoirs à cinq ou six lits pour les plus pauvres, des chambres à un lit dans des hôtels, et enfin, pour les plus riches, des chambres dans des cottages, où on a une sorte de vie de famille. La monnaie locale, gagnée par le travail sur place, est la seule qui ait cours : l'argent légal de l'État américain est sans valeur dans cette République utopique.

Des fragments du *Journal*, que les enfants rédigent et impriment, donnent une idée du régime économique et de ses effets sur les esprits. « Il y en avait, conte un des rédacteurs, qui travaillaient dur pour leur argent, puis le fourraient dans leur poche et le perdaient par un trou, ou le prêtaient et ne le redemandaient pas. On a dit qu'ils n'y tenaient pas, parce que ce n'était pas de la monnaie légale ; mais je suis venu par le train avec cent cinquante d'entre eux, et quand le crieur est passé avec ses bananes et ses bonbons à des prix exorbitants, il a tout vendu à ces toqués de mioches contre de l'argent légal : il a dit que dans les wagons-salons il n'avait pas vendu pour dix sous. Au début je ne faisais pas de cas de l'argent, mais ici j'ai appris à prendre soin de ma monnaie d'aluminium. Je suis allé une ou deux fois à New-York depuis que j'habite la République et en vagabondant j'ai vu que les gamins jettent leur argent par les fenêtres de la façon la plus stupide. Naturellement je ne veux pas dire d'être crasse, mais j'en suis pour qu'on compte ses sous. Si vous voulez faire un cadeau à quelqu'un donnez-le-lui et que tout soit dit, mais ça ne vaut rien d'acheter de lui une vieillerie parce qu'il a besoin de la vendre, et de lui

donner le prix qu'il veut... » Il y avait un gamin nommé Collins..... Que pensez-vous qu'il faisait? Il se mettait à dépenser jusqu'à son dernier sou pour deux ou trois bouts de sucre d'orge. Puis il grognait de ce que tout était contre lui..... Un samedi, après la paye, je le vis sur la margelle du puits, la tête dans les mains, les yeux sur les trous de ses souliers... Je dus lui donner un coup de poing pour attirer son attention, mais il n'eut pas l'air de se fâcher; il me dit: « Tu as la tête bien faite, c'est ce que les autres disent. Assieds-toi là, et je te dirai ce que j'étais en train de faire: je pensais que j'ai tout le temps crié après tout le monde parce que j'étais sans le sou, mais qu'après tout, cela pourrait bien être de ma faute; dis-moi ce que tu penses de ceci, » et il tira de ses poches trois ou quatre paquets de chèques de carton, qu'il avait liés avec des ficelles. « Voilà, dit-il, je les ai ficelés; il y en a sept petits paquets, un pour le dimanche, un pour le lundi, un pour le mardi, etc...; est-ce que tu crois que ça réussira? » Puis il s'échauffa et me dit: « Écoute, je vais te dire mes ennuis à la ville. Mon père a sa paye le samedi, et le lundi tout est parti... Je me suis dit que si les paquets avec des ficelles réussissaient ici, nous pourrions p't'être faire la même chose avec l'argent de p'pa, quand je rentrerai chez moi. »

* * *

Mais les enfants n'apprennent pas seulement à économiser et à utiliser l'argent: ils apprennent avant tout à le gagner. Le libre choix qu'ils ont de leurs moyens d'existence développe en eux l'esprit d'initiative et d'ingéniosité; la responsabilité qu'ils ont de leur petite fortune, et la nécessité de perdre ou de gagner, les accoutument à la vigilance et à l'ordre. Chaque samedi on met les hôtels en adjudication pour une semaine, et chaque samedi, à dix heures, l'adjudicataire sortant doit avoir mis les lieux en parfait état de propreté. « Nous avions, raconte le Journal, un gamin qui travaillait dur dans la cuisine à laver la vaisselle. Il fit des économies, et annonça qu'il allait louer l'hôtel. Il était populaire, et ses amis lui firent remarquer que de plus âgés que lui avaient fait faillite. Mais c'était un petit bonhomme décidé, et il enleva l'adjudication. Il se mit à faire une série de règles... « Oh! lui dirent les autres, tes règles ordonnent presque de coucher à côté du lit au lieu de coucher dedans. » Une de ses règles défendait de coucher dans son hôtel si on ne disait pas ses prières avant de se mettre au lit... Vers le milieu de la semaine il en rabattit... Le samedi, il avait tant d'ouvrage en retard que tout le monde vit qu'il n'aurait pas fini à temps. Il pensa qu'il irait plus vite en lavant à grande eau, mais l'eau traversa le plafond de l'étage au-dessous. On courut lui dire que cela ne pouvait pas se passer comme ça, et qu'il aurait à payer au moins dix dollars de dommages et intérêts. Il avait l'air fort en peine. « Je regrette de te voir perdre tant d'argent, » lui dit un de ses amis. Il continua de frotter de son mieux, l'air tout pensif, puis se retourna et dit : « Oui, je sais que je ferai faillite, mais, ajouta-t-il presque tragiquement, j'acquiers de l'expérience. »

Un jour Daddy mit en adjudication une lanterne magique. Tous les gamins offrirent de 1 dollar 75 à 2,25, mais Gilbert 5 dollars... On prit ses vêtements comme garantie... Il s'aperçut vite qu'il avait fait une mauvaise affaire... Mais il offrit de faire le lit de l'hôtelier et de lui donner une de ses crêpes chaque matin en échange de la location d'une chambre pour le spectacle... Il divisa les verres en trois séries pour trois représentations; mais la vente des billets ne lui permit que de rentrer dans son argent: alors il eut une autre idée; il dit que les billets ne donnaient droit qu'à l'entrée, et fit payer 25 sous par siège pour le premier rang, formé de chaises, et 15 sous pour le second, formé de boîtes à savon. Il se fit un dollar de bénéfices. « Je me rappelle, écrit un des gamins dans le Journal, comme c'était drôle cet été de voir les inventions des types pour gagner leur pain avec un peu de beurre dessus. Il y en eut qui essayèrent du métier de vagabonds... Ils empruntaient sans trop de peine parce que, une fois notre vivre et notre coucher payés, nous ne nous soucions guère de notre argent; mais on se lassa d'eux; et je remarquai que les plus populaires, les bons joueurs de base-ball, danseurs de gigue, diseurs de chansonnettes, ou faiseurs de farces, trouvèrent plus longtemps des prêteurs... Il y avait un garçon paresseux du nom de Roney, qui avait un faible pour les serpents ; il en avait presque toujours un dans sa poche; aussi les filles ne l'aimaient-elles guère; un jour de revue, les garçons et les filles étaient sur un rang, et c'était au tour des filles à défiler, quand un de ses serpents se sauva de sa poche... J'aurais voulu que vous entendiez les hurlements... La façon dont les filles rompirent les rangs et se mirent à sauter en l'air aurait fait pleurer de rire des anges... Il trouvait des fossiles et tâchait d'y intéresser les autres, mais personne n'y faisait attention... Il en vint à être sans le sou au point de faire cuire un de ses spécimens dans les champs et de le manger. Il déclara que c'était bon, mais nous remarquâmes qu'il ne recommença pas, bien qu'il eût souvent faim... A cette époque le gouvernement était dans la gêne; Roney alla trouver le président de la République, et demanda à louer un coin du Capitole, c'est-à-dire de la tente où siégeaient la Chambre et le Sénat. Il dit que c'était pour y faire une ménagerie et un musée... Il mit les serpents dans des bocaux, rangea ses fossiles sur une planche et décora le tout de drapeaux amé-

ricains. Roney alla à la porte et dit qu'on pouvait entrer pour dix sous. J'aurais voulu que vous voyiez la poussée ! Tous les gamins avaient vu chacun de ses serpents et de ses fossiles, sans jamais en faire de cas ; mais il y eut une telle foule à la porte qu'on dut appeler la police pour faire faire queue. C'est sans doute parce qu'ils avaient à payer : j'ai remarqué dans la République, et aussi un peu au dehors, que les gens font plus de cas de ce qui leur coûte quelque chose. » D'autres faisaient des conférences. Un d'eux paya ses dettes par une série de cours sur Moïse. L'habitude de l'initiative et le parti pratique qu'ils tirent de ce qu'ils savent ont développé chez les enfants une curiosité multiple, qui sollicite l'information. Quand on visite leur colonie, ils saisissent la première occasion de faire cercle autour de vous, et avec de petites mines éveillées vous posent toutes sortes de questions. Parmi les Américains que l'éducation intéresse, beaucoup ont visité la République, et M. George considère le contact avec des visiteurs distingués comme un des facteurs de la formation morale des enfants.

*
* *

L'atmosphère de la République est une atmosphère de travail gai, entre compagnons du même âge, qui prennent en riant leur tâche parce qu'ils en sentent le besoin. Leur vie est proche de la nature, leurs impressions sont très fraîches et leurs paroles très franches ; ils impriment dans leur Journal tout ce qui leur passe par la tête, sans souci d'une autorité devant qui il faille dissimuler ; on ne corrige ni leur ponctuation ni leur orthographe. « Je travaille à l'hôtel, raconte un des rédacteurs d'occasion, mais je vis au « Rockfellow. »

Les pièces de monnaie portent inscrite la devise. « Rien sans travail. » Les enfants vont à leur dîner avec la joie de l'avoir gagné. Ils savent que, s'ils n'ont pas d'économies et s'ils flânent toute une journée, quand sonnera le soir la cloche du dîner ils se passeront de repas. Ils ont l'illusion de se suffire, et traitent avec M. George d'égal à égal. Un jour qu'une fillette avait été insolente avec lui, une visiteuse, habituée aux maisons de charité, lui reprocha d'être ingrate. « Quoi ! dit la petite, il me semble que nous gagnons notre vie. » Et la visiteuse lui ayant impitoyablement expliqué que M. George devait acheter avec de l'argent légal ce qu'il ne revendait aux enfants que pour de la monnaie d'aluminium, elle fondit en larmes et il fallut que M. George la consolât.

*
* *

La République, telle qu'elle est maintenant constituée, est un État en miniature. Elle reproduit d'aussi près que possible les conditions de la vie des adultes. Elle est une leçon de choses vivante. « A la fin de l'été 1895, conte le Journal, avant la rentrée des enfants dans leur famille, on leur vendit aux enchères les légumes de la saison et les réserves de vêtements. Ils avaient économisé en vue de la vente leur monnaie de carton, et les « millionnaires » se firent un point d'honneur de s'enlever un tonneau de pommes de terre de luxe, qui monta à cinquante-cinq dollars. Les dépensiers, qui avaient gaspillé leur argent en bonbons et en pommes vertes, rageaient de voir les capitalistes emporter chez eux vêtements et vivres. « Eh bien, disait l'un, l'été prochain, c'est moi qui vais mettre de l'argent de côté ! » La vente avait vidé toutes les poches, et les articles d'un dollar s'étaient vendus jusqu'à dix, quand une voiture arriva de la gare au galop, pleine d'habits. Les enfants n'avaient plus que quelques chèques, qu'ils gardaient comme souvenirs, et pour un demi-dollar on pouvait acheter un costume comme ceux qui venaient de se vendre cinquante dollars. La vente fut une vraie leçon d'économie politique, sur la loi de l'offre et de la demande et sur la valeur commerciale de l'argent.

C'est ce parfum de réalité qui donne à la République sa vertu réformatrice. Elle est un moule modelé sur la société, et dont le mécanisme inflexible ramène au type normal des enfants pour la plupart rebelles aux cadres sociaux et à l'ordre public. Elle n'a rien d'un pénitencier, mais elle en joue le rôle, avec plus d'efficacité. Les tribunaux ont le droit d'y envoyer les mineurs qu'ils condamnent, au lieu de les confier aux maisons de correction.

La République peut choquer les délicats par le réalisme de ses méthodes ; mais si le régime reproduit les rigueurs de la vie réelle, il en reproduit aussi les libertés et les joies. La nécessité du travail ou du jeûne, la sévérité des condamnations, la discipline des travaux forcés, ne sont pour des enfants hors la loi que l'apprentissage de la vie légale ; les récompenses en succès ou en honneur sont à leur portée, de même que les châtiments sont suspendus au-dessus d'eux. Ils ont le choix et la responsabilité de leur condition. La salle de police de la République n'est qu'un remède préventif qui les sauve des prisons de l'État. S'il faut le contact de la nécessité pour tendre l'énergie, même des natures droites, à plus forte raison le faut-il pour redresser l'esprit des vagabonds de la rue.

La réforme d'un enfant est une œuvre de patience. Elle prend de un à trois ans. Il n'y a guère de citoyens de la République qui ne se soient sauvés deux ou trois fois. Quand la gendarmerie de l'État les ramène, le juge de la République les condamne aux travaux forcés, mais il n'y a pas de mur et pas de contrainte physique qui les empêche de fuir.

Quand ils ont fini par comprendre qu'à la longue leurs actes illégaux tournent à leur détriment, leur énergie commence à se tourner vers les modes d'activité qui font le succès des bons citoyens; un régime de liberté et d'initiative leur ouvre un champ d'action aussi large et aussi amusant dans le bien que dans le mal. Une fois convertis, ils content dans le Journal leurs escapades et leurs fautes avec une franchise pleine de fraîcheur.

« Je suis venu un jour du mois de mars qu'il y avait quatre pouces de neige, écrit l'un d'eux; maintenant c'est le mois de juin et il fait chaud... Je suis venu de la gare tout seul jusqu'à mi-chemin, où j'ai rencontré une dame et c'était une dame très gentille parce qu'elle a fait route avec moi et elle fut très gentille, elle resta à la République un mois et servit de garde-malade; j'espère entendre parler d'elle bientôt. J'avais été à la République deux semaines quand l'agent de police vint vers moi et me dit : « Je « vais avoir à vous enfermer pour avoir volé de l'ar- « gent... » Je fus arrêté une autre fois pour avoir volé un couteau et j'attrapai trois mois de pénitencier; et je suis entrain de les faire sous les rayures (le costume rayé des prisonniers); le travail que nous avons à faire dans l'équipe est de creuser des tranchées, porter des pierres, casser des pierres, etc... »

Les plus anciens des citoyens aident à acclimater et à convertir les nouveaux venus. Bien que les citoyens aient de douze à vingt et un ans, on admit une fois un enfant de neuf ans, condamné pour deux vols et cinq autres délits. Un des citoyens, peu de temps avant, avait dit : « M. George! le mal, c'est que les gamins ici n'ont rien à aimer; ils devraient tous être obligés d'adopter un chat. » Au lieu d'un chat, ce fut l'enfant, qu'on confia à un garçon de dix-huit ans, condamné lui-même pour vol de chevaux. Il employa le fouet avec son petit d'adoption, et le petit se sauva. La police le tenait pour un criminel de naissance et avait prédit sa fuite. Mais quand on l'eut ramené, on lui donna pour parent adoptif le gamin de treize ans qui avait demandé des chats. Il emmena le petit dans sa chambre et lui dit : « Charley, je vous aime. Vous avez été méchant; mais je veux faire de vous un homme. Prions pour demander du secours. » Ils tombèrent à genoux ensemble. Six mois plus tard, Charley conduisait les réunions religieuses; il était le favori de la République et le meilleur petit ouvrier du monde. De quatorze en 1896, le nombre des agents de police est tombé à deux en 1897.

De tous les lieux de réforme, la République est le seul qui se soit débarrassé de ces vices secrets que les pénitenciers ne peuvent réprimer parce que l'incarcération et le traitement même en développent l'instinct. La République n'a fait un crime le vol, qui relève du tribunal enfantin, et la honte d'être condamné « par ses pairs » pour ce genre de crime est telle, que le premier qui en a été convaincu a essayé, de désespoir, de se pendre dans son cachot; ç'a été la fin du vice.

La vie en commun des citoyens et des citoyennes est sans danger. J'ai vu une petite bibliothécaire, chargée du bon ordre de la salle de lecture, se faire obéir des garçons sur un signe du doigt ou de la tête. Les filles ont tour à tour réclamé ou refusé le droit de suffrage, mais elles n'ont jamais cessé d'être inspirées de l'esprit civique. Les anciennes prennent à part les nouvelles venues et les initient à l'idéal de la République. Une fille qui avait été exclue de pensionnats pour ses escapades secrètes avec des garçons est, dans cette République de garçons, un des caractères les plus nobles. Une des petites disait à une visiteuse : « Mon ambition, c'est de faire autant de bien aux filles que Jackey en fait aux garçons. »

La vie de la République est saine et large. Ce n'est pas seulement la vie au grand air et la vie des champs; c'est aussi la vie sportive. M. George personnellement est un fanatique du foot-ball. La République, comme les Universités, a des équipes de sport, qui défient celles des villes voisines. Le Président cumule ses fonctions officielles avec celles de capitaine du foot-ball; un fils d'ouvrier de New-York que la République a préparé à la grande Université Cornell, y a tout de suite été choisi comme barreur par l'équipe universitaire de canotage.

L'esprit public est si vif dans la République que ses anciens membres continuent de former une petite nation. Vers l'âge de quitter la colonie, ils peuvent garder quelque temps le titre de citoyens tout en gagnant leur vie ou en apprenant une profession au dehors. Une fois hommes, partout où ils se retrouvent en nombre, comme dans la ville de New-York ou dans la grande fabrique de machines agricoles Osborne, ils organisent un club où ils se réunissent chaque semaine.

Les citoyens ont leur « cri » de ralliement comme les étudiants. Les sonorités en sont intraduisibles, et le sens même ne peut s'en rendre qu'à demi :

Zim! boum! Oyez!
A bas le tyran!
A bas le cheminéau!
A bas le mendigo!
A bas le chenapan!
Vive l'homme libre! Vive l'homme sage!
Vive le prix du travail! Décrochons la timbale!
Qui sommes-nous? Ho-he! nous sommes
Les citoyens de la G. A. R.!
Nous aimons notre pays et sommes prêts à mourir
Pour garder haut au ciel la gloire des aïeux.

HENRY BARGY.

LE LOUP ET LE RENARD

Cette année-là, les élections, dans Marsillargues, sur le penchant des Cévennes qui descend vers la mer, furent terribles. Maurel, le maire, et son adjoint, Bastard, venaient de se brouiller. Maurel, quoique vieux, riait, piochait, comme à vingt ans. Maigre, il dépassait du front Bastard qui, à la quarantaine, avait une allure de tonneau qui roule. Leurs épouses, si différentes d'âge et de tournure, se détestaient, sans raison, ou parce que étant voisines, elles se voyaient trop souvent. Délaïde Maurel, grande et sèche, conduisait encore le cotillon, les soirs de fête. Marie Bastard, aussi trapue que son homme, engraissait chaque jour, au soleil de son enclos.

A la veille du scrutin, Maurel, qui était cossu, organisa un bal, sur la place. Bastard réunit, au café, les jaloux, les grincheux, et prêcha contre ce maire trop ancien qui dilapidait l'argent du monde. Cependant, tous les citoyens buvaient ensemble, sans payer. Dans le bruit de la musique, dans la poussière des couples qui dansaient, Maurel interpella Bastard, par-dessus les tables poisseuses :

— De quoi te plains-tu, adjoint? Tu bois, et c'est moi qui paie.

— C'est plutôt la commune.

— Aujourd'hui, non!... Je me ruine, à ce métier de maire.

— Alors, abandonnez l'écharpe.

— Et l'honneur!... Ces braves citoyens, qui m'applaudissent, ne permettront pas à ta femme, je te le jure, de passer devant la mienne, lorsque nous allons en cortège, au son du tambour, de l'église à l'école, puis au bal, le jour du 14 Juillet.

— Le vote de demain vous répondra.

— A merveille!

Et clignant de l'œil, Maurel, les poings sous sa blouse, rentra chez lui, à sa belle maison, sur la route. Il tambourinait des lèvres, pour narguer Marie, qui précisément rêvait, debout sur sa porte, juste en face la porte des Maurel.

— Si c'est pas une honte, qu'un vieux nous gouverne!... Mais, cette nuit, on l'attrapera.

— Qu'est-ce qu'elle rumine?... grommela Délaïde qui, ayant entendu la voix fluette de ce gros corps de Marie, apparaissait sur sa porte.

Celle-ci, toujours un peu effrayée par la voisine, dont les pommettes ardentes révélaient le feu des ripailles, se renferma dans sa cuisine. Et Délaïde, malgré sa vantardise, revint vers son homme, et avec une sorte d'angoisse s'exprima :

— Maurel, ces gens nous menacent... Ils pourraient incendier notre maison cette nuit.

— Ils sont trop bêtes.

Néanmoins, les Maurel ne se couchèrent qu'après avoir examiné les murailles, sur la route, et verrouillé les portes, les fenêtres. Bientôt, après le bal, le village dormait sous les étoiles, dans le berceau murmurant de ses montagnes.

Chez Bastard, on veillait. Les deux époux rabotaient des planches, ramassaient de menus cailloux dans l'enclos.

— Viens, dit l'adjoint à sa femme. Nous avons de quoi travailler.

Ils traversèrent la route, sans lumière, à pas furtifs de fantômes. Le silence régnait, aussi profond que dans une caverne. Quelle férocité de paysans, puérils et mauvais, engageait les Bastard à barricader les Maurel ainsi que dans un cachot? Ils parvinrent, à force de patience, à clouer cinq madriers, en sens divers, sur la lourde porte du Maine, et à garnir de cailloux ses deux serrures.

*
* *

Quel vacarme, le lendemain!...

D'abord, Maurel s'était débarbouillé dans de la savonnade, astiqué, vêtu du paletot-sac qui datait de son mariage, paré de souliers vernis et d'une cravate blanche. Délaïde était descendue à la cuisine allumer le feu, à la clarté de la fenêtre, et moudre le café. La besogne ne pressait pas. Il n'était que sept heures un quart. Lorsque Maurel eut bien rempli son estomac, il s'achemina vers la porte, avec sa femme qui, pour lui donner du courage, l'embrassait.

— Le scrutin étonnera les plus intelligents de Marsillargues, dit-il. J'ai un secret.

— Lequel?

— Non... Tu bavarderais à l'église.

Ils avaient tiré le verrou. Dès qu'ils voulurent tourner les clefs dans leurs serrures, les clefs résistèrent; et les deux battants de la porte, à chaque secousse, gémirent au dehors. Maurel s'enragea, distribua des coups de poing, des coups de pied, et sa femme aussi : — en vain.

— On nous a emprisonnés... Ça ne peut-être que Bastard.

— Tu ne pourras donc plus sortir?

— Je serai en retard à la mairie... Mais attends!... Je te l'ai dit, ils sont bêtes. Je vais sauter par la fenêtre.

— A ton âge!...

— Si!... La petite échelle m'aidera.

Maurel courut prendre l'échelle, et après qu'il l'eut fixée sur le sol de la route, enjamba la croisée, dans son habit de cérémonie.

Leste, il descendit, fila dare dare à la mairie où quelques-uns de ses partisans l'attendaient. Dans cette vaste salle d'un couvent ruiné, qui servait à la Justice de paix, le garde-champêtre avait préparé

une table, trois chaises, et rangé sur la table les registres, plus les outils d'écriture. Deux partisans de Bastard, que Maurel feignait habilement de craindre, se précipitèrent pour assister M. le maire : à sa droite, Clabel, rebouteux sans le sou, ramasseur d'escargots qu'on soupçonnait de convoiter l'emploi de garde ; à sa gauche, un pâtre qui, dans la solitude des bois et des rochers, avait imaginé une société aussi belle que le soleil. Maurel, en se frottant les mains, plaisanta ses deux assesseurs :

— Ah ! ah !... Regardez l'urne, là-haut, sur cette étagère.

— Vous êtes fou, M. le maire !... Nous protestons.

— Une protestation, qui n'est pas écrite, ne vaut rien.

— De plus savants que nous se plaindront au préfet.

— Quand je serai élu par une majorité écrasante, le préfet me donnera raison.

Et Maurel, en sifflant une chansonnette, attendit les électeurs. Il leur en imposait. Tel qui était résolu à voter contre lui, se ravisait à la minute suprême, devant les yeux attentifs de ce renard de Maurel. Gare aux récalcitrants ! Plus de faveurs ni d'aubaines ! A la vérité, les électeurs apportaient, par prudence, deux bulletins, afin de pouvoir, si la crainte était trop forte, échanger la liste de Bastard contre celle de Maurel. On riait, de grimper à l'échelle, de tendre le bras très long, très haut, vers l'orifice de l'urne.

Tout alla bien jusqu'à l'arrivée de Bastard. Celui-ci s'était pommadé, ganté, lavé et relavé à la savonnade ; il en imposait aussi. Tout d'abord, il refusa de mettre le pied sur l'échelle.

— Tout ça est ridicule, déclara-t-il. On va se moquer de Marsillargues. J'attends, pour voter, que l'urne retourne à sa place.

— Tu attendras longtemps, répondit Maurel.

— Hé bien, je grimpe... Mais je proteste. J'écrirai au préfet... Pourquoi cet attirail ?

— Tu le devines, farceur ! Tes camarades, dans une bousculade, auraient envahi la salle et emporté l'urne. Je l'ai mise à l'abri.

— On vous surveille. A ce soir !...

Lorsqu'un vieux n'osait s'aventurer sur l'échelle, Maurel montait déposer lui-même le bulletin dans l'urne. Seulement, il ne prenait pas tant de peine pour rien ; toujours il déposait un bulletin de sa liste. A deux heures, il s'en fut dîner, après que le garde eut fermé la salle, malgré les vociférations d'une bande d'enragés qui ne le trouvaient plus assez républicain.

*
* *

Cent cinquante électeurs étaient inscrits sur les registres. On compta, au dépouillement du scrutin, deux cents bulletins de vote. Maurel s'était trompé en déposant, pour les vieux, des listes de son parti. Du fond de la salle, une rumeur de récriminations, d'injures, s'éleva. Les enragés poussèrent, en vagues énormes, la foule contre la table de Maurel. Bastard, ôtant ses gants, pour parler plus à l'aise, apparut enfin, tout rouge, gonflé de fureur. Mais Maurel ne se déconcertait pas plus devant la malédiction de ses semblables que, dans sa terre, devant l'orage du vent et de la pluie.

— Citoyens, prononça-t-il, on a commis des fraudes, malgré mes précautions. Il se peut, cependant, que mes assesseurs aient mal compté.

— Pas du tout !... répliqua Bastard. Vous êtes un escamoteur !

— Moi !...

— Oui !... Vous, avec vos cheveux blancs !...

Les camarades de Maurel comprirent que, s'ils laissaient Bastard gagner de l'importance, leur victoire était compromise. Alors, d'un élan, ils l'empoignèrent, le rejetèrent à travers la foule, en hurlant. Et la bataille s'alluma, une vraie bataille, les deux partis confondus. Dans le désordre, chacun frappait à gauche, à droite, pin ! pan !... avec la haine de rivalités anciennes, de jalousies enfin déchaînées. Quelques chasseurs tirèrent en l'air des coups de fusil, qui crevaient les carreaux, les écussons poudreux, dont la salle était décorée. Les femmes, en criant, se précipitaient vers la porte, sans pouvoir sortir, trop nombreuses, embarrassées par leurs robes du dimanche. Pour ajouter à la panique, Maurel éteignit les lampes.

Dans l'obscurité, il enfila vite soixante bulletins dans sa poche ; ensuite, il donna l'ordre au garde de rallumer les lampes. Pendant que les citoyens, sa majorité fidèle, rentrait avec docilité, il discourut d'une voix ferme :

— Nous déférerons aux tribunaux les perturbateurs, tous ces lâches qui ont fui, Bastard le premier. Tout à l'heure, selon mes prévisions, les assesseurs avaient mal fait leur compte. On ne trouve plus que 140 bulletins dans l'urne... 29 appartiennent à la liste Bastard. Donc, je suis élu.

— Bravo ! Bravo !...

Maurel eut à se défendre d'être porté en triomphe.

*
* *

Bastard, maintenant, se cachait. Sa femme, le soir du scrutin, l'avait battu : s'il ne s'était pas rebiffé contre Marie, c'est que, penaud, meurtri par les ruades de la foule, il ne sentait guère les coups ; et puis, il croyait mériter, à cause de sa défaite, les pires châtiments. La fièvre des élections tombée, tout le monde méprisa l'adjoint de jadis. Il avait perdu ses économies dans la tempête ; il cultivait

seul ses terres, comme un pauvre, et ne savait pas sortir de son isolement. Marie eut pitié de le voir si triste, si humble.

Un matin que, dans son enclos, Bastard réfléchissait, les mains sur la pioche, Marie doucement lui parla :

— Tu sais que souvent les poules de Maurel s'aventurent ici, par notre portail. La première fois que Délaïde, qui est la plus méchante, viendra les chercher, je l'amadouerai, et nous ferons la paix... Veux-tu ?

— Je crois qu'il vaut mieux la prendre par la terreur.

— La terreur... Tu es trop orgueilleux.

— Hum !... Nous verrons.

Bastard, qui depuis longtemps était privé des tendresses de son épouse, lui souriait, et frissonnant au soleil, respirait le parfum de son corps trapu qui sentait le foin et la farine. Il la prit par la taille, la serra contre son cœur avec force, ainsi qu'un fiancé jaloux : sur leurs lèvres qui s'unirent, un baiser résonna, lent et sonore comme la chute d'un caillou dans un ruisseau. Ils se séparèrent, car le travail pressait.

Pendant que Bastard piochait, Marie, en tablier et sabots, émondait un buisson. Tous les deux, parmi la fête du soleil qui brodait de fleurs d'azur et d'or la robe verte des montagnes, tous les deux songeaient, et leurs pensées pareilles suivaient le même chemin d'espérance.

Selon l'habitude du village, dans ce Languedoc bavard, ils continuaient à entretenir, malgré leur brouille, quelques relations avec le voisinage. Maurel prêtait volontiers son échelle ou sa hache ; il empruntait de la ficelle, un marteau, des clous. Délaïde, pourtant, ne plaisantait jamais. Chez elle, à travers sa maison, elle ne lâchait pas d'une semelle Marie, si la jeune femme désirait du bois ou de l'huile. Et chez les Bastard elle entrait avec autorité, disant : « Il me faut ça !... » Lorsqu'une de ses poules s'évadait chez eux, elle entrait par le portail, et agitant son tablier, tito ! tito !... courait, courait, sans demander la permission.

— C'est Délaïde surtout qui m'irrite, dit à l'improviste Bastard.

— Au moins, ne t'énerve pas !

— Sa présence seule dissipera, vois-tu, les résolutions de sagesse que je pourrais prendre.

Il étreignait le manche de sa pioche avec autant d'angoisse qu'il eût, pour se défendre, serré son fusil double. Tout à coup, une rumeur de pas furtifs, précipités, s'agita sur la route.

— Voici le moment, dit Marie. Aide-moi... Je la vaincrai par mes flatteries.

— Essaie toujours.

Par le portail entre-bâillé, une poule surgit, sautilla, courut en désarroi dans l'enclos. Délaïde, naturellement, apparut aussitôt, en secouant son tablier, en appelant sa poule : tito ! tito !... *Aïssi, ma bello brigando !...* La poule se faufilait, au loin, sous des feuilles. Alors, Marie interpella Délaïde qui s'en allait bravement piétiner le potager.

— Il me semble que vous entrez ici sans façon, s'écria Marie...

— Parbleu !... Cette poule me fatigue bien assez !... C'est peut-être vous autres qui l'attirez par des sortilèges.

— Oh !... Délaïde, vous me prenez pour une sorcière !

— Té ! té !... vous êtes devenue tout miel, aujourd'hui.

Et Délaïde, les poings sur les hanches, dodelinait de la tête, avec un défi :

— Vous devez vouloir quelque chose, madame Bastard ?

— Heu... Pourquoi on ne se réconcilierait pas ?

— Ça, jamais !... Vivons en voisins, voilà tout. Mais Bastard ne rentrera jamais à la *commune*.

Marie s'avançait, gracieuse, déjà s'emparait des longues mains de Délaïde. Celle-ci, pour éviter un mauvais coup, les retira prestement de son ventre.

— Oh !... n'ayez pas peur. Vous qui me serviez de mère autrefois.

— C'est vrai. Les temps changent. Vous nous avez barricadés dans notre maison, une nuit, M. Maurel et moi.

— Ça s'oublie, *pécaïré !...* Et mon Bastard, vous le rendez malade. Regardez-le.

Bastard, trapu, planté parmi ses mottes, maugréait :

— Que diable Marie va-t-elle lui parler de moi ?

Et Délaïde, s'étant détournée, ricana :

— En effet, ce garçon ne me paraît pas de bonne humeur. Il me fait les gros yeux.

Bastard contenait mal sa colère et sa honte. Il s'approcha ; il s'efforça de dire, lentement, des prières dont sa physionomie, crispée par la fureur, démentait la tendresse :

— Allons, Délaïde, montrez du bon sens... Notre rivalité est ridicule.

— Ridicule pour vous.

— Pour vous surtout... Car vous n'usez pas royalement de vos victoires.

— Tu n'es que Bastard, tu resteras Bastard !

— Ah !... c'est comme ça !... Hébé, vous n'aurez pas votre poule. Et chaque fois qu'une de ces sales poules s'égarera dans mon enclos...

Sans achever, Bastard, malgré les supplications de son épouse prévoyante, courut chercher son fusil dans la maison. A cette vue, Délaïde affolée déguerpit, les mains sur la tête, ameutant de ses clameurs

tout le quartier, le village. Et les femmes, sans savoir pourquoi, criaient, appelaient M. le maire, là-bas, dans son vignoble. Les hommes eurent beau raisonner Bastard, gémir, jeter des pierres, Bastard poursuivit la poule à travers son jardin, et en deux coups de fusil, pan! pan!... l'étendit sur le sol. Puis, frémissant de vengeance, il lança la bête morte au milieu de la route, devant les paysans qui reculaient :

— Voilà, dit-il, comment je traiterai le premier qui me manquera de respect...

Les femmes, dans la maison des Maurel, préparèrent de la tisane pour Délaïde, à cause de l'émotion qui lui tournait les sangs. Les hommes, qui s'étaient esquivés dans les ruelles, revinrent peu à peu sur la route, parce que M. le maire, survenant enfin du vignoble, leur donnait du courage par sa présence seule.

— Bonjour, mes amis! salua-t-il. Il faut calmer Bastard tout de suite. Autrement, cette comédie se changerait en tragédie.

Maurel ramassa la poule dans la poussière, et hardi, s'en fut frapper à la maison voisine. Les jeunes époux, en grand désordre, s'y disputaient : Bastard ne voulait, par orgueil, entendre aucunement de lâcher son fusil; Marie, en pleurant, lui conseillait la résignation, la prudence. Mais, aux coups de poing de Maurel, Marie s'empressa d'ouvrir.

— Ouais!... C'est vous, M. le maire?

— Pardi, c'est moi!... Laisse voir cet enfant, on ne peut pas tuer tout le village.

Maurel entrait, gaillard, bruyant. La porte se referma. Les paysans, badauds, attendaient de l'autre côté de la route, non sans effroi. Au bout de quelques minutes, Maurel, riant toujours en ses rides, avec ses dents jaunâtres, se représenta dans le cadre de la porte, au bon soleil du printemps. Il entraînait Bastard, qui baissait le front, et Marie, qui souriait confusément.

— Je vous amène nos camarades, qui ce soir mangeront avec moi cette poule. Bastard est un fameux tireur. Puisqu'il n'est plus adjoint, je demanderai qu'on le nomme capitaine de louveterie.

— A fréquenter les loups, répondit Bastard, j'apprendrai à vous battre, monsieur le maire.

— Il te faudrait aussi fréquenter les renards.

— Vous en êtes un vieux, vous, et nous vivons en voisinage : alors, tout ira bien.

A ces mots, Maurel éclata de rire; puis, Bastard, et sa femme, et tous les paysans, par imitation et par flagornerie. A ce tumulte d'hilarité, Délaïde se pencha précipitamment à sa fenêtre et dit :

— Ah! ah!... Bastard, je te reconnais bien de notre race.

— Pourquoi?

— Parce que tu m'as fait peur, à moi qui suis si dure!

— Il n'y avait que ça, la terreur, pour vous faire plier.

— Allons, tu sais jouer la comédie : lorsque mon homme sera mort, tu sauras le faire revivre, au moins à la « commune ».

GEORGES BEAUME.

LA VIE LITTÉRAIRE

Au Soleil de Juillet, par Paul Adam.

Le Temps et la Vie : — Au Soleil de Juillet, 1829-1830, par Paul Adam, Ollendorff, éditeur.

M. Paul Adam vient donc de terminer l'Époque, à moins que ce ne soit le Temps et la Vie, ou plutôt l'Histoire d'un idéal à travers les siècles, bref, pour appeler les choses et les livres par leurs noms qui ne sont pas déjà ni si simples, ni si modestes, il vient de terminer la série des quatres volumes qui prétendent former le roman de la France de 1792 à 1830 : *La Force*, *l'Enfant d'Austerlitz*, *la Ruse*, *Au Soleil de Juillet*, et cela fait plusieurs milliers de pages. C'est une grosse œuvre, — si ce n'est pas une grande œuvre. Louons le travail acharné et hâtif qu'elle représente. Admirons la masse. Admirons, en outre, les intentions de l'auteur qui ne furent dépourvues ni de hardiesse, ni de noblesse.

En somme, la publication de cette épopée, ou si vous voulez de cette histoire de deux ou trois générations françaises, n'est point apparue comme un de ces événements littéraires qui « marquent une date », une date inoubliable. L'œuvre de reconstitution ou d'évocation historique de M. Paul Adam marque bien une date, mais à la façon de plusieurs autres œuvres apparues dans l'année. Ce qui m'a très assuré que la réalisation des grands espoirs et des merveilleux desseins littéraires de M. Paul Adam avait été en cette occurrence incomplète, imparfaite, c'est que la critique l'a, simplement, comparé à Balzac et à Victor Hugo. Entre nous, la comparaison n'est pas flatteuse! Elle le fut naguère; elle le redeviendra demain. Pour l'instant, c'est une comparaison médiocre et banale.. Il est bien peu d'écrivains cette année-ci et, même l'année dernière, qui n'aient été comparés à Balzac et à Victor Hugo! Un certain Champsaur qui travaille, dit-on, dans la partie littéraire, a bien compris que l'éloge était désormais dénué de vertu; et il a pris soin de déclarer que Balzac lui est très inférieur. Un nommé Delcamp, qu'une publicité orageuse s'efforce ces jours-ci d'introduire

dans la littérature, dépassera lui aussi Balzac sans tarder, à moins qu'il ne préfère être supérieur à Stendhal... Grands écrivains ravalés jusqu'à ne plus servir que de moyens de publicité et d'instrument de vente : — honte de notre époque !

***

Si Paul Adam, malgré d'amicaux efforts, ne peut plus être préféré à Balzac, c'est que, dès ses débuts, il se vit attribuer, sans surprise, je pense, toutes les qualités utiles et sublimes qui font les écrivains de génie. Aujourd'hui, dix, quinze ans passés, trente volumes publiés, on compare les prophéties clamées jadis sur le monde des écrivains — et les œuvres accomplies. On est obligé de convenir que Paul Adam n'a jamais su se rendre maître de ses qualités ni leur donner le meilleur emploi, et qu'au contraire il n'a guère laissé prospérer que ses défauts. C'est pourquoi ses œuvres estimables sont décidément inégales à ses admirables promesses : et Paul Adam, romancier épique, ne dépasse plus Balzac et Victor Hugo qu'il n'a pas encore atteints, que jamais il n'atteindra...

Il y a peu d'années, les critiques concevaient avec ardeur de mirifiques espérances. Bernard Lazare, auteur de ce livre *Les Figures contemporaines* qui garde encore son jeune attrait, était incertain s'il fallait considérer Paul Adam comme mystique ou comme psychologue, comme évocateur ou comme analyste, comme critique ou comme philosophe, comme lyrique ou comme ironiste, comme polémiste ou comme sociologue... Il se décidait à conclure que Paul Adam était tout cela à la fois. Hélas ! il l'est encore. Je dis hélas ! au lieu de me réjouir, car il est tout cela sans ordre, et il n'est jamais plus mystique que lorsqu'il veut être sociologue, ironique que lorsqu'il veut être lyrique, analyste que lorsqu'il veut être polémiste... Bernard Lazare était donc ébloui par la riche complexité de cette nature littéraire.

Aujourd'hui, cette complexité, sans cesser d'être riche, a engendré une irréparable confusion.

Rémy de Gourmont, écrivant il y a sept ou huit ans le premier *Livre des masques*, annonçait déjà la nouvelle incarnation de Balzac en Paul Adam. Paul Adam lui apparaissait exceptionnel : « D'abord par le style : M. Paul Adam use d'une langue vigoureuse, serrée, pleine d'images, neuve jusqu'à inaugurer des formes syntaxiques. Par l'observation : son regard aigu pénètre comme un dard de guêpe dans les choses et dans les âmes ; il lit, comme la photographie nouvelle, à travers les chairs et à travers les coffrets. Par l'imagination, — qui lui permet d'évoquer et de faire vivre les êtres les plus divers les plus caractéristiques, les plus personnels ; il a comme Balzac le génie de donner à ses personnages non seulement la vie, mais la personnalité d'en faire de vrais individus, tous bien doués d'une âme particulière... Par la fécondité enfin, fécondité non pas seulement linéaire et d'abatage de sillons, mais d'œuvres dont les moindres sont encore des œuvres. »

Paul Adam est toujours un écrivain fécond : c'est la qualité qu'il a le mieux conservée ; c'est l'aptitude qu'il a manifestée avec le plus de persévérance. Et s'il est resté complexe et riche, c'est un effet de son étonnante plasticité intellectuelle. Tous les mouvements littéraires contemporains, il les a traduits à la minute dans des livres. Tout chargé d'une éducation philosophique précipitée, confuse, surabondante et superficielle, il a écrit des livres saturés de philosophie ou de philosophisme. Il fut naturaliste quand on était naturaliste. Il devint symboliste. On tend aujourd'hui à composer de grands romans sociaux : et ce sont des romans sociaux que Paul Adam compose aujourd'hui. Et tous les Paul Adam qui ont précédé le Paul Adam du jour demeurent en lui, se mêlent en lui, et lui constituent le talent le plus composite et le plus trouble qui soit.

Être formé de tant d'éléments, c'est sa force ; mais ne pas savoir les discipliner, c'est sa faiblesse. Il ne les domine pas, c'est à peine s'il les distingue ; il est dominé, emporté par eux — et ne sait où il va.

Cette faiblesse est d'autant plus grave que tous les livres de Paul Adam sont des improvisations torrentueuses. Pourquoi improvise-t-il ? Est-ce parce qu'il est contraint de céder à sa fougue imaginative ? Est-ce parce qu'il est inhabile aux réflexions persévérantes qui développent, affermissent, grandissent souvent, en les limitant, les conceptions premières du romancier créateur ?

Comme cet écrivain emporté, fiévreux, manque naturellement de goût, ignore l'harmonie, la mesure, il aurait besoin de ce travail patient qui serait seul capable de lui assurer un style à peu près respectueux des règles de la langue française. Rémy de Gourmont déclarait par manière d'éloge : « La langue... de Paul Adam... est neuve jusqu'à *inaugurer* des formes syntaxiques. » Eh ! mon Dieu ! ne commettons pas des fautes de français sans nécessité ! Cet écrivain, entraîné par je ne sais quelle trouble vigueur, aurait besoin d'écrire lentement, attentivement, et il improvise... J'ai dit et j'ai démontré qu'on trouvait dans *la Ruse* tous les exemples d'un style détestable, j'entends d'un style oublieux du vocabulaire français et de la syntaxe française. Le style de *Au Soleil de Juillet* est identique au style de *la Ruse*. Oui, vraiment, la langue de Paul Adam est « neuve jusqu'à inaugurer des formes syntaxiques ». Sans doute, la facilité de Paul Adam est impressionnante ; mais il est des règles

qu'on ne doit pas méconnaître, si, toutefois, on les connaît. Quintilien le disait : « Ce n'est pas en écrivant promptement qu'on vient à bout d'écrire ; mais c'est en écrivant bien qu'on parvient à écrire promptement. » Paul Adam écrit trop promptement, lui qui n'a pas commencé par écrire bien. Et je voudrais citer aussi une parole de Sainte-Beuve. Charles Nodier, louant la facilité et le naturel, avait été jusqu'à dire que « tout effort est contraire au bien ». Sainte-Beuve répond : « Cette coulante doctrine de la facilité naturelle, cet épicuréisme de la diction, si bon à opposer en temps et lieu au stoïcisme guindé de l'art, a pourtant ses limites ; et quand l'auteur dit qu'en style tout effort est contraire au bien, il n'entend parler que de l'effort qui se trahit, il oublie celui qui se dérobe. » De nos jours, où la langue française subit tant de déformations, ne serait-il pas plus opportun d'opposer le stoïcisme, même guindé, de l'art à l'épicuréisme de la diction ? Mais Paul Adam qui écrit d'ailleurs un style extrêmement factice, — il est plus aisé de se façonner un style factice et compliqué qu'un style simple, — pratique furieusement cette coulante doctrine de la facilité naturelle...

« Le génie commence les beaux onvrages, mais le travail seul les achève. » C'est Joubert qui parlait en ces termes. Paul Adam, qui a, peut-être, le génie pour concevoir — et pour commencer — les beaux ouvrages, ne consent pas au travail qui les achève. Plus que jamais il improvise, lui qui fut toujours un improvisateur. Et cependant, aujourd'hui plus que jamais, il aurait besoin d'exécuter lentement les œuvres que sa grande imagination lui suggère, puisque ces œuvres sont composées de plus d'éléments. Il y veut tout faire entrer et tout faire vivre : la vérité des événements historiques, l'âme des foules, celle des individus qu'il anime pour symboliser une époque, une génération... Et quelles obscurités résultent du manque de coordination préalable ! Il est fatal que ses livres de conception ample, vaste, grandiose par leur immensité, disons-le, presque démesurée, deviennent fouillis, fatras.

D'autre part, on distingue trop dans le cycle de ses ouvrages historiques ce qui vient de l'imagination violente, bouillonnante et fumeuse, et ce qui vient de la documentation luxuriante et sommaire, colossale et superficielle. Il imagine les types, la famille qui personnifiera la vie intellectuelle, sentimentale, morale d'une époque entière, et, dans l'histoire exacte de cette époque, il cherche les faits au travers desquels se développera chacun des types qu'il a d'abord dessinés, et je crois qu'il manque de la méthode indispensable pour rechercher la documentation précise ; et je suis bien sûr qu'il est inhabile à fondre ce qui procède de l'imagination et ce qui lui est procuré par la documentation. Tel est, peut-être, le défaut capital de son épopée historique ; la vérité et la fiction se côtoient, se superposent, se combattent et finalement s'embrouillent. Paul Adam, cédant à son impétuosité imaginatrice, débordé par sa documentation frénétiquement acquise, n'a pas eu le loisir de faire une œuvre d'art, de tendre à l'harmonie. Il a colligé les éléments d'une œuvre, il ne les a pas coordonnés ; à peine les a-t-il utilisés.

Prodigue de détails, dont un certain nombre sont pittoresques, Paul Adam ne nous donne pas une idée nette des mœurs de la Restauration, et alors que nous avons été le témoin attentif de tous ses développements psychologiques, nous ne pouvons pas dire que Omer Héricourt soit le héros caractéristique de l'époque où il dépense avec une violente incertitude son activité mal réglée. On a rappelé trop souvent le nom de Balzac... Dangereuse évocation ! Paul Adam fut plus téméraire encore. Dans *la Ruse*, dans *Au Soleil de Juillet*, il a introduit un peu inconsidérément les héros mêmes de Balzac. Et tous ces héros si prodigieusement vivants dont nous gardons malgré nous le souvenir rendent plus imprécise, plus pâle et plus falote la physionomie d'Omer Héricourt.

Non, Paul Adam n'est point parvenu à créer une personnalité significative. Oserai-je dire que, cela, je l'avais prévu ? *L'Enfant d'Austerlitz* me suggérait la réflexion suivante :

« Son héros, — le héros de Paul Adam, — Omer Héricourt est un médiocre et ne sera jamais qu'un médiocre. On peut être médiocre dans la vie héroïque, ou médiocre dans la vie vulgaire. Omer Héricourt sera médiocre dans tous les genres de vie que lui imposera l'évolution contemporaine. Son père, Bernard Héricourt, dans *la Force*, n'était point au-dessus de l'humanité moyenne. Il était un homme ordinaire. Mais, comme il le disait ou comme il le pensait avec complaisance, il cherchait en toutes les circonstances à manifester son « caractère » ; Omer Héricourt cherchera, au contraire, à ne le manifester jamais. Fréquentant les jésuites, les politiciens ou les capitaines en demi-solde, il s'appliquera de son mieux à contenter tous leurs désirs contradictoires et à prospérer pacifiquement grâce au concours de chacun d'eux. Il sera égoïste et, si vous voulez, assez grossièrement « arriviste ». Il ne sera ni un « caractère », ni un « homme ». Alors, peut-on dire qu'il personnifie vraiment une époque, assez plate, j'en conviens, mais qui connut toutefois des talents singuliers ? Non, il ne personnifie que cette masse mouvante de jeunes gens heureusement nés auxquels leurs familles, sous tous les régimes, assurent « une brillante situation ». La figure de ce jeune Omer Héricourt est donc bien pâle au centre de ce grand

tableau qu'elle devrait éclairer tout entier (1). »

Omer Héricourt n'est représentatif que par son impersonnalité. Il est vrai que cette impersonnalité est décorée et comme relevée par toute la grandiloquence qu'alimentent les lectures historiques de Paul Adam. Dans *Au Soleil de Juillet* comme dans *la Ruse*, l'histoire contemporaine se traîne en conversation beaucoup plutôt qu'elle ne vit en actes. Et telle quelle, je la juge encore extrêmement rapetissée. Est-ce parce que Paul Adam entasse trop de menus incidents? Mais les événements et les hommes sont tous diminués, réduits à rien. Ceux-ci étaient pourtant les héros, hardis, encore que prudemment adroits, du libéralisme rénovateur à la fin de la Restauration. Leur circonspection ambitieuse, mais agissante, a préparé toutes les réformes et tous les progrès du siècle. Comme Paul Adam est moins inspiré par eux que par les héros militaires qui se ruaient superbement et parfois trépignaient dans *la Force!* Comment se fait-il donc que le soleil, pourtant assez lumineux de juillet 1830 les éclaire si faiblement?

J'ai eu la curiosité de suivre dans le livre un des héros les mieux faits pour animer l'ardeur oratoire de Paul Adam et qui néanmoins... mais chaque romancier est libre sans doute de mesurer à sa guise l'importance historique des hommes et des événements... Armand Carrel. De 1829 à 1830, Carrel développa justement son « caractère » noble et grand. Paul Adam l'aperçoit à peine. Il le cite distraitement dans des énumérations, entre Cavaignac et Bastide, entre Évariste Dumoulin et Charles de Rémusat.

Lorsque, par force, Carrel oblige Paul Adam à ne le plus négliger, le romancier écrit : « Bientôt le major parut, entraînant un dandy brun aux lèvres minces. C'était Armand Carrel. »

... « Omer cita les textes des jugements. Il lui plut de penser Armand Carrel convaincu; il s'échauffa : la loi va dompter la force du monarque... Vraiment, il pressentait cette victoire éclatante du droit. Il n'imaginait guère que, devant la stèle de la *Lex romana*, un homme de bon sens pût se rebeller, fût-il roi. Par un joli mouvement de sa tête frisée, Armand Carrel contesta cet optimisme. »

« Des messieurs pâles entraînèrent Armand Carrel, le reconnurent et l'entraînèrent. »

« ... Compter sur le peuple ! Ah! le bon billet! Nous l'avons trop vu à Belfort, en 1820, interrompit Armand Carrel, et la fine plaie de sa lèvre amère coupa mieux son visage sec. »

« ... Tandis que le docteur Buchez citait des phrases de Saint-Simon et d'Olinde Rodrigues, Armand Carrel; ramena machinalement les boucles crêpelées de sa chevelure noire sur la largeur de son front. Cette phraséologie agaçait sa fièvre. »

C'est ainsi que Paul Adam aperçut Armand Carrel en ces jours où il dépensait son généreux héroïsme et où il connût de tragiques hésitations. C'est ainsi que ce politique romanesque inspire un romancier évocateur de politiques! Infortuné Carrel, à qui ni l'histoire ni le roman ne rendent justice!

De plus en plus, les romanciers contemporains mêlent les personnages historiques à leurs fictions, ils y introduisent maintenant des hommes très proches de nous, qui furent les acteurs d'événements que nous connaissons bien ou qu'il nous est facile de connaître. Quel peut être le droit des romanciers sur ces hommes? Peuvent-ils vraiment les déformer, les dénaturer, les transformer? — Problème insoluble peut-être. L'imagination ou la passion des romanciers restera maîtresse ; mais Paul Adam, disposé aux inventions grandioses, majestueuses, est vraiment trop enclin à avilir les personnages réels. Dans le *Soleil de Juillet* les hommes de 1830 ne sont plus que des fantoches. Les événements de la révolution tiennent de la bouffonnerie. Quant à Louis-Philippe, il devient une sorte de caricature.

On propose le duc d'Orléans. C'est un bon homme, répond La Fayette. Entre nous je le crois bon et un peu bête.

— « Le cabinet du prince s'ouvrit. Une poussée violente jeta les députés en avant, fit trébucher M. Laffitte et chanceler Benjamin Constant. Des huissiers contirent mal la députation, sa suite. A coups de coude ils protégeaient la personne de Louis-Philippe, très pâle entre ses favoris noirs et sous la frisure de ses beaux cheveux en toupet. Il souriait, saluait, tendait ses mains fines; il serra celles de M. Laffitte qui, sans gêne, lui dit à l'oreille montrant sa jambe malade :

« Deux pantouffles et un seul bas!... Dieu! si la *Quotidienne* nous voyait!... elle dirait que nous faisons un roi... sans culottes !

« Les joies véhémentes de la bourgeoisie excitaient le peuple : il se décidait à courir, à crier, à chérir ce beau monsieur doré, blême, affable, et son toupet sans défaut, et l'aune de ruban républicain épinglée à son bicorne.

« Pour peu qu'un badaud manifestât hautement son approbation, M. Laffitte encourageait son prétendant : Eh bien, ça ne va pas trop mal ! L'Altesse se rassurait alors.

« Louis-Philippe menait, attentif, sa bête impatiente. La peur le vieillissait à chaque pas. Ses joues amollies tombaient. Son épaule se voûtait sous la croix de la Légion d'honneur. L'armature de broderies ne contenait plus qu'un malade affaissé lorsqu'on entra sur la place de Grève.

« Louis-Philippe avançait, découvert, le visage

(1) Voir la *Revue Bleue* du 1er février 1902.

décomposé entre les favoris sous le toupet noir.

« Effaré, Louis-Philippe s'arrêta devant les fantômes du passé terrible.

« La sueur ruisselait sur la face molle et verte de l'accusé, jusqu'aux broderies du col d'or. Abrité derrière la carrure de La Fayette, il feignit d'être sourd aux paroles agressives. A plusieurs reprises, il ânonna : Vous voyez un garde national de 89 qui vient rendre visite à son ancien général.

« M. Laffitte essuyait ses lunettes. Cavrois, Mauravert et Ransbourg barrissaient en l'honneur du prétendant qui balbutia, timide, entre ses favoris : « Comme Français je déplore le mal fait au pays et le sang qui a été versé ; comme prince, je suis heureux « de contribuer au bonheur de la nation. » Un rire « énorme insulta cette naïveté. L'Altesse éperdue cherchait une proposition corrective ; elle ne la trouva point. Les barrissements de Cavrois et de Mauravert y suppléaient. »

Et moi, je vous jure qu'en 1830 Louis-Philippe n'était pas complètement gâteux...

J. Ernest-Charles.

L'ANGLETERRE ET LA GUERRE DE COURSE

Le récent désastre des Anglais dans le Somaliland vient d'attirer une fois de plus l'attention étonnée du monde sur les étranges faiblesses de l'empire britannique et des armées chargées de le défendre. L'évocation s'est faite immédiatement, dans l'esprit de chacun, de cette longue série de défaites qui, pendant deux longues années, constituèrent les bulletins de la guerre sud-africaine. Et la surprise grandit quand on constate combien ces armées, impuissantes contre des poignées de Boers et de Somalis, étaient nombreuses et parfaitement outillées.

La conclusion naturelle de ces réflexions est assez uniforme. Quel que soit le sentiment intime professé vis-à-vis des Anglais, on se demande si le résultat de la guerre du Transvaal, qui passionna si fort l'Europe, fut bien ce qu'il devait être? L'Angleterre, au Transvaal, était-elle sûre de vaincre?

De nombreux et récents ouvrages, signés des personnalités militaires les plus autorisées, ont abondamment traité cette question.

Nous ne la reprendrons pas.

Mais il est, cependant, un point très important devant lequel tout le monde s'est arrêté sans vouloir l'aborder même timidement.

Si les différents genres de tactiques et de stratégies applicables au Transvaal ont été longuement commentés par les académies militaires, personne n'a discuté le seul genre de guerre qui, d'après nous, pouvait changer les rôles et bouleverser les résultats : la guerre de course.

Le temps écoulé depuis la fin de la lutte a apporté un recul salutaire à la saine appréciation des faits.

Au moment où, pour le classement définitif de l'histoire et les enseignements qu'elle comporte, on cherche à analyser froidement les événements, les éléments de puissance et de triomphe des deux peuples en présence, la même question non résolue se pose à l'esprit de l'observateur, de l'historien anxieux : « Et la guerre de course, était-elle possible ? »

Se rappelant, sans doute, les exploits accomplis exactement à la même époque, pendant la guerre Venezuelo-colombienne, par le petit corsaire venezuelien le *Libertador*, vulgaire navire de commerce armé en course, d'une façon sommaire, bien des personnes demandent instamment si le Transvaal pouvait, oui ou non, pratiquer la guerre de course. Essayons de répondre d'une façon précise.

Malgré de nombreuses opinions maritimes, la plupart très autorisées, nous n'hésitons pas à répondre formellement : « Oui, la course était possible pour les Boers. Ils ont commis une faute impardonnable en ne l'employant pas, ou, du moins, en ne l'essayant pas. »

La question doit être traitée à un double point de vue : 1° droit international ; 2° réalisation pratique.

Au point de vue droit, la réponse est facile.

La guerre de course a été abolie seulement au traité de Paris en 1856 conclu entre un certain nombre de nations. Il est bien évident que, seules les puissances signataires du traité sont liées par les engagements pris. Le Transvaal n'était pas représenté au congrès de Paris. Il conservait donc son entière liberté d'action, comme l'Espagne, les États-Unis, le Portugal, et toutes les puissances non signataires. Des objections cependant ont été soulevées.

Voici la plus sérieuse, au moins en apparence.

La marchandise neutre est insaisissable, même sous pavillon ennemi, dit-on. Chaque navire de commerce anglais aurait eu soin de prendre à son bord une certaine quantité de marchandises appartenant à des neutres. Les corsaires Boers n'auraient donc pu ni détruire les vaisseaux anglais, ni s'emparer de leurs cargaisons, qui auraient été soit-disant, vendues à des neutres.

Mais, en raisonnant ainsi, on fait encore appel à une clause du fameux traité de Paris. C'est ce traité, en effet, qui a déclaré que la marchandise neutre sous pavillon ennemi est inviolable. Ce principe n'est donc obligatoire que pour les puissances signataires;

le Transvaal n'était nullement tenu de s'y soumettre.

Et n'allons pas, par un sentiment de susceptibilité déplacée, nous effaroucher d'une pareille notion des choses de la guerre. Pendant toutes les guerres maritimes, aux XVIe, XVIIe, XVIIIe et même XIXe siècles (première moitié), les corsaires se sont toujours approprié sans la moindre hésitation tout ce qui se trouvait sur un bâtiment ennemi capturé, sans s'occuper de la nationalité du destinataire. Le vaisseau enlevé était ennemi, cela suffisait; on gardait tout ce qu'il contenait. Et tout le monde trouvait cela évident.

Pourquoi les nouveaux corsaires se seraient-ils imposé une règle ne résultant pour eux d'aucun engagement?

Pour apaiser les susceptibilités, ils auraient fait une déclaration préliminaire prévenant bien que, conformément aux traditions les plus reculées, les marchandises navigant sous pavillon ennemi ne devaient jouir d'aucune garantie... Et cela devait logiquement suffire.

Et maintenant, examinons le côté le plus grave et le plus délicat de la question : la réalisation pratique des opérations de la guerre de course.

D'abord, quel genre de navires devait-on employer pour le but proposé?

Cela n'est pas douteux : il fallait des paquebots armés en guerre. Nous ne parlons pas de croiseurs : d'abord, parce qu'aucune nation n'aurait consenti à céder ses bons navires de guerre; ensuite, parce que ces bâtiments ne sont pas capables de donner la longue continuité de vitesse nécessaire à des corsaires. Excellents pour des *raids* très rapides, mais courts, ils ne supporteraient pas des randonnées prolongées de plusieurs mois, comme le font les grands paquebots. Leurs machines, trop compliquées, très ramassées pour être logées tout entières en-dessous de la ligne de flottaison, n'ont pas la robustesse des machines de paquebots.

Les deux seules qualités exigées des bâtiments corsaires devaient être la vitesse et le rayon d'action.

Il est évident que le rôle de ces navires eût consisté à sillonner les mers à grande vitesse et longtemps, afin d'opérer de nombreuses prises, de causer de grandes destructions, et de se dérober ensuite à toute poursuite. Il fallait prendre de grands paquebots filant 18 nœuds en route libre, et armés de six ou huit canons d'un modèle quelconque. Les cales à marchandises, toujours très vastes, les logements des passagers, eussent été remplis de charbon, ce qui eût assuré un rayon d'action immense. Plusieurs grandes compagnies de navigation pouvaient fournir de pareils navires, sans même recourir à leurs unités les plus belles et les plus récentes. La Compagnie Transatlantique française, par exemple, en possédait trois ou quatre, sans tenir compte de ses paquebots les plus neufs comme la *Savoie*, qui accomplit la traversée New-York-le Havre à la vitesse moyenne de 20 n. 6 (vitesse qui ferait de ce bâtiment un corsaire absolument insaisissable).

Les compagnies allemandes, Hamburg-America, Nord-Deutschloyd, etc... pouvaient en fournir plusieurs sans toucher à leurs courriers extra-rapides, *Deutschland*, *Whilhem der Grosse*, etc., qui filent 21 et 22 nœuds en route. Les compagnies américaines en possédaient également plusieurs.

Notez que ces navires pouvaient être montés par des particuliers de n'importe quelle nation, entièrement français, par exemple, ou allemands, ou américains, à la seule condition que ceux-ci aient des commissions régulières du gouvernement transvaalien, le pavillon et l'uniforme des Boers. Ils se seraient trouvés ainsi exactement dans la même situation que les nombreuses légions de volontaires européens qui combattirent dans l'Afrique du Sud, celle du colonel de Villebois-Mareuil, par exemple.

Or il y a un fait très significatif que le public français a trop ignoré : c'est que les légations transvaaliennes de Paris et de Bruxelles ont reçu de très nombreuses demandes d'officiers de marine, d'officiers français en particulier, les uns démissionnaires, les autres en pleine activité, venant offrir leurs services. A Berlin, les offres d'engagement ont été plus nombreuses encore, encouragées d'ailleurs par l'empereur Guillaume lui-même.

Le recrutement n'était donc pas difficile; d'autant plus que, dans la suite, l'espérance des parts de prises lucratives aurait encore décidé bien des vocations.

Abordons, maintenant, le point le plus complexe et le plus délicat de la question : le ravitaillement. On voit bien, en effet, comment les Boers pouvaient se procurer des corsaires, avec la complicité des grandes compagnies de navigation; on voit bien aussi comment ces corsaires effectueraient des croisières. Tout cela est très réalisable. Mais il y a un point sur lequel on n'a jamais pu présenter une solution pratique, c'est le ravitaillement. Où donc les corsaires iraient-ils prendre leur charbon, leurs vivres, leurs rechanges?

Les nations européennes ont l'air de tenir beaucoup au principe de neutralité d'après lequel un port neutre ne doit ravitailler un navire belligérant que dans des proportions très limitées, juste assez pour que celui-ci puisse atteindre le port le plus proche de sa nation.

Pendant la guerre hispano-américaine, l'escadre de l'amiral Cordove (*Pelayo*, *Carlos V.*, etc...) relâchant à Port-Saïd voulut s'y ravitailler complètement. Les autorités locales ne consentirent à lui céder que le charbon nécessaire à la traversée de Port-Saïd en Espagne.

De même, quand l'escadre de l'amiral Cervera (*Maria-Theresa*, *Viscaya*, *Oquendo*, *Cristobal Colomb*, etc...) arriva aux Antilles françaises, on ne lui donna que le charbon nécessaire à la traversée de la Martinique à la Havane.

Les corsaires boers auraient donc été sans ressources? pense-t-on.

Mais il existe un système de ravitaillement d'un emploi évidemment délicat, parfaitement réalisable cependant : c'est le système des dépôts mobiles.

Au lieu d'aller dans des ports où ils risquaient d'être mal reçus, les corsaires seraient allés dans des rades désertes, dans des baies tranquilles mais inhabitées où ils auraient trouvé, à des rendez-vous fixés à l'avance, des vapeurs leur apportant du charbon, des projectiles, des vivres et même du personnel de relève.

Les opérations de transbordement se seraient faites au mouillage, et non en pleine mer comme l'ont proposé quelquefois des personnes se figurant mal les difficultés de pareilles manœuvres. Les points de ravitaillement auraient été changés souvent, chaque fois même, afin d'éviter les surprises.

Il y a heureusement assez de points du globe où l'on trouve d'excellentes baies bien abritées, désertes, propices à de semblables opérations. Les côtes d'Espagne et du Portugal en possèdent un grand nombre. La Norwège avec ses fiords n'est qu'une succession de baies admirables et désertes ; les côtes des deux Amériques, des Antilles, les îles africaines même (Açores, îles du Cap Vert) en comptent d'excellentes. Dans les mers de Chine, dans les îles innombrables de la Malaisie, les bons mouillages sont nombreux. Dans l'Océan Indien, pendant la moitié de l'année (époque de la mousson de Nord-Est) le calme est certain, le ravitaillement pourrait avoir lieu presque partout.

Les vapeurs ravitailleurs n'auraient couru pour ainsi dire aucun risque. Supposons, par exemple, un navire français quittant le Havre avec un chargement complet, adressé à une maison de Madagascar. Des papiers auraient été bien en règle, sa destination annoncée publiquement. Le gouvernement français lui-même n'aurait eu le droit de manifester aucun soupçon à son égard, puisqu'il aurait ignoré le vrai but. L'équipage même du vapeur n'aurait pas été forcément dans le secret. Le bâtiment, après son appareillage, aurait combiné sa route et sa vitesse pour arriver à une date fixée dans une baie de la côte d'Espagne, ou des Antilles. Là, attendant le corsaire, il lui donnait sa cargaison et revenait tranquillement. Le seul risque couru eût été d'être surpris pendant l'opération du transbordement, et on voit combien ce danger était restreint. Enfin, les corsaires auraient eu la faculté de s'emparer du charbon et des vivres des navires capturés, en choisissant pour cette opération l'endroit le plus propice.

Bien entendu, tout ce que l'Angleterre aurait compté de croiseurs se seraient mis à la poursuite des corsaires. Cette considération, terrible *a priori*, est en réalité, à la réflexion, beaucoup moins redoutable qu'on ne pourrait le croire.

D'abord, le nombre de croiseurs anglais capables de donner une vitesse supérieure à 18 nœuds, pendant un temps appréciable, est assez limité. En en comptant quinze ou vingt, nous sommes bien au-dessus de la réalité. (Ne pas oublier que les vitesses indiquées dans les « Navy-Lists » de l'Amirauté anglaise sont celles obtenues avec les bâtiments tout neufs, complètement vides, en flottaisons légères, sans artillerie, ni munitions, ni chargement complet de charbon, vivres, etc... Les vitesses réelles sont inférieures d'environ deux nœuds aux vitesses proclamées.)

Enfin, les croiseurs anglais ayant une vitesse inférieure à celle des corsaires eussent été peu dangereux.

Voilà donc nos vingt croiseurs anglais poursuivant deux ou trois corsaires boers par exemple, opérant l'un dans l'Atlantique, le second au Pacifique, le troisième dans l'Océan Indien, avec la faculté, bien entendu, de changer de champs d'action, de se réunir, etc...

Malgré l'étonnement que peut soulever notre opinion, nous n'hésitons pas à proclamer, à affirmer énergiquement le dogme suivant : le problème, d'apparence simple, qui consiste pour les croiseurs à joindre les différents corsaires en un point du globe pour les détruire est tellement ardu et compliqué qu'il est à peu près impossible à réaliser pratiquement.

Les personnes qui suivent avec attention les grandes manœuvres navales, en France comme à l'étranger, ont toujours été frappées d'une chose : les difficultés inouïes qu'éprouvent les croiseurs, quel que soit leur nombre, à rechercher et rejoindre un ou plusieurs bâtiments, même dans des champs d'action étrangement limités.

A chaque série de manœuvres, sans exception, des exercices de recherche sont exécutés. Des escadres entières de six ou huit navires ont pour mission de retrouver un ou deux ennemis figurés. On impose à ceux-ci des zones de navigation absolument infimes. On ne leur permet que des vitesses réduites. On les place dans les plus mauvaises conditions. Et pourtant, qu'arrive-t-il? Jamais, presque jamais les navires poursuivis ne sont rejoints. Même avec l'aide des sémaphores, donnant toutes sortes d'indications optiques, télégraphiques ou verbales, avec l'aide des défenses mobiles couvrant les côtes, les bâtiments

supposés ennemis échappent, ne sont même pas aperçus. On ne réussit pas un exercice de recherche sur quatre! A l'heure qu'il est, nos marins ne croient plus à la possibilité de rechercher des croiseurs ou bâtiments isolés. Ils n'admettent le problème possible que lorsqu'il s'agit de retrouver une escadre de gros navires, lourds, sans vitesse ni facilité d'évolutions, et naviguant bien groupés.

Qu'adviendrait-il si les bâtiments poursuivis avaient comme champ d'action l'immense étendue des mers? Si, au lieu de la mer d'Irlande, d'une fraction de Méditerranée, d'une moitié de la Manche, les corsaires ennemis avaient à leur disposition l'entière superficie des Océans, c'est par centaines qu'il faudrait multiplier les croiseurs chasseurs, et encore!

Qu'auraient donc pu faire les vingt ou trente grands croiseurs de l'Angleterre contre deux ou trois corsaires boers à grand rayon d'action?

Quand un de ceux-ci aurait capturé des bâtiments de commerce devant Gibraltar ou à l'entrée de la Manche, et disparu aussitôt après, comment deviner la direction de sa fuite? Évitant avec soin les routes fréquentées, il aurait paru un jour à l'embouchure de la Tamise, à l'entrée de la Baltique, devant New-York, et après avoir capturé des cargo-boats pendant une journée entière, aurait disparu à la nuit sans qu'on soupçonnât même la direction suivie par lui.

La route d'Angleterre au Cap fut sillonnée de vapeurs chargés de troupes pendant toute la durée de la guerre. Tous les huit jours, en moyenne, un transport passait, dans un sens ou dans l'autre. On voit l'immense quantité de navires de guerre nécessaires pour escorter de pareils convois! Si les Anglais n'avaient pas eu la mer constamment libre, quels retards n'aurait pas subis leur ravitaillement?

Dans la pratique, les moyens de résoudre un problème de recherche, avec un pareil champ d'action, n'existent absolument pas et ne seront pas réalisés de sitôt. En mer, rien n'indique le passage d'un navire, tandis qu'à terre, au contraire, les troupes doivent suivre les voies régulières de communication; les poursuites s'opèrent le long de routes forcément fréquentées, où le passage d'un groupe d'hommes est vite reconnu et signalé.

Nous n'avons pas la prétention, dans un court article, de traiter dans tous ses détails d'application la complexe question de la guerre de course. Il nous faudrait pour cela des préparations tout autres.

Bien entendu, un pareil état de choses ne peut exister qu'à la condition de ne pas se heurter au mauvais vouloir, à la sourde animosité ou à l'hostilité déclarée des grandes puissances neutres. En fait de droit international, de neutralité, les nations qui ont pour elles la force n'acceptent que ce qu'elles veulent. Si l'Europe avait décidé d'entraver la guerre de course, plus de corsaires, plus de ravitaillement; la question était enterrée,

Mais ce qui est certain, c'est que les puissances neutres, les puissances maritimes surtout, auraient accepté, par intérêt au moins, la déclaration de la guerre de course. Le résultat immédiat eût été, en effet, un développement inespéré de leur mouvement commercial, de leurs industries nationales. Une grande partie du transit accaparé jusque-là par les navires anglais leur serait revenu immédiatement. Les États-Unis et surtout l'Allemagne étaient alors au moment le plus actif de leur développement ou de leur émancipation maritime; l'accroissement annuel de la marine marchande germanique faisait l'admiration du monde. La guerre de course aurait donné à cette flotte de commerce des débouchés inespérés. Partout les commandes, désertant l'Angleterre, auraient afflué; le mouvement d'affaires aurait décuplé.

Sagement, les gouvernements auraient acquiescé.

Et maintenant, une dernière réflexion s'impose. La guerre de course, pratiquée avec succès, aurait-elle forcé l'Angleterre à conclure la paix?

Il est évidemment impossible d'affirmer brutalement une pareille conclusion. La tenace Albion a donné trop de preuves de son admirable entêtement pour qu'on doute d'un exemple nouveau de persistance opiniâtre.

Mais quand elle aurait vu de nombreux cargo-boats capturés ou détruits, ses caboteurs décimés, son commerce paralysé, quand ses riches paquebots auraient été obligés de perdre un temps précieux pour se former en groupes, attendant des escortes que la marine de guerre n'aurait d'ailleurs pas pu fournir en assez grand nombre; quand elle n'aurait plus pu expédier un transport au Cap sans le faire convoyer, elle aurait peut-être trouvé cette guerre bien lourde et ruineuse.

Il est incontestable que, pour tous les produits fournis par l'Angleterre, la clientèle européenne aurait cherché à s'adresser ailleurs, désirant avoir des livraisons certaines, à des dates précises, et non des arrivages aléatoires. Or, l'Économie politique nous apprend qu'une clientèle qui s'est déplacée revient très difficilement à ses anciens fournisseurs. Menacée dans ses forces vitales, dans son organisme le plus indispensable, — son commerce, — l'Angleterre n'aurait-elle pas hésité?

A l'avenir, devant une pareille menace, l'Angleterre, « la plus grande raison commerciale du monde », n'hésiterait-elle pas?

JEAN HERVÉ.

LES VILLÉGIATURES IMPÉRIALES[1]

L'automne se passait à Compiègne. C'était la plus importante des villégiatures impériales; c'est la plus célèbre et la mieux connue. De multiples récits en ont si copieusement narré les usages, le cérémonial, les toilettes, les chasses à courre et à tir, les promenades, les jeux, les spectacles, que, pour en parler avec quelque détail, il faudrait les copier ou ce qui serait pis, nous répéter nous-mêmes. Car, en somme, on allait, on s'habillait, on saluait, on s'amusait, on dînait à Compiègne comme à Fontainebleau, et les mêmes personnages toujours en scène composant ici et là le fond de la société, la fleur de la la cour, il est permis d'en inférer qu'on n'y était ni plus ni moins spirituel.

Mais les Compiègne ont eu d'autres témoins que des snobs ou des fonctionnaires voués à l'admiration perpétuelle, des témoins de qui les confidences épistolaires n'étant pas destinées à la publicité semblent plus sincères et sont en tout les plus piquantes : nous pouvons au moins glaner parmi leurs impressions.

Les plus lointains souvenirs remontent à 1852. Le prince-président à vie de la République réunissait à Compiègne ses amis, les complices du coup d'État, les futurs dignitaires de l'empire. La comtesse Eugénie de Montijo, accompagnée de sa mère, assista aux chasses et, très adulée, fut comme l'étoile des fêtes qui parurent données en son honneur. Les courtisans avisés la crurent dès lors fiancée au prince, et il se mêle beaucoup de respect aux hommages que chacun rendait à sa beauté. Le triomphe de son charme et de son orgueil, qui précéda de quelques mois seulement son mariage impérial, fut peut-être la cause de la prédilection qu'elle eut toujours pour la résidence qui en avait vu l'éclat.

A partir de 1853, l'impératrice organise, dirige elle-même les réceptions de Compiègne; elle en est « l'âme ». Elle seule dresse la liste des invitations et les classe par séries, secondée par le marquis de Lagrange et M. Mario de l'Isle; elle prépare les logements; il y a plus, « elle prend un malicieux plaisir » à les disposer de façon à contrarier ou à favoriser les inclinations des destinataires. Par ses soins, un mari amoureux de sa femme se trouve séparé d'elle par tout un corps de bâtiment, mais des forçats du conjungo sont forcés d'habiter ensemble, et des amants, dont le monde ne saurait approuver la liaison, demeurent porte à porte. Le souverain, qui pourtant déteste les farces et vaudevilles du théâtre du Palais-Royal, s'amuse infiniment de ces petites comédies de la vie réelle, dont l'impératrice se fait l'auteur et l'impressario.

Sur l'accueil de Leurs Majestés, il n'y a qu'une voix : « Il est d'une bienveillance et d'une affabilité que l'on sent sincères et cordiales », l'empereur, « avec une bonhomie tranquille », et l'impératrice « avec un charme souverain », s'ingéniant « à oublier leur grandeur pour se transformer en maîtres de maison exquis ». Mais leur entourage immédiat ne mérite pas les mêmes compliments; « il interpose entre eux et le reste du monde une de ces barrières invisibles qu'on ne franchit jamais, même avec un bon cheval. Il affiche dans l'intérieur du château pour les hôtes momentanés des maîtres une amabilité dont la banalité se traduit par ce fait qu'elle expire au seuil de la porte ». Il constitue « une société strictement fermée, ne s'ouvrant que de loin en loin à de rares élus et préférant, dans son exclusivisme jaloux, des étrangers même sans notoriété à des compatriotes qui la gêneraient peut-être par l'éclat de leurs mérites. Société élégante, mais d'une élégance étudiée; société distinguée, mais dont les formes valaient mieux que les sentiments et les caractères ».

Une parente attachée à la cour, Mme Tascher de la Pagerie, « grand cordon des Dames de Thérèse », corrobore par les siennes ces observations du général du Barrail : « On a ainsi baptisé les séries de Compiègne : la première a non « l'Espagnole; », la seconde, « le camp des bourgeois »; la troisième, « l'Aristocratique ». De son côté, le comte de Viel-Castel note dans ses mémoires, à la date du 28 octobre 1858 : « Les listes du voyage de Compiègne sont, comme toutes les autres années, fort étranges; il semblerait, en les lisant, que la reine d'Angleterre les ait faites pour un séjour à Windsor et que sa Gracieuseté eût bien voulu y admettre quelques Français... Les Anglais y dominent; il paraît que nous ne sommes pas d'assez bonne compagnie pour l'impératrice. »

Mérimée, Octave Feuillet, Jules Sandeau, qui figurent au nombre des invités de cette année-là, sont-ils parmi les étrangers, les bourgeois ou les aristocrates? Ils n'en soufflent mot, mais ils disent d'autres choses plus intéressantes. Écoutons-les :

Mérimée, en novembre : « On ne peut pas dormir dans ce lieu-ci; on passe le temps à geler ou à rôtir... Nous menons une vie terrible pour le corps et pour le cerveau. On quitte des salons chauffés à 40° pour aller dans les bois en char-à-bancs découvert. Il gèle ici à 0°; nous rentrons pour nous habiller et nous retrouvons une température tropicale. L'empe-

1 Voir la *Revue Bleue* du 1 [illegible]

reur ressemble au berger du moyen âge qui fait danser les loups avec une flûte magique. »

Feuillet (dont la femme, n'étant pas invitée, loge à l'hôtel de la Cloche et attrape une angine de poitrine en assistant à une chasse) : « Jules Sandeau ne peut parvenir à mettre convenablement sa culotte, attachant les petites bouffettes de ruban noir, qui se placent ordinairement sur le côté, au beau milieu du genou, ce qui donne à sa culotte l'air d'une culotte à l'envers. »

Combien d'écrivains et d'artistes comme Sandeau, aussi embarrassés de l'honneur qui leur échoit et qui voudraient bien être restés chez eux. Mme Tascher de la Pagerie le constate avec l'espèce d'ironie hautaine qui sied à un « grand cordon des Dames de Thérèse ». Dumas fils paraît à cette noble religieuse « gêné, mal à son aise, apathique » ; G. Flaubert a « l'air aviné » ; E. Augier est « l'homme de ses pièces » ; Meissonier, « un bout d'homme » ; Fromentin, Carpeaux, des quelconques, et ce qui découle de ces fines remarques, c'est qu'« il vaut mieux lire les écrivains, admirer les artistes et ne pas les voir ».

« Une carte d'invitation, rapporte le général du Barrail, est un véritable guide du voyageur contenant toutes les indications nécessaires : heure du train, mention de la voiture qui attend à la gare et du fourgon pour bagages...

« Un break à quatre chevaux conduit devant le vestibule du château : là l'adjudant général du palais nous remet un autre *vade mecum;* et le fourrier du palais vous conduit à l'appartement qui vous est réservé.

« On vit à Compiègne à peu près aussi libre que chez soi. C'est l'abbaye de Thélème; chacun y fait exactement ce qu'il veut, profite ou s'abstient à son gré des distractions mises à sa disposition. Il n'y a d'obligatoire que le dîner et la soirée.

« A huit heures, on monte dans les chambres le petit déjeuner : thé, chocolat, œufs, viande froide.

« A midi, grand déjeuner en toilette du matin; pas de places réservées : on n'attend personne. Les grands personnages venus le matin pour travailler avec l'empereur s'asseyent auprès des Souverains, les autres à leur choix.

« Il y a par chaque série deux chasses à tir sur invitations spéciales ; ce jour-là, l'Empereur et les chasseurs déjeunent à part avant la chasse.

« A midi, on fait connaître aux invités le programme de la journée ; pour chaque série ce programme est : deux chasses à courre, promenade en forêt, visite au château de Pierrefonds. On suit les chasses ou la promenade dans les voitures de la cour.

« Tous les jours, à cinq heures, quelques invités sont conviés au thé de l'Impératrice dans ses appartements particuliers. Chacun y va une ou deux fois pendant son séjour. La conversation, grâce à un fort contingent de littérateurs en renom, y est fort piquante et l'Impératrice, par un esprit naturel exquis, savait donner un tour original aux sujets les plus variés.

« Le dîner est la grande fonction de la journée : l'étiquette exige que les dames y paraissent en grande toilette décolletée, les hommes en frac, culottes courtes, bas de soie. On sert au salon le café et les liqueurs.

« Une représentation théâtrale, des tableaux vivants, des charades occupent la soirée. On danse quelquefois au son d'un piano mécanique qui ne moud que trois airs : un quadrille, une valse, une polka, et dont l'Empereur — ou les jeunes gens — tournent la manivelle.

« Le 15 novembre, jour de Sainte-Eugénie, tous les hôtes du palais présentent des bouquets à l'Impératrice en lui souhaitant sa fête, et elle demande à chacun d'eux sa photographie (1). »

Que reprocher à ce programme de villégiature ? Ne rassemble-t-il pas à tout ce que de bienveillants châtelains peuvent combiner d'ingénieux pour le plaisir de leurs invités ? Non seulement exempt de morgue, n'est-il pas empreint de vieille bonhomie, semé de prévenances délicates ? Joignez que pour se conformer aux intentions des souverains « dames d'honneur, chambellans, préfet du palais, écuyer, aide de camp, officiers d'ordonnance se mettent en quatre pour faire les honneurs de Salon aux invités » et que l'Empereur, « très bon, très facile à vivre, va, vient, au milieu d'eux », leur adressant tour à tour un mot d'une amabilité précieuse, « tout en fumant son éternelle cigarette, toujours entamée, jamais finie », tandis que le Prince Impérial, fort bien élevé pour le rôle qu'il aura à remplir, « les égaie tous de sa gentillesse ».

La seule chose dont puissent, il semble, se plaindre les gens de lettres, les artistes, c'est de n'avoir point dans ces réunions la prééminence à laquelle ils prétendent. Il est vrai que la cour ne les entoure pas des mêmes honneurs que la ville.

Parmi tant de personnes du premier rang par la naissance ou la dignité, ils n'y sont qu'à leur place hiérarchique, qui n'est pas, ne saurait être la première. Leurs talents, comparés à des talents d'ordre différent, sont estimés à leur valeur relative, sans l'exagération de la mode passagère. Même en ce qu'ils sont tentés de considérer comme leur domaine exclusif, l'esprit, l'art dramatique, on leur préfère

(1) *Souvenirs du général du Barrail*, t. II.

souvent des amateurs, qui, à défaut de métier, connaissent les mœurs, les manières, le langage de la cour. Le duc de Morny, le marquis de Marsa, le baron Lambert sont aussi prisés qu'un Octave Feuillet et plaisent davantage. Au théâtre de Compiègne, des revues ou pièces de circonstances comme les *Cascades de Marchy*, les *Commentaires de César*, la *Corde sensible*, semées d'allusions aux goûts, aux caprices mondains du moment, amusent mieux les spectateurs qu'une comédie d'Émile Augier ou de Dumas fils. C'est peut-être humiliant pour les « illustres » dramaturges du Gymnase et du Français, mais c'est comme cela.

Et les charades, et les tableaux vivants, quel succès parisien oserait, à Compiègne, leur disputer la palme? S'il est exact, comme le déclare Mérimée, que les femmes de ce milieu raffiné, étant « sottes au point que jamais on n'en a vu de pareilles », les charades dialoguées confiées à leur intelligence et à leur mémoire, risquent un fiasco; en revanche, les tableaux vivants doivent toujours réussir, car, disent-elles, avec une admirable expérience de la scène, « nous montrerons nos jambes et cela leur tiendra lieu de tout ». Elles montrent donc leurs jambes, et le plus possible du reste de leurs attraits plastiques, pour représenter, mimer la *Toilette d'Esther*, la *Cruche cassée*, *Hercule aux pieds d'Omphale*, *Diane et Actéon*, la *Tentation de Saint-Antoine*, et des bravos les récompensent d'être non moins... audacieuses que belles, des bravos si bien soulignés par l'éclat des yeux et la vivacité des gestes masculins que les plus fines charades n'en obtiendront jamais de pareilles, fût-ce la *Ronde du Port de Nantes*, fût-ce des gens de société comme le *Roi du Maroc*, la *Toilette de Madame* ou celui qui consiste à prendre avec les dents, sans se blanchir le nez, une bague posée sur une couche de farine; fût-ce encore le petit jeu de proverbes dont parle Viel-Castel : « Il s'agit de se choisir un nom d'arbre, et quand on jette un mouchoir à cet arbre, de répondre par un proverbe ». Or, l'impératrice, se trouvant à court de proverbes, demande au beau Niewerkerque de lui en fournir un et il lui souffle :

L'amour est un petit métier
Que l'on peut faire sans soulier.

Mais l'Impératrice déclare qu'elle n'osera jamais le dire, puis comme on lui lance le mouchoir, fait avec embarras :

[illegible]
On en peut [illegible].

Mais on ne riait pas toujours. Multipliés, variés en vain pour remplir d'une joie continuelle les journées oisives, les divertissements de Compiègne, comme ceux de Fontainebleau, ne parviennent guère à soulager ceux qui les doivent subir, du vide pesant des existences officielles. Être sans cesse en représentation, suprême fatigue! Le plaisir ne la dissipe qu'un moment, laissant après soi une amère saveur d'illusion perdue. Pour donner à son âme lasse et désenchantée quelque rêve idéal, l'Impératrice voudrait s'entretenir avec celles des morts, et taquine les tables tournantes, alors leurs organes. Octave Feuillet présent (1862), elle tente une expérience « sur la sensibilité de son guéridon », qu'entourent les invités de son thé de 5 heures : « Mais on ne s'applique nullement. Le marquis de Cardoue reculait et la petite marquise aussi, l'Impératrice disait « soyons sérieux » et ne l'était guère; la table seule faisait bonne contenance et ne bougeait pas. » L'arrivée de l'Empereur arrêta net l'évocation des esprits....

Excédée de réceptions, de sourires de commande, que de fois la souveraine serait contente de pouvoir s'en dispenser! Un soir, M. Augustin Filon, précepteur du Prince impérial, la voit, toute habillée pour le dîner de gala, entrer dans le salon où travaille son élève, que le général Frossard, son gouverneur avait, « pour une légère faute », mis en retenue. « Elle s'avança vers la table : — C'est vous, maman? — Tu travailles, ne te dérange pas. » Elle l'embrassa tendrement, donna une petite tape affectueuse sur la tête de Louis Conneau et s'approcha de la fenêtre. Elle causa un moment à demi-voix dans l'embrasure, et dit : « Quel dommage que le général ne puisse pas me « priver » aussi de ce dîner! »

Il y avait donc à Compiègne, ainsi qu'à Fontainebleau, des heures d'inexprimable mélancolie pour les maîtres des villégiatures impériales; ce mot, qui n'est pas une boutade, mais un aveu, le prouve assez; mais est-il nécessaire? Peut-on ne point sentir, ne fût-ce que par sympathie humaine pour les victimes, le douloureux mensonge et le pitoyable néant de la vie mondaine?

« A Compiègne, on s'étourdit plus qu'on ne s'amuse », écrit Mme Tascher de la Pagerie, et cette phrase, qui résume ses impressions, résume encore les nôtres.

LOUIS BARRON.

Paris. [illegible] 1905. Le Propriétaire-Gérant : FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 9. 4e SÉRIE. — TOME XX. 29 AOUT 1903.

LA VIE MENTALE

LE TÉMOIGNAGE

Un procès, qui marquera parmi les causes célèbres de ce temps, s'est déroulé ces jours-ci devant la Cour d'assises de la Seine; il présente à l'observateur une ample matière d'étude. Ce que je veux relever aujourd'hui, parmi les choses qui ont le plus frappé, c'est la contradiction et la confusion des témoignages, dont les plus opposés sont exprimés avec le même accent de vérité et qui, par leur ensemble, constituent des éléments de certitude vraiment hétérogènes. Il est intéressant de prendre texte de ce procès Humbert, qui constitue une clinique sociale très précieuse, pour considérer quelque temps dans son mécanisme psychologique et sa valeur pratique ce procédé général d'information, le témoignage, qui est, en justice, comme dans l'histoire et dans la science, le procédé d'information habituel et nécessaire.

Je voudrais montrer que le témoignage ordinaire, qui n'est pas confirmé par des enregistrements obtenus au moyen d'artifices physiques, ne peut être par sa nature même qu'une interprétation erronnée de la réalité.

***

L'élément fondamental du témoignage est constitué par ce que l'on a vu et entendu. Or entre un fait extérieur et la conscience qu'en prend un individu, il y a un écart, qui peut être plus ou moins grand, qui peut tendre vers une quantité petite, mais qui n'est jamais nul. Une expérience élémentaire de psychologie permet de le prouver aisément.

Je groupe sur un carton un certain nombre d'objets usuels, un crayon, une clef, un verre à boire, un lorgnon, un porte-monnaie; et parmi ces objets je place une minuscule table en bois imitant les tables de cuisine et dont un pied manque, la table est renversée. Le sujet en expérience regarde ces objets dans un temps court, mais suffisant pour considérer chacun d'eux; rapidement et aussitôt après il les décrit. Or toujours il déforme ce qu'il a vu, et d'autant plus qu'il est moins observateur. C'est le crayon à facettes qui est donné comme rond, ou le porte-monnaie vert comme noir, ou le verre à boire taillé comme uni. Des objets sont omis et d'autres qui n'existent pas sur la table sont ajoutés dans la description. Mais une fréquente erreur porte sur la petite table en bois: si l'on demande au sujet combien celle-ci a de pieds, il répond : « quatre », ajoutant ainsi au tout une partie qui lui manquait.

Chaque observateur regarde la nature à sa manière, aveuglé par des phénomènes énormes qui frappent ses voisins et qui ne le touchent pas, et déformant inconsciemment les objets selon son instruction et la direction habituelle ou accidentelle de ses idées.

Le mot du philosophe « on ne voit que ce que l'on sait » est particulièrement juste. Un serrurier entrant pour la première fois dans un appartement remarquera du premier coup d'œil le mode d'articulation des portes; le locataire, qui depuis dix ans les ouvre ou les ferme, n'aura pas remarqué si ces portes sont attachées avec des gonds ou avec des charnières.

Un médecin habitué à rechercher les symptômes

des maladies relève chez tous ceux qu'il regarde des particularités qui, quoique très apparentes, ne frappent pas l'entourage. Parmi ces signes, je citerai l'inégalité du diamètre des pupilles, qui, pouvant exister chez les gens sains, met souvent sur la voie d'une maladie grave du système nerveux et qui, bien que très visible, n'est presque jamais remarquée par les parents du malade. Un médecin, au contraire, surtout s'il pratique spécialement les maladies nerveuses, ne laissera pas échapper cette observation.

Je me rappelle que, étant entré un jour, il y a quelques années, dans la salle de dépêches d'un journal, je dus poser une question à un employé qui s'y trouvait en service. Comme il me répondait, mon regard l'examinait par habitude et je constatai que les pupilles étaient très inégales. Le timbre nasonné de sa voix me frappa ensuite, et sa parole me parut manquer de netteté. Curieux de poser un diagnostic, je le fis causer et je remarquai en outre un affaiblissement intellectuel profond, qui n'apparaissait pas dès l'abord, parce que les quelques phrases nécessaires pour se tirer des questions banales étaient comme stéréotypées dans l'esprit de cet employé; ce dernier était cependant atteint de paralysie générale et continuait de remplir, d'une manière plus ou moins automatique, des fonctions en apparence assez difficiles.

C'est d'ailleurs en médecine — qui est par excellence une science d'observation — que l'on peut le mieux vérifier cette influence de la connaissance sur la manière de voir les choses. De temps à autre des cliniciens plus pénétrants décrivent des maladies nouvelles. Est-ce à dire que ces maladies n'existaient pas ? Non, elles évoluaient devant les médecins, qui en observaient les symptômes et les rattachaient à diverses espèces différentes. L'appendicite, dont on a tant parlé dans ces dernières années, n'est décrite que depuis peu de temps ; auparavant les médecins mettaient les états morbides qui lui reviennent sur le compte de la péritonite. Aussi le témoignage des parents d'un malade n'a pas souvent une grande importance pour le praticien qu'ils ne peuvent renseigner exactement, parce que eux-mêmes n'ont pas su voir.

C'est l'histoire de ces ignorants en peinture qui considèrent un tableau et se demandent anxieusement : Que faut-il voir ? Que faut-il admirer ? Quand j'étais étudiant, je n'avais pas eu l'occasion de m'occuper du style des meubles. Plus tard, lorsque, intéressé, j'eus appris à distinguer certains caractères du mobilier, je cherchai vainement à me représenter le style des ameublements des maisons où j'avais fréquenté en province, avant de venir à Paris. J'avais vécu dans des milieux que je n'avais jamais regardés; et ces meubles étaient restés pour moi sans caractères propres, presque comme s'ils n'avaient pas existé.

L'éducation crée donc une observation systématique, qui est un moyen de mieux voir, mais qui tend aussi à déformer les objets. Chaque profession a son vice de réfraction, qui est surtout net chez les hommes de lettres. L'habitude de chercher dans la vie des faits qui se présentent avec un développement logique propre à susciter un intérêt littéraire, conduit peu à peu à compléter les observations dans ce sens. Un faiseur de contes témoin d'un événement sera porté à lui donner une terminaison satisfaisante. Il est remarquable que, dans tous les journaux, les faits-divers ont un développement qui affecte une loi commune, laquelle ne se retrouve pas dans la vie réelle. Si le journal est bien écrit, le fait-divers y est un petit conte logique dont les éléments se précipitent vers un dénouement attendu et où peu de détails sont laissés obscurs; en sorte que, comme un journal bien rédigé est d'ordinaire un journal bien informé, ses informations risqueront de devenir plus fausses, sous le rapport de la réalité objective adéquate, en proportion de sa bonne tenue littéraire.

L'orientation temporaire de l'esprit influe aussi sur l'attention avec laquelle on observe le monde extérieur. On entend quelquefois dire : « Il y a cette année beaucoup plus d'accidents de voitures, » ou encore : « Depuis quelques temps, la phtisie fait bien plus de victimes. » Or d'une année à l'autre, le nombre des accidents de voitures est sensiblement le même et les maladies pulmonaires n'augmentent pas beaucoup de fréquence, mais celui qui a été le témoin de l'un de ces accidents, ou de l'une de ces maladies dans son entourage, remarquera davantage les cas du même genre chez les autres. Cette attention systématisée entretient ce préjugé que tous les événemens arrivent en série.

Le contraire s'observe tout aussi bien. Il suffit d'être distrait pour ne pas voir. Dans une émotion intense, on est d'ordinaire peu capable de remarquer ce qui se passe autour de soi. Cette cécité psychique est la cause d'accidents nombreux dans les paniques, où les gens affolés passent à côté d'une issue sans la voir. Aussi, dans un lieu qui reçoit une grande affluence de gens et où peuvent se développer des incendies ou tout autre phénomène dangereux, les escaliers et les portes de secours doivent s'offrir et fonctionner sans que l'individu ait à faire le plus petit effort de compréhension. Une foule qui fuit un danger présente une intelligence collective au-dessous de celle d'un enfant en bas-âge. Elle ira s'écraser dans un couloir sans issue, même si un écriteau le prévient de n'y pas pénétrer.

Il est des personnes dont l'observation est systématique et ne s'exerce que sur les choses qui les préoccupent. Zola était un type de ce groupe. En dehors des faits pouvant servir au roman qu'il était en train de composer, il ne voyait rien et ne voulait rien voir. Il serait passé devant l'événement le plus propre à être transformé en conte sans avoir la curiosité de s'approcher et de noter aucun détail. S'il écrivait *l'Argent*, le monde des affaires seul l'intéressait et toutes les observations sur les milieux militaires l'auraient laissé indifférent. Un jour, au cours de mon enquête, il vint à l'asile Sainte-Anne où j'étais chef de clinique, et je lui proposai de lui faire visiter un quartier de malades. A ce moment il écrivait *Paris*, et les aliénés n'entraient pas dans son roman. Il n'éprouva aucun désir de faire une observation dans ce milieu d'asile, et je crois bien que cet observateur pénétrant n'avait rien vu de notable en traversant ce milieu nouveau pour lui. Sur ce point, Alphonse Daudet qui notait sans cesse des attitudes, des paysages, des paroles, avait un procédé d'observation tout opposé.

En somme, l'observation des faits est toujours plus ou moins déformée; et l'on comprend que l'éducation — notamment l'éducation professionnelle, — qui permet de voir plus de détails, tend aussi à faire voir dans le sens d'une erreur systématique. Le collectionneur d'autographes tombera assez facilement dans les pièges des marchands, parce que son esprit est constamment orienté vers les écritures de gens connus et qu'il considère les papiers dans un état favorable à une suggestion.

Mais toute vision est une modification et d'ordinaire un complément de l'objet examiné. Taine a fait de cela, dans son livre *l'Intelligence*, une analyse psychologique très saisissante. Il cite notamment tel exemple pris dans la vie quotidienne. Quand on est à la fenêtre et qu'on reconnaît de loin une personne dans la foule qui passe, le procédé de reconnaissance est en somme tout à fait irrationnel en soi. C'est d'abord une simple tache noire qu'on a remarquée; elle se déplace sous une forme et dans un mouvement qui ont suggéré l'idée d'une personne connue; et lorsqu'on est sûr de ne pas se tromper, il s'en faut qu'on ait tous les éléments de certitude. On a complété et interprété quelques petites sensations élémentaires qui ont servi à construire l'image très nette d'un homme avec une physionomie et des vêtements particuliers. Mais c'est là le procédé de l'hallucination ou de l'illusion, qui d'un mouchoir blanc dans une pénombre tire l'image d'un chat ou d'une tête grimaçante. Aussi Taine définissait-il la perception externe d'une manière logique et inattendue en disant qu'elle était une *hallucination vraie*.

*
* *

Le témoignage repose aussi sur la mémoire; car la plupart des faits dont on a à certifier sont des faits anciens. Or le temps efface toutes les images, et celles qui survivent dans l'esprit ne le peuvent que parce qu'elles sont de temps à autre rappelées. Or c'est là leur principal danger. Une image rappelée emprunte à des éléments nouveaux, souvent donnés par la conversation ou la lecture, des caractères qui lui étaient tout d'abord étrangers. Tous ces éléments se mêlent; et il devient à peu près impossible au sujet de démêler ce qui appartient en propre au souvenir.

Je connais une dame qui était allée dans sa jeunesse à Toulouse et qui avait visité les principaux monuments. Le Capitole, qui est l'hôtel de ville, l'avait particulièrement frappée, probablement plutôt par le nom qui lui rappelait des souvenirs de l'histoire romaine que par les particularités architecturales. Peu à peu il se fit dans son esprit un travail qui déforma l'image qu'elle avait conservée de ce monument. L'idée des triomphateurs qui montaient jadis, à Rome, au Capitole, suscita l'image d'un grand escalier, qui fit corps avec le souvenir primitif. Cette dame, parlant du Capitole de Toulouse, le décrivait avec la plus grande conviction comme ayant un escalier monumental. Or il arriva un jour qu'elle revit Toulouse et son hôtel de ville, et sa stupéfaction fut grande de constater que l'escalier monumental n'existait pas.

Les associations d'idées, qui peuvent sauver un souvenir de la destruction, tendent par conséquent à le déformer. Or plus un fait est important, plus il tend à être rappelé; et chaque fois il court le risque de subir une altération.

Enfin un témoignage ne vaut que par la bonne foi de celui qui l'apporte. Mais comment distinguer le mensonge? L'intérêt n'est pas toujours la cause d'un faux témoignage; et d'ailleurs il n'apparaît pas quelquefois. Le mensonge de la vie courante, qui n'est pas un délit, a cependant les conséquences les plus graves, car il ébranle toute certitude. Aussi est-il flétri. La sanction sociale la plus grave pour le menteur dévoilé, c'est qu'il a désormais bien de la peine à faire croire en sa parole; et c'est là une grave diminution de sa valeur sociale.

*
* *

Malgré ses imperfections et ses dangers, le témoignage est employé tous les jours parce qu'il est nécessaire.

En matière scientifique, le témoignage joue un rôle important dans la construction des vérités nou-

velles ou plutôt des interprétations nouvelles des faits anciens. Tous les jours les travailleurs apportent le résultat de leurs observations. Ici le témoignage est presque exclusivement visuel. En science, on s'arrange pour voir; les autres sens servent peu, et quand ils sont seuls en cause, on cherche à faire manifester le phénomène sous une forme visible. C'est ainsi que les sons ont été transformés — par les artifices des expériences — en figures géométriques tracées par le sable ébranlé sur des plaques vibrantes ou en *flammes* agitées par les mouvements de l'air et que l'on observe sur des miroirs. Le tact sert peu; à peine donne-t-il — comme l'odorat et le goût — certains caractères des corps chimiques.

Mais ce n'est pas tout que de baser le témoignage sur la vue; il faut que ce témoignage puisse être fixé. Et c'est le grand avantage de la méthode graphique, appliquée et généralisée par MM. Chauveau et Marey à l'étude des phénomènes physiologiques. Par le moyen de l'inscription des mouvements, on arrive à faire dessiner automatiquement sur un papier convenablement préparé les mouvements du pouls ou de la respiration, de telle sorte que l'on peut étudier ce phénomène, même lorsqu'ils ont disparu, et les faire examiner par d'autres personnes. La photographie présente, pour d'autres phénomènes, les mêmes avantages.

Dans tous ces cas, le témoignage prend une valeur que les temps passés ne connaissaient pas. Et il faut attribuer à cette méthode d'examen une large part des progrès réalisés dans la science.

Mais si les erreurs de perception et de mémoire sont aussi, en science, considérablement réduites, il reste, même dans les cas où ces méthodes peuvent être employées, des erreurs possibles quant aux circonstances des phénomènes qui ne sont pas susceptibles d'être tous inscrits. C'est ainsi que les témoignages peuvent servir à propager des erreurs scientifiques.

Que dire alors des sciences d'observation où ces procédés ne sont pas utilisables? Les faits ont la valeur attribuée aux observateurs. Il arrive que des savants érudits et consciencieux, mais mal doués sous le rapport de la perception et du jugement, passent leur vie à travailler et à mettre au jour des faits qui n'existent pas ou qui existent autrement qu'ils les voient. Lorsque, par suite de leur situation conquise par des concours, l'autorité de ces savants — mauvais observateurs — devient grande, c'est tout un ensemble de [illegible] douteux qui sont peu à peu déversés dans le champ scientifique et deviennent des obstacles au travail fécond. Il faut à chaque instant déblayer la route de ces pavés malencontreux. En médecine, cela s'observe assez fréquemment. On vit souvent sur des témoignages de gens autorisés, et quand un esprit avisé veut aller plus avant et vérifier les faits placés à l'origine, à la base de certaines théories de fortune, il s'aperçoit que ces faits sont des erreurs; les témoignages sont sincères, mais altèrent étrangement les réalités.

Ce qui modifie le plus le témoignage historique, c'est la passion. Pour cela, la période révolutionnaire n'est pas encore connue dans sa vérité. Nous-mêmes vivons tous les jours de l'histoire. Or, comme il est difficile de se faire une opinion précise sur les événements contemporains, même sur ceux auxquels on a assisté de plus ou moins loin, il faut s'aider du témoignage d'autres personnes, et alors on est aux prises avec des interprétations contradictoires. Les faits en apparence les plus simples sont malaisés à établir dans leurs détails.

C'est la justice criminelle qui est le plus aux prises avec le témoignage, — entendons le témoignage oral. M. Jean Cruppi a, dans son livre plein d'humour et de bon sens, *la Cour d'assises*, fait une critique vécue des témoignages de la cour d'assises.

La mémoire auditive la plus infidèle joue dans les dépositions un rôle considérable; et les racontars varient souvent au gré des passions du déposant.

Mais les défauts du témoignage tiennent surtout à cette *rumination* du fait auquel le témoin a été soumis pendant les longs mois qui s'écoulent entre le crime et le procès. Il a, en effet, été poussé à suivre avec curiosité les commentaires de la presse, qui lui donnent une opinion. Cette conception cristallise tous les souvenirs d'après un certain type, et de la sorte ils sont assurés d'une survie plus grande. En effet, ils sont expliqués, et l'on retient mieux ce que l'on comprend; puis ils font désormais partie d'un système général qui a une vie extérieure active. Il peut se former ainsi une ou plusieurs interprétations qui se partagent et uniformisent, chacune à son bénéfice, les témoignages. Lorsque la passion sociale, politique ou religieuse s'y mêle, cette répartition est encore plus nette.

L'affaire Dreyfus nous en a offert un rare exemple. Dès qu'un incident naissait, chacun des deux grands partis en lutte imposait une interprétation qui était plus ou moins aveuglément accepté par les adhérents. Les comptes rendus des débats judiciaires étaient particulièrement curieux; selon qu'on lisait tel ou tel journal, on avait, sur la physionomie générale de la séance, les réponses des personnes en cause ou les manifestations du public, des impressions tout opposées.

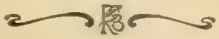
Ces divers éléments ne font pas, le plus souvent, une base d'appréciation bien solide. Et l'on comprend que le Code n'impose pas au juge l'obligation

de se déterminer d'après une règle quelconque, et notamment d'après le nombre des témoignages. Il doit peser dans sa conscience les diverses dépositions; et quelquefois l'une d'elles peut, par le caractère de celui qui l'a faite ou par l'accent de vérité qui l'a accompagnée, ou par tout autre circonstance, entraîner la conviction. Qui ne sait que cette conviction n'a rien de logique, qu'elle peut être amenée par une suggestion habile, par un mouvement passionnel?

En y réfléchissant et en suivant attentivement les débats d'une affaire criminelle — et c'est par là que je désire conclure cette courte étude, — on se rend compte que les témoignages sont, en un sens, une œuvre collective. Les conversations particulières des individus mêlés à l'affaire, la presse qui a besoin de présenter au public un tout compréhensible et intéressant — et par conséquent plus ou moins différent de la réalité des choses, — le président des assises et l'avocat, dont les questions aident et suggèrent souvent les réponses, l'atmosphère de la salle qui détermine les opinions hostiles ou sympathiques aux personnes en cause, tout concourt à faire de ce qui devrait être spontané quelque chose d'arrangé, d'artificiel et, en une certaine mesure, de faux. Ce ne serait pas pousser trop loin cette démonstration que de dire, pour préciser toute ma pensée, que les témoignages dans une affaire criminelle apparaissent comme une œuvre d'imagination sur un thème donné et à laquelle collaborent, dans des mesures différentes, tous ceux qui prennent part au procès, les magistrats, les défenseurs et les journalistes, dont les témoins ne sont guère que des interprètes plus ou moins inconscients et plus ou moins exacts.

Je crois que le témoignage prendra, par des moyens que la science met de jour en jour à la disposition de tous, une valeur de plus en plus grande. La photographie est un de ces moyens, mais il en est d'autres. M. A. Bertillon a montré que les marques de doigts, laissées par des malfaiteurs sur des vitres, pouvaient servir à identifier ces individus. On espère aujourd'hui que la voix téléphonique pourra bientôt laisser aussi sa trace. Et ainsi les mêmes procédés qui rendent les actes de notre vie de relation plus aisés sont en même temps susceptibles de conserver les signes de leur exécution. Tout notre corps et tous nos gestes portent une marque très personnelle, qui permet de concevoir qu'un homme puisse être identifié au milieu de plusieurs millions d'autres hommes. Il semble que c'est le progrès des sciences physiques qui pourra, par une conséquence imprévue, apporter un jour des faits positifs et vérifiables aux lieu et place de ce qui fut pour nous si longtemps, et notamment en justice, une œuvre subjective, essentiellement imaginative et si fréquemment erronée, — le témoignage de nos sens aux informations si illusoires et de notre mémoire dont l'enregistrement est si infidèle.

Docteur Toulouse.



LA PRÉPONDÉRANCE DE LA RUSSIE

EN EXTRÊME-ORIENT.

Tout le mécanisme du fameux équilibre européen étant basé sur le principe primordial de l'intégrité du territoire de l'empire Ottoman, le maintien constant du *statu quo* dans les Balkans s'impose péremptoirement.

S'étant constitué, par une entente tacite, gardiennes vigilantes de l'inviolabilité de la Sublime Porte, les puissances européennes ne sauraient tolérer aucune immixtion isolée dans les affaires de leur protégée dont la zuzerainеté sur plusieurs petits États balkaniques s'exerce, de ce fait, pleine et entière.

L'orientation des événements de Macédoine prouve d'une manière indéniable que cette résolution de l'Europe à garder une neutralité absolue, en tout ce qui concerne la politique intérieure de la Turquie, demeure inébranlable.

C'est pourquoi toutes les tentatives privées — fort louables d'ailleurs — de provoquer une intervention de l'Europe en favenr des insurgés macédoniens étaient condamnées d'avance à un avortement complet.

Il était aisé de prévoir, dès le début de l'insurrection macédonienne, qu'aucune intervention en ce sens ne pouvait se produire et que le sultan aurait la carte blanche pour rétablir l'ordre par ses propres moyens.

Peu soucieuses d'entrer en un conflit armé, dont le règlement définitif serait élaboré et imposé par l'aréopage composé de tous les compétiteurs coalisés, la Russie et l'Autriche, ces deux rivales de vieille date, préféreront brider encore une fois leurs convoitises respectives et s'abstiendront sagement de toute action.

En se décidant à recourir à une démoustration navale, la Russie voulut simplement exercer une pression salutaire sur le Commandeur des croyants; rien de plus.

Le maintien du *statu quo* dans les Balkans est assuré de la sorte, et il faudrait que quelques événements imprévus d'une extrême gravité s'y produisent pour que la paix y fût troublée.

Elle ne le sera pas : les forces turques sont largement suffisantes pour réprimer l'insurrection quelqu'en soient l'étendue et la violence.

Le danger n'est pas du côté des Balkans, il est ailleurs.

De gros nuages, striés déjà d'éclairs avant-coureurs, s'amassent au-dessus des côtes du Pacifique.

. . . . . .

Ne voulant plus courir les risques d'une mésaventure analogue à celle dont le traité de San Stefano fût l'âpre dénouement, la Russie se voit obligée de renoncer, pour le moment du moins, à toute prétention de prépondérance chez les peuples slaves de diverses principautés balkaniques.

Se heurtant, en Europe, aux rivalités d'aussi nombreux que puissants compétiteurs, les Russes jugèrent bon de chercher un autre terrain, plus propice pour leur permettre de donner la libre carrière à leur extensionnisme invétéré.

Dès lors, ils tournèrent, tout naturellement, leurs regards vers l'Extrême-Orient.

Ils s'y trouvèrent en face de deux adversaires seulement, susceptibles de leur disputer la possession des territoires baignés par les eaux de l'Océan Pacifique ; tous deux de race jaune, ces rivaux sont infiniment moins redoutables.

Ayant toujours réussi à rester en meilleurs termes avec la Chine, les Russes n'ont pas grand'chose à redouter de cette voisine plutôt pacifique et conciliante, dont leur diplomatie excelle d'ailleurs à obtenir, par simple persuasion, toutes les concessions désirables.

Infiniment moins négligeable s'affirme la rivalité combative et belliqueuse du Japon, qui voit de très mauvais œil les empiétements continuels des Russes dans les parages qu'il s'est accoutumé à considérer comme des territoires de réserve destinés à ses futurs besoins d'extension.

Rien de plus facile que de démontrer la nécessité absolue où se trouve le Japon de s'étendre en dehors de ses limites fort restreintes.

En effet, couvrant une superficie dérisoire de 382 447 kilomètres, les îles qui composent l'empire japonais possèdent une population de quarante-six millions d'habitants.

D'origine volcanique, ces îles, trop encombrées de montagnes, contiennent peu de terres cultivables.

Trop dense déjà, la population du Nippon continue à s'accroître si rapidement, que la surface restreinte de la métropole ne pourra bientôt plus la contenir et que la nécessité de créer des colonies s'imposera bientôt d'une façon impérieuse.

La grande île d'Yezo, située au nord du Japon, à la hauteur de Vladivostok, et surtout l'île de Formose, tout en offrant aux Japonais d'excellents territoires de colonisation, ne sont point considérées par ces ambitieux comme déversoirs rêvés pour recevoir le trop-plein de la population du pays du soleil levant.

En attendant une occasion favorable pour pousser une pointe du côté de la Birmanie, du Tonkin et surtout du Siam, les Japonais jetèrent, de longue date déjà, leur dévolu sur la Corée.

Séparée de leur pays par la mer du Japon simplement, cette péninsule occupe une superficie de 236 784 kilomètres carrés ; son sol est fertile, son commerce très prospère.

Convoitée également par les Russes, la Corée est la véritable pomme de discorde qui provoquera infailliblement un conflit armé entre les deux nations rivales. La haine latente que nourrissent les Japonais pour leurs rivaux audacieux et entreprenants ne fait que s'accroître, et tout porte à croire que nous sommes à la veille de l'ouverture des hostilités entre la Russie et le Japon.

. . . . . .

Dès leur apparition sur les côtes septentrionales du Pacifique les Russes se trouvèrent en présence des Japonais avec lesquels ils entrèrent en contact, tout d'abord dans l'île de Sakhaline, qui appartenait jusqu'à la fin du XVIIIe siècle à la Chine.

Fréquentant souvent cette île peu hospitalière, les Japonais occupèrent même, au XVIIIe siècle, toute sa partie méridionale qu'ils appelaient Krafto.

En vertu de la convention russo-japonaise du 26 janvier 1855, toute la partie septentrionale du Sakhaline devint russe et conformément au traité conclu, en 1875, entre la Russie et le Japon, toute l'île passa sous la domination du tsar.

L'annexion à la Russie des provinces chinoises de l'Amour et de l'Oussouri (1860) éveilla les premières inquiétudes des Japonais, qui comprirent tout de suite que leurs rivaux cherchaient à circonscrire la Mandchourie et à s'approcher de la Corée.

Ces vagues inquiétudes se transformèrent en un véritable affolement lorsque, après s'être couvert de lauriers, lors de leur facile victoire sur les Chinois, les Japonais se heurtèrent à l'intervention énergique de la Russie, dont les habiles diplomates s'interposèrent au moment psychologique et, tout en empêchant les vainqueurs de tirer tous les profits de leurs succès, rendirent aux vaincus maints services inappréciables en compensation desquels ils obtinrent de la Chine la concession du chemin de fer transmandchourien et la cession à bail de la presqu'île de Gouan-Doun de la Mandchourie méridionale, y compris Port-Arthur qui venait d'être pris par la flotte japonaise.

Il est toujours humiliant de tirer les marrons du feu pour les autres et surtout pour ses rivaux : frustrés par les Russes, les Japonais leur vouèrent donc

une haine féroce, implacable ; mais trop affaiblis par l'effort fourni, ils durent réfréner leur colère et s'incliner devant les faits accomplis.

Deux ans après l'occupation de Port-Arthur, éclata l'insurrection chinoise de 1900.

Fiers de coopérer avec les troupes européennes dans l'œuvre de la pacification de la Chine, les Japonais s'appliquèrent avec ardeur à faire admirer leur bravoure, sans s'apercevoir combien leur impétuosité faisait l'affaire de leurs malins compagnons d'armes de race blanche, qui, comprenant fort bien qu'il n'y avait point de gloire à cueillir sur les champs de bataille chinois (où l'action militaire se réduisait le plus souvent à la basse besogne de police) étaient enchantés de se faire un rempart vivant de vaillants guerriers jaunes, mettant tant d'empressement à se faire tuer.

Les troupes russes, tout spécialement, montrèrent peu de bonne volonté pour accomplir cette tâche ingrate ; leurs chefs s'efforcèrent partout à stimuler l'ardeur des soldats japonais, de manière à les placer toujours en tête des colonnes d'assaut.

— Laissez-les donc faire, ces braves moricauds, disaient les officiers russes en retenant leurs troupiers.

En se faisant tuer par milliers, les vaillants Japonais ne semblaient même pas se douter qu'ils tiraient, encore une fois, les marrons du feu pour la Russie.

En effet, l'écrasement de la Chine et l'affaiblissement simultané du Japon furent les deux facteurs principaux qui facilitèrent singulièrement aux Russes la conquête de la Mandchourie, dont ils surent s'emparer si habilement, en profitant du désarroi général.

Jaloux de ce nouveau succès remporté par leurs rivaux rusés, furieux d'y avoir aussi puissamment que naïvement contribué, astreints par la suite à subir certaines restrictions vexatoires imposées à leur commerce en Mandchourie par les nouveaux maîtres du marché, les Japonais jurèrent, mais un peu tard, qu'on ne les y prendrait plus ; ils remuèrent le ciel et la terre pour attirer les foudres de l'Europe sur les conquérants audacieux ; ils chargèrent même, comme on s'en souvient, leur meilleur diplomate, le marquis Ito, d'une mission secrète auprès de tous les gouvernements européens.

Le résultat de cette longue tournée diplomatique fut médiocre : personne, en Europe, ne semblait être disposé à prendre au sérieux les doléances du Japon ; il fallut bien en conclure que le sort de la Mandchourie lointaine paraissait être indifférent à toutes les puissances, sauf à l'Angleterre, qui prit, ou fit le semblant de prendre en considération les plaintes des Japonais et leur fit l'insigne honneur de conclure une alliance avec eux.

Purement défensive, cette alliance n'engage point la Grande-Bretagne à grand'chose : la clause principale du traité anglo-japonais stipule, paraît-il, qu'une intervention effective de la flotte anglaise ne deviendra obligatoire que dans le cas où une puissance quelconque prêterait la main-forte à la Russie.

Or le gouvernement britannique sait fort bien que cette éventualité n'est pas à craindre, la flotte russe pouvant se suffire largement, tant qu'elle n'aura à combattre que la marine japonaise seule.

Ne se laissant jamais intimider par de vaines menaces, la Russie déclara d'ailleurs, en temps utile, avec sa sérénité habituelle, que l'alliance anglo-japonaise ne lui inspirait aucune appréhension particulière et, fort tranquillement, elle continua à se fortifier dans les positions acquises.

Mal soutenu par sa puissante alliée, peu soucieux de jouer le rôle d'un nouveau Transvaal, le Japon se vit obligé de réfréner ses sentiments belliqueux et de se contenter pour le moment d'un emprunt de 125 millions, seul avantage qu'il pût tirer, jusqu'à présent, de sa glorieuse alliance.

Peut-être s'en tiendrait-il là, en se résignant sagement à subir la prépondérance politique de sa rivale en Chine, mais les convoitises à peine déguisées de la Russie, en ce qui concerne la Corée, donnent fortement à réfléchir au gouvernement japonais, qui a, en outre, beaucoup de mal à résister à une pression vigoureuse exercée sur lui par l'élite de la nation, réclamant hautement la déclaration immédiate de la guerre à la Russie, afin de ne pas lui laisser le temps d'augmenter sa marine en Extrême-Orient.

On sait au Japon quelle activité fébrile déploient les Russes, depuis trois ans, pour fortifier Port-Arthur et les autres ports du Pacifique ; on n'y ignore pas non plus qu'il est même question de transformer en place forte le nouveau port de Dalny, afin de le mettre à l'abri de tout coup de main ; bien que se trouvant sous la protection de traités internationaux, ce port neutre, ouvert au commerce du monde entier, pourrait tout de même tomber entre des mains ennemies.

Tant que la lutte garde un caractère purement économique, les Japonais, grâce à la supériorité de leurs capacités commerciales, n'ont rien à redouter de leurs adversaires, qui se contentent généralement d'établir sur les territoires conquis leur régime douanier comportant des droits exorbitants, source de richesse pour le Trésor de l'empire russe.

La fermeture de ports de la Mandchourie, considérée à juste titre comme un indice certain de l'établissement imminent de ce régime fiscal dans cette contrée devenue russe, mécontente et exaspère les nombreux négociants japonais et américains, habitués de longue date à avoir des coudées franches en

Mandchourie, où ils jouissaient, naguère encore, de certains avantages facilitant leurs transactions assez importantes.

Les protestations de plus en plus violentes du Japon et des États-Unis contre l'occupation russe n'ont pas d'autre cause : elles cesseraient à coup sûr du jour où la Russie consentirait à laisser l'accès libre en Mandchourie et aussi à ne pas accaparer toutes les richesses naturelles de ce pays riche en minerais, qu'elle aura du reste beaucoup de mal à exploiter elle-même, faute de capitalistes entreprenants de nationalité russe.

Il est aisé à prévoir d'ores et déjà que le gouvernement du tsar ne renoncera point de bon gré à aucun de ses droits en terre nouvellement conquise et qu'il se gardera bien d'y ouvrir des ports à traités; quant aux gisements convoités, ils seront tout de même concédés à des sociétés étrangères, mais par les autorités russes et moyennant le prélèvement d'une forte redevance au profit du Trésor russe.

La perspective de voir, prochainement, le colosse du Nord mettre la main sur la Corée et y inaugurer le même régime prohibitif qu'en Mandchourie, ne peut naturellement pas plaire au Japon, qui lutte avec le dernier acharnement contre l'influence russe dans cette presqu'île condamnée d'avance à perdre son indépendance, pour passer sous la domination du plus fort des deux compétiteurs en présence.

L'annexion de la Corée à l'empire des tsars serait un rude coup porté au Japon et elle constituerait même une menace directe à sa propre sécurité, car qui peut affirmer que l'envie d'étendre leurs possessions de l'autre côté du détroit de Corée ne hantera pas, un jour, les conquérants insatiables?

Se voyant donc acculés à la nécessité d'entrer, tôt ou tard, en lutte armée avec leurs voisins redoutables, les patriotes éclairés du Nippon préféreraient que ce conflit inévitable éclatât le plus tôt possible, car ils savent bien que l'escadre russe du Pacifique, presque égale déjà à la leur, lui deviendra bientôt supérieure (1), comme le démontrent les chiffres ci-dessous.

Tableaux comparatifs
des flottes russe et japonaise en Extrême-Orient.

RUSSIE

		Tonnes.	Canons.
[illegible]	8	96 716	439
Croiseurs 1re classe	4	43 216	234
Croiseurs diverses classes. .	8	45 518	276
Canonnières.	2	800	14
[illegible]	18	[illegible]	—
[illegible]	[illegible]	12 188	—
[illegible]	[illegible]	203 946	963

1. [illegible], trois grands [illegible] et plusieurs navires [illegible] seront achevés en [illegible], en Russie.

JAPON

Nombre de vaisseaux		Tonnes	Canons.
Cuirassés	6	86 299	276
Croiseurs 1re classe	6	58 788	225
Croiseurs diverses classes .	16	56 005	360
Canonnières.	2	2 110	12
Torpilleurs	15	4 703	—
Divers.	19	34 970	—
Total.	64	242 865	872

La marine de guerre japonaise est donc à peine supérieure à la marine de guerre russe concentrée actuellement dans les eaux du Pacifique; cette supériorité numérique, et plus fictive que réelle, est appelée d'ailleurs à faire bientôt place à une infériorité manifeste, car les Russes construisent de nombreux gros navires de guerre, destinés à renforcer — à tripler, dit-on — leur escadre de l'Extrême-Orient; tandis qu'au Japon, il n'y a, pour le moment, aucun gros bâtiment de guerre en construction (1); et puis il ne faut pas perdre de vue que l'escadre du Port-Arthur n'est qu'une simple fraction de la flotte russe éparpillée un peu partout et dont la concentration, sur un même point quelconque, constituerait une force autrement imposante.

Ne possédant point de données exactes sur la valeur intrinsèque respective des deux flottes en question, nous en savons cependant assez pour pouvoir affirmer que la plupart des unités de combat de l'escadre russe ne le cèdent en rien aux unités correspondantes de l'escadre japonaise en ce qui concerne leur construction, leur aptitude de résistance, leur armement et leur vitesse. Quant à l'équipage des navires russes, sa supériorité ne saurait être contestée : beaucoup plus nombreux et disposant de réserves quasi-inépuisables, les marins russes sont en outre plus résistants, mieux disciplinés et probablement plus intrépides que les marins japonais, dont la renommée a sans doute été surfaite, car elle ne repose en somme que sur leurs victoires peu probantes sur les Chinois. Les prouesses récentes de l'armée et de la marine japonaises, en Chine, ne sauraient évidemment servir de criterium de leur valeur, qui en attendant d'autres faits d'armes, plus concluants, à leur actif, reste sujette à caution.

Devenus plus présomptueux que jamais, depuis leurs succès faciles en Chine, les Japonais ne se firent

1. Le parlement japonais vient de voter une somme de 99 860 300 yens pour l'augmentation de la flotte nationale. Cette dépense devra être répartie sur une période de onze années, on ne dépensera la première année que 2 687 682 yens pour la construction de huit navires de guerre de différents types.

Voici les bâtiments de guerre, peu importants, actuellement en construction sur les chantiers japonais :

Nataka et *Tsusima*, croiseurs de 3 420 tonnes chacun; *Chiosi*, croiseur de 2 900 tonnes, *Iji*, canonnière de 620 tonnes, quatre contre-torpilleurs : *Hayasame*, *Murasame*, *Hagatori* et *Agasiri*, et une vingtaine de torpilleurs.

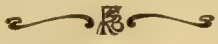
cependant pas la moindre illusion sur l'issue fatale d'une lutte avec la Russie. C'est pourquoi, peu confiants en leurs propres forces, ils cherchèrent à s'assurer l'appui d'une alliance.

Ayant réussi à trouver une alliée puissante à souhait, les Japonais ne sont guère plus avancés pour cela : se heurtant sur plusieurs points du globe à la rivalité opiniâtre de la Russie, l'Angleterre évite avec soin de se brouiller avec cette puissance et se montre, partout, plutôt conciliante, prête au besoin à sacrifier ses intérêts pour assurer la paix.

Il y a donc fort peu de chances pour qu'elle entre en conflit avec la Russie à propos de la Mandchourie et de la Corée, qui ne l'intéressent guère.

B. DE ZENZINOFF.

(*A suivre.*)



LA NIÈCE DU PROFESSEUR ROMUALDO

Roman (1).

La première idée de la signora Dorothée, quand parut devant elle son locataire, Gilda dans les bras, fut la même impression éprouvée par les deux étudiants : que cette enfant, il l'avait volée.

Certes, cette pensée extravagante ne pouvait avoir plus de prise sur elle que sur les deux jeunes gens, mais cela suffit à l'exaspérer de nouveau et à lui faire prendre un air sombre et soupçonneux.

A peine le professeur eut-il déposé à terre son fardeau, elle commença :

— Vous m'expliquerez maintenant...

— Je n'ai pas le temps, je n'ai pas le temps, lui répondit-il, empoignant par le vêtement sa pupille qui manifestait un grand désir de se rouler sur le parquet.

— Sur votre bureau vous trouverez une lettre et un journal arrivés pendant votre absence... Bonne nuit! Le docteur Romualdo resta seul avec Gilda qui dormait tranquille dans son petit lit. Elle avait passé un bras blanc et rond sous sa tête frisée; sa petite poitrine se soulevait et s'abaissait alternativement avec un mouvement régulier; sa légère respiration s'entendait à peine dans la chambre; ses joues s'étaient teintes du plus beau rose.

— Ah! soupira le professeur Grolli, prenant la lumière et s'éloignant sur la pointe des pieds, si elle avait été comme cela en chemin de fer!

Rentré dans sa chambre, le professeur trouva sous un presse-papier le journal et la lettre dont lui avait parlé Mme Dorothée. Il mit de côté le journal sans même en retirer la bande et prit la lettre qui portait une infinité de timbres postaux et venait de Montevideo. Romualdo se sentit blessé au cœur. Il déchira l'enveloppe, déplia la feuille et regarda la signature qui lui était tout à fait inconnue. Il y avait en italien les lignes suivantes :

« Signoré,

« En hommage aux dernières volontés de la signora Elena Natali, je remplis le pénible devoir de vous transmettre une copie de l'acte de décès de ladite signora. Bien que la mort remonte à un certain nombre de jours, on n'a pu avoir cette pièce qu'aujourd'hui. J'ai l'honneur d'être, etc... »

Le document dont parlait cette lettre était écrit en langue espagnole et les signatures des autorisés locales portaient la légalisation du consul italien à Montevideo. Pendant des années et des années, le docteur Romualdo, plongé dans ses études, n'avait jamais tourné ses pensées vers cette sœur qui, alors qu'il était encore enfant, avait fui de l'autre côté de l'Océan.

Elle était morte pour lui. Pour la première et la dernière fois durant cette longue période il en avait, l'avant-veille de ce jour, revu l'écriture. Elle lui écrivait qu'elle allait mourir et à ce moment suprême lui confiait sa fille. La froide lettre maintenant ouverte devant lui, tracée par une main étrangère, ne pouvait ni le blesser comme s'il s'agissait d'une vive affection, ni lui causer aucune surprise. Et pourtant, c'est singulier à dire, Grolli en fut plus ému encore qu'il ne l'avait été par la longue missive de sa sœur. Aucun doute ne subsistait désormais. Hélène avait cessé de vivre. C'était entre eux un abîme plus profond, un espace plus vaste que l'Atlantique. Infortunée Hélène! En vain reportant les regards en arrière, il chercha à se rappeler sa physionomie, il ne pouvait réussir à en fixer l'image; il savait seulement qu'elle avait été très belle et très malheureuse.

Le professeur tenta de se distraire ; il jeta les yeux sur le mémoire interrompu au moment de son départ pour Gênes et fit tout le possible pour se convaincre à nouveau que la formule $x = \frac{\sin y}{\sin x}$ était un amour de formule, mais il n'y réussit pas. Entre une lettre et l'autre se cachait l'insolite et triste vision d'un cimetière au delà de l'Océan, où, sous une croix non égayée par des fleurs, non consolée par des larmes, dormait une créature de son sang...

Tout doucement, il s'approcha de la porte qui ouvrait sur le cabinet de la petite Gilda et tendit l'oreille. Silence profond. Rien ne troublait le sommeil de l'orpheline dont il devait être désormais le défenseur et le guide.

(1) Voir la *Revue Bleue* des 15 et 22 août 1903.

*
* *

Si la nièce dormait, l'oncle, lui, se retournait dans son lit sans pouvoir clore l'œil. De tous côtés, il voyait la route semée de tribulations et de difficultés sans fin... Aux très graves embarras apportés par l'enfant s'ajoutaient et l'obligation de se chercher un autre nid, et celle d'abandonner le laboratoire où, avec tant d'amour, il avait fait construire ses fourneaux et installé ses cornues sur les restes d'une vieille cuisine abandonnée. Oh! ses pauvres études, ses pauvres expériences! Quand trouverait-il jamais le calme, si nécessaire à la pensée? Quand aurait-il à nouveau la sûreté de main, la sérénité d'esprit indispensables pour mesurer les doses des acides et des sels qui devaient se combiner sous ses yeux? Hélas! hélas! Romualdo Grolli, l'homme de science, le futur titulaire de la chaire de mathématiques d'une importante Université était réduit à rien. Il n'y avait plus qu'un Romualdo Grolli, tuteur d'une pupille insupportable, une espèce de Bélisaire errant par la ville à la recherche de chambres meublées!

Tourmenté par ces pensées, qui ne lui laissaient pas de repos, le docteur Romualdo se leva de très bonne heure, et à peine eut-il enfilé son pantalon qu'il entra dans son laboratoire, entr'ouvrit la porte de la petite chambre contiguë et passa la tête dans l'entre-bâillement pour savoir si Gilda dormait encore. Gilda dormait, en effet, et les premiers rayons de soleil, pénétrant dans la chambre à travers les lames des persiennes, venaient lécher un de ses petits pieds roses qui sortait d'un coin de la couverture.

— Je suis là, dit à mi-voix Mme Dorothée, qui tricotait près du lit de Gilda encore endormie. Étudiez, étudiez... J'ai déjà envoyé chercher les bagages... et même, donnez-moi les clefs. Le professeur obéit, se remit au travail, et trouva, en continuant le développement de sa thèse, que $a\ b$ est égal à 5, ce qui lui causa une jouissance infinie. Ensuite, pour se distraire, il passa dans son laboratoire, dont les fourneaux étaient éteints depuis une semaine; il revit ses cornues, et elles semblaient l'inviter à les remettre en œuvre; il revit dans un petit vase de cristal une substance organique dont dix jours avant il avait entrepris l'analyse, et pensa à recommencer cette opération délicate.

Quand il sortit de son cabinet, Gilda, déjà coiffée et habillée, se trouvait dans la salle à manger, regardant bouche-bée une foule d'objets de sa connaissance retirés par Mme Dorothée d'une caisse qui venait d'arriver. Mais sa curiosité bienveillante se changea bientôt en enthousiasme, quand elle vit sortir de la caisse une petite poupée habillée de la tête aux pieds avec la plus grande élégance. Un petit chapeau de soie verte garni de rubans rouges, corsage jaune, jupe bleue, petits souliers de satin blanc ornés au centre d'une rosette vermillon... Elle se précipita dessus comme si elle retrouvait une vieille amie, la prit des mains de Mme Dorothée, l'embrassa sur le front et l'appela plusieurs fois Mimi. Ce nom lui avait été donné quand, encore nue et sans ornements, elle gisait de longues heures sur le lit de la signora Hélène qui, dans les moments où son mal lui laissait un peu de répit, travaillait elle-même à l'habiller, se promettant d'en faire un jour cadeau à sa fille. Puis, la poupée était disparue, et Gilda demandant pourquoi à sa mère, celle-ci lui avait répondu : « Sois tranquille, tôt ou tard tu l'auras! »

Sur ces entrefaites, l'enfant fut emmenée par le capitaine et, pour compagne de voyage, elle eut une petite poupée beaucoup plus modeste qui fut vite brisée et finit ses jours dans l'Océan. Ce n'était pas la seule surprise réservée à Gilda, car on trouva encore dans la caisse deux balles élastiques, quelques menus jouets d'étain et un petit agneau ouvrant la bouche et bêlant quand on appuyait dessus.

Les prévoyances de la signora Natali ne s'étaient pas bornées aux jouets de sa fille. Il était petit, mais complet, le trousseau enfermé dans la malle et dont elle-même avait écrit l'inventaire dans les derniers jours qui précédèrent le départ de l'enfant. A voir cette liste, on devinait les souffrances physiques et morales de la pauvre femme, tant l'écriture apparaissait incertaine et confuse. A un endroit, prise d'un spasme violent, elle avait interrompu son travail; à un autre, elle avait été forcée de s'arrêter, parce que les larmes lui voilaient les yeux.

Après avoir étendu le tout sur une table, Mme Dorothée ajusta ses lunettes et prit l'inventaire pour vérifier chaque chose. Tout était bien en ordre, et Mme Salsiccini, en bonne ménagère, ne put faire autrement que de répéter plusieurs fois : « La sœur de M. le professeur doit avoir été une bien excellente femme, absolument une femme comme il faut. »

Pendant ce temps, Gilda, qui avait déjà sa dose de vanité, quittait de temps à autre sa poupée au chapeau vert, son agneau bêlant, sa poterie d'étain pour venir se pavaner devant ce linge et ces petits vêtements qu'elle savait lui appartenir. Naturellement, tout n'était pas neuf, et elle reconnaissait tantôt un ruban, une robe, une ceinture qu'elle portait chez sa mère. Parfois, d'autres souvenirs s'éveillaient en elle. Cette robe à petites fleurs bleues, elle ne l'avait jamais mise, mais sa mère autrefois en portait une toute pareille. Et alors ce mot qu'avant tout les enfants prononcent et que seul un grand malheur peut leur faire oublier — maman, — venait sur ses petites lèvres de corail...

— Maman, disait-elle, levant sur Mme Dorothée et

sur l'oncle Aldo ses beaux yeux intelligents, et touchant de son petit doigt la robe grise. Puis elle regardait autour d'elle comme si une porte devait s'ouvrir et sa maman courir au-devant d'elle.

— Non, tu ne la verras plus, ta maman, pauvre Gilda!

Un peu avant dix heures, le docteur Romualdo s'aperçut que le moment de sa leçon approchait. Il sortit en hâte, et après être passé dans un magasin pour faire mettre un crêpe à son chapeau, il alla à l'Université, tout confus d'avance en pensant aux mille questions qui lui seraient posées et aux explications qu'il aurait à donner.

En effet, il ne tarda pas à s'apercevoir que l'incident de la nuit passée avait eu un écho dans les salles sévères de la science, car, son arrivée à peine connue par les étudiants épars dans les cours et sous les portiques en attendant le son de la cloche, ceux-ci se pressèrent sur son passage avec un murmure semblable au bourdonnement d'un essaim d'abeilles. Mais la vue du crêpe au chapeau du professeur arrêta leurs sarcasmes. Le recteur, à qui Grolli se présenta immédiatement, paraissait tout d'abord disposé à la plaisanterie; mais lui aussi s'en abstint quand il vit le signe de deuil, et dit d'un accent sympathique : « Je vois avec peine que vous avez été frappé de quelque malheur domestique... »

Alors le docteur Romualdo, si taciturne, si réservé habituellement, dut raconter ce qui lui était arrivé. « Voilà la vie, observa gravement le recteur, qui n'avait pas écrit pour rien un livre de psychologie expérimentale; voilà la vie, » répéta-t-il en offrant une prise au jeune savant.

La leçon eut lieu sans péripéties.

Les jeunes gens restèrent tranquilles comme d'habitude, et Grolli remarqua avec un certain plaisir que les événements inattendus des jours précédents n'avaient pu troubler en aucune façon la limpidité de son esprit mathématique. Quoique, pendant une démonstration, la petite figure de Gilda se présentât au milieu d'un triangle isocèle ou scalène, il retrouvait peu à peu sa sûreté habituelle, à ce point que les étudiants ne s'aperçurent pas de sa distraction et que les rapports des angles entre eux s'accordèrent toujours.

Aussi il sortit de l'école avec un esprit plus tranquille et reporta ses soins sur un devoir très important, celui de placer avec fruit l'argent de Gilda.

Il était bien décidé à ne toucher à cette somme en aucune façon, mais à laisser s'accumuler les intérêts pour faire la dot de la petite fille. Quoiqu'il vécût en dehors du monde, cette grande vérité que les filles sans dot se marient difficilement était arrivée à son oreille. Il pourvoirait lui-même à l'éducation, à l'entretien de sa pupille. Il arrondirait ses faibles appointements de professeur-adjoint en collaborant à quelques œuvres scientifiques et en faisant quelques analyses chimiques. En trois ans, depuis qu'il avait une position, ses économies s'élevaient à quinze cents francs. Donc il pouvait disposer en plus par an de cinq cents francs environ, et il les dépenserait pour Gilda. Certes, avec cette petite somme, il ne ferait pas de miracle, mais ne lui était-il pas possible d'avoir bientôt sa nomination de professeur? Pour la première fois, le docteur Romualdo découvrit dans son cœur un sentiment peu noble et peu généreux, tant il est vrai que le mal s'engendre du bien comme le bien du mal. Il pensa que le titulaire de la chaire de mathématiques étant paralysé et âgé de près de quatre-vingts ans, sa mort ne serait pour personne une grande surprise ou une grande affliction.

Honteux lui-même de ce calcul intéressé, le docteur Grolli exécuta le même jour une double opération à la banque locale. Il préleva une petite somme sur son compte personnel et en même temps, au grand étonnement du caissier Bernardo Bernardini, il versa à titre de dépôt 10 074 fr. 50 au nom de Mlle Gilda Natali, mineure, dont il se constituait le représentant.

Soulagé d'un grand poids, Romualdo retourna chez lui avec le ferme propos de s'enfermer dans sa chambre pour n'en sortir qu'au moment du dîner. Il faisait cette réflexion sage : si ma responsabilité, si mes devoirs se sont ainsi augmentés à l'improviste, il est indispensable que je travaille avec plus de courage qu'auparavant. Je dois affermir, étendre ma renommée, me faire connaître en Italie et au delà... Pourvu que Gilda ne me dérange pas avec ses cris!...

Et, en vérité, Gilda ne criait point, mais à quel prix pour Grolli avait été acquise cette tranquillité! L'enfant, en effet, trouvant que, de toutes les chambres de la maison, celle du professeur était la plus gaie, y avait transporté ses jouets après avoir vaincu les faibles résistances de Mme Dorothée. Sa poupée s'appuyait contre un mur, le mouton gisait à terre, et sur une chaise s'étalait sa minuscule batterie de cuisine. Et, avec un grand sérieux, la petite fille menait l'agneau bêler devant la poupée qui s'inclinait en guise de contentement, puis cette dernière à son tour était conduite près des plats servis et avait l'air de manger de grand appétit. Enfin, dernier coup de pinceau, les deux chats Mao et Mio, qui depuis des années ne pénétraient jamais dans la chambre du professeur, ronflaient l'un près de l'autre sur le fauteuil de celui-ci, ayant sans doute jugé opportun de rompre la consigne, attirés qu'ils étaient par la gentillesse de Gilda.

— Madame Dorothée, Madame Dorothée, s'exclama

le docteur, embrassant d'un rapide regard ce désolant spectacle.

— Que voulez-vous que j'y fasse !... La petite criait hier soir et je n'ai pu l'apaiser qu'en lui laissant faire à sa guise.

***

— Cela ne peut durer ainsi — avaient dit avec un admirable accord Mme Dorothée et le professeur Romualdo, l'un des derniers jours du mois de mai 1861 ; mais on sait que les prévisions humaines sont sujettes à erreur et il ne paraîtra donc pas trop singulier que « cela ait duré ainsi » pendant des années. Il est vrai que, dans les premiers temps Mme Dorothée s'était consciencieusement mise à chercher un petit appartement qui pût convenir au professeur ; mais, bien qu'elle en eût visité beaucoup, aucun ne répondait à ses désirs. Le docteur avait toujours accueilli avec la plus grande résignation les décourageantes réponses de sa propriétaire. Enfin, moyennant une légère augmentation, Mme Dorothée s'était déterminée à céder provisoirement au professeur Grolli le salon qui devint la chambre de Gilda. On ne pouvait laisser cette petite dans le cabinet noir où on l'avait installée à son arrivée.

— C'est une chose qui ne peut durer plus de quelques semaines, déclara la veuve Salsiccini à la portière, un jour où celle-ci la plaisantait sur sa faiblesse. La concierge ne daigna pas répondre ; mais ses lèvres eurent un sourire de compassion. Mme Gertrude avait de bonnes raisons pour sourire, les faits le démontrèrent. Avant un mois, la combinaison provisoire était devenue définitive. Le professeur ne songeait plus à partir, Mme Dorothée ne pensait plus à le renvoyer, et Gilda Natali montrait les meilleures dispositions dans l'art de mener par le bout du nez et son très savant oncle et sa propriétaire.

Aucun chant ne répondait à son chant, pas un visage d'enfant ne se rencontrait avec le sien sur le palier ou dans l'escalier.

Toute la maison logeait des gens sérieux ou taciturnes et le quatrième étage avait pour locataires trois vraies momies. Un colonel en retraite, la terreur des garçons de restaurant, car souvent il lui arrivait de leur jeter les plats à la tête ; une ex-jolie femme qui, dégoûtée du monde, passait ses journées à égrener son chapelet ; un misanthrope collectionneur de monnaies anciennes, mais ne permettant à personne de les voir : tels étaient les personnages que Gilda croisait parfois en sortant pour prendre l'air sur la galerie. Ces courses de la petite fille semblaient une énormité à ces trois fossiles. Volontiers ils auraient adressé à la propriétaire une protestation collective si, pour le faire, il n'avait fallu se réunir et s'entendre. Or, comme les réunions ne faisaient pas partie de leur système de vie, ils se contentèrent d'adresser isolément leurs plaintes à la portière. Justement, Mme Gertrude avait pris Gilda en grippe depuis qu'un jour, en traversant la cour, elle avait reçu sur le chignon une balle de caoutchouc tombée du quatrième étage. Pour trouver un ami ou un allié, Gilda devait descendre tout l'escalier, sortir par la grande porte et aller dans le magasin de M. Gédéon Albani. C'est là que chaque jour, durant deux heures, dominait le fils de M. Gédéon Albani, Marius, un garçonnet plus âgé de cinq ans que la petite Natali. A première vue Gilda lui avait plu et à brûle-pourpoint il lui avait adressé cette sympathique déclaration : « Tu es belle toi ; je t'aime. »

Marius passait deux heures par jour au magasin, suivant la volonté formelle de son père qui désirait le mettre au courant du commerce et disait que l'essentiel était d'apprendre vite à connaître les denrées. Pour atteindre ce but, l'enfant fourrait ses mains dans les échantillons de sucre et s'en bourrait à bouche que veux-tu, épluchait des amandes, donnant avec autorité son appréciation sur leurs qualités et ne montrait jamais autant de goût pour l'étude des marchandises qu'à l'arrivée des caisses de dattes de Tunis. Pour le café, le poivre, il avait moins de transports ; au contraire, il ne dédaignait pas la gomme arabique et le suc de réglisse, toujours dans le but de s'assurer de la bonne qualité des produits. Tantôt Marius trônait sur une balle de morue, tantôt il faisait de l'équitation sur un petit baril de harengs, excitant sa monture par des hop ! hop ! dignes de s'adresser à un vrai cheval. Mais où ses mérites brillaient d'un plus vif éclat, c'est quand il marquait des initiales G. A. les colis prêts à quitter le magasin. Là, il déployait réellement une sûreté de main rare et un sentiment exquis des proportions ; aussi M. Gédéon restait-il souvent en extase devant l'œuvre de son fils. Gilda, quoiqu'elle ne fût pas destinée au commerce et n'eût par conséquent nul besoin d'acquérir la connaissance des marchandises, s'amusait énormément dans ce va-et-vient continuel de la boutique.

Gilda avait sept ans quand son ami Marius fut envoyé en Suisse. Les dispositions commerciales de l'enfant paraissaient très médiocres ; il continuait à se pénétrer de la connaissance des marchandises, à peindre sur les colis la marque G. A. ; mais il avait une répulsion absolue pour les comptes et répétait sans cesse qu'il voulait être peintre ou soldat... M. Gédéon ne doutait cependant pas qu'un séjour de quelques années dans une école commerciale corrigeât son fils de ses folles idées.

Marius parti de Gênes, Gilda n'eut plus de motif pour descendre au magasin Albani et perdit de la sorte sa principale distraction. Les promenades avec

Mme Dorothée lui déplaisaient et le laboratoire même de son oncle ne suffisait plus à la dérider. Le docteur Romualdo se sentit pris d'un scrupule de conscience. Était-il possible que cette enfant exubérante de santé grandît toujours entre lui et la bonne, mais ennuyeuse, Mme Dorothée? En recevant Gilda des mains du capitaine Rodomiti, ne s'était-il pas implicitement engagé à faire de sa pupille une jeune fille bien élevée, capable de devenir un jour une femme sérieuse, une mère affectueuse?

Or, pour arriver à ce but, il était indispensable de songer sérieusement à son éducation.

Pénétré de ces sages considérations, le docteur Grolli, un matin de novembre 1864, conduisit sa nièce dans le meilleur pensionnat de la ville. Gilda avait alors sept ans et demi, elle était très jolie et très bien proportionnée. Quand on la voyait avec ses yeux noirs et vifs, sa profusion de cheveux bruns, son air de reine en miniature, on ne pouvait s'empêcher de s'écrier : quel amour de petite fille! En aucun cas elle ne passait inaperçue. Elle reçut avec plus de curiosité que de chagrin l'annonce de son entrée en pension. Il lui déplaisait de se séparer des chats, des chardonnerets, de sa poupée et un peu aussi de l'oncle Aldo et de Mme Dorothée; mais le charme de la nouveauté surpassait en elle tout autre sentiment. En fin de compte, il était bien juste de sortir du monde mesquin où jusqu'alors elle avait vécu, de voir des figures différentes, de se lier avec des enfants de son âge. Aussi, quand elle eut franchi le seuil de sa nouvelle demeure, et que le professeur eut prit congé d'elle en l'embrassant, elle essuya vite une petite larme et ne tarda pas à reprendre sa figure gaie, pour suivre en sautant une jeune sous-maîtresse qui voulait la présenter à ses compagnes réunies dans le jardin.

Lui, au contraire, l'homme austère et morose, après qu'il eut confié sa nièce à la directrice du pensionnat, s'en retourna en proie à une mélancolie telle qu'il n'en avait eu depuis longtemps. Il pensait à la solitude de sa maison, à l'ennui de ne voir d'autre visage que celui de Mme Dorothée, de n'entendre d'autre voix que celle si aigre et si peu harmonieuse de la vieille dame. Pendant ces trois dernières années, il avait souvent désiré son ancienne tranquillité et maintenant qu'elle lui était rendue, il ne la retrouvait pas sans épouvante. Sous les petits doigts de Gilda, une corde jusqu'alors ignorée dans son âme avait vibré, la vision d'un monde plus vaste, plus riche en couleurs et en formes que celui des livres abstraits. Elle était vaguement apparue à ses yeux, elle avait réveillé sa jeunesse, sa jeunesse endormie sous les formules algébriques et les analyses chimiques.

Désormais, tout était fini. L'étroite ouverture qui livrait passage au souffle du printemps s'était refermée. Le savant se trouvait de nouveau face à face avec la science.

*
* *

Tous les quinze jours, de midi à trois heures, les parents étaient admis à voir les pensionnaires. Jamais le docteur Grolli ne manquait, ce jour-là, d'aller voir sa pupille, quoique cette expédition lui donnât à penser pour toute une semaine. Songez donc! un homme comme lui, éloigné de toute réunion publique hormis son Université, se trouver au milieu de tant de papas élégants, de tant de mamans splendides de jeunesse et de beauté, de tant de jeunes filles distinguées et jolies! Comme il se sentait mal à l'aise et laissait se trahir son embarras! Et il surprenait les regards ironiques l'examinant à la dérobée, et il saisissait au vol les mots moqueurs visant la coupe de ses vêtements, la lourdeur de sa personne, l'aspect bizarre de son visage où l'on ne voyait que la barbe et les cheveux. Souvent quelques-uns des sarcasmes lancés contre lui retombaient sur Gilda.

Un jour, il la vit s'avancer vers lui en hésitant et les yeux rouges.

— Qu'as-tu? Gilda, demanda-t-il, tu as pleuré? Elle ne répondit pas; mais se détournant couvrit sa figure de ses deux mains. A peu de distance, deux des plus grandes pensionnaires pouffaient de rire.

Le docteur Romualdo se sentit blessé au cœur. Il conduisit la petite fille dans un coin reculé du parloir et lui demanda à voix basse :

— On se moque de toi, peut-être? Elle haussa un peu les épaules, mais se tut encore.

— On se moque de toi à cause de moi, dis-moi la vérité?

Et prenant ses petites mains qu'elle gardait devant ses yeux, il l'obligea à le regarder en face.

— Oui, murmura-t-elle d'une voix à peine perceptible.

— Eh bien, Gilda, si tu veux, je ne viendrai plus. Pour la première fois il mettait à l'épreuve l'affection de sa nièce, et, pour la première fois aussi, il s'apercevait combien cette affection lui était nécessaire. Tout son être en ce moment se suspendait aux lèvres de Gilda, et quand il sentit ses deux petits bras ronds se nouer à son cou dans un élan soudain et qu'au milieu des sanglots elle lui dit : « Non, oncle Aldo, je veux que tu viennes toujours, » une douceur nouvelle et inaccoutumée gonfla ses veines et il éprouva une joie qu'aucun problème ne lui avait donné. Il prit l'enfant sur ses genoux, et lui caressant les cheveux, continua son interrogatoire.

— Que t'a-t-on dit?

— Elle devint rouge, mais resta bouche close...

— On dit peut-être que tu as tort d'avoir un oncle aussi laid?

— Oh! fit-elle avec un gentil mouvement de tête et en riant au milieu de ses larmes.

— Eh bien?

— On me dit tant de choses, répondit enfin Gilda.

— Mais... par exemple?

— On dit que tu ne te peignes pas.

Le professeur soupira.

— Et puis?

— Que tu continues à porter les pantalons que tu avais étant enfant.

— Pourquoi?

— Ne les vois-tu pas... ils sont si courts! C'était vrai. Le professeur, qui avait les jambes croisées, dut reconnaître, non sans une singulière mortification, que dix centimètres d'étoffe en plus n'auraient pas été de trop.

— Il y a encore autre chose?

— Oui, répondit la petite fille qui avait désormais le filet coupé, on dit que tu ne sais pas faire ton nœud de cravate.

— Ce n'est pas un grand malheur, observa le docteur Romualdo, auquel cette accusation paraissait moins grave que les prédédentes.

— On dit...

— Encore?

— Oui... que tu as le nez sali par le tabac. D'un mouvement instinctif le professeur mit la main à sa poche pour prendre son mouchoir. Gilda lui arrêta le bras.

— Non, dit-elle, tu as un mouchoir bleu?

— Oui...

— Laisse-le... il ressemble à celui de don Spiridione le catéchiste.

Le docteur Romualdo ne put s'empêcher de sourire.

— Est-il fini, le procès?

Gilda prit un visage sombre qui voulait dire : non ce n'est pas fini. Mais ce ne fut pas chose facile de lui tirer de la bouche la dernière révélation. Enfin elle avoua en sanglotant qu'on l'appelait la nièce de l'orang-outang, et l'orang-outang, conclut-elle avec la plus grande consternation, c'est une bête!

Et une vilaine bête, ajouta le docteur Grolli d'un air résigné.

— Eh bien, reprit-il après un instant de silence, il n'y a qu'un remède... laisse dire ce qu'on veut et n'y fais pas attention... je tâcherai d'être le moins orang-outang possible, je ferai allonger mes pantalons, je m'arrangerai mieux les cheveux et la barbe, je cesserai de me servir de mouchoirs bleus...

La figure de l'enfant s'éclaira.

Toi, en attendant, n'aie pas honte de traverser la salle à côté de l'orang-outang... devons-nous dire ainsi?

— Non, non de l'oncle Aldo.

*
* *

Deux ans avant la fin de l'éducation de Gilda, une épidémie diphtérique moissonna plusieurs victimes parmi les pensionnaires. Ce fut un sauve-qui-peut général; presque tous les parents rappelèrent chez eux leur fille, et le professeur Romualdo se hâta lui aussi de reprendre sa pupille. L'épidémie terminée, Gilda aurait dû retourner en pension, mais sa meilleure amie était morte et l'idée de ne plus la retrouver l'attristait outre mesure.

— Préfères-tu rester avec nous? lui demanda un jour son oncle.

— Oh! oui! répondit-elle les larmes aux yeux.

Et elle resta.

Elle avait alors quatorze ans et se trouvait dans cette période critique durant laquelle un je ne sais quoi d'incertain, d'indéfini, se répand sur l'expression du visage et sur les traits d'une jeune fille. Elle est semblable à une fleur qui retournerait en bouton pour s'ouvrir une seconde fois sans qu'on pût prévoir comment il éclorait de nouveau. Que d'espérances trompées, que de craintes évanouies! Ce petit monstre deviendra peut-être une Vénus; Vénus se changera peut-être en laideron. Dans les yeux des mères on voit une inquiétude constante, dans le regard des étrangers une curiosité indiscrète; la jeune fille se sent observée et s'observe. Elle se demande à elle-même ce qui dérange l'harmonie de ses membres, ce qui trouble la sérénité de son esprit, quel feu étrange lui réchauffe les veines. Elle a des hardiesses qui la font rougir, des craintes qu'elle ne comprend pas; elle regarde derrière elle, voit les petites filles qui sautent bruyamment, elle les envie et les méprise en même temps; elle doit avouer qu'elle était mieux quand elle était comme elles, et, pourtant, elle ne voudrait pas redevenir leur égale; elle regarde devant elle et voit les jeunes épouses, les matrones aux formes opulentes, mal dissimulées par les voiles; elle les voit, elle les voit régner par un mouvement des cils et elle sent qu'un jour elle aussi sera comme elles, et, ce jour, elle le rapproche par son désir. Et pourtant ce désir n'est pas sans une tristesse profonde; à quel prix obtiendra-t-elle ce sceptre?

Pendant les derniers temps de son séjour à la pension, Gilda enlaidissait un peu. Elle était grande, maigre, pâle, un cercle bleuâtre cernait ses yeux. Ses robes courtes laissaient voir un pied trop long et le commencement d'une jambe trop mince; les bras aussi étaient longs et maigres. Son sourire avait perdu sa vivacité d'autrefois; sa voix, d'abord limpide

et argentine, se voilait souvent et blessait parfois l'oreille par certaines notes fatiguées et désagréables. Mais, durant cette éclipse de sa beauté, Gilda conservait magnifiques ses grands yeux expressifs, ses bruns cheveux aux boucles épaisses, ses dents blanches comme l'ivoire et égales comme les perles d'un collier. Il était permis de deviner que le reste se ferait de lui-même.

Comme la physionomie et la personne, le caractère s'était modifié. La petite fille impétueuse, mais gaie, expansive, qui, quelques années auparavant, révolutionnait la silencieuse maison Negrelli, avait disparu ; ses oiseaux, ses fleurs ne lui parlaient plus le langage habituel ; sa gaieté, souvent, était ou forcée ou sans bornes ; parfois, mélancolique et taciturne, elle se renfermait dans sa chambre. Fréquemment, elle pensait au tapage qu'elle faisait avec Marius dans le magasin de Monsieur Gédéon ; hélas ! où était ce temps ? où était Marius ?

Quand on lui parlait de son fils, M. Gédéon remuait gravement la tête. Ce jeune homme lui donnait de grands soucis. Sans être mauvais, il voulait faire à son idée : et son séjour en Suisse, qui devait le rendre sérieux, avait achevé de lui gâter le cerveau. Il fallait maintenant renoncer à l'espoir de le voir succéder à son père dans le commerce de grains et des denrées coloniales. Avec son étrange idée de devenir peintre, il s'était lié d'amitié avec un jeune artiste suisse qui l'avait emmené pendant huit mois à Rome et qui maintenant le gardait dans son atelier à Zurich. De là, Marius écrivait à son père des lettres pleines d'enthousiasme, contenant avec une demande d'argent la promesse de rendre célèbre, en moins de dix ans, le nom de la famille.

— Eh ! Mademoiselle, dit un jour après-dîner M. Gédéon à Gilda qui le saluait toujours avec déférence, Marius tiendra peut-être parole et me rendra célèbre ; mais que m'importe ? j'aurais préféré qu'il restât ici pour s'occuper des affaires avec moi. Alors oui, j'aurais travaillé avec courage... tandis que maintenant...

Le docteur Grolli, en retirant sa pupille de pension, se proposait d'achever lui-même son éducation. Pour cela, il la faisait travailler au moins deux heures par jour. Au début, il était un peu embarrassé ; mais Gilda lui indiquait elle-même la voie, se révoltant contre toute méthode absolue et réussissant pourtant à saisir au vol tout ce qu'il lui enseignait. Le professeur avait commencé par trouver à redire à cette façon de procéder par bonds, mais pour finir, il donna raison à son élève. Elle avait l'esprit si prompt, elle écrivait si bien ! Quand elle lui lisait ses compositions pleines de simplicité et de fraîcheur, il semblait entendre une musique nouvelle réjouir son oreille. Dans son âme, les règles scientifiques avaient assoupi le sentiment de l'art qui maintenant se réveillait, lui rappelant les impressions vierges de l'enfance, et lui faisant sentir tout le prix d'études qu'il avait négligées ; il se trouvait l'élève plutôt que le maître. Mais un revirement se produisait quand il introduisait Gilda dans son laboratoire. Là il était comme un roi, tout lui obéissait. Sous son œil vigilant, à la flamme de ses fourneaux, les corps changeaient de forme, d'aspect, de couleur dans les cornues, et la nature jalouse lui révélait ses intimes secrets. Et lui se plaisait à exciter la curiosité de sa pupille, certain qu'il était de ne pouvoir jamais être pris au dépourvu par ses questions, mettant là son unique vanité. Mme Dorothée, à qui les années écoulées n'avaient pas adouci le caractère, blâmait en toute liberté le système d'éducation adopté par le professeur.

— Voulez-vous faire une doctoresse de votre nièce ? peut-on faire pis ? qu'y a-t-il d'étonnant si elle est pâle, maigre, avec les yeux cernés... Il en est mort des jeunes filles pour avoir trop lu... j'en ai connu, moi...

A certains égards, Gilda, par son humeur, semblait donner raison aux pronostics de la veuve. Un rien la faisait pleurer, elle ne voulait pas sortir, on ne pouvait lui tirer un mot de la bouche.

Un matin que la jeune fille était plus défaite que d'ordinaire, Mme Dorothée fit à voix basse de mystérieuses communications au professeur et conclut :

— Si vous ne me croyez pas, envoyez chercher un médecin.

Le médecin vint, se mit à rire, donna raison à Mme Dorothée, et dit, moitié sérieux, moitié riant :

— Voyons, cher professeur, ne fatiguez pas trop votre nièce. Ce n'est pas un étudiant de l'Université, *c'est une femme*.

Mme Dorothée inclina la tête en signe d'approbation.

— Il faut une vie plus variée, continua le docteur, conduisez-la souvent dehors, faites-lui faire quelques connaissances, de la jeunesse surtout... Les jeunes avec les jeunes... Puis quand viendra l'automne — il est vrai que c'est encore loin, nous sommes à peine en février, — en automne donc un petit voyage serait excellent... Bref, j'estime opportun d'adopter un autre genre de vie.

Cette fois Mme Dorothée montra moins d'assentiment.

— Il faut rester avec les jeunes ! murmura-t-elle entre ses dents,... comme si j'étais une vieille décrépite et déjà en enfance... Les belles choses qu'on apprend avec les jeunes !

Le professeur rentra tout pensif dans sa chambre. C'est une femme, murmurait-il, répétant les paroles du médecin, et il ajoutait : une femme ici ! Jamais, à

ce qu'il paraît, le professeur ne s'était aperçu que Mme Dorothée, elle aussi, était une femme.

Quoi qu'il en fût, l'avenir se présentait à lui sombre, sombre plus qu'on ne peut dire. Le fait le plus naturel du monde lui semblait gros de conséquences incalculables. Il sentait que son rôle de tuteur entrait dans une phase nouvelle, et que, maintenant seulement, il allait en expérimenter les difficultés.

HENRI CASTELNUOVO.

(Traduction de l'italien par LÉCUYER.)

(*A suivre.*)

UN DEMI-ROMANTIQUE

Les débuts de Népomucène Lemercier.

Si Alexandre Soumet fut un classique qui aspirait à s'émanciper, il y avait chez Népomucène Lemercier un précurseur du romantisme, voué par malheur à ne pas réaliser tout son dessein. L'homme et ses velléités audacieusement impuissantes ont été définis à merveille par Charles Labitte, ce délicat critique, qui mourut à vingt-neuf ans. « Au théâtre, dit-il, l'école moderne date de M. Lemercier, et pourtant c'est le mouvement romantique qui a surtout rejeté sa renommée dans l'ombre. » Toute la carrière, en effet, de ce littérateur, offre un conflit ou du moins un contraste entre ses doctrines et ses œuvres, entre ce qu'il conçut et ce qu'il exécuta. Doué d'une imagination ardente, il annonça la révolution dramatique qu'il ne sut pas consommer et que d'autres accomplirent sous ses yeux courroucés. Il devait presque haïr les romantiques qui, somme toute, étaient sa progéniture intellectuelle. Quand on le félicitait d'avoir eu de tels enfants, il répondait avec humour ou plutôt avec humeur : « Oui, des enfants trouvés. » Jamais il n'accorda ni son estime, ni son admiration, ni même son suffrage académique à Victor Hugo, qui par fortune fut son successeur à l'Institut et qui, dans le discours de réception prononcé le 2 juin 1841, porta ce jugement sec, mais exact : « Dans M. Lemercier naquirent et se développèrent, pour faire face à toutes les rencontres de la vie, deux hommes, — deux hommes libres, un homme politique indépendant, un homme littéraire original. »

Né à Paris le 11 avril 1771, Louis-Jean-Népomucène Lemercier était le fils d'un secrétaire des commandements du duc de Penthièvre et du comte de Toulouse, appelé ensuite en même qualité auprès de la princesse de Lamballe. Celle-ci voulut bien tenir l'enfant sur les fonts baptismaux. Elle eut un filleul prodige, favorisé des dons de la Muse, mais accablé d'une disgrâce physique. Sa mère, qui semble avoir été assez coquette et insouciante, le confia à une gouvernante peu soigneuse. Il tomba d'un lit, en se faisant à la tête une blessure et à la jambe une fracture assez grave pour qu'il en résultât une hémiplégie qui frappait le bras de débilité. Il put néanmoins s'adonner à l'équitation et apprendre le dessin dans l'atelier de David. Mais il était né poète : à neuf ans, il esquissa une comédie, intitulée : *l'Indépendant ou l'Incompatibilité des ridicules;* à treize, il traduisit Ovide et *les Nuits d'Young;* avant seize ans, il composa une tragédie, *Méléagre*, qui, grâce à sa marraine la princesse de Lamballe, et par ordre de Marie-Antoinette, fut représentée au Théâtre-Français, le 29 février 1788. M. Ernest Legouvé, dans *Soixante ans de souvenirs*, a spirituellement raconté la lecture de cette pièce devant le Comité : « Arrive le poète : les acteurs (Mlle Contat, Molé, Préville étaient du nombre) se regardent stupéfaits; le poète avait l'air d'un enfant. De longs cheveux blonds tombant sur les épaules, pas de barbe au menton, des yeux bleus pleins de douceur, une petite canne pour soutenir sa marche légèrement claudicante, et un précepteur pour l'accompagner. D'un coup d'œil, les artistes se disent : « C'est un fils de grande maison; le précepteur a fait la tragédie, et l'élève en aura l'honneur; un ornement à ajouter à son blason. — C'est sans doute monsieur qui lira l'ouvrage? dit Mlle Contat en montrant le précepteur. — Non, madame, c'est moi, reprend l'enfant d'une voix douce. — Il commence, il lit. Il lit bien, l'ouvrage plaît; on y trouve, à côté de beaucoup de faiblesses, des scènes heureuses, des mots touchants, et il est reçu à l'unanimité. L'enfant, que la lecture n'avait nullement troublé, ne se trouble pas davantage devant les éloges, ni devant les critiques. » Cependant Mlle Contat veut en avoir le cœur net. Elle réclame certains changements dans une scène du second acte, et elle souhaite qu'ils soient effectués à l'instant même. Par précaution, les comédiens gardent le précepteur, tandis que le jeune poète se retire en une salle voisine. « Une heure après, dit M. Legouvé, il revenait avec la scène refaite et améliorée. Pour le coup, il fallut bien se rendre. La pièce fut mise immédiatement en répétition. »

Les archives de la Comédie-Française ont conservé le manuscrit de *Méléagre*. C'est une œuvre assez terne, mais rimée avec exactitude. La scène se passe à Calydon, dans le vestibule du palais. Le prince Méléagre, fils d'Althée, laquelle est sœur du roi Plexippe, aime Athalanthe et est aimé d'elle. Mais la beauté de la jeune fille a frappé les regards du grand prêtre Zorhoas, une manière de prélat libidineux du

XVIIIe siècle, qui n'a rien de caché pour son confident. Voici l'aveu de sa flamme :

A son aspect, Pharès, ma langue embarrassée
Dans ma bouche aussitôt a demeuré glacée ;
Je sentis mille feux s'allumer dans mon sein,
Et le couteau sacré s'échapper de ma main.

Il rencontre Athalanthe et s'explique avec une liberté très peu sacerdotale. C'est le Tartufe du paganisme :

Croyez-vous que notre âme, exempte de faiblesse,
Des passions jamais ne ressente l'ivresse ?
Et nos cœurs aussi froids que ces marbres glacés,
Que ces vases d'airain sur nos autels placés ?

Athalanthe jette à Zorhoas un regard d'indignation et sort, — ce qui tient lieu d'une éloquente tirade.

A la première représentation de *Méléagre*, Marie-Antoinette, qui occupait la loge royale avec la princesse de Lamballe, avait l'auteur à ses côtés. Elle le présenta au public et l'embrassa, parmi les acclamations et les applaudissements. Une pareille fortune aurait pu griser l'imagination de l'adolescent. Tout au contraire, après avoir galamment remercié les artistes, il demanda son manuscrit au souffleur, sous prétexte de quelques retouches, et le lendemain il écrivit à ses interprètes : « Messieurs, mon succès d'hier m'a beaucoup touché, mais ne m'a pas fait d'illusion. Ma pièce est une œuvre d'enfant ; c'est un enfant que le public a applaudi pour l'encourager ; je n'ai qu'une manière de me montrer digne de son indulgence, c'est de ne pas en abuser. De telles bontés ne se renouvellent pas. Je retire mon ouvrage, et je tâcherai que ma nouvelle tragédie soit plus digne de vos talents. » En dépit des instances des comédiens, *Méléagre* n'eut pas d'autre représentation.

Les événements de 1789, ceux surtout de 1793, émurent profondément Népomucène Lemercier. Il sera républicain opiniâtre après la chute de la République : ce n'est pas l'heure habituelle des adhésions enthousiastes. De très près, il avait regardé le bouillonnement de la fournaise. « Au plus fort de la Terreur, dit Victor Hugo, il suivit avec une assiduité remarquable les séances de la Convention nationale. » M. Legouvé et d'autres biographes placent la scène qui va suivre au club des Jacobins ; mais il importait au récipiendaire que la Convention lui offrît matière à développement fastueux : « Tous les jours, Lemercier venait voir là, comme il l'a dit admirablement, mettre les lois hors la loi. Chaque matin, il arrivait à l'ouverture de la séance et s'asseyait à la tribune publique, parmi ces femmes étranges qui mêlaient je ne sais quelle besogne domestique aux plus terribles spectacles, et auxquelles l'histoire conservera leur hideux surnom de tricoteuses. Elles le connaissaient, elles l'attendaient et lui gardaient sa place. Seulement, il y avait dans sa jeunesse, dans le désordre de ses vêtements, dans son attention effarée, dans son anxiété pendant les discussions, dans la fixité profonde de son regard, dans les paroles entrecoupées qui lui échappaient par moments, quelque chose de si singulier pour elles, qu'elles le croyaient privé de raison. Un jour, arrivant plus tard qu'à l'ordinaire, il entendit une de ces femmes dire à l'autre : « Ne te mets pas là, c'est la place de l'idiot. »

Bien qu'il ne prît aucune part à la politique militante, Népomucène Lemercier fut arrêté, pour avoir, dans un repas à Tours, brisé son verre en refusant de boire à la mort des aristocrates. « Je ne bois, s'était-il écrié, à la mort de personne. » On tint en surveillance à Alfort ce singulier conspirateur qui, sous la tourmente révolutionnaire, composait des pièces de théâtre. Le 20 avril 1792, il avait fait représenter une comédie en vers ou plutôt une adaptation du roman de Richardson, *Lovelace ou Clarisse Harlowe*.

Cette pièce, présentée une première fois comme comédie en cinq actes, et lue le 7 mars 1789 par Saint-Phal, avait été refusée par 12 voix, contre 1 pour la réception à correction et 2 voix pour l'acceptation. Elle s'appelait alors *Clarisse Harlowe*. L'année suivante, elle revint devant le comité, sous le titre de *Lovelace*, drame en cinq actes, fut lue par l'auteur lui-même et reçue à la faible majorité de 7 voix contre 6. Il y a, aux archives de la Comédie-Française, deux textes de cet ouvrage, d'une égale platitude.

L'accueil du public fut très froid, et les *Petites Affiches* observèrent que l'écrivain n'était pas assez roué pour feindre les roueries. Charles Labitte relate également plusieurs mots de cette peste de Mercier, le libelliste du *Tableau de Paris*, se plaisant à ridiculiser son quasi-homonyme : « M. Lemercier-Méléagre, auteur d'une tragédie de ce nom et d'un drame intitulé *Clarisse Harlowe*, qui, n'ayant pas eu grand succès, m'a valu des compliments de doléance que je lui restitue. » C'est encore la boutade lancée par le même Mercier, en séance de l'Institut : « Je reçois beaucoup de lettres adressées à M. Lemercier. Qu'on sache qu'il est plus jeune et qu'il a l'article. »

Au cours de la Terreur, Népomucène Lemercier avait une pièce toute prête, *le Lévite d'Ephraïm*, avec ce sous-titre à la mode du jour : *ou la Justice du Peuple*. Pour surmonter les obstacles qui interceptaient les abords des théâtres, une démarche auprès de Robespierre était indispensable. Le poète refusa de s'abaisser au rôle de solliciteur, remit son manuscrit dans un tiroir, et *le Lévite d'Ephraïm* ne fut représenté qu'en 1796, pour les débuts de Talma

Il s'y trouve cette étrange formule, donnée par un homme qui coupe sa femme en morceaux :

Je fis de ses membres épars
Pour les douze tribus douze sanglantes parts.

L'année précédente, Lemercier avait fait jouer *le Tartufe révolutionnaire*, où l'acteur Baptiste, chargé du personnage de l'Imposteur, lequel détenait chez lui la planche aux assignats, exhiba « les longs cheveux, le geste, l'habit et la tournure de Collot d'Herbois », l'un des plus misérables parmi ces Thermidoriens qui exécutèrent l'incorruptible Maximilien Robespierre. Il convient de noter un bout de dialogue très caractéristique, portant bien la marque de l'époque :

ORGON

Faut-il fuir ou sauver ma tête ?

TARTUFE

Il faut, en homme libre, attendre qu'on t'arrête.

Enfin, observons avec Charles Labitte qu'Orgon, au lieu de se cacher sous la table, était enfermé dans une armoire sur laquelle on avait mis les scellés, et que l'Exempt était remplacé par les bons et loyaux républicains de la section. Le Directoire s'alarma du succès de ce *Tartufe*, qui était tour à tour et même tout à la fois révolutionnaire et contre-révolutionnaire : la pièce fut interdite à la cinquième représentation.

Aucune de ces œuvres de jeunesse n'a été imprimée. Népomucène Lemercier ne consentit à livrer au libraire que son *Agamemnon*, tragédie représentée pour la première fois sur le Théâtre de la République, le 5 floréal an V. Il n'avait pas encore adopté le prénom sous lequel il est généralement connu. Les affiches de la brochure le dénommaient « le citoyen Louis Lemercier ». Non moins citoyens et citoyennes sont les interprètes à qui les rôles furent ainsi distribués : Agamemnon, roi de Mycènes et d'Argos, le citoyen Baptiste ; Clytemnestre, la citoyenne Vestris ; Egisthe, fils de Thyeste, le citoyen Talma ; Cassandre, prêtresse, fille de Priam, la citoyenne Petit ; Oreste, fils d'Agamemnon, le citoyen Saint-Clair. Ils jouèrent à souhait un drame antique composé selon le goût du jour : au sortir de la Terreur, on aimait encore les tragédies. Celle-ci était suprêmement sombre et émouvante. On s'y délecta. « La marche en est à la fois rapide et sage, a dit Marie-Joseph Chénier ; Eschyle et Sophocle sont imités, mais avec indépendance. Le caractère artificieux et profond d'Egisthe, les agitations de Clytemnestre qui résiste avec faiblesse et succombe à l'ascendant du crime, le rôle naïf d'Oreste adolescent, et bien plus encore les scènes pleines de verve de la prophétesse Cassandre, ont déterminé les suffrages publics en faveur de cette pièce, regardée comme un des ouvrages qui ont le plus honoré la scène tragique. » Pour traiter un sujet si noir, dont s'est également inspiré Leconte de Lisle dans les *Erinnyes*, Lemercier, adonné à la peinture et à la médecine en même temps qu'à la poésie dramatique, dut se rappeler une leçon très suggestive de David, ainsi racontée par M. Ernest Legouvé : « Frappé des dons extraordinaires de ce jeune homme, David l'associait volontiers à ses travaux. Le jour où il fut chargé par la Convention de faire le portrait de Lepelletier de Saint-Fargeau assassiné par Pâris, c'est Lemercier qu'il emmena pour l'aider. Le corps avait été déposé dans une salle basse des Tuileries ; l'artiste s'y enferma, et, resté seul avec son élève, il lui dit : « Va me chercher un poulet et « un couteau ». Le couteau et le poulet apportés, David étendit sur le corps un grand drap, puis, coupant le cou du poulet, il aspergea le drap de taches de sang. » De même, dans la tragédie d'*Agamemnon*, il semble qu'on voie le sang ruisseler et s'épandre à terre, en une scène effroyable de boucherie conjugale. Pour expliquer les sollicitations du crime qui la hante, Clymtemnestre évoque le souvenir et l'image d'Iphigénie :

Le barbare ! a-t-il plaint ma tendresse alarmée
Quand il ravit ma fille à mes bras maternels ?

Puis elle écoute, elle accueille les insidieuses paroles, les perfides insinuations d'Égisthe, résolu à lui démontrer la nécessité de l'attentat qu'il médite et auquel elle va participer. Il faut tuer Agamemnon :

Nos pleurs, nos soins cachés, nos secrets entretiens,
Nos soupirs qui feraient parler notre silence,
Nos yeux, tout l'instruirait de notre intelligence.

Le Roi des rois, à la scène VI de l'acte II, rentre en sa demeure, depuis dix ans délaissée. Il ramène de Troie Cassandre, la captive à l'âme prophétique, et lance cette invocation, sur le mode consacré :

Salut, ô murs d'Argos ! ô palais ! ô patrie !
O terre, où de Pélops la race fut nourrie...

Si certaine clairvoyance maritale lui fait défaut, du moins il reconnaît ou plutôt il devine Égisthe à l'épée qu'il porte, et qui est celle d'Atrée. D'un geste souverain, plus majestueux que courroucé, il le bannit. Clytemnestre et son complice vont-ils se soumettre et se séparer ? Au quatrième acte, surgit entre eux la scène décisive et sinistre :

EGISTHE

Demain, au jour naissant, Clytemnestre, je fuis.

CLYTEMNESTRE

Et demain sur les mers, Egisthe, je te suis.

Chacun d'eux cependant nourrit une pensée qu'il hésite à formuler tout haut. Elle apparaît dans leur regard avant de venir sur leurs lèvres.

CLYTEMNESTRE

A quel parti devons-nous recourir?

EGISTHE

Il n'en est qu'un.

CLYTEMNESTRE

Lequel?

EGISTHE

Effrayant.

CLYTEMNESTRE

Parle.

EGISTHE

Horrible.

CLYTEMNESTRE

Mais certain?

EGISTHE

Trop certain.

CLYTEMNESTRE

Eh! quoi de plus terrible
Que d'être encor soumise aux détestables lois
D'un mortel dont nos feux ont blessé tous les droits?
Que pouvons-nous après des injures si grandes?
Réponds!

EGISTHE

Rien.

CLYTEMNESTRE

Tu te tais.

EGISTHE

Et toi, tu le demandes?

CLYTEMNESTRE

Quelle affreuse lumière!... ah! mon sang est glacé!
D'où vient ce mouvement dont mon sein est pressé?
Qui doit donc nous ravir, Egisthe, à sa puissance?

EGISTHE

Je ne sais.

CLYTEMNESTRE

Sa mort!

EGISTHE

Qui te l'a dit?

CLYTEMNESTRE

Ton silence.

Est-il besoin, pour qu'elle adhère à ce monstrueux dessein, d'un argument extrême? Égisthe l'a en réserve et l'emploie. Il éveille en elle la jalousie contre Cassandre. Dès lors, il a cause irrévocablement gagnée. Elle obéira.

EGISTHE

Il faut nous séparer ou qu'un barbare meure.
Prononce! Mourra-t-il? ou dois-je fuir?

CLYTEMNESTRE

Demeure.

Vainement Cassandre prodigue au roi de solennels avertissements. Le sort de la Troyenne est d'élever la voix, sans jamais être écoutée. Agamemnon sommeille : Égisthe et Clytemnestre apparaissent, comme les spectres du crime, en échangeant de brèves paroles: « Hâte-toi. — Il dort. » Puis l'amant ordonne, d'une voix impérieuse :

Prends ce fer, entre et frappe, et sauve notre amour...
. . . . . .
Il faut que l'un périsse,
Agamemnon ou moi : que ta haine choisisse!

CLYTEMNESTRE

Donne ce fer.

EGISTHE

Échappe au coup qu'on veut frapper.
Va, cours, le péril presse, et ce poignard te reste.

Elle sort, on entend un cri, et elle revient, tenant l'arme sanglante. Ici Lemercier indique un jeu de scène. Égisthe, souriant — ce sourire est de trop — s'écrie, alors qu'un silence discret serait de rigueur :

Voilà le sang d'Atride... ah! je respire.

CLYTEMNESTRE

Dieux!
Le ris est sur ta bouche, et le sang coule encore.

EGISTHE

Dois-tu?...

CLYTEMNESTRE

Je te connais enfin, et je m'abhorre.

Dans ce dénouement, comme au cours de la tragédie, Lemercier atteste plus de puissance dramatique que de dextérité et de souplesse pour traduire les nuances de la passion. Mais il a trouvé une scène finale, d'un effet prodigieux, que Leconte de Lisle n'a pas osé lui emprunter : c'est l'entrée du petit Oreste, pâle et balbutiant.

Ma mère,
Oh! viens voir de quel coup on a frappé mon père.
Viens.

Et le voici qui poursuit son pathétique récit. Il a entendu, il répète le dernier cri paternel :

Il inonde de sang et le marbre et sa couche.
Au travers des sanglots qui sortaient de sa bouche,
Il m'a crié : « Ta mère! » Ah! tout près de mourir,
Sans doute il t'appelait pour l'aller secourir.

Volontiers Égisthe, en humeur d'assassinat, tuerait Oreste après Agamemnon; mais l'enfant se dérobe très opportunément. Il faut qu'il grandisse, pour fournir la matière d'une autre tragédie. Les paroles vengeresses sont prononcées et la moralité de l'effroyable aventure est déduite par Cassandre, qui, après s'être empoisonnée, maudit les meurtriers, jure d'aller les dénoncer à la justice clairvoyante et distributive d'outre-tombe. En attendant, elle fonde espoir sur

Oreste, impitoyable redresseur de torts et saintement parricide :

Un jour il punira l'assassin de son père.
Un jour lui-même enfin poignardera sa mère...
Je précède aux enfers Egisthe et sa complice,
Et je vais à Minos demander leur supplice.

Avec *Agamemnon*, le citoyen Louis Lemercier connut, à vingt-cinq ans, les douceurs de la gloire que, devenu Népomucène, il devait souhaiter longtemps, sans parvenir à se les concilier. Cette première et heureuse tragédie lui valut d'être couronné en grande pompe au Champ de Mars, pour avoir composé le meilleur ouvrage paru depuis trente ans. Néanmoins la faveur publique ne le préserva pas des critiques acerbes. Celle de Geoffroy va jusqu'à l'injure. « Les personnages, dit-il, sont bas et crapuleux; Agamemnon est une bonne pâte de mari qui, par sa stupidité, peut être comparé au vieillard de nos comédies. Cassandre n'est pour nous qu'une folle ou une diseuse de bonne aventure. Strophus est aussi empesé que M. Babinet, et le petit Oreste est aussi sot que le comte d'Escarbagnas. Pour Egisthe ce n'est qu'un Gascon, un misérable héros de tripot et de mauvais lieux, admiré par des badauds. » En reproduisant un jugement où perce la haine littéraire, Charles Labitte a soin d'ajouter : « Geoffroy avait trop bien dîné quand il écrivit ces lignes. »

Pour se délasser de la tragédie, en cette même année 1797, Lemercier faisait représenter *la Prude*, une comédie qui n'a pas été imprimée. La fable en est menue. Un libertin a abusé d'une fille, l'a rendue mère, et la retrouve, vingt ans après, dévote et prude. Il admire comment Célimène s'est métamorphosée en un composé d'Arsinoé et de dame Pernelle.

Le succès d'*Agamemnon* avait-il grisé la jeunesse du poète? Se laissa-t-il captiver par l'amour ou distraire par les plaisirs faciles de la société directoriale qui renaissait à la vie mondaine? A tout le moins, il est manifeste que Lemercier, négligeant un peu la Muse, eut une période de dissipation. Républicain, il fréquentait chez Mme Tallien, maison hospitalière et de mœurs faciles. Entre temps, mû par la curiosité plutôt discursive de son humeur, il avait quitté la peinture pour la médecine qu'il ne tarda pas à délaisser. « Ce fut, dit M. Ernest Legouvé, l'amour qui l'y fit renoncer. Au milieu de ses études anatomiques, il s'éprit d'une jeune femme d'un éclat de beauté incomparable. Un jour, assis près d'elle, il se sent tout à coup le jouet, la proie de la plus étrange fascination. Sa science d'anatomiste le poursuivant près d'elle, son regard devient comme un scalpel. Malgré lui, l'œil fixé sur ce cher visage, il le dépouille de son teint, de sa fraîcheur; malgré lui, il cherche, il suit sous ces chairs éclatantes le jeu des fibres, des muscles, des nerfs; il les dissèque; il fait de cette tête charmante une tête de squelette. Épouvanté, il veut chasser cette vision et s'enfuir; mais, à peine revenu le lendemain en face de celle qu'il aimait, cet infernal travail de dissection recommence. Alors, il rejette le bistouri, et il saisit une plume qu'il n'avait pas encore maniée, celle du poète érotique. Il écrit les vers licencieux des *Quatre Métamorphoses*, dont on a pu dire que c'est une œuvre païenne et voluptueuse, digne du Musée secret de Naples. En voici la prudente analyse, faite à mots couverts par M. Vauthier dans sa thèse sur Népomucène Lemercier : « Diane, sous la forme d'une chèvre, triomphe des froideurs d'Endymion; Bacchus, sous la forme d'une vigne, se fait aimer d'Erigone; Jupiter, sous la forme d'un aigle, enlève Ganymède; Vulcain plaît à Vénus sous la forme d'un tigre. » La mythologie, dans ses légendes, comme le latin dans ses mots, brave l'honnêteté. Les *Quatre Métamorphoses* en administraient la preuve. A telles enseignes que Beaumarchais vieilli, mais encore gaillard en ses propos, servit d'intermédiaire bénévole auprès du libraire, « voulant, disait-il, rendre un dernier service à la morale. » Par ses soins, la première édition fut in-quarto, afin que les belles lectrices ne pussent cacher le volume si vite sous leur chevet.

Il faut revenir des rivages d'Anacréon et de Sapho, quelle qu'en soit la délicieuse attirance. Lemercier ne s'y attarda pas outre mesure. Il aimait trop ardemment la poésie dramatique pour s'en éloigner longtemps. Le 2 nivôse an VII, il fit représenter au Théâtre de la République une tragédie, *Ophis*, qui avait été lue à Bonaparte, à son retour d'Italie, devant Kléber et Desaix. Très intimes étaient alors les relations entre l'auteur d'*Agamemnon* et le général victorieux, « le Corse aux cheveux plats », qui, rêvant de conquérir la vallée du Nil, s'intéressait dans *Ophis* à une étude de l'antique Égypte. « Le sujet, dit Lemercier en sa préface, n'est emprunté ni de la fable ni de l'histoire; il est imaginé. Si l'on me demande quels modèles je me suis efforcé encore d'imiter : les Grecs; quelle terreur j'ai voulu inspirer : celle du meurtre. » La scène se passe à Memphis, et l'on assiste à la rivalité politique et amoureuse des deux fils de Créops. Tholus veut détrôner Ophis et l'empoisonner. Pourquoi ? Tout d'abord, parce que la belle Naïs a préféré et épousé Ophis.

Elle n'aime pas Tholus et le lui dit tout net, en même temps qu'elle pénètre ses desseins criminels :

THOLUS

As-tu pour m'accuser quelque droit?

NAÏS

Mon malheur.

THOLUS

Des indices?

NAIS

Tes feux.

THOLUS

Un témoin?

NAIS

Ta pâleur.

C'est le même procédé, la même coupe de vers, dont Lemercier avait usé dans *Agamemnon*, et que souvent il emploiera avec un bonheur inégal.

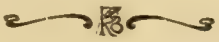
Aussi bien Ophis n'est pas mort. Amostris, grand prêtre d'Osiris, a eu soin de remplacer le poison qu'on lui destinait par un simple narcotique. Tholus et Usbal, son esclave tyrien, ne réussissent pas à s'emparer d'Ophis, qui s'est réfugié dans les hypogées et qui apparaît au dénouement pour annoncer son abdication. C'est un roi républicain. Espèce rare.

J'abandonne l'empire aux princes de ma race,
Et ne me ressaisis de mes droits souverains
Que pour les déposer en de plus dignes mains.
Coupable ambition d'une vaine couronne!
Tu prodiguas le sang pour usurper mon trône;
Et moi, qui sans forfait ai droit de m'y placer,
Je le quitte à jamais de crainte d'en verser.
Ne crois donc pas, cruel, que j'imite ta rage.
Vis.

A ces mots, Tholus se tue. C'est la fin très noire d'une tragédie qui essaya d'initier et d'intéresser les esprits à cette Égypte vers laquelle Bonaparte allait tourner la curiosité publique. On estima généralement qu'*Ophis* était loin d'égaler *Agamemnon*. « Quelques critiques, dit Lemercier, m'ont reproché d'avoir beaucoup parlé de morts et de tombes. Je leur en demande pardon. Il a fallu me conformer aux mœurs et aux idées religieuses du peuple que je représentais. J'aurais plus amusé mes juges, si le caractère des Égyptiens avait été plus gai. » Au gré de l'auteur, l'abdication d'Ophis était une leçon pour les peuples, non moins que pour les ambitieux qui pouvaient aspirer au suprême pouvoir. Il compare la conduite de son héros à celle de Sylla et de Charles-Quint, qui obéirent, celui-là à un orgueil démesuré, celui-ci à des dégoûts capricieux. Il a l'horreur de la dictature, et ses œuvres le crient assez haut pour qu'il ait tôt fait de s'aliéner les sympathies de Bonaparte. C'était lui pourtant, le poète républicain, qui avait déterminé Joséphine, l'indécise créole, à écouter le petit général corse, celui, disait-il, « dont il n'interprétait l'avenir que pour la liberté ». Il donna son avis sous forme synthétique, avec l'habituelle vivacité de sa parole : « Ma chère amie, croyez-moi, épousez Vendémiaire. » Elle épousa, et Lemercier fut l'hôte de la maison jusqu'au Consulat. Il se refroidit après Brumaire. Pauvre, et réduit à vivre parcimonieusement — son budget pendant seize mois fut de quinze sous par jour, — il refusa 10 000 francs que lui offrait Bonaparte, retour d'Égypte. Et, quand Mme Tallien, chez qui il fréquentait, lui reprocha de se ruiner ou du moins de se réduire à la portion congrue pour la liberté, maîtresse ingrate, il répondit allègrement : « Je suis comme les autres fous de ce monde. La liberté, c'est ma coquine. »

Népomucène Lemercier n'était pas seulement un brave homme, c'était un homme brave. Un jour, à la Comédie-Française, il pria poliment un grand diable d'officier, qui était venu se camper debout devant lui, de s'écarter un peu. L'autre n'en fit rien, et se contenta de regarder dédaigneusement le petit bourgeois, malingre et contrefait. « Monsieur, insista Lemercier, vous m'empêchez de voir, et je vous ordonne de vous retirer. — Vous m'ordonnez, reprit le militaire. Savez-vous que vous parlez à un homme qui a rapporté les drapeaux de l'armée d'Italie? — C'est bien possible, monsieur, un âne a bien porté Jésus-Christ. » Le lendemain, ils se battirent, et l'officier eut le bras cassé. Sous une frêle enveloppe, Lemercier avait une âme héroïque. Il le prouva durant tout le cours de l'Empire, en tenant tête, sans jamais faiblir, aux ordres et aux menaces de Napoléon.

ALBERT LE ROY.



LE CHEF D'ORCHESTRE

Au moment où, certain du silence, le chef d'orchestre venait de lever sa baguette, la rumeur du peuple déchaîné entra dans la salle. Tout d'abord, on ne comprit pas bien. C'était comme un rugissement lointain de fauve à la chasse : cela montait, emplissait l'air, puis mourait avec une tristesse infinie...

Une brusque agitation dérangea l'alignement des têtes. Les gens qui se trouvaient près des portes y coururent, pour voir. Nerveusement, des femmes avaient saisi les bras de leur mari ou de leur amant : M. Rétor, chef d'orchestre, laissa retomber sa droite armée d'une baguette et, par-dessus ses lunettes, il dirigea vers ses auditeurs un regard pacifique. Soudain, la rumeur grandit au dehors, se fit impérieuse, grosse de menaces et de haines... Une galopade roula comme un torrent, au milieu des vociférations plus claires : c'était la garde qui chargeait. Puis, on perçut des bruits sourds, nets, longuement répercutés : les troupes avaient ouvert le feu.

Alors, ce fut un affolement dans la salle. Des voix crièrent : « C'est la Révolution !... » On entendit les

hommes blasphémer, les femmes gémir, les portes claquer, violemment poussées par le flot humain qui voulait s'épandre... Une minute, la lueur immobile des lustres tomba sur des visages blêmes et grimaçants de terreur.

M. Rétor, chef d'orchestre, considérait d'un œil étonné et curieux ses musiciens qui se bousculaient vers la trappe de sortie, au pied de son pupitre...

— Prenez votre temps, messieurs... dit-il.

Des bruits d'éclats de vitre, de portes enfoncées, de dégringolade dans les escaliers, des cris, des cris encore, déjà atténués par la distance et qui bientôt se fondirent avec les clameurs de la Révolution victorieuse... La salle était vide.

M. Rétor le constata.

— Ces gens vont se faire tuer... pensa-t-il.

Mais il n'attachait pas aux circonstances extérieures une importance exagérée. Son âme musicienne resta indifférente aux bruits de foule qui n'étaient point réglés par l'harmonie. Il constata que la salle était vide et, soudain, se frotta les mains.

Au milieu des chaises et des pupitres renversés gisait un violoncelle, le ventre au plafond, comme un cadavre abandonné... M. Rétor quitta sa place, enjamba quelques meubles avec des mouvements saccadés qui faisaient s'agiter sa longue chevelure et vint se pencher sur l'instrument.

Il le souleva avec des précautions, lui palpa les flancs minutieusement, afin de connaître s'ils n'avaient pas reçu quelque blessure... Le violoncelle était intact.

— La, la... animal ! dit tout à coup M. Rétor. Il ne l'avait pas accordé... C'est faux au moins d'un quart de ton... Étonnez-vous si après... L'animal !...

Sa colère s'acheva dans un soupir. Il s'assit, assujettit ses verres, s'empara de l'archet et, sous ses doigts, les cordes commencèrent de pleurer toute la douleur et tout l'amour humains...

Cependant, l'émeute était maîtresse de la ville et cherchait à s'organiser. La salle où M. Rétor jouait du violoncelle venait d'être choisie pour lieu de réunion d'un comité révolutionnaire.

Bientôt, les insurgés emplirent les escaliers et les couloirs d'éclats de voix et de bruits d'armes...

M. Rétor n'entendait point : les yeux perdus, la lèvre humide, tandis que ses doigts semblaient pris de fièvre, il laissait aller son âme aux remous frémissants d'un andante amoroso.

Ils entrèrent. C'était l'avant-garde : une cinquantaine de garçons du faubourg, tels qu'on les voit à la sortie des ateliers, cottes noires et bleues, larges pantalons ou vagnottes étriquées, avec des casquettes ou des chapeaux de feutre enfoncés jusqu'aux yeux, et aussi quelques filles en cheveux, les joues rouges d'entrain. Leurs pas se doublaient du choc des fusils sur le plancher et leurs vêtements, lacérés par endroit, portaient de larges traînées brunes et grises, qui étaient de la boue et du sang.

L'immensité vide et froide de la salle, cette plainte vibrante qui la remplissait toute et ce vieillard courbé, attentif à son archet : cela les surprit d'abord et les dégrisa un peu, au sortir du tumulte de la rue.

— Oh ! ce vieux ?... dit l'un.

— Faut pas le déranger, dit un autre... Il va nous donner un concert à l'œil, en attendant les camarades...

Et il se tourna vers ceux qui suivaient, en faisant : « chut ! »

Ils se répandirent dans la salle et se tassèrent, avec leurs nippes, sur les fauteuils de velours incarnat. Et tous ces enfants de la ville, les mêmes qu'on voit s'assembler parfois sous les portes cochères, autour d'un aveugle qui chante, devinrent immobiles et silencieux pour écouter M. Rétor, chef d'orchestre, qui jouait du violoncelle.

Au geste du musicien, l'air s'enfiévrait autour d'eux et devenait quelque chose de liquide et d'harmonieux qui s'infiltrait dans l'âme, en larges ondes passionnées... Ils demeuraient là, l'oreille tendue et la bouche ouverte, comme pour boire. Leurs mains, crispées aux fusils, peu à peu devenaient lâches et les serraient moins fort. Il y en eut qui s'essuyèrent les yeux du coude, maladroitement...

Mais survint le citoyen Tétard, au milieu d'une cohue de partisans :

— Citoyens ! hurla-t-il depuis la porte, la bourgeoisie a capitulé. Il ne reste plus rien des despotes et des exploiteurs...

A ce vacarme, les assistants se retournèrent et M. Rétor s'arrêta de jouer.

— Quel est ce bonhomme ? demanda le citoyen Tétard.

— Citoyen chef, répondit-on, c'est un musicien que nous avons trouvé ici, tout seul...

— Un musicien !... Hé vieux ! cria Tétard, joue-nous la Carmagnole.

M. Rétor s'excusa poliment : il ne connaissait pas la Carmagnole...

Le citoyen Tétard ne l'entendait pas ainsi.

— Veux-tu jouer la Carmagnole, oui ou non ?...

— C'est impossible, citoyen... répéta M. Rétor.

— Ah ! c'est impossible ?... Eh bien ! tu vas voir...

En deux bonds, il se trouva près du chef d'orchestre et, lui soufflant dans le nez, il dit encore une fois :

— Veux-tu jouer la Carmagnole ?...

Pour toute réponse, M. Rétor eut un calme sourire.

— Tu ne veux pas ?... Attention ! Un... deux... trois...

Quand il eût dit « trois », M. Rétor conservant son calme et son sourire, le citoyen Tétard leva sa botte ferrée et, d'un grand coup, il éventra le violoncelle dont les cordes se rompirent avec un gémissement sourd.

Alors M. Rétor blêmit, trembla, resta une minute sans pouvoir parler, puis, tout à coup, terrible, érigeant sa face glabre où ses yeux flambaient de colère et d'héroïsme :

— A bas la Révolution, messieurs!... cria-t-il.

PIERRE PERRIER DE LA BATHIE.

LA VIE LITTÉRAIRE

Le Travail du style, par Antoine Albalat.

Antoine Albalat : *Le Travail du style enseigné par les corrections manuscrites des grands écrivains.* Armand Colin, éditeur.

Antoine Albalat, s'il n'était bien gentil et de très honnêtes sentiments, serait fort dangereux. Mais ses intentions sont pures, quoique je le soupçonne d'entretenir au fond de lui-même une intense ironie. Il est peut-être simplement un bienfaiteur inconsidéré des hommes et plus encore des femmes de lettres de notre temps. Mais il m'étonne, mais il m'inquiète...

Il a l'âme chargée d'un grand dessein, comme Hamlet. Mais au rebours d'Hamlet, il n'est pas incapable de l'accomplir. Il veut absolument que ses contemporains sachent écrire. Il veut absolument qu'ils écrivent. Il a publié un livre : *L'Art d'écrire enseigné en vingt leçons.* Ce n'est pas un vaudeville; hélas! c'est un traité théorique et pratique; hélas! trois fois hélas! c'est le meilleur, c'est le plus pratique des traités théoriques. Il a obtenu un succès prodigieux; ce succès dure encore; il durera longtemps. Antoine Albalat est le Berlitz des grands écrivains du siècle futur. Il donne, en peu de préceptes, le moyen d'avoir du génie — ou d'y suppléer avantageusement. Qu'on vienne nous dire maintenant que nous ne sommes pas plus Américains que les Américains eux-mêmes!

La lutte pour la vie littéraire est chez nous mieux organisée que partout ailleurs. C'est Albalat qui l'a voulu. Et il a pu tout ce qu'il a voulu.

Tout est bien changé depuis La Bruyère. Aujourd'hui, quand on voit un style simple et naturel on est tout étonné et ravi: car on s'attendait de trouver un homme, et l'on rencontre un auteur qui a appris l'art d'écrire enseigné en vingt leçons. On est ravi; on est un peu épouvanté, en outre.

Au reste, Albalat n'est pas seulement un pédagogue surprenant, flegmatique, minutieux, précis, qui ne veut jamais laisser paraître sur son visage son rire intérieur, il est le plus malin des hommes et des écrivains. Ainsi on pouvait le mettre en demeure d'expérimenter son système. Il a pris les devants, dirai-je, si toutefois ce puriste narquois permet cette expression. Et il a dit dans la préface de *l'Art d'écrire:* « Je n'ai pas appliqué mes préceptes en ce volume; mais je les appliquerai dans un roman que je compte publier bientôt. » Albalat! Albalat, souririez-vous de notre candeur?

Humoriste merveilleux de persévérance, il a continué son enseignement. Il nous a instruits de la *Formation du style par l'assimilation des auteurs.* Il nous enseigne *le Travail du style par les corrections manuscrites des grands écrivains.* Nous n'avons plus aucune excuse désormais si nous écrivons comme M. Paul Adam ou, qui pis est, comme le sire de Montesquiou... M. Albalat nous a appris la langue française, et tous les moyens de s'en servir.

Albalat veut que nous écrivions. Il l'exige; c'est pourquoi il indique avec une patience d'ange diabolique « le métier, la science, les ruses, les ressources, les tâtonnements, les habiletés de l'art d'écrire. » On ne peut être trop habile, car Antoine Albalat est bien certain que pour écrire correctement, il faut travailler beaucoup. Il le prouvera en énumérant les ratures des grands écrivains. Malheureusement, chez un certain nombre de littérateurs contemporains, ce n'est pas ce qu'ils raturent qui marque leur mauvais style, c'est plutôt ce qu'ils laissent subsister.

Antoine Albalat est probablement responsable, dans une certaine mesure, de la surproduction littéraire. Le style c'est l'homme, c'est aussi la femme. Grâce à Albalat, toutes les femmes écrivent de nos jours. Toutes ont lu ses livres ; malgré cela, elles n'écrivent pas toutes à la perfection. Albalat serait donc bien coupable si nous n'étions admis à espérer de lui que, ayant terminé son œuvre de professeur de style, il n'enseigne enfin les raisons de ne pas écrire développées en vingt leçons.

*
* *

Laboremus, disait Septime-Sévère en une phrase assez concise pour qu'on puisse la considérer comme la meilleure application du principe de Boileau :

Ajoutez quelquefois et souvent effacez.

En effet, Septime-Sévère n'y a presque rien laissé, sinon la haute signification de la vie humaine. Travaillons! Antoine Albalat pense, à la façon de Septime-Sévère, qu'il faut travailler pour bien écrire. Rien de ce qui se fait bien ne se fait vite, déclarait Joseph de Maistre. Il faut donc écrire lentement

pour écrire parfaitement. Et Antoine Albalat qui le sait bien nous affirme : « La perfection s'obtient par la retouche et la refonte. » La retouche, la refonte, s'écrie Albalat... Et ces grands mots lâchés ne le font pas rougir de honte. Il complète, au contraire, sa pensée en quelques phrases que sa hâte de nous être utile l'a empêché de refondre et de retoucher autant que nécessaire :

Il suffit de tenir une plume pour sentir cette vérité. Même la refonte immédiate n'est pas toujours bonne. Seules, la lenteur et la réflexion permettent de juger ce que l'on a produit. Le recul est nécessaire; il est indispensable de laisser refroidir son style. Plus on met de temps entre les deux rédactions, plus on a de chance de se bien voir. Très peu de corrections s'imposent instantanément. Il faut sortir de sa fièvre, quitter ses premières idées, se désintéresser de son œuvre, et arriver à sentir autrement son sujet. Alors seulement se présentent les variétés de tournures, les surprises d'expressions, l'économie des mots, la saillie des images, le sens du relief et de la vie, enfin la possibilité de perfectionner ce qui n'était qu'ébauché.

Mais comment refondre, et comment retoucher? Avouez que vous voudriez bien le savoir. Mais voilà :

On ne peut rien conseiller là-dessus, la méthode importe peu; ce qui s'impose, c'est la nécessité de refaire. En vain s'insurge-t-on contre cette vérité : un style n'est bon que s'il est refait; le premier jet est plus ou moins voisin de la banalité.

Le premier jet! le premier jet! Défions-nous du premier jet! Malherbe, qui ne gagnait pas son pain avec sa plume, — phrase de premier jet! — disait : « Lorsqu'on a fait cent vers ou deux feuilles de prose, il faut se reposer dix ans. » Aussi bien, il mit trois ans à faire l'ode funèbre sur la femme du premier président de Verdun. Quand l'ode fut prête, le premier président était remarié. Antoine Albalat est moins exigeant que Malherbe. Il écrit avec une émouvante gravité :

Horace conseille de laisser reposer son premier jet, sans le retoucher, pendant neuf ans. C'est vraiment trop, quand on ne sent pas, comme lui, le besoin d'être immortel et de laisser un monument plus durable que l'airain. Quelques mois suffisent. Un an vaudrait mieux. La difficulté est de se voir. Il faut du temps pour arriver à se bien voir.

Ces idées partent d'un très bon naturel. Mais n'est-ce pas le moment de signaler une contradiction fondamentale? Albalat proteste contre la multitude des improvisateurs. On écrit trop. A force de vouloir écrire, écrire vite, on finit par ne plus savoir écrire. Cela est vrai. Mais comment se fait-il que le même Albalat enseigne le même art d'écrire en vingt leçons, vingt leçons, pas une seule leçon de plus! N'engage-t-il pas à écrire vite, vite?

Au demeurant, Antoine Albalat a raison, il a prodigieusement raison lorsqu'il dit : « Le style naturel ne sera pas celui qui a été sans travail, mais celui où le travail ne paraîtra pas. » Lorsqu'il dit encore : « C'est un don de savoir corriger; c'est un don plus rare de savoir dissimuler ses corrections et de donner à la difficulté l'air naturel. » Lorsqu'il dit encore après Condillac : « Le naturel, c'est l'art passé à l'état d'habitude. » Et, au demeurant, pour bien écrire, chacun emploiera la méthode qui lui conviendra le mieux.

Et il faut commencer par avoir du génie, ou du talent.

***

Chateaubriand avait du génie et du talent, et il corrigeait, il refondait, il raturait. Il est le premier écrivain de qui les corrections attirent l'admiration enthousiaste d'Antoine Albalat. « Fidèle à la tradition française, Chateaubriand a exprimé dans un style droit et par des sensations raffinées, d'audacieuses images, une couleur nouvelle, un réalisme imprévu. Il n'est pas de phrase plus limpide, aucune prose ne sent moins l'effort, et Bossuet seul a plus de grandeur. » Ainsi parle Antoine Albalat, émerveillé : Chateaubriand est la premier des grands écrivains correcteurs.

Il était aussi laborieux qu'inspiré : il était capable d'écrire dix-huit heures de suite sans la moindre fatigue, « et il corrigeait le reste du temps ». Non seulement « il refondait ses œuvres, mais il consultait ses amis », ajoute M. Albalat, qui ne cache pas son contentement. Bertin lui corrigeait ses articles et Fontanes ses livres. C'était tout de même Chateaubriand qui avait du génie... Il acceptait même, ce grand homme, les conseils et les critiques des journalistes. Quelques jours après la publication du *Génie du Christianisme*, un journaliste signala dans le premier volume quatorze passages d'un goût douteux. Chateaubriand s'inclina, et, sur les quatorze passages signalés, il en changea douze. L'histoire pourtant a conservé le nom de Chateaubriand et pas celui du journaliste. Un tel fait suffit néanmoins pour réhabiliter dans la littérature les journalistes qui écrivent vite, ne corrigent jamais et ne relisent que rarement ce qu'ils ont écrit.

Après Chateaubriand, Flaubert. Comme Flaubert corrigeait ses livres avec fureur, Antoine Albalat n'hésite pas à décider que Flaubert est, depuis Chateaubriand, notre plus grand écrivain français. M. Albalat a probablement raison. Il est même très assuré qu'à force d'avoir été travaillée, cette prose est une leçon vivante qui provoque et facilite l'inspiration. « Quant à la déprécier comme trop labo-

rieuse, autant nier Guez de Balzac, Voiture, Saint-Evremont, Boileau, ce versificateur de génie, La Bruyère, si expert en procédés, et Montesquieu, cet ajusteur si exact. » Flaubert avait la folie de la correction. Il se fiait au mot de Buffon que Buffon n'a pas prononcé : « La patience, c'est le génie. » Soutenir le contraire lui semblait absurde. « Il regardait la refonte et la difficulté comme les signes mêmes du talent. » La moindre assonance l'effarouchait. Passionné d'harmonie, il proscrivait les hiatus et voulait qu'on rythmât la prose comme les vers. Il haïssait surtout le style cliché, banal. Il écrivait pour la respiration et pour l'oreille, et ne jugeait un style qu'après l'avoir déclamé. Il soignait la ponctuation autant que l'image, la couleur et la coupe. Il supprimait les *qui*, les *que*. Il condamnait les répétitions.

Flaubert corrigeait, corrigeait, corrigeait. Son livre le moins parfaitement écrit fut le plus corrigé : *Bouvard et Pécuchet*. En outre, Flaubert accusait Mérimée de mal écrire...

Bossuet, — je suis pas à pas ce guide si sage et si savant qu'est M. Albalat, — Bossuet avait, dit l'histoire, une grande facilité. Néanmoins il corrigeait, il corrigeait passionnément, il combattait sa facilité avec autant d'ardeur qu'il combattait Fénelon. Il refaisait parfois deux sermons en un seul : il refondait. Bossuet a beaucoup refondu ; Albalat lui sait gré d'avoir tant refondu. Il résumait, condensait et perfectionnait. Il regrettait que la faiblesse de notre langue ne lui permît pas de parler aussi fortement que saint Jean Chrysostome : « Ni l'art, ni la nature, dit-il quelque part, ni Dieu lui-même ne produisent tout à coup tous leurs grands ouvrages. Ils ne s'avancent que pas à pas. On crayonne avant que de peindre ; on dessine avant de bâtir, et les chefs-d'œuvre sont précédés par des coups d'essai. » Ces idées raisonnables sont devenues bien chères à Joseph Prudhomme. Bossuet prononça deux cents sermons ; il n'en publia que huit, extrêmement refondus. Mais il laissa publier la plupart de ses *Oraisons funèbres*, très refondues aussi. On les juge très inférieures aux sermons...

Pascal, au moins, refondait-il ? Mais oui, mais oui, il refondait. Cependant, malgré les nombreuses variantes qui attestent l'hésitation, l'effort, — le labeur paraît absent des œuvres de Pascal et particulièrement des *Pensées*. C'est que les *Pensées* sont le résultat d'une méditation profonde, habituelle, presque inconsciente. A mesure qu'il lisait la Bible et les Pères, Pascal notait les idées que lui suggéraient ces saintes lectures. Il les notait sans préoccupation littéraire, avec une éloquence qui se moquait de l'éloquence. Selon les puissantes paroles d'Antoine Albalat : « C'est la force de sa réflexion qui leur a donné leur énergie et qui les a faites viables, en fixant, dès leur réflexion, leur fond et leur forme. Le fruit est né mûri et il s'est trouvé qu'en oubliant le style, Pascal a réalisé le plus étonnant de tous les styles ; car aucun prosateur de son époque n'a écrit de la sorte. » Mais on peut dire que les *Pensées* ont été écrites et réécrites dans le cerveau de Pascal. Nous avons l'aveu de Marguerite Périer :

> M. Pascal avait accoutumé, quand il travaillait, de former dans sa tête tout ce qu'il voulait écrire sans presque en faire de projet sur le papier ; et il avait pour cela une qualité extraordinaire qui est qu'il n'oubliait jamais rien, et il disait lui-même qu'il n'avait jamais rien oublié de ce qu'il avait voulu retenir. Ainsi il *gardait dans sa mémoire les idées de tout ce qu'il projetait d'écrire jusqu'à ce que cela fût dans sa perfection*, et alors il écrivait. C'était son usage.

Écrivains, mes frères et mes confrères, souvenons-nous de Pascal ! Il écrivait à bon escient, il écrivait seulement ce qui valait la peine d'être écrit. Aujourd'hui, nous écrivons tout ce qui ne vaut pas la peine d'être écrit. Nous écrivons d'abord, nous écrivons ensuite ; nous corrigeons à la rigueur, nous raturons si nous ne refondons pas ; — mais c'est le fond qui manque le plus. Pascal eût brûlé presque tous, que dis-je ! tous les manuscrits que nous publions avec fierté. Mieux encore, il ne les eût jamais écrits...

Même quand il avait pratiqué cette refonte cérébrale, il corrigeait ses rédactions. Et Antoine Albalat, qui est toujours sincère, lui reproche d'avoir corrigé quelquefois sans discernement. Ainsi la célèbre phrase sur le nez de Cléopâtre a été ébauchée trois fois. Première ébauche : « Vanité. Les causes et les effets de l'amour, Cléopâtre. » Deuxième façon : « Rien ne montre mieux la vanité des hommes que de considérer quelles causes et quels effets de l'amour, car tout l'univers en est changé : le nez de Cléopâtre. » Rédaction des *Pensées* : « Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé. »

Albalat reproche à cette rédaction d'être moins claire que la précédente ! Alors quoi ? Conclura-t-on qu'il ne faut pas corriger à l'excès ? Quant à moi, je préfère la rédaction qui n'agrée point à Albalat et pour beaucoup de raisons qu'il n'est pas indispensable d'énumérer.

Et je sauve ainsi la théorie d'Albalat et de Boileau :

> Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage
> Polissez-le sans cesse et le repolissez.

Je la sauve, mais pas pour longtemps... Certes, Jean-Jacques Rousseau corrigea avantageusement : « Un homme comme Jean-Jacques Rousseau, dit Stendhal, n'a pas trop de dix-huit heures par jour

pour songer à tourner les phrases de son *Émile*. » Buffon aussi corrigea. Cette homme était de toutes façons la correction même. Mais, effroyable contradiction! Il disait bien: « Le génie n'est qu'une grande aptitude à la patience; » et il était, en effet, très patient. Mais il disait aussi qu'il faut tout ramener dans le style à la réflexion, à l'ordre, au mouvement, au plan, c'est-à-dire aux qualités de jugement et d'intelligence. Quant au reste, spontanéité, naturel, passion, création expressive et originale, il oubliait d'en parler. — Mais il disait aussi qu'il faut toujours « peindre les choses par les termes les plus généraux », c'est-à-dire par les termes abstraits et les périphrases. Ainsi disait Buffon, et que faisait-il? Il employait à chaque instant le terme concret, le mot créé, le détail vivant. Il particularisait, il cherchait la couleur, l'expression neuve... Et plus il corrigeait, plus il cherchait et trouvait tout cela, plus il s'éloignait de ses principes!

Et La Fontaine? On professe généralement que La Fontaine a beaucoup travaillé ses vers et que, ce qui le prouve le mieux, c'est qu'il a complètement réussi à dissimuler son travail. La facture des vers le préoccupait; il aimait le métier des vers: il les *fabriquait*. Pourtant, Sainte-Beuve ne peut croire qu'un art si parfait ait été si travaillé. Que La Fontaine ait tant peiné, c'est inadmissible. « La Fontaine me l'affirmerait en face, que je ne le croirais pas. » Comme nous avons très peu de manuscrits de La Fontaine... on peut tout discuter et tout admettre.

Non pas, en tous cas, que Boileau n'ait point corrigé plus de vingt fois ses ouvrages. Il était comme Malherbe, qui ne trouvait ses meilleurs vers « qu'après avoir sué longtemps ». Encore ses vers n'étaient-ils pas toujours bons. Boileau gravissait « le dur sentier de l'inspiration ». Mais il n'arrivait pas toujours à l'inspiration. A. Albalat a du penchant à l'exalter parce qu'il a donné la théorie la plus classique du travail littéraire, parce qu'il a eu de la discipline et de la patience, parce qu'il a dit de toutes façons qu' « un ouvrage ne doit point paraitre trop travaillé, mais il ne saurait être trop travaillé »; — parce qu'il a dit de toutes façons: « c'est ordinairement la peine que s'est donnée un' auteur à limer et à perfectionner ses écrits qui fait que le lecteur n'a point de peine en les lisant. » Et Antoine Albalat est bien content de toutes ces honnêtes déclarations.

Mais ayant parcouru, un peu en désordre, les manuscrits [illegible] ratures des auteurs amis du travail persévérant de la forme, il n'a pas pu nous donner une idée bien nette de la méthode à employer pour ce qu'il appelle « le travail du style ». Et maintenant, citant à profusion un écrivain qui a beaucoup raturé, beaucoup refondu, il nous prouve que son style n'est point bon pour cela, et qu'il n'en peut être que plus mauvais. Il s'agit de Fénelon. Fénelon adopte la banalité comme procédé général de l'art d'écrire. Il a, par excellence, le don d'être banal. Combien je connais d'écrivains contemporains qui ressemblent à Fénelon sur ce point et qui ne se doutent pas de cette ressemblance! Bref, Fénelon écrit banal. C'est sa nature. Nature fortifiée par l'habitude. Et il corrige. Et plus il corrige, plus il s'enfonce dans la banalité: « Alcidamas a ce défaut. Il se sert des épithètes non comme d'un simple assaisonnement propre à réveiller l'appétit, mais comme d'une viande à saoûler, tant il se plaît à les prodiguer, à les choisir grandes et longues et à les employer sans nécessité. » Fénelon est comme Alcidamas. Et il se peut que le *Télémaque* soit très mal écrit. Il a pourtant été extrêmement corrigé.

Stendhal écrivait mal. On ne peut pas savoir s'il corrigeait ou ne corrigeait pas. Il affectait de mépriser le style, le beau style. Il affectait tant de mépris! Il écrivait: « J'ai horreur de la phrase à la Chateaubriand. » Il écrivait: « Ce sera la noblesse de leur style qui, dans quarante ans, rendra illisibles nos écrivains de 1840. » Il affirmait: « En composant *la Chartreuse*, pour prendre le ton, je lisais chaque matin deux ou trois pages du Code civil afin d'être toujours naturel. » Mais d'abord, Albalat présente Stendhal comme un improvisateur. Il le montre ensuite corrigeant le style de *la Chartreuse de Parme*. Et les corrections sont médiocres, dangereuses, funestes ou simplement inexpressives. Donc, Stendhal écrivait mal s'il improvisait. S'il corrigeait, il n'écrivait pas bien.

Alors comment Albalat peut-il prétendre nous enseigner le travail du style par les corrections manuscrites des grands écrivains? Chacun a sa méthode bonne ou mauvaise de travail bon ou mauvais. Et c'est tout. Il faut en revenir au conseil de Boileau qui écrivit « après avoir sué longtemps »:

> C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur
> Pense de l'art des vers atteindre la hauteur.
> Si son astre en naissant ne l'a formé poète,
> S'il ne sent point du ciel l'influence secrète...

Oui, c'est en vain... Il y a de grands écrivains qui ont peu travaillé. Il y a de méchants écrivains qui travaillent beaucoup. Il y a de grands écrivains qui n'auraient pas mieux écrit s'ils avaient travaillé davantage. Et puis, est-il vrai que les œuvres ne durent que par le style? « Redoutable point d'interrogation! » Mais enfin, c'est probable. Il convient donc de « travailler le style ». C'est plus sûr. Et cela fera tant de plaisir à Antoine Albalat.

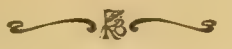
Son livre ne nous enseigne pas le style, ni le moyen de nous en procurer un par le travail. Mais il déroule avec une admiration attendrie les efforts héroïques des écrivains passés. Ces efforts n'ont pas toujours

été récompensés. Mais ils nous contraignent à un grand respect pour nos prédécesseurs.

Au reste, Albalat, froidement, et en bon camarade, nous donne un autre conseil. Il nous montre Balzac corrigeant jusqu'à quinze fois ses épreuves, accomplissant un travail titanesque dont on ne saurait parler avec trop de révérence. Et Albalat termine ainsi son chapitre : « Le supplice littéraire de Balzac contient une grande leçon, c'est qu'il faut travailler à fond ses manuscrits si l'on ne veut pas s'exposer à noircir indéfiniment ses épreuves. De façon ou d'autre, on ne peut se passer de travail. »

Donc travaillons. Et tâchons surtout d'avoir du talent. Et si nous n'avons pas de talent, travaillons tout de même, mais vendons des épices.

J. Ernest-Charles.



UN FÉMINISTE D'AUTREFOIS : TACITE

S'il convient de rechercher l'origine des événements et leurs causes, il n'est pas moins utile de s'appliquer à découvrir l'instinct primitif qui les a pressenties bien des siècles avant leur éclosion. Plus clairvoyants que les sibylles et les prophètes, doués de gravité et de ferme réflexion, des hommes, en tous temps et souvent sans y prendre garde, se sont accoudés aux bords de l'avenir. Annonciateurs inconscients, ils ont d'un mot, d'une impression, notés aux hasard, éclairé le chemin futur et tracé sur les routes que leurs pas humains ne devaient pas franchir, l'ombre dorée ou ténébreuse des êtres et des choses dont le monde, après eux, attendit longtemps encore la venue. Telle pensée de Platon, tel discours de Socrate, tel sonnet de Michel-Ange, telle page de Vinci, telle pensée de Shakespeare semblent avoir été créés à la suite des jours qu'ils ont précédés. Ils en continuent toutes les lueurs et tous les désastres sous forme d'avertissement, de menace et d'appel. Plus près de nous, Victor Hugo a su mêler aux strophes cruelles des *Châtiments* des tableaux sinistres où jaillit tout entier le drame de 70-71 deviné par le poète à travers tous ses anathèmes.

Les âmes de ces inspirés sont-elles remuées par le souffle qu'invoquaient les bras tendus de Moïse? Il y a, sans doute, entre la vérité et ceux qui la sollicitent avec obstination, une parenté intime. Elle se plaît à leur démontrer quelques-unes de ses lois. Fiancés à elle, à sa mouvante immobilité, ils imposent à leur œuvre des règles d'harmonie et d'évolution. Par un phénomène contradictoire en apparence, certains penseurs se placent hors de l'âge où ils vivent pour juger leurs contemporains. De même aux temps où l'idéal féminin était éparpillé et souillé de mille façons, où le souvenir de Messaline se joignait à celui de Locuste, un historien austère s'est fait le précurseur du féminisme. Son œuvre est le miroir où se réfractent, passagèrement, il est vrai, mais en traits inviolables et précis, des figures de femmes violentes et des visages tendres, des âmes fraîches et fines qui s'appuient à peine à cette existence de luxe honteux et de magnifique bassesse qui fut, pendant la période césarienne, la vie de Rome.

Les héroïnes que Tacite préfère sont chastes. Elles serrent bien fort autour d'elles les plis protecteurs de leurs robes blanches, dans ces palais dont les dalles sont veinées de lys et de sang. Devant elles, tout à coup, les clameurs tombent, les phrases fastueuses du tribun, la hardiesse et le tapage des centurions s'éteignent soudain quand elles paraissent, chargées d'une couronne ou d'une urne, ou bien très pâles d'avoir entrevu et souhaité la mort.

Voici Agrippine qui débarque à Brindes et s'avance sur le rivage au milieu des lamentations. Elle porte entre ses mains blêmies par la douleur le marbre funèbre qui contient les cendres de Germanicus. Voici, plus blanche qu'une trépassée et souriant d'un inexplicable sourire, Pauline, femme de Sénèque, et qui s'est ouvert les veines, afin de mourir avec lui. Mais sur l'ordre de Néron, les centurions ont serré des bandelettes dures autour de ses bras, le sang s'est arrêté de couler, et elle vivra. Elle portera parmi la foule des hommes impies, et que sa pâleur épouvante, un visage exsangue où palpite le reflet du tombeau. Ces femmes qui animent les feuillets des Annales et de l'Histoire, Tacite les traite avec une touchante vénération. Il laisse baigner dans le mystère leurs défaillances et leurs désirs, lui qui ailleurs burine si nettement d'implacables profils.

Mêlées aux pires destins, heurtées par les événements les plus farouches, elles restent pour lui attirantes dès qu'elles sortent des attributions où s'enfermaient leurs pareilles, dès que l'amour conjugal ou maternel, l'héroïsme, l'ambition même, leur conseillent des résolutions et des attitudes qui les font remarquer. Il estime avant tout en elles l'élan d'initiative, le besoin de se porter en avant. Il recherche et relève ces qualités mêmes chez les épouses de ces chefs barbares que Rome avait alors tant d'intérêt à représenter sous des aspects d'ignorance et de sauvagerie parfaites. Velléda, Éponine, Boadicée le touchent de façon différente, mais vivement. Il semble, dans ces récits, que Tacite veuille les réunir d'un trait invisible et dresser ainsi une trinité rayonnante qui s'illumine tour à tour de dévouement et de courage. Il va jusqu'à leur accorder le don d'inspira-

tion et de prophétie que les Romains attribuaient aux seules vestales et aux sibylles. Il rapporte avec soin chacune des paroles que Boadicée prononce en passant dans son char sur le front des nations alliées de la Bretagne en révolte. Le souci et la certitude de livrer son travail à la postérité ne l'empêchent point, lorsqu'il s'agit d'une femme, de citer des actes et des discours dont la portée incrimine les Romains : « Ce n'est pas une nouveauté pour les Bretons de marcher sous les ordres d'une femme. Elle ne vient pas, évoquant le souvenir de ses puissants ancêtres, réclamer un royaume et des richesses, mais, *comme une simple femme*, venger sa liberté ravie. Il faut vaincre ou mourir. Femme, c'est là ce qu'elle a résolu! Les hommes, eux, peuvent vivre et se soumettre. »

Il y a déjà dans ces phrases, prononcées par une souveraine en fureur, un accent de revendication, d'ironie, de dédain envers les hommes. Boadicée rejette son titre et ses privilèges de reine; elle foule aux pieds le prestige de ses aïeux et de leurs trésors. Elle ne veut pas que l'on y songe en combattant pour elle. Elle n'est plus l'épouse du chef, la fille du héros vénéré. Elle se présente aux guerriers sous un aspect nouveau. Elle sera, en ce jour de désastre ou de gloire, une *simple femme*. L'homme marqué par elle d'un sceau d'infériorité pourra consentir à supporter la défaite et le désespoir de la patrie abîmée. La *simple femme* songe déjà à en mourir. Elle a mesuré de l'œil l'étendue et la force des légions ennemies. Intuitive et fatidique, elle a deviné la décision du destin, qui se dresse devant elle belliqueuse et funeste.

Tacite n'ajoute aucun commentaire au discours de Boadicée. Sans doute, après la victoire des Romains, cette reine humiliée et vivante, ou morte selon son vœu, a cessé de l'intéresser. Il existe des êtres dont la vie se concentre tout entière en un geste décisif, dont la personnalité s'éclaire d'une parole souveraine qui abolit celles qu'il a prononcées jusque-là et d'avance détruit celles qu'il pourra dire encore. Tacite saisit les âmes et les montre en ces moments de dévoilements brusques, de sincérité violente et soudaine.

Tout près de Boadicée, et appartenant comme elle à l'une de ces races formidablement saines et barbares dont se hérissaient de toutes parts les frontières de l'Empire, voici Velléda, la prophétesse vierge qui vit dans une haute tour. Les Germains l'adorent à l'égal d'une divinité; et Tacite lui-même la nomme avec une respectueuse terreur, tout en [illegible] le culte [illegible] dont on l'entoure. Il la dresse en un relief saisissant au seuil de ce pays [illegible] dont les mœurs [illegible] et simples auront pour lui tant d'attraits.

On la voit apparaître au cours de son récit comme un récif au milieu des mers. Autour d'elle bouillonnent les tribus et les chefs, les Romains se ruent à la conquête du sol où elle élève ses autels.

Immuable et blanche, elle demeure et verse sur le peuple qui l'interroge le ferment de ses divinations farouches. Elle les aiguillonne, les presse, les jette aux combats et retourne s'enfermer dans son rêve dès qu'elle les a enivrés de fureur et de bravoure. Elle est l'emblème du Songe qui domine et guide l'action, le type de la femme dont le désir vivace et toujours tendu travaille de loin à l'œuvre unanime et l'imprègne de ferveur. Si les héroïnes de Bretagne et de Germanie fournissent à l'historien des thèmes et des surprises variés, s'il se charme de leur étrangeté naïve, de leur existence tumultueuse, agreste et rude, les femmes de son pays et de son monde l'attachent davantage et ont droit de cité dans son œuvre où d'ailleurs elles fourmillent. Il ne peut leur décerner l'éloge ou le blâme sans y ajouter de la vivacité et de l'intime ardeur, parce qu'étant romaines elles sont un peu siennes, parce qu'elles respirent comme lui l'air que jadis la République avait caressé d'un souffle de liberté. Ces événements, dont il est le spectateur ou le chroniqueur presque immédiat, façonnent leurs âmes. Elles forgent ou détruisent des circonstances qui s'allient au sort du Peuple qu'il tient pour le premier de la terre. Lorsqu'il détaille impartialement les actes où elles entraînent les hommes, il s'amuse de la sagesse subtile qu'elles cachent sous un voile de légère déraison, il dénoue d'un doigt expert le nœud des ruses enlacées où se sont appliquées leurs mains puériles, et il rit de découvrir l'empreinte secrète de leurs vouloirs sur des esprits que l'on jugeait dédaigneux d'elles.

Il ne se résigne pas à les ensevelir sans un mépris sans recours, même aux pages où il décrit les délations effroyables, les crimes insinués et les bassesses répugnantes où quelques-unes d'entre elles descendent hardiment. Selon lui, la mère de Néron a épousé Claude, écouté Pallas et tué Britannicus seulement parce qu'elle aimait son fils, et Tacite est troublé par cet amour de démence et d'ambition dont les exigences poussent Agrippine aux pires déchaînements.

Avant elle, Livie a agi de même. Tacite s'attarde auprès de la première Augusta. Épouse complaisante, mais impérieuse, elle lui en impose et le retient.

Comme une lionne qui garde une source, elle veille sur la naissance de l'Empire et c'est elle qui introduira dans la famille des Jules le système d'adoption. Sa vertu, mise au service du crime, lui sert tour à tour d'arme et de bouclier. Elle s'enveloppe de froideur et de pureté pour marcher d'un pas plus sûr

dans les sentiers où seul le vice s'aventure. Tibère la redoute, Séjan n'ose l'attaquer ouvertement, car elle a ses ministres, ses créatures, ses consuls et ses sénateurs. Posés au confluent où l'Empire et la République se sont confondus, elle représente un âge enfui, tout en prenant le maintien de l'âge nouveau. Son fils, qui l'a vue vivre au delà des années promises à l'homme, s'inquiète de cette persistante vigueur comme d'un miracle fatal. Tant qu'elle sera là, Tibère ne s'abandonnera pas au monstre que son âme récèle et que certains de ses actes ont fait entrevoir.

Le sort d'Agrippine, épouse de Germanicus, émeut profondément Tacite ; cependant, lorsqu'il s'agit d'elle pour la première fois, il lui prête une âme altière. Plus tard, elle sera ployée au poids des calamités successives. Mais, là-bas, au camp, elle est audacieuse toujours, et prête à secourir son mari qu'une juste popularité ne défend pas contre l'humeur variable de ses soldats. Elle prête l'appui de son prestige à ce brave et tendre Germanicus qui l'aime. N'appartient-elle pas à la famille d'Auguste ? Quand, accompagnée de ses enfants et suivie d'un long cortège de femmes en pleurs, elle s'avance au milieu des rebelles, quand Germanicus leur déclare qu'Agrippine ne se sent plus en sécurité parmi eux et va partir, des gémissements s'élèvent de toutes parts, et ces troupes que Tacite traite d'infâmes et de cupides, cette soldatesque brutale se livre aux démonstrations d'une noble colère. Les plaintes d'une femme illustre et vertueuse ont touché la conscience de ces hommes corrompus, plus que les harangues de Germanicus. Mais celui-ci ne consent pas à exposer sa femme à des dangers nouveaux. Elle le quittera malgré leur mutuel amour et leur douleur. Avant de s'en aller, elle l'aura aidé à reconquérir la confiance des cohortes avilies ; et le soupir d'adieu d'Agrippine aura passé sur le camp comme un souffle purificateur.

Tacite s'arrête avec complaisance devant ce tableau. Jusque-là, les femmes s'étaient mêlées aux affaires publiques avec discrétion et les menaient de loin. Livie elle-même ne se présente au peuple qu'aux jours de fête, et alors sa présence annoncée d'avance fait pour ainsi dire partie de la cérémonie. La femme de Germanicus traverse le camp en pleine rébellion, et son apparition constitue un des enjeux du parti de la discipline : on a compté sur le pouvoir de sa contenance amère et abattue. Son départ pèse plus à ces énergumènes que les reproches violents de leur général. Le règne suivant verra l'autorité de la femme dans l'Etat s'affirmer plus encore. La seconde Agrippine trônera vis-à-vis des enseignes déployées. Et ce face à face d'une femme avec les emblèmes sacrés de l'armée et de l'Empire frappa vivement les esprits ; on y vit, non sans stupéfaction, l'avènement officiel d'une domination qui s'était dérobée sous des apparences de faiblesse et de frivolité, boucliers mobiles qui servaient à parer les attaques des plus austères détracteurs du sexe. Maintenant, du bouclier la femme passe au glaive, du poignard à l'épée, et dédaignant les ténèbres du crime, elle réclame l'action héroïque accomplie ouvertement. Désormais elle s'adresse aux foules, à ce monstre mouvant qu'est un peuple en joie, ou une armée avide de batailles et de butin ; elle veut user d'éloquence comme les tribuns et arracher aux hommes quelques feuilles du laurier dont ils ont été les uniques et jaloux possesseurs. Tacite indique bien cette éclosion de l'âme féminine ; mais il n'a garde de démontrer qu'elle est due à une poussée spontanée, un épanouissement propre au naturel des femmes. Il comprend bien que la femme, qui d'instinct est initiatrice, devient imitative dès qu'il s'agit d'élaborer sa pensée et de la vivre. Une seule vertu, une seule force lui sont particulières, lui appartiennent exclusivement. Elle en est la reine absolue. Toutes ses facultés sont vives et neuves qui desservent la faculté souveraine : l'amour. Pour le reste, la femme reçoit l'étincelle et la transmet enflammée de ses propres effluves, plus riche de rapidité et de chaleur ; mais l'homme est au foyer, c'est lui qui projette la flamme et l'exalte...

Les héroïnes de Tacite observent cette loi avec toute la puissance de leurs tempéraments divers, fouettés d'événements sombres où le danger de mort ne cesse de les épier. Aucune d'entre elles ne s'élève ou ne se ravale au gré d'un de ces sentiments égoïstes, comme on en voit par milliers s'allumer aux cœurs des hommes. Toutes leurs passions, haine, vanité, vengeance, sont nées et nourries de l'amour. Et près des mères formidables et sublimes, Tacite range les épouses et les amantes moins périlleuses et plus pures à ses yeux, parce que la violence de leur attachement n'atteint pas à la frénésie de l'instinct, qui a ses racines dans tout l'être féminin, au lieu que le simple y tient une place très vaste, mais qui possède ses bornes et son frein. Ni l'amour filial, ni l'amour d'une épouse pour son époux, d'une amoureuse pour son amant ne méneront les femmes dont s'occupe Tacite aux sinistres extravagances d'une Agrippine mère de Néron, ou d'une Livie. Il semble que l'amour admirable par excellence, celui dont l'essence enlève le plus de la nature et dont l'ardeur ne faiblit pas au contact de la civilisation mixte ici aux excès criminels bien plus souvent que l'autre amour, matérielle, exigeante et qui a le souci de procréer.

Du premier au sixième livre des *Annales*, la première Agrippine ne cesse de retenir l'attention de l'historien qui suit le sillage de sa présence et de ses actions à travers le pays mystérieux où Germanicus et ses soldats s'enfoncent. Il la voit surgir au milieu des marécages du Rhin, inquiéter Tibère et irriter

Séjan. Rome vante Agrippine à voix haute. Les flatteries qui s'adressent à César la déclarent digne d'appartenir à la famille des Jules. Germanicus sent la jalousie de l'empereur s'appesantir sur lui et sur les siens. Il tente de la détourner en comblant l'infini de victoires. Mais ce jeune homme, qui, plus encore que Titus, eût mérité l'appellation de délices du genre humain, est promis à une destinée cruelle entre toutes. Il mourra loin de Rome et des peuples étrangers le pleureront. Il aura senti auparavant la perfidie ourdir autour de lui ses trames invisibles, et son doux visage de héros bienveillant se convulse peu à peu de pâleur et de désespoir. Les sucs destructeurs circuleront dans ses veines ; goutte à goutte la sève des plantes vénéneuses coulera le long de ses artères. Ainsi qu'un demi-dieu d'Homère, il s'est reposé de ses travaux en parcourant le pays des philosophes et des fables. Il est entré seul à Athènes, tout frissonnant d'attendrissement, de respect et de pitié pour cette Grèce d'où toute lumière est venue. Il a visité les lieux où furent Troie et le camp des rois alliés. Il veut aborder à Samothrace et y célébrer les rites augustes qui ont rendu cette ville sacrée.

Il s'arrête à Lesbos, l'île d'amour : et sa chère Agrippine y met au monde leur dernier enfant. Le séjour de ses plages mystérieuses, de ses forêts pleines de cygnes, de roses et de lauriers, dut parfumer de paix et de douceur l'âme des époux que tant de périls avaient environnés et sur qui des périls inconnus s'amoncelaient encore. Aux plaines de Marathon comme aux ondes de Salamine, les ombres des guerriers radieux saluèrent ce fils du monde latin qui s'inclinait en touchant leur terre de sagesse et d'harmonie. Germanicus songea-t-il alors à l'apogée d'orgueil et de puissance où se précipitait l'Empire dont il était l'un des héritiers? Vit-il à travers l'air merveilleusement limpide l'Athènes abattue, la ruine de sa race et l'invasion de tout le territoire par ces tribus barbares dont il s'est institué l'adversaire et le vainqueur ? Une curiosité passionnée l'aiguillonne, il remue les cendres des nations autrefois prospères et dont la gloire est abolie. Il plonge aux déserts de la Propontide, vogue vers le Pont-Euxin pour y recueillir l'immortel soupir d'Ovide exilé, et il visite hâtivement Byzance sans qu'un pressentiment l'arrête au seuil de cette petite ville où refluera toute la richesse de Rome dépouillée. Le voici en Égypte, pays des sortilèges et des enchantements. Le voici qui écoute la statue de Memnon chanter le lever du soleil. Il agit avec grâce et simplicité en toute occurrence, et l'aspect de sa beauté majestueuse joint à l'attrait d'un maintien souriant et modeste, rend Germanicus aussi cher aux ennemis de l'Empire qu'à ses serviteurs.

Au lit de mort de Germanicus, Agrippine, muette, recueille les conseils suprêmes du héros et ce grand flux d'amertume qui lui tombe du cœur. Il adjure l'épouse bien-aimée d'abandonner son intraitable orgueil; il compte sur elle pour demander vengeance en son nom. Quand Agrippine s'embarque pour emporter les cendres de celui qui fut modéré dans le triomphe et ferme dans le revers, le récit atteint à sa cime de calme et navrante désolation. Durant cette traversée où le vaisseau funéraire et ceux qui l'accompagnent rencontrent la flotte de Pison où les hommes des deux partis animés d'une rage égale sont près d'en venir aux mains, Agrippine ne paraît pas, mais on sent qu'elle est là, délivrée de tout autre souci que ceux de sa douleur et de l'illustre mémoire. Elle se dérobe aux tumultes vains et laisse le poids de l'urne précieuse meurtrir ses genoux. Assise à la proue, elle regarde la mer et l'avenir plus ténébreux, plus agité encore que les flots flagellés par l'hiver. Le peuple romain désormais chérira Agrippine. Il n'oubliera pas l'heure où elle descendit du navire les mains chargées d'un douloureux fardeau. Mais Tibère se tient à l'écart, loin de ces manifestations de deuil. Des tribulations nouvelles attendent Agrippine. Elle n'aura plus à lutter avec des soldats dont la fureur ne la déconcertait guère alors que son époux était auprès d'elle; mais veuve, seule, appartenant à une famille dont Livie est la souveraine incontestée, elle connaîtra bientôt la haine de l'implacable Augusta.

Des avertissements sinistres résonnent autour d'elle. Ses paroles, son silence même sont surveillés par une femme dont la férocité mielleuse est experte aux ruses et aux maléfices.

Ses amies sont traînées devant le Sénat et leurs accusateurs font partie de la cour. Au Palatin, sa situation devient embarrassée et cependant elle est forcée de s'y rendre, d'y porter un visage serein, car trahir une crainte devant César, c'est risquer de la voir se réaliser sur-le-champ. La flatterie tortueuse et la servilité hardie sont également mises en jeu pour la desservir. On sait ce que peuvent entreprendre et mener à bonne fin la haine et l'envie qui rôdent dans l'atmosphère pesante des cours, où le souverain ayant à choisir entre les serviteurs de la personne et ceux de la fonction, paraissent toujours préférer les premiers aux seconds jusqu'à l'heure où, d'une secousse à peine sensible, il les renverse au profit de ses ministres ou de son intérêt personnel.

Là, les hommes se regardent sournoisement comme des gladiateurs qui se mesureraient dans l'ombre; ils échangent à la dérobée des coups de poignard, et victimes et meurtriers étouffent pareillement leurs cris. Et quand un être libre et vigoureux fend la foule molle d'un pas résolu, quand au

milieu des chuchotements ingénieux et du silence savant, une voix monte jeune et forte et qui ne veut point se laisser opprimer, le monstrueux troupeau se lève hérissé de furie, un grondement de tonnerre et un rictus de fauve tordent ces bouches déformées par le rictus obligatoire. Ils savent que la présence d'une créature vivante fait remarquer l'immobilité de leurs pensées et de leurs visages et cachant sous le souci de la nécessité du maître le soin de leur propre repos, ils se ruent au carnage et ne se reposent que sur les débris de leur proie dont ils laisseront les lambeaux pantelants d'un ongle curieux et infatigable avec la crainte d'y trouver une trace de souffle et de chaleur. Ainsi menacée du poison tous les jours, Agrippine se vit traiter d'empoisonneuse. Sa cousine Claudia, qui était en même temps son amie, est traduite devant le Sénat sous l'inculpation de pratiquer l'art des sortilèges et des enchantements qui, de ce temps-là, remplissait Rome d'une mystérieuse horreur. Les accusations de ce genre devenaient d'autant plus faciles à formuler et à soutenir qu'elle s'accrochaient à des faits dont il était impossible de démêler la nature véritable. Une fois le domaine de l'irréel ouvert, l'imagination se donnait libre vol. Trouvait-on autour d'une maison des ailes de chauve-souris, un squelette de rat ou d'oiseau, découvrait-on dans l'eau d'une fontaine des parcelles de plomb tombées là par hasard, éprouvait-on sur sa volonté le pouvoir d'une intelligence tenace et, sur ses nerfs l'effet d'un regard longuement appuyé, l'hypothèse prenait forme, s'élançait et devenait plus vraisemblable d'étape en étape... Malgré les larmes et la colère d'Agrippine, Claudia fut condamnée. Et l'opinion publique eut vite fait de comprendre que le châtiment passait par-dessus la tête de la coupable pour atteindre la femme de Germanicus. Agrippine ne sait pas dissimuler. Tacite se hâte de nous indiquer ce trait qui s'allie à merveille avec ses qualités et ses défauts. Plus ambitieuse que vaine, plus franche que bienveillante, plus audacieuse qu'avisée, elle se trouve singulièrement posée à l'extrême limite d'une société qui s'en va ; le monde nouveau dont elle salue l'aurore ne lui a pas appris à pratiquer le langage, la tenue, l'hypocrisie et la prudence.

Elle a gardé l'empreinte durable des mœurs vieillies qui allaient s'évanouissant. Ni les conseils de Germanicus mourant, ni l'expérience cuisante qu'elle recueillait chaque jour n'ont pu la contraindre à brider son tempérament orgueilleux et son ambition. Cependant Tacite ne la blâme pas d'être ambitieuse ; il n'attribue pas ses revers à son tempérament dominateur. Bientôt on l'entendra reprocher à la douce Octavie son effacement volontaire et son humilité. Dès l'heure où les projets d'Agrippine se brisent contre l'astuce de Tibère, il ne s'occupe d'elle que pour la plaindre en passant. Le long supplice qu'elle endure le rend moins éloquent qu'il ne l'est en sa faveur aux jours d'activité et de poursuite haletante où la veuve de Germanicus heurtait de front le trône des Césars. Son exil le trouve très ferme, et c'est à peine si au cours des récits consacrés à la fin du règne de Tibère, il se tourne encore vers la prisonnière illustre qui use ses dernières énergies vitales à guetter la mort du lion et une délivrance qui ne viendra pas.

Ce n'est point chez Tacite qu'il faut chercher le détail de ses souffrances.

L'historien paraît mettre quelque hâte à quitter celle qui l'avait d'abord subjugué.

D'ailleurs, malgré sa compassion pour Octavie, il n'ira point découvrir les lentes douleurs qui l'accablent dans l'île qui sera son tombeau. Tant qu'elle partage la vie de cour, elle est forcément entraînée à l'action : pour peindre cette fille de Messaline et de Claude, cette vierge issue d'une mère dont les débordements ont fourni à l'œuvre de Tacite les épithètes les plus acérées, il devient paternel et caressant. Il l'isole au milieu des courtisans et des débauchés. Elle est le roman brisé, la faiblesse délicieuse promise au désastre et qui passe auprès du vice sans que ses vêtements le frôlent et sans que ses yeux l'aperçoivent. Et, d'abord, il la présente à notre vue au moment où, mêlée à la foule blanche des vestales, elle va, très enfant, encore, se jeter aux genoux de l'empereur son père, pour lui demander la grâce de sa mère Messaline. Après la mort de celle-ci, tour à tour les princesses et les patriciennes se disputent le cœur pusillanime de Claude. Octavie ne reparaît ; lorsque pour servir les desseins d'Agrippine, fille de Germanicus, elle est fiancée à Néron, elle demeure invisible et muette ! Silencieuse pendant que les forfaits se succèdent comme les anneaux d'une chaîne, abandonnée par son père en faveur des enfants d'Agrippine et devenant enfin impératrice, elle ne connaît ni les joies de l'épouse enviable, ni les enivrements de la haute situation qu'elle aurait dû posséder. Le peuple aime ses vertus, mais Néron, amoureux de Poppée, exile Octavie en Campanie et ne la ramène quelquefois à Rome que pour calmer les esprits montés en sa faveur. Taciturne et plaintive, elle se cache au fond du Palatin. L'amour et la vénération de toute une nation désolée l'accompagnent quand elle prend le chemin de l'île de Panditaria. Au bout de peu de jours, elle y reçoit l'ordre de mourir. La rivale victorieuse veut la place et le titre de la docile impératrice. Le récit de Tacite pleure quand il raconte cette mort. Il compare le sort d'Octavie à celui des autres femmes dont il a eu à nous entretenir. La première Agrippine et Julie

elle-même, qui acheva ses jours en exil après une accablante captivité, ont eu des temps heureux, dit-il, ont cueilli aux saisons de leur jeunesse les rameaux tendres de la félicité. Elles ont souci de voir la fortune les regarder avec douceur. Victimes du trône, elles en ont vu l'éclat rejaillir jusqu'à leurs fronts gracieux, les hommages et les bruits de fête affluaient sous leurs pas. Pour Octavie, la vie n'a retenti que d'une rumeur de deuil. Elle assiste à l'agonie de sa mère, à la mort de son frère Britannicus que le poison tenaille sous ses yeux ; Néron et Poppée s'emparent d'elle, lui lacèrent l'âme, l'écrasent sous la pesée de leur colère vindicative. Et enfin, un soir, des centurions se présentent devant elle et lui montrent un poignard. Elle n'a que vingt ans. Malgré ses peines, la mort lui paraît pire que la vie. Elle implore ses bourreaux, elle tombe à genoux devant les soldats qui tremblent de pitié et de la frayeur que leur inspire leur propre compassion. Elle leur promet de se cacher aux confins les plus reculés de l'Empire ; Néron et Poppée n'entendront plus jamais parler d'elle, mais qu'on la laisse vivre. Le temps presse, les centurions se hâtent, leur besogne ne souffre pas de retard. On lui ouvre les veines, et comme le sang figé par l'épouvante ne se décide pas à quitter ce jeune corps qui le retient, on la précipite, on l'étouffe dans les vapeurs d'un bain...

Octavie aura été la seule femme dont Tacite se soit plu à vanter la vertu sans pouvoir ajouter à ces éloges l'approbation qu'il donne aux qualités teintes d'héroïsme et d'énergie. Tacite aime Octavie pour sa faiblesse, autant qu'il aime les autres pour leur bravoure et leur résistance aux décrets du Destin. Il n'y a là nulle contradiction réelle dans l'opinion que nous découvrons au biographe du grand Agricola.

Le féminisme, c'est-à-dire l'épanouissement d'un idéal féminin, va mettre en mouvement des âmes comme celles d'Aggripine, de Pauline, de Boadicée et de Velléda. Il éveillera des tempéraments vigoureux et simples, de même que des tempéraments dont les violences suivront ou anéantiront la cause qui les exalte. Dans le cadre large, des passions larges vont batailler. La femme d'action, la femme turbulente, effacera l'image familière de la femme passive qui permet aux événements de s'entasser sur elle et ne leur oppose que de la douceur et de la résignation. Et ce type qui est près de s'effacer gagne à ce déclin un charme double. Ceux mêmes qui approuvent hautement les pensantes, les parlantes et les travailleuses découvrent à leurs faibles sœurs un don d'attirance auxquels ils ne se dérobent point.

La double trilogie qui éclaire l'œuvre de Tacite, ces hautes figures de femmes qu'il pose aux triptyques d'or, n'y détiennent une vaste place ni par le droit de naissance dont les privilèges sont près de périr, ni par la faveur du sort qui les a mises dans la clarté crue d'un trône, ou de toute autre situation élevée. L'usage qu'elles font d'une intelligence observatrice et agissante, d'un instinct de domination qui devient envahisseur, leur fierté, leurs dons de souple déférence aux vœux de leurs sentiments, leur inflexibilité devant le vouloir de la fortune adverse, tout ce qui, de plus en plus, distinguera la femme future de la femme d'autrefois, sont renfermés par l'écrivain dans le réseau d'un raisonnement sagace.

Ce n'est point une apologie du féminisme que présentent Boadicée, Velléda, Pauline et Agrippine ; et bien des malheurs nouveaux, des malheurs qui jusque-là avaient épargné les femmes se lèvent sous leurs pas amoureux de routes nouvelles. Les chimères habituées au maniement des mains masculines dévorent celles dont les gestes vacillants ont essayé de les caresser. Au temps de Tacite comme au nôtre, le problème a surgi sans que l'aurore d'une solution en suive le développement. Alors comme aujourd'hui, il s'agissait de savoir ce que l'on ne saura jamais, de déclarer si la femme qui travaille à devenir utilitaire sera à la fois utile et heureuse, capable d'acquérir une somme de bonheur égale à la somme de maux qu'elle s'efforcera de combattre, si l'influence des femmes assemblées en une collectivité fructueuse vaudra celle de la femme qui secrètement maintenait et accroissait son matériel d'énergie réservé au seul usage de la vie intime, en un mot si la femme qui devient *individu* et femme ne sera pas moins puissante que la femme impersonnelle dont le mystérieux pouvoir court comme un fluide et comme une flamme.

La femme juge avec sa raison. Elle frappe, s'immole sur les conseils de sa sensibilité qu'elle ne peut tenir en dehors du combat. Ce défaut magnifique, le féminisme l'aura pour adversaire et pour souverain tour à tour. Et de même que l'antagonisme reste immuable entre les deux formes que préfère tour à tour le songe humain, entre la chevauchée absurde et merveilleuse et l'ironie qui rêve et ne sort pas du cercle qu'elle s'est tracé, entre Don Quichotte et Diogène, de même la femme qui penche son front sur la flamme du foyer et celle dont le front se dresse couronné de résolution et de lucidité, sont assises au fond de nos pensées et se questionnent doucement d'une voix qui chancelle ou se raffermit.

Laquelle d'entre nous, disent-elles, laquelle d'entre nous a le mieux compris son destin ?...

HÉLÈNE VACARESCO.

[illegible] 19, rue de Saints-Pères. 1888. *Le Propriétaire-Gérant* : FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 10. 4e SÉRIE. — TOME XX. 5 SEPTEMBRE 1903.

PORTRAITS UNIVERSITAIRES

Octave Gréard.

Très populaire dans le monde où l'on professe, étudie, concourt, examine, la physionomie de M. Gréard, avec sa belle prestance naturelle et sans affectation, ses yeux profonds et vifs, l'air de finesse éclairant le calme régulier de ses traits, et son abord cordial, sa parole sérieuse sans sécheresse, pondérée sans dogmatisme, retenue et encourageante à la fois, affable même lorsqu'elle dit : non?

La distinction d'allures et le caractère d'autorité qui respirent en sa personne ont pu donner l'idée à ceux qui n'eurent pas occasion de l'approcher qu'il devait apporter dans ses habitudes, ses propos, ses décisions, cette sorte de rigidité professionnelle enfermée dans les plis de la toge, qui glace l'abandon de l'esprit, empèse le maintien et le geste, stéréotype sur le visage le masque du solennel et fait croire qu'on ne peut desserrer les lèvres que pour en laisser tomber une sentence imposante.

Cette manière d'être et de paraître, qui avait des raisons de plaire aux grammatistes d'antan, ne pouvait aucunement convenir à un esprit avisé comme le sien, un peu sceptique quant aux droits de la vanité, et par-dessus tout épris de bon goût, de modération. M. Gréard se ressent évidemment de la continuité des hautes et graves fonctions qui lui ont été dévolues. Il ne se livre pas à tout venant. Les expansions soudaines surprendraient de sa part. Le sourire va mieux à sa bouche que le rire, et la parole discrète que les longs discours. La mesure en toutes choses est précaution habituelle à son langage comme à ses actes. Il n'en a pas moins la simplicité de bon ton que révèlent sans effort les intelligences supérieures. Ses titres, sa personnalité, sa science, son érudition, la considération de ce qu'il fut, de ce qu'il fit et de ce qu'il est, ne s'imposent pas à celui qui l'écoute. Il est lui-même, sans cesser d'être attentif à autrui. M. Gréard eut en mains une étendue de pouvoir et d'influence exceptionnelle. Il occupa une très grande place dans la période la plus active peut-être de l'histoire de l'éducation publique en France. Il gouvernait véritablement la métropole universitaire. Chacun de ceux dont l'action, petite ou grande, gravitait autour de la Sorbonne, dépendait plus ou moins de son contrôle. L'exercice de cet ascendant et de cette autorité lui devint chose acquise et facile. Il n'en accabla personne.

Quelque peu méticuleux, je dirais presque chatouilleux sur le respect des convenances extérieures, sur le bon état des formalités, il apprécia toujours pour les autres la valeur des égards et des prévenances. Il ne pouvait contenter chacun à la mesure de ses ambitions, rendre effectif l'acquiescement à toutes les demandes. Mais il se gardait de désobliger qui que ce fût par cet abord brusque, ou par ces airs de hauteur que prennent, comme malgré eux souvent, ceux à qui leur situation subordonne beaucoup de gens. On allait vers lui. Il ne s'engageait pas à la légère; mais le plus modeste des fonctionnaires était en droit d'attendre de lui un bon conseil, une indication profitable, sinon un appui direct et immédiat. Nul ne revenait mécontent. L'un des meilleurs éloges qui aient été faits à M. Gréard, lorsqu'il persévéra dans l'intention de prendre sa retraite, fut de s'être montré un homme bon et sensible, que le pri-

vilège de ses attributions exceptionnelles ne rendit jamais ni gourmé, ni solennel, ni « introuvable ». La bienveillance du recteur, comme on avait l'habitude de l'appeler, n'a pas été le moindre de ses titres au souvenir que lui garde la grande Université de Paris.

*
* *

Cette modération de sentiments n'a jamais affaibli chez M. Gréard la fermeté des convictions. Sa ligne de conduite ne déviait pas de la droite ligne. Sa volonté n'en était pas moins ferme. On s'en aperçut bien à la manière, souple et résolue en même temps, dont il veilla aux réformes universitaires.

C'est presque un lieu commun de dire que nul homme ne fut plus constamment ni plus intimement mêlé à l'œuvre de rénovation qui s'est accomplie depuis 1870 dans les trois degrés de l'enseignement public en France. Pour en juger sur un point d'importance, on n'aurait qu'à comparer l'état actuel de l'enseignement primaire avec l'état d'insuffisance et de confusion qu'il présentait en 1866, lorsque M. Gréard fut appelé à en prendre la direction. Il n'y eut jamais, dans les classes primaires, plus d'intérêt ni de vie qu'au lendemain du jour où l'on eut transformé, non pas seulement le matériel des études, mais, conformément aux vues et je dirais à l'idéal même de Gréard, l'esprit de l'éducation. L'enseignement moral et civique, auquel il contribua fort, souleva, je ne l'ignore pas, bien des commentaires, et de certains étonnements et des protestations. Que pouvait être, devenir et rendre, pourtant, une éducation primaire qui, lorsque les credos religieux cessaient d'avoir une place à l'école, n'aurait fourni à l'âme aucune nourriture morale, aucun précepte de conduite ?

Tout n'alla pas sans encombre, sous son gouvernement; pendant une phase de reconstruction fébrile, il n'était question de rien moins que de reprendre toutes choses depuis la base jusqu'au faîte. On s'était enflammé d'une ardeur extrême et générale pour les problèmes de l'École. Les anciens cadres, les établissements d'autrefois, les laboratoires où s'était façonné le génie des savants, n'apparaissaient plus qu'en leur état insuffisant et précaire.

On avait hâte de modifier, d'améliorer, d'élargir et de reconstituer dans les moindres détails les ressources morales de l'instruction publique. Les premiers élans d'un zèle nouveau étaient allés vers l'enseignement primaire, qui réclamait les plus urgentes réformes, puis vers l'enseignement supérieur, qui pâlissait en regard de la gloire florissante des Facultés de l'Allemagne. L'enseignement secondaire, un instant délaissé, devait avoir aussi son tour. Les réformes qu'exigeait la réglementation alternée dans un esprit plus moderne des langues classiques et des langues vivantes occupèrent, le moment venu, l'attention du Parlement et des conseils. Et ce fut une période d'activité frémissante, où il y eut une part d'entraînements immodérés, de tâtonnements infructueux et d'exagération de zèle, dont il fallut revenir, mais qui se soldèrent enfin en bénéfices sérieux, incontestables.

Le plus exposé au feu des discussions, M. Gréard n'ambitionnait pas de paraître le plus militant. Une ardeur fougueuse ne le précipitait point au-devant des résolutions extrêmes. Aussi bien se tenait-il de suivre les intempérants que de s'attarder avec les partisans entêtés de l'immobile tradition. Son suffrage n'allait point aux stationnaires, qui lui eussent rendu la tâche trop commode; pas davantage aux brouillons, qui, pour bâtir sur nouveaux plans, eussent commencé par tout détruire. Contre les utilitaires excessifs, il trouvait de bonnes raisons pour défendre l'héritage classique; pour les amis trop fidèles de la routine sainte, il avait en réserve des motifs convaincants de la nécessité de concilier les droits du passé avec les besoins accrus des temps modernes, en poussant au développement des connaissances positives et techniques.

La souplesse, avons-nous dit, n'exclut pas la fermeté. Il tenait la barre d'une main aussi assurée que possible à travers les crises d'opinion et les caprices d'un chacun, louvoyant en pilote prudent, sur le sillage de la droite raison. Il s'attacha avec une attention particulièrement soutenue à maintenir l'équilibre entre la charge des programmes et les capacités naturelles des étudiants. Le grave inconvénient auquel tendent à aboutir les programmes modernes, c'est cette surcharge de matières, en disproportion trop manifeste avec les facultés et l'âge des élèves. M. Gréard y songea toujours et s'en est exprimé souvent dans ses livres. Maintes fois il se demanda avec inquiétude si la somme de labeur à laquelle est soumise la jeunesse par le surcroît des connaissances nouvelles, s'ajoutant à celles qui furent et sont restées le fond de l'éducation, n'est pas au-dessus de l'effort qu'il est sage de lui imposer. La « question des programmes » est, à cet égard, un des chapitres les plus approfondis de sa grande œuvre collective sur les différents degrés de l'instruction.

La carrière officielle de M. Gréard a été très remplie. Il eut tour à tour entre les mains la direction de l'enseignement primaire, la direction de l'enseignement secondaire, la direction de l'enseignement supérieur, jusqu'au moment de les concentrer dans une même haute fonction administrative. Il lui fut donné d'être associé, comme vice-recteur de l'Académie de Paris, à une série de grands événements

universitaires, tels que l'inauguration de la nouvelle Sorbonne, dont le souvenir par cela même restera inséparable de son nom. Il mena des tâches complexes et longues, telles que la création capitale des lycées et collèges de jeunes filles, qui a enlevé l'âme et l'intelligence féminine à l'éducation conventuelle, parachevant ainsi, selon le mot d'un professeur, le cycle universitaire. Dans les conseils du ministère où l'appelait, presque chaque jour, sa compétence technique, ou ne décréta rien d'important où il n'eût apporté son avis, soit pour encourager une initiative féconde, hâter une réforme nécessaire, soit pour tempérer, amender, corriger dans une certaine mesure des vues prématurées ou des improvisations téméraires...

Et la continuité d'un si vaste labeur se poursuivait, sans qu'il parût vaquer à des besognes plus qu'ordinaires, tant il portait avec aisance, au dire de ceux qui l'y voyaient occupé, le fardeau du travail. Les années passaient légères sur sa tête. Quand il annonça sa résolution ferme de passer les rênes à d'autres mains, on s'étonna qu'il y eût un terme à cette durée, et le fait seul d'en prendre la suite parut la consécration la plus sûre des mérites de son successeur.

***

Le couronnement des grandes circonstances de la vie universitaire de M. Gréard a été son élection à l'Académie française, quelques années après son entrée à l'Académie des Sciences morales.

Ce jour de novembre 1886, où le vice-recteur emporta la majorité des suffrages pour le fauteuil du comte de Falloux, la nouvelle provoqua quelque surprise dans le tout-Paris mondain, qui pense avoir droit de contrôle sur les votes de l'illustre Compagnie. La mode fugace ne le comptait pas au rang de ses favoris. Les dispensatrices de la faveur salonnière n'avaient à lui rapporter aucun frivole souvenir et pas un titre de roman, dans la liste de leurs amusements spirituels. Que dis-je! M. Gréard n'était pas des familiers du lieu. Il n'avait dîné ni chez celle-ci ni chez celle-là. Une élection académique s'imposant en de telles conditions pouvait-elle satisfaire? La réception, croyait-on, n'aurait pas l'éclat ni l'intérêt de vogue des grandes séances. On s'y trompa. Le bruit se mit à circuler dans la presse qu'il y aurait dans la rencontre de M. Gréard et de M. le duc de Broglie un tournoi peu banal d'idées et de principes absolument opposés. Les éléments d'indépendance philosophique et d'autorité religieuse se trouveraient en présence sur le terrain brûlant de l'éducation publique. Les curiosités s'avivèrent. Et ce fut, au dernier moment, un empressement extrême à pénétrer dans l'hémicycle. Les invitations n'avaient touché, comme toujours, qu'un nombre restreint de privilégiés. Beaucoup de personnes, qui n'avaient pas de billets du centre, avaient dû s'y prendre, dès six heures du matin, pour faire tenir leurs places sur le quai Conti, aux portes du Dôme, par une température glaciale. Quand on eut ouvert à midi, l'assistance était tellement serrée qu'on ne parvenait qu'avec peine à distinguer ceux et celles qui la composaient. On entendit les deux discours, qui représentaient la lutte des deux régimes, de l'esprit d'autrefois et de l'esprit régnant; et l'on s'en revint avec la conviction que si M. de Broglie avait déployé beaucoup de finesse et d'art à défendre une cause vaincue, M. Gréard avait certainement prononcé l'un des meilleurs discours qu'on eût encore entendus, au palais Mazarin. Il ne s'était pas laissé séduire, il est vrai, aux brillants des discours d'apparat, où scintillent les mots à effet aux dépens du droit sens. Mais il avait donné simplement un chef-d'œuvre de mesure, de justesse, de convenance.

***

L'œuvre écrite de M. Gréard est la justification raisonnée de son œuvre accomplie d'éducateur. Après une vie vouée à l'étude et à la direction intellectuelle de la jeunesse, il a eu la légitime ambition de tracer lui-même un système d'éducation destiné à l'usage et conçu dans l'esprit des générations modernes...

Je mets à part des livres de circonstance et de souvenirs, qui furent les intermèdes de sa vie littéraire. Telles ses monographies d'une conscience si exacte, d'une information si directe, si personnelle et si cordiale sur Prévost-Paradol, Schérer ou Meissonier. Ou bien l'ouvrage d'un prix infini, qu'il composa pour introduire à fond la pensée moderne dans l'histoire fort mal connue de l'antique Sorbonne. Afin d'en retrouver l'âme, il avait passé de longues heures le matin, d'ordinaire, avant la journée de travail à en clarifier les documents. Et, au moment même où les Facultés prenaient possession de leur nouvelle maison, il laissait paraître, comme un hommage suprême à tout un ordre de choses aboli : *Nos adieux à la vieille Sorbonne*.

M. Gréard a employé le meilleur de son talent et de sa sagacité à convertir en enseignements durables les fruits d'une expérience hautement et longuement pratiquée. D'un crayon net il a marqué les préventions sentimentales des philosophes du XVIIIe siècle, qui, pareils à Locke, condamnaient formellement l'éducation publique, ou, comme J.-J. Rousseau, traitaient les collèges d'établissements risibles. Impartialement, il a étudié en comparaison les efforts tentés, les méthodes mises à l'essai, les demi-résultats obtenus jusqu'à ce jour par les initiatives privées, par les congrégations enseignantes ou la coo-

pération de l'État. D'une façon très complète, et, en maintes places, captivante, il a rapporté dans son livre de l'*Enseignement secondaire* et dans l'ouvrage souvent réimprimé de l'*Éducation des femmes*, les longues hésitations de la pédagogie féminine, commenté avec beaucoup de pénétration et de charme les leçons des plus célèbres éducatrices, ingénieusement comparé les doctrines de Fénelon et les raisons sensées de Mme de Maintenon, enfin déduit tout un ensemble de conceptions pratiques des théories élaborées pendant trois siècles. Nous remarquerons, en passant, que, sur ce sujet périlleux, il n'aura point partagé les exagérations des féministes d'à présent, ouvrant une carrière illimitée, sans restriction et sans mesure, aux facultés de la femme. Le perfectionnement de l'éducation des jeunes filles ne l'amène pas à en induire qu'on les puisse ensuite détourner de leur véritable destination. Leur place, dit-il, est dans la famille, au foyer, place considérable, utile aux autres, et qu'elles occuperont avec d'autant plus d'autorité qu'elles auront reçu une éducation plus sérieuse. Il estime qu'une sage direction d'études peut fortifier, chez la femme, les capacités de l'entendement et de la raison, sans porter atteinte aux dons qui lui sont propres, et qu'on aurait grand tort d'intervertir.

On incline quelquefois à supposer que M. Gréard aura voulu seulement coordonner dans ses travaux sur l'enseignement moderne la suite de ses grands rapports administratifs, et qu'il en a constitué une sorte de répertoire technique très utile, mais intéressant moins le philosophe et le moraliste que le théoricien professionnel. Certaines de ses études ont une valeur essentiellement documentaire. On y trouve en bonne place des chiffres et des faits. On y recueille des éléments de statistique raisonnée sur la population d'âge scolaire en France, sur les résultats produits par les diverses formes d'enseignement classique ou spécial, sur le développement des vocations suivies hors de l'École et la répartition dans la vie active des capacités individuelles, différemment préparées par l'éducation. Mais l'auteur n'a pas donné que des faits, que des chiffres. Il a mis en valeur des idées, élucidé des principes, posé les bases de hautes considérations morales, et parsemé tout cela de fines remarques. Ce qu'il s'est attaché surtout à porter en lumière, ce sont les questions de direction intellectuelle, les questions de méthode s'adressant au cœur, à la raison autant qu'à la mémoire. La préoccupation qui ne lui laisse jamais perdre de vue la complexité des détails d'organisation intérieure et de pratique scolaire, sa préoccupation constante est de suivre parallèlement la marche de l'intelligence et la formation du caractère. M. Gréard a écrit des pages magistrales sur cette éducation trop négligée, dans les discussions de programmes, alors qu'elle en devrait être l'inspiration et l'âme. A tous ceux qui ont charge d'esprits, on ne saurait trop recommander de lire et de relire, chez M. Gréard, des chapitres substantiels, pleins de sens et de justice, comme ceux qu'il a intitulés : *l'Esprit de discipline dans l'éducation* et *l'Éducation morale et physique*, qui devraient servir aux professeurs mêmes de manuels. Il excelle, a-t-on justement dit, dans l'art de peindre la nature morale de l'enfance, d'interroger le regard, le sourire de ces jeunes êtres, instruits par l'instinct et par les sûres intuitions de la nature avant de savoir par les livres et d'apprendre par l'expérience.

On détacherait aisément de ces livres compacts et serrés en leurs développements des morceaux à citation, des mots bien enchâssés, des pensées aussi solides qu'ingénieuses; sans beaucoup de recherche, on trouverait à y découper des maximes morales, pleines de justesse, d'étendue ou de profondeur sous une forme concise.

*
* *

L'Académie française, en appelant à elle M. Gréard, n'avait pas eu simplement l'idée, la flatteuse idée d'ajouter son suffrage aux distinctions ministérielles et universitaires. Elle accueillait en lui, d'un choix raisonné, l'écrivain.

Selon le mot d'un brillant professeur de lettres, les circulaires et l'administration n'ont jamais gâté la plume de M. Gréard. La distinction de cette plume est en grande estime chez les hommes de savoir et de goût. Le caractère général de sa manière d'écrire, répondant à sa manière de penser, est l'élévation. Il y joint le don de lumière : la clarté. Un sens très averti l'a préservé des défauts du genre solennel et tendu. Les amplifications oiseuses et chargées d'ornements, les détails inutiles, la fausse abondance des mots qui remplit la phrase sans la fortifier, n'eurent jamais d'attirance pour cet esprit classique. Il laisse à d'autres la recherche du terme rare et de l'épithète ambitieuse. Il se tient à la justesse, à l'harmonie pleine, à la vérité de l'expression.

La gravité s'imposait aux matières qu'il avait à traiter; elle n'en est pas la note exclusive. Le sentiment de la dignité ne défend point d'accueillir les grâces de l'enjouement. Un peu de sel ne nuit pas à la raison. On a de la main du vice-recteur des pages ingénieuses, des récits pleins d'agrément et des réflexions piquantes.

Il excelle dans la causerie oratoire. Certaines de ses oraisons laïques, comme on pourrait qualifier les éloges qu'il a consacrés à des hommes de conscience et de talent, dont il avait pu, au cours de son rectorat, éprouver la droite intelligence, enferment des

trouvailles charmantes de délicatesse. Il a surtout saisi avec une pénétration singulière et délicatement caractérisé certaines qualités de zèle sans emphase, d'activité discrète, d'urbanité fine, qui se rapprochaient au mieux, chez d'autres, de sa manière de comprendre les mérites qui constituent la dignité professionnelle et la bonne grâce sociale.

Sur un mode plus relevé, il a brillé dans les tournois académiques. Tels de ses discours, fondés sur la louange d'un heureux écrivain, sont des modèles, autant pour les qualités du détail que pour la science d'équilibre et de coordination de l'ensemble. Il s'y mêle quelque subtilité par instants. La critique et la louange n'aimant jamais à se montrer trop à découvert chez lui, s'enveloppent de réserves et s'accompagnent de réticences où l'on trouverait presque trop d'habileté. L'accent reste sincère; la note est quand même exacte et juste. Tout ingénieux qu'il paraisse à se glisser par les détours et circonlocutions du style académique, où l'éloge et le blâme se gardent également du trop dire, on ne voit pas que son élocution soit embesoignée de rhétorique. Il n'affectionne que pour le moindre usage les procédés de la période, drapant le style de pompe et de majesté, mais en rendant la marche lourde et traînante. Plus volontiers abonde-t-il dans le jeu serré des phrases courtes, qui pousse en avant les idées et fait qu'elles se succèdent par une sorte de jaillissement continu. Le moraliste, en cela, n'a pas de moins bonnes rencontres que l'orateur.

* * *

Nous avons insisté sur l'esprit littéraire de M. Gréard. Ce n'était pas sans intention. Il est juste que la notion plus généralement répandue des services rendus par le haut fonctionnaire de l'Université et par l'éducateur ne tienne pas dans l'ombre les qualités du moraliste consommé auquel on doit d'avoir créé des titres littéraires à la pédagogie.

M. Gréard a été le promoteur de bien des réformes, ou tout au moins l'organisateur prudent et méthodique de toutes celles qui étaient en voie de se réaliser par la force des choses, dans l'instruction publique. Il aura mérité hautement des lettres par l'amour qu'il n'a cessé de leur vouer et par l'intégrité sans reproche de sa conscience d'écrivain. Et, dans l'histoire de l'enseignement, on ne manquera pas de reconnaître, tant qu'il y aura des plumes pour l'écrire, qu'il mit en exemples aussi bien qu'en leçons les grandes vertus éducatrices.

FRÉDÉRIC LOLIÉE.

LA PRÉPONDÉRANCE DE LA RUSSIE

EN EXTRÊME-ORIENT [1]

Sachant leur alliée absolument incapable de tirer son épée uniquement dans le but de leur faire plaisir, les Japonais ne comptent plus beaucoup sur son appui et portent leurs regards ailleurs.

L'espérance d'une intervention des États-Unis réconforte et aide à prendre patience tous les patriotes japonais, qui font des vœux ardents pour que l'incident russo-américain, récemment soulevé à propos des massacres de juifs à Kichineff, aboutisse à une brouille sérieuse.

Il est permis de croire que cet espoir ne se réalisera point.

Le lynchage de nègres par les citoyens civilisés de la libre Amérique et l'hécatombe de juifs par les moujiks ignorants de la Russie autocrate sont deux manifestations de la sauvagerie humaine absolument de même ordre : déplorables, barbares, ne comportant guère d'excuses, ni de circonstances atténuantes, elles méritent le même blâme sévère.

Impuissant à assurer la sécurité des noirs dans un pays se targuant d'égalité de droits civiques, le gouvernement des États-Unis est peu qualifié semble-t-il, pour critiquer l'inaptitude des fonctionnaires du tsar à protéger les juifs contre la haine fanatique de la populace russe.

L'immixtion maladroite des Yankees dans les affaires intérieures de l'empire russe ne contribuera certes pas à l'amélioration des rapports entre deux nations et la grotesque pétition, relative aux événements de Kichineff, pourrait tout de même avoir des conséquences politiques peu désirables.

Indigné à juste titre de se voir directement mis en cause à propos des désordres dont il ne saurait être rendu responsable, le tsar repoussa avec dédain la protestation inconvenante en question et fit prévenir le gouvernement des États-Unis qu'aucun sujet américain, ayant signé ce papier ne sera désormais admis en Russie, ni comme membre du corps diplomatique, ni comme consul.

Cet avertissement est d'autant plus significatif que, parmi les signataires de la pétition, on trouve beaucoup de fonctionnaires dont la mauvaise humeur pourrait se manifester d'une manière fâcheuse par une orientation politique peu propice au maintien d'une entente cordiale entre les deux pays.

Cette fermeté d'attitude du cabinet de Saint-Pétersbourg prouve tout simplement que l'éventualité peu probable d'une rupture avec les États-Unis est

[1] Voir la *Bleue Bleue* du 29 août.

envisagée en tout cas par lui avec son calme habituel.

N'ignorant naturellement pas à quels dangers l'exposent ses agissements en Mandchourie, le gouvernement russe se tient prêt à tout et ne reculera certes pas même devant une coalition des flottes anglaise, américaine et japonaise, absolument impuissantes à déloger les Russes de la contrée solidement occupée par eux depuis trois ans déjà. Si formidable que soit la flotte ennemie, quel préjudice pourrait-elle faire à la Russie?

N'ayant pour ainsi dire pas de marine marchande, l'empire russe n'a rien à redouter des escadres ennemies, dont le rôle se bornerait forcément à bloquer les ports russes, qui sont tous admirablement fortifiés et peuvent être considérés comme quasi imprenables, surtout étant défendus par des vaisseaux bien armés qui, merveilleusement abrités, pourront victorieusement repousser les attaques des plus fortes escadres.

Certes, les choses ne se passeraient pas à Port-Arthur de la même manière qu'à Manille, où les Américains pouvaient se vanter d'enfermer comme dans une bouteille quelques pauvres navires désemparés de la flotte espagnole déchue.

L'expérience a démontré qu'il est presque impossible de bloquer efficacement un port de mer, s'il n'est pas situé dans une île. Pouvant être indéfiniment ravitaillé par voie de terre, tout port continental n'a pas grand'chose à redouter d'un blocus.

Les effets d'un bombardement à longue distance ne sont jamais non plus efficaces.

Quant à des descentes des troupes sur les côtes désertes du Pacifique, ces incursions ne sauraient porter grand préjudice à la Russie, qui pourrait d'ailleurs, grâce au chemin de fer transmandchourien, faire transporter rapidement, sur les points menacés qu'il y aurait intérêt à défendre, de nombreuses troupes d'élite, qui n'éprouveraient pas la moindre peine à refouler dans la mer des forces ennemies peu nombreuses et de qualité relativement inférieure.

Pour déloger les Russes de l'intérieur de la Mandchourie, il faudrait pouvoir leur y opposer de bons troupiers disciplinés des armées européennes et non des soldats improvisés, dont se composent les armées anglaise et américaine, qui viennent de donner la mesure exacte de leurs aptitudes militaires.

C'est l'infériorité manifeste de sa flotte qui empêcha la Russie, en 1900, de mettre la main sur la Corée. Devenue forte grâce à un labeur acharné de trois ans, sûre de triompher, elle n'attend plus qu'une occasion propice pour mettre à exécution ses projets conçus de longue date.

Cette occasion ne se fera plus longtemps attendre : une nouvelle insurrection qui se prépare en Chine fournira sous peu un excellent prétexte pour occuper la Corée.

Afin de ne pas être taxé de pessimisme, résumons la situation alarmante qui affole tout le monde en Chine.

Obligés de pressurer la population chinoise pour pouvoir faire face aux échéances de l'indemnité exigée par les alliés, les fonctionnaires du Céleste Empire consommèrent la ruine de plusieurs provinces.

La misère est atroce en Chine : la famine sévit dans la province de Kouang-Si, où des milliers de malheureux meurent de faim, des familles entières se nourrissent de feuilles et de racines. Des hommes se vendent en qualité d'esclaves, après avoir vendu leurs femmes et leurs filles. On évalue à plus de 30 000 le nombre d'esclaves amenés, depuis le mois de février, à Hong-Kong, par des navires spéciaux, ne transportant que la cargaison humaine.

Des commissaires spéciaux qui furent envoyés de Hong-Kong pour examiner et vérifier les faits monstrueux signalés de différents endroits de la province, confirmèrent que des prisonniers sont exécutés par cent à la fois à Suai Pingue, pour être mangés par les habitants affamés. Les bourreaux débitent eux-mêmes en détail la chair humaine.

La situation est donc on ne peut plus grave et malheureusement sans remède possible, étant donné le trop grand nombre d'indigents et le manque absolu de ressources pour les secourir.

On nous écrit de la Sibérie que des milliers de Chinois, cherchant du travail, encombrent les villes sibériennes et provoquent la misère dans le pays, en faisant une concurrence terrible aux ouvriers russes dans les mines et aux chantiers. Des bagarres se produisent souvent entre les ouvriers russes et chinois, et les autorités locales commencent déjà à prendre les mesures nécessaires pour arrêter l'afflux inquiétant d'immigrants chinois et pour protéger les travailleurs nationaux.

La Chine traverse une crise économique fort dangereuse, et cet état de choses ne pouvant durer indéfiniment, un nouveau soulèvement de Chinois paraît inévitable.

L'effervescence est déjà si grande dans toute la Chine que le danger semble imminent; nous lisons dans le *Messagar d'Orient* du 23/5 juin des choses fort alarmantes : les missions de Pékin s'attendent à tout, paraît-il; les ambassades européennes sont remplies d'approvisionnements de toutes sortes et de munitions; elles ressemblent plutôt à des forteresses. Les membres des missions prennent mille précautions en sortant de chez eux. Les nouvelles parvenues à tous les gouvernements européens sont

d'une gravité exceptionnelle, et la mission américaine vient de demander d'urgence, à Washington, l'envoi de renforts importants, en appuyant sa demande d'arguments péremptoires.

Un de mes parents, négociant en thés, établi à Tien-tsin depuis trente ans, m'écrit que bien des symptômes significatifs, de même caractère que ceux qui précédèrent l'insurrection de 1900, se manifestent depuis quelque temps là-bas d'une manière inquiétante et font craindre aux Européens installés en Chine l'imminence d'une nouvelle émeute populaire.

Beaucoup de banquiers chinois liquident à la hâte leurs affaires. La monnaie d'argent devient de plus en plus rare, disparaissant peu à peu de la circulation : on comprendra toute la gravité de ce phénomène en apprenant que les Chinois enterrent toujours l'or, l'argent et tous les objets de valeur à l'approche de troubles dans le pays, afin de soustraire leurs trésors au pillage des envahisseurs. De même qu'en 1900, les avertissements des gens avisés et compétents arrivent de tous les côtés, et il est fort à craindre cependant que rien ne soit tenté par personne pour éviter les horreurs de nouveaux massacres en Chine.

Les troupes alliées qui occupent actuellement la province du Petchili sont peu nombreuses ; elles comprennent : 1 900 Anglais, 1 800 Français, 1 600 Allemands, 1 050 Japonais, 850 Russes et 900 Italiens.

Cette petite armée de 8 000 hommes suffirait-elle pour tenir en respect, le cas échéant, les millions de meurt-de-faim exaspérés et réduits à l'anthropophagie ? En continuant à traiter la multitude chinoise de quantité négligeable, ne s'expose-t-on pas à de cruelles surprises ?

Pillés d'abord en 1900 par les émeutiers et par les pacificateurs alliés, ruinés ensuite par deux années consécutives de mauvaises récoltes, — conséquence fatale de l'envahissement d'étrangers, — écrasés enfin par des impôts exorbitants destinés à fournir l'argent de l'indemnité de guerre exigée, les Chinois n'ont plus rien à perdre, sinon leur peau, et il se pourrait que leur ultime révolte s'affirmât redoutable.

Toujours très au courant de ce qui se trame en Chine, le gouvernement russe ne se laissera assurément pas prendre au dépourvu : on peut affirmer que déjà toutes ses dispositions sont bien prises.

Les voyages des deux ministres russes en Extrême-Orient ne sauraient évidemment être considérés comme de simples tournées de fonctionnaires étudiant les rouages administratifs : on ne tardera pas à s'apercevoir de leur haute portée politique.

C'est surtout le voyage récent du lieutenant général Kouropatkine qui peut être considéré comme un présage de graves complications en Extrême-Orient. Et surtout qu'on ne vienne pas nous dire que le but de ce déplacement était pacifique.

S'il s'agissait en l'occurrence de mener à bien des négociations diplomatiques quelconques avec la Chine ou le Japon, le gouvernement du tsar eût chargé de cette mission un de ces habiles diplomates de profession, qui ne manquent point en Russie, et non le ministre de la Guerre, dont la spécialité et la compétence sont toutes différentes, dans un pays où les attributions de chaque homme d'État sont nettement définies. Non, la consolidation de la paix ne sera jamais en Russie l'œuvre d'un ministre de la Guerre !

Quelques épisodes extraits de longues pérégrinations du ministre du tsar corroboreront cette opinion.

Le général Kouropatkine vient de passer une inspection minutieuse des côtes du Pacifique sur toute l'étendue de la frontière maritime russe, qui se développe de Nikolaevsk à Vladivostok ; il examina tout particulièrement la baie de Castries, dans le détroit de Tartarie, le plus faible point stratégique de ces côtes, celui qui offre le plus de facilités à l'ennemi pour opérer un débarquement de troupes et envahir le pays par la grande plaine donnant l'accès à Soffysk et à Nikolaevsk.

Partout où il y a des troupes sur son passage, en Sibérie comme en Mandchourie, le ministre de la Guerre les passe en revue. Il élabore un vaste projet de réformes militaires en Sibérie ; il visite les travaux fortifiés de Port-Arthur, où il passe une revue de la flotte imposante qui y est concentrée.

S'intéressant beaucoup à l'organisation militaire du Japon, il passe une revue de troupes à Tokio et visite minutieusement tous les établissements militaires qu'on veut bien lui montrer, cherchant visiblement à se rendre compte, *de visu*, de la puissance militaire de l'adversaire de demain. En répondant à un général sibérien de nos amis, qui voulait savoir quelle impression avait produite sur lui l'armée japonaise, le ministre s'exprima ainsi : Malgré leur belle tenue et leur allure martiale, les soldats japonais ne paient pas de mine : d'un aspect chétif, minable, ils ne sauraient soutenir une comparaison avec nos soldats, ces athlètes respirant la santé et la force.

Les officiers russes de l'armée d'occupation offrirent à leur chef suprême un banquet, dans un élégant pavillon, expressément édifié au camp de Kharbine.

En s'adressant à son voisin de table, le gouverneur chinois de la province de Hirin, le lieutenant général Kouropatkine lui confia qu'il était chargé par son maître, le tsar, d'une mission délicate auprès de l'empereur du Japon et que de l'accueil qui serait réservé à cette mission dépendrait la tournure des fu-

tures relations russo-japonaises. — D'ailleurs, peu nous importe la décision du gouvernement du mikado, ajouta en souriant l'homme d'État russe, nous sommes forts et ne craignons rien, ni personne.

Vous avez vu, général, avec quelle facilité j'ai pu, lors du soulèvement de vos Boxers, transporter en Mandchourie, en un mois, une armée de plus de cent mille hommes. Et cependant notre transsibérien fonctionnait à peine, le transmandchourien n'existait même pas. Eh bien! songez donc de quelle célérité nous serions capables actuellement.

Pendant toute la durée du voyage du ministre russe, force dépêches ont été échangées entre lui et le Cabinet de Saint-Pétersbourg; un de ces télégrammes fut rendu absolument incompréhensible par une transmission trop défectueuse, un autre, de 1600 mots, envoyé du Japon, ne parvint à Saint-Pétersbourg que trois jours après son expédition. Cette négligence dans la transmission de dépêches officielles, d'une haute importance politique et adressées au nom du tsar, est vraiment inouïe, aussi la réprimande ne se fit-elle pas attendre : les chefs des bureaux des postes d'Irkoutsk, de Blagovestchensk, de Vladivostok et de Samara viennent d'être destitués.

En lisant les articles apologiques que les meilleurs journaux politiques japonais consacrent à la Russie, à l'occasion de la visite de son ministre de la Guerre au Japon, on est profondément surpris d'un aussi brusque et aussi radical revirement dans le ton de la presse japonaise, qui, naguère encore, fulminait unanimement contre la politique russe en Extrême-Orient et qui avec le même ensemble encense aujourd'hui cette politique, en la qualifiant de bienfaisante et de civilisatrice.

Ces louanges dithyrambiques de commande ne tromperont personne; coïncidant avec le chaleureux accueil dont le gouvernement du Nippon vient d'honorer l'homme d'État russe, elles sont très significatives, car elles dénotent clairement une nouvelle orientation dans la politique japonaise, se caractérisant par une tendance manifeste à se concilier avec la Russie pour aboutir à un rapprochement.

Ce rapprochement est-il possible?

Il est permis d'en douter.

Lasse d'être narguée par le Japon et désireuse d'avoir ses coudées franches en Extrême-Orient, la Russie est bien décidée à régler une bonne fois la question litigieuse de prépondérance; c'est pourquoi elle ne tiendra aucun compte des avances trop tardives et manœuvrera de manière que les Japonais se trouvent acculés à la nécessité de lui déclarer la guerre.

Comment s'y prendra-t-elle?

En paralysant d'abord le commerce et l'industrie japonais en Mandchourie par des mesures restrictives et vexatoires dont elle possède le secret.

En cas d'inefficacité de ce moyen, l'occupation de la Corée par des troupes russes suffira sans doute amplement pour pousser à bout la patience des Japonais.

En attendant que l'explosion de la révolte inévitable en Chine vienne faire une diversion favorable pour la réalisation du vaste plan stratégique élaboré dès 1900, l'envahissement de la Corée est déjà commencé : sous le prétexte fallacieux de participer au travail de la coupe de bois des vastes forêts situées dans la vallée de Yalou, 2000 soldats russes ont déjà pénétré dans la péninsule et d'autres troupiers y arrivent tous les jours ouvertement, ou sous divers déguisements.

En réponse à la protestation du gouvernement coréen contre la coupe de bois sur la montagne sacrée et contre l'incursion de troupes russes, le ministre du tsar en Corée répondit qu'ayant obtenu la concession de ces forêts dès 1896, la Russie a le droit absolu de construire des chemins de fer et d'établir des télégraphes dans la région concédée et que de plus le strict devoir du gouvernement coréen est de défendre les droits des concessionnaires.

Des poteaux télégraphiques russes ayant été enlevés sur l'ordre des autorités coréennes, le représentant de la Russie réclama une indemnité, en ordonnant de les replacer.

Étant donné l'intention du gouvernement coréen de faire abattre de nouveau les poteaux en question, s'ils sont rétablis, cet incident pourrait prendre des proportions démesurées et servir d'excellent prétexte pour la rupture diplomatique, suivie de représailles immédiates.

. . . . . .

Après des nouvelles trop alarmistes récemment répandues par la presse anglaise, des nouvelles trop rassurantes commencent à arriver de l'Extrême-Orient.

L'excès en tout est un défaut; méfions-nous des exagérations, surtout en matière politique. Deux faits saillants se détachent de dernières informations : la conclusion d'une convention russo-japonaise et le projet d'une entente russo-américaine. Sans rechercher si ces vagues bruits sont fondés, admettons que les accords en question soient conclus, signés et même ratifiés. La disparition de tout danger de guerre en Extrême-Orient s'ensuivrait-elle nécessairement?

Nullement.

Grâce à la fermeté de son attitude, ainsi qu'à l'habileté de sa politique de tergiversations, la Russie est parvenue déjà à faire reconnaître sa prépondérance politique en Mandchourie par l'Angleterre, les

États-Unis et même le Japon. Par une entente tacite ces trois puissances ne protestent déjà plus que contre la prépondérance économique seule des Russes au nord de la Chine.

Des promesses et même des conventions diplomatiques n'ont jamais engagé personne à grand'chose, leurs effets cessent dés que l'arbitraire commence; bonnes à calmer temporairement des susceptibilités trop impatientes, elles aident aussi à gagner du temps.

Croit-on vraiment que la Russie puisse se contenter de sa prépondérance politique sans chercher à en tirer tous les avantages qu'elle comporte?

Les faits sont là pour répondre.

La colonisation de la Mandchourie se poursuit avec une activité sans pareille et, au train dont vont les choses, il y aura plus de 100000 Russes dans cette contrée, avant le 8 octobre prochain, date fixée pour l'évacuation, qui pourrait alors s'opérer sans grand inconvénient puisque, parmi les nouveaux colons, on trouverait plus de militaires disciplinés qu'il n'en faudrait pour remplacer avantageusement les troupes parties.

La récente création d'une vice-royauté russe en Extrême-Orient, qui constitue un événement politique d'une importance considérable, corrobore cette opinion d'une manière péremptoire. Étant formée de la province de l'Amour et de la province de Koung-Toung très distinctes et séparées l'une de l'autre par toute l'étendue de la Mandchourie, cette vice-royauté apparaît tout d'abord comme une conception administrative, étrange, incohérente; mais elle est la preuve que la Manchourie ne doit plus être restituée à la Chine, mais qu'elle est appelée à être intégralement englobée dans la nouvelle vice-royauté dont les deux parties si éloignées retrouveront ainsi leur parfaite cohésion. Cette réforme doit donc être considérée comme un indice certain que la frontière russo-chinoise ne tardera pas à être officiellement reculée jusqu'à Port-Arthur.

L'occupation de la Corée par les troupes russes ne tardera guère à devenir un fait accompli.

Pour que la guerre soit conjurée, il faudrait que la Russie pût annexer la péninsule convoitée sans rencontrer la moindre opposition.

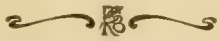
Ce serait peut-être trop demander et voilà pourquoi, pour faire face à toute éventualité, la concentration de nouvelles forces russes sur la frontière mandchoue se poursuit, depuis quelque temps, très activement ; sous le prétexte fallacieux de se rendre compte des capacités du transsibérien, on y fait circuler des trains bondés de soldats et de canons qui s'en vont à Tchita et... n'en reviennent plus.

Malgré toutes les raisons spécieuses données pour justifier ce mouvement de troupes, susceptible de jeter l'alarme, il serait vraiment puéril de douter que la Russie se prépare pour une action décisive.

Un dernier fait saillant qui peut se passer de commentaires :

La banque russo-chinoise (prête-nom du gouvernement russe) vient de consentir un emprunt de deux millions de taëls à la Chine; à titre d'intérêts, des priviléges seront accordés à la Russie *dans le Turkestan chinois* et... en Corée.

B. DE ZENZINOFF.



LA NIÈCE DU PROFESSEUR ROMUALDO

Roman [1].

Quelques semaines suffirent à Gilda pour se rétablir complètement. Ce malaise passager semblait même avoir contribué à faire refleurir sa beauté amoindrie depuis quelques années. Les contours gracieux de la femme se dessinaient maintenant sous les vêtements de la jeune fille; ses yeux, auparavant languissants et mornes brillaient maintenant d'une lueur nouvelle plus vive, plus intense que pendant son enfance heureuse. Sa personne élégante, tout en changeant de lignes, se reformait avec son ancienne harmonie. Les tristesses sans cause, les découragements sans bornes des derniers temps l'assaillaient plus rarement et avec une violence moindre: c'était tout au plus une mélancolie douce, non dépourvue de charme.

Le docteur Romnaldo assistait avec une épouvante mal dissimulée à cette transformation de sa pupille. Il s'était accoutumé à aimer l'enfant et ne pouvait se faire à l'idée qu'elle devînt femme, la femme à ses yeux étant toujours un être inférieur, maladif, plein de ruses, de dangereuses séductions. Que Gilda entrât dans sa chambre, il semblait se mettre sur la défensive; il ne lui pinçait plus la joue, ne lui prenait plus le menton, et si elle lui faisait une caresse, il rougissait tout confus.

— Est-ce que je te fais peur? s'écriait-elle en plaisantant? Mais je suis toujours la même?

Heu, heu! ou Gilda était de mauvaise foi, ou elle se trompait elle-même. Mais Gilda devait être de mauvaise foi, certainement, puisqu'elle était femme!

Quand, lui donnant le bras, il la menait promener, on s'apercevait facilement qu'elle n'était plus la même. On l'avait toujours admirée, mais maintenant le genre d'admiration changeait, et surtout, oh! surtout, le genre d'admirateurs changeait. Ce

1 Voir la *Revue Bleue* des 15, 22 et 29 août 1903.

n'étaient plus les papas et les mamans qui s'arrêtaient en extase pour regarder Gilda, c'étaient les élégants parfumés, les jeunes gens de l'aristocratie; c'étaient, chose horrible à dire, les étudiants de l'Université! Et non seulement ceux qui s'amusaient, mais ceux que du haut de sa chaire le professeur voyait absorbés dans les sévères méditations scientifiques, les plus attentifs à sa parole, ceux-là mêmes, s'ils rencontraient Gilda à son bras, la dévoraient des yeux. Il sentait murmurer derrière lui : Quelle splendide jeune fille devient la nièce du professeur Grolli! Le délicieux bouton de rose! Ah! si je pouvais être l'abeille qui aura cette fleur.

Les malheureux! les malheureux! pensait dans son cœur le professeur Romualdo. Quoi, même sur eux, l'orgueil de l'Université, l'espoir de la patrie, la femme exerce sa funeste influence. Elle distrait leur esprit des fortes pensées, trouble leurs sens, peuple leur imagination d'apparences trompeuses. Quels progrès on ferait dans le monde s'il n'y avait la femme! Plutôt on aurait découvert la loi de la gravitation, depuis combien de temps aurait-on trouvé une solution aux équations du quatrième degré? Quelle gloire immense s'acquerrait celui qui réussirait à émanciper de la femme l'humanité, et assurerait par un nouveau moyen la propagation de l'espèce!

Quelquefois, pendant que le docteur Grolli était plongé dans ce grave problème, Gilda lui secouait légèrement le bras et demandait en souriant:

— Es-tu dans les nuages?

Du reste le professeur Romualdo, bien que convaincu de l'état de perfection absolue où nous conduirait la suppression de la femme, entendait ne se soustraire à aucun de ses devoirs envers sa nièce. S'il avait commis quelques années auparavant une faiblesse en consentant à la garder près de lui, tant pis pour lui : il aurait dû penser que l'enfant ne resterait pas toujours une enfant; c'était à lui et non à d'autres de payer son imprévoyance. Le sentiment du devoir, règle générale de ses actions, le soutenait encore dans cette épreuve et lui donnait le moyen de vaincre des obstacles qui d'abord lui paraissaient insurmontables.

Parmi les nouveautés introduites dans le genre de vie de notre mathématicien, une des premières fut d'aller avec Gilda à deux soirées par semaine chez le chevalier Diomède Lorati, alors recteur de l'Université. Le professeur en soirée, quelle chose ébahissante! Mais le médecin avait jugé opportun que Gilda fît la connaissance de quelques personnes jeunes, et les filles du recteur étaient à peu près de son âge.

Ses collègues, avec l'insistance des savants quand ils veulent faire les hommes d'esprit, plaisantaient continuellement sur les attentions spéciales de Mme Olympia.

— Eh! Grolli, méfiez-vous... Mme Lorati tend des pièges à votre innocence... Prenez garde à ne pas recommencer le cas de Mme Putiphar.

Le professeur s'agitait sur sa chaise et murmurait ennuyé : Quelle façon de causer! Et il se confirmait dans l'idée qu'il valait mieux vivre seul, se tenir loin même de ses collègues et n'avoir avec eux que les relations exigées par les études. Mais maintenant les lamentations étaient vaines, il fallait se résigner à l'inévitable.

Les hommages qu'on rendait à Gilda dans la maison du professeur ne lui montaient pas la tête; elle laissait parler les admirateurs sans accorder de préférence à aucun, et quand on sautait un peu en famille, elle devenait indifférente avec tous, plus enthousiaste de la danse que des danseurs. Qu'elle était belle quand le tourbillon de la valse lui colorait les joues, dérangeait ses cheveux, que son pied léger effleurait à peine le parquet, que sa personne, agile, souple et mignonne, se dessinait en mille poses différentes, mais toujours élégantes, toujours décentes!

— Quelle gaieté, n'est-ce pas, dans ces petites fêtes, disait le chevalier Lorati, allant d'un groupe à l'autre en se frottant les mains. Vive la jeunesse!... la voir s'amuser fait vraiment du bien... Vous, mon cher Grolli, vous vous êtes fait vieux avant l'âge... Vous avez eu grand tort... Quel âge avez-vous?

— Trente-cinq ans bientôt.

— Regardez un peu si un homme de trente-cinq ans devrait rester là, empalé près d'une porte, au lieu de danser avec les jeunes filles. Moi, à la bonne heure, je n'attends plus les soixante ans.

Danser! lui, le professeur Grolli! Quelle idée! Les couples, en tournant, le heurtaient, l'accrochaient, et lui restait comme en rêve. Dans cet enlacement des bras, ce mélange des haleines, ce mouvement des pieds en cadence, dans cet abandon de la personne au son de la musique, il y avait donc, il devait y avoir un plaisir jamais éprouvé par lui, qu'il ne savait pas comprendre, mais dont il lui était impossible de ne pas voir l'impression candide et franche sur les figures jeunes qui passaient devant lui. Il découvrait un monde dont il n'avait jamais franchi le seuil.

Entre deux danses, Gilda venait lui parler, lui demander s'il s'amusait... Oh! tellement... il la suivait de l'œil tristement, pendant qu'elle s'éloignait au bras d'un cavalier quelconque. Il pensait que cette chère enfant, par laquelle il avait appris à connaître la famille, n'était plus à lui; les âcres voluptés de la vie s'emparaient d'elle; aujourd'hui, le bal, l'ingénue satisfaction de se savoir admirée; demain, l'amour, peut-être, hélas! la passion irrésistible, fatale.

— Dans deux ans, il faudra donner un mari à cette fillette, dit, en frappant sur l'épaule du docteur Romualdo, le chevalier Lorati. Bigre, comme elle a grandi!... Un grand écueil que le mariage... et moi j'ai à penser à deux... Heureusement qu'Olympia s'en charge.

Un sujet si naturel, le mariage de sa nièce, causait au professeur un chagrin inexplicable, et il soulageait son dépit en parlant avec amertume de tous les jeunes gens qui fréquentaient la famille Lorati.

Un soir, en revenant à la maison, Gilda lui demanda ce qu'il pensait d'un certain Norio, connaissance récente qui paraissait devenir le benjamin de la société.

— C'est un jeune homme qui n'arrivera à rien, répliqua vivement le professeur.

— Pourquoi dis-tu cela?

— Pourquoi? A quoi veux-tu que réussisse un jeune homme venu ici pour étudier et qui, à peine arrivé, ne sait trouver un meilleur emploi à ses soirées que la danse ou les jeux de société?

— Mon Dieu, à son âge, ne lui est-il pas permis de s'amuser?

— A son âge, le divertissement pour les jeunes gens sérieux, pour les jeunes gens qui veulent devenir quelqu'un ou quelque chose, c'est l'étude. J'en ai connu, moi, de ces jeunes gens qui veillaient tard sur leurs livres, se fatiguant la tête, s'usant les yeux, qui se levaient avant le soleil pour reprendre le travail inachevé, ne pensant qu'à déchiffrer une formule ou à résoudre un problème... Oh! ils n'étaient pas élégants... Leurs raies n'étaient pas parfaites, ils n'avaient pas les moustaches frisées, le faux-col d'un blanc immaculé, le nœud de cravate d'un système savant; pas de boutons d'or à leur chemise... Non, non... Leurs vêtements étaient fripés, leur linge usé, leurs cheveux en désordre... Les femmes ne les regardaient pas avec complaisance...

— Mais, oncle Aldo, interrompit Gilda, ils n'étaient pas convenables.

— Je ne sais pas, moi : ils étaient pauvres.

— Eh bien, mais est-ce la faute de M. Norio si sa famille est plutôt riche?

— Sa faute? Non, ce n'est pas sa faute, mais il lui manque le plus grand des enseignements de la vie, la pauvreté. Mal logé, mal nourri, mal vêtu, on trouve qu'il n'y a qu'une seule consolation, l'étude, le travail. La vie de l'âme devient celle du corps; on ne sent ni la faim, ni le froid. Pendant des mois entiers, on mange un pain de moins par jour pour s'acheter un livre nouveau, et ce livre obtenu si péniblement a plus de prix pour nous qu'un habit de soirée pour un gommeux, qu'un bijou d'or et de perles pour vous... Le tourner et le retourner, en couper les feuillets, respirer l'odeur spéciale de l'impression encore humide, voilà autant de plaisirs ignorés du commun des mortels... Qu'importent des poutres noircies, des murs lézardés et croulants?... nos yeux regardent plus loin, ils embrassent le monde entier.

— Et aucune distraction, aucune compagnie, demanda Gilda, qui n'avait jamais trouvé l'oncle Aldo aussi éloquent.

— Des distractions?... quelques promenades au grand air aux heures ensoleillées pendant l'hiver, à la fraîche l'été... Des compagnies? parmi les vivants, trois ou quatre du même âge, mêmes goûts, même condition; parmi les morts, tous les meilleurs... tous ceux qui ont imprimé une trace dans le champ des études, tous ceux qui ont ajouté au patrimoine de la science. Et ils valent mieux, je t'assure, que la foule mesquine et vulgaire qui nous entoure.

— Tu as vécu de cette vie-là, mon oncle? interrogea Gilda, émue.

— Ai-je parlé de moi?

— Oh! je t'ai très bien compris, tu as été aussi un de ceux qui ont lutté, qui ont souffert.

— J'en ai connu qui ont souffert davantage.

— Pauvre oncle Aldo! répondit la jeune fille, levant vers lui ses yeux attendris, tu es resté seul de bonne heure?

— Oui, répondit-il, secoué par cette voix émue, par ce regard pénétrant, mais laissons ce sujet... Tu vois que maintenant la bourrasque est passée.

Gilda savait que son oncle n'avait jamais été riche; mais elle ignorait sa jeunesse tourmentée, et lui arrachant cet aveu pour la première fois, elle ne pouvait s'empêcher d'admirer en lui cette force d'âme éloignée de toute ostentation.

— Tu as raison, oncle Aldo, ajouta-t-elle après un court silence, ceux que tu as dépeints sont des jeunes gens dignes d'être aimés.

Il se sentit frémir par tout le corps; puis en soupirant, il dit :

— Aimer une femme! à quoi bon?... Alors, ils n'étudieraient plus.

— Oh! oncle Aldo, s'écria Gilda, comme tu es mauvais pour nous autres femmes!

* * *

Au mois de mai de cette même année, le professeur et Gilda reçurent une visite aussi agréable qu'inattendue, celle du capitaine Rodomiti. Le capitaine n'avait jamais oublié ses amis; il écrivait tous les trois ou quatre mois, envoyait des cadeaux à sa filleule, et lui promettait toujours de venir la voir. Mais tant que son bâtiment se trouvait dans les mers de l'Inde et du Japon, il avait beau jeu de promettre, et Gilda disait en riant :

— L'oncle Tonino parle de ses visites, comme s'il

se trouvait à Florence ou à Milan au lieu d'être à Hong-Kong ou à Singapour. Maintenant, non sans chagrin, il se séparait de sa vieille *Lisa* et prenait le commandement d'un navire de fort tonnage qui venait de sortir des chantiers de Sestri Ponente pour le compte d'un des principaux armateurs de la Ligurie. Avant de s'embarquer et de rester loin de l'Italie, qui sait pour combien d'années? il avait demandé un congé de deux semaines et en profitait pour aller voir de ses propres yeux les changements survenus dans la jolie petite fille que, près de douze ans auparavant, il ramenait de Montevideo à Gênes. Il est inutile de dire l'accueil qui lui fut fait. Le long espace de temps écoulé depuis sa première et unique rencontre avec le professeur, n'avait pas laissé de signes sensibles sur sa physionomie et sur sa personne. Une vie active, dès l'enfance habituée aux fatigues, aux privations, aux dangers, abrège peut-être les jours, mais prolonge la virilité. L'homme commence plus tôt, mais finit plus tard. Rodomiti approchait de la soixantaine, et à le voir on lui eût à peine donné cinquante ans.

A la grande frayeur de Mme Dorothée, le professeur Romualdo avait offert l'hospitalité au capitaine; mais celui-ci préféra descendre à l'hôtel et garder sa liberté. Il venait toutefois chaque matin prendre Gilda. Elle se pendait à son bras, et quoiqu'elle dût lever beaucoup les yeux pour le regarder en face, qu'elle eût bien de la peine à mettre son visage au niveau du sien, elle était fière d'un cavalier si majestueux. On entendait plus d'une exclamation autour d'eux. Plus d'un curieux s'arrêtait un instant et se retournait encore, frappé des colossales dimensions du capitaine.

— J'ai cette taille depuis quarante ans et ils n'y sont pas encore habitués, observait en souriant Rodomiti, tandis qu'il s'approchait avec précaution de la vitrine d'un magasin, baissant la tête pour ne pas heurter les lampes.

Le capitaine et Gilda avaient une infinité de choses à se dire. Il rafraîchissait dans l'esprit de Gilda les images un peu effacées des premières années; il lui parlait de sa mère. Elle, de son côté, l'entretenait de l'oncle Aldo, de sa bonté, de son amour pour l'étude, de sa timidité.

— Un brave homme, un brave homme, ajoutait d'un accent convaincu le capitaine; je n'oublierai jamais notre première rencontre. Il semblait effrayé de ma taille; moi, en le voyant si petit, si embarrassé, je n'en eus pas une bien bonne impression... Il est plus petit que toi, n'est-ce pas?

— Oh!.. de quelques centimètres...

— En tous cas, il a gagné, même extérieurement. Maintenant, il se rase, il se peigne... Il est presque beau en comparaison... mais alors c'était un hérisson. Il avait un certain habit de voyage... Oh! quel type! Pourtant, il ne me fallut pas longtemps pour reconnaître en lui un parfait honnête homme. Il n'hésita pas un instant; il accepta loyalement, franchement, le legs que lui faisait sa sœur... Tout le monde n'aurait pas aussi bien agi.

— Je le crois, s'écriait Gilda. Et elle racontait les mille attentions que lui prodiguait son tuteur, les soins qu'il prenait de son éducation, les sacrifices de toutes sortes qu'il s'imposait pour elle. Oui, disait-elle, il en fait un très grand en me gardant avec lui... Il ne peut pas souffrir les femmes... les petites filles trouvent grâce devant lui, mais avec les femmes, il est inexorable... Quand j'ai changé ma coiffure — en pension, nous avions deux grandes nattes qui nous tombaient dans le dos, — il eut de la peine à s'y habituer. A chaque pas que je fais pour conformer ma toilette à celle des jeunes filles de mon âge, je vois la figure de l'oncle s'assombrir... Ce n'est pas pour la dépense... non, certes, mais c'est que l'oncle m'aurait toujours voulue enfant.

Et instinctivement, Gilda regardait sa robe encore un peu courte.

Un matin, Rodomiti demanda et obtint la permission d'emmener avec lui, pendant quelques jours, la jeune fille à Milan. Ce petit voyage se termina par un vrai coup de tête. Le soir où le capitaine et Gilda revinrent, Mme Dorothée poussa un cri en venant ouvrir, et peu s'en fallut qu'elle ne laissât tomber la lampe qu'elle tenait à la main.

— Qui est là, qui est là?

— Chut! c'est moi... Ne me reconnaissez-vous pas? dit Gilda en s'avançant en hâte vers la chambre de l'oncle.

Le capitaine Rodomiti la suivait plus lentement et sa présence en imposant à la veuve, la forçait à se taire.

Le professeur Romualdo, tournant le dos à la porte, était assis devant son bureau. les mains fourrées dans les cheveux, les yeux fixés sur le dernier numéro du journal de mathématiques. Une bougie coiffée d'un petit abat-jour concentrait sur la table son peu de lumière, laissant dans l'ombre le reste de la pièce.

Gilda entra sur la pointe des pieds, tout doucement s'approcha de la chaise, et s'appuyant sur le dossier, dit :

— Oncle Aldo?

Il sursauta : « C'est toi, Gilda? » Puis il se retourna, et son visage, prêt à sourire, se stupéfia : « Qui êtes-vous? »

Dans le fond, près de la porte, on entendit un éclat de rire.

— Vous ne reconnaissez plus votre nièce? demanda le capitaine.

— Mais...

Le professeur, se remettant peu à peu de sa surprise, éleva sa bougie à la hauteur du visage de Gilda et répéta plusieurs fois : « Est--ce possible? »

— Très possible, répondit le capitaine Antonio, le rubis est le même qu'auparavant, c'est la monture qui est changée... Gilda hésitait, répétait que son oncle avait déclaré guerre à mort aux femmes, et que seulement en conservant les apparences d'une enfant, elle pouvait espérer être traitée par lui avec la même intimité... Bah! répondis-je, nous ferons accepter à M. son oncle le fait accompli; veux-tu rester toujours avec des robes courtes? A moitié persuadée, je l'ai conduite à Milan et je l'ai fait habiller à ma façon... Est-ce bien à ma façon?

— Non, à dire vrai, tu choisissais certaines étoffes, certaines couleurs...

— Je n'ai pas bon goût; à bord, ça ne s'acquiert pas... Je voulais un peu plus de luxe, mais Mademoiselle fut si modeste, si discrète... elle deviendra une bonne ménagère... en somme, regardez, monsieur l'ours, et soyez fier d'une si belle nièce (bouche-toi les oreilles, Gilda), et avouez que les femmes ne sont pas ce qu'il y a de plus laid dans la création. Bon Dieu! comme c'est sombre ici, continua le capitaine frottant une allumette sur son pantalon et allumant une seconde bougie posée sur la commode. Ah! comme ça, je suis vraiment content. *Brava madama*... comment s'appelle la fée?

— Madame Challon.

— Brava, *Madama Challon*.

Le capitaine s'assit sur le canapé, se frotta les mains et étendit ses longues jambes sur le parquet.

L'admiration de Rodomiti n'était vraiment pas mal placée, car Gilda n'avait jamais été aussi belle que ce soir-là. Son corsage la moulait sans un pli et elle portait sa toilette avec la désinvolture d'une grande dame.

— Allons, allons, mon Grolli, continua le capitaine en veine de babiller, pardonnez à votre pupille le crime d'avoir seize ans passés et une paire d'yeux qui feront tourner la tête à beaucoup.

— Capitaine! interrompit le docteur Romualdo.

— Je sais bien que je ne devrais pas dire cela devant elle, mais Gilda est raisonnable et il n'y a pas de danger que les compliments la gâtent... Puis laissez-moi causer encore ce soir puisque demain je pars, je m'en vais à la Plata... Ainsi donc, vous ne lui gardez pas rancune?

— Mais quelle rancune? Je ne vous comprends pas, répondit le professeur un peu confus, il y a longtemps que ma nièce n'est plus une enfant, et pourtant mon ancienne affection n'a pas diminué.

— Oh! non, répondit Gilda.

— Ça ne suffit pas, ça ne suffit pas, reprit le capitaine lançant une grande bouffée de fumée; il faut que Gilda puisse avoir en vous la confiance qu'elle aurait eue en ses parents... le moment des secrets difficiles approche, gare si une jeune fille ne sait à qui les révéler; je m'y entends, moi, à ces choses-là; quand mes cent filleules réparties dans les cinq parties du monde me voient arriver, elles savent que je lis sur leur front ce qui est arrivé de nouveau dans leur petit cœur... et je vous assure, mon cher professeur, que ce nouveau est toujours le même, aussi bien à la Nouvelle-Zélande qu'en Italie, en Polynésie, au Mexique, au cap de Bonne-Espérance qu'au Japon... C'est ainsi, il faut prendre la vie comme elle est.

Le capitaine maintenant debout, marchait lentement dans la chambre, son ombre gigantesque se dessinait sur les murs; le professeur inquiet regardait tantôt lui, tantôt Gilda qui était immobile, un coude appuyé sur le dossier d'une chaise et les yeux baissés.

— Ici, il n'y a encore rien d'écrit, ajouta Rodomiti s'approchant de la jeune fille et lui posant une main sous le menton pour la forcer à lever la tête; ici il n'y a encore rien d'écrit.

A ces mots le professeur se sentit comme délivré d'un cauchemar.

— Mais, continua le bavard capitaine, un jour ou l'autre quelque chose y sera sûrement écrit et alors comme je me trouverai sur l'océan et que le professeur ne sait pas déchiffrer ces formules-là de lui-même, il faudra que *Mademoiselle* ait du courage et dise à l'oreille de son oncle ce qui la trouble... Et monsieur l'oncle doit me promettre qu'il ne se scandalisera pas, mais remplira bravement alors aussi son rôle de papa. Est ce entendu, Gilda?

— Oui, répondit-elle en rougissant.

— Et vous, Grolli?

— Mais oui, c'est naturel... quel homme vous êtes!... Quel sujet avez-vous été chercher ce soir! dit le professeur se démenant sur sa chaise.

— Oh! quant à moi je n'ai jamais compris quel avantage il y a à ne pas vouloir regarder les questions en face et à traiter les jeunes filles comme si elles vivaient dans un autre monde... Pourtant maintenant, tu peux nous laisser, Gilda, j'ai un mot à dire à part au professeur.

— A moi?

— Oui, à vous... oh! un rien... Au revoir, à demain, Gilda, tu m'accompagneras à la gare?

— Certainement, et l'oncle aussi y viendra.

La jeune fille prit une bougie et se retira dans sa chambre. Là, elle eut la grande tentation de donner dans la glace un baiser à sa propre image. Elle savait depuis longtemps qu'elle n'était point laide; mais ce soir-là seulement elle acquit la conviction de sa réelle beauté.

— Donc? dit le professeur quand il fut seul avec le capitaine Antonio.

— Ne vous effrayez pas... c'est à ne pas croire, vous êtes un excellent homme, mais vous avez trop d'appréhension... Vous permettez. Il s'assit sur le canapé qui gémit sous cet énorme poids, croisa ses jambes, puis gonflant et dégonflant successivement les joues, il lança trois grandes bouffées de fumée.

— Donc, ce que je voulais vous dire est ceci. Le temps n'est pas loin où votre nièce prendra mari...

— Cet argument est-il nouveau ! n'avez-vous pas déclaré il y a un instant qu'il n'y a rien ?

— Certainement jusqu'ici il n'y a rien ; mais il faut nous entendre... il n'y a rien de personnel... Gilda se trouve dans la période de l'amour anonyme.

— Je ne vous comprends pas.

— C'est si facile, répliqua le capitaine, diables de de savants... Chaque jeune fille, mon cher, avant d'aimer quelqu'un, traverse une période pendant laquelle vaguement et à son insu, elle éprouve l'amour... les poètes vous l'expliqueront tout au long ; moi, je ne suis pas poète et je parle comme je sais... du reste, si vous n'étiez pas un original, vous auriez deviné tout de suite, car cet état de l'esprit n'est pas une particularité des femmes seulement... En somme, pour arriver au fait, quand une jeune fille est entrée dans la phase de l'amour anonyme, elle ne tarde pas beaucoup à donner une forme à sa rêverie, elle ne tarde pas beaucoup à passer dans la phase de l'amour personnel. Je me suis expliqué clairement, j'espère...

— Oui, oui... en somme, elle trouvera quelqu'un qui lui plaira et elle voudra l'épouser. Chacun son goût.

— Croyez bien que ce goût-là en est un qui durera longtemps... Mais la morale de mon histoire est celle-ci : rien n'est plus difficile à marier qu'une jeune fille sans dot.

— C'est ce que dit aussi le professeur Lorati.

— Maintenant, pardonnez-moi ma franchise... Vous n'êtes pas riche...

— Non, certes.

— De l'argent que Gilda apporta avec elle de Montevideo, il ne doit pas rester beaucoup.

— Comment ?

— Bien sûr, depuis tant d'années, pour peu que la jeune fille vous ait coûté...

Le docteur Romualdo ouvrit son bureau, en tira un petit livre en disant : « Ma nièce ne pouvait pas rester chez moi comme dans un couvent. » Puis il ajouta : « Venez ici, approchez-vous de la lumière, voici le compte de ma pupille réglé chaque semestre à la banque, le dernier compte est du 31 décembre.

— 28967 francs, s'écria le capitaine regardant la page qui lui était indiquée, est-ce possible ?

— Oh ! le mérite vient en grande partie des intérêts.

— Tous les intérêts accumulés ! Vous trouvez que c'est peu, continua Rodomiti en feuilletant le livre, aucun prélèvement depuis 1861 !

— Il n'a pas été nécessaire d'en faire, dit simplement le professeur.

— Et au contraire une série de versements, reprit l'autre avec admiration.

— Ce que j'ai pu... j'ai peu de besoins, je n'ai pas de famille, je ne me marierai jamais... que devais-je faire de mes économies ?

— Ah, mon cher Grolli, dit vivement le capitaine, il est écrit que, chaque fois que je vous vois, je dois rester abasourdi.

— Vous avez tort. Ce que j'ai fait, vous l'auriez fait vous-même. Et maintenant terminez, je vous prie, votre discours.

— Mais maintenant vous n'accepterez peut-être pas mon offre ?...

— Quelle offre ?

— Je n'ai pas de famille non plus, je resterai célibataire comme vous ; ma sœur n'a pas d'enfants et elle est à son aise. En trente ans de travail j'ai mis quelque chose de côté... Bref je voulais faire une petite dot à Gilda.

— Merci, merci, capitaine... Vous le voyez, vous êtes meilleur que moi, vous pensez à ceux qui ne sont pas de votre famille... Moi, en fin de compte, je n'ai fait que mon devoir d'oncle... du reste Gilda vous doit déjà beaucoup ; la dot que vous vouliez lui donner, conservez-la pour quelqu'une de vos filleules qui en ont plus besoin... le capital de ma nièce augmentera tout seul avec les intérêts, et je l'arrondirai moi aussi. Donc au moment du mariage, nous arriverons j'espère à 34 ou 35000 francs. Ce n'est pas beaucoup, mais enfin c'est plus que rien.

— Vous êtes un brave homme, mon cher Grolli, et vous êtes un cœur d'or... Vous me réconciliez presque avec les savants... Je vous avertis en tous cas que je veux fournir le trousseau... J'ai un ami à Milan que j'en chargerai et qui fera certainement bien les choses... et puis si je pouvais être de ce côté au moment des noces, j'entends être parrain (1). Il faut que ce soit un beau jour.

— Croyez-vous ? demanda le professeur toujours assis devant son bureau et dessinant machinalement des figures géométriques sur un bout de papier.

— Oui, oui, pourquoi en serait-il autrement ? La femme est faite pour avoir une famille. — Il y eut quelques secondes de silence. Enfin le professeur Grolli releva la tête, ôta ses lunettes, se passa la main sur le front et dit :

(1) En Italie il y a un parrain pour le baptême, un pour la confirmation et un pour le mariage.

— Capitaine, si vous étiez ici dans ce *beau jour*, consentiriez-vous à me prendre sur votre navire pour quelques mois, au milieu des balles de coton et des sacs d'indigo ? Oui, ajouta le professeur avec la plus grande désinvolture, ma tutelle sera finie, j'aurai ma pleine liberté et j'en profiterai pour voir un peu le monde; quoi d'étonnant à cela ?

— Rien... Je le crois que je vous prendrais volontiers à bord !... mais qui sait où je serai alors ?

— Si vous êtes loin, que voulez-vous !

— Curieuse idée que la vôtre... et la mer ne vous fait pas mal ?

— Je ne sais... je n'ai jamais essayé... j'espère que non.

— C'est entendu... Oh ! il doit être tard, je m'en vais. A demain matin.

— J'irai avec Gilda vous prendre à l'hôtel, nous partirons ensemble à la gare.

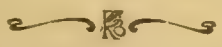
— Oui... adieu, Grolli... laissez-moi vous serrer la main, je suis fier de votre amitié... Je ne vous dis pas autre chose.

Et les deux hommes si différents d'aspect et de caractère, mais si semblables par la droiture d'esprit, se séparèrent vivement émus.

HENRI CASTELNUOVO.

Traduction de l'italien par LOUYER.

(*A suivre.*)



LA FRANÇAISE CÉLIBATAIRE

Son nouveau rôle social.

De tout temps, il y eut en France des femmes qui, par nécessité ou par goût, restèrent célibataires. Beaucoup, cédant à une vocation impérieuse, entraient au couvent, où elles gardaient un état plus agréable à Dieu que celui du mariage; les autres restaient dans la grande masse sociale, y tenaient une place fort petite et très ignorée. Quand leur jeunesse était bien définitivement passée, au moment où apparaissaient les premières rides et où s'évanouissait, pour elles, le dernier espoir de rencontrer un parti sortable, la malice, un peu lourde, de leurs contemporains ajoutait à leur tristesse intime le chagrin d'un sobriquet : elles devenaient les « vieilles filles ». Elles fournissaient, aux satiriques, un « type » sur lequel s'exerçait leur verve. En même temps, par un singulier retour d'injustice, du jour qu'ils le fixaient, elles semblaient tenues de s'y conformer. On les peignait falotes et ridicules : trop grasses, d'une graisse mal portante, où les approches de la quarantaine mettaient le jaunâtre de leur teint huileux, ou bien sèches, maigres, étiques, anguleuses et toujours voilant leur maigreur ou leur plénitude d'atours surannés et tristement comiques. Telle était la convention.

La réalité apparaissait encore plus triste : morne, esseulée, la « vieille fille » resserrait chaque jour sa vie déjà si étroite. Souvent sans famille, sans aucune affection, elle épanchait le fade trésor de sa tendresse dédaignée sur l'espèce animale. Faute de gens à aimer, elle s'attachait aux bêtes. On la voyait partageant sa sollicitude entre un quadrupède à poils, généralement de race féline, et un bipède à plumes, le plus souvent un serin. Ses semblables, si elle était pauvre, lui faisaient l'aumône d'une pitié un peu méprisante dont elle avait le loisir, entre le chat et le serin, de savourer la détestable amertume. Sa timidité s'en augmentait et, dans chacun de ses gestes, chacun de ses humbles et tristes regards, elle avait l'air de s'excuser de son existence. Un peu plus vite, un peu plus lentement, sa vie se consumait, puis elle s'éteignait un jour — telle une petite lampe fumeuse qui n'oserait pas même jeter une dernière lueur. Pauvres filles isolées, pitoyables, pour lesquelles la dernière heure est la plus miséricordieuse, combien s'en sont allées ainsi sans avoir formulé jamais, puéril ou douloureux, le secret de leur âme solitaire !

Le type a vieilli, demain il ne sera plus. Ce n'est pas que le célibat diminue, — il augmente, — mais il se transforme.

Comme autrefois, il y a des jeunes filles qui, tout animées d'une divine ardeur, referment volontairement sur elles les portes d'un couvent; comme autrefois, il se trouve des enfants de bonne santé et de bon caractère, tendres et aimables, qui feraient d'excellentes mères de famille, si leur précaire situation de fortune, ou plutôt leur absence totale de fortune, ne détournait d'elles ceux qui pourraient devenir leurs maris. — De celles-là, il y en a plus que jadis, — mais, ce qui change, c'est qu'à côté de ces jeunes filles, il est en train de se former, ici même, en France, une autre classe de femmes célibataires, celles qui, *volontairement*, s'abstiennent du mariage. Elles sont déjà nombreuses et s'ajoutent à un total qui n'avait pas besoin d'augmentation. Les motifs de leur décision valent d'être examinés.

Lorsque la jeune fille restait dans sa famille... autrefois... gardée par la jalouse tendresse d'une mère attentive et la vigilance affectueuse d'un père, elle arrivait au mariage, ignorante, ou presque, de la vie, en tous cas peu instruite du caractère, des habitudes et des idées de son futur compagnon. Sans fausse sentimentalité, mais douée d'une âme délicate et sensible, elle était disposée à aimer. Qui ?... L'Inconnu. Celui que ses tuteurs naturels auraient choisi et qu'ils lui présenteraient, à bon escient, dans une

de ces entrevues complotées par d'ingénieuses sollicitudes. Le jour arrivait de l'heureuse rencontre, et, si peu que le fiancé voulût bien jouer son personnage, il était vite paré de toutes les séductions pour celle qui n'en imaginait aucune; il n'avait qu'à presser assez doucement la main pour sentir palpiter, un jeune cœur où, le premier, il inscrivait son nom.

Plus tard... quelques mois ou quelques années après, il arrivait à l'enfant ignorante, devenue femme, de s'apercevoir que l'Élu était un brave garçon, terre à terre et bourgeois et, pour peu qu'elle y réfléchît, elle s'étonnait qu'il eût pu prêter à tant d'idéales illusions; mais, Française, c'est-à-dire de bon sens, elle ne lui en gardait pas rancune, et, si elle lui découvrait d'honnêtes et solides qualités, elle lui pardonnait vite d'avoir prêté au trop joli mensonge. Même, si en quelque rêverie elle remontait, par la mémoire, aux jours lointains des heureuses fiançailles, il lui restait encore, aux lèvres et au cœur, le doux parfum des choses exquises qui ne sont plus ; elle se souvenait qu'il y avait eu une minute où la fleur d'idéal s'était ouverte sur son chemin ; elle en demeurait encore tout embaumée, et la rêverie s'achevait en une pensée de reconnaissance pour ceux dont la prévoyante affection lui avait ménagé l'heure unique et trop brève qui ne fleurit qu'une fois dans la vie d'une femme.

En va-t-il de même aujourd'hui ?... Loin de là. Si, dans la classe ouvrière, on continue à se marier, bon garçon et brave fille, simplement parce que l'on « se convient » et sans trop songer à l'avenir, il n'en est plus de même dans la classe bourgeoise, qui subit plus profondément les modifications de l'heure présente. Le jeune homme tend à s'éloigner du mariage. Il recule devant le lourd fardeau d'une famille à nourrir, à vêtir, à soigner, à instruire. Il se dit que les nécessités économiques sont devenues trop oppressives, les charges trop énormes, et que les gains n'ont pas augmenté dans les mêmes proportions. Pour beaucoup, ils sont petits et fréquemment aléatoires. Dans ces conditions difficiles, le jeune Français à marier se met à la recherche d'une personne largement dotée, et souvent sa famille seconde ses projets, ou bien il s'engage dans des aventures fâcheuses dont le moindre défaut est l'instabilité, élément de désordre.

De son côté, la jeune fille, si soigneusement préservée jadis des heurts de l'existence, est obligée très tôt — trop tôt — de laisser quotidiennement la maison paternelle. Étudiante dans les grandes écoles (médecine, pharmacie, beaux-arts), ou fonctionnaire dans les administrations publiques ou privées, elle est appelée, au même titre que celui qui pourrait devenir son mari. Elle le voit, l'examine, le juge, et ce jugement ne lui est pas toujours favorable. Après examen, la jeune fille se reconnaît au moins son égale, du point de vue intellectuel, et elle s'estime parfois supérieure du point de vue moral. Chaque jour lui apporte les éléments de cette étude comparative entre « elle » et « lui ». Elle évalue leurs forces respectives, prend conscience des siennes propres, qui lui demeuraient inconnues dans la paix de l'asile familial, se découvre une valeur jusque-là insoupçonnée, et quand elle s'est ainsi mesurée et appréciée, elle devient plus exigeante à l'égard de son futur compagnon. Lorsqu'elle ne rencontre pas assez vite celui qui lui paraîtrait digne de partager sa vie, elle se résout facilement à rester seule. L'orgueil s'en mêle : elle affirme qu'elle n'a pas besoin d'un bras pour s'appuyer, se déclare armée pour soutenir la lutte de l'existence, proclame qu'elle « n'a pas besoin d'un homme » et en tire quelque fierté.

Les années passent, la jeune fille se complait dans les habitudes d'indépendance si nouvelles, et, par certains côtés, si agréables, que lui assure sa situation; elle sent qu'elle y renoncerait difficilement; qu'il faudrait des motifs bien graves pour qu'elle consentît à en faire le sacrifice. D'autre part, connaissant mieux la vie, elle appréhende les soins, les soucis du ménage, s'effraie de la maternité qui déséquilibre trop souvent les modestes budgets. D'ailleurs y est-elle bien préparée à ces devoirs de mère ? Ce n'est pas ici que nous devons nous appesantir sur cette lacune de l'éducation des femmes qu'on instruit, plus qu'on ne les prépare à leur véritable rôle dans la vie. Constatons seulement que la jeune fille de petite bourgeoisie, de cette classe forte et nombreuse qui fut longtemps comme la moelle de notre pays, se refuse trop souvent, de nos jours, à accepter les obligations du mariage. Elle a perdu les illusions et le charme un peu indécis, mais si attrayant, de ses devancières; plus instruite, plus forte — sous certains rapports — ayant pris contact avec les réalités, elle est devenue clairvoyante et surtout indépendante, ne se sent plus contrainte d'accepter le mariage — et le mari — comme une nécessité économique, comme le seul moyen d'assurer son existence. En même temps que sa vie matérielle, assure-t-elle ainsi sa félicité ?...

S'il est équitable, s'il est juste qu'une femme ne soit pas contrainte, par les conditions dans lesquelles elle se trouve, de subir n'importe quel maître, afin de « manger », il est infiniment triste qu'un grand nombre de femmes admettent, comme possible, un état qui est la négation même de leurs instincts les plus profonds et les plus sacrés. Née avec un cœur sensible, héritière de longues traditions de tendresse, faite pour inspirer l'amour, au sens le plus noble et le plus saint du mot, et pour y répondre, la jeune fille française se trompe, et elle nous trompe, in-

consciemment peut-être, quand elle se déclare satisfaite de cette situation nouvelle. Qu'elle l'accepte, qu'elle la subisse, la contagion un peu sotte de l'exemple aidant, qu'elle s'en remémore à plaisir les avantages et s'impose l'oubli volontaire de ses tristesses, c'est possible... et c'est regrettable. Quoi qu'elle fasse, si elle n'a pas étouffé en elle toute féminité, il sonnera une heure où son âme tout entière tressaillira de tristesse; elle pleurera sur elle-même, vivant tombeau de sa propre jeunesse, dénombrera les jours qui « auraient pu être » et qui lui sembleront d'autant plus merveilleux qu'ils seront tissus de ses rêves et de ses dernières illusions.

Pauvres petites! Qui fera le compte des regrets que vous dissimulez? Qui découvrira l'amertume de vos soirs solitaires?... Votre famille, vos soutiens, appelés à disparaître par une loi naturelle, vous ont laissées sans affection, et il vous faut chaque jour, toutes seules, vivre votre journée. Votre souci est de rester debout, car si la maladie frappait à votre porte, quelle pesante inquiétude ajouterait-elle à votre isolement?

Aux rares minutes de loisir, si vous mesurez votre triste chemin, aucune fleur ne l'embaume, il est stérile comme la poussière, il a la désolation et l'aridité du désert. Si dur qu'il soit, il y a des minutes où il vous semble encore plus âpre : c'est lorsque, au hasard d'une rencontre, d'une visite amicale, quelque petit enfant vous a frôlé de son innocente caresse. Alors, toutes vos maternités possibles prolongent en vous un long gémissement; vous songez — ô la douloureuse songerie — que des bras enfantins seraient un frais collier autour de votre cou; que vos doigts s'emmêleraient joyeusement aux boucles soyeuses d'une tête chérie, que vos mains seraient fines et adroites pour manier l'adorable petit corps sorti de vous-même, et que votre cœur fondrait tout entier dans la douceur du premier baiser de « votre » enfant.

A celles que la vie déçoit ainsi, l'Église offre les splendeurs de sa foi et la consolation de ses espérances; elle berce leur souffrance aux chants de ses cantiques, sait déployer devant leurs yeux toutes les merveilles de ses futurs Edens, et ils s'illuminent de leurs reflets. Maniant, d'une main délicate, tous ces cœurs meurtris, elle confie à leurs insatiables faims l'amour des déshérités, met les orphelins aux bras vides des vierges; emploie au soulagement des dénués et des misérables ces forces inutiles. Ainsi les « dévotes » se consacrent à ses œuvres et y trouvent l'aliment naturel de leur activité.

Mais toutes ne se donnent pas à l'Église; le détachement des primitives croyances va en augmentant; les femmes, recevant aujourd'hui presque la même instruction que les hommes et se soumettant à la même vie extérieure, prennent assez vite leurs habitudes de scepticisme ou au moins d'indifférence. Où iront celles qui ont perdu la foi ou qui n'y alimentent plus suffisamment leur sensibilité? A quoi emploieront-elles leurs forces, si elles ne veulent plus, ou ne peuvent plus se ranger sous les pieuses bannières?

Ces célibataires nouvelles n'accepteront plus la vie des antiques « vieilles filles » et, plus nombreuses chaque jour, plus instruites, poussées par les tendances modernes au groupement, elles s'organiseront en confréries laïques; bientôt elles constitueront en France ce qu'elles ont formé de l'autre côté du détroit, la classe des *bachelor-women*, ces femmes dont on a pu dire qu'elles avaient modifié l'orientation du pays. Déjà il est question de fonder des maisons, des hôtels pour dames seules; il ne s'agit plus de ces maisons de retraite, de ces pensions de famille, où de vieilles demoiselles usaient leurs dernières heures dans la monotonie d'inutiles et menues occupations, mais de véritables clubs de femmes, où des célibataires de tout âge s'agrégeront et se soutiendront mutuellement. L'unité sociale, qui consent à aliéner une part de sa liberté pour entrer dans un groupe, gagne plus qu'elle ne perd; sa vie prend une intensité nouvelle, elle emprunte à la communauté le supplément d'énergie qui lui manque aux jours de dépression — fréquents dans toute vie — et parvient ainsi à une activité soutenue.

Asociées, ces femmes mettront en commun leurs déceptions, leurs regrets. N'ayant plus les consolations de la foi, elles emploieront leurs forces à essayer de remanier, en tout cas, à troubler, une société qui ne leur a pas offert, ou ne leur a pas permis de prendre, leur part de bonheur. Réformateurs exaltés, apôtres d'irréalisables doctrines, prometteurs de chimères, trouveront dans ces sensibilités souffrantes de précieuses auxiliaires. Les propagatrices du féminisme, dont quelques-unes sont aussi estimables que sages, et beaucoup aussi dangereuses que mal convaincues, y recruteront de fougueuses adeptes. Avant que ne se dressent tous ces couvents laïques, dont il est facile de prévoir la prochaine organisation, on pourrait essayer de trouver, en dehors de toutes préoccupations confessionnelles, le rôle possible de ces nouvelles célibataires.

* * *

N'ayant pas le droit de suffrage, les femmes ne peuvent jouer aucun rôle politique — du moins tant qu'elles n'auront pas obtenu d'être électrices et élues. — Détachées de leurs premières croyances, elles cessent d'apporter leur concours à l'idée religieuse — au moins sous la forme cultuelle. — Quelle peut être leur mission?... On la trouvera, si on veut bien con-

sidérer que les convictions politiques et les convictions religieuses, bien que leur discussion ait atteint depuis quelques années un degré d'âpreté pénible, ne constituent pas la totalité du capital des idées françaises. C'est une fraction de chaque mentalité individuelle, mais non toute cette mentalité. Les unes et les autres peuvent servir de soutiens au sentiment national, mais celui-ci doit être le premier et le plus profond. Malheureusement, il s'est établi ici un état d'esprit tel que devant tous les dévouements la question de parti se pose la première.

L'idée française va s'affaiblissant, pour faire place à l'esprit de secte et, dans chaque secte, une majorité bénévole s'emploie à faire la fortune d'une minorité habile. Chacun s'accommode tant bien que mal des misères du temps, traite le particulier de ses affaires, étend un peu son activité à l'association, à laquelle il est asservi et déteste ses voisins. La discorde commence même à être si grande, si profonde, si aiguë, que les uns et les autres, comme dans les familles désunies, sont sur le point d'appeler l'étranger en témoignage de leurs maux et prêts à voir en lui un allié contre leurs plus proches.

Le remède à un si déplorable état de choses est dans la réviviscence d'un esprit national qui menace de disparaître et qu'il faut d'abord définir.

Quelles que soient ses convictions religieuses ou politiques, un individu ne devrait compter, chez nous, que si d'abord il s'affirme Français. On peut l'éprouver à divers signes. S'il se propose constamment d'accroître la vitalité de son pays, en s'améliorant lui-même comme unité française; s'il contribue effectivement, *par ses actes*, à la perpétuité, à la grandeur, à la force de la France, s'il en exalte les beautés et les vertus propres; s'il préfère à son intérêt particulier l'intérêt collectif français; alors, il a véritablement la marque nationale. Quant à ceux qui affirment, même de bonne foi, qu'il est suffisant de payer ses impôts et de faire son service militaire pour être citoyen français, ils se jugent eux-mêmes: c'est comme s'ils feignaient de croire que pour être membre d'une famille il suffit d'y acquitter le prix de sa pension.

L'idée française doit être remise en lumière sous toutes ses formes : la façon de sentir, de penser, de parler, doit se retrouver française; la communauté des souvenirs français doit être réveillée dans toutes les mémoires, enfin la création d'œuvres sociales françaises doit être poursuivie, non pas seulement dans les villes, mais sur tous les points du territoire.

A cette tâche de propagande, de dévouement, qui appeler, si ce n'est ces femmes instruites, que leur propre souffrance incline à la compassion des souffrants, qui, sans attaches familiales, jouissent de toute leur liberté? Une mère de famille est un élément social fixé, la femme non mariée un élément libre; elle doit tirer parti, pour tous, de cette indépendance.

La Française célibataire doit être le véhicule de l'idée française.

C'est elle qui la répandra, la disséminera, la divulguera, la fera pénétrer dans les coins les plus obscurs des plus humbles cervelles.

Comment peut-elle remplir cette tâche? C'est ce qui reste à indiquer.

Quelques incrédules ne manqueront pas de dire : A qui ces femmes vont-elles demander conseil?... Iront-elles, prises d'un beau zèle, entreprendre, chacune suivant sa propre initiative, une campagne d'idées?... Si quelques femmes célibataires lisent ces lignes et veulent bien rechercher, au point même qu'elles occupent dans notre pays — petite ou grande ville — ce qui est le plus propre à évoquer pour elles, et autour d'elles, l'idée française, ceci sera très utile, mais on jugera que cette action est insuffisante. Nous avons montré que la tendance naturelle à l'association engage les femmes célibataires à constituer des groupes qui peuvent devenir des centres d'études et des foyers de propagande. C'est là qu'il faudra les chercher pour les instruire. C'est aux « savants » que nous nous adresserons, les priant de devancer les utopistes et les charlatans dans la formation de ces cerveaux féminins, dans leur préparation à leurs futurs devoirs. Ils se préoccupent bien de découvrir et d'employer des forces naturelles, de faire servir la matière à leurs desseins... qu'ils utilisent donc ces forces morales négligées; qu'ils mettent en valeur, pour le plus grand bien national, ces énergies disponibles.

Au reste, nous n'avançons rien que de possible, ceci a déjà été fait, il faudrait seulement l'étendre. Certains groupes féministes (1), sentant leur infériorité sur le terrain légal, — ou social, — ont prié des hommes distingués de leur donner des conférences où ils élucideraient, devant les femmes, certains points obscurs de la législation, ou bien indiqueraient une voie meilleure à suivre en matière d'éducation et d'amélioration de la race. L'idée est excellente, elle ne demande qu'à être développée. Que des légistes, des sociologues, des médecins, ces modernes directeurs des consciences féminines, appellent à eux les bonnes volontés sans emploi; qu'en un style simple, clair, précis et persuasif, ils instruisent les femmes du devoir actuel des femmes françaises. Qu'ils complètent même leur enseignement d'exer-

1. *La Fronde*, Sous ce groupe catholique important, et le *Groupe d'Études Féministes* dirigé par une femme légiste aussi remarquable que distinguée, Mme Odde Debon.

cices pratiques, c'est-à-dire qu'ils prient quelques femmes de leur auditoire de prendre la parole; qu'ils en fassent non des conférencières, mais des femmes qui, sans sortir de la réserve et de la correction désirables, sachent présenter une idée, la développer, la soutenir et au besoin la discuter courtoisement. Lorsqu'elles seront ainsi instruites, elles transmettront les conseils, les directions qui leur auront été suggérés : la préservation de la race française demande aujourd'hui bien des efforts, la presse a déjà vulgarisé les questions les plus urgentes : luttes contre la tuberculose, contre l'alcoolisme, contre la mortalité infantile... Aux femmes de continuer l'œuvre.

Les gens sauvés, et rendus à peu près sains de corps, il est nécessaire de leur meubler l'esprit; que de beautés françaises pourraient être exaltées ! Non seulement les beautés naturelles du plus gracieux, du plus pittoresque, du plus ravissant des pays, mais encore les beautés de l'art. En peinture, en musique, en littérature, le génie français tient une des places les plus importantes, il a son charme, ses qualités propres de finesse, de clarté, d'harmonie. Qui les appréciera, si ce n'est les fils de ceux qui en reçurent le précieux don et en inspirèrent leurs œuvres?

Une mère de famille ne peut guère abandonner sa maison pour entreprendre cette tâche d'éducation collective et se consacrer au bien général, mais une célibataire peut y trouver le meilleur emploi de ses forces. La vie à gagner, pour les besogneuses, prend de longues heures, mais ne les prend pas toutes, et la femme, avec cette aisance dans le dévouement qui la caractérise, trouvera, même quand elle doit travailler, de nombreux instants pour aider et secourir et enseigner ses compatriotes.

Enfin, pour celles qui auraient la possibilité de se déplacer, quels multiples avantages y aurait-il à créer des liens entre les diverses associations provinciales, à tâcher d'établir une action commune, et surtout à ne pas limiter cette action aux centres urbains. Si la presse peut beaucoup pour éclairer les esprits sur certaines questions vitales du genre de celles que nous signalions, de quelle action plus vive, plus pénétrante, plus décisive est la parole? L'apostolat, c'en est un, devrait s'exercer dans les campagnes les plus lointaines. Qui n'est frappé, lorsque le hasard des vacances le conduit, soit au nord, soit au midi de la France, dans un de nos petits villages, de la différence qui existe entre la mentalité du paysan et celle du Parisien, par exemple? Il semble qu'on se trouve en présence d'une autre race; tous les petits faits journaliers révèlent des habitudes différentes; les grands traits généraux du caractère restent communs, mais les modes de penser et d'agir diffèrent. Il y aurait lieu de chercher à établir des rapprochements nécessaires, de fortifier l'idée d'une commune nationalité, de mettre en pratique cette union des classes qui reste si souvent théorique chez ceux mêmes qui en proclament la nécessité.

Ce programme d'action peut être développé à l'infini; il suffisait d'en indiquer les principaux traits.

Certaines personnes élèveront des objections. Il y en a qui, à toutes les innovations, secouent négligemment la tête en déclarant que « ça ne s'est jamais fait ». A ceux-là, nous voulons citer deux actes probants ayant pour auteurs des femmes catholiques. On sait que les récentes élections les ont fort occupées. Une dame d'entre elles, a fait, dans son seul arrondissement, trois cents visites pour engager les gens à « bien voter ». Dans une autre circonstance, une autre dame, mère de famille, a quitté sa maison pour entreprendre, dans l'est et le sud de la France, une sorte de tournée électorale dont elle a rendu compte dans une réunion à laquelle nous assistions. Elle s'était mise en rapport avec des associations de provinces pour traiter conjointement des questions intéressant les femmes catholiques. Ainsi le fait d'une femme très respectable allant propager une idée qu'elle croit bonne n'a rien d'inadmissible.

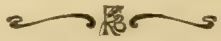
Si nous quittons la France, nous apprenons qu'en Russie beaucoup de jeunes filles, ayant conquis leurs grades de docteurs en médecine, acceptent, moyennant un modique salaire assuré par l'État, de vivre dans les communes les plus éloignées du vaste Empire où elles soignent *gratuitement* les malades. Ceux-ci ajoutent quelquefois, à la petite subvention de la doctoresse, des dons en nature qu'on ne saurait leur refuser. Ces jeunes filles, instruites et vaillantes, exercent la plus salutaire action morale sur leurs frustes compatriotes. Pourquoi n'aurions-nous pas, chez nous, de ces envoyées bienfaisantes, pratiquant leur charitable ministère dans la plus petite de nos communes?

D'autres diront que tel n'est pas le rôle de la femme. Nous en demeurons d'accord. Le rôle de la femme est d'être « mère », de rester dans sa famille comme une reine auguste, vénérée par tous ceux sur lesquels s'épanche son inépuisable tendresse. Mais encore une fois celles que l'on contraint, ou qui se contraignent, à ne pas accepter ces saintes fonctions, doivent-elles rester inutiles, et ne pas dériver leurs forces au profit de la grande famille française?... N'est-ce pas là leur tâche tout indiquée, au moins actuellement : l'adaptation nécessaire à de nouvelles conditions sociales?...

Puissent ces pages éveiller un écho au cœur de quelques femmes célibataires, susciter leur dévoue-

ment en leur proposant un nouveau et noble devoir et en leur inspirant, à l'heure présente, la ferveur de s'y consacrer tout entières, comme femmes et comme Françaises.

M. Daubresse.



MISS FLIRT

Maud Stanley a dix-huit ans.

Tous les dimanches, cette jeune fille, dans la plus select église de Boston, éclairée à l'électricité, remercie *sir* Dieu — qu'elle se figure comme un irréprochable gentleman d'un certain âge — et lui fait tous ses compliments d'avoir su organiser une machine si perfectionnée et une aussi confortable chose, — la vie ; tandis qu'un piano, de première marque, accompagne des cantiques sautillants comme des gigues.

Déjà, sa ville natale, Boston, est un bijou de ville américaine avec ses maisons bâties au XVIIIe siècle, son *Common Garden*, touffu de beaux arbres vivaces, tapissé d'herbe opulente, qui fait songer à un coin de l'ancien sol mohican, échappé au massacre.

Oh ! les promenades dans *Trémont-Street*, les vitrines de bijouterie côtoyant des vitrines de marchands de cercueils, si élégants, si engageants, avec leur couvercle de cristal par où l'on peut voir l'intérieur capitonné de satin, de toutes les nuances les plus à la mode.

Et puis ces *pharmacist* — palais des dames — où le bar, consacré aux liquides désaltérants, offre la variété de toutes les friandises qui se peuvent boire sans péché : sirop de bananes, sirop d'ananas, de café, de chocolat et d'une foule de choses excellentes qui moussent mieux que du champagne, additionnées de crême et battues de soda glacé.

Chez le même *pharmacist*, le bar contigu est le département de la parfumerie.

Et il faut voir comme toutes les fantaisies féminines ont été prévues.

Brillantines pour les boucles, extraits, eaux de toilette, sachets.

Toutes les grandes *firmes* de Londres et de Paris : — homérique assemblée ! — Piesse et Lubin, Atkinson, Piver, fier de son lait d'Iris, Violet, le triomphant, Lenthéric, le suave.

Toutes les essences : chypre chaleureux, enivrante rose géranium, fraîche violette, provocant œillet, suggestif corylopsis et combien d'autres !

Petits peignes d'écaille, ornés de pierres de Californie, démêloirs en gutta-percha, flacons en cristal taillé aux bouchons prismatiques autant que le Régent — et jusqu'à un coquet équivalent de la chique dont les messieurs ont la coutume, *lady's chew* ; mais au lieu de la tablette de tabac, c'est une minuscule tablette de caoutchouc, parfumé et sucré, merveilleusement écœurant, que les dames mâchottent, pour ne rien céder aux *gentlemen*.

Et les visites au Muséum, si instructives et si divertissantes !

On y voit, réunis, les bustes des plus célèbres malfaiteurs et, dans les bocaux, un assortiment de foies hypertrophiés, de cœurs atteints d'anévrisme ou quelque notoire ecchymose de boxeur, immortalisée dans la cire, coloriée comme un Jésus.

D'autres plus riantes galeries s'ouvrent sur des trésors de l'art du Japon : tissus brodés de prestigieux paysages où s'éploie un vol de cigognes, fleurs épanouies sur de souples soies, avec leur grâce vivante : ivoires sculptés, grimaçant la tragédie et la comédie humaines, profondément observés.

Puis enfin, le soir, l'attraction des *music-halls* et des théâtres où des troupes ambulantes se succèdent, tantôt avec l'opéra wagnérien ou l'opérette française, tantôt avec les rugissements frénétiques de Shakspeare.

Ces diverses émotions se répercutent en *miss* Stanley avec vivacité, mais raisonnablement, sans nul empiétement sur sa conception de la réalité.

Othello se ruant sur Desdémona comme une brute en fureur, cela est d'un effet fameux pour la scène, mais serait fort inconvenant dans la vie privée et l'on aurait tort d'inviter un gentleman aussi violent à ses *five o'clock tea*.

Cependant, *miss* Stanley possède une sensibilité très raffinée ; dans son pays on dirait : une sensibilité de première classe.

***

Miss Maud Stanley, depuis un an, est titulaire d'un *flirt* dont elle est fort satisfaite.

Sam Thompson est un jeune *bachelor* accompli.

D'une, déjà longue lignée d'industriels prospères, il tient une complexion qui ne laisse rien à désirer : sainement et copieusement nourrie, défendue contre tout excédent indiscret d'embonpoint par l'hydrothérapie et les sports.

Sam est propriétaire d'un teint lisse et légèrement rosé, pareil à ces cartes de bristol que l'on a coutume d'échanger, entre familles, à l'occasion de Noël et, où sont évités, à l'avance, les frais d'imagination par une ligne imprimée en lettres d'or : *Happy Christmas* heureux Noël.

Les yeux du jeune Sam sont une évidente plus-value à son patrimoine physique, car ils sont d'une bonne grandeur et d'un bleu-gris, avantageux, au regard franc et hardi.

Quant à ses cheveux, quoique courts, ils sont harmonieusement ondés et de ce blond semblable à la robe d'un cheval alezan.

Miss Maud constate, avec un plaisir tout esthétique, les contrastes qui font de leurs personnes un ensemble réussi; approuve devant son miroir ses propres yeux couleur de loutre, ses boucles couleur de châtaigne, et sa pâleur poétique d'Ophélie.

Positivement, ce *flirt* a complété dans sa vie l'excellence des sensations.

Les sodas, bus ensemble, ont une saveur supérieure.

Les promenades dans Boston, bien connues pourtant, se revêtent de nouveauté.

Une emplette de ruban ou de bijou, double de valeur quand elle est sanctionnée par un clin des yeux bleus.

Tous deux, seuls, au théâtre, au restaurant ou au *music-hall*, selon l'usage des jeunes gens *yankees*, ils se comprennent à demi-mot; et les éclats passionnels exhibés sur la scène les émeuvent à l'unisson.

— *Is n't it nice?* (n'est-ce pas beau ?)

— *Very nice, indeed* (très beau, vraiment !)

Ainsi communient leurs goûts en toute occasion.

*
* *

Souvent, ils excursionnent sur les steamers de plaisance qui se dirigent vers diverses plages et qui sont des paradis flottants.

Le confort y est parfait : vastes salons aux panneaux de bois précieux, hautes glaces de cristal, profonds fauteuils d'un luxe sévère.

Des boutons électriques font surgir au moindre signe un personnel nègre silencieux et empressé comme chez Haroun-al-Raschid. Restaurant organisé pour les plus fines agapes et, pour la nuit, des cabines spacieuses et coquettes accompagnées de *lavatories*.

Sans doute, ces charmants navires doivent embarquer dans leurs flancs des couples dont le sentiment recherche le mystère propice.

Juliette dit à son mari, — retenu par les affaires à Boston — qu'une semaine de bains de mer serait salutaire à la chère petite femme; *Roméo* dit à la sienne qu'une grosse entreprise l'appelle à New-York, et l'on se retrouve sur le *ferry-boat* en partance.

C'est alors, pour les passagers, indolemment étendus dans les *steam chairs* en osier, toute une féerie qui se déroule.

La mer est en soie irisée de bleu et d'or, avec des colliers de perles roulant, rompus, dans le sillage nacré.

Sur les deux rives, les jolis cottages emmitouflés de tendre verdure, enluminés de sassafras aux feuilles carminées, semblent accourus, bienveillants et aimables, tout exprès pour souhaiter bonne route aux voyageurs.

Plus loin, sur les frais îlots, d'autres villas rient de toute la gaieté de leurs teintes vives, de leur architecture capricieuse comme souvenue de quelque Byzance régénérée au riche sang du Nouveau Monde.

Bâties en briques rouges et roses, enguirlandées de lierre, elles profilent leurs délicates tourelles sur le ciel du large, traversé de claires nuées.

On croise un autre vapeur qui mêle, un instant, le panache de sa chaude respiration aux nuages de l'horizon et, de nouveau, c'est la mer et le ciel seulement et le cordial de cette brise saline.

— *You are exquisite* (vous êtes exquise), murmure Sam Thompson près de la jolie oreille de *miss* Stanley.

— *And you a very charming fellow* (et vous un très charmant camarade), répond d'une voix posée et convaincue la jeune fille, arrêtant longuement ses prunelles loutre sur les yeux bleus.

D'autres îlots reparaissent, des architectures fantasques :

Mirages de pagodes, évocations de l'Inde somptueuse et farouche, avec ses temples où méditent des bonzes parmi les âcres senteurs du santal.

Nos jeunes voyageurs peuvent se croire transportés en un rêve vivant et mouvant, fait d'extase, de langueur et de simplicité.

Puis le soir vient, brusquement, sans crépuscule, en ces pays sans brumes.

Un soir brûlant qui met au firmament les oriflammes des batailles, les flèches ensanglantées et les forêts en feu. Comme si les âges héroïques de cet hémisphère eussent laissé au ciel leur empreinte...

Enfin c'est la nuit.

Le vent a fraîchi et, frileusement, on rentre.

La lumière électrique fait maintenant le bateau pareil à un palais des contes de fée, en route pour quelque terre de merveilles.

Et les jeunes gens se donnent un vigoureux *shake hand* avant de se retirer chacun dans sa cabine.

Le lendemain, ils se retrouvent sur le pont du *steam boat* dès la pointe du jour, suprêmement corrects, toilettés, gantés, comme pour une visite de cérémonie, dispos et identiques à ce qu'ils étaient la veille.

La jaquette tailleur de *miss* Stanley, gris fumée, dessine avec un visible plaisir ses jolies formes un peu graciles.

Le col et le devant de chemise de Sam empesés par les Chinois blanchisseurs ont l'air d'être en porcelaine de Pékin.

Cependant, au ciel, les nuées de l'aube profusionnent les roses et les jonquilles, traînent des écharpes d'almées.

***

Il leur arrive de voyager la nuit en chemin de fer.

Assis en face l'un de l'autre, dans d'excellents fauteuils, tandis que dans la vitre passe la nocturne campagne américaine, ils glissent à une rêverie, demi-sommeillante, bercée par le rythme du train en marche.

Dans la pénombre des lampes voilées, le visage de la jeune fille rayonne doucement, et l'admiration de son compagnon s'hypnotise aux lueurs fugitives qui l'effleurent comme d'une caresse de lumière.

Avec ses yeux loutre, devenus presque noirs, elle revêt pour lui un caractère d'apparition idéale; incarne toutes les visions de beauté qui l'émurent dans ses pèlerinages aux musées du Vieux Monde: vierges évoquées par Léonard de Vinci, nymphes du Titien et aussi les héroïnes de ses lectures : Juliette, Ligeïa, Morella...

Le mouvement régulier du train crée une suggestion musicale, ressuscite des airs entendus ensemble et tous, à cet instant, sont écrits sur des paroles nouvelles, chantant les louanges de *miss* Maud Stanley.

Puis, les deux camarades de route s'assoupissent, complètement, réveillés soudain par la sonnerie des cloches aux stations.

— Êtes-vous bien, *my dearling*, avez-vous chaud?

— Je vous remercie, Sam Thompson, je suis très bien.

— *All right!*

All right, est un mot extrêmement américain qui a beaucoup d'applications variées et signifie littéralement : Tout va droit, c'est-à-dire : toute chose va bien, puisqu'elle va comme elle doit aller, comme l'usage veut qu'elle aille.

***

Quelquefois, leur excursion se borne aux joyeuses plages voisines de Boston.

De loin, déjà, le vent apporte le bruit des kermesses, le brouhaha des baigneurs.

Garçonnièrement les *misses* nagent à proximité des *gentlemen*.

Des familles complètes dépêchent de menus pas sur la grève.

Papas et mamans, boudhas pleins de *respectability*, sont suivis du chapelet gradué d'enfants : grands, petits et plus petits encore.

Parmi les cabines qui dressent leurs frêles châteaux de cartes, les étalages de fruits, tenus en plein vent par les Italiens, mêlent leurs odeurs musquées au parfum salin du large. Les tons rouillés des ananas et l'or pâle des bananes, venus de la Floride, les pommes du Canada — vermeilles et fraîches comme des campagnardes — mettent leurs avenantes teintes terriennes à côté de la dure émeraude marine.

Une respiration de vie puissante, de franche liesse un peu barbare, flotte au-dessus des foules en mouvement.

Et nos flirteurs, gagnés par l'ambiance, se redonnent une poignée de main, en murmurant, un peu oppressés :

— Oh! *dear*, *dear* (oh! chéri, chéri)!

***

L'excursion en bateau et en chemin de fer, est une des distractions favorite du Yankee, et il n'a pas tort en somme.

Les ciels changeants, tendres, mélancoliques, joyeux ou cruels; la vie des villes ayant leur caractère propre ainsi que les êtres, le remous des foules inconscientes — comme les vagues de la mer — ne sont-ce pas d'attachants spectacles ?

Aussi *miss* Maud et *mister* Sam se trouvent-ils un jour — après quelques heures passées dans Pensylvania Rail Road — à Washington, la ville gouvernementale.

Ils y visitent pieusement le Capitole, immense palais, construit en marbre blanc, qui recèle les trésors de la gloire américaine — outre les trésors de la quotidienne éloquence parlementaire. Statues représentant leurs héros, depuis Franklin jusqu'au président Grant, peintures évoquant l'odyssée colombienne et les guerres d'indépendance.

Les minuscules et innombrables squares, taillés en triangle, donnent à la ville quelque chose de fâcheusement symétrique et délaissé, avec ses trop larges voies désertes et son obélisque apocryphe, considérablement plus grand que celui de Louqsor, — qui file dans le ciel comme un boulevard aérien.

On est précisément dans la saison d'hiver, celle où Washington prend une physionomie tout à fait originale.

Enfoui sous les hautes neiges, avec sa population aux trois quarts nègre, cela a l'air d'une estampe d'un effet violent et joli.

Ce cosmopolitisme intense, cette anomalie géographique qui transplante une peuplade africaine sous le ciel pâle du Nord, consterne les yeux.

Aux portes des hôtels et des restaurants, derrière les comptoirs, on voit des noirs, vêtus de noir, avec le double éclair du rire et du faux-col.

Des négrillons, à peine couverts, s'attroupent sur la terre éblouissante et jouent bruyamment dans la neige.

On dirait une ville en sucre, mangée par les mouches.

***

Le printemps et l'été passèrent comme un rêve pour Maud et Sam en courses par le monde et en longues causeries.

Sam Thompson, à sa troisième année de barreau, est ravi de s'exercer avec une aussi fine et déliée partenaire que l'est Maud Stanley.

Parfois la joute s'engage sur le terrain métaphysique, cependant que dans une confiserie ils dégustent lentement des *ice cream* (crèmes glacées) contenues dans des caissettes en papier de bois.

L'homme, comme il sied, champion de la raison froide, de l'autorité scientifique ; la jeune fille avocate-poète de toutes les croyances, de toutes les superstitions même, sans nulle niaiserie d'ailleurs.

— La science ne peut répondre de façon formelle et positive à aucun essentiel : *pourquoi?* Je m'autorise dès lors à croire ce qu'il me plaît le mieux d'honorer de ma crédulité, n'est-ce pas?

— *All right*, vous pouvez croire au ciel, si cela vous amuse, répond Sam pacifique, et, galant, il ajoute : — Moi-même j'y crois en vous voyant.

***

A l'automne, *mister* Thompson annonça à *miss* Maud sa découverte d'un véritable Éden américain, tout près de Boston, pas plus d'une heure en *car* électrique.

C'est le territoire de Brooklyn, quelques milliers d'arpents achetés par le banquier Van der Welt pour une exploitation industrielle qu'il n'a pas le temps d'installer cette année-ci. En attendant les défricheurs, le terrain, à l'abandon, vit une libre et sauvage vie de broussailles, de gazon dru, de sous-bois et de verger, soigné autrefois et plein d'arbres pliant sous le poids des pommes, des prunes, des poires.

Miss Maud battit des mains et ils s'y rendirent sur-le-champ.

Dès leur premier pas dans l'enclos aux haies vives, aux palissades démolies, de vastes espaces doucement vallonnés s'offrirent à leurs yeux.

Tantôt leur promenade flâneuse s'égarait dans les taillis de sassafras aux feuilles pourpres, de lentisques et de pins; tantôt ils débouchaient dans une clairière, verte de gazon opulent, encadrée d'arbres de toutes essences; tantôt des groupes de pommiers robustes, chargés de pommes mûres, les entouraient d'une aimable ronde.

Des bancs se rencontraient, vestiges des anciens possesseurs de ces lieux, cachés dans la pénombre des branches retombantes.

Un parfum d'herbe, de feuilles et de résines saturait l'air sans brumes, et les voix des oiseaux, les rumeurs des insectes, seuls, vivaient dans ce silence agreste.

Les deux jeunes gens, produit des vieilles civilisations, sur ce sol laissé à son libre épanouissement, entendaient battre en eux le cœur des humanités primitives; une émotion, inconnue jusqu'alors, faisait affluer un sang plus généreux à leurs joues rapprochées.

— *Dearling, dear, dearling*, articulaient-ils pour essayer de traduire leur trouble inexprimable.

Leur innocence est pareille...

Ils comprennent seulement qu'ils vivent une heure de poésie inoubliable; que leur être vivace communie avec la création, communie avec ces arbres, avec ces feuilles, avec ces fruits et ces puissantes émanations de la terre.

Un jour, ils découvrirent un vaste étang encadré de vieux saules penchant leurs silhouettes échevelées sur son glauque miroir.

Les lentilles d'eau, les roseaux et les nénuphars s'y groupent en verts archipels et, sur les bords, de géants iris inclinent leurs visage pensif.

Mêlés aux saules, quelques sveltes bouleaux projettent leurs colonnettes d'argent sous cette voûte de ramures qui semble un firmament vert, constellé d'azur par le ciel réel.

Nos deux joyeux pèlerins s'émerveillent de cette mystérieuse clarté, et du vol saphirin des libellules.

Et, comme la jeune fille, buttant contre une racine, va chanceler, Sam Thomson la soutient d'un bras brûlant de zèle, avec un :

— *Excuse me, miss*, plein de tact et de discrétion.

Puis leur course enjouée s'ébat dans le verger.

On dédaigne les pommes roulées au pied des arbres; et Sam plie les hautes branches pour que *miss* Maud puisse cueillir elle-même la pomme la plus belle, où elle mordra, en riant à jolies quenottes gourmandes.

***

— *Miss* Maud, votre *mamma* vous attend au *parloor*. C'est Lizzie, la soubrette négresse, qui s'acquitte ainsi de la commission de sa maîtresse, *missis* Stanley, la mère de Maud.

— *All right*, Lizzie, j'y vais.

— *How are you mamma?* (Comment êtes-vous, maman?)

— *Very well*, mon enfant. On ne vous voit pas trop souvent.

— J'ai eu beaucoup d'occupations; j'ai fait de très belles excursions.

— Avec votre flirt?

— Naturellement.

— *All right*, chérie, mais je dois vous dire que

vous aurez bientôt vingt ans et que vous avez suffisamment mené votre vie de jeune fille ! Il s'offre pour vous un parti parfaitement convenable ; le banquier Van der Welt nous demande votre main pour son fils. C'est dix millions, et vous n'en avez que six. De plus, la fusion de nos deux maisons fondera un colosse financier. Il n'y a pas d'hésitation possible.

Maud reste songeuse à peu près deux minutes et demie, et son teint poétique d'Ophélie se décolore légèrement.

Enfin, elle répond :

— *All right!*

*
* *

Sam Thompson et Maud Stanley sont encore assis au Brooklyn, sous un sassafras.

Leurs regards planent sur le paysage déroulé devant eux. Des étendues de gazon vallonnées comme les vagues d'un océan de verdure. Les arbres groupés ou isolés, avec de belles silhouettes d'aise et de fierté, sur le ciel pur.

Quelque chose comme une imperceptible gêne s'est installé entre nos deux flirteurs ; ils sont silencieux plus que de coutume, après avoir échangé les questions d'usage.

— Comment est votre chère santé, *miss* Maud ?

— Très bonne, *mister* Sam, et vous-même êtes parfaitement bien ?

— Merci, *miss* Maud, parfaitement bien. Voyez donc comme cette liane est gracieuse, enroulée autour de ce bienheureux platane.

— Ravissante...

Encore un silence gêné.

Enfin Maud, un peu chagrine :

— Voilà, Sam Thompson, je vais me marier, j'épouse *sir* Van der Velt.

— *All right*, je vous félicite, *miss* Stanley, c'est un très beau parti ; moi, j'épouse ma cousine, celle que je vous ai montrée un soir, à l'*Opera house*.

— Ah !

— Oui, mais savez-vous une chose, *miss* Maud ?

— Quelle chose ?

— C'est que je n'oublierai jamais notre délicieux *flirt*.

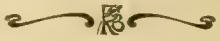
— Ni moi non plus, Sam Thompson, et même je vous demanderai une faveur.

— Trop heureux de vous être agréable en quoi que ce soit.

— Je serai marraine de votre premier *baby*.

— *Well, well*. Extrêmement honoré, — sourit *mister* Thompson en piquant un léger soleil, — tandis que Maud Stanley se lève pour se retirer en époussetant d'une tape sa jupe tailleur, sur laquelle des feuilles rouges de sassafras étaient tombées, les dernières feuilles de l'automne finissant, — de même que ce petit roman de Maud et de Sam, — tous deux mélancoliques, un peu, mais résignés aux inéluctables lois des saisons et de la vie.

MARIE KRYSINSKA.



LA VIE LITTÉRAIRE

Le Pays de l'Or rouge, par Jean Carrère.

Jean Carrère : *La Guerre du Transvaal. Le Pays de l'Or rouge.* Flammarion, éditeur.

Vous connaissez certainement les luttes formidables de Gênes contre Venise, du XIIe au XIVe siècle. Vous les connaissez certainement, mais vous en avez oublié les détails et même la signification générale. Eh bien ! ces luttes furent terribles et impitoyables. Pisani, l'amiral vénitien, et Doria, l'amiral génois, se portèrent avec un bonheur égal des coups pareillement atroces. Entre la république de la Méditerranée et celle de l'Adriatique, les haines étaient si fortes que l'on disait :

« On verra plutôt le soleil et la lune briller ensemble que Venise et Gênes réconciliées. »

Cependant, au milieu de ces grandes guerres, un illustre poète fut envoyé en médiateur à Venise par la république des Génois. C'était Pétrarque. Il arriva donc à Venise qu'il appelait la *merveille des cités ;* et il fut magnifiquement reçu par le doge Cornaro et par tous les patriciens assez amis des lettres pour admirer le génie littéraire même chez un envoyé de Gênes. Au reste, la médiation de Pétrarque n'eut d'abord aucun succès.

— Nous réconcilier, disaient les Vénitiens, est-ce possible ?

Et Pétrarque répondait : — Un jour viendra où vous rentrerez dans la même famille.

Ce jour vint, en effet. L'histoire ainsi se chargea de prouver que les grands poètes peuvent être de bons politiques. Il arrive moins souvent que les grands politiques soient de bons poètes.

Jean Carrère qui écrit, sur le Transvaal, un livre d'une précision vibrante, et tout ruisselant de littérature héroïque, étincelante, — Jean Carrère est bien persuadé que l'exemple de Pétrarque est excellent pour nous. Il atteste que le rôle national et international de l'élite est toujours considérable et qu'il ne manque jamais à la fin d'être prépondérant. Pétrarque annonça la réconciliation de Venise et de Gênes : Gênes et Venise se réconcilièrent. Nous n'avons plus de Pétrarque aujourd'hui. Mais nous avons la monnaie de Pétrarque... Et cela constitue des deux côtés de la Manche une élite très suffisante.

Il lui appartient de rapprocher à jamais l'Angleterre et la France.

Elle accomplira cette tâche recommandable, et par ce moyen seront effacées, anéanties dans leurs conséquences funestes, les animosités populaires qui s'étaient exprimées avec tant d'énergie, justement à propos de la guerre du Transvaal. L'élite, une fois de plus, aura triomphé de la foule.

Jean Carrère s'anime à cette pensée généreuse. Elle est faite pour le séduire, non seulement parce que les événements eux-mêmes la justifient et qu'elle est de la sorte raisonnable et pratique, mais aussi parce qu'elle est bien littéraire. Tout ce qui est littérature enthousiasme Jean Carrère. Et, en lisant ce livre sur la guerre du Transvaal où sont narrées les aventures de l'Afrique australe jusqu'à l'invasion anglaise, où est étudiée la genèse de deux républiques, où sont rapportées les péripéties caractéristiques de la première guerre d'indépendance ; en lisant ce livre où est posé le problème Sud-africain, déterminé par la découverte de l'or, où sont analysés des héros très modernes comme Cecil Rhodes, Paul Krüger, Alfred Milner, Chamberlain, en lisant ce livre on se persuade que rarement plus de littérature fut joint à plus d'histoire.

Et quelle littérature ? Celle même que peuvent inspirer toutes les grandes œuvres classiques. Jean Carrère est imprégné de ces œuvres et des souvenirs qu'elles perpétuent. Il a, au plus haut point, cette culture qui s'exprimait encore chez les écrivains des générations précédentes, mais dont on ne distingue plus que des traces bien faibles chez les écrivains de la génération contemporaine. Jean Carrère fut poète et il n'a point cessé de l'être en devenant l'historien d'une guerre très positive dont les causes ne furent nullement poétiques. Il ne fut jamais plus poète, au contraire. Et toutes les grandes idées se lèvent tour à tour, ou bien toutes à la fois en lui qui excitent à l'accoutumée les développements poétiques, et les développements oratoires. Et ce n'est pas, ce n'est jamais de la rhétorique. On sent une conviction incessamment frémissante.

Très heureuse alliance du poète et de l'historien ! Jean Carrère se promène naturellement parmi les immensités. Le poète pourrait s'y perdre. Mais l'historien le guide. Il veut établir, par exemple, la psychologie de la guerre Sud-africaine. Ce n'est pas ce qu'on appelle un sujet trop étroit. Mais Jean Carrère l'élargit, l'amplifie encore. Il lui apparaît tout de suite évident que la guerre du Transvaal restera un événement considérable dans les annales de l'humanité et longtemps, et toujours, autant du moins que dureront la race blanche et la civilisation aryenne, il suscitera les recherches des érudits, les commentaires des historiens et les évocations des poètes. Jean Carrère se croit en mesure de prévoir dès maintenant les conséquences que ce conflit aura dans l'évolution de la planète. Sans doute, dit-il, on n'y voit pas le choc de deux civilisations également puissantes se disputant l'une à l'autre l'empire du monde, comme dans la lutte de Rome et de Carthage. « Je ne pense pas non plus, ajoute-t-il, que le sort de l'humanité future y soit en jeu comme dans la splendide aventure durant laquelle la jeune Grèce d'Homère, où déjà grandissait Sophocle, maintint, contre la lourde Asie, le triomphe définitif de l'hellénisme et assura l'éclosion harmonieuse de l'Occident. » Mais, hormis trois ou quatre grandes pages de l'histoire humaine, la guerre du Transvaal est l'événement le plus important et le plus caractéristique dont l'univers ait été le témoin effrayé, enchanté.

Il l'est, et les incursions fameuses de Rome, les luttes restées immortelles contre Jugurtha, Mithridate ou Pyrrhus ne sont qu'accidents historiques et simples faits divers de l'expansion romaine à côté de la guerre anglo-boër... Au reste, elle a passionné irrésistiblement toute « la race humaine ». Comparées à elle, que furent la guerre hispano-américaine, la lutte gréco-turque ? Rien, presque rien. Pourtant, dans le premier cas, on voyait se heurter l'une contre l'autre la jeune et puissante république du Nouveau Monde, la vieille et glorieuse monarchie de l'ancien. Et par un surcroît de prestige romanesque, c'était justement le peuple à qui l'on devait la découverte de l'Amérique que l'Amérique venait attaquer. Bien plus, l'enjeu de la lutte était l'île même où reposaient les cendres de Cristophe Colomb.

Dans le second cas...

Dans le second cas, je donne la parole à Jean Carrère : « Les deux nations rivales charriaient l'une et l'autre, après elles, des siècles entiers de souvenirs, où pendaient tout saignants encore des lambeaux de notre propre destinée, à nous tous, peuples de l'Occident. (Si vous me promettez de ne le dire à personne, je vous confierai que cette phrase n'est pas la meilleure du livre de Jean Carrère, écrit avec la fougue la plus sympathique, mais aussi avec force, avec ordre, avec clarté, avec goût.) L'une était la Grèce dont il suffit de prononcer le nom pour remuer en nous le tréfonds de notre âme ; l'autre était la barbare Turquie, la destructrice de l'empire d'Orient, la violatrice du Saint-Sépulcre, l'éternelle ennemie de notre civilisation aryenne. Et malgré tous les noms qui surgissaient au bruit des fusillades turco-grecques ; malgré Athènes, Marathon, Salamine, Samothrace, Pharsale ; malgré les croisades, Lépante et Navarin, nous avons assisté indifférents aux combats de Macédoine, comme nous avions regardé sans trop d'émotion le bombardement de Santiago, et la défaite de l'amiral Cervera. »

Que voilà bien Jean Carrère! Il est capable de discerner avec la plus sûre méthode les éléments si compliqués de la vie Sud-africaine ; — mais il pense toujours à Salamine, et il ne consent pas à oublier Marathon.

Oui, il traîne en lui, avec lui ces grands souvenirs. On est émerveillé de voir cet analyste précis des faits contemporains trahir continuellement sa passion docile de l'antiquité historique et littéraire. Et cela constitue à Jean Carrère une physionomie un tout petit peu composite, bien attrayante au surplus. Les souvenirs gigantesques s'allient en son esprit avec les idées vastes. Jean Carrère donne naturellement l'univers tout entier pour cadre au moindre fait. Il éprouve toujours le besoin de situer un homme dans l'évolution des siècles.

Il va établir rigoureusement la psychologie de Cecil Rhodes, de Paul Krüger, de Milner, de Chamberlain : ils les a tous vus d'assez près dans l'action, y dépensant toutes leurs facultés. Il saura, n'en doutez pas, les montrer agissants devant nous, décomposer leur génie dans tous ses éléments. Il le saura, et vous vanterez ses qualités d'observateur ; mais d'abord il faut qu'il discute de quelques questions auxquelles l'avenir de l'humanité n'est certainement pas étranger.

Voici que Jean Carrère se demande, toute affaire cessante, dans quelles conditions un peuple jeune, un pays nouveau peuvent quitter soudain leur obscurité première pour entrer avec éclat dans l'histoire. Tout de suite il se répond que, d'une part, est nécessaire une cause de querelle plus large que le seul intérêt des partis en présence, et que, d'autre part, des hommes supérieurs sont indispensables. Puis, question connexe, et non moins importante, question capitale encore : sont-ce les événements qui suscitent les caractères ? Sont-ce les caractères qui suscitent les événements ?

Je ne le sais pas ; mais Jean Carrère heureusement le sait : et de la vie de Sixte-Quint, de celle de Napoléon, il tire des exemples impressionnant et des conclusions grandioses. Et, maintenant, Jean Carrère n'aura aucune peine à déterminer quelles sont les conditions absolument requises pour être un homme de génie.

C'est à propos de Cecil Rhodes que Jean Carrère élabore la théorie du grand homme. On peut aimer surtout le relief que Carrère sait donner à cette forte personnalité par ses récits rapides, vifs, d'une psychologie qui se hâte parce que toutes ses observations sont prises sur la vérité même de la vie et n'ont pas besoin de se dérouler en considérations pédantesques. Jean Carrère a su admirablement voir et pénétrer Cecil Rhodes à son déclin.

Ses joues étaient épaisses, tombantes, lourdes ; une ride profonde partait des coins de la bouche et semblait la prolonger jusqu'au bas du menton. L'œil fatigué, clignotant sous la clarté du jour, était boursouflé. La tête était penchée vers la terre, l'épaule ronde et comme affaissée. Et le visage, tout le visage indiquait l'ennui, l'épouvantable ennui... Cecil Rhodes était triste. Mais il trouvait encore la force de sourire et d'agir.

De la vie Jean Carrère remonte aux idées. Il est toujours pressé de remonter à elles. Et il tient particulièrement à nous dire ce que c'est qu'un grand homme. « Le grand homme c'est celui qui, ayant conçu un haut dessein, apporte pour l'accomplir toutes les qualités de décision, d'audace, de volonté et de commandement. » Or, Cecil Rhodes avait l'imagination créatrice. Alors que les hommes d'État, les gouverneurs ne voyaient dans leurs gouvernements d'Afrique que des colonies maritimes plus ou moins prospères, lui, Cecil Rhodes, devina une vaste fédération et traça le plan d'un empire qui s'étendait du Zambèze aux deux Océans. Bien plus, par delà l'Équateur et les sources du Nil, Cecil Rhodes entrevit une route colossale qui s'en irait de la Méditerranée au Cap de Bonne-Espérance et qui relierait la vieille Égypte à la jeune Afrique du Sud.

Projet grandiose! Mais Cecil Rhodes, non satisfait de le concevoir, voulut le réaliser. Il eut sur les hommes une puissance d'attraction incomparable. Et c'est à ce signe que Jean Carrère reconnaissait sûrement le grand homme. « Un homme médiocre ou vil s'attache des complices ; un homme supérieur crée seul des enthousiasmes. » Malheureusement, Cecil Rhodes, positiviste réalisateur, s'égara dans la chimère. Et c'est trop de chimères et pas assez d'idéal. Et il crut y créer soudain, brusquement, un empire. Il organisa le raid Jameson et tomba. Est-il utile de dire que cette petite mésaventure historique rappelle immédiatement à Jean Carrère César au Rubicon, Cromwell au Parlement, Napoléon au 18 Brumaire ! Elle lui rappelle aussi César au Sénat, Napoléon à Waterloo. Ah ! ces comparaisons !

D'ailleurs elles sont justes.

Mais faut-il conclure, faut-il juger un homme? Jean Carrère décide : « L'histoire impartiale rangera Cecil Rhodes parmi les aventuriers de haute envergure tombés faute d'un génie complet avant l'achèvement de leur œuvre. Il figurera parmi les grands hommes manqués plus agitateurs que créateurs, tels que Catilina, l'empereur Julien, Charles le Téméraire, le duc de Guise, Retz, Alberoni, Mirabeau. »

Jean Carrère les connaît tous.

Vraiment l'histoire, l'histoire entière depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours bouillonne en lui. Krüger, comme Cecil Rhodes, est immédiatement placé à son rang parmi les grands hommes

de tous les temps. Paul Krüger a exercé, par son seul ascendant, une influence colossale sur l'évolution du peuple. Jean Carrère sait, à n'en pas douter, que Périclès ne fut pas devant les citoyens d'Athènes aussi puissant que Krüger devant ses Boërs. Bien entendu, Sylla à Rome, Lorédan à Venise, Doria à Gênes, Cromwell à Londres, furent des chefs plus discutés que Krüger à Prétoria; Krüger a été vaincu : mais qu'importe! Vercingétorix aussi a été vaincu par César, et Arminius par Germanicus, et Boadicée je ne sais plus par qui. Tous les berceaux héroïques des peuples sont magnifiés par des vaincus sublimes dont la résistance même a donné plus d'élévation à l'âme du peuple naissant.

Et Chamberlain? Jean Carrère l'admire aussi et il va jusqu'à l'admirer étrangement. Paul Krüger lui apparaît le plus prodigieux des trois; Cecil Rhodes le plus imaginatif, le plus aventureux, le plus séduisant. Chamberlain est le plus complet. Il est celui dont les plans sont les plus larges, et les réalisations les plus précises. Il fut, il est le vrai théoricien et le vrai réalisateur de l'impérialisme. Jean Carrère déclare que depuis Cromwell, il n'y a pas eu en Angleterre d'homme plus complètement novateur que Chamberlain. Car naturellement Jean Carrère replace Chamberlain dans la suite des hommes et des âges historiques. Et c'est un jeu pour lui que de le comparer à d'autres auxquels il ne nous fait point tout d'abord songer. C'est un jeu; et comme l'*impérialisme* fut, en somme, antérieur à Chamberlain, Jean Carrère, incontinent, nous fait observer que l'empire de César était en puissance à Rome depuis la révolte des Gracques contre le Sénat, l'empire de Charlemagne était préparé par Clovis, par Charles Martel et par Pépin le Bref; et celui de Charles-Quint héritait de tous les efforts tentés en Italie par Henri IV, Frédéric II, Charles d'Anjou, Sigismond, Charles VIII de France et Maximilien d'Autriche... Jean Carrère doit avoir raison. Jean Carrère a toujours raison.

Et il est admirable que la luxuriance de ses souvenirs historiques, de ses idées littéraires, de ses impressions poétiques n'appauvrisse pas son observation et n'affaiblisse pas sa logique! Il reste évidemment l'historien digne de « faire autorité » sur cette guerre Sud-africaine qui, de longtemps, ne sera pas étudiée avec un esprit scientifique dépouillé de toute passion. Il est l'historien qui cherche à expliquer les événements dont il a suivi les singulières péripéties et qui parvient, effectivement, à déterminer leurs causes avec un ordre entraînant et à les expliquer avec une persuasive clarté. Oui, il sait être, dans le *Pays de l'Or rouge*, un analyste aussi bon des grands événements que des grands hommes.

Et tellement impartial!

Mais l'impartialité difficile à d'autres lui est commode. Et je le dis non pas pour lui retirer le mérite de l'avoir infatigablement, mais pour caractériser ce mérite. Jean Carrère nourri de l'histoire, des belles-lettres de l'antiquité grecque, romaine, de la Renaissance, voit tout de suite, à propos de chaque événement et de chaque homme, tout le passé et une bonne partie de l'avenir. Il est ainsi très encouragé à un jugement équitable des événements et des hommes.

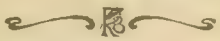
Sans doute est-il trop enclin à augmenter l'importance symbolique des uns et des autres. L'Angleterre s'efforce de conquérir l'Or du Transvaal et Jean Carrère l'avertit en ces termes des périls prochains : « Le vertige est le danger de l'ambition enivrée et la chimère est la rançon du génie dévorant. Il y eut Carthage, il y eut Tyr, il y eut Venise; il y eut aussi l'empire d'Alexandre, celui de Charles-Quint, et celui de Napoléon... » En vérité! — M. Chamberlain travaille à l'exécution de ses plans impérialistes. Jean Carrère n'a pas de peine à se rappeler sans retard l'opinion que Stendhal exprimait sur les Anglais, en 1828, dans ses *Promenades dans Rome*. « Suivant eux, cette petite île a été créée pour servir de modèle à l'univers... » Servir de modèle à l'univers : voilà bien ce que se propose l'étonnant Chamberlain. Et Jean Carrère aperçoit en lui « la poésie enivrante de l'action ».

Chamberlain personnifie une forme du génie dominateur. Il est de la race, de qui? d'Alexandre, Annibal, César, Grégoire VII, Charles-Quint, Napoléon, Bismarck.

Peut-être... En tous cas, grâce à Jean Carrère nous voyons entrer dans l'histoire et dans la littérature une catégorie d'hommes nouveaux. Jean Carrère souhaite élégamment pour la renommée de Krüger le concours puissant de quelques Dante et de quelques Pétrarque; il le souhaite aussi pour Chamberlain, Milner, Cecil Rhodes qu'il entoure également d'une ardente sympathie admirative et critique. Je ne sais pas ce que feront demain les Dante et les Pétrarque — que nous n'avons pas encore; mais le livre de Jean Carrère est un bien heureux mélange d'érudition et d'épopée. Le mélange et le livre sont originaux.

Aimons les historiens qui ont encore le goût du grandiose!

J. Ernest-Charles.



LES SIGNES DE LA RACE

CHEZ LES HÉROS DU ROMAN CONTEMPORAIN

Les romanciers modernes éprouvent tous une sympathie ardente pour le monde aristocratique, — ce monde qu'ils connaissent à peine, qu'ils fréquentent si peu. C'est avec une admiration sans bornes qu'ils

en décrivent les personnages qui, pour eux, deviennent naturellement des héros. C'est à ce point qu'il ne semble plus y avoir dans la vie des bons et des méchants, des forts et des faibles, des êtres vertueux et des êtres criminels, — mais simplement des gens bien nés et d'autres qui ne sont point nés du tout, des hommes et des femmes qui « ont de la race » et d'autres qui n'en ont pas; ce qui fait qu'ils sont bien à plaindre !

Mais dans quels milieux se recrutent donc ces foules de héros aristocrates de romans distingués? Est-ce seulement parmi les descendants abâtardis de l'antique noblesse, ou bien aussi parmi les bourgeois cossus qui redorent si joyeusement les blasons, ou bien même parmi le peuple, où l'on peut admettre qu'il se trouve quelquefois (le hasard est si grand!) des individus d'élite? — Ensuite, quels sont les types les plus généraux dans lesquels s'exprime ce qu'on nomme la race et qu'on ne saurait nommer autrement? Les romanciers de nos jours s'accordent-ils sur ce point capital, eux qui professent un respect si absolu pour les héros aristocratiques? Et si ces types généraux sont incertains et même contradictoires, les romanciers s'accordent-ils, en revanche, sur certains signes de détails auxquels on reconnaîtrait infailliblement la race et tout ce qui s'ensuit? Enfin y a-t-il à travers le monde autant de héros aristocratiques qu'on en rencontre à travers le roman; et, pour conclure, est-il bien nécessaire que les romanciers s'acharnent encore à en créer puisqu'ils en ont déjà créé de si nombreux, dont le besoin, comme on dit, ne se faisait pas très vivement sentir.

*
* *

Chacun conclura selon ses penchants. Mais il est certaines constatations qu'on peut faire et qui seront, je pense, irréfutables. Ainsi, où donc irons-nous chercher des types aristocratiques si nous sommes avides d'en découvrir? Ayons le courage de l'avouer tout de suite, les romanciers mondains seront pour nous de bien mauvais guides.

Anatole France affirmait spirituellement qu'on ne trouve plus guère de types aristocratiques que parmi les jeunes filles du peuple, spécialement les couturières et les modistes. Balzac, qui avait, en cette affaire, autant de verve que d'éclectisme, ne faisait aucune difficulté à reconnaître les signes évidents de la beauté aristocratique dans une fille de ferme d'un village de Lorraine :

« Adeline, alors âgée de seize ans, pouvait être comparée à la fameuse Madame du Barry. C'était une de ces beautés complètes, foudroyantes, une de ces femmes semblables à Madame Tallien, que la nature fabrique avec un soin particulier. Elle leur dispense ses plus précieux dons : la distinction, la noblesse, la grâce, la finesse, l'élégance, une chair à part, un teint broyé dans cet atelier où travaille le hasard... Adeline Fischer possédait les caractères sublimes, les lignes serpentines de ces femmes nées reines. » (*La Cousine Bette.*)

Des beautés aristocratiques, Balzac en rencontra même dans les arrière-boutiques. C'est de là que sortit un de ses plus célèbres héros, Lucien Chardon. Voici le portrait flatté de ce fils de petit boutiquier :

« Son visage avait la distinction des lignes de la beauté antique : c'était un front et un nez grecs, la blancheur veloutée des femmes, des yeux noirs tant ils étaient bleus... Une suavité divine respirait dans ses tempes d'un blond doré. Une incomparable noblesse était empreinte dans son menton court relevé sans brusquerie. Il avait les mains de l'homme bien né, des mains élégantes à un signe desquelles les hommes devaient obéir et que les femmes aiment à baiser. » (*Illusions perdues.*)

Ainsi les esprits les plus raffinés, comme France, peuvent s'accorder avec les romanciers de génie comme Balzac ; il leur arrive même de s'accorder avec les feuilletonnistes qui, la plupart du temps, sont simplement de braves gens. Ceux-ci découvrent aisément dans des villages, dans des faubourgs, des héros et des héroïnes sans la moindre goutte de sang noble dans les veines et qui n'en sont pas moins pourvus d'une beauté aristocratique assez pure pour susciter l'envie des duchesses authentiques et des autres, qui sont les plus nombreuses. Émile Richebourg, Xavier de Montépin, Charles Mérouvel, tous les romanciers feuilletonnistes font souvent de ces rencontres charmantes dont leurs lecteurs ont le droit de se réjouir :

« Cette jeune fille, une simple paysanne, était réellement d'une grande beauté. Blonde et rose avec de grands yeux bleus, un regard angélique, sa douce physionomie parfois rêveuse, mais toujours suave et pleine de charme, pouvait être comparée à celle des anges. Sa bouche mignonne, ornée de dents petites et blanches, semblait avoir été faite pour le sourire. Le nez, aux narines mobiles et fines, délicatement attaché, était d'un dessin charmant. Elle avait la taille svelte, élancée, gracieuse, pleine d'élégance. Son cou était celui de Niobé. Ses mains et ses oreilles étaient exquises de forme. Son beau front pur et ses joues aussi fraîches que la rose qui s'épanouit sous les caresses du soleil, appelaient les baisers. Tout en elle était adorable et résumait toutes les perfections. Cet ensemble de grâces charmantes était complété par un air de noblesse et de distinction, tel que l'on eût pu croire en la regardant passer qu'on avait sous les yeux une princesse déguisée. » (*La comtesse Paule.*)

Il ne faut pas nous attendre, bien entendu, à trouver chez les romanciers mondains la même générosité que chez les romanciers populaires. Gyp, cependant, dépeint de la sorte un de ses héros :

« Il avait de jolies manières, infiniment d'aisance, et surtout une grâce faite de ce « je ne sais quoi » qui est la *race.* » (*Le Bonheur de Guiette.*)

Et quel est donc ce héros charmant qui a de si belles manières et surtout ce *je ne sais quoi* qui constitue si visiblement la race? Est-ce un duc, un prince, un marquis, un comte, un baron, un vidame? Point. C'est Jacques Chavoy, pas même un bourgeois, moins que rien, — un journaliste !

Gyp ainsi se montre bienveillante aux journalistes. Elle admet qu'ils peuvent avoir de la race... Au nom de la presse, merci.

Nous ne devons pas la même reconnaissance à Georges Ohnet. Lui a des principes étroits, et il s'y tient. Pour lui, seuls peuvent avoir de la race les aristocrates de naissance, ceux qui portent de grands noms, les descendants d'illustres aïeux.

« Nous aurons beau faire — dit, dans *le Maître de Forges*, Moulinet fabricant de chocolat, en désignant le duc de Bligny — nous ne serons jamais les égaux de ces gens-là. »

Au moins c'est clair. Et les héros de Georges Ohnet lorsqu'ils ont de la race en ont tellement qu'on la distingue immédiatement et de loin :

« Une tournure royale trahissait son gentilhomme de vieille race » (*Serge Panine*).

Il s'agit du prince Serge Panine. Et il en est toujours ainsi. Car Georges Ohnet est avant tout un homme loyal. Il n'égare jamais ses lecteurs. S'il dépeint un épicier, un mercier, leurs femmes ou leurs filles, leurs belles-mères ou leurs brus, il leur accorde de l'intelligence et des épaules solides, des mains et des pieds en proportion ; jamais il ne les embarrasse de grâces aristocratiques qu'ils ne peuvent en aucune manière avoir, car le type aristocratique n'est pas répandu au delà des comtes du pape, exclusivement.

Paul Bourget est également très sûr que les signes de la race ne se trouvent guère que chez les aristocrates de naissance. Cette certitude, il l'affirme fréquemment :

« Il y a un art de simplicité raffinée qu'une grande dame saura seule pratiquer tant qu'il y aura des bourgeoises et des grandes dames, c'est-à-dire toujours. » (*Pastels de Femmes.*)

Seulement Paul Bourget, plus moderne, élargit sa théorie. Par « grandes dames » il veut bien entendre aussi de « riches dames ». La race se ramènera presque aussi souvent à une question d'argent qu'à une question de naissance.

« La charmante Mme Pierre de Bonnivet n'a rien de commun avec la noblesse, si ce n'est le nom... Elle était de son chef une Taraval. Le père Bonnivet, sans aucun *de*, a gagné des millions dans les farines. Et cependant cette bru d'un farinier a autant d'aristocratie dans son petit doigt qu'une authentique duchesse dans toute sa personne. L'habitude de la richesse, pendant deux ou trois générations, produit de ces mirages. » (*La Duchesse Bleue.*)

Voici encore exprimée la même idée presque sous la même forme :

« ... Quoiqu'elle n'eût pas la moindre goutte de sang noble dans la veines, — son père qui s'appelait fort plébéiennement Dupuis, avait fait sa fortune comme gros marchand de vins à Bercy, — ses pieds et ses mains auraient fait envie à plus d'une duchesse authentique. » (*Les Gestes.*)

Mirage encore, sans doute ! Mme Izelin, fille de marchand de vin, comme Mme de Bonnivet bru de farinier, est riche, donc elle peut prétendre à la beauté aristocratique. Ah ! si son père eût mal vendu son vin et n'eût pas réussi dans ses affaires, c'eût été différent !

Plus hardi que Georges Ohnet, Paul Bourget a formulé la véritable théorie pour les romanciers modernes, c'est à savoir que, si le type aristocratique est naturel chez l'aristocrate de naissance, il est fréquent chez les gens riches, car on doit accepter à ce point de vue que les titres de rente peuvent suppléer les titres de noblesse. Ne sont-ils pas eux-mêmes une noblesse ?

Bien entendu, la théorie de Bourget acceptée par les romanciers contemporains est contraire à la réalités des faits : et nous acceptons comme exacte l'affirmation d'Anatole France, qui révèle chez son auteur un plus fin souci de moralité sociale.

*
* *

Au reste, en quoi consiste donc le type aristocratique ? Bien malin qui le dira ! Gyp spirituelle et sensée proclamait tout à l'heure que la race est exactement un « je ne sais quoi » d'unique et d'irrésistible. Il nous semble que pour décrire le type aristocratique chaque époque a ses poncifs et qu'ils ne valent pas mieux les uns que les autres.

Jules Sandeau, en 1850 ! personnifiait le type aristocratique dans *Mademoiselle de la Seiglière :*

« Sa mère lui avait transmis, avec le pur sang des aïeux, cette royale beauté qui se plaît comme les lis et comme les cygnes à l'ombre des châteaux, au fond des parcs solitaires. Grande, mince, élancée ; un peu frêle, elle avait la grâce ondoyante et flexible d'une fleur balancée par le vent. Ses cheveux étaient blonds comme l'or des épis ; et, par un rare privilège, ses yeux brillaient sous leurs sourcils bruns comme deux étoiles d'ébène sur l'albâtre de son visage dont

ils rehaussaient l'expression sans en altérer l'angélique placidité. La démarche lente, le regard triste et doux, calme, sereine, et demi-souriante, un poète aurait pu la prendre pour un de ces beaux anges rêveurs chargés de recueillir et de porter au ciel les soupirs de la terre ou bien pour une de ces blanches apparitions qui glissent sur le bord des lacs dans la brume argentée des nuits. » (*Mademoiselle de la Seiglière.*)

Certes, voilà un portrait poétique autant que joli. Mais est-ce bien là le type de la jeune aristocrate? Marcel Prévost nous en fait douter. Il est certain que l'aristocrate ingénue qu'il nous présente dans les *Demi-Vierges* n'a rien de commun avec le « bel ange » — un peu bête — que nous venons d'admirer, non sans un certain ahurissement :

« Malgré des hanches rondes et un buste épanoui, elle paraissait mince par la longueur flexible de sa taille, la grâce tombante des épaules, la petitesse de la tête pâle couronnée de cheveux bruns, mais d'un brun rare, point nommable, comme un tissu d'or qu'on aurait bruni et qui laisserait transparaître sous la patine le roux lumineux du métal. Ces lourds cheveux bruns relevés à la japonaise découvraient un front étroit souligné par les sourcils nets comme un trait de pinceau, par les yeux médiocrement grands, mais d'un éclat bleu incomparable; et le nez était encore charmant, mince d'en haut, élargi aux narines avec ce léger relèvement de la pointe qui donne au visage un air de mutinerie hautaine. Seule, la bouche rompait un peu l'harmonie des traits : petite, meublée de dents merveilleuses, mais plutôt arrondie que fendue, avec des lèvres où un médecin curieux des stigmates dégénérescents eût noté des plis verticaux à peine perceptibles. Et il eût sans doute rapproché cet indice de la forme des mignonnes oreilles qui, par en bas, s'attachaient à la tête presque sans lobe. » (*Les Demi-Vierges.*)

Ce n'est plus un bel ange, mais simplement une belle fille et, si vous aimez les métaphores, un joli démon : mais c'est tout de même une aristocrate que Maud de Rouvre !

Malgré ces descriptions anthropométriques, le lecteur est fort incertain sur les signes généraux de la race. Il deviendra perplexe devant cet autre portrait de la comtesse de Candale, une des héroïnes très nobles de Paul Bourget :

« La comtesse de Candale est petite et frêle avec des cheveux blonds, des prunelles d'un bleu vif qui deviennent aisément fixes et dures, et quelque chose dans son profil qui rappellerait l'oiseau de proie si une pureté presque idéale de tout ce visage n'en corrigeait le caractère aigu. » (*Pastels de Femmes.*)

Un visage de femme qui fait songer à un oiseau de proie n'est sans doute pas joli, joli ! Mais c'est là peut-être bien le vrai type aristocratique. D'ailleurs, le plus aristocrate de nos romanciers ne nous permettrait pas de mettre en doute sa précieuse compétence sur cette aristocratie...

Mais tout de même « Madame la comtesse », comme dirait Georges Ohnet, ne préférerait-elle pas ressembler plutôt à cette jolie Mme de Burne, l'héroïne de *Notre Cœur?*

« Son nez fin, au bout retroussé, les fossettes de ses joues et le pli mignon de chair qui fendait son menton lui faisaient une figure espiègle d'enfant, bien qu'elle approchât de la trentième année et bien que son regard de fleur passée animât ce visage d'une sorte de mystère inquiétant. Sa peau, sous la clarté qui l'inondait, prenait des nuances de velours blond, tandis que ses cheveux s'éclairaient de lueurs fauves quand elle renversait la tête. » (*Notre Cœur.*)

Quoi que l'on puisse penser de ces descriptions qui commencent par le bout du nez pour finir on ne sait jamais où, — il paraît bien certain que l'héroïne de Maupassant est beaucoup plus séduisante que celle de Paul Bourget. Il est vrai que celui-ci peut répondre avec sa pieuse gravité de psychologue épris des femmes du monde que la comtesse de Candale a plus de race que Mme de Burne, et que la race est ce qui importe le plus.

Voulez-vous encore un type de noble dame? Gyp qui connaît son monde va nous le fournir :

« *Madame de Grautow :* — 42 ans. Belle d'une beauté peu sincère. Cheveux au henné; lèvres au raisin. Peau à la crême Simon; embonpoint habilement comprimé. Infiniment de chic. Correcte d'allures et dévergondée d'âme. » (*Monsieur le Duc.*)

Est-ce là une véritable aristocrate? A coup sûr, c'est une dame avec qui on ne doit pas s'ennuyer !...

Ainsi donc, les *poncifs* du type aristocratique varient selon les temps et les romanciers, mais restent des poncifs. Et tout ce que nous savons de certain, c'est que le type aristocratique doit être toujours beau, d'une beauté rare et incomparable. Une fois, par hasard, Bourget accepte que son héroïne aristocratique puisse être laide, mais c'est l'exception qui confirme la règle. En outre, les romanciers oublient toujours de placer l'*expression intelligente* parmi les signes de la race. Seule Gyp, à défaut de l'intelligence, accorda parfois à ses héros aristocrates un peu de son esprit. Est-ce l'observation de la réalité qui imposa à tous nos romanciers cette omission?

* * *

Les romanciers retrouveront-ils toute leur personnalité dans les descriptions des détails où se marquent les signes de la race? Un peu, mais ils se contrediront d'autant plus, et on ne peut s'empêcher de

dire qu'ils sont, par surcroît, assez puérils en leurs descriptions appliquées.

D'abord, le nez les arrête comme une borne. Le voilà le vrai signe de la race, le voilà!...

Autrefois, les romanciers aimaient le profil grec. Octave Feuillet, par exemple, attribuait généreusement à ses héroïnes le pur profil des statues antiques :

« Mademoiselle de Luc d'Estrelles était grande, blonde, avec des yeux profonds un peu à l'ombre sous l'arc proéminent de ses sourcils presque noirs. Sa tête paraissait un peu petite comme celle des statues grecques; ses narines délicates et mobiles semblaient fouillées par un ciseau exquis dans un ivoire transparent. » (*Monsieur de Camors.*)

Aujourd'hui, Paul Bourget, dont les goûts sont éminemment distingués, peint avec amour les nez busqués. Nous avons conservé le souvenir, peu charmé d'ailleurs, du profil d'oiseau de proie de la comtesse de Candale... Voici encore :

« Mme Pierre de Bonnivet avec son nez un peu busqué avait une beauté à justifier les prétentions les plus aristocratiques. » (*La Duchesse Bleue.*)

« Mme Moraines avait un profil délicat, un nez légèrement busqué. » (*Mensonges.*)

Les autres romanciers préfèrent, à ce qu'il semble, le nez retroussé, nez des marquisettes Louis XV ou des petites modistes batignollaises. Marcel Prévost trouve ces petits nez-là très aristocrates :

« Le nez de Maud de Rouvre était charmant, mince du haut, élargi du bas, avec ce léger relèvement de la pointe qui donne au visage un air de mutinerie hautaine. » (*Les Demi-Vierges.*)

Guy de Maupassant, qui sut si profondément juger de la beauté féminine, était encore du même avis. Son héroïne Mme de Burne avait « un nez fin, au bout retroussé ». (*Notre Cœur.*)

Nez busqué, nez droit, nez retroussé : choisissez et dites lequel est vraiment le nez aristocratique...

Nos romanciers hésitent et n'osent prononcer.

Heureusement, il y a les mains, les mains qui sont le signe classique de la race et le vrai triomphe des romanciers! Tous s'accordent à reconnaître, avec un parfait ensemble, qu'une belle main est signe de race; ils cessent seulement de s'accorder lorsqu'il s'agit de détailler cette belle main. Paul Bourget a l'œil tellement exercé, qu'il distingue une main racée à travers le gant :

« Les gants révélaient une main nerveuse, aux doigts un peu longs. » (*La Duchesse Bleue.*)

Mais voici mieux encore. Paul Bourget lit dans une main soignée (car pour les autres : fi donc!) aussi bien que Mme de Thèbes elle-même. A la seule inspection d'une main de femme (d'une main de grande dame, bien entendu), il peut même dire le pays où la dame est née :

« Les mains souples et menues de Gladys révélaient son origine créole. » (*Pastels de Femmes.*)

Toutefois, si les mains dévoilent l'origine, elles ne décèlent certainement pas la profession.

En effet, voici :

« Ce capitaine au beau sourire, aux mains soignées comme celles d'une duchesse. » (*Pastels de Femmes.*)

Capitaine peu préoccupé sans doute des écoles à feu et autres exercices militaires, car nous apprenons, par ailleurs, que le soin des mains exige des travaux absorbants :

« La finesse de ses mains... Tout révélait cette profonde recherche de la toilette qui suppose les longs loisirs d'une vie oisive. » (*Un Crime d'amour.*)

Mais comparez, si vous voulez, cette duchesse qui a des mains de capitaine, ou ce capitaine qui a des mains de duchesse, ou le sémillant baron de Querne qui emploie pour le plus grand avantage de ses mains « les longs loisirs d'une vie oisive », comparez avec le pauvre Alfred Chazel, bourgeois sans naissance, fils d'un vulgaire professeur, petit-fils d'un paysan plus vulgaire encore, avec ce pauvre Alfred Chazel dont les mains, oh! quelles mains!

« On devinait à voir la grosseur de ses os et la grandeur de sa main une disproportion entre le tempérament premier qui avait dû être très robuste et l'éducation qui avait dû être très déprimante... Il était maladroit de ses longues mains maigres. » (*Un Crime d'amour.*)

On doit bien convenir qu'avec de pareilles mains, on est légitimement voué à toutes les infortunes : et telle est la base solide de la théorie ingénue de l'*Étape!* Naturellement, Alfred Chazel a le sort que ses mains promettent. Il faut savoir d'abord que :

« Alfred Chazel et Hélène de Vaivre n'étaient pas deux créatures de même race. » (*Un Crime d'amour.*)

Ils s'épousent tout de même. Et ce qui devait arriver arriva : la dame trompa son rude époux de compagnie avec le baron de Querne, vous savez : celui qui a des mains de duchesse ou de capitaine d'artillerie, et, comme l'un et l'autre, les longs loisirs d'une vie oisive. Au reste, Paul Bourget est tout à fait ravi de ce malheur conjugal qui corrobore si élégamment ses théories sociales et sa conception du rôle des mains aristocratiques dans le mariage.

En tous cas, les fils de professeurs, maladroits de leurs longues mains maigres, connaissent désormais le sort qui les attend!

Mais M. Paul Bourget ne s'attarde longuement aux descriptions des mains plébéiennes. Il laissera cette tâche inférieure à M. Georges Ohnet qui s'en acquitte avec sa sincérité habituelle. Et voici donc la main de Mme Desvarennes, ex-meunière enrichie :

« Sa main, une main nerveuse, une main de femme, carrée cependant et aux doigts courts. » (*Serge Panine.*)

Comparez-la à la main aristocratique, oh ! combien ! — car M. Ohnet a le sens des contrastes — du prince Serge Panine :

« Il avait une main charmante et fine à faire le désespoir de toutes les femmes. » (*Serge Panine.*)

Et il fit, en effet, le désespoir de Mme Desvarennes qui était sa belle-mère, mais ce ne fut pas pour les motifs qu'on pourrait croire...

Ainsi ce qu'il fallait démontrer est démontré. C'est d'abord dans le nez, mais c'est aussi dans la main, que réside la race. De cela tous les romanciers sont absolument convaincus ; et ils accomplissent, à vrai dire, des efforts trop multipliés pour faire passer en nous leur conviction. Ils seraient mieux inspirés de s'entendre sur les vraies proportions de la main aristocratique. Mais la science a des limites et tous ces romanciers mondains se contredisent a qui mieux mieux. Paul Bourget conçoit la main aristocratique plutôt « nerveuse et aux doigts longs » ; Marcel Prévost en a baisé de « souples et blanches » ; Georges Ohnet en a contemplé « d'étroites et aux doigts fuselés » ; Gyp en a vu de « petites et rosées ». Tous ces romanciers ont été sans doute trop éblouis par la noble beauté de ces mains aristocratiques pour les dépeindre maintenant avec exactitude.

*
* *

Mais n'insistons pas. Il est bien certain que toutes ces contradictions prouvent ou que les signes de race ne sauraient se trouver dans les détails du visage, des pieds et des mains, ou que les romanciers ne sont pas fort compétents sur le sujet qui leur est si cher. Leurs contradictions concernant les signes généraux de la race prouvent en outre que « la race » est une chose de plus en plus inexistante et qu'on ne connaît que par ouï-dire, et dont on parle encore parce qu'il y a peut-être à travers le monde quelques vieilles gens qui n'ont pas perdu l'habitude de s'entretenir de cette question familière à leurs aïeux... La « race » traîne encore dans les conversations et dans les romans comme bien des choses mortes qui ont disparu de la vie. Cette préoccupation maladive des choses abolies est la revanche du passé sur le présent...

Et à quels ridicules on peut aboutir ! Autrefois, Octave Feuillet décrivait une belle personne qui avait de la « race » :

« On l'appelait la déesse... Ce nom lui convenait d'ailleurs à merveille. Quand elle se mettait en marche, on eût dit qu'elle descendait d'un piédestal. » (*Monsieur de Camors.*)

Certainement, il avait été surement donné à Octave Feuillet de voir quelqu'un descendre d'un piédestal. Mais on se rend compte tout de même que l'héroïne de *Monsieur de Camors* avait une démarche lente et majestueuse, une démarche superbe et qui révèle la race autant que « les longs loisirs d'une vie oisive », comme dit Paul Bourget. Car, pour marcher de cette façon, il faut surtout ne pas être pressé.

Et, maintenant, jugez et comparez avec une héroïne plus moderne, mais qui n'a pas moins de race, puisqu'elle appartient à Paul Bourget :

« Hélène (née de Vaivre) s'était levée et marchait dans la pièce sans regarder son ami, les bras écartés du corps avec les revers de ses mains posés sur ses hanches. » (*Un Crime d'amour.*)

Celle-ci, quand elle marche, n'a plus du tout l'air de descendre d'un piédestal... Il est donc impossible aux romanciers de discerner si l'aristocratie consiste en somme dans la majesté ou dans le laisser aller. Il leur sera de plus en plus difficile de dire, à cet égard, quelque chose de précis. Si, autrefois, il y avait des gens bien nés dont la seule fonction dans la vie était d'être des gens bien nés, aujourd'hui tous les mondes se mêlent et toutes les manières se confondent aussi bien que tous les langages et toutes les attitudes. Vous croyez distinguer de la race dans un gentilhomme quelconque, et vous apprenez que tous ses ascendants ont épousé des roturières. Vous voyez une femme qui a vraiment grand air, de la noblesse dans le port et dans la démarche et de l'élégance jusque dans la familiarité : on vous apprend aussitôt qu'elle est fille d'un épicier en gros. Vous ajoutez : Mais quel est donc ce rustre qui l'accompagne et qui ressemble à un portefaix, à moins que ce ne soit à un bookmaker ? On vous répond sur l'heure : C'est son mari, « porteur d'un des plus beaux noms de France » !

Mais justement, parce que la « race » disparaît complètement, nos romanciers se sont attardés à l'analyser, à la décrire, à l'admirer béatement, sottement, et ils ont négligé une tâche plus haute qui consistait à établir, dans le roman, les types physiques d'aristocratie et de beauté intellectuelles et morales... Ils ont été prétentieux et naïfs, dupes du « monde » et d'eux-mêmes, — prodigieusement « gobeurs ». Et, pour cela, on les raille et leur œuvre paraît rapidement ridicule et vieille ; et on est naturellement moins porté à distinguer les mérites sérieux qui, au fond, tout au fond, peuvent résider en elle.

C'est justice !

L. Faure-Favier.

Paris. — Imp. Paul Renouard, Imp. de la Revue, 19, rue des Saints-Pères. — 1908. *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 11. 4e SÉRIE. — TOME XX. 12 SEPTEMBRE 1903.

TERRE DE FRANCE

La géographie est autre chose qu'une nomenclature et une projection, le dictionnaire alphabétique des lieux auxquels les hommes ont donné un nom, l'épure du théâtre de la vie humaine. Elle est la description raisonnée de ce théâtre et l'explication de cette influence qu'exercent sur les hommes les lieux où ils ont choisi ou accoutumé de vivre. Elle mérite seule ce titre d'introduction à l'histoire dont tant de rhéteurs illustres ont abusé, qui n'ont été, dans le vrai, que d'habiles et retentissants encadreurs de tableaux de circonstance, sur commande et sur mesure. En tête de son « histoire naturelle », Buffon place sa « théorie de la terre ». « Ceci, dit-il, est la nature en grand et ce sont là ses principales opérations; elles influent sur toutes les autres... L'histoire doit suivre la description... On pourrait diviser toutes ces sciences en deux classes principales... la première est l'histoire civile et la seconde l'histoire naturelle, toutes les deux fondées sur des faits qu'il est souvent important et toujours agréable de connaître : la première est l'étude des hommes d'État, la seconde est celle des philosophes. » Voilà qui est parler justement de la géographie, et en digne contemporain de l'auteur de l'*Esprit des lois*. » C'est en ce sens que Napoléon, que son aversion pour les idéologues et les géomètres sociaux n'aveuglait pas sur les conditions d'une science sociale positive, l'étude des sociétés humaines, a pu écrire un jour : « La politique de toutes les puissances est dans leur géographie. »

Cette maxime pourrait servir d'épigraphe au large et savant, mais aussi lumineux et pittoresque *Tableau de la géographie de la France* que M. Vidal de La Blache a composé pour servir de frontispice à la magistrale histoire de France dirigée, je dirai volontiers, organisée par M. Ernest Lavisse (1). « L'histoire d'un peuple est inséparable de la contrée qu'il habite. Les rapports entre le sol et l'homme sont empreints, en France, d'un caractère original d'ancienneté, de continuité. De bonne heure, les établissements humains paraissent y avoir acquis de la fixité; l'homme s'y est arrêté parce qu'il a trouvé, avec les moyens de subsistance, les matériaux de ses constructions et de ses industries. Pendant de longs siècles, il a mené ainsi une vie locale qui s'est imprégnée lentement des sucs de la terre. »

L'homme va, cherchant la vie, la vie meilleure et plus facile, le sol où bâtir son toit, où asseoir la pierre de son foyer; car, si l'homme est affamé, par nécessité de vivre, la vie, dès qu'il en a conscience, le rend familial, et, dès qu'il y réfléchit, le rend sociable. En trouvant la terre où il se fixe, il semble se trouver soi-même. Il prend la terre, mais la terre le prend, par le sol sur lequel il repose, par les sources qui l'abreuvent, par les fruits dont il se nourrit, par la chair des animaux, fruit indirect de la terre, qu'il chasse ou qu'il domestique; par l'air qu'il respire, par le ciel qui l'éclaire, par la nuit même qui lui apprend à compter ses jours, à mesurer la durée de son travail et les étapes de son existence. Autant d'attaches qu'il ne rompra plus et qui, de génération en génération, formeront entre la terre et l'homme ces affinités mystérieuses qui

(1) Paris, Hachette.

font les patries. L'homme dresse, selon ses besoins, la surface de la terre; la terre par ses émanations, ses ambiances, ses végétations infinies, métamorphose lentement l'homme et le recrée, pour ainsi dire, à son image.

Il n'aurait point existé de France, si des êtres humains, venus on ne sait d'où et de partout, — je renvoie ici cet article à mon savant ami M. d'Arbois de Jubainville, qui a sondé les profondeurs, — n'avaient peuplé la région située entre l'Océan, la Méditerranée, les Pyrénées, les Alpes et le Rhin (1). Il n'y aurait pas eu de Français si cette région n'avait présenté un cadre naturel à une nation future, si elle n'avait offert une variété de ressources et d'aspects propre à retenir et à acclimater des hommes si divers, à débrouiller entre eux le semblable sous le différent, à développer des intérêts communs, puis des affections, dont la première, la permanente qui a lié toutes les autres, avait précisément pour objet cette terre où ils vivaient ensemble, qu'ils aimaient ensemble, où ils étaient nés et où se confondraient leurs poussières. Si le Français est devenu sociable et national, c'est que la France fut d'abord assimilatrice et maternelle.

La terre de France enseigne le travail parce qu'elle est féconde et comme reconnaissante des soins que l'homme lui rend. Elle enseigne la modération par son climat tempéré. Elle est « coutumière » par la régularité de ses saisons; elle crée la tradition par la continuité de ses produits. Elle est bonne conseillère de famille et d'économie, et, pardessus tout, elle est douce à la vie, indulgente à la misère humaine, nourricière, reposante, récréative, souriante, berceuse par les chansons de ses forêts et de ses eaux. La France ne représente pas pour le Français, comme l'Allemagne pour l'Allemand, une idée de race, l'idée d'une race supérieure par ses origines, ses vertus, son génie, sa force et destinée à dominer les autres. Elle crée au contraire l'unité entre des Français d'origines ethniques très diverses; c'est pourquoi elle est au plus haut degré une patrie.

Ajoutez la piété qu'elle inspire, le souvenir de ceux qui y ont vécu, la vie accumulée des ancêtres, ces âmes flottantes devenues comme une autre atmosphère; leurs traces, le puits qu'ils ont creusé, la pierre usée par leurs pas, l'Église qu'ils ont bâtie et dédiée à leur Dieu, émané de la terre d'abord, puis, comme planant par prédilection au-dessus d'elle quand il règne aux cieux, — le Christ aime les Francs! — enfin les tombeaux des aïeux, et, à défaut de monuments funéraires, l'herbe des champs où ils dorment, — la « terre sainte, » — comme on appelle chez nous les cimetières, toute une humanité souterraine qui couve sous nos pieds ainsi que le feu étouffé dans les forêts enfouies, et vous concevrez comment, de la nature même du sol où se sont établis, connus, associés et mélangés les Français, procède leur conception si concrète, si réaliste, si intime, si profonde, si vivante de la patrie.

Point de patrie sans justice, dit cet idéaliste, et la patrie est partout où il porte *sa* justice qui réside en *sa* seule conscience et qu'il crée du seul souffle de son esprit, emmenant la patrie, comme l'ancien emmenait la cité, avec le bagage de ses dieux! C'est en France qu'a été dit, par un révolutionnaire, devant un tribunal de mort et quand le flot des proscrits fuyait vers les frontières, cette parole : On n'emporte pas la patrie à la semelle de ses souliers! Point de patrie, pour le Français, hors de la France, même injuste et ingrate. C'est pourquoi l'émigration est pour lui le dernier des expédients de la vie, de l'honneur ou de la foi, et l'exil le pire des supplices.

Il y a là un « secret de nature », et il me semble que j'en discerne, que j'en sens, à tout le moins « par le cœur », la solution à lire M. Vidal de La Blache. Son ouvrage n'est point un jeu de conjectures subtiles et arbitraires; ce ne sont que faits observés, déterminés, enchaînés. C'est un savant, mais il sait pour avoir vu, observé, ressenti. Dans son livre, la France se forme comme un être, en son squelette, en ses viscères, en ses organes. La vie s'y implante et s'y propage. Si on la voit, d'un cours continu, arriver jusqu'à nous, ce n'est pas que l'auteur rebrousse l'histoire et l'enroule autour de son rouleau artificiel pour la dérouler ensuite, avec des élégances de mathématicien; non, c'est que la vie y découle de ses sources naturelles : l'auteur a remonté le cours des torrents, mais il n'a point porté l'eau sur la montagne ni creusé le lit des rivières. Il ne nous montre point le rocher s'écroulant afin que le torrent y fasse cascade; la cascade s'est faite, parce que le rocher s'est écroulé sous la poussée des eaux, et les eaux se sont poussées, en ce lieu, parce que l'inclinaison des terrains les y menait. On aperçoit les choses en leurs commencements : les coulées des rivières, le creusement des cuves où s'amassera le limon de la terre, les saillies rocheuses, les crêtes, les empierrements naturels où les hommes trouveront et traceront leurs sentiers, la chaussée primitive, celle que battent sur le sol décharné les pieds nus des premiers passants.

La France est « une personne », en son histoire; en sa géographie, elle se présente comme un « être », et la description qu'en fait M. Vidal de La Blache montre cet être vivant, agissant, comme la mer où il se baigne, comme l'atmosphère où il se plonge,

(1) *Les premiers habitants de l'Europe*, 2 vol. Paris, Thorin-Fontemoing. — (2) Camille Jullian, *Les transformations ethniques de la Gaule*. Bordeaux, 1902.

comme les forêts qui le vêtent et les verdures toujours rafraîchies qui le colorent. J'ai éprouvé, à suivre M. Vidal de La Blache, ce genre d'intérêt et souvent de jouissance que donne l'évocation par un artiste habile d'impressions restées en nous à l'état diffus, et l'explication par un savant physicien de phénomènes saisis au passage, mais incomplètement rattachés ensemble. J'ai admiré, là surtout où je l'ai pu vérifier par moi-même, l'investigation pénétrante, la sagacité des hypothèses. J'en voudrais offrir un exemple, et je le prendrai, naturellement, dans le pays où je suis né et que j'ai toujours étudié, réfléchi en moi-même, par prédilection, la Normandie maritime : on peut vérifier ailleurs — et je l'ai fait pour la Bretagne, pour les Vosges — la méthode et les procédés de l'auteur ; je n'ai goûté nulle part, plus complètement, ce mélange de vues de la nature physique et d'aperçus sur la nature humaine, de fouilles géologiques et de perspectives historiques qui fait l'originalité de l'ouvrage.

*
* *

La Normandie présente, du Tréport au Mont Saint-Michel, la plus surprenante variété de côtes. A Étretat les falaises crayeuses, le blanc cru entre le vert jaunâtre du sommet et l'émeraude de la mer; plus loin, les immenses prairies de l'estuaire de la Seine, qui semblent flotter encore, comme une écume énorme de plantes marines portée par le flot, accrochée à la rive ; limon déposé par la mer étale, incessamment rongé par les courants ; les troupeaux de bœufs paissent l'herbe salée : lourds et insatiables, ils semblent ruminer le vent qui caresse leurs corps gras, et le grain qui fouette, sans les piquer, leurs poils lisses ; la marée monte, en tourbillons, en fracas, entre les rives aplaties, et le jaune des eaux saumâtres, alourdies de vase, se détache sur le vert intense des prairies. Le long de la côte, émergeant du fleuve, les vergers, les arbres en fleurs ou chargés de fruits ; une bordure de galets et des terrasses de jardins. Au delà, en remontant vers l'ouest, les éboulements colossaux de la Hague, roches tachetées de lichens, terres moussues, qui s'abîment ensemble sur la grève ; les îlots à fleur d'eau, l'archipel immergé à demi où dorment, dit-on, les villes noyées, enfin les sables mouvants d'où sort cette merveille de pierre découpée qui semble une végétation merveilleuse de la nature : Saint-Michel !

A l'intérieur des terres, mêmes contrastes, entre les cultures riches du plateau de Caux, les herbages d'Auge et du Cotentin, les forêts du Bocage. Considérez les habitants, de la campagne à la côte, du paysan au marin, de la ville même à la ville, de Rouen à Caen, du Lieuvin à l'Avranchin, du pays de Flaubert à celui de Barbey d'Aurevilly, vous croyez passer d'une contrée à une autre, voir défiler des types de races différentes, dont les physionomies, la stature, la couleur des cheveux, varient : du brun au blond roux et doré, et les yeux, du brun au bleu gris et clair, transparent et humide, le bleu du Nord, le bleu des Walkyries.

Sur ce plateau, vous vous croyez en pleine Neustrie. « Un Romain y retrouverait les grandes surfaces agricoles, les champs de blé qui ont frappé sa vue, les directions des routes dont il a fait usage. » En cette forêt, on découvre, à ras du sol, des mosaïques intactes, et c'est Rome parée qui sort de terre ; en ce talus, sous cette butte, la tombe d'un chef, et la Gaule qui reparaît. Rouen, la romantique, est de substruction latine ; les églises y ont poussé, pour ainsi dire, sur les assises des temples, et tout y déclare, tout y conserve aussi, en ces châsses de pierre, ces deux trésors accumulés qui ont fait la civilisation française, la tradition romaine et la tradition chrétienne, la loi de raison sociale et la loi de charité évangélique. Descendons vers la basse Normandie, sur la rive gauche de la Seine, nous passons des plateaux où les Gallo-Romains bâtissaient leurs villas, encloses de talus plantés de grands arbres, des bassins fluviaux où ils asseyaient leurs cités, aux estuaires incertains, aux rives mouvantes comme la mer qui les ronge tour à tour et les prolonge, où les Scandinaves cherchèrent leurs accès et traînèrent sur le sol glissant leurs longs bateaux bardés de cuir. Les riverains de la Frise et ceux du Slesvig y retrouveraient les atterrissements mous et verdoyants de leur pays natal. J'ai cru reconnaître mon pays en parcourant les côtes de l'île de Rügen. Le Haguedike — retranchement de terre qui traverse la presqu'île du Cotentin, — est sorti des mêmes mains que le Danewirke, rempart du Danemark.

Cette région semble s'ouvrir à la colonisation maritime, et cette colonisation, comme une alluvion humaine, s'est opérée là durant plusieurs siècles. Ce que Fustel de Coulanges dit du petit nombre des Germains et de leurs invasions insensibles et prolongées, bandes minimes, mais incessamment renouvelées, s'applique aux invasions normandes, arrivant, comme la mer qui les portait, par petits flots, chargés de limon. Sur ces promontoires, faciles à isoler, le Normand se retranchait. Par ces vallées engageantes, remontant ces rivières, en pente douce, où la mer se pousse loin, il pénétrait avec le flux, dans l'intérieur du pays. La mer lui donnait le poisson pour se nourrir, les forêts, à fleur de mer, le bois pour construire ses barques ; les marécages touffus lui fournissaient des asiles impénétrables, l'Océan une retraite toujours assurée. « Les désinences scandinaves, dit M. Vidal de la Blache, les

désinences en *fleur, bec, dal* (1), abondent dans les noms de lieux; les types franchement septentrionaux abondent chez les habitants; nulle part, même en Flandre et en Alsace, le type blond ne s'est conservé avec plus de netteté. Ce que le Normand a de plus normand, au sens étymologique du mot, s'est trouvé et se trouve encore dans les parties occidentales de la province, aux débouchés des rivières du Calvados et surtout dans les saillies presque isolées du pays de Saire ou de Hague. »

Or, il se dégage de tout ce pays, dès qu'on y entre, par terre ou par mer, par les marches qui le séparent de l'Ile-de-France, de la Picardie, de la Bretagne, du Maine, ou par les côtes de la Manche, un caractère particulier dans l'aspect des lieux, une allure générale chez les habitants, un accent dans la parole, une tournure dans l'esprit, qui font que c'est un pays et qu'on le reconnaît entre les autres. Les origines diverses se sont fondues en une civilisation unique. Le centre latin a rayonné à toutes les extrémités. La Normandie a été un État plutôt qu'une province, État très unitaire et, une fois entrée dans la communauté française, il n'y a pas eu de pays plus attaché à l'unité française, royale et nationale, que celui-là. Ces problèmes que l'histoire pose, la géographie les résout, que dis-je? elle en fait comme une sorte de disposition de nature et d'impulsion.

Le pays de Caux, hérissé de falaises, s'est refusé aux invasions maritimes, elles se sont arrêtées au littoral, confinées. « En arrière de ce littoral et sur le littoral même, réagissait la force ancienne et accumulée des influences intérieures. Toute une vieille et riche civilisation subsistait là, fondée sur la terre. Et cette force du sol était une garantie de résistance et de durée pour l'ancienne langue, les anciennes traditions, les anciennes races. » Dans la basse Normandie, aux rives ouvertes et accueillantes, les invasions ont remonté dans les vallées profondes, par la Touques, la Dive, l'Orne, la Vire, qui coulent à travers les alluvions. Les colons se sont dispersés dans les terres. Ils y ont trouvé la civilisation, les villes, les voies romaines, voies de guerre et de commerce, de conquête et de richesses, enfin les cadres, les organes d'un état social. Rouen, Lisieux, Caen, Bayeux, sont demeurés des centres d'attraction. L'envahisseur, attiré d'abord par la curiosité, l'appétit, le gain, se sentait comme enveloppé, intéressé dès lors, satisfait, charmé, retenu par tous ces attraits de la terre et de l'humanité. Les découpures des côtes expliquent les invasions, les reliefs du pays expliquent la persistance de la civilisation ancienne. Matériellement et moralement, les Normands sont remontés aux sources. Ils ont donné leur nom à la terre, mais la terre a exhalé en eux une âme émanée du passé. Il l'ont envahie, elle les a conquis; c'étaient des héros, elle en a fait des hommes et des hommes de France; ils ont saccagé les églises, les prêtres les y ont baptisés et ils ont orné les baptistères de tous les trophées de leurs conquêtes; ils ont enlevé ou se sont fait donner en mariage les filles de Neustrie; ils les ont fécondées et elles leur ont donné pour fils des fondateurs d'empires.

*
* *

Sur la terre ainsi occupée et familiarisée, les hommes ont voulu dessiner eux-mêmes leur destinée, et des empreintes de leur marche incertaine ils ont fait des sentiers, des chemins et des routes. Ce sont les premières arêtes de leur histoire. Les routes établissent et consacrent la possession du sol. Telles les voies romaines, tels, de nos jours, les immenses chemins de fer d'Amérique et d'Asie, le Transcaspien, le Transsibérien. C'est par les routes que se développe entre les peuples dispersés une vie générale, que se créent des intérêts communs, l'intérêt de la vie d'abord, l'échange primitif des aliments, des vêtements, des armes, des instruments du travail, puis la civilisation. Par les percées naturelles, suivant les pentes et ondulations des terrains les plantes ont passé, d'abord, se propageant par le contact de la terre, par le vent qui porte les graines, puis les bêtes, à la suite ou à la recherche des plantes, leur nourriture, puis les hommes affamés et laborieux, chasseurs et agriculteurs. Les chemins se tracèrent, les chaussées se construisirent, de la Méditerranée mère de la culture de la terre et de la culture des hommes, à l'Océan qui ouvrait les voies maritimes à un commerce indéfini : le Rhône, continué par la Saône; les rampes de Bourgogne par où l'on arrive à la vallée de la Seine; la vallée du Doubs, un des carrefours de l'Europe. « Ainsi se glissèrent en Gaule, soit indirectement par le détour de l'Océan, soit directement par les voies intérieures de nombreux ferments de vie générale. Des nœuds de rapports se fixent alors; des points de concentration s'établissent : c'est, dans le développement de l'être géographique, quelque chose d'analogue à ces *parties constituantes*, à ces *points d'association*, dans lesquels les naturalistes nous montrent le commencement de l'être humain. »

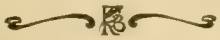
A comparer, dans les cartes de M. Vidal de La Blache, le tracé des voies romaines de la Gaule à celui des routes de postes en l'an V de la République française et à la carte des chemins de fer de 1903, il semble qu'on considère les époques successives du système de circulation d'un grand être qui se déve-

1. Harfleur, ou peut-être [illegible], Harcheur, en face de l'autre côté la Seine. Expédient [illegible] Fouilleuse [illegible] quelques lieues, Cauchebec un peu plus loin, Duclair, Clairbec, Danesdal, etc.

loppe; on voit le cœur se former, recevant d'abord le mouvement, puis donnant l'impulsion de la vie; le réseau se complique à la fois et s'organise. Le grand spectacle que présentent ces cartes, c'est la continuité, la permanence impérieuse de l'ordonnance initiale de la nature. Les chemins pédestres suivent les cours d'eau; les chemins où l'on marche côtoient les chemins qui marchent; puis ils rejoignent ces chemins les uns aux autres, par les cols des montagnes; plus tard, par les canaux, ils mêlent les eaux mêmes; enfin par la combinaison des fleuves, des canaux et des routes, ils les font converger vers un centre commun d'où procède, réglée et ordonnée, la vie générale. Mais les directions demeurent commandées par la figure de la terre. D'abord, pour gagner de l'espace sur la nature, pour gagner de la vitesse, on a creusé des souterrains, construit des viaducs; maintenant, on revient, peu à peu, à contourner les pentes naturelles, ainsi que faisaient les premiers hommes. On ne se décide à percer le mur que dans les impasses. Il semble, à mesure que les machines perfectionnées se rapprochent davantage de la bête, une bête à la fois plus grossière, car elle ne peut pourvoir à sa vie et à ses mouvements, et plus puissante car elle tire, plus vite, des fardeaux plus lourds, l'homme ramène ses chemins aux sentiers primitifs par où, d'instinct, il menait ses longues caravanes de chevaux, ses chariots pesants tirés par les bœufs subjugués.

On se rapproche ainsi des passages des eaux, des passages premiers de la terre, avant l'homme. On peut, dès à présent, prévoir, dans ce retour vers les rivières et les fleuves, une évolution nouvelle des chemins qui les ramènera plus près encore des dessins primitifs. L'eau a été le premier guide, le premier véhicule, le premier moteur. Elle tend à devenir, par le transport de la force électrique, le moteur par excellence. Les chutes d'eau, qui faisaient tourner en cadence les roues des vieux moulins, se qualifient déjà communément de houille blanche, et annoncent une époque de l'industrie humaine. Nous en venons à domestiquer le torrent, à exploiter le glacier. Sommes-nous loin de cette autre exploitation, celle de l'incommensurable force des marées, la mine inépuisable de l'Océan, la machine paradoxale qui réalisera presque le mouvement perpétuel, la masse qui, par sa seule pesée, mettra le monde en mouvement sans se consommer soi-même, n'usant que les murs des digues, les rouages des mécaniques, les bras des hommes. Et l'on peut augurer que, des fleuves à la mer, de la mer à la montagne, les fils — si tant est qu'en ce temps-là, très voisin, peut-être, les courants exigeront encore des fils! — les fils qui capteront et porteront la force mystérieuse, suivront encore les mêmes voies, les mêmes vallées, les mêmes plateaux, les mêmes cols que les premiers explorateurs de la Gaule, les Ibères, très obscurs, les Ariens, très cachés, les ingénieurs de César, ceux des rois de France et ceux de nos écoles polytechniques : tant la nature nous domine quand nous croyons la maîtriser, tant la terre nous tient, par son attraction, quand nous nous enorgueillissons de la fouler sous nos pieds en triomphateurs!

ALBERT SOREL.
de l'Académie française.



FIGURES DE LA RENAISSANCE

Le poète Michel Marulle.

C'est une émouvante figure que celle du poète Michel Marulle, à qui la piété de José-Maria de Heredia a rendu quelque gloire. Ses vers sont fins et sonores. Une mâle tristesse y prolonge le chant clair des syllabes. Aucune rhétorique n'en altère la simplicité. Un curieux mysticisme panthéiste et païen emplit et soulève ses hymnes au Soleil, à la Terre, aux dieux premiers, par qui l'univers se meut et respire. C'est très antique à la fois et très moderne. Et l'on ne comprendrait pas l'oubli où cette œuvre est tombée, si l'on ne se rappelait qu'il l'écrivit en latin, ainsi que firent à côté de lui, les Sannazar, les Vida, les Politien, les Buchanan, les Fracastor, les Jean Second et toute une magnifique école de lyriques.

Ce qu'on ignore trop, en effet, c'est que le latin fut jusqu'au milieu du XVIe siècle non seulement une langue vivante, mais encore la langue littéraire de presque toute l'Europe. On n'avait jamais cessé de la parler, dans les Universités. Je dirai même plus : on n'y avait jamais abandonné tout à fait le rêve d'un retour à l'unité de l'empire romain. Et les penseurs éminemment cosmopolites de la Renaissance se considérèrent comme les membres et les agents d'une idéale république universelle des intelligences.

Le particularisme cependant l'emporta. Il serait trop long d'exposer ici comment et pourquoi se fit la dissolution, dont mourut brusquement le latin. Le fait est que chacun rentra chez soi et essaya de s'y créer une littérature à soi. En France, un groupe de jeunes poètes forma la Pléiade, dont le programme fut d'enrichir notre langue des dépouilles de Rome et de la Grèce.

Pourtant, lorsque les Ronsard et les du Bellay entreprirent, selon leur expression, l'assaut du Capitole, ils trouvèrent tout aplani le chemin qui y menait. Les Marulle, les Sannazar, les Bembo, les Navagero avaient été pour eux des précurseurs. In-

terrompant la prescription des siècles, ils avaient vêtu de style antique des sentiments modernes et rendu une signification vivante à des formes qui semblaient mortes.

Voilà pourquoi ils méritent de nous intéresser. Leur sensibilité, leur imagination plus chaudes et plus riches que celles des Marot et des Villon les rapprochent de nous.

Ils ne furent pas non plus, comme on serait tenté de le croire, des poètes éclos dans les bibliothèques. Leur vie au contraire se déroula dans l'intrigue, l'accident et l'aventure et l'histoire de leur temps s'y peut illustrer de pittoresques vignettes.

I

Lorsque l'Arioste et Sannazar le connurent, Michel Marulle servait, comme cuirassier, dans la bande de Nicolo Ralla, de Sparte, tout petit condottière et entrepreneur de combats, qui avait ramassé un peu partout, sur les routes, depuis la Thrace jusqu'au Danube, des Grecs errants et sans emploi, aérolithes humains, débris de la catastrophe quasi cosmique qui avait anéanti leur antique patrie. De longues chevauchées en Allemagne devaient avoir donné à la plupart de ces aventuriers des figures de reîtres. En ce moment, ils venaient peut-être de France, où un vers de Pietro Crinito me fait supposer qu'ils avaient guerroyé, pour le compte de Louis XI. Comme ils avaient l'intention de s'embaucher en Italie, ils ne manquèrent certainement pas d'y opérer une entrée de nature à frapper les imaginations. Ce fut donc, sans doute, en grand et épouvantable appareil, au son des trompettes, qu'apparut là-bas, le pur et doux poète Marulle, au nom latin.

Les guerres que se faisaient les Italiens, avant l'arrivée des Français, comportaient plus de mise en scène que de mal. Aussi Marulle, entré le matin, dans une ville, par la brèche, pouvait-il s'y faire présenter, le soir, aux lettrés et aux dames. Il y séduisait tout le monde par l'élégance d'allure que garde au corps l'habitude des marches vives et rythmées et des sauts d'obstacle, par les grâces aussi d'un esprit enjoué, délicat et fier, qu'enveloppait une légère tristesse. Peut-être les jaloux et les gens corrects lui auraient-ils reproché certaine négligence de costume, mais les femmes aimaient au contraire en lui cet air d'abandon de soi et cette subtile poussière qui leur paraissait venir autant de son propre cœur que des routes où il s'était lassé.

On savait qu'il avait habité longtemps l'ancienne Scythie et vécu sa vie militaire, parmi des tribus nomades et sous des chefs barbares. Il en avait rapporté des poésies latines, où résonnaient, rauques ou plaintives, toutes les impressions de l'enfant qu'il n'était plus, de l'exilé qu'il était toujours. Il y chantait, avec un lyrisme sombre et des accents à la Tyrtée, les vingt mille Grecs de l'Indépendance, tombés ensemble, sur le champ de bataille, où les avait conduits son grand-père le général Michel Tarchaniote : « Leurs cadavres, disait-il, ont été abandonnés aux bêtes sauvages. Qu'importe ? Ils cherchaient, en combattant, une honorable mort, non un tombeau ! »

On savait encore que sa famille était de Sparte. — Ce détail nous est donné par Sannazar. — Quant à lui, il était né sur les grands chemins, pendant qu'échevelée, au travers des épées et des flammes, sa mère Euphrosyne Tarchaniote, femme de Manilius Marulle, tâchait de gagner Raguse, où les siens la devaient rejoindre. Ce fut là que vint la retrouver Paul Tarchaniote, le seul de ses quatre frères qui eût survécu. Il apportait dans des urnes les cendres de leurs morts.

Peut-être est-ce dans ces urnes, forme de sépulture appropriée à la vie errante, que le poète puisa son âme païenne. Plus tard, en lisant Virgile, il se rappela que lui aussi avait fui par les terres et les mers avec ses morts ; le souvenir et la poésie se mêlèrent pour lui faire une religion, et du cours hasardeux du monde il conclut que tout devait être conduit par des astres pensants et des Titans souterrains.

De Raguse, la petite tribu d'exilés avait émigré vers Rome. C'était une tradition chez les Marulle, que leurs ancêtres étaient jadis venus d'Italie en Grèce. Ils crurent sans doute qu'ils trouveraient là-bas des parents empressés à les reconnaître et à les aider. J'imagine qu'ils ne firent que changer de déceptions.

Manilius Marulle, le père du poète, me paraît n'avoir été qu'un assez pauvre homme au cœur chimérique. Bon mari, il ne sut que faire des enfants ; il en eut six. C'était mal prendre son temps. J'ignore de quoi ils vivaient tous, mais si l'on en juge par les douloureux échos que contiennent les vers de Michel Marulle, leur existence dut être très dure.

Vint même un moment où il fallut se disperser. Les garçons allèrent chercher du service, chacun de leur côté, dans des armées barbares.

Le poète était alors à peine plus qu'un enfant, pas encore un homme. Il partit désolé, mais résigné, sachant qu'il ne reverrait probablement plus sa mère, qui, en effet, mourut pendant son absence. Il lui composa une épitaphe, qui rappelle celles de l'Anthologie : « Quelle est la Dame qui repose dans ce tombeau ? la Beauté. Quelqu'un a dit : la Pudeur. Oui, c'est Elle ! » Et, pour s'acquitter tout à fait avec les chères mémoires, il en joignit une non moins belle, pour son grand-père Michel Tarcha-

niote, qu'il n'avait pas connu, mais dont l'héroïsme avait été l'objet des conversations de plus d'une veillée : « Ne t'émeus pas, passant, de me voir clos dans une urne empruntée. Ceci est la faute de la fortune. Je n'en ai pas souci. »

Mais rien, dans son œuvre, n'égale, en grâce douloureuse, le chant funèbre que lui arracha la mort de son jeune frère Jean Marulle. Les mots les plus doux du latin y enlacent plaintivement leur gerbe sonore. A souffrir ensemble, on apprend mieux à s'aimer. Les pauvres adolescents dispersés se chérissaient tendrement, avarement, comme des gens qui n'ont plus d'autre bien au monde, que leur affection réciproque. Au milieu de leurs tristesses abominables de soldats mercenaires, s'ils faisaient quelques efforts pour vivre et ne pas tomber, c'était pour se conserver les uns aux autres.

Aussi, lorsque la nouvelle de cette mort lui était arrivée, Michel Marulle avait-il tout quitté. Il était parti, comme un fou, à travers les montagnes, sans souci des Turcs qui occupaient les chemins, afin, disait-il, que le malheureux enfant eût au moins quelqu'un des siens pour accompagner son convoi et ne fût pas déshérité à ce point de s'en aller tout seul de la vie, sans personne qui le pleurât.

« Comment, sans moi, ajoutait-il, pourras-tu marcher dans les avenues Elyséennes, noble Ombre, entre nos pères honorés ? Voici qu'ils accourent au-devant de toi, tous, nos aïeux grecs et nos ancêtres latins. Celui-ci lie pour toi les pâles violettes et celui-là les anémones ; cet autre, du narcisse, et cet autre, des roses printanières ; ils te soulèvent du sol et s'attachent à ton cou. »

Michel Marulle s'était accoutumé pourtant à son existence nomade et il avait fini par en aimer les aventures. On a beau avoir tout perdu, quand la jeunesse nous reste, le cœur parle ; le besoin de bonheur ramène du fond de nous l'inépuisable illusion. A dater de sa rentrée en Italie, chaque fois que le poète arrivait dans une ville, sa réputation lui ouvrait presque toutes les portes. A Ferrare, il connut l'Arioste et les Strozzi. A Naples, Pontano le reçut de son Académie, où il se lia avec Sannazar, Altilius, Pardo, Rhallus ou Ralla, ce dernier parent peut-être, en tous cas compatriote de son capitaine ; à Sienne, il voyait Petrucci et Francesco Nino ; et Florence avait pour lui de particuliers attraits.

Libre du fait de son existence de poète soldat, n'attendant rien de personne et pouvant se passer des grands qui ne lui donnaient pas de pensions, il portait, dans les milieux littéraires, ses franches opinions et se moquait hautement de ce qui lui paraissait digne de moquerie.

— Voyons, voyons, mon cher Accius, disait-il à Sannazar. Aurez-vous bientôt fini de louer tout le monde ? C'est un rare, un très rare oiseau, qu'un bon poète. Il est impossible que nous vous plaisions tous et il y a bien quelque Bavius et quelque Mœvius parmi nous. Il faut le dire !

Pour lui, les plus grands seigneurs ne l'intimidaient pas et s'il avait contre eux quelque chose sur le cœur, il le montrait.

Jean Pic, prince de la Mirandole, s'étant avisé de faire la cour à une jeune fille qu'il aimait, il lui adressa ce billet :

« Pic, délicès des neuf sœurs, vous m'agacez avec vos petits vers, dans lesquels vous célébrez le visage de ma jolie amie, ses cheveux d'or et son col blanc, où vous n'avez rien à voir ! Peut-être les richesses de votre père vous enflent-elles et vous figurez-vous que vos talents vous donnent droit sur mes amours. Mais il n'en sera rien. Avant d'atteindre à ma belle, vous aurez rencontré mon épée. »

Il est vrai que, parce qu'il était Grec et pauvre, on se croyait tout permis avec lui. Chaque jour, c'était une mortification nouvelle. Des gens lui faisaient des politesses, lui offraient leurs services spontanément et le lendemain lui tournaient le dos et affectaient de ne pas le connaître.

— N'y faites donc pas attention, mon cher, lui disait l'excellent Pontano, qui ne dédaignait pas le mot cru. Ce sont des péteux !

En dépit de tout cela, la vie lui riait. Il était amoureux. Sa gaîté scandalisait les imbéciles.

— Si avec mes larmes, disait-il, je pouvais racheter ma patrie, je comprendrais qu'on m'accusât de ne pas pleurer. Mais est-ce que je dois me laisser mourir, sous prétexte que je suis exilé ? Suis-je donc le seul, à qui pareil malheur soit arrivé ? Marius a bien mendié son pain dans les rues de Carthage. Sa grande âme a-t-elle pour cela succombé ?

A son oncle Paul Tarchaniote qui lui adressait le même reproche, il répondait :

— Oui, je sais. Pourquoi m'assassiner de remontrances ? J'aime !... Toi, en qui reste plus d'énergie et dont l'âme est impatiente de la lâcheté, prends sous ta garde l'honneur de la patrie, revêts nos vieux titres de noblesse. Et laisse-moi à mon servage ; laisse-moi attendre sur le sein de ma belle, entre ses perfidies et ses baisers, une vieillesse honteuse !

Cette dame était une jeune fille de Sienne ou de Florence, à qui il donne le nom de Néère. Il lui fit longtemps la cour la plus tendre et la plus exaltée. Je crois que c'est la blonde, à qui Jean Pic essayait d'en conter. Elle aimait Marulle ou du moins elle témoignait de l'aimer, mais c'était une coquette, qui le fit bien souffrir. Pour elle, il refusa plusieurs partis avantageux, espérant toujours qu'elle se déciderait à l'épouser, car, chose singulière, ce poète d'es-

prit si profondément païen qu'on ne trouve pas chez lui trace de catholicisme, ne cessa d'être un sentimental, enragé du mariage et qui avait sur le bonheur les idées les plus honnêtes et les plus bourgeoises.

« Je vous aime chaste autant que belle, écrivait-il à sa fiancée. La beauté toute seule est une dot trop rustique. »

A ce point de sa déclaration, un scrupule le prenait. Il se souvenait qu'il s'était fait le champion de la religion hellénique et qu'il avait composé, en l'honneur de Vénus et des sources divinement impures de la Vie, d'admirables hymnes tout trempés de mysticisme alexandrin, et il ajoutait :

« Il est vrai que leur beauté est l'essence des déesses. Mais il faut suivre la mode du siècle. »

Il n'exigeait pas de fortune, mais de la vertu. Sa femme devrait rester au logis, coudre et filer de la laine. En somme, à peu près le langage d'Alceste à Célimène. Naturellement, le front de Neère se rembrunissait. Marulle alors éclatait en désespoir lyrique.

— « Ah! plutôt que de vous perdre, ma bien-aimée, je préférerais fouler encore les glaces du Ryphée, voir s'abattre sur moi la hache du bûcheron, et privé désormais de membres et de sentiments, planté sur quelque rivage, rester debout battu par la tempête, tronc inerte! »

Il sanglotait : « La fortune voudrait-elle encore me poursuivre? Trouve-t-elle qu'elle ne m'a pas été assez cruelle? »

Et il recommençait toute l'histoire de ses malheurs.

Néère le laissait dire sans le contrarier et hochait songeusement la tête. Elle ne pouvait se décider. La vraie raison qui la détournait, c'est qu'il était Grec et qu'on rirait de ce mariage.

— Je ne suis pourtant pas, reprenait-il avec emportement, un de ces époux qu'on dissimule. Songez à ce que fut la Grèce. C'est elle qui a formé les âmes rudes des premiers hommes, qui leur a donné une patrie et des maisons. Par elle, nous sommes montés jusqu'aux citadelles des dieux; par elle, nous avons pénétré dans les arcanes les plus sacrés de la nature.

« Les Grecs, mais ils occupèrent le rivage où vous êtes née! Ai-je besoin de vous rappeler les origines des Étrusques et des Sabins?

« Est-ce le nom d'étranger qui vous offusque? Mais la terre peut-elle être étrangère à un homme? J'ai perdu ma patrie et mes biens. L'honneur de mon sang me reste et je n'ai pas, que je sache, dégénéré de la noblesse de mes ancêtres. Et pourtant, c'est quelque chose de descendre de ces Marulle, qui commandèrent des armées à Rome.

« Ne méprisez donc pas, orgueilleuse, mon lit. J'ai refusé pour vous des jeunes filles de la meilleure aristocratie. Et maintenant qu'on sait que je ne puis vivre sans vous, vous en trouveriez une encore qui voudrait être à moi. Mais votre beauté me l'interdit; votre gorge et ce cou qui brille à travers vos cheveux, comme un pur ivoire dans une statue d'or. »

Voilà ce qu'il lui disait, ce qu'il lui écrivait chaque jour. Néère, à la fin, s'ennuya de cette éternelle lamentation, et elle profita du premier prétexte pour se brouiller avec lui. Avait-il fait des scènes de jalousie? C'est fort possible, et elles eussent été justifiées. Depuis longtemps, elle ne se gênait plus; elle recevait tous les petits oisifs de la ville ou d'ailleurs, fils de banquiers ou jeunes nobles, entre autres, probablement, Jean Pic. Et elle se faisait faire une cour effrénée.

Après quelques tentatives pour rentrer en grâce, Marulle comprit qu'il fallait renoncer. Il s'y décida tristement. La coquette ne s'était pas attendue à ce qu'il s'éloignât ainsi, sans retour. Elle en eut du dépit et peut-être quelque mélancolie. Elle essaya de le reprendre, mais c'était fini. Il le lui écrivit en cette dernière lettre, où tremble encore un peu de regret :

« Jeune fille, plus délicate que la robe de Pœstum, rendez-moi mon cœur que vous m'avez capté par mille ruses. Vous me souriez maintenant doucement de votre œil noir et votre front essaie de me donner de l'espérance. Trop tard. Vous m'avez tenu en vos fers comme un Syrien ou comme un Sarmate. Rendez-moi, méchante, ce cœur qui n'est plus à vous. Une meilleure le réclame, dont les yeux sont plus aimants et qui ne me reproche ni ceci, ni cela. Pensiez-vous le garder, après l'avoir tourmenté de tant de façons?... Que cependant ils sont plus heureux cent fois, ceux que, d'une seule chaîne tenace, un premier amour a pris enfants et conduits unis jusqu'à la vieillesse! »

II

La jeune fille qui venait de s'éprendre du poète était Alexandra Scala, fille de Bartholomeo Scala, secrétaire général de la République de Florence. Entre temps, Bartholomeo avait occupé les plus hauts emplois, et il menait grand train dans la ville. Il aimait à conter cependant qu'il était parti de très bas et que ses seuls mérites, son intégrité et sa chance l'avaient conduit au sommet des honneurs. Son origine n'était même pas toscane; il était venu du nord de l'Italie, *en sabots*, dirions-nous, au temps de Cosme l'Ancien. Et maintenant il tenait chez lui réunion des plus beaux esprits. On y causait littérature, philosophie, arts, et il en disait volontiers son mot. Ses épigrammes circulaient à travers Florence

et il avait sur l'opinion le pouvoir redoutable des gens réputés compétents, qui se contentent de juger les autres et n'écrivent pas.

Grandie dans ce milieu d'hommes de lettres et d'érudits, Alexandra, gentil esprit, devint une fille savante, presque sans y penser et rien qu'en écoutant ce qui se disait, jouant à comprendre. Lascaris, qui la vit, s'intéressa à elle et lui donna quelques leçons, en sorte qu'à quinze ans elle entendait le grec ancien, le parlait, le lisait et l'écrivait avec aisance.

Fort jolie, formée dès l'enfance aux poses nobles et simples ainsi qu'au jeu des draperies par la vue continuelle des chefs-d'œuvre de la sculpture, dont Laurent de Médicis avait peuplé les jardins de Florence, et aidée peut-être des conseils de Michel-Ange, elle entreprit de donner une représentation de l'*Électre* de Sophocle. Elle y fut charmante et tourna la tête à tout le monde.

« Nous étions stupéfaits, raconte Politien, de l'aisance avec laquelle cette si jeune Italienne égrenait les merveilleuses syllabes, de la justesse de ses intonations, du sentiment exquis avec lequel elle conduisait le drame. Nous la revoyons encore, si exactement tragique, avec ses yeux fixés à terre et ses gestes de statue. Lorsqu'elle se mit à exhaler sa plainte, son visage baigné de larmes remua tous les spectateurs. Nous étions saisis. Quant à moi, en la voyant embrasser son frère, je fus empoigné par la jalousie. »

Politien en tomba amoureux fou. Mais ce n'est pas à lui qu'elle donna son cœur de quinze ans. Il alla droit au pauvre cavalier Marulle qui, lui, ne demandait rien, qui était venu comme un étranger, dont personne ne se souciait et dont les compliments étaient timides. Peut-être était-il déjà familier à sa pensée; Francesco Scala, son frère ou son cousin, qui aimait beaucoup le poète, avait dû lui en parler plus d'une fois.

Elle avait, au contraire, toujours vu Politien, alors plein de gloire, si artiste, mais si laid! Il avait un très gros nez, louchait de l'œil gauche, et sa tête penchait toute d'un côté. L'intelligence, pourtant, devait par instants restaurer ce visage, mouvoir ce front puissant, jeter des éclairs par ces yeux désordonnés, faire vivre d'une vie énorme ces narines orgueilleuses, et de tant d'imperfections tirer une sorte étrange de beauté. Il le savait et promenait avec assurance cette tête grotesque, mais pleine de lui.

A Florence, on ne le redoutait pas seulement pour son esprit, mais pour sa puissance. Il était un peu de la famille des Médicis et le Magnifique l'aimait comme un frère. Cela remontait au temps de Cosme l'Ancien, qui l'avait choisi, racontait-on, pour accompagner ses fils à l'école et porter leurs livres et leurs cahiers. Le petit Angelo, qu'on appelait alors le Pulciano, comme qui dirait le Polichinelle, à cause du nom de sa bourgade et aussi sans doute à cause de sa figure de disgrâce, avait obtenu de suivre les cours de lettres avec ses jeunes maîtres, dont il était devenu l'émule et l'inséparable camarade.

Il était maintenant le Politien, le grand professeur, l'une des gloires de la maison qui l'avait trouvé et fait élever. Malheureusement le moral en lui n'était guère moins contrefait que le physique. Il avait des vices que tout le monde savait, une vraie infirmité mentale, dont il essayait de se faire une élégance : il ne distinguait pas entre les sexes. Il faut dire qu'il vivait dans la Florence de Botticelli où l'on voyait tant de jeunes garçons au visage ambigu de fillettes.

Quoi qu'il en soit, son amour pour Alexandra fut surtout un amour de tête. Pendant quelque temps, il ne cessa de lui envoyer des déclarations en vers grecs:

« Je l'ai trouvée, je l'ai trouvée, celle que je voulais, celle dont je rêvais, la jeune fille de beauté immortelle... Je l'ai trouvée, mais à quoi me sert, puisque, en toute une année, j'ai à peine pu la voir une fois. »

« — Non, non, vous ne l'avez pas trouvée, répondit Alexandra, ni vous n'en avez rêvé. Vous êtes poète et vous me prêtez votre propre imagination. Rien ne ressemble moins que vous à Alexandra. Votre gloire éclate par tout l'univers. Mes écrits de jeune fille ne sont que des amusements, des fleurs et de la rosée. »

Pendant ce temps, Marulle se bornait à des déclarations plus respectueuses et moins assurées : « Vous avez à peine quinze ans et votre esprit fin et sérieux dépasse même celui de votre père; votre beauté, la grâce timide de votre front, la masse de votre épaisse chevelure vous donnent un air céleste. Quoi d'étonnant, ma Scala, si dès décembre, vous donnez votre moisson, si vous faites venir des roses en plein hiver : la nature docile se plie à vos fantaisies. »

Le bon Scala était ravi. Il ne lui déplaisait pas qu'on dît de sa fille qu'elle lui était supérieure. Alexandra était à la fois son œuvre et sa gloire. Il devait se sentir encore trop près du sol, trop rustique au fond et de matière trop grossière, pour se croire tout à fait l'égal de cette jolie et élégante créature. Aussi la laissa-t-il se choisir un époux, à sa guise et ne s'attribua-t-il d'autre droit que celui de défendre le choix qu'elle aurait fait.

Politien ne lui pardonna pas. A son avis, un bon père, un vrai père aurait eu le devoir de diriger un peu mieux le cœur de sa fille. Il lui semblait que si Bartholomeo ne s'était pas prêté au jeu de Marulle, elle ne l'aurait pas épousé; elle était assez intelli-

gente pour faire la différence entre le grand Politien et ce petit Grec de rien du tout, ce sale Grec crasseux, comme il l'appelait, dans sa colère.

La blessure était d'autant plus vive, qu'il avait laissé voir ses espérances et que sa position d'amoureux évincé le rendait ridicule. Comme il arrive toujours en pareil cas, on se montait la tête de part et d'autre. Bartholomeo, occupé malgré lui du dangereux ennemi qu'il venait de se faire, y mettait de la bravade: il se moquait des grammairiens et des professeurs, critiquait les définitions employées par Politien et trouvait inepte qu'on comparât ses méchants travaux de scoliaste à ceux des Anciens. On le venait répéter tout chaud à l'intéressé.

Politien en avait trop sur le cœur. Profitant de ce que Bartholomeo avait mis au féminin le mot *culex*, qui signifie moustique, il releva son erreur dans une sanglante épigramme, dont la pointe équivoque, entortillant l'idée grammaticale de genre dans celle de sexe, visait Alexandra par-dessus son père et y faisait sur les mœurs de celle-ci une infâme insinuation.

Bartholomeo feignit de ne pas comprendre et se borna à répondre que Polliten avait eu tort de se fâcher pour des plaisanteries.

— Ces plaisanteries-là amènent à des choses sérieuses! répliqua le professeur.

Le pauvre Scala n'était pas de taille à lutter contre un tel adversaire. En vain essaya-t-il de se tenir sur une défensive ironique : la douleur lui arrachait de trop gros mots. Il commença par se moquer du nez de Politien, qu'il traita ensuite d'assassin: « Vous avez déjà tué Mérula, qui est mort de chagrin sous vos sarcasmes ; vous voudriez me tuer aussi », dit-il. Cette accusation souvent reproduite mettait toujours Politien hors de lui. A bout de souffle, Bartholomeo refit l'historique de ses débuts : « Je suis venu nu de ma province, issu des parents les plus bas, sans fortune, sans titres, sans clientèle, sans famille, n'ayant que ma confiance en moi. Cosme, père de la patrie, m'accueillit, me prit à son service. Depuis, le peuple de Florence m'a élevé à la fonction de prieur, à celle de porte-étendard ; j'ai été ensuite promu à la dignité sénatoriale et à l'ordre équestre par le suffrage populaire. Laurent a dit que jamais distinction n'avait été plus méritée. Pour atteindre à mon honneur, il vous faut toucher à celui de vos maîtres et à celui de votre peuple. »

« Allons donc, répondit Politien. Vos rédactions, comme secrétaire de la République, sont pleines de fautes. Laurent m'a prié souvent de les revoir et de les corriger. Vous n'êtes qu'un vieux fou ! J'ai cru vous rendre service en vous mettant en face de votre miroir et en vous empêchant de faire davantage de sottises. »

Pendant ce temps Marulle et Politien échangeaient les plus ignominieuses épigrammes. Les amis de Naples, Sannazar et Pontano faisaient chorus avec Marulle. Dans toute cette boue, il n'y a rien à ramasser.

Les révolutions qui survinrent bientôt balayèrent jusqu'au souvenir de cette querelle. Les Médicis tombèrent, Politien fut ruiné par leur chute, et finit déplorablement.

Je ne sais ce qu'il advint des Scala. S'il faut en croire Jean Second, Marulle aurait trop délaissé sa jeune femme, pour courir les tavernes et les palais et fréquenter les princes. Quoi qu'il en soit, après quelques années de mariage, que je suppose avoir été heureuses, il sortit de la vie comme il y était entré, tragiquement.

Il s'en allait à cheval voir son ami Raphaël de Volterre. Arrivé devant la petite rivière de la *Cécina*, que les pluies avaient pour lors grossie, il commit l'imprudence d'essayer de la traverser quand même. Le pied de sa monture s'enfonça dans le sable ; il piqua de l'éperon; la bête, dans l'effort qu'elle fit pour se dégager, glissa et tomba sur son cavalier. Entravé dans le harnais, le poète ne put se relever et resta étouffé sous la vase.

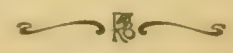
Ce fut, par toute l'Italie lettrée, un long cri de douleur.

Je n'en veux pour preuve que cette épître de l'Arioste à Hercule Strozzi :

« J'apprends, par la rumeur, une terrible nouvelle. Parle, parle, Strozzi; dis-moi ce que tu en sais ! Et vous, Dieux, dissipez, s'il se peut, mes paroles, et que Marulle revienne rire avec nous des funérailles que nous lui faisons. On dit que le poète a été emporté par un torrent et que son âme harmonieuse flotte au courant du fleuve. Ah ! je tremble, Strozzi, car les mauvaises nouvelles se vérifient trop ; il n'y a que les bonnes qui soient fausses. Que pouvait-il nous arriver de plus déplorable, à nous, que la mort, si elle est vraie, du divin Marulle ! Mieux vaudrait qu'on nous annonçât la défaite et la fin de l'Italie. »

Les biographes placent la catastrophe autour de l'an 1500. Mais un poème d'Hercule Strozzi qui nous montre Marulle chassant, avec la cour de Ferrare, en compagnie de César Borgia, de Lucrèce, de l'Arioste et d'une foule de personnages célèbres, oblige à reculer la funèbre date d'au moins deux ou trois ans.

ALFRED POIZAT.



LA NIÈCE DU PROFESSEUR ROMUALDO

Roman [1].

L'été fut plus suffocant que de coutume et le professeur Romualdo alla passer avec Gilda une partie des vacances dans un hôtel au milieu des Alpes, tandis que les Lorati partaient pour une station balnéaire où il y avait plus de monde, et où Mme Olympia espérait trouver un mari pour une de ses filles au moins. Le professeur, quoique non alpiniste, était un marcheur infatigable; Gilda, légère, fine, intrépide, aurait été en état, au dire des guides, d'affronter même le glacier; pourtant elle n'osait en demander autant à son oncle et se contentait de parcourir avec lui la partie la moins périlleuse de ces montagnes. Ils sortaient quelquefois seuls, quelquefois accompagnés d'un gamin portant les châles et les provisions; ils allaient au hasard, marchant quatre ou cinq heures, mangeant sur l'herbe tandis qu'à quelques pas d'eux bouillonnait le torrent, qu'au-dessus de leur tête murmuraient les sapins et qu'on entendait le mugissement des bœufs, le tintement des clochettes des chèvres éparses dans les pâturages.

Gilda professait pour les Alpes une véritable admiration. Durant ses courses, elle parlait peu, mais les émotions de son âme s'inscrivaient sur son visage; de temps en temps, un cri lui échappait des lèvres et elle restait extasiée devant l'horrible pittoresque d'une gorge profonde, les phosphorescences d'un glacier ou l'ampleur d'une vallée illuminée par le soleil. D'autres fois, quittant à l'improviste son compagnon, elle montait sur quelque point élevé d'où le regard embrassait un horizon plus vaste. Le vent fouettait ses jupes légères, soulevait les boucles de ses cheveux; sa belle personne immobile aux bras croisés se dessinait, telle une figure fantastique sur le fond azuré du ciel. Pendant ce temps, le professeur herborisait par les chemins, recueillant avec diligence et enfermant dans une boîte les espèces variées de lichens, gentianes, fougères, pieds-d'alouette et autres plantes de la flore alpine, ou bien cassant avec un petit marteau un morceau de roche, et remplissait de cailloux un sac qu'il portait en bandoulière. Puis le soir à l'auberge, il parlait de botanique et de géologie à sa nièce laquelle, à force de lui servir d'aide dans son laboratoire, avait fini par prendre une légère teinture scientifique et l'écoutait avec une attention bienveillante.

L'hôtel où logeaient nos amis était, comme tous ceux qu'on trouve sur les Alpes, laid, massif, rectangulaire, coiffé d'un toit aigu débordant d'un mètre et demi au delà des murs sur une galerie de bois contournant le premier étage. Au fronton de la porte d'entrée était suspendue une enseigne peinte de couleurs vives représentant — d'après l'explication écrite au bas en grandes lettres — un quadrupède qui devait être un chamois. A l'intérieur des murs garnis de bois, un vestibule encombré de châles, d'alpenstocks et de cordes. Dans la cuisine une immense cheminée protégée et quasi couverte par un énorme manteau autour duquel brillent les cuivres. Près de la cheminée un poêle monumental, à l'aspect de mausolée. Dans la salle à manger, une table longue simplement mais proprement dressée; tout autour des chaises de paille. Là aussi un poêle, puis un buffet avec en face une console et deux ou trois rayons de livres, particulièrement des guides des Alpes et des romans anglais, édition Tauchnitz. Accrochés au mur un thermomètre, un baromètre, une carte géographique du pays, quelques lithographies sans valeur et des réclames d'hôtels italiens, suisses ou français; sur une commode un encrier et l'album des voyageurs rempli de noms, d'observations et même de vers en plusieurs langues. C'était pour Gilda un passe-temps agréable de parcourir les pages de ce livre, et elle souriait un matin en lisant les notes d'une Anglaise qui manifestait en même temps et son enthousiasme pour le poisson du lac et sa douleur de n'avoir pas trouvé dans ces parages un ministre anglican, quand elle vit, une ligne au-dessous, un nom qui lui arracha un cri d'étonnement.

— Qu'y a-t-il? demanda le professeur Romualdo, tout en coupant les feuillets de la dernière livraison d'une revue scientifique qui était venue le trouver jusque-là.

— Lis là, dit-elle en lui présentant le livre.

Il lut : Marius Albani peintre.

— Marius, tu sais, poursuivit Gilda, le fils de M. Gédéon, mon ancien compagnon de jeu. Ce ne peut être que lui. Combien y a-t-il d'années que je ne l'ai vu? Je parie que je ne le reconnaîtrais pas!...

— Il est sans doute déjà parti, répondit le professeur, à qui ce nouveau personnage donnait une vague inquiétude.

— Non, non, regarde... il doit être arrivé aujourd'hui avant que nous ne descendions. Il y a la date : 5 août.

— Eh bien! s'il y est, nous le verrons... il n'est pas convenable de tant s'occuper d'une personne qui ne nous reconnaîtrait même pas. Du reste, un jeune fou qui a quitté sa famille pour suivre son caprice.

Juste à ce moment on entendit un pas d'homme dans le vestibule et une voix mâle et mélodieuse donna quelques ordres à la cuisine. Puis un beau jeune homme grand, svelte, la plume d'aigle du Club

[1] Voir la *Revue Bleue* des 15, 22, 29 août et 5 septembre 1903.

alpin au chapeau, entra dans la salle. Il avait les cheveux un peu longs, la barbe naissante, le teint bronzé. Ses yeux expressifs rencontrèrent ceux de Gilda qui étaient fixés sur lui. Le professeur aussi le regardait avec une attention particulière.

Il resta un moment hésitant, ses joues se teintèrent d'un rouge vif, puis il balbutia :

— Mais, je ne me trompe pas?... Monsieur le professeur Grolli et Gil... Mademoiselle Gilda ?

— Oh! monsieur Marius! s'écria la jeune fille avec un sourire qui lui illuminait toute la physionomie, vous m'avez reconnue?

— Non, vraiment; j'ai reconnu monsieur le professeur. Et vous, m'aviez-vous reconnu?

— Moi non plus; mais je savais que vous étiez ici... d'après le livre des voyageurs.

Le professeur Romualdo, qui, étant seul à n'avoir pas changé d'aspect depuis dix ans, avait servi d'intermédiaire, dut faire de nécessité vertu et serrer aussi cordialement que possible la main du peintre.

Les deux jeunes gens, en attendant, ne finissaient pas d'évoquer les souvenirs du passé.

— Restez-vous ici longtemps?

Albani répondit qu'il avait l'intention d'entreprendre l'ascension d'une des cimes les moins connues de la chaîne, mais qu'il était obligé d'attendre le retour d'un guide engagé pour deux jours par des étrangers. Cela permettrait de faire ensemble, avant son retour, quelques promenades faciles, même pour des non-alpinistes. Gilda applaudit de grand cœur à cette proposition; le docteur Romualdo, au contraire, l'accueillit avec un très médiocre enthousiasme; mais sa nièce n'eut pas grand peine à réfuter ses objections.

* * *

Gilda fut sur pied dès l'aube. Quand Marius frappa contre le mur pour l'éveiller, elle lui dit en se moquant :

— Je parierais que vous êtes encore au lit?

— Oui, je me lève maintenant.

Le matin était splendide; les cimes des monts éclairées par les premiers rayons du soleil se dessinaient en lignes très douces sur le ciel azuré; un air pur et quasi froid donnait de l'énergie à leurs membres.

A 1700 mètres d'altitude, sur un plateau d'où on jouissait d'une vue magnifique, Albani, vrai chef de la petite bande, ordonna de faire halte. Puis déposant son sac à terre, il en sortit le précieux contenu. Les voyageurs s'étendirent sur l'herbe et firent honneur au repas frugal avec l'appétit qu'on trouve toujours dans les Alpes après un exercice de quelques heures.

Tout à coup une rafale secoua avec une extrême violence les branches et les feuilles d'un mélèze, chassant furieusement le peintre, et transporta à plusieurs mètres le chapeau de Gilda et la boîte du professeur dont elle dispersa les trésors botaniques.

Nos touristes se consultèrent mutuellement. Continuer à monter était impossible; mieux valait prendre le chemin de retour et, si la tempête éclatait, chercher un abri dans quelque anfractuosité de la montagne.

— Il faut rester ici, loin des arbres, dit le professeur en indiquant le creux d'un rocher.

— Oh! dit Gilda entre deux coups de tonnerre, c'était bien la peine de nous mettre à l'abri sous une roche: je suis trempée jusqu'aux os.

* * *

Dans la nuit, le pied du professeur s'était gonflé par suite d'une entorse rapportée le jour précédent. A grand'peine, il se traîna de son lit à un fauteuil placé près de la fenêtre. Il n'y avait rien de grave, mais il fallait rester au moins une semaine au repos. Le repos du professeur signifiait la prison pour Gilda et elle se serait bien ennuyée dans sa réclusion si Marius Albani n'avait voulu donner, à elle et à son oncle, une preuve de véritable amitié en partageant leur sort. Comme il était bon, le signor Marius! comme il était gentil!

Le matin, régulièrement, il venait demander des nouvelles du professeur Romualdo, saluait à travers la cloison Gilda encore à demi vêtue dans sa chambre, puis il allait se promener dans la montagne avec un livre, son album, sa boîte de couleurs. En sortant de l'hôtel, il regardait la chambre de la jeune fille, et ses yeux rencontraient souvent ceux de celle-ci qui, enveloppée dans son peignoir, s'appuyait sur la barre de la fenêtre. Elle le saluait de la main et lui criait :

— Au revoir, à midi.

Et, à midi sonnant, le peintre venait s'asseoir à la table des deux prisonniers, mise près du fauteuil du savant. Il y déposait tous les jours quelques fleurs cueillies dans sa promenade matinale, puis, durant le repas, il parlait, avec sa vivacité habituelle, d'art, de littérature, de voyages, réussissant quelquefois à amener un sourire passager sur les lèvres de l'ancien professeur.

Après le déjeuner, il prenait ses pinceaux, installait son chevalet, faisait asseoir Gilda sur une chaise au milieu de la chambre et essayait de reproduire ses traits sur la toile. Jamais il n'avait travaillé avec plus de passion, d'avidité, de fièvre artistique. Mais ses enthousiasmes étaient interrompus par de profonds découragements; dans ces moments, sa peinture lui semblait mauvaise, froide; il aurait voulu la détruire. Gilda lisait dans ses yeux les mou-

vements spontanés de son âme et elle s'élevait avec une énergie extraordinaire pour défendre une œuvre qu'elle aimait d'un amour particulier, presque maternel. Parfois le professeur, appelé comme arbitre dans la question, devait décider si le portrait promettait de ressembler à l'original ou si, au contraire, c'était une caricature, une profanation, comme disait Marius dans ses accès de pessimisme. Et le professeur, qui en fait d'art s'y entendait très peu, donnait raison à sa nièce, mais avec certains arguments peu propres à persuader l'artiste, s'il n'était revenu de lui-même à des idées plus douces.

Ces séances duraient environ trois heures. D'habitude, à quatre heures, Marius sortait de nouveau pour rentrer à sept heures. Pendant son absence, Gilda remplissait consciencieusement son devoir de secrétaire de son oncle; elle écrivait quelques lettres sous sa dictée, ou, de son écriture nette, elle lui recopiait quelque article à envoyer à des revues scientifiques. Dans les intervalles, elle trouvait toujours moyen de faire tomber la conversation sur Albani et sur la bonne étoile qui l'avait mis sur leur chemin. Ou encore, elle s'arrêtait devant son portrait qui, quoi qu'en dît le peintre, marchait rapidement et qui finirait, disait-elle, par être mieux que l'original. Oui, elle aimait voir cette tête de jeune fille, devant elle sortie du néant, puis, pâle, incolore, se dessiner à peine sur la toile comme un fantôme fugitif, et d'heure en heure, de minute en minute, acquérir le relief, le coloris, la vie, le sourire, comme si elle avait du sang, des muscles, des nerfs.

— Je suis une petite vaniteuse, observait-elle parfois; comme Narcisse, je suis amoureuse de mon image.

Mais était-elle bien sûre de s'accuser à tort, et ne s'admirait-elle pas elle-même en admirant son portrait?

Pour se dégourdir les membres, elle descendait chaque jour faire quelques pas devant l'hôtel, sans s'éloigner jamais, de façon que le professeur pût la voir et lui parler de la fenêtre. Le vieux chien de la maison, qui, d'ordinaire à cette heure, dormait en travers de la porte, se mettait à son côté avec beaucoup de galanterie pendant ses promenades, et paraissait disposé à l'accompagner bien plus loin, partout où elle aurait voulu. Ordinairement, Gilda restait dehors jusqu'au retour de Marius; à l'arrivée du peintre, les deux jeunes gens faisaient deux tours ensemble, puis montaient chez le professeur Romualdo.

Ce programme de la journée subissait de légères modifications quand le temps, qui ne se remettait pas au beau, ne permettait pas à Marius de sortir. Alors il suppliait humblement qu'on lui accordât une plus longue hospitalité, et Gilda, d'un air de châtelaine du moyen âge, lui concédait la permission de rester. Et le professeur ne pouvait certes pas mettre son véto à cette honnête demande.

Le portrait touchait à sa fin. A la huitième séance, à l'heure où habituellement Marius déposait ses pinceaux, il dit à Gilda :

— Je ne sors pas, vous savez... Je me sens en train et je veux finir... Restez à votre place... Baissez un peu la tête vers la gauche... Là... souriez...

— Mon Dieu!... je ne fais que cela depuis une semaine.

— C'est vrai, mais aujourd'hui seulement je crois saisir la juste expression de votre sourire... Oh! oui, oui... voilà.

Et le peintre, s'étant reculé de deux pas, regardait son œuvre avec plaisir. Le professeur Romualdo, en bonne voie de guérison et marchant sans difficulté dans la chambre, vint se placer derrière Marius et ne put s'empêcher de s'écrier : « Bravo! c'est parlant! » Albani se remit aussitôt au travail. Son œil brillait; un frémissement courait dans tous ses membres, le bout de son pied battait impatiemment le parquet, tandis que son pinceau sûr tantôt effleurait, tantôt mordait la toile en créant sur son passage de nouveaux effets d'ombre et de lumière et en donnant un souffle puissant à cette belle tête de vierge.

Encore un trait, puis un autre, et Marius posa sa palette, de la main releva ses cheveux et dit : « Levez-vous, mademoiselle Gilda, c'est fini. » Un cri d'admiration sortit des lèvres de la jeune fille quand elle vit son portrait terminé. Avec une foi inébranlable, elle en avait suivi les progrès, mais la réussite dépassait toute son attente.

— Oh! monsieur Marius, vous avez fait des miracles aujourd'hui, ajouta-t-elle avec émotion, et dire que sans moi vous auriez déchiré cette toile une demi-douzaine de fois!...

— Vous avez été ma collaboratrice, répondit-il, vous avez soutenu mon courage. C'est à vous que je dois tout.

Confuse, elle baissa le front et sentit poindre une petite larme entre ses cils. Elle secoua gracieusement la tête, se retourna vers le professeur, et continua, en indiquant le tableau :

— Nous le ferons mettre dans un beau cadre, dans un cadre doré, puis nous le placerons dans ta chambre... au-dessus de ton bureau... de sorte que vous, monsieur le dédaigneux des femmes, vous ne pourrez lever les yeux de vos livres très savants sans regarder une femme qui, voyons, n'est déjà pas si laide... Qui sait les belles inspirations qui te viendront de cette image?

A ces paroles, le professeur se sentait au cœur un poids, une oppression dont il ne pouvait pas se rendre compte. En attendant, pour ne pas rester complète-

ment muet, il renouvelait ses compliments à Marius. C'étaient d'ailleurs de sincères félicitations, car les mérites particuliers de cette figure de trois quarts ne pouvaient échapper à personne, pas même à lui. Il comparait en soupirant les effets rapides, foudroyants obtenus par l'art avec les succès lents, modestes, souvent ignorés, de la science. Dans d'autres temps, ce parallèle lui aurait fait paraître d'autant plus chères les études scientifiques qu'elles font moins de bruit autour de la personne et que la récompense est moindre pour ceux qui s'adonnent à la science. Aujourd'hui, sa foi vacillait. Il était tenté de se demander :

— Pourquoi, moi aussi, ne suis-je pas né artiste?

— Ah! reprit la jeune fille en changeant de conversation avec son habituelle volubilité d'enfant, j'ai les membres engourdis, je suis restée cinq heures assise.

— Dites même six heures, remarqua Albani; nous avons commencé à une heure et il en est sept.

— Eh bien, ajouta Gilda en s'adressant à son oncle, je descends faire mes quatre pas de tous les jours.

... Vous serez mon cavalier, n'est-ce pas, monsieur Marius; nos colonnes d'Hercule seront les sapins habituels là-bas, et toi, oncle Aldo, tu pourras, comme l'ange gardien, veiller sur nous d'en haut.

Depuis l'ouragan, c'était le premier jour où le soleil se montrait aussi complètement radieux. Il soufflait un vent tiède, messager d'une revanche de l'été sur l'automne précoce.

Le professeur Romualdo les accompagnait du regard. Parvenus au terme fixé, Marius et Gilda revinrent vers l'hôtel.

Le savant ne pouvait s'arracher de la fenêtre. Il suivait de l'œil les mouvements de ces ombres, il tendait l'oreille à ces sons. Il devinait l'amour. L'amour qu'il n'avait jusqu'alors ni éprouvé en lui, ni compris chez les autres, maintenant passait près de lui, l'effleurant de son souffle embrasé, lui troublait les sens et l'esprit. Oh! pourquoi avait-il, tant d'années auparavant, accepté le legs de sa sœur envers qui aucune obligation ne le tenait, et quand encore il aurait voulu conserver et augmenter le petit patrimoine de sa mère, quand bien même il aurait voulu la combler de bienfaits, pourquoi la garder sous son toit? Pour s'entendre dire un jour : « Ton rôle est fini. Toute l'affection que tu as prodiguée à ce petit être, pendant la longue période de l'enfance et de l'adolescence, a moins de prix que le premier sourire de cet inconnu qui l'enlèvera de chez toi. A toi qui lui as servi de père, une seule chose reste à faire : mets ton [illegible] sur le passeport qui lui servira à franchir ton seuil pour peut-être ne plus revenir jamais. » Mais d'autres pensées succédaient à celles-ci dans l'esprit du professeur. Il s'avoua que les sacrifices faits pour Gilda avaient reçu, pour lui, leur récompense. Enfant docile, bonne, par ses grâces franches et ingénues, sa vive intelligence, son désir d'apprendre, elle lui avait procuré de chères et ineffables satisfactions. N'avait-elle pas ouvert de nouveaux horizons à son esprit, contribué à le rendre plus sociable, en un mot meilleur qu'il n'était autrefois? Et maintenant de quoi pouvait-il l'accuser? d'aimer? Qui n'aime pas en ce monde? Depuis qu'il portait son regard au delà de ses formules et de ses cornues, de qui pouvait-il dire : celui-ci n'aime pas, celui-ci n'a jamais aimé? De lui... peut-être... Non, Gilda n'avait rien à se reprocher. Lui au contraire, lui son tuteur, son second père, avait-il bien rempli sa tâche? Qu'avait-il fait quand le poison subtil de l'amour s'infiltrait dans les veines de la jeune fille? Il n'avait ni provoqué une confidence de ses lèvres, ni demandé à Marius Albani une explication, assistant ainsi les bras croisés au développement d'une sympathie qui peut-être n'était pas autre chose qu'un caprice pour le jeune artiste, mais qui certainement, fort enracinée dans l'âme de Gilda, troublerait toute sa vie si elle était trompée. Oh! imprévoyant et inepte qu'il était! Lui, orgueilleux de sa science, n'avait pas su faire ce que fait la plus humble personne du vulgaire à qui est confié le sort d'une jeune fille!

Il fut saisi d'une inquiétude pleine d'angoisse et cria : « Gilda, Gilda, il est tard....

— Nous voici, nous voici, répondit Gilda.

Et le chien, en aboyant, précéda à l'hôtel l'heureux couple.

Ce soir-là Marius Albani se retira dans sa chambre plus vite que de coutume. Le professeur, après s'être donné du courage, retint Gilda et, d'une voix que l'émotion rendait tremblante :

— Gilda, dit-il, tu ne me caches rien?

Elle baissa les yeux et rougit.

— Tu te rappelles, continua le professeur Romualdo ce que m'a dit le capitaine Antonio, le dernier soir qu'il a passé avec nous?... Regarde-moi bien en face?... Le moment que le capitaine disait devoir être proche est-il venu?

Elle laissa tomber sa tête sur l'épaule de son oncle et tout bas entre un sourire et une larme :

— Je crois que oui.

— Ton repos est en danger, mon enfant, reprit-il en lui caressant les cheveux d'une main nerveuse. Oh! le malheureux accident qui nous a emprisonnés ici pendant tant de jours!

— Oui, la cause de notre séjour ici a été, il est vrai, très désagréable; mais la prison n'a pas été un grand malheur.

— Gilda, Gilda, tu joues avec le feu! Parce que M. Marius, afin de passer le temps a fait ton portrait, parce qu'il t'a adressé quelques compliments...

— Quant à cela, interrompit-elle avec une grâce enfantine, avant de juger, attends un certain discours qui te sera fait demain matin...

— Par M. Marius ?

— Certainement, par Marius qui se présentera à Monsieur mon oncle et tuteur pour lui demander... enfin pour lui faire un discours sérieux...

— Mais, Gilda, ce jeune homme, on peut dire que tu le connais à peine.

— Oh ! oncle Aldo, je le connais de l'époque où il était enfant.

— Oui, comme un écervelé... et il voudrait se mettre en ménage ?

— C'est juste ce qu'il voudrait.

— Sans avoir une position?

— Nous attendrons qu'il l'ait.

— Et son père ?

— Oh ! il ne voit que par les yeux de Marius.

— Il a été bien récompensé de son aveugle affection ! pauvre père !

— Non, non. Ni pauvre père, ni pauvre oncle reprit-elle avec grâce, on les aime tant... et puis nous connaissons le fond de leur cœur, mieux qu'ils ne le connaissent eux-mêmes... Mon Dieu ! comme je lis bien ici... ici, dans ton cœur !

— Finis, mon enfant, interrompit-il, moitié ennuyé, moitié troublé.

— Je lis en grandes lettres, ajouta-t-elle sans faire attention, ces paroles explicites et solennelles : « Je ne désire qu'une chose, que Gilda soit heureuse... » N'est-ce pas que je sais bien lire ?

Un sourire amer effleura les lèvres du professeur, mais il se remit aussitôt :

— Laisse-moi seul maintenant, Gilda... Je t'en prie, j'ai besoin de rester seul.

Et appuyant un de ses coudes au bras de son fauteuil, il cacha son visage dans la paume de sa main. Elle alluma lentement une bougie, s'approcha de son oncle sur la pointe des pieds et lui donna un baiser sur le front. Puis elle s'éloigna :

— C'est inutile que tu fasses le méchant, oncle Aldo, je ne te crois pas.

La jeune fille entra dans sa chambre et donna l'essor à ses joyeuses fantaisies d'amour. Le professeur Romualdo, appuyé sur sa canne, se mit à se promener dans sa chambre. Arrivé devant le chevalet supportant le portrait de Gilda, il souleva le linge blanc qui couvrait ses traits chéris et longtemps il resta à les contempler. C'était cette Gilda qui devait rester avec lui toujours, qui toujours lui sourirait... L'autre... l'autre, il l'avait perdue !

*
* *

Les fiançailles de Marius et de Gilda eurent lieu avant l'hiver. Le jeune Albani était venu en personne renouveler sa demande et le professeur Romualdo avait fini, spontanément ou non, par accorder son consentement. Quant à M. Gédéon, père de Marius, il accueillit avec beaucoup de plaisir l'idée de ce mariage, ce qui peut paraître extraordinaire pour un homme positif comme lui.

Les ignorants — M. Gédéon en faisait partie — affectent du mépris pour la science, mais au fond leur vanité est agréablement chatouillée quand ils peuvent dire qu'ils ont quelque relation avec un savant.

Les noces furent fixées à l'époque où Gilda accomplissait ses dix-huit ans ; Marius en aurait alors vingt-trois et quelques mois. Les jeunes époux s'établiraient soit à Milan, à Florence ou dans quelque autre ville douée d'une vie artistique. M. Gédéon pourvoirait à l'installation de la maison et s'engageait en outre à faire à Marius une rente annuelle convenable.

Le professeur Grolli et Gilda avaient annoncé la grande nouvelle au capitaine Rodomiti qui se trouvait à Cadix sur le point de partir pour la Nouvelle-Guinée. Le marin, tout en déplorant de ne pouvoir être en Italie à l'époque des noces, envoya ses plus vives congratulations au professeur et aux époux, leur annonçant que ses ordres étaient déjà donnés à un de ses amis de Milan pour le trousseau de sa filleule.

Ainsi tout semblait sourire à cette union : la jeunesse, la beauté, la perspective d'une vie facile et aisée, les brillantes promesses de la gloire. Si Gilda réfléchissait au sort qu'elle aurait eu, restant orpheline et seule à Montévidéo, elle devait se louer de la fortune et des hommes, qui avec une tendre sollicitude avaient conspiré à semer des fleurs sur son chemin. Du jour où elle fut confiée par sa mère mourante au capitaine Rodomiti pour qu'il la conduisît en France, quels soins attentifs l'entourèrent, de combien de pensées affectueuses fut-elle l'objet ! Sans parents, elle avait été plus aimée que beaucoup d'enfants grandis à l'ombre du toit domestique ; pauvre, la prévoyance d'un autre la rendait presque riche à dix-sept ans. Un oncle qui ne lui devait rien lui servait de père ; un étranger, le capitaine Rodomiti, luttait avec son oncle de tendresse pour elle. Sauvage elle aurait pu être et elle avait été élevée dans un milieu consacré à l'étude ; elle aimait l'art jusqu'au culte et elle devait unir sa vie à un artiste.

Dans son contentement pourtant l'angoisse trouvait place. De même qu'à certains jours d'été, sans prendre une forme visible, de légers nuages se répandent sur le ciel pur et ternissent l'éclat du soleil, de même une vague mélancolie s'emparait parfois de son âme, lui faisant considérer son bonheur comme un château de cartes destiné à s'écrouler au

premier souffle; Marius l'aimerait-il toujours? L'affection qu'il lui portait était-elle de celles qui résistent à l'épreuve du temps, à l'ennui, aux caprices d'un esprit mobile? Aujourd'hui elle personnifiait pour lui cette beauté qu'il idolâtrait; à l'entendre, elle devait figurer dans tous ses tableaux, acquérir l'immortalité grâce à son pinceau; mais demain? Si un autre type de femme lui semblait plus près de l'idéal souriant à son esprit? Un jour elle n'avait pu s'empêcher de lui dire :

— Tu ne comprends la femme que belle!

— C'est vrai, répondit-il; mais qu'est-ce que cela te fait, puisque tu es très belle?

Entre les fiançailles et le mariage un an devait se passer et le bouillant Marius serait difficilement resté aussi longtemps dans un même endroit. Il était tantôt ici, tantôt là; un jour à Zurich où il avait des amis, des travaux inachevés, une autre fois dans telle ou telle ville d'Italie. Éloigné, il écrivait assez rarement à sa fiancée, mais il revenait toujours plus amoureux qu'au départ.

Pendant les absences de Marius, la pensée de la jeune fille se reportait avec une tendresse plus grande sur ceux qu'elle allait quitter : sur le professeur Romualdo, sur Mlle Dorothée qui, tout en bougonnant continuellement, lui avait montré tant d'affection.

*
* *

Les publications étaient faites et, pour fixer le jour du mariage, on n'attendait plus que le retour de Marius. Celui-ci se trouvait depuis quelques jours à Florence avec M. Gédéon afin de chercher un appartement, car, après beaucoup d'hésitation, il avait choisi cette ville pour sa future résidence.

En attendant, le trousseau commandé à Milan par le capitaine Rodomiti était arrivé et attirait l'admiration de tous.

Quant au professeur Romualdo, il se proposait de dédier à sa nièce l'ouvrage scientifique auquel il travaillait depuis plusieurs mois et dans lequel il avait mis la plus grande partie de ses idées. Avec plus de raison il aurait pu dédier son livre à quelque homme illustre dans la science, mais cette étude lui souriait, il lui plaisait d'associer au nom de sa nièce le fruit de ses veilles et de ses longues méditations. Gilda certainement ne pourrait s'empêcher d'en éprouver un peu d'orgueil et de reconnaissance et elle dirait : « Pauvre oncle Aldo, lui aussi, il a ses mérites. »

Gilda avait déjà corrigé toutes les épreuves de son travail à l'exception du dernier chapitre. Ici, il s'était heurté à un écueil, il s'acharnait après une formule qu'il ne pouvait trouver qu'après la réussite d'une expérience chimique qu'il poursuivait avec une ardeur mal récompensée, malgré de nombreux essais. Il ne voulait pas y renoncer, il lui eût semblé renoncer à la partie la plus brillante de son travail. Puis la science, elle aussi, a son point d'honneur et s'entête davantage là où elle trouve de plus grands obstacles. Mais en attendant, le temps passait, et il était déjà assez difficile que l'ouvrage fût imprimé avant le mariage.

Cela contribuait à mettre de mauvaise humeur le professeur Romualdo; or, la mauvaise humeur du savant faisait bougonner plus que de coutume Mme Dorothée et jetait une ombre sur le bonheur de Gilda.

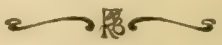
Ce fut justement dans un de ces jours critiques que Marius annonça à sa fiancée son retour imminent. Tout était prêt maintenant; il ne restait plus qu'à devenir mari et femme. Pourtant, comme il fallait le temps de meubler l'appartement loué (un amour de petit appartement, au pied de la colline de Bello Sguardo), les deux premiers mois de mariage se passeraient en voyages. Marius se promettait des miracles d'une pérégrination artistique avec Gilda, en Sicile.

« Ce ciel limpide, cette nature luxuriante, lui écrivait-il avec enthousiasme, feront un digne cadre à ta beauté, et qui sait s'ils n'inspireront pas un chef-d'œuvre? » A dire vrai, après le portrait remarquablement réussi, il n'avait rien produit de sensationnel. Il avouait lui-même que la condition de fiancé lui était peu favorable. Une fois marié, ce serait autre chose. Il *sentait* déjà en lui cinq ou six tableaux, dans chacun desquels il gardait une place d'honneur pour sa femme. A certains moments, Gilda ne pouvait s'empêcher de se demander à elle-même : « Mais il me prend donc pour un modèle? » Le plus souvent sa vanité était flattée à l'idée que son image reproduite de diverses manières passerait à la postérité comme celle de la femme d'un grand peintre.

HENRI CASTELNUOVO.

(Traduction de l'italien par LECUYER.)

(*A suivre.*)



UNE RÉUNION D'ÉTÉ A ÉDIMBOURG

La branche française de l'Association franco-écossaise, qui a pour président M. Casimir-Perier et pour vice-présidents MM. le prince d'Arenberg, Michel Bréal, Duclaux, le comte de Franqueville, Gréard, Liard et Georges Picot, organise une réception destinée à reconnaître l'accueil fait naguère aux membres français par leurs amis d'Écosse. Cet échange de sympathies entre les deux pays pourrait se réclamer de traditions historiques. Je n'ai point l'intention de les rappeler ici. Mais le souvenir m'est resté, très profond et très doux, d'une de ces

réunions d'été, *Summer meetings*, organisées à Édimbourg par le professeur Patrick Geddes, et qui groupent des voyageurs de toutes les nations, rapprochés par un commun amour de cette belle contrée, une curiosité commune de la mieux connaître, de pénétrer, par une intimité de quelques semaines avec quelques-uns de ses plus authentiques représentants, dans sa vie présente et jusque dans son passé, dont la nuit s'éclaire pour nous de quelques lueurs : Adam Smith, David Hume, la philosophie écossaise, — ou s'étoile de quelques points d'or : Marie Stuart, John Knox, Robert Burns, Walter Scott...

*
* *

Écossais de race, fils d'un officier de highlanders, le professeur Patrick Geddes, créateur de ces réunions, est, au physique, le contraire d'un Anglais : de taille tout juste moyenne, vif d'allures, les cheveux châtains et un peu hirsutes, la barbe en pointe, des yeux très doux. Sa figure rêveuse, juvénile et tourmentée, qu'affine encore le charme fatigué du sourire et je ne sais quelle obstination de songe, harmonise un joli contraste d'artiste inquiet et de penseur chimérique. Il a si bien l'air de chez nous que je cherche involontairement à l'identifier à nos provinces : je lui trouve la grâce angevine et la poésie bretonne, modernisées d'une impatiente ardeur intellectuelle et d'une fièvre subtile que le calme de la rude Écosse a rafraîchie, tandis que la vie anglaise ordonnait ces éléments disparates dans sa confortable pratique. Elle est de France encore, cette affabilité cordiale où se mêle une curiosité tour à tour attentive à vos propos et tout occupée d'elle-même, cette mobilité du causeur qui sait écouter et plus volontiers vous parle, livre ses idées, raconte son esprit.

Il parle ; et les paroles pressées, elliptiques, s'ordonnent en hâte au rythme d'une pensée qui les entraîne. La langue est un français très pur, élégant, savoureux, relevé d'une pointe d'anglicisme. Une légère indécision, qui trahit à peine l'étranger, fait valoir la complexité de cette pensée bien plus qu'elle n'en trahit les nuances ; et la main droite, d'ordinaire distraite au tournoiement du binocle, saisit soudain le crayon pour esquisser un graphique avec l'impatience d'endiguer ainsi de confuses richesses. Car cet homme s'intéresse à tout, et son goût encyclopédique dilate d'une belle ampleur spéculative un savoir très positif. L'envergure du Celte décrit un orbe illimité autour des connaissances précises. Cette intelligence évoque l'image d'un vol que son essor lance en plein ciel et qu'un magnétiseur attire vers un point enchanté de la terre. Hardiment aventureuse, elle a son centre là, sur la terre d'Écosse, dans les choses et la vie de ce pays. Elle n'emprunte à l'Angleterre sou goût du fait que pour l'enraciner dans l'humus des réalités toutes proches, sa tendance pratique que pour l'élargir en une initiative capable de faire évoluer l'action dans l'ombre lumineuse de la pensée.

Ainsi ce savant est un philosophe, un homme d'action et un artiste. Botaniste et sociologue, il ouvre une âme charmée aux séductions de l'art où sa science a son amorce. Ses yeux se réjouissent des belles lignes et des couleurs véridiques. Ce disciple d'Auguste Comte et de Spencer adore Claude Monet ; il excite en Écosse une rénovation de l'art celtique. Lui-même a publié une édition d'Ossian et entrepris de rebâtir, dans le pittoresque style écossais, adapté aux exigences du confort, un quartier d'Édimbourg. Il tente de restaurer l'agriculture et de reconstituer les forêts dans l'île de Chypre.

Mais cette initiative de citoyen anglais s'ennoblit d'un idéalisme inconnu aux races anglo-saxonnes. Nul esprit n'est plus éloigné du sien que celui qui inspira la conquête Sud-africaine. Dans le coin de l'empire où il a tourné ses regards, il voit moins un domaine à exploiter qu'un merveilleux champ pour le progrès, par l'adaptation de l'activité à la belle ordonnance du savoir. La curiosité du sociologue et la sympathie du philanthrope dominent toute l'entreprise. Ce spéculatif ne s'égare point dans les abstractions de l'intellectuel ; cet homme d'action ne déchoit pas au terre à terre du spéculateur.

De là, une originalité exquise, faite de fantaisie, de logique et de santé. Toutes ces curiosités, tous ces efforts lui ont ouvert tant de jours sur les idées et les choses que son intelligence agile et réaliste se joue avec sûreté dans leurs plus complexes relations et s'enrichit de toute la variété de leurs rapports. Elle s'épanouit alors ou se détend en une sorte d'humour tout à fait proche de notre esprit et qui n'est que le bon sens enjoué et sagace. On lui demandait devant moi, comme il parlait de l'action sociale de l'art, si le remède n'était pas un peu anodin pour la grande misère humaine, et si jamais ses bienfaits descendraient jusque dans les bas-fonds où une action plus efficace atteindrait mieux peut-être les âmes dégradées : « — Oh ! fit-il, je pense surtout à ceux qui ne sont pas très malades ; je n'ai pas de remède pour l'agonie. » Cette ironie légère n'est que la pointe affinée de la sagesse et si une ombre de résignation ou de mélancolie s'étend sur les illusions qu'elle perce, ce n'est jamais le découragement ni le pessimisme. La libre expansion de l'individu dans cette petite société écossaise, si robuste sur son vieux sol et si indépendante sur ce prolongement septentrional du royaume anglo-saxon, entretient la confiance et l'énergie. Les forces physiques et spirituelles jouent librement et enfantent une allégresse qui garde à l'âme sa fraîcheur native. Je vois encore

l'expression charmante avec laquelle le professeur Geddes me dit un soir dans son jardin plein de fleurs perdu parmi les bois des coteaux de Laswade : « Il est bon que l'adulte puisse redevenir parfois un enfant heureux. »

***

Le professeur Patrick Geddes a résumé ses efforts et symbolisé son œuvre dans une création singulière, à la fois musée, observatoire et université, l'*Outlook Tower*. On y retrouve son esprit tout entier, son amour des faits précis et des larges synthèses, sa curiosité des grandes perspectives intellectuelles et son amour des horizons familiers, son sens spéculatif plus sûr que les abstractions stériles, son goût de l'action plus haut que la pratique utilitaire. Le progrès normal du savoir y est ingénieusement figuré, ainsi que « l'harmonie des études et des activités », et elle manifeste clairement l'idée maîtresse de son fondateur, qu'il faut partir d'une vue locale pour arriver, par un élargissement progressif des cercles de culture, jusqu'à une vue de l'univers.

La Tour est un haut édifice rectangulaire, qui se termine par une plate-forme en terrasse, flanquée de tourelles d'angles et surplombée d'un petit dôme: la *camera obscura*. Le professeur Geddes nous fit commencer par là notre visite méthodique. Il nous expliqua que cette logette, où des miroirs extérieurs projettent les images du dehors sur une table tendue de blanc, était une excellente école d'observation. Le premier venu s'y improvise un œil de savant et d'artiste. Il apprend à goûter le plaisir esthétique qui précède et par l'attention prépare toute analyse scientifique des choses ; il s'exerce en même temps à saisir des ensembles condensés et simplifiés sous des yeux malhabiles et se familiarise ainsi avec la synthèse qui est la fin de la science.

Mais cette vision indirecte et concentrée des choses n'est que pour nous initier à les contempler avec notre œil naturel. Passons de la chambre obscure à la plate-forme du toit. En bas, la rue avec son tumulte et ses tavernes, et les vieux édifices qui racontent l'histoire : le château, l'église Saint-Giles, le Parlement, et tant d'autres jusqu'à ce palais d'Holyrood qu'on voit là-bas, tout au bout de cette longue pente, au pied des collines que domine l'Arthur's Seat. Devant nous, le merveilleux panorama des jardins et des Prince's Street, le monument de Walter Scott, et Calton Hill, gracieux fantôme embrumé de quelque colline d'Hellade. Au delà, les eaux bleues du Forth. Toute la vie moderne s'offre à nos yeux, qui vont des cabarets grossiers à la majestueuse forteresse : ici siégea la puissance militaire et là l'autorité religieuse ; plus loin, l'antique demeure des rois.

L'activité commerciale des temps nouveaux se manifeste par le chemin de fer qui traverse les jardins de Prince's Street et à l'arrière-plan par le pont sur le Forth. Au delà, vous devinez le profil des hautes terres où vivent les simples bergers. Ramenez vos regards autour de vous : vous rencontrez la Galerie nationale, le musée, un observatoire et des hôpitaux.

C'est par ce milieu immédiat que l'œuvre de la science va commencer. Le premier étage que nous rencontrions dans la descente de la Tour est consacré à Édimbourg. Nous y trouvons, fixé dans une synthèse permanente, tout le paysage dont les mobiles apparences charmèrent nos yeux là-haut. Un relief du terrain nous ramène au temps qui a précédé les constructions actuelles, l'existence même de la ville, au temps où il faut remonter pour trouver le fond solide de l'histoire : « ce qui fut décidé parmi les protozoaires préhistoriques ne saurait être annulé par un acte du Parlement ». Grâce aux plans, estampes, dessins et peintures, il nous est facile de suivre la destinée de la capitale écossaise, depuis son origine avec les premières murailles du château jusqu'à la reconstitution primitive du vieil Édimbourg et l'extension du nouveau. Et de même que nous avions dans la chambre obscure un pressentiment de l'art et sur la plate-forme découverte une première idée de l'observation sociale, historique et scientifique, ici la coordination du savoir et de l'action nous est révélée par les plans pour le rajeunissement de l'antique cité, tel que l'ont entrepris le professeur Geddes et ses collaborateurs, « solidarisant dans une action pratique l'archéologie et l'hygiène, l'esthétique et la finance, la question des logements populaires et celle de la vie en commun pour les étudiants ».

L'étage au-dessous est consacré à l'Écosse. Sur le plancher est tracée une immense carte, orientée selon les points cardinaux. Les murs disparaissent sous les représentations topographiques et historiques, et nous y voyons aussi toutes les conditions sociales de l'Écosse, depuis les occupations du highlander primitif jusqu'aux grandes entreprises commerciales et navales de la Clyde.

De l'Écosse, nous descendons à l'empire britannique, puis à l'Europe. Et nous suivons toujours le parallélisme de la théorie et de la pratique ; car voici les documents relatifs aux récentes expériences du professeur Geddes dans l'île de Chypre, que suivit bientôt la création d'une société pour le développement de l'île. Nous voyons l'activité écossaise sortir des limites de sa région pour s'exercer dans le sens même des forces auxquelles elle s'ajoute. Avec l'étage consacré à l'univers, et qui est encore peu organisé, nous avions épuisé les cercles du savoir. Partis de la représentation concrète et esthétique du milieu immé-

diat, nous étions arrivés à la représentation abstraite et scientifique du monde. C'est, d'après M. Geddes, la marche même d'une culture rationnelle et il a déjà esquissé tout un enseignement d'après ce principe.

***

Les cours ont lieu chaque année dans une réunion d'été, *summer meeting*. La première, qui se tint en 1886, avait un programme fort restreint, puisqu'il comprenait seulement la zoologie des plages et la botanique des jardins. L'année suivante, on y ajouta un cours sur la théorie de l'évolution. En 1888, 1889, 1890, les leçons furent professées à la station maritime de Granton, près d'Édimbourg; à partir de 1891 les réunions eurent lieu à Édimbourg et le Conseil municipal subventionne l'entreprise depuis 1893. Précieux témoignage en faveur de M. Geddes qui nous la donne, non point comme une fantaisie personnelle ou le résultat d'une vue systématique de savant et de sociologue, mais comme la propre tradition intellectuelle de la capitale écossaise. Édimbourg, nous dit-il, est à la fois un foyer de culture et un centre de publications encyclopédiques : Britannica, Chamber's, Dictionnaires de géographie, cartes, etc. Cette ville « qui rassemble en un trésor exceptionnellement riche et complet tous les éléments d'une vue locale (*regional survey*), aspire aussi à une vue de l'univers (*world survey*). Certes elle a moins de part que jadis aux affaires du monde; mais elle a plus de points de contact que jamais avec lui : voyez plutôt cette proverbiale dispersion des Écossais en Angleterre et dans l'empire, à travers l'Amérique et, à dire vrai, dans tout l'univers. »

Le *summer meeting* multiplie encore ces points de contact en attirant des hôtes de tous pays. N'est-ce pas là aussi une tradition écossaise, celle de l'hospitalité? Mais que l'Écosse se répande hors de chez elle ou qu'elle y accueille les étrangers, elle garde sa forte originalité. On sait que les Écossais émigrés n'oublient jamais la terre natale et aiment à y revenir dès que le retour leur est possible. Je puis affirmer que nos hôtes du *summer meeting* ne nous ont pas laissé oublier un seul instant que nous étions en Écosse. Ils avaient organisé, avec une intelligence parfaite et une merveilleuse entente de tous les détails, des promenades bien choisies dont ils surent faire de vivantes leçons. Le programme était d'ailleurs fort explicite : « Dans chaque cas, on essaiera d'ajouter à l'intérêt général de l'excursion en esquissant les influences de milieu, d'activité et de caractère, qui ont laissé une marque si profonde dans l'histoire d'Écosse. Autant que possible, on usera librement de la littérature écossaise, ancienne et moderne, pour retracer l'histoire des lieux visités. »

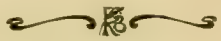
Nous vîmes ainsi Kincardine et Culross, curieux bourgs anciens à l'estuaire supérieur du Forth; l'Écosse celtique, pays de Fingal et d'Ossian; Falkirk, fameux marché aux bestiaux sur la route commerciale des Highlands aux basses terres; Loch Leven, ce petit lac d'où émerge, ruine romantique et désolée, le château qu'illustra la captivité de Marie Stuart; Stirling, rivale d'Édimbourg, qui domine de son rocher le champ de bataille de Bannockburn; Haddington, ville natale de John Knox, où vécut Carlyle; le royaume de Fie, « manteau de mendiant avec une frange d'or »; Aberdour, dans un paysage de Walter Scott. Que de poésie et de souvenirs! Et combien nous goûtâmes cette hospitalité d'une exquise noblesse, qui nous faisait, avec la même bonne grâce, les honneurs de l'histoire morte et de la nature vivante, dans ce décor de verdure et de ruines!

***

On comprend mieux ainsi l'âme de l'Écosse, dont le rayonnement n'est qu'une expansion naturelle des forces que le passé a concentrées en elle. Réconciliant le réalisme anglo-saxon et l'idéalisme celte, elle harmonise la théorie et la pratique en une forme supérieure d'énergie qui s'enracine mieux que partout ailleurs dans cette terre rude et belle, au passé de légende et de gloire. Par ce bienfaisant contact, le génie de la race dilaté d'un double mouvement pour se répandre et s'ouvrir ne cessa jamais d'être national. C'est lui qui retient, sans l'enchaîner, la curiosité d'un Patrick Geddes, sauve sa pensée des abstractions vides et son activité du positivisme bas, l'attache aux réalités vivifiantes où il s'éprend de beauté, se nourrit de tradition et, assuré contre le déracinement intellectuel, garde sous ses efforts comme sous ses audaces quelque chose de sensé, de robuste et de sain. C'est lui encore qui inspire le symbolisme de l'*Outlook Tower*, dans lequel s'accordent le sens du réel et le goût de l'universel. C'est lui enfin qui, partout présent dans les paysages, dans les monuments, dans les entretiens, anime cette réunion d'été : on nous y rassemble pour nous parler de lui et nos promenades sont comme des pèlerinages vers ses sanctuaires. Pareil au berger des Highlands, il reste attaché au sol et étend sa vue aux lointains horizons. Le berger est descendu dans les plaines fertiles, parmi l'activité des hommes; il s'est fait ouvrier, ses fils sont devenus des savants et des artistes. Mais notre imagination peut l'évoquer encore dans le recul des âges, debout sur sa lande aux bruyères rosées, les pieds enracinés à ce sol misérable, tandis que ses regards explorent l'infinité du ciel. Sa vie alors, qui semble confinée au même

coin du monde, s'idéalise des prestiges futurs de la science et de l'art : car le murmure des brises avec le chant des eaux s'anime dans sa flûte et ses yeux épellent à son esprit le secret les étoiles.

FIRMIN ROZ.



UN PORTRAIT DE LA FRANCE...

AU PAVILLON DE FLORE [1].

I

« *Pourquoi ne ferions-nous pas le portrait de la France?* » écrivait, dans le *Temps*, dès 1887, le vieux Paul Mantz; « pourquoi ne pas réunir, au Champ-de-Mars, une série de paysages qui, demandés à des mains choisies, photographieraient l'aspect et l'âme de notre pays, depuis les verdures un peu flamandes du département du Nord jusqu'aux versants un peu espagnols des Pyrénées ? » Projet ingénieux, alors inspiré par l'approche de la troisième de nos Expositions Universelles, et qui séduisait un jeune écrivain. Presque aussitôt, le regretté Paul Guigou complétait l'idée de Paul Mantz dans le *Passant* de décembre 1887 : « Ce portrait nous l'avons tout prêt », disait-il ; « il ne reste plus qu'à rassembler dans un large esprit d'admission les toiles de nos paysagistes morts ou vivants. Et nous aurions un *Musée du paysage français...* »

Et le jeune écrivain, qui était poète et parent de peintres (2), en quel beau voyage imaginaire n'entraînait-il pas nos yeux, à la suite de notre merveilleuse pléiade romantique, honneur du paysage, de la France et du siècle, à travers l'Ile-de-France, Attique française, transfigurée par Corot, à Fontainebleau, décor d'Obermann, qu'habitèrent fraternellement Th. Rousseau, Diaz et Millet, au fond du mâle pays jurassien, traduit par Courbet, parmi la grasse verdure normande qui retint Daubigny, les hameaux du Nord pâle interrogés par Cazin, la Provence hellénique et la druidique Bretagne, les côtes imprévues de la Manche, depuis les dunes jusqu'aux roches, que le novateur Claude Monet sut voir à sa manière après le passage puissant de Courbet... Ce rêve, interrompu par la mort, est de ceux qui sommeillent dans le souvenir des seuls amoureux d'art. La *Société pour la protection des paysages de France*, il est vrai, médite pour 1904 une Exposition centenale des maîtres paysagistes français « aux œuvres classées chronologiquement par régions », comme autant de romans de terroir significatifs : mais le groupement des paysages peints sera-t-il moins malaisé que la sauvegarde des paysages naturels ?

Le rêve demeure inédit : est-ce une raison de le croire irréalisable ?

Il est possible — en plein Louvre.

Et ne croyez point que je raille nos Musées nationaux, si fort éprouvés par les caprices posthumes des rois scythes... Aujourd'hui que la Collection Thomy-Thiéry (qui possède le rare mérite d'être authentique) a réveillé l'émotion du Sénat lui-même sur les dangers courus par notre Louvre, c'est au Pavillon de Flore que je voudrais prochainement vous convier. Le *Salon carré du paysage*, déjà, m'ouvre ses portes... Et le vœu point exaucé d'un poète, ne faut-il pas, dès maintenant, le reprendre — et l'étendre ? L'espace ne nous suffit plus : remontons dans le temps. Sans perdre de vue la nature éternelle, il convient d'entreprendre un nouveau voyage au fond du passé. Le paysage français, non plus que l'art français, malgré tout, ne date point seulement du siècle XIX... Or, la géographie pittoresque de notre sol ne serait-elle pas fort heureusement *complétée* par l'histoire visible de notre art ? Instructive préface — et belle occasion d'agir ! Parallèlement à l'Exposition du paysage contemporain, le Louvre agrandi peut seul réunir les témoins du passé. Pourquoi le Louvre ne ferait-il pas, en l'honneur de l'ancien paysage français, la même sélection temporaire et prochaine qu'en l'honneur des *Primitifs français* ?

Le regard apprendrait à remonter au delà du romantisme exaltant le vieux Paris d'hier ou la vieille France romanesque avec ses auberges inquiétantes et les ornières de ses grandes routes... Il ne s'agit pas, aujourd'hui, de réclamer des pouvoirs publics une *Exposition historique du paysage*, une exposition totale, qui situerait notre France artiste et champêtre sur la carte de l'art et du monde ; ce projet fut le nôtre (1) : rêve inédit, comme son aîné, mais encore plus difficile à produire au grand jour ! En effet, quel panorama, depuis la vernale antiquité jusqu'à notre automne !

Il faut savoir se borner pour ne pas effaroucher les bonnes volontés : se borner paraît doux, quand il s'agit de la France... Qu'il nous suffise donc de retoucher le portrait de la France — et de l'âme française.

Deux objections nous attendent.

Nos paysagistes d'autrefois sont accaparés par

1 Cf. dans la *Revue Bleue* du 14 février 1903, la fin de notre [illegible] sur la *Collection Thomy-Thiéry*.

2 Nous avons au Luxembourg, le très curieux paysage provençal, signé Paul Guigou.

1 Cf. notre livre : *le Paysage dans l'Art*, extrait de l'*Artiste*, Paris, 1893. — La seconde Centennale de 1900 groupait une série de paysages français du « siècle dernier ».

l'idéal ou par l'Italie (ce qui est tout un) : comment pourraient-ils contribuer au portrait de la France? — Et puis, « une galerie composée uniquement de paysages ne serait-elle pas intolérable », car « on s'y sentirait seul et l'on s'y ennuierait comme dans un désert » ? On l'a dit, en invoquant le dédain de Lucien le philosophe pour le paysage : « Que m'importent les vallées et les monts ? Ce que je cherche, ici-bas, ce sont des hommes et qui pensent ! » Sans doute; mais les époques du paysage, ainsi manifestées, seraient les époques de la pensée humaine, de l'univers *humanisé* sous le regard de ses peintres : *homo additus naturæ;* les grandes dates du paysage français dévoileraient, à leur façon, les grands jours de l'âme française. En effet, la nature, même sans l'homme, cesse d'être inanimée aussitôt qu'elle est peinte par un maître ; seuls, les paysages médiocres se ressemblent tous. Le clavier, fatalement borné, du paysagiste a des accords mystérieux pour ses élus. Le portrait de la France serait émouvant; il retiendrait les psychologues autant que les peintres : car il n'échapperait pas à la loi qui veut que tout portrait contienne l'âme de son auteur diffuse à travers les traits de l'original et soit, comme disait expressivement Baudelaire, « un modèle compliqué d'un artiste ». Il nous serait aisé de nous reconnaître en ce miroir silencieux.

Et si l'âme du portraitiste s'ajoute spontanément au portrait du modèle, on devine que nos maîtres paysagistes vraiment français eurent beau voyager, s'éloigner... mais que leurs portraits de nature ont retenu de loin, dans leur exil volontaire, quelque chose de plus précieux que la ressemblance matérielle : cet instinct natif de la mesure et du goût, ce moderne atticisme éminemment discret comme l'azur gris de nos ciels; sous la couleur fugitive, obscurcie par les ans, survit le génie d'une race. Et qu'ils décrivent l'Italie, l'Orient, le rêve ou l'antiquité, ces portraitistes de jadis ou de naguère ont notre atmosphère tamisée sur leur palette : à Rome, un Nicolas Poussin se souvient de ses Andelys; son regard normand anime la morne Campagne; sa pensée l'ennoblit et la féconde; à défaut du terroir natal, il peint son siècle et son âme, qui fut souverainement française comme son siècle : n'est-ce pas encore donner le portrait de la France ?

Mais, en présence de notre Poussin, n'oublions pas ses ancêtres ou ses descendants, replaçons-le dans l'histoire et, sous son regard austèrement paternel, installons notre Musée.

II

Sous vitrine, d'abord, quelques manuscrits : calendriers où les enlumineurs du moyen âge figuraient les douze mois du paysan, pendant que leurs frères, les imagiers, sculptaient au portail des cathédrales la flore et la faune : la terre ne change pas, non plus que l'amour de la terre; mais les aïeux de Jean-François Millet parurent mourir sans postérité...

Le dernier-né de ces miniaturistes tourangeaux, le dernier par la date et le premier par l'art, est maître Jehan Foucquet : alors, de Bruges à Venise, une certaine unité règne encore dans l'art gothique épuisé; mais voici, déjà, le sentiment très italien de la forme qui s'allie à la clarté française, à la nuance douce de la Touraine, dans le contour et dans le ciel, dans le site et dans la manière : ravissant hymen de savoir et de candeur, qui signale le *Livre d'Heures d'Étienne Chevalier*, verdoyants anachronismes qui profilent le castel moyen-âgeux dans les fonds d'azur, alors qu'aux premiers plans on crucifie le Sauveur ! De l'harmonie, du calme : point de ces essors naturalistes que Dürer précurseur crayonnera bientôt en marge des Saints Livres. Ensuite et peu après, le *Livre d'Heures d'Anne de Bretagne* accuse la venue des décorateurs italiens, l'influence du paysage étranger, par une certaine saveur ombrienne et péruginesque : c'est l'aube de la Renaissance, aimée des humanistes, et qui ne semble une interruption de la sève nationale qu'aux yeux des observateurs d'une France superficielle reniant toujours son passé : sous les apparences, l'âme demeure. En 1519, « frère italien de Faust », Léonard de Vinci meurt en terre française, sous le ciel riant, sans nous livrer l'énigme azurée de ses fonds de mystère et de fraîcheur... Au temps de Ronsard et de Jean Cousin, le poète érudit célèbre déjà les ruines romaines et félicite Ulysse de son « beau voyage » ; mais il lui tarde de revoir fumer le toit de son petit village et de sa pauvre maison :

> Plus me plait le séjour qu'ont bâti mes aïeux
> Que des palais romains le front audacieux,
> Plus que le marbre dur me plait l'ardoise fine,
>
> Plus mon Loyre gaulois que le Tibre latin,
> Plus mon petit Lyré que le Mont Palatin,
> Et plus que l'air marin la douceur angevine.

Toutefois, le candide poète sera déçu par le retour : malgré son tendre patriotisme, il reste « romain ». Il faudra trois siècles pour que la Muse du paysage français, selon le vœu de Montaigne, ose enfin « naturaliser l'art » au lieu « d'artialiser la nature ». Ne calomnions jamais la Renaissance : elle a tout renouvelé sans rien détruire; elle a sauvé la forme, sans laquelle l'art même du paysage ne pourrait exprimer son âme. Issu de l'École de Fontainebleau comme de la Pléiade, le beau rêve antique de nos poètes ou de nos peintres est encore le plus vivant portrait de la France : au siècle suivant, sous

la Fronde, le vieux Laurent de la Hire abandonne un instant ce rêve de sa jeunesse pour peindre une *Forêt* dans un sentiment presque hollandais; mais, alors, le paysage français n'est plus en France; il n'est pas à Rome non plus, bien que, depuis sa trentième année, notre Poussin se soit exilé dans la Ville Éternelle; le paysage habite l'âme normande et si française du peintre cornélien :

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis!

Poussin, un peintre italien? — Poussin, le créateur du *paysage historique*, du paysage idéal, qui n'est pas, qui ne veut pas être un portrait de la France? Double erreur, double méprise des regards à courte vue! Corneille est-il le créateur de la tragédie classique? Et, parce qu'il imite les Espagnols, n'est-il plus un poète français? Poussin, de même, est moins un créateur qu'un rénovateur; il n'a pas inventé le paysage historique : il a fait mieux, en lui prêtant son génie; il a trouvé ce genre dans les innovations décadentes des Bolonais, fils dégénérés des Vénitiens coloristes, parmi les continuateurs des Carraches et les derniers héritiers de Titien qui passa pour « le père du paysage » : il en a fait du sublime. Compatriote de Malherbe et contemporain de Corneille, il incarne à la fois l'originalité dans la règle et la sérénité dans la force : éloquence toute française d'une âme stoïque. Loin de Paris, loin de la Cour, le peintre est novateur par « l'idéale bonhomie » qu'il apporte du champ paternel et qu'il ajoute à l'image transfigurée d'un autre climat. Le peintre est supérieur dans ses paysages; il est surtout paysagiste : et n'est-ce pas un signe des temps?

Avant même de noter les nuances psychologiques entre les maîtres et les différents états des belles âmes, il faut souligner l'avènement du paysage comme un instant significatif dans les métamorphoses de l'art humain : la sculpturale Antiquité n'a fait que le pressentir; la Renaissance passionnée le reléguait dans les fonds; après la peinture italienne, avant la musique allemande, entre le jour décoratif et la nuit pensive, il apparaît comme le miroir nouveau d'une étoile nouvelle, et voilà pourquoi l'éclosion du paysage coïncide avec la décadence du grand art. Le *paysage historique* (son nom le définit) est une transition fatale, un intermédiaire entre la fresque aux plastiques figures et le paysage proprement dit qui peindra la nature sans l'homme : il admet encore la silhouette humaine et l'acteur humain, mais rapetissés dans un décor idéal.

Pourquoi la France a-t-elle excellé d'emblée dans ce genre qu'elle n'a point créé? Parce que ce genre est une architecture végétale qui tient de la géométrie cartésienne : le rameau d'or de Virgile, qu'invoque Poussin, c'est la raison; les lois de la perspective et des nombres régissent ses calmes lointains; les plans ombreux, les masses harmonieuses se balancent d'après un rythme; l'idéal s'unit au réel, insensiblement; la Campagne de Rome, dont le peintre normand n'a soufflé mot dans ses *Lettres*, devient touffue comme Dodone ou comme un Eden : est-ce Rome, est-ce la Grèce, est-ce une intuition d'Athènes ou le souvenir des Andelys? C'est la résultante mélodieuse de toutes ces réminiscences, de toutes ces images et de tous ces rêves. Le platane de Platon renaît pour embellir ces solitudes où le philosophe jette son écuelle : *Diogène* ou *Phocion*,— l'artiste est le héros de ses propres paysages, invisible et présent. La nature dominée devient une Atlantide, songe de lettrés ou séjour des sages.

La matière demeure et la forme se perd,

philosophait la mélancolie de Ronsard devant le massacre de nos bois : — la matière s'éteint, mais la forme demeure, pourrait-on dire devant l'art platonicien des paysages *poussinesques*, qui peignent mieux la nature française que les plus strictes photographies de nos horizons et qui retiennent un « austère enchantement » *sui generis*, malgré l'outrage de l'ombre et du temps.

Italiens? Les peintres d'alors le sont tous, même Callot. Le voyage d'Italie les rapproche. L'Italie est la patrie des artistes, le décor obligé de leurs ambitions. Claude, après Poussin, le Lorrain suave après le Normand morose, c'est Racine après Corneille; c'est le disciple plus lumineux, moins sublime; plus féminin, presque virgilien. L'âme de ses paysages est la lumière; le personnage de ses tableaux ou de ses eaux-fortes, ce n'est point la mauvaise figurine plaquée par un rapin maladroit sur les premiers plans, c'est le Soleil, l'œil du jour. Claude a connu le clair-obscur à l'âge fier de la ligne : mais son clair-obscur sans mystère n'est pas le romantisme enfumé du vieux Rembrandt ni le secret bleuissant du vieux Léonard, contemporain de Faust : c'est l'immortelle jeunesse du soleil antique. Et c'est la France encore, qui reflète ses visions dans le saphir verdi des eaux calmes; c'est l'âme française du Lorrain qui se mire dans ces lointains que Gœthe vantera sans les retrouver nulle part. Ce rêve qui s'ajoute à la nature est aussi distant de l'Italie romanesque de Salvator que de la Hollande intime des Ruysdael et des Hobbema; loin de la France et de Versailles, loin de la campagne misérable, entrevue par La Bruyère, ou des quinconces trop réguliers,

D'où tombaient autrefois des rimes pour Boileau,

ce rêve dépasse l'époque et l'univers, dans la décorative harmonie des perspectives et des lignes : par son idéal même, il est français. Accaparé par

l'Exposition, l'an 1900 a commis la faute de laisser au seul M. Virgile Josz le soin de célébrer le centenaire de Claude, car ce fils de Lorraine est le plus grand *poète* du grand siècle, si La Fontaine, champêtre et casanier, semble le premier *paysagiste* de son temps...

Des imitateurs du génie, des héritiers de Claude et de Nicolas, — les Guaspre et les Francisque Millet, les Patel et les Allegrain, — ne peut-on répéter ce que le bon Félibien écrivait de l'un d'eux, « qu'ils ont glané les restes des festins du Poussin »? Le soleil de Claude inspire les Hollandais voyageurs. Et constatons là l'empire de la France au grand siècle *livresque* et peu descriptif qui parut trop érudit pour voir la nature ailleurs que dans un jardin d'Auteuil, mais qui jeta sur elle des regards d'artiste en la somptuosité d'une Italie déjà décadente aussi bien que dans l'intimité d'une Hollande enfin libre. Avant de passer devant les trumeaux du XVIIIe siècle, dont les pressentiments, néanmoins, préparent le renouveau du XIXe (le siècle par excellence de la musique et du paysage, où notre France, par deux fois, a brillé d'un éclat souverain), un génie nous arrête : un génie fluet comme un sylphe en habit de cour.

Autre rêve, — autre portrait de la France. Chaque portraitiste vient ajouter quelque chose à la physionomie de l'original; il y glisse une parcelle de son âme personnelle et de son temps; il drape le modèle dans son caprice. Un nouveau venu paraît : il s'appelle Antoine Watteau. Mais il est Flamand? — Oui, Flamand par ses origines et par ses débuts; mais c'est un peintre français par le caractère, et si français qu'il devine la Régence en créant une mode et un monde. Le Roi-Soleil décline, un siècle finit : mais, pendant l'hypocrite et glacial hiver de 1709, un pauvre petit bonhomme de peintre aperçoit de loin les nouvelles Iles fortunées qu'il abordera plus tard : et, dans un paysage encore grandiose, deviseront de menus acteurs. Plus d'Arcadie romaine ni de ports de mer : mais un théâtre idéal aux nobles charmilles, une Cythère pompeuse et spirituelle, comme la Cythère carillonnée par le clavecin des marquises. Peintre caustique et naturalisé Parisien, Watteau met l'Amour au premier plan; mais, homme du Nord, Flamand timide et poète, il entr'ouvre, au fond, l'enclos d'un Luxembourg idéal : observateur et rêveur, observateur très français dans son rêve, il écarte seulement le rideau des grands arbres, qu'il a copiés sur le vif pour faire deviner les lointains ambrés des montagnes bleues; peintre et poète, il travaille à ce décor avec la complicité de Véronèse et de Rubens. Et le parc rectiligne se prolonge là-bas dans l'infini. Watteau, lui aussi, nous paraît grand surtout comme paysagiste : ses figurines sourient, mais ses feuillées frissonnent. Confrontez le *Diogène* et l'*Embarquement pour Cythère*, le mâle chef-d'œuvre daté de Rome, 1648, et le pimpant chef-d'œuvre du 28 août 1717 : autre âme, art pareil. Autre siècle et même race. Le frêle *Embarquement*, c'est encore un *paysage historique*, mais qui préfère Épicure à Zénon. Là, seul, un philosophe semblait songer :

Je suis maître de moi comme de l'univers!

Ici, toute la foule frivole d'une *feste galante*... Watteau devance Marivaux, comme Poussin continue Corneille. Et la couleur, expression du rêve, commence à noyer le contour, expression de l'ordre : double évolution, tout ensemble expressive et technique, dans les destins du paysage français.

Que penser du XVIIIe siècle? Cet ami de la Nature est dit l'adversaire du Paysage. Sans invoquer la peinture anglaise, on pourrait combattre cette boutade avec les noms d'Oudry, d'Hubert Robert, de Lantara, de Boissieu, surtout de Joseph Vernet, qui ne mérite ni les dithyrambes de son cher Diderot, ni les dédains plus récents de la critique, car telle étude loyale de ce talent factice, le *Ponte Rotto*, par exemple, est un trait d'union pâle entre Claude et Corot. En tous cas, le peintre et son siècle ne sont qu'une transition. Les philosophes causent de la Nature dans un décor de théâtre. Et toujours de solennelles feuillées sur des scènes légères : c'est l'exemple de Watteau qui se poursuit jusqu'à Debucourt, jusqu'à l'estampe en couleurs de sa *Promenade publique* (1792), galante en pleine Révolution; c'est la France d'alors qui fait de l'esprit devant la majesté d'un parterre à la française. Autour d'une reine bergère, sous Louis XVI, on s'adonne au rêve champêtre, au décor bleuâtre, à l'idylle vieillotte; et c'est le règne des vieillards : Old Crome, Louis Moreau l'Aîné, le vieil Haydn. A Meudon, mieux qu'à Trianon, la nature se devine — avant le « déluge », avant l'orage qui dispersera les bergers... Jean-Jacques n'est plus : mais il n'existe que du jour où son âme parle à l'exaltation féminine; son génie mélancolique apprend la nature aux regards des Werther, des Bernardin de Saint-Pierre, des Chateaubriand, des Obermann; le livre a devancé la palette; la littérature, comme toujours, précède la peinture; le romantisme est dans l'air qui se dramatise : « Levez-vous vite, orages désirés! » Et nos idées passent la mer, pour nous revenir au Salon de 1824, approfondies, surexcitées, transformées.

Autre rêve encore, — et nouveau portrait de la France, quoique toujours idéal : le paysage français du XVIIIe siècle n'avait pas eu son Mozart; le voici, dans la personne du « divin » Corot. Ni classique, ni romantique, mais *harmoniste* avant tout, Arcadien comme Poussin et voluptueux comme Watteau, le

génie tempéré de Corot intervient tard, à son heure, pour réconcilier les vestiges académiques et les influences modernes, le rythme d'Italie et le ciel de France, le vieux style et la jeune lumière. Ce fleuve de lait semble le confluent de deux sources.

D'une part, la source antique : la Révolution française — et spartiate — avait respecté les « vues ajustées », les sites composés, le paysage en vers latins; Valenciennes, le David du paysage, avait engendré les Bidault, les Bertin, les Michallon, les Aligny; Chateaubriand voyageur accusait nos paysagistes d'oublier la nature. Cela vers 1795. La tradition poussinesque et virgilienne devenait une convention; le paysage, comme la tragédie, avait ses pseudo-Corneilles : c'était l'école des principes qui dégénèrent en formules, ou plutôt, des formules qui se croyaient des principes.

D'autre part, la source nouvelle : le temps a marché; le Nord inspire la France à son tour, avec la peinture anglaise et la musique allemande; contemporaine de l'*Arc-en-ciel* de Constable, la *Symphonie pastorale* de Beethoven est le paysage par excellence, et combien supérieur à toutes les peintures! Et Corot, le Mozart de la palette, aime à retrouver Beethoven dans son rival Jules Dupré. Renaissance romantique, qui préfère le Haarlem de Ruysdael à la Venise de Titien, la nature familière au paysage historique, la verdure naïve au paysage noir : Georges Michel l'inaugure, en continuant Rembrandt à Montmartre, autour des moulins, sous le ciel de plomb; le vieux Bruandet l'a prévue, guidé par le souvenir de Ruysdael en plein bois. Le jeune Paul Huet devance les conseils des Anglais qui surviennent. Le bitume devient l'écritoire de la mélancolie régnante. Et la France est enfin découverte : elle reconquiert amoureusement les yeux de ses peintres. C'est l'école du sentiment, qui deviendra celle de l'impression.

Élève de Victor Bertin, le Parisien Corot est l'arbitre enchanteur entre hier et demain, entre la lumière qui naît et le style qui vieillit, entre le paysage dessiné, qui recompose la nature, et le paysage coloriste, qui se contente de la reproduire. Longtemps fidèle à l'*Agro romano*, pendant que des poètes plus jeunes retrouvent la Gaule sous les crépuscules vibrants d'un Fontainebleau romantique, Corot maintient la ronde des nymphes aux premiers plans de son bois sacré; sa grâce rajeunit le *paysage historique* en l'éclaircissant. Italien encore ou poétiquement villageois, il est plus français que nombre de palettes moins inspirées qui subissent les tyrannies étrangères. Comme l'Anglais Turner, le Français Corot est visiblement un disciple de Claude : mais, ici, se dévoile au jour la divergence de deux originalités, de deux races; le *Souvenir d'Italie*, qui devient caprice exaspéré chez le rêveur sanguin d'outre-Manche, demeure caresse virgilienne chez le blanc poète de l'Ile-de-France : l'un habite une Venise impossible, comme un doge dépossédé; l'autre ennoblit seulement les matins et les soirs, et, comme l'alouette de nos guérets, répète lumineusement sa modeste chanson qui vient du ciel. Turner exalte et Corot pacifie. L'un est un éclair et l'autre un sourire.

Ce sourire est l'âme de la France : il a résisté dans la tourmente; il vient jusqu'à nous. Mais les belles ondes confondues par Corot se séparent encore après lui : de Corot, naissent les stylistes et les luminaristes, les arabesques simplifiées et les lumières grises. Ici, le style renaît au penchant des fonds décoratifs et des collines bleues : c'est le *Puvisisme*, adorateur des Muses, mais inspiré par nos horizons. Là, l'ivresse de l'atmosphère envahit le sentiment contemporain de la campagne : c'est l'*Impressionnisme*, émané de Turner et d'Hiroshighé, mâtiné d'école anglaise et de japonisme, mais qui montre, une fois de plus, l'influence étrangère assimilée par la palette française.

Enfin, dans un demi-jour, à l'abri de l'Extrême-Orient, les visiteurs d'un Louvre futur pourront encore évoquer la Grèce immortelle en pleine Forêt-Noire, avec un Athénien né sur le tard en Alsace : serait-il paradoxal de soutenir que ce maître bien vivant est le prince actuel des paysagistes ? Il l'est, à la façon des Anciens, qui voyaient partout des divinités, à la façon des maîtres voluptueux de la Renaissance et de Venise, exilant l'émeraude du paysage même dans les fonds pour laisser la première place à l'ivoire de la forme blanche, aux heures crépusculaires où le ciel revêt le velouté des turquoises; ce philosophe sans le savoir m'est apparu le plus athénien des *paysagistes* et le plus profond des *peintres*, puisqu'il ressuscite l'oréade à l'ombre du vallon, la naïade auprès des sources, et, dans la mystérieuse feuillée, l'hamadryade; son paysage, qui fait refleurir la beauté sur la terre, contient deux fois la Nature. Et n'est-il pas vrai que les maîtres-paysagistes ont toujours été des peintres d'histoire?

M. Ingres l'affirmait; — et l'avenir nommera notre Henner le continuateur original de Corot.

III

Comprenez-vous maintenant pourquoi, paysagiste et figuriste, Corot, ce Parisien céleste, a semblé le premier artiste de son temps? Le Mozart français est de bon conseil : son génie libre et clair est le miroir de la France; son évolution nous a démontré que la liberté véritable est fille du savoir, tandis que l'impressionnisme, conquête attrayante, mais dangereuse, a multiplié les sensations, les notes et les nuances, aux dépens de la forme.

Or, la forme est l'essence de l'œuvre d'art : sans elle, le paysage même n'est plus qu'une harmonie fugitive, la physionomie d'un portrait s'évapore. Et l'art nous apprend qu'un portrait même se compose; le plus idéal est le plus vrai : c'est « le portrait de toujours », celui que voulait Corot, grand coupable aussi, quand le poète de *Biblis* abusait de l'ébauche et développait notre manie du *paysagisme*... Le déclin croissant de la forme, un des méfaits du paysage, aboutit à son propre déclin (1).

De là, ce retour prévu vers notre passé. Genre longtemps « secondaire », puis « victoire de l'art moderne », le paysage décadent lassait la patience : assez de blouses bleues et d'aigres verdures! Le portrait sans art devait ressusciter son contraire : le *paysage historique*. Le voici, défendu par M. René Ménard, un romantique élève du Poussin. C'est la tradition française qui se modernise. La palette vient au secours du *style* renaissant : d'extra-claire, la tonalité se refait presque sombre, quoique transparente. Au printemps de l'impressionnisme, les « sténographes d'atmosphères » semblaient avoir saisi notre France radieuse en express : le recueillement nouveau s'enveloppe de crépuscule; « le repos de l'âme », dirait Gœthe, « n'est pas un vêtement de fête ». Aussi bien, pendant que nos psychologues préfèrent l'intimité du *home* au plein-air et que le *Debussysme* éteint dans un murmure les symphonies wagnériennes, les beaux mythes renaissent en un décor nuageux d'automne. Et le Fromentin des *Maîtres d'autrefois* se réjouirait aujourd'hui d'avoir été prophète en son art.

Mais arrêtons-nous : sinon le Luxembourg anticiperait sur le Louvre...

Tel serait l'enseignement d'un *Salon carré du paysage français :* il referait, à son point de vue, l'histoire de la pensée française, l'évolution de notre art et de notre âme. Comme un même motif que le paysagiste aime à répéter en le nuançant chaque fois d'une teinte inédite au gré du ciel, ce Musée serait une *suite*, une *série*, exprimant aux yeux les différentes physionomies d'un même visage. Il rapprocherait le paysage classique et le paysage moderne, c'est-à-dire la France à la recherche du Beau, puis à l'affût du Vrai, convoitant l'analyse après la synthèse, les voluptés de la couleur après les vertus de la ligne, le lyrisme après la raison, le détail après le lyrisme, la France idéalisant la nature, découvrant la campagne, décomposant l'atmosphère, — tour à tour poussinesque, romantique, impressionniste... Malgré leurs attaches italiennes ou flamandes, Poussin, Watteau, Corot, nos maîtres, incarneraient trois siècles d'art français. Subtilement, Taine affirmait que le paysage est « une littérature non écrite » et qui change comme l'autre : compensation ou flatterie, sympathie ou contraste, il se transforme en se modelant sur nos désirs. Mais, sous les différences, les yeux sentiraient les ressemblances, le permanent sous l'éphémère, la France éternelle.

Ainsi la nature peut disparaître et l'art se corrompre : il nous resterait *le portrait de la France*.

RAYMOND BOUYER.

(1) Cf., dans la *Revue Bleue* du 11 octobre 1902, notre article sur le *Déclin du paysage* (méditation d'automne).

LA VIE LITTÉRAIRE

La Renaissance de la littérature hébraïque, par Nahum Slouschz.

La Renaissance de la littérature hébraïque (1743-1885). *Essai d'histoire littéraire*, par Nahum Slouschz (Ben-David). Société nouvelle de librairie et d'éditions, librairie Georges Bellais.

Il y a peu d'années, au deuxième congrès sioniste de Bâle, le docteur Théodore Herzl prononçait un discours en lequel il examinait chaleureusement la situation des juifs dans le monde. Il montrait les lois plus humaines que les coutumes — et les juifs souffrant toujours, malgré des réformes qui leur accordaient à peu près dans tous les peuples civilisés l'équivalence sociale. Il concluait que seul le retour des juifs dans leur antique patrie pouvait être leur salut.

Après qu'il eut parlé, le docteur Max Nordau gémit ardemment sur la situation générale des israélites. Avec une éloquence précise, il fit voir l'existence réelle des juifs dans chaque nation. La Russie, la Roumanie, la Galicie, foyers perpétuels des calamités juives! Il remarqua en France, avec un peu d'exagération si je ne me trompe, « l'œuvre d'éviction des juifs de tous les postes honorifiques et des fonctions supérieures ». Il prouva, à propos de l'affaire Dreyfus, le manque de solidarité des juifs entre eux... Il observa que, dans les pays de l'est de l'Europe encore barbares, bien lents à s'affranchir, on abhorre et on persécute les juifs sans fausse honte. En Occident, au contraire, où l'on se flatte de diriger les progrès de la civilisation, la haine et la persécution du juif se couvrent d'hypocrites prétextes; mais, que ce soit à l'est ou que ce soit à l'ouest, le juif n'en demeure pas moins honni et tourmenté. Seuls, des pays comme la Hollande, la Belgique, l'Italie, les États scandinaves, la libre Helvétie traitent le juif en homme et en citoyen.

Que faire contre cet état d'esprit sauvage des principaux peuples dits civilisés?

Rien directement. Seul, le sionisme pourra sauver les juifs de toutes les persécutions. Le sionisme recommence à combattre, il vaincra.

Le sionisme réveille le judaïsme à une vie nouvelle. Au moral, il l'y amène en rajeunissant l'idéal national : c'est, pour le moment, son principal objet. Mais, grâce aux efforts du sionisme lui-même, les israélites se rendent compte des effroyables ravages exercés parmi eux par les dix-huit siècles de dispersions. Grâce à ses efforts, c'est la première fois, — depuis les luttes désespérées du grand Bar-Kochba, que les plats adulateurs des succès peuvent seuls priser au-dessous du brillant Asmonéen, — c'est la première fois que le peuple juif est convié à manifester à l'univers ce qu'il renferme encore d'énergie vitale, d'espérance de vie et de soif d'existence. Mais, naturellement, ce sont des juifs qui combattent les sionistes avec le plus de vigueur. D'un côté, de méchants rabbins biffent du livre de prières ce cri de promesse : l'*An prochain à Jérusalem !* D'autres rabbins flétrissent le sionisme comme une innovation réprouvée par la religion.

Ainsi tout se recommence. Et nous nous souvenons bien que lorsque Moïse voulut délivrer son peuple du joug des Pharaons, ce furent d'abord des juifs qui se rebellèrent contre lui et menacèrent de le dénoncer aux autorités égyptiennes. Nous n'avons pas oublié non plus que lorsque Esra et Nehémie retournèrent à Sion, ce furent les juifs d'éducation, les Esther, les amateurs du Schalett et les lecteurs des Henri Heine de l'époque qui restèrent à Babylone et laissèrent, avec des ricanements de dédain, partir ces idéalistes extravagants qui voulaient redevenir un peuple. Aujourd'hui, il n'en va pas autrement. Et les juifs sont les premiers à combattre les sionistes, et à vouloir que l'on ne puisse parler d'un parti sioniste dans le judaïsme. « Un parti sioniste », Max Nordau repousse cette appellation avec un dédaigneux sourire. Il sait, en effet, que les sionistes ne sont pas un parti, ils sont le judaïsme lui-même. Et parce qu'ils ne se complaisent pas dans la servitude, parce qu'ils veulent vivre comme peuple d'une vie véritable, ils peuvent s'écrier après le poète Grillparzer :

> [illegible]
> [illegible] les ruines [illegible].

Voilà, résumées fidèlement, je m'en vante, les idées entraînantes de Max Nordau qui unit la logique à la [illegible].

Je n'oserai dire qu'il mènera prochainement tous les juifs à Sion ; mais il a dû être bien content, et il a pu considérer comme une première victoire du sionisme la publication du livre très documenté, et clairement écrit de M. Nahum Slouschz sur la *Renaissance de la littérature hébraïque*. M. Nahum Slouschz aboutit aux conclusions de Max Nordau ; et la littérature hébraïque, elle aussi, évoluant de 1750 à nos jours aboutit aux conclusions de Max Nordau. Elle devient sioniste comme Max Nordau et Nahum Slouschz. Le peuple juif, qui n'a pas encore reconquis son antique patrie, est déjà pourvu d'une littérature nationale renouvelée. Si M. Nahum Slouschz n'a pas exagéré l'importance et forcé la signification de ces manifestations littéraires hébraïques, elles constituent un grand événement.

M. Nahum Slouschz n'a voulu être qu'un observateur impartial des réalités. Et il convient de dire qu'il s'est donné toutes les apparences de l'impartialité. De l'impartialité, il a eu, c'est probable, mieux et plus que les apparences.

Longtemps, on a cru à l'extinction de l'hébreu comme langue littéraire moderne. Les juifs des pays occidentaux renonçant à l'usage, en dehors de la synagogue, de leur langue nationale, ont eux-mêmes donné beaucoup de crédit à cette présomption. Cependant, la littérature hébraïque existait toujours. Et deux idées essentielles la caractérisent dans ce dernier siècle. Elle veut émanciper intellectuellement les masses juives tombées dans l'ignorance et, par conséquent, elle lutte contre les préjugés et le dogmatisme rabbinique. D'autre part, elle s'applique avec bonheur à ranimer le sentiment national et la solidarité juive.

Le ghetto qui, depuis la Révolution française, a fourni combattants, politiciens, tribuns, poètes, lesquels participèrent à tous les mouvements contemporains, a aussi donné le jour à beaucoup d'hommes d'action issus du peuple et restés dans le peuple, qui livrèrent ces mêmes batailles dans le sein du judaïsme traditionnel. Ils firent de l'hébreu un instrument de propagande. Grâce à eux, la langue des prophètes, non parlée depuis près de deux mille ans, est portée à la perfection, et elle se montre assez souple pour traduire toutes les idées modernes. Ils reprennent l'ancienne littérature des humbles, des déshérités, d'où sortit la Bible. Et ces prophètes nouveaux sont, comme les anciens prophètes, de véritables tribuns populaires.

Tous ces écrivains aspirent à la régénération prochaine du peuple juif. La plupart d'entre eux l'espèrent. Ils expriment leur foi ! Ils nous font assister aux péripéties de la lutte suprême engagée dans les grandes masses juives, que les perturbations de la vie moderne ont profondément ébranlées. Une passion fervente pour une vie sociale meilleure s'empare de tous les esprits. La conviction que le peuple éternel ne peut disparaître s'affirme plus que jamais, et des tendances vers son auto-émancipation agitent ces masses.

Là est donc la véritable littérature du peuple juif. C'est le produit du ghetto, c'est le reflet de ses états d'âme, l'expression de sa misère, de ses souffrances et aussi de son espoir. Le peuple de la Bible n'est certainement pas mort, et c'est dans sa langue propre qu'il faudra chercher le réel esprit juif, l'âme nationale des Hébreux. M. Nahum Slouschz, qui paraît être, au point de vue littéraire, un critique plutôt sévère des écrivains de langue hébraïque, s'il est disposé à augmenter l'influence sociale de leurs œuvres, — M. Nahum Slouschz vous dira le premier que, dans ces poésies lyriques souvent monotones, dans ces romans prolixes et didactiques, on ne rencontre guère la perfection du style, que l'art pur se laisse rarement apercevoir : « Les auteurs du ghetto ont trop senti, trop souffert, trop subi une vie misérable sous un régime semi-asiatique, semi-moyen-âgeux pour s'adonner au culte de la forme. »

Mais de quelle puissance n'est-elle pas, cette littérature, pour façonner de nouveau un peuple !

Par elle, le triomphe du sionisme cesse d'être une possibilité ; il devient une certitude.

*
* *

C'est en Orient beaucoup plus qu'en Occident, on le devine, que la littérature hébraïque se développe et prospère.

Laissons donc de côté des hommes pourtant caractéristiques comme M. H. Luzzato, comme Élie Halfen Halévy. Oublions N.-H. Wessely, Franco Daniel Mendès. Voulez-vous même que nous ne nous arrêtions pas à considérer Salomon Jehuda Rapoport (1790-1867), qui mérita d'être appelé la père de la science du judaïsme, Nahman Krochmal (1785-1840), qui démontra en trois points la mission spirituelle du peuple juif, même Samuel-David Luzzato (1800-1865), juif italien, à qui un jeune poète lithuanien, Juda-Léon Gordon, écrivait :

Du pays de la glace, où les fleurs et le soleil ne durent que deux, trois mois, ces vers de salut s'envolent comme les oiseaux devant la gelée vers le glorieux habitant du Midi trônant au milieu des savants et honoré par les peuples ; celui dont le cœur brule d'un amour ardent pour son peuple et pour la langue hébraïque.

La Lithuanie, pays juif, le seul peut-être qui subsiste encore, produira, va produire les grands écrivains hébreux.

C'est Abraham Ber Lebensohn (1794-1880), surnommé le père de la poésie, qui professe un amour exalté pour la langue hébraïque. Avec orgueil, il nous dévoile son état d'âme :

Je m'assois devant la table « divine ». Je prends une plume, cette plume qui écrit la langue sacrée, la langue de notre foi, la langue de notre peuple, Sela ! O Dieu, guide mon esprit, n'est-ce pas dans ta langue sainte que je chante ?

Et, surtout, voici Abraham Mapou (1808-1867), le créateur du roman hébreu. Mapou est resté toute sa vie l'humble érudit du ghetto, un des successeurs des Ébionim, des psalmistes et des prophètes. Timides, mélancoliques, sans désir pour tout ce qui concerne la vie pratique, souvent avilis par leur misère matérielle propre et par la misère intellectuelle environnante, ces « rêveurs » du ghetto cachent dans l'intimité de leur âme cette exaltation morale, cet idéalisme invincible qui peut seul expliquer la vivacité et la persistance du peuple-messie.

Mapou était l'un d'eux.

Mais il était émerveillé par l'œuvre des romantiques et surtout par les romans d'Eugène Sue, son auteur favori, que traduisit Calman-Schulman (1826-1900). Et il écrivit l'*Amour de Sion*, publié vers 1848.

C'est un roman historique où il retrace un chapitre de la vie du peuple juif à l'époque du prophète Isaïe. Le sujet du roman est emprunté à l'âge d'or de l'ancienne Judée. C'est l'époque de la grande floraison littéraire et prophétique. C'est aussi une époque fort agitée, offrant de vigoureux contrastes. A Jérusalem, un roi éclairé lutte avec fermeté contre la limitation de son pouvoir à l'intérieur et contre le puissant envahisseur du dehors. D'un côté, une société en décadence ; de l'autre les plus grands moralistes de tous les âges, les prophètes qui attaquent la corruption des mœurs. Enfin, en ce temps-là, éclosent les plus grands rêves d'une humanité idéale.

Abraham Mapou, plaçant en ce temps une intrigue romanesque, d'ailleurs puérile, fait plus qu'un roman historique. Il ressus cite avec une imagination de poète l'antique Judée et il agit en réformateur. Il fait œuvre de haute moralité et de civilisation. A toute une population plongée dans un ascétisme dégénéré ou dans un mysticisme hostile au présent, il révèle son passé glorieux. Il lui montre, non pas la Judée des rabbins, des saints et des ascètes, mais le pays de la nature, de la joie de vivre, de la vie débordante, de la gaieté et de l'amour, le pays du *Cantique des Cantiques* et de Ruth.

Il lui présente un Isaïe poète, patriote, moraliste sublime, le prophète de la Judée libre, le prédicateur des biens terrestres, de la bonté, de la justice, opposé à la doctrine étroite et aux pratiques minutieuses proclamées par la bouche des prêtres, précurseurs des rabbins.

Ce que le roman prêche, c'est le retour à une vie plus naturelle. C'est le monde des plaisirs, des sen-

sations, de la vie terrestre, mais justifié, idéalisé au nom du passé. Ce sont les charmes de la vie rurale évoqués en maints tableaux poétiques. Toute la Judée agricole passe sous les yeux du lecteur. La gaieté des vignerons, l'insouciance des bergers, les fêtes populaires sont dépeintes avec tout leur éclat. La grandeur morale de la Judée apparaît dans la description de tout un peuple accouru pour célébrer la fête dans la Ville Sainte, ainsi que dans les discours emportés des prophètes qui critiquent les grands et les prêtres au nom de la justice et de la vérité.

M. Nahum Slouschz compare l'influence du roman d'Abraham Mapou à l'effet produit par l'apparition de la *Nouvelle Héloïse*. La langue hébraïque avait enfin trouvé son maître populaire qui ranimait la foule en la forçant à comparer sa présente misère avec sa grandeur lointaine.

Et Mapou pouvait s'écrier :

J'ai approfondi le latin antique dans sa vigueur majestueuse, l'allemand avec la profondeur de son sens, le français plein de charmes avec ses expressions ravissantes, le russe dans la fleur de sa jeunesse. Chacune de ces langues possède des qualités à elle. Seule, toi, ô langue hébraïque, tu es incomparable. Que ta parole est claire, limpide, malgré la cendre de tes ruines!

D'autres aident à l'œuvre de Mapou. Le poète Juda-Léon Gordon (1830-1892) et plus encore le romancier Perez Smolensky (1842-1885). Il publie, en 1872, *Le Peuple éternel*, qui est devenu la base du mouvement d'émancipation national. Il est plein d'amour pour le peuple juif; sa foi dans son avenir est illimitée. Dès que les Juifs auront retrouvé la notion de leur unité nationale et le sentiment de leur solidarité, leur émancipation s'accomplira et l'espérance d'Israël sera réalisée.

Elle le sera. L'assimilation avec les peuples slaves est impossible, et tous les écrivains de langue hébraïque déclarent qu'il faut s'unir malgré les différences d'opinions, et s'unir afin d'agir. Gordon s'écrie dans sa poésie vibrante : « Nous fûmes un peuple, nous serons un peuple; vieux et jeunes, nous partirons tous. » Mais où aller? Les uns optent pour l'Amérique; les autres, avec Smolensky, se déclarent nettement pour la Palestine, le pays des rêves séculaires. Pour la question juive, il n'est plus qu'une solution : la renaissance nationale du peuple juif sur son ancien sol. Des enthousiasmes se répandent, des activités s'animent. On va partir. On part. Mais, hélas! en 1885, meurt Smolensky... La Jérusalem nouvelle n'est pas fondée.

Néanmoins, si nous en croyons M. Nahum Slouschz, la littérature hébraïque moderne travaille à la renaissance juive, car elle devient vraiment la littérature nationale du peuple juif. Des revues, des journaux sont fondés, des livres paraissent dont le public et l'influence s'accroissent. Les écrivains hébreux sont en pleine période de création littéraire et la fermentation des idées infiltrées de toutes parts est puissante.

Comme le dit M. Nahum Slouschz : « Il y a dans l'âme éprouvée des masses juives un fond d'idéalisme et de foi ardente dans un avenir meilleur que n'ont ébranlé ni le temps, ni les déceptions. Frustrer ces masses de l'idéal millénaire qui les soutient, qui est la raison même de leur existence, c'est les acculer à un désespoir dangereux, c'est les pousser vers la démoralisation qui les guette et qui, déjà, se manifeste dans certains pays. La littérature hébraïque, fidèle à sa mission biblique, sait faire revivre les ressources morales de ces masses et les faire vibrer pour la justice et pour l'idéal. Elle est le foyer d'où jaillissent les rayons de l'Espérance qui soutient tout ce qui dans le peuple juif vit, lutte, crée et espère.

« Méconnaître cette portée morale de la renaissance de la langue hébraïque, c'est méconnaître la vie même de la majeure partie du judaïsme. »

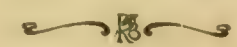
Ne méconnaissons rien. La littérature hébraïque contemporaine travaille au succès du sionisme tel que Théodore Herzl, Max Nordau, M. Nahum Slouschz le conçoivent, c'est entendu. Or cette littérature est devenue déjà la troisième littérature de la Russie après le russe et le polonais. En dehors des pays slaves, dans tout l'Orient, elle gagne du terrain depuis la Palestine jusqu'au Maroc. Est-ce à dire que le sionisme gagne tout ce terrain?

En tous cas, les Sionistes ont le droit de se réjouir dans leur cœur de l'apparition du livre de M. Nahum Slouschz. Si la langue française n'a pas la chance de posséder toutes les qualités de la langue hébraïque, M. Nahum Slouschz connaît bien les qualités de notre langue. Son livre, où le prophète et l'historien ne se combattent pas toujours, est écrit avec élégance et clarté. Il est composé avec une sage méthode. Il nous fournit un document très curieux, et, s'il m'est permis de le confesser, un peu imprévu pour l'histoire des littératures — et de l'esprit universel.

C'est tout ce que je puis dire en attendant la réalisation du sionisme...

Mais si cet événement s'accomplit, la presse quotidienne, je le crois, en touchera quelques mots; et il en sera parlé plus abondamment dans l'histoire.

J. Ernest-Charles.



LE THÉATRE ANTIQUE D'ORANGE

Au débouché des rues, resserrées et tortueuses, de la petite ville d'Orange, sur l'étroit rectangle d'une place, se dresse brusquement une gigantesque muraille. C'est la façade du Théâtre antique. Jaunie et comme mangée de rouille, elle présente un front démesurément uni, percée seulement à sa base par seize portes, guichets où la foule s'engouffre. Pour revers, elle a le fameux Mur de la scène. Il sort d'un feuillage tendre et épais de figuiers et de lauriers-roses, s'élève des 37 mètres de sa hauteur, s'étend et embrasse la scène des 103 mètres que l'on peut compter dans sa largeur. Devant lui s'étagent les gradins de pierre, adossés au flanc d'une colline.

Il ne faut pas voir le Théâtre à un autre moment que pendant une représentation. C'est le soir et c'est le silence, malgré les milliers d'êtres humains tassés dans l'hémicycle. Tous ont les yeux fixés sur la scène dans une muette attente, — et c'est déjà un phénomène impressionnant que le recueillement de cette foule méridionale que l'on croyait capable seulement d'enthousiasme. Cependant, le Mur s'anime. Une lente théorie de vierges, sortie d'un bouquet d'arbres, traverse la scène précédant les funérailles de quelque guerrier ou faisant cortège à quelque reine. Et ce ne sont pas des figurantes parmi lesquelles la lorgnette s'amuse à découvrir une jolie fille; ce semblent des femmes qui pleurent une mort réelle ou chantent un hymne de salut, parce que la verdure qui les abritait pousse des tiges gonflées de vraie sève, parce que le vent qui fait palpiter leurs voiles légers les enveloppe d'un souffle de vie. Une mélopée accompagne leur marche. Et des phrases assez banales empruntent une valeur imprévue à l'acoustique subtile du monument qui fond les notes en diffuses harmonies. Soudain, de la haute porte unique qui crève le fond de la scène les vieux rideaux déteints s'écartent et livrent passage à quelque héros. Et les vers superbes éclatent, décuplés d'intensité par leur répercussion contre la muraille, semblable à la paroi de quelque énorme cloche de pierre. L'acteur, d'ailleurs, s'exalte dans ce décor prodigieux, trouve des accents surhumains, des attitudes héroïques. Et ceci n'est pas une exagération, mais l'observation formelle d'un spectateur attentif. Les Mounet-Sully, les Segond-Weber, conscients de la responsabilité de soutenir dignement des chefs-d'œuvre qui déjà ont trouvé un cadre digne d'eux, heureux aussi de se sentir en communion avec une foule fervente, se livrent tout entiers, s'abandonnent à la surprise d'être des artistes sincères, émus, — c'est-à-dire émouvants et parfois sublimes. Et tout cela, la foi des acteurs et la majesté de la nuit, la splendeur des ruines et le rythme des vers, communique un inoubliable frisson. L'art, ennobli par la nature si proche, apparaît une religion, et c'est bien un sentiment religieux qui vous étreint dans ce monument païen qui n'est plus un théâtre,

Mais un temple où se dit la Messe de Beauté.

* * *

Voici donc un cadre incomparable à de grandioses spectacles d'art. Quelle sera son utilisation? C'est un problème, nous semble-t-il, dont quiconque aime le Beau doit se soucier.

Ce sont les leçons du passé qui nous guideront vers l'idéal que nous nous efforçons de découvrir.

Retraçons donc brièvement l'histoire des essais de résurrection artistique du monument.

Le premier effort fut tenté en 1869 ; nous le devons à l'initiative de M. Antony Réal, poète d'un réel mérite et l'un des Félibres de la première heure. Aucune voix jusqu'à cette date n'avait éveillé les échos de l'antique muraille, si ce n'est celle de quelque hère venu chercher un asile parmi les ruines. Une population parasite s'y était installée en effet et y constitua longtemps une sorte de village fermé. Il est curieux, d'ailleurs, de constater en passant combien peu d'années ce monument, bâti depuis dix-huit siècles, servit à sa véritable destination. Scène pour exhibitions d'acrobates et de jongleurs pendant les premiers temps de la chrétienté, il devint forteresse aux époques troublées du moyen âge et demeura château des princes d'Orange jusqu'en 1673. Utilisé alors comme nous avons dit, il ne fut déblayé que vers le milieu de ce siècle par l'architecte Caristie, dont le nom reste attaché à son histoire, et qui en entreprit la restauration.

Donc, en 1869, M. Antony Réal, auquel se joignit M. Félix Ripert, après force démarches auprès de toutes les étoiles du chant de la capitale, parvint à mettre sur pied un spectacle dont le succès devait récompenser leur zèle. Il était composé du drame lyrique de Méhul : *Joseph*, de la scène des tombeaux du *Roméo et Juliette* de Vaccaï, et d'une cantate due à Antony Réal lui-même, *Les Triomphateurs*, qui célébrait la gloire de la paix. Pourquoi fallut-il que, quelques années plus tard, des amis malavisés du Théâtre y fissent représenter *Norma* et surtout *Le Chalet* et *Galatée*, œuvres minuscules par elles-mêmes, qui parurent à Orange lilliputiennes. C'est, sans doute, à l'échec de cette entreprise que l'on doit d'enregistrer après elle un silence de douze ans. Mais deux généreux Avignonnais, MM. Auguste Palin et Henri Yvaren, tentèrent, en 1886, de consacrer à la fois la scène orangeoise, rendue à l'art dramatique, et le talent de leur compatriote le poète Alexis Mouzin,

dont la tragédie *L'Empereur d'Arles* avait été spécialement écrite en vue du Théâtre antique.

Et, de fait, l'œuvre et le monument, mis en valeur l'un par l'autre, eussent largement bénéficié de cette tentative si la fâcheuse adjonction au programme des *Précieuses ridicules* n'était venue tout gâter. On juge de l'impression produite par l'œuvre de Molière, si peu à sa place dans cet auguste décor, impression qu'accentua encore... l'erreur de M. Coquelin Cadet qui tint à réciter un de ses trop fameux monologues. N'insistons pas. Aussi bien ce n'est que deux ans plus tard que l'initiative des Félibres parvint à donner aux représentations d'Orange un retentissement universel. Deux spectacles furent donnés les 11 et 12 août 1888, sous leur patronage. *Moïse*, de Rossini, fut accueilli avec faveur. Mais la soirée d'*Œdipe-Roi* fut un triomphe et, on peut dire, une révélation. L'œuvre-type convenant au théâtre était trouvée. On s'enthousiasma, on fit fête à Mounet-Sully, les rêves les plus audacieux se donnèrent carrière...

Ce succès, en effet, eut un écho au Parlement où le député Maurice Faure demanda et obtint des crédits pour la restauration du monument. Bientôt, une commission ministérielle était nommée que devait présider M. Loubet. Les théâtres nationaux offrirent leur concours officiel. Aux fêtes qui eurent lieu en 1894 trois ministres assistèrent ; celles de 1897 se donnèrent devant M. Félix Faure, président de la République.

Les efforts artistiques des Félibres et des Cigaliers répondirent à la faveur officielle. A *Œdipe-Roi*, dont la reprise s'imposait, on joignit dans le programme des fêtes de 1894 un autre chef-d'œuvre de Sophocle, *Antigone*. Et Mme Bartet vint se faire acclamer à côté de Mounet-Sully. Le choix de deux petites comédies, inspirées de l'antique : *L'Ilote*, de Paul Arène et Monselet, et *La Revanche d'Iris*, de M. Paul Ferrier, marqua un essai intéressant ; mais le rire décidément devait paraître grêle et faux devant le mur fantastique. Enfin, en donnant *Les Erinnyes*, de Leconte de Lisle, les organisateurs comprirent parfaitement le rôle du Théâtre antique, qui est de représenter, à côté de chefs-d'œuvre consacrés, des œuvres modernes, conformes à l'esthétique particulière que comporte sa scène exceptionnelle.

Le succès de ces solennités littéraires pouvait faire croire que l'institution des fêtes d'Orange était définitivement fondée. Il n'en était rien cependant... Des difficultés matérielles s'étaient élevées. Des esprits rétrogrades, dont ne manqua pas d'être Francisque Sarcey, parlèrent de « désorganisation de la Comédie-Française ». Bref, les pouvoirs publics, sans se désintéresser complètement de l'entreprise, ne lui apportèrent plus qu'une aide indirecte. Ce fut alors que M. Paul Mariéton, qui, déjà, en qualité de délégué de la Cigale et du Félibrige avait organisé les représentations, en assuma l'entière responsabilité. Avec un sage désintéressement, un goût très sûr et une foi ardente, il poursuivit l'œuvre commencée. Par ses soins, et avec le concours de M. Baduel comme administrateur, et de M. Jacques Crépet comme secrétaire général, quatre séries de spectacles furent données depuis 1899. La première comportait, outre l'exécution d'hymnes provençaux, l'*Athalie* de Racine, et une tragédie inédite *Alkestis*, de M. Georges Rivollet. Le chef-d'œuvre de Racine, de l'aveu de tous, ne produisit pas l'impression qu'on était en droit d'en attendre. Par contre, M. Mariéton avait eu le bonheur de découvrir en *Alkestis* une œuvre parfaitement appropriée au Théâtre antique, et dont le succès fut considérable.

L'année suivante, à la reprise d'*Alkestis* s'ajouta une comédie imitée de Plaute, *Pseudolus*, de M. Jules Gastambide : la farce latine devait paraître moins déplacée à Orange que la fine comédie attique. Mais le triomphe fut pour l'admirable tragédie musicale de Gluck, *Iphigénie en Tauride*, où fut sacrée grande artiste Mlle Jane Hatto. En 1902, on reprit *Œdipe-Roi*, tandis que, pour la pièce inédite, on choisit *Les Phéniciennes*, de M. Georges Rivollet, adaptation du drame d'Euripide, œuvre qui convint aussi bien qu'*Alhestis* au cadre d'Orange. Enfin, cette année, il nous fut donné d'acclamer pour la première fois à Orange le grand nom de Corneille et le chef-d'œuvre qu'est *Horace*. Mounet-Sully, Segond-Weber, Moréno, Paul Mounet, Albert Lambert nous communiquèrent une émotion artistique inoubliable. Une autre soirée, également triomphale, fut consacrée aux *Phéniciennes* et à *Œdipe et le Sphinx*, tragédie inédite de M. Péladan, directement inspirée du génie grec, élevée et pure, savante, singulière.

Cependant, à côté de l'œuvre dirigée par M. Paul Mariéton, d'autres efforts s'organisaient. En 1902, M. Fayot avait fait représenter *Hérodiade*, de Massenet, et *Samson et Dalila*, de Saint-Saëns : le succès de ces soirées fut contesté. Et, cette année même, en dehors des spectacles dont nous avons déjà parlé, deux tournées artistiques furent organisées. A la première, dirigée par Mme Caristie-Martel, Mme Sarah Bernhardt apporta l'autorité de son immense talent ; elle joua *Phèdre*, de Racine, et un drame inédit de M. Jean Aicard, la *Légende du cœur*, cependant qu'une soirée était consacrée à la tragédie lyrique de Gluck, *Orphée*. MM. Alexis Mouzin et Antony Réal se firent les impresarii de la seconde série de représentations. Elles eurent lieu ces jours-ci et l'on a pu lire qu'un orage les avait malencontreusement arrêtées. Mais les œuvres portées au programme : le *Britannicus*, de Racine, la noble *Iphigénie*, de Jean Moréas, témoignent d'un grand effort artistique.

Pour résumer en quelques mots l'histoire du Théâtre d'Orange depuis sa résurrection, nous voyons qu'une première étape est marquée par des tentatives individuelles ou purement régionales; le gouvernement, sollicité par les Félibres, apporte ensuite son appui direct aux représentations, qui prennent à ce moment allure de fêtes; puis l'initiative du seul chorège Mariéton supplée au zèle soudain refroidi de nos dirigeants; la ville d'Orange, enfin, concède son théâtre à quiconque le sollicite...

*
* *

Ce rapide aperçu n'est pas sans suggérer un certain nombre de réflexions. On est frappé tout d'abord de l'accroissement continu du nombre des représentations. Plus espacées qu'à l'origine, nous les voyons devenir annuelles et, en dernier lieu, bi et trisannuelles. Cette constatation réjouira sans doute les amis du Théâtre antique : joie peut-être prématurée! S'ils veulent examiner la question de plus près, ils ne laisseront pas de s'inquiéter, au contraire, de l'engouement actuel des impresarii pour la scène d'Orange. Le danger artistique est évident. Nous avons vu qu'il ne fallait emprunter qu'avec réserve le secours du Mur prodigieux. Il est comme une arme terrible qui suffirait à assurer la victoire, mais pourrait se retourner contre ceux-là mêmes qui se servent d'elle et les écraser. Rêvons que tous les organisateurs de représentations futures soient dotés d'un goût éclairé : ils n'empêcheront pas le nombre des œuvres jouables d'être très limité. Un autre péril, également direct, est tout matériel. Il faut dire la vérité sans fard : jamais entreprise artistique, à Orange, n'a été fructueuse. Bienheureux même les organisateurs qui purent y trouver les sommes nécessaires à couvrir des dépenses toujours considérables! Et il n'y a pas apparence que cet état de choses vienne à changer. Les frais de première installation — en particulier l'établissement de gradins supplémentaires — sont moindres sans doute; mais la multiplicité des spectacles a entraîné une réduction notable du prix des places, — résultat excellent à un certain point de vue, mais qui interdit aux organisateurs de fortes recettes. Ceux-ci se sont trouvés jusqu'à ce jour être non pas des spéculateurs, mais des amis désintéressés du théâtre : c'est un hasard heureux, sur lequel il serait imprudent de tabler... L'avenir d'entreprises, même artistiques, n'est garanti que lorsqu'elles offrent, sinon l'espoir de gros bénéfices, du moins une certaine sécurité. C'est là pour nous une seconde raison de souhaiter que les fêtes soient organisées d'une manière régulière et une fois seulement chaque année.

Le principe des représentations annuelles est également le plus susceptible de donner à celles-ci la solennité nécessaire. Quelques fervents du drame antique les voudraient revêtues d'un caractère presque sacré — comme le furent les représentations de Bayreuth. Sans aller trop loin, on peut désirer les voir élevées à la hauteur d'une institution (ainsi s'exprimerait M. Prudhomme), à l'abri des caprices, heureux ou néfastes, du régime de la concurrence. A montrer trop de compétiteurs se disputant sa scène, y vantant tour à tour et y soutenant des œuvres différentes et dénigrant forcément, comme d'ordinaires marchandises, celles du prédécesseur ou du successeur, l'auguste Théâtre perdra la moitié de son prestige. Les peuples sont des enfants, devant qui, pour forcer leur admiration, il faut placer un idéal d'art hors de conteste, — et ceci est plus vrai peut-être pour les peuples qui avoisinent Orange que pour d'autres. Une discussion littéraire échauffera le zèle d'un public parisien, elle ne pourra qu'affaiblir l'enthousiasme des masses méridionales accourues à Orange qui n'acclameront une œuvre de tout cœur que si elles l'acclament d'une seule voix.

*
* *

On se plaît à répéter qu'Orange est le Bayreuth français. Mais nous doutons que beaucoup de ceux qui emploient cette comparaison en comprennent parfaitement le sens. Pour la plupart, la similitude entre les deux villes se borne à ce que toutes deux sont des centres artistiques éloignés de la capitale, où l'on ne se rend qu'à des occasions exceptionnelles. A mieux examiner les choses, la ressemblance s'accuse du fait de l'appropriation des deux théâtres aux œuvres jouées. Bayreuth n'est pas une salle de spectacle quelconque, donnant asile à diverses productions, mais bien un monument élevé exclusivement à la gloire de l'Œuvre wagnérienne et disposé de telle sorte, jusqu'en ses moindres parties, que, chaque intention du maître trouvant un miroir où se refléter, l'impression intégrale de son génie complexe puisse être reçue. Pareillement, le Théâtre d'Orange, voué dès son origine au drame ancien, s'adapte à ses exigences. Et voilà un point de contact réel entre les cités germanique et provençale. Mais il y a plus. Ce qui a attiré à Bayreuth, en une sorte de pèlerinage presque religieux, la moitié de la nation allemande, ce n'est pas seulement le culte dû à la personnalité de Wagner, mais « la célébration des idées-mères par lesquelles l'âme de ce peuple a été formée», retrouvées dans les légendes de la mythologie scandinave. Et nous-mêmes, petits-fils de Rome et d'Athènes, nous irons à Orange pour la joie de retremper nos âmes modernes dans l'art gréco-romain, source de notre civilisation, où nous puisons encore les grands principes directeurs de notre génie.

Le rapprochement entre Bayreuth et Orange se

trouvant justifié, il convient de ne pas en forcer l'exactitude ni en exagérer la portée. Si notre âme ancestrale se retrouve dans les mythes grecs comme l'âme germanique gît dans les mythes scandinaves, il nous a manqué un Wagner pour nous relier à nos glorieuses origines. N'espérons donc pas voir la France entière accourir à Orange pour *exalter ses traditions*. Que ce pieux dessein anime quelques-uns des visiteurs du Théâtre antique, nous nous en réjouirons, mais nous savons bien que leur nombre ne remplirait la vaste enceinte que si, aux sincères pèlerins, venait se joindre la foule des snobs... Mais puisque chaque fois que s'anime la scène orangeoise une multitude enthousiaste se presse sur les gradins de pierre, venue non pas avec le sentiment subtil de célébrer ses origines, mais simplement dans l'espoir de jouir d'un beau et fortifiant spectacle, cessons de considérer Orange comme le Bayreuth français et ne voyons en lui qu'un symbole et un instrument de décentralisation artistique.

Sur ce terrain, on ne peut qu'admirer sans réserve son rôle et qu'applaudir à toutes les mesures susceptibles de développer son importance. N'est-ce pas merveilleux que la province soit dotée, au moins une fois l'an, d'un spectacle plus beau que ceux de la capitale? N'est-ce pas surtout un fait absolument nouveau? Nous voyons que Nîmes, Arles, Béziers rouvrent leurs arènes, non plus pour des courses de taureaux, mais pour de pacifiques tournois littéraires. Le mouvement s'accentue et s'étend: cette année, il a gagné Cauterets; on espère que l'an prochain il remontera jusqu'au théâtre à ciel ouvert du village de Bussang, dans les Vosges. Et c'est du Théâtre d'Orange que l'impulsion est venue.

Les théâtres subventionnés ne pourront pas demeurer étrangers à cette grande œuvre de décentralisation. Il faut leur rendre cette justice, — à la Comédie-Française en particulier, — d'y avoir déjà contribué, encore que leur concours ait été dû, non à un élan spontané, mais à l'influence personnelle des organisateurs. Cependant certaines personnes, qui se disent amies de nos grandes scènes, estiment qu'elles affaiblissent leur prestige à se transporter et à se disséminer au loin. L'argument est matériellement faux. En l'état actuel de l'art théâtral, il n'est que trop certain que la Comédie-Française et l'Odéon trouvent sur le boulevard des rivaux dangereux; mais il faut reconnaître que leurs troupes sont, de beaucoup, les plus capables de représenter les grands drames classiques dans les cadres majestueux des théâtres de plein air. C'est donc là qu'elles pourront reconquérir une royauté contestée. Porter la bonne parole artistique dans toute la France, n'est-ce point d'ailleurs la mission de théâtres, subventionnés non par la ville de Paris, mais par l'État, et que l'on appelle *théâtres nationaux*?

Il y a un dernier et considérable avantage à envisager Orange comme une ville de décentralisation plutôt que comme un Bayreuth français; c'est d'élargir le champ de ses tentatives littéraires. Entendons-nous bien! Il ne s'agira jamais de faire de nombreux essais. Nous demeurons convaincus du très petit nombre d'œuvres jouables au Théâtre romain; mais nous croyons que l'élimination s'effectuera non sur des questions d'époque ou de lieu, mais sur les caractères moraux, si l'on peut dire, que devront présenter les ouvrages choisis : ampleur du sujet, simplicité et rapidité de l'action, force et élévation des sentiments. Ce qui constitue la splendeur unique du Théâtre antique, ce ne sont pas ses lignes architecturales, bien effacées d'ailleurs par le temps, mais la masse et la vétusté même de ses pierres, mais le ciel étoilé qui le surplombe, et le vent qui court parmi ses ruines, et les verts figuiers qui vivent à sa base, — et ce sont là des ornements qui n'appartiennent en propre à aucun style. C'est pourquoi l'on peut très bien y représenter des tragédies empruntées à l'histoire sacrée, par exemple, ou même au moyen âge. L'expérience semble contredire cette théorie. *La Légende du cœur*, qui est une légende moyen-âgeuse, n'a qu'imparfaitement réussi. Mais l'œuvre n'a pas une valeur supérieure... Quant à *Athalie*, son insuccès, relatif d'ailleurs, est dû, non au cadre d'Orange, mais au public qui y fréquente. Nous avons, au cours de cet article, fait suffisamment l'éloge des foules méridionales pour qu'il nous soit permis de leur adresser ce reproche de se montrer parfois trop sensibles à ce qui est grandiloquent et violent, ou plutôt de ne pas l'être assez à la grandeur simple et grave. Presque toutes les tragédies de Racine et de Corneille peuvent trouver asile à Orange : *Polyeucte* y constituerait le plus admirable spectacle; mais le triomphe du *Cid* n'y serait pas moins assuré. L'entreprise, qui oserait *Othello* ou *Roméo et Juliette*, serait peut-être couronnée de succès.

... Cet essai sur les représentations du Théâtre d'Orange n'ose prétendre à aucune conclusion. Il aura atteint son but s'il est parvenu à intéresser quelques adeptes à une cause artistique et, surtout, si les quelques réflexions qu'il a exposées en suggèrent de nouvelles à ceux qui se préoccupent de l'avenir, national aussi, du Théâtre antique.

GASTON DE BELLEFONDS.

Pa[illegible] Imprimerie Réunie [illegible] 19, rue des Saints-Pères. — 6500 [illegible] FÉLIX LUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 12. 4e SÉRIE. — TOME XX. 19 SEPTEMBRE 1903.

LA FIN DE « LA FRONDE »

C'est un petit événement européen que la disparition de ce journal, et c'est peut-être la première fois que la disparition d'un journal est un petit événement européen; mais les choses sont bien telles.

C'est que ce journal n'était point un journal ordinaire, et sa création avait été une nouveauté. En 1897, il était fondé à Paris un journal dirigé par une femme, rédigé entièrement par des femmes, typographié entièrement par des femmes. Ce journal, par sa seule existence, à condition qu'il vécût, prouvait l'aptitude des femmes à quatre ou cinq métiers très différents et très difficiles; il prouvait presque l'aptitude des femmes à tous les métiers virils. C'était une fois de plus, l'argument de fait: prouver la possibilité du mouvement en marchant.

La Fronde disparaît, en 1903, après six pleines années d'existence. On la raille un peu, — discrètement et gentiment, — mais enfin on la raille un peu, ici et là, ceux qui daignent s'en occuper, de disparaître. L'aveu d'impuissance est là, dans ce dernier numéro découragé et à bras qui tombent... Ce qui me frappe beaucoup plus, c'est qu'elle ait vécu si longtemps, six années pleines. Je m'attendais quand je l'ai saluée à son aurore, qu'elle disparût beaucoup plus tôt. Qu'un journal ainsi conçu ait vécu six ans, c'est la preuve d'une force extraordinaire et d'une vitalité extrême et d'une persévérance inattendue dans le féminisme, dans le féminisme sérieux et convaincu, celui qui paye, celui qui s'abonne, celui qui fait vivre un journal en le lisant, en le recommandant, en le répandant et surtout en l'achetant. Les six années d'existence de *la Fronde*, c'est un très beau résultat, un résultat qui doit faire réfléchir et qui doit être noté par l'historien très sérieusement.

Car, remarquez, le journal était bien fait; mais il avait beaucoup de choses contre lui. Il était bien fait; il avait d'excellents rédacteurs, curieux, investigateurs, très soucieux, à côté de la politique et des revendications féminines proprement dites, de questions morales, de questions psychologiques, de problèmes démographiques et sociaux. La lecture de *la Fronde* était intéressante, instructive et inspiratrice. Ce journal faisait penser, quelquefois. En tout cas, il était original. Il ne ressemblait à aucun autre.

Mais il avait bien des choses contre lui. En tant que journal féministe, il était féministe, non seulement intransigeant, mais révolté, emporté et batailleur. Il justifiait son titre. Il était l'organe, un peu, du féminisme rationnel; mais beaucoup plus du féminisme rancunier, irascible et rageur. C'était moins un journal pour les femmes qu'un journal contre les hommes. C'était un peu un journal de vieilles demoiselles. Il déplaisait ainsi à un nombre considérable de femmes très féministes, mais qui ne considèrent point du tout le féminisme comme une guerre à l'homme, mais bien comme un effort pour établir entre l'homme et la femme l'égalité dans la concorde et la concorde dans l'égalité.

Secondement, étant journal quotidien, *la Fronde* était bien forcée d'être journal politique et journal de politique courante. Par là, elle qui ressemblait si peu aux autres journaux par ailleurs, elle retombait

dans la commune condition et dans la commune banalité, et elle donnait à beaucoup cette impression que ce n'était pas la peine de se réunir à trente femmes, hommes exclus, pour faire un journal trop pareil à *l'Inaccessible de Haute-Savoie* ou à *l'Imperméable des Landes centrales*.

Ajoutez que, dès que l'on est journal politique, il faut avoir une opinion politique, et que l'on déplaît tout de suite à tous ceux et notamment à toutes celles qui n'ont pas celle-là. *La Fronde* était radicale, socialiste, anticléricale. C'était son droit. Mais il y a une foule de femmes féministes qui ne sont ni radicales, ni socialistes, ni anticléricales, et qui ne pouvaient pas être partisans, acheteuses et propagatrices de *la Fronde*. Et *la Fronde* aurait été conservatrice et chrétienne que le résultat en sens inverse eût été exactement le même. *La Fronde* avait donc contre elle beaucoup d'obstacles, dont quelques-uns créés par elle-même et par conséquent, je le répète avec plus de force maintenant, rien ne prouve la vitalité du féminisme, la force et la profondeur du courant féministe en France, comme ce fait que dans ces conditions *la Fronde* ait duré six ans.

L'ami sceptique qui me suit un peu partout et dont je ne répugne pas à écouter les discours, à la condition de ne point toujours les suivre, me dit en fumant son cigare : « Le mouvement féministe? Oui, très fort, extrêmement fort; mais très court, comme tous les mouvements en France, et comme tous les mouvements féminins. Te rappelles-tu, — moi je me rappelle le livre, mais ni le titre, ni le nom de l'auteur, — te rappelles-tu un roman écrit par une dame en l'honneur de la bicyclette et où il était prouvé que la bicyclette était le plus puissant et le plus sûr agent de l'émancipation de la femme et du féminisme révolutionnaire? Tu te rappelles? 1895 environ. Eh bien, elle avait raison, la dame à bécane. Bicyclette et féminisme étaient tellement fonction l'un de l'autre que c'était quasi la même chose. Mêmes destinées, même histoire, même évolution, même cycle. Mode. Les femmes ont fait du féminisme et de la bicyclette pendant dix ans. Puis le vent tourné. Plus personne. Une femme qui ferait de la bicyclette aujourd'hui serait disqualifiée. Féminisme, même chose. La femme féministe va devenir une excentricité, une rareté. *Fronde* et bicyclette féminine s'en vont en même temps. Femmes sans-culottes et femmes en culottes, espèces disparues. Mode, je te dis, rien que mode. Le féminisme avant six mois serait l'effet d'une crinoline.

Il y a bien un peu de vrai; mais retenez ceci : quand une mode, par hasard, est mêlée d'une idée, la mode passe et l'idée reste. Ceux qui étaient attachés à l'idée par amour de la mode, se débandent et se dispersent, et tant mieux, oh! que c'est tant mieux! Ceux qui tenaient à l'idée pour elle-même n'y restent attachés que davantage, délivrés des gêneurs et des compromettants. Le féminisme a fait à travers bien des déclamations et des divagations ridicules, de très bonne besogne. Il faut qu'il continue, tranquillement, fermement, d'autant plus fermement qu'il sera délivré de la partie tapageuse et imprudente de son contingent.

Il est assez curieux que la directrice de *la Fronde* donne pour raison de son renoncement que « le féminisme a obtenu ou est sur le point d'obtenir tout ce à quoi il pouvait prétendre en l'état actuel de notre société », et que par conséquent on n'a plus besoin d'y travailler. La belle raison! Quand il serait vrai que dans l'état actuel de la société on ne peut pas aller plus loin que là où on est arrivé, c'est parbleu, bien, l'état actuel de la société qu'il faut travailler à changer, et c'est probablement à cela que le journalisme sert ou prétend servir. Les femmes n'ont pas encore l'accès libre à toutes les fonctions; les femmes n'ont pas encore la complète égalité civile avec les hommes; les femmes n'ont aucun droit politique. Il me semble que voilà une jolie marge encore entre elles et les hommes. Donc continuons.

Mais l'état social tel qu'il est ne permet pas qu'on accorde aux femmes plus qu'on ne leur a accordé au moment où nous sommes.

Travaillons à changer l'état social, nous sommes ici précisément pour cela. Et c'est précisément si nous avons l'état social à changer que notre tâche est beaucoup plus grande que nous ne croyions et par conséquent nous devons travailler. La raison pour travailler est justement celle que Mme Durand donne ou prend pour s'abstenir. Je ne comprends pas beaucoup.

La vérité est que Mme Durand, d'abord n'avait plus assez d'abonnés, et c'est une raison suffisante pour cesser de paraître, et, tout franchement et bonnement, elle devrait la dire. La vérité ensuite, aussi, et cette autre raison a été certainement pour quelque chose dans sa détermination de ne pas tenter un nouvel effort; la vérité c'est que ceux des féministes qui sont en même temps des radicaux, des socialistes, des « avancés » de telle nuance ou de telle autre, se sont aperçus, avec un étonnement un peu naïf peut-être, que les conséquences de leur doctrine se retourneraient contre eux, si elles étaient atteintes, et que le féminisme était foncièrement conservateur. L'égalité entre l'homme et la femme comporte l'égalité politique de la femme avec l'homme et par conséquent la femme électeur. Que la femme demain soit électeur et c'est un mouvement conservateur qui se dessine. Miséricorde! Mais, alors, il ne faut pas être féministe!

Il y avait quelque bon demi-siècle que les partis avancés avaient fait ce raisonnement assez simple ou plutôt cette observation assez facile et aussi les radicaux, depuis 1848, n'ont jamais été féministes. Rappelez-vous Proudhon. Songez à M. Henri Brisson combattant la loi du divorce et une première fois la faisant échouer. Le radicalisme et le féminisme sont peut-être des frères, mais ils sont des frères qui se sentent ennemis. Il en résulte qu'un féministe qui est radical, quand il réfléchit, finit par se dire que comme féministe il fait une œuvre qui lui est funeste, à lui radical, et c'est le contraire de Floridor et Célestin qui étaient le même homme et qui *disaient* ou qui *disait* :

Quand on applaudit Floridor
Ça fait plaisir à Célestin.

Floridor féministe n'est pas content du succès de Célestin radical, et surtout Célestin radical tremble du progrès de Floridor féministe et redoute son succès définitif. Et donc :

Quand on applaudit Floridor
Ça ne plaît pas à Célestin.

Cette tempête sous un crâne finit par une résolution tragique qui pourrait être de Floridor abandonnant Célestin ; mais qui, plus souvent, est de Célestin lâchant délibérément Floridor. On sent toujours deux hommes en soi, même quand on est femme ; mais il y en a un qui finit par exaspérer l'autre et l'autre le prie, la mort dans l'âme, mais catégoriquement, de déguerpir. Si toute l'œuvre féministe doit avoir pour conséquence dernière une régression conservatrice, je suis féministe, j'adore le féminisme, je me ferais tuer pour le féminisme ; mais au diable le féminisme !

Mme Durand l'avoue, au moins, ou plutôt le déclare avec la loyauté absolue qui lui est coutumière et qui l'a rendue si sympathique : A cet adage : « Si les femmes votaient, elles ramèneraient le roi et le curé à force de loi dans les milieux républicains. » Donc il faut enrayer ; il faut attendre ; il ne faut pas demander l'admission des femmes à l'électorat politique. Mais d'une part, si nous ne demandons pas l'admission des femmes à l'électorat politique, que demanderons-nous bien ? Car il ne reste plus que cela à obtenir. Et, d'autre part, la femme électeur, c'est la condition même et la garantie même de tous les droits civils des femmes, et elles ne seront vraiment les égales des hommes et sûres de rester telles que quand elles feront la loi. Alors, si nous ne voulons pas de la femme électeur, nous n'avons plus de féminisme à faire et nous n'avons plus rien à faire dans le féminisme. Lâchons le féminisme.

Et c'est ce que fait Mme Durand :

Quand réussit trop Floridor
Il est lâché par Célestin.

Une fois de plus la politique a fait du tort à une œuvre excellente qui avait eu le tort de la laisser se mêler à elle.

Pour moi, qui suis féministe, on sait dans quel ton, mais très décidé et bien entendu jusqu'à la participation des femmes aux droits politiques, et qui ne suis point féministe pour raisons politiques, mais pour raisons morales, et qui ne suis féministe ni en tant que radical ni en tant que conservateur, mais en tant que féministe, je souhaite que le mouvement continue, sagement mais fermement ; je souhaite que l'on continue à s'acheminer vers la complète égalité, familiale, civile et politique de l'homme et de la femme, vers ce que Mme Durand appelle très bien : l'égalité devant la loi de tous les Français sans distinction de sexe. Je souhaite qu'on défende cette cause, non jamais par des arguments politiques et de circonstance, lesquels, comme on l'a vu, se retournent contre leurs auteurs et par des raisons politiques et de circonstance, lesquelles, comme on l'a vu, finissent par détacher les doctrinaires de leurs doctrines et les plus convaincus de leurs convictions ; mais par des raisons et des arguments philosophiques, scientifiques, moraux, humanitaires et de bon sens.

Je souhaite par exemple qu'on dise : La femme est, tout compte fait, l'égale de l'homme ; c'est parfaitement prouvé. Mais si la femme votait, la France ne serait plus radicale ! Eh bien ! après ? Si nous sommes vraiment convaincus que la femme est l'égale de l'homme, que la France ne fût plus radicale si la femme votait, cela prouve tout simplement que la France n'est pas radicale et qu'elle ne l'est qu'en apparence. Voilà un argument réel, voilà un argument de bon sens et de conviction et l'argument inverse est celui de quelqu'un qui n'avait qu'une conviction de circonstance et une conviction sans condition.

Je souhaite que l'on fasse du féminisme scientifique et droit, muni d'observations, d'expériences, de statistiques et de loyauté dialectique et de probité intellectuelle. Je souhaite qu'un journal se fonde, hebdomadaire plutôt que quotidien, la quotidienneté forçant à faire de la politique courante, journalière et *incidentelle*, très armé de faits, de très grand bon sens, sans passions, sans secte, sans colères et sans impatiences, sans nerfs, rédigé aussi bien par des hommes que par des femmes, ce qui serait une manière sans doute d'affirmer l'égalité des deux sexes, et qui poursuive longtemps, à travers les fluctuations de la mode, l'œuvre la plus saine, la

plus libérale, la plus philanthropique et la plus sensée que je connaisse.

En attendant, je le répète, c'est un beau succès et un grand signe que *la Fronde* ait vécu six ans, et l'on doit de la gratitude au bel effort de ce sympathique organe.

ÉMILE FAGUET,
de l'Académie française

AUTEURS ITALIENS D'AUJOURD'HUI

Mme Ada Negri.

Ce nom, aujourd'hui célèbre en Italie, a été révélé au public, il y a quelque dix ans, par des vers imprimés, dans l'*Illustrazione popolare* et dans le *Corriere della sera*. Mme Ada Negri apportait au concert des lettres italiennes une note nouvelle, sonore, grave et triste. Ces chants d'une âpreté farouche, d'une amertume désolée, on ne les eût point attendus d'une femme. On s'interrogeait avec curiosité sur cet auteur nouveau. Qui était Ada Negri ? D'où venait-elle ? A quelle douloureuse école avait-elle fait ce précoce apprentissage de la souffrance ?

Mme Ada Negri ne se hâta point de satisfaire la vaine curiosité des lecteurs. Il était dans ses vœux que son œuvre se répandît et se frayât un chemin dans le monde. Sa poésie n'était-elle pas un acte, un acte politique et social ? Mais, fidèle au conseil du sage, elle tenait à cacher sa vie. La vie avait commencé, il est vrai, par lui rendre ce précieux service. Campagnarde obscure, Mme Ada Negri exerçait à ses débuts les humbles fonctions de maîtresse d'école à Motta Visconti, pauvre bourgade de Lombardie, sur le Tessin. Elle y vivait solitaire, ignorée... et malheureuse. Plaignons son triste sort, mais félicitons-en les lettres italiennes. C'est la souffrance, l'ennui, la pauvreté, qui ont mis aux mains de Mme Ada Negri une lyre si mélodieuse. C'est du vide de sa vie que sa poésie est pleine. Heureuse et riche, elle eût laissé sommeiller peut-être les trésors que son âme contenait. Malheureuse, son malheur lui révéla son génie. Elle n'est point restée, d'ailleurs, sans comprendre de quel prix fut pour elle l'infortune. Et la première pièce de son premier volume de vers, préface générale de toute son œuvre, est consacrée à la glorification éloquente et dramatique de l'adversité. Une vision y est décrite, qui hanta la poétesse dans une nuit d'angoisse. Un spectre affreux lui apparut avec un poignard au flanc et dans les yeux un éclair mauvais. Éperdue, elle tenta de repousser le fantôme ; mais il demeura et parla ainsi : « Je suis le Malheur... A qui souffre et crée en versant son sang, à celui-là seulement [illegible] la gloire. La douleur [illegible] un vol sublime à l'idée. » Ce langage fit trembler celle à qui il s'adressait. Mais elle réfléchit et finit par crier au fantôme : « Reste ! » Et le malheur resta. Et, à force de créer dans la souffrance, la renommée aussi vint s'asseoir au foyer d'Ada Negri.

Cette renommée, une des plus récentes, mais une des plus solides, je crois, de la jeune poésie italienne, voyons un peu de quoi elle est faite...

* * *

« Poétesse fatale de la douleur », voilà le titre pompeux que Mme Ada Negri se donne. Le malheur sous tous ses aspects, voilà le ressort constant de sa poésie. Elle naquit comme tant d'autres poètes parmi les plus grands sous le signe de Saturne. Dès sa plus tendre enfance, elle manqua naturellement du sens de la joie comme d'autres manquent de sens critique ou de sens moral : « Je grandis dans le brouillard avec ici, dans mon cœur, une féroce nostalgie de soleil... » On dit du soleil qu'il luit pour les bons et pour les méchants. C'est possible, mais il ne luit pas pour les pauvres. Dans l'existence désolée d'Ada Negri, il n'a fait que des apparitions fugitives. Et cependant elle soupire après sa chaleur et sa gaieté. Elle l'invoque passionnément. C'est un trait essentiel dans sa poésie que cet âpre désir, toujours inassouvi, de lumière et de joie. Le mot « soleil » revient à chaque instant sous sa plume. Je l'ai relevé jusqu'à deux et trois fois dans la même pièce. Dante Alighieri n'employait pas le mot *étoiles* avec une ferveur plus superstitieuse.

Essayons de définir le « mal de vivre » exprimé par Mme Ada Negri. Sa douleur ne ressemble point à celle de son illustre compatriote Giacomo Leopardi, par exemple. Il y avait, dans l'image que celui ci se faisait du malheur, dans sa façon de le considérer comme une nécessité inéluctable attachée à la condition d'homme, un élément antique auquel la muse d'Ada Negri demeure parfaitement étrangère. Leopardi (tout comme notre grand pessimiste Alfred de Vigny) était une façon de stoïcien égaré en plein XIXe siècle. Mme Ada Negri, elle, n'appartient qu'à son temps. Sa tristesse n'est ni stoïcienne, ni chrétienne. Elle verse des larmes, il est vrai, elle répand des pleurs en abondance, mais debout, frémissante, les poings crispés, et non pas prosternée, le front contre terre, à genoux. Elle incarne la douleur qui s'irrite contre la destinée et se raidit contre la souffrance « qui se débat, maudit et pleure ». Dressée contre le sort ennemi, elle évoque le souvenir de Prométhée enchaîné, sur le roc sauvage. Alors que le stoïcisme et le christianisme disaient : « Résignation et silence », Mme Ada Negri dit : « Révolte. » Et ce langage résonne sans doute bien plus agréablement aux oreilles des hommes de notre époque.

Ce n'est point par hasard que Mme Ada Negri a donné pour parrain à sa poésie l'illustre victime de Zeus. La guerre que Prométhée avait déclarée au roi des Dieux, elle la mène aujourd'hui contre les théologies endormeuses et les fois consolatrices. Il est malaisé de démêler avec quelque certitude la doctrine religieuse de Mme Ada Negri. Cet écrivain présente le cas, assez rare encore, d'une âme féminine absolument pure de tout élément mystique, Il semble que le mysticisme social, si l'on peut dire, ait englobé, absorbé chez elle le mysticisme religieux et lui en tienne lieu. Mme Ada Negri n'en a pas moins un idéal. Un poète ne saurait s'en passer. Mais cet idéal, cette foi ne doit rien aux croyances régulières et historiquement constituées. La religion de Mme Ada Negri n'est autre chose que celle de la souffrance humaine. Toute sa Bible tient dans son cœur.

Poétesse des infortunes populaires, l'institutrice de Motta-Visconti est essentiellement cela. Mais elle a fait résonner d'autres cordes aussi sous ses doigts inquiets. Elle a mené sa muse aux champs. Hélas! comme elle y paraît gênée avec son haut bonnet phrygien, sa lourde épée de chevalier errant et sa solennité justicière! Les vers champêtres de Mme Ada Negri ne sont guère heureux. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire la pièce intitulée : *Viens aux champs*, recueillie dans *Fatalità* (1). Il semble que l'auteur, si original en temps ordinaire et si personnel toujours jusque dans ses défauts, se soit appliqué ici à une savante banalité. Les métaphores usées jusqu'à la corde, les épithètes séculaires semblent accumulées comme à plaisir dans ce court morceau. Les sandales trempées de rosée, les feuilles dégouttantes de pluie et brillantes comme des diamants, le puissant baiser de la terre et du soleil, tout s'y rencontre à point nommé. On dirait une collection diligente de lieux communs. Ce morceau n'aurait-il pas été écrit « de chic », alors que la poésie de Mme Ada Negri est faite habituellement de sensations ardentes et d'impressions fortes?

Elle est moins guindée quand elle chante l'amour. L'amour et la haine, ces deux paroxysmes, ces extrêmes qui se touchent, ont toujours heureusement inspiré Mme Ada Negri. Son cœur jeune et robuste a des enthousiasmes de créature primitive. Mme Ada Negri ne se défend pas comme d'une faiblesse des élans propres aux êtres simples, tout proches encore de la nature et dont les ancêtres ne s'exercent point, depuis des générations, à l'observation de soi-même, à la dissimulation, à ce mensonge soutenu de la vie mondaine qui se nomme politesse.

Mme Ada Negri manque également de ce que nous appelons le goût, qualité (si c'en est une) des neutres et des timides. Le goût conseille l'atténuation d'une pensée forte, le goût retient au bord des lèvres un mot coloré qui allait prendre son vol. Le goût est l'hypocrisie des littérateurs. Mme Ada Negri doit être louée qui, toute femme qu'elle est, a eu le courage de manquer de goût pour gagner en spontanéité, en sincérité, en force. Chérissant sa mère tendrement, follement, elle n'a point hésité à exprimer sa folle tendresse, dût-on l'accuser de manquer aux convenances en dévoilant ainsi le fond de son cœur : « Oh! maman, supplie-t-elle, ne me laisse pas, ne me laisse jamais, seul réconfort de mes tristes vingt ans! Tu le sais, maman, près de toi, mon âme oublie toutes ses angoisses redoutées. Oh! ne me laisse pas, ne me laisse jamais! » La piété filiale de Mme Ada Negri s'exprime toujours avec la même chaleur frémissante. Dans une pièce de vers intitulée : *Pietà*, elle adresse encore au ciel cette supplique : « Accable sous les désastres et l'opprobre mes tristes vingt ans! Grave sur mon front des rides d'angoisse! Fais que d'amours et de joies je sois complètement privée, de tout, sauf de larmes! Mais que ma mère demeure en vie!... »

Je disais à l'instant qu'il arrive à Mme Ada Negri de manquer de goût. Elle a ce qui vaut mieux : la pudeur. Ayant aimé d'un amour qui n'était plus, cette fois, la piété filiale, elle connut, dans son atrocité, la guerre que se livrent les sexes. Et tandis que dans le sentiment qui la portait vers sa mère, elle n'avait puisé jamais que des consolations très douces, elle ne trouva dans cet amour d'une autre sorte que des occasions de désespoir. Une obscurité voulue règne dans les vers où résonne l'écho de cet épisode. En quoi, au juste, a-t-il consisté? Mme Ada Negri y met tant de discrétion que nous n'arrivons pas à comprendre. Mais peu importe. Il a dû y avoir trahison, séparation, larmes, déchirements, retours et regrets. Quel sombre drame ne se devine pas dans la pièce suivante, où Mme Ada Negri maudit une rivale détestée! « Lorsque tu chercheras, solitaire, parmi les décombres muets et dispersés de ton amour languissant l'ivresse évanouie; lorsque tu invoqueras, toute glacée, l'ardente félicité d'un jour; droite et insolente, tu me verras reparaître, — tel un fantôme vengeur, — devant toi, ravie de ta détresse. Et je rirai de tes joies brisées, blanche enfant aux tresses d'or, puisque, orgueilleuse de tes molles grâces, tu foules mon songe rose sous ton pied audacieux. Je te hais, sirène impudente, et je suis jalouse, jalouse de toi. » L'accent de la haine vraie n'est-il pas très reconnaissable? Nous n'avons pas affaire ici à un simple exercice de rhétorique.

D'autres morceaux nous apportent de ces souf-

1. Mme Ada Negri a publié jusqu'à ce jour deux volumes de poésie : *Fatalità*, 13e mille, Milan, Fratelli Treves, 1900, et *Tristezze*, 8e mille, Milan, Fratelli Treves, 1904.

frances l'image pâlie et déjà idéalisée. Telle la piécette que voici, jolie, bien qu'un peu mignarde et d'une note « précieuse », en tout cas à peu près unique dans l'œuvre de la femme de lettres italienne : « Dans l'herbe, en un triste printemps, une précoce primevère fleurit. L'air était froid. Avant même que de vivre, la fleur exilée mourut. — Sur ma bouche, un triste soir, un baiser de mon cœur s'épanouit pour toi. Tu détournas la tête. Avant même que de vivre, mon baiser mourut. » Il y a moins de grâce, mais j'apprécie, pour leur note déchirante, ces strophes adressées à l'homme qu'elle aima : « Ne reviens jamais plus. Reste au delà des mers. Reste au delà des monts. Notre amour, je l'ai tué. Il me torturait trop. Je l'ai foulé aux pieds. Je l'ai défiguré. Je l'ai mordu. Je l'ai déchiré en cent lambeaux. Je l'ai anéanti. Et voici : enfin il se tait. » Voilà, pensez-vous, un singulier flux de paroles pour exprimer un amour « qui se tait ». Voilà des vers bien passionnés pour traduire une passion morte. Mais l'amour n'est-il pas coutumier de ces contradictions bizarres, de ces silences retentissants ?

Une fois tué l'amour charnel, trompeur et traître, Mme Ada Negri reporta sur les malheureux tous les trésors de son affection. Elle cessa de pleurer sur un homme pour pleurer sur l'humanité entière. Elle se proclama la « Muse du nouvel amour », et ce nouvel amour qu'elle s'en alla prêchant, est fait de pitié, de charité, d'ardeur au sacrifice. A partager sa sympathie entre un si grand nombre, le sentiment de Mme Ada Negri ne s'est point atténué. A un « frère en idéal », elle définit en ces termes l'amour universel qu'elle entend substituer à l'amour pour un seul homme, cet *égoïsme à deux* désormais renié : « Notre demeure d'élection sera partout où un vaincu gémit, où l'enfance abandonnée tremble, où fermente la misère infecte. Des pauvres, le grabat misérable nous servira de lit nuptial. Les innomés et les orphelins auxquels la douleur rogna les ailes seront nos fils. Ma bouche de vierge te réserve des baisers connus d'elle seulement. Ce sont des baisers qui jaillissent de la plainte, telles de tristes anémones au milieu de l'herbe. » D'un bout de la pièce à l'autre, la même note résonne, à la fois révoltée, désespérée et fraternelle. Il nous reste à examiner de plus près cet état de conscience et à en donner quelques exemples caractéristiques.

Une énergie toute virile se découvre dans la poésie révolutionnaire de Mme Ada Negri. Les larmes qu'elle verse sur l'humanité brûlent à l'égal du feu. Dans une attitude de défi, l'auteur se campe, amazone sociale impatiente du combat. « Je suis la guerre ! » s'écrie-t-elle. A satiété elle répète : « Je suis forte ! » Elle montre ses muscles avec une insistance qu'on est en droit de trouver excessive. Elle affiche avec éclat sa vigueur peu commune. Oserai-je l'avouer ? Ces gestes de femme-torpille s'accordent mal avec la rude sincérité que je me plais à reconnaître chez Mme Ada Negri. C'est encore le manque de goût qui lui joue ce méchant tour. Soulevant à bras tendus le fardeau des souffrances humaines, elle fait songer à ces athlètes jonglant sur la place publique avec des moellons énormes. « Je suis le chêne qui tient tête au vent ! » s'écrie-t-elle. Au malheur, elle a opposé « l'énergie de cent vies » ! C'est beaucoup. C'est trop. Avec Gavroche, on est tenté de crier : « Assez ! assez !... »

Alors que la poésie humanitaire et socialiste de M. Pascoli, par exemple, se résume essentiellement dans un appel à la pitié, l'élan qui porte Mme Ada Negri vers le peuple signifie surtout révolte. Étrange destinée des âmes ! De ces deux poètes, l'un, — et c'est M. Pascoli, — a écrit une œuvre d'une douceur toute féminine ; l'autre, — et c'est Mme Ada Negri, — exhale sa fureur guerrière en hymnes d'une sauvagerie virile.

Mme Ada Negri, je crois l'avoir dit déjà, est de souche plébéienne. Mais n'allez pas croire qu'elle ait la faiblesse d'en rougir. Ce serait mal la connaître. De cette humble extraction elle tire bien plutôt orgueil. Et je l'en félicite. Nous avons marqué déjà qu'à certains caractères tout formels de sa poésie, cette origine « peuple » se révèle. Elle paraît mieux encore aux opinions politiques de l'auteur, si l'on peut appeler *opinions* et qualifier de *politiques* ces manifestations tout instinctives d'un tempérament qui se déchaîne.

Non, je ne crois pas me tromper en attribuant à l'origine de Mme Ada Negri l'image terriblement conventionnelle qu'elle se fait de la société. Elle divise l'humanité en deux camps : les gens du peuple et ceux qui n'en sont pas, les premiers ornés de toutes les vertus, les seconds affligés de tous les vices. Et voilà ! Ce n'est peut-être pas très fort ni très exact comme psychologie, mais c'est d'une simplicité, d'une clarté élémentaires.

Convenons-en tout de suite : Mme Ada Negri, décrivant les non-peuple, est médiocre et banale, aussi médiocre et aussi banale que lorsqu'elle nous invite aux champs. Ses types de bourgeois (ou plutôt les falotes silhouettes qu'elle trace des gens de cette classe) font songer à de basses chromolithographies vulgaires, aux tons criards : « O monde gras des bourgeois rusés, nourri de calculs et de viandes, monde de millionnaires repus et de filles coquettes. » Voilà le ton et la chanson. Cela peut tenir en dix lignes comme en cent. On dirait d'un article du *Père Peinard*, avec l'argot en moins et quelque style en plus. Car Mme Ada Negri donne du style à tout ce

qu'elle touche. Les riches sont uniformément vils et débauchés. Le chef de famille songe aux rapines et au jeu, la mère à ses adultères, le fils aux filles, la petite couventine à des flirts malpropres. Les voilà bien, les vertueux du *tiers!* Notez qu'à ce manège-là tous ces gens trouvent leur compte. Ils se complaisent dans leur vilenie. Elle leur réussit si bien! Je ne sais trop, mais il me paraît que Mme Ada Negri s'exagère la félicité bourgeoise. Je ne crois pas que « les adultères et les rapines », besogne ordinaire des bourgeois, comme chacun sait, procurent infailliblement ces pures joies qu'elle suppose. Mais la rhétorique révolutionnaire le veut ainsi. Il faut que le riche soit d'âme basse et heureux dans sa bassesse. C'est un dogme. Admettons, mon Dieu, et passons!

Et, maintenant, admirons l'autre partie du diptyque, le portrait du prolétaire. C'est ici le triomphe de la vertu comme c'était tout à l'heure celui du vice. Dans la maison d'en face, l'ouvrier est grand, l'ouvrier est beau, l'oûvrier est généreux. Ce n'est pas assez encore : l'ouvrier est héroïque. C'est une manière de *Chanson des Gueux* que l'œuvre de Mme Ada Negri. Mais son gueux idéal et abstrait, son *prolo* qui est aussi bien celui de France ou d'Allemagne que celui d'Italie, n'a rien de commun avec le gueux spécifiquement et uniquement parisien qu'a chanté M. Jean Richepin. Le poète français, entreprenant de réhabiliter les miséreux, décrit de préférence les escarpes, les malandrins, les pires « arsouilles », comme il dit dans son vert langage. Il peint l'ouvrier gouapeur en quête d'un mauvais coup, quittant l'atelier pour l'assommoir, désertant le chantier pour l'amour sur les fortifs. Les cris de révolte de ses « héros » semblent les hoquets de quelque ivrogne qui n'a pas encore bu à sa soif et qui en redemande. Il réclame au nom de son gosier desséché, mais il se soucie fort peu d'immortels principes, de justice, d'un idéal quelconque. M. Richepin tient son parti uniquement parce que ce gars-là est pittoresque au possible, parce qu'on ne s'ennuie pas un moment en sa compagnie, parce qu'il a un vocabulaire sonore, ronflant et imagé, parce qu'il est, en somme, une admirable matière à mettre en littérature, en littérature argotique. Mais le cœur du poète n'y est pas ou n'y est guère.

Très différente, la sympathie de Mme Ada Negri à l'égard des gens du peuple. Ce n'est pas par les yeux qu'elle a été gagnée, c'est par l'esprit. Elle aime les pauvres diables, non en artiste, mais en être humain, en femme. Elle ne montre pas l'ouvrier sous ses aspects pittoresques, mais dans les situations où il apparaît digne de pitié, quand il travaille, quand il jeûne, quand il souffre. Le petit voyou qui traîne dans la rue « sale et beau » lui arrache un cri de tendresse jailli du plus profond de ses entrailles : « Moi aussi, gémit-elle, j'ai vécu dans le deuil et dans les peines ; moi aussi, j'ai connu ma mère à l'atelier ; moi aussi, j'ai souffert. Je l'aime! » Ensuite, elle montre ce pauvre petit gars devenu grand, gagnant à la sueur de son front son pain et celui des siens, toujours honnête, toujours malheureux. Elle l'accompagne à l'atelier au milieu des machines homicides. Car la machine, quoi qu'on dise, n'est pas l'alliée de l'ouvrier. La machine est son ennemie, une ennemie implacable. C'est un fauve aux entrailles de feu toujours avide d'une proie, c'est un monstre aux mâchoires d'acier toujours grinçantes, toujours sanglantes. Entre la machine et l'ouvrier, c'est un duel incessant où l'homme finit par succomber. Mais il y a plus malheureux encore que les ouvriers de fabrique. Voici, occupés à fouiller les entrailles de la terre, tout un peuple de déshérités à jamais privés de soleil, de ce soleil que Mme Ada Negri aime tant. Vivre sans soleil, quelle pitié! La mort n'est-elle pas cent fois préférable? Hé non! Qu'une explosion de grisou vienne à bouleverser les galeries où il travaille, loin de courir au-devant de la flamme comme au-devant d'une délivrance, vous verrez le mineur uniquement préoccupé de sauver sa vie : « Cette vie inhumaine, sans rayon ni fleur, cette vie d'aveugle, cette vie d'horreur, ils en veulent encore, ils en veulent! » Défendre avec tant d'énergie un bien si précaire, malédiction! Et dans les dernières strophes du morceau qui contiennent chez Mme Ada Negri, comme dans les fables du bon La Fontaine, la *moralité* de l'apologue, la poétesse italienne fait honte aux ouvriers de leur lâcheté. Qui aime bien, châtie bien. Mme Ada Negri reprend ses bien-aimés avec une étrange rudesse.

Sans doute, il lui arrive de pleurer « le sang de son cœur » sur ceux qu'elle appelle « les affamés, les opprimés, les admirables qui de la nature impie et adverse n'eurent ni trêve ni pardon et qui pourtant n'ont pas haï. » Assurément, elle pourra s'attendrir un instant sur les malheureux « qui ont passé dans le froid glacial et dans la tempête, courbés et ignorés, sans soleil, sans pain, sans vêtements, et qui ont cru en Dieu! » mais ceux-là, si elle les plaint, elle ne les admire qu'à contre-cœur. Ils ressemblent trop au mineur fuyant la flamme meurtrière. Leur conduite n'a rien de viril. Une femme forte n'arrête point ses regards sur des individus de cette espèce sans quelque pitié condescendante.

Les véritables sympathies de Mme Ada Negri vont à ceux qui se rebiffent et se rebellent. Mais révoltez-vous donc! Vous êtes le nombre. Vous êtes la force. Vous êtes le droit. Assez de soumission! L'heure de la revanche a sonné... Ferdinand Lassalle ne reprochait pas aux ouvriers de Francfort-sur-le-Mein, avec plus de feu que Mme Ada Negri, leur damnée ab

sence de besoins », vertu chrétienne et vice économique. Mais patience! Le jour si ardemment espéré se lèvera. Tout se paye. Le moment de l'expiation solennelle approche. Mme Ada Negri qui « sent l'erreur de tous les siècles et le remords du monde » peser lourdement sur sa conscience est tellement possédée du désir de la Révolution qu'elle en aperçoit partout les symptômes avant-coureurs. Elle considère l'univers sous cet angle unique. Elle y ramène tout ce qui frappe ses regards. Une pièce commencée en idylle ou en élégie s'achève brusquement sur un trait incendiaire. Tel ce morceau décrivant l'exode lamentable d'un couple d'indigents. Ils n'ont pas payé leur terme. On les a jetés à la rue. Des choses laides et vieilles et sales, tout leur mobilier, tout leur bien, jonchent le sol. Et Mme Ada Negri d'observer que cette « misère qui encombre la voie, on dirait un commencement de barricade ». Ce sont les mots de cette sorte qui impriment à l'œuvre de la femme de lettres italienne son caractère propre. Cela commence comme du Pierre Dupont et cela finit comme du Jules Vallès. Les bourgeois d'Italie ont taxé cette poésie de dangereuse et de malfaisante. Si la paix sociale est le plus désirable des biens, ils n'avaient point absolument tort...

A qui prêche avec une telle ardeur la ruine de l'ordre existant, on est autorisé à demander : « Par quoi entendez-vous remplacer ce que vous renversez? Détruire, c'est bien, mais reconstruire est mieux et surtout plus difficile. Comment concevez-vous le régime nouveau? » Elles sont vagues, confuses, élémentaires, les notions de Mme Ada Negri sur ce sujet délicat. Elles sont toutes débordantes de poésie humanitaire, mais elles manquent de qualités plus solides. Elles manquent du sérieux, je ne dirai pas politique, mais philosophique d'un Leopardi, par exemple, ou d'un Pascoli. Mme Ada Negri aime passionnément la liberté. Elle décrit ses *ailes étincelantes*, elle s'attendrit à son *chant d'orgueil dominateur*. Mais comment la liberté fondera-t-elle son règne? Voilà ce qu'elle ne nous dit pas. Elle peint l'état social nouveau sous des couleurs enchanteresses : « Déjà resplendit à l'Orient le songe d'or de l'avenir, le mai du libre travail, mai d'ailes et de soleil, mai de fleurs, de baisers, de chansons, qui n'aura ni vaincus ni vainqueurs, ni serviteurs, ni maîtres. » Mais comment la tragédie actuelle deviendra-t-elle l'idylle prochaine? Comment la société à venir s'élèvera-t-elle sur les décombres de l'ancienne? Nous n'en savons rien et peut-être Mme Ada Negri l'ignore-t-elle comme nous? Du moins, elle n'a pas jugé bon de nous renseigner. En attendant, elle nous répète que le monde où nous vivons ne vaut rien et que c'est faire œuvre pie que d'en précipiter la ruine : « Crève donc, société! » Nul n'aura chanté d'une âme plus ardente cet imprudent refrain. Nul n'aura soufflé d'un cœur plus léger sur le brasier révolutionnaire. Profondément bonne et pitoyable, toute frémissante au contact des douleurs d'autrui, je crois, Dieu me pardonne! que Mme Ada Negri applaudirait à une guerre civile, pour peu qu'elle en pût espérer le triomphe de la démagogie et l'avènement du quatrième état. Et je la vois très bien écrivant des vers débordants de tendresse pour l'humanité entière, Cafres, Esquimaux et Papous au pied d'un échafaud italien. Les grands révoltés toujours eurent de ces âmes à double face. Révoltée, femme poétesse et révoltée, Mme Ada Negri a le droit, trois fois pour une, de prêcher contre la saine logique et la banale raison, d'aimer le monde entier et de haïr les bourgeois.

MAURICE MURET.

LA NIÈCE DU PROFESSEUR ROMUALDO

Roman [1].

Gilda, après avoir lu la lettre de Marius et la tenant ouverte à la main, courut à la chambre de son oncle en criant :

— Marius sera ici demain!

Soit que le professeur pensât à l'impossibilité de publier son livre pour l'époque voulue, soit que, après avoir hâté ce mariage par son désir, il sentît que celui-ci laisserait un vide trop grand dans sa vie, le fait est que sa nièce n'eut pas du tout à se louer de son accueil.

— Qu'il vienne, qu'il vienne, peu m'importe, dit-il d'un ton désagréable.

— Oh! mon oncle, commença Gilda à qui ces façons brusques faisaient mal.

Mais il l'interrompit :

— Je sais que tu as hâte de t'en aller!... Veux-tu fixer le mariage à après-demain, à demain soir?...

— Oncle Aldo, oncle Aldo, s'écria-t-elle au milieu de ses larmes, tu m'aimais tant autrefois! Que t'ai-je fait pour que, depuis quelque temps, tu doives me haïr?

— Te haïr?... moi?... cria le professeur, hors de lui en voyant ce beau visage mouillé de pleurs... Te haïr?... mais au contraire, je...

Il aurait eu mille choses à ajouter, mais il s'arrêta brusquement, semblable à celui qui, regardant brûler la maison du voisin, voit le reflet des flammes qui envahissent sa propre demeure. Le professeur, dans

1 Voir la *Revue Bleue* des 15, 22, 29 août, 5 et 12 septembre 1903.

le trouble qui se peignit sur le visage de Gilda, lut le secret enseveli dans son propre cœur, ce secrèt qu'il n'avait pas voulu se révéler à lui-même. Il sentit le précipice sous ses pieds et dit, balbutiant :

— Pardonne-moi... J'ai besoin d'air...

Il prit son chapeau et sortit sans faire attention à Mme Dorothée qui, du salon, assise dans son fauteuil, demandait :

— Qu'est-ce que c'est, qu'est-il arrivé ? Qu'est-ce, qu'y a-t-il? interrogea de nouveau Mme Dorothée quand elle vit paraître Gilda, pâle, le visage bouleversé.

Gilda appuya ses coudes sur la table, se cacha le visage entre les mains et éclata en sanglots.

— Mais en somme ? répéta la veuve en s'approchant.

— Oh ! madame Dorothée, exclama la jeune fille pour qui la bonne devenait en ce moment une défense et un refuge, je ne reconnais plus l'oncle Aldo !

— Explique-toi donc !

Quand la jeune fille eut raconté ce qui était arrivé, Mme Dorothée hocha la tête et joignit les mains :

— Mon cœur me le disait... Te haïr, ton oncle Aldo ?... petite sotte que tu es... Si tu avais un peu de raison !... Mais, hélas ! la jeunesse d'aujourd'hui recherche ce qu'il y a de pire.

— Oh ! madame Dorothée, que dites-vous là, reprit Gilda en devenant écarlate de pâle qu'elle était.

— Je le sais, il n'y a pas de remède, tu as donné ta parole à un autre... Et, je le comprends, la parole donnée il faut la tenir... mais, pauvre professeur !... ce mariage le tuera... Et maintenant où sera-t-il allé ?... Où serait-il allé ? poursuivit-elle prise d'une terreur subite ; Dieu veuille qu'il ne fasse pas quelque malheur !

— Non ! par pitié, ne le pensez même pas, cria avec effroi Gilda qui avait trouvé des inquiétudes nouvelles là où elle venait chercher un réconfort ; mon Dieu, que je suis malheureuse !

Le professeur s'était sauvé sans savoir où il allait, sans autre désir que celui de se trouver en plein air.

Il sortit de la ville et prit au hasard le premier chemin qu'il trouva.

— Était-ce donc possible ? Son affection d'oncle, de tuteur, de père, s'était changée en un sentiment tout différent ? Amoureux ? lui ?... A son âge, avec ses habitudes austères, avec sa répugnance pour tout ce qui sentait la galanterie ?... Et s'était-il trahi ?... Oh ! il s'était trahi sans doute ?... l'effroi de Gilda parlait assez clairement ! Imbécile, imbécile !... Il avait gâté en une seconde le fruit de tant d'années de sacrifices et d'abnégation. Gilda ne se souviendrait plus de lui comme d'un tuteur attentif, comme d'un oncle tendre et affectueux, mais comme d'un fou ridicule qui s'était cru offensé parce qu'elle lui préférait un homme jeune et beau... Oh ! Marius en rirait ; lui et sa femme en riraient ensemble !

*
* *

Les appréhensions des deux femmes se dissipèrent en voyant le professeur revenir sain et sauf. Il ne leur laissa pourtant pas le temps de faire de commentaires ; il entra sans s'arrêter dans sa chambre et s'y enferma à clef. A dîner, il ne dit pas une parole. Il regardait le fond de son assiette et mangeait machinalement. Plusieurs fois Gilda aurait voulu rompre la glace, mais le courage lui en manqua toujours. Si nouvelle, si imprévue était sa situation vis-à-vis de son oncle ! Même Mme Dorothée se sentit incapable d'ouvrir la bouche, et c'est tout dire !

Après le repas, le professeur retourna s'enfermer dans sa chambre. Gilda et Mme Dorothée, de nouveau inquiètes, restèrent à veiller dans le salon.

Soit à cause de l'idée de son prochain mariage, soit pour un autre motif, Gilda ne fit que se tourner et se retourner dans son lit. S'étant assoupie vers l'aube, elle fut éveillée par les notes joyeuses de ses chardonnerets qui chantaient un hymne à la lumière naissante, un hymne à l'amour. Et cet hymne éveillait un écho dans son âme. Pour elle aussi commençait un jour splendide, et l'amour, plein de malices et de sourires, lui murmurait à l'oreille de mystérieuses paroles. Elle devenait rouge aux confidences de son invisible interlocuteur et instinctivement elle ramenait sur elle les couvertures.

Dans la chambre contiguë à la sienne quelqu'un se remuait. Gilda devint pensive.

— Pauvre oncle Aldo ! était-il possible qu'il l'aimât autrement que les oncles et les tuteurs ont l'habitude d'aimer ? Pauvre oncle Aldo ! Il lui avait tout sacrifié, et elle, comme récompense, le rendait malheureux... Pouvait-elle le laisser dans le doute, lui laisser croire qu'elle n'avait plus en lui la confiance d'autrefois ? Non certes, il était même nécessaire qu'elle lui fît comprendre qu'entre eux rien n'était changé ; il était nécessaire qu'elle lui dît une parole affectueuse avant son mariage, tout de suite, même, avant que l'arrivée de Marius la contraignît à ne penser qu'à son fiancé. Elle descendit de son lit avec précaution, ouvrit doucement les volets, s'habilla sans bruit, puis resta quelques minutes dans une attente silencieuse. Quand le grincement d'une porte la rendit sûre que son oncle était entré dans son sanctuaire chimique, elle passa de sa chambre dans le salon et du salon dans la chambre de son oncle. Après avoir traversé cette pièce sur la pointe des pieds, elle poussa la petite porte du laboratoire et s'arrêta sur le seuil. Le professeur concentrait toute son attention sur un appareil dans lequel se développait certain gaz.

— Qui est là? demanda-t-il en sursautant.

— C'est moi, oncle Aldo.

— Je ne veux personne, je ne veux personne! cria le professeur absorbé par son expérience.

Elle ne l'écouta pas et s'approcha en retenant son souffle. Quand elle fut près des fourneaux :

— C'est toi, dit le professeur en changeant de ton, reste maintenant.

Il lui empoigna le bras, et avec un visage transfiguré il lui montra une substance qui se précipitait dans sa cornue. Il était presque beau dans son enthousiasme.

— Eh bien? demanda Gilda, le regardant en face.

— L'expérience à laquelle je tenais tant et à laquelle j'allais renoncer a enfin réussi comme je le désirais, s'écria-t-il avec transport, j'ai enfin ma formule. La science aussi a des triomphes!

— Autrefois j'étais ton aide, observa la jeune fille d'un ton mélancolique.

Il répéta en soupirant :

— Autrefois...

— M'expliqueras-tu au moins de quoi il s'agit?

— Tout de suite, répondit-il, attendons que ce soit fini.

Un coup de vent ouvrit subitement la fenêtre et fit battre violemment la porte du laboratoire que Gilda en entrant avait seulement poussée.

— Quel vent! il faut fermer cette fenêtre, dit le professeur en s'éloignant du fourneau et en montant sur une chaise pour remettre un rideau qui s'était pris dans la croisée.

— Et moi je fermerai la porte, ajouta Gilda.

Mais en s'éloignant elle heurta du coude sans y prendre garde l'appareil, une cornue se brisa; une explosion terrible retentit dans la petite chambre et un instant la pauvre jeune fille se trouva entourée de flammes tandis que les éclats de verre lancés en l'air par l'explosion s'enfonçaient dans ses chairs. Elle poussa un cri déchirant et se précipita hors du laboratoire; mais à peine arrivée dans la chambre de son oncle, les jambes ne la portèrent plus et elle tomba évanouie sur le parquet.

Par bonheur le professeur Romualdo, quoique blessé lui aussi par un éclat, ne perdit pas complètement la tête, il arracha du lit les oreillers et les couvertures, les jeta sur Gilda sans penser au danger et s'appuyant sur elle de tout son poids il réussit, au prix de fortes brûlures, à éteindre le feu qui l'enveloppait.

Le vacarme avait attiré Mme Dorothée et la domestique qui, devant l'épouvantable spectacle, furent sur le point de tomber évanouies; elles se traînèrent avec beaucoup de peine jusqu'à l'escalier et mirent par leurs cris la maison sens dessus dessous. Il monta des voisins épouvantés, les commis du magasin Albani, il monta même de la rue quelques passants, et leur secours ne fut pas inutile pour arrêter un commencement d'incendie dans le laboratoire où les flammes commençaient à monter le long des fourneaux.

— Je l'ai toujours dit, moi, que ça finirait par un malheur, murmurait d'une voix presque éteinte Mme Dorothée.

Mais personne ne faisait attention à elle. Tous les regards se concentraient sur la malheureuse jeune fille, quelques instants avant si florissante et si belle, et maintenant si abîmée. Ses yeux semblaient fermés pour toujours, hélas! une large blessure lui déformait la bouche, son front ne formait qu'une plaie, ses membres gracieux, palpitants sous les vêtements, étaient couverts d'horribles plaies. Un râle étouffé sortait de sa bouche et souvent ce râle se changeait en un spasme pareil à celui de quelqu'un qui meurt. Et en effet, survivrait-elle à une si épouvantable catastrophe? Quand, au milieu d'atroces convulsions, on l'eut transportée sur son lit, le médecin qui l'examina ne sut pas dissimuler ses inquiétudes. La chose, grave en elle-même, était surtout très grave par les complications qui pouvaient en dériver. Dans la meilleure hypothèse, il fallait attendre un certain nombre de jours avant de pouvoir donner un pronostic rassurant.

Le professeur Romualdo lui aussi aurait eu besoin de repos, mais il ne voulut pas en entendre parler, et à peine laissa-t-il panser les brûlures qu'il avait aux mains et aux bras. Puis il s'assit au chevet de sa nièce et sur sa figure se peignit une souffrance presque égale à celle de la malade. A l'entendre, il était cause de tout; maudites soient ses expériences, maudite soit la science, maudite soit sa stupide vanité qui lui avait mis en tête la manie des découvertes!

Grolli s'accusait à tort : le malheur ne devait s'attribuer qu'à une inattention de Gilda; au contraire, grâce à lui seulement, les conséquences n'étaient pas absolument irréparables.

Mais il ne raisonnait plus. Il souffrait la première grande douleur de sa vie. Jusqu'à ce jour, les études le soutenaient toujours dans chaque épreuve; en face du monde de la pensée, le monde réel avec ses passions, ses affections, lui avait toujours paru insignifiant. Maintenant, sa philosophie s'était anéantie. Il souffrait comme une femmelette dont le regard n'embrasse pas d'horizons plus larges que celui de sa maison et de sa famille. Chaque gémissement de Gilda lui faisait courir un frisson dans les os; quand le chirurgien fouillait les plaies de la malade, il lui semblait qu'une lame aiguë cherchait le chemin de son cœur à lui.

*
* *

A peine Gilda en état de parler, les premières paroles qu'elle articula furent celles-ci :

— Je ne veux pas que Marius entre dans ma chambre ; je ne veux pas qu'il me voie ainsi.

Et Marius, arrivé sous de si tristes auspices, n'osa pas, pour quelques jours, enfreindre la défense de sa fiancée. Il ne savait pas se résigner à l'idée de voir déformée celle qui, dans son imagination, était restée brillante et belle comme un rayon de soleil. A tout moment, il venait dans la chambre du professeur Grolli, écoutait à la porte, interrogeait du regard les médecins et les gardes-malades, puis restait anéanti sur le canapé. De temps en temps, ses yeux s'arrêtaient sur le portrait attaché au mur et qui était sans doute la meilleure œuvre sortie de ses mains. Ces yeux l'avaient enflammé, ce sourire l'avait grisé, cette jeune fille devait être l'inspiratrice de ses futurs tableaux.

Si Marius passait de longues heures près de la malade, le professeur Romualdo, lui, ne la quittait ni le jour ni la nuit. Brisé de fatigue, il baissait les paupières, laissait tomber sa tête sur sa poitrine, mais ne bougeait pas de sa place, et son sommeil était si léger que Gilda ne l'appelait jamais en vain.

Pendant ce temps, Gilda allait mieux. Vers la fin de la troisième semaine, le médecin déclara n'avoir plus aucune crainte de lui voir perdre la vue, mais que très probablement l'œil gauche resterait légèrement attaqué. Au bout de dix jours, les dernières appréhensions sur l'état général de la malade disparurent. La période de convalescence commençait : une convalescence qui serait longue, disaient les médecins, et qui devait être pleine d'attentions et de soins.

Pourtant cette volupté de la vie qui revient ne brillait pas dans les yeux de Gilda quand, avec le retour lent de ses forces, se dissipèrent les nuages de son esprit. Elle sentait qu'un abîme la séparait du passé, qu'un seul instant avait détruit sa beauté et sa jeunesse. Son avenir ne pourrait plus être celui qu'elle rêvait jadis dans les extases des jours heureux ; la figure de Marius, qu'elle voyait quelquefois près de son chevet, lui faisait l'effet d'une vision d'autres temps évoquée par sa fantaisie ; sa voix lui paraissait le dernier son d'une musique qui se perd dans le lointain. Chose étrange, il lui semblait être plus libre quand Marius s'absentait et qu'elle restait seule avec l'oncle Aldo. L'affection sûre, discrète, inaltérable, au souffle de laquelle elle avait grandi, n'avait pas été ébranlée par la tempête qui détruisit les joies et les espérances de sa vie. Cette affection, elle la trouvait près d'elle, attentive, active comme par le passé, plus peut-être ; on l'eût dite vivifiée par les épreuves du malheur. De temps en temps, comme une ombre, lui revenait à l'esprit le souvenir d'un jour où les paroles, les regards de son oncle l'avaient épouvantée ; mais aujourd'hui ce souvenir ne pouvait plus la troubler, l'offenser ni ébranler sa foi. Ses yeux ne fuyaient plus les yeux du professeur quand ils se portaient sur elle avec une tendresse anxieuse ; sa main tremblante et décharnée cherchait volontiers la main du savant. Elle éprouvait une sensation de calme, de paix qui, dans sa lassitude de cœur et d'esprit, était le meilleur bien auquel elle pût aspirer. Mais que Marius arrivât dans un de ces moments d'abandon, il rompait le charme et Gilda rougissait, le professeur s'éloignait ; les incertitudes de l'avenir entraient dans la chambre avec le jeune artiste. Il faisait de son mieux pour être gentil, serviable, mais l'ennui ne tardait pas à se peindre sur sa figure, et Gilda, avec la clairvoyance des malades, ne s'en apercevait que trop. Quand elle surprenait son regard fixé sur elle, elle croyait le voir compter une à une ses cicatrices et lui demander d'un ton de reproche : Pourquoi n'es-tu plus belle ?

— Oh ! dit-elle un matin au professeur Romualdo, — qui mettait en avant mille prétextes pour ne pas lui donner une glace, — mon vrai miroir, c'est Marius. J'ai lu depuis longtemps dans ses yeux que je suis devenue très laide.

— Je dois être horrible, monstrueuse, avait dit mille fois Gilda, et quoiqu'elle ne fût plus belle, elle n'était ni monstrueuse, ni horrible. Néanmoins, en se voyant dans la glace, elle ressentit un coup terrible. Était-ce elle, vraiment elle, cette femme pâle, pleine de cicatrices et de taches livides qui, du miroir, la regardait à moitié étonnée, à moitié consternée ?

Le soir, elle causa longtemps avec le médecin et le pria d'un air dégagé de lui dire, parmi les signes qui la défiguraient, ceux que le temps ferait disparaître et ceux qui resteraient toujours. Le médecin essaya de lui faire voir tout en rose, mais Gilda, les yeux cloués sur lui, lisait les mensonges sur son visage. Elle le reprit doucement, priant qu'il ne la traitât pas comme un enfant. Le matin même, elle avait eu un petit caprice ; mais maintenant, redevenue raisonnable, elle était dans son droit en voulant connaître la vérité tout entière.

Le médecin se défendit tant qu'il put. A la fin, il donna sincèrement son avis, en ajoutant toutefois que la nature dément souvent les pronostics de la science et que, chez les jeunes surtout, on voit souvent des miracles.

— Merci, répliqua-t-elle en serrant la main au docteur. Son visage conservait l'expression sérieuse et tranquille de qui, au sortir d'une grande incertitude, a pris un parti décisif.

Pour Marius, au retour de son voyage, ce ne fut pas un petit étonnement de trouver Gilda levée. Quand il la vit étendue dans un fauteuil, le visage décharné, son corps mince perdu dans l'ampleur de sa robe de chambre, il pensa à la florissante jeune fille qu'il avait rencontrée sur les Alpes et eut de la peine à retenir une larme.

Elle s'aperçut de son trouble, baissa les yeux et se passa rapidement la main sur le front.

— Il faut que je te parle, dit-elle ensuite, approche-toi... Non, avant, ferme ces deux portes, celle de l'antichambre et celle de Mme Dorothée. De l'autre côté, personne ne peut venir ; mon oncle est à l'Université.

Ces préliminaires épouvantèrent le jeune homme. Que méditait-elle dans son âme?

— Sois franc comme je le serai, moi, commença-t-elle. La dissimulation ne sert à rien... Rien ne peut désormais changer ma résolution.

— Ta résolution... laquelle?

— Je ne veux plus être ta femme.

— Que dis-tu? Pourquoi?

— Oh! ne me le demande pas : regarde-moi.

Il comprit la signification de ces paroles et s'écria :

— C'est pour cela, c'est pour cela?

— Oui... J'y ai pensé dès le premier jour de mon malheur... Maintenant, c'est décidé, inexorablement décidé...

— Mais tu crois donc que je...

Elle ne le laissa pas finir...

— Non, Marius, je ne crois pas ce que tu supposes; tu m'épouserais, mais tu serais malheureux.

— Oh! Gilda!

— Sois sincère... Cent fois tu m'as dit : Je ne sais pas comprendre la femme autrement que belle... J'en tremblais alors, et toi, pour me rassurer, tu me jurais que j'étais très belle... Cent fois tu m'as laissé entendre que, artiste avant tout, tu cherchais dans la femme le type éternel de la beauté... Et je m'en effrayais et tu me répondais que j'incarnais cet idéal... Je devais, par mon regard, par mon sourire, faire jaillir de ta poitrine l'étincelle sacrée qui crée les chefs-d'œuvre... Tu me le disais, toi... Et le vertige me venait à me sentir élevée si haut... Je me demandais : Pourrai-je toujours lui donner le secret de la ligne et de la couleur? Serai-je toujours jeune, toujours belle? Oh! Marius! quand ces doutes m'assaillaient, j'étais encore désirée, admirée; maintenant, tu vois ce qu'est devenue la déesse par toi ceinte d'une auréole... Regarde-moi bien en face : quelles inspirations pourras-tu chercher sur ce visage [illegible]

Pendant qu'elle parlait, sa voix, d'abord légèrement [illegible], devenait peu à peu plus limpide et plus sûre, et une expression douce, mais résolue, se peignait sur sa physionomie. Marius l'écoutait anéanti, frappé par le courage stoïque de cette jeune fille de dix-huit ans qui, sans hésitation, sans plainte, renonçait à ses plus chères espérances. Comme, en se comparant à elle, il se sentait humble et petit! Comme il aurait voulu lui cacher son cœur, dont elle mettait à nu tous les secrets! Comme surtout il se révoltait à l'idée qu'elle disait vrai!

Et il accumulait phrase sur phrase, tentant de la tromper, tentant de se tromper lui-même; il appelait stupide aberration son culte exclusif de la beauté physique, et il jurait à Gilda qu'en restant près d'elle, il avait appris à l'apprécier, à l'aimer pour ses qualités. Mais, quoi qu'il fît, il ne sortait pas de ses lèvres un de ces cris de l'âme qui vont à l'âme, vainqueurs de toute résistance.

Elle le laissa dire, puis reprit avec un sourire :

— Oui, Marius, tu dois parler comme tu le fais, et moi je dois rester ferme dans ma décision... Ma franchise peut te sembler dure aujourd'hui, mais un jour viendra où tu diras : Gilda avait raison! Et c'est ce jour-là que, si je t'écoutais, tu me jetterais à la face le sacrifice de ta liberté...

— Oh! Gilda, Gilda, tu me crois donc bien lâche, interrompit Marius, se tordant les mains et d'autant plus troublé, d'autant plus confus que la jeune fille frappait juste.

— Tu ne me le reprocherais pas en paroles, répondit-elle avec douceur, mais je le comprendrais en tous cas, et alors... maintenant, je souffre peut-être, mais alors je sens que j'en mourrais de douleur... Pense à moi, Marius, n'insiste pas... tu étais sincère quand tu me révélais tes faiblesses d'artiste, alors tu n'avais pas besoin de t'illusionner comme aujourd'hui... tu as pitié de moi et je dois te défendre contre toi-même. Va, Marius, ce n'est pas ta faute, tu as besoin de mouvement, d'air, de lumière, un voyage t'est nécessaire. Ici, ton esprit s'altère; l'oisiveté, le découragement te tuent.

— Mais c'est toi qui te crées des chimères.

— Ne mens pas, Marius... je t'ai connu quand la flamme de l'art brillait dans tes yeux et tu allais au-devant de l'avenir le front haut et sûr... Alors ton esprit était plein d'images, ton album plein de dessins... depuis quelques mois, tu ne fais rien... Oh! il est inutile de dire le contraire avec ta tête... Peux-tu me montrer, je ne dis pas un tableau de toi, mais une esquisse, un trait qui soit de ta main?... le peux-tu?

— Tu étais malade, Gilda...

— Oh! les inquiétudes sur mon compte ont cessé depuis plus d'un mois... Qu'as-tu fait pendant ce mois?... Tu le vois, tu le sais...

— Tu es un juge inexorable, dit-il en pleurant presque de dépit et de rage.

— Je suis un juge clément. Tu te débats dans une lutte terrible entre ce que tu estimes ton devoir et ton désir immense de liberté. Va, Marius. De ton devoir, s'il est tel, je te délie. Ta liberté je te la rends; va, je t'ouvre la cage, pauvre prisonnier.

Marius se trouvait dans une condition d'esprit bien singulière. Cette liberté qu'on lui offrait, il la désirait comme désire une goutte d'eau celui qui meurt de soif, et pourtant, à l'idée de l'accepter, le rouge de la honte lui montait au visage. Gilda avait raison, il devait le reconnaître, son amour pour elle ne survivait pas à l'anéantissement de sa beauté, et jamais autant que maintenant, il le sentait, elle n'avait été digne d'être aimée.

Le regard de la jeune fille ne se détachait pas de lui et semblait lire les secrets les plus intimes de son âme.

— Écoute, lui dit-il enfin, aujourd'hui, quoi que je fasse, mes paroles ne te persuaderont pas, mais demain ?

— Demain, répéta-t-elle distraite.

— Si tu consens à recommencer l'épreuve.

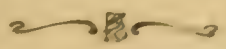
« S'il m'aimait vraiment » pensa Gilda, mais elle sut contenir son émotion, et se tournant vers Marius avec une apparente tranquillité, elle le congédia avec ces paroles :

— Alors nous nous dirons adieu demain.

Henri Gerbault.

Traduction de l'anglais par [illegible].

(A suivre.)



L'ALCOOLISME,

LA FAMILLE ET LA DÉPOPULATION (1)

L'alcoolisme n'est pas seulement le vice le plus dégradant, le plus honteux, celui qui abaisse l'être humain le plus intelligent, le plus sain, le plus doux au rang d'une bête sauvage, incapable de penser autre chose qu'un avorton, une bête, un chat. L'alcoolisme n'est pas seulement une maladie et une maladie des plus meurtrières, qui tue d'abord par elle-même et encore et surtout en mettant sa victime dans l'impossibilité de lutter contre une affection tant soit peu grave. L'alcoolisme n'est pas seulement une des causes les plus fréquentes de la mortalité prématurée, de la stérilité de la famille et, partant, un des facteurs les plus puissants de la dépopulation.

(1) Pages extraites d'un livre sur les [illegible] qui va paraître prochainement.

L'alcoolisme n'est pas seulement tout cela : il est encore le destructeur par excellence, le dissolvant moral du foyer, c'est-à-dire le dissolvant et le destructeur de la famille.

Car la famille n'existe pas là où il n'y a pas de foyer; elle n'existe pas là où est perdu le culte du foyer.

L'histoire de la famille, en effet, n'est autre chose que l'histoire du culte domestique, de même que l'histoire de l'évolution de la race n'est autre chose que l'histoire de l'évolution de la famille.

Et grossièrement se trompent ceux qui, dans leur naïveté très grande, soutiennent le développement numérique, les destinées et l'existence d'une nation à la fécondité plus ou moins grande des individus qui la composent et à la fécondité seule.

Voyez l'exemple de l'Amérique.

Au moment où le vieux monde a appris, grâce à Colomb, son existence, ce continent habité depuis des milliers de siècles par les humains, n'était qu'un immense désert ou, au milieu même des richesses inexploitées, végétaient misérablement quelques hordes sauvages. Comme elle n'était entravée ni par les lois, ni par la morale, ni par la rigueur des mœurs, ni par le climat, leur fécondité était très grande, mais leur nombre restait petit, toujours à peu près le même.

En trois siècles, les choses ont complètement changé de forme. L'immigration d'un nombre relativement restreint d'individus à type familial suffit pour convertir ce désert en une ruche où pullulent des millions d'êtres humains, et cela non pas grâce à une fécondité plus intensive, — elle l'était moins, — des races nouvellement arrivées, mais par la vertu de leur organisation familiale.

Absorbé tout entier par la terrible lutte pour l'existence, obligé de soutenir une lutte de chaque instant contre les ennemis innombrables qui le guettent, l'être primitif n'a ni le temps, ni le désir de s'occuper d'autre chose que de sa nourriture, — pauvre nourriture, — que, malthusien sans le savoir, il se garde bien de partager avec d'autres vivants.

A la tombée de la nuit, il se dirigeait vers l'antre des montagnes ou vers l'abri de feuillages qui lui servent de gîte, pour quel faire plus ? Il ne regarde inquiet tout autour? Méfiant comme tout être impuissant, il est toujours sur le qui-vive, prêt à défendre son butin, et à se ruer sur quiconque voudrait s'asseoir à son banquet, dont il entend rester le seul convive.

Chacun vivait pour soi, de crainte de manquer de ses existences, — crainte qui hante les malthusiens modernes — sur cette terre à peine habitée. L'homme et la femme vivaient chacun de leur côté, chacun d'eux avait son banquet particulier. — Point d'autre

unions que celles que Vénus ménageait dans les forêts entre les amoureux. »

Ainsi procédaient, du temps d'Hérodote, les Auriens et Nosamons, peuplades nomades d'Afrique. Ainsi procédait l'être primitif, quand il vivait seul, isolé de son semblable. Le désir satisfait, chacun allait de son côté, cherchant plutôt, comme nos néo-malthusiens, à augmenter son festin qu'à augmenter le nombre des convives. L'acte génésique était une fonction, et rien que cela ; il s'accouplait comme le fait l'animal, comme le fait l'ivrogne moderne, et cet acte n'avait pour raison suprême et pour but unique que la satisfaction de l'instinct sexuel.

Durant la période qui précède la formation familiale, — durant la période de promiscuité, — que nous trouvons sur la première échelle de l'évolution sociale et que nous pouvons encore observer chez un grand nombre de peuplades sauvages contemporaines, la fécondité humaine n'a pour limite que l'âge auquel disparaît la puissance sexuelle : c'est dire qu'elle est considérable. Et cependant, les collectivités primitives se développent avec une lenteur désespérante ou ne se développent pas du tout. Le sentiment de solidarité est encore dans l'état embryonnaire, rien n'attache le mâle à sa progéniture, dont rien d'ailleurs ne lui prouve qu'il soit le créateur ; l'attachement de la famille à ses enfants est de courte durée, d'où une mortalité infantile épouvantable, qui s'oppose à toute extension des collectivités vivant dans la promiscuité.

Nombre de peuplades sauvages de l'extrême Asie, de l'Afrique, de l'Amérique du Nord et du Sud, des îles d'Australie, etc., se débarrassent des nouveau-nés par le meurtre. Chez les Esquimaux, une femme allaitant son enfant ou ayant des enfants en bas âge et qui ne peuvent, par conséquent, suffire à eux-mêmes, est, à sa mort, enterrée avec son enfant ou ses enfants vivants. Les choses devaient se passer de même à l'âge de bronze, car on trouve souvent, appartenant à ses périodes respectives, des squelettes de femmes accompagnés de ceux des enfants. A Taïti existait il y a peu d'années encore, avant que la civilisation y eût pénétré, une association connue sous le nom d' « Arrsoy », comprenant des personnes des deux sexes et dont tous les membres étaient considérés comme mariés les uns aux autres. Les enfants mis au monde par les femmes de cette société étaient invariablement mis à mort ; lorsqu'on les laissait vivre, la mère ou le père, ou la mère seulement, étaient bannis de la société et stigmatisés de la qualification injurieuse de « porteurs d'enfants ».

Pour le sauvage de l'ère de promiscuité, comme pour l'alcoolique moderne, la grossesse de la femme est un accident, et un accident fâcheux, auquel il ne pense pas au moment psychologique et qu'il est incapable de prévoir. Il est désagréablement surpris à la naissance d'un nouvel être, « de l'intrus », — pour employer le terme de Malthus, — qui accapare son esclave et qui menace de devenir une bouche inutile. Et il s'en débarrasse, dans l'immense majorité des cas, par le meurtre. L'alcoolique moderne qui a perdu ou qui est en train de perdre tout sentiment de solidarité familiale et toute idée du foyer, n'a pas besoin de recourir à ce procédé barbare, plein d'inconvénients pour lui ; et, en effet, il n'y a recours que rarement : les hospices des enfants assistés, les bureaux de bienfaisance, les dépôts de mendicité, les hôpitaux, les maisons de tolérance, les asiles d'aliénés, les prisons et les bagnes sont là pour recueillir, au fur et à mesure de leur âge, la plus grande partie de sa misérable progéniture, dont il ne se préoccupe pas plus que ne le faisait l'homme fossile ou l'habitant contemporain de la Terre de Feu.

Ce qui caractérise la période patriarcale, période de la plus grande prospérité numérique et... morale de la famille, c'est la création du foyer domestique, qui pour la famille est un objet sacré ; plus même qu'un être sacré : un être divin.

Une étincelle de ce feu que Prométhée déroba au ciel pour le donner aux hommes brûlait jour et nuit au foyer de chaque maison, et ce feu représentait Hestia chez les Hellènes et Vesta chez les Romains : la déesse vierge, sœur aînée de Jupiter, protectrice vigilante de la famille, gardienne jalouse du foyer domestique.

C'est à cette déesse qu'Alceste, épouse admirable d'Admète, adresse, au moment de mourir, ses ardentes prières.

Et non seulement chaque famille avait son foyer, mais chaque cité formée par la réunion de plusieurs familles avait le sien ; et toute ligue, formée par l'alliance d'un nombre plus ou moins grand de cités, avait un foyer central. Celui de Delphes et d'Olympe servait à la Grèce entière.

A Sparte on portait le feu sacré, qui ne s'éteint jamais, à la tête de l'armée ; au départ d'une colonie, les émigrants emportaient avec eux du feu pris au foyer public de la métropole, et ce feu allumait tous ceux des nouvelles familles.

A Rome, Numa fait construire le temple de Vesta pour y garder le feu perpétuel. A l'approche de Brennus, des Vestales s'enfuient, mais ont soin d'emporter le feu sacré du foyer.

De fait, l'abandon ou le meurtre des enfants, presque de règle dans la période de promiscuité, ne se produisent qu'exceptionnellement dans la période patriarcale, caractérisée par l'amour passionné des parents pour leurs enfants.

Maître suprême de son « home », dont le patriarche

est le roi, le prêtre et le législateur, « chacun, maître absolu de ses fils et de ses femmes, leur donne à tous des lois (1) » ; sa puissance morale et matérielle se mesure par le nombre de ses enfants et des enfants de ses enfants. « Les enfants des enfants sont la couronne des vieillards, dit l'Écriture, et les pères de la gloire des enfants (2). »

Sa famille et sa descendance lui assurent, non seulement le bien-être sur la terre, mais encore le calme, la paix et le repos dans la vie future. Car, après sa mort, ses enfants viendront offrir des sacrifices aux mânes de ses ancêtres, pour adoucir pour eux et pour lui le triste séjour dans le royaume des ombres.

Au contraire, le célibat est considéré comme un péché contre nature : « Celui qui est eunuque, soit pour avoir été froissé, soit pour avoir été châtré, n'entrera pas dans l'assemblée de l'Éternel (3) », et tout homme qui ne fait pas le nécessaire pour se donner des héritiers, n'est pas un homme, mais doit être considéré, selon Moïse, comme un homicide.

La femme, dont la situation s'améliore considérablement avec le développement de la formation familiale, est encore l'esclave de son mari, mais l'esclave honorée, en sa qualité de procréatrice d'enfants. Stérile, elle est un objet de mépris et de répulsion pour son mari et pour la tribu tout entière. Féconde, sa considération croît en raison même du nombre d'enfants qu'elle donne à son maître, et surtout d'enfants mâles. « En mettant au monde un fils, dit Manou, la femme procure le ciel à son époux et aux ancêtres de son époux. Par ce fils l'homme gagne le monde céleste ; par le fils d'un fils, il obtient l'immortalité, et par le fils de ce fils, il s'élève au séjour du soleil. » « Toutes les bénédictions viendront sur toi quand tu obéiras à la voix de l'Éternel. Et l'Éternel te fera abonder en biens, en multipliant le fruit de ton ventre, le fruit de tes bêtes et le fruit de la terre (4). »

Si la stérilité vient de l'homme, Manou autorise le mari à céder temporairement sa femme à son frère ou à son parent. « Arrosé du beurre liquide et gardant le silence, que le parent chargé de cet office, en s'approchant pendant la nuit d'une veuve ou d'une femme sans enfants, engendre un seul fils, jamais un second ; après cela, que la femme et le parent se comportent vis-à-vis l'un de l'autre comme une belle-fille et un père... »

Chez les Juifs, l'héritier avait pour devoir d'assurer une postérité à son parent mort sans enfants ; le premier enfant mâle portait le nom du défunt. « Lorsque deux frères restent ensemble et que l'un d'eux viendra à mourir sans enfants, alors la femme ne se mariera pas avec un étranger, mais son beau-frère viendra vers elle et la prendra pour femme et l'épousera ; à défaut du beau-frère, un membre quelconque de la famille qui l'épousera. » Si le parent refuse, « la femme s'approchera de lui devant les anciens, lui ôtera son soulier du pied et lui crachera au visage (1) ».

Solon permet à une riche héritière, dont le mari est impuissant et qui ne l'a épousée qu'en vertu de la loi, d'habiter avec celui de ses parents qu'elle préférera ; et Lycurgue autorise les vieillards, époux d'une femme jeune, « à introduire près d'elle un jeune homme honnête, pour lequel il eût de l'amitié et de l'estime, et de reconnaître comme si c'était de lui l'enfant né d'un sang jeune et vigoureux... »

A Sparte, le mari prêtait sa femme à un citoyen qui voulait en avoir des enfants ; souvent même, le mari attirait chez lui un homme dont il espérait avoir de beaux et de bons enfants. La même chose se faisait à Rome, « avec une sorte de retenue et de honte (2) ».

On comprend que dans ces conditions, où rien ne s'opposait à la multiplication de l'espèce, où tout, au contraire, y portait, l'intérêt de la morale, les mœurs et les lois, les préjugés, les superstitions et la religion, les aspirations individuelles et la raison d'État ; où le but suprême de la vie était la procréation ; où le mâle n'existait que pour faire des enfants et leur assurer le bien-être, et la mère que pour les porter, les mettre au monde et les élever ; où le foyer domestique, centre et raison d'être de toute existence, était entouré d'un culte d'autant plus passionné que les membres en étaient plus nombreux ; où la « capillarité sociale », pour employer l'expression de M. Dumont, se manifestait dans la tendance de l'individu à avoir une nombreuse descendance, — car l'erreur de M. Dumont consiste à croire que la capillarité sociale est une et qu'elle est incompatible avec une natalité ; — on comprend, dis-je, que dans ces conditions les familles patriarcales se développèrent vite et prirent en peu de temps une extension considérable.

En Grèce, comme plus tard à Rome, la constitution de l'État et le développement intense de la vie sociale marquent le déclin de l'ordre patriarcal ; la toute-puissance du père, du chef de la famille, s'affaiblit, et une partie de plus en plus grande de son pouvoir passe à la société et à l'État. Et l'État, qui au début se contente d'absorber à son profit la puis-

1. *Odyssée*, ch. IX, v. 114.
2. *Proverbes*, XIV, 28.
3. *Deutéronome*, XXIII.
4. *Ibid.*, XXVIII, v. 2 et 11.

(1) *Deutéronome*, XXV, 5.
2. Plutarque, *Lycurgue* et *Numa*.

sance paternelle, finit petit à petit par absorber celui qui la détenait. Les devoirs extérieurs de l'homme se multiplient, au fur et à mesure que son pouvoir sur son monde intérieur, sur son foyer, diminue ; il devient citoyen et, comme tel, réclame sa part dans la direction des affaires publiques. Et plus la vie sociale se développe, plus il abandonne son foyer domestique où, murée dans son gynécée, désormais seule, la femme se lamente, comme Iphigénie en Tauride, sur le sort malheureux de son sexe.

Le culte d'Hestia est petit à petit délaissé. La déesse protectrice de la famille, l'ange gardien du foyer, bonne, mais modeste et chaste, ne remplit plus la maison de sa purifiante clarté. Une divinité plus belle, plus resplendissante, mais aussi moins chaste, oh! bien moins chaste! a pris sa place. Et, à cette divinité nouvelle, les plus grands poètes consacrent des vers enflammés; les sculpteurs lui élèvent des statues restées des chefs-d'œuvre admirables; on lui édifie, à Athènes et dans les plus grandes villes de la Grèce, des temples somptueux.

Le foyer domestique est abandonné; il se vide petit à petit; la femme se prostitue après le mari; les naissances vivantes diminuent; les enfants, mal élevés, perdent tout sentiment d'estime envers leurs parents, et Ciphale se plaint des outrages auxquels la vieillesse expose de la part des proches (1). Le concubinage, comme la prostitution, fleurit et remplace le mariage, pour lequel le Grec éprouve une profonde aversion. « Nous ne sommes plus portés au mariage, dit Platon dans le « Banquet », et il faut des lois pour nous y forcer. » Aristote (2), dans son mépris profond de la femme, craignant en outre, comme plus tard Malthus, la multiplication démesurée des humains et au delà des subsistances, prêche l'abstinence, l'abandon des enfants, si le mariage devient fécond, et même l'avortement « avant que le fœtus reçoive le sentiment et la vie (3) ». Donnant lui-même un exemple scandaleux, il préconise l'amour entre les hommes, qui devient une pratique courante dans son pays comme plus tard chez les Romains.

Les tristes conséquences de la faillite de la famille et du culte du foyer domestique ne tardent pas à se manifester. La race hellène, naguère si vigoureuse, si pleine de vie, de génie et d'activité, faiblit physiquement et moralement. Les grands hommes disparaissent, et à leur place on ne voit que des pygmées ou des charlatans. La Grèce se dépeuple, et la déchéance de la nation commence.

Et alors, l'État, pour réagir contre la dépopulation envahissante, édicte toute une série de lois de conservation nationale : on prend des mesures sévères contre le célibat, mesures fiscales, en imposant les célibataires, suivant leur fortune, de 50 à 100 drachmes, et mesures légales, en établissant une accusation d'agamie (célibat) et d'opsigamie (mariage tardif). On interdit la virginité aux filles : toutes les femmes sont tenues de donner des citoyens à l'État; on force le père à marier ses filles, ou, à son défaut, le parent le plus rapproché à épouser l'orpheline; on poursuit le tuteur d'une orpheline non mariée, en vertu des lois contre le célibat; l'État lui-même se charge de la dot des jeunes filles en l'absence du père; on édicte des pénalités contre les époux volages; on arme les femmes mariées contre leurs maris infidèles ou indignes; on institue des magistrats qui veillent sur la conduite des femmes (1).

A Sparte, où, la famille ayant été désorganisée par le législateur lui-même, les symptômes de décomposition apparaissent de bonne heure et bien plus tôt qu'à Athènes, on multiplie les mesures destinées à augmenter la natalité et surtout la nuptialité.

Dans ce dernier but, et pour augmenter les moyens de séduction des jeunes Spartiates, on leur taillait, dit Plutarque (2), des tuniques dont les côtés n'étaient pas cousus par le bas, et tellement séparés qu'elles ne pouvaient pas faire un pas sans découvrir leurs cuisses ; les poètes les appelaient « phénomérides », — qui montrent leurs cuisses.

Sophocle dit à leur propos :

> Voyez même aujourd'hui cette jeune Hermione :
> Sous ses habits légers qui flottent au gré des vents,
> Elle montre sa cuisse au regard des passants.

Et Euripide :

> On les voit, oubliant le soin de leurs maisons,
> S'exercer à la lutte au milieu des garçons,
> Et, par le pli flottant de leur robe entr'ouverte,
> Montrer au spectateur leur cuisse découverte.

Mais toutes ces mesures et les mesures analogues sont vaines : vain, l'impôt sur le célibat; vaine, l'accusation d'agamie et d'opsigamie; vains, les exemptions et honneurs accordés aux familles nombreuses; vaines, toutes les mesures d'encouragement destinées, dans la pensée de leurs auteurs, à augmenter la natalité et la nuptialité.

Le culte du foyer domestique a disparu, s'est évanoui ; l'amour a fui le foyer ; la famille devait fatalement disparaître, et avec elle la nation tout entière.

C'est ce qui est arrivé.

A Rome, l'ordre patriarcal dure plus longtemps. La vie sociale, hors du foyer, se développe plus len-

(1) Platon, *République*, liv. I, § 2.
(2) Aristote, *Politique*, liv. II, ch. [illegible]
(3) *Ibid.* liv. IV, ch. XIV, § 16.

(1) Montesquieu, *Esprit des Lois*, liv. VII, ch. X.
(2) Plutarque, *Lycurgue* et *Numa*.

tement, et le citoyen romain prend une part moins grande à la direction des affaires communes; la vie publique le tente bien moins que l'Athénien, et la vie familiale bien plus. Il reste plus longtemps maître de son « chez soi », et le pouvoir de l'État s'arrête au seuil du foyer; il ne souffre pas l'immixtion des magistrats dans les affaires de l'intérieur : l'institution du tribunal domestique supplée à la magistrature établie chez les Grecs (1).

La femme procréatrice des enfants, toute soumise qu'elle était à l'autorité presque absolue de son mari, jouit dans son foyer aussi bien que près du peuple d'une profonde vénération, qu'elle a su mériter par la culture soignée de son esprit, par les soins consacrés à son ménage, par la part considérable qu'elle prenait à l'éducation générale et civique de ses enfants, par ses vertus et la sévérité de ses mœurs.

Mais les mœurs patriarcales se modifient singulièrement à mesure que se développe la vie sociale et que grandissent la puissance et la richesse des Romains. La débauche, qui, dès la fin de la République, n'a encore infecté que la classe aristocratique, devient bientôt générale. Le culte du foyer disparait, en même temps que s'évanouissent l'autorité du père de famille et la vénération dont jouissait la matrone; les liens de famille se relâchent, et l'exemple venant d'en haut (l'histoire nous apprend, en effet, que les empereurs firent mourir « un nombre infini » de gens riches sans descendance pour confisquer leurs biens) (2), et l'exemple, dis-je, venait d'en haut, on tue son père pour en hériter, ou bien on s'en débarrasse par la délation. On ne se marie plus pour avoir une famille et un foyer, mais pour hériter ou pour avoir une dot. « Les Romains, dit Plutarque dans « l'Amour des pères envers leurs « enfants », les Romains se marient, non pas pour avoir des héritiers, mais pour avoir des héritages. » Mais, une fois marié, l'époux délaisse son foyer, et la femme, plus libre que la femme grecque, suit l'exemple de l'homme, et, pour éviter les châtiments réservés à l'adultère, s'inscrit sur les registres des prostituées. Les hommes se prostituent comme les femmes, avec les hommes ou les femmes. Le concubinage et le célibat entrent de plus en plus dans les mœurs.

L'alcoolisme aidant, le nombre des familles stériles s'accroît sans cesse; la mortalité augmente, la natalité diminue considérablement et l'Empire se dépeuple : petite république sous le consulat de Furius Camillus, les Latins ayant refusé le secours des troupes qu'ils étaient obligés de donner, on leva sur-le-champs dix légions dans la ville : « A peine, à présent, dit avec douleur Tite-Live, Rome, que le monde entier ne pourrait contenir, en pourrait-elle faire autant, si l'ennemi paraissait tout d'un coup devant ses murailles, marque certaine que nous ne sommes pas agrandis » (1).

La déchéance de la nation, qui ne se recrute pour ainsi dire plus que par la naturalisation des étrangers ou des esclaves affranchis; la déchéance de la nation commence.

Et alors, en pleine pourriture et décomposition sociale, suite de la déchéance de la famille et de l'abandon du foyer domestique, l'État, justement inquiet des symptômes non douteux de la dépopulation, édicte toute une série de lois destinées, dans l'esprit de leurs auteurs, à enrayer sa marche. Sous l'impulsion de Cicéron on facilite de plus en plus la naturalisation des étrangers; la loi Petronia protège les esclaves, que les maîtres exterminaient sans pitié; la loi Papia Poppea punit le célibat; la loi Julia (2), l'adultère; la loi Cornelia, le parricide.

On distribue, depuis César, des récompenses et des encouragements aux pères des familles nombreuses, en leur accordant des privilèges très étendus. Les gens mariés qui avaient beaucoup d'enfants étaient toujours préférés dans le choix des fonctionnaires; le consul qui avait le plus d'enfants prenait le premier les faisceaux, il avait aussi le choix des provinces (3); les sénateurs qui avaient le plus d'enfants prenaient les premiers la parole dans les discussions, ils figuraient les premiers dans le catalogue des sénateurs.

Dans les fêtes, les pères de nombreuses familles avaient le droit de préséance sur ceux qui en avaient peu; les célibataires venaient au dernier rang. Les femmes qui n'avaient ni mari, ni enfants ne pouvaient porter de pierreries ni se servir de litières. Il y avait des peines plus graves : ceux qui n'étaient pas mariés ne pouvaient hériter que de leurs parents les plus proches, et ceux qui, mariés, n'avaient pas d'enfants, ne recevaient que la moitié de leur héritage; les célibataires, en outre, ne pouvaient pas témoigner, certaines magistratures leur étaient interdites. Les époux stériles ne pouvaient se donner que la dixième partie des biens composant leur succession; ceux, au contraire, qui avaient trois enfants, pouvaient se donner la totalité de leurs biens; ils bénéficiaient ainsi des parts d'héritage destinées aux légalement incapables de succéder, et que Caracalla attribuait dans la suite au fisc (4).

Mais toutes ces mesures restent vaines. « Les lois

(1) Montesquieu, *Esprit des Lois*, liv. VII, ch. x,
(2) Montesquieu, *Grandeur et Décadence des Romains*, p. 117.

(1) Montesquieu, *Grandeur et décadence*, etc., p. 20.
(2) Suétone, *Vie d'Auguste*, 44-46.
(3) *Pline le Jeune*, liv. VII, p. 16.
(4) Tacite, *Annales*, III, 25.

d'Auguste, dit Tacite, ne firent pas contracter plus de mariages ni élever plus d'enfants : on gagnait trop à ne pas en avoir (1). »

Vains tous les encouragements, toutes les récompenses, toutes les faveurs et, en général, tous les lois et décrets dirigés contre les progrès de la dépopulation. Car le culte du foyer domestique était perdu, et, avec le culte, le foyer lui-même; l'amour a fui les familles; la famille devait disparaître et avec elle, fatalement, la nation tout entière.

... Et cependant que, au milieu du bouleversement général, disparaissaient les peuples et les nations, les empires et les républiques, une race abhorrée, opprimée, décimée par les massacres, continue à vivre et à se multiplier malgré et contre tout, conservant à travers les siècles son caractère et ses mœurs, ses vertus et ses vices, ses traditions et son type. La race juive doit son existence à la conservation de son organisation familiale, qui était et qui reste la base fondamentale de sa religion et de son ordre social.

Dr V. Lowenthal.

(*A suivre.*)

LE SAINT SÉPULCRE

C'était le Vendredi saint. Nous étions revenus à Jérusalem depuis trois jours, ma femme et moi...

Mais, je m'aperçois que, pour l'intelligence de ce qui suivra, il est indispensable que je revienne un peu sur mon passé. Je serai court, ce qui m'excusera d'être banal.

Je suis né à Besançon. Mon père fut un archéologue presque célèbre ; et, si le pieux respect que j'ai voué à sa chère mémoire ne m'empêchait de livrer son nom, dans un récit d'aussi peu d'importance, il n'est pas un archéologue qui se refusât à reconnaître un maître dans cet homme incomparable, dont certains ouvrages font encore autorité. Avec Beulé dont il fut l'intime ami, il contribua à donner à l'archéologie une orientation nouvelle, en faisant autre chose qu'une froide nomenclature; ne se contentant plus de révéler scrupuleusement le sens de ce qui n'est que rare, mais s'efforçant encore de mettre en un relief artistique la valeur supérieure de ce qui est beau.

Très absorbé par ses travaux continuels et par ses nombreux voyages, mon père s'occupa fort peu de mon éducation qu'il confia à ma mère, femme excellente, d'intelligence moyenne, d'un bon sens exceptionnel, d'une égalité d'humeur au-dessus de toutes les épreuves, et, d'une piété de sainte, mais de sainte gaie, enchantée de gagner l'heureuse éternité, au prix dérisoire des traverses d'ici-bas.

Elle me plaça de bonne heure, au collège des jésuites de Dôle, où je fus un élève assez passable, mais d'une piété exemplaire.

Lorsque je fus admis à faire partie de l'École d'Athènes, j'avais vingt-six ans. Et je pus, dès lors, m'adonner aux études archéologiques, pour lesquelles mon père m'avait depuis longtemps inspiré la plus vive passion.

Cinq ans après, revenant d'un long voyage, j'épousais une jeune fille dont j'étais épris. Et pendant quatre ans, nous fûmes parfaitement heureux. Par son exquise douceur, par la caresse de son regard, de son geste, de son sourire surtout; par le charme imprévu et tout à fait personnel du moindre de ses procédés, Lucienne épandait, sur tous ceux qui l'approchaient, comme un rayonnement de bonheur qui donnait envie de se blottir à jamais à ses côtés, pour ne vivre que d'elle et par elle. De son éducation chez les sœurs de la Visitation de Dijon, elle avait conservé une piété fervente, ce qui ne me déplaisait pas, ayant moi-même gardé de mon long séjour chez les jésuites, et des enseignements de ma mère, des sentiments religieux que ni l'école, ni le monde n'avaient encore entamés.

Dix-huit mois après notre mariage, Denise naissait. Une fille! mon rêve! Et notre bonheur s'accrut encore de la constante contemplation de cette petite âme faite de nos deux âmes.

Cela dura deux ans... jusqu'à l'horrible nuit, où la mort se dressa soudainement entre nous, pour nous ravir brutalement cette enfant chérie.

Lucienne faillit en mourir. Elle n'eut pas trop de toute sa foi pour se soumettre, sans un murmure, à une aussi révoltante injustice. Elle parvint à s'incliner sans protester; mais, en dépit de toutes ses énergies, elle avait le cœur trop sensible pour atteindre à la résignation qui fait les stoïques. Aussi sa santé en fut-elle bientôt compromise à un tel point, que j'en vins à concevoir de très sérieuses inquiétudes. Je la surprenais souvent tout en larmes, dans un coin de sa chambre agenouillée sur son prie-Dieu; ou palpant, de ses doigts amaigris et tremblants, une petite robe, un mignon soulier, un joujou naïf, un ruban, un rien, saintes et poignantes reliques de l'ange disparu... Et j'étais navré, en voyant son corps s'émacier de jour en jour, le feu de son regard si doux s'aviver maladivement, et s'accuser le réseau bleu de ses veines sous l'épiderme diaphane de ses longues mains d'agonisante.

Quant à moi, cette affreuse secousse avait sérieusement ébranlé ma foi. Pourquoi cette épreuve aussi

(1) *Annales*, *ibid.*

sévère qu'un châtiment?... Pourquoi Dieu s'arrogeait-il le droit d'abuser ainsi de notre aveugle confiance ?... Pourquoi, étant si gratuitement cruel, était-il si avare de consolations ?... Pourquoi ?... Pourquoi ?... Et je sentis germer en moi l'ivraie malfaisante du doute. Aussi, lorsque le jour de Noël arriva, Lucienne communia, pour la première fois, sans moi. Elle en parut plus chagrinée que surprise. Je compris qu'elle m'excusait.

« Les distractions seules pourraient la sauver », me répétait continuellement un vieux docteur de nos amis. Et je n'avais plus qu'un but : la distraire. Mais elle semblait chérir son chagrin qui la rapprochait de celle que nous pleurions, et savait se soustraire à toutes mes tentatives, avec une si suppliante douceur, que je me sentais désarmé.

C'est un entrefilet lu négligemment un soir à haute voix devant elle, dans un journal parisien, qui me révéla, de la façon la plus inopinée, la distraction salutaire que je cherchais vainement depuis si longtemps. Il s'agissait d'un pèlerinage en Palestine, organisé à Paris, à l'occasion des prochaines fêtes de Pâques.

— Oh ! — s'écria Lucienne, interrompant ma lecture, — Jérusalem ! Bethléem ! Nazareth !... Que je serais heureuse de faire ce voyage ! de voir, de mes yeux de pauvre créature, cette Judée, ce pays béni que j'ai entrevu si souvent, dans mes longues rêveries d'enfant, de jeune fille et de femme, à travers le merveilleux mirage des Évangiles, bien loin de notre terre, quelque part... là-haut, dans le voisinage du ciel !...

Une heure après, le voyage était résolu. Et, une semaine n'était pas écoulée, que nous étions en route, pour arriver là-bas, bien avant Pâques.

***

C'était donc le Vendredi saint, et nous étions rentrés à Jérusalem depuis cinq jours.

Pendant près de deux mois, nous avions parcouru la Palestine, et j'étais heureux de l'effet produit sur Lucienne, par ce pèlerinage improvisé : Bethléem, la mer Morte, Jéricho, Nazareth, le mont Thabor, Tibériade : elle avait promené partout le ravissement de sa foi qui semblait lui rendre la vie et la gaîté...

Je la vois encore, sur la hauteur qui domine Nazareth... L'Angélus de midi sonnait à l'église catholique de l'Assomption. Du fond de la coquette bourgade, cette voix de cloche montait si pure, si musicale dans la limpidité de l'air, que l'on eût dit d'un mystérieux battant heurtant quelque part, dans l'espace, le cristal de l'atmosphère qui semblait en vibrer de la terre au ciel. A nos pieds, dans les mousselines dorées et chatoyantes d'un soleil resplendissant, se déroulaient une partie de la Samarie et la Galilée tout entière avec ses monts sacrés : le Carmel, les monts Moab, le grand Hermon, le Thabor; et, plus près, la plaine d'Esdrelon, corbeille d'épis et de fleurs dont les parfums montaient jusqu'à nous...

Immobile, silencieuse, avec des yeux d'extase, Lucienne contempla longtemps ce superbe tableau; puis me prenant le bras, et laissant aller sur mon épaule sa belle tête ravie, elle me dit avec une voix de rêve :

— Oh ! comme je nous sens ici loin de la terre ! Comme je serais heureuse de mourir un jour là, sur ton cœur, fermant à jamais mes paupières sur ce site béni, vestibule presque digne de ce beau ciel qui nous attend là-haut !... Songe donc que ce sol que nous foulons a été sacré par le contact de son pied nu ! Ce rocher que tu touches du doigt, cette plaine, ces montagnes, ces féeriques horizons ne sont incomparables que parce qu'ils ont conservé l'indélébile empreinte de son regard divin !... C'est d'ici qu'il a enveloppé toute l'humanité dans son rêve ineffable d'universelle rédemption !... Cette brise parfumée qui nous enivre a porté l'écho de ses accents inspirés jusqu'aux confins de la terre !... C'est en cet endroit, peut-être à cette place où je sens combien je t'aime, parce que je t'aime en lui, que sa pensée sublime a commencé à évoluer, torturée par cette troublante énigme du bonheur dont il nous a donné le mot !... Oh ! tu sais ! Parfois, mon cœur déborde; je le sens trop petit pour de si fortes émotions !...

Mon but était atteint. Je la voyais enfin heureuse de vivre.

En ce qui me concerne, ces nombreuses pérégrinations à travers la Judée n'avaient fait qu'augmenter le trouble de mon esprit. Partout je m'étais heurté à l'exploitation éhontée des superstitions les plus vulgaires, aux mensonges les plus révoltants, aux supercheries les plus scandaleuses, à la plus odieuse cupidité. Nulle part je n'avais retrouvé Jésus, mais j'avais le dégoût de coudoyer à chaque pas les vils marchands qu'il avait un jour fustigés et chassés du temple. Continuellement, je sentais comme un insolent défi lancé à mon bon sens, à mes plus chères illusions, à mes pudeurs les plus intimes... Et j'en souffrais, sondant l'abîme qui se creusait entre moi et ma chère Lucienne; car, sans qu'elle s'en doutât, mon cœur ne battait plus, comme jadis, à l'unisson du sien. Aussi, lorsque le soir il m'arrivait de rédiger mes notes de voyage, avais-je le très profond regret de le faire à la dérobée, d'une main tremblante, comme l'on fait une mauvaise action. C'est que je pressentais tout le chagrin qu'elle eût éprouvé en constatant les ravages que le doute avait déjà faits en celui qu'elle aimait le plus après Dieu...

***

En ce jour anniversaire de la mort de Jésus, Jérusalem regorge de pèlerins de tous les pays.

Le matin, tandis que Lucienne suivait les offices, j'avais parcouru la ville et j'étais rentré écœuré de tout ce que j'avais vu.

La cynique impudence d'un certain Krokidis, mon guide ordinaire, m'avait particulièrement indigné. Ce Krokidis était un Levantin d'une trentaine d'années. Très grand, très maigre, il avait de fort beaux yeux pleins de ruse, et, sous une épaisse moustache d'ébène, un sourire énigmatique qui découvrait des dents superbes. Selon les besoins de sa cause, il se disait catholique, orthodoxe, protestant, Français, Allemand ou Russe. Parlant facilement plusieurs langues, connaissant à merveille toute la contrée et, avec cela, infatigable, très intelligent, fécond en ressources imprévues, ce singulier personnage était un guide sans pareil que je m'étais attaché très souvent, spécialement pour mes recherches, bien qu'il me déplût profondément avec ses politesses obséquieuses, ses basses flatteries, son verbiage assourdissant et ses procédés dont la moralité douteuse m'avait souvent choqué.

Ce jour-là, je l'avais rencontré par hasard, au fond d'une impasse fétide, en face d'une hideuse image du Christ en croix qu'il avait enduite de colle et sur laquelle il engageait la foule des pèlerins à lancer des pièces de monnaie, promettant le ciel et la réalisation ici-bas de leurs vœux les plus chers à ceux dont la pièce resterait miraculeusement fixée à la toile. Or les pièces criblaient l'image, qui ne laissait naturellement retomber que les gros sous...

Outré, dégoûté jusqu'à la nausée, j'étais revenu chez moi, où j'avais retrouvé ma femme heureuse et toute pénétrée des grands souvenirs que venait de réveiller en elle le symbolisme grandiose des cérémonies auxquelles elle avait assisté...

Une heure sonnait. Nous venions de déjeuner. Du côté de la mer Morte, montaient d'énormes nuages couleur de suie, et la chaleur se faisait accablante.

Machinalement, j'avais suivi Lucienne dans la petite chambre qui lui servait tout à la fois de boudoir et d'oratoire. Là, tandis que pour lire elle s'installait à sa table, en face de l'unique fenêtre largement ouverte, je m'étais laissé nonchalamment tomber derrière elle, sur un large divan turc, la cigarette aux lèvres, cherchant à mettre un peu d'ordre dans le désarroi de mes idées et de mes impressions...

Bientôt mes douloureuses réflexions m'absorbèrent complètement... L'orage approchait, répandant partout comme un faux jour d'éclipse qui m'hypnotisait doucement...

. . . . . .

Tout à coup, je me sentis touché à l'épaule... Brusquement je me retournai et vis derrière moi Krokidis, l'homme à l'image truquée... Il se dressait sur la pointe des pieds, de crainte, sans doute, d'éveiller l'attention de ma femme perdue dans sa lecture, et me faisait signe de le suivre, avec de grands gestes de conspirateur...

Intrigué au plus haut degré par cette soudaine apparition, je me soulevai avec mille précautions pour me diriger sans bruit vers l'antichambre presque obscure où Krokidis m'avait précédé. Je le retrouvai là, une lanterne éteinte à la main, et sur l'épaule une pelle et une pioche...

A voix basse, je lui demandai :

— Que me veux-tu?...

Il se pencha à mon oreille pour me répondre:

— Viens! Après bien des hésitations, j'ai résolu de te montrer ma découverte à moi. La plus grande découverte des siècles passés et futurs qui nous donnera sûrement une gloire sans pareille et une incalculable fortune... Suis-moi donc, sans m'interroger davantage...

Tandis qu'il me parlait, j'avais vu luire dans l'ombre ses yeux de chacal affamé, et ses griffes d'oiseau de proie se crisper sur le manche de ses outils. Mais il avait éveillé mes instincts ataviques d'archéologue.

Nous sortîmes...

***

Il me précédait, silencieux, marchant d'un pas résolu, étrange dans sa longue robe orientale, toujours ses outils à l'épaule et, à la main, sa lanterne éteinte.

Nous suivîmes d'abord un itinéraire qui m'était devenu familier; puis, je m'aperçus bientôt que nous errions à travers d'infectes ruelles, solitaires, pleines de nuit, vrais coupe-gorge que je n'avais jamais vus.

Lui allait d'un pas toujours égal, en dépit des pavés défoncés qu'il semblait effleurer d'un vol fantastique, dressant devant moi dans la sinistre pénombre d'un ciel lourd d'orage sa silhouette démesurée.

Nous sortîmes enfin de la ville. Et, comme nous descendions un sentier que surplombaient de très haut les murailles de Jérusalem, je demandai, presque surpris d'entendre ma voix dans ce silence morne :

— Krokidis! où me conduis-tu ?

Se retournant à peine, il répondit simplement par un geste qui commandait de me taire.

Et fasciné par le regard indéfinissable qu'il venait de me décocher, je résolus de le suivre, sans mot dire...

Il faisait presque nuit, une nuit crépusculaire,

lugubre, que rendait plus lugubre encore la lueur intermittente des premiers éclairs...

J'avançais toujours, n'étant presque plus guidé, dans cette blafarde obscurité, que par le bruit rythmé des sandales de Krokidis...

Tout à coup le vent se leva, terrible, nous enveloppant de nuages, nous fouettant le visage de tous les graviers du chemin, entravant notre marche, et nous faisant tituber comme des hommes pris de vin.

— Arrêtons-nous un instant, dit la voix suffoquée de Krokidis.

Et je vis, presque en même temps, briller à quelques pas une lueur vacillante.

C'était mon Levantin qui, se garantissant du vent derrière une roche, venait enfin d'allumer sa lanterne dont je vis la clarté se refléter aussitôt dans ses yeux de fauve...

En se remettant en marche, il murmura :

— Courage! Encore quelques pas, et nous y sommes...

Je sentis bientôt que nous gravissions une pente assez raide, à travers des pierres roulantes et des rochers dont les aspérités me faisaient souvent trébucher dans des ronces.

L'ouragan déchaîné refoulait ma respiration dans ma gorge, j'étais haletant, je sentais ma poitrine comprimée comme sous le poids d'une oppression de cauchemar. J'aurais voulu revenir en arrière, mais une impérieuse suggestion semblait me traîner, en dépit de ma volonté, à la suite de mon guide qui, lui, me précédait toujours, infatigable, agile comme un chevreuil; on l'eût dit porté par le vent, ayant à l'épaule ses outils qu'éclairaient les reflets oscillants de sa lanterne...

Je le vis enfin s'arrêter en face d'une étroite crevasse par laquelle je dus disparaître après lui, pour atteindre une étroite tranchée que barrait, çà et là, le tronc maladif d'un figuier, ou un buisson de lentisque... D'abord à ciel ouvert, cette tranchée devint bientôt une sorte de couloir rocheux, dont nous touchions des deux épaules les parois humides, sur lesquelles Krokidis promenait sa lanterne en disant :

— Regarde!... C'est incontestablement travaillé de main d'homme.

Devenu très attentif, je répondis :

— En effet! c'est vraiment surprenant!

— Ce n'est pas tout! Avançons.

Et nous avançâmes, jusqu'au moment où nous nous vîmes arrêtés par un éboulis de terre et de pierres menues, qui laissait à peine deviner la partie supérieure d'une large dalle posée verticalement, comme pour marquer quelque issue...

— Tiens! Éclaire-moi.

M'ayant passé sa lanterne, Krokidis se mit aussitôt en devoir de dégager la dalle.

Dans sa fiévreuse ardeur, il maniait comme une plume sa lourde pioche sous laquelle la terre déboulait en cascade, et les cailloux jetaient des étincelles. Son front ruisselait de sueur; ses yeux avides semblaient voir à travers la dalle un trésor qui centuplait ses forces. Dans le faux jour, ses bras nerveux se décharnaient encore par l'effort, et semblaient des bras de squelette. Il était horrible, presque jusqu'à la beauté...

— Ouf! fit-il enfin, en s'étirant sur le manche de sa pelle avec un port de tête vainqueur : c'est fait!...

Et il enveloppait toujours la grande dalle, d'un regard perçant et cupide.

Il souffla un instant, sans vouloir me donner le mot de l'énigme; puis, après s'être essuyé le front du revers de sa main hideuse, il s'arma de nouveau de sa pioche dont il logea la pointe, avec une adresse extraordinaire, dans la rainure qui séparait la dalle de son cadre rocheux. Alors, il força, y mettant toute sa vigueur, l'énergie exaspérée de tous ses membres... De sa gorge serrée, la respiration sortait comme un râle. Parfois, il perdait terre, se portant tout entier sur le manche de l'outil dont le fer grinçait, et il avait alors l'air d'un monstre apocalyptique agrippant désespérément sa proie... Soudain, en lançant un blasphème, il fit un dernier effort dont ses os craquèrent, et la dalle cédant enfin se disjoignit, pencha, et tomba lourdement à ses pieds...

Il me parut aussitôt transfiguré : comme deux fers rouges ses yeux semblaient me sonder pour jouir de mon état d'âme; son rictus infernal découvrait deux rangées de dents superbes soudées dans une crispation de fébrile impatience; et, trempés de sueur, ses sourcils touffus, son épaisse moustache avaient des lueurs phosphorescentes qui donnaient à toute sa physionomie quelque chose d'irréel, de spectral qui m'effraya presque...

— Entrons, fit-il.

Nous nous trouvions dans une grotte très basse, qui exhalait cette odeur d'humidité et de choses depuis longtemps mortes qui s'allie infailliblement, dans l'esprit des archéologues, aux souvenirs les plus émotionnants. Les aspérités de la voûte avaient été soigneusement masquées par un travail de maçonnerie que recouvraient çà et là de larges taches de salpêtre. Mais, tout à coup, portant les yeux dans la direction que Krokidis m'indiquait avec insistance de son long doigt maigre, je demeurai stupéfait...

— Regarde! me disait-il; et lis, toi qui connais l'hébreu... Voyons!... Qu'en dis-tu?...

Dans un coin de la grotte, sur la pierre latérale

d'un sarcophage aux trois quarts engagé dans le sol, je lisais, lisais encore, relisais, croyant toujours me tromper :

Ici repose Jésus le Nazaréen.

Krokidis éclairait triomphalement de sa lanterne l'extraordinaire inscription. Et moi je restais là, muet, sentant mes jambes fléchir sous moi, entendant battre mon cœur, le regard fixé sur ces vieux caractères creusés dans la pierre.

— Tu doutes encore?... Eh bien! tu vas voir! reprit Krokidis, en déposant à terre sa lanterne dont l'armature de fer, se réfléchissant sur les parois de la grotte, y faisait monter comme des piliers de cathédrale. Puis il souleva péniblement la lourde pierre qui recouvrait le sarcophage; et, rassemblant toutes ses forces pour la maintenir dans une inclinaison qui me permit de voir à l'intérieur :

— Regarde! regarde vite! fit-il essoufflé...

Et j'eus juste le temps de voir très distinctement un squelette de taille moyenne, sur lequel était posée une couronne d'épines qui se pulvérisa au premier contact de l'air, comme une ombre s'évanouit, ne laissant sur la blancheur des os, qu'une brune poussière... Mon regard avide aurait voulu scruter davantage ce cercueil de pierre, mais le couvercle retomba trop tôt sur l'étrange vision, en sonnant comme une cloche...

Je n'ai jamais éprouvé de ma vie une émotion pareille. J'étais comme foudroyé, les yeux toujours attachés sur cette inscription dont chaque lettre semblait vivre et railler ma stupeur... Une fois, une chauve-souris éblouie par la lumière tournoya plusieurs fois sur nos têtes, et vint raser le sarcophage, comme pour recueillir au vol le secret du cadavre couché là. Et en voyant s'agiter, autour de nous, l'ombre démesurée de ces grandes ailes effarées, je me sentis secoué d'un frisson d'effroi qui me glaça de la tête aux pieds... Par habitude, une prière me vint aux lèvres, mais, pour la première fois, le ciel me parut, comme le sarcophage, fermé sur une décevante énigme, sur une illusion créée par notre misère, sur le néant fait Dieu par notre besoin d'adorer.

Je voulais fuir; mais sur mon épaule se posa la griffe osseuse de Krokidis qui me disait de sa voix gouailleuse :

— Hein! le voilà, notre Ressuscité!... N'avais-je pas raison d'affirmer que j'ai découvert une mine de gloire et de fortune à nulle autre pareille?... Que sont les tombeaux de tes Pharaons, auprès de ce tombeau que j'ai su retrouver dans ce pli de montagne ignoré de tous, excepté des prêtres! Car ce sont eux, les prêtres, qui me l'ont signalé à leur insu, ce trésor que nous saurons exploiter contre eux...

Il s'arrêta un instant pour reprendre haleine; puis sa voix se fit onctueuse, enlaçante, persuasive, lorsqu'il reprit :

— Tu es riche, je le sais, mais je sais aussi que de notre temps on ne l'est jamais assez; aussi ai-je tenu à t'associer à ma fortune, ayant pour toi la plus sincère sympathie. Voici donc mes plans : Personne n'ignore que l'on peut, en sachant s'y prendre, obtenir du gouvernement turc toutes les autorisations possibles. Je me charge donc de la chose. Et nous élèverons alors en cet endroit un superbe temple, le *Temple du Mensonge!* De ce temple nous détiendrons la clef, toi et moi. On y accourra de tous les points du monde; les incrédules, pour triompher; les autres, pour se convaincre. Et il nous rapportera bientôt plus de millions que leur Saint Sépulcre de là-haut!...

Dégoûté, j'allais sortir, mais il me retint encore pour conclure :

— Et puis! toi qui es un penseur! Songe donc que nous assurerons le triomphe définitif de la raison sur leur foi erronée, de l'évidence sur l'hypothèse décrétée dogme, du bon sens sur l'absurde.

Tout en l'écoutant malgré moi, je me demandais quel génie inspirait cet homme que je savais intelligent, mais qui trouvait tout à coup des accents que je ne lui connaissais pas, et qui finissaient par me troubler.

Comme il se taisait enfin, je lui dis avec humeur :

— Allons! partons-nous?...

Il regarda sa montre, et désagréablement surpris se hâta de sortir, en disant :

— Diable! Bientôt trois heures! Il est temps de regagner au plus vite Jérusalem, car c'est aujourd'hui le Vendredi saint, un des jours les plus lucratifs de l'année. Et quand j'abandonne à mon fils, cet imbécile de Michel, mon image miraculeuse, elle ne fait presque plus de recettes...

Avec soin, et une incroyable dextérité, il releva la grande dalle de l'entrée qu'il recouvrit de terre et de broussailles. Tandis qu'il travaillait avec acharnement, pressé de courir à son honteux trafic, le vent, qui s'engouffrait dans la crevasse, arrivait jusqu'à nous par rafales, apportant l'écho des lointains grondements du tonnerre...

Lorsqu'il eut terminé, il chargea ses outils sur son épaule, me reprit sa lanterne, et me dit avec une gravité presque menaçante, où je crus démêler un certain dépit de mon silence obstiné :

Je t'ai livré spontanément mon secret, et je crois assez te connaître pour être certain que, quoi qu'il arrive, tu ne le divulgueras jamais... N'est-ce pas?... En somme, je ne te demande que le capital nécessaire, et je me charge du reste, ne réclamant que le juste partage des bénéfices qui seront fabu-

leux, j'en réponds. Réfléchis donc. C'est une affaire pour laquelle les associés ne me manqueront pas. Et maintenant, filons, car je suis déjà en retard...

***

L'orage planait maintenant sur Jérusalem. Le ciel, comme lavé du côté de la Mer Morte, enveloppait tout, dans l'infinie tristesse d'une clarté de cierge funéraire. La pluie, qui commençait à tomber, ruisselait déjà en cascade entre les rochers, et déroulait sur la campagne un long voile de crêpe dont l'ouragan déchirait les plis par endroits.

Pressé, Krokidis accélérait le pas; et, tout en le suivant avec peine, j'étais en proie à la plus poignante perplexité: Qu'allais-je faire? Où était pour moi le devoir?... Devais-je me taire, et tâcher d'acheter le silence de ce guide ignoble, de ce nouveau Judas seulement soucieux des deniers à gagner?... Devais-je parler au contraire, et prendre publiquement en flagrant délit de mensonge celui qui avait été, était encore, et devait être pour tant de malheureux, la Vérité et la Vie?... Je me sentais soudainement investi d'une responsabilité qui me faisait plus puissant que les plus grands rois d'ici-bas. Je croyais avoir entre mes faibles mains la clef des destinées de l'humanité tout entière... C'est avec moi que Jésus, Jésus, le prétendu sauveur du monde, le Fils de Dieu, allait avoir désormais à compter... Qu'avais-je donc fait pour mériter une pareille mission!... N'étais-je pas le vrai Messie choisi par Dieu, pour le venger d'une trop longue mystification qui avait prétendu l'incarner, lui, le créateur des mondes, la source de toutes les perfections, dans la plus misérable créature de la plus misérable de ses planètes?... Puis, retombant des sommets vertigineux de mon orgueil, je me demandais s'il ne serait pas criminel de tout sacrifier à l'inexorable vérité; de détruire brutalement une illusion dont tant d'âmes avaient vécu pendant tant de siècles... Quelle vérité vaudrait aujourd'hui, pour le bonheur des hommes, ce divin mensonge, qui nous fait de l'amour un devoir?...

Sans que je m'en fusse aperçu, nous étions à Jérusalem, et Krokidis venait de me quitter en hâte, pour courir à son image, lorsque je vis devant moi le Père Étienne, un vieux dominicain que je connaissais, et dont j'avais appris à estimer les vertus vraiment évangéliques, la science profonde, et, surtout, l'inépuisable charité.

Il allait devant moi, sous la pluie battante, recueilli, la tête baissée, précédé d'un jeune enfant.

Je courus à lui, les deux mains en avant, comme à un sauveur; et, chemin faisant, je lui racontai, sous le sceau du secret, tout ce qui venait de se passer, pour finir en lui confiant mes douloureuses hésitations.

Lorsque j'eus fini de parler, il s'arrêta et me dit en m'enveloppant de la caresse paternelle et compatissante de son regard de saint:

— Je vous comprends, mon cher enfant! Et quel homme, ici-bas, n'a jamais été tenté dans sa foi! Mais, croyez-moi, gardez le silence sur ce que vous venez de voir. Faites à Dieu l'hommage de votre discrétion, dût-elle être héroïque... Du reste, sachez-le bien, si vous parlez, personne ne voudra vous croire... Tenez! je viens d'administrer là-haut, dans cette méchante masure, un vieux Chananéen infirme et d'une pauvreté sordide, et je l'ai laissé en face de la mort, plus heureux que les plus riches, plus fort pour le suprême assaut que les plus valides. Allez lui dire, à celui-là et à ses compagnons de misère, que Jésus fut un imposteur! allez tâcher de le lui prouver jusqu'à l'évidence, puisque vous prétendez en avoir la possibilité! C'est vous qu'ils traiteront d'imposteur!... Comment démontrer désormais qu'il n'est pas ressuscité d'entre les morts, qu'il n'a pas pu faire ce miracle, celui qui, depuis tant d'années, ressuscite dans des milliers d'âmes éprises de ses vertus, de ses divins enseignements, des sublimes espérances qu'il leur a fait concevoir?... Le voilà, le miracle des miracles, que personne n'oserait nier. Oui! croyez-moi, cher enfant; gardez le silence...

Comme, pour me quitter, il me serrait affectueusement la main, je me sentis presque défaillir et laissai tomber sur sa poitrine mon visage que les larmes inondaient...

Lorsque je revins à moi, j'eus la surprise de me retrouver dans... l'oratoire de ma femme, sur le divan turc où je m'étais profondément endormi...

J'avais rêvé...

Trois heures sonnaient, l'heure mémorable du sublime sacrifice. Dehors l'orage était dans toute sa fureur.

A genoux sur son prie-Dieu, son beau regard plein d'une ineffable sérénité fixé sur son crucifix, ma Lucienne priait...

Encore ému de mon affreux cauchemar, je me soulevai doucement. Et tout heureux de retrouver ma première ferveur, je vins auprès d'elle, et, fléchissant respectueusement le genou, je m'unis à sa prière...

LOUIS DE SOUDAK.

LA VIE LITTÉRAIRE

Sainte-Beuve avant les « Lundis », par G. Michaut.

G. Michaut : *Sainte-Beuve avant les* Lundis, *Essai sur la formation de son esprit et de sa méthode critique.* Fribourg, librairie de l'Université ; Paris, librairie Fontemoing.

M. G. Michaut, professeur suisse, a pensé qu'en France nous ne connaissions pas suffisamment Sainte-Beuve. Il vient de nous le révéler en un volume qui n'a pas moins de 735 pages.

Cela fait peut-être beaucoup de pages pour la révélation d'un écrivain sur qui beaucoup de livres ont été écrits, — sans parler de l'étude de M. Émile Faguet qui a les caractères de ce qu'on peut appeler une étude définitive.

Aussi bien, le livre considérable de M. G. Michaut est l'illustration minutieuse de l'étude de M. Émile Faguet et, s'il la contredit un peu, ce n'est ni la faute de M. Michaut, ni celle de Sainte-Beuve, ni celle même de M. Émile Faguet ; mais ces contradictions résultent fatalement des dimensions imposantes, colossales, phénoménales que M. Michaut consentit à donner à son ouvrage. Il est bien évident que 735 pages n'étaient point indispensables pour démontrer que Sainte-Beuve, depuis ses débuts jusqu'à la période principale de sa vie littéraire, ne s'est point transformé et n'a pas évolué, mais que, n'ayant que des goûts, il les eut tous ensemble.

Tous les goûts à la fois sont entrés dans son âme, et tous y sont restés. Il veut tout aimer pour tout comprendre. Il a une formidable curiosité intellectuelle et sentimentale. Il voudrait avoir toutes les convictions en même temps pour pénétrer à la fois tous les objets de l'activité intellectuelle et éprouver à la fois, comme dit M. Faguet, tous les états d'âme.

M. G. Michaut est bien obligé de dire exactement le contraire pour écrire 735 pages comme il se proposa héroïquement de le faire. A la vérité, il ne manque pas de découvrir en Sainte-Beuve toutes sortes d'évolutions et de contradictions. Il le faut bien ! Et la nécessité à laquelle il cède se fait plus impérieuse à mesure qu'il lui cède davantage. Il en arrive bientôt à décomposer les contradictions principales et les évolutions essentielles de Sainte-Beuve en une série d'évolutions secondaires et de contradictions accessoires. Il ne se fait pas faute de déterminer, avec une inquiétante précision, les opinions que Sainte-Beuve avait durant un quart d'heure pendant lequel il était justement en travail d'opinions toutes différentes qu'il devait professer le quart d'heure suivant. Et sans doute que M. Michaut attribue trop d'importance à chaque petit, tout petit, infiniment petit mouvement de l'esprit et du cœur de Sainte-Beuve, et sans doute qu'à Fribourg on est trop enclin à verser dans le détail, quitte à mal discerner l'ensemble... M. G. Michaut étudiant la formation intellectuelle et morale de Sainte-Beuve a commis la faute de Sainte-Beuve retraçant, dans *Volupté*, les vicissitudes de l'existence sentimentale d'Amaury : il a été victime de la subtilité prolixe, il est allé jusqu'à la minutie menue qui est presque toujours incompatible avec la vie, et l'est quelquefois aussi avec la vérité.

Mais, naturellement, persuadé dès la première page que Sainte-Beuve était inconstant, versatile, instable jusqu'à la désertion, jusqu'à la trahison, persuadé que, selon l'expression d'un de ses anciens secrétaires, Jules Levallois, « les continuels engouements de Sainte-Beuve aboutissaient avec une régularité déplorable, avec une sorte de périodicité, à de non moins continuels désenchantements », persuadé que Sainte-Beuve avait raison à la lettre en écrivant : « Chaque jour je change ; les années se succèdent ; mes goûts de l'autre saison ne sont déjà plus ceux de la saison d'aujourd'hui ; mes amitiés elles-mêmes se dessèchent et se renouvellent. Avant la mort finale de cet être mobile qui s'appelle de mon nom, que d'hommes sont déjà morts en moi ! » M. G. Michaut était entraîné à voir mieux les apparences mobiles que le fonds immuable, et à accroître l'importance de toutes les métamorphoses superficielles et momentanées en étudiant chacune d'elles...

Il a fait cette étude avec un noble soin ; il l'a écrite avec une clarté toujours égale à elle-même, — par quoi, d'ailleurs, est un peu diminué son éclat, — et enfin son livre témoigne de l'importance qu'on attribue de plus en plus à la critique. Ce n'est pas tout. En constatant le respect et la patience avec lesquels M. G. Michaut étudie les *Poésies de Joseph Delorme*, *Volupté*, etc., on peut mesurer l'influence qu'exercent encore les livres capitaux de Sainte-Beuve aux préoccupations que causent encore ses livres médiocres — et conclure que l'action de Sainte-Beuve n'est pas près de s'affaiblir.

***

Si M. G. Michaut ne nous convainc pas entièrement que Sainte-Beuve ne savait jamais ce qu'il voulait et moins encore ce qu'il pensait, certes, il nous captive en étudiant avec une gravité extrême la formation de la méthode critique de Sainte-Beuve à travers ses petits exercices de rhétoricien insérés dans *le Globe* alors qu'il n'avait pas encore vingt ans, en relevant, avec une piété abondamment dissertante, les incertitudes et les tâtonnements de ses essais littéraires antérieurs à sa majorité intellectuelle.

On les aime d'abord pour leur jeune faiblesse. Mais M. G. Michaut est d'avis que rien de ce qui est

faible ne peut être négligeable. Il recherche jusqu'en ces premiers essais la méthode de Sainte-Beuve et peut-être y trouve-t-il déjà quelques contradictions.

En 1824, *le Globe* était fondé. Dubois réunit dans ce journal Jouffroy, Damiron, Charles Magnin, Louis Vitet, Tanneguy-Duchâtel, Charles de Rémusat, Duvergier de Hauranne, Trognon, Ernest Desclo-seaux, Pierre Leroux, Thiers. Sainte-Beuve y fut essayé « à quantité de petits articles ». « Je ne suis pas encore officier supérieur, j'apprends mon métier », pouvait écrire plus tard Sainte-Beuve sur son œuvre de ce temps-là, Mais, un jour, Dubois lui dit cette mémorable parole : « Maintenant vous savez écrire, vous pouvez aller seul. » Dès lors, Sainte-Beuve écrit des articles qui « portent en général sur des ouvrages historiques, sur des mémoires relatifs à la Révolution française, sur des ouvrages aussi de poésie et de pure littérature ». C'est l'histoire surtout qui l'attire. Et, dans ces œuvres historiques, ce qu'il étudie, ce n'est jamais l'homme, sa nature d'esprit, son caractère, son talent : c'est le livre. Et dans le livre, ce n'est point le mérite littéraire, l'art, la méthode, ni même le procédé, c'est le contenu seul. Il met en pleine lumière les faits nouveaux; il expose et discute la thèse. L'auteur, pour lui, n'est pas un homme que l'on veuille connaître; ce n'est même pas un écrivain qu'il s'agit d'apprécier; c'est un témoin qui a vu on non des faits curieux ou non, dont le récit est valable ou ne l'est pas, selon qu'il nous renseigne ou ne nous renseigne pas exactement, complètement, clairement. Et s'il fait allusion, enfin, au style, ce critique écrira avec une désinvolture un peu gauche : « Parlerai-je maintenant de la partie *la moins importante* et aussi la plus faible de l'ouvrage, du style auquel on dirait que l'auteur n'a pas songé? »

S'il doit discuter un ouvrage purement littéraire, roman ou poème, il est embarrassé, gêné. Les remarques vagues sont celles qu'il fait le mieux. Les développements insignifiants sont ceux qu'il fait le plus volontiers. Il définit ce qui n'a pas besoin de l'être. Il démontre l'évidence. *La Calédonie* est une épopée. Qu'est-ce qu'une épopée? Déduisons-le des poèmes d'Homère, de Virgile, du Tasse, de Camoëns, de Voltaire, même de Milton, et voyons si *la Calédonie* rassemble tous les caractères qui leur sont communs. Les poésies de Tissot sont des poésies érotiques. Qu'est-ce qu'un poème érotique? Déduisons-le de l'histoire du genre et des goûts de notre époque, et voyons si ceux de Tissot méritent bien ce titre. Au fond, qu'ils le méritent ou ne le méritent pas, cela nous est indifférent, mais il ne nous est pas indifférent que l'auteur des *Lundis* se soit loyalement exercé d'abord en ces vaines puérilités.

C'est que Sainte-Beuve, s'il n'est pas encore un grand critique, est déjà un bon rhétoricien. Il sait les préceptes ainsi que les procédés de la rhétorique :

> Que dès les premiers pas l'action préparée
> Sans peine du sujet aplanisse l'entrée.

Et allez donc! Il n'y a que les premiers pas qui coûtent. Il place en tête de ses articles un beau portique, une belle avenue à la française qui introduise les visiteurs, les satisfasse à première vue et leur laisse découvrir dans une prochaine perspective le but où ils doivent arriver. Sainte-Beuve exprime donc d'abord une idée générale dans laquelle rentre l'idée particulière de l'auteur, une théorie qui permet d'expliquer et d'apprécier toute l'œuvre.

S'il s'agit du *Voyage d'un jeune Français en Angleterre*, il exposera ce que doit être un récit de voyage ; des *Mémoires de Mlle Bertin*, des *Scènes de la Nature*, de Denis, des œuvres de Rabaut Saint-Étienne, il caractérisera la curiosité contemporaine et ce qu'elle demande des ouvrages et des auteurs ; de l'*Homme du Nord et de l'Homme du Midi*, il étudiera brièvement la théorie du climat et rappellera les principales solutions que les penseur sont données à ce problème ; du *Voyage historique et littéraire en Angleterre*, il exposera quelle importance peut avoir pour les Français la connaissance de la littérature anglaise; des *Mémoires* sur Voltaire, il déduira les raisons de l'intérêt que les contemporains portent encore au philosophe; de l'*Histoire de la Révolution*, de Mignet, il débutera par des considérations sur la philosophie de l'histoire.

S'il n'est point possible d'entrer en matière avec l'aide d'une théorie générale, Sainte-Beuve emploie des procédés analogues pareillement secourables. Il donne la vue d'ensemble d'un caractère (Dumouriez), d'une vie d'homme (d'Argenson); plus souvent encore d'une période (époque de Louis XV : *Mémoires de Mme du Hausset;* — Révolution française : *Mémoires sur la Révolution*; *Histoire de Thiers, Bonaparte et les Grecs*).

Et peu à peu il développe, il amplifie, il élargit sa conception ou ses conceptions de la critique; il arrive à la riche et diverse personnalité par l'impersonnalité uniforme et pauvre. C'est le chemin qu'il prend pour arriver à être un critique original, tellement original qu'on ne sait jamais si l'on a pu le définir tout entier, c'est ce chemin que suit M. G. Michaut et dont il montre bien tous les détours. Dans cette partie surtout réside le charme du livre austère de M. G. Michaut. Bien entendu, il s'y montre moins jeune que Sainte-Beuve; mais la jeunesse incertaine, timide, de Sainte-Beuve y rayonne ; et déjà, au travers de ces pages, elle s'achemine vivement à une prompte maturité.

Ce rhétoricien qui s'applique à être une intelligence aura bientôt cet esprit critique dont il a lui-même

caractérisé les éléments précis et insaisissables :

L'esprit critique est de sa nature facile, insinuant, mobile et compréhensif. C'est une grande et limpide rivière qui serpente et se déroule autour des œuvres et des monuments de la poésie, comme autour des rochers des forteresses, des coteaux tapissés de vignobles et des vallées touffues qui bordent ses rives. Tandis que chacun des objets du paysage reste fixe en son lieu et s'inquiète peu des autres, que la terre féodale dédaigne le vallon et que le vallon ignore le coteau, la rivière va de l'un à l'autre, les baigne sans les déchirer, les embrasse d'une eau vive et courante, les comprend, les réfléchit, et lorsque le voyageur est curieux de connaître et de visiter ces sites variés, elle le prend dans une barque, elle le porte sans secousse, et lui développe successivement tout le spectacle changeant de son cours...

Et, sans doute, la rivière n'a point de méthode pour suivre son cours; mais ce cours, néanmoins, se développe selon des lois naturelles.

M. G. Michaut travaille à rechercher, à classer toutes les méthodes successives et contradictoires qu'aurait eues l'ondoyant critique Sainte-Beuve. Et il se décourage de constater que Sainte-Beuve, qui déjà en eut tant, en aura encore d'autres, et il s'émerveille de voir qu'un seul critique était apte à en posséder tant et de si différentes. Émile Faguet atteste que Sainte-Beuve n'a jamais eu de méthode et que c'est à peine s'il prétendit en avoir une.

Mais ce sont là façons de parler.

Le mot méthode est un mot trop heureux. Il est en grande faveur; on l'emploie de toutes parts, et on lui donne tous les sens qu'il peut supporter : ici, une signification étroite, là, une signification générale. Les uns ne peuvent accepter que Sainte-Beuve ait possédé une méthode, puisqu'il n'eut pas de théorie; d'autres, à la rigueur, tolèrent que Sainte-Beuve, quand même il n'eut pas de théorie, ait possédé une méthode, mais ils l'admettent à contre-cœur et seulement parce qu'on ne peut tout refuser à Sainte-Beuve qui trouva le moyen d'être critique et d'avoir une sorte de génie et qu'enfin ce serait vraiment dommage qu'un si grand critique fût celui qui de tous ait eu le moins de méthode. Pour l'honneur de la méthode, il faut que Sainte-Beuve en ait possédé au moins une; pour l'honneur de Sainte-Beuve aussi, il est indispensable qu'il en ait eu quelqu'une.

Rassurez-vous, critiques merveilleusement méthodiques! Rassurez-vous, pieux monsieur G. Michaut! Sainte-Beuve eut, ou plutôt je ne sais pas s'il eut une méthode, mais il eut de la méthode, ce qui vaut mieux, et cela le conduisit à avoir beaucoup de méthodes différentes, ou mieux une méthode variable, mouvante, multiple et une, perpétuellement adaptée au sujet, constamment appropriée à l'objet de son étude, une méthode dont il n'était point l'esclave comme celui-là, ou comme celui-ci la victime, une méthode qui l'aidait, mais ne le liait pas.

En réalité, il fit ainsi de la critique momentanée selon les époques où il la fit, selon les grands courants d'idées qu'il fallait développer ou bien endiguer, selon les influences de mœurs lititéraires qu'il fallait encourager ou combattre : critique analytique ou psychologique ou moraliste, critique d'invasion ou critique de répression, — toutes les critiques tour à tour, qui, réunies, triomphant les unes des autres, se substituant les unes aux autres, font justement la critique et le critique.

M. G. Michaut a peut-être un peu confondu l'esprit divers de Sainte-Beuve qui ne change pas, mais qui applique de préférence telle ou telle de ses facultés suivant les sujets — et les sujets mêmes qui changent suivant les périodes d'une vie critique qui se déroule pendant quarante ans d'activité littéraire gigantesque en tous les domaines. Mais qu'importe! Il a bien montré la richesse incomparable de cette intelligence, de ce critique enfin qui n'avait pas l'esprit de système précisément parce qu'il avait l'esprit philosophique.

Sainte-Beuve évita de coordonner une vaste généralisation, un système vaniteux et fragile, ce qui est aisé, car il est facile de se tromper avec persévérance et avec ordre. Il savait que tous les systèmes ne deviennent systèmes que par les erreurs qu'ils contiennent. Et il prévit toutes les théories futures; et s'il ne les adopta pas, c'est parce que leur exagération affirmatrice constitue nécessairement une erreur : cela il le vit aussi.

Et il est amusant de marquer les rencontres de Sainte-Beuve avec Taine et quelles étaient les sages défiances de Sainte-Beuve envers une théorie, ambitieuse mais fausse, qui expliquait peu de chose, voulant tout expliquer.

Jouffroy déjà excite Sainte-Beuve à se défier. Il expose comment doit procéder la critique, lorsqu'il s'agit par exemple de Walter Scott : « Il nous semble que nous devons, avant tout, étudier le caractère de son talent parce que ce point servira de fondement à toute notre critique. Nous chercherons ensuite comment les circonstances heureuses où l'auteur s'est trouvé placé ont développé ce talent, puis quelle sympathie s'est rencontrée entre ce genre de talent et les goûts du XIXe siècle. Autour de ces trois points se rallieront naturellement beaucoup de questions secondaires. »

C'est déjà presque la théorie de Taine, et, sous des noms moins précis, le *milieu*, le *moment*. Mais la notion vague et suspecte de la *race* est remplacée par l'étude de l'*individualité* de l'écrivain; l'auteur est considéré comme une cause et non comme une ré-

sultante; le milieu et le moment ne sont pas étudiés comme éléments constitutifs, mais comme simples influences. — On approche de la vérité.

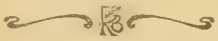
Sainte-Beuve découvre la vérité tout entière. Il parle avec un respect souriant de la « haute et philosophique méthode » qui s'est introduite « dans toutes les branches de l'histoire ». Mais, dit-il, « quand elle s'applique aux poètes et aux artistes,... les exceptions deviennent plus fréquentes et il est besoin d'y prendre garde. Dans l'art, il n'y a que l'excellent qui compte et notez que l'excellent ici peut toujours être une exception, un jeu de la nature, un caprice du ciel, un don de Dieu. Vous aurez fait de beaux et légitimes raisonnements sur les races ou les époques prosaïques ; mais il plaira à Dieu que Pindare sorte un jour de Béotie ou qu'un autre jour André Chénier naisse et meure au XVIIIe siècle... Ici, l'initiative humaine est en première ligne et moins sujette aux causes générales. »

Faut-il insister, et faut-il préciser? Sainte-Beuve se sert, par avance, de la méthode de Taine, mais atténuée et dépouillée de ce qu'elle a d'excessif. Il ne cherche pas dans les influences extérieures une explication complète de l'homme ni de son œuvre. Il a soin de laisser la première place à l'individu, à son originalité foncière, prédominante, inexplicable : « L'état général de la littérature au moment où un auteur y débute, l'éducation particulière qu'a reçue cet auteur, et le génie propre que lui a départi la nature : voilà trois influences qu'il importe de démêler dans son premier chef-d'œuvre pour faire à chacune sa part et déterminer nettement ce qui *revient de droit au pur génie.* » Voilà donc réduites à leur vérité les théories arbitraires de Taine ; et on comprend maintenant pourquoi Sainte-Beuve évita de construire, lui aussi, un grand système autoritaire, fragile, promptement caduc...

Ayant évité cette cause d'erreur, il accomplit sa grande œuvre. Et je pense qu'il est puéril de se demander si, poète honoraire et romancier retraité, il ne se désespéra pas toujours d'être critique actif, et ne fut pas critique malgré lui... M. G. Michaut exagère la douleur de Sainte-Beuve de ne point écrire constamment romans ou poèmes. Il sut être aussi créateur dans la critique et il comprit que cette création n'était point inégale aux autres, et de vertu moindre et de moindre efficacité.

Et quand on a lu le livre immense de M. G. Michaut où l'on redoute incessamment que tant et trop de détails n'empêchent de bien apercevoir l'ensemble ; quand on a observé longuement la suite de ces contradictions ou de ces évolutions en se disant qu'à les analyser ainsi et à les isoler, M. G. Michaut les aggrave et les exagère, on se réjouit d'être resté si longtemps en la compagnie de Sainte-Beuve, et même de M. G. Michaut opiniâtrément laborieux et dissertant avec ténacité ; enfin, on a plus d'admiration que jamais pour la variété radieuse et la jeunesse durable de ton génie *créateur*, ô Sainte-Beuve !

J. Ernest-Charles.



M. BJÖRNSTJERNE BJÖRNSON ROMANCIER

Peu d'écrivains produisent, au même degré que M. Björnstjerne Björnson, une impression de puissante originalité. Cependant, comme l'a dit J.-J. Weiss, « il n'y a guère de génération spontanée en littérature ». Il suffira d'étudier la personnalité, si peu connue en France, de M. Björnson romancier, pour découvrir quelles influences ont pu s'exercer sur lui.

J.-J. Weiss dit encore : « La sympathie pour notre espèce, ce que Gœthe appelait si bien *l'humanité*, tend à disparaître avec l'idéal. Un vent de brutalité et de sécheresse a soufflé sur nous. » Ce jugement ne saurait s'appliquer à l'écrivain norvégien dont l'œuvre respire un ardent amour de l'humanité en même temps qu'un très pur idéalisme. Dans cet amour des hommes, dans ce culte de l'Idéal, il marche sur les traces de Gœthe et de J.-J. Rousseau, dont Weiss a dit que « seul il pourrait disputer à l'auteur de *Faust* le rôle de grand conducteur des imaginations et des âmes au XIXe siècle. » Sur toute la littérature norvégienne contemporaine, il serait aisé de montrer l'influence du philosophe de Genève.

L'opinion de Rousseau, que la religion est un rapport de l'individu avec Dieu, sans intervention de dogmes, traverse comme un fil rouge le roman de M. Björnson : *Les Voies de Dieu.*

Un jeune médecin, Édouard Kallem, rompt avec la morale traditionnelle en enlevant une femme mariée et en l'épousant, sitôt le divorce prononcé. Certes, elle est touchante, cette Ragni qui a eu pour premier mari un homme beaucoup plus âgé qu'elle, son beau-frère, aveugle, impotent. Elle l'avait épousé pour servir de mère à ses enfants, et lorsqu'elle le quitte pour suivre Kallem, elle cède à un amour vrai. N'importe ! Son romanesque mariage est très mal vu dans la petite ville norvégienne, bigote et prude, où réside le docteur. La sœur de ce dernier, Joséphine, mariée au pasteur Ole Tuft, considère Ragni comme une créature perdue ; le pasteur identifie le divorce avec l'adultère. Une atmosphère de froideur, d'hostilité entoure la pauvre femme qui en souffre horriblement.

Si les passions étudiées dans ce beau livre sont de celles qui, en tout temps et en tout lieu, affectent l'hu-

manité, la peinture des mœurs et des caractères conserve une vive couleur locale. Les figures principales sont vigoureusement dessinées. C'est, d'abord, le pasteur Ole Tuft. Ce fils de paysans a grandi dans l'idée de se faire missionnaire. Enfant il allait, en se cachant de ses camarades d'école, soigner les pêcheurs malades et leur faire la lecture de la Bible. Plus tard, il renonce à convertir les païens parce qu'il aime Joséphine Kallem, fille du recteur du collège. Il devient son mari et obtient une cure bien rétribuée. Et peu à peu le rêveur mystique se laisse aller à la douceur du bien-être matériel. Son bonheur n'est pourtant pas sans mélange. Joséphine, grande, forte, impérieuse, lui inspire une violente passion charnelle ; mais, d'autre part, ce théologien versé dans l'étude des textes sait que l'épouse doit obéissance à l'époux comme l'Église au Christ. Il ressent comme une humiliation l'infériorité pécuniaire dans laquelle il se trouve vis-à-vis de sa femme qui possède une fortune indépendante considérable. Cette inégalité est préjudiciable à la bonne entente entre les époux.

Joséphine aime les toilettes claires et la danse, discute les dogmes et ne veut pas que son jeune fils soit instruit dans des légendes de la Bible. Elle comprend mal le rôle de femme de pasteur et elle empêche son mari de bien remplir celui de prêtre. Ne pouvant être entièrement à Dieu selon l'esprit, il s'applique à bien le servir selon la lettre. Le christianisme enseigne la foi aux miracles. Appelé au chevet d'un maçon qui a fait une chute dangereuse, il apprend au blessé, en dépit des prescriptions du médecin, que l'amputation de la jambe a été jugée nécessaire, et l'ouvrier meurt de saisissement à cette nouvelle. Mais fallait-il recourir à un mensonge et nier le pouvoir de Dieu qui, s'il lui avait plu de le faire, eût pu sauver le malade sans le concours de la science ? Cet attachement étroit à une foi aveugle est un premier motif de désaccord entre le pasteur et son beau-frère le docteur Kallem.

Il semble que Björnson se soit peint lui-même sous les traits d'Édouard Kallem, avec son large front volontaire, son regard pénétrant, ses lèvres serrées, son menton proéminent : physionomie sévère indiquant une indomptable énergie, une volonté qui, à l'occasion, doit se fondre en douceur et en espièglerie. On le sent prêt à toute heure pour la lutte, qu'il s'agisse de combattre l'ignorance et la superstition, ou la malveillance d'une petite ville. Joséphine ayant osé prononcer devant lui l'épithète « impure » en l'appliquant à Ragni, sa femme, il lui administre une maîtresse gifle. Pourtant, ce frère et cette sœur s'adorent. « Dans les moments où la voix du sang parlait librement en eux, leurs deux êtres intimes se fondaient en un seul. Chacun d'eux retrouvait chez l'autre des traits de leur père et de leur mère. » Mais le plus souvent quelque chose arrête chez Joséphine l'essor de sa personnalité et réprime sa générosité naturelle. Elle souffre de ne pas se sentir libre, elle en souffre au point de crier à son mari : « Quel malheur que je ne sois pas devenue écuyère ! Si j'avais eu un cirque à diriger, j'aurais procuré à quelques-uns du pain, à des milliers un amusement. Au lieu de cela, qu'ai-je fait d'utile en ce monde ? Ta religion m'étouffe, me gêne pour déployer mes aptitudes. »

Plus loin, Björnson écrira que la théologie doggmatique empêche de développer progressivement les qualités individuelles ; elle est contraire à la volonté de Dieu, car Dieu veut le progrès.

Plusieurs figures secondaires concourent à placer en pleine lumière les principaux personnages du livre. La plus curieuse est celle de Kristen Larssen, le génial ouvrier mécanicien, inventeur d'une machine à tricoter. A cause de son athéisme ouvertement affiché, il est mal vu de ses concitoyens. Frappé de son intelligence, le docteur Kallem lui procure du travail, puis, pour l'aider à réaliser son projet d'émigrer en Amérique, il lui fait donner des leçons d'anglais par sa femme. Kristen Larssen porte sur ses vêtements l'insupportable odeur de sueur de l'homme du peuple, et son haleine est empestée. Ses longs doigts velus, ses petits yeux perçants, sa sèche figure anguleuse, son habitude d'argumenter froidement, tout en lui inspire à la douce Ragni une indicible terreur. Pourtant, elle surmonte sa répugnance par amour pour son mari qui, dans son ardeur de philanthrope, ne voit pas que la présence de l'étrange individu lui cause un réel malaise. L'ouvrier est atteint d'un cancer de l'estomac ; pour échapper à d'intolérables souffrances, il se brûle la cervelle. Ce suicide émeut vivement la population orthodoxe de la ville ; et comme le jour de l'enterrement un froid intense sévit, beaucoup voient dans ce fait un signe de la colère divine...

C'est encore Kallem qui, par bonté d'âme, attire chez lui le jeune musicien Carl Meck et l'adopte pour commensal. Ragni éprouve d'abord de l'aversion pour ce grand garçon timide jusqu'à la sauvagerie. Le contact de ses mains toujours glacées et moites lui est odieux ; sa tenue négligée l'impressionne tout aussi désagréablement que le défaut de propreté des vieilles femmes et des enfants dont le docteur emplit la maison afin que Mme Kallem les habille à neuf et les débarbouille. Là encore, elle se prête au désir de son mari. Musicienne exquise, elle parvient à apprivoiser Carl. Une camaraderie fort innocente s'établit entre eux. Ensemble, ils font de longues promenades, pendant que le docteur est occupé auprès de ses malades. Carl, impressionnable, un peu sentimental, ne tarde pas à éprouver

pour la jeune femme, si jolie avec ses cheveux d'un blond roux, sa longue taille mince, ses traits menus, ses yeux d'oiseau craintif, un amour dont il retient l'aveu. Mais, autour d'eux, on commence à jaser. Le bruit court que Mme Kallem a un amant. Peut-il en être autrement d'une femme qui est libre penseuse et divorcée? Un ami charitable prévient Carl de ces calomnies. Le jeune homme part pour l'étranger afin d'imposer silence aux mauvaises langues. Pourtant, la calomnie parvient aux oreilles de Ragni. Ole Tuft et Joséphine laissent voir qu'ils y attachent foi. C'en est trop ! Dans l'isolement où la reléguait la « société », Ragni avait toujours froid. Sa frêle constitution ne résiste pas à la douleur de savoir suspectée sa fidélité envers le docteur. Rapidement se développe une maladie de poitrine. Elle s'éteint dans les bras de son mari, fou de chagrin et de rage contre les « irréprochables assassins » qui ont tué sa femme, alors qu'il cherchait à faire le bien et à soulager la souffrance d'autrui.

Entre le docteur et le ménage Tuft, tout rapprochement paraît impossible, jusqu'au jour où le malheureux veuf est appelé en qualité de médecin chez le pasteur et arrache à une mort imminente le petit Édouard Tuft. Joséphine, affolée à l'idée de perdre son fils, s'imagine que c'est la Morte qui, pour se venger, veut lui prendre l'enfant. Son orgueil et son scepticisme s'effondrent en un instant. Elle n'attend plus qu'un miracle pour sauver le petit malade. Et elle demande que les croyants se réunissent en foule dans sa maison et récitent des prières, cependant que le pasteur, plus calme, laisse agir la science. La guérison de l'enfant laisse le père et la mère confondus de reconnaissance et de pitié envers celui qui, un peu par leur faute, a vu mourir l'être qu'il aimait le plus au monde. Ils acquièrent les preuves de l'innocence de Ragni... Et leur chagrin est profond et sincère. Enfin le docteur, touché de leurs remords, se prête à la réconciliation. Désormais, ils seront unis, tous trois, non dans les mêmes croyances religieuses, mais dans la conviction que « les voies qui mènent à Dieu sont partout où se rencontrent les braves gens ».

* * *

D'un bout à l'autre du roman, on retrouve cet amour de la nature que Björnstjerne Björnson éprouva dès ses jeunes années. Il a narré, avec la même religieuse émotion que Rousseau, ses premières extases devant les merveilles de la Création. C'était à Romsdal, un des plus ravissants coins de Norvège, où son père était pasteur. Auparavant, la famille habitait le presbytère de Björgan, situé dans les monts Dovre, à une altitude où le blé ne pousse pas. L'hiver, le froid y était si vif que les Björnson, grands et petits, se couvraient la figure d'un masque pour sortir. Debout sur une table, le futur poète et romancier apercevait par la fenêtre une étendue de neige nivelant les habitations, les collines, les buissons, tandis que de la montagne descendaient, chaussés de skys et couverts de peaux, des Lapons qui poussaient devant eux un troupeau de rennes. Quel enchantement de quitter cette morne contrée pour un frais paysage entre deux fjords, avec la vue des hautes falaises s'avançant dans la mer bleue, l'activité des fermes répandues çà et là dans la vallée, le scintillement d'un torrent dans la verdure! « Souvent, raconte Björnson, je m'attardais à regarder le jeu de la lumière sur la montagne et le fjord; je finissais par pleurer comme si j'eusse commis quelque mauvaise action... D'autres fois, dans mes promenades, je m'arrêtais brusquement, cloué en place par une sensation de beauté ou par un désir que je ne parvenais pas à formuler. L'émotion était si forte qu'à une joie intense succédait une profonde tristesse. »

Grâce à l'habitude, prise dans la jeunesse et conservée dans l'âge mûr, de fixer sur la nature un regard attendri ou passionné, d'ingénieuses comparaisons s'établissent dans l'esprit de l'écrivain entre l'univers visible et le monde moral. Dans *les Voies de Dieu*, une joyeuse société d'étudiants et de jeunes filles se réunit dans le jardin d'une villa, au bord d'un fjord. Le tableau est pittoresque : « Le jardin était gaiement nuancé des robes d'été. De ce mélange de couleurs montait un chœur harmonieux de voix masculines et féminines. Sur le fjord, un yacht fraîchement repeint montrait ses voiles neuves. Le chant et le yacht s'unissaient en une claire symphonie ; le fjord au contraire apparaissait noir, enfermé entre de hautes montagnes nues, accidentées et d'une teinte de plomb, semblables à des monstres. Le yacht et les voix élevaient contre leur rudesse une libre protestation où respirait la joie des couleurs... Une discussion s'était un peu avant engagée entre ces jeunes gens, discussion aussi agressive et dure que la physionomie des montagnes. Et c'était pour réagir contre le froid de pierre au dedans des âmes qu'ils chantaient, laissant les ondes sonores franchir les abîmes. La journée d'été était grise, mais, par moments, le soleil faisait irruption dans les chants, la mâture et le paysage. »

Le roman abonde en images heureuses. C'est la ville « couverte d'un voile de brume, les maisons présentant des contours laineux, le tout sans couleurs, bien enveloppé, protégé par les montagnes qui montent la garde alentour ». Et c'est la grise nuit d'été, « incapable de dormir comme de rester éveillée et donnant l'impression d'un effort qui n'aboutit pas »... Puis, la nuit d'hiver « où les étoiles de

neige descendaient une à une, avec précaution, comme si chacune d'elles voulût choisir sa place, ayant une mission particulière à remplir. Trois traîneaux passèrent au grand trot des chevaux. Le bruit des grelots se perdit dans la nuit, rendant aux flocons de neige le silence dont ils avaient besoin pour être remarqués. On ne devrait jamais parler quand il neige, dit Ragni. »

Ailleurs, « un îlot, détaché de la terre ferme, s'amuse dans l'eau au soleil, comme un enfant sous les yeux de sa mère »; les voix de deux amoureux se rencontrent, « les sons se mêlent et jouent dans l'air comme des oiseaux ». L'heure qui précède le départ de Ragni pour l'Amérique, où elle doit vivre quelque temps avant d'épouser Kallem, cette heure de la séparation est aussi la première où les amants s'abandonnent complètement à la violence de leurs sentiments : « La nouveauté de cet abandon rayonnait dans leur douleur qui devenait un brouillard ensoleillé autour d'eux. »

Björnson veut-il peindre une dévote en prière : « Les mains se joignent, les yeux se baissent, le visage s'incline et recule très loin, ou bien il semble que des volets se referment sur lui, toute lumière s'éteignant à l'intérieur. »

L'idéalisme de Björnson, qui lui suggère tant d'images poétiques, ne lui interdit pas les peintures très réalistes. Parfois, il donne, en quelques phrases sèches, la vision d'un coin de paysage. Une courte nouvelle, *Magnhild*, débute par les lignes suivantes : « Le paysage a de hautes montagnes abruptes ; sur leurs sommets passe un orage. La vallée est étroite, elle fuit en décrivant des courbes que suit un ruisseau le long duquel est tracé un chemin. Plus haut, sur le versant d'une colline, sont les maisons basses, sans peintures et nombreuses. Tout autour des foins coupés, des céréales à demi mûres. »

Mais, le plus souvent, il ne s'en tient pas à la stricte reproduction de la réalité, il laisse son imagination poétique grossir, amplifier les choses, ou leur prêter une grâce particulière. Il voit, en romantique, le ciel et la mer se confondre dans le rayonnement du soleil couchant et c'est « comme un pacifique royaume étincelant d'or, tandis que les vagues noires, à la crête blanchie d'écume sont des révoltés chassés, clamant leur fureur ».

***

Dans son autre roman *On pavoise*, ce joli tableau d'une bourrasque dépouillant des arbres fruitiers de leurs fleurs : « Les cimes de la forêt se courbèrent soudain, du terreau et des graines furent soulevés en sombre nuée. Le vent s'était mis à souffler sans crier gare. Il passa sur le jardin et, au même instant, les fleurs des arbres furent des fleurs de l'air, chaque pétale, semé dans l'espace, fut emporté dans une danse plus folle, plus vertigineuse que celle des flocons de neige, car ceux-ci aspirent à rejoindre la terre. Un tourbillon de fleurs ailées, secouées par millions, — un papillotement blanc où apparaissent çà et là des coins de verdure, tels des promontoires dans une fantasmagorie...

« Les jeunes filles poussèrent des cris de joie, battirent des mains, se pressèrent, se bousculèrent, pendant que l'éblouissante vision passait sur leurs têtes... »

Ces jeunes filles sont élèves d'une école très modern-style fondée dans une petite ville norvégienne par Mme Thomasine Rendalen, institutrice aux idées hardies, assistée de son fils Thomas qui est allé en Amérique d'où il a rapporté des idées larges et neuves. Dans le discours d'inauguration, Thomas Rendalen expose son programme pédagogique : affranchir moralement la femme, tremper sa volonté et la mettre en état d'affirmer sa personnalité dans le mariage comme dans le célibat.

Plus d'un écho de l'*Émile* retentit dans le discours : « Pourquoi, écrit Rousseau, l'enfant se choisit-il des confidents particuliers? Toujours par la tyrannie de ceux qui le gouvernent. »

Le jeune orateur, tout en déplorant le manque de confiance des enfants à l'égard des parents, déclare que, dans sa ville natale, la plupart des pères de famille seraient indignes de cette confiance si elle leur était témoignée, et il démasque hardiment l'hypocrisie et les vices cachés de ses concitoyens. On se figure sans peine l'effarement et l'indignation des prudes provinciaux. Naturellement, l'école rencontre à ses débuts beaucoup d'hostilité et de méfiance. Grâce à l'appui de quelques personnes riches et influentes, elle se soutient.

Le charme et l'amusement du livre consistent dans la peinture de cette ruche bourdonnante : M. Björnson a dessiné, avec une grande intensité de vie, des jeunes filles encore assez enfants pour jouer en cachette à la poupée, assez femmes déjà pour s'amouracher du jeune Rendalen, « élégant de tournure, nerveux de gestes et de paroles, d'une intelligence qui fascine au point d'aveugler sur la laideur de son visage couvert de taches de rousseur, animé du regard de ses petits yeux fureteurs », ou du professeur de religion Carl Vangen, « un grand garçon dégingandé, à la démarche et à la voix timides et lentes ».

« Puisque le corps naît pour ainsi dire avant l'âme, la première culture doit être celle du corps : cet ordre est commun aux deux sexes. » Ainsi parle Rousseau dans l'*Émile* : Mme Rendalen ne pratique pas le système de la coéducation ; mais elle suit l'ordre commun aux deux sexes.

Des leçons de gymnastique sont données aux élèves par une doctoresse en médecine, chargée en outre de les initier à certaines lois physiologiques et de leur faire des conférences sur l'hygiène du corps, sur les affections du système nerveux et les maladies de la volonté, sur la nécessité de fortifier les nerfs de la femme, conférences ayant pour but d'armer la jeune fille contre les dangers et les tentations qu'elle rencontrera plus tard sur son chemin. Dans *Anna Karénine*, Tolstoï ne dit-il pas que la femme est privée de droits parce qu'elle est privée d'instruction et que le manque d'instruction tient à l'absence de droits? Les élèves de l'école Rendalen ne manqueront pas d'instruction et ne consentiront pas à rester privées de droits. La maîtresse d'histoire leur montre, à travers les âges, l'épouse en possession d'une aptitude héréditaire à la fidélité, l'homme usant du droit du plus fort pour tromper sa compagne. Aussitôt, les « grandes » se constituent en société et prennent l'engagement d'exiger de l'homme la chasteté dont il a fait une loi pour la femme. Un autre point est mis en discussion : le port de la barbe ne devra-t-il pas désormais être interdit au sexe fort?

*
* *

Un roman de M. Marcel Prévost, *Les Vierges fortes*, traite également d'une tentative de réforme de l'éducation féminine. Mais, tandis que le romancier français se montre féministe très convaincu, M. Björnson parle de son institution modern-style sur un ton humouristique.

Une note grave lui est fournie par la triste aventure de Tora Holm, une enfant de dix-sept ans, fille d'un humble fonctionnaire de douanes qui élève difficilement et fort mal sa nombreuse famille. Un séjour de quelques années en France auprès d'un oncle a donné à Tora une science de l'habillement qui l'aide à rehausser le charme de sa beauté brune et la fait rechercher de ses camarades d'école. Elle acquiert ainsi la chaude amitié de plusieurs jeunes filles appartenant à de notables familles, en particulier celle de Milla Engel dont le père est le plus riche négociant de la région. Or, un jour de printemps, pendant la classe de gymnastique des « grandes », celles-ci sont attirées au jardin par ce gracieux phénomène d'une pluie de fleurs semées par un coup de vent... Qu'on juge de leur effarement lorsque paraît un officier de marine qui s'informe de l'élève Olava. Il n'y a pas d'élève de ce nom à l'école Rendalen. Les yeux rieurs de l'officier, après avoir inspecté la troupe des jeunes filles en costume de gymnastique, s'arrêtent longuement sur Tora Holm à qui la fixité de ce regard cause un malaise étrange. Elle pâlit, elle se sent prête à défaillir et demeure pourtant clouée au sol jusqu'à ce que l'indiscret visiteur détourne les yeux et s'éloigne. Alors seulement, elle respire plus librement.

Un fatal concours de circonstances la fait quelque temps après succomber aux tentatives de séduction de l'officier de marine Niels Furst. Pendant les vacances d'été l'école reste fermée, élèves et maîtresses se dispersent de côté et d'autre, Mme Rendalen et son fils s'en vont en villégiature. Tora reprend la vie familiale, dans un intérieur où, du matin au soir, le père, la mère, les enfants échangent les mauvaises paroles et les coups. La jeune fille fuit ce triste *home ;* abandonnée à elle-même, elle se promène dans les bois autour de la ville. Alors commence une poursuite qui la remplit d'épouvante et de dégoût. A toute heure de la journée, elle retrouve dans ses promenades solitaires Niels Furst. Ils ne se parlent pas. L'officier se contente d'être toujours sur son chemin ; partout où elle porte ses pas, il surgit, la figure contractée par le désir brutal. Sous les effluves magnétiques de son regard, la volonté de la pauvre fille est paralysée. Traquée, harcelée, elle tombe enfin dans les bras du séducteur.

Cette chute porte un rude coup au prestige de l'école Rendalen. L'enseignement qui s'y donne est qualifié par ses adversaires d'immoral. Pourtant, ni la directrice ni son fils ne se tiennent pour battus. Ils somment d'abord le lieutenant d'épouser Tora et de reconnaître son enfant. Furst refuse, et c'est la lutte ouverte. Le bruit se répand dans la ville que Niels Furst va épouser une ancienne camarade et amie de Tora, Milla Engel, qui médiocrement intelligente et d'un caractère faible, ne sait pas rester fidèle aux grands principes, seuls admis à l'institution Rendalen. Mais l'école ne tolérera pas qu'une de ses élèves devienne la femme d'un pareil misérable. Elle déclare la guerre à la bourgeoisie opulente de la région qui prend parti pour le lieutenant et sa fiancée. Le mariage va être célébré. La ville est pavoisée en l'honneur de la riche héritière. Le cortège fait son entrée à l'église. Le pasteur s'apprête à unir le couple lorsqu'un coup de théâtre se produit : Tora, conduite par Thomas Rendalen, s'élance, son enfant dans les bras, jusqu'à l'autel; la mariée, épouvantée, fuit vers la porte de l'église. Le ridicule qui rejaillit de cette aventure sur Niels Furst et sur la famille Engel assure la victoire à l'école qui, désormais, poursuivra tranquillement sa propagande féministe.

Il y aurait beaucoup de pages excellentes à signaler dans ce roman : le tableau de la vie conjugale de Thomasine Rendalen et de John Curt, issu d'une race de forbans allemands qui, au XVIIIe siècle, se fixèrent dans la petite ville norvégienne, terrorisèrent les habitants et devinrent fameux par leur violence et leur intempérance. John Curt, revenu de

lointains voyages, après une jeunesse orageuse, s'éprend de Thomasine, laide mais spirituelle, et celle-ci consent à l'épouser, non sans appréhension, mais « sentant bien que sa laideur ne lui permet pas de faire la difficile ». Après quelques semaines seulement de vie commune, John Curt, pris d'un accès subit de jalousie, insulte grossièrement sa femme. Des mots injurieux ils passent aux coups. Ils luttent, renversant les meubles, mettant leur visage en sang. Thomasine, grande, forte, les membres assouplis par de fréquents exercices de gymnastique, se défend bravement jusqu'à ce que tous deux s'arrêtent, haletants et les vêtements en désordre. Alors, John Curt enferme sa femme à double tour, s'en va dîner en joyeuse compagnie, se grise et tombe frappé d'une attaque d'apoplexie.

Cette triste expérience du mariage laisse Thomasine en proie à la honte et au dégoût. Elle anéantit tout souvenir de son indigne mari et reprend son nom de jeune fille. Quand son fils vient au monde, elle constate avec une joie très vive qu'il sera un vrai Rendalen, ayant comme elle les cheveux roux et les yeux très bleus. Pourtant elle tremble qu'il n'ait apporté en naissant quelque chose du funeste héritage des Curt qui furent tous alcooliques et dont quelques-uns moururent fous... Seule, elle dirige l'éducation du petit Thomas, épiant anxieusement le moindre trait révélateur du tempérament paternel. Plus tard, Thomas, instruit des tares de famille, ayant lu l'*Hérédité naturelle* de Prosper Lucas, emploiera toute son énergie à combattre les mauvais instincts qui, de temps en temps, se réveillent en lui. Par une hygiène sévère il fortifiera son corps et domptera le mal atavique.

Un gracieux épisode, sa tendresse pour une petite amie d'enfance enlevée à quinze ans par une maladie de cœur, rappelle les fraîches idylles : *Arne*, *Synnoeve*, *Un joyeux gars*, *la Marche nuptiale*. Le souvenir de ce premier amour demeure si vivace dans le cœur du jeune homme qu'il repousse longtemps l'idée de fonder une famille. La maison d'éducation créée par sa mère aura tous ses soins, toute son affection. Pourtant, il souffre du manque de liens plus tendres. Une jeune fille, qui enseigne à l'école avec une intelligence et un dévouement rares, l'intéresse. Il prend la résolution de l'épouser et de l'associer à son œuvre éducatrice. Contrairement à Henrik Ibsen, Björnstjerne Björnson place la famille au-dessus de l'individu et ne veut pas que l'homme ni la femme s'isolent.

Il faut signaler aussi le chapitre intitulé : *Sur la montagne*, où Mme Rendalen accomplit un pèlerinage au quartier le plus pauvre de la ville, à la recherche d'une fille naturelle de son mari. Devant les misérables habitations échelonnées sur la pente de la falaise, jouent des enfants malpropres. Beaucoup présentent le type caractéristique des principales familles de la région : les Engel, les Furst, les Curt. Une pauvre femme du quartier de la montagne montrant à Thomasine ces bâtards, prononce un mot saisissant : « Ici, c'est comme qui dirait l'envers des choses ! »

Très différents par la forme et le fond, les deux romans de M. Björnson respirent une égale sympathie pour les déshérités, les vaincus de la vie, les victimes des injustices sociales. Dans *On pavoise*, cette sympathie est surtout vive chez le pasteur Carl Vangen. Orphelin à dix ans, il a connu de bonne heure les tristesses de l'isolement moral. Son âme, meurtrie par la souffrance, teintée de mysticisme, se penche avec d'infinis attendrissements sur la douleur d'autrui. Sa voix, d'une pénétrante mansuétude, prêche la concorde et l'amour chrétien.

« Chaque fois que nous rencontrons chez un individu un bon sentiment, nous sommes en présence de Dieu », dit-il à ses élèves. Ce jeune prêtre, affranchi des dogmes et des traditions, exprime à peu près la même pensée que M. Jules Simon écrivant : « Telle est la sainteté des idées religieuses que le jour où nous avons fait une bonne action est aussi celui où nous les comprenons le mieux. »

La délicieuse nouvelle rustique *Un joyeux gars*, renferme l'épisode de deux frères qui deviennent ennemis pour un motif futile. A la mort de l'un d'eux, l'autre est saisi de remords, et voulant faire œuvre pieuse et bonne, il se voue à la tâche de maître d'école : « Aimez-vous les uns les autres ! Tout ce qui vit peut être régénéré par l'amour. » Sans cesse, il répète ce précepte aux enfants. Avec la même conviction, le pasteur Ole Tuft, des *Voies de Dieu*, dira, après la mort de Ragni, que « l'amour de ce qui vit prime la foi et qu'aimer tous les hommes c'est vivre en Dieu. »

La philosophie religieuse qui se dégage des romans de M. Björnstjerne Björnson est contenue dans ces lignes. On pourrait, ce me semble, la faire tenir aussi dans le mot que Tolstoï, cet autre disciple de Rousseau, prête à une vieille paysanne russe, parlant à son maître que tourmente le mystère de la destinée :

« Si la santé est bonne et la conscience pure, dit-elle, le reste n'est rien. »

Mme R. RÉMUSAT.

Paris. — Imp. Paul Renouard, dépositaire de la Revue, 19, rue des Saints-Pères. — 13.614. — Le Propriétaire-Gérant : FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 13. 4e SÉRIE. — TOME XX. 26 SEPTEMBRE 1903.

LA VIE MENTALE

LA FAUTE EXTÉRIEURE

La catastrophe du Métropolitain, qui a attristé récemment Paris, a montré comment l'imprévoyance la plus légère en apparence peut — lorsqu'elle se manifeste dans les milieux où la vie humaine est exposée — amener des désastres irréparables. Pour que cet accident ait pu se produire, il a fallu qu'une série de précautions aient été successivement omises. Si le train en flammes avait été dirigé sur la voie de garage, ou si l'on avait prévenu à temps les voyageurs des gares voisines, ou si des cheminées d'aération avaient été préalablement construites dans le tunnel, ou si des lampes de secours avaient été prévues dans les gares, ou si des issues avaient été ménagées aux deux extrémités des quais d'embarquement — pour ne rappeler que les circonspections les plus rationnelles et dont chacune aurait été suffisante — le malheur aurait été évité.

Il serait illogique de soutenir que cette coïncidence de mauvaises circonstances est un effet du hasard, contre lequel l'esprit humain ne peut lutter. Car au contraire c'est bien parce que toutes ces précautions n'avaient pas été prises qu'un accident était possible et probable. Si je fais ces réflexions, ce n'est point dans un but de vaines critiques. Elles s'adresseraient d'ailleurs, non à des individualités, mais à notre système d'éducation et à notre psychologie sociale, où le hasard, la faute extérieure est l'explication commode qu'on emploie pour résoudre toutes les difficultés d'explication, excuser nos erreurs et justifier nos défaillances dans notre lutte contre les obstacles.

* * *

Lorsque l'enfant, en jouant avec maladresse, tombe et se cogne le front contre un meuble, il éclate en sanglots, surtout s'il se sent observé. Sa mère, pour le consoler, accuse un être ou même un objet voisin, bien que l'un ou l'autre n'ait aucune part de responsabilité dans cet accident. Le petit chien ou le fauteuil est déclaré coupable, et le vilain est battu pour satisfaire la vengeance de l'enfant. C'est ainsi que celui-ci s'habitue à chercher une cause extérieure à ses maux. « Le doute, disait Montaigne, est un mol oreiller. » Cet oreiller est encore plus doux quand il nous permet de nous rendre incertain de nos fautes.

Plus tard, l'homme n'a que trop d'occasions de justifier ses égarements. Dans la vie sociale de tous les jours, dans ses rapports avec sa famille, dans son activité professionnelle tous ses déboires le trouveront indulgent dans son appréciation de ses propres actes et très convaincu au contraire de l'influence des autres hommes, rivaux et jaloux, ou du hasard.

C'est ainsi que l'individu organise peu à peu un système d'explication et d'étiologie qui le satisfait aisément, dont il abuse et devient par une conséquence naturelle la première victime.

A ce point de vue, la femme est encore plus attachée à ce moyen qu'elle emploie dans toutes les circonstances. Si, quand elle se pique le doigt en cousant ou laisse tomber un objet qu'elle tient à la main, quelqu'un est à sa portée, elle l'accuse volontiers d'être cause de la maladresse qu'elle vient de commettre. Je pense qu'elle raisonne de cette manière

vicieuse parce qu'elle a moins développé encore que l'homme son expérience sociale, qui est la seule capable de rectifier l'hypothèse de la cause extérieure. D'une manière générale l'abus de cette explication trahit une certaine faiblesse intellectuelle ou quelque inexpérience, ce qui est toujours une infériorité mentale.

Les milieux administratifs, qui se composent d'une sélection d'hommes cultivés, mais plus spéculatifs que hardis et d'initiative, sont la terre de culture qui convient à ce sophisme. Il est rare, si même cela s'observe quelquefois, qu'une administration trouve en elle les causes des accidents dont elle est nominalement responsable. Les catastrophes les plus illogiques, celles où ses fautes sont le plus manifestes, la laissent immuable dans son attitude; elle reste impassible devant les ruines. Il ne semble pas que ce soit là un système d'échappatoires aux responsabilités légitimes. L'administration paraît dupe de son hypothèse, et c'est avec une réelle bonne foi qu'elle croit, lorsque quelque calamité atteint ceux dont elle a la tutelle, être la plus infortunée.

*
* *

Les malheurs qui accablent les collectivités et les individus ont des causes intérieures, prochaines, qui tiennent à la structure de ces organismes; et l'on peut dire — en employant une formule d'apparence excessive mais vraie — que, dans un accident, c'est généralement la victime qui a tort.

Nos défaites de 1870 furent préparées par notre mauvaise organisation militaire; et elles ne purent se réaliser que par la faute du gouvernement qui déclara imprudemment la guerre. On aimerait à se représenter nos désastres comme les conséquences d'un concours de circonstances véritablement extraordinaires, ordonnées par le hasard. Mais l'on doit se rendre à l'évidence et reconnaître les fautes précises dont la fatalité tiendrait injustement la place.

L'Angleterre a éprouvé récemment, dans sa guerre du Transvaal, des échecs qui étaient tout aussi mérités. De l'avis des gens compétents, son armée n'était pas entraînée à ce genre de campagne. Les soldats anglais ont dû se refaire une éducation adaptée à ce nouvel exercice, et alors ils ont pu vaincre. Dans la première phase nos voisins ont pâti de leurs défauts; leur énergie patiente leur a donné le succès du deuxième période.

La vie de la nation tout entière se ressent des fautes de l'État. Les défaites militaires de la dernière guerre ont, en France, porté un préjudice énorme à tous les habitants. Une des conséquences en apparence le moins logiques a été l'amoindrissement du prestige de la science française à l'étranger. Nos Universités ont été désertées non seulement par nos vainqueurs mais par nos amis. La science allemande a été exaltée, même chez nous, par la force de cet esprit d'imitation qui pousse à copier le fort, le puissant, le riche. Jusqu'à ces derniers temps, c'étaient les méthodes allemandes, les matériels de laboratoire allemands, qui étaient le plus en faveur dans nos milieux scientifiques. Or cet avilissement du patrimoine national n'était pas justifié; car l'esprit français, plus clair, plus pénétrant, plus généralisateur, plus sain, n'a rien à gagner à se plier aux procédés de travail de nos voisins. Le préjudice causé par l'affaiblissement de notre prestige scientifique s'est traduit en fin de compte par une diminution de recettes et par conséquent de bien-être; car les étudiants étrangers vivaient chez nous, achetaient plus tard chez eux nos livres et nos produits et faisaient appeler les meilleurs de nos médecins et de nos ingénieurs. Une amélioration se poursuit depuis quelques années dans la cicatrisation de cette blessure, dont tous ont souffert, et qui aura mis un demi-siècle à se fermer.

Les financiers aiment à répéter ce mot d'un ministre : « Faites-nous de la bonne politique, et nous ferons de bonnes finances. » Et ils ont raison. Toutes les fluctuations du travail viennent en dernier lieu s'inscrire, comme une onde pulsatile, sur le marché de la Bourse, qui est d'une sensibilité extrême et manifeste fidèlement les variations en plus ou en moins de l'activité nationale. Le cours de la Bourse est donc un baromètre économique précieux, qu'il faut savoir interpréter, comme l'autre, dans le sens de ses variations et dans ses variations moyennes plutôt que dans ses écarts accidentels, où la main des spéculateurs se montre quelquefois perturbatrice. A ce point de vue les financiers, qui ne trafiquent que sur les représentations des valeurs réelles, sont des abstracteurs du négoce, des manières de philosophes du commerce faisant les marchés dans les conditions les plus générales et les plus complexes. Une large intelligence et la compréhension de la vie générale du pays sont nécessaires pour réussir dans ce travail, qui choque l'esprit public parce que le commerce se fait trop nettement sur la production d'autrui.

Une loi civile a souvent des conséquences imprévues. L'abolition du droit d'aînesse, qui a été une mesure de simple équité, est donnée par les économistes comme contribuant à la dépopulation et à l'affaiblissement extérieur de notre pays. Il en est d'ailleurs ainsi de toutes les lois qui touchent à l'union sexuelle et à ses résultats; car elles ébranlent les bases vives de la société. Il ne faut donc les remanier qu'avec prudence. L'éducation des enfants est une matière tout aussi délicate. Par elle l'État se prépare des années de tout repos ou au contraire des périodes de troubles.

Ce qui atteint une profession importante, peut déterminer des perturbations très générales. Les progrès de l'hygiène et les facilités de l'hospitalisation de la classe moyenne ont diminué les ressources de la masse médicale. Il en est résulté un malaise, une tension et aussi une diminution de la confiance que doit avoir le client dans son médecin. Or il n'est pas indifférent au repos de tous que cette profession spéciale pâtisse. Le médecin tient dans ses mains la vie et la santé des personnes, la naissance des enfants, le secret des familles. Tout ce qui peut affaiblir son bien-être et sa moralité est dangereux pour tous. L'État ne peut donc se désintéresser de cette profession qui, au sens de la rémunération du travail, paraît semblable aux autres et dont l'exercice dans de mauvaises conditions peut entraîner de graves inconvénients généraux.

Les citoyens d'un pays ne doivent donc pas se détacher de l'étude des questions concernant la collectivité. L'abstention des gens compétents dans les discussions générales est particulièrement funeste. Or il y a peu d'années il était bien porté dans les milieux scientifiques de ne pas s'occuper des affaires publiques. Ce préjugé tend aujourd'hui à disparaître, parce qu'on a compris dans ces derniers temps que la solidarité la plus étroite devait unir tous les individus d'un pays pour les faire coopérer dans la mesure de leurs compétences à la marche progressive des idées.

J'inclinerais à désirer qu'il y eût en ce sens un excès plutôt qu'un défaut d'activité. Il est bon que chacun soit libre de discuter, puisque chacun peut pâtir d'une mesure générale. Même les ligues qui procèdent d'un principe critiquable, comme celles qui en Angleterre luttent contre la vaccination, peuvent avoir un effet utile ; elles forcent tout au moins à plus d'attention et à plus de prudence. C'est en partie grâce à cette hostilité que la vaccination de bras à bras, qui était jadis trop souvent la cause d'épidémies de maladies infectieuses, est tombée en discrédit.

En définitive, les citoyens d'un pays sont bien — quand on examine de près les faits sociaux — responsables de leurs malheurs. Et ce n'est point à tort qu'un homme d'Etat a dit : « Les peuples ont les gouvernements qu'ils méritent. » Les désastres du dehors et les catastrophes du dedans, les troubles et le déficit de l'activité économique ressortissent généralement à des causes extérieures. Il faut considérer que les membres d'une collectivité paient tôt ou tard en commun les fautes qu'ils laissent commettre par l'un d'eux.

*
* *

Mais examinons l'homme seul dans sa vie propre, et nous nous rendrons compte que l'insuccès et les déboires que l'amour-propre pousse à rejeter sur le hasard ou la méchanceté des autres, sont généralement les produits logiques — comme la maladie même — de son organisation intellectuelle et de son tempérament physique.

Lorsqu'on lit attentivement les faits divers des journaux, il est possible de constater que l'accident a été causé par une faute de la victime. Dans cette saison, les noyades en mer ou en rivière sont fréquentes ; et les mêmes fautes déterminent inéluctablement chaque année le même quantum de sinistres. Ce sont par exemple de médiocres nageurs qui s'aventurent loin de la côte ; c'est une promenade en mer par un mauvais temps, poursuivie malgré les conseils des marins et qui se termine par un naufrage ; c'est un canotier qui en changeant maladroitement de place dans un bateau le fait chavirer.

Le transport en automobile est le mode de locomotion qui permet les plus grandes imprudences des voyageurs ; et il est naturel que l'éducation de ce nouveau moyen se paie par un certain nombre d'accidents.

J'ai dans un temps pratiqué la bicyclette et j'ai pu observer que toutes les alertes ou les menus accidents que j'ai éprouvés étaient causés par des fautes facilement évitables. Une courte distraction empêche de modifier la vitesse ou la direction dans les circonstances où ce mouvement éviterait un obstacle. Beaucoup d'accidents surviennent parce que les pneumatiques trop gonflés, et par conséquent insuffisamment adhérents, dérapent sur une route humide. Enfin les excès de vitesse, surtout aux descentes, sont des causes banales. Enfin un grand nombre d'individus meurent subitement sur les bicyclettes ; et la plupart de ces malheureux auraient pu éviter cette fin prématurée en faisant examiner par un médecin leurs organes circulatoires avant de se livrer à ce sport qui est dangereux pour les cardiaques.

La plupart des agressions nocturnes sont perpétrées sur des individus qui traînent la nuit dans les cabarets, commettent l'imprudence de montrer l'argent qu'ils possèdent et lient conversation avec les rôdeurs. La nuit, un homme prudent doit agir ainsi que la femme honnête et avisée qui dans la rue ne répond pas à l'importun qui la poursuit ; le silence est la meilleure défensive pour sauvegarder sa bourse comme sa vertu.

Parcourons les faits-divers donnés pendant le mois de juillet par le même journal, *le Temps* par exemple, et relevons quelques accidents où l'on peut noter une faute — imprudence ou témérité — de la victime ou de ses tuteurs.

3 juillet. — Un hippopotame du Jardin des Plantes,

connu par sa férocité et qui avait déjà blessé plusieurs de ses gardiens, a éventré l'un d'eux.

7 juillet. — Un ivrogne, pris de boisson, monte en haut du clocher de Crozon (Finistère) et fait par bravade de la gymnastique sur le haut du clocher. Il tombe et se casse les reins sur le sol.

21 juillet. — Dans un automobile, monté par les époux et deux fillettes, la femme, prise de peur dans une descente, se jette sur son mari qui donne immédiatement une fausse direction à la machine, laquelle va s'écraser contre un mur; un des enfants est tué sur le coup.

21 juillet. — Un jeune homme se lève une nuit pour boire et, par mégarde, il avale une solution de sublimé qui ne se trouvait pas serrée à part; il meurt.

25 juillet. — Deux mariniers chargent sur la Saône, qu'agitait un vent très violent, une légère barque avec des fûts de vin. A mi-chemin, la frêle embarcation coula, et les mariniers furent noyés.

28 juillet. — Dans une course de motocycles, un des concurrents accroche, est projeté contre un arbre, où il se fracture le crâne, et meurt.

29 juillet. — Près de Rocroy un touriste, monté sur un automobile veut dépasser une motocyclette. Arrivé en emballage à la hauteur de celle-ci, il la heurte, et un accident se produit, au cours duquel l'imprudent est grièvement blessé.

Les faits-divers reproduisent avec une grande monotonie les résultats des mêmes imprudences, toujours renouvelées. L'empoisonnement par les champignons ou par une substance toxique conservée à la cuisine, l'asphyxie par le gaz d'éclairage, la mort du parieur absurde, l'écrasement de l'imprudent par l'ascenseur, l'assassinat du vieillard aisé et vivant isolé, sont des rubriques qui, dans les imprimeries de journaux, pourraient être toujours composées, parce qu'elles servent sans cesse. Si l'on faisait le décompte de ces accidents causés par une faute de l'individu, on se rendrait compte que le reste en somme est très restreint.

Les pertes d'argent sont tout aussi fréquemment causées par la faute des individus. Sans s'arrêter au jeu, on peut citer les nombreux cas de ces vols dits *à l'américaine* ou *à l'entôlage* qui sont des moyens tous les jours employés par les malfaiteurs et les filles, — et tous les jours avec succès : l'observation de règles de prudence élémentaires les rendrait impossibles.

Mais ces accidents physiques et d'argent ont un caractère accidentel. La plupart des individus s'en préservent, bien que tous rencontrent dans la vie des fortunes diverses. Les hommes aiment à reporter leurs réussites et surtout leurs insuccès sociaux à la chance, au hasard, à une action étrangère : c'est au contraire en cela que le déterminisme intérieur est le plus évident.

La carrière d'un individu peut assez aisément se déduire des qualités ou des défauts du sujet. Un coup de fortune met quelqu'un dans une bonne place; mais il lui faut la conserver; et il est rare que, dans la concurrence excessive que l'appât des plus petits emplois déchaîne, l'individu mal adapté à un poste ne le perde pas. Le difficile est de demeurer plus encore que d'arriver.

Dans le commerce, et sauf dans les grosses maisons, où la direction effective se répartit sur un personnel expérimenté, la sanction est prochaine. La paresse, l'inintelligence professionnelle, le manque de souplesse avec les clients, déterminent une chute rapide. Souvent les commerçants sont victimes d'escrocs, qu'ils auraient pu éloigner d'eux avec un peu de perspicacité ou de prudence. Mais pour réussir dans cette partie, il ne suffit pas de ne pas avoir certains défauts; il est nécessaire d'avoir quelques qualités : un esprit d'initiative, de la décision, de la fermeté et même du courage, enfin une certaine loyauté dans les transactions.

Dans les fonctions publiques, les qualités de réussite sont plus communes. Il n'y faut que de la patience et une certaine souplesse; mais il les faut. Tel poste est donné à la faveur ; mais cette faveur doit être méritée par celui qui la reçoit. Pour la conserver, la discrétion, la fidélité sont les vertus nécessaires; et elles ne sont pas le lot de tous les solliciteurs. Aussi parmi les clients d'un homme politique, tous n'arrivent pas à être bien placés parce qu'il en est qui ont montré à l'usage des vices rédhibitoires. Un défaut très dangereux à ce point de vue, est l'intempérance de langage.

Savoir se taire est une vertu rare. Quelques paroles malheureuses peuvent faire perdre le bénéfice de plusieurs actes de dévouement. Or les gens dont on dit qu'ils parlent trop peuvent être des gens intelligents et habiles, connaître les avantages du silence, les proclamer. Mettez-les en présence de leurs adversaires : ils se laisseront aller à leur vice. La parole aiguisée par le désir de faire un mot, de se montrer sceptique, informé ou intelligent, devient chez eux une impulsion, comparable aux autres impulsions à jouer ou à boire.

Dans les milieux scientifiques, les conditions de caractère sont prépondérantes comme ailleurs. Les esprits turbulents, trop ambitieux, inquiètent les gens en place qui les éliminent successivement des emplois donnés au choix, à l'élection ou même au concours qui tient souvent de l'un de ces deux modes de nomination.

Les ratés remplissent de leurs récriminations les milieux de lettrés et d'artistes. C'est là qu'ils sont les

plus nombreux et les plus révoltés. On en conçoit les raisons. Les carrières artistiques étant les plus libres et les plus attirantes — parce que le travail paraît s'y confondre avec le plaisir, — un grand nombre de malheureux incapables d'y faire œuvre suffisante s'y précipitent à chaque génération et viennent grossir les rangs des incompris. Or c'est dans ce labeur que le don, la qualité personnelle est le plus nécessaire, et aussi l'énergie d'un effort soutenu. Le travail de création à quoi aboutit toute activité artistique est pénible. C'est autre chose que de faire un travail de comptabilité ou de résoudre des problèmes. La tâche est solitaire, elle n'a pas les adjuvants des compagnons ou l'incitation du public présent. L'individu est seul, livré à son seul entrain, et si ses forces fléchissent, son activité créatrice tombe à plat.

L'exercice des mandats et des charges politiques réclame d'autres qualités, mais tout aussi impérieuses. L'application au travail des besognes préparatoires, l'art de se réserver et de savoir prendre au moment opportun les attitudes hardies convenables, ne se rencontrent pas communément parmi les politiciens professionnels. Aussi combien de députés émergent-ils de la foule des représentants anonymes et s'imposent-ils à leurs collègues? Un petit nombre, qui constituent un personnel poursuivant une véritable carrière politique, occupent et se passent à tour de rôle les places et les honneurs.

Dans toutes les professions, il faut adapter les moyens avec le but. Si, par exemple dans les milieux scientifiques, l'on recherche les situations officielles, on ne peut pas être tout à fait indépendant; et il faut s'incliner devant les aînés, ne pas vouloir heurter trop violemment les préjugés, savoir attendre. On est libre évidemment de choisir une autre voie plus ouverte, plus large, plus belle en un sens, mais moins fructueuse. Ce que le monde ne permet pas — parce qu'il y a une logique dans l'action de tous — c'est que celui qui recherche les avantages de la vie ordonnée et régulière veuille avoir les bénéfices de l'indépendance complète. C'est l'un ou l'autre. Il faut, comme je le répète souvent à mes jeunes collaborateurs, courber la tête et avoir les bénéfices, ou agir à sa guise mais ne pas espérer de faveurs. Il est illogique de vouloir mêler les deux attitudes.

Dans la vie privée, peu réussissent à avoir des amis dévoués, à gagner l'estime des autres, à être imités et jalousés, à réussir enfin; car ce qu'on appelle les succès mondains, qui sont les seuls avantages recherchés par une catégorie d'inoccupés, sont encore d'une conquête malaisée.

Parmi les oisifs, chacun a tout au moins à défendre la fortune qu'il a héritée, et ce n'est pas toujours chose facile. J'ai connu plus d'un malheureux qui, dès sa mise en possession du patrimoine, était devenu rapidement la proie de ces chasseurs de fortunes mal défendues, agents d'affaires, emprunteurs et inventeurs utopiques.

Je me rappelle un homme vivant avec peine de son travail, à qui il tomba un jour l'aubaine inattendue d'un demi-million. Aussitôt des amis qui étaient dans le bâtiment s'offrirent à lui construire une maison de rapport. Il accepta sans s'informer davantage sur la compétence de ses amis et sur les autres conditions de la construction. Bref, la maison s'élève peu à peu. Un jour, un véritable désastre engloutit tout : la maison s'écroula. Le malheureux propriétaire n'avait pas fait assurer la construction. Il perdit les dépenses déjà faites pour ce travail, et en plus, comme il y eut de nombreux ouvriers victimes d'accidents graves, il fut condamné à payer de nombreuses indemnités. Le demi-million fut englouti dans tous ces frais; en un temps court, il avait apparu et s'était fondu en laissant à sa place un passif considérable.

Quand on observe les malheureux, on remarque que la plupart ont des défauts qui les empêchent de sortir de leur état pitoyable. Ils ne sont généralement pas économes; les prodigues sont même plus fréquents chez les misérables que chez les riches. Aussi l'on se sent pris, en les examinant, d'une grande désespérance; il ne semble pas possible de les tirer de leur misère. Ce n'est point avec des secours pécuniaires que l'on peut améliorer leur sort, si ce n'est d'une manière temporaire. Seul le traitement de leur tempérament, de leur caractère et de leurs habitudes, est capable de les amender et de les guérir de la misère, qui est généralement une maladie ou l'effet d'une maladie. Dans les bas-fonds sociaux, les mendiants sordides sont généralement atteints de troubles psychiques ou physiques qui diminuent leur énergie et leur activité sociale. Dans les colonies animales, les mal doués, les infirmes et les malades meurent, dévorés par les autres; dans nos sociétés humaines, civilisées, les mêmes individus composent la classe des pauvres et des mendiants. Le chemineau est généralement un débile intellectuel; le Juif-errant est souvent un neurasthénique qui parcourt l'Europe à la recherche d'un traitement de ses troubles psychopathiques. Dans tous les cas, la cause du malheur est toujours intérieure.

Il est d'autres cas pathologiques où cette cause est une faute plus manifeste. En effet, certaines maladies sont contractées au cours de passions imprudentes. Beaucoup de vices, l'alcoolisme, l'abus du tabac ou de la bonne table sont la cause de bien des maux.

La victime sociale est, en somme, une victime

biologique. L'individu est prédisposé à perdre un emploi par intempérance de langage ou à subir un accident de bicyclette par impulsion à la témérité, comme il est prédisposé à la tuberculose ou à l'obésité. En ce sens, sa faute n'en serait plus une, puisqu'on ne peut être tenu pour responsable de ce qui échappe à la volonté? Or, dans une organisation que l'on reçoit à la naissance, il est des tendances qui peuvent être plus ou moins modifiées par l'exercice. Au point de vue physique, l'hygiène est un moyen de modification puissant. Au point de vue moral, l'éducation scolaire et surtout l'éducation sociale que chaque individu peut tirer de la vie est un moyen plus efficace encore. Car les tendances individuelles sont modifiables en raison de leur éloignement des conditions végétatives; les idées et les actes peuvent être plus facilement influencés que le rythme de la respiration et que la périodicité cardiaque.

L'éducation de la volonté n'est pas une chimère. Avant que de devenir un moyen de thérapeutique employé par les médecins, elle a toujours été pratiquée empiriquement par ceux qui ont réussi extraordinairement dans leur activité extérieure. J'ai approché et examiné plusieurs hommes de très grand talent. La qualité la plus constante chez eux était la soumission à une règle de travail. C'étaient tous des laborieux, s'astreignant à une besogne déterminée, et ils étaient ainsi, non parce qu'ils trouvaient naturellement du plaisir à produire, mais parce qu'ils s'étaient fixé un mode d'activité qu'ils reproduisaient toujours. Je vois encore Dalou solitaire, dans un état physique lamentable, travaillant avec acharnement tout le jour jusqu'à ce que l'ombre eût noyé les statues dressées dans son atelier vaste et silencieux. J'entends Zola me répétant : « Voyez-vous, on n'enfante que dans la douleur. »

Mais il est d'autres qualités qu'il faut savoir développer. Herbert Spencer a, dans son dernier ouvrage, qui est comme son testament philosophique, indiqué que beaucoup d'accidents deviennent mortels pour l'individu parce qu'il n'a pas la présence d'esprit de faire ce qui pourrait le sauver. Il propose de se livrer à l'exercice suivant. On se placera par la pensée en face d'un de ces accidents fréquents, noyade, attaques d'un malfaiteur, incendie, et l'on se demandera ce qu'en cette circonstance on pourra faire. De la sorte, on meublera son esprit de notions précises qui, au moment du danger, viendront nous guider. Cet exercice doit être cultivé d'autant plus que l'on manque de présence d'esprit. Le conseil est très juste et mérite d'être suivi. C'est un exemple qui montre que l'on peut modifier son organisation et l'améliorer pour la faire servir au mieux de ses intérêts.

*
* *

Pourquoi croit-on au hasard? Parce que le déterminisme des succès et des insuccès est complexe et que l'amour-propre des individus et l'intérêt de l'État et des administrations se mêlent à l'appréciation des faits pour la fausser. Il faut démêler le déterminisme sous les formes variées dont il se pare. Le hasard, qui peut servir à dénommer les circonstances complexes difficiles à deviner, ne donne guère que la forme de l'activité sociale de l'individu. Tel est souvent aiguillé vers telle carrière libérale ou vers le commerce par le hasard. Mais les qualités qu'il a le feront réussir ou au contraire échouer plus ou moins complètement dans l'une comme dans l'autre de ces professions. Il sera médiocre médecin comme il aurait été médiocre ingénieur ou même médiocre notaire. Le hasard le fera naître riche ou pauvre, ouvrier ou bourgeois, mais c'est là la forme extérieure de son activité. Dans chacune de ces situations, il peut réussir à des degrés sociaux différents et être heureux ou malheureux. Le fond est donc organique et est le bien propre de l'individu, qui peut l'améliorer et modifier son activité, dont dépend le succès ou l'insuccès.

Est-ce à dire que le hasard n'existe réellement pas? Défini comme je l'ai fait plus haut, on ne saurait le méconnaître. Mais combien il tient peu de place en réalité dans la vie des individus? Les fautes des collectivités et des individus expliquent presque tous les faits. Et le progrès scientifique est en voie de diminuer tous les jours encore sa part. Les catastrophes dont le public s'émeut de temps à autre peuvent être et sont effectivement de plus en plus évitées par des moyens physiques que la science trouve sans cesse. C'est par conséquent l'accident qui nous paraît aujourd'hui le résultat le plus net du hasard et qui sera bientôt le fait le plus évitable. La tuile qui peut aujourd'hui écraser la tête de l'homme le plus prudent ne tombera plus parce qu'elle sera attachée plus solidement; si elle tombe, elle ne tuera pas, parce qu'elle sera plus légère. Les accidents du travail, si nombreux, diminueront aussi par le perfectionnement du machinisme qui mettra le travailleur dans l'impossibilité de se nuire par ses imprudences.

L'éducation individuelle, comme l'éducation d'une nation, doit tendre à substituer à la notion du hasard, extérieur, providentiel et inaccessible, la notion de la faute intérieure. C'est d'abord plus en rapport avec les faits. C'est ensuite plus utile, parce que l'on peut amender ce qui est mauvais. Le hasard compris ainsi se corrige.

Il y a donc une logique des faits, que Gambetta appelait la justice immanente, et que l'on retrouve en

la cherchant avec quelque attention. Les événements de Serbie nous en offrent un saisissant exemple. On y peut suivre la deuxième phase de la tragédie de Belgrade, les difficultés d'un gouvernement issu d'une sédition militaire et qui doit aujourd'hui lutter contre de nouveaux complots qui le menacent à son tour.

L'avenir des sociétés comme des individus apparaît ainsi moins sombre, moins fatal, et le déterminisme des conditions extérieures possède une valeur moralisatrice. Enfin, lorsque chacun s'en prendra d'abord à soi pour expliquer ses déboires, il sera plus heureux, puisqu'il gardera l'espoir souvent légitime de se modifier. Et s'il arrive à se corriger, il aura augmenté sa valeur sociale pour le bien de la collectivité, envers laquelle il a des devoirs précis.

DOCTEUR TOULOUSE.

LA NIÈCE DU PROFESSEUR ROMUALDO

Roman [1].

Ce matin-là le professeur Romualdo était occupé à revoir ses manuscrits restés abandonnés depuis si longtemps; et comme il arrive à quelqu'un peu en verve de travailler sérieusement et qui cependant voudrait pouvoir se dire à lui-même qu'il n'est pas resté oisif, il mettait les virgules oubliées, arrondissait les C et le E, pointait les i. On peut jurer toutefois que son esprit s'absorbait dans d'autres pensées auxquelles n'était certainement pas étrangère la personne qui entra subitement. Cette apparition inattendue fit sursauter le professeur.

— Toi, Gilda?... levée à cette heure?... Que dirait le médecin?

— Oh! répondit-elle, mieux vaut se passer du médecin... Je vais bien... regarde comme je me tiens droite.

— Tu vas bien et tu es d'une pâleur! s'écria le professeur avec inquiétude; qu'as-tu?

— Rien...

— Ne le dis pas... tu as les yeux gonflés, Gilda, tu es agitée... Cette visite matinale n'est certainement pas sans raison?

— Je veux reprendre nos anciennes habitudes, répliqua-t-elle en approchant une chaise du bureau, je veux être ton aide, ton secrétaire comme autrefois... La brebis égarée retourne au bercail, voilà tout... Voyant que son oncle ne comprenait pas le sens de ses paroles, elle tira de sa poche une enveloppe ouverte et la lui donna :

— Lis.

Appuyant son coude sur son genou, le menton dans la main elle resta la tête penchée, sans ouvrir la bouche, sans remuer les paupières; on eût dit une figure sculptée dans le marbre.

Pendant ce temps, le professeur avait dévoré la lettre si embrouillée de Marius. A peine eut-il fini qu'il se dressa d'un bond et les yeux pleins de flamme.

— Il part? Il te quitte?

Elle secoua son engourdissement, releva la tête et portant sur son oncle un doux et affectueux regard :

— C'est moi, lui dit-elle; il n'a fait que m'obéir.

— T'obéir, s'écria-t-il, passant de surprise en surprise, tu lui as ordonné de partir, toi?

Elle lui raconta sa conversation du jour précédent avec Marius. Le professeur eut de la peine à ne pas l'interrompre cent fois.

— Ne le défends pas, ne l'excuse pas, s'écria-t-il enfin en se promenant à grands pas dans la chambre. Quel amour était le sien?... il a pu t'entendre lui parler comme tu l'as fait, sans tomber à tes genoux?... Et il ne s'est pas repenti de ses hésitations, et il n'a pas renouvelé ses serments?... Il t'a abandonnée, il a fui, parce que tes joues ont moins de coloris, parce que moins brillants sont tes yeux. Et tu lui pardonnes, et tous lui pardonnent, et sa lâcheté restera impunie? Oh! comme je comprends, maintenant, le plaisir de la vengeance!... comme je méprise cette science si vantée qui amollit le courage, la vigueur du bras!... comme je la donnerais volontiers tout entière cette science, pour être un vaillant, pour frapper sans pitié celui qui te rend malheureuse!

— Mon chevalier, reprit la jeune fille avec, sur les lèvres, un mélancolique sourire, je ne veux pas que tu me venges... Il n'y a pas d'injure à punir... Marius était prêt à m'épouser, c'est moi qui lui ai rendu sa parole... En me résistant, il se fût montré héroïque, et on ne peut prétendre que tous les hommes soient des héros... Peut-être cela vaut-il mieux...

— Mais pourtant tu l'aimais?

— Oh! oui... quand je croyais pouvoir être la sûre alliée de son génie, un instrument de sa gloire. A peine ai-je soupçonné que je serais un embarras pour lui, j'ai commencé à l'aimer moins... Je suis orgueilleuse...

— Gilda!... et l'avenir?

— Je resterai ici comme jusqu'à présent j'y ai été, je me remettrai à étudier... les femmes laides étudient... je copierai tes manuscrits, je t'aiderai dans tes expériences...

— Il l'arrêta :

— Ne parle pas de mes expériences... Mon labo-

[1] Voir la *Revue Bleue* des 15, 22, 29 août, 5, 12 et 19 septembre 1903.

ratoire, je le déteste... je veux le détruire ou tout au moins en fermer la porte pour toujours...

— Nous le rouvrirons ensemble, oncle Aldo, répondit Gilda; je me rappelle encore les matinées que j'y passais émerveillée, t'accablant de questions, admirant l'étendue de ton savoir, la patience infinie que tu montrais avec moi... Pauvre petite chambre! depuis deux ans je te négligeais et j'en ai été punie... Oh! si on pouvait retourner en arrière de deux ans!... Essayons, oncle Aldo...

— Si on pouvait!... répéta-t-il remuant la tête d'un air désolé, et il ajouta à voix basse : C'est un nœud impossible à défaire. Puis il se laissa tomber sur une chaise et se couvrit la figure avec les mains.

— Oncle Aldo, tu me caches quelque chose, dit Gilda avec inquiétude, nos malheurs ne sont-ils pas finis?

— La fatalité nous poursuit, mon enfant... je voudrais, moi aussi, que ces murs redevinssent le nid calme et tranquille de ton enfance, je voudrais pouvoir comme autrefois te dire : Endors-toi avec confiance sur mes genoux, appuie-toi à mon bras loyal, laisse-moi te guider dans le champ de la science... Mais non, un destin inique ne le permet pas; je suis un fou, un malade.

— Si tu es malade, je te soignerai, interrompit doucement la jeune fille, ne m'as-tu pas soignée pendant plus de deux mois? Dois-je t'abandonner si tu souffres?

— Et pourtant, il le faut, s'écria-t-il en s'agitant sur sa chaise.

Et il ajouta :

— Je n'ai pas de remords, j'ai lutté... j'ai tant lutté!... tous les arguments que la raison peut suggérer, je me les suis donnés... j'ai usé toute l'énergie d'un caractère habitué à vaincre les obstacles... et cela n'a servi à rien...

— Mais en somme, à quoi visent tes paroles, que veux-tu faire de moi?

— Pensons-y ensemble, cherchons un moyen.

— Ne puis-je plus vivre sous ce toit comme ta pupille, ta nièce, la fille de ton âme?

— Plains-moi, Gilda, tu ne le peux pas!

— Comme ta sœur?... Vois, les souffrances m'ont vieillie, je puis être ta sœur.

— Tu ne peux pas, tu ne peux pas! reprit le professeur. Et sa voix avait l'accent du désespoir. Il y eut un moment de silence. Le professeur Romualdo tenait les mains croisées sur ses genoux, le regard fixe à terre. Gilda s'étant levée, s'approcha lentement de lui. Une légère rougeur lui teignait les joues :

— Lève les yeux, dit-elle, regarde-moi en face. Dans cette maison où je ne puis plus être ni ta pupille, ni ta nièce, ni ta sœur, je pourrais être au moins la compagne de ta vie, ta femme?

— Toi, Gilda, s'écria la professeur dans un cri qui partait du cœur, ma femme, tu l'as dit, tu l'as vraiment dit... toi!... tu l'as dit sérieusement? tu ne te joues pas de moi?... Oh! non, ta figure honnête porte la marque de la sincérité... tu ne veux pas me tuer!...

Il lui prit les deux mains et les tint serrées dans les siennes.

— Oncle Aldo! murmura-t-elle affectueusement.

— Ne m'appelle plus ainsi... appelle-moi Aldo... ou plutôt non, imbécile que je suis, appelle-moi encore oncle Aldo... il y a tant de douceur dans ces deux paroles prononcées par tes lèvres... je m'entendais toujours dire : professeur, professeur... et je n'étais qu'un professeur aride, docte, ennuyeux... toi, tu m'as dit « oncle » et je suis devenu un homme... Oh! si ma vie avait commencé depuis que mon cœur bat, je serais bien jeune, Gilda!

Il s'arrêta un moment, puis il reprit avec un soupir :

— Au contraire, as-tu réfléchi que je suis vieux, que j'ai dix-neuf ans de plus que toi? Regarde ma barbe, mes cheveux pointés de blanc, regarde les rides de mon front... Ta jeunesse s'est flétrie pour peu de temps, car elle renaîtra sans doute; moi, la mienne, oh! la mienne ne reviendra jamais plus.

Gilda hocha la tête :

— Tu m'apportes un cœur qui jamais n'a aimé d'autre femme que moi...

— Aucune autre, aucune autre! s'écria-t-il de toute son âme.

— Tu le vois, reprit-elle, ton cœur, du moins, est plus jeune que le mien. Elle baissa les yeux et rougissante, elle demanda :

— Et depuis combien de temps... depuis combien de temps m'aimes-tu?

— Le sais-je? Est-ce le jour où j'ai lu sur ton front la fin de l'enfance joyeuse, est-ce avant, est-ce après? je l'ignore. Je sentais mon affection se transformer peu à peu, mais je n'aurais pu me dire à moi-même ce que j'éprouvais, je n'avais jamais aimé... je te cherchais et je te fuyais... de tes caresses j'avais un immense désir, une peur atroce... Dans mes nuits sans sommeil, ton image m'apparaissait au milieu des ténèbres... dans le jour, le bruissement de ta robe, le son de ta voix troublait mes méditations. Il me semblait ne pouvoir trouver la paix qu'en partant, abandonnant toute la maison... puis je sentais que sans toi je ne pourrais vivre... Hélas! était-ce l'amour?... je ne sais, non, je ne sais pas... Mais quand tu en as aimé un autre, oh! alors, moi je m'aperçus que vraiment je t'aimais...

— Poveretto! quel déchirement a dû être le tien! et tu as souffert en silence?

— Pouvais-je parler? Tu étais belle comme un

ange, toutes les grâces de la jeunesse s'épanouissaient sur ton visage, tu aimais un homme, lui aussi jeune et beau... vous paraissiez faits l'un pour l'autre! Si naturelle était votre passion, la mienne si étrange, si absurde! Parler... te causer une douleur, troubler ta quiétude heureuse, moi qui t'adorais?... Un jour seulement j'ai failli me trahir... Oh! ce jour-là j'aurais voulu mourir...

— Quelle révélation ce fut pour moi! s'écria Gilda.

— Tu t'en aperçus?

— Oui, je venais t'annoncer la prochaine arrivée de Marius... on devait s'entendre pour le mariage...

— Qu'as-tu pensé de moi, Gilda?...

— J'ai tant pleuré... que n'aurais-je pas fait pour te consoler? Tu t'es enfermé dans ta chambre, dans ton laboratoire... le matin suivant...

— Tais-toi, interrompit-il, rien que d'y penser j'en frissonne... Plus tard je veillais à ton chevet... tu avais les yeux bandés, tu ne formais qu'une plaie... ta respiration était un râle, ta voix un gémissement... les médecins te donnaient presque pour morte : à tout prix, je voulais te sauver...

— Et tu me sauvas!

— Oui, mais ma blessure devenait plus large et plus profonde. De ton souffle enflammé, au contact de tes mains brûlantes de fièvre, j'aspirais l'amour. Et je n'espérais rien, je ne désirais rien d'autre qu'expier un moment d'oubli... ce n'était pas pour moi que je te conservais la vie, mais pour l'homme à qui tu avais juré ta foi ; souvent il me semblait qu'il ne t'aimait pas assez et je m'en indignais ; mais aussi, le croirais-tu? je sentais une espèce d'orgueil à l'idée que mon amour ignoré était plus fort que le sien... Je caressais par la pensée mon malheur intime. Quand on n'a plus que la douleur, on veut au moins qu'elle soit grande... Et je m'abandonnais au courant les yeux fermés, attendant d'un moment à l'autre que tu me sois enlevée pour toujours... Mais non, tu ne m'es pas enlevée, tu me restes, et je me demande encore si tout cela n'est pas un rêve, si je suis bien éveillé... Gilda, Gilda, es-tu sûre de ne pas obéir à un élan subit, de ne pas céder à un mouvement de pitié envers moi, de dépit envers un autre?... Si demain tu te repentais! Si Marius revenait!

— Homme de peu de foi!...,ce n'est pour moi ni un caprice, ni un désir de vengeance... Combien de fois au milieu des souffrances de ces derniers mois, je comparais en silence ton amour à celui de l'homme qui aurait dû m'épouser!... Combien de fois, si vous étiez tous les deux près de mon lit, j'étudiais l'expression différente de vos visages : sur le tien, une tendresse infinie; sur celui de Marius, un ennui profond. Et je me disais : Marius aimait ma beauté qui est évanouie, l'oncle Aldo m'aime telle que je suis, plus peut-être même depuis que j'ai cessé d'être belle...

— C'est vrai, c'est vrai...

— Et je pensais : Marius n'est pas coupable, n'est pas un lâche ; il tiendra sa parole, mais moi j'aurai le remords d'avoir fait une victime, et c'est ainsi que peu à peu mon cœur s'éloignait de lui et se rapprochait de toi... de toi qui as été ma providence, de toi, à qui j'espérais donner quelque bonheur. Oh! Marius ne reviendra pas; il est trop heureux de sa liberté rendue, il poursuit son idéal d'artiste, il va où l'appelle son âme passionnée du beau... s'il revenait...

— Eh bien! que ferais-tu?

— Eh bien! je ferais... comme cela, s'écria-t-elle en se jetant dans ses bras, et je te dirais : Je suis ta femme, défends-moi... Me croirais-tu, alors?

— Je te crois, je te crois, dit vivement le docteur Romualdo, tenant sur son cœur avec force cette tête chérie qu'il couvrait de baisers en murmurant : Gilda, mon amour!...

— Tu ne nous hais donc plus, nous autres femmes? demanda-t-elle avec malice.

— Je t'adore, répondit-il, voilà ce que je sais.

*
* *

Quelques mois plus tard, un beau matin de septembre, le professeur Romualdo regardait par la fenêtre d'un hôtel de Gênes ayant vue sur la mer. C'était ce même hôtel où, environ quinze ans auparavant, il avait passé tant d'heures inquiètes en attendant son mystérieux rendez-vous avec le capitaine Rodomiti.

Entre ces murs avait commencé pour lui une nouvelle existence en même temps que les soins et la pensée qui devaient faire éclore sa jeunesse flétrie avant de naître. Il revenait aujourd'hui dans ces lieux mémorables, comme le malade rétabli retourne en pèlerinage à la source où sa guérison commença. Devant ses yeux s'étendait, comme il y a quinze ans, le splendide golfe scintillant aux rayons du soleil ; une forêt de mâts se dressait sur le ciel, et mille petites barques glissaient sur les eaux légèrement ondulées; des jardins en pente s'élevait le parfum des fleurs, et, des rues populeuses, le bruit joyeux du travail.

Mais cette fois, le docteur Romualdo n'était pas seul. La porte de la chambre voisine s'ouvrit ; une jeune femme, vive et gracieuse, s'avança d'un pas rapide vers la fenêtre et toucha légèrement l'épaule du professeur.

— C'est toi, Gilda? dit-il en se retournant et en lui tendant les deux mains.

— Suis-je bien ainsi? demanda-t-elle en montrant

sa toilette d'une élégante simplicité. Et elle ajouta :

— Je suis curieuse de savoir quelle impression je vous fais?

— Tu es belle, Gilda, tu es trop belle pour moi.

— Tais-toi, interrompit-elle en portant à ses lèvres l'index de la main droite. Tais-toi, je ne veux pas entendre ces bêtises-là.

Gilda était toujours un peu maigre, un peu pâle, mais le temps peu à peu effaçait ses cicatrices, recolorait lentement ses joues pâles, faisait repousser ses cheveux dont les boucles brunes sortaient des bords de son petit bonnet. Quant au signe resté à l'œil gauche, il était imperceptible à première vue. Certes elle ne redeviendrait jamais la splendide jeune fille soulevant sur son passage des murmures d'admiration; mais, évidemment, les conséquences de l'accident dont elle avait été victime finissaient par être bien moindres qu'on ne le pensait au début.

Sur la pointe des pieds, elle s'approcha de la porte donnant sur le corridor.

— Il vient quelqu'un? demanda le professeur.

— Non... du reste, c'est entendu... Avant qu'il entre, je me sauve par là...

— Méchante? Tu veux me laisser dans l'embarras.

— Je veux voir comment tu t'en tireras...

Point n'est besoin d'une grande sagacité pour deviner que le docteur et Gilda attendaient quelqu'un. Or ce quelqu'un était le capitaine Rodomiti qui avait écrit à ses amis pour leur annoncer qu'il espérait être à Gênes avec son navire dans le courant du mois de septembre. Il devait demander un congé de quelques mois, et en attendant partirait immédiatement les voir. Le capitaine connaissait la maladie et la guérison de Gilda, mais ne savait pas la suite, parce que les nouvelles postérieures n'auraient pu lui parvenir pendant sa traversée. Apprendre le mariage de sa filleule avec le professeur Romualdo ne devait pas être pour lui une petite surprise; aussi cette surprise, les nouveaux époux voulaient la lui faire eux-mêmes en venant au-devant de lui. A la vérité, ils éprouvaient un léger remords de ne pas l'avoir consulté avant le mariage; mais d'autre part on comprend que la condition de deux fiancés habitant sous le même toit est trop ambiguë pour qu'ils n'aient pas hâte de devenir mari et femme. Le professeur et Gilda s'étaient mariés dès l'obtention du décret royal supprimant l'empêchement pour cause de parenté, et ils se trouvaient à Gênes depuis quinze jours. Chaque matin, notre mathématicien allait au bureau de courtage de M. Egisto Giorgi, successeur de MM. Budice et Lupini, pour s'informer du capitaine. Enfin la veille du jour dont nous parlons, le professeur était revenu à l'hôtel avec une importante nouvelle : le navire commandé par Rodomiti se trouvait en vue et entrerait dans le port vers la nuit.

Alors le professeur, d'accord avec Gilda, retourna au bureau de M. Giorgi et y laissa pour le capitaine un court billet ainsi conçu : « Je suis ici à l'hôtel de la Grande-Bretagne, numéro 36. J'ai beaucoup de choses à vous dire, je vous attendrai demain à l'hôtel jusqu'à midi. »

M. Giorgi, beaucoup plus complaisant que ses prédécesseurs, non seulement se chargea de transmettre le billet, mais fit savoir le lendemain matin au professeur Grolli la réponse du capitaine : « Je serai chez vous avant l'heure indiquée, écrivait Rodomiti, mais qui diable vous empêche de venir me trouver à bord. Et Gilda? »

Il était onze heures, quand un domestique frappa à la porte du n° 36 et, avec une certaine crainte respectueuse, introduisit le gigantesque marin.

— Oh! Grolli, dit celui-ci en serrant cordialement la main du professeur, et Gilda?

— Elle va bien maintenant.

— Elle a épousé son Marius?

— Non...

— Comment?

— Je vais vous dire... asseyez-vous.

Le capitaine prit une chaise:

— Ce n'est pas votre chambre à coucher? demanda-t-il en regardant autour de lui.

— Non... c'est un petit salon... je dors là, répondit Grolli rapidement comme si ces paroles lui brûlaient la langue.

— Peste! vous faites du luxe maintenant, s'écria Rodomiti. Et il ajouta : — Allons, voyons, racontez-moi... ce mariage?

Quand le professeur eut dit que Gilda avait rendu à Marius sa liberté et que Marius l'avait acceptée, le capitaine laissa échapper une bordée de jurons énergiques qui finirent par une demande *ad hominem :*

— Et vous?

— Moi? Quoi?

— Et vous n'avez pas donné une leçon à ce freluquet qui plante là sa fiancée parce qu'il lui est arrivé un malheur? Oui, je sais ce que vous allez dire... C'est elle... Merci bien... elle ne pouvait faire autrement; mais un homme ayant un peu d'honneur ne l'aurait pas prise au mot. Ah! mon cher Grolli, si j'avais été vous, ça n'aurait pas fini comme ça... Vous autres savants, vous n'avez pas de sang dans les veines.

A cet endroit, le capitaine d'un brusque mouvement brisa le dos de sa chaise et se leva d'un bond en faisant trembler les vitres de la chanbre sous son énorme poids.

Elle est donc devenue un monstre, cette Gilda? reprit-il après une courte pause.

Un monstre! s'écria le professeur scandalisé, quelle idée!

— Oh! vous vous échauffez maintenant, avec moi? Il eût mieux valu le faire avec l'autre! Voyons, pardon, continua-t-il en changeant de ton, je suis sûr que vous avez fait tout ce qui était possible... Si Gilda peut toujours plaire, nous n'aurons pas de peine à lui trouver un mari qui vaudra mieux que votre fameux peintre... Il faudra y penser ensemble. Mais, dites-moi, pourquoi ne l'avez-vous pas amenée avec vous à Gênes?

Le professeur Romualdo, plus confus que jamais, regarda instinctivement la porte de la chambre voisine.

Cet embarras n'échappa point au capitaine qui demanda avec une certaine impatience:

— Vous êtes en compagnie? il y a quelqu'un là?... vous avez un air de mystère!...

— Sacrées femmes, pensa Grolli, elles ont des caprices!... pour seconder Gilda, il me faut jouer cette comédie. En somme, dit-il à haute voix, j'ai une nouvelle à vous apprendre.

— Et c'est?

— J'ai pris femme.

Cette annonce produisit au capitaine l'effet d'une mine qui éclate.

— Femme?... vous?... vous plaisantez?

— Pas du tout, répondit le professeur, piqué par ces exclamations, je parle sérieusement.

— Et votre haine pour les femmes?

— Envolée...

— Il n'y a rien à dire, observa le marin se calmant peu à peu, vous êtes le meilleur juge de vos actes et, quant à la femme qui vous a épousé, elle peut se vanter d'avoir épousé un vrai galant homme...

— Alors vous ne croyez pas que cette femme ait commis une erreur impardonnable? demanda le docteur Romualdo, quelque peu rassuré.

— Bien au contraire... bien au contraire... même je vous demande pardon; du reste, c'est vrai, vous êtes rajeuni et je m'en réjouis avec vous. Mais, que voulez-vous?... je pense à ma filleule... vous conviendrez avec moi que, maintenant plus que jamais, il est urgent de la caser. Pauvre Gilda! il faut que je la voie; elle habite toujours avec vous?

— Certainement.

— Je ne vous envie pas... deux femmes sous le même toit...

— Mais, ma femme...

— Je n'entends pas dire de mal de votre femme, Dieu m'en garde, mais en tous cas...

— Voulez-vous la connaître? insinua le professeur qui ne demandait qu'à jeter le masque.

— Non, merci... du moins tant que cela ne sera pas nécessaire. Ne prenez pas mon refus en mauvaise part; vous savez que je suis un homme sans façon, un homme qui se trouve mal à l'aise au milieu de nouvelles figures... surtout quand il s'agit de dames...

— Et si c'était une dame qu'on connaisse depuis longtemps? dit une douce petite voix. Et en même temps Gilda se précipita dans le salon et se pendit au cou du capitaine.

— Comment? Quoi?... Gilda?... balbutia Rodomiti au comble de l'étonnement.

— Oui, Monsieur, Gilda... je suis un peu changée, mais en somme...

Le capitaine regardait alternativement sa filleule et le professeur, dont les joues étaient devenues pourpres.

— Sa femme?

— Sa femme, sa femme, répondit la jeune femme.

— Ce n'est pas le mari qu'elle méritait, observa Romualdo d'un ton modeste, mais sans affectation d'humilité.

— Oncle Tonino, dit Gilda, fais-le donc finir une bonne fois: il a peur que tu désapprouves notre mariage.

— En vérité, mes enfants, s'écria le capitaine en secouant vigoureusement la main à tous les deux, en vérité, je serais une grande bête si je le désapprouvais... mais je vous avoue que vous m'avez fait tomber des nues... Ah! professeur, professeur, vous êtes plus mauvais sujet que je ne croyais, vous...; en attendant, Gilda, je tiens à te répéter ce que je lui disais tout à l'heure à lui... la femme qui a pris pour mari ce monsieur a épousé une *fleur de galant homme*.

— Merci, mon ami, interrompit le docteur Romualdo, rayonnant de contentement.

— Une fleur de galant homme, continua le capitaine, qu'il faut toujours aimer.

— En lui pardonnant son âge, son affreuse figure et ses cheveux qui blanchissent, ajouta le professeur en achevant la phrase.

— Alors, dit vivement Gilda, j'apporterai moi aussi mes cicatrices et mon œil gauche.

— Taisez-vous tous les deux, cria le capitaine avec sa grosse voix, aimez-vous et faites-moi bien vite devenir parrain d'un beau gros garçon... c'est l'essentiel.

— Oh! murmura Gilda en rougissant.

— Et vous, dit le professeur pour changer de conversation, ne penserez-vous jamais à vous faire une famille?

— Moi? à soixante-deux ans!... Allons, à trente-huit ans, vous en avez trente-huit, n'est-ce pas?

— Oui.

— A trente-huit ans la chose va sur ses pieds, mais à soixante-deux... j'aurais rudement peur qu'elle n'allât avec les pieds des autres. . . . . .

*
* *

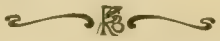
L'histoire est finie. Si quelqu'un voulait savoir ce que pense de ce mariage Mme Dorothée, je lui dirais

seulement qu'elle en est très heureuse et qu'elle soutient y avoir contribué en grande partie; mais qu'elle ne comprend pas comment un si beau mariage ne l'a pas fait gagner au loto. Eh oui! elle continue à jouer les numéros qui lui sont suggérés par la cabale et par des personnes expérimentées et dignes de foi.

Du reste, après le premier moment de stupeur, tous se sont persuadés que le professeur Romualdo Grolli, quoique n'étant pas un Adonis, peut être un excellent mari en restant un remarquable mathématicien. Seule Mme Olympia Lorati lui garde rancune parce que, lui, voulant se marier, n'a pas épousé une de ses filles.

HENRI CASTELNUOVO.

(Traduction de l'italien par LÉCUYER.)



POURQUOI NOUS AIMONS LES PRIMITIFS [1]

Il peut sembler oiseux et pédant de rechercher pourquoi nous aimons les primitifs. Nous devrions nous contenter de les admirer, d'écouter leur langage profond. Et si nous apportons dans ce culte toute notre sincérité, et si cette sincérité, en bonne et inappréciable fée qu'elle est, nous remet la petite clef d'or qui livre la richesse d'un chef-d'œuvre, combien alors ce besoin moderne de fournir toujours des témoignages publics de notre ferveur, de disserter sur des ivresses mystérieuses, finit par nous paraître enfantin et inutile! Le génie veut qu'on l'admire en silence. Et puis on subit la beauté; quelle vanité de vouloir situer sa source, de prétendre expliquer pourquoi et comment elle est en nous!

Il est donc fort difficile d'expliquer pourquoi nous aimons les primitifs.

Rien n'est plus facile au contraire que de constater notre amour. Le succès de la dernière exposition de Bruges n'est-il pas convaincant? Les œuvres de Van Dyck à Anvers, celles de Rembrandt même à Amsterdam, n'ont certainement pas vu s'incliner devant elles autant de pèlerins que les icônes sublimes accrochées dans la lumière avare et hostile du Palais provincial de Bruges. J'ai lu, il est vrai, dans un journal parisien, que ces « œuvres mémorables et célébrées étaient au-dessous de leur réputation », et ces lignes étaient signées d'un nom estimé dans le monde de l'érudition artistique. Mais l'auteur de cet article a lancé l'intéressant projet d'une exposition de maîtres français du XVe siècle, et en traitant ces artistes du Nord avec quelque hauteur, il entendait souligner d'un argument décisif l'importance et l'opportunité de sa proposition. Il nous fournissait tout simplement une preuve nouvelle de notre amour des primitifs.

Il est vrai aussi qu'un encombrant et indiscret snobisme a rempli Bruges l'été dernier de son tapage, a découvert ingénument les quais endormis, les cygnes nonchalants de la cité et nous a réjouis de ses extases, car, comment s'indigner de cette sottise à mille têtes! Mais après tout, le snobisme vulgarise des passions très hautes, figure en quelque sorte les ondes d'enthousiasme qui partent d'une minorité sincère et consciente. Et les extravagances du snob ne sauraient entacher l'œuvre sur laquelle s'est jetée son attention bavarde. Les dilettantes d'outre-Manche ont envahi Bayreuth et transformé le temple du lyrisme moderne en music-hall; des orchestres de dames jouent les symphonies de Beethoven dans des brasseries bruyantes et enfumées. Ni l'auteur de l'*Héroïque* ni celui de *Siegfried* n'en sont amoindris.

Donc admirés sottement ou pieusement, les primitifs sont admirés et il y a sans doute de ma part quelque puérilité à vouloir l'établir.

De plus en plus volontiers notre goût critique distingue et adopte les formes simples, premières. Ce n'est pas en peinture seulement que nous découvrons les primitifs. Notre admiration, spontanément, découvre les œuvres qui appartiennent à la naissance de chaque grande période artistique ou littéraire. Considérons ce qui se passe pour l'art grec. Le rude et religieux Eschyle que le XVIIe siècle ne connaissait ou n'appréciait guère, puisque Saumaise le déclarait inintelligible, est préféré aujourd'hui à Euripide, l'inspirateur, le guide, le poète de Racine! Les artistes, depuis quelque dix ou quinze ans, se sentent plus troublés devant la robuste et saine membrure du temple de Pæstum où l'on voyait jadis « une création locale et fortuite, une œuvre déréglée de cyclopes et de géants » qu'en présence des subtiles et imperceptibles délicatesses du Parthénon.

Nous discutons la placidité de la Vénus de Milo, la correction de l'Apollon du Belvédère, et nous ne pouvons contenir notre émotion au musée du Louvre devant l'Apollon Didyméen aux jambes et aux bras raidis en un mouvement artificiel. De quelle ferveur ne sommes-nous point saisis devant ce morceau capital de la sculpture samienne, cette statue cylindrique de Hera, qui, malgré la souplesse diaphane de son long chiton et la vie qui gonfle hardiment son buste, éveille encore l'idée de ces troncs d'arbres, de ces colonnes de bois, de ces *Xoana* grossièrement peints et sculptés par lesquels les Grecs primitifs ont figuré les forces de la nature! Non seulement l'antiquité de Winckelmann, de Lessing, de David nous est devenue insupportable, mais la Grèce du

[1] Pages extraites de l'ouvrage *Nouveaux essais sur l'art contemporain* que publie M. Fierens-Gevaert, chez Félix Alcan.

ve siècle, l'intangible Grèce parthénonienne a cessé de provoquer en nous des enthousiasmes intransigeants.

Je ne juge pas en ce moment, je constate. Nous signalerons plus loin les excès.

Notre sentiment sur l'art médiéval a pareillement évolué. L'architecture romane nous impressionne plus que l'architecture gothique. Depuis quelques années le plein cintre correspond mieux à notre état d'âme, semble-t-il, que l'arc brisé; et je pense, que de tous les édifices de Bruges, celui qui aura surtout requis l'attention des visiteurs, c'est la chapelle de Saint-Basile appelée communément crypte du Saint-Sang, cette petite église de brique du XIIe siècle très humble, très recueillie, très près de Dieu comme une sainte vénérable, et où l'on prie invinciblement.

En musique il n'est point difficile de remarquer un retour passionnément admiratif vers les origines. « Des maîtres dont le nom était à peine connu des musiciens de la génération passée figurent maintenant avec succès au programme des concerts. » L'art sévère des contrepointistes devient accessible au public. Josquin des Prés, Roland de Lassus, Palestrina, et le grand J.-S. Bach de qui les compositions religieuses ont la couleur, l'incomparable perfection et l'éloquence évangélique du chef-d'œuvre des van Eyck, — ces primitifs de la musique ressuscitent après un long oubli, connaissent une popularité qu'ils ignoraient de leur vivant. Et voici que Lulli, Rameau, ces archaïques du drame musical, revivent à côté du divin Gluck, le Phidias de la tragédie lyrique.

Donc nous aimons respirer le parfum frais et virginal que répand la première floraison de chaque art. Nous le préférons à la saveur trop forte et factice souvent des arts parvenus à la maturité. Notre amour ne s'adresse pas à l'antiquité d'une œuvre, mais au contraire à la jeunesse d'un art; nous n'aimons pas les œuvres primitives parce qu'elles sont anciennes et très lointaines, mais parce qu'elles ont la grâce et l'ingénuité divine du génie humain à son berceau: c'est le sourire de l'enfance qui nous enchante et non la gravité vénérable du passé qui nous rend respectueux. Notre passion n'est point de l'archéophylie.

A défaut d'autre terme, qu'on me permette en attendant, pour caractériser cette passion, de risquer le mot d'*incunabilisme* qui ne rend pas absolument ma pensée, mais la serre d'assez près. Incunable vient d'*incunabula* qui veut dire berceau. Nous allons aux incunables, c'est-à-dire aux œuvres premières d'un art. La Renaissance a connu les hellénistes; la fin du XIXe siècle a vu naître l'incunabiliste. Et s'il fallait d'un seul fait illustrer ce phénomène esthétique, je me bornerais à souligner notre attendrissement soudain pour un art qui contenait le germe de toutes les formes plastiques, pour un art fait de masses et de lignes premières, pour cet art égyptien enfin, instinctif, créateur par-dessus tous ceux que nous connaissons, et né sous un régime théocratique, lequel régime est bien entendu aux antipodes de notre prudente anarchie bourgeoise.

Je n'ai point encore parlé de la peinture. Nous sentons aujourd'hui la beauté des peintres primitifs de toutes races: italiens, allemands, français aussi bien que flamands, et les miniatures surhumaines et si réelles pourtant des Heures d'Étienne Chevalier nous ont rendu le nom de Jehan Fouquet, oublié depuis des siècles, aussi familier que ceux de Poussin et de Claude Lorrain. On sait le rôle important des préraphaëlites dans cette évolution du goût pictural. C'est à eux que le quattrocento doit sa grande vogue. Les préraphaélites n'étaient pas moins enthousiastes des primitifs flamands. Ils passaient de longues heures à la National Gallery devant l'*Arnolfini et sa femme*, de Jean van Eyck. Alma Tadema avait même découvert que le célèbre tableau n'était pas achevé. Dans un miroir à cadre dentelé qui s'accroche à la muraille du fond comme en bien des tableaux flamands, toute la composition — portrait, décor, mobilier, ainsi que quelques fruits placés sur une tablette de fenêtre — est en effet reproduite en une peinture microscopique et minutieuse, sauf un détail infime: une pomme. Tadema était très fier d'avoir remarqué l'absence de ce fruit dans le miroir, et comme il communiquait sa découverte à Burnes-Jones, celui-ci prit un ton mélancolique et dit: « Mon Dieu, ce pauvre van Eyck qui était la conscience même ne doit pas dormir en paix dans sa demeure et se retourne sans doute sans cesse dans son cercueil en songeant à cette funeste pomme. » L'anecdote prouve en tout cas avec quelle attention Tadema étudiait l'œuvre du maître flamand.

On ne saurait faire gloire aux seuls préraphaëlites de cette résurrection des primitifs. Fromentin, en même temps qu'eux, sinon avant eux, avait glorifié les frères van Eyck. « En vingt ans, écrit-il dans *Les Maîtres d'autrefois*, l'esprit humain représenté par ces deux hommes a trouvé par la peinture la plus idéale expression de ses croyances... créé un art vivant, inventé ou perfectionné son mécanisme, fixé une langue et produit des œuvres impérissables. » Et avant Fromentin, Vitet s'étonnait de voir tant de gens ignorer les van Eyck et toute la filiation de Rubens et de van Dyck.

Et précisément dans la même étude si enthousiaste et si lucide que Vitet consacrait en 1859 aux Flamands primitifs, le critique français racontait les peines qu'avait dû prendre en sa compagnie, trente ans auparavant, le ministre belge, M. van Praet, pour se faire ouvrir les portes de l'hôpital

Saint-Jean. La châsse de sainte Ursule était placée à cette époque dans la chapelle de l'hôpital ; on ne la voyait qu'avec peine et encore d'un seul côté seulement. Les autres tableaux de Memling étaient accrochés dans un ancien parloir et ce fut toute une affaire d'en trouver la clef. Les bonnes sœurs de Saint-Jean étaient stupéfaites de la curiosité de l'écrivain et de l'homme d'État. Ce fut dans la légendaire maison un pittoresque émoi de cornettes tremblantes.

Ceci se passait donc en 1829. Quelques rares artistes, chercheurs et collectionneurs, connaissaient les primitifs et les appréciaient. Ingres passant à Pise en 1806 avait bien copié des fresques du trecento. Quatre années plus tard Overbeck, Pforr, Vogel, s'étaient exaltés pour les maîtres du quattrocento et avaient converti à Rome quelques groupes : les *Peintres de l'âme*, les *Nazaréens*. Mais la masse des peintres et des critiques avait continué d'ignorer les primitifs et de les dédaigner avec sérénité. Il fallut plus tard Vitet, Fromentin, les préraphaëlites et combien d'autres ! pour réveiller en nous cette faculté de sentir les premiers maîtres, faculté qu'avaient étouffée la Renaissance, le XVIIIe siècle, l'académisme de l'Empire, la superstition d'un idéal abstrait. Et notons, en passant, l'incunabilisme de Stendhal qui écrivait dans ses *Promenades dans Rome* : « Voyez les peintures de Ghirlandajo faites vers l'an 1480 en Toscane. Les têtes sont d'une vivacité qui surprend, d'une vérité qui enchante. On appelait beau ce qui était fidèlement copié, le *beau idéal* eût passé pour incorrection. Ce siècle voulait-il honorer un peintre, il l'appelait le singe de la nature. Les peintres n'aspiraient qu'à être des miroirs fidèles, rarement choisissaient-ils. L'idée de choisir ne parut que vers 1490. »

En insistant sur notre admiration pour l'efflorescence première des arts, j'ai bien fourni une raison de notre amour des primitifs, celle que nous avouerons le plus volontiers. Mais en l'indiquant je n'ai point répondu suffisamment au *pourquoi* de mon titre. Il y a d'autres causes au fond de notre amour : une cause primordiale, essentielle (dont je réserve l'examen) et plusieurs causes secondaires que tous nous distinguons nettement, que nous reconnaissons de moins bonne grâce et qui sont : le besoin de sensations inédites, la séduction d'une nouveauté encore pleine d'énigmes, la curiosité critique, le souci moderne de professer des opinions antitraditionnelles.

Parlons d'abord des causes secondaires.

C'est un peu par fatigue des chefs-d'œuvre et des maîtres consacrés que nous sommes allés aux primitifs. Rubens, van Dyck, Raphaël, Michel Ange nous devenaient trop familiers. N'est-ce pas très humain que de délaisser un peu ce que l'on connaît trop bien ? Comment ne pas se détourner de ses éducateurs traditionnels quand tout à coup des maîtres méconnus depuis des siècles se présentent revêtus d'un prestige irrésistible : celui du mystère ? La vie des primitifs flamands est pleine d'énigmes qui en augmentent l'attrait. Les érudits s'acharnent à les déchiffrer. Leurs recherches font du bruit, leurs découvertes soulèvent des polémiques. La peinture flamande du XVe siècle est une route de Thèbes où les historiens, archivistes, archéologues, critiques passent et repassent devant des œuvres anonymes qu'ils affublent à tour de rôle et à coups de notices de noms d'auteurs gravement comiques. On voit ainsi des artistes secondaires prendre une importance exagérée : le *Maître des demi-figures* par exemple.

Et l'on voit d'autre part l'érudition artistique étaler son impuissance en présence de problèmes vraiment passionnants, comme celui de la collaboration des frères van Eyck dans le polyptyque de l'*Adoration de l'Agneau*.

La vie du divin chef-d'œuvre devient transparente depuis la première ostension publique le 6 mai 1432 ; on sait à quelle date Lancelot Blondeel et Jean Schooreel le restaurèrent, — et entre parenthèses les noms de ces deux maîtres hautement estimés de leur temps prouvent qu'on ne s'adressait pas comme de nos jours au premier encadreur ou marchand de tableaux venu pour ces travaux délicats ; — on sait à quel moment Philippe II fit exécuter une copie du polyptyque par Michel Coxie et en quelle année les iconoclastes et plus tard les révolutionnaires enlevèrent momentanément le chef-d'œuvre de l'église de Saint-Bavon ; on sait quand les volets représentant les pèlerins et les chevaliers de la foi furent vendus au musée de Bruxelles par l'intermédiaire d'un misérable *écumeur* d'église, et quand le musée de Berlin acquit le couple d'Adam et Ève, puissant comme la nature même. On sait — et cette histoire le prouve — que l'*Adoration de l'Agneau* est un des rares chefs-d'œuvre « gothiques », le seul peut-être, qui n'ait pas subi la défaveur unanime attachée aux œuvres antérieures à la Renaissance. Mais si la vie du polyptyque nous apparaît nettement en ses phases successives, sa naissance se dérobe sous un impénétrable voile d'inconnu. Lequel des deux frères van Eyck eut une part prépondérante dans l'exécution du miraculeux retable ? Est-ce l'aîné Hubert, ce Lohengrin de la peinture, dont on ne sait rien sinon qu'on l'honora comme un saint après sa mort, puisque pendant un siècle son bras droit fut exposé dans un reliquaire au porche d'une église de Gand ? Est-ce Jean, ce peintre diplomate que Philippe le Bon à chaque instant arrachait de son atelier pour l'envoyer en pèle-

rinages secrets... et bien payés? Où et comment distinguer le pinceau de l'aîné de celui du cadet sous les restaurations nombreuses? Je tiens pour à peu près nul tout ce qui a été écrit à ce sujet. Le problème reste sans solution. Le mystère subsiste.

Longtemps aussi l'art de Memling s'entoura d'obscurités charmantes. C'était un pauvre soldat blessé à Nancy, disait-on, qui avait peint les images angéliques de l'hôpital Saint-Jean... Un beau jour, la critique déchira le joli voile de légende tissé au XVIIIe siècle. La figure romanesque du peintre s'effaça. Memling devint un bourgeois possesseur de trois maisons, ce qui était bien son droit. Vint l'Exposition des primitifs. La lumière se fit de plus en plus.

On rendit au maître le dangereux service de réunir la presque-totalité de ses œuvres dans une atmosphère froide et sans âme. La foule par habitude rituelle continua de s'extasier. Mais ceux qui écoutent — autant qu'il est possible — leur émotion personnelle, virent leur zèle pour Memling s'attiédir, dénièrent à ce raffiné psychologue des piétés mondaines la force simple, première, biblique des frères van Eyck, l'humaine profondeur d'un van der Weyden, les admirables scrupules d'exécution de Thierry Bouts, la large entente décorative de G. David. Memling diminua pour être trop connu. J'ajoute qu'il resta très grand. Et j'ajoute aussi que réussit-on à résoudre l'énigme de l'*Adoration de l'Agneau*, le chef-d'œuvre des frères van Eyck n'en resterait pas moins l'évangile artistique de toute une race, le livre par excellence de l'énergie, de la croyance, de la beauté flamandes.

Que ce besoin de reviser les jugements antérieurs, cet orgueil d'inédit, cette passion critique, cette recherche de joies nouvelles nous aient entraînés à des excès, qui le nierait? Un artiste à qui je demandais les motifs de son incunabilisme me disait qu'il aimait les primitifs à cause de leur raideur et de leur gaucherie. C'est, me semble-t-il, une singulière façon de les admirer. Aimer volontairement ce qui est gauche, maladroit, incomplet est une pure niaiserie. Elle n'est pas rare aujourd'hui. J'aime les primitifs *malgré* leur gaucherie. Je ne trouve pas que leurs imperfections de dessin soulignent leur virginale émotion; je trouve que leur sentiment s'exprime avec une force totale *malgré* l'incertitude de leur science. Et l'on peut ainsi éviter d'aboutir à cette absurdité qui est d'aimer les primitifs d'une manière exclusive, de condamner des œuvres où la technique est plus parfaite et le style plus rigoureux, de cesser d'admirer avec un abandon passionné les marbres du Parthénon, l'*École d'Athènes* de Raphaël, les Michel-Ange de la chapelle Sixtine.

Comme il devait arriver fatalement d'ailleurs, les excès de l'incunabilisme ont amené une réaction. L'antiquité gréco-romaine, la Renaissance du XVIe siècle trouvent des défenseurs enthousiastes. M. Maurice Denis lui-même, il y a deux ou trois ans déjà, dans des notes rédigées à Rome sous l'inspiration d'ailleurs avouée de M. Gide, réhabilitait la méthode qu'il croit propre à ces époques, la méthode classique ou pour mieux dire le style, ce que nous sommes convenus d'appeler le style, à savoir un choix volontaire et éclairé, apporté par l'artiste dans les éléments confus de l'inspiration. M. Maurice Denis citait à ce propos d'admirables paroles de Puvis de Chavannes : « Vous me dites que l'artiste redresse les choses selon son rêve, j'aimerais mieux dire *ordonne* les choses selon son rêve. Car je suis convaincu que la conception la mieux ordonnée se trouve en même temps la plus belle. J'aime l'ordre, parce que j'aime passionnément la clarté. » Mais peut-on vraiment affirmer d'une façon absolue que seuls les *classiques* ont produit un art ordonné, conscient, volontaire? Peut-on admettre avec Stendhal que l'idée d'ordonner et de choisir ne parut que vers 1490? Ghirlandajo, quoi qu'en pense l'auteur des *Promenades*, n'ambitionnait pas seulement d'être le singe de la nature; il était certainement amoureux de la clarté à la façon de Puvis de Chavannes. Le même Ghirlandajo, et Giotto que Puvis de Chavannes aima et comprit si bien, ordonnaient leurs œuvres, *choisissaient* sûrement des types et des groupes spéciaux dans l'humanité réfléchie par leur rêve.

Il en est de même chez les gothiques flamands. Est-il rien de plus ordonné que l'*Adoration de l'Agneau*? La confusion, que l'on est en droit de reprocher parfois à nos maîtres du XVe siècle, n'est point le corollaire d'une absence de volonté, car leur volonté fut patiente, tenace, concentrée, loyale entre toutes. Les classiques qui reprochent le manque de méthode aux primitifs ont tort; et de même certains incunabilistes farouches — j'en connais — parlent en aveugles des abus de la méthode classique. Dans les discussions d'art comme dans les autres, celui qui tient un langage excessif a rarement raison. Ne serait-il pas absurde de prononcer que les fresques de Michel-Ange sont trop savantes? Je ne les aime pas parce qu'elles sont savantes. L'âme torrentielle, et folle et si tendre de Michel-Ange m'enveloppe et m'emporte avant que je réfléchisse à la science miraculeuse de l'artiste.

Un impuissant a dit : *La science étouffe l'inspiration*, et ce préjugé s'est incrusté dans les cerveaux modernes. Il n'est pas nécessaire de le partager pour bien aimer les primitifs. En réalité, il importe à notre émotion de reconnaître la beauté partout où il plaît à cette reine capricieuse de se montrer, que ce soit chez les gothiques, les classiques, les décadents ou les baroques. Aussi l'incunabilisme doit se gar-

der d'intransigeance et rester simplement la tonique d'une gamme où toutes les notes de l'éclectisme pourront vibrer au souffle de la vie. C'est la vie qu'il faut chercher dans l'art; et cette vie s'exprime tantôt avec une technique pauvre, tantôt avec une science pondérée, tantôt avec des ressources trop savantes. Elle apparaît dans tous les siècles, chez les giottesques comme chez les primitifs flamands, chez Léonard de Vinci comme chez Holbein, chez Tiepolo comme chez Watteau, chez Pergolèse comme chez Beethoven; elle est plus ou moins forte, plus ou moins savoureuse, plus ou moins saine, mais, même réduite, amoindrie, mutilée dans les basses époques, elle est toujours belle, parce qu'elle est le mystère même de notre être, prolongé et sublimé par le mystère du génie.

Cette vie est entière, directe, immédiate, universelle chez les primitifs — chez les grands — et vous reconnaîtrez ici avec moi la cause profonde et essentielle de notre amour. Pourquoi cet art participe-t-il d'une vie aussi absolue? Parce que sa valeur humaine est par-dessus tout sociale et religieuse. Ces maîtres n'ont point le défaut d'individualisme des artistes de la Renaissance; ils communiquent sincèrement et simplement leur émotion aux autres hommes. Ils s'expriment pour les plus humbles comme pour les plus cultivés. Ils nous mettent en communion avec la conscience totale de leur époque. Ils traduisent la face visible de leur milieu, en copiant scrupuleusement les êtres et les choses; ils y ajoutent l'éternité invisible en nous disant sans le vouloir la pureté de leur foi.

Ils vivent d'ailleurs dans les vraies et saines conditions du producteur. Considérons le primitif flamand au point de vue social. Il occupe le rang d'un bon artisan; il est avant tout homme de métier; pas d'orgueil excessif, par conséquent. Il fait partie d'une corporation constituée sur le type des confréries ouvrières, et cette corporation, — comme celle des foulons, des tisserands, des bouchers, — est un organe indispensable du corps social. Les plus grands artistes comme les plus modestes se confondent dans ces gildes où l'on rencontre des peintres de madones, de saints, de philactères, d'armoiries, d'emblèmes, de fresques; des enlumineurs de statues en bois ou en pierre, des imagiers, tailleurs de pierre, verriers, miniaturistes, orfèvres, batteurs d'or, cordouanniers, etc. « Un peintre d'oratoires et d'autels ne croyait pas déchoir en exécutant la polychromie d'un harnais de joute ou d'une façade. Pas de scission entre l'art industriel et le grand art. Melchior Broederlam, originaire d'Ypres, peintre de Philippe le Hardi, cité pour la première fois dans les comptes, l'année même de la bataille de Roosebeke, peignit non seulement l'exquis « taveliau d'autel » conservé au musée de Dijon, mais dessina pour les magistrats de sa ville natale des modèles d'étoffes, de bijoux, de vêtements, de broderies, peignit pour les chevaliers et les villes des bannières, des panonceaux, des « harnoys de joustes », œuvra enfin « de son métier de peinturie richement, » les tentes, voiles, étendards de mer, destinés à la flotte de monseigneur Philippe, duc de Bourgogne. Et, remarquons-le, cette soumission de l'art aux exigences utilitaires et décoratives ne sera pas plus discutée au xve siècle qu'au xvie, puisque Jean van Eyck consentit à enluminer six statues de l'Hôtel de Ville de Bruges (1). »

Le mot *scilder* d'ailleurs, par lequel on désigne le peintre en flamand, indique les modestes origines de la peinture flamande; il vient de *scild* (bouclier) et qualifiait au début les artisans qui ornaient de couleurs et de figures les écus et les blasons des gentilshommes. En Italie, l'art avait la même vertu populaire durant le *quattrocento*, et l'on dit que Ghirlandajo historia les paniers à provisions des riches commères de Florence.

Le point de vue religieux à présent. Qui a résisté à l'émotion religieuse de ces primitifs, qui ne s'est penché avec bonheur vers les ondes vives de leur foi? Ils partageaient une croyance unanime; ils n'étaient point tourmentés d'aspirations singulières; leur rêve participait de l'idéal collectif. Quand on leur avait commandé un saint Jean, une sainte Catherine, un saint Donat, ils n'avaient pas besoin de se renseigner dans des livres sur ces personnages, de se documenter dans des bibliothèques. Ces héros célestes leur étaient connus et familiers. Ils vivaient avec eux depuis l'enfance. En les peignant, ils peigaient une famille idéale omniprésente, associée à tous leurs actes. Comme en Grèce, la religion était mêlée à tout, en Flandre, et tout était mêlé à la religion. « Il n'y avait rien de profane, mais le sacré lui-même était profane (2). » Dans la frise du Parthénon, d'exquis détails de vie quotidienne se confondent avec des épisodes religieux, et de même chez les primitifs, des scènes vulgaires, mais enveloppées de fraîcheur, situent et rapprochent de nous les tableaux mystiques sans détruire leur parfum pieux.

L'œuvre d'art était vénérée, non point pour ses qualités matérielles, mais pour son caractère religieux. Les triptyques étaient des retables, des offrandes, des autels portatifs servant aux gentilshommes en campagne, non des tableaux sans destination et pouvant être accrochés indifféremment à

(1) Voir notre *Psychologie d'une ville : Essai sur Bruges*; Paris, F. Alcan.

(2) Boutmy, *Philosophie de l'architecture en Grèce*.

tel ou tel endroit. La vie propre de la beauté se prolongeait dans la vie infinie de la religion. Nul n'échappait à l'enseignement deux fois divin des œuvres capitales. Quand l'*Adoration de l'Agneau* était exposée dans le cours du xve et du xvie siècle. « hommes, femmes, enfants, se pressaient autour, dit le vieux chroniqueur Karl van Mander, aussi nombreux que les abeilles et les mouches autour des corbeilles de fruits et de fleurs. » Et bénéficiaient d'indulgences sérieuses les chrétiens qui priaient devant cet autre miracle de beauté : le *Puits de Moïse* de Claes Sluter. Sans effort l'art était pleinement social, car il traduisait un sentiment unique, dominant toute l'époque, et ce sentiment c'était la foi. L'éloquence sociale de l'art achevait de convaincre avec le secours des accents sacrés, et remarquez que, dans toutes les œuvres élues par l'incunabilisme, nous retrouverons ces mêmes sources fécondes d'inspiration : le sentiment de la collectivité humaine et le sentiment de Dieu.

Formant une grande famille unie socialement et religieusement, les primitifs ne voyaient-ils pas leur individualité se perdre dans l'unité et l'harmonie parfaite de ces sentiments collectifs? Nullement, et nous en avons eu la preuve à Bruges. Van Eyck, c'est la force théologique, le miroir de la société flamande entière, inclinée devant le dogme. Van der Weyden dramatise avec un sens plus humain les scènes divines, — songez à l'inoubliable saint Jean soutenant d'une main le Christ et de l'autre éloignant tendrement la Vierge pour qu'elle ne succombe pas à sa douleur (1). Th. Bouts est un technicien pour ainsi dire inégalé, quelque chose comme l'Ingres du xve siècle flamand. Memling a traduit avec son charme presque féminin les ravissements de l'âge mystique; il est le Benozzo Gozzoli de la peinture flamande et, certes, Benozzo est un très grand peintre, mais il est tout de même moins grand que Giotto, Paolo della Francesca, Mantegna ou Ghirlandajo. G. David dont nous fut révélé à l'Exposition le génie ferme, calme, pénétré d'une discipline toute latine, G. David introduit dans l'école flamande un équilibre spirituel que Quentin Metsys exaltera et qui se perdra au contact du romanisme. Tous ces maîtres du xve siècle flamand ont leur coloris, leur manière, leur facture propre. Ils forment une famille très unie certes. Mais quelle personnelle juvénilité de sensation chez chacun d'eux!

Pour parler dignement de ces maîtres, disait Fromentin, il faudrait refaire à notre langage une virginité de circonstance. Les Romanisants — les Mabuse, les van Orley, les Pourbus, — ont perdu cette divine candeur; mais avec quelle joie nous retrouvons dans leurs portraits l'éloquence simple, l'instinctive loyauté des maîtres du xve siècle! Combien nous applaudissons Brueghel d'avoir éclaté de rire à la fausse barbe des italianisants, d'avoir peint ses rustres dépenaillés, ses luronnes matoises, ses compères intimidants, avec une vérité si totale! Combien nous l'admirons d'avoir décrit le peuple flamand avec une sincérité si large qu'aujourd'hui encore ce sont les types de Brueghel qui peuplent et animent les villages, les hameaux, les cabarets de la Flandre entière, et jusqu'aux ruelles grouillantes du quartier de la Chapelle à Bruxelles où vécut ce grand poète de la gaieté flamande! Et nous pouvons bien conclure que les primitifs ont transposé totalement dans leur art l'harmonie humaine, sociale et religieuse de leur temps, grâce à cette jeunesse d'émotion, grâce à leurs yeux puérils et infaillibles. Ils étaient des enfants comme les Grecs, et certes les artistes gothiques, — architectes, peintres, sculpteurs, — furent grands comme les Grecs.

Peut-être ai-je eu l'air de faire par endroits le procès de l'art moderne en parlant des primitifs. Je pense néanmoins que pour bien admirer les maîtres du xve siècle, il n'est pas nécessaire de gémir sur l'art d'aujourd'hui. Certes nos artistes ne connaissent plus l'assistance sociale et religieuse du milieu. Nos grands créateurs vivent en anarchistes, méconnus des classes dirigeantes, incompris de la masse populaire, et pourtant nous sommes dans une ère démocratique. Les écoles des beaux-arts ne sont plus comme jadis des groupements organiques de disciples autour d'un maître librement choisi. Notre époque est pressée, agitée, et notre fièvre est mortelle pour les productions artistiques qui veulent la méditation, le recueillement, la fervente concentration spirituelle que connaissaient les primitifs. Oui, cela est vrai, et Tolstoï l'a dit ou à peu près. Oui, les Wagner, les Flaubert, les Corot, les Manet, les Carpeaux, les Gustave Moreau, les Puvis de Chavannes, les plus grands ont souffert cruellement pour n'avoir pu communier avec l'humanité contemporaine à travers l'émotion d'une puissante harmonie sociale et religieuse. Mais il faut l'aveuglement platonicien du philosophe russe pour méconnaître la grandeur de tels artistes. Malgré tout, fatalement, inéluctablement, ils furent de leur temps Leur individualisme ne diminua point leur sincérité, leur spontanéité d'impression. Leur âme, pour être plus isolée, n'en découvrit pas moins la vie dans la nature et dans les êtres. Ils surent conserver en face de la création cette candeur d'amour qui ne manque à aucun véritable créateur, et qui le met en correspondance avec cette vie où l'art plonge ses racines profondes. Au fond de tout artiste sincère nous retrouverons cette candeur. Les vrais maîtres ont l'ingénuité des pri-

(1) *Pieta*, du musée de Bruxelles.

mitifs et quels que soient les conditions et l'extérieur de leur existence, quel que soit l'équilibre spirituel de leur milieu, si douloureuse ou si follement orgueilleuse que soit leur tour d'ivoire, grâce à cette émotion ingénue et en dépit même des opinions qu'ils professent, les véritables créateurs réaliseront la vie, et par là même resteront les primitifs, les interprètes de la nature, de l'humanité, de la fraternité sociale et de Dieu.

FIERENS-GEVAERT.

L'ALCOOLISME,

LA FAMILLE ET LA DÉPOPULATION (1)

Le mariage, sauvé par le christianisme des flammes où périt la société antique, la famille renaît de ses cendres et le foyer se reconstitue petit à petit.

Cette renaissance, à vrai dire, est tout d'abord très lente, rencontrant de multiples obstacles sur son chemin : car les premiers chrétiens, encouragés d'ailleurs par l'enseignement de plusieurs Pères de l'Eglise, ont des tendances en quelque sorte antisociales.

C'est ainsi, par exemple, qu'ils refusent énergiquement le service militaire, tout comme les anarchistes modernes ou comme Tolstoï, qui, on le sait, se réclame du christianisme primitif. Le concile d'Arles, tenu en 514 (2), dut prononcer l'anathème contre les anti-militaristes, tout comme le synode russe dut prononcer l'anathème contre le grand écrivain slave pour le même crime. C'est ainsi encore qu'aux premiers temps du christianisme on proscrivait les richesses et la possession en général des biens temporels. C'est ainsi enfin que l'on ordonnait de rompre les liens de la famille et de renoncer à toute affection terrestre : les Encratites, les Docètes, les Marionites, et autres sectes non moins étranges qui surgissent dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, condamnent le mariage et repoussent l'union des sexes comme une invention du diable. Et saint Paul, — qu'invoque Malthus pour appuyer ses doctrines, — sans absolument condamner le mariage, croit être « dans l'esprit de Dieu » en conseillant à celui qui a une fille de ne pas la marier, et à celle qui est veuve de rester comme elle est (3).

Mais le concile de 325, le même qui promulgua un décret qui réhabilitait « l'opulence unie à la charité », condamna ceux qui invoquaient des raisons de piété pour délaisser leurs parents et « ne leur rendaient pas l'honneur qui leur est dû selon l'ordre de Dieu ». A l'encontre du rigorisme qui imposait le célibat comme condition de salut et enseignait l'horreur du mariage sous prétexte de chasteté, le même concile prononça anathème contre les contempteurs du lien conjugal, contre ceux qui outrageaient la femme non séparée charnellement de son mari, et aussi contre la femme qui, par horreur du mariage, abandonnait son mari.

Ainsi reconstituée par la nouvelle religion, la famille, sans présenter peut-être le même état de prospérité que durant la période patriarcale — car désormais l'amour et la fidélité réciproque passeront avant le souci de la propagation de l'espèce, et la propagation de l'espèce ne sera plus considérée comme un signe de la colère divine — ainsi reconstituée, la famille évolue normalement, malgré les cataclysmes d'une partie du moyen âge, jusque vers le XVIIIe siècle.

A cette époque se produit un événement dont la colossale importance échappe aux esprits les plus clairvoyants, mais qui, en peu de temps, devait bouleverser le monde de fond en comble : nous voulons parler de l'invention de la machine à vapeur, due à un savant français, Denis Papin, chassé de son pays par la révocation de l'Édit de Nantes.

Avant cette découverte, le commerce était dans l'enfance et l'industrie à peine à l'état embryonnaire. La famille, surtout la famille agricole, — c'est-à-dire la presque-totalité des nations, — était un petit monde isolé, vivant par soi et pour soi, et dont les membres, en même temps que producteurs, étaient à peu près les seuls consommateurs de leur propre production.

Dans certaines contrées de la Russie contemporaine, éloignées des grands centres et des grandes voies de communication, on trouve encore à l'heure actuelle pas mal d'échantillons de ces familles fossiles, vestiges vénérables des temps passés. Le grand poète russe Gogol les a décrites dans un petit chef-d'œuvre ; elles sont restées les mêmes depuis.

« Leur vie, dit-il, est si tranquille, qu'on s'oublie avec eux pour un instant et qu'on est prêt à penser que les passions, les vains désirs, tous les enfants du malin esprit, n'existent point et qu'ils nous sont apparus dans un songe pénible et agité. »

Dans ces agglomérations, l'industrie est représentée par le classique moulin à vent ; pas de commerce ou presque pas ; tout est préparé par la famille, pour la famille et dans la famille : laine, toiles de chanvre et de lin, peaux d'animaux, fourrures, lait, fromage, beurre, pain, et en général toutes les matières comestibles. Les femmes, les travaux des champs terminés, filent, tissent, brodent, cousent, cuisent leur pain.

(1) Voir la *Bleue Bleue* du 19 septembre.

(2) L. Blanc. *De quelques principes sociaux rappelés dans les conciles du IVe siècle* (*Revue des Sciences économ.*, 1er mai 1880).

(3) Suetone *op. cit.*, p. 62.

Point de tailleur: les vêtements de toute la famille destinés pour tous les jours ou pour les jours de grande cérémonie, sont confectionnés à la maison même; point de cordonniers, point de maçons: les habitations sont construites à l'aide des matières qu'on trouve sous la main, par les membres de la famille. Il n'y a pas jusqu'aux ustensiles et aux instruments aratoires, à l'état primitif, qui n'y soient fabriqués ou tout au moins réparés.

Telle était la famille, — un véritable microcosme, — avant l'invention de la machine, avant la naissance de la grande industrie et le développement intense du commerce international. Chacun travaillait et préparait le nécessaire selon ses besoins, ou tout au plus selon les besoins d'un nombre restreint de consommateurs, dont les goûts, les exigences et la capacité financière étaient connus du producteur. Et tout en travaillant beaucoup, la famille reste généralement unie ; la maison et les enfants étaient surveillés par la mère, et le père, en rentrant après une journée de labeur, trouve un foyer, un intérieur, une famille.

Les Papin, les Watt, les Arkwright, les Hargrave, les Crampton, apparaissaient, et tout cela est bouleversé.

Le travail des bras est remplacé par le travail mécanique, bien autrement productif; la machine remplace l'homme: le modeste atelier est supprimé et est remplacé par la fabrique ou l'usine; l'artisan, ruiné et réduit par la famine, après une résistance aussi héroïque qu'inutile, devient simple journalier, esclave du patron et de sa machine. La petite industrie, le petit commerce disparaissent, s'évanouissent, engloutis par les grandes entreprises. Et les grandes entreprises, favorisées par l'extension de plus en plus grande des moyens et voies de communication, et d'autre part par la découverte des mines de charbon et de fer d'une richesse incalculable, se multiplient à l'infini; et les machines se perfectionnent sans cesse; et les méthodes de travail, sous l'influence des progrès de la science, se transforment constamment; et les besoins et les exigences de la clientèle croissent et varient tous les jours; et le nombre d'intermédiaires entre les producteurs et les consommateurs devient de jour en jour plus considérable.

Et de tout cela naît la concurrence, concurrence acharnée, sans pitié ni miséricorde, concurrence de continent à continent, de nation à nation, de région à région, de l'homme à l'homme, et, ce qui est plus grave, de sexe à sexe. Famille, patrie, humanité, rien n'existe plus dans cette lutte à outrance, autrement impitoyable et meurtrière qu'une guerre à main armée et à armes à feu.

Qu'une circonstance fortuite, souvent humainement impossible à prévoir, se produise sur un point quelconque de l'univers: une guerre inopinée, une révolution à laquelle personne ne s'attendait, une nouvelle découverte, une faillite importante, un débouché ouvert ou fermé, un incident de frontière, un monarque enrhumé, un premier ministre grippé, un cabinet renversé, ou simplement un coup de bourse, ou encore une grave nouvelle fabriquée de toutes pièces par un journaliste aux abois : — et la crise éclate comme une bombe, tuant et renversant autour d'elle, se répercutant avec une vitesse de foudre d'un bout du monde à l'autre, bouleversant des millions d'existences, réduisant à la misère des milliers de familles, ruinant en un instant les situations et les fortunes les mieux assises.

Mais dans la poussée générale, il n'est plus possible de s'arrêter; on marche de l'avant et à toute vapeur vers le connu et surtout vers l'inconnu; le champ de bataille se remplit de nouveaux combattants; la lutte recommence, plus terrible que jamais, et souvent le vainqueur d'aujourd'hui sera le vaincu de demain.

Dans cette lutte universelle et individuelle pour l'existence, qu'est devenue la famille? Qu'est devenu le foyer domestique? Que sont devenus l'époux, la femme et les enfants?

« L'avènement de la grande industrie a porté le premier coup, mais pas le plus sensible, à la famille. »

Le nouvel état de choses, en créant les intérêts vitaux multiples se débattant et se poursuivant en dehors du foyer domestique, en dehors de la famille, en créant surtout sur le marché de la main-d'œuvre une concurrence, une lutte, une haine entre l'homme, la femme et l'enfant, a été certes funeste à l'ordre familial. Et le régime capitaliste qui arracha la femme à son foyer, l'épouse à son mari et la mère à ses enfants, qui jeta les mineurs dans l'atmosphère corrompue et corruptrice de l'atelier, a commis un crime de lèse-humanité et contribué pour sa part à la ruine morale de la famille contemporaine.

« La femme ouvrière », dit Michelet indigné, mot impie, sordide, qui à lui seul balancerait tout notre prétendu progrès ! »

« Qui rendra à l'ouvrier son intérieur? demande Jules Simon. Qui lui donnera le logement habitable et salubre? Qui lui fera une nourriture réparatrice? Qui formera son esprit? Qui le surveillera dans sa maladie? C'est la femme. Elle est absente du foyer, depuis que la vapeur l'a accaparée. Il faut qu'elle y rentre et y ramène le bonheur. L'homme ne vit pas seulement de pain!

Et cependant, en se plaçant en dehors et au-dessus de toute école économique et sociale, il est permis de trouver qu'il est souverainement injuste d'attribuer à la vapeur tout le mal, de même qu'il est

exagéré de charger le régime capitaliste de tous les péchés d'Israël.

Car s'il est vrai que ce régime a, dès le début et grâce à la vapeur, ruiné la classe relativement restreinte d'artisans indépendants et petits tyranneaux exploitant sans pitié leurs apprentis, qui, une fois maîtres, suivaient la tradition de leurs aînés, — il est non moins exact qu'il a considérablement augmenté le bien-être général, en arrachant à la misère la plus horrible des millions d'êtres humains qui, jusqu'alors privés de travail, se mouraient d'inanition, eux et leurs familles, au milieu des richesses qui, sans l'aide du capital, seraient restées inexplorées.

Oui, sans doute, la femme « ouvrière » est un crime et une honte de notre civilisation et de notre ordre social; car la femme à l'atelier, respirant une atmosphère empoisonnée de vapeurs et de résidus de toute nature, et qui succombe sous la fatigue, est incapable de procréer des enfants sains; car la femme à l'atelier, c'est le foyer malpropre, c'est le mari, c'est toute la famille sans soins.

Mais, avant la vapeur, c'est-à-dire avant le régime capitaliste, la femme *du peuple* procréait-elle des enfants plus robustes, doués d'une vitalité plus grande, d'une plus grande résistance devant les maladies et la mort? Et l'ouvrier avait-il toujours son intérieur propre, son logement habitable, la nourriture réparatrice et la femme au foyer?

Oui, certes, la place de la femme est dans son intérieur et non pas à l'atelier, et il n'est que temps, dans l'intérêt de la société elle-même, qu'elle y rentre et qu'elle y ramène le bonheur absent.

Mais depuis qu'abruti par l'alcool, l'homme ne quitte plus le cabaret, où il laisse la plus grande partie de son maigre salaire, que serait-elle devenue, grands dieux! elle, ses enfants et même son ivrogne de mari, si l'accès de l'atelier lui était interdit?

Non, la déchéance de la famille contemporaine n'est pas seulement la conséquence de l'*absence* de la femme; elle résulte surtout de l'*abandon* du foyer par l'homme : la famille se meurt, quoi qu'en disent les écrivains et les orateurs socialistes, qui généralement professent une singulière et coupable indulgence à l'égard de l'alcoolisme; la famille, dis-je, se meurt, non pas depuis que la femme est à l'atelier, mais surtout depuis que le mari a quitté le foyer pour se réfugier au cabaret.

Ah! je sais bien qu'on a cherché à excuser les ivrognes, à leur trouver des circonstances atténuantes.

« L'homme et la femme vont au travail, dit M. Bebel, le député socialiste allemand et l'auteur savant d'un ouvrage remarquable, *la Femme*. Les enfants sont laissés à eux-mêmes ou à la surveillance de frères et sœurs plus âgés, auxquels manque la première qualité nécessaire à leur mission : l'éducation! Ce qu'on appelle le dîner (repas de midi) est englouti au grand galop, à la condition encore que les parents aient le temps de revenir chez eux; le soir, tous les deux rentrent à la maison, épuisés de fatigue. Au lieu d'un intérieur agréable et riant, ils trouvent un logis étroit et malsain, manquant d'air et de lumière et souvent des commodités les plus indispensables. Les enfants crient, font du tapage; la femme a de l'ouvrage plein les mains, du travail jusque par-dessus la tête; elle s'assied, coud et raccommode assez tard dans la nuit. Les distractions intellectuelles, les consolations de l'esprit font complètement défaut... Et alors l'homme va chercher au cabaret les distractions qui lui manquent chez lui; il boit, et si peu qu'il dépense, c'est encore trop pour lui. Parfois aussi, il s'abandonne au jeu. Pendant ce temps, la femme assise à la besogne se laisse aller à la rancune contre son mari; il lui faut travailler comme une bête de somme, il n'y a pour elle ni un instant de repos, ni une minute de distraction. »

Eh bien! je l'avoue sans honte, j'ai beau faire appel à toute l'indulgence dont je me sens capable, j'éprouve trop de compassion pour les enfants et la femme de l'alcoolique, pour trouver la moindre excuse à la lâcheté de ce dernier. J'ai trop de pitié et d'admiration pour sa compagne, faible et malheureuse créature, qui, malgré les misères physiologiques inhérentes à son état de femme et de mère, après toute une journée de labeur pénible, trouve encore le courage de passer une partie de la nuit à coudre, à laver, à repasser... et je ne peux pas et ne veux pas m'apitoyer sur cette brute qui abandonne sa famille crevant de faim et de froid, pour aller dépenser son gain, le gain de sa femme et celui de ses enfants, dans les plaisirs et les distractions du cabaret.

Car, voyez-vous, dans l'immense majorité des cas, le chagrin de savoir les siens dans la détresse, la femme absente du foyer, ses enfants sans soin, son logis malpropre, n'a rien à voir dans sa détermination d'aller consommer leur ruine au cabaret. Il y vient comme il y venait avant d'être marié, avant d'avoir eu des enfants, comme y vient le campagnard dont la femme cependant ne travaille pas à l'atelier et dont le bien-être relatif est incontestable; il y vient comme y vient son patron, comme y viennent en général tous les buveurs de toutes les classes et de toutes les conditions : non pas pour noyer leur chagrin, mais pour noyer leur soif.

Assez de pitié pour les ivrognes! J'en demande un peu pour ceux qu'ils martyrisent. Oh! je me rends parfaitement compte de la situation précaire de la classe ouvrière et de l'égoïsme insatiable de la classe possédante. Je me demande souvent com-

ment, à force de combien d'efforts, d'économies, de privations et d'ingéniosité, un ouvrier moderne chargé d'une famille peut arriver à se créer un intérieur habitable et élever honorablement ses enfants. Mais lorsque je me trouve en face de ces sommes colossales, de plus en plus colossales, qui représentent le prix de l'alcool absorbé précisément dans les pays où les salaires sont le plus élevés : États-Unis, Angleterre, France, Allemagne et Belgique, je me dis que l'insuffisance notoire du salaire n'est pas la seule cause de la misère de la famille ouvrière; et lorsque je vois les ravages épouvantables que produit l'alcool dans l'intelligence, le moral et les forces physiques de l'ouvrier, je me dis que l'alcoolisme est un obstacle autrement sérieux que n'est la résistance obstinée du capital à l'amélioration du sort et à l'émancipation économique de la classe ouvrière.

Et d'ailleurs, l'aïeul de cet ouvrier qui, selon Bebel, ne chercherait dans l'alcool que l'oubli de sa misère ; son aïeul, dis-je, n'avait-il pas, lui aussi, au lieu d'un intérieur gai et agréable, un logement malsain et malpropre, bien plus malsain et bien plus malpropre encore, où manquaient l'air et la lumière ?... Et lui donc, pauvre esclave ignorant, avait-il donc plus de distractions intellectuelles que l'ouvrier électeur d'aujourd'hui ? Son logis était-il plus confortable, ses enfants criaient-ils moins la faim, le froid et la misère ? Sa femme était-elle toujours présente à son foyer et occupée aux soins de son intérieur ?

Et cependant, lorsqu'un peu de lumière, répandue à travers le monde par la grande pléiade des écrivains français du XVIIIe siècle, a pénétré dans son cerveau obscur; lorsque, sous cette influence bienfaisante, dans l'homme du peuple, dans cet « animal farouche, » selon l'expression de La Bruyère, s'est réveillé l'être humain conscient de sa dignité et de sa force ; lorsqu'il a senti et compris toute l'étendue de sa misère et toute l'injustice de son sort, l'homme du peuple ainsi transformé a puisé dans sa détresse même et dans celle des siens, une volonté ferme d'en sortir, la force morale et le courage héroïque pour se révolter contre cette misère et cette injustice, et pour conquérir, au prix des plus grands sacrifices, son indépendance et sa liberté politiques...

A cette conquête il a donné son sang et sa vie; car dans son émancipation politique il voyait une préface à l'émancipation économique des générations à venir; car en léguant aux enfants ces libertés si chèrement conquises : le bulletin de vote, la liberté d'association et le droit de grève, il pensait leur léguer un trésor immense et une arme formidable.

Mais cette arme, trop lourde pour les pygmées, tremble dans les mains affaiblies par l'alcool des descendants dégénérés; ils ne savent plus s'en servir; ils ne savent qu'en faire.

Hélas ! les temps héroïques sont passés, et les trembleurs peuvent demeurer sans inquiétude : les faubourgs ne bougeront plus, ils ne bougent plus qu'aux heures de l'absinthe.

Les cerveaux s'obscurcissent de nouveau; la lumière s'éteint; dans l'homme avili par l'alcool, la bête se réveille, avec les instincts mortels du sauvage, avec les besoins du crime et du sang.

Ils sont mûrs pour la servitude, ceux auxquels le grand tribun français, dans un moment de colère, jeta l'épithète d'« esclaves ivres ».

Les peuples civilisés en général, la France en particulier, traversent sans s'en rendre bien compte une phase critique : la famille subit une crise terrible, dans laquelle, si l'on n'y apporte de remède, elle finira par sombrer, et avec elle fatalement les sociétés, les nations et l'humanité tout entière.

Le culte du foyer domestique s'en va, s'évanouit, disparaît. La famille existe à peine, le foyer n'existe presque plus : il a quitté le logis, qui n'est plus qu'un lieu de passage, qu'un refuge de nuit, pour émigrer au cabaret. L'homme y est entré le premier, la femme commence à l'y suivre, les enfants y viennent à leur tour. Et tous y passent ou passeront.

Ce n'est plus au foyer domestique, c'est au cabaret que se concentre la vie, avec ses joies, ses plaisirs, ses tristesses et ses misères. C'est là où l'on fête les grands événements de la vie nationale et les événements de la vie intime. C'est là où l'on célèbre et où l'on arrose les naissances, les baptêmes, les tirages au sort, les fiançailles, les mariages, les divorces, les succès de carrière, les deuils et la mort. C'est là, dans ces écoles de vices, de crimes et de débauche, dans une lourde et puante atmosphère de tabac, d'alcool et de boue, que le citoyen des pays libres reçoit son éducation civique, les orateurs de tous les partis, de toutes les opinions, de toutes les écoles, font entendre leur bonne parole, sûrs d'y trouver des auditeurs. C'est là où débutent les hommes politiques, sous l'œil paternel du cabaretier, le Mécène contemporain, le Shylock moderne, le grand seigneur démocrate, électeur influent, le juge sans appel de ses semblables, le décorable par excellence, la puissance du jour... C'est là où l'on naît, où l'on vit, où l'on joue, où l'on jouit, où l'on rit, et où l'on pleure, où souvent l'on perd sa raison, sa fortune, ses forces et son honneur, sa santé et sa vie.

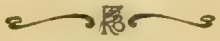
C'est là où l'on boit et où l'on apprend à boire. Et l'on boit de plus en plus, toujours, sans arrêt.

« On boit quand on se revoit, on boit quand on se quitte, on boit quand on a faim, pour engourdir la faim; on boit quand on est rassasié, pour se donner

de l'appétit; on boit quand on a froid, pour se réchauffer, et quand on a chaud, pour se rafraîchir. On boit quand on a sommeil pour se tenir éveillé, et quand on a des insomnies pour se faire dormir. On boit parce qu'on est triste, on boit parce qu'on est gai (1)... »

Tel est ce fléau qu'on appelle l'alcoolisme; ce fléau qui fait plus de ravages que la famine, la peste et la guerre, qui plus que la famine et la peste décime, qui plus que la guerre tue, qui fait plus que tuer, qui déshonore !

Dr V. Lowenthal.



LE MAUVAIS ÉLÈVE

Je suis pion, — oh ! pas depuis longtemps, depuis deux mois, trois mois peut-être, — et j'ai déjà, à mes yeux, le grand défaut du commun des pions : « j'ai des préférences ». Avez-vous été élève? Probablement, hélas! Alors vous savez quelle terrible accusation renferment ces quatre mots : « Il a des préférences. » Vous savez quelles meurtrières rancunes, quelles haines s'amassent dans le cœur des « retenues », des « piquets » contre le pion qui a des préférences; eh bien, toutes ces rancunes, toutes ces haines, je mérite d'en être poursuivi, accablé, mais elles ne naîtront que dans le cœur de mes bons élèves, car celui pour qui j'ai des préférences, mon préféré, c'est le « mauvais élève ».

Il a un drôle de nom, un nom pour rire : Vru. L'autre jour, son professeur, M. Rabant l'a fait venir à sa chaire pour lui annoncer solennellement qu'il aurait encore un zéro, n'ayant pas fait ses devoirs, puis lui a dit, sans se mettre en colère, comme s'il eût parlé du beau temps ou des poutres du plafond : « Vru, vous êtes un mauvais élève, le Mauvais Élève... »

Ne croyez pas que Vru ait pleuré: il sait déjà, comme vous ou moi, que les noms sont affaire de conventions. Il est donc le Mauvais Élève, et, qu'on l'appelle comme cela ou autrement, peu importe, n'est-ce pas, puisqu'il ne répond jamais... Car Vru ne répond jamais.

Les rares jours où il n'est pas au piquet, il passe dans la cour de récréation, la troisième cour, indifférent à tous les appels, sourd à toutes les sollicitations, et va s'asseoir par terre tout contre l'escalier du réfectoire. Là il construit des machines admirables avec deux petits bâtons qu'il met dans toutes les positions, en croix, en X, en V, ou bien il tourne ses doigts à la hauteur de ses yeux. Ses camarades ont essayé de le mêler à leurs jeux, mais il ne s'est jamais laissé entraîner : il a une prudence instinctive. Les « grands » se sont d'abord vengés par des moqueries, mais son impassibilité les a désarmés; ils restent maintenant de longues minutes devant lui à le regarder se distraire, sans lui rien dire, avec, dans les yeux, la raillerie envieuse des riches devant ceux qui s'amusent à peu de frais.

Au reste, ils n'ont pas souvent l'occasion de l'envier, car la distraction la plus habituelle, et, je crois, la distraction préférée du mauvais élève, c'est le piquet.

Depuis que je le connais, je l'ai vu au piquet de dix heures à onze heures, et de quatre à cinq, tous les jours, sauf deux ou trois. D'abord, M. Rabant me l'amenait par l'oreille comme s'il eût craint qu'il ne se sauvât, et me priait à haute voix d'être très sévère; puis, peu à peu, il a cessé de se déranger, sachant bien que Vru ne pense pas à se sauver, et même il ne me prie plus d'être sévère; pourquoi sévère? jamais Vru n'a triché, jamais il ne s'est tenu sur une jambe pendant un moment pour laisser reposer l'autre... Au piquet, Vru est un bon élève, le Bon Élève. Il se tient si droit sur ses jambes, les talons joints, que sa blouse noire ne fait pas un pli; tout au plus, chaque quart d'heure, fait-il une flexion des genoux, suivie d'un rapide étirement des bras et d'un large écarquillement des yeux, puis son petit corps reprend son immobilité. Quant à ses mains, je crois qu'on ne l'empêcherait pas aisément de les bouger; je n'ai jamais essayé, elles font si peu de bruit. Les heures de piquet ne lui ont jamais paru longues, peut-être parce que je ne lui ai jamais défendu de jouer avec ses doigts. Il en passe un, puis deux, puis trois, dans le caoutchouc de son grand chapeau de paille, et il tire, il tire, jusqu'à ce que le chapeau descende sur ses yeux, ou bien il tourne ce caoutchouc sous son menton, le tord par degrés, de sorte qu'il devient de plus en plus petit et que ses joues deviennent de plus en plus rouges et chaudes.

D'autres fois, Vru passe ses mains dans sa ceinture de cuir noir par derrière, et tire de toute sa force, jusqu'à ce que la ceinture disparaisse entre les deux bourrelets de son ventre; mais il ne suit pas des yeux les progrès de l'étranglement, il ne pourrait regarder son ventre sans baisser les yeux, et cela, Vru ne le veut pas; il est le Bon Élève, au piquet; il se tient toujours bien droit, les yeux toujours fixés sur la même raie du mur, faite au canif par un piquet moins consciencieux.

J'ai raisonné le Mauvais Élève, je lui ai fait de la morale, je lui ai fait honte, j'ai voulu qu'il me promît qu'il travaillerait mieux la « prochaine fois ». Il n'a pas pleuré, il n'a pas rougi, il ne s'est engagé à rien. Dans le fond il est honnête, il ne fera pas une

(1) Suite. Appel aux ouvriers.

promesse qu'il sait ne pas pouvoir tenir, qu'il ne veut pas tenir. Je lui ai dit qu'il m'avait promis, il a eu la charité de ne pas me démentir. Maintenant tout est fini entre nous, je ne lui parle plus, il vient chaque matin et chaque soir se mettre au piquet avec la même constance muette et je fais les cent pas derrière lui sans jamais lui adresser un mot : « Je suis fâché », lui ai-je dit le jour où je lui ai parlé pour la dernière fois.

Fâché? cher petit Vru; oh! non, je ne suis pas fâché, mais il faut que les autres le croient puisque tu es un mauvais élève, il faut surtout que tu le croies pour que dans ton jugement borné tu ne me trouves pas bête; pour que, dans ta conscience de mauvais élève, tu ne me juges pas mal.

Laisse les autres rire dans ton dos, laisse-les t'accabler de leurs prix, de leurs accessits, de leurs satisfecits; tu as en moi un ami qui connaît la vanité de la gloire et qui t'aime pour tout ce qui t'attire les injures et le mépris des hommes. Je le dis ici parce que je sais que tu ne lis aucune Revue.

Je t'aime pour ta paresse, pour ton obstination à ne pas t'instruire, pour ton dédain de ce qui fait l'orgueil et le malheur des hommes. Je t'aime pour toutes les qualités que tu as et qui me manquent.

Reste, reste un mauvais élève. Peut-être ta sagesse est-elle instinctive, peut-être ne lui rends-tu pas grâces comme il conviendrait; mais, plus tard, comme tu la béniras! comme tu te béniras, et te féliciteras! Ta haine des livres — bons ou mauvais — te gardera de lire Fénelon et François Coppée; tes rêves ne se heurteront pas aux constructions de la géométrie et de la physique; tu ne connaîtras pas la honte de céder à un théorème, ni la rage de te rendre à la raison. La pensée ne te viendra pas que les idées puissent être produites par un mouvement, ni les désirs par les instincts, ni la beauté par l'harmonie dans les rapports, ni les regrets par une activité contrariée. Tu te mouvras dans un monde où tout te paraîtra nécessaire, terrible et charmant; tu prêteras une pensée, des passions — les tiennes — aux forces qui nous oppriment; tu souffriras tous les maux dont notre science n'a pu nous délivrer et, en outre, tu te croiras poursuivi, nu et désarmé, par la haine de divinités toutes-puissantes à qui tu pourras jurer, en conscience, n'avoir jamais fait de mal.

Tu souffriras beaucoup, mais non pas par des forces irresponsables; par des volontés plus fortes que la tienne que tu pourras implorer ou maudire. Tu pourras puiser sans les tarir aux deux sources de l'Art : la crainte et la haine impuissante. Tu donneras de doux noms à tes marâtres, tu prendras à deux mains la robe traînante des Euménides.

Reste, reste un mauvais élève! Que mon exemple te serve de leçon. J'ai bien pris, il est vrai, quelques bonnes résolutions, je me suis promis souvent de tourner le dos à l'école et je l'ai fait quelquefois; dans le fond je n'ai jamais cessé d'aimer ma première amie : la douce Paresse qui m'apprit, à l'heure des classes, de si jolies choses le long des buissons; mais je n'ai pas eu dans le mal la constance nécessaire; un misérable orgueil m'a empêché de persévérer dans le chemin tortu.

Que ne suis-je resté, toujours, un mauvais élève!

CHARLES BRIAND.

« ARRIGO BEYLE, MILANESE »

A M. Casimir Stryienski.

Il me semble, cher Stendhalien, que toutes les petites découvertes faites autour de notre pauvre ami vous appartiennent un peu. Dans le pays qu'il a aimé si amoureusement, je viens de retrouver des fragments de sa vie. Et j'aime à vous envoyer quelques-unes de ces vieilles choses centenaires.

On vous a appelé l'« *homme d'affaires* de la famille beylique »; c'est un bien vilain nom, grave et bourgeois, que je ne veux pas vous donner. Non, vous êtes de cette heureuse élite, à qui, de loin, il songeait, quand il écrivait quelqu'une de ces pages intimes que ses contemporains ne comprenaient pas. Vous avez, d'un doigt pieux et délicat, développé les feuillets jaunis où il se plaisait à raconter sa vie et ses amours pour ses petits-neveux de 1900. Il avait grande confiance en eux. Il aimait à penser que ceux-là du moins sauraient le connaître. N'est-ce pas là, dites-moi, encore une de ses naïvetés?

Peut-être regretterait-il, aujourd'hui, le temps où l'*Amour* ne trouvait pas cent lecteurs? Maintenant chacun se mêle de lire Stendhal; le moindre bibliophile de province cherche partout ses œuvres les plus rares, tout critique veut dire son mot sur lui. Et ce mot n'est pas toujours plein d'aménité. Pour se consoler de ceux qui continuent à ne le pas comprendre, et nous gâtent ses amies en en parlant mal, j'imagine qu'il aimerait venir vous entretenir de Métilde, et du temps où il l'aimait ici.

Vous lui plairiez d'abord, parce que vous ne l'avez pas rendu ridicule. Vous n'avez pas voulu, de cet ironique et de cet incroyant, faire le dieu d'une religion nouvelle; il se fût défié de ce culte dangereux, et eût craint le sourire des incrédules. Vous savez voir ses défauts, et quelquefois ses attitudes vous ont paru plaisantes. Mais vous êtes resté indulgent, sans doute parce que vous avez su démêler amicalement cet esprit toujours curieux, et quelquefois sympathique.

Laissez-moi donc vous donner des nouvelles de Milan, et de lui.

Je viens de suivre, en pensant à vous deux, la petite rue tortueuse et sombre, au bout de laquelle il habitait. Vous avez dû passer devant chez lui, sans vous en douter, en venant de la gare à la place du Dôme : la maison était au coin de la *via Andegari*, — la rue des Aubépines, prétendent les vieux guides milanais, — et de la *corsia del Giardino* : un nom plaisant, que l'on a changé pour celui de « via Manzoni ». Car j'ai eu la tristesse de retrouver à Milan ce sot défaut de l'édilité parisienne : on efface, sur les plaques de marbre, les vieux noms pleins de grâce morte et de vie passée, tandis que le culte des grands hommes connus et inconnus s'affiche à tous les coins de rue. Et je crains bien de voir quelque jour disparaître même ces deux noms exquis, qui se cachent en des ruelles infimes : via dei Fiori oscuri, — via dei Fiori chiari. N'aimeriez-vous pas habiter là ?

La via del Giardino a perdu son nom, et la maison de Stendhal, qui était loin d'être un palais, a été abattue.

C'est tout près de là, un peu plus haut, vers la vieille porte de la ville « il Portone », dernier vestige des remparts disparus, que quinze ans auparavant il était entré à Milan, un peu avant Marengo. Tandis qu'il s'avançait sur un mauvais cheval, rêvant gloire et amour de roman, et admirant à tort et à travers, délicieusement, comme il est doux d'admirer, son cousin Martial Daru, pratique et déjà au courant de la vie, l'avait cueilli au passage ; il lui avait offert, dans le palais tout neuf où on l'avait logé, une côtelette à la milanaise qui laissa toujours à Stendhal le plus tendre souvenir.

Il admira le magnifique escalier, et eut là, raconte-t-il, la révélation de l'architecture. — Vous serez peut-être moins enthousiaste de la *casa d'Adda* c'est le palais qui porte aujourd'hui le n° 41 de la via Manzoni. Les colonnes d'un portail étriqué essaient vainement de parer son immense façade nue. Mais vous aimerez, par delà les sombres arcades entourant le cortile, la profonde et lumineuse perspective de jardins qui vient s'encadrer dans l'ombre des colonnes. C'est là que les Stendhaliens qui ont de la dévotion doivent aller faire leur premier pèlerinage [1].

Est-ce en souvenir de sa première entrée à Milan qu'il était venu s'établir via Andegari? Il y était d'ailleurs bien placé, à deux pas de la Scala ; il allait, là, chaque soir, entendre de la musique en pensant à autre chose, — vous savez à qui, — dans cette grande salle de théâtre à demi obscure, où les bons Milanais pouvaient venir tranquillement rêver, ou discrètement faire leur cour. Les journaux du temps prétendent même qu'ils profitaient de l'éclairage incertain pour y dormir sans scandale.

Et quand il rentrait, après avoir couru de loge en loge, il pouvait apercevoir, de la fenêtre de sa chambre, la palais altier et somptueux, — encore debout, — de son ennemie la Traversi. Je ne vous apprendrai pas que cette coquette toujours ardente et un peu fanée s'était faite la protectrice et la conseillère de sa cousine Métilde ; c'est elle qui lui avait persuadé, croyait Stendhal, de ne pas l'aimer. J'imagine qu'il se trompait ; mais cette touchante illusion me plaît. Les hommes que l'on n'aime pas croient volontiers à l'intervention de quelque envieux, qui a dissuadé un cœur prêt à s'abandonner déjà. Et ainsi ils arrivent à se consoler un peu.

Métilde elle-même n'était pas loin. Vous êtes un peu Milanais, et votre imagination me suivra, jusque dans ce vieux quartier, où respirer encore l'âme antique de Milan. J'aime à m'enfoncer dans ces petites rues que semble mener la fantaisie ; elles penchent à droite, tournent à gauche, et ne savent point où elles vont. Aussi je l'oublie facilement moi-même, quand je les suis lentement. et que peu à peu le passé me gagne.

Je les suivais ainsi il y a un instant, et à mesure diminuait le grincement lointain des tramways. Ils n'ont pas encore envahi ces ruelles impraticables ; la lumière électrique n'en vient point non plus troubler les ombres discrètes et silencieuses.

Vous souvenez-vous de la place San Fedele, là où, il y a quatre-vingt-dix ans, on tua à coups de parapluie Prima, le ministre des Finances détesté ? moyen de protestation plus énergique que le refus d'impôts. Vous y trouverez encore, à côté d'une somptueuse église de style baroque que Stendhal avait la faiblesse d'admirer (mais que n'admirait-il pas à Milan ?), un grand hôtel triste où il logeait quelquefois. La façade roussâtre, qui ouvre de mauvais gré sur la place quelques rares fenêtres, y porte en lettres d'or le nom vieillot, romantique et romance, de « Bella Venezia ».

Là donne cette ruelle tortueuse où l'on voit surgir

1. D'ailleurs rien ne prouve que Stendhal soit resté à la casa d'Adda plus que le temps de déjeuner avec Martial ; il fut bientôt logé de l'autre côté de la ville, au « Borgo di Porta Orientale » (aujourd'hui corso Venezia), dans la casa Bovara. On lui avait donné, sans doute sur la recommandation de Daru, une petite chambre dans ce beau palais, celui du ministre de France ; il logeait au dessus de la salle à manger de M. Petiet, et non de Mme Pietragrua, comme le croit un peu légèrement M. Barbiera : Angelina Pietragrua, que Stendhal aima pendant onze ans avant qu'elle le sût et lui en sût gré, n'avait rien à faire à l'Ambassade de France. Le palais Bovara, d'une architecture froide, régulière, et élégante, est encore plein de fraîcheur. On le trouvera au n° 81, près des Jardins Publics.

tout à coup des flancs d'un palais des torses mutilés, monstrueux, et qui semblent emplir l'étroit passage : les *Ornenani* de Leone Leoni. Deux pas plus loin, vous arrivez à la piazza Belgiojoso, petite place rectangulaire, sombre, et d'une tristesse morne. Elle est déserte : aucun cafetier n'a songé à y établir un orchestre de « Dames viennoises » ; les marchands de cartes postales n'y pénètrent pas, et les étrangers l'ignorent. Ce soir, dans la brume que blanchissaient à peine trois becs de gaz, je voyais s'élever d'un bout à l'autre de la place l'immense palais Belgiojoso, somptueux et mélancolique. En face, une colonnade noirâtre, plus triste encore, de ce beau italien qui, disait Stendhal, paraît lugubre à une âme française. Ces palais fermés semblent regarder avec dédain l'infime passant qui les frôle, et dérange le noble silence de cette place aristocratique.

Métilde y habitait (1) : la maison a été reconstruite et la fenêtre à disparu, où Stendhal, un soir, tout frémissant d'illusions folles, crut voir se soulever un rideau sous la main de celle qu'il venait de quitter. L'âme noble et chimérique de Métilde devait aimer la mélancolie hautaine de ces palais et de cette place. C'est là que seule, séparée de son mari, à peu près brouillée avec sa mère, dédaignant les joies faciles de ses amies milanaises, elle recevait le soir ce pauvre Henri Beyle. Vous savez qu'il n'était point toujours bien accueilli, et que sa vivacité un peu âpre froissa cette sensibilité trop éprise de rêve.

Puis, tandis qu'il songeait à l'aimer, elle, pensait à délivrer l'Italie ; elle vivait au milieu de jeunes conspirateurs romantiques, elle brûlait de leur héroïsme, elle ne sentait pas leur naïveté, la beauté de leur grande pensée commune la remplissait toute ; — et cet amoureux étranger, déjà un peu chauve, bedonnant, et timide, lui parut, je le crains et le dis entre nous, peut-être un peu ridicule.

Mais je ne veux pas conter aujourd'hui la mélancolique histoire de ces amours vaines...

Les jours où Métilde avait été moins fière et moins dure, elle lui permettait de l'accompagner chez sa cousine : brève félicité, car le chemin n'est pas long.

Ils suivaient la petite rue Morone, celle où vous avez visité, comme M. Paul Bourget, le délicieux musée Poldi-Pezzoli. Et là, dans l'ombre, tandis qu'ils passaient devant les grands portiques sombres et les vieilles pierres noircies pleines de secrets d'amour, le bras de Beyle devait un peu trembler, quand s'appuyait la main de Métilde. Elle, toute à ses enthousiasmes, peut-être ne le remarquait pas. Et cela valait mieux pour lui. — Quand il l'avait laissée à la porte de la Traversi, au coin de la corsia del Giardino, il s'en allait, repoussant ses beaux projets de conquête et les audaces qu'il voulait toujours et qu'il n'osait jamais, — par les rues enchevêtrées, sur les grandes dalles humides et luisantes...

*
* *

Qu'il reconnaîtrait peu aujourd'hui cette Milan dont il aimait jusqu'à la douteuse odeur !

Stendhal, tout fier de comprendre le milanais (seule langue que l'on parle à Milan, où, aujourd'hui comme hier, l'italien est encore une langue apprise et étrangère), Stendhal admirait combien il était riche en expressions pour rendre toutes les nuances du désir et de l'amour. Eh bien, faites-en l'expérience ; allez vous promener dans la galerie Victor-Emmanuel, parmi les bibelots modern-style autrichiens, les cartes postales de beautés internationales, les orchestres viennois et les livres français ; écoutez autour de vous, et cherchez de quoi l'on parle ; dans ce langage que, sans doute, vous comprendrez mal, vous distinguerez bientôt des chiffres et des comptes, des lires et des francs, que se renvoient des interlocuteurs sérieux et affairés. Le Milanais ne parle plus d'amour.

Deux cent mille émigrants sont venus noyer l'antique population, joyeuse et amoureuse de la vie. Ils lui ont apporté, comme tous les émigrants, l'ardeur au travail et la passion pour l'argent qu'on gagne. Milan est devenu, non sans raison, la gloire commerciale et financière de l'Italie. Elle y a peut-être perdu un peu de beauté, — et un peu d'elle-même.

Il est vrai qu'à côté de ces 400 000 Milanais que Stendhal ne reconnaîtrait plus, il est un endroit chéri où il pourrait revoir les petits-fils de ceux qu'il a connus. Les mêmes noms occupent encore souvent les mêmes loges à la Scala. Et c'est là que flotte encore un peu de l'air qu'on respirait il y a cent ans ; il ne vibre plus aux mêmes notes, et les cymbales de Verdi ont remplacé les airs légers de Rossini. Parfois même s'y aventure Wagner, mais le vieux théâtre, dit-on, ne le supporte qu'avec peine, et un peu parce qu'il doit suivre la mode, et savoir s'ennuyer comme il faut. La musique italienne a toujours ses plus sincères tendresses, et ses plus fidèles.

C'est là encore que se content les petites histoires et les grands secrets ; comme une guirlande qui va de loge en loge, chaque visiteur les apporte avec lui, et bientôt ils ont fait le tour de la salle. Les Milanais — et je ne m'en plains pas plus que Stendhal — savent et disent volontiers la chronique légère du jour et de la veille, avec une aisance que je n'ai point trouvée ailleurs.

Je ne sais pas si, comme jadis, il faut encore avoir un cavalier servant, sous peine de passer pour sotte.

(1) Au coin de la via San Paolo.

On le dit... Pourtant la gravité et un peu de l'ennui modernes ont pénétré là aussi.

Stendhal trouverait que ses Milanais si voluptueux ont appris la tristesse et le cant anglicans.

La Scala est toujours l'unique salon des Milanais; mais l'on n'y joue plus au tarocco, en s'injuriant à grands cris. Dans les loges que des rideaux ne font plus closes aux indiscrets, la lumière inonde les visiteurs, toujours bavards comme autrefois. Et si l'on n'écoute pas davantage l'opéra, si l'on s'y raconte toujours les histoires de la loge voisine, je crains bien qu'elles n'aient plus tout le piquant de jadis.

Je ne sais trop si les amours sont mortes, mais je crains bien que l'amour ne soit plus. Depuis cent ans, Milan a vécu, et souffert; maintenant elle travaille, et elle jouit. Du temps de Stendhal, c'était une insouciante gaieté troublée par quelques tragédies, un monde d'épicuriens que venaient gêner les faces enthousiastes ou ténébreuses de quelques romantiques conspirateurs. Puis vint l'âge viril, où les héros ne furent plus des enfants ou des poètes. Milan eut, en 1848, ses journées glorieuses, elle eut ensuite ses journées de deuil. Elle sut mériter sa liberté. Aujourd'hui, elle n'a plus ni la légèreté ni l'enthousiasme; elle est devenue trop sérieuse pour être oisive et trop raisonnable pour croire beaucoup aux folies généreuses. Elle travaille pour gagner des jouissances solides. Comme elle est riche, elle sait d'ailleurs être généreuse. C'est une fort belle ville moderne. Mais il lui manque la petite fleur d'autrefois. Stendhal s'y ennuierait, et n'y trouverait plus de Métilde.

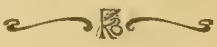
Pauvre Métilde, qui pense à elle? La gloire de son ami ne lui a même pas donné l'immortalité de Graziella, une petite fille de Naples telle qu'il y en a tant. Comme celle de Graziella, on chercherait vainement sa tombe. Le cimetière même de San Gregorio, où elle était ensevelie, a été envahi par des rues nouvelles, des rues bien droites et bien raisonnables, comme celles qui, par toute l'Italie, viennent cruellement effacer les vieilles rues errantes et aventureuses, étroites, délicieuses et sales. La sage régularité du goût piémontais semble avoir envahi l'Italie, comme le sage bureaucrate piémontais en a fait la conquête. A Rome, à Naples, comme à Milan, on retrouve aujourd'hui un peu de Turin, de ses rues droites à l'américaine, de ses perspectives immenses et insipides. Il est grand temps de voir l'Italie; il n'est peut-être plus temps de voir Milan.

Et je me trouve si loin de Stendhal, et de la vieille ville d'autrefois, folle et tragique, pleine de complots et d'amours, que je ne me sens plus le courage de revenir à eux!

Recevez bénignement, mon cher ami, ces morceaux du passé; je les choisis pour vous, parmi quelques autres, exhumés en fouillant dans les archives de Milan, et dans les souvenirs des vieilles gens.

J'ai voulu leur donner, à ces choses mortes, un peu de vie.

PAUL ARBELET.



LA VIE LITTÉRAIRE

Les tendances du roman : Georges Lecomte, Michel Corday, André Couvreur.

Georges Lecomte : *Le Veau d'Or* : Fasquelle, éditeur. — Michel Corday : *Sésame ou la Maternité consentie* : Fasquelle, éditeur. — André Couvreur : *La Graine* : Plon, éditeur.

... Le docteur Lafont a laissé en mourant, à son fils André, la formule d'un élixir qui suspend, à son gré, la fécondité de la femme, et, par conséquent, peut diminuer, supprimer l'augmentation des naissances dans le monde. André Lafont répandra-t-il cette découverte utile ou funeste à l'humanité? Substituera-t-il à ce précepte ironique et féroce : Croissez et multipliez, cet autre précepte plus humain et plus sage : Améliorez-vous! Les apôtres de l'*Amélioration humaine*, dirigés par le doux vieillard Acquin, lui conseillent de travailler de toutes ses forces à empêcher la naissance d'une foule d'enfants voués à toutes les souffrances et à toutes les tares. En effet, on met au monde des êtres trop nombreux que la loi de misère éclaircit ensuite. Pourquoi attendons-nous qu'elle opère son épouvantable triage; ne vaut-il pas mieux cesser de lui fournir des victimes, créer juste autant d'enfants qu'on en peut nourrir sainement et élever moralement?

On dira : agir ainsi, pratiquer ouvertement ce malthusianisme systématique, c'est aller contre la nature. Aller contre la nature? Mais n'est-ce pas toute notre histoire? Sans cesse, nous combattons les forces nuisibles de la nature, et, sans cesse, nous asservissons ses forces utiles. A notre progrès infatigable, à nos victoires continuelles remportées sur l'instinct brutal, n'ajouterait-on pas une conquête suprême — si on rendait possible la maternité volontaire?

André Lafont fait avec méthode toutes ces réflexions, et, pendant ce temps-là, il aime sa jolie voisine. Sa voisine s'appelle Mme Hélie. Elle est la femme d'un aliéné. Elle aime André, et ne dissimule pas son amour. Mais elle ne cache pas non plus, et il convient d'admirer sa sincérité que nulle fausse pudeur n'atténue, qu'elle céderait volontiers à son amour si elle ne redoutait d'être mère, car, enfin,

c'est une loi de la nature... André ne dit pas tout ce qu'il en pense, mais il songe que ce serait peut-être une bonne occasion d'utiliser l'élixir paternel, et de rendre service à l'humanité souffrante.

En même temps, sa sœur Marie aime son charmant voisin Vadier, interne des hôpitaux. Elle céderait à son amour si... mais elle est vertueuse, et, au surplus, les conventions bourgeoises n'autorisent guère les jeunes institutrices à avoir des enfants en dehors du mariage, comme on dit en beau style. Alors, Vadier demande à ses riches parents l'autorisation d'épouser la pauvre Marie, et les parents refusent, car « il faut de l'argent pour s'établir » et un jeune homme riche pour fonder une famille doit « épouser une dot ».

Et l'interne Vadier se suicide très prématurément. Et ce n'est pas gai pour Marie. Et ce n'est gai pour personne.

Mais l'aliéné meurt très raisonnablement dans l'hospice de Charenton. Mme Hélie, sa veuve, pourra épouser André. Elle n'aura plus peur d'avoir des enfants. Elle n'aura plus peur... Mais que fera-t-on de l'élixir ? André, ingénieur chez Chalambert, vous savez, le fils du sénateur ardent à prêcher la repopulation, a contemplé le bonheur de cette famille nombreuse. Et il hésite, et il ne sait que dire. Alors, il ne se résout ni à répandre l'élixir paternel, ni à divulguer la formule, mais il léguera l'un et l'autre à ses fils qui jugeront si le monde est prêt à user sagement de la maternité consentie... Sinon, les fils eux aussi transmettront l'héritage intact. Et respecté, mystérieux, l'élixir de bonheur restera là, dans une petite armoire close, de génération en génération, — jusqu'au jour où l'homme sera digne de le connaître et de l'employer.

Voilà le roman de Michel Corday.

*
* *

M. Malfroy-Ducroc, successeur de M. Malfroy son père, est marchand d'antiquités. Il tient boutique dans un passage où n'abondent ni l'air ni la lumière. Aidé de sa femme industrieuse, il gagne de l'argent. Il ne veut que gagner de l'argent, ou plutôt de l'or, car pour lui, l'or est le seul dieu. Le veau d'or est toujours debout ! Afin d'en gagner davantage, il s'applique efficacement à fabriquer lui-même des antiquités. Il corrompt pour cela un amateur ruiné, Fulcrand Lime, un artiste génial mais besogneux, Max Belhomme, et il conquiert malhonnêtement, c'est-à-dire rapidement, la plus enviable, que dis-je ! la plus respectable fortune. Il est moralement, ou mieux, immoralement associé à des fonctionnaires du Beau, comme Jean Rafle, inspecteur, puis directeur des Beaux-Arts, que les scrupules ne gênent pas plus que sa compétence artistique ; avec Mathurin Poisse, autrefois bon pédicure, aujourd'hui critique d'art plein d'autorité.

Les Malfroy ne fréquentent, tout en les détestant, en les aimant, en les admirant, en les jalousant, que des gens aussi riches ou plus riches qu'eux, aussi avides en tous cas de s'enrichir : leur beau-père Ducroc, qui, de canaillerie en canaillerie, est devenu presque vénérable ; l'avoué Levain, admirable pour prolonger les bons procès ainsi que les mauvais et compliquer les affaires les plus simples, ardent à gagner l'or que répand sa femme ambitieuse de suprématie parisienne et de gloire mondaine... Tous sont les forçats de l'or.

Naturellement, ils suppriment toute vie familiale. L'avoué Levain n'a qu'un fils et ne voudrait avoir d'autre enfant. Malfroy, l'opiniâtre époux de la fille unique de Ducroc, n'a qu'un fils... quand... mais qui dira les surprises de l'amour distrait !

— Voyons, qu'y a-t-il ? redemanda M. Malfroy lorsque sa femme l'eut entraîné, d'une marche dolente, dans la chambre conjugale.

— Il y a...., il y a que je suis enceinte ! gronda l'osseuse personne dont la maigreur éveillait si peu le moindre soupçon de fécondité.

— Malheur ! gémit l'époux, en penchant de détresse sa tête consternée.

Donc les Malfroy-Ducroc ont deux enfants ; mais ils ne sont pas contents. L'amour de l'or anéantit en eux tout autre sentiment. La joie de gagner l'or supprime chez eux toute autre joie. Et ils sont malhonnêtes et triomphants.

Heureusement, les bons sont rassurés bientôt et les méchants tremblent. L'avoué Levain tomberait de l'apoplexie dans la faillite s'il ne fuyait en Amérique. Et il sera puni dans son fils, malade, annihilé... Ducroc se ruine dans une spéculation plus rapidement qu'il ne s'est enrichi. Malfroy, spéculant avec son beau-père, est privé soudain de tous les bénéfices réalisés lentement dans la fabrication des antiques par des procédés très modernes. Ses enfants ont horreur des goûts paternels. Le fils Daniel s'en ira vivre en Suisse et il ne demeurera pas indifférent au bonheur de l'humanité.

La fille épouse sans dot le fiancé qu'elle adore... Tous les amis pauvres, mais honnêtes et généreux, que méprisaient les Malfroy, vont de félicité en félicité. Les Rochambeau s'aiment de plus en plus. Et le mari architecte, doué de talent et d'originalité, trouve cependant une clientèle qui le paie. Les enfants de Clerc, le fonctionnaire épris du fonctionnarisme, vivent avec joie dans des travaux conformes à leurs goûts. Il n'est pas jusqu'à Napoléon Moutte, expéditionnaire, auteur gai, menacé de choir dans le vaudeville, qui ne fasse, cependant, quelque chose

d'utile... La vertu est partout récompensée... Et Malfroy lui-même est tout disposé à chanter un hymne à la vie simple et bonne, à la gaieté, à la famille, à l'honnêteté, à l'amour.

Voilà le roman de Georges Lecomte.

***

Antonin Fargeaud, marié deux fois, a engendré d'abord des fils d'une femme hystérique, affligés de toutes sortes de maladies indéfinissables et inguérissables, ensuite un fils, Claude, d'une seconde épouse, vertueuse, belle, mais phtisique. Il en était venu à penser que c'est peut-être un crime d'engendrer des êtres condamnés d'avance à une vie misérable ou précaire... D'ailleurs, mettez-vous à sa place !

Nous assistons, en effet, à la décadence de cette famille atteinte de toutes les dégénérescences, de cette famille dont certains enfants sont condamnés à la folie, d'autres à la paralysie, d'autres à la perversité morale, d'autres à la mort rapide et cruelle. Et l'ancêtre Antonin Fargeaud, malgré son stoïcisme et sa science, se désespère; et il considère le malthusianisme comme l'unique salut de l'humanité.

Mais son fils Claude, cependant, souhaite plus de fécondité dans les familles contemporaines. Ne voudrait-il pas même que la fécondation artificielle fût autre chose que l'apanage des charlatans, car les enfants survenant dans les ménages désunis rattacheraient au foyer certaines femmes que la stérilité en éloigne, et le bonheur, enfin, ne réside que dans les familles nombreuses... Il contemple près de lui la famille du docteur Bouret, où de nombreux enfants, beaux et forts, grandissent et se préparent à l'action utile. Et, sous son influence, les ménages pervertis par les mœurs contemporaines se rapprochent et trouvent l'harmonie et la joie dans la fondation d'une famille; enfin, quand il se sent mourir, emporté par le mal héréditaire, il met la main de sa fiancée Henriette dans la main de son ami Raoul Fieux. Claude meurt; mais Henriette et Raoul sont fiancés, sont mariés bientôt. Ils viennent s'agenouiller sur la tombe de Claude, lui promettre de consacrer l'existence qu'il leur réserva si belle à faire triompher la vie, la vie qu'il aimait pour les autres, la vie qu'il ne voulait pas garder pour lui, car il se sentait trop faible pour l'utiliser, pour la transmettre. Puis les jeunes époux, ayant prié celui qui les unit, s'en vont. Alors... alors...

« ...Et tandis que, la première plainte poussée, elle entrait dans l'amour, toute frémissante du don glorieux de la graine, — leurs cris d'ivresse célébraient l'acte le plus sacré, l'acte premier des races, celui des semailles fécondes, d'où sort la Vie. »

Voilà le roman d'André Couvreur.

***

Michel Corday, qui n'est point dépourvu de sentiment poétique, a écrit déjà plusieurs romans physiologiques. Il a étudié, dans *les Embrasés*, le penchant à l'amour physique dans les pauvres êtres que la phtisie arrache brutalement de cette vie. Il a étudié dans *Vénus ou les Deux Risques*... Mais voyez le roman lui-même pour savoir ce qu'y étudia ce romancier d'ailleurs fin, distingué. Il étudie dans *Sésame ou la Maternité consentie*, mais vous avez vu déjà ce qu'il y étudie...

Michel Corday expose, avec une clarté presque éblouissante, la théorie, la thèse qui lui inspire son roman. Mais l'aventure romanesque se lie mal avec le développement de la thèse. Elle n'est ni une conséquence, ni une cause de la thèse. Elle se développe parallèlement à elle, et le romancier a toutes les peines du monde pour unir à travers les pages ce qui était fort séparé à l'heure même où il commençait de les écrire !

Et, sans doute, parce qu'il n'y a point corrélation absolue entre la thèse et le drame, on s'aperçoit mieux que la thèse devrait être inspirée par le drame plutôt que le drame par la thèse, et qu'en outre il est peut-être impossible de faire sortir beaucoup d'art de tant de médecine et de tant de sociologie.

Michel Corday demeure néanmoins, en dépit du choix de ses sujets, choix que ne lui impose pas son tempérament, mais peut-être le simple souci de traiter des sujets actuels; il demeure un artiste assez attrayant pour la pureté, oui, pour la pureté de son goût. Il conçoit et expose ses sujets avec une simplicité agréable et limpide. Il n'a ni beaucoup de nerf, ni beaucoup de vie, ni beaucoup d'impétuosité littéraire, mais de l'ordre. Certes ! il est le plus ordonné des romanciers !

Et il a le tort, sans doute, d'indiquer ses sujets plus qu'il ne les traite; mais comment ne pas admirer au moins la nudité élégante de son style pâle et un peu anémique. Sans doute, ce style est parfois convenu, faux et faible, gâté de métaphores incohérentes et enchevêtrées : « Un frisson de joie agitait ses lèvres et son cœur. Mais il trembla qu'à serrer de plus près son espoir, il ne le fit envoler. D'un souffle, cette porte entr'ouverte sur l'avenir pouvait se refermer. Il se tut. » Mais Michel Corday n'abuse pas du droit que n'a pas tout écrivain contemporain d'inventer d'inexpressives incorrections. Il a de la mesure en tout, jusque dans ses fautes de style.

Et tant de délicatesse dans ses sentiments, et dans l'expression de ses sentiments ! Grâce à lui, les discussions les plus bizarres deviennent presque édifiantes. Ses idées sur la physiologie conjugale se font, en son livre, d'une décence rare et d'une

précieuse modestie. Quand Mme Hélie explique à André Lafont qu'elle voudrait bien, mais qu'elle aurait peur, trop peur d'être enceinte... son aveu est si finement nuancé qu'on croit à une idylle, et qu'on se figure une ingénue avouant à son fiancé un amour candide...

De combien d'écrivains pourrez-vous dire aujourd'hui qu'ils ont de la délicatesse? Mais Michel Corday se donne de bien drôles d'occasions de l'exprimer.

***

Georges Lecomte est un observateur étrangement pénétrant; et plus il écrit, plus il apparait comme un psychologue précis à qui rien n'échappe de la réalité contemporaine.

Son œuvre, tout intéressante, est très variée. Georges Lecomte a étudié avec goût l'*Art impressionniste*. Il a visité et dépeint avec amour l'Espagne. Il a écrit des romans de passion, abondants et faciles, un peu troubles, que l'on peut ne pas tenir pour ses romans les meilleurs : *Suzeraine; la Maison en fleurs*. Il est difficile de ne pas considérer comme des œuvres caractéristiques du roman contemporain : *les Valets, les Cartons verts, le Veau d'or*, dans lesquels Georges Lecomte observe, patiemment, minutieusement, sévèrement, certains milieux sociaux: politiques, fonctionnaires, industriels et gens d'affaires. Non seulement Georges Lecomte observe les milieux, mais les individus. Et il fait vivre les uns et les autres. Son récit, d'une ironie douce ou vive, son récit qu'encombrent sans l'attarder maints détails est toujours alerte et mouvementé.

Il a voulu, lui aussi, comme il le dit, « maintenir contre la pornographie et le parisianisme vaudevillesque un art de passion, de vie, de généreuse foi en l'avenir ». Excellente intention, digne d'un artiste moderne! Mais peut-être que dans *le Veau d'or*, sa foi en l'avenir a été trop généreuse, et que cette générosité a constitué le grave défaut du livre.

Qu'importe! Il y a là une œuvre originale qui, pour être diverse, est cependant homogène, une œuvre que fortifie et qu'impose chaque nouvel effort de Georges Lecomte.

***

Elle est bien imparfaite assurément l'œuvre d'André Couvreur. Elle est excessive et confuse. Elle est surchargée de trop d'idées, de trop de faits, de trop d'imagination. Le style est d'une vigueur bien indisciplinée, et son cours est exagérément torrentueux. M. André Couvreur écrit trop fréquemment des phrases comme celle-ci : « Le médecin, tout en le rassurant, avait néanmoins tracé au-dessus de sa tête un douloureux point d'interrogation qu'il ne pouvait abandonner de la pensée. » Et cela, c'est du galimatias.

Pourtant, l'œuvre d'André Couvreur est forte.

Romans médicaux, et même médicinaux, romans sociaux et même sociologiques, ses livres *le Mal nécessaire, le Mancenillier, la Source fatale, la Force du sang, la Graine*, révèlent un savant, un apôtre, un rénovateur hardi de la vie familiale et sociale.

Ils révèlent même un romancier.

Mais où vont tous ces romanciers que j'ai rapprochés justement parce que leurs origines sont très différentes?

Michel Corday assure que Brieux l'inspire, Brieux expert aux vulgarisations scientifiques; c'est à Brieux qu'André Couvreur dédie *la Graine*. Georges Lecomte, maître de son talent, expose sa conception du roman en termes un peu vagues :

> Le roman de pure observation, si aiguë et si neuve qu'elle soit, risque de n'être qu'une forme d'art menue, étriquée, monotone, si elle n'est pas dominée par une imagination logique dans le sens de la vie et selon les données de la vie.
>
> L'écrivain doit pressentir et deviner. La moindre parole, le geste le plus furtif, lui révèlent un caractère et des appétits. Mais, pour qu'il puisse ainsi reconstituer les drames et les comédies du monde d'après un chuchotement ou un regard, il faut qu'il l'ait longtemps observé et que, longtemps aussi, il ait vécu ses joies, ses douleurs, ses frissons et ses colères.
>
> Les faits de l'esprit et du cœur, qui sont des réalités au même titre que les faits matériels et sociaux, peuvent être étudiés ou pressentis avec la même pénétration. La vérité des époques historiques est également découverte grâce au même sens logique et droit de la vie.
>
> C'est à cette œuvre si vaste que prétend le roman moderne, dégagé de l'étroite formule naturaliste. Comme c'est toute la vie, qu'il veut peindre, ou interpréter la vie d'autrefois comme la vie actuelle, la vie des idées aussi bien que les instincts, les passions et la vie sociale, comme il revendique encore le droit de rêver l'avenir pour le préparer selon ses forces, il n'est point du tout humilié de cette appellation « roman réaliste » qu'on lui décoche parfois au nom du Rêve.

Il fallait citer cette profession de foi d'un artiste probe qui a commencé par appliquer ses idées avant de les réduire en une théorie. Mais que Georges Lecomte a tort de répudier l'étroite formule naturaliste! Il est vrai que Georges Lecomte est réaliste très sûr; il est psychologue prudent et d'autant plus pénétrant qu'il est plus prudent. Néanmoins, comme la conception naturaliste du roman le domine, lui, — et aussi André Couvreur — et, pour le fond, Michel Corday!

Tous, à leur insu procèdent de Zola. Plus ou moins, ils ont cette conception épique du roman que Jules Lemaître analysait à propos d'Emile Zola. Et, par exemple, dans le *Veau d'or* ne voit-on pas ce *merveilleux*, cette force naturelle et divine qu'est l'Or, force toute-puissante? Ainsi dans *la Graine?...*

Dans Zola aussi, on trouve les sources mêmes de leur inspiration. Ces romanciers ont abandonné les exagérations grossières du naturalisme primitif, ils n'ont plus ce pessimisme douloureux, cette tristesse désespérée qui ressortait de presque tous les *Rougon-Macquart*. Mais, comme les naturalistes, ils usent des documents que leur fournissent les recherches scientifiques, ils en abusent même à tel point que André Couvreur emplit son livre de notions médicales réunies par un spécialiste surexcité, et que, pour Michel Corday, l'affabulation romanesque n'est rien qu'un prétexte à exposer commodément une thèse sociologique. Mais, comme les naturalistes, ils veulent que la peinture de la vie soit utile à ceux qui vivent. Ils ont le grand souci de moraliser. Ils veulent améliorer l'humanité. Michel Corday suggérera la diminution des naissances pour le perfectionnement de générations nouvelles. André Couvreur souhaitera la multiplication des naissances, et ne verra le bonheur social que dans l'intensité de la vie. Georges Lecomte prouvera que les familles nombreuses, normalement associées par une affection qui en rend tous les membres solidaires les uns des autres, peuvent seules assurer le progrès et l'harmonie des sociétés. Ei tous ils ont abandonné le pessimisme déprimant des premiers romans de Zola pour l'optimisme reconstituant de ses derniers ouvrages.

Tous espèrent en la Vie, la jugent belle et bonne, pensent que, de plus en plus, elle peut être vécue dans la vertu et dans la noblesse.

Chacun suit son penchant. Tous les romanciers, cependant, sont entraînés par des tendances sociales. Dira-t-on que Michel Corday, qu'André Couvreur risquent d'abaisser, de dénaturer l'art en lui donnant une mission subalterne de vulgarisation et de propagande ? Georges Lecomte s'emploie de son mieux à l'élargir et à le renouveler sans l'avilir. Ne serait-ce que pour cette raison, son œuvre mériterait donc de retenir un peu de l'attention que d'autres œuvres surprennent.

J. Ernest-Charles.

LE JOURNALISME EN CHINE

L'aventure des journalistes chinois que le gouvernement de Pékin réclame pour les frapper d'un châtiment sévère, le supplice infligé récemment à plusieurs de leurs confrères que les bourreaux officiels fouettèrent jusqu'à ce que mort s'ensuivît : tout ce drame, à la fois sanglant et grotesque, peut nous être une occasion de mettre en lumière, pour les Occidentaux en somme peu éclairés sur les réalités chinoises, ce qu'est le journalisme dans le *pays fleuri*.

A strictement parler, la liste des journaux vraiment chinois sera vite établie : il n'y en a qu'un, et ce journal est curieusement unique, sous de multiples rapports.

Car, précisément, je constate une impossibilité, si l'on veut analyser la caractéristique dont l'esprit de la race a marqué le journalisme chinois, à faire entrer en ligne de compte deux ou trois journaux publiés à Shanghaï et à Canton en langue chinoise et qui, en réalité, ne constituent que des entreprises étrangères où l'esprit chinois se trouve altéré et où l'on sent très bien que les idées, sinon les phrases, ont eu pour moules des crânes étrangers.

Tels sont le *Journal de Shanghaï*, le *Journal de Canton*, le *Cycle*, dont le titre correspond, pour une feuille chinoise, à notre *Siècle*. On sait, en effet, que pour les Chinois, la grande mesure du temps est le *Cycle* de soixante années. La série de leurs *Cycles* commença sous Hoang-Ti, « l'empereur jaune », en 2 637 avant notre ère. Les Chinois se trouvent donc, depuis 1864, dans leur soixante-seizième cycle.

Les journaux que j'ai nommés n'ont qu'une clientèle restreinte sur le littoral. La grande et antique Chine en fait fi, parce qu'elle n'y reconnaît pas son âme à la fois simple, harmonieuse et bizarre.

Mais voici la feuille vraiment nationale, la *Gazette de Pékin*, dont le titre exact est *King-pao*, *Annonces de la capitale*, et aussi *King-tchao*, *Documents copiés à la capitale*. Le *King-pao*, qui est le journal officiel de la Chine, est distribué aux mandarins de haut grade, et il est vendu à tous les particuliers sans exception.

Pourquoi ce journal est-il le seul dans un pays aussi vaste ? Et les Chinois se désintéressent-ils des affaires publiques, des faits divers et des nouvelles ? Il suffit d'avoir pénétré dans quelques-uns des innombrables débits de thé, plus brillants que nos cafés les plus en vogue, pour constater la loquacité sonore et intarissable des Célestes. On y cause de tout, — politique et littérature. L'un de mes amis, qui a habité la Chine pendant trente ans, m'a raconté maintes fois qu'il prenait grand plaisir à s'attarder, le soir, dans les tavernes, et à y écouter même des chansons qui prouvaient incontestablement que le Chinois est le champion du monde pour la rosserie, le dévergondage et la subtile perversité.

Bien que le Chinois s'intéresse à tout ce qui se passe autour de lui, il ne viendrait à l'esprit d'aucun lettré d'écrire et de publier pour le peuple, au jour le jour. D'autre part, on peut affirmer qu'aucun étranger ne possède suffisamment la langue, et surtout le génie de cette race, pour affronter, par des morceaux écrits et largement répandus, le jugement traditionnaliste du public...

***

Si la *Gazette de Pékin* n'a pas de sérieux concurrents en Chine, elle est plus vieille, à elle seule, que beaucoup de ses grands confrères européens. Ne me parlez plus de Théophraste Renaudot et de la *Gazette de France* au XVIIe siècle! En remontant le cours des âges, nous trouvons qu'il est fait mention des *Ti-Pao* ou *Annonces de la Poste* (ce qui est encore un des noms du journal officiel chinois) dans une lettre du ministre Tsaï-King à l'empereur Houeï-Tsoung, qui régna de l'an 1111 à 1117 de notre ère. On en trouve encore trace dans un écrit du poète Sou-Chen, qui mourut en 1101. Plus haut dans la durée des temps, certains poètes de la dynastie des Thang y ont fait allusion : c'est, du moins, ce que prétendent les commentateurs chinois... Or, les Thang régnèrent de l'an 618 à 907 de notre ère.

Le numéro quotidien du *King-Pao* se compose de dix à douze feuillets, longs de 18 centimètres et larges de 10. Chaque page est divisée en sept colonnes par des lignes rouges; chaque colonne contient quatorze caractères, généralement. Nos lecteurs savent sans doute que le chinois se lit, non par lignes horizontales comme les textes européens, mais par lignes verticales, et que ces lignes verticales se lisent de droite à gauche. La première page pour les Chinois est celle qui, dans nos brochures ou livres, est la dernière. Les feuillets sont cousus dans une couverture de papier jaune, au recto de laquelle est inscrit, en haut, dans l'angle gauche, le titre : *King-pao*.

***

Voyons comment se confectionne le journal et comment il se publie. Dans l'enceinte du palais royal, il existe un bureau dont les employés font des copies de tous les décrets du jour, pour les envoyer aux ministères, aux cours, aux offices de la ville que ces décrets intéressent.

Ces employés sont autorisés à copier des exemplaires pour eux. Ils les distribuent, le soir même, à des abonnés qu'ils ont; c'est leur profit.

Parmi les abonnés à ces copies, il y a des typographes. Ceux-ci impriment aussitôt des exemplaires qu'ils font vendre dans la ville ou qu'ils cèdent à l'un des correspondants que chaque grande ville possède à Pékin. Ces correspondants sont presque des personnages officiels; ils reçoivent une gratification de l'État. L'exemplaire imprimé coûte dix fois moins que l'exemplaire manuscrit distribué le premier jour.

Dans chaque province, les *King-pao* ont un supplément que l'on appelle *Yuen-men-pao, Annonces du gouverneur*.

La distribution des *King-pao* aux grands mandarins des provinces est faite par des courriers spéciaux. Telle fut la poste française quand l'inventa Louis XI. Les courriers parcourent à cheval un nombre réglementaire de *li*. Le *li* est de 576 mètres. Le trajet quotidien d'un courrier d'empire est de 200 *li*. Des chevaux l'attendent à relais fixes; il a aussi le pouvoir d'en réquisitionner au besoin. C'est lui qui rapporte à la capitale les communications et les rapports des gouverneurs.

Au XVIIIe siècle, les *King-pao* s'imprimaient avec des caractères mobiles de cuivre apportés par des Européens. Plus tard, la disgrâce de ces derniers eut cette bizarre conséquence que l'on en revint à se servir des tablettes de cire. A leur tour, celles-ci furent remplacées, vers 1820, par des caractères mobiles de bois. C'est le procédé actuel.

Depuis trente ans, rien n'eût été plus facile que d'apporter de Changhaï ou même de Hong-Kong, une fonte de caractères métalliques. Mais ce ne serait ni assez traditionnel ni assez routinier pour des Chinois.

***

La vente des *King-pao* imprimés se fait à Pékin par des marchands qui portent des paquets de numéros attachés aux deux extrémités d'un bâton dont le milieu pose sur l'épaule. Le prix de l'abonnement équivaudrait pour nous à 30 francs.

Les *King-pao* se composent de trois parties principales : 1° le *Kung-men-chao* ou *Copie de la Porte du Palais* qui donne la liste des officiers et fonctionnaires de service à la cour, les présentations, les congés, les visites de l'empereur et des impératrices aux temples; 2° les *Shang-Yu* ou *Décrets Impériaux*, avec les nominations aux postes civils et militaires; 3° les *Tsou-pao*, ou rapports des grands officiers de l'empire.

Pour un Européen, les *King-pao* fournissent matière à une douce gaieté... La collection complète des *King-pao* n'existe plus. Car il s'est passé un événement que l'on n'a pas suffisamment remarqué. Tandis que les plénipotentiaires se disputaient et discutaient sur toute sorte de sujets, l'Angleterre obtint, presque *in petto*, que M. Herbert Giles (dont la récente *Histoire de la littérature chinoise* ne me paraît pas suffisamment bien décrire la longue évolution de l'admirable poésie des Célestes) pût pénétrer dans la Bibliothèque impériale du Palais, vaquer librement à l'inventaire des admirables richesses qu'elle contenait, et même emporter ce qui lui conviendrait, au profit des collections chinoises des bibliothèques d'Angleterre. Les autres gouvernements jaloux allaient-ils réclamer? On ne sait : mais, opportunément, un incendie éclata dans le quartier

du Palais où était située la Bibliothèque impériale! Et c'est pourquoi la collection complète des *King-pao*, comme je viens de le dire, n'existe plus...

Nos bibliothèques européennes ne possèdent qu'un nombre restreint d'exemplaires. Au reste, pour montrer la perpétuité de la bizarrerie dans l'esprit chinois, il ne suffirait pas de recueillir des extraits dans les récents numéros; ce serait là établir un document peu ethnologique. Il faut, au contraire, remonter assez haut dans la série, pour montrer que ce qu'ils sont, les Chinois l'étaient et veulent toujours l'être.

En 1813, l'empereur Kia-Kin écrit que ses larmes inondent le papier, lorsqu'il songe qu'il est la cause des malheurs de son peuple. Et il fait, dans le journal, une confession publique.

Tao-Kouang, qui succéda à Kia-Kin en 1821, avertit son peuple qu'il envoie solennellement un manifeste aux dieux du ciel, afin qu'ils mettent un terme à la sécheresse causée par son ignorance incomparable et par sa folie grande comme la mer orientale.

Les ministres renchérissent sur cette humilité : et un grand dignitaire âgé se traite de « vieille rosse », pour n'avoir pas su reconnaître la dix-millième partie de la bienveillance de l'empereur.

Ailleurs, un censeur « demande que l'empereur accorde une tablette commémorative à la famille d'un *fou-tsiang* (mandarin militaire de deuxième ordre, deuxième rang, égal à un colonel) qui est mort de chagrin d'avoir perdu sa femme. Accordé.

Un autre censeur cite le trait suivant : « La femme d'un *tseu-tsaï*, voyant son mari malade, se coupa un doigt et le lui administra comme médicament. Mais l'homme mourut quand même. Dix mois après, cette dame perdit sa mère, et alors elle s'étrangla. » Le conseil des rites est chargé de rechercher comment l'empereur manifestera son admiration pour tant de piété conjugale et filiale.

Autre part, c'est moins gai. Une femme adultère et son amant ont tué le mari. Une sentence est enregistrée, qui condamne l'homme à la décapitation, et la femme à la mort lente; c'est-à-dire qu'elle sera attachée à une potence et coupée en morceaux...

Mais le comique revient. La troisième année du règne de Hien-Foung (1854), le gouverneur général des deux Kiang et le gouverneur du Chiang-Su demandent que l'on décrète des actions de grâces aux *esprits femelles* qui, en temps de sécheresse, ont rempli d'eau une rivière et ont terrifié des bandes de rebelles. La pétition est envoyée au Conseil des Cérémonies.

Dans un autre genre de documents, nous trouvons une statistique de *tseu-tsaï*, ou bacheliers, qui s'obstinent à se présenter à des examens supérieurs, malgré de précédents échecs. La province de Kuang-Si a un bachelier de cent deux ans, un de quatre-vingt-onze ans, dix entre quatre-vingts et quatre-vingt-six ans.

Le Chan-Toung en a dix-sept au-dessus de quatre-vingt-dix ans, et cinquante-trois entre quatre-vingts et quatre-vingt-dix ans. La liste continue. Je trouve là deux cent huit vieillards, dont le plus jeune est septuagénaire, et qui sont tous fruits secs. A quelques-uns, pour prix de persévérance, l'empereur accordera des grades honoraires.

Voici, dans un numéro récent des *King-pao*, une sentence de cet excellent Li-Hung-Tchang, que nous avons connu : « Votre serviteur, Li-Hung-Tchang, président du conseil privé, gouverneur général de la province Tchi-Li, Pé de 1re classe, écrit à genoux pour prier l'impératrice mère et l'empereur de lire cette lettre par laquelle il leur fait connaître la sentence portée, selon les lois, contre un criminel qui a mis à mort trois personnes de la même famille. »

Suit le récit du crime. Le code pénal chinois est plus sévère, si plusieurs victimes d'un assassin sont de la même famille. Le coupable doit être coupé en morceaux, ses biens confisqués, sa femme et ses enfants bannis pour toujours à mille *li* du lieu de leur naissance.

Autre part, il est dit que, le Fleuve Jaune ayant rompu ses digues, tous les fonctionnaires civils et militaires de Chang-Huan, dans le Ho-Nan, seront, sur la demande de Sou-Ting-Koueï, gouverneur général et surintendant du Fleuve Jaune, révoqués pour avoir laissé le fleuve rompre ses digues et inonder le pays. Suit une série de mesures absurdes.

La Chine est une énigme — que les diplomates ne déchiffreront jamais.

Et tout de même, il y a, parmi les élucubrations des empereurs et des ministres, des déclarations dont le bon sens démolit, en peu de mots, nos plus belles thèses...

Ainsi, à propos des ingérences européennes et de nos représailles, l'empereur termine un manifeste par ces justes remarques : « Deux sortes d'étrangers prétendent régénérer la Chine. Pendant que les uns nous disent d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, les autres nous apprennent à le tuer avec des armes pleines de perfections homicides. Mentent-ils tous, ou ne se comprennent-ils pas bien ? »

Cela, c'est asséné joliment. En peu de mots, l'empereur des Célestes se montre aussi philosophe qu'Anatole France ou que Tolstoï.

LÉON CHARPENTIER.

Paris. — Imprimerie Réunie, 19, rue des Saints-Pères. — 1904. *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 14 — 4e SÉRIE — TOME XX — 3 OCTOBRE 1903

LE ROLE DE LA FRANCE EN INDO-CHINE (1)

Quel est, quel doit être surtout le caractère essentiel de notre conquête en Indo-Chine? L'histoire de notre intervention en Annam et au Tonkin est encore trop récente pour qu'il y ait lieu d'y revenir. Il n'en convient pas moins, pour bien marquer l'objectif poursuivi et le but à attendre, de noter certains épisodes, de rappeler certains incidents qui expliquent et justifient les raisons de notre politique et portent avec eux leur enseignement.

Au point de vue des échanges et du commerce, l'influence française avait eu l'occasion de se manifester, à maintes reprises, au cours du seizième et dix-septième siècles dans les pays d'Extrême-Orient, grâce à la hardiesse de nos navigateurs et à l'habileté de nos nationaux.

Un moment, lorsque la politique coloniale, si lamentablement sacrifiée sous Louis XV et à peu près irrémédiablement condamnée en France, par suite de défaillances coupables, parut vouloir être reprise avec vigueur par les ministres de Louis XVI, c'est à l'Indo-Chine qu'ils songèrent. Ils voyaient la possibilité de fonder là une France d'Asie dont la possession devait, dans leur esprit, faire oublier la douloureuse perte de l'Inde. Et l'histoire impartiale déclare que l'annexion de cette colonie eût pu devenir le « dernier bienfait » de la royauté légitime, si des événements plus rapides que la pensée n'en eussent rendu la réalisation impossible. Jusqu'au milieu du siècle suivant, rien ne fut changé dans la situation de l'Empire d'Annam. Il fallut les cruautés et les provocations de l'empereur Ming Man pour nous décider à intervenir. D'abord aidée par les Espagnols, dont les missionnaires avaient eu également à souffrir, puis seule, la France inaugura cette politique de « gages » dont les principaux épisodes furent l'annexion de la Cochinchine, la possession de points importants, tant au point de vue commercial qu'au point de vue politique, au Tonkin et en Annam, l'expédition de Francis Garnier et enfin le traité du 15 mars 1874.

Par cet acte, nous avions reconnu l'entière indépendance de l'Annam vis-à-vis des puissances étrangères et nous nous étions engagés à lui donner l'appui nécessaire pour maintenir l'ordre à l'intérieur et pour se défendre, au dehors, contre toute attaque. En retour, l'Annam s'était obligé à conformer sa politique extérieure à la nôtre. Mais les contractants n'avaient pas tardé à être en désaccord sur la portée de leurs engagements. L'Annam n'y voyait qu'un traité d'amitié et d'alliance éventuelle. La France estimait, au contraire, que ce traité constituait à son profit un protectorat, puisqu'il lui conférait à la fois la charge de défendre le royaume contre toute agression et le droit de diriger sa politique extérieure. Ces divergences s'aggravaient par le mauvais vouloir du roi Tu Duc, qui semblait prendre à tâche de pousser notre patience à bout. Peu à peu, aucune des obligations mises à la charge du gouvernement annamite n'était plus remplie. La situation même de nos agents était menacée. Les choses en étaient arrivées à ce point, dès 1881, qu'un acte de vigueur

1. Pages extraites du livre de M. Alberic Neton : *L'Indo-Chine et son avenir économique* qui va paraître chez l'éditeur Perrin.

était devenu nécessaire de notre part, si nous ne voulions pas perdre le fruit de nos longs et patients efforts.

Telle est l'origine de la conquête du Tonkin et de notre installation définitive en Indo-Chine. C'est pour y défendre et y faire prévaloir le protectorat de la France que tant de millions et tant de vies humaines ont été dépensés pendant un espace de plus de dix ans. Car le problème était double et délicat tout à la fois : il fallait, tout en ménageant les susceptibilités de l'Europe, alors inquiète, imposer le nouveau régime non seulement au peuple annamite, mais à l'Empire chinois qui n'avait cessé de lever sur les successeurs de Gia-Long certains tributs de vassalité.

Dans la pensée de ceux qui détenaient alors le pouvoir en France, il ne s'agissait pas d'incorporation ou d'annexion, mais simplement de protectorat, et nous reviendrons plus loin sur le caractère essentiel de notre occupation pour bien marquer la portée de nos engagements et la situation respective de chacun.

Au surplus, ce point se dégage de lui-même à travers les péripéties de ce que l'on a, pendant si longtemps en France, appelé l'affaire du Tonkin, et que nous allons rapidement résumer.

Jusqu'à la mort du commandant Rivière, survenue à Hanoï au cours d'une sortie malheureuse, certain malaise trahissait l'incertitude de notre politique et les embarras intérieurs du cabinet (19 mai 1883). La fin du vaillant officier qui avait si glorieusement planté quelques mois auparavant le drapeau tricolore sur la vieille citadelle annamite provoqua un de ces mouvements d'opinion qui forcent les gouvernements à l'action et condamnent l'opposition au silence.

En dépit des menaces qui venaient de Pékin où « de regrettables manœuvres » étaient venues traverser notre action, la France entrait dans la période d'action. Tandis que le Gouvernement nommait M. Harmand Commissaire général civil, il envoyait les renforts nécessaires au général Bouet pour prendre immédiatement l'offensive, et précisait à la Chambre, où l'expédition projetée trouvait d'ardents adversaires, la politique qu'il entendait suivre au Tonkin. Il faut bien le reconnaître, l'opinion publique, un instant irrésolue, était déjà certaine. L'opposition ne cessait de harceler le ministre de ses traits et de provoquer dans le pays un état général d'énervement et d'inquiétude.

Regrettables manœuvres, division des esprits en France, campagne de l'opposition parlementaire, état de nos rapports avec l'Europe, attitude provocatrice de la Chine, c'était plus qu'il n'en eût fallu pour paralyser un ministère, si un homme d'Etat, à qui l'histoire d'aujourd'hui a rendu pleine justice, Jules Ferry, ne s'était trouvé à sa tête et, courageusement n'eût pris les redoutables responsabilités, qui sont devenues pour lui depuis des titres à la reconnaissance du pays. Car la question ne se limitait pas à la simple conquête du Tonkin. Elle était plus générale et plus haute. Il s'agissait de savoir si, oui ou non, la France aurait une politique coloniale. La possession du marché du Tonkin et de l'Annam, facilitant par suite nos rapports commerciaux avec les 400 millions d'habitants que compte la Chine, l'ouverture de débouchés nouveaux et privilégiés, la mise en exploitation d'un pays riche, un point d'appui et de ravitaillement pour notre marine, un stimulant sérieux pour notre commerce et notre industrie et, d'autre part la possibilité de faire contrepoids à l'influence anglaise, de relever notre prestige en Extrême-Orient et d'affirmer que la République, désormais maîtresse de ses destinées, entendait maintenir le rang qui lui convient parmi les nations : tels étaient les motifs qui déterminèrent Jules Ferry et ses collègues à poursuivre vigoureusement en Indo-Chine l'action commencée, en dépit d'une opposition qui devait aller en s'accentuant tous les jours.

A-t-il bien fait ? L'histoire a prononcé. Elle a rendu hommage au courage, à la perspicacité, à l'énergie de l'homme d'Etat, et elle a sans retour condamné l'opposition qui lui fut faite, d'autant plus sévèrement qu'elle n'était peut-être pas toujours inspirée par l'amour du pays.

Aussi bien l'attitude de la France lui était alors impérieusement commandée par les circonstances. Elle ne pouvait plus longtemps tolérer les vexations parties de Hué.

La cour d'Annam, malgré sa faiblesse et son impuissance, à l'instigation du Gouvernement chinois, avait à notre égard une conduite telle, que sous peine de ruiner notre crédit en Extrême-Orient, nous ne pouvions y répondre que par un acte décisif. De là, la prise de Thuan-An, la marche sur Hué, l'entrée sensationnelle de M. Harmand dans le palais impérial et le traité du 24 août 1883, qui marqua la fin de la résistance.

Affolée, la cour de Hué s'était rendue à discrétion. Le régent Nguyen Van Thuong aurait alors signé tout ce qu'on aurait voulu, quitte à violer ensuite ses engagements ou à les nier sans scrupules. Car il comptait sur l'inévitable intervention de la Chine et c'est, en effet, à partir de ce moment que la cour de Pékin entre officiellement en scène. Jusqu'alors, elle s'était contentée d'intriguer et de brouiller les cartes. On prête, au surplus, au Régent, un mot trop significatif pour n'être pas vrai : « Les Français peuvent, s'ils le veulent, s'emparer du Tonkin ; s'ils en font la conquête, ils ne pourront pas le garder. »

La mort de Tu Duc, les intrigues du puissant Thuong, bientôt suivies d'une révolution de palais

qui portait au trône Hiep Hoa au lieu de l'héritier légitime, enfin la destruction presque totale de l'armée annamite, créaient une situation exceptionnellement favorable. Pourtant il fallait se hâter, car on pouvait tout craindre d'un peuple désespéré, mais trop orgueilleux pour accepter sa défaite. Partisan déterminé de l'annexion, le Commissaire Général civil — dont on ne louera jamais assez les hautes qualités au cours de ces événements et dont l'audace raisonnée brusqua une situation qui pouvait devenir inquiétante — avait imposé au Gouvernement annamite un traité tellement rigoureux, qu'il était, si l'on peut dire, la négation même du principe du protectorat. C'était l'incorporation, fatale et à bref délai, de l'Empire d'Annam à la France.

Legs du passé, réserve pour l'avenir, l'Indo-Chine était à nous. Ce n'est pas ici le lieu de raconter les difficultés de toutes sortes que la France, alors, rencontra pour faire reconnaître par la Chine les faits accomplis, et les trésors de diplomatie qu'il fallut chaque jour déployer pour arriver, en dépit des attaques déchaînées et de l'opposition aveugle d'une minorité, à imposer, sans déclaration de guerre, à la cour de Pékin, notre possession légale de l'Annam et du Tonkin.

La tâche fut d'autant plus difficile que, secrètement encouragée, soutenue, aidée par la Chine, la cour de Hué était loin d'avoir perdu tout espoir. Vaincue, elle restait frémissante ; exaspérée par les conditions qu'elle avait dû accepter en août 1883, elle paraissait décidée à en obtenir à tout prix la révision. Hiep Hoa avait été en effet empoisonné et remplacé par un enfant de quinze ans, Kien Phuc, neveu de Tu Duc. Le coup d'Etat était l'œuvre du régent Nguyen Van Thuong, qui espérait ainsi raffermir son autorité et secouer le joug de la France.

M. Tricou, dont la mission en Chine avait pris fin par la nomination d'un ministre plénipotentiaire, M. Patenôtre, rentrait alors en France. Il reçut l'ordre de s'arrêter à Hué pour y renforcer l'autorité du résident français, M. de Champeaux, et obtenir la soumission du nouveau roi (décembre 1883).

Par la fermeté de son attitude, M. Tricou eut raison de toutes les résistances et de tous les mauvais vouloirs. Il fit mieux. En violation des traditions les plus sacrées, il exigea d'être reçu par le roi entouré de toute sa cour et en présence de l'armée annamite sous les armes. Malgré certaines prédictions fâcheuses qui avaient circulé, aucun guet-apens n'avait été préparé. L'impression dans tout l'Empire fut considérable. Aux yeux de tous, mieux que toutes les victoires et que tous les traités, cette solennité rendait manifeste l'établissement de notre protectorat et la soumission de l'Annam.

Mais, ainsi du reste que le plénipotentiaire français s'y était engagé, le gouvernement de la République, pénétré du caractère qu'il convenait de donner désormais à son installation en Annam, était, dès ce moment, résolu à modifier, dans le sens du protectorat véritable, les stipulations du traité de 1883, improvisé dans le feu de l'action, et dont le caractère provisoire apparaissait chaque jour davantage.

Ce fut l'œuvre du traité du 6 juin 1884 qui, écartant résolument toute idée de conquête ou d'annexion immédiate, formula la charte du protectorat de la France sur l'Annam.

Après l'expérience heureusement tentée en Tunisie, il semblait bien que le système du protectorat convenait le mieux pour établir notre influence en Annam, dans les conditions les plus économiques, pour développer les ressources du pays, pour y faciliter la colonisation et même pour en préparer l'assimilation.

Certes, rien n'empêchait la France de prononcer la déchéance de la dynastie des Nguyen et de prendre en mains l'administration de l'Annam. « Le Gouvernement de la République écarta cette éventualité. D'accord avec la majorité du parlement, il estima que la forme du protectorat — du protectorat non plus historique, mais effectif, réel, garanti — tout en assurant à la France l'essentiel de sa souveraineté sur les anciens Etats de Tu Duc, offrait des avantages considérables au point de vue de la simplicité, de l'économie et des facilités d'administration du pays. Le gouvernement direct de l'Annam aurait été malaisé, onéreux et sans profit. Le protectorat, bien compris, permet d'obtenir, avec moins de frais et de froissements, les résultats cherchés dans la création d'un vaste empire colonial : développement industriel et commercial, accroissement de richesse et de puissance, rayonnement civilisateur ».

M. Harmand avait des idées personnelles diamétralement opposées. Sa grande connaissance du milieu annamite l'avait amené à penser qu'il valait mieux employer le système de la conquête franche, après le renversement de Hué, de la dynastie et de la cour. C'est dans cet état d'esprit qu'il se trouvait lorsqu'il dut élaborer, au milieu du mois d'août 1883, la convention destinée à règler les rapports de la France avec l'Annam. Pour répondre aux intentions du gouvernement, il avait inséré toutes les clauses compatibles avec l'institution du protectorat; mais entraîné, peut-être malgré lui, par ses idées personnelles, il y avait également ajouté certaines stipulations qui procédaient d'une politique toute différente. Notre protectorat y trouvait ses organes essentiels et les garanties nécessaires. Mais — et c'est là qu'était la faiblesse — l'Annam était placé dans une situation qui ne lui permettait plus de continuer sa vie propre.

Produit d'idées contradictoires et d'influences toutes momentanées, le traité de 1883 était à la fois un traité de protectorat et un traité de conquête. Il fallait qu'il fût l'un ou l'autre. En soumettant aux Chambres le nouveau traité que la République Française imposait à la cour d'Annam, Jules Ferry n'eut, pour en définir le caractère, qu'à prononcer ces simples mots : « Le traité du 6 juin 1884 est, dans toute l'acception du terme, un traité de protectorat. »

L'exercice du protectorat était désormais confié à un résident général, ayant droit d'audience privée et personnelle auprès du roi d'Annam. Cette stipulation avait une gravité exceptionnelle aux yeux des Annamites et consacrait la prépondérance du représentant français. En échange, on restituait à l'Annam les quatre provinces que M. Harmand avait distraites de l'Empire, pour les incorporer, soit au Tonkin, soit à la Cochinchine. Cette amputation, si elle avait été définitive, portait un tel coup à l'Annam, qu'elle l'aurait fatalement poussé au désespoir et à la révolte.

L'annexion du Than-Hoa surtout, berceau de la famille des Nguyen, était une blessure qui eût coalisé dans une commune pensée de rébellion les populations et la cour de Hué. De tels résultats allaient à l'encontre des intentions de la France qui n'avait en vue, en établissant le protectorat, que de laisser au pays protégé les moyens de continuer sa vie et de se développer.

Le traité du 6 juin 1884 continuant à être, en dépit des altérations et des atteintes que l'expérience et le temps y ont apportées, la grande loi organique de l'Indo-Chine, voyons quelles en furent les données générales et l'esprit dont il était animé.

Les deux grandes divisions territoriales, l'Annam et le Tonkin, sont directement placées sous le protectorat français, mais la nature et le mode d'exercice de notre autorité ne sont pas les mêmes pour les deux régions. Les raisons de cette différence sont multiples.

Etablis depuis de longues années au Tonkin, nous y avions lentement fait prévaloir notre influence et les directions venues de Hué ne s'y faisaient presque plus sentir. La part donnée à l'élément français dans l'administration pouvait par suite être plus grande qu'en Annam. C'est ce qui se dégage très nettement du traité, qui prévoit un contrôle incessant de l'administration intérieure du Tonkin par les représentants de la France.

Dans l'Annam, au contraire, resté plus attaché aux vieilles traditions, subissant l'action immédiate de la cour et des hauts mandarins, il était préférable de laisser les fonctionnaires annamites exercer librement leurs fonctions, ou plutôt leur donner cette illusion qu'ils l'exerçaient librement. On évitait de la sorte des froissements, des vexations inutiles et partant dangereuses.

Malgré tous les tempéraments qui étaient apportés à l'exercice de notre protectorat, malgré toutes les précautions que la France avait prises pour ménager les susceptibilités et ne rien imposer de blessant au caractère annamite, le traité, cependant très libéral de 1884, n'alla pas, tout au début, sans soulever de grandes difficultés. Presque partout les mandarins adoptaient une attitude hostile. Ils protestaient contre la plupart de nos actes, ils encourageaient sous main les rébellions ; ils faisaient élever de toutes parts des fortifications destinées à fournir contre nous un point d'appui à une résistance éventuelle. Cette situation s'aggrava après le guet-apens de Bac-Lé, et l'on put croire à la cour de Hué que la reprise des hostilités contre la Chine allait absorber toute l'attention de la France. La mort mystérieuse du roi Kien-Phuoc et la proclamation de son successeur, en dehors et sans l'assentiment du Gouvernement français, nous déterminèrent à l'action. Le 12 août, le colonel Guerrier, chef d'état-major de notre corps expéditionnaire, arrivait à Hué avec un bataillon et une batterie d'artillerie. Sommée de remplir les stipulations du traité de 1884, et de procéder dans les formes prévues par celui-ci à l'élévation du nouveau roi, la cour de Hué, après un simulacre de résistance, se rendait à discrétion, et dans une audience solennelle, le résident général et le colonel Guerrier donnaient, au nom de la France, l'investiture au nouveau souverain.

Tous ces incidents avaient fait ressortir avec force la nécessité, en même temps que l'urgence, d'organiser l'administration du protectorat et de consolider, surtout en Annam, l'action des représentants de la France. Au lendemain du traité de 1884, on avait installé à Hué un résident avec une escorte militaire (1). Malheureusement, par une conséquence presque forcée de l'état de guerre, on avait décidé que cet agent relèverait du chef du corps expéditionnaire, ce qui lui enlevait du même coup et son indépendance et son autorité. Les régents prenaient à tâche d'agir en dehors de son contrôle et ne manquaient aucune occasion de l'humilier en recourant, sous les prétextes les plus futiles, au commandant militaire.

Il y avait dans cette situation des éléments de trouble qui n'eussent pas été, s'ils se fussent prolongés, sans nous causer de très sérieux embarras. Le Gouvernement le comprit, et agit avec d'autant plus de rapidité qu'il n'ignorait rien des velléités d'indépendance qui commençaient à se faire jour en Annam.

Le général Brière-de-l'Isle ayant été désigné le

1. C'était le colonel Rheinart.

30 août 1884 pour succéder au général Millot, arrivé au terme de son commandement, il fut décidé qu'un résident général serait également nommé à Hué, et le nouveau chef du corps expéditionnaire fut invité à remettre au représentant civil tous les pouvoirs politiques et administratifs exercés jusqu'alors par l'autorité militaire.

Il n'est pas sans intérêt de relire aujourd'hui les instructions que Jules Ferry remettait au nouveau résident général sur le point de rejoindre son poste.

C'est l'exposé le plus net et le plus complet qui ait été fait du régime du protectorat, en même temps que des droits et des conséquences qui en découlent.

« Nous avons entendu que le royaume annamite conservât assez d'étendue et assez d'indépendance pour avoir son existence propre, et nous avons voulu limiter notre rôle à celui de surveillants et de contrôleurs, sans nous ingérer directement dans l'administration du pays. Vous devez donc, tout en exerçant pleine et entière l'autorité qui vous a été confiée par le traité, ne rien faire qui risquerait de trop affaiblir le gouvernement annamite, et de nous obliger, par suite, à une intervention plus profonde dans les rouages de l'administration locale. Vous chercherez, autant que possible, à vous servir des forces établies et à en diriger l'action pour le plus utile fonctionnement de la vie sociale du pays, sans chercher à y substituer, prématurément, des organes nouveaux et des systèmes empruntés à notre civilisation et à nos mœurs. Le contrôle incessant que vous exercerez par des procédés différents au Tonkin et dans l'Annam proprement dit, vous permettra de signaler à la cour de Hué les abus dont vous serez averti et les réformes à entreprendre. C'est sur elle directement que devra s'exercer votre influence pour déterminer l'envoi aux autorités indigènes d'instructions, qui seront d'autant plus fidèlement observées qu'elles sembleront émaner de l'initiative propre du gouvernement annamite. Mais, dans l'exercice des droits qui vous appartiennent comme représentant de la puissance protectrice, vous ne souffrirez de la cour de Hué aucune tentative pour s'affranchir de votre autorité et de votre surveillance ».

Et dans une lettre, d'un caractère moins officiel, qu'un collaborateur du Président du Conseil adressait au Résident Général, la pensée du Gouvernement était encore mieux précisée et rendue : « Pénétrez-vous bien de cette idée, y disait-on à M. Lemaire, qu'il ne s'agit ni d'annexer ni d'assimiler. Il faut vous servir de la cour de Hué, la tenir à la gorge et l'amener à faire marcher les mandarins dans notre sens. C'est ainsi que les Anglais procèdent dans l'Inde. C'est ce que M. Cambon fait avec succès en Tunisie. De plus, il convient de distinguer le Tonkin, où votre action s'exercera directement sur l'administration, de l'Annam proprement dit, où la cour doit rester maîtresse de l'administration. Le traité est formel à cet égard et doit rester votre code... ».

* * *

Ni annexer, ni assimiler, telle est, en effet, la formule qui convient au rôle que la France doit jouer en Indo-Chine. Y est-on toujours resté fidèle ? Depuis 1884, des changements nombreux ont eu lieu, tant dans l'organisation même des pays protégés, que dans la forme sous laquelle s'est exercée notre action. Il y a eu tout d'abord, après le traité de paix avec la Chine, la lente pacification du Tonkin, infesté par des bandes de Pavillons Noirs et en partie livré à la piraterie. Effort difficile qui n'a pas été sans longue effusion de sang, œuvre délicate souvent contrariée par des vues différentes ou des conceptions opposées. Et dans la direction même de notre administration, que de changements parfois, que de contradictions même, toujours dictés — loin de moi la pensée de méconnaître l'importance très grande de l'œuvre et la part qui en revient à tous ceux qui participèrent à son achèvement — par le haut souci de la grandeur de la France et la nécessaire récompense de ses longs et glorieux efforts, mais fatalement condamnés à retarder, à stériliser, à énerver la pensée directrice, comme à éloigner le but assigné à notre effort.

Mais, tandis qu'à Paris les idées pacifiques prévalaient et s'affirmaient, un besoin de conquête se manifestait chez ceux-là même qui, en Indo-Chine, étaient chargés d'en assurer l'application.

Je ne rappellerai pas l'échauffourée de Hué, du 5 juillet 1885, suivie de la fuite du roi Ham Nghi et du régent Thuyet, et qui fut le signal d'un massacre général des chrétiens dans presque tout l'Annam. En quelques semaines, tout le royaume fut en pleine insurrection. C'est le moment que choisit le général de Courcy pour « proclamer la déchéance de la dynastie et l'annexion pure et simple de l'Annam (1). »

Presque au même instant, des soulèvements éclatent au Tonkin et prennent rapidement des proportions menaçantes. Effrayé, le général de Courcy parle d'évacuation pour borner nos efforts à la conquête de l'Annam. A la réflexion, on revint heureusement à une plus saine appréciation des événements et l'on sut très habilement se servir de l'autorité du régent Thuong qui, soit par jalousie à l'égard de Thuyet, soit par intérêt personnel, s'offrit alors à travailler à la pacification de l'Annam.

C'est alors que le général de Courcy songea à ajouter au traité de 1884 une convention, qu'auraient

1. Dépêche du 8 juillet 1885.

signée Thuong et les autres ministres restants à Hué, étendant les mêmes conditions de protectorat à l'Annam et au Tonkin, créant une armée annamite, avec des cadres exclusivement français, payée et entretenue par le pays, respectant les administrations annamites, mais les plaçant sous le contrôle et la direction de la France. C'était le triomphe assuré des idées du protectorat, une réédition du système qui avait été introduit en Tunisie et qui était d'autant plus facilement applicable en Annam qu'il n'y avait pas d'étrangers, ni de régimes spéciaux à sauvegarder.

A Paris, mal renseigné, on prit ce projet pour une reculade et on y répondit par une série de propositions qui allaient rendre plus incohérente encore cette politique hybride, faite de protectorat et d'annexion, dont l'insurrection de Hué était le plus clair résultat. On n'en finirait pas si l'on voulait énumérer toutes les erreurs qui furent alors commises. C'est ainsi qu'on songeait à enlever à l'Annam ses provinces du Sud pour les annexer à la Cochinchine, et ses provinces du Nord pour les soumettre. Comment s'étonner que l'Annam et le Tonkin, à la voix des mandarins et des chefs annamites, aient manifesté leur mécontentement par des levées incessantes de bandes insurrectionnelles ? Comment s'étonner que, dans l'incertitude de leur sort, les populations aient si longtemps écouté, avec tant de docilité, les excitations à la révolte, aient plus ou moins pactisé avec les rebelles et apporté tant d'entraves à la pacification et au retour de l'ordre.

Après toutes ces fluctuations, tous ces avortements, après avoir passé de l'un à l'autre régime, on paraît être définitivement revenu, aujourd'hui et depuis plusieurs années, aux vues que marquait avec tant d'éloquence et d'élévation Jules Ferry du haut de la tribune française, c'est-à-dire au régime loyal et sincère du protectorat. On a fait plus. A la faveur de la réorganisation du système financier de l'Indo-Chine, et de l'établissement du budget général, qui ont si heureusement permis à l'Indo-Chine d'entrer résolument dans la voie de la mise en valeur et de l'utilisation de ses richesses économiques, « il parut possible de faire un pas décisif dans l'organisation du protectorat français [1]. » Le régime fiscal, primitif et quelque peu barbare que le gouvernement royal avait laissé subsister, devait fournir des recettes considérablement accrues par le fait seul de l'introduction des méthodes de comptabilité française et la perception régulière des impôts faite par les soins de notre administration.

« Le roi d'Annam et son Conseil se rendirent aux raisons qui leur furent données d'adopter cette importante réforme. A partir du 1er janvier 1899 — au lieu que les recettes des contributions directes et de quelques taxes spéciales fussent perçues par la cour d'Annam, qui avait ensuite à pourvoir aux dotations du roi et de sa famille, ainsi qu'aux dépenses de l'administration indigène — les impôts directs furent perçus par les résidents français et la comptabilité générale de l'Annam est depuis lors tenue à la résidence supérieure. Le roi reçut annuellement une somme, à forfait, égale à celle dont il disposait déjà, pour être affectée à l'entretien de la cour et des fonctionnaires indigènes qui dépendent directement d'elle (1). »

Le roi, près d'atteindre sa vingtième année, fut déclaré majeur. Le Conseil de régence, où ne siégeaient que les représentants du parti rétrograde, vieux mandarins, figés dans les traditions et les préjugés, ennemis de toute innovation, et dont la force d'inertie constituait toute la politique, se trouva de ce fait inutile et fut supprimé. Le Comat fut réorganisé sur de nouvelles bases, le nombre de ses membres fut porté de quatre à six, choisis uniquement parmi les ministres. Les décisions devaient en être appliquées par les soins des ministres compétents, qui en assuraient l'exécution sous leur responsabilité. Au résident supérieur, représentant direct de la France auprès de la Cour de Hué, était dévolue la présidence du Comat, ainsi que celle du Conseil de la famille royale,

*
* *

Depuis, toutes les questions importantes sont soumises au Comat. Discutées en séance, elles sont ensuite présentées au roi. Mais les ordonnances prises par le roi ne deviennent exécutoires qu'après approbation du représentant du protectorat. Tel fut le régime institué par l'ordonnance royale du 27 septembre 1897. L'autorité du roi d'Annam, son prestige, étaient sauvegardés. Toutes les réformes faites, l'étaient au nom du roi et par lui. De la sorte, il y eut collaboration étroite, sincère et loyale, des représentants de la France et des chefs indigènes dans l'application des mesures prises. Il n'y eut ni récrimination, ni plainte. Tout se fit sans bruit. Avec une facilité peut-être unique dans l'histoire du peuple, la transmission du pouvoir s'opéra, le nouveau souverain fut reconnu et le Conseil de régence, dépossédé, disparut comme une ombre. Sa chute ne surprit personne. Son impopularité l'avait depuis longtemps condamné.

Depuis cette époque, le régime du protectorat n'a fait que s'affirmer. Et cependant, malgré un conti-

[1] Voir *Situation de l'Indo-Chine*, par M. Paul Doumer, [illegible]

(1) Paul Doumer, *loc. cit.*, page 11

nuel contact, la pénétration est loin d'être faite. En présence des incertitudes, des contradictions qui ont apparu si longtemps dans notre mode d'administration, la séparation s'est maintenue, la distance s'est conservée presque aussi absolue qu'au premier jour.

Je connais la théorie qui consiste à regarder l'Annamite, à l'exemple du noir soudanais, comme un être inférieur, incapable de s'élever à notre niveau et qui doit, par suite, être maintenu dans un état de dépendance complet. C'est aussi la théorie de la conquête brutale, de l'assimilation quand même, de l'absorption à tout prix. Elle est à la fois fausse et dangereuse. Fausse, car elle s'appuie sur des données ethnographiques que la science, aussi bien que l'expérience, ont condamnées et réduites à néant; dangereuse parce qu'elle ne conduirait à rien moins qu'à exaspérer une race, à la pousser à la révolte ou à la réduire à l'état d'ilotes. L'histoire enseigne ce que sont devenues les colonies qui ont été traitées avec ce mépris et cette méconnaissance égoïste du droit humain; plus près de nous, elle montre, au contraire, à quel point de civilisation et de prospérité se sont élevées celles qui, au contact d'un peuple généreux et fort, ont été pénétrées des rayons de la science et des lois éternelles du progrès.

Au surplus, la suppression du protectorat ne saurait avoir pour l'Indo-Chine tout entière que les conséquences les plus fâcheuses. L'administration directe, par les frais nouveaux qu'elle nécessiterait, risquerait de mettre en péril les finances mêmes de la colonie. Ce n'est pas impunément, en effet, qu'on peut grever de plusieurs millions un budget dont l'équilibre exige un strict minimum de dépenses.

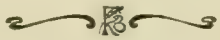
Il est d'autres inconvénients qui, tout en apparaissant peut-être moins clairement, n'en sont pas moins à redouter. Nous avons affaire — et on ne saurait trop le répéter — à une race intelligente, admirablement douée, fière dans son loyalisme, patiente dans l'effort, sérieusement adonnée au travail, orgueilleuse de son antique origine et de sa longue histoire, devenue ambitieuse par une lente conception de ses besoins, et qui semble arrivée au degré extrême de la civilisation propre à son génie. Si nous ne savons appeler à nous et faire servir à notre cause les activités industrielles, n'est-il pas à craindre qu'en raison même du caractère national, elles ne cherchent soit à s'émousser, soit à se produire ailleurs et contre nous. Nous avons peut-être trop montré notre tendance à abaisser ou à diriger les classes dirigeantes, en un besoin d'égalité, si justement cher à notre démocratie. Il semble que ce nivellement social soit, tout au moins, prématuré en Indo-Chine. Là, comme partout, car c'est une vérité qui éclate sous toutes les latitudes, les classes privilégiées sont profondément conservatrices. Quels que soient leurs sentiments à notre égard, qu'ils soient faits de haine, de respect ou d'amour, avant tout, elles connaissent et redoutent notre force, elles apprécient — parce qu'elles en profitent — l'ordre et la tranquillité qui ont été pour ce pays, si longtemps troublé, la conséquence de notre présence et qui disparaîtraient, immanquablement, avec notre départ. C'est ainsi que leurs intérêts les lient à nous par une sorte de pacte tacite, et en font comme les alliés de notre influence, l garants de notre mission, les soutiens de nos droits.

Nous appuyer sur eux devient donc, en retour pour nous, un principe nécessaire de gouvernement. Cette ligne de conduite a aidé puissamment à la pacification du Tonkin montagneux, véritable nid de pirates. Elle nous a valu, en particulier, en Tunisie des succès que nous n'avons pas connus ailleurs. Il semble, d'autre part, que le protectorat soit la méthode de colonisation qui convienne le mieux à notre tempérament national, car elle laisse davantage aux vaincus, elle leur permet de vivre selon leur génie, à l'abri de notre protection efficace : elle sauvegarde leur dignité et leur fait sentir, moins directement, les inconvénients de la conquête.

Quels que soient donc les progrès qu'a pu faire, grâce à la pacification, l'administration française, quel que soit l'effacement, de plus en plus grand, et de la Cour de Hué et de l'administration annamite, il faut maintenir le protectorat et le maintenir franchement, nettement et résolument. Il faut aussi que ce protectorat facilite la pénétration des deux races qui se sont maintenant superposées, qui vivent côte à côte, et qui doivent nécessairement travailler à une même œuvre, à une même tâche. Il importe d'intéresser l'Annamite à nos efforts, de s'attacher sa collaboration, non plus passive et expectante, mais active et décidée, de provoquer son initiative, d'éveiller son activité et de le faire participer, en une forte proportion de son travail et de son action, aux profits qui résulteront de la mise en valeur et de l'utilisation des richesses économiques. Ne commettons pas la lourde faute de laisser l'indigène en dehors du mouvement qui entraîne la colonie, et gardons-nous de le rebuter ou de l'intimider par une dédaigneuse méconnaissance du rôle qu'il y peut et qu'il y doit jouer. L'indigène est tout disposé à venir à nous, il a confiance, il est prêt à nous seconder et à nous aider. Sans compter que, franche et loyale, son action peut nous être d'une utilité considérable dans un pays où nous ignorons encore tant de choses. Favoriser les rapprochements entre l'indigène et nous, pénétrer plus complètement qu'on ne l'a fait jusqu'ici son caractère et sa mentalité, accueillir et susciter les initiatives et les bonnes

volontés de ceux d'entre eux qui plus affinés, ont déjà compris tout le profit dont la race était appelée à bénéficier au contact de la civilisation française, telle est actuellement la conduite qui s'impose en Indo-Chine. C'est en donnant aux indigènes plus de bien-être et une entière sécurité pour leurs personnes et leurs biens, c'est en respectant et en faisant partout respecter leurs coutumes et leurs mœurs, c'est en tenant la main à ce que, à tous les degrés, l'administration soit probe, juste, éclairée en même temps que large et tolérante — toutes qualités que l'indigène sait apprécier — c'est aussi en se gardant de toute mesure ou de toute parole qui froissent leurs sentiments patriotiques ou religieux, que s'achèvera la conquête morale d'une colonie, admirablement dotée par la nature, qui constituera une force et une ressource pour l'avenir, et que l'on pourra faire des Annamites des sujets fidèles de la France.

ALBÉRIC NETON.



HÉRÉDITÉ (1)

« Cher ami

Nous avons longtemps combattu l'un près de l'autre dans l'arène politique. Tu mourras les armes à la main. Moi, j'ai déserté le champ de bataille. D'abord tu t'y es opposé, puis tu m'as laissé te dire quels motifs me déterminaient et tu m'as ensuite donné raison.

« Aujourd'hui fais de même ; donne-moi raison une seconde fois, dans une tout autre cause. Il y a déjà plusieurs semaines, je suis allé à Vienne, consulter mon médecin et j'ai lu sur son visage cet arrêt : — « Il est perdu ! »

Dernièrement je suis retourné lui demander un remède pour apaiser mes souffrances. Sa bonne volonté à m'initier aux secrets de la morphinomanie me révèle qu'il est trop certain de n'avoir pas, plus tard, à m'en guérir.

Finita la comedia. Une comédie ? Certes non ! Jamais, toi et moi, nous n'avons causé de ma vie privée. Tu en sais ce qu'en sait le monde, c'est-à-dire les faits, et non leurs causes. Je veux te raconter mon histoire, te faire une confession générale. Sûr de ta justice, j'aspire ardemment à m'entendre absoudre par toi.

*
* *

Je suis né en 1829, à notre château de Niedernbach

De mon père, je tiens une santé et une volonté de fer. A ma mère, je dois cette horreur de toute chose impure, qui, dès le collège, me désignait aux railleries de mes camarades de quinze ans. Ils riaient de moi ; je les méprisais.

Je n'étais pas inintelligent, mais j'apprenais difficilement. Dieu sait combien de peines il m'en a coûté pour être toujours le premier de ma classe !

Durant mes huit années d'études (mon père me destinait à la carrière politique), j'habitai la capitale de notre province, chez un professeur du gymnase, brave homme, dominé par sa jeune et jolie femme, qui lui rendait la vie dure ainsi qu'à moi.

Je passais toutes les vacances à Niedernbach. Chaque fois je désirais ce retour avec une ardeur qui, longtemps d'avance, m'ôtait l'appétit et le sommeil. Cependant, nulle part, je n'étais aussi malheureux que dans la maison paternelle.

Mes parents menaient une triste vie. L'amour avait jadis, en les unissant, rapproché deux êtres mal faits l'un pour l'autre. L'élément nécessaire à ma mère était la paix. Tout en elle respirait cette paix. Elle l'avait obtenue au prix de rudes souffrances, par l'énergie d'une immolation vraiment héroïque. Mon père avait une nature combative. Tandis que ma mère vieillissait de bonne heure, lui demeura jeune jusqu'au bout, jeune par sa beauté physique, par ses goûts, par ses passions.

La maladie qui l'emporta en quelques jours se déclara brusquement, avec une violence effrayante. A l'agonie, il luttait encore vaillamment contre la mort ; ce ne fut que peu d'instants avant la fin qu'il comprit avoir pourtant trouvé, en elle, un maître.

Alors ses yeux se tournèrent vers ma mère. Tous ceux qui entouraient son lit eurent un frémissement.

Ce regard était plein d'un inexprimable repentir, d'un atroce effroi ; il était suppliant, désespéré, comme celui d'un condamné implorant la suprême miséricorde.

Ma mère s'inclina vers lui, posa ses lèvres sur sa bouche contractée et ferma ses pauvres yeux d'un second baiser. Un cri muet jaillit en moi : — « Mourir ainsi, jamais ! Je ne veux pas mourir ainsi ! »

J'avais alors vingt-six ans. Je venais de conquérir mon diplôme de docteur en droit à l'Université de Vienne, péniblement, au prix d'efforts qui m'avaient épuisé.

Il allait de soi que mon année de deuil s'écoulât près de ma mère à Niedernbach. Cette année achevée, je ne songeai plus à quitter la propriété ni à rompre notre existence commune. Les occupations actives de la campagne me plaisaient. Il m'avait fallu apprendre mon métier d'agriculteur, sous la direction de notre vieil intendant, qui avait peu de science, mais beaucoup de pratique et tout autant de dévouement.

(1) Cette nouvelle a paru en allemand sous le titre : *Das Schuldliche (L'être nuisible)*.

Ce fut le temps le plus heureux de ma vie. Jusque-là, l'étude avait été pour moi un supplice. Je découvris qu'elle pouvait devenir une jouissance. Je m'y livrai tout entier et, avec le temps, j'arrivai à être un agronome capable de donner des leçons, et auquel, du reste, ses voisins en demandèrent souvent.

Il est rare qu'un grand propriétaire rencontre, du reste, des conditions aussi favorables que celles que je trouvais à Niedernbach, entouré d'une population travailleuse, en majorité honnête et paisible; j'avais été élu bourgmestre et, en dehors de ces fonctions, je menais du matin au soir la même vie que mon intendant. Quand venait la nuit, il se mettait au lit, se faisait apporter trois grandes pipes, trois verres de bière, convoquait le sous-régisseur avec le premier valet de ferme, et écoutait leurs rapports.

Moi, je changeais de vêtements, et j'allais retrouver ma mère. Après le souper, servi dans la bibliothèque, nous passions notre soirée en compagnie de quelque grand écrivain. Trop belles, trop vite écoulées, ces soirées à trois !

Le travail abrègeait de même mes journées. Et quand les jours s'enfuient si rapides, que dirons-nous des années !

Après cinq ans de ce bonheur que rien n'avait troublé, la santé de ma mère s'altéra.

« C'est le commencement de la fin, mais cette fin se fera peut-être attendre trop longtemps pour la malade », me dit le médecin.

Je maudis sa science et, dans les périodes où le mal semblait s'arrêter, j'espérais, contre toute vraisemblance et tout espoir, une guérison.

Ce fut durant un de ces moments de détente que je jetai les bases du malheur de toute ma vie. Je devins amoureux, et je me fiançai.

Dans notre voisinage s'était établi un riche industriel retiré, M. de C***, avec sa famille. C'était un homme d'esprit, de talent et d'une loyauté sévère. Autrichien de naissance, il avait passé la plus grande partie de sa vie en Angleterre, y avait gagné une belle fortune et s'y était marié. D'humeur joyeuse et toujours aimable, il faisait excellent ménage avec sa femme, belle, majestueuse, descendant d'une famille de vieille noblesse écossaise. Il était fier d'elle et elle aimait son cher « Sir James » beaucoup plus ardemment que ses quarante-deux ans ne jugeaient convenable de l'avouer.

Ils avaient trois filles, belles toutes trois. L'aînée et la plus jeune étaient blondes comme leur mère. La seconde ressemblait à son père. Elle avait, comme lui, des cheveux bruns, un teint olivâtre, de grands yeux bleu foncé. Mais... il m'aurait été facile de décrire le père avec précision : faire le portrait de la fille eût été impossible même à un poète. C'était un mystère personnifié, une merveilleuse, troublante énigme. Je n'ai jamais vu des yeux savoir prier si humblement, adjurer avec autant d'ardeur, menacer de façon aussi terrible : je n'ai jamais entendu une voix aussi harmonieuse et captivante, aussi riche de nuances pour exprimer toute la gamme de la tendresse, jusqu'à l'âpreté la plus violente de la haine.

Jamais... je me trompe ! Plus tard, je devais voir revivre tout cela chez une autre, avec une effrayante conformité.

∴

J'aimai Edith à première vue. Sa beauté m'éblouit, sa grâce m'enveloppa. Elle était la plus belle, la mieux douée des trois sœurs, et cependant... la moins aimée. Dans chaque détail, dans le moindre regard que ses parents jetaient sur elle, l'accent dont ils lui parlaient, la manière dont ils parlaient d'elle, ce fait étrange apparaissait : ils ne trouvaient en elle aucune joie.

Et elle semblait prendre un plaisir farouche à cette différence établie entre elle et ses sœurs. Elle ne se plaignait jamais, mais ne perdait pas une occasion d'afficher son rôle de Cendrillon. Cela seul aurait dû m'avertir, mais j'étais amoureux... plus qu'amoureux ! A trente ans, j'aimais pour la première fois avec l'ardeur aveugle de la jeunesse.

Ma mère devint naturellement ma confidente. En elle se livra un violent combat intérieur, avant qu'elle se décidât à accueillir Edith.

— Une fille d'industriel est bien trop riche pour toi ! me disait-elle. N'y a-t-il donc plus de princesse belle et pauvre dans quelque château perdu ?

Son orgueil et ses préjugés de caste cédèrent enfin, quand elle comprit la profondeur et la force de ma passion.

Mme de C... était une aimable voisine. Souvent elle venait visiter ma mère qui, dès ce temps-là, ne sortait plus de chez elle et l'accueillait toujours avec plaisir. Malgré des instances répétées, Mme de C... ne s'était jamais fait accompagner de ses filles. Ma mère voyait en cela une preuve de tact et de délicatesse. Je dus attendre et supplier longtemps, avant de lui arracher, pour toute la famille de C..., une invitation qui ne pourrait plus être esquivée.

Moi-même, je portai la lettre, le 12 juillet 18 ., date pour moi inoubliable.

D'habitudes régulières jusqu'à l'exagération, Mmes de C... passaient en été leurs matinées dans un vaste atelier que le chef de famille avait fait arranger et décorer avec luxe.

A toutes les capacités de haut commerçant, M. de C... joignait un goût passionné pour la peinture de genre. Il s'y consacrait avec un zèle laborieux et des ambitions qu'il n'hésitait pas à avouer. Les ta-

bleaux qu'il envoyait aux expositions étaient presque toujours reçus et même achetés. Il s'en réjouissait comme un enfant : cet argent, qui lui représentait des mois de travail et qu'il donnait aussitôt reçu, lui causait un plaisir infini.

Ses filles peignaient également : les deux blondes (ai-je dit qu'elles se nommaient Maud et Ethel ?) avec beaucoup d'assiduité et peu de talent ; Edith avec un talent remarquable et pas la moindre suite. Elle ne produisait jamais que des esquisses plus ou moins inachevées ; mais ces esquisses, jetées sur la toile en quelques heures, étaient très supérieures aux meilleurs tableaux de son père. Ce n'était pas seulement mon avis porté à la partialité, mais aussi celui des artistes que M. de C... attirait dans sa maison., Lui-même et sa femme étaient sous ce rapport d'un aveuglement singulier.

— Regardez notre Maud, notre Ethel, quelle application ! Elles ont le génie du travail. Edith ne fait que s'amuser.

C'était toujours ainsi : notre Maud, notre petite Ethel — et... Edith tout court. Je pensais tout bas : Moins elle est vôtre, plus elle sera mienne.

L'après-midi où j'apportai à nos voisins l'invitation de ma mère, je trouvai Edith seule dans l'atelier. Ses parents et ses sœurs étaient occupés dans la « chambre aux accessoires » à surveiller le déballage d'une caisse de costumes anciens, longuement attendue et fort désirée. Edith plaisanta un peu sur « l'ardeur artistique » qui allait faire surgir « de nouveaux chefs-d'œuvre » de ces vieux chiffons. Tout bas je bénissais l'heureuse circonstance à laquelle je devais ce premier tête-à-tête avec la bien-aimée.

Elle était assise près de la fenêtre de l'atelier, en pleine lumière, et elle était belle. Sa robe de légère et molle étoffe gris pâle, serrée à la taille par une ceinture de cuir, rappelait la tunique des femmes romaines. Son pied droit reposait sur un escabeau. Un album s'appuyait sur son genou relevé, et, avec sa nonchalance habituelle, elle y jetait quelques traits de crayon. En me voyant entrer, elle était devenue pourpre, mais elle n'avait pas quitté son travail.

— Puis-je vous demander ce que vous dessinez ? lui dis-je.

Elle hésita un instant, puis elle me tendit l'album. Je dus rire malgré moi. C'était une caricature de ma personne, absolument géniale. Mon grand nez, ma grande bouche, ma grosse moustache étaient d'une exacte ressemblance. Mais en contemplant plus à loisir ce portrait peu flatté, je fus frappé de l'expression dure et moqueuse qu'elle m'avait donnée, et je lui demandai :

— Est-ce que je vous paraîs si méchant que cela, pour m'immortaliser sous un tel aspect ?

Elle répondit de façon évasive :

— Oui, je crois que vous pourriez vous montrer très sévère, à l'occasion.

— Sévère, pas méchant, et je ne le suis pas encore — Vous parlez de l'avenir ?

— Cela ne manquera pas, tout le monde est sévère, envers moi du moins — dit-elle, avec son sang-froid imperturbable, comme si la chose lui était indifférente.

Je lui déclarai qu'elle disait un enfantillage.

— Pourquoi cela ? continua-t-elle. Si je vous affirmais que personne n'a jamais été bon pour moi, sans que cela changeât au bout de peu de temps, me démontreriez-vous le contraire ?

— Certes non ; l'invraisemblable devient à mes yeux une vérité, dès que vous l'affirmez.

Et elle... Non, je ne puis continuer comme j'ai commencé, même si je faisais l'effort de retrouver dans ma mémoire chaque détail de notre conversation, ce serait en vain. Tout est mort, bien mort ! Les souvenirs meurent aussi, grâce à Dieu.

Ce qui est pour moi resté inoubliable, ce sont quelques phrases de la pauvre Edith — (aujourd'hui à la fin de ma vie, je pense encore à elle avec une profonde pitié) — et l'accent qu'elle leur donnait et qui me fascinait.

Elle n'avait jamais été aimée ; elle vivait isolée au milieu de sa famille et il ne pouvait en être autrement ; son « malheureux caractère » lui fermait les cœurs « des êtres les meilleurs et les plus tendres. » J'insistai naturellement pour savoir comment ce caractère se manifestait. Elle releva la tête et attacha ses yeux sur les miens. Sur sa fraîche bouche d'enfant, se jouait un sourire implorant son pardon.

— Par exemple, mes calomnies, les calomnies que commet mon crayon.

Je dus faire un effort pour ne pas saisir ses deux mains et les baiser, pour ne pas lui dire :

— Méchante enfant, soyez ma femme adorée, je vous accepte, vous et votre « malheureux caractère ».

Mais je me contraignis, je poursuivis mon interrogatoire et finis par me convaincre que j'avais devant moi une victime de sa famille, une de ces jeunes filles, trop nombreuses, dont le diapason moral, différent de celui de leur entourage, amène de perpétuelles dissonances dans l'harmonie intime du foyer domestique.

Je lui posai encore une question qui devait être la dernière.

— Vous n'avez jamais été aimée, dites-vous ? N'avez-vous jamais aimé ?

Sans hésiter, avec la même simplicité parfaite, elle répondit par un aveu. Elle avait aimé. Du moins

elle se l'était figuré. Elle avait dix-sept ans, lui vingt-quatre.

Aujourd'hui encore, elle ignorait ce qui lui avait plu davantage en lui : le mal ou le bien, sa légèreté, sa prodigalité, la folle audace avec laquelle il se jouait du danger. Tous deux ne s'étaient rencontrés que dans des cercles nombreux et, cependant... comme il est aisé à deux jeunes fous de s'entendre, ils avaient échangé d'éternels serments d'amour. Il la nommait Juliette, elle l'appelait Roméo. Ses parents le traitèrent d'aventurier. Certaine de ne jamais devenir sa femme avec leur consentement, elle se laissa arracher la promesse de fuir avec lui.

Elle céda, elle lui donna même l'unique bijou qu'elle possédait, une bague, un mince cercle d'or avec un rubis.

Peu de jours avant la date fixée pour l'enlèvement, Roméo commit une imprudence. Il écrivit à sa Juliette une lettre qu'elle ne lut jamais, sa mère l'ayant interceptée, chose assez compréhensible, quand on connaissait l'intérieur des C..., réglé et surveillé comme un couvent.

Pendant quelque temps, Edith se vit traitée avec une extrême froideur. Après avoir subi toutes les tortures, les luttes de l'incertitude, elle apprit enfin que ses parents avaient fait venir l'intéressant amoureux, et l'avaient décidé à s'éclipser, à s'en aller fort loin, jusqu'en Canada. La bague lui restait, souvenir trop précieux pour qu'il consentît à s'en séparer, à moins qu'on le lui payât cher. La somme qu'exigea Roméo équivalait à peu près au chiffre de ses dettes.

Pitoyable roman qui avait laissé un effrayant levain d'amertume dans ce cœur de dix-sept ans! Je m'attendrissais; la parole décisive allait sortir de mes lèvres.

Edith protesta par un geste suppliant, joignit les mains sur ses genoux et renversa sa tête en arrière. Un fugitif regard de ses yeux mi-clos, regard désespéré, navré, m'effleura, dans la pièce voisine, on entendait des pas et des voix.

Mes parents viennent! Voulez-vous leur causer une grande joie murmura Edith : « Epousez Maud » !

Je ne leur causai point cette joie. Je me contentai ce jour-là de remettre à Mme de C... la lettre de ma mère. J'emportai cette réponse : « Demain, à midi, j'aurai l'honneur de présenter mes filles à la comtesse. »

Le lendemain, je devais me rendre à une ferme très éloignée. D'abord, je fus calme, je donnai toute mon attention à ce que je faisais. Mais, quand approcha l'heure où Edith, pour la première fois, passait le seuil de ma maison et se trouvait en présence de ma mère, je fus saisi d'une incroyable agitation.

Mes gens me regardaient, inquiets, étonnés. Je n'y tins plus, je fis amener mon cheval et retournai chez moi à fond de train.

Ce jour-là, la chaleur était affreuse. Couvert de sueur, botté, éperonné, je me précipitai dans l'appartement de ma mère. Elle était étendue sur sa chaise longue, épuisée, pâle comme une morte. Je ne l'avais jamais vue ainsi. Devant moi, elle se maîtrisait; son noble et cher visage ne se montrait jamais qu'idéalisé par une douce sérénité. Mais un instant la douleur atroce avait été plus forte que sa volonté.

En m'apercevant, elle fit un effort inutile pour se redresser, retomba sur ses oreillers et, sans parler, tendit les mains vers moi.

— Cette visite t'a fatiguée. Sont-elles restées longtemps?

— Très peu de temps.

Elle me jeta un coup d'œil embarrassé.

— Mère, comment la trouves-tu?

— Inquiétante! Mon François, pas celle-là, je t'en supplie!

Telle avait été la première impression.

Mais ma mère, avec sa droiture et sa hauteur d'âme, ne pouvait rester soumise à une première impression. Elle essaya loyalement de se vaincre, et me répéta maintes fois qu'il lui était impossible d'assigner aucun motif à l'instinctive antipathie que lui avait inspirée Edith. Plus tard, elle-même en plaisantait.

D'ailleurs Edith sut s'y prendre pour conquérir son affection, et d'autant plus sûrement qu'elle semblait faire pour cela moins d'efforts, prenant toujours la dernière place, faisant passer ses sœurs avant elle. Elle agissait ainsi sans affectation, sans dessein apparent. Je n'avais pas encore échangé avec elle une parole d'amour, je ne l'avais plus revue seule depuis notre conversation dans l'atelier, et cependant j'étais sûr qu'elle m'aimait.

Ma disposition d'âme était donc pénétrée de joie, sans l'ombre de crainte, lorsque, j'allai la demander à ses parents. On m'introduisit dans le cabinet où M. de C... se trouvait avec sa femme. Elle tenait un ouvrage d'aiguille, lui, un livre. Il avait un goût excessif pour la lecture à voix haute, et elle n'aimait rien tant que de l'écouter.

Je n'avais pas dit un mot, qu'ils devinaient déjà ce qui m'amenait.

Mme de C... baissa la tête. Elle se montrait à moi de profil; je vis palpiter ses fines narines et une teinte plus claire passer sur sa joue. Les femmes blondes, colorées, pâlissent ainsi. Son mari se tenait très droit, comme d'habitude et s'appuyait sur les deux bras de son fauteuil. La main pendait, on voyait ses doigts trembler et son bienveillant vi-

sage, complètement rasé, était assombri d'une sorte d'embarras.

Quand j'eus achevé mon discours, assez bref, il y eut un silence profond, pénible. Enfin, M. de C... répondit :

— Nous sommes très heureux de vous accepter pour gendre.

— Très heureux, répéta sa femme et, redressant sa taille imposante, encore svelte, elle ajouta : « En ce qui concerne Edith, vous pouvez être sûr de son consentement. »

Son mari confirma cette affirmation, et le dialogue continua. Chacun d'eux parlait tour à tour et ce qu'ils disaient semblait sortir d'une seule et même pensée. Ils n'avaient ensemble qu'une âme, qu'une intelligence, qu'un jugement. Des parents aussi unis sont de mauvais éducateurs ; au lieu d'apporter à leur tâche l'effort de deux personnalités, ils voient tout avec les mêmes yeux.

En gens honorables qu'ils étaient, ils me racontèrent le drame de la vie d'Edith, l'enlèvement projeté. Il leur était impossible de s'en consoler. Ils me firent l'aveu le plus humiliant pour des parents.

— Nous n'avons jamais su gagner la confiance de notre fille. Edith est différente de ses sœurs qui obéissaient au moindre signe. Avec elle, il fallait céder ou la briser. C'est ainsi qu'un mur de glace s'est peu à peu élevé entre nous. Edith ne nous aime pas, mais nous sommes persuadés qu'elle vous aime et nous en remercions Dieu. Elle-même s'est inconsciemment trahie. Pour la première fois, ce privilège nous a été accordé de lire dans son cœur. L'amour a fait en elle ce premier miracle. Qui sait? ce ne sera peut-être pas le dernier ; peut-être acquierrons-nous en Edith une fille, du jour où nous vous la donnerons pour femme.

Edith fut appelée. Un regard jeté sur ses parents, sur moi, et elle s'arrêta au seuil de la porte, tâtonnant de ses deux mains pour s'appuyer au mur, car elle défaillait.

Pendant la conversation précédente, il m'avait semblé que mon être se glaçait. Mais en apercevant Edith, mon amour me reprit tout entier. J'allai à elle. Je voulus parler : impossible. J'ouvris les bras, elle s'y jeta.

Ce fut elle qui parla la première.

— Est-ce vrai ? Est-ce possible ? Moi ! Pas Maud, pas Lilel — moi !

∴

Je tranche à la hâte ces souvenirs d'un bonheur trop vite grandi, trop tôt flétri.

Les parents d'Edith et ma mère furent d'accord. Vous vous connaissez à peine ! Et ils insistèrent pour prolonger nos fiançailles. Ce temps de désirs et d'attente ne fuyait pas assez vite à mon gré. Je voulus l'abréger et j'arrivai à ce que je voulais. Nous nous mariâmes, nous voyageâmes, nous revînmes. Un enfant, une fille nous naquit et reçut au baptême le nom de ma mère, Eléonore.

Une année de mariage n'avait modifié en rien nos sentiments, à Edith et à moi. Ce qu'Edith avait désiré, depuis qu'elle pouvait réfléchir : un amour sans bornes, un être dont elle fût l'idole, qui la gâtât follement, elle le possédait ; avec toute la force de sa nature puissante, elle gardait son bien et veillait avec une jalousie âpre sur chaque mouvement de mon cœur. Pour elle, le commandement suprême était celui-ci :

— Tu m'aimeras, moi, ta femme, et n'aimeras que moi seule.

Il est vrai qu'en retour, elle se donnait toute, et qu'elle avait des trésors à prodiguer. Je n'ai jamais rencontré une femme douée d'autant d'esprit et d'intelligence, d'une aussi inépuisable puissance d'imagination, à laquelle s'ajoutait un talent suffisant pour vingt artistes, et qu'elle gaspillait :

Si je lui disais : « Finis donc ton esquisse, cela ferait un joli tableau ! » Edith répondait : « Es-tu lassé de moi ? Veux-tu que je passe une demi-journée devant mon chevalet ? » Et si j'ajoutais : « C'est grand dommage, avec ton talent ! » la riposte ne se faisait pas attendre. « Je ne veux avoir et développer en moi d'autre talent que celui de t'adorer. » Les esquisses que j'avais louées disparaissaient de l'album et, quelques jours après, j'en trouvais les morceaux remis à dessein par Edith autour de ma corbeille à papier.

Avant mon mariage, ma mère avait voulu se retirer dans une petite propriété qui lui appartenait et voisine de Niedenrbach. Je n'y consentis pas et voulus qu'elle restât près de nous. Le château était assez vaste pour abriter deux ménages complètement indépendants. « Nous nous arrangerons » avais-je dit, et je tins parole. Nous nous arrangeâmes fort bien. Ma femme n'eut rien à supporter qui pût lui suggérer l'aversion habituelle des brus pour leurs belles-mères. La sienne n'élevait pas l'ombre d'une prétention, et accueillait avec reconnaissance, comme une grâce, les attentions les plus légères, les plus naturelles.

Depuis que, dans sa pieuse ignorance du cœur humain, elle s'imaginait avoir appris à connaître Edith, elle n'avait pour « sa fille » que des louanges et de la tendresse.

Cette tendresse ne lui gagna pas celle de ma femme. Quant aux louanges, Mme de C. se chargea d'y répondre par celles que, fréquemment, lorsqu'elle passait chez nous, en sortant de chez ma mère, elle nous faisait de cette dernière avec l'accent

le plus pénétré. Chaque fois elle regardait Edith dans les yeux, sévèrement, longuement, la disant heureuse de voir près d'elle une telle femme, de pouvoir se modeler sur cette héroïque patience, dans la maladie, cette bienveillance pour tous, cette soumission à la volonté de Dieu.

Ce système pour forcer l'admiration eut les plus mauvais résultats. Ma mère s'efforça de s'illusionner ainsi que moi, soutenant qu'Edith appartenait à ces générations nouvelles qui se font un point d'honneur de ne manifester aucune émotion.

— Ce sont les natures les meilleures, les plus fortes. Telle qu'est Edith, je l'aime ainsi. Une belle-fille qui m'accablerait d'attentions me fatiguerait. Je serais perpétuellement sa débitrice, moi, pauvre vieille, clouée sur ma chaise longue, et je n'arriverais pas à me débarrasser de mes remords.

Moi, je pensais que tant d'abnégation triompherait de l'indifférence d'Edith et que ma mère connaîtrait la douceur d'être aimée d'un fils et d'une fille.

Cette espérance fut déçue.

Une après-midi, je rentrais plus tôt que de coutume. Nous avions invité Ethel à dîner. En pénétrant dans la salle à manger, j'entendis partir du salon voisin des rires et des protestations : « Non, Edith c'est très mal ! » Puis un gémissement étouffé, et de nouveaux rires, de nouvelles querelles. J'entr'ouvris la porte. Edith était allongée sur le canapé ; elle avait chiffonné sur ses cheveux, en façon de bonnet, un mouchoir de dentelles, plissé son visage pour y creuser des rides, et elle singeait les gestes de ma mère dans ses moments de crise aiguë.

Je serrai les poings.

— Bravo, comédienne ! lui criai-je, en me précipitant et en la prenant rudement par les épaules. Une exclamation d'épouvante échappée à Ethel me rendit la conscience de moi-même. Celle-ci, tombée à genoux, suppliait :

— Pardonne-lui, pardonne-lui, c'était pour s'amuser !

Edith n'avait pas tremblé sous ma brutale étreinte.

— Je hais ta mère, dit-elle lentement, appuyant sur chaque mot et serrant ses dents éblouissantes : « Je la hais parce que tu l'aimes plus que moi. Je l'avais toujours craint ; maintenant je le sais ».

⁂

Arrivé à cet endroit de mon récit, j'ai voulu relire les pages déjà tracées. Mais cela m'est impossible. Je déposerais la plume : ce qu'elle décrit demeure tellement au-dessous de la réalité ! Tout ce que je puis dire donne à peine une petite idée de cet être complexe qu'était Edith, de la force de sa passion, du charme de son abandon, de la grâce qui en demeura inséparable, à travers ses erreurs et ses fautes jusque dans l'infamie.

Pauvre Edith ! si mon amour pour elle avait eu la force de celui qu'elle me portait, s'il eût été aussi exclusif, aussi absolu, aussi dépourvu de scrupules, peut-être l'aurais-je sauvée, ma pauvre Edith... et avec elle, l'autre !

Peut-être... quel mot ! Je n'ose plus le répéter, ce *peut-être*... ou ce sera sûrement pour moi la folie !

Au retour de mon voyage de noces, j'avais repris toute l'activité de mes occupations. Six semaines après la naissance de l'enfant, Edith fut sur pied et m'accompagna partout.

— Emmène-moi, disait-elle, et ne t'inquiète pas, je ne t'embarrasserai point.

Elle tint parole, jamais elle ne m'embarrassa. Au contraire, elle sut se rendre utile par l'intérêt qu'elle prit à mes affaires, par son coup d'œil pénétrant, la justesse de son jugement sur les hommes et les choses.

Ensemble, nous allions, tantôt à cheval, tantôt en voiture, ensemble nous rentrions. Il n'y avait pas pour Edith de distance trop grande, pas de besogne trop humble, pourvu qu'elle pût être avec moi.

Elle s'occupait fort peu de sa fille. Je lui en fis des reproches, le jour même où elle s'était moquée de ma mère.

— Si cette enfant te ressemblait, je l'aimerais. Mais c'est encore moi, c'est toujours la malheureuse Edith ; créature perverse, disaient mes parents ; incapable de respecter les choses les plus respectables, vas-tu me dire à ton tour !

Tout en larmes, hors d'elle, Edith se jeta dans mes bras.

— Apprends-moi, apprends-moi à être bonne ; montre-moi une patience sans bornes ! Tâche d'avoir pour moi plus d'amour que tu n'as d'horreur pour mes défauts.

L'hiver vint. Mes beaux-parents partirent pour le Midi avec Ethel et laissèrent Maud auprès de ma mère. Entre elles deux s'était nouée une tendresse de mère à fille. Edith et moi, nous devions passer le carnaval à Vienne. Chaque jour ma mère nous répétait :

— Partez donc, mes enfants, partez ! Votre petite Lise reste sous bonne garde. Vous avez bien gagné vos vacances, jouissez-en.

Maud l'appuyait. Edith restait passive.

Je sais depuis longtemps le secret de ma mère elle ne voulait point que je fusse témoin de son suprême martyre dont elle sentait approcher l'heure. Et précisément alors, elle me paraissait beaucoup mieux ; les assurances du médecin me confirmaient dans cette persuasion.

Nous lui dîmes adieu... nous! Je n'allais plus jamais seul chez elle, afin de ne pas être accueilli par cette question. « Où est Edith? » Elle se rendait compte de la jalousie qu'elle inspirait, malgré les réels efforts de ma femme pour la lui dissimuler. Ma mère voyait toutes choses sous un jour favorable : quand c'était impossible, elle trouvait une excuse. Mais elle voyait.

Pour cet inoubliable adieu, elle avait fait toilette.

Durant les heures matinales, on aurait pu la croire guérie. Une légère teinte de rose colorait sa joue; ses yeux brillaient. Maud, près de sa chaise longue, semblait un ange de lumière.

— Elle sera en bonnes mains, pensai-je, et cependant, j'ajoutai mentalement : Toi, tu ne devrais pas la quitter! Mais je chassai cette impression qui était de la faiblesse; je plaisantai ma mère sur son élégant bonnet, sur la robe de chambre garnie de dentelles qu'elle avait revêtue.

Elle répondit à mes plaisanteries.

— J'ai aussi ma petite vanité, j'ai voulu vous laisser un agréable souvenir.

Elle baisa Edith au front, puis moi, partageant impartialement entre nous ses témoignages de tendresse.

Edith se détourna. Mais j'étreignis une dernière fois ma mère aimée sur ma poitrine, pressant mes lèvres sur ses cheveux prématurément blanchis. Son pauvre sein malade palpita contre le mien.

— Tu souffres, mère? lui dis-je.

Elle secoua la tête et sourit.

— Sois tranquille, je te le promets; si, contre toute vraisemblance, mon état devenait grave, je t'appellerais.

Nous nous jetâmes follement dans le tourbillon mondain. L'esprit de coterie qui domine aujourd'hui dans la société viennoise commençait dès lors à s'y manifester. Beaucoup de petits cercles, sévèrement fermés, dans un grand cercle aux contours indécis. De chacun de ces petits cercles on s'examine, on s'épluche, on se méfie des autres, on calomnie, puis on se retire sous sa tente, avec quelque butin, un mot drôle, un conte ridicule.

L'histoire roule de ci de là, elle s'allonge, prend de la consistance, grâce aux esprits crédules, et se transforme en une légende définitive à laquelle il n'y a plus moyen de changer une syllabe.

Au bout de huit jours, tout le monde *savait* positivement qu'Edith était créole, fille unique d'un planteur des Barbades, immensément riche. Ce père cruel l'avait contrainte à assister aux exécutions, où périssaient sous le fouet des esclaves récalcitrants. Dans sa patrie, Edith avait été surnommée la *perle de la Martinique*.

Ces sottises, qui m'irritaient, l'amusèrent prodigieusement.

— Je n'ai plus besoin de me rendre intéressante, disait-elle, je le suis!

Les flèches aiguës, perçantes de sa raillerie sifflaient dans l'air, ses traits d'esprit prenaient des ailes; les caricatures dessinées par elle avaient un succès fantastique. On rivalisait pour obtenir l'honneur de figurer dans son album. Ce qui eût compromis la situation d'une autre femme consolidait la sienne. J'en étais à la fois irrité et flatté.

— Rien n'est sacré pour toi, lui dis-je, un jour, et elle haussa les épaules.

— Parce que je ne puis voir rien de sacré sur cette terre qui ne l'est guère.

Indigné, je m'emportai.

— Edith!

Elle se serra contre moi, humble, suppliante, cette créature tant adulée!

— Pardonne à ta pauvre et folle petite femme; n'écoute pas ce qu'elle dit : notre amour m'est sacré.

Nul ne pouvait lui résister quand elle se donnait la peine de séduire. Elle ensorcelait les hommes et charmait les femmes. J'ai vu les plus invincibles, les plus imbus de préjugés se rendre à merci, dès qu'elle condescendait à entrer en lutte avec eux. Son intelligence possédait au plus haut degré la faculté d'accommodation, comme on le dit de la vue. Elle se plaçait vis-à-vis de chacun à la distance voulue, sous l'angle favorable; elle était grave avec les gens graves, brillante avec les intellectuels, frivole avec les superficiels. Il n'y eût bientôt plus de fêtes sans elle, et Edith compta parmi les femmes les plus recherchées du « grand monde ».

Lorsque nous rentrions au logis, quittant la scène d'un de ses triomphes, elle entourait mon cou de ses bras, et, la tête sur mon épaule, me demandait :

— M'aimes-tu vraiment beaucoup, à présent que tu vois combien je plais aux autres?

Tous les hommages dont elle était accablée, elle les recueillait avec transport pour ensuite s'en vanter près de moi.

Nous voulûmes assister au dernier bal de carnaval, avant de repartir pour Niedernbach. Edith s'était particulièrement réjouie de cette fête d'adieu; elle s'y amusa avec un entrain parfait, sans l'ombre de préoccupation apparente. Le lendemain matin, de très bonne heure, en m'éveillant, je la vis debout près de mon lit, en costume de voyage.

— Il faut partir par le premier train. J'ai un télégramme de Maud. Ta mère va moins bien.

Je me levai aussitôt et réclamai le télégramme. On ne put le trouver; peut-être s'était-il glissé dans la petite malle qu'Edith et sa femme de chambre avaient faite à la hâte? Personne ne prit le temps de

le chercher, le déjeûner attendait, la voiture était commandée. Ma femme avait tout prévu.

Le voyage fut terrible, malgré la peine que se donnait Edith pour me tranquilliser. Oh ! l'effrayante arrivée ! Sur le seuil, Maud nous accueillit, et son visage me dit qu'il était trop tard.

Edith s'élança de la voiture, entoura sa sœur de ses bras et lui chuchota quelques mots à l'oreille. Maud entendit, ses yeux devinrent fixes ; involontairement elle repoussa Edith avec horreur. Elle ne pouvait me mentir, elle en était incapable. J'appris tout à la fois. Ma mère était morte depuis une heure à peine et ses derniers moments n'avaient été qu'attente incessante, vain désir de me revoir. Et si j'arrivais trop tard, c'est qu'Edith, pour ne pas manquer son bal, avait supprimé, la veille, le télégramme qui m'appelait.

D'EBNER ESCHENBACH

Traduit par Mme CHEVALIER DE LA PETITE RIVIERE

(*A suivre.*)

LE THÉATRE IDÉALISTE (1)

I. M. GABRIEL D'ANNUNZIO.

Il est toujours bon, toujours utile, de préciser la valeur d'une formule, avant de l'employer. Mais c'est là une indispensable précaution pour qui veut lui donner un sens limitatif ou restrictif très net. D'un tel point de vue, sans doute il paraîtra préférable de procéder par voie d'élimination, en marquant ce qu'elle n'est pas, plutôt encore que ce qu'elle est. Et d'abord, ne confondons pas le théâtre *idéaliste* avec le théâtre d'*idées* : de tous les malentendus, ce serait le pire, puisqu'une saine interprétation du mot doit laisser hors de nos prises toute une catégorie d'efforts notables qui ont marqué la production dramatique de ce temps. Le théâtre de M. François de Curel, pour ne citer que ce nom, répond, mieux que tout autre, à cette dernière appellation et cependant il n'offre d'autre point commun avec notre sujet que le sérieux dont il est empreint...

Un déplorable journaliste, cédant à cet irrépressible besoin de faire de l'esprit qui caractérise les personnes de son état et leur impose les pires puérilités, plaisantait un jour, avec tout l'agrément dont il était capable, cette appellation : *Théâtre de l'Ame*, employée par un écrivain de ce temps pour caractériser sa tendance dramatique : « Comme si toutes les tentatives faites au théâtre n'avaient pas l'âme pour objet ! » ajoutait-il, très fier de la subtilité de son argument. Ah ! que voilà donc une gentille ironie, d'ordre excellemment parisien, et qui sent son chroniqueur d'une lieue ! Nous savons tous, en effet, que M. Alfred Capus travaille et pétrit une matière offrant quelque analogie avec ce que l'on appelle l'âme humaine... Et les personnages assez minces de ses comédies de genre ont parfois telles nuances délicates, tels brusques éclairs d'une seconde nous permettant d'estimer qu'un sort moins fugitif eût pu leur être réservé. Pourtant nous sera-t-il permis de penser qu'un théâtre comme celui de M. Maurice Mæterlinck, par exemple, offre plus de points communs que le précédent avec l'immortelle Psyché, immortelle autant qu'énigmatique ! Et si l'on mesure, comme aussi bien je crois qu'il faut le faire, la valeur d'un écrivain au jour qu'il sut projeter sur ces passionnants problèmes, l'effort du premier pourra paraître à peu près négligeable, tandis que la pensée du second ne saurait être impunément méconnue.

Rien ne vaut, à cet égard, les délicates méthodes d'approximation. Comme en peinture c'est par touches successives et juxtaposées que l'on obtient le ton juste, le tâtonnement n'est pas inutile à une critique pénétrante et quelque peu subtile. Voilà pourquoi ce mot : *Théâtre de l'Ame* me paraît digne de fixer l'attention. S'il n'atteint pas à épuiser le sens de l'objet défini, s'il n'est pas rigoureusement adéquat à cet autre : *Théâtre Idéaliste*, du moins rend-il un compte exact de ce qu'il y a d'essentiel en lui, et verrons-nous ses desservants tomber d'accord sur la préoccupation maîtresse qu'il institue comme idéal d'art. Différents seront les moyens, variables avec le tempérament de chacun ; mais quel magnifique accord sur le but poursuivi, sur ce culte de l'âme, en ce qu'elle offre d'éternel, de fixe, de transmissible à travers les âges, par la mise en valeur de ces traits qui échappent aux contingences de la *date* et parfois du *milieu* ! Tel est bien le propre de l'art que nous qualifions idéaliste, faute d'un autre mot exprimant mieux ce qu'il entre d'intraduisible en tout concept supérieur : envisager l'âme humaine, autant qu'il est en nous, *sub specie æterni*, et appliquer sa puissance descriptive à ses éléments essentiels.

∴

Un personnage du théâtre de Gabriel d'Annunzio prononce, dans sa tragédie : *La Ville Morte*, ces mémorables paroles : « Quel son a votre voix ! Elle est si douce qu'elle me touche le fond de l'âme, comme une musique. Quand vous parlez des choses belles, il arrive, à vos lèvres, comme un écho de je ne

(1) S'il était besoin d'actualiser cette série d'études, c'est-à-dire de les rattacher à quelque événement précis, je rappelle ici que les noms des quatre écrivains qui en font l'objet ont eu leur heure de récente actualité : M. d'Annunzio avec sa *Gioconda* jouée à Londres, M. Maeterlinck avec *Monna Vanna* et *Joyzelle* interprétées sur la scène de l'Œuvre et du Gymnase, M. Schuré avec sa *Roussalka*, donnée également à l'Œuvre en avril 1903, enfin M. Peladan dont le théâtre d'Orange a joué récemment l'*Œdipe et le Sphinx*.

sais quel chant. Parlez, parlez encore des choses belles ! »

C'est bien là l'épigraphe que je voudrais voir inscrite au fronton de son œuvre, et volontiers j'y joindrais, pour son entière compréhension, l'allégorie suivante tirée de la IIIe scène du Ier acte de *la Gioconda* :

COSIMO

Tant de douleur n'aura pas été soufferte en vain. Tant de malheur n'aura pas été inutile, si une chose belle doit s'ajouter encore à l'ornement de la vie.

LUCIO

C'est vrai. Je pense quelquefois au sort de cet homme qui, ayant fait naufrage dans une tempête, perdit tout ce qu'il possédait. Par une journée sereine, l'homme prit une barque et un filet et retourna sur le lieu du naufrage. Après beaucoup de labeur, il ramassa sur le rivage une statue. Et la statue était si belle qu'il pleura de joie et s'assit pour la contempler. Et il fut si parfaitement content de ce bien qu'il ne voulut plus chercher autre chose, et *il oublia tout le reste* !

Merveilleuse statue ! Statue symbolique, puissamment expressive, bien que nous n'en percevions ni l'attitude ni le geste ! Elle traduit, elle seule, toute une poétique. Semblable au héros de son drame, à cet enthousiaste Lucio Stellata qui conte si bien, M. Gabriel d'Annunzio s'arrête fasciné devant toute beauté. Il possède le don merveilleux qui est bien celui de sa race, et qui, chez les barbares du Nord, n'est jamais qu'une acquisition progressive et lente, de percevoir instinctivement et par une vibration soudaine de la sensibilité, ce à quoi tant d'autres n'atteignent que par un effort de l'intelligence, grâce à l'intervention des facultés raisonnantes. Par une mission providentielle, et, suivant le mot d'un maître qu'il ne récusera pas : en vertu d'un décret nominatif de l'Eternel, il fut envoyé parmi nous pour réconcilier le Théâtre avec la Beauté. Comme tel autre de ceux que nous étudierons après lui parle à notre âme dans une sorte de murmure confidentiel qui, peu à peu, nous rend la vie inconsciente de ses personnages, c'est par un verbe éminemment *plastique* que l'auteur de *La Ville Morte* nous communique sa vertu animatrice. N'avais-je pas raison de dire que divers étaient les moyens par où pouvait être atteint un identique but? Il est tel personnage de théâtre dont nous avons peine à nous composer une image précise, indépendamment des traits de l'acteur qui l'incarna sous nos yeux. Rien de pareil avec M. Gabriel d'Annunzio, dont le pouce, énergique comme celui du statuaire, modèle d'expressives figures et d'héroïques attitudes. Sans doute il ne fut pas inutile à sa gloire que d'admirables comédiens — tels Mme Eleonora Duse et M. Zacconi — aient collaboré à la réalisation de son œuvre par le prestige de leur talent et l'éclat de leur interprétation : il n'est jamais indifférent d'avoir comme atout dans son jeu le masque tragique infiniment mobile' une actrice de génie. Mais ce que je veux dire, c'est qu'indépendamment de ce rare appoint, les personnages de M. d'Annunzio présentent un relief saisissant. La vertu maîtresse de son art est d'imposer une réalité plastique aux héros de son invention, si bien qu'ils ne nous apparaissent plus comme *individus* isolés, mais comme *groupes*, indissolublement unis dans notre souvenir. Qu'on se rappelle, dans *La Ville Morte*, Anne et Hébé, symboles touchants de la Résignation et de la Pudeur ! D'elles-mêmes ne viennent-elles pas s'ordonner sous nos yeux, à l'exemple de ces précieuses statuettes aux manteaux flottants que nous admirons dans les vitrines de nos musées, et qui, de leurs mains enlacées, traduisent la noblesse familière de l'existence antique !

Nul doute, si M. d'Annunzio voulait un jour nous livrer ses confidences sur la résurrection des images qui, chez lui, précède le travail créateur, qu'il faille le ranger parmi ces purs *visuels* dont parle Charcot, en qui prédominent, à ce point d'exclure tout le reste, formes et couleurs. Par là, j'aime voir en lui le représentant le plus tranché à notre époque, l'expression la plus moderne du génie latin, plus exactement du génie italien. Il me plaît l'envisager, non seulement dans ses relations avec son groupe ethnique, mais encore dans ses origines les plus lointaines, comme un enfant à peine dégénéré de la Renaissance italienne. Tout naturellement je restitue et recompose en moi l'image d'un poète du XVIe siècle, qui aurait substitué à nos misérables hardes modernes le vêtement expressif du temps. Et ce n'est pas là pur jeu d'imagination. On sait l'admiration de M. d'Annunzio pour les gloires disparues de son pays natal, de quels hymnes enthousiastes et passionnés il célèbre, à travers son œuvre, la grandeur de sa patrie. Nul artiste d'aucun pays n'est à cet égard plus *national*, ni plus fortement raciné dans le sol où grandirent ses aïeux. Magnifique créature d'instinct avant d'apparaître poète raffiné, subtil et déliquescent à ses heures, il éprouva dès l'origine la puissance des attaches qui relient l'homme à sa terre natale et, par un exemple, illustra la théorie de M. Maurice Barrès, avant qu'elle eût été formulée. On peut même dire de lui qu'il vit les deux faces de la question, car il perçut également la valeur des échanges entre nations et de quelle aide puissante ils peuvent être pour le développement d'une culture intégrale... Rappelez-vous son roman : *Le Feu* et de quelle façon, voulant auréoler d'un nimbe de

(1) Une observation liminaire est ici indispensable : Je suppose connues du lecteur, du moins en leurs grandes lignes, les œuvres de M. d'Annunzio auxquelles je fais allusion, pour un double motif : d'abord parce qu'effectivement ce sont des pièces aujourd'hui célèbres, mais surtout parce qu'une analyse détaillée eût enlevé le caractère de *raccourci* convenant au portrait psychologique et auquel je tiens avant tout.

gloire la figure du plus fameux héros de l'art contemporain, il dépeint les dernières heures de Richard Wagner, et dispose autour de son agonie les magnificences d'un coucher de soleil sur la lagune vénitienne. C'est ainsi que spontanément, aux êtres qui sont près de notre cœur, nous associons l'image des lieux où s'écoula leur vie, de ceux-là du moins qui s'harmonisent avec leurs traits. D'un tel point de vue, il me faut restituer à M. Gabriel d'Annunzio le décor vénitien de ses premiers aïeux, non pas celui de la Venise agonisante, déjà morte ou si près de l'être, que nous visitons aujourd'hui, mais de la triomphante cité des siècles abolis qui lui composèrent cette gloire par où elle nous émeut encore...

M. Gabriel d'Annunzio ne nous paraît pas seulement le plus parfait interprète de la Beauté au théâtre. En lui je discerne encore cet instinct mystérieux et conscient de la *Fusion des Arts*, nécessité moderne à ce point rigoureuse que nul artiste de nos jours ne saurait être grand qui n'en accepterait pas les conséquences. Encore est-ce peu que les accepter, si par nature on n'y incline. Il était tout préparé, par ses besoins et par les circonstances, à accueillir cette discipline. M. d'Annunzio a compris, plus exactement il a senti — car ce sont là vertus d'intuition — l'expression du Beau moderne comme une *totalisation* d'effets, où le poète donne la main au peintre et au musicien, chacun d'eux tentant de fréquentes incursions sur le domaine voisin. Et voilà, certes, une poétique qui, pour être de ce temps, ne lui appartient pas en propre. Citerons-nous ses maîtres, qui sont nos maîtres aussi, tous desservants du même culte, et qui collaborèrent à faire de la prose, pur instrument de *logique* autrefois, un instrument d'*émotion* aussi délicat, aussi sensible, aussi vibrant, que l'art des formes et celui des sons? Théophile Gautier qui lui imprima sa plasticité, Gustave Flaubert qui lui communiqua cette harmonie par où la langue rythmée atteint tantôt à des éclats de cuivres, tantôt à des tendresses de violoncelles. Baudelaire enfin qui, non content de rivaliser avec ces maîtres, pour la magnificence de l'exécution et la notation de frémissements inconnus avant lui, formula la doctrine dans sa théorie des *Correspondances*, et laissa la plus complète vue d'ensemble sur la réciprocité des effets dans les différents arts... Reconnaissons que le poète italien eut parmi nous d'illustres précurseurs. Si toutefois la méthode n'était pas nouvelle quand il atteignit l'âge de la ressaisir, il eut du moins cette originalité de la pousser à l'extrême, et de plier ses inventions à une conception de la Beauté qui devint entre ses mains comme un rajeunissement de la forme dramatique.

La Beauté, telle est donc, dans l'âme de M. d'Annunzio, l'unique puissance animatrice. D'où, tout à la fois, sa force et sa faiblesse. Sa force d'abord, car elle communique à sa pensée de dramaturge une originalité peu commune. Mais sa faiblesse aussi, car elle apparaît trop souvent par là en contradiction avec la vie, hors des conditions mêmes de la vie, qui se charge de lui infliger d'indispensables rappels à l'ordre et de sanglants démentis. On connaît, dans l'existence de celle que M. d'Annunzio lui-même appela l'Impératrice errante — c'est Elisabeth d'Autriche que je veux dire — ce trait singulier noté par son jeune lecteur, le docteur Constantin Christomanos, poète digne à tous égards de fixer les nobles lignes de cette impériale figure : Comme ils erraient tous deux parmi la nature enchanteresse de Corfou, où cette souveraine désabusée avait fait bâtir son Achilleïon, les promeneurs rencontrèrent, dans un bois d'orangers, un vieillard qui leur tendit la main. Elisabeth y déposa une pièce d'argent. Plus loin, ce fut une jeune fille de beauté merveilleuse, aux lèvres fleuries, aux bras ronds et modelés comme ceux des statues antiques, vivante décoration pour le portique de son palais. L'Impératrice mit une pièce d'or dans sa petite main, et comme Christomanos s'informait des raisons qui motivaient cette différence : — « C'est qu'elle est belle! » répondit l'Impératrice sur un ton de voix marquant bien l'importance exclusive qu'elle attachait à la beauté.

Un pareil trait s'impose avant tout par son sens psychologique, et par la lumière qu'il projette sur les dispositions intimes de celle qui en fut l'héroïne. J'ignore si M. d'Annunzio le connaît; mais, ce que j'affirme, sans crainte de me tromper, c'est qu'il eût adhéré de toute son âme à cette subtile distinction dans la répartition des faveurs impériales, et que, s'il eût accompagné ce jour-là la souveraine errante, en place du petit étudiant grec réduit au rôle d'interrogateur, il eût par le don d'une seconde pièce d'or, affirmé sa doctrine de vie... Prenons garde ! Il n'est qu'un pas de là au plus implacable esthétisme, à cette sécheresse de cœur que Baudelaire précisément symbolise dans un de ses petits *Poëmes en prose*, lorsqu'il fait dire à son personnage : — « Ne donnez pas à ce mendiant! il est trop mal drapé ! » — C'est là, seulement pour faire saillir l'idée, l'outrance d'une disposition se rattachant à l'Esthétisme exclusif, tel qu'il apparaît dans l'œuvre de M. d'Annunzio, et qui prolonge ses conséquences bien au-delà de ce qu'à première vue on en peut imaginer.

Conçue comme doctrine d'art — j'allais dire règle de vie — elle impose à ses personnages une parfaite identité de mobiles, se résumant en un culte exclusif, absorbant, de la personnalité, qui commande toutes leurs démarches. Le héros de cette magnifique tragédie : *La Gioconda*, Lucio Stellata, qui n'est autre

que M. d'Annunzio lui-même — comme le héros du *Feu* reproduisait les traits essentiels de son père spirituel — nous dévoile l'arrière-fond de son âme mise à nu avec une sincérité proche de l'impudeur : « Je suis né, moi, pour faire des statues. Moi, quand une forme substantielle est sortie de mes mains avec l'empreinte de la Beauté, j'ai rempli l'office que m'assigne la nature. Je suis *dans ma loi*, fussé-je au-delà du Bien. » Et comme son ami Cosimo Dalbo, se déclare intercesseur pour la douce et tendre Silvia que Lucio sacrifie à la trop brillante Gioconda : « C'est une âme d'un prix inestimable, avoue le statuaire, devant qui je me prosterne et j'adore. Mais je ne sculpte pas les âmes. Celle-là ne m'était pas destinée. Quand l'autre m'apparut, je pensai à tous les blocs de marbre contenus dans les carrières des montagnes lointaines, parce que j'eus le désir de fixer en chacun d'eux un de ses gestes. » Enfin, cette déclaration qui revêt la forme d'un aveu : « La vie m'est intolérable, si on me l'a rendue grevée d'une prohibition... Qui me condamnera, si je poursuis ma destinée ? »

Parole imprudente : *Je ne sculpte pas les Ames*, et qu'un statuaire moderne ne devrait jamais prononcer ! J'y vois quelque trace d'une influence matérialiste par où M. d'Annunzio se rattache aussi bien à quelques-uns de ses ancêtres de la Venise du XVIe siècle. L'Arétin n'aurait pas mieux dit, et ce rapprochement, qui vient sous ma plume comme malgré moi, m'inquiète un peu. N'est-elle pas là pour marquer tout au moins l'importance exagérée que le poète attache à la forme sensible isolée du principe vital qui lui donne son sens et sa force animatrice ? Mais allons plus avant encore, et dans ces paroles décisives, que j'ai voulu grouper pour leur donner plus de relief, reconnaissons les traits essentiels qui composent la psychologie de ses héros, personnages de drame ou de roman. Car il ne sort pas de lui-même, et il excelle à grouper sous nos yeux les différents aspects de sa personnalité. *Culte effréné du moi*, *Fatalisme* de la passion maîtresse, *Amoralité* : ce sont les liens de fer qui le rattachent à ses grands ancêtres d'autrefois. Sans doute offre-t-il une musculature moins puissante, des nerfs moins résistants, un tempérament moins robuste que ces étranges condensateurs d'énergie, figures de premier plan au magnifique et sombre tableau de la renaissance italienne ! En lui je discerne quelque chose de plus aigu, de plus efféminé, de plus lâche, par où il se rattache à notre temps. Mais, somme toute, en ses grandes lignes il est bien leur héritier, descendant direct avec quelques légères tares de dégénérescence. C'est une âme de proie, et tout objet convoité lui devient une proie. Il a des griffes au bout des doigts, et lorsqu'il tient une main de femme entre ses mains caressantes et câlines, c'est toujours avec quelque déchirure et quelque tache de sang qu'elle se dégage de son étreinte !

Rien de plus expressif à cet égard que le portrait de la Gioconda, lorsqu'elle se rencontre face à face avec Silvia sa rivale, dans l'atelier de son amant, le statuaire Lucio. Elle se croit chassée, et que Silvia a été choisie pour lui signifier l'arrêt. M. d'Annunzio indique le jeu de scène avec une surabondance de détails qui n'est pas dans les usages de l'auteur dramatique, et marque tout uniment sa tendance à la description physique : — La fureur la suffoque et lui donne un grand frisson. En elle s'éveille la bête sauvage, vindicative et dévastatrice. Tout son corps flexible et puissant est traversé par la même force qui contracte les musculatures homicides des félins aux aguets. — Sentez-vous ici les analogies précises dont je parlais à l'instant ? Gioconda Dianti tiendra son rôle destructeur comme une bête de proie guidée par le seul instinct, comme une force de nature asservie à sa mission, et qui ne connaît d'autre loi que de « poursuivre sa destinée ». Tel est bien le sens profond de ces paroles. « Rien d'implacable en elle. Mais elle-même obéit à une puissance qui pourrait être implacable. » Enfin, elle s'exprime sans réticence dans sa déclaration à l'épouse outragée qui revendique ses droits. « Ce n'est pas une maison ici. Les affections de famille n'ont pas ici leur demeure. Les vertus domestiques n'ont pas ici leur sanctuaire. C'est ici qu'un sculpteur fait des statues. Il y habite seul avec les instruments de son art... Or, je ne suis qu'un instrument de cet art. »

Toute spécialisation excessive, tout abus dans l'exercice d'une faculté, provoque, chez qui s'y soumet, une déviation du type normal. C'est ainsi que, chez M. d'Annunzio, la subordination de tout conflit dramatique à un mobile d'art arrive à produire telle déformation dans la psychologie des personnages dont nous acceptons difficilement les conséquences. J'en sais au moins deux exemples saisissants. Dans cette belle tragédie : *La Gioconda*, où l'épouse et l'inspiratrice sont aux prises, lorsque Silvia, avant la venue de sa rivale, se trouve en face de la statue que Lucio a modelée de ses mains avec l'image de celle-ci, le poète note cet extraordinaire jeu de scène : « Ses yeux restent attentifs, élargis par l'émerveillement... Peu à peu se forment en leurs cavités, deux merveilleuses larmes qui brillent, débordent, sillonnent les joues... Ce qui l'émeut, ce n'est pas le souvenir ou la trace de la sanglante action humaine, c'est l'apparition de l'œuvre belle, indemne et seule. Elle a reçu le bienfait suprême de la Beauté. Les larmes qu'elle verse ne sont que l'offrande ardente et muette de l'âme au *chef-d'œuvre* »

Ici, nous ne le voyons que trop, le poète se subs-

titue à son personnage... Si je puis dire : il *s'objective* lui-même, halluciné par une vision plastique, prédominante et exclusive en ce cerveau où les images sont maîtresses souveraines, et il cède à la volupté de décrire son propre rêve. Loin d'épouser son personnage, de se plier à ses exigences, comme une souple liane asservit au destin de l'arbre plus robuste ses multiples frondaisons, il s'écarte de lui, se replie sur soi-même, et s'abandonne aux dérèglements d'une imagination toute lyrique, qui l'isole de son sujet. Il nous est difficile, en effet, d'accueillir cette diversion contemplative de la part d'une épouse, soumise et résignée d'abord, mais qui, progressivement, a repris conscience de ses droits, et s'apprête à les proclamer en face d'une rivale détestée. Le triomphe et la précellence de la Beauté ne nous paraissent pas raisons suffisantes de subordonner à de telles concessions les mouvements intimes du personnage, et c'est pour nous comme un arrêt dans la solution de ce passionnant conflit.

Pareillement, et pour des causes identiques, du point de vue psychologique, nous acceptons avec peine, dans la *Ville Morte*, la résignation d'Anne qui se sacrifie toute et renonce à l'amour d'Alexandre, pour que la vierge Hébé s'épanouisse en beauté, pour que sa destinée soit conforme aux exigences de sa nature. Elle excelle à développer ses raisons en magnifique langage : — « Ah ! je sais quel désir de vivre brûle dans tout son sang !... Elle a besoin de jouir... Elle est faite pour donner et recevoir la joie... Je suis demi-morte, moi. J'ai déjà un pied dans l'ombre... » — Mais notre sens intime et nos facultés émotives répugnent à ces spécieux arguments, et quand Anne refuse le sacrifice que veut lui faire la jeune fille en s'éloignant, en protestant que ses lèvres sont pures et que pures elles resteront : — « Ne jure pas ! Tu pèches contre la vie ! C'est comme si tu coupais toutes les roses de la terre pour ne pas les donner à qui les désire, » nous percevons seulement que M. d'Annunzio nous a entraînés avec lui hors de l'humanité, dans les régions du pur lyrisme.

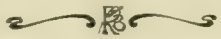
Il faut savoir accepter l'inévitable et l'accueillir comme tel, lorsqu'il est la condition même des réussites les plus éclatantes. Toute critique qui méconnait cette nécessité est besogne de cuistre, à l'usage des pédants. La rançon des tempéraments tranchés est nécessairement tout un ensemble de défauts qui sautent aux yeux des médiocres, servent à alimenter leur jugement, et dont le vulgaire ne peut pas comprendre qu'ils constituent le revers inévitable d'une médaille où sur l'endroit s'affirment des traits magnifiquement accusés. Pour ces esprits de la plus basse qualité, c'est besogne analogue à celle du professeur corrigeant des copies d'élèves. Faut-il ajouter que les œuvres d'art répugnent à l'examen des bésiclards ?... Que sont d'ailleurs ces taches légères, ombres diffuses au plus magnifique des tableaux, si nous les rapprochons des services inestimables que M. Gabriel d'Annunzio rendit à l'art dramatique ! Comme il sut, dans la *conception* même de l'œuvre, réconcilier le Théâtre avec la Beauté, nous l'avons observé dès le début... Encore une telle réussite eût-elle été peu de chose, s'il n'y avait joint ces prodigieuses qualités d'*exécution* qui font de lui un des premiers artistes littéraires de son temps, et le classent à côté de ces maîtres de la pure tradition latine : M. Anatole France et M. Maurice Barrès. Comme eux, et plus qu'eux peut-être, parce que sa culture première ne fut pas exclusivement livresque, parce qu'il en emprunta les éléments à la technique des autres arts, il eut, dès ses premières pages, cette intuition profonde que la beauté de la forme est seule habile à conférer l'immortalité — pareille à ces baumes puissants qui permirent aux momies sacrées de traverser les siècles, et surent les préserver des multiples causes d'anéantissement que le temps disposait autour d'elles. De quoi d'ailleurs eût-il servi qu'il habitât le plus beau pays du monde, si ses yeux d'enfant n'en avaient reçu l'impression des nobles images que sut ordonner le génie humain ! A vrai dire, n'était-il pas comptable envers nous de toute une lignée d'aïeux, et puisqu'il tenait d'eux l'inappréciable don d'une âme d'artiste, pouvait-il mieux faire qu'interroger le génie des premiers maîtres et fortifier le sien propre au contact de leur enseignement ?

Ce qu'il leur dut, romancier et poète, je n'ai pas à le préciser. Mon rôle se réduit tout à commenter un effort dramatique. Quelque chose de leur âme évidemment passa dans la sienne, et si nous y ajoutons l'influence, manifeste aussi, de l'idéal antique, nous tenons le secret de cette eurythmie, de ces nobles proportions qui collaborent à l'effet d'ensemble, non moins que la conception première et les trouvailles d'exécution. Ayant à dénouer des conflits qui, par leur caractère, présentent quelque analogie avec ceux du Drame antique — celui de l'*Epouse* et de l'*Inspiratrice* par exemple, qui compose l'essentiel de la *Gioconda*, la fatalité d'un amour incestueux qui domine la tragédie de *la Ville Morte* — M. Gabriel d'Annunzio possède un sens trop délié des exigences modernes pour enfermer sa pensée dans un de ces moules usés, pour lui imposer une de ces formes toutes faites, contre lesquels vint se briser l'effort de tant d'écrivains de théâtre par avance condamnés au pastiche. Ne sait-il pas en effet que les formes d'art sont intimement unies au temps qui les a vues naître, se développer, puis mourir, et qu'il est aussi vain de prétendre leur restituer la vie que de vouloir recréer le milieu d'où elles sont issues

— cadavre qu'aucune puissance humaine ne saurait galvaniser ? De là, cette conception dramatique qui est la sienne, et qui lui appartient en propre.

Tendance idéaliste, faut-il le répéter encore? Faut-il en apporter de nouvelles preuves ? Si la noblesse de la conception première, si les recherches de la forme qui, sans défaillance ni trêve se traduisent par des beautés d'exécution dont le seul défaut est d'apparaître parfois un peu trop somptueuses et tendues... si enfin les qualités architecturales de l'œuvre, comme en une composition savante où se répondent toutes les parties... si ces vertus inhérentes au génie latin et dont les imitateurs du Nord ne sauraient rien s'assimiler, sont autant de titres à l'appellation d'art idéaliste, M. Gabriel d'Annunzio a bien mérité sa place parmi les *Sculpteurs d'Idéal*. Joignons-y encore, pour finir, ce culte de l'Ame humaine qu'on suit à travers son œuvre, cette préoccupation des graves problèmes qui, sans trève, à travers les âges, l'ont angoissée et continueront de l'angoisser encore, dont la Science ne saurait apporter une solution satisfaisante, dont les Religions ne nous donnent qu'une solution puérile, mais que l'Art interprète par ses géniales intuitions et ses divinations d'au-delà !

PAUL FLAT.



LA CRISE ANGLAISE
ET SA VÉRITABLE SIGNIFICATION

Les deux hommes qui ont attaché leurs noms aux deux grandes œuvres de la coalition unioniste, depuis 1895, le militarisme conquérant et la réaction scolaire, viennent de s'unir, pour déterminer, l'un au sein du Parlement, l'autre dans l'opinion anglaise, une même révolution économique, M. Arthur James Balfour rêve d'être le sir Robert Peel d'une renaissance protectionniste, dont Joë Chamberlain serait le Richard Cobden.

Tout, cependant, leur origine, leur milieu, leur tempérament, semblaient créer entre eux une de ces instinctives antipathies, qui rendent impossibles les amitiés durables et les collaborations fécondes. Neveu de Lord Salisbury, Arthur James Balfour, l'Aramis du petit groupe parlementaire, dont sir John Gorst était le Porthos, sir Henry Drummond Wolf l'Athos, et lord Randolph Churchill le d'Artagnan, appartient à cette portion de l'aristocratie anglaise chez qui l'action politique est une tradition de famille. Joë Chamberlain, sorti des rangs les plus humbles des classes moyennes, a conquis sa belle fortune et enlevé tous ses grades dans la hiérarchie politique à la force de ses musculeux poignets. L'un, brillant élève de l'Université d'Oxford et habitué des salons, où se réunit l'élite intellectuelle de Londres, est entré de plein pied, grâce au renom littéraire que lui avaient justement donné ses élégantes dissertations sur *La Défense du Doute Philosophique* et *Les bases de la croyance*, dans ce « quatrième Parti », dont les audaces sociales et le talent oratoire rendirent possible l'hégémonie conservatrice de ces vingt dernières années. L'autre, élève médiocre de l' « University College School », que méprise la haute société londonienne, débute, de bonne heure, dans l'industrie de Birmingham; des spéculations heureuses dans le commerce des vis lui donnent la fortune; des succès dans les réunions de quartier lui valent successivement le mandat municipal, la mairie et la députation. L'un, dont les allures timides et modestes, le beau visage régulier, encadré de courts favoris, barré d'une moustache grisonnante et éclairé du regard attristé de deux yeux profonds, révèlent les besoins d'imagination délicate et d'élégance affinée, trouverait dans les travaux de sa bibliothèque, la conversation des artistes et les joies innocentes du « golf », assez de charme pour oublier les jouissances de la parole et du pouvoir. L'autre, dont le regard d'acier, derrière le monocle vissé, le visage rasé et impassible, à peine éclairé d'un sourire dur, révèlent toute l'intensité d'une irréductible énergie, enveloppe, dans le même dédain, les fatitiques inutiles des sports, les méditations coûteuses du philosophe, et l'imagination féminine du poète. Joë Chamberlain, déclarait fièrement un de ses journaux, n'a jamais été « un ver rongeur de livres ». Il a mérité le surnom de « Joë le grimpeur », un Rabagas septentrional, à toutes les étapes de sa vie publique, et c'est là le secret de sa force; il a exactement deviné les tendances de l'opinion britannique, et il a fidèlement cédé à toutes ses poussées. Maire de Birmingham, il a été le premier à appliquer, d'une manière générale et méthodique, les principes du socialisme municipal, déjà reconnus par la loi et les mœurs. Ministre radical, il s'est séparé de son parti, le jour où il a vu Gladstone méconnaître les caractères d'une époque absorbée dans des luttes économiques et bercée par des rêves d'hégémonie impériale, et dénouer, par un scrupule d'idéaliste, les liens du monde anglo-saxon, au lieu de grouper ses forces éparses en un gigantesque syndicat d'intérêts. Ministre unioniste, il a compris toute la force du courant protectionniste créé par un demi-siècle de discussions théoriques et trente ans de crises économiques. Le boutiquier heureux, l'orateur médiocre, l'homme d'Etat utilitaire vient de convertir à ses idées l'aristocrate raffiné, le causeur lettré, le philosophe délicat qu'est M. Balfour.

La démission de M. Chamberlain est faussement interprétée par l'opinion française : encore novice,

en matière de liberté politique et de vie parlementaire, elle se refuse à comprendre qu'il puisse exister, en dehors de la gestion du pouvoir ministériel, une autre forme d'action et d'autorité. La crise anglaise n'est pas, en effet, une défaite pour les idées économiques de M. Chamberlain, elle peut n'être qu'un échec passager pour son parti, la coalition unioniste.

*
* *

Pour apprécier, avec exactitude, les conséquences économiques des événements politiques auxquels nous assistons, il faut retracer l'évolution et rechercher les origines du mouvement protectionniste.

Ces origines sont doubles.

A aucun moment, l'opinion britannique, ou pour le moins l'opinion éclairée, n'a admis, au cours du XIXe siècle, que les dogmes du libéralisme économique forment une vérité infaillible et indiscutable. Acceptés par une écrasante majorité, ils n'ont jamais été l'objet d'une adhésion unanime et enthousiaste. Sans doute, ils ont été exposés et défendus par les philosophes, qui, fidèles aux leçons de nos encyclopédistes, et plus tard de nos positivistes, ont laissé, sur la pensée britannique du XIXe siècle, la solide empreinte de leur méthode logique et de leur utilitarisme idéalisé. Mais la doctrine économique d'un Bentham, d'un J. Stuart-Mill, d'un H. Spencer fut, pied à pied, combattue, dans ses applications sociales et ses conséquences morales, par tous les écrivains romantiques. Pénétrées de la Renaissance chrétienne, qui caractérise la fin du XVIIIe et l'aube du XIXe siècles, leurs imaginations lyriques et leurs âmes religieuses les rendaient particulièrement rebelles à l'influence des théories abstraites et des déductions logiques, particulièrement sensibles aux laideurs et aux injustices des misères sociales. Dès les premières années du XIXe siècle, Southey et Coleridge, deux poètes, jetaient l'anathème contre l'évolution industrielle et la concentration urbaine. Plus tard, Th. Carlyle déplorait la suppression des droits sur les blés et fondait le socialisme chrétien, Ruskin engageait avec J. Stuart-Mill des polémiques célèbres et préparait l'opinion britannique à l'invasion du collectivisme européen. Il n'est pas jusqu'à Dickens qui ne se soit refusé à s'associer à la campagne libre-échangiste de R. Cobden. Sous l'action de ce courant intellectuel, un groupe d'hommes politiques s'est formé, qui inscrivit la lutte contre le libéralisme économique, le retour à la législation interventionniste et aux droits de douanes sur le programme du parti conservateur renouvelé. Lord Beaconsfield, par les audaces de ses lois ouvrières et son rêve d'union impériale; lord Randolph Churchill, par son adhésion au socialisme agraire et ses harangues sur la faillite libre-échangiste; lord Salisbury, par ses études de jeunesse sur les problèmes sociaux et ses discours ministériels sur le protectionnisme, ont transporté sur le terrain des réalités politiques la lutte théorique contre le libéralisme économique.

Leur campagne a été facilitée — c'est ici un second point — par les désillusions qui ont suivi ces vingt années d'incroyable prospérité, qui s'étendent de 1854 à 1874. Délivrée du poids des restrictions protectionnistes, l'Angleterre — nous l'avons montré ici même (1) — avait su profiter des luttes politiques et des guerres répétées qui ensanglantaient l'Europe et l'Amérique septentrionale, pour envahir les marchés et capter les commandes. Lorsque les peuples eurent enfin compris la fragilité des victoires et l'inutilité des révolutions, et entrepris de construire eux-mêmes leurs chemins de fer, de fournir eux-mêmes à leurs usines les matières premières et les débouchés, les capitaux et les bras, les commerçants et industriels anglais constatèrent, avec stupeur, que l'ère des commandes illimitées et des bénéfices croissants était désormais close. Il ne s'agit plus seulement de produire et de vendre : il faut maintenant lutter et vaincre. Les marchés se resserrent de plus en plus. Et bientôt une crise, la première depuis 1854, éclate. Elle est annoncée, dès 1875, par une baisse, commencée en 1873, dans la valeur totale des ventes britanniques et la quantité des exportations de fer et d'acier bruts. L'industrie cotonnière et celle des constructions navales sont également atteintes. En 1876 et 1877, la crise se rapproche. En 1878, elle bat son plein. Toutes les formes de l'activité économique — les mines, la métallurgie, les constructions navales, l'industrie du coton, de la laine et de la toile, — sont atteintes, et tous les bilans de fin d'année enregistrent des diminutions. La circulation se ralentit, et toutes les recettes des Compagnies de chemins de fer fléchissent. Pour une fois, l'Angleterre cesse de s'enrichir : l'épargne diminue et le paupérisme s'étend. De 1880 à 1883, la crise s'atténue; les affaires reprennent et les blessures sont oubliées. De 1884 à 1886, l'activité économique du Royaume-Uni est de nouveau atteinte. La circulation, sous toutes ses formes, maritime, ferrée et financière, se resserre et se ralentit. Les ventes britanniques fléchissent. Toutes les industries anglaises par excellence : mines, métallurgie et constructions navales, le coton et la laine, sont frappées. Et, de nouveau, le paupérisme reprend sa marche ascendante.

L'opinion s'affole et le gouvernement s'inquiète. Une commission royale consigne, dans de nombreux in-folios, les résultats de son enquête sur les origines de la crise et les moyens de l'enrayer. Dans

(1) Dans nos articles sur la *Périodicité des crises économiques dans l'Angleterre contemporaine*.

les dépositions qu'elle recueille, on voit percer, pour la première fois, des revendications protectionnistes. La réputation du libre-échangisme cessait d'être l'apanage exclusif des cercles littéraires et des couloirs du Parlement. Le courant de réaction contre le libéralisme, qui n'était qu'une force intellectuelle aux mains des survivants de la littérature romantique et des chefs du parti conservateur, devient une réalité vivante et une force politique.

*
* *

Depuis 1886 jusqu'en 1902, le mouvement protectionniste a développé son influence et fortifié ses positions. Mais si on étudie son évolution, pendant ces seize années, on constate que la hausse de la marée montante n'a point été constante et régulière. Si l'on veut symboliser les progrès des idées économiques nouvelles, il ne faut point recourir à la ligne courbe, mais à l'irrégularité d'une oblique coupée de deux crochets. Deux campagnes en faveur du Zollverein se terminent par un échec de l'impérialisme chimérique et une victoire du protectionnisme modéré.

Le premier essai de propagande, en faveur de l'Union douanière du monde anglo-saxon, fut tenté après la crise de 1884-1886. Appelés devant la Commission d'enquête, les délégués des Chambres de commerce des deux villes les plus éprouvées par la concurrence des métallurgies étrangères, de Birmingham et de Sheffield, sont les premiers à réclamer, dans une manifestation publique, « l'union commerciale avec les colonies. » « Il faudrait, disaient-ils, établir entre les colonies et la métropole une sorte d'union douanière, comparable au Zollverein allemand : on supprimerait toutes les douanes intérieures d'une colonie à l'autre, ou des colonies à la métropole, et l'on établirait une douane extérieure contre les produits étrangers. Nous donnerions ainsi aux colonies le monopole de notre marché, pour leurs matières premières. Elles nous donneraient le monopole de leurs marchés, pour nos produits ouvrés. » L'idée gagne de proche en proche. Le pessimisme des rapports consulaires, la fameuse correspondance entre M. Chamberlain et les gouverneurs des colonies (1), d'ingénieuses statistiques et de saisissants résumés (2), reproduits dans les Revues et commentés dans les journaux, entretiennent l'émotion et alimentent le mouvement. Il envahit, de plus en plus, les milieux industriels. En 1892, le Congrès annuel des Chambres de commerce essayait encore de concilier ses sentiments de pieuse reconnaissance pour les services rendus jadis par le libre-échange et son désir ardent de protéger, par un mur solide, percé de quelques guichets douaniers, leurs usines noyées sous l'invasion des produits étrangers. Si les délégués proclamaient qu'il « serait immoral de remettre en discussion les principes libre-échangistes », ils souhaitaient de voir négocier, entre les colonies et la métropole, un acte d'union, sur les bases « d'un commerce plus libre ». En 1896, ils donnèrent solennellement leur adhésion, complète et définitive, au projet de Zollverein.

Cette première campagne ne devait pas aboutir à la réalisation de l'unité commerciale du monde anglo-saxon. Les conférences inter-coloniales de 1887, 1894, 1897 émettent sans doute des vœux en faveur du Zollverein, mais se hâtent d'en ajourner l'inauguration à un siècle plus propice. La majorité unioniste n'en profite pas moins de ce courant d'opinion pour préparer, par des mesures de détail, la réaction protectionniste, qui figure sur le programme de la majorité de ses membres. Ces lois isolées sont d'autant plus facilement admises que le public, absorbé par des projets de reconstruction plus grandiose, se refuse, bien à tort, à y voir les signes précurseurs d'une révolution économique, ou les premières lignes du futur Zollverein. En 1896, le ministère Salisbury, par la loi « sur les maladies des animaux », d'une manière indirecte, restreint les importations étrangères, et favorise les producteurs nationaux. Les déficits budgétaires, créés par la guerre sud-africaine, imposèrent à la majorité unioniste la douce nécessité de rétablir la taxe de 1 schilling sur les blés importés et de voter un droit sur l'exportation du charbon, prime indirecte à l'industrie anglaise. Il y a quelques mois, le Parlement décidait d'accorder aux usines sucrières des Antilles une subvention. Il y a quelques jours, dans un arrangement avec la Cunard C°, le cabinet Balfour entrait dans la voie des primes à la navigation.

*
* *

Jamais l'opinion britannique n'eût accepté que son gouvernement s'éloignât, par des actes aussi nombreux, de la politique libre-échangiste, si elle n'avait été reprise, à la suite de nouvelles crises commerciales, de ses rêves nostalgiques d'Unité Impériale.

En 1897, les armateurs, les tisseurs de coton, les constructeurs de navires ; en 1898, les actionnaires des mines et des usines métallurgiques avaient constaté une diminution dans leurs bilans de fin d'année : les dernières heures du XIXe siècle ont été assombries par la double panique qu'ont provoquée les craintes d'une invasion allemande et américaine. Le gouvernement publiait de nouvelles statistiques, desquelles il résultait que la puissance de produc-

1. *Revue Bleue*, 1896, 1897.

2. Notamment *Opinions des agents commerciaux de S. M. sur l'avenir du commerce britannique*, C. 9158, 1898.

tion et d'expansion du Royaume-Uni devenait inférieure (1) à celle de ses deux rivaux. La moyenne annuelle de fer brut fabriqué, pendant les trois périodes, 1870-1874, 1890-1894, 1896-1900, était pour l'Angleterre de 6,4; 7,8; 8,9; — pour l'Allemagne, de 1,8; 4,9; 7,4; — pour les Etats-Unis, de 2,2; 8,1; 11,5 millions de tonnes anglaises. La moyenne annuelle de charbon extrait, pendant les trois périodes 1870-1874, 1890-1894, 1896-1900, était pour l'Angleterre de 120, 180, 209; pour l'Allemagne, de 32, 73, 97; pour les Etats-Unis de 42, 153; 203 millions de tonnes. Tandis que, si l'on compare les moyennes 1896-1900, avec celles de 1880-1884, les exportations britanniques ne progressent que de 6,4 p. 100; les ventes allemandes et américaines gagnent 23,1 et 42,8 p. 100. Si l'on prend les moyennes des années 1884-1885, 1890-1892, 1893-1895, 1898-1900, on constate que la part du commerce anglais, dans les achats des divers pays, diminue, tandis qu'augmentent celles de l'Allemagne et des Etats-Unis.

dent le lent travail de nombreuses années. Malgré leur hausse importante, ni les ventes, ni les achats des colonies ne peuvent encore fournir à l'industrie britannique des matières premières et des commandes suffisantes pour alimenter son activité. La pensée de frapper les objets d'alimentation soulève dans les milieux ouvriers une agitation politique, qui peut devenir dangereuse. En 1902, l'opposition a enlevé trois sièges (Bury, Nord-Leeds, Orkwey et Shetland), et gagné 10 669 voix, tandis que les forces ministérielles perdaient 3.715 électeurs. Du 1er janvier au 20 septembre 1903, la coalition libérale et ouvrière emporte de haute lutte 5 mandats nouveaux (New-Market, Woolwich, Rye, Argyllshire, St-Andrews, Burghs), gagne à sa cause 29.966 hommes, tandis que les partisans du cabinet enregistrent la désertion de 6.218 soldats. Il convient de ne pas précipiter les événements et de ne point devancer l'heure fixée par le destin. Tout en étant d'accord sur le terme final du mouvement et sur l'Unité Impériale qui en sera l'ultime sanction, profitons du terrain perdu

IMPORTATION	ANGLAISES				AMÉRICAINES				ALLEMANDES			
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	1898-1900	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	1900-1902	1893-1895	1898-1900
Europe	19	18	17	17	6	9	9	13	18	16	16	18
Egypte	39	37	34	38	1	0,4	0,5	2	0,4	2	2	3
Amérique	26	25	24	21	8	7	8	11	11	12	12	12
Chine	25	21	18	17	3	4	4	8	.	»		.
Japon	45	34	33	21	9	9	8	15	7	8	7	8
Colonies anglaises	54	51	52	45	8,6	8,1	8,3	11,8	0,8	2,4	2,1	2,8

Obsédé par ces chiffres et déterminé par d'autres arguments sur lesquels nous reviendrons, M. Chamberlain, — cédant une fois de plus, à la poussée de l'opinion britannique, — proposa, il y a quelques mois à peine, d'ouvrir une enquête sur les moyens de réaliser pratiquement le Zollverein, d'accueillir, à des conditions avantageuses, les objets d'alimentation et les matières premières d'origine coloniale, pour pouvoir écouler, sur ces terres nouvelles, à l'aide de clauses privilégiées, les produits britanniques.

Mais cette seconde campagne se heurte aux mêmes objections de fait que la première. Il n'existe pas dans le monde anglo-saxon un courant d'opinion assez unanime et assez intense pour pouvoir réaliser, en quelques heures, une transformation économique et une unité commerciale qui deman-

par le libre-échangisme, pour réaliser une nouvelle portion du programme protectionniste. La première campagne en faveur du Zollverein (1886-1896) a permis de rétablir (1896-1900), sans que l'opinion Britannique s'en soit indignée, le régime des primes directes ou indirectes à l'industrie ou à l'agriculture nationale. La seconde campagne (1900-1902) rendra possible la reconstitution d'une nouvelle enceinte protectionniste et le fonctionnement de droits de représailles. Au lieu de créer le Zollverein tout d'un coup, par une mesure révolutionnaire, l'Angleterre, suivant une de ses traditions les plus chères, s'achemine lentement, par des étapes successives, vers le rêve d'unité impériale, qui a séduit les imaginations et conquis les cœurs.

Telle est bien la signification qu'il convient d'attacher à la crise ministérielle anglaise. Sans doute, M. J. A. Balfour accepte la démission de M. Chamberlain et déclare que « si des tarifs différentiels en

(1) *Blue Book*, C. 1 [illegible] 1902, *passim*.

faveur des colonies impliquent — et ils impliquent certainement — une taxe à l'entrée sur les matières alimentaires, il est convaincu, — comme lui, — que l'opinion publique n'est pas mûre pour un tel arrangement. » Mais, d'autre part, le premier ministre affirme que M. Chamberlain reste, en dehors du Cabinet, son allié le plus précieux et désigne son propre fils, M. Austen Chamberlain, pour occuper les écrasantes fonctions de chancelier de l'Echiquier.

Il fait plus, il accepte la démission des quatre seuls collègues libre-échangistes dont il ait subi jadis le concours et, dans une retentissante brochure, il dénonce la faillite de leurs doctrines économiques.

En théorie, les lois économiques impliquent une parfaite fluidité du capital et du travail, contraire à la réalité des choses et à l'intérêt des nations. Elles n'existent que parce qu'elles ne se soumettent point à ces décisions abstraites et idéales (1). En fait, les fondateurs du libre-échangisme n'ont pas prévu la fâcheuse répercussion que pourrait avoir la reconstitution de certaines barrières protectionnistes, sur une nation industrielle obligée, comme l'Angleterre, d'une part, à acheter, moyennant des exportations croissantes, une quantité croissante d'objets de première nécessité et de luxe, de l'autre à trouver un capital disposé, par des placements strictement nationaux, à faciliter ces échanges et à fournir du travail à une population grandissante (2). « Réfléchissez sur quelques-uns des points commentés dans ces notes : l'atteinte que des tarifs étrangers doivent porter à un pays libre-échangiste ; son besoin de marchés francs ; l'imminent rétrécissement des étendues actuellement ouvertes au libre commerce ; la rigueur croissante des tarifs dans les pays protégés, le développement des placements protégés dans les pays neufs, qui peuvent être enrayés un jour, mais non pas dans l'avenir ; l'effet de la protection sur notre futur approvisionnement de blé ; le manque de sécurité et les pertes que des trusts, protégés par des tarifs, causent et peuvent dorénavant causer, pour les capitaux anglais placés en Angleterre (3). »

Lisez cette statistique qui détermine le pourcentage des exportations de produits britanniques, moins le charbon, les machines et les constructions navales, sur les marchés, protégés ou non :

	Principales nations étrangères protégées	Principales colonies protégées	Autres pays	Indes
1880	42,4 0/0	5,6 0/0	52	14,3
1890	39,2	5,9	54,9	13,7
1900	36,7	5,7	58,2	12,4
1902	33,1	6,4	60,4	12,9

1. Longmans, 1903, p. 4.
2. Longmans, 1903, p. 6 et 7.
3. P. 29.
4. P. 32.

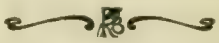
Et concluez, s'il est possible pour le Royaume-Unis, de ne point servir de l'arme des tarifs, pour empêcher la fermeture des marchés francs, obtenir des droits de réciprocité, et préparer l'union commerciale du monde anglo-saxon (1).

*
* *

Ces chiffres et ce raisonnement exerceront une action profonde sur l'opinion britannique. M. J. A. Balfour fait appel, à la fois, à son bon sens utilitaire et à sa combativité traditionnelle. Il affirme le danger d'offrir une cordiale hospitalité sans rien recevoir en échange. Il sonne l'alarme et veut réveiller l'Angleterre, traîtreusement envahie par des étrangers, qui se replient, ensuite, derrière des murailles imprenables.

Seules, la poussée démocratique, dont nous avons — ici même — signalé les importantes manifestations, dans la réorganisation des forces électorales ouvrières, et les audaces législatives des libéraux l'intensité de la reprise des affaires, — dont nous entretiendrons prochainement le lecteur, — pourraient enrayer le mouvement protectionniste. Si les libéraux ne profitent pas de leur prochain retour au pouvoir pour réaliser tout leur programme de revendications démocratiques ; si la hausse, que révèlent les statistiques commerciales de 1902 et 1903, n'est point suivie d'un réveil de l'industrie britannique, M. J. A. Balfour sera le sir R. Peel du siècle qui se lève. Ce philosophe délicat et cet aristocrate affiné déchaînera sur son pays une révolution économique aussi grave que celle qui, de 1842 à 1846, jeta dans l'Angleterre jusque-là verdoyante, les fondements des cités industrielles et des faubourgs enfumés.

JACQUES BARDOUX.



JAMES WHISTLER

ET

LE MYSTÈRE DANS LA PEINTURE

Whistler est mort. On a dit, dans les journaux, beaucoup de choses ayant trait à sa vie, à son humour, à ses procès, toutes les choses que la chronique croit devoir ramasser d'urgence derrière un cercueil d'homme illustre ; mais, par bonheur, sur son œuvre il n'a été dit presque rien, donc presque aucune erreur grossière. Il semble que les personnes instituées par les gazettes pour parler très vite et dès le lendemain aient redouté quelque sarcasme posthume du grand ironiste : Whistler n'est pas mort ; il s'est plutôt reculé d'un pas, silencieusement, dans l'ombre mystérieuse qu'il aima peindre et qui

1. P. 30 et suiv.

baignait toute son âme. Il a quitté la vie comme une soirée : il était déjà ce passant élégant et furtif, apparu puis disparu un peu diaboliquement. On entendait son rire et déjà il n'était plus là. Nous ne le reverrons pas : ceux qui l'aimaient devront, pour l'évoquer, fermer les yeux — et dans l'obscurité il leur réapparaîtra, comme dans ses toiles. Depuis la mort de sa femme, à Chelsea ou dans son hôtel de la rue du Bac, il était déjà, douloureux et taciturne, ce spectre de soi-même à soi-même confronté, hanté des appels indicibles d'une chère présence, et en ayant fini avec notre monde et nous tous.

Les journaux n'ont pas dit grand'chose de son art : la mention de cinq ou six chefs-d'œuvre avérés, des fragments d'opinions écrites par quelques critiques qui font foi — et rien de plus. C'est que Whistler n'était pas « un sujet de copie ». Célèbre et mal connu, il créait le mystère autour de lui; et il y avait bien peu de temps en somme qu'on ne le déclarait pas incompréhensible, dans la critique courante. On en parlait un peu comme du Mallarmé de la peinture, avec circonspection, déférence et ignorance. Sa gloire avait atteint l'étiage exact où ceux qui ne savent pas préfèrent ne rien dire, parce qu'il est de notoriété indéniable que l'homme auquel ils ne comprennent rien est pourtant grand, et que leur critique prêterait à rire. En Angleterre, on l'avait attaqué furieusement parce qu'il se levait seul contre une honorable et fausse esthétique qui régnait après avoir, elle aussi, connu l'injustice. En France, Whistler ne gênait personne. L'admiration de l'élite n'avait pas forcément pour corollaire, dans son cas, l'irritation des médiocres, que suffisait amplement à nourrir cet impressionnisme auquel, dès 1863, Whistler s'était joint moralement, bien qu'ayant, comme Fantin-Latour et Legros, une esthétique toute différente. Cet étranger riche, illustre outre-mer, d'un esprit redouté, sans cesse en voyage, exposant des œuvres sombres, ne prêtait guère aux attaques. L'Institut s'arrangeait pour l'ignorer poliment, et avait vu offrir pour un prix dérisoire le *Portrait de Mme Whistler mère* au Luxembourg sans susciter les scènes scandaleuses du legs Caillebotte. Une seconde médaille, indulgemment conférée d'ailleurs à ce chef-d'œuvre lors d'un salon antérieur, lui donnait un visa suffisant ! Le détail est d'un comique discret qui lui vaudra d'être retenu. Les tempéraments exceptionnels semblent ne gêner l'Institut que lorsqu'ils sont français. Seulement il y avait des sourires dédaigneux, s'il advenait qu'on déclarât cette œuvre la plus belle du musée, et chacun des réputés, à part soi, pensait aux siennes et se rassérénait.

Le génie de Whistler, sa vie et sa mort se sont résumés en deux mots : mystère et harmonie. Dans ses marines comme dans ses portraits, il a été avant tout un harmoniste, avec une délicatesse, une intensité, une anxiété que personne n'a eues à ce degré. Il a moins peint les choses que l'atmosphère qui les enveloppe. Cette phrase pourrait s'appliquer exactement à Claude Monet, qui est aux antipodes de Whistler, si l'on n'ajoutait aussitôt que celui-ci peignait l'atmosphère *morale* et *magnétique*. Monet peint *l'onde lumineuse*, Whistler peint *l'effluve*. Et c'est en cela qu'étudier Whistler, c'est étudier le mystère dans la peinture, au point de confondre constamment ces deux études.

Ce qui rattache Whistler aux très grands maîtres du portrait et notamment à Velasquez, c'est moins l'élégance nerveuse de l'attitude, le choix d'une harmonie ombreuse où frissonnent quelques lueurs d'argent et d'or, que cette faculté singulière de présenter un être dans son rayonnement psychique, par transparence, de façon qu'on voie, si je puis user de cette image obscure, l'âme du modèle interposée entre nous et son corps. Velasquez et Van Dyck ont soupçonné cela : Whistler l'a réalisé. Ce souci n'a jamais décidé ces génies à sacrifier la perfection extérieure des détails, et c'est de la réalité puissante des êtres qu'ils ont peints qu'on déduit par la contemplation la psychologie recélée par les visages. Mais Whistler a trouvé son originalité dans la méthode contraire : son induction a d'abord étudié la pensée de ses modèles. Il les examinait très longuement sans peindre. Il lui fallait vivre avec eux et on se plaignait de ses lenteurs interminables : quand il savait ce qu'il voulait savoir, il cherchait les traits essentiellement propres à signifier ce qu'il jugeait essentiel de dire et éliminait tout le reste.

Il *composait* le modèle peint *d'après* le modèle vivant, le savait par cœur. Seulement alors il prenait sa palette, y préparait très minutieusement un ton, cherchait vingt fois la place exacte où poser sa touche — hésitation apparente qui n'était que la genèse d'une certitude —, posait cette touche et n'y revenait plus. Quelques notes ainsi définissant la psychologie du modèle, les autres traits n'étaient plus pour Whistler que des motifs servant à relier les points essentiels à l'harmonie générale qu'il jugeait propre à les faire valoir. C'était donc le contraire d'un réaliste, qui peint tout et laisse à la nature le soin de suggérer : Whistler définissait ce qu'il pensait d'un être. Pour lui, la figure de chair n'était qu'un aspect fugace d'une âme, dans l'art comme dans la vie, et c'était cette âme qu'il fallait faire surgir et transposer sur la toile; ainsi nous ne jugeons un homme que par ce que nous en pénétrons sous son aspect physique, et son corps ne nous est qu'un moyen mnémotechnique de nous souvenir de lui. Ce *lui*, c'était le sujet de tout portrait de Whistler;

ce *lui* se révélait dans quelques symptômes physiques, et l'artiste enveloppait le reste, corps, vêtements, traits analogues à ceux d'une autre personne, dans une harmonisation de pénombre.

Nous n'avons eu en France que Ricard, génie incontestable qui n'est pas mis à son vrai rang, pour témoigner d'un idéalisme analogue, bien qu'à un degré moindre. L'art de Whistler, par cette divination, devient presque inquiétant. Il participe du vrai spiritisme, il évoque le corps astral à travers le corps apparentiel, qui passe au second plan. C'est là que Whistler est complètement étranger à Vélasquez, si ses tonalités et ses valeurs l'en rapprochent; il est non moins étranger à l'élégance généreuse de Van Dyck par la sécheresse, la nudité de son style, qui semble désincarner l'être, n'en laisser qu'une silhouette emplie d'ombre, et qui exprime l'âme par des lumières froides, avec on ne sait quelle chasteté étrange, quelle survie préférée à la vie, quel amour swedenborgien pour « l'essence » et sa beauté abstraite, traits communs à l'art de Whistler et à celui d'Edgar Poë, son vrai frère intellectuel Et enfin, si une telle préoccupation est bien moderne, si cet art fluidique est bien spécial à notre temps comme le néo-hégélianisme des théories de Mallarmé, rien n'est pourtant plus opposé à notre peinture d'observation et de caractère, au pittoresque impressionniste. L'art de Whistler, jamais direct, transposant toujours, composant un être définitif d'après son modèle transitoire, en vient à ce degré de subtilité: il dit à un homme : « Vous n'êtes pas l'absolu à quoi mon portrait va tâcher de ressembler; vous êtes, vous forme de chair ici présente, l'ensemble d'éléments où je vais choisir de quoi exprimer plus durablement, et avec ma force et ma science, l'âme qui y habite, c'est-à-dire vraiment vous-même, vous-même tel que vous ne vous connaissez pas pleinement. Chacun voit votre enveloppe sous un aspect différent; mais ce que je veux, c'est dire votre vérité intérieure, la pensée que vous cachez et qui détermine vos aspects. » Ainsi Ricard, quand il revoyait un modèle qu'il avait portraicturé, lui disait quelquefois : « J'ai plaisir à voir combien vous ressemblez à votre portrait. » Phrase singulière et profonde, qu'on ne comprenait pas toujours. Un tel art est limitrophe de la métaphysique et de la musique, comme celui d'Edgar Poë; et pas plus que celui-ci, il ne doit être confondu avec le fantastique, qui est l'adjonction d'éléments surnaturels à un être normal et extérieur. Pour Ricard, pour Poë, pour Whistler, la présence de l'âme dans un corps est, par elle-même, le fantastique absolu, que n'égalera aucune bizarrerie de l'imagination. Et dans leur art à tous trois, cette présence reste contenue dans des formes absolument vraisemblables. Mais, si elle y est contenue, du moins n'y est-elle pas cachée : elle transparaît.

Quand nous envisageons un portrait de grand maître, nous déduisons peu à peu, de la vérité puissamment exprimée, l'âme : ainsi faisons-nous devant un être vivant. Whistler a déjà fait ce travail avant de nous montrer la toile, et ce qu'il nous montre ce n'est pas l'être, c'est la déduction qu'il en a tirée. Là est l'inimitable de son génie, et cela ne se trouve chez aucun peintre de la même façon que chez lui, ni chez Vinci, ni chez Rembrandt, ni chez Velasquez ou Van Dyck, ni même chez les Primitifs. Ce qui marque vraiment l'originalité de Whistler dans sa façon d'évoquer, c'est, comme chez Poë, une sorte d'idéalisme impassible, mêlé d'une ironie voilée et parfois glaçante, une impartialité triste, « une grande aspiration à la solitude » (comme ils l'ont dit l'un et l'autre), et vraiment l'*inhumanité* de l'idéalisme absolu, indifférent au monde de la réalité passionnelle.

A une telle vision il fallait le concours d'une technique spéciale. Whistler s'est appliqué à immatérialiser sa peinture et à n'user de la matière que juste pour rendre perceptible son évocation psychique des êtres. La tonalité générale de ses œuvres, c'est cette ombre à la fois légère et profonde, vaguement argentée et fauve, où nous nous plaisons à rêver les apparitions spirites que la vraie lumière offenserait. Ce n'est ni le crépuscule ni la nuit : c'est l'*ombre* en soi-même, un élément distinct des heures, et où se déroule une existence qui n'est point la vie ordinaire, tandis que notre Eugène Carrière, par exemple, prenant cette ombre dans une acception plus normale, en use pour envelopper des scènes d'intimité humaine. Même dans ses paysages, ses marines, ses vues de Saint-Marc, Whistler se sert de cette ombre pour effacer ce qui n'est pas essentiellement expressif de l'âme. L'ombre de Carrière renforce, celle de Whistler isole. En même temps il la fait concorder très picturalement au grand principe de la peinture, c'est-à-dire que tout tableau est le développement logique d'une lumière. Cet évocateur spirite est un peintre génial par la maîtrise absolue de ses valeurs et de ses harmonisations. A elles seules il a demandé la puissance évocatrice. Il s'est contenté du gris, du noir, de quelques notes bleuâtres, dorées, beiges, mais il s'est créé des gris, des noirs qui ne ressemblent, ni à ceux de Manet, ni à ceux de Degas, ni à ceux de Corot, ni à ceux d'aucun maître, de Velasquez à Goya, ou de Bronzino à Tintoret, et qu'il a obtenus par des mélanges infiniment minutieux. Coloriste admirable, il a inféodé la couleur à sa vision et à sa volonté d'un certain style, au lieu de se laisser séduire par elle : il y a deux sortes de grands peintres, ceux qui cèdent à la joie de la couleur et ceux

qui lui résistent tout en l'aimant. Whistler, dans certains petits pastels, dans des marines, des détails de portraits, et dans ses caprices japonais d'une grâce nerveuse et bizarre, a trouvé d'inimitables bleus, des rouges, des verts, des lilas, qui prouvent combien son œil était sensible. Mais il considérait les couleurs comme des éléments de la vie réelle, et l'on vient de voir qu'il ne voulait peindre que la *réalité seconde* : les couleurs étaient pour lui de vives et brillantes mélodies qui ne trouvaient point place dans sa sévère symphonie de l'étrange, et jamais il ne céda au plaisir d'une fantaisie de couleur pour elle-même, ce qui a été le plus clair du talent joyeux de nos impressionnistes. Je lui ai entendu dire un jour qu'il n'aimait pas en eux le souci de montrer, par la décomposition chromatique des tons, comment ils obtenaient l'effet d'une coloration que les yeux habituels voient une dans la nature. Cela le choquait : il s'attachait à ce qu'on ne pût savoir comment il avait peint — et en effet on ne le sait pas toujours. Les dessous de sa peinture, à la fois fluides et très chargés, déconcertent l'analyse. Il en est de même de la texture des contes de Poë. Par moments, la matière est si légère qu'on croirait voir une buée sur une glace, et par moments elle a une consistance minérale. Il est impossible de saisir le passage d'une valeur à une autre, d'une silhouette à un fond : le dessin est infaillible et pourtant ne se décèle jamais. Ainsi est-il impossible de savoir, dans un récit de Poë, à quel moment on quitte la réalité pour entrer dans le monde des rêves.

Whistler ne donnait pas d'autres titres à ses évocations de la nature que ceux-ci : *Harmonie en bleu et argent*, *Nocturne en noir et or*, *Arrangement en gris et vert*. Les noms, les titres ne venaient qu'après, soit dans ses portraits, soit dans ses admirables paysages de lune, d'eau, de neige et de feu qui sont, à l'égal de ses figures, des transfigurations d'âmes. On a pris pour du dandysme cette affirmation simple de ce qu'il entendait retenir de la vie dans son art : et dans l'esprit de ce musicien, des nuances les termes d'*harmonie* ou de *nocturne* n'avaient pas une valeur d'assimilation à la musique notée. Il admettait que la couleur était vraiment une propriété musicale de la matière, distincte des ondes sonores. Il prenait le mot au sens de « musique des sphères ». Il ne se servait précisément ni de la peinture ni de la musique, mais il en avait refait un langage qui était bien celui qui convenait à ses prodigieuses facultés inductives, à sa puissance de contemplation.

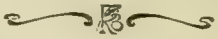
Son humour, manifestée dans la vie par des saillies redoutables, se retrouve dans sa peinture, discrète mais indéniable. Ce visionnaire ne peignit pas des fantômes ; sa préoccupation de peindre les âmes ne l'empêchait pas de noter avec une ironie un peu nerveuse certains détails typiques, malicieusement parfois. Dans ses atmosphères de rêve jamais Whistler n'a laissé de préciser un trait propre à définir le caractère, les habitudes et les goûts. Il a possédé le don de la distinction suprême, et aristocratisé ses modèles ; mais cette aristocratisation n'a jamais altéré la vérité, elle est restée étrangère à l'odieux « joli », au « fini » et à la fadeur. Même laide, une figure peinte par lui eût paru belle, parce qu'il suscitait l'âme et ne retenait de la chair que l'indispensable. En ce sens, il aura été, avec Degas et pour de tout autres raisons, le peintre moderne par excellence. Dans une époque où rien de décoratif ne persiste dans le costume et où seuls comptent le visage et les mains, Whistler a su, avec du noir, être le peintre luxueux et raffiné de quelques hautes figures. C'est une humanité épurée, racée, ennoblie, qui nous regarde du haut de ses longs et étroits cadres d'or fané qu'il aimait, et qui semblent sortir des miroirs magiques dans l'eau dormante, ancienne et froide, desquels naissent des créatures d'au-delà la vie. Œuvres qui, dans le bariolage hâtif et discordant de nos salons, apparaissaient déjà comme dans le recueillement des musées, prêtées par quelque grand seigneur ayant consenti à les extraire du silence ombreux d'un lointain palais. Whistler a été, avec Besnard, l'homme le plus imité dans nos salons. Auprès d'excellents peintres comme Blanche, Guthrie, la Gandara, Lavery, qui ont su le comprendre et rester eux-mêmes, beaucoup ont pensé se donner cet « air de musée » prématuré ; mais ils n'ont fait que grimacer cet art si noble. Pour être fumeux et fabriquer fraîchement des tons décolorés, on n'est pas plus Whistler ou Carrière qu'un meuble de tapissier n'est « Renaissance » pour avoir subi sous le vilebrequin l'illusion de la piqûre des vers.

Les grands chefs-d'œuvre de Whistler, le *Portrait de Mme Whistler mère*, le *Carlyle* si majestueux, le *Sarasate* si nerveusement élégant et singulier, le *Whistler par lui-même*, d'une inexprimable fierté triste, *Lady Meux*, *Lady Archibald Campbell*, le dessin extraordinaire d'après Mallarmé, le *Nocturne en bleu et or*, sur Saint Marc, la *Fusée tombante*, le *Valparaiso*, la *Neige à Chelsea*, *Miss Rosa Corder*, la *Princesse du pays de la porcelaine*, *Miss Alexander*, quelques autres figures, notamment le *Petit Cardinal*, sont des œuvres que cet homme seul eût pu faire, qui ne viennent de nulle part et de personne, et qui sont isolées aux confins de son art. Ses pastels, relatant fragilement quelques nus, ses petites études — telles les minuscules et humoristiques *Voisines* de la dernière Société nationale — ses lithographies d'une grâce raffinée, ses eaux-fortes d'une prestigieuse exécution le montrent plus parti-

culièrement artiste, au sens ordinaire du terme : elles le rapprochent de nous et, avec ses écrits si curieux, nous aident à mieux comprendre la relation de l'homme à son œuvre. Il y a eu la plus haute faculté idéologique, et peut-être une grande sensibilité froissée, une poignante ambition de l'absolu, sous cette causticité défensive que nous lui avons connue. Si l'*Art de se faire des ennemis*, le *Gentilhomme et le papillon*, nous retracent le Whistler ironique et irritable du procès Ruskin et du procès Eden, le *Ten o'clock* reste une causerie d'art dont la sagacité et l'élévation concordent à l'œuvre du grand maître.

Qu'a donc été pour Whistler le mystère dans la peinture? Ce qu'il a été pour les princes de son art : le fait de ne point considérer la forme comme sa propre fin, mais comme la surface sensible où se fixe l'irradiation de l'infini. Le mystère, en art, ne commence pas à la suppression ou à l'atrophiement des formes visibles, comme l'ont cru certains dessinateurs fantastiques, mais au moment où, par suite du choix de certains détails, on devine que la vérité ne fait que commencer derrière la vraisemblance. Le mystère en art, ce sont les *silences* dans la musique; et dans un art dit matériel, comme la peinture, ces silences, ce sont les concordances des formes à la suggestion de ce qu'elles dissimulent. Il n'y a pas d'arts matériels : un son, une couleur ne sont pas plus matériels qu'un bronze ou une toile. Mais cela, qui est la secrète vérité, ne peut être compris que par très peu d'êtres humains; ainsi n'est-il pas donné à beaucoup de comprendre que la polarité, l'interpénétration, les rayons cathodiques, la dissymétrie moléculaire ne laissent rien de *matériel* dans la matière et la font aussi impalpable qu'une idée pure. Un tableau de Whistler est une chose propre plus que toute autre à faire toucher à quel point une toile, apparemment asservie à des lois d'extériorité très précises, peut cependant être translucide, et condenser des émotions qu'on pensait inconciliables dans l'univers. Jamais personne n'a donné à penser avec plus de persuasion que rien ne finit là où nos sens le supposent, par l'expression puissante de ce qui semble fini. Whistler a été nativement imbu de cette croyance, et la nature lui conféra le pouvoir de la faire partager. C'était un très grand visionnaire, un très admirable peintre, le premier qui vécut dans son temps; il n'existe aujourd'hui personne qui puisse lui être comparé. Besnard, Degas, Carrière, sont de grands artistes, mais ce qu'a été Whistler, nul ne le sera peut-être jamais plus. Cette personnalité était arrivée à un degré unique de perfection, d'unité, d'originalité, de science et de méditation : ces qualités existent chez d'autres, mais leur dosage, leur alliage, qui faisait Whistler tout entier, est une formule perdue, inscrite sur une page du grand livre de l'alchimie des âmes, que la mort a déchirée et emportée dans ces régions du mystère dont ce génie sans analogue nous a parfois fait pressentir les ombres.

CAMILLE MAUCLAIR.



LA VIE LITTÉRAIRE

La Renaissance de la Nouvelle.

Rémy Saint-Maurice, André Lichtenberger, Henry Bordeaux, Pierre Louys, Jean Viollis, Adolphe Aderer, Louis Boulé, Maurice Magre, Georges Riat, Jean Sigaux, Georges Maurevert.

Georges Maurevert : *Lise, mon amour* (Juven, éditeur). — Louis Boulé : *Dos d'âne* (Lemerre, éditeur). — Henry Bordeaux : *L'Amour en fuite* (Fontemoing, éditeur). — Maurice Magre : *Histoire merveilleuse de Claire d'Amour* (Fasquelle, éditeur). — André Lichtenberger : *Portraits d'Aïeules* (Plon, éditeur). — Adolphe Aderer : *Chez les Rois* (Fontemoing, éditeur). — Rémy Saint-Maurice, *L'Éternelle folie* (Lemerre, éditeur). — Jean Sigaux : *La Chanterelle* (Lemerre, éditeur). — Jean Viollis, *Petit Cœur*, (éditions du *Mercure de France*). — Georges Riat : *L'Ame des pays* (Juven, éditeur). — Pierre Louys : *Sanguines* (Fasquelle, éditeur).

Il fut une belle époque littéraire, où d'un sujet de roman on faisait simplement un conte; aujourd'hui, d'un simple sujet de nouvelle, on ferait plutôt deux ou trois romans.

Mais tant d'hommes se rencontrent qui publient des livres, soit qu'ils les écrivent, soit qu'ils les fassent écrire et se contentent de les signer, que malgré tout on peut distinguer de leur cohue grondante un petit nombre, un certain nombre d'écrivains plus particulièrement adonnés à écrire des contes, et il faut peut-être se réjouir de cette petite, de cette timide renaissance de la nouvelle; en tous cas, il est convenable de l'indiquer.

Renaissance? Oui, en vérité, je le crois.

Et maintenant, gardons-nous des idées générales trop ambitieuses.

Peut-on affirmer que la nouvelle est un genre national, et que nous éprouvons très expressément le besoin de lire des contes, que c'est l'une des qualités ou l'un des défauts de notre race qui, légère et vive, aime les récits prestes?... Je ne sais. Néanmoins, ils étaient de pure race française ceux qui surent charmer autrefois — et il n'y a pas encore si longtemps — par des récits en dix tomes. Tous les goûts sont donc dans notre nature — et aussi celui des contes rapides.

Certaines époques favorisent le développement de ce goût, d'autres le gênent. Aujourd'hui presque tous les mouvements littéraires dépendent de conditions économiques. Et c'est, par exemple, le journal qui vivifie le conte; comme c'est le journal qui le tue. Tantôt, il réclame de tous les écrivains des nouvelles variées, comme tous leurs talents, et la nouvelle fleurit. Peu à peu la nouvelle s'affaiblit, se cor-

rompt, tend à la banalité, donc à la vulgarité. Le journal a usé en quelques années le genre qu'il a cultivé. C'est un cercle vicieux, si vous voulez; mais telle est la réalité.

En outre, chacun veut obtenir de son talent littéraire le plus de résultats possible. Il n'est nul écrivain de nos jours qui ne se sente aussi capable de dérouler un récit en 500 pages que de le concentrer en 10 pages, d'être un nouvelliste concis que d'être un romancier prolixe. Au reste, nos écrivains d'imagination lisent énormément; lisant beaucoup, ils retiennent beaucoup; ils emmagasinent en leur esprit, pêle-mêle, des sujets de nouvelles qui sortiront tôt ou tard clarifiés, renouvelés, ou seulement démarqués.

Ils sont prêts à tout, prêts pour tout. Ils ne peuvent se dispenser d'écrire abondamment. Et souvent tel récit qui eût fait un si joli petit conte devient un roman languissant, parce que, très loyalement, l'écrivain n'a pas eu le temps de faire plus court... Mais rassurez-vous, il écrira aussi des nouvelles, car « faut rien perdre », comme disait je ne sais quel personnage de je ne sais quel dialoguiste d'hier, et l'écrivain contemporain tire parti de toutes ces observations, de tous ces documents, de toutes ces impressions dont il n'a pas trouvé le placement par ailleurs. Ce sont des laissés pour contes; il les utilisera, n'en doutez point.

Et leurs contes seront infiniment variés, car nous avons beaucoup d'écrivains, ces temps-ci, et ils ne se ressemblent pas tous comme des frères. En outre le talent et l'habilité sont très répandus parmi eux.

Faut-il se plaindre si nous avons des écrivains très adroits, extrêmement adroits, adroits au plus haut point à employer le petit ou le grand talent qu'ils ont ou qu'ont les autres ?

Mais voici des conteurs honnêtes et, par ma foi, distingués, de fort bonne compagnie si vous voulez m'en croire. Place à eux !

*
* *

M. André Lichtenberger a déjà écrit beaucoup de livres et beaucoup de contes. Il est égal à lui-même dans tous les sujets qu'il traite; c'est probablement le seul reproche qu'on puisse lui adresser...

Mais quand on se souvient qu'il est l'auteur documenté et documentaire de *Socialisme utopique* et *Le Socialisme et la Révolution française*, on se prend à penser que ses romans et ses contes ne sont pour lui qu'une distraction, une distraction précieuse qui n'est point à la portée de tous les écrivains sociaux... On se persuade que M. André Lichtenberger prend, avec gravité, son plaisir où il le trouve ; et quelquefois nous trouvons d'ailleurs notre plaisir où il prend le sien.

Mais il hésite entre tous les genres. Il écrit des livres enfantins dont se déclarent ravies les mères de famille lettrées : *Mon Petit Trott, la Petite Sœur de Trott*... Il écrit des romans antiques : *La mort de Corinthe*. Au reste, l'Académie couronne tout cela avec une inquiétante persévérance. Il écrit des romans qu'on peut appeler modernes. Il est en outre, historien en collaboration. Il prépare, sans doute, une étude économique en même temps qu'un grave petit conte badin. Il écrit tout ce qu'il veut et tout ce qu'on veut. Il a beaucoup trop de talents pour déployer entièrement son propre talent, son talent le plus personnel... Sait-il bien quel est en vérité, son talent ? Il le découvrira un jour. En attendant, il le cherche. Il est assez séduisant pour que nous ne nous lassions pas de le chercher avec lui. Tout de même la recherche se prolonge un peu.

Naturellement les *Portraits d'Aïeules* sont de bons portraits, ou plutôt d'agréables pastels. De la facilité, de l'élégance, de la variété ; pas assez de vigueur peut-être ou de couleur, ou de vie. Ils révèlent mille qualités. Ils ont toutes les qualités qu'il faut avoir ; justement ils en ont trop pour qu'on puisse bien apprécier chacune des qualités qu'ils ont. Ils ont toutes les qualités et toutefois quelque chose leur manque, qui est, très précisément, un je ne sais quoi, et oui ! ce je ne sais quoi...

Qu'il est donc sage Henry Bordeaux ! Il est sage comme une image ! Ah folie, charmante folie !

Henry Bordeaux conte joliment, lentement, des contes bleus et roses, avec de petits nuages suffisamment sombres pour effrayer les familles en promenade littéraire et sentimentale. Il est un conteur extrêmement moderne pour faubourg Saint-Germain et châteaux des environs de Chambéry.

Lui, pondéré, patient, raisonnable, il subit hélas, de plus en plus, l'influence de Bourget, du mauvais, du plus mauvais Paul Bourget, et il n'a que l'embarras du choix.

Il est un analyste exagérément calme de passions qui voudraient bien être violentes. Et ce grand déballage de psychologie ratiocinante aboutit à quoi? A de petites idylles franchement conjugales. Un jeune ingénieur, qui va épouser une Américaine, rencontre à Paris une amie d'enfance, belle Savoyarde devenue radieuse Parisienne; au reste, bonne épouse et bonne mère. Jadis ils s'aimaient sans se le dire. Maintenant ils s'aiment encore et se le disent. Drame, orage, tempête. On croit que l'ingénieur va rompre son mariage, tout abandonner pour Hélène, Hélène tout abandonner pour l'ingénieur. Rassurez-vous : c'est la si conventionnelle fiancée canadienne qui ramène Hélène à son médecin de mari et à ses charmants enfants, et reconquiert son ingénieur sans douleur excessive. Tout cela entouré de psychologie. Les analyses psychologiques d'Henry Bordeaux

font bien tout ce qu'elles peuvent pour être légères, mais elles ne parviennent à l'être qu'un peu tard. Un peu chargées d'élégances, par surcroît, et d'élégances du « dernier genre ». Ces fiancés, ces amoureux, ne peuvent dire deux mots sans parler d'automobiles. Au reste, leurs sentiments et leur langage rivalisent, eux aussi, d'élégance, si je puis ainsi parler. Et je crains que la délicatesse foncière d'Henry Bordeaux ne semble, par moments, quelque peu appliquée, et son élégance compassée.

On pouvait espérer d'Henry Bordeaux quelque effort vers la nouveauté vigoureuse ; il se dirige à pas comptés vers les régions littéraires où Bourget est plus encore qu'un dieu, et le pâle Bazin rien de moins qu'un prophète. Aimons-le cependant, car il compose avec tact ses prudentes histoires. Ecrivain de bon ton, de si bon ton, il écrit un style pur, immaculé, virginal, que ne pollue aucun contact, un style propre, repassé, glacé, qui, en souvenir de Bourget, se fait blanchir à Londres — ou à Genève...

Aimons encore Henry Bordeaux, mais allons vers les conteurs disposés à l'énergie et au pittoresque. Quelle injustice si je ne citais pas tout de suite, le premier, Remy Saint-Maurice ! Romancier un peu hésitant jusqu'ici, attardé malgré lui en de dangereuses imitations bourgettistes, il s'évade enfin du snobisme débilitant. Disons avec ingénuité que ce recueil de contes, *L'Eternelle Folie* (titre que, d'ailleurs, je n'ai pas bien compris) est tout à fait supérieur à ses autres ouvrages. Voilà de la force et de la vérité. Une peinture exacte des mœurs rurales, de l'âme humaine, de l'âme féminine. Une psychologie qui vit et ne disserte pas. Tantôt dramatique, tantôt spirituel, toujours alerte, rapide, précis, mouvementé, coloré, écrivant bien parce qu'il ne s'attarde pas à bien écrire, nul plus que moi ne souhaite que Remy Saint-Maurice ne devienne un excellent romancier, il est déjà un excellent conteur.

Je ne pense pas apprendre à Georges Maurevert qu'il est déjà, lui aussi, un conteur excellent. Un écrivain n'est jamais le dernier à savoir ces choses-là : Ses récits sont tous pleins d'une jeune vivacité. Et leur variété est extrême. Sentimentales, ironiques, ingénues, gaillardes, si peu ! bien parisiennes, gauloises à peine ! rieuses, mélancoliques, gentiment mélancoliques, dramatiques parfois, mais pas méchamment, joyeuses même dans leur tristesse, ses nouvelles vivent, courent, s'animent, s'agitent, vibrent, frémissent de jeunesse et d'amour... elles sont pimpantes, souriantes, narquoises, gracieuses, simplement et cordialement optimistes, sans phrases... Saluez, c'est la jeunesse qui passe !

Du haut de son faux-col, Adolphe Aderer la regarde avec une gentille bonhomie ; car il y a de la bonhomie, quoi qu'on puisse penser, dans ce conteur, de la bonhomie, et beaucoup d'autres sentiments très louables. Avec cela une saine littérature. L'auteur du *Vœu*, de *Pour une rose* n'a vraisemblablement jamais été mieux inspiré qu'en tuant une fois de plus et avec d'heureuses inventions historico-romanesques l'archiduc Rodolphe et Marie de Vetsera, qui sont depuis longtemps enterrés, mais ne semblent pas encore tout à fait morts. Adolphe Aderer est un assassin parfaitement élégant et lettré, malin d'ailleurs comme un honnête dramaturge, car il connaît tout l'art de la mise en scène... On peut goûter également ses minutieux exercices de reconstitutions historiques. Mais peut-être que ses dialogues sont un peu scolaires et froids, et que ses bons récits corrects sont tout de même un peu trop simples. Ami des écrivains classiques qui lui sont familiers, dont il est imprégné, il écrit avec des manchettes et revêtu de sa redingote des dimanches. Son style est soigné, bien peigné, pommadé, élégant et, satisfait de sa bonne tenue, il a l'air de se regarder souvent dans les glaces.

Il n'a point ce contentement, le style de Jean Sigaux. Et pourtant ce probe écrivain « mérite mieux que sa réputation » : air connu qu'on ne saurait chanter plus à propos. Chanter ! hélas ! quand il s'agit de Jean Sigaux, on fredonne simplement, et on n'est pas suffisamment entendu. Jean Sigaux est essentiellement poète, mais poète grave, qui ignore le charme du sourire. Ses nouvelles sont développées selon les bonnes règles, encadrées, encastrées dans un sage préambule et une conclusion encore plus sage, infiniment morales. Son style est un peu lourd et lent, mais son observation précise, doucement amère, si doucement, d'autant plus douloureuse, un peu désenchantée. Jean Sigaux aime les petites gens, ses braves petites gens. Et sa sympathie est touchante, parfois un peu pleurnicharde.

On ne le connaît peut-être pas assez. On connaît peut-être trop Pierre Louys, mais sa destinée n'est point enviable, Pierre Louys fut célèbre trop tôt et trop brutalement. Est-ce le bon moyen pour le rester longtemps ?

Multa renascentur quæ jam cecidere ; cadent que
Quæ nunc sunt in honore...

C'est tout ce que l'on peut dire. La voluptueuse *Aphrodite* fut lancée violemment dans le scandale et dans la gloire. C'était un livre dont l'immoralité méticuleuse était toute décorée de méticuleuse littérature. Les uns virent l'immoralité et la littérature, et professèrent que l'art purifie tout. D'autres ne virent même que la littérature. Certains, les plus nombreux, ne virent et ne voient que l'immoralité. Les autres ont peut-être cessé de lire *Aphrodite*, ceux-ci la lisent encore. Puis ce fut *La Femme et le Pantin*, récit plus court, que l'on trouva communément plus

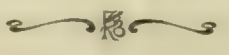
long. *Aphrodite* parut en une édition illustrée. Puis ce fut les *Aventures du roi Pausole* dont l'insistance voluptueuse ne put dissimuler la fatigue littéraire, l'invention languissante et pénible. *Aphrodite* reparut en livraisons. Voici maintenant *Sanguines*, recueil de contes dont l'un, au moins, *Une volupté nouvelle*, a déjà paru en volume. Ces contes sont les uns déjà anciens — ils datent de 1898 — les autres très récents : ils datent de 1903. Ils sont tous d'inspiration incertaine, la plupart sont des récits fort difficultueux. Le meilleur, je pense, *L'homme de Pourpre* bien qu'alourdi d'une introduction superflue, met mieux en relief l'infériorité de presque tous les autres. Disons-le franchement : ce recueil est d'une éblouissante inégalité. Reste le style, d'une pure correction morne, morte.

M. Pierre Louys improvise assez patiemment et longuement ses récits les plus menus pour qu'il puisse en même temps donner à son style beaucoup de soins avantageux. Je suis très volontiers avec ceux qui disent : le style emporte tout. Mais encore faut-il qu'il ait quelque chose à emporter. Où il n'y a rien, le style lui-même perd ses droits. Il me semble qu'il n'y a à peu près rien dans *Sanguines*. Je sens bien que l'imagination romanesque de M. Pierre Louys est infertile, mais il a pris son temps, et il nous doit une œuvre pour justifier enfin la réputation qu'*Aphrodite* lui a valu par surprise et que le *Roi Pausole* ne lui a pas ôtée tout entière. Il nous doit une œuvre, et je suis sûr qu'il nous la donnera. En attendant, on pourrait peut-être faire une édition populaire d'*Aphrodite*; mais, est-ce que ce fut pas déjà fait?

Dirai-je maintenant la mélancolie subtile des sentiments de Jean Viollis, l'écrivain vraiment délicat de *Petit Cœur*, l'élégance un peu précieuse de ses idées, la grâce infiniment douce de ses impressions, le frêle sourire de son style discret! Avec quel art il a su analyser l'éclosion de l'amour dans l'âme d'un enfant, la cruauté déjà fleurie dans l'âme d'une fillette! Dirai-je le charme de l'*Histoire merveilleuse de Claire d'Amour* et des autres légendes symboliques dont Maurice Magre fait suivre cette histoire aussi simplette que merveilleuse et séduisante surtout par simplicité. Tant d'imitations et de réminiscences traînent dans ce jeune livre sentimental et galant! Il faut beaucoup de lectures pour composer une originalité. Et je voulais vanter le réalisme précis de Louis Boulé, si adroit à dessiner de vives silhouettes militaires, les historiettes mesurées et modestement plaisantes de Georges Riat... Je voulais...

... La nouvelle, dit-on, est morte en France depuis quelques années. Vive la nouvelle!

J. Ernest Charles.



ARGAN ÉTAIT-IL MALADE ?

Argan était-il malade ? Son frère Béralde ne le croyait pas, car il s'exprime ainsi dans la scène III de l'acte III : « J'entends, mon frère, que je ne vois « point d'homme qui soit moins malade que vous, « et je ne demanderais point une meilleure consti- « tution que la vôtre. »

Cependant on ne joue pas ainsi au malade lorsqu'on a une aussi excellente constitution. Dans quel but ?... Cela se comprend d'un soldat qui désire *couper à la manœuvre*, d'un lycéen que la classe ennuie ; mais un petit bourgeois quelconque, assez riche, vivant bien, n'a aucune raison de faire le malade. D'ailleurs, Argan, et c'est un point sur lequel Molière insiste suffisamment, ne joue pas au malade, il se croit réellement malade ; son imagination analyse un peu trop des malaises assez précis, les amplifie plus que de raison, mais il est de bonne foi.

Ces malaises sont absolument symptomatiques d'un mauvais état général, et Béralde se trompe lorsqu'il croit son frère parfaitement sain. Nous avons une série de symptômes très nets et il suffit de les étudier tant soit peu pour mettre immédiatement une étiquette à la maladie d'Argan, pour montrer clairement que ce brave homme était atteint de *neurasthénie à forme gastro-intestinale*.

Etudions, en effet, les malaises dont souffrait Argan. Pour cela, écoutons sa conversation avec Toinette, lorsque celle-ci vient le voir, déguisée en médecin, et, si notre diagnostic diffère de celui de la servante, nous pouvons cependant en établir un en toute sûreté.

Argan : « Je sens de temps en temps des douleurs « de tête..... — Il me semble parfois que j'ai un voile « devant les yeux..... J'ai des maux de cœur..... Je « sens parfois des lassitudes par tous les mem- « bres..... Et quelquefois il me prend des dou- « leurs dans le ventre comme si c'était des coliques ».

Laissons de côté pour le moment les symptômes gastriques ; nous trouvons donc, chez un homme qui semble se bien porter, la céphalée, les troubles de la vue, l'asthénie musculaire.

Dans la première scène, lorsqu'Argan fait ses comptes de médicaments, nous voyons qu'on lui a ordonné un « julep hépatique, soporatif et somnifère », donc Argan ne dort pas, symptôme capital.

C'est aussi un émotif ; à la fin de cette même scène, il commence déjà à se mettre en colère, lorsqu'il trouve que sa servante ne répond pas assez vite à la sonnette, et plus loin, lorsqu'il discute de l'avenir de sa fille avec Toinette. Il faut dire aussi que cette brave Toinette fait bien tout ce qu'elle peut pour le mettre hors de lui, et je ne crois pas qu'il soit né-

cessaire d'être très neurasthénique pour se fâcher, lorsque votre servante vous aplatit des oreillers sur la tête. Cependant, il ressort de là, ainsi que de quelques conversations avec son frère, qu'Argan ne supporte pas la contradiction, s'échauffe immédiatement et tombe ensuite dans la dépression, comme on peut le voir dans les scènes qui suivent immédiatement. Emotivité exagérée manifeste.

Pour Argan, comme pour tout neurasthénique qui se respecte, le moindre petit détail dans l'application des remèdes doit avoir un effet particulier et certain. Lorsqu'Argan demande à son médecin ce qu'il doit mettre de grains de sel dans son œuf, et lorsqu'il s'aperçoit qu'il a oublié de demander si les douze allées et les douze venues, que son médecin lui a ordonné de faire dans sa chambre, doivent être en long ou en large, nous pouvons voir là, sous une forme à peine exagérée, l'état d'inquiétude qui caractérise cette maladie.

Molière n'a rien oublié, et nous sommes surpris de constater qu'il sait si bien la médecine. La céphalée, les troubles de la vue, l'asthénie musculaire, l'insomnie, l'émotivité exagérée et l'inquiétude, voilà, qui est suffisant, ce me semble, pour constituer un parfait neurasthénique.

Les symptômes gastro-intestinaux sont aussi nets : actuellement Argan est un constipé, sa thérapeutique le prouve bien ; et lorsqu'il refuse le traitement que lui envoie M. Purgon, et que celui-ci l'accable sous la vision de ses maux futurs, c'est bien, hélas! ce qui l'attend ; aujourd'hui nous dirions qu'il va à *l'entéro-colite muco-membraneuse* — ce serait moins riche comme expression, mais tout aussi grave.

Les Argans actuels sont toujours plongés dans les livres de médecine et y cherchent leurs symptômes. Le vieil Argan, lui, ne lisait pas et d'ailleurs il n'y avait point à cette époque une aussi grande abondance de livres médicaux à la portée du public. Il remplace cette marque de détraquement cérébral par un amour effréné du médecin et même de l'apothicaire. En effet, il désire marier sa fille aînée à un médecin : « Ma raison est que, me voyant infirme et « malade comme je suis, je veux me faire un gendre « et des alliés médecins, afin de m'appuyer de bons « secours contre ma maladie, d'avoir dans ma famille « les ressources des remèdes qui me sont nécessaires « et d'être à même des consultations et des ordonnances. » Et il ne répugnerait même pas à donner sa petite Louison à un apothicaire.

Béralde : « Pour cette raison-là, si votre petite était grande, vous lui donneriez en mariage un apothicaire ?

Argan : « Pourquoi non? »

Je ne doute pas qu'il n'y eût à cette époque des médecins et des apothicaires fort aimables et très capables de faire le bonheur d'une jeune fille. Mais Argan ne se place nullement à ce point de vue, et c'est dans son intérêt seul qu'il agit ainsi. En tout cas, je crois pouvoir affirmer que les gendres d'Argan ne s'amuseraient pas, et n'auraient pas beaucoup de temps à eux. L'Argan moderne écrit des mémoires à son médecin ; du moins celui-ci peut-il ne pas les lire.

La finesse d'analyse de Molière apparaît ici merveilleuse ; son malade existe ; il aurait copié sa maladie dans un livre moderne qu'il n'aurait pu le présenter autrement, et, si je peux donner un conseil aux jeunes étudiants, c'est de lire attentivement cette pièce, qui, au point de vue des symptômes, a toute la valeur d'une observation médicale : ils en apprendront peut-être plus sur le caractère ombrageux et les manies du malade que dans les traités les mieux faits. Dans les livres médicaux, en effet, il n'est pas d'usage de compatir aux faiblesses humaines ; nous n'y trouvons que des exposés clairs et précis, mais sans aucune pitié ; ce ne sont pas les malades qui nous y intéressent, mais les maladies. Ici, sans autre dérangement que de prendre un livre dans votre bibliothèque, Molière vous emmène visiter un malade dont « la réputation s'étend partout ». N'oubliez pas de faire cette visite, c'est par elle que vous connaîtrez *le malade*, car quoique Molière ait cru faire un malade imaginaire, c'est bien un *vrai* malade qu'il nous présente, et comme vous aurez souvent l'occasion d'en voir lorsque vous serez docteurs.

La neurasthénie, que beaucoup de gens croient inventée depuis peu, devait être, au contraire, fréquente autrefois ; la forme gastro-intestinale devait prédominer, la bourgeoisie se fatiguant plus de l'estomac que du cerveau.

Actuellement Argan va à Plombières, à Châtel-Guyon, à Carlsbad, etc..., il a échangé la seringue contre un outillage perfectionné, et le clystère contre la douche ascendante ; mais il continue et continuera encore longtemps à exaspérer son médecin, et, bien que très malade, passera, vis-à-vis des siens, pour un malade imaginaire. Il vaut mieux le plaindre que se moquer de lui.

Maintenant, si nous nous plaçons à un point de vue purement littéraire, il est heureux que Molière n'ait pas connu la vraie maladie d'Argan, maladie dont le nom d'ailleurs, n'existait pas encore ; il est évident, en effet, que, sur l'affiche du Théâtre-Français, ce titre : « Le Neurasthénique gastro-intestinal », outre qu'il pourrait blesser bien des gens, fait moins bien que « Le Malade imaginaire ».

Dr A. Guieysse.

Paris. — Typ. A. Davy Imp. des *Deux Revues*, 52, rue Madame. *Le Propriétaire-Gérant* : FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 15 — 4e SÉRIE — TOME XX — 10 OCTOBRE 1903

LES AMOUREUSES DE L'AUTOMNE

Le centenaire de Mérimée...

Par parenthèse, il s'est passé admirablement, ce centenaire. Il n'a pas été célébré. Pas un discours, pas une inauguration de statue, pas une cantate, pas une palme. A un enterrement où l'on avait prononcé quatorze discours et où quelqu'un disait : « Trop de discours ! » un méchant répondit doucement : « Mon Dieu ! il n'aurait pas trouvé que ce fût excessif ». Il faut, en effet, servir chacun selon ses désirs et certainement Mérimée a eu précisément le centenaire qu'il a dû souhaiter...

Donc le centenaire de Mérimée, qui s'est passé admirablement, a inspiré à M. Augustin Filon un très bon article et surtout un bien joli mot, discutable — et je crois bien que je vais le discuter — mais très joli, et que voici : « Il a eu le supplice exquis d'être aimé trop tard. »

En effet, Mérimée qui, du reste, fut aimé dans sa jeunesse, l'a été surtout sur le déclin et l'a été infiniment, délicatement, exquisement. Fut-ce un supplice, fut-il exquis, fut-ce un état d'âme où beaucoup de tristesse se mêlait à un peu de joie; fut-ce un état d'âme où, plutôt, une joie profonde se mêlait d'un peu de mélancolie, douce encore ? C'est là la question et qui, naturellement, n'est pas facile à résoudre.

Car évidemment cela dépend des caractères et l'on peut raisonner là-dessus indéfiniment sans s'entendre, puisque c'est subjectif. Raisonnons-en quelques instants sans prétendre arriver à une conclusion.

En général, les hommes de talent, de gloire ou simplement de notoriété sont aimés deux fois : la première comme tout le monde, entre vingt et trente, la seconde après gloire faite, comme on doit dire chez les commerçants.

Je ne parlerai point de leurs premières amours. Elles sont celles que tout le monde connaît.

Les secondes, naturellement, nous sont moins connues. Elles arrivent à notre connaissance par les mémoires et les correspondances des hommes célèbres, toujours un peu altérées, dénaturées, transfigurées, brouillées par une buée de littérature. Cependant on en peut entrevoir et à peu près démêler le caractère.

Elles commencent presque toujours de la manière suivante. Une jeune fille ou une jeune femme, qui a beaucoup lu le grand auteur ou beaucoup entendu le grand orateur, se décide, le cœur battant, à lui écrire. Elle lui dit qu'elle l'admire, elle lui laisse entendre qu'elle l'aime ; elle lui dit qu'il doit être aussi bon qu'il est grand, ce qui est un paralogisme; qu'il doit être exquis dans la conversation et dans le commerce amical, ce qui, aussi, est une hypothèse qui ne repose sur rien du tout. Ah ! si l'on pouvait, ne fût-ce qu'une heure, sortir de la foule, sortir du public, causer personnellement avec l'homme admiré, l'entendre vous parler personnellement...

La première lettre est toujours celle-là.

La correspondance, quelquefois, ne va pas plus loin, ou pour mieux dire, elle ne commence pas. Les hommes célèbres reçoivent tant de billets de ce genre, qu'ils ne répondent pas à tous. Quelquefois elle continue. Le grand homme a été séduit par quelque chose, grain d'originalité, bonne grâce particulière et inattendue.

Quelquefois, simplement, il se sent aimé, vraiment, profondément ; et la passion est contagieuse.

Quelquejois, s'il a des loisirs, il ne songe qu'à s'amuser, et il finira par être pris plus tard.

Quelquefois, plus simplement encore, il est fat et poli. C'était le cas de Chateaubriand, même très vieux, à soixante ans. Une femme ne pouvait pas lui écrire qu'elle l'aimait, que, moitié vanité chatouillée, moitié, vraiment, politesse d'ancien régime, il ne lui répondit, avec des grâces majestueuses de souverain toujours en proie à un ennui royal.

Enfin la correspondance s'engage. Elle dure quelquefois des années, vingt ans, comme celle de Mérimée avec « l'Inconnue », parfois beaucoup moins, comme celle de Lamartine avec « la jeune fille qui lui demandait de ses cheveux ». Assez tôt les femmes ont simplement ennuyé Lamartine. Cela se voit. Il ne fut amoureux qu'au temps des amours.

Arrive le moment de l'entrevue. Il arrive toujours. Souvent c'est l'écueil. A se voir, après avoir eu un commerce tout spirituel, il y a toujours chances de déception, d'amère déception. Même des deux côtés. Surtout, bien entendu, du côté de la femme. Elle arrive souvent, profondément émue et voyant les cieux ouverts, devant un quinquagénaire dépouillé et rhumatisant au coin de son feu. Quelque « cristallisation » qui ait eu lieu, pour parler comme Stendhal, c'est-à-dire quelque travail d'imagination qui se soit fait dans la tête romanesque, la vue du terrible réel refroidit furieusement et la cristallisation tombe en morceaux.

Quand l'amour survit à la première entrevue, c'est affaire décidée, on aimera toujours, ou au moins longtemps. Car une nouvelle cristallisation se fait et plus solide que la première : On dit : « il est *encore* très bien. Vraiment, *pour son âge*, il est charmant. *Je ne m'attendais pas* à le trouver si jeune. »

Autant de mensonges que l'on se fait. On s'attendait à tout autre chose. On n'avait pas songé, très précisément, du moins, à son âge. Et ce n'était pas « encore très bien », mais très bien tout court, qu'on le voulait trouver.

Autant, donc, de mensonges. Mais on se les fait, ou on ne se les fait pas. Si on ne se les fait pas, c'est fini, on ne reviendra plus. Rupture. C'est fréquent. Si on se les fait, c'est qu'on aime et, désormais, ils feront office de vérité et vous soutiendront et ils se confirmeront par l'habitude. Cristallisation.

Autre chose, qui coopère à la cristallisation : un peu d'amour-propre et d'estime de soi qui sert de prétexte. Les raisonnements de Ruy Gomez et d'Arnolphe et de Mithridate et de tous les vieux amoureux à l'adresse de celles qu'ils aiment, c'est la femme qui aime, dans le cas dont nous nous occupons, qui se les fait. Il est beau d'être l'Antigone d'un vieillard. Et, aussi, l'amour d'un vieillard, comme c'est sûr, profond, amical, « de bois de chêne, ainsi que son fauteuil ducal » ! Et, après tout (cela revient et il faut que cela revienne, sans quoi tout le reste n'aurait guère de force) et, après tout, il n'est pas si vieux. Il est encore très bien.

Ces raisonnements descendent profondément dans le cœur à la condition que celui-ci ne soit pas occupé par l'image d'un jeune homme. La cristallisation continue.

Cela se termine assez souvent par un mariage.

Et tout cela se résume par le mot profond de Joubert : « Il y a des temps — lisez : des époques de décadence et d'imagination malsaine et de perversion des sentiments naturels — où l'admiration littéraire, chez la femme, est une forme de l'amour. »

Mais voilà que je ne m'occupe que de la femme. Quel est l'état d'âme du grand homme dans tout cela ? Le plus souvent le grand homme est un homme comme un autre, son génie à part. Le plus souvent, comme homme, c'est un imbécile et il est tout simplement ravi. Il se croit aimé — et du reste il l'est — mais j'entends, il se croit aimé comme on l'est à vingt-cinq ans et pour les mêmes raisons. L'homme ne se sent pas vieillir. La femme non plus, mais, je crois, l'homme encore moins. Moins de choses l'en avertissent. Et comment voulez-vous qu'il se sente vieillir, en particulier, l'homme à qui les hommages viennent beaucoup plus nombreux et beaucoup plus empressés qu'ils ne lui venaient trente ans plus tôt? Il voit vieillir ses contemporains, ses amis, ses disciples, ses neveux, en vérité même ses fils. Il est grand-père, ses cheveux sont blancs, ou disparus, ce qui est pire. Mais cela ne l'avertit point. Puisqu'il est aimé, et de plus d'une ! il n'a pas vieilli. Il est une exception. On se croit toujours exceptionnel. Il se laisse séduire à la grande douceur d'être aimé, sans se demander de quelle façon il l'est. A quoi bon raffiner ? Et du reste, de raffiner il en est incapable. J'ai dit que tout grand homme qu'il soit, il est homme, c'est-à-dire un sot.

Mais si c'est un Mérimée ? Ah ! nous voilà au point. C'est en tâchant de se mettre dans la peau d'un Mérimée, c'est-à-dire d'un homme d'esprit et, qui plus est, d'un homme intelligent, très averti, très froid, très clairvoyant, très sceptique, même sur lui-même — qu'il faut raisonner.

Il me semble que, dans ce cas-là, le « supplice exquis » doit être surtout un supplice. Voyez donc le fond même, l'essence de l'amour pour un vieillard. C'est un amour rétrospectif et rétroactif. Ce qu'on aime dans un jeune homme c'est lui-même d'abord, c'est son présent et c'est aussi son avenir. L'amour qu'on a pour un jeune homme a les yeux tournés vers ce qui sera et ce qu'il sera. Il a le parfum d'une

matinée, l'air du printemps et l'aspect de fête d'un départ pour un beau voyage. Tout cela est délicieux. Tout cela est chantant et plein d'odeurs suaves.

L'amour qu'on a pour un vieillard, je dis même quand on l'a, très fort, très sérieux, puissant et durable, a le regard constamment tourné vers le passé. C'est tout ce qu'a été cet homme qu'aime cette femme. Elle peut s'y tromper; mais lui, s'il est intelligent, ne s'y trompe pas. Est-ce très gai? Je me le demande avec peu de doute sur la réponse.

Qu'a-t-on auprès de soi? Un être charmant, sans doute, mais dont toutes les attentions, toutes les prévenances, toutes les caresses et ce qu'elle a de meilleur, son amour même, ne vous rappellent que précisément ce que, le plus, vous voudriez oublier.

Je sais bien que la vieillesse vit de souvenirs. Et, donc, ce genre d'amour dont nous parlons, c'est une association pour la réminescence. Mais cette association n'a-t-elle pas précisément quelque chose de funèbre? Si, à un certain âge, le souvenir de ce que l'on fut est si importun qu'il est une tristesse, s'associer à quelqu'un qui ne vous aime qu'en ce que vous avez été, n'est-ce pas doubler et redoubler en soi la tristesse qu'on éprouve à se rappeler ce qu'on n'est plus? Oh! ces amours qui ont un goût de cendre mâchée et remâchée!

Notez que cela se complique d'une foule de regrets d'un caractère plus particulier, plus intimement personnel. C'est la femme qui dit, ou qui, si elle est très délicate ne dit pas, mais fait entendre involontairement à chaque minute : « Que ne suis-je plus vieille? Je vous aurais connu plus tôt! » Et cette colère d'être jeune est un sentiment si antinaturel qu'il doit être atroce un peu à celui qui l'éprouve et beaucoup à celui qui l'inspire. C'est comme une contorsion du cœur. La vue en est pénible.

Et c'est l'homme qui dit : « Que ne suis-je plus jeune? » Ce qui est un sentiment très naturel, et par conséquent point atroce, mais triste suffisamment, *et qui ajoute* — ah! voilà l'atroce qui commence — et qui ajoute, s'il est intelligent : « Mais, plus jeune, je n'étais pas célèbre et elle ne m'aurait pas aimé! » Et alors c'est l'inanité foncière, c'est le vide, c'est le creux de cet amour artificiel qui apparaît dans toute son amère tristesse.

Ajoutez... ah! bien des choses; ajoutez, qu'il est très difficile que dans ces amours si anormales, il n'y ait pas comme un arrière-plan de regrets inconscients chez la femme et de remords, assez conscients, chez l'homme. Est-il possible que la femme ne se dise pas quelquefois, car il y a des heures pour tout dans le ménage, et particulièrement pour s'aimer moins : « Un coup de tête et un coup de cœur. J'aurais pu épouser un jeune homme, moins glorieux sans doute, mais qu'importe, et qui, peut-être, le serait devenu, *et sous mes yeux.* » Et est-il possible qui le mari ne s'aperçoive pas souvent que la femme dit cela quelquefois?

Et l'homme ne doit-il pas se dire à certains moments : « Une faiblesse! Une faiblesse coupable! J'ai simplement empêché une jeune femme de suivre la voie naturelle et d'épouser un jeune homme qui l'aurait tout simplement rendue heureuse! » Et ce que se dit cet homme-là, il n'est pas impossible que la femme s'en aperçoive et lui en veuille de le dire, et lui en veuille, encore plus, d'avoir raison de le dire et s'en veuille à elle-même de trouver un peu qu'il a raison de le dire.

Et la perspective de la mort, car encore est-il qu'elle arrive toujours, je crois, et que nous songeons quelquefois à ceci qu'elle arrive toujours. Ici l'on me dira qu'il n'y a supplice que pour la femme. L'homme, avec ce bel égoïsme que vous lui connaissez et qui est si fort qu'il est posthume, qu'il est posthume à l'avance, qu'il est préalablement posthume, l'homme se dit : « Je serai pleuré. C'est agréable, je serai longtemps pleuré. C'est une pensée douce. Je survivrai dans un cœur charmant; je survivrai dans une pensée aimante; je survivrai dans des larmes. C'est un baume de ma vieillesse. »

Soit, mais la femme se dit : « Je pleurerai. Je pleurerai longtemps, selon toute apparence ». Longue route grise de vieillesse indéfinie, longue route grise sous un ciel bas, longue route grise où se traîne à petits pas une robe noire se dirigeant vers un tombeau. Fleurs cultivées autour d'une pierre froide. Pâles soleils. La solitude. Cet homme lui représente la solitude et le regret, lui qui lui représenta l'amour. Or, malgré tout son égoïsme, il n'est pas impossible que l'homme voie sur le front de sa femme le reflet de ces pensées et par contre-coup s'en attriste. Non, ce n'est pas tout à fait impossible.

En vérité, le « supplice exquis » doit être surtout un supplice. On dit : « Recommencer la vie. » Ah! mes amis, recommencer la vie, c'est surtout s'apercevoir qu'elle est finie et se donner une foule d'occasions et de motifs de se convaincre qu'elle l'est bien.

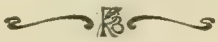
L'amour des jeunes femmes pour les vieillards célèbres est à tous les points de vue un malentendu. Malentendu du cœur qui croit aimer le présent et qui aime le passé; malentendu de l'intelligence qui croit qu'elle est le cœur, et qui croit aimer quand seulement elle admire; malentendu des sens qui croient, ou du moins on le croit pour eux, qu'on peut se passer de leur consentement et qu'ils n'ont pas voix au chapitre de l'amour.

Les vieillards devraient repousser l'amour qui s'offre, comme un passant qui se trompe et qui prend un coupe-gorge pour une auberge.

Les jeunes femmes devraient s'interroger plus profondément, discuter avec elles-mêmes, écarter tout ce qui, dans leur cœur, plaide à faux, écarter l'imagination qui prend l'admiration pour l'amour, écarter l'exaltation qui rêve du rôle d'Antigone; écarter la vanité qui, sournoisement. est là, sans parler, mais qui se promet bien la petite satisfaction de conquérir et de porter un nom illustre; écarter tout cela et puis se dire : « Et maintenant, est-il bien vrai, mais tout à fait vrai, que j'aie uniquement, strictement, exclusivement, une âme de sœur de charité? » Oh ! alors... Mais combien y en a-t-il, y en a-t-il une seule qui raisonne ainsi ? Je ne crois guère. Croyez-vous?

En choses d'amour il n'y a qu'un mot qui tienne, celui de Joseph de Maistre sur la politique : « Les principes ? Oui, les principes ! Le premier principe, c'est de tenir compte du calendrier. »

EMILE FAGUET,
De l'Académie Française.



LES LETTRES DE MADAME ROLAND

La *Collection des documents inédits sur l'histoire de France* s'est récemment enrichie d'une publication qui n'intéresse pas moins l'histoire politique et l'histoire littéraire que celle du cœur humain. Il s'agit des *Lettres de Mme Roland*, dont le premier volume avait paru il y a deux ans, et dont le second tome vient de voir le jour.

Cette édition, où la part de l'inédit est considérable, fait le plus grand honneur à M. Perroud, recteur de l'Académie de Toulouse, qui s'y est donné tout entier pendant de longues années, du moins dans la mesure des loisirs que lui laissait l'administration. Par sa curiosité inlassable, la patience obstinée de ses recherches, ses précieuses trouvailles, son érudition impeccable, la précision, la discrétion et la sobriété de ses commentaires, M. Perroud a justifié amplement le choix du ministre de l'Instruction publique et du Comité des travaux historiques, qui lui avaient confié le soin de publier cette admirable correspondance, où revit et palpite la grande âme de Madame Roland.

On sait que Marie-Jeanne Phlipon, la future Madame Roland, appartenait à une vieille famille de la petite bourgeoisie parisienne, et que son père, graveur de son métier, habitait dans la cité, au quai de l'Horloge. Mais, lorsqu'elle devint, en 1770, la femme de Roland de la Platière, originaire du Beaujolais, elle épousa aussi un peu cette aimable petite province. Elle séjourna souvent et longtemps à Villefranche, capitale du pays, et surtout au Clos, manoir rural de Roland. On montre à Villefranche, au n° 181 de la Grand'Rue, la maison qu'habitaient les Roland. « Elle est vaste et profonde et se prolonge, avec les cours et dépendances, jusqu'à une rue de derrière (appelée aujourd'hui rue Roland). Le logis principal paraît dater du XVIe siècle. L'escalier, qui se développe dans la cour, paraît être du temps d'Henri IV ». M. Perroud, qui nous donne ces détails dans un de ses curieux appendices, aurait pu ajouter qu'il a toute sorte de raisons de connaître Villefranche et, la première, c'est qu'il en est. J'ai vu sa maison familiale; je l'ai vue, dans cette même Grand'Rue très longue, très large, qui compose à peu près tout Villefranche, et qui, dévalant sur la pente d'une colline pour remonter sur la pente de l'autre, déroule une vaste perspective, en marge d'une vieille église gothique, au clocher effilé. Beaucoup de maisons de Villefranche ont conservé des traces du passé ; mais aucun souvenir n'est plus vivace que celui des Roland. Ainsi s'explique, sans doute, pourquoi, de bonne heure, M. Perroud fut élevé dans le culte de Mme Roland. Il en est, aujourd'hui, l'historiographe. Il lui a élevé un monument pieux et véridique. Nul ne l'admire, ne la connaît mieux que lui. Et, par droit d'origine (puisqu'elle fut un peu sa compatriote d'adoption) et par droit d'étude, il mérite que sa mémoire, en quelque sorte, lui appartienne.

Touchante, héroïque et tragique mémoire !... Le premier volume des *Lettres* nous avait montré une Mme Roland, étrangère, indifférente à toute politique, occupée de son ménage et de ses confitures, grave collaboratrice au *Dictionnaire des arts et manufactures* que publiait son mari, passionnée pour la musique, la botanique et la littérature, amie parfaite, mère adorable, excellente épouse. Dans le tome second apparaît une autre Mme Roland, celle de l'Histoire, celle qui, en un court espace de six années (1788-93), a vécu toute une vie illustre, égalé les héros de Plutarque et conquis l'immortalité. Cette Mme Roland nouvelle, qui avait 34 ans à la veille de la Révolution et 39 lorsqu'elle monta sur l'échafaud, était inattendue; rien n'en faisait prévoir la prochaine éclosion; elle s'ignorait elle-même. Cependant il n'y eut pas entre les deux solution de continuité ni saut brusque. (*Natura non facit saltus.*) Mme Roland seconde manière a conservé les traits de l'ancienne Mme Roland : elle n'a fait qu'ajouter des traits nouveaux à ces premiers traits. De l'une à l'autre on n'aperçoit pas, à proprement parler, un changement, mais plutôt un agrandissement, un épanouissement.

Au début de 1788, on peut croire que Mme Roland n'est qu'une villageoise chez qui les goûts rustiques se confondent avec cet amour de la Nature que Jean-Jacques avait éveillé dans le cœur de ses con-

temporains. Elle parle de ses plantations de noyers, de sa basse-cour, de son écurie, de sa lessive, des coliques de ses paysans malades ; elle n'a en tête que son Clos. Elle ne changera pas : toujours elle restera attachée à ses devoirs de propriétaire campagnarde, préoccupée de ses vendanges et de ses récoltes. En octobre 1790, elle redoutera l'orage, la pluie et la grêle. En septembre 1791, c'est de la sécheresse qu'elle se plaindra : « Il n'y a pas eu de pluie depuis la Saint-Jean, l'eau manque partout, tout est grillé ; le bosquet commencé, la charmille naissante, le petit pré, les prés même du vallon, tout est mort... Les raisins sont très avancés, on va vendanger... rien n'est préparé ; j'ai dit à André de presser le tonnelier et le bennier, afin qu'ils commencent lundi, que je serai rendue au Clos ». Alors même qu'elle aura été saisie, emportée par le tourbillon des affaires publiques, elle regrettera la campagne, elle soupirera « pour la paix de l'obscurité et les doux loisirs de la retraite » (Lettre à Lavater du 18 novembre 1792). Jusqu'en 1793, pendant l'année terrible d'alors et dans son cachot, il semble que ses yeux, ses beaux yeux, se soient tournés invinciblement, à travers les grilles, vers la libre Nature. Bosc, un de ses fidèles amis, qui savait ses goûts, ne manquait pas de lui faire apporter, à Sainte-Pélagie, des fleurs du Jardin des Plantes.

Sa fille, plus encore, sa fleur préférée, son Eudora, l'occupera jusqu'à ses derniers moments. Même en devenant chef de parti, elle restera mère. Toutefois elle se rendait bien compte de l'incompatibilité des soins maternels avec les exigences de la politique. Dès 1790, alors que Roland n'était pourtant encore qu'officier municipal à Lyon, elle déplore que les conditions de sa nouvelle vie l'obligent à négliger sa fille. « Faut-il si bien connaître les charmes et les devoirs de la maternité pour être privée de sa plus douce tâche ? Qu'est-ce que le soin d'allaiter son enfant, en comparaison de celui de former son cœur ? Le premier me fut si cher, que je l'achèterais de tout mon être, et que je l'aurais payé de ma vie ; pourquoi ne m'est-il pas donné de me livrer à l'autre ? » — En 1791, lorsqu'elle a déjà connu la fièvre d'un séjour à Paris, en pleine action révolutionnaire, lorsqu'elle a déjà goûté à l'ivresse des grands rêves généreux et que, de retour en Beaujolais, elle se croit désormais condamnée à vivre en province, c'est surtout pour sa fille qu'elle redoute cette sorte d'exil. « J'ai retrouvé mon Eudora bonne et sensible, empressée de me revoir, attendrie de mon retour au delà de toute expression ; je n'oublierai jamais le moment délicieux où elle s'est précipitée dans mes bras, où nos pleurs et nos sanglots se sont confondus. Mais, si mon absence lui a fait sentir son cœur, le temps ne lui a encore valu aucune connaissance, donné aucune idée ; elle n'a ni mémoire ni goût, nulle envie de rien savoir, sinon que je l'aime, et peu de faculté pour rien autre que de me payer de retour. Occupée à Paris de son éducation, j'aurais pu lui présenter une foule d'objets capables d'exciter, de développer un goût quelconque : la vie concentrée que je dois mener me fait trembler pour elle. Du moment que mon mari n'a plus d'occupation que dans son cabinet, il faut que je m'y tienne pour l'y distraire et y adoucir ses travaux journaliers, suivant une habitude et un devoir qui ne peuvent être éludés ; cette existence est parfaitement contraire à celle qui convient à une fille de dix ans qu'aucune disposition ne porte à l'étude. Mon cœur se serre à l'idée de cette contradiction déjà trop éprouvée ; je me sens tombée dans toute la nullité de la province. »

Cependant elle trouve le temps de faire travailler Eudora ; elle lit avec elle l'Iliade, qui l'amuse beaucoup. — En 1792, lorsque, la Gironde devenue suspecte, elle sent sa propre vie menacée, sa première pensée est pour sa fille ; elle songe à l'envoyer à Villefranche ; puis elle charge son ami Bosc de lui chercher, à Paris même, une retraite sûre — En 1793 enfin, lorsque, d'un moment à l'autre, elle attend la mort, à qui est adressée sa dernière lettre ? « A la personne chargée du soin de sa fille. » Et quelle est sa dernière signature ? Celle-ci : « La mère d'Eudora. » Ses dernières paroles écrites sont l'expression d'un vœu suprême pour le bonheur de sa fille : « Le courage fait supporter aisément les maux qui nous sont propres, mais le cœur d'une mère est difficile à calmer sur le sort d'un enfant auquel elle se sent arracher. Si l'infortune imprime un caractère sacré, qu'il préserve ma chère Eudora, je ne dis pas des peines semblables à celles que j'éprouve, mais de dangers infiniment plus redoutables à mes yeux ! Qu'elle conserve son innocence, et qu'elle parvienne un jour à remplir, dans la paix et l'obscurité, le devoir touchant d'épouse et de mère. » Il y a quelque amertume dans cette fin, dans ces deux mots surtout : *l'obscurité*, quand on s'est vouée au culte de la gloire ; la *paix*, quand on porte dans son cœur le tumulte délicieux et terrible d'une grande passion.

C'est ici que se marque avec le plus d'intérêt l'évolution du caractère et du for intérieur de Mme Roland. Jusqu'à la fin elle aima son mari ; mais sa première tendresse, nuancée dès l'origine peut-être de gratitude et de respect, glissa peu à peu sur la pente d'une affection presque filiale. Jusqu'à la fin aussi elle aima ses amis ; mais il semble qu'elle leur ait inspiré des sentiments de plus en plus vifs, au point qu'elle dut morigéner doucement et réconforter ce pauvre Bancal des Issarts qui lui avait laissé trop clairement deviner son secret. Elle-même enfin,

dans la dernière année de sa vie, vers la fin de 1792, paya son tribut, elle aima Buzot, on le sait, elle en fut aimée. Cet amour d'ailleurs, tout violent qu'il fût, ne connut pas de défaillance vulgaire et elle eut, pour cette raison sans doute, le pénible courage de tout avouer au malheureux Roland. Elle pouvait s'approprier ce que disait Julie à ses débuts, dans *La Nouvelle Héloïse* : « Les charmes de l'union des cœurs se joignent pour nous à ceux de l'innocence ; nulle crainte, nulle honte ne trouble notre félicité ; au sein des vrais plaisirs de l'amour, nous pouvons parler de la vertu sans rougir. » (Lettre IX).

Son emprisonnement, la fuite de Buzot, quelques mois plus tard le fatal couteau de la place de la Révolution tranchèrent le fil de ce roman. Il nous permet de connaître toute entière notre héroïne. Ce n'est pas tout à fait une fille du grand Corneille et si, dans son cachot, elle avait pu recevoir la visite de son ami, peut-être ne l'eût-elle pas renvoyé, peut-être ne lui eût-elle pas tenu le langage de Pauline à Sévère.

> [illegible] Cessez de me voir.
> Epargnez-moi des pleurs qui coulent à ma honte.
> Epargnez-moi [illegible] qu'il regret je surmonte :
> Enfin cessez [illegible] ces tristes entretiens
> Qui ne font qu'irriter vos tourments et les miens. »

Cependant il y a bien quelque chose de cornélien dans ce passage d'une de ses lettres à Buzot, datée de l'Abbaye (22 juin 1792), environ trois semaines après son arrestation : « Je n'ose te dire, et tu es seul au monde qui puisse l'apprécier, que je n'ai pas été très fâchée d'être arrêtée. Ils en seront moins furieux, moins ardents contre Roland, me disais-je ; s'ils tentent quelque procès, je saurai le soutenir d'une manière qui sera utile à sa gloire. Il me semblait que je m'acquittais ainsi envers lui d'une indemnité due à ses chagrins ; mais ne vois-tu pas aussi qu'en me trouvant seule, c'est avec toi que je demeure. — Ainsi, par la captivité, je me sacrifie à mon époux, je me conserve à mon ami, et je dois à mes bourreaux de concilier le devoir et l'amour. Ne me plains pas ! » Telle est la nuance ; Pauline sacrifie l'amour au devoir ; Mme Roland les concilie. Toutes deux héroïques, l'une commande plutôt l'admiration, l'autre inspire plutôt une respectueuse pitié.

Quel fut le rôle politique de Mme Roland ? Ce rôle, personne ne l'ignore ; l'histoire de 1791 à 1793 en est remplie. Là aussi il serait intéressant de suivre, d'étape en étape, cette femme de génie dans le développement de ses idées et les progrès de son action. Mais vraiment le sujet est à la fois et trop vaste et trop connu. Qu'il soit suffisant de dire que beaucoup des lettres inédites de la Correspondance publiée par M. Perroud jettent sur certains faits restés obscurs des lumières nouvelles. Quant à juger Mme Roland, aucune tâche ne paraît moins aisée. S'il fallait pourtant conclure, je déplorerais tout d'abord qu'une femme se soit trouvée mêlée à nos discordes civiles ; mais, sous cette réserve, elle me paraît digne de gratitude et presque de vénération celle qui, dès le mois de février 1791, fut l'âme du premier groupe des Républicains de France, à un moment où personne encore ne parlait de République ; qui, jusque sur l'échafaud, crut à la justice et à la liberté ; qui, enfin, appartint à cette famille de précurseurs, de poètes et de martyrs dont le rêve a suscité et rendu possible une Humanité nouvelle.

PIERRE FONCIN.

LE THÉATRE IDÉALISTE

II. — M. MAURICE MÆTERLINCK (1).

Jadis un de nos vieux chroniqueurs donnait cette indication frappante de psychologie : « Il n'est chose au monde dont Dieu n'ait créé le contraire. C'est pourquoi, ayant fait la France, il fit l'Angleterre voisine ». Voilà qui peut s'appeler un beau contraste, et j'aime le raccourci qui nous le rend sensible. Mais les collectivités ne sont pas seules à nous offrir de ces oppositions saisissantes qui s'expriment aussi bien par la figure et le nom rapprochés de tels individus. C'est ainsi qu'il nous suffira d'inscrire ces deux noms : Maurice Mæterlinck et Gabriel d'Annunzio, collaborateurs pourtant au noble effort de la Renaissance idéaliste au théâtre, pour éveiller en nous les images les plus opposées.

Contraste tout d'abord dans les moyens employés — et c'est ce qui frappe aussitôt, puisque l'âme intime d'un poète ne nous devient sensible qu'à la faveur des rythmes et des accents par où elle se communique à nous ! Beauté de la ligne et vivacité du coloris sont les qualités maîtresses du dramaturge italien, chez lequel nous nous sommes plu à voir, en même temps qu'un admirateur, un descendant des Vénitiens du XVIe siècle, dont il reproduit la magnificence décorative et la somptueuse eurythmie. Vainement, chez le poète du Nord, chez ce fils des Flandres brumeuses, chercherait-on le moindre de ces traits persistants qui accusent le sens de la ligne, cher aux Latins... Vainement quelqu'une de ces tonalités brillantes où se complaît la palette ita-

(1) Ici encore nous restons fidèle au principe énoncé précédemment qui nous commande, au lieu d'écrire une étude sur le Théâtre de M. Maeterlinck, de dégager les traits essentiels par où cet écrivain s'impose à nous comme un maître de l'art idéaliste. Cette étude a comme point central le drame de *Pelléas et Mélisande*, qui nous paraît être, non seulement le chef-d'œuvre du poète, mais encore la pièce la plus expressive de son originalité.

lienne... Tout est *brisé*, tout est *rompu*, si l'on examine la forme, et pour ce qui est de la couleur, ses tableaux psychologiques évoquent en nous le souvenir des grisailles où les effets sont fondus dans une harmonie préméditée par l'artiste, avec cette intention bien évidente que nul détail ne se détache sur l'ensemble. Poètes tous deux, le Verbe est leur outil — mais comme différemment ils en usent ! Chez l'un magnifique, abondant, débordant, coulant à flots pressés, comme ces torrents que chaque alluvion nouvelle vient grossir et fortifier, il tire tous ses effets des additions éclatantes que chaque image nouvelle y surajoute. Même en lui faut-il reconnaître je ne sais quelle habileté trop visible qui, sans doute, en tels *passages de Bravoure*, ne se distingue pas assez d'une rhétorique artificieuse. L'autre doit tout aux notations brisées, murmurantes, à ce demi-jour, à ces demi-teintes, qui peuvent s'exprimer autant par le langage des mots que par celui des sons et des couleurs. Chez d'Annunzio, le plus magnifique sens architectural qui se traduit par des moyens de sculpteur et de peintre. Chez Mæterlinck, nul art de composition, mais une merveilleuse entente de la notation intime, un art d'ausculter l'âme souffrante et d'y percevoir le plus léger frémissement qui n'eut jamais d'analogue. Entre eux je ne vois qu'un trait commun : ils collaborent tous deux au culte de l'âme. Tous deux sont desservants de l'art idéaliste. Mais le premier nous peint des âmes somptueuses, débordantes de sève et de vie, répondant en tout à son génie sculptural, tandis que l'autre, en un confidentiel murmure, nous conte le poème des natures flottantes, timides, qui cherchent en elles-mêmes et avec angoisse le sens de leur Destin.....

Restituons en premier lieu le décor où grandirent ces êtres, si frêles qu'un souffle paraît devoir les briser... Sur des eaux dormantes que nul vent ne ride, le nénuphar, végétation des marais, développe sa fleur mélancolique et ses larges feuilles qui lui sont un plancher mouvant. Des saules plantés au bord penchent vers l'eau morte leurs ramures délicates — telle une femme au corps svelte, fatiguée par sa chevelure, et qui en rejette le poids autour d'elle dans une inclinaison de tête. Parfois, quand vient le soir, et que le soleil a disparu derrière les nuages du couchant, s'élève du sol une brume légère qui noie tous les objets dans sa molle enveloppe, et leur enlève jusqu'au dernier semblant de réalité que la lumière leur maintenait. C'est l'instant incomparable... où le plus médiocre paysage est touché d'un rayon de beauté, l'heure où le repos de la nuit va descendre sur les choses. Combien plus belle encore sous un ciel où elle se complique de brume et de mystère ! Il n'est plus que l'enchantement des clartés lunaires pour leur dispenser un suprême attrait et communiquer à ce tableau leur magie, quand les cygnes au corps scintillant sous la lune s'évadent de leurs retraites et glissent entre les roseaux sur les eaux immobiles.

Ce sont là les traits essentiels d'un paysage flamand, plus rigoureusement *germanique*, si nous y joignons quelques touches accessoires qui serviront à le parachever. Avant tout, la grandeur de la nature silvestre, qui vient s'ajouter à la notion de mystère émanant de cette première esquisse.

Grands Bois, vous n'effrayez comme les Cathédrales !

Et les magnificences de la forêt composent un décor de rêve aux personnages imaginés par M. Maurice Mæterlinck. Spontanément ils s'évoquent à la lisière d'un bois profond, vers la tombée du jour, dans une lueur crépusculaire, ou quand les premières clartés de la lune communiquent aux arrière-plans une sorte de noirceur redoutable. Alors ils se détachent d'autant mieux sur ces fonds impressionnants, y projetant leurs petites ombres irréelles qui symbolisent à merveille l'incertitude de leur destinée, et forment ainsi le plus saisissant contraste avec la nature immuable et sereine. Pour ma part, je ne saurais les isoler du décor où le poète les voulut situer, et les grands arbres qui les oppriment sont aussi essentiels à commenter leur âme que les étangs où viennent se mirer leurs yeux et les donjons féodaux où s'isolent leurs tristesses !...

Rien ne vaut, pour qui veut les comprendre, d'étudier comme ils ordonnent leurs sensations... A vrai dire, ils les ordonnent moins qu'ils ne sont régis par elles. En eux, nulle force consciente pour imprimer à la volonté une direction continue et subordonner tout geste à un mobile précis — tels par contraste les héros énergiques de M. d'Annunzio, son Lucio Stellata ou son Stelio Effrena — mais une conception justement inverse de la manière dont l'âme humaine réagit au milieu. Nuls personnages sortis de l'imagination d'un poète ne sauraient être une illustration plus éclatante des théories de Taine sur l'influence du milieu et cette notion de l'âme envisagée comme un agrégat de sensations. Vous vous rappelez maintes pages éparses dans son œuvre, dans l'*Intelligence*, dans les *Essais*, dans la *Philosophie de l'Art*, où le grand logicien nous décrit cet organisme de malade que constitue à ses yeux la machine humaine, toujours prête à se détraquer, et n'atteignant à l'équilibre de la santé qu'à la faveur d'exceptionnelles réussites. La conception pessimiste du monde qui opprimait sa pensée fut pour lui le miroir grossissant à travers lequel devaient passer les objets avant d'être appréciés par ses facultés raisonnantes. Si Taine avait

vécu assez longtemps pour suivre l'épanouissement de M. Maurice Mæterlinck, il eût rencontré, dans sa production dramatique, la plus moderne mise en œuvre de ses théories, plus saisissante encore que celle qu'il tirait des premiers poètes de la Renaissance anglaise et des dramaturges précurseurs de Shakespeare. Mais cette satisfaction ne lui fut pas donnée de connaître et d'apprécier un tel disciple. Pour M. Mæterlinck, les impressions que reçoit l'être du monde extérieur sont comme un tissu de fils enchevêtrés où nul ordre ne règne, où tout est livré au hasard. Il semble que ses personnages vivent dans la perpétuelle angoisse de quelque chose qui va décider de leur sort, pareils à ces malades en qui l'acuité du mal crée une hyperesthésie si vive qu'ils réagissent à telle odeur ou à tel son dont l'ordinaire des hommes ne s'aperçoit même pas. Tout mouvement un peu vif produit en eux un sursaut des facultés conscientes, et la Peur paraît être leur sentiment dominateur. Pelléas dit au petit Yniold : « C'est toi qui frappes ainsi ! Ce n'est pas ainsi qu'on frappe aux portes ! C'est comme si un malheur venait d'arriver ! »

Chez eux, les sensations ne sont pas seulement soudaines : elles sont *brèves* et *désaccordées*. Nul fil conducteur, pas même celui d'Ariane, ne saurait nous être un guide dans ce labyrinthe mental. Et la langue même du poète, merveilleux instrument d'art qui reflète sa psychologie, se modèle exactement sur les notations intérieures qui lui sont imposées. Cette langue si particulière, si vraiment unique dans l'histoire du théâtre, il convient de l'étudier de près, car je ne sais rien de plus révélateur. Ce n'est pas une notation précise, mais une *palpitation*, qui répond aux successives décharges nerveuses des petits êtres s'exprimant par elle. Rien de plus curieux à cet égard que la scène fameuse de la Tour dans *Pelléas et Mélisande*, et le premier aveu d'amour entre ces deux enfants qui « jouèrent en rêve autour des piéges de leur destin » :

PELLÉAS.

Oh ! Mélisande ! tu es belle ! tu es belle ainsi... Penche-toi, penche-toi... Laisse-moi venir plus près de toi...

MÉLISANDE.

Je ne puis pas venir plus près... Je me penche autant que je peux ! Je suis sur le point de tomber... Oh ! oh ! mes cheveux descendent de la tour...

PELLÉAS.

Oh ! oh ! qu'est-ce que c'est ! Tes cheveux descendent vers moi... Toute ta chevelure... Mélisande ! toute ta chevelure est tombée de la tour... Je la tiens dans les mains, je la touche des lèvres... Je la tiens dans les bras, je la mets autour de mon cou... Je ne crois plus les [illegible] cette nuit.

MÉLISANDE.

Laisse-moi ! Laisse-moi ! Tu vas me faire tomber.

PELLÉAS.

Non, non... Je n'ai jamais vu de cheveux comme les tiens, Mélisande ! Vois, vois ; ils viennent de si haut et m'inondent jusqu'au cœur !... Ils sont tièdes et doux comme s'il tombaient du ciel... Je ne vois plus le ciel à travers tes cheveux, et leur belle lumière me cache sa lumière ! Regarde, regarde donc ; mes mains ne peuvent plus les contenir. Ils me fuient, ils me fuient jusqu'aux branches du saule. Ils s'échappent de toutes parts ! Ils tressaillent, ils s'agitent, ils palpitent dans mes mains comme des oiseaux d'or !... Et ils m'aiment ! Ils m'aiment mille fois mieux que toi...

MÉLISANDE.

Laisse-moi, laisse-moi ! Quelqu'un pourrait venir.

PELLÉAS.

Non, non. Je ne te délivre pas cette nuit... Tu es ma prisonnière cette nuit... toute la nuit... toute la nuit. Tu ne t'en iras plus ! Je t'embrasse tout entière en baisant tes cheveux, et je ne souffre plus au milieu de leurs flammes ! Entends-tu mes baisers...

. . . . . .

A cet instant précis, un couple de colombes s'évade de la tour d'où Mélisande épand sa chevelure. Colombes symboliques, gracieux oiseaux qui ne traduisent pas seulement la tendresse de ces deux enfants par avance voués au malheur ! A vrai dire, elles palpitent comme le dialogue du poète, et la main qui les pourrait saisir sentirait le battement de leurs ailes, comme la main posée sur le sein de la blonde Mélisande y suivrait les pulsations de son cœur angoissé !

Nul art, autant que celui-là, ne nous est une notion précise des limites de la parole humaine comme moyen d'expression, et des liens imbrisables qui unissent ces deux sœurs immortelles : Musique et Poésie. Suivez ce dialogue, ces petites phrases hachées, brisées, entrecoupées d'arrêts par des séries de points. Ne sentez-vous pas qu'entre chacune d'elles, il y a l'*Inexprimable*, ce que le verbe humain renonce à traduire, si éloquent soit-il, si nuancé, si évocateur, parce que d'avance il s'avoue vaincu, parce que les mouvements impalpables de l'âme, rebelles à ce qu'il offre de trop précis, de trop logique et rigoureux, veulent une forme plus abondante, plus souple, plus illimitée pour signifier leurs aspirations. Il n'est parole humaine qui soit habile à rendre les palpitations de ces petits êtres de songe pour qui les seules nappes sonores créent la véritable atmosphère de vie. — « Ecoutons la musique ! » s'écriait déjà Shakespeare, par la bouche d'un de ses personnages, dans la dernière et divine scène du *Marchand de Venise*, parmi le décor lunaire qui transporte en plein royaume du rêve la conclusion d'une si tragique aventure. Oui, sachons écouter la musique, et proclamer son pouvoir exclusif, son intervention nécessaire, dès l'heure où la Poésie s'avoue vaincue ! C'est alors que la sœur aînée des Muses s'incline devant la plus jeune en signe d'humilité. Et toutes deux continuent leur route, la main dans la main, dispensatrices aux mortels des songes bienfaisants, d'autant plus puissantes qu'elles ont associé leur Destin !...

La Musique, je ne l'entends pas seulement qui commente les pauses du dialogue, et renforce de sa vertu animatrice les palpitations de cette prose, si proche de la poésie. Elle est encore, si je puis dire, l'âme même du sujet, l'atmosphère qui le baigne (1), et qui collaborerait à nous en rendre plus sensible la signification cachée, car les plus angoissants problèmes de l'âme que M. Mæterlinck incarne en ces petits êtres de vie inconsciente, ressortissent à son domaine et gagneraient à être illuminés par elle. Elle seule, « reine des Mystères et révélatrice de l'inconscient », pourrait leur donner un plein sens. Ainsi, par l'effet d'une cristallisation inverse, mais non moins suggestive, lorsque nous entendons telle mélodie sublime et qui va profond en nous, notre esprit, de lui-même, restitue quelqu'un des conflits tragiques où ces êtres sont engagés, et dont ils ne sont, à vrai dire, que le symbole vivant.

C'est d'abord l'insondable *Mystère* qui, de toutes parts, nous enveloppe et nous étreint. Thème grandiose que commentèrent les philosophes et développèrent les poètes... n'est-ce rien que lui avoir donné une interprétation dramatique? Toutes choses autour de nous plongent leurs racines dans l'inconnu, et notre âme, la plus chère de toutes, parce qu'elle est nous-même, nous propose l'angoissante énigme de ses origines et de ses fins. L'expérience des siècles passés est derrière nous pour décourager nos efforts et par avance proclamer leur vanité. Voilà de quoi satisfaire nos facultés raisonnantes, non pas hélas! la sensibilité qui s'insurge et persiste à vouloir percer la brume du mystère! C'est l'angoisse d'une telle incertitude qui, pareille à un ciel trop bas pesant de ses lourdes nuées sur la tête des hommes, opprime les personnages de M. Mæterlinck : « Je suis très vieux, dit le roi Arkel dans *Pelléas et Mélisande*, et cependant je n'ai pas encore vu clair un instant en moi-même. Comment voulez-vous que je juge ce que d'autres ont fait! Je ne suis pas loin du tombeau, et je ne parviens pas à me juger moi-même. » Et Golaud s'écrie, dans ce même *Pelléas*, pressé d'une inquiétude mortelle : « Ah! misère de ma vie! Je suis ici comme un aveugle qui cherche un trésor au fond de l'océan... Je suis ici comme un nouveau-né perdu dans la forêt. »

(1) C'est ce que sentit parfaitement M. Claude Debussy, le jour où il choisit ce sujet pour nous donner la mesure de son talent. Dans le cas de M. Debussy il faut voir avant tout cette chose si rare à notre époque : la parfaite convenance d'un tempérament musical avec le poème auquel il s'applique. Je ne fus pas de ceux qui crièrent au chef-d'œuvre, dès le lendemain de cette manifestation, et l'exaltèrent au-delà de toute mesure, comme le début d'une révolution musicale. Je dois pourtant reconnaître que le premier mérite de ce compositeur, entre tant d'autres qui lui assignent une place exceptionnelle dans la jeune école, fut une parfaite intuition d'artiste et la remarquable intelligence du poème où devait s'exercer son talent.

Impénétrables dans leurs origines et leurs fins — car ces dernières paroles de Golaud, appliquées aux choses de la terre, ne sont que le transparent symbole d'angoisses plus hautes — les âmes sont encore impénétrables l'une par l'autre, à vrai dire *incommunicables*. Même à l'heure de l'amour, et quand l'émoi des caresses semble avoir amolli tout son être, quand les troubles de la volupté ont révulsé ses yeux et l'ont laissé sans force aux bras de celle qu'il aime, l'homme, à cette minute précise, demeure étranger, par le fond de son âme, à sa mystérieuse complice... Chose affreuse pour qui voit clair en lui-même et sait analyser ses sensations, cette réalité décevante qui contredit les plus enivrantes apparences! Encore une constatation si nette n'est-elle réservée qu'au petit nombre, car il y faut un sens aigu de la vie intérieure qui n'appartient pas à l'ordinaire des hommes. Mais quand l'un des deux aime, sans que l'autre réponde à ses avances, alors l'impénétrabilité des âmes se complique d'une angoisse particulière, riche en conflits tragiques. M. Maurice Mæterlinck, au cours de son œuvre, s'est ingénié à nous les montrer, à en dégager la part d'immortelle vérité. Dans ce but, le poète a voulu, il a ordonné des contrastes puissants. Par sa vigoureuse musculature, par son aspect d'homme des bois, par sa taille de géant, le grand Golaud forme une vivante antithèse à la délicate et fluette Mélisande qu'un souffle paraît devoir briser. Figure de rêve au long col mince, nous l'imaginons, frêle comme une fleur sur sa tige, inclinant vers le sol sa tête tout alourdie du poids de la blonde chevelure qui, vers les caresses de son cher Pelléas, descend amoureusement. Qu'une telle princesse de rêve, et qui semblait née pour d'immatérielles étreintes, soit livrée au rude chasseur qu'est Golaud, c'est l'ironie du destin qui en a décidé ainsi! Tout en elle appelait le tendre Pelléas. Pourquoi faut-il, hélas! qu'elle s'en soit aperçue trop tard, et quand déjà la vie l'avait liée à Golaud! Dans ses mains velues il tient captives ses petites mains, ces deux petites mains qu'il « pourrait écraser comme des fleurs », et tout aussitôt nous percevons qu'elles ne consentent pas librement à cette étreinte, les petites mains de Mélisande. Comme ses cheveux, du haut de la Tour, descendaient vers les lèvres du jeune homme, elles se sont confondues, ces mains, avec les mains de Pelléas, et si bien liées aux siennes, que l'anneau des noces en a disparu. Sont-ce là jeux d'enfants qui ne savent où ils vont, ou faut-il attacher un autre sens à ces premières approches? La jalousie ne distingue pas, surtout quand elle a toutes raisons de craindre. Qui pourrait douter de l'intensité de son amour à lui, Golaud, barbon dont les tempes sont déjà grises? Il ne voit plus l'anneau nuptial que la jeune femme a perdu dans ses jeux

avec Pelléas. M. Maeterlinck ici se souvient de Shakespeare, l'incomparable maître qui fut son maître aussi et, par une communauté d'accent qui rappelle le More de Venise, Golaud soupire : « J'aimerais mieux avoir perdu tout ce que j'ai que d'avoir perdu cette bague ! » Douterons-nous encore de l'ardeur de ses sentiments, quand nous l'aurons mesurée à l'intensité de sa douleur, traduite par cette plainte poignante qui constitue un des sommets du drame. « Ses yeux sont plus purs que les yeux d'un agneau. Ils donneraient à Dieu des leçons d'innocence : Ecoutez !... J'en suis si près que je sens la fraîcheur de leurs cils quand ils clignent... Et cependant je suis moins loin des grands secrets de l'autre monde que du plus petit secret de ces yeux ! »...

Voilà de ces traits qui vont profondément en nous, par une puissance émotive dépassant l'habituelle vertu de la forme écrite. Croyez-vous que cela tienne uniquement à la beauté du verbe qui, dans cette scène, par la seule notation psychologique, atteint un pouvoir évocateur pour le moins égal à celui d'une langue exclusivement plastique comme celle de M. d'Annunzio? Non certes. Il faut tenir compte avant tout du sens intime et profond d'un tel conflit intérieur : cette irrépressible mélancolie de deux destinées unies par le hasard, tandis que les affinités secrètes de l'une d'elles collaborent avec les circonstances de la vie pour les séparer à jamais... Parce que la jeune femme, dès sa première rencontre avec Pelléas, ne pouvait échapper à la prise de ses yeux ; parce qu'il n'y avait à cela nulle puissance qui pût s'opposer ; parce que, en effet, le Destin commande et appelle certains actes avec ce je ne sais quoi d'irrévocable qui rend inutile tout essai de résistance, une pitié tendre et douloureuse unit ces deux noms accouplés, symbole de jeunesse et de charme, hélas trop tôt fauchés. Pelléas et Mélisande bénéficient, comme figures poétiques et légendaires, de l'universelle sympathie que l'Humanité réserve aux amants malheureux. En revanche, elle demeure sans pitié pour celui qui vint troubler leurs ébats. Même après la mort de Pelléas, lorsque Golaud, prostré au chevet de Mélisande, l'adjure avec des sanglots de lui révéler si elle fut coupable, c'est encore l'impénétrabilité de leur Âme que formule en un trait suprême sa philosophie désolée : « Je t'ai fait tant de mal, Mélisande ! Je ne puis pas te dire le mal que je t'ai fait... Mais je le vois, je le vois si clairement aujourd'hui... Je ne sais rien. C'est inutile... Il est trop tard. Elle est déjà trop loin de moi. Je ne saurai jamais. Je vais mourir ici comme un aveugle ».

Chez M. Maurice Maeterlinck, aussi bien que chez son illustre confrère italien, c'est donc la puissance inéluctable du Destin qui plane sur l'œuvre dramatique et commande les démarches de leurs héros. Mais tandis que chez le dramaturge latin cette fatalité consciente devient synonyme de force intérieure, tandis qu'elle crée une sorte d'exaltation de leur personnalité, qu'elle imprime à leurs actes ce caractère d'énergie, de tension exaspérée, par où ils s'affirment dans la vie, le poète du Nord y puise une philosophie de renoncement, d'effacement progressif, de résignation aux puissances supérieures et inconnues, qui communique à ses personnages ces colorations de demi-teinte auxquelles ils doivent leur indéfinissable charme. Pâles silhouettes, vaguement teintées d'un rayon de lune, ils flottent dans notre imagination sans que jamais s'affirment leurs contours... Et les héros de M. d'Annunzio ont cette fermeté de lignes, cette robustesse, j'allais dire cette matérialité, qui leur imprime la précision des statues. Admirons une fois de plus — nous n'aurons jamais trop d'occasions de le faire — la loi de correspondance qui relie entre elles les manifestations multiples du génie esthétique, et cette unité foncière de l'esprit qui rattache l'art d'une race à sa philosophie, produits tous deux d'une mentalité similaire !...

C'est le privilège des œuvres fortes d'avoir leurs assises solidement implantées dans le sol des réalités métaphysiques qui mènent le monde. Il ne viendra jamais à l'idée de personne de chercher l'assise des drames d'un Victorien Sardou, pour l'excellente raison qu'ils n'ont rien de commun avec la littérature, châteaux de cartes que la mode édifie et que le temps se charge de restituer à l'oubli ! Mais du moment qu'une œuvre est bâtie pour durer, soyez sûrs qu'elle se rattache par quelques traits aux grands problèmes qui intéressent l'Humanité. Nous avons vu comment cette loi se vérifiait dans l'œuvre dramatique de M. Maurice Mæterlinck. Du Vinci on a pu dire avec justesse que les yeux de son Christ — ces yeux de Voyant que vous connaissez pour les avoir admirés dans la *Cène* fameuse de Milan — surent démêler l'envers de la tapisserie que fit pour lui le monde. Aussi bien est-ce là un personnage quasi-divin, dont rien ne saurait nous surprendre. Mais les pauvres mortels dont les pieds traînent à terre, comment maintiendront-ils leurs regards sur l'objet mystérieux de leurs aspirations ? Il n'est que le génie des artistes pour entretenir en eux l'exaltation particulière qu'on goûte sur les sommets...

En art les questions de forme sont aussi bien questions de fond. C'est ce que Flaubert avait senti, le jour où il se refusait à séparer, dans l'examen d'une œuvre, la conception de l'exécution. Fidèle à une doctrine où se reflète, je crois bien, l'intime réalité des choses, je me suis efforcé de montrer comment

la conception de la vie particulière à M. d'Annunzio répondait à son style éclatant, vibrant, effréné, tendu parfois jusqu'à l'exaspération; comment celle de M. Mæterlinck, au contraire, trouvait un merveilleux écho dans ce dialogue brisé, plein de confidences, tout en soupirs, et faisant songer à ces aveux qui se murmurent dans l'ombre des confessionnaux. Mais une parfaite unité commande l'œuvre du dramaturge italien, et bien qu'il soit jeune encore, je doute que sa forte personnalité trouve, dans l'avenir, un accent différent de celui auquel il nous accoutuma. Il n'en va pas de même avec le poète des Flandres. Par un souci très rare, qu'on ne saurait trop louer chez un auteur visité par le succès — souci de renouveler sa manière — M. Maurice Mæterlinck a voulu se dégager du genre qui trouva sa pleine expression dans *Pelléas et Mélisande*. Sensible à l'excès, suivant moi du moins, à la critique de certains cuistres qui ne discernent les objets qu'à la faveur de leurs bésicles, et se refusaient à voir des personnages de théâtre dans les gracieuses figures issues de son imagination, il s'est appliqué à transformer sa manière, à l'élargir, à la rapprocher de l'humanité, par le cadre et la facture. Il a quitté le domaine du *Rêve*, pour celui de l'*Histoire*. Il a modifié sa forme en lui imposant des rythmes et des accents nouveaux, qui répondaient d'ailleurs aux exigences de ses nouvelles inventions. Bref, il s'est ingénié à mettre en lumière un aspect nouveau de son talent. Dieu me garde de juger ici cette seconde étape d'une évolution qui n'en est qu'à ses débuts et peut nous réserver des surprises! Tout effort d'un véritable artiste mérite attention et sympathie, vaut mieux en tous cas que cette immobilité et ces redites auxquelles se condamnent tant de producteurs *arrivés*. Pourtant nous sera-t-il permis, en terminant, de manifester une légère crainte, pour cette unique raison que la première forme dramatique de M. Maurice Mæterlinck me paraissait bien l'expression décisive d'une personnalité!

PAUL FLAT

HÉRÉDITÉ

Suite [1]

Cette trahison tua mon amour. Mais — l'aveu me coûte à faire, — la passion physique survécut à la haine et à l'amour. L'âpre goût que lui donnaient mes remords ne faisait que l'accroître; ce devint une jouissance dégradante, une amertume exquise, d'autant plus puissante qu'elle me rendait plus misérable.

Tout ce qu'un ardent repentir (non, le mot est inexact; Edith était incapable de repentir, elle s'en vantait), tout ce qu'une ardente passion peut faire pour expier une faute, Edith le fit alors. J'aurais dû lui pardonner ou la repousser à jamais, je ne trouvai la force ni de l'un, ni de l'autre.

Au dedans de moi, se livrait une effroyable tempête. Du même souffle, je condamnais et j'acquittais la coupable. Je ne prononçais pas la sentence avec le calme d'un juge; je maudissais Edith comme on maudit un complice.

Devant le corps de ma mère, ma conscience s'était éveillée. J'apprenais à pénétrer ses tortures. Les lèvres muettes de la morte m'avaient dit: « Mauvais fils! »

Comment cela s'était-il fait? Je ne comprenais plus que je me fusse laissé prendre à ses pieux mensonges, laissé illusionné par ses généreuses assurances. Ne devais-je pas deviner ce qu'elle me taisait, les incessants progrès de la maladie qui la rongeait? Ne devais-je pas veiller en avare sur chaque minute de cette vie fuyante? Et elle... ses dernières paroles, ses derniers adieux, tout ce qu'elle avait gardé pour l'heure suprême où le mal « deviendrait grave », elle n'avait pu le prononcer, elle n'avait pu me bénir!

On me disait qu'elle avait eu tant de peine à mourir! Ce désir de moi qui emplissait son cœur de mère avait prolongé les luttes de l'agonie, ne lui permettant pas de s'éteindre en paix.

Depuis cette heure, je n'ai jamais pu goûter une joie complète, ma blessure a été inguérissable.

Je ne sais si le motif de mon changement à l'égard d'Edith resta un secret pour ses parents. Ils ne me demandèrent point d'explications, ne me montrèrent pas le moindre mécontentement. Au contraire, ils furent pour moi plus affectueux, plus attentifs, et, envers leur fille, plus froids que jamais.

Edith ne trouvait pas davantage d'appui chez ses sœurs. Maud, si droite, si fidèle au devoir, si tendre pour ceux qu'elle pouvait estimer, n'était pas cependant sans cette rigidité de certaines natures parfaitement vertueuses; Edith en saisissait à ses yeux le contre-coup. La petite Ethel qui avait toujours éprouvé une crainte instinctive de son inexplicable sœur, s'éloignait d'elle tout à fait, n'acceptait plus ses invitations. Vainement Edith la demandait, la suppliait, avec combien d'instances: « Viens nous voir! Reste près de nous! »

Je finis par m'irriter de tout cela. Edith avait péché contre moi seul, ce n'était pas aux autres de l'en châtier. Je demandai des explications à Ethel:

— Que t'a fait Edith?

A elle, rien, telle fut sa réponse; mais pour que

[1] Voir la *Revue Bleue* du 3 octobre 1903.

je fusse aussi fâché contre ma femme, celle-ci avait dû m'offenser bien gravement.

Ethel n'était que l'écho de sa famille. Cette façon de prendre mon parti me sembla fort indiscrète, voire humiliante pour moi.

L'isolement absolu d'Edith éveilla enfin ma pitié. D'autres sentiments se glissèrent dans mon cœur, supérieurs au mépris ou à l'attrait purement passionnel. Je ne pouvais lui crier : « Tu mens! » lorsqu'elle me disait :

— Si nous avions trouvé ta mère encore vivante, ma faute eût été la même, mais tu l'aurais bien différemment jugée.

Je me sentais ébranlé, lorsqu'après un retour vers elle, je maudissais ma faiblesse et qu'Edith alors me disait :

— Calme-toi; jamais l'absence de ton amour ne m'humilie davantage qu'à présent, dans tes bras.

J'étais ému quand elle répondait à mes plus brutales rebuffades, par cette prière :

— Maltraite-moi; plus durement ce sera, mieux cela vaudra. Ma dette envers toi en sera plus vite effacée et tu deviendras, à ton tour, mon débiteur. Alors tu apprendras ce qu'est l'amour et comment il pardonne. Il n'est rien d'imaginable que je ne sois prête à te pardonner.

Ainsi, lentement, elle me ramena sous son empire. Mais qu'était devenu notre bonheur? Près d'Edith, on ne pouvait songer à une existence calme, régulière, dans une demeure bien ordonnée. Conduire un intérieur exige une dépense d'efforts, et Edith avait horreur de l'effort. Elle avait également horreur d'une lecture sérieuse, et, à ses yeux, c'était d'un ridicule achevé de parler d'autre chose que du prochain, de ses faiblesses et ses défauts.

Si son intérêt, voire son admiration, semblaient parfois éveillés, c'était seulement par quelque beau tableau, et si ses railleries, ses médisances consentaient à épargner quelqu'un, au moins en passant, c'étaient les artistes. Mais les plus grands ne lui inspiraient aucune vénération; ce sentiment lui est resté étranger jusqu'à la fin. Son œil perçant discernait trop nettement tous les défauts de l'humanité, y compris les siens. Je dois lui rendre cette justice, elle avait deux grands mérites : elle n'était point vaniteuse et se connaissait à fond. Les heures où Edith faisait un retour sur elle-même étaient rares et ne laissaient pas de traces durables; mais, quand ces heures survenaient, elles étaient terribles.

Plus tard, à une époque où je dus lui pardonner des torts autrement graves, je lui conseillai de chercher le salut dans l'art ou dans la piété. Elle repoussa l'une et l'autre.

— La vie vivante m'intéresse, mais la transporter sur la toile m'ennuie! Prier? Merci! Ma prière se transforme toujours en accusation. Pourquoi le Créateur n'a-t-il pas rejeté dans le néant une œuvre aussi manquée que moi?

Elle s'occupait fort peu de la petite Lore, qui s'était prise pour elle d'une tendresse passionnée.

Au fond, elle n'aimait pas l'enfant.

— C'est parce qu'elle ne te ressemble pas, me disait-elle un jour en manière d'excuse. C'est tout mon portrait; regarde! La taille, la forme de tête, les yeux sont miens; la voix, le sourire, encore moi! C'est effrayant, je suis tombée dans ma famille sans qu'on sache d'où je viens. Je ne ressemble à aucun de mes parents, je ne rappelle personne. Cette enfant est la chair de ma chair, et l'âme de mon âme. C'est encore moi, doublement moi, et elle sera doublement maudite!

Elle s'abandonnait alors à des sanglots nerveux; je sortais de la chambre pour ne pas faiblir.

Ma maison n'avait pas de direction, mon enfant pas de mère; je possédais, non une compagne et une épouse... mais une belle maîtresse.

*
* *

Le champ de mon activité allait s'étendant d'année en année. Une entreprise agricole, tentée par moi pour l'utilité générale, réussit beaucoup plus rapidement et prit des proportions infiniment plus grandes que je ne m'y attendais. La politique active absorbait aussi une part de mon temps. J'avais donc une surabondance d'occupations. J'y gagnais d'être distrait de mon infructueux repentir, de ma douloureuse lutte intérieure.

Edith demeurait souvent seule. Elle s'en plaignait. Je lui répondais :

— Tu as ta maison, ton enfant, ton art que tu négliges à tort, le voisinage de tes parents. Profite de toutes ces richesses.

Une fois de plus, je dois lui rendre justice : elle fit des efforts pour suivre mes conseils.

Au-dessus de ma table à écrire, un tableau est suspendu. Je n'ai jamais voulu l'éloigner; il date de cette période de notre vie et sollicite le pardon de la pauvre Edith. C'est une aquarelle inachevée, mais une puissance extraordinaire est dans ce premier jet. Une jeune femme est seule au bord d'une falaise. Des ombres épaisses l'enveloppent, la nuit descend. Son corps éblouissant, enveloppé de voiles légers, éclaire l'obscurité. Tout au sommet du ciel, on distingue le contour d'une forme lumineuse qui se perd dans les nuages. La femme lève la tête, étend ses bras qui implorent du secours; dans ses yeux brûle une flamme désespérée, chaque fibre de son corps semble tressaillir. La lutte est vaine. Les esprits de

l'abîme l'enchaînent déjà; des êtres fantastiques, beaux et monstrueux, rampent, accourent, s'accrochent à la falaise, et veulent entraîner leur victime. Pour cette infortunée, on voudrait appeler au secours, mais l'ange de lumière ne redescend pas du ciel.

. . . . . .

Un an après la mort de ma mère, nous fêtâmes les fiançailles de la petite Ethel. Un « bel officier de cavalerie », selon l'expression consacrée, sut conquérir son cœur, et, ce qui était plus décisif, l'approbation de ses parents. La loyauté avec laquelle il leur avoua qu'il ne l'aurait pas demandée, si elle eût été sans fortune, malgré l'attrait qu'elle exerçait sur lui, plut au père et à la mère d'Ethel. Il portait un grand nom, et venait d'hériter des terres de sa famille, grevées de lourdes charges. Il lui fallait, ou se marier et quitter le service, ou rester célibataire en continuant sa carrière. Il se déclarait résolu à ce dernier parti, s'il n'obtenait notre petite Ethel pour femme.

Mes beaux-parents s'en remirent à mon appréciation, et je sus mener cette affaire à bonne fin. Il me fut également facile de juger avec précision la situation de mon futur beau-frère et son caractère personnel. Pas n'était besoin d'une pénétration rare, pour discerner, chez le joyeux compagnon qui jetait son argent par les fenêtres, alors qu'il n'en avait guère, les éléments d'un homme sérieux et d'un bon père de famille.

Les parents donnèrent leur bénédiction, accompagnée d'une belle dot. Ethel, qui avait pleuré jour et nuit comme une fontaine, tant que duraient les négociations avec son Karl ou plutôt avec les créanciers de celui-ci, rayonnait maintenant de bonheur aux côtés du fiancé. Le régiment de Karl tenait garnison dans le voisinage; il amena chez les C*** tous les camarades, dont il devait bientôt se séparer, à leur vif regret réciproque. La maison avait jusque-là été remplie d'artistes; elle fourmilla dès lors aussi d'officiers. Les uns et les autres firent excellent ménage. Dans toutes les allées paradaient de superbes chevaux, servant de sujets d'études aux artistes. La moitié du jour appartenait au culte de l'art et au travail, l'autre au repos, à table, dans le parc ou dans la salle de bal. On menait très joyeuse vie et le plus gai de tous était assurément mon beau-père.

Dans les fêtes de la demeure paternelle, Edith remportait tous les succès. C'était invariable. Qu'elle le prémédîtât ou non, elle dominait en tous les lieux où elle paraissait, et elle tournait toutes les têtes. Ces faciles victoires sur des artistes et des sous-lieutenants ne la flattaient pas. Elle avait un autre but que de vaincre en se jouant, lorsqu'elle daignait être aimable avec ces « pauvres diables » comme elle les appelait. Elle voulait me rendre jaloux. Je devinai son intention et n'en fus pas troublé.

Elle-même cherchait à cacher la jalousie qui la rongeait. Mais dissimuler n'était pas dans sa nature. Une fois qu'elle l'eut avoué, ce défaut, le plus pitoyable de tous, grandit en elle jusqu'aux limites de la folie.

— Tu ne m'aimes plus; qui donc aimes-tu ?

Elle ne cessait de me persécuter de cette question. Elle était jalouse du livre que je lisais, de chaque souvenir de ma mère, d'une prétendue maîtresse que je devais lui cacher assurément, sans qu'elle put dire où. Elle était jalouse de Maud à qui je me voyais fréquemment obligé de recommander l'enfant, abandonnée à la bonne volonté des domestiques.

Un soir, Edith entra brusquement chez moi et me trouva écrivant. Elle était dans une sorte de fièvre; elle bouleversa mon buvard, déchira les enveloppes déjà cachetées.

— A qui adresses-tu tes épîtres d'amour ? Qui te sert d'intermédiaire ? Je veux le savoir, j'en ai le droit...

Son agitation m'effraya.

— Lis donc, lis tout, cela te fera dormir.

— Tu es bien calme; preuve nouvelle de ta trahison !

— Edith ! criai-je.

Et elle tomba dans mes bras, se collant à ma poitrine, tremblant de tous ses membres.

— T'ai-je fait injure ? N'aimes-tu personne ? Alors, pardonne et, par pitié, pour l'amour de Dieu, aime-moi ! Aime-moi comme autrefois, de tout ton cœur, de toute ton âme. Si tu ne peux plus m'aimer ainsi, je suis perdue ! J'ai, je crois, trop peu d'âme et, je le sais, trop peu de cœur Je n'en ai pas, sauf pour toi ! Rends-moi ton âme et ton cœur, pour que je me reprenne à vivre. Veux-tu ?... Veux-tu ?

Sa voix était impérieuse, presque menaçante. Je me débattais entre la colère et la pitié. Que réclamait cette femme ? Mon âme qu'elle avait chargée d'un remords impossible à apaiser, mon cœur qu'elle avait blessé dans ses affections les plus sacrées.

— Veux-tu ? répéta-t-elle.

— Vouloir n'est pas pouvoir ! répondis-je.

Elle se redressa. Elle attacha sur moi un regard sombre comme l'enfer, croisa ses bras sur sa poitrine et dit :

— C'est bien !

Je devais entendre une seconde fois ce mot bref tomber d'autres lèvres.

∴

Elle avait dit : — Je suis perdue ! — Elle le fut; je demeurai aveugle. Je me berçais dans ma sécu-

rité, convaincu qu'Edith m'aimait plus que tout. Une femme qui aime n'est pas infidèle, croyais-je. Le devoir n'est qu'une faible barrière auprès de l'amour, ce tout puissant !

Cela est faux ! faux comme tant d'idées générales, sources troubles où la sottise puise sa facile sagesse.

Quand je fus certain qu'Edith avait exercé contre moi sa vengeance insensée, à mon tour, je voulus me venger. Cette femme savait le secret de nous affoler, *lui* encore plus que moi, pauvre garçon, un brave et cher ami, digne d'être plaint de ce que la haine jalouse d'Edith l'eût choisi comme instrument. Longtemps elle s'en était cruellement jouée. Quand je le lui reprochais, elle me disait en riant.

— Impérator, souffre que ton esclave combatte et triomphe devant toi !

Lui n'était pas un enfant expérimenté, c'était un homme. Quelques années auparavant, un hasard m'avait permis de lui rendre un service important. Quand j'appris... Bref, nous perdîmes la tête, lui et moi, et nous ne craignîmes qu'une chose : recouvrer trop vite notre raison.

Pas de témoins à ce duel ; un seul pistolet chargé sur deux. Nous tirerions en même temps, à la distance d'un mouchoir tendu entre nous. Telles furent nos conventions. Il tremblait, il était blême, tandis que le sang paraissait prêt à me jaillir des yeux. Un, deux, trois ! Je tirai. Ce fut un bruit sec et dur, le coup ne partit pas. Il avait le pistolet chargé !

Mais que faisait-il ? Il abaissait le bras.

— Tire ! lui criai-je, tire ! — Et j'ajoutai une grossière injure qui, aujourd'hui encore, me pèse sur le cœur.

— Appelle-moi comme tu voudras, je ne puis te tuer, mais...

Il leva son pistolet et le dirigea contre sa tempe. Je le lui arrachai. Notre conduite m'apparut soudain niaise et enfantine.

Je lui dis avec autorité :

— Supporte ton existence, supporte-la, quelle qu'elle soit.

Il le promit ; il promit aussi de ne jamais revoir Edith et il a tenu parole.

Maud, près de qui Edith avait fui, éperdue, désespérée, lorsqu'elle avait vu sa faute découverte, Maud intercéda pour elle ; Maud obtint de moi ce que personne autre n'eût pu obtenir. Je pardonnai.

Dois-je me mépriser pour cela ? Qu'il me méprise, celui qui pourra feuilleter d'un cœur froid, page à page, cette confession que m'arrache la honte, la colère, l'angoisse. Je suis à ses yeux un homme grave, pour lequel il tient toute prête une morale différente, bien plus exigeante que la sienne et celle de ses amis. Qu'il regarde autour de lui ! Combien de ceux avec qui il sert dans le même régiment, siège dans les assemblées politiques, dîne au club, etc. combien ont pardonné ? Ce qui n'empêche pas de leur serrer la main et de les traiter en gens d'honneur.

Or, je suis pareil à eux, je suis un homme qui a vécu et qui écrit son histoire vécue.

Donc, je pardonnai. Une fois... plus d'une fois ! La première, parce que son avocate, la noble Maud, parvint à trouver des excuses à la coupable. Plus tard, lorsqu'il n'y eut plus pour elle d'excuses possibles... je pardonnai par mépris.

A Vienne, à la campagne, nous vivions sous le même toit, nous nous voyions en présence des tiers, et nous étions alors polis l'un envers l'autre. Tous nos rapports se bornaient là. L'enfant avait une gouvernante digne de confiance. Sa mère, plongée dans les plaisirs mondains, ne s'en occupait à peu près pas, et c'était tout ce que je désirais.

Pour l'amour de ma petite Lore, j'eusse voulu éviter un scandale. Edith le provoqua. Ce fut la dernière épreuve qu'elle imposa à ma lâche patience : celle-ci me manqua enfin. Une séparation intervint entre nous. Edith partagea désormais son existence entre Paris et des voyages pour lesquels les compagnons attentifs ne lui manquèrent pas. J'abandonnai mon installation de ville et me retirai complètement de la vie politique. J'étais dégoûté de l'égoïsme que j'y avais partout rencontré, sous le masque du dévouement au bien général.

Les occupations ne me faisaient pas défaut. Mon beau-père me céda l'administration de son bien, et à Niedernbach j'avais beaucoup à faire. Depuis que mon vieux régisseur dormait sous ce sol qu'il avait tant aimé, tant cultivé, la propriété avait bien souffert. J'avais négligé mon petit cercle d'action pour n'arriver à aucun résultat dans un autre, plus vaste.

Il ne pouvait être question de m'isoler. Mon beau-frère et Ethel me visitaient souvent, et m'amenaient leurs beaux enfants ; Maud, résolue à ne jamais se marier et menant dans le monde la vie d'une religieuse, vint avec le consentement de ses parents s'installer près de moi. Elle prit les rênes de l'éducation de Lore, et mit de l'ordre dans mon ménage, qui allait à vau-l'eau, faute d'une main ferme.

Mes beaux-parents — puissent-ils être bénis dans leur tombe, ces êtres excellents, qui furent pour moi un vrai père et une vraie mère ! — dirent : « Nous voilà maintenant tout seuls », et ils acceptèrent cette solitude à deux avec la plus joyeuse résignation.

Chaque premier jour du mois, Maud écrivait à Edith pour lui donner des nouvelles de sa fille. La réponse arrivait souvent railleuse et haineuse, ou bien renfermant une tempête de douleur et de regrets. D'autres lettres vinrent, adressées à moi ; je

ne répondis à aucune, et ne lus que la première. Elle me fit trop souffrir,

*
* *

J'ai eu jadis un ami qui détestait les enfants.

— Les enfants ! de petits animaux à face humaine, égoïstes, gourmands, cruels ! Pouah !

Volontiers, il se serait marié ; mais il resta garçon par peur d'une postérité. Arrivé à l'âge mûr, il s'éprit si sérieusement et inspira une passion si vive qu'il se décida enfin à marcher à l'autel. Il avait persuadé à sa femme, laquelle n'était plus jeune, mais restée très charmante, qu'ils n'auraient pas d'enfants. Au lieu de cela, en fort peu de temps, un héritier leur survint et, dès ce moment, l'ennemi des enfants se transforma en père infiniment tendre. Forcé de quitter son rejeton pour quelques heures, il ne cessait de parler de lui, d'en fatiguer tout le monde, et couvrait par là sa femme de confusion. Un deuxième enfant naquit, puis un troisième. Les excellentes gens allèrent jusqu'à quatre. Chaque nouveau venu était aux yeux du père idolâtre le plus beau, celui qui promettait le plus. Lui-même montait peu à peu en grade; bonne d'enfant, gouvernante, maître d'école, répétiteur de collège. « Qu'est devenue ton antipathie pour les enfants ? » lui demandai-je un jour. — Toujours pareille ! riposta-t-il. Les enfants, quelle horreur ! — Mais les tiens ? — Tu ne prétends pas que mes enfants ressemblent aux enfants des autres. »

L'exemple de cet homme, d'ailleurs intelligent et raisonnable, avait été pour moi un avertissement. Je n'étais que trop entraîné à partager de telles faiblesses. Ma fille me semblait également un être incomparable. Je réagis contre moi-même, en me moquant de l'enthousiasme qu'elle inspirait à toute la famille. Au fond du cœur, je l'appelais de noms plus doux que personne. Elle était la lumière, l'espoir, le but de ma vie.

L'endroit où elle jouait d'ordinaire se trouvait devant la fenêtre de mon cabinet de travail. La petite courait sur la pelouse, poussait son cerceau, lançait sa balle, ou plantait un jardinet des plus petites fleurs qu'elle pouvait découvrir. Des grandes elle disait : « Celles-là sont vieilles, je n'en veux pas. » Tout ce qui était vieux lui inspirait de l'effroi ; elle avait peur des vieilles gens, des vieux animaux. La figure fraîche et souriante de mes beaux-parents m'était une joie, car Lore s'y trompait, et ne leur adressa jamais cette parole cruelle dite par elle à d'autres. « Je ne vous aime pas, vous êtes vieux ! »

Du reste, Lore aurait pu les traiter ainsi, ils eussent trouvé cela charmant. Ils avaient su porter sur Edith un jugement net et sans partialité ; envers leur petite-fille, ils étaient aveugles, et le demeurèrent, Dieu soit loué ! jusqu'au bout. Peu d'erreurs étaient plus excusables à mes yeux. La fillette se montrait vraiment une créature délicieuse, ensorcelante. Je passais des heures derrière le rideau de ma fenêtre à la regarder jouer. Elle réussissait à tout ; tout prospérait entre ses mains adroites. Elle s'absorbait dans tout ce qu'elle faisait, au point d'oublier le reste du monde. Elle s'établissait sous le sapin, sur sa petite chaise et brodait un dessin de sa façon sur du carton troué ou bien sur quelque chiffon. Un jour, on trouva une mantille de tante Maud ainsi décorée. « Je fais de tout petits points, des enfants de points, pour que tu n'enfiles pas trop souvent mon aiguille, sais-tu, Johanna ? — disait-elle à sa gouvernante, et elle cousait, elle cousait avec zèle ! Parfois l'ouvrière laborieuse écartait d'elle son ouvrage pour voir l'effet qu'il produisait et reprenait vite avec une application, une persévérance !

J'étais heureux. « Elle ne sera pas pareille à sa mère pensais-je ; la ressemblance n'est qu'extérieure. La persévérance, l'application étaient étrangères à Edith ».

Lorsque enfin Lore se lassait de travailler, elle se dressait, — appelant : « — Johanna, regarde, je vais voler comme une hirondelle. »

Elle étendait les bras et courait sur le gazon, légère, gracieuse, traçant des cercles toujours plus étroits. Elle battait l'air de ses bras, qui figuraient deux ailes, gazouillait comme l'oiseau dont elle semblait avoir retenu les leçons, filait brusquement droit devant elle, et reprenait son glissement en cercle qui donnait l'illusion d'un vol. Le vent soulevait ses cheveux noirs flottants ; elle allongeait le cou, fixait un regard attentif et persistant sur l'horizon, serrait les lèvres et ne s'arrêtait dans sa course que pour dire à Johanna :

— Regarde, regarde, ne suis-je pas une vraie hirondelle ?

J'avais une folle envie de rire et de la prendre dans mes bras, pour être son compagnon de jeu, son nègre, son chien.

Je luttais avec l'attendrissement qui m'envahissait, à la vue de cette enfant, mon suprême trésor, le seul être qui m'appartînt tout à fait. Mais je me maîtrisais toujours. Je n'ai pas gâté ma fille ; je n'ai conscience d'aucun tort envers elle. Au début, je ne fus jamais trop indulgent ; dans la suite, jamais trop sévère.

Lore avait quatre ans quand sa mère nous quitta ; Edith lui dit un muet adieu sans larmes et, le soir, la petite la chercha par toute la maison, la demanda à tout le monde. Quand elle apprit son départ, elle courut à la porte de la cour, persistant à attendre sa maman. Il fallut employer la force pour l'empor-

ter dans son petit lit. Le lendemain, elle était à moitié consolée ; le surlendemain, elle le fut complètement. Mais j'observai qu'elle n'avait pas oublié sa mère. Elle en parlait peu, devinant, avec une extraordinaire force d'intuition, que cela valait mieux, à la maison comme chez ses grands-parents. L'adoration qu'elle avait témoignée à Edith se reporta sur moi..., quelque temps. Puis ce fut son grand-père qu'elle idolâtra. Près de lui, elle s'amusait mieux ; elle eût voulu y rester constamment ; rien n'était beau que chez lui. Cet enthousiasme tomba, et tante Maud eut toutes ses faveurs, puis ses cousins, puis son poney. Sans cesse, elle se faisait une idole de quelqu'un ou de quelque chose ; mais ses sentiments éphémères me semblaient venir de l'imagination plus que du cœur. Cette versatilité de Lore m'inquiétait.

Maud me trouvait déraisonnable. A ses yeux, la fidélité était la vertu suprême, la fleur et le fruit des plus nobles penchants du cœur humain. Pour être fidèle, comme pour être reconnaissant, il fallait la maturité de l'âme ; l'exiger d'un enfant était folie.

Je me laissai volontiers persuader. Mais on eût dit que mes soucis ne devaient jamais prendre fin. L'un d'eux écarté, d'autres surgissaient. Je dus successivement ôter à l'enfant son chien, son agneau, ses oiseaux qu'elle se plaisait à torturer. Seul, le poney était épargné, parce qu'il l'avait un jour fortement mordue. Elle se détournait des pauvres, non seulement des vieux, mais des jeunes, car ceux-là portaient de vieux vêtements.

De pareilles tendances m'effrayaient et me révoltaient, mais je ne désespérais pas. Parmi les nombreux défauts de Lore, je n'en trouvais pas un seul qui fût l'héritage de sa mère. Le mal n'étant pas inné chez elle, on pouvait le déraciner. Le corps de l'enfant ne se développe pas selon une progression régulière ; pourquoi en serait-il autrement de son âme ? L'intelligence de Lore dépassait beaucoup son âge ; il fallait que la bonté naquît en elle, et elle serait bonne. Elle le serait ! Je m'attachais à cette espérance.

∴

Un jour, un beau jour de septembre, je revenais des champs. Je n'avais rencontré que des visages heureux, la moisson promettant d'être superbe. Dans l'air, il y avait comme une attente joyeuse, qui se répercutait dans mon âme.

Pour rentrer chez moi, je devais traverser une partie écartée des jardins. J'entrai par une petite porte dont j'avais la clef. En pénétrant sous une longue et épaisse charmille, j'aperçus Lore. Elle était seule ; j'arrivai derrière elle sans qu'elle s'en aperçût. Je vis alors qu'elle semblait étudier un rôle et répétait très sérieusement les mêmes gestes, jusqu'à ce qu'elle eût réussi à les rendre comme elle voulait. Elle redressait le plus possible sa petite taille, portait la tête haute, modifiait sa démarche bondissante d'enfant. Les coudes au corps, légèrement en arrière, elle marchait droite comme un cierge, saluant à droite et à gauche d'une inclination de tête à la fois gracieuse et digne. Elle cueillit une feuille, l'approcha tout près de ses yeux, et l'examina comme faisait Maud, par suite de sa myopie. Car c'était tante Maud qu'elle s'efforçait de singer et avec le plus grand succès.

Elle mettait à cette petite méchanceté une malice piquante que je ne puis décrire. Cette comédie m'eût divertie, si elle n'eût été jouée par la fille d'Edith, si elle ne m'avait rappelé le souvenir d'une autre comédie semblable, où l'imitation était également parfaite...

La comparaison ne pouvait s'établir. Je m'y refusai. Je voulus d'abord maîtriser l'agitation qui m'avait saisi, et faire ensuite à ma fille une réprimande méritée. Je demeurai immobile ; j'attendis, et bientôt j'entendis Johanna qui appelait, et grondait l'enfant de lui avoir échappé.

Le soir, quand Lore fut endormie, je montai près d'elle, comme je le faisais souvent ; je m'assis à côté de son lit et m'abîmai dans une étude profonde de ses traits. Même durant le sommeil, ce petit visage changeait sans cesse d'expression. La pensée travaillait toujours ; la jeune imagination ne se reposait point et les images, dont elle berçait l'enfant endormie, se reflétaient sur ses traits gracieux. Ce fin visage souriait, s'indignait, les délicats sourcils se contractaient.

— Qui donc singe-t-elle à présent ? demandai-je à la gouvernante, avec un regard scrutateur et sévère.

Fort embarrassée, Johanna faillit pleurer. Elle me dit qu'elle s'était donné mille peines pour corriger la petite de cette habitude, mais impossible !... Lore lui échappait, elle courait à la lingerie, à la cuisine, et y jouait des comédies. Personne ne lui était sacré — ce mot m'atteignit au cœur — pas même ses grands-parents, pas même .. Johanna s'arrêta. Et la domesticité, sotte, vulgaire, riait d'elle et l'encougeait.

Maud aussi fut effrayée, quand je lui contai ma découverte et l'aveu de Johanna. Puis elle s'écria :

— Pas de reproches, pas de punition. Il faut que l'enfant ignore combien ce qu'elle fait est coupable. N'éveillons pas l'esprit de contradiction, si puissant chez elle.

Désormais, Maud ne quitta plus sa nièce d'un instant, Sauf les heures consacrées à ses pauvres et à ses exercices de piété, elle donna tout son temps à Lore. D'elle, ma fille reçut ses premières leçons, et

il eût fallu voir le professeur et l'écolière, l'une pleine de dévouement à sa tâche, pénétrée de l'importance de sa mission, l'autre n'écoutant que d'une oreille, toujours distraite, la tête tournée. Si sa tante insistait :

« — Lore, je t'en prie, fais attention !

Elle recevait pour toute réponse :

« — Ne m'ennuie pas; j'écoute bien assez. »

Et, en fait, cette petite personne si peu studieuse avait tout entendu, tout compris, tout retenu. Ces heures de leçons l'intéressaient, mais, pour rien au monde, elle n'en eût témoigné; ç'aurait été faire plaisir à Maud, et Lore ne voulait pas lui faire plaisir. N'était-elle pas sa persécutrice, par sa surveillance continuelle, ses ennuyeux propos? — « Ne fais pas ceci, c'est mal; fais cela, c'est bien ! »

Tante Maud était en disgrâce ! Elle partageait le sort de tous ceux dont la fantasque créature s'était passagèrement enthousiasmée... mon sort à moi.

Ma fille ne m'aimait pas. Il y avait longtemps que je le savais. Cependant, — chose ridicule a dire — je le savais... et ne le croyais pas.

Lorsque je fus enfin obligé de me rendre à l'évidence, je courtisai l'amour de mon enfant de la seule façon dont il est possible de solliciter la tendresse. De devoir, de reconnaissance, pas un mot ! Il fallait qu'elle se convainquit par elle-même que ses yeux intelligents apprissent à voir qu'il existait un être dont toute la vie était concentrée en elle, en son bonheur présent et à venir. Rien ne pouvait ébranler mon amour pour mon enfant. Les racines en étaient enfoncées tout au fond de mon âme. L'amour paternel est plus puissant encore que l'amour de la femme.

Lore avait sept ans, quand elle me prouva pour la première fois qu'elle était susceptible de compassion. Ce fut au sujet d'une martre que j'avais tuée. Elle se jeta à terre près de l'animal, le caressa, l'embrassa et éclata en violentes accusations contre moi.

— Que tu es méchant ! Oh ! que tu es méchant ! Tu l'as tuée, elle était si jolie, si jeune ! Pauvre petite martre ! pauvre petite ! La voilà morte ; ses beaux yeux sont fermés, elle ne peut plus courir, plus lisser sa fourrure, sa belle fourrure soyeuse. Qui t'a permis de la tuer ?

Et, du poing, elle frappa le sol, tandis que ses yeux me lançaient des éclairs d'indignation.

Je la contraignis à se relever, je la pris par la main, la menai au poulailler et lui montrai les ravages commis.

— Vois-tu, lui dis-je, non seulement il m'est permis de tuer un animal aussi dangereux, mais c'est mon devoir, dans notre intérêt et celui des autres. Aujourd'hui la martre avait égorgé nos poules, bu leur sang et dévoré leurs œufs ; demain, elle eût recommencé les mêmes dégâts chez le voisin. Il est juste, il est bon de détruire les bêtes malfaisantes.

— Malfaisante ? répéta-t-elle. Est-ce qu'une martre est une bête malfaisante ?

— On appelle ainsi tous les animaux qui se nourrissent en dévorant d'autres animaux utiles : les pauvres volatiles dans nos maisons, les petits lièvres, les jeunes faons dans les champs et les bois.

Elle réfléchit. Sur son front s'amassait une ombre. Levant lentement les paupières, elle attacha sur moi un regard d'une pénétration et d'une intelligence effrayantes, et avec un accent de joie railleuse et maligne.

— Toi aussi, tu es une bête malfaisante, et moi aussi. Nous mangeons des poulets, des œufs, des faisans, des lièvres, des chevreuils.

Je ne lui répondis pas. Que pouvais-je lui répondre ?

Dans la nuit, j'eus un rêve affreux. J'étais étendu, sans défense, paralysé de tous mes membres, et je voyais une martre se glisser jusqu'à moi à pas muets, légers. C'était un animal d'une singulière beauté. Je ne pouvais la repousser, je restais fasciné par elle, pendant qu'elle aspirait le sang de mon cœur. Car elle avait les yeux de Lore.

Je m'éveillai, baigné d'une sueur d'angoisse.

*
* *

Quoique Maud continuât d'écrire régulièrement à sa sœur, elle était restée près de six mois sans nouvelles d'Edith, lorsqu'un jour, le 12 mai 18.. une lettre arriva. L'adresse était tracée par une main inconnue de nous, celle d'un célèbre médecin de Paris, qui avait inséré dans l'enveloppe sa consultation écrite. La lettre elle-même était d'Edith. Je l'ai devant moi ; je viens de me replonger dans la contemplation de cette écriture lassée, indécise, jetée hâtivement sur le papier, ressemblant si peu à l'ancienne et ferme écriture élégante ! La lettre disait :

« Maud, je t'écris, à toi, sans cela, *il* ne lirait pas !...
« Je t'envoie la consultation du médecin, car vous ne
« me croiriez pas. Tu peux tout sur Franz : décide-le
« à venir près de moi. Je voudrais le revoir encore
« une fois avant de mourir.

« Pas mes parents... pas toi... ! Lore... ?

Ici un espace blanc, puis la lettre reprenait.

« Je ne sais pas. Que Franz vienne ! Il ne faut pas
« qu'il se venge aujourd'hui d'avoir été retenu par
« ma faute loin du lit de mort de sa mère. Qu'il
« vienne ! Edith l'en conjure ».

Karl et Ethel se trouvaient chez nous quand cette lettre nous parvint. Ils se chargèrent de transmettre la douloureuse nouvelle à nos parents et de les empêcher, dans tous les cas, de nous suivre. Nous, cela

voulait dire : Lore, Johanna, Maud et moi. Maud, sur-le-champ, avait résolu de partir. Peut-être, au dernier instant, Edith souhaiterait-elle, malgré tout, lui dire adieu et la charger d'un message pour leur père et leur mère. En deux heures, nous étions prêts et sur la route de la gare.

Nous avions soigneusement caché à l'enfant le but et le motif de notre voyage. Elle les devina et, pendant toute sa durée, elle fut d'une gaieté insouciante que nous ne lui avions jamais vue, car elle la réservait pour les moments où elle s'échappait à la lingerie ou l'office.

— Pourquoi es-tu si gaie ? lui demandai-je.

— Eh bien ! parce que nous sommes en chemin de fer et que j'aime ça.

— Sais-tu où nous allons ?

— Non, répliqua-t-elle avec un sang-froid parfait.

Johanna intervint, étonnée.

— Mais, Lore, vous m'avez dit vous-même que nous allions à Paris.

Je voulus savoir de qui elle le tenait. Il en résulta un interrogatoire en règle. Lore ripostait, me résistait et mettait au jour les idées, les réflexions les plus étranges. Maud et moi nous échangions des regards stupéfaits. Impossible de suivre les pensées qui se chassaient l'une l'autre dans cette jeune cervelle. Et cette même enfant, qui saisissait tout si vite, qui avait l'intuition inexplicable de tant de choses, ne paraissait éprouver aucun contre-coup de l'angoisse que nous ressentions. Elle n'éprouvait pour nous aucune sympathie, ne songeait pas à nous ménager.

— Je crois vraiment que tu es gaie parce que tu nous vois triste, ta tante et moi, — lui dis-je.

Elle haussa les épaules et continua ses jeux dans le wagon. La nuit venue, elle s'endormit.

— Tu n'entends rien aux enfants, m'affirmait Maud. Ils sont d'autant plus gais que leur entourage est inquiet ou de maussade humeur. C'est une sorte d'attitude défensive, un besoin de repousser le fardeau qui pourrait venir à peser sur eux et contre lequel proteste leur être intime. Presque tous les enfants sont ainsi : observe-les.

Ma fidèle Maud ! Elle savait que rien sur terre ne pouvait m'être d'une plus grande consolation que ce mot : ton enfant est comme tous les autres ! Elle voulait me tranquilliser et elle y réussit.

Arrivés à Paris, nous descendîmes à l'hôtel du Louvre, à quelques pas du logement d'Edith.

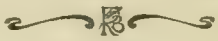
Lorsque j'eus installé mes compagnes, je me préparai à ma pénible visite ; j'eus alors à subir une scène qui mit tout l'hôtel en rumeur. Lore courut après moi sur l'escalier, se cramponna à mes vêtements, criant qu'elle voulait aller avec moi chez sa maman. Sa maman était à Paris ; son grand-père, sa grand'mère le lui avaient dit — elle mentait —, et ce n'était pas papa, oh ! non, pas lui, mais la petite Lore que sa maman voulait revoir !

Au milieu des témoignages de compassion d'un cercle de spectateurs attirés par le tapage, je parvins à la faire emporter de force dans sa chambre.

MARIE D'EBNER ESCHENBACH.

Traduit par Mlle CHEVALIER DE LA PETITE-RIVIERE

(*A suivre.*)



UNE RÉPONSE DE M. LE CHEVALIER C.-W. GLUCK

A M. Claude Debussy, compositeur de musique et critique musical du *Gil Blas*.

Si fait, Monsieur, votre lettre m'est parvenue ! Et puisque vous désiriez à la fois m'écrire et m'évoquer, je vous réponds. Réponse hélas ! tardive, car les morts ne peuvent répondre qu'à l'automne, avec la complicité des premières feuilles jaunissantes. Trianon va revêtir la majesté plaintive de Dodone ; et le vieil Haydn voudrait y retoucher les *Saisons*... Les hautaines charmilles abritent nos âmes ; nous faisons cercle autour d'un Virgile amical, blanc poète harmonieux parmi ces fantômes poudrés : *his dantem jura Maronem*... Pour ma part, depuis Hoffmann, on m'évoque souvent ; sans parler de mon image qui trône au Musée de l'Opéra, moins fantastique, où vous serez un jour. Mais une évocation me semble inutile ; et, sans quitter le chœur muet des Ombres heureuses, je réponds un peu tard à votre « lettre ouverte », datée du printemps.

Vous m'avez écrit, Monsieur, pour me faire savoir d'ici-bas que vous ne m'admiriez point. A la bonne heure ! Et comme je vous sais gré de votre franchise ! Ceux que nous appelions, à la cour, les petits maîtres et qu'à la ville vous nommez les *snobs*, n'y mettraient vraiment pas tant de façons ! Ils diraient : « Le chevalier Gluck est mort, et Wagner l'a continué ; vive le grand Gluck ! »

Vous me respectez, dites-vous : c'est déjà fort méritoire à votre époque, à la fois irrévérencieuse et craintive, où le respect, dont on abuse, est en train de passer pour une erreur... Vous me respectez, mais vous ne m'aimez point : donc vous ne pouvez pas pleinement me comprendre ; il en serait de même, je crois, si nous retournions les rôles. J'aurais deviné que vous étiez sans amour pour la Muse qui m'inspirait. Aussi bien, malgré sa bonne foi, le critique musical épouse les rêveries du compositeur : il est fatalement juge et partie ; ses jugements ne sont, comme vous-même les définissez avec une ironique modestie, que des « impressions » : l'auteur qui se fait critique ne voit jamais, je le sais,

que son idéal. La poétique et le poète ne font qu'un. Par ailleurs, si le critique n'est pas musicien, sa judiciaire est enfantine. La critique musicale est, en vérité, la plus périlleuse de toutes. Et l'art, n'est-ce pas? n'est pas moins difficile...

Vous excuserez, Monsieur, mon retard et ma concision. Je n'ai point à discuter, ni même à me défendre. Mon œuvre immortel parle pour moi. Ne voyez là qu'un trait nouveau de cet orgueil que mes adversaires me prêtaient... Mais, dans votre aversion pour mon art, je découvre un symptôme. Et je tiens à rectifier surtout quelques détails de votre réquisitoire poliment léger, vraiment français. J'admire votre indépendance, et je ne m'étonne guère de vos critiques. Je ne puis, toutefois, opposer un silence posthume à quelques uns de vos jeunes reproches, que votre autorité nouvelle accréditera promptement auprès des *snobs* versatiles. Ils se diront : « Ah! le pauvre chevalier! Son soleil baisse : vous n'ignorez pas que Debussy le tient en médiocre estime?... » C'est ainsi qu'on écrit l'histoire. Quoique mort, je suis encore bouillant: la patience m'échappe. Excusez-moi!

Par exemple, vous m'appelez musicien de cour. Ma Muse divine n'aurait été qu'une servante pompeuse, à la sonnette d'une reine étrangère... Alors, comment se fait-il qu'une âme de feu comme celle de Mlle de Lespinasse ait brûlé d'amour pour mon *Orphée?* Elle écrit à son favori du moment, M. de Guibert ou M. de Mora, je ne sais plus au juste (elle non plus, la pauvre Julie!) : « Mon ami, je sors d'*Orphée*... Il a amolli, il a calmé mon âme. J'ai répandu des larmes, mais elles étaient sans amertume; ma douleur était douce... La musique a été inventée par un homme sensible qui avait à consoler des malheureux : quel baume bienfaisant que ces sons enchanteurs! » Et, plus tard, avec l'adorable contradiction de la passion, qui ne change point d'avis sur mon œuvre : « Hier... j'étais si triste! Je venais d'*Orphée*. Cette musique me rend folle, elle m'entraîne; je ne puis plus manquer un jour : mon âme est avide de cette espèce de douleur... » Enfin, la grande dame se trahit : « Je vais sans cesse à *Orphée*, et j'y suis seule. Mardi encore, j'ai dit à mes amis que j'allais faire des visites et j'ai été m'enfermer dans une loge. » O mélancolie d'automne! Je retrouve ses *Lettres* oubliées sur un banc verdâtre... Je n'ajouterai rien *pro domo* : l'ardente Lespinasse a plaidé pour moi. Mais n'oubliez point que mon royal *Orphée*, qui vous paraît froid, était contemporain des *Souffrances du jeune Werther* : de part et d'autre, ce fut l'étincelle attendue, l'orage désiré par les âmes lasses de la cour. L'air que vous appelez une romance (sans doute parce qu'il est en ut majeur) : *J'ai perdu mon Eurydice*. . a bouleversé le cœur de Lespinasse; elle voudrait entendre « dix fois par jour » cet air « qui la déchire » — l'amour est sans pitié, — cet air qui la fait jouir de tout ce qu'elle regrette — l'amour est aussi crédule qu'exigeant... — Niera-t-on maintenant que ma musique de luxe et d'apparat soit illuminée d'une flamme intérieure?

Je gage que vous m'approuverez de n'avoir pas invoqué la voix de mes amis, car vous savez mieux que moi combien les amis des novateurs sont dangereux! L'un ne voulait-il point « fonder une religion » avec un air de la première *Iphigénie* qui n'en peut mais? L'autre ne m'accablait-il pas du pesant éloge d'avoir « créé la vérité dramatique », comme si le génie d'un seul, fût-il Homère, pouvait enfanter cette merveille? Un autre appelle mon style de la « musique de géant » et le compare à la beauté grecque... Il est vrai que j'ai « retrouvé la douleur antique »; mais l'amoureuse Lespinasse vient de vous prouver combien cette antique douleur était un « plaisir moderne ».

Entre nous, Monsieur, ne le répétez pas (cela compliquerait les choses), Piccinni, mon rival, était beaucoup plus *grec* que votre serviteur, puisque cet Italien se souciait, avant tout, du *bel canto* mélodieux et que son dédain de l'expression maintenait l'air dans toute l'intégrité de ses contours. Je voulus être *vrai*; le maestro ne voulait qu'être *beau*, joli du moins... Je transformai la scène; il soignait le chant... Je ne ranimerai pas, au demeurant, cette vaine querelle : *L'Anonyme de Vaugirard* et l'abbé Arnauld l'ont comprise, et connue beaucoup mieux que moi; et, puisque vous voulez bien me renvoyer au *Gil Blas* du 2 février 1903, qui contient votre portrait flatté de Rameau, je me permets de vous signaler, en retour, un gros livre d'un M. Desnoireterres : on le dit fort savant; je ne l'ai point lu, car on lit peu chez les Ombres. Comment les vivants font-ils pour tout lire?

Au pathétique majestueux de mon art, vous préférez la délicatesse discrète de Rameau : c'est votre goût, et c'est affaire de tempérament! A mon style Louis XVI, vous opposez sa grâce Louis XV, comme on oppose Racine à Corneille, Lesueur au Poussin; mais rappelez-vous que ce Rameau, si français, que vous aimez tant, n'a pas été moins maltraité par les *Lullistes* qui lui faisaient absolument les mêmes reproches que la « mélodie » nous a faits. Un lyrique, non moins français, ne l'a-t-il pas caricaturé dans ces vers :

> Distillateur d'accords baroques
> Dont tant d'chats sont lerus...

Ses opéras étaient « bourrus », pour la rime; sa musique semblait « difficile »; et si le Beau, par hasard, « n'était que la simple nature », ce « grand homme » était fort « petit »... On a chansonné

Rameau. C'est l'histoire éternelle. Et M. Marmontel n'a pas dit autre chose de moi dans les vers d'ailleurs grossiers, de sa *Polymnie*. A ses yeux, je suis le jongleur de Bohême et l'Orphée allemand (*sic*); j'ai fait beugler les reines et les rois, j'ai fait hurler Clytemnestre et (pour la rime toujours) ronfler l'orchestre... J'ai mis le piédestal sur la scène et la statue parmi les violons. J'ai ramené le Chaos... Enfin, le coin du Roi, qui somnolait, s'est ému;

Et le parterre, éveillé d'un long somme,
Dans un grand bruit crut voir l'art d'un grand homme...

Vous, Monsieur, vous êtes un *Piccinniste* aussi; un Piccinniste imprévu, mais poli. Le grand bruit n'est pas votre affaire. Et rien de nouveau sous le soleil de la rampe! L'éclairage seul, dit-on, s'est perfectionné... Je n'ai, d'ailleurs, jamais renié l'héritage reçu de Rameau, de sa grâce grandiose. Mes partisans les moins déraisonnables m'ont envisagé comme un musicien français, et rien ne me demeure plus sacré que ce beau titre. Omettez mon nom germanique, et tout un chapitre de votre histoire musicale disparaît : la suite devient inexplicable, un abîme se creuse, et le bon Méhul semble un prodige...

Aussi me permettrez-vous de protester avec la dernière énergie — comme diraient vos hommes d'Etat — contre l'accusation que vous ressuscitez contre moi d'avoir ouvert la porte au *Wagnérisme* — ces mots en *isme* ont paru complaire à l'oreille de vos dilettantes. — Entre Wagner et moi, rien de commun que des apparences et vous nous rapprochez quand même : est-ce parce que nous avons tous deux reçu le jour au-delà du Rhin? Parce que deux princesses autrichiennes ont favorisé nos ouvrages, l'une mon *Iphigénie*, l'autre son *Tannhäuser*, à quatre-vingt sept ans d'intervalle? Serait-ce à cause de nos écrits, de mes épîtres dédicatoires jetées sur le même rayon que ses brochures théoriques? Est-ce enfin, le souvenir des querelles d'Allemands que nous avons provoquées parmi les Parisiens divisés? Les germes du *Wagnérisme* résident si peu dans mon inspiration naturalisée française que Richard Wagner s'est toujours montré pour moi de la dernière injustice, m'accusant de n'avoir innové ni dans l'air, ni dans le récitatif, d'avoir maintenu le ballet pour plaire aux beaux yeux; Wagner s'est permis de retoucher mes œuvres, d'ajouter des morceaux entiers (j'en retrancherais plutôt, dans les siennes); il m'invoque, certes, dans ses *Ecrits* : mais vous savez ce que valent ces belles protestations dans un art où le dénigrement des confrères est le premier mot de la sagesse... Et, pour consolider son rêve, il rend visite à Beethoven, mais à moi, non pas!

Quand, à son tour, il est arrivé furieux dans le royaume de la Mort (puisque le génie n'en défend point les rois de la pensée), il répondit à mon salut très froidement; et ce sont les anti-wagnériens qui m'ont toujours témoigné la déférence la plus vive : Berlioz d'abord, âme virgilienne égarée dans le tourbillon du siècle, héros sourcilleux comme son homonyme Hector, et chantre ému des *Troyens* fils de Vénus, Berlioz qui, sur la terre, ne pouvait se consoler de n'avoir pu me connaître et me presser sur son cœur; Schumann aussi, qui soutient que ma musique ne saurait vieillir; un peintre encore, nommé Delacroix; un jeune homme qui promettait, M. Tonnellé... bref, tous ceux que l'Évangile wagnérien n'a pas convertis : la preuve est-elle assez forte? Et je vous soumets mes sombres lumières, car on apprend beaucoup chez les morts!

Pourtant, Monsieur, je vous rends grâce : vous ne me sacrifiez pas à Wagner. C'est le grand point. Vous êtes un original, décidément! Que doivent penser de vous MM. les *Snobs*, en attendant de faire chorus? Ce monumental Wagner, en effet, ne le traitez-vous pas, avec la plus exquise impertinence, de grand entrepreneur de symboles, d'ensorceleur inhumain, d'ombre inquiétante et fuligineuse qui va s'effaçant du monde, en un mot de soleil couchant que vos contemporains ont pris naïvement pour une aurore? Et vous, Monsieur, qu'êtes-vous donc : une aube frileuse ou la pâleur d'un soir mystique en face des incendies nuageux du couchant? Toujours est-il que vous condamnez « l'hystérie grandiloquente » des couples wagnériens et que vous vous rencontrez une fois avec le critique musical (?) de la *Revue des Deux-Mondes* pour définir le *Wagnérisme* un colosse dont il ne restera que des « ruines »...

Vous êtes, pour moi, beaucoup moins sévère : vous me reprochez seulement de n'être pas né musicien. Deux mots là-dessus pour finir! Wagner, voluptueux, vient de Mozart; ils italianisent à l'envi, tous deux mélodistes. Wagner disait : « La musique n'est que mélodie »; Mozart écrivait : « Je sais que, dans un opéra, il faut absolument que la poésie soit la fille obéissante de la musique... » C'était à Vienne, en 1781, à propos de l'*Enlèvement au Sérail*, que votre Opéra veut remonter. Ce mot doit vous réjouir, Monsieur le Piccinniste? Moi, j'ai dit justement tout le contraire, et c'est moi qui fus, sans le savoir, le wagnérien pur! Il fallait alors lutter contre la décadence italienne : j'exagérai quelque peu dans la forme, en rédigeant mes préfaces. Mon cher Berlioz lui-même me l'a fait bien voir. Et comme, dans un jour d'emportement, j'ai pu m'écrier : « Avant de mettre en musique un opéra, je ne fais qu'un vœu, celui d'oublier que je suis musicien », les pédants ont eu vite fait de retenir ce mot pour me comparer plus tard... à M. Ingres, moi, le passionné, le sanguin et l'Athénien romantique qui fléchissais le Tar-

tare aux accents d'une Lyre ! Je fus, sans doute, autre chose et plus qu'un *musicien*, car je soutenais, par l'exemple et par le précepte, « qu'Armide furieuse ne peut pas chanter comme Armide enivrée d'amour » ; et j'ajoutai, pour *Alceste*, que je cherchais « à réduire la musique à sa véritable fonction, celle de seconder la poésie pour fortifier l'expression des sentiments et l'intérêt des situations, sans interrompre l'action, ni la refroidir par des ornements superflus... » J'ai vengé la loyauté dramatique. Mais les rapports du drame avec la musique, esclave ou reine, nous diviseraient trop... Les théories ne sont rien ; l'âme est tout.

Enfin, Monsieur, vous me préférez Mozart, qui ne m'oublie pas tant que vous croyez : à votre guise ! Et que votre « impression » s'exprime ! Toutefois, quand vous cherchez à concilier la libre musique avec un souci d'humanité, ne risquez-vous pas une contradiction ? Mais vous n'êtes pas logicien. Vous incriminez mon « ronron dramatique », et vous l'avez remplacé par un nouveau, plus monotone. Las du soleil couchant, vous invoquez la nuit. A défaut du souffle, vous exaltez le mystère ; et votre musique peureuse, dont l'écho parvient plus facilement jusqu'à nous, semble la plainte des feuilles errantes et le chuchotement silencieux des Ombres... En face de moi, l'aïeul, *cui mens divinior atque os magna sonaturum*, vous semblez vouloir dire : *Pauco minora canamus* ! Ma gloire est née de mon hymen tardif avec les filles radieuses des vieux Tragiques : voilà mes héroïnes, de préférence aux petites filles néo-grecques, subtiles enfants d'une Grèce neigeuse...

Avec quoi, Monsieur, j'ai l'honneur, de trop loin, d'être, quand même, votre ancêtre.

Pour Copie terrestre et conforme :

RAYMOND BOUYER.

LA VALEUR DE L'AMOUR

Nous nous proposons de juger — assez rapidement — la valeur de l'amour, de déterminer sa place exacte parmi nos sentiments ; on recherchera si c'est chose rare et propre à nous remplir d'orgueil que d'aimer et d'être aimé ; nous nous demanderons ce que vaut l'amour pour le bonheur de l'individu. Ce sont problèmes vastes d'apparence et compliqués : ils sont néanmoins susceptibles d'un examen précis.

A première vue il est difficile de se prononcer sur la valeur de l'amour : le sujet est délicat et les opinions les plus contradictoires se donnent carrière. Il en est qui exaltent l'amour outre mesure : il serait le souverain bien, la seule raison de persévérer sur la terre. Certains se soucient peu de lui, ou le méprisent. Mais ses croyants sont sans contredit l'immense majorité, et dire du mal de l'amour, c'est s'exposer aux représailles de ses fidèles, c'est avoir offensé un dieu. Qui que nous soyons, nous voulons être aimés ; la liste de nos bonnes fortunes, parfois truquée, enflée à plaisir, est soigneusement tenue à jour ; les succès d'amour récoltés de toutes mains sont ceux dont on paraît le plus fier. Voyez d'autre part : il n'est si mince jeune homme, et si dépourvu de charmes, qui n'ait des lettres de femmes à montrer ; personne qui, sur ce thème, ne dispose de longues confidences ; quand la conversation va de ce côté, notre seule crainte est que le récit d'autrui n'écrase le nôtre, que les trésors que nous allons produire à la lumière ne pâlissent à la comparaison. Ce bien si répandu se trouve avoir je ne sais quoi d'inaccessible ; on tremble de n'en avoir pas eu sa part ; l'amour remplit la vie et, en même temps, ne suffit à rien ; il comble notre orgueil et nous n'en demeurons pas moins, après comme avant, de pauvres personnages ; on affirme qu'il faut l'avoir connu, et quelques-uns furent grands, heureux, qui s'en sont passés. Voilà les points en litige.

I

Le sujet que nous traitons appellerait au préalable une définition de l'amour. Elle n'est cependant pas nécessaire. De tout temps on a disserté sur l'amour sans le définir. On s'entend là-dessus, et quand on aime, on n'a pas besoin de recourir à un dictionnaire pour s'assurer du bien-fondé de sa passion. Il est préférable de distinguer des degrés dans l'amour.

Il est un amour où l'on met toute son âme, où l'on s'engage pour la vie : c'est l'amour qu'on peut dire vrai, absolu, incomparable ; il suppose le don complet de deux êtres l'un à l'autre. Ce phénomène n'est point fréquent : il y faut une force passionnelle soutenue, et la présence d'un objet charmant capable d'entretenir en nous de durables transports.

Point à dédaigner, plus rapproché de nos moyens ordinaires, est l'amour qui est l'union de deux désirs accordés ensemble, un duo gentil, un murmure fuyant de paroles caressantes, dont le souvenir éphémère est délicieux au cœur. Enregistrons à la suite l'amour qui n'est point arrivé jusqu'à l'acte, qui n'a pas revêtu ses gestes spécifiques, mais qui a tenu dans un regard, un soupir, un serrement de mains ; ou plus éthéré encore, celui qui est le croisement subtil de deux pensées, le frôlement indéfinissable de deux âmes.

De quelque manière qu'il s'exprime, s'il a existé, ne fût-ce qu'un moment, nous reconnaissons l'amour (1) ; qu'il ait fait le bonheur ou le malheur

(1) Que l'amour puisse exister, ne fût-ce qu'un moment, et

de deux êtres, nous saluons sa royauté ; nous l'embrassons dans sa réalité la plus étendue et la plus impondérable.

Il est un premier point à marquer qui nous met en méfiance contre la valeur de l'amour, c'est son extrême diffusion, son universalité. Tous sont appelés et presque tous sont élus. La fête se donne pour tout le monde. Quoi ! vous n'êtes point rassurés par votre laideur ingrate ! Vous vous trouvez gênés dans vos manières empruntées ? Qu'à cela ne tienne : il y aura au moins une femme qui vous prendra en goût (1). Il y a des privilégiés, certes, mais pour ne pas figurer, soi obscur, sur le livre d'or de l'amour il faut ne s'en être jamais mêlé.

Halte-là ! on dira que nous exagérons ; que le nombre de ceux que l'amour rejette est considérable ; beaucoup de gens se plaignent très haut qu'on ne leur ait pas pris leur cœur, et, ils ont eu beau faire, on ne les a pas trouvés dignes d'êtres aimés.

D'accord : plus d'un reste timidement, honteusement, sur le seuil de l'amour ; combien sont admis aux rapports charnels, mais ne sont pasaimés ! Jamais ne fut posé sur leurs lèvres un baiser spontané, brûlant, irrésistible. Devons-nous croire qu'ils n'étaient pas attirants, engageants ? Etaient-ils des monstres, des indignes ? — Gardons-nous de rien affirmer. Nous voyons en effet, qu'il est quantité d'individus que rien ne recommandait à l'amour (ni leur beauté, ni leur esprit, ni leur charme), et qui ont cueilli par brassées toutes les femmes ; d'autres qui vivaient étrangers à ce sentiment superflu ont trouvé des maîtresses dès qu'ils s'en sont donné la peine. Songez à la part qui revient au milieu, à l'occasion, aux circonstances. Le : « Si j'avais voulu ! » qui est une erreur consolante dont notre niaiserie se berce à tant d'égards, est une vérité dans l'ordre des exploits amoureux. Quelles sont les qualités physiques ou morales qui prédestinent à l'amour ? quels sont les défauts qui l'éloignent de nous ? Nul ne peut le dire avec une suffisante précision. Il n'y faut pas d'aptitudes spéciales, un génie brillant et particulier, comme pour être peintre, orateur, mathématicien ; impossible de prédire à quelqu'un d'avance s'il sera ou non aimé ; — cela dépend de l'importance qu'il y attachera. L'esprit sert à la chose, et la bêtise n'y nuit pas ; si la laideur n'est pas une recommandation, elle n'est pas non plus un empêchement, et, il est des gens parfaitement laids, sots et vulgaires qui ont régné despotiquement sur les cœurs et qui vous fournissent la preuve d'un nombre étourdissant de conquêtes.

dans toutes les circonstances possibles, le fait a été bien vu par Maupassant et affirmé dans *Bel-Ami*.

1. Pour la commodité de la discussion, nous envisageons l'amour d'une façon unilatérale, du point de vue masculin.

Si l'amour n'exclut guère que ceux qui se détournent de lui, ou ceux que les hasards desservent, c'est que les voies d'entrée dans le cœur des femmes n'ont rien de bien mystérieux, de difficilement praticable. La condition première pour réussir en amour est de s'en occuper. Ici, comme en maintes matières, rien ne résiste au vouloir obstiné, à l'activité entreprenante, à des plans bien conçus. On donnera des soins à sa conversation, à sa physionomie, à ses charmes extérieurs, à sa moustache conquérante, à sa grâce mondaine. On tâchera de se tenir dans les postes privilégiés (direction de théâtres, de grandes industries, cabinets de médecin, etc.) où l'on est admirablement embusqué pour cette chasse mirifique. En un mot, il s'agit de se débrouiller et d'y penser sans cesse. Mais quoi ! la femme ne saurait être notre unique ou notre principale préoccupation, et il est curieux d'observer combien chacun, en dépit de ses protestations prétentieuses ou hypocrites, fait passer avant l'amour ses affaires personnelles, ses ambitions, le souci de sa carrière. Peu d'hommes sacrifient leur position à l'amour — et ils ont raison ; de l'amour on en trouve à revendre ; il n'en manque jamais sur le marché ; mais nous devons prendre garde de compromettre la situation où nous nous élevons par nos efforts constants ; et le temps consacré à nos devoirs, à notre « travail », à l'éducation de nos facultés, est encore celui qui nous paraît le mieux employé.

La conquête des femmes offre encore toute facilité, parce qu'elles se donnent sans beaucoup de choix et s'accommodent du premier venu. « Ce sont les innocentes par excellence, a dit Alexandre Dumas fils ; elles ne savent jamais ce qu'elles font, ce qu'elles ont fait, ce qu'elles doivent faire. » Après s'être livrées à tort et à travers, et quand elles ont placé désastreusement leur affection, il leur reste à se reprendre et à recommencer : les fautes sur ce terrain ne tirent pas à conséquence : leur bien-aimé était un benêt, leur idole était un butor. Impulsif et hennissant, l'amour, avec son bandeau sur les yeux, n'est pas toujours clairvoyant, infaillible.

Il est un sentiment très fort chez la femme, qui la conduit à se donner sans trop réfléchir : c'est l'ennui. La femme s'ennuie parce qu'elle manque d'ambition, d'orientation, ou parce que son imagination et sa sensibilité sont mal réglées, partant disponibles. Le passant qui arrive à propos, la bouche fleurie d'une chanson galante, prend tournure de héros, devient son favori. Aimer est sa diversion, son étourdissement, un départ enchanté. D'ailleurs, elle se rend compte que ses caprices et les baisers qu'on lui vole ne sont pas d'un grand prix, et les fanfaronnades naïves de l'amant triomphant sont ce qui l'étonne.

« Je traverse une crise terrible, écrit Desclée (1), je m'ennuie... Je connais ma folle tête et j'ai peur. C'est dans ces moments-là qu'une femme se jette au premier magot venu; elle ne choisit plus ; c'est celui qui vient à l'heure qui a raison et je sais ce qui succède à quelques instants d'enivrement, si enivrement il y a... Au lever du soleil, on voit le mannequin, le bonhomme d'osier sous les oripeaux menteurs qui l'avaient transformé ».

La foi en la valeur de l'amour est surtout grande dans la jeunesse. C'est une illusion parmi tant d'autres, à cet âge où elles abondent. Le désir le plus pressé de tout homme arrivant en ce monde est d'être aimé. Chacun se demande avec tremblement : Suis-je beau ? Ce sont les femmes qui vont en décider.

A vrai dire le verdict des unes aux autres n'est pas sans appel, et de même que les gueux s'aiment entre eux, en cherchant, il n'est personne qui ne rencontre un miroir embellissant, un partenaire. Mais le jeune homme est impatient, inquiet, et ces considérations abstraites ne lui vont guère; tant qu'il n'a pas gagné ses éperons de mâle victorieux, il n'est pas à son aise, et du jour où une femme s'appuie fortement sur son bras, il croit être seul sur la terre vainqueur et aimé.

Les années qui viennent, remplissant notre tête, nous instruisent, nous dégrisent; il entre de tous côtés dans nos oreilles des confidences sentimentales qui valent les nôtres ; et nous aussi, si nous en avons pris la peine, nous avons été une manière de pacha, un Don Juan, et, tournant nos tortures d'autrefois en comédie qui nous fait rire, nous commençons à soupçonner la banalité navrante de l'amour.

Cette critique serrée des choses du cœur peut aboutir à un jugement excessif et à une expression choquante, à savoir le mépris de la femme. Il semble que cet amour de la femme qui a été notre rêve, notre folie, notre orgueil, soit tel qu'une marchandise dépréciée. Nous l'avons vu se déterminer par des raisons si étranges ! La pauvre créature féminine nous a paru si pitoyable dans sa naïveté, son imbécillité, que le don qu'elle fait d'elle-même, fût-il accompagné de toilettes éclatantes, de parfums suaves et de serments, n'est plus pour nous entraîner à la suite et nous émouvoir démesurément. Et puis nous sommes devenus habiles dans l'art de découvrir, de forcer des femmes, de les enjôler; qui n'a ses moyens de séduction, ses qualités reconnues, sa part de prestige ? Dans cet éblouissant monde féminin nous marquons nos sujets, nous nous taillons un empire. Or à mesure que grandit notre habileté à courir l'aventure galante, le mystère qui en faisait le charme s'évanouit; décidément nous avons eu trop de femmes; la maîtrise incontestable grâce à laquelle nous les harponnons, qui nous les livre vivantes et palpitantes, coïncide avec le sang-froid du roué et un desséchant scepticisme.

II

En tout état de cause, l'amour, pour tenir la place qu'on voudra dans notre vie, n'y est jamais prépondérant. Sauf chez quelques bellâtres réussis, il n'est point une carrière ; mais ses dessins, ses fantaisies, ses caprices agrémentent nos graves occupations ; il se joue en musique flottante, en broderie décousue autour de notre carrière. Il est humilié à chaque instant par les obligations positives de notre existence pratique et réelle : départs forcés, changements de résidence, mariage. Nos maîtresses forment une bande d'ombres éplorées qui appellent en vain un infidèle qui fuit et se hâte, qui a mieux à faire que de les écouter. — Et c'est dans le mariage souvent que se commet contre l'amour le crime impardonnable, qu'il subit la suprême injure : si les dots s'accordent, si les sacs d'argent mis en ligne de part et d'autre se font équilibre, on ne le consulte guère, il n'est pas convié. Il se peut qu'il s'en venge, car les artistes le peignent sous les traits d'un enfant malin, aux flèches imprévues. Tout sentiment inné en nous veut avoir son tour. — Quoi qu'il en soit, il est avéré que la plupart des hommes ne prennent pas l'amour au sérieux ; ils voient en lui un accessoire, une fleur à la boutonnière ; c'est le songe d'une nuit d'été, un article de bazar qu'on est assuré de se procurer, en quelque lieu qu'on se rende.

Est-ce que les passions de l'amour laissent dans le cœur une trace ineffaçable, profonde ? Moins qu'on ne l'a dit. Certains l'ont éprouvé à l'état rare, resplendissant, parfait ; ils ont aimé une femme qualifiée supérieure qui les régalait de son intelligence après les avoir enivrés de sa beauté ; ou bien ils ont triomphé d'une vierge qui se livrait avec des élans fous, en prononçant des paroles radieuses, éternelles. Il semble qu'après être monté à de telles hauteurs on ne doit pas en dégringoler ! Il n'en est rien. Ces amants heureux, prodigieux, qui ont escaladé le ciel, n'en portent pas moins dans l'ordinaire des jours une figure effacée, insignifiante, qui ne diffère pas de celle des autres hommes; ils oublient ces transports où ils furent ravis, en renient parfois jusqu'au souvenir. Nullement transformés par ces instants divins complètement abolis, ils retournent, sans y mettre de façon, à la fange des amours faciles, salissantes, dégradantes.

Et nous nous prévalons de nos œuvres personnelles bien plus que de nos amours. Notre métier nous assomme, c'est entendu ; mais tout de même il

(1) *Lettres de Desclée à Fanfan*, publiées par la *Nouvelle Revue*, 15 décembre 1891.

a nos préférences; jour à jour il construit notre personnalité; l'effort continu qui nous tient debout du matin au soir est pour faire œuvre qui soit digne de nous. Les premiers billets d'amour que nous avons reçus étaient doux; mais doux aussi est à notre main qui le compte le premier argent vaillamment gagné; et que dire des rayons naissants de la notoriété ou de la gloire, quand d'aventure ils se posent sur notre front? L'amour est rarement sublime, il est un soupir, a-t-on dit, qui n'est pas mutuel; l'unisson ne peut être atteint; c'est un nid de querelles, de malentendus; on l'obtient à l'aide de mensonges, et par surprise, par effraction; il repose sur l'habitude où il s'endort et tout cela souvent dure si peu! mais nous contemplons avec une tendresse infinie la tâche que nous avons accomplie, et, parvenus au succès convoité qui légitime définitivement notre orgueil, notre allégresse, qui ne regarde que nous, que nous étreignons jour et nuit dans notre poitrine, est sans mélange.

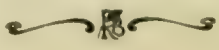
L'amour qui est le don de soi-même, la foi en l'avenir, le roman de l'âme, a des antagonistes, des rivaux : l'égoïsme, le scepticisme, l'orgueil satisfait en soi; il entre en contradiction avec notre paresse à sentir, à vivre, à nous animer. Stendhal a raison, qui recommande l'appel à la volonté, l'usage de la résolution froide afin de fouetter, de corser la fougue amoureuse; si on ne se forçait pas un peu, on resterait dans son inertie accoutumée, on laisserait passer trop d'occasions. On va jusqu'à estimer que le temps employé à rêver aux femmes est du temps perdu. Mais si la femme aime par-dessus tout l'amour, c'est qu'elle en nourrit le rêve avec tous les battements de son cœur. L'homme y pense en courant. D'où vient donc que, dans son imagination, s'exagère sa valeur? Cela vient de ce qu'il intéresse au plus haut point notre vanité. Nous voulons être aimés pour que notre sourire étincelle, afin de nous dire un élu merveilleux. L'amour est ma sensation, mon ivresse, une délectation intérieure, un lit de roses où l'on s'étend avec moins de volupté que de fierté. L'amant porte ses triomphes comme un panache: il raconte ses victoires avec une fatuité épanouie et intolérable qui suinte par tous les pores de sa peau, et nous contraint d'éviter sa face, de l'interrompre, de le railler. — Et remarquez : dès que nous sommes lancés en d'autres poursuites et atteignons des buts divers, d'autres lauriers : réussite professionnelle, mainmise sur la fortune, amitiés de prix, l'amour nous importe beaucoup moins. La belle affaire que d'être regardé par une femme! il arrive que jusque dans nos bras elles font de l'œil au voisin!

Non, on n'est point un être rare pour avoir à raconter des prouesses qui sont à la portée de chacun. Ces lettres de femmes qui traînent dans nos tiroirs, que nous serrons dans nos cassettes, que nous ne pouvons nous décider à déchirer, qui étaient nos titres d'élégance, de beauté, de virilité, nous apparaissent désormais comme de risibles certificats. Les femmes juges de notre air, de notre personne, oh! le pauvre tribunal! On se rappelle qu'il est de très grands hommes qu'elles ont dédaignés, et des goujats, de belle mine sans doute, qu'elles comblèrent de leurs faveurs.

L'amour participe du hasard qui décide les rencontres, les culbutes des pantins humains; de la médiocrité, de la frivolité de ceux qui le distribuent; de basses fatalités de nature, de l'injustice inévitable du sort. Si nous sommes parmi les oubliés, parmi les mendiants, les pauvres qui n'en ont pas reçu leur part, ne nous désolons pas, ne nous hâtons pas de nous croire malheureux; ménageons-nous des compensations, des revanches. Quand on en a fait le tour, on ne se tourmente plus autant, et après tant de rêves ambitieux à son sujet, après avoir rêvé de conquérir toutes les femmes, on s'estime heureux d'avoir l'amour d'une seule qui nous comprenne et ne nous trompe pas.

Comment fixerons-nous au juste la valeur de l'amour ? Nous dirons qu'il vaut pour le développement de l'individu, pour son épanouissement, sa floraison, étant un stimulant physique, un enrichissement mental. Le fuir, l'ignorer, c'est être bien nigaud, c'est vivre mutilé, gauche, aveugle, dans un univers dont il est le grand ressort, dans une société où il est le secret des yeux qui se cherchent, le mot suspendu sur toutes les lèvres. Il nous donne confiance en nous-même, augmente notre chaleur vitale; il nous renseigne sur la vie dont il enferme plus de la moitié. Avoir été aimé de beaucoup de femmes rapporte du plaisir, évidemment, mais ne classe pas à un rang exceptionnel, et même ne donne aucun rang; le mérite d'un homme n'a rien à voir avec le nombre ni avec la qualité de ses maîtresses; et si l'amour, banal essentiellement, a ses réalisations supérieures, qu'il est difficile de remplacer, d'égaler, nous lui découvrirons toutefois des équivalents qui le balancent, qui le suppléent, qui font qu'on le laisse de côté, par exemple la gloire, cette perpétuelle ivresse au champagne; les ambitions surhumaines qui nous tiennent enfiévrés; ou encore le bonheur avec ses mille moments et ses mille formes qu'on goûte à leur heure sans songer à lui.

ÉMILE TARDIEU.



LA VIE LITTÉRAIRE

Poétesses : Renée Vivien, Hélène Vacaresco

Renée Vivien : *Etudes et Préludes*; *Cendres et Poussières*: *Evocations*; *Sapho-traduction*; *Du Vert au Violet*; *Brumes de Fjords*. (Lemerre, éditeur.) — Hélène Vacaresco : *Lueurs et Flammes*. (Plon, éditeur.)

Malgré les théoriciens « homaisistes » des Batignolles, la poésie française ne s'est pas renouvelée depuis quelques mois. Les poètes consultants se sont abstenus de corroborer par la faiblesse de leurs œuvres la faiblesse de leurs théories. Mais d'autres ont chanté avec art les chansons traditionnelles. Essayons de découvrir dans leurs chants la nouveauté de quelques petits airs.

Et tout de suite entrons en conversation avec les poètes, puisqu'il y a parmi eux beaucoup de poétesses. Les poétesses ne sauraient attendre, il en est même qui, comme la jeune Mme de Noailles, sont très pressées. A elles, à elles toutes apportons d'abord notre critique comme un hommage.

La gloire considéra quelques-unes d'entr'elles avec un indulgent sourire. Et la gloire fit bien. Elle n'aura point à regretter ses bonnes grâces envers Lucie Delarue-Mardrus.

Mme Lucie Mardrus a déjà su, en deux volumes seulement : *Occident*, *Ferveur*, renover son talent et en modifier les sources de son inspiration. Mme de Noailles, en deux volumes également : L'*Ombre des Jours*, le *Cœur innombrable* n'a su que se repéter. Les répétitions de Mme de Noailles ont justement fait paraître sa poésie plus faible : les renouvellements de Mme Lucie Mardrus ont justement fait paraître sa poésie plus forte. Nous attendons avec confiance les livres prochains de Lucie Mardrus. Puissent-ils être moins riches et moins brusques, d'inspiration tout aussi fervente, mais d'expression plus disciplinée. L'industrie, l'artifice de Mme de Noailles ne nous empêchent pas d'attendre ses prochains ouvrages avec défiance, on perfectionne mal un jeune talent incohérent et présomptueux dans le brouhaha indiscontinu de la publicité aux dix mille voix. La raison finit toujours par avoir raison ; et la critique aussi. Je n'ai pas été le dernier à marquer les qualités réelles de cette poétesse, déjà romancière, qui déteste publier discrètement ses incertains essais. Quand elle se sera délivrée des empressements hétérogènes qu'elle favorise ou qu'elle excite, et qu'avec un goût plus français de la mesure, elle eut fuis ; quand elle acceptera d'être jugée non plus pour son nom ou son origine, ou sa jeunesse, ou à la faveur de tous les snobismes désuets qu'elle peut représenter encore, mais simplement pour ses œuvres, quand elle se sera débarrassée de la cohue risible et servile de jeunes plébéiens avides de se frotter à sa noblesse franco-balkanique et de s'ennoblir par elle, quand ces acclamations factices d'enthousiasmes feints se seront tues, — et ce silence s'élèvera plus tôt qu'elle ne pense — car rien ne dure de ce qui est excessif — je persisterai pour ma part à noter les efforts dont témoigneront ses ouvrages, capables, je l'affirme, d'intéresser un jour les véritables lettrés s'ils sont plus méthodiquement conçus, écrits plus patiemment.

***

Mme de Noailles occupe donc, encombre les avenues de la gloire : et, très prochainement sans doute, étincellera dans la littérature un de ces chefs-d'œuvre dont est prodigue son jeune génie qui ne doute de rien, pas même de la loyauté des admirations intéressées qui l'accablent. Mais, à l'heure qui sonne, c'est Mlle Hélène Vacaresco qui représente la Roumanie dans la littérature française.

Un grand amour occupe toute sa poésie. Un amour unique qui s'exalte au lieu de s'apaiser par la rhétorique. Cet amour tenace reste en elle, la ronge énergiquement, mais sa souffrance est pour elle une sorte de jouissance. Elle devient pour nous comme un plaisir, car elle est exprimée avec une ardeur généreuse d'où jaillit parfois l'originalité littéraire. Et qui ne vantera d'abord la sincérité de son inspiration, de son émotion, une sincérité qui s'écoute parler, si je ne me trompe. Ce sentiment amoureux se développe en une sensuelle volupté qui même poétiquement, n'est certes pas déplaisante... L'amour est tout, toute la littérature, toute la vie.

Les Morts sont plus vivants qu'un sein privé d'amour.

La poétesse ne se plait que parmi les amoureuses.

Laissez venir à moi les amoureuses tristes,
Celles qui n'ont pas bu le calice enchanté,
Ou, plus pâles encore, celles dont tu persistes
Amour, à soutenir les sourdés voluptés.
O, laissez-les venir à moi, les amoureuses :
Le long des siècles clos comme en nos jours, laissez
L'essaim tumultueux des âmes malheureuses
Croître et gémir en chœur autour de mes pensers.

Cet essaim croit et gémit si bien que, malgré toute sa bonne volonté, la poétesse ne peut plus se détacher de son amour, et du souvenir de son amour :

Mes yeux, ne suivez plus la lune langoureuse !
Mes mains, n'égarez point vos caressants loisirs
Dans l'herbe souple et drue ou dans la source heureuse
Je veux vous détacher, mes yeux, de vos désirs,
De tout ce qui me plait, mes mains, je vous détache
Que tiédeur et fraîcheur vous manquent tour à tour
Et vous qui poursuivez tout ce que l'ombre cache
Mes yeux, reposez-vous d'avoir vu tout l'amour !

En vain ! car il est des repos impossibles... Il y a donc beaucoup de mélancolie vigoureuse et douce dans tous les vers de l'auteur de *Chants d'Automne*, *Ame Sereine*, *Lueurs et Flammes*... Et peut-être que ces chants d'amour seraient monotones si les chants

d'amour pouvaient l'être, parce que l'inspiration est toujours identique, les images souvent pareilles. Les courtes métaphores qui se succèdent vivement ne sont pas toujours très cohérentes. Et trop d'épithètes parmi tant d'amour ! Et manque de sobriété, d'où manque de relief. Et quelle audace à créer des mots qui ne sont pas indispensables à notre langue française !

Cependant on se laisse séduire au charme harmonieux — d'une harmonie un peu sourde — de ces rêveries qui regrettent, évoquent, souhaitent encore, au charme d'une robuste mièvrerie et d'une langueur solide, au charme de cette peine amoureuse, qui s'adoucit en s'exhalant, je pense, et qui s'exprime toujours, toujours. Et on est obsédé.

O seul qui m'as aimée hélas ! que n'es-tu mort !
Que n'as-tu disparu de mon terrestre sort !

On est obsédé par ce beau sentiment d'amour persistant et grave, ample et sonore. Puis, on entre en cet amour lui-même, on est possédé par lui, et, toutes réflexions faites, on pense que le poète a bien tort de vouloir se détacher de lui qui continue à l'inspirer si noblement, si fortement, si chaleureusement.

Mes bras, ne bercez point les voluptés éteintes
Dont vous ne pouvez plus ni blêmir, ni brûler !
Fermez-vous, mes regards, fermez-vous mes étreintes,
Car l'espace et l'ardeur n'ont rien à vous donner.

Mais si, mais si... Le poète le plus désespéré ne nous ôtera point l'espoir.

*
* *

Les bonnes poétesses françaises ne viennent pas toutes de Bucarest. Renée Vivien est anglo-américaine. Nous ne pouvons que la remercier pour la manière particulièrement originale et si flatteuse pour nous, dont elle s'y prit afin de prouver chez nous la supériorité — si discutable par ailleurs — des Anglo-Saxons.

Dans les poésies lyriques de Renée Vivien il y a un drame. Un drame se déroule à travers ses *Études* qui s'appliquent à des objets un peu particuliers, et qui sont les *Préludes* d'événements sentimentaux assez exceptionnels. Je crains bien d'alourdir, et de rendre vulgaire ce qui est, dans les vers, délicat et fin, exquis, adorable, souverainement mesuré, même dans la véhémence et la bizarrerie la plus extrême des sentiments et des sensations.

Mais quoi !.. Elle est animée, la poétesse d'une amitié passionnée, frénétique pour une jeune femme, mettons symbolique, inexistante, idéale, et cette amitié se déploie en des manifestations qui sont insuffisamment « idéalistes. » Je sais bien qu'elle compare la parfait du temps « l'objet de son amour » à un lys ; mais ce lys a des façons toutes spéciales d'être immaculé. Et dans l'amitié chaleureuse que chante la poétesse, il y a plus de sensualité que de sensibilité. Les formes de la femme adorée arrêtent en leurs contours le poète charmé jusqu'au délire. C'est la démarche fluide, la pâle paupière, les stagnantes prunelles, les yeux et la voix, et les cheveux fluides et subtils, les souples mains qui ont un langage si expressif, les mains blondes et légères, les belles hanches sereines, les frêles seins, et tout le charme blond du corps aimé...

Cette poésie est donc un hymne incessant à la beauté, mais avec l'effroi perpétuel que la beauté ne disparaisse.

Elle disparaît en effet, et dans *Cendres et Poussières* Renée Vivien rappelle, avec quelles délices et quelles douleurs langoureuses et violentes, la morte infiniment aimée. La mort épure tout. Et les vers, dont l'inspiration est plus que jamais sensuelle sont chastes.

O morte que j'aimais, ô pâleur étendue
Dans l'immobilité des néants noirs et froids
Je n'ose t'apporter que les fleurs d'autrefois
Et mes sanglots païens sur la beauté perdue.

C'est bien une conception tout antique et toute païenne de l'amour et de la beauté qui règne dans les vers.

Et d'abord, s'il faut dire la vérité, l'amour étant un substantif masculin au singulier et féminin au pluriel, Renée Vivien l'a fait féminin de toutes manières et d'autant plus singulier.

O parfum de Paphos ! ô poète ! ô prêtresse !
Apprends-nous le secret des divines douleurs,
Apprends-nous les soupirs, l'implacable caresse
Où pleure le plaisir, flétri parmi les fleurs !
O langueur de Lesbos ! Charme de Mitylène !
Apprends-nous le vers d'or que ton râle étouffa
De ton harmonieuse haleine
Inspire-nous, Psappha.

Sapho, reconnaissante d'une invocation aussi belle et aussi franche, inspire merveilleusement Renée Vivien, et ses vers ont le reflet du ciel de Mitylène, comme les yeux de son héroïne.

Ensuite, l'amour est un maître souverain ; radieux ou triste, torturé, désespéré, triomphant, il règne et son empire s'étend sur toute la nature. Nul ne peut se soustraire à lui, à ses caprices, à ses charmes, à ses maléfices. Et telle est la conception de l'amour qu'il ne faut pas oublier si on se pique de condamner la morale ou l'absence de morale que révèle la poésie de Renée Vivien.

Pourtant malgré cette *amoralité* beaucoup d'amertume entre en cet amour. Les baisers sont amers, sont âcres.

Ah ! le parfum ! ah ! le poison
De tes lèvres, fleurs vénéneuses !

Et jusque dans l'ardeur suprême de l'amour se

mêle une angoisse, l'effroi, le tourment des baisers.

Inquiétudes, souffrances qui corrompent l'amour mais augmentent son intensité ! Et la nature entière communie avec cet amour ! Et la nature se répand en une sensualité merveilleuse, une sensualité qui est toujours précise et qui parfois l'est trop. La terre, toute la terre lui paraît tiède de baisers las.

La terre s'alanguit énervée, et la brise
Chaude encor des lits lointains vient assouplir
La mer lasse et soumise
Voici la nuit d'amour depuis longtemps promise
Dans l'ombre je te vois divinement pâlir.

Il est aussi des saisons amoureuses.

L'automne s'exaspère ainsi qu'une Bacchante
Folle du sang des fruits et du sang des baisers...
... L'odeur des vignes monte en un souffle d'ivresse
La pesante douceur des vendanges oppresse
... Elle chante à grands cris le vers voluptueux.

Et les fleurs, les fleurs ! C'est le souffle violent et superbe des roses, les fleurs enfin,

Les fleurs pâles au souffle amoureusement tiède

Il semble que les fruits eux-mêmes suggèrent sinon des idées au moins des métaphores d'amours.

Ton baiser est pareil à la saveur des fruits.

Et les arbres, ont comme des gestes de passion, des attitudes, des élancements, des frémissements amoureux, et des murmures d'amour sous le vent qui les ploie. Il y a quelque chose de grave, de religieux dans cet amour infatigable, effréné et dans cette sensualité démesurée quelque chose de mystique.

Et naturellement, nécessairement se pressent toutes les images, toutes les métaphores, toutes les comparaisons que le sujet appelle. Et ce sont des résurrections qui ailleurs paraîtraient banales, mais qui animent cette poésie de prodigieuse passion.

Elle évoque l'âme des conquérants éclatante et barbare.

Les Amazones !

On voit errer au loin les yeux d'or de lionnes...
L'Amazone qui peint l'orgueil des cèlibats,
Qui [illegible] aux fronts purs sous les blanches couronnes
Contemple cependant sans colère, là-bas
S'accomplir dans la nuit l'hymen des amazones
Elles s'embrassent chez souverain des combats.

Les Bacchantes !

[illegible] plus de Perses arrogantes
Les bois pleins d'ombre tiède et des [illegible] nanis.
Et c'est l'heure troublante où dansent les Bacchantes
Parmi l'accablement des rythmes alanguis...

Aphrodite, Sapho, les Sirènes.

La Sirène aux cheveux rouges comme le soir
Chantait la volupté d'une mort amoureuse.

Dalila, courtisane au front mystérieux, toutes les déesses, toutes les héroïnes, toutes les femmes qui ont été énergiquement amoureuses et l'ont été d'une façon héroïquement désordonnée...

J'ai vu dans ton front bas le charme du serpent
Tes lèvres ont humé le sang d'une blessure
Et quelque chose en moi s'écœure et se repent
Lorsque ton froid baiser me darde sa morsure.
Un regard de vipère est dans tes yeux mi-clos
Et ta tête furtive et plate se redresse
Plus menaçante après la langueur du repos
J'ai sentis le venin au fond de ta caresse.
. . . . . .
Je te hais, mais ta souple et splendide beauté
Me prend et me fascine et m'attire sans cesse.
Et mon cœur plein d'effroi devant ta cruauté
Te méprise et t'adore, o reptile et déesse !

Cependant l'amour est plus fort, et l'amoureuse pleure prophétiquement la beauté de celle qui l'occupe toute entière. Elle prévoit le déshonneur de la ride.

Tes pas oublieront le rythme de l'onde
Ta chair sans désirs, tes membres perclus
Ne frémiront plus dans l'ardeur profonde
L'amour désanchanté ne te connaîtra plus !

Vers d'amours, oui de passions fières et douloureuse ! Ce qui étonne en cette poésie, qu'anime tant d'ardeur, c'est une sincérité inspirée. Ce n'est point là un simple exercice littéraire, la traducion plus ou moins heureuse, de sentiments plus ou moins entrevus plus ou moins supposés. Chez d'autres, la poésie n'est que de la rhétorique ; ici de la vérité et de la vie.

Et quelle vie ! Tant de poètes s'excitent en petit bourgeois, écrivent des vers tumultueux et font leurs trois repas par jour, et décrivant les passions les plus échevelées se couchent chaque soir à neuf heures et passent des nuits sans rêver. C'est ici de la vérité et de la vie.

Et quelle vie !

Rassurez-vous je n'aurai point le front d'invoquer une fois encore les théories bien connues sur la séparation nécessaire de l'art et de la morale pour justifier Renée Vivien de ses inspirations hardies... Je tiens pour certain qu'elle pourrait s'éloigner sans dommage des souvenirs trop persistants de Sapho de Lesbos, elle qui peut écrire des sonnets comme celui-ci : *les Arbres.*

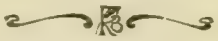
Dans l'azur de l'avril et dans l'air de l'automne
Les arbres ont un charme inquiet et mouvant.
Le peuplier se ploie et se tord sous le vent.
Pareil aux corps de femme où le génie frissonne.
Sa grâce a des langueurs [illegible] qui s'abandonne
Son feuillage murmure et frémit en rêvant,
Et s'incline, amoureux des roses du Levant...
Le tremble porte au front une pâle couronne.
Vêtu de clair de lune et de reflets d'argent,
Le bouleau virginal à l'ivoire changeant
Projette avec pudeur ses blancheurs incertaines
Les tilleuls ont l'odeur des âpres cheveux bruns
Et des acacias aux verdures lointaines
Tombe divinement la neige des parfums.

Rappelons Renée Vivien à des inspirations plus pures. Mon éminent confrère Charles Le Goffic qui sourit, même en grondant, et admire encore ce qu'il s'applique à blâmer, entreprend cette tâche dont je me réjouis en l'honnêteté de mes sentiments... Et au reste, je conviens que tout doit avoir une fin. Après ces deux chefs-d'œuvres, sans vertu, mais sans luxure et sans perversité et d'expressions presque continuellement chastes : *Etudes et Préludes*, *Cendres et Poussières*, *Evocations* était inutile, et il est bien vrai que des imitations de Baudelaire et de Verlaine y paraissent, il est bien vrai aussi que Renée Vivien doit se garder d'imiter, et de sortir de la vie pour entrer dans la littérature..

Qui refusera, dites-le, de vanter le rythme varié des ces vers cadencés, nuancés, jamais alourdis d'épithètes vaines, mais où chacune d'elle, au contraire, trouve son expression la plus forte, la plus complète, la plus pleine, ces vers éclairés d'images d'une précision discrète, éblouissantes, ces vers d'une forme classique où la langue la plus pure, la plus ferme traduit des sensations et des sentiments raffinés jusqu'à l'excès, ces vers où vibre en une éclatante barmonie une passion étrange, si vous voulez, malsaine, mais je n'y puis rien, ces vers qui ne renouvellent point la poésie, certes, mais où se révèle, ce qui suffit, un poète original, un grand poète!

Qui refusera, dites-le, d'admirer cette poésie fiévreuse où frissonne le génie (1)!

J. Ernest-Charles.



LA VIE PSYCHIQUE

SON RYTHME ET LA POÉSIE

On a fait remarquer récemment avec quelque ironie que ce temps n'était pas favorable aux « jeunes revues ». L'une après l'autre elles s'en vont, aussi fugitives que les étoiles de nos théâtres, après n'avoir brillé souvent qu'un jour. Heureuses celles qui ont duré quelques années. Si nous devons le constater, ce n'est point pour jeter l'outrage à ceux dont les barques descendent au gré du courant des heures, mais plutôt pour trouver, dans la vision de leur départ, un peu de cette intelligence de la vie que seule donne la contemplation sereine et désintéressée des choses qui passent. Tandis qu'en effet toute une génération disparaît, une autre se révèle qui s'affirme bien vivante, avec des idées et des volontés originales et des besoins nouveaux. Un mouvement intellectuel sérieux se prépare dans la génération qui monte. Je n'en voudrais donner qu'une preuve. Dans le dernier numéro d'une jeune revue qui naît sur les ruines de ses aînées qui meurent, (n'est-ce pas la loi de la vie ?) dans *les Poèmes* M. Adolphe Lacuzon vient de publier aux « Colloques » quelques pages qui me semblent décisives, en expliquant pourquoi, en son nom et au nom de tout un groupe de jeunes littérateurs, il a pris l'initiative de réclamer un monument pour Alfred de Vigny : Un comité s'est constitué, dont MM. Sully Prudhomme et de Heredia sont les présidents. Après avoir montré comment Alfred de Vigny s'impose à l'admiration de la génération nouvelle, il dit en effet : « Depuis un siècle, le domaine de la connaissance humaine s'est accru prodigieusement, et notre besoin de savoir s'en est accru davantage. A la conception nouvelle de l'univers et de la vie que s'est faite l'homme d'aujourd'hui, les paraboles d'antan ne correspondent plus. Nous ne pouvons plus nous intéresser naïvement aux légendes qui ont charmé nos pères ; nous-mêmes les avons trop entendues. Les points de vue sont déplacés et la poésie éternelle a besoin de nouveaux modes d'expression. Il faut une adaptation nouvelle. La littérature est en retard de cent ans sur la science. » Et plus loin : « Les poètes, a dit Shelley, sont les législateurs méconnus du monde. Puisque cela fut vrai, qu'ils le prouvent encore. Certes le savant moderne est fondé à sourire des pauvretés qui sont mises en vers aujourd'hui. Ça ne varie guère. Il y a le printemps, les étoiles d'or ou d'argent, les roseaux chantants, et l'antienne aux dieux. Les dieux sont morts, c'est de l'encens perdu. Les dogmes sont périmés, ils ne renaîtront pas de nos discussions ; la génération qui s'éduque actuellement sur les bancs des écoles se présentera demain devant la vie avec l'acquit formidable d'une science sans cesse en genèse d'elle-même. Elle aura le discernement prompt et le jugement sévère. Nous ne l'émotionnerons plus avec des phrases vides ou de belles rimes. Elle se gaussera de nos menuets et de nos romances surannées. Et cependant elle sera aussi intéressante, cette génération, que les précédentes. Elle aura autant de sensibilité et d'enthousiasme que ses devancières. Seulement, pour les lui découvrir et pour les exalter, il faudra plus de prestige et plus d'autorité que nous n'en avons, Car la production poétique de nos jours est tout au plus bonne à faciliter les rapports matrimoniaux, à faire tourner la tête aux vieilles filles ou à chauffer l'imagination des collégiens sentimentaux et pubescents. Franchement il faut trouver autre chose. Car si les cieux sont vides, l'aspiration demeure au cœur des hommes. Elle a besoin de s'élever, elle a des élans irrésistibles, et il ne faut pas

1. Je consacrerai mes deux prochains articles aux poètes.

qu'en s'élançant, elle s'égare aux superstitions de toutes sortes. La poésie est là qui doit rayonner au Zénith de la pensée humaine. En elle doivent se confondre tous les cultes abolis. C'est elle qui nous met en rapport avec l'inconnaissable et l'infini. Le frisson qu'elle provoque en nous émeut notre âme à l'unisson de l'âme du monde, et nous fait communier en elle et dans la vérité. Elle est dispensatrice de toute consolation et de toute beauté. Les religions lui ont dérobé ses formules incantatrices et les ont fait servir à la domination des trônes et des races. Reprenons-les, recouvrons les. Dans l'eurythmie universelle, dégageons le rythme inhérent au verbe humain, et par des hymnes enseignons aux hommes leur grandeur d'homme. Ce n'est pas en les persuadant qu'ils sont de misérables créatures qu'on les rendra généreux et nobles. Il faut avoir pour donner. »

J'ai tenu à citer intégralement ces fortes paroles, car je n'ai pas voulu les amoindrir. Si nous désirons en effet sortir du chaos où la poésie française se débat actuellement, et si nous pensons qu'elle ne peut pas rester un petit jeu de société, il faut que nous fassions un grand effort pour comprendre les lois vraies de la création poétique et pour nous comprendre nous-mêmes. Des œuvres considérables de critique seraient peut-être nécessaires. Mais là encore nous nous heurtons à une redoutable difficulté et à une constatation pénible : le public ne lit presque plus les livres sérieux. N'en a-t-il plus le temps ou préfère-t-il ceux qui l'amusent? Quoi qu'il en soit, nous devons n'en apprécier que plus profondément des publications qui maintiennent pour une élite le culte des hautes idées, et qui sentent l'utilité, l'urgence qu'il y a à discuter ces problèmes en apparence abstraits, mais qui, dans la réalité, dominent et commandent la vie même des nations. Je voudrais donc essayer ici de condenser aujourd'hui en un article l'essentiel de ce que nous devons savoir sur les rapports qui unissent la vie psychique, son rythme et la poésie, c'est-à-dire sur le mystère même de la création poétique dans l'âme du poète. Un peu plus tard j'essayerai de montrer de même comment l'œuvre se réalise, et quels sont actuellement les divers modes d'expression possibles de la poésie française.

∴

Quand on examine d'un peu près le XIXe siècle littéraire, ce qui attire tout d'abord l'attention, c'est le nombre des écoles et la diversité des doctrines qu'elles professèrent. Ce double fait vient de ce qu'à côté de la littérature proprement dite une science psychologique se constituait, cherchant à expliquer rationnellement les problèmes de la création poétique. Les littérateurs étaient influencés continuellement par les progrès de la science psychologique, mais ils mêlaient aux données scientifiques tant de passion, de parti pris, et d'enthousiasme dans leurs manifestes qu'ils leur enlevaient toute autorité durable. Chaque génération niait ce que la précédente avait affirmé. Les savants, au contraire, étaient plus désintéressés. C'est pourquoi sans doute ils ont abouti à un résultat plus décisif. Aussi est-ce chez eux qu'on trouverait le plus de lumière sur les problèmes qui nous occupent. Des philosophes comme Guyau, Renouvier, Ravaisson, Paul Souriau, Gabriel Séailles, pour ne citer que des Français, ont fait faire un pas considérable à l'esthétique, et nous devons leur en marquer toute notre reconnaissance. Pourtant ne croyons pas qu'ils aient trouvé le secret des choses. Que d'obscurités encore restent à éclairer ! Non seulement philosophes et savants sont sujets à l'erreur, mais eux aussi sont souvent les victimes des préjugés qui les entourent. Pendant des années, tant le spiritualisme cousinien, doctrine officielle du second empire et même de la troisième République, était odieux à tous les esprits réfléchis, on s'est défié de tout ce qui pouvait rappeler le spiritualisme. L'anticléricalisme s'en mêlant, on a étriqué la science et méconnu le mystère. On a ainsi rejeté les solutions et les hypothèses les plus profondes et les plus fécondes, souvent sans les examiner. Il est temps de tenir pour mort ce fantôme obsédant, et de ne plus nous en occuper au moins dans la spéculation intellectuelle, pour que nous puissions aborder vraiment à fond les problèmes qui n'ont été jusqu'ici que dégrossis par ceux-là mêmes à qui nous devons le plus de reconnaissance. Non seulement nous avons besoin de chercher à connaître la raison des choses, mais nous devons, si nous voulons créer véritablement des œuvres, savoir quelles sont les lois fondamentales de la création poétique. Le poète aujourd'hui ne peut plus être un ignorant ou un illuminé. Plus il comprendra profondément le travail de la conscience et de l'imagination créatrice, plus il verra augmenter ses moyens de prise sur la Nature. Sa magie, pour être clairvoyante n'en sera que plus puissante. Il démêlera ce qui, dans la tradition, repose sur des préjugés et sur des erreurs, et ce qui repose sur des bases solides. De toute façon donc, nous devons commencer par une analyse rapide et consciencieuse de la création poétique.

On a noté que, psychologiquement, cette création n'en n'était, en réalité, pas une. Il ne faudrait pas qu'il y eût d'équivoque sur ce point et nous verrons plus loin ce qu'il faut penser à ce sujet. Mais il est certain que l'œuvre ne sort pas d'un seul coup, mi-

raculeusement, du cerveau du poète, comme Pallas Athéné, casquée et armée de la tête de Zeus. Une idée ou une émotion très fortes sont données ; il se produit aussitôt, dans la conscience, un travail d'organisation des images et des idées, ce que Stendhal a appelé d'un mot heureux : une « cristallisation ». Les idées s'associent par ressemblance ou par contiguité ; l'œuvre peu à peu se forme, elle prend corps ; le travail de gestation de toute œuvre est, on l'a déjà remarqué, tout à fait comparable au travail de gestation d'une mère. Enfin l'œuvre arrive à maturité et elle demande à être réalisée.

Ces diverses phases du développement de l'œuvre sont trop connues et ont été trop bien étudiées, pour que nous pensions qu'il soit utile de nous attarder sur ce point. Ce qui nous importe, c'est d'atteindre non pas les apparences du mystère, mais le mystère lui-même. Décrire le phénomène est bien, mais le comprendre serait mieux. Or, aussitôt qu'on veut approfondir un peu cette question, on se heurte à deux systèmes contradictoires, à deux hypothèses divergentes.

Pour les uns, en effet, l'œuvre est tout entière produite par le travail mécanique du cerveau. Les associations d'idées ne sont que la phosphorescence consciente du travail moléculaire des cellules nerveuses. La réalité psychologique, c'est, en somme, l'image. L'idée générale n'est que la résultante fortuite des groupements d'images qui forment des images composites ; de même si l'on photographie tous les membres d'une même famille, on peut obtenir, en superposant les clichés obtenus, une photographie type. Ces images composites se groupent entre elles suivant les transformations de l'organisme et du cerveau. L'œuvre de génie est ainsi produite par l'organisme, et ce n'est, en somme, que par une pure transformation de la matière. Elle est une heureuse réussite qui ne prouve rien.

Enoncer cette théorie c'est montrer sa faiblesse. Elle ne résiste pas et n'a pas résisté aux objections de toutes sortes qui lui ont été présentées, et aux faits qu'on lui a opposés. Ainsi d'autres psychologues ne pouvant ni ne voulant méconnaître les rapports incontestables du physique et du moral et le travail prouvé des cellules nerveuses, mais ne pouvant pas admettre le mécanisme absolu dans la création poétique, ont imaginé une explication intéressante, mais un peu vague. Une force intérieure, que M. Gabriel Séailles (1) appelle « l'activité de l'esprit » préside, en quelque sorte, à ce travail de la conscience, de la mémoire et des cellules nerveuses. C'est cette « activité de l'esprit » qui est la force organisatrice intelligente des idées et des images. On est ainsi conduit à une nouvelle explication qui me paraît de beaucoup préférable à celle que j'esquissais plus haut. Qu'est-ce, en effet, que cette « activité de l'esprit » ? Ou bien c'est un mot, une échappatoire, un *deus ex machina* qui n'abrite que le néant, ou bien c'est une réalité. Or, si c'est une réalité, que peut être cette réalité ? Telle est la question décisive et fondamentale qui se pose. Pour ma part, je crois que cette « activité de l'esprit » est bien une réalité, et la principale, et qu'il suffit d'avoir le courage de formuler sa pensée à ce sujet pour aboutir à des notions satisfaisantes. Cette « activité de l'esprit », c'est le rythme même de la vie psychique.

Il est incontestable qu'une force mystérieuse, qu'un dynamisme qui ne peut être que psychique, puisque son action aboutit à créer des personnages de pensée et de rêve, et qui semble antérieur à l'intelligence proprement dite et à la liberté consciente et réfléchie, préexiste à la conception de l'œuvre même. Tous les grands créateurs et les plus grands savants ont noté en effet, que leurs œuvres ou que leurs découvertes se présentaient à eux d'un seul coup, comme dans une vision. Puis, aussitôt, une phase nouvelle commence. Ou l'œuvre conçue ainsi est abandonnée ou, au contraire, la volonté consciente la reprend. Un double travail de la conscience et de la subconscience a lieu, dont tout l'effort est de réaliser l'œuvre aperçue ainsi dans l'absolu, comme en un éclair. On a pu dire que cette force, antérieure à l'intelligence réfléchie, n'était autre que ce que Schopenhauer appelle « la Volonté ». Mais si cette notion de « volonté » explique admirablement l'instinct essentiel, durable et permanent de la race, elle est tout à fait insuffisante pour nous satisfaire, aussitôt qu'il s'agit de ce qu'il y a de plus profondément intime dans la personnalité, dans le moi ; car c'est bien au problème de la personnalité que nous aboutissons directement. L'activité de l'esprit, quand il s'agit de création poetique, ne peut être que l'activité d'*un* esprit ; le rythme psychique ne peut être que le rythme, la loi de développement d'*une* âme. Or cette force organisatrice existe en soi et par soi, antérieurement à l'intelligence même ; elle est donc, comme dirait Spinoza, une substance ; mais puisque cette réalité est la réalité même d'une personnalité, puisqu'elle est un monde pour elle-même, elle est aussi, par conséquent et plus profondément encore, ce que Leibnitz appelait une monade. C'est donc, au plus profond système des temps modernes qu'on aboutit en creusant cette notion de l'activité de l'esprit. On peut encore aller plus loin. De récents philosophes et des esprits très pénétrants, M. Bergson en particulier, nous ont permis de concevoir comment, non seulement ces âmes individuelles existent en soi à l'état de monade, mais comment elles vivent. Et

(1) Un beau livre, *Essai sur le génie dans l'art*

toutes ses analyses aboutissent à cette notion que les âmes individuelles se développent suivant un rythme qui leur est propre.

Cette vie de l'âme individuelle, aussitôt qu'on cherche par l'intuition à dépasser le domaine abstrait et conventionnel des concepts tout faits, apparaît comme une formule d'énergie ou comme un centre de force économisée dans une évolution mille fois séculaire, tandis que le fond des choses se révèle comme étant une Durée qui s'écoule. Et ce centre de force économisée, cette parcelle de Durée individualisée et concentrée, qui s'enrichit pendant les siècles du Réel qu'elle comprend, qu'elle embrasse et qu'elle s'assimile, cette monade agit et réagit, progresse et régresse. Et c'est précisément cette progression et cette régression qui constituent le rythme psychique. La régression peut aller jusqu'à la fusion totale de la monade individuelle dans la Durée impersonnelle. La progression est sans limites. Ce sont si peu là des imaginations en l'air, et cette hypothèse semble si bien être la plus admissible de toutes, que nous lui trouvons partout d'étonnantes justifications. La science moderne, qui bien souvent se croit matérialiste, ne fait pas un progrès sans montrer que ce qu'on appelle la matière est une apparence qui s'évanouit aussitôt qu'on veut la saisir. Non seulement nous savons que la conscience ne peut pas être quelque chose d'étendu, mais la réalité même de ce qui semble reposer sur l'étendue, comme ce que nous appelons le monde extérieur devient pour le savant de pures combinaisons de forces n'existant pour le philosophe que dans le rythme éternel de la Durée. Des expériences récentes comme celles du télégraphe sans fil ou des rayons Rœtgen doivent, à ce sujet, éclairer tous ceux qui conservent les vieilles idées du sens commun sur la réalité de la matière. La force seule existe et, par force, entendons ce mystérieux dynamisme qui, dans son essence, doit être psychique au moins en puissance, puisque ses manifestations conscientes le sont avec une si aveuglante évidence.

Faut-il interroger sur ce point le sentiment permanent de l'homme et la tradition? Nous verrons que presque toutes les doctrines secrètes des religions, ainsi que M. Schuré, aussi bien que Fabre d'Olivet et M. Burnouf l'ont établi, reposent sur des inspirations analogues et que le bouddhisme, le brahmanisme, l'hermétisme, les doctrines de Pythagore et probablement le christianisme des très grands esprits qui s'en tiennent à cette explication du monde, forment une suite étonnante d'une même idée. Enfin, puisque nous parlons de poésie, il n'est pas indifférent que le sentiment des quatre plus grands lyriques du XIXe siècle, aussi étrangers que possible l'un à l'autre, que Shelley, Gœthe, Mickiewicz et Hugo, aient professé, à ce sujet, des opinions presque identiques. Qu'on relise la plupart des poèmes de Shelley de et sa très belle Défense de la Poésie, l'entretien de Gœthe avec Falk après les funérailles de Wieland, le monologue de Conrad de Mickiewicz, ou qu'on fasse appel à la correspondance et aux œuvres de Victor Hugo à la fin de sa vie, on verra que tous quatre, avec les seules différences que pouvait faire naître leur originalité propre, ont témoigné à ce sujet d'une remarquable similitude de vues.

J'ajoute que l'expérience confirme ce que le raisonnement démontre et ce que la tradition établit. Comment, en effet, expliquer que le poème arrive à s'imposer aux autres âmes, s'il n'y a pas une loi assez générale pour dominer toutes les âmes humaines? Cette loi est précisément la loi du Rythme, non pas en prenant ce mot dans son sens étroit comme on le fait d'ordinaire, mais dans le sens le plus large et le plus précis. On peut l'appeler encore la loi du Nombre. L'âme du poète, au moment de l'inspiration, vibre suivant un rythme particulier; mais plus son âme, est puissante, c'est-à-dire plus elle est riche d'associations d'idées, plus son rythme sera évocateur. On n'a qu'à prendre un beau poème et à le lire. En l'examinant de très près on découvre en lui deux éléments : une sorte de mouvement intérieur qui fait, à vrai dire, sa vie même et un vêtement plus ou moins riche et somptueux d'images qui s'adapte à ce rythme. Ce qui émeut notre âme, c'est ce qui est contenu d'humanité essentielle dans ce poème, c'est par conséquent le rythme même de l'âme, et les idées ou images accessoires qui le vêtent ne nous semblent sublimes que parce qu'on sent confusément qu'elles sont les symboles nécessaires au poète pour nous traduire son émotion intérieure. Pour préciser et pour raisonner sur un exemple, choisissons un poème qui soit connu de tout le monde : les *Nuits*, si l'on veut. Qu'est-ce, dans ces admirables méditations, coupées d'élans enthousiastes ou de rêveries mélancoliques, qui fait que nous sympathisons avec le poète? C'est que nous sentons, après des années, vibrer dans ces vers, comme à la minute même où Musset les écrivait, l'âme même du poète. Le rythme réalise ce miracle qu'il garde à jamais vivant le mouvement même de l'âme. Toute la beauté de la forme n'est et ne reste belle que par ce souffle de vie éternelle qui relie ensemble, d'un mystérieux et indissoluble lien, tous les éléments divers qui la constituent. Et le rythme explique encore pourquoi le poème peut être compris de nous : C'est que notre âme à nous aussi est une réalité rythmique.

Mais, dira-t-on, s'il en est ainsi, pourquoi tous ne comprennent-ils pas le poète? L'objection s'écroule

et confirme même notre argumentation si l'on fait remarquer que, de même qu'un enfant ne peut pas soulever des poids qu'un athlète soulève sans effort, de même les âmes rudimentaires ne peuvent comprendre les pensées et les sentiments d'hommes de génie. Mais la loi du Nombre est si véritablement la Loi, que ces âmes rudimentaires n'ont qu'à progresser pour que, par degrés et à mesure qu'elles s'élèvent, le Poème et son rythme essentiel s'imposent à elles, comme à toutes celles dont les énergies intérieures sont concordantes. Ce qui peut s'énoncer encore par cette formule : pour que les âmes se comprennent, il faut que leur rythme concorde, et l'harmonie est précisément cette concordance spontanée des rythmes dans un dynamisme libre et perpétuel. Dans ce vaste mouvement des énergies individuelles, des monades qui constituent l'univers, le poème de génie est la traduction harmonique d'une loi durable et très haute. Cette loi dépasse de beaucoup les lois ordinaires du milieu humain, systèmes de rapports le plus souvent maladroits, tissés comme des toiles d'araignées, entre des préjugés sans vie. Mais les hommes sentent, avec plus ou moins de conscience, que ces lois du Nombre sont supérieures aux leurs. De là leur admiration pour les hommes de génie qui savent les révéler, et de là l'enthousiasme que causent les très grands poèmes.

Et quand je dis « poème » j'emploie le mot dans son sens le plus étendu. La musique autant que la poésie, et que les autres arts, sinon davantage, est une expression rythmique. Tous les grands artistes organisent, en effet, l'univers suivant le rythme qui leur est propre, et c'est en cela qu'ils sont créateurs, au même sens qu'on peut dire que Dieu est créateur, si on appelle Dieu la force permanente et éternelle qui organise durablement l'univers, qui maintient la loi d'attraction entre les astres qui évoluent dans l'infini du ciel, et qui empêche partout la vie de se décomposer et de se dissoudre. Les vrais créateurs sont donc, comme l'affirme avec une puissance admirable Adam Mickiewicz, ce grand poète presque inconnu en France, des émules de Dieu. La seule différence qui existe entre eux, c'est que, pour traduire le Divin qu'ils conçoivent, ils doivent se servir de symboles différents : le musicien de sons, le poète de strophes, d'images et de mots, le peintre de couleurs, le sculpteur de mouvements imprimés à l'argile, l'architecte de lignes. Mais dans ce vaste effort de l'âme humaine pour atteindre la Réalité absolue et pour rendre sensible la Beauté de la vie, le rôle de la poésie peut être sans doute le plus fécond, parce qu'il est à la fois le plus général et le plus précis, la poésie se servant, pour dire son rêve, en même temps du rythme qui est son essence comme il est celle de la musique, mais aussi d'images, de concepts et de mots. On arrive ainsi à voir clairement quel peut être ce rôle et à pouvoir, par conséquent, formuler quelques conclusions pratiques.

*
* *

S'il est définitivement établi, comme tout paraît le démontrer, qu'il ne peut pas y avoir une science, mais des sciences, et que ces sciences, loin de conduire l'homme à une vision d'ensemble de l'univers, lui fournissent au contraire continuellement des points de vue nouveaux sur le Réel dans des ordres de connaissance différents, les hommes risquent de perdre toute vue synthétique sur l'ensemble des choses, les sciences allant vers la diversité et non vers l'unité. La Religion, qui longtemps avait donné à l'homme une raison de vivre, depuis qu'elle s'est enfermée dans ses dogmes puérils et surannés comme dans une citadelle inaccessible, devient de plus en plus étrangère à la vie et aux préoccupations des plus grands esprits. Pourtant, chacun se spécialisant de plus en plus, il est à craindre qu'un certain affaissement du niveau moral suive l'indifférence des hommes à l'égard des problèmes essentiels qui doivent avant tout nous préoccuper. Comme le dit M. Adolphe Lacuzon, dont je citais les belles paroles en tête de cet article, la mission principale de la poésie devrait être de rappeler aux hommes ces problèmes essentiels. Elle ne ferait ainsi que reprendre le grand rôle qu'elle a joué dans les sociétés primitives où les poètes étaient législateurs, où la Pythie était écoutée, où la Bible et les Védas tenaient lieu de livres saints et de code. Sans doute, nous ne pensons pas que le rôle du poète serait aujourd'hui identique à celui des voyants et des prophètes des premiers âges, mais déjà nous nous rendons compte que tous ceux qui, dans les temps modernes, ont fait entendre la grande voix de la Raison supérieure et de l'Ame éternelle, ont exercé une action féconde et utile sur leur milieu. La poésie, plutôt que de s'amoindrir parmi des subtilités et des casuistiques purement formelles, devrait reprendre la grande tradition. Oh ! certes, ce n'est pas par des raisonnements que nous donnerons du génie ni même du talent à ceux qui n'en ont pas, mais on pourrait du moins empêcher peut-être ceux qui en ont de le gaspiller parmi des chinoiseries et des futilités. C'est dans cette intention que j'ai écrit cet article, et ce sera pour montrer de quelles richesses expressives les vrais poètes peuvent disposer en ce moment, que j'indiquerai prochainement quels sont, à mon sens, les divers modes d'expression de la poésie française.

LÉON VANNOZ.

Paris. — Typ. A. Davy. Imp. des *Deux Rives*, 32, rue Madame. *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 16 — 4e SÉRIE — TOME XX — 17 OCTOBRE 1903

LA TOUR DU LÉPREUX (1)

I. — LA CITÉ D'AOSTE

Parmi les passages des Alpes, le Grand Saint-Bernard demeure l'un des plus fréquentés. A partir de l'an prochain, il le sera même davantage, car l'administration italienne, fort en retard sur celle du Valais, aura enfin terminé le tronçon inachevé qui doit rejoindre la route suisse au sommet du col.

La première ville que l'on rencontre à la descente sur l'Italie est la cité d'Aoste, reine de ce val tantôt sauvage et tantôt riant où coule la Doire, et que recouvre, le soir, l'ombre des grandes Alpes, — pays de prédilection, à cause de ses chasses, du roi Victor-Emmanuel Ier qui est représenté, sur une place de la petite capitale, en chasseur de bouquetins. La cité d'Aoste, tapie au pied des montagnes, apparut aimable et bienveillante à l'armée de Bonaparte qui sortait des neiges et marchait vers Marengo. De fait, malgré sa vétusté et son aspect un peu rude et fruste, elle annonce la grâce italienne. Au voyageur qui vient de France et de Suisse, elle apporte une sensation nouvelle. Cette impression de nouveauté, n'est-ce point uniquement pour la rencontrer que l'on voyage? C'est un pays de transition : une Italie où l'on parle français.

Ses rues antiques sont pavées de petits cailloux qui semblent ronds et que les pieds trouvent pointus, qui usent les souliers et font danser les voitures. Dans leur milieu, qui forme caniveau, elles sont comblées par un ruisseau d'eau courante qui coule paisiblement. De temps à autre, un minuscule pont de pierre autorise les enfants et les personnes majestueuses ou craintives à passer d'une rive sur l'autre. Pour contenir tant de choses — rivière, rivages et ponts — ces rues ne sont point larges. Les maisons qui les bordent ont de vieilles façades ridées et crevassées, qu'ornent de petits balcons de fer arrangés en jardins suspendus. Quand je parle de jardins suspendus, je veux dire dire deux ou trois pots de fleurs. Mais cette décoration ne manque point de pittoresque : elle jure un peu avec les pierres grises des habitations, assez semblables à des aïeules qui ne renoncent point encore à la coquetterie. Ainsi l'entrée dans Aoste est amusante et gentille.

De la carriole où je suis et qui saute sur les pavés, je regarde défiler l'ancienne cité. Les rues sont toutes pareilles. Sur le pas des portes, des Valdotaines aux fichus bariolés font la conversation. C'est dimanche. Où sont les hommes? Ils jouent aux boules, jeu national. Par endroits, je découvre une maison peinte en rouge, ou recouverte de fresques absurdes (par exemple, une femme peinte dans une

(1) Bibliographie : *Œuvres complètes de Xavier de Maistre*, précédées d'une notice de Sainte-Beuve (édition Garnier). — *Œuvres inédites de Xavier de Maistre : premiers essais, fragments et correspondance*, avec une étude d'Eugène Réaume (2 vol. Lemerre éditeur). — *Le lépreux de la cité d'Aoste*, 6e édition valdotaine, enrichie de nouvelles notes (Aoste, chez Joseph Brivio, libraire). — *Joseph de Maistre avant la Révolution*. 2 vol. par François Descostes (Mame éditeur). — *La correspondance de Xavier de Maistre*, par M. G. Dénarié (brochure, Perrin éditeur à Chambéry). — *Xavier de Maistre, peintre*, par Emmanuel Dénarié (brochure, hors commerce, Chambéry, Perrin éditeur). — *Xavier de Maistre, chapitre inédit d'histoire littéraire et bibliographie*, par H. Maystre et A. Perrin (Perrin éditeur à Chambéry). — *Lettres inédites de Xavier de Maistre à sa famille*, publiées par l'abbé Félix Klein (*Correspondant* des 10 et 25 décembre 1902).

fausse fenêtre). Le mauvais goût, en Italie, est toujours un peu cocasse et divertissant.

Me voici sur la place Charles-Albert entourée d'arcades, et à peine gâtée par le monument du Dr Cerise. Je descends vite à l'hôtel, et je demande un guide pour visiter la ville le soir même et gagner du temps. C'est, spécialement, la Tour du Lépreux que je désire voir, en souvenir du récit quasi-populaire de mon compatriote Xavier de Maistre

— Un guide, Monsieur? En voici justement un qui passe!

Ils ont toujours, en Italie une occasion qui leur tombe du ciel à point nommé. Et l'on embauche devant moi, avec toutes sortes de sourires, un petit jeune homme plein de politesse qui paraît un peu ahuri, mais se laisse faire.

— C'est lui qui connaît le mieux notre ville, m'assure l'hôtelier qui gesticule et montre gaîment ses dents.

Je l'eus parié : ici la Providence fait bien les choses.

Je pars donc avec mon guide qui sourit aimablement à toutes mes questions, mais se contente d'y répondre d'une façon évasive.

— Antiquités romaines! me déclare-t-il avec emphase, comme nous traversons par hasard la porte prétorienne aux murs énormes et noirs.

Sur la route d'Ivrée nous découvrons ensemble l'arc de triomphe d'Auguste, au cintre duquel est suspendu par une tige de fer un vieux crucifix. Grâce au Joanne que j'ai emporté, je n'oublie rien. Et je m'aperçois bientôt que c'est moi qui montre la ville à mon guide. Nos dialogues sont tous dans le genre de celui-ci :

— Cette église est la cathédrale?

— Peut-être bien.

Sur le toit de cette cathédrale se dressent des saints de bronze, qui paraissent danser, et la fresque baroque qui décore sa façade ressemble assez à un guignol pieux.

— Et maintenant, dis-je, quand nous avons terminé le tour de la ville, montrez-moi la Tour du Lépreux?

Mon guide répète complaisamment.

— La Tour du Lépreux.

Notre promenade m'a inspiré des doutes sur sa compétence. Je l'observe avec méfiance. Cependant il ne manifeste aucun embarras, et inspecte l'horizon autour de lui.

— La voici, me dit-il simplement.

Il me montre une tour, en effet. Heureusement j'ai emporté des cartes postales qui représentent les curiosités de la cité d'Aoste. Je lui prouve aussitôt son erreur :

— Mon ami, vous vous trompez. Cette tour est la tour de *Bramafam*. Là, René de Challand, au xve siècle, enferma sa femme, la princesse Mincie de Bragance, qui l'avait trompé et l'y laissa mourir de faim. Bramafam veut dire *cri de la faim*.

— Peut-être bien, fait mon homme sans s'étonner en recevant la confidence de cette légende brutale, évidemment inconnue de lui.

Il cherche ailleurs, et bientôt reprend d'un ton victorieux :

— La voilà.

— Pas davantage, mon ami. Cette tour-ci faisait partie de l'ancienne prison.

— Peut-être bien.

Je commence à me fâcher devant ce calme imperturbable :

— Ah çà, connaissez-vous, oui ou non, la Tour du Lépreux?

Il lève les bras au ciel.

— Mais non, Monsieur! Il n'y a pas de lépreux à Aoste, je vous assure. La ville est bien tenue.

Je tâche de recouvrer mon sang-froid pour demander :

— Connaissez-vous Xavier de Maistre?

— Xavier de Maistre? Attendez : c'est le nom d'une petite rue.

— Avez-vous lu le *Lépreux de la Cité d'Aoste*?

Sûr de son fait, il sourit :

— Oh! non, Monsieur.

Il croit que je plaisante. Réduit à mes seules ressources, je découvre enfin, sur la route de Courmayeur, au midi de l'hospice de la Charité, la Tour du Lépreux. Mon guide a passé cent fois devant sans y prendre garde, car elle appartient à l'hôpital. Il faut que je lui raconte l'histoire du Lépreux, et il y prend le plus vif intérêt. Telle est l'étendue de la gloire littéraire.

— Vous comprenez, Monsieur, conclut-il avec philosophie, on ne sait jamais les histoires de son pays.

— Ce sont les étrangers qui vous les apprennent.

— Justement.

La femme qui nous ouvre la porte du jardin est mieux informée.

— Ce jardin, nous explique-t-elle, était divisé en deux par une haie. Le lépreux, Pierre-Bernard Guasco, en cultivait une partie, et sa sœur cultivait l'autre. A cause de la haie, ils ne pouvaient pas se voir, mais ils pouvaient se parler. La sœur était malade seulement à l'intérieur, tandis que le visage du frère était tout rongé.

La Tour carrée, et couronnée de créneaux, bâtie sur un bastion romain, est appuyée à un corps de bâtiment. Nous sommes presque à la campagne. La cité d'Aoste, d'ailleurs si paisible, n'envoie jusqu'ici aucune rumeur. Au-delà, ce sont des jardins et des

prairies que recouvre une belle herbe grasse. Et, tout au fond, se dresse la chaîne des Alpes aux sommets neigeux.

Nous visitons successivement le rez-de-chaussée (deux pièces voûtées) qu'habita Marie-Lucie-Angélique Guasco, et le premier étage que le Lépreux occupa. Cet appartement se compose d'une cuisine, d'une petite chambre à coucher qui donne par deux fenêtres sur la campagne, et d'une grande chambre où l'on venait célébrer la messe pour l'infortuné. De cette pièce une porte ouvre sur une terrasse, large comme un gros mur, et longue de quelque pas. C'était la promenade du Lépreux sous un arceau de vigne. De là, aussi, il pouvait descendre dans son jardinet.

Le soir qui tombe donne à cette campagne du val d'Aoste un air de sérénité, de douceur incomparable. Il y a un siècle, il apportait sa paix au malheureux Pierre-Bernard Guasco, voué à la solitude par ce mal que les anciens appelaient *le frère aîné de la mort*.

Comme je rentre à l'hôtel après avoir instruit, payé et congédié mon guide, j'interpelle vivement l'hôtelier :

— Votre homme ne connaissait pas même la Tour du Lépreux.

— Ce n'est pas possible !

— C'est comme je vous le dis. J'ai dû le renseigner.

Mais l'hôtelier ne cesse pas de me sourire et de me montrer ses dents. Il ne songe pas à s'excuser. C'est un sage.

— Maintenant, me dit-il, maintenant il saura montrer la ville aux étrangers...

II. — Le Lépreux

Je ne sais si le *Lépreux de la cité d'Aoste* trouve encore beaucoup de lecteurs. L'art de Xavier de Maistre est délicat et subtil, bien qu'il paraisse un peu passé. Il ressemble à ces fleurs séchées qui conservent un parfum surprenant. On les croit mortes, et leur petite âme odorante persiste à vivre. Les expressions ont perdu leur éclat : les phrases sont ternes : l'ironie même n'est pas assez méchante pour garder quelque force. Pourtant, de ces petits récits sans prétention se dégage une impression très nette de réalité, de vérité. Ils furent écrits pour le plaisir, et parce qu'ils relataient des faits exacts. Ainsi, parfois, un tableau se décolore et garde néanmoins intactes les lignes du dessin. Le dessin ferme et précis protège mieux que la couleur contre les atteintes du temps.

Tous les détails du *Lépreux de la cité d'Aoste* ont été minutieusement contrôlés. Dans l'édition valdotaine qu'il publia peu après la mort de Xavier de Maistre, M. Carrel apporta son propre témoignage : « Il y a encore dans la cité d'Aoste, dit la préface, des personnes qui ont connu le Lépreux... J'ai interrogé, il y a douze ans, bien des vieillards distingués de ma connaissance, et tous, sans exception, m'ont répondu qu'ils avaient non seulement vu cet infortuné, mais encore qu'ils lui avaient parlé et même qu'ils en avaient reçu des fleurs. J'ai recueilli des renseignements sur sa taille, sa figure, sa démarche et ses mœurs. Le Lépreux avait une taille moyenne, une figure large, des yeux gros et rouges, une démarche assurée, un caractère vif par nature et doux par réflexion. Il aimait beaucoup les enfants. Il était très gracieux dans la conversation ; il se tenait cependant un peu éloigné des visiteurs (1). Il était enfin pieux et bon chrétien. »

Autrefois les lépreux inspiraient plus de terreur que de pitié. Lorsque les médecins reconnaissaient les symptômes de la lèpre sur le corps d'un malheureux, le malade était condamné au sequestre par les juges. Un cortège de prêtres et de clercs, revêtus de surplis, d'étoles, et précédés de la croix, le venait chercher et l'emmenait à l'église en chantant les versets funéraires. Devant l'autel on lui ôtait ses habits pour le revêtir d'une robe noire. Il entendait la messe des morts. Enfin, enseveli vivant, il était conduit au lazaret ou, à défaut de lazaret, dans quelque demeure isolée, avec défense d'entrer dans un moulin et dans les lieux où l'on cuisait le pain, de se laver les mains dans les fontaines et les ruisseaux. Il ne pouvait toucher directement les denrées ou les objets qui lui étaient nécessaires. Il ne devait jamais quitter la robe qui servait à le désigner de loin. Quelquefois, il recevait une clochette qu'il devait agiter lorsqu'il rencontrait un être humain. Et la mort était sa libératrice.

Cependant la commisération publique et le secours de la religion atténuaient souvent ces rigueurs. Des ordres religieux se dévouèrent pour soigner une maladie aussi redoutable. A Aoste, en 1773, fut fondé un hôpital des Chevaliers de l'Ordre Militaire des S. S. Maurice et Lazare pour soigner les infirmes abandonnés. C'est à ce titre que le lépreux et sa famille y furent envoyés. Nous avons vu que ce lépreux s'appelait Pierre-Bernard Guasco. Le rapport du médecin qui l'a soigné, le Dr Martignène, a été publié dans l'édition valdotaine de l'ouvrage de Xavier de Maistre. Il contient les détails les plus circonstanciés sur l'origine du malade et sur la marche de son mal. Pierre-Bernard Guasco était originaire du comté de Nice. Son père et sa mère étaient d'humbles paysans qui eurent quatre enfants chez

(1) Il est à croire que c'étaient plutôt les visiteurs qui se tenaient éloignés de lui.

qui se manifestèrent les premiers indices de la maladie. Les parents n'en furent atteints que plus tard. On les soigna vainement, et même on essaya sur eux toutes sortes de traitements rares et singuliers, tels que bains sulfureux calcaires, mercure, bouillons de vipères, etc. La mère et le fils aîné succombèrent les premiers à Moncalieri, près de Turin, où ils avaient été transportés. Le père et les trois enfants survivants furent envoyés en juin 1773 dans la cité d'Aoste. Lorsque Xavier de Maistre vint tenir garnison dans cette ville, Pierre-Bernard avait perdu successivement les autres membres de sa famille, et, la dernière, sa sœur préférée, Marie-Lucie Angélique. Celle-ci ne portait sur le visage aucune trace de lèpre, mais ses mains et ses doigts en étaient couverts. Elle fut jolie peu de jours. Elle n'avait que trente-deux ans à sa mort (3 septembre 1791) et paraissait plus âgée : la douleur et la solitude l'avaient prématurément vieillie. Elle ne se plaignait point de sa misère : c'était une âme tendre et pieuse qu'un grand courage fortifiait.

Son frère lui survécut douze ans. Cependant il n'était point absolument abandonné. Un prêtre venait de temps à autre lui dire la messe, le confesser et même lui donner la communion, enfin lui lire des livres de pitié et l'exhorter à la patience. Il recevait des provisions abondantes que l'on déposait à l'entrée du clos après avoir sonné pour l'avertir. Ces provisions consistaient en viandes, pâtes, œufs, pain, beurre, farine, riz, huile d'olive, fromage, etc., ainsi qu'il résulte d'un journal détaillé où ces comptes sont inscrits. Il cultivait des fleurs qu'il ne touchait jamais Parfois des enfants que la curiosité attirait lui venaient demander des bouquets. Heureux et prudent à leur place, il coupait ses fleurs avec des ciseaux et les leur tendait avec des pincettes.

Les docteurs Martignène et Villot qui lui donnèrent leurs soins le saignaient assez souvent. Ils portaient pour cette opération des gants et un masque sur le visage. Un médecin qui remplaça un jour le Dr Villot absent oublia ou méprisa ces précautions. Il se crut ensuite atteint de la lèpre, et l'on eut toutes les peines du monde à le tranquilliser. Il en fut quitte pour la peur.

Le lépreux mourut dans sa tour le 13 décembre 1803, à l'âge de 52 ans, après y être demeuré trente ans cinq mois et vingt et un jours. « Sa quote part de dépenses, dit son minutieux biographe, pour pension, habillement, blanchissage, linges, manutention des meubles et l'entier entretien, à raison de 30 livres par mois, s'élève à 10.971 livres ».

III. — UNE IDYLLE DANS UNE MALADRERIE.

Xavier de Maistre, officier dans l'infanterie de marine sarde, résida dans la cité d'Aoste de 1793 à 1797. Il était né à Chambéry le 8 octobre 1763. Il nous apparaît dans ses ouvrages, doux, spirituel et nonchalant. Cependant il fut un jeune homme plein de feu, et il garda longtemps sa jeunesse. Sur le tard, il fut un vieillard séduisant mais susceptible. Il fit en 1784 une ascension en montgolfière qui mit en l'air tout Chambéry : c'était l'une des premières tentatives d'aérostation et des plus hardies. Un duel qu'il eut à Alexandrie valut, à lui, quarante-deux jours d'arrêt, et à nous *le Voyage autour de ma chambre*. Ce petit essai, auquel il ne prêtait nulle importance et qu'il envoya, sans prétention, à son frère Joseph pour le divertir, parut, par les soins de celui-ci, à Turin en 1794, avec cette indication transparente : *par M. le chev. X... O. A. S. D. S. M. S.* (officier au service de Sa Majesté Sarde (1). Le succès en fut immédiat. Mais Joseph de Maistre invita son cadet à s'en tenir à cette jolie œuvre d'amateur. Aux yeux de Xavier, la littérature qui le devait rendre immortel, avec le concours de l'illustration de son aîné, ne fut jamais qu'une distraction. Il lui préférait sa peinture et les petits travaux scientifiques qu'il présentait à l'Académie de Turin.

Dans la cité d'Aoste, Xavier, qui aimait à flâner, découvrit le lépreux et ne craignit pas de se lier avec lui. Cependant *Le Lépreux de la cité d'Aoste* ne parut que bien des années plus tard, en 1812, à Saint-Pétersbourg, avec une préface du comte Joseph de Maistre. Mais tous les détails en sont exacts. Xavier ne savait pas mentir; il ne savait que donner un tour gracieux à la réalité. Les éditions du *Lépreux* se multiplièrent. Mme Olympe Cottu en publia même une contrefaçon où elle introduisit des tirades philosophiques. Xavier se trouva créer un genre, et toute une école de romans, parmi lesquels *Ourika* de Mme de Duras, triste aventure d'une négresse navrée de sa couleur, provoqua la pitié humaine bien avant l'intervention des romanciers russes.

Xavier de Maistre ignorait sa renommée littéraire ou ne s'en préoccupait aucunement. Il avait eu une carrière mouvementée. Après l'invasion de son pays natal, la Savoie, il prit du service dans l'armée de Souvarow, et suivit le vieux général en Russie. Comme son frère aîné, il connut bien des jours de misère. Sa peinture — encore un talent d'amateur qu'il avait par hasard et sans travail (2) — lui permit de

(1) Cette édition que j'ai vue chez M. le baron Charles de Buttet, petit-neveu et filleul de Xavier de Maistre, porte en épigraphe ces deux vers de Gresset :

Dans maint auteur de science profonde
J'ai lu qu'on perd à trop courir le monde.

Elle fut imprimée à Lausanne et non à Turin, bien qu'elle porte cette dernière indication. Une note du journal inédit de Joseph de Maistre le mentionne et en indique le prix.

(2) Voir la brochure d'Emmanuel Denarié sur *Xavier de Maistre peintre*.

gagner son pain. Rentré dans l'armée russe, il y fournit une carrière assez brillante et fut nommé général après une campagne en Géorgie contre les peuplades insoumises du Kouban (1). Il épousa en 1812 une demoiselle d'honneur de l'impératrice qui était douée d'une grande beauté et qu'il aimait depuis longtemps. Il trouva une dot par surcroît, à la suite du décès opportun d'un frère dissipateur et d'un oncle chambellan, de qui sa femme hérita plus de 50.000 livres de rente ou deux mille paysans. De ce mariage il eut quatre enfants, et les vit tous mourir. Pour sauver les deux derniers il entreprit un voyage en Italie, et il y laissa deux tombes. Mais nous verrons qu'il en rapporta des souvenirs. On sait qu'il mourut presque nonagénaire, en 1852. Lamartine disait de lui : « Les glaces de la Russie semblaient l'avoir conservé. » Cependant, loin de la Savoie et du val d'Aoste, il se sentit toujours en exil. La Savoie était sa patrie et, pour le val d'Aoste, d'autres raisons retenaient son cœur (2).

Il fit un voyage à Paris en 1839, et fut tout surpris d'y trouver la réputation qui l'attendait. Il se prenait pour un doux barbare, et n'était qu'un homme à la mode. De ce séjour, Sainte-Beuve profita pour écrire son portrait. Déjà le critique faisait la chasse aux renseignements pittoresques et inédits, propres spécialement à peindre, compromettre ou déconsidérer les gens de lettres. Et il joua au pauvre Xavier un tour de sa façon, en arrangeant un petit détail qu'il tenait de Xavier lui-même. Xavier nous raconte avec colère son aventure dans une lettre adressée le 18 juillet 1839, à celle qu'il aima comme une fille, Mme de Marcellus.

« Avez-vous lu, lui mande-t-il, ma biographie de M. Sainte-Beuve ? Avec la bonne intention de m'obliger, il m'a vivement blessé en parlant de rendez-vous que j'avais, dit-il, avec une dame chez le Lépreux. J'avais dit une fois à cet indiscret que personne, à la cité d'Aoste, ne craignait de le voir, et que je lui avais fait plusieurs visites avec une dame à laquelle je faisais la cour. Mais je n'ai point parlé de rendez-vous, qui n'existèrent jamais. Je ne vous ai jamais parlé de ces amours? Voilà l'histoire : c'était une jeune veuve indépendante, la plus belle de la ville d'Aoste et y jouissant d'une assez jolie fortune. Je lui avais fait la cour pendant trois ou quatre ans, dans l'espoir d'en faire ma femme, mais elle en préféra un autre : voilà en quoi consiste ma bonne fortune que l'on publie dans les deux mondes. — Lisez ce passage où l'on me fait « jouir de la suprême félicité séparée par une feuille tremblante du suprême désespoir. » C'est chez le lépreux que nous allions nous cacher, bien sûrs de n'être pas découverts! L'impudent! — Cette bonne dame existe encore; elle a des enfants et une réputation au-dessus de tout soupçon. Que pensera-t-elle de ma fatuité presque octogénaire? Car j'ai l'air d'avoir raconté toutes ces sottises. »

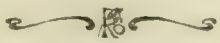
Et il conclut le plus naturellement du monde : « Que le diable emporte les littérateurs et la littérature! Je ne veux plus en entendre parler! »

C'est la phrase la plus véhémente de toute son œuvre. Voici, maintenant, le texte même de Sainte-Beuve : « Son habitation (du lépreux) était parfaitement solitaire : un jeune officier (celui de Mme Hautcastel peut-être), donnait volontiers alors, à la dame qu'il aimait, des rendez-vous dans ce jardin qui cachait des roses; ils étaient sûrs de n'y pas être troublés. Deux amants se ménageant des rencontres de bonheur à l'ombre de cette redoutable charmille du lépreux, n'est-ce pas touchant? L'extrême félicité à peine séparée par une feuille tremblante de l'extrême désespoir, n'est-ce pas la vie? »

Ainsi les commentateurs enjolivent l'histoire. Ainsi le romanesque Sainte-Beuve affublait gratuitement de ses propres complications psychologiques et sensuelles cet honnête et simple Xavier, à qui elles convenaient comme un manteau de soie à un gentilhomme campagnard.

HENRY BORDEAUX.

(*A suivre*).



(1) Dans les lettres publiées par l'abbé Klein se trouve le récit de cette campagne. Il est écrit avec la verve et l'entrain d'un jeune sous-lieutenant, et l'on se rend mieux compte à cette lecture de la miraculeuse conservation physique de Xavier de Maistre.

(2) M. l'abbé Klein arrête la publication des lettres de Xavier de Maistre à sa famille à l'année 1843 et ajoute : « Xavier de Maistre vécut encore neuf ans, jusqu'au 12 juin 1852. Il partit après tous les siens, après ses quatorze frères et sœurs, après ses quatre enfants, après sa chère Sophie (sa femme), morte le 20 septembre 1851. Nous n'avons de cette dernière période aucune lettre de famille. A qui, pourrait-on presque se demander, à qui eût-il continué d'écrire ? »

A qui ? mais aux enfants de ses frères et sœurs qu'il aimait tendrement, à son petit-neveu et filleul de Buttet, aux de Foras ses petits-neveux par sa sœur de Saint-Réal. Ces lettres existent et la dernière date, si je ne me trompe, de mai 1852, peu de temps avant sa mort : il y donne lui-même des détails sur ses léthargies et ses sommeils trop prolongés, avant-coureurs du dernier. Jusqu'à la fin, Xavier de Maistre ne cessa de penser à son pays et à sa famille que rien, pas même les affections les plus sûres, ni les honneurs, ni le mouvement du monde, ne put lui faire oublier. Une lettre très touchante, adressée après sa mort à M. de Buttet par M. le baron Friesenhof, qui avait épousé une nièce de Mme Xavier de Maistre, le montre plus préoccupé de sa famille, plus attaché à elle, à mesure qu'il vieillissait, oubliant pour elle tous les liens postérieurs qu'il avait noués et s'attardant à se souvenir plus qu'à celui de sa femme et de ses enfants, comme si sa jeunesse remontait à son cœur glacé par l'âge pour tenter de le réchauffer.

LE THÉATRE IDÉALISTE

III. — M. Edouard Schuré
M. Joséphin Péladan.

Dans cette reconstitution de l'effort idéaliste au théâtre, j'entends des voix qui me reprochent d'avoir jusqu'ici prêté l'oreille aux seules suggestions de l'étranger. Pur Italien, M. Gabriel d'Annunzio ne l'est pas seulement par sa nationalité : il l'est encore par ses origines intellectuelles, par les traits dominateurs de son esprit, par le despotisme de sa faculté maîtresse ; et nous avons pu voir avec quelle fidélité il reproduit, en la continuant, la psychologie intime de ses aïeux du XVIe siècle. Pour qui le veut comprendre, nulle autre méthode efficace que de l'envisager dans ses rapports ancestraux avec les puissantes énergies de la Renaissance. Non moins Flamand que celui-ci est Italien, aussi replié sur lui-même que nous avons vu l'autre impulsif et spontané, M. Maurice Mæterlinck a senti sa vie intérieure s'affirmer progressivement sous les brumes du pays natal, la conscience s'éveiller en lui lentement, issue comme d'un songe, — tels les paysages familiers de son terroir qui, sous l'action réconfortante du soleil, peu à peu se dégagent des brouillards du matin. Les personnages de son théâtre — j'entends ceux de la première manière — reproduisent à merveille, dans leur contact avec la vie, la loi du *perpétuel devenir*, essence de la pensée germanique. S'il est arrivé à écrire notre langue avec la pureté, l'élégance et parfois l'invention du verbe qui font de lui, dans certaines œuvres, un maître de la forme, il ne faut voir dans son cas qu'un phénomène d'adaptation et d'éducation, aussi exceptionnel qu'intéressant.

Allons-nous donc être réduit à cette exaltation exclusive de l'élément étranger ? J'admire ici comme l'art se plie aux exigences de la géographie, mieux encore, de l'ethnographie. La France est pays *de juste milieu*, notion banale aujourd'hui, tant elle fut répétée ! Elle apparaît comme un confluent où se mêlent des courants opposés. Elle donne la main aux races germaniques par le magnifique épanouissement de l'âme celtique (1), reflet d'une image qui, sous d'autres cieux atteignit à sa parfaite intensité. D'autre part, elle se confond avec les races latines par l'âme *provençale*, qui est bien à elle, si proche de l'italienne pourtant. Or voici, dans l'effort idéaliste contemporain, deux écrivains, dont il faut bien reconnaître qu'il sont Français, et qui représentent ces deux courants essentiels. Avec eux nous terminerons une enquête dont le caractère aura été bien moins d'étudier des œuvres de théâtre que de dégager les traits essentiels par où s'affirme l'Idéalisme.

Lorsque M. Edouard Schuré précisait le sens de son effort par cette dénomination : *Théâtre de l'Ame* ; lorsqu'il inscrivait comme épigraphe à son œuvre cette brève et significative formule : *L'Ame est la clef de l'Univers*, il n'entendait pas seulement affirmer par là l'unité directrice de cet effort, mais aussi la doctrine la plus chère à son entendement. C'est ainsi qu'un esprit méthodique, soucieux de sa culture, en résume la tendance maîtresse dans un bref adage qui lui devient comme une illumination intérieure : « Que chacun sculpte sa propre statue ! » disaient les Alexandrins... « Etre le plus possible ! » continuait Spinoza... et Baudelaire, affirmant une identique doctrine : — « Etre un grand homme, un saint pour soi-même ! » — Nul doute que M. Edouard Schuré attache autant de prix à sa formule que ces illustres précurseurs en attachaient à la leur, car elle lui devient expressive, au même titre qu'un miroir, du monde tel que sa pensée l'imagine. Pour lui, l'âme est créatrice de toutes les manifestations visibles. La vie intérieure domine de son pouvoir tout ce qui affecte nos sens. En se créant elle-même, elle subordonne et développe toutes choses autour d'elle. Elle seule, à vrai dire, présente une réalité, tout le reste n'étant qu'apparence. C'est dans un sentiment identique et mûs par une conviction non moins forte, que les adeptes de la Physiognomonie, un Balzac par exemple, établissent une corrélation étroite entre les traits du visage et les facultés de l'âme, ceux-ci n'étant que le signe visible de celles-là. Cette doctrine idéaliste n'est pas, somme toute, fort éloignée de la doctrine religieuse du perfectionnement moral : elle apparaît seulement isolée de tout dogme précis, limitatif ou restrictif.

J'ai dit que là résidait, pour M. Schuré, l'unité de son effort. Ajoutons que ce fut l'origine même de son inspiration, et qu'une telle croyance commanda sa vie d'écrivain. Philosophe ou mieux théosophe, elle lui inspira de choisir, parmi les héros conducteurs de l'Humanité, ceux qui manifestèrent la plus intense vie spirituelle : Krishna, Platon, Moïse, Jésus, figures de premier plan au tableau de ses *Grands Initiés*, comme elle lui fit décrire, dans ses *Sanctuaires d'Orient*, les lieux sacrés où s'affirma la plus haute conscience religieuse. Ecrivain d'art, dans son *Drame musical* il développa, autour

(1) Dans la Préface de ses *Grandes Légendes de France*, M. Edouard Schuré écrit ceci : « L'Ame Celtique est l'âme intérieure et profonde de la France. Druidesse passionnée ou voyante sublime, elle est dans notre histoire la glorieuse vaincue qui toujours rebondit de ses défaites, la grande dormeuse qui toujours ressuscite de ses sommeils séculaires. Lassée par le génie latin, opprimée par la puissance franque, criblée de haine par l'esprit gaulois, l'antique prophétesse n'en reste pas moins, à l'âge en âge, de sa force immortelle. Elle reparaît, jeune toujours et couronnée de rameaux verts. »

de la grande figure de Richard Wagner, génie idéaliste entre tous, le magnifique cortège des artistes qui précédèrent et annoncèrent sa venue. Lorsqu'il tenta de décrire, dans ses *Grandes Légendes de France*, les courants de poésie qui composèrent notre âme nationale et lui donnèrent son accent, il alla d'instinct et par préférence vers ceux qui enfermaient la plus haute idéalité. Dramaturge enfin, c'est par le culte de l'âme et l'effort de la vie morale, symbolisés en des affabulations légendaires ou historiques, que s'établit sa croyance. Je choisis tout exprès dans son œuvre le drame qui, par ses origines et son exécution, synthétise le mieux cet effort, à mon sens, et nous donne le véritable accent de sa personnalité...

M. Edouard Schuré l'a observé lui-même : sa Lucile de la *Sœur Gardienne* « tente une incarnation moderne de l'âme celtique, voyante et prophétesse ». Si nous cherchons les origines premières de son inspiration, nous les trouvons dans son homonyme fameux des *Mémoires d'outre-tombe* : la Lucile de Chateaubriand. Non pas qu'il y ait à noter la moindre analogie entre la destinée précise de l'héroïne de Combourg et la vie de celle qui vint expirer à la fontaine de Morgane. Entre elles je ne discerne qu'un point commun : la mélancolie de leur existence sacrifiée et cette indicible amertume de n'avoir pas trouvé l'emploi de ses facultés. Mais, comme tous ceux qui furent marqués de l'empreinte romantique et jamais ne parvinrent à l'effacer, M. Edouard Schuré sut transfuser dans les veines de Lucile de Kernoët quelques gouttes du sang ardent et trouble qui fit battre le cœur de Lucile de Chateaubriand.

Comment n'être pas ému par la mélancolie d'une telle donnée ! Les rapports fraternels, quand ils revêtent ce caractère d'idéale tendresse, composent une matière admirable aux plus émouvants conflits où puisse s'attacher un psychologue. Je ne sais rien, à vrai dire, de plus favorable à cet art des nuances qui est le secret des analystes, et sans lequel toute affabulation romanesque tombe nécessairement dans le mélodrame ou le feuilleton. Mystérieuse frontière, que nul trait ne peut préciser, où viennent se confondre les plus nobles sentiments de l'âme humaine : amitié, amour, sans que nul puisse dire lequel des deux va l'emporter ! Je sens là quelque chose d'équivoque, une inquiétude fiévreuse, singulièrement propre au développement littéraire, qui d'ailleurs n'était pas pour effrayer celui dont la mission sur terre fut de compliquer de fièvre tous les mouvements de l'âme, — c'est Chateaubriand que je veux dire. — Et vous vous rappelez que M. Gabriel d'Annunzio fit, lui aussi, de cette donnée, le thème essentiel de sa belle tragédie : *La Ville Morte*.

Moins hardi que lui, l'auteur de *La Sœur Gardienne* n'a pas osé nous montrer ses héros frère et sœur par le sang. Il a usé d'un artifice qu'il convient d'expliquer. Demi-frères d'origine, Maurice de Kernoët et Lucile demeurent tels aux yeux du monde, bien qu'aucun lien du sang ne les unisse dans la réalité. Lucile est issue d'un amour adultère de sa mère avec le chevalier de Trévern. Au regard de sa conscience elle est donc une Trévern, tandis que pour la société elle est et demeurera toujours une Kernoët. Le secret de sa naissance ne lui est révélé que tardivement, par une lettre enfermée dans un coffret que sa mère lui légua pour être ouvert seulement après sa mort, lorsque déjà Maurice a engagé sa vie, par les soins mêmes de Lucile, à la belle Fulgence de Fréneuse. D'ailleurs comment irait-elle contre une possession d'état que la morale interdit de désavouer, et dont le plus sûr garant est le respect d'une mémoire chère !

On voit le conflit. Il tient tout en ceci : la lutte du sentiment naturel qui s'est développé dans le cœur de ces deux enfants avec les contraintes sociales qui, dès l'origine, intervinrent pour le fausser et finalement le détourner ailleurs. Dès les premières années Maurice et Lucile (1) confondirent leurs jeux dans cette lande bretonne et près de cette Fontaine de Morgane qui disposa comme un décor de rêve à leur poétique tendresse. Leurs mains unies et leurs joues rapprochées éveillèrent en eux les premières suggestions de l'instinct, tandis qu'une parfaite communion d'âme s'affermit entre eux par l'analogie de leur être spirituel. Et pourtant l'identité du nom, comme les bienséances de la vie sociale, venaient contredire le vœu de la nature, et maintenir la plus rigoureuse interdiction... Aussi quel éclat, quelle révolte de l'être et quelle volte-face, le jour où ces deux victimes de l'amour, qui ont manqué leur destin, brusquement tentent de le ressaisir, pour s'orienter passionnément vers le bonheur ! Peu s'en faut que Lucile succombe à l'ivresse du premier baiser, pour s'enfuir avec Maurice vers les régions lointaines où nulle contrainte du dehors ne viendra peser sur eux !... Elle a pourtant la force de se reprendre, de s'arracher aux embrassements du jeune homme, et, mûe par un idéal supérieur qui ne peut s'affirmer que par le renoncement, de sacrifier son bonheur terrestre à de nouvelles destinées.

Tableau d'émouvante beauté, celui de la Fontaine de Morgane, où Lucile de Trévern, qui s'est soustraite à la poursuite de Maurice, vient chercher à la fois l'évocation d'un passé où tient tout son cœur,

1. Il est bien entendu que, fidèle aux principes exposés précédemment, je ne donne ici que l'essentiel de l'articulation, ce qui doit suffire au lecteur pour pénétrer l'âme du sujet. Pareillement je ne retiens ici, dans l'œuvre dramatique de M. Schuré, que *La Sœur Gardienne*, qui me paraît l'effort par où il s'est le mieux exprimé.

et l'abîme infranchissable qu'elle a résolu de mettre entre ses désirs et ceux du bien-aimé ! Sur la lande, tout proche de la Fontaine, une petite porte, dissimulée sous un rideau de verdure et de chèvrefeuille, marque l'entrée du cloître où la jeune fille va prononcer des vœux éternels. Et la scène atteint au maximum de l'émotion dramatique par la force du conflit intérieur, celle où nous discernons les dernières palpitations du désir terrestre s'éteignant sous la rude voix de l'abbesse, du chœur des nonnes et des prêtres qui consacrent un noviciat. Maurice pourtant est parvenu à la retrouver. Il tente un suprême effort pour la reprendre : « Pas de lien de sang entre nous ! Pas d'autre barrière qu'un acte de naissance et les préjugés du monde ! Mensonge, hypocrisie que tout cela ! De par la nature tu es ma femme et non pas ma sœur ! — Je le suis par l'âme, reprend-elle, et c'est plus ! » Ainsi s'affirme la vocation supérieure de la Sœur Gardienne, qui sacrifie ses joies terrestres à une mission plus haute, et prend conscience de sa vraie destinée :

LUCILE

Ecoute : nous sommes ici à la Fontaine de Morgane, où nous avons dormi jadis du pur sommeil de l'adolescence, et bu la première gorgée d'un désir infini. Je serai pour toi désormais la belle Morgane, celle dont tu rêvais jadis, et dont je fus jalouse... Tu entendras ma voix dans la source invisible qui pleure, dans le vent léger qui frôle les ajoncs ou qui soupire au fond du bois. Le soir, à ton foyer, tu entendrais une voix murmurer ton nom à ton oreille. Des pensées merveilleuses surgiront dans ton cœur. Tu sentiras un parfum de lys et de de roses et tu diras : C'est elle !

On perçoit le symbolisme d'un tel renoncement, affirmation des puissances idéales de l'âme, victorieuse des éléments moins nobles qui l'attachaient à la terre... C'est une aspiration du même ordre que symbolise la chaste Elisabeth de *Tannhaüser*, et l'analogie d'ailleurs ne va pas plus loin que cet élan intérieur. Parce que Lucile de Trevern a repoussé loin d'elle toute ambition de joie terrestre en consommant le sacrifice de sa destinée d'amante ; parce que, ayant une fois goûté la saveur du baiser sur les lèvres de celui qui emplit son cœur, elle y renonce d'un magnifique élan, elle atteint à cet idéal supérieur par où nous la voyons s'affirmer. C'est en quelque manière sa *Transfiguration*. Dès l'instant qu'elle a pris contact avec la fontaine merveilleuse, qui lui devient une révélation de sa vraie destinée ; dès l'instant qu'elle a penché sa tête sur la margelle de la source, elle n'appartient plus à la terre où la retenait captive l'ardeur de ses sentiments. Tous liens de chair désormais sont rompus et seule subsiste en elle la part idéale de l'être. Du rang d'amante elle s'est élevée à celui de sœur gardienne et sa transfiguration s'achève dans la mort, auprès de la fontaine où nul ne se réveille qui s'y est une fois endormi.

Voilà une conception toute celtique qui, par son caractère demi-légendaire, mêlant le songe à la réalité, nous apparaît comme une fleur éclose sous les brumes du nord. Aussi bien y voyons-nous le trait commun entre son auteur et les grands rêveurs issus de la race germanique, de même qu'il nous faut envisager l'âme celtique comme une épreuve atténuée de sa sœur voisine. Il serait aisé de déduire les raisons pourquoi un effort de cet ordre aura toujours plus de chance d'être accueilli avec faveur dans un pays où il trouve, pour le comprendre, des cerveaux tout modelés par une culture justement opposée à la nôtre. Il n'en reste pas moins significatif qu'un Français l'ait donné, comme un noble témoignage de ce que peut la pensée idéaliste au théâtre, et comme une contribution, sinon décisive, tout au moins notable, au relèvement de notre art dramatique.

*
* *

Tout aussi nettement que M. Edouard Schuré, écrivain français, confond son inspiration avec celle des grands ancêtres germaniques, et ne dissimule pas ses préférences pour les génies du Nord qui collaborèrent à sa formation, M. Joséphin Péladan, écrivain français lui aussi, donne la main aux Italiens ses maîtres... et si quelques instants il la dégage de leur étreinte, c'est pour reporter son hommage à leurs plus lointains aïeux, aux Grecs, maîtres inégalés du génie plastique. Ces deux sources vives, toujours fraîches, toujours jaillissantes, alimentèrent sa culture, qui, pour être exclusive, n'en apparaît pas moins forte. Nul n'a mieux parlé que lui, en termes plus éloquents ni plus pénétrants, du génie de Léonard (1) ; et si nous joignons à son commentaire les fortes pages de M. Maurice Barrès : *Une visite à Léonard*, nous aurons cité l'essentiel de ce qui fut écrit en France sur ce miroir incomparable où viennent se réfracter les plus beaux traits de la Renaissance. Tout le reste n'est guère que dissertations de cuistres et bavardage d'érudits. Je sais bien ce que l'on va m'objecter, ce que d'ailleurs ne manquent pas de faire les adversaires de toute personnalité très tranchée : un *exclusivisme* revêtant chez lui le caractère d'incompréhension pour les plus authentiques génies qui n'appartiennent pas à la tradition latine. Peu m'importe, à vrai dire, et j'ajouterai même que cela ne me déplaît pas. Tels partis-pris

1. Je fais allusion au bel article qui parut ici même sous ce titre : *De la subtilité comme idéal*, où M. Péladan a su donner exactement sa note comme critique. Son étude : *La compétence des conservateurs* est aussi une contribution de verveuse ironie à l'historique de l'administration des musées. On y trouve bien précisées dans leurs causes l'insuffisance et la médiocrité de cette catégorie de fonctionnaires.

qui pourraient avoir de graves conséquences chez un écrivain limitant son effort à la seule critique, ne nous inquiètent pas chez un producteur dont ils soulignent simplement les préférences très accusées. Nous savons, par exemple, que M. Péladan n'aime pas Rembrandt : c'est que tout simplement le grand Hollandais vient contrecarrer trop brutalement en lui l'amour de la ligne et le sens de la beauté formelle. Et cela n'est point pour diminuer en nous le culte d'un génie admirable entre tous, mais seulement pour nous faire mieux sentir les raisons profondes de cette adoration pour Léonard. Quand donc prendra-t-on l'habitude d'examiner les deux faces d'une médaille et de ne pas limiter son attention à celle-là seule où l'effigie se trouve gravée !

Si, dans une étude sur M. Péladan dramaturge, nous marquons les préférences de M. Péladan critique et ses prédilections d'artiste, c'est qu'il n'est pas indifférent de les connaître. Elles constituent chez lui un ensemble, une doctrine, dont les diverses parties sont étroitement liées — car jamais unité plus rigoureuse ne commanda un développement. — D'abord cette conviction profonde, support de toute son esthétique, et marquant le plus beau contraste avec l'étroitesse de la conception universitaire : à savoir que le seul enseignement littéraire est inhabile à donner une culture, et qu'il ne saurait être isolé de son complémentaire : celui des formes et des sons. Ce sont notions dont on commence aujourd'hui à contrôler la valeur, et qui ont pris quelque consistance avec la formation du goût musical en France depuis une vingtaine d'années. Mais ceux-là seuls en purent tirer un véritable profit qui le sentirent instinctivement, non par la froide vertu du raisonnement. Par là, M. Péladan est bien, comme Gabriel d'Annunzio, chez qui nous avons noté une identique tournure d'esprit, dans la pure tradition latine, et nous le voyons se rattacher à la théorie fameuse d'après laquelle les effets des différents arts sont « réciproques et réciproquement convertibles ». Merveilleuse vitalité d'une doctrine que l'auteur des *Curiosités esthétiques* eut le mérite de proclamer quand nul autre en France, sauf peut-être Théophile Gautier et Gustave Flaubert, ne paraissait la soupçonner et qui, sans doute, prolongera son influence sur la production de l'avenir !...

Avant d'être un écrivain, c'est-à-dire un spécialiste utilisant de petits signes noirs pour traduire sa pensée, M. Péladan fut d'abord un artiste, c'est-à-dire un homme de culture générale réagissant à toutes les manifestations de la Beauté. Comme nous avons vu précédemment M. Gabriel d'Annunzio mettre à profit les dispositions naturelles héritées de ses ancêtres, pour se créer un rythme, la production littéraire de M. Péladan, inégale, mais parfois saisissante, serait inexplicable si nous ne la rattachions à ses origines : le culte de la Grèce antique et de la Renaissance italienne. Ainsi, trouvons-nous, à l'origine de ces deux écrivains contemporains, une double et identique source jaillissante d'inspiration. Mais comme différemment ils en usent tous deux, si nous les étudions du point de vue dramatique qui est le nôtre à cette place ! Tandis que le dramaturge italien se crée une forme nouvelle et s'impose un cadre moderne pour enclore sa pensée, le Français reste fidèle à la conception du Drame grec, et reprend, pour leur donner un sens plus large, quelques-unes des grandes figures mythiques qui traversent les tragédies de Sophocle et d'Eschyle. J'ai marqué ici même assez nettement mes préférences pour n'avoir pas à y revenir. Il me paraît bien que les grandes formes d'art par lesquelles s'exprima le génie des siècles disparus sont liées indissolublement à ceux-ci et que leur destin n'en saurait être séparé : c'est assez souligner ma prédilection théorique pour l'effort de M. d'Annunzio. Je vois pourtant, dans les drames de M. Péladan, un rajeunissement du mythe antique qui présente une véritable tentative de recréation, et lui assigne une place importante dans la renaissance du Théâtre Idéaliste.

La figure de Prométhée, la plus haute et la plus riche en symbolisme de tout le drame antique, fut aussi celle qui servit le mieux l'inspiration de M. Péladan, celle qui fournit la matière de son plus bel effort dramatique. Mieux qu'en toute autre, il perçoit en elle les analogies secrètes par où elle se rattache au monde moderne, les correspondances mystérieuses, aussi intimes que réelles, qui relient celui-ci au monde antique dans lequel plongent ses plus profondes racines. D'où sa conception du *Prométhée porteur du feu*, prologue au *Prométhée enchaîné* d'Eschyle. Le grand Tragique grec nous avait montré le Titan vaincu, expiant ses audaces. M. Péladan nous le dépeint accomplissant sa mission de démolisseur des dieux, *Sauveur* des hommes, *Héros* dans toute la puissance du terme, et donnant la main, par une sorte d'immense et prophétique pitié, à Celui qui devait, tant de siècles plus tard, reprendre cette mission, créer une ère nouvelle, et imprimer à l'Humanité une impulsion nouvelle également. Ce Prométhée n'est pas seulement l'*Apporteur du Feu*, il est aussi l'*Annonciateur*, car son génie de Voyant domine l'humanité tout entière. Il a conscience de son rôle. Il pressent l'expiation, mais une force plus grande que tout, le Destin, qui mène les dieux et les hommes, le guide jusqu'à l'accomplissement. Rien, dans cette œuvre dramatique, qui soit contraire au génie de l'antiquité, ni dans la conduite du drame, ni dans la forme, sauf peut-être une exubérance du Verbe qui, par instants, brise le rythme et la proportion du déve-

loppement antique. Mais M. Péladan ne pourrait-il pas soutenir pour sa défense que, précisément, le rajeunissement du mythe, l'adaptation du symbole à des exigences nouvelles, entrainaient un développement verbal tout autre et des proportions plus étendues? J'indique le point délicat de l'objection, sans avoir d'ailleurs la prétention de la résoudre.

Comme les deux volets d'un dyptique se répondant et se complétant, elle se développe harmonieusement à travers deux actes, la figure du *Sauveur* antique. Dans le premier, nous le voyons qui apporte aux hommes le bien suprême : le Feu sacré, symbole de la civilisation. Dès le début du second, il pressent l'abus que ceux-ci doivent en faire : il jette un coup d'œil prophétique sur les défaillances de l'Humanité et l'accueil que celle-ci fait à Pandore lui est le signe tangible de son aveuglement. Pandore, beauté radieuse, mais dépourvue d'âme, s'est manifestée aux mortels tenant l'urne fatale, vengeance des dieux outragés par Prométhée, d'où les maux doivent s'épandre à nouveau sur l'humanité. Epiméthée s'incline devant elle, et avec lui tous tombent en adoration. Pandore soulève le couvercle de l'urne, et le mal irréparable s'accomplit, contre lequel Prométhée lui-même ne peut rien. Ici, à mon sens, la plus belle scène de l'œuvre : celle où le Titan, qui pressent sa défaite et le châtiment que les Dieux vont lui infliger, lègue du moins à l'humanité, pour laquelle il a tout fait, pour laquelle il va expier encore, le don suprême : l'*Ame féminine* qui doit animer ce corps dont les apparences trompeuses ont déçu les mortels. L'Incantation de Prométhée, communiquant la vie de l'âme à celle qui n'était qu'une forme enchanteresse, est le point culminant du drame, le plus transparent comme le plus expressif des symboles, par où ce drame se rattache aux temps modernes :

PROMETHÉE.

Symbole de bonheur, synthèse de la [illegible],
Le vient accompli [illegible] rayonnement créateur,
[illegible] à l'incantation du Titan...

. . . . . .

O [illegible] splendide, si je te donne une âme,
[illegible]-tu sauver les humains?
Ils [illegible] tu les rendras sensibles,
Ils [illegible] matériels [illegible] tu les feras [illegible]
Ils [illegible] errants, et ils s'arrêteraient [illegible] de toi.
Ils [illegible] le cœur stérile, tu les [illegible] ton sourire
[illegible], ta puissante faiblesse
Réduirait leur brutale nature...

. . . . . .

Voici la vierge, voici l'épouse, voici la mère,
Voici le vrai salut. L'Avenir est promis.
[illegible] conquiert la [illegible]
[illegible] amours,
[illegible] à la souffrance,
[illegible] est le [illegible] de l'immortalité!
Le Destin me dicte et impose à nos cœurs
[illegible]
[illegible] la douleur effrayante
[illegible] Voici la Femme!

∴

Tel est le plus moderne des symboles, celui dans lequel les aspirations contemporaines se confondent le mieux avec le mythe antique et s'expriment par lui. Aussi bien est-ce là, en manière de conclusion, et telle que nous l'avons entrevue dès le seuil même de cette étude, l'affirmation renouvelée du culte de l'âme, principe générateur et vertu maîtresse de la conception idéaliste au théâtre. A travers ses manifestations multiples, ne l'avons-nous pas vu triompher? Dans l'œuvre de l'Italien Gabriel d'Annunzio, il s'exprime par le génie plastique poussé au plus haut degré où puisse atteindre la plume de l'écrivain. Dans les drames du Flamand Maurice Mæterlinck, il se traduit par la notation brève et murmurante, tout intime et confidentielle, de personnages qui semblent n'offrir aucune réalité tangible, et ne vivre que par les palpitations de leur existence émotive. Chez Edouard Schuré, nous voyons l'affirmation de l'âme, puissance créatrice de volonté et subordonnant sa vie à la noblesse d'un idéal. Enfin le Provençal Joséphin Péladan tente par elle un rajeunissement du mythe antique dans ses drames, et de la poésie de la Renaissance en certains de ses romans...

Magnifique accord entre tant d'énergies venues des horizons les plus opposés, qui s'entendent sur la question de l'Idéal ou inspiration première! Au-dessus d'eux tous plane le génie souverain du plus grand des créateurs modernes, le Germain Wagner, qui les influença sans distinction d'origine et exerça sur leur œuvre individuelle la main-mise de sa formidable personnalité. Adorateur de l'âme, lui aussi, desservant du culte sacré, en douterons-nous, celui qui formulait dans son *Tristan* la plus haute déclaration de subjectivisme que philosophe ou poète ait jamais affirmée, et dont l'*Hymne à la nuit* confondait en ces termes le monde avec sa propre âme : — « Haine au jour implacable et hostile! O jour perfide, anathème! Mais toi, nuit, vie sainte d'amour, auguste création de volupté, désir délicieux de l'éternel sommeil, sans apparence et sans réveil, recueille-nous dans ton sein, affranchis-moi de l'Univers. Le *Monde pâlit*, spectre décevant que le jour place devant moi. *Et c'est moi-même qui suis le Monde!* »

PAUL FLAT.

HÉRÉDITÉ

(*Suite*) (1)

Il y a quelques jours, lorsque j'ai commencé à retracer le passé, j'étais calme et en paix avec ma conscience. Maintenant, mon calme m'a abandonné, des doutes m'assiègent. Cela ne vaut rien de se repaître ainsi de ses souvenirs, Si je ne souhaitais si ardemment, si profondément obtenir de toi, cher ami, une parole qui m'absolve... mais... j'ai un intense besoin de cette parole ! C'est la dernière chose que je puisse encore désirer.

Continuons donc.

Le médecin me reçut. C'était un homme âgé, dont la physionomie inspirait le respect. Notre conversation ne fut pas longue.

— Aucun espoir?

— Aucun.

— La fin est imminente?

— Non, cela peut encore durer quelques jours.

— Voulez-vous lui dire que je suis là?

— Elle vous attend, elle a fort exactement calculé le moment de votre arrivée. Votre refus de venir eût pu lui être fatal; votre présence lui fera du bien.

La chambre de la malade était claire et vaste, les rideaux largement tirés. Même à l'heure de la mort, la beauté d'Edith n'avait pas besoin de redouter le grand jour. Nous nous saluâmes du regard sans parler. Quand je m'approchai de son lit, elle saisit ma main et voulut l'approcher de ses lèvres; la force lui manqua. Longuement, elle me regarda dans les yeux, fouillant mes prunelles avec une âpre intensité.

— Je meurs, dit-elle enfin, du ton calme dont elle affectait autrefois de dire les choses les plus tragiques.

Je gardai sa main entre les miennes. En la revoyant, toute rancune s'était évanouie de mon âme.

— J'ai reçu les sacrements, même l'Extrême-Onction. Dieu m'a pardonné. Fais-en autant. Je te pardonne.

— Tu me pardonnes? Quoi donc?

— Je te pardonne de ne m'avoir jamais aimée.

— Edith!

— Jamais assez, jamais de l'amour qui m'eût sauvée. Ton amour ne devait pas être seulement celui du mari pour sa femme. Il l'eût fallu sans bornes, divin, comme celui du Sauveur pour la pécheresse, pour le pauvre publicain. Assez!... Nous nous pardonnons mutuellement?

— Oui!... Oui!

— Tu ne m'aimes vraiment plus?

— Edith, tu me fais atrocement souffrir!

— Resteras-tu près de moi jusqu'à ce que je meure?

— Tu ne mourras pas.

Et je répétai ces protestations d'espoir que la pitié nous inspire toujours près des mourants. Je cherchais des paroles consolantes. J'en vins à dire que Maud et l'enfant m'avaient accompagné. Edith bondit.

— Tu as amené Maud! Tu m'as fait cette injure?

— Edith, pourquoi nous offenser, elle et moi? Je te jure...

— Laisse! Je n'ai plus aucun droit...

— Alors, tu ne veux pas la voir?

— Non... Non...

— Mais l'enfant... elle a soif de toi.

— Elle m'aime donc?... Amène-la.

J'envoyai un messager. Maud conduisit sa nièce jusqu'au seuil de la chambre, s'y mit à genoux et pria.

Lore était entrée triomphante dans l'appartement d'Edith. Son petit visage rayonnait de joie. Elle regardait ces pièces richement meublées; elle se plongeait avec délices dans le luxe qui régnait partout. En apercevant sa mère enveloppée de soie et de dentelles, elle poussa un cri d'admiration et s'élança.

Edith demeura comme paralysée, les yeux fixes.

— Mon Dieu... Franz... la pauvre enfant!

— Je ne suis pas pauvre... s'écria Lore. Je suis près de toi, maman, et je veux y rester toujours, toujours.

La scène fut effrayante. L'enfant ne parvint pas à éveiller dans ce cœur la moindre émotion maternelle. Quand Lore se collait à elle, avec une tendresse passionnée, la mourante abaissait sur sa fille un regard mêlé d'une secrète horreur, puis se tournait de mon côté, et je devinais qu'Edith répétait intérieurement ses mots d'autrefois :

— C'est moi, c'est toujours moi !

Il lui fallut un violent effort pour embrasser sa fille et la bénir.

— Deviens tout autre! — dit-elle, lui posant la main sur la tête, — deviens différente de ta mère. Adieu. Qu'elle s'en aille, Franz, et toi, reste près de moi.

Lore n'insista pas, elle ne pleura même pas. Ses dents se serrèrent et une expression d'indicible amertume plissa sa bouche. Elle sortit, et moi, torturé de compassion pour elle, j'eusse voulu la suivre aussitôt.

Mais je demeurai là tout le jour, la nuit et encore un autre jour, une autre nuit. Edith eut de la peine

(1) Voir la *Revue Bleue* des 3 et 10 octobre 1903.

à mourir! Seigneur, vous avez pour toutes les souffrances de la vie une compensation, un signe de pardon pour toutes les fautes; donnez, mon Dieu, à chaque membre de cette race humaine torturée par l'existence cette compensation; donnez-leur ce signe de paix, accordez à chacun d'eux une douce mort!

Mes beaux-parents cherchèrent à se consoler sur le premier moment par la pensée qu'Edith était morte absoute de ses fautes, et réconciliée avec Dieu. Mais le repentir leur vint ensuite. Ils prirent sur eux la plus grosse part des erreurs de leur fille. Edith eût été toute autre, s'ils lui avaient montré plus de tendresse. Ce remords empoisonna leurs dernières années.

Au bout de quelque temps, j'observai que Karl et Ethel n'amenaient plus leurs enfants dans leurs visites à Niedernbach, et n'insistaient plus pour que je leur amenasse Lore. Pourquoi? Je ne me contentai pas d'excuses évasives, mais je posai cette question nette : « Croyez-vous que Lore ait une mauvaise influence sur vos enfants? »

— « Ils sont trop jeunes pour elle; elle les taquine et les tourmente; elle est trop intelligente, d'ailleurs, elle sait trop de choses pour se plaire avec eux — me répondit-on, avec le plus de ménagements possibles. — Laisse passer quelques années, la différence d'âge se fera alors moins sentir. A te parler loyalement — avouèrent-ils enfin — beaucoup de choses ne frapperaient pas chez elle, ou on n'y attacherait aucune importance, si elle n'était la fille d'Edith.

Trop intelligente! Grand Dieu! J'eusse de bon cœur échangé cette intelligence contre un peu de naïveté, d'étourderie, un souffle de chaleur et de tendresse. — « Si elle n'était la fille d'Edith! » Elle l'avait donc recueilli déjà, l'héritage maternel, sous forme de préventions contre elle. Si ses proches ne pouvaient se libérer d'un tel préjugé, quel jugement devait-elle attendre des étrangers?

Une compassion immense m'envahissait quand j'y songeais...

Mon regard est trouble, mes doigts tremblent, mon œil hésite au lieu de se fixer franchement; ma main tâtonne au lieu d'écrire. Les couleurs de ce sombre tableau, que j'ai entrepris de peindre parce qu'il le fallait, parce que j'avais soif de délivrance, ces couleurs se mêlent. Aide-moi, si ma volonté défaille! Interviens, remets tout à sa place, quand mon récit deviendra trop confus.

Lore commençait sa quatorzième année lorsque mes chers beaux-parents quittèrent ce monde. Mon beau-père partit le premier; sa femme le suivit, littéralement. « On ne meurt pas de chagrin », dit la voix populaire. Elle devrait dire : « Ne meurt pas de chagrin qui veut; le premier venu n'y réussit pas; il faut pour cela des natures spéciales. » J'appartiens, moi, aux « premiers venus ».

Lore était restée parfaitement indifférente à la mort de son aïeul. Tandis que ses cousins et cousines, grands et petits, fondaient en larmes, ma fille ne dissimulait pas le plaisir que lui causait sa toilette de deuil. Maud ne disait plus : « Ce sont des caprices d'enfant », mais elle disait : « Lore est aussi émue que les autres, seulement elle ne le montre pas. »

Lore ne voulut pas voir le mort, et je ne parvins pas à l'y contraindre. Malgré sa résistance, je la conduisis près du cercueil de son aïeule. La belle vieille femme, dans son sommeil suprême, offrait une noble image de paix. Cette vue ne fit sur Lore d'autre impression que celle d'une surprise mêlée de soulagement. Je ne pénétrais pas ma fille jusqu'au fond, assez cependant pour lire sa pensée sur son visage. « Vraiment! la mort n'est pas aussi laide que je croyais ».

— A genoux! lui dis-je tout bas.

Nous n'étions pas seuls dans la chambre funèbre. Elle leva sur moi son regard toujours révolté, toujours chargé d'un refus. Ce regard disait :

— Je ne m'agenouillerai pas, je ne pleurerai pas. Tu le veux, je le sais fort bien; tu veux que je pleure, mais je ne pleurerai pas.

Emporté par un mouvement de colère, j'appuyai la main sur son épaule et la forçai à plier. Ses muscles semblaient d'acier, elle résistait de toute sa force... Je crois, aujourd'hui encore, sentir ce jeune corps frêle, céder malgré lui, secoué de frissons douloureux, sous le poids de ma main.

Raille-moi, si tu veux. Je sens aussi, comme à cette heure, la haine de mon enfant me heurter ainsi qu'une force physique, et protester dans son muet langage : « Tu ne me vaincras jamais. »

Le soir, au moment de nous séparer, elle me dit :

— Tu m'as contrainte à m'agenouiller; tu es le plus fort, mais seuls mes genoux ont plié. Je ne m'inclinerai jamais devant aucune créature humaine; je l'ai promis, à genoux, au lit de mort de ma mère.

***

Je ne me fatiguais pas de lutter pour conquérir cette âme. L'indulgence ayant été impuissante, je devins sévère, sévère jusqu'à la dureté.

Lore avait toujours possédé une rare activité d'esprit, et la conservait. Son cerveau travaillait sans repos. Mais si on lui eût conseillé de tourner ses pensées vers des choses sérieuses, on lui eût paru ridicule. Elle ressemblait en cela à sa mère et d'ailleurs à beaucoup de femmes. L'intérêt que Lore, enfant, sans le savoir ni le vouloir, avait pris à ses

études, s'évanouissait à mesure qu'elle grandissait. Elle apprenait avec une promptitude incroyable et oubliait de même. Quand je m'étonnais qu'elle n'eût plus idée des choses qu'elle avait sues la veille, Lore riait, triomphante.

— Je les saurais si je voulais m'en donner la peine, mais je ne veux pas. A quoi bon? ajouta-t-elle un jour, dans un accès de franchise. Est-ce que je respirerai mieux, quand je saurai la composition de l'air? Les étoiles, les fleurs, les arbres, les montagnes et les fleuves me plairont-ils davantage, si on m'introduit dans le secret de leur vie? Et l'Histoire, dont vous faites pour moi un instrument de torture? Celle du passé n'est assurément par telle qu'on l'écrit; celle d'aujourd'hui, je la vis. Oui, je vis, je vis, je veux vivre, rien que vivre, jouir, m'amuser, être heureuse!

Lorsqu'elle parlait ainsi, elle venait d'avoir seize ans. Nous étions au milieu d'une prairie du parc. La matinée de printemps était superbe : la terre, l'herbe fine et drue, le jeune feuillage, les premières fleurs embaumaient, la cascade chantait avec les oiseaux. Et ma fille, dans sa beauté rebelle, m'apparut comme la personnification de cette force aveugle et brutale de la vie universelle qui ne veut rien, ne doit tendre à rien, qu'à se donner un libre cours et, par là, produire cette lumière, ces parfums, ces sons qui nous ravissent.

Une libellule, venue de l'étang, se posa sur un brin d'herbe. Avec sang-froid, Lore allongea le pied et l'écrasa.

— Pourquoi fais-tu cela? demandai-je.

— Parce qu'elle m'irrite; elle peut faire ce qu'elle veut, et je suis enchaînée comme une esclave.

... — Attends un peu; mon heure viendra, semblait-elle vouloir ajouter. Les mots étaient sur ses lèvres, je les devinai, je connaissais si bien ma fille. Mais elle réfléchit, se tut, et me sourit d'un air de menace railleuse.

Jadis elle avait commencé à cultiver avec une ardeur passionnée son rare talent musical. Son professeur était une artiste autrefois très applaudie. Réduite par un mariage malheureux à la plus profonde misère, elle avait trouvé dans ma maison un refuge, et en Maud une amie. Notre dessein était de lui laisser finir ses jours auprès de nous, protégée contre le besoin, l'isolement, et les persécutions de son indigne mari.

Au début, Lore l'avait idolâtrée, et dans le ravissement que lui causait le jeu admirable de l'artiste, elle s'était plus d'une fois écriée : « Jouer comme Mme Mitter et mourir ensuite. »

Mais elle ne jouait pas comme Mme Mitter; elle jouait comme l'enfant précoce, passionnément égoïste qu'elle était. Sa nature froide et indomptable se révélait déjà dans son jeu, et devait s'y révéler toujours davantage. Au piano, son rare talent de dissimulation se démentait, et elle trahissait plus qu'elle l'eût voulu son être intime : une grande sécheresse et une extrême sensualité, un art incomparable pour allumer le feu sans s'y brûler elle-même; bref, l'âme d'une incendiaire morale.

Combien plus perverse que jamais l'avait été sa mère! Celle-ci, tout en séduisant, se laissait séduire, pouvait être entraînée!

Je fixai strictement le nombre d'heures que Lore devrait chaque jour consacrer à la musique et je prescrivis à Mme Mitter de limiter son enseignement à l'étude des classiques. Elle m'obéit et l'élève s'en vengea. Lore mit en jeu un système de petites tortures raffinées, indéfinissables, par conséquent impossibles à dénoncer. C'étaient des allusions inoffensives en apparence, sanglantes en réalité, une perpétuelle mésintelligence. Elle finit par obliger la malheureuse femme à quitter notre maison, et à reprendre son existence pitoyable, toujours menacée.

Il va sans dire que Maud et moi, nous assurâmes sa vie matérielle. Mais Lore n'en sut rien. Et quand, un jour, sa tante s'efforça d'éveiller en elle un mouvement de regret, en lui disant brusquement : « Tu l'as fait partir; elle mourra de misère par ta faute », l'enfant ne se laissa pas déconcerter; son sens pratique, glacial et dur, si peu de son âge, lui suggéra aussitôt une risposte :

— Pourquoi ne trouverait-elle pas une autre place? Il ne manque pas de gens qui ont besoin d'un professeur de piano.

Cependant elle ne tarda pas, durant une certaine période, à feindre la soumission. Elle se montra affectueuse envers moi, attentive pour Maud. Elle ne protesta plus contre la « verge de fer » sous laquelle je la tenais. Elle subit ma vigilance, en s'en moquant; elle pouvait s'en moquer, en effet, sachant, malgré tout, lui échapper. La seule chose qu'elle ait jamais aimée réellement, c'est faire le mal. Mais comme il lui était impossible de se montrer sincère, elle ne l'était même pas dans le mal.

Des accès de dévotion lui prenaient, à elle, l'enfant sceptique qui ne croyait à rien qu'à sa personnalité, à la puissance de sa beauté et de son charme. Bien des gens l'imaginaient bonne. Elle avait une façon calme et convaincue de flatter, qui leur démontrait leurs mérites jusqu'à l'évidence. Seul, je voyais la railleuse fausseté qui étincelait tout au fond de ses yeux, voltigeait sur ses lèvres, dans son sourire.

***

Je n'ai pas dit encore que ma fille avait eu un compagnon de jeu, le fils de sa gouvernante Johanna.

Il avait grandi dans ma demeure, son père, un de mes employés, étant mort jeune. Il s'appelait, ou plutôt s'appelle — car il vit encore, dans une maison de fous — Rupert. C'était un garçon vigoureux, un petit sauvage, personnifiant l'insubordination envers toute autorité. Mais je dus finir par le protéger contre Lore, comme il m'avait fallu protéger les chiens et les oiseaux de ma fille. Sans cesse des querelles s'élevaient entre les deux enfants, et toutes finissaient par la soumission du solide gamin, quoique l'aîné, à la tyrannie de la frêle fillette.

Le souhait le plus vif qu'il eût jamais formé fut exaucé : sa mère lui permit d'embrasser la carrière de soldat. Il se conduisit bien et, à l'école militaire, compta parmi les élèves-modèles. Pendant ses années d'études, nous le laissâmes très rarement venir à Niedernbach. Aux vacances, sa mère l'emmenait faire de petits voyages. Nommé lieutenant, il voulut se présenter dans son uniforme, et je ne pus lui refuser l'entrée de ma maison.

Dans cet uniforme de chasseur tout neuf, il paraissait fort à son avantage; il était devenu beau garçon, quoiqu'un peu petit et trapu. Son visage de bohémien, ses yeux bruns, avaient une mâle expression de volonté et d'énergie qui me plut. Il ne sut pas conquérir l'approbation de Maud.

Au début, il se montra, à l'égard de Lore, très pénétré de sa jeune dignité. Peu à peu, les anciens rapports se rétablirent entre eux. Nous l'invitâmes une fois à dîner, Maud et moi, et nous voulûmes que sa mère prît aussi place à notre table. Il fut impossible de l'y décider.

— L'honneur que reçoit mon fils le lieutenant me suffit, répondit-elle.

Ensuite, nous nous félicitâmes qu'elle n'eût pas été témoin de l'impertinence barbare avec laquelle Rupert fut traité par Lore.

Il mangeait gauchement comme un collégien qui n'a jamais vécu ailleurs qu'au collège. Lore suivait chacun de ses mouvements avec une attention ironique; elle se mit à les singer, très discrètement, sans affectation. Soudain, elle posa couteau et fourchette et dit lentement, très haut :

— « Dites donc, vous, mes chiens ont déjà dîné ». Savez-vous de qui est ce mot, Rupert?

— Non, fit celui-ci, déconcerté.

— Un feld-maréchal l'a adressé à un lieutenant en train de tailler sa viande comme... je fais.

Il ne sut que répondre et que faire. Sur un signe de Lore, l'institutrice française, une des esclaves de ma fille, lui adressa la parole dans sa langue. Il donna naïvement dans le piège et répondit. Son français était exécrable; il n'y eut pas jusqu'à Maud à tenir difficilement son sérieux. Lore saisit sur-le-champ l'accent de Rupert et répéta les fautes monstrueuses qu'il faisait, avec un sang-froid imperturbable, tandis que sa gouvernante étouffait de rire.

Rupert comprit enfin qu'elle le tournait en ridicule et une colère violente bouillonna en lui.

J'eus peine à attendre que Maud nous donnât le signal de quitter la table. Je fis un geste à Lore, et lui ordonnai tout bas de monter dans sa chambre et d'y passer la fin de la journée.

Elle se tourna vers Rupert et dit à haute voix :

— Vous voyez, monsieur le lieutenant, me voici aux arrêts pour vous avoir taquiné pendant le dîner. Mon père me met en pénitence comme une gamine.

Avec un aplomb énorme, un air de supériorité comique, elle marcha vers lui, et lui tendit les deux mains.

— Demandez au moins ma grâce pour demain, et sans rancune, vieux camarade!

Il saisit ces mains et les étreignit si fort qu'elle se mordit les lèvres de souffrance. Quand il vit cela, l'émotion lui empourpra le visage. Il tremblait, il avait envie, comme autrefois, de se prosterner devant elle. Il était bien resté le même, incapable de dominer ou de dissimuler ses sentiments passionnés.

L'hérédité? Quelle plaisanterie! Sa mère était la patience et la subordination même; son père, avait été un pédant au sang calme, un priseur de tabac, que rien ne tirait de sa passivité, aussi incapable de se réjouir que de s'indigner.

Dirons-nous : il n'y a pas d'hérédité! Mensonge. La nature d'Edith avait passé tout entière dans chaque goutte de sang de sa fille. Les défauts de Lore étaient les défauts maternels, mais ayant atteint toute leur puissance de vices. Les rares qualités manquaient. Lore était incapable d'un amour ardent. En elle, le calcul se glissait partout. Qui l'avait rendue ainsi? Ce n'était pas chose acquise; elle était née de même; elle s'était développée suivant les lois intérieures de son être, suivant les tendances de sa nature originelle, défiant toute influence extérieure.

Rupert n'était pas guéri de son ancien culte pour elle, et elle prit soin qu'il n'en guérît pas. Elle fit sur lui ses premiers essais dans l'art de soumettre les hommes. Premier assaut d'armes, avec un bien faible adversaire!

Au bout de huit jours, il ne me resta d'autre parti à prendre que de dire à Johanna. « — Il faut que votre fils s'en aille. »

Elle pleura amèrement, mais céda de suite, et ne blâma que lui.

« Pourquoi ose-t il rêver pareille folie? Que s'est-il mis en tête, malheureux enfant? »

Le pauvre garçon écrivit à Lore, qui m'apporta la lettre... en riant comme elle seule savait rire. On

était indigné, effrayé et, malgré tout, son rire vous charmait.

« Une déclaration en style militaire », me dit-elle.

Vraiment l'épître était curieuse. Jamais passion plus ardentes, et plus jeune, plus loyale et plus gauche, ne s'est exprimée dans une lettre ; elle flamboyait, lumineuse, à travers le dédale enchevêtré des phrases.

Ils avaient échangé des adieux, et Rupert avait pris un baiser à Lore. Elle me le confessa sans le moindre embarras.

— Après tout, c'est le fils de ma bonne, et je ne suis qu'une petite fille. Du moins, c'est ainsi qu'on me traite.

Ce baiser « de petite fille » l'avait rendu fou. C'était une consécration, qui le faisait invulnérable. Aucun sommet, maintenant, qu'il ne pût atteindre ! Il deviendrait un conquérant, un second Napoléon, pour élever ensuite Lore jusqu'à lui.

Et elle riait, méprisante.

— Quel sot que ce Rupert ! A-t-on idée d'une insolence pareille !

Elle comprenait parfaitement que cette sottise et cette insolence lui vaudraient de beaucoup souffrir, et elle trouvait que ce serait bien fait.

Traîner les hommes à sa suite, tenus en laisse par des désirs qu'on entend ne jamais satisfaire, les maltraiter, les torturer et s'en faire idolâtrer, régner sans conteste sur tous, tels étaient les projets d'avenir de Lore ; et ils me semblaient commencer déjà à se réaliser.

A cette époque, si je ne me trompe, je fus frappé du changement de conduite de Maud envers moi. Elle évitait toute occasion de tête à tête ; sa réserve et sa froideur naturelles s'accentuaient, extérieurement du moins, car son cœur restait le même, profond, aimant, fidèle. Maud parlait peu, mais agissait beaucoup, elle ne se répandait pas en phrases de compassion, mais venait en aide à toute souffrance. Le seul changement que j'ai constatée chez elle, c'est que sa piété, d'année en année, était devenue plus fervente. Le visage pas plus que l'âme ne changeait. Elle vieillissait, mais elle appartenait à ces femmes, rares exceptions, qui restent belles en vieillissant.

Souvent, quand Lore me savait dans le salon avec sa tante, il lui arrivait d'entrer, de faire quelque question banale, et d'ajouter régulièrement.

— Je m'en vais, je ne veux pas vous gêner.

Sur quoi, elle jetait un regard à Maud, qui non moins régulièrement rougissait.

Une fois, j'appelai Lore dans mon cabinet, et la sommai de s'expliquer. Elle tenait sa réponse toute prête ; je compris qu'elle avait provoqué l'occasion de la placer.

— Ma tante m'a adressé des reproches sur ma coquetterie. Elle aurait pu les garder pour elle-même. Je veux plaire au monde, qui me plaît. Je suis faite pour le monde et n'entends pas vivre en religieuse. De plus, je ne suis pas une hypocrite comme ma sainte tante.

— Ta tante !

— La jalousie qu'elle a inspirée à ma mère a chassé celle-ci de son foyer. Ma mère ne lui a pas pardonné, même à son lit de mort.

— Tais-toi ! lui criai-je.

Avec épouvante, avec désespoir, je plongeais dans les abîmes de noire méchanceté de cette jeune âme. Je ne trouvais plus de paroles. Lore jouissait de son affreux triomphe.

— Dès ce temps-là, tante Maud était amoureuse de toi, — continua-t-elle, négligeamment, comme si elle disait la chose la plus banale. — Tout le monde le sait !

Je levais déjà la main sur elle, j'aurais voulu la broyer. Je l'aurais pu. Je me contins, comme fréquemment, comme toujours, et lui montrai la porte sans mot dire.

Ceci éclaircissait beaucoup de faits, qui m'avaient fugitivement frappé sans que j'y attachasse, d'autre importance : des questions, des allusions insidieuses du public. Et quel était le premier auteur de ces bruits honteux, atteignant Maud dans son honneur de femme ? L'enfant — je n'en doutai pas un instant — l'enfant qui lui devait tout.

Alors, Maud, sous quelque prétexte sans valeur (elle ne s'entendait pas à mentir) voulut me quitter. Je lui parlai franchement et je la décidai à rester au poste qu'elle-même avait choisi.

— Il faut user la calomnie — dit un proverbe anglais.

Elle est fidèlement demeurée à mes côtés, malgré tout, ma noble sœur Maud.

***

Ethel et son mari habitaient à présent l'ancienne propriété de mes beaux-parents, restée, comme de leur temps, une demeure largement hospitalière. L'effort constant de ce ménage, était de s'entourer de supériorités, et ils réussissaient merveilleusement à attirer et à retenir des hommes célèbres dans tous les genres, des représentants distingués des plus diverses situations sociales. Chacun trouvait dans leur cercle la place qui lui convenait le mieux, où il paraissait le plus à son avantage et voyait les autres sous leur meilleur jour.

Tous deux, mari et femme, plaisantaient eux-mêmes sur leur passion sur la « chasse aux lions ». Je vois encore Ethel, joyeuse et fière, arriver au de-

vant de nous une après-midi, et nous saluer de ces mots :

— Une capture superbe ! Werner Klar est arrivé et restera plusieurs semaines.

Tu connais l'homme dont je parle et dont il me répugne d'écrire ici le véritable nom. Sa renommée est aujourd'hui universelle. A l'époque dont je parle, ceux de ces amis et de ses ennemis, qui avaient le don de pénétrer l'avenir, commençaient à prévoir qu'il atteindrait quelque jour les plus hauts sommets. Favorisé du destin sous tous les rapports, il n'avait jamais connu la lutte pour la vie. Sa famille, riche, cultivée, avait étendu sous ses pas un tapis de velours. Il n'avait pas gravi comme un autre les degrés universitaires, il avait été porté en triomphe et, à côté de ces études graves, avait toujours cultivé « sérieusement » autre chose : la musique, la peinture.

Lore s'est chargée de projeter sur cette vie resplendissante une ombre épaisse de crime et de douleur. Il lui a élevé un monument destiné à l'immortaliser..., et lui avec elle. Le grand philologue a écrit un court poème où vit, idéalisée, et vivra toujours, la morte.

Aujourd'hui encore, toute femme qui n'est pas absolument une sotte, se montre plus fière d'avoir attiré son attention que d'être courtisée par toute une assemblée d'hommes du monde. Werner Klar demeure un type de beauté masculine, et les peintres, les sculpteurs, ne cessent de le tourmenter pour reproduire ses traits. Mais alors son visage fin, illuminé d'intelligence, avait la douceur harmonieuse de la jeunesse.

Ce n'était pas une nature sensuelle ; les femmes n'avaient jusqu'alors joué dans sa vie qu'un rôle secondaire. Il aimait à s'en entourer, trouvait du charme à leurs flatteries et à leurs hommages. Aucune ne prenait d'influence sur lui.

Sa conversation était délicieuse et séduisait les esprits les plus rebelles. Il allait de soi que Werner Klar n'avait qu'à paraître dans un cercle pour en devenir le centre. Malgré cela, il n'était pas ce qu'on appelle « aimable ». L'amabilité comporte une certaine déférence pour la valeur, la situation, l'opinion d'autrui. Or, Werner Klar ignorait toute subordination. Il se sentait puissamment supérieur à tous, et ne songeait pas à le cacher. Aucune des personnes présentes, hommes ou femmes, n'en éprouvait la moindre humiliation, On l'admirait et on l'aimait.

La première fois que Lore et lui se trouvèrent en présence et se mesurèrent d'un regard méfiant, ce fut un spectacle unique,

— Alors, c'est un honneur et une joie de posséder chez soi ce savant haut comme une perche ?

— Alors on ne peut pas regarder cette petite fille dans les yeux, sans qu'elle s'en fâche ?

Lore a quitté cette vie sans avoir connu, sans même avoir été fugitivement effleurée, par ce sentiment qui, plus que tout autre, ennoblit l'homme: le respect.

Le génie de Werner Klar, les grandes pensées qu'il exprimait ne lui imposèrent point. Ce qui triompha d'elle, ce fut sa beauté, son esprit, sa souplesse de corps. Le fleuret, le pistolet ou l'arc à la main, en tout il se montrait supérieur aux autres ; s'il s'agissait de ramer sur l'étang, il était encore le premier. Ces hauts faits lui causaient une joie d'enfant; il attendait les compliments et les provoquait au besoin. Il se croyait très bon cavalier, à tort, car il n'avait pu pratiquer suffisamment l'équitation. Lore lui fit, à ce sujet, une réflexion maligne, à la suite de laquelle Werner Klar obligea mon beau-frère à lui donner chaque jour une leçon au manège, et à le former comme une recrue.

Ainsi sont les hommes. Ethel s'en indignait.

— Il n'a consenti à venir qu'à condition de garder le libre emploi de son temps, sans qu'on lui imposât la plus légère contrainte ! Et le voici qui perd tous les matins deux heures, pour arriver à ne pas monter mieux que le premier petit officier venu.

Une chose m'avait toujours plu chez Werner Klar : c'est que son intérêt s'éveillait dès qu'il croyait découvrir chez quelqu'un le moindre attrait pour une question sérieuse : depuis l'*a b c* d'une science jusqu'à ses problèmes les plus ardus. Il était déjà fort épris de Lore et elle plus encore de lui, lorsqu'il lui arriva de causer, tout un soir, avec une vieille doctoresse en philosophie, de la cosmogonie dans je ne sais quel penseur grec. Il ne parut se rappeler la présence de ma fille qu'au moment de notre départ.

En voiture, Lore me dit :

— Ce Werner Klar est un grand fat. Je le déteste.

— Tu l'aimes ! pensai-je. Et je bénis cet amour, tant j'espérais de lui !

Les préjugés de caste? Que m'importait, dans ma situation? Ne plus porter cette responsabilité écrasante! C'était le salut! J'attendais, chaque jour, la venue de Klar et sa demande. Mais il ne vint pas. Pourtant il aimait Lore et Lore l'aimait. Il se trahissait souvent par une rapide et involontaire flamme du regard, par un air de joie triomphante, quand il la regardait. Elle, ne se trahissait jamais ; mais jamais elle n'avait été plus belle, plus entourée d'hommages. Tout son être s'enveloppait d'un rayonnement de séduction et de grâce ; elle resplendissait du bonheur de vivre et de l'orgueil de sa beauté.

Qui donc alors n'a pas recherché ses faveurs, parmi tous les hommes auxquels s'ouvrait l'hospi-

talière maison de mon beau-frère ? Elle ne décourageait personne, laissait à chacun une lueur d'espoir jusqu'au moment où l'on se déclarait. Alors le prétendant, jugé, condamné, pouvait passer son chemin, emportant au cœur une blessure plus ou moins profonde.

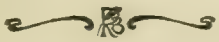
Tous ne s'en sont pas guéris. Il y en avait un, fils unique de parents pauvres, leur seul bonheur, leur seul espoir..... N'en parlons pas ! Le malheur et le mal ont jalonné la route que Lore a parcourue durant sa courte existence.

Tout d'un coup, le bruit se répandit que Werner Klar allait entreprendre un long voyage scientifique aux Indes. Il aurait aussi bien pu être déjà parti. Nous ne le voyions plus. Mon beau-frère lui avait prêté un pavillon situé au bout du parc ; il habitait là, ne se montrant même plus au château pour les repas, tant il était absorbé par les travaux préparatoires à son départ.

MARIE D'EBNER ESCHENBACH

Traduit par Mlle CHEVALIER DE LA PETITE RIVIÈRE.

(*A suivre*)



LES TRADE UNIONS, LES TRUSTS
ET
LE SOCIALISME D'ÉTAT EN AMÉRIQUE

I

Il n'y a pas de pays à l'heure actuelle où les grèves atteignent la même fréquence et les mêmes proportions qu'aux Etats-Unis. Après celle des mineurs de Pensylvanie, l'an dernier, qui causa tant d'émoi, et qui restera une date mémorable dans l'histoire du tradunionisme américain, presque tous les grands centres industriels, depuis la côte de l'Atlantique jusqu'à Denver dans l'Ouest, en ont subi au printemps de moins graves assurément, mais de très nombreuses. Le Premier Mai est toujours marqué de troubles et çà et là d'une cessation momentanée de travail ; mais il a été cette année le signal d'une agitation qui n'a fait que s'accentuer de jour en jour et s'est propagée à travers le pays comme une épidémie : environ 75.000 hommes à New-York et dans quelques villes de l'Est déposaient leurs outils, et peu après leur nombre doublait. Déjà, au mois d'avril, une grève presque mortelle éclatait dans les *cotton mills* de Lowell, ville de l'Etat de Massachussets, où l'industrie textile fut longtemps florissante, très menacée maintenant par la concurrence des Etats du Sud. Au Canada, les débardeurs du port de Montréal avaient cessé tout travail : 24 vapeurs stationnaient le long des quais sans être déchargés. A Chicago, c'était bien pis : la grève comprenait les blanchisseurs, les cuisiniers, les coiffeurs, les garçons de restaurant, les employés du gaz, les mécaniciens des *Stock Yards*, les *freight handlers* (déchargeurs) de 23 compagnies de chemin de fer, les ouvriers de la *Deering Harvester Company* (Moissonneuse Deering), etc... A Omaha, tout trafic était arrêté dans les rues ; ni charbon ni vivres ne pouvaient être délivrés. A Denver et à Kansas City la grève était à peu près générale : les quelques transports qui avaient lieu se faisaient sous la garde de la police. A New-York les travaux du Métropolitain étaient arrêtés, ainsi que la construction de tout bâtiment. A Philadelphie, au commencement de juin, une grève de 90.000 ouvriers éclatait dans les filatures de Kensington et de Germantown (et les mineurs de Pensylvanie, irrités de la résistance des *operators* (propriétaires des mines) à exécuter une des clauses de la sentence rendue par la Commission d'arbitrage, menaçaient de recommencer la terrible grève de l'an dernier. Ce tableau en raccourci montre que le capital et le travail sont en termes très tendus aux Etats-Unis, et en présence d'une si violente agitation ouvrière, une question se pose tout naturellement à l'esprit : — La *libre Amérique* est-elle en voie de devenir socialiste, et ce jour est-il très lointain ?

La grande majorité des Américains, à supposer qu'ils aient à répondre, traiteraient cette menace de puérile. A part quelques alarmistes, ils envisagent les faits sans s'émouvoir. S'il y a, disent-ils, des milliers d'ouvriers en grève, il y en a des millions à l'œuvre. Si des métiers de tisserands restent silencieux, si des villes de l'Ouest sont à l'état stagnant, combien y a-t-il d'ateliers en action, où bat sans arrêt la large et vibrante palpitation du travail ? Jamais l'industrie américaine ne fut animée d'un souffle si puissant, d'une si impétueuse énergie. Jamais elle ne dut produire si abondemment et si vite, ni demander du travail à tant de bras. Jamais l'or ne circula avec tant de profusion et d'activité, allant des usines aux banques, et ne sortant des banques que pour retourner aux usines. Aussi les employeurs ne s'alarment-ils pas outre mesure de ces grèves, qui leur causent simplement un dérangement passager dans leurs affaires. D'ailleurs, quand un désaccord survient, ils n'ont pas le temps de réfléchir et de discuter ; ils cèdent le plus souvent aux exigences des ouvriers, afin de se remettre à l'ouvrage dès le lendemain et, d'après cette puissante expression américaine, — *to go ahead* : d'aller de l'avant.

Mais ce qui est plus digne de remarque, c'est que les plus ardents *leaders* du *labor movement*, les organisateurs des *unions*, qui attisent sans cesse cette fermentation de la classe ouvrière, se défendent

énergiquement d'être socialistes. John Mitchell, le président de l'*United Mine Workers Association*, la puissante *union* des mineurs, qui a conduit la grève de Pensylvanie comme un chef d'armée, professe des opinions très conservatrices au sujet du Capital et de l'Etat. Ainsi que les *trade unions* anglais l'ont fait pendant longtemps, ceux d'Amérique se soucient peu de systèmes et de doctrines : ils n'ont en vue que les intérêts matériels des travailleurs, et se mesurent avec les faits. Il est curieux d'entendre avec quelle ironie leurs chefs, qui ont tous connu le travail manuel, parlent du socialisme d'Europe, et du nôtre en particulier. Ils nous regardent comme de vains rêveurs qui, en bâtissant des cités futures, font en somme peu de besogne. L'idée ne leur viendrait jamais de s'adresser à un livre afin de découvrir les améliorations possibles de la société. Ils ne pensent pas, ils agissent, et luttent debout. M. Gompers, le président de la *Federation of Labor*, me fit comprendre en deux mots l'esprit qui est à la base du tradunionisme : — « Il faut bien se garder de croire, me dit-il, que nous nous bercions de l'espoir d'une révolution, d'un cataclysme qui changerait du jour au lendemain l'état actuel des choses. La lutte que nous avons engagée, nous ignorons si elle aura jamais de terme, car à mesure que nous réglons une question, dix autres se soulèvent, et nous n'envisageons que celles du moment; nous ne regardons pas plus loin. »

Si l'ouvrier américain est aussi hostile au socialisme, c'est que, toutes les fois que les *trade unions* ont versé dans la politique, ils ont nui à leur cause, et que toutes les conquêtes réalisées par eux n'étaient dues qu'à l'organisation du travail. Il a compris qu'il ne devait compter que sur lui-même et que sa grande force c'était l'union. Quand on jette un coup d'œil sur les quarante dernières années, on constate qu'à mesure que les *trade unions* augmentent en nombre et en proportions, ils tendent à se grouper, à se coaliser. En 1866, ils commencent à tenir des congrès annuels sous le nom de *National Labor Congress*, à l'exemple des *unions* anglaises. D'autres associations apparaissent, entre autres celle des *Knights of Labor* (Chevaliers du travail), fondée en 1868 par un tailleur de Philadelphie, Uriah Stevens, en vue de créer un parti socialiste et de répandre les idées de Karl Marx en Amérique. Plus tard, en 1881, ces associations se rapprochent et forment la *Federation of Organized Trades and Labor Unions*, qui, sous l'influence des *Knights of Labor*, s'engage dans l'action politique. Tous les ans elle désigne son candidat à la présidence des Etats-Unis et dans ses assemblées émet des vœux législatifs. Bien qu'elle n'en ait formulé que d'excellents, comme par exemple l'abolition du travail de l'enfance, l'adoption de la journée de huit heures, la création de bureaux de statistiques du travail dans chaque Etat, l'inspection des ateliers et des usines, les lois de protection contre le travail étranger, etc., et que le gouvernement américain ait fait passer la plupart d'entre eux à l'état de lois, des divergences d'opinions politiques et religieuses s'y manifestèrent et amenèrent de profonds désaccords. A la suite des attentats anarchistes, qui eurent lieu en mai 1886 à Chicago, et qui la compromirent aux yeux du public, elle rompit définitivement avec les *Knights of Labor*, et l'*American Federation of Labor*, si puissante aujourd'hui, se constitua, en s'interdisant toute action politique. Des tentatives se font encore pour la ramener dans cette voie périlleuse, mais jusqu'à présent elles sont restées vaines. Au dernier congrès tenu par la Fédération, en novembre 1902, à la Nouvelle-Orléans, plusieurs délégués émirent des vœux tendancieux qui furent rejetés par une forte majorité, comme contraires à la constitution de la *A. F. of L.*, et le président Gompers fit cette intéressante déclaration :

« En fait, la forme tradunioniste d'organisation est la forme historique et naturelle de l'effort associé des classes ouvrières. Plus nous resterons *étroitement liés au tradunionisme*, plus sera direct et complet le progrès de notre mouvement. J'ai entendu le délégué Berger dire sur les bancs de la convention que, si vous élisez six députés socialistes dans les Etats-Unis, vous aurez un grand nombre de changements. J'appelle respectueusement l'attention du délégué Berger sur ce fait que, dans le Parlement allemand, il y a près de cent socialistes et que nous trouvons là le pays le plus en retard de tous ceux d'Europe en ce qui touche les intérêts du Travail. L'homme qui est considéré comme personnifiant le socialisme, Karl Marx, il n'y a pas un socialiste qui pourrait trouver dans ses paroles un seul mot en faveur d'une République coopérative. Il n'écrivit pas seulement son ouvrage *Des Capitales*, mais beaucoup d'autres et dans l'un d'entre eux, répondant à Proudhon, il dénonça les socialistes comme les *pires ennemis* des classes ouvrières. »

La Fédération a donc bien un caractère exclusivement professionnel — *a purely industrial body*. Son objet est de donner de l'unité à la tactique et aux visées des unions, de les empêcher de se laisser égarer par la passion, de centraliser leurs efforts en établissant entre eux une hiérarchie : sept *Local Unions*, appartenant chacun au même corps de métier dans un endroit différent, se groupent autour d'un *International Union*. En outre les *unions* de tous les métiers forment dans la même ville un *Central Union* et dans chaque Etat un *State Union*. Enfin, pour propager le mouvement tradunioniste, sept ouvriers dont le métier n'est pas encore *unio-*

nisé peuvent créer un *Federal Labor Union*. La *A. F. of L.* donne à chacune de ces unités d'ordre supérieur un certificat d'affiliation, reçoit d'eux une taxe de tant par tête, versée en partie dans une caisse de grève ou de *lockout* (1), et les autorise à nommer suivant leur importance un ou plusieurs délégués, qui prennent part au congrès annuel. Comme le gouvernement, elle a son siège à Washington, et elle se compose actuellement de deux à trois millions de membres, nombre qui augmentera considérablement si elle se fond un jour à l'*American Labor Union* des Etats de l'Ouest. Par son imposante organisation, la *A. F. of L.* a groupé les travailleurs d'Amérique en bataillons serrés, coude contre coude, et elle se dresse devant le Capital comme une armée aussi formidable que bien disciplinée. Mais c'est « *par des moyens pacifiques et légaux* » qu'elle entend mener, comme le dit sa constitution, « *une lutte qui se poursuit chez toutes les nations du monde civilisé entre les oppresseurs et les opprimés de tous les pays*, une lutte entre le capitaliste et l'ouvrier qui croît d'intensité d'année en année, et aura des résultats désastreux pour les millions de travailleurs, s'ils ne se liguent pas pour leur protection et leur intérêt mutuel. » L'esprit dont elle s'inspire est, on le voit, la modération, la patience, beaucoup plus efficace que la passion et la violence, et elle fait de lents, mais incessants progrès comme un clou qui, à chaque coup de marteau, s'enfonce plus profondément dans un mur.

Pour bien comprendre à quelle nécessité répond le tradunionisme américain, à quelle cause est due la prodigieuse vitalité qui l'anime, il faut se représenter l'écrasante puissance de l'industrie, de plus en plus concentrée par les trusts. Prenons comme exemple le plus récent et le plus gigantesque : la Corporation de l'Acier dont le centre se trouve à Pittsburg. Cette ville laisse dans l'esprit un tableau ineffaçable. Bâtie en pente sur les bords de la Monongahela, de sa partie haute elle domine les *Steel Works*, les aciéries, qui se succèdent à perte de vue sur l'autre rive. Cette longue suite d'usines se déroule sur un parcours de plusieurs milles avec sa forêt de minces cheminées et ses longs toits de hangars enchevêtrés dans un réseau de voies ferrées. L'abondante fumée vomie par la gorge des mille brasiers qui sont cachés là, déploie sur le ciel ses volutes comme un large rideau où se fondent des nuances variées, des blancs lumineux, des gris, des jaunes, des teintes vénéneuses et des noirs funèbres, striés d'étincelles. Elle s'élève lentement, en s'inclinant au vent, puis voyage au loin avec les nuées. Le long décor d'usines qu'elle empanache, chaotique et plein de sourds grondements, fait songer aux décombres fumants d'un incendie qui s'éteint. Mais ce n'est pas destruction qu'elle veut dire : « Là où il y a de la fumée, disent les Américains, il y a de l'argent. » Et en effet, c'est là, sur les rives sinistres de ce Styx moderne, au fond des brasiers qui luisent dans l'ombre de ces hideux hangars, comme les yeux perfides du Génie du Feu, c'est là que sont nés les milliards du Trust de l'Acier.

La nuit, — car jamais le travail ne s'arrête, — les *Steel Works* prennent l'aspect terrible d'un Enfer. Les cuves où le fer se convertit en acier, jettent de hautes flammes vacillantes qui brillent d'un éclat fulgurant, ou se voilent sous de lourdes fumées noires qui passent ; puis quand la cuve se penche pour verser l'acier en fusion, un jet furieux d'étincelles illumine les cieux et la rivière. Dans une ville comme celle-ci, le silence de la nuit, et ses ténèbres mêmes, sont choses qui s'ignorent. C'est sous un ciel incendié d'un immense reflet rouge, au milieu des cris, des sifflets, et du fracas lointain des laminoirs, semblable au bruit d'un effondrement, que ses habitants s'endorment chaque soir.

Instructive non moins qu'impressionnante est aussi la visite des *Homestead* et des *Thompson Works* à une demi-heure de là, les plus importants de la Corporation de l'Acier : une journée suffit à peine à les parcourir. Ici les *blast furnaces* — les hauts fourneaux — se dressent pareils à des phares. Un chariot chargé de minerai s'élève sur des rails inclinés jusqu'à leur faite et vide son contenu dans leur gueule fumante. Quelques minutes après, le métal ressort à leurs pieds en fusion, et trace dans le caniveau où il se déverse une longue traînée de feu, qui vous jette à la face une chaleur aveuglante. Ailleurs ce sont les *Bessemer Converters* — convertisseurs de Bessemer — immenses vaisseaux en forme d'œuf où le *pig-iron* — saumon de fer — se transforme en acier en se mélangeant au carbone. Les flammes qui s'en échappent sont tantôt d'un bleu livide, tantôt d'un blanc éclatant comme le soleil. Les gerbes d'étincelles qui jaillissent des *converters* quand ils se penchent, le ronflement des flammes, le pêle-mêle des hommes et des machines au milieu d'un bruit assourdissant qui rend le danger plus grand encore, et les fumées de charbon gras qui flottent sur le ciel comme un grand drapeau noir, tout cet ensemble laisse dans l'esprit une effroyable vision infernale.

Plus loin, sous un hangar, un four s'entr'ouvre ; une pince monstre y pénètre, et avec un geste presque humain étreint entre ses bras un bloc d'acier rougi, qu'elle emporte, ainsi qu'un oiseau de proie, et va déposer sur les cylindres grondants d'un laminoir. Horrible tâche que celle des hommes qui tra-

(1) Renvoi en masse par le patron.

vaillent près de ces fours, la face au feu tout le jour ! Quel économiste l'évaluera jamais à son juste prix ? Dans sa brutale grossièreté ne vaut-elle pas autant que les plus puissantes conceptions du cerveau, et ne faut-il pas s'étonner qu'il se trouve des hommes pour la remplir ? Tous ont les joues couvertes de plaques rouges : c'est la marque du métier. Certains, afin de voir le gaz qui brûle dans la fournaise, portent de larges lunettes bleues, et ce masque achève de donner à leurs traits une hideuse expression de douleur. Lors de ma visite, au mois de mai, la chaleur était accablante, — car l'été est précoce en Amérique — et par endroits ils refusaient de travailler. Les surveillants d'ailleurs n'exercent sur eux aucune contrainte : ils les laissent juges, et il y a des fours devant lesquels un homme ne peut rester que quelques minutes de suite, tant leur température est violente. Mais le métier est aussi dangereux que dur : les explosions sont fréquentes, et il ne se passe pas de jour que plusieurs ouvriers ne soient tués ou blessés, souvent à l'insu de la presse. Le feu, qui s'est laissé dompter par l'audacieux machinisme de ces *Steel Works*, semble exiger en retour un tribut quotidien de victimes humaines, comme les dieux de l'antiquité. Sur 150.000 Hongrois et Autrichiens employés dans les hauts fourneaux de Pittsburg, 2.000 meurent chaque année d'accidents. Pour ces émigrés d'hier qui, fuyant la misère de leur pays, croyaient trouver ici un sort meilleur, la main du Dante pourrait encore écrire sur la porte où ils sont venus frapper, comme sur celle de son Enfer, cette sinistre exclamation :

« Lasciate ogni speranza, voi che'ntrate ! » (1)

Nouveaux arrivants, les besognes les plus dangereuses leur sont réservées. Chez eux, ils cultivaient la terre, et là ils sont jetés, comme des bêtes égarées, au milieu de ces terrifiantes machines. Ils sont inconscients des risques qu'ils courent, et quand leur vie est exposée, les avertissements du *foreman* restent vains : ils ne parlent pas la même langue ! Si encore le service de secours était bien organisé ! Mais dans le village de Homestead il n'y a même pas d'hôpital ; les blessés sont transportés à Pittsburg en ambulance, et ils ont le temps de mourir pendant le trajet. Les milliers d'hommes qui travaillent là, le torse nu et ruisselant de sueur, la gorge desséchée par le feu, n'ont pas une fontaine où ils puissent étancher leur soif, et sont forcés d'aller chercher de l'eau à l'extérieur dans des seaux. Celui qui passe au milieu d'eux apprend à connaître cette force aveugle et impitoyable qu'est la grande industrie et approuve les mots de J. Kier Hardie, membre du Parlement anglais :

(1) Laissez toute espérance, vous qui entrez !

« Toutes les affaires qui ont en vue le gain sont nécessairement cruelles et égoïstes. Tant qu'elles sont conduites sur une échelle moyenne par de petits capitalistes, l'élément humain arrive dans une certaine mesure à maintenir leur rapacité dans des limites. Quand toutefois elles ne sont plus soumises à une direction individuelle et se fondent d'abord en compagnie et finalement en trust, elles deviennent un monstre anti-humain, chez qui le sentiment, la compassion et les entrailles de la pitié font défaut. »

On ne peut mieux appliquer ces paroles qu'à la gigantesque Corporation de l'Acier, fondée par Carnégie en 1901 : elle a déjà absorbé douze compagnies comprenant chacune de dix à trente usines. Elle possède une soixantaine de mines de fer sur les bords du Lac Supérieur, 30.000 hectares de mines de charbon à faire du coke pour les hauts fourneaux, 15.000 hectares de mines de charbon à employer comme force motrice, 60.000 hectares de terrain contenant du gaz naturel, 71 steamers pour le transport et la distribution du minerai de fer à travers les grands lacs, d'immenses docks sur divers points de ces lacs pour entreposer ce minerai, et enfin quatre compagnies de chemin de fer formant un parcours total de 767 milles. Elle représente actuellement un capital d'environ *huit milliards de francs* ; ses bénéfices de l'année 1902 se sont élevés à 530 millions, et elle n'emploie pas moins de 168.000 hommes. Au sein d'un monde aussi vaste et aussi complexe, l'ouvrier garde-t-il la moindre trace d'individualité ? Il est perdu dans le nombre ; il n'est qu'un rouage humain — un rouage infime — de la machine qui occupe ses bras, et il se confond avec elle dans le même nuage de vapeur, sous la même couleur de suie.

Voilà pourquoi le tradunionisme a pris un si grand développement en Amérique : il a *organisé* le Travail comme les trusts ont organisé le Capital. Ces deux mouvements de concentration s'entraînèrent l'un l'autre. Mais il devint un droit en même temps qu'une nécessité. Beaucoup d'employeurs l'accusent encore à l'heure actuelle d'être tyrannique ; on pourrait leur demander si les grands trusts ne le sont pas aussi, et jusqu'à la criminalité, à l'égard des petits capitalistes qu'ils étranglent impitoyablement, quand ces derniers n'abdiquent pas leur indépendance. D'ailleurs, la grande majorité du public sait bien qu'aucun effort ne détruira les unions du travail, pas plus que les trusts :

« Les *Labor unions*, écrit John Mitchell, sont là, et ils sont là pour rester ; ils sont un pouvoir avec lequel il faut compter ; ils ne sont pas nés d'idées sentimentales ; ils ne prêchent pas des théories utopiques ou une politique impraticable ; ils n'ont pas atteint leur grandeur présente sans bonne cause. Le temps est passé où les salaires et les conditions du

travail pouvaient se fixer d'une manière satisfaisante à la porte de l'usine ou à la bouche de la mine ; les travailleurs veulent — et à juste titre — que leurs salaires soient convenus dans une salle de conférence où la raison et la logique, le *conservatisme* et l'équité seront les influences dirigeantes ; ils veulent être représentés à ces conférences par des hommes dont l'instruction et l'expérience les mettent à même de défendre leurs intérêts aussi bien que les intérêts du capital sont défendus et protégés par ses représentants. »

Voici donc le Travail et le Capital massés comme deux armées ennemies en présence. Voyons-les maintenant aux prises. La première et la plus importante revendication du Travail, c'est, on le devine, l'augmentation des salaires ; elle occasionne, à elle seule, plus d'un tiers des grèves. Les mobiles dont elle s'inspire sont bien différents suivant qu'il s'agit de l'une ou de l'autre des deux grandes classes de travailleurs que l'on trouve aux Etats-Unis. On sait, en effet, que le travail d'ordre inférieur, qui ne nécessite pas d'apprentissage et se paie au grand maximum un dollar et demi, est fait par les ouvriers étrangers. La condition de ces *common laborers* est misérable. J'ai vu à Pittsburg des maisons, ou plutôt des cabanes de bois, à peine dignes d'animaux. Les *Steel Works*, autour desquels elles sont groupées, les remplissent de leur grasse fumée, de leur suie et de leur vacarme. Des enfants, à demi nus et repoussants de saleté, jouent dans la boue charbonneuse du ruisseau. De ces intérieurs gorgés d'habitants, la propreté, la morale, le repos même, semblent à jamais bannis : rêverait-on seulement de les y introduire ?

Il n'est pas de sort plus pitoyable que celui de l'Italien, du Hongrois, du Slave, qui, émigrant le plus souvent sans famille, vient échouer à Pittsburg. Il loge dans un insalubre *boarding-house*, — dans un garni — où une pièce sert à dix ou quinze hommes qui se succèdent dans les mêmes lits, selon qu'ils appartiennent à une équipe de jour ou à une équipe de nuit. Quant il est tué, son consul ne réussit pas toujours à obtenir de la Compagnie une pension pour sa veuve, qui est restée là-bas, au *vieux pays*. L'Amérique manque d'humanité pour cette classe de travailleurs, dont elle ne pourrait se passer. Une chance pour s'élever, voilà tout ce qu'elle leur donne. Il est vrai que cette misère lui est envoyée par l'Europe et que celle-ci en porte l'affront la première.

Aussi n'y a-t-il pas de pays où le paupérisme atteigne autant d'acuité. Les *slums* de grandes villes offrent à chaque pas d'écœurants spectacles. A New-York, je visite un *boarding-house* pour Italiens : la cour est couverte de chiffons fétides que des femmes sont occupées à trier ; au premier, je pénètre dans une pièce sans air ni lumière, où sont rangés côte à côte une dizaine de lits sordides ; d'affreux crachats gisent à terre, et des hommes sans emploi sont là, jouant aux cartes, en fumant leur pipe. A Chicago, je parcours d'immenses quartiers où les rues, à peine tracées, sont sillonnées d'ornières. Les ordures et les objets de rebut se jettent par les fenêtres et vieillissent, soit sur les toits, soit au bord des trottoirs, faits de misérables planches de bois. La propreté et l'hygiène pourraient-elles jamais pénétrer dans ces quartiers : leurs habitants, presque tous des émigrés d'Europe, s'y renouvellent incessamment ; à mesure qu'ils réussissent, ils les quittent et les nouveaux arrivants qui viennent remplir leurs vides y entretiennent ces hideurs de la pauvreté.

A côté de cette classe très nécessiteuse de travailleurs, composée presque exclusivement d'étrangers et de noirs, il en est une autre, celle des *skilled laborers* — des ouvriers expérimentés — dont les revendications répondent bien moins à un réel besoin. Cette classe-là n'a pas à défendre son pain. L'émigration européenne a rendu possible la suppression presque totale du prolétariat parmi la population native, et l'ouvrier américain est un *petit bourgeois*. Dans la plupart des grèves, l'augmentation du prix de la vie est mise en avant. Il s'est élevé, en effet, dans une proportion de 11 p. 100, et l'on calcule qu'un dollar achetait il y a dix ans ce qu'un dollar et quarante *cents* achètent aujourd'hui. Toutefois les véritables causes de l'agitation ouvrière sont plus profondes et elles restent taciles. La première, c'est la *démocratisation du luxe et du confort* par le perfectionnement de la machine, qui a fait naître des besoins nouveaux dans les couches inférieures de la société. Un *skilled laborer*, qui gagne facilement ses cinq dollars par jour, habite un cottage avec jardin, où il n'est pas rare de trouver entre autres *luxuries*, un piano, des rideaux brise-bise, bordés d'imitation de dentelle, un appareil de chauffage à la vapeur, un *refrigerator* pour rafraîchir les boissons, et enfin une salle de bains. Il a des goûts plus raffinés que l'ouvrier français et surtout que l'ouvrier allemand ; il se nourrit mieux et achète plus de vêtements. Cet amour du bien-être, qui est commun à tous les Américains, et qui va presque jusqu'au sybaritisme, semble au premier abord être un signe de mollesse, et il est curieux de le voir allié chez le même peuple à une si âpre énergie dans la lutte. Mais c'est lui, précisément, qui fait d'eux de si durs travailleurs. Il est l'aiguillon qui excite toutes les ambitions, et celles de l'ouvrier comme les autres. D'ailleurs, une lutte aussi ardente s'explique fort bien dans un pays où le mérite personnel prime tout. Elle a éliminé de la vie publique et même de la vie privée les formalités, les courtoisies, et les mille raffinements dont se pare encore notre vieille civilisation, et qui ne purent pas

se faire jour au milieu d'elle, parce que ce sont des inutilités. L'égalité — ce grand trait de race des Américains — l'y aidait. Plus vivante aujourd'hui que jamais, elle en est restée l'âme. — *Each tub stands on its own bottom*, comme dit le proverbe — chaque baquet repose sur sa propre base. Telle est la devise de la nation américaine. Quelle que soit leur condition, les individus se traitent en égaux. Le ton abrupt qui est usuel chez les subalternes, les employés des *cars* électriques, les demoiselles de magasins, et les domestiques, se prendrait volontiers pour de l'arrogance ou une impolitesse voulue : il n'est que l'expression naturelle de ce sentiment inné d'égalité, qui ne se rencontre pas chez l'Européen. Ce dernier, qui, sous l'influence de l'atavisme, garde encore l'empreinte de longs siècles d'absolutisme, avouera toujours, par quelque détail de son attitude, son infériorité économique. Si près de leurs origines, soumis au même nivellement, les Américains ne peuvent avoir, ni l'esprit de servitude, ni l'esprit de caste. En chemin de fer, comme il n'y a là qu'une seule classe, un millionnaire s'asseoira à côté d'un pauvre : l'argent seul les sépare (1) ; car leurs pères ont peut-être été camarades d'atelier, et il n'y aura ni orgueil chez l'un, ni envie chez l'autre. A Hull-House, le grand *College Settlement* de Chicago, où habitent plus de vingt résidents, j'ai vu des dames descendre de leur chambre en grande toilette pour une fête qu'elles donnaient, et se mêler ainsi aux ouvriers. Au lieu de soulever chez eux une indignation haineuse, — ce qui n'aurait pas manqué de se produire dans une de nos Universités populaires, — ce contact ne pouvait leur inspirer que le désir d'être un jour riches comme elles. Le nom de parvenu n'a rien de malsonnant pour les Américains, car tous ceux qui ne sont pas *parvenus* s'efforcent de *parvenir*. Exception faite des grandes Compagnies où les patrons ne peuvent pas connaître leurs ouvriers, dans les industries plus réduites ils ont des rapports très familiers, ils se serrent la main, se frappent sur l'épaule et s'appellent par leur petit nom. Si un ouvrier a besoin de se plaindre, il va droit à son patron sans trembler. Si l'idée lui vient d'une amélioration à apporter à la machine qu'il dirige, il la lui soumet, et si elle est reconnue bonne, il reçoit aussitôt de l'avancement, alors qu'en Europe il ne serait même pas écouté : Le propriétaire d'une mine de charbon aux environs de Pittsburg, que je questionnais sur le *labor movement*, me disait qu'il avait été mineur et qu'il employait des hommes à côté desquels il avait travaillé. Cette grande égalité sociale donne libre carrière à l'immense et incessant effort que font les individus pour améliorer leur condition. Ils ont sous les yeux le spectacle étourdissant de ces fortunes rapides, si souvent favorisées par la chance, et ils se disent : Pourquoi pas moi ?

Mais ce qui généralise encore cet effort, c'est le manque absolu de fierté qu'on rencontre chez les gens de condition moyenne. Le préjugé absurde de la « carrière libérale » n'existe pas. En France certaines personnes préfèreraient mourir de faim que de s'abaisser à des besognes qu'elles considèrent comme dégradantes. En Amérique, on voit dans les manufactures et les bureaux beaucoup de jeunes filles qui n'ont pas besoin de travailler pour gagner leur vie. Un jour, après avoir visité une fabrique de cordes, j'étais resté à la porte pour assister à la sortie des ouvrières : je ne pouvais pas croire que les femmes, fort élégantes, qui passaient devant moi, étaient les mêmes que j'avais vues travailler à l'intérieur, enveloppées de grands tabliers et la tête couverte d'un bonnet pour garantir leurs frisons Dans une république où aucune hiérarchie sociale n'a pu élever de barrière entre les individus, et où chacun a les mêmes droits à la richesse, la classe oisive est très restreinte. Tout le monde travaille et personne n'est jamais satisfait.

Il y a encore un facteur important dans l'agitation ouvrière aux Etats-Unis, c'est ce sentiment partagé par la plupart des travailleurs, qu'ils ne reçoivent pas la part à laquelle ils ont droit dans la distribution de la richesse, et il est d'autant plus vif qu'ils se rendent compte de la fabuleuse prospérité actuelle du pays. Ils se disent que les millions qui sortent de l'usine et qui montent toujours vers les couches les plus hautes de la société, sont nés du labeur de leurs mains. Ils demandent alors de plus forts salaires et s'ils n'obtiennent pas satisfaction, ils n'hésitent pas à faire grève, car ils comprennent que jamais l'occasion ne pourra être meilleure. Aussi les mouvements ouvriers ont-ils un caractère spasmodique : ils suivent la hausse et la baisse du marché, et sont pour ainsi dire le thermomètre de la prospérité industrielle. Les temps de panique ont toujours été une dure épreuve pour les *trade unions*, et leur ont fait perdre momentanément la plupart de leurs membres. Quand, au contraire, le travail est en grande demande comme à l'époque actuelle, où il y a non plus trois hommes pour une place, — *for one job*, — mais trois places pour un homme, le tradunionisme reprend toute sa vitalité, et les ouvriers sont à même de dicter leurs conditions. C'est là une conséquence nécessaire de la loi de l'offre et de la demande.

On voit donc que, sans être socialistes, les ouvriers américains sont loin d'être satisfaits du régime économique que leurs frères de ce continent veulent

(1) Même pas l'instruction, car il y a des millionnaires qui ne savent pas mettre l'orthographe.

abolir par des moyens violents. Ainsi que partout ailleurs, il y a aux Etats-Unis deux sortes de patrons, ceux qui achètent le travail comme une matière première, c'est-à-dire au plus vil prix possible et tirent tout ce qu'ils peuvent de leurs ouvriers, au mépris de toute humanité, — et les bons patrons, ceux qui ne se contentent pas d'être hommes d'affaires, et cherchent dans la philanthropie un instrument de réconciliation entre le Travail et le Capital. Parmi toutes celles que j'ai visitées, le meilleur exemple d'usine-modèle m'est offert par la maison où se fabrique la moissonneuse MacCormick, à Chicago, et pourtant elle se range dans les grandes industries, car elle emploie à elle seule environ 10.000 hommes et forme un trust avec plusieurs autres compagnies, au capital de 750 millions de dollars. Les salles de cette énorme usine, où il se construit une machine par 32 secondes, sont spacieuses, bien éclairées et bien aérées. Dans chaque bâtiment se trouvent des lavabos d'une hygiène toute moderne, et une infirmerie avec des gardes toujours prêtes aux éventualités. A l'extérieur et dans les couloirs, des fontaines d'eau glacée et filtrée sont disposées de distance en distance. Des médecins attachés à la compagnie visitent les malades chez eux et gratuitement. Les ouvriers et ouvrières ont dans l'usine même un club avec une salle de danse où ils peuvent se réunir et se distraire en dehors des heures de travail. Enfin ils ne font le samedi qu'une demi-journée, qui leur est payée comme une journée entière, et ils ont droit, après un certain âge, à une pension de retraite :

— « Pensez-vous que ces générosités, demandai-je à un chef de service qui venait de me les énumérer, soient capables de résoudre la question sociale? »

Il me répondit par un regard profondément sceptique.

— Pourtant c'est grâce à elles que la grève des ouvriers de la *Deering Harvester Company* n'a pas atteint les vôtres.

— Pendant combien de temps, reprit-il, les nôtres seront-ils reconnaissants de ce que nous faisons pour eux ?

Il parlait juste : la philanthropie réussira-t-elle jamais à résoudre l'énorme problème qui tourmente le monde entier ? Bien naïfs ceux qui se font cette illusion. Ce que demande le Travail n'est pas ce que l'on veut bien lui donner, mais ce qui lui est dû. Il ne s'agit pas d'une *grâce*, mais d'un *droit*.

L. Delpon de Vissac.

(*A suivre*).

AUTOMNE

O brumes de l'automne, écharpes, gazes tendres
Qui tombez doucement sur les prés assoupis
Et qui roulez aux blancs peplums de vos méandres
Le fantôme des jours, la gloire et nos dépits ;

Mousselines que tend sur les courbes vallées
Les doigts d'un matin gris ignorant de l'azur
Et laissant dans sa course, au sable des allées,
Choir la grappe oubliée et le dernier fruit mûr ;

Calme profond des champs au repos ; hymne grave
Qui vous levez du sol avec les nouveaux blés :
Heurts pénibles du soc qui fend comme une étrave
L'humus, mer immobile aux flots jamais troublés :

Lointains échos portés sur les ailes des nues
Associant à la rumeur sombre du bois
Le long mugissement des bœufs, les ingénues
Chansons des passereaux et les cris de chamois ;

Arômes du regain que boit un soleil pâle
Dont la tiédeur se joue au miroir des étangs
Et mêle au lait bleuté des colchiques opales
Le sang de la bruyère en tapis éclatants ;

O fleurs, suprêmes fleurs, qui, sur vos tiges lasses,
Vous laissez balancer par un vent déjà froid
Et voyez, comme un spectre enténébrant l'espace,
Sur vous le trépas fondre avec l'hiver qui croît ;

O jardin vous serrant autour de la demeure —
— Tel un enfant frileux sur un sein maternel ;
Rameaux mi-dépouillés, à votre dernière heure,
Levant, sans l'attendrir, vos bras lourds vers le ciel ;

Et vous, jets d'eau fluets qui lancez à l'air triste
Votre haleine et vos pleurs en souples diamants
Et retombez au creux de ces vasques de schiste
Comme un morne souci sur l'âme des amants ;

Et vous, Mère, Beauté, Cœur du monde, Nature
Frissonnante et peureuse au déclin de l'été,
Et qui portez avec le deuil de vos ramures
L'inutile regret de votre royauté :

J'aime vos tons discrets, votre grâce fragile
Et vos jours condamnés dans un bref avenir,
Et mon âme s'empreint, comme une molle argile,
De vos formes qui vont, hélas ! s'évanouir.

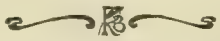
Mais pourtant j'entrevois, par delà la mort sombre
Qui doit vous engloutir au gouffre noir du temps,
Le glorieux moment où jaillira de l'ombre
Votre nouvelle force en rejets triomphants.

Et j'évoque, parmi les aurores éclosses
Dans les cieux rajeunis sur de féconds avrils,
Le Renouveau vainqueur ressuscitant les roses,
Grandissant les froments, entr'ouvrant les pistils,

Aux bassins, clairs miroirs fixant le ciel immense,
Egrenant les ruisseaux en un rire argentin,
Et des plaines qu'habite aujourd'hui le silence
Faisant monter un chant d'allégresse au Destin.

Car l'épreuve n'est rien qui de joie est suivie.
Le bonheur qu'on obtient après un dur effort
S'épanouit soudain comme une fleur. La vie
N'est belle et n'a de prix que mêlée à la mort

PIERRE DE BOUCHAUD.



LA VIE LITTÉRAIRE

Les Poètes.

Hugues Lapaire : *Au Vent de Galerne* Crépin-Leblond, éditeur, Moulins). — Paul Sébillot : *La Mer fleurie* (Alphonse Lemerre, éditeur.) — Massillon Coicou : *Passions, Impressions* Dujarric, éditeur). — Auguste Angellier : *Le Chemin des Saisons* (Hachette, éditeur). — Marc Lafargue : *L'Age d'Or* (Edition du *Mercure de France*). — Gabriel Nigond : *Novembre* (P. V. Stock, éditeur). — Léo Larguier : *La Maison du Poète* (A. Storck, éditeur).

Les poètes de départements s'unissent volontiers en associations littéraires et décentralisatrices. Ils veulent au moins décentraliser la gloire pour la centraliser plus complètement un jour. Mais travaillent-ils effectivement à cette décentralisation en chantant leurs provinces, en donnant à chacune d'elles, par leurs œuvres, une conception plus parfaite de son existence, des raisons nouvelles de fierté et, pour ainsi dire, une individualité plus forte ?

S'ils faisaient ainsi, on le saurait à Paris, et peut-être que Paris tout le premier l'attesterait.

Eh quoi ! un jeune Haïtien, Massillon Coicou vient à Paris, réside à Paris. Il est poète, ou il se croit poète ; c'est une condition excellente pour le devenir. Il écrit donc des vers. Et que chante-t-il en ces vers ? Haïti, Taïti, trou la la iti ? ? Que non pas ? Mais des amours de Quartier latin et de petit commerce, les grisettes toute parisiennes et un printemps qui est tout au plus de la banlieue. Il chante sans se faire prier, trop longuement, trop souvent. Ce qu'il chante ne vaut pas la peine d'être chanté, même en vers, même en vers haïtiens. Cependant après Lise, Lisette, ou Lison, il se souvient de sa *nigram patriam* et il se tient pour très assuré que

La femme que j'aimais dans Lise
Vers qui montait mon cri de foi
C'était toi, la Femme incomprise
Chère Patrie, oui, c'était toi !

Malgré tout, cela n'est pas suffisamment haïtien. Le style pourtant l'est trop, bien que Massillon Coicou ait voulu écrire ses vers en français. Mais Massillon avait des négligences ; il est bien permis à Coicou d'en avoir. Au reste, l'un et l'autre ont beaucoup de facilité, tant de facilité !...

En tous cas, si vous trouvez-là l'âme haïtienne, prière de la rapporter, contre récompense de l'Académie, à M. Massillon Coicou, 52, rue de Seine à Paris.

Elle n'est point égarée au moins l'âme berryaude et nous la voyons entière dans les poésies fort convenablement rustiques de Hugues Lapaire. Hugues Lapaire est le poète du Berri comme Gabriel Vicaire fut le poète de la Bresse. Réjouissons-nous pour la Bresse et pour le Berri et pour la littérature française.

Hugues Lapaire qu'imita Gabriel Nigond a cette grande force poétique, c'est qu'il aime intensément, sans phrases, sa terre natale. Et il n'exile point son cœur et son esprit des choses qu'il aime. Poète d'une province, il veut être un poète vraiment provincial. Au reste, pourquoi chercher ailleurs quand on aime son pays, quand on y a des racines « ces profondes et délicates racines, écrit Maupassant, qui attache un homme à la terre où sont nés et morts ses aïeux, qui l'attachent à ce qu'on pense et à ce qu'on mange, aux usages comme aux nourritures, aux locutions locales, aux intonations des paysans, aux odeurs du sol, des villages et de l'air lui-même ».

Il y a tout cela dans les poèmes de Hugues Lapaire, tout jusqu'aux intonations des paysans, jusqu'aux odeurs du sol, des villages et de l'air ! Son livre est comme le vent de Galerne. Il souffle du Nord-Ouest, il est avant-coureur de la bise, il en a la violence sans l'aigreur, la mélancolie sans la tristesse.

Il est mélancolique, en effet, le livre de ces bons paysans, simples, ingénus, assez bonhommes, laborieux et pauvres, mais il n'est point amer. Les légendes de cette terre, les menus détails d'une existence humble et chétive, vigoureuse cependant, le poète les rapporte et les embellit. Mais pourquoi descendre jusque dans les intimités les plus vulgaires de cette vie rustique ? Est-ce afin d'y trouver de la poésie encore ? Vaine recherche ! Ce n'est point sujet de poésie que la description de laboureurs mangeant la soupe.

Quand j'sons un' tablé de laboureux,
Coude à coud' ramassés en boules
On n'entend qu' les cuillers dans l'creux
D' l'écuelle et l' gargouill'ment d' nos goules.

Mais détails que cela. Inspiration profonde d'un poète qui connaît le Berri et qui l'aime, qui connaît le villageois berryaud et qui le comprend, qui le chante avec un art infiniment naturel ! Et ce sont les âmes du Berri qui vivent et se meuvent dans ces poèmes comme passent les paysans au gué de la Bélaine.

Depuis l' matin jusqu'au couchant
Ça pass' des gars et des drolières

Qui vienn'nt et s'en revienn'nt des champs
Par le même endret d' la rivière
Landouzi, landouzi
C'est l'gué de la Belaine
Dou ! landéri déra lonlaine !

Légendes berryaudes, légendes bretonnes, aimées des Berryauds, chéries des Bretons! Paul Sébillot dans *La Mer fleurie* rassemble toutes ces légendes, et chaque poésie qui les avoisine est d'inspiration populaire. Les mœurs, les occupations, les joies, les douleurs, disons aussi les âmes des pêcheurs bretons passionnent plus que tout au monde Paul Sébillot, amoureux et patient auteur du folklore du pêcheur. — Il sait de quoi souffrent ces âmes :

Femme de marin
Femme de chagrin

Et rien ne lui échappe du pittoresque de cette vie sauvage et indépendante si proche de la nature.

Pittoresque extérieur, pittoresque intérieur : l'un ne va pas sans l'autre. Hélas ! l'un ne s'en va pas sans l'autre : Paul Sébillot se désole de ne plus trouver en Bretagne les mœurs, les coutumes antiques qui séduisaient encore Brizeux. Il gémit sur la disparition des coiffures — et des idées d'antan.

Filles aux yeux d'azur
Où sont les coiffes blanches
Qui paraient vos dimanches
Sur les bords du Frémur ?

Où sont-elles ? Elles ne seront bientôt plus que dans les livres des poètes assez sages pour ne point dédaigner les sources populaires régionales des inspirations poétiques. On les ira chercher toujours avec curiosité.

∴

Celui-ci s'inspire de la nature bretonne, celui-là de la nature berryaude. Le plus grand nombre des poètes s'inspirent de la nature entière purement — et simplement.

Non, les poètes n'ont plus cette grandiose simplicité primitive qui forçait leurs ancêtres à chanter la beauté de la terre et des cieux, à célébrer la communion de leur âme avec la vie universelle. Aujourd'hui la plupart d'entre eux vivent dans les villes de la vie des autres hommes. S'ils écrivent des vers ce n'est point pour céder à une impulsion dont ils seraient bien empêchés d'être les maitres. Les sujets ne leur sont point imposés, ils les choisissent; et les ayant choisis ils développent, faisant ainsi des exercices d'où l'art et le procédé ne sont pas plus absents que la verve poétique. Et ces civilisés, ces cultivés, ces artistes se retrempent dans la vie rurale comme pour se fortifier en elle et par elle. Ils demandent à la nature leurs sujets, leurs idées, leurs sentiments, leurs métaphores. Ils ont tous un sentiment assez profond de la nature, mais, à la vérité, ils ne vont point jusqu'à une philosophie qui subordonnerait la la nature à l'homme ou l'homme à la nature selon les temps et selon les penchants... Ces poètes entretiennent seulement avec la nature des rapports de camaraderie intime, de bonne amitié. Tantôt ils sont dominés et comme écrasés par elle; tantôt ils la dominent, la plupart du temps ils font avec elle bon ménage, se plient à elle sans vanité comme sans humilité, sont gais au printemps, joyeux en été, mélancoliques en automne, tristes en hiver... Nous sommes très compliqués et pourtant voici une poésie de braves gens — et parfois de braves jeunes gens — instruits, lettrés au plus haut point, adroits à écrire des vers et qui ne prétendent à rien, sinon qu'à être simples et à suivre docilement avec la foule le cours des saisons.

Ce chemin des saisons, c'est le plus lettré de tous, celui qui, sans effort, est aussi le plus simple qui nous l'indique avec le plus de grâce et de bonhomie, M. Auguste Angellier, professeur expérimenté, docte historien de Robert Burns, poète à ses heures qui ne sont point des heures perdues.

Ah ! fraîcheur, exquise fraîcheur des sentiments et des sensations ! Délicatesse des impressions qui sont nobles et fines et doucement, et minutieusement familières, élégamment familières aussi, car M. Auguste Angellier a ce grand art bien discret, bien séduisant, d'être le poète le plus familier et le moins vulgaire qui soit.

Toutes ses poésies sont un peu des chansons, graves parfois, le plus souvent légères. Elles sont rapidement et amoureusement descriptives, d'une facilité souriante que la prétention ne veut point appesantir. Et les nuances des sentiments sont en rapports directs avec les nuances des fleurs, car il y a beaucoup de fleurs sur ce joli chemin que M. Angelier parcourt avec bonheur, et nous fait suivre avec agrément, beaucoup de fleurs et beaucoup d'oiseaux. Et son œuvre modérée est une épopée familiale des saisons.

Rien n'est plus régulier que le changement des décors et des fleurs, et des oiseaux, et des pensées et des amours selon le temps qu'il fait, l'éclat du soleil, l'ardeur de la température. Ces vers sont ainsi, en leurs développements d'une sage ordonnance, pondérée, quasiment bureaucratique.

Le mois de mai touchait au mois de juin
Et lui passait à pleines mains décloses
Les premiers lis et les premières roses
Et les lilas dont son front était ceint...

Charmant ouvrage aussi bon pour satisfaire les horticulteurs instruits de leur métier que les âmes loyalement sentimentales.

Mais admirez surtout, vous horticulteurs du jardin

des muses, cette précision descriptive si rare, si rare qu'elle devient en vers une bien précieuse vertu :

VICTOIRE DE LUNE

Un nuage obscur a couvert la lune
Comme une infortune
Recouvre la joie et l'espoir d'un cœur
Et, voilant soudain leur blanche lueur,
L'emplit d'ombre brune.
Autour du nuage, un rebord d'argent
Fragile, changeant,
Flotte faiblement, s'effrange, s'efface,
Ourlet floconneux que que la sombre masse
Brise en s'allongeant.
Dans les champs douteux, seule une lagune
Que borde une dune
Conserve un reflet louche et menaçant,
Comme dans la nuit d'un cœur impuissant
Luit une rancune
Mais le globe clair, de l'ombre émergeant
Ressort, propageant
Un coup de clarté qui court, s'étend, passe
Et par nappes d'or traverse l'espace
En le submergeant.

Donc et réconfortante allégresse au fond de cette poésie volontiers radieuse ! M. Auguste Augellier regarde plus volontiers les roses — pourvu qu'elles ne soient point trop éclatantes — que les chrysanthèmes. Pourtant, il sait aussi bien chanter les chrysanthèmes et l'automne, car nul plus que lui n'a le fameux sentiment de la nature.

Quand le soir hâtif emplira la chambre
Nous regarderons ces fleurs de novembre,
Ces fleurs de souci,
Ces fleurs sans espoir, comme des emblèmes
Le jardin n'a plus que des chrysanthèmes.
Et nos cœurs aussi !..

C'est de cette mélancolie automnale que Gabriel Nigond — goûté de Marcel Schwob — est imprégné : Novembre ; novembre : Le jour, le mois des morts ! ! « Que les fins de journées d'automne sont pénétrantes ! Ah ! pénétrantes jusqu'à la douleur ! » Ainsi disait Baudelaire, ainsi pense Gabriel Nigond, jeune poète que la gloire visitera peut-être.

Mais qu'il est triste, qu'il est donc triste ! Et s'il l'est, c'est parce qu'il le veut être. On voit bientôt qu'en effet, il ne l'est que parce qu'il veut l'être. Il ne fait point jaillir la douleur de drames inattendus, héroïques, superbes, mais des simples faits-divers de la vie des campagnes et des faubourgs... La misère des uns, l'isolement des autres, les paysages lugubres des cimetières qui ne sont pas aussi gais que certains le croient, des banlieues qui sont pis que des cimetières : il est obsédé de tous ces spectacles. En son livre se lève l'épouvante de la misère et de la laideur. Avec elle, l'angoisse constante et le perpétuel effroi de la mort...

C'est vous tous que la mort guette et suit pas à pas,
Tue et consolante et souvent désirée :
Combien de vous, ô malheureux, l'ont implorée
Et deux mêmes se sont jetés entre ses bras !

Vous les souffrants, les éperdus, les téméraires,
Vous qui toujours plus bas penchez vos fronts courbés
Au fond de cet abîme où vous êtes tombés
Faut-il vous plaindre ou mieux vous envier, mes frères ?

Gabriel Nigond les plaint en les enviant, et surtout les envie en les plaignant. Et il a raison, car c'est toujours un privilège que d'être plaints en beaux vers... Les siens sont précis, forts, harmonieux et variés comme ses impressions funèbres, variés et si simples, d'autant plus beaux.

L'inspiration les anime ; la virtuosité les affaiblit un peu. Gabriel Nigond est conscient de son habileté et, dans la tristesse infatigable de ses impressions de novembre, ne se refuse pas la consolation de céder à sa virtuosité. Il lui cède, et voici qu'il conte en sonnets ! en sonnets, je dis bien ! l'histoire de la religieuse d'hôpital Elise.

Epouse de Jésus mais sœur de Madeleine,

qui aime d'amour un petit soldat malade, se donne à lui et bientôt se suicide. En sonnets, j'ai dit en sonnets ! Cela paraît une gageure.

Et tant il est soucieux de simplicité dans la forme, il semble parfois s'amuser à des caricatures, ou des pastiches de François Coppée. Il vit chez lui entouré.

De meubles d'art d'une simplicité voulue

Et

Grand'mère dort devant la tasse à camomille.

Ou bien.

Elle servait depuis quinze ans chez des bourgeois
Et mettait de côté cent vingt francs par année.
Ses yeux calmes luisaient sous un bonnet carré,
Toujours frais, mais qui coûtait cher de repassage,
Elle portait, étant peu coquette et très sage
Sur ses bas jaunes de gros souliers de curé.

Ou bien, après des imitations toutes spontanées de Baudelaire ou de Rollinat, il décrira ! quel sujet de poésie !... il décrira ! virtuosité, funeste virtuosité ! il décrira — et nous songerons à Franc Nohain ! — il décrira la *Tête de veau*.

Sur le plat large que décore
Un cercle de persil nouveau,
Toute chaude et fumante encore
Gît la triste tête de veau,
. . . . . .
Le dessus qui baille révèle,
Sous la vapeur en fumet roux
Les grains de riz de la cervelle
Et les cavités des os mous.
. . . . . .
La tête se repose, lasse
Sous les hauts flambeaux allumés
Tandis qu'un rêve naît et passe
Devant ses yeux lourds et fermés
Songe des natales prairies
Où folâtrent les jeunes veaux
Où l'on entend les cris nouveaux
Des agneaux dans les bergeries.

O Franc-Nohain, ô poésie, ô Franc-Nohain !... Mais cessons de sourire. Nous sommes en novembre ! Jour

des morts ! mois des morts ! Et Gabriel Nigond, tout imprégné de la tristesse automnale, veut que nous soyons tristes comme la saison...

Cette tristesse de la nature peut-elle accabler un poète? Gabriel Nigond ne la subit que pour l'exprimer mieux, et on devine la joie qu'il éprouve à pouvoir ressentir si bien, si profondément, si poétiquement sa tristesse. Léo Larguier est quelquefois écrasé par la nature... *Sola sub nocte per umbras!...*

Je reste épouvanté. Toi qui me semblais beau
Mon livre et toi maison, et vous, petites choses
Que l'on aime et qu'on voit depuis qu'on se souvient,
Et moi-même, écrivant devant mes vitres closes
Je sens dans l'infini que nous ne sommes rien.

Et ses vers, consacrés à la vie, à la beauté, à la jeunesse, à l'amour — simplement, ne s'abandonnent point à des négligences faciles, et puis, comme la sensibilité qui s'exprime en eux, ils sont souvent d'une harmonie toute lamartinienne...

La forme les soutient. Pourquoi faut-il qu'elle ne soutienne pas autant ceux de Marc Lafargue ? Ici le poète, sans aboutir aux vers libres, s'attribue toutes les libertés que la poésie ne saurait lui consentir. Ce sont par exemple, tantôt des rimes régulières, tantôt d'insuffisantes assonnances, et on ne comprend pas pourquoi il s'accorde ici le droit à certaines licences qu'il se refuse ailleurs. Et ne pouvant décider, on tire argument de la beauté même de ses vers contre les libertés qu'il y prend.

Moins curieux que Léo Larguier de la beauté du paysage antique, Marc Laforgue est aussi sensible que l'auteur de la *Maison du poète* à la vie de la nature universelle. Mais il ne laisse pas que d'hésiter aussi. Sera-t-il accablé par la Nature ? Sera-t-il exalté par elle ?... Souvent il la redoute.

Il est des sites que ma voix n'a pas chantés
Car bien souvent devant la nature elle tremble.

Peu après, au contraire, il lui dédie des hymnes de poétique gratitude.

Ce que j'ai de meilleur, Pays, je te le dois,
Beau fleuve lumineux et sorti de l'aurore,
Dans tes bois de ramiers, près des eaux que de fois
J'écoutai dans le ciel tonner l'autan sonore !

Il doit beaucoup à son pays, la fraîcheur de ses sentiments, la grâce facile de ses vers faciles, faciles.,. Quoi encore ! A force de contempler les paysages natals, il fut plus habile à les évoquer, à être ému par eux... Et il a justement ce don d'évocation et d'émotion qu'il faut admirer déja en Gabriel Nigond, en Léo Larguier comme en lui-même.

Fleuve natal, Garonne au nom large et sonore,
C'est sur tes bords que nos esprits se sont formés
Lorsque, le soir, à l'heure où la ville se dore
Nous allions pour rêver dans les champs parfumés.
C'étaient alors des jours limpides de jeunesse ;
Nos esprits étaient frais comme l'eau du courant
Et sous les saules vaporeux, remplis d'ivresse
Nous récitions nos vers dans le soleil couchant.

Vous les pouvez réciter encore... et cependant la chanson que vous chantez à votre tour nous l'avons entendue maintes fois. Jeunes poètes, n'auriez-vous rien autre à nous dire ? Est-ce que la parole de Renan ne conviendrait plus à votre génération : « Redoublons de travail. Je sens en moi quelque chose de jeune et d'ardent, je veux imaginer quelque chose de nouveau. »

J. ERNEST-CHARLES.

THOMAS GRAINDORGE ET ZARATHOUSTRA

Quelle que soit la valeur d'un génie humain et l'influence qu'il exerce par le monde, il est diminué de tout ce que réalisèrent, sur la scène de ses évolutions, ses ancêtres intellectuels. Il n'y a, dans cette remarque, aucun sens péjoratif, il ne peut y en avoir. Dans le domaine de la vie instinctive et animale, chaque individu n'apporte de personnelle qu'une part infiniment restreinte. Presque tout chez lui est déterminé par les atavismes, le milieu, l'ensemble des fatalités supérieures. Et même, pour se tenir dans une rigoureuse logique, faudrait-il ajouter que cette part n'est personnelle qu'au second degré : le résultat d'une élaboration dont les éléments ont été primitivement imposés par l'extérieur.

En (histoire et il faut bien confondre ce mot avec le mot légende, car, sauf un très petit nombre d'esprits, personne ne prépare sa conception du passé sinon d'après le plus sommaire choix d'évènements saillants et douteux), en histoire, on oublie très souvent cette loi du premier occupant. Ceux qui ont accaparé les résultats d'un effort anonyme et confus recueillent aussi la gloire d'y imposer leur signe et nul effort de critique n'infirme ensuite cette opinion.

Si dans le récit des évènements brutaux et matériels une telle erreur parvient à se glisser, qu'adviendra-t-il pour celui des aventures de l'esprit ? L'ignorance et l'oubli, forces immenses d'illusion, nous font voir le nouveau, l'inattendu et le prophétique là où ne git que le naturel, le légitime et l'explicable. Mais c'est ignorance et oubli. L'analyse s'emparant des faits et des individus, diminue toujours la part de mérite qu'on leur avait accordée ; d'ailleurs elle corrode et mine, en même temps, la notion même du mérite et la remplace par celle, plus scientifique, d'une hiérarchie temporaire dans l'évolution restituant ainsi aux choses la valeur de leur vérité relative. Est-il besoin d'ajouter que ceux

qui se dévouent à ce travail emportent avec eux comme une vague et tenace réputation d'envie et de sophisme ? Mais les sophistes ne furent pas ce qu'un vain peuple pense,

Quelle que soit la liberté d'esprit que l'on possède, il est impossible de se défendre d'une certaine déception sentimentale lorsqu'une idole ainsi se déplace et laisse entrevoir derrière elle les effigies plus modestes de ses ancêtres inconnus. Il va falloir s'arracher à un vieux culte, éparpiller sa reconnaissance, fatiguer sa mémoire de noms nouveaux ou de noms oubliés. Mais cette déception est momentanée. Tout s'ordonne et se tasse, et s'endurcit autour de la nouvelle association d'idées.

L'histoire de la philosophie moderne paraît se préparer aujourd'hui un labeur rectificatif de cette espèce : rien moins qu'une mythologie à détruire, une mythologie dont le dieu s'accroît et se déforme chaque jour. Ce dieu nouveau, qui se serait bien contenté d'être un homme supérieur, et qui fut trop fin pour ne pas récuser, s'il en était témoin, cette déification posthume, c'est l'écrivain de *Par delà le bien et le mal*, Frédéric Nietzsche. Il remplace à peu près tous les dieux de ciel métaphysique et si c'est justice pour la plupart, pour un seul c'est une usurpation. Hippolyte Taine a été destitué non par lui peut-être mais par son ombre, le fantôme qu'il est devenu.

***

Le Nietzsche d'aujourd'hui, en effet, est quelque chose de tellement différent du Nietzsche réel qu'on ne saurait trop insister sur cette distinction. Le philosophe a subi une telle déformation et la doctrine une interprétation si spéciale que tous deux en sont devenus plus légendaires et religieux que réels. Instrument délicat entre des mains imprudentes et maladroites, la théorie a fini par se fausser et par paraître absurde.

Traiter Nietzsche par les moyens d'une rigoureuse analyse ne peut nuire à sa vraie gloire, la louange est moins équivoque d'être plus modeste et moins forcenée.

Sa philosophie est un domaine autonome, encadré dans une orographie délimitée autour de laquelle s'étendent de vagues territoires contestés, conquis après coup et par fraude inconsciente, inutiles d'ailleurs à l'hégémonie centrale.

Cet envahissement n'aurait rien de grave s'il n'avait frustré un possesseur plus ancien d'une terre âprement acquise. Et cette erreur, récente, ne serait nullement à considérer si Frédéric Nietzsche lui-même ne l'avait pour ainsi dire provoquée par la grandiloquence de sa parole reprenant la sûre et frêle diction de l'écrivain de *l'Intelligence*.

Je crains bien que, malgré tous les éclaircissements apportés à cette thèse, l'on ne veuille y voir qu'une attaque déguisée, qui sait même, le mouvement d'un patriotisme naïf, exaltant un philosophe français aux dépens d'un philosophe allemand (1). C'est un malentendu inévitable pour qui entreprend ces sortes de rectifications.

J'admire Nietzsche autant que personne et peut-être plus sincèrement que bien des fanatiques de sa gloire, je trouve que la lecture de ses livres est un arrachement de notre esprit à la terre par un aigle impérieux et révélateur, en un mot, je découvre en lui un tempérament de poète lyrique. Et si j'avais à publier une préférence personnelle, j'irais droit au lyrique avant le philosophe, à Shakespeare avant Bâcon. Mais l'admiration n'est pas l'estime, et, puisqu'il s'agit de philosophie et non de lyrisme, il me semble qu'on est bien obligé de distinguer et de situer les esprits. Historiquement, Nietzsche vient après Taine, et, logiquement, il en procède. Qu'il en ait dévié au point de représenter un autre idéal, ceci est une question différente, la question du résultat et de l'aboutissement. Pour l'instant, c'est l'origine, la source qui nous intéresse.

***

Lorsque, pour la première fois, au préalable averti par de fervents admirateurs que j'allais me trouver en face d'un esprit violemment libre, dégagé de toute entrave et créateur de valeurs nouvelles, je lus un livre de Nietzsche ; lorsque furent apaisées la surprise et l'émotion de ce style sursautant, prophétique, à l'emporte-pièce et, par moments, sublime, ce qui me frappa le plus fut de voir combien il était imprégné de foi déterministe, et il me sembla qu'on eût pu donner de Nietzsche cette définition : Taine repris par un poète, non pas didactique, mais lyrique.

Et, à la réflexion, cette remarque s'imposa, née de la première, mais corrosive, gênante pour l'esprit de respect : « Il n'y a presque pas une de ces idées d'anarchisme et de liberté que Taine n'ait quelque part énoncée ou pressentie avec une froide netteté. C'était du solide bronze quelconque, voici de l'or rutilant : mais l'effigie est la même. »

Il me semblait voir, autour du vieux monument métaphysique des préjugés immémoriaux, un démolisseur acharné remplacer l'ingénieur tranquille qui indiquait d'un doigt négligent la caducité des murailles.

Cependant le bruit public, non pas celui que

1 Il y aurait pourtant une séduisante argumentation en faveur de l'esprit français contre l'esprit allemand au point de vue philosophique, mais que, pour moins de complexité, il vaut mieux écarter et ne considérer que comme une opinion personnelle.

crée le vulgaire, mais la rumeur de l'élite des délicats, affirmait toujours que l'auteur d'*Aurore* avait apporté une note nouvelle, et tiré de son cerveau une conception inédite de l'univers. Je lus, dans le but de me détromper, la suite de ses ouvrages et l'impression première persistait, plus raisonnée. Entre autres pages, les aphorismes de *Humain, trop humain*, sur l'esprit scientifique et l'avenir de la science me parurent l'expression la plus ardente possible des désirs et des postulats des savants déterministes. Ce qui était nietzschéen, c'était le style, l'incommunicable et mystérieux frisson de l'enthousiasme. Nietzsche, l'athée, est ivre de Dieu. Mais quel que soit le degré de fusion auquel puissent atteindre, dans leurs rencontres littéraires, la philosophie et la poésie. elles restent d'essence distincte. Et Nietzsche est un grand poète, mais un philosophe de seconde main. Ceci ne diminue en rien son génie, qui plane au-dessus des catégories, mais, enfin, il y a eu malentendu à son sujet. On a voulu lui décerner deux couronnes, la plus belle le parait assez.

A cette heure, son succès ne me semble explicable que pour des raisons malheureusement étrangères à sa valeur. Sans doute, la tendance du siècle à considérer les faits et les idées d'un point de vue amoral y aida-t-il beaucoup, mais cette tendance elle-même a une origine qui remonte au premier jour du déterminisme ; et, certainement, la principale cause du succès de Nietzsche, c'est que l'on n'a pas lu Taine, ou tellement mal qu'on n'a point su en découvrir la profonde anarchie, sans doute parce qu'au lieu de se déduire par des raisonnements appropriés ou d'éclater par de violentes déclarations, elle sourit, tapie au secret des phrases, subtile et partout répandue.

Il va de soi que nous ne parlerons ni des snobs, dont la grâce d'état est de ne rien comprendre, ni des arrivistes dont la profession est de tout accaparer. Les premiers se sont jetés sur Nietzsche, par réaction au mouvement qui les avait poussés vers Tolstoï, ou Wagner : les autres ont profité d'une morale amorale, mais haute et désintéressée, pour expliquer, soutenir et justifier leur ambition ; ils auraient aussi bien pu s'abriter derrière l'évangélisme ou même l'ataraxie, mais il y aurait fallu plus de prudence et d'hypocrisie. On arrive plus vite sans masque : le masque arrête un peu le souffle. Snobisme et arrivisme n'ont rien à voir avec les principes nietzschéens : ils s'agitent dans l'ombre projetée du philosophe, qu'ils contribuent d'ailleurs à déformer et à faire grimacer.

Mais, incontestablement, Nietzsche est contenu dans Taine, comme un corollaire dans un théorème. Les différences sont très grandes en apparence, mais elles sont individuelles. Comme ces nuances personnelles, chez Nietzsche : emphase, violence, cruauté d'analyse, âpreté de style, étaient faites pour flatter notre sensibilité, on oublia le dialecticien qui n'eût ému que la raison. Une fois de plus, les sceptiques ont eu tort contre les prophètes. Thomas Graindorge a eu la voix couverte par Zarathoustra.

***

Hippolyte Taine, — et c'est justice, — a attaché son nom à la fortune du déterminisme. Avant lui régnaient, dans toute l'horreur de l'enseignement officiel, les molles ténèbres du faux-idéalisme et du faux-éclectisme qu'exhalaient autour d'eux du seul fait de leur parole douce et vague, de leur présence falote, de leurs écrits nébuleux, les philosophes sensibles et romantiques. Et c'était Cousin, et c'était Caro, et tant d'autres ; le vrai, le beau et le bien, l'idéal, l'absolu, l'essence, les divisions par trois, les catégories, les entités : toute la scholastique ressuscitée, et, s'agglomérant dans ce brouillard, des débris de criticisme et des velléités de positivisme. L'autorité, la voix, la réelle valeur des Maine de Biran et des Laromiguière se perdaient, s'étouffaient, s'altéraient dans cette inconsistance obscure. Il y eut même un bel effort gaspillé.

Pour dissiper ces lourdes nuées, pour y amener l'air respirable, pour y faire briller une lueur, quel travail formidable Taine eut à fournir ! Il y fallut sa patience de bon ouvrier-maître, qui sait voir de loin et agir de près, à portée de son bras, à petits coups sûrs et multipliés.

Et il ne fut point servi, comme on serait tenté de le croire, par les circonstances ou par de précieux collaborateurs. Car, que l'on ne s'y trompe point, ceux qui alors passent pour des érudits et des sceptiques, sont aussi loin de Taine qu'ils le seraient d'Albert-le-Grand, et même davantage. Ils ont la culture scientifique, le goût du petit fait pour la sûreté de la marche de la connaissance, l'exactitude, le discernement, mais ce ne sont pas des sceptiques. Ils n'ont point cette qualité inappréciable, de ne s'avancer dans l'idée générale que selon la ligne que permet l'élan de telles idées particulières bien acquises, de ne jamais biaiser vers la conception de l'abstrait ou l'attendrissement de la morale.

Renan lui-même, le plus remarquable de tous, offre avec Taine une différence essentielle. Encore une fois, il ne s'agit ni de hiérarchie, ni de préférences, mais simplement sommes-nous en présence de deux sensibilités opposées : toutes deux sont nourries du même suc, toutes deux sont élevées suivant les mêmes méthodes, mais le germe étant différent, les floraisons tendent de plus en plus à s'écarter d'un même type. Renan, esprit malgré tout religieux, et

baigné de mysticité a toutes les peines du monde à s'interdire des conclusions qu'adopterait un partisan des causes finales. C'est le Bossuet de l'*Histoire du devenir*. Pensez à son *Saint Paul*.

Une fois édifiées par la méthode scientifique les assises documentaires de son livre, son esprit, généreux et bon, songe à une humanité meilleure. Son dernier but est la Morale. Seul son Dieu s'est dépersonnalisé : il est devenu la conscience en marche des races : c'est toujours l'Idéal. Et malgré certaines paroles définitives qu'il a prononcées parfois sur le *désintéressement* de la Science, exégèse, doute méthodique, critique, philologie, furent pour lui des moyens. Taine y aurait plutôt considéré des buts.

C'est pourquoi des esprits ainsi dirigés ne pouvaient pas lui être auxiliaires. On ne peut dire qu'une chose : à savoir que leur estime personnelle lui assurait la neutralité idéologique. Mais, à part ce fait qu'ils combattaient les mêmes ennemis, du moment où Taine affirma qu'un fait n'est qu'un instant entre une cause passée et un effet à venir, il devint rigoureusement seul. Ne mettre dans une conclusion que ce que contiennent strictement les prémisses et n'appeler idée générale que l'extrait, le plus grand commun diviseur d'idées particulières, et jamais une tendance déguisée de notre sensibilité, fut la règle de sa philosophie. L'âme indulgente de Renan allait plus loin, continuait dans le chemin des théories évolutionnistes. Toutes les différences qu'il y a entre des livres comme *Le Prêtre de Némi* ou l'*Intelligence* viennent de ces nuances de théorie.

L'*Intelligence* ! y a-t-il beaucoup d'ouvrages aussi neufs, aussi originaux que ce modeste manuel, d'apparence documentaire et médicale ? Survenue après la débauche de l'idéalisme romantique, son apparition est encore plus remarquable.

Taine a déblayé un encombrement considérable. Il a restitué, au travail humble et minutieux des savants, sa gloire légitime. Le succès des Pasteur et des Berthelot s'explique par son effort. Il a été essentiellement et supérieurement l'esprit libre, celui qui n'est dupe absolument de rien, d'aucune idole, qu'elle soit du troupeau, de la tribu ou de la caverne (1). Ce que Flaubert, qu'il aimait tant, a fait dans le domaine des forces passionnelles, le roman, il l'a accompli dans l'idéologie. Cette tendance naturelle de l'humaniste à se placer en face des idées dans l'attitude du joueur d'échecs qui ne considère chaque pièce que suivant la relativité de sa puissance ou de sa place, il l'a portée à son degré le plus haut : seulement, au lieu de prendre les idées comme élément initial, comme unité de ses combinaisons arithmétiques, il a réduit cet élément jusqu'en ses atômes irréductibles : les images et les images hallucinatoires, celles qu'élabore directement le cerveau. Toute l'œuvre est basée sur cette théorie, et avec quelle implacable, quelle hermétique logique ! En un mot, il a eu éminemment l'esprit scientifique, que si peu de savants possèdent, aveuglés par la spécialisation ou enivrés de pédantisme, et qu'on rencontre plus communément chez certains dilettantes sincères. Ce qui explique son insuccès relatif (1) c'est précisément le manque d'esprit scientifique dans la majorité cultivée.

Dans l'*Intelligence*, qui est l'œuvre vive, Taine s'est attaqué au cœur de la question idéologique, chassant jusqu'en ses derniers murs l'entité scholastique, la force agissante et subie, le postulat de l'ontologie : la pensée. C'est le livre du serein désespoir et de l'absolue liberté. On ne peut pas, d'un style plus serré et plus pittoresque, écrire sur un sujet aussi contradictoire à toute réalité utilitaire. C'est aussi solidement beau qu'un traité de géométrie et aussi vivant qu'un livre de physiologie. C'est pourquoi, lorsque de cette hauteur de nette et pure vision, il descendra dans la particularisation du monde extérieur : société, famille, principes, arts, lettres, histoire, paysage, qu'il compose *les Origines* ou note le *Voyage en Italie*, quelle méthode, il emporte avec lui ! quelle sûreté de jugement !

Lorsqu'on songe que Max Nordau, auquel on ne peut cependant dénier de la valeur et de la force, a écrit un si volumineux ouvrage sur *Les Mensonges conventionnels de la Société* et qu'on se rappelle en même temps *Thomas Graindorge*, on est vite obligé de convenir que, de ces deux ouvrages, le plus libre, le plus sérieux, le plus réellement profond, c'est celui du collaborateur de *La Vie Parisienne*. Et il me semble que ce jugement est plus que l'expression d'un goût passager ou d'une préférence personnelle pour la grâce française contre la gravité germanique. Il constate une évidence au-delà des questions nationales : « une pensée atteint son plus haut degré de force et de réalité lorsqu'elle est le plus nue possible ». Sur elle, l'esprit n'est qu'un léger voile, un impalpable et délicieux rien. Le développement, les objurgations, les images confuses et multipliées encombrent sa marche et cachent parfois sa présence même. Une table des matières vaudrait mieux que tant de rhétorique.

Certaines races ont des cerveaux qu'il faut frapper longtemps avant qu'ils s'ouvrent. C'est une infériorité indiscutable. Leurs écrivains, à leur insu, se

1. Il serait peut-être plus exact de dire qu'il a fait de celles de la caverne longtemps méprisées ce qu'elles sont en dernière analyse : les seules réalités vraies.

1. Relatif, mais insuccès, car, étant donnée l'étendue de la production et sa valeur concentrée, il faudrait qu'on ait lu Taine comme on a lu Balzac lui-même.

plient à devenir orateurs et à déclamer, à reprendre et à délayer.

Nietzsche est plus qu'un déclamateur, quoiqu'il déclame aussi parfois : c'est un grand poète et, comme tel, il plane, échappé à la discussion. Mais le philosophe reste exposé à la contradiction et à l'analyse. Les images enfuies, les arguments demeurent. Ils sont solides, mais empruntés.

Résumée, ramenée à ses aspects essentiels, la philosophie de Nietzsche se réduit à un déterminisme absolu, le même, *exactement*, sans nuances, que celui de Taine. Tout ce qui a séduit chez lui, ce qui constitue, il faut bien le dire, la différenciation de sa personnalité, est parasite de sa doctrine foncière, bien mieux, lui est contradictoire. C'est un élan personnel vers la liberté, c'est une aspiration éperdue vers un ordre de choses nouveau et *équitable*, c'est un renversement provisoire de toutes les valeurs et de tous les rapports pour en établir d'autres, ce sont les rêves et les protestations d'une âme idéaliste, violente, enthousiaste : le contraire en un mot des énonciations de ce qu'on appelle un esprit philosophique et même, ce qui peut paraître d'abord inacceptable, d'un esprit libre.

Un esprit libre évolue dans le monde de la pensée, sans éprouver la sensation des entraves ; il marche par l'univers sensible et social sans jamais être gêné. Pour lui, l'idée de borne, d'obstacle et de contradiction n'existe pas : en un mot, il jouit de sa liberté comme respire un homme qui n'a jamais eu d'étoufments : il ignore le contraire de son état. Certains sceptiques de l'antiquité, Taine et, de nos jours, France ou Gourmont par exemple, sont des esprits libres. Nietszche n'en est pas un. Il aime la liberté, il en parle avec folie et fièvre, comme un prisonnier. Son œuvre a des accents passionnés et superbes, autant que celle de Shakespeare, lorsqu'il entrevoit cet état de sérénité et qu'il essaie de le dépeindre ; et cette ardeur constitue sa beauté. Mais, parmi tant de pages admirables, laquelle fut jamais tranquille, olympienne, comme celles de Gœthe ?

Et si l'on cherche la cause de cette inquiétude, de ce tourment, de cette menaçante folie, de cette prométhéenne souffrance, on n'en trouve qu'une, de quelque côté qu'on interroge et qu'on se tourne : la préoccupation innée de la morale.

Lorsque cette préoccupation tombe dans des cerveaux médiocres, elle s'accommode vite des notions intellectuelles peu exclusives qui s'y trouvent déjà. Et Cousin n'a pas grand peine à composer le fade mélange du vrai, du beau et du bien, au petit bonheur de leurs affinités supposées. Mais, conçoit-on cette inquiétude projetée comme une coulée de lave brûlante au milieu de la claire et froide connaissance déterministe ? Ce devient la conflagration, l'inévitable effervescence qu'aucun effort ne peut transmuer en fusion cohérente.

Nietzsche s'épuisa à tenter cet accord, il voulut forcer le déterminisme à devenir la base d'une morale quelle qu'elle fût. Mais c'était impossible et contradictoire. Aussi, venu dans le monde avec des idées de réformateur et de justicier, en fut-il réduit à instaurer une morale d'exception, faite pour un individu sur dix mille et qui est bien, pour les sacrifiés de la combinaison, la plus inconcevable immoralité qu'on ait jamais soutenue.

L'immense réserve d'enthousiasme que, dans d'autres circonstances, il eût employée à prêcher les foules, à soulever les masses vers un idéal de justice, inutilisée du fait de sa foi déterministe, s'est tout entière dépensée en images vertigineuses, en prosopopées sublimes, en objurgations magnifiques, en pages d'une splendeur littéraire absolue, toutes contradictoires à sa philosophie initiale, mais d'autant plus belles peut-être de ce pathétique arrachement. D'ailleurs inégal comme tous les poètes, il ne se soutient pas toujours à cette hauteur ; il est parfois long, sophiste, même banal, car sa dialectique ne le sauve point, aux moments de défaillance lyrique.

La morale de Nietzsche est donc le seul point de la doctrine qui soit bien à lui : elle n'est pas longue. Il ne s'y occupe que d'une seule espèce d'hommes : ceux qui sont au-dessus du troupeau, les représentatifs, les esprits libres ; en définitive, malgré le luxe d'appellations diverses, les hommes supérieurs. Il leur adresse une quantité de conseils et même de prédictions pour les exhorter à déployer leur volonté de puissance. On dirait qu'il ne saurait trop les dépouiller de scrupules et de troubles de conscience. A tout instant, ce sont des appels à la révolte si impérieux, si pressants, que l'on croirait presque à la puissance et à la réalité de l'oppresseur. Et cependant ?...

Car enfin, la conscience libre, l'esprit supérieur, l'homme représentatif, en dernière analyse, qui est-ce ? A qui avons-nous affaire ? Et quelle est la pierre de touche au choc de laquelle vibre ce métal d'essence si pure ? On n'en connaît guère. Si l'homme libre est vraiment libre, sa liberté est tout intérieure et il vivra en paix avec le monde qui pour lui n'est qu'un mouvant décor d'apparences indifférentes. A quoi bon lui parler ? Que lui dire, sinon d'inutile et de superflu ? Mais, s'il croit l'être seulement, illusionné par un louable effort, sa liberté, son aisance mal conquises deviennent défectueuses et se détournent de leur fin. Elles s'exercent sur le plan immédiatement inférieur à celui où leur nature les appelait à évoluer. Au lieu de planer par delà le bien et le mal, dans une atmosphère de négation conciliatrice et tranquille, elles s'efforcent piètrement,

dans la sphère du bien et du mal, de la morale courante, à déplacer quelques valeurs.

Sans doute, Nietzsche s'est évertué à préciser sa distinction, à dire, en hégélien qu'il a été si souvent, qu'il allait se placer à un point de vue conciliateur des deux notions du bien et du mal, et qu'il appelle le point de vue de la connaissance, Mais, à ce point de vue, on n'a pas à concilier, mais à rester indifférent, comme un algébriste devant les signes positifs ou négatifs de ses polynômes.

Si vous joignez a cette légère erreur la virulence du style et sa tendance persuasive, comment vous étonnerez-vous du malentendu nouveau sur lequel s'est établi le succès actuel de Nietzsche ? Les uns ont aimé ce philosophe qui parlait comme un grand lyrique, les autres ont vu, dans un côté de ses théories, un sophisme commode pour leur amoralité pratique.

Les vrais nietzschéens, une fois passé ce vent de popularité équivoque, se reconnaîtront, et verront peu à peu augmenter leur nombre. Ils aimeront en lui, plus que le philosophe, — qui ne pouvait pas, après Taine, être nouveau, — le poète, le grand douloureux qui, par détestation de son siècle et de son pays se vit, à travers les obstacles aplanis de l'histoire, le frère des fondateurs de religion, une sorte de Henri Heine avec l'ardeur d'un Çakya-Mouni, une des figures les plus complètes et les plus complexes de l'angoisse moderne.

On ne sort pas de soi. Lion enfermé lui-même, Frédéric Nietzsche a vu l'homme supérieur comme un fauve en cage.

Cet essai ne prétend établir aucun classement en inférieur et supérieur, aucune catégorie. C'est simplement une tentative d'équité et de justesse à propos d'une question sur laquelle on se trompa longtemps, égaré par des points de vue intéressés. C'est encore quelque chose d'autre.

En effet, le jour, très prochain, où l'on extraiera l'élément philosophique de l'œuvre séduisante et touffue de Nietzsche, on s'apercevra, que le déterminisme reste au fond du creuset. Qu'on reconnaisse alors, malgré son aspect changé et les théories morales qui se sont cristallisées, sans raison, autour de lui, sa vraie origine ethnologique. Car les systèmes sont le produit des races plus encore que des individus. Et qu'on y retrouve, en ce déterminisme initial, l'extrait de cette intelligence latine et française, fine, spirituelle, aiguë, infaillible et élégante qui ne se satisfait jamais des idéaux vides et du verbalisme et qui aime à connaître, pour le seul contentement de connaître.

Et si l'on voulait élargir le débat, comme il serait séduisant de déblayer tout le fatras de la philosophie étrangère depuis 1870, et de montrer que tout, compact ou futile, est contenu dans ces deux petits volumes modestes de *l'Intelligence !*

***

Qui préférer ? Il me semble qu'un esprit véritablement impartial doit reconnaître plus de valeur à Taine. Il n'a jamais haussé le ton, et cependant il a, sans les dire, sous-entendu, dans *les Origines* par exemple, des choses aussi généreuses et aussi fortes qu'en a proféré Nietzsche. Il n'a jamais commis une erreur, ce qui est sans prix. Il a écrit sa langue aussi bien que les maîtres moralistes du XVIIIe siècle, si Nietzsche a clamé dans la sienne des phrases magnifiques et souveraines. Il a contraint, avec une courageuse élégance, une imagination qui était très expansive, à servir, sans jamais relever la tête, une dialectique rigoureuse. Enfin son activité intellectuelle fut universelle et s'exerça avec la même maîtrise sur les questions de la littérature, de l'histoire, des arts plastiques et même de la musique (1). Tandis que Nietzsche s'est un peu spécialisé et a vu les sujets extérieurs à ses préoccupations d'un œil sans doute génial, mais parfois inexercé ou même prévenu. Et cependant, comme il a été un des plus beaux lyriques de la littérature universelle, il a autant de droits à notre admiration, droits différents, opposés, mais aussi pesants dans la balance.

C'est pourtant un équilibre que l'avenir détruira. Aucune critique au monde n'empêchera jamais la création d'un mythe, et ce sont ceux qui chantent le mieux et le plus haut qui deviennent les Dieux. Le royaume de la Terre leur appartient, tandis que s'oublie dans la mémoire des hommes simples le nom des fins diseurs, des sceptiques et des idéologues.

Comment en serait-il autrement ? L'humanité suivra toujours, tumultueuse et fidèle, ceux qui dressent au ciel le drapeau de sa protestation contre la vie et qui lui parlent, élevés sur le pavois vivant de ses multiples têtes. Elle aime la souffrance et l'orgueil, la chair et le sang, elle adore celui qui la fait crier de la volupté de la douleur : le démagogue et le visionnaire l'exaltent. Tandis qu'elle considère toujours un peu comme un parasite celui de ses fils qui se tient à l'écart et qui juge froidement ses violences.

Thomas Graindorge a été l'idéologue, Zarathoustra fut le prophète. Ce sont les prophètes qui l'emportent.

FRANCIS DE MIOMANDRE.

(1) Qu'on se rappelle cet admirable tableau de la vie des deux amis qui jouent le soir du Beethoven dernier chapitre de Thomas Graindorge.

Paris. — Typ. A. DAVY Imp. des *Deux Revues*, 52, rue Madame. *Le Propriétaire-Gérant* : FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 17 — 4e SÉRIE — TOME XX — 24 OCTOBRE 1903

La vie mentale

—

L'ESPRIT DE CRÉATION

L'homme social ne vaut que par son pouvoir de trouver des formes nouvelles. Ouvrier, il doit donner à la matière une plasticité agréable ; employé et mis en contact avec les personnes, il lui faut avoir des manières propres à séduire la clientèle ; plus haut encore, artiste, savant, industriel, il est sans cesse en enfantement de formules et de procédés inédits, de mieux en mieux adaptés aux nécessités de la vie publique. L'esprit de création est donc la qualité supérieure, que toute éducation pleinement consciente de son vrai but doit tendre à développer. Le moment de la rentrée des classes semblera peut-être opportun à cette étude. Je voudrais seulement indiquer aujourd'hui le conflit qu'il y a entre la mémoire ou encore l'érudition et l'esprit de création.

***

Le moyen le plus simple de donner à un enfant l'apparence d'une raison formée, c'est d'exercer sa mémoire. La méthode est à la portée de l'éducateur le plus malhabile et même du plus ignorant. Il lui suffit d'avoir des livres où puiser des dictées et des leçons. Par un gavage progressif, on peut ainsi meubler le cerveau de l'élève d'une foule d'objets, qui, présentés avec habileté, feront croire à une véritable richesse intellectuelle.

L'enfant n'a déjà que trop de tendances à conserver — pour les reproduire fidèlement — les images qui l'entourent. Ecoutez babiller cette fillette de cinq ans, au milieu de ses jeunes amies : « Ma chère, ces domestiques sont insupportables. Ils sont devenus d'une exigence ! Croyez-vous que ma cuisinière ne sait pas faire convenablement un rôti ! Si cela continue, on ne pourra plus se faire servir. Ah ! Il faut que je vous quitte, parce que mes enfants m'attendent. Vous savez, c'est moi qui fais leur toilette, car on ne peut les confier à personne pour ces soins. »

Il est évident que ce verbiage de gentil oiseau ne correspond pas à une claire conception des difficultés complexes de la vie de ménage qu'il veut exprimer ! Cette petite fille représente assez exactement ce que sont plus tard dans la vie un grand nombre de gens instruits et inintelligents. Ils répètent des leçons plus compliquées ; mais leur cerveau est tout aussi vide de faits concrets, tout aussi dépourvu de véritables qualités d'initiative, de la notion exacte des réalités présentes, des difficultés prochaines, ainsi que des moyens les plus propres à les vaincre.

La mémoire peut donc faire illusion sur la réelle valeur d'un esprit ; et c'est là son danger. Elle permet — par suite de notre système d'examens et de concours — à des individus profondément inintelligents d'arriver à des situations sociales élevées, où ils deviennent les esclaves des règles établies, dont ils ne comprennent pas l'esprit et qu'ils ne savent pas appliquer. Je connais un jeune homme, véritable débile intellectuel, qui, à force de soins scolaires, a pu développer dans le sens de la mémoire son esprit organiquement faible. Il est devenu bachelier, il a fait son droit, et il occupe en ce moment dans la magistrature une place honorable. Il sait autant qu'un autre de ses collègues ; comme eux il peut rédiger un acte juridique sous une forme correcte et même

comprendre les détails d'une affaire. Mais il n'en est pas moins incapable de juger personnellement une question quelque peu complexe. Encore n'est-ce point dans sa vie professionnelle que son indigence mentale apparaît le plus clairement. Là, en effet, des formules préparées, les précédents, l'opinion des collègues, la direction des supérieurs suffisent pour orienter son activité et ses décisions; et il peut avoir ainsi l'illusion de penser et d'agir réellement par lui-même. Mais si on l'observe dans la vie privée, son insuffisance éclate. Dans ses rapports avec ses amis, ses fournisseurs et les nombreuses personnes étrangères qui composent ce que l'on appelle les relations, il est notoirement impuissant à émettre un avis juste et à prendre une décision appropriée aux circonstances. Ce magistrat est, hors de ses fonctions, un petit enfant de dix ans.

Le départ précis entre les connaissances et l'intelligence foncière est très difficile à établir. Comment en effet comparer, à ce point de vue, un illettré à un chevronné de plusieurs luttes universitaires? Le premier n'aura même pas les mots justes pour exprimer ses idées, et il ne comprendra pas les discussions subtiles de l'autre. Si ce dernier se sert dans ses discussions d'armes savantes, empruntées telles quelles à l'arsenal des logomachies philosophiques, il paraîtra triompher aisément. C'est que des connaissances spéciales en imposent beaucoup à ceux qui ne les ont pas. Quelle impression fait sur un élève de l'école primaire le mauvais latin du bachelier! Dans l'ignorance générale de jadis, les médecins tiraient le meilleur de leur autorité de leur jargon d'érudit, que le vulgaire ne pouvait saisir. Or, ce n'est point ainsi qu'il faut mesurer les esprits. C'est par leur faculté de créer, d'innover, de réaliser, aussi bien dans leur profession que dans les mille actes de leur vie sociale

Cette distinction, qu'il est si malaisé de faire scientifiquement, les gens les moins instruits la font tous les jours. Il est courant, en effet, d'entendre porter sur un homme chamarré de grades et couvert de diplômes ce jugement : « Il n'est pas intelligent ».

Mais si la mémoire est dangereuse, elle a, toutefois, un rôle précieux dans l'éducation. S'il ne pouvait fixer certains faits, d'une manière précise, l'individu le mieux doué par ailleurs serait incapable de porter des jugements sûrs, car ils nécessitent le réveil des connaissances antérieures. Tout ce qui est élément dans le travail de la pensée doit être connu d'une manière exacte.

Le difficile est précisément de définir et de délimiter cette matière élémentaire. Il ne peut y avoir d'incertitude dans certains cas. L'orthographe, les règles fondamentales de la grammaire courante, les notions premières des sciences, par exemple les définitions et les règles de l'arithmétique, doivent être emmagasinés à l'état de souvenirs fixés et de formules. Mais, pour tout le reste, il y a grand avantage à ne pas se servir de la mémoire, et il y aurait peut-être même profit à en prohiber l'emploi. Car, dans une culture supérieure, il ne s'agit pas tant de se rappeler des faits précis, qu'on retrouvera toujours aisément quand il en sera besoin, que d'avoir des méthodes de travail convenant à la solution des différents cas, et d'acquérir une vigueur et une souplesse d'intelligence permettant de s'adapter vite et parfaitement aux nouvelles circonstances.

D'ailleurs peut-on espérer fixer exactement dans un esprit tous les faits d'une science? A celui qui a acquis de vastes connaissances est-il possible de se rappeler toujours et à tout moment toutes les matières apprises? Cela est physiquement impossible; car les éléments nerveux qui reçoivent les faits psychologiques sont en nombre limité, et leur pouvoir d'enregistrement doit cesser à un moment.

En fait, on ne peut acquérir qu'à condition d'oublier. Les professeurs de l'enseignement supérieur, qui doivent interroger sur des programmes d'études complexes qu'ils ont possédés à un moment dans leur universalité et sous un aspect très précis, sont souvent obligés de repasser les matières des questions qu'ils vont poser. C'est un aphorisme ayant cours chez les médecins qu'il faut, pour connaître l'anatomie du corps de l'homme, l'apprendre et l'oublier sept fois. Au vrai, c'est qu'un certain temps après la septième étude, on l'oublie à nouveau; et il n'est aucun médecin, même parmi ceux qui font métier de l'enseigner ou de la cultiver comme matière de recherches, qui soit capable à tout moment de se la représenter dans son ensemble, dans ses détails et avec une clarté suffisante, ainsi qu'on le demande aux étudiants. Est-ce que pour cela l'anatomiste est inférieur à l'élève? Est-ce que ses connaissances, parce qu'elles sont moins présentes, sont réellement d'un ordre moins élevé?

Il est bon d'oublier un peu les matières d'études et de les réapprendre ensuite pour les posséder mieux, parce que les souvenirs des mêmes objets, acquis à des moments différents de la vie mentale, s'organisent différemment; et leurs caractères sont plus nombreux et par conséquent plus en rapport avec la complexité de la réalité. C'est un peu comme dans la vision binoculaire, où l'œil droit voit un côté des objets et l'œil gauche l'autre; et la synthèse de ces images fournit à l'observation une image plus complète.

Dans ces dernières années, on a tenté de développer outre mesure l'enseignement des sciences au

détriment de la culture purement littéraire et l'on est tombé dans un piège que l'on aurait pu éviter. Si l'on avait cherché à donner des connaissances plus concrètes, par exemple à montrer les différentes graines alimentaires ou les divers moments de la fabrication du pain, l'esprit de l'enfant aurait acquis sur ces objets des connaissances plus précises qui se seraient substituées aux simples mots qui les remplaçaient auparavant; encore ces faits sont-ils bien élémentaires et n'ont-ils pas une valeur éducative bien grande. Mais le plus souvent, on a continué d'enseigner par la méthode verbale les faits simples. Dans ce cas, il n'y a aucun avantage à remplacer par une vaine technologie les connaissances littéraires qui concernent les sentiments et les actions des hommes. Mais pour moi, j'aime mieux que l'enseignement verbal porte sur des matières littéraires et philosophiques au lieu des faits élémentaires des sciences. Les mots s'appliquent mieux à la description des phénomènes complexes de la vie sociale.

Je ne condamne pas l'extension des connaissances scientifiques ; encore faudrait-il qu'elles soient faites d'une manière à la fois plus réaliste et plus philosophique. L'avantage des matières littéraires c'est qu'elles mettent l'enfant en face de la vie sociale, dont l'art n'est qu'un reflet. L'étude au théâtre, des sentiments des héros de Racine est assez propre à guider l'individu dans son observation du monde : elle l'aide, quoiqu'elle ne puisse pas la suppléer. Tandis que la science — à moins d'en pousser très loin la culture — est moins éducatrice; elle ne représente pas la vie d'une manière aussi sensible pour l'élève.

On peut hésiter sur le classement des matières dont il faut confier l'acquisition à la mémoire brute. Un bon guide pour résoudre le problème doit être l'examen du but de telle acquisition. Si l'individu veut se servir de ces notions comme d'un moyen presque mécanique de travail, il doit les apprendre par cœur. Pour le comptable, par exemple, la connaissance des règles de la division est étroite et absolue. Ce qui lui est nécessaire, en effet, c'est de l'appliquer à tout moment et sous sa forme précise. Au contraire, le mathématicien a tout intérêt à considérer l'arithmétique comme une matière d'étude, d'expérience et de spéculation. Il lui importe de comprendre d'une manière tout à fait personnelle les diverses opérations en usage sur les nombres, les raisons qu'on en peut trouver et les moyens nombreux qu'il est possible de leur appliquer. Pour qu'il soit apte à concevoir de nouveaux rapports entre ces faits connus d'une certaine manière, il est préférable qu'il n'ait pas d'eux une image trop formelle, qui tendrait, à tout instant, à se poser devant ses méditations et, par conséquent, l'empêcherait d'avoir une conception personnelle originale et féconde.

***

Mais il est temps d'examiner le conflit de la mémoire ou plutôt de l'érudition et de l'esprit de création dans sa forme supérieure.

C'est une remarque exprimée souvent, mais d'une manière plus ou moins nette, que les critiques littéraires ne sont pas d'ordinaire des créateurs : on l'a dit notamment de Sainte-Beuve. L'observation semble bien montrer en effet que les érudits sont de piètres poètes et au contraire que les grands producteurs littéraires sont de très faibles critiques. Il m'est facile de citer quelques exemples caractéristiques.

Au cours de l'examen minutieux que je fis de la psychologie d'Emile Zola, je soumis le grand écrivain à l'expérience suivante : je choisis dans les auteurs les plus dissemblables quelques passages parmi les plus significatifs, et je les mis sous les yeux du romancier pour qu'il pût les reconnaître. Sa discrimination ne fut exacte dans aucun des cas. C'est ainsi qu'un fragment des *Provinciales* de Pascal, relatif au *pouvoir prochain*, fut attribué à un auteur du XVIIIe siècle, Voltaire ou Diderot, Marivaux ou Rétif de la Bretonne. Une tirade d'une scène de l'*Avare* de Molière lui parut être une page de *Manon Lescaut* de l'abbé Prévost. Un fragment des *Confessions* de Jean-Jacques était pour lui de George Sand. Enfin Emile Zola fut impuissant à reconnaître un passage des *Misérables* de Victor-Hugo, où il y avait des phrases caractéristiques dans ce genre : « Une chose, qui ajoutait encore à l'horreur de ce galetas, c'est que c'était grand. Cela avait des saillies, des angles, des trous noirs, des dessous de toits, des baies et des promontoires. De là d'affreux coins insondables où il semblait que devaient se blottir des araignées grosses comme le poing, des cloportes larges comme le pied, et peut-être même on ne sait quels êtres humains monstrueux. »

Zola, que j'interrogeai après cette expérience me déclara que, depuis plusieurs années, il lisait fort peu, en dehors des ouvrages qui le documentaient sur les sujets de ses romans. Il avait pourtant été autrefois critique littéraire ; et ses batailles contre les romanciers et les auteurs dramatiques qui n'acceptaient pas ses théories du roman expérimental et du théâtre naturaliste sont fameuses. Elles indiquent tout au moins que Zola était, à ce moment, un érudit de lettres contemporaines. Mais les années avaient passé, l'oubli avait noyé peu à peu ces connaissances, et le créateur s'était orienté vers un exercice littéraire tout opposé. Cela avait été une nécessité de sa vie littéraire ; et il y trouvait un avantage réel : « Après un certain âge, me disait-il, l'écrivain ne doit plus lire, de peur de se déformer le style. » Par conséquent son opinion là-dessus était assise ; et l'érudition lui paraissait gêner réellement le pouvoir de création.

Voici, un autre exemple que je tiens du regretté éditeur Albert Lacroix qui vient de mourir après une vie de grandes entreprises qui lui avaient fait dans son milieu une place bien particulière. Albert Lacroix avait été l'éditeur et l'ami des plus grands écrivains du Second Empire : il paya notamment à Victor Hugo les *Misérables* un prix très élevé pour l'époque. Ses rapports avec le grand poète lui permirent de l'observer, car il fut admis dans son intimité à Jersey. Albert Lacroix, que je questionnai un jour sur la manière de travailler de Victor Hugo, me donna là-dessus des renseignements précis qui me frappèrent par la confirmation qu'ils apportaient à l'idée que j'exprime aujourd'hui et que j'avais déjà à ce moment. Victor Hugo, qui, à la manière romantique, ne manquait pas de placer en tête de toutes ses pièces de vers, des épigraphes empruntées aux philosophes, aux poètes et aux savants de tous les temps et de tous les pays, était un très médiocre érudit. Il y avait d'ailleurs bien longtemps qu'il lisait peu, se contentant de la conversation de ses hôtes pour se tenir au courant. D'ailleurs, la chambre où il travaillait était tellement encombrée de ses manuscrits, que par feuilles volantes il jetait pêle mêle tout autour de lui au fur et à mesure de leur rédaction, qu'il lui eût été impossible de trouver un document pour une référence.

C'est dans ces conditions qu'il écrivit *L'Homme qui rit*, intense résurrection de l'aristocratie anglaise au XVIe siècle. Ce roman est plein de détails caractéristiques ; et l'ensemble donne, tout au moins aux gens peu compétents en histoire, l'illusion d'un travail d'érudition. Or, d'après Lacroix, Victor Hugo n'aurait consulté, pour faire cette œuvre merveilleuse de couleur, qu'un petit livre qu'il avait trouvé avant l'exil sur les quais et ne contenant guère qu'une sèche nomenclature des usages de la Cour et de la noblesse d'Angleterre.

Il est piquant d'aller emprunter un argument de plus à Gustave Flaubert, dont la *Salammbô* est une étude des mœurs carthaginoises faite sur le sol même. Or la règle de travail qu'il aimait à conseiller était formulée dans une phrase un peu brutale que Zola m'a répétée : « Il faut, disait Flaubert préparer son travail avec une grande conscience. Mais quand on commence à écrire, — la conscience, il faut s'en f... ! » Et cela est profondément juste ; car, enfin, dans les œuvres d'imagination, la vérité exacte n'est pas la chose essentielle. Autrement les plus belles pages de Michelet et de la *Vie de Jésus* de Renan, qui sont des chefs d'œuvre où l'imagination a suppléé la science, ne devraient pas jouir d'une estime considérable.

L'érudition est encore moins répandue chez les artistes, qui ont d'ailleurs une culture littéraire et historique souvent assez fruste. Le cas qui me paraît le plus typique à ce point de vue est celui de Dalou. A son retour d'exil, il exécuta son célèbre bas-relief représentant Mirabeau renvoyant à son Maître le marquis de Dreux-Brézé. Lorsqu'il composa cette œuvre, actuellement au palais Bourbon, et qui est pour plusieurs l'une de ses plus belles, il se trouvait dans une situation financière qui ne lui permettait pas de faire des recherches savantes, ni de se procurer beaucoup de documents de l'époque. Ce grand sculpteur n'avait d'ailleurs pas une instruction générale très forte ; et c'est plus par intuition que par érudition qu'il a pu composer son décor et ses personnages. Et, pourtant, la scène vit fortement. Mais ce qui est le plus saisissant et ce qui frappa le plus la commission chargée d'examiner cette sculpture et de l'accepter, ce fut le personnage de Dreux-Brézé. Dalou avait su rendre admirablement la physionomie historique, la morgue correcte et élégante du grand seigneur venant porter les ordres du roi à l'assemblée de petits bourgeois et d'avocats de province qui constituaient la réunion du Tiers. Or Dalou me racontait que, n'ayant aucun document authentique sur cette figure, il avait dû prier un de ses voisins, dont il avait remarqué la physionomie et l'attitude, de venir poser quelques heures devant sa maquette ; et, pour toute vérité historique, il s'était contenté de quelques nippes qu'il avait complétées et embellies par l'imagination.

Mais dans ces exemples il n'est question que de la part que pourrait apporter l'érudition à l'affabulation de l'œuvre... et l'on voit qu'elle est plutôt restreinte. Il est plus facile encore de prouver que son rôle n'est pas plus grand dans l'exécution technique. Ce que tous les artistes critiquent, c'est le métier qui réduit l'art à quelque recette banale. Aussi les écoles de peinture ou de sculpture présentent des inconvénients qui ont été maintes fois signalés. On comprend très bien, par ce que nous avons dit plus haut du rôle de la mémoire, la forte tendance que présente l'enseignement artistique du maître à se transformer en une formule toute prête à être appliquée au moment de l'interprétation de la vie. Il est inutile d'insister sur ce côté de la question qui est le plus connu.

Il semble que la science doive être le refuge où l'érudition et la mémoire aient toute leur valeur. Il n'en est point ainsi. A considérer la science comme la connaissance des faits et des théories concernant une catégorie de phénomènes, il est certain que l'érudition joue dans cet exercice un rôle prépondérant. Mais là n'est pas la vraie science, dont l'objet est plutôt de déterminer, par des recherches et des spéculations, les causes et les lois d'apparition des phé-

nomènes. Dans ce but, la découverte est une véritable création, qui a les rapports les plus étroits avec la création artistique. Là aussi, on cherche à établir les formules nouvelles qui sont des relations jusque-là inconnues entre des faits observés. Dans les deux cas, le poète de l'art et des sciences se sert de son imagination, pour construire un monde hypothétique et irréel et surtout nouveau.

Or cette faculté d'invention peut être entravée par des connaissances trop actuellement précises sur les matières des recherches. Au moment de la spéculation, dès que le savant essaye d'expliquer les phénomènes soumis à son examen, son esprit tend naturellement à s'orienter vers les solutions connues. Et il éprouvera d'autant plus de difficultés à trouver la solution réelle que celle-ci est plus proche de l'explication généralement admise.

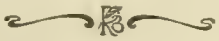
Certes, il faut souvent connaître un certain nombre de ces vérités pour ne pas les retrouver à nouveau et même parfois, pour être guidé dans le champ de la découverte. Encore cette dernière aide lui nuira-t-elle plus qu'elle ne lui servira, dans le cas où la solution du problème est tout-à-fait en dehors des vérités déjà établies. C'est ce qui explique comment de grandes découvertes, ayant échappé à des savants, ont pu être faites par des gens presque incompétents. En définitive, l'invention scientifique est quelquefois aidée par l'érudition et d'autres fois empêchée par elle. M. Berthelot, dont le pouvoir de création s'est affirmé par tant d'œuvres scientifiques, me disait un jour que c'était souvent en dehors des procédés ordinaires du travail scientifique que l'idée surgissait, spontanée en apparence et indépendante de tout raisonnement.

Ce qui est sûr c'est que, parmi les savants qui tous ont une culture générale très grande, il semble que ce ne sont pas les plus instruits, les plus érudits, qui ont l'esprit de création le plus développé.

Et, quand on y réfléchit, on se rend compte que la création est, en dernière analyse, un fait d'ignorance, tout au moins momentanée et volontaire, de même qu'en philologie la loi qui parait dominer l'évolution d'une langue, et notamment la création des mots nouveaux, c'est l'inhabileté des gens qui parlent cette langue. Cette ignorance actuelle, considérée comme une circonstance favorable à la création, est l'état habituel de ceux dont la mémoire a peu de force ou est peu exercée. A ce titre, tout développement exagéré de cette faculté doit apporter une certaine gêne au libre exercice de l'invention.

Et la question devient d'une importance énorme lorsque, délaissant les arts et la science, on constate dans la vie commerciale et industrielle la valeur précieuse de ce pouvoir d'imaginer des combinaisons inconnues et d'adapter une nouvelle activité à des besoins nouveaux. Là, plus qu'ailleurs encore, l'esprit de création se manifeste directement aux yeux de tous et entraîne d'une manière encore plus visible le bonheur ou le malheur social, c'est-à-dire le succès ou l'insuccès professionnel du travailleur.

Docteur TOULOUSE.



LA TOUR DU LÉPREUX

(Suite et fin) (1)

IV. — LES AMOURS DE XAVIER DE MAISTRE

Sainte-Beuve, en divulguant un secret amoureux, ne s'était trompé que sur la qualité de l'amour. Gâté par lui-même, il n'avait pas compris la sorte de sentiment que la jolie veuve d'Aoste avait inspiré à Xavier.

Pour comprendre la colère de celui-ci, il faut restituer à certains mots hélas ! surannés, toute leur vigueur primitive. Un *galant homme* avait alors le culte de l'honneur, et Xavier de Maistre était un type chevaleresque de galant homme. L'accusation d'avoir révélé une prétendue bonne fortune l'atteignait dans son honneur, et cette idée lui était intolérable. Qu'allait-elle penser de lui, cette femme qu'il avait aimée, si elle venait jamais à apprendre une telle indiscrétion et une vantardise aussi sotte ? Il ne pardonna jamais au critique qui avait touché si lourdement au seul mystère de son âme ombrageuse : il légua même au comte de Marcellus, le soin de « venger » après lui sa mémoire d'un soupçon de « ridicule fatuité » (2).

Ce mystère, nous le connaissons. Il est délicat et charmant. Dans l'*Expédition nocturne autour de ma chambre*, qui ne fut publiée qu'en 1825, mais écrite beaucoup plus tôt, Xavier y fait une allusion émue : « Oui, dit-il, je m'attache d'une véritable affection à tout ce qui m'entoure. J'aime les chemins où je passe, la fontaine dans laquelle je bois : je ne me sépare pas sans quelque peine du rameau que j'ai pris au hasard dans une haie : je le regarde encore après l'avoir jeté ; nous avions déjà fait connaissance. Je regrette les feuilles qui tombent, et jusqu'au zéphyr qui passe. Où est maintenant celui qui agitait tes cheveux noirs, Elisa, lorsque, assise auprès de moi sur les bords de la Doire, la veille de notre éternelle séparation, tu me regardais dans un triste silence ?

1. Voir la *Revue Bleue* du 17 octobre 1903.

2. Sa rancune dura jusqu'à la fin. Les lettres de M. Frecambot à la famille de Buttet en témoignent encore.

3. Il en parle encore dans le chapitre XXIX de l'*Expédition nocturne*.

Où est ton regard? où est cet instant douloureux et chéri?..... » (3).

Elisa était une jolie veuve d'Aoste, dont Xavier s'éprit, du temps qu'il tenait garnison dans cette ville. Née Marie-Dauphine Petey, elle avait épousé, le 3 février 1794, Jean-Joseph Barillier, notaire, officier des milices d'Aoste, qu'elle perdit peu après (le 12 février 1795). Son père habitait dans une ruelle appelée Trotte-Chien (aujourd'hui rue du Temple), à 150 mètres au nord-est de la tour du Lépreux, et possédait un champ qui confinait au petit jardin du malheureux solitaire. Jeune fille, elle montait quelquefois sur un vieux mûrier qui dominait le mur de séparation, afin de voir le Lépreux, et celui-ci lui tendait des fleurs par le moyen d'une longue pince.

Xavier fut bien accueilli dans la maison de M. Petey, qui recevait régulièrement des gens de qualité. *Le Voyage autour de ma chambre* avait déjà paru, mais le jeune officier n'en tirait nul orgueil. Très modestement, au contraire, il se mettait à l'étude comme un écolier, et prenait des leçons de littérature des professeurs barnabites du collège d'Aoste, dont l'un était l'oncle d'*Elisa*, ce qui explique mieux encore ses assiduités littéraires (3). M. de Saint-Réal, intendant à Aoste, son proche parent, se faisait rendre compte chaque semaine de ses progrès.

Après un an ou deux de cour, le mariage de Xavier et de Mme Barillier fut décidé officiellement. Je dois à la courtoisie et à l'obligeance de M. le baron Charles de Buttet, petit-neveu et filleul de Xavier de Maistre, la communication des lettres inédites de Mme de Buttet, son aïeule, qui en font foi. Jeanne (*Jenny*) de Maistre, sœur de Xavier, avait épousé M. de Buttet, colonel d'artillerie, et l'avait suivi à Aoste, où il mourut en mai 1797, après deux ans de mariage. La famille de Maistre était très unie : sa vie peut servir d'exemple à l'histoire de la famille dans l'ancienne Savoie. Frères et sœurs s'aimaient, se soutenaient, mettaient en commun leurs joies et leurs peines; séparés, ils continuaient leur intimité par correspondance. Et ils avaient tous le don d'écrire. Aucune recherche, aucun souci de littérature ne déparent leurs lettres, mais quelle verve, quelles jolies trouvailles d'expressions, quelle belle santé morale, quelle force de courage et de gaieté, malgré les difficultés d'existence, le manque de fortune, les séparations, les dangers! Les lettres de Jeanne de Buttet, si éprouvée par la vie et si vaillante dans la douleur, sont d'un tour alerte d'esprit: elles ont cette franchise de ton et cet air décidé que l'on rencontre dans les familles nombreuses où les filles sont élevées avec les garçons. Je ne puis me tenir de citer cette phrase que je trouve au beau milieu de détails de déménagement : elle eût réjoui Mme de Sévigné : « J'ai arrêté une petite servante du pays qui sait un peu de cuisine, qui fait de tout, même des enfants, à ce que disent les médisants, mais comme elle est très fidèle et très leste, je m'en moque. »

Jeanne de Buttet adresse ses lettres de préférence à son frère Nicolas qu'elle appelle *Savoye*. Chacun avait son surnom; Xavier, en famille, se nommait *Bans*. Or, elle raconte à Savoye les amours de Bans. — Il est parti en manœuvres, dit-elle, mais il a laissé son cœur à Aoste. — Enfin, dans une lettre que certains détails ont permis de dater de la fin de juillet ou du commencement d'août 1797, elle raconte son entrevue avec sa *future belle-sœur* deux mois après la mort de son mari :

« J'ai fait connaissance hier avec notre future belle-sœur, Mme Barillier. On ne peut pas être plus jolie et plus niaise pour ne rien dire de plus. Elle parle comme la dernière servante de la cité. Ha! c'est une belle chose que l'amour. J'ai bien pensé qu'entre tes mains cette belle Agnès aurait fait plus de progrès *vers le bien*. Je lui ai cependant une grande obligation. Bans lui avait donné cette belle boîte de paille que mon mari avait faite. Dès qu'elle a su que j'en avais envie, elle a eu la bonté de me la rendre. Comme c'est une grande preneuse de tabac et qu'elle n'a pas de boîte, je voudrais bien lui en donner une. Il n'est pas nécessaire qu'elle soit bien belle. Je voudrais y (mettre) dix ou douze livres, même un peu plus. Ce ne serait pas trop payer le service qu'elle m'a rendu en me donnant cette boîte. Je ne puis pas te dire le chagrin que j'eus quand j'appris que Saint-Réal, (Anne-Marie de Maistre qui épousa M. de Saint-Réal) à qui mon mari en avait fait présent, ne l'avait plus; je ne pus me garantir d'un mouvement de colère contre ce Bans qui m'avait gâté le portrait de mon mari et qui m'enlevait encore le seul ouvrage en paille qui restait de lui... »

Je ne sais dans quelles circonstances Xavier avait abîmé le portrait de M. de Buttet, sans doute en voulant achever de le peindre. Mais cet accident inspire à Jeanne ce beau cri de tendresse : « Je ne reverrai pas ces traits que j'aimais tant. Mon Eloy (son fils), ne les connaîtra pas. *Je l'ai tant regardé les derniers jours qu'il me semblait que je le saurais faire...* »

— Belle, bonne et bête, telle nous apparaît Mme Barillier à travers les lettres de Jeanne de Buttet. Son joli nez prisait. Mais Xavier était sous le charme, et le devait rester. Comment le mariage fut-il rompu?

(3) Xavier [illegible] à l'étude et au travail. Dans une [illegible] Je compte beaucoup sur le travail [illegible] pour [illegible] par [illegible] il faut [illegible] Dieu [illegible] je n'ai pas le temps de lire, et pas encore [illegible] Tout les anciens philosophes en [illegible] que [illegible] Je [illegible] de [illegible] en Pythagore, en Socrate, en Montesquieu, en Cicéron, excepté en troisième. Voilà bien de la provision..... »

La correspondance ne le dit pas. Un passage de l'*Expédition nocturne* nous l'apprend mélancoliquement : « Je vais, écrit-il, descendant le rapide sentier de la vie, sans crainte et sans projets, en riant et en pleurant tour à tour et souvent à la fois, ou bien en sifflant quelque vieil air pour me désennuyer le long du chemin. D'autres fois, je cueille une marguerite dans le coin d'une haie, j'en arrache les feuilles les unes après les autres en disant : *Elle m'aime, un peu, beaucoup, passionnément, pas du tout...* En effet, Elisa ne m'aime plus. » Pourquoi avait-elle cessé de l'aimer ? Le Piémont était envahi par Bonaparte ; le jeune officier devait quitter la cité d'Aoste : de plus il était sans fortune. Partager son destin précaire parut à la jolie veuve au-dessus de ses forces. Elle préféra se remarier avec un paisible Valdotain.

Trente ans plus tard, Xavier de Maistre, installé à Pise avec sa femme et ses enfants dont la santé ébranlée exigeait un climat plus doux que celui de Russie, se souvint de ses premières amours. Le 9 mai 1827, il écrivit à la cité d'Aoste, à Mme Marie D... dont il avait retrouvé la trace :

« ... J'ai su dans le temps, lui dit-il, que vous étiez mariée, et que vous aviez épousé un homme distingué, mais je n'ai appris qu'en Italie que vous êtes mère d'une aimable famille : tout le reste m'est inconnu...

« Malgré le temps et l'éloignement, j'ai toujours conservé pour vous l'estime et l'attachement que votre caractère et vos excellentes qualités m'avaient inspirés dans le temps où je me croyais destiné à unir mon sort au vôtre.

« Vous savez peut-être que Dieu m'a donné une bonne femme à laquelle j'ai bien souvent parlé de vous. Heureusement, j'ai pu lui faire partager les sentiments que je vous porte.

« Pour vous encourager à me parler de vous et de tout ce qui vous intéresse, je vous en donnerai l'exemple en vous disant les circonstances qui m'ont amené ici. J'ai eu le malheur de perdre deux enfants, une fille de huit ans et un garçon de trois. Il me reste une fille de onze ans et un garçon de six. Ce dernier était malade, et c'est pour lui que je suis venu chercher un climat plus doux. Jusqu'à présent notre espoir n'a pas été trompé ; l'enfant se remet peu à peu et tout promet qu'il se remettra complètement en restant à Pise encore une année et peut-être deux. J'espère, pendant ce temps, recevoir quelquefois de vos nouvelles.

« Vous avez peut-être oublié que je suis votre débiteur d'une petite somme, et j'ai quelque honte de l'avouer après si longtemps ; la difficulté d'établir des relations avec la cité d'Aoste est une excuse, *et vous comprendrez les autres.* J'attends votre réponse pour savoir comment je puis m'acquitter envers vous.

« Ecrivez-moi de grâce, tout ce que vous me direz m'intéresse. Parlez-moi de la Croix de Ville. Dites-moi si vous avez encore des pigeons devant vos anciennes fenêtres ; si la petite maison de votre mère existe encore, et si vous avez visité quelquefois la tour déserte du pauvre Lépreux !... Je ne vous en dirai pas davantage aujourd'hui. Qui sait si mes lettres vous parviendront. Permettez-moi d'espérer que vous me regarderez comme votre affectionné ami. »

Telle est la force renaissante des premiers souvenirs. Ils reverdissent comme ces branches où persiste la sève quand déjà le tronc se dessèche. Ils imprègnent la vie entière et rien ne les peut remplacer. Xavier de Maistre avait été heureux dans la cité d'Aoste : son âge et la douceur du ciel y étaient pour beaucoup, mais il les confondait avec ses amours. Si souvent cette confusion nous induit en erreur ! Balzac, Berlioz, tous ceux qui prétendirent réaliser sur le tard le roman de leur jeunesse, n'en furent-ils pas les victimes ? Berlioz, à soixante ans, poursuivait de ses éclats lyriques une vieille dame qu'il aima à douze, et ne comprenait pas qu'il lui causait une peur atroce (1). Mais Berlioz était un romantique. Notre Xavier, plus discret et moins impétueux, se contenta d'introduire dans son commerce épistolaire une mélancolie voilée, gracieuse comme ces colchiques mauves et violets qui décorent les prairies en automne.

Elisa répondit. Il est vrai qu'elle fit attendre plusieurs mois sa réponse. L'édition valdotaine du *Lépreux* nous donne cette lettre qui, je le crois, est inconnue en France et que, pour cette raison, je transcris.

Aoste... 1828.

« L'on m'a remis votre lettre, et en la lisant j'ai vu avec le plus grand plaisir que vous n'avez pas oublié le cœur de la vieille Elisa ; elle a fort bien reconnu votre écriture.

« Je vous remercie d'avoir bien voulu me donner de vos nouvelles et vous rappeler d'une ancienne connaissance qui ne vous a jamais oublié. Je me trouve heureuse et flattée d'avoir conservé votre estime et votre bienveillance. Depuis votre départ pour la Russie j'ai eu peu d'occasions d'avoir de vos nouvelles ; j'ai su seulement depuis mon retour de France que vous étiez marié à une personne jeune, belle et riche. Votre lettre m'apprend que vous êtes du petit nombre des mariages heureux, et que Madame votre épouse joint aux charmes de l'esprit les

(1) V. *Revue Bleue* du 1 avril 1903 et suiv. *Une page d'amour romantique.*

qualités du cœur. L'auteur sensible du *Lépreux* mérite, sous tous les rapports, le bonheur ineffable d'une union bien assortie. Je partage bien votre bonheur ainsi que les peines qu'a dû vous faire éprouver la perte de vos enfants, j'ai éprouvé tout ce déchirement de cœur à la mort de ma pauvre Mimi. Il est à espérer que le climat doux de l'Italie rendra une bonne complexion à ceux que la Providence vous a laissés. Je suis charmée que votre projet est de rester encore à Pise ; je suis seulement étonné que vous n'ayez pas plutôt préféré Turin.

« J'espère que vous m'honorerez de vos nouvelles et que vous ne direz plus que vous m'êtes redevable de quelque chose. Je me réserve de vous parler de ma famille la première fois que je vous écrirai. Je vous prierais d'adresser vos lettres à ma fille. Veuillez aussi y joindre votre adresse.

« Je finis en vous assurant que ni le temps ni l'éloignement n'ont rien diminué de la haute estime ni du respect dont j'ai toujours été pénétrée.

« J'ai reçu dans son temps votre gracieuse lettre. J'aurais désiré vous répondre de suite, mais j'ai été forcée de garder le lit plus de trente jours. Aujourd'hui, je vais mieux et je puis enfin vous adresser une réponse.

« ELISA. »

Cette lettre a été publiée pour la première fois par M. Carrel. Je ne sais quelles preuves il apporte de son authenticité qui me paraît sujette à controverse. Xavier de Maistre ne l'eût point livrée de son vivant, et ses parents, après sa mort, se sont montrés plutôt timorés dans la publication de sa correspondance: il n'en est pas question dans les recherches de M. de Marcellus ni de M. Réaume qui s'en occupèrent. Si elle est authentique, il faut avouer qu'elle ne donne que trop raison aux appréciations un peu vives de Mme de Buttet sur celle qu'elle appelait *sa future belle-sœur*. C'est un tissu de banalités qui pourrait être au fond une marque d'authenticité, car les pasticheurs sont d'ordinaire plus ingénieux. Elle utilise sans bonheur ce procédé cher aux épistoliers qui ne savent que dire et reprennent mot pour mot la lettre à laquelle il leur faut répondre. On y retrouve, toutes gâtées, les phrases mêmes de Xavier. La jolie femme n'avait sans doute plus sa beauté, mais sa *niaiserie* était demeurée. Il y a, dans mon pays de Savoie, un vieux proverbe patois qui en proclame la durée avec une certaine vigueur dont je m'excuse en cette occasion innocente : *Quand on est bête, c'est pour longtemps*.

Néanmoins Xavier, trop heureux *d'avoir arraché une lettre de la Cité d'Aoste*, voulut continuer cette correspondance. Une lettre qu'il adresse alors à sa sœur, Mme de Buttet, laquelle, nous l'avons vu, était au courant de son ancien roman, nous montre que le mari d'Elisa, celui-là même qu'il avait qualifié *d'homme distingué*, sans doute pour l'amadouer à tout hasard, n'entrait point du tout dans les complications sentimentales et faisait une ronde de jour et de nuit autour de son foyer que personne ne menaçait. Faut-il voir, dans le mot d'Elisa sur le petit nombre des mariages heureux, un retour personnel et le regret de l'union manquée ?

« Saint-Réal, dit Xavier à sa sœur, m'écrit qu'il a une voie sûre pour faire parvenir une lettre à *mes premières pensées* par le moyen d'un frère à la femme d'un employé à la poste de la Cité. Cette précaution est nécessaire, car le mari est un brutal qui la maltraite et s'avise d'être jaloux d'une vieille femme. Mais je ne sais encore si elle est à la Cité ou non dans ce moment, je profiterai, lorsque j'en serai instruit, de son offre pour m'acquitter envers elle. Je veux auparavant lui écrire (1) ... »

Il écrit, en effet. Et sa lettre, en réponse à celle d'Elisa, débute comme un bulletin de victoire. Victoire d'un cœur tendre et naïf qui n'a rien à démêler avec la complexité d'un Amaury. Mme Xavier de Maistre, plus accommodante ou, pour être véridique, plus intelligente que le terrible mari valdotain, ajoute même quelques mots affectueux à la lettre de son mari (2). Elle le connaissait, et puis il avait soixante-cinq ans, des campagnes, une blessure qui n'était pas une blessure d'amour. Et la jolie veuve de 1797 avait maintenant l'âge canonique. La jalousie de l'homme de la cité ne pouvait être que ridicule.

« Enfin, dit joliment Xavier, j'ai arraché une lettre de la cité d'Aoste ; je ne saurais vous exprimer, Madame, combien elle m'a fait plaisir... Avant tout, je dois vous dire que toutes les fois que je trace en vous écrivant le mot de *Madame*, ma plume s'arrête tout court, et je suis obligé de faire des réflexions sur le temps, l'âge et les convenances pour ne pas écrire *ma chère Elisa*, quoique cela me paraîtrait tout naturel, depuis surtout que j'ai reçu votre écriture et que j'ai lu tout ce que votre lettre renferme d'aimable et d'affectueux.

« En parcourant votre lettre, le noir espace de trente ans qui m'a séparé de vous a disparu. Je vous ai revue jeune et belle, assise sous les noisetiers avec vos oncles et le père Tavernier, et le cœur du vieux Joris ne s'est pas moins ému que celui d'Elisa. Je ne sais si votre imagination m'aura représenté aussi favorablement à votre souvenir... J'ai appris

(1) V. *Les lettres inédites de Xavier de Maistre à sa famille*, publiées par l'abbé Klein.

(2) Mme Xavier de Maistre, Sophie Zagrabsky, était aussi belle qu'intelligente. Saint-Réal raconte qu'en 1798, lorsqu'il rendit visite à son mari, elle traversa le salon, et Xavier, après son départ, ne put se tenir de dire : « N'est-ce pas qu'elle est belle ».

avec plaisir l'emplette que vous avez faite de la maison de Bard (1). Vous serez là un peu plus au large que dans celle où je vous ai laissée; et comme je la connais, je sais où vous prendre lorsque je pense à vous, et je puis me promener avec vous dans le jardin au fond duquel on voyait jadis une perspective peinte avec deux figures qui devaient représenter le baron Vignet et la comtesse de Bard.

« Je serais charmé aussi d'avoir une notice sur mes anciennes connaissances de la cité. Ce sera probablement une nécrologie. N'importe, ce coin de terre, où j'ai longtemps désiré me fixer pour toujours, où j'ai passé des jours si heureux, m'intéresse autant que ma patrie. Je ne m'en rappelle jamais les hivers et le mauvais temps; il me semble que le ciel y est toujours serein et les arbres en fleurs. — Mais, pour entrer dans la réalité et vous encourager à me parler de vous, je vous apprendrai que mon front s'est dépouillé de ses cheveux, et qu'ils ne *rebiollent* plus (2), comme vous me le disiez un jour. En conservant ma face maigre et pâle, je suis devenu plus volumineux et j'ai acquis un assez gros ventre qui me donne un air respectable. J'ai cru devoir vous faire ce portrait abrégé de ma personne, afin que vous ne soyez pas trop surprise, si jamais j'ai le plaisir de vous voir...

« Il faut, comme vous le dites, que la brebis broute l'herbe où elle est attachée. Le mal et le bien ne sont jamais à notre disposition; tout l'art de la vie consiste à tirer le meilleur parti des circonstances forcées dans lesquelles on se trouve. C'est pour tirer le meilleur parti des miennes que j'ai voulu être en correspondance avec vous. Votre réponse m'a fait un véritable plaisir, elle est si naturelle, si bonne! ma femme l'a trouvée charmante. J'ai trouvé, en effet, que votre séjour en France a beaucoup perfectionné votre style, seulement que vous savez mieux exprimer vos pensées qui ont toujours été aimables et justes, et j'éprouve un sentiment d'orgueil d'avoir été un des premiers à savoir vous apprécier.

« Ma femme veut que je vous dise combien elle a été sensible aux compliments que vous lui avez adressés, et vous prie d'agréer les siens. Ecrivez-moi de grâce, et croyez aux sentiments sincères que vous a voués pour la vie votre ancien ami ».

A cette lettre de son mari, Mme de Maistre ajoute ces quelques mots :

« Permettez-moi, Madame, de vous réitérer les compliments dont mon mari s'est chargé pour moi, et de vous assurer combien je serai heureuse de connaître la personne à laquelle il est si justement attaché ».

Et Xavier, reprenant la plume, écrit encore :

« Ma femme a voulu ajouter deux mots à ma lettre. Vous voyez, Madame, qu'au lieu d'un ami, il vous en est revenu deux. »

Où trouver, dans la bouche d'un vieillard, une plus gracieuse déclaration que celle-ci : « *Il me semble que chez vous le ciel est toujours serein et les arbres en fleurs?* » Avec son admirable entente des sentiments, Sainte-Beuve eût goûté cette correspondance. Mais il eût trouvé sotte sa propre invention des transports de l'amour voisinant avec ceux du désespoir.

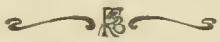
Tel est au complet, — car les lettres inédites de Mme de Buttet nous révèlent le secret de fiançailles avortées, — le récit des innocentes amours de Xavier de Maistre et de la jolie veuve de la cité d'Aoste. Il sert à faire connaître, et c'est à quoi servent le mieux les confidences amoureuses, le caractère de notre La Fontaine savoisien.

HENRY BORDEAUX.

Aoste, août 1903.

1. Il n'en est pas question dans la lettre d'Elisa.

2. *Rebiollier* est un mot savoyard et valdotain; il se dit de la souche d'un arbre coupé ou devenu caduc, qui pousse des rejetons.



HÉRÉDITÉ

(*Suite et fin*) (1).

Un jour, mon ami le prince Nordhausen, d'ordinaire le plus calme des hommes, vint, tout tremblant, tout bouleversé, solliciter de moi la main de Lore. Il me dit avoir déjà le consentement de ma fille.

Tu connais le prince, tu as su sa longue liaison avec une femme exquise. Si l'adultère peut être excusable, celui-là avait ses excuses : elle, honteusement abandonnée, lui, libre! Une fidélité persistante avait, aux yeux du monde, consacré leur lien illégitime. Même après la mort de cette créature tant aimée, il lui gardait sa foi, quand sa mauvaise étoile lui fit rencontrer Lore.

Un jour, donc, cet homme calme, silencieux, vint me trouver, ému, troublé et me dit :

— Je te demande la main de ta fille; elle s'est promise à moi.

Il y avait peu de temps que Werner Klar s'était retiré dans son ermitage.

— Elle s'est promise à moi! — me disait le prince. En voyant mon étonnement, mon hésitation, son loyal visage s'empourpra jusqu'à la racine des cheveux.

— Qu'as-tu contre moi? Tu me trouves trop vieux pour elle? Je suis plus jeune que bien des jeunes

(1) Voir la *Revue Bleue* des 3, 10 et 17 octobre 1903.

gens. — Il redressait fièrement sa taille élevée et puissante. — Je n'ai pas eu un instant la faiblesse de croire qu'elle fût amoureuse de moi. Je ne lui demande pas d'amour; elle me donne sa sympathie et sa confiance.

Sommes-nous assez fous? Ne pas demander d'amour ! Et nous croyons, en cela, montrer de l'abnégation, de la grandeur d'âme? Ce que nous ne *demandons pas*, l'intime nature de la femme l'exige.

J'étais impatienté et, cependant touché... de l'expression de ses yeux. De grands chiens de race noble vous regardent parfois ainsi, avec cette mélancolie indicible, ce reproche pénétrant. Tous les amis des chiens connaissent le regard que je veux dire. Fais attention et tu le retrouveras chez certains hommes, bons, loyaux, dans le sens absolu de ces mots.

— Non, cher ami, tu n'es pas trop vieux, et Lore est encore bien jeune; aussi vous avez le temps d'attendre! répondis-je. On ne se marie pas sans prendre le temps de réfléchir. Il faut apprendre à se connaître. Tu ne connais pas ma fille.

Lui, ne pas la connaître? Je tombais juste! Il prétendait avoir pénétré Lore mieux que personne, mieux du moins que tous ceux qui mettaient leurs hommages à ses pieds. Elle se plaisait à se laisser adorer par eux, c'était vrai; mais lui, lui seul possédait sa confiance. Pas un repli de son âme ne lui était caché: il savait tout, même le sentiment romanesque qu'elle avait eu pour Werner Klar. Celui-ci l'avait éblouie au premier abord. Il serait même devenu dangereux pour elle, s'il l'avait laissée sur cette première impression. Mais sa vanité n'avait pu s'en contenter, et vivre dans un état de perpétuel éblouissement paraissait à Lore un bonheur fort douteux.

— Je suis sûr d'elle, s'écriait le prince. Un premier roman de jeune fille ne signifie rien. Quel homme, fût-ce le plus ardemment aimé, peut se vanter d'être le premier à avoir fait travailler l'imagination de sa femme? Il l'épouserait au sortir de l'enfance que son cerveau aurait déjà été occupé de quelque prince charmant, personnifié dans le premier individu qui a conduit sous ses fenêtres un attelage à quatre ou tout simplement dans son professeur de piano.

La colère du prince allait croissant. Je l'écoutais, et j'admirais... l'intelligence de ma fille. C'était Lore qui parlait par sa bouche; il ne pensait et ne voyait plus que ce qu'elle voulait lui laisser voir et penser. Non, il n'y a rien de plus faible, de plus aveugle, qu'un homme énergique, quand il est passionnément épris.

Je ne fis que rire de son discours.

— Tu n'auras pas ma réponse avant que je n'aie causé avec Lore.

Il fallut qu'il se résignât à attendre. Lui parti, je fis appeler ma fille.

— Au nom de tout ce qu'il y a de sacré, lui dis-je, sois franche; tu ne l'aimes pas, tu aimes Werner Klar?

J'entends encore sa réplique; je revois son visage froidement railleur.

— Consentirais-tu à me donner à lui? Tu as de l'ambition pour ta fille, il faut en convenir! La femme du professeur Klar. Grand merci!

— Alors tu ne l'aimes pas? Il ne t'aime pas?

— J'en doute fort.

Elle était déjà sa maîtresse, quand elle me disait cela.

— J'en doute fort. Il ne m'épouserait d'ailleurs en aucun cas. Que ferait-il d'une femme comme moi? Il lui faut une jolie ménagère, qui ait pour principal souci le soin de son bien-être, et ne lui témoigne d'aucune exigence. Du reste, sache-le, je me suis intéressée à Werner Klar, je serai toujours contente de l'avoir connu. Rien de plus. Aujourd'hui, il s'est replongé dans ses études; moi, j'épouse Nordhausen, j'ai de l'affection pour lui et le rendrai heureux.

Ainsi parla la sagesse supérieure de ma fille. Que n'eussè-je donné pour entendre quelques mots de naïve folie sortir de cette bouche de dix-neuf ans?

J'exposai à Nordhausen mon appréciation de ce caractère avec autant de précision que je l'ai fait pour toi. Je ne voilai rien, n'atténuai rien. Pour tout résultat, il me montra de la réserve et de la méfiance. Son amour pour cette pauvre enfant, méconnue de son propre père, s'accrut d'une ardente compassion.

Ils se fiancèrent. La sœur d'Emile et son beau-frère vinrent de Bavière avec leur nombreuse famille. Puis, ce furent les parents des parents. Tout ce monde adorait Nordhausen, leur appui, leur providence.

Ils le trouvèrent transformé, rajeuni par le bonheur. Lore, qui avait accompli ce miracle, se vit entourée de nuages d'encens. Elle savait s'insinuer près de chacun par des flatteries, se moquant d'eux tous avec son institutrice française. Maud lui en fit des reproches.

— Après? répondit-elle. Ils peuvent jouir de leur reste. Quand je serai princesse Nordhausen, je leur apprendrai à sauter... par la fenêtre.

Le jour des noces était fixé à six semaines de là. Nous touchions à la fin de l'été. Le prince avait à cœur, avant la chute des feuilles, d'installer sa jeune femme dans le château luxueux qu'elle devait habiter. Il voulait le lui faire connaître, lui prouver qu'il y faisait bon vivre. Quand l'automne serait plus avancé, les deux époux partiraient pour l'Orient.

Mon beau-frère et Nordhausen menaient activement tous les arrangements d'affaires; Maud et la

sœur du prince étaient amplement occupées par les détails de l'installation du futur ménage. A Ethel et à moi resta dévolu le soin de distraire nos hôtes et de les bien recevoir. Je me tirai assez mal de ce devoir d'hospitalité. Les jeux bruyants de la jeunesse, les bavardages des gens mûrs m'étaient indifférents et me fatiguaient.

Pour moi, il n'y avait qu'une chose importante : observer ma fille et poussé par une crainte vague, mais affreuse, la surveiller.

***

Il faut me garder de relire ce que j ai déjà écrit, ou je n'aurai pas la force de poursuivre.

Il y a deux jours, j'ai déposé ma plume. Aujourd'hui je veux la reprendre, et pour la dernière fois. Tu n'auras certes pas plus de peine à me lire que je n'en ai à écrire. Cependant ne perds pas patience, supplée aux lacunes de mon récit, excuse les répétitions, corrige les contradictions, efforce-toi d'en retrouver le sens, quand ma pensée s'égare.

Non seulement Lore paraissait heureuse ; mais elle l'était. Sa volonté s'accomplissait ; elle voyait se réaliser les plans formés par son cerveau. Se montrer au monde dans l'éclat du rang et de la richesse, accaparer tous les avantages que ceux-ci peuvent offrir et jouir en secret du fruit défendu, railler les naïfs et les fous qui vous honorent et vous admirent, c'était suffisant pour un début.

Comment put-elle amener Werner Klar, lorsqu'il pouvait être son maître, à s'abaisser au rôle de favori ? Ou bien, comme elle le disait, repoussait-il l'idée d'un mariage ? Trop fier pour asseoir à son foyer une femme d'une caste supérieure à la sienne, il n'était pas trop fier pour hésiter à dérober comme un voleur cette femme devenue le bien d'un autre...

Werner Klar ne tarda pas à reparaître dans notre cercle, toujours disposé à se laisser courtiser par les femmes, à faire languir ses admiratrices, ce dont elles ne se privaient pas. Brillant, étincelant, d'une gaîté ensoleillée, il était le même aux yeux de tous, sauf à ceux d'Ethel et aux miens.

— Des êtres comme ta fille et lui, on n'arrive jamais à les comprendre ! — me disait ma belle-sœur.

Elle croyait que Lore avait eu le choix entre Nordhausen et Klar, et elle était maintenant convaincue que ce dernier faisait tous ses efforts pour cacher sa profonde blessure. Il ne pouvait admettre que personne, surtout une femme, eût le pouvoir de le faire souffrir. Demi-dieu invulnérable, il se plaçait trop haut pour qu'une offense pût l'atteindre.

— C'est du moins ce qu'il affecte, ajoutait Ethel. Quant à ce qui se passe au-dedans de lui, jamais nous n'en saurons rien.

Elle avait deviné juste. Werner Klar fut de ceux qui, après les fiançailles, nous apportèrent les souhaits de bonheur les plus chaleureux.

Peu de jours avant les noces, nous vîmes arriver un autre personnage, cuirassé moralement, de la tête aux pieds, d'une armure défensive : c'était Rupert.

Il voulait revoir une dernière fois son ancienne compagne de jeux dans la maison paternelle et se présenter à elle, guéri de son enfantillage, l'esprit mûri par l'existence. Le château trop rempli ne pouvant le recevoir, il accepta pour un jour seulement, me dit-on, l'hospitalité de son ami, le forestier en chef.

Rupert nous présenta ses félicitations d'une manière très cordiale, très naturelle, et prit ensuite congé de moi.

Ceci se passait le lundi. Le mariage était fixé au samedi. L'avant-veille, le prince, en vue d'une dernière conférence avec son notaire, partit aussitôt après déjeuner, par la ville, située à deux heures de là. Tous, nous l'accompagnâmes à sa voiture. Il baisa tendrement la main de sa fiancée et lui dit.

— A demain !

Déjà monté sur le siège, tenant les rênes, il la vit s'approcher, gracieuse, et lui offrir un beau bouton de rose. Ravi, il mit la fleur à sa boutonnière et partit. Sa sœur prit Lore dans ses bras et la couvrit de caresses.

Ethel et tous nos hôtes se rendirent au jardin. Je montai dans ma chambre. Peut-être Lore viendrait-elle m'y chercher ? Je pensais : il lui reste bien peu d'heures de liberté. Peut-être voudra-t-elle m'en consacrer une, rien qu'une, avant cette longue séparation qui nous attend.

Je me trompais, les heures s'écoulèrent, elle ne vint pas.

J'ordonnai de seller mon cheval. Dans la disposition où j'étais, un bon temps de galop est salutaire.

Mais, d'abord, je cherchai ma fille. Son appartement était désert. Je montai chez Johanna. Celle-ci put me renseigner : Lore l'avait quittée depuis quelque temps, pour aller, avec Creschi, sa jeune femme de chambre, chez le piqueur, dire adieu à ses petits chiens.

Elle avait manifesté récemment un singulier intérêt pour ces animaux, intérêt si vif que, mes soupçons me rendant méfiant, je l'avais plus d'une fois suivie de loin chez le piqueur. Mais elle devinait ces soupçons muets, elle était sur ses gardes, et cent fois plus habile que moi à dissimuler.

Mes ordres furent mal compris. Au lieu de mon cheval de selle, on m'amena un poney, et mon garde parut en même temps avec ma gibecière et ma carabine. Je n'avais guère songé à chasser, mais qu'importe ? Je ferais ce que j'avais fait souvent depuis

quelques semaines : je lèverais la bête, je la coucherais en joue, nous nous regarderions, elle et moi, et je lui dirais. — Va ton chemin, jouis quelques jours encore de la vie que je te laisse.

... Je gagne la forêt. J'y arrive à peine que Creschi se jette au-devant de moi, les vêtements déchirés, les cheveux au vent, tout hors d'elle.

— Monsieur! vous! vous! Dieu soit loué! Il m'a étranglée; j'ai dû lui dire où elle allait. A la maison du bois, monsieur, en passant chez le piqueur, par la futaie de hêtres. Et lui, monsieur, j'en suis sûre, il est caché près des bouleaux! Courez vite, monsieur, vous arriverez à temps... sauvez mademoiselle!

— Qui vous a étranglée?... Qui donc se cache?

Dans sa frayeur, son secret lui échappa. Lore était la maîtresse de Werner Klar, et Creschi... jusque-là une brave et honnête enfant, élevée dans ma maison, leur servait de complice. La contagion du mal atteignait tous ceux qui subissaient l'influence de ma fille. Ils se donnaient leurs rendez-vous dans différents endroits. Rupert l'avait appris, n'ayant jamais quitté le voisinage, caché dans la maison forestière, épiant Lore. Hier, il s'était jeté sur son chemin et l'avait menacée. Il voulait bien baisser pavillon devant l'époux, jamais devant l'amant. Elle l'avait ensorcelé, s'entendant à cette besogne, et lui avait fait jurer de se taire; mais il lui avait posé une condition! Elle lui avait ri au nez.

Creschi, ayant peur de Rupert, avait supplié Lore de ne pas aller à la maison du bois. Elle en avait reçu cette réponse :

— Ignores-tu que je tiens Rupert en laisse? Dans une heure, je rentre au château. Va devant. Si on me demande, tu diras que je te suis, sans me presser.

La jeune fille lâcha la bride de mon cheval qu'elle retenait.

— Seigneur! je courais au-devant d'elle pour l'avertir; heureusement j'ai rencontré monsieur! Vite! vite! aux bouleaux, vous arriverez à temps.

Elle s'enfuit à travers le bois, dans la direction de la maison du piqueur.

Il te faut savoir que la cabane rustique dont il s'agit se trouve sur une hauteur abritée d'arbres épais. Près des bouleaux se détache un étroit sentier, qui gravit cette hauteur. En sortant de la maison du piqueur, Lore devait forcément couper l'angle, passer obliquement au milieu des hêtres plus serrés et, en arrivant sous les bouleaux, se présenter comme une cible au meurtrier. Creschi avait deviné juste : il était impossible, à un chasseur, de choisir un meilleur poste pour guetter la proie qu'il cherchait.

Une seule idée se formula dans mon cerveau : avancer! Le sol était mou et élastique, le galop de mon petit cheval s'entendait à peine. Je me disais : Près des bouleaux, tu mettras pied à terre, tu te glisseras jusqu'à lui et tu lui sauteras à la gorge.

En avant! en avant! Et, déjà, je voyais les fines cimes des bouleaux se balancer au vent.

Il faut croire tout ce que je vais te dire, — car c'est un mourant qui te parle — le croire, si invraisemblable que cela semble, parce qu'il faut trop de mots pour t'exprimer la pensée qui traversa mon cerveau une seconde, comme l'éclair.

Quand j'aperçus les bouleaux, je me souvins que Lore, toute petite, jouait à s'y cacher. — Où est-elle? où est-elle? — Partie, ne reviendra plus!

Il fallait continuer ce jeu de demandes et de réponses jusqu'à ce qu'un sifflement très bien imité sortît d'un buisson. Alors, des étonnements : — Une caille apprivoisée! Elle nous entend, ell ne s'envole pas.

Et Lore surgissait, transportée de notre méprise, les yeux rayonnants... emplissant mon cœur de rayons. Elle était si jolie, si délicieusement naïve.

Non, c'est impossible... Cei homme qui lui a confié son honneur... le bonheur de sa vie... elle ne peut le tromper... Elle est l'enfant de sa mère, mais aussi la mienne... Ne m'a-t-elle pas dit : — Je l'aime et veux le rendre heureux? — Tout à l'heure, en lui tendant la rose, au moment du départ, ne semblait-elle pas lui dire : — Me voici, c'est moi que tu prends, moi qui me donne... !

Non, non, c'est impossible! Cette angoisse qui m'oppresse est du délire, la rencontre avec Creschi, un rêve. J'ai la fièvre; des fantômes de cauchemar me raillent.

Je descends de mon cheval, je l'attache à un arbre, et je me glisse dans la futaie, prêtant l'oreille. Tout est silence. Une feuille sèche tombe à terre, je tourne la tête, et... mes cheveux se hérissent d'effroi.

Entre les hêtres s'avance une forme svelte, d'un pas souple, rapide. Sa robe d'un blanc mat se distingue à peine des troncs grisâtres. Mais j'ai des yeux de chasseur et, sur le visage de celle qui approche, je vois luire une joie mauvaise : « Cette fois encore, je les trompe tous. » Ce qui lui met des ailes aux pieds, c'est un bonheur triomphant, sans remords.

Je veux crier : « Arrière! » mais le mot meurt sur mes lèvres. Toutes les douleurs du passé et du présent, toutes les terreurs de l'avenir s'unissent pour m'assaillir. Lore vit pour le malheur et la honte de tous ceux qui l'approchent; elle est la créature malfaisante... l'être de proie qu'on doit détruire. Que le destin en décide! Je n'interviendrai pas.

C'est un éclair à travers mon cerveau!

Presque aussitôt, je m'élance pour la couvrir de mon corps. Un coup de feu part... il ne part pas des bouleaux... la balle m'effleure.

Je pousse ce cri de joie : « Manqué ! » et, d'un bond, j'arrive près de ma fille.

Mais elle est tombée sur la mousse. Un coup d'œil me suffit. L'ombre qui envahit son visage est celle de la mort. Ma pauvre enfant perdue, tant aimée !

Je m'agenouille, j'appuie sa tête sur mon cœur.

— Une pensée pour Dieu... Lore... une pensée de repentir... tu vas mourir.

— Mourir !

Un effroi terrible se peint sur ses traits. Ses lèvres se contractent comme celles d'un enfant prêt à fondre en larmes. Elle voit mon désespoir, entend mes supplications; elle se domine, restant elle-même jusqu'au bout. Avec un impitoyable défi, son regard s'attache sur le mien et elle murmure :

— Je meurs... c'est bien !

Etrange coup du sort ! En ce jour fatal, Lore n'aurait été coupable que d'intention. Ce rendez-vous qui lui coûtait la vie, Werner Klar n'y était pas venu.

Quelques semaines plus tard, Maud trouva, cachée dans la cabane, cette lettre de lui.

« Lore, je ne t'attendrai pas. Je t'aime plus que « nous le soupçonnions l'un et l'autre. Si je te tenais « aujourd'hui dans mes bras, je ne t'en laisserais « plus sortir vivante. Déjà, plusieurs fois, quand tu « t'arrachais de mon étreinte, tu as été bien près de « la mort. Adieu, je ne te dis pas au revoir, car je « ne veux pas te partager, j'entends cesser de t'ai- « mer. Adieu, Lore, tu m'as rendu plus heureux « que je ne croyais pouvoir l'être par une femme ».

Quand on s'userait le cerveau à force d'y penser, on ne saurait trouver de réponse à cette question : comment ai-je pu hésiter, fût-ce une seconde, à m'élancer pour la sauver ?

Cher ami, je vais te confier un secret : il n'est pas nécessaire qu'une chose soit possible pour qu'elle arrive. Un logicien soutiendra le contraire, et cependant c'est vrai.

Jamais je ne trouverai une explication à ce fait. Il aurait fallu que ce souvenir ne me vînt pas... le souvenir de la pure enfance de Lore, joint à l'apparition soudaine de cette créature sur la route de la plus infâme trahison... C'est cela... Et cela vaut mieux, je ne devrais pas me repentir... Nous avons échappé à la honte qu'elle eût sûrement attirée sur elle-même et sur nous. Ceux qui surent la vérité, très peu nombreux, se sont tu. Les autres ont fait circuler de bouche en bouche le lamentable roman du pauvre Rupert, qui achève ses jours dans un asile de fous. D'après ces récits, un amour irréalisable pour sa jeune compagne d'enfance lui ayant fait perdre la raison, il a tué Lore la veille de son mariage.

Le prince Nordhausen l'a pleurée longtemps. Puis il a épousé une femme belle et bonne. Quel avenir l'attendait avec Lore ? Et leurs enfants ? Quelles semences de mal auraient ils apportées en ce monde... peut-être ? De nouveau le problème se pose. Peut-être l'hérédité du mal, peut-être celle du bien ? Dans la vie, dans l'histoire, d'innombrables exemples le prouvent... mais que sont des preuves ?

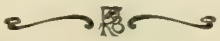
. . . . . .

Le récit s'achève-là ! Ce qui suit est un plaidoyer incohérent en faveur de la peine de mort, réclamant la lutte contre l'hérédité fatale, par l'extermination. La violence de ce plaidoyer a quelque chose de déchirant.

Quand l'ami à qui étaient adressées ces pages eut achevé de les lire, il se hâta d'aller près du malheureux, mais il ne le trouva plus vivant.

MARIE D'EBNER ESCHENBACH.

Traduit par Mlle CHEVALIER DE LA PETITE RIVIERE



LA DERNIÈRE LEÇON DE LÉONARD DE VINCI

A SON ACADÉMIE DE MILAN (1499) (1)

Vous voulez entendre, en un discours d'adieu, l'esprit de mon enseignement. Je le veux bien, quoique mon âme soit plus triste que le jour où se produisit, sur le mur du réfectoire, le maléfice de l'huile. Ah ! les édifices du Bramante abandonnés... Le duc a perdu l'Etat, ses biens, la liberté... et rien de ce qu'il a entrepris n'est achevé...

La patience nous défend contre les injures du sort comme les vêtements contre celles du froid. Ainsi que nous multiplions les vêtements, si le froid augmente, redoublons de patience aux grandes injures de la vie, afin que notre âme ne soit pas atteinte. Et interrogeons l'expérience, le plus amer et le plus sûr des oracles ? Au milieu des machinations, des scélératesses et des batailles qui sont les mœurs communes aux républiques comme aux principautés, prendre parti pour une fortune de podestat ,c'est le métier du condottière. Voyez les moines : ils vivent en bonne paix avec les Turcs pourvu que ceux-ci les laissent chanter leur office. Ainsi les artistes doivent être pacifiques, pourvu qu'on les laisse faire leur œuvre.

Quoi ! notre main qui a tant peiné pour manier avec délicatesse le pinceau empoignerait la pique de seize pieds ! Après avoir poli notre esprit jusqu'à ce qu'il devienne un miroir où l'œuvre de Dieu se re-

1 Ces *Memorabilia* du plus grand des artistes, tirés des cinq mille pages de ses manuscrits, et pieusement traduits et coordonnés, représentent son esthétique et s'adjoindraient heureusement au *traité de peinture*, purement technique.

flète, nous offririons notre tête aux bombardes! Le prêtre qui se mêle aux municipes compromet son prestige : le peintre doit ignorer s'il y a des blancs et des noirs, ailleurs que sur sa palette.

Le très vif intérêt de la conservation le lui conseille, et aussi l'infinie dignité de l'Art, qui, comme le soleil, rayonne à tous les yeux et charme aussi bien les Pisans que les Florentins et les guelfes comme les gibelins. Il ne suffit pas que nous nous lavions les mains des événements de la cité ; nous devons professer le plus grand respect pour les Saintes Ecritures, parce qu'elles sont la vérité d'abord et ensuite parce que l'artiste qui suit des doctrines hérétiques et séditieuses éloigne de ses ouvrages des gens qui ne sont que les contradicteurs de sa parole.

L'Art n'aura point d'ennemis et ne sera méconnu de personne, si l'artiste s'applique uniquement à son œuvre. En effet, l'Art ne représente que du plaisir pour chacun et un vrai profit moral : il guérit de la grossièreté originelle. Tenez-le pour certain : les hommes naissent bêtes et combien meurent après n'avoir été que des sacs où passa de la nourriture ! L'homme naît méchant, mais il comprend très vite son intérêt à devenir sage. Combien tireraient le poignard sur leurs compétiteurs et prendraient au voisin ce qui leur manque, sans la peur du poignard même et des lois !

Pour nous, le pécule n'est pas le but, et notre fonction vaut bien celle des moines. Ils vendent publiquement et librement les grâces divines, sans permission du patron céleste et payent ce qu'ils désirent en monnaies invisibles, impalpables. Nous autres peintres, nous rendons visibles Dieu et la Madone ; on les voit sur nos panneaux comme s'ils apparaissaient. Quel sermon évangélisera tant de monde et aussi longuement que ma *Cène* de Sainte-Marie-des-Grâces, toujours aussi persuasive?

Lorsque la religion sera rejetée comme une entrave à la furie des vices, la fresque entretiendra encore les hommes les plus pervers de la puissance de Dieu! Et si d'abominables êtres s'attaquaient aux églises, ils seraient arrêtés, eux que n'effrayerait plus le sacrilège, par la beauté et la perfection des peintures sacrées.

Notre art explique les mystères et rend simples et sensibles les dogmes obscurs. Le théologien n'en finit pas d'expliquer la Vierge-Mère. Si nous la peignons, tout le monde la comprend et l'honore. Et cependant aucun de notre corporation n'a été canonisé, pas même Fra Angelico !

L'amour naît de la connaissance ; et plus celle-ci est profonde, plus l'amour augmente. Or l'artiste, sans cesse occupé à contempler la Création, rend au Créateur un perpétuel hommage. Où chercher Dieu sinon dans l'homme, son ouvrage, et quelle prière que le dessin qui s'efforce d'analyser et de reproduire l'image de Dieu! Celui qui contemple l'ordre admirable de la nature et l'art merveilleux de la construction qui paraît au corps humain, connaît vraiment l'auteur de toute vie et l'aime comme il doit, en pensant que le corps n'est rien auprès de l'âme qui habite une pareille architecture et qui, pure ou pécheresse, est une chose divine.

Un beau tableau loue le Souverain Artiste, car il force à regarder un effet de sa puissance. Sans nous, les simples ne comprendraient pas les dogmes : nous donnons un corps aux esprits et montrons à l'homme les anges vivants et souriants.

Deux mouvements, l'instinct et le désir, agissent en nous comme moteurs : de l'un nous ne sommes pas libres. Il faut manger et dormir et se vêtir. Mais n'est-ce pas indigne d'occuper son esprit aux événements de son ventre? Et, quand on est repu, de rechercher cette espèce de mort, le sommeil ; ou de mettre sa gloire à sortir avec une jambe rouge et l'autre verte, suivant la mode, toujours absurde? Le noble désir est spirituel : la vertu et la science seuls le satisfont.

Le désir de la beauté nous écarte, par exemple, de la luxure qui bestialise tant d'individus. Celui qui a, en mémoire, les belles nudités de l'art se détournera plutôt des courtisanes, car il ne retrouvera pas sur elles la perfection vivante dans sa pensée. Ce ne sont pas les tableaux qui corrompent les mœurs : ils les assainissent plutôt.

Florence, cité démagogique, ne mérite pas les beaux talents qui lui sont nés, car elle considère la peinture comme un métier parce que l'artiste reçoit un salaire Les prêtres ne vivent-ils point de l'autel, c'est-à-dire de la vérité qu'ils interprètent à la foule? Légitimement nous vivons de la beauté, car sans notre interprétation, peu la connaîtraient. De mauvais prêtres passent pour excellents. Chez nous, l'hypocrisie est impossible. On voit qu'un tableau est mauvais. Du reste, estimez le nombre des religieux : il y en a mille pour un peintre.

Je n'en finirais pas, si je voulais faire l'apologie de l'Art. Il possède l'attribut divin : il crée ; il rend visible l'invisible et permanentes les choses les plus fugaces. Le doux sourire d'une bouche de femme qui charma toute la vie du Dante, nous pouvons le montrer à tous et pendant des siècles. Ce qui n'a qu'un instant dans la réalité, nous le prolongeons plus loin que la longévité des patriarches. En cela, nous sommes maîtres du temps.

La diversité des langages, Babel perpétuelle, empêche les hommes de se comprendre. Le Hongrois, l'Esclavon n'entendent pas la patenôtre dite en toscan. La peinture, langue des yeux commune à tous, est comprise du Grand Turc comme du Lombard. On force l'enfant et il pleure pour apprendre ses

lettres. Montrez-lui un dessin : il lit l'image sans étude. Sauf dans le bas-relief, la sculpture ne participe pas à cette clarté d'expression; privée de la couleur, du jeu de la lumière et de l'ombre, elle représente les actions du corps plutôt que celles de l'âme. Un caractère uniforme se voit aux têtes antiques, toutes les déesses se ressemblent, belles d'une même beauté, jeunes d'une même jeunesse. Nos madones sont des personnes et non un seul type et présentent des traits variés. L'antiquité a rendu la beauté du corps d'une façon qui ne pemet pas de mieux faire. Mais depuis qu'un homme est mort en Orient et que l'Occident le pleure chaque vendredi, une nouvelle beauté a paru avec la nouvelle vérité. Une âme a triomphé du monde par sa seule beauté. On ne concevait que la violence des passions ou la sérénité des Dieux et voici un Dieu qui pleure et des passions douces. Grande nouveauté, d'où l'art nouveau est sorti qui rivalise avec l'ancien. Le Campanile du Giotto l'emporte sur l'obélisque. Mère des arts, l'architecture les engendre, mais sa fille incomparable, la peinture, est appelée à se détacher du monument et à devenir un monument par elle-même, sans qu'on songe jamais à son peu d'espace matériel, si elle est remplie d'expression.

Si on vous disait : « Tourne les yeux vers ce miroir, tu y contempleras, à ton gré, des figures célestes ou grotesques ; choisis ce que tu veux voir : des anges ou des hommes, des princesses ou des paysannes, la tête de Bramante ou celle d'un idiot ? » Je peux, à mon gré, représenter Isabelle d'Este ou une gardeuse d'oies, le duc Ludovic ou son palefrenier et cependant je ne le dois pas. Seules les figures suréminentes méritent l'honneur de l'art.

Quelques-uns de vous m'ont accompagné au Borghetto quand je cherchais les traits de Judas. Ceux-là, connaissant mes cahiers pleins de grotesques, s'étonnaient de mon souci — car il est toujours facile de faire laid. Mais, si vil qu'ait été le vendeur de son Dieu, il le fallait acceptable parmi les disciples tous beaux, comme il convient à des âmes que la pensée céleste s'associa. Un saint a certifié la laideur de Jésus : « Par humilité, dit-il, le rédempteur aurait voulu paraître le plus affreux des mortels ! » O stupidité épiscopale ! De par la loi du Très Haut, le corps est l'œuvre de l'âme ; elle forme elle-même son enveloppe et la martèle de dedans en dehors, comme l'orfèvre pour produire les reliefs. Vous me demanderez comment, si Jésus était si beau, les Juifs ne furent pas frappés de respect et d'amour, en le voyant ? Eh ! ces méchants n'avaient point d'art : leur loi défendait de faire aucune image de ce qui est aux cieux en haut ou de ce qui est sur la terre en bas. Leurs yeux, ces fenêtres de l'âme, étaient fermés ; ils ne reçurent pas la lumière des formes. Sans l'art, on ignore la beauté parce que l'art seul l'exprime. Ceux donc qui sont ignares, à l'instar des juifs, manquent toujours de bonté et d'intelligence créatrice. Voyez les sectateurs de Mahomet, superstitieux et féroces et vraies bêtes brutes : ils ignorent la peinture, comme les juifs.

On envisage une figure sous trois rapports : 1° dans son espèce et ses proportions : un homme est l'homme, l'animal humain ; 2° dans ses passions et leurs mouvements : un lion furieux mugit ou un cavalier s'efforce à maîtriser un cheval ; 3° il ne s'agit plus d'un homme, mais de tel homme qui pense et fait des choses qu'il est seul à penser et à faire.

Il y a donc trois degrés dans la peinture : la représentation animale ou typique ; le mouvement passionnel et l'état intellectif. Ceux qui restent aux deux premiers plans ne touchent point au but de l'art qui est d'exprimer la personne éternelle. La vie et ses besoins, la passion et ses accès sont communes à l'homme et aux bêtes. Elles s'accouplent, elles chassent, elles se battent ainsi que nous. Mais nous pensons et elles, point ! Elles meurent et nous sommes immortels. Or l'immortalité résulte de phénomènes inconnus à l'animal et qui, tous, sont des états vifs ou calmes de la pensée.

On trouve des modèles pour la réalité et la proportion des corps, et aussi pour les basses passions. Le peuple et la soldatesque fournissent partout les accents brutaux de la colère et de l'avidité ; mais où découvrir des modèles de pensée et d'immortalité, sinon parmi les rois et les princes qui, soit pour conquérir, soit pour conserver leur puissance, sont forcés à un travail incessant de prudence et de combinaisons audacieuses et très secrètes à la fois ? Ceux qui se sont élevés au-dessus de leurs concitoyens par des exploits ou même des intrigues présentent d'ordinaire un caractère réfléchi que l'exercice du commandement rend encor plus profond : il faut les étudier. Quant à la canaille, je ne l'ai point négligée comme élément d'observation ; mais qui mettrait la dignité de la couleur sur des trognes ? Autant copier le paysage tel qu'on le rencontre. Il n'y a point de site qui fasse un fond convenable à une figure, si on ne le modifie en quelque chose. Une grotte ira toujours bien avec un ours et un loup avec un bois et un bœuf avec un pré ; mais dès qu'il s'agit d'encadrer la noble figure humaine, il faut composer. Il se peut que le podestat soit laid, à la façon de Socrate par l'irrégularité ; mais de même qu'un lieu se transfigure suivant l'état du ciel, ainsi un visage, quel qu'il soit, s'anime et s'ennoblit par la profondeur de l'intelligence à certains moments où l'individualité se fait jour. Pour qu'un portrait ressemble, il faut confesser le modèle, parler d'amour à une femme et de combats à un guerrier afin d'éveiller l'âme. Faites les portraits

à mi-corps et en petite nature : ainsi le visage aura toute sa valeur. Commencez par les yeux et qu'ils soient actifs, chargés de volonté. Un beau portrait est celui qui domine et même fascine le spectateur : pour le mieux, que l'artiste regarde par les yeux du personnage et donne ainsi quelque chose de sa propre intelligence à ses créatures.

Aucun geste, sinon la figure deviendra allégorique. Je vous ai montré que le modelé varie l'expression à l'infini. La même tête, comme ligne et proportion, passe de la rêverie au dédain, de la tristesse à la colère, en modifiant les ombres autour des yeux et des lèvres. Ne vous souciez pas de préciser l'expression. L'énigme attire l'homme et le retient. Les prêtres ont raison de ne pas vouloir qu'on explique la religion. Si nos mystères chrétiens étaient compris, il faudrait aussitôt en concevoir d'autres : notre esprit se nourrit de problèmes. La magie a perdu beaucoup de bons cerveaux parce que, croyant avoir expliqué les secrets de la foi, ils sont devenus les croyants d'autres secrets bizarres et, après avoir soi-disant percé les mystères de l'Eglise, ils en ont aperçu d'autres. . et d'autres encore.

La raison s'exerce, comme chez elle, dans le domaine de l'expérience. Acquérir une connaissance est toujours utile à l'intellect, ne fût-ce que pour abandonner l'inutile et réserver ce qui est bon. Car on ne peut rien aimer ou haïr sans connaître; et le désir de la connaissance agit dans l'homme comme un instinct supérieur.

La connaissance du passé et l'étude de la création forment l'ornement et la nourriture de l'esprit humain. On doit procéder du connu à l'inconnu et le témoignage des sens est le vrai critère de vérité ; mais la raison ne peut embrasser l'infini : l'origine et la fin des choses dépassent la mentalité humaine. Laissons les moines et les prêtres, qui possèdent tous les secrets par inspiration, expliquer les lettres sacrées qui sont la vérité suprême, et contentons-nous de faire sentir l'infini, sans le définir. Pour opérer ce reflet d'infini dans un visage, il faut rejeter les accents passionnels et former un masque grave et souriant à la fois, qui attire et qui domine, comme une chimère qui ne serait pas cruelle, ou une sirène qui ne voudrait qu'éprouver le nautonnier ou un ange un peu ironique.

Ces matières trop subtiles se dérobent aux mots : vous me comprendrez cependant, si je dis que le beau visage doit ressembler à une musique de pensées harmonieuses et indéfinies. Un air nous semble triste ou gai, suivant la circonstance qu'il nous rappelle, et un visage plaît à des spectateurs très différents : aucun n'y voit la même chose.

Les uns ont dit que j'avais trop donné à la nature humaine du Sauveur parce qu'il manque derrière sa tête, le grand nimbe d'or traditionnel ; et les autres, que j'avais trop développé la nature divine parce que Jésus accepte avec une résignation surhumaine la trahison de Judas. J'ai donc bien fait, puisque les partisans de l'une et l'autre nature la retrouvent dans mon œuvre. Le spectateur recherche ses propres tendances dans l'œuvre qu'il regarde ; l'artiste lui-même reproduit invinciblement sa pensée et même sa propre physionomie : il va jusqu'à donner à ses modèles ses défauts comme ses qualités.

Celui qui croit que le but de l'Art est de reproduire la nature, ne peindra rien de durable : car la nature vit. Mais elle n'a point d'entendement. Dans l'œuvre la pensée doit compenser et remplacer la vie, sinon on ne verra qu'une œuvre corporelle et sans âme. Il y aura toujours plus d'honneur à concevoir les figures du ciel qu'à copier celles de la terre et à peindre des anges que des hommes.

Les sujets spirituels seuls méritent de tenter les vrais artistes, ne serait-ce que par leur difficulté ! Ce qu'on dédaigne dans la réalité, qu'on le dédaigne aussi dans l'art. Qui oserait faire un tableau avec les mendiants à la porte d'une église, avec les paysannes d'un marché, ou représenter un corps de garde ou une taverne ou une ghetto ? Tout cela sert à l'étude, et le laid convient pour analyser le beau : car nous concevons mieux une chose par son contraire. Dans l'œuvre, la règle est la beauté, résultant de la triple perfection de la forme, du sentiment et de l'idée.

On commence par la beauté extérieure, et on peut se féliciter de l'atteindre ; puis on dégage l'âme. Il serait puéril de prétendre à représenter les passions avant de posséder toutes les parties de l'anatomie et le jeu de chaque membre dans les plus différentes attitudes. Mais celui qui sait agira autrement. Il commencera l'œuvre en esprit ; ensuite il s'efforcera de découvrir le mouvement qui correspond à son idée ; enfin, troisième lieu, il dessinera le corps de son personnage. Si quelqu'un voulant peindre le Christ travaille d'abord d'après un modèle, il n'aboutira pas. Voici comment il devra procéder : il se figurera d'abord, méditativement, en lisant l'Evangile, l'Homme Dieu ; et lorsqu'une image se détachera en son esprit, il choisira l'événement le plus propre à mettre cette image en relief et déterminera la physionomie, l'attitude et ce qui doit, personnages ou paysages, encadrer le Sauveur. Alors seulement il prendra des modèles pour fixer le mouvement, la draperie, l'éclairage, et la perspective optique.

Mais il inventera les têtes principales, celles qui exprimeront sa pensée. Cette invention des visages constitue le plus haut point du génie et de la difficulté.

Une œuvre se compose, comme un homme, de corps, d'âme et d'esprit. Disciples, commencez scientifiquement par le corps qui est le connu, pour ensuite atteindre à l'âme qui est l'inconnu. Un maître, au contraire, commencera par l'idée et lui donnera ensuite l'expression et la forme convenables. N'imitez pas les peintres du Nord qui, sans s'élever jusqu'au domaine de l'esprit, excellent à rendre certains sentiments, tels que l'humilité et la vraie piété, mais qui copient la première figure rencontrée et habillent laidement de belles âmes.

Ce qu'on remarque dans la rue, ce n'est pas l'homme d'une noble et calme allure et d'une convenable vêture, mais celui dont la taille est demesurée ou l'accoutrement bizarre.

En art, le spectateur aime surtout les exagérations : son admiration demande à être surprise par quelque chose d'anormal et d'inconnu : et dans la voie que je vous ai tracées, on ne recueille pas le suffrage général. L'œil du vulgaire se plaît aux couleurs très vives et discordantes, juxtaposées durement : c'est une erreur barbare. Un tableau doit avoir une couleur générale dominant et apaisant les colorations particulières, comme si la lumière qui s'y trouve répandue était la principale couleur.

Le dessin n'a qu'un objet, l'apothéose du corps humain. Je comprends ce mot dans le sens ancien, dans un sens héroïque, et j'arrive à la question grave du caractère des sexes.

Des guerriers ne seront jamais trop virils ; ni des captives jamais trop faibles et langoureuses. Mais les figures angéliques ou allégoriques, à quel sexe appartiendront-elles? La barbe et les mamelles disconviennent également aux spiritualités ; et même, en ne copiant que l'extrême jeunesse, l'adolescent manque de suavité et la vierge paraîtra trop frêle.

Si vous voulez faire un ange, d'après un homme, il faudra arrondir les membres, amincir les jointures, assouplir le mouvement, le féminiser ; si vous travaillez d'après une femme, vous réduirez les chairs, vous diminuerez les courbes, vous viriliserez la figure : de telle sorte que vous tirerez une jeune fille de votre modèle masculin, ou un jeune homme du modèle féminin. Dans les deux cas, vous obtenez un troisième état du corps humain réunissant la force et la grâce et au-dessus de la concupiscence ; car ce troisième état de la forme humaine n'éveille point le désir des hommes quoiqu'il soit féminin, ni celui des femmes quoiqu'il ait beaucoup de traits masculins. En outre, c'est le seul moyen de rendre la beauté chaste et qui seule convient aux messagers célestes, aux génies et à toutes les manifestations spirituelles.

Ajoutez à cette forme que la nature ne connaît pas et que le génie de l'homme inventa pour incarner l'invisible, ajoutez le caractère musical de l'expression et les effets énigmatiques que donne le modelé appliqué à faire saillir l'intériorité et vous obtiendrez de véritables apparitions, sans nimbe, sans gloire, sans effet de clair obscur.

Le peintre triomphe en montrant par la seule beauté qu'une figure n'appartient pas à la terre et remontera tout à l'heure au ciel, d'où elle est descendue.

Dans les nudités, la chair, par sa masse lumineuse, distrait du visage, théâtre incomparable de l'expression : et il y a lieu de tempérer cet éclat par un éclairage artificiel Pour la tête, il faut la modeler du dedans au dehors. Si vous acceptez le modelé de la lumière extérieure, vous renoncez à la puissance et au charme de l'expression. Isolez courageusement la tête des influences ambiantes pour qu'elle soit un tableau dans le tableau. Le parti pris de couper en deux le visage par la ligne du nez et de noyer un des côtés dans l'ombre ne vaut rien. Modelez expressivement avant tout et puis trouvez un clair-obscur convenant à ce modelé.

Avant de peindre, arrêtez complètement la tête en camaïeu et surtout la bouche et les yeux et les poussez aux dernières limites du rendu. Qui a les yeux a la bouche ; qui a les yeux et la bouche a la tête ; qui a la tête à la figure, car la tête manifeste la pensée, privilège immortel de l'homme. Quant au corps, aux draperies, au fond, tout est accessoire.

On voit des peintres que la nature fascine et subjugue ; ils ne la jugent pas et la reflètent comme un étang reflète ses bords. Un maître ne subit pas ce vertige ; amant de la nature, certes, il se défend de servilité ; ce n'est pas Hercule filant aux pieds d'Omphale, mais plutôt Ulysse en face de la magicienne Médée et la faisant obéir par le glaive du raisonnement.

Le modèle utile et dangereux nous fait oublier notre conception, et je ne parle ici que du nu. Même dans les portraits, prenez garde aux modes de votre temps : elles rendront vos œuvres ridicules aux yeux de la postérité. Prenez garde aussi aux idées de l'époque ; l'artiste ne travaille pas pour ses contemporains, ni pour son pays, ni pour ceux de sa race. Tout ce qui est milanais, florentin, ou de telle année, tout cela est mauvais : il faut penser à l'universalité des hommes et des temps. Prenez garde enfin que les têtes d'un même peintre se ressemblent et que cet air de famille compromet la variété des personnages ; et les siècles futurs s'ennuieront à voir ces modes, ces façons, ces airs de tête qui sont les grimaces momentanées d'une ville et d'un groupe.

N'imitez pas ceux qui mettent leurs propres chaperons aux héros et les loques qu'ils ont vues dans un port ou sur un vaisseau aux personnages de la

Bible. Car si nous connaissions les vrais costumes des apôtres nous ne les copierions pas — sinon ce seraient des pêcheurs de Tibériade aussi insignifiants que ceux de l'Adriatique. Or, ce que nous voyons dans les apôtres, c'est leur apostolat et non leur métier primitif : et nous devons les représenter en pêcheurs d'hommes et non en pêcheurs de poissons Figurez-vous que j'aie copié douze têtes juives du Borghetto, sous prétexte que les disciples étaient juifs et que je les aie coiffés des turbans et des robes vues à Venise! Quelle risée! Quelle chose grotesque c'eût été! — Il ne reste donc qu'à draper à l'antique — direz-vous? Pourquoi, à l'antique? Je n'ai jamais drapé qu'à la Léonard : j'ai créé mes robes, mes manteaux et leurs plis, d'après mes corps! N'imitez pas les tédesches et leurs cassures à angles droits et si multipliés que le corps disparaît et qu'on ne voit plus qu'une tête et deux mains sortant d'un flot d'étoffes de vingt aulnes. Travaillez d'après des étoffes minces et mouillées et n'épaississez que graduellement pour ne pas perdre de vue le corps. Toute figure peinte doit pouvoir éveiller l'amour, soit l'adoration si elle est sacrée, soit l'attraction, si elle est profane. L'art se propose de plaire à l'esprit, par le moyen des sens. On se lasse vite de l'éclatante jeunesse et on se lasserait vite d'un ouvrage qui n'aurait que cet attrait. Les femmes qui exercent un violent empire sont plus artificieuses et subtiles que régulièrement belles; il ne faut donc pas se contenter de représenter des personnages bien proportionnés et nobles. La complexité et la subtilité apportent avec elles la variété dans le même objet.

Peu de philosophie suffit au peintre, s'il conçoit nettement le but de son art. Il croit son instruction finie dès qu'il travaille exactement d'après nature et, ignorant la dignité très excellente de son pinceau, il l'emploie comme l'outil d'un métier au lieu de le manier pour la beauté, comme le chevalier agissait de son épée, en faveur de la justice.

De la Beauté, comme d'une source, coulent les suaves plaisirs; l'œil transmet à l'âme la douce impression et l'âme la communique à l'esprit, épanouissant toutes nos facultés. Simultanément faite de proportions, puis animée d'une passion vive et héroïque, la Beauté atteint son apogée sur le plan mental. Notre imagination a plus de force que notre sensibilité; l'esprit garde mieux ce qu'il a reçu que ne le fait une affective.

Combien de femmes émeuvent successivement un homme, tandis qu'il reste fidèle jusqu'à la vieillesse aux pensées de son adolescence! Pour que l'Art satisfasse l'esprit, il faut que l'œuvre manifeste la beauté d'espèce et aussi l'individuelle ; qu'elle unisse la perfection d'essence typique et la variété qui tient à l'individualisme. Plus vous entrerez de particularités dans une proportion excellente, plus vous obtiendrez un suffrage durable. A exprimer ma pensée, j'ai la même crainte qu'à saisir un papillon aux ailes brillantes d'une pâte délicate et qui s'efface sous les doigts.

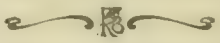
La beauté complexe résulte d'ambiguité, presque de contradictions. Imaginez une femme trop fière pour qu'on ose lui parler d'amour et laissant voir une impatience d'être aimée.

Ce sentiment mi-partie, cette expression double et mêlée, il faut les étudier chez les femmes : leur indécision, le caprice mouvant de leurs humeurs engendrent ces regards couleur du temps et ces sourires indéfinissables, véritables pierreries pour l'artiste qui sait les enchâsser dans de nobles traits.

Ainsi se produisent ces miroitements de l'âme d'une action enchanteresse et qui passionnent comme des problèmes de bonheur. Une bacchante, une nonne, toutes deux trop caractérisées, n'excitent point l'imagination. Le spectateur reconnaît tout de suite leur réalité et ne rêve point. Il faut, au contraire, qu'il doute de sa compréhension afin que son esprit surexcité abonde en commentaires. L'homme n'aime profondément que l'insaisissable et n'allume son désir qu'au choc de la contradiction. Ceux qui cessent d'être dévots deviennent superstitieux, voire magiciens, par besoin d'inconnu, et le noble amour de la science prend sa source dans cette tendance invincible de notre nature vers l'inexplicable. L'amour de la vérité, le plus noble mouvement de notre esprit, cesserait aussitôt s'il parvenait à son but. La recherche nous passionne, elle exerce nos facultés, augmente en nous la vie supérieure. La découverte toujours nous déçoit. Le bonheur n'est qu'un motif d'activité et, si nous le trouvions, il ne nous suffirait pas : nous irions à d'autres recherches.

PELADAN.

(*A suivre*).



LE RÉVEIL DE L'INDUSTRIE BRITANNIQUE (1901-1902)

L'histoire économique de l'Angleterre contemporaine présente un triple intérêt. Le peuple, qui a cédé le plus complètement à l'évolution industrielle des sociétés modernes, regrette par instants les travaux du passé, revient peu à peu aux mesures protectionnistes, et cherche à rendre à la terre verdoyante son ancienne fécondité. La nation, qui a connu au cours du siècle dernier les joies de l'hégémonie commerciale, se sent menacer dans sa suprématie, consulte avec inquiétude les statistiques, et

raidit ses muscles dans un suprême effort. La race, que les luttes politiques, les crises religieuses et l'idéalisme littéraire avaient rendue pacifique pendant un demi-siècle, retrouve, devant les menaces industrielles, ses instincts belliqueux, a cherché, il y a quelques mois à peine, et chercherait encore dans une guerre, si ses bilans de fin d'année se soldaient par un déficit, une solution à ses angoisses commerciales. En retraçant l'histoire économique des années 1901 et 1902, nous voudrions préciser l'influence de la lutte sud-africaine sur la vie industrielle de l'Angleterre. Des mobiles commerciaux n'ont pas été sans préparer le sanglant dénouement qui a été donné au conflit sud-africain. Il serait temps d'examiner si le capital matériel et humain dépensé sur les champs de bataille a produit des intérêts. La guerre serait-elle « un placement de père de famille » ?

*
* *

C'est en 1890 que le Royaume-Uni achève de regagner le terrain perdu pendant la crise douloureuse, qu'il avait traversée en 1885 et 1886. Les importations s'élèvent à £ 421 millions, et les exportations à £ 263. Depuis 1890, jusqu'en 1894, les unes et les autres baissent régulièrement, atteignent £ 408 et £ 216. Les bilans s'assombrissent et les inquiétudes se réveillent. Grâce à une nouvelle tension des forces (1) les années 1895-1896 se soldent par une augmentation de 5 et de 6 p. 100 pour les importations, de 8,5 et de 4,8 p. 100 pour les exportations. En 1897 et en 1898, les importations sont seules à gagner 1,6; 4,5 p. 100 ; les exportations baissent de 1,2 et de 0,14 p. 100, si on compare le volume des échanges effectués. Les journaux s'irritent et les angoisses reprennent.

L'année même où éclatait la guerre sud-africaine, en 1899, le commerce anglais retrouvait tout son essor passé. Les importations et les exportations ne passaient-elles pas réciproquement, en une seule année, de 1898 à 1899, de £ 470 à £ 485, et de £ 232 à £ 255 millions ? Les journaux étalèrent leur satisfaction et les industriels proclamèrent leur gratitude. En cédant au belliqueux instinct de son sang, la nation semblait avoir retrouvé ses forces et sa prospérité. Mais à la fin de 1900, malgré les efforts du Board of Trade pour masquer la baisse commerciale à l'aide de la hausse des prix, il fallut reconnaître la vérité et avouer l'erreur. Les industries étrangères avaient profité du conflit sud-africain pour accroître la quantité de leurs importations de 1,3 p. 100; et la force d'expansion de l'Angleterre s'était de nouveau ralentie, en même temps que ses exportations, dont le chiffre baissait de 3,7 p. 100. On se refusait encore à croire que la guerre ne fût pas une bonne affaire et chacun attendait avec impatience les bilans de 1901. Apportent-ils, réalisée en écus sonores, une éclatante légitimation des batailles? Nous ne le croyons pas.

Ce n'est pas qu'il faille attacher une importance excessive à la baisse que signalent les statistiques officielles. Comparées aux importations (£ 523 millions) et aux exportations de 1900 (£ 291), celles de 1901 (£ 522 et 280) révèlent une diminution supérieure à 25 et 250 millions de francs. Mais, ici encore, la valeur et le volume des transactions ne sont point identiques. Les prix des marchandises importées et exportées ont baissé en 1901 de 3 et 5 p. 100. Il s'ensuit que, si l'on calculait la valeur des échanges effectués pendant 1901, aux prix de 1900, loin de constater une diminution, on aurait à relever de légers progrès. Si les prix n'avaient point baissé, les importations en 1901 se seraient accrues de 275, les exportations de 100 millions de francs. Elles ont donc augmenté en quantités, de 2, 5 et 1, 5 p. 100.

Le premier semestre de 1901 avait été déplorable. Toutes les ventes d'objets manufacturés de quelque importance avaient faibli d'une manière notable. Les exportations de fils de coton avaient baissé de 17 p. 100, celles de toiles de lin de 20, celles d'étoffes de laine de 22, celles de fer et d'acier de 27, celles de ciment de 19 p. 100 en quantité. Leur diminution en valeur était plus importante encore. Pendant le second semestre, l'industrie et le commerce du Royaume-Uni se sont ranimés. La reprise des affaires s'est accentuée avec l'approche de la paix. Et si la baisse de 1900 n'a pas abouti, en 1901, à un désastre sans précédents depuis 1886, c'est à la fin de la guerre sud-africaine que la Grande-Bretagne en est redevable.

*
* *

Il ne s'ensuit pas que l'année 1901 soit une de celles dont industriels et commerçants devront conserver un joyeux et reconnaissant souvenir. La baisse de 1900 est enrayée, mais la hausse de 1899 n'est pas encore reprise. Arrêter une déroute n'est pas gagner une victoire.

Trois faits permettent d'affirmer que l'activité économique de l'Angleterre, pendant 1901, est restée dans les limites d'une honnête médiocrité. Le marché financier a été inactif ; la circulation s'est restreinte; la misère s'est accrue.

Le journal *The Economist* insiste avec raison sur la stagnation relative des transactions financières pendant 1901. Si l'on prend 325 titres divers, qui, au 18 décembre 1900, valaient sur le marché de Londres £ 3. 101 millions, on constate, qu'au 18 dé-

1 Les chiffres cités sont pris dans *Annual Statement of the Board of Trade and of Labour* 1901 et *L'Histoire Économique* de 1901, publiée par *The Economist* 22 février 1902.

cembre 1901, ils avaient perdu £ 37 millions, soit 1,2 p. 100. Les comptes courants et dépôts des banques anglaises en juillet 1901 sont revenus au niveau atteint en 1899, mais ne l'ont pas dépassé (juillet 1901, de £ 840 à £ 850 millions; juillet 1900, de £ 830 à £ 840; juillet 1899 de £ 840 à £ 850). Seule la Chambre de compensation des banquiers de Londres a enregistré un accroissement de 4 p. 100 dans ses chiffres ; celles de Manchester, Liverpool et Newcastle ont constaté des baisses supérieures à 5 p. 100.

Le ralentissement dans les affaires est confirmé par l'industrie des transports. Si l'on prend les 15 principales compagnies de chemin de fer du Royaume-Uni, on constate que leurs recettes sont restées stationnaires. Celles de voyageurs n'ont augmenté que de 0,2 p. 100 (£ 642.000). Celles de marchandises, qui avaient baissé de 0,8 p. 100 pendant le premier semestre, se sont relevées pendant le second ; mais cette hausse de £ 227.000 a été réduite, par le déficit des six premiers mois, à £ 136.000, soit 0,6 p. 100. Les recettes, enfin, fournies par le transport des matières minérale, sont éprouvé une si forte crise pendant les débuts de 1901, que leur amélioration progressive n'a pu empêcher leur total d'être inférieur de 2,8 p. 100 (£ 473.000) à celui de 1900. Si les statistiques des chemins de fer révèlent un état stationnaire, celles de la flotte marchande signalent une baisse. En 1901, le tonnage des navires entrés dans les ports britanniques diminue de 204.000 tonnes anglaises ; celui des navires déchargés de 106.000. Ce que les statistiques financières et le ralentissement de la circulation nous ont révélé est encore précisé par l'examen des chiffres relatifs aux ouvriers sans travail et aux pauvres secourus.

Le pourcentage des membres des Trade-Unions sans travail augmenta régulièrement pendant 1901 et atteignit à la fin de l'année 4,6. La moyenne d'ouvriers sans emploi pour les 12 mois est de 3,8 p. 100. Elle avait été de 2,9 en 1900 et de 2,4 en 1899. Tous les corps de métier ont été atteints : le bâtiment (3,7 p. 100 d'ouvriers sans travail au lieu de 2,5 en 1900 et 1,5 en 1899), la métallurgie (3,8 au lieu de 2,6 en 1900 et 2,4 en 1899), l'imprimerie (4,5 au lieu de 4,2 en 1900 et 3,9 en 1899). En même temps que la quantité, la rémunération du travail diminuait. Pour la première fois, depuis 1896, les salaires cessent de croître ; cette baisse, pour avoir été limitée, à quelques exceptions près, aux ouvriers de l'industrie minière et métallurgique, n'en est pas moins importante, comparée à la hausse des années précédentes. Une diminution de £ 78.516 par semaine, de près de 2 schillings par tête, a frappé 901.020 ouvriers. C'est ce qui résulte du tableau suivant :

Années	Nombre d'ouvriers atteints par les changements des salaires	Changements effectués dans les salaires hebdomadaires. Total	Par tête	
		Livres	Sh	Pence
1901.....	901.820	— 78 516	— 1	9
1900.....	1 135.786	+ 209.373	+ 3	8
1899.....	1.175.576	+ 90.905	+ 1	6
1898.....	1.015.169	+ 80 815	+ 1	7
1897	597.444	+ 31.507	+ 1	
1896.....	607.654	+ 26.592	+ 0	10

Ce qui prouve bien que le marché du travail a été moins actif en 1901, pour la première fois depuis de longues années, c'est que le nombre des grèves a grandi et que celui des pauvres s'est accru. La durée des conflits a été plus grande en 1901 qu'en 1900 et 1899. 3.830.941 journées de travail ont été, en 1901, perdues, à la suite de ces conflits, au lieu 3.152.694 en 1900. Au 1er janvier 1902, 824.627 pauvres étaient officiellement secourus. Ce chiffre est supérieur à ceux de 1899, 1900 et 1901 (1er janvier). A Londres notamment, jamais depuis 1882 les « Unions » n'avaient eu à aider un aussi grand nombre de malheureux (128.499).

Il y a entre ces trois faits : accroissement du paupérisme, ralentissement dans la circulation, stagnation du marché financier, une étroite corrélation. Ils s'expliquent par une seule et même cause : l'insuffisante intensité de l'activité économique.

*
* *

Prenons les quatre branches les plus florissantes de l'industrie britannique : les constructions navales, les tissages de coton, les fabriques de lainages, les usines métallurgiques. Toutes, sauf la première, se plaignent de l'année 1901.

En 1901, il a été lancé dans les ports du Royaume-Uni 639 navires de commerce, dont 591 à vapeur, ayant un tonnage total de 1.524.739 tonnes anglaises ; et 41 navires de guerre, soit 211.969 tonnes. La flotte commerciale ainsi créée dépasse de 108.000 et 82.000 tonnes les constructions des années 1899 et 1900 dont les chiffres n'avaient jamais été atteints. Le tonnage de la nouvelle flotte militaire, lancée en 1901, dépasse de 20.000 tonnes les chiffres de 1898, qui étaient sans précédents.

Cette satisfaction est loin d'être partagée par l'industrie cotonnière. L'année 1901, tout en étant meilleure que 1900, est restée inférieure, au point de vue des quantités produites, à la reprise de 1899. On peut résumer les renseignements dont nous disposons dans le tableau suivant :

I. — *Production (quantités).*

		1901	1900	1899
Quantité de coton utilisé	1.000 Lbs	1.648.155	1.624.166	1.753.074
Production totale (pièces, fils, etc.)	—	1.549.454	1.526.964	1.647.890
Exportation totale		1.240.800	1.181.100	1.299.690
Consommation nationale	—	309.654	344.864	348.200

II. — *Exportations (quantités).*

Pièces de coton	1.000 yards	3.364.614	3.034.250	3.440.351
Fils de coton	1.000 Lbs	169.704	158.290	213.288
Fils pour coudre		30.421	34.692	30.701
Poids total des pièces de coton et bonneterie		1.039.600	988.100	1.055.700
Poids total des fils de coton	—	200.200	193.000	243.990
Valeur totale des exportations	£ 1.000	73.690	69.775	67.756

L'industrie lainière, moins heureuse que l'industrie cotonnière, ne saurait, dans ses bilans pour 1901, compenser la baisse en quantité par la hausse en valeur de ses exportations. Malgré l'accroissement du stock des matières premières (541 millions de Lbs) qui dépassent les chiffres de 1900 et de 1899 (502 et 523), la valeur des exportations a diminué de 10 p. 100 par rapport aux chiffres de 1900. Il faut remonter jusqu'en 1862 pour trouver un chiffre de vente moins élevé.

La métallurgie enfin a souffert pendant l'année qui vient de se clore plus que l'industrie lainière. Non seulement, les prix ont cédé — c'est là un fait universellement connu sur lequel nous n'avons pas à insister — mais les exportations anglaises ont faibli, tandis que les importations étrangères grandissaient en quantité. L'industrie métallurgique du Royaume-Uni est de plus en plus menacée. La confirmation de cette assertion se trouve dans le tableau ci-dessous :

	1901	1900	1899	1898
	—	—	—	—
	tonnes	tonnes	tonnes	tonnes
Production de fer brut	7.800.000	8.908.370	9.805.819	8.117.109
Exportations de fer brut	839.223	1.427.525	1.379.299	1.042.858
Exportations de fer travaillé	2.070.877	2.116.808	2.333.320	2.207.497
Importations de fer brut	195.409	176.293	171.473	159.523
Importations de fer et d'acier (moins les réexportations)	755.248	763.085	640.728	574.069

	1901	1900
	—	
Valeur des exportations de métaux bruts et travaillés (moins les machines)	£ 39.413.702	£ 45.346.909
Valeur des exportations de machines	£ 17.8[illegible]	£ 19.019.784

Après une année mauvaise (1900), l'Angleterre a passé par une année médiocre (1901). En analysant l'activité économique du dehors, c'est-à-dire dans ses contre-coups sur les finances, les transports et la main-d'œuvre, en l'analysant du dedans, c'est-à-dire dans ses principales manifestations industrielles, nous avons constaté des ralentissements plus ou moins marqués. A leur faveur, les adversaires, ou plutôt l'adversaire en a profité pour s'introduire dans la place. 1901 a été l'année de l'invasion Américaine.

*
* *

Non seulement, en 1901, les ventes des Etats-Unis ont continué leur hausse formidable, puisque leur pourcentage par rapport aux importations totales passe successivement en trois ans de 24,7 p. 100 à 26,5, 26,8 ; puisque leur augmentation depuis 1899 s'est chiffrée par 514 millions de francs, soit une plus-value de 15 p. 100 ; mais surtout, pour la première fois, la concurrence américaine, jusque-là limitée aux colonies britanniques (1), s'est fait sentir sur le sol même du Royaume-Uni et a été signalée aux Anglais les moins observateurs par les articles enflammés de la *Daily Mail* et les paroles prophétiques de M. Stead. Au mois de janvier 1902, la *Daily Mail* terminait ainsi un article consacré à retracer l'histoire économique des douze derniers mois : « 1901 a été l'année de l'invasion américaine. Les faits et tendances qui sont désignés par cette expression ne sont plus nouveaux, car ils ont pénétré avec une intensité rare dans toutes les cervelles au cours de l'année qui vient de se clore... Chacun sait maintenant, ou doit savoir, que, pendant le XXe siècle, les Etats-Unis, plus encore que l'Allemagne, seront nos formidables concurrents. »

Et dans son rapport sur *le commerce et la navigation du Royaume-Uni en 1901*, M. J. Périer, consul suppléant à Londres, nous rappelle quelques-uns des faits qui, en 1901, ont profondément impressionné l'opinion publique : « 500 industries ont à lutter en Angleterre contre les produits yankees. L'on vend maintenant des cotonnades américaines à Manchester, du fer américain dans le Lancashire, de l'acier américain à Sheffield, du fer blanc américain dans le pays de Galles. On emploie dans plus d'un « Office » des bureaux, des chaises, des machines à écrire, des copies-lettres, des plumes, des papiers buvards américains. Dans les usines s'introduisent des machines-outils américaines. Avec les produits viennent aussi les hommes : il y aurait, d'après *l'American Directory*, 10.000 Yankees, établis à Londres, et qui, pour la plupart, occupent d'importantes situations dans les affaires. » Les industriels du Nouveau Monde, après avoir parcouru le Royaume-Uni et sa capitale, encouragent vivement leurs compatriotes à s'expatrier. « Si j'avais à faire ma situation, disait récemment l'un d'eux, j'irais à Londres, me fallût-il vendre mes vêtements pour m'y rendre. Aucune ville dans le monde n'offre aujourd'hui plus d'occasions de faire rapidement fortune. L'homme qui est décidé à travailler à la même allure que nous en Amérique, qui consent à arriver de bonne heure à son bureau, à y rester tard et qui a des idées, mettra Londres à sac. La richesse de cette ville est sans limites et elle la cèdera volontiers au premier venu qui saura satisfaire ses désirs. La concurrence est moins ardente là-bas qu'en Amérique et les hommes vraiment capables semblent y être moins nombreux. » Le conseil a été suivi. Non contents d'enlever à l'industrie anglaise d'importantes com-

(1) *Journal des Débats*, 30 octobre 1901.

mandes de locomotives pour les Indes, de ponts pour l'Egypte et l'Ouganda, les Américains, toujours en 1901, ont obtenu de fournir le matériel nécessaire au chemin de fer électrique de Londres et aux principales lignes de tramways, de transformer le métropolitain de Londres, en un réseau électrique. La Compagnie américaine Kodak est devenue assez puissante pour pouvoir interdire à des dépositaires anglais de vendre d'autres appareils photographiques que les siens. Les manufactures d'allumettes si réputées de « Bryant and May » ont dû se laisser absorber par la Compagnie américaine « Diamond Match Cy » Pour mieux continuer cette lutte, dont le Trust transatlantique n'est qu'un des nombreux épisodes, les Yankees ont installé d'énormes établissements au Canada, dans l'île du cap Breton, et qui favorisés par les primes qu'accorde le « Dominion » à la production métallurgique, commencent, après avoir fermé à l'industrie britannique le marché Canadien, à lutter contre elle, sur le sol même du Royaume-Uni. D'autres Compagnies américaines, plus audacieuses, en présence de l'énorme demande qu'elles avaient à satisfaire, ont fondé des manufactures électriques sur le sol même du Royaume-Uni. Des usines ont été établies à Rugby par la « General Electric Cy » de New-York ; dans le Lancashire, par la « European Mc Guire Works » ; à Preston, par la « Brill Cy » de Philadelphie. A Trafford Park, dans le Lancashire, a été créée, par la Compagnie Westinghouse, une formidable fabrique d'appareils électriques, qui emploie plus de 5.000 ouvriers anglais, dirigés par des cadres yankees.

Certes, si 1901 fut l'année de l'invasion, elle a été aussi celle du réveil. De nombreuses missions industrielles aux Etats-Unis ont été organisées. M. Moseley a fait les frais d'une enquête de vingt spécialistes. De nouvelles écoles techniques ont été ouvertes. La Chambre de Commerce de Londres a pris la tête du mouvement en faveur de l'enseignement des langues vivantes. La législation sur l'électricité a été refondue. L'usage du système métrique est autorisé. En 1902, cete activité réformatrice a été décuplée par l'élan des forces, que la fin des hostilités rendait à leur destination première et à leur œuvre créatrice de vie.

*
* *

L'Université de Birmingham fonde « une Faculté de Commerce », où seront formés les « officiers de l'armée industrielle et commerciale, ceux qui doivent être ultérieurement appelés, comme directeurs, secrétaires, chefs de service des grandes entreprises, à diriger l'activité économique du pays ». L'Université de Londres décide d'instituer un diplôme de « Master of commerce ». Tandis que la municipalité de Manchester inaugurait récemment un merveilleux Institut technique qui a coûté plus de 6 millions de francs, la Chambre de Commerce de Londres réorganisait et complétait ses cours pour les employés de commerce. Enfin, le Gouvernement accordait de généreuses subventions au « Laboratoire National de Bushey House » qui mettra ses recherches scientifiques à la disposition des industriels, et acceptait de confier au ministère du Commerce, la direction de « l'Institut Impérial », fondé en 1886, un merveilleux office de renseignements.

Cet effort pour reconquérir le terrain perdu et cette activité réformatrice ne se traduisent pas seulement dans la création d'un enseignement professionnel et commercial, qui pourra rivaliser demain avec les écoles allemandes, américaines et françaises. « De tous côtés, écrit notre distingué consul à Londres, M. Périer (1), il n'est question que de la transformation d'usines, de manufactures et de maisons de commerce, sur le plan américain. » Le *Commercial Intelligence* remarque que « la caractéristique la plus encourageante de 1902 a été la tendance générale à démolir, pour reconstruire en plus grand. Dans l'industrie vitale du fer, de l'électricité et ailleurs, on n'entend parler que de la complète réorganisation du matériel, de la modernisation. » C'est ainsi que la puissante manufacture de tramways électriques « Dick, Kerr et Cy », depuis qu'elle s'est pourvue de machines yankees, tient tête à l'invasion américaine. Dans toute la métallurgie, l'*Economist* signale le même effort pour renouveler l'outillage ; et il n'est pas jusqu'au nombre élevé des brevets délivrés dans l'année (28.976 en 1902 ; 26.788 en 1901), qui n'éclaire, d'un fait nouveau, ce remarquable réveil des intelligences et des énergies.

Les statistiques commerciales de 1902 révèlent les premiers résultats de cette pacifique campagne. Il est impossible d'en apprécier toute l'importance si l'on ne tient pas compte de la baisse du prix : ils ont, en effet, diminué, dans l'année, pour les importations de 0,62, et pour les exportations de 5,23 p. 100. Il s'ensuit que les achats britanniques ont en réalité augmenté de 2,60 et non de 1,3 p. 100, les ventes de produits anglais de 6,84 et non de 1,3 p. 100. Pour comprendre la valeur de cette hausse, il faut se rappeler que les importations et les exportations ont en :

1. *Second mémoire du R. U. et le commerce franco-britannique en 1902. Moniteur Officiel du Commerce*, 11 juin 1903.

	Importation		Exportation		
	—		—		
	Fr. c.		Fr. c.		
1901	augmenté de	2 45 0 0	augmenté de	1 15 0 0	en quantité
1900	—	— 1 31 —	diminué	— 3 75 —	—
1899	—	— 0 72 —	augmenté	— 2 68 —	—
1898	—	— 4 59 —	diminué	— 0 14 —	—
1897	—	— 1 64 —	—	— 1 29 —	—
1896	—	— 6 05 —	augmenté	— 4 87 —	—

Cet accroissement dans le volume du commerce, et surtout des exportations britanniques, nous est confirmé par les statistiques de la circulation et celles du marché du travail. Tandis que les Compagnies de chemins de fer enregistraient dans leurs recettes diverses (voyageurs, marchandises, matières minérales) une hausse respective de 2,1; 3,3; 4,2 p. 100, le tonnage des navires entrés, déchargés dans les ports du Royaume-Uni augmentait de 880.000 et 912.000 tonnes. En même temps les six chambres de compensation, les plus importantes de l'Angleterre, constataient que leurs chiffres d'affaires avaient en moyenne progressé de 5 p. 100. Cette activité de la circulation ne pouvait manquer d'exercer une salutaire influence sur le marché du travail. Malgré la crise traversée par Londres, le pourcentage des Trade-Unionistes sans travail revient au chiffre moyen des dix dernières années, 4,4; et seuls les ouvriers de l'industrie minière et des constructions navales, au nombre de 874.000, ont eu à subir une réduction hebdomadaire dans leurs salaires de £ 71.979, soit 1 sh. 7 d. par tête. En 1901, 922.000 travailleurs avaient dû accepter une diminution de £ 76.853, soit 1 sh. 9 d. par tête. En 1902 s'atténuent les douloureuses répercussions sur le paupérisme anglais de la crise commerciale, provoquée par la guerre sud-africaine

Et, en effet, pendant l'année qui vient de se clore, des cinq grandes industries britanniques une seule, celle du coton, se déclarait mécontente. Encore est-il que, malgré le renchérissement de la matière première, elle parvenait à maintenir le taux de ses exportations (1). Malgré le droit d'exportation sur le charbon, les mines anglaises accroissent le chiffre total de leurs ventes (43.765.000 tonnes en 1901; 44.897.000 en 1902). Les maisons de constructions navales, malgré la hausse de 1901, conservent les positions conquises (1.521.000 tonnes en 1902, et 1.510.000 en 1900). Les fabricants de lainages se déclarent satisfaits (2). Quant aux maîtres de forge, ils considèrent que les résultats dépassent leurs espérances (3).

Tous ces chiffres sont empruntés à l'histoire commerciale de 1902 publiée par l'*Economist* en février 1903.

∴

C'est donc, avec raison que la *Daily Mail* a pu écrire « que, pour l'histoire de l'avenir, l'année qui vient de se clore sera connue comme celle de la Renaissance commerciale britannique. On avait baptisé 1901 du nom d'année du Réveil, car, pour la première fois, le peuple anglais avait compris que l'on ne pouvait faire face aux conflits économiques du XXe siècle avec des armes du XIXe, et que les guerres commerciales d'aujourd'hui menacent notre prestige et notre puissance. On a vu, pendant 1902, un mouvement réel vers l'adoption de nouvelles méthodes. »

Combien ces efforts auraient été plus féconds, s'ils avaient été alimentés par les 5 milliards, soutenus par les 400.000 énergies qui ont été dépensés, pendant trois ans, à élever, dans les mornes étendues des plateaux transvaaliens, de frêles tumulus, dont les terres friables et les ossements blanchis seront éparpillés, demain, sans laisser de traces sur le sol aplani, par le premier souffle des tempêtes Africaines.

JACQUES BARDOUX.

LA VIE LITTÉRAIRE

Les poètes.

Eugène Hollande : *La Cité future*. (Fasquelle, éditeur). — Sébastien Charles Leconte : *La Tentation de l'homme* (Editions du *Mercure de France*). — Joachim Gasquet : *Les Chansons [illegible]* (Ollendorff, éditeur). — Fernand Rivet : *Le Poisson de la vie* (Société française d'imprimerie et de librairie). — Valère Gille : *La Corbeille d'octobre*, (Bruxelles, Lamertin, éditeur). — La Revue : Les Poèmes, *passim*, 13, rue Soufflot : *Nos Colloques*, par Adolphe Lacuzon.

Ce quelque chose de nouveau on le pressent, on le devine, on le sent en certains poètes... Ils accomplissent un effort de renouvellement qui ne peut toutefois les conduire vers l'école homaisiste des Batignolles, mais bien ailleurs ou bien au-delà. Les évocations des paysages et la résurrection poétique des sentiments jadis entretenus par ces paysages

1) Quantité d'étoffes et de fils de coton exportés (Lbs) :

1902	1 245 500
1901	1.239.800
1900	1.181.100
1899	1 299 600
1898	1.285.000

2) Exportations totales à 29,5 millions en 1902; 19,5 en 1901.

3)

	1902	1901	1900
	Tonnes	Tonnes	Tonnes
Production du fer brut	8 000 000	7.761.850	8.908 570
Exportation du fer brut	**1.102.835**	**839.182**	**1.427.525**
Exportation du fer travaillé	2 150 239	2 060 877	2.116 808
Rails de fer exportés	717.021	552 724	663.721
Tôle galvanisée exportée	**331.272**	**250.255**	**247.177**

ne suffisent plus. Ils ont encore, cela est vrai, les sentiments, les impressions, les idées exprimées avec une grâce insinuante par Valère Gille, le poète de la *Corbeille d'Octobre* qui, avec le noble Iwan Gilkin, Albert Giraud, d'autres encore, a vigoureusement combattu pour le triomphe de la tradition française en Belgique, et a employé pour ce combat la meilleure tactique : ses œuvres d'inspiration claire et de style pur.

Valère Gille chantait doucement cette chanson qui est, plus que la chanson, le refrain de tous nos poètes.

... Pourtant j'hésite encor, comme, au sortir d'un songe,
Mais dans le vaste azur l'angelus du matin
Tinte, meurt et le son lentement se prolonge
Ah! si loin dans mon cœur qu'il réveille soudain!
Chaque site nouveau me rappelle à moi-même
De ce qui me fut cher rien ne s'est effacé,
Comme on laisse de soi dans les lieux que l'on aime
Et comme, à les revoir, on revit le passé!
Tout ici me séduit, me parle et me convie
Et les futilités charmantes d'autrefois
Auxquelles notre amour communiquait la vie
Ont recouvré leur charme et prennent une voix.
La brise, les parfums, les fleurs ont leur langage,
Ces coteaux, ces ravins ont gardé mon secret :
Jusqu'au frémissement lumineux du feuillage
M'évoque une heure aimée et ravive un regret ..

Les poètes donc ne veulent plus tout ignorer et penser modérément. Ils ne veulent plus que la poésie périsse dans la banalité répétant sur tous les tons et sur le même ton : oiseaux, roseaux, printemps, automne ; ma mère, ma sœur, amour, amour... Et plusieurs travaillent avec hardiesse, à nourrir leurs poèmes de pensées, à les alimenter de philosophie et ils aboutissent à une sorte de métaphysique poétique, qui n'est pas dépourvue de la séduction, que donne à certains hommes et à certaines œuvres, une magnifique austérité...

M. Fernand Rivet a cette audace sincère, qui ne demande qu'à être utilement novatrice. Il est philosophe, ce poète. Il pourrait être à la fois plus philosophe et plus poète. En son jeune talent, ce qui paraît le mieux, ce sont les incertitudes. Incertitudes du poète ou du philosophe ?... Toujours est-il que M. Fernand Rivet ne s'est pas fait de la précision des idées, des sentiments et des symboles, une obligation impérieuse. Son inspiration qui est vague et quelquefois contradictoire malgré son indécision, est en même temps un peu obscure... Comme la pensée n'est pas toujours précise et ferme, M. Fernand Rivet est naturellement conduit à l'exprimer longuement. Ses poèmes sont longs, et, par suite, dans ses vers abondants, les expressions rares et belles sont perdues et comme noyées. Mais l'harmonie, une harmonie parfois un peu sourde, n'est pas absente de ce lyrisme philosophique et sentimental. Et la poésie de M. Fernand Rivet fait éprouver un plaisir sevère, mais, d'aventure, intense.

Un jour viendra où il sera plus complètement maître de sa pensée et de sa forme, comme ce philosophe dont les poèmes sont parfaits : Sébastien Charles Leconte.

L'inspiration de Sébastien Charles Leconte est ambitieuse, mais elle est claire. La *Tentation de l'homme* : qu'est-ce donc ?

L'Esprit de l'homme a compris qu'il ne pouvait dépasser ses propres limites et que, selon la parole de M. Leconte, « s'il tentait une explication du Problème, il se heurtait à cet infranchissable cercle, qui, — pour lui, du moins, — est à la fois sa forme et la forme du Monde. »

Vaincu, foudroyé, il accepte sa défaite : sa stoïque résignation lui rend amèrement joyeuse la constatation de son impuissance, et transforme en attitude superbe, la perception de l'inévitable vanité de son effort. C'est la tentation d'orgueil.

Mais voici que d'irréductibles forces le sollicitent, qui hantent quand même sa pensée et l'accompagnent comme son ombre. Il s'afflige de savoir qu'elles ne sont que des fantômes. C'est la tentation du mystère.

Il se réfugie alors dans la conception d'une œuvre dont sa douleur et sa fierté légitimes seront la chair et le métal, si l'on peut dire ; à laquelle le Verbe souverain donnera la forme et qui évoluera dans l'âme successive des générations. Il se consolera dans cette illusion d'avoir créé un aspect nouveau du Monde, que sa vanité dérisoire pensera éternel. C'est la tentation de beauté.

Ou bien l'inquiétude d'élargir la frontière de l'expérience le jettera dans les travaux qui pourront au moins lui asservir les forces de la Nature, sinon lui en faire pénétrer l'essence. Et si puissant qu'il devienne, quels que soient les progrès qu'il effectue, il n'atteindra jamais à la connaissance entière. C'est la tentation de science.

Mais M. Sébastien Charles Leconte clôture ainsi le développement de sa pensée : Ce sera l'œuvre de ses descendants, héritiers de tant d'œuvres, de s'élever à jamais vers cette connaissance, jusqu'au moment où peut-être l'Esprit humain sera près de se confondre avec l'Unité totale. S'abîmeront-ils dans cet océan, où, égalés au savoir intégral, ils s'anéantiraient ? Dureront-ils autant que l'aspect actuel du monde, ces hommes qui viendront ?...

Et ce n'est pas gai ! mais voilà une belle philosophie de poète ! Et il faut bien qu'ils considèrent Sébastien Charles Leconte comme un de leurs initiateurs, ces jeunes poètes, maîtres entreprenants de l'avenir, qui constatent avec regret que la littérature est en retard de cent ans sur la science, qu'elle doit être, elle aussi, de son époque, penser avec elle, réfléchir avec elle et pour elle.. Ils invoquent la raison souveraine, exaltée encore par l'imagination. Ainsi

fait Sébastien Charles Leconte, dont le lyrisme est souvent grandiose :

O toi que notre attente implore, évoque et nomme
Qui, seule, peux briser l'aiguillon du trépas,
Raison libératrice, épouse aux calmes pas,
Rédemptrice vraiment, vraiment Fille de l'Homme
Qui ne pouvant mourir, ne ressuscites pas !
Ce jour nous luira-t-il où les astres augustes
Te verront, du parvis que les Dieux ont quitté,
Descendre, lumineuse en ta grave équité
Pour le pardon des Saints et le rachat des Justes
Vers les ténèbres d'or de notre Humanité ?

***

Ils voient moins haut, ils voient moins loin dans le progrès des temps, ceux qui ne cherchent qu'à établir les petites écoles dont ils seront les petits maîtres d'après les seules indications que leur procurent, sommaires, les événements du jour ou de l'année.

M. Joachim Gasquet poète, a fondé une école, avec le concours de M. Louis Bertrand, romancier. Oh ! nous ne confondons pas ces jeunes écrivains, ardents excitateurs de vieilles nouveautés, avec les promoteurs du homaisisme batignollais. Ceux-ci ne voyaient dans l'avenir de la poésie que décorations rapidement conquises ou places usurpées sur d'autres plus dignes. Leur coalition maligne et naïve fut tout de suite déjouée... M. Louis Bertrand et M. Joachim Gasquet sont des esprits sincères et désintéressés. Ils sont aussi estimables qu'aimables. Ils ont tous deux le tempérament et la culture romantiques ; avec une loyauté qui les honore mais qui les affaiblit, ils ont voulu néanmoins annoncer, préparer, commencer la renaissance classique.

L'auteur qu'on peut justement vanter pour la couleur et la force de ses imaginations et de son style, du *Sang des Races*, de *La Cina*, et même du *Rival de Don Juan*, me permettra-t-il de juger un peu bien puéril le manifeste dont il décora à l'italienne, en le chargeant, le livre de son fidèle Joachim Gasquet, poète parfois éclatant, toujours vibrant de l'*Arbre et les Vents* et des *Chants séculaires* ! Tout ce qui est visible en les déclarations de principe et les professions des foi de ces écrivains éclatants, c'est qu'ils n'ont aucun goût pour la politique contemporaine. C'est leur droit ; et je ne dis pas que l'avenir ne leur donne point raison ; mais en attendant cette revanche, leur littérature contredit leur doctrine littéraire ; ils ne sont que des disciples indisciplinés de l'école dont ils sont les fondateurs et les maitres. Si la renaissance classique s'opère, ce sera malgré eux et malgré leurs ouvrages...

M. Joachim Gasquet qui n'est pas sans avoir une certaine confiance en son génie,

Pour chanter de nouveau quelque *immortel* poème
O mon cœur, ouvre-toi !

est certainement un ennemi de la démagogie... qui, dans sa pensée poétique, se confond tout naturellement avec le gouvernement d'aujourd'hui.

Les dieux de la démagogie
Sourds et grossiers, mangent entre eux
Pas un aède dans l'orgie
Ne vient troubler ces malheureux
. . . . . .
Le matin de la délivrance
Et en marche dans l'infini
Fleurissez, vignoble de France
Le siècle d'opprobre est fini,
. . . . . .
Dans la vigne de notre race
Les ceps sont en fleurs, égorgeons
Les porchers de la populace,
Les raisins sont mûrs, vendangeons

M. Joachim Gasquet, décidément, chante comme écrit notre Pollonnais national. C'est qu'il a lui aussi une foi invincible en les vertus de la vieille France.

Gloire, source de vie, air de l'antique France
Mélancolique orgueil dont s'enivrent nos cœurs,
Nourrice des vertus, à travers ma souffrance
Fais monter et crier tous les aigles vainqueurs.

Au reste, ce champion très agissant de la renaissance classique est romantique par toutes ses inspirations, ses imitations, ses fréquentations littéraires. Victor Hugo habite en sa mémoire, et il célèbre avec une gratitude généreuse, cependant qu'équitable, Lamartine à qui il doit beaucoup.

Elégant, mince et droit, il marche sous les chênes
Jeune homme dont, le soir, rêvent les châtelaines
Avec son front bruni sous ses cheveux bouclés
Il passe, jeune dieu, mais dans ses yeux troublés
Une humide lueur fait déjà qu'on devine,
Dans cet adolescent le futur Lamartine.

Il a, lui aussi, Joachim Gasquet, ses méditations. Et ce qui communique à son œuvre toute sa vigueur, c'est que jeté dans la nature, la connaissant, la comprenant, l'aimant, il reçoit d'elle un grand encouragement à vivre et à écrire des vers, à se fier en la France, en la race française comme en lui-même. Il est d'un optimisme abondant et sonore. Le soleil l'éclaire, éclaire ses poèmes ainsi que son âme, mais c'est un soleil aussi chaud que brillant.

O soleil ! donne-moi la clarté qui fait vivre !
Tu nourris les arbres heureux :
Les arbres loin de toi sont sans feuille, et mon livre,
Si tu le fuis, mourra comme eux.

Il n'hésite même pas à dire hardiment, en se parlant à lui-même, selon la coutume de tous les poètes d'ailleurs :

Car l'âme de tes chants est le soleil aussi !

Donc joie de vivre dans la nature et sous le soleil ! Joie de vivre aussi dans la famille, en la compagnie réconfortante des traditions de la race.. Joachim Gasquet célèbre l'amour robuste, sans miévrerie, de la femme, cet amour qui se traduit, se complète, pour

le plus grand bien de la race toujours saine, par la création.

J'ai créé... Nous vivrons tous deux dans le même être,
Il aura ta raison, ta force, ta beauté,
Il sera le sauveur que tes vers ont chantés
Pour la première fois au fond de mes entrailles
Il vient de remuer, il nous a répondu.
Je comprends le mystère auguste des semailles.

La nature, justement docile au poète qui l'aime, ne fait aucune difficulté de s'associer immédiatement à son bonheur.

Lorsque l'enfant viendra, ce sera dans un jour
De lumière, au milieu de l'été... La Provence
Des monts jusqu'à la mer brûlera tout autour
De la maison sacrée...

Tout cela est bel et bon, très bel et très bon, sinon très nouveau. Nul ne refusera d'affirmer que les inspirations de Joachim Gasquet sont salubres et bienfaisantes. Elles sont d'un poète harmonieux, exubérant, que sa facilité sert toujours et trahit quelquefois, d'un poète qui sait être en vers un grand orateur.

Il peut y avoir un poncif de nouveauté comme il y a un poncif de traditionalisme. M. Eugène Hollande, qui n'est point ami du passé, accueille, avec un bonheur déjà triomphant, les efforts rénovateurs du présent. Mais est-ce bien le devoir des poètes de chanter les congrès de la paix, ou les projets de loi excellents « pour améliorer la condition des travailleurs », comme d'autres chantaient la gloire décorative des batailles et la magnificence de la mort vaine au champ d'honneur? Prenons garde au « homaisisme » batignollais, et veillons à ne pas réduire la poésie au rôle subalterne de reportage versifié — et hardiment simplificateur, — agrémentés d'idées générales... Aimera-t-on ces vers de M. Eugène Hollande?

Pourtant l'assassinat des peuples se prépare.
Ta conscience en vain se révolte et dit : non!
Si tu ne consens pas à la guerre barbare
Il est temps de crier ta haine du canon.
Proclame-la, fais-en rougir, et fais-l'en gloire,
Qui l'appellera lâche est plus lâche que toi
Laisse à ces sots cruels la honte de l'en croire :
Par un juste retour, leur bêtise est sa loi...

On se rappelle presque fatalement les à-propos de M. Lucien Pâté, ou de M. Boyer d'Agen pour inaugurations. Et il est bon assurément qu'un poète comme M. Eugène Hollande suive de moins près les petites manifestations en lesquelles se traduisent les efforts incertains des hommes pour le progrès, et qu'il se contente d'affirmer sa foi :

Ainsi de l'Idéal la force inévitable
Aura son heure, et c'est pourquoi l'Humanité,
Patiente, l'attend avec sérénité.

Et comme on l'applaudit lorsqu'il se soucie de chanter seulement dans ses vers *Le Triomphe de la pensée !*

Le Héros de Pensée est assis. Il médite.
Etant accoutumé de regarder aux cieux
Une grave fierté tient haut son front pieux.
L'or brille sous son pied, et son pied s'en irrite,
Mais après l'or foulé, la Volupté l'invite
Elle est là mollement couchée, et ses beaux yeux
Contemplent, à la fois ardents et curieux
Celui-là près de qui sa gorge en vain palpite.
Elle porte la coupe enchantée et la tend :
Que ne la saisit-il? Il est jeune pourtant!
Il n'y goûta jamais. Que du moins il l'effleure!
Elle rit, radieuse et nue, et ne sait pas
Que l'austère penseur cherche ailleurs qu'ici-bas
Dans l'ivresse du Vrai, le plaisir qui demeure,

N'est-ce pas l'ivresse du vrai qui doit animer les poètes de la Cité future?

***

Mais que veulent-ils les poètes qui se pressent en foule aux portes de la gloire? Et lequel d'entre eux dirigera les autres, on ne le sait. Beaucoup d'entre eux ont du talent, ce talent qui suffit à vaincre dans le présent, mais ne prolonge pas la victoire au-delà du présent. Nulle suprématie dans leur troupe serrée. Aucun d'entre eux ne peut se flatter de représenter les autres dans cette foule mouvante de lecteurs où peu d'entre eux parviennent. Si quelques-uns arrivent plus tôt à la renommée que n'atteignent point les autres, c'est par l'emploi de procédés qui ne sont point littéraires. Naissance, relations, adresse, publicité — non poésie. Sachons-le dire : de tous ces poètes trop hâtivement dénombrés aucun ne peut être équitablement distingué, pour être préféré. Non, aucun ne domine; et les petites notoriétés précaires que font des snobismes laborieusement cultivés sont des usurpations...

Détournons nos regards de ces spectacles que donne communément la vie littéraire. Venons aux réalités, venons aux vrais poètes, à ceux qui ne demandent qu'à leurs vers de les porter dans la gloire. Que voyons-nous?

Les poètes dédaignent aujourd'hui de renouveler les formes, de bouleverser les règles et les traditions du rythme. Le vers libre semble délaissé. Parmi tant de poèmes annuellement publiés, dont bien peu sont totalement negligeables, je ne vois plus que celui où M. Félicien Fagus développe la légende d'Ixion qui soit écrit en vers libres. Tous les autres reprennent l'ancienne prosodie. On commence même à juger indiscrète l'insistance de certains poètes à disserter sur les droits qu'ils ont de libérer le vers qu'ils ne veulent pourtant pas libre, sur la consonne d'appui, l'hiatus, ou la césure, ou l'e muet. Assez de dissertations: des chefs-d'œuvre! Le vers se libère tout seul, et tout seul se discipline. De vouloir

par des considérations érudites ou autres rendre sa discipline plus étroite ou moins assujettissante, c'est une grande vanité.

Insoucieux de discuter encore de l'e muet ou de la rime appauvrie, certains poètes nobles veulent raviver l'inspiration de leur poésie à des sources plus larges et plus profondes que le ruisseau jaseur ou la fontaine idyllique du temps jadis. Ils veulent, eux aussi, préparer le triomphe de la pensée. Et ils se souviennent avec reconnaissance du grand précurseur Alfred de Vigny. Vigny écrivait sur soi-même : « Le seul mérite qu'on n'ait jamais contesté à nos productions, c'est d'avoir devancé en France toutes celles où une pensée philosophique est mise en scène sous une forme épique ou dramatique. Dans cette voie d'innovation, l'auteur se met en marche, bien jeune, mais le *premier* ».

D'autres maintenant veulent le suivre. Et ils disent : « Si les cieux sont vides, l'aspiration demeure au cœur des hommes. Elle a besoin de s'élever, elle a des élans irrésistibles, et il ne faut pas qu'en s'élançant elle s'égare aux superstitions de toutes sortes. La poésie est là qui doit rayonner au zénith de la pensée humaine. En elle doivent se confondre tous les cultes abolis. C'est elle qui nous met en rapport avec l'inconnaissable et l'infini. Le frisson qu'elle provoque en nous émeut notre âme à l'unisson de l'âme du monde, et nous fait communier en elle et dans la vérité. Elle est dispensatrice de toute consolation et de toute beauté. Les religions lui ont dérobé ses formules incantatrices, et les ont fait servir à la domination des trônes et des races Reprenons-les, recouvrons-les. Dans l'eurythmie universelle, dégageons le rythme inhérent au verbe humain, et par des hymnes, enseignons aux hommes leur grandeur d'hommes. Ce n'est pas en les persuadant qu'ils sont des créatures misérables qu'on les rendra généreux et nobles. Il faut avoir pour donner.

Sachons, soyons instruits. Et dans tous les domaines du savoir, établissons des rapports, cherchons des correspondances, et, sur ces réseaux mystérieux, construisons nos symboles; descendons au profond de nous-mêmes, atteignons aux normes de l'existence, et des battements de notre cœur au vertige des astres, des frissons de notre âme aux frissons des cieux inconnus, élargissons un chant qui soit à la fois toute la vie et tout le rêve, tous nos instincts et notre foi, et nous absolve, et nous érige en créateurs!...

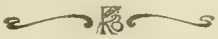
Et c'est alors que le Verbe humain reconquerra sa puissance. Selon la parole du philosophe, l'homme sera vraiment au centre de l'univers; il en sentira le frémissement tout autour de lui, et le poète sera vraiment le Poète, le prophète et le voyant ».

Peut-être, un jour, considérant les œuvres de ce jeune groupe qui s'annonce aussi noblement, un vers remontera en notre mémoire.

Qu'on dise : il osa trop, mais l'audace était belle!

Qui donc refuserait d'être ravi dès aujourd'hui de son audace!

J. Ernest-Charles.



THÉATRES

Comédie-Française : *Blanchette*, de M. Brieux.
Nouveau-Théâtre : *Maison de Poupée*, de Henrik Ibsen.

M. Antoine peut être fier de la portée et du prolongement de son effort dramatique. De toutes les consécrations en effet, voici qu'il reçoit celle qui lui doit être le plus chère, celle qui devait venir la dernière de toutes, et que sans doute il n'eût pas osé espérer si éclatante et si complète. Le conservatoire des traditions et des vieux *us*, la maison de la Tragédie, s'ouvre toute grande à ses auteurs; elle choisit une pièce, non la moins significative, de son répertoire. Enfin, l'un de ses plus reluisants comédiens, qui récemment s'est élevé au tout premier rang, chausse les souliers, j'allais dire les *sabots* d'Antoine lui-même, et compose si exactement son personnage sur l'attitude du créateur, qu'il devient impossible de dire quel est le plus *Antoine* des deux... On jurerait qu'il y a là-dessous quelque pari, et je gage qu'un habitué des théâtres, conduit rue de Richelieu les yeux bandés pour entendre la *Blanchette* de M. Brieux, dès les premières répliques de M. de Féraudy, se croirait boulevard de Strasbourg, n'était l'inclinaison des parquets et le moëlleux des tapis, qui, comme l'on sait, diffèrent du tout au tout dans les deux maisons!

Est-ce à dire qu'il convienne de féliciter la Comédie pour cette initiative que certains jugent audacieuse et d'autres simplement déplacée ? Ce serait ici le lieu de philosopher longuement sur cette question du *Cadre*, aussi importante pour une œuvre dramatique que pour une peinture. Jouer *Blanchette* à la Comédie-Française, c'est à peu près comme si l'on plaçait une toile de M. Roll dans un cadre Louis XIV ou Louis XV — je ne sais pas de meilleure comparaison, – car la production dramatique de M. Brieux, exceptons la *Robe Rouge*, est bien à la littérature ce que l'œuvre de M. Roll est à la peinture : une photographie de la réalité, par instants déformée de sentimentalisme, du sentimentalisme le plus fade et le plus exaspérant. Vous vous rappelez le sujet : l'histoire de cette fille de cabaretiers, élevée comme une demoiselle pour être institutrice, qui n'arrive pas à trouver de place, malgré les certificats et diplômes du gouvernement, qui n'arrive pas non plus à supporter l'existence dans la maison de son

père et finalement le quitte pour s'enfuir à Paris. Dans la première version du Théâtre Antoine, jouée voilà dix ans environ, M. Brieux nous l'avait montrée revenant cocotte au domicile paternel, et cela était assez humain, tout au moins conforme aux exigences de réalité qui fut d'abord la raison d'être de cette scène.

Ce dénoûment ne fut pas du goût de feu Sarcey, lequel régentait alors despotiquement le monde des Théâtres, et ne dédaignait pas de collaborer avec les auteurs..., quand la pièce était faite. Cet excellent homme, qui avait bien l'âme du *vaudevilliste égrillard*, et comme ses semblables se sentait des entrailles de père pour toutes romances et toutes banalités, refit la pièce à sa façon. Dans sa nouvelle version, Blanchette revenait *vierge* et *martyre* au domicile paternel, après avoir traversé les mille épreuves de l'enfer parisien. M. Brieux, docile aux indications du patron, respecta ce scénario. Toutes les tentations, toutes les épreuves de la fille pauvre à Paris sont ici racontées ; tous les trucs, toutes les ficelles du mélodrame sont ici utilisées, depuis la mère qui veut faire de sa jeune gouvernante une maîtresse de tout repos pour son fils, jusqu'aux poursuites du vieux monsieur... Et Blanchette, finalement, rapporte son innocence intégrale, rosière comme on en voit peu, au brave homme de paysan qui s'extasie sur ce miracle. Du haut du ciel, sa demeure dernière, où sans doute le vieux critique occupe quelque fauteuil de choix, Sarcey dut tressaillir d'aise à suivre les péripéties d'un dénoûment si pastoral !

J'avoue, à ma honte, n'avoir pas partagé son sentiment, et je crois bien que la partie éclairée du public ne s'y est pas laissé prendre. Il faut, en toutes choses, une position nette dans la vie, et l'on aime savoir à qui et à quoi on a affaire. Ce mélange de réalité et de romance, de vérisme et de berquinade : ce paysan d'une part qui traduit bien les rudesses de la brute rurale, le père de Blanchette, et cet autre qui pleurniche comme un fiancé d'opéra-comique, tout cela forme un bizarre accouplement fait pour déconcerter quiconque a des goûts nets et précis. On sait de reste ici que nous n'avons qu'un amour médiocre pour les tendances réalistes au théâtre. Pourtant, s'il fallait choisir, nous préférerions sans hésiter les violences préméditées du *Téléphone* et de l'*Attaque nocturne* au réalisme édulcoré, lénifié, convenu de *Blanchette*, telle que la Comédie-Française nous l'a rendue !

∴

M. Lugné Poë nous a donné une admirable interprétation de la *Maison de Poupée* d'Ibsen, et il m'est d'autant plus agréable de le dire que j'ai dû parfois, dans mes jugements sur le théâtre de « l'Œuvre » manifester des opinions fort indépendantes. Il est difficile, je crois, de présenter un ensemble plus remarquable que celui dont il nous a gratifiés.

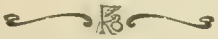
Il est une raison — peut-être n'y a-t-on pas suffisamment insisté jusqu'alors ? — pour quoi le théâtre d'Ibsen a rencontré jadis tant d'obstacles à s'acclimater chez nous. Sans doute, à juste titre, on a relevé ses audaces de pensée : une conception de la vie toute différente de la nôtre et qui tient en partie à ce qu'il entre de national et de local dans les études psychologiques qu'il développe ; sa saisissante *amoralité*, ou plutôt son parti-pris bien arrêté de lutter contre toutes les conventions sociales et les mensonges de la vie organisée. Joignez-y encore, s'il vous convient, une absence stupéfiante de *traits*, d'agréments littéraires, de tout ce qui brille et séduit — lisez : le *morceau* qui enlève l'applaudissement et fait le succès de l'acteur : tout ce que le théâtre d'Alexandre Dumas fils possède surabondamment. — Et tout cela, à vrai dire, est rigoureusement exact : ce sont autant de motifs qui s'ajoutèrent les uns aux autres pour provoquer l'étonnement et la résistance que rencontrent toutes les œuvres de génie avant de s'imposer au public. Mais une autre raison m'en apparaît encore, qui résume toutes les précédentes, parce qu'elle les contient toutes et les explique : elle est à la fois plus profonde et plus compréhensive. Si le Théâtre d'Ibsen a reçu d'abord l'accueil que nous savons ; si aujourd'hui encore il n'est accepté que d'une élite et ne pénètre pas jusqu'au grand public, c'est qu'avant et par dessus tout il est une œuvre de *cérébral*, faite pour des *cérébraux*. Il n'a de sens et de valeur que pour ceux-là seulement qui, derrière les petites phrases brèves, hachées, sans agrément, de son dialogue, savent reconstruire et imaginer les prolongements infinis sur l'âme humaine qu'il recèle et qu'il évoque nécessairement chez tout imaginatif et chez tout cérébral. A qui ne sait créer en lui-même et revivre par la pensée les états d'âme dont le maître norwégien nous indique l'origine, il devient inutile et vain de prendre contact avec lui. Si jamais œuvre littéraire fut de *suggestion*, c'est bien celle-là : en deux mots Henri Ibsen vaut plus encore parce qu'il *suggère*, que parce qu'il *exprime*.

Nous parlions récemment ici du *Théâtre Idéaliste* et des conditions essentielles qui nous semblent justifier cette appellation. D'un tel point de vue, faut-il le dire ? notre étude eût été bien incomplète si nous avions eu la prétention d'y grouper tous ceux qui se réclament d'un pareil idéal, car l'un des plus grands, Ibsen précisément, ne s'y trouve même pas nommé. Et pourtant quel plus puissant Idéaliste

saurait-on désigner! Chez les autres, chez ceux que nous avons étudiés, au culte passionné de l'âme humaine viennent s'adjoindre de précieux rehauts : le sentiment plastique, la magnificence du verbe, l'attrait de la légende ou du symbole poétique, tout un décor de beauté qui flatte les sens et captive l'auditeur. Rien de pareil chez le maître norwégien, dont l'idée, dépourvue de toute séduction littéraire, se manifeste, froide et tranchante comme une lame de bistouri, et ne vaut que par son intensité. A cet égard le théâtre d'Ibsen, plus encore que toutes autres manifestations de l'art idéaliste, s'adresse à l'*élite*, à l'aristocratie intellectuelle. Il demeure à jamais incompréhensible pour quiconque ne porte pas en soi la culture indispensable et les facultés imaginatives qui doivent parfaire les images évoquées par le dramaturge.

J'ai dit que l'interprétation des comédiens de l'*Œuvre* avait été de tout premier ordre... précisément parce qu'ils ont atteint, dans leur réalisation plastique, à mettre en pleine lumière les dessous mystérieux de leur personnage, sans trop appuyer — car autrement on arriverait vite à la caricature, — mais avec assez de précision pour que les intentions morales de l'auteur, que le texte n'indique jamais, se manifestent clairement néanmoins à la conscience du spectateur. Dans le rôle de Helmer, M. Lugné Poë a été merveilleux d'inconscience, de fatuité et de médiocrité, — cette médiocrité, cette bassesse foncière d'âme et d'esprit qui caractérisent la plupart des *routiniers*. Il a mis en pleine lumière les dessous et le mécanisme du parfait fonctionnaire, de celui qui croit avoir tout fait quand il a suivi la lettre du règlement. On sait qu'Ibsen excellait dans le dessin de ces figures où s'exprime en somme la majorité des humains, et nous en rencontrons dans son œuvre trois ou quatre dotées d'un égal relief. M. Lugné Poë a saisi et détaillé les nuances de cet incomparable rond-de-cuir avec un talent rare. On connait le naturel, la vérité, l'intensité du jeu de Mme Suzanne Desprès. Nous avons insisté sur ces différentes qualités ici même à plusieurs reprises. Elles ont trouvé leur emploi dans le rôle inquiétant de Nora, où cette artiste convaincue et passionnée pour son art a su passer de la plus folle mutinerie au pathétique le plus intense, pour achever son évolution dans une inébranlable résolution. Il y a là trois étapes successives qui constituent l'âme même de Nora, dont Mme Suzanne Desprès, avec ce sérieux profond qui est la caractéristique de son talent, nous a traduit les volte-face. M. Chautard enfin, dans le rôle du docteur Rank, a su nous donner le frisson de la mort, en traduisant cette scène inoubliable, la plus impressionnante peut-être du théâtre d'Ibsen, où le malheureux ataxique qui se sait condamné, et dont l'heure décisive approche, tend vers Nora sa main tremblante d'un suprême désir, et voit s'évanouir la suprême consolation qui lui eût adouci ce dernier passage. Il est impossible au théâtre d'obtenir un effet plus puissant, plus pathétique, plus expressif de vie intérieure avec des moyens plus sobres, et l'on peut dire vraiment de cette scène qu'elle est la synthèse même du génie d'Ibsen.

PAUL FLAT.



LE POÈTE ANONYME DE LA POLOGNE

Platon conseillait de jeter les poètes à la porte de la République, après les avoir couronnés de fleurs. C'est que le divin philosophe ne pouvait supposer que les mauvaises passions domineraient encore le monde, bien longtemps après sa mort, et que sa patrie même, asservie pendant des siècles, compterait un jour, parmi ses libérateurs, cet ardent lord d'Angleterre qui, boiteux comme le vieux Tyrtée, mourut en héros à Missolonghi.

L'histoire universelle nous fournit assez d'exemples du merveilleux pouvoir de la poésie. Elle a consolé bien des peuples, aux heures tragiques ; elle a souvent dirigé leurs efforts, et, presque toujours, elle a donné aux vaincus le triomphe et la résurrection. N'a-t-on pas vu les Tchèques renaître à la découverte du manuscrit de *Kralovy Dvor* et grandir avec la magnifique éclosion poétique qui a suivi, depuis Kollar et Celakovski jusqu'à Cech et Vrchtichy ? Le poète Alexandre Petœfi, dont les marais de Segesvar ne rendirent jamais le cadavre mutilé, a largement contribué au succès de la Révolution hongroise, et la petite nation serbe puisa sa vaillance en d'admirables épopées. Enfin, qui donc soutint dans ses désastres et relève encore dans son martyre la noble et malheureuse Pologne ? Ce sont les chants de harpes sublimes, chants trop énergiques pour annoncer une agonie. Ils préludent à l'apparition d'un nouveau monde, ravivent l'espoir et redonnent la foi à ceux qui ont enduré toutes les douleurs humaines.

Les poètes polonais surent dégager le sentiment national. Des lamentations, des larmes, du sang de leur peuple, ils tirèrent de pures et célestes harmonies. Au travers du corps meurtri, qui se convulsionnait sous les tortures, ils firent briller une âme intacte et radieuse. On vit ces génies rédempteurs oublier leurs tourments personnels, renoncer à leurs plus chères affections, pour mieux supporter les souffrances d'une nation entière et lui vouer tout leur amour. Parmi ces héros, il en est un qu'aurait chéri Platon, car, s'il fut un aristocrate obstiné, il dépouilla toute arrogance et toute vanité pour pro-

clamer que les plus hautes vertus seulement peuvent donner le bonheur aux hommes, et que les douleurs vaillamment acceptées s'évanouissent et assurent la victoire à celui qui renonce à la haine et devient tout amour. A contempler la figure de ce « poète anonyme », j'ai passé de fructueux jours. Et tous ceux qu'attristent les vulgarités contemporaines trouveront quelque consolation en écoutant cette voix oubliée.

Le « poète anonyme » appartenait à la plus ancienne noblesse de Pologne. Son grand-père avait été maréchal de la Confédération de Bar, de cet héroïque soulèvement que ne sut point diriger notre ambitieux Dumouriez, et dont le principal chef, Casimir Pulaski, alla rejoindre Lafayette et Kosciuszko en Amérique, et fut tué au siège de Savannah.

A la suite du dernier partage de leur patrie, les Polonais mirent tout leur espoir en cette sœur, la France, qu'ils avaient constamment aimée et défendue. Ils formèrent des « légions polonaises » qui nous valurent souvent la victoire en Italie, sur le Rhin, sur le Danube et dans les Sierras espagnoles. Ils supposaient que Napoléon reconnaissant rendrait un jour la Pologne indépendante. L'Empereur n'en fit qu'un Grand-Duché, — faute capitale qu'il regretta, sur son roc désolé, quelques heures avant de mourir.

Le père du « poète anonyme » servit la France, devint général de division et reçut le commandement de l'armée polonaise, quand Poniatowski se fut noyé dans l'Elster. Il était aide de camp de Napoléon lorsque son fils naquit, le 9 février 1812, à Paris, Boulevard Montmartre. L'Empereur tint l'enfant sur les fonds baptismaux. Parmi les rayons d'or d'une gloire au déclin, celui qui, toute sa vie, devait s'entourer d'ombre et de silence, ouvrit les yeux sur le monde.

Après 1815, le brillant officier polonais, comme tant de maréchaux vaniteux, délaissa les aigles vaincues. Les uns passaient aux Bourbons; il fut plus vil et se soumit au tsar. On le nomma sénateur, il accepta toutes les faveurs de la Russie. Mais son nom était illustre, il avait vaillamment combattu, on le prit pour un honnête homme ne cédant qu'à la force des choses. Pendant ce temps, son fils, élève au lycée de Varsovie, composait de médiocres romans, sous l'inspiration de Walter Scott. En 1828, un événement se produisit, qui devait précipiter le père dans la boue et lancer l'enfant vers les cieux.

Une conspiration qui avait pour objet de rétablir la nation polonaise fut découverte à Varsovie. Les conjurés étant presque tous nobles, ils furent jugés par le Sénat. La colère du tsar Nicolas Ier n'intimida point le tribunal. Un seul juge vota la culpabilité, le père du « poète anonyme ». Le président du Sénat, vieillard qu'avaient brisé les émotions du procès, tomba foudroyé, après avoir prononcé l'acquittement. Pendant les silencieuses funérailles, des étudiants aperçurent le « poète anonyme » et l'outragèrent. Le jeune homme sentit peser sur lui l'indignation qu'avait provoquée son père, maintenant réfugié derrière les baïonnettes russes. Le lendemain il quitta Varsovie et partit pour Genève.

Dès qu'il connut l'âpreté de l'exil, il médita sur sa triste destinée, et ses sentiments prirent de l'ampleur. Le lycéen riche et distingué qui écrivait des romans sur la Guerre de Trente ans disparaît ; le chagrin en a fait un homme qui hésite à mesurer l'étendue de son malheur. Là-bas, c'est la terre natale, c'est la patrie morcelée, ensanglantée, c'est la Mère de tout Polonais, qui souffre en chacun de ses enfants ; mais là-bas aussi, c'est le père qu'on doit aimer et respecter, même après la trahison, et quand les victimes le méprisent et tendent leurs bras enchaînés pour le maudire. Sentez-vous l'horreur d'une telle situation ? Se trouver entre deux amours, deux devoirs également sacrés, désormais inconciliables, et savoir que, quoi qu'on fasse, on est pour toujours marqué d'une souillure morale ! L'exilé laissa son cœur, symbole des amours terrestres, à son père déshonoré ; mais à sa patrie, à la Mère douloureuse et sainte, il légua son âme. Il se jura de consacrer sa vie à la cause polonaise et, craignant qu'un nom détesté ne nuisît à son œuvre, il s'entoura d'ombre et de mystère et ne signa point ses poèmes. Pour savoir qui chantait ainsi, il faudrait d'abord écouter cette voix vibrante d'adoration pour la Pologne. Et l'exilé pensa qu'on serait peut-être arrêté par tant de lumière et d'amour, ou bien que, le nom découvert, on aurait un peu d'indulgence et que le poète ferait pardonner au soldat.

Ce héros s'appelait Sigismond Krasinski.

L'heure où il pourrait entreprendre sa mission n'était pas encore venue. Il avait de nouvelles douleurs à supporter. Il se recueillait sous le ciel d'Italie, quand éclata la Révolution du 29 novembre 1830. Le poète sentit que l'effort était suprême : il partit pour la Pologne. En route, il apprit les premiers succès et l'enthousiasme des insurgés; mais tandis qu'il se réjouissait du triomphe de sa Mère, une vision poignante passa devant lui, et son cœur se glaça : le peuple traînait un général à la potence, et le voyageur le reconnut. Celui qu'on menait à la mort tomba sur les genoux; les yeux levés, il jura de défendre sa patrie, et la foule, émue, lâcha sa proie. Quelques instants après, le criminel s'enfuit de Var-

sovie. Il y rentra plus tard, foulant les ruines et les cadavres, au milieu de l'état-major moscovite.

Le poète, accablé, frémissant, n'avait pas osé franchir les frontières de la Pologne. Son père l'appela, pour lui ordonner de se rendre à Saint-Pétersbourg ; et l'enfant obéit. Le tsar fit au jeune homme les offres et les promesses les plus séduisantes, mais le Polonais demeura ferme et impassible. Nicolas, irrité, dit enfin : « Il n'y a plus de Pologne ; il s'agit d'être Russe ; que voulez-vous que je fasse en votre faveur? — Sire, permettez-moi de changer de nom, répondit Krasinski. » L'empereur sortit, exaspéré. Il gronda : « Je n'accorde le pardon du fils qu'aux mérites du père. »

Dans la *Tentation*, le poète raconta cette entrevue. Des étudiants de Vilna imprimèrent ce récit ; une partie de la jeunesse polonaise s'achemina vers la Sibérie...

Krasinski parvint à obtenir un passeport et retourna en exil. Il allait composer des chefs-d'œuvre.

Une sèche analyse, suivie de commentaires étendus, évoquerait mal ces admirables poèmes. Il faut les lire et goûter l'harmonie de l'ensemble et toutes les beautés du détail. Dès qu'on se livre à ce poète, il vous élève au-dessus des nuages, en plein azur, et l'esprit du lecteur se purifie, s'éprend d'un sage idéal, et la terre n'apparait plus qu'au travers d'un prisme merveilleux qui montre, à côté des misères et des souffrances de notre humanité, l'espoir réalisé d'un avenir bienheureux, pacifique, scintillant d'étoiles et bercé d'hymnes reposants. Quelques mots ne peuvent suffire à résumer les sensations que provoque en nous l'incomparable voix du « poète anonyme ». Nous devons nous borner à dégager le squelette de ses chefs-d'œuvre. Il offrira de nombreux sujets de méditations aux aimables gens que n'a pas atteint le réalisme à outrance de nos contemporains et qui acceptent encore les rêveries au bord d'un lac bleu.

Nous donnerons à chacun des grands poèmes de Krasinski un titre explicatif : « *Irydion* », c'est *la stérilité de la haine* ; le « *Poème inachevé* » ou la *dégradation même à la mort sans recours* ; la « *Comédie non divine* » ou *sans amour pas de victoire durable* ; l' « *Aube* » et les « *Psaumes de l'Avenir* », c'est la *fécondité de l'amour* et le *salut par la perfection morale*. Ces seconds titres formulent toute la thèse du « poète anonyme » ; en voici les bases essentielles.

Le progrès, loi universelle des mondes, consiste dans leur identification lente, mais qui finira par être complète, avec l'Esprit de Dieu. Tendre vers la divinité, c'est rechercher la perfection morale ; ici-bas, nous ne pouvons y parvenir, nos moyens sont insuffisants. Mais il nous est possible de nous en approcher en nous unissant, pour nous fortifier, en formant des groupes spirituels. Or, Dieu a créé des collectivités vivantes et organiques au milieu desquelles l'âme acquiert un caractère plus que personnel et généralisé qui lui permet d'approcher de la vérité absolue : ce « sont les nationalités dans lesquelles se sont épanouies, comme dans leur fleur, les diversités de toutes les races humaines ».

Chaque nationalité est de « création divine » et « chose impérissable sur la terre », mais elle est tenue, à cause de son essence même, d'agir et d'accepter la mission qu'elle a reçue de son Créateur. C'est là son but, son devoir, et l'éternité ne lui est assurée que pour mener à bien sa tâche. Elle ne meurt comme nation que lorsqu'elle n'avance point dans la voie qui lui a été tracée, ou qu'elle se fatigue de façon malsaine ; « personne ne périt éternellement que par une volontaire et suprême dégradation ». A qui lutte avec constance et s'applique à être pur, le triomphe est assuré, en dépit des forces brutales qui voudraient s'opposer à son développement.

La Pologne « a été choisie pour prêcher aux peuples, non par des paroles, mais par des actions et des faits, le grand et saint principe des nationalités terrestres qui seules, en tant qu'inviolables et sacrées, peuvent arriver un jour à constituer une Humanité harmonique et universelle ». L'illusion de l'orgueil a fait croire à ses spoliateurs que cette nation était à jamais anéantie ; elle a pourtant survécu, et nous permet de vérifier cette vérité fondamentale : que tout peuple qui remplit fidèlement son devoir ne meurt que pour renaître sous une « forme plus éclatante et plus pure ».

Luttons incessamment contre le mal, prenons-nous même « à aimer notre douleur » ; allons « au-devant de tous les sacrifices » ; que notre vie représente « une tendance continuelle vers le progrès moral » ; soyons tout amour et suivons le précepte divin qui « ordonne à tout être, soit individu, soit nation, d'aimer et de mourir pour son amour, car c'est vivre que de mourir ainsi ».

La morale en politique du « poète anonyme » n'est que le développement de sa morale individuelle, car, pour lui, le progrès social dépend uniquement du progrès intime de l'homme. Krasinski nous invite à nous soumettre à la douleur, à la mort, mais non à nous résigner. Dédaignant la colère, la violence et surtout la haine, il faut agir sans repos et tendre à la pureté, à l'amour infini. Voilà qui conduit au plus près de la perfection, c'est-à-dire de la plus haute félicité.

A la fin du rêve illuminé de l'*Aube*, dans lequel la Pologne apparait et où le monde *qui sera*, ébloui par

la majesté de la martyre, jette sous ses pieds « les fleurs de la vie », le poète avait fait ses adieux à la parole. Pourtant, il éleva une fois encore sa voix prophétique, en présence de réalités qui auraient abattu tout autre que lui.

En 1846, la Galicie se préparait à combattre pour son indépendance. Mais quelques-uns pensaient à profiter de cette vaste conjuration pour transformer la société et mettre en pratique les théories qui agitaient alors l'Europe. Ils poussaient le peuple contre l'étranger, en même temps que contre les classes privilégiées, contre les oppresseurs du moment et contre ceux de jadis. Metternich, prévenu, n'entravait point le mouvement, persuadé que cette révolte serait fatale aux conjurés eux-mêmes. Et l'astucieux ministre songeait que, dans ce pays bouleversé, il établirait aisément la domination absolue de l'Autriche.

Le « poète anonyme » comprit le danger. Pour l'éviter, il écrivit les *Psaumes* de la *Foi*, de l'*Espérance* et de l'*Amour*, éloquents appels au cœur et à la prévoyance de ses compatriotes. Il ne put arrêter les ardentes et folles passions, qui conduisirent aux massacres de Galicie; et du sang versé sortit un régime d'oppression implacable. On regretta de n'avoir pas écouté la voix sage et pacifique, mais aux regrets se mêlait un profond découragement, et les âmes étaient gagnées de torpeur néfaste. Krasinski utilisa l'autorité qu'il venait de conquérir; il ranima l'espoir de ses compatriotes et affirma une fois encore l'immortalité de la Pologne dans les deux psaumes nouveaux de la *Douleur* et de la *Bonne volonté*. Le dernier surtout influença sainement les esprits, car il s'en dégageait une inaltérable foi. La « bonne volonté » n'est pas seulement, pour Krasinski, cette puissance de l'âme par laquelle elle se détermine à rechercher ce qui lui convient, à agir dans un certain sens; il comprend aussi, dans cette expression, la sincérité, l'intention loyale et pure, « la force tranquille et aimante contre laquelle l'enfer ne prévaudra jamais ». C'est à la fin de ce psaume que le poète s'écrie : « Ce que nous vous demandons, ô Seigneur ! ce n'est pas l'espérance ; elle tombe sur nous comme une pluie de fleurs, — ni la mort de nos ennemis, — leur fin est écrite sur le nuage de demain ! — Ce n'est pas de franchir le seuil de la tombe, — il est franchi, ô Seigneur ! Ce ne sont pas des armes de combat, — les tempêtes nous les apportent, — ni des secours, vous nous avez déjà couvert le champ de l'action ; mais, au moment de cette terrible explosion des événements, nous vous demandons, ô Seigneur ! de purifier nos cœurs, et de nous donner le don des dons, la volonté ardente qui brise les tombeaux ! »

Ce fut la dernière œuvre du « poète anonyme ». En 1843, à Dresde, il avait épousé la comtesse Elise Branicka; trois ans plus tard, les maladies qui devaient le terrasser l'atteignaient. Alors ce génie auquel nulle douleur n'avait été épargnée se recueillit en soi. En 1852, il perdit sa jeune enfant, Elisabeth; sa santé chancela davantage. En 1858, à Varsovie, les officiers russes et toute la garnison accompagnaient au champ de repos un cercueil couvert de croix, de rubans et d'or; il ne manquait à ce cortège silencieux et froid que le seul homme qui eût pleuré. Le général de Napoléon, le Polonais qui avait trahi sa patrie était mort.

Quelques mois après, le 23 février 1859, un corbillard noir et nu partait de la rue de Penthièvre et descendait le faubourg Saint-Honoré, suivi d'exilés tristes et graves, et de femmes en larmes. On s'étonnait de voir une telle foule derrière une si pauvre voiture. Elle conduisait au cimetière le « poète anonyme ».

Que peut-on dire d'une si douloureuse existence et d'un si grand homme? Après avoir vu la marche d'un prophète et quand on a recueilli les paroles qu'il jetait au monde, on n'a plus qu'à méditer pendant de longues heures. De cette rêverie profonde et sage, on tirera des fruits fortifiants et savoureux. On saisira plus clairement le dualisme spirituel et social qui divise l'humanité ; les âmes délicates souffriront peut-être davantage, mais le remède est proche, le poète a pris soin de nous montrer le refuge, et c'est pourquoi son œuvre est consolante.

Nous avons tous de secrètes inquiétudes. Il faut croire Chateaubriand : « Le malheur est aussi une religion ; il doit être consulté ; il rend des oracles ; la voix de l'infortune est celle de la vérité. » Ecoutons le « poète anonyme » ; sa harpe aux accents mélodieux et graves soutient l'espoir, l'anime et donne la foi en un radieux avenir. Peut-être y trouverons-nous notre salut commun, et puis, cette musique douce et céleste, qui parfois s'élargit en hymnes magnifiques, chassera de nos mémoires les petits airs aigus et saccadés ou les rapsodies brutales et grossières des porteurs de lyre — et de plume — contemporains, dont nous arrivons à ne plus goûter les refrains sur l'adultère et les motifs sur des cas de psychologie raffinée.

GABRIEL DAUCHOT.

Paris. — Typ. A. DAVY. Imp. des *Deux Revues*, 52, rue Madame. *Le Propriétaire-Gérant :* FELIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 18 — 4e SÉRIE — TOME XX — 31 OCTOBRE 1903

L'IRLANDE ET SON DESTIN

I. — LA NATURE

Ce n'est pas tout dire sur l'Irlande que de l'appeler poétiquement l'île d'émeraude. Ce n'est pas dire l'essentiel. On suggère ainsi l'idée d'une splendeur uniforme et d'une chaude clarté. On fait penser à une corbeille de verdure posée sur la mer, au lumineux velours des pelouses, à quelque féerique jardin qui émergerait d'une Atlantide. L'Irlande est une terre plus diverse et plus âpre. Elle a des montagnes arides, des bruyères désolées, des landes pierreuses, des marais tristes, des côtes déchirées que ronge le flot glauque de l'océan, elle a des baies infinies et calmes, des lacs prolongés en d'autres lacs, des étangs aux rives imprécises et noyées, de larges rivières, des ruisseaux, des filets de cascades, toute une inextricable confusion d'eaux courantes ou dormantes qui lui donnent un air de perpétuelle inondation. Les pâturages sont d'un vert si doux qu'ils évoquent bien plus la fraîcheur de la terre humide que le transparent éclat d'une pierrerie.

Après trente jours de pérégrinations en tous sens, longs trajets en chemin de fer, promenades en voiture sur les routes, en bateau sur les lacs, à pied dans les montagnes ou au sommet des falaises, il se dessine devant mes yeux quelques grandes images qui dominent la multitude des souvenirs et résument dans leurs traits les plus expressifs les innombrables impressions dont s'encombre, au cours des journées trop remplies, l'esprit du voyageur. Ces images forment le décor naturel où se meut la vie de l'Irlande et où s'anime son histoire. Il faut les projeter comme fond à toute esquisse du présent, à toute évocation du passé.

***

La campagne d'Irlande ne dépayse nullement tout d'abord le voyageur français qui, parti de Dublin, rayonne tout autour, dans le Meath et le Louth, le West Meath, les King's et Queen's Counties. Des excursions vers Dundalk et Drogheda, Mullingar et Athlone, Portarlington et Maryborough apprivoisent insensiblement les regards sans les déconcerter ni les surprendre. Le paysage ne diffère pas beaucoup d'une plaine de France aux plis ondulés et plus riche en pâturages qu'en cultures : de rares et tout petits villages; une par une, deux par deux, de petites maisons blanchies, à toit d'ardoise ou de chaume; estompée au loin, la silhouette bleue des collines. Dans l'ensemble, un aspect familier sans pittoresque ni grandeur, une campagne gracieuse, naturellement prospère, à peine cultivée, avec des troupeaux de vaches) des haies vives, des arbustes, quelques arbres, juste assez pour couper la monotomie de la plaine ; parfois des ondulations dont la pente est divisée en rectangles d'un blond pâle ou d'un vert tendre; exceptionnellement un petit bois ; à l'horizon là-bas, entre les arbres, la fine pointe d'un long clocher.

Mais déjà des indices d'aspects nouveaux dénoncent une autre terre : facilement, ce sol s'attriste et se mouille. Une lande noirâtre, une bruyère violette interrompent les champs et les pâturages ; les mottes de tourbe s'entassent près d'une tranchée ouverte ; le pays se dépeuple encore davantage ; à peine une maison à de longs intervalles pose un point humain

dans cette solitude. Quelques meules de foin jauni, quelques champs de betteraves, de pommes de terre et de choux représentent seuls le travail de l'homme. En même temps, il y a plus de marécages et de tourbières ; des mares s'élargissent en étangs, des loughs s'étalent, le terrain s'inonde. On finit par ne plus remarquer cette invasion de l'eau dans les prairies et les landes. Comme elle se fait sans violence et dans un pays dépeuplé, elle n'est pas destructrice. Je me souviens pourtant d'un spectacle de dévastation dont la mélancolie s'idéalisait de mystère. J'allais de Portrush à Londonderry par un délicieux crépuscule. Le train, après avoir longé la côte, venait de couper à sa base la presqu'île de Magilligan. La lumière mourait doucement sur la paix de ces campagnes, que mes yeux essayaient de deviner dans la nuit. Ils furent frappés bientôt par une surface plus claire : de larges traînées d'eau s'argentaient de ces lueurs indécises dont on ne sait si elles survivent au soleil disparu ou devancent la lune qui se lève. Ce n'était point un lac, car des haies vives et des arbres dessinaient la variété des champs sur cette nappe lumineuse Bientôt je vis des maisons qui surnageaient dans la double immobilité du silence et de l'ombre. Nul doute qu'une inondation n'ait noyé la contrée. Le train s'arrêta dans une petite gare : elle était toute pleine du gai va et-vient d'un dimanche et d'une rumeur de voix joyeuses ; des propos s'échangeaient avec des chants et des rires. Je regardai par où ces gens étaient venus, par où ils pourraient bien s'en aller... Et je m'enfonçai de nouveau dans la campagne obscure, fermant les yeux sur une impression de rêve.

***

Que les terres se soulèvent et que les collines abaissent leurs pentes pour enfermer une vallée ou évaser la coupe d'un lac, il n'en faut pas plus et voici l'exquis paysage d'un val, voici, dans le comté de Wicklow, Clara ou Glenmalure, voici Ovoca, voici surtout le sauvage, le tendre, le mélancolique val de Glendalough.

Comme une oasis du passé, jonchée de ruines, ce décor replie sur lui sa beauté et l'endort en un cimetière où le sommeil a toute la douceur d'une vie apaisée, désormais éternelle. Des pentes aux gazons roux se coupent autour des lacs, deux petits lacs dont l'eau claire sur les bords s'assombrit jusqu'à devenir noire. Un arrière-plan de montagnes. Les grisailles de chaumières effondrées, qui furent « les sept églises », mêlent à la poésie de la nature l'histoire des vieux âges chrétiens où cette thébaïde était une cité sacrée. Haute et droite au centre même du val, la tour ronde — la mystérieuse tour solitaire que pour une destination inconnue un siècle ignore a dressée partout en Islande — semble un phare éteint, un beffroi frappé de silence, un gigantesque cierge de pierre planté dans la solitude sainte... Il faut un effort pour rompre le charme et s'évader de ce *luogo d'incanto*. Nous revenons par de nombreuses landes couvertes de bruyère rouge. Parfois la route domine une vallée rayée de cultures ; mais autour de nous le sol se fait plus aride et le ciel s'assombrit. On croit traverser le triste empire de la reine des montagnes du Wicklow, la Lugnaquilla dont la cime là-bas se dresse au-dessus des autres cîmes. Un bêlement monta dans le soir. Nous laissions derrière nous le val de Glendalough, nous dépassions les autres vals et déjà l'aspect d'une contrée plus âpre, la solitude et le crépuscule nous faisaient paraître plus belle la vision qui devenait un souvenir...

***

L'esquisse de Glendalough s'amplifie, se diversifie sur les côtes qui déploient, dans un enchevêtrement de baies, de loughs, d'îles et de pics, la féerie des jeux de la montagne et de la mer. La première fois que ce mirage surgit à mes regards, je ne m'y attendais guère. J'avais pris un jaunting-car à Londonderry pour aller voir les restes d'un vieux fort préhistoriques, le Grianan of Aileach, à quelques miles de la ville. Le cocher m'arrêta devant le barrage en bois d'une cour de ferme et m'indiqua le sentier qui, à travers des pâturages et des bruyères, le long d'un petit talus renforcé de pierres sèches, escaladait la colline. A mesure que je montais, je voyais le paysage se découvrir à ma droite ; soudain il se révéla tout entier. Au loin, l'eau des loughs Swilly et Foyle déroulait entre les montagnes des rubans de soie bleu-pâle qui réfléchissaient une matinale lumière. Ces montagnes qui mêlaient des ondulations douces à des silhouettes aiguës s'estompaient dans une ombre gris-bleu. Leurs lignes se croisaient, se coupaient au-dessus de la surface claire, et cette harmonie, n'évoquant rien de réel, pourtant ne m'était pas inconnue. Je songeai au paysage qui fait le fond de la Joconde, élargi, simplifié, magnifié, purifié par la toute-puissance sereine de la nature.

Un autre jour, j'allais en coche de Clifden à Westport, le long de cette route qui, par les landes du Connemara, passe à l'ouest des Douze Aiguilles, contourne au nord les monts Maamturck et va toucher le fond de la baie de Killary, au pied de la Mère du Diable. Vers un tiers du chemin, la route rase les plus profondes échancrures d'un golfe tailladé et dentelé, Ballynakill Harbour. L'Atlantique, en avant du golfe, est semé d'îles coupant la vue de la pleine mer. Partout l'étendue déserte et dépeuplée, une apparition de l'Irlande en dehors des âges et au-dessus du temps. Il me sembla la voir telle que l'aperçurent les

aventuriers de jadis, les envahisseurs légendaires, les conquérants du moyen âge, Scythes de Partholan et de Némédius, Firbolgs et Danaans, Celtibères de Milsius, Danois et Anglo-Normands de Strongbow. Le ciel, l'eau, la côte, des landes, des montagnes, composent un tableau plus ancien que l'histoire et qui lui survit.

Le même paysage, à l'intérieur des terres, se concentre et s'accuse. Plus ramassé, il retient le regard au lieu de lui ouvrir une perspective sans fin; plus riche, il ajoute la parure d'une sombre végétation à la beauté nue des lignes. Tel est Glengarriff, ce val perdu, à la fois sauvage et doux, où la halte d'un jour est une joie trop brève. Au fond de la baie, un cercle de montagnes harmonieusement entrecroisées, dont la cime est assez basse pour ne pas défier nos yeux, forme un décor que le regard embrasse tout entier de son mouvement naturel: les dernières pentes foissonnent de feuillage, arbres et arbrisseaux, ifs et houx, arbousiers, fuchsias. De petites îles étendent le charme vivant des bois sur l'eau indifférente. Dans les taillis où pénètrent de petits sentiers, c'est la fraîcheur des mousses et des fougères, le caprice des petites roches, le bruyant galop d'un torrent qui s'abat en cascade.

***

Glengarriff c'est déjà l'ébauche un peu fruste, un peu grêle, de cette merveille accomplie : les lacs de Killarney.

Là, sont groupés, ordonnés et épanouis dans leur plus somptueuse richesse tous les éléments, épars ailleurs, du paysage que peuvent composer en s'harmonisant l'eau, les îles, les arbres et les montagnes. Il faut voir cet ensemble aux proportions grandioses quand, à un détour de la route de Kenmare, il surgit soudain dans sa romantique splendeur : au premier plan, en bas, la vallée du Gearhameen et l'Upper Lake; au-delà, le Gap de Dunloe; à gauche les masses des Reeks; au loin, à perte de vue, les eaux des deux grands lacs et leurs corbeilles d'îles... L'apparition surprend comme une magie céleste : tous les livres l'affirment, tous les touristes l'assurent et je n'ai pas de peine à les en croire après ce que j'ai vu depuis. Par malheur j'ai manqué cette arrivée. Nous étions partis le matin de Glengarriff en char à bancs découvert malgré la pluie. Durant quatre heures elle s'obstina impitoyable. Les caoutchoucs étaient transpercés, les couvertures trempées, les banquettes submergées, et, désastre plus grand, seul irréparable, le paysage noyé, invisible. Au relai de Kenmare, j'abandonnai la voiture pour le chemin de fer et c'est en pleine ville, dans la boue des rues sales que je fis ma pitoyable entrée.

Vers quatre heures, le temps parut s'assurer un peu. La pluie cessait. Je me fis conduire en hâte à travers bois, autour des lacs : ils étaient sombres et agités comme la mer. Nous arrivâmes à la Rencontre des eaux. Que ce lieu renommé est peu de chose! Trois lignes divergentes, l'arche surannée d'un vieux pont, un décor de verdure mouillée que le vent agite : ce n'est pas ainsi que j'avais imaginé Killarney et pourtant je n'étais point déçu; cette impression était douce, évocatrice; elle s'ennoblissait d'une poésie émanée sans doute du magnifique paysage dont la présence toute proche s'annonçait déjà par un indicible prestige...

Le vent s'éleva ; une nuée noire couvrit le ciel au-dessus du vieux pont construit par les Danois. Bientôt des gouttes d'eau tombèrent projetées par la rafale. Le cocher enleva son cheval et ce fut alors un fantastique galop dans la tourmente. Nous avions l'air de faire une course avec la tempête. La pluie, par masses impondérables, luttait de vitesse avec nous. Sur la route, pareille à une piste de « montagnes russes », le petit jaunting-car plongeait et montait, relancé par l'élan de la descente sur la pente opposée. Chaque échappée de vue sur le lac nous laissait voir une eau sombre et soulevée. Nous pénétrâmes sous bois. Le feuillage ruisselait, un feuillage de jardin d'hiver, la végétation d'un parc des îles chaudes : des magnolias et des cactus, des fougères arborescentes, des bouquets de bambous se mêlaient aux essences variées des arbres et à l'*Arbutus unedo* qui, avec la sauvagerie fantastique de son tronc noueux et de ses rameaux tordus, est l'orgueil des parcs de Killarney. Le vent était tombé; il ne pleuvait plus; de gros nuages couraient sur le ciel, quand, à la nuit presque close, nous revînmes par une longue route, pareille, entre deux murs moussus bordés de grands arbres, à quelque allée de vieux château français.

Le lendemain, journée de soleil sur les lacs transfigurés. Des barques attendaient à l'extrémité occidentale du lac supérieur, le plus petit des trois, le plus beau peut-être, avec ses rivages capricieux aux découpures de golfes, ses huit îles qui lui font d'immenses corbeilles et les montagnes qui le dominent de toutes parts, inclinant sur ses eaux leurs pentes prodigues pour lui d'un luxuriant feuillage. Il n'a que trop de séductions, qui toutes attirent L'œil suit les ciselures des baies, l'ombre sous la frondaison des îles, les souplesses de l'eau autour de tous les rivages, l'ondulation impérieuse des sommets ; on oublie la simplicité du lac pour les parures qui le chargent ou les beautés qui l'environnent. Le long du courant tortueux qu'on appelle *Long Range*, les barques, après avoir franchi sous l'*Old Weir bridge* les rapides de la Rencontre des Eaux, passent dans le lac moyen ou Muckross Lake. Celui-ci est le plus

charmant, le plus humain des trois. Assez petit pour que le regard puisse l'envelopper tout entier, assez grand pour donner l'impression de l'étendue paisible, il est, avec ses rives encerclées du plus somptueux des parcs et ses trois îlots sagement rangés près des bords, l'image de la richesse, de la sérénité, de la joie. Rien ne détourne les yeux de sa souveraine harmonie. Il est la douceur dans la grandeur. On glisse sur les eaux calmes sans curiosité, sans fatigue, avec un sentiment de quiétude et de bonheur.

Après avoir fait le tour de cette coupe enchantée, les barques passent, sous les arches du Brickeen Bridge, dans le grand lac ou Lough Leane. Par son étendue, les frondaisons de ses bords, la beauté lumineuse de son désert d'eau qui porte des oasis de verdure, il s'offre à l'admiration sans se prêter à l'étreinte d'une sympathie plus intime. Les rives manquent de relief et sur trois côtés prolongent encore la surface plane de l'eau. Mais il a quelque chose d'infini qui lui donne une dignité tranquille. Trente îlots ou plus grandes îles découpent leurs contours ou élèvent leur relief entre la double transparence du lac et du ciel. Quelques ruines, ici ou là, évoquent une vie du passé, religieuse ou féodale, qui se déroule dans ce magnifique décor. Quelques somptueuses résidences d'aujourd'hui, des silhouettes de grands hôtels dénoncent la vie du présent, attirée ou fixée là par la beauté de ces lieux.

Le tour est achevé, les rameurs nous débarquent au pied d'une ruine altière, Ross Castle, qui maintient ses murailles sous le lierre et dresse encore sa haute tour carrée comme pour garder la baie et attester qu'une puissance de jadis avait déjà marqué de son sceau cette terre d'élection, devenue le fief de la plus grande puissance actuelle, aux mains du richissime brasseur Guiness, créé lord Ardilaun.

***

Killarney est un miraculeux jardin éclos dans l'aridité du Kerry sauvage. A moins d'un mile, derrière les montagnes qui dominent les lacs, et en avant de la chaîne des Reeks, le Gap de Dunloe allonge son ravin pierreux entre des pentes stériles. Une rivière que nulle verdure n'avoisine suit les sinuosités les plus basses. Elle s'élargit parfois en un petit lac immobile et désolé. Les yeux ne se posent que sur des parois où perce le roc. De loin, les montagnes sont brunes avec quelques cassures brillantes de pierre mouillée. Plus près elles apparaissent grises, à larges raies rocheuses alternées de bruyère ou d'herbe maigre. C'est l'Irlande triste, l'Irlande de l'ouest qui commence.

Elle déploie des lieues et des lieues de solitude inculte dans toute cette partie occidentale du comté de Galway où l'usage maintient de vieilles dénominations de pays : Iar-Connaught, Connemara, Joyce's Country. C'est, à l'infini, la mélancolie des landes et des montagneux déserts. Une terre marécageuse ou inondée succède à un « moor » ; puis c'est un lough qui s'étale. Tout le Iar-Connaught est couvert de petits loughs et sur la carte du Guide Murray, dans la seule partie qui s'étend entre le lough Corrib, la baie de Galway et celle de Kilkieran, on en compte une cinquantaine. Parfois, dans les hautes ondulations qui annoncent la montagne, la bruyère fait place à une herbe dure, vêtant le sol d'un velours dont la chaude couleur verte aurait vieilli en teintes d'or. Voici maintenant un désert d'aspect rocailleux, puis un lough encore. Le train court vers un fond de montagnes qui détachent au premier plan, dans une ombre bleue, un large cône. Changement à vue : les montagnes sont à droite et à gauche ; on ne reconnaît plus ni leurs couleurs ni leurs formes. Mais partout c'est toujours la même nudité de paysage : pas un arbre, nulle culture et le regard indéfiniment perdu dans la mélancolie de ces étendues brunes, rousses, grises, sur lesquelles les montagnes découpent de larges surfaces d'ombre.

Nous longeons ainsi, à leur base méridionale, les deux massifs des Maamturcks et des Douze Aiguilles et nous arrivons à Clifden d'où un coche, contournant ces massifs, nous conduira, à travers l'âpre paysage de leurs pentes, jusqu'à Westport. Cinq heures de voiture dans le désert du Connemara, où nous ne verrions que la lande aride sur le flanc des montagnes et les cimes inégales entre lesquelles semblent se dévoiler de mystérieux abîmes, si l'eau toujours ne se mêlait à tous les aspects : tantôt, dans le fond des vallées, l'eau frémissante ou dormante d'un lac, tantôt, dans le voisinage de la côte, une échappée de vue sur l'eau claire d'une baie. De loin en loin, seule gaîté de cette terre stérile ou délaissée, des haies de fuchsias renversent leurs fleurs rouges et donnent à la route, un court instant, l'air d'une allée de jardin.

Mais voici que se creuse un véritable fiord, la baie de Killary ; elle pousse sa longue percée à 9 miles dans les terres entre des montagnes qui semblent croiser d'une rive à l'autre les lignes de leurs pentes. Bientôt la route longe un de ses bords, resserrée entre l'eau du golfe et la chaîne qui dresse son rempart escarpé. Sur l'autre rive, la masse imposante du Mweelrea, le « Géant de l'ouest » et de son voisin le Bengorm ferment l'horizon et défendent contre les souffles du nord cette baie immobile où nos yeux ont peine à reconnaître l'eau farouche de l'Atlantique. Que serait le décor dans le soleil? Nous étions partis de Clifden par un beau temps qui égayait et illuminait la monotonie des landes. Mais il s'était assombri comme nous approchions du fiord et

celui-ci nous apparut enveloppé de cette pluie fine et dense dont l'implacable ruissellement noie avec la même indifférence les touristes et le paysage. La halte de Leenane fut la bienvenue et l'hôtel solitaire, avec son rez-de-chaussée en arcades, prenait l'air rassurant d'un asile au pied des hautes collines qui le faisaient paraître tout petit, à la mesure humaine.

Le lendemain, une matinée de promesses et de menaces nous laissa voir, sous un ciel gris, un panorama de montagnes, d'eau silencieuse et de nuages. On contourna la pointe du fiord et la voiture passa le petit pont jeté sur l'Erriff. Nous suivîmes alors l'autre rive de la baie, au pied du Bengorm; et sous l'originalité des variations nous reconnaissons le hème de la veille : pentes nues, cimes tristes, bruyères rocheuses, dans la fraîcheur et la clarté que donne à l'air matinal la présence d'un lac. Puis la route suivit un ruisseau et côtoya de petits loughs. Laissant derrière nous les hautes masses, nous n'avancions plus que dans des landes aux ondulations nues. Le ciel devenait plus gris, des brouillards s'amassaient là-bas, dans ces mystérieux gouffres d'ombre que les yeux imaginent au fond des orifices dessinés par les cônes lointains des montagnes; le vent soufflait, éparpillant comme une poussière argentée l'eau qui sourdait à leurs flancs en minuscules geysers. Bientôt la pluie éclata, non pas fine et lente comme la veille, cendre impondérable, gazes déchirées que s'arrachent les souffles contraires, mais violente et projetée d'une force telle qu'elle cinglait douloureusement le visage d'une volée de gouttelettes glacées.

De la pluie d'Irlande on peut rarement dire qu'elle tombe. Il faudrait pour la bien nommer autant de mots qu'elle a de caprices. Tantôt, comme hier, elle voyage dans l'espace, promène ses masses mouvantes, traîne ses écharpes vaporeuses; tantôt, comme à Killarney, elle lutte avec le vent, poussée, excitée, rapide. Une fois pourtant tomba, tout simplement : ce fut comme un réservoir qui éclate, comme une poche qui crève, comme des tonneaux troués qui se vident; les parapluies à peine ouverts lançaient des jets par toutes leurs baleines, les plus réfractaires waterproofs étaient pénétrés comme une toile. Cette journée diluvienne eut sa note comique : un gros monsieur goudronné des pieds à la tête et qui, sûr de lui dans son vêtement ciré de pêcheur de Terre-Neuve, jaune clair et tout neuf, avait roulé sur nous des yeux ronds et contents derrière ses lunettes d'or, retirait maintenant son chapeau transpercé, essuyait sa longue barbe ruisselante et répétait d'un air déconfit : *I'm not very bad, but I'm not quite confortable* : Je ne suis pas trop mal, mais je ne suis pas tout à fait confortable. Evidemment, après cette déception, il ne lui restait plus à essayer que le scaphandre.

Aujourd'hui, c'est un autre genre de pluie : elle zèbre l'espace de ses lignes dures et abat sur le visage des lanières perlées. Quand je puis ouvrir mes yeux qu'elle aveugle, je vois la même étendue, froide, aride, inhabitée. Après le gros village de Louisbourg, nous longeons de près la côte méridionale de la baie de Clew, entrevue par échappées seulement, comme un immense champ de mer ardoisée dont d'innombrables îles, sous leur seule parure de gazon, sont les parterres sans fleurs. C'est maintenant le souffle de l'Océan tout proche, qui jette sur nous la lourde pluie des côtes. A droite, d'âpres collines, dominées par le Croagh Patrick, évoquent pour la dernière fois avant l'arrivée à Westport, le monotonie, l'aridité, la dure solitude des hautes terres.

***

L'aspect de ces étendues montagneuses s'atténue, s'aplanit et s'étend au large des landes qui couvrent une si grande surface de l'intérieur. On le saisit mieux encore dans son ensemble, lorsqu'on regarde l'île d'Achill du sommet du Slievemore. C'est un développement uniforme de bruyère sombre, coupée seulement, au fond des plis de terrain, de quelques layons de cultures. Bien des fois le train m'a fait traverser des déserts pareils : je n'en ai jamais contemplé d'aussi vastes espaces et jamais non plus ils ne s'offrirent aussi dégagés de tout autre aspect. Il faut chercher en Achill plutôt que partout ailleurs la morose nudité du moor.

Le plus souvent elle s'altère et s'interrompt : soit desséchée, grisâtre, rayée d'affleurements ou de saillies de pierre; soit au contraire marécageuse, noirâtre, coupée en tranchées pour l'exploitation de la tourbe.

Dans le comté de Clare, entre Ennis à Ennistimon, j'ai vu, aux environs de Corrofin, de véritables champs de pierres. De loin, ils faisaient l'effet d'une ville dont les maisons pressées ne seraient plus que des tâches grises; à mesure que le train nous rapprochait, nous avions une vague vision de cimetières; de près, c'était comme une ébullition rocailleuse qui, montée du sol, s'y serait soudain durcie. Par places, des flaques d'eau, pareilles à de petits lacs, luisaient dans ce terne paysage.

Mais l'aspect ordinaire de la campagne irlandaise, dans la grande plaine centrale, c'est le marais de tourbe, *peat-bog*. On garde dans les yeux l'obsession de ces vastes étendues où le sol crevassé, spongieux, cache sous sa surface d'un brun sombre des profondeurs dont la décomposition lentement mûrie a fondu en une masse homogène la terre détrempée, les détritus organiques d'une vie végétale et animale contemporaine de la préhistoire et les vestiges des races

primitives. Ils occupent les lits d'anciens lacs et les emplacements de forêts disparues. Tantôt leur couche élastique peut porter les pas, tantôt le pied s'enfonce dans des marécages de joncs et des ornières d'eau noire. De ci de là une coupure étage ses raies obliques et, près de la tranchée ouverte, des petits rectangles, dispersés ou en tas, sèchent, en attendant l'automne et les journées d'hiver enfumées sous le chaume.

***

Toutes ces images d'Irlande, qui s'ordonnent dans ma mémoire pour y résumer les principaux aspects observés à loisir ou entrevus au passage, restent dominées par le grand souvenir des côtes abruptes, des falaises coupées en *cliffs*, creusées en cirques, évidées en arches et en voûtes, des caps sauvages pareils à des proues de navires et des montagnes dont la pente s'abat lourdement sur la mer. L'île est belle surtout et souverainement fière dans ces contours qu'elle hérisse comme des défenses ou qu'elle dresse comme des remparts, depuis les siècles du passé et en dehors des vicissitudes de l'histoire, au-dessus du rythme éternel des flots.

J'ai vu par la fin d'un beau jour, le long de la côte de Clare, les Cliffs of Moher ; et malgré la description de mon Guide, toute préparée pour une tempête, je n'ai pas regretté l'assaut des vagues, leur écume, ni leur colère. L'Atlantique avait une douceur de lac ; il frémissait comme une soie et son plissement lustré passait de l'argent au bleu pâle. Le soleil incliné dorait lumineusement le ciel. C'était, dans l'étendue et le silence, devant cette mer où ne passe aucune voile, une impression de paix, d'infini et de gloire. Je suivais le bord des falaises, le long du petit mur que la sollicitude d'un O' Brien a élevé contre l'imprudence des touristes. En bas, les dernières lames du flot caressent les rochers détachés et glissent entre leurs blocs. A droite et à gauche les pans à pic des cliffs luisent sous les rayons obliques du soleil. Ils sont presque noirs, coupés parfois du dessin de mystérieuse portes closes, ou bien ouvrant — sur quel inconnu ? — des arcades sombres. En face, les îles d'Aran, Inisheer, Inishman, Inishmore, sur trois plans successifs, croisent leurs lignes bleues. Au loin, vers le nord-ouest, devinés à travers la brume, la baie de Galway et le Iar-Connaught. A mesure que le crépuscule s'enfonçait dans la nuit, tout ce décor s'estompait, les arrière-plans déjà devenus invisibles. Il fallait redescendre le penchant gazonné des falaises. Bientôt le jaunting car filait vers Lehinch. La route coupait des pâturages déserts, des landes enveloppées d'un crépuscule lilas, que fraîchissait la mer toute proche, la mer calme à cette heure au fond des baies, endormie comme une esclave au pied de la majesté des cliffs.

Esclave souvent révoltée, qui a laissé partout la marque de ses colères, mais surtout merveilleux ouvrier, cet océan dont l'effort travaille depuis des siècles à ouvrager la côte ouest et nord de l'Irlande et l'égale aux plus fameuses merveilles. Il faudrait passer en vue des caps déchirés qui projettent des lambeaux de montagnes, entrer dans les larges baies encombrées d'îles, longer les murailles de rocs. Tous ces rivages de Donegal, Mayo, Connemara, Clare, Kerry, hérissent, découpent et creusent un prodigieux relief qui peut-être ne saurait être surpassé en grandeur et dont aucun autre assurément n'égale la variété et la richesse. On ne s'attend point que je prétende à le décrire dans cette esquisse qui n'est qu'un cadre très sommaire pour mes impressions d'Irlande. Je ne puis pourtant penser à l'assaut laborieux des vagues sans revoir ces « cathédrales » d'Achille que le flot a taillées dans les Cliffs of Minaun. On y accède, à marée basse, par une vaste plage déroulant, sur 2 miles de long, l'humide douceur de son tapis de sable. De loin, les cavités et les piliers ont un air de ruines encadrées dans la montagne. Approchons : voici l'arche d'un portail immense. Le quartz granitique prend sous le ruissellement de l'eau un luisant de marbre. L'ombre est froide comme en une vieille église. Mais déjà nous sommes de nouveau sur la grève et le vent du large nous paraît tiède après ce passage entre les parois mouillées. Devant nous s'ébauche en plein rocher une grossière ogive : elle s'appuie d'un côté au bloc de la falaise, de l'autre sur un pilier tortueux, mal équarri et qui penche. Ce porche, plein d'azur, ouvre sur l'infini. Plus loin, l'entrée sans porte d'une nef obscure... Et toujours, au-dessus de ces jeux du rocher et de la mer, la falaise abrupte semble défier le flot de pousser plus haut ses caprices.

Il a triomphé au nord, sur la côte d'Antrim où, dans les falaises crayeuses qui se prêtaient à ses fantaisies d'architecte et même de sculpteur, il a sans peine évidé les arches, creusé les cavernes, taillé les profils de géants.

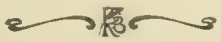
Mais c'est au bord des coulées basaltiques, près de la Chaussée des Géants, qu'il faut voir la mer d'Irlande, acharnée à cette grandiose matière, la travailler avec furie, ou lassée de son effort se retirer, contente ou vaincue, et recueillir ses forces dans la sérénité d'un repos éphémère. C'est de là surtout qu'il faut voir les rochers, les caps, les masses verdoyantes, les falaises rayées qui font, au soleil ou dans les brumes, la magie du rivage. Ces images souveraines dominent ou réduisent tous les autres souvenirs. Que me paraît maintenant la Chaussée elle-même, où j'avais éprouvé déjà la déception ré-

servée à tout voyageur qui, pour la première fois, se promène sur ces pavés de lave, magnifiés sans mesure par la perspective des photographies et les descriptions des *Hand-books*, déshonorée par une exploitation indigne de la nature. La Chaussée des Géants close d'une grille, avec 6 pence d'entrée et un tourniquet à la porte ! Un guide obstiné à me suivre m'arrête dix fois devant des polygones réguliers, détaillant les côtés de la voix et du geste : *one*, *two*, *three*, *four*, *five*, *six*... Il faut que je contemple dans un creux en losange une petite flaque d'eau et que j'écoute une histoire. Il faut que je m'asseye dans la « Chaise du désir », siège naturel formé par la disposition symétrique des blocs et où il suffit de former un vœu pour qu'il s'accomplisse. Quelle merveille résisterait à une telle façon d'être admirée ? Et la Chaussée n'est pas une merveille. Revenons plutôt en arrière, vers les gouffres rocheux où bouillonne une eau en furie, affolée de ne pas trouver l'entrée des cavernes et jetant contre les parois qui l'irritent une écume épaissie et laineuse. Ou au contraire, allons au-delà. jusqu'au rocher-îlot de Carrick-a-Rede relié à la terre ferme par une passerelle de corde qui se balance à 80 pieds au-dessus de l'abîme. Le rivage avance ses masses gazonnées pareilles à autant de promontoires aux vertes découpures ; en face, l'île de Rathlin recourbe dans la brume cette équerre qu'on a justement comparée à la forme des bas tricotés par les bonnes femmes d'Irlande ; plus loin, aux derniers confins de l'horizon, devinées plutôt qu'aperçues, les lignes des presqu'îles d'Ecosse...

Ce décor préparé prolonge et encadre un arc de rivage dont la grandeur sur- naturelle a fait croire à des ouvriers de légende. Ils auraient façonné le pavé de la Chaussée, abrité contre le roc le Métier de tisserand, adossé à la falaise le gigantesque buffet des Tuyaux d'orgue, étagé l'Amphithéâtre et là-bas, plus loin, monté la Cheminée qui enlève son aiguille sur la maçonnerie d'un pan de montagne. Mais les géants Fémoriens paraissent à leur tour d'indignes ouvriers devant l'architecture des terrasses qui, profilant sur le ciel la silhouette d'une immense proue dentelée, proclament la collaboration des siècles et des vieilles forces de la terre. L'esprit monte les degrés d'une cosmogonie visible aux yeux. Lias, basalte, diorite, ocre ferrugineuse étagent leurs stratifications et leurs teintes : les secrets de la science brillent des splendeurs de la beauté ; et par places, dans des anfractuosités verdoyantes, des coulées mordorées, des replis rougeâtres, éclosent, comme la suprême parure de cette gloire minérale, mousses, lichens, herbes ou fleurs, les prestiges de la vie...

Des vapeurs s'amassaient au-dessus de la mer ; l'horizon s'assombrissait de nuages. Quand je me retrouvai sur la Chaussée, de larges gouttes traçaient leur cercle sur le grain des pavés. Il fallait se hâter vers l'hôtel ; et ce fut à travers une violente et lourde pluie d'Irlande que je vis s'évanouir, à peine visible mais belle encore comme un fantôme de paysage, et toujours dominatrice, la côte d'Antrim noyée maintenant dans la même grisaille que le ciel et la mer.

FIRMIN ROZ.



DANS LE SOUS-SOL

Il buvait beaucoup, il avait perdu sa situation et ses amis, puis il était venu habiter dans le sous-sol, en compagnie des voleurs et des prostituées ; il vivait des dernières hardes qui lui restaient.

Son corps exsangue et maladif était usé par le travail, rongé par la souffrance et l'eau de-vie, et la mort, oiseau de proie, aveugle à la lumière du soleil et clairvoyant seulement dans les ténèbres, le guettait déjà. De jour, elle se cachait dans les coins sombres, et la nuit, elle venait silencieusement s'asseoir à son chevet, y passait de longues heures, jusqu'à l'aurore, avec une persévérance calme et obstinée. Lorsqu'aux premières lueurs du jour, il sortait de dessous la couverture sa tête pâle aux yeux d'animal pourchassé, la chambrette était déjà vide ; mais il ne croyait pas, comme les autres, à ce vide trompeur. Il examinait les recoins avec défiance. Se retournant avec des ruses soudaines, il jetait un coup d'œil derrière lui, dans l'obscurité fondante de la nuit qui s'en allait. Alors il voyait ce que les autres n'aperçoivent jamais : un énorme corps couleur de cendre qui se mouvait, informe et terrible. Ce corps était fluide, il remplissait toute la chambre et laissait transparaître les objets comme une cloison de verre. Mais maintenant, Kijnakof n'en avait pas peur, et le monstre disparaissait jusqu'à la nuit suivante, laissant derrière lui comme des traces glacées.

L'homme s'endormait pour un instant, et des cauchemars hideux et extraordinaires le tourmentaient. Il voyait une chambre blanche, au plancher et aux murs immaculés éclairés d'une vive lumière blanche, elle aussi, et un serpent noir glissait sous la porte, avec un bruit léger semblable à un rire. La bête, appuyant sur le sol sa tête plate et aiguë, rampait rapidement en se tortillant au travers de la pièce, et disparaissait mystérieusement pour reparaître de nouveau sous la porte avec sa langue visqueuse, et ses anneaux qui se déroulaient comme un sombre ruban noir... et ce manège recommençait sans trêve. Une fois, l'homme vit en rêve quelque chose d'amusant, et il se mit à rire, mais le rire sonna, singulier,

pareil à un sanglot étouffé, et c'était lugubre de l'entendre : dans la profondeur inconnue de l'âme quelque chose pleure ou rit, alors qu'au même moment le corps gît immobile comme un cadavre.

Peu à peu les bruits du jour naissant frappaient ses oreilles : les voix des passants qui résonnaient sourdement, le grincement lointain d'une porte, le crissement du balai du portier enlevant la neige entassée sur le seuil, tous les sons vagues de la grande ville qui s'éveillait. Et c'est alors que se dressait devant lui cette chose affreuse : la conscience impitoyable et lucide qu'un jour nouveau était venu, que lui Kijnakof devrait bientôt se lever et reprendre sa lutte contre la vie sans espoir de vaincre.

Il fallait vivre,

Kijnakof tournait le dos à la lumière, tirait la couverture sur sa tête, afin qu'aucun rayon ne parvînt jusqu'à ses yeux; il se pelotonnait, remontait ses genoux vers son menton et attendait ainsi, sans bouger, redoutant de faire un mouvement ou simplement d'étendre les jambes. Les hardes dont il se couvrait, pour se protéger du froid qui régnait dans le sous-sol, s'élevaient en un grand tas sur le lit, mais il n'en sentait pas le poids et son corps était glacé. Chaque fois qu'arrivait jusqu'à lui un son parlant de la vie, il lui semblait que son corps s'enflait et s'étalait à découvert : alors il se contractait encore davantage et gémissait silencieusement sans voix et sans pensées, car maintenant il avait peur de sa propre voix et de ses propres pensées. Il priait on ne sait qui, afin que le jour ne vînt pas et qu'il lui fût toujours possible de rester couché sous son monceau de guenilles, sans bouger ni penser ; puis il tendait toute sa volonté pour retenir le jour qui grandissait et se persuader que la nuit continuait. Il aurait souhaité par dessus tout que quelqu'un vînt lui mettre un revolver contre la nuque, à l'endroit où l'on sent un creux, et tirât.

Le jour s'affirmait, large, irrésistible ; il appelait à la vie avec autorité, et le monde entier commençait à se mouvoir, à parler, à travailler et à penser. Dans le sous-sol, c'était la vieille Matrena, la logeuse, dont l'amant était âgé de vingt-cinq ans, qui se levait la première et commençait à piétiner dans la cuisine, à entrechoquer les ustensiles et à se démener près de la porte de Kijnakof. Il la sentait proche et se figeait, décidé à ne pas répondre si elle l'appelait. Mais elle s'éloignait. Quelques heures plus tard, deux autres locataires s'éveillaient ; Douniacha, une fille légère, et l'amant de la vieille, Abrame Pétrovitch, C'est ainsi que tous, respectueusement, l'appelaient malgré sa jeunesse, car c'était un voleur hardi et expérimenté et même autre chose encore ; de cela, on le soupçonnait sans oser en parler. C'était de leur réveil que Kijnakof avait le plus peur, car tous deux avaient des droits sur lui : ils pouvaient envahir sa chambre, s'asseoir sur son lit, le toucher de leurs mains, l'obliger à penser et à parler. Il était entré en relations avec Douniacha un jour qu'il était ivre, et avait promis de l'épouser Bien qu'elle en plaisantât en lui frappant sur l'épaule, elle le considérait comme amoureux d'elle et le protégeait ; elle était bête et malpropre, elle sentait mauvais et passait souvent la nuit au poste. Trois jours auparavant seulement, il s'était grisé en compagnie d'Abrame Petrovitch et, après s'être embrassés, ils s'étaient juré une amitié éternelle.

La voix pleine et bruyante d'Abrame Pétrovitch retentit derrière la porte. Kijnakof, glacé de terreur, l'oreille tendue, se mit à gémir tout haut, sans pouvoir se retenir, et cela l'effraya encore davantage. Il vit distinctement apparaître devant lui la scène de leur ivresse, alors qu'ils étaient assis dans la pénombre d'un cabaret, éclairé d'une seule lampe, parmi des gens suspects qui chuchotaient entre eux ; et eux aussi parlaient à voix basse, on ne sait pourquoi. Abrame Pétrovitch, pâle et excité se plaignait de l'existence pénible des voleurs. Tout à coup il mit à nu son bras et fit tâter à son compagnon ses os dont le développement était défectueux. Kijnakof l'avait alors embrassé en disant :

— J'aime les voleurs. Ils sont audacieux, puis il lui proposa de boire à leur fraternelle amitié, bien qu'ils se tutoyassent depuis longtemps déjà.

— Et moi, je t'aime parce que tu es instruit et que tu nous comprends, nous autres, répondit Abrame Pétrovitch. Regarde donc cette main !

Il tendait une main fine dont la blancheur semblait devoir inspirer la pitié, et, dans une extase incompréhensible pour lui maintenant et dont il ne se souvenait plus bien, Kijnakof avait embrassé cette main. Alors Abrame Pétrovitch s'était écrié avec fierté :

— C'est vrai, frère ! Nous mourrons plutôt que de nous rendre.

Puis, il y avait eu quelque chose de sale, qui tourbillonnait dans le cabaret, un gémissement, un coup de sifflet et des feux qui se mouvaient. Quelle joyeuse soirée ! mais maintenant que la mort se cachait dans les coins et que de partout s'avançait le jour avec la nécessité de vivre, de s'agiter, de lutter pour quelque chose, c'était poignant et terrible, indiciblement.

— Monsieur dort ? demanda d'un ton railleur Abrame Pétrovitch, derrière la porte et, ne recevant pas de réponse, il ajouta : « Hé bien, dors, et que le diable t'emporte ! »

Abrame Pétrovitch reçoit beaucoup d'amis, et pendant toute la journée, la porte grince et des voix de basse retentissent. Et à chaque heurt, il semble à

Kijnakof qu'on est entré chez lui, pour le chercher, et il se blottit de plus en plus dans son lit et prête longtemps l'oreille jusqu'à ce qu'il sache à qui appartient la voix. Il attend, attend plein d'anxiété, tout son corps tremble, bien qu'il n'y ait dans le monde entier personne qui puisse venir chez lui.

Une fois, il y a bien longtemps, il avait une femme; elle était morte maintenant. En remontant dans le passé, il revoyait des frères et des sœurs et, encore plus loin, un être qui lui paraît vague et beau et qu'il appelait mère. Ils étaient tous morts. Peut-être quelqu'un d'entre eux vivait-il encore, mais si perdu dans le monde infini que cela équivalait à la mort. Lui-même, il mourrait bientôt, il le savait. Lorsque, tout à l'heure, il allait se lever de sa couche, ses jambes vacilleraient et fléchiraient, ses bras auraient des mouvements incertains, étranges, et c'était la mort. Mais en attendant qu'elle vienne, il faut vivre, et c'est un problème si menaçant pour l'homme qui n'a ni argent, ni santé, ni volonté, que le désespoir s'empare de Kijnakof. Il lance la couverture loin de lui, il a des picotements dans les bras, et jette dans l'espace des gémissements si prolongés qu'ils semblent être poussés par des milliers de poitrines souffrantes.

— Ouvre, diable! crie Douniacha avec force coups de poing dans la porte. Sinon, j'enfonce la porte!

Tremblant et chancelant, Kijnakof se lève, ôte le verrou et, toujours trébuchant, court se remettre au lit. Douniacha, déjà frisée et poudrée, s'assied à côté de lui, le pousse vers le mur, croise les jambes et dit d'un ton important :

— Je t'apporte une nouvelle : Katia a rendu l'âme hier.

— Quelle Katia? demande Kijnakof. Sa langue se meut avec difficulté et incertitude comme si elle ne lui appartenait pas.

— Allons, tu l'as oubliée! dit Douniacha en riant. La Katia qui a demeuré ici. Comment, tu ne te rappelles pas? et pourtant il y a une semaine seulement qu'elle est partie!

— Elle est morte?

— Mais oui, elle est morte, comme tout le monde meurt.

Douniacha humecte de salive son petit doigt et enlève la poudre qui couvre ses maigres sourcils.

— Comment est-elle morte?

— Comme tout le monde, te dis-je. Qui sait de quoi elle est morte? On me l'a annoncé hier au café. On m'a dit : Katia est morte.

— Et tu l'aimais?

— Bien entendu, je l'aimais. Quelle question!

Les yeux bêtes de Douniacha considèrent Kijnakof, avec une indifférence stupide et elle balance sa grosse jambe. Elle ne sait plus de quoi parler et s'efforce de regarder l'homme de manière à lui montrer son amour ; dans ce but, elle cligne légèrement d'un œil et abaisse les coins de ses lèvres épaisses.

La journée a commencé.

II

Ce jour-là, un samedi, le froid était si vif que les collégiens ne se rendirent pas en classe, et que les courses furent remises à une autre date, de peur que les chevaux ne tombassent malade.

Lorsque Nathalie Vladimirovna sortit de l'asile des femmes en couches, elle se sentit contente que le soir fût déjà là, et qu'il n'y eût personne sur le quai : on ne la rencontrerait pas, elle, une jeune fille, avec un enfant de six jours sur les bras. Elle avait craint que, dès qu'elle franchirait le seuil, une foule entière l'accueillît avec des cris et des coups de sifflets, que dans cette foule se trouvât son père, cacochyme, paralysé et presque aveugle, les étudiants les officiers et les demoiselles de sa connaissance, et que tous la montrassent du doigt en disant : « Voilà la jeune fille qui a suivi les six classes du gymnase; elle avait pour amis des étudiants intelligents et de bonne famille; elle rougissait toutes les fois qu'on prononçait devant elle une parole déplacée, et elle a accouché il y a six jours, dans un asile, côte à côte avec d'autres femmes tombées. »

Mais le quai était désert. Le vent glacé soufflait à son aise, soulevant un gris tourbillon de neige, que le froid avait réduite en une poussière corrosive, et enveloppait tout ce qu'il rencontrait de mort ou de vivant sur sa route. Avec un sifflement léger, il s'enroulait autour des grilles, qui brillaient comme si on les avait polies et semblaient si froides et si solitaires qu'il était douloureux de les regarder. Et la jeune fille, elle aussi, avait l'impression d'être glacée et comme déracinée du monde extérieur. Elle avait une petite jaquette courte, celle qu'elle mettait généralement pour aller patiner et qu'elle avait enfilée à la hâte en quittant la maison, lorsqu'elle avait ressenti les premières douleurs de l'enfantement. La rafale la transperça, plaquant sa robe mince sur ses jambes et lui glaçant le visage. Elle eut peur de geler et la crainte de la foule disparut. Le monde lui apparut comme un désert morne et immense, où il n'y a ni êtres humains, ni lumière, ni chaleur. Deux petites larmes brûlantes lui vinrent aux yeux et se refroidirent rapidement. Inclinant la tête, elle les essuya au paquet informe qui encombrait ses bras et marche plus vite. Maintenant, elle n'aimait plus l'enfant ni elle-même, et leur vie à tous deux lui semblait inutile. Cependant elle était obstinément poussée en avant par une pensée, qui paraissait ne pas venir de

son cerveau, mais se tenir devant elle et l'attirer en disant :

— Rue Némtchinowsky, la seconde maison après le coin; rue Némtchinowsky, la seconde maison après le coin.

Elle avait répété ces mots pendant six jours, alors qu'elle était au lit et qu'elle nourrissait l'enfant. Ils signifiaient qu'il fallait aller à la rue Némtchinowsky où demeurait sa sœur de lait, une prostituée, car chez celle-ci seulement, et nulle part ailleurs, elle pouvait trouver un refuge pour elle et son enfant. L'année précédente, alors que la jeune fille menait une existence exempte de soucis, chantait et riait toujours, elle avait été chez Katia qui était malade, lui avait donné de l'argent, et maintenant, c'était la seule personne devant laquelle elle n'éprouverait pas de honte.

— Rue Némtchinowsky, la seconde maison après le coin ; rue Némtchinowsky, la seconde maison après le coin.

Elle allait, et le vent jouait méchamment autour d'elle. Lorsqu'elle arriva sur le pont, il se jeta avec violence contre sa poitrine et enfonça ses griffes d'acier dans ses joues froides. Vaincu, il tomba du pont avec fracas, tourbillonna sur la surface neigeuse et unie de la rivière et s'élança de nouveau en l'air, barrant la route de ses ailes glacées et mouvantes. Natalie Wladimirovna s'arrêta et, désespérée, s'appuya au parapet. Tout en bas, une petite flaque d'eau qui n'était pas gelée la considérait comme un œil noir et terne, très profond, et ce regard était énigmatique et terrible. A ses oreilles, les mêmes paroles retentissaient toujours et l'appelaient avec instance :

— Rue Némtchinovsky, la seconde maison après le coin; rue Némtchinovsky, la seconde maison après le coin.

Après s'être habillé, Kijnakof s'était remis au lit où il s'enveloppa jusqu'aux yeux d'un paletot ouaté, l'une des dernières nippes qui lui restassent. Il faisait froid dans la chambre et des couches de glace se formaient dans les coins humides; mais il respirait dans le col fourré de peau de mouton, ce qui lui procurait une sensation de chaleur agréable. Pendant toute la journée, il s'était leurré lui-même en se disant qu'il irait chercher du travail le lendemain ou mendier quelques secours et en attendant, plongé dans une sorte de béatitude, il ne pensait à rien et frissonnait lorsqu'une voix s'élevait derrière le mur ou que la porte se fermait avec vigueur. Longtemps il était resté ainsi tranquille, lorsqu'on cogna timidement à la porte d'entrée à coups inégaux, pressés et brefs comme si l'on frappait avec le dessus de la main. Sa chambre était la plus proche de l'entrée, et en détournant la tête, il distinguait très bien ce qui se passait dans le couloir. Matrena s'avança, la porte s'ouvrit et se referma sur quelqu'un qui venait d'entrer; puis un silence régna.

— Qui demandez-vous ? interrogea la voix enrouée et hostile de Matrena. Et une voix inconnue, douce et brisée, répondit :

— Je voudrais voir Katia Nétchaieva. Elle demeure bien ici. Katia Nétchaieva, n'est-ce pas?

— Elle a demeuré ici. Pourquoi désirez-vous la voir ?

— J'ai absolument besoin de la voir. Elle n'est pas à la maison? Un effroi perça dans la voix.

— Katia est morte. Morte, vous dis-je, à l'hôpital.

De nouveau régna un long silence, si long que Kijnakof en ressentit une douleur dans la nuque, car il n'osait tourner la tête avant que la conversation reprît. Alors la voix inconnue dit, très bas d'un ton dénué d'expression.

— Adieu.

Mais, évidemment, la nouvelle venue n'était pas partie, car un instant après, Matrena demanda :

— Qu'avez-vous là ? Vous apportiez quelque chose à Katia ?

Quelque chose en effet tomba sur le plancher, frôlant les genoux de la logeuse, et la voix inconnue prononça, très vite, pleine de sanglots contenus.

— Prenez ! Prenez, au nom de Dieu ! Prenez ... Et moi, moi, je m'en vais.

— Mais qu'est-ce que cela ?

Puis de nouveau se fit un long silence coupé par un faible bruit de sanglots saccadés et désespérés, qui parlaient d'une mortelle lassitude, d'une douleur inconsolable. Il semblait qu'une main exténuée touchait sans force une corde très tendue, que cette corde était la dernière d'un instrument précieux, et que lorsqu'elle serait brisée, le son délicat et triste s'éteindrait pour toujours.

— Mais vous l'avez presque étouffé ! s'écria Matrena avec colère et d'un ton grossier. Et ça se mêle d'avoir des enfants. Est-ce possible de faire des choses pareilles, d'emmitouffler à ce point un enfant Venez avec moi. Allons, allons, c'est bon, allons, vous dis-je. Est-il possible d'être aussi maladroite !

Cette fois-là, le silence se prolongea près de la porte, Kijnakof prêta encore un peu l'oreille et se recoucha, heureux de ce qu'on ne fût pas venu chez lui, pour le chercher, et n'essayant pas de deviner ce qu'il y avait d'incompréhensible pour lui dans ce qui venait de se passer. Il commençait déjà à sentir l'approche de la nuit et il eût voulu que quelqu'un montât la lampe. Sa tranquillité d'esprit disparaissait et il s'efforçait de retenir sa pensée : dans le passé, il y avait la boue, la chute et la terreur — et une terreur pareille se cachait dans l'avenir. Il se pelo-

tonnait peu à peu, blottissant ses mains et ses pieds sous la couverture, lorsque Dounachia entra. Elle avait revêtu, pour sortir, une blouse rouge et était légèrement ivre. Elle s'assit sur le lit, sans façon, et s'écria en frappant l'une contre l'autre ses mains courtes :

— Ah ! mon Dieu ! puis elle hocha la tête et se mit à rire. On a apporté un petit enfant. Il est tout petit et hurle comme un agent de police. Ma parole ! comme un agent de police.

Elle jura pieusement et donna d'un geste coquet une chiquenaude sur le nez de Kijnakof.

— Allons le regarder. Ma parole, qu'y a-t-il là de si difficile ? Nous le regarderons, et ce sera tout. Matrena a envie de le baigner, et d'allumer le samovar. Abrame Piétrovitch attise le feu avec une botte. c'est très amusant ! Et l'enfant crie : ouaou, ouaou...

Douniacha fit une grimace qu'elle supposait ressembler à celle de l'enfant et piailla encore une fois :

— Ouaou, ouaou ! Comme un agent de police ! Ma parole ! Allons ! Tu ne veux pas? hé bien, que le diable t'emporte ! Crève dans ta niche, pomme gelée que tu es !

Elle s'en alla en pirouettant. Une demi-heure plus tard, vacillant sur ses jambes débiles et se retenant du doigt aux murailles, Kijnakof, indécis, entr'ouvrait la porte de la cuisine.

— Ferme, tu laisses entrer le froid ! cria Abrame Piétrovitch. Kijnakof entra, referma vivement la porte et regarda autour de lui de l'air d'un coupable, mais personne ne faisait attention à lui, et il reprit son sang-froid. Il faisait chaud dans la cuisine, à cause du poèle, du samovar et des gens réunis là et la vapeur s'élevait en flocons épais et rampait sur les murs froids. Avec une dignité courroucée, Matrena baignait l'enfant dans une auge et de sa main couturée, elle faisait rejaillir l'eau sur lui en disant :

— Petit ! Petit ! Nous allons être tout blanc, tout propre.

Etait-ce parce que la cuisine était claire et gaie, ou parce que l'eau tiède le caressait, mais l'enfant se taisait et plissait sa petite figure rouge comme s'il eût voulu éternuer. Par dessus l'épaule de Matrena, Douniacha regardait l'auge, et, saisissant l'instant propice, avec trois doigts elle fit jaillir de l'eau sur l'enfant.

— Va-t-en ! s'écria la vieille menaçante. De quoi te mêles-tu ? On n'a pas besoin de toi pour savoir ce qu'il y a à faire... on a eu des enfants !

C'est juste ; ne viens pas embêter les autres, confirma Abrame Piétrovitch. Un enfant est une chose fragile, il faut savoir comment s'y prendre.

Il s'assit sur la table et regarda le petit corps rose avec un plaisir condescendant. L'enfant agita ses doigts menus et Douniacha, pleine d'un enthousiasme sauvage, se mit à secouer la tête et à rire.

— C'est un vrai agent de police, ma parole !

— En as-tu déjà vu un agent de police dans une auge ? demanda Abrame Pétrovitch.

Tout le monde se mit à rire et Kijnakof sourit; mais aussitôt, il contint avec effroi le sourire qui se dessinait sur ses lèvres et regarda la mère. Très lasse, elle s'était assise sur un banc, la tête rejetée en arrière, et ses yeux noirs, que la maladie et les souffrances avaient rendus immenses, étincelaient d'une lueur calme, tandis que sur les lèvres pâles errait un orgueilleux sourire maternel. Alors Kijnakof rit, tout seul, après les autres :

— Hi ! hi ! hi !

Et lui aussi regarda tout autour de lui avec orgueil. Matrena avait sorti le bébé de l'auge et l'enveloppait dans un drap. L'enfant se mit à pousser des cris sonores, mais il se tut bientôt, et Matrena, écartant le linge qui l'entourait, dit avec un sourire modeste :

— Quel corps il a, c'est comme du velours !

— Laisse-moi le toucher, demanda Douniacha.

— Et quoi encore ?

Douniacha fut prise d'un tremblement soudain de tout son corps et, piétinant, suffoquant d'impatience d'une envie folle qui l'envahissait, elle s'écria d'une voix perçante que personne ne lui connaissait :

— Donne !... donne !... Donne !...

— Donnez-le-lui ! dit Nathalie Ivanovna effrayée.

Tout aussi soudainement Douniacha se calma et sourit, elle toucha avec précaution, du bout des doigts l'épaule de l'enfant et, après elle, avec un clignement d'yeux plein de condescendance, Abrame Pétrovitch allongea lui aussi la main vers la petite épaule rosée.

— C'est vrai. L'enfant est une chose fragile, dit-il comme pour justifier son geste.

Kijnakof s'approcha le dernier de tous. Pendant un instant ses doigts se trouvèrent en contact avec quelque chose de vivant, de duveté comme du velours, et si délicat et si frêle que ses doigts lui semblèrent devenir étrangers à lui-même et délicats eux aussi. Alors, le cou tendu, le visage inconsciemment illuminé par un sourire de bonheur singulier, le voleur, la prostituée, l'homme solitaire et perdu restèrent là, autour de cette petite vie, chétive comme un feu dans la plaine, qui les appelait vaguement pour les mener on ne sait où, promettant quelque chose de beau, de lumineux, d'immortel. Et la mère, heureuse, les regardait avec orgueil, tandis qu'au-dessus du plafond bas s'étageait la lourde masse de pierres de la maison, dont les chambres spacieuses étaient habitées par des gens riches qui s'ennuyaient.

La nuit vint. Elle vint, noire et méchante, comme toutes les autres nuits, et l'obscurité s'étendit sur les

lointains neigeux, tandis qu'aux arbres les rameaux nus, ceux qui saluaient les premiers le soleil levant, se figeaient de crainte. Avec la faible lumière des lampes, les gens luttaient contre la nuit puissante et mauvaise, contre la nuit qui ceignait les flammes isolées d'un cercle sans issue, remplissait d'ombre les cœurs des hommes, et éteignait dans tant d'âmes jusqu'aux faibles étincelles qui couvaient sous la cendre.

Kijnakof ne dormait pas. Recroquevillé sur lui-même, il s'abritait du froid et de la nuit sous un tas de chiffons mous et pleurait, sans effort, sans douleur et sans convulsions, comme pleurent ceux qui ont le cœur pur et innocent, comme pleurent les enfants. Il pleurait sur lui-même, pelotonné en une masse et il lui semblait qu'il pleurait en même temps sur l'humanité entière et, dans ce sentiment, il y avait une joie mytérieuse et profonde. Il voyait l'enfant nouveau-né, et il s'imaginait que c'était lui qui était né à une nouvelle vie, et qui allait vivre longtemps d'une existence magnifique. Il aimait cette nouvelle vie et il en avait pitié ; alors il ressentit en même temps une telle joie qu'il se mit à rire, il secoua le tas de guenilles et se demanda :

— Pourquoi est-ce que je pleure?

Ne trouvant pas d'explication suffisante, il se répondit :

— C'est ainsi.

Et le sens de ces paroles était si profond qu'une nouvelle ondée de pleurs brûlants monta de la poitrine de l'homme dont la vie était si morne et si solitaire.

Mais à son chevet, la mort avide s'était déjà assise, sans bruit, et elle attendait, calme, patiente et obstinée.

L. ANDRÉIEFF.

Traduit par SERGE PERSKY.

LA DERNIÈRE LEÇON DE LÉONARD DE VINCI

A SON ACADÉMIE DE MILAN

Suite et fin [1]

Nous entretenons la vie physique par la nutrition ; la vie spirituelle trouve dans l'art son aliment ; car il confirme l'homme dans son principe d'immortalité. Il est rationnel que l'esprit ressemble à l'aimant et que sa force s'augmente, par l'exercice de sa propriété. L'honneur du mortel paraît aux soins qu'il donne à son esprit ; qui cultive l'entendement cultive la vertu. Les paillards, les irascibles, les avides, ne sont pas gens de méditation et de travail ; sans cesse à l'affût des circonstances favorables à leurs stupides passions, ils entretiennent le trouble dans la cité et menacent la paix des autres. Celui qui contemple, pour son plus grand plaisir, la création et s'efforce d'en démêler les lois est un bon citoyen, il s'écarte des compétitions et n'a point d'envie. Il estime au plus haut prix d'enrichir sa mentalité : nous ne possédons vraiment que nos pensées. Voyez qui sont les vrais riches ! Sont-ce pas les artistes qui prodiguent au commun des hommes les trésors de leur vision et qui, manifestant la perfection des choses, prouvent la main toute puissante du Grand Artiste dont nous sommes le chef-d'œuvre, puisque nous avons la faculté toute divine de créer. Il n'y a pas de plus authentique nécromancien, de plus véritable thaumaturge que le peintre.

Il fait apparaître, à son gré, les plus anciens personnages et même la divinité ! Quoi ! sur une surface plane, il montre tout un pays avec ses vastes plaines, ses hautes montagnes et ses rivières sinueuses ; et en même temps l'enfant Jésus, sa mère et le cortège des rois mages, et ce n'est pas un fantôme fluide qui éblouit et s'efface : l'apparition survit à l'évocateur.

Seul le peintre évoque les esprits : même les bienheureux viennent à son appel et tels que nous les concevons.

Dans des sujets sacrés il faut suivre la croyance commune, parce que cette croyance est déjà une image produite par l'imagination des fidèles et que la réflexion d'un seul n'égalerait pas. La visite de la reine de Saba à Salomon dépend de la fantaisie de l'artiste.

Quand une figure n'existe pas déjà dans les esprits cultivés, avec des traits traditionnels et précis, l'artiste s'efforcera de la rendre tellement significative que ses contemporains l'associent aux personnages traditionnels : c'est là le plus beau succès. N'exprimant aucun fait historique, la figure manifestera une âme.

Il faut penser à la musique et au moment de silence qui précède le soir, pour créer une expression séductrice. Si vous peignez une femme, qu'on souhaite d'en être aimé, sans l'espérer ! Ce sont les seules amours qui ne finissent pas par des larmes : car plus il y a de sentiment dans nos désirs plus il y a martyre, grand martyre !

Le peintre qui flatte les grossiers instincts méconnaît la dignité de son art. Certains prêtres crient contre l'étude du nu et voudraient que, par pudeur, on ignorât la splendeur du corps. L'art ne saurait différer de l'homme : il ne peut renoncer ni à la grâce ni à la volupté, sans s'amoindrir. Tout nous vient par les sens ; l'honnêteté consiste à tempérer leur

[1] Voir la *Revue Bleue* du 24 octobre 1903.

mouvement par une attraction plus haute. Une femme désirable ne sera point Vénus, si elle manque de ce caractère propre aux déesses d'intimider le désir du mortel. Quelques-uns représentent les anges en enfants, comme si leur pureté venait de leur ignorance : à mon sens, on augmente leur dignité, si leurs yeux inquiètent l'homme par la supériorité d'entendement. Employés aux desseins célestes, confidents des mystères, l'ingénuité leur va mal. Ils paraissent de bons serviteurs qui ignorent à quel bel office on les commet et qui l'accomplissent servilement.

Les anciens n'ont jamais agi légèrement et il faut de bonnes raisons pour s'écarter de leur exemple. Si leur peinture, dont il ne reste rien, ressemblait à leur sculpture, elle était exclusivement typique : car les plus belles statues sont au repos. Que vos figures isolées soient paisibles ; mettez l'activité dans l'expression : l'esprit se montre plus curieux d'un sourire étrange que d'une gesticulation violente. Certes, on peut faire œuvre dramatique d'une bataille, je l'ai montré, à Florence, dans l'épisode d'Anghiari ; c'est cependant un art de second ordre, supérieur à la représentation animale, inférieur aux effets spirituels. Voilà pourquoi le peuple juge mal et ne discerne pas la beauté suréminente, la réalité étant plus voisine de sa propre nature extrêmement limitée. On m'a blâmé de m'occuper de choses très diverses, étrangères à mon art. Le peintre doit être un homme universel et tirer profit de la moindre observation. Quel petit entendement que celui qui ne s'intéresse qu'à son procédé ! L'œuvre s'élargit ou se rapetisse suivant que le cerveau du peintre embrasse un grand ou un petit horizon. Celui qui ne voit au monde que son modèle et sa palette descend au niveau de l'artisan : il n'observe plus ni lui-même, ni les autres, et la nature ne frappe que ses yeux, non son esprit : il n'est qu'œil et main d'ignare, sauf à manier le pinceau. Les sciences sont les soldats de l'art ; elles lui servent à exprimer avec rigueur les plus imperceptibles et insaisissables traits de l'esprit. L'étendue et la fermeté du savoir forment la base d'une carrière. Une merveilleuse harmonie relie entre elles les choses créées et l'œil du peintre tire les éléments de son art du spectacle de la vie. Le battement d'aile de l'oiseau vous donnera le dessin d'une paupière et la vague qui meurt sur le sable enseigne le mouvement d'un sourire. J'ai trouvé dans le ciel des reflets applicables au regard et les fleurs m'ont appris des poses pour les mains.

Le peintre fréquentera les hommes que la fortune a élevés. Leurs desseins profonds, l'habitude d'oser et de réussir, la constante dissimulation qui leur est nécessaire, le perpétuel souci de conserver le pouvoir ou de l'augmenter, toutes ces causes tendent les ressorts intérieurs : ils sont admirables pour l'étude. Leurs yeux impérieux se voilent par volonté ou lancent des éclairs ; dans le conseil ou dans l'action ils prennent des expressions, vraiment prêtes à peindre, tandis que le citoyen obscur appliqué à gagner de l'argent ne mérite pas notre attention : il ne correspond à rien de pictural. On trouve plus aisément à s'inspirer des femmes que des hommes, car nous les regardons avec une complaisance involontaire qui a sa raison cachée aux lois de la nature. Peignez-les, les genoux serrés, les bras ramenés vers le corps, la tête inclinée et un peu penchée sur le côté : qu'elles ne paraissent de conquête facile et banalement accueillantes. Sinon le spectateur ne sera pas attiré ; et ce n'est pas la peine de travailler à une figure dont personne ne voudrait, s'il la rencontrait vivante. Encore ne faut il pas que le spectateur ait l'impression familière d'avoir rencontré votre figure et qu'il en connaisse d'identiques. Même devant un portrait, les parents et les amis doivent s'étonner de ce que le peintre a su voir dans le modèle. Il y a une faculté très rare de pénétrer jusqu'au dedans des êtres et qui seule permet la ressemblance idéale qui diffère tout à fait de la justesse du coup d'œil ; elle opère d'une façon divinatoire et s'explique l'inconnu par le connu, l'être intérieur par son extériorité. J'ai dessiné beaucoup de vieillards parce que leurs rides et déformations révèlent leurs passions et leurs souffrances ; on suit aux plis de leur peau les étapes de la vie, et comme si on examinait la carte de leur destin accompli. A la fin de la vie, le nez de l'orgueilleux s'accuse, la calvitie découvre le front de l'ambitieux, le creusement des joues révèle l'avare, et l'exagération des lèvres le gourmand. Déprimez le front, aplatissez le nez et le type descend jusqu'à l'idiotie. Elargissez les maxillaires en amincissant les lèvres, vous produirez la férocité. Chacune de nos passions manifeste spécialement un instinct animal et les ressemblances bestiales dévoilent, d'un seul coup d'œil, l'âme des gens. Qui n'a remarqué le rapport des gens de loi et du renard, de ceux d'Église avec la fausse bonhomie de l'ours, tandis que les hommes généreux mais sans grande pensée ressemblent au cheval, que nos condottiere ont des profils d'oiseau de proie et que le type commun parmi le peuple est celui du chien ou du mouton. Quoi d'étonnant que nous ayons des instincts, puisque notre organisme ressemble en tant de points à celui de l'animal ? Mais la nécessité du travail impose au corps humain une allure attristante : on reconnaît la profession au développement ou à l'atrophie de telle partie du corps : la mode aussi détériore nos fomes. Les pieds sont également déformés par la misère et par le luxe, par la fine chaussure ou la marche nue : il faut donc les dessiner idéalement.

Préférez aux courtisanes les femmes de haute lignée et de bonnes mœurs. L'oisiveté, la rêverie, la lecture des poètes et une ascendance de richesse vous assurent que ce sont vos bons sujets d'étude. Efforcez-vous de les intéresser afin de donner essor à leur coquetterie : les honnêtes ont souvent beaucoup d'expression, au lieu que celles incontinentes paraissent comme vides. Le désir réfrené brille dans les yeux. Pourquoi les femmes vont-elles révéler leurs luxures, leurs actes les plus honteux et les plus secrets au prêtre qui n'en peut rien faire, tandis que ces mêmes révélations serviraient grandement au peintre ?

Je porte toujours avec moi de petits cahiers où je dessine ce qui me frappe : cependant je n'ai jamais transporté un de mes croquis dans une œuvre. J'étais bien jeune quand j'ai peint un des anges dans le *Baptême du Christ* de maître Andréa Verrochio et déjà j'avais inventé une beauté que nul n'avait encore vue. Mes têtes ne ressemblent ni à moi, ni à mes amis : elles sont des médailles de ma pensée et pour cela elles intéresseront toujours ceux qui pensent.

Evitez le caractère, comme les modes de votre temps et pensez au temps futur.

Le peintre n'est pas un historien des mœurs, il représente l'homme, mais non les Milanais ou les Florentins. C'est déjà trop, que l'air de parenté qu'ont toujours les plus divers personnages du même artiste.

Les sentiments violents, les actions dramatiques frappent la sensibilité plutôt que l'imagination. Au contraire, si votre personnage ne représente que lui-même, sans acte, sans attribut, il irrite l'esprit du spectateur et l'homme, vous le savez, méprise ce qu'il comprend. Que toujours les formes soient harmonieuses et telles que les anciens les ont arrêtées. Nous autres modernes nous ne pouvons inventer, après eux, que dans l'expression. Pour en découvrir la théorie, suivons la voie des sciences, l'expérience ! Aux moments heureux, quand nous contemplons une magnifique campagne par un beau soleil ou que nous écoutons une suave musique, ou enfin qu'un être aimé nous tend la main, nous ne savons comment rendre notre joie : nous la disons indicible, inexprimable, ineffable, intraduisible. Eh bien ! je propose de dire l'indicible, d'exprimer l'inexprimable, de réaliser l'ineffable et de traduire l'intraduisible et toutes ces choses sont bien au-delà des proportions ; et leur peinture dépasse la représentation plastique, c'est une création spirituelle et qui attirera l'esprit. Ces figures donneront la même joie qu'un visage aimé. Mais le visage renouvelle sans cesse son accent et la figure peinte, non.

La complexité de l'expression compensera donc la succession si variée des jeux de la physionomie. En ce genre où je n'ai pas eu de précurseur, voici comme je procède. Je fais plusieurs dessins de la même tête, les uns très tendres, les autres ironiques, ici pleins de langueur et là tout à fait vifs ; et d'après ces versions du même texte, empruntant, d'ici et de là, une nuance, je compose un visage tellement énigmatique que chacun y voit ce qu'il veut, sans cependant se tromper tout à fait sur ce que j'y ai mis, puisque ma volonté était de tramer l'expression avec les fils les plus variés. Vous savez qu'en mélangeant plusieurs parfums, on en produit un nouveau ; ainsi je mêle des accents très divers et ils forment un charme composite qui ne lasse pas le spectateur, car celui-ci n'est jamais sûr que ce qu'il voit, soit ce qui est. Dans cet art, la figure domine le spectateur par la puissance du regard et inquiète son esprit par un effet simultané d'accueil et de dédain, également réparti entre les yeux et les lèvres. Il y a une gloire plus grande à œuvrer en ce genre qu'à peindre les passions, parce que les mouvements de la pensée sont plus subtils.

Je sais bien que je ne suis pas un lettré et que des présomptueux se croient le droit de me blâmer de ne pas disserter en savant humaniste ! Les insanes ! Je peux leur répondre comme Marius aux patriciens romains. « Ceux qui se font honneur du travail des autres me contestent le fruit de mon propre labeur. » Ils diront que n'étant pas un lettré de profession, je ne dois point exposer de théorie. Ils ignorent que ce qui m'occupe relève de l'expérience et non de l'élocution. Ceux qui ont bien écrit n'ont eu d'autre Muse que l'expérience ; c'est ma rectrice. S'ils me dédaignent, moi qui suis un créateur, je leur dirai qu'ils ne sont que des récitateurs de l'antiquité. Le créateur est un intermédiaire entre la nature et l'homme, au lieu que les déclamateurs ressemblent aux miroirs qui n'existent pas par eux-mêmes et qu'on ne regarde que pour ce qu'ils reflètent. Si je ne sais pas justifier mes découvertes par des citations, j'invoquerai une autorité plus haute, l'expérience, maîtresse de leurs maîtres.

Rien ne peut être aimé ou haï que par la connaissance ; l'amour est son fils et d'autant plus digne que la connaissance est plus profonde. Or, je puis dire que j'aime la vérité, moi qui m'efforce de la dégager des formes. Les humanistes décrivent les tableaux antiques que nul n'a vus, et moi je fais des tableaux que l'on voit et qui sont tirés de mon raisonnement. Les œuvres anciennes sont des exemples, elles doivent servir à en produire de nouvelles. Si j'avais, comme d'autres, copié les draperies des statues romaines, on m'aurait applaudi pour cette imitation. J'en ai inventé qui sont propres à mes figures. Qui ne sait les mathématiques ne peut me comprendre,

mais ce sont là des sciences imitables : le disciple en sait bientôt autant que le maître ; il n'en est pas ainsi pour la peinture. La géométrie ramène toute surface au carré, tout corps au cube ; l'arithmétique fait de même des racines carrées et cubiques, mais la beauté des lignes ne se voit que dans la peinture, et là, le plus appliqué des disciples n'égale souvent pas le maître.

L'artiste peut prendre un tel empire sur l'esprit, qu'il fasse aimer une femme peinte autant qu'une vivante. Il m'est arrivé d'exécuter une peinture sacrée dont un homme s'éprit ; il l'acheta et voulut faire disparaître ce qui indiquait la divinité pour la pouvoir baiser sans remords. Enfin, il fallut ôter la peinture de la maison. Ce trait montre une âme désordonnée ; mais combien trouvent un plaisir très pur à contempler une beauté, fille de notre art ! Si je voulais parler en humaniste, je dirais que la plus noble passion est celle qui aime l'image de la beauté au lieu de la réalité charnelle, et qu'il est noble de trouver son plaisir dans la seule contemplation. Tout n'est pas dans les livres : la description ne donne qu'une faible idée des choses, tandis que l'art les montre ; avec leur variété il crée les choses ravissantes, comme les épouvantables. Il est seigneur et dieu des formes. Bocage ou désert, neige ou canicule se montrent à son gré ; il élève les montagnes, creuse les vallées, ou étend une grève le long des flots. Tout ce qui existe dans l'univers par essence, présence et imagination, il l'a dans l'esprit et dans les mains ; et ses mains sont si puissantes qu'elles créent l'harmonie par les proportions saisies d'un seul coup d'œil.

J'ai étudié la magie pour savoir ce qu'il y a de réel dans cette prétentieuse recherche. Mon crayon commande aux esprits mieux que la baguette, car je fais sortir un ange d'une feuille de papier. Le peintre est le vrai magicien. Il appelle des esprits et les esprits prennent forme. La plupart du temps les nécromanciens se donnent des hallucinations et de grandes fatigues, risquent le bûcher et deviennent fous. Ils prétendent que les esprits leur parlent. Comment le feraient-ils, n'ayant pas de bouche, ni aucun moyen de faire vibrer l'air ? A la façon de la peinture qui parle à l'imagination. En vain je leur ai demandé, à ces insensés, de dessiner leurs visions. Ils ne m'ont rien montré. Aucune étude même de choses vaines n'est tout à fait inutile ; j'ai conçu le dessein de faire ce que la magie se propose sans y parvenir et j'ai dirigé mon application vers la figure qu'on pourrait attribuer à des esprits qui auraient pris corps : j'entends de bons et nobles esprits, car pour les méchants et stupides, il n'y a qu'à sortir de chez soi, pour en rencontrer. Quel sera le propre d'un esprit, sinon la puissance spirituelle ? et comme la vraie connaissance ne permet ni la méchanceté, ni la familiarité, il faut une expression de douceur et de dédain. Mes figures ne sont pas tout à fait célestes ; le spectateur les honorerait sans les aimer ; ni cependant réelles, elles n'auraient pas agi sur l'esprit qui ne s'émeut qu'à la rareté et à l'étrange.

Je vous ai déjà dit de mêler l'adolescent et la vierge pour éviter l'espèce de grossièreté qui tient au sexe : car c'est dépréciation pour l'œuvre d'éveiller l'animalité. Je vous conseille de former votre expression, avec le regard, (je ne dis pas les yeux) d'un savant homme et le sourire d'une coquette ; et les accordant, d'étonner le spectateur que dominera la pensée virile tandis qu'il sera séduit par la grâce féminine. Quoi de plus beau que la science sous les traits de la grâce ; l'austère rectrice du monde avec des yeux séduisants et une bouche délicieuse. On a fait avant moi des anges adorables, mais d'un charme tout fait d'innocence et de traits enfantins. Je leur ai donné l'expérience, résultat des méditations profondes : chez moi leur adhésion au bien est basée sur la connaissance du mal. L'Art est cet arbre dont parle l'Ecriture et qui seul est défendu. Pour attirer l'homme, il faut quelque chose de complexe. Sauf la Madone, qui est toute pureté, les anges n'ignorent point ce qu'ils combattent sans cesse et comme ces combats sont spirituels, ils appliquent leur merveilleux entendement à être plus subtils que le Malin. Quant à maître Léonard — ne riez pas, c'est ainsi que nos paysans appellent le diable, — ne le peignez jamais. Sous les traits que lui attribue la dévotion il serait laid ; et en le faisant autrement, vous déplairiez à l'Eglise.

Nous, inventeurs de fictions, nous devons respecter les anciennes et le commun sentiment qui n'est pas si malhabile, puisqu'il donne des formes animales à ce qui vient d'en bas, réservant la beauté pour ce qui descend du ciel. Un humaniste ne manquerait pas de vous donner son avis comme une vérité, sous la citation d'un ancien. Les commentateurs ne trouvent-ils pas dans la Bible des choses qui s'appliquent aux guelfes et aux gibelins, et chaque parti ne reconnait-il pas l'Antéchrist dans le chef ennemi ? Un dominicain vous dira que Saint Jean à Pathmos a prophétisé les événements actuels de la Toscane ! Je ne philosophe pas : je peins ma pensée, par dedans et par dehors. L'homme pense librement : il ne saurait parler de même. Pour un qui a des vérités à dire, mille sots suivent d'absurdes chimères. La parole des prêtres est excellente, leurs mœurs sont mauvaises. Observons les lois de notre art et approfondissons ses mystères : ils suffisent à la plus grande perspicacité. L'homme est le domaine de l'homme ; mais certains semblent plus qu'humains et d'autres, moins. Souvent

j'ai admiré plus d'âme dans mes chevaux que dans les gens que je fréquentais. Il y a quelque chose d'irritant à voir les êtres stupides jouir d'un aussi bel organisme que les intelligents. C'est à croire que plusieurs anges se sont humanisés et que beaucoup de bêtes sont devenues des hommes. Je ne vois pas sans dépit des figures vulgaires ou grotesques manifester toutes les ressources de la ligne et de la couleur. La peinture ne devrait servir qu'à éterniser les plus nobles conceptions de l'esprit; car, comme un miroir incliné, par destination, elle reflète le ciel et perd sa noblesse à reproduire les bassesses de la vie.

La partie s'efforce constamment de se réunir à son tout pour finir sa souffraece qui est son imperfection même. Comme le papillon vole vers la lumière, l'homme aspire à revenir à son point de départ. Son désir continuel se tend vers le printemps nouveau et le nouvel été, et vers de nouveaux mois et vers d'autres années; il trouve les choses désirées bien lentes à venir, sans songer qu'il désire ainsi sa propre mort. Ce mystérieux et fatidique désir est la quintessence, l'esprit des éléments enfermés dans l'âme et qui tendent sans cesse à quitter le corps et à retourner vers celui qui les a formés. L'art assouvit, par ses œuvres, ce besoin impérieux, source des passions que l'esprit seul purifie. Dans cette recherche, l'homme s'éloigne du pôle animal et se rapproche de la Cause qui est toute spirituelle. L'œil du peintre, aisément fasciné par la nature, entraîne souvent sa main sans congé de son cerveau : il observe sans méditer et exécute sans réfléchir. On m'a blâmé de dire que le peintre doit être universel et cependant là est sa dignité. Il n'y a pas d'esprit si grossier qui ne soit capable, avec du temps et de l'application, de venir à bout d'un genre comme le paysage, les animaux, les fleurs et le portrait, mais ce sera un artisan et non un artiste.

Quand on compare les arts entre eux, on donne souvent la préférence à la Sculpture et, en cela, on se trompe. La statue ne vaut que par la proportion et le mouvement. Quant à la pensée, elle ne s'extériorise qu'au moyen du clair obscur. La personnalité ne paraît qu'au visage; les Vénus semblent toutes les filles du même statuaire: belles, mais pareilles. Nous ne pouvons pas dépasser cette beauté et à peine l'atteindre; travaillons dans le sens où la création est possible et personnalisons nos figures, de sorte qu'elles soient toutes différentes et le plus qu'il sera possible, non par les formes, qui sont limitées, par l'expression qui est, je ne me lasserai pas de le dire, le domaine de l'indéfini. Seulement, n'oubliez jamais que l'exécution doit être impeccable, dès qu'on a des intentions spirituelles. Une main lourdement dessinée suffirait à déshonorer la plus noble composition. Le fini de la touche donne un caractère précieux et augmente la signification.

On ne trouve pas de beauté chez les gothiques, mais leur façon minutieuse et très appliquée mérite la louange. Comment accorderait-on beaucoup d'attention à l'ouvrage où l'artiste visiblement a mis peu de soin? Ne laissez jamais une couleur s'isoler d'une autre; dans les figures secondaires il ne faut pas se relâcher quant à la ligne, mais on peut élargir un peu la touche. En peinture, il n'y a point d'antiques, et Giotto a commencé. Il n'y a donc rien à copier et cependant on nous renvoie toujours aux anciens pour un art si moderne. Au reste, l'imitation ne mène à rien. Il faudrait être semblable de corps et d'esprit aux artistes précédents pour continuer leur art. Je comprends à peine les pensées de la génération qui m'a précédé et j'entendrais celles de de maîtres lointains par l'espace et le temps à la fois? Tirons les formes de la nature et les âmes de notre âme. Les anciens ne firent pas autrement. Ils se sont exprimés : exprimons-nous. Profitons toutefois de l'expérience. Elle nous avertit que le grand art à Athènes fut de représenter Jupiter et Pallas; donc, le grand art à Milan sera de peindre Jésus et la Madone. La religion comme source des arts, en tout lieu, fut incomparable et le grand peintre sera toujours peintre religieux. D'autant plus que l'autre côté de l'inspiration, la mythologie, fut aussi une religion que nous n'entendons plus et que nous interprétons mal. Les anciens, avec leurs vêtements amples et flottants, avaient de continuelles occasions de voir des corps nus en mouvement; nous autres, nous déshabillons pour quelques heures un être du commun qui va vêtu à son ordinaire: cela ne suffit pas pour exceller aux nudités. L'homme se représente les formes avec d'autant plus d'intensité que son œil les perçoit moins; les femmes de notre temps inspirent de fortes passions et elles sont vêtues. Leur nudité produirait-elle un désir aussi vif? Même si vous cherchez la volupté, vous ne perdrez rien par le fait de la draperie : elle sera d'un ordre plus élevé Une femme nue correspond plutôt à la luxure qu'à l'amour, et la paysanne n'éveille que l'instinct, tandis que les Béatrice agitent l'âme par un sourire. Croyez-vous que le plus beau corps de l'Italie eût laissé dans l'esprit du Dante le reflet fécond et immortel de celle qui lui apparut resplendissante, pleine de noblesse et de douceur et qui, avec une ineffable courtoisie, le salua par un certain mélange de dignité et de bonté, lequel produisit sur lui tant d'effet qu'il crut, en ce moment, avoir atteint le plus haut degré de la béatitude. Selon la *Vita Nuova*, donnez à vos figures cette ineffable courtoisie, ce mélange de dignité et de bonté qui produira encore un grand effet. Peignez les femmes en Béatrice. Je

vous ai dit que les dames vertueuses avaient un plus vif rayonnement que les impures ; également le peintre débauché refuse à son œuvre tout ce qu'il jette à la volupté. N'ayez, ô peintres, que la peinture pour dame et amie et vos créations pour progéniture. Le même écu ne peut pas tomber à la fois dans la poche du tavernier et dans le chapeau du mendiant. Les passions dévorent la substance de l'homme plus que le travail et la dévorent toute entière.

De notre cœur, de notre esprit, des âmes et des esprits doivent naître, pour la vie idéale de la beauté. Votre œuvre n'aura que la sensibilité de votre cœur, que l'étendue de votre propre cerveau. L'artiste se reproduit dans ses ouvrages et comme un père donne une bonne ou une mauvaise constitution à son enfant, selon qu'il est sain ou malade, lui infligeant la conséquence de ses vices ou le faisant profiter du fruit de ses vertus. Ainsi l'artiste donne sa moralité ou sa perversité à ses créations. Il n'est donc pas indifférent qu'un artiste soit sage et de bonnes mœurs : vertueux et savant, il mettra ces caractères en ses inventions. Le sacrement est bon, même d'un prêtre indigne, mais non pas le tableau d'un méchant peintre.

Rien ne prouve mieux l'immortalité de notre âme que cette recherche de la perfection qui a inventé les arts pour se satisfaire. Notre étude si patiente de l'œuvre divine demande plus d'effort que de chanter matines. Le rosaire ne coule pas dans nos doigts, mais par eux la Vierge apparaît et, après elle, les saints : par nos soins, la Divinité se fait voir, et c'est un grand miracle !

Les prêtres nous reprochent de dessiner d'après l'œuvre du Seigneur, au jour du Seigneur ! Ils nous blâment aussi de peindre des sujets profanes ! O stupides ! Que veut dire profane ? Que veut dire sacré ? La grandeur de Dieu, je la vois dans un coquillage, dans une fleur, dans une feuille ! Un visage qui sourit, un jeune et beau corps qui s'agite ne manifestent donc pas la Providence ? Jésus n'a-t-il pas parlé de la fleur des champs ? Il s'est plu entre Marthe et Marie, il a parlé doucement à la Samaritaine et à Madeleine. Et nous ne pourrions peindre ces saintes femmes, en les faisant belles ! Si Esther entre au cœur du roi Assuerus, ce n'est que par ses charmes ! Eve ne pourrait-elle paraître à côté d'Adam, dans sa splendeur de première épouse ? Lisons librement le divin livre des corps et des âmes, tel que son auteur l'a écrit pour sa gloire et pour notre joie.

Si on dit que la vue distrait l'entendement de la subtile connaissance mentale qui mène aux connaissances divines et qu'un philosophe se creva les yeux pour mieux penser, je répondrai que l'œil, seigneur des sens, fait son devoir, en s'opposant aux discours de ces menteurs obtus, criards et gesticulants, et que le philosophe qui s'aveugla pour mieux raisonner était fou... et son acte suffit à montrer l'insanité de ses raisonnements. Du reste, le raisonnement n'est-il pas la source des pires insanités, des hérésies et des schismes ? Si l'Eglise a été tant de fois et si inutilement troublée, les fauteurs sont des moines, des songeurs qui, du fond de leurs cellules, rêvèrent des doctrines de désordre ; et toujours les mœurs seront gâtées par des moines et non par des artistes. Contemplateurs non d'hallucinations, mais de l'œuvre divine, nous ne pensons point à imposer au monde des nouveautés, mais à créer de belles fables pour la joie pure des esprits pacifiques. Non, l'art ne corrompt point les mœurs. Ce ne sont pas les femmes peintes qui perdent jeunes gens et vieillards, désolent les familles et poussent au vol et au meurtre. Elle serait bien pure la cité qui ne renfermerait des courtisanes qu'encadrées et où la débauche ne naîtrait que de la contemplation des œuvres... Oui, l'artiste est le meilleur des citoyens, car son génie devient le bienfaiteur de sa race et lui communique un prestige véritable. Il ennoblit les lieux où il travaille ; et, enfin, comme un enchanteur, il transforme tout ce qu'il regarde. Mais voici que de la grande connaissance naît la grande humilité.

Tandis que tous admirent l'œuvre et la proclament divine, l'artiste insatisfait souffre ; il a vu des défauts ou bien il aperçoit trop tard des beautés qui manquent. Quoi qu'il réalise, il conçoit toujours une perfection plus absolue. Il accepte les louanges en face de ses rivaux, car il est homme, il en jouit ; mais en face de lui-même il se blâme et s'irrite de son impuissance. C'est un grand drame que celui qui se passe dans l'esprit du peintre épris de son art et qui veut réaliser sa plus haute pensée.

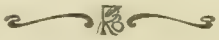
Parmi les travaux que la légende attribue à Hercule, le plus prodigieux est celui où le héros va arracher à la mort Alceste, la femme de son ami Admète. Il ne s'agit plus de tuer des brigands ou d'abattre des monstres. Il va lutter contre la mort même. Ainsi fait l'artiste pour toute beauté qu'il voit ; il l'arrache au néant, il la sauve de la mort et la rend pour des siècles à la contemplation des hommes. O dormeur, qu'est-ce que le sommeil ? Il ressemble à la mort ! Pourquoi ne fais-tu pas une œuvre qui, après ton trépas, continue ta pensée. Voilà l'exhortation que j'adresse à ceux qui sont capables de l'entendre. Dieu, par amour de son ouvrage et pitié de notre détresse, nous a permis de créer des images qui nous survivent. Le guerrier n'est connu que grâce à l'historien. Le peintre se défend lui-même contre l'oubli et il rend à ceux qui l'ont protégé le même office devant la postérité ; car sa mémoire, au lieu de s'effacer, augmente d'éclat avec le cours des

âges : lui qui a représenté les saints devient un saint lui-même, et les fidèles de l'art l'honorent en l'étudiant.

Il n'est pas de plus noble destinée que celle-là, ni de gloire aussi pure, car elle ne coûte ni larmes, ni sang comme celle des conquérants; elle ne produit que de la joie et de la plus noble ; et tant qu'il y aura des hommes civilisés un grand peintre aura des amis partout où se verra une de ses œuvres; et le ciel dont il a été l'interprète l'aura accueilli.

Et maintenant, honorons le Seigneur d'abord pour l'amour que rationnellement nous devons lui porter et ensuite parce qu'il sait abréger et prolonger notre vie, ce bienfait qu'il faut estimer, même aux heures douloureuses (1).

PÉLADAN.



LA COMPOSITION DANS LES PREMIERS ROMANS DE G. DE MAUPASSANT

Une Vie (1883) et *Bel Ami* (1885).

L'un des personnages que Maupassant a mis en scène, le peintre Olivier Bertin, se plaint avec mélancolie de l'épuisement des sujets : « Autrefois, dit-il, le monde des motifs nouveaux me paraissait illimité, et j'avais, pour les exprimer, une telle variété de moyens que l'embarras du choix me rendait hésitant. Or, voilà que, tout à coup, le monde des sujets entrevus s'est dépeuplé, mon investigation est devenue impuissante et stérile. Les gens qui passent n'ont plus de sens pour moi, je ne trouve plus en chaque être humain ce caractère et cette saveur que j'aimais tant discerner et rendre apparent.. (1) » Nul doute que cette plainte ne renferme un écho de l'étonnement douloureux qu'éprouvait l'auteur lui-même en sentant sa veine se tarir et son observation s'épuiser. *Fort comme la mort* est de l'année 1889 : l'amère tristesse dont ce roman est imprégné trahit les propres préoccupations de l'artiste, l'ennui de vieillir, la crainte de la solitude, de l'abandon, de la mort, les désillusions de l'amour et les défaillances de la gloire. A partir de 1889, la production littéraire de Maupassant n'est ni aussi régulière ni aussi abondante que pendant ses premières années d'activité; son dernier roman, *Notre Cœur*, se distingue nettement, par la sobriété d'invention et la simplicité d'action, de ses autres compositions. Ce n'est plus le temps où l'auteur fécond publiait tous les ans un roman nouveau et où son inlassable imagination pouvait fournir en même temps à plusieurs journaux la matière de deux ou trois recueils de nouvelles.

Cette production considérable n'a rien d'anormal et n'est pas unique dans l'histoire des lettres. Mais si l'on songe que presque toutes les œuvres qui naquirent ainsi hâtivement, en quelques années, ne sont pas éloignées d'être des chefs-d'œuvre, qu'elles sont écrites en une langue élégante et pure, une des plus limpides de notre littérature, il ne suffit pas, pour expliquer un effort aussi soutenu, de dire qu'il était servi par une volonté énergique et une facilité exceptionnelle. Il faut aussi se rendre compte des conditions dans lesquelles Maupassant écrivait, du travail de composition que représente chacun de ses romans, des qualités d'observateur ou d'investigateur sur lesquelles se fondait son invention. Cette étude devient possible si l'on ne sépare pas de chacun de ses romans la série des nouvelles qu'il produisait au même moment et presque au jour le jour, avec une fertilité en apparence prodigieuse. On a tort, en général, d'étudier chez Maupassant distinctement le romancier et le conteur. Outre que les mêmes qualités se retrouvent chez l'un et chez l'autre, il y a chez le conteur de nouvelles une faculté d'information et de recherche qui ne cesse jamais d'être au service du romancier ; en réalité, Maupassant n'avait pas de meilleur moyen d'écrire ses romans et de les faire copieux, abon-

(1) En sa trentième année, Léonard de Vinci vint à la cour de Ludovic Storza, et fonda à Milan, la première académie qui ait existé en Italie.

Une gravure authentique du British Muséum qui représente une Florentine dec[illegible] vue de profil porte ACHA : LL : V : semble un diplome ou un projet de diplome. On possède six dessins d'autrefois où le cordon franciscain se contourne et se noue à la manière de la calligraphie décorative des Arabes : on [illegible] : ACADEMIA LEONAR DI VINCI. Ce groupement pouvait comprendre d'abord les disciples-peintres : Luini, peut-être l'adorable Sodoma, Andrea Solario, Marco da Oggione, Beltraffio, Cesare da Sesto, Gaudenzio Ferrari, Andrea Salaï, Francesco Melzi, l'humaniste Lomazzo, Fra Luca Pacioli, l'auteur de la *Divina Proportione*. Constantin Lascaris et Demetrius Chalcondylas, le poète officiel du duc Bellincione, parfois l'illustre Bramante, se joignaient aux élèves.

Cette Académie devait grouper, en outre, des jeunes hommes avides de culture et séduits par le génie et la grâce du Maître.

Ce n'est donc pas une [illegible] de supposer qu'il ait parlé une dernière fois à ceux qui, depuis seize ans, se nourrissaient de sa science; et s'il l'a fait, à ce moment tragique pour lui, il dut s'élever aux considérations les plus élevées et donner sa théorie de l'art; nous dirions, aujourd'hui, son esthétique.

Dans les divers manuscrits publiés par M. Ravaisson, du [illegible] et de la collection de Windsor [illegible] M. [illegible] trouvent dispersés les éléments de cette dernière leçon.

Les guillemets pour les phrases textuelles et les renvois aux divers cahiers auraient hérissé singulièrement cet essai. Il s'adresse aux artistes, mais plus encore aux lettrés d'une [illegible] dans sa culture les Beaux-Arts des Belles Lettres. Puisse cette sublime voix d'outre-tombe exorciser l'art et le goût contemporains!

(1) *Fort comme la Mort*, édit. ill., p. 144.

dants en péripéties et en observations de détail, que de rédiger, pour les journaux auxquels il collaborait, de nombreuses nouvelles. Celles-ci se sont trouvées très souvent n'être que des notes prises au courant de la réalité pour le roman projeté, et nous les pouvons consulter, parfois comme de premières esquisses des chapitres définitifs, toujours comme de curieux documents sur la composition et la mise en œuvre du roman.

Bien entendu, c'est surtout dans la première partie de la vie de Maupassant, celle de la grande activité littéraire, que cette étude peut être intéressante et suggestive. *Une Vie* (1883) et *Bel Ami* (1885) présentent, à ce propos, une conformité particulièrement curieuse avec les livres de nouvelles qui paraissent pendant les mêmes années. Il n'est pas non plus sans intérêt de rechercher, pour ces deux romans, des indications ou des rapprochements dans les recueils posthumes (1).

I

Lorsqu'il écrivit ses deux premiers romans, Maupassant subissait encore profondément l'influence que les conseils et l'exemple de Flaubert avaient exercée sur ses débuts d'écrivain. Celui-ci commença par inculquer à son disciple l'habitude de regarder les choses et de choisir ce qui, en elles, pouvait profiter à sa « consommation littéraire ». Souvent, il lui disait avec bonhomie : « Va te promener, mon garçon, observe autour de toi, et tu me raconteras en cent lignes ce que tu auras vu ». Il l'employait à des recherches topographiques ou à des enquêtes bibliographiques, par exemple, pour donner un décor réel à la promenade de Bouvard et de Pécuchet, dans les falaises entre Etretat et Fécamp, ou pour composer le plan d'éducation de ses deux bourgeois (2). A cette école, Maupassant apprit à concevoir « tous les accidents du monde, y compris sa propre existence, » comme une matière uniquement destinée à être élaborée et transposée en œuvres littéraires (3). La seule faculté qui se développa en lui, au cours d'une vie passablement variée et mouvementée, c'est « une manière individuelle de voir et de sentir ; » et bientôt, apprenant à traduire ses observations, il cessa de se plaindre à son maître, comme il l'avait fait dans une période de découragement, de la monotonie des événements, de la banalité du monde, ou de la mesquinerie des passions humaines (1).

Il y avait chez les deux écrivains, de même race et de même tempérament, une disposition commune à considérer la vie comme spécialement faite pour l'art : c'est en observant tout près de lui la nature et l'homme que l'artiste se documentera ; il devra toujours chercher à découvrir des combinaisons nouvelles de ces deux éléments, et son investigation ne sera jamais stérile, car les combinaisons sont inépuisables. Aussi le détail précis prend-il dans le roman une importance capitale, et l'effet rendu sera d'autant plus puissant que le détail, par sa petitesse même et souvent par sa banalité, sera plus vécu, plus proche de la réalité moyenne. Voilà pourquoi Flaubert se donnait tant de mal, par exemple pour situer son action dans un milieu réel, qu'il connaissait lui-même, qu'il avait spécialement visité et étudié, en méditant l'intrigue du roman projeté ; de ce même souci d'information s'inspirent les lectures qu'il s'imposait, le genre spécial d'érudition qu'il voulait acquérir, toujours en quête du document particulier, poussant l'exactitude, quand il décrit la mort des mercenaires dans *Salammbô*, jusqu'à lire ou faire lire par ses amis des observations médicales sur des gens qui se sont laissés mourir de faim (2).

Les conseils que Flaubert donnait à son jeune ami et l'examen des premières œuvres que Maupassant écrivit nous permettent d'affirmer que le disciple apporta dans la composition et la mise en œuvre d'un roman la même scrupuleuse méthode que son maître. Il faut cependant mettre à part la documentation par le livre, à laquelle Maupassant ne semble jamais avoir eu recours : on connaît, et il a avoué lui-même plusieurs fois, son manque de goût pour la lecture. Il pensait que les livres, parce qu'ils déforment nécessairement la réalité en la limitant, trompent et faussent l'esprit. A propos de l'éducation d'une de ses héroïnes, il écrit : « Quand on contemple l'existence à travers quinze mille romans, on doit la voir sous un drôle de jour et se faire, sur les choses, des idées assez baroques (3). » D'autre part, nous savons qu'il avait lui-même fort peu de penchant pour ces discussions littéraires ou philosophiques auxquelles se complaisait l'esprit curieux et paradoxal de Flaubert. Enfin, aucune disposition psychologique, aucune doctrine esthétique ne gênait chez lui l'observateur sincère de la réalité. Il n'y a donc rien d'acquis ni d'artificiel dans la matière sur laquelle travaille l'écrivain. Il se donne aux choses avec une complète indépendance d'esprit et les re-

(1) Nous rappelons la chronologie des œuvres de Maupassant pour cette époque : *Une Vie*, *Clair de Lune*, *Contes de la Bécasse* (1883), *Bel Ami*, *Yvette*, *Contes du jour et de la nuit* (1885).

(2) Lettre de Flaubert à Maupassant, de novembre 1877.

(3) Cf. Flaubert, préface aux chansons de L. Bouilhet, p. 184.

(1) Lettres de Flaubert à Maupassant du 23 février 1873 et du 15 juillet 1878.

(2) *Correspondance*, t. III, p. 216 et 225.

(3) *Yvette* (édit. illust.), p. 15.

flète presque inconsciemment. C'est le monde qu'il fréquente, la vie à laquelle il se livre, qui composent en lui, sans contrainte, la nouvelle et le roman, avec une fidélité si absolue que l'on a pu chercher dans son œuvre et retrouver toutes les préoccupations et presque tous les événements qui ont traversé son existence (1).

Avec de pareilles dispositions, il n'y a rien de surprenant à ce que Maupassant ait donné pour cadre presque unique à son premier roman le pays dans lequel son observation s'était éveillée et d'abord exercée. *Une Vie* se passe tout entière — à part l'épisode du voyage de noces — au pays normand. On peut même dire que, dans un roman où les incidents se suivent aussi nombreux et quelquefois aussi incohérents qu'ils le sont dans une existence réelle, c'est l'unité de lieu qui crée l'unité d'action; l'auteur est parvenu à nous familiariser avec ce pays de Caux, en nous le présentant comme le milieu naturel et nécessaire de ses personnages, au point que nous ne séparons plus les événements du paysage qui les enveloppe, et que celui-ci prête à ceux-là de sa réalité.

S'il n'y a pas, dans tout l'œuvre de Maupassant, de descriptions mieux rendues ni plus suggestives que celles de la Haute Normandie, cela tient à ce que le paysage normand a encadré, sinon toute sa vie, au moins son enfance et sa jeunesse. Or, les impressions de l'enfance sont non seulement les plus durables, mais aussi les plus sincères, parce qu'on les éprouve sans s'en apercevoir, sans penser à les noter et à en tirer parti, parce qu'elles pénètrent l'âme lentement, imposent une façon de voir contre laquelle on ne se défend pas, et arrivent à donner aux idées elles-mêmes une forme particulière. Semblable à l'héroïne de son roman, dont il a peint les années de jeunesse en cette terre normande, Maupassant « a semé partout des souvenirs comme on jette des graines en terre, de ces souvenirs dont les racines tiennent jusqu'à la mort (2) ». Et il les retrouve en refaisant toute l'histoire d'une existence qu'il a sans doute connue, et dont, en tout cas, il a emprunté bien des traits à sa propre vie et à celle des personnes qui entourèrent son adolescence. Des falaises d'Yport aux enclos plantés de pommiers qui bordent la grande route du Havre, dans un cadre très restreint, mais que la nature a fait extraordinairement varié, l'auteur promène pendant de longues années ses personnages, et retrouve avec eux les menus événements et les distractions habituelles qui marquèrent sa jeunesse : c'est lui qui s'en va en mer, avec les marins d'Yport, pour visiter les grottes des environs, ou pour pêcher et « lever au clair de lune les filets posés la veille » (1); c'est lui encore qui navigue sur les étangs, « à travers de vrais chemins taillés dans une forêt de roseaux secs, » passant toute une journée à ramer, assis entre ses deux chiens, tout préoccupé de projets de chasse ou de pêche (2); et c'est enfin de ses propres chevauchées qu'il se souvient, à travers les vastes plaines fouettées par le vent marin (3).

A la même époque, les recueils de nouvelles traduisent les mêmes impressions et les mêmes souvenirs. Ils sont remplis de ces histoires de chasse (4) qui évoquent des personnages pareils à M. de Fourville dans *Une Vie* : ces hommes n'ont eu, toute leur existence, qu'une inapaisable passion, chasser, tous les jours, du matin au soir, avec un emportement furieux (5), et ils passent seuls, au milieu des bois, des automnes et des hivers entiers, dans un de ces vieux manoirs qui rappellent le château des Peuples, entourés de longues avenues de peupliers ou de chênes, et où la seule pièce habitable est la cuisine, l'immense cuisine dont les lointains sombres s'éclairent quand on jette une bourrée nouvelle dans la vaste cheminée (6).

Dans les nouvelles, des coins de paysage rapidement enlevés, encadrent les histoires de chasse, les farces normandes, les paysanneries; et ces esquisses font songer au tableau complet dans lequel Maupassant a déroulé l'action de son roman. Il n'est pas étonnant qu'elles aient un tel caractère d'exactitude, car l'auteur, plusieurs fois, s'est borné à transposer, avec tous les détails essentiels, un horizon familier qu'il avait longuement contemplé : c'est ainsi qu'une de ses nouvelles contient une description de la côte de Canteleu textuellement identique au panorama de Croisset qu'il écrivit pour sa notice sur Flaubert (7).

Enfin, il n'est pas jusqu'au type des personnages que l'on ne puisse retrouver à la fois dans *Une Vie* et dans les recueils de la même époque. Nous avons déjà signalé le chasseur comme l'un des types familiers à Maupassant, l'un de ceux sur lesquels il pouvait le plus facilement concentrer ses souvenirs personnels. Mais l'héroïne même du roman, cette Jeanne, si franche, si généreuse et si maltraitée par la vie, paraît plusieurs fois dans les nouvelles, avec

1. Cf. G. Chadel, *Maupassant peint par lui-même*, Revue Bleue du 11 juillet 1896.
2. *Une Vie*, p. 26.

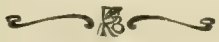
(1) *Une vie*, p. 27.
(2) *Ibid.*, p. 189.
(3) *Ibid.*, p. 191 et suiv.
(4) Dans *Mlle Fifi* : *La Rouille* et *Le Réveillon* ; dans *Clair de lune* : *Le Loup*, dans *Les Contes de la Bécasse* : *Les Bécasses*, *La Peur*, *Un Coq chanta*.
(5) *La Rouille*, p. 56.
(6) *Le Réveillon*, p. 208.
(7) Comparer le début de la nouvelle, *Un Normand* dans *Les Contes de la Bécasse* et la notice sur Flaubert, p. 56.

la même âme désarmée en face de l'existence, les mêmes dispositions au malheur, et presque les mêmes causes de misère. La plus caractéristique, parmi ces premières études, est la nouvelle intitulée *Le Pardon* (1) : elle présente comme une esquisse de Jeanne, une jeune fille élevée à côté de la vie, qui est incapable de soupçonner et de comprendre le vice, et qui, mariée ne découvre, après une trahison de son mari, d'autre remède au mal que le pardon (2). Un autre personnage d'*Une Vie*, tante Lison, offre avec le type de la vieille fille dans le conte intitulé : *La Veuve*, quelques curieuses analogies (3).

On pourrait multiplier les rapprochements pour prouver qu'au moment où il écrivait *Une Vie*, Maupassant ne laissait jamais sa pensée se détacher de la nature et des personnages sur lesquels il travaillait : presque toutes ses nouvelles se trouvent être, à quelque degré, des notes, des documents, des études fragmentaires pour l'œuvre principale.

EDOUARD MAYNIAL.

(*A suivre*)



LA VIE LITTÉRAIRE

Les Romans de M. Melchior de Vogüé

Eugène Melchior de Vogüé : *Le Maître de la Mer* (Plon, éditeur). — *Jean d'Agrève*. — *Les Morts qui parlent*. — Andrew Carnegie : *L'Empire des affaires*. Traduit de l'anglais par Arthur Maillet. Préface par Gabriel Bonvalot (Flammarion, éditeur).

Il doit y avoir quelque impardonnable irrévérence à comparer M. le comte Eugène Melchior de Vogüé au commun des mortels et des romanciers. Mais s'il était permis de considérer M. le comte Eugène Melchior de Vogüé comme un écrivain ordinaire, c'est-à-dire comme un écrivain très préoccupé de ne devoir sa renommée et sa réputation qu'à ses livres, on s'ennuierait religieusement et respectueusement en la compagnie de ses ouvrages. Et on se saurait gré systématiquement de s'ennuyer en une aussi noble compagnie.

On apercevrait du même regard toute la vie littéraire de cet académicien. Et l'on dirait : En somme, M. le comte Eugène Melchior de Vogüé, écrivain trop heureux dès l'abord, a fait au moins un livre utile : Le Roman russe, et il n'est pas beaucoup d'écrivains qui puissent justement se vanter d'en avoir fait autant.

Mais comme, au sortir du roman russe, il ne connaissait rien précisément, il fut contraint d'avoir des foules d'idées générales. En vérité, il pensa sur tous les sujets avec une éminente incertitude. Et lui-même confessera peut-être qu'il était trop souvent sur les hauteurs pour ne pas demeurer fréquemment dans les nuages. Mais si ses idées ont été toujours inconsistantes avec un peu trop de hardiesse et d'insolence, il fit toujours un effort louable pour avoir des idées et pour les exprimer avec splendeur.

Il erra laborieusement, gravement, parmi tous les domaines de la pensée. Parce qu'il avait lu dans le texte les romans russes et leur avait emprunté différentes manières d'être vague, il devint en quelques articles un philosophe social. Il se préoccupa non sans bonheur du malaise de nos âmes, et parce qu'il le déclarait indéfinissable, il se jugea très apte à le définir. Ce malaise existait vraiment. Qui donc, en effet, ne l'a pas ressenti plus ou moins après avoir lu les livres de M. de Vogüé ! Ce fut l'époque héroïque de sa vie littéraire.

A force d'ignorer de quoi elle souffrait, la société aurait pu périr. Elle préféra survivre. M. de Vogüé perdit son emploi philosophique et, comme les temps étaient durs, il devint député. Puis, de la politique, il tomba de toute sa hauteur dans la psychologie, lourde chute ! Il habilla assez richement ses récits avec les laissés pour compte des grands psychologues. Eux-mêmes les politiciens lui inspirèrent un roman : à cette œuvre on voit bien que les politiciens sont médiocres !..

Ainsi M. de Vogüé promène dans tous les sujets et dans tous les mondes sa noble horreur de la précision. Son âme est puissamment indécise, morne avec ampleur. Son esprit est comme un gouffre, qui a le vertige de son propre vide. Ses idées sont en quelque façon, comme du néant aggloméré.

Mais son travail, toujours sûr d'être récompensé, est malgré cela extrêmement consciencieux. On voit très bien que ses ouvrages ne sont pas composés avec cette vaine facilité qui est la perte des écrivains, après avoir été leur triomphe. Les livres de M. le comte Eugène Melchior de Vogüé sont laborieux comme leur auteur. Sa conception littéraire est magnifiquement grave : pas de badinage, point de futilité, nul abus de ces petits mots pour rire qui vicient toute notre littérature. Son style majestueux est très surveillé ; il utilise sans vivacité tous les mots qui se trouvent dans le dictionnaire, mais seulement les mots qui se trouvent dans le dictionnaire ; et c'est dans le temps présent où fleurit le « rastaquouèrisme » littéraire, une vertu recommandable. Du reste, M. le comte Eugène Melchior de Vogüé est dépourvu probablement de la plupart des qualités indispensables à un romancier, et surtout ses romans manquent de vie, mais ce n'est pas ma faute ; ce n'est pas la sienne.

1. *Clair de Lune* 1883.
2. On pourrait aussi chercher des traits épars dans les nouvelles *Le Réveil* et *Aventure parisienne* (Mme Tip).
(3) *Clair de Lune*.

On peut être un romancier médiocre, et un honnête homme, et un loyal écrivain riche en métaphores retentissantes.

Voilà ce que l'on dirait très probablement, s'il était permis de comparer M. le comte Eugène Melchior de Vogüé au commun des hommes et des écrivains. Mais cela n'est point permis.

Toute une coterie bien disciplinée pèse de tout son poids sur nous pour nous imposer une admiration qui marquerait une subordination, une sujétion. Vingt talents se dépenseront obscurément, opiniâtrement, pour élaborer une œuvre nouvelle. On aura licence de bouffonner sur leur labeur, ou de négliger simplement leur tâche et leur exemple. Ils sont les trimardeurs des lettres ; ils n'appartiennent pas à l'oligarchie de la littérature; et on saura bien les empêcher de s'introduire jamais en cette oligarchie.

Mais il est entendu par avance que M. le comte Eugène Melchior de Vogüé est exceptionnel, est grand par tout ce qu'il a fait, et plus grand encore par tout ce qu'il n'a pas fait. Il aurait pu être un grand ambassadeur, et quand je vous dis qu'il aurait pu être un grand ministre, j'ose espérer que vous ne prétendrez point le contraire. Il aurait pu être un député génial, mais vous savez la sottise du Parlement; il a failli être un grand... mais parfaitement, et même, on me le démontrait encore l'autre jour, une occasion se produisit, notez-le, où il faillit avoir une inspiration admirable qu'il aurait été sur le point d'exprimer en paroles qui n'eussent pas été très éloignées de toucher au sublime... Eh! tant mieux! car le sublime se fait rare. Mais tandis que toutes les publicités sociales, aristocratiques, mondaines ou industrielles, vous imposent l'enthousiasme sacré qu'il convient d'avoir pour un chef-d'œuvre, pour des chefs-d'œuvre, avant même que n'ait paru le chef-d'œuvre, si quelqu'un prend la mine, à la vérité modeste et discrète, d'être un juge équitable, il semble que de tous côtés on répète à son adresse la parole que les nobles jadis prononçaient contre d'Alembert et les encyclopédistes : « Cela veut se permettre de raisonner de tout et n'a pas seulement mille écus de rente », ou bien : cela n'est point né et se pique néanmoins de penser librement. Fi donc!

Parce que M. le comte Eugène Melchior de Vogüé aurait pu être ceci qu'il ne fut pas, et parce qu'il aurait pu être autre chose qu'il ne fut pas davantage, il faut de toute nécessité que les livres de M. de Vogüé soient importants, très importants, extraordinairement importants, quels qu'ils soient. O malice, effroyable malice du snobisme! M. de Vogüé qui en fut héros, en est aussi la victime. Et voici qu'il le prend de très haut avec l'univers.

Oui, M. de Vogüé, jetant ses regards sur tout l'univers, n'y découvre que soi-même avec netteté. Aussi, dans son œuvre, sa personnalité est surtout visible. Le gentilhomme domine le penseur, M. de Vogüé est noble, c'est entendu. Sa noblesse lui vient de son âme et de sa naissance et de ses relations. Noblesse hautaine et mélancolique, plus dédaigneuse à mesure qu'elle est plus inopérante... Le dédain peut être une force lorsqu'il agit, il est une impuissance lorsqu'il se répand en rhétorique plaintive. Le dédain de M. de Vogüé se répand de plus en plus en gémissements acrimonieux.

Il le met dans ses romans, qui sont des vengeances contre l'injustice de ses contemporains Les *Morts qui parlent* étaient privés de sérénité autant que d'intérêt romanesque. Quant au *Maître de la mer*!... M. le comte Eugène Melchior de Vogüé ne veut plus avoir des idées pour la beauté d'avoir des idées, et pour le bonheur austère d'en communiquer aux hommes le bienfait; il semble ne plus avoir que des rancunes qui s'exaspèrent en considérations générales.

O malice, effroyable malice du snobisme! A cause de lui, M. de Vogüé est toujours enclin à croire qu'il lui suffit de paraître pour être vainqueur, et, au contraire, il n'est vainqueur que jusqu'à ce qu'il paraît.

... Lorsque la reine Astarté, épouse du roi Moabda, fut chassée de Babylone, elle subit des traverses sans nombre, et devint même esclave du seigneur Ogul. Mais ses infortunes singulières ne lui apprirent point la sagesse, car elle avouait alors avec une franchise ingénue : « J'avais toujours entendu dire que le ciel attachait aux personnes de ma sorte un caractère de grandeur qui, d'un mot et d'un coup d'œil, faisait rentrer dans l'abaissement du plus profond respect les téméraires qui osaient s'en écarter. Je parlai en reine, mais je fus traitée en demoiselle suivante. »

M. de Vogüé, ayant non sans confusion de hautes idées générales, fut trop persuadé par son milieu que d'un mot ou d'un coup d'œil il devait faire rentrer dans l'abaissement du plus profond respect les téméraires qui osaient s'en écarter. Et parce que ce prince de la pensée académique avait toujours entendu dire que le ciel attachait aux personnes de sa sorte un caractère de grandeur... il fit tout et si bien, et autour de lui on fit tout et si bien, que maintenant nous sommes assez disposés à le traiter en demoiselle suivante.

Plus simplement, on observe de plus près les œuvres de M. de Vogüé et ses intentions. Et tout de même le respect subsiste. Néanmoins, on sourit un peu.

C'est qu'on est d'abord émerveillé de l'imposant appareil d'idées, dont ses livres sont encombrés et chargés, puis de la puérilité d'argumentation dont

ces livres mêmes témoignent, hélas oui! j'ai bien dit : de la puérilité qui se fait à son tour accablante, encombrante, obsédante.

Relisez, s'il vous plaît, *Les morts qui parlent*. Ou lisez seulement *Le Maître de la mer*. On ne saurait trop lire cette œuvre importante, oh! tellement importante.

Certes l'intrigue du *Maître de la mer*, de ce livre où s'accumulent tant de conférences inutilisées autre part, est puérile.

Le capitaine de Tournoël, explorateur de l'Ouadaï et du Bornou, à l'instar de Marchand, mais de naissance aristocratique, naturellement (l'idéal français ne peut être représenté dignement que par un capitaine aristocrate) est amoureux, assez fou, de Mme veuve Millicent Fianona, qu'il a rencontrée jadis dans les Alpes à 3.000 mètres d'altitude, et qui lui avait en ce temps-là donné une fleur. Cette fleur s'est desséchée, mais le capitaine se souvient de la donatrice, lorsque, sept ans après, il la rencontre dans le meilleur monde, et alors, comme le gouvernement, je le reconnais bien là! laisse son énergie inemployée, il l'aime avec une fureur de conquérant, d'ailleurs peu tacticien. Au reste, Archibald Robinson, milliardaire pour vous servir, homme pratique et impérieux, l'Anglo-Saxon lui-même, est fort épris de la belle veuve, encore que ses affaires gigantesques lui laissent peu de loisir. Il faut vous dire que Mme veuve Fianona n'est pas une femme ordinaire : elle a épousé un Brésilien qui avait des plantations, comme tous les Brésiliens d'ailleurs, mais surtout elle est fille d'un père irlandais et d'une mère vénitienne ; alors par l'effet de la race, ou des races, elle est une créature d'élite, avec un col de cygne. La voir c'est l'aimer. L'aimer c'est l'épouser.

Heureusement pour la France, après des chasses à courre, des excursions aux Pyramides, des voyages en un yacht, ah! ce yacht! le capitaine l'emporte. Archibald, un peu déconcerté, mais toujours supérieur et pratique, l'Anglo-Saxon lui-même, se remet au travail. Tournoël épouse Fianona. Entre nous, il doit y avoir du symbolisme dans le cas de la belle Brésilienne irlando-vénitienne — les races! vous savez — mais bien que chacun de ses actes soit entouré de dissertations psychologiques qui ne sont pas, si je peux dire, dans une musette, tout cela n'est pas clair... Mais on sent bien que toutes ces races!... Ah! vous m'en direz tant.

Au surplus, M. de Vogüé ne semble pas s'intéresser beaucoup à son intrigue, et comme je le comprends! mais c'est peut-être une raison suffisante pour que nous ne nous y intéressions pas non plus.

Il a voulu seulement, trouver un moyen de réunir et d'opposer l'un à l'autre le capitaine de Tournoël et sir Archibald Robinson, l'Anglo-Saxon lui-même. C'est pour cela qu'il a fait venir Mme Fianona, du Brésil, son père d'Irlande, et sa mère de Venise. Il n'y a que nous qui n'en revenions pas.

Bref, deux types d'un monde sont là qui se regardent dans ce roman. C'est Sir Archibald Robinson, l'Anglo-Saxon lui-même, comme j'ai l'honneur de vous le dire, qui fait des affaires prodigieuses dans les sept continents, le Napoléon de l'industrie cosmopolite, le roi de tous les métaux, l'empereur du trust universel des mers. Il est partisan du développement effréné de l'initiative individuelle. Tournoël lui, a le culte de la discipline, du devoir, du dévouement au drapeau et aux idées nobles. On l'avait vu poindre dans *Les Morts qui parlent*. Si ce n'était lui c'était déjà son frère. Déjà il souffrait de la bassesse politicienne. Depuis lors, il a exploré le Tchad et, par son héroïsme, il a falli précipiter glorieusement la France dans une catastrophe. Mais les bureaux et les ministres annihilent maintenant son beau génie. Archibald Robinson mettra enfin son argent au service de son idéal. Ce sera, si vous le permettez, la réhabilitation de l'or.

J'y consens, mais qu'est-ce donc que cette opposition systématique du caractère anglo-saxon et du caractère français? Est-elle bien conforme à la vérité? Est-ce que, dans la vie, les types ne se mêlent pas plus ou moins au point de se confondre parfois, et n'est-il pas d'excellents Anglo-Saxons qui peuvent être pris pour des Français et des Français qui peuvent être pris pour des Anglo-Saxons? Mais peut-être que les romans de M. de Vogué n'ont aucun rapport avec la vie!

Alors précisons. Sir Archibald Robinson est l'Anglo-Saxon lui-même qui travaille avec une force géniale dans les huit ou neuf continents à gagner de l'argent, de l'argent. Il a pour cela un principe infaillible, éprouvé. « C'est notre principe en matière d'affaires : miser partout, risquer partout. » M. Andrew Carnegie, parlant aux élèves du Curry commercial College, leur recommande, au contraire, le principe suivant : « Les maisons qui échouent sont celles qui ont dispersé leurs capitaux, ce qui veut dire qu'elles ont aussi dispersé leurs cerveaux. Elles ont des placements dans ceci, dans cela, dans autre chose encore, ici, là et partout. Ne mettez pas tous vos œufs dans le même panier est un proverbe entièrement faux. Moi je vous dis : « mettez tous vos œufs dans le même panier et surveillez ce panier. Regardez autour de vous et voyez ce qui se passe; les hommes qui agissent ainsi échouent rarement. Il est facile de surveiller et de porter un même panier. Il est fatigant de porter trop de paniers. » Le principe de M. Carnegie n'est donc pas précisément le même que le principe de M. Archibald Robinson.

Il est vrai que M. Carnegie est moins riche que M. Robinson.

Au reste, quel que soit le principe de M. Robinson, il l'emploie avec tant d'assurance qu'il doit nécessairement triompher. On le voit au début du livre traiter en deux pages des affaires avec les dix continents. D'ailleurs son secrétaire lui apprend la perte d'un navire. Et il gémit : il n'est donc pas assuré ! — Le Napoléon des affaires, l'Anglo-Saxon lui-même ne peut penser à tout !

M. de Vogüé paraît, d'ailleurs, très convaincu que ces Anglo-Saxons de génie domptent le succès et que ni les hommes, ni les éléments ne leur résistent — rarement les femmes. — On voit qu'il est pénétré d'admiration pour eux. Il a certainement raison.

L'autre jour, ayant terminé la lecture de son livre où tant d'idées roulent et s'entrechoquent dans tant de conversations, je lus cette information d'un journal français :

Le krach des trusts.

New-York, 22 octobre. — M. Nixon, président du trust des constructeurs maritimes, a été interrogé, hier, par le tribunal. L'interrogatoire de M. Schwab aura lieu demain.

M. Nixon n'a fait aucune difficulté pour déclarer que M. Schwab assuma l'entière direction du trust et acquit une grande autorité sur l'esprit des organisateurs ; il les persuada que les aciéries de Bethléem avaient une valeur énorme.

Interrogé sur le point de savoir pourquoi M. Schwab, après avoir reçu 7 millions de dollars comptant et 5 millions de dollars en valeurs, pour les aciéries de Bethléem, reçut de nouvelles valeurs pour une somme de 15 millions de dollars. M. Nixon répond qu'il n'en sait rien. Interrogé sur la question du chèque de 7 millions, il dit ignorer cette affaire.

On lui demande s'il sait pourquoi M. Pierpont Morgan reçut 5 millions de dollars en valeurs, outre le prix d'achat comptant du stock d'acier de Bethléem, il répond que personne ne l'a jamais demandé.

Cet interrogatoire met MM. Schwab et Pierpont Morgan en posture très défavorable.

Je ne prétends pas que ce petit fait puisse prévaloir contre l'impavide admiration de M. de Vogüé. Mais il m'amuse. Il m'amuse d'autant plus que M. de Vogüé ne s'abstient jamais de railler, si légèrement ! les pauvres parlementaires cupides et corrompus, et les pauvres ministres corrompus et cupides... Puis comme toutes ces peintures américaines me paraissaient sommaires et factices, comme il y a dans tout le roman une petite duchesse yankee laquelle s'est achetée un de nos plus nobles aristocrates français — qui pour bien montrer qu'elle est Américaine dit tout le temps : je vous ferai une vie très confortable, j'ai pour lui une amitié confortable, je suis confortable... je me suis demandé, moi, si M. de Vogüé connaissant tant que cela l'Amérique et l'Anglo-Saxon lui-même !

Peut être après tout que M. de Vogüé a seulement voulu trop prouver et qui veut trop prouver ne prouve rien. Mais au fait qu'a-t-il voulu prouver ?

Cela sans doute qui est furieusement raisonnable : « L'argent vaut par l'emploi que l'on en fait. Il est aussi absurde de mépriser que de déifier ce ressort (!) nécessaire de l'activité humaine. Lingot d'or ou lame d'acier, tous les outils s'ennoblissent quand ils travaillent pour une idée... Le monde est assez vaste pour que nos deux peuples y poursuivent sans désaccord leurs tâches respectives... »

Au moins, il le prouve en un beau style, car M. de Vogüé ne déifie pas des ressorts à chaque page. Il n'écrit pas constamment des phrases comme celle ci : « Ces yeux faisaient songer à deux oiseaux de proie aux aguets dans des trous de roches. Au fond de ces cavités, leur regard projetait comme un faisceau de volonté enveloppante sur les objets qu'il considérait, sur ce globe terrestre où il semblait qu'un aimant le ramenât. »

Oui, les héros de M. de Vogüé parlent bien ; ils parlent comme des livres ; ils parlent tous comme le même livre. Ils parlent beaucoup aussi. Quels bavards, ces hommes d'action !

Ils parlent un peu comme des prédicateurs qui ont écrit leur sermon d'avance. C'est que M. de Vogüé est bien incapable de simplicité. Il n'est point le penseur familier qui parle au cœur. Il exige, de qui le lit, une tension d'esprit toute pareille à la sienne durant qu'il écrit. Et il n'est nullement spirituel. Et son livre est un peu triste, — comme son âme désenchantée.

Tristesse des pensées, tristesse des mots ! Le style de M. de Vogüé est antique et solennel. O magnificence quelquefois pénible, grandiloquence souvent majestueuse et parfois lourde. Ah ! les pompes de ce style sont, pardonnez-moi, monsieur ! de véritables pompes funèbres.

Mais M. de Vogüé est un romancier aussi travailleur que laborieux. Et dans notre époque de littérature fabriquée à la grosse, les qualités qu'assure le travail ont plus de prix que jamais. C'est pourquoi, n'était la coalition violemment importune des snobismes agressifs et méprisants qui servent et accablent M. de Vogüé, on souhaiterait de grand cœur que chacun de ses ouvrages pût garder après son apparition quelque chose de l'importance qu'on lui attribue avant qu'il ne soit publié.

J. Ernest-Charles.

THÉATRES

Opéra-Comique. — *La Tosca*. Drame lyrique de M. Puccini. Renaissance. — *L'Adversaire*. Comédie de MM. Alfred Capus et Emmanuel Arène.

Si quelque chose au monde peut nous rendre jus-

tement fiers de notre jeune école de musique française, disons-le franchement et sans fausse modestie, ce sont des œuvres comme cette *Tosca* de Puccini, et d'une façon générale, celles de tous les auteurs en *i* et en *o* qui sont en train de faire tant de bruit par le monde. Notez bien que cette observation n'implique aucun blâme aux entrepreneurs de spectacles qui soumettent leurs drames à notre appréciation. Si nos deux théâtres nationaux de musique peuvent et doivent être, à maints égards, considérés comme un *Louvre* de la musique dramatique, c'est-à-dire un musée véritable où peu à peu se classent et s'ordonnent les œuvres consacrées par le temps et le succès durable, ce serait méconnaître une part, non la moins importante de leur rôle, que les réduire à cette tâche. Encore faut-il qu'ils nous tiennent en contact avec la production contemporaine, française aussi bien qu'étrangère : c'est à quoi d'ailleurs M. Albert Carré s'entend à merveille et nous pourrons bien ajouter, sans crainte de forcer la note, que cette seconde partie de son rôle, il la tient un peu au détriment de la première. Du moins lui devons-nous de prendre une conscience exacte des tendances de la musique étrangère et de pouvoir faire un significatif rapprochement avec les nôtres...

Je me garderai bien de raconter aux lecteurs l'histoire de la Tosca, drame sombre, le plus proche peut-être du mélodrame entre tous ceux qu'écrivit M. Victorien Sardou, qui fit, *matériellement*, les beaux jours du Théâtre Sarah-Bernhardt, mais contribua, *moralement*, à déprécier le magnifique talent de l'artiste qui l'interprétait. On ne joue pas impunément des *Tosca*, des *Théodora* et des *Fédora*, des mois durant, lorsque les indications de ce talent vous destinent à Monime, Phèdre, Andromaque, Dona Sol et Lorenzaccio : voilà une idée que j'ai développée assez longuement l'an dernier pour n'y plus revenir. Retenons-en seulement que la *Tosca* renferme les situations les plus violentes, les plus brutales et faisant appel à la pure émotion physique que M. Sardou ait portées à la scène : scène de torture, scène de viol, fusillade, tout ce que l'imagination peut assembler pour exaspérer les nerfs du spectateur. Il me souvient que jadis, aux premières représentations de *la Tosca*, d'ailleurs mise en scène par Mme Sarah-Bernhardt avec un souci de réalité qui ne pouvait être atteint sur un théâtre musical, la tension nerveuse était telle, durant la scène de la Torture, que de nombreuses spectatrices avaient des attaques de nerfs et devaient quitter la salle.

Ce genre d'émotions est déjà par lui-même trop grossier, il fait appel trop évidemment aux instincts animaux de l'âme humaine, pour pouvoir être classé comme *matière littéraire*. Mais qu'on ait pu songer à en faire une *matière musicale*, voilà qui dépasse l'entendement, ou du moins ne peut se justifier que par un parti-pris arrêté de méconnaître l'essence même de cet art et son génie intime! Si nous envisageons la musique, en effet, comme un prolongement de l'âme sur l'infini, comme une suggestion de l'illimité que la parole humaine, si éloquente, si subtile soit-elle, est impuissante à atteindre, alors le réalisme musical, ou plus exactement le *Vérisme* de MM. Puccini et consorts n'a plus de sens. Si maintenant nous nous plaçons, non plus au point de vue de l'essence même de la musique, mais de sa réalisation, que peut-elle bien ajouter à des scènes si violentes, si brutales, si effroyablement tendues?... Rien qui ne soit contraire à sa beauté propre, à tout ce qui compose sa merveilleuse action sur notre âme. Il advient alors qu'au lieu de renforcer l'émotion enfermée déjà dans la conception littéraire, elle n'atteint qu'à la fausser ou à la diminuer. Nous avons très présente encore à la mémoire l'intensité de certaines scènes de la *Tosca*, telle que la jouait Mme Sarah-Bernhardt. Prenons-les pour ce qu'elles étaient, c'est-à-dire des tableaux vivants mis en scène par une prestigieuse artiste. Ecartons toute idée de littérature,— c'est toujours ce qu'il faut ajouter avec M. Sardou... Eh bien... tels quels, et toutes réserves faites, ils atteignaient à un *effet* où la musique de M. Puccini n'arrive jamais, malgré ses débauches de sonorités et l'emphase de sa déclamation.

Car enfin, il faut bien le dire — et c'est là le fond même de la question, le point vital en quelque sorte — s'il y a une beauté propre à chaque art, laquelle est intimement unie à sa technique même, il y a également un genre particulier de laideur qui commence au point où il sort des limites expressives qui sont les siennes. M. Puccini et les adeptes du vérisme musical, pour s'être mal assimilé les théories wagnériennes, font une perpétuelle confusion entre le dynamisme musical et le renforcement des sonorités. Ils assimilent le bruit à l'intensité expressive de la musique, pareils à ces peintres qui croient qu'une débauche de tons mal accordés peut constituer une harmonie colorée... Par un perpétuel usage des passages de force, ils choquent en nous le sens inné des nuances, et vont contre cette loi psychique bien connue, aussi vraie sous le soleil du midi que sous les brumes du nord : à savoir que, nos sensations se précisant en nous *par différence*, le contraste *des effets* est la première condition de *l'effet* à produire...

Quand on sort d'une représentation comme celle-ci, on se reporte invinciblement et avec quelque fierté vers les compositeurs qui représentent, à l'heure actuelle, notre musique dramatique française et qui, du moins, à défaut de génialité, ont le goût et le sentiment de la beauté. On songe à M. Vin-

cent d'Indy qui sut transposer à son usage les théories wagnériennes et se libérer progressivement d'une main-mise qui pesait trop lourdement sur lui... à M. Gustave Charpentier, qui, lui aussi, poussa peut-être jusqu'à l'excès le coloris musical, mais du moins eut le sentiment des nuances, et trouva des accents variés, à la fois tendres et puissants, pour traduire une esthétique nouvelle; à M. Claude Debussy enfin, qui s'affirma récemment comme le plus nouveau, le plus original des jeunes compositeurs et avec l'art duquel les véristes italiens forment le contraste le plus puissant. La polyphonie grossière et commune de M. Puccini est la justification éclatante de l'art délicat, exquis, subtil de M. Debussy — et nul contraste ne saurait être plus édifiant que de voir, à deux jours de distance, ces deux mêmes œuvres représentées sur une même scène. Du moins en emporterait-on cette conviction que, si le compositeur italien a méconnu l'essence même et le génie intime de la musique, le compositeur français en revanche, a su les pénétrer avec une saisissante divination. Assez souvent en France nous nous sommes inclinés, agenouillés en face des renommées étrangères; assez souvent même nous les avons créées de toutes pièces par un snobisme ridicule, pour qu'il nous soit permis une fois de tirer quelque vanité d'une supériorité évidente, qui honore notre génie national et lui assigne son vrai rang.

***

L'an dernier, au début de la saison dramatique, la Renaissance ouvrait ses portes avec une pièce de M. Alfred Capus : la *Châtelaine*... et ce furent pour elle cinq mois de vogue assurée. Cette année, le même auteur reparaît encore sur l'affiche, agrémentée du nom de M. Emmanuel Arène... et ce sont encore cinq ou six mois de recette assurée. L'an prochain, le même phénomène se reproduira jusqu'au complet épuisement de la vogue... de la *veine*! Voilà, à n'en pas douter, des placements incomparables et qui rapportent gros, pour le portemonnaie, sinon pour la réputation des auteurs.

Désormais il semble bien acquis que M. Alfred Capus ne saurait dépasser un certain niveau, même en prenant soin de s'adjoindre un collaborateur. On connaît son domaine, celui où il triomphe, où il règne en maître incontesté : l'esprit, le mot alerte et parisien, la réplique non moins vive, et d'ailleurs prévue d'avance, parce qu'elle est généralement *en allusion* aux derniers événements parisiens — tout à la fois sa force et sa faiblesse. — Le public sait ce qui va venir : il n'a point à se creuser pour l'imaginer... et comme il sait gré à son favori de lui épargner un tel effort! Toute cette première partie de son rôle, qui d'ailleurs n'est point la seule, est, au premier chef, ce que nous appellerons du *théâtre de digestion*, très supérieur évidemment à ce que nous entendions jadis sur les scènes du Palais-Royal et des Variétés. Elle répond aux mêmes besoins, aux mêmes exigences de la majorité, et représente la raison profonde de son immense succès : je m'empresse de dire qu'elle n'est pas la seule.

Triomphant et sans égal pour le mot parisien, pour le *trait*, il est encore manifeste que M. Alfred Capus sait trouver une situation dramatique, un conflit d'âmes, sortant du domaine de la Comédie pure, pour atteindre au drame. Il nous donne un instant l'illusion et l'espoir qu'il va se hausser jusqu'à la passion, qu'il va tirer quelque chose de pénétrant d'une situation habilement posée.. Erreur... Il semble bien, — en définitive nous l'avions observé dans la *Châtelaine* et nous devons le constater encore dans l'*Adversaire* — qu'une fois arrivé à une certaine hauteur, il lui faille redescendre aussitôt, pareil à ces gens dont les poumons trop faibles ne sauraient supporter une forte pression sans s'exposer aux pires malaises. Il esquisse, mais n'achève pas. Il trouve des données ingénieuses et nouvelles qui intéressent et retiennent momentanément l'attention. Mais il n'en tire pas le quart de ce qu'elles contenaient. Et de fait, on imagine malaisément un auteur ayant eu le genre d'entraînement propre à M. Alfred Capus et qui envisagerait la vie avec assez de gravité pour en dégager quelque œuvre forte. M. Alfred Capus a trop longtemps et trop assidument produit du théâtre *de digestion*, pour atteindre jamais, on peut le croire, au véritable théâtre *d'émotion*.

... Maurice Darlay est un de ces hommes qui vivent placidement dans la paix du ménage, ne demandant qu'une chose à la vie, c'est de leur donner le moins d'émotions possible, de se laisser vivre. Dépourvu d'ambition, non point par incapacité certes, mais bien plutôt par désenchantement anticipé — il n'a guère dépassé la quarantaine — Maurice a pour femme un de ces êtres nerveux, impressionnables à l'excès, tout juste l'opposé de lui, et qui, à vrai dire, n'ont jamais une attitude définitive dans la vie. Ambitieuse pour lui — car elle l'aime réellement — elle ne souhaite qu'une chose : qu'il reprenne sa profession d'avocat, où déjà il obtint quelque succès, et qu'il sorte un peu de cette médiocrité bourgeoise, de ce pot-au-feu quotidien, qui l'exaspère, elle, si c'est assez pour le contenter, lui. Voici que précisément une occasion inespérée se présente. On vient lui offrir une affaire sensationnelle : affaire de finance où la politique joue son rôle. Maurice n'a qu'à dire oui pour obtenir cette cause qui le mettra en lumière. Tout justement il refuse et désigne un de ses jeunes confrères, assidu dans sa

maison, Me Langlade, pour le remplacer. D'où stupeur et désenchantement de Marianne Darlay...

Vous avez deviné, n'est-ce pas, que ce Langlade est l'amant en instance, l'amant prévu, l'amant *fatal*, l'amant aux belles phrases, chaudes et ardentes, qu'on murmure entre deux portes .. et toute cette partie du rôle de Langlade n'est certes pas pour rajeunir et raviver une œuvre dramatique. C'est ce que nous avons entendu tant de fois, la préparation, la mise en œuvre de l'adultère *par ennui*, par recherche de sensations nouvelles, inconnues, troublantes, thème fatigué, usé, rebattu, pour lequel il faudrait, si l'on avait la prétention de le rajeunir et de le renouveler, une autre profondeur, une autre pénétration psychologique que celle dont jusqu'ici fit preuve M. Alfred Capus. Après s'être débattue quelque temps, mais débattue en nous laissant la certitude qu'elle ne tardera pas à succomber, Marianne Darlay tombe dans les bras du jeune homme fatal qui doit raviver ses sensations. Celui-ci l'y tiendra d'autant plus vivante et palpitante qu'il la sentira poursuivie par le remords et par la crainte du châtiment. Toute cette partie de l'œuvre, et, par conséquent, tout le rôle de Langlade, nous sont apparus avec une banalité d'autant plus frappante que l'acteur, M. Magnier, imite davantage et jusqu'au pastiche, la voix, les intonations, les attitudes du plus fatal de tous les séducteurs, M. Le Bargy. On ne saurait être moins soi-même que ne le fut M. Magnier, et j'avoue ne pas comprendre le mobile qui a pu pousser un interprète à composer un personnage avec un tel parti-pris.

Ici commence le véritable rôle de Maurice Darlay, la partie originale et nouvelle de l'œuvre, qui eût pu devenir forte et vraiment émotionnante, si le propre de M. Alfred Capus n'était pas justement de tourner court au bon moment, de *se dérober* quand il a pris le plus bel élan. Darlay, qui aime sincèrement et profondément sa femme, qui jusqu'alors, ne s'est manifesté que comme une figure de demi-teinte, soudain s'accuse en plein relief, dans son attitude de mari jaloux. Il a la certitude morale qu'elle le trompe; mais il lui faut la preuve, car il ne peut continuer à vivre dans cette angoisse ; et la seule façon de l'avoir, c'est un aveu qui émane d'elle. Il ne songe pas à la brusquer : c'est par la douceur qu'il y arrivera. Cette scène-là, je le répète, est saisissante : un moment nous avons cru, comme autrefois dans la *Châtelaine*, que M. Capus allait se hausser jusqu'à la plus subtile et la plus poignante psychologie. Darlay aborde sa femme : il lui confie ses craintes, ce qu'il croit avoir remarqué, qu'elle n'est plus à lui comme par le passé... qu'elle traverse sans doute une crise douloureuse... mais qu'il est temps encore peut-être de se reprendre... Tout cela est d'une délicatesse, d'une humanité, d'une vérité saisissante. Peu à peu il arrive, en précisant l'image, en pressant l'*Adversaire*, en l'investissant comme une citadelle qu'on assiège, à lui faire perdre la tête, à l'affoler, bref à lui faire avouer que non seulement elle aime Langlade, mais encore qu'elle s'est donnée lui.

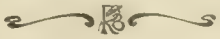
Les dénoûments de M. Capus sont toujours la partie faible de ses œuvres. Après cette scène d'aveu, si forte et si nouvelle, nous attendions, nous espérions autre chose que ce banal divorce, froidement réglé, et qui est une manière vraiment trop commode de se tirer d'affaire. Mais voilà, la facilité d'un tel dénoûment était bien tentante, et l'effort cérébral qu'impliquait une autre solution, plus humaine, plus intéressante, plus difficile à réaliser aussi, s'accordait mal avec le tempérament de l'auteur, avec le temps qu'il peut consacrer à chacune de ses œuvres, étant donné la surabondance de sa production. Une fois de plus c'est un effort qui tourne court, qui nous répète, d'un amuseur en vogue, tout ce que nous connaissions déjà, comme trait, comme dialogue, comme habileté de travail, comme succès facile, et qui, semblable aux précédents, nous laisse sur une forte déception.

M. Guitry et Mlle Brandès, dans le rôle de Maurice et Marianne Darlay ont employé avec succès leur remarquable talent à faire vivre ces deux figures inachevées.

PAUL FLAT.

Dans ma dernière analyse de *Maison de Poupée*, j'ai commis une erreur de nom que je m'empresse de rectifier. J'avais attribué le rôle du docteur Rank à M. Chautard. C'est M. Saillard qu'il faut lire. Je profite de l'occasion pour répéter que ce jeune acteur y fut de tout premier ordre — ce qui ne veut pas dire que M. Chautard ait moins bien tenu son emploi qui était le rôle de Krogstad.

P. F.



LES FEMMES DANS L'ŒUVRE D'ANATOLE FRANCE

Les femmes donnent à l'œuvre littéraire un charme doux et subtil; elles lui ajoutent en saveur amoureuse; elles font que tout ce qui paraîtrait aride et morose se revêt, par leur présence, de séduction et de bonheur. Les livres les plus durables sont ceux où elles habitent. Le sortilège de la beauté exerce si bien son pouvoir que les plus divins poètes et les plus nobles artistes sont tombés en disgrâce qui l'ont méconnu. M. France le sait bien, qui a parlé des femmes avec un don si rare d'émotion attendrie. Il n'y a pas un seul de ses ouvrages où quelques-

unes d'entre elles ne paraissent et sourient. Presque toutes sont jeunes et belles; l'auteur les a créées à l'image de son génie. Le goût vif qu'il a de la beauté, le sentiment harmonieux qui le pousse à ne voir que les formes douces de l'Univers lui interdirent de tracer jamais de la femme d'autres images que celles où elle apparaît charmante. Il faudrait avoir oublié Thaïs, Catherine la Dentellière, la comtesse Martin Bellême et Mme de Gromance, pour reprocher à M. France la seule Mme Bergeret. Disons-le aussitôt: Mme Bergeret est une exception dans l'œuvre de M. France. C'est une figure contemporaine de la tyrannie domestique; M. France n'a été amené à en faire la compagne de M. Bergeret que pour exercer son héros à la plus stoïque endurance. Ainsi avait fait Socrate en prenant Xantippe pour épouse. « L'exercice qu'elle donna à sa patience », selon l'expression de Fénelon, ne lui défendait pas autrement de concevoir la beauté comme un bienfait des dieux. Mme Bergeret est acariâtre et revêche, mais elle n'est ni laide ni vulgaire. Elle nous vaut l'un des plus beaux gestes libérateurs que M. Bergeret ait accomplis. Le mannequin d'osier que le vieux professeur prend dans ses bras pour le jeter dans la cour du tonnelier Lenfant indique assez bien le moment où M. Bergeret, cessant de se résigner, quitte tout scepticisme pour entrer dans l'action. Enfin Mme Bergeret n'est point morte à l'amour; la belle barbe de M. Roux la fait soupirer; sa disgrâce n'est point absolue. M. France, voulant la faire succomber complètement dans l'oubli de ses devoirs, s'est servi d'une embûche amoureuse. Il reste encore du charme en l'automne de cette femme dont le crime le plus grand est peut-être d'avoir plus aimé les mannequins et les fers à friser que les beautés nobles de l'*Enéide*.

Cette exception admise, M. Anatole France n'a cessé une seule fois de célébrer les femmes dans leur esprit subtil et leur forme ingénieuse. De *Thaïs* à la comédienne Félicie (d'*Histoire comique*), il s'est plu à tracer d'elles les images les plus vives et les plus admirables. Il a aimé leur faiblesse, le don qu'elles ont de se livrer, le charme exquis qui émane de leur corps et de leur âme. Je ne puis penser à Thaïs, à Jahel, à Mme Elletta, à la comtesse Martin, à la petite Félicie, sans évoquer aussitôt de gracieuses statuettes tanagréennes ou ces images charmantes de dames florentines que Boccace adora.

***

M. France s'est plu à se souvenir de ses jeunes années. Les grands écrivains n'ont pas de meilleurs biographes qu'eux-mêmes : c'est pourquoi le genre des confessions est un genre exquis; il permet aux vieillards dont la longue vie est belle de se remémorer les naïves anecdotes de leur enfance. M. France n'a pas failli à cette coutume touchante à qui nous devons déjà ce qu'il y a de meilleur dans Jean-Jacques : *Les Mémoires d'Outre-Tombe* et *les Souvenirs de* M. Renan. Il a dit, dans *Le Livre de mon ami*, comment ses yeux d'enfants s'ouvrirent au beau spectacle qu'on voit sur les quais. Les ombrages des platanes s'y inclinent sur les boîtes des antiquaires et des marchands d'estampes; la silhouette du vieux Louvre, l'arc des ponts se dessinent au loin, à travers le rideau des feuilles; la Seine active coule chargée de chalands; il y a de belles promeneuses sur ses rives. Voilà ce qu'a vu M. France pour la première fois en regardant le monde du seuil de son cher quai Voltaire où son père bien-aimé tenait une boutique de librairie. « Puisqu'il y a là des arbres avec des livres, a-t-il écrit et que les femmes y passent, c'est le plus beau lieu du monde ». Son âme, comme celle des vrais artistes, se marqua aussitôt à l'empreinte de ces aspects. « Ce petit bonhomme qui traversait le Luxembourg en sautant comme un moineau » ne tarda pas à devenir l'inaltérable ami des arbres droits et des livres classiques. Pour ce qui est du reste, sa grand'mère, qui était une aimable vieille du siècle incrédule, commença de lui apprendre combien l'esprit des femmes est ouvert à la ruse. Les statues des Tuileries et les vers de Virgile achevèrent de lui montrer que, mettant le comble à la séduction, cet esprit impromptu se cache très souvent dans l'enveloppe harmonieuse de formes non moins souples et charmantes. Ainsi M. France conçut la beauté : il la vit sous une forme athénienne et voluptueuse; la révélation lui en vint dès le collège et le rêve qu'il s'en fit est à peu près le même que celui que Chénier en conçut en pensant à l'Hellas. Dans *Les Poèmes dorés* et *les Noces corinthiennes* se trahit l'initiation du poète à la beauté pure. Là « c'est Hellas toute de joie exquise et de poésie (1) »; c'est Daphné qui soupire en soulevant sa tunique du contour d'un beau sein; ce sont ces filles de Corinthe qu'il a trouvées si belles que ses yeux éblouis ne sauront plus jamais se faire d'autre image de la grâce féminine. Cette révélation de la beauté absolue que M. Renan mit tant d'années à chercher et ne trouva que devant l'Acropole, M. France la découvrit aussitôt dans la forme adorable et les mouvements rythmiques des filles de la Grèce.

> Hellas, ô jeune fille, ô joueuse de lyre !

s'écrie le poète avec l'accent de suavité admirative qu'il emploiera toujours en parlant de cette patrie heureuse où il eût aimé vivre.

> Moi, cet enfant latin qui te trouva si belle
> Et qui nourrit ses yeux de tes contours divins

ajoute-t-il encore, en donnant le salut cordial à cette

(1) Maurice Barrès : *Anatole France*.

terre des beaux marbres et des temples harmonieux. Le sens de la Beauté classique lui vint aussitôt le collège ; la conception qu'il s'en fit, et dont ses vers limpides reflètent si bien l'image, ne le quitta plus jamais. La grâce païenne de Daphné, dans *les Noces Corinthiennes*, est du même ordre que celle d'Iphigénie, de la Myrto de Chénier ou de cette dame romaine que de Vigny a penchée sur l'onde claire d'un bain pur. A peine si, plus tard, cette forme s'affinera, deviendra plus voluptueuse, prendra le contour délié des jeunes femmes de Florence ou de Paris. La suprême élégance de la démarche des vierges, les mouvements délicats de leurs corps ont séduit le poète à un point si parfait que toutes ses héroïnes en porteront la marque et que la danse de Thaïs, le jeu mutin de Félicie, les mouvements passionnés de la comtesse Martin, le charme si mondain de Mme de Gromance ne cesseront de trahir l'origine classique des déesses qu'elles furent d'abord dans les âges anciens. Ainsi les femmes achevèrent d'éveiller en M. Anatole France ce concept si admirable d'esthétique dont les humanités lui avaient donné le goût, avec quoi il envisagea depuis les formes variées de l'Univers et qui est tout le secret de sa séduction sur nous. C'est M. France qui a dit de Racine que « les femmes achevèrent (en lui) l'ouvrage de Port-Royal ». « Elles furent, à leur tour, a-t-il écrit, les éducatrices de cet esprit facile. Elles exercèrent, en lui, cette souplesse heureuse, cette sensibilité fine qui fut le meilleur de son génie (1). »

Le génie de M. France, non moins que celui de Racine, doit beaucoup à ces femmes poétiques et parfaites qui se retrouvent, en tous temps, près des hommes destinés le mieux à les comprendre. Ainsi, quoi que M. France ait écrit, à quelque direction philosophique qu'ait obéi son esprit, jamais ne le quitta, depuis, ce sens des lignes heureuses et des pensées exquises que lui enseignèrent les Athéniennes de son enfance. Plus tard, quand le sceptique aura succédé en lui au poète, il écrira, tant le culte qu'il a gardé d'elles sera demeuré puissant, qu' « il vaut mieux encore parler avec incertitude des belles pensées et des belles formes que de s'en taire à jamais. » Devenu enfin le disert M. Bergeret, son regard ne se détachera pas de leur présence adorable et ce sera encore son bonheur, au milieu « de l'inélégance de sa vie étroite », de rêver à leur grâce antique et de retrouver leur mirage « dans le parfum des myrtes, à l'heure où la lune amoureuse vient se tremper dans un ciel pur comme le regard des dieux bons et doux comme l'haleine des déesses. »

***

Les héroïnes dont M. France a peuplé son œuvre aussi bien que celles qu'il a aimées dans la légende, appartiennent toutes, par leur caractère ou par leur beauté, à ce monde des femmes d'élite qui inspirèrent les lettres ou donnèrent aux artistes un modèle idéal. Il n'est pas une de celles dont il a écrit le nom ou tracé la silhouette qui ne soit, à qui les voit ou les écoute, un enchantement de l'esprit ou un plaisir des yeux. Il y a peu de pauvres femmes et il n'y a jamais de filles laides et tristes dans les livres qu'a écrits M. France. Ce don qu'avait Emile Zola de peindre si aisément les malheureuses créatures du peuple asservies au travail, à l'enfantement et à la misère, M. France n'en fit preuve presque jamais. Il y a bien la servante de la conseillère Josse qui est menée au supplice pour un menu vol et la pauvre délinquante enfermée dans une prison de femmes « d'une sombre petite ville du Midi » pour avoir pris un tablier à ses maîtres. Mais ce sont là des comparses et non de ces êtres choisis qui sont les femmes des premiers plans de ses plus beaux ouvrages. Celles-là sont toutes exceptionnelles ; elles ont mission de briller avant de souffrir ; leurs peines les plus fortes sont celles que l'art ou l'amour commande. Il n'y a presque pas d'autres préoccupations dans leur cerveau ouvert aux seules joies esthétiques et passionnelles. Ainsi, M. France a pu écrire autrefois, dans *la Vie Littéraire*, à propos de la femme moderne : « Elle est une œuvre d'art, et par là mérite le respect ému de tous ceux qui aiment la forme et la poésie. Mais elle est à part ; ses mœurs lui sont particulières et n'ont rien de commun avec les mœurs plus simples et plus stables de cette multitude humaine vouée à la tâche auguste et rude de gagner le pain de chaque jour. » Dans chacun de ses ouvrages, M. Anatole France s'est plu à placer l'une de ces femmes exceptionnelles, lui donnant pour mission de répandre son charme sur tout le reste du livre et de signifier ainsi que l'homme, au milieu des directions philosophiques, morales ou amoureuses les plus opposées, ne doit jamais cesser de vivre avec le concept de la beauté. « Etre belle » semble devoir être la mission la plus haute que M. France ait réclamé de la femme avant toutes les autres. Le rapport de sa forme à celle de l'Univers, le don qu'elle a de plaire, d'éveiller les images d'ordre et d'harmonie, les rythmes réguliers des sphères, lui semblent devoir être des motifs supérieurs d'exister. Aussi a-t-il d'elle un concept athénien, ne la voit-il que comme une créature de perfection, un être unique et rare en qui se résument toute grâce et toute mesure. La femme belle et jeune, charmante et spirituelle, lui apparaît le plus harmonieux modèle d'art qui soit au monde. Il n'est pas loin de penser, avec M. Renan, l'un de ses initiateurs en Pallas Athéné, « que la beauté est un

1 Anatole France : préface aux *œuvres* de Jean Racine.

don tellement supérieur, que le talent, le génie, la vertu même, ne sont rien auprès d'elle, en sorte que la femme vraiment belle a le droit de tout dédaigner, puisqu'elle rassemble, non dans une œuvre hors d'elle, mais dans sa personne même, comme en un vase myrrhin, tout ce que le génie esquisse péniblement en traits faibles, au moyen d'une fatigante réflexion (1) ».

Dès la plus tendre adolescence, cette beauté vivante émut M. France à un point infini. Il a dit, dans un de ses plus gracieux contes, dans *la Forêt de myrtes*, comment Pierre Nozière, cet autre jeune et ressemblant lui-même, dans le grand trouble où le jeta la vue de Mme Gance, ne sut plus que répondre : « *Oui monsieur* », à une question où celle-ci lui demandait s'il aimait la musique.

Depuis, Pierre Nozière s'est affermi ; il a grandi en âge et en sagesse. Mais la vue de la beauté n'a cessé de lui être aussi exquise qu'au temps où il allait en rêver sous les petits bois de myrtes de Saint-Patrice, un Virgile à la main. Aussi ce qu'il a demandé aux femmes, avant le génie ou la vertu, ça d'abord été de nous offrir ces images merveilleuses dont se réjouissent les peintres et que sculptent les statuaires. Parle-t-il de Marie Bashkirstseff, il dit d'elle, délicieusement, qu'elle ne fut pas qu'une jeune fille de génie, mais aussi une forme féminine agréable. Et il écrit : « Elle était petite et parfaitement bien faite. C'est pour cela sans doute qu'elle aimait à regarder les statues (2) ». S'il évoque les souvenirs effacés de cette princesse Marie Miesnik que Bernardin de Saint-Pierre aima, de Lucile de Chateaubriand ou de Mme Charles, l'Elvire de Lamartine, c'est pour vanter, aussi bien que les charmes de l'esprit et du cœur, ceux d'un visage aimable et d'une taille affinée. S'il place, à côté de Benjamin Constant, Mme Récamier, c'est en compagne mutine aussi bien qu'en parfaite Egérie. « Elle le rendit fou rien qu'en défaisant ses gants (3) » écrit-il comme quelqu'un qui sait bien que le moindre geste que font ces êtres charmants, à certaines minutes et de certaine façon, suffit à nous les rendre agréables et séducteurs. Ainsi a t il vu Balkis, reine de Saba, quand se rendit Balthazar auprès d'elle (4) ; Jeanne d'Arc que les bourgeois d'Orléans « regardaient avec un pieux [illegible], non seulement parce qu'elle était bonne et secourable, mais belle aussi et lumineuse dans son armure de bataille étincelante. D'autres fois il pense à Marie Stuart et lui dédie des vers (5), à la Manon que des Grieux chérit (1). Enfin s'il montre Antoine le saint tenté dans le désert, il écrit de celles qui venaient le séduire « que, vêtues d'une chemise bleue, fendue sur la poitrine, elles portaient, comme les fellahines, une cruche sur la tête ».

Ces gracieuses formes de la beauté historique et littéraire ne sont cependant pas les plus parfaites de toutes celles que traça M. France. Il y en a d'autres qu'il a vues venir au devant de lui et que, comme un bon sculpteur, il créa tout entières de l'heureux sortilège de son souriant génie. Ainsi Thaïs naquit.

***

Paphnuce étant venu à Alexandrie pour voir Thaïs se rendit à la maison de Nicias. Et voici ce que répondit le disciple d'Epicure au saint homme de Dieu, contempteur des grâces et des ris helléniques.

— « La beauté est ce qu'il y a de plus puissant au monde et, si nous étions faits pour la posséder toujours, nous nous soucierions aussi peu que possible du démiurge, du logos, des éons et de toutes les autres rêveries des philosophes ».

De toutes les héroïnes de son œuvre, M. France s'est plu plus particulièrement à parer sa Thaïs de tous les attraits de la volupté. Il a voulu que tous ceux qui liraient ces parfaites pages fussent charmés du spectacle adorable de Thaïs, qu'ils comprissent quel bien précieux est la beauté à qui sait la comprendre, les raisons de sagesse qu'elle évoque et le nombre de divins rapports qu'elle éveille dans l'esprit entre toutes les formes, les lignes des horizons et celles des créatures, les courbes ingénieuses et les contours célestes. « Reconnaissant dans les formes, dans les attitudes, dans les mouvements, dans la démarche de la comédienne une idée de la divine harmonie qui règle les mondes, savants et philosophes mettaient une grâce si parfaite au rang des vertus et disaient : « Elle aussi, Thaïs, est géomètre ! »

Ce que Paphnuce entendait à Alexandrie, de la bouche des savants platoniciens, M. Anatole France se plaira, plus tard, à le faire répéter, dans un langage divers, aux souriants vieillards dont son œuvre est peuplée. Aucun de ces sages ne niera la beauté, tous la vanteront au contraire comme le souverain bien, le refuge heureux du cœur, le but harmonieux où nous devons chercher les raisons du parfait bonheur, le concept absolu des mouvements, des rythmes et de la grâce. Sylvestre Bonnard, membre de l'Institut et le poète Choulette, l'abbé Jérôme Coignard et M. Bergeret ne sont pas plus insensibles que les savants d'Alexandrie au prestige des femmes

(1) [illegible] *et de jeunesse*, p. 115.
(2) [illegible]
(3) *Vie Littéraire*.
(4) [illegible]
(5) [illegible]
(6) [illegible]

1. Préface à *Manon Lescaut*.

belles et voluptueuses. Toutes celles que ces hommes sages et vénérables se plaisent à contempler sont des sœurs de Thaïs. Elles descendent de Thaïs comme Thaïs descendait d'Ennoïa ; la beauté est la même dans tous les temps; elle est immortelle et jeune et le mouvement onduleux que les gens d'Alexandrie admiraient chez Thaïs au théâtre de leur ville, le bon Dr Trublet, assis dans sa stalle de l'Odéon, se plaît à le retrouver dans le jeu charmant de Félicie. « Le rythme de ses mouvements qu'accompagnait le son des flûtes, écrit M. Anatole France de Thaïs, faisait songer à tout un ordre de choses heureuses. » C'est cet « ordre de choses heureuses » auquel rêve M. Sylvestre Bonnard, dans le jardin du Luxembourg, au pied de la statue de Marguerite de Navarre en regardant passer les couples amoureux; auquel M. l'abbé Jérôme Coignard, enfoui sous le porche de Saint-Benoît le Bétourné, se plaît à penser en regardant Catherine la dentellière. « Mon bon maître, écrit Jacques Tournebroche, en relatant les opinions de son excellent patron, était enclin à louer Dieu dans ses œuvres. Il prit plaisir à contempler cette belle fille et comme il avait l'esprit riant et orné, il lui tint des propos agréables. »

M. Lagrange, de l'Académie des sciences, en visite chez Mme Marmet, y rencontre la comtesse Martin. Ce docte vieillard ne demeure pas plus que Paphnuce et Jérôme Coignard, M. Sylvestre Bonnard et M. Trublet, indifférent au spectacle enchanteur d'un radieux visage, d'une personne svelte, élégante et parée. « Le bonhomme était sensible à la grâce des femmes », dit M. France. Quant à M. Bergeret, nul n'était plus satisfait de voir la silhouette de Mme de Gromance, à l'heure des visites, sur la petite place de sa ville provinciale : « Il lui était reconnaissant d'être aimable, dit M. France, et de laisser traîner après elle un parfum d'amour. » Pour le docteur Trublet (d'*Histoire comique*), l'un de ses plus grands chagrins esthétiques est de voir avec quelle barbarie les femmes contemporaines se plaisent à corriger leurs charmes naturels par le barbare usage du corset meurtrier : « Le docteur, dit M. France, reprocha amèrement aux civilisations occidentales leur mépris et leur ignorance de la beauté vivante. »

Cette « œuvre d'art » inspiratrice que conçoit M. France de toute jeune et belle femme moderne, Thaïs en a si bien réalisé le type dans son œuvre, que toutes celles qui viendront ensuite ne feront que se guider sur ses mouvements charmants et reproduire par leurs gestes ceux de la comédienne antique. Ainsi l'œuvre de M. France est peuplée de tableaux délicieux où il s'est plu à montrer ses héroïnes dans ces poses adorables qui conviennent aux statues. Il n'est aucune des amoureuses de ses livres dont le charme onduleux n'ait quelque chose de celui de Thaïs, ne fasse songer au geste de ces filles admirables qui posaient devant Phidias, ou donnaient le rythme à Terpandre en dansant devant lui, sur les prairies de violettes.

Le moindre mouvement de la démarche des femmes, le plus menu geste qu'accuse leur personne avenante en s'esquissant sur le fond d'un décor de feuillages ou de tentures, l'incomparable artiste qu'est M. France sait les mettre en valeur, leur donner la cadence et la mesure qui conviennent. Ce doux épicurien n'est pas insensible au poème permanent des êtres et des choses. Il en perçoit les aspects continuels et les traduit pour nous avec ce sens plastique ou linéaire qu'avaient les vieux sculpteurs ou les peintres à la fresque. Depuis les anciennes pages de *Jocaste et le Chat maigre* jusqu'à celles de la toute récente *Histoire comique*, ce précieux hommage du poète à la beauté ne cesse un instant de s'exprimer avec un art savant. Ainsi abondent ces petits tableaux qui sont autant de croquis ingénieux et charmants de la femme amoureuse. Voici, dans *Jocaste et le Chat maigre*, le couple qui s'arrête sous une tonnelle, au Bas-Meudon : « Hélène, dit M. France, pour dénouer les brides de son chapeau, éleva les bras comme deux anses d'amphore, par un mouvement plein de grâce dont le spectacle donna à René une minute délicieuse ». Dans le *Puits de Sainte-Claire*, c'est ce portrait adorable de Mme Eletta, dont M. France traça une douce figure de Décameron : « Elle était semblable à une peinture faite par un très bon ouvrier. Elle avait des cheveux d'or crespelés, le front blanc, les yeux d'une couleur qui ne se voit que dans la pierre précieuse nommée aigue-marine, les joues roses, le nez droit et fin. Sa bouche imitait l'arc de l'Amour et blessait en souriant. Et le menton était aussi riant que la bouche. Tout le corps de Mme Eletta était fait à souhait pour le plaisir des amants... »

Ailleurs, dans le *Lys Rouge*, l'auteur donnera en peignant celle de la comtesse Thérèse Martin-Bellême, la plus aimable image de ses contemporaines. Ici c'est Thaïs qui se retrouve, mais une Thaïs parisienne, dont la merveille antique ne se trahit qu'à peine sous le voile des modes, moins légères que celles du passé. La première fois que Dechartre vit Thérèse, il lui dit qu'il « l'avait reconnue de loin, au rythme de ses lignes et de ses mouvements, qui était bien à elle. »

« Les beaux mouvements, ajoute-t-il, c'est la musique des yeux ». Nicias n'avait pas dit autre chose de Thaïs devant le vieillard Paphnuce. La plus fine joie esthétique qu'éprouve l'amoureux Dechartre, c'est de contempler Thérèse, chez miss Bell, dans la maison de Fiésole. Il semble que ce décor primitif, l'horizon azuré de la colline, le bruit argentin des cloches, ajou-

tent encore au décor merveilleux, où Thérèse s'idéalise. Dechartre voit venir à lui son amante du fond des pièces claires; il admire sa silhouette qui est la même que celles des dames des peintures quattrocentistes; il est ébloui du spectacle de cette jeune femme que le ciel italien transfigure, affine et subtilise comme une gracieuse figure de Bellini ou du Pinturicchio. La ville du Lys lui est plus lumineuse encore, accorde plus parfaitement sa splendeur à la grâce de cet être adorable. Alors, pour Dechartre, « la terre et le ciel de Florence » n'ont « plus à faire qu'à servir de parure à cette jeune femme ». Mme la comtesse Martin donne au monde le spectacle admirable d'un chef-d'œuvre. Elle inspire à Dechartre ces paroles qui seront, à toutes celles qui sauront les comprendre, une grande leçon de beauté : « Je ne puis songer à une femme qui prend soin de se parer chaque jour, dit-il, sans méditer la grande leçon qu'elle donne aux artistes. Elle s'habille et se coiffe pour peu d'heures, et c'est un soin qui n'est pas perdu. »

M. Bergeret — plus tard — ne jugera pas mieux Mme de Gromance. — « Voilà une jolie femme, dira-t-il; elle est longue, svelte et d'un seul jet comme un jeune arbre. » Seule la dernière de ces Thaïs, la comédienne Félicie, sera plus mutine et plus puérile. Elle jouera devant Ligny comme un jeune animal qui s'ébat. Celle-là encore sait « ce que l'élégante minceur de ses formes donne de grâce à sa beauté », mais elle est plus gamine, d'une malignité amusante; ce n'est plus seulement « une merveilleuse chose d'art et de volupté, un joyau vivant d'un prix inestimable », c'est un petit cœur qui souffre et qui craint, une créature sensible et peureuse, passant de l'extrême terreur à la joie la plus vive. L'une des plus exquises de ses attitudes n'est-elle pas celle où, jouant Agnès, au pied levé, sans plus de pudeur qu'une faunesse, elle réalise, dans le rôle ingénu de *l'École des Femmes* « une allégorie de l'innocence dans le goût d'Allegrain ou de Clodion. » Cette délicieuse trouvaille d'une Agnès dévêtue, jouant pour le seul homme qu'elle aime, de chastes scènes de comédie, termine par la vision d'une statuette gracile cette suite adorable de toutes les Thaïs qu'a créées M. France.

***

Serait-ce à dire que M. France ne réclame des femmes belles et jeunes d'autre mission que celle de se parer et de sourire pour nous? Les portraits psychologiques qu'il a tracés de Lucile de Chateaubriand ou de Mme Charles, le rôle important qu'il accorde aux muses confidentielles dans la plupart des études littéraires qu'il a écrites, l'hommage qu'hier encore il rendait à Henriette Renan devant le monument de Tréguier, sont autant de témoignages du respect qu'il professe pour la pensée des femmes et pour le sentiment qui naît de leur affection. M. France a écrit, en préface aux *Noces corinthiennes* : « Tant que l'homme sucera le lait de la femme, il sera consacré dans le temple et initié à quelque divin mystère. Il rêvera. » Ainsi les femmes ne sont pas pour lui que des figures décoratives, des formes d'art accomplies où se plaît notre regard. Le rêve et l'amour les transfigurent. Elles sont de précieuses inspiratrices et peut-être bien que sans elles le plus clair du génie humain ne parviendrait jamais à sortir du doute et de la crainte où il sommeille encore. Ainsi le culte qu'il a d'elles ne se limite pas aux rythmes que leur gracieux mouvements évoquent dans l'esprit. L'hommage qu'il leur rend dans la plupart des parfaites pages qu'il leur a consacrées est d'autant plus précieux qu'il est loyal et clair. La tendresse respectueuse de M. Bergeret pour Mme de Gromance est celle d'un doux platonicien regardant passer dans les rues d'Athènes une forme pure de l'ancienne Grèce. Le plaisir, pour M. Bergeret, est plus vif encore lorsqu'il lui vient de savoir que sous cette forme charmante se cachent un esprit profond et un cœur admirable. « Ses façons avec les femmes, a dit M. France de Pierre Laffitte, dans un hommage posthume qu'il a rendu à la mémoire de l'écrivain positiviste, étaient empreintes d'une aménité respectueuse qui révélait l'honnête homme. Il n'eût pas été des vôtres, Messieurs (ajoutait-il en s'adressant aux hommes illustres qui étaient là), s'il n'avait eu le culte des femmes supérieures » (1).

Ce culte respectueux et sincère, M. France, à l'exemple du philosophe l'a voué, dans ses œuvres, à toutes les femmes rares et sublimes dont il a dressé la statue dans ses livres, à côté de celles de Thaïs et de Félicie. L'hommage qu'il a rendu ainsi à la sœur de René, à Corinne, à Elvire, à Mme Ackermann, la reconnaissance qu'il a vouée à « Mme de Caylus et à Mme Staal-Delaunay d'avoir laissé des pattes de mouches immortelles (2) » sont autant de témoignages de son admiration pour le génie des femmes et du goût qu'il a de leurs mérites. Ceux-ci, non moins que la beauté dont se parent ces êtres rares et charmants, ne reçurent jamais de plus purs hommages que ceux que leur rendit M. France dans ses écrits.

EDMOND PILON.

(1) Anatole France : Discours aux obsèques de Pierre Laffitte.
(2) *Le Jardin d'Épicure.*

Paris. — Typ. A. DAVY. Imp. des *Deux Revues*, 52, rue Madame. *Le Propriétaire-Gérant* : FELIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 19 — 4e SÉRIE — TOME XX — 7 NOVEMBRE 1903

LA LIBERTÉ D'ENSEIGNEMENT
ET
LES PARTIS POLITIQUES

Il y a cinquante ans que la loi Falloux existe et trente ans qu'on l'abroge : de l'ensemble des dispositions qui régissaient l'enseignement supérieur, secondaire et primaire, il ne subsiste plus que les quelques chapitres relatifs à l'enseignement secondaire; c'est à cette suprême abrogation que le Sénat est invité à procéder tout à la fois par sa commission de l'enseignement et par le projet de loi Chaumié. D'ailleurs les débats qui vont s'ouvrir ne promettent aucune surprise parlementaire : tous les hommes de partis ont été appelés depuis quelques années à déterminer et à formuler leur opinion sur un problème que la renaissance de l'anticléricalisme avait mis à l'ordre du jour de toutes les controverses publiques.

L'abrogation de la loi Falloux est inscrite sur le programme de la plupart des candidats républicains qui ont triomphé aux élections législatives de 1902; l'unanimité des groupes qui composent le bloc de la majorité actuelle est acquise à cette formule et à cette réforme négatives. Et le président du Conseil, commentant la déclaration du gouvernement (1), pouvait affirmer, sans être contredit, que « le courant d'opinion qui s'est formé sur ce point est irrésistible, qu'il a même entraîné les républicains les plus modérés ». Mais les divergences commencent dès qu'il s'agit de définir les droits ou les garanties qu'il convient de restituer à l'Etat laïque. Devra-t-on sauvegarder la liberté de l'enseignement en établissant des exigences nouvelles de capacité et des procédés inédits de contrôle qui mettraient l'enseignement libre de niveau avec l'enseignement public dans une concurrence enfin reglementée? Devra-t-on au contraire proclamer ce principe que l'enseignement est un droit essentiel de l'Etat, et décider en conséquence que nul ne saurait ouvrir un collège sans une délégation révocable des pouvoirs publics ou du Parlement lui-même? Ici le bloc se partage, les partis se divisent, la majorité hésite.

La pensée des législateurs républicains, qui votèrent la loi de 1881 sur l'enseignement primaire, avait été d'appliquer à l'enseignement secondaire le système de liberté mêlée de réglementation qu'ils avaient institué pour l'enseignement primaire : c'est en ce sens que furent conçus les différents projets de loi déposés par Jules Ferry en 1880, par Paul Bert en 1881, par M. Duvaux en 1883 : les travaux des commissions parlementaires à qui furent soumis ces projets ne portèrent pas sur le principe de la liberté d'enseignement qui semblait indiscuté de part et d'autre; les seuls points litigieux étaient l'obligation des grades imposée aux chefs d'institutions libres et l'établissement d'un certificat d'aptitude pédagogique que les adversaires de la réforme dénonçaient comme le rétablissement de l'autorisation préalable. « C'est sur cette condition, dit le rapport de M. Ferrouillat du 4 novembre 1884, qu'ont principalement porté les efforts des adversaires de la loi. Ils lui reprochaient de tendre, par une voie détournée, au rétablissement de l'autorisation préalable. La rédaction primitive de cette disposition

1. *J. Off.* Chambre des Dep., séance du 12 juin 1902, p. 1832.

pouvait peut-être, par l'élasticité des termes, autoriser jusqu'à un certain point la critique. Mais, comme l'arrière-pensée qu'elle prêtait aux auteurs de la loi était très éloignée de leur esprit, il a suffi de mieux préciser pour faire disparaître l'équivoque ». Ainsi non seulement il n'est pas question du monopole, mais on efface du projet tout ce qui peut rappeler ou évoquer le système aboli de l'autorisation préalable : il semble même que, par crainte de l'équivoque et de l'autorisation préalable, la commission du Sénat ait abandonné, en définitive, le certificat d'aptitude pédagogique pour s'en tenir au simple certificat de stage : c'est du moins ce qui résulte du rapport présenté par M. Emile Combes au nom de cette commission, à laquelle appartenaient des républicains radicaux comme M. Alexandre Lefèvre et M. Delpech. — C'est longtemps après, en 1898, que le problème fut posé en sa forme actuelle, devant la Chambre des Députés, par MM. Levraud et Rabier : — à l'improviste, en pleine discussion du budget, la Chambre fut saisie de deux propositions tendant au rétablissement du monopole. Il y eut d'abord un peu de surprise parmi les amis et les adversaires du monopole mal préparés à ce débat inattendu : cependant ces propositions n'émanaient pas vraiment de quelques initiatives spontanées et capricieuses; elles étaient inspirées par la situation politique, par la crise financière qui sévissait dans nos lycées et nos collèges, également par la crise morale qui sévissait dans notre pays et révélait à nouveau les entreprises du clergé sur la pensée de la nation.

La demande d'urgence en faveur de la proposition Rabier fut repoussée par 287 voix contre 225 (1) : encore est-il bon d'ajouter que beaucoup de ceux qui votèrent l'urgence étaient des amis déclarés de la liberté d'enseignement, comme M. Léon Bourgeois et M. Camille Pelletan, qui voulaient marquer par un vote inefficace la nécessité de faire pièce à l'enseignement congréganiste d'où venait tout le mal et tout le péril pour la République. M. Millerand, qui fut des 225, fit toutes réserves sur le fond de la proposition. M. Couyba, au nom de plusieurs de ses collègues radicaux, précisa ces réserves et déclara qu'il s'agissait simplement, en votant l'urgence, de mettre à l'étude la question de la liberté d'enseignement. Le débat devait se continuer devant la commission de l'enseignement à qui la proposition Rabier était renvoyée ; mais il ne fut guère parlé de la loi Falloux et du monopole dans cette enquête formidable que poursuivit pendant trois ans la commission de l'enseignement et où furent entendus pêle-mêle, avec des savants de toutes sciences, des partisans de tous partis.

1. *J. Off.* Ch. des Dep., séance du 2 nov. 1898.

C'est à peine si l'on relève dans les quatre volumes de l'enquête, après une déposition de M. Poincaré, une déposition conforme de M. Léon Bourgeois affirmant « qu'il ne croyait pas possible et en tous cas bon de porter atteinte au privilège de la liberté d'enseignement (1) ». M. Combes, aujourd'hui président du Conseil, s'était déjà prononcé de la même façon en termes plus catégoriques : « Je suis fermement convaincu qu'au-dessus de cette discussion, si importante pour l'avenir des générations, doit planer le privilège de la liberté d'enseignement (2) ». Enfin M. Jaurès, appelé dans l'enquête comme le représentant du parti socialiste, proclamait également impossibles la liberté qui prépare la main-mise de l'Eglise sur les cerveaux et le monopole qui suppose tout le socialisme réalisé. « Je ne vois pas, disait-il, l'Etat seul enseignant, s'il n'est pas seul possédant (3) ». Seul ou presque seul, parmi tant de témoins entendus M. Aulard concluait en demandant qu'on restreignît la liberté d'enseignement et qu'on exigeât « des fonctionnaires en général et en particulier des candidats aux grandes écoles de l'Etat, qu'ils aient, pendant trois années, suivi les cours supérieurs de l'enseignement des lycées ou collèges de l'Etat (4) ».

Dans la pensée de M. Aulard cette proposition était moins une restriction à la liberté d'enseignement qu'un palliatif aux dangers et aux abus engendrés par l'exercice de cette liberté. C'est dans cette même pensée que M. Georges Leygues rédigea et déposa un projet de loi sur le stage scolaire (5). « Nous ne rétablissons pas cette mesure, disait l'exposé des motifs, ni le régime du certificat d'études, ni l'autorisation préalable. Si vous adoptez notre projet, les familles garderont la faculté de confier l'éducation de leurs enfants à des maîtres de leur choix ». On sait ce qu'il advint du stage scolaire et comment périt sous les sarcasmes impitoyables de Viviani — un partisan du monopole — « ce fameux projet qui allait emprunter au dogme chrétien la théorie du péché originel (6) ».

La Chambre de 1902, à la veille de sa dissolution, écarta le stage scolaire et clôtura ce long débat académique, qui avait duré quatre années, par le vote d'une motion (7) qui constituait son véritable testament politique. Elle adhéra au principe de la proposition faite au Sénat par M. Béraud et tendant à l'abrogation de la loi Falloux, mais sans se prononcer

1. Enquête, t. II, p. 682 et suiv.
2. Enquête, t. I, p. 131 et suiv.
3. Enquête, t. II, p. 38 et suiv.
4. Enquête, t. I, p. 163.
5. *J. Off.* Ch. des Dep., séance du 14 novembre 1899, annexe 1188.
6. *J. Off.* Ch. des Dep., séance du 13 février 1902.
7. *J. Off.* Ch. des Dep., séance du 14 février 1902.

sur le fond même de cette proposition qui organisait le monopole. « Je ne me prononce pas entre les différents systèmes, déclarait M. Brisson en déposant le projet de résolution. Je demande à la Chambre de faire comme le Sénat et de déclarer qu'elle désire voir disparaître de nos codes cette loi Falloux qui a été l'organe, le germe, le ferment de la division entre les Français ».

Il appartenait au ministère Combes de réaliser ce vœu que le gouvernement de M. Waldeck-Rousseau avait pris à charge. C'est donc en s'inspirant des indications données par la majorité républicaine en février 1902, que M. Combes et son collaborateur M. Chaumié ont élaboré le projet aujourd'hui en discussion devant le Sénat. Ce projet prétend organiser pour l'Etat laïque un système de garanties sur les établissements privés qui, sous réserve de ces garanties, doivent jouir de la liberté d'enseigner : ces garanties sont de deux sortes, les unes préventives, les autres permanentes. — garanties préventives de capacité professionnelle et de moralité qu'assure la déclaration avec ses formalités préalables, garanties permanentes d'enseignement conforme aux lois et aux bonnes mœurs qu'assure l'établissement obligatoire et rigoureux. Tel qu'il est, le projet Chaumié a soulevé les plus vives et les plus confuses polémiques : repoussé par la commission du Sénat qui a chargé M. Thézard de proposer un système basé sur l'autorisation préalable, il est maintenu par le gouvernement et c'est sur son texte, plus encore que sur le texte de sa commission, que va se livrer la bataille.

Les premiers adversaires du projet Chaumié sont les partis d'arrière-garde qui considèrent toute modification à la loi Falloux comme une atteinte aux privilèges dont ils ont si longtemps et si largement tiré profit contre l'enseignement public. Ils n'ont pas oublié que cette loi mit fin au monopole de l'Université grâce à qui avaient grandi plusieurs générations voltairiennes et gallicanes; et le souvenir de leur gratitude ancienne se double de la connaissance exacte des avantages que renferme encore pour l'Eglise et sa propagande le texte savamment élaboré par les catholiques de 1850. S'ils ont pu recruter cette armée enseignante dont ils ont couvert le territoire, c'est grâce à l'exemption de grades dont jouissent les professeurs de l'enseignement libre. S'ils ont pu installer au cœur du pays tant de nonnes et de moines, tant de jésuites proscrits par les rois, c'est grâce à cette complicité du silence législatif que la diplomatie de Mgr Dupanloup arracha il y a un demi-siècle à la faiblesse de M. Thiers (1). Les petits séminaires, qui avaient vécu jusque-là de la tolérance précaire des autorités, sont devenus de véritables institutions libres, préparant leurs élèves à l'état ecclésiastique ou à l'état militaire indifféremment, exemptées de toutes charges fiscales et dotées de la capacité civile, affranchies enfin de toutes prescriptions gênantes et dispensées du contrôle d'Etat. Les maîtres de l'enseignement catholique n'ignorent point cette histoire contemporaine qui est l'histoire de leurs conquêtes : ils savent qu'à l'ombre de la loi Falloux ils ont pu former cette autre France dont la figure ennemie nous est apparue à la lueur de nos récentes discordes. Et c'est pourquoi le projet Chaumié trouva, dès sa publication, l'accueil de toutes les colères cléricales. « C'est un piège », déclara M. François Coppée (1), « un traquenard », ajouta M. Brunetière (2) », et M. de Lamarzelle renchérit (3). « C'est un coup de poignard dans le dos.» — « M. Chaumié, dit simplement la *Libre Parole* (4), traite la liberté de l'enseignement comme les entomologistes traitent les papillons ».

Ce qui, dans le projet du ministre et du gouvernement, excite les plus véhémentes protestations, c'est l'institution du certificat d'aptitude pédagogique, « billet de confession que contresigneraient les loges (5) », « fosse recouverte de branchages perfides (6) », épreuve de savoir professionnel que les maîtres de la jeunesse cléricale redoutent comme une épreuve de civisme. Que sera le certificat d'aptitude pédagogique ? Par quel jury sera-t-il délivré ? Par quelles études et quels examens sera-t-il obtenu ? Ceux-mêmes parmi les liberaux, qui reconnaissent la nécessité de modifier le régime législatif de 1850 (7), réservent leur jugement sur le projet Chaumié jusqu'à plus ample informé et refusent de lui donner leur adhésion, tant qu'ils pourront craindre que le certificat d'aptitude soit un moyen d'assurer l'unité morale de la pédagogie française. Et comme tel est bien, à n'en pas douter, le but que poursuit le projet, avocats passionnés et défenseurs discrets de la loi Falloux prendront texte des dispositions nouvelles qui prévoient le certificat d'aptitude pédagogique pour attaquer vigoureusement l'ensemble du projet Chaumié !

D'autre part il n'est pas indifférent aux maîtres congréganistes de voir instituer un contrôle efficace

1. Louis Barthou, *M. Thiers et la loi Falloux*, *Nouvelle Revue*, 1er mars 1903.

(1) *Univers*, 24 novembre 1902, François Coppée.
(2) *Revue des Deux Mondes*, 1er 1902, Brunetière.
(3) Association générale de la Société d'éducation et d'enseignement. Assemblée du 10 mai 1903. Discours de M. Lamarzelle.
(4) *Libre Parole*, n° du 8 novembre 1902, A. de Rochefort.
(5) M. de Lapparent, *Univers*, 25 novembre 1902.
(6) *Univers*, 12 novembre 1902.
(7) Charles Dupuy, *Revue politique et parlementaire*, 10 mai 1903, Georges Lachapelle, *La République française*, 3 octobre 1903.

et une inspection réelle en place de ce contrôle fictif, de cette inspection illusoire qui ne furent jamais une menace ni une gêne pour les pires hardiesses de l'enseignement incivique. Il suffit pour s'en convaincre de relire les dépositions apportées à l'enquête par les chefs les plus autorisés des facultés ou des collèges catholiques. « Feriez-vous, demandait M. Ribot à Mgr Péchenard, recteur de la faculté catholique de Paris (1), feriez-vous une objection à ce que l'inspection de l'État s'exerçât dans les établissements libres ? » — « Je m'y opposerais le plus que je pourrais, répondit Mgr Péchenard, parce que ce ne serait plus la liberté. » Et l'abbé Batiffol, ancien aumônier de lycée, confessait qu'il aurait la même répugnance pour l'inspection, « si l'inspecteur devait inspecter la classe hors la présence des professeurs ordinaires, se faire présenter les copies antérieurement corrigées, visiter les cahiers de cours des élèves.... » Or c'est précisément ce mode d'inspection minutieuse sur les livres, les cahiers et les devoirs qu'organise, avec le caractère d'une obligation pour l'État et les établissements privés, l'article 11 du projet Chaumié.

Certificat d'aptitude pédagogique, inspection et contrôle rigoureux, l'opposition conservatrice trouve dans ces deux mesures l'aliment de ses polémiques et le prétexte de son hostilité contre la réforme que propose le gouvernement.

***

Mais nous ne sommes plus au temps où l'hostilité seule des partis de droite gagnait à un projet toutes les sympathies républicaines. Redouté comme un instrument d'inquisition par les intransigeants de droite, le projet Chaumié est représenté par les intransigeants de gauche comme une œuvre de pusillanimité et de concession. De nouveau, dans les ligues, les congrès et les journaux, on prêche le monopole — le monopole, panacée pour tous les maux politiques, le monopole qui fera l'unité morale du pays par l'unité matérielle de l'éducation, le monopole qui résoudra tous les conflits anciens entre la liberté du père et le pouvoir de l'État en confisquant celle-là au profit de celui-ci. La propagande servie par de jeunes universitaires entreprenants a conquis le congrès radical de Marseille après le congrès socialiste de Bordeaux. Au Sénat la *gauche démocratique*, à la Chambre les groupes socialistes et le groupe radical-socialiste ont fait du monopole un article de foi dans leur *Credo* parlementaire. Mais en gagnant un peu de popularité, l'idée a perdu beaucoup de précision. Il ne s'agit plus de rétablir l'Université napoléonienne et sa conscription scolaire, il ne s'agit pas de procéder à « l'expropriation et la nationalisation de l'enseignement libre (1) ». « Le monopole, disent ses nouveaux prophètes, ne doit pas être le privilège exclusif d'une corporation enseignante, comme fut l'Université sous le premier Empire... Notre monopole, ce sera l'affirmation des droits de la puissance publique par le pouvoir discrétionnaire de l'État (2) ». Autrement dit l'éducation, « pouvoir éminent de la puissance publique (3) », pourra être quelquefois déléguée par l'Etat, jamais aliénée. Les établissements d'enseignement libre ou les maisons d'éducation qui voudront s'élever à côté des lycées et des collèges publics devront solliciter une *autorisation préalable* et pourront vivre en vertu d'une *délégation révocable*. L'autorisation préalable sera conférée par une loi, comme le veut M. Béraud, ou par un décret, comme le propose la commission du Sénat. M. Henri Brisson (4) qui a gardé la superstition de la liberté, se persuade qu'il n'y a pas là monopole et tyrannie, mais contrôle et liberté. Un contrôle qui décernera aux uns ce qui sera dénié aux autres, une liberté que distribuera l'arbitraire des gouvernements successifs et des doctrines contradictoires, un droit auquel l'on n'aura d'accès qu'en montrant aujourd'hui patte rouge et patte blanche demain — les amis clairvoyants de la liberté ne se trompent point à ces déguisements de mots. « Le système de l'autorisation préalable, écrit M. Clémenceau, est une des formes du monopole et rien de plus (5). » Que sera d'ailleurs dans ce système ce qu'on appelle l'enseignement libre ? M. Augagneur le définit fort exactement « un enseignement auxiliaire (6) ». Auxiliaire utile ou même indispensable dans l'insuffisance actuelle des locaux et du personnel scolaires, il disparaîtra quand les maisons d'Etat seront assez vastes et les professeurs publics assez nombreux. Destiné à figurer la concurrence dans cette parodie de liberté, il disparaîtra dès que sa concurrence deviendra dangereuse ou seulement véritable.

C'est donc bien le monopole sinon en sa forme brutale, du moins en sa réalité que propose M. Thézard au nom de la commission sénatoriale : qu'on veuille ou non le reconnaître, le débat est posé entre le monopole que « l'autorisation préalable » recouvre et la liberté de l'enseignement dont le projet Chaumié maintient le principe.

Et c'est précisément parce que le débat est ainsi nettement posé que non seulement la majorité répu-

(1) *Enquête*, t. II, p. 255.

(1) Paul Brousse. *La Petite République*, n° du 26 octobre 1903.

(2) Huc. *La loi Falloux*. Cornely édit., p. 341.

(3) Victor Cousin.

(4) Henri Brisson. *Le Siècle*, n° du 30 octobre 1903.

(5) Clemenceau. *L'Aurore*, n° du 30 septembre 1903.

(6) Augagneur. Congrès de la Ligue de l'Enseignement tenu à Lyon en 1902.

blicaine dans son ensemble, mais chaque fraction de cette majorité, chaque groupe, chaque journal, découvrent entre leurs collaborateurs que devrait réunir une commune opinion, une divergence de vues si caractérisée et si irréductible.

Le parti socialiste n'est pas exempt de ces divisions intérieures. Tandis que M. Vaillant et les socialistes du Parlement réclament le retour à l'Etat du droit d'enseigner, le Congrès socialiste-révolutionnaire de Reims (1) se prononce « contre tout projet tendant à remettre le monopole de l'enseignement à l'Etat ». Si M. Viviani *croit* au monopole dont il décrit en un magnifique langage les perspectives heureuses (2), M. Millerand a fait sur le projet Rabier des réserves dont il ne semble point qu'il se soit dégagé et M. Jaurès s'est longtemps refusé à prendre parti, alléguant qu' « il ne peut pas y avoir une solution particulière du problème de l'enseignement (3) ». L'organe quotidien du parti socialiste, la *Petite République*, a mené campagne dès l'origine en faveur du monopole ; en revanche une revue doctrinale du parti ayant ouvert naguère une enquête sur la question, recueillit de la plume d'un militant socialiste, M. Révelin, la défense la plus probante et la mieux inspirée qui ait été présentée en faveur de la liberté (4).

Dans le parti radical et radical-socialiste, mêmes dissensions intestines. Sans qu'il soit besoin d'en appeler aux *anciens* comme M. René Goblet ni aux *francs-tireurs* comme M. Mirman (5) qui se sont tant de fois affirmés pour la liberté, il n'est pas inutile d'indiquer le sentiment de M. Léon Bourgeois, dont nous citions tout à l'heure les déclarations dans l'enquête parlementaire, et de M. Camille Pelletan qui a toujours considéré le monopole, « la vieille institution de Napoléon Ier, comme une garantie paradoxale pour la démocratie contemporaine (6) ». M. Henri Brisson, qui veut l'autorisation préalable, se défend de vouloir le monopole. M. Ferdinand Buisson, qui est devenu le directeur de conscience du parti, exclut les moines et les prêtres du droit d'enseigner, mais prétend laisser à tous autres la liberté — « la liberté dans la laïcité (7) ». M. Aulard — l'historien du parti après son philosophe — est opposé au monopole qu'il déclare dangereux pour l'enseignement lui-même (1). — Dans l'organe officiel du parti, le *Radical*, où M. Ranc sonne depuis tant d'années le glas de la loi Falloux et des « jésuitières », M. Henry Maret et M. Sigismond Lacroix confessent leur attachement obstiné à la liberté d'enseignement.

Enfin — et ce dernier trait marque bien le désarroi du parti dans ce débat — le récent Congrès radical de Marseille, qui a voté le monopole de l'enseignement secondaire, et par surcroît celui de l'enseignement supérieur, a choisi pour présider son comité exécutif M. Puech, député de Paris, qui, dans la précédente législature, s'était nettement déclaré partisan de la liberté et adversaire du stage scolaire.

Ainsi socialistes, radicaux et radicaux-socialistes n'ont pu faire, dans leurs organisations respectives, l'accord complet sur le principe même du projet Thézard qui est présenté en leur nom. Au contraire de la plupart des réformes, qui deviennent l'apanage exclusif d'un parti, le monopole ne sert d'enseigne politique à aucun parti, à aucun groupe ; la liberté a des amis, ardents ou timorés, dans toutes les fractions de la majorité et dans celles-là même qui ont publiquement adhéré au monopole. C'est là une situation assez nouvelle pour qu'il soit intéressant de la signaler, assez avantageuse aussi, puisque dans les débats prochain, il ne sera loisible à personne d'excommunier personne.

On peut dès maintenant prédire que tant de controverses doctrinales finiront, comme il advient souvent en France, par une transaction, où la liberté d'enseigner sera respectée et le droit des congréganistes supprimé.

Que désirent au demeurant les auteurs du projet Rabier et ceux du projet Thézard, les tenants du monopole et ceux de l'autorisation préalable ? En finir une bonne fois par une interdiction légale avec les congrégations enseignantes que la loi de 1901 et son application énergique ne sont point parvenues à déraciner du sol national. Il sera donc stipulé, au chapitre qui règle les incapacités, que tous individus appartenant aux congrégations non autorisées ou autorisées, ne pourront ni ouvrir une école secondaire, ni exercer dans aucun établissement libre des fonctions de professeurs ou d'administrateurs. Je ne dis pas que cette solution soit la plus conforme au droit public, mais elle est à coup sûr la plus conforme au vœu général et c'est cela seul qui importe pour son succès.

Que si, poussant plus loin leurs exigences avec leurs inquiétudes, ceux qui redoutent la congrégation jusqu'en ses succédanés laïques, veulent élargir l'interdiction faite aux congréganistes, aux sécularisés et aux personnes interposées, c'est non seule-

1 Congrès soc. rév. de Reims, séance du 29 sept. 1903. Cf le *Temps*, n° du 1er septembre 1903.

2 Viviani. *La Renaissance latine*, 15 février 1903.

3 Jean Jaurès. *Revue Bleue*, 13 mars 1897.

4 *Mouvement Socialiste*.

5 Mirman. *La Voix du Peuple* Reims, numéro du 17 octobre 1903.

6 Camille Pelletan. *La Lanterne*, numero du 26 novembre 1898 — L'*Eclair*, numero du 28 novembre 1898.

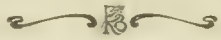
(7) Ferdinand Buisson. *Revue Politique et Parlementaire*, 10 juin 1903.

1 Aulard. *L'Action*, numero du 19 octobre 1903.

ment le projet Massé sur les sécularisations, mais toute la loi de 1901 sur les associations et ses commentaires qui seront remis en discussion et l'on ne peut plus prévoir quelles dispositions de combat sortiront de cette confusion parlementaire.

Quoi qu'il advienne et même si l'opinion de la dernière heure qui se prononce pour l'ajournement des solutions, venait à l'emporter, si l'espoir des temporisateurs se réalisait, il resterait au pays le bénéfice de ce large débat sur la liberté d'enseignement, dans lequel chacun a pris ses positions pour l'avenir.

ARMAND LOUVEL.



JOSEPH ROUMANILLE

SON ROLE DANS LA RENAISSANCE PROVENÇALE (1)

La Provence a, dans l'œuvre de Roumanille, une expression savoureuse et topique entre toutes de son génie familier. Le Félibrige reconnaît en lui son créateur, sa première âme. Ses disciples sont légion désormais, et nous pouvons le proclamer, certains de l'assentiment unanime : après les douze années qui nous séparent de sa mort, c'est une des plus attachantes figures morales de l'Europe lettrée qui a disparu avec lui.

Son œuvre elle-même avait moins contribué peut-être que son action et son exemple à former cette physionomie unique de patriarche littéraire. Le nom de Roumanille était devenu synonyme de fidélité patiente et pure aux traditions natales. Mais ses écrits demeurent pour les Provençaux un « trésor » singulier des mœurs nationales, et comme un répertoire d'humanité indigène qui ne sera pas égalé.

La biographie de Roumanille se confond, dans ses commencements, avec les origines de notre Renaissance. Une restauration qui devait ressembler à une création, par l'éclat et la vigueur de son originalité. Mais toute originalité sincère suppose des origines profondes. Novateurs ont été les félibres pour être des mainteneurs de traditions. *Nihil innovatur nisi quod traditum est*. Ils se sont réclamés de libertés imprescriptibles, des droits du respect filial à la piété des ancêtres. Roumanille était prédestiné par les conditions et l'heure même de sa naissance à cette restauration évangélique de l'esprit populaire de son pays.

***

Comme tous les symboles mystiques et bientôt gagnés à la foule, le Félibrige naquit chez les humbles, chez des paysans. « C'est le peuple qui doit sauver le peuple », s'écriera Lamartine en saluant *Mireille*. Avant Mistral, Roumanille, son précurseur, se servant de la langue vulgaire pour être compris de son milieu natal (1845), trouvait, nouveau Malherbe, des accents littéraires dans un idiome qui ne servait plus qu'à traduire des grossièretés ou des thèmes burlesques. Le premier, il avait osé s'attendrir en provençal, tout en riant parfois. Le Félibrige était en germe dans ses vers qui pleuraient.

Son premier livre, *Li Margarideto* (Les Pâquerettes, 1847), avait été composé, disait-il, pour sa mère, une paysanne de Saint-Rémy, qui ne savait pas le français. Un des petits poèmes du recueil, dont la simplicité touchante a fait l'universelle renommée, nous donne le ton de l'atticisme nouveau que la muse provençale connaissait désormais :

MOUNTE VOLE MOURI

Dins un mas que s'escound au mitan di poumié,
Un bèu matin, au tèms dis iero,
Siéu nè d'un jardinié me d'uno jardiniero,
Dins il jardin de Sant-Roumié.

De sèt pouris enfant venguère lou proumié...
Aqui ma maire, à la testiero
De ma bresso, souvènt vihavo de niue entiero
Soun pichot malaut que dourmié.

Aro, autour de moun mas, tout ris, tout reverdejo :
Linen de soun nis de flour, sousporo e voulastrejo
L'aceloun que s'es enana !...

Vous n'en pregue, o moun Dieu ! que vosto man bendo
Quand aurai proun begu l'amarun de la vido,
Sarre mis ueu mounte sieu na.

OÙ JE VEUX MOURIR

Dans un mas qui se cache au milieu des pommiers, un beau matin au temps des aires, je suis né d'un jardinier et d'une jardinière dans les jardins de Saint-Rémy.

De sept pauvres enfants, j'arrivai le premier...

Là, ma mère au chevet de mon berceau, souvent veillait des nuits entières son petit malade endormi.

Maintenant, tout autour de mon mas, tout rit, tout reverdit : loin de son nid de fleurs, volète et soupire l'oiseau qui s'en est allé.

Je vous prie, ô mon Dieu, que votre main bénie, quand j'aurai assez bu l'amertume de la vie, ferme mes yeux où je suis né.

Roumanille devait être surtout un prosateur. Mais la poésie, de tout temps, a précédé la prose à l'enfance des littératures. Ce recueil des *Margarideto* fut suivi de deux poèmes : *Li Sounjarello* (Les Songeuses) (1851) et *La part de Dieu* (1853) ; d'un chef-d'œuvre héroï-comique, *La campano mountado*, ou les tribulations d'un sonneur d'Avignon (1857) ; enfin de deux recueils : les *Noels*, où Roumanille a égalé, sinon dépassé Saboly (1859), et *La Flour de sauge* (« fleurs de sauge » rappelant ses « pâquerettes »), avec la délicate fraîcheur qui constitue sa première veine. Et ce fut toute la dette payée à la Muse par ce vrai poète natif, restaurateur ingénu de l'édifice social des troubadours — dont sa lyre avait la sincérité printa-

(1) Cette étude est le texte de la leçon d'ouverture du cours de Roumanille qui va paraître prochainement.

nière. Mistral a défini, dans *Mireille*, en quatre vers, l'âme chantante de son maître :

> ... Tu que sabes, o Roumaniho,
> Entrena dins tis armounio
> E li plour de la pacaniho
> E lou rire di chato e li flour dòu printèms...
>
> « ... Toi qui sais, ô Roumanille, tresser dans tes harmonies, et les larmes du peuple, et le rire des jeunes filles, et les fleurs du printemps... »

Mais la poésie ne fut qu'une face — et la moindre — de ce talent *genuine* et sincère. Autant que ses beaux titres d'humoriste et de conteur, l'apostolat de Roumanille à la génèse du Félibrige lui assigne une place illustre dans l'évolution du génie méridional.

... Nous ne dirons ici que sommairement les débuts de Roumanille dans la poésie provençale. On sait que ses premiers vers datent du collège de Tarascon (1836) : qu'étant ensuite petit professeur, deux années à Nyons, dans le pensionnat de Camille Reybaud, déjà piqué par l'abeille provençale, deux autres à Avignon, dans le pensionnat Dupuy, où il rencontra Mistral et Anselme Mathieu, comme lui de souche paysanne et comme lui férus d'amour pour leur parler natal ; enfin, huit ans correcteur d'épreuves à l'imprimerie avignonnaise du lettré François Seguin, toutes circonstances influentes sur sa destinée, il composa et publia tour à tour les poèmes et les opuscules en prose qui, dès la première heure, lui assurèrent la popularité.

Ce furent d'abord les *Margarideto* (1847), que nous évoquions plus haut, élégies et stances printanières, d'un atticisme suave, inconnu jusque-là dans sa langue, puis ces pamphlets dialogués, d'une santé d'observations, d'une verve d'actualité merveilleuses : *lou Choléra*, *li Club* 1849 ; *li Partejaire*, *Un rouge em' un blanc*, *la Ferigoulo*, *Quand devès fau preju* (1850), qui réunissaient en lui comme un François d'Assise et un Téniers provençal.

C'étaient les deux faces distinctes du génie essentiellement autocentre de Roumanille. Sa poésie chantante, idéaliste, fleurait l'aubépine comme celle des troubadours ; sa verte prose, au réalisme terrien, les fortes senteurs des garrigues. Celui qui avait restauré dans sa dignité littéraire la langue provençale, pour avoir été le premier à la faire pleurer, devait être aussi et surtout le grand rieur de son pays, un Rabelais pudique et chrétien. Cette multiple maîtrise et la sûreté bientôt reconnue de son goût le prédisposaient à devenir le choryphée des lyres indigènes. Déjà, de 1836 à 1847, il avait entretenu des relations suivies avec Camille Reybaud de Carpentras, Dupuy (de Nyons), Gaut et d'Astros d'Aix, le docteur Honnorat de Digne, Crousillat (de Salon), Pierre Bellot, le fameux *Pouéto cassaire*, François Aubert de Marseille, Desanat de Tarascon, et d'autres collaborateurs du *Tambourinaire* et du *Bouil-abaisso*. Avec Mistral enfin, lui apparut un confident supérieur et enthousiaste de ses rêves.

Roumanille faisait alors partie à Avignon (1849), d'une association charitable, *la Société de la foi*, qui devait être le modèle de la *Société de Saint-Vincent de Paul*, et il donnait un feuilleton moralisateur en provençal dans un petit journal, *la Commune*, qui devait être le premier des journaux à un sou.

Avignon comme toute la France était en révolution. Les Comtadins se souvenaient qu'ils avaient jadis donné le signal de la Terreur, le signal aussi de la Terreur Blanche. Roumanille reconnut sa mission dans la vraie fonction du poète, de l'écrivain, du moraliste communiant avec le cœur du peuple. Après des vers d'amour filial, il composa des causeries débordantes de santé réaliste, des dialogues de circonstance, des pamphlets sans aigreur. Il était ainsi des premiers parmi les écrivains modernes à rencontrer un écho direct dans le peuple, dans un peuple qui gardait franchement sa langue et ses traditions. Parmi ses opuscules d'alors, *Li Club* (1849) — *Li partejaire* (Les partageux, 1850), *Li Capelan* (Les curés, 1851), *Un rouge em'un blanc*, lui sont de vrais titres de gloire. Roumanille a le réalisme sain, l'observation sincère, franche et directe, le coloris de la vérité crue, le gros mot honnête, et tout ce métaphorisme naturel, nourri d'expérience et formulé en proverbes, du paysan, du *pacan*, l'allègre travailleur méridional, clair d'esprit, ingénieux, spirituel et bon.

Possédé qu'il était de ce démon du « groupement » qui déjà lui avait gagné à la *Société de la foi* trois précieuses recrues pour son entreprise de rénovation littéraire, Théodore Aubanel et les frères Giéra, il ne tardait pas à utiliser le précieux *rez-de-chaussée* de son journal pour y convoquer tous les chanteurs de parler d'oc des deux côtés du Rhône. Ils accoururent. Roumanille débarbouilla de leurs orthographes fantaisistes ces écrivains de divers pays, et son autorité, quoique méconnue de plusieurs, s'en accrût pour le plus grand nombre. Parmi les dissidents était Jean-Baptiste Gaut, d'Aix, un agitateur lui aussi de rimeurs et de rimes, partisan d'une orthographe plus conforme à celle en usage, qu'il croyait antique, rationnelle, tandis que Roumanille avait en partie restitué celle des anciens auteurs.

En même temps que ces travaux d'épuration graphique et littéraire, où l'aidait Mistral, Roumanille poursuivait son œuvre de poète. L'année 1851 lui fut heureuse. Il y trouva son poème des *Sounjaretto* (les Songeuses), son chef-d'œuvre peut-être, et plus d'une exquise inspiration, comme sa pièce célèbre des *Crèches*. Il l'offrit à Sainte-Beuve.

L'illustre critique lui répondit par une lettre dont on nous saura gré de détacher ce délicat éloge :

Votre pièce de vers, autant que je la saisis sous le voile de votre suave idiome, est digne des anciens troubadours, et elle exprime des sentiments de charité religieuse qu'ils avaient, ce me semble assez peu. Votre ange des petits enfants et des crèches, dans sa tristesse céleste, ne serait pas désavoué par les Anges de Klopstock, ni par celui de M. de Vigny...

Roumanille projetait, et il s'en confiait à Mistral, de réunir en un volume qu'on intitulerait : *Li Prouvençalo*, — les œuvres de tous ses collaborateurs du poétique feuilleton de *La Commune*. L'éditeur Séguin accepta de le publier. Il fallait maintenant songer à un préfacier, pour affronter le grand public. Roumanille avait rêvé de Sainte-Beuve : enhardi par sa flatteuse lettre, il sollicita de lui cette officielle présentation. Mais celui-ci se récusa, proposant Armand de Pontmartin.

Sur ces entrefaites, un professeur de la Faculté de Montpellier, M. Saint-René Taillandier, que Roumanille avait rencontré quelquefois à Tarascon et à qui, vaguement, il avait parlé de son désir d'une préface, se souvint à propos, de ses entretiens de vacances avec le populaire et verveux troubadour d'Avignon : il lui offrit gracieusement d' « introduire » le recueil des Jeunes-Provence comme il avait fait dans la *Revue des Deux-Mondes*, pour la « renaissance des littératures nationales, » dans plusieurs parties de l'Allemagne. »

Roumanille accepta. Le nouveau patron de ses poètes lui confirma sa promesse et se mit à l'ouvrage, regrettant seulement dans le recueil l'absence du grand nom de Jasmin.

On sait que Jasmin n'admettait pas que sa langue eût d'autre interprète que lui-même ni qu'une Littérature du Midi pût succéder à son œuvre. Il croyait avoir embaumé pour jamais dans un suaire étincelant la gloire du parler des ancêtres. Jasmin donc, sollicité, se fit prier pour s'associer au chœur. Il envoya deux courtes pièces, dédaigneusement. Et le Félibrige dut se passer de lui désormais.

Li Prouvençalo virent le jour avec le printemps de 1852. Trente et un poètes y chantaient sur divers modes, orthographiés plus purement que ce n'était coutume. Une excellente introduction de Saint-René Taillandier, juste, sympathique et savante, expliquait au public, pour le plus grand honneur de Roumanille, ce qu'était cette « renaissance de la poésie provençale » à laquelle il s'était voué. Un glossaire suivait le recueil que précédait le portrait de son auteur.

Nous ne dirons pas le retentissement qui accueillit l'apparition de ce volume... Plusieurs des poètes groupés par Roumanille songeaient dès lors à poursuivre sérieusement l'œuvre d'épuration de la langue, dont les premiers jalons étaient posés. Avec de sincères artistes comme Reybaud et Crousillat, Mistral et Aubanel, le poète des *Margarideto* avait de précieux auxiliaires dans l'ancienne et la nouvelle génération Mais tous, nous l'avons dit, ne se soumettaient pas aux décrets d'Avignon. J.-B. Gaut, d'Aix, qui avait refusé sa collaboration aux *Prouvençalo*, pour ne pas subir la nouvelle orthographe, mais qu'on y avait fait figurer malgré lui, engagea avec Roumanille une correspondance relative aux réformes à discuter. Il en sortit l'idée d'une conférence d'écrivains provençaux. Roumanille convoqua donc en personne tous ceux qu'il avait rassemblés dans son anthologie. Un congrès fut décidé en Arles le 25 août 1852.

Le Congrès d'Arles, œuvre de Roumanille, première grande date du Félibrige, fut un franc succès littéraire, voire populaire. Tous les écrivains provençaux étaient accourus à cette fête, où Mistral connut son premier triomphe. Les souvenirs qu'elle a laissés aux témoins, nombreux encore, que j'en ai connus, leur sont toujours vivants et pittoresques. La spontanéité, l'unanimité de l'accueil arlésien ne permit plus à nos Rénovateurs de douter de leur mission.

Ainsi les *Prouvençalo*, pour ce premier *Convito*, avaient battu le rappel des traditions littéraires du Midi sous le pennon de Roumanille. Mais moins déjà qu'à rallier à lui tous ses frères, dont quelques-uns ne se soupçonnaient pas, cette première tentative d'association avait servi à préparer la restauration linguistique et orthographique du provençal.

La profonde culture et le goût parfait de Roumanille, les intuitions géniales de Mistral, son collaborateur, qui préludait aux savantes recherches de son *Trésor du Félibrige*, leur permirent de fixer l'idiome tout en prêchant d'exemple avec leurs propres livres. On ne confie rien d'immortel à des langues toujours changeantes, a dit Bossuet. Cette épuration était nécessaire ; des chefs-d'œuvre devaient la consacrer ; et le parler classique des félibres, entendu de Nice à Avignon, allait tenter par sa formule *rhodanienne* tous les écrivains provençaux (1).

***

... C'est en Mistral que devait s'incarner le symbolisme félibréen, car en lui était descendue la vision du mystère.

Mais Roumanille, par le sens droit qu'il avait de son art et sa belle nature morale, indiqua, prépara les voies. Entraînés par son exemple et son auto-

(1) On dit couramment aujourd'hui « la langue des Félibres » dans les université d'Europe. C'est la désignation même de la *Grammaire* classique du provençal mistralien par le savant Dr Koschwitz.

rité, les félibres ont fait œuvre de vertu autant que de patriotisme. Ils ont exalté la vie simple et saine, l'honnêteté du peuple éternel, devant un peuple qui parle beaucoup de démocratie et de socialisme, mais au nom de qui l'Argent a détrôné l'Honneur et l'Amour.

Roumanille garda son idéal avec l'humble contentement de son âme. Il préféra ignorer les sensualités du Cosmopolitisme, le Paris de la Tour Eiffel et des cafés chantants. Il fut inébranlable dans son austère amour. On le vit bien au moment de l'Exposition universelle, quand tout le monde lui criait d'accourir à son tour pour jouir enfin de la gloire. Je compris ses hésitations à sa tristesse et je n'insistai plus. Je le sentais devenir un symbole.

Son souvenir nous est plus pur ainsi ; il incarne les protestations de cette première patrie d'où nous vient tout, cette Province si souvent outragée dans ses fiertés, dans son indépendance.

Quelques intransigeants de la Cause, catéchumènes de notre jeune église, ont reproché à Aubanel, à Mistral surtout, leurs fréquents voyages à Paris. Ils se trompaient. Mistral est le représentant national de sa Provence : c'est comme un ambassadeur suprême, ou mieux, un chef d'Etat qui visiterait ses voisins. Roumanille fut moins roi et plus patriarche, plus prêtre. Le Félibrige est l'école de la sincérité : Roumanille nous apparaissait comme le pur représentant de son peuple, le fils de la glèbe, resté près d'elle, qui ne peut sans démériter se soustraire à sa maternelle influence.

Il vécut ainsi jusqu'au bout, dans son Avignon plein de souvenirs, où la faveur populaire l'entourait de vénération, entre son heureuse famille, son beau-frère, Félix Gras, dont la renommée grandissait à côté de la sienne, et la jeune pleïade qui se pressait, ardente, à ses conseils.

A son dernier hiver, étant à Venise, je lui avais envoyé une image du *Colleone*, pour le nouvel an, en hommage de son condottiere fidèle au vieux doge du Félibrige. Il me répondit, longtemps après, que le pauvre doge avait subi un rude assaut des infirmités de son âge, que la République félibréenne n'avait plus besoin de lui, et qu'il ne songeait qu'au repos, sa tâche étant finie. Quand je revins en Avignon, comme je le taquinais sur ses plaintes : « Tu sais, me dit-il en me regardant au fond des yeux, j'ai été très malade... c'est grave... on ne s'en guérit pas. » C'était une attaque de paralysie qu'on lui avait dissimulée. Mais le printemps le rétablit, et quand je retournai le voir, à la fin d'avril, il était tout joyeux, presque rajeuni.

Ce fut son dernier jour d'orgueil, de consolation dans son œuvre. Nous le passâmes tout entier ensemble.

Avec Félix Gras, MM. Vial et de Baroncelli, nous résolûmes d'aller voir le coucher du soleil sur le rocher des Doms. On allait lentement, *lou vièi* (comme il disait) s'appuyant sur sa canne, humorisant à propos de tout et interrompant la marche à chaque pas. Sur la place de l'Horloge, nous fûmes arrêtés par le remue-ménage du monument du Centenaire (l'annexion révolutionnaire d'Avignon à la France) par quoi on remplaçait la statue de Crillon. Le vieux royaliste eut là une mimique ineffable... Nous arrivions devant le Palais des Papes et nous nous exclamions tous à l'admirer, inépuisablement. Au bout de l'Esplanade qui domine le Rhône, devant l'ancien archevêché, s'élève maintenant la statue du légendaire compagnon d'armes d'Henri IV. « Elle est bien mieux ici, fit Roumanille ; nous pouvons la contempler à notre aise et nous en glorifier dans notre histoire... » — « Oui ! la belle esplanade pour y dresser les gloires provençales ! répliquai-je à mon maître. Nous aurons ici toute une pépinière de bronzes, un jour... quand le Palais des Papes sera notre Panthéon, le château-fort de nos libertés reconquises. »

Et le bon *Rouma* sourit de la prophétie, satisfait de son œuvre, dans le fond de son cœur, pensant à l'arbrisseau qu'il avait planté, devenu tout à l'heure un chêne.

Nous arrivions au Rocher des Doms, sur la falaise qui surplombe, cette prestigieuse terrasse à pic au-dessus du fleuve. Nous nous installions longuement sur l'acropole avignonnaise. Et le panorama magique s'ouvrait à nos pieds, qui embrasse le Ventoux, le Luberon, les Alpilles, le Rhône, avec tout ce merveilleux pittoresque du moyen âge provençal, le Château des Papes, les remparts de Villeneuve, les tours de Château-Renard, le donjon de Barbentane et les cent clochers d'Avignon...

Comment la causerie passa-t-elle de ce paysage souverain sur nos âmes à Ponce-Pilate et à Salomé ?... Par un mystérieux rapport entre l'ivresse galiléenne, le catholicisme évangélique du premier félibrige, qui en demeure l'âme secrète et inaliénable, et les horizons naturels qu'a aimantés, pour nous, d'un sortilège, cette poésie de nos maîtres, fraîche, idéale et salubre comme une aurore de printemps.

Et Félix Gras nous contait les propos naïfs de sa vieille mère restée fidèle à son légendaire sacré de Provence, avec ses candeurs d'autrefois. — Où est morte Hérodiade ? lui avait un jour demandé son fils. — Elle est morte à Lyon, lui répondait la sainte femme, quand Pilate eût été enseveli à Vienne où mourut aussi Salomé... Hérodiade, abandonnée de tous, s'en fut à l'aventure. Elle avait toujours devant les yeux la tête de saint Jean-Baptiste, qu'elle avait fait trancher, et elle la voyait sanglante, sanglante,

affreuse comme son remords... Elle atteignit enfin Lyon : la ville s'éparpillait sur une haute colline ; il fallait traverser la Saône pour y aborder. C'était par un froid à pierre fendre ; toute la rivière était prise. Hérodiade voulut la franchir, mais la glace s'étant rompue, la malheureuse eut la tête tranchée...

Roumanille en avait retenu plus encore, de ces traditions perdues, herbier mystique où l'âme de nos pères apprenait la poésie de la foi. Il savait aussi de belles prières de l'ancien temps et nous en rapportait, le rieur, l'humoriste, des gerbes toutes fraiches du fond de sa mémoire. Une surtout, qu'il nous psalmodia (j'en traduirai les premiers mots), nous étonna par sa beauté :

> Monseigneur saint Michel, compagnon de la mort,
> Prince du Paradis ! prenez pitié de mon âme
> Quand elle sortira de mon corps...

Peu après, nous rejoignit Mistral ; la soirée fut exquise. Nous nous retrouvions tous ensemble pour la dernière fois, dans cette île du Rhône, qui regarde Avignon, où nous aurons connu dans leur libre abandon de grands cœurs et de vrais poètes, Aubanel et Roumanille, deux maîtres, deux amis, que nous ne verrons plus.

***

Quand Roumanille sentit sa fin venir, il se fit entourer des menus objets qui lui rappelaient sa jeunesse et ses amis absents. « Tu diras à Mistral, à mon meilleur ami, fit-il à sa compagne désolée, que j'ai pensé à lui pendant toute mon agonie. » Puis, comme rasséréné au souvenir de sa vie pure et bienfaisante : « Ce n'est pas gai, la mort, mais ce n'est pas si triste qu'il est dit dans les litanies.,. Je suis très content de mourir ainsi... Après la belle vie que j'ai menée, le bon Dieu me devait de me prendre intact... Pour rien au monde je n'aurais voulu traîner un Roumanille à [illegible] mort ! » Et son beau-frère Félix Gras qu'il savait sceptique, survenant : « Tu vois, j'ai toute ma présence d'esprit. Ce n'est pas [illegible] que disent les prières des agonisants. *Omnes qui [illegible] Christum* [illegible] *Je vais [illegible], et je ne sens aucune [illegible] épouvantables.* »

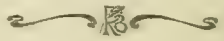
[illegible] grand homme qui a [illegible] années [illegible] de décocher un trait malin [illegible] tendresse qu'il apportait [illegible] au lit de mort [illegible] — Toutes les [illegible] disait-il à sa femme [illegible] ne me suffiraient pas [illegible] tout ce que tu as été pour moi : *Ma [illegible] Lucie* et maintenant *Salus [illegible]*

Et les vers des poètes, de Lamartine, de Reboul, lui revenaient, avec sa belle prière d'enfance :
Monseigne Sant Miquèu, coumpagnoun de la mort, Prince dou Paradis...

Les derniers moments venus, comme son bras avait les mouvements involontaires des mourants : « Que cherches-tu ? lui dit sa femme ? — Je cherche, lui répondit le Patriarche, je cherche des mains d'amis à serrer... »

Il expira le dimanche matin, 24 mai, à dix heures, tandis que se célébrait la fête des Saintes Marie-de-la-Mer des légendes, ces douces amies de Jésus, qui, sur un bateau sans voile ni rames, apportèrent l'Evangile à notre Provence, voilà dix-neuf siècles.

PAUL MARIETON.



LE PANIER DE GUINÉE

NOUVELLE

— Fraulein ! Fraulein !

Célicia rouvrit timidement la porte, et, le buste en avant, un sourire interrogateur plissant les mille petites rides de sa figure placide de vieille fille presque quinquagénaire, elle fit, d'un trot de souris, quelques pas dans la chambre.

— Miss Carlotta ? demanda-t-elle.

Miss Carlotta, perdue dans les plis de son ample chemise de nuit, le pied sur une chaise, contemplait une écorchure qu'elle s'était, le matin même, faite à la cheville, en amenant imprudemment ses ébats natatoires trop près des roches submergées du second épi, aux bains. Elle tourna la tête, montra, encadré de lourdes boucles brunes, son visage mat d'Italienne, aux grands traits réguliers, où les yeux noirs, magnifiques, brûlaient sous les sourcils épais, dans un cerne bistré.

— Fraulein, dit-elle d'un ton bref ; arrangez-vous comme vous voudrez mais ne lambinez pas, si c'est possible. Il faut que toutes nos malles soient fermées demain à midi. Vous savez que le bateau quitte Alexandrie à trois heures ? Nous embarquerons tout de suite après le déjeuner.

Célicia fit un signe affirmatif, et elle allait doucement se retirer, quand, de la chambre voisine, sortit un appel aigu qui la fit tressaillir.

— Fraulein ! Fraulein !

Célicia, de son pas trottinant, qui lui donnait l'air de s'avancer sur des roulettes, se risqua jusqu'à seuil de la seconde pièce. De l'oreiller blanc, une tête se souleva, dans un embroussaillement de folles mèches blondes.

— Oh! Fraülein! que vous êtes contrariante! Je vous avais tant priée de faire un point à mon vieux corset. Je ne puis en venir à bout, et vous ne pensez pas que j'en veuille mettre un neuf pour la traversée? Tenez : il est là, sur la commode. Vous ne voyez donc pas ?

— Je vais le raccommoder ce soir, miss Ritta, ne vous tourmentez pas! Bonsoir, miss Ritta; dormez bien!

— Bonsoir! répondit la tête blonde, retombée sur l'oreiller.

Cécilia, de sa marche menue, traversa de nouveau la première pièce, où la belle baigneuse continuait à s'absorber dans l'examen de son éraflure.

— Bonsoir, miss Carlotta! Je vous souhaite une bonne nuit.

— Bonsoir ! murmura une voix, qui semblait sortir des profondeurs du plancher.

Cécilia ébaucha, bien que personne ne dût la voir, une révérence, elle referma la porte avec précaution, comme si elle eût redouté de troubler le sommeil d'un malade; et, par le corridor, où le clair de lune mettait presque une clarté de plein jour, elle regagna son appartement.

Elle n'était ni grande ni somptueuse, la chambre de Cécilia Schauffer. Un esprit chagrin aurait pu remarquer, par exemple, que le lit, sans être de taille à loger les sept filles de l'Ogre, ne laissait autour de lui qu'un étroit couloir pour la circulation; et encore, qu'il était impossible d'ouvrir l'armoire, sans qu'un des battants se livrât à de fâcheux abordages avec l'angle de la toilette. Telle quelle, Célicia l'aimait. C'était, dans cette maison où elle se sentait étrangère, son « home », qui lui offrait le calme d'une retraite et la douceur d'un refuge. Là, du moins, le verrou tiré, elle était bien chez elle.

Située au bout d'un corridor, cette chambre était écartée. Sur la verandah, où l'on passait de plain pied par une porte-fenêtre, ne donnaient de ce côté que des pièces secondaires, lingerie, salle de bain. Cet isolement répandait quelque mélancolie dans l'âme de la vieille fille, demeurée très sociable, en dépit des nombreuses rebuffades qui avaient attristé sa longue carrière; mais c'était une source de réel soulagement pour ses pauvres nerfs, toujours tendus, dans le voisinage immédiat d'indifférents, et comme révulsés d'avance, dans l'appréhension d'un heurt trop brutal

Cécilia alluma sa lampe, et, avant de clore ses persiennes, elle admira un instant la splendeur du décor nocturne qui s'offrait à ses regards. Que le ciel était beau, dans sa sérénité! Quelle molle et tranquille clarté la lune versait sur les maisons voisines! Au milieu de brusques ombres, des blancheurs, partout, apparaissaient. Des terrasses, en contre-bas, semblaient couvertes de neige. Par des échappées, on voyait luire le clocheton d'une église, la coupole d'une mosquée, la haut d'un minaret. Des micas étincelaient sur le sable d'un chemin. Un souffle rafraichissant balançait les longues feuilles des dattiers, qui projetaient sur les murs des silhouettes remuantes, presque aussi nettes que la réalité. Les jardins étaient calmes. On entendait, comme d'un peu loin, les murmures qui montaient de la ville et du port. Mais ils ne troublaient pas la paix majestueuse de la nuit; ils semblaient s'évaporer dans la grande solennité du silence.

Cécilia écoutait avec un frisson de plaisir l'écho des vibrations multiples, particulières aux escales maritimes. A peine quelques heures, et elle quitterait Alexandrie. Une fois encore, elle prendrait pied sur un de ces bons bateaux qui cabotent sans hâte le long des Echelles du Levant, et auxquels, dans la joie du retour, elle prêtait généreusement la beauté et le confort des « postaux » les plus rapides. Tous les deux ou trois ans environ, elle attendait avec impatience le moment délicieux du départ; le passage du bâtiment, quelque pavillon qu'il battît, qui devait l'emporter, quel que fût son port d'attache, vers l'Europe, vers la liberté. Cette fois son impatience était plus vive. Comme la famille de Marastri, dans laquelle elle était gouvernante, devait passer un certain temps chez des parents, en Istrie, on lui avait accordé six semaines de vacances, six bienheureuses semaines qu'elle coulerait, doucement, sur les bords de l'Elbe, dans sa bonne ville de Dresde. Et, comble de bonheur! elle allait y retrouver sa vieille amie, Héléna Schwantherein, revenue, elle aussi, pour quelque temps, d'Amérique, son amie Héléna, avec qui ses dernières confidences remontaient à six années, déjà! Et elle s'attardait à sa contemplation, presque réconciliée, à la pensée qu'elle était si près de le quitter, avec ce pays, où l'avaient jetée les hasards de sa vie errante, et où jamais elle n'avait pu s'acclimater.

Cécilia finit par s'arracher au charme qui la subjuguait. De plus humbles obligations l'appelaient. Elle s'assit modestement, nettoya les verres de ses lunettes, avant de les bien assujettir, et, prenant le corset dont on lui avait reproché de n'avoir pas refermé encore les baillements intempestifs, elle se mit en devoir de réparer son oubli. Les points se succédaient, soigneux et méthodiques; mais cela n'empêchait point la vieille fille de laisser reprendre à ses idées leur pente actuelle vers une sorte de découragement.

Qu'elle était donc, cette petite Ritta, insoucieuse et légère! Et toujours que de vivacité offensive, presque offensante! Elle était si jolie, pourtant, cette blondinette aux yeux d'un bleu si tendre! Comment

cette nature, qui offrait toutes les apparences de la douceur et de la tendresse, se méconnaissait-elle si souvent elle-même, en gestes durs, en mots acerbes? Pauvre petite, mal élevée sans doute, plutôt que méchante. Car elle n'avait rien, dans sa grâce mignonne, de la beauté fière, réellement dominatrice, qui donnait tant d'impérieux orgueil à l'attitude, aux paroles de sa sœur Carlotta. Toutes deux ne se ressemblaient que sur un point : l'espèce d'hostilité sourde dont elles s'accordaient à faire preuve à l'égard de leur institutrice et gouvernante. Cécilia pourtant n'eût demandé qu'à les aimer, à se dévouer pour elles, comme une amie que l'âge rend discrète, et qui reste dans l'ombre. Mais ses premières tentatives pour manifester ces sentiments avaient été si mal accueillies, qu'ils s'étaient brusquement repliés sur eux-mêmes, comme un colimaçon dont on offusque désagréablement la corne. Et, depuis lors, elle s'était contentée de trahir, par l'inquiétude et la fidélité de son regard, ses intentions déçues.

Pauvre Cécilia! Elle n'avait eu que bien rarement, dans le désert de son existence, l'occasion de goûter l'affection quasi romanesque dont elle nourrissait naturellement le désir. Orpheline de bonne heure, elle ne se rappelait, de ses premières années, que l'intérieur de la vieille parente qui l'avait recueillie : une grande et maigre femme, toujours en noir, dont l'austérité rendait même le dévouement anguleux. Jusqu'à treize ans, son enfance s'était étiolée, solitaire, à l'ombre de cette duègne desséchée, dans une antique demeure de Frauenfeld-en-Thurgovie, qu'assombrissait encore, de sa masse voisine, la tour du vieux château. A cette époque, la vieille parente, songeant que Cécilia devait être apte à gagner sa vie, l'avait envoyée dans un pensionnat de Dresde, très réputé. Là, grâce à l'atmosphère de cette maison, dont la règle douce l'avait délivrée de la tristesse qui pesait sur elle dans le logis glacé de Frauenfeld; grâce à ses penchants affectueux longtemps sevrés d'expansion, et qui lui firent promptement contracter des relations avec quelques-unes de ses compagnes, elle avait été heureuse. Elle avait presque oublié la Suisse, où elle n'allait plus que passer aux vacances trois courtes semaines, et fait de la Saxe son pays d'élection. La mort de sa vieille parente vint la surprendre à Londres, où elle s'était rendue, afin de se perfectionner dans l'étude de l'anglais. Elle parlait également bien le français et l'allemand. Elle hérita d'une petite rente, très modeste; mais son instruction devait maintenant lui permettre d'augmenter ses ressources. Elle revint à Dresde, prête à demander au travail l'assurance d'une vieillesse tranquille. Précisément, ses deux amies de cœur, celles dont les rêves d'avenir avaient toujours, dans ses années de pensionnat, été mêlés à ses propres rêves, se décidaient, pour un motif analogue, à courir la fortune des expatriations lointaines. Héléna Schwantherein avait trouvé une place d'institutrice dans une famille de Montevideo; Hedwige Braun, qui s'apprêtait, de son côté, à partir pour Hong-Kong, pressa Cécilia d'accepter une situation vacante à Smyrne. Cécilia, désespérée à l'idée de demeurer à Dresde, privée de ses sœurs d'adoption, consentit. Et, depuis vingt-cinq ans, prise par un engrenage de relations levantines, elle avait, comme une épave, vogué de Syrie en Turquie, de Palestine en Egypte, traversé des familles de toutes nationalités ou sans nationalité précise, vécu dans toutes les grandes villes d'Orient: de cet Orient, dont elle aimait le soleil et la lumière, appréhendait l'odeur et la saleté; dont elle admirait le pittoresque et redoutait les indigènes; curieuse, mais inquiète; et gardant de ses séjours dans les ports la terreur des charbonniers arabes, qui, avec leurs gestes fous, leurs rauques appels, leur face toute noire, trouée par l'éclat des yeux et des dents, lui apparaissaient confusément comme d'innombrables incarnations du Diable.

Oui, depuis vingt-cinq ans, tel était son pénible lot d'exilée et d'errante, n'ayant guère pour soutenir son courage que l'attente des vacances où elle se reposait de ses peines, se retrempait contre ses dégoûts. Hélas! ni ceux-ci, ni celles-là, ne lui faisaient défaut. Elle n'avait guère connu les douceurs d'une intimité ouverte toute grande, la joie de se sentir écoutée et aimée, de recevoir les marques d'un respect tempéré d'affection. Par contre, que de familles où elle n'avait jamais été qu'une intruse nécessaire; où elle avait compris que le paiement de ses soins devait, de part et d'autre, supprimer toute reconnaissance; qu'on ne voulait pas lui donner plus qu'on ne souhaitait qu'elle demandât. Et telles étaient nombre de familles qu'elle avait rencontrées en Orient, familles dont, parfois, sous un vernis de luxe et de raffinement, elle découvrait, au moindre choc en éraillant le lustre, les expédients, la grossièreté d'une vie souvent d'aventures. Et, pour couronnement, elle était venue échouer chez la plus bizarre, la plus hétérogène de toutes, celle des Marastri : le père Italien, la mère Slave, deux filles élevées d'abord par une gouvernante anglaise; d'où il suivait que tous pensaient dans des langues différentes, dont il n'y avait pas une qui pût leur servir de commun terrain d'entente.

Le temps passait pourtant; cette vie ne durerait pas toujours. Du moins dans ce métier ingrat, la vieille fille, à force d'ordre sévère, avait mis de côté quelques économies. Bientôt, dans quelques années, quand la petite Ritta aurait, à son tour, terminé son éducation, peut-être que sonnerait l'heure de la retraite, si ardemment attendue, si chèrement achetée.

Alors, comme s'effacerait pour toujours de ses yeux la vue des contrées orientales, elle tâcherait, pour ne conserver aucun sujet de peine, d'effacer de sa mémoire le souvenir de ces enfants, qui n'avaient pas voulu de l'attachement qu'elle ne demandait qu'à leur témoigner...

..... Cécilia se leva. Elle roula le corset qu'elle venait de réparer, glissa, bien essuyées, ses lunettes dans leur étui et referma sa boîte à ouvrage, dont le couvercle offrait une image assez conventionnelle de Sainte-Sophie. Puis, elle promena un regard sur sa petite chambre, si méthodiquement ordonnée de coutume, et où, ce soir, les malles ouvertes et à demi pleines, l'armoire baillante aux planches dégarnies mettaient le désordre des départs. Les murs, les tables, les étagères, étaient presque débarrassés de ces bibelots, auxquels s'attachent les vieilles filles, comme si elles reportaient sur ces menus objets la tendresse que le sort ne leur a pas permis de déverser ailleurs. De ci, de là, un cuivre indien, des bracelets en verre coloré, des colliers d'âne à pendeloques semées de pierres vertes et bleues, mettaient encore une note de bazar exotique autour de trois ou quatre vues de Dresde, que Cécilia emportait, comme une espèce de Palladium, dans tous ses voyages. Il lui suffisait de les regarder pour évoquer les seules phases, ou à peu près, de bonheur qu'elle eût goûtées : le temps du pensionnat, où elle avait connu ses amies ; l'époque des vacances, qui lui permettait de renouer plus solidement encore les liens de leur intimité. — Chère Hedwige Braun, vouée à l'extrême-Orient, ayant passé une bonne moitié de son existence à Shang-Haï, Hong-Kong ou Yokohama, ahurie de race jaune au point qu'elle prétendait avoir parfois la sensation que ses yeux remontaient vers ses tempes ! Chère Héléna Schwantherein, qui avait traversé presque toutes les républiques sud-américaines, roulant de l'Uruguay à l'Argentine, et de Lima à Valparaiso, si bien que tous ces lieux se confondaient étrangement dans sa tête, où d'ailleurs elle n'était jamais parvenue à loger correctement quatre mots d'espagnol.

Oui, elles étaient, toutes trois, bien lasses, et soupiraient après cette heure de la retraite. Et tandis que, d'un œil attendri, elle considérait ces vues de Dresde, cette heure, prochaine maintenant, s'évoquait à l'imagination de Cécilia, avec plus de netteté que jamais. Alors quelle vie paisible elles mèneraient, après tant d'agitation et de changements. Elles habiteraient ensemble. L'hiver, elles prolongeraient les veillées, autour du poêle de leur salle commune, en se contant leurs souvenirs. L'été, par les beaux après-midi, elles iraient aux brasseries des bords de l'Elbe, près du ponton des bateaux à vapeur ; elles se tiendraient sous la tente, avec leur ouvrage, et, tout en croquant des gâteaux à l'anis, elles regarderaient, avec un sourire de condescendance, l'air affairé des touristes d'eau douce ; ou bien ce serait de lentes promenades, sous les ombrages du Parc et du Jardin des Plantes, et, le soir, sur la terrasse, d'où l'on aperçoit la lune éclabousser d'argent les vagues du fleuve. Elles vivraient ainsi, vieillissant ensemble. L'âge ne ferait que rendre leur affection mutuelle plus profonde. Cécilia voyait cette époque s'ébaucher dans les ombres de l'avenir, comme en un prolongement. Et telle serait la récompense de tant d'années d'abnégation méconnue, de dévouement inutile, de solitude sans consolation.

Elle avait les yeux rouges, la pauvre Cécilia Schauffer, en pensant à ces choses. Elle s'attendrissait sur elle-même. Elle songeait, bien que résignée, à l'inégalité des existences. Et la sienne, sans être bien brillante (elle était trop modeste pour désirer briller), aurait pu cependant être moins aride. Tout en refermant un tiroir, tout en enveloppant, pour le placer dans sa malle, quelque petit objet, elle se disait que, si humble fût-il, un foyer devait être une douce chose... C'était là un rêve ; rien jadis n'empêchait qu'il se réalisât ; et jamais plus il ne se réaliserait. Elle ne s'était assise qu'au foyer d'autrui, en passante dont on souffre la présence et souhaite l'éloignement.

Cécilia cessa ses rangements, et resta debout, les mains jointes.

— Ah ! Darling ! — se murmura-t-elle, un peu railleuse, un peu apitoyée ; — que vous êtes fantasque ce soir, et que vous êtes injuste ! Vos deux amies furent-elles plus heureuses que vous ? Elles vous aiment, et vous les aimez. Vos trois existences se sont toujours inséparablement tenues. Une telle amitié est un bonheur qui n'est pas dévolu à tous. Et puis, qui sait ? timide et sans grâce, comme vous êtes, — oh ! ne secouez pas la tête, car je vous connais bien, Darling ! vous étiez née sans doute vieille fille d'avance, et nul ne peut rien contre sa destinée. Les fleurs de la vie ne poussent pas pour tout le monde. Certains les cueillent ; certains les respirent ; certains ne les voient jamais !...

..... Est-ce bien vrai, cela ? Quoi, pauvre Cécilia, après quarante et des années, pas la plus petite aventure du cœur ? Dans l'herbier de votre souvenir, pas la plus petite fleur pieusement séchée ?

..... Cécilia s'est rassise, sa lampe tout près d'elle. Elle a remis ses lunettes, ses lunettes d'institutrice, dont les élèves ont contribué peut-être à abîmer prématurément les yeux. Autour d'elle, simplement, tombent les plis de sa robe noire. D'une boîte assez résistante pour protéger son contenu, elle a retiré un objet, précieux sans doute, à en juger par le soin avec lequel il est roulé dans de l'ouate et du papier

fin. C'est simplement un petit panier, mais de forme, de façon exotiques. Il est fait comme un œuf d'autruche, qui s'ouvrirait en deux ; tressé en paille, sur le fond clair de laquelle se dessinent, rouges et noires, des bandes capricieuses. Des laines, de teinte vive, servent à le suspendre, l'enserrent de larges mailles, et retombent en longue houppe. Dedans, il n'y a qu'un double carré de vélin, à légers ornements d'or, qui porte extérieurement le nom de Cécilia Schauffer : un menu de dîner, pas autre chose. Cécilia le relit ; elle le relit aussi lentement que si elle cherchait à se rappeler l'impression que peut lui avoir donnée la saveur de chaque mets. Elle considère encore le panier, repose le tout sur la table, ôte ses lunettes, s'accoude et se plonge en une rêverie profonde. Quelques années dans le passé : une histoire déjà vieille, bien banale, comme toutes les histoires. Les mille petites rides de la figure de Cécilia s'accusent ; une expression singulière modifie et trouble sa physionomie, si placide à l'ordinaire. Va-t-elle sourire ? Va-t-elle pleurer ? L'un et l'autre, peut-être.....

C'était à ses débuts de gouvernante cosmopolite. Elle était assez jeune encore ; jeune d'âge, car ses traits semblaient déjà marqués du sceau du célibat. Elle venait de quitter Smyrne, et d'arriver à Suez, découragée par une première épreuve, appréhendant la seconde, effrayée de la longue distance, comme si de passer le canal maritime, d'avoir sous les yeux l'horizon de la mer Rouge, eût accru beaucoup l'éloignement dont l'habitude n'avait pas encore, en elle, émoussé la sensation. C'était pourtant un intérieur hospitalier et charmant que celui du consul français où elle entrait ainsi ; — et, de tous ceux qu'elle avait traversés depuis, le seul, peut-être, qui lui eût laissé de chers souvenirs. Encore maintenant elle recevait, de temps en temps, une bonne et reconnaissante lettre de l'une des deux petites filles dont elle avait, là, commencé l'éducation ; — deux petites filles devenues à présent des femmes, ayant changé leur nom de Champmereuse pour le nom de maris, eux aussi consuls, et qui les avaient emmenées, l'une et l'autre, au-delà des mers. Mais elle était, dans la maison, toute nouvelle ; elle n'avait pas eu le temps — qui d'ailleurs n'avait pas été long — de s'apprendre et de se faire aimer de sa petite Marthe et de sa petite Thérèse, ni de connaître et de savourer la chaude intimité de cette famille. Et, précisément, elle tombait dans un grand tohu-bohu de fêtes. Un croiseur français, qui se rendait en Extrême-Orient, avait dû relâcher quelques jours, par suite d'une avarie, et le consul avait profité de la présence du navire pour donner un dîner intime et un grand bal. Tout de suite, cependant, les deux enfants, très communicatives, s'étaient emparées de leur gouvernante et institutrice, comme si, devinant son effarouchement, elles avaient voulu calmer ses timidités, guider ses hésitations. Elles folâtraient comme deux jeunes chats autour d'elle, toutes grisées par ce mouvement.

Vraiment, n'était-ce pas hier qu'il avait eu lieu, ce dîner ? Que les détails en demeuraient précis ! Cécilia se revoyait, sur le coup de sept heures, pénétrant, toute tremblante, dans le salon, où les lumières du lustre et des candélabres, réfléchies dans les hautes glaces, lui donnaient un éblouissement que compliquaient sa myopie et son émotion. La pièce lui avait paru pleine de monde, bien qu'il n'y eût là qu'une vingtaine de convives. Elle avait, dans un brouillard, reçu quelques saluts, échangé deux ou trois poignées de mains, puis elle était allée se réfugier dans un coin sombre.

Mme de Champmereuse, devinant sa détresse, vint l'y rejoindre.

— M. Lancelot vous donnera le bras, — lui dit-elle en souriant ; vous voyez, ce jeune lieutenant de vaisseau ?

Cécilia n'avait rien vu. C'est seulement après le potage que, se remettant un peu, elle s'était risquée à jeter un coup d'œil sur son voisin. Un grand, un beau garçon, avec, dans la physionomie, un air d'extrême jeunesse, due sans doute à ses yeux clairs, à la fois rieurs et très doux. Il semblait lui-même assez désorienté. Il avait à sa droite une fort grosse dame, somptueusement engoncée dans une robe de satin noir, toute soutachée de jais, qui faisait un cliquetis formidable au moindre mouvement. Elle tournait résolument le dos au jeune officier, sans doute jugé par elle de trop peu d'importance, et avait entamé une discussion animée avec un personnage chauve, de mine autoritaire et rogue, la boutonnière fleurie d'une rosette multicolore, large comme un soleil.

Le dîner commençait dans un silence relatif. Les marins, presque tous inconnus, gardaient une certaine réserve vis-à-vis des autres convives, dont quelques-uns affectaient des allures solennelles, toutes faites pour abaisser graduellement la température de la société au point précis de congélation. Mais le charme des maîtres de maison ne tarda pas à dissiper ces dispositions réfrigérantes. La cordialité reprit ses droits et, sans nuire aux apartés des petits cénacles, la conversation devint générale.

M. Lancelot, poliment, adressa la parole à Cécilia ; et il paraissait si bon que, déjà gagnée par des égards auxquels, jusque-là, elle n'avait pas été accoutumée, la pauvre fille sentit fondre ses craintes et laissa voir, avec la solidité de son jugement, l'affabilité de son caractère. Ils parlèrent de la Suisse, dont il se trouva qu'il ne gardait pas plus qu'elle un

très bon souvenir. Leurs sentiments s'accordèrent aussi sur Smyrne, qu'il connaissait également. Puis il lui dit quelques mots du Sénégal, dont il revenait, et de l'Extrême-Orient, pour lequel il avait reçu un ordre brusque de départ. Leurs épanchements furent moins cérémonieux. Il hasarda quelques pointes malicieuses, qui ravirent Cécilia.

— Qu'il a d'esprit — pensait-elle — et qu'il est aimable !

Les deux petites filles, placées côte à côte, entre la double surveillance de leur institutrice et d'une cousine, se mirent de la partie, et ce petit coin de la table, au scandale probable de la dame constellée de jais, devint fort gai. Cette gaîté se continua au salon, pendant le café et les liqueurs. Quand l'heure du départ fût venue, le jeune homme dit aux deux fillettes qu'elles étaient décidément ses amies, et il serra cordialement la main de Cécilia, en ajoutant qu'il serait heureux de les revoir au bal.

De ce bal, non plus. Cécilia n'avait rien oublié. Elle avait, depuis lors, assisté, toujours modeste, comme à l'écart, à nombre de soirées brillantes. Aucune ne lui avait laissé ce souvenir. Et, pourtant, elle en gardait un regret dont son imagination, plus tard, avait fini par répandre la mélancolie, comme pour rendre sa beauté plus étrange, sur la fête elle-même.

On avait permis aux deux petites filles d'assister à la première partie et au souper de minuit. Elles étaient bien jolies, toutes deux, simplement habillées d'une mousseline du pays, blanche et légère, un ruban dans les cheveux. Cécilia les revoyait, comme elle revoyait tout, d'ailleurs : les invités, les officiers du bord en grand uniforme, le commandant ouvrant le bal avec Mme de Champmereuse. Et le jeune lieutenant était là, lui aussi. Après quelques tours de valse, il avait gravement invité les deux fillettes, ébahies de joie ; puis il avait entraîné Cécilia elle-même, toute rougissante, et elle s'était laissée aller, éperdue, pensant défaillir. Après l'avoir reconduite sur la vérandah qui précédait le salon, il s'était assis près d'elle, afin de causer un moment. Les stores de cette vérandah étaient baissés, recouverts de grands pavillons de marine, et des girandoles faisaient luire doucement toutes ces couleurs emmêlées. Il y avait ainsi, grâce à d'ingénieuses combinaisons, deux refuges singuliers. La simplicité des grandes salles, dénudées pour le bal, l'éclat de leur illumination, rendaient, par contraste, plus moelleux, plus paisibles, ces sortes de boudoirs artificiels, où la lumière se répandait, plus tamisée, sur les meubles que l'on avait réunis là, sur les divans bas, drapés d'étoffes orientales, sur l'éploiement large des palmiers. Cécilia, tout en écoutant le jeune homme, goûtait doucement l'impression enveloppante de ce luxe. Il lui semblait que leur causerie recevait, de ce cadre plus intime, plus d'intimité. M. Lancelot lui offrit le bras pour passer au buffet. Au souper, il conta aux deux fillettes d'extraordinaires histoires, qui leur firent ouvrir de grands yeux. Et il leur dit qu'ils se reverraient encore le surlendemain, mais que c'était un secret...

Le commandant du croiseur, avant de reprendre la mer, avait invité Mme de Champmereuse à venir, en compagnie de quelques personnes, visiter ce bateau. Celui-ci s'était replacé un peu au large, et devait repartir dans la soirée. Le ciel était bleu ; l'air était rafraîchi par une brise qui ridait légèrement les eaux de la rade, calme comme un lac. Le canot à vapeur, où les invités avaient pris place, filait, sans même de roulis sensible, parmi les ébats nautiques des marsouins et les évolutions aériennes des mouettes. La pauvre Cécilia avait bien été un peu mortifiée, d'un éclat de rire étouffé que quelqu'un avait poussé, parce que, terriblement myope, elle avait d'abord, au cours de ses exclamations admiratives, pris une drague pour le croiseur. Mais qu'était ce petit froissement d'amour-propre ? Elle l'oublia vite pour se livrer au plaisir que lui procurait cette belle promenade, par cette belle matinée.

A bord, après l'échange des compliments, la visite avait commencé, minutieuse, accompagnée d'explications techniques et savantes. Les gens, évidemment, n'y comprenaient goutte ; ce qui ne les empêchait pas de hausser les sourcils, puis de hocher la tête, d'un air entendu. Cécilia, dissimulée derrière tout le monde, tendait le cou, essayant de saisir quelque chose, et n'y parvenant point. Ellle était frappée d'une respectueuse admiration pour le spectacle si nouveau qu'elle avait sous les yeux ; mais jamais elle n'avait vu, de sa vie, autant d'engins de guerre, et, devant tous ces canons, gros ou petits, elle éprouvait une sorte d'effroi. Les petites filles, intimidées, n'osant courir çà et là, restaient près d'elle, silencieuses. M. Lancelot vint à leur secours. Différents groupes se formaient. Il déclara qu'il se chargeait des enfants, et invita Cécilia à les accompagner.

Laissant la tournée officielle évoluer gravement à travers le navire, il les avait toutes trois emmenées, pour leur faire visiter le monstre. Ils étaient descendus dans les entreponts, avaient grimpé dans des tourelles. Il leur montrait la vie de bord, prise sur le vif, dans ses détails pittoresques, qui les ravissaient. Les fillettes rayonnaient de joie, et Cécilia en était heureuse. Leur guide était si prévenant, rempli de soins, gai toujours ! Il avait de si bonnes, de si amicales paroles pour tous ceux qu'ils rencontraient. Et Cécilia sentait son cœur s'épanouir, délicieusement. Il lui semblait que ce compagnon — un in-

connu de la veille! — était pour elle comme un camarade, dès longtemps coutumier. Elle, si prompte à s'alarmer, la pauvre, se sentait toute confiante. Ils avaient vu les matelots à table, buvant et mangeant, et qui riaient en montrant des dents blanches. Ils avaient touché les hamacs, bien roulés et alignés le long d'une cloison; compris que l'on suspendait les lits de toile aux forts crochets rivés dans les parois, et cela avait donné lieu à de grands éclats de rire. Et soudain, Thérèse, plus mutine, plus hardie, s'était écriée d'un ton suppliant :

— Oh! monsieur, montrez-nous votre chambre!

Cécilia, confuse, allait morigéner l'indiscrète; mais, déjà, il acquiesçait.

— Leur montrer sa chambre? Comment donc, tout de suite!...

Il avait ouvert une petite porte dans un mur de fer, et elles avaient pénétré dans une étroite cabine, meublée d'une couchette et de quelques meubles indispensables. Mais, par un hublot ouvert, on voyait la mer étinceler au loin, et le jour tombait à flots sur une tablette chargée de papiers et de livres Il y avait là des bibelots qu'il rapportait du Sénégal : étoffes, armes, bijoux. Mais ce qui avait provoqué l'enthousiasme des petites filles, c'était une collection de bizarres poupées négresses, alignées côte à côte, comme les infortunées épouses de Barbe-Bleue. Et cet enthousiasme était devenu du délire, quand il avait choisi deux de ces raides petites personnes, pour les leur offrir. Petites poupées du Sénégal, avec leur visage ciré, sous un bonnet en forme de tiare, leur robe bleue, chenillée de blanc, et leur corsage rose, tout sonnant de colliers de cuivre et de verroteries.

— Et, vous, Mademoiselle, — avait-il tout à coup ajouté; vous êtes un peu grande pour que je vous en offre une. Mais voulez-vous me faire le plaisir d'accepter ce petit panier, en souvenir de notre rencontre, et de votre visite à bord? Il vient de Guinée...

Et il avait offert à Cécilia, balbutiante de surprise, ce panier qui semblait un gros œuf de paille légère, à bandes alternées de noir et d'ocre rouge...

... Pendant des mois, Cécilia n'avait cessé de se remémorer ces quelques jours. Un sentiment, qu'elle s'expliquait mal, avait germé en elle. Elle désirait et redoutait à la fois le retour attardé de ses souvenirs. Sans formuler ses rêveries, elle les subissait souvent, l'esprit absent, les mains inactives.

— Où est-il! songeait-elle, presque sans oser se le demander.

Sa pensée s'en allait, se perdait au loin, comme s'était perdu dans la nuit le navire qui l'avait emmené; elle s'égarait sur les flots sans limites, océans qui mènent à des pays qu'elle s'imaginait presque fabuleux. Et son regard, soudain lassé de ces voyages imaginaires, brusquement ramené au sens du réel, cherchait au mur le panier de Guinée, le panier en forme d'œuf, rouge et noir, suspendu près de son chevet, comme un fétiche familier...

... Puis, près d'un an plus tard, comme le nom du croiseur se faisait de plus en plus rare dans les conversations, de plus en plus rare le nom du commandant, des officiers, qui avaient été, pendant quelques vingt-quatre heures, presque des intimes de la maison, un fonctionnaire, ami des Champmereuse, qui rentrait de Saïgon en France, et dînait au Consulat, avait fait revivre, par hasard, tous ces noms oubliés. Et, le soir, tandis que le Barbarin de service passait sur un plateau les minces tasses pleines de café lourd, on s'était souvenu de la grande semaine. Et l'on questionnait sur celui-ci, sur celui-là, avec cette aisance que l'on acquiert à se retrouver et à reprendre contact, lorsque l'on est au loin.

Cécilia se taisait, très émue. Son émotion redoubla, quand le voyageur, tout à coup, demanda :

— Vous vous rappelez M. Lancelot, ce jeune lieutenant, blond foncé, un charmant homme, ma foi!

Il reprit :

— Eh bien! le pauvre garçon n'a pas eu de chance. Au lendemain d'un acte qui consacrait son mérite, et l'eût certainement mis en vedette, il est mort!

Et, comme on s'apitoyait :

— Oh! une bête de fin, pour un marin comme lui. Il a pris une insolation. En vingt-quatre heures, plus personne!

Il n'était pas méchant, ce narrateur, puisque sa voix s'était teintée d'une commisération sincère. Pourquoi sa brutalité, dans cette nouvelle? Est-ce ainsi que l'on apprend les choses aux gens?

Cécilia avait tremblé, comme si le plafond allait s'écrouler sur elle. Sans éveiller l'attention, elle s'était traînée jusque sur la vérandah; et ses jambes trébuchaient si fort qu'elle avait cru tomber. Cramponnée à la balustrade, regardant, sans la voir, la mer où des feux s'allumaient, elle se répétait à elle-même : — Il est mort! — sans comprendre.

— Il est mort! — se répétait-elle dans sa chambre, après avoir couché machinalement les deux enfants, dont il lui avait fallu consoler le chagrin; — il est mort!

Une souffrance aiguë la déchirait; elle étouffait, en proie à une angoisse inconnue. Puis, brusquement, ses larmes se firent jour. Elles coulaient, sur ses joues fanées de fille déjà vieille; elles coulaient, abondantes et monotones, comme ses amertumes, comme les jours de sa vie. Combien de temps avait-elle ainsi pleuré, comme si quelque chose se fût irrémédiablement brisé dans le ressort de son existence!

Sans savoir pourquoi, elle avait, d'une main mal

assurée, pris le petit panier en forme d'œuf, le petit panier venu de la Guinée. Et, tandis que ses doigts en pétrissaient doucement la paille fine, toute forme précise se brouillait devant ses yeux remplis de larmes, de grosses larmes, et qui ne voyaient plus maintenant que danser, en spirales ironiques, les larges bandes noires; — sarabande de deuil, sans fin, tourbillonnante, qui lui donnait l'impression d'une descente funèbre, dans un abîme, pour l'éternité....

Elle avait enroulé ce pauvre objet, dont l'âme était pour elle désormais éteinte, dans un linceul de soie et de ouate; et, l'ayant glissé, ainsi enseveli, dans une boîte, elle avait refermé le couvercle, comme elle eût laissé retomber la dalle d'une tombe.

Que de tristesses jusqu'alors latentes elle avait laissé crever en sanglots sourds ! Il lui avait paru que sa solitude, jusqu'alors acceptée avec résignation, traversée sans intérêt, mais sans dégoût, devenait plus vaste et plus abandonnée, découvrait jusqu'à des horizons sinistres la succession de ses plans glacés... Et, comme un pauvre être perdu, qui n'a plus rien à quoi se retenir, elle avait mis sa tête sous son drap, comme pour se cacher à elle-même toutes les rancœurs de son isolement, toute la détresse de son brusque désespoir !.....

..... Dans la petite chambre, dénudée à la veille du départ, et où la lampe éclaire les meubles à demi vides, les malles presque pleines, dans la petite chambre, isolée au bout du long couloir, Cécilia, peu à peu, sort de sa rêverie Et celle-ci fut si profonde, les souvenirs évoqués ont revécu pour elle avec une intensité si grande, qu'un peu de désarroi continue à troubler son esprit. Sans la rumeur grondante qui monte encore de la ville, sans les bruits heurtés qui viennent de la rade, elle se croirait toujours à Suez, dans la demeure devenue depuis si chère, et que les nuits enveloppaient à l'ordinaire de tant de silence et de tranquillité. Elle a presque oublié, dans cette évocation de la seule douleur qu'elle ait tenue cachée, les avaries journalières et publiques de son pénible métier. Mais le sentiment lui revient. L'image des Marastri s'impose à elle. Si près, ses deux élèves, la blonde Ritta, la brune Carlotta, oublient, dans leur sommeil d'enfant, l'institutrice, jouet de leur cruauté naïve, comme elle-même vient d'oublier, dans son rêve, les mesquineries acerbes de ses persécutrices. Elle promène un long coup d'œil autour d'elle, comme pour mieux reprendre possession du présent. Et, tout de suite, elle songe au départ, cette joie maintenant si proche. Non, ce n'est plus Suez ; ses petites Champmereuse sont par-delà les mers. Depuis cette époque lointaine, des années et des années ont passé. Et chacune d'elles, sur sa blessure, a mis les remèdes du temps, les liniments de douceur qui donnent aux cœurs purs l'apaisement et la consolation.

Cécilia a essuyé les petites larmes qui tremblaient tout à l'heure au coin de ses yeux. Un sourire d'une discrétion infinie détend son visage et l'éclaire, furtif et pâle comme un reflet de soleil d'arrière-automne. Pauvre Cécilia, n'est-il pas vrai que parmi tant de destinées, obscures et tristes, qui traversent la terre, la vôtre fut de celles que d'aucuns, moins privilégiés, pourraient envier encore ! Les fleurs de la vie — darling! le pensiez-vous tout à l'heure? — ne poussent pas pour tout le monde. Certains les cueillent, certains les respirent. Certains ne les voient jamais.

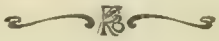
Oui, darling ! si vous n'avez pas cueilli l'une de ces fleurs, vous avez du moins passé près d'elle, et vous avez, de l'agonie de son parfum, gardé le soupçon d'arôme qui suffit quelquefois à embaumer une existence entière...

... Cécilia a remis, bien posément, ses lunettes d'institutrice, dont les élèves ont tant contribué à abîmer prématurément les yeux. D'une main pieuse, mais maintenant assurée, elle a repris le panier en forme d'œuf, le panier léger, en paille de Guinée, et elle l'enroule dévotement dans le papier de soie où il va dormir. Dormir, jusqu'au jour, prochain peut-être, où ne gardant plus, de cet Orient si longtemps habité, que l'impression d'un mirage qui s'efface, elle pourra, dans le gîte définitif que son imagination prépare, le suspendre comme une relique, qui lui rappellera l'unique épreuve sentimentale de sa vie. Si humble, si caché, si éphémère qu'ait été son roman, elle en gardera jalousement la mémoire; car elle le bénit de lui avoir fait connaître la véritable souffrance. Et, en cela, peut-être, ses amies bien chères l'envieraient-elles. Dans les bibelots qui garniront plus tard leur paisible demeure, la bonne Héléna Schwantherein, la douce Hedwige Braun, ne verront sans doute que les vestiges d'un temps qui n'est plus. Mais jamais elles ne sauront le secret de son propre regard, quand il se portera sur le petit panier en forme d'œuf, le panier en fine paille de Guinée, rayé de noir et d'ocre rouge.

Un peu de brise agite le rideau, qui pend le long de la croisée ouverte. Cécilia s'est levée. Le buste penché, de son petit pas roulant de souris, elle fait ses apprêts du soir, et, sous ses dehors effacés de gouvernante modeste, nul ne pourrait soupçonner la grosse émotion qui vient de soulever la surface unie et tranquille de son âme. Elle songe, cependant, elle songe encore. Avant de refermer pour la nuit la haute porte-fenêtre, elle s'attarde un instant pour respirer les parfums âcres et musqués, pour écouter les murmures que l'air lui apporte, pour contempler le ciel où la lune dispense sa sereine clarté. Et cet

Orient, qu'elle a si souvent méconnu, voici qu'elle lui jette un long regard de reconnaissance, puisque son décor demeurera, dans son souvenir, comme le reliquaire de sa pauvre petite histoire d'amour...

CHARLES BOURGAULT-DUCOUDRAY.



LES TRADE UNIONS, LES TRUSTS
ET
LE SOCIALISME D'ÉTAT EN AMÉRIQUE

Suite (1).

II

Le *labor movement* répond encore à de nombreuses revendications de la part de la classe ouvrière. Nous avons examiné les plus déterminantes dans le conflit du Travail avec le Capital, et bien qu'au fond elles soient les mêmes en Amérique qu'en tout autre pays d'industrie, il serait intéressant de les étudier dans leur couleur locale. Mais nous est-il permis, sans consacrer de longues pages à d'aussi vastes questions, de parler de la journée de huit heures, que les ouvriers américains sont près de conquérir; du *piece-work* (travail aux pièces), si répandu, et si combattu; du minimum de salaires, consenti par beaucoup d'employeurs; du *profit-sharing* (participation aux bénéfices) qui ne fut jamais qu'une duperie pour l'ouvrier; de la limitation du nombre des apprentis; et enfin de la plus épineuse et complexe de toutes: le progrès incessant du machinisme moderne, avec le déplacement de travail, la fixation nouvelle des salaires et toutes les conséquences qu'il entraîne? Ce qui nous importe avant tout ici, c'est d'approfondir, au point de vue de l'avenir, si le tradunionisme, avec les moyens d'action auxquels il a recours et son indifférence pour la politique, permettra ou non à l'Amérique d'échapper au socialisme d'Etat.

Habitué à voir chaque jour les différends qui ont lieu entre les divers Etats de la Fédération se régler pacifiquement devant la *Supreme Court of Justice*, le peuple américain a instinctivement une foi très vive dans l'arbitrage, en ce qui touche la question ouvrière. C'est sur ce terrain qu'il voit une conciliation possible, et que les trade unions eux-aussi fondent leurs espérances. Personne en Amérique n'a une plus grande aversion pour les grèves que les *trade leaders*, ils les regardent comme une nécessité des temps présents, un reste de barbarie qui, de même que la guerre, s'effacera dans l'avenir. Comment pourraient-ils ne pas déplorer des conflits qui causent de si grandes pertes aux travailleurs (1), et ils ne condamnent pas avec moins de sévérité tout acte de violence commis par les grévistes.

Alors que nous, Latins, associons toujours l'idée de destruction à celle de réforme, les Anglo-Saxons, par leur amour inné de l'ordre et de la légalité, ont le respect de *la chose qui existe*. Alors que nous nous mesurons avec nos ennemis sans chercher à nous représenter leurs forces, et avec cette illusion qu'il n'est de droit que le nôtre, eux au contraire en ont conscience, ils comptent avec elles, et savent bien d'avance qu'ils ne pourront avoir entièrement gain de cause. Cette loi de race nous montre au vif l'opposition entre l'esprit révolutionnaire des peuples latins et l'esprit conservateur des Anglo-Saxons. Il nous explique pourquoi les ouvriers anglais approuvent l'existence du Capital, en reconnaissent la nécessité, et sont toujours restés rebelles aux théories subversives de Marx.

Il y a encore un trait important à noter chez eux : c'est, — à quelque confession qu'ils appartiennent, — leur esprit religieux, et j'entends par là cette haute faculté de respect et de crainte, à l'égard d'une puissance supra-terrestre, telle que Carlyle l'a comprise et définie dans son livre des *Héros*. Parmi les représentants des unions il y a beaucoup d'Irlandais catholiques, et ce sont les plus combatifs de tous : le fanatisme qu'ils ont gardé de leur terre natale prend le caractère positif qui est devenu le sceau de toutes les religions sur le sol américain, et qui a banni du catholicisme les idées de renoncement. C'est ainsi qu'un évêque lui-même, *Bishop Quigley*, a pris une part active à l'organisation des *labor unions* de Chicago et de Buffalo.

Il n'est pas d'endroit aux Etats-Unis plus favorable que Chicago à l'étude du tradunionisme. Il n'est pas de théâtre où s'étalent sous des traits plus larges et puissants l'agitation ouvrière en même temps que la débordante activité industrielle de ce grand pays. Ne se trouvant pas cernée comme New-York entre deux rivières, elle put s'étendre à son aise sur les bords unis du lac Michigan. Vue du haut de la tour de l'*Auditorium*, à travers mille et mille panaches de fumée qui se déroulent au vent, dans son immensité elle s'accorde bien avec l'immensité de l'Amérique et elle y fait songer. Mais qu'elle est loin d'offrir rien d'appréciable à l'œil d'un amateur d'art, à moins qu'une esthétique nouvelle se puisse découvrir dans la hideur et la malpropreté de ses aspects! De beaux édifices forment d'ordinaire

(1) Voir la *Revue Bleue* du 1 octobre 1[illegible].

(1) L'*Anthracite coal strike* de 1902 a fait perdre aux mineurs $ 25,000,000 (125 millions de francs).

le centre de nos villes d'Europe : un palais, un hôtel de ville, une vieille cathédrale. A Chicago, l'industrie est le noyau primitif autour duquel le reste de la ville s'est développé. Elle s'y est installée à la première place, et la beauté dut se loger plus loin à quelques milles de là, dans les parcs et le quartier des résidences riches, où elle subit encore les noirs horizons du Travail. A vrai dire, ce n'est pas une ville, mais tout ce que l'on voudra : une halle avec ses rues encombrées de camions; un amas informe d'usines, étalant leurs tristes murs, nus et enfumés, de *grain elevators* (élévateurs de grains) mêlant leurs poussières de farine à la suie de l'atmosphère; d'abattoirs terrifiants, dont les hécatombes quotidiennes pourraient remplir de sang le lit d'un fleuve; de terrains vagues, de chantiers et de gares immenses où viennent se charger et se décharger des trains de marchandises de plus de 100 wagons. Nulle part ailleurs que devant ce décor, empreint de toute l'âpreté de la lutte qui s'y déroule, on ne peut sentir battre plus pleinement la pulsation de ce pays géant. Point intermédiaire entre New-York et Saint-Francisco, entre l'Atlantique et le Pacifique, c'est là que l'Est et l'Ouest se donnent la main ; c'est là le cœur de l'Amérique. Mais en même temps que la grande matrice de l'industrie, Chicago est un foyer ardent de crises ouvrières, — *a hotbed of labor troubles*, — qui tourmentent incessamment le travail de sa fécondité. Chaque fois qu'un mouvement de grèves se dessine dans le pays, c'est à Chicago qu'il a pris naissance. La population y est très mélangée et très remuante : sur deux millions d'habitants et plus, un tiers à peine sont Américains ; la plupart des autres sont Allemands ; il y a là aussi beaucoup d'Italiens, des Bohémiens, des Grecs, des Hongrois, des Irlandais et des Russes, si bien que tous les systèmes politiques et sociaux, le marxisme, le fénianisme, le nihilisme, l'anarchie et le socialisme chrétien, y sont représentés et prêchés. A côté d'eux et à l'écart, se trouvent enfin les *labor organisations* ou *unions* qui comptent plus de 300.000 membres.

Par contre Chicago est la ville la mieux organisée pour la pacification des crises ouvrières. En dehors du tribunal d'arbitrage constitué par le gouvernement d'Illinois, comme il en existe dans chaque Etat, elle dispose d'autres moyens de conciliation dus à l'initiative privée, qui apporte un concours précieux dans cette tâche difficile. Le président de l'*Executive board of the Chicago Federation of Labor* agit souvent comme médiateur. La *National Civic Federation*, fondée dans le but de mettre en contact des hommes de toutes les opinions, de réunir autour d'une même table de conférences, des représentants du Capital et du Travail et de les amener ainsi à discuter ensemble sur les grandes questions industrielles, joue bien plus qu'un rôle platonique, comme on serait tenté de le croire. Enfin Chicago a inauguré en juin 1902 un genre nouveau d'arbitrage, qui a déjà donné d'heureux résultats et qui attire de plus en plus l'attention. Les tribunaux constitués par l'Etat manquaient de crédit. M. Driscoll, un énergique *labor leader* d'origine irlandaise qui, à titre de secrétaire de l'*Association of Teaming Interests* (association des intérêts de la traction), acquit une vaste expérience des questions ouvrières, pensa qu'un tribunal composé non pas de politiciens, mais de simples particuliers bien choisis, aurait plus d'autorité que tout autre. Il comprit que, dans les difficultés entre patrons et ouvriers, on avait toujours négligé le meilleur des arbitres : l'opinion publique, et que pour s'en éclairer il suffisait de réunir les hommes qui la représentaient le mieux. Leurs jugements seraient bien acceuillis et bien exécutés. Il fit alors appel à des hommes qui jouissaient de l'estime générale, à des employeurs aimés de leurs ouvriers, pour représenter le Capital et à des organisateurs de trade unions ayant acquis la confiance du public, pour représenter le Travail. Le tribunal se compose actuellement des présidents de sept associations d'employeurs, et des chefs de sept labor unions correspondants.

J'eus occasion de le voir à l'œuvre et fus admis à plusieurs séances qui n'étaient pas strictement secrètes. Elles m'édifièrent sur le compte de l'arbitrage et me montrèrent que, malgré son efficacité actuelle, il s'userait à la longue comme tous les remèdes qu'on peut ordonner à un malade. Quand des grévistes demandent une augmentation de salaires, il est aisé, après une enquête sur la situation, de proposer une solution équitable et de mettre d'accord les deux parties. Mais de bien plus graves questions se posent, des questions de principe, sur le terrain desquelles le Capital et le Travail semblent irrémédiablement divisés. Elles ne peuvent donner lieu à aucune transaction et restent en dehors de la compétence des tribunaux d'arbitrage.

La plus intime aspiration des trade unions, c'est de devenir une puissance aussi forte que le Capital, et de rendre ainsi la lutte égale. Ils ont d'abord conquis le droit d'exister : aujourd'hui un ouvrier n'est plus renvoyé parce qu'il appartient à un trade-union. Ceci a été le premier pas. Ils travaillent maintenant à se faire *reconnaître* par le patronat, et voilà quel sera le second pas. On ne voit plus assurément beaucoup de patrons se refuser à l'immixtion de délégués d'unions sous prétexte qu'ils sont maîtres chez eux et ne veulent avoir à faire qu'aux hommes qu'ils emploient. Mais ils n'ont en général reconnu les trade unions que superficielle-

ment, et continuent à mener contre eux une lutte sourde. Depuis 1881, sur 1.649 grèves faites en vue d'obtenir la reconnaissance des *unions* (*for the recognition of the unions*), 204 seulement ont réussi.

Celle que je vis juger par le *Chicago Board of Arbitration* appartenait à cette catégorie. Au mois de février les employés du gaz s'étaient mis en grève sans aucune raison apparente. C'était une simple protestation contre le mécontentement de la Compagnie au sujet de la formation récente de leur union, et de vexations qui en avaient été la conséquence pour certains employés. La Compagnie avait aussitôt comblé les vides en engageant d'autres hommes. Les *teamsters* (camionneurs) qui étaient à son service et qui ne pouvaient pas être remplacés, menacèrent alors de se joindre aux autres pour l'obliger à les reprendre. Le différend fut soumis au *Chicago Board of Arbitration*. Au haut d'une de ces maisons américaines à étages multiples où des bureaux de toute nature sont entassés par centaines, le tribunal siégeait dans une salle basse et mal éclairée. Une quinzaine d'hommes, la plupart assez jeunes, sont assis autour d'un mauvais tapis vert; d'un côté de la table sont rangés les représentants du Capital; de l'autre, ceux du Travail. A leur mine d'ailleurs, il est aussi facile de les reconnaître que des individus de nationalité différente. Ils font entrer successivement chacun des grévistes et les interrogent. Aucun de ceux-ci ne peut formuler de grief, si ce n'est l'animosité de la Compagnie pour les membres de l'union nouvellement organisée, et quand ils sont poussés par les arbitres, c'est à peine s'ils sont capables de préciser un fait. Certains d'entre eux supposent qu'ils ont été inscrits sur la *blacklist* (liste de proscription) et prétendent que la Compagnie a essayé par tous les moyens possibles de se débarrasser d'eux. Quand vient le tour des *foremen*, ils affirment avoir toujours traité de la même façon les *union* et les *nonunion men* (1), et le président de la Compagnie proteste énergiquement contre les insinuations des grévistes.

Finalement le tribunal donna tort à ces derniers, en alléguant qu'un service d'utilité publique comme celui du gaz ne pouvait être exposé aux caprices du tradunionisme : « Il serait dangereux, dit la sentence, de confier les usines à gaz à un ensemble d'hommes soumis aux ordres formels d'un leader qui pourrait ne pas avoir à cœur le bien du public. » Cette décision déchaîna les foudres de la *Chicago Federation of Labor*, qui se réunissait justement quelques jours après et qui la réprouva sévèrement dans la *résolution* suivante : « La *F. of L.* a toujours été favorable à l'arbitrage dans les conflits du travail, mais elle n'acceptera jamais de lui soumettre le droit d'organisation et le droit de refuser de travailler avec des *nonunion men*... Elle condamne des associations qui poussent le principe d'organisation jusqu'aux dernières limites dans la conduite de leurs propres affaires et refusent le même droit au travail (1). » Que faut-il conclure d'un pareil débat? Deux choses : la première c'est que la ville de Chicago se trouverait mieux d'exploiter elle-même le service du gaz, et la seconde, que parmi les multiples difficultés qui divisent le Capital et le Travail, il en est de très graves que l'arbitrage ne réussira jamais à aplanir.

C'est aussi pour obtenir la reconnaissance de leur union que les mineurs de Pensylvanie se mirent en grève en 1902, mais chez les mineurs, elle prend une signification spéciale, car elle entraîne avec elle le régime des contrats de travail qui a donné, jusqu'à présent, les meilleurs résultats en Amérique et qui commence à pénétrer en France dans les bassins miniers du Nord. Chaque année une commission composée de représentants des *operators* et de délégués de l'*United Mine workers Association*, se réunit pour fixer les salaires d'après le prix du charbon adopté, et un contrat est signé pour un an. Etabli d'abord dans les régions minières de l'Ouest, ce système s'est étendu à la Pensylvanie depuis la dernière grève, et ce n'est qu'en *West Virginia* qu'il n'a pu encore pénétrer.

Perdus au milieu d'une nature montagneuse et sauvage, au fond de gorges désolées, dont ils sont les seuls habitants, les mineurs de la région de *Loup Creek* et de *New River* ne sont syndiqués qu'en très petit nombre. Depuis de longs mois des *labors organizers*, envoyés par l'*Association*, travaillaient à les soulever, mais en mai dernier c'est à peine s'ils avaient réussi à entraîner quelques centaines d'entre eux. Leur seul moyen de propagande était de s'embaucher comme mineurs, tant la surveillance faite par les compagnies était étroite. Il était impossible d'approcher de la bouche d'une mine sans être arrêté par un *guard*, un garde de police, et je dus subir plus d'un interrogatoire sur mon passage. Je me trouvais là le dernier jour du mois et je vis des mineurs recevoir leur paye : certains touchaient jusqu'à $ 90 (450 francs). Ils paraissaient parfaitement satisfaits de leur sort, mais il est fort probable qu'ils écouteront un jour ou l'autre les conseils des organisateurs de grève, qui veulent étendre chez eux le régime des autres régions minières.

Nous venons de voir le tradunionisme dans un pays où il est encore en enfance. Suivons-le maintenant là où ses tendances se montrent le plus hardies. Il y a une dizaine d'années certains Etats

1. Ouvriers syndiqués et ouvriers non syndiqués.

1. Allusion aux trusts.

d'Amérique firent des lois pour assurer aux ouvriers le droit d'organisation, et pour interdire aux patrons le renvoi des membres des unions. Aujourd'hui des grèves ont lieu en vue de les forcer à employer exclusivement ces derniers. Le progrès, on le voit, est sensible; progrès dans le mal, pensent beaucoup de gens. Pourtant voici un exemple que j'ai eu sous les yeux et qui n'en témoigne pas. Tous les blanchisseurs de Chicago s'étaient mis en grève. Ils demandaient des salaires plus élevés, mais leur véritable objet était de faire renvoyer des blanchisseries tous les employés non syndiqués. Les patrons occupaient beaucoup d'enfants qu'ils payaient $ 3 par semaine et qui devenaient vite suffisamment habiles pour remplacer des ouvriers d'expérience, le blanchissage se faisant presque entièrement à la machine en Amérique.

Souscrire à une pareille obligation, dit l'employeur, c'est violer la liberté de l'ouvrier. Nous n'avons pas plus le droit de l'obliger à se syndiquer que de lui imposer telle ou telle confession religieuse. En ce qui nous touche, nous nous livrerions pieds et poings liés aux trade unions, qui deviendraient pour nous des agences de placements en dehors desquelles nous ne trouverions pas de travail leurs, et qui feraient la loi dans nos ateliers en y établissant leurs règles, — les *union rules*. Voilà ce qui se dit du côté du Capital. Ecoutons maintenant comment on répond de l'autre. Si les salaires se sont élevés, si les heures se sont réduites, si toute les conditions du travail se sont améliorées, à quoi les ouvriers le doivent-ils? Au tradunionisme. Personne ne peut le nier : c'est là un fait historique. Or les ouvriers syndiqués bénéficient de ces avantages tout comme les autres. Il est donc juste et naturel d'exiger d'eux les sacrifices que leurs camarades ont faits pour les obtenir. Il leur est bien aisé de dire qu'il ne leur plait pas de s'affilier aux unions, aussi aisé qu'aux patrons de prétendre sauvegarder la liberté du travail. Cet argument est trop sujet à caution pour être valable. Il indique chez l'ouvrier une complète inintelligence de ses intérêts, ou alors l'arrière-pensée de tirer parti des efforts des autres sans y participer; et chez le patron, qui sait bien que plus les travailleurs sont unis, plus ils sont forts, il est un excellent moyen de se défendre, car il atteint le principe vital, le talon d'Achille du tradunionisme.

Pour tenir tête aux progrès obstinés que fait chaque jour celui-ci, le Capital pourrait trouver dans l'autorité des tribunaux une arme puissante. Les trade unions ne sont pas *incorporés*, c'est-à-dire reconnus par l'Etat. Si pendant une grève des actes de violence, des vols, des déprédations et autres délits se commettent, ou bien encore si des ouvriers n'exécutent pas jusqu'au bout un contrat de travail signé par leur union, une compagnie ne pourra avoir aucun recours en justice contre cette dernière, pour lui faire payer des dommages. Beaucoup de patrons approuveraient le droit d'organisation et seraient disposés à reconnaître les trade unions si ces derniers étaient *incorporés*, et devenaient ainsi pleinement responsables de leurs actes.

L'incorporation des trade unions a été ces dernières années un sujet brûlant de disscussion en Angleterre et en Amérique, et l'organe de la *National Civic Federation* a publié en avril dernier une enquête très complète sur la question (1). Il serait trop long de l'exposer ici dans tout son développement et sa complexité; depuis la *Taft Vale Decision*, en Angleterre, elle n'a plus d'ailleurs qu'une importance secondaire.

Ecoutons tour à tour comment on en raisonne de part et d'autre. Du côté du Capital, voici ce qui se dit : une compagnie de chemin de fer a bien à payer des indemnités en cas d'accident. Est il juste que le Travail jouisse du privilège de l'immunité? Si un patron n'emploie pas un ouvrier pendant la durée pour laquelle il s'est engagé vis-à-vis de lui, il sera obligé par la loi à le payer pour cette durée entière. Si l'ouvrier viole son engagement, il est à l'abri de toute responsabilité, lui et son union. L'incorporation devrait être imposée à toutes les associations du travail.

Malgré les avantages qu'ils y trouveraient, il est en effet à remarquer qu'elle rencontre chez les trade unions la plus vive hostilité : « Ils doivent, écrit un *labor leader*, exercer un pouvoir presque arbitraire sur leurs membres en ce qui touche la discipline, et s'ils étaient incorporés, leurs procédés seraient sans cesse attaqués en justice par leurs membres mécontents ou expulsés, et ces procès seraient souvent inspirés par les employeurs. » L'incorporation annihilerait donc leurs moyens d'action et à la longue causerait leur ruine : « Certains de nos prêtres et autres éminents pacificateurs, écrit H. D. Lloyd, auteur d'un livre fameux, *Wealth versus Commonwealth* (L'argent contre la République), quand ils disent si aisément qu'elle devrait être exigée des ouvriers, font simplement entendre à nouveau le claquement du fouet du maître sur l'esclave. » Je me trouvais un jour à Chicago dans le bureau d'un *labor leader*, au milieu d'un groupe de grévistes qui s'étaient réunis pour se concerter; et je demandai à l'un d'eux de m'expliquer à sa manière les causes de cette grande appréhension des trade unions pour la justice. Alors il me parla avec indignation d'une procédure nouvelle qui a été introduite aux Etats-Unis

1 *National Civic Federation Monthly Review*, New York, april 1903.

pour faire échec aux grèves, celle des *injunctions*, sortes d'ordonnances comminatoires, qui, d'après la loi anglaise, permettent à une cour supérieure de réprimer ou même de prévenir des actes illégaux, parmi lesquels les grèves ont été rangées (1). Il me dit que le Travail a reçu des coups trop rudes des tribunaux, pour s'exposer davantage à leurs rigueurs : « Nous ne demandons pas, ajoute-t-il, que la Justice prenne parti pour nous plutôt que pour nos patrons ; mais simplement qu'elle soit *juste*, et elle soutient ouvertement les intérêts du Capital. Nous n'avons personne des nôtres parmi les juges qui, malgré toute leur intégrité et tout le savoir qu'ils ont acquis à l'université, ne *peuvent* pas être justes envers nous, car la conscience de classe ne s'acquiert pas. *They were all born with the silver spoon between the teeth* : — ils sont tous nés avec la cuillère d'argent entre les dents, et ils ont sucé avec le lait le respect du Capital. » Enfin sous la plume du président Gompers, de la Fédération du Travail, la même idée prend un tour plus terrible : « Jamais, écrit-il, dans l'histoire du monde, il ne s'est trouvé de tyran sans un juge qui revêtisse sa tyrannie du costume de la loi. » Parole profonde, qui exprime toute la relativité de la Justice humaine.

Mais la *Taft Vale Decision* a montré que l'incorporation des trade unions ne changerait pas grand'chose à leur situation devant la loi. Dans cette affaire, qui eut lieu en 1901, et qui fit beaucoup de bruit dans le monde anglo-saxon, la Chambre des Lords condamna l'*Amalgamated Society of Railroad Servants* à payer £ 28.000 de dommages au *Taft Vale Railway* pour fait de grève et de boycottage. La Cour s'inspira de ce que ce trade union avait, d'après ses statuts, le droit de posséder et d'agir par l'intermédirire de ses agents. Elle lui reconnut une personnalité civile et la tint responsable des actes de ses membres.

Que les trade unions soient incorporés ou non, le Capital dispose donc d'une arme terrible contre eux. Mais il s'agit de savoir s'il voudra y recourir, car, dans l'état actuel du conflit, deux voies sont ouvertes devant lui : une guerre acharnée ou une alliance. Ou bien, afin de leur tenir tête, il engagera une lutte qui sera peut-être mortelle pour eux, ou bien, combinant ses intérêts avec les leurs, il acceptera pleine et entière leur dictature. Si cette dernière alternative se réalise, il leur assurera toutes les conquêtes qu'ils ambitionnent. Par sa complicité, il leur permettra de monopoliser le travail, qui alors deviendra un trust aussi despotique que les plus grands qu'il ait formés, et un temps arrivera où un ouvrier ne pourra travailler que s'il appartient à un trade union.

La conséquence nécessaire de ce régime sera la hausse des salaires, la réduction des heures, et l'acceptation presque totale des *union rules*, du code de travail que les unions opposent à celui que le Capital a établi. D'éclatants indices permettent, dès à présent, d'affirmer que l'issue de la crise actuelle est dans l'accord, dans la combinaison et non pas dans la lutte de ces deux grandes forces. Il faut attacher moins d'importance aux cris d'alarme de certains employeurs remplis de préjugés, à leur résistance organisée sous forme d'associations puissantes comme celle de Chicago, dont le premier objet est de défendre *the freedom of contract in the matter of employement* : la liberté de contrat en matière de travail, qu à l'entente qui se prépare secrètement entre les grandes corporations et les plus importantes associations du travail, entre le trust du charbon, par exemple, et l'*United Mine Workers Association*. Avant de faire voter l'*Anthracite Coal Strike* de 1902, John Mitchell présenta aux *operators* les demandes des mineurs et, entre autres, une augmentation de salaires de 20 0/0. Les *operators* répondirent qu'il leur était impossible d'y accéder, lui proposant même d'examiner leurs livres. Alors Mitchell leur suggéra froidement d'élever le prix du charbon ; ils ne manquèrent pas de le faire, car l'hiver dernier la tonne, vendue d'ordinaire $ 6 ou $ 7, monta jusqu'à $ 25 ; et ce furent naturellement les pauvres gens qui en pâtirent le plus. D'autres faits montreraient avec plus d'évidence encore que la période de lutte entre le Capital et le Travail touche à sa fin. Mais si, en se rendant, l'un assure à l'autre une part plus large dans la distribution de la richesse, ce ne sera certes pas à ses propres dépens, — ne demandons pas à des *hommes* un pareil acte de renoncement, — il se retournera contre le public en élevant le prix de la production, et cela avec d'autant plus de facilité que la fusion des industries indépendantes en trusts à eu pour effet de supprimer la concurrence. Menacé par ces deux puissances qui conspirent ensemble contre lui, que fera le public? Le socialisme paraît être son unique planche de salut.

(*A suivre.*) L. DELPON DE VISSEC.

(1) [illegible] de grèves [illegible] pour contre. [illegible] travailleurs à reprendre leur travail et emprisonnent [illegible] Cour [illegible] grève.

LA VIE LITTÉRAIRE

L'Eau profonde, par PAUL BOURGET.

PAUL BOURGET, de l'Académie française. — *L'Eau profonde*. *Les Pas dans les Pas*. (Paris, éditeur.)

Il y a des romans qu'on ne peut critiquer : c'est à

peine si, après les avoir lus, on possède encore la force suffisante pour les raconter.

Je veux essayer de raconter le dernier roman de M. Paul Bourget, membre de l'Académie française.

... Dix pages d'abord — et ce ne sont pas les plus mauvaises — pour nous apprendre qu'une *grande dame authentique* peut acheter des tapis dans un grand magasin. Description du grand magasin. Le tableautin est trop connu pour mériter même un crayon, assure l'auteur, qui négligeant crayon et tableautin, peint au moins la moitié d'un panorama genre Poilpot.

Donc il s'agit d'une jeune femme. « La jeune « femme dont il s'agit et que j'appellerai, en lui con- « servant son titre — ce détail a sa petite impor- « tance — la baronne de la Nodde était en quête de « tapis volants fort bourgeoisement. » Elle avait l'air hautain en cherchant ses tapis ; et cette grande dame authentique posait aristocratiquement par terre un pied fin, et elle levait noblement ses regards vers le ciel. Elle était habillée ce jour-là d'une robe de ville, d'un petit velour marron avec un semis de pois blancs et coiffée d'un chapeau assorti, sans le moindre caractère d'excentricité, car c'est ainsi que s'habillent les grandes dames authentiques qui vont fort bourgeoisement acheter des tapis dans les grands magasins.

Je vous ai dit que la baronne de la Nodde — je lui conserve son titre, et je vous jure que ce détail a une grande importance — levait ses yeux vers le ciel. Cela ne l'empêcha pas d'apercevoir devant elle... qui donc? Sa cousine Valentine, la marquise de Chaligny enfin. Etant elle aussi une grande dame authentique, elle était habillée comme s'habillent les grandes dames authentiques qui vont dans les grands magasins : « la marquise était habillée d'une de ces robes de teinte neutre qui n'attirent pas l'attention, la voilette aux mailles serrées qui moulait son visage avait été choisie épaisse à dessein. »

Que pouvait bien faire la marquise de Chaligny dans ce grand magasin ? « Cette question se dressa dans l'esprit » de la baronne de la Nodde. La baronne vit la marquise prendre un sapin avec cet air de distinction raffinée qu'ont les grandes dames authentiques...; un peu plus loin la baronne aperçut les gens et le coupé de la marquise. Eh bien ! vous direz tout ce que vous voudrez, mais la baronne fut très étonnée.

Maintenant, la psychologie ! Il peut entrer beaucoup de fiel en l'âme des grandes dames authentiques. Jeanne de la Nodde avait : « on l'a devine à travers les lignes du début de ce récit (non je n'ai rien deviné du tout)..., à la date où cette histoire commence Mme de la Nodde avait une liaison [illegible] avec Norbert de Chaligny, le mari de Valentine. » Cette liaison durait depuis plus d'une année. Et ce qu'il y a de plus admirable c'est que le motif de la faute était pire que la faute (*sic*) : « Mme de la Nodde n'aimait pas Chaligny, elle haïssait Valentine. » Je vous l'avais bien dit, nous entrons dans la psychologie.

Valentine était la plus belle, la plus sage, la plus noble, la plus riche, et elle était héritière du château de Nérestaing qui date de 1338, de l'armistice même que le pape Benoit XII imposa au roi Edouard III. Elle était mariée à Norbert de Chaligny, épouse heureuse, heureuse mère.

Jeanne était moins belle, moins sage, moins noble quoique grande dame authentique, moins riche : elle n'avait que trente-deux pauvres mille livres de rente et point de château de Nérestaing. Séparée de son mari et sans enfants.

Par jalousie, par envie, elle devint la maîtresse — que dis-je ! employons des expressions distinguées, — elle « eut une liaison » avec Norbert de Chaligny.

Chaligny est le héros le plus réussi du roman. Bourget, sans le vouloir peut-être, l'a fait complètement idiot : il est toujours égal à lui-même. C'est au reste, ai-je besoin de le dire, un véritable aristocrate.

Malgré sa liaison avec Jeanne, il aime toujours Valentine, un peu froide sans doute, mais qui porte élégamment, aristocratiquement sa vertu. Il aime toujours Valentine et se reproche de la tromper. Vous avez compris que Jeanne était mécontente. Dame ! mettez-vous à sa place !

Alors, elle veut prouver à Chaligny que Valentine n'est pas la femme vertueuse qu'il croit. Elle insinue d'abord; bientôt elle attaquera.

Certes, en sortant d'un grand magasin, Valentine allait voir son amant ; elle « avait une liaison » elle aussi. Jeanne n'en doute pas. Mais comment le prouver à ce Norbert de Chaligny ? Très simplement : en grande dame authentique. Voici où triomphe le psychologue. Jeanne de la Nodde file sa rivale. Un jour, elle découvre ; elle sait que Valentine passe son après-midi au n° 11 de la rue Lacépède. Le psychologue intervient encore et Jeanne de la Nodde envoie une lettre anonyme. Nous l'attendions ; mais Chaligny ne s'y attendait pas. D'ailleurs, il ne s'attend à rien, ce pauvre Chaligny. Convenons, pour être justes, que le roman de Bourget lui réserve de bizarres aventures.

[illegible] de M. de Chaligny [illegible] surprendre [illegible] 11 de la rue Lacépède, Mme de Chaligny [illegible] à trois heures de l'après-midi. Avec qui ? C'est ce qui intéressera sans doute M... de C... A bon entendeur, salut !

Quelqu'un du Club.

C'est le nœud du drame.

Vous allez voir ce que vous allez voir.

Hardi, le romancier psychologue !

Chaligny, un peu ahuri, comme toujours, s'écrie comme dans un mélo de d'Ennery : « Oh ! cette preuve ! cette preuve, il me la faut ! » Mais je n'oublie pas une de ces fortes pensées qui sont l'honneur de Paul Bourget : « Le premier mouvement de Chaligny quand il eut lu et relu l'abominable billet fut de le froisser avec le dégoût méprisant que méritent des missives pareilles » (*sic*). Après quoi, il prit un fiacre à l'heure pour la rue Lacépède. Il questionna le charbonnier du coin qui lui apprit que le n° 11 était habité par M. Dumont. Il sonne. On ouvre. On le fait attendre dans une galerie de tableaux, où il trouve son propre portrait, celui de sa mère, de sa femme, de ses enfants. Puis M. Dumont arrive, traîné dans une voiture de paralytique. Il voit Norbert. Attaque d'apoplexie. Voilà l'effet des lettres anonymes.

Chaligny ne comprend pas. Nous, non plus. Mais nous allons comprendre. Chaligny aussi.

Il retourne près de Valentine, la questionne... Secret ! Mystère ! Effroyable histoire ! Le domestique arrive, apportant une lettre. C'est le docteur qui appelle auprès de M. Dumont. Chaligny s'effare.

« Tais-toi, s'écria Valentine de nouveau d'un accent sauvage. Puis le serrant dans ses bras avec une ardeur désespérée, elle l'entraîna en lui disant : Mais viens, viens vite ! Viens... Ah ! pourvu que ce ne soit pas trop tard. Mais c'est ton père ! C'est ton père ! »

Ils arrivent. M. Dumont est mort.

Mais, Dieu merci ! ce M. Dumont n'est pas un M. Dumont comme tous les autres M. Dumont. Il s'appelait Philippe de Rayneville. Il était noble authentiquement. Il était baron, pour le moins. Et c'est une très drôle d'histoire.

Mais le pire reste à dire.

Le pire, c'est ceci :

La mère de Norbert « ma mère, une sainte et digne femme, allez ! » mariée sans amour à M. de Chaligny, avait aimé un homme « qui n'était pas son mari. » Elle avait eu de lui un enfant : Norbert. Le père de cet enfant s'appelait Philippe de Rayneville. Il avait hérité des siens une fortune très entamée; pour se maintenir dans la société de sa maîtresse et y faire figure, il dépensait plus que ses revenus. Puis les mauvaises chances. Un banquier — ah ! ces banquiers ! — Bref, Philippe fut ruiné, ruiné, mais toujours aimé.

Alors, il commit un faux. Il détruisit le testament d'un oncle, et en fabriqua un qui lui laissait tout. Ingénieux Philippe ! Pas si ingénieux ! Le faux est découvert. Philippe emprisonné. Il fut bien puni.

Mais il avait fait tout cela, noblement, parce qu'il aimait Mme de Chaligny douairière, et pour continuer de vivre près d'elle, noblement encore, à ne rien faire !

Il fit sa peine. Maison Centrale, mais toujours grande noblesse de sentiment. Puis ce fut pour lui « comme dans la vie » selon la parole célèbre d'un grand prédécesseur, précurseur et initiateur de Paul Bourget, Albert Delpit. Pendant qu'il était en prison il hérita, par la mort subite d'un de ses cousins décédé *intestat*, d'une nouvelle fortune : alors, admirez l'héroïsme de la noblesse ! Redevenu libre, il se retira « dans un quartier pauvre de Paris sous un faux nom et y commença une existence de charité qui n'a eu, pendant des années, d'autres événements que des recherches de misères à soulager... » et que les visites de la douairière de Chaligny.

En mourant, la douairière chargea sa belle-fille Valentine, dont elle prisait fort le haut caractère, d'aller visiter M. Dumont, dont elle était aussi la belle-fille...

C'est très simple. Mais il fallait encore l'expliquer. Norbert de Chaligny ne doit plus regretter sa visite rue de Lacépède. Il sait tout maintenant; et ce qu'il sait n'est pas du tout ce qu'il s'attendait à savoir.

La méchante cousine est confondue et elle ne sera plus la maîtresse... que dis-je ! elle n'aura plus de « liaison » avec Norbert Dumont de Rayneville, de Chaligny. Je dis liaison, car Paul Bourget me semble avoir beaucoup médité la parole du père Tout-à-tous à la belle Saint-Yves : « Premièrement, ma fille, ne dites jamais ce mot : *mon amant* ; il y a quelque chose de mondain qui pourrait offenser Dieu »... et Paul Bourget emploie des termes très pudibonds.

La vertu généreuse de Valentine triomphera. Elle reconquiert son mari. Et, à eux deux, retirés à la campagne, ils auront un nouvel enfant et ils relèveront le nom de Nerestaing.

Quant à Jeanne de la Nodde, pour qu'elle soit complètement punie de son envieuse perversité, elle épouse un riche Américain.

***

Que si par hasard, ou par l'effet d'une malignité d'esprit dont il faut que je vous blâme tout de suite, vous ne goûtiez pas les péripéties romanesques de ce récit où l'on découvre quelque chose de l'imagination de nos feuilletonnistes les plus illettrés ; que si vous jugiez puériles ces affabulations surannées où se mêlent lettres anonymes, noms supposés, secrets de famille, vieille noblesse, grande fortune, le vice et la vertu, combinaisons bassement et naïvement mélodramatiques ; alors je vous dirai que le

livre de M. Paul Bourget se recommande par d'autres mérites.

Il ne se recommande pas par la psychologie. Les héroïnes sont conventionnelles, inexistantes. Parlant toutes deux la même langue, celle de M. Paul Bourget, leur créateur les oublie à travers les complications de son mélimélodrame. Elles ne déterminent pas les événements de cette histoire vécue. Les dissertations psychologiques dont M. Bourget entoure chacune de leurs paroles, ou chacun de leurs gestes n'ont que de vagues rapports avec ces gestes ou ces paroles. Verbiage de pédant essoufflé qui ne sait comment équilibrer ses histoires qui refusent absolument de tenir debout.

***

Mais il y a les idées générales!

Elles sont la revanche de M. Paul Bourget. Je veux citer quelques-unes de ses fortes pensées :

Chaligny possédait cette entente avisée de ses intérêts qui s'associe moins rarement qu'on ne le croit à ces existences de luxe et de prodigalités. Tous les gens riches ne se ruinent pas, et une fortune qui se conserve vaut un talent comme une fortune qui s'acquiert...

Une liaison qui dure s'organise naturellement en habitudes d'une régularité quasi-bourgeoise. La plupart des amants se fixent des rendez-vous presque exactement périodiques, obligés qu'ils sont d'accommoder leurs bonheurs clandestins au train correct de leur existence avouée. Quand au contraire, ces rendez-vous sont irréguliers, la raison en vient toujours de la maîtresse. C'est que ses instants de liberté sont eux-mêmes irrégulièrement placés; et cette fois, comme cette liberté dépend de la présence ou de l'absence du mari, la vie de ce mari donne le secret de celle de la femme. Celle dont le maître et seigneur chasse plusieurs jours par semaine choisira plutôt une de ces après-midi où elle se croit sûre de n'être pas surveillée...

Il convient de le reconnaître, à l'honneur ou à la charge de la nature humaine — cela dépend du point de vue — les très mauvaises actions ne sont guère commises tout de go et comme telles. Nos basses passions excellent à nous déguiser leur perversité native sous les plus spécieux prétextes et quelquefois les plus justes d'apparence...

Si les théâtres de musique ont tant de succès auprès des femmes et des hommes de la société, ce n'est pas seulement parce que le bruit « plus cher que les autres » comme disait Gautier, accompagne agréablement la conversation, c'est sur tout que l'orchestre et les chants permettent de se taire, en feignant de les écouter, et alors ce sont de longs soliloques intérieurs, dans lesquels il ne s'agit, pour une personne rêveusement accoudée sur le velour rouge de sa loge, ni de *Salammbô*, ni de *Lohengrin*, ni de *Roméo et Juliette* — c'était la pièce que l'on donnait ce soir là — mais de problèmes aussi peu carthaginois, germaniques ou italiens, que celui dont la petite baronne analysait en pensée les éléments.

On peut continuer les citations, car il y a beaucoup de fortes pensées comme celles-ci dans les romans de Paul Bourget.

***

Paul Bourget n'a point voulu, cette fois-ci, établir un système social. Il n'a point continué dans *L'Eau profonde* la tâche commencée dans *L'Etape*, mais on n'est pas impunément un puissant et loyal philosophe social. Aussi bien, nous rencontrons ici, avec admiration, des idées, pas très nouvelles peut-être, sur l'aristocratie contemporaine, mais profondes et qui font réfléchir.

Je vais citer. C'est un bonheur que de citer beaucoup un écrivain jouissant, comme Paul Bourget, d'une autorité intellectuelle et morale bien gagnée.

Les grands magasins lui inspirent des considérations dégoûtées sur la démocratie.

L'énorme bâtisse regorgeait de ce formidable afflux féminin qui semble donner raison aux prophètes de la démocratie. Le rêve du nivellement universel n'est-il pas réalisé dans le dédale d'un pareil emporium?

Toutes les femmes « des diverses classes » s'y confondent dans un pêle-mêle extravagant, « la modeste épouse du fonctionnaire, la compagne du financier juif (*sic*), la provinciale, l'étrangère, la fille à la mode que son automobile de grande marque attend à la porte, l'étudiante du Quartier Latin, enfin, la grande dame authentique. »

Même *une grande dame authentique* qui n'aurait eu, voici cinquante ans, que des fournisseurs personnels, finit par avoir recours au banal et commode caravansérail, quitte à s'y promener, comme faisait Mme de la Nodde *en dépit de la promiscuité* forcée, avec cet *air patricien* qui ne s'imite pas, qui ne se définit pas. On discerne à peine en quoi il réside. C'est une façon de poser le regard et de porter la tête, de se tenir et de marcher, où il y a de la réserve et de l'assurance, de la fierté et du naturel, un rien de hauteur et de la simplicité, un quant-à- soi tout en nuances.

Paul Bourget est tellement frappé par l'air patricien de Mme de la Nodde, que, suivant cette grande dame authentique dans le grand magasin, il va jusqu'à remarquer, en vrai psychologue, la finesse de ses pieds à travers les banques et les comptoirs : « De ravissants détails, des oreilles coquettement colorées, des dents très blanches et bien rangées, la finesse de ses mains et de *ses pieds*... »

Détachons encore quelques idées de Paul Bourget sur la noblesse, la fortune, la grande vie des grandes dames authentiques. Il blâme « la funeste coutume française qui détruit la noblesse en multipliant les titres de courtoisie, au lieu que toute la maison devrait être titrée dans un seul membre, son représentant. »

Page d'album.

Tout ne valait-il pas mieux que cette précaire existence, à un second étage de la rue Barbet-de-Jouy où elle était venue se réfugier avec *trente-deux pauvres mille livres de rente*...

Songez donc; il lui est interdit de sortir de chez elle habillée dans des toilettes qui ne soient pas *de son rang*...

Cette ardeur d'une chasse commençante — la plus forte des sensations pour les nerfs d'une Parisienne *de sa classe*...

Sa crainte que la bête attelée à cette voiture de hasard ne pût pas suivre les juments anglaises de sa cousine...

Conception aristocratique de l'amour : Jeanne de la Nodde a découvert que Valentine se rendait dans une maison modeste de la rue Lacépède. Premières réflexions :

Qu'un pareil logis servit d'abri aux amours d'une *marquise authentique*, venue ici d'un des plus nobles hôtels du faubourg Saint-Germain, c'était une hypothèse extraordinaire jusqu'à l'invraisemblance...

... Quel était l'*homme de leur monde*, arrivé dans cette maison quelques instants avant elle ?... Ou bien cette maison abritait-elle quelque aventure plus romanesque encore ? Valentine avait-elle, par suite de circonstances qu'aucune personne de sa société ne soupçonnait *formé une liaison hors de sa caste ?*

C'est beau, l'aristocratie ! Et ça inspire bien les grands romanciers dédaigneux des sujets et des hommes vulgaires !

***

Mais, dans *L'Eau profonde*, on a le devoir d'admirer aussi le style. On reconnaîtra « la maîtrise, de Paul Bourget ». Je crois cependant qu'il s'est « surpassé ».

Son style n'a rien perdu de sa précision ; il est devenu alerte, facile, coulant, joli, harmonieux, souriant, fin, galant, gracieusement français.

Exemples :

Beaucoup de proverbes revêtent, en passant d'un pays dans un autre, une physionomie si différente que cette variation seule prouverait combien les caractères nationaux demeurent des réalités radicalement distinctes et irréductibles...

Ces deux petites phrases racontent cela dans le raccourci de leurs formules.

La portion dramatique de l'aventure ne fut, comme il arrive souvent, que l'explosion d'une mine longtemps creusée...

Un léger, un imperceptible *pli d'impertinence flottant*, plus encore qu'il ne se creusait au coin de ses narines minces...

Ce discours intérieur enveloppait un de ces redoutables [illegible] comme la vie élégante en cache tant sous ses rites trivoles.....

Et le [illegible], marchant toujours de ce pied qui va droit vers son but.....

Mais si les impressions de monotonie et de lourdeur laissent celui qui les éprouve au foyer conjugal à la merci des pires caprices des sens et même du cœur, ce foyer, par sa désertée n'en est pas moins le coin sacré auquel [illegible] par ses plus fortes fibres...

[illegible] possible ! Jeanne avait trop besoin de répondre oui à cette question pour que sa pensée ne se tendît pas aussitôt, et, dans les instants qui suivirent, à ramasser en bloc les quelques arguments qui pouvaient confirmer cette découverte inespérée...

Du coup, cette équipée de sa fière cousine avait réhabilité la maîtresse de Norbert à ses propres yeux, en rabaissant l'autre au même niveau...

L'ensemble réalisait un rêve vivant d'opulence fine...

Si la dangereuse et féline créature était descendue jusqu'au fond de cette résolution, sur laquelle elle s'endormit — en s'en estimant — elle se serait rendu compte qu'il y entrait beaucoup de prudence et très peu de magnanimité...

Ces pensées reproduisaient trop bien l'illogisme d'une situation qui se retrouve à peu près la même chaque fois qu'un homme se laisse entraîner à la périlleuse tentation, naturelle à certaines sensibilités composites, d'avoir deux femmes dans sa vie...

Ce qu'elle croyait connaître, en revanche, d'un coupable secret, caché sous ces dehors de grâce et de fierté, lui fit traduire à contre sens et cette rougeur et ce regard de sa victime. Elle n'y aperçut pas la pathétique secousse d'un cœur qui se débat dans l'agonie noire du doute et pour qui le moindre motif d'espérer est un sursaut vers une lumière...

La femme vaque aux innombrables courses que comporte l'orbe toujours agrandi de ses relations parisiennes...

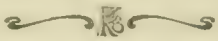
Voilà les idées qui se levaient de ces feuillets déjà un peu jaunis, pour cet homme soudain mis en face de la plus bouleversante des révélations...

Les idées qui se lèvent pour nous de ces citations en face desquelles nous sommes mis, c'est qu'il y a dans ce style beaucoup d'art, du grand art !

***

La note de publicité jointe au volume jure ses grands dieux que les courtes nouvelles qui accompagnent, dans le livre, la longue histoire de *L'Eau profonde* « sont de même tonalité » : j'aime autant le croire que d'y aller voir.

J. ERNEST-CHARLES.



LES FÊTES DE RICHARD WAGNER A BERLIN

Le 1er octobre dernier, un grand banquet de 800 couverts, en l'honneur de Wagner, est donné au Wintergarten de Berlin, à l'occasion de l'inauguration de sa statue. Ce banquet eut lieu sous la présidence du prince Frédéric-Henri de Prusse, et le pouvoir des grandes nations y avaient leur représentant qui devait prendre la parole en leur nom. C'est ainsi que M. Savory, ancien lord-maire de Londres, était désigné pour parler au nom de l'Angleterre, M. Pagano, professeur de composition musicale à l'Université d'Harvard, devait parler au nom des États-Unis, et le comte de San-Martino, au nom du gouvernement italien. Seule, la France n'avait point de représentant officiel. C'est alors que M. Chéramy, le collectionneur bien connu, qui se trouvait parmi les amateurs étran-

gers, fut pressenti pour prendre la parole au nom des wagnériens français. Il prononça le discours suivant qu'il nous a paru intéressant de reproduire et qui eut un vif succès parmi les auditeurs.

ALTESSE ROYALE,

MESDAMES, MESSIEURS.

Après les paroles, éloquentes et autorisées, que vous venez d'entendre, c'est une grande témérité que de vous demander quelques minutes d'attention. Pourtant, dans une telle fête, il n'est pas possible qu'aucune parole ne soit prononcée au nom des très nombreux admirateurs que Richard Wagner compte en France. Fût-ce par la voix d'un de ses représentants les plus humbles, par une voix qui n'a rien d'officiel, il convient que la France artistique et pensante s'associe publiquement à cette solennelle glorification.

Mon seul titre, ou plutôt ma seule excuse, pour oser parler devant une telle assemblée, c'est d'être en France l'un des plus anciens, l'un des plus fervents admirateurs de Richard Wagner. En 1860, il y a quarante-trois ans, j'assistais aux concerts qu'il a donnés à Paris, à l'ancien Théâtre Italien. En 1861, j'étais à la troisième et dernière représentation de *Tannhæuser*. Hélas ! j'étais jeune alors, trop jeune pour comprendre encore toute la pensée du Maître ; mais je frémissais d'un juvénile enthousiasme, tandis que les clameurs stupides de l'ignorance et de l'envie grondaient autour de ces œuvres immortelles, qui ne sauraient être comparées qu'aux antiques tragédies d'Eschyle et de Sophocle, et aux drames du divin Shakespeare.

Aujourd'hui, devant le beau monument que la ville de Berlin, — grâce à vous, Messieurs, — vient d'ériger ; aujourd'hui, l'ignorance et l'envie n'ont plus qu'à se taire. Le génie du Maître a conquis le monde. Dans toute l'Europe intellectuelle, par delà les mers, dans les deux Amériques, c'est une immense et universelle acclamation, qui grandit et qui monte comme une tempête, et qui, de tous les points de l'horizon, vient saluer l'œuvre et le nom de Richard Wagner !

Et c'est pourquoi, avec cette haute et sûre conception des choses que l'on retrouve dans tous ses actes, Sa Majesté l'Empereur d'Allemagne a voulu que ces fêtes eussent un caractère international.

Richard Wagner, en effet, n'est pas seulement un génie allemand, pas plus que Shakespeare n'est seulement un génie anglais. De tels hommes n'appartiennent pas seulement au pays qui les a vus naître ; ils sont les citoyens glorieux de la grande et sereine Patrie des Intelligences. Devant eux, les frontières politiques et naturelles des nations s'effacent. Ils sont les Maîtres, les Pères intellectuels de tout ce qui, dans le monde, vit par la pensée. Il semble qu'ils expriment, qu'ils incarnent, qu'ils résument dans leur personnalité surhumaine l'âme de l'Humanité tout entière.

Mais dans l'œuvre de Wagner, comme dans celle de Shakespeare, il n'y a pas que la grandeur et la force. Il n'y a pas que Wotan, Lohengrin, Tristan et Parsifal. Il y a aussi la beauté de la femme, la tendresse, l'amour, la grâce, le charme féminin, personnifiés par ces figures adorables : Senta, Eva, Elsa, Brunhilde, Sieglinde, Isolde. C'est pourquoi, à la tête de votre comité, vous avez placé comme présidente Son Altesse Royale, la Princesse Charlotte de Saxe Meiningen, qui était tout indiquée pour conduire au devant du vieux Maître, les mains chargées de couronnes et de fleurs, l'élite des femmes intelligentes de toutes les nations ; — la Princesse Charlotte qui, si noblement, continue la tradition des grandes Princesses de la Renaissance et des deux derniers siècles et qui montre que, dans la famille de Frédéric le Grand, la grâce est innée, et que l'esprit est comme un don de naissance héréditaire.

Je lève mon verre en l'honneur de Sa Majesté l'Empereur d'Allemagne, qui a bien voulu accepter le patronage de ces belles fêtes, et s'y faire représenter par l'un de ses fils, Son Altesse Impériale le prince Eitel Frédéric, — en l'honneur de la Présidente de votre Comité, Son Altesse Royale Mme la Princesse Charlotte, en l'honneur de MM. les Présidents et Membres de votre Comité.

Et, du fond du cœur, au nom de tous les admirateurs de Richard Wagner en France, je remercie les organisateurs de ces fêtes, qui nous réunissent dans un même sentiment de respectueuse admiration.

Oui, que les Présidents et Membres du Comité de Berlin, qui ont eu plus d'un obstacle à surmonter, soient ici hautement félicités et remerciés !

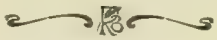
Et maintenant, permettez-moi un dernier mot. Avec la plus profonde, avec la plus religieuse émotion, laissez ma pensée revenir vers Richard Wagner lui-même. Quand le Maître, aux prises avec les plus âpres difficultés de la vie, écrivait ses chefs-œuvre ; quand pour lui tous les théâtres étaient obstinément fermés, — du fond de sa solitude de Triebschen, — a-t-il pu pressentir une semblable apothéose ? A-t-il entrevu dans ses veilles qu'un jour son nom, salué, honoré, acclamé de tous, resplendirait dans un tel rayonnement de triomphe et de glorification ?

O Maître, o fier et noble Génie, l'heure est venue, qui te venge de toutes les souffrances, de toutes les humiliations d'autrefois. Reçois avec bonté l'hommage pieux de cœurs dignes de te comprendre et de t'admirer. Jouis en paix de ta gloire, si laborieusement conquise. Laisse-nous te remercier de cette joie nouvelle que tu nous donnes aujourd'hui, de

ces fêtes à la fois si grandioses et si touchantes, inspirées par toi, organisées en ton honneur, et qui, sous l'évocation de ton nom immortel, sont comme une splendide communion d'âmes dans l'Idéal !

P. A. CHÉRAMY.

Après ce discours, qui a provoqué les plus vifs applaudissements, l'orchestre exécute la Marseillaise, que l'auditoire tout entier écoute debout.



LA COMPOSITION DANS LES PREMIERS ROMANS DE G. DE MAUPASSANT

(*Suite et fin*) (1).

II

Les deux premiers romans de Maupassant suivent exactement la vie de l'auteur et reproduisent les milieux où il a vécu. En comparant *Une Vie* et *Bel Ami* avec les nouvelles de la même époque, on voit que l'écrivain a toujours emprunté son inspiration au monde qui l'entourait : la nature ou la société qu'il avait sous les yeux, les hommes qu'il fréquentait constituent la seule matière sur laquelle son esprit travaillait, une matière qu'il a reprise plusieurs fois, pour en épuiser en tableaux successifs tous les différents aspects.

Ce travail de composition progressive ne s'applique pas seulement au sujet, au cadre et aux personnages du roman. Un grand nombre d'épisodes qui font partie de l'intrigue sont des thèmes dont Maupassant s'est servi plusieurs fois. Son esprit, qui apercevait d'abord le détail infime ou l'incident restreint, n'a découvert que peu à peu les qualités dramatiques que ce détail ou cet incident pouvait présenter pour une action d'ensemble. Il avait pris l'habitude de circonscrire son observation, de la fixer sur un seul être ou sur une seule chose jusqu'à ce qu'il en eût saisi le caractère ou le trait expressif : les notes qu'il prenait pouvaient lui fournir le sujet de plusieurs études sous forme de récits clairs et rapides. Quand il écrivit ses premiers romans, il ne renonça pas à cette méthode d'invention ; mais souvent son action, au lieu de se développer par le déroulement logique d'un même caractère ou d'une même situation, s'amplifie et s'enrichit par la juxtaposition d'observations ou d'études de détail. Ainsi, à la trame du roman, sont venus s'ajouter peu à peu beaucoup de morceaux séparés qui s'étaient d'abord mieux prêtés au genre de la nouvelle, et dont nous trouvons une ou plusieurs fois le prototype dans les recueils contemporains ou dans les fragments posthumes.

Le recueil *Le Père Milon* ne contient pas moins de quatre récits qui se retrouvent dans *Une Vie*. *Par un soir de printemps* est un épisode des fiançailles de Jeanne : la promenade des deux amoureux sous les arbres du parc baignés par le clair de lune, la question tendrement inquiète du jeune homme à sa fiancée, et la brusque émotion de la vieille fille, tante Lison, tous les détails essentiels sont identiques dans la nouvelle et dans le roman (1). Mais le caractère de tante Lison est plus étudié dans la nouvelle, et les fiançailles des deux jeunes gens sont « comme enveloppées, roulées dans une tendresse délicieuse », qui appelle le mot de la fin et justifie ainsi tout le récit. Dans le roman, tante Lison n'est qu'un personnage épisodique, très effacé ; d'autre part, les relations des deux fiancés ne comportent pas cette intimité sentimentale qui rend vraisemblable la promenade au clair de lune avec la phrase exquise de Julien. Tout le morceau paraît donc un peu artificiel, et l'action pourrait en être allégée sans inconvénient, si l'auteur n'avait pas eu l'intention d'utiliser un souvenir qu'il avait noté autrefois et qui se suffisait à lui-même. Il en faut dire autant de *La Veillée* : une religieuse et un magistrat veillent le corps de leur mère et retrouvent, au fond d'un vieux secrétaire, tout un paquet de lettres d'amour que la morte chérie échangeait avec son amant ; ce sujet tragique portait en lui toute sa valeur et tout son effet, et ne pouvait qu'être affaibli par le contact d'événements étrangers. La même découverte douloureuse, faite par Jeanne au chevet de sa mère (2), ralentit l'action d'*Une Vie*, parce que rien ne nous y a préparés et que rien ne s'y rattache dans la suite de l'intrigue. En revanche, il y a dans *Vieux objets* quelques pages charmantes sur les bibelots usés qui prennent, au soir de l'existence, une signification de témoins anciens, et qui bavardent sans fin sur les êtres ou les choses du passé ; ces pages forment un épisode très naturel de la détresse de Jeanne, quand elle abandonne le château des Peuples, rempli des souvenirs de sa jeunesse (3). On croirait presque que, par un procédé inverse de celui qui lui était habituel, Maupassant a repris le passage très court d'*Une Vie* pour le développer et en tirer toute la signification profondément humaine dans la nouvelle délicate qu'il a appelée *Vieux objets*. Enfin, dans le *Saut du berger*, le des-

1 Voir la *Revue Bleue* du 31 Octobre 1903.

1 *Une Vie*, p. 60 à 67.
2 *Une Vie*, p. 215 à 218.
3 *Une Vie*, p. 294 à 295.

sin général du récit est conforme au chapitre d'*Une Vie* dans lequel le comte de Fourville tue sa femme et l'amant de sa femme enfermés dans une hutte de berger (1); mais, dans le roman, la catastrophe criminelle est un épisode introduit pour dénouer l'adultère de Julien et de la comtesse de Fourville; tandis que, dans la nouvelle, l'action évolue autour d'un caractère, celui du prêtre austère, fanatique et violent, qui prend place aussi dans le roman comme personnage épisodique.

Ces quatre fragments, qui se trouvent datés, si on es compare avec les passages identiques du roman, démontrent le procédé de composition extérieure familier à Maupassant : parmi les différentes observations qu'il recueillait, il a retenu un sujet et l'a d'abord traité pour lui-même, quand il lui permettait de mettre en lumière un trait caractéristique de l'âme humaine ou un aspect particulier de la vie; plus tard, il a tiré parti de ces premières études en les adaptant à l'ensemble d'un roman, d'autant plus aisément que ses personnages, par la simplicité même de leur nature moyenne, se prêtaient docilement aux incidents les plus vécus de la réalité. « L'humble vérité » d'*Une Vie* est faite de cette exactitude d'observation, de cette juxtaposition de détails, et même parfois d'un peu d'incohérence dans les événements.

Les nouvelles contemporaines d'*Une Vie* et de *Bel Ami* renferment, comme les fragments posthumes, plusieurs morceaux qu'il peut être intéressant de comparer avec certains passages des deux romans. Ce sont, ou des descriptions, ou bien des traits de mœurs, ou même des épisodes complets.

Pour varier le décor où se passe son action, Maupassant ne s'est pas contenté des paysages qui lui étaient le plus familiers, ceux au milieu desquels s'étaient écoulées ses années de jeunesse : mais il s'est souvenu aussi de toutes les régions qu'il avait traversées pendant ses nombreux voyages, la Côte d'Azur, la Corse, la Sicile, plus tard l'Afrique et l'Italie. Ayant à choisir le pays où Jeanne vivrait avec son mari ses rares journées de bonheur, il a placé l'épisode du voyage de noces en Corse, dans un pays qu'il connaissait fort bien et qu'il a maintes fois décrit. Plusieurs nouvelles relatent des histoires de bandits; la vendetta, qui a fourni à l'écrivain le sujet de deux récits, intervient également dans le voyage d'*Une Vie*; enfin les caractères les plus expressifs de la terre corse sont notés en termes presque identiques dans les descriptions du roman et dans celles de *la Vendetta*, du *Bonheur* ou du *Bandit corse*. Un trait surtout a paru frapper Maupassant : c'est l'impression étrange, faite de surprise et d'un peu d'effroi, que cause l'apparition soudaine de l'île aperçue sur la mer, avec sa forme bizarre et hérissée, dans l'aube naissante ou le crépuscule. Il est intéressant de rapprocher deux récits qu'il a faits de cette brusque apparition :

Une Vie, p. 85.	*Le Bonheur*, p. 211.
Partout la mer. Pourtant, vers l'avant, quelque chose de gris, de confus encore dans l'aube naissante, une sorte d'accumulation de nuages singuliers, pointus, déchiquetés, semblait posée sur les flots. Puis, cela apparut plus distinct : les formes se marquèrent davantage sur le ciel éclairci; une grande ligne de montagnes cornues et bizarres surgit : la Corse, enveloppée dans une sorte de voile léger. Et le soleil se leva derrière, dessinant toutes les saillies des crêtes en ombres noires : puis tous les sommets s'allumèrent tandis que le reste de l'île demeurait embrumé de vapeur	Sur la mer, au fond de l'horizon, surgissait une masse grise, énorme et confuse. C'est la Corse! On l'aperçoit ainsi deux ou trois fois par an dans certaines conditions d'atmosphère exceptionnelles, quand l'air, d'une limpidité parfaite, ne la cache plus par ces brumes de vapeur d'eau qui voilent toujours les lointains. On distinguait vaguement les crêtes, on crut reconnaître la neige des sommets; et tout le monde restait surpris, troublé, presque effrayé par cette brusque apparition d'un monde, par ce fantôme sorti de la mer.

Et quand il décrit minutieusement les différents aspects de cette terre, ce sont les mêmes détails qu'il retient : les vagues de granit rose ou bleu, les forêts de châtaigniers immenses, les géantes ondulations de la terre soulevée.

Dans *Bel Ami*, c'est le paysage algérien qui intervient un instant, très rapidement, il est vrai, dans le récit (1). Or, il y a des histoires algériennes dans *Mlle Fifi* et dans *Yvette*; et même *Marocca* est une nouvelle sous forme de lettre qui renferme des impressions africaines écrites à un ami, et qui commence à peu près comme la première lettre des *Souvenirs d'un chasseur d'Afrique* que Madeleine Forestier dicte à Georges Duroy pour son journal.

Pour animer son action en y mêlant des personnages épisodiques, ou pour nuancer le caractère des personnages principaux, Maupassant n'a pas davantage hésité à prendre des traits de mœurs, des détails pittoresques, qui lui fournissaient à la même époque le sujet de plusieurs nouvelles. *Une Vie* et *Clair de Lune* sont de la même année : le type du prêtre violent, adversaire de l'amour sensuel, que nous avons déjà trouvé dans un récit du *Père Milon* et qui paraît dans *Une Vie*, sous le nom de l'abbé Tolbiac, est aussi dessiné dans *Clair de Lune* : l'abbé Marignan qui, lui aussi, porte bien son nom de bataille, a la haine inconsciente et le mépris instinctif de la femme; « mais, plus encore que son corps de perdition, c'est son âme aimante qu'il déteste », et, comme l'abbé Tolbiac, c'est l'amour qu'il

(1) *Une Vie*, p. 235 à 255.

(1) *Au Soleil* est antérieur de deux ans à Bel Ami.

poursuit, « trépignant de fureur, l'esprit hanté des images qu'il évoquait dans ses colères. »

Nous avons aussi indiqué la parenté qui existe entre le personnage de Jeanne dans *Une Vie* et l'héroïne de la nouvelle intitulée *le Pardon* : pas plus que Jeanne, Berthe Savignol ne connait la vie à laquelle on la livre sans défense ; toutes les deux passent, sans transition, des murs austères derrière lesquels s'est écoulée leur enfance et sont nées leurs illusions ou leurs espérances, à la réalité d'un premier amour qu'elles croient définitif et d'un bonheur qu'elles croient éternel. « L'homme espéré, rencontré, aimé, épousé en quelques semaines les emporte dans ses bras sans les laisser réfléchir à rien. » Deux fois Maupassant a noté les causes habituelles de cette désillusion : « Les enfants ne se doutent de rien, et ils arrivent à l'âge de vivre à leur tour avec un bandeau sur les yeux et sur l'esprit, sans soupçonner les dessous de l'existence, sans savoir qu'on ne pense pas comme on parle, et qu'on ne parle pas comme on agit ; sans savoir qu'il faut vivre en guerre avec tout le monde, ou du moins en paix armée, sans deviner qu'on est sans cesse trompé quand on est naïf, joué quand on est sincère, maltraité quand on est bon... » (1)

Dans *Bel Ami*, la liaison de Georges Duroy avec Mme Walter emprunte son dénouement à une nouvelle antérieure. *Mots d'amour* (2). Le jeune homme est exaspéré par les mièvreries et les enfantillages de sa maîtresse : « Elle lui écrivait dix lettres en un jour, des lettres niaisement folles, d'un style bizarre, poétique et risible, orné comme celui des Indiens, plein de noms de bêtes et d'oiseaux... Il était surtout écœuré de l'entendre dire « mon chat », « mon chien » « mon rat », « mon bijou », « mon oiseau bleu », « mon trésor ». Les élans maladroits et les grâces vieillies de cet amour tardif sont le prétexte de la rupture. Mais Georges Duroy s'épargne l'ennui d'une explication et ces petites raisons qu'il aurait pu donner se trouvent très spirituellement indiquées dans la lettre d'adieu que le personnage de *Mots d'amour* écrit à sa maîtresse ; il se plaint, lui aussi, des tendresses inopportunes, des paroles déplacées ou des épithètes maises : « Une femme de trente cinq ans, à l'âge des grandes passions violentes, qui conserverait seulement un rien de la mièvrerie caressante de ses amours de vingt ans, qui ne comprendrait pas qu'elle doit s'exprimer autrement, regarder autrement, embrasser autrement, qu'elle dont être une Didon et non plus une Jeanette, écœurerait infailliblement neuf amants sur dix, même s'ils ne se rendaient nullement compte des raisons de leur éloignement. »

(1) [illegible] *le Pardon*, p. 111.
(2) [illegible] *Mots d'amour*.

Toute la nouvelle est à relire : elle présente en raccourci une très curieuse esquisse d'un épisode important de *Bel Ami*, et explique très finement un état psychologique qui n'est qu'indiqué dans le roman.

Enfin, outre les paysages et les traits de caractère, *Une Vie* et *Bel Ami* contiennent plusieurs épisodes dont la matière se retrouve dans les recueils contemporains. L'histoire des lettres d'amour découvertes par Jeanne au chevet de sa mère peut être rapprochée, non seulement du fragment analogue dans le *Père Milon*, mais aussi de la nouvelle *Nos lettres* (1). Chez des amis, le conteur occupe la chambre de tante Rose, une vieille tante dont le portrait au pastel est pendu au mur : « Elle avait l'air d'une bonne femme d'autrefois, d'une femme à principes et à préceptes, aussi forte sur les maximes de morale que sur les recettes de cuisine, d'une de ces vieilles tantes qui effraient la gaîté et qui sont l'ange morose et ridé des familles de province. » Et voilà que le conteur retrouve, dans un tiroir, les lettres de tante Rose, tout un paquet de lettres vibrantes d'amour : dans une d'elles, tante Rose exprime la crainte que, en cas d'accident, ses lettres ne tombent en des mains étrangères, et elle les redemande à son amant : « Avez-vous quelquefois songé à toutes les lettres d'amour trouvées dans les tiroirs des mortes ? moi, depuis longtemps j'y songe... » Et de tristes réflexions lui viennent, celles-là mêmes qui occupent l'esprit de Jeanne près du lit de mort de sa mère : l'amour filial amoindri, peut-être, par la découverte, une affection sacrée atteinte, une piété déçue, la honte d'avoir surpris un secret qu'on devrait ignorer.

La nouvelle : *Première Neige* (2) offre une situation qui a trouvé place aussi dans *Une Vie*. Une jeune femme, nouvellement mariée comme Jeanne, habite, comme elle, en plein hiver, un vieux château normand perdu dans la campagne ; son mari, heureux du temps froid qui favorise sa vie active de gentilhomme campagnard, passe toutes ses journées à la chasse, abandonnant sa femme à l'ennui des heures solitaires, et la condamnant à la température glaciale du vieux manoir délabré. Elle, pour obtenir une vie plus clémente et échapper à la tyrannie inconsciente qui pèse sur elle, contracte une maladie mortelle en sortant toute nue, par une nuit d'hiver, et en se roulant dans la neige. La voilà poitrinaire : qu'importe ? Cette fois, il faudra bien qu'on l'écoute, et elle ira mourir doucement au grand soleil du midi dont elle rêve. L'étrange escapade nocturne, la fuite dans la tourmente de neige se retrouvent dans le roman, avec les mêmes détails.

(1) *Clair de lune*.
(2) Cf. *Une Vie*, p. 145.

Pourtant, il convient de noter que, pour ces deux épisodes, le fond du tableau seul, le sujet est identique dans la nouvelle et dans le roman. C'était une idée qui s'imposait à l'esprit de Maupassant, un aspect de la réalité, souvent un souvenir, sur lequel son imagination travaillait longuement, et non des notes écrites dont il se servait plusieurs fois pour s'épargner la fatigue d'une invention nouvelle. Dans *Bel Ami*, au contraire, nous trouvons au moins deux situations qui ont, mot pour mot, leur réplique dans deux nouvelles de la même époque.

La nouvelle *Un Lâche* (1) reproduit textuellement l'épisode du duel dans *Bel Ami*; à part les causes de la rencontre et le dénouement, tous les détails sont identiques et les phrases sont les mêmes. Pendant cinq pages, le récit se poursuit avec la même progression dans les sentiments qui agitent l'âme du personnage à la veille du duel, les mêmes causes de trouble physique, les mêmes tentatives de réaction morale, la même peur d'avoir peur ; puis c'est l'hallucination, la vision de la mort prochaine ; enfin le désarroi complet qui pousse au suicide le personnage de la nouvelle et qui conduit sur le terrain Georges Duroy à demi inconscient. Les deux morceaux sont rigoureusement pareils : de très légères différences dans le choix des expressions sont insuffisantes pour faire accepter l'hypothèse d'une réminiscence; elles sont du moins intéressantes pour l'étude du style et peuvent contribuer à faire discerner lequel des deux récits est antérieur à l'autre et a servi de modèle. Toutes les fois qu'il y a une divergence entre les deux textes, c'est ou bien que l'écrivain a substitué à un terme vague ou banal un mot plus précis ou plus expressif, ou bien qu'il a voulu amplifier, développer une notation rapide, insister sur un détail important. Ces trois caractères se rencontrent dans le texte de *Bel Ami* qui, par rapport à celui de la nouvelle, est à la fois plus exact, plus coloré et plus complet. Voici trois exemples qui aideront à comprendre ces changements : Maupassant écrit dans la nouvelle :

« Une seule idée *planait sur son esprit* : un duel, sans que cette idée éveillât encore en lui *une émotion quelconque* : »

Dans le roman, il précise et développe à la fois :

« Une seule idée *emplissait son esprit* : « un duel demain », sans que cette idée éveillât en lui autre chose qu'*une émotion confuse et puissante.* »

Plus loin, indiquant l'attitude qu'il convient de prendre dans une rencontre pour réagir contre l'émotion et impressionner l'adversaire, il dit dans la nouvelle : « Il faut être *ferme* », et, dans le roman, remplace ce mot par une épithète plus pittoresque et en même temps plus juste : « Allons, il faut être *crâne.* » Enfin, un détail indiqué dans la nouvelle fournit un très court développement dans le roman ; le personnage contemple la carte de son adversaire :

Un Lâche.	*Bel Ami.*
Il examinait ces lettres assemblées qui lui paraissaient mystérieuses, *pleines de sens confus* : « Georges Lamil ? » *qui était cet homme ?*	Il examinait ces lettres assemblées qui lui paraisssaient mystérieuses, *pleines de sens inquiétants* : « Louis Langremont ? » *qui était cet homme ? De quel âge ? De quelle taille ? De quelle figure ?*

On pourrait donner plusieurs exemples de ces différents procédés. Etant donné les habitudes de style qui caractérisent les nouvelles de Maupassant, la netteté et la rapidité du récit, il est plus naturel de penser que, dans le cas qui nous occupe, le texte de la nouvelle est le texte primitif, un premier essai que l'écrivain a repris en le retouchant à peine, et où il a trouvé une matière toute prête pour écrire l'épisode de son roman.

Des retouches analogues, peut-être mieux caractérisées encore, nous permettent de considérer la nouvelle intitulée *Promenade* (1) comme le prototype d'un autre passage de *Bel Ami* : Georges Duroy et sa femme se promènent en voiture, un soir d'été, au Bois de Boulogne, et tous les détails de cette soirée, « le souffle de Paris respirant comme un colosse épuisé de fatigue », « la sensation de tendresse flottante éparse dans l'air », « l'immense fleuve d'amants qui coule sous le ciel étoilé et brûlant », sont notés, en termes analogues, un peu moins colorés et explicites, dans la nouvelle.

En reproduisant dans deux scènes du roman des situations qu'il avait déjà étudiées pour elles-mêmes, et sous la forme qu'il leur avait donnée une première fois, Maupassant n'a fait qu'étendre jusqu'à ses extrêmes conséquences la méthode de composition dont nous avons montré les différentes applications. On ne peut se dissimuler ce que cette méthode a d'extérieur et de factice ; mais elle convenait au tempérament de l'écrivain, à ses habitudes d'esprit, et au genre de la nouvelle, auquel il s'était particulièrement attaché.

L'une des rares fois où Maupassant se soit laissé entraîner à parler de son art, — dans l'étude sur le roman qu'il a donné comme préface à *Pierre et Jean*, — il a justement insisté sur ce problème de la composition ; il s'en explique très longuement, mais la doctrine qu'il propose, si elle traduit ses procédés et ses habiletés d'artiste n'a rien de méthodique. Il repousse les combinaisons ingé-

(1) *Contes du jour et de la nuit.*

(1) Dans le recueil *Yvette*, qui est de la même année que *Bel Ami*.

nieuses conduisant avec adresse au dénouement, la disposition progressive des incidents en vue de l'effet final; et, de tout cela, il est vrai, il n'y a pas trace dans ses premiers romans. Mais c'est à tort qu'il a prétendu nous donner de la vie une vision plus complète, plus saisissante que la réalité même, sans introduire dans une œuvre de longue haleine un peu de l'incohérence qui est le caractère même de la vie. Les sentiments des personnages s'éclairent et la nature des situations s'explique par le groupement adroit de petits faits : mais le choix même de ces faits, l'élimination des menus détails inutiles, supposent un certain désordre dans le récit, une certaine insouciance des transitions et des nuances. D'autre part, en prétendant n'employer pour écrire « l'histoire du cœur, de l'âme et de l'intelligence à l'état normal, que des faits d'une vérité irrécusable et constante », le romancier se condamne à n'admettre que des détails qu'il aura lui-même observés et contrôlés plusieurs fois, et non point les images ou les idées que pourrait lui fournir son imagination.

Aussi bien ces déclarations de principes sont-elles de trois ans postérieures à *Bel Ami*; et justement l'on pourrait dater d'elles, dans une étude d'ensemble sur l'œuvre de Maupassant, une conception nouvelle du roman. Ce qu'il en faut retenir, pour les deux romans qui nous occupent, c'est moins le souci de la composition, que l'importance donnée aux observations de détail : le choix de ces observations, leur groupement autour d'un même personnage ou d'une même situation : telles furent, à l'origine, les seules préoccupations de l'écrivain, sans qu'il se soit piqué de ramener à l'unité et à la logique ce qu'il y a de disparate et de contradictoire dans le cours naturel de la vie.

Ce mépris de la méthode explique toutes les particularités que nous avons relevées dans la facture d'*Une Vie* et de *Bel Ami*. Tout d'abord, n'était-il pas naturel que le débutant, dressé à « regarder tout ce qu'il voulait exprimer assez longtemps et avec assez d'attention pour en découvrir un aspect inexploré », saisit les occasions d'observer qui se présentaient le plus spontanément autour de lui, sur sa terre natale, dans sa famille et parmi ses amis, à travers les pays qu'il visitait et les mondes qu'il traversait? D'autre part, la multitude des documents amassés par l'artiste, à force de regarder les choses et d'en noter les traits caractéristiques, favorisait une production considérable et variée de nouvelles ; chaque petit récit permettait d'utiliser au moins une observation ; et comme le sujet ne se relie à rien, qu'il porte en lui sa raison d'être et son effet, n'étant qu'un moment de la vie ou un aspect de la réalité, on a pu louer avec raison, dans les nouvelles, un souci de la composition qui n'apparaît pas encore dans les romans. Enfin, si les premiers romans de Maupassant sont si abondants, si touffus, si riches en épisodes, en menus détails, en scènes variées, et même parfois en situations « parasites », c'est qu'ils ne sont, la plupart du temps, qu'une combinaison de plusieurs nouvelles dont les différentes actions évoluent autour d'un seul personnage ; dans *Une Vie* et dans *Bel Ami*, il n'y a pas, en réalité, une action, il y en a plusieurs, il y a tous les événements qui se succèdent, sans lien apparent, dans l'existence de Jeanne et de Georges Duroy.

Maupassant nous a laissé, dans un de ses livres (1), de douloureuses confidences sur « cette seconde vue qui, est en même temps, la force et toute la misère des écrivains. » C'est là, et non dans la préface de *Pierre et Jean*, qu'il faut chercher à pénétrer le secret de son métier : pourquoi écrit-il? comment écrit-il? « J'écris parce que je comprends et je souffre de tout ce qui est, *parce que je le connais trop...* » Ainsi, le besoin d'observer est en lui si puissant qu'il ne peut vivre sans se regarder vivre, goûter l'existence sans réfléchir, sans se rendre compte, sans prendre des notes, et qu'il souffrira de toute l'expérience qu'il a acquise tant qu'il ne l'aura pas utilisée; à chaque conception nouvelle qui naît en lui, le flot de ses observations passées revient assiéger son esprit et pénètre de force dans l'œuvre qu'il est en train de composer. Quand il écrit, « il ne peut s'abstenir de jeter en ses livres tout ce qu'il a vu, tout ce qu'il a compris, tout ce qu'il sait; et cela, sans exception pour les parents, les amis..... » Aussi, voulant nous donner une idée de la façon dont les choses vues entraient dans son imagination et s'y fixaient, a-t-il noté pour nous dans son livre de confidences deux ou trois souvenirs qui sont de véritables nouvelles (2), tant les réalités de la vie, même les plus humbles, éveillaient en lui les facultés toutes prêtes du conteur. Voilà pourquoi ses deux premiers romans ont un peu l'apparence d'un album, dont toutes les pages seraient remplies de croquis au crayon, dessinés par l'artiste à chaque rencontre de son existence.

EDOUARD MAYNIAL.

(1) *Sur l'Eau*, p. 112 et suivantes.
(2) *Sur l'Eau*, p. 118 à 130.

Paris. — Typ. A. DAVY. Imp. des *Deux Revues*, 52, rue Madame. *Le Propriétaire-Gérant* : FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 20 — 4e SÉRIE — TOME XX — 14 NOVEMBRE 1903

CORRESPONDANCE INÉDITE DE H. DE BALZAC (1)

La très intéressante série de lettres inédites de Honoré de Balzac dont nous commençons la publication, provient de l'archive du Vicomte de Spoelberch de Lovenjoul.

Accompagnées par lui de notes explicatives, ces lettres ont été choisies parmi toutes celles dont il possède ou les autographes ou des copies authentiques, et qui forment la partie encore inédite de la correspondance du maître.

Détail piquant et fait presque unique : toutes sont escortées ici soit de la réponse que reçut Balzac, soit de la demande qui motiva sa missive.

I

Au Comte Charles de Montalembert,
Au journal l'Avenir, à Paris (2).

(Paris, août 1831.)

Monsieur,

L'un de mes amis m'a dit avoir lu un article sur *la Peau de Chagrin* dans *le Correspondant*. Je l'ai sur-le-champ attribué à l'influence de la bienveillante estime que vous m'avez accordée, et je m'empresse de vous en faire mes remerciments.

Le but de profonde moralité caché dans mon livre, échappe à beaucoup de critiques malveillants, qui ne voient que la forme, et j'avoue que je suis vivement touché lorsque quelque critique veut bien dégager mes intentions de leur sauvage enveloppe. Tous nos maîtres ont mis la moëlle dans un os, à l'exemple de la nature.

J'ose espérer que *l'Avenir* parlera d'un livre où le principe : DIEU, ressort vivement de l'ensemble d'une composition sceptique en apparence, et dans laquelle la précipitation de l'éditeur m'a laissé faire des fautes.

J'ai pris la liberté de vous faire attendre votre exemplaire. Je désire vous offrir la seconde édition (1). L'entreprise mal jugée que j'ose faire y sera posée sur sa véritable base, et je me présenterai au jugement de votre esprit si distingué, plus large, plus vaste, ou, mieux, moins incomplet.

La Peau de Chagrin est la formule de la vie humaine, abstraction faite des individualités, et, comme le disait M. Ballanche, tout y est mythe et figure. Elle est donc le point de départ de mon ouvrage. Après viendront se grouper, de nuance en nuance, les individualités, les existences particulières, depuis la plus humble jusqu'à celle du Roi, jusqu'à celle du Prêtre, derniers termes de notre société. Dans ces tableaux, je suivrai les effets de LA PENSÉE dans LA VIE. Puis, un autre ouvrage, intitulé : *Histoire de la succession du marquis de Carabas*, formulera *la vie des nations*, les phases de leurs gouvernements, et, sous une forme meilleure, démontrera évidemment que les politiques tournent dans le même cercle et sont évidemment stationnaires, que le repos est dans le gouvernement *fort* et hiérarchique.

Nous partageons beaucoup ces idées, je crois, et

1. « La correspondance inédite d'Honoré de Balzac », published in this stitched book, is entered, according to act of Congress, in the year 1903, by C. de Pratz and S. Sibthorp, in the office of the Librarian of Congress, at Washington. All rights reserved.

2. Quelques lignes de cette lettre ont été citées dans *le Correspondant* du 25 février 1895.

(1) Publiée en trois volumes, sous le titre de : *Romans et Contes philosophiques*.

je vous expose succinctement mon plan, afin de faire excuser le retard que j'ai mis à vous offrir une œuvre incomplète encore.

J'aurais eu le plaisir d'aller vous voir si j'avais connu votre adresse. Faute de ce, je vous envoie ce mot au bureau du journal, et, sous huit ou dix jours, j'aurai l'honneur de vous y apporter mon ouvrage moi-même.

Agréez, Monsieur, l'expression des sentiments distingués et de haute considération, avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Votre dévoué serviteur,
DE BALZAC.

II

A Monsieur H. de Balzac,
1, rue Cassini, à Paris.

Paris, 23 août 1831
TIMBRE DE LA POSTE

Monsieur.

Je suis infiniment flatté de votre souvenir et de votre promesse. Je vous avouerai, avec la franchise de mon âge et de mon caractère, que ne connaissant votre ouvrage que d'après les journaux, j'avais été affligé de l'effet qu'il produit généralement, et que ma morale *ascétique* en avait été assez effarouchée pour que je me fusse presque félicité de ce que je croyais être un oubli bien naturel. Vos explications d'aujourd'hui me rassurent.

Vous attachez, je crois, un prix beaucoup trop grand à mon suffrage, et même à celui de *l'Avenir*, peu influent dans le monde littéraire. Mais, puisque vous le désirez, je vous le promets sincère et impartial ; nous examinerons votre ouvrage avec la religieuse conscience que nous mettons dans tout, et ce ne sera pas ma faute si le but moral en est trop profondément *caché* pour que des yeux catholiques le découvrent [1].

Recevez de nouveau l'expression sincère de ma reconnaissance pour des prévenances si aimables et si peu méritées, et croyez à ma haute considération.

Comte CHARLES DE MONTALEMBERT.

***

I

A Monsieur H. de Balzac,
1, rue Cassini, à Paris.

Paris, samedi soir janvier 1832.

Mon cher Balzac.

C'est encore moi. J'apprends aujourd'hui que vous avez dit à Gosselin, pour vous excuser d'avoir fait les *Contes Bruns*, que votre collaboration était le prix de la tolérance que j'avais mise à vous laisser reprendre avant terme des contes de la *Revue* [*de Paris*] (1).

Vous savez que ceci n'est nullement exact ; qu'au contraire vous m'aviez promis de me faire plusieurs contes, à cent francs la feuille, pour compenser le trou que je faisais à la règle, et, par parenthèse, cette clause, par ma négligence de directeur, ou ma bonne volonté d'ami, a été prescrite sans avoir été exécutée.

Je pense qu'il y a dans tout cela beaucoup de légèreté. Mais je vous prierai de considérer que vous m'avez fait un étrange homme auprès de Gosselin. D'une part, j'aurais malversé vis-à-vis de la *Revue* dont j'aurais compromis les intérêts, dans mon intérêt ; et, d'autre part, possédé du désir de faire un livre, j'aurais cru ne pas pouvoir me dispenser d'y avoir votre collaboration, peut-être même aurais-je fini par accaparer votre portion, et la faire passer pour mienne.

Vous comprenez, quoique je connaisse peu Gosselin, que je ne puis me laisser mettre dans une position où je recueille, à ses yeux, et de la considération et du ridicule.

J'attends donc de votre loyauté, de votre amitié même, que vous voudrez bien me replacer, vis-à-vis d'un homme à la considération duquel je tiens, parce que c'est un homme convenable, dans la situation que je n'ai jamais quittée.

Si vous me refusiez cette grâce, je serais obligé de faire mon affaire moi-même, et d'expliquer à Gosselin la réalité des choses. Je pense, en supposant que je ne puisse le persuader relativement au premier volume, que l'exposé de notre conférence de ce matin le persuaderait relativement au second volume projeté, car là, il n'y aurait plus de *Revue de Paris* à faire intervenir, et je crois avoir montré que je tenais à faire ma part.

Quant au fond de l'histoire, j'ai la certitude que Gosselin a dit la chose. Si vous ne l'avez pas dite vous-même, vous devez le voir encore et le prier de ne pas vous diffamer et me diffamer.

Mille compliments dévoués. Votre affectionné

CHARLES RABOU.

II

A Monsieur Charles Rabou,
à Paris.

Paris, janvier 1832.

Mon cher Rabou,

Vous trouverez ci-joint un engagement qui trans-

1. L'article sur *la Peau de Chagrin*, signé M. J. C., a paru dans le numéro de *l'Avenir* du 6 novembre 1831.

1. Charles Rabou avait précédé Amédée Pichot comme directeur de *la Revue de Paris*. Après la mort de Balzac, ce fut lui qui termina ses deux romans inachevés : *le Député d'Arcis* et *les Petits Bourgeois*, ce dernier tout au moins en partie.

forme ma parole en un véritable jugement exécutoire, et, quels que soient mes griefs contre la *Revue* [*de Paris*], ils ne peuvent pas annuler mes dettes envers vous. Votre responsabilité directoriale doit être bien largement mise à couvert, car il s'ensuivra que la *Revue* aura eu mes articles à raison de cent francs par feuille, terme moyen. Lorsque les feuilles dues me seront demandées, j'espère que vous vous apercevrez de la bonne mesure. J'y mettrai de la générosité. Voilà une des questions extraordinaires de votre lettre jugée amplement. Elle ne me sera plus reprochée.

Quant à votre situation en face de Gosselin, je joins ici copie de la lettre que je lui écris, conformément au désir que vous me témoignez (1). Du moment où il s'agit de diffamation, de considération, comment avez-vous pu penser que j'hésiterais à vous satisfaire !

Quant à ce que j'ai dit à Gosselin, je vous déclare, à vous, que ce mensonge officieux avait été convenu comme prétexte. Je n'en ai pas parlé une fois seulement, mais à plusieurs reprises, avec vous. Si, de nos deux mémoires il y en a une d'infidèle, je consens à être dans l'erreur, et suis persuadé de votre sincérité.

Je retiendrai de cette aventure qu'il ne faut jamais se permettre la moindre courbure de langue, même pour des niaiseries pareilles. C'est tourmenter sa vie à trop bon marché. Quand je me ferai des remords, ce ne sera pas au rabais. Ainsi, vous n'aurez point malversé pendant votre directoriat à la *Revue de Paris* ; ainsi, vous serez un homme d'honneur vis-à vis de Gosselin, et, si vous le permettez, je serai un homme probe et loyal devant tout le monde.

Maintenant, il ne fallait pas adresser une lettre du ton de la vôtre à un homme comme moi, avec le dessein de lui en taire la cause. C'était inutile. Probablement hier, dans votre conférence relative au premier volume des *Contes Bruns*, les torts auront été largement mis à ma charge. Mais, puisque vous arguez si fort de la dignité de l'homme, et de la considération qui doit nous être si chère, vous me permettrez de me mettre un peu au-dessus de ces misères, qui donnent bien du relief aux disputes de collège. Je me retrancherai donc dans le plus absolu silence, et vous me permettrez cependant de ne pas plus vouloir passer pour un homme à légèretés, que pour un mauvais camarade. C'est dans le but de vous épargner plus tard d'amères reflexions, que je vous tairai tous les chagrins intérieurs que cette sotte affaire me cause, outre ceux que donne une loyauté méconnue.

Je souhaite que l'amitié que vous me portez ne souffre pas plus que celle dont je fais état pour vous, par suite de tout ce tripotage.

BALZAC.

III

A Monsieur Charles Gosselin, libraire,
rue Saint-Germain-des-Prés, n° 9, à Paris.

[Paris, janvier 1832].

Mon cher Gosselin,

Je vous écris cette lettre pour vous annoncer que, si je vous ai parlé de ma collaboration aux *Contes Bruns* comme d'une complaisance voulue par M. Rabou, en retour de celle qu'il avait pour moi en me laissant reprendre avant terme mes articles de la *Revue* [*de Paris*], ce serait une chose inexacte.

J'ai cru ce mensonge officieux, ce péché véniel, du nombre de ceux que nous nous permettons parfois, et qui n'en altèrent pas moins les strictes probités dont vous avez imprimé le modèle dans [la] Jeannie Deans, de Walter Scott.

M. Rabou trouvant sa considération compromise par ce dire, m'a écrit pour corriger ma mémoire. Je crois volontiers à une erreur.

La chose pourrait vous sembler peu importante. Elle est grave pour M. Rabou, relativement à sa position à la *Revue* [*de Paris*]. Je m'empresse donc de vous en avertir, en croyant que cette confidence n'altérera en rien votre estime pour moi et nos relations.

Agréez, etc.

DE BALZAC.

***

I

A Monsieur H. de Balzac,
1, rue Cassini, à Paris.

Paris, ce 26 juillet 1832.

Monsieur,

J'avais bien pris la résolution, on a dû vous le dire, d'aller vous voir pour renouer nos anciennes relations. Mais je suis tombé malade, et voilà bientôt deux mois que je n'ai mis les pieds dans la rue.

Je serai fort aise de vivre en bonne amitié avec vous. Je vous demande seulement si vous voulez oublier votre ancienne rancune. Si la *Revue des Deux-Mondes* peut compter sur vous, vous pourrez compter sur elle.

Je vous parlerai ici en toute franchise, et vous me croirez, j'espère, car je ne m'abaisserais pas à faire un mensonge. La critique qu'on a faite de votre livre m'a peut-être plus contrarié que vous, d'autant plus con-

(1) Cette lettre suit.

trarié que vous veniez de m'obliger avec *le Message*. Je l'ai adoucie le plus que j'ai pu ; il me serait facile de vous montrer ce que j'ai supprimé. Mais il n'était pas en mon pouvoir de la supprimer en entier (1). Maintenant, je suis maître absolu de la *Revue*. *Pas un mot, pas une ligne, ne passera, que je ne le veuille bien*. Il me sera facile de revenir sur ce qui a été dit d'amer sur vous. Je vous propose donc un traité de paix, que nous discuterons ensemble. Vous savez le développement qu'a pris la *Revue*. Elle est, aujourd'hui, incontestablement la première, par le nombre d'abonnés comme par l'influence qu'elle exerce. Voulez-vous être des nôtres? Je vous le répète, je serais allé chez vous si je n'étais alité. Voulez-vous me faire l'amitié de passer un de ces jours au bureau ? Nous nous entendrons facilement. Vous me rendrez la justice que je mets de la franchise et de la loyauté dans ma démarche. Si, malgré cela, vous ne voulez revenir de votre ancienne fâcherie, alors je vous prierai de me dire ce que vous voulez que je fasse de *l'Absolution*, composée en grande partie depuis février 1831, sur laquelle vous avez reçu deux cents francs, et pour laquelle il y a eu soixante à soixante-dix francs de frais, tant de composition que de correction (2). Il est vrai que depuis vous avez donné *le Message*, faisant douze pages, dont le prix est à déduire de ces deux cents francs ; mais il y aurait toujours un compte à régler entre nous.

J'espère que nous terminerons tout cela à l'amiable, et que nous vivrons encore dans les bons termes d'autrefois. Mais pour cela il faut se voir, et, pour moi, qui vous écris ces lignes de mon lit, il m'est impossible d'aller jusque chez vous ; je ne puis ni marcher, ni supporter le cahot d'un cabriolet, à moins que vous ne vouliez attendre ma guérison. Seulement, cela peut tarder encore beaucoup, et il m'importe, avant de m'engager dans une affaire qu'on me propose, de savoir à quoi m'en tenir avec vous.

Votre très humble serviteur.

BULOZ.

II

A Monsieur Buloz,
directeur de la « Revue des Deux-Mondes », à Paris.

[Angoulême, 14 (?) août 1832].

Monsieur,

Rien ne peut garantir à un auteur qu'il ne sera pas calomnié dans le journal dont il a été le propriétaire, le fondateur, ou le plus actif rédacteur. Ainsi la bienveillance que vous m'offrez, à moi qui n'ai aucun titre auprès de la *Revue des Deux-Mondes*, ne pourrait donc avoir de stabilité que dans votre bon vouloir, sujet aux impressions dont aucun directeur de journal ne peut se défendre. Je désire que vous sachiez la profonde indifférence dans laquelle je suis en matière de critique. Je ne suis pas aussi libre en fait d'estime, et je méprise, malgré ma bonhomie, ceux qui calomnient les livres, parce que les livres sont des êtres faibles, que leurs parents ne peuvent pas défendre. Mais vous vous êtes mis en dehors de tout cela, puisque vous me dites n'avoir pas été, jusqu'à présent, le maître de la *Revue*.

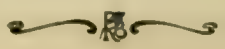
Quant à *l'Absolution*, je suis prêt à solder tous les frais auxquels j'ai donné lieu. Ma mère me représente à Paris pour tout ce qui concerne mes intérêts. Je l'aviserai de vous payer ce que vous lui ferez demander, et, si vous voulez acquérir quelques feuilles de papier noirci, que vous m'avez habitué à considérer comme une marchandise, Mme de Balzac a mes manuscrits et vous dira mes conditions. Je vous laisse entièrement la faculté de publier des articles signés de moi, et de critiquer mes livres, avec ou sans justice. Rien aujourd'hui ne peut plus me surprendre, et je me suis fait cette commode opinion qu'un article ne tue pas un livre, quand le livre est bon. Or, nous devons tâcher de ne faire que de bons livres. Ainsi, tout est en fin de compte jugé par le public, et, lorsqu'entre un auteur et un journal, il donne tort à celui-ci, la critique nuit au journal plus qu'elle ne sert l'auteur.

Agréez mes compliments.

DE BALZAC.

Si vous jugiez nécessaire, dans votre intérêt, de publier un article de moi, je vous préviens que je n'ai que vingt jours à rester en France, et qu'il faudrait tout promptement composer.

(*A suivre*).



(1) Il s'agit ici du court article anonyme sur le premier dizain des *Cent Contes Drolatiques*, paru dans le numéro de la *Revue des Deux-Mondes* du 15 avril 1832 (page 253). S'il faut en croire la *Table* générale de cette *Revue*, ce morceau aurait été écrit par Gustave Planche. En effet, elle indique non seulement Gustave Planche comme l'auteur des *Chroniques littéraires* des 1er et 15 avril 1832, mais encore, à un autre endroit, comme celui de toutes les *Revues littéraires* publiées la même année.

Voici ce que Balzac dit de ces lignes, dans le récit de son procès avec la *Revue de Paris*, servant de préface à la première édition du *Lys dans la Vallée*, parue en 1836 : « ... Savez-vous ce que fit M. Buloz? Il imprima quatre lignes foudroyantes, que je ne rapporte pas. Il s'agit d'une accusation d'obscénité que je mérite comme la *Vénus* de Pradier la mérite, comme la *Vénus* de Houdon, comme toutes les statues la méritent. Il tua le livre, etc. »

(2) Cette œuvre a été perdue, ainsi que Balzac l'a raconté aussi dans le récit de son procès avec la *Revue de Paris*, dont il est question dans la note précédente.

QUE SERA LA MAJORITÉ DE DEMAIN ?

(Enquête parlementaire)

Depuis quatre ans les groupes parlementaires de gauche, étroitement alliés, soutiennent un gouvernement de « défense républicaine », ou, sans euphémisme, de combat. Ils ont répudié la collaboration des républicains modérés ou progressistes et les perplexités de l'ancienne « concentration ». Le 11 octobre dernier, en son discours de Clermont-Ferrand, M. Combes put vanter l'efficacité de ce système politique. C'est, ajoutait-il, la contre-partie du plan de M. Méline, de « cette fameuse conjonction des centres, qui n'a vécu que par la tolérance intéressée de la droite ». La cohésion du bloc fit espérer à quelques admirateurs du parlementarisme britannique qu'un vigoureux parti social se dégageait, auquel voudrait répondre sans doute, sous la direction des progressistes, un grand parti libéral.

Cette belle ordonnance est quelque peu chimérique. Trop vive est la fermentation des idées, et trop accusée la complexité des intérêts. La majorité comprend encore des groupes dont les principes politiques et sociaux sont contraires; l'Union démocratique désire le maintien de notre organisation économique, le parti socialiste en poursuit la transformation intégrale. Les uns et les autres adhèrent, il est vrai, à la même méthode, l'action légale, et transigent sur une moyenne de réformes. Cependant la fraction républicaine souffre d'être incessamment aiguillonnée, et la fraction socialiste de s'enliser et de se compromettre aux yeux des électeurs ouvriers. Dans la minorité, une telle discipline, douloureuse mais salutaire, n'a pas même prévalu. C'est qu'ici siègent les hommes de tradition ; comment la vieille querelle entre fondateurs du régime et partisans des monarchies déchues serait-elle effacée ? Le nationalisme a jeté dans ces rangs un afflux d'hommes nouveaux, leurs visées révisionnistes les séparent des descendants du centre gauche. Les groupes sont isolés. Les progressistes se targuent de rester indépendants, uniquement soucieux de défendre leurs principes. Le gouvernement n'a donc pas à joûter avec une opposition entendue.

A la veille de la rentrée des Chambres, le président du Conseil déclarait acquise, inéluctable, la division du Parlement en deux coalitions ennemies. « C'est en vain, disait-il, que les républicains libéraux tâchent de persuader à l'opinion publique qu'il est possible de concevoir une majorité différente (de celle de gauche), qui n'en serait pas moins une majorité républicaine, dont ils seraient une des parties constituantes et dont les socialistes se trouveraient exclus. » Mais n'était-ce point une appréciation volontairement rassurante ? Les Chambres, aussitôt après, témoignaient de dispositions contraires ; la lassitude des groupes associés se trahissait. C'est le parti socialiste, à la Chambre des députés, qui, dans le scrutin relatif à la collision de la Bourse du Travail et dans quelques votes budgétaires, abandonnait le cabinet. C'est l'Union républicaine du Sénat qui se plaignait de l'influence prépondérante de l'extrême gauche, et se refusait à « consommer l'hégémonie de quelques-uns sur la ma- « jorité des républicains ». C'est la Gauche démocratique de la haute assemblée qui combat le projet du ministère sur la liberté de l'enseignement. Et quels suffrages suppléent aux défections des plus ardents ? Ceux des progressistes, ainsi réunis aux autres groupes républicains.

La logique de ces événements paraît entraîner la réconciliation des groupes républicains et la formation d'une majorité républicaine distincte des partis extrêmes. Mais ne serait-ce là qu'une trêve consentie par tous les partis, socialistes inclus, pour s'ébattre loin de toute férule. Ou bien un gouvernement fort et durable pourrait-il se former ? Entre les progressistes, défiants des innovations, et les radicaux socialistes, réformistes résolus, un programme d'action peut-il être concerté ? — Malgré des symptômes des velléités indéniables, la scission opérée il y a quatre ans sera-t-elle au contraire maintenue ? — La *Revue Bleue* a décidé de consulter sur ces points essentiels et obscurs les représentants les plus autorisés des différents groupes parlementaires. Elle a posé à chacun d'eux les questions suivantes : Est-il possible de constituer une majorité républicaine sans le concours des socialistes et de la droite ? — Quel rôle incomberait dès lors à votre parti ? — La nouvelle majorité serait-elle suffisamment forte et disciplinée ? Quel pourrait être son programme ?

***

M. Renault-Morlière, auquel vingt ans d'éminents services parlementaires ont valu la présidence des progressistes à la Chambre des Députés, déclare :

« Il me paraît très délicat de répondre à ces questions.

« En tout cas je n'ai pas consulté le groupe que j'ai l'honneur de présider à la Chambre. Et ma réponse ne peut avoir qu'un caractère absolument personnel.

« Pour ma part, j'ai toujours été partisan de la politique de concentration, qui représente la moyenne de l'opinion générale, et permet seule de former une majorité durable à l'exclusion des partis extrêmes. C'est la politique qui a été pratiquée pendant de lon-

guesannées et qui a donné, quoi qu'on ait pu en dire, d'assez bons résultats.

« La concentration est-elle encore possible aujourd'hui? Je le crois fermement; mais dans quelles conditions et sur quel terrain pourra-t-elle s'accomplir? Il se présentera là des difficultés qui ne me semblent pas insolubles, mais dont on ne saurait se dissimuler la gravité.

« En ce qui concerne le groupe des progressistes, notre bonne volonté ne peut pas être mise en doute.

« Je sais que, dans ces derniers temps, certains grands pontifes de la République nous ont, en quelque sorte, excommuniés; mais le passé de beaucoup d'entre nous nous autorise à ne répondre à de telles excommunications que par un haussement d'épaules.

« Ce n'est pas seulement d'ailleurs notre passé qui témoigne en notre faveur : notre conduite de chaque jour proteste contre les accusations dont nous sommes l'objet. Nous ne faisons pas et nous n'avons jamais fait d'opposition de parti pris. Nous n'hésitons pas à voter pour le ministère, toutes les fois qu'il défend les principe d'ordre, de justice et de liberté, qui sont l'honneur, la force et la raison d'être de la République elle-même. Malheureusement ces occasions-là sont rares et nous avons trop souvent le regret d'émettre un vote hostile pour rester fidèles aux principes que nous tenons avant tout à sauvegarder.

« On nous dit alors que nos bulletins sont mêlés à ceux de la droite. Soit, mais la faute en est au ministère plus qu'à nous. Comme l'a si bien dit M. Chaumié dans son dernier discours : « Est-ce « que le jour où j'ai raison, je serai obligé de renon- « cer à avoir raison parce que la démonstration que « j'ai faite a convaincu des adversaires politiques ? »

« En somme, la situation actuelle, selon un mot très juste de M. Deschanel, est paradoxale. L'alliance existe aujourd'hui entre des républicains qui n'ont pas une idée commune sur les bases essentielles de l'organisation politique et sociale. Aura-t-on le bon sens d'essayer la formation d'une majorité composée d'éléments moins hétérogènes? Il ne nous appartient pas de prendre à cet égard l'initiative : nous n'avons qu'à rester sur le terrain où nous nous sommes placés, parce que nous avons conscience de n'avoir mérité aucun reproche. D'un autre côté, je ne suis pas prophète et j'ignore ce que l'avenir nous réserve. Tout ce que je puis dire, c'est que je souhaite vivement la formation de cette majorité nouvelle et si d'autres veulent y mettre un peu de bonne volonté, ce n'est pas de notre côté que viendra la résistance. »

***

M. Alfred Massé, l'un des membres les plus zélés du groupe radical socialiste, qu'il représente aux conférences des délégués de la majorité, nous écrit :

« Vous m'avez fait l'honneur de me demander pour l'enquête que poursuit la *Revue Bleue* si, dans les circonstances actuelles, je croyais possible la constitution d'une majorité républicaine dont se trouveraient exclus les socialistes et la droite. Je suis, pour vous répondre, quelque peu embarrassé, étant de ceux qui souhaitent voir persister l'accord entre le ministère et sa majorité.

« Si toutefois une crise venait à se produire, il ne m'apparaît pas comme impossible que le gouvernement nouveau cherche ailleurs son point d'appui et qu'une majorité nouvelle se puisse constituer. Sera-t-elle assez forte et disciplinée pour le faire vivre? C'est une question à laquelle il me paraît plus difficile de répondre. Parmi les éléments appelés à la former, il en est, en effet, qui n'ont de commun que l'étiquette républicaine. Les radicaux socialistes qui pourraient composer l'aile gauche de cette majorité, ne pensent sur aucun point de même que les progressistes; leurs aspirations, leurs programmes ne sont pas seulement différents, ils sont le plus souvent opposés. Dans le domaine politique nous demandons la séparation des Églises et l'État, les progressistes n'en veulent pas et tandis que nous votions la loi sur les associations et que nous refusions l'autorisation aux congrégations religieuses, MM. Ribot, Aynard et Renault-Morlière s'opposaient au vote de la loi et défendaient les congrégations. Nous sommes partisans de l'impôt sur le revenu, des caisses de retraites ouvrières, de la réduction à deux années du service militaire; les progressistes, adversaires de la première de ces réformes, n'ont guère de sympathie pour la seconde et nous ne pouvons oublier que dans la précédente législature, c'est un progressiste, M. Krantz qui, pour empêcher d'aboutir la loi militaire, a proposé le service d'un an. Je ne vois pas dans ces conditions le programme sur lequel les éléments divers de cette majorité pourraient se mettre d'accord pour faire vivre un cabinet. J'ajoute que si le groupe progressiste compte en grand nombre des hommes qui ont toujours été républicains, à côté d'eux il y en a d'autres dont l'origine est différente. M. Renault Morlière, au cours d'une interpellation récente, a déclaré que, depuis qu'il est président du groupe, les progressistes ne se sont jamais, pour une action commune, entendus avec la droite. C'est donc qu'avant qu'il ne fût président des négociations de ce genre avaient eu lieu? Comment, alors les radicaux-socialistes pourraient-ils, sans se compromettre aux yeux de leurs électeurs, s'allier aux progressistes? La politique de concentration qui, à certaine époque, a eu ses avantages et son utilité, ne

me paraît plus possible aujourd'hui quand certains républicains se sont compromis dans le Parlement et hors du Parlement par leurs alliances avec des hommes qui, eux, n'ont jamais été républicains.

« M. Charles Dupuy, dans la précédente législature, a tenté de faire cette politique, son ministère n'a duré que quelques mois ; et si demain une majorité de concentration se pouvait constituer, elle serait impuissante à faire vivre plus longtemps un gouvernement. Ce gouvernement aurait le sort du ministère Dupuy, à moins qu'il n'évolue soit à droite, soit à gauche, et ne recherche bientôt l'appui des socialistes pour remplacer dans la majorité les progressistes qui ne tarderaient pas à l'abandonner, ou l'appui de la droite destiné à contrebalancer la perte des voix radicales-socialistes.

M. Méline lorsqu'il a formé son cabinet, ne s'est pas trouvé dans une autre situation ; s'il a gouverné avec la droite et pour elle, c'est qu'il y a été amené par la nécessité de remplacer dans sa majorité les républicains sur lesquels il avait tout d'abord compté et dont le concours lui a fait défaut. Un ministère de concentration sera fatalement amené à pencher soit à droite, soit à gauche, et il cessera ce jour-là d'être un ministère de concentration ; ce qui revient à dire qu'il n'y a dans la Chambre actuelle que deux politiques possibles : une politique nettement réformatrice appuyée par la majorité actuelle, ou une politique conservatrice qui trouvera son point d'appui dans le centre et la droite.

« Voilà, Monsieur, ce que je pense au sujet de la question que vous avez bien voulu me poser ; je ne me suis pas entretenu avec mes amis, je n'ai d'ailleurs pas qualité pour parler en leur nom ; aussi c'est une opinion toute personnelle que je vous livre. »

***

M. Grosjean est l'un de ces républicains d'origine que des aspirations « nationales » ont séparé du gros du parti. Son témoignage, qui en implique un grand nombre d'analogues, est important :

« La Chambre, issue des élections de 1902, est amorphe, en dépit des apparences contraires et encore qu'on y voie le Bloc. J'entends par cette expression qu'elle recevra aisément l'empreinte de tout politique qui se présentera à elle avec une volonté ferme et quelque expérience des assemblées, des partis et des hommes.

« Un cabinet nouveau, fortement présidé, composé des meilleurs « spécialistes » du Parlement, trouvera, j'en suis convaincu, une majorité dans l'axe de la Chambre. « L'erreur serait, au moment de le constituer, de chercher plus à satisfaire les groupes en leur empruntant des représentants, qu'à mettre à la tête de chaque département le mieux compétent et le mieux qualifié.

« Il faut, en effet, former non point une raison sociale ou un syndicat, mais un gouvernement. Il m'importe assez peu que les ministres soient tous, par leurs attaches, ou modérés ou radicaux. Je les attends à l'œuvre. Je ne perdrai pas une seconde à compter combien de ceux-ci coudoient ceux-là. Les personnes me sont indifférentes et plus encore les dénominations par lesquelles on prétend distinguer leurs opinions : *sunt verba et voces*... Je ne m'inquiète en politique que des résultats et des réalités.

« Au successeur de M. Combes je ferais volontiers grâce de déclarations. S'il est bon, je le voudrais très réservé en ses discours et très décidé quant aux actes. « Un ministère qui se proposerait pour tâche de rétablir dans ce pays déchiré la paix par l'équité ; de restaurer la liberté ; de rendre à l'armée confiance, discipline, cohésion et vigueur, et d'en extirper la politique dont l'a empoisonné M. André ; de mettre nos budgets en équilibre vrai ; de restituer aux fonctionnaires l'administration de ce pays passée à la direction et à la discrétion des comités, — un tel ministère obtiendrait, dès la première rencontre 350 voix. — « Promptement il accroîtrait, aux ailes, cette majorité, — en reprenant à l'extérieur la politique traditionnelle de la France et en inaugurant à l'intérieur l'ère des réformes utiles.

« Les cartons du Parlement sont remplis de projets de loi qui intéressent la décentralisation administrative, l'organisation du suffrage universel, l'impôt, l'assistance sociale. Il en est d'excellents.

« La codification des lois sur le travail et l'élaboration d'un Code du Travail, œuvre difficile mais urgente, dont mon éminent ami, M. Charles Benoist a eu l'initiative, serait mieux à l'ordre du jour de la Chambre que tant d'autres propositions restrictives du droit et de la liberté.

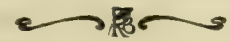
« Pour réussir dans cette politique, il faut au ministère qui l'entreprendra de la sincérité et du courage : l'une des oppositions avec laquelle il aura affaire, celle des collectivistes, sera ardente, compacte, continue, tenace, violente. Elle tient en réserve des moyens révolutionnaires. Il faudra regarder, par delà les murs du Palais-Bourbon, le pays. Celui-ci est las de la lutte des partis, par laquelle on prélude à la lutte des classes.

L'homme d'Etat qui, demain, sera appelé au pouvoir doit le bien comprendre : il s'agit moins de réussir l'opération d'une alchimie parlementaire compliquée, que de réaliser la concentration de toutes les forces nationales, grâce à laquelle la France, enfin sortie de l'anarchie où elle se débat, rentrera dans la voie du progrès et reprendra figure de gouvernement.

« Il sera bon aussi d'avoir prévu la prorogation de la Chambre et la dissolution de celle-ci, suivie d'un appel aux électeurs.

« Quel que soit l'homme et ses collaborateurs, je lui donnerai pour cette politique mon concours loyal de républicain indépendant ; plus de 50 députés, comme moi sans lien avec aucun des groupes actuels, sont dans les mêmes sentiments : nous ne sommes pas au Palais-Bourbon au service d'une politique de clan, de secte ou de coterie ; nous n'avons en vue que les intérêts généraux et moraux de la démocratie française et de l'Etat français. »

(*A suivre*) FR. MAURY.



L'INNOCENTE

D'où venaient-elles?... Nul ne le savait au juste. Leur âge?... On attribuait communément soixante-dix ans à la lépreuse et, à l'idiote, quarante cinq. Monen (1), en effet, racontait avoir trouvé Jeffic (2), à peine adolescente, très au loin dans les terres, par delà Bégard, l'hiver qui précéda la guerre et, sans autre formalité d'adoption, l'avoir emmenée. Depuis lors, du premier janvier à la Saint-Sylvestre, de Perros-Guirec à Trebeurden, on les rencontrait au long des routes, l'une remorquant l'autre.

Monen portait sur le visage des stigmates répugnants. Un lupus lui avait érodé la bouche, le nez, l'arcade sourcilière. Quand le vent chassait du sable dans ses yeux sans paupières, elle devenait presque aveugle. Elle se laissait donc hâler par sa compagne qui, tout le buste en avant, tirant comme une bête de trait, promenait de seuil en seuil la sempiternelle marmotteuse.

Jeffic n'était guère moins désavantagée par la nature. L'œil désorbité, les crins rèches d'albinos, s'effilochant du béguin sordide, les babines de guenon baveuse, tout révélait son caractère d' « innocente ». — On nomme, en Bretagne, « innocents », les idiots et crétins.

Une superstition, dans le Trégor comme dans la Cornouaille, s'attache aux innocents. La charité qu'on leur fait appelle une bénédiction de Sainte Anne qui les protège. L'association du lupus et du crétinisme fut donc, à l'origine, pour Monen, un calcul d'intérêt. La vie commune, la conscience qu'elles se complétaient mutuellement, avaient développé peu à peu, chez la doyenne, un sentiment plus humain, très ombrageux et très exigeant. Et, à les voir perpétuellement soudées bras à bras sur les grands chemins, on finissait par croire qu'elles ne formaient plus qu'un seul corps à deux têtes, dont un mécanisme unique régissait les organes.

Elles habitaient derrière Trégastel, entre la dune et le crec'h, les ruines d'un moulin-à-vent décapité. Elles s'étaient construit à l'intérieur un abri de roseaux et de goémons. Un peu de pain noir et de vieux lard composait leur nourriture, avec les coquillages — berniques ou couteaux — qu'elles allaient chercher dans les grèves à marée basse.

***

Aux premiers temps de leur installation sous l'appentis marin, on leur connut un compagnon. C'était un de ces goélands à plumage gris que les Bretons appellent « guillous. » Elles l'avaient trouvé, encore béjaune, dans un trou de falaise, près du phare, et l'avaient apprivoisé. Bihan — c'était son nom — gardait le gîte en leur absence. Dès qu'il entendait taquer sur la pierraille du sentier la paire de sabots fêlés, il accourait en voletant, se posait tour à tour, sans préférence, sur l'épaule de l'idiote et sur celle de la lépreuse. Oh! le gentil guillou! comme il avait des façons de se frotter aux joues, de becqueter l'oreille et les frisons de la nuque! Chaque soir, avant le coucher du soleil, Bihan descendait à la grève. Il s'abattait dans l'eau du bord, pêchait son dîner, revenait se sécher entre ses deux amies. Un dimanche, Bihan ne revint pas. On avait vu des messieurs de Lannion passer sur la plage, avec des fusils. Le lendemain, dans la petite crique vaseuse qu'affectionnait son guillou, Monen ramassa deux douilles de cartouches.

Monen fut longtemps inconsolée. Pour noyer le chagrin, parfois, quand l'aumône donnait, les deux pauvresses faisaient des stations dans les cabarets avec les pêcheuses de chevrettes. Elles se partageaient une pipée dans le bout de brûle-gueule culotté que Monen avait trouvé jadis, sur la plage de Trestraou, parmi les épaves. Mais la « goutte » et les « pipées » ne réussissaient pas à l'innocente. Ça lui causait des lubies. Sur les routes, au retour, elle imitait le cri perçant du guillou. Monen alors, attendrie déjà par les petits verres, marmonnait d'inintelligibles onomatopées au souvenir de l'oiseau perdu. Sa main tremblante étreignait jalousement le bras de Jeffic... Oh! si Jeffic allait lui échapper comme le guillou !...

***

Et Jeffic, un jour, lui échappa.

C'était en décembre, dans la semaine qui suivit la grande tempête. Comme il ventait froid, les deux

(1) Marie-Yvonne.
(2) Joséphine.

femmes avaient pris la « goutte » chez Perrine, en passant. Elles visitaient les criques et les anses, en quête d'épaves, car un trois-mâts norwégien s'était perdu dans le canal des Sept Iles. Soudain Monen crut apercevoir un scintillement parmi les varechs... Cela avait la couleur et le reflet de l'argent... Une cassette peut-être!... Et Monen, dans sa précipitation, lâcha le bras de l'innocente. Déception !... Elle ne retira du varech qu'un fragment de miroir qui lui renvoya l'horrible image de son lupus, tuméfié par l'alcool. Affolée à ce dédoublement de vision ou au seul miroitement de la glace, l'albinos, pendant ce temps, avait pris sa course à travers la grève. Avec des cris de guillou peureux, elle s'engagea dans un chaos de mégalithes, bondissant de bloc en bloc, enjambant des crevasses profondes comme des gouffres, puis galopant au ras de l'abîme sur la corniche d'une falaise. Le vent soulevait sa cotte de guenille,..

— Jeffic !... Jeffic !...

Monen s'essoufflait à la poursuite, hélait vainement la fugitive. A chaque instant, il lui semblait voir Jeffic emportée comme une loque volante par le tourbillon des rafales.

— Jeffic !... Jeffic !...

Et Monen, butant dans le roc, chavirant dans les flaques, se relevait, courait, appelait encore. L'idiote, loin devant elle, là-bas, battait l'air de ses deux bras comme de deux ailerons déplumés qui chercheraient à s'essorer. Et toujours ce même cri plaintif de goëland! Jeffic, maintenant, escaladait une sorte de promontoire escarpé que les gens du pays ont surnommé le Casque du Roi Grallon. Haut dans le ciel, formant cimier, et s'inclinant sur le vide, un étroit plateau de granit surmontait le promontoir. Monen parvint à retenir l'innocente par le bas de sa cotte à l'instant où, en son imaginaire essor d'oiseau sans ailes, avec un dernier cri plus strident, elle se précipitait dans l'abîme.

Depuis lors, la doyenne se cramponnait plus despotiquement au bras de l'adoptée. N'était-ce point toute sa vie, cette Jeffic? Que devenir sans Jeffic?

— Non! non! répétait-elle, comme si l'idiote avait pu comprendre, tu n'auras pas cette cruauté d'abandonner ta Monen. Tu n'aimeras jamais plus que ta Monen.

Seule ici-bas, Jeffic n'était point rebutée par ce masque de hideur, qui souvent, dans les bourgs, au passage de la vieille, faisait fuir les petits enfants. Cette automate inconsciente accaparait toutes les forces affectives de Monen la lépreuse, tous ses instincts maternels sans emploi. La nuit même, sur la litière de varech où elles sommeillaient côte à côte, Monen ne cessait de tenir Jeffic au poignet. L'albinos avait-elle des quintes de toux, ou bien des lubies plus persistantes, la vieille aussitôt, un peu sorcière de naissance, préparait les bouillons d'herbes merveilleuses qui arrêtent la maladie ou conjurent les sorts. Et, de sa voix chevrotante, pour endormir le délire de l'idiote, Monen psalmodiait quelque vieille berceuse tergorroise. A la sentir bien sienne, uniquement sienne désormais, Monen ne regrettait pas tant son guillou.

***

Un soir, comme elles cheminaient au clair de lune par ces dédales de roches aux contours fantomatiques qui couvrent le territoire de Ploumanac'h, Monen eut d'hallucinantes frayeurs. La lune, sur l'herbe argentée, projetait des ombres de bêtes fabuleuses, de bêtes telles qu'on n'en vit nulle part depuis qu'a disparu la forêt de Brocéliande. Celle-ci avait la croupe d'un pachyderme, terminée par un bec d'oiseau; cette autre, sous une carapace de tortue géante silhouettait la tête grimaçante d'un gnôme. Des gryphons de granit s'accroupissaient près de mammouths pétrifiés. Dans quel pays de légende et de mystère les deux mendiantes promenaient-elles le tac-tac inquiétant de leurs sabots? Quelles fées sournoises les guettaient, là-bas, du fond de cette insondable cavité? Dans le sabbat de la mer déferlante, bruissait au grain de la roche le pas furtif des korrigans.

— Entends-tu?... balbutia Monen en se serrant contre sa compagne.

Si habituée que fût son oreille aux mille grouillements troublants de la nuit, Monen frissonnait; Jeffic claquait des dents.

— Entends-tu?... répéta Monen.

Des plaintes lugubres venaient de la bruyère ou de la falaise. Etait-ce le gémissement d'une âme errante, d'un guillou blessé ou d'un chien perdu ?... Monen s'attendait à voir tout à l'heure voleter sur ses sabots le spectre déplumé de Bihan.

Les plaintes se rapprochent. Une forme noire surgit au dos d'une roche, avec deux longues oreilles dressées comme celles d'un farfadet et deux yeux flamboyants qui ont, dans les ténèbres, des clignotements de feux-follets. Monen, mentalement, récite une oraison à Notre-Dame de la Clarté, qui, avec Yves Héloury, protège contre les revenants.

L'apparition a bondi de la roche... Un chien noir bat de la queue dans la cotte de Monen, et lèche la main rugueuse. Il est tout crotté, tout galeux, et sous le poil rude on peut palper ses côtes décharnées. Il suit les indigentes jusqu'à leur galetas. Ayant reconnu en elles, sans doute, deux êtres aussi deshérités que lui, il sait, à force de caresses, s'imposer à leur amitié. Il est très docile et aussi très débrouillard. Rendu mendiant par la destinée, il sait l'heure et l'endroit

où attendre les déchets que jette au fossé chaque ménagère. On l'a baptisé Pott-Du, — « petit garçon noir » — et, tout de suite, il a su répondre à ce nom. Pott-Du a moins d'égoïsme que le guillou et une personnalité mieux définie. Et puis, les nuits d'hiver, quand la bise descend sous l'appentis de roseaux et de goëmons, son corps velu dégage un calorique si bienfaisant !

Mais bientôt Monen a une défiance. Des angoisses l'obsèdent. Pott-Du marque à Jeffic une prédilection. C'est près de l'innocente qu'il se pelotonnera le soir, pour s'endormir ; à l'innocente, qu'au réveil, il donnera son premier coup de langue. Oh ! le poison lent de la jalousie ! Ce chien n'est qu'un ingrat. De Jeffic ou de Monen, laquelle eut l'intelligence de le recueillir ? Monen rudoie le barbet ; la prédilection pour Jeffic s'accentue. Et Jeffic semble aussi n'avoir plus d'yeux et de sourires que pour le barbet. Alors la vieille entraîne sa fille d'adoption très loin, par delà Louanec ou Lannion, et s'ingénie à perdre Pott-Du dans la lande. Mais Pott-Du retrouve la piste chaque fois. Comment se débarrasser de l'intrus ?... Sûrement ce chien a pris en aversion la hideur de Monen ; ce chien veut supplanter Monen dans le cœur de Jeffic... Et la jalousie barbare, diabolique, précise peu à peu ses suggestions dans l'esprit de la doyenne.

***

— Je ne me déferai de lui qu'au Gouffre, a-t-elle conclu enfin, mentalement.

Mais Jeffic a, par instants, des regards étranges, accusateurs, comme si elle devinait les mauvais desseins de sa compagne. Monen achète un demi-setier de « trois-six » chez le débitant et, de retour au moulin, en verse à l'innocente jusqu'à l'apparente torpeur. Alors, certaine que désormais nul ne peut l'espionner, Monen noue un bout d'écoute, en manière de laisse, au cou de Pott-Du et le tire dehors. Le chien, d'abord, se débat, aboie, puis, apaisé par des cajoleries, consent à la suivre.

Il y a, un peu au large de la presqu'île Renot, un énorme massif de roches, accessible à marée basse par un sillon de gravier. Derrière le monstrueux récif, la mer, sous tout vent, déferle et bouillonne. Elle se rue, par houles rapides, en une sorte d'entonnoir que, seuls, visitent les touristes. C'est le *Grand Gouffre* de Tregastel. Les parois sont si glissantes ou si abruptes qu'un être vivant, précipité dans ce vertigineux enfer, n'y trouverait ou s'accrocher.

Monen alla vers le Gouffre. Le chien, se défendant contre la laisse, hurlait encore par intervalles, et ses hurlements éveillaient dans la nuit un écho bizarre, indéfinissable, comme si quelque lointain oiseau de mer répondait à sa détresse. Monen choisit un gros caillou tortu, l'assujettit par un nœud coulant au cou du barbet. Il y eut un balancement dans le vide, un dernier ululement de terreur, puis le bruit d'un corps qui s'engloutit... Et la houle déferlante éparpilla dans un rayon de lune ses étincellements d'embruns.

Monen se pencha sur l'abîme. Le fond de l'entonnoir n'était plus qu'une nappe d'écume argentée où rien ne surnageait.

Mais, soudain, elle tressaille. D'où vient cet appel lugubre ?... Ce n'est plus le cri du goëland qui, tout à l'heure, répondait à Pott-Du... C'est le gémissement même du chien affolé qui voit la mort... Pott-Du s'est-il sauvé ?... La plainte désespérée se répète, plus proche... Elle descend des couronnements de la roche... Et, levant la tête, Monen reconnaît, se profilant sur les clartés cendrées du ciel nocturne, dans une crénelure du récif, la tête dépeignée de l'innocente aux cheveux de lin.

L'albinos avait-elle été réveillée par le premier aboiement de Pott-Du ?... Le simple hasard d'une lubie l'avait-il mise sur la piste scélérate ?... Même chez ces innocents dont une enveloppe impénétrable mure et atrophie la conscience, quel instinct mystérieux subsiste, quelle obscure télépathie, pour les avertir et les guider à l'heure critique si l'on attente sur ceux qu'ils aiment ?...

Monen agrippe au coude l'égarée, la ramène dans le moulin décapité. Jusqu'à l'aube, Jeffic, à croppetons sur la litière de varech, le cou tendu, dans une attitude de chien hurleur, aboie lamentablement aux étoiles...

Depuis lors, sous l'excitation de la boisson ou quand une émotion trop brusque irrite ses nerfs, Jeffic répète ces ululements désespérés. Et Monen chaque fois frissonne, invoque Notre-Dame de la Clarté.

N'est-ce point l'ombre harcelante du barbet noyé qui, à certaines heures, prend le corps et la voix de l'innocente ?... Ne va-t-elle point dénoncer à travers les paroisses du Trégor la folle ou la réprouvée que la jalousie fit bourreau ?...

RÉMY SAINT-MAURICE.

PHILOSOPHIE DU " SALON D'AUTOMNE "

I

Sois sage, ô ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille.
Tu réclamais le Soir : il descend ; le voici !
Une atmosphère obscure enveloppe la ville
Aux uns portant la paix, aux autres le souci...

Ce quatrain cité vers la fin des Salons, au printemps dernier, parce qu'il nous semblait caractériser

à merveille le penchant très automnal de notre art, pourrait aujourd'hui servir d'épigraphe au *Salon d'automne*. Et son patron tout désigné n'est-il pas notre cher Baudelaire, un *intimiste* par excellence, exact avec mystère, à la fois moderne et français? Le Salon d'automne était prévu. Le voici, fatalement. Au premier aspect, il réalise ce que les peintres de jadis appelaient « l'accord », la sympathie tacite entre l'art actuel et son atmosphère, entre nos désirs et la saison qui leur convient. Il ouvre, l'avant-veille du jour des Morts, dans le frisson des feuilles mortes; il recourt de bonne heure à l'électricité. Son vernissage a lieu le soir, le soir même où M. Carré nous rend le clair-obscur de *Pelléas et Mélisande* : reprise et vernissage se disputent celles qui furent naguère nos princesses lointaines... Avec ses lourds piliers quasi romans, le rez-de-chaussée du Petit-Palais évoque un Mont Saint-Michel restauré pour la circonstance et converti sur le tard au *modern style*. Et Baudelaire narquois n'omettrait point de noter les romantiques soupers dans la crypte.

Nous voudrions noter aussi les voix du Salon d'automne, comme nous avons trop imparfaitement écouté les voix de la Maison de Victor Hugo. Nous voudrions y poursuivre l'enquête toujours ouverte, en même temps que l'examen de conscience d'un salonnier qui cherche à voir clair dans la forêt profonde des autres et de lui-même... Mais peut-être, même dans l'ironie, percevons-nous toujours invinciblement les choses et surtout les gens par le côté poétique : il se pourrait que l'innovation du Salon d'automne n'eût d'autre cause efficiente ou finale que l'entente, enfin réalisée, de quelques ambitions qui s'ennuyaient de rester à la cantonade.

Le mobile, quel qu'il soit, engendre un quatrième Salon : car c'est un quatrième Salon qui débute en 1903. Nous avions, à deux pas, la Société des Artistes français, qui se dit *le Salon*, tout court, sans phrases, et qui fait remonter sa noblesse à Louis XIV; le Salon des Indépendants, qu'oublie toujours la critique, malgré ses dix-neuf ans d'existence, et qui se distingue par l'absence totale de jury; la Société Nationale, fière de son quatorzième printemps, où notre curiosité se permettait de distinguer déjà la présence irritante du poncif nouveau sous ses trois formes : redites et rengaines d'un même enfant gâté du succès; influences et pastiches des noms en vogue; stagnation générale et sagesse nouvelle qui nous suggérait les heures centenaires du Consulat après les poussées d'un 93... Et le quatrième Salon, que nous veut-il? A-t-il quelque chose à dire? Puisqu'il prend la parole, il est décent de l'écouter. Prenons des notes. Nous traduirons, d'abord, ce qu'il est; nous tâcherons ensuite d'envisager ce qu'il pourrait être.

A priori, par la raison baudelairienne exprimée dans un beau quatrain, le Salon d'automne a nos sympathies : il est à la fois automnal et jeune; nous l'aimons beaucoup, il nous permettra donc de le critiquer un peu. Figaro disait bien que, sans la liberté de blâmer, il n'est plus d'éloge flatteur... C'est pour les salonniers qu'il parlait à son insu.

Le Salon d'automne! A ces trois mots, nous attendions un Salon de l'*Intimisme* ou, plus largement, de l'*intimité*, notre désir imaginait un petit salon discret, à l'écart, où la peinture lasse n'aurait accueilli que ses familiers, « ses honnêtes gens », comme disait une reine, alors que les housses dérobent les meubles trop grands des salons voisins : quelque chose comme la Maison de Socrate de la peinture, où se coudoieraient les amis. Un idéal réalisable! Or, le réel Salon de brumaire n'y répond pas absolument; c'est une Babel encore, un peu réduite, mais toujours polyglotte à l'extrême : je parle moins des nationalités que des opinions. Aussi bien est-ce un tour de force d'avoir, au sein même du comité, rapproché, sans effort apparent, intransigeants et conservateurs, l'extrême-droite des Champs-Elysées et l'extrême-gauche du Champ-de-Mars, sans oublier les Indépendants ni feu Gauguin ni Cézanne : d'avoir paru réconcilier la république de Venise avec la république de Gênes, sans froisser le Grand Turc. Mais ce chef-d'œuvre d'éclectisme ou d'opportunisme a rendu le jury trop indulgent pour la peinture d'amateur : ce jury d'occasion, tiré au sort, donc impartial, mais disparate et médiocre, n'a gardé que 589 tableaux (sur 1.800 envois) et 990 ouvrages au total. C'est encore trop! « Ils sont trop », déjà, dit l'amoureux d'art; et cela, malgré la clause des trois ouvrages seulement, dans chaque genre et de dimensions restreintes. Bref, c'est encore et toujours, la « salade », comme gronderait Huysmans, ou l'anarchie, dirait Péladan, qui la retrouve au Luxembourg, puisqu'elle est le miroir de l'âme contemporaine et de son art individualiste, indécis.

Ce qu'il y a de plus méritoire au rez-de-chaussée du Petit-Palais de Girault, c'est l'arrangement, l'assemblage à la fois sobre et varié, qui veut nous démontrer qu'un beau désordre peut être un effet de l'art; toiles, estampes, plâtres, bronzes, marbres, vitrines, décoration — toutes les techniques sont confondues : mixture nouvelle, qui mêle l'indépendance à la correction, la peinture triste à la claire statuaire, qui mélange heureusement les genres, mais éparpille trop les artistes. Les organisateurs l'emportent sur les exposants; mais pourquoi ces petits rideaux trop intimistes, dont l'anémie cache le décor naturel et l'or vert attirant des Champs-Elysées? Pour supprimer, peut-être, une concurrence préjudiciable à la peinture!

Donc, le Salon d'automne est un Etat neutre : que dégager de son atmosphère saturée de contradictions ? Comme toujours, quelques purs témoignages d'artistes ; plus une contribution nouvelle à l'histoire compliquée de l'art d'à présent, histoire nuageuse comme les toiles...

Etrangers ou français, bien français, quelques maîtres ont voulu constituer un état-major discret, mais significatif, autour des jeunes sans drapeau : là, ce sont les quatre-vingts ans du triste Israëls qui reste pitoyable aux misères des humbles et fidèle au souvenir de Cals ; c'est un portrait assagi d'Alexander qui ne trahit point la pâleur jolie de la fille du président. Ici, Carrière et Besnard, présidents d'honneur, dont les tempéraments se dévoilent dans le contraste amusant et profond de leurs envois : et je ne parle pas seulement peinture. Carrière honore le Salon nouveau de trois de ses meilleures pages, portraits rêvés ; jamais son grand parti pris de lumière souffrante et décolorée, jamais ses troublantes qualités ou ses magnifiques défauts n'ont trouvé plus beau champ pour discrètement s'épanouir que sur cette large tête d'un savant à lunettes de qui la bonté grave rappelle Taine ou Jules Breton : image un peu grossie toujours, gardant cette muette éloquence des modelés devinés et des formes sans lignes qui retint la sympathie toute française de René Boylesve, point suspecte, pourtant, d'inclination décadente ! Cet art qui préfère le mystère au panache, ce crépuscule intime où parle une âme, séduit les peintres et les poètes, les techniciens et les philosophes ; un tel portrait vaut les plus étranges lithographies du Whistler français.

Et Besnard ? Le prix de Rome de 1874 s'est trouvé satisfait d'envoyer deux échantillons de peinture romantique et noire, datés 1881, à seule fin, sans doute, de prouver que l'intimisme (puisqu'intimisme il y a) ne date point du Salon d'automne : les amis de Rembrandt, de Ricard et de Sir John-Everett Millais soupçonnaient déjà cette vérité... Mais le petit Besnard, moins enfumé, de 1898, n'ajoute rien à la gloire du virtuose et ne manquerait pas à celle du Salon...

D'autres maîtres ont marqué plus de déférence pour les jeunes et de respect pour leur nom : le tendre Aman-Jean, par exemple, avec trois délicieux pastels, trois héroïnes anonymes de son rêve décoratif à l'expression mystérieuse, aux notes vives dans la douceur, sœurs charmantes et fugitives de son fin portrait de ce printemps, noir et vieux rose, au pâle sourire, au décolleté mélancolique... Et voici les Français très parisiens qui préfèrent l'ironique passante à Mélisande : Lepère, le peintre-graveur deux fois original, le portraitiste infatigable de Paris, dont nos yeux revoient avec volupté la grasse peinture ; Chéret, dont la sanguine chiffonnée est enfant du XVIIIe siècle ; Willette, élève de Cabanel, dont la sensualité camuse et gamine est une bonne petite fille spirituelle, et que devraient entourer tous les humoristes présents de Montmartre... Mais faut-il venir au Salon d'automne pour découvrir ces bons Français ? Un nu puissant de Rassenfosse affirme les droits immortels du dessin, du simple trait chargé d'âme et de vie nerveuse, dans le voisinage encombrant des tons sales...

Rassenfosse est Belge et baudelairien, comme l'était le grand Rops. Si Rops n'avait pas été, Rassenfosse aurait du génie. Et, parmi les jeunes, la palette étrangère n'a point d'avocat plus persuasif, quoique discret, que l'Anglais Rupert C.-W. Bunny : ce timide est un poète mélodieux ; et si, toujours, il paraît presque un nouveau venu, c'est que les Salons officiels n'ont jamais de cimaise pour ses poèmes. Le rêveur d'outre-mer ne semble pas de ceux qui savent se faire valoir : et nous l'en estimons davantage. Auprès de ses deux portraits féminins, issus de la palette écossaise et du recueillement de Glascow (qui n'est pas celui de Whistler), *Une plume tombée de l'aile de l'Amour* est une de ses mythologies à l'accent subtil, comme du grec sur de roses lèvres britanniques, une esquisse au rayon d'automne, et qui révèle un décorateur en puisance. Il est temps de retenir le nom de Bunny. Celui de Mezquita l'Espagnol nous fut révélé par les Salons du printemps ; et son vaporeux portrait de *Miss Alice Munford*, la peintresse américaine et l'auteur élégant du *Goûter*, est une des œuvres d'art du Petit-Palais. A l'antipode de ces grâces fluides, le Munichois Franz Stuck s'est représenté noir sur la toile blanche, tournant le dos, en train de peindre sa femme hiératique : et son œuvre essentiellement allemande communique aux yeux cette impression de carafe frappée qui s'exhale d'une scène ibsénienne ou d'une évocation d'Erda... A Munich, la vie revêt la majesté du symbole. Les paysages norwégiens de Diriks sont rugueux comme des tapisseries au gros point. Et si vous tenez à saisir sur le vif l'influence whistlérienne, aujourd'hui posthume, cherchez les intérieurs de Miller et de Kunfy, surtout les toujours harmonieux portraits de Kelly.

Le talent français s'éparpille plus volontiers. Il se concentre en une *Cour de ferme* ensoleillée de Picabia, dans les marines à l'azur breton de Moret, autour des *Géraniums* de Le Bail, dans un *Eté* d'intime splendeur, de Synave. La belle marine anglaise et crépusculaire de Boyer nous achemine de la clarté vers l'ombre où se devinent les ménagères de Chayllery, la *Buanderie* robuste de Saglio, les intérieurs et les études de Bréal et de Belleroche et les mélancolies automnales de Maglin. Non loin des intimistes,

arrière-petits-neveux de ce brave Chardin, précurseur qui n'a pas toujours évité les écueils du genre, chacun des groupes récents se rappelle au souvenir de l'historien : un petit *Crépuscule* du peintre-graveur Lopisgich ramène au romantisme ; une *Petite fresque* d'Armand Point ranime le passé d'hier où le *Quattrocento* de Florence influençait palettes et coiffures. Revoici les impressionnistes, Guillaumin en tête, et Maufra, qui s'éclaircit, et tous les esclaves nouveaux d'une formule : G. d'Espagnat qui fait du Renoir, Loiseau qui fabrique les Sisley du pauvre... Revoici quelques-uns des *Dix*, Bonnard, fumiste, et Laprade, et Vallotton qui dessine mieux que Vuillard : leurs intérieurs arrêtent les peintres. On se croirait aux Indépendants. Avec Adler, Dethomas, Jean Tild, les dessins apparaissent plus d'une fois très supérieurs aux peintures. Les gravures aussi, quand la couleur empourpre les eaux-fortes de Belleroche et de Joaquin Sunyer, les lithographies de Lucien Delfosse et d'Emile Roustan. La gravure sur bois reste noire avec le naturisme éloquent de Vibert et les rêveries archaïques du Dr Paul Colin. La sculpture n'offre aucune révélation : nous connaissions Roger-Bloche, Yencesse, le médailleur de *Richard Wagner*, Hoetger l'impressionniste et ses rêves, le symboliste James Vibert et son *Effort humain*. L'architecture est toute à l'art nouveau. L'art décoratif impose une signature inédite : celle d'Ernest Herscher, dessinateur de savoir et de rêve ; une surprise qui délasse les yeux !

Tel serait, avec quelle sécheresse, le bilan du Salon frileux (car à quoi bon nommer, même pour les honnir, inutilités ou plagiats ?) si deux lueurs ne réveillaient la réflexion somnolente : la supériorité des femmes-peintres et la présence à peu près complète de l'ex-atelier Gustave Moreau.

Ce sera l'étonnement des psychologues futurs (si l'avenir, vénal de plus en plus, a ce temps de réfléchir qui nous est compté) que cette prépondérance de l'âme et de l'inspiration féminines dans un âge positif où presque toute œuvre d'art est le paravent d'une affaire. La Muse renaissante s'est accommodée du costume tailleur où le regard le plus idéal n'osait enfermer qu'une nymphe .. Et le dernier éclair romantique effleure les doux cheveux des initiées. On nomme la trinité poétique qui l'emporte aujourd'hui sur le sexe fort ; et la vigueur, au moins, de la prose appartient à nombre de romancières ou d'auteurs dramatiques en jupons. La peinture, de même, à deux héroïnes : Mlle Dufau, Mme Marval. Joyau du Salon de 1902, l'*Automne* de la première est devenu la parure du Luxembourg. La peintresse est la Corinne de l'automne. Mais ses automnes ne sont jamais un simple paysage : avec le rayon « jaune et doux » de l'arrière-saison, Mlle Dufau colore ses blondes *Etudes* de femmes, ses bacchantes nues à la sensualité parnassienne. Un Gœthe chanterait l'accent de leurs formes claires, la volupté grandiose de leurs croupes et la rondeur de leurs bras. Le galbe de leur corps se détache amoureusement d'un fond roux, presque impressionniste. Pourquoi l'artiste n'a-t-elle pas exposé sa vibrante et moderne affiche : *Une partie de pelote ?* Sa modernité reste classique. Mlle Dufau s'est élevée seule de l'académisme au plein-air et du plein-air au libre idéal.

Mme Marval, au contraire, revient de l'intransigeance à la mélodie des formes ; audacieuse encore, elle va de l'intense à l'harmonieux. Ses *Coquettes* sont une victoire presque décisive sur de trop obsédants souvenirs et sur les difficultés du métier. Il y a de la ligne dans l'ironique arabesque de leur minauderie ; il y a de l'accord dans l'originale symphonie des rouges rehaussés des secrets de l'émeraude. Maurice Denis, le maître des *Dix*, est plus suave, mais il n'a jamais eu cette puissance. Voilà « l'expressif par l'ornemental ». Et je gage que cette admiratrice de Manet ne doit pas médire de M. Ingres... La force est aux mains des femmes. Ces deux-là suffiraient à justifier le Salon. Elles ne sont pas seules : Mlle Delasalle, avec son *Pont-Marie* et ses beaux dessins, Mme Jelka-Rosen, avec son *Jardin* rutilant qui sort trop du cadre, Mme Gonyn de Lurieux, qui revient de la lande austère avec du soleil aux doigts, Mmes Richards, Lisbeth, Granger, Galtier-Boissière et Chauchet qui rivalisent de recueillement avec les meilleurs de nos intimistes, complètent la démonstration. Statuaire, Mme Besnard ne la détruit point.

Depuis longtemps, une originale exposition des élèves de Gustave Moreau fait partie d'une trilogie de projets qui nous est chère, avec le Musée du Paysage et le Salon des Anciens : quel meilleur chapitre d'histoire contemporaine, en effet ? A défaut de l'atelier complet, groupons ici par la pensée les disciples épars. Ils sont vingt-six, tous intéressants, depuis les camaïeux de Paul Baignières jusqu'aux notes voyageuses de Raymond Woog. Les uns, les moins nombreux comme toujours, gardent un culte fidèle à la légende religieuse ou païenne ; ils poursuivent en de petits cadres la haute et libre tradition du maître défunt, empruntant plus d'une rime aux sonnets colorés du poète, dérobant plus d'une gemme aux écrins mystérieux du lapidaire ; les autres, en majorité, s'adonnent capricieusement à la vie, à l'intimité que leur professeur ne voulut jamais peindre, à l'impressionnisme assagi qui, dorénavant, garde la chambre et préfère les silences du soir aux cris de la rue. Plusieurs se partagent entre les ombres modestes du foyer familial et la *monticelliqu*e féerie du songe. Eloquemment, Besson mêle le document au

symbole. Manuel Robbe, au contraire, abuse de sa dextérité dans l'eau-forte. Georges Desvallières, entre tous, amuse les yeux en transposant dans l'interprétation d'une « chose vue » les procédés opulents du maître, où l'atmosphère chatoyante estompe les défaillances de la forme : « la phosphorescence de la pourriture », diraient, devant ses *Souvenirs de Londres*, les romantiques lecteurs d'Edgar Poe... Mais revoici l'intimiste, avec le profil grave de ses portraits : ce n'est plus le Desvallières des *Joueurs de balle* et le passionné du *Quattrocento*.

Plus profondément que les sujets, les discussions techniques opèrent des sélections naturelles : les uns, comme le Vendéen Milcendeau, convaincu réaliste et pur dessinateur à Saint-Gilles, jurent moins par les paroles du maître que par les seuls conseils de la vie : la nature, d'abord ! Et que de finesses méconnues dans les notes de Georges Decote ou de Robert Dupont! Depuis Bussy, toujours absent, le Luxembourg a des fidèles. Une aquarelle, un portrait, de Raoul du Gardier, la jeune fille à la blouse rouge, est une perle vraie dans l'océan des médiocrités.

D'autres, comme Georges Rouault, pastelliste et paysagiste au grand style, ne renient pas les transpositions savantes en honneur dans les musées du Nord coloriste et souhaitent, avec le Fromentin des *Maîtres d'autrefois*, nous ramener tardivement « de la nature à la peinture » : l'art avant tout ! Cependant que tout un groupe intransigeant s'est engoué de nos décadents Primitifs, de la rustique matière sans orthographe de Cézanne, ou des littéraires candeurs de Paul Gauguin, de qui la saveur décorative est désormais évidente — puisqu'il est mort ! Le Cimabue moderne de Tahiti fascine Marquet, Manguin, Matisse, Charles Guérin, Jules Flandrin, sans oublier René Piot, un poète, pourtant, aux tendresses lunaires. C'est une crise curieuse, et peut-être féconde ! Telle une savante névrosée, la peinture se remet à lire, à marcher... Ayant tout oublié, semble-t-il, elle veut tout rapprendre ; et la blouse informe de Cézanne lui paraît plus salutaire que la parure étoilée de Gustave Moreau. Qui peindra verra. Donc, ici comme ailleurs, c'est la diversité, l'anarchie fatale. Mais, sous la zizanie, se devine, à la manière forte, quoique diverse, de tous ces jeunes, le bon grain jeté dans le crépuscule par un semeur incomparable et décevant.

III

Ne vous souvient-il pas d'un petit Salon, grand par son idéal, que notre Gustave Moreau, malgré ses sympathies anxieuses pour les jeunes efforts, envisageait comme l'unique Salon ? Singulier, mais généreux, le Salon de la Rose+Croix répondait impérieusement au tourment contemporain de l'Unité, de cette Unité dont l'esthétique éternelle, depuis Saint Augustin, fait la cellule même de la Beauté. Le siècle en pouvait discuter les dogmes, s'il est permis, toutefois, d'entrer en discussion philosophique avec une église ; mais il n'a jamais nié son parfum chevaleresque ; et les élèves du magicien Gustave Moreau y venaient également en foule, à condition de ne sacrifier qu'au style. Or, le Salon d'automne est l'antipode de la Rose+Croix. Là-bas, l'unité d'une croyance ; ici, la complexité de l'histoire. Là, pour jury, trois juges appelés dans l'au-delà glorieux Platon, Le Vinci, Richard Wagner ; ici, l'aréopage le plus composite, où le critique d'art même dit son mot... L'éternel devenir est-il incompatible avec l'inexorable honneur d'un *Credo* ? Mais voilà le plus redouté des problèmes pour nos consciences d'amoureux d'art ! Et notre humilité n'espère point le trancher d'une phrase...

A défaut de génie, on a la conscience, — comme disait Victor Hugo. Les poètes demeurent nos vrais maîtres. Et, plus simplement, sans métaphysique, il nous est arrivé d'ébaucher un rêve, un fort petit rêve : faute de mieux, cette illusion devient notre conclusion.

Ce fut avant l'ouverture du Salon d'automne. Il nous semblait que les deux Salons rivaux du printemps avaient cessé d'être... Non pas que le Poète encore nous emportât dans un avenir effrayant :

> Il faut que le vieillard, chargé de jours sans nombre,
> Menant son jeune fils sous l'arche pleine d'ombre,
> Nomme Napoléon comme on nomme Cyrus...

Il nous semblait seulement que, laissant les Champs-Élysées aux bons élèves officiels et le Champ-de-Mars aux admiratrices de M. Jean Béraud, les vrais talents se groupaient d'instinct. Wagnériens de l'émotion vive ou Debussystes de la pénombre, amis du soleil attique ou de la couleur convalescente, les seuls *artistes* se trouvaient là. C'était un grand pas vers la réconciliation simplificatrice ; et c'était le salut ! Car le Salon d'automne ne saurait être utile et viable, qu'à la condition d'être absolument *différent* de ses trois aînés (ils étaient déjà trois, ne l'oublions point !) Que voulez vous qu'il fasse contre trois ? — Qu'il vive, à la condition d'être original. Son objet avéré, d'après l'article premier de ses statuts, est « d'encourager le développement des beaux-arts » : je le découragerais plutôt, à sa place... c'est-à-dire que, par ce temps de pléthore et d'indigestion (je laisse la mévente à la gravité des économistes), il faut enrayer la génération spontanée des études qui pullulent, des notes hâtives des nuances trop éphémères et fragiles : quelle que soit la saveur d'une tache verdoyante de M. Patterson

ou d'une petite ligne décorative et whistlérienne de Mlle Sibyl Meugens, il n'est que temps de moraliser la peinture qui se veut musicale et de la rappeler au rythme éternel. D'abord, il faudrait chasser les vendeurs du temple; ensuite, exiger au moins l'envoi d'un *tableau*, d'une œuvre d'art digne, par l'effort, d'un aussi grand nom; exiger l'option d'un exposant pour l'une des quatre sociétés, attirer exclusivement l'art véritable au Salon d'automne... Alors, ce Salon prouvera brillamment sa raison d'être. Sinon, l'inutile et lourde innovation s'éteindra bientôt dans la nuit pluvieuse, astre mort avant d'avoir lui.

RAYMOND BOUYER.

P.-S. — Impartialement toujours, il faut signaler à l'indignation des amoureux d'art le triste sort fait au legs Maurice Cottier, près de la Collection Thomy Thiéry. Et voici qu'un nouvel escalier monumental éternisera ce *provisoire*... Pauvre Louvre !

R. B.

LES DIVERS MODES D'EXPRESSION
DE LA
POÉSIE FRANÇAISE CONTEMPORAINE

J'ai essayé d'indiquer récemment (1) comment pouvait se présenter au regard d'une critique affirmative le problème de la création poétique dans l'âme même du poète. Je me suis attaché à montrer principalement que les âmes humaines se développent suivant un rythme qui leur est propre, et que la poésie n'est pas autre chose que la traduction harmonique des rapports spontanés qui s'établissent entre les états successifs d'une même âme, et qui représentent des aspects divers de la vie et du développement de cette âme. Ces états peuvent être purement subjectifs; ils peuvent aussi être la représentation des concordances mystérieuses qui s'établissent entre un rythme individuel et celui des autres âmes ou entre l'âme du poète et le rythme universel, et j'ai cherché surtout à faire ressortir que le poème de génie est en définitive une loi, une loi vivante et vraie qui correspond aux rapports réels des êtres, et qui domine par sa puissance les ordinaires existences individuelles, les ordinaires lois du milieu humain. Les vrais poètes sont donc des guides sûrs pour l'espèce humaine. Nous n'avons ainsi abordé qu'un côté, le plus difficile à atteindre, de la création poétique. Je dis le plus difficile à atteindre, parce que ce problème est intimement lié à celui du devenir psychique et du mouvement intellectuel, et aussi parce que nous étions entré dans un domaine qui est, comme M. Renouvier nous l'a fait pressentir, comme M. Fouillée dans ses belles études sur la liberté idée-force nous a permis de le concevoir, celui de la plus grande liberté humaine. Il est difficile d'y pénétrer avec les seules ressources de la raison raisonnante. Pour y atteindre, l'intuition est le guide le plus sûr, et chacun sait comme il est difficile de démontrer à autrui la réalité de ses intuitions personnelles. Nous avons vu pourtant qu'en cherchant surtout à découvrir la loi profonde des choses, nous pouvions arriver à quelques notions satisfaisantes et à des conclusions pratiques. Aujourd'hui, je voudrais aboutir à des conclusions encore plus précises et encore plus pratiques, et ce sera relativement plus facile, puisqu'en cherchant à expliquer la réalisation de l'œuvre d'art et particulièrement de l'œuvre poétique, on quitte les régions de la pure liberté intellectuelle où l'on n'est déterminé que par les lois mêmes de la pensée, les plus contingentes de toutes, pour entrer dans celles du concept clair de la discussion usuelle et de la tradition proprement dite. On y est conduit naturellement. Tant que le poète garde en lui son poème, il est sujet et objet, il se comprend sans doute tout entier; en tout cas, il est seul juge de son œuvre. Quand, au contraire, il écrit son poème, il introduit un fait nouveau. S'il veut être compris par autrui, il est obligé de se servir de modes d'expression qui sont connus, acceptés, qui ont un sens. En un mot, il doit respecter la poétique et le dictionnaire. Nous laisserons de côté ici la question du dictionnaire pour nous en tenir à celle de la poétique, assez complexe par elle-même. Cette poétique, dans quelle mesure le poète doit-il la respecter ? Est-il complètement lié aux lois traditionnelles ? Peut-il les modifier ? Dans quel sens et comment ? Tels sont les problèmes qui se posent, et auxquels il serait bon de faire entrevoir des solutions, en raisonnant non pas abstraitement pour des gens qui vivraient dans Sirius, mais pour nous qui vivons en France au début du XXe siècle, au moment où tant d'écoles déjà se sont succédé et où la dernière née, le symbolisme, achève de mourir. Nous verrons qu'en abordant ces questions par leur côté le plus profond, on arrive à des notions autrement satisfaisantes, autrement fécondes, autrement consolantes aussi, qu'en se débattant misérablement dans le domaine factice des vanités individuelles et des préjugés qui ne reposent sur rien.

***

Il est utile cependant, avant de nous engager dans

(1) Voir le numéro de la *Revue Bleue* du 10 octobre 1903.

l'étude de ces questions particulières, de faire une brève remarque d'ordre général. Il est indispensable, dans la discussion, de distinguer les problèmes comme je me suis efforcé de le faire, mais il importe de savoir qu'en découpant ainsi le Réel en fractions distinctes, l'esprit humain agit autrement que la Nature qui ne connaît pas ces divisions que nous appliquons par commodité ou par nécessités sur les choses. Dans la nature, tout se fait par transition avec une remarquable continuité d'effort ; qu'il s'agisse du développement de la vie depuis la première cellule organisée jusqu'à l'âme du plus puissant génie, ou qu'il s'agisse du développement de la première intuition du poème jusqu'à son achèvement intégral, la Nature procède de même, par un travail ininterrompu et progressivement continu. C'est ainsi que déjà, dans la conception première de l'œuvre et dans son élaboration intérieure au fond de l'âme du poète, est contenu le germe de cet élément que je veux étudier aujourd'hui : le souci plus ou moins conscient de la forme dans laquelle l'œuvre demande à se réaliser. Mais tant que l'œuvre demeure la préoccupation du poète seul, tant qu'elle est en lui, tant qu'il ne fait pas un effort pour la communiquer, cette préoccupation reste, en somme, secondaire. Elle devient au contraire capitale dès l'instant où il veut être compris, où il veut émouvoir les autres âmes. C'est pourquoi j'ai distingué le problème de la création intérieure de l'œuvre de celui de sa réalisation extérieure.

Cela dit, quels moyens un poète français, vivant à notre époque, peut il avoir à sa disposition pour agir sur ses contemporains, et, s'il a l'ambition d'être un grand artiste, sur les générations futures ? Pour le savoir, et puisque nous devons tenir compte des faits, il est indispensable de jeter un rapide coup d'œil sur l'histoire littéraire qui nous précède et sur les divers aspects de la tradition avec laquelle nous devons compter.

Chacun sait comment, à la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe siècle, la poésie française s'était anémiée, au point que les odes d'Ecouchard-Lebrun, et les frêles galanteries de Parny paraissaient le dernier degré de la perfection. Un grand poète, André Chénier, était mort tragiquement avant d'avoir pu donner sa mesure. Les âmes des jeunes gens, bouleversées par les événements grandioses de la Révolution, du premier Empire et des guerres de 1814-1815, étaient dans l'attente d'un mouvement littéraire nouveau. La pensée et l'imagination comprimées demandaient à briser les entraves qu'on leur opposait. Les mêmes besoins ressentis à l'étranger, au moment même où la France accomplissait sa grande révolution, avaient déjà donné naissance à des mouvements littéraires magnifiques : Gœthe et Schiller transformaient la littérature allemande ; les Lakistes, Coleridge, Southey, Wordsworth, puis Byron, Shelley, Keats, les Browning renouvelaient la littérature anglaise. Lorsque le romantisme, préparé en France par Rousseau et Diderot, Mme de Staël et Chateaubriand, naquit chez nous, il arrivait à son heure. Avec un instinct un peu confus, mais néanmoins fort juste des réalités, il eut dès le début la prétention de remonter aux sources mêmes de notre histoire. On sait quelle fut la passion vraie ou factice du romantisme naissant pour le moyen âge. L'instinct qui guidait ces réformateurs, s'il eût été tout à fait conscient, eût été celui-ci : une langue a une tradition ; pour agir fortement sur cette langue, il faut comprendre la tradition à laquelle elle obéit. La poésie française s'est anémiée et décolorée ; pour lui rendre de la couleur et de la vigueur, remontons à ses origines. Comprenons ses lois profondes et agissons d'après ces lois. Mais cette intuition dans le romantisme demeura confuse, et l'on sait comment resta superficielle sa passion pour le moyen âge.

Je ne voudrais pas refaire en détail l'historique trop connu des mouvements littéraires du grand siècle qui vient de finir. Comment les Parnassiens en poésie, et les naturalistes dans le roman vinrent réagir contre le laisser-aller un peu fantaisiste et débraillé du romantisme ; comment le symbolisme, se réclamant de l'individualisme idéaliste, vint à son tour protester à la fois contre la roideur et la sécheresse du Parnasse et contre l'optique un peu grosse du naturalisme ; comment enfin le symbolisme fit quelques fort intéressantes théories et pas beaucoup d'œuvres solides : ce sont des ensembles de faits qui ont été étudiés plusieurs fois et qui sont familiers à chacun. Je tiens seulement à en dégager, pour les mettre en valeur, quelques points particuliers, essentiellement caractéristiques.

Le romantisme, disais-je, eut l'intuition qu'il devait remonter aux sources pour reprendre la vraie tradition de la langue. Mais dans cette tradition il ne discerna et ne développa qu'un mode d'expression poétique. Seuls, quelques esprits curieux comme Aloysius Bertrand, eurent le pressentiment qu'on passait à côté de richesses insoupçonnées. Le romantisme reprit dans la tradition le vers classique régulier et il l'assouplit. Il brisa les cadres factices dans lesquels on voulait l'enfermer, mit le bonnet rouge au vieux dictionnaire, et se fit une gloire de ne plus distinguer entre les « mots nobles » et ceux qui ne l'étaient pas. Il fit en somme, comme diraient nos marxistes, une révolution bourgeoise dans la littérature. Mais il ne toucha pas au fond même des choses. Le vers classique régulier dont il héritait et qu'il assouplissait n'était pas, loin de là, le seul mode d'expression possible de la poésie française. Lorsque

le Parnasse vint renforcer ce préjugé, il ne fit qu'obscurcir encore le problème, et c'est pourquoi quand le symbolisme, qui sentit tout ce qu'il y avait d'étroit dans les partis pris du Parnasse, vint proclamer le vers libre, il crut faire une découverte. En réalité, pour nous qui jugeons maintenant de loin, et d'une manière tout à fait désintéressée des disputes entre les écoles littéraires qui nous ont précédés, nous croyons discerner clairement pourquoi elles ne se comprenaient pas. Chacune d'elles voyait un aspect différent d'une même réalité, et chacune, partant d'un point de vue incomplet, aucune n'arrivait à une vue synthétique sur l'ensemble des choses. Mais si nous nous efforçons de séparer les questions ; si nous distinguons — ce que ne firent pas toujours nos aînés — le problème de la création proprement dite de celui de la réalisation ; si nous étudions l'ensemble de la tradition qui s'impose à nous avec l'ensemble de la connaissance humaine dont nous pouvons disposer, nous verrons d'abord que l'essence du poème est un rythme de l'âme et que c'est ce rythme qui est premier, et ensuite que pour traduire ce mouvement intérieur, nous avons à notre service en français trois modes d'expression distincts : le vers classique régulier qui obéit à ses lois propres ; les vers libres, qui, eux aussi, obéissent à des lois spéciales ; et enfin un troisième mode d'expression que M. Sully Prudhomme, dans la seconde lettre si démonstrative et si nette qu'il voulut bien m'adresser dans cette revue (1), en réponse à l'un de mes articles, nous proposait d'appeler : le verbe euphonique, — et qu'on pourrait appeler encore le verbe eurythmique.

Ces trois modes d'expression existent côte à côte. Ils ont chacun leur valeur propre ; chacun d'eux répond à une réalité particulière, et tout le tort de nos devanciers fut de s'attacher uniquement à l'un d'eux pour nier les autres, ou de mélanger naïvement et grossièrement comme certains symbolistes le firent, des principes qui étaient sans rapports entre eux. Les confusions qui ont été opérées ont obscurci ces vérités. Qu'on me permette de démontrer ce que j'avance.

Dans la lettre à laquelle je me référais à l'instant, M. Sully Prudhomme nous a exposé quelles sont, d'après lui, les lois profondes du vers régulier. La démonstration vaut tout entière pour le vers régulier, mais elle ne peut s'appliquer qu'à lui, et cela pour une raison décisive que j'indiquerai tout à l'heure. Prise en elle-même, elle énonce des vérités fondamentales. Oui, il est incontestable que ce mode de langage qui a derrière lui une longue et sévère tradition ne peut pas se plier aux caprices, plus ou moins sérieux, et aux fantaisies peut-être irraisonnées, de réformateurs échevelés. C'est à la suite de nombreuses et décisives expériences qu'il a pris la forme que nous lui connaissons aujourd'hui. Si on suit son évolution depuis la Renaissance, on peut remarquer que les modifications qu'il a subies sont peu nombreuses et que les innovations auxquelles il se prête sont limitées. Des études récentes sur ce vers particulier ont précisé quelles pouvaient être ces innovations. M. Adolphe Boschot a écrit sur ce point des pages fort intéressantes. Et tout récemment encore, M. Pierre de Bouchaud, dans une brochure documentée, d'une érudition sûre et discrète, indiquait les tempéraments qui lui semblaient devoir être apportés à certaines règles de la poésie française. Ces études et les aperçus de M. Catulle Mendès dans son rapport sur les lettres françaises, me semblent s'inspirer de la raison même. Quand on aura accepté l'*e* muet comme muet dans le vers ; quand on aura fait rimer les pluriels avec les singuliers de même son ; quand le hiatus, jugé tolérable dans l'intérieur des mots ne choquera plus, s'il n'est pas cacophonique, entre deux mots différents ; quand enfin on aura fait leur place aux accent toniques et qu'on aura augmenté d'une ou deux le nombre possible les coupes ou césures, on aura réalisé à peu près toutes les réformes techniques aujourd'hui possibles. Mais on n'aura pas touché à l'essence même du vers classique régulier français, dont la caractéristique véritable, en face des vers des langues anciennes et étrangères, est de reposer sur la rime et sur la numération des syllabes et non sur une combinaison de longues et de brèves. La vraie tentative révolutionnaire serait de substituer un système d'accentuation des syllabes, par longues et par brèves, au système actuel de la numération des syllabes. Mais je ne veux même pas envisager cette hypothèse ici, puisque je parle du moment présent, et que cette grave réforme, qui d'ailleurs n'est peut-être pas conforme au génie de la langue française, ne pourrait se concevoir comme possible que dans un temps assez lointain. J'admets donc que l'on respecte les règles traditionnelles du vers ordinaire, et je trouve que les arguments des partisans de son intégrité, en particulier ceux de M. Sully-Prudhomme, restent singulièrement solides en face des plaisanteries un peu niaises de quelques-uns. Mais ces arguments ne touchent en rien à tout un ensemble de vérités opposées.

Les symbolistes, j'entends ceux qui prenaient l'art et eux-mêmes au sérieux, ont parfaitement vu que le vers classique régulier n'était pas le seul mode d'expression possible de la poésie française, et ils ont prétendu inventer le vers libre. Leur seul tort, à mon sens, fut de n'avoir pas insisté sur le point précis où ils devaient insister. *Ils n'ont pas discerné*

(1) Numéro du 27 juin.

assez clairement que le vers libre n'existe pas en réalité en lui-même, en tant que vers libre, mais que les vers ne peuvent être des vers libres que par rapport à un ensemble. Tandis qu'en effet, on peut isoler *un* vers classique régulier de 12, de 10, de 9, de 8, de 7 syllabes et l'étudier en lui-même, on ne peut pas raisonnablement concevoir qu'on étudie en lui-même, *un* vers libre. De là provient la méprise fondamentale de ceux qui discutèrent le plus souvent à vide sur ces questions. Les adversaires du symbolisme avaient beau jeu d'attaquer une conception du vers libre, manifestement absurde, si elle prétendait affranchir purement et simplement *le* vers de toutes les lois existantes. Les couplets répétant qu'on allait droit à la prose étaient alors de rigueur. Et d'autre part, les symbolistes, sentant qu'on pouvait écrire en vers suivant un mode moins rigide et moins conventionnel que les séries de vers, rigoureusement comptées et égales; sentant aussi que le mouvement intérieur de l'âme peut et doit, le cas échéant, commander à la forme même; trouvant, d'autre part, dans la tradition française les éléments d'une méthode souple et riche de versification, distincte de la précédente, défendaient avec des arguments sérieux leur conception un peu confuse. Aujourd'hui que nous discernons clairement les raisons instinctives de nos devanciers, nous voyons fort bien d'où vinrent les méprises. Si on lit une belle page en vers libres de Verhaeren par exemple, qui est un vrai poète, ou de M. Henri de Régnier, on se rend compte sans peine qu'on se trouve en présence d'un mode d'expression qui, pour être différent de celui qu'emploieront MM. Sully Prudhomme ou Hérédia par exemple, n'en représente pas moins un aspect légitime et curieux de la poésie française. Ces vers obéissent à leur loi propre. Leur suite forme pour ainsi dire des séries de phrases musicales, et chaque vers en particulier n'a de valeur que par rapport à l'ensemble, tandis qu'au contraire, dans un poème de Sully Prudhomme ou un sonnet de Hérédia, chaque vers peut être, au point de vue de la technique, considéré et étudié en lui-même. C'est là le fond même de la différence qui existe entre eux. C'est pourquoi, sans doute, au début de ces discussions, M. Sully Prudhomme, sentant au fond où se trouvait le nœud de la question, me demandait de définir *le* vers. Les vers libres, qu'une critique superficielle prétendait reconnaître simplement à ce qu'ils sont inégaux sur le papier, peuvent traduire des harmonies complexes et profondes, et ils ont cet avantage de ne pas supporter la médiocrité. Ils sont bons ou mauvais, pas de milieu, et sont nécessairement mauvais si l'inspiration manque, parce qu'en eux, plus qu'en tous autres, le rythme est tout. Si maintenant on nous allègue qu'ils ne sont pas dans la tradition de la langue, je répondrai simplement par la proposition suivante, en demandant au contradicteur de l'approfondir : le rapport qui existe entre eux et les vers de La Fontaine est sensiblement égal au rapport qui existe entre le vers régulier de notre époque et le vers de Racine.

Voilà donc déjà deux modes d'expression de la poésie française qui, loin de se nier l'un l'autre, comme on l'avait cru, se complètent et se suppléent, à la seule condition que leurs lois propres soient respectées. Il est un troisième mode d'expression moins connu, mais qui n'en a pas moins une valeur considérable, et qui, sans doute, prendra de plus en plus une place prépondérante dans le théâtre de l'avenir. Je veux parler de cette forme intermédiaire, mais non bâtarde, entre la prose et le vers, que l'on peut appeler le verbe euphonique ou eurythmique. C'est là un mode d'expression souple et complexe qui, lorsqu'il sera mieux compris, nous réservera sans doute des surprises. La plupart de nos grands écrivains ont eu l'intuition qu'il y avait là comme une richesse en réserve. Je ne veux pas étendre trop la question, mais sans remonter plus haut que le XVIIe siècle, on peut trouver d'éclatants exemples. Dans ses plus beaux moments d'inspiration, quand il était vraiment poète, Bossuet s'en servait d'instinct. Tels passages de son Sermon sur la Mort sont d'admirables strophes lyriques. Fénelon, lorsqu'il imagina son *Télémaque*, en eut presque une idée distincte. Chez Rousseau, Diderot, Bernardin de Saint-Pierre, cette intuition devint encore plus précise. Chateaubriand nous donna les premiers vrais modèles en ce genre. Puis ce furent Renan, avec sa belle *Prière sur l'Acropole*, Quinet et Michelet qui, par moment, l'employèrent. Mais les purs littérateurs du XIXe siècle avaient vu plus consciemment peut-être le parti qu'on pouvait tirer de cette forme. Des œuvres littéraires entières sont comme une élaboration de ce mode d'expression nouveau. La *Salammbô* et la *Tentation de Saint Antoine*, de Gustave Flaubert, sont autant des poèmes que des romans. Mais il est des exemples encore plus typiques, sinon plus glorieux : le *Gaspard de la Nuit*, d'Aloysius Bertrand, le *Centaure*, de Maurice de Guérin, plusieurs œuvres de Villiers de l'Isle Adam, son *Axel* en particulier; certains passages excellents de la *Montée*, des *Mémoires d'un Centaure et du Roi de la Mer*, de M. Gabriel Sarrazin qui sont des poèmes volontairement écrits dans cette forme : les *Illuminations*, de Raimbeau ; les *Moralités légendaires*, de Laforgue; *le Théâtre* de M. Maurice Maetrlinck ; d'autres œuvres encore. Ce sont là des ensembles de faits qu'on ne saurait méconnaître ou nier, et qui établissent jusqu'à l'évidence qu'il y a là un mode d'expression poétique, peut-être encore

imprécis et mal défini, mais qui se fera de plus en plus sa place dans la poésie de l'avenir. Charles Baudelaire, avec son intelligence pénétrante de voyant douloureux, l'avait admirablement compris, lui qui composa ses exquis *Petits Poèmes en prose*, et qui écrivit les lignes suivantes : « Quel est celui de nous qui n'a pas, dans ses jours d'ambition, rêvé le miracle d'une prose poétique, musicale, sans rythme (1) et sans rime, assez souple et assez heurtée pour s'adapter aux mouvements lyriques de l'âme, aux ondulations de la rêverie, aux soubresauts de la conscience ? » N'est-ce pas là l'intuition nette et l'indication claire de ce mode d'expression nouveau que des œuvres futures semblent devoir préciser et qu'une conception profonde de la poésie lyrique ou dramatique justifierait à elle seule ?

Je crois avoir ainsi montré que trois modes d'expression distincts existent bien côte à côte dans la Poésie française et se rencontrent dans la tradition de notre langue. Il est un point sur lequel on ne saurait trop insister, c'est sur la nécessité qui s'impose à nous de ne pas les confondre : leurs principes sont différents. En les distinguant, on peut enrichir la langue et la poétique sans les corrompre ; en les confondant par ignorance on va droit au galimatias et à la décadence. Si j'ajoute que les poètes ont, d'autre part, le champ libre pour inventer des strophes nouvelles, je croirai avoir indiqué assez que des richesses expressives à peu près illimitées sont à la disposition de ceux qui sauront s'en servir.

***

Une telle démonstration m'a paru utile à présenter en ce moment. Il faudra que la poésie prenne une direction définie. Je crois pour ma part, et d'autres le croient avec moi, que la poésie de l'avenir sera celle qui saura utiliser l'ensemble de la connaissance humaine pour éclairer toute la vie et pour donner aux hommes les plus hautes consolations et les plus vastes espérances. Les vrais poètes du futur n'auront pas trop sans doute de toutes les ressources de la langue pour traduire la complexité de leurs âmes. C'est pourquoi je serais heureux d'avoir montré la vanité des disputes littéraires qui n'ont pour objet que de pures questions de forme. Les analyses que j'ai tentées doivent avoir établi que si l'essence de la poésie est bien un rythme de l'âme, le poète doit être libre de choisir au gré de son inspiration, parmi les ressources de la langue, la forme qui s'adapte le mieux à son tempérament et à la nature de son émotion. C'est en ce sens qu'il faut entendre l'affirmation de sa liberté. Certaines émotions demandent à s'énoncer de préférence dans le vers régulier qui convient admirablement à la pensée philosophique ou au grand lyrisme soutenu. D'autres mouvements de l'âme plus spontanés, moins réfléchis, garderont leur spontanéité et leur naturel en s'énonçant en vers libres. Le verbe eurythmique, qui est la traduction directe de l'émotion intérieure, est un instrument excellent pour le lyrisme élégiaque, pour la rêverie et aussi pour le théâtre. Mais prétendre exalter l'un de ces modes d'expression au détriment des autres, prétendre même *choisir* arbitrairement certaines formes et nier les autres, ne serait qu'aveugle parti-pris. Tout ce qui est empirisme grossier ou éclectisme superficiel doit désormais être tenu pour vain et même pour nuisible. Une seule chose apparaît nécessaire : c'est d'énoncer pour le mieux des émotions vraies et profondes, ou des vérités nouvelles. Peu importe la nature de la forme dans laquelle elles sont énoncées, pourvu que cette forme ne soit ni bizarre ni médiocre. Ce qui doit sembler surtout désirable, c'est de chercher à établir des concordances évocatrices et de découvrir des rapports réels que nous ignorons encore. Il nous est apparu que les discussions les plus vives qui eurent lieu entre écoles différentes au siècle précédent venaient surtout de la méconnaissance de rapports encore inconnus. Du jour où on s'élève, par une méthode qui peut rappeler la dialectique hégélienne, à un point de vue supérieur, la conciliation des contraires semble toute naturelle. Ce n'est plus éclectisme, jeu d'esprit, empirisme, c'est raison pure. Et cette méthode qui consiste non à opposer systématiquement, mais à comprendre, semble devoir être de plus en plus celle de l'avenir. Un grand intuitif qui devina quelques-uns des plus profonds problèmes dont les solutions sont aujourd'hui encore à peine entrevues, Edgar Quinet, a écrit, sur ce point, dans l'*Esprit Nouveau* quelques lignes d'une vérité pénétrante. Je tiens à les citer en conclusion à cette étude : « Une fausse idée a longtemps fermé le chemin de la critique contemporaine. Débarrassons-nous de ces obstacles, ne perdons plus nos jours dans la vaine attente de fantômes littéraires. Revenons à grands pas à la réalité, c'est-à-dire au fond immortel de l'esprit humain. Ce qu'il a créé, n'essayons pas de le mettre en poussière. Cherchons pour nous une autre gloire. » Et ces quelques mots encore, qu'il nous faut bien entendre : « Tout s'est écroulé derrière nous. La cité en flammes s'effondre sur nos têtes. Sortons de ces ruines si nous ne voulons pas être écrasés ; les morts sont morts. Marchons vers l'Eternel Vivant. »

LÉON VANNOZ.

(1) Baudelaire entend ici le mot rythme au sens étroit de cadence fixe et régulière, comme on le fait souvent ; la suite du texte indique assez que, d'après lui, au contraire cette forme nouvelle serait bien celle qui traduirait exactement le rythme même de l'âme.

LA VIE LITTÉRAIRE

Les Amitiés françaises, par Maurice Barrès.

Maurice Barrès : *Scènes et doctrines du nationalisme* (Juven éditeur). — *Les Amitiés françaises* (Juven éditeur). — G. Compayré : *J.-J. Rousseau et l'éducation de la nature* (Paul Delaplane, éditeur). — Voir l'intéressante série des *Grands Educateurs* (Paul Delaplane, éditeur).

« Il n'y a pas même de liberté de penser. Je ne puis vivre que selon mes morts. Eux et ma terre me commandent une certaine activité ».

Doctrine rassurante pour la seule paresse contemporaine! Théorie bien mollement excitatrice des énergies! Principe mal fait pour la résurrection de nos initatives nationales! Constatation trop dure à notre orgueil!

Maurice Barrès, qui ne fut pas sans cultiver l'orgueil, et prêcher à nos énergies somnolentes des sermons excellents pour les réveiller à la vie militante, peut-il démontrer aujourd'hui que nous ne sommes rien que par nos morts, que tout le passé pèse sur nous de son poids pour nous conduire, et que, sans le commandement des morts, de nos morts, il ne nous sera pas loisible d'agir, ni même de penser?

Transformation nouvelle des idées de Maurice Barrès? Système du monde le plus récemment édifié dans le cerveau patiemment inventif de cet écrivain habile à séduire ceux qu'il ne pourrait convaincre? Qui sait?

Lui croit savoir ?

Il sait, il réclame impérieusement qu'on sache qu'il n'est pas en son œuvre de contradiction. Cette œuvre se développe simplement.

« Elle est vivifiée, sinon par la sèche logique de l'école, du moins par cette logique supérieure d'un arbre cherchant la lumière et cédant à sa nécessité intérieure ».

Acceptons que Maurice Barrès se rende cette justice, car pourquoi refuserions-nous quelque chose à son talent de prestige varié?

Vraiment Maurice Barrès, puisqu'il y tient, n'écrivit qu'un livre : *Un Homme libre*. Il avait alors 24 ans, pas plus, et déjà il indiquait tout ce qu'il précisa depuis, ne faisant dans *Les Déracinés* et dans les autres ouvrages dont s'enrichit fièrement notre littérature, que donner plus de complexité aux motifs de ses premières et constantes opinions.

Sur quoi donc lui fera-t-on querelle?

Cet écrivain sincère écrit : « Je n'allai point droit sur la vérité comme une flèche sur la cible. L'oiseau s'oriente, les arbres de mon pays pour s'élever étagent leurs ramures, toute pensée procède par étapes. On ne m'a point trouvé comme une perle parfaite quelque beau matin entre deux écailles d'huîtres. »

Cela paraît très probable. Comme il y aspira dans *Sous l'œil des barbares* et dans *Un Homme libre*, Maurice Barrès se fit une discipline en gardant son indépendance. *Un Homme libre* : heureux livre audacieux où sa jeunesse se vantait de son isolement. Il échappait à l'étouffement du collège, il se libérait, il se délivrait l'âme, il prenait conscience de sa volonté. Ceux qui connaissent la jeune littérature française déclareront que ce livre eut des suites. Maurice Barrès, au bessoin, l'attesterait, soutenu de bons arguments.

Depuis, il s'est étendu, si l'expression vous paraît valable, mais ce livre demeure son expression centrale. Si sa vue embrasse plus de choses, c'est pourtant du même point qu'il regarde.

Voulez-vous encore une bonne déclaration? « Si l'*Homme libre* incita bien des jeunes gens à se différencier des *Barbares* (c'est-à-dire des étrangers), à reconnaître leur véritable nature, à faire de leur « âme » le meilleur emploi, c'est encore avec la même méthode que je leur dis : « Constatez que vous êtes faits pour sentir en Lorrains, en Alsaciens, en Bretons, en Belges... »

Penser solitairement, c'est s'acheminer à penser solidairement. Par nous, les déracinés se connaissent comme tels. Et c'est maintenant un problème social de savoir si l'Etat leur fera les conditions nécessaires pour qu'ils reprennent racine et qu'ils se *nourrissent* selon leurs affinités. »

Partir du moi individuel, arriver au moi social : telle est le trajectoire des idées de Maurice Barrès.

Le travail de ses idées se ramène à avoir reconnu que le moi individuel est tout supporté et alimenté par la société. Ayant longuement creusé l'idée du « moi » avec la seule méthode des poètes et des romanciers par l'observation intérieure, il est descendu, descendu parmi des sables sans résistance jusqu'à trouver au fond et pour support la collectivité.

Suivons-le. Citons-le.

Tous les maîtres qui nous ont précédés et que j'ai tant aimés, et non seulement les Hugo, les Michelet, mais ceux qui font transition, les Taine, les Renan, croyaient à une raison indépendante existant dans chacun de nous et qui nous permet d'approcher la vérité. Voilà une notion à laquelle, pour ma part, je me suis attaché passionnément. L'individu ! son intelligence, sa faculté de saisir les lois de l'univers ! Il faut en rabattre. *Nous ne sommes pas les maîtres des pensées qui naissent en nous.* Elles ne viennent pas de notre intelligence ; elles sont des façons de réagir où se traduisent de très anciennes dispositions physiologiques. Selon le milieu où nous sommes plongés, nous élaborons des jugements et des raisonnements. La raison humaine est enchaînée de telle sorte que nous repassons tous dans les pas de nos prédécesseurs. Il n'y a pas d'idées personnelles ; les idées, même les plus rares, les jugements, même les plus abstraits, les sophismes de la métaphysique la plus infatuée, sont des façons de sentir générales et se retrouvent chez tous les êtres de même organisme assiégés par les mêmes images. »

Epouvantable servage ! Maurice Barrès va prouver dans les *Amitiés françaises* qu'il est le plus doux du monde et que la seule éducation rationnelle ne peut viser qu'à le faire encore plus doux, sauf à le maintenir plus solidement.

Mais croyez-vous que ces conclusions sont telles qu'on pouvait les attendre de l'auteur d'*Un Homme Libre* ? Croyez-vous que sa doctrine actuelle n'est pas contradictoire à sa doctrine d'autrefois ? Faites-lui ce plaisir d'affirmer qu'en effet elle ne l'est point, puisqu'il y tient et qu'il prend la peine de le dire. Mais, tout de même, je le sens, ce n'est pas sans peine que vous le croirez.

Au reste, c'est une habitude d'esprit que nous nous formons aujourd'hui : nous n'acceptons plus de nous contredire et nous tenons essentiellement à être d'accord avec nous-mêmes... Cette habitude n'est peut-être pas mauvaise.

***

Et voilà donc Maurice Barrès devenu un éducateur national. Il entre dans la grande armée dissertante des pédagogues. Il ne tient pas à lui que son jeune Philippe n'accompagne bientôt dans nos pensées Emile que nous ne pouvons pas oublier.

Ne craignons pas de nous souvenir des plus grands écrivains, en même temps que nous nous occupons de Barrès. Et discutant de lui, il n'est pas trop déraisonnable de songer à Rousseau. Une perfection de forme pure et grave appelle immanquablement la comparaison de ses ouvrages avec les grandes œuvres de notre littérature. Ces ouvrages méritent le destin que leur auteur doit souhaiter pour eux.

Mais quoi ! accepterons-nous la théorie que cet éducateur nous propose ?

« Quand nous voudrons marquer ces sentiments instinctifs de sympathie par quoi des êtres, dans le temps aussi bien que dans l'espace, se reconnaissent, tendent à s'associer et à se combiner, je propose qu'on parle plutôt d'*affinité*. Le fait d'être de même race, de même famille, forme un déterminisme psychologique ; c'est en ce sens que je prends le mot d'*affinité*. Mais si ce fait brut, l'*affinité*, est humanisé et cultivé systématiquement, si la notion que nous en prenons est mêlée de tendresse et de respect, ne suis-je pas autorisé à le nommer *amitié* ? Entre un jeune Lorrain conscient et sa vallée de la Moselle (pays chargé de la plus incontestable noblesse historique) il y a autre chose qu'une solidarité, autre chose qu'une *affinité* : il y a une AMITIÉ. »

Et l'éducation ne serait que la culture de ces amitiés.

Nous sommes simplement « la continuité de nos parents ». Ils pensent et ils parlent en nous. Toute la suite des descendants ne fait qu'un même être. Sans doute, sous l'action de la vie ambiante, une plus grande complexité y pourra apparaître, mais qui ne le dénaturera point. C'est comme un ordre architectural que l'on perfectionne : c'est toujours le même ordre.

« Celui qui se laisse pénétrer de ces certitudes abandonne la prétention de penser mieux, de sentir mieux, de vouloir mieux que ses père et mère, il se dit : je suis eux-mêmes ! »

Et l'éducation ne travaillerait qu'à rendre plus allègre en l'enfant ce consentement à continuer ses père et mère L'éducation ne tendrait son effort qu'à lui faire plus complètement abandonner la prétention de penser mieux, de sentir mieux, de vouloir mieux !

Notre éducateur le répétera toujours, insistera souvent pour qu'il n'y ait ni hésitation, ni incertitude.

« Nous ne rêvons pas d'un Eldorado. Nous ne sommes pas les éternels émigrants qui dessinent au bord de la mer mystérieuse et sur le sable d'un rivage détesté les épures d'un vaisseau de fuite. Nous sommes des traditionnalistes ».

Nous le sommes, et l'éducation penchera nos enfants à l'être davantage. Et de ce traditionnalisme exaspéré tout bien, toute force viendra.

« Au berceau des orphelins, à l'hôpital comme pis-aller, il faut bien que l'on appelle la froide déesse Raison. Pitoyable nourrice ! J'aimerais mieux la mort que cette infatuée. Par contre, un petit enfant chez qui l'on distingue et vénère les émotions héréditaires, que l'on meuble d'images nationales et familières tout au cours de sa vie, dans son fond possédera une solidité plus forte que toutes les dialectiques, un terrain pour résister à toutes les infections, une croyance, c'est-à-dire une santé morale... »

Quelle étroitesse de doctrine ! L'enfant dit, semble dire : « je viens et je serai toi-même après ta mort. » Puis il mène l'enfant sur la côte de Vandémont où un jeune Lorrain peut comprendre mieux qu'ailleurs la leçon de la terre et des morts. Et, pour qu'il aperçoive mieux là-bas les ruines de Vandémont, il le soulève de terre en le tenant sous les coudes. « O Philippe ! pensais-je, comme tes bras deviennent forts et pourront bientôt me pousser à la tombe !... » Et il se dit : « Il est temps que je lui passe la tradition » comme un mot d'ordre.

Eh quoi ! ce sera toute son éducation toute entière, ce culte de la tradition... N'est-ce pas le contraire que l'éducation doit faire : diminuer le poids du passé sur le présent ; alléger la tyrannie des morts sur les vivants...

***

Au reste, Philippe qui doit s'humilier, abdiquer sa

personnalité jusqu'à n'être que la continuation de ses ancêtres, sera l'être le plus antisocial et le plus aristocrate qui soit. Comme par là, il rappelle Emile!

Son éducateur a décidé qu'il importe peu de savoir des choses sur un pays, et que cela fait en somme une assez vaine curiosité. Mais « tandis que l'enfant « s'anime au contact d'un horizon, sa mobilité, son « plaisir lui amassent des matériaux ; » et très aisément, avec de petits pèlerinages, l'on peut dégager chez un jeune garçon ces dispositions chevaleresques et raisonnables, le détourner de ce qui est bas, l'orienter vers sa vérité, susciter en lui le sentiment d'un intérêt commun auquel chacun doit concourir, la préparer enfin à se comprendre comme un moment dans un développement, comme un instant d'une chose immortelle.

Que cela est beau ! Mais voyons les faits.

Certes si au travers des pages on ne discernait pas maintes fois le sourire de Maurice Barrès, Philippe paraîtrait un petit enfant bien agaçant, et nous attendrions de lui un insupportable jeune homme.

A-t-il quatre ans ? Avec une remarquable précocité, il prouve contre sa gouvernante allemande que les chiens ont une âme. « C'est parfaitement vrai ce qu'il vient de me répondre : tout ce que je lui ai dit, il le *savait* de toute éternité. Petit-fils d'une longue suite de propriétaires lorrains, il sait qu'un caniche petit-fils de chiens de moutons, a une âme pour servir et pour être aimé »...

Un soir, il pleut à Gérardmer. Impossibilité de sortir. Philippe et son père, son éducateur, causent en écoutant la musique militaire... Elle est triste, cette musique; elle exprime la tristesse de la défaite : 1870, ses désillusions, ses déceptions, ses désastres, tout se symbolise en elle... C'est de la musique qui pleure, dit Philippe. Maurice Barrès affirme qu'en cet instant là Philippe « connait très sûrement que sa raison de vivre, c'est la revanche ! » Vraiment !

Mais le lendemain, comme il suit avec son père, par un joli soleil, la rive du lac, Philippe lui dit : « C'était une belle conversation que nous avions hier soir quand la musique pleurait... Les femmes, c'est drôle, elles parlent toujours des personnes, des visites, des dîners. C'est agaçant, toujours des personnes ! La France, 70, l'Alsace et la Lorraine, je crois que çà leur est égal, — ou plutôt est-ce que tu ne penses pas que çà leur fait peur ! »

Cet enfant nous émerveille par sa finesse psychologique.

... Mais ce sont du moins de bien jolis scènes. Et je ne sais pas trop si « le déterminisme nationaliste » qui fait d'abord l'unique principe éducateur de Maurice Barrès, persiste jusqu'au bout du livre. Il s'obscurcit un peu... Et, ce pendant, il s'épanoui en belle littérature.

Philippe aimera. Il ne sera point heureux dans l'amour passion, car le bonheur ne gît qu'au fond de la sérénité, mais ce sera une ravissante expérience.

Philippe agira. Il sera courageux et persévérant. Sois clairvoyant, Philippe, mais ne sois pas si faible que de redouter les amères surprises de la fatalité ! Puis, dans l'action, le succès fait la seule mesure. Il faut réussir ! « C'est évident que l'on perd l'honneur quand bien même l'on aurait secrètement de son côté le droit et la morale, si l'on manque à les faire éclater... » Philippe ne manquera pas à les faire éclater.

Plus encore que de l'Amour et de l'Honneur, Philippe recevra son inspiration, son excitation de la Nature. « La plus belle, la plus sûre, la plus constante des trois déesses qui donnent un sens à la vie, c'est la Nature en France, je veux dire nos paysages formés par l'histoire »... Ces grands états d'émotivité que chacun connut de l'amour, qu'un homme viril reçoit des héros et des chefs de sa race, je voudrais que la terre française chargée de tombes les communiquât au promeneur pensif Il faut qu'autour des lieux classiques de la France, Philippe entende cette musique grande, noble, hardie, dont une maîtresse au cœur pur s'enveloppe devant son amant quand ils surent, par une volonté permanente de noblesse, créer leur amour comme une œuvre d'art... »

Tout s'épanouit disais-je, tout se fond en littérature.

Ce théoricien fût-il toujours maître de sa théorie ? L'éducateur ne fut-il soucieux que de son système d'éducation ?

Oui, la doctrine fondamentale des *Amitiés françaises* est bien celle dont Maurice Barrès a constitué les éléments dans ses derniers ouvrages, mais on rencontre là toutes les manifestations de sa pensée mobile et de sa sensibilité mouvante depuis le temps où un autre Philippe s'occupait de Bérénice !... Dans les *Amitiés françaises* la théorie obsède, puis elle échappe, Maurice Barrès pousse l'ardeur de sa foi en sa doctrine jusqu'au dilettantisme !... Et on est bien indécis sur cette doctrine elle-même si vigoureuse d'abord, établie avec tant de dialectique, de logique, un si bel appareil philosophique... L'artiste, en fin de compte, détrône le théoricien... On n'est pas toujours très sûr de comprendre ; on est charmé.

C'est qu'en vérité si tout d'abord la doctrine veut paraître ferme et précise, qu'après cela les pensées sont donc subtiles, et subtiles aussi les analyses de jeunes sentiments. Tout se fait subtil ! Le style lui-

même, avec quelle grâce indolente ici, et là quelle rude fermeté !

Un grand écrivain nous endoctrine sommairement, puis il s'amuse à faire la revue de ses idées, de ses images torturées quelquefois et précieuses. Ravissante exposition ! Celui qui l'organise ne laisse rien au naturel, de ce qu'il peut lui enlever par une artificieuse application, mais il écrit une langue ingénieuse et musicale. O pureté, harmonie, souveraine séduction !

..... Rousseau n'a été qu'un romancier de l'éducation, constate Gabriel Compayré dans la préface de son livre sur Herbart. Maurice Barrès, afin de nous faire souvenir encore une fois de Jean-Jacques, consent à être un éducateur bien romanesque et bien romantique !.

J. Ernest-Charles.

THÉATRES

Théâtre Sarah-Bernhardt : *Jeanne Vedekind*, pièce en 3 actes de M. Felix Philippi. Adaptation française de M. Luigi Krauss.

On ne saurait trop louer Mme Sarah Bernhardt, d'avoir monté une œuvre de cette force et de cette qualité. Un pareil effort lui fait le plus grand honneur, doublement honneur, comme directrice et comme interprète. Comme directrice d'abord... Songez donc... Au lieu des effets faciles, prévus, attendus, toujours contagieux, d'une pièce à grand spectacle, agrémentée du prestige des décors et du chatoiement des costumes, un drame moderne qui se développe tout entier dans le décor d'un même salon, en costume de ville, sans même l'attrait d'une seule toilette propre à piquer la curiosité féminine !.. Mieux que cela... un drame intense et sobre tout à la fois, tout de vie intérieure, qui n'existe et n'a de réalité que par la progression des deux passions maîtresses qu'il enferme et traduit, avec quelle logique d'ailleurs... et quelle force !... Voilà pour étonner au moins et déconcerter l'attente d'un auditoire habitué aux classements et aux catégories ! Et de fait le public coutumier du Théâtre Sarah-Bernhardt, qui idolâtre son artiste au point de l'avoir plus d'une fois abusée sur elle-même, comme on gâte un enfant en lui passant caprices et fantaisies, ce public a paru tout d'abord décontenancé. L'avatar n'était-il pas complet, se manifestant non dans l'œuvre seulement, mais aussi dans l'interprétation ? Avec une franchise et une décision où s'ajoutait la grâce infinie qui lui est coutumière, Mme Sarah-Bernhardt a abordé les rôles de mères. Celle qui fut tant d'années l'incomparable amoureuse, la plus ardente, la plus folle, la plus passionnée des amantes, puis qui eut recours au *travesti*, pour donner l'illusion et peut-être se la donner à elle-même — bienheureux travesti d'ailleurs auquel nous dûmes *Hamlet* et *Lorenzaccio* — celle-là même a fait le pas décisif, avec une grâce et une simplicité dignes de tous éloges. Qu'elle pût être mère passionnée comme elle était amante, certes nous n'en doutions pas. Mais que du premier coup elle le pût devenir avec cette incomparable maîtrise, avec cette noblesse et cette dignité, avec cette simplicité dans les effets, cette modération dans l'accent... j'y vois le triomphe d'un art qui nous avait habitués à bien des surprises, mais qui s'est surpassé lui-même dans cette nouvelle création.

..... Les Vedekind, honorable famille d'industriels, se composaient jadis des parents et de trois fils. Au moment où la toile se lève, le père est mort, et Jeanne Vedekind est demeurée chef de famille, avec de grands fils, il est vrai ; Herbert, l'aîné, vit seul auprès de sa mère, le second, Alfred étant déjà marié, et le troisième, Otto, étant parti pour une expédition lointaine. Un drame douloureux attrista jadis les Vedekind, quelque temps avant la mort du père. Son caissier Bulau, vieux serviteur en qui il avait mis toute sa confiance, fut accusé d'avoir soustrait un jour 20.000 marks qui manquaient à la caisse. Il ne put les restituer, fut jugé en cour d'assises et condamné à cinq ans de réclusion. Bulau vient de purger sa peine. Mais il proclame bien haut son innocence. Il n'a pas désespéré de la faire reconnaître. Le malheureux a vieilli de vingt ans depuis sa condamnation. Il emploiera le peu de vie et d'énergie qui lui restent à laisser à sa fille Dorothée un nom pur de toute souillure. Cette jeune fille, qui a été recueillie par Mme Vedekind après la condamnation du père, et gardée comme demoiselle de compagnie auprès d'elle, a été élevée pour ainsi dire dans la famille Vedekind. Bulau est tellement énergique en ses protestations d'innocence, sa tenue est d'une telle dignité, d'une telle fierté, que malgré la condamnation, malgré toutes les vraisemblances qui parlent contre lui, il arrive à susciter des doutes dans l'âme d'Herbert, le fils aîné, qui lui promet de s'employer tout entier à faire reconnaître la vérité et à obtenir sa réhabilitation. Herbert d'ailleurs aime la fille de Bulau : il veut l'épouser, et il veut aussi, avant de l'épouser, il veut fermement, passionnément, restituer l'honneur au père de la jeune fille à qui il va donner son nom.

Cette exposition seule, qui constitue le premier acte, laisse habilement sous-entendre le mystère du drame. Nous devinons qu'un secret terrible, et connu d'une seule personne, Mme Vedekind, pèse de tout son poids sur la famille, et de tout son poids sur la mère de famille. C'est l'habileté du dramaturge de l'avoir ainsi laissé planer sur nous et de

nous en avoir angoissé jusqu'à l'heure où les événements, se pressant les uns sur les autres, nous l'aient révélé. Herbert déclare à sa mère son amour pour Dorothée, et Jeanne Vedekind consent au mariage avec une facilité qui déconcerte un peu; car quelles que soient la noblesse d'âme et l'indépendance de pensée qui nous commandent de ne point faire peser sur un enfant la faute de son père, une mère éprouve quelque répugnance à donner son fils à la fille d'un homme condamné pour détournement. Cela seul, cette facilité avec laquelle Jeanne Vedeking consent au mariage, eût suffi à faire naître le soupçon dans l'âme d'Herbert. Il est vrai qu'il va s'employer de toute son énergie — il le déclare à Mme Vedekind — à poursuivre la réhabilitation de Bulau... et déjà l'attitude de sa mère, à ce moment, le peu d'insistance qu'elle apporte à l'y engager semblent des signes inquiétante. Mais quand la jeune fille vient se jeter aux genoux de Jeanne pour le remercier avec des larmes, quand les jeunes gens lui confient leur espoir et l'énergie qu'ils vont mettre à le réaliser, quand Jeanne alors le supplie de n'en rien faire, de laisser les choses en l'état... il faut bien alors que le secret jaillisse de ses lèvres.

Pressée de questions, poussée, harcelée par Herbert, Mme Vedekind finit donc par lui avouer l'affreuse vérité. Les vingt mille marks ont été dérobés, non par Bulau, mais par son propre frère à lui Herbert, par Otto, le fils parti pour des expéditions lointaines. Elle ne l'a su d'ailleurs qu'aprés la condamnation, et si elle n'en a rien dit, la malheureuse, c'est qu'entre sa conscience d'honnête femme et son amour de mère, c'est l'amour qui a été le plus fort. Mais depuis cinq années qu'elle porte le poids d'un tel secret, elle a souffert le martyre : elle a expié cruellement pour le fils coupable, et si d'ailleurs la fille de Bulau, Dorothée, a été par elle traitée comme sa propre fille, si elle l'a accueillie dans sa maison, n'est-ce pas qu'en agissant ainsi, il lui semblait un peu libérer sa conscience vis-à-vis du père ? N'importe, cela ne peut ainsi durer — s'écrie Herbert — il faut tout révéler à Bulau... et il faut que Jeanne elle-même lui parle... La scène est poignante, admirable sans restriction, et conduite par le plus habile dramaturge, celle où ces deux êtres se trouvent en présence avec le conflit de leur passion maîtresse... Jeanne, son amour maternel exalté, Bulau la hantise de sa réhabilitation ; lui tout d'abord humble, timide et pourtant fier, manifestant sa gratitude pour les bontés de Jeanne à l'égard d'une jeune fille qu'elle a pu croire la fille d'un voleur... elle décidée à avouer sa faute ou plutôt celle de son fils, son humiliation dans la personne de son enfant, tâchant par avance d'adoucir la rigueur de celui qui va devenir un juge et un juge terrible, se décidant enfin à dire la cruelle vérité... lui alors se redressant de toute sa hauteur, implacable, et tandis qu'elle lui crie son amour maternel et la raison maîtresse qui l'a empêchée de parler, réclamant son dû, c'est-à-dire la justice et la réhabilitation. Peu lui importe tout le reste. Qu'on lui rende l'honneur dont il a soif pour le peu de jours qu'il a encore à passer sur terre ! Le mariage des deux jeunes gens sera rompu ; il y a une chose qui prime tout : sa réhabilitation, et comme une seule personne peut et doit parler, c'est Mme Védekind elle-même qui ira au parquet faire sa déclaration, et condamner son propre enfant !

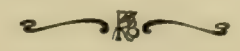
Cette scène, qui termine le second acte, est, je le répète, poignante, admirable sans réserve : elle nous a tenus haletants, soulevés d'une émotion intérieure et profonde par ce qu'il y a de plus beau dans une action dramatique : le conflit intérieur de deux volontés, de deux passions qui savent s'exprimer et se réaliser dramatiquement dans une progression psychologique. C'est la *vraie*, c'est la seule condition de la *Vie* au théâtre. Hors de là, tout est truc, machinerie, jeu de portes et de coulisses, comme nous en voyons dans les pièces de M. Capus ou dans cette *Antoinette Sabrier*, si ridiculement, si bassement vantée par une coterie d'amis et de journalistes ! Par là seulement, mais par là vraiment, nous avons l'illusion de la *vie*, d'une vie *transposée* évidemment en un raccourci dramatique, mais qui nous étreint le cœur et nous donne les hautes jouissances de l'émotion. Cette scène est le point culminant du drame et j'ajouterais qu'elle m'en est apparue la plus belle aussi, s'il ne lui fallait peut-être lui préférer encore celle de la conclusion où nous voyons Bulau, venu pour chercher Mme Vedekind et l'emmener au parquet, s'attendrissant sur le sort des deux jeunes gens qui vont se trouver séparés pour la vie, et préférant à sa propre réhabilitation le bonheur de sa fille qu'assure son mariage avec Herbert. Dans un mouvement presque sublime, Bulau affirme la toute-puissanée de l'amour paternel et il renonce à son honneur pour une plus haute, pour une plus pure satisfaction : le bonheur de son enfant ! Ainsi Jeanne et lui se donnent la main dans un réciproque mouvement et bénissant la tête des chers êtres sortis d'eux-mêmes, leur chair et leur sang, ils proclament la souveraineté de l'amour !

J'ignore quelle sera la destinée de cette pièce, et je ne crois pas pour ma part, qu'elle puisse avoir une longue fortune. Cela est vraiment trop distant du théâtre de *digestion*, dont nous parlions dans une de nos dernières chroniques. Cela est trop sérieux, trop grave, trop pur, trop différent surtout, faut-il le dire, des habituelles images d'alcôve et des déshabillés d'adultère, des coucheries d'hôtel meublé auxquelles nous ont habitués les auteurs à la mode et

qui sont toujours sûres de faire recette. Quand donc en aurons-nous fini avec ces petites chroniques de la galanterie parisienne, découpées en trois actes. Si une pièce comme cette *Jeanne Vedekind* avait l'heur de réussir auprès du grand public, ce serait la preuve, la seule preuve certaine, qu'il se détache de ses plaisirs favoris. Songez donc! Nul excitant en cette pièce, nul hors-d'œuvre! Pas même un décor, pas même une toilette pour exciter la curiosité des femmes... Surtout... oui surtout, pas le plus petit ragoût pornographique!... Rien de tout cela, mais une passion ou plutôt deux passions profondes et qui vont progressant de l'observation intérieure et poignante, mais poignante pour ceux-là seulement qui sont habiles à discerner les mouvements de l'âme... Une très belle et très noble chose, où l'influence du théâtre d'Ibsen est manifeste, surtout par la simplicité, par la nudité des moyens employés, par l'absence de tout hors-d'œuvre, de tout trait, de toute déclamation, de toute fioriture, de tout ce qui fait le succès immédiat, l'applaudissement brusque de tout ce qui abuse et trompe, de tout ce qui est faux et frelaté. Etle public d'ailleurs est tellement gâté, son jugement est à ce point faussé par le succès des œuvres courantes et dénuées de littérature, qu'il se trouve décontenancé, déconcerté en présence d'une œuvre de cette force, même quand elle lui est présentée par la plus illustre et la plus choyée des comédiennes.

Remercions donc, une fois encore, Mme Sarah Bernhardt pour ce bel effort d'art. Remercions-la comme directrice pour avoir monté cette pièce remarquable, comme interprète, pour nous avoir montré une nouvelle face, inédite mais saisissante, de son beau talent, avec une simplicité de moyens dans l'interprétation qui n'a d'égale que celle de l'auteur dans la création. Joignons enfin aux noms de la grande artiste et de M. Félix Philippi, l'auteur, celui de M. de Max qui a fait du caissier Bulau une création inoubliable. M. de Max, je l'ai dit bien des fois, est le plus déconcertant des interprètes, capable des pires erreurs et des plus belles créations. Rappelez-vous le Stropiat dans *Francesca da Rimini*. La figure de Bulau telle qu'il nous l'a dessinée, par un jeu tout intérieur, par des moyens d'une sobriété surprenante, est de cette force et de cette qualité... Et quand on songe que le même artiste... mais je m'arrête, car il importe aujourd'hui de ne pas mêler l'absinthe au miel. M. de Max cette fois, s'est montré un grand comédien.

PAUL FLAT.



LES MUSICIENS DE VERLAINE

Il me semble qu'on pourrait distinguer trois principaux genres de poésies au point de vue de leur mise en musique. Certains sentiments sont si imprécis, si subtils, si délicats, que les mots ne sauraient les traduire parfaitement : l'art du poète est de suggérer ces sentiments plutôt que de les exprimer, et c'est ce domaine de l'inexprimé en dehors des mots qui sera le domaine du musicien. Mais ce pouvoir expressif des mots ne s'arrête pas seulement à ce qui est trop imprécis ; il s'arrête également à ce qui est trop précis ; les vocables ne donnent des sensations visuelles qu'une idée imparfaite et la musique qui possède elle aussi un pouvoir descriptif viendra là s'ajouter pour compléter l'image esquissée par le poète.

Enfin il est possible que la poésie ne suggère ni sentiment très intime, ni vision extérieure; elle demeure alors dans le domaine propre des mots, dans le domaine des idées et des sentiments qu'ils peuvent entièrement traduire ; elle est purement lyrique ; elle est déjà un chant, et la musique ne se substitue à la déclamation que pour accentuer plus fortement le caractère de ce chant; son but est de s'unir aussi étroitement que possible à la parole en agissant dans le domaine de celle-ci, au lieu de chercher à étendre ce domaine tantôt dans le sens de l'imprécis, tantôt dans le sens de la précision. Verlaine et ses musiciens ont donné inégalement des exemples de ces trois manières, et bien qu'en fait il ne soit pas toujours facile de les délimiter exactement, bien qu'elles puissent être toutes employées pour le même poème, elles demeurent néanmoins assez distinctes pour pouvoir être observées à propos du poète des *Fêtes galantes* et de *Sagesse*.

Pourtant on trouve peu de pièces de *Sagesse*, mises en musique, et ce ne sont pas les plus caractéristiques du livre, mais celles qui se rapprochent le plus de l'art habituel, tout de nuance et d'allusion, de Verlaine. C'est que des poèmes comme le « Bon chevalier masqué qui chevauche en silence », comme « O! mon Dieu vous m'avez blessé d'amour » atteignent à une telle nudité de pensée dans leur grandeur et leur simplicité, qu'un rehaut de plain-chant leur conviendrait en quelque sorte mieux qu'une harmonisation moderne, et que la profondeur des harmonies devrait toujours être subordonnée à l'unité de l'ensemble. Mais en dehors de *Sagesse*, il est quelques pages purement lyriques où le musicien n'a cherché qu'à souligner la déclamation parlée. Presque toute la suite des *Chansons grises* de Reynaldo Hahn en est un exemple. De même l'*Offrande* :

Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches.

La musique y suit la déclamation d'aussi près que

possible, soutenue seulement de quelques accords et elle la suit même de si près que cela n'est presque plus de la musique. Il a fallu l'extraordinaire sensibilité d'un Claude Debussy pour concilier ces contraires. Lui aussi remplace les phrases faciles de la mélodie à l'italienne par une déclamation lyrique, mais cette déclamation n'est jamais banale et loin de devenir prosaïque elle conserve toujours une musicalité exquise. Et par surcroît l'harmonisation suggère une émotion intime ou bien un décor extérieur. Tantôt cette suggestion est obtenue par le travail délicat des harmonies ainsi que dans le *Clair de lune* et dans la première pièce des *Ariettes* : *C'est l'extase langoureuse*; tantôt l'artiste mêle aux syncopes de l'accompagnement une sorte de chant lointain de flûte, ainsi que dans la pièce des *Fêtes galantes* (1) : *En sourdine*; tantôt aussi c'est par le rythme combiné avec l'effet des accords qu'il évoque ses bizarres *Fantoches*, Scaramouche et Pulcinella. Il fait de même dans *Mandoline* où le bruit léger des pizzicati soutient le chant et dans les *Chevaux de bois* où la rapidité des accords arpégés donne si bien l'impression du tourbillon un peu fou de la fête. C'est parmi tant de choses admirées de Claude Debussy, l'une des mieux réussies. L'originalité des accords parfaits s'enchaînant par suite de quintes, l'opposition du chant si franc : *Tournez, tournez, bons chevaux de bois*, qui revient successivement en des tons divers, avec l'originale déclamation des autres strophes, le crescendo évoquant les cuivres, le curieux finale assourdi et ralenti font de cette œuvre l'une des plus frappantes parmi les œuvres anciennes du musicien qui devait s'affirmer ensuite dans *Pelléas*.

Gustave Charpentier, qui s'est emparé de la même pièce, a surtout voulu mettre en évidence le caractère populaire et forain du poème. Cela lui convenait tout à fait et c'est également à mon sens l'une de ses meilleures mélodies. Les moyens qu'il emploie sont plus directs que ceux de Debussy; il ne transpose pas les musiques des parades; il les copie presque, et à procéder de la sorte l'intervention de l'artiste diminue singulièrement. Pourtant il garde une telle couleur, un tel entrain, une telle verve d'un bout à l'autre des *Chevaux de bois*, qu'on ne peut le qu'admirer. Mais presque toujours le cadre de la mélodie est trop étroit pour Charpentier. Quand il s'y enferme ses qualités les plus précieuses disparaissent. Il pense pour l'orchestre et les chœurs, et il se limite difficilement à un chant soutenu d'accords. Il ne s'en tient pas au cadre qui lui est fourni par le poème : celui-ci n'est pour lui qu'un point de départ, qu'une fenêtre ouverte sur un horizon qu'il élargit infiniment. Rarement une seule voix lui suffit : les sentiments complexes qui demeurent inexprimés et sous-entendus, il a besoin de les préciser à l'aide de chœurs. Il le fait pour la *Veillée rouge*, pour la *Ronde des compagnons*, pour l'*Impression fausse*. Aussi s'écarte-t-il souvent assez loin du poète. Rien n'est plus menu que les vers de Verlaine :

> Dame souris trotte
> Grise dans le noir...

L'*Impression fausse* de G. Charpentier est au contraire une page quasi tragique. La plainte discrète cachée dans le poème, il la grandit en un cri de douleur, donnant ainsi libre cours à son tempérament violemment passionné. Quand il s'agit donc d'être simplement charmant et mélancolique, il est moins habile C'est ce qui arrive pour la *Sérénade à Watteau*. L'orchestre de harpes, de mandolines et de flûtes, malgré sa couleur séduisante, ne parvient pas à compenser ce que le chant a de trop grave et de trop large. En réalité Gustave Charpentier a rarement interprété Verlaine: il n'a guère interprété que Gustave Charpentier.

Cet interprète délicat qu'il fallait à Verlaine, c'est en Gabriel Fauré qu'on le trouve vraiment. C'est lui qui, sur les vers de la sérénade à Watteau:

> Votre âme est un paysage choisi,

écrira l'une des plus jolies mélodies de l'école française contemporaine, imaginant de faire entendre à l'accompagnement un menuet mélancolique, évocateur du siècle des fêtes galantes, tandis que la voix détaille exquisément les vers exquis du poète. Ainsi le musicien prolonge le sens des mots et exprime tout ce que ceux-ci contiennent d'inexprimé. Cet art est par-dessus tout celui de Gabriel Fauré. Au contraire de Charpentier, il est par excellence compositeur de musique de chambre. C'est le musicien des intimités. Le poète indiquait le rêve à faire : il le suscite à l'aide de ses harmonies ouatées où l'ombre de Schumann s'allie à la grâce française. Nombreux sont les poèmes de Verlaine qui l'ont tenté. Ses deux recueils, celui de la *Bonne chanson* et celui des *Cinq mélodies*, sont de ceux auxquels on revient constamment. Et presque toujours l'accompagnement demeure évocateur d'imprécis. Rarement il est descriptif comme dans *Mandoline*. Encore est-ce là une impression musicale et non une impression visuelle. Gustave Charpentier à côté du poème de Verlaine, construit un autre poème d'orchestre; Claude Debussy lui-même fait chanter entre les strophes quelque mélancolique tra, la, la, la, qui voudrait être indifférent ; Gabriel Fauré n'ajoute rien au texte, mais il en prolonge l'impression musicalement.

Ce ne sont pas les seuls musiciens de Verlaine.

(1) E. Fromont, éditeur.

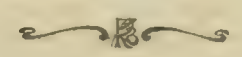
M. Charles Bordes a publié tout un recueil de mélodies sur ses vers. Lui, de même, se contente de soutenir la voix d'harmonies choisies. La monotonie même du rythme, comme dans le *Paysage vert*, est l'un des plus sûrs moyens de fixer l'impression dans l'esprit de l'auditeur. Ailleurs, dans la poésie *Sur un vieil air*, il fait entendre le charmant « Plaisir d'amour ne dure qu'un moment »; ailleurs encore dans « Le son du cor s'afflige vers les bois », il évite l'effet facile d'une imitation de refrain de chasse. Le regretté Ernest Chausson avait également harmonisé Verlaine. *L'Apaisement*, pour être une des rares choses qu'il ait composées sur les vers de celui-ci, n'en est pas moins l'une des plus belles. Reynaldo Hahn, Fauré, d'autres ont pris pour thème cette pièce :

La lune blanche
Luit dans les bois...

Nul n'a aussi pleinement réussi qu'Ernest Chausson. Le charme un peu franckiste des accords, le charme prenant de la phrase chantée, tout concourt à faire de cette œuvre une chose inoubliable. Aussi n'est-ce pas un mince mérite pour les versions qu'ont données du même poème, MM. Sylvio Lazzari, E. von Brucken-Fock (1) et Joseph Ryelandt, de pouvoir être goûtées à côté de celle de Chausson. C'est que Verlaine, mieux que tout autre poète peut-être se prête admirablement à la musique. Peu à la musique descriptive sans doute, malgré l'exemple des *Chevaux de bois*, mais beaucoup à la musique suggestive de rêves et de sentiments, qui est sinon toute la musique, du moins ce qu'elle a de plus immédiatement captivant. L'art de Verlaine tout de nuance, d'imprécis, d'inexprimé, est trop voisin de celui du musicien pour que celui-ci n'en profite pas. Aussi les rencontres sont nombreuses. J'en ai déjà signalé quelques-unes. Il en est d'autres. M. René de Castéra et M. Gabriel Fabre ont pris tous deux pour thème le *Colloque sentimental*, le premier pour écrire une mélodie très expressive, l'autre pour broder à côté une pièce libre parallèle au poème. Debussy, Charpentier et Fauré ont de leur côté écrit tous trois des mélodies sur la pièce initiale des *Fêtes galantes*. C'est un engouement dont on ne peut que se féliciter. Les musiciens ont si souvent collaboré avec des rimeurs exécrables qu'on est heureux de les voir une fois au moins choisir un vrai et grand poète.

TRISTAN LECLERE.

(1) Éditeur de la *Vie Musicale*.



LA PROPRIÉTÉ INTELLECTUELLE EN RUSSIE

L'année 1903 a été marquée par une tentative intéressante en vue d'obtenir la protection, au moins partielle, des auteurs français en Russie. Il s'agit du court voyage fait à Saint-Pétersbourg dans cette intention par le président de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques, M. Alfred Capus, et le président de la Société des Gens de lettres de Paris, M. Marcel Prévost.

Les journaux français et russes ont consacré nombre d'articles à cette démarche, et le *Temps*, a reproduit les passages essentiels du rapport que MM. Capus et Prévost ont présenté sur leur mission au ministre de l'Instruction publique de France. Les membres du Congrès de Weimar pourront, en particulier, consulter ce travail dans le numéro du *Droit d'auteur* du 15 juillet 1903. Je n'indiquerai donc ici que brièvement le dessein poursuivi par les deux écrivains français, afin de pouvoir parler davantage des conséquences de leur démarche en m'aidant de renseignements et de documents inédits.

Dans mes rapports successifs aux divers congrès de notre Association littéraire et artistique international, j'ai dit quel était l'état actuel de la législation russe, ce que nous pouvons attendre de la nouvelle loi sur la propriété intellectuelle, soumise, depuis quatre ans, à la délibération du Conseil de l'Empire et quelles sont les clauses favorables au droit sur la traduction des auteurs étrangers. J'ai fait ressortir l'insuffisance des garanties dans la nouvelle loi russe pour les œuvres dramatiques et artistiques des étrangers et montré, enfin, que seul le livre pourra être protégé en vertu de l'article 10, stipulant que « les œuvres éditées simultanément en plusieurs langues sont reconnues comme originales en toutes ces langues ». Je prie les membres du présent congrès de se référer, pour plus amples détails sur cette dernière question, dans le rapport que j'ai présenté au Congrès de Heidelberg en 1899.

Je noterai seulement ici que M. Prévost, en sa qualité de président de la Société des Gens de lettres, s'est plus spécialement occupé, durant son voyage avec M. Capus, de la protection des œuvres étrangères publiées en librairie et qu'il espère pouvoir assurer dès à présent cette protection à ses compatriotes en leur faisant éditer, en Russie, la traduction de leurs œuvres avant l'apparition du texte original en France. Or, les sujets russes eux-mêmes, Polonais, Allemands, Arméniens, ont cherché en vain, jusqu'ici le moyen de se prémunir contre la traduction russe non autorisée de leurs œuvres publiées en *Russie même*. C'est également le cas des nationaux dont le

texte russe a été traduit sans autorisation en polonais, allemand ou français à l'intérieur de l'Empire. Les tribunaux leur ont toujours donné tort; notamment l'arrêt du Département de cassation du Sénat dirigeant, rendu en 1891, sanctionne le droit de chacun de traduire toute œuvre éditée en Russie sans l'autorisation de l'auteur (art. 18 du supplément à l'art. 420, remarque 2, du t. X, p. 1).

Ma propre expérience m'a démontré l'inanité de ces combinaisons. Il y a bien des années, j'ai essayé la publication en russe des romans d'Emile Zola, d'Alphonse Daudet, etc., avant l'apparition du texte français, et chaque fois de nombreuses traductions concurrentes surgissaient, aussitôt la publication du texte original. Bien plus : je m'étais entendu avec un périodique de Moscou pour y insérer la traduction des lettres inédites adressées par Ivan Tourguénieff à ses amis français, ainsi que mes commentaires, avant leur apparition en France. Tourguénieff était Russe, j'ai publié ses lettres françaises avec l'autorisation de ses correspondants et de ses ayants droit, ce qui n'a pas empêché les autres revues russes de publier, sans autorisation, des traductions de ces pages d'un auteur russe et de mettre à contribution mes commentaires, tandis que des éditeurs les ont réunis en deux éditions différentes avant même que le volume français ait été publié à Paris. Malgré tout, je n'ai pas cru devoir, et pour cause, engager à ce propos une action en justice, et je doute fort que le jour où les auteurs français voudront y recourir, ils soient plus heureux que leurs confrères russes, contrairement aux assurances reçues à Saint-Pétersbourg par l'actif président de la Société des Gens de lettres de Paris.

L'intervention de M. Alfred Capus me semble plus opportune : d'abord la loi russe projetée est loin de garantir aux étrangers la propriété des œuvres dramatiques et musicales au même titre que le volume. Ensuite, il est en Russie une institution, la Société des auteurs et compositeurs dramatiques de Moscou, qui n'a pas son équivalent parmi les associations des Gens de lettres : aucune ne s'occupe de la défense du droit d'auteur de ses membres. Par contre, grâce à ses efforts constants de trente ans, une jurisprudence s'établit, qui donne aujourd'hui force de loi aux statuts de cette Société, tandis que les autres corporations littéraires et artistiques continuent de demeurer sous le régime du règlement suranné de 1830. Au cas où la Société de Moscou consentirait à admettre parmi ses membres les auteurs et compositeurs dramatiques étrangers, ceux-ci pourraient donc être efficacement protégés en Russie, malgré l'insuffisance de la législation présente ou à venir, et en dehors même d'une convention littéraire internationale. Il suffirait à cette fin d'insérer dans les statuts de la Société de Moscou un article additionnel autorisant l'admission des étrangers et de le faire ratifier par les autorités russes. C'est avec l'intention de proposer cette combinaison — avec la réciprocité de la protection des auteurs russes en France — que M. Capus s'est rendu en Russie, muni d'un projet d'article que j'ai rédigé avec mon collègue M. Harmand. En même temps, j'ai averti de la mission de M. Capus le président de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques de Moscou, M. Schpajinsky, dont la réponse faisait prévoir un aimable accueil.

Mais le hasard, toujours propice à l'auteur de la *Veine*, fit qu'il n'eut pas à demander à la Société de Moscou la modification de ses statuts, car deux jours après son arrivée, avec M. Prévost, à Saint-Pétersbourg, un nouveau syndicat : « l'Union des écrivains dramatiques et musicaux » tenait sa première réunion; ses statuts ne faisant pas allusion à la nationalité des membres, elle put recevoir d'emblée les présidents des deux grandes Sociétés de Paris. J'aurais préféré que les circonstances eussent moins bien servi les projets de M. Capus, qu'il eût dû pousser jusqu'à Moscou et réaliser, dans la mesure du possible, son intention première. Il est à noter, en effet, que la Société fondée à Saint-Pétersbourg ne saurait avoir immédiatement l'autorité et les moyens d'action de sa congénère de Moscou. Celle-ci compte plus de 700 membres, parmi lesquels les plus renommés dramaturges russes; elle possède une puissante organisation et ce sont ses statuts à elle qui, en l'absence d'une législation régulière, ont toute la valeur d'une loi devant les tribunaux de l'Empire. Un arrangement avec elle aurait donc eu une efficacité certaine et immédiate. Il est vrai que son effort de trente ans devrait profiter au nouveau syndicat, la jurisprudence étant applicable, je présume, à tous les auteurs russes qui s'en réclament. Mais voyez les inconvénients : dans son dernier rapport annuel sur la situation financière, le Comité de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques de Moscou se plaint de la confusion créée par l'existence de deux sociétés similaires, confusion dont profitent déjà certains impresarios pour ne payer de droits ni à l'une ni à l'autre de ces sociétés. Cette situation n'est point pour faciliter la tâche, déjà suffisamment malaisée, de la Société de Moscou, et il est évident que celle-ci verrait peu favorablement les étrangers venir ajouter encore à la confusion.

Quoi qu'il en soit, une surprise plus désagréable attendait les délégués français à peine rentrés à Paris, tout satisfaits de l'accueil chaleureux de leurs confrères de Saint-Pétersbourg et du résultat si rapide qu'ils croyaient définitivement acquis. Les journaux russes publièrent un communiqué officiel de l'Union

des auteurs dramatiques et musicaux où on lit ceci :

« Les journaux ont donné la nouvelle de l'admission des dramaturges français en qualité de membres de l'Union. Cette nouvelle est interprétée dans le sens de la restriction de la liberté de traduire en langue russe les œuvres dramatiques étrangères. Il est exact que des membres de la Société des auteurs dramatiques français avaient exprimé le désir d'être reçus membres de notre Union en proposant aux auteurs dramatiques russes de faire partie, à leur tour, de la Société française; mais le bureau de l'Union n'a pas encore résolu, en principe, la question du droit, pour les auteurs dramatiques étrangers, d'être membres de l'Union russe des auteurs dramatiques. Toutefois, dès à présent, l'échange de vues entre les membres du bureau a fait ressortir ce fait qu'au cas même où l'entrée des écrivains français dans l'Union serait reconnue comme régulière et conforme aux statuts, cela ne préjugerait nullement dans un sens positif la possibilité de *restreindre la liberté de la traduction* des œuvres étrangères en langue russe. Cette question, fort complexe, exige, au contraire, beaucoup de circonspection et une étude préalable approfondie. En tout cas, quelle que soit la solution qui intervienne, le bureau de l'Union croit devoir déclarer que les intérêts des membres russes de l'Union demeureront toujours au premier plan. »

En d'autres termes, après avoir accueilli avec enthousiasme la proposition de MM. Capus et Prévost, avoir même dûment reçu ces derniers membres de l'Union et, à leur suite, d'autres écrivains français, le bureau se demande s'il en avait juridiquement le droit ; ensuite, il affirme la prééminence des intérêts des membres russes qui s'occupent de traduction non autorisée au détriment de ces mêmes collègues étrangers qu'on venait d'admettre. Dans une courte observation, un grand journal de Saint-Pétersbourg, le *Novoié Vremia*. s'exprime sans ambages sur la véritable signification du « communiqué » dans cette phrase lapidaire : « Le Bureau de l'Union s'effraye évidemment devant le tort qui sera fait à nos plagiaires nationaux après l'admission de confrères français en qualité de membres effectifs, les premiers ne pourront plus s'approprier aussi aisément le bien d'autrui. »

De fait, l'admission, temporaire ou définitive, d'un auteur français, de M. Mirbeau en l'occurrence, n'a pas empêché la double traduction illicite de son œuvre récente : *Les affaires sont les affaires*, à la fois par une revue et par un journal de Saint-Pétersbourg Le comble, c'est que le correspondant parisien de ce journal, les *Novosti*, a traité avec M. Mirbeau et que ce n'est point sa traduction autorisée qui a été publiée par la gazette à laquelle collabore le traducteur mais une autre, ou plutôt une adaptation où la pièce de M. Mirbeau se trouve écourtée de tout un acte. Mieux, ou pis: malgré l'opposition de M. Mirbeau, le directeur d'un théâtre de Moscou a annoncé la prochaine représentation de la pièce, et lorsque l'auteur exprima, dans une lettre rendue publique, son indignation véhémente à l'adresse du directeur, c'est ce dernier, par un renversement des rôles plaisant, qui poursuivit l'auteur spolié en dommages intérêts de 100.000 francs pour calomnie.

On voit combien aléatoires sont les arrangements conclus entre personnes ou groupements privés en l'absence d'une loi précise ou d'arrêts en tenant lieu. Au fond c'est le directeur qui a raison ; pourquoi lui ferait-on un grief particulier, lorsque la contrefaçon est légale, encouragée même « dans l'intérêt général de la société russe. »

Ces incidents ont provoqué de vifs commentaires, tant dans la presse française que dans la presse russe, et j'ai eu personnellement les honneurs d'un interview dans un journal parisien (voir *Gil Blas*, 4 juillet 1903). Si je signale ce dernier article, c'est afin de ne pas revenir sur les explications qu'il contient quant à la véritable voie à suivre pour obtenir enfin la protection efficace des auteurs étrangers en Russie. D'ailleurs les membres de l'Association littéraire et artistique internationale connaissent, par mes rapports précédents, la solution que j'ai été chargé de faire prévaloir auprès des autorités et de l'opinion publique de la Russie ainsi que les résultats que j'ai pu obtenir. Nous devons poursuivre nos efforts dans le même sens : continuer à demander à la Russie, pendant qu'il est temps, de bien vouloir amender sa nouvelle loi et nous pouvons à cet effet reprendre le vœu que j'avais proposé au Congrès de Heidelberg en 1899 et qui a été adopté à l'unanimité.

Est-ce à dire toutefois que la démarche de nos deux confrères MM. Alfred Capus et Marcel Prévost soit condamnée à demeurer stérile ? Au contraire on doit les remercier vivement de la peine qu'ils ont prise, dans l'intérêt des auteurs de toutes les nationalités, de susciter en Russie un nouveau mouvement en faveur de nos droits. S'ils n'ont pas suivi entièrement la manière de procéder que j'ai eu l'honneur de leur indiquer, s'ils ne se sont pas souvenus des résultats obtenus au cours de mes missions j'ai, quant à moi, le réel plaisir de constater que leur intervention a aidé beaucoup pour préparer le triomphe prochain de nos justes revendications. Ils ont su provoquer de nouvelles adhésions dans la partie influente de la presse russe, ainsi que dans les cercles officiels, et nous apprenons par leur rapport que les deux ministres directement intéressés ont formellement promis leur appui moral. Le moment est donc propice pour soumettre à la bienveillante

attention des autorités russes le vœu que nous avons à plusieurs reprises exprimé et dont une partie seulement a reçu satisfaction,

Il me reste à parler de la plus curieuse conséquence du voyage de MM. Capus et Prévost à Saint-Pétersbourg. A la suite des incidents relatés tout à l'heure, des jurisconsultes russes, interrogés par l'Union des auteurs dramatiques et musicaux, ont cherché le moyen de protéger les auteurs étrangers en Russie contre la liberté de la traduction et contre l'exploitation illicite des manuscrits non publiés. On sait que ces dernières appropriations sont assez fréquentes en Russie. L'avis de ces savants juristes MM. Bykhovsky, Karabtchevsky et Sliozberg, vient d'être publié par la *Revue judiciaire* de Saint-Pétersbourg.

M. Bykhovsky déclare tout d'abord qu'en l'absence de toute clause limitative de ses statuts, l'Union des auteurs dramatiques de Saint-Pétersbourg peut parfaitement admettre les étrangers parmi ses membres. Une fois admis, ils peuvent jouir de la même protection que les nationaux, puisque l'art. 1 du Règlement en vigueur sur la propriété littéraire n'exclut pas, lui non plus, expressément les étrangers, mais dit simplement : *tout auteur* jouit etc; tandis que dans le IIIe chapitre du même règlement, concernant la propriété musicale, il est spécifié que seuls, « les auteurs russes ou séjournant en Russie en jouissent. Ensuite, la législation russe assure, en général aux étrangers les droits de posséder, de contracter des engagements, etc, au même titre qu'aux nationaux Et la jurisprudence consacre, dans la plupart des cas, ce principe. D'où il résulte que l'Union de Saint-Pétersbourg est en mesure de protéger les droits de ses membres étrangers sur leurs œuvres dramatiques originales ou traduites (si la traduction est faite par eux-mêmes).

En raison de la restriction signalée, la question de la propriété musicale des étrangers est plus complexe. Vu toutefois l'art. 43 du Règlement (œuvre musicale accompagnée de paroles), on peut espérer que les tribunaux se prononceront également en faveur des étrangers, auteurs d'opéra, d'opérettes etc. Mais, conclut textuellement M. Bykhovsky, pour éviter tout malentendu on doit prévenir les membres étrangers de l'Union que leur droit de traduire leurs œuvres eux-mêmes n'exclut point, en vertu de notre législature (art. 16 et 18 du Règlement), celui des autres personnes de traduire les mêmes œuvres et sans rémunérer l'auteur ».

Voici une conclusion qui ne me semble pas cadrer avec le reste de la consultation : ainsi tous les droits des auteurs étrangers se réduisent à la propriété de la seule traduction qu'il aura faite de son œuvre. Quant au reste, on s'en remet à l'appréciation des tribunaux. C'est l'avis de l'avocat-conseil même de l'Union des auteurs dramatiques.

M. Karabtchevsky « adhère entièrement » à la thèse de M. Bykhovsky en spécifiant en outre que l'œuvre dramatique et musicale est, par son caractère particulier, une création toute personnelle et son traducteur ne saurait apporter rien de nouveau dans le mouvement, la mise en scène et les autres indications scéniques. Auteurs et compositeurs dramatiques, russes ou étrangers, doivent donc jouir d'une égale protection en vertu de l'art. 1 du Règlement sur la propriété littéraire. Il est convaincu enfin que les tribunaux et la société russes se prononceront en faveur du droit des auteurs étrangers, car il répond au minimum des exigences de l'équité, et le temps est venu de les satisfaire,

M. Sliozberg diffère quelque peu d'opinion avec ses confrères. Il commence par déclarer que la loi russe ne garantit point aux auteurs étrangers la propriété de leur œuvre dramatique. On ne saurait se prévaloir du silence du Règlement sur la propriété littéraire pour protéger les œuvres dramatiques des étrangers en vertu de l'art. 1684 du Code pénal où il n'est fait aucune restriction sur la nationalité. On doit s'attendre, au contraire, à ce que la justice criminelle se prononce pour la non application de cet article en faveur des étrangers, car les œuvres de ces derniers ne sont pas expressément protégées par le Code civil. Néanmoins, étant donné que la loi protège toute œuvre qui *se réalise* en Russie, sans distinguer la nationalité de l'auteur, qu'ensuite l'ayant droit de l'étranger jouit de la même protection (voir l'art. 49 du Règlement), que la liberté d'éditer une œuvre dramatique n'implique point le droit de sa représentation sur la scène et qu'enfin la censure ne saurait utiliser, en vertu de l'art. 84 du Règlement de la Censure, la représentation d'une pièce traduite d'après le manuscrit non édité, comme contraire au droit personnel, M. Sliozberg conclut à la possibilité de protéger en Russie les œuvres dramatiques étrangères, à la condition que l'auteur soumette à l'autorisation de la censure son texte original idédit.

M. Plustchevsky-Plustchik, rédacteur en chef de la *Revue Judiciaire*, et lui-même juriste de valeur, commentant l'avis de ses trois confrères, fait remarquer que le problème posé ne pourrait être actuellement résolu que par la pratique judiciaire, secondé par des mesures d'un caractère administratif. Mais il me semble que le rédacteur en chef de la *Revue Judiciaire* se contredit lorsqu'il affirme que la confusion qui règne dans la législation russe quant à la propriété dramatique s'applique indifféremment aux nationaux et aux étrangers. Il dit que cette situation ne pourrait être élucidée que par la jurisprudence à venir et il constate lui-même que, grâce

aux efforts de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques de Moscou, on est parvenu par l'application de l'art, 1684 du Code Pénal, — comme je l'ai établi plus haut, — à protéger efficacement les *auteurs russes*. Il est vrai qu'il cherche ensuite à faire ressortir seulement la possibilité d'empêcher la traduction illicite des œuvres *inédites* des étrangers, n'espérant évidemment pas leur faire accorder par les tribunaux la protection de la totalité de leurs droits. Quoi qu'il en soit, l'argumentation touchant à l'inviolabilité de la propriété des étrangers sur leurs œuvres inédites, ressort comme la plus probante, et les moyens qu'elle contient comme les plus certains.

Avant sa publication en librairie, dit M. Plustchevsky, le manuscrit est « une propriété *sui generis* qui jouit, comme tout autre bien, de la protection de nos lois, indépendamment de son appartenance à un sujet russe ou étranger. La traduction faite sur le manuscrit ne constitue donc pas seulement la violation du droit d'auteur, mais encore du droit de simple propriété ». Et plus loin : « Le procédé employé par le délinquant pour se procurer illicitement le manuscrit caractérisera le délit : vol, escroquerie, abus de confiance, ou, enfin, d'après notre nouveau Code pénal, violation du droit d'auteur qui, dans l'art 620, est définie comme l'appropriation, en totalité ou en partie, de la propriété littéraire, musicale ou artistique d'autrui. » Et afin de réprimer préventivement ce délit M. Plustchevsky-Plustchik fait un devoir à la censure, organe du gouvernement, de sauvegarder les intérêts de l'auteur et de ne pas autoriser, sous peine de tolérer un attentat contre la propriété, la représentation de la traduction illicite faite d'après le manuscrit.

Telle est la thèse des quatre juristes russes en faveur de la protection des écrivains étrangers en Russie, des auteurs dramatiques en particulier, sous la législation actuelle. Or, si ingénieux que soient les moyens préconisés, on doit se demander, sauf pour celui de M. Plustchevsky touchant à la traduction des œuvres inédites et qui paraît réalisable, comment les hommes les plus compétents en la matière ont pu se trouver en flagrant désaccord avec d'autres spécialistes jouissant d'une autorité incontestable, tels que MM. de Martens Spassovitch, Pobedonostsev Scherschenevitch, etc, etc ? Comment, surtout, négligent-ils les solutions qu'ont données déjà les tribunaux russes à la plupart des questions qu'ils soulèvent ? Bien plus : On sait (voir mes rapports de 1894, 1895, 1897 et 1899 qu'en 1894 a été nommée par le gouvernement imperial une commission de la révision du Code russe comprenant parmi ses membres les lumières de la science juridique russe. Présidée par M. Mouraviev, ministre de la Justice, elle a demandé la collaboration directe à toutes les compétences et a provoqué, quant à la question de la propriété intellectuelle, les avis de toutes les corporations intéressées. Elle a bien voulu également prendre en considération les travaux de la Commission spécialement nommée par l'Association littéraire et artistique internationale, au point de les citer, comme documents particulièrement consultés, dans l'exposé des motifs du projet de loi qu'elle a rédigé sur la propriété intellectuelle. Et je rappelle ici la lettre de remerciements que j'ai eu l'honneur de recevoir à ce propos du chancelier de la commission impériale. Ceci est pour montrer combien éclectique et réel était le souci de ses membres de s'entourer de tous les éléments pouvant éclairer sous ses faces diverses le problème posé.

Or, dès le préambule de l'exposé des motifs du projet de loi, un fort volume, résultat de cinq années de travail nous lisons sur la question qui nous préoccupe cette phrase nette et catégorique : « Vu l'absence de conventions littéraires internationales, on a aujourd'hui en Russie toute latitude de traduire et de reproduire les œuvres littéraires et répéter les œuvres musicales et artistiques des auteurs étrangers. » Nous trouvons encore dans l'exposé qui accompagne l'art. 10, dont j'ai parlé, les lignes suivantes : » *D'après la loi en vigueur commentée par le Sénat dirigeant* arrêt du Département civil de cassation de 1891, n° 13) *chacun peut traduire tout ouvrage en d'autres langues sans l'autorisation de l'auteur*. Exception n'est faite qu'en faveur des ouvrages demandant des recherches scientifiques personnelles ; en ce cas l'auteur conserve le droit exclusif sur la traduction, à condition de déclarer, au moment de la publication du livre, son intention de jouir de ce droit et de présenter sa traduction avant l'expiration du délai de deux ans à dater du jour de sa délivrance par la censure du permis de mettre en vente l'original ».

« La pleine liberté de traduire les œuvres d'autrul est injuste, ajoute le rédacteur de l'exposé des motifs. Comme il a été déjà expliqué, on doit reconnaître à l'auteur d'une œuvre littéraire le droit exclusif d'en jouir et d'en disposer. Après avoir montré que la législation actuelle admet elle aussi ce principe, le rédacteur fait ressortir que la traduction fait partie intégrante et découle du droit d'auteur. Et il poursuit : « En Russie, la liberté laissée à la traduction cause à l'auteur de graves dommages. L'Empire russe comprend des provinces et des régions habitées par des populations de dialectes divers. Lorsqu'un ouvrage écrit dans l'une de ces langues présente de l'intérêt, *il est traduit aussitôt après sa publication en d'autres langues sans autorisation et rémunération de l'auteur* ; ainsi le texte russe est traduit en polonais ou en allemand et *vice versa*. C'est pourquoi la reconnaissance à l'auteur du droit exclu-

sif sur la traduction apparait comme particulièrement importante. »

Je l'ai dit : les sujets russes ne sont pas garantis, à l'intérieur même du pays, contre la traduction non autorisée, à plus forte raison les étrangers.

Ces considérations ont donc amené la Commission à rédiger l'article 10, comprenant le paragraphe sur la simultanéité de publication en plusieurs langues, et un autre paragraphe d'après lequel « l'auteur d'une œuvre publiée en Russie, ainsi que le sujet russe qui a publié son œuvre à l'étranger, jouissent du droit exclusif de traduction en d'autres langues. » C'est là une demi-mesure, faite pour mécontenter à la fois les adversaires et les partisans de la liberté de traduction, pour compliquer davantage la question et perpétuer les divergences manifestées dans le sein même de la Commission de rédaction du Code Civil.

Les raisons que font valoir les juristes nommés tout à l'heure, des membres de la Commission impériale les ont déjà présentées avant eux, avec cette différence capitale que, de l'esprit général des lois russes, favorable aux étrangers, ils conclurent à la nécessité logique d'accorder *à l'avenir* et par une clause expresse, aux auteurs des autres pays, les mêmes droits qu'aux nationaux. En vue de quoi ils proposèrent de supprimer, dans l'article 2 de la nouvelle loi les mots : « en Russie » dans l'article 10 « publiée en Russie ainsi que le sujet russe qui a publié son œuvre à l'étranger » et enfin supprimer entièrement l'article 16. La majorité de la Commission, pour des raisons d'intérêt général, n'a pas admis ces modifications, et n'a donné que partiellement satisfaction aux membres partisans du droit d'auteur des étrangers ; désormais on ne pourra plus reproduire le texte original d'une œuvre étrangère (art. 16) ; sa traduction pourra être protégée par sa publication simultanée avec l'œuvre originale (art. 10) ; enfin, la possibilité de conventions internationales est prévue (art. 16), bien qu'elle ne saurait être admise d'avance dans une loi intérieure. En revanche, cette nouvelle loi se rapproche, au point de vue de la protection des nationaux, de la loi type rédigée par l'Association littéraire et artistique internationale, ce qui fait disparaître la raison que le Gouvernement russe opposait jusqu'ici aux invitations d'adhérer à la convention de Berne : son impossibilité d'accorder aux étrangers plus de droits qu'aux nationaux.

C'est un premier résultat notable à l'acquisition duquel nous avons notre part. Malheureusement, il ne se rapporte qu'aux ouvrages parus en librairie. Les œuvres dramatiques, musicales et artistiques des étrangers demeurent, comme par le passé, sans protection. J'ai déjà signalé cette grave omission au Congrès de Heidelberg et fait valoir l'opportunité de tenter un nouvel effort ; d'où le vœu que nous avons voté. Aujourd'hui, le système indiqué par la *Revue Judiciaire* ferait croire que les articles 10 et 16 de la loi projetée nous aideront à obtenir indirectement la protection désirée. Cependant, même la nouvelle loi, dans les chapitres qui règlent la propriété dramatique et artistique, ne fait point la moindre allusion à la représentation et à la reproduction des œuvres étrangères. Pis encore : dans les commentaires de l'article 37 (concernant la propriété musicale) il est expressément spécifié que « dans l'intérêt de la Société russe », la reproduction des œuvres musicales étrangères sera permise comme aujourd'hui.

Il y a bien le moyen que j'ai également indiqué : l'entente avec la Société des auteurs et compositeurs de Moscou, plus effective pour les raisons exposées que l'arrangement préconisé avec l'Union des écrivains dramatiques de Saint-Pétersbourg. Mais rien ne vaut une clause précise et définie d'une loi obligatoire pour tous. Les dispositions des hommes, aussi bien des groupements privés que des autorités, sont variables. Et, puisque MM. Capus et Prévost nous apportent l'assurance que les deux éminents hommes d'Etat russe, M. de Plœhwe et Mouraviev, de qui dépend, en grande partie, la solution de la question, nous sont actuellement favorables, soumettons encore à leur bienveillante attention notre vœu et demandons, s'il est possible, à nos diplomates de bien vouloir l'appuyer auprès du Gouvernement russe.

Vœu adopté par le Congrès de Heidelberg en 1899 :

« Le Congrès de Heidelberg, se félicitant de ce « que le projet de la nouvelle loi russe sur le droit « d'auteur se rapproche, en ce qui concerne les na- « tionaux, des lois types établies par les Congrès de « l'Association littéraire et artistique internationale ;

« Considérant, d'autre part, que la justice, l'inté- « rêt bien entendu, la situation de la Russie et sur- « tout les changements qu'elle introduit dans la « nouvelle loi ne lui permettent plus de méconnaître « les principes universellement admis du droit inter- « national ;

« Emet le vœu.

« Que les législateurs russes veuillent bien insérer « dans la nouvelle loi des dispositions additionnelles « garantissant aux auteurs et artistes étrangers, sous « conditions de réciprocité, la même protection « qu'aux nationaux.

« En renvoie le projet russe à la Commission nom- « mée précédemment par l'Association littéraire et « artistique, à l'effet d'examiner plus à fond et d'at- « tirer l'attention du Gouvernement russe sur les re- « maniements jugés nécessaires. »

E. HALPÉRINE-KAMINSKI
Membre de la Commission nommée par l'Association et Vice-Président de l'Association littéraire et artistique internationale.

Paris. — Typ. A. DAVY Imp. des *Deux Revues*), 52, rue Madame. *Le Propriétaire-Gérant* : FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 21 — 4e SÉRIE — TOME XX — 21 NOVEMBRE 1903

CORRESPONDANCE INÉDITE DE H. DE BALZAC (1)

(*Suite*) (2).

I

A Madame Zulma Carraud,
à la Poudrerie d'Angoulême (Charente).

Paris, 1er janvier 1833.

Voici plusieurs jours que je manque de courage, et que je sens bien vivement les malheurs particuliers de ma vie. Je cède au besoin de m'épancher dans un cœur. J'écrirais, je crois, sur un livre mes pensées, pour les ôter de mon âme qu'elles oppressent.

D'abord, mon voyage vers vous se recule de jour en jour. Les imprimeurs ont lassé ma patience. Rien ne va. Il est impossible de leur communiquer mon activité, et ils l'ont perdue, les misérables! Il me faudrait cinq existences à dépenser, et je n'en ai qu'une.

Ma mère me quitte! Comprenez-vous tout ce que je souffre à voir ma mère prendre une position inférieure, quand j'ai tout sacrifié pour la lui faire belle? Je vais être seul. Personne qui puisse être toujours près de moi!... Je ne puis pas, en conscience, me faire des consolations comme beaucoup d'artistes les prennent. Ni la grisette, ni la maîtresse soldée ne me vont. Une femme distinguée ne me fera pas d'avances, et moi, qui trouve dix-huit heures de travail dans les vingt-quatre insuffisantes, je n'ai pas le temps d'aller prostituer mon caractère à faire des singeries de dandy auprès d'une femmelette.

J'ai beau transporter ma vie dans le cerveau, la nature m'a donné trop de cœur, et il en reste encore chez moi, malgré tout, plus qu'à dix hommes. Je souffre donc. D'autant plus que le hasard m'a fait connaître le bonheur dans toute son étendue morale [mais] en me privant de la beauté sensuelle. *Elle* m'a donné un amour vrai, qui devait finir (1). Cela est horrible! J'ai des orages affreux, dans le secret desquels il n'y a personne. Je n'ai pas de distractions. Rien ne rafraîchit cet embrasement, qui s'étend et me dévorera peut-être. Une froideur inouïe succède graduellement à ce que j'ai cru [être de la] passion, chez une femme qui était venue à moi assez noblement (2). Je tremble de savoir d'où cela vient ; je ne veux pas tirer les déductions logiques que ma science d'observation veut que je voie. Je ferme les yeux comme un enfant!

Le mariage serait un repos. Mais où trouver une femme?

J'en étais là de ma lettre quand la vôtre arrive (3). Je viens de la lire. Hé mon Dieu, oui, le Commissaire vous a dit vrai (4). Mais, ce que vous ne comprendrez jamais, c'est la soif, d'instinct et de nature fatiguée,

1. « La correspondance inédite d'Honoré de Balzac », published in this stitched book, is entered, according to act of Congress, in the year 1903, by C. de Pratz and S. Sibthrop, in the office of the Librarian of Congress, at Washington. All rights reserved.

2. Voir la *Revue Bleue* du 14 Novembre 1903.

1. Mme de Berny.

2. La marquise de Castries.

3. Cette dernière, datée d'Angoulême, 28 décembre 1832, porte le timbre postal de Paris, 31 décembre 1832.

4. M. Grand Besançon, Commissaire des poudres, à la Poudrerie d'Angoulême.

qui me pousse à la Poudrerie! Ne croyez pas que Paris me soit pour quelque chose. Je ne sors pas de mon cabinet, je me consume à travailler; voilà tout.

J'espère toujours être du 10 au 15 à la Poudrerie. Je vous assure que j'ai besoin du plus entier repos. Les veilles et le café me tuent. J'étais si bien fait pour la joyeuse et paisible existence du foyer! Je réserverais bien volontiers mes contes et mes talents pour la femme aimée.

Il n'y a pas de jour que je ne pense à vous, précisément parce que je m'étais dit que je serais près de vous en ce moment où je suis dans ce cabinet, où, malgré tout, je ne puis pas empêcher quelques gens de venir.

Je vais essayer de faire venir plus tôt mes montres de Genève, et, alors, je partirais plus tard pour Angoulême, mais j'y resterais plus longtemps. Je ne suis obligé d'être ici, le 15 février, que pour recevoir des objets commandés et les payer. Pour les payer, il faut les voir, et moi seul sais ce que j'ai demandé. Si l'horloger peut m'envoyer le 20 janvier mes bijoux, au lieu du 15 février, je partirai le 20 [même], et je ne serais commandé par aucune circonstance extérieure.

Adieu. Je retourne à ma facture d'idées. Vous ne lisez pas la *Revue de Paris*; vous ne connaissez ni ma *Lettre à Nodier*, ni *les Marana*, — *les Marana*, qui ont fait avouer à mes plus obstinés détracteurs que j'étais... Je ne [puis] pas vous le dire; ce serait immodeste peut-être de le répéter.

Mille tendresses de cœur. A bientôt. Mais les imprimeurs me tiennent. Je ne puis partir que *Louis Lambert*, *le Médecin de campagne* et *les Contes drolatiques* parus. Ainsi voyez, jugez. Outre cela, j'ai mes contingents mensuels à la *Revue de Paris*, et je ne puis partir que le mois de février donné.

Readieu. Mille bonnes amitiés au commandant (1).

HONORÉ.

II

A Monsieur H. de Balzac,
1, rue Cassini, à Paris.

Angoulême, le 5 janvier 1833

L'ensemble de votre lettre m'a affectée. Pauvre Honoré! Vous n'êtes pas heureux. Les éléments de bonheur qui vous sont si largement départis par le sort, sont insuffisants à calmer la soif de votre cœur. Oh! je le conçois bien! La gloire, l'argent, l'influence, les délicieuses jouissances de l'esprit, tout cela n'est rien pour qui se sent seul, et n'a pas un sein ami pour poser sa tête fatiguée.

Si au moins vous vous faisiez illusion sur votre mal! Mais non. On ne s'étourdit plus à votre âge, et bien que l'ingénieuse fiction de *la Peau de Chagrin* vous soit applicable plus qu'à tout autre, vos projets, si vivement conçus, si facilement abandonnés, ne satisfont pas encore l'activité de votre âme. Vous êtes une exception parmi vos pareils, et comme toutes les exceptions humaines, vous êtes destiné à souffrir, et toujours! Si, comme tous les auteurs, une maîtresse, des orgies, vous occupaient réellement!... Vous vous êtes conservé pur d'âme, vous avez des croyances, et les jouissances auxquelles vous êtes seul initié vous sont soldées par l'angoisse de cette solitude du cœur!

Il en sera toujours ainsi, tant que vous serez garçon, car, bien cher, quelle femme comptera jamais assez sur elle pour espérer réaliser la plus imparfaite de vos images! Qui sera Madame de *Trente ans*, ou cette ravissante héroïne du *Rendez-vous*! Et tant d'autres!... Non, il faut supporter les conséquences de la supériorité. Il faut bien de l'amour pour consentir à n'être que secondaire près de celui qu'on aime tant! Une jeune vie ne peut même prendre cette direction. Il faut avoir été éprouvée par les mille douleurs qui viennent assaillir la femme, pour trouver des charmes puissants dans la simple abnégation. Et une âme endolorie n'a plus de fraîcheur de sensations, plus de brillantes illusions; elle a perdu ses attraits. Je ne vois vraiment que le mariage pour vous. Je sais que vous êtes fait pour ses joies, et, quoique vous projetiez de le fausser en lui enlevant sa touchante monotonie, — son charme le plus puissant, — vous y trouverez tout ce qui vous manque, pour peu que votre choix soit éclairé.

O Honoré, ne croyez pas qu'il faille des aspects toujours nouveaux à la vie! Les nuances sont ce qu'elle offre de plus délicieux. Comprenez donc tout ce qu'il y a dans cette sécurité que cette heure actuelle, si douce, sonnera le lendemain, puis encore après, puis toujours! Pour les âmes sèches, il y a là ennui; pour les âmes communes, bonheur matériel. Mais pour vous, il y aurait raffinement! Jugez-en: je n'ai pas besoin de vous dire que mon mari et moi nous ne nous sommes pas sympathiques en tout. Organisés contrairement, je puis dire, les mêmes objets sont éclairés différemment pour nous. Eh bien, ce bonheur dont je vous parle, je le connais. Nous le sentons tous les deux au même degré, quoique d'une façon différente. Je ne le donnerais pas pour l'existence la plus remplie selon les idées reçues. Je n'ai pas un instant de vide.

Mais, ami, il faut se marier en homme supérieur et non en esclave de telle ou telle caste, de telle ou telle opinion. Croyez-vous donc qu'une bonne petite femme, bien dotée par la nature, faite pour vous

1. Le mari de Mme Carraud.

comprendre, qui n'apportera que son entretien de plus dans votre dépense, et auquel la dot la plus médiocre peut suffire, ne vaudra pas celle qui, par une addition considérable à votre fortune, compliquera votre vie de façon à vous ôter tout moyen d'être non seulement auteur, mais même homme? Et, avec votre talent, ne vous ferez-vous pas un sort encore beau, même alors qu'il faudra en partager les avantages? Si vous trouvez une dot, « tant mieux », selon vous. Moi, je dirais presque : « tant pis », car, Honoré, sachez bien que, pour les gens riches, les gens intelligents sont amusants, de bonne société. Mais, [les premiers], ce ne sont jamais des gens intellectuels, et non des gens riches ! Toute espèce d'aristocratie est exclusive. La plus tolérante est sans contredit celle de l'esprit. Voyez donc, si quelque astre bienfaisant eût lui sur mon union ! J'aurais une fille de quinze ans, et elle serait bien élevée, ma fille ! Oh, elle saurait donner du bonheur ! Mais n'ai-je pas été éprouvée de toutes les manières?

Votre mère, je ne la conçois pas. Enfin, puissent les regrets ne pas l'assaillir !

Une femme distinguée, à laquelle vous aurez fait comprendre que vous l'avez élue entre beaucoup d'autres, ne tiendra pas à ce que vous lui fassiez *la cour*. Le difficile, c'est qu'elle croie à votre amour. Vous êtes trop supérieur. Il vous faut vous replier sur vous-même, et, pour que cette position vous fût supportable, il faudrait un peu d'éléments féminins mêlés à ceux qui vous constituent. Vous en avez déjà. Ce n'est pas comme homme que vous êtes pur de tout égoïsme, que vous saisissez si bien les nuances du cœur, que vous savez si bien aimer. Si vous étiez *pur homme*, les émanations du volcaméria ne vous plairaient pas tant. Et l'amitié, l'amitié la plus suave, ne suffit pas à consoler votre pauvre cœur ulcéré !...

Vous quitter ! Mais vous étiez donc bien mal tombé? Pourquoi donc craindre d'éclairer cette plaie ? La lumière est un moyen curatif bien puissant. Ne craignez pas l'analyse, elle ne saurait porter atteinte à votre imagination ; celle-ci est placée trop haut. Rendez-vous compte de vos souffrances et de leurs causes, et vous serez plus calme.

Mon Dieu ! Pourquoi donc le sort ne m'a-t-il pas jetée dans cette ville qu'il vous faut habiter ! Moi, j'aurais été tout ce que vous auriez désiré comme affection. Je me serais logée dans la maison où vous êtes, et, alors, la grisette ne vous eût point répugné. C'eût été le bonheur en deux tomes !

Venez donc vite ici, vous y serez bien. Pourtant, si le sacrifice de quelques jours de janvier est nécessaire pour obtenir un séjour plus long et non troublé, je le ferai, quoi qu'il coûte. Venez promptement pourtant. Je ne comprends pas trop que le payement de vos bijoux vous force à être à Paris. Auguste (1) ne pourrait-il recevoir vos pouvoirs à cet effet ? Enfin, je me repose en votre amitié. Si vous me privez de vous, Honoré, ce sera une faute dont vous ne vous absoudrez pas facilement. On n'oublie pas le mal que l'on fait ! A Paris, pourtant, l'on respire autrement qu'ailleurs. On y dort, on y veille autrement. L'air peut-être en est inspirateur. Mais l'on vous aime ici, ne l'oubliez pas.

Je ne lis pas la *Revue de Paris*, parce qu'ici l'on ne peut se la procurer. J'ai pourtant l'espoir de la lire demain. Vous saurez ce que je pense de ce que vous y avez mis; vous le saurez exactement, parce que de vous à moi, de moi à vous, il ne peut y avoir lieu à discorde. Nous pouvons différer, mais cesser de nous entendre, jamais !

Carraud vous demande. Adieu.

ZULMA.

*
* *

I

A Monsieur H. de Balzac,
1, rue Cassini, à Paris.

Paris, 29 octobre 1838.

Monsieur,

Je vous confirme ma lettre du 18 courant, qui prolongeait au 10 janvier le terme dans lequel vous devez me livrer le manuscrit du *Privilège*. Je ne puis rien changer à cette obligation. Si, au lieu du *Marquis de Carabas* que vous me devez ensuite, vous voulez me donner deux volumes de *Contes Philosophiques*, dont un inédit, je suis prêt à l'accepter, mais sans rien changer à l'époque de livraison du *Privilège*. Si vous voulez me donner, en dehors de notre traité, les tomes cinq et six des *Romans et contes philosophiques*, se composant de contes déjà publiés, je les accepte encore, mais pour tirer seulement à mille exemplaires. Je ne puis songer à réimprimer les trois premiers volumes ni le quatrième d'ici à longtemps. Il me reste, de la nouvelle édition, réimp[rimée] en quatre volumes (2), deux cent et trois exemplaires en feuilles et quelques-uns brochés, et du tome quatre ou cinq, comme vous voudrez l'appeler (3), quatre cents en feuilles et quarante à cinquante brochés. On vend très peu de

(1) Auguste Borget, ami de la famille Carraud, installé, rue Cassini, dans la même maison que Balzac.

(2) Les quatre volumes de cette dernière édition se composaient de *la Peau de Chagrin* en deux volumes, et des deux volumes de *Contes Philosophiques* imprimés à part, en 1832, après avoir accompagné la deuxième et la troisième édition de *la Peau de Chagrin*, parue de la sorte en trois volumes, sous le titre de *Romans et contes philosophiques*.

(3) Les *Nouveaux contes philosophiques*, publiés à la fin de 1832.

livres depuis quelque temps. Lorsque le temps de réimprimer sera venu, j'aurai soin de vous en avertir.

Veuillez me répondre au sujet des tomes cinq et six, parce que, si je fais cette affaire, j'en rejetterai une autre. Les conditions seraient les mêmes que celles convenues pour *le Marquis de Carabas*. Je demanderais, avant de mettre sous presse, *toute la copie corrigée*, et je ne pourrais me charger de plus de soixante-quinze francs de corrections par volume.

En attendant votre réponse, je vous prie de recevoir mes civilités empressées.

CHARLES GOSSELIN.

II

A Monsieur Charles Gosselin, libraire, Rue Saint-Germain-des-Prés, n° 9, à Paris.

[Paris], 13 novembre [1833].

Monsieur,

Je réponds à votre lettre du 29 octobre 1833, et le retard de ma réponse provient de mes occupations, qui ne m'ont pas permis de l'analyser, soit par rapport à vos intérêts, soit par rapport aux miens.

Si vous avez encore deux cent trois exemplaires de la réimpression en quatre volumes des *Romans et contes* [*philosophiques*], et quatre cents du tome quatre ou cinq, il est évident que, pour vous comme pour moi, la nécessité veut que les tomes six et sept, ou cinq et six, des *Romans et contes* [*philosophiques*], soient publiés promptement, afin d'épuiser cette édition, que moi, particulièrement, j'ai regardée toujours comme mal conçue et mal fabriquée.

Or, c'était précisément ce que je vous proposais, en vous offrant de remplacer la livraison du *Privilège* par deux nouveaux volumes de *Contes* [*philosophiques*]. Je crains, Monsieur, que vous ne compreniez pas toute l'importance de cet ouvrage, comme publication (1). Après avoir insisté une dernière fois, je n'y reviendrai plus.

Je vous ai offert une grande et belle affaire, vous l'avez refusée. Si vous continuez à rejeter ce que je vous propose dans notre intérêt commun, je vois que l'entreprise des *Romans et contes* [*philosophiques*] sera soumise au même dédain que les *Etudes de Mœurs au dix-neuvième siècle*.

Plus mon œuvre prend d'importance et moins vos conditions s'adoucissent, à voir celles que vous me faites relativement à ces deux volumes de *Contes* [*philosophiques*], dont vous demandez *la copie toute corrigée*, comme si un manuscrit de cette importance pouvait être achevé en l'écrivant! Je comprends que nous ne nous entendons point. C'est un malheur pour moi. Ainsi, Monsieur, je ne vous demande qu'une réponse de deux lignes : à savoir si vous tenez à la livraison du *Privilège* au 10 janvier en manuscrit, et si vous refusez l'échange contre les deux volumes de *Contes* [*philosophiques*].

Je saurai bien faire vendre le reste d'édition des [*Romans et*] *contes* [*philosophiques*], car il n'entre pas dans mes idées de ne pas exploiter cette entreprise, et je suis fâché que vous ne lui ayez pas consacré un peu d'activité.

Si donc vous ne voulez pas, dans votre intérêt, renouer notre marché dans une pensée commerciale plus large, je serai prêt au 10 janvier avec *le Privilège*. Mais je regarde cette publication comme intempestive.

Les conditions relatives aux corrections me conviennent peu.

Agréez, je vous prie, mes civilités empressées.

DE BALZAC.

P. S. — Relativement à *l'inédit*, il est clair que, comme je n'ai publié nulle part de *Contes philosophiques*, et que d'ici au mois de janvier il n'y a pas de journaux qui puissent publier même un volume de moi, les *Contes* [*philosophiques*] seraient probablement inédits, et si je pouvais en faire paraître un ou deux, ce ne serait nullement nuisible.

*
* *

I

A Monsieur le marquis de Custine, au Château de St-Gratien, à Enghien (Seine-et-Oise).

[Paris,] 15 j[anvi]er [1835].

Monsieur,

Vous avez fait un des beaux livres, du petit nombre de ceux que j'aie lus avec plaisir depuis longtemps. Il y a matière à critique; mais, les critiques, je vous les ferai d'oreille à oreille. Publiquement, je ne sais dire que le bien et le beau. D'ailleurs, les fautes viennent de l'oubli de quelques procédés d'art que savent les vieux loups, qui n'ont plus ni queue ni oreilles à force d'avoir été à la bataille. Mais peut-être, avec autant de talent, étiez-vous tenu de tout savoir?

Le livre est d'une incontestable supériorité, de trop de supériorité même. Il sera la lecture favorite de ceux qui dégustent, des hommes d'élite, et ceux-là sont en minorité.

Je vous remercie bien de votre présent. Mais pourquoi vous êtes-vous moqué de moi? Les pages du livre démentent tout ce que vous avez mis, en

(1) [illegible] *Études philosophiques*.

deux mots, de gigantesque pour un pauvre *ouvrier en lettres* (1).

J'ai réclamé le droit de parler de votre livre à la *Revue de P[aris]*. A moins que M. Hugo ne s'arme de son amitié pour vous, — le seul point sur lequel on puisse vouloir l'emporter sur lui pour faire cet article, — vous passerez par mes parfums, et je tâcherai de les brûler de manière à ce qu'ils n'entêtent pas les jaloux.

Il y a deux ou trois descriptions, — la première du pont d'Ouilly surtout, — qui sont irréprochables, et je sais trop ce que cela me coûte quand je veux égratigner un paysage, pour ne pas être en admiration devant un peintre tel que vous.

Je n'ai pas encore eu le temps d'aller vous voir ; j'en suis doublement fâché, car j'avais à vous porter de vive voix mille choses gracieuses sur votre œuvre, et à prendre le plaisir de votre conversation, qui est des plus nourries que je sache. Mais j'avais à faire arrêter Vautrin, et à dorloter le père Goriot (1). Pardonnez-moi donc mon incivilité apparente, et veuillez agréer, avec mes sincères compliments, les sentiments les plus distingués de v[otre] t[rès] h[umble] s[erviteur].

DE BALZAC.

II

A Monsieur H. de Balzac,
1, *rue Cassini, à Paris.*

[Paris, fin janvier 1835].

Je suis, Monsieur, un de ces esprits qui croient tout ce qu'on leur dit. Je suis donc très affligé de ce que vous ne pensez pas que j'aie dit vrai en vous offrant mon livre. *Ce mot* était pourtant l'expression juste de ma pensée. J'espère que vous voudrez bien prendre jour avec Mme d'Abrantès pour la semaine prochaine, et que vous aurez pour moi assez de bienveillance pour me donner vos avis sévèrement. J'ai la prétention de pouvoir profiter de vos critiques, et si vous y ajoutez quelques éloges, je serai bien heureux et bien encouragé. Je suis défiant par nature, et j'ai toujours eu des amis qui ont travaillé à me rendre plus que modeste. Aussi, j'ai écrit ce livre pour essayer si les ennemis ne valent pas mieux ; et vous avez vu que j'ai été à la chasse de cette espèce de bête, si facile à trouver, et si difficile à abattre.

A présent, que la guerre est commencée, je suis perdu si les hommes comme vous m'abandonnent. Pardon, et merci, car votre lettre me rend bien fier. Dès que je saurai le jour de Mme d'Abrantès, je vous le manderai.

Veuillez, en attendant, agréer l'assurance de mon admiration pour un talent de romancier qui me fait sentir le vrai plus qu'aucun historien. Quant à la politesse, je ne sais pas en trouver le langage avec vous.

A STOLPHE DE CUSTINE.

(*A suivre*).

1 Il s'agit de *l'ex-dono*, mis par M. de Custine, en tête de l'exemplaire de son livre adressé à Balzac.

2 Allusion au *Père Goriot*, que Balzac publiait à ce moment dans la *Revue de Paris*. Le roman de M. de Custine dont il est question dans cette lettre, n'est autre que : *le Monde comme il est*, paru au commencement de 1835. Balzac écrivit réellement, mais incomplètement, l'article qu'il promet ici sur cette œuvre. Aussi ne fut-il pas inséré dans la *Revue* à laquelle il le destinait. Quelques fragments de ce morceau ont été recueillis dans le tome vingt-deux des *Œuvres complètes* de Balzac, édition définitive, page 239. Ils étaient demeurés inédits jusqu'à la mort du maître.

LE SACRIFICE

NOUVELLE

— Pourquoi, mon cher enfant, n'entends-je plus jamais ton rire ? C'était la seule joie de notre triste maison vide, la seule musique qui fît du bien à ma douleur...

— Tu te trompes, mère, je ris encore et je chante...

— Moins que jadis... Pourtant chaque jour la mort de ton père devient un souvenir plus lointain et, par les années notre déchirement s'apaise... Que les vieux comme moi s'hypnotisent, en larmes, sur le passé qui est leur amour, leur bonheur, leur vie, soit ! Mais chez les jeunes gens, l'espoir l'emporte peu à peu sur les regrets. C'est vers l'avenir que leur force les pousse... Pour le travail, salutaire hygiène que la gaieté !... Je suis la première à te conseiller l'entrain que ton âge exige, que l'éloignement de notre deuil légitime si bien. Et, au contraire, lorsque pour tant de raisons, tu devrais moins souffrir, sans cesse je te vois plus morne... C'est donc que tu portes en toi une cause personnelle de chagrin que j'ignore...

— Te tendresse s'égare, je t'assure...

— Oh ! le cœur d'une mère a de clairs pressentiments !... Parle-moi... Aie confiance en moi... Un aveu te calmerait...

— Je t'aime. J'ai confiance. Si j'avais quelque chose à dire, je me donnerais avec bonheur le soulagement que tu m'offres... Mais rien ne m'opprime ni ne m'afflige... Le chagrin qui m'assaillit trop jeune, a sans doute jeté quelques cendres sur ma belle humeur... Mais pour ne point éclater en fanfares, elle n'en subsiste pas moins.

— S'il en est ainsi, n'ayons plus l'air chez nous d'ombres silencieuses dans un logis où plane le malheur... Tu m'es un remords... Si vive que soit

ma tendresse pour toi, je m'accuse d'égoïsme... Il me semble que ma fidélité douloureuse à nos chers souvenirs est une trahison envers toi dont elle attriste la jeunesse...

— Fous scrupules de ton grand cœur ! Je ferai de mon mieux pour les apaiser !...

Mais en dépit de ses promesses et de sa bonne volonté, Albert Morgland restait sombre. Les sourires auxquels il se contraignait, par dévotion maternelle, s'effaçaient vite sur son visage grave, et vite s'éteignait la lueur de joie dont parfois s'animait son regard.

Touchant effort dont sa mère n'était pas dupe et qui n'aboutissait qu'à faire paraître plus lugubres les silences d'après !

Au front d'Albert se creusaient les rides de la méditation douloureuse et la lourde fixité des yeux révélait une hantise angoissante que le serrement des lèvres montrait impénétrable. En de telles minutes les paroles de Mme Morgland n'étaient plus pour cet esprit halluciné que de vagues bruits dont il ne percevait le sens que par fragments et encore lorsqu'une interrogation directe de la vieille dame l'obligeait à coordonner les derniers sons entendus.

Quelle tristesse lorsque, rentrant à l'improviste et sans bruit, Mme Morgland trouvait son fils réfugié dans le salon déjà envahi par la pénombre et où il ne songeait point à faire jaillir la lumière, l'œil hypnotisé sur le brillant de quelque cuivre qu'il regardait sans même le voir, ou bien lorsqu'elle apercevait soudain, au tournant d'une rue son dos voûté, son allure de somnambule !

Certes non la maison, jadis toute sonore du rire d'Albert et qui, même aux premières semaines du chagrin familial, quelquefois encore retentissait de sa gaieté jeune, facilement distraite, n'avait jamais été plus navrante ! Et Mme Morgland, arrachée à l'évocation du passé par les soucis actuels, s'efforçait en vain de déchiffrer ce mystère au cœur de son fils. Pour des effets trop évidents indiscernable restait la cause !

— Un amour? discutait avec elle-même Mme Morgland. Non. Le prélude en est d'allégresse et d'espoir. C'est seulement ensuite que viennent les rancœurs. Or, ce rayonnement joyeux du début, je ne l'ai point senti... D'ailleurs, même si cet amour avait été obscurci de misères, mon fils, qui a gardé l'habitude de me parler comme à une grande sœur indulgente, me les eût confiées... Et puis, pour un homme de vingt-cinq ans, quel amour pourrait s'offrir si riche en souffrances ?... Le jeu ? L'argent ? J'en suis à souhaiter le dérivatif d'une telle passion ou même de la fête... Quelque racontar d'ami malveillant sur moi ? Je suis irréprochable et, du reste, Albert se fût refusé à entendre... Une indiscrétion sur le mal dont mon mari mourut ?... Aucun risque ! Un médecin ami, deux serviteurs vieillis dans la famille qui, pleins de tendresse pour Albert, m'ont aidée à tenir secrète, pour lui et pour tout le monde, l'affreuse chose... Alors serait-ce l'hérédité qui déjà poindrait?... Pourtant, m'a-t-on assez dit qu'elle n'est pas inéluctable et que dans la torture des familles il y a parfois des sautes et du répit !... Mon Dieu ! Quelle cruauté après tant d'autres !... Mais non, ce serait trop !...

C'est qu'en effet Mme Morgland avait les plus graves raisons d'épouvante et d'angoisse.

Après vingt ans d'union tout enchantée du plus tendre bonheur, le cerveau de son mari s'était soudain voilé et le pauvre homme avait sombré dans une folie furieuse dont la mort, au bout de quelques mois, vint le délivrer.

Aussi son chagrin d'épouse s'avivait-il d'inquiétudes pour son fils. Ce n'était pas assez d'être atteinte dans son amour, il fallait encore qu'elle fût menacée dans sa tendresse maternelle ! Elle partageait sa vie entre le cimetière où elle allait s'émouvoir du passé et les salons de médecins où elle ne se lassait pas de chercher des paroles d'espoir pour l'avenir.

Dix aliénistes, prenant en pitié son tourment, lui affirmèrent que ses terreurs semblaient excessives et l'un d'eux ajouta qu'Albert éluderait d'autant mieux l'hérédité cruelle qu'il en ignorerait la menace.

Alors, comme Mme Morgland se loua de la sagesse qui lui avait fait cacher à son fils le vrai mal de son père et les causes réelles de sa mort ! Le médecin ami avait eu la charité de prétexter un épuisement nerveux qui, destructeur de tous les organes, paralysa, pour finir, le cerveau. Crédule, le jeune homme s'était résigné à cette fable vraisemblable et, d'ailleurs, suffisamment triste.

Malgré ces propos rassurants et ce motif de confiance, avec quel soin Mme Morgland épiait son fils, réfléchissait au sens de ses questions les plus anodines et combinait ses moindres réponses ! Le plus léger pli à son front la troublait, toute fixité de son regard lui était pénible. Pour chasser les hantises périlleuses, avec quel courage la pauvre endolorie se contraignait au bavardage et au rire !

Tout au début de leur deuil, elle avait eu la satisfaction de voir qu'Albert le supportait d'une âme jeune et vigoureuse. Mais peu à peu, alors qu'il aurait dû renaître à la joie, voilà qu'il s'assombrissait. Et la gaîté feinte de Mme Morgland ne parvenait plus à mettre le moindre rayonnement sur sa mélancolie !

Sous toutes paroles, les craintes de la mère affleuraient. Après avoir en vain cherché, durant ses

insomnies si longues, les causes de cette tristesse, Mme Morgland, préférant aux angoisses du doute les plus cruelles certitudes, en était venue à provoquer l'aveu de son fils. Nous avons vu l'obstinée douceur avec laquelle se dérobait Albert. Torturée, Mme Morgland désespérait de savoir...

Mais une heure vint où, las de s'hypnotiser tout seul sur une énigme que son effort cérébral était impuissant à découvrir, le jeune homme se mit à interroger sa mère. L'uniformité de ses questions ne prouvait que trop le sens de sa hantise.

— Dans sa jeunesse, comment était mon père?... La nature de sa gaîté?... Son rire?... Ses regards?...

Nul doute désormais : Albert pressentait la vérité. Par quels indices? Par quels raisonnements? A la faveur de quelles maladresses? Tout en s'ingéniant à lui répondre du ton le plus sincère les plus rassurants mensonges, Mme Morgland ne s'illusionnait pas.

Trop habituée, hélas! à la persévérante logique de l'idée fixe, elle s'attendait toujours à ce que son fils, dans l'agacement du doute et des propos évasifs, en arrivât nécessairement aux demandes les plus précises. C'était sa terreur. Toute hésitation, toute gêne de sa part, équivaudraient à un aveu. Ne lui avait-on pas dit que l'ignorance de cette terrible hérédité était un bienfait pour Albert? Sa tendresse devait donc trouver le moyen de la lui céler. Par quelle pieuse, par quelle héroïque fourberie? Elle ne savait pas. Son imagination flétrie par la douleur ne découvrait rien d'assez convaincant. Depuis des mois, elle se préparait à cette épreuve...

Et voici qu'à la fin d'un jour où n'avaient cessé les arbres de gémir sous la rafale et l'averse de ruisseler contre les vitres, où, dans ce deuil des choses, l'âme du pauvre halluciné était plus sombre encore que de coutume, Albert finit par exprimer tout haut, devant sa mère, les paroles que, depuis des semaines, dans une terreur croissante, il ne cessait de se redire tout bas :

— Mon père est mort fou!... Je suis fou!

Les flammes, près desquelles, en son besoin de chaleur et de lumière, il s'était rapproché au point d'en sentir sous son vêtement la brûlure, semblaient, devant son immobilité massive, des vagues de feu qui seraient venues battre contre un sphynx de granit noir, et ses yeux, agrandis par l'inquiétude, s'hypnotisaient sur la danse crépitante des flammes.

Mme Morgland sentit le moment venu de la bataille et des audaces qui sauvent. Energique, elle coupa :

— Sottise! Irrespect! Tu manques à la mémoire de ton père!... N'étais-tu pas là? Aucun racontar ne vaut contre ton propre témoignage ni, je pense, contre mes affirmations!

— Ma mère, je suis touché de ton adorable tendresse. Au milieu de ta douleur tu as eu le souci de vouloir m'épargner cette angoisse... Je ne puis que t'en aimer davantage... Mais je sais tout. J'ai reconstitué le peu de choses que les gaucheries et les indiscrétions des gens avaient laissé dans l'ombre... Mon père est mort fou!... Ne te contrains donc plus à ce long mensonge qui doit t'être si cruel!

— C'est toi qui mens! Ce sont les autres qui mentent! protesta Mme Morgland dressée soudain pour cette lutte suprême.

La douceur résolue de son fils était plus significative que toute véhémence. Après quelques phrases, Mme Morgland sentit qu'aucun stratagème ne duperait cette conviction, tranquille à cause de sa fermeté même.

— Alors, s'il ne doute plus, pensa-t-elle soudain, le péril s'accroît, toute sécurité s'écroule! Les rassurantes paroles des médecins deviennent aujourd'hui des menaces!... La terreur perpétuelle de la folie va suffire pour la déterminer... Quelle épouvante!... Pas cela, mon Dieu!...

Un mot de son fils, qui, sans se préoccuper de ses vains propos, continuait avec une logique tenace ses déductions, fit voir à la pauvre mère que les siennes n'étaient pas moins justes :

— Si mon père a sombré ainsi, mon destin est marqué. J'ai les griffes de la folie sur le cerveau! Voilà des semaines, des mois, que je les sens tronner ma raison!

Farouche comme une bête qui défend sa portée et douce en même temps comme une amante qui supplie, Mme Morgland rassemblait tout le génie de sa tendresse pour vaincre la cruelle obsession d'Albert.

Dans ce brusque péril, cette femme d'un cœur si limpide et qui n'avait jamais menti, imagina, d'instinct, les roueries les plus persuasives et sut les mettre en jeu avec le naturel merveilleusement feint d'un diplomate retors. Le sang dont ses joues s'enflammèrent, est-ce l'angoisse de cette lutte décisive qui l'y porta ou bien le malaise de cette comédie nécessaire? Toutes les forces nerveuses de Mme Morgland s'usaient trop ardemment à cette dialectique de sauvetage pour qu'elle fût consciente de ce qui se passait en elle. D'abord âpre et sarcastique, elle essaya d'humilier par le ridicule les soupçons de son fils; puis, voyant que l'ironie ne le déconcertait pas, elle essaya de la calme raison; enfin, navrée de sentir s'épuiser ses ressources et ses chances, elle n'eut plus d'espoir qu'en l'imploration câline, qu'en l'appel éperdu à la tendre confiance dont un fils doit honorer sa mère :

— Marotte grotesque! s'écria-t-elle. Tu me fais pitié. Voilà donc tout le fruit de ta solitude prétentieuse... Ainsi c'est tout ce que tu tires de ton propre fonds?...

Si c'est pour de telles découvertes que tu fuis tes semblables, je t'affirme que tu ne peux que gagner en leur compagnie... Hâte-toi de rattraper à leur contact le temps et le bon sens perdus !... Mieux vaut t'amuser de leur sottise ou les amuser de la tienne qu'employer tes jours à outrager, avec une logique saugrenue de maniaque, la mémoire de ton père... Quel bon fils ! Ses pires ennemis hésiteraient devant un tel mensonge... d'abord parce qu'ils seraient écœurés de leur propre ignominie... ensuite parce que personne ne les croirait... Je te mets au défi de répéter cela chez les gens qui ont connu ton père !... Essaye ! Tu verras leurs haussements d'épaules !... Par bonheur, je reste là pour défendre son souvenir, non contre les indifférents qui ne songent pas à le bafouer, mais contre ta propre impiété...

— Mère, si tu savais comme je souffre, tu ne me désolerais point par ces rudesses imméritées. A quoi bon !... Mes certitudes sur la mort de mon père ne diminuent pas ma tendresse pour lui... Je suis affreusement malheureux !

— De quoi ? Pour quoi ? Ta souffrance n'est pas respectable, parce que ce sont des chimères qui la créent... T'ai-je assez dit que ton repliement taciturne était malsain ?... Vois de quels phantasmes il t'a brouillé l'esprit !... C'est à croire que tu te complais dans l'épouvante et la douleur !... Avant de s'effondrer ainsi, un homme s'enquiert, discute, contrôle... Et c'est seulement lorsqu'il n'a plus d'objections à faire à la vérité qu'il s'y résigne !... Or, si tu avais interrogé sans parti-pris tes propres souvenirs et, sans sournoiseries favorables à l'erreur, les souvenirs des personnes présentes, si tu avais été capable de raisonner avec logique, avec sang-froid, je te garantis que tu ne te serais pas attardé longtemps en vaines angoisses... Car il n'y a rien, tu m'entends, rien, qui puisse t'alarmer... Pourquoi faut-il que, à cette scrupuleuse enquête, à ce raisonnement méthodique, tu aies préféré les hallucinations de la solitude ?

— C'est précisément parce que je me suis livré, dans le plus grand calme d'esprit et avec la plus stricte méthode, à cette interrogation de moi-même et des autres, c'est précisément parce que j'ai eu la patience d'un contrôle rigoureux et d'irréfutables déductions, que la certitude grandie jour par jour dans mon cerveau m'accable et me terrifie !... Mère, ne t'épuise pas en vains efforts par pitié !

— Si tu n'as pas foi en ta raison, au moins aie foi en ta mère qui ne t'a jamais appris — rends-lui cette justice — que ce qu'elle croyait la vérité !... Ne peux-tu me donner cette preuve de tendresse ?... En échange de l'amour que, depuis vingt-cinq ans, je te prodigue, t'ai-je jamais rien demandé ?... Aujourd'hui, en face de ton doute qui outrage la mémoire de ton père et qui m'outrage, j'exige cette marque de respect et de confiance !... Il me semble que mon irréprochable vie m'y donne droit... Du moment que je parle, tu dois me croire !

— Je te chéris et je te vénère... Le vain effort où tu t'épuises pour me rassurer me montre une fois de plus ta merveilleuse tendresse... Puissé-je, moi aussi, te faire sentir toute mon adoration !

— Jamais l'heure ne sera plus propice. Qu'attends-tu ?

— La foi ne se commande pas !... Rien désormais, pas même ton cri de mère anxieuse et passionnée, n'arrachera de mon cœur la certitude qu'une terrible menace pèse sur moi... Rien ! A quoi bon la charité des pieux mensonges ?... A mon chagrin s'ajoute le regret de celui que je te cause...

Mme Morgland était à bout d'arguments. La lutte où elle venait de se ruer, avec toute la frénésie de son épouvante, la laissait inerte. Malgré ses sarcasmes, elle ne voyait que trop combien la conviction d'Albert était réfléchie. Même, elle en était si sûre qu'elle n'osait le questionner sur les indices d'où était née cette conviction, dans la peur de ne pouvoir les discuter victorieusement. D'ailleurs, elle ne se sentait plus l'énergie d'un si périlleux débat. Le peu de forces qui lui restait, après cette épreuve brisante, elle le rassemblait pour cacher sa détresse et son angoisse.

Ainsi, en dépit de ses précautions et de ses tendres ruses, son fils savait tout ! La suprême chance de salut que lui avaient fait espérer les médecins s'écroulait. Désormais l'hérédité fatale pèserait plus lourdement sur lui puisqu'il en avait conscience. La catastrophe inévitable n'était plus qu'une question de circonstances et d'années. Quel effroi !

Après tant de douleurs, cette torture nouvelle ! Mme Morgland verrait-elle sombrer le fils chéri dans un délire aussi atroce que celui où s'était abîmé le père ? Destinée lamentable au bout de si radieuses années d'amour et de bonheur ! Est-ce par pressentiment de cet autre deuil plus cruel encore, que depuis la mort, déjà lointaine pourtant de son mari, elle n'avait pas voulu quitter ses voiles noirs, et que son cœur désolé n'avait plus jamais goûté le charme des étoiles au ciel et la joie des fleurs au printemps ?

Affliction trop rude pour qu'elle s'y résignât sans combattre encore ! Pouvait-elle se laisser ainsi arracher son fils par maladresse à le défendre contre lui-même ? Si seulement on arrivait à lui rendre la sécurité de l'illusion qui, jusqu'alors, l'avait secourue et qui devait lui être pour toute l'existence un si précieux réconfort !

Désespoirs, regrets, velléités d'une nouvelle bataille

qui se succédèrent en dix secondes dans l'âme affolée de la pauvre femme !

Tout à sa hantise lugubre, Albert ne s'aperçut même pas de ce court silence et de cet arrêt déconcerté dans l'effort pour le convaincre...

— Mon Dieu ! supplia Mme Morgland... On dit que la tendresse des mères est capable de génie... La mienne est aux abois... Inspirez-lui les paroles qui sauveront mon fils !...

Tout d'un coup, à son cerveau fièvreusement tendu, une idée vint, mais si humiliante, si cruelle, que son cœur d'honnête femme en fut tout oppressé et que, sur son visage, à la congestion de l'angoisse et de la dispute ardente, le rouge de la honte s'ajouta.

— Non ! Pas cela ! se dit-elle effarée... Comment une telle monstruosité a-t-elle pu naître dans ma douleur ?... C'est tout ce que trouve mon amour en cette minute tragique !... Dérision ! Misère !... Jamais je n'irai jusque-là... C'est impossible... D'abord quelle injure à mon pauvre mari, si fier, si épris de moi !... Et puis quelle infâme calomnie sur notre bonheur !... Je n'en ai pas le droit... C'est un trésor qui nous appartient à tous deux... Enfin, pourrais-je vivre sans le respect de mon cher enfant ?... A quoi bon d'ailleurs ? C'est en vain que je me salirais à ses yeux. Il ne me croirait pas !... Si pourtant c'était le salut ! Quel remords pour moi de n'avoir point essayé !... Qu'importe le passé ? C'est la vie de mon fils qui est en cause... L'ai-je bien aimé jusqu'à présent, puisque j'hésite devant le premier sacrifice un peu dur à lui faire ?... Il me semble que je me drape avec un peu trop de complaisance dans ma vertu d'honnête femme... Peut-être n'est-ce qu'égoïsme et orgueil !... Qui sait si mon mari, dont j'invoquais le souvenir pour me dérober à mon devoir ne serait pas le premier à me le rappeler !... Il n'y a plus de pudeur et d'amour-propre pour une mère dont l'enfant est en péril... Ma vie, j'ai toujours été prête à la donner pour le mien, et cela sans me croire une héroïne. Je vois qu'il y a quelque chose de plus à lui donner que la vie... Aurai-je la faiblesse d'hésiter lorsque son salut en dépend ?... C'est pour le coup que je me mépriserais !... Non ! Non !... Le désespoir a inspiré ma tendresse... J'obéis... Que la mémoire de mon mari me pardonne ! Il voit la sainte cause à laquelle je me dévoue... Puisse l'amour de mon cher enfant survivre à son respect pour moi !... Allons !... Pourvu que mon courage ne m'abandonne pas !

A ce moment le ciel était si lourdement noir et si dru tombait la pluie, pareille à des colonnes de fumée, que la maison semblait s'envelopper de ténèbres. Plus de lumière, plus d'espoir. Dans cette atmosphère de cataclysme ce n'étaient que gémissements et contorsions de feuillages sous la bourrasque. Deuil de la nature en harmonie avec la détresse des cœurs, avec la crispation des nerfs plus secoués par le chagrin que les branches des arbres ne l'étaient par la rafale.

Funèbre musique, demi-ténèbres d'agonie, ciel de désenchantement et de lassitude, qui rendaient plus accablante la prostration d'Albert et l'asservissaient avec une sorte de volupté tragique à sa hantise.

Trop sûr hélas des concordances qui avaient établi sa certitude, il en revoyait sans cesse l'inexorable faisceau comme écrit en traits de feu dans le métal pesant et sombre de son cerveau endolori. Aussi est-ce à peine s'il avait écouté les suprêmes implorations de sa mère. Et à coup sûr, tant sa songerie morose l'absorbait, n'avait-il pas conscience du temps, d'ailleurs très court, depuis lequel elles ne se faisaient plus entendre.

Mme Morgland était si troublée et si honteuse des fautes dont elle avait l'héroïsme de se salir qu'elle ne put que les murmurer tout bas avec la voix défaillante d'une moribonde. Si bas que son fils, tout à son obsession, ne perçut même pas ce souffle craintif ! La pauvre femme haletait. Il lui semblait que sa chair inerte n'était plus soutenue que par le tremblement de ses nerfs et les bonds tumultueux de son cœur. Deux fois, elle essaya, par son balbutiement presque aphone, d'arracher son fils à son hallucination. Mais celui-ci n'écoutait que la rumeur grondante de son angoisse.

Alors, incapable de l'effort qu'il aurait fallu pour se mettre debout ou pour enfler la voix, elle ne trouva d'autre moyen que de se laisser choir contre son épaule. Cet affalement d'un corps qui glisse tira le jeune homme de son idée fixe. Il dut ouvrir les bras pour recueillir le cher fardeau et faire trêve à sa songerie lugubre afin de ranimer sa mère...

— Rassure toi, murmura-t-elle, ce n'est rien... La seule épouvante de ce que j'ai à te dire... Lorsque je t'aurai parlé, ce sera fini...

— Pourquoi souffrir ainsi ? Mon cœur n'est-il pas capable de comprendre le tien ?...

Toute la vie qui s'était comme retirée du corps de Mme Morgland semblait concentrée dans son regard. Quelle lueur de fièvre, de passion ! Son fils, courbé vers elle pour la prendre dans ses bras, avait peine à soutenir l'éclat tragique de ses yeux trop proches, de ses yeux si brillants en cette face blême.

Affolé de voir en cet état sa mère qu'il chérissait, comment Albert Morgland aurait-il pu mettre en doute sa sincérité ? On ne simule pas une telle détresse physique ou morale. Et lorsqu'on est à ce paroxysme de douleur, on n'a de force et de courage que pour la vérité. Aussi était-il prêt à croire tout ce qu'elle lui dirait, sauf sur les points où s'ancrait sa certitude.

— Écoute! articula péniblement la mère... Je t'ai parlé en toute franchise... Tu as tort de ne pas me croire... C'est une cruauté bien inutile pour toi-même et aussi pour moi... Pour toi, car tu prolonges sans raison ta torture, pour moi, puisque tu m'obliges à la plus douloureuse des confessions... Tu verras quel humiliant martyre ton entêtement m'impose... Mais je ne peux pourtant pas te laisser avec cette angoisse... J'aurai le courage de te défendre contre toi-même au prix de ce que j'ai de plus cher au monde, ta confiance, ton respect, ta tendresse!... Peut-être finiras-tu par avoir pitié d'une mère qui s'immole ainsi et par croire ce qu'elle t'affirme... D'abord je te répète que la lucide raison de ton père n'avait aucune tare et qu'elle ne s'est engourdie, bien après ses autres forces, que sous l'étreinte de la consomption... Puisque, là-dessus, tu t'obstines méchamment dans tes pires erreurs, je n'insiste plus!... Mais puisqu'il te faut plus que ma parole, plus que des faits exacts et plus que le bon sens, vois, malheureux enfant, ce que tu me contrains à te dire... Une chose, de tous inconnue et que j'espérais à jamais enfouie dans les tristesses du passé.. Un aveu qu'il est encore bien plus difficile de faire à un fils, je le sens aujourd'hui, qu'à un mari outragé...

— Que dis-tu?... Tu te calomnies!

— Oh non, sois-en sûr, car rougir devant son fils, aux yeux duquel on ne voudrait avoir que noblesse et grandeur, c'est la plus atroce déchéance... Mon Dieu, aidez-moi!... Je ne me sens plus la force de ce supplice... Et toi, mon cher enfant, aie pitié de moi, comme ton père peut-être l'aurait fait, si j'avais eu le courage de lui demander pardon pour cette faiblesse momentanée dont les suites accrurent si affreusement mes remords ..

— Toi!... Cela!

— Vingt-cinq ans de souffrances secrètes!... Ce n'est certes pas la tentation de tout dire qui m'a manqué!... Mille fois, en des crises de chagrin, de honte folle — car j'étais honteuse de l'amour délicat et confiant et des gâteries de ton père qui ne se doutait de rien — mille fois j'ai été sur le point de me jeter à ses pieds, de soulager mon cœur en lui avouant ma faute, en lui disant toutes les sottises d'enfant gâtée et vaniteuse qui l'excusaient un peu... Je suis sûr qu'il eût compris, car il était bon et puis il m'aimait... Ce vertige passé, ce malsain vertige de coquetterie plus que de cœur, par quelle estime, par quelle adoration reconnaissante j'essayai d'expier ma folie passagère!... Je t'assure, va, que je fus avec bonheur, avec passion une femme irréprochable... Mais il n'était plus temps... Tu étais né de cette défaillance...

— Oh!... Mais ce n'est pas possible! Je ne te reconnais plus!

— Apprends à me connaitre!... Et je voyais ton père si ravi de ma tendresse, si fier de toi que je n'ai pas eu l'égoïste cruauté de saccager tout ce bonheur dans le seul but d'acquérir à ce prix la paix de ma conscience! Rude expiation, je te prie de le croire, terriblement plus cruelle que l'aveu et les reproches!... Il paraît que ce n'est point assez tout de même, puisqu'il me faut encore panteler de honte devant toi...

— Tu as fait cela, toi, ma mère, que tout le monde considère comme une sainte... Toi, que mon père, tout le premier, vénérait..., Toi, que mon adoration et mon respect mettaient si haut!...

— Tu vois! Ta tendresse est moins indulgente que ne l'eût été celle de ton père!... Déjà c'est au passé que tu parles!

— Que veux-tu?... La surprise!... Le malaise!... Mes plus chères croyances à bas!... Ah! tu aurais mieux fait de me laisser dans mon erreur!... Elle était moins déchirante que cette certitude, et je m'y étais habitué...

— Il me juge et si vite me condamne! se dit avec douleur Mme Morgland... Vingt-cinq années d'affection et de soins ne contrebalancent pas son courroux!... Ah! la vanité des hommes et le cynique égoïsme des enfants!...

Mais pour elle le soulagement était si vif de le voir accueillir la dégradante hypothèse d'où peut-être viendrait le salut, que, malgré tout, elle ne voulut pas se plaindre de cette rigueur. N'était-ce pas la preuve — preuve bien cruelle — que son héroïque stratagème était efficace?

— Laboure-moi le cœur de ton mépris, cher ingrat!... pensait-elle. Qu'importe, si je te sauve?... Si tu pouvais savoir le sacrifice que ma tendresse pour toi m'inspire, tu tomberais à genoux!... J'ai moins souffert, je t'assure, pour te mettre au monde que pour te rendre la foi tranquille qui, peut-être, te permettra d'y rester!... Car, alors, j'avais la joie de créer dans l'amour, et maintenant c'est dans l'affliction que je me dévoue pour te continuer la vie?

Inconscient de la sublime comédie qui se jouait pour son repos, Albert, comme écrasé, faisait fervemment appel à toute sa piété filiale, pour ne pas être trop sévère à la pauvre femme inerte dans ses bras.

Mais son écœurement se lisait sur son visage. Il souffrait de cette confidence qui ternissait la radieuse auréole mise par son adoration d'enfant autour du front de sa mère. Il se sentait humilié dans son respect pour la mémoire de son père. Il eût voulu trouver des paroles de bonté pitoyable, mais son cerveau ne les formulait pas. De même, il avait le désir de réconforter l'endolorie par un geste de ca-

resse, mais ses yeux durs, ses mâchoires trahissaient l'indignation, la stupeur, le mépris.

Pourtant, si l'homme était capable de franchise et de clairvoyance lorsqu'il s'examine lui-même, Albert aurait reconnu sous tout cela, dans son cœur ulcéré, comme un allégement et une libération. Le funeste héritage n'était donc pas en lui! Ce n'est pas au cabanon que tôt ou tard le jetterait son destin? Un avenir de joie, de sécurité, de lumière s'ouvrait sans menaces pour lui! Sans qu'il se l'avouât, telle était la consolante pensée qui dominait sa méditation. Aussi ses premières paroles furent-elles, non pour plaindre ou chérir sa mère, mais pour réclamer des précisions et des preuves.

— A quel moment cette liaison?... Comment a-t-elle pu naître, durer, rester insoupçonnée dans ses péripéties et ses conséquences?... Enfin, qui était-ce?

Et Mme Morgland qui, à la minute où l'idée de ce stratagème s'était dessinée dans son cerveau, avait eu le temps d'évoquer une figure de passant aujourd'hui mort, pour lui attribuer ce rôle de séducteur, qui avait pu, dans cette suprême inspiration du désespoir, combiner, vaille que vaille, une vraisemblable fable d'adultère, et songer à des souvenirs matériels — lettres ou cadeaux, — qui pouvaient servir d'indices ou de preuves, Mme Morgland gardait assez de présence d'esprit dans son martyre pour inventer, à mesure que l'exigeait l'implacable interrogatoire de son fils, des concordances et des charges qui ne laissaient aucun doute sur sa trahison.

Elle mettait tout son génie et toute sa tendresse à se déshonorer! Quel bon vouloir il lui fallut dans cet effort de flétrissure! Sa vie avait toujours été d'un si clair rayonnement! Au moindre détail en désaccord avec les souvenirs de son fils, la méfiance de celui-ci se fût éveillée, sa logique tenace de solitaire en eût pris de l'ombrage, et la certitude de vie que Mme Morgland voulait, au prix de tout ce qu'il lui restait de bonheur, substituer à la certitude de mort, aurait pour toujours croulé!

— Crois-moi bien coupable, mon enfant! se répétait-elle pour s'exciter au sacrifice... Piétine-moi! Déchire-moi!... Ton salut est fait de ma souffrance!...

Au bout d'une demi heure, grâce à des souvenirs précis et des confrontations de dates, Albert Morgland demeurait persuadé que sa mère était devenue, par vanité, par ennui, par boutade d'enfant capricieuse, et aussi par naïveté de femme trop jeune sous l'influence d'un roué, la maîtresse de M. Lavirotte, vieil ami très séduisant, que la défaillance coupable s'était produite pendant une absence de trois semaines que M. Morgland avait faite pour courir le cerf en Thuringe.

Déplacement cynégétique attesté par un pouvoir que M. Morgland avait du faire établir à cette date chez un tabellion de là-bas, pour une transaction urgente qu'il autorisait sa femme à signer en son nom. Cependant que l'assiduité de M. Lavirotte auprès de Mme Morgland alors bien solitaire et bien nerveuse dans son château de l'Anjou, était non moins prouvée par maints tableaux dudit M. Lavirotte, homme du monde et peintre amateur. Toutes études qui représentaient Mme Morgland, fébrile ou alanguie dans le décor, bien reconnaissable, du parc tout doré. Les frissons roux de l'automne ne laissaient aucun doute sur l'époque de ces jeux artistiques et galants. Et, pour plus de précision encore, les flatteuses dédicaces, telles que nos habitudes de flirt les tolèrent, à la grâce, à la beauté, au charme de Mme Morgland s'accompagnaient de dates prouvant que la présence du peintre correspondait avec la fugue du mari.

Huit mois et demi plus tard Albert naissait...

Dans l'effroi et la honte de cette conséquence que l'étourderie de la trop jeune femme n'avait pas prévue, l'intimité coupable cessait aussitôt... M. Lavirotte ne tardait pas à mourir. Et le ménage Morgland, stérile jusqu'à l'heure où le séducteur se montre, redevenait pour jamais infécond aussitôt après sa disparition.

Devant cette trame si compacte de preuves, le doute était-il possible? Albert sentit la nécessité de croire.

D'ailleurs sans qu'il y prît garde, son désir d'être rassuré contre la térébrante menace l'emportait sur celui de trouver sa mère irréprochable. Bizarres amalgames de sentiments! Il était à la fois radieux et désolé. Mais comme pour se dissimuler à lui-même sa secrète satisfaction, il s'exagéra la blessure de sa piété filiale et la fit voir avec une tristesse d'autant plus sévère.

— Ainsi je suis le fils de ce passant, de cet intrus! Vingt-cinq ans de mensonge et d'hypocrisie dans cette maison!... Votre bonheur conjugal autour de mon berceau, mensonge! Le nom que je porte, un vol! Les caresses de mon père, usurpation! Toutes les traditions de famille dont je me croyais de droit l'héritier, escroquerie!

— Au moins, mon pauvre enfant, n'es-tu pas l'héritier de cette prétendue folie qui te terrifiait!

— Sans doute. Mais à quel prix!... Au prix de mes plus chères croyances! C'est un chagrin si cruel que j'en arrive à me demander si l'autre, auquel j'avais fini par me résigner, ne valait pas mieux!... Toi, ma mère!... Pardonne aux rudesses de ma stupeur... Toute ma vie morale bouleversée!... Tu voudras bien admettre qu'il me faille quelque temps pour reprendre mon aplomb!

Puis sa tendresse pour sa mère l'emporta sur son orgueil d'homme et sa rigueur juvénile. Il vit toute la douleur de son regard suppliant, la prostration de ce corps qui venait d'épuiser toute sa force dans ce trop long martyre. Son soulagement secret, sans qu'il en eût conscience, l'excitait à la mansuétude. Alors il eut pitié et trouva quelques douces paroles de réconfort, de vénération persistante et d'amour.

Ce fut sur des baisers qu'ils se quittèrent. Tout de même Mme Morgland, fourbue par cette comédie de dégradation qu'elle avait eu l'héroïsme de jouer, restait bien triste de ce qu'elle venait de perdre en respect, en affection, pour le salut de son fils, triste surtout de voir comme vingt-cinq années d'adoration la protégeaient mal contre sa sévérité et son mépris :

— Au lieu de pleurer avec moi, il me condamne ! Malgré ses dernières paroles de pitié, j'ai senti son verdict impitoyable !... Pauvre petit, s'il savait, comme il me demanderait, mains jointes, pardon de sa cruauté !... Mais, heureusement, il ne sait pas ! Il ne faut pas qu'il sache !... Qu'importe sa rudesse ? N'ai-je pas fait le sacrifice de moi-même ?... L'essentiel est qu'il me croie et qu'il soit sauvé... Je sens que déjà le miracle est accompli... Hier, il était languissant, débile, sans énergie... A présent, il juge et brise... C'est de mon martyre qu'est née la force morale avec laquelle il m'accable !... Quel bonheur ! Victoire qui me déchire, mais victoire tout de même ! Me voici à bout de nerfs et de souffrances, comme si je venais de le mettre au monde une seconde fois. Je suis bien fière et bien heureuse, mais aussi bien humiliée !... De la noble femme que j'étais naguère à ses yeux, il ne reste plus rien !... Mais cela doit-il compter ?... Pas d'égoïstes regrets !

Malgré ces excitations à la vaillance, Mme Morgland passa la nuit dans les larmes. Le tumulte des feuillages froissés par la tourmente et des rafales de pluie sur les toits, dominait sa plainte.

Au matin, le deuil de son cœur mettait tant de noir autour d'elle qu'elle ne perçut même pas la radieuse et rayonnante allégresse de la campagne.

Mais, Albert, tôt réveillé après une nuit de calme repos comme depuis longtemps son effroi ne lui permettait plus d'en goûter, avait senti la grâce de la nature rassérénée, de la fraîche lumière d'aurore

Sous prétexte, s'était-il dit à lui-même, d'user son chagrin par l'exercice et de réfléchir avec sang-froid aux tristesses de la veille dans la quiétude des champs, il était parti très matin pour une course à travers le pays de fécondité et de douceur où s'était écoulée, très heureuse, son enfance.

Bien vite, si tant est que son cœur fût au départ sincèrement morne, les odeurs qui, sous la tiède caresse du soleil, s'élèvent de la terre, l'ivresse de la lumière, de l'air, de l'ardente chevauchée, avaient dissipé son malaise et donné l'essor à sa joie intime. Dans une griserie d'herbes foulées et de feuillages humides, il galopait, joyeux et fort, comme un cavalier de légende. Depuis des mois il n'avait pas connu pareille jeunesse de corps et d'esprit ! A chaque trille d'alouette escaladant l'azur, aux roulades des oiseaux qui s'égosillaient dans les branches, il mêlait son propre chant de triomphe et d'espoir.

— Ma raison est à moi !... Plus de destin tragique ! se répétait-il sans cesse au fond de son cœur soulagé.

Même, parfois, un remords lui venait de cette allégresse conquise au prix de si cruels aveux, et, s'efforçant d'assourdir ces fanfares impies, il se contraignait à un visage douloureux, à une promenade moins exultante.

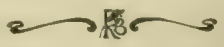
La fraîche joliesse de la nature et la volupté secrète d'Albert ne tardaient d'ailleurs pas à inscrire de nouveau la joie sur son visage.

Cependant sa mère que rien ne distrayait de sa douleur — sinon la satisfaction de son sacrifice — se demandait, avec une angoisse haletante et les yeux toujours brillants de larmes, si ce n'est pas en vain qu'elle en avait eu l'héroïsme...

Mais lorsque son fils revint après cette ardente et joyeuse galopade, son allure d'énergie, son clair regard de jeunesse et de force la rassurèrent.

— Que ce soit ma récompense ! murmura-t-elle en essayant un grave et doux sourire pour fêter, par un accueil aimable, la résurrection de son fils.

GEORGES LECOMTE.



QUE SERA LA MAJORITÉ DE DEMAIN ?

(Enquête parlementaire)

(*Suite*) (1).

Décidément, les infidélités de la majorité ne proviennent pas de l'effervescence de la rentrée. Elles ont une cause plus sérieuse car elles se répètent. Le 13 novembre, la Chambre décidait d'ouvrir sur l'affaire Humbert une enquête qu'improuvait le gouvernement. En cette occurrence se manifestaient les affinités de la droite et de l'extrême gauche, tandis que radicaux et progressistes confondaient sans succès leurs votes. Au Sénat, M. Combes cherchait à rallier ses groupes indociles en corrigeant un projet libéral sur l'enseignement par la promesse d'enlever au

(1) Voir la *Revue Bleue* du 14 novembre 1903.

clergé le *jus docendi*. Il désavouait toute « majorité de rechange ». — Mais qui, mieux que les Parlementaires, dira la signification de ces gestes ?

M. le député Emile Chautemps est optimiste, il croit à la durée du Cabinet. Mais cet ancien ministre, de longue date l'un des fermes soutiens du parti radical, est d'une réelle indépendance de jugement et il n'estime pas que la majorité actuelle soit la seule ni la meilleure possible. Voici ses déclarations empreintes peut-être d'une légère réserve, mais d'autant plus piquantes :

« Vous me demandez quelle est la portée des récentes déclarations de la Chambre, desquelles semble se dégager la possibilité d'une majorité de gauche, indépendante des socialistes :

« Ce sont des incidents de surface. Je connais, il est vrai, des députés de la majorité qui ne dissimulent pas, dans les conversations privées, les inquiétudes que leur inspirerait la politique du Gouvernement, et il se peut, d'autre part, que quelques impatients commencent à trouver que le ministère vit trop longtemps, mais ces états d'âme ne se traduiront guère que par des propos de couloirs ; de là à la résolution de prendre, en face de ses électeurs, la responsabilité du renversement d'un Cabinet incontestablement populaire, il y a loin !

« Le corps électoral n'a pas conscience de ces incidents intérieurs dont vous vous préoccupez ; le Gouvernement a conservé toute son autorité dans le pays, du moins dans la partie du pays qui est derrière la majorité, et c'est pourquoi la Chambre, le voulût-elle, n'oserait pas le renverser.

— Mais le pays n'est pas consulté sur les changements de ministères. Ils se produisent, il les constate.

— C'était vrai autrefois, au temps où l'on renversait les ministères pour les remplacer invariablement par des combinaisons de même saveur. Nos électeurs sont sortis de leur indifférence d'antan. Le premier Cabinet qui ait fait vibrer la fibre démocratique du pays fut celui de M. Bourgeois. Jamais la majorité, qui redoutait, pourtant, l'impôt sur le revenu de M. Doumer, et, au fond, désirait ardemment la chute du ministère, n'aurait osé le renverser. Il fallut un suicide.

Le pays vibra une deuxième fois sous le gouvernement de M. Waldeck-Rousseau, et il fallut que le Cabinet se retirât de lui-même, en pleine victoire.

La France démocratique vibre nettement aujourd'hui, pour la troisième fois, par la hardiesse qu'a eue M. Combes d'oser s'attaquer à la congrégation, et c'est parce que la majorité connaît cet état d'âme du pays que les incidents parlementaires des derniers jours n'ont pas grande portée.

— Les députés qui manifestent leur mauvaise humeur dans les couloirs sont-ils nombreux ?

— Sous les ministères Bourgeois et Waldeck-Rousseau, ils l'étaient assez pour que le Cabinet fût battu dans tous les scrutins secrets, soit qu'il s'agit de nommer dans les bureaux une Commission importante, soit qu'il y eût à voter, en séance publique, sur un nom cher au Gouvernement. Je n'ai pas de données qui me permettent de rien préciser quant au Cabinet actuel : cependant, je crois fermement que M. Combes possède une majorité sincèrement attachée à sa politique, et qu'il triompherait d'une épreuve au scrutin secret. Cette Chambre est notablement plus radicale que la précédente, et beaucoup de républicains, de tempérament modéré, savent gré au gouvernement d'avoir fait front contre le danger congréganiste.

— Croyez-vous qu'il y ait dans cette Chambre les éléments d'une majorité républicaine indépendante des socialistes ?

— Je suis moi-même de ceux qui regrettent que la ligne de démarcation qui sépare le bloc de gauche des divers groupes de l'opposition ne se trouve pas située un peu plus vers le centre ; il y a dans le parti progressiste nombre d'excellents républicains et d'hommes de valeur dont l'accession dans la majorité donnerait à celle ci plus de force...

— Et sans doute aussi d'indépendance ?

— L'on fait grand bruit, en effet, sur la prépondérance du parti socialiste. Ce serait, dans tous les cas, une faute de vouloir gouverner contre ce parti ; j'estime même qu'une telle politique serait désormais bien difficile, pour ne pas dire impossible. Il est toutefois exact qu'un certain nombre de radicaux accueilleraient volontiers un concours qui les affranchirait de ce qu'on appelle, avec beaucoup d'exagération, la tyrannie socialiste.

A vrai dire, cette soi-disant tyrannie est surtout faite de talent et d'autorité personnelle. Le parti socialiste est jeune, ardent, plus discipliné que le parti radical, plus hardi à assumer les responsabilités ; par surcroît, il est riche en orateurs éloquents et en tacticiens habiles dont il accepte les directions. Rien de plus naturel, dans ces conditions, qu'il joue, dans le concert des Gauches, un rôle de premier ordre.

— Ne craignez-vous pas que le pays ne se fatigue de l'alliance avec les socialistes ?

— Le pays, en général, n'a pas cette préoccupation. On ne redoute le socialisme que dans les régions où il est organisé, et c'est la plus petite portion du territoire. Là où il n'existe pas ou peu, en

Savoie, par exemple, le vocable « Socialiste » ne répond pas à une doctrine ni à une méthode déterminées ; il évoque seulement l'idée d'un républicain qui serait plus avancé et plus ardent que les autres, et cela ne déplaît pas ; en sorte que le projet de dégager la majorité du « joug de Jaurès » ne répond à rien au point de vue électoral, et que les radicaux qui renverseraient le Gouvernement pour renverser Jaurès ne seraient pas compris de leurs électeurs ; c'est pourquoi l'on s'abstiendra de rien tenter de semblable.

— Vous-même, le socialisme ne vous effraie pas quelque peu ?

— Je serais effrayé de voir se propager le socialisme que j'ai connu autrefois, comme conseiller municipal et député de Paris, dans les réunions publiques, socialisme bien communiste et franchement révolutionnaire ; mais le socialisme n'a-t il pas perdu en intensité ce qu'il a gagné en étendue ? Millerand et Jaurès ont, en somme, créé, à côté de l'ancien, un peu vieilli un nouveau parti radical socialiste plus jeune, plus ardent, mieux discipliné, et ce pourrait être un pas important vers la division salutaire du pays en deux grands partis.

— Vous croyez à la division de la France en *wighs* et *tories* ?

— Oui, et n'est-ce pas comme fait ? On n'est plus de tel groupe, mais de tel côté de la Chambre. Mon excellent ami Renault-Morlière, ne veut pas que cela soit, et je reconnais toute l'injustice qu'il y aurait à vouloir le confondre avec les membres de la Droite : la protestation du président très autorisé du parti progressiste prouve simplement que la ligne de démarcation n'est pas encore à sa vraie place.

— La Chambre n'est donc pas disposée actuellement, selon-vous, à renverser le Cabinet ; mais si cet événement se produisait fortuitement, pensez-vous qu'elle soutiendrait un gouvernement formé sur la base plus large qui a vos préférences ?

— Je crois à la durée possible d'une majorité dans laquelle un certain nombre d'hommes de valeur venus du centre feraient contrepoids aux hommes d'incontestable autorité que compte le parti socialiste. C'est peut-être le gouvernement de demain. Pour aujourd'hui le gouvernement de M. Combes est fort, et il est d'ailleurs désirable qu'on lui laisse achever l'œuvre qu'il a courageusement entreprise. Mais qu'il se dépêche ! Ceux-là même qui sont, comme moi, les mieux disposés à le suivre aussi loin qu'il voudra les conduire dans la voie de la dissolution des ordres religieux enseignants, reconnaissent qu'un grand pays ne peut pas s'immobiliser indéfiniment sur une question de cette nature. Il faut en finir.

— Mais le projet Chaumié, s'il est voté par le Sénat, ne sera-t-il pas, pour le Cabinet, une cause d'échec à la Chambre ?

— Tout peut arriver, sans doute ; cependant la liberté d'enseignement est désirée par un grand nombre de radicaux, qui se contenteront de garanties sérieusement prises contre la résurrection des congrégations enseignantes supprimées. Deux voies conduisent, en effet, au même but : le monopole de l'Etat et la suppression effective des organes enseignants. La Chambre se rejettera sur la seconde. »

∴

La droite s'est maintenue au Sénat pure de tout ralliement et immuable dans ses convictions monarchiques. M. de Lamarzelle, son orateur le plus véhément et le plus apprécié, intervient avec décision dans toutes les discussions. Il condamne nettement la politique présente et future du gouvernement républicain :

« Les jours du Cabinet Combes sont-ils, comme chacun l'affirme, désormais comptés ? C'est probable, car la majorité qui le soutient ne peut longtemps faire « bloc », et cela pour une raison bien simple. Elle est composée de groupes — le président du Conseil l'a lui même affirmé — dont les doctrines et les programmes sont différents. Les éléments de cette majorité ne sont pas mêlés, confondus : ils ne sont que juxtaposés, et le seul ciment qui les unit est la guerre au catholicisme. Tant que la partie la moins avancée du « bloc » n'a vu la politique du Cabinet produire comme résultat que les effets de cette guerre, elle a été satisfaite. Mais aujourd'hui elle s'aperçoit que l'alliance avec les collectivistes entraîne d'autres conséquences. Les émeutes, le pillage, l'incendie, le sang qui déjà commence à couler sur divers points du territoire, les menaces de guerre civile qui grondent un peu partout l'inquiètent, et elle n'attend qu'une occasion favorable pour rompre définitivement.

« Mais alors quel Cabinet prendra la place du Cabinet Combes ? Un Cabinet de concentration républicaine, nous dit-on, dont la majorite sera composée de progressistes et de radicaux. Signe des temps ! L'on considère ces deux groupes comme capables de gouverner la main dans la main quand, depuis plus de cinq ans, ils combattent l'un contre l'autre avec l'acharnement que l'on sait ! Mais pourquoi pas après tout ? Cet autre « bloc » nous l'avons déjà vu, c'est pour nous une vieille connaissance. Les éléments de cet ancien « bloc » sont encore plus disparates que ceux du « bloc » actuel. Ils se sont unis pourtant. Unis, oui, mais par le même ciment qui rassemble aujourd'hui les groupes du cabinet Combes. Sous

Ferry, sous M. Goblet, sous M. de Freycinet, ce qu'on appelait alors l'anticléricalisme fut toujours leur seul lien commun.

« Ce lien peut-il exister aujourd'hui entre radicaux et progressistes? Non assurément. Car dans la lutte antireligieuse les progressistes ne peuvent pas aller plus loin que n'a été M. Combes : ils ont même refusé de le suivre jusqu'où il a été. Nous ne les voyons pas — et nous le disons à leur honneur — aller jusqu'à priver le prêtre séculier du droit d'enseigner, jusqu'à expulser des femmes de leurs couvents, jusqu'à fermer toutes les écoles de frères.

Le ministère nouveau devrait, dans cette voie, pour que les progressistes pussent le soutenir, en conservant leur dignité, faire plutôt un pas en arrière. Ce pas en arrière ne serait pas un élément d'union, mais bien plutôt de division entre les deux fractions de la nouvelle majorité.

« Les éléments d'union, où sont-ils donc? Sur le terrain financier, sur le terrain social? Là, comme ailleurs, on cherchera en vain sans la pouvoir trouver une seule idée commune aux radicaux et aux progressistes. Un pareil ministère aurait donc le sort de ses aînés, serait condamné, pour plus de raisons encore, aux mêmes avortements, et montrerait que la République tourne toujours dans le même cercle vicieux... oh! combien !

« Lors de son dernier discours, on a accusé M. Combes de réduire toute la politique républicaine à la guerre religieuse. Ce reproche est injuste. M. Combes étant l'homme du régime que nous subissons ne peut faire autre chose que la guerre religieuse. Ce régime n'a pu jamais faire que cela et plus que jamais est condamné à ne faire que cela. C'est pour cette raison qu'il est fatalement un régime de division nationale et qu'il conduira la France à sa perte si, dans ce pays, tous les bons citoyens ne finissent par voir enfin où il les mène et ne s'unissent dans un effort suprême pour le renverser. »

***

Membre de la Commune, en 1871, savant et lettré, M. Vaillant est le vétéran du parti socialiste révolutionnaire à la Chambre. Il exprime ainsi ses aperçus sur la situation parlementaire :

« Depuis que s'est posée la question de la participation socialiste au pouvoir, tous ceux qui, comme mes amis et moi, y voyaient la négation du socialisme se sont unis pour opposer à cette nouvelle méthode de collaboration des classes et de confusion des partis, la vieille et certaine méthode de la lutte de classe émancipatrice du prolétariat et de l'opposition du parti socialiste à tous les partis de la bourgeoisie. C'est ainsi que s'est formé le Parti socialiste de France, comprenant, entre autres, dans son unité, toutes les anciennes organisations de même doctrine, connues sous les noms de parti socialiste révolutionnaire, parti ouvrier français, alliance communiste, etc.

« Leurs élus avaient quitté le groupe socialiste parlementaire, quand, à l'entrée de Millerand dans le ministère Waldeck-Rousseau-Galliffet, ce groupe avait reconnu en lui son délégué au ministère. Et nous avions alors, dans un manifeste signé de nos organisations, rappelé, affirmé de nouveau que, parti d'opposition gouvernementale parce qu'il était parti de révolution, le parti socialiste ne pouvait participer au pouvoir central, au gouvernement de la bourgeoisie.

« Depuis, le parti socialiste parlementaire, que Millerand avait représenté au ministère, entrait lui-même, tout entier, dans le « bloc » de la majorité gouvernementale ministérielle, accusant ainsi davantage encore par cette association avec les autres partis de gauche les différences essentielles qui le séparent de nous.

« Ce rappel de faits, que vous pourriez avoir oubliés, me permet de mieux répondre à votre question. Tel que nous l'avons défini et le concevons, le parti socialiste, en régime capitaliste, ne peut pas plus participer au gouvernement, au ministère, qu'à la formation de la majorité gouvernementale, ministérielle. N'envisageant que les intérêts socialistes et ouvriers, il n'est dans ses actes, et ses élus ne sont dans leurs votes ni ministériels, ni antiministériels. Il préfère toujours avoir devant lui un gouvernement, une majorité offrant le minimum de résistance à son effort, donc aussi avancés, aussi républicains que possible.

« Pour la même raison, les éléments les plus conservateurs de la bourgeoisie républicaine, à défaut de pouvoir y admettre la droite, voudraient remplacer les socialistes parlementaires et ministérialistes ainsi qu'une partie des radicaux socialistes par les progressistes qui attendent ce moment avec une impatience visible. Cette combinaison n'est pas impossible ; mais si le jeu des intrigues parlementaires actuellement en pleine et apparente activité, la réalisait, elle ne serait pas, je crois, de longue durée. Le pays marche plus vite que son Parlement et la force grandissante de la classe ouvrière y mettrait fin promptement.

« Malgré la variété des intérêts économiques des diverses catégories ou couches de la bourgeoisie dont les groupes du Parlement sont la représentation, et les variations accidentelles correspondantes de scrutins qui parfois mêlent des bulletins de minorité et de majorité, il est probable, si, sans interruption impérialiste ou nationaliste, les événe-

ments suivent leur cours, que l'axe de la majorité se déplacera plutôt vers la gauche que vers la droite, c'est du moins ce que je pense. »

***

Le parti nationaliste a choisi pour chef M. Gauthier de Clagny, qui fut avocat au Conseil d'Etat et à la Cour de cassation. C'est que ce jurisconsulte disert et avisé s'est distingué depuis le mouvement boulangiste par une singulière ardeur à lutter. Il a bien voulu donner à la *Revue Bleue* cet exposé magistral des vues nationalistes.

« Le ministère est extrêmement malade; dès aujourd'hui, on peut considérer sa succession comme ouverte. Cependant je ne crois pas que la majorité de la Chambre ait le courage de le renverser.

« Depuis quelques années, la plupart de mes collègues se sont tellement habitués à obéir aveuglément aux ordres des ministres qu'il leur paraît aujourd'hui impossible de voter à bulletin ouvert pour renverser un Cabinet. Je crois que le Président du Conseil va se trouver d'ici peu en face de difficultés insurmontables et qu'il ne pourra échapper à la necessité d'abandonner le pouvoir.

« Vous me demandez si, dans l'hypothèse de la chute du ministère, une majorité républicaine pourra se constituer en dehors du bloc formé par les groupes de gauche. Je voudrais d'abord être bien fixé sur la valeur des mots. Qu'entend-on par majorité républicaine? On abuse aujourd'hui vraiment des étiquettes et on prononce facilement des excommunications. Nous, nationalistes, nous sommes de très sincères et de très solides républicains. Nous voulons donner à la République une constitution nouvelle; nous poursuivons la réforme du régime parlementaire, la reconstitution du principe d'autorité gouvernementale. Pourquoi serions-nous considérés comme moins républicains que MM. Vaillant ou Walter par exemple, qui poursuivent la révolution sociale pour établir le régime de la commune? Nous avons les uns et les autres de l'organisation de la République une conception différente et voilà tout. La nôtre est, je pense, préférable à la leur. Les ralliés sont également des républicains. Il n'est pas rare de voir des monarchistes ou des bonapartistes de la veille devenir aujourd'hui de parfaits candidats officiels. On est donc républicain quand on se rallie au bloc ou à la République jacobine, et pas républicain quand on se rallie à la République libérale? Tout cela est ridicule.

« Mais je veux bien accepter le langage conventionnel des politiciens. Vous me demandez si on peut former une majorité sans le concours des socialistes, de la droite, des nationalistes et des ralliés. Je le crois. Le parti socialiste compte une cinquantaine de membres. Le groupe progressiste, même s'il se divisait, ce qui n'est pas impossible, formerait un appoint très largement suffisant pour les remplacer dans une nouvelle majorité parlementaire. Il semblerait même moins difficile de trouver un terrain d'entente entre des progressistes comme M. Aynard et des radicaux comme MM. Bourgeois ou Dubief que de grouper, ainsi qu'on l'a pourtant fait depuis quatre ans, des modérés et des patriotes comme M. Etienne avec des révolutionnaires et des internationalistes comme MM. Delory ou Chauvière.

« Le président du Conseil s'est donc, à mon avis, trompé, quand il a dit dans son discours de Clermont-Ferrand que deux groupements parlementaires étaient seuls possibles; l'union des forces de gauche, c'est-à-dire le bloc avec ses alliés socialistes et l'union des forces de droite, c'est-à-dire les progressistes alliés avec les monarchistes. Il a oublié d'abord que les 60 députés nationalistes qui votent contre lui doivent être comptés, en grande partie du moins, parmi les forces de gauche et restent disposés à s'engager très hardiment dans la voie des réformes démocratiques et sociales.

« Ce qui est vrai, c'est que pour continuer sa politique, c'est-à-dire pour rester exclusivement hypnotisé par la lutte contre les congrégations, il n'est pas possible de constituer une autre majorité que la sienne. En effet, les éléments du bloc qui sont irrémédiablement divisés sur toutes les questions économiques et sociales ne peuvent s'entendre que pour encourager et poursuivre la campagne contre les moines et les curés. Mais un grand nombre dans la majorité commençent à être fatigués de ce rôle et désireraient entreprendre une œuvre plus utile pour la République. En tout cas, dans le pays, l'immense majorité est excitée de ces efforts stériles.

« Si donc on laisse en second plan la lutte contre les catholiques, il n'est pas impossible de grouper une majorité capable de faire vivre un ministère de concentration ou mieux de conciliation républicaine. Sans doute ce ministère ne pourra pas faire de grandes réformes. Mais il pourra utilement s'employer à remettre un peu d'ordre dans tous les rouages de nos administrations, faussés, disloqués par la politique à outrance faite depuis quelques années.

« D'ailleurs est-ce que le bloc a accompli des réformes? Dès que les divers groupes de la majorité actuelle veulent faire un pas en avant, ils se divisent. Ils ne sont d'accord sur aucun des grands problèmes économiques ou sociaux à résoudre. Enfin, il faut ajouter qu'aujourd'hui on se bat beaucoup moins pour faire triompher des principes que pour satis-

faire des intérêts. Les majorités gouvernementales sont de véritables syndicats d'exploitation. On promet son vote en échange de distribution de faveurs destinées à assurer sa réélection. Tout ministère, quelle que soit sa nuance, peut donc vivre à condition d'y mettre le prix. La corruption est d'ailleurs l'essence même du régime parlementaire. Le comte de Montalivet, ministre de l'Intérieur dans le cabinet Molé, disait en 1837 : « Quand nous sommes arrivés au pouvoir, nous n'avions pas la majorité, nous l'avons aujourd'hui... mais cela nous a coûté cher ! » Le prix est peut-être augmenté, mais il y a toujours des consciences à vendre. Je crois donc que le successeur de M. Combes n'aura pas plus de difficultés que lui à gouverner.

« Les républicains nationalites n'ont pas à s'occuper ni à se préoccuper de cette misérable querelle pour la conquête des portefeuilles. Nous faisons une opposition de principe, non une guerre de personnes. Et comme nous ne demandons pas à prendre notre part de la curée, nous assistons avec philosophie, sinon avec indifférence, à toutes ces intrigues des politiciens. Si même nous n'écoutions que notre intérêt, nous souhaiterions conserver le gouvernement de M. Combes longtemps encore, tout au moins jusqu'aux élections communales et départementales. Nous serions ainsi assurés d'éclatantes victoires. A Paris, nous emporterions de haute lutte le Conseil municipal. Je pourrais citer plus de trente grandes villes de France où nous ferions triompher des municipalités nationalistes. La politique de violence et d'anarchie, l'appui donné ouvertement par le gouvernement aux apôtres de l'internationalisme et de l'anti-militarisme font plus pour le triomphe de nos doctrines que la propagande la plus active de nos amis. Cependant, comme nous plaçons l'intérêt général de la France et de la République bien au-dessus de notre intérêt personnel et que nous ne poursuivons pas le succès de notre parti dans le chambardement de notre patrie, nous ne chercherons pas, ce qui nous serait peut-être facile, à sauver le Cabinet. Nous ne chercherons pas davantage à créer systématiquement des difficultés à ses successeurs.

« Le programme du prochain Cabinet, est à nos yeux, de bien peu d'importance. Qu'il ait un programme ou n'en ait pas, le résultat sera toujours le même. Les programmes ministériels sont faits pour amuser quelques heures les majorités parlementaires et faire prendre patience à la démocratie. Jamais ils n'aboutissent. J'en ai entendu de nombreux depuis que je suis au Parlement, je n'en ai jamais vu réaliser un seul. La déclaration ministérielle du prochain Cabinet ne pourra donc servir qu'à donner l'orientation générale de sa politique. A mon avis, la tâche primordiale du successeur de M. Combes devra consister à sortir le pays de l'état d'anarchie où nous vivons depuis quatre ans, à faire cesser la campagne antinationale qui se poursuit dans l'armée et dans l'école, avec la complicité et avec l'appui d'une partie du personnel gouvernemental, à mettre enfin partout un peu de hiérarchie et un peu de discipline.

« Il me semble que le nouveau Cabinet devra s'efforcer de faire disparaître tous les ferments de division et de haine qu'on a semés à plaisir dans notre malheureux pays. Son œuvre capitale devra être une œuvre de pacification sociale et de concorde nationale. Une amnistie générale contribuerait certainement, dans la plus large mesure, à effacer la trace douloureuse de nos discordes. Ne comprend-on pas d'ailleurs que la rentrée de Déroulède constituerait le plus sérieux obstacle à la dangereuse propagande des internationalistes et des sans-patrie. Voilà cinq ans bientôt que nous nous déchirons entre Français ; il est temps de calmer toutes ces fureurs, d'apaiser toutes ces rancunes, de permettre au pays de travailler en paix et de laisser notre démocratie reprendre en toute liberté sa marche en avant dans la voie du progrès social.

« Si le ministère comprend ainsi sa tâche, il peut compter sur toutes nos sympathies. Nous ne lui proposerons pas notre appui officiel, qu'il ne saurait, je pense, accepter sans craindre de se compromettre. Nous ne lui demanderons pas davantage de prendre notre part à la distribution des faveurs dont il comblera ses amis. La politique alimentaire n'est pas la nôtre. Mais nous nous efforcerons discrètement de faciliter son œuvre.

« Quant aux réformes économiques et sociales que les parlementaires promettent depuis si longtemps à la démocratie, le futur Cabinet sera tout aussi impuissant à les réaliser que ses prédécesseurs. Notre régime parlementaire, où tous les efforts se consument en intrigues, toutes les énergies s'épuisent en déclamations vaines, se prête mal à des transformations profondes qui inquiètent les privilégiés et se heurtent aux résistances des intérêts coalisés. Pour aboutir, et si l'on veut éviter une révolution sociale, il est indispensable d'aboutir sans retard, il faudra que nous transformions notre parlementarisme infécond en un régime d'autorité démocratique qui sera, j'en suis convaincu, la forme définitive de nos institutions républicaines. Si nous étions au gouvernement, avec la constitution que nous rêvons de donner à la République, en trois mois nous aurions organisé pour les travailleurs la caisse de retraites de la vieillesse, tandis que les parlementaires discuteront quinze ans encore cette réforme sans peut-être la faire aboutir.

« Quand nous ne serons plus obligés, par devoir patriotique, de coaliser tous nos efforts pour com-

battre des ministères qui, à nos yeux, mettent en péril l'existence même de la patrie, nous reprendrons énergiquement notre campagne en faveur de la révision constitutionnelle. J'espère que le pays ouvrira les yeux, instruit par une douloureuse expérience, et n'hésitera pas à accepter la solution que nous lui proposerons. J'ai pleine confiance dans l'avenir de notre parti. Le triomphe de nos doctrines, sinon le triomphes de nos personnes, ce qui est insignifiant à mes yeux, est inévitable. De l'aveu de tous, le parlementarisme se meurt. Il nous appartiendra d'empêcher qu'il entraîne dans sa ruine la République. »

FR. MAURY.

(*A suivre*)

LES ÉTUDES ROMANES EN FRANCE

De Raynouard à Gaston Paris

La philologie romane est une science relativement jeune, — puisque la chaire du Collège de France laissée vacante par la mort récente de Gaston Paris, a été fondée en 1853, et inaugurée par Paulin Paris. On vient d'en nommer le troisième titulaire, M. J. Bédier, maître de conférences à l'École normale, que désignaient en première ligne ses travaux philologiques et critiques.

Peut-être le moment est-il opportun pour apprendre au public, tout à la fois si curieux des petites choses et si peu instruit des vrais titres de gloire de la science française, comment sont nées et se sont développées dans notre pays les *études romanes* : par ce mot nous désignons l'ensemble des recherches grammaticales et littéraires dont le champ est limité au Moyen âge.

I

Le promoteur de ces études est Raynouard ; la date décisive est 1811. — Ce n'est pas qu'avant Raynouard personne ne se soit intéressé à la vieille langue française, et à la partie de notre littérature antérieure à la Renaissance. Le XVIIIe siècle se sentait attiré, en histoire et en sciences, vers les origines, et le Moyen âge provoque dès cette époque certains travaux d'érudition. Sans doute, on émet alors, sur la formation de la langue française, les plus contestables hypothèses, et l'on ignore les règles élémentaires du « vieux parler ». Mais, cependant, Barbazan (mort en 1770), soutenait déjà, contre les partisans de l'origine celtique de notre langue, l'origine latine, et il amassait, de première main, des matériaux pour un dictionnaire de l'ancien français. Ce dictionnaire est demeuré à l'état de manuscrit ; seul le prospectus parut en 1756. Barbazan, en effet, ne put trouver un éditeur, parce que Lacurne de Sainte-Palaye, membre de l'Académie des Inscriptions, annonçait lui-même un *Glossaire* dont il ne fit paraître de son vivant que le premier volume. Aujourd'hui l'œuvre de Lacurne de Sainte-Palaye est entièrement publiée, par les soins de M. L. Favre ; celle de Barbazan reste inédite, et ne serait intéressante (comme celle de son rival) que pour nous permettre de constater à quel point en étaient les études romanes lexicographiques vers le milieu du XVIIIe siècle. Ainsi, on ne saurait trop louer Barbazan d'avoir conçu le plan de son Dictionnaire d'après une méthode *historique* ; il écrit dans son prospectus : « ..... On y verra les variations de notre langue, l'*auteur ayant eu soin de marquer les différents siècles où les auteurs qu'il cite ont écrit*..... »

S'il ne put faire imprimer son Dictionnaire, Barbazan donna, en 1756, trois volumes de *Fabliaux et Contes*, dans le texte original ; et ce texte, malgré bien des fautes, est soigneusement établi. — Quelques années plus tard, il publiait le *Castoiement d'un père à son fils, avec des observations sur les étymologies*. — Ce ne sont pas là des fantaisies d'amateur ou des spéculations de vulgarisateur. Barbazan est, au témoignage si autorisé de M. Ant. Thomas, le plus sérieux représentant de la philologie romane au XVIIIe siècle.

Faut-il rappeler, qu'en 1734, l'abbé Sallier « découvrait » les poésies de Charles d'Orléans, à propos desquelles il écrivit pour l'Académie des Inscriptions un Mémoire intéressant, et qu'il publia avec Melot une édition de Joinville ? Que Lenglet-Dufresnoy rééditait le *Roman de la Rose* et les *Mémoires de Comynes* ? Que de Beauchamps donnait trois volumes de *Recherches sur les théâtres de France depuis l'année* 1161 ?.... Mais on connaît plutôt aujourd'hui le nom de Legrand d'Aussy qui, moins érudit que vulgarisateur, accommodait au goût du jour et mettait en français du XVIIIe siècle ces fabliaux dont le pauvre Barbazan avait essayé vainement de faire goûter le texte primitif.

Enfin, il est juste de noter ici que les Bénédictins commencèrent à publier, en 1733, cette *Histoire littéraire de la France* toujours en cours d'exécution par les soins de l'Institut ; ils la conduisirent jusqu'au tome XII, qui s'arrête à l'année 1167.

Cependant la *clef* du vieux français était perdue ; et l'on ne s'en doutait point ! Par hasard, Raynouard la retrouva ; et cette découverte à elle seule l'a rendu plus célèbre que sa carrière d'homme politique, que ses tragédies, et que ses fonctions de secrétaire perpétuel de l'Académie française. C'et honnête homme, — qui était du Var et qui obéit assurément à une

sorte de patriotisme local en s'adonnant à l'étude du provençal, — fit donc en 1811 une découverte capitale. Il s'avisa, le premier, de reconnaître que l'ancienne langue française avait possédé, jusqu'au XIVe siècle, une déclinaison réduite à deux cas, — un *cas-sujet* et un *cas-régime*. « Sans cette clef, dit Littré, tout paraît exception ou barbarie ; avec cette clef, on découvre un système, écourté sans doute si on le compare au latin, mais régulier et élégant. » C'est sur cette base réellement scientifique qu'il construisit ses *Éléments de grammaire romane* (1816), dont il développa plus largement les théories ainsi que les hypothèses dans sa *Grammaire comparée des langues de l'Europe latine dans leurs rapports avec la langue des troubadours* (1821). Il travailla jusqu'à sa mort à un *Lexique roman* (publié en 1844), aujourd'hui insuffisant, mais fort utile et méritoire à sa date. Voilà pour la partie grammaticale et lexicographique de son œuvre. — Quant à la partie littéraire et critique, elle est constituée par son *Choix de poésies des troubadours*, qui ne comprend pas moins de six volumes, et par son livre sur les *Cours d'amour*. Raynouard n'a pas assez vécu pour voir cette ingénieuse légende des cours d'amour dissipée par l'impitoyable érudition de MM. Paul Meyer et Jeanroy.

Raynouard avait apporté, dans ses recherches sur la poésie des troubadours, de remarquables aptitudes critiques. Où il fut plus aventureux, où, de bonne heure, on dut le contredire et l'abandonner, sous peine d'orienter les études romanes vers une fausse direction, c'est dans ses hypothèses linguistiques. Raynouard supposait en effet que la langue provençale (à laquelle il réserve le titre de *Romane*) représente encore aujourd'hui, à peu de chose près, l'état d'un idiome parlé généralement sur tout le domaine latin, — c'est-à-dire non seulement dans le Midi de la France, mais au Nord, et en Italie, en Espagne, en Portugal, etc. Le français, l'italien, le roumain, le catalan, le portugais, auraient donc tous passé par un même état intermédiaire, dont le provençal reste le type.

Pour le territoire gallo-romain, la théorie d'un moment d'unité linguistique a des représentants autorisés. « Je suis de ceux, dit Gaston Paris, qui contestent l'existence d'une ligne de démarcation tranchée entre une prétendue langue d'oïl et une prétendue langue d'oc... Dans ce domaine se parle à l'origine une langue *à peu près identique* qui, même d'un bout de la Gaule à l'autre, ne présente pendant longtemps que des nuances insensibles. Peu à peu, dans cette unité, se marquent des différenciations locales (1) ». Mais que cette *unité* se soit étendue à une époque quelconque, à *tous les pays latins*, et cela *pendant trois siècles*, comme l'affirmait Raynouard c'est là une fantaisie que les recherches positives ont absolument dissipée Fauriel fut un des premiers à la combattre, dans le cours qu'il professa à la Faculté des Lettres en 1831-32 ; et déjà Daunou en 1824, dans son *Discours sur l'état des lettres au XIIIe siècle*, en tête du tome XVI de l'*Histoire littéraire*, avait émis des doutes sur l'hypothèse de Raynouard.

Il n'en reste pas moins que celui-ci eut deux grands mérites : — il découvrit la *règle des cas* ; — il publia de nombreux textes provençaux. Nous devons donc le considérer, malgré ses erreurs, comme le véritable initiateur de la philologie romane au XIXe siècle.

II

D'ailleurs, en même temps que Raynouard, ou tout de suite après lui, un grand nombre d'érudits se tournèrent vers la littérature du Moyen âge. J'ai déjà nommé Fauriel et Daunou. Le premier, « l'homme de notre temps, dit Renan, qui a mis en circulation le plus d'idées, inauguré le plus de branches d'études, aperçu dans l'ordre des travaux historiques le plus de résultats nouveaux » eut sans doute plus de clairvoyance que Raynouard dans les questions de linguistique. Mais, à son tour, il voulut, si l'on peut ainsi dire, *provençaliser* toute l'ancienne épopée française, et même toutes les littératures européennes. Son *Histoire de la poésie provençale*, publiée après sa mort, en 1846, repose donc, comme en son genre la *Grammaire* de Raynouard, sur « la fausse hypothèse provençale » — « Il en est un peu des critiques les plus sagaces, les plus avisés et les plus circonspects, disait Sainte-Beuve, comme des conquérants : ils veulent pousser à bout leurs avantages. Il est très possible que, sur quelques points de la frontière, M. Fauriel ait en effet forcé sa pointe et réclamé plus qu'il ne lui sera définitivement accordé. Il ne se contentait pas de passer la Loire et la Seine ; il franchissait le Rhin et les Alpes, et s'efforçait d'asseoir en Allemagne, comme en Italie, l'influence provençale, d'en faire pénétrer le souffle jusqu'au Nord de l'Europe. Sera-t-il fait droit, en fin de compte, à une si vaste ambition civilisatrice? On m'assure qu'il ne lui sera pas accordé tout ce qu'il prétend en Italie, en Souabe ; on m'apprend que les Bretons résistent opiniâtrement, selon leur usage, et ne se laissent pas arracher une portion du *Cycle d'Arthur*... Ici »

Aujourd'hui, la cause est entendue ; la manière *très ondoyante* de Sainte-Beuve peut même, en pa-

(1) G. Paris. *La littérature française au Moyen Age*. 2e édition 1890. Avant-Propos, p. XI ; Introd. § 3.

(1) Sainte-Beuve. *Portraits contemporains*, t. II, p. 587.

reille matière philologique, nous faire sourire. Mais, qu'on ne l'oublie pas, nous nous efforçons de noter des *moments* ; et celui-là est un des plus importants. Ajoutons donc que les principaux adversaires de Fauriel furent alors Guillaume de Schlegel, Ozanam et Paulin Paris.

Quant à Daunou, plus timide et plus circonspect, il n'a ni les témérités ni les vues souvent profondes de Fauriel. Sa collaboration à l'*Histoire littéraire* est d'un historien judicieux, exact, aussi bien informé qu'il pouvait l'être, mais se bornant à enregistrer et à constater, et n'ouvrant point de percées nouvelles. Enfin, je ne voudrais pas oublier J.-J. Ampère, cet esprit si vif, si pénétrant, qui a promené sa curiosité du Nord au Midi, et qui rendit à la philologie romane l'immense service d'agrandir le champ de la littérature comparative. Pour nous sembler maintenant un peu superficielles, ses recherches sur l'épopée scandinave ou germanique fixent également une date essentielle dans la formation de la critique contemporaine.

Cependant, en 1829, Villemain avait consacré au Moyen âge un de ces *cours* dont il semble que l'on se contente trop aisément de signaler aujourd'hui les lacunes et de railler le tour trop mondain. — Villemain écrit, dans sa *Préface* de 1840 : « Ces leçons sur une partie de l'histoire littéraire du moyen âge furent un premier essai facile à surpasser, mais dont l'influence n'a pas été inutile au progrès des mêmes études aujourd'hui plus répandues. Pour la première fois, dans une chaire française, on entreprenait l'analyse comparée de plusieurs littératures modernes qui, sorties des mêmes sources, n'ont cessé de communiquer ensemble, et se sont mêlées à diverses époques (1) »... Et si vous lisez attentivement, sans préventions, ces leçons de 1829, vous êtes surpris d'y trouver je ne sais quelle sûreté dans la manière de poser et de discuter, sinon de résoudre des problèmes de linguistique et de critique alors si obscurs. Au milieu des *systèmes*, qu'il connaît bien, Villemain jette des objections lumineuses. Il apprend au moins à ses auditeurs à se défier des généralisations précipitées. Il fait mieux. Peu semblable à un si grand nombre de professeurs des Facultés de lettres qui, jusqu'à ces dernières années, ont affecté de traiter le Moyen âge avec un mépris égal à leur ignorance, Villemain sent qu'il y a là un champ fertile pour le renouvellement des études et pour l'activité des érudits. « Les premiers débrouillements d'une langue naissante, dit-il, les essais d'une littérature informe examinés au double point de vue de l'histoire et de l'art, *peuvent avoir plus d'intérêt que la vulgaire des mêmes admirations pour quelques chefs-d'œuvre connus et accessibles à tous*. Seulement, cet intérêt a besoin d'être acheté par un peu d'effort, et il doit nous ramener, mieux instruits du passé, à une étude plus approfondie, à une intelligence plus complète de ces grandes époques, où la langue et le génie d'un peuple ont eu toute leur puissance et toute leur maturité (1). » Enfin, il pousse les érudits à la publication des *textes* : « Le nombre de manuscrits qui nous restent encore de ces temps, dit-il, est prodigieux. Il serait fort désirable qu'une protection éclairée et une curiosité habile choisissent dans ces antiquités nationales un certain nombre d'ouvrages à publier, pour constater le mouvement progressif de la langue française : ce serait en même temps servir à l'intelligence de notre histoire (2) ».

Comme pour répondre au désir de Villemain, les publications de textes semblaient se multiplier à l'envi. Les noms de Méon, de Monmerqué, de Fr. Michel, de Génin, etc... rappellent, à tous ceux qui ont lu des fabliaux, des mystères, des farces, etc..., certaines éditions encore fautives, et depuis lors bien surpassées, mais qui avaient le mérite d'une courageuse priorité. Déjà Paulin Paris, sur l'œuvre duquel nous aurons à revenir, travaillait, à la Bibliothèque royale, à sa « description des manuscrits français ». Déjà l'Allemagne, avertie par Schlegel et par Uhland (qui, en 1812, était venu à Paris pour copier quelques fragments de notre vieille poésie épique) se préparait à nous devancer dans les études de philologie romane.

Nous voulons limiter à la France cette rapide enquête sur les études romanes; mais comment ne pas apprécier ici, ne fût-ce que d'un mot, l'œuvre capitale de Diez, qui dégagea pour toujours des fausses hypothèses et des fantaisies la question de l'origine et du développement des langues néo-latines? La *Grammaire* de Diez parut de 1836 à 1844; entre cette grammaire et celle de Raynouard, il y a toute la distance qui sépare le *vrai* du *vraisemblable*. « Si les travaux de Raynouard, dit M. Antoine Thomas, ont exercé une certaine influence sur Diez, c'est plutôt en quelque sorte une influence matérielle qu'une influence scientifique. L'idée préconçue de Raynouard sur l'antériorité du provençal par rapport aux autres langues romanes, son ignorance absolue du rôle de l'accent, ont faussé une grande partie des résultats de ses recherches. Au contraire Diez, préparé par une forte discipline universitaire, par la connaissance et la pratique de la philologie germanique issue elle même de la philologie classique, a apporté dès la première heure dans ses

(1) Villemain. *Tableau de la littérature au moyen âge*, t. I, p. 1.

(1) Villemain. *Tableau de la littérature du moyen âge*, t. I, p. 199.

(2) Villemain. *Tableau de la littérature du moyen âge*, t. I, p. 209.

études romanes la véritable méthode scientifique que Raynouard n'avait fait qu'entrevoir, et a assis la philologie romane sur les fondements solides où elle repose encore aujourd'hui. »

Gaston Paris fut, à Bonn, l'élève de Diez; il publia en 1872-76, avec la collaboration de M. Morel-Fatio, une traduction française de la *Grammaire des langues romanes*.

III

Mais si la France devait attendre encore longtemps, jusqu'après 1870, pour lutter sans désavantage avec l'Allemagne dans le domaine de la philologie romane, elle n'en continuait pas moins avec ardeur à étudier la langue et la littérature du moyen âge. Les membres de l'Institut, chargés de poursuivre l'œuvre des Bénédictins, avançaient avec une sûre et puissante lenteur. Et ce fut surtout, de 1830 à 1870, la belle ardeur de Paulin Paris qui fraya la route.

Dès 1831, Paulin Paris publiait le roman de *Berte aux grands pieds*, avec une préface qui, au jugement impartial de son fils, « marque une date importante dans l'histoire des études romanes ». Il hasardait, pour tous les poèmes de ce genre, le nom de *Chansons de geste*, qui leur est resté : et il soutenait que la France du Nord possédait une quantité de ces *épopées*, vraiment nationales, dont il promettait de débrouiller les origines et de publier les textes. En 1833, il donnait *Garin le Loherain*; puis c'était, en 1848, la *Chanson d'Antioche*; et, de 1868 à 1877, cinq volumes contenant des adaptations des *Romans de la Table ronde*. J'ai déjà signalé ses *Manuscrits français de la Bibliothèque du roi*, œuvre inachevée, où il se proposait de faire une minutieuse description de toutes les richesses à la garde desquelles il avait été préposé. Dans les sept volumes qu'il a publiés sous ce titre, Paulin Paris classe et commente un millier de manuscrits; et je ne connais pas, encore aujourd'hui, de lecture plus suggestive.

Cet enthousiasme qu'il apportait au déchiffrement, à l'analyse et à la *traduction* des épopées et des romans, Paulin Paris put le dépenser plus utilement encore pour la diffusion de la philologie romane, dans sa chaire du Collège de France, — chaire fondée en 1853, sur l'initiative du ministre Fortoul. Singulière et cruelle revanche de la politique ! Le nom de Fortoul rappelle seulement, pour la masse du public, des mesures vexatoires à l'égard de l'Université libérale. Mais Fortoul avait été professeur de littérature française aux Facultés de Toulouse et d'Aix ; et en souvenir de ce qui l'avait intéressé le plus dans son propre enseignement, il voulut que les langues romanes eussent leur chaire au Collège de France. Nulle part, en France, on n'enseignait officiellement la littérature du Moyen âge. « Une résistance tacite, mais obstinée, dit Gaston Paris, fermait les portes du haut enseignement à ce qu'on regardait comme une sorte de forme pédante du romantisme, et pour triompher de ces préjugés, d'autant plus tenaces qu'il était plus embarrassant de les justifier, il fallut, outre cette lente victoire que le temps gagne chaque jour au profit des idées justes, un concours heureux de circonstances favorables : les plus importantes furent d'abord la grande autorité de Raynouard, secrétaire perpétuel de l'Académie française..., puis ce qu'on a appelé la « conversion » de Victor Le Clerc, doyen de la Faculté de lettres, lequel se trouvant attaché à la Commission qui, dans l'Académie des Inscriptions, continue l'*Histoire littéraire de la France* commencée par les Bénédictins, étudia le Moyen âge par devoir, fut tout étonné d'y prendre plaisir et invita ses collègues universitaires à le suivre sur ce terrain qu'il découvrait et où ils ne l'accompagnèrent d'ailleurs que rarement et de loin ; enfin et surtout la présence au ministère de l'Instruction publique d'un littérateur ami de la science... (1) »

Paulin Paris était tout désigné pour occuper cette chaire ; ses nombreuses publications, sa large collaboration à l'*Histoire littéraire* (il était membre de l'Institut depuis 1837), lui donnaient des titres et des droits qui l'imposèrent au choix de Fortoul. Comme professeur, il prit, pour sujet de ses cours, la poésie épique, les romans de la Table ronde, les historiens des Croisades, les chroniqueurs... ; il *expliqua* les textes les plus variés : la *Chanson de Roland*, *Raoul de Cambrai*, les *lais* de Marie de France, etc. Il n'est pas, je crois, une partie de la littérature du Moyen âge à laquelle il n'ait consacré des leçons toujours très préparées, et qui représentaient exactement l'état de l'érudition contemporaine sur ce point particulier. Mais il restait, par un défaut même de ses études antérieures, par son goût dominant pour la *littérature* au sens un peu superficiel du mot, par son ignorance des travaux allemands, un amateur très distingué et un très intelligent vulgarisateur plutôt qu'un véritable savant. « Il était difficile, il y a cinquante ans, disait en 1881 Gaston Paris, de s'initier aux bonnes méthodes qui, à ce moment là-même, renouvelaient en Allemagne le science du langage et les disciplines qui en dépendent. Il n'y avait alors ni Ecole des Chartes, ni École des Hautes Études. Le Collège de France et la Sorbonne n'accueillaient pas l'étude des langues et des littérateurs du Moyen âge... Paulin Paris fut donc avant tout un initiateur. Ceux qui ouvrent des

1. G. Paris, *La Poésie du moyen âge*, 1re série, p. 213.

routes le font pour qu'on les parcoure et qu'on les prolonge. Le meilleur hommage que nous puissions rendre à sa mémoire c'est de continuer son œuvre en la modifiant comme il l'aurait fait s'il l'avait trouvée à l'état d'avancement où il l'a mise, au lieu d'avoir à l'entreprendre par les fondements (1) ».

A la même époque, Léon Gautier entreprenait de répandre, dans le grand public et dans les écoles, la connaissance et le goût du Moyen âge. Fort érudit, professeur à l'École des Chartes, capable de *documenter* un mémoire ou un commentaire avec autant de précision qu'un Allemand, Léon Gautier procédait le plus souvent à la manière d'un journaliste. Son style est, avec moins d'éclat, mais tout autant d'images et de *gestes*, celui de Paul de Saint-Victor; et la préface de son édition de la *Chanson de Roland* est un modèle de mauvais goût. Reconnaissons tout de même qu'on lui doit, plus qu'à tout autre, l'immense popularité de ce chef d'œuvre épique. Léon Gautier était d'ailleurs, comme Paulin Paris, d'une absolue sincérité; il avouait ses erreurs, se corrigeait sans cesse, et n'hésitait pas, après les publications de Nyrop et de Rajna, à refondre entièrement son grand ouvrage sur les *Épopées françaises* dont la seconde édition « annule la précédente ». Au nom de Léon Gautier, il serait injuste de ne pas accoler celui de Petit de Julleville qui, sur les *Mystères* et sur le *Théâtre comique* du moyen âge, a laissé des travaux à la fois très érudits et d'un tour essentiellement français.

Mais déjà se faisait sentir, sur tous les points de la philologie romane, l'influence décisive de Gaston Paris qui, en 1862, avait donné son *Étude sur le rôle de l'accent latin*, et, en 1865, son admirable *Histoire poétique de Charlemagne*. Après avoir suppléé son père en 1868-69, il devenait lui-même, en 1872, titulaire de la chaire du Collège de France. La même année, il fondait avec M. Paul Meyer la *Romania*; et, à partir de 1875, il était un des plus actifs collaborateurs de la *Société des anciens textes français*. L'énumération de ses travaux occuperait plusieurs pages : aussi bien n'est-ce pas ce que nous nous proposons de faire connaître, mais plutôt ce que fut, sur le développement des études romanes en France, son incontestable *maîtrise*. Pendant trente ans, tous ceux qui, à l'étranger aussi bien que dans notre pays, voulurent acquérir la science et la méthode, vinrent à lui comme au représentant le plus autorisé, comme au dépositaire de la *doctrine*. On peut affirmer qu'il n'est pas de romaniste, au début de ce XXe siècle, qui ne tienne à honneur de se proclamer élève et disciple de Gaston Paris. Nous le disions plus haut : il a restitué à la France, comme une science nationale, cette philologie romane qui y était née avec Raynouard, mais qui, depuis Diez, ne nous appartenait plus.

Gaston Paris dut cette influence non pas seulement à son érudition sans cesse en activité et en progrès, mais aussi et surtout à son large humanisme et, pour mieux dire, à son *intelligence*. Il eut, du vrai savant, la conscience des limites mêmes de ses études; il ne défendit pas le Moyen âge avec l'ardeur exclusive de Paulin Paris ou de Léon Gautier, et ne fut en aucun sens un spécialiste. Sur tout sujet, même en dehors de son enseignement, il était l'homme le plus averti de son temps; sur un travail quelconque d'histoire littéraire, il démêlait le *point critique*, indiquait le préjugé à dissiper ou les lacunes à combler. Par là, il fut supérieur à sa tâche; il domina les questions restreintes dans lesquelles il savait si rigoureusement se renfermer quand il le fallait; il fut, en un mot, un de ces maîtres comme seule la France, après l'Italie de la Renaissance, a pu en produire, et comme l'Allemagne n'en possédera jamais.

Aux côtés de Gaston Paris, M. Paul Meyer n'a cessé de promener sur tous les points de la philologie romane, l'érudition la plus pénétrante et la plus décisive. Moins préoccupé de synthétiser les résultats, il a éclairé d'une vive lumière tout ce qu'il a touché. Sa longue et infatigable collaboration à la *Romania*, à la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, à la *Revue critique*; ses innombrables mémoires, notices, extraits, publications de textes, aussi bien dans le domaine provençal que dans le domaine purement français; son enseignement à l'*École des Chartes* et au Collège de France, font à cette heure de M. Paul Meyer le plus illustre représentant de la science française du moyen âge.

En moins d'un siècle, la philologie romane s'est constituée de toutes pièces. Aujourd'hui, presque toutes nos Universités possèdent une chaire consacrée aux langues et littératures de l'ancien français. Aujourd'hui, les plans d'études et les programmes d'examens font une place à la *Chanson de Roland* et aux extraits de nos vieux poètes et de nos chroniqueurs. Aujourd'hui, bon nombre de jeunes professeurs choisissent volontiers pour sujets de thèses, au doctorat, une question relative au Moyen âge. Enfin, si nous voulions citer des noms autorisés parmi ceux qui ont publié des travaux critiques ou des textes, ces noms se présenteraient en foule; et personne n'ignore, même, et surtout peut-être, en dehors de notre pays, la valeur des ouvrages que MM. Jeanroy, Ant. Thomas, Clédat, Langlois, Sudre, Bédier, etc., ont consacré, à la poésie lyrique, à l'épopée, au roman, aux fabliaux...

On peut mesurer ainsi le chemin parcouru.

CH.-M. DES GRANGES.

(1) G. Paris. *La Poésie au moyen âge*, 1re série, p. 253.

LA VIE LITTÉRAIRE

Le nouvel exotisme dans le roman.

Rémy Saint-Maurice : *Les derniers jours de Saint-Pierre* (Lemerre, éditeur). — Marius-Ary Leblond : *La Zézère* (Fasquelle, éditeur). — Ferdinand Duchêne : *France nouvelle* (Calmann-Lévy, éditeur). — Charles-Henry Hirsch : *Héros d'Afrique* (Fasquelle, éditeur). — R.-H. de Vandelbourg : *Sur les Hauts-Plateaux* (Plon, éditeur). — Paul Dumas : *Zézia* (Ollendorff, éditeur).

« Je suis très fort, disait avec bonheur Théophile Gautier, j'amène cinq cents au dynamomètre, et je vois le monde matériel. »

Je vois le monde matériel ! Pendant longtemps les écrivains ne l'apercevaient pas, pour cette raison qui dispense d'en fournir d'autres, qu'ils ne le regardaient pas. Il appartint à Bernardin de Saint-Pierre de le découvrir. Le calme de la nature lui permit de se reposer de ses innombrables agitations parmi les hommes. Au prix de quelles vicissitudes acheta-t-il le privilège d'être le premier ému par la flore tropicale ! La nature récompensa bien qui se donnait pour amoureux d'elle : et Bernardin de Saint-Pierre vieillit dans la gloire pacifique !

Or, depuis un siècle, l'exotisme prospéra dans la littérature. Vanité que de rechercher tous ceux qui s'empressèrent, après Chateaubriand, de prodiguer à des lecteurs incessamment multipliés des impressions nouvelles de pays nouveaux ! Vanité que de vouloir se souvenir des Atalas, des Mila, des Cerutas de toutes couleurs proposées à nos exaltations sentimentales ! Loti rassemble en lui et rassemble pour nous tous les exotismes avec tous leurs charmes étincelants et deux personnages se meuvent en son œuvre tout entier : la nature et lui-même.

Bernardin de Saint-Pierre d'un autre siècle, Chateaubriand plus moderne, c'est vrai, mais Loti succède à ces grands peintres de la nature et de l'homme dans la nature. Il reconnaît ses origines et de qui il tient ses pouvoirs sur les âmes sentimentales... Mais voici paraître une façon nouvelle de littérature exotique. Ce n'est pas un simple hasard qui jette ensemble dans la circulation six ou sept romans, dont aucun n'est privé de vertus littéraires, et qui sont tous des romans coloniaux. Hier littérature exotique, aujourd'hui romans coloniaux. Déjà on peut deviner, soupçonner les différences nécessaires entre cet exotisme-ci et cet exotisme-là !

⁂

Prendrons-nous donc l'œuvre de Pierre Loti comme un moyen de comparaison ! C'est une grande chance pour un écrivain que d'être un terme de comparaison. Il avance ainsi dans la gloire, même si on a délaissé ses ouvrages. Il obtient une recommandation puissante auprès de la postérité.

Loti court l'univers à la recherche d'impressions et d'émotions. Il sait voir la variété infinie des formes de la nature et de la vie. Toutes les forêts, toutes les fleurs, toutes les âmes frémissent en ses livres, identiques et variés. Partout le soleil brille, les fleurs et les femmes enchantent les regards et les cœurs, partout l'on s'aime et partout l'on meurt. Au centre de la nature une, nue, colorée, ardente, Loti règne, règne seul...

Ces jeunes romanciers décrivent chacun une région que chacun connaît bien, qu'il connaît très bien. Rémy Saint-Maurice raconte avec une érudition d'ailleurs émouvante les *Derniers jours de Saint-Pierre*. Son roman, son œuvre d'imagination est à base d'exactitude minutieuse. C'est la reconstitution historique de grandioses événements contemporains. On s'effraie, on pleure, mais on est admirablement informé, on peut tenir une conversation détaillée, savante sur les éruptions des volcans martiniquais... Ferdinand Duchêne a observé la vie algérienne, la vie de la *France nouvelle* comme un fonctionnaire qui l'a vécue chaque jour et a dû réfléchir posément sur la plus petite de ses manifestations. M. Vandelbourg a vu, d'après les mêmes procédés l'Algérie des *Hauts-Plateaux* et M. Paul Dumas la Tunisie. M. Charles-Henry Hirsch n'explore le centre africain que pour loger en des endroits peu habités par les littérateurs sa fantaisie ; les frères Leblond apportent dans la *Zézère*, sur l'île de la Réunion, un document complet, élaboré par un Bædecker moraliste, psychologue et artiste...

Nous avions jadis des romans exotiques qui évoquaient l'aspect général du monde et l'âme universelle. Nous avons maintenant des descriptions précises de tous les aspects et de tous les éléments de la vie dans telle région qui s'étend de tel à tel degré de longitude et de tel à tel degré de latitude. Notre littérature nationale s'enrichit de romans sur toutes les colonies — et sur les pays de protectorat.

⁂

L'œuvre des exotiques d'autrefois, c'est la recherche du pittoresque dans l'exotisme et de l'exotisme pour le pittoresque.

La nature est un merveilleux décor où se déroulent les drames de notre cœur. Mais il y a des correspondances profondes entre la nature et l'âme. Et Pierre Loti les saisit et il les exprime. Il est, au surplus, extrêmement disposé à jouir de toutes les beautés immuables ou changeantes de la nature. Il s'anime par elle et il les anime.

Ah ! ne croyez pas qu'ils manquent, les beaux paysages rapides et circonstanciés, dans les livres de

Remy Saint-Maurice ou de Marius Ary Leblond. Mais ils sont la force qu'il faut bien, parce qu'il y a bien des paysages partout et même dans tous les livres. Mais l'âme des personnages n'est pas influencée par ces paysages qui encadrent seulement — toiles de fond des événements humains et concourent surtout, exclusivement, à rétablir, à compléter l'indispensable précision documentaire. Des paysages, il en est aussi dans le roman solide et abondant de M. Vandelbourg, mais ses héros les regardent à peine car ils sont très occupés par ailleurs. Ils sont là, là aussi dans la *France Nouvelle*, mais ils ne tirent aucune vanité de leur présence en ce dramatique récit, où ils ne rendent service ni au roman ni au romancier. Alors il se font discrets, discrets. Mais M. Paul Dumas ne peint pas l'homme devant la nature, à peine le Parisien devant les perspectives tunisiennes, et il s'amuse en passant à nous montrer « la tête qu'il fait ». O Loti ! O intense et profond exotisme de cet univers dont nous ne sommes pas tous admis à connaître la variété, mais excitateur d'autant plus puissant de nos rêves que nous connaissons moins sa réalité extérieure !

Peut-être qu'il faut se réjouir. Jadis la nature écrasait l'homme, lui communiquait la certitude douloureuse et douce de l'inutilité des efforts humains, éphémères, fragiles dans l'immensité durable du monde, le condamnait à un pessimisme pénible et commode... Il est temps d'être optimiste. Les nouveaux romanciers exotiques chantent malgré eux la suprématie de l'homme dans la nature... Ils savent bien que la terre, sous tous les soleils, est faite pour l'agriculture ; les chutes d'eau, pour les industries ; les villes, pour des commerces... Ils ne s'absorbent plus, ils ne se confondent plus, au point de s'y anéantir, dans la nature altière, dominatrice; ils savent trop maintenant où utiliser la diversité de ses forces selon les continents... Gloire, puissance de l'homme.

Que faire, sous les Tropiques si l'on n'aime pas ! semblaient dire naguère les romanciers exotiques prompts à prêcher d'exemple. Pays primitifs ou seule la nature est vierge, que vous êtes changés maintenant ! Azyadé, Rarahu, Fatou-Gaye, Mme Chrysanthème, je ne vous reconnais plus, plus du tout. L'amour a cessé d'être le but, la raison d'être des existences féminines, l'excuse même ou la justification de la vie des femmes. Les femmes ne sont plus comme autrefois intéressantes seulement dans la mesure où elles remplissent leur destinée amoureuse.

Quelque chose de Rarahu a survécu en toi, sauvage petite Nyam-Bé, que Charles Henry Hirsch anime avec délices ! Recueille vite les derniers bénéfices de cet esclavage barbare qui te subordonne à tout, mais te laisse du moins la liberté de ton cœur qui est toi tout entière Mais Fatou-Gaye est devenue bonne à tout faire chez un quincaillier à Saint-Denis de la Réunion. C'est Marie. Elle est la « Zézère »... « tu connais bien, ma petite amoureuse qui pense à moi tout le temps que moi n'est pas là, qui rit avec moi quand moi l'est-là, qui va se promener avec moi sur les grands chemins, que mi chatouille pour faire rire et qui embrasse a moi dans les petits coins ». Hélas ! tout son amour est soumis aux exigences de la vie sociale. Et si elle aime toute sa vie, la pauvre Zézère, c'est simplement parce que les conditions sociales vouent les négresses à la prostitution.

> Parmi les jeunes gens du village
> Un tel c'est mon plus préféré.
> Li chante à moi un tas de badinages
> Qui fait rire à moi comme un lycanthère.
> Et puis quand li rentre au bal
> Son mouchoir y sent l'essence.
> Li cause avec moi dans la contredanse.
> Mi dis pas lui : oui, mi dis pas lui . non
> Mon cœur y faiblit, mon cœur y dit : oui !

Zezères ! petites Zezères prenez garde, ne laissez pas faiblir votre cœur. Les négresses elles-mêmes ne peuvent plus aimer comme elles font encore aux livres de Loti...

Et pas davantage la délicate Ti-Nini, la pure créole qui, à Saint-Pierre parle d'amour avec René, le jeune blanc de qui tout la sépare. Pas davantage la frêle Baya, Zézia si raffinée, déjà vendues à leurs époux, car dans la *France nouvelle* c'est encore l'Afrique ancienne qui persiste !

Ces observateurs sagaces d'un coin de terre où s'agite la malignité des hommes, selon des coutumes un peu différentes, ne peuvent plus s'intéresser à l'amour pour ce qu'il a de plus général, à l'amour, sentiment universel, humain ; ils voient d'abord ce qu'il a de spécial, de local, de conditionné par la vie et les mœurs, et les lois et les traditions des peuples. Et ils nous émeuvent, oui, ils nous émeuvent toujours, mais non pas en rappelant les instincts profonds de l'humanité, mais en montrant au contraire ces instincts réduits, comprimés par des règlementations, des contraintes, des tyrannies extérieures que les civilisations, modifient mais n'allègent guère...

***

Leur inspiration n'est pas humaine, elle est sociale.

Il n'ont plus dessein, ces explorateurs des colonies, ces explorateurs dont l'esprit est critique autant que leur âme est artiste, ils n'ont plus dessein de montrer l'homme partout le même dans la nature, devant l'amour, contre la mort, pour la vie... ce qu'ils distinguent et ce qu'ils exposent naturelle-

ment ce sont les différences créées par les races, entretenues par les civilisations, les chocs hostiles de ces civilisations et de ces races, leurs tendances, combattues par l'armée bien ordonnée des préjugés traditionnels, à établir entre elles toutes une harmonie de plus en plus nécessaire.

Rémy Saint-Maurice raconte un formidable fait divers, un incident catastrophique de la dernière heure, un drame eschylien dont le récit a été transmis par les agences, brutalement substituées pour les générations futures, aux narrations mêlées d'histoire et de légende, que nos ancêtres se transmettaient d'âge en âge. Toute une ville est soudain détruite par le volcan. La mort de cette ville c'est le sujet du livre. Et sans doute nous avons l'impression persistante et confuse de la petitesse des hommes et de leurs combinaisons dans la toute-puissance fatale des éléments. Mais quoi! cette impression est accessoire, et nous sommes surtout saisis moins par l'épouvantable vanité des luttes dans cette ville qui va disparaître, entres ces hommes qui seront tous morts demain, que par la violence de ces luttes, et la netteté de leurs mobiles. Luttes de races, combats d'influences entre nègre, quarterons, octavons et bekés... Le volcan les anéantit en une heure, mais le souvenir de leurs compétitions demeure et de l'utilité de leurs compétitions. Noirs esclaves contre blancs dominateurs : noirs qui ne veulent plus être socialement esclaves parce qu'ils sont libérés intellectuellement : voilà ce que nous voyons et nous oublions un peu que la nature les asservit tous, noirs et blancs, et qu'elle les confond dans la mort.

A la veille de disparaître dans le néant, on se combat, mais aussi on s'aime. René Besson de Ribes et Augustine Denis, la gentille Ti-Nini se vouent courageusement à une adorable idylle. Paul et Virginie du xxe siècle que séparent les éléments! Mais les conditions sociales les séparent plus encore. Et nous sommes surtout sensibles à la rudesse inhumaine de ces préjugés qui empêchent un blanc et une créole de s'aimer d'amour dans la société rebelle plus encore que la cruauté des éléments qui suppriment Ti-Nini, cette petite merveille de la création! Rémy Saint-Maurice est sensible comme nous à l'injustice de ces batailles des hommes entre eux, des idées entre elles, et des lois ou des coutumes contre les sentiments.

Les frères Leblond nous révèlent la civilisation bariolée comme les gens qui l'habitent d'une île où se réunissent sans se mêler complètement tous les exemplaires de l'humanité. Ils veulent décrire, raconter avec une impartialité maîtresse de soi-même, mais en analysant les influences de civilisation plus avancées sur les civilisations primitives, ils sont conduits à prouver que ce sont souvent des influences démoralisantes. Et leur héroïne Marie... « La Zézère » est comme la victime de ces luttes de civilisations lentement perméables les unes aux autres.

Elle aime, elle aime la petite Marie, dès qu'elle commence à vivre. Mais la vie ne permet plus l'amour. L'amour est d'abord la faute, puis la dégradation, le vice. Et Marie tombe, elle tombe, plus bas encore plus bas, jusqu'à sa mort. Elle ne quitte point la vie, elle est rejetée d'elle. Les conditions sociales n'ont point permis à son cœur simple de s'ouvrir librement, purement à l'amour.

M. Ferdinand Duchêne, initié aux plus secrets mystères, s'il en est encore, de la civilisation algérienne sur laquelle la civilisation française s'imprime si péniblement, oppose en deux tableaux ces deux civilisations voisines, impénétrables, en contact, en combat. Ici la pathétique histoire d'une *rekba*, d'une haine inexpiable entre deux familles dont l'une a fait injure à l'autre, et les péripéties mortelles de cette vengeance qui est assouvie à peine, alors que les familles se sont, pendant dix ans, entre-assassinées. Là, le spectacle vulgaire des émigrés, des colons jaloux les uns des autres, et les indigènes enfin se révoltant contre une domination qui, roide ou molle, leur est insupportable. Admirez ce sobre récit! Mais quelle pensée, quel sentiment inspire cet artiste? C'est la volonté systématique d'aider à la réorganisation de l'Algérie, de faciliter l'assimilation des Arabes, ni plus ni moins. Nous émouvoir par le spectacle d'une vie chaleureuse et colorée! Assurément, car il est conteur habile, et mieux encore. Mais comme il vaut mieux nous convaincre que les réformes sociales qui sont nécessaires sont des réformes possibles! Et M. Ferdinand Duchêne cite des documents, des textes à l'appui, des références, nous excite à vérifier, nous conjure de vérifier. Merveilleux artiste qui se révèle d'abord par 200 pages toutes proches du chef-d'œuvre! De quoi s'effraie-t-il? De commettre une erreur du détail, de déformer la vérité par l'imagination! Et ce réformateur par le roman nous renvoie aux sources. Tant d'exactitude compatible avec tant d'art!

Faut-il continuer! Le roman de M. Paul Dumas est une contribution claire à l'étude du mariage musulman. Conférences, considérations, notions de droit, enseignements agricoles : O le soleil d'Afrique et le ciel bleu sur ce romanesque économiste! Histoire sentimentale par un colon enthousiaste, fort instruit de la législation locale! M. Vandelbourg, très adroit à développer un récit, et mieux, des caractères vrais, juge avec plus de pondération la colonisation agricole sur les Hauts Plateaux; mais il la juge; ses idées sont prudentes, il sait que même sur les Hauts Plateaux l'argent est lent à fructifier. M. de Vaudelbourg est un romancier de bon conseil.

Ne vous fiez pas trop à Charles Henry Hirsch, Voltaire boulevardier, gâté par je ne sais quel goût malsain sous les paradoxes pachydermiques de M. Octave Mirbeau, fin lorsqu'il laisse aller son esprit naturel, et ne force point son talent, toujours prêt à sourire, mais qui ne veut qu'illustrer par ses récits peu cohérents les anciens discours de M. Clémenceau contre la soi-disant mission civilisatrice des nations européennes en Afrique. « C'est bien dit, Tango : Pour moi, il y a crime à pénétrer chez un peuple, à lui ravir la liberté sous prétexte de l'améliorer. »

— Il ne faut jamais frapper un homme, observa sèchement Marcel.

— Bah! un nègre!

— C'est un homme, vous dis-je!

Donc vive les nègres! mais parfaitement! Et vive aussi la liberté!

La littérature romanesque peut-elle encore se renouveler? On le verra. Mais le roman exotique se transforme. Loti révélait son âme en reflétant l'univers. Il vivait, il vit dans son œuvre, il n'est absent d'aucune de ses pages. Il l'emplit plus encore que ne fait la nature. Puis il est un poète plus ou moins désenchanté, qui transforme incessamment le monde au gré de son rêve. Issu des romantiques, il peut prétendre qu'il n'est point un disciple, mais des disciples il ne saurait en avoir...

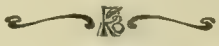
On ne l'imite pas en effet... Voici que les investigateurs méthodiques des régions lointaines où il promena pour la distraire et l'entretenir, sa mélancolie pessimiste mais assez satisfaite d'elle-même, renouvellent ses investigations avec une méthode nouvelle. Ils se dissimulent totalement hors de leurs ouvrages, le plus possible tout au moins: ils observent avec précision, avec minutie; ils recherchent la vérité et ne veulent peindre que la vérité. C'est une petite troupe disciplinée de réalistes qui envahissent les domaines où s'exerça jadis le génie des romantiques.

Leur place littéraire est nettement déterminée. C'est une véritable enquête sur l'humanité qu'ils continuent, qu'ils développent avec des inspirations et des procédés de sociologues autant que de romanciers... Mais est-ce que les naturalistes ne se flattaient pas déjà d'être un peu sociologues! Est-ce qu'en effet, ils ne l'étaient pas!

Et ils étendent leur enquête dans l'espace autant qu'en profondeur. Géographes psychologues, peintres moralistes, coloristes bien pourvus de conceptions philosophiques et sociales, ils décrivent non seulement les aspects les plus divers de la nature, mais encore les formes les plus variées de la vie des hommes et des sociétés.. Mais leur temps les domine aussi, et excite en eux ces nobles générosités humanitaires qu'ils ne peuvent complètement cacher... Non, les romanciers ne se découvrent plus eux-mêmes dans leurs œuvres, mais ils laissent voir un peu de ce qui est en eux et qui est aussi dans les autres, ces idées et ces sentiments généraux que le mouvement des esprits et des cœurs impose à une époque comme un déshonneur ou comme une gloire, mais dans tous les cas comme un signe distinctif, comme une marque originale!...

Et maintenant nous aurons d'autres romanciers coloniaux. Vers quelle région nous conduiront-ils, sachant très bien la route à suivre et le port où débarquer! Mais est-ce l'élan irrésistible de nos curiosités qui les pousse! Au contraire, cèdent-ils simplement, forcément, aux exigences de la production romanesque? Est-ce que, hélas! toutes les variétés, les plus variées des romans ne doivent pas se produire ensemble dans la foule pressée des œuvres contemporaines et s'étouffer les unes les autres, dépérir faute d'air et de lumière, dans la surproduction fatale aux meilleurs talents!

J. Ernest-Charles.



POÈMES

Dans la nuit

Je suis enfin le voyageur des grandes routes,
Le passager puéril, ami des oiseaux,
Le simple enfant toujours attentif, aux écoutes,
Et préférant aux cités l'ombre des roseaux...

Et je vais par le plus beau soir de la vallée,
Laissant bien loin les âmes et loin les maisons,
Chercher mon domaine en la douce île exilée,
Bâti de fleurs de rêve à tous les horizons!...

Une étoile me guide et la brise m'emporte,
La fraîcheur des verdures vient bénir mon front...
Je sais; je n'aurai pas à frapper à la porte,
Car les bois et leurs nids, seuls, me reconnaîtront!...

O bonheur! mais n'est-ce pas ici, le cher seuil
De la Terre que mon cœur tremblant a choisie?
L'hiver triste a replié sa robe de deuil,
Et voici le printemps en verte fantaisie!...

La Nuit royale est là qui me baise les mains;
La voix des rossignols fait taire le Silence...
Plus rien ne passe et ne rôde par les chemins,
Et la lune, au ciel, clignote avec indolence...

O mon âme, endors-toi, gentiment sur la terre;
Les songes bleus, les chants du matin vont venir...
Une fois, il est bon d'être le solitaire
Qui ne veut plus parler qu'avec le Souvenir!

Par un Soir de silence

Par un soir de silence autour de l'étang bleu,
Par une lune de rêve en un ciel tranquille,
Par un soir de langueur sur la forêt, un peu...
Elle et moi, nous avons pris le sentier qui file,
Qui file sous bois, sur la mousse et la fougère...

Elle avait l'air de la douce et belle bergère ;
Celle des temps anciens, celle des cours d'amour,
Taquinant les fleurs aux sons d'une cantilène,
Offrant ses yeux aux phalènes des fins de jour,
Et sa lèvre à cueillir à même son haleine !...

Par ce soir de silence, ami des frondaisons,
Tout paraissait trembler et mourir vers nos âmes !...
Or, nous allions, loin des toits fumeux des maisons,
Chercher dans l'oubli de quoi cacher mieux nos flammes ;
Et les eaux s'endormaient sur un Songe d'été...

Nous allions, très lents, comme on va vers la Beauté,
Attentifs à la Nuit et guettant les étoiles ;
Sur nos baisers doux les branches penchaient leurs voiles,
Et l'on eût dit des caresses d'ailes sur nous !...
Souviens-toi, la Nature était comme à genoux...

Assis sur le talus brodé de marjolaine,
Nous étions dans la Nuit — dans la Nuit souveraine !...
Nos cœurs scandaient; tout bas, les rumeurs du hameau,
Et l'étang que troublait le murmure d'un mot,
Seul, donnait sa Lumière aux yeux noirs de ma Reine !...

Autour de l'étang bleu, par un soir de silence...

∴

Sérénité.

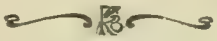
C'est la paix dans les bois, c'est la paix dans mon cœur.
Et le soleil n'a fait que glisser sur la fleur ;
Le soir s'est amolli sous le rideau des branches
Et les premières étoiles du ciel sont blanches !..
Je m'en vais, ingénu, dans le calme des choses,
Heureux de voir briller de la rosée aux roses,
D'entendre l'oiseau des champs qui parle d'amour
Et de sentir sur moi la mort lente du jour !...

C'est la paix dans mon cœur, c'est la paix sur la terre :
J'entends palpiter, tout bas, comme du mystère :
La prière d'une source au fond des gazons,
L'angelus qui s'éteint par dessus la vallée,
Une feuille qui tombe étrange... et désolée,
Le sanglot des aïeuls qui monte des maisons !
Je marche, en rêve, comme sur un tapis bleu,
Et la Nuit, dans mon âme, se fait peu à peu...

Mais je vois trembler les frissons d'or de l'Automne ;
Je vois marcher, s'éloigner, telle une épave,
Et dans l'Immensité, le berger monotone !
— Où sont baisers d'antan qui disaient ma folie,
Mes ferveurs à la plus douce et la plus jolie ?...
Elles sont bien loin les marguerites d'avril :
La Nature a pris son air immobile et grave !

— Les fleurs du Souvenir ont un parfum d'exil...

HENRI DEGRON.



THÉATRES

Théâtre Antoine : La *Guerre au Village* : pièce en 3 actes de M. GABRIEL TRARIEUX.

La pièce de M. Gabriel Trarieux que vient de monter le Théâtre Antoine, appartient à la catégorie bien connue du *Théâtre d'Idées*, dont nous opposions ici même et récemment les tendances, en priant qu'on ne les confondît pas, à celles du *Théâtre Idéaliste*. A cet égard, M. Gabriel Trarieux est de la même classe d'esprits que M. François de Curel, l'auteur du *Repas du Lion* et de la *Fille Sauvage*. Et c'est en soi une chose parfaitement légitime, ajoutons même : fort désirable pour notre goût, qu'une création dramatique ou littéraire repose sur la solide assise d'une conception de la vie ou d'un ensemble d'idées générales : cela prouve tout au moins que l'auteur est capable de mettre en œuvre le plus haut privilège de l'humanité... Mais c'est à l'exécution que les dangers s'en font sentir, car ceux-là retombent plus lourdement qui voulurent s'élever plus haut et qui présumèrent trop de leurs forces. De deux choses l'une, en effet : ou bien l'auteur possède un sens de la vie assez délié, une psychologie assez fine et subtile, et des qualités dramatiques assez intenses, pour subordonner sa thèse à l'intime et profonde réalité des personnages — et c'est alors un triomphe... ou bien, au contraire, cette réalité vivante se trouve débordée, écrasée par la conception première, et l'idée même de l'œuvre succombe sous les défaillances de l'exécution. Dans une telle hypothèse, ce peut être une curieuse, une intéressante tentative, une très noble contribution à l'histoire des idées et du mouvement moderne... ayant plus d'intérêt, mille fois faut-il le dire? que tant d'œuvres à succès faciles... mais dépourvue, somme toute, des qualités essentielles qui constituent *la vie* au théâtre, et marquent d'un signe certain, aisément reconnaissable, la véri-

table œuvre dramatique. Je crains fort que la *Guerre au Village* n'appartienne à cette dernière catégorie.

M. Gabriel Trarieux a voulu nous montrer une des formes de la lutte pour la vie — Dieu sait si elles sont nombreuses ! — de l'écrasement du faible dans l'engrenage social... et il a choisi la plus pitoyable de toutes, celle de la femme, opprimée, vaincue, définitivement réduite par la coalition des intérêts et des appétits virils. Il a pris une directrice d'école, et d'école communale, parce que ce choix lui permettait de faire intervenir les complications de la politique, et les intrigues locales si puissantes dans les petites villes Il eût pu, tout aussi bien, prendre une ouvrière d'usine ou de grand magasin... Mais alors il eût été contraint de réduire son champ d'investigation, et la démonstration de sa thèse s'en fût trouvée moins complète. Henriette Pastoret, directrice d'une école à laquelle elle donne tout son amour et tous ses soins, a commis jadis une faute — puisque telle est l'expression consacrée — avec un jeune avocat René Dubreuil, qui, après l'avoir rendue mère, l'a abandonnée. Or il se trouve que ce René Dubreuil, qu'elle n'a pas vu depuis nombre d'années, est fiancé à la fille du maire Leboutillier, dont Henriette fut la camarade et l'amie. Tout serait pour le mieux et les choses iraient au dénoûment classique, si ce Dubreuil n'avait des ambitions politiques. Il n'est pas seulement fiancé... il est encore candidat... et candidat à la députation, candidat radical, cela va de soi, mais cependant pas assez sûr de son élection pour pouvoir braver l'opposition. Or voici qu'une feuille de cette opposition, *Le Clocher*, a surpris le secret de ses anciennes relations avec Henriette Pastoret, et qu'elle commence à organiser une campagne contre lui. Il s'agit donc d'arriver par tous les moyens possibles, licites ou illicites, à étouffer cette affaire... et le plus sûr de tous, c'est le renvoi de la directrice d'école que la feuille d'opposition ne manquera pas d'exiger.

Dès le début du second acte, nous voyons la malheureuse Henriette en butte aux convoitises et à l'exploitation des plus forts. Voilà certes une belle donnée, belle parce que humaine, parce que journalière et de quotidienne observation, parce qu'elle est de celles où se constatent le mieux la lâcheté et la bassesse foncières de la nature virile, cette tendance qui peut être qualifiée d'animale, et qui est de réduire, d'anéantir, de pulvériser l'être plus faible, tout simplement *parce qu'on* le sent tel. Cette loi, qui par des liens de fer, rattache l'homme à l'animalité et semble placée sous nos yeux pour nous rappeler nos origines premières, cette loi qui domine les rapports des collectivités, puisque sans elle l'industrie et le commerce demeureraient impossibles, qui fut de tous les temps, mais qui est de *notre temps* plus vivante encore et plus despotique que jamais, n'exerce-t-elle pas sa main-mise puissante sur les individus isolés et dans leurs rapports comme fragments de la collectivité ? Beau sujet, je le répète, belle matière à conflit dramatique, riche de sève et de force expressive !... Comment M. Gabriel Trarieux l'a-t-il traité ? Ce second acte doit être décisif, il doit emporter le succès. C'est d'abord le maire Leboutillier, de qui René Dubreuil doit épouser la fille. Cette figure de magistrat provincial, roublard, positif, dénué de sens moral, est assez finement esquissée. Il expose à Henriette la situation telle qu'elle est, et lui montre la vanité de la lutte. Du moment qu'elle a contre elle *le Clocher*, organe tout-puissant dans la région, une seule chose lui reste à faire : démissionner... Et comme elle se révolte contre l'iniquité d'une telle solution, comme elle sait lui dépeindre, en termes émus, éloquents, la misère de son avenir, il lui fait une proposition : elle entrera chez lui pour terminer l'éducation de sa plus jeune fille, et il lui laisse entendre que, puisqu'elle est jeune encore, belle et désirable, elle pourra servir à ses plaisirs. Henriette, dégoûtée, le chasse...

Pauvre âme désemparée, elle se retourne alors, bien qu'incroyante, vers la religion, humainement incarnée dans le prêtre. C'est ici notre plus grave objection à l'œuvre, ou mieux à la *mise en œuvre* de M. Gabriel Trarieux. Il a voulu montrer l'incompétence du prêtre, son insuffisance, sa médiocrité, dans la plupart des cas où une intervention délicate de sa part pourrait être le salut. Cette donnée-là n'est pas nouvelle — rappelez-vous l'admirable scène de l'abbé Bournisien dans *Mme Bovary* — mais il est toujours loisible à un écrivain de la reprendre et de la renouveler dans la mesure de son tempérament. Que M. Gabriel Trarieux ait voulu, une fois de plus, nous montrer un cas d'observation éternelle, je n'y vois pas d'objection, mais la façon dont il l'a fait me surprend et me déconcerte. Tous, certes, qui que nous soyons, — j'entends ceux qui eurent leurs années d'enfance modelées par la discipline catholique — nous avons connu, à une heure quelconque et dans telle circonstance délicate, l'incompétence du prêtre... et nous avons pu en souffrir... Quoi d'étonnant après tout, puisque la plus haute, la plus noble, la plus sainte mission qui soit sur terre, la plus difficile aussi et qui réclamerait des dons universels d'amour et de pénétration, se trouve confiée, par la force des choses, à une majorité d'indignes ! C'est demander à des fonctionnaires de voir plus loin que leur fonction et le petit bénéfice qui les empêche de mourir de faim ! Ainsi donc, sur le principe même, je serais volontiers d'accord avec M. Gabriel Trarieux... mais quant à la manière dont il le met en

lumière, je me séparerais décidément de lui. Sur cent prêtres qui se trouveraient en face d'une pareille situation... en est-il deux qui tiendraient semblable langage ? Je me le demande — et, pour tout dire, je ne le crois pas. Et c'est ici qu'apparaît en pleine lumière le défaut essentiel d'une œuvre conçue théoriquement, imaginée par un pur cérébral, comme une thèse à défendre, en dehors des conditions de la vie... c'est-à-dire indépendamment des représentations intérieures et toutes psychiques qui permettent de composer des êtres vivants et qui nous donnent la sensation de la vie. Parce que M. Trarieux est resté obstinément fermé à la psychologie du prêtre, soit par manque d'expérience première, soit par défaut d'observation consécutive, il a pu dresser devant nous un mannequin revêtu d'un habit noir qui prononce les paroles et qui émet les théories nécessaires à la thèse de l'auteur, à la continuité de l'action — mais paroles et théories telles que jamais un prêtre — si médiocre fût-il — n'en émettrait de pareilles dans l'ordinaire de la vie. Je l'imagine d'une âme inférieure encore à celle de l'abbé Naudin... jamais .. non jamais il ne parlerait ainsi...

Une objection du même ordre pourrait être adressée, semble-t-il, au personnage de René Dubreuil. Nous n'ignorons pas, hélas ! que rien ne saurait être plus médiocre, plus bas, plus vil, que les mœurs politiques et électorales, telles que les ont modelées ces dernières années... rien de plus bas, je le répète, sinon peut-être les mœurs du journalisme contemporain, qui se sont développées dans une évolution parallèle !.... Il est donc peu de choses qui, d'un tel point de vue, nous puissent surprendre. Mais tout de même cet homme, ce René Dubreuil, qui eut pour maîtresse Henriette, qui pendant un temps l'aima sincèrement — n'est-ce pas elle qui le dit ? — qui la rendit mère, et qui brusquement, se conduisant avec une prodigieuse goujaterie, vient lui exposer chez elle ses doctrines de cynisme, et la violenter pour lui arracher les lettres qui lui restent, seule preuve certaine qui pourrait nuire à sa candidature... peut-être cela dépasse t-il un peu la vraisemblance, et je n'en veux comme preuve que la gêne manifeste de l'acteur qui interprétait ce rôle ? Certaines nuances d'interprétation sont parfois des indices excellents sur la qualité même de l'œuvre interprétée. Il était évident que ce René Dubreuil — M. Mosnier au Théâtre-Antoine — prononçait des paroles et émettait des théories, faisait tels gestes et prenait telles attitudes que le public du Théâtre-Antoine pouvait difficilement accepter. Mais ne fallait-il pas poursuivre par l'action dramatique la thèse présentée ? Fallait-il pas montrer Henriette aux prises avec le cynisme et la grossièreté des hommes qui l'exploitent ? Fallait-il pas surtout amener, par une préparation fortement tendue, la scène entre René Dubreuil et le professeur Achille Masseron, qui pour elle représente ici le sauveur et qui est le seul personnage sympathique de cette pièce ?

Cet Achille Masseron, professeur au collège, est peut-être ce qu'il y a de meilleur, de plus réussi dans la pièce de M. Gabriel Trarieux. Il est en tous cas celui qui enferme le plus d'humanité vraie, conçue et imaginée en dehors de toute thèse. Figure de demi-teinte, et, si je puis dire, esquissée en grisaille, il a sur nous cette prise directe des êtres faibles, des vaincus de la vie qui, dès l'abord, ont reconnu qu'ils étaient mal armés pour la lutte, et qui se sont résignés à la destinée modeste que leur tempérament leur assignait. Cet Achille Masseron est parfaitement vrai, profondément vrai, et les paroles qui sortent de sa bouche ont en nous un écho, parce qu'elles contiennent une humanité réelle. Nous le voyons, au premier acte, dans une scène contenue et délicatement attendrie, offrir son cœur et sa main à Henriette Pastoret qui les refuse, parce que ses ambitions, à elle, sont plus hautes, et qu'elle attend quelque chose de la vie... Nous le voyons, au second, intervenir, dans la scène de violence entre Dubreuil et Henriette et se constituer le défenseur de la jeune femme — et son rôle, ici encore, est *psychologiquement* vrai, s'il ne l'est pas *dramatiquement*, car cette intervention est vraiment trop mal préparée. Au troisième enfin, il reparaît, toujours maladroit, toujours fruste et inélégant, mais si vraiment bon et qui méritait d'être aimé par Henriette au temps même de ses espoirs, avant l'époque de ses désillusions, avant que les expériences cruelles de la vie l'eussent rejetée sur son cœur, misérable épave humaine qui ne sait plus où s'abriter !

Il me paraît bien que cette pièce fut assez mal accueillie et même de parti-pris maltraitée dans l'ensemble de la presse quotidienne. Je vois à cela plusieurs raisons, dont la principale, à mon gré, est qu'elle ne conclut dans aucun sens. Or les hommes aiment la partialité, surtout en matière politique et religieuse, et ils acceptent difficilement les conclusions d'un écrivain pareillement sévère pour les différents partis. Si l'auteur n'est pas doué de ce merveilleux don de vie qui jadis emporta le succès d'une œuvre comme la *Vie publique* de M. Emile Fabre, et que nous retrouvions encore dans sa *Rabouilleuse*, il faut qu'il s'attende à toutes les sévérités, à toutes les injustices. C'est ce qui est arrivé pour la *Guerre au village*, qui malgré ses défauts, des défauts très manifestes sur lesquels nous avons insisté, ne méritait pas, en conscience, le traitement qu'on lui fit subir...

PAUL FLAT.

L'ÉGYPTE (1)

Les Habitants

Dans les grandes villes d'Europe, il n'est pas de médecin à qui on ne pose cette question : « Où aller, docteur? »

Le devoir du médecin est donc de ne pas ignorer les circonstances climatériques des pays où il peut expédier ses malades. Et on devrait avoir, dans toute Faculté, une chaire de climatologie et de géographie médicale dont le titulaire renseignerait les étudiants sur les conditions sanitaires de chaque contrée du Globe. Mais connaître l'altitude, la température, l'humidité, les maladies endémiques de chaque station ne doit pas suffire au bon praticien, car ces éléments ne sont pas les seuls facteurs de l'influence nosogénique ou thérapeutique d'une station; deux autres facteurs interviennent, en modifiant l'état organique de celui qui les subit : 1° la nature du milieu humain où on vit; 2° la beauté du pays.

Je puis citer le cas d'un grand médecin, malade perpétuellement d'irritation, de dégoût, dans une célèbre ville d'hiver, tant il a horreur de la population qui l'entoure, alors que cette même population amuse certaines autres personnes Tel spectacle, le carnaval, par exemple, égayant pour un polisson, attriste un homme intelligent et honnête et donne à un artiste des nausées, car tout carnaval est un étalage de laideurs, et une invitation à la débauche. Un homme bon et capable d'observer ne pourra pas faire une cure en certaines colonies, dont le climat lui serait favorable peut-être, parce qu'il y verrait journellement des actes d'injustice commis contre les indigènes. Parfois aussi une contrée entière est rendue inhabitable par l'âpreté au gain et la déloyauté de ceux qui l'exploitent.

Je donnerai donc une idée sommaire du milieu humain où se trouve l'hiverneur en Egypte. Dans un autre paragraphe, je parlerai de la beauté.

∴

Les Européens appellent « Arabes » les indigènes; or, excepté la langue, ils n'ont rien de l'Arabe. Les Egyptiens sont, en effet, des sédentaires, si profondément sédentaires qu'ils considèrent comme un fou l'homme qui voyage pour son plaisir. Leur forme corporelle en outre est toute spéciale, caractéristique de leur race : allez au Louvre et vous la verrez; elle n'a pas varié : des épaules extraordinairement larges et carrées, un bassin étroit, des jambes longues. Et ces jambes, entre le pied et le genou, n'ont pas le modelage classique : elles croissent régulièrement, comme des cônes. L'obésité est extrêmement rare et se manifeste, non à la taille, mais aux épaules.

Les femmes ont un aspect décoratif, que les peintres maintes fois ont reproduit, quand on les aperçoit de loin, en théorie, descendant vers le Nil, l'amphore sur l'épaule, vêtues d'une longue robe droite bleu sombre, aux manches flotttantes. Elles portent encore la coiffure antique : un carré d'étoffe jeté sur la tête, appliqué contre le front qu'il couvre à moitié, puis passé derrière les oreilles et laissé flottant à l'arrière.

Comme tous les sédentaires, l'Egyptien est dépourvu de poésie, si vous appelez poète celui qui a l'appétit de l'au-delà, celui qui, rencontrant une montagne, l'escalade, insoucieux de la fatigue, des meurtrissures, des dangers de mort, enthousiasmé par l'espérance de découvrir un paysage nouveau. L'Egyptien est un paysan et l'âme du paysan ne quitte pas le sol producteur assuré des subsistances. Aussi nulle part, en Egypte, ne peut-on entendre ces chants, qui émerveillent le voyageur, dans le monde arabe, turc ou tartare. J'ai vu des Arabes, le soir, assis sur leur natte, autour d'une rose dans un verre d'eau, écouter, jusqu'à minuit, une histoire étonnante psalmodiée par un aveugle; j'ai entendu des Tartares après le coucher du soleil, sur le pont d'un navire, au large, dans la mer Noire, chanter en chœur des prières, et leur chant soulevait le cœur comme l'annonce d'une joie prochaine et sans bornes. Pour se rendre la besogne plus facile, l'Egyptien qui travaille régularise ses mouvements sur un rythme, avec trois ou quatre notes banales, et c'est là toute sa musique.

L'habitude de vivre dans la vase rend ce peuple sale. Et la rareté du bois augmente sa malpropreté, car il est obligé d'employer, comme combustible, ce que nos cultivateurs utilisent comme engrais; on met ce combustible en galettes, en le pétrissant à la main avec de la paille hachée; on le fait sécher sur le toit des habitations et puis on le vend au marché — au *bazar* — parmi les légumes et les fruits.

Quand on voyage en Russie, on entend dire vingt fois par jour : *nitchevo*, ce n'est rien. Il me semble que ce mot est un mot d'esclave atténuant sa faute devant son maître. L'esclave a un désir constant : n'être pas puni, tracassé; et il n'a pas d'autre désir, car il sait qu'aucun projet n'est pour lui réalisable; tandis que l'homme libre s'évertue en quelque entreprise, l'esclave demeure insouciant comme un animal domestique, pourvu qu'il mange, dorme et ne soit pas châtié. Or, j'ai trouvé en Egypte, pays d'hommes héréditairement ignorants de la liberté,

(1) Dans la *Revue Scientifique* du 3 octobre dernier, M. A. Rieffel [illegible] quelques considérations d'hygiène, de température, de climatologie [illegible] trouve, en Egypte, l'hiverneur

un mot semblable : *ma lech*, ça ne fait rien. On ne peut faire une observation à un domestique sans qu'il vous objecte son *ma lech*. D'ailleurs, ainsi que le Russe, l'Egyptien fait les choses n'importe comment. Et la température, confortable pour lui toute l'année, achève de le rendre insouciant, car il n'est pas menacé par ce qui oblige l'homme à s'inquiéter, à être prévoyant : le froid.

Quand on frappe un indigène, il n'oppose aucune résistance, et il ne se venge jamais : il est avili. Sans doute il se console par la raillerie et la ruse ; il saisit admirablement en effet les ridicules de l'Européen et il se défend, comme les faibles, à l'aide du mensonge. Jamais il n'use de violence ; la sécurité est plus assurée, en Egypte, que dans les contrées occidentales les plus civilisées ; les attaques nocturnes y sont absolument inconnues. Des Français établis au Caire depuis longtemps m'ont dit que l'organisation générale de la police khédiviale est du reste admirable.

Les hiverneurs diminuent la moralité des riverains du Nil, en leur apprenant qu'on peut gagner sa vie sans travailler : ils ont fait surgir en foule les mendiants et les *ciceroni*. A chaque station où s'arrêtent les bateaux de touristes, ceux-ci jettent à la foule de la petite monnaie, afin de se donner le plaisir de voir des misérables se rouler à terre et se bousculer.

Il est étonnant que tant de sculptures de la vieille Egypte subsistent, alors que le musulman est le plus iconoclaste des hommes. Les Egyptiens secrètement ont protégé leurs statues. Ni le christianisme ni ensuite l'islamisme, religions d'importation, n'ont pu complètement abolir le culte autochtone : il est demeuré tout au fond des cœurs, mêlé, comme un instinct, aux actes les plus intimes de la vie. C'est ainsi que, pour tout ce qui concerne la génération, hommes et femmes s'adressent aux idoles d'autrefois, dans la classe des *fellah*, c'est à-dire des cultivateurs. Car le fellah est aujourd'hui comme il y a trois mille ans : il a le même outillage, les mêmes demeures, le même esprit. L'Egyptien des villes seul a varié, surtout l'Egyptien qui a voulu rester chrétien : le *Copte* ; celui-là, méprisé par ses frères musulmans, s'est rapproché de ses coreligionnaires, les Européens ; il continue bien à prier en copte, mais il ne comprend plus cette langue de ses ancêtres.

∴

Le Nubien — qu'on appelle *Berbérin* — est tout autre que son voisin septentrional : il a, sous une peau bronzée, des formes analogues à nos formes classiques ; il est vif et adroit, tandis que l'Egyptien, comme tout paysan, est lourd ; le Nil est son domaine ; il vit de pêche et de navigation. Sur les steamers, le pilote ou capitaine est toujours un berbérin : on le voit, assis à l'avant, les jambes croisées, tenant la roue du gouvernail et cherchant des yeux perpétuellement le bon chenal qu'il devine aux mouvements de l'eau ; debout, deux autres berbérins, l'un à babord, l'autre à tribord, avec de longues perches qu'ils projettent d'un mouvement rapide, sondent le fond. Un steamer sans berbérin échouerait au bout de quelques milles.

Les Nubiens sont si honnêtes que régulièrement, dans les villes, ils se cotisent pour rembourser tout vol commis par un des leurs. Mais on les avilit, eux aussi. Autour des îles d'Assouân, les enfants, attirés par les piastres des promeneurs en barque, vont mendier à la nage. A la cataracte, contre le barrage, il arrive que des touristes payent des hommes pour les voir se précipiter, parmi les roches, dans l'eau qui jaillit d'une vanne géante avec une vitesse de plus de dix mètres à la seconde. C'est d'ailleurs une règle universelle : le riche, pour son plaisir, dégrade le pauvre.

Les Soudanais, en Nubie, organisent, sur le roc désertique, des villages beaucoup mieux bâtis et incomparablement plus propres que les villages égyptiens. Ils sont noirs comme du cirage, ils présentent une face bestiale, mais leur attitude, leur conduite ne correspond guère à l'idée que nous avon sdes nègres. Les Anglais ont créé un corps de volontaires soudanais : ces volontaires, tous mariés, ont, dans leurs villages-casernes, des manières correctes ; jamais on ne les voit commettre de ces gamineries habituelles au soldat d'Europe : ce sont des messieurs. Les chefs, d'ailleurs, leur parlent comme à des messieurs ; maintes fois, je suis allé voir les recrues à l'exercice : jamais une injure, ni même un mouvement d'impatience. Partout, mais, m'a-t-on affirmé, principalement à Omdourmân, leur grande ville, ces Soudanais manifestent un désir extraordinaire de s'instruire, d'aller à l'école

Ils n'ont encore presque pas eu de contact avec les Occidentaux et c'est pourquoi ils ont sauvegardé jusqu'ici le sentiment de leur dignité. L'homme, qui est traité avec mépris, devient peu à peu, par suggestion, réellement méprisable ; or les Européens, fiers de leur grande aptitude à exercer la violence, mènent comme du bétail les peuples de race étrangère. Beaucoup de ces peuples, avant la conquête, étaient d'une moralité supérieure à la moralité européenne ; après la conquête, ils se démoralisent par adaptation au nouveau milieu, car la vie est devenue impossible à quiconque d'entre eux ne se soumet pas à toute iniquité et ne cache pas soigneusement ce qu'il pense.

A Assouân, l'hiver, on trouve une tribu de *Bichiri* ; leur camp, composé de tentes très espacées, en nattes jaunes, est derrière la ville. Le Bichiri étonne : sa tête est comme surmontée d'une colossale cheve-

lure noire, crêpue, hérissée, haute de vingt centimètres ; il est vêtu d'un pantalon de cotonnade blanche d'une longue bande de cotonnade semblable passée et sur les reins, ramenée sur la poitrine, puis croisée ; les deux bouts, rejetés sur les épaules, pendent en arrière. Sa peau est bronzée, mais claire ; sa figure, jolie ; ses yeux, magnifiques. Admirablement souple et bien taillé, il vit errant, avec ses chameaux, de la mer Rouge au Nil, sur le roc.

Les femmes des Bichiri, des Soudanais, des Nubiens, se coiffent comme se coiffaient les Egyptiennes d'autrefois : leur chevelure est divisée en petites tresses huileuses, grosses comme des cordelettes et qui, retombant symétriquement de part et d'autre du crâne, sont toutes coupées à la même hauteur au-dessus des épaules.

∴

Naturellement l'Anglais enlaidit l'Egypte, car l'Anglais est le grand enlaidisseur de la Terre. Dans les pays de soleil, il installe tranquillement le style architectural qui convient aux climats brumeux ; l'estimation de l'harmonie semble lui faire totalement défaut. Mais, différent des autres Occidentaux, il a cette qualité, facteur indispensable des colonies prospères et qui a permis à Rome de constituer son immense Empire : il laisse l'indigène se gouverner lui-même, il s'applique à lui faire oublier qu'il est le maître. Le voyageur ne trouve nulle part une autorité anglaise ; personnellement je n'ai vu que des fonctionnaires égyptiens et quelques fonctionnaires français ; les fonctionnaires anglais restent dans la coulisse, sans grand titre, sans honneurs apparents. Dans les rues du Caire, on rencontre parfois des êtres comiques, des figurants d'opéra-bouffe : ils ont un petit jupon à carreaux, qui laisse bien en évidence de vilains gros genoux tout rouges et tout nus ; un large balai brimbalant couvre leur ventre ; un petit bonnet à rubans orne leur tête. Et ls vont graves, les bras écartés, tenant du bout des doigts une petite canne jaune. Parfois ils se promènent groupés en jouant de la cornemuse. Ils sont roses, bien portant et, relativement aux indigènes, abominablement mal bâtis, comme l'est d'ailleurs toujours l'homme du Nord comparé à l'homme du Sud. Ces heureux gaillards, qu'on m'a dit être des soldats écossais, rappellent seuls au touriste que l'Egypte est sous la domination britannique.

Les vieux colons européens ne pardonnent pas aux Anglais d'avoir, en fait, supprimé l'usage de la *courbache*. La courbache est un fouet en cuir d'hippopotame très pratique : le manche et le fouet proprement dit ne forment qu'une seule pièce, plus souple qu'un osier et qu'on recourbe à volonté. Jadis l'usage était de frapper beaucoup les Egyptiens ; on les frappait à toute occasion, avec ou sans motif. Le meurtre même d'un indigène demeurait toujours impuni, les étrangers n'ayant d'autres juges que leurs consuls, et les consuls professant alors et pratiquant cette doctrine que les indigènes ne sont que des animaux. Sur les chantiers, c'était toujours avec la courbache qu'on faisait travailler les manœuvres ; on tapait à tort et à travers et ces coups-là ne comptaient pas ; mais, au plus léger semblant d'indiscipline, l'ouvrier était renversé, ligotté et on lui administrait, sur la plante des pieds, vingt-cinq, cinquante coups. L'homme ensanglanté partait en se traînant sur les mains et il demeurait infirme pendant plusieurs semaines. Bien souvent aussi on donnait de la courbache à un individu, parce qu'ayant besogné plusieurs jours, il osait réclamer le salaire promis ; la courbache lui faisait comprendre qu'il était sans droits et corvéable à merci. Le peuple égyptien avait en définitive le sort qu'on veut imposer aujourd'hui au peuple chinois et contre lequel celui-ci s'est déjà révolté : il n'était qu'une masse d'esclaves à la disposition de l'Européen, esclaves qu'on pouvait contraindre au travail sans être obligé de les nourrir. Ce sort du moins, était celui de la partie musulmane de la population, car le chrétien indigène, le Copte, étant officiellement protégé, pouvait, lui aussi, commettre impunément l'injustice, pourvu que la victime ne fût qu'un mahométan.

Ce sont en général les Levantins (les Arméniens exceptés), toute la clique parasite des consulats, qui s'indignent de ce qu'on n'ait plus le droit de frapper l'infidèle : « En le frappant, m'a dit textuellement un grec, on lui donnait la preuve qu'on est son supérieur. Je suis son supérieur, puisque j'ai le droit de le battre. Vous verrez qu'il finira par s'imaginer qu'il a, lui aussi, des droits. » Je demandai à mon interlocuteur, homme instruit, diplômé, exerçant une profession libérale dont le but est de diminuer la douleur humaine, pourquoi il se considérait comme ayant seul des droits : « Parce que je suis chrétien. Voyez en Chine : pour qu'un Chinois échappe à la juridiction de son pays, il suffit qu'il se fasse baptiser : dès lors il ne relève plus que des consuls, qui sont le bras séculier des missionnaires. C'est notre intérêt, à nous, chrétiens, qu'il en soit ainsi ; donc il doit en être ainsi. »

Les Anglais ont voulu, en outre, abolir les trafics de débauche organisés par les Levantins pour l'amusement des Européens. Il y a vingt ans, la Basse-Egypte était encore un cloaque d'immoralité sexuelle ; la dépravation la plus immonde s'étalait sur la voie publique, ainsi qu'un commerce banal. Aujourd'hui l'Egypte semble plus propre que l'Europe ; une honnête femme peut passer en n'importe quelle rue, sans qu'aucun spectacle honteux ne salisse son regard.

A. RIEFFEL.

Paris. — A. DAVY, Imp. des *Deux Revues*, 52, rue Madame. *Le Propriétaire-Gérant* : FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 22 — 4e SÉRIE — TOME XX — 28 NOVEMBRE 1903

CORRESPONDANCE INÉDITE DE H. DE BALZAC (1)

(Suite et fin) (2)

I

A Monsieur H. de Balzac,
108, rue Richelieu, à Paris, ou aux Jardies,
route de Saint-Germain.

Paris, 6 février 1840.

Monsieur,

Il y a environ quinze jours, le matin, un jeune homme se présenta chez vous, et s'offrit comme secrétaire. Ce jeune homme, c'est votre serviteur.

Sous le prétexte de cet emploi de secrétaire, (telles étaient les fonctions nominatives qu'on me faisait espérer auprès de vous), moi, je me présentais comme écolier. De vous, ce n'était point un salaire que je réclamais : c'était un honneur, l'honneur d'être à si bonne école. Vous ne m'avez pas promis formellement : mais vous ne m'avez éconduit ni désespéré. Je me rappelle donc aujourd'hui à votre mémoire.

Je vous le répète, c'est un honneur et non un salaire que je brigue. Je me trouverai toujours assez payé. C'est un mariage qu'il faut contracter avec vous, avez-vous dit. Je suis plus généreux que les marieurs le sont d'ordinaire ; soyez-le aussi. Je vous livre la fiancée à l'essai. Essayez, éprouvez. Puis, le résultat obtenu, jugez, et, sans rancune, adieu ou au revoir.

Pardonnez mon importunité. Elle a d'ailleurs une excuse qui, auprès de vous, en vaut bien une autre. D'un mot de vous dépend mon avenir. Votre jugement sera pour moi une leçon, ou bien un encouragement. Suis je capable ou non ? Tranchez le nœud gordien, et je suis le chemin que vous me montrerez.

Je frotte mes éperons pour le voyage. A quand le départ ?

PAUL BOUTET.
78, rue Saint-Honoré.

II

A Monsieur Paul Boutet,
78, rue Saint-Honoré, à Paris.

[Les Jardies, février 1840].

Monsieur,

Je ne puis être que flatté et touché plus que je ne saurais dire de l'offre que vous me faites, et du dévouement que vous me témoignez. Mais, en conscience, je ne saurais, par intérêt pour vous, accepter une proposition qui vous causerait plus de peines que de plaisirs. Il y aurait égoïsme [de ma part] à vous attirer dans un désert, où il n'y a que souffrances et chagrins, travaux et brûlantes amertumes.

Certes, plus jeune, j'ai rêvé pour d'autres les sacrifices que vous concevez. Ainsi, je comprends l'ardent amour de l'art qui vous les suggèrent. Si j'étais plus jeune, je les accepterais, espérant vous rendre

(1) « La correspondance inédite d'Honoré de Balzac », published in this stitched book, is entered, according to act of Congress, in the year 1903, by C. de Pratz and S. Sibthrop, in the office of the Librarian of Congress, at Washington. All rights reserved.

(2) Voir la *Revue Bleue* des 14 et 21 Novembre 1903.

quelques fleurs, et reconnaissant de celles que je recevrais. Aujourd'hui, beaucoup d'amitiés trompées, où j'ai cru être bon et affectueux, m'ont rendu défiant, non des hommes mais de moi. J'ai peur de n'être pas fait pour ce commerce qui vous séduit, puisque, partout où j'ai posé le pied, tout s'est brûlé autour de moi.

Agréez donc mes remercîments affectueux, et l'expression d'une sincère estime.

DE BALZAC.

∴

I

A Monsieur Alexandre Dumas,
à Paris.

[Paris, mars 1840].

Monsieur,

M. Frédérick Lemaître me fait part de vos bonnes intentions dans le désastre qui m'atteint, ainsi que M. Harel (1).

Je suis au lit, atteint gravement d'une maladie dont le début est effrayant. Je vous écris de mon lit, pouvant à peine tenir la plume, mais ayant encore assez de force pour vous confier mes pouvoirs sur la pièce.

Ce mouvement généreux de votre part, Monsieur, est bien de nature à effacer ce dont je me plaignais dans le passé, lors du procès de la *Revue [de Paris]* (2). Aussi, trouvez ici l'expression de mes sentiments les plus distingués.

DE BALZAC.

II

A Monsieur H. de Balzac,
chez sa sœur, Madame Surville, à Paris.

[Paris, mars 1840].

Monsieur,

Il ne faut plus songer à la pièce, mais à vos intérêts particuliers dans cette affaire.

Pardon si j'entre avec vous dans quelques détails. Le résultat vous prouvera que ce n'est point curiosité, mais le désir de vous être bon à quelque chose. Au reste, tout ceci est confidentiel, et, sur mon honneur, restera entre nous deux.

Vous avez, m'a-t-on dit, cédé votre part de droits de *Vautrin* (3). Je connais l'espèce d'hommes avec laquelle on fait ce genre d'affaires. Vous avez été rançonné très probablement, ou, alors, je ne connaîtrais plus mes juifs.

Voulez-vous que je me charge de demander pour vous une indemnité ? Voulez-vous me chiffrer la somme à laquelle s'élève ou votre dette ou vos prétentions ? En ce cas, donnez-moi une lettre avec vos pouvoirs près du Ministre. Personne au monde ne le saura. La somme vous sera remise, soit à vous directement, soit à moi, qui vous la remettrai. Ni collaborateur, ni juif n'entrera là-dedans, en supposant toutefois que je sois assez heureux pour réussir.

Croyez que c'est une proposition que je vous fais de tout cœur, et ne m'en veuillez pas si elle n'était point selon vos convenances.

Mille compliments empressés.

AL[EXANDRE] DUMAS (1).

∴

I

A Monsieur H. de Balzac,
19, rue Basse, à Passy (2).

[Paris, jeudi matin [24 février 1842].

Ce que je voulais vous dire hier, Monsieur, lorsque nous avons été interrompus, c'est que vous avez fait une charmante œuvre d'art, où vous n'avez pas cherché de combinaison dramatique ou romanesque, mais où vous avez créé deux beaux types du bien et du mal chez les femmes de notre temps, que vous avez gravés comme deux fins camées (3).

Le caractère que j'admire le plus, à l'encontre de l'opinion des femmes, et précisément à cause de cela, c'est celui de la femme du monde. Elles sentent tellement que cela leur ressemble, qu'elles disent que cela n'est pas vrai. On est si peu habitué maintenant à voir produire des types tranchés, que, lorsqu'on fait un portrait complet d'un caractère, on dit que c'est faux, que ce n'est pas naturel, comme si la nature faisait des types, et comme si ce n'était pas le but de l'art d'en faire !

Eh bien, moi, Monsieur, je regarde cela comme une fort belle œuvre. Dans cette femme si séduisante, si charmante, sur laquelle vous avez amoncelé toutes les formes de la vanité, — cette gloriole stérile, qui ne recherche que les apparences, — et de cet amour

(1) L'[illegible] du drame de *Vautrin*, représenté pour la première fois sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 11 mars 1840.

(2) Dans *le Moniteur* du 29 décembre 1853, Alexandre Dumas rappelle son rôle dans le procès relatif au *Lys dans la Vallée*, et de la signature de complaisance qu'à cette occasion M. Buloz lui avait, dit-il, arrachée.

(3) Balzac avait en effet cédé ses droits à un nommé Foullon, qui devint l'un de ses plus intraitables créanciers.

(1) Balzac a parlé d'une autre lettre d'Alexandre Dumas, également relative à l'interdiction de *Vautrin*, dans le numéro du 25 septembre 1840 de la *Revue Parisienne*. On y lit, en effet, ceci : « ... J'ai une lettre de M. Alexandre Dumas, venu sur le champ au secours de l'auteur dramatique, comme y était venu M. Hugo, par laquelle il me félicite de ma conduite, et m'engage à y persister. »

(2) Cette lettre est de M. J. F. A. Auguste Boulland, docteur médecin à Paris, ancien directeur du journal *l'Européen*, ami et disciple de M. Buchez, et l'un des écrivains les plus distingués de l'école radicale catholique. Né à Metz en 1799, — la même année que Balzac à Tours, — il est l'auteur de : *Doctrine politique du Christianisme* (in-8°, Jules Labitte, 1845).

(3) Dans les *Mémoires de deux jeunes mariées*.

stérile et égoïste, mysticisme qui absorbe et anéantit l'individu à son profit, comme le mysticisme religieux absorbe Dieu au sien, vous avez, à mon avis, parfaitement saisi la forme à donner au mal. Ce n'est plus, en effet, ce monstre effrayant, dégoûtant de jouissances matérielles, se vautrant dans toutes les orgies de la chair ; c'est l'égoïsme le plus raffiné, se cachant sous la spiritualité la plus exquise du sentiment, et poursuivant sa proie avec une ténacité, une volonté implacables, pour anéantir sa volonté en en faisant sa chose.

Une femme, à qui j'avais prêté vos feuilletons, m'écrivait, en me les renvoyant, qu'il fallait que vous ayez pénétré bien avant dans le cœur d'une mère pour peindre aussi bien ses sentiments. C'est, au reste, leur avis à toutes. Afin de pouvoir nier la femme du monde, elles exaltent outre mesure la mère. Vous leur donnerez l'hypocrisie de la vertu, et c'est ce qui me prouve que votre œuvre a atteint son but, bien que vous ayez donné la forme la plus séduisante à votre type du monde, comme cela doit être aujourd'hui, car le mal est fort séduisant. Néanmoins, comme le type est complet, il n'y a pas moyen de s'y tromper, et, instinctivement, les coupables repoussent le miroir que vous leur présentez.

Au reste, je vous dirai, comme la femme qui m'écrivait, que vous aviez sans doute été victime d'un de ses amours dévorant l'objet aimé, pour l'avoir si bien peint. Comme cela nous est arrivé à tous, même dans les sentiments de famille, nous vous jugeons mieux, et avec plus de bonne foi, que celles qui nous exploitent avec tous les faux semblants du plus absolu dévouement.

Je trouve votre œuvre d'autant meilleure, que la fin ne laisse aucun doute sur la vanité de l'égoïsme de cette femme qui s'arrange pour bien mourir, comme les gladiateurs du cirque. Là est le but de l'art, à mon avis. C'est, en montrant le bien et le mal, de faire préférer le premier au second. Vous avez même fait plus : vous avez indiqué le mal se punissant lui-même.

Je suis heureux, Monsieur, de vous dire tout cela, car j'admire beaucoup votre talent, et retrouver, sous les formes magiques qui vous sont propres, les idées que je professe et que j'exprime sur l'art, est pour moi une grande satisfaction.

AUGUSTE BOULLAND.

II

A Monsieur Auguste Boulland,
Docteur en médecine,
34, rue Neuve-des-Mathurins, à Paris.

[Paris], dimanche, 6 mars 1842.

Monsieur,

La lettre que j'ai reçue de vous, il y a quelques jours, m'a fait éprouver de trop vives jouissances pour que je ne vous en remercie pas avec une sincère effusion de cœur. De tels moments sont rares, et compensent des milliers de piqûres et beaucoup de déboires.

Quoi que j'aie reçu souvent des félicitations de ce genre, aucune ne m'a causé le plaisir que je vous exprime, et qui vient de la haute valeur que, depuis longtemps, j'ai reconnue en vous, autant à cause de vos longues et de vos patientes études, que de la profondeur de votre esprit et de la perspicacité de votre intelligence. Vous savez qu'ici la circonstance n'est rien dans cette opinion. Vous seul encore, Monsieur, avez saisi la philosophie d'une de mes œuvres avec précision et vérité. Comme, pour moi, vous êtes un de ces hommes qui représentent tout un public, et un public de l'avenir, vous jugerez de ma joie et vous comprendrez l'étendue de mes remerciements.

G[eorge] Sand m'avait, quelques jours auparavant, écrit une longue lettre, et, certes, elle est un des plus curieux monuments de cette époque, mise à côté de la vôtre (1).

C'est un des plus singuliers détails de notre époque, plus grande qu'on ne le croit, que ces sympathies qui se continuent, malgré les distances que met le travail, entre certains esprits occupés de la pensée motrice de ce siècle, un détail qui ne sera pas perdu, car il contraste trop avec l'égoïsme général.

Vous me pardonnerez le retard de cette réponse en sachant que j'habite l'Odéon, et que je répète, depuis huit heures du matin jusqu'à huit heures du soir, soit en particulier, soit au théâtre, car j'ai le désir d'offrir un ensemble à la première représentation de[s *Ressources de*] *Quinola* (2). Vous qui observez le mouvement des idées, vous connaissez l'importance d'une si grande tentative. Je reviens à la comédie, à la comédie de détail. On parlera de longueurs. Le sujet de ma pièce (soyez discret), est le combat de l'homme de génie avec son siècle ! De là, vingt-cinq personnages, un antagonisme large entre le héros et la société.

Hetzel m'a prié de vous garder une loge de quatre personnes. Je vous la réserve aux deuxièmes, au milieu. Si vous avez des amis indulgents, avec un mot de vous ils seront inscrits pour des stalles. Si vous avez des amies qui veuillent une loge, je ferai tout pour ce qui sera vous, ou de vous.

Si j'avais su votre adresse, que je demande à

1. Cette lettre, fait partie de la correspondance inédite échangée entre George Sand et Balzac, dont les demandes et les réponses seront publiées en même temps.

(2) La première représentation des *Ressources de Quinola* fut donnée le 19 mars 1842.

Hetzel, j'eusse tâché de vous aller serrer la main. Mais croyez bien que du cabinet où je vous écris, il me semble que je vous la presse, en vous exprimant ici mes plus affectueux sentiments d'estime et de considération.

DE BALZAC.

Mon adresse est 112, rue Richelieu.

∴

I

A Monsieur H. de Balzac,
19, rue Basse, à Passy.

[Paris], vendredi, 14 décembre 1843.

Monsieur,

J'ai accepté avec plaisir une mission auprès de vous. *La Démocratie Pacifique* est un bon journal, encore jeune et pas criard, qui contient souvent d'excellents articles de fond. Mais la partie littéraire en est faible, et ses rédacteurs sentent le besoin de lui porter secours. Ils sont encombrés d'articles pour feuilletons, etc. Mais la quantité n'est pas ce qu'il leur faut. Une petite *Nouvelle* de vous, Monsieur, à peu près de la dimension d'un demi-volume, leur rendrait grand service, et me ferait à moi-même grand plaisir, d'abord parce que je la lirais, et ensuite parce que je m'intéresse au succès de ce journal.

Ses rédacteurs savent bien, Monsieur, que votre temps est précieux, et ils ne m'ont confié en ceci qu'une affaire, dans laquelle pourtant ils seraient assurés d'avoir l'avantage. Ils n'ont pas voulu vous faire des propositions, de crainte de vous paraître fixés sur ce point; mais ils accepteraient de votre part des conditions que leur état de commerçants les forcerait de refuser de tout autre.

Vous savez, Monsieur, que ce journal est au service d'un système assez particulier, et vous comprenez que son rédacteur en chef tienne à ne rien insérer de contradictoire à ses principes. C'est pourquoi M. Considérant s'est imposé l'obligation de lire tous les articles qu'on lui propose, et vous demanderait la permission de ne pas s'écarter en cette occasion de ses habitudes. Non pas qu'il prétende exercer sur ce qui vient de vous une critique littéraire, à laquelle vous auriez tort de vous soumettre, mais seulement afin de s'assurer que son feuilleton et son journal ne se contredisent pas.

J'espère, Monsieur, pouvoir transmettre aux rédacteurs de *la Démocratie* [*Pacifique*] une réponse qu'ils attendent avec impatience. Je prendrai une bonne part du plaisir que vous leur accorderez, et je vous prierai d'accepter une part équivalente de remerciements.

Agréez, en attendant, mes compliments les plus distingués, et mes amitiés.

CHRISTINE TRIVULCE,
Princesse de BELGIOJOSO.

II

A Madame la Princesse Belgiojoso,
à Paris.

[Passy], mercredi, 20 décembre 1843.

Madame,

Il est bien difficile qu'une négociation confiée à vos soins ne réussisse pas, et, si je n'avais pas si mal arrangé ma vie, il n'y aurait qu'à dire *amen* à ce que vous demandez. Mais, au moins, sachez que les ennuyeuses choses que j'aurai à vous dire ne sont pas de mon fait, car j'aurai l'honneur d'aller vous présenter mes hommages vendredi prochain, et de vous expliquer les conditions que je suis forcé de mettre à l'accomplissement de ce traité, si simple en lui-même. Ce qui est ennuyeux à dire est insupportable à lire, et, en causant, on peut au moins rire de ses malheurs, et, avec vous, ce sera un bonheur.

M. Considérant a une idée fausse en croyant qu'une *Nouvelle* courte est bonne à quelque chose. C'est, en journalisme, de l'argent perdu. Une bonne histoire, qui tient le public en haleine et le fait causer pendant un an, donne énormément d'abonnés. Comme je ne peux ni ne veux faire des : *Mathilde* et des : *Mystères de Paris*, je n'ai pas l'air de dire ici, comme Lageinjole : « Prenez mon ours ! »

D'un autre côté, Princesse, la morale est excessivement chère, et vous voyez l'Académie qui ne peut pas en obtenir de bonne en la payant, car les prix Monthyon n'ont pas, depuis quinze ans, produit un *seul* volume. Rendre intéressant un drame, sans un seul loup dans la bergerie, est un tour de force qu'il faudrait payer cent mille francs, et l'on m'en donnerait la dixième partie. [que] je ne me chargerais pas de retrouver des : *Eugénie Grandet*, des : *Pierrette*, des : *Interdiction*, *Ursule Mirouët*, ou *le Médecin de campagne*. C'est des hasards littéraires. J'ai eu *César Birotteau* six ans commencé sur mon bureau. L'énormité du prix (vingt mille francs) me l'a fait finir, et en dix-sept jours, par je ne sais quel miracle.

J'ai en [train en] ce moment quelque chose de très innocent, intitulé : *Programme d'une jeune veuve* (1). Mais on me le demande de tous côtés, et j'ai le bonheur de me voir, comme un Rubens, à l'enchère. J'aurais beaucoup mieux pour votre protégé. Mais, comme dit le vieux Turpenne, dans Walter Scott, *il y a des considérations*. Mon libraire plaide pour le [*Journal de*]*s Débats* (2).

1 Le début seul de cet ouvrage, — 3 pages 1/2, — a été écrit. Il existe encore.

2 Il s'agissait des *Petits Bourgeois de Paris*.

Dans tous les cas, j'ai une bonne soirée devant oi. Je dîne exprès chez un vieil ami à moi, rue rte, vendredi, pour me ménager une heure, après ner, auprès de vous. Mes travaux sont repris, et je is obligé de me coucher comme une poule qui pond s romans, quand j'aimerais mieux les faire en tion, douceur qui m'est depuis bien longtemps resée, car on n'aime pas les gens occupés.

Mille remerciements de ce que vous ayez bien ulu vous charger de ces soins littéraires, et laissez-oi vous offrir ici l'expression respectueuse de mes lmirations, en me disant, Princesse, votre h[umble] rviteur.

DE BALZAC.

(*A suivre*).

ES IDÉES COLONIALES DE M. WALDECK-ROUSSEAU

Il y a eu longtemps divorce entre le goût que nos ommes d'Etat marquaient pour la politique intéeure et l'intérêt qu'ils portaient à la politique oloniale. Jules Ferry, pour s'être intéressé à l'une ussi passionnément qu'à l'autre, perdit sa popurité.

Cette répugnance s'explique chez des hommes olitiques, plus préoccupés de succès de carrière ue de l'intérêt général du pays En effet, entre autres rincipes, notre politique démocratique roule sur idée scientifiquement chimérique, de l'égalité absoue des races entre elles, des hommes entre eux (1). 'autre part quand il s'agit de conquérir un domaine olonial, on se trouve tout d'abord dans l'obligation le violenter les premiers occupants. Ces indigènes préfèrent, d'ordinaire, leur barbarie, telle quelle est, la civilisation qu'on leur apporte. La contrainte u'on leur impose est une première infraction à idéal de liberté et de fraternité, dont la Révolution Française s'est proposé de hâter l'avènement sur la erre. Pour consommer cette violence il est indispensable de recourir à la force armée. C'est, pour quelques-uns une occasion de distinction et d'avancement, pour le pays entier un surcroît momentané de dépenses. Enfin, sur cette terre, où l'on réussit à s'implanter on trouve, presque toujours, des installations de missionnaires. Ils ont bâti des églises, fondé des écoles et des hôpitaux. De ces chefs divers, les questions coloniales se trouvent étrangement liées aux questions de politique intérieure, à propos desquelles le désaccord est, entre les partis, le plus tranché et le plus vif. Or il y a dans les assemblées peu d'hommes politiques qui soient assez éclairés ou assez philosophes pour admettre que, selon les heures de l'histoire et de son évolution, le Pouvoir Exécutif modifie la forme de son action. C'est au contraire un artifice de polémique bien aisée que de chercher à mettre un homme d'Etat en opposition avec soi-même, en lui criant d'un banc d'Extrême-Droite ou d'Extrême-Gauche :

— Comment se fait-il que vos principes varient selon qu'il s'agit de politique intérieure ou de politique coloniale? Oseriez-vous vous approprier à cette tribune le vieil adage : « Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà? »

Un éditeur vient de réunir les discours qui ont été prononcés par M. Waldeck-Rousseau sur les questions de politique coloniale et étrangère (1). Il est intéressant de les relire, et à la lumière du rapprochement des textes, de voir quelle position l'ancien Président du Conseil a voulu prendre sur ce terrain spécial, particulièrement périlleux.

***

L'opinion qu'un chef de gouvernement qui prend dans la politique intérieure une part très active doit reléguer à un plan lointain de ses préoccupations les questions dites « extérieures » est si ancrée dans certains esprits que, à l'occasion d'un discours prononcé à Saint-Etienne devant le monument de Francis Garnier, M. Waldeck-Rousseau jugea qu'il était opportun d'affirmer : « On n'a pas à me conquérir à la politique coloniale. Je l'ai défendue avec Gambetta, avec Jules Ferry. »

Quant aux raisons qui, de bonne heure, ont poussé l'homme d'Etat que M. Waldeck-Rousseau sentait s'éduquer en soi, à regarder avec une attention soutenue ce qui se passe au dehors, il les a données, un jour, à la tribune, avec un sourire au moins malicieux, à l'endroit de ceux qui s'obstinent à ne contempler qu'eux-mêmes et leur égoïsme :

— On peut, dit-il, ce jour-là, concevoir la création dans l'espace d'un Pays Idéal, assez heureux pour se suffire, n'ayant pas de passé, n'ayant pas de rivaux, échappant à la nécessité de regarder sans cesse autour de lui et de compter avec cet axiome que les questions de prééminence sont parfois des questions de conservation. Le magicien qui voudra fonder ce Pays d'Utopie fera bien de choisir quelque point d'un Océan ignoré, s'il en existe encore, assez fertile sans doute pour nourrir ses habitants, mais assez pauvre pour ne tenter l'ambition de personne. Il devra surtout faire en sorte que son peuple ne soit pas une démocratie ; car la loi des démocraties, ce n'est pas l'immobilité, la stagnation dans

1 Voir à ce sujet l'étude si intéressante de M. Gustave Le Bon : *Lois psychologiques de l'évolution des peuples.*

(1) Waldeck-Rousseau : *Politique Française et Etrangère*, chez Fasquelle.

le *statu quo* : c'est l'évolution. C'est la consommation chaque jour plus large : c'est plus de travail, et c'est par conséquent plus d'industrie et plus de commerce.

Sur le terrain colonial comme sur les autres, M. Waldeck-Rousseau est un ennemi décidé de l' « utopie ». Il n'accorde de crédit qu'aux faits. D'un discours à l'autre, ces phrases reviennent comme un leit-motive : « Si l'on veut bien ne pas raisonner en pure théorie »... « Si l'on se place en face des faits »... « Les auteurs de cette objection ne se sont pas mis en face de la réalité des choses ». Au contraire, les arguments que l'orateur préfère sont : « les considérations qui tombent sous le sens »... ce qui est « la véritable monnaie de l'opinion ». Il ne demande qu'à rester sur ce terrain du bon sens et de la clarté. S'il découvre soudain les puissances de son ironie philosophique, c'est pour atteindre ceux qui, par passion ou sottise, s'écartent de ce guide précieux, le bon sens :

Ce sera donc comme un fait que M. Waldeck-Rousseau étudiera « notre effort à conquérir un domaine colonial et à en tirer parti ». Pas de fait plus précis que les chiffres ; M. Waldeck-Rousseau préfère leur éloquence à la sienne :

— En 1871, notre domaine colonial ne dépassait pas 800.000 kilomètres carrés. En 1900, — sans comprendre la surface de l'Algérie et de la Tunisie, — il comptait plus de 6 millions de kilomètres carrés avec 35 millions d'habitants. Mais conquérir de vastes espaces, c'est bien peu s'ils demeurent stériles. L'ensemble de nos importations et de nos exportations dans les colonies s'élevait, en 1871, à 222 millions, en 1881, à 287, et en 1900, il dépassent 780 millions. On nous a répété que nous faisions des colonies pour les autres : eh bien! dans ces 780 millions, le commerce français, la part de la France qui était autrefois de 23 p. 100, dépassent aujourd'hui 50 p. 100.

A lui seul ce dernier fait aurait suffi pour conquérir M. Waldeck-Rousseau à la nécessité, ou sont les hommes d'Etat de sa génération, de préparer si non une « plus grande France », du moins « une France plus grande par l'essor qu'elle saura donner à son commerce ».

Cette formule n'est pas une réponse de circonstance adressée par l'ancien Président du Conseil à ceux qui témoignèrent « avec une tristesse bienveillante l'appréhension qu'il fût tout prêt à sacrifier à un certain impérialisme », c'est bien l'idée réfléchie qu'il se forme du but que doit viser une république démocratique comme la France, quand elle part à la conquête d'un domaine colonial. Et cette formule est à retenir, car elle contient les lignes essentielles d'un programme de colonisation.

Ceci, en effet, est l'angle sous lequel M. Waldeck-Rousseau aperçoit une colonie : « Le propre d'une colonie, dit-il, n'est pas d'approvisionner la Métropole ; c'est encore, je dirai même, c'est *surtout* de lui offrir un débouché ».

***

La majorité des hommes qui siègent au Palais Bourbon, voire au Sénat, n'a guère voyagé. Il faut louer ceux qui, à l'occasion, se mêlent à ce qu'on nomme une caravane parlementaire, et qui traversent par exemple l'Algérie en train spécial. Malheureusement le spectacle de quelques fantasias, la visite de quelques mosquées, et de quelques centres campagnards, ne suffit pas pour permettre à des touristes de se former une exacte idée de la psychologie de nos sujets indigènes. Ces parlementaires ont une tendance à apercevoir dans chacun d'eux un électeur futur. Ils leur supposent une mentalité pareille à la nôtre, les mêmes goûts de justice que nous, les mêmes révoltes contre la force, le même respect du point d'honneur. La déclaration des droits de l'homme ne prévoit pas de degrés dans la supériorité ou l'infériorité des races. Un esprit pénétré de ces principes ne permettra même pas qu'on lui parle de « peuples enfants ».

Une des originalités de M. Waldeck-Rousseau est, au contraire, la perspicacité avec laquelle il a scruté l'âme de nos sujets orientaux d'Afrique ou d'Asie. Nul n'a défini avec plus de clarté — on pourrait dire plus de hauteur juridique et morale — nos droits et nos devoirs envers nos sujets indigènes. Quel est le colonial ayant vécu en contact avec l'indigène, qui ne lui saura gré d'avoir osé dire aux utopistes de bonne et de mauvaise foi dont il a été parlé plus haut :

— Sans nous leurrer de l'espoir d'amener les indigènes à une assimilation impossible, nous devons nous appliquer à les faire entrer dans la voie du progrès, dans la direction, dans la logique de leur caractère, de leurs mœurs, de leurs traditions et les porter, — c'est la définition la plus saisissante que je puisse trouver — à évoluer, eux-mêmes, non pas dans notre civilisation mais dans la leur.

Dans une autre occasion, M. Waldeck-Rousseau a encore précisé sa pensée d'historien et d'homme politique sur ce sujet de l'irréductibilité des indigènes. Il est clair qu'il n'aperçoit pas le jour où ils iraient aux urnes armés d'un bulletin de vote comme la minute idéale que doivent hâter en commun les amis du progrès.

Nous devons donner aux indigènes la sensation que notre administration s'occupe d'eux *non pas pour atteindre en eux ce qu'il y a d'inviolable*, ce qu'il y a peut-être même d'*incompressible*, mais pour les amener à un état meilleur dans la direction qu'ils doivent suivre.

Envers les peuples que nous avons conquis, nous avons un devoir : « C'est de les administrer avec humanité et justice. C'est de faire que le mot de co

isation quand il s'agit de la France soit synomyme progrès. »

Viennent des événements aussi déconcertants que « néfra » de Margueritte, le Président du Conseil se départ pas de sa conviction :

— On a dit que le châtiment n'avait pas été assez sévère assez prompt, qu'en pareil cas, c'est la loi martiale en ain qu'il faut agir; et l'on a ajouté que les indigènes connaissent que la force et n'admettent que l'emploi la force. Je dis très hautement que si les mesures péditives qu'on nous accuse de n'avoir pas employées ssent peut-être été justifiées aux yeux des indigènes, les n'auraient pas été justifiées à nos propres yeux. ajoute que lorsqu'on vient dire : « Mais telle puisnce plus hardie et plus prompte, aurait usé de rocédés différents... » il ne m'appartient pas de juger s procédés de telle autre puissance... Chaque nation a n genre de grandeur, et, suivant moi, notre grandeur, nous, doit consister à ne mettre la force qu'au service une justice éclairée.

Il n'y a pas d'esprit moins chimérique que celui e M. Waldeck-Rousseau. Les rêveurs d'un autre rdre, qui s'attendaient à lui voir formuler des réserves sur le droit qu'un conquérant a de s'installer ur le sol dont il s'est emparé par les armes, ont été éçus. En effet, ce jurisconsulte a déclaré en bons ermes, que le jour où le conquérant se trouve à étroit dans sa conquête, « l'expropriation, dans des imites prudentes et sages est légitime, juste et tile. »

***

M. Waldeck-Rousseau est entré dans la psychogie du colon aussi profondément que dans celle de indigène.

Il a tenu à distinguer tout d'abord « le goût d'aventure » de « cette initiative particulière, cette résolution individuelle, cette prédisposition des esprits qui fait qu'un homme peut quitter son pays natal pour aller chercher fortune au loin. » Il ne confond pas l'une de ces activités avec l'autre. On le sent, la première lui donne de l'inquiétude : « Il ne faut pas que les colons continuent à être des colons militaires, une sorte de conquérants toujours obligés de comprendre leur fusil parmi leurs instruments de travail. » Evidemment on peut craindre que ces fusils partent quelquefois hors de propos. Pour l'homme résolu qui n'a pas obéi à de l'inquiétude d'esprit, mais fait acte d'initiative, M. Waldeck-Rousseau le prend sous sa protection.

Il a dit un jour d'un ton qui a porté loin : « J'admire l'extrême facilité, la sérénité extraordinaire, avec lesquelles nous raisonnons des dangers que nous n'avons pas courus. » Il s'insurge donc quand on prétend devant lui que la « néfra » de Margueritte a été causée par les colons, « parce qu'ils ont eu la main trop rude » et parce qu'ils ont spolié les indigènes. « Rien », s'écrie-t-il, « ne serait plus injuste qu'une généralisation de ces accusations ! »

L'homme d'Etat philosophe ne laisse vraiment percer son irritation à découvert que contre ceux qui, dans les Chambres ou ailleurs, accusent sans preuves, condamnent sans enquête. Ce ne sont pas seulement les colons qu'en bon général en chef il sait et veut défendre « contre les insinuations et les délations ». Ce sont les fonctionnaires qui le servent :

— Nous avons quelques devoirs envers nous-mêmes ; le premier de tous consiste à ne pas permettre que ceux que nous envoyons ou à la peine ou au danger soient placés sous le coup de je ne sais quel préjugé défavorable.

Le trait porte par-dessus la tête des indigènes, des colons et des fonctionnaires. Il atteint cette portion du public français pour qui le scandale est devenu un besoin aussi régulier que le goût du pain quotidien.

— Je me demande quel est en vérité ce mal étrange et pernicieux qui nous rend si enclins à tourner contre nous-mêmes nos critiques les plus cruelles, qui nous amène, semble-t-il, à souhaiter, comme une victoire, de découvrir quelques raisons secrètes de rougir devant le monde.

M. Waldeck-Rousseau va plus loin, il voudrait que « nous fassions quelques efforts pour désapprendre à nous défier de nous-mêmes et pour ne pas attendre toujours des autres plus de justice que nous ne savons nous en attribuer à nous autres Français. » Il ne veut pas ériger en doctrine le parti pris de tout absoudre, mais il est sûr : « qu'il n'y a pas moins de danger dans une certaine facilité à tout condamner d'avance. »

Un jour qu'on l'avait pousée à bout avec ces suspicions, il s'est laissé aller à un de ces éclats d'émotion et d'éloquence qui lui échappent comme à regret et qui, à cette rareté, empruntent plus de prix :

Oui, il y a eu une puissance qui, pendant que ses soldats allaient se battre, que ses généraux se portaient à l'ennemi, les suivait d'un œil soupçonneux et se préparait à les juger ; elle s'appelait Carthage : il n'en reste plus de trace sur les sables d'Afrique.

Ces éclairs de chaleur ne traversent que rarement les discours de M. Waldeck-Rousseau. La discipline qu'il s'impose à l'ordinaire est le sang-froid. Il est rare qu'il prenne la parole sans s'y inviter, lui-même et les autres :

— Abordons le débat avec une complète indépendance, avec sang-froid, sans le soumettre à aucune contingence.

Lui dont l'indulgence a quelquefois un sourire un peu dédaigneux sur les lèvres, ne cache pas sa répugnance pour les « mesures de circonstances que l'on prend sous l'empire de l'émotion ». Elles n'apportent pas « de solutions », ce ne sont « que des

palliatifs que l'on offre à l'opinion publique pour la désarmer. »

Ces dispositions ont sans doute un grand prix en toutes occasions politiques. Leur valeur s'accroît quand on se risque sur le terrain colonial tout encombré de querelles, de questions de personnes, d'ignorances, de violences, de nervosité, de particularismes, d'égoïsmes farouches, d'audaces énormes et nécessaires, d'illusions utiles, de mirages dangereux.

***

Un des plus nobles dons de l'esprit français est la faculté qu'il a de classer les faits après qu'il les a observés. Ce goût impérieux de logique a longtemps contribué à rendre la politique coloniale insupportable à beaucoup de gens. Comment critiquer et mettre à leur plan des faits que l'on ne peut contrôler par soi-même et qui sont toujours déformés par la passion de ceux qui les apportent ? L'homme, explorateur ou colon, qui vit pendant des mois dans la solitude, ne connaît que son horizon, ses difficultés et ses efforts. La dépense d'énergie qu'il a faite excuse sa passion. Comme l'homme de génie, comme l'enfant, comme tous ceux qui s'hypnotisent en face de leurs conceptions personnelles et qui ignorent la pensée, les besoins, l'orientation du reste du monde, ces fils de la solitude apportent leurs impressions — la vérité comme l'erreur — avec un grossissement, une déformation énorme. Leurs haines, aussi vigoureuses que leurs initiatives, commencent à la limite précise où leurs énergies se sont heurtées aux énergies du voisinage.

Comment se reconnaître au milieu de tous ces cahots ?

Il faut avoir ici le goût de s'élever assez haut d'un vol personnel, pour apercevoir le paysage à vol d'oiseau dans la réalité de ses dépressions et de ses reliefs. Chaque fois que dans quelque important débat de politique coloniale, M. Waldeck-Rousseau a eu l'occasion de dégager le bien général de la broussaille des intérêts particuliers, il est monté sans effort à cette hauteur. La connaissance qu'il a des faits le porte. Son sang-froid le met à l'abri des sautes de vent. Du haut de la tribune il voit vraiment la terre dont il parle se dérouler devant lui avec ses montagnes, ses fleuves, ses villes, ses ports, ses habitants, européens et indigènes. Il sent quel lien il faudrait établir entre ces énergies qui se combattent, quels obstacles il faudrait abattre afin de donner à cette ardente confusion des hommes et des choses l'ordonnance et la vie intérieure qui règne, par exemple, dans un de ses propres discours.

Voici un député ou un sénateur algérien qui vient demander à ses collègues de voter les fonds nécessaires à l'exécution d'un chemin de fer qui réunirait Alger à Laghouat. Cet orateur a sacrifié autant que cela était nécessaire à l'égoïsme particulier. Il ressort de son discours que si, en Algérie, la colonisation a connu quelques déboires, c'est parce que l'on a tant tardé à exécuter la ligne ferrée qu'il réclame.

Le Président du Conseil se lève pour lui répondre :

— Si l'intérêt général de l'Algérie se concentrait tout entier sur l'exécution de la ligne de Laghouat, je n'éprouverais aucune hésitation à partager le sentiment de notre honorable collègue. Mais... etc.

M. Waldeck-Rousseau sent profondément les inconvénients d'une politique qui, au lieu de préparer l'avenir d'un pays neuf par des efforts logiques et reliés entre eux, fait la somme des égoïsmes de clientèle et trace une résultante de complaisance dans le sens où pèse l'intérêt électoral :

— Je pense, dit-il — et c'est aujourd'hui un axiome reçu qui diffère un peu des anciennes méthodes — qu'au lieu de faire de l'agriculture et du commerce pour y établir ensuite des chemins de fer, il faut faire des chemins de fer, précisément, pour permettre au commerce et à l'industrie de s'exercer et de produire des résultats.

Il annonce donc que l'attention du Gouvernement : « est appelée sur la nécessité d'établir un plan d'exécution des chemins de fer algériens, dans lequel la construction d'une seule voie ferrée ne viendra pas porter préjudice à la création des autres. » Il demande aux Chambres : « d'*arrêter dans ses lignes les plus précises et les plus fermes le plan d'ensemble de la colonisation* », afin qu'ensuite, lorsque se produira un incident, « *on puisse consulter ce plan logique* ». Qu'il s'agisse, en effet, de questions de chemins de fer ou de sécurité : « toutes les mesures qu'on cherchera à improviser seront absolument impuissantes et inopérantes par elles-mêmes, aussi longtemps qu'on ne les aura pas rattachées par un lien prudent et logique à l'organisation même de l'Algérie. »

Les grandes lignes de ce plan-là ce n'est pas des discussions de la Chambre qu'elles se dégageront. M. Waldeck-Rousseau ne l'espère pas, mais il a confiance dans les hommes supérieurs dont il a comparé les témoignages et contrôlé les opinions par son expérience personnelle. Il peut donc dire :

— Il y a une stratégie de la paix, de la culture, du défrichement comme il y a une stratégie de la guerre.

Il faut, au centre de cet effort ordonné l'unité de l'action. M. Waldeck-Rousseau déclare donc : « que l'on a bien fait de donner aux gouverneurs généraux de l'Algérie des pouvoirs plus directs et plus considérables. » Il estime que tout progrès en ce sens est un pas en avant et heureux « dans la voie de la décentralisation coloniale ».

C'est pour hâter l'heure de cette décentralisation que M. Waldeck-Rousseau est un partisan décidé de la colonisation officielle. Il l'a définie d'un mot si heureux qu'elle devient après cela sympathique à ceux qui l'avaient le plus décidément combattue : « La colonisation officielle, dit-il, doit avoir pour but de fournir des points d'attache à l'initiative particulière. »

***

Une besogne importante de police militaire dans le Sud algérien a fourni à l'ancien Président du Conseil une occasion qu'il n'avait pas cherchée de montrer par le fait comment, au besoin, il appliquait ses théories.

Les circonstances étaient fâcheuses ; la nouvelle de la prise d'Insalah par le capitaine Pein, chargé d'escorter la mission Flamand, prenait le ministère à l'improviste. L'état de l'opinion publique rendait aussi peu désirable que possible toute expédition militaire qui, aux yeux des ignorants, avait le caractère d'une conquête. Les Chambres n'étaient pas réunies, et d'ailleurs il pouvait y avoir un intérêt supérieur de politique étrangère à ne pas les consulter sur ce point. Le chef du gouvernement n'hésita pas une minute à faire « le nécessaire, tout le nécessaire », sous sa propre responsabilité. Fidèle à sa méthode, il se renseigna aux sources même des faits. Il s'agissait d'une expédition militaire. Il ne se contenta donc pas de l'opinion de son ministre de la Guerre dont il louait d'ailleurs « la haute expérience et la prudence ». Il voulut connaître le sentiment personnel du général Grisot qui allait être chargé de conduire cette expédition :

— J'ai refusé, pour ma part, d'aborder l'examen de cette question aussi longtemps que je ne pourrais pas mettre sous les yeux de mon collègue, M. le ministre de la Guerre, l'opinion même du général Grisot. Cette opinion nous est parvenue par dépêche absolument favorable au plan.

D'autre part, l'action engagée allait frôler ce Maroc dont les frontières indécises sont autant d'embuscades derrière lesquelles ne se cachent pas tout seuls les Berbères des oasis : M. Waldeck-Rousseau déclara « qu'il avait demandé au ministre des Affaires Étrangères *de lui donner les instructions les plus précises* relativement aux droits que nous prétendions exercer ».

Les responsabilités de chacun une fois établies sur le terrain des spécialités, M. Waldeck-Rousseau, chef du Gouvernement, réclama pour soi la responsabilité de l'œuvre. Il couvrit tous ceux qui l'avaient servi : « Des accusations qui n'ont pas semblé fondées sont venues jusqu'au Gouvernement. Nous en avons fait justice, considérant que l'on n'accuse pas impunément. » Personnellement, il était sûr « qu'il avait fait tout ce qu'eussent fait à sa place tous les ministres de tous les gouvernements. » Il n'avait pas recherché un succès privé : « Nous n'avons rien fait d'éclatant. » Mais il avait le droit de se rendre ce témoignage qu'il satisfaisait son goût de logique, ses instincts d'organisateur et son patriotisme.

— Nous possédons maintenant en Algérie non plus des fragments de colonies ou des fragments de provinces, mais tout un morceau de continent.

***

Il n'est plus possible de s'occuper de la politique coloniale pour la conduire ou seulement pour en parler, sans se heurter de toutes parts à la politique étrangère. L'expédition que nous fîmes en Chine en compagnie des principales puissances du monde a été, pour M. Waldeck-Rousseau, une occasion de découvrir à ceux qui, de leur banc, ne les apercevaient pas, les conditions nouvelles de l'équilibre mondial.

Il avait devant lui des contradicteurs qui, par haine de l'esprit militaire et de l'esprit religieux, prétendaient que la France renonçât à sa politique asiatique plutôt que de tolérer qu'un soldat se battît, ou qu'un missionnaire fût, comme le premier citoyen venu, couvert par le protectorat de la France.

Sur ces deux chefs, M. Waldeck-Rousseau répondit :

Avons-nous intérêt à être présents en Chine comme l'Amérique, comme l'Angleterre, comme l'Autriche, comme toutes les Puissances, nous qui avons, aux confins même de cet Empire de Chine notre plus grand empire asiatique ?

Et ce fait établi par le silence de l'opposition, le Président du Conseil présenta à ceux qui aimaient mieux leurs passions que la vérité et la justice, ce tableau précis des nécessités de la politique moderne :

— Comme si le protectorat s'exerçait dans l'intérêt particulier des missionnaires et non dans l'intérêt de la France, du maintien de son influence et du *maintien* aussi de *l'équilibre extérieur*, auquel nous devons tenir d'autant plus fortement *qu'il peut contribuer à rétablir*, au moins dans une certaine mesure, *un autre équilibre* qui, pendant si longtemps, a été la garantie de l'Europe.

M. Waldeck-Rousseau ne réclame pas pour lui seul ce don de haute vue qui plane par-dessus les murs mitoyens et les intérêts qu'ils encadrent. C'est, il l'affirme, un privilège que l'on acquiert en gravissant la tribune, avec les responsabilités d'un Président du Conseil conscient de ses devoirs. Il a dit nettement que le chef d'un parti politique qui, de cette élévation, voudrait continuer à regarder seulement à ses pieds, ferait du même coup l'aveu qu'il n'est ni digne ni capable d'exercer le pouvoir :

— Quelles que soient les opinions des hommes, quelles que soient leurs théories politiques, si loin qu'ils puissent aller dans leur doctrine, *nul*, entendez bien, *ne déviendra le Gouvernement* sans regarder au-delà de ces premiers plans où frémissent toutes les passions politiques — fussent les plus nobles — dont s'alimente notre politique intérieure. Il lui faudra porter ses regards plus loin, au bord de quelque fleuve, ou au pied de quelque chaîne de montagne, pour discerner ce que commande l'intérêt de la France, son avenir, sa grandeur.

C'est que, avec tous les esprits scientifiques de son temps, M. Waldeck Rousseau est un philosophe de l'école évolutionniste. Il rappelle, au besoin, à ceux qui l'ignorent, que « la Révolution française n'est venue qu'à la fin du siècle dernier ». Il sait « qu'il y a eu en France un ancien régime ». Il le considère certainement comme une étape de l'histoire. Il n'est pas surpris que « jusqu'au moment où la philosophie a commencé d'entreprendre la conquête des esprits, toute une partie de l'intellectualité de notre pays et de son activité morale ait été soumise au pouvoir religieux ». Et au moment même où il se félicite personnellement de songer que l'enfance est finie, que la nation française est adulte, il proclame avec une probité de pensée, rare dans le monde politique, cette vérité qui relie le passé de la France à son présent :

— Toute notre histoire enseigne que chez nous l'évolution intellectuelle et morale a toujours devancé l'évolution matérielle et commerciale.

A supposer qu'au moment où ces sereines paroles furent prononcées elles aient pu soulever des « éclats de rire à l'extrême gauche et à l'extrême droite », M. Waldeck-Rousseau, après avoir constaté que de telles pensées ne rallient même pas une seconde tous les gens de bonne volonté, a certainement été consolé de son étonnement par les succès d'une politique extérieure qui mettait ses actes en harmonie avec sa façon de penser.

L'opinion française a été charmée, et il faut l'avouer agréablement surprise, par les visites du roi d'Angleterre et des souverains italiens; une lettre du tzar Nicolas, où était exprimée en termes clairs la satisfaction que ces heureux événements causaient à notre allié historique, est venue, d'autre part, fort à propos, pour nous permettre de goûter sans arrière-pensée le charme de ces journées. Personne ne croyait sérieusement que les pitoyables querelles intestines qui poussent une partie de la France contre l'autre avaient suffi à nous attirer subitement la bienveillance du reste de l'Europe. On pressentait derrière ces nouveautés l'intervention de génies favorables.

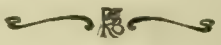
Les événements auxquels il vient d'être fait allusion sont, en effet les conclusions prévues, des initiatives, des longues préparations de l'ancien Président du Conseil et de M. le ministre des Affaires étrangères. Ensemble ils avaient jugé que l'Alliance russe, qui est non seulement la base de notre politique extérieure, mais le plus ferme appui de la paix du monde, ne pouvait s'ouvrir pour faire place à un troisième associé, sans que ce pacte essentiel fût altéré dans sa substance. Mais dans le même temps, ils ne croyaient pas à la nécessité de figer toutes les activités généreuses de la France dans ce « splendide isolement à deux ».

Sûrs que le goût de notre allié pour les solutions pacifiques, était aussi sincère que le leur, ils ont préparé des rapprochements profitables et affectueux avec tous ceux de nos voisins dont ne nous séparait aucune coupure saignante. Ils ont greffé dans le recueillement les arbres qui, en leur saison viennent de porter ces deux fruits, savoureux à toutes les bouches, l'entente franco-anglaise et le rapprochement franco-italien.

— Il ne suffit pas, disait un jour M. Waldeck-Rousseau à des contradicteurs qui l'interpellaient sur la politique extérieure de son gouvernement, il ne suffit pas de ne pas décroître quand tout le monde grandit autour de nous. Un peu de fierté, un juste souci du point d'honneur ne sont que de la vulgaire prudence.

Pendant les heures de sa vie de gouvernement où il a eu l'occasion de traduire cette politique en actes, M. Waldeck-Rousseau a certainement senti battre dans sa poitrine l'âme totale de la France.

HUGUES LE ROUX.



EUTHANASIE

Cet article n'eût pas été de convenance le jour même des morts ; mais quelques jours après, alors que l'on peut parler de la mort avec une certaine... je ne dirai pas bonne humeur, mais enfin une certaine eutrapélie, et alors que la pensée a peut-être besoin de dissiper les sombres couleurs dont à ce propos elle s'est remplie, cet article est, ce me semble à peu près à propos.

Il m'est suggéré par une étude très approfondie et assez scientifique de M. le Dr Nącke — *plus ultra*, si vous voulez — dans l'*Archiv für Kriminal anthropologie*. M. le Dr Nącke, avec assez de raison, à mon avis, voudrait un peu alléger les lourdes terreurs que la mort inspire ordinairement à ceux des hommes qui sont mortels.

Remarquez qu'ils ne le sont pas tous, malgré l'opinion généralement répandue à ce sujet ; ils ne le sont pas tout à fait tous.

Retranchons d'abord les hommes qui arrivent à

une extrême vieillesse. Ceux-là, en vérité, ne meurent point : ils s'éteignent. Ils passent de ce qu'on appelle encore la vie à ce qu'on appelle la mort, par des transitions successives si ménagées et si prolongées que la dernière est à peine la plus décisive et compte à peine un peu plus que les autres. J'appelle mourir, mourir à trente ans, à quarante ans, à cinquante ans. Si mourir c'est quitter la vie, mourir à quarante ans, c'est mourir; et si l'on s'en aperçoit, c'est vraiment pénible. Mais mourir à quatre-vingt-dix ans, ce n'est pas quitter la vie, c'est quitter, chose fâcheuse encore, si vous voulez, mais insignifiante, le souvenir qu'on avait de la vie; c'est lâcher une ombre — et peut-être pour une proie, ce qu'il est toujours permis de croire ou d'espérer. La plus belle *consolatio senectutis* que je connaisse est d'Agrippa d'Aubigné, qui l'écrivit à l'âge de 70 ou 75 ans.

Mes volages humeurs, plus stériles que belles,
S'en vont, et je leur dis : vous sentez, hirondelles,
S'éloigner la chaleur et le froid arriver;
Allez nicher ailleurs pour ne fâcher, impures,
Ma couche de sabul et ma table d'ordures :
Laissez dormir en paix la nuit de mon hiver.

Voici moins de plaisirs : mais voici moins de peines:
Le rossignol se tait, se taisent les syrènes :
Nous ne voyons cueillir ni les fruits ni les fleurs;
L'espérance n'est plus, si souvent tromperesse;
L'hiver jouit de tout; bienheureuse vieillesse,
La saison de l'usage et non plus des labeurs.

Mais la mort n'est pas loin — Cette mort est suivie
D'un vivre sans mourir, fin d'une fausse vie,
Vie de notre vie et mort de notre mort,
Qui fait la sûreté pour aimer le naufrage?
Qui a jamais été si friand du voyage
Que la longueur en soit plus douce que le port?

Il faut donc retrancher du nombre des « mortels » ceux qui meurent très vieux. Qui a vécu ne meurt point. Il ne quitte rien, il n'est privé de rien, il ne perd rien. Qui ne perd rien n'est pas frustré. De ceux qui meurent très vieux il ne faut pas dire : « ils sont morts » : mais : « ils ont vécu », comme dit Cicéron de Catilina et de ses complices.

***

Du nombre des « mortels » il faut encore retrancher ceux qui ne pensent jamais à la mort. Avez-vous remarqué que les hommes seuls sont mortels et encore non pas tous, comme nous sommes en train de le démontrer, mais enfin, qu'à dire le plus, les hommes seuls sont mortels? Evidemment, les animaux ne le sont point, puisqu'il semble bien qu'ils n'ont aucune idée de la mort. Un être qui n'a aucune idée de la mort et qui, évidemment, compte vivre éternellement, est en réalité soustrait à « la condition de la mort » comme on disait autrefois. La mort n'étant cruelle que par la prévision qu'on en a, par l'attente où on en est, par l'entretien que l'on s'en fait et par l'effro qu'elle nous inspire, qui n'a jamais la pensée de la mort n'est pas, si vous voulez, comme s'il ne mourait point; mais il est comme s'il devait ne pas mourir; et c'est précisément n'être pas mortel.

Les animaux ne sont pas mortels. Et remarquez que les langues, qui ne se trompent jamais, ont donné le mot « mortels » comme synonyme de « hommes » mais non jamais comme synonyme d'animaux. « Les mortels » cela a toujours voulu dire les hommes et les femmes. Il y a les immortels, qui sont les Dieux, il y a les « mortels » qui sont les hommes et il y a les animaux qu'on n'appelle point « immortels » parce que ce serait irrévérencieux envers les Olympiens; mais qu'on n'appelle point « mortels » non plus, parce que ce serait absurde. Voyez-vous bien? Les langues ne se trompent jamais.

Or, si les animaux ne sont pas mortels parce qu'ils ne songent jamais à la mort, ceux des hommes qui ne songent jamais à la mort eux aussi ne sont pas mortels, ne doivent pas être considérés comme mortels ni appelés ainsi.

— Mais ils sont bien bas et ravalés, — votre raisonnement même le prouve — au rang des brutes.

— Je ne sais trop. J'ai souvent dit moi-même que l'homme vaut en proportion de la considération qu'il fait de sa mort, qu'il vaut d'autant qu'il songe à sa mort, au jour dernier qui l'attend. Mais, outre que je n'éprouve aucune honte à me contredire, il se peut bien que ce que j'ai dit soit vrai au fond; mais non pas exact. Ce n'est pas précisément la considération de sa mort qui épure l'homme et le rend meilleur, c'est la considération du temps qui suivra sa mort, c'est la considération de sa vie posthume. Ce n'est pas tout à fait la même chose. Ce qui épure l'homme et le rend meilleur, ce sont, s'il est croyant, ces pensées : « *Après ma mort*, il faut que je puisse paraître juste ou au moins pardonnable devant le juge »; s'il n'est pas croyant : « *Après ma mort*, il faut que je laisse de moi un bon souvenir parmi les hommes et qu'on parle de moi avec sympathie et avec respect. » Voilà les pensées qui ont une excellente influence sur l'homme et qui sont d'abord le signe qu'il est bon et de race supérieure, et ensuite ou en même temps, la cause qui le fait tel.

Mais remarquez bien que s'il est ainsi, ce n'est pas précisément qu'il songe à sa mort, au jour de sa mort, à l'instant fatal et lugubre de sa mort; mais à ce qui la suivra. Un homme peut s'entretenir des idées excellentes que j'ai rapportées plus haut sans songer à sa mort, proprement dite, un seul instant dans toute sa vie. Aussi recommanderai-je très bien de ne pas songer à la mort, à la condition de songer souvent à l'avenir posthume et l'un peut très bien aller sans l'autre.

***

A retrancher donc, et nous le pouvons sans donner par là un conseil d'abêtissement, à retrancher donc du nombre des « mortels » ceux qui ne pensent jamais à la mort. Sans être le moins du monde des animaux, ils sont soustraits à la condition de la mort tout autant que les animaux eux-mêmes, c'est-à-dire absolument.

Restent les hommes qui sont mortels, c'est-à-dire les hommes qui n'ont pas atteint la vieillesse et qui songent à la mort. Ceux-là sont mortels, il n'y a pas à dire le contraire. Ce sont ceux-là que M. Nącke voudrait rassurer, c'est-à-dire mettre dans le même état que les autres, et il poursuit un très bon dessein et je l'accompagne très volontiers dans son chemin.

Il fait remarquer d'abord que les morts violentes ne sont pas douloureuses, dans l'immense majorité des cas. Une balle fait l'effet d'un coup de fouet; un boulet vous emporte une jambe sans que vous le sentiez: un tigre broit la cuisse d'un homme sans lui faire le moindre mal, etc. Tout cela est absolument scientifique, mille fois observé. Pour mon compte, je me suis cassé la jambe sans éprouver la moindre, je dis la moindre, douleur sur le moment — et, chose curieuse, après non plus ; mais ceci est en dehors de la question; il s'agit de la mort immédiate ou quasi immédiate par blessures; il est certain qu'elle n'est jamais douloureuse.

Ce qui est douloureux, souvent, c'est la blessure à laquelle on survit et qui se fait sentir, elle, et quelquefois atrocement pendant un long temps. Mais la mort immédiate par blessure n'est jamais douloureuse. Ce n'est pas elle qu'il faut craindre.

Pour ce qui est de la mort bourgeoise, de la mort domestique, de la mort « dans son lit », elle n'est douloureuse que par la crainte qu'elle inspire au malade et je conviens que c'est quelque chose. Rien n'est plus affreux, rien ne paraît plus affreux qu'un malheureux qui sait qu'il va mourir, qui compte les jours, les heures, et qui voit devant lui la catastrophe, la chose noire, le mystère effroyable et qui se sent comme glisser dans la tombe aspirante. Le regard de *ceux qui savent* et ne doutent point est quelque chose de navrant, qui peut à peine se supporter.

Cependant, le plus souvent, Dieu merci, le malade *ne sait pas*, et au moment même où il vous dit qu'il a désespéré il espère encore. Je crois bien que certains, assez nombreux, se sont vus mourir, comme on dit énergiquement, et cette expression populaire est d'une rare beauté tragique. Tel ce pauvre Larroumet, mort récemment. Ses lettres prouvent que vraiment il ne se faisait pas d'illusion. C'est la rude rançon des intellectuels, des avertis, des réfléchis, qui savent observer, qui savent comprendre, à qui ces hautes facultés ont donné beaucoup de satisfactions pendant leur vie et qui payent cela par ceci que ces mêmes facultés empêchent, au moment de leur condamnation, qu'on les puisse tromper ; et dès lors ils sont plus malheureux que les simples.

Mais en général l'espérance reste, très tenace, extrêmement vivace et puissante, et ne nous laisse qu'au moment où elle peut nous laisser, c'est-à-dire au moment où l'inconscience commence. Mon père, *après avoir dit que c'était la fin et qu'il en avait pour trois jours*, n'a pas voulu qu'on me fît venir, qu'on me fît quitter mon service, qui me retenait à soixante lieues de lui. A la vérité c'était un homme de devoir, et il était capable de ce stoïcisme qui consistait à ne pas me revoir, pour que je n'abandonnasse pas mon poste. Cependant, comme c'était aussi un homme de raison et qu'il n'y allait nullement du salut public que j'interrompisse mes fonctions, je suis persuadé, et ce m'est encore aujourd'hui une consolation, qu'il ne croyait pas être si proche du terme, encore qu'il le dit. Les malades sont partagés entre la conscience qu'ils ont de leur état et l'espérance, à peu près invincible, cette douce compagne, cette douce auxiliaire, cette douce « associée », cette Antigone au sourire clair dans la vie et jusqu'au seuil de la mort.

Et, comme je l'ai dit, l'espérance dure jusqu'à ce que l'inconscience commence, et par conséquent il y a vraiment peu de place pour la douleur atroce et pour les affres effroyables. Tout fait croire, et on le sait par ceux qui ont été aussi près que possible du fatal passage et qui en sont revenus, que l'agonie est un état d'insensibilité absolue ou même de vague sensibilité, mais assez douce. C'est un état de sommeil lourd et sans rêve, ou c'est un état de sommeil traversé de rêves, d'hallucinations plutôt agréables. En général, d'après les observations qu'on a pu recueillir, ce qui passe obscurément devant notre esprit, ce sont les images de notre vie tout entière, et particulièrement de notre enfance et de notre jeunesse. La nature, si cruelle souvent, semble s'adoucir pour l'agonisant, et vouloir le bercer et le ravir avec ce qu'il a connu de plus riant, de plus doux et de plus cher. Toujours est-il que *jamais* un homme revenu de l'agonie ou d'un état qu'on peut bien considérer comme analogue à l'agonie, puisqu'il paraissait l'agonie à tout le monde, *jamais* un homme revenu de là n'a dit qu'il avait souffert. Or, il a pu souffrir cependant; oui ; mais c'est très peu probable; ce dont on a eu conscience, laisse toujours des traces dans la mémoire.

De tout cela il résulte que la mort, non pas est douce, mais est beaucoup moins terrible que la plupart des hommes ne le croient.

***

Il restera toujours que si la mort ne fait pas souf-

frir, la peur qu'on en a fait souffrir horriblement. Sans doute, et cela, on ne pourra jamais l'abolir. Mais la peur de la mort étant, en partie au moins, la peur des souffrances dont la mort est accompagnée, démontrer presque sûrement que la mort ne fait pas souffrir est détruire, en bonne partie, la terreur que la mort inspire, et c'est donc de ce « *non dolet* » qu'il importe de se persuader, non par une autre sorte de lâcheté, mais par raison et parce que c'est vrai.

C'est à mesure, ce semble, que la civilisation augmente que l'horreur de la mort s'accroît. Les sauvages ne la craignent pas du tout ; les anciens semblent l'avoir redoutée beaucoup moins que nous Il faut au moins que la civilisation, en même temps qu'elle accroît la terreur de la mort, en même temps qu'elle aggrave la mort, l'allège d'autre part, en nous apprenant, en tant que science, que la mort n'est pas douloureuse. Sans cela à quoi servirait-elle, cette civilisation? Du reste, c'est mon opinion générale sur elle, qu'elle nous rend d'un côté ce qu'elle nous fait perdre d'un autre. En mille choses j'ai cru le constater. Dans l'espèce qui nous occupe, c'est son devoir de faire comme à son ordinaire, et si elle nous rend plus pusillanime devant la mort, en exagérant notre sensibilité, de nous rendre plus calmes devant elle en nous enseignant ce qu'elle est en soi et en la dépouillant de son mystère.

Au fond, dit spirituellement M. Henri Bidou, en ratiocinant comme moi sur l'étude de M. Nœcke, « la vie est un songe et la mort en est un autre, et l'on a grandement exagéré l'importance de cet incident » — de ces deux incidents. Cette désinvolture dédaigneuse, qui n'est pas sans contenir son petit grain de joli stoïcisme, me plaît assez. Je déteste la fausse sérénité et l'affreuse fausse gaîté de cet ancien, je ne sais lequel, qui prétendait vouloir mourir non pas « en beauté », ce qui est très bien, mais en joie et en air de fête, *hilaris et coronatus*. Je suis pour qu'on parle sérieusement des choses qui resteront toujours sérieuses ; mais la mesure dans laquelle M. Bidou parle de ceci est la mesure juste, à mon sens, et c'est quelque chose comme le commentaire piquant des vers gracieusement mélancoliques de François Coppée :

. . . . . .
Et mourir ne doit être rien,
Puisque vivre est si peu de chose.

***

En résumé il y a trois moyens de se défendre contre la terreur de la mort, et par conséquent contre la mort elle-même ; car c'est surtout l'idée de la mort qui fait mourir, et Gœthe a été d'aussi bon sens qu'il l'était d'ordinaire quand il a dit : « On ne meurt que quand on se résigne à mourir ». Il y a donc trois moyens de se défendre contre la terreur de la mort et contre la mort elle-même, il y a trois remèdes contre la mort. Le premier, que je vous souhaite, est de vivre longtemps. La vieillesse a toutes sortes de désagréments, mais, outre ce qu'en a dit Auber : « Que voulez-vous ? C'est le seul moyen qu'on ait trouvé de vivre longtemps », elle a cela pour elle qu'elle désaccoutume de l'amour de la vie, et que, par conséquent, elle rend la mort moins cruelle, c'est-à-dire moins cruelle l'approche de la mort. A qui a supporté la perte de la jeunesse, les approches de la mort sont tolérables : « J'ai vu sans trop de désespoir partir ma jeunesse, disait Géruzez, je serais bien sot si je ne supportais très doucement la perte de la vie ». Tel est donc le premier remède.

Le second, c'est de ne point penser à la mort, ce qui ne sert à rien du tout, mais, seulement, au temps qui suivra notre mort, ce qui sert à quelque chose. Et je dis qu'il ne faut penser à la mort, aucunement, ni en mal, ni en bien. Il y a des hommes qui pensent à la mort et en parlent en en disant du bien et en lui donnant « de favorables noms ». Tel Leconte de l'Isle :

Et toi, divine mort où tout rentre et s'efface
Accueille tes enfants dans ton sein étoilé.
Affranchis-nous du temps, du nombre et de l'espace
Et rends-nous le repos que la vie a troublé.

Ce sont de très beaux vers ; mais ne croyez pas beaucoup à la sincérité du sentiment qui les dicte. L'amour de la mort est toujours à base d'affreuse tristesse et non point du tout à base de sérénité. Les amants de la mort, comme Leopardi et Leconte de l'Isle, sont des désespérés et non point du tout des olympiens. Les déclarations d'amour à la mort sont des déclarations de dépit amoureux. Non, il ne faut songer à la mort d'aucune façon, ni en mal ni en bien ; et c'est le second remède.

Et le troisième est celui que nous offre M. Nœcke avec beaucoup d'empressement et beaucoup de science ; c'est de se dire que, le plus souvent, que dans l'immense majorité des cas, la mort est douce, étant une visiteuse très discrète, qui ne sonne pas, qui ne cogne pas à la porte, qui ne remue pas les chaises et qui ne fait pas sentir sa présence.

— Mais elle s'annonce ! Elle téléphone. Elle donne rendez-vous.

— Je sais bien ; mais non pas à jour fixe. Somme toute, de tous les fâcheux, elle est le plus discret encore. Cette vieille dame a de très bonnes manières.

— Pour un homme qui conseille de ne pas penser à la mort, vous faites un bien long article sur ce sujet.

— C'est pour une fois. Il est des cas, très rares, mais enfin il est des cas, où l'on ne peut absolument point donner à la fois le précepte et l'exemple.

EMILE FAGUET.

QUE SERA LA MAJORITÉ DE DEMAIN ?

(Enquête parlementaire)

Suite [1].

Les républicains qu'inquiète l'action de l'extrême gauche sur le gouvernement ont eu, au Sénat, un sursaut de révolte. Le Président du Conseil se décidait, la semaine passée, à priver les Congrégations du droit d'enseigner, mais à lointaine échéance ; le 20 novembre, désireux de complaire à l'avant-garde du « bloc », il réclamait leur exclusion immédiate. M. Waldeck-Rousseau s'est élevé contre cette concession. « Si les circonstances, a-t-il dit, nous amènent aujourd'hui à faire une opposition inattendue, nous avons du moins la consolation de penser que c'est en nous appuyant sur la déclaration ministérielle présentée il y a huit jours ». Invité à encourager dans leur résistance les groupes modérés, le Sénat s'est dérobé : Par 147 voix contre 136, il a donné raison au ministère.

Ce vote a causé quelque impression. C'est le Cabinet étayé, une nouvelle attente assignée à l'essai de conciliation républicaine. L'escarmouche a plutôt aguerri, cependant, les courages ainsi qu'en témoignent les déclarations des belligérants.

*
* *

M. Henri Lavertujon, fils du publiciste girondin qui combattit avec éclat l'Empire, et fut secrétaire du gouvernement de la Défense nationale, est l'un des progressistes les plus avertis et actifs du Sénat. Il paraît moins soucieux de la promptitude que des conditions d'une alliance entre républicains. Et il exhorte son parti à sa régénérer tout d'abord.

« Non, je ne crois pas qu'une autre majorité que la majorité actuelle soit possible, tant que le malentendu qui me paraît exister entre le pays républicain et le groupe progressiste subsistera.

« Il faut avoir le courage de le reconnaître : nous sommes suspects aux masses électorales. La désaffection date de la politique de ralliement. Nous avons paru à cette époque faire un pas vers la réaction, alors que nous voulions seulement, et nous espérions de bonne foi, ramener à la République les débris des anciens partis. Cette conception politique, qui n'était pas sans grandeur, a misérablement échoué. Ceux qui sont responsables de cet échec regrettent peut-être maintenant la faute qu'ils ont commise. Ils en souffriront davantage encore ; mais nous en souffrons nous aussi, car nombre de nos amis, plus perspicaces que nous, qui n'avaient jamais cru au désarmement des réactionnaires, ne nous ont pas pardonné notre erreur et nous suspectent toujours de vouloir livrer la République à ses pires ennemis.

« Puis vint l'affaire Dreyfus. Là encore, les circonstances ont voulu que nous parussions marcher d'accord avec les cléricaux et les nationalistes. On nous fit, très injustement d'ailleurs, application de l'adage : « Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es. »

« Le Bloc se forma sans nous et contre nous. Et comme nous sommes des libéraux impénitents, maintenant encore, en luttant pour la liberté, nous paraissons faire cause commune avec les ennemis de la République. Nos adversaires radicaux socialistes, qui dirigent le Bloc et sont les seuls à en profiter, n'ont garde de vouloir dissiper l'équivoque. Ils foncent toujours plus avant, augmentant à dessein la distance qui nous sépare, et traînant à leur suite effarés et navrés, nombre de républicains que cette course à l'abîme épouvante, mais qui n'osent s'arrêter de peur d'être traités, comme nous, de cléricaux.

« Et ce qu'il y a de plus grave dans la situation, c'est que le pays est avec nos adversaires contre nous, avec les partisans de l'anticléricalisme à outrance contre les fervents de la liberté. Les républicains sont fatigués et irrités des manœuvres des cléricaux, de leur résistance à la loi, de leurs ruses pour la tourner. Que la loi soit juste ou injuste, elle est la loi et tous doivent s'incliner devant elle. En s'obstinant à l'éluder, les cléricaux justifient les représailles des violents. C'est une dangereuse entreprise que d'essayer de modérer les violents, on y risque sa popularité ; notre parti y a perdu la sienne.

« Voilà, sommairement indiquées, les raisons qui me paraissent rendre pour le moment impossible une nouvelle majorité dans laquelle le parti progressiste retrouverait sa place. Avec la politique de surenchères de l'heure présente, alors qu'un froncement de sourcils de M. Jaurès ou une ironie de M. Clémenceau suffit à réprimer toute velléité d'indépendance, il n'y a rien à faire pour nous.

« C'est vers le pays que nous devons nous tourner. Effaçons d'abord le malentendu qui nous sépare en montrant, par des actes, que nous entendons n'avoir rien de commun avec les pires ennemis de la République, monarchistes, nationalistes et cléricaux ; et attendons de son bon sens qu'il revienne à une politique plus sage, moins casse-cou.

« La politique actuelle flatte les passions de la masse, mais elle a l'inconvénient de coûter cher. L'argent est le nerf de toutes les guerres, de la guerre religieuse comme des autres. Il en faudra beaucoup, et c'est l'électeur, en fin de compte, qui devra le fournir. Le jour où il envisagera ce côté

[1] Voir la *Revue Bleue* des 14 et 21 novembre 1903.

terre à terre de la question, peut-être deviendra-t-il moins belliqueux et se montrera-t-il moins impatient des solutions immédiates. Ses élus, fidèles miroirs de son état d'âme, comprendront que la passion est imprudente conseillère et que le sang-froid, le jugement, la prévoyance sont qualités nécessaires pour aborder certaines réformes.

« Ce jour-là, l'entente sera bien près de se faire entre les diverses nuances du parti républicain. Ceux que le Bloc a injustement frappés d'ostracisme parce que, sur des questions de tactique et même des questions de principes, ils différaient d'avis avec M. Combes, ceux-là rentreront dans la majorité nouvelle, abandonnant à jamais l'illusoire espérance de rallier à la République ceux qui la combattent avec un infatigable acharnement. Les autres, ceux qui, à la remorque du parti socialiste, sont allés plus vite et plus loin qu'ils ne voulaient aller, comprendront qu'après avoir doublé et triplé l'étape, il est nécessaire de faire halte pour se reconnaître, pour remettre de l'ordre dans le rang, pour reprendre haleine.

« Certes, cette fusion, cette concentration des forces républicaines n'ira pas sans quelques défections. D'aucuns, aux deux ailes de l'armée, s'en iront, soit avec le socialisme intransigeant, soit avec la réaction, suivant leurs affinités naturelles ; mais, tous comptes faits, on peut espérer pour le nouveau Bloc une majorité suffisante, à la condition, bien entendu, que nous ayons un gouvernement qui sache ce qu'il veut, qui délimite sa tâche et qui dirige la majorité au lieu de se laisser mener par elle.

« Ce gouvernement de demain — ou d'après-demain — nous sommes nombreux au Parlement qui lui donnerons notre concours le plus ardent et le plus désintéressé. »

***

M. Lourties, ancien ministre, préside l'Union républicaine où voisinent MM. Waldeck-Rousseau et Ch. Dupuy. Entre ces volontés diverses, il est le conciliateur. Il représente la pensée moyenne de son groupe. Esprit judicieux, il s'attache à discerner la politique prochaine.

« Je désire nettement l'entente des groupes républicains, la formation d'une majorité constitutionnelle qui laisse en dehors d'elle les partis extrêmes, cléricaux, nationalistes et socialistes-collectivistes. Mais j'entends que dans cette concentration, aucun groupe n'absorbe et n'annihile les autres, que chacun d'eux ait sa part d'action. Il faut donc que la gauche avancée ralentisse sa marche précipitée et qu'en retour, les progressistes consentent à des réformes. A notre époque de labeur ardent, d'idées hardies, une politique de mouvement en avant est indispensable. L'effort incessant et gradué, telle est la véritable loi républicaine.

« Je crois cette conciliation des républicains possible : Le Sénat avait, le 20 novembre, à la suite du discours de M. Waldeck-Rousseau, une excellente occasion d'en marquer le point du départ. Une majorité exclusivement républicaine pouvait alors apparaître. Je crains que le vote émis n'en empêche ou, tout au moins, n'en retarde la formation. Les républicains modérés seront alarmés, en effet, par les impatiences de l'avant-garde du parti républicain. La politique actuelle manque de méthode. Le président du Conseil avait solennellement promis de déposer ultérieurement un projet de loi pour enlever aux congrégations le droit d'enseigner : C'était permettre une étude sérieuse de cette mesure, des charges qu'elle causera à l'Etat. Or, subitement, à propos de l'amendement Delpech, M. Combes a réclamé la déchéance immédiate des congréganistes ! Pour obtenir l'adhésion du Sénat, il a déclaré qu'il s'agissait d'un vote de principe, sans conséquences financières : car, a-t-il dit, il n'y a point de congrégations d'hommes autorisées à donner l'enseignement secondaire : alors pourquoi cette manifestation inutile, surtout lorsqu'on est suffisamment armé par la loi de 1901 ? Les congrégations enseignantes de femmes, a-t-il ajouté, ne dispensent que l'instruction primaire. Ceci est inexact. Les couvents où les jeunes filles font cinq à six ans d'études et apprennent les langues étrangères, les sciences, la littérature des diverses époques, les arts d'agrément, sont véritablement des lycées ou collèges : Si M. Combes, éclairé par les rapports des préfets, leur reconnaît ce caractère, les fermera-t-il quelle que soit la catégorie de l'enseignement qu'on y donne à l'heure présente ? Mais cette brusque suppression serait extrêmement fâcheuse : elle mettrait les familles dans l'impossibilité de faire éduquer leurs filles. Combien de départements ne possèdent en ce moment aucun établissement secondaire public de filles, le mien par exemple, qui occupe le second rang au point de vue de la superficie ?

« Où irons-nous avec ce système ? Le Cabinet ne sera-t-il pas entraîné à priver aussi les prêtres séculiers du droit d'enseigner ? et ne nous acheminons-nous pas avec une hâte regrettable vers la séparation de l'Eglise et de l'Etat ? Ce serait, en effet, à mon sens, devancer de beaucoup l'opinion publique et risquer de mettre en défaveur, sur bien des points, la République elle-même. Ce qu'il y a de certain c'est que la majorité de la nation n'est pas mûre pour cette réforme. Mieux vaudrait assurément laisser les événements la préparer et l'amener

à son heure plutôt que de prendre une mesure prématurée et imprudente. N'oublions pas que nous sommes à la veille des élections municipales et que ce serait jouer gros jeu.

« Est-ce à dire que nous devions renoncer à la politique anticléricale et abandonner la voie où nous sommes depuis quatre ans, en vue d'assurer d'une manière intangible la suprématie du pouvoir civil, de l'Etat laïque ? Loin de moiu ne pareille pensée. Mais j'estime qu'il convient de sérier les questions, de procéder par étapes, de suivre un plan arrêté d'avance.

« Que l'Etat achève tout d'abord, suivant les moyens dont il dispose, la laïcisation de l'enseignement primaire; qu'il crée partout où ce sera nécessaire des établissements secondaires publics de filles et arrive ainsi à se substituer peu à peu, et dans la mesure des ressources financières du pays, à l'enseignement congréganiste, rien de mieux. Mais que ce système de sécularisation progressive s'accomplisse sans proscrire d'une manière absolue l'enseignement libre, c'est tout ce que nous demandons

« Je suis d'ailleurs de ceux qui pensent que cette préoccupation de la sécularisation de l Etat, et en particulier de l'enseignement secondaire, ne doit pas être exclusive des autres réformes qui s'imposent à l'examen du Parlement et sont d'un intérêt vital pour le pays.

« Que d'heureuses modifications à apporter dans notre organisation militaire, dans la loi de recrutement actuellement pendante devant la Chambre des députés !

« Combien d'heureuses réformes à réaliser encore dans l'ordre fiscal ?

« Combien de problèmes à résoudre en matière de solidarité sociale !

« Et dans l'ordre économique que d'efforts à faire pour accroître notre prospérité intérieure et développer notre commerce extérieur, si intimement liés l'un à l'autre !

« Or, à ce dernier point de vue, nous n'occupons plus que le 4e rang, fortement distancés, non seulement par l'Angleterre, mais encore par l'Allemagne et les Etats-Unis.

« C est dès demain qu'il faut réagir si nous voulons avoir des chances sérieuses de reconquérir le terrain perdu.

« C'est dès demain qu'il faut perfectionner l'enseignement commercial, ne serait-ce qu'au point de vue de l'enseignement pratique des langues étrangères, et nous efforcer par tous les moyens d'attirer une bonne partie de la jeunesse française vers la carrière commerciale, encourager les initiatives privées et les associations commerciales qui, dans la métropole et au dehors, peuvent utilement contribuer au développement de notre commerce d'exportation, réorganiser notre administration diplomatique et consulaire et amener toute cette catégorie de fonctionnaires à attacher à l'accomplissement de la partie commerciale de leurs attributions toute l'importance qu'elle mérite, à une époque où la lutte économique est appelée à devenir le véritable champ de bataille de l'avenir, remanier nos tarifs de transport par eau et par chemins de fer, améliorer notre navigation fluviale et perfectionner l'outillage de nos grands ports de commerce, en concentrant l'effort sur certains points déterminés au lieu de le disséminer sur tous les points à la fois.

« C'est dès demain qu'il faut transformer la situation économique de nos colonies, si nous ne voulons pas que l'Angleterre et l'Allemagne prennent de plus en plus notre place sur le marché même de nos possessions coloniales.

« C'est dès demain qu'il faut s'efforcer d'assurer la stabilité des tarifications douanières et faire cesser de part et d'autre les abus d'interprétation de certains tarifs, au moyen de conventions commerciales d'assez longue durée, basées sur des concessions réciproques ».

« Il n'y a pas, en effet, de meilleurs moyens d'attirer dans nos colonies et dans tous les pays du monde où ils ont chance de trouver un fructueux emploi, les capitaux, les bras et les énergies de la métropole.

« Voilà quelques-unes des grandes lignes de l'orientation nouvelle à laquelle devrait tendre la politique de ce pays, tout en persévérant dans l'œuvre de sécularisation progressive entreprise depuis quelques années.

« Nous aboutirons sûrement, en cette matière comme en toute autre, si nous savons éviter l'erreur qui consiste à envisager la vie d'un peuple comme celle d'un individu.

« Pour les progrès politiques, économiques et sociaux, il faut savoir compter avec le temps et les lenteurs inévitables de toute évolution sérieuse. Il a fallu des siècles pour passer de la tyrannie des anciennes corporations à l'esprit d'individualisme né de la Révolution française. Il faudra encore des années et des années pour que la classe ouvrière s'engage d'une manière générale dans la voie féconde de l'association. Aussi serait-ce la plus dangereuse des utopies que d'avoir la prétention d'improviser chez nous une société collectiviste, de même que ce serait folie de laïciser d'un seul coup la société française.

« Préoccupons-nous donc, en outre de la résistance à la Congrégation, des autres problèmes qui touchent aux intérêts essentiels de ce pays. Cherchons à accroître les forces productives de la France et à harmoniser les éléments qui y concourent.

« Une telle politique, large dans ses vues et résolue dans l'application, groupant dans un effort commun tous les républicains sincères, assurerait, j'en suis convaincu, à ce pays, l'ère nouvelle de prospérité économique et de paix sociale que doivent appeler de tous leurs vœux les vrais amis de notre République démocratique. »

***

La gauche démocratique est sortie victorieuse de l'engagement du 20 novembre. C'est elle qui inspire la politique du jour. Cependant l'attitude et les votes de ses membres décèlent des tendances diverses, intransigeantes ou conciliantes. M. Leydet, qui préside avec une vigilance éveillée aux destinées de ce groupe, se juge tenu à une extrême réserve.

« Je suis partisan résolu de l'alliance avec les socialistes. Toutes les réformes que nous préconisons, les socialistes les admettent. Ils demandent en outre, il est vrai, la socialisation de la propriété, que nous rejetons, mais ils l'entrevoient dans un avenir lointain. Le pays adhère nettement à la politique actuelle. Elle donne, dans le Midi notamment, d'excellents résultats. A Marseille, la coalition des démocrates et des socialistes l'emportera aux élections municipales.

« Vous me parlez d'une « concentration » nouvelle. Sans doute, je reconnais la haute probité de républicains comme M. Renault-Morlière. Mais acceptent-ils des réformes? Voient-ils la nécessité d'une politique anticléricale et d'incessantes améliorations sociales ? J'admettrais l'union des groupes républicains s'il en pouvait sortir un gouvernement d'action, dont l'œuvre, moins la manière peut-être, fût analogue à celle du Cabinet actuel. Mais il ne faudrait pas que cette concentration amenât un recul. Avec leur merveilleuse souplesse, nos adversaires, les cléricaux, en tireraient aussitôt parti. »

***

A la Chambre, le prestige du ministère paraît aussi mieux assuré et les chances d'une entente républicaine semblent différées, sinon affaiblies. M. Aristide Briand, dont l'éloquence précise et les talents d'organisateur promettent un nouveau chef au parti socialiste, déclare hâtivement entre deux voyages de propagande :

« J'estime que depuis le vote du Sénat, la question d'une majorité nouvelle ne se pose plus. Le gouvernement a mission de supprimer l'enseignement congréganiste : La Chambre lui a déjà promis son appui, et il vient d'obtenir celui du Sénat. Le Cabinet Combes a donc devant lui une période de tranquillité à peu près certaine.

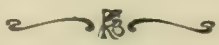
« A supposer que dans l'imprévu de la vie parlementaire, un incident surgisse et que le ministère soit tenu de se retirer, une majorité différente et cependant disciplinée, capable de soutenir un gouvernement stable pourrait-elle se former ? Je ne le crois pas.

« J'aperçois bien les efforts tentés pour réaliser la conjonction des centres ou, en d'autres termes, une concentration républicaine dont seraient exclus les socialistes et la droite. Mais le bloc ainsi façonné serait, à mon sens, d'une extrême fragilité Les radicaux et les radicaux socialistes sont trop engagés avec notre parti pour ne pas être obligés de voter avec lui sur la plupart des questions importantes. Voudraient-ils se délier, que leurs électeurs, à notre voix, les abandonneraient. Ces groupes se détacheraient donc peu à peu de la majorité. Le gouvernement serait forcé de chercher l'appoint nécessaire à droite et serait acculé à bref délai à la politique du ministère Méline. Renié par la Chambre, condamné par le pays, il succomberait.

« Si une telle éventualité survenait, nous reprendrions notre rôle d'opposition, non seulement à la Chambre, mais dans le pays Nous porterions au Cabinet des coups si rudes, qu'il lui serait impossible de gouverner. C'est alors qu'on verrait quelles réserves de forces nous avons faites pendant les cinq dernières années, et quel crédit nous avons acquis auprès de l'opinion républicaine. Mais, je le répète, pareil événement est improbable.

« Personnellement, je regretterais la chute du ministère, dont le chef a déployé une appréciable énergie, et nous donne tant de garanties de loyauté. Mais je m'accommoderais également d'une orientation nouvelle, qui rejetterait mon parti dans l'opposition. Nous trouverions là à employer notre activité tout aussi bien que dans la situation actuelle. Du moins aurons-nous fait preuve d'une sincérité incontestable pour l'accomplissement d'un effort commun avec les républicains, dans l'œuvre de réformes entreprise par le gouvernement et la majorité actuels. »

FR. MAURY.



LES AMOURS DE LEUCIPPE ET DE CLITOPHON

Achillès Tatius, qui n'est pas plus illustre que Jamblique ni qu'Athenagore fut esclave suivant les uns et évêque suivant les autres. Et on a si peu de détails sur sa vie que certains biographes imaginèrent d'en faire le menechme d'Eliodore.

Quant à sa naissance, on l'ignore. Les villes ne s'en disputèrent pas l'honneur.

Le lexicographe Suidas dit de lui qu'il écrivit sur la sphère, sur la géométrie, sur l'étymologie, et sur les hommes illustres, et que son style est partout semblable à celui des traités érotiques.

Sans doute vécut-il à Alexandrie, mais nous n'en sommes pas bien sûrs.

Nous avons cru devoir donner une traduction nouvelle des *Amours de Leucippe et de Clitophon*, parce que ce roman inconnu, et qui pourtant honore la littérature grecque au même titre que *Daphnis et Chloé*, nous a paru plein d'épisodes charmants, contés de la manière la plus agréable, et parce que les traductions qui en ont été faites jusqu'à présent sont incomplètes ou barbares et d'ailleurs aussi ignorées que le texte lui-même.

En tête de l'ouvrage est un prologue que nous donnons ici.

Puis viennent quelques détails sur la jeunesse de Clitophon. L'auteur nous le montre vivant avec sa sœur Calligone dans une petite maison, sous la garde de l'affranchi Satyre. Vers quinze ans, Clitophon voit pour la première fois son père Hippias qui l'appelle auprès de lui et qui décide, selon un usage admis à cette époque, de le marier avec Calligone.

C'est à ce moment que Clitophon, ayant vu Leucippe, l'aime.

Mais un jeune homme appelé Callistène aime aussi Leucippe et enlève Calligone en croyant enlever celle qu'il aime.

Clitophon lui-même s'enfuit avec Leucippe, accompagné de Satyre et de son ami Clinias.

Ils font naufrage sur les côtes d'Egypte ; ils sont pris par des brigands ; Leucippe, offerte en sacrifice, est heureusement sauvée : ils arrivent enfin à Alexandrie, pendant les fêtes de Serapis.

Là, un Alexandrin, du nom de Cheréas, veut posséder Leucippe et l'enlève à son tour. Clitophon la croit morte.

Il tombe malade. Ses amis le guérissent et le présentent à Abeille, riche veuve qui s'éprend de lui, qui l'épouse et qui l'emmène à Ephèse sa patrie. Clitophon y retrouve, esclave Leucippe, qui n'était pas morte. Mais Terpandre, le mari d'Abeille, revient à l'improviste, le bat et le fait poursuivre comme adultère.

La justice de Pan remet tout au point. Clitophon épouse Leucippe et ils n'ont plus aucune aventure.

... Nous n'avons fait ce sec et ingrat résumé que pour faciliter la lecture des fragments qui suivent et qui auront bientôt fait de donner de cet extraordinaire roman une idée beaucoup plus séduisante.

On y trouvera des descriptions pleines d'un impressionnisme qu'on n'est pas habitué de rencontrer dans la littérature ancienne. Les aventures y sont racontées d'une façon naïve, mais les héros sont vivants et on s'attache bientôt à Leucippe, à Clitophon, à Abeille, à Satyre. Car l'auteur n'est pas seulement un habile écrivain, mais encore un psychologue délicat et un profond observateur des mœurs et des passions.

[illegible] mieux qu'on ne nomme traducteur imparfait qu'[illegible] peut-être, [illegible] écrivait un des traducteurs du roman de Tatius qu'il intitulait le *Nouvel Anténor ou voyages charmants de Leucippe en Grèce*. Nous n'avons pas cru devoir imiter un traducteur aussi timide et aussi fantaisiste. Au risque de passer pour des écrivains pernicieux, nous avons traduit entièrement ce livre où les peintures et où les conversations les plus libres alternent avec les plus merveilleuses aventures.

On ne trouvera d'ailleurs pas ici « l'éloge de ce plaisir criminel que punissent les lois » ni « ces regrettables digressions où l'auteur s'est complu à révéler les plus coupables turpitudes dans un ouvrage tissu d'obscénités ».

Car ce livre n'est pas si licencieux qu'on n'en puisse tirer quelques pages honnêtes.

PROLOGUE

Europe enlevée. — Comme elle est peinte dans le temple de Vénus. — L'auteur rencontre Clitophon et le mène dans un petit bois.

Il y a dans le temple d'Astarté, à Sidon, un très grand tableau peint où l'on voit à la fois la terre et la mer, et qui figure *Europe enlevée*.

Dans un pré, une troupe de vierges descend vers la mer où nage le taureau blanc qui porte la jeune fille Europa. C'est un pré tout rempli d'herbes et de fleurs, entouré de massifs d'arbres et d'arbrisseaux, dont les rameaux et le feuillage s'entrelacent de telle sorte, qu'ils servent de toit et de pavillon, aux narcisses, aux roses et aux myrtes arrangées en belles corbeilles.

Outre que le soleil est parfaitement représenté, le peintre a encore feint l'ombre avec un tel souci et une telle subtilité, que les rayons ne traversent les arbres qu'en certains lieux du bois, et par d'étroites issues que l'artisan leur a ménagées. Parmi les bosquets serpente un ruisseau plein de joncs, qui ondule comme une écharpe et au bord duquel est le jardinier qui distribue les eaux.

Cependant les jeunes filles montrent une grande frayeur. Les bras en l'air, les cheveux dénoués sous leurs couronnes, elles se sont avancées dans la mer, et leurs tuniques retroussées laissent briller leurs jambes nues.

On voit les vagues couleur de pourpre près du rivage et bleues à la haute mer ; les rochers s'élèvent au-dessus de la plaine ; les vagues se brisent contre le rivage ; l'écume blanchit le bas des rochers.

C'est au milieu de la mer qu'est peint le taureau blanc. Il nage en battant les flots. La jeune fille Europa, sur sa croupe, ne se tient point à la manière des cavaliers, mais bien assise de côté, les jambes pendantes. Le vent soulève son manteau et découvre la chemise de lin qui la revêt jusqu'aux cuisses. L'accoutrement en est si ténu qu'il laisse voir ses belles formes. Et comment un artisan a-t-il pu avoir tant d'habileté et de soins ? — Au travers de la chemise, on voit le contour de son ventre étroit et poli, le dessin menu de son nombril, et dans une ombre propice, la rondeur et le pli secret de son giron. Ses hanches sont larges et bien posées. La ceinture qui tient son manteau serre un peu sa poitrine en rapprochant l'un de l'autre ses petits seins. Ses bras étendus retiennent un voile léger, qui volète derrière sa nuque, et qui représente dans l'esprit du peintre

le souffle de la brise; ainsi le voile se tient en l'air, gonflé par la brise, comme si, à la vérité, le taureau courait dans la mer, en allant contre le vent.

Des dauphins gambadent autour du taureau, et l'Amour avec son petit air effronté, le carquois sur l'épaule, se tourne vers Jupiter, et lui montre la route en tenant à deux mains son gros flambeau.

— « Telle est donc, m'écriai-je, la puissance de l'Amour; un enfant exerce un tel empire sur le ciel, la terre et la mer !

— Nul ne le sait mieux que moi, dit un jeune homme qui visitait aussi le temple de Vénus, et ce tableau semble avoir été peint pour me rappeler les disgrâces dont l'amour s'est plu à m'accabler.

— Que t'est-il arrivé ? jeune homme, lui dis-je. Aussi bien, tu ne m'as point l'air ennemi des mystères de ce dieu.

— Tu réveilles tout un essaim de paroles, car mes aventures sont pareilles à un rayon bien fourni.

— Ne t'en inquiète point, et si tes aventures sont longues, veuille me suivre en cet endroit propice.

Et le prenant par la main, je le conduisis dans les jardins qui entouraient le temple de Vénus, où plusieurs platanes fort touffus embellissaient le lieu de leur ombrage, et le long duquel coulait une eau pure et froide comme si elle venait d'être tout fraîchement dégelée de la neige.

Je le fis asseoir sur le banc d'une tonnelle de fer doré et :

— « Je t'écoute, lui dis je ; cette retraite est plaisante et convient aux récits d'amour. »

FRAGMENTS DU LIVRE PREMIER

Le Message.

Sur ces entrefaites, mon père reçut de Byzance, un message :

Sostrate à son frère Hippias, salut.

« *Les armées de Thrace enveloppent Byzance, je t'envoie Leucippe, ma fille, et Panthia, ma femme; prends soin d'elles, je te prie, parce qu'elles me sont chères.* »

Clitophon, ayant vu Leucippe, l'aime.

Nous courûmes au port et nous y trouvâmes assemblés les esclaves et les servantes de la maison de Sostrate.

Au milieu d'eux, de belle et grande stature, vêtue d'une robe précieuse, une jeune fille arrêta mes regards. Elle avait précisément la grâce et la beauté d'Europa sur le taureau. Sous l'arc noir de ses sourcils, son regard était timide et gai; ses cheveux retombaient en anneaux blonds; ses joues blanches s'avivaient aux pommettes d'un vermillon semblable à celui dont les femmes Lydiennes ont coutume de teindre l'ivoire.

C'est pourquoi je sentis aussitôt que j'étais amoureux de Leucippe.

Apollon et Daphné.

Un repas nous attendait dans nos demeures. Nous nous mîmes à table deux sur chaque lit : mon père et Mammea sur celui du milieu, et Leucippe à côté de moi.

Accoudé sur le bord du lit, le corps penché en avant, je ne me lassais pas de contempler la jeune fille. Sa vue m'occupait entièrement. Je ressemblais à un homme qui rêve qu'il est à table. Je regardais si continuellement Leucippe, qu'il fallait bien que je surprisse quelques-uns de ses regards. Ce fut là tout mon repas.

Après que les tables furent enlevées, un jeune enfant vint jouer de la cythare. Il préluda en frôlant les cordes avec la main, faisant entendre je ne sais quel son grêle et doux, auquel se mêlait le bruit des doigts sur les cordes. Puis du plectre il donna quelques accords sur la cythare et commença de chanter, en s'accompagnant, les plaintes d'Apollon à Daphné fuyante.

Le dieu la poursuit amoureux et plein de colère. Elle le fuit. Il va l'atteindre. Il la tient presque entre ses bras. Or, la jeune fille est changée en laurier, et Apollon d'une de ses branches se tresse une couronne amoureuse.

Et quand l'enfant eut cessé de jouer de la cythare, il se trouva que sa chanson avait ajouté un feu plus ardent aux flammes allumées de mes amours.

Clitophon rêve.

Les convives ayant mesuré leur plaisir à la capacité de leur estomac, ne tardèrent point à se retirer.

Quant à moi, je n'étais ivre que d'amour. J'allai me coucher et ne m'endormis point. De même que les blessures sont plus poignantes la nuit, parce que le corps qui repose a tout loisir de sentir la souffrance; de même, dans le silence et dans le calme de la nuit s'ébattent plus follement les pensées de l'amour.

Je ne pensais qu'à Leucippe. Et quand, de temps en temps, je m'endormais un peu, Leucippe ne me quittait pas. Je m'entretenais familièrement avec elle, nous jouions, nous mangions ensemble. Je la touchais, je goûtais plus de plaisir que je n'en avais éprouvé le jour, car je la baisais souvent, et les baisers étaient véritables.

Le serviteur qui vint m'éveiller m'affligea, et m'étant levé, j'allai à dessein me promener dans l'antichambre. Je tenais à la main un livre que je lisais la

tête baissée. Chaque fois que je passais devant sa porte, je levais les yeux vers Leucippe, et quand je ne la voyais plus, je pressais le pas pour me retrouver plus tôt devant la porte et pour contempler de nouveau la belle jeune fille.

La Visite a Clinias

Après avoir fait quelques tours et m'être pénétré de sa présence et de sa vue, je partis dans une grande agitation. Pendant trois jours ce feu ne fit que s'accroître.

J'avais un cousin nommé Clinias plus âgé que moi de deux ans.

J'avais coutume de le railler de perdre son temps à l'amour, et de se rendre esclave de ses plaisirs. Mais il souriait malicieusement, secouait la tête et me disait :

— « Et toi aussi, je veux un jour te voir esclave. »

Je l'allai trouver dans ma détresse. Je l'embrassais et m'étant assis :

— « Clinias, lui dis-je, te voilà vengé de mes railleries, moi aussi je suis esclave. »

Clinias battit des mains et vint m'embrasser en riant joyeusement.

Je lui racontai alors comment j'avais vu la jeune fille et combien je l'aimais, et sentant qu'à ce récit le délire s'emparait de moi :

— « O Clinias, m'écriai-je, je ne saurais endurer l'excès de mes maux. Toi qui es plus versé dans les mystères du Dieu, conseille-moi. »

Suite de la Visite a Clinias.

— « En cette matière, dit Clinias, ne cherche pas à rien apprendre d'un autre. Va au but sans mot dire, ne parle jamais à une jeune fille de ce que tu veux obtenir d'elle : un jeune garçon et une maîtresse ont la même pudeur ; quelque disposés qu'ils soient aux plaisirs de l'amour, ils ne veulent point entendre parler de ce qu'ils éprouvent. C'est le nom de la faute qui leur fait peur. Une jeune fille supporte les caresses et les timides attouchements par lesquels son amant essaie ses dispositions : ses gestes ne tardent pas à trahir qu'elle se rend. Mais elle s'effarouche de la moindre demande.

— « Prends donc pour règle le silence comme dans les mystères. Approche-toi et embrasse-là doucement ; car le baiser de l'amant est une demande si celle qu'il aime est disposée à céder ; si elle résiste, elle verra du moins dans ton geste une supplication.

— Hélas, mon cher Clinias, lui dis-je, je crains que le succès même ne soit pour moi la source des plus grands maux... »

Le beau Jardin.

Derrière la maison de mon père Hippias était un beau jardin carré.

Il était clos tout alentour d'un mur bas, d'où s'inclinait un toit de briques vernies, abritant une colonnade quadrangulaire. Les plantes les plus variées s'y pressaient ; leurs branches touffues retombaient l'une sur l'autre, mêlant confusément les fleurs, les fruits et les feuilles, tant il y avait là d'arbres et d'arbrisseaux, et tant ils étaient épais et verdoyants. D'une étreinte familière le lierre embrassait l'ormeau ; ailleurs la salsepareille couronnait le pin. La liane blonde enlacée aux branches d'un platane pendait et se balançait comme une tresse. De chaque côté du bosquet, des vignes, soutenues par des tiges de roseaux, alignaient leur feuillage luisant. Les grappes en pleine floraison ressemblaient, à travers le treillage de leurs tuteurs, aux anneaux d'une chevelure bouclée. L'ombre des feuilles balancées en l'air se jouait sur le sol brillant de soleil. Et au milieu d'une si riche verdure, s'étalaient partout de beaux massifs aux couleurs éclatantes : le narcisse tout blanc se mêlait à la rose, rose dans sa coupelle blanche ; la violette était de l'azur de la mer paisible. Parmi les fleurs, on voyait sourdre une fontaine. Un bassin carré réglait le cours égal du ruisseau où les fleurs se peignaient comme dans un miroir, en sorte qu'on eût cru voir deux bosquets semblables : le bosquet de mon père Hippias et un autre bosquet planté au fond des eaux. Des oiseaux habitaient le bocage, les uns domestiques et qu'on pouvait nourrir à la main, les autres libres et se jouant au faîte des arbres. Ceux-là avaient de brillantes parures, ceux-ci charmaient par leurs chants. La cigale chantait la couche de l'aurore, et l'hirondelle le triste festin de Terée. Les oiseaux domestiques étaient le paon, le cygne et le perroquet : le cygne se paissait à la source de la fontaine ; le perroquet était dans une cage dorée qui pendait à une branche ; le paon étalait en cercle ses plumes au milieu des fleurs ; l'éclat des fleurs rivalisait avec le coloris du plumage, et les plumes étaient autant de fleurs.

Mais dans le jardin, il y avait aussi Leucippe et sa servante Clio, qui chantaient et jouaient sans me voir.

Elles étaient vêtues de robes blanches et flottantes qui laissaient libres leurs bras nus, et tandis qu'elles couraient dans le bosquet, une guêpe avait piqué Clio à la main.

A leurs cris j'étais accouru et, voyant le mal, je voulais aller à la maison quérir un remède ; mais Leucippe me retint. Elle nous dit qu'elle avait appris d'une Egyptienne quelques paroles magiques propres à guérir les piqûres de guêpes et des abeilles, et elle

se mit aussitôt à les murmurer, doucement, la nuque penchée et tenant près de sa bouche la main de sa servante en larmes.

Je regardais Leucippe, et je voyais bien que dans ce beau jardin, la jeune fille était plus belle encore que tous les jeunes arbres, que toutes les fleurs brillantes, que tous les oiseaux, et que la source de la fontaine.

LIVRE TROISIÈME OU DES BRIGANDS

Andromède et Prométhée enchaînés, comme ils sont peints dans le Temple de Jupiter Casius.

Il y a, dans le temple de Jupiter à Péluse, un très grand tableau peint, où l'on voit à la fois des rochers, des flots furieux et des monstres, et qui figure Andromède et Prométhée enchaînés.

Au creux d'une roche, on voit la jeune fille Andromeda toute nue. C'est une grande et belle fille. Le rocher est creusé à sa taille. Ses mains, relevées de part et d'autre par des liens, retombent et pendent comme le raisin à la vigne. Le mouvement des bras élève ses seins; ses belles cuisses s'allongent; tout son corps s'étire sur la pierre noire et humide.

Devant elle, est le monstre sortant des flots.

La plus grande partie de son corps est encore plongée dans les ondes; la tête seule s'élève au-dessus de la mer; mais, à travers la vague transparente, se dessinent, comme une ombre, la croupe, les rangées d'écailles, la voûte du dos, les nageoires armées de pointes, les sinuosités de la queue, et la mâchoire vaste, immense, qui est fendue jusqu'aux épaules et qui touche le ventre.

Persée vole dans les airs la tête en bas. Il est entièrement nu, au défaut de la tête, qui est coiffée d'un grand casque pareil à celui de Pluton, et des pieds, qui sont chaussés de sandales en forme d'ailes. La main droite du héros est armée d'un glaive à double lame, où se combinent l'épée et la faux; il en menace le monstre qui n'y prend point garde. La main gauche brandit la tête de Gorgone hérissée de serpents.

Prométhée est cloué sur une pierre; l'aigle appuyé sur sa cuisse où il enfonce ses ongles, mange comme il est raconté dans la fable, le foie de sa victime. Mais Hercule dirige contre lui son trait : son coude se replie en arrière; un même mouvement tend l'arc, la corde et la flèche

Ces deux tableaux sont du peintre Evanthe.

Au milieu du temple est la statue de Zeus Kasios, représenté sous la forme d'un jeune homme parfaitement semblable à Apollon. C'est Jupiter dans sa jeunesse. Sa main étendue tient une grenade. Cette grenade a un sens mystique.

Les brigands du Nil.

Après deux jours de repos à Péluse, nous traitâmes avec une barque égyptienne, car nous avions conservé un peu d'or dans notre ceinture, et nous fîmes route vers Alexandrie par la voie du Nil.

Le voyage était fort agréable. Couché à l'arrière du bateau, je caressais tout à loisir Leucippe qui contemplait le paysage plat du Nil. Sur le ciel uni, glissaient des vols de grues; et parfois un hippopotame venait crever de son naseau soufflant la surface calme de l'eau verte et nous regardait passer aussi longtemps qu'il pouvait nous suivre des yeux.

Malheureusement un des esclaves qui nous menait eut l'idée de frapper du bout de sa perche un de ces monstres, qui soudain assaillit la barque. Nous eûmes grand'peur et gagnâmes rapidement le rivage.

Infortunés, nous n'échappions à un danger que pour tomber dans un autre plus grand encore !

A peine avions-nous abordé que Leucippe, poussant un cri, me montra du doigt une affreuse tête d'homme noir qui s'élevait au-dessus des roseaux. Avant que nous eussions pu faire un mouvement, une autre tête surgit tout près de nous, puis une autre, et bientôt nous fûmes environnés par une foule d'hommes effrayants et sauvages qui poussaient des cris barbares, et s'agitaient suivant une espèce de danse qui nous étonna fort.

Ils étaient nus, petits, poilus et laids; leurs jambes étaient torses, leurs pieds plats; ils étaient armés de mauvais couteaux.

Ils nous prirent notre or et nous dépouillèrent de nos vêtements. Ensuite ils nous enchaînèrent, après nous avoir enfermés dans une cabane.

Petit discours de Clitophon.

« Dieux et demi-dieux, si quelqu'un de vous peut me dire ce que j'ai fait pour mériter un si fâcheux destin, qu'il me le dise !

« Voilà donc, ô Leucippe, le prix de la confiance que tu m'as accordée !

« Je t'ai enlevée du logis maternel pour te rendre heureuse, et je te donne pour chambre nuptiale une prison, pour lit la terre nue, pour colliers et pour bracelets des liens et des chaînes, pour chant d'hyménée des lamentations.

« Et comment supplier de tels barbares? Je n'ai que les signes et les gestes pour me faire comprendre. Et ils n'entendent rien à mes prières.

« O Clinias, ô Ménélaüs, et toi fidèle Satyre, votre sort n'est pas si déplorable que je le pensais. Et je l'envie, car si nous avons échappé au danger de la tempête, c'était pour retomber dans un autre plus malheureux encore ».

Leucippe est offerte en sacrifice.

Lorsqu'on nous fit sortir de la cabane, il était grand jour. On nous donna à manger. Ces hommes affreux nous entouraient et nous regardaient curieusement. Ils avaient la peau noire, non pas d'un noir pur comme les Indiens, mais brune et jaunâtre comme celle des mulâtres Ethiopiens.

A ce moment arriva au galop un cavalier sauvage, envoyé du roi. Il avait la chevelure et la barbe inculte et le corps velu, et il était monté à cru sur un cheval également à longs poils.

Il poussait des cris singuliers en montrant Leucippe et, malgré mes supplications, on arracha la jeune fille de mes bras.

Je compris aux signes des sauvages qu'on l'allait offrir en sacrifice expiatoire.

On la mit sur la croupe du cheval et on l'emmena rapidement; quant aux mariniers et à moi, nous primes le même chemin, chargés de chaînes.

Nous approchions du campement, lorsque nous entendîmes les sons de la trompette; bientôt nous reconnûmes le cri de guerre des Egyptiens et nous vîmes une petite troupe d'hoplites s'avancer vers nous. Ils n'eurent pas de mal à mettre en déroute nos ravisseurs, nous en profitâmes pour traverser leurs rangs et pour nous réfugier parmi les Egyptiens.

Le général nous fit raconter à chacun notre histoire; il se montra fort touché de nos malheurs, et il me donna même un domestique pour me servir.

Le lendemain il se disposa à attaquer le camp des barbares, qui était entouré d'un fossé, et tandis qu'on s'occupait de le combler, monté sur un tertre, je pus apercevoir ce qui se passait dans le camp.

Au milieu du cercle des huttes, était bâti un autel en terre. Deux hommes amenèrent une jeune fille les mains liées derrière le dos et parée comme pour un sacrifice. Ils étaient étrangement accoutrés de peaux de bêtes, ils lui versèrent des libations sur la tête de la victime et lui firent faire le tour de l'autel, tandis qu'un troisième chantait sur elle. C'était un prêtre, et je reconnaissais aux mouvements de sa bouche et aux contractions de ses lèvres qu'il chantait un chant égyptien.

Soudain, la jeune fille se trouvant en face de moi, je reconnus Leucippe. Je voulus crier, mais je me trouvai glacé d'épouvante, et je dus assister impuissant à cette scène affreuse.

Le prêtre se retira; un des jeunes gens coucha Leucippe sur le dos, et l'attacha à des pieux fichés en terre, dans la position où les marchands de figurines représentent Marsyas lié à un arbre, il entrouvrit son vêtement, lui frappa le cœur, et lui ouvrit le ventre jusqu'au bas. Lorsque tout fût terminé, à ce qu'il me sembla ils mirent le corps dans un tombeau et l'abandonnèrent; puis ils dispersèrent la terre de l'autel et s'éloignèrent sans détourner la tête, comme s'ils obéissaient à un rite.

A ce moment les soldats pénétraient dans le camp. Pendant qu'ils massacraient les sauvages, je me précipitais vers le tombeau de mon amie, ne songeant plus qu'à mourir auprès d'elle.

Petit Discours de Clitophon

« O Leucippe, malheureuse jeune fille, ce qui m'afflige, ce n'est point seulement ta mort, c'est que tu aies succombé sur une terre étrangère, et que tu aies servi à ces monstres impurs de victime expiatoire. Ils ont mis à nu les secrets de ton sein que je ne connaissais pas, et que je n'avais pas osé approfondir.

« Et les dieux ont contemplé d'en haut un pareil sacrifice! Ils n'ont point éteint la flamme sur l'autel.

« La flamme sacrilège s'est élevée vers leur séjour; elle leur a porté la fumée du sacrilège....

« Reçois donc, Leucippe, reçois donc les libations de mon sang. »

Leucippe ressuscitée

Au moment où j'allais me percer de mon épée, je vis accourir vers moi les deux hommes vêtus de peaux de bêtes. Ils criaient :

« Arrête, Clitophon, arrête! Leucippe n'est point morte..... »

Suite de Leucippe ressuscitée

Je reconnus Ménélaüs et Satyre. Ils parlaient en même temps. Je pus néanmoins comprendre, à travers l'afflux de leurs paroles, qu'ils avaient été sauvés par des pêcheurs d'éponges, qu'ils avaient été pris eux aussi par les brigands, qu'on les avait désignés pour faire un sacrifice, et qu'après avoir reconnu Leucippe, ils avaient résolu de la sauver.

Effaré par cette étrange nouvelle, je les regardais l'un et l'autre sans pouvoir rien dire. Ils virent que je ne les croyais pas. Ils frappèrent alors du poing sur le tombeau en appelant la jeune fille. J'entendis monter de dessous terre une petite voix grêle et lointaine, et bientôt après, sous le couvercle qui se soulevait, je vis apparaître la tête de ma chère Leucippe.

Le grand jour lui faisait cligner les yeux; elle sortit à mi-corps; je la pris dans mes bras, et la serrai sur ma poitrine, comme pour m'assurer qu'elle fut bien vivante; je la pressais de questions; mais elle ne répondit rien; elle posa doucement sa tête sur mon épaule.

Mais Satyre et Ménélaüs continuèrent de me raconter leur aventure.

La veille du jour fixé pour le sacrifice, les brigands avaient attaqué et coulé un bâtiment qui portait une troupe de comédiens grecs qui faisaient métier de réciter sur le théâtre les poèmes d'Homère.

Tandis qu'on tirait au sort leurs bagages, Satyre avait trouvé sur la côte une cassette, et dans cette cassette une chlamyde et un couteau : la chlamyde était d'une méchante étoffe rouge, mais le couteau était à ressort, et quand on en frappait quelqu'un, sa lame rentrait d'au moins dix doigts dans la poignée. C'est cette trouvaille qui leur avait donné l'idée de l'horrible sacrifice auquel j'avais assisté, et dont j'avais été la dupe tout le premier.

Nous rentrâmes au camp qui était tout illuminé; les Egyptiens fêtaient leur succès. Les soldats qui avaient trouvé dans les cabanes des barbares d'abondantes provisions et des outres ds vin précieux, burent pendant toute la nuit autour de grands feux, et nous dînâmes longuement sous la tente qu'on avait mise à ma disposition.

Après le dîner, Ménélaüs et Satyre étant allés donner à Charmide, le général, des renseignements sur le nombre des barbares qui pouvaient avoir échappé, je me trouvai seul avec Leucippe à l'heure du coucher.

Traduit du grec par PIERRE DE GUERLON *et* CHARLES VERRIER.

(*A suivre*).

LA VIE LITTÉRAIRE

L'Aube du Théâtre romantique, par ALBERT LE ROY.

Albert Le Roy : *L'Aube du Théâtre romantique* (Ollendorf, éditeur). — Paul et Victor Glachant : *Un laboratoire dramaturgique*. Essai critique sur le Théâtre de Victor Hugo. Evolution. (Hachette, éditeur). — Leon Levrault : *Les Genres littéraires, Drame et Tragédie, Evolution du genre* (Paul Delaplane, éditeur).

Mais si, mais si : je vous assure que l'on peut encore disserter du romantisme, écrire sur lui, parler pour ou contre lui, en tous cas parler de lui, et, après les études si patientes de Paul et Victor Glachant sur le laboratoire dramatique de Victor Hugo et les expériences qu'il y faisait, je vous jure que l'on lit avec un plaisir tout neuf le livre que M. Albert Le Roy consacre aux débuts, aux origines, que dis-je, à l'*aube* du théâtre romantique.

L'aube : c'est bien le mot qui convient, car il faut qu'en cette affaire tout fasse image et que chaque expression recèle un peu de métaphore et paraisse ainsi contenir quelque poésie... M. Albert Le Roy n'est pas homme à diminuer par son récit les éléments de vie qui constituent, qui embellissent les premières années du romantisme. Au contraire, il est habile à revivre une époque ardente, et il suit d'un pas alerte le mouvement de la jeune armée romantique partant pour les grandes batailles littéraires dont les résultats, certes, ne sont pas méconnus aujourd'hui, mais dont les péripéties pittoresques ne sont pas non plus oubliées.

Le souvenir même de ces péripéties nous rend plus sensibles peut-être aux résultats de ces batailles. Nous aimons les avantages que notre littérature en a reçus pour les beaux gestes auxquels donnèrent lieu ces conquêtes... Et c'est pourquoi la conception que se fait, ou paraît se faire, M. Albert Le Roy de la critique est on ne peut mieux appropriée à son sujet. Sa critique est narrative et descriptive. J'en vois peu qui soit moins pédante, et moins dissertante. Et, au fait, ne pensez-vous pas qu'on a déjà beaucoup raisonné sur le romantisme et beaucoup discuté? Il est toujours temps de le raconter encore : cela est peut-être plus efficace pour nous le faire aimer que de l'expliquer une fois de plus.

M. Albert Le Roy est fort adroit à le raconter. Cet écrivain ne fut-il pas, à ses débuts, romancier? Il fit bien, quoi qu'on ne puisse encourager tous les écrivains à écrire des romans; il fit bien de l'être, puisque au surplus, il devait cesser de l'être et d'écrire des romans afin de nous conter l'histoire du romantisme, intéressante, je crois, comme un roman. Mais si Albert Le Roy est un narrateur toujours prêt à dérouler des récits brillants et faciles, il est, louons-le encore davantage, un narrateur. Heureuse circonspection qui seule permet qu'un récit puisse être un récit critique. M. Albert Le Roy s'est formé soigneusement à la critique de notre histoire littéraire en se faisant d'abord historien politique, historien de quelle érudition précise et forte! Il reconstitua la suite des relations *de la France et de Rome* de 1700 à 1715. Projet austère, sévère méthode.

Ainsi façonné, il pouvait aboutir à cette critique narrative qui est évidemment la plus attrayante de toutes, et qui peut ne le céder à nulle autre en solidité, si elle est appuyée sur un sens exact de la valeur des faits, des événements et des incidents qui composent, eux tous, l'histoire psychologique et morale d'une période littéraire. Cette aptitude à déterminer les éléments d'une histoire psychologique et morale d'un temps, cette aptitude à nous faire, si je peux dire, respirer l'air du temps, Albert Le Roy l'a dépensée bien à propos dans le roman toujours recommencé de *Georges Sand et de ses Amis*. Elle ne pouvait s'employer mieux que dans ce nouvel ouvrage, *L'Aube du Théâtre romantique*.

Il faut en convenir, ce qui demeure pour nous le plus attirant, le plus nouveau dans ce début du romantisme, ce n'est pas même la révélation de

chefs-d'œuvre inattendus d'une littérature à peine soupçonnée, ce sont les agitations, les ferveurs, les frémissements, les fièvres des écrivains et du public de 1825 à 1835, qui singularisent les mœurs littéraires d'une époque incomparable, car ce qu'il y a de plus passionnant pour nous en tous temps, en toutes choses, ce sont les enthousiasmes des hommes qui font de chacun d'eux une manière de héros petit ou grand, qui les font tous plus nobles et plus hommes et de leurs efforts associés tirent des effets assez grandioses pour embellir, en la diversifiant, l'histoire même de l'humanité...

***

Entrons donc avec notre auteur dans les mœurs, dans les esprits, dans les âmes d'alors.

Dès avant *Hernani*, c'est une excitation généreuse, frénétique qui s'accroit, se multiplie par ses propres manifestations... Ah! jeunesse qui renverse tout pour tout renouveler! Il en est qui ne peuvent plus être jeunes et qui ne voudraient plus l'être. Ils ne vibrent pas, ils ne s'exaltent pas... Ils seraient bien empêchés de s'exalter.

La Pétition des classiques : admirable incident si propre à nous montrer que toutes les âmes ne sont pas au même degré de chaleur! La Pétition des Classiques! petit événement merveilleusement symbolique, petit détail d'une vérité psychologique universelle, éternelle! Quel homme digne de ce nom ne suscite pas une Pétition des Classiques.

Donc, on venait de représenter, le 11 février 1829, *Henri III et sa Cour* : Alexandre Dumas triomphait. Un art nouveau était révélé, sur le point d'être révélé : Melpomène et Thalie vont déposer leur bilan.

Quelques-jours se passent, et plusieurs académiciens — que l'on croyait morts — adressent au roi une pétition respectueusement indignée. Ils le supplient de se faire le cavalier servant de la vieille Melpomène, de sa contemporaine Thalie, de soutenir Corneille, Racine, Molière, de rétablir l'ordre dans la république ou plutôt dans la monarchie des lettres. Ce n'est pas seulement la littérature qui est menacée, c'est encore, c'est surtout la Comédie Française. La Comédie Française, il faut le dire, n'a pas cessé d'être menacée. Qu'est-il advenu de la littérature!

« Soit par dépravation de goût, soit par conscience de leur impuissance à le remplacer, quelques sociétaires du Théâtre Français prétendant que le genre où Talma excellait ne pouvait plus être utilement exploité, se sont efforcés d'exclure la tragédie de la scène, et de lui substituer des pièces composées à l'imitation des drames les plus bizares que puissent offrir les littératures étrangères : drames qu'avant cette époque on n'avait osé reproduire que sur nos théâtres infimes... Non seulement ils violent les droits fondés sur les règlements pour favoriser en toutes circonstances, le genre objet de leur prédilection, mais pour satisfaire aux exigences de ce genre qui a moins pour but d'élever l'âme et d'intéresser le cœur, que d'occuper l'esprit, par le fracas des décorations et l'éclat du spectacle ils épuisent la caisse du théâtre, ils accroissent sa dette, ils opèrent sa ruine ».

La Tragédie néanmoins lutte encore contre son « ignoble rival ». Mais elle est combattue, qui le croirait! — par le directeur même du Théâtre Français!

« Sire, les agents sur lesquels votre confiance se repose des soins de surveiller et de diriger le théâtre répondent-ils bien à vos intentions protectrices? Est-ce pour lui livrer la scène tragique que les clefs leur en ont été remises? Les fonds que votre libéralité met à leur disposition, pour être employés dans l'intérêt de leur goût particulier qui tend à asservir le domaine de ces grands hommes à la Melpomène dans l'intérêt du bon goût doivent-ils être prodiguées à réduire leur art sublime à la condition d'un vil métier?

« Persuadés, Sire, que la gloire de votre règne est intéressée à ce qu'aucune des sources de la gloire française ne s'altère, nous croyons devoir appeler votre attention sur la dégradation dont le premier de nos théâtres est menacé.

« Sire, le mal est grand déjà! encore quelques mois, et il sera sans remède ; encore quelques mois, et, fermé tout à fait aux ouvrages qui faisaient les délices de la plus polie des cours, de la nation la plus éclairée, le théâtre fondé par Louis le Grand sera tombé au-dessous des tréteaux les plus abjects, ou plutôt le Théâtre-Français aura cessé d'exister! »

Et voilà comment pétitionnaient les *classiques* au mois de février 1829. Charles X faisait alors cette réponse où l'on ne pressent pas le roi des ordonnances : « Messieurs, je ne puis rien pour ce que vous désirez, je n'ai, comme tous les Français, qu'une place au parterre ! » Cette réponse ne pouvait contenter les sept signataires.

Les sept signataires ai-je dit : eh oui ! Antoine, Vincent Arnault, Lemercier, Viennet, Jouy, Andrieux, Jay, Onésime Leroy. Est-ce que ces noms ne parlent pas à votre mémoire ? Est-ce qu'ils ne ressuscitent pas en vous le souvenir de grandes gloires littéraires, et d'écrivains parfaitement qualifiés pour ne laisser à nul autre le soin de défendre Corneille, Racine, Molière ?

Mais quel âge avaient ces sept protestataires virulents ! A eux sept, ils étaient assez éloignés de faire sept siècles, mais non très loin d'en faire quatre ou cinq. Ils avaient passé la jeunesse, quelques-uns l'âge mûr. Onésime Leroy datait de 1788. Il devait

se survivre jusqu'en 1875, Arnault s'était donné la peine de naître en 1866, Jouy en 1764, Jay en 1770, Etienne en 1788, Lemercier en 1771, Viennet en 1777, Andrieux hélas ! en 1759. Bref, ils dataient tous.

Ces chiffres ne sont-ils pas alors toute une psychologie. Non ce n'est pas le romantisme qui expulse le classicisme. Ce ne sont pas les romantiques qui bannissent les classiques, puisque la plupart de ces protestataires qui demandaient au roi un décret contre les novateurs, étaient tout de même de loyaux précurseurs des romantiques, c'est simplement une génation qui chasse l'autre, qui la chasse brutalement, violemment, à mains armée, instantanément, pis encore. Et comment n'eussent-ils pas protesté ! Comment n'eussent-ils pas supplié Charles X de protéger le Théâtre-Français contre l'intrusion des romantiques accapareurs et d'inscrire sur la porte

De par le roi, défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

oui, de faire en ce lieu ce miracle de revivifier notre littérature dramatique, de la revivifier soudain à l'encontre de gens tout disposés à la mollement ranimer ou à la laisser périr indolemment.

Ne disons rien si vous voulez, d'Onésime Leroy, un grand auteur, fort connu pour avoir raccourci, arrangé et gâté la charmante comédie de Montfleury, la *Femme juge et partie*. Mais avec lui, Jouy: l'auteur déjà romantique de *Sylla*, qui déplorait seulement de n'avoir point assez de génie pour être aussi dictateur de théâtre, Jouy l'Ermite de la Chaussée d'Antin, philosophe social non méprisable, rageur hélas, d'être plus que cinquantenaire.

Etienne ! mais c'était un esprit bien aimable que celui d'Etienne ! Il était venu à Paris tout jeune et très pauvre, mais avait compté sur son extérieur agréable, sur son courage et sur la fortune. Il avait été teneur de livres, pour se préparer à écrire des livres lui-même. Il fut librettiste d'opéras comiques, car la littérature facile lui paraissait surtout facile à faire. Il ne manqua pas d'avoir un grand succès. Il ne l'obtint pas tout seul, et, en vérité, il n'y eût pas que le public pour l'aider à réussir. Il écrivit la comédie des *Deux Gendres*, selon Sainte-Beuve, la meilleure comédie en cinq actes et en vers, qu'on ait donnée sous l'Empire.

La meilleure certainement et, personne n'en disconvient. Mais était-ce aussi la plus originale et la plus inédite ? On le crut aussi longtemps qu'on voulut le croire. Mais on ne put le croire un instant de plus, dès qu'on voulut en douter. On sut, parce que tout se sait, on sut qu'il existait à la Bibliothèque impériale un exemplaire d'une ancienne comédie en vers provenant de la bibliothèque du duc de la Vallière, et ayant titre *Conaxa* ou le *Gendre Dupré*. Conaxa, qu'est-ce que c'est que ça ? demandait Etienne. On le lui apprit bien vite et on lui apprit aussi qu'un jésuite était dans l'affaire, car dans toute affaire, même littéraire, il y a toujours un jésuite. Celui-ci avait été assez malicieux pour montrer de l'esprit en une pièce que M. Etienne avait pu à loisir plagier tout uniment afin de faire à son tour une pièce spirituelle... Depuis lors, Etienne n'avait plus rencontré de jésuites pour les plagier et ces pièces avaient moins fines, et maintenant des révolutionnaires venaient lui ravir son petit capital de gloire sur lequel il vivait assez modestement depuis des années. Horreur ! Il se pressait d'écrire au roi, afin qu'il lui rendit justice.

Jay n'avait pas trop besoin qu'on lui rendit justice. Il avait, c'était toute sa gloire, attaqué Sainte-Beuve qui ne laissa pas de le moquer avec verve au jour où il fut reçu à l'Académie, vers 1832. « Quant à M. Jay, questionnait méchamment Sainte-Beuve, quels obstacles je vous le demande, de tels écrivains opposent-ils à la décadence d'une littérature et d'une langue ? Par quelles œuvres, par quels échantillons du moins protestent-ils contre le goût de leurs contemporains ? Disciples amoindris des Suard et des Morellet, ils glanent çà et là dans Addison, dans Franklin, dans Voltaire ; ils ont une manière qui louvoie entre toutes les qualités, qui se ménage entre tous les défauts ; ce sont les modèles de *style négatif*. Ils disent des banalités avec un air de finesse qui semble promettre ; on cherche, on attend et rien n'arrive. Ils peuvent avoir eu, à certains moments, et pour la vulgarisation de certaines idées justes leur genre d'utilité..., mais comme écrivains, comme personnages littéraires distincts, ils ne sont pas ! »

Ils ne sont pas. Comment l'aurait-il pu croire qu'il n'était pas, Viennet dramaturge pontifiant qui était de plusieurs façons peut-être le dernier des classiques, Viennet fabuliste qui disait volontiers... « Il y a quatre ou cinq genres littéraires principaux : l'épopée, la tragédie... et la fable où j'excelle ! »

Cela, Arnault peut-être l'aurait pu dire. Mais il était trop sage, au moins lorsqu'il écrivait seul, et préférait user d'épigrammes pour forcer l'éloge... Un jour dans un salon, son ami, le général Leclerc, l'aborde : « Te voilà donc, toi, qui te crois un poète après Racine et Corneille ! — Te voilà donc toi, réplique Arnault, toi qui te crois un général après Turenne et Condé ! » Il avait peut-être moins d'esprit dans ses tragédies ; vous me direz que, lorsqu'on a de l'esprit ce n'est pas dans des tragédies qu'on le loge. Il écrivit non sans austérité *Marius à Minturnes*, *Lucrèce*, *Cincinnatus*, *Les Vénitiens*, *Don Pèdre* ou *Le Roi laboureur*, *Germanicus*. Et quand il eut commencé d'écrire des fables on regretta qu'il eut d'abord écrit

des tragédies. Pourquoi donc protestait-il en collaboration, contre *Henri III et sa Cour* et la triomphante cabale qui le soutenait ? Est-ce que ce fabuliste d'esprit ne pouvait pas laisser partir la gloire écrire une fois de plus :

> Je vais où le vent me mène
> Sans me plaindre ou m'effrayer
> Je vais où va toute chose
> Où va la feuille de rose
> Et la feuille de laurier.

Il allait vraiment où va toute chose, Andrieux, le plaisant Andrieux, célèbre cela est vrai, mais célèbre depuis quarante ans ce qui diminuait sa gloire trop faible tout de même pour résister au temps. Il devait mourir en 1833; et c'est en 1787 qu'il avait écrit les *Etourdis*. C'était une gloire d'un autre siècle; on pouvait bien lui pardonner d'être un homme d'un autre âge. Mais comment donc cet épicurien philosophe, ce doux lettré sans souci du Collège de France pût-il avoir cette rage de vieillard de ne point vouloir permettre aux plus jeunes de vivre à leur tour et d'écrire?

Faut-il être surpris aussi de la protestation de Népomucène Lemercier ? Celui-ci était vraiment du siècle des romantiques, et il pouvait ainsi supporter plus facilement de n'être point de leur âge. Albert Le Roy, emploie à remettre en lumière, en demi-lumière ce demi-romantique, son style toujours avenant et souvent malin. Il nous fait presque aimer Lemercier, sinon ses ouvrages. Lemercier fut un indépendant mais il eut la mauvaise fortune de l'être à contre sens. Les destins ne furent jamais favorables à cet homme qui eut le malheur d'être illustre à dix-huit ans, et lutta cinquante années ensuite pour défendre sa gloire contre ses œuvres malheureuses qui l'a lui arrachaient... Sort cruel ! sort trop cruel ! Lemercier était le précurseur des romantiques, et les romantiques supprimaient jusqu'au souvenir de ses audaces incomplètes et de ses insuffisantes hardiesses, utiles néanmoins pour les rénovations dramatiques... Un critique le constata en 1840, quand Lemercier ; mourut : » Au théâtre l'école moderne date de M. Lemercier ; et pourtant c'est le mouvement romantique qui a surtout rejeté sa renommée dans l'ombre. » Ainsi écrivait Charles Labitte : mais Lemercier était mort !

En 1829, ce romantique signait la pétition des classiques. Il applaudissait lorsqu'on parodiait *Henri III et sa Cour*.

> La pièce est historique ?
> — Ah ! c'est une autre histoire.
> — Et comment sont les vers ?
> — On les a faits en prose.
> C'est donc un mélodrame ?
> — Pas autre chose !

C'était autre chose pourtant qu'un mélodrame. Et Lemercier aurait dû le reconnaître, lui qui... mais au fond de lui-même ne s'indignait-il pas seulement d'avoir des imitateurs qui dépassaient ses audaces en les utilisant ? Ce n'était point du romantisme qu'il s'effrayait, mais de l'invasion des romantiques. Et il s'associait, il pétitionnait avec Arnault, Andrieux, Jouy, Leroy, Jay, Viennet, les uns à peine dramaturges, les autres classiques périmés, ceux-ci amis timorés de l'école nouvelle, ceux-là qui ne péchaient à l'égard du romantisme que par ignorance... Vaine conjuration de vieillards !

Ils ne défendaient point le classicisme, ces classiques qui pétitionnaient. Ils avaient assez à faire de se défendre eux-mêmes. Ils ne voulaient pas mourir encore...

En 1829 on sourit d'eux; ils excitent aujourd'hui un peu de pitié. On les plaint d'avoir été si brusquement dépossédés. Ils étaient d'honnêtes gens et point tous des écrivains si pauvres, Viennet, Jouy, Leroy, Jay, Andrieux, Arnault, Lemercier. Et maintenant on n'est pas loin de les aimer pour leur malheur.

Puisque les romantiques prohibaient leurs ouvrages, ils furent assez raisonnables ces classiques disparates de faire cette pétition. Elle est une œuvre aussi, un document inoubliable sur la vie humaine et sur la vie littéraire. Grâce à elle, ils sont de notre temps et de tous les temps, ces écrivains caducs qui se lamentent sur le passé révolu, et sans doute, nous pourrions, à leur façon, reconnaître parmi nous quelque Lemercier, quelque Arnault, quelque Andrieux, plusieurs de Jouy, un certain nombre de Viennet et pas mal de Jay — assez ridiculement parés de plumes de paons.

J. Ernest-Charles.

THÉATRES

L'Art de dire

A propos d'un livre récent (1)

Profitons de ce que l'actualité, cette semaine, ne nous offre rien d'intéressant pour toucher à un sujet qui, aussi bien, se réfère à cette rubrique, et dont l'apparition d'un livre récent ravive l'actualité. L'art de dire n'intéresse pas seulement les spécialistes du théâtre. A une époque comme la nôtre où la parole publique est devenue une véritable manie, où tant de gens se mêlent de conférencier, qui n'ont pas reçu en partage le moindre don pour les y préparer, où la maladresse des *discurs* n'a d'égale que la bienveil-

(1) Les *Trois Dictions*, par MM. Georges Berr et René Delbost. Editions de la *Revue Bleue* et de la *Revue Scientifique*.

lance, l'indulgence inlassable des auditeurs, un tel livre, s'il était lu et médité comme il convient, pourrait exercer la plus salutaire action. Tandis que j'en parcourais les pages, je ne pouvais m'empêcher d'évoquer le souvenir et l'image d'un de nos confrères, homme d'érudition d'ailleurs, et qui a un nom dans les lettres, mais que cette déplorable manie de parler en public a légèrement teinté de ridicule. Un accent lent et traînant, un débit volontairement monotone et qui ne tient nul compte des règles les plus élémentaires de la diction, s'unissent pour lui composer l'attitude indigente d'un homme qui implorerait la charité... Et si c'est la charité qu'il quête des auditeurs, en vérité il n'a pas perdu son temps ! Puisse ce livre excellent lui dessiller les yeux !

Faut-il présenter les auteurs? M. Georges Berr, professeur au Conservatoire, sociétaire de la Comédie-Française est bien connu du public qui aime le théâtre, et qui goûte avant tout l'excellence de la diction. Car nul n'a mieux mis ses théories en pratique que ce remarquable comédien. Tous ceux qui l'ont vu dans le *Gringoire*, de Théodore de Banville, où il prit la lourde succession de Constant Coquelin, ont pu admirer la délicatesse et la subtilité d'une diction toute en nuances qui, je le répète, est l'illustration vivante des théories exposées au cours de son livre. M. René Delbost, son collaborateur, par une longue pratique de la conférence et des lectures à l'étranger, s'est fait une réputation de diseur, et a pu quotidiennement mettre en pratique la valeur des conseils qu'il donne à ceux qui viennent l'écouter. De ces deux compétences unies dans une pensée commune est donc sorti l'ouvrage qu'aujourd'hui ils offrent au public.

MM. Berr et Delbost ont envisagé l'art de dire comme un ensemble de moyens qui, partant de la diction *correcte*, s'élève, dans une progression savante, jusqu'à la diction *expressive*. D'où l'économie même de leur ouvrage et son titre. La *Diction correcte*, c'est la mise en œuvre des moyens physiques que la nature a départis à l'homme et qu'il peut, par une culture appropriée, judicieuse et persévérante, subordonner au but poursuivi. Qu'il se destine au théâtre, à la conférence, au professorat, à la chaire ou au barreau, ils sont évidemment communs à toutes ces spécialisations. D'où ces études, assurément techniques, mais indispensables, sur la Respiration, la Voix, la Prononciation, l'Articulation, les Liaisons, la Mémoire... Aucune de ceux qui se destinent à la parole publique ne lira sans utilité cette suite de chapitres où la plus parfaite entente des conditions physiologiques de la diction s'unit à la subtilité du sens esthétique. Ils y verront aussi que l'insuffisance des dons physiques n'est pas un empêchement absolu au talent et que dans certains cas le prestige du génie dramatique eut ce pouvoir de compenser la médiocrité des moyens. L'histoire de l'interprétation dramatique au cours de ce siècle nous est à cet égard un merveilleux enseignement, et les auteurs citent le cas de Monvel, qui malingre, édenté, malgré sa voix sourde et son être ratatiné, osa aborder le terrible rôle d'Auguste dans *Cinna*, et y montra tant de grandeur, de dignité et de naturel, que Talma, chargé de lui donner la réplique dans le rôle de Cinna, stupéfait de tant de science unie à tant de vérité, à la fin de la fameuse tirade : « Soyons amis, Cinna », oublia sa réplique et s'en excusa auprès du public, en lui expliquant les motifs de son silence et de sa stupéfaction.

Vraie ou fausse, l'anecdote a sa valeur expressive, et mérite de vivre dans la mémoire des hommes. Ce sont là les merveilleux effets du génie, et nous savons du reste que le génie peut compenser l'absence de certains dons physiques, que pour l'ordinaire nous voyons unis à lui. La *Diction rythmique*, qui fait suite à la *Diction correcte*, est consacrée tout entière à l'étude du rythme et des différents rythmes, comme moyen d'action dans l'art de dire. C'est, à mon sens, la partie la plus nouvelle et la plus originale de l'ouvrage, la plus *moderne* aussi, parce qu'elle tient compte de la magnifique expansion de l'art musical à laquelle nous assistons depuis une dizaine d'années. Les auteurs savent et sentent la Musique, ou du moins ils ont compris quels liens indissolubles l'unissait à la Poésie, et nul aujourd'hui ne saurait utilement parler de technique poétique, nul ne devrait être admis à donner son avis sur une question intéressant l'art des vers, qui n'aurait au préalable justifié d'une certaine culture musicale. Combien de fois sommes-nous revenus, ici, sur cette passionnante question de la Fusion des Arts, et combien de fois aussi avons-nous dû constater l'étroite indissolubilité de la Musique et de la Poésie ! En fait, d'ailleurs, tous ceux-là s'éliminent d'eux-mêmes, comme critiques et théoriciens, qui en sont restés à la conception d'autrefois, et n'ont pas su mettre à profit les éléments nouveaux de culture qui leur étaient fournis par l'évolution naturelle et spontanée du goût. Je recommande aux lecteurs, tout particulièrement, un certain chapitre sur la *Diction rythmique en général*, qui d'ailleurs fut détaché dans les colonnes de cette Revue, où ils trouveront un parallèle infiniment suggestif et curieux, au point de vue du rythme entre l'ode fameuse de Victor Hugo à *Napoléon II*, et les mouvements successifs de la Sonate de Beethoven dite *Pathétique*. « Cette idée de ressemblance, écrivent MM. Berr et Delbost, se fondait sur les rythmes, leur analogie, leur variété, leur retour, leur souplesse, leur puissance, la même méthode de rappel des

thèmes principaux, chez le musicien et chez le poète. Or il n'y avait dans notre impression rien de scientifiquement raisonné ; elle était plutôt née d'une coïncidence d'émotions que d'une observation préméditée. »

Les auteurs du livre s'appuient nécessairement sur l'autorité des grands comédiens qui, par leur talent de diseurs, ont constitué la tradition, magnifiques anneaux d'une même chaîne qui se développe à travers les âges. Et les plus grands noms de la Tragédie qui illustrèrent notre première scène française, Talma, Monvel, Rachel, Mars, Georges, leur servent d'appui. Ils se rattachent aussi à l'autorité des vivants, ceux que nous tenons sous nos yeux et qui, chaque soir, nous donnent l'exemple. C'est ici ma plus sérieuse objection, la seule ,à vrai dire, au livre des *Trois dictions* : il m'apparaît trop exclusivement *traditionnaliste*, et ne tenant pas assez compte de ce qui est en dehors de l'enseignement du Conservatoire. J'aurais aimé que MM. Berr et Delbost se montrassent plus larges dans le choix de leurs exemples : ils y auraient gagné plus de variété et plus d'autorité. Je ne vois nul inconvénient, faut-il le dire? à ce que des noms comme ceux de Mme Sarah Bernhardt, de M Mounet-Sully, de M. Constant Coquelin, reviennent fréquemment sous la plume des auteurs pour appuyer leurs théories et réconforter leur doctrine : ce sont d'illustres et solides garants. Mais, pas plus que M. Coquelin aîné n'est à lui seul *toute la comédie*, M. Mounet-Sully et Mme Sarah Bernhardt associés ne représentent la *tragédie tout entière*, et si je conçois les égards qu'un jeune sociétaire comme M. Berr doit témoigner à d'illustres aînés, je perçois également, j'imagine tout le parti qu'il aurait pu tirer d'une méthode plus éclectique et d'une consultation plus variée. Pour jeunes qu'ils soient encore, MM. Berr et Delbost ont pourtant atteint un âge qui leur permit de connaître et d'admirer ces incomparables artistes en l'art de dire qui furent Delaunay et Thiron, Delaunay que nul n'égala pour la tendresse et l'élégance, Thiron, si merveilleux de malice et de subtilité! Comment expliquer que pas une fois ces deux grands noms de comédiens, qui pourtant se rattachent à la tradition pure, ne soient venus sous leur plume ! Il est bon d'admirer M. Constant Coquelin, est-ce une raison pour lui sacrifier des talents qui furent proches du sien ? A des tempéraments comme ceux de Mme Sarah Bernhardt et de M. Mounet-Sully, s'opposent, hors de nos frontières, d'illustres étrangers qui sont au moins leurs égaux, une Duse, un Novelli, et qui ont reçu la consécration de notre public parisien... Qui donc s'en douterait à lire le livre de MM. Berr et Delbost? Et pourtant quel merveilleux parti n'auraient-ils pas pu tirer d'un rapprochement et d'un contraste au point de vue de la *Diction expressive*, qui est l'aboutissement, la conclusion de l'ouvrage, puisque c'est grâce à elle que se dégage et s'affirme la personnalité de l'acteur. Tous ceux qui virent et admirèrent Novelli dans *Shylock*, dans *Othello*, me comprennent et l'opposent nécessairement à M. Mounet-Sully. Ici je ne dresse pas un palmarès : je constate simplement et je rapproche des talents. Enfin et surtout, j'aurais aimé qu'en dehors de la Comédie-Française, les auteurs eussent daigné prendre quelques exemples et n'eussent point paru négliger de parti-pris des talents qui, pour n'avoir pas reçu l'estampille officielle, n'en sont pas moins au premier rang. Je ne citerai pas de nom, mais chacun me comprendra.

Il entre donc quelque parti-pris, dans le choix d'un tel point de vue, que commande une conception trop traditionnaliste de l'art de dire. La philosophie de toute évolution, qu'il s'agisse d'art dramatique ou de telle autre catégorie du génie humain, repose sur deux éléments parfaitement conciliables : la *tradition* qui représente l'apport du passé, ce qui persiste et s'affirme par la consécration du temps... et la *nouveauté*, qui se manifeste en dehors des sentiers battus... et qui, plus tard, une fois éprouvée, deviendra tradition à son tour. MM. Berr et Delbost se montrent, pour mon goût, trop exclusivement traditionnalistes. Cela étant admis, et la part une fois faite de cette critique, on ne saurait trop conseiller, pour la finesse et l'acuité des détails techniques, un livre où tous les résultats de l'expérience reposent sur une observation pratique des réalités. J'ai fait l'éloge de sa composition, de cette progression qui va des données les plus élémentaires de l'art de dire jusqu'aux plus subtiles et aux plus complexes. Je crois avoir montré aussi son utilité, non pour le seu comédien, mais pour quiconque se mêle de parler en public,qu'il s'adresse à vingt ou à mille auditeurs. Si un tel ouvrage était lu comme il convient, médité, pénétré dans ses intentions et ses dessous, nous aurions sans doute moins de professeurs monotones, moins de conférenciers assommants .. et peut-être — voilà que nous arrivons à des conséquences *sociales* — oui, peut-être la justice serait-elle mieux rendue, plus équitable aux citoyens, car les magistrats inclineraient moins fatalement au sommeil, sous le flux monotone d'arguments qui, en conscience, leur sont trop mal servis !...

PAUL FLAT.

Figures de la Renaissance

—

LES STROZZI DE FERRARE

Les Strozzi ont rempli un siècle et demi de la vie de Ferrare Ils étaient venus de Florence, chassés par une Révolution, ayant reçu ce fort ébranlement aux nerfs qui retentit ensuite dans la race et s'y transmue souvent en génie littéraire. Giovanni Strozzi, celui qu'on appela Nannès, était un enfant alors. Se voyant proscrit et ruiné, il s'improvisa condottière à vingt ans et se mit au service du marquis d'Este. Ses débuts dans les armes furent d'un capitaine avisé et heureux. Ainsi naturalisé par le succès, et voulant donner un fond solide à de si beaux commencements, il épousa Constance dei Constabili, d'une des premières familles de la ville.

La souche qui en sortit couvrit bientôt tout le pays de ses rameaux. Des quatre fils de Nannès, Laurent, qui resta célibataire, ne fut pas celui dont le nom eut le moins de répercussion : maints palais, dans Ferrare en multipliaient le prestige. A lui seul il faisait l'effet d'une tribu. Puis venaient Nicolas et ses vingt-deux enfants, dont deux seulement survécurent, puis Robert et enfin Tito Vespasiano.

Lucie Strozzi, une des trois filles du condottière, mariée à Boïardo, comte de Scandiano, donna le jour à Matheo Maria Boïardo, l'auteur du *Roland amoureux*.

Tito Vespasiano, dont je voudrais conter l'histoire, consuma la moitié de sa vie en des aventures amoureuses qui vaudraient à peine d'être relatées, si, du reste, en leur banalité même, elles n'exprimaient vivement les conceptions sentimentales de l'époque. Lui et son fils Hercule, dans la fin tragique duquel nous retrouverons cependant le style italien furent quelque chose comme les Musset de leur temps des poètes contagieux, auxquels la jeunesse lettrée demanda le petit frisson. Les lecteurs d'aujourd'hui les trouveront peut-être bien réalistes en amour, mais ce réalisme avait alors pour lui d'être de forme antique et de rappeler, avec Catulle et Ovide, toute une civilisation qui tirait du recul des siècles et de la splendeur des œuvres une grâce de rêve et de ruines.

I

Tito Vespasiano, le plus jeune des enfants de Nannès, perdit son père en 1427, et resta orphelin, en bas âge. Un parent de sa mère se chargea de son éducation, qu'il confia aux soins de l'ex-précepteur du marquis Lionel d'Este, le fameux Guarino de Vérone, chef de cette dynastie des Guarini, d'où devait sortir l'auteur du *Pastor Fido*. Pour l'amour du grec, Guarino était allé étudié à Constantinople. C'était un jeune maître à cheveux blancs, à qui le chagrin d'avoir perdu ses livres dans un naufrage avait ôté la jeunesse en une nuit.

Quoi qu'il en soit, c'est à dix-sept ans, que Tito Vespasiano rencontra son improbable Lesbia et qu'elle lui apparut tout à coup dans la gloire de sa frêle beauté, avec ses yeux d'accueil et la suave pureté de son front. Elle avait naturellement la fauve chevelure des Vénitiennes, mais nous savons qu'elle en devait les flammes à de savantes teintures. Il l'appelle Anthia : elle avait vingt ans, et ceci se passait au printemps, le jour même de la Saint-Georges qui était la fête votive de Ferrare, en un champ de courses, sur la pelouse peinte, parmi le bariolement des coureurs et au milieu des cris populaires.

Tout ce bruit et tout cet appareil coulèrent l'amour au cœur du pauvre et novice Tito. Du coup, il décida de prendre rang parmi les amants historiques et pour être plus sûr que la postérité fût informée de sa poétique attitude il se chargea d'écrire lui-même les élégies pitoyables qu'il y fallait. Comme sa décision n'était pas de celles qui souffrent de retardements, il se mit à l'ouvrage le soir même et écrivit à la mère de la jeune fille qui à dater de ce jour, elle voulût bien le tenir pour sien et qu'il serait à son choix son gendre ou le frère de sa fille.

Il ne doutait pas que le prestige de son nom et de sa fortune ne lui fissent ouvrir des bras enthousiastes. Mais la rusée vieille, comme il l'appelle refusa de prendre au sérieux un pareil gamin, et ne prévoyant qu'ennuis de l'aventure, morigéna sa fille d'importance et se promit de faire bonne garde.

Cependant elle ne put empêcher que le désolé Tito la rencontrât une fois encore. On le prévint qu'elle se promenait, avec d'autres jeunes filles dans le bois de Coppari. Il la revit donc, plus charmante que jamais ; elle était assise sous un arbre et tressait, en riant, des guirlandes de fleurs. Il ne sut que lui montrer son triste personnage et s'en retourna, le le cœur gros et très inquiet de l'effet qu'il avait pu produire.

Heureusement, une fruitière, qui tenait étalage au marché Saint-Laurent et qui vendait des philtres en secret, voulut bien, pour de l'argent, s'attendrir sur ses chagrins et porter ses cadeaux et ses messages. Cette femme, tout en vendant ses primeurs, excellait au genre moraliste, et sa vieille mémoire de proxénète lui fournissait, sur ce terrain, d'inépuisables gloses, qui lui captaient la confiance des mères.

Tout ce manège ne put échapper complètement, dans ses effets au moins, à la mère d'Anthia, qui, pour y couper court, emmena sa fille en Toscane.

Je n'ai pas besoin de dire dans quel tumulte de pensées et de résolutions ce départ inopiné jeta le

jeune Strozzi : « Quand elle aurait été emportée, s'écria-t-il, par delà l'Hydaspe et le Tanaïs, quand elle aurait franchi les Colonnes d'Hercule et gagné le pays ou les Syrtes roulent le sol en tourbillons, par terre, par mer, je la suivrai .» Et parmi les moyens de locomotion sa mythologie remuée lui présenta d'abord à l'esprit les ailes de Persée, la machine fabuleuse de Dédale, le char de Médée et les roues volantes de Triptolème, ensuite de quoi il n'en vit qu'un, immédiatement à sa portée, et qui était de se mettre en route, selon le mode ordinaire. Oui, mais il y avait des forêts et des montagnes à franchir; il pouvait rencontrer des brigands, être mangé par des fauves, faire son Pyrame avec cette autre Thisbé. Malheureuse mythologie ! voici que la tapisserie lui déroulait maintenant toute la série des tromperies et cocuages célèbres : Ménélas, Agamemnon. Anthia lui serait-elle fidèle ? Oui, sans doute, car il y avait aussi Pénélope, Andromaque, etc.

J'ignore s'il partit. En tous cas, Anthia revint, mais, qu'on me passe l'expression, il fallut à Strozzi une rude santé. Quatre ans de suite, elle le fit poser, presque toutes les nuits à sa porte, et souvent les pieds dans la pluie ou la neige : « J'étais la fable de Ferrare, racontait-il plus tard. »

A la fin, saisi de l'esprit d entreprise, par une nuit sombre et sans lune, il se hissa sur le toit de sa bonne amie, et par le conseil et avec le secours de la fruitière, entra dans la chambre par les fenêtres, car le portier de la maison n'avait rien voulu savoir. On avait préalablement endormi d'un narcotique l'œil unique de ce Polyphème, à qui Tito ne manqua pas d'écrire son fait en des vers indignés qu'il composa le lendemain.

Au milieu de son bonheur, Tito ne laissait pas cependant que d'être poursuivi de rêves bucoliques et il regrettait que de si belles amours n'eussent pas eu pour théâtre

Le fond des bois et leur vaste silence.

Il ne put se retenir d'en toucher quelques mots à ses amis. Cela fit du bruit. Anthia furieuse l'avertit qu'il eût à quitter Ferrare tout de suite.

Docilement et tristement, il s'achemina vers la Flaminie, avouant qu'il avait trop parlé et que sa langue l'avait perdu, dédommagé toutefois un peu par l'espoir qu'un tel événement serait longtemps un sujet d'entretien parmi les hommes. Néanmoins il fut bien content de rentrer.

— « Tours de ma patrie, salut, s'écriait-il. Salut Ferrare, fondée sous des étoiles favorables, ville aux églises et aux palais superbes et qui peux à peine contenir la foule de ton peuple, ville des Muses. Cérès gorge tes greniers. Bacchus ne te refuse pas les vins exquis, de gras troupeaux tondent tes pâturages. Le père Eridan te presse de sa forte ceinture. Sous sa garde, tu ne connais que les doux combats de l'Amour ».

Il put donc contempler de nouveau les yeux noirs de sa belle. Cette fantasque Italienne lui apparaissait, un diamant aux cheveux, jouant du luth, comme sur les peintures ; elle retrouvait, pour plaire, les mouvements des danseuses harmonieusement enroulées au flanc des vases grecs, puis elle s'amusait à faire presque assassiner son amant, quand il s'en retournait, par les petites rues noires.

Parfois, elle partait faire une saison balnéaire, à Abano, près de Padoue. Il en revenait à Strozzi toute espèce d'histoires, tantôt qu'elle se mariait, tantôt qu'elle s'était affichée avec tel ou tel.

— « Je vous envoie, écrivait alors le poète à un de ses amis, un nouveau plan de la mer et de la barque que j'y monte. Son eau est faite de mes larmes, sa voile, de mon erreur, sa coque de mon âme démente. L'espoir y sert de timon, j'ai mes soucis pour compagnons ; l'ancre est ma douleur, l'amour, mon pilote. Et l'Océan où je navigue n'a pas de bords. »

Enfin, la catastrophe se produisit. Strozzi survint une nuit, comme sortait furtivement de chez Anthia un jeune homme. Sa consternation, sa douleur furent poignantes. Pourtant, une amère curiosité le soutenant, il eut la force de voir jusqu'au bout. Anthia descendit, une lampe à la main, la posa dans le vestibule, rappela le jeune homme et resta un long moment encore à causer avec lui, sous la porte.

— « Je vous prends à témoin, astres, et vous, clairs rayons de la Déesse aux cornes d'or, que j'ai été sur le point de tirer l'épée et de les tuer tous les deux. Vénus n'a pas permis que je souillasse de leur sang mes mains pures. Comme j'arrivais, ils se sont enfuis ensemble dans la maison qu'ils ont refermée au verrou. Moi cognant et l'appelant « impie », voilà comme ils m'ont fait passer cette horrible nuit !... »

Il allait par la ville, disant :

— « Non ! j'ai honte de penser à tout ce qu'elle m'a fait souffrir. Et il y a dix ans que cela dure ! »

Cette fois, Anthia prit peur. Elle n'était plus de la première jeunesse. Sa réputation était bien défraîchie. Seul, l'amour bruyant du poète gentilhomme lui maintenait une sorte d'auréole romanesque. Si cet amour se rompait, c'était l'effondrement définitif. Elle joua la tristesse, elle essaya de ressaisir son amant par la pitié.

« Que me veux-tu encore, misérable, lui disait-il, avec ton visage composé ? Je ne suis plus le crédule que j'étais, je ne retournerai pas comme le chien à mon vomissement. Va ! qu'il te possède tout seul, qu'il règne sur toi, ton Cupidon et qu'il veille sur ta conduite ! Votre amour fera long feu ; tu ne pourras te contenter d'un seul. D'autre part, les années sont

venues ; ton ancienne beauté a fléchi ; tu as trente ans. Tes cheveux trop médicamentés tombent comme feuilles en automne, tes dents noircissent ; il t'en manque quatre et cela est cause que tu siffles en parlant. Tu as pris du ventre ; tu souffles ; on dirait la vieille Toccia, la mendiante. Et puis je sais sur toi bien des histoires et qui refroidiraient singulièrement ton Pâris, si elles lui venaient aux oreilles. Tu as beau courir tous les marchands de fard et plus que Circé te peindre le visage, tu ne feras pas que tu reviennes au temps où je t'ai chantée. Et pourtant il n'aurait dépendu que de toi que je t'aime toujours. Et même aujourd'hui, quelque profonde que soit ma blessure, je ne te haïrai pas, si je ne t'aime plus. Je ne te ferai ni bien ni mal et lorsque tu te seras rendue, par tes vices, la risée du peuple, moi seul serai triste. »

Anthia n'éprouva aucun embarras à répondre. Il avait vu un homme sous sa porte ? La belle affaire ! Et il y avait bien là de quoi crier ! Des hommes, il en venait tous les jours à la maison voir son père. Il avait vu une femme s'entretenir avec cet homme ? Quelque servante, sans doute. surprise avec un domestique.

Mais non ! Tout cela n'était qu'un prétexte pour le volage Tito, plus inconstant que les vents, plus mobile que les feuilles du tremble. Il courait à quelque nouvelle passion et accusait la malheureuse de sa propre infidélité. Etait-ce une raison pour l'insulter si ignoblement ?

Le pauvre Tito baissait la tête, écroulé de repentir. On lui fit gagner son pardon. Tout de même, au fond de sa conscience, il se sentait dupe et un peu avili de le savoir. Et dans le cri de sa rechûte sonne l'accent de la raison qui chavire et qu'emporte la bête à face de sirène : « L'amour saigne à mon flanc, où il est enfoncé et la nuit et le jour, l'insidieuse beauté se glisse en mon âme. Elle me tourmente de ses yeux clairs; elle entre en moi, couverte de cette longue chevelure qu'elle ploya si souvent et si captieusement autour de mon cou. C'en est fait. Elle m'enflamme de son amère joie et recommence, vénéneuse, les jeux anciens. Jamais plus, je ne retrouverai la paix ! »

Il la retrouva cependant, cette paix, et ne fondit pas tout entier, comme il l'avait redouté, aux torchères de ce morbide amour ; il ne devint point la pincée de cendre et la petite ombre, en quoi cela le devait dissoudre. Ses amis n'eurent pas non plus à transcrire l'épitaphe que, par précaution testamentaire, il avait rédigée déjà : « Ci-gît le pauvre Tito, consumé d'amour ! » ni ils ne plantèrent le myrte noir, par lui réclamé, entre les dalles de sa tombe, car ce fut l'amour qui mourut.

Strozzi vagua quelques années, sans que son cœur trouvât où se prendre. La chasse et l'équitation, en quoi il était merveilleux, paraissaient l'occuper tout entier. Borso, qui songeait dès lors à transformer en duché son marquisat de Ferrare, se plaisait à courir avec lui, autant pour les émotions que lui procuraient les chevauchées de ce fantastique camarade que pour ses belles imaginations de centaure. Borso se disait qu'il était bien fâcheux que tant de talent restât inemployé et, sous prétexte de lui faire part de ses préoccupations, il l'initiait aux affaires. Il crut l'avoir tout à fait assagi, lorsque Œneas Sylvius Piccolomini, prince des humanistes et apparenté à la maison d'Este, vint sous le nom de Pie II, en un trône papal, que précédaient douze chevaux blancs, au son des cloches, au fracas des bombardes, promener à Ferrare sa grande image et essaimer par la ville les manteaux rouges de toute sa cour de cardinaux.

Strozzi avait fait en vers latins le compliment obligé, et le succès qu'il y avait éu semblait le lier désormais à son rôle de personnage officiel.

Ah ! bien, oui. Moins de trois ans après, voici ce qu'il écrivait :

« Ce que je me désintéresse maintenant de tout ce qu'on peut me dire, et que Ferdinand vient de succéder à son père sur le trône de Naples, et que Florence bouge, et que le Turc féroce avance toujours et que le roi de France s'apprête à reprendre Gênes !... De ses petites mains adroites aux travaux de Minerve, la jeune Phillorhoé a saisi tout mon cœur. »

Par l'énumération des événements dont il se désintéresse, Strozzi nous donne la date de ses nouvelles amours : 1462. Il devait tourner autour de quarante ans. Phillorhoé touchait à peine à sa quinzième année, c'est-à-dire qu'elle n'était pas encore sortie pleinement de l'enfance et que sa jeune beauté en gardait un peu le mystère : il y avait en elle de la fraîcheur des sources ; des rappels de saulaies tremblaient dans ses yeux de naïade et sa voix, aux sonorités joyeuses, était troublante comme celle d'Echo. Telle, du moins, la vit le poète. Quel rêve adolescent attira vers cet homme cette petite fille ? Elle était de bonne noblesse, cependant, quoique ses parents lui laissâssent une étrange liberté. Peut être un frisson de la mort prochaine entrevue l'avait-elle poussée peureuse et charmée et lui avait fait choisir d'être aimée d'un poète, dans la mémoire duquel elle pût revenir encore s'asseoir, familière, et se reposer de tant d'ombre.

Le tableau est charmant, que nous a laissé Strozzi, du lieu où il l'allait voir : « Déjà, j'ai fait la moitié du chemin. Voici le chêne au coin du carrefour, et les vieux hêtres et le bois de peupliers ; un vent léger sort de leur feuillage... A gauche, les rives du Pô, à droite, un antique oratoire et le petit toit d'une

maison de pêcheurs. Les lierres cernent la chapelle de leurs lianes et la vieillesse y efface les divines figures. La croix de bois qui pend au milieu n'a rien d'artistique, et le Pô rapace a failli l'emporter; ses eaux sacrilèges ont monté jusqu'aux mousses du toit... Tout près, un pauvre prêtre laboure avec des bœufs sept arpents de ce champ stérile. Mais voici que, cachée dans les arbres, s'ouvre la chère villa. Mon cœur bat, à cette attente. Chut! La bien-aimée revient à pas rapides et me fait de la main les signes connus, pour que j'approche ».

Ils se promenaient dans les jardins ou allaient à la pêche, sous des chapeaux de fleurs vives. D'autres fois, elle lui chantait des romances italiennes, puis, brusquement, abandonnant son ouvrage de broderie, elle l'entraînait à danser; d'autrefois, flatterie délicieuse, elle lui lisait ses vers. Strozzi nous assure qu'il la respecta jusqu'à la fin. Et vraiment j'aimerais mieux cela.

La peste de Ferrare, qui fit 14.000 victimes cette année-là (1463) se saisit de la pauvre Phillorhoé, comme elle fuyait, et depuis ce temps quasi-immémorial le visage de la petite nymphe n'a plus souri que sur le fond un peu brouillé de la clairière où les vers de son amoureux l'ont close.

Ce fut probablement le dernier amour de Strozzi avant son mariage. La vie publique le prenait peu à peu. Elle devenait intense à Ferrare. Borso faisait démolir les vieux quartiers, alignait les nouveaux, construisait des palais, projetait des annexions de faubourgs, organisait des fêtes et des tournois, bousculait les habitudes et bouleversait jusqu'à la terre. Les envoyés du Grand Turc rencontraient dans les rues des ambassadeurs de Tunis ou de Téhéran. L'empereur d'Allemagne, Frédéric III, y fit un double séjour en 1468-69. A cette occasion, Lorenzo Strozzi, frère de Tito, donna chez lui un bal, où durent se rendre, de gré ou de force, les cinquante plus jolies demoiselles de la ville. Le peuple trouva cependant que c'était beaucoup d'embarras pour un petit vieux qui n'avait plus de dents. Il est vrai que ce petit vieux distribua des décorations et des titres, tant qu'on en voulut. Le père de l'Arioste y ramassa celui de comte, — à beaux deniers comptants, ajoutaient les sceptiques.

Enfin Borso jugea qu'il était temps d'occuper Tito, et pour le rendre définitivement sérieux, de le marier. On lui fit épouser Domicilla, fille de Guido Rangone, chef de la noblesse modénaise. La jeune fille n'avait que 16 ans; elle était jolie, intelligente et riche. C'était bien de la chance pour ce coureur un peu fatigué, qui devait entrer dans les quarante-huit ans, et lui-même en convenait :

« Au fond, dit-il, à regarder la suite de mes jours, je puis dire que j'ai été heureux. Et maintenant, sans avoir les richesses de Crésus, nous possédons, ma femme et moi, des revenus très suffisants pour notre rang. Que m'importent à présent les danses, les chansons, les spectacles? Tout cela n'est plus de mon âge ni de ma position, bon pour les irréguliers de l'amour. Moi aussi, certes, je me suis attaché à tromper de pauvres filles, mais je n'étais pas marié. Aujourd'hui fussé-je libre encore, je ne désirerais pas d'autre femme que ma Domicilla. C'est surtout par les qualités de son cœur qu'elle m'est chère, et de plus je lui dois le bonheur d'être père. Mon très bel enfant me rit comme s'il me connaissait. A ma vue, il soulève sa petite tête de son berceau, il remue sa petite langue et ses petites lèvres, comme pour me répondre quand je l'appelle Hercule. Il tend avec un doux gazouillement ses mignonnes mains et s'efforce de venir sur mon sein. Ces joies que je dois à ma très douce épouse, je les préfère à tous les royaumes. »

La mort du duc Borso (20 août 1471), fut le premier émoi sérieux de Tito Vespasiano. Il put craindre un moment de tout perdre. Sa fortune dépendait des dispositions de son successeur. Borso ne s'étant pas marié, il y avait deux prétendants, son neveu Nicolas, le fils du marquis Lionello, et son frère, Hercule d'Este.

La prise de possession du duché par Hercule fut vraiment une superbe opération. Tout était prêt. Venise s'était déclarée pour lui et faisait déjà avancer ses troupes. Il n'eut qu'à monter à cheval, suivi de toute la noblesse, et ce fut fait.

Tout de suite, le nouveau duc négocia son mariage avec Eléonore d'Aragon. Tito fut, avec son neveu, le poète Boïardo, de l'escorte d'honneur qui alla chercher, à Naples, la jeune princesse. A cette occasion, il fit la connaissance, là-bas, de Zaccharias Barbaro et de son fils, le fameux Hermolaüs Barbarus.

A partir de ce moment, Tito se trouva presque de toutes les grandes affaires et de toutes les cérémonies officielles. Nommé gouverneur de la Polésine de Rovigo, il y reste jusqu'à l'époque de la guerre avec les Vénitiens, guerre pendant laquelle il a le chagrin de voir ses châteaux brûlés.

Là-dessus, la peste éclate. Il envoie sa femme et ses enfants chez les Pic de la Mirandole, qui se trouvent doublement leurs cousins, par les Boaïrdo.

A la paix, il reprend son gouvernement, où le seconde son admirable et vaillante femme qui, toute seule et sans effusion de sang, étouffe une émeute à Lugo et sauve la ville.

ALFRED POIZAT.

Paris. — Typ. A. DAVY. Imp. des *Deux Revues*, 52, rue Madame. *Le Propriétaire-Gérant* : FÉLIX DU MOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 23 — 4e SÉRIE — TOME XX — 5 DÉCEMBRE 1903

CORRESPONDANCE INÉDITE DE H. DE BALZAC (1)

(*Suite et fin*) (2)

I

A Monsieur de Pongerville,
membre de l'Académie française,
à Paris.

Passy, 23 décembre 1843.

Mon cher Monsieur de Pongerville,

J'ai su d'une manière trop directe que ma situation de fortune est un motif qui s'oppose à la candidature dont nous parlions, pour ne pas être profondément blessé de ce contrôle, et il en est résulté chez moi cette opinion, — je vous fais juge de sa convenance et de sa justesse :

Si le courage dans la lutte, si l'indépendance qui fait préférer le travail à la protection toujours gênante du gouvernement, si la pauvreté devient un obstacle pour mon élection, je ne dois jamais me présenter quand la fortune m'aura prêté son lustre, car il serait aussi honteux pour moi que pour l'Académie de voir dans l'or un titre supérieur à celui que donne une vie consacrée aux lettres.

Du moment où cette opinion passe du sein de l'Académie au dehors, il est d'un homme qui se respecte d'attendre, et de ne plus rien briguer dans les suffrages. Aussi vous exprimé-je ici la plus affectueuse reconnaissance pour les bonnes dispositions que vous m'avez témoignées, en vous priant d'user de votre influence en faveur des talents contemporains que rencontrent chez vous sympathie et culte. Votre estime, Monsieur, est une consolation suffisante pour moi. Je la garde comme un joyau. Je cultiverai, si vous le permettez, votre société si précieuse, et vous approuverez, je l'espère, l'attitude que me fait prendre le respect de soi-même, sentiment inséparable de l'amour d'une bonne réputation.

Je suis heureux de vous offrir ici l'expression de mes sentiments les plus affectueusement distingués.

DE BALZAC.

II

A Monsieur H. de Balzac,
19, rue Basse, à Passy.

Paris, 27 décembre 1843.

Mon cher Monsieur de Balzac,

La confidence que vous voulez bien me faire me flatte et m'afflige en même temps. Je pense que vous exagérez les obstacles qu'on vous présente, et je ne puis croire, je vous l'avoue, qu'il soit possible de préférer la richesse au talent, et d'exiger que la fortune d'un homme célèbre égale sa renommée. Vous auriez, dans ce cas, une tâche financière trop difficile à remplir. Je sais bien que la pauvreté seule n'est pas un mérite; mais elle rehausse l'éclat du talent et de l'honneur. Elle devient alors vertu, et procure plus d'indépendance que l'extrême richesse. Vous le savez mieux que moi, peintre habile des

1) « La correspondance inédite d'Honoré de Balzac », published in this stitched book, is entered, according to act of Congress, in the year 1903, by C. de Pratz and S. Sibthrop, in the office of the Librarian of Congress, at Washington. All rights reserved.

2 Voir la *Revue Bleue* des 14, 21 et 28 Novembre 1903.

hommes et des choses ; vous savez que la véritable opulence, du penseur, de l'éloquent écrivain, est dans l'ascendant qu'il a pris sur le public. Encore une fois, je ne conçois pas l'alliance dont on vous parle entre le mérite et l'or.

Il paraît cependant que votre détermination est prise, et que vous ajournez l'occasion de faire valoir vos droits. Au surplus, ils sont imprescriptibles, et vous seul pouvez être l'arbitre dans cette cause. Pour moi, laissant de côté des considérations où je deviens étranger quand elles cessent d'être littéraires, je ne puis que vous dire combien j'honore le talent qui sait instruire et plaire, et dont le sentiment philosophique, sympathisant avec la société toute entière, lui présente, dans son attrayante malice, l'image des travers et des ridicules que chacun reconnaît, mais seulement dans les autres.

Je vous remercie de tout ce que vous me dites d'amical, et croyez que je serai très reconnaissant quand, selon votre bonne promesse, vous viendrez renouer avec moi une causerie où vous épanchez si bien les richesses de vos méditations. Ces richesses-là, quoi qu'on vous en ai dit, valent tous les trésors.

Derechef, agréez l'assurance de tous les sentiments que vous inspirez à votre affectionné

DE PONGERVILLE.

P.-S. : J'aurai l'honneur de vous envoyer l'*Album* de ma fille. Vous savez qu'avec quelques lignes vous ferez ici des heureux (1).

*
* *

I

A Monsieur Méry,
à Marseille.

Passy, 29 décembre 1845.

Mon cher Méry,

Que l'année 1846 vous présente beaucoup de gains, de *rubbers* à dix fiches par centaines, et des *banco* continuels à empocher ! Quant à des succès, vous n'avez qu'à écrire.

Ceci est un vœu. Mais voici l'objet de la présente : vous ne me dites rien de l'affaire Lazard. Sir Edward Klerbs (2) doit être le premier négociateur du monde.

Il y a chez Lazard une râpe à tabac, que je vous prie de m'envoyer par la poste, et dont la description est suffisante quand je vous aurai dit qu'elle est en ivoire, qu'il y a un masque burlesque au-dessus du sujet, et qu'il en voulait vingt francs. J'en donne quinze et n'en parlons plus. Ne m'envoyez que le dessus bien entendu. Vous aurez la complaisance, ô poète, d'envelopper cela de coton, de papier, et de mettre mon adresse ; puis, une seconde enveloppe, sur laquelle vous mettrez : « A Monsieur Eugène Conte, directeur des Malles, à la direction générale, à Paris », et vous le remettrez au directeur de Marseille, sans phrase.

Maintenant, poussez l'affaire Lazard ; j'y tiens et j'ai l'argent.

Je ne vous écrivais rien au sujet de ce que vous savez, car Frédérick [Lemaître] n'avait pas renouvelé son engagement. Mais, depuis une semaine, tout est terminé. Il reste pour cinq ans à la Porte Saint-Martin. Taillons nos plumes. Je serai à Marseille dans deux mois.

Je remettrai les quinze francs à M. Rouy, à votre compte, à *la Presse*.

Ai-je besoin, en vous constituant ainsi mon second, de vous dire que je suis votre ami.

DE BALZAC

II

A Monsieur H. de Balzac,
19, rue Basse, à Passy, Paris.

Marseille, 2 janvier 1846.

Mon cher de Balzac,

Voici une année qui commence bien : je reçois de vous une lettre charmante et je vous envoie un cadeau d'ivoire ! Je ne me serais jamais souhaité, au premier de l'an, à moi-même, quelque chose de mieux. Les augures de 1846 me sont favorables. Il y aura des cataractes d'atouts.

Ordonnez-moi de résoudre la question d'Orient, ou de baptiser le commandeur des croyants à Sainte-Sophie de Stamboul, ou de fonder une ville aux sources du Nil, ou de coloniser l'Atlas, ou de faire quinze tragédies pour fin janvier, ou de quitter mon gilet de flanelle, ou de professer le chinois en Sorbonne, ou de faire la musique de l'opéra de *Sardanapale*, ordonnez-moi l'impossible et même le possible ! Mais, au nom de toutes les divines femmes que vous avez créées, ne m'ordonnez aucun traité de de commerce avec Lazard !... Epargnez-moi la douleur d'échouer, en travaillant pour vous.

J'en prends à témoin tous les vrais faux-dieux de marbre qui décorent le sombre musée de Lazard. Je n'ai rien négligé pour réussir dans votre message. J'ai fait des visites indolentes, j'ai pris des airs d'agathophile ennuyé, j'ai tourné les épaules aux objets de vos convoitises. Tous mes efforts ont été vains. On demande obstinement des prix fabuleux. Même en obtenant sur les quatre un rabais de mille écus, on vous ruinerait encore. La *Vierge* seule se re-

1. Balzac transcrivit dans cet album les *Vers écrits sur un [illegible]* publiés par lui dans les *Annales romantiques* pour [illegible].

2. [illegible] de *La Guerre du Nizam*, roman par Méry, paru dans *la Presse* en 1844.

tranche dans un ultimatum de cent cinquante louis!

Permettez-moi de vous offrir la râpe. Lazard me l'a cédée à un bas prix; parce qu'il n'y a pas de râpe à cette râpe. C'et l'absence de l'objet qui a rendu raisonnable le vendeur.

En février, je serai à vous, et, en toute occasion, toujours votre ami de cœur.

MÉRY.

Je vous remercie du bon souvenir que vous m'avez donné dans un de vos délicieux feuilletons sur la *Vie Conjugale*.

* * *

I

A Monsieur H. de Balzac,
au Château de Wierzchownia, Ukraine.

Paris, ce 20 août [1849].

Comment, mon cher fils, encore deux grands mois et demi sans te voir (1)? Je commençais à me réjouir de ton arrivée, et il faut encore attendre! Du reste, ce que tu me mandes de ta santé me ravit. Oh, oui, il faut bien suivre ton régime, exactement, et jusqu'au bout. Quel bonheur pour moi de te savoir si complètement guéri dans peu [de temps]! Il n'y a pas de termes pour peindre ma reconnaissance pour tous les soins que tes amis t'ont prodigués. On ne peut que sentir ce que j'éprouve et non l'exprimer. Je voudrais pouvoir donner de mon existence à ceux qui m'ont sauvé et rendu mon bien-aimé fils!

J'ai reçu hier les mille vingt francs que M. Souverain m'a remis. Je lui en ai donné mon reçu. Il n'a pas voulu refaire ma note et l'acquitter. Comme les gens des Rothschild demandent deux quittances. M. Souverain n'a jamais voulu me donner autre chose que ce que je joins ici.

Je ne veux pas mettre le moindre retard à cette lettre, aussi je vais te parler très succinctement de la maison. Elle est dans un bel état; à l'extérieur, tout est d'une fraîcheur parfaite. Les vases sont posés. La coupole grise est dans tous ses atours. Paillard a tout posé. C'est joli, gracieux, et de bien bon goût. A la fin du mois, il apportera la garniture de la cheminée du salon. Grohé doit donner ce qui reste à fournir par lui cette semaine. J'espère qu'à ton arrivée tu n'auras rien à désirer.

M. Fessart a mis en train l'affaire Hubert. J'ai aussi l'espoir que tu trouveras tout terminé [de ce côté]. M. Gavault t'a écrit hier, m'a dit Mme Gavault, que je suis allée relancer, n'ayant pu rejoindre son mari. L'administration du *Sauveur* n'existe plus.

M. Fessart m'a dit qu'il avait assez d'argent pour le moment. Il lui en restera un peu encore [les affaires en train terminées]. Il me préviendra pour l'affaire Hubert. Il croit qu'il n'aura besoin que de mille à douze cents francs. J'ai prévenu M. Souverain, et je vais, sur mes trois mille francs, ne payer que strictement mes billets, et j'attendrai, pour payer le reste, que l'affaire soit terminée, afin d'arriver, si Souverain ne pouvait pas tout [fournir], ou qu'il fallut davantage.

Mon bien-aimé, tu ne connais donc plus ta mère, depuis le temps que tu ne l'as vue! Comment, tu me demandes de veiller sur les ouvriers! Mais, cher, je ne les quitte pas d'une minute. J'ai été forcée, lors de la grande odeur [de peinture], d'aller coucher chez Laure deux nuits, et je venais faire un tour dans la journée chez toi. Sois bien tranquille. D'après ta dernière [lettre], je vais faire mettre l'intérieur dans un état irréprochable, et je ne quitte[rai] pas les ouvriers.

Tu auras besoin de te frotter les yeux pour retrouver ton Paris d'autrefois. Pour t'en donner une idée, je te dirai que, dans la rue de Richelieu, du Boulevard au Palais-Royal, — que dis-je, *royal*! c'est bien *national* qu'il faut dire, — il y a trente-deux boutiques de fermées, et les marchands qui tiennent, ferment à la nuit, de sorte qu'il n'y a plus que le gaz qui éclaire le soir. Cependant, on dit que tout reprend un peu. Souverain est désolé. Il m'a dit qu'il n'y avait plus qu'un éditeur à Paris qui ose encore se risquer, mais en ne payant aux auteurs que le quart de la valeur des livres qu'il achète. Les théâtres sont aussi bien malades; pas d'argent, pas de spectateurs!

A part le chagrin de te savoir malade et de ne pas te voir, mon ami, j'ai été bien heureuse de te savoir tranquille, auprès de si bons amis. Tu aurais eu ici du chagrin bien réel.

Adieu, mon cher Honoré. Je vais compter maintenant les jours avec impatience.

Ta mère.

II

A Madame de Balzac,
rue Fortunée, à Paris.

Wierzchownia, 2 septembre 1849.

Ma chère mère,

J'ai beaucoup écrit aujourd'hui. Je ne te dirai donc que peu de chose, rien que ce qui est nécessaire.

Ma santé exige au moins un grand mois de traitement encore, et il m'est impossible de me mettre en route avant le 15 du mois prochain; en sorte que,

(1) La lettre de Balzac, datée du 5 août 1849, à laquelle sa mère répond ici, est imprimée sous le numéro trois cent soixante-quatre dans la *Correspondance* du maître. Mais elle y est très incomplètement reproduite.

comme tu dois payer huit cents francs le 1er octobre, pour les intérêts Damet, il faut te les envoyer. Donc, je te préviens que M. Gavault recevra, à quelques jours de la réception de cette lettre, une somme de mille francs, qu'il aura à te remettre. Le surplus des huit cents francs sera à mettre en caisse.

Je serai sans doute à Paris dans les derniers jours d'octobre. Mais si, par suite de circonstances que j'ignore, mon arrivée était encore retardée, j'aurais soin de t'envoyer ce qui serait nécessaire pour les dépenses de la maison.

Quoique la maladie ait été *coupée*, pour ainsi dire, il reste toujours à attaquer la cause même du mal, car, dans l'état actuel, il m'est impossible d'aller vite, de monter, même de parler fort en marchant, sans donner lieu à des étouffements. Il est difficile de guérir en quelques mois un mal qui a mis des années à venir.

Quant à mes espérances, elles ne font pas de progrès. Je suis aux prises avec des difficultés inouïes, innombrables, et qui ne sont pas de nature à être dites, mais dont la source n'est pas, certes, dans le cœur des personnes [Elle est] seulement [dans] les affaires, les affaires qui sont dans une mauvaise situation momentanée!

Dès que je serai à Paris, il faudra se remettre à l'ouvrage, et avec plus d'ardeur qu'en 1841, car il faut que mon travail me tire de la situation où je suis. Et qu'y a-t-il de changé? Rien. Se trouver devant cent mille francs à payer ou devant quatre cent mille, comme en 1840, c'est toujours les mêmes peines, les mêmes chagrins, les mêmes travaux. Seulement, je suis dans une meilleure position pour travailler. J'ai moins d'ennuis. Mais aussi j'ai trois mille six cents francs d'intérêt à servir, sans compter les douze cents francs que coûte la maison en impôts, eau, couverture, etc. Puis toi. C'est six mille francs à trouver avant de penser à vivre, avant tout! Ainsi, je dois trouver mille francs par mois, en moyenne, surtout maintenant que je ne puis plus aller à pied. Tout cela est triste. Sans compter qu'en arrivant il faudra solder environ dix mille francs de restes de comptes, *ma Tante*, etc. J'ai fait et arrangé cette diablesse de maison trois ans trop tôt. Mais qui pouvait prévoir les événements?

Allons, adieu, ma chère Maman! Je vis dans l'espérance que tu vas bien. Mille tendresses et amitiés à Laure et à ses filles, qui ne m'écrivent plus. Maintenant, je puis dire : à bientôt, car deux mois seront vite passés

J'attends de toi une lettre, et alors j'écrirai, plus au long, et à toi et à Laure

Mille respectueuses tendresses.

HONORÉ.

La Vie Mentale

—

LE SYSTÈME

La célèbre affaire de l'escroquerie aux cent millions est aujourd'hui définitivement jugée. Elle reste du domaine de l'histoire et aussi de la psychologie; car elle est très instructive par les procédés employés pour tromper tout un pays, des fournisseurs et des usuriers, des magistrats et des gens en place. La vie mentale d'une société s'en éclaire vivement.

Il convient ici de ne retenir que l'idée principale qui ressort à mes yeux de ce remarquable fait et de l'examiner.

∴

Ce qui a permis aux Humbert de réaliser leur vaste et interminable escroquerie, c'est qu'elle se tenait comme un système solide. Malgré les variations de détail, commandées par les tâtonnements de début, elle est vite apparue ainsi qu'une pièce charpentée fortement et donnant une vive impression de véracité.

Le système s'est dessiné de bonne heure, dans la période que l'on pourrait appeler embryologique. Thérèse Humbert, au moment de son mariage, avait successivement inventé l'existence de deux héritages, comprenant le fabuleux château de Marcotte que l'avocat général a cherché partout et n'a pu situer qu'en Espagne. Cette légende se perfectionna dans la suite et devint l'héritage Crawford. Tout le monde en connaît les grandes lignes.

Une fois en possession d'une affabulation présentable, assez simple et assez variée, les escrocs s'y tiennent, la précisent et l'amplifient dans un développement logique et serré. Au fur et à mesure du besoin, ils font naître les personnages et les incidents. C'est d'abord le double testament Crawford, l'apparition des deux héritiers, la convention qui mit d'accord tous les intéressés et la transaction amiable qui la suivit, la nouvelle transaction, puis les procès entre les deux frères Crawford dont l'un avait engagé l'autre à tort, l'engagement d'honneur pris par le plus jeune d'épouser la belle-sœur de Frédéric Humbert et son refus qui entraîna de nouveaux et interminables procès.

Voilà ce qui a fait la supériorité psychologique réelle de cette escroquerie et ce qui lui a donné les moyens de vivre. Admettez au contraire que les mensonges aient été divers et se fussent présentés aux dupes sans lien logique; par exemple qu'à certains on eût exposé la fable d'un héritage, à d'autres l'invention d'une exploitation industrielle ou d'une créance imaginaire... l'escroquerie n'aurait pas tenu

deux ans ; car les mensonges qui la composaient se seraient heurtés et réciproquement desservis. Mais surtout elle aurait eu à tout moment moins de force extérieure. Tous ces moyens particuliers auraient paru pauvres et n'auraient entraîné qu'une proportion infime des adhésions plus ou moins sincères que le formidable héritage a pu rassembler.

Au contraire la puissante armature de l'invention imprimait à tous les faits qui s'y rattachaient un peu de sa propre force. Chacun pouvait être de valeur très discutable ; et leur réunion donnait réellement une sensation de véracité. C'est dans ce cas qu'il serait permis de dire, sous une forme un peu osée, qu'une réunion de zéros donne une valeur positive. Cette opération, qu'il est impossible de faire en arithmétique, peut se réaliser en psychologie, où la certitude se détermine d'ordinaire par des procédés qui n'ont pas la rigueur du calcul des nombres.

S'Il est permis de philosopher sérieusement à l'occasion de cette colossale plaisanterie, je désirerais montrer que le système, où qu'il soit employé, et même s'il repose sur la vérité ou sur l'erreur, est le plus efficace procédé de diffusion de toutes les idées.

∴

C'est en politique que le système est le plus nécessaire. Pour parler à un pays et le convaincre, il est nécessaire d'avoir un idéal d'organisation sociale qui puisse satisfaire les préoccupations du plus grand nombre et qui soit assez simple pour être compris ou accepté de tous.

La conception révolutionnaire, qui a été si féconde en progrès sociaux, n'était que l'épanouissement de l'idée classique, assez étroite, mais d'une assimilation très aisée. D'après elle, les hommes sont des entités dépourvues de tous caractères particuliers. Par leur nature et à leur naissance, ils sont identiques et même bons; c'est la société mal organisée qui en rend quelques-uns mauvais. De cette prémisse, se déduit cette conclusion logique : les hommes sont égaux. Ils doivent donc avoir les mêmes droits politiques et civils. Toute l'organisation de l'ancien régime, qui était basée au contraire sur la différence des individus classés en castes, sur la différence des mœurs inscrite dans les coutumes provinciales, sur la différence des pays divisés en nationalités opposées, était à détruire de fond en comble. Et c'est pourquoi une révolution était devenue nécessaire.

Il est curieux de constater à ce propos que c'est le développement rationnel de l'intellectualité classique qui a préparé et provoqué cette conclusion où elle a sombré.

La Révolution devait pousser son système jusqu'au bout : proclamer l'égalité, la fraternité et la liberté des individus, monades abstraites d'un état social idéal — imposer à toute la France une union administrative et une loi unique, — faire la guerre à l'Europe pour délivrer les frères étrangers maintenus dans un état de servitude.

Ce concept, qui a inspiré de si grandes choses, était pourtant erroné dans ses éléments. Il n'en a pas moins été fécond; et, s'il a agi, c'est parce qu'il était un système, — simple comme tous les systèmes. Voyez les grands révolutionnaires, qui ont eu le plus d'autorité dans les conseils parlementaires et de gouvernement. C'étaient tous de grands — mettons d'étroits systématiques. Robespierre avait un idéal républicain peu compliqué, mais bien ferme. Il était absolu dans sa vision personnelle. Et ce lettré sentimental se montra impitoyable jusqu'au meurtre à l'égard de tous ceux qui vinrent contrarier le développement de sa conception de l'Etat. Les Girondins, plus intellectuels et plus libéraux, qui souffraient de cette raréfaction de l'horizon politique furent — comme les turbulents Hébertistes, d'une agitation populaire désordonnée — ses victimes successives.

Saint-Just, qui fut l'exécutif de la Révolution robespierrienne — était tout aussi caractéristique. Plus que son maître, il était absolu, parce qu'il était plus ferme et moins gêné par l'expérience. Ses discours, si vibrants d'émotions abstraites, indiquaient une âme inaccessible aux flottements de l'incertitude ; et ses actes furent terriblement adéquats à cette énergie de pensée.

Le système a triomphé, parce qu'il représentait à l'égard de la foule la pensée la plus compréhensible et l'exécution la plus ferme. Si Mirabeau avait vécu, il serait devenu promptement — comme Danton, Camille Desmoulins et tous les autres entachés de dilettantisme — un ennemi du peuple.

Le fait révolutionnaire m'apparaît comme le plus significatif pour la thèse que je développe. L'idée politique était un système qui, quoique faux dans ses conceptions de prémisses, eut le plus grand succès et détermina les résultats les plus heureux. Il serait possible de retrouver des exemples démonstratifs dans tous les grands évènements du dernier siècle. Mais cela n'est pas utile. Il suffit de considérer l'heure présente et de suivre les discussions parlementaires pour se convaincre que seuls les systématiques ont l'autorité persistante.

S'il était nécessaire d'apporter un autre argument, dans le domaine social, on pourrait citer le succès des grandes idées religieuses, qui représentent toutes des systèmes très serrés La prodigieuse fortune de l'idée chrétienne tient sans doute à sa simplicité et à son absolutisme. L'Eglise qui a l'expérience sécu-

laire de la domination, en a aussi le juste sentiment en ne se prêtant pas à des modifications libérales. M. Remy de Gourmont soutenait récemment, dans un de ses épilogues du *Mercure*, à peu près ceci : L'Eglise a perdu de son autorité parce qu'elle est devenue moins autoritaire. Et cela me paraît exact. Si l'Eglise était moins absolue dans son système, elle risquerait de voir fuir ses fidèles : là est le secret de sa force, et les Papes qui se succèdent avec des programmes différents, appliquent toujours le même, en définitive.

Toutes les religions sont comparables sous ce rapport. Elles sont systématiques et, toutes, elles ont eu une grande action sociale et même leur action morale a été généralement utile chez les divers peuples. Les synthèses qu'elles représentent ne peuvent pas être toutes à la fois vraies, mais il est légitime d'énoncer que, même faux, un système peut être non seulement puissant, mais bienfaisant.

***

C'est dans l'art que le système est nécessaire pour propager la pensée d'un homme ou d'un groupe et lui donner toute sa valeur sociale. Balzac a construit une Comédie Humaine fortement charpentée, qui n'a pas cessé d'en imposer aux lettrés. Chaque partie est reliée solidement à l'ensemble. On y voit la même pensée d'observation pessimiste, et qui donne, de la société de la Restauration et de Louis-Philippe, un aspect un peu vulgaire, mais précis dans le détail. Ce qui plaît aussi aux lecteurs, c'est de voir revenir les mêmes personnages dans plusieurs romans. Ces figures matérialisent les liens qui unissent les diverses fables.

Mais le succès de toutes ces figures est dû surtout à ce qu'elles sont toutes des caractères absolus. Considérez Goriot, ce père aimant ses filles jusqu'à l'excès, jusqu'au sacrifice, jusqu'à l'immoralité, jusqu'à l'absurdité; Grandet, un bel exemple d'avare monomane ; Rastignac, le jeune arriviste sans scrupule et sans frein et tous les autres personnages marquants : ce ne sont pas des individualités, ce sont des types. Aussi lorsque l'on rencontre dans la vie des caractères bien dessinés et dont tous les traits accusés dans le détail rayonnent vers une formule saisissante, on dit : « C'est un personnage de Balzac ».

Or les caractères aussi tranchés sont rares dans la vie. C'est un procédé d'étude utile que de les schématiser et d'en renforcer les contours ; mais c'est déjà d'un art artificiel que de les multiplier dans une œuvre.

C'est là précisément la force d'expansion du génie de Balzac. Systématique — et peut être à faux — dans son observation, il l'est tout autant dans la conception de ses personnages. Et cet assemblage intérieur de son œuvre est encore renforcé par les caractères extérieurs, les romans réunis sous un titre commun, les mêmes personnages parcourant les divers décors.

Balzac a été, pendant tout ce siècle, l'objet de la vénération et le modèle des romanciers. Flaubert s'est évidemment inspiré de lui ; et, s'il n'a pas reproduit jusqu'au bout ses procédés, c'est qu'il manquait d'abondance dans l'invention. Tandis que Zola a pu aller plus loin dans cette voie. Lui aussi a fait la Comédie humaine du Second Empire ; et il a poussé plus loin encore l'esprit de système, en réunissant tous les personnages dans une seule famille, les Rougon-Macquart, dont il a même donné l'arbre généalogique.

L'esprit de Zola était éminemment systématique, comme je l'ai indiqué ailleurs. Sa mémoire ne retenait que ce qui entrait dans une de ses associations de pensée actuelles, par exemple les faits se rapportant à un roman en cours d'exécution. Tout d'ailleurs s'organisait fortement dans son esprit. L'observation qu'il appelait naturaliste, et qui était une manière personnelle de voir la vie sous son aspect physiologique, par opposition à l'art trop idéaliste des romantiques, — était le procédé artistique qu'il voulait employer à toutes choses. La critique, comme le roman, le théâtre, la peinture et même la musique devaient s'inspirer du même principe. Grand théoricien, il a écrit de longs plaidoyers pour défendre sa conception générale.

Zola était tellement prisonnier de ses procédés systématiques de pensée et de forme que, lorsque, après l'avoir désiré vingt ans, il eût atteint le moment où son *Histoire des Rougon-Macquart* fut terminée, il se remit sans interruption à une nouvelle série, les *Trois Villes*, après quoi il en conçut une autre, les *Quatre Evangiles*. Il n'est pas douteux que l'esprit synoptique de Zola ne l'ait beaucoup aidé. Il put créer ainsi une formule littéraire, simple et séduisante qui, pendant un quart de siècle a été plus ou moins fidèlement imitée dans tous les pays littéraires.

Hugo fut un autre systématique, et tout aussi caractérisé. Sa préface de *Cromwel* peut être donnée comme un fait très significatif. Sa formule d'art, qui était l'exaltation du sentiment et l'antithèse dans les moyens de présentation, fut étendue à toutes ses œuvres : théâtre, poésie, romans. Il aimait réunir ses poèmes en cycles, les *Contemplations*, la *Légende des Siècles*. Il rattachait volontiers ses productions par des liens plus ou moins serrés et rationnels. Ces deux pièces, écrivait-il, *Lucrèce Borgia* et le *Roi s'amuse*, « si différentes par le fond, par la forme et

par la destinée, sont étroitement accouplées dans ma pensée. L'idée qui a produit le *Roi s'amuse* et l'idée qui a produit *Lucrèce Borgia* sont nées au même moment, sur le même point du cœur. Quelle est en effet la pensée intime cachée sous trois ou quatre écorces concentriques dans le *Roi s'amuse*! La voici.» et Victor Hugo prouve que c'est le sentiment paternel chez un difforme physique, comme dans Lucrèce Borgia la pensée intime et le sentiment maternel chez une difforme morale.

L'antithèse était le moyen d'expression constant employé par Hugo. Aussi son style est-il aisément reconnaissable par les moins lettrés.

Il serait aisé de montrer l'existence de l'esprit de système chez tous ceux qui, dans les lettres, ont exercé une notable influence sur leurs contemporains. Michelet, en histoire, A. Dumas fils au théâtre, Auguste Comte en philosophie, Taine en psychologie et en critique avaient des synthèses, critiquables sur beaucoup de points mais fortement charpentées, et qui en imposaient d'autant plus au public compétent. La vision historique, la thèse au théâtre, le positivisme, la théorie du milieu, sont de puissantes polarisations d'idées, qui attiraient tout à elles. L'influence de ces concepts n'a pas été certainement en rapport de la logique de leur base mais paraît avoir plutôt dépendu de la force d'union des éléments qui les composaient.

Je ne crois pas que l'on puisse opposer Renan, dont l'action sur les esprits a été manifestement puissante et qui apparaît surtout comme une dilettante de la pensée. Mais ce serait une erreur d'admettre que Renan ne fut pas un systématique. Il l'était, et au plus haut point. Son scepticisme était son système qui fut acquis et développé par une pléiade de littérateurs contemporains.

Je ne veux pas m'étendre sur les arts. Ce n'est point qu'il serait difficile d'y poursuivre la même démonstration. Le plus prestigieux des artistes contemporains, Wagner a créé un système musical, dont les éléments sont la subordination de la voix à l'orchestre, la mélodie infinie et les leitmotives caractérisant les individus et les situations dramatiques. Tout convergeait vers cette formule qui, pendant de nombreuses années et même encore de nos jours, est devenue une recette pour plus d'un fabricant d'opéras.

***

En politique ou en art, la valeur des concepts est plus ou moins invérifiable, et l'on manque de moyens d'établir et de prouver aux autres que tel système est bon ou mauvais. Il semble que, dans l'activité scientifique, cette vérification pouvant se faire, le système ne doit agir que s'il repose sur une base vraie. Or cela n'est point ainsi.

Il est certain que les idées, organisées fortement sont, là comme ailleurs, beaucoup plus efficaces que si elles sont isolées... Et il est facile de montrer combien les synthèses scientifiques sont puissantes. En médecine, les esprits systématiques ont toujours triomphé. Broussais avec sa doctrine de l'inflammation a eu, durant sa vie, la plus grande influence.

Mais, pour prendre des exemples plus récents, Charcot ne devait son rayonnement — légitime d'ailleurs — qu'à son pouvoir de systématiser. Dans son enseignement, les maladies, antérieurement si confuses de la moelle, devenaient simples, et s'ordonnaient dans une explication claire et séduisante. Ses adversaires lui reprochaient d'être trop schématique ; mais le propre du système est précisément d'être facilement résoluble en un schéma.

Quel homme de science, en biologie, a eu plus d'influence que Pasteur? Avant lui, on croyait à la génération spontanée, et beaucoup de savants admettaient que des êtres pouvaient naître des conditions physiques extérieures sans germes de vie ; par exemple que les matières organiques en décomposition produisaient des êtres vivants. Pasteur montra que, dans ce cas il y avait toujours des germes, d'où sortaient les nouveaux êtres, et que la vie procédait toujours de la vie. Dans un développement logique de cette idée, il arriva à établir que la plupart des maladies se transmettent d'un organisme à un autre, par l'intermédiaire de germes morbides, de microbes. Cette idée simple fut assez rapidement acceptée des médecins. Elle était un système d'une explication vraiment générale et facile à interpréter. Aussitôt la solution fut poussée à son extrême. La contagion devenait le fait principal en pathologie, et l'on négligeait l'étude des terrains, où se développent les germes des maladies, c'est-à-dire de l'organisme humain.

La chirurgie se transformait du coup : et par des soins antiseptiques destinés à mettre l'opéré à l'abri des agents de la contagion, on supprimait à coup sûr les complications redoutables — si souvent mortelles — des interventions sanglantes. Aucun des organes, auparavant considérés comme sacrés pour leur sensibilité à l'égard des germes pathologique, n'était respecté. Le cerveau, les viscères abdominaux, le cœur lui-même sont devenus des lieux d'opération ordinaires.

Or ce système, vrai et si grand par certains de ses côtés, était faux par d'autres. Car — pour les affections médicales — l'organisme humain, dont l'étude était négligée pour celle du microbe, est l'élément essentiel des maladies. On y revient maintenant, et dernièrement le Dr Charrin écrivait avec raison que « la classique formule — un microbe engendre la maladie à l'aide de sa toxine — paraît

de jour en jour trop étroite et trop insuffisante ».

Cependant le système établi par Pasteur a été bienfaisant dans ses vérités et même dans les erreurs où on l'avait poussé. Sans l'importance attribuée aux germes du dehors, on n'aurait jamais pu établir, d'une manière aussi précise qu'on l'a fait et surtout qu'on est en train de le faire, le rôle et le mode de résistance du terrain humain. Ces modes de défense de l'organisme à l'égard des agents morbides, par ses humeurs, et au moyen d'actes physiologiques et chimiques, ont été mieux étudiés par la conséquence d'une évolution logique.

***

Le système est donc la grande force d'expansion des idées. Qu'il repose sur la vérité ou sur l'erreur, son importance est semblable, et son utilité est, en définitive, souvent la même. En y réfléchissant, on conçoit qu'il doit en être ainsi. Plusieurs idées isolées ont en effet peu de chances de s'imposer à autrui, parce que leur acquisition est difficile; au contraire, les idées associées et organisées sont d'une assimilation plus aisée. Le travail d'organisation psychique est tout fait. Ensuite le système qui unit ces idées est apte à attirer et retenir beaucoup d'idées analogues et étrangères. Il ne représente donc pas seulement un simple groupe de conceptions, mais une polarisation des idées; et il devient ainsi une force psychologique agissante.

Un système tend, par le simple jeu des intelligences, à se développer au dehors. Plus il paraît serré dans sa texture, plus il a de puissance de propagation. Et l'on peut, en effet, observer couramment que, dès qu'un novateur a exposé une explication un peu générale des phénomènes, plusieurs autres adaptent cette explication à d'autres faits de plus en plus éloignés.

Voilà la principale raison de la fortune des esprits systématiques. Mais il y en a d'autres. Un système est une idée générale; et comme toutes les grandes idées qui conduisent les esprits, et aussi les plus complexes, sont des idées générale, le système — serait-il faux — bénéficie du prestige de son ordre.

Tout système comporte généralement — même s'il est faux dans ses prémisses — quelque chose d'utile. Car la correction se fait sur les erreurs; et ce travail, qui met au jour des vérités ou les précise, n'aurait jamais été entrepris sans cet aiguillon.

Pour apprécier la force psychique d'un système, il est nécessaire de l'étudier dans les intelligences aliénées. Parmi les maladies mentales, il est des délires qu'on appelle systématisés parce qu'ils font rentrer toute la vie psychique d'un sujet dans une organisation serrée. En voici un exemple.

Un individu prédisposé à la folie ressent un jour, dans son corps, des impressions nouvelles et douloureuses qui se renouvellent. A mesure qu'il y porte son attention, il se convainc que ses sensations ne peuvent pas être une maladie physique, mais doivent provenir des agissements de personnes étrangères. Peu à peu il entend des bruits suspects, parmi lesquels il arrivera à distinguer des sons de voix. Puis ces éléments d'hallucinations se préciseront. Il devient sûr que des gens l'insultent et le tracassent de mille manières. Il réfléchit sur son cas et se demande s'il a fait à autrui quelques torts qui puissent justifier ces représailles. Comme il ne trouvera rien, il se demande si ces persécutions n'ont pas un but intéressé. Mais il est pauvre; que peut-on alors vouloir obtenir de lui? Comme les persécuteurs s'acharnent, il faut qu'il ait une valeur ignorée de lui-même. Il est peut-être l'enfant naturel d'un grand personnage, et l'on aurait intérêt à le faire disparaître. Ces idées délirantes s'associent, s'organisent, et le système morbide est constitué. Désormais toutes les sensations, toutes les spéculations du malade s'orienteront dans ce sens. Le silence d'un voisin est significatif des mauvaises pensées que cette personne nourrit contre lui; la jactance d'un autre est tout aussi caractéristique et indique des projets mieux dissimulés sous ce verbiage. Des articles de journaux qui s'occupent d'une histoire mystérieuse le visent certainement. Si même un chien vient souvent le caresser dans la rue, c'est qu'il est envoyé vers lui pour le faire tomber dans un piège. Tout est interprété dans le même sens solidaire. A ce moment le délire, si solidement organisé, est devenu incurable.

Par un grossissement des réalités psychologiques, cette maladie si commune nous montre nettement comment un système s'établit dans les esprits et y acquiert une force qui grandit par le simple jeu de la réflexion et de l'observation.

Je voudrais dégager quelque déduction applicable à la vie pratique. Le système est un excellent facteur de convictions. Si l'on veut propager des conceptions, il est nécessaire de les réunir en un faisceau serré et de les présenter sous cet aspect. Elles n'agiront que de cette manière. De même le travail ne peut porter tous ses fruits que lorsqu'il est poursuivi dans un sens déterminé et d'après un procédé de cohésion ferme. Le labeur fait par à-coup et sans plan est rarement profitable à celui qui l'exécute ainsi qu'aux autres. En définitive la domination des esprits, comme l'empire des affaires, appartiendra toujours aux systématiques.

Docteur TOULOUSE.

L'ESTHÉTIQUE ET L'ENSEIGNEMENT

L'enseignement supérieur est exclusivement littéraire; il n'y a pas de doctorat ès-arts. Jamais, depuis qu'existent l'Université et le Musée du Louvre, celle-ci n'a fait visite à celui-là : jamais, celui qui explique Sophocle et Pindare n'eut l'idée d'illustrer son cours par la vue des antiques; non plus que le professeur d'histoire celle de conduire sa classe à Notre-Dame pour lui faire sentir le moyen âge.

Choses de métier ou d'agrément, les arts ne tiennent aucune place dans le programme officiel : on obtient les mandarinats, sans connaître le nom de Giotto ou de Robert de Luzarches.

Ruskin sera immortel pour avoir osé dire que le Beau appartient au domaine sensible. L'esthète anglais formula une vérité riche de conséquences, devant un public sérieux, sinon docile; il parla d'une religion de la Beauté, conviant le peuple à des joies nouvelles, à des consolations inconnues encore; au moment même ou le clergé catholique laissait la foule sortir de son giron : et les dimanches matin, l'étranger trouve 300 ouvriers devant *la Joconde* que leur commente quelqu'un, qui n'est pas le directeur des musées nationaux.

Ainsi, la culture esthétique, totalement inutile aux emplois de l'instruction publique et aux diverses carrières, n'existe que par l'effet d'un goût individuel.

Le Conseil municipal entretient quatre écoles d'art industriel où l'on n'enseigne que l'industrie; il en sort naturellement des artisans et non des artistes. Deux appellations rendront évidente l'erreur contemporaine : « Ecole des Arts et Métiers » et « Monuments historiques ». La première équivaut à « séminaire et apprentissage ». On forme plus communément un prêtre qu'un artiste. En tout cas, celui qui se destine à la réalisation de la beauté diffère singulièrement de l'autre qui ne se propose qu'un gagne pain. Jusqu'ici, les officiels n'ont pas invoqué la raison esthétique pour sauver un monument. Est-ce faute de la sentir ou défiance de l'opinion, fermée à ce concept? Historiquement, le vieux pignon, la curieuse fontaine, le pan de mur romain ne signifient vraiment rien : ils ne valent que par leur beauté. Le jour ou il existerait, en France, une rubrique des *monuments esthétiques*, la civilisation aurait fait un pas immense. L'idée d'histoire évoque des études longues et difficiles, impossibles à la masse; or, l'œuvre d'art a été faite pour les ignares, les illettrés, les simples et les pauvres, pour ceux qui n'ont pas le livre.

Il faut bien le dire, au risque de décourager des êtres sympathiques : la lecture désordonnée de Michelet ou de Nietzche ne produira pas le sens historique ou philosophique ; et sans loisir personne ne parvient à la haute culture. Il en est autrement pour l'esthétique : là, se dévoile la supériorité populaire; là, l'ingénuité plus voisine du génie que le pédantisme, a ses Parsifals qui comprennent par compassion, selon l'étymologie du mot : ils vibrent devant le chef-d'œuvre. Cette vibration est toute l'esthétique.

On entend bien que je n'évoque pas ici le *Radeau de la Méduse*, ni même le *Saint Jérôme* de Sigalon et que, sans blâmer le pathétique, je le subordonne à la beauté abstraite de la *Sainte Anne* ou de la *Madone de la Victoire* où il n'y a point d'autre sujet que la musique des âmes contrepointée plastiquement. Ni le *Laocoon*, ni le *Taureau Farnèse*, trop dramatiques, ne vaudraient, comme critères de vibration. L'ouvrier se trouve dans une condition précieuse pour la sensation d'art, il ne sait rien, ni de l'artiste, ni du modèle, ni de l'époque ; ou du moins ses notions vagues permettent à l'œuvre d'agir comme une apparition et de lui mettre sur le cœur son poids de mystère ! Les prêtres, qui n'entendent plus l'âme populaire, se figurent que l'*Antiope* du Corrège agit comme nudité et la maîtresse du Titien, sexuellement ! Erreur, les tableaux de la Renaissance, *le Parnasse* de Mantégna ou *la Vierge de François Ier*, produisent uniformément un effet religieux sur l'ingénu. Le simple n'est pas polisson et la *Kermesse* de Rubens l'assomme.

On se trouve forcé de choisir ses exemples dans la peinture, seul art un peu connu; mais un enseignement esthétique devrait porter sur l'architecture qui fournit, pour chaque race, la synthèse des aspirations et des faits. Avec une douzaine de planches intelligemment commentées, on projetterait, sur un auditoire la vision nette des grandes périodes. L'Egypte, à Karnac, n'est-elle pas mieux exprimée que dans le poème de Pentaour ou le *Livre des Morts*? La statue de Goudea et le taureau ailé à face humaine ne sont-ils pas plus explicites que les briques aux formules de sorcellerie ? Le temple indien, fils de la Zigurrat ou Tour à étages, sculpté par des hallucinés trop voyants pour réaliser la beauté réelle ; et la pagode chinoise, absurde et raffinée, image d'une décadence immobile (si ces mots se peuvent suivre), ne traduisent-ils pas ici la métaphysique aboutissant au cauchemar; et là, un positivisme superstitieux.

La Grèce, si longtemps confondue avec Rome, par les écrivains, ne doit son autonomie, devant l'admiration humaine qu'à ses arts. Pour un abbé Barthélemy, Parthénon et Panthéon forment des pendants et il n'y a pas beaucoup d'années que les photographes mettent au bas des statues, « œuvre grecque » au lieu de la rubrique *antique* qui englobait les *Parques* et le buste de Lucius Verus !

Bas empire est l'épithète dernière du mépris, en matière d'histoire : une vue intérieure de Sainte-Sophie modifie singulièrement les textes ; la coupole de Justinien élève à soixante-cinq mètres sa splendeur incomparable et les mosaïques de Ravenne (puisque celles de Sainte-Sophie attendent sous un voile de chaux que les chrétiens retrouvent les sentiments de la Croisade) manifestent une civilisation vraiment féérique.

La nuit du moyen âge s'éclaire singulièrement par l'œuvre monumentale : le fameux an mil se recommande par l'abondance des fondations et le zèle de continuations architecturales. Le *trivium* de cette période se compose de la Bible, du *Miroir universel* par Jean de Beauvais et de la *Légende Dorée*. Qui se plaira aujourd'hui à l'encyclopédie du XIIIe siècle et aux récits ingénus du bienheureux Jacopo, tandis que le bas-relief et le vitrail les reproduisent, transfigurant la mesquine zoologie en bestiaire et le conte pieux en tableau pathétique ! Sans discuter le « Ceci tuera Cela » de Victor Hugo; il est évident que ceci, l'Art, a été, jusqu'à la Renaissance, l'expression majeure de l'humanité. Les trois derniers siècles seulement s'offrent à l'étude, sous la forme livresque Cette proposition incontestable s'étend même jusqu'au Romantisme. Au risque de mécontenter les spécialistes, Philippe de Champaigne exprime le jansénisme d'une façon très profonde ; les *batailles d'Alexandre* résistent à d'écrasants voisinages; et le portrait de Bossuet par Rigaud ferait une belle préface aux *Oraisons funèbres*. Qui ne préfère les petits peintres des fêtes galantes aux petits vers de Voltaire, de Parny et, à ne citer qu'un artiste du XIXe, Delacroix n'est-il pas l'égal de Victor Hugo ? Tandis que le second Empire s'honorait de Mérimée, Carpeaux retrouvait le génie florentin, dépassant de beaucoup de coudées la littérature d'alors.

Ce coup d'œil, que chacun complétera selon son érudition démontre qu'aucune époque, pas même la nôtre, ne tient dans une bibliothèque et que le savant du livre, l'homme des textes, ignore les trois quarts des chefs-d'œuvres et la plupart des manifestations de l'esprit humain.

Constatation déplorable : la méthode actuelle puérilement analytique rend une culture supplémentaire écrasante, sinon impossible. On ne peut pas être pédant en vingt matières ; pour exercer la science en magister, il faut se spécialiser, s'emparer d'un burg dont on a numérote les pierres et délier le passant.

L'immense domaine des arts du dessin ne comprend pas encor tout l'empire esthétique : l'homme a des oreilles. La volonté du Créateur propose au libre arbitre la spiritualisation des sens, comme ascèse normale ; il y a une beauté du son, il y a un art de l'ouïe. Dans la cathédrale, comme dans tous les temples, la prière fut un chant. L'hymne commence la poésie du *Veda* comme de l'*Avesta*, et les odes de Pindare qui sont, en somme, des hymnes malgré leur sujet apparent, obéissaient à un rythme musical. Pythagore comme Fo-Hi assimilèrent la théologie à la musique au moins pour les premiers degrés de leur enseignement. Ils voyaient dans les lois de l'harmonie un écho de la Norme cosmique. Nos églises entendirent la prose liturgique s'élever jusqu'à Palestrina, sommet incomparable de l'art vocal, réalisation du *vox populi*, merveille tellement fabuleuse, que l'exécution, même avec les ressources actuelles, s'obtient malaisément. Le chœur antique sublimé par la *messe du Pape Marcel* s'incarna dans un instrument vraiment magique, l'orgue, dont l'orchestre actuel n'est à tout prendre que l'individualisation selon les timbres. Mais le dernier venu parmi les arts produisit, sauf pour le chant, ses merveilles dans un pays secondaire sous les autres rapports : l'Allemagne enfanta la trinité musicale : Bach, Beethoven et Wagner.

En définissant l'esthétique une vibration supérieure, je ne songeais pas à la musique qui est, par son mode d'action, le plus matériel des arts, attaquant la sensibilité des animaux eux-mêmes et les frappant de phénomènes magnétiques. Les femmes, confondant le cœur et les sens, s'extasient sur l'immaterialité de ce qui les subjugue ; et le caractère indéfini, qu'on traduit étourdiment par celui d'infini, expliqu,e comment tant de personnes du sexe, aveugles au dessin, vibrent aux caresses de l'onde sonore. Un homme prodigieux a conçu et réalisé la simultanéité de Shakespeare et de Beethoven, moins la grâce de l'un et la pureté de l'autre ; il a mêlé le drame et la symphonie avec une égale puissance de poète et de compositeur ; son double et surhumain génie a fait du théâtre le chef d'œuvre absolu du XIXe siècle, qu'il nommera certainement dans les manuels futurs.

L'Université de France soupçonne-t-elle que la musique fait partie intégrale de l'éducation ? Elle a des classes de solfège et de piano, mais le bachelier, et même le docteur es lettres, interrogé sur ce qui eut lieu en l'an 1565, répondrait que Marie Stuart épousa Darnley et non que la *messe du Pape Marcel* fut exécutée.

Apprendre à saboter un air en famille et à barbouiller des chrysanthèmes sur bristol constitue la culture artistique, dans nos mœurs actuelles. La jeune fille contemporaine blasphème l'harmonie et la couleur pour sa vanité et celle des siens. C'est un grand mal. Malgré l'acoustique du Trocadéro, on devrait donner aux écoliers des auditions qui leur révélassent ce monde enchanté de l'evocation musicale.

par les œuvres sévères, *Cantates* et *Passion* de Bach, *Symphonies* de Beethoven. Que signifie, dans une époque démocratique, cette salle du Conservatoire où on ne pénètre qu'à la mort d'un abonné ! Deux grands concerts existent, mais qui n'ont point un caractère pédagogique, puisqu'ils donnent place aux contemporains et à la virtuosité. Ne pourrait-on opérer, pour la musique, une tentative semblable à celle de M. Bernheim ? Aux Gobelins, ou dans tout autre théâtre de quartier, la tragédie trouve un public avide et enthousiaste. Pourquoi M. Pugno ne viendrait-il pas jouer au peuple des sonates de Beethoven ? Pourquoi l'enseignement, sans toucher aux arts d'agrément (!), ne dévoilerait-il pas aux étudiants la beauté musicale ? Il suffit d'un pianiste pour qu'un lycéen apprenne que le fredon du frère ainé, et le tapotage de la sœur sont des grimaces et qu'il existe un art pour les oreilles.

Si le lecteur, rassemblant ses souvenirs, voulait bien chercher la justification de ces dires, il la trouverait en lui-même et ne prendrait plus l'esthétique pour une annexe des classes de philosophie, ou une idée propre à l'Académicien. La Beauté, sœur abstraite de la vérité et de la justice, comporte mille commentaires et suffit à baser un système complet de théodicée et de morale. Dieu le Beau, ou Dieu le Bien, ou Dieu le vrai, se conçoit à l'égal des autres aspects séphirotiques. Mais l'individualisme seul se plaira à ces spéculations ; et l'esthétique susceptible d'amplifications transcendentales, comme la religion, est une chose pratique, réelle, et j'ajouterai, usuelle.

Que la Sainte Chapelle ait été conçue par Pierre de Montereau sous Saint-Louis, ou non, son effet de bijou architectonique dépend-il de sa date ? Qui est *l'homme au gant* ? Si on ignorait le nom du peintre, l'œuvre serait-elle moins admirable ? Comprendre, prétention toute moderne et absurde. L'esthétique *sent*. Oh ! je me figure l'ennui des privilégiés, des docteurs, à cet élargissement de la symbolique salle du Conservatoire. La Beauté échappant aux professeurs, et nue de commentaires, se donnant, en une promiscuité sublime, à qui la désire, comme la Divinité ! Voilà cependant le cours de l'évolution : et les gens de bonne volonté y aideront tous, pour le perfectionnement humain. Le Moyen Age appelait les sculptures de ses porches, et les peintures de ses vitraux, la Bible du peuple ! Mon Dieu ! qu'on reprendrait, sans le respect humain, le mot de Labruyère, et qu'entre le prosne du curé et la statuette médiévale, on dirait aussi : « je suis peuple ». A un office de la chapelle Sixtine, ce n'est pas le Sacré Collège qui soutient le prestige séculaire, c'est Michel Ange et Mustapha le dernier maître du chant que l'abbé Perosi a renvoyé, pour les aises de ses théâtrales compositions.

Sans érudition, sans instruction même, on peut sentir la beauté. Les formes et les sons composent la langue universelle, que tout homme entend, par le seul fait qu'il est homme.

Cependant, il faut une éducation pour voir et pour entendre. Personne ne se plaira, sans effort, au *Clavecin bien tempéré* et à *l'Ecole d'Athènes*, et surtout de prime abord. On apprend à sentir et l'esthétique véritable n'a point d'autre but. La méthode se résume en un point : commencer par les chefs-d'œuvre consacrés. La *Symphonie fantastique* de Berlioz, les *Caprichos* de Goya, ne sont pas des œuvres d'initiation, mais la *Cantate* pour tous les temps, et la *Madone de S. Sixte* conviennent à la formation du goût.

Le goût lui-même n'est qu'une habitude de sensibilité qui se réjouit devant la sublimité et souffre, s'effare et fuit en présence de la laideur. De nos jours l'éclectisme règne, c'est-à-dire que l'on se force à admettre les choses les plus disparates, pour prouver l'étendue de sa compréhension. Oui, l'amateur tel qu'on le conçoit, promène son enthousiasme d'un dessin de Léonard à une araignée japonaise, et des métopes aux kakémonos ; il adore Mozart et apprécie Mascagni ; c'est l'homme au courant et dans le train artistique, Philinte du goût qui rit au Palais Royal, rêve aux danses javanaises, et ne refuse pas aux nègres son attention, offerte même aux grimaces du singe.

Celui qui porte, sur sa feuille militaire, la mention *ne sait ni lire, ni écrire*, peut devenir un esthète : car les tours de Notre-Dame, les chœurs de la Neuvième et les nymphes de Goujon, n'ont rien à faire avec l'imprimerie : mais l'autre, l'éclectique, véritable barbare, malgré qu'il incarne la fin des civilisations, obéit à une curiosité de sauvage et non à la sainte recherche, à cette queste où tous peuvent être chevaliers : la dévotion à la Beauté. Le sentiment esthétique implique, en même temps qu'une attraction vers les splendeurs, une répulsion en face du monstrueux, du difforme ou même du médiocre ; et rien n'empêchera cette attraction d'être égale à cette répulsion. On aime un objet dans la proportion ou on déteste son contraire : il faut haïr la laideur pour sentir la beauté.

Vainement celui qui supporte le café-concert et le vaudeville, ira vers Bach et Sophocle. La vertu de l'esthète ressemble à celle de la femme : il faut choisir entre l'honnêteté ou la galanterie : il faut aller à droite, avec les élus ou à gauche parmi les réprouvés.

La plupart ne savent pas, en esthétique, distinguer

leur droite de leur gauche, et sont au parcours d'un salon annuel, ou à l'audition d'un concert du dimanche, comme des gars du Finistère à leur arrivée au corps. Le devoir des enseignants consiste donc à montrer les modèles, que le suffrage des siècles rend incontestables, et met à l'abri des fluctuations du goût. Il ne s'agit pas de cours supplémentaire, ni de fonder des chaires nouvelles : le professeur de philosophie doit étudier l'architecture, et découvrir comment tel dogme nécessite tel temple. Car celui qui croirait qu'un monument sort comme un tableau de l'invidualisme, serait ignare. Ictinos, ainsi que Bramante, réalise l'âme de son temps : et pour exemple bref et banal, la prédominance de l'horizontale dans le temple grec, et de la verticale dans la cathédrale *gauthique* manifestent, aussi clairement que des mots, l'orientation anthropomorphique des Hellènes, et la projection de l'âme chrétienne vers le ciel. Les basiliques sont des anciens testaments, comme les mosquées sont des korans et les églises, des évangiles. La recherche des relations entre les formes et les idées m'a permis de retrouver le véritable Saint Sépulcre. Malgré les modifications musulmanes, la prétendue mosquée d'Omar est l'*Anastasis* de Constantin.

Ce simple fait que le temple de Salomon fut une œuvre phénicienne, ne contient-il pas un avertissement impérieux, que la race assimilatrice par excellence, a dû emprunter ses idées comme ses formes et que le commencement de la Genèse et la Kabbale sont d'habiles pastiches et non des productions hébraïques ?

Le professeur d'histoire, au lieu de peser des témoignages toujours passionnés, pour juger les grands personnages, regardera et montrera à ses élèves, des portraits. Est-ce que chaque auteur classique ne devrait pas figurer lui-même en tête des textes? Quel avant-propos d'Œdipe, sinon la statue de Sophocle, et pour les *Memorabilia* quelle phrase vaudra le buste de Socrate? Raphaël a donné la meilleure psychologie de Léon X et de Jules II ! Juxtaposer les têtes de François Ier et de Charles-Quint, comme celles de César et de Pompée, n'est-ce pas rendre sensible le conflit de ces individualités ?

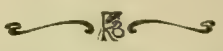
On multiplierait les exemples, indéfiniment. Il résulte de cet aperçu que l'esthétique représente la moitié au moins du génie de l'espèce ; qu'on aborde son domaine sans étude préalable et qu'elle complète éclaircit et vivifie les belles lettres, depuis la théologie et l'histoire, jusqu'au poème et au roman.

Dégagée de l'appareil pédantesque, elle met l'homme ingénu en contact avec les plus radieuses créations, et rétablit l'avantage en faveur de l'inspiration, sacrifiée jusqu'ici à l'exercice de la mémoire.

La langue des formes constitue la communion des âmes : c'est vraiment d'elle que parle la Génèse en disant : « Toute la terre avait une seule langue et les mêmes mots ». L'enseigement supérieur cherche en vain à se passer d'esthétique. Quant à la multitude des travailleurs manuels qui mourra fatalement sans avoir lu Hésiode et Pindare, ni compris Dante où Gœthe, elle peut du moins sentir Phidias et Praxitèle et regarder l'enfer et le paradis du parvis et de la fresque. La vérité sert d'enseigne aux marchands d'orviétan, la justice ne vaut souvent qu'en manière de convention nécessaire ; seule, la beauté ne trompe pas; elle a le soleil pour sublime témoin.

Voila pourquoi l'esthétique fera, un jour, partie intégrante de l'enseignement à tous les degrés, et même tiendra lieu de tout enseignement, comme on l'a vu dans l'antiquité et au moyen-âge. Puissent les détenteurs de l'instruction littéraire reconnaître que les arts ont une mission vraiment démocratique ! Le pédagogue du XXIe siècle dira, à l'imitation du Divin Maitre « *Venez, voyez, et entendez* ! »

PÉLADAN.



LES AMOURS DE LEUCIPPE ET DE CLITOPHON

(*Suite et fin*) (1).

LIVRE QUATRIÈME OU DE L'ÉLÉPHANT

PETIT DISCOURS DE CLITOPHON

« C'est donc toi, Leucippe, que je serre entre mes bras. Et c'est toi qui me baises : je reconnais les doux baisers de mon amie.

« Jusqu'à quand, ô Leucippe, tarderons-nous à jouir complètement des plaisirs de l'amour ? Vénus nous a rendus l'un à l'autre. Mais ne vois-tu pas combien d'événements viennent tromper notre attente ? Méfions-nous de l'avenir.

« Puisque la fortune nous laisse un moment de calme, profitons de l'occasion, avant que de nouveaux malheurs fondent sur nous. »

LE RÊVE DE LEUCIPPE OÙ L'AVERTISSEMENT DE DIANE

Je l'avais prise sur mes genoux. Je la retenais aux épaules, et je baisais ses belles joues ; déjà j'entreprenais davantage, et le désir de l'amour, et de l'approche du moment où j'allais la posséder pour la première fois me gênaient.

Cependant Leucippe, tout en se pressant contre

(1) Voir la *Revue Bleue* du 28 novembre 1903.

moi, semblait hésiter à me dire quelque chose, et retarder le moment où elle parlerait.

Devant mes caresses trop ardentes, elle finit par m'avouer que Diane lui était apparue la veille du sacrifice, et qu'elle avait ainsi parlé :

— Ne crains pas, jeune fille, tu ne mourras pas; je serai à tes côtés pour te protéger. Jure-moi, cependant, de rester vierge encore pendant six ou sept nuits.

Et, en baissant la tête, et en me regardant timidement, Leucippe ajouta :

— Je le jurai. »

Et je fus grandement contrarié qu'on dût encore remettre à plus tard des plaisirs tant attendus.

Le Cheval du Nil, l'Éléphant et le Thé

Nous chassions l'animal que les Egyptiens appellent le cheval du Nil, et nous étions assis au bord de la rivière, occupés de regarder une de ces bêtes que nos esclaves avaient capturée.

C'était la première fois que Charmide, le général, voyait Leucippe. Il ne cessait de la regarder, se penchait vers elle en l'entretenant et tâchait de l'intéresser en lui contant des histoires de chasse.

Il avait une cinquantaine d'années et portait sous le menton une pointe de barbe grise. Ses pieds étaient chaussés de sandales recourbées. Sa tunique de laine blanche découvrait sa poitrine et lui laissait un bras nu. On voyait ses jambes torses sous son jupon raide et transparent.

Au fond de la fosse où on l'avait pris, le cheval du Nil soufflait bruyamment. De ses narines largement ouvertes sortait une vapeur brûlante. Il levait en l'air son énorme tête ronde. Il se frappait la cuisse avec sa petite queue raide et sans poil. De temps en temps, il ouvrait vers nous sa gueule fendue jusqu'au col.

Le général donnait des détails à Leucippe :

— Cet animal est d'une incroyable voracité ; il lui faut un champ de blé pour son repas. C'est en quelque sorte l'éléphant de l'Egypte, car sa force est comparable à celle de l'éléphant de l'Inde.

— Avez-vous donc jamais vu un éléphant, lui demanda Ménélaüs?

— Oui, sans doute, reprit Charmide, et même des gens parfaitement informés m'ont appris sur sa naissance des particularités fort étranges. La femelle porte son petit pendant dix ans et elle le met au jour déjà grand et vigoureux. C'est à cause de cela qu'il est si fort et vit si longtemps, au delà, dit-on, de la corneille d'Hésiode. Sa bouche est armée de deux cornes, entre lesquelles s'allonge sa trompe, semblable à un clairon par l'aspect et la grandeur. Elel est flexible. Il saisit avec elle tout ce qui l'entoure Si la chose est de nature à être mangée, la trompe la dépose dans la bouche, si c'est un objet dur, elle s'enroule alentour et la présente à l'Ethiopien qui est assis sur le dos de cette étrange monture.

« A ce propos je vis un jour un spectacle merveilleux : un Grec de mes amis, qui avait un éléphant, lui fit ouvrir la bouche, et y plongea la tête jusqu'au gosier. Comme j'admirai son audace il me dit qu'il avait payé la complaisance de l'animal en lui faisant respirer certains parfums de l'Inde qui ont la propriété de calmer les douleurs de tête de l'éléphant et que le sien n'ouvrait la bouche qu'après avoir reçu son paiement, semblable au médecin avide qui commence par réclamer son salaire.

— Mais, repris-je, d'où vient qu'un aussi vilain animal sache goûter les odeurs agréables?

— C'est, dit Charmide, qu'il en fait sa nourriture habituelle. Dans l'Inde, qui est de beaucoup la contrée la plus voisine du soleil, les éléphants mangent la feuille du thé. C'est une feuille qui rappelle par sa couleur la peau des Ethiopiens; elle dérobe son odeur et voile ses parfums sur l'arbre qui la porte; mais elle répand la senteur la plus douce, dès qu'elle est transportée hors du pays, et qu'elle a passé les montagnes. C'est la rose de l'Inde ; les éléphants s'en nourrissent, comme les bœufs font chez nous de l'herbe des prairies.

Tout en parlant ainsi, le général ne cessait de courtiser Leucippe. Il lui prodiguait les œillades; et il la caressait avec la main.

J'en conçus une grande jalousie.

Le Général veut posséder Leucippe, mais il en est heureusement empêché.

Après nous avoir quitté, Charmide fit appeler Ménélaüs sous sa tente ; il lui offrit cinquante pièces d'or pour qu'il se chargeât de lui préparer une entrevue avec Leucippe. Ménélaüs accepta et s'empressa de venir me faire part de cette confidence. Il était, en effet, difficile de résister en face à cet homme, car on pouvait craindre quelque violence de sa part.

Nous délibérâmes sur ce qu'il y avait à faire, et Satyre, homme de bon conseil, nous tira encore une fois d'embarras.

Il fut d'avis qu'on dit au général que Leucippe ne laissait pas d'avoir une certaine admiration pour sa personne et ses exploits, qu'elle n'était point restée insensible à l'offre de son amour, mais qu'elle subissait depuis la veille une de ces incommodités particulières aux femmes qui l'empêchait momentanément d'être à lui.

Quand Ménélaüs lui porta cette réponse, le général sourit, et répondit, qu'il désirait néanmoins la voir, et jouir de sa présence, car cette sorte d'incon-

vénient n'empêchait point les caresses et les conversations amoureuses.

A la pensée que ce soldat allait prendre Leucippe entre ses mains grossières, je tombai dans un grand abattement.

Je me couchai sur mon lit, la tête entre mes mains, et je demeurai sans mouvement jusqu'à l'heure du repas.

Soudain j'entendis un grand bruit. Je sortis de ma tente, et donnai dans Satyre qui venait en criant :

— Viens voir, il y a une bataille, les Egyptiens et l'armée des sauvages sont aux prises!

Suite du Précédent Chapitre ou l'Ile de Nicochis.

Les brigands avait établi leur repaire dans l'île de Nicochis qui est au milieu des marécages du Delta.

Ces lieux sont formés d'une série de canaux mobiles et de langues de terre qui changent de place selon les saisons, en sorte que, si l'eau y succède à la verdure et les pâturages aux marais, on ne cesse d'y voir continuellement réunis le vaisseau et le hoyau, la rame et la houe, le timon et le gouvernail, les poissons et les bœufs. Là où le laboureur a poussé la charrue, on voit bientôt filer la barque.

Les terres qui sortent çà et là de l'eau sont couvertes de papyrus qui ont deux fois la taille d'un homme. C'est parmi ces épais feuillages que les brigands avaient bâti leurs huttes.

Tandis qu'une partie d'entre eux s'occupait de rompre les digues qui maintenaient le fleuve en cet endroit, l'autre partie attaquait le camp : à l'improviste ; les guerriers les plus agiles de la tribu avaient fait placer devant eux des vieillards qui portaient des palmes comme s'ils venaient demander la paix.

Arrivés de la sorte à une petite portée de trait du camp, les vieillards s'écartèrent soudain et permirent aux guerriers de lancer presque à bout portant une volée de flèches qui tua du premier coup le général et un grand nombre de soldats.

A ce moment l'eau arrivait de toute part. Nous profitâmes du désordre pour nous enfuir. Je pris Leucippe par la main, et, suivis de Ménélaüs et de Satyre qui avaient ravi dans les tentes autant de butin qu'ils en pouvaient porter, nous atteignîmes un petit tertre qui se trouvait à l'abri de l'inondation.

De là nous pûmes gagner un village où il nous fut facile de nous procurer une barque plate et un couple de bateliers.

Le Paysage du Nil

Nous descendîmes vers Alexandrie. La barque glissait aisément. La proue luisait sous le soleil. Le vent gonflait la grande voile carrée. Lorsque parfois notre bateau penchait sur le côté, son poids soulevait un moment le balancier qui en retombant, frappait la surface du fleuve.

Le ciel immobile se reflétait dans l'eau entre les lignes régulières des rives de sable, et l'avant recourbé du bateau fendait en sifflant ce paisible reflet dur et bleu.

A mesure que nous avancions, les rives étaient plus animées. Sur l'horizon uni on voyait de temps en temps des files de chameaux qui se découpaient sur le ciel et disparaissaient peu à peu dans les plis du terrain. Des chariots, des portefaix, des litières longeaient les bords du fleuve. Tous se hâtaient vers la grande Alexandrie. Çà et là s'isolait une maison blanche et carrée ornée d'un bouquet d'arbres. Nous croisions quelques barques. Puis les terrasses et les jardins se succédaient dans un long paysage verdoyant, et l'eau nous apportait les rumeurs lointaines de la campagne. Des galères passaient près de nous avec un grand bruit de rames.

La gaîté des rives, les chants des matelots, la multitude des embarcations de toutes sortes, tout donnait au Nil un air de joie.

Couchés sur des nattes, dans l'ombre opaque du dais strié de toile verte et orange, tendu à l'arrière du bateau, nous regardions Leucippe, et moi, les pêcheurs qui jetaient leurs filets, debout sur des radeaux fixés à la berge.

Satyre et Ménélaüs dormaient au pied du mat.

Penché sur le bord, un batelier buvait, le cou tendu, en jetant de loin dans sa bouche l'eau du fleuve qu'il prenait avec sa main.

LIVRE CINQUIÈME ou DU CHATEAU

Description de la Ville au Soleil.

Nous descendîmes avant d'avoir atteint la ville. La route d'Alexandrie était encombrée d'une foule de gens, de troupeaux, de chariots et d'ânes qui faisaient une grande poussière et qui allaient du côté de la Porte du Soleil, où ils s'engouffraient en tumulte. Nous les suivîmes. On nous dit que cette affluence avait pour cause la fête de Sérapis qu'on devait célébrer le lendemain.

Je tenais Leucippe par le bras. Ménélaüs et Satyre marchaient devant nous pour nous ouvrir le chemin. Des marchands et des portefaix s'interpellaient. Des nègres qui portaient une litière en courant nous heurtèrent pour nous dépasser : la sueur luisaient sur leurs muscles courts et épais. Les gens de la Haute Egypte et ceux qui font le trafic de l'encens des confins du désert aux rives du Delta, étaient venus à dos de chameau ; sur les flancs de leurs bêtes

étaient fixés des paniers recouverts de bâches éclatantes que le vent soulevait par instant. Nous vîmes des jeunes gens sur quelques-uns de ces chars légers dont les Egyptiens se servent à la guerre. Un dromadaire qui portait des outres pleines s'étant agenouillé sous la porte, nous dûmes nous arrêter longtemps afin qu'on le soulageât d'une partie du fardeau qui l'accablait. Enfin nous parvînmes à passer, et lorsque nous eûmes franchi le rempart, nous fûmes éblouis par la magnificence de la Ville.

Devant nous s'étendait une longue rue pavée de grandes dalles blanches : elle était bordée de chaque côté par une double rangée de colonnes couronnées de feuillages et formant des portiques, et s'élargissait en son milieu devant le Temple de Jupiter Milichius. Et elle finissait à une sorte d'arc de triomphe, beau comme un palais, et qui s'appelait la Porte de la Lune. De là on apercevait le phare, les bateaux du port et la mer.

Entre les colonnes pendaient des tendelets de toile bariolée qui portaient sur les murs des ombres pourpres. Là les marchands défaisaient leurs ballots. Des porteurs d'eau criaient. Des négresses vendaient des citrons doux et des melons.

La foule était si compacte et si agitée qu'elle nous avait plusieurs fois séparés et que nous avions peine à ne pas nous perdre de vue.

Près de nous passaient des pâtres syriens à demi nus, avec un bouquet de jasmin à la tempe.

Des marchands de galette nous offraient avec insistance des pâtisseries au miel et à l'huile. Parmi les femmes qui se promenaient et qui achetaient des fruits, les unes étaient Egyptiennes : elles étaient vêtues d'une manière de chemise qui leur laissait les seins découverts, et se collait à leurs jambes jusqu'aux chevilles; leurs grands pieds nus chargés d'anneaux faisaient un bruit mat sur les dalles. Les femmes grecques avaient de grands chapeaux de paille comme les femmes de l'Archipel ; quelques-unes portaient des tuniques flottantes, les autres étaient toutes nues et tenaient leurs vêtements à la main.

L'Hotellerie des Trois Génisses

Après le coucher du soleil, la ville s'illumina tout d'un coup.

Au-dessus de toutes les fenêtres brûlaient des torches. Des joueurs de flûte, de harpe et de tambourin allaient de porte en porte.

Autour des bassins des places brûlaient dans des trépieds de grands feux qu'attisait le vent de la nuit.

Nous nous sentîmes las et attristés. Leucippe, que sa bottine blessait au talon, se pendait à mon épaule et avait envie de pleurer. De temps en temps Ménélaüs, qui nous cherchait un logement, nous quittait pour entrer dans les maisons.

Le ciel au-dessus de la ville éclairée semblait plus noir ; et les étoiles se reflétaient sur les briques vernies des palais.

Nous trouvâmes enfin asile dans une mauvaise hôtellerie à l'enseigne des Trois Génisses.

L'Invitation de Chéréas

Le lendemain nous louâmes une petite maison près du port. Le propriétaire en était un jeune homme fort riche nommé Chéréas qui possédait un palais et de grands jardins à Alexandrie. Il était beau. Il nous témoigna le plus grand intérêt ; il vint nous voir à plusieurs reprises ; bientôt même il nous invita à visiter une de ses maisons de campagne qui était dans l'île de Pharos.

Je ne m'en souciai point, car ses assiduités m'avaient déplu. Cédant enfin à son insistance, nous nous décidâmes à l'aller voir. Mais comme nous prenions le chemin du port il arriva qu'un faucon qui poursuivait une hirondelle toucha le visage de Leucippe du bout de ses plumes.

Philomèle et Progné

Troublé par cet accident je levai les yeux au ciel, et m'écriai :

« Jupiter, quel est cet augure, et comment dois-je l'interpréter ? Si c'est vraiment toi qui l'envoies, montre-nous un autre présage plus évident encore. »

Nous passions alors devant l'atelier d'un peintre ; et j'aperçus, sous l'auvent, l'artiste occupé de peindre un grand tableau qui figurait la triste aventure de Progné et de Philomèle et le festin de Térée.

On voyait le drame dans tous ses détails, la tapisserie, Térée, la table, la servante qui portait la tapisserie déployée ; et enfin Philomèle, debout, qui du doigt montrait la broderie où elle était elle-même représentée les cheveux épars, la ceinture déliée et le corps à demi-nu, entre les bras du Thrace Térée qui lui faisait violence ; elle se débattait ; elle repoussait avec la main droite le visage de l'impudique, tandis qu'avec la gauche elle cherchait à ramener sa robe sur ses seins.

L'autre partie du tableau représentait le festin. Térée était à table, Philomèle et Progné lui apportaient dans une corbeille la tête de son fils Itys. Elles riaient, et leur rire était empreint de terreur. Le Thrace s'élançait sur elles, l'épée à la main, il repoussait du pied la table qui n'était ni debout, ni renversée, mais qui chancelait en tombant.

Leucippe qui aimait les fables nous demanda de lui raconter cette histoire. Je lui en fis le récit ;

mais quand j'eus achevé, elle se mit à pleurer si abondamment que nous dûmes rentrer chez nous.

Le beau château.

Le lendemain dès l'aube, Chéréas vint s'informer de ce qui nous avait empêché de nous rendre à son invitation. Il voulut nous emmener; il nous dit qu'il était venu avec une grande barque dans cette intention; il nous pressa de partir avec tant de cordialité, qu'il finit par nous persuader et que nous le suivîmes.

Nous traversâmes le port, qui était plein de bateaux : des marins, qui étaient suspendus à des cordages, lavaient les flancs d'une grande galère peinte en blanc ; d'autres chargeaient d'outres et de paniers de légumes une petite embarcation; des pêcheurs rentraient au port avec leur cale plein de poissons brillants ; nous aspirions une odeur forte et salée d'algues et de marécage.

Du milieu de l'eau, Chéréas nous fit voir son château. C'était une grande bâtisse blanche et carrée avec un toit plat, d'où descendaient jusqu'à la mer des jardins en terrasses, dont chacune était bordée d'ifs et de citronniers bien rangés, entre lesquels tombaient, par dessus les balustres, les grappes et les branches molles et effiloquées des acacias; de sorte que par dessus le mur le plus bas, les arbres laissaient pendre leurs branches dans la mer.

Le bateau rouge.

Chéréas nous fit voir ses jardins, leurs jets d'eau et leurs cascades, les statues qui les ornaient, la volière en rotonde qu'il avait fait construire à grands frais dans un bosquet, et qui était pleine de faisans bleus et dorés, de pintades pareilles à des coquilles, de perroquets qui parlaient, et de ces oiseaux sacrés de l'île de Taprobane, voisine des Grandes Indes, qui ne chantent que trois fois dans leur vie, et dont la queue figure une grande cithare.

La promenade et les nombreux repas dont notre hôte nous régala nous conduisirent si fort avant dans la nuit que nous dûmes accepter l'offre qu'il nous fit de sa plus belle chambre à coucher.

Ah ! Clitophon tu n'aurais pas remercié cet hôte perfide de sa libéralité, si tu te fusses douté qu'elle cachait de si noirs desseins.

A peine en effet venions-nous de nous endormir, qu'un grand bruit qui se fit à la porte de notre chambre nous réveilla soudain.

Nous vîmes une grande lumière. Leucippe, qui était toute nue à cause de la chaleur, se blottit contre moi : des hommes noirs et masqués se précipitèrent sur nous ; ils ne répondirent rien à nos cris; ils arrachèrent Leucippe de mes mains et, toujours sans mot dire, s'enfuirent, après avoir renversé sur moi le lit et plusieurs meubles.

Je me trouvai dans l'obscurité. Je me débattis furieusement sous les matelas qui m'étouffaient. Parvenu enfin à m'en dégager, je m'élançai dans les corridors, à la poursuite des ravisseurs que j'entendais fuir dans l'escalier.

Quand je fus enfin dans les jardins, je vis la lumière des torches qui brillait et qui disparaissait entre les arbres obscurs. Je sautai de terrasse en terrasse à travers les massifs épineux des accacias : je tombais ; je me relevais; je m'écorchais aux branches; je criais le nom de Leucippe, et je maudissais le perfide Chéréas.

Pourtant je commençais de gagner du terrain, et j'apercevais derrière la troupe des hommes noirs, Leucippe qu'on entraînait. Elle courait malgré elle, ses mains liées ensemble par une chaîne, et son beau corps tout nu et blanc, sous la lueur des flambeaux, se courbait pour résister aux bandits ; mais ses bras étaient tirés en avant, et tandis qu'elle criait désespérément mon nom, il fallait bien qu'elle suivît les hommes de Chéréas, en courant et en bondissant dans la nuit.

Arrivés au mur qui donne sur la mer, ils s'arrêtèrent un moment. Je tâchai vainement de les rejoindre. Je les vis passer un à un par une porte basse qui se referma sur eux avec un grand bruit,

Je montai en hâte sur la terrasse. Je n'entendais plus rien. Sans doute on empêchait Leucippe de crier. Je vis une barque éclairée de feux rouges disparaître dans la nuit.

La triste poursuite.

Je retournai à la maison en criant et en pleurant, je sortis dans la rue et je courus au phare. J'y trouvai le commandant du port que je connaissais pour l'avoir vu à l'armée. On était venu le prévenir de la présence dans les eaux de l'île d'une barque éclairée de feux rouges, et, comme il se doutait qu'il avait affaire à des pirates, il s'apprêtait à leur donner la chasse. A mon récit il précipita son départ et nous nous embarquâmes sur un petit vaisseau avec vingt hommes d'armes.

Nous gagnâmes rapidement la haute mer. L'horizon s'éclairait ; bientôt le soleil se leva. Nous aperçumes la barque des pirates devant nous.

Nous fîmes force de rames de leur côté, sans toutefois prendre leur sillage. mais en nous écartant un peu de façon à pouvoir les tourner.

Voyant notre manœuvre, ils hissèrent leurs voiles et leur marche s'accéléra tout à coup. Aussitôt nous fîmes de même. Nous fendîmes les flots qui jaillis

saient le long de nos bords et formaient derrière nous un grand trou plein d'écume.

Nous étions près d'eux et nous allions les dépasser, déjà le commandant donnait à ses hommes l'ordre de s'apprêter pour le combat, quand les pirates nous firent des signes comme pour nous braver. Ils amenèrent sur le pont une femme qui me sembla être Leucippe. L'un d'eux se mit à crier d'une voix retentissante :

— Voilà ce que vous réclamez.

Ils l'attachèrent à la poupe, lui tranchèrent la tête et jetèrent le tronc dans les flots. A cet aspect je poussai des cris lamentables ; je voulais m'élancer moi-même par dessus le bord.

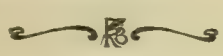
Je suppliai le commandant d'arrêter le navire, et de me permettre de faire rechercher le corps.

On explora longtemps les eaux voisines. En vain plusieurs matelots risquèrent leur vie. Nous ne trouvâmes rien.

Le bateau des pirates disparut bientôt à nos yeux.

Nous revînmes desespérés à Alexandrie. J'y retrouvai Ménélaüs et Satyre qui étaient fort inquiets de moi. Je leur racontai mes malheurs et sur ces entrefaites je tombai malade.

Traduit du grec par PIERRE DE QUERLON *et* CHARLES VERRIER.



QUE SERA LA MAJORITÉ DE DEMAIN ?

Enquête Parlementaire.

(*Suite*) (1).

Le bloc semblait infrangible au lendemain du scrutin sénatorial du 20 mai. Et trois jours après, un dissentiment irréductible s'élevait, à la Chambre, entre les socialistes et les républicains, qui infligeaient à leurs alliés le plus net des désaveux. Depuis lors, l'harmonie préétablie qui, après la rentrée des Chambres, s'était attestée entre les groupes républicains, a réapparu. Dans les scrutins relatifs au budget des cultes, l'extrême gauche s'est détachée de la majorité, à laquelle s'est jointe, il est vrai, la droite. La conciliation républicaine reste donc au nombre des éventualités aisément réalisables.

M. Ferdinand Buisson se déclare peu qualifié pour répondre à cette consultation. Il sera le seul à juger ainsi, car, député depuis hier, il a joué aussitôt, à l'extrême gauche, un rôle prépondérant. Son œuvre d'organisateur de l'enseignement primaire et de penseur le lui assuraient, et aussi ce talent souple et brillant d'écrivain que connaissent les anciens lecteurs la *Revue Bleue* et qu'ils auront plaisir à apprécier encore.

« Très intéressante, la question que vous posez. Mais elle vient trop tard... ou trop tôt

« Au moment où vous la rédigiez, elle avait un piquant d'actualité. Les espérances des uns, les appréhensions des autres en faisaient presque la question du jour.

« Depuis le vote du Sénat qui, la semaine dernière, a tout à coup raffermi le Cabinet, il n'y a plus urgence à y répondre. On a du temps devant soi.

« Vous voulez tout de même que j'essaie de tirer cet horoscope à échéance maintenant indéterminée? Soit. Mais, nouveau venu au Parlement, que puis-je vous apporter? Pas même des impressions de couloir, encore moins un avis engageant qui que ce soit.

« De plus, j'ai encore et je conserverai sans doute irrémédiablement cette infirmité de n'avoir pas l'optique du lieu et de n'être pas au point. Je vois gros ; je ne démêle pas les finesses d'un endroit où il paraît que tout est finesses, je ne les soupçonne même pas. Pour tout dire, je suis peuple, et, même au Palais Bourbon, je juge comme le peuple. C'est vous mettre à l'aise pour le cas que vous pouvez faire de mon appréciation.

« Ce que sera la majorité de demain? Ne le demandez pas aux députés, ce n'est pas d'eux qu'elle dépendra. En dépit des apparences et quelque importance que s'attribuent les faiseurs de combinaisons, la majorité de demain s'élabore ailleurs. C'est le pays qui la fait, et non la Chambre. Les *leaders* des groupes dans l'une et l'autre assemblée s'imagineraient-ils la fabriquer d'après leurs savantes recettes? Non, elle naîtra, elle est née déjà des entrailles de la nation, et elle leur sera imposée demain, comme elle le fut hier, toute faite d'avance par ce pouvoir inconnu de la Constitution, l'opinion publique.

« Nous n'avons pas encore assez de recul pour bien mesurer la portée historique de l'acte génial que fit M. Waldeck-Rousseau le jour où il a rendu à la France républicaine ce service — dont elle lui sera, quoi qu'il arrive, à jamais reconnaissante — de lui faire prendre conscience d'elle-même, de lui faire voir clairement et le péril et le salut, de lui faire enfin adopter la seule politique nationale aujourd'hui possible, celle de la République laïque et démocratique.

« A dater de ce jour, il y eut quelque chose de changé dans la loi de formation des majorités parlementaires, parce que ce jour-là la France entrait dans une voie où elle devait marcher à grands pas, à si grands pas que son allure a pu surprendre ou inquiéter celui qui l'avait mise en route.

(1) Voir la *Revue Bleue* des 14, 21 et 28 novembre 1903.

« La majorité que M. Waldeck Rousseau a fait surgir d'une crise tragique paraît d'abord ressembler à toute autre majorité. C'est une erreur. Elle en diffère justement parce qu'elle n'est pas homogène au sens où l'on a si longtemps entendu l'homogénéité politique. Elle est bien plus qu'homogène : elle est une d'esprit et rien que d'esprit ; elle est une, avec réserve expresse du droit à la diversité.

« Quand on veut fonder l'union des partis sur une sorte de *credo* commun fait d'une mixture habile de formules qui se compensent et se neutralisent, la majorité qui en sort est un composé instable. Dès que les contractants s'expliquent, ils ne s'entendent plus. Il faut donc qu'ils s'abstiennent de s'expliquer, et c'est la conception catholique de l'unité.

« Tout autre est la conception si neuve que M. Waldeck-Rousseau a mise en pratique. Il ne groupe plus les membres de la majorité sur un catéchisme politique, rédigé avec la fausse précision d'un chapelet de dogmes ou d'articles de foi ; il les unit dans un libre élan d'aspirations et de tendances communes par leur direction, diverses de ton, de forme et de degré, il substitue hardiment la souplesse et la variété de la pensée vivante à la belle rigidité des parfaits formulaires où se fige la pensée éteinte.

« C'est cette majorité au sens nouveau que l'on a familièrement appelée « le Bloc », et, chose à noter, le pays, que rien n'y avait préparé, a immédiatement compris.

« Communauté d'esprit républicain, rien de plus, rien de moins. Et à quoi se reconnaît cet esprit républicain ? à des actes et non plus à des programmes. Le critérium est aussitôt trouvé. Sera du « bloc » quiconque voudra défendre la République. « Mais quelle République ? crient les politiciens avisés : il y en a tant ! Le bloc a répondu : « Celle que nous avons. » Et le pays a de mieux en mieux compris.

« Moins exigeant que les professionnels du parlementarisme, le pays ne s'est nullement ému d'apprendre que dans cette armée de la défense républicaine, il y aurait, comme dans toute armée en marche, aile droite et aile gauche, avant-garde et arrière-garde, ici des impatients et là des traînards. Qu'importe ? Des majorités de concentration artificielle ont l'éternel souci de régler par un dosage toujours difficile la part faite à chacun. Une majorité née d'affinités naturelles qu'on laisse évoluer en toute liberté ne connaît pas ce genre de difficulté. Notre « bloc » ne songe même pas à établir une sorte de moyenne proportionnelle entre les modérés et les socialistes. Les modérés resteront modérés, les socialistes resteront socialistes, ce qui n'empêchera pas les uns et les autres de faire en commun l'œuvre commune, qui est de nature à les retenir ensemble au moins un bon moment, rien que le temps de mener à bien ce double effort : laïciser la République et la démocratiser.

« Remarquez combien cette base concrète est un terrain d'évolution politique plus solide que tous les autres. C'est le sens du réel qui a fait le « bloc » et qui le refait tous les jours depuis quatre ans. Prenez, jour par jour, tous les événements grands et petits, depuis l'affaire Dreyfus, le coup de main avorté de Déroulède, l'entreprise des assomptionnistes jusqu'à l'acte final et décisif qui a clos la précédente législature, le vote de la loi sur les association. Chaque fois c'est la même épreuve qui se répète, le même *to be or not to be*, être pour la République ou être pour ses adversaires. Ainsi s'est fait le classement. Ce que nos prédécesseurs croyaient, il y a vingt-cinq ans, impossible ou très difficile, est fait : il n'y a plus que deux partis en France. Bloc contre bloc.

« Les dernières élections ont singulièrement accentué la netteté de cette situation désormais tranchée à arêtes vives. L'habileté même des adversaires du Cabinet Waldeck-Rousseau qui crurent faire un coup de maître en réduisant la question électorale au dilemme brutal : « ministériels » ou « antiministériels » a tourné contre eux : ils ont en quelque sorte forcé tout électeur à opter : ou bien la République représentée en somme par le gouvernement et le « bloc », ou bien la contre-évolution plus ou moins déguisée sous un des masques multicolores de la réaction.

« C'est cette vue sommaire, mais non fausse, cette vue des choses par grandes masses, qui a fait naître et durer le ministère Combes, avec une sorte de mandat impératif : aller de l'avant, passer de la défense à l'action, c'est-à-dire à l'offensive. A mesure qu'il a appliqué ce programme, en dépit des « fautes » qu'on lui reproche ou plutôt en raison directe de ces « fautes », sa popularité n'a cessé de grandir, il n'y a pas moyen de le nier. Et sa popularité, c'est celle même du bloc. L'un est l'expression gouvernementale de la même idée dont l'autre est l'expression parlementaire.

« Quand une majorité est née de la sorte, est-il vraisemblable qu'elle s'effondre sans des motifs graves ? D'où lui viendrait l'envie du suicide ?

« Si l'on avait le temps de pénétrer dans le vif de l'histoire intérieure des quatre groupes de gauche, on n'en trouverait aucun qui puisse vouloir délibérément la destruction du pacte majoritaire. Qu'il y ait entre eux çà, et là, des mouvements de mauvaise humeur, de petites querelles de ménage, des blessures où plutôt des égratignures d'amour-propre, il se peut. Mais lequel des quatre oserait proposer de couper le lien ? Pas un, non, pas même le groupe socialiste si impatient qu'il se croie de recouvrer

l'indépendance d'un parti d'opposition, pas même l'Union démocratique si effarouchée ou si révoltée qu'elle se dise de la « tyrannie » de M. Jaurès, pas un n'affronterait la responsabilité d'une rupture que la masse électorale républicaine ne lui pardonnerait pas.

« Il n'y a qu'un parti qui songe sérieusement à la dislocation du bloc ; et à le bien prendre il ne faut pas trop le lui reprocher, je vais dire pourquoi. C'est le groupe des républicains libéraux et progressistes.

« Ils sont là, en effet, au centre de la Chambre une centaine peut-être d'hommes politiques et non des moindres, parmi lesquels plusieurs d'une valeur incontestée et qui ont jadis fait leurs preuves comme républicains. Que leur est-il donc arrivé ? A l'heure où la crise décisive a secoué ce pays et où M. Waldeck-Rousseau, entreprenant de la conjurer, a fait appel à tous les républicains pour l'y aider, ceux dont nous parlons, surpris par la soudaineté des événements, par la gravité de la résolution à prendre, ont hésité, ils ont demandé des garanties, répudié certaines alliances, reculé devant certains mots. Les uns craignaient pour les idées libérales, les autres craignaient pour l'idée de propriété, d'autres pour l'ordre public ou pour l'apaisement. Bref, ils ont commis la faute de se séparer du gros de l'armée républicaine, non pas sans doute avec l'intention de grossir les rangs de l'armée adverse. Mais que pouvaient-ils faire, entre les deux camps? Ils se sont trouvés depuis quatre ans dans une situation de plus en plus fausse, de plus en plus intenable

« Nous entendons bien ce qu'ils disent aujourd'hui pour leur défense : c'est la faute de M. Combes. Comment se rallier à un gouvernement qui pousse à outrance la politique anticléricale, qui use ou abuse de lois, déjà dures, pour les interpréter et les appliquer plus durement encore, qui ne fait aucune concession au besoin de paix, de tolérance et de mansuétude.

« Tout cela serait peut-être à prendre en sérieuse considération, si avant M. Combes ils n'avaient pas combattu, avec autant d'acharnement, M. Waldeck-Rousseau. Ce qui leur ôte toute puissance de persuasion, c'est que, depuis 1898, toutes les fois qu'il y a eu péril pour la République, ils ont refusé de venir la couvrir de leur corps avec le reste des républicains. Leur opposition d'hier discrédite celle d'aujourd'hui. Et les avances qu'ils font par moments à la partie du bloc la plus voisine de leur opinion sont malgré tout rendues suspectes par celles que la droite n'a cessé de leur faire et qu'ils n'ont pas pu ou pas voulu repousser catégoriquement.

« Il n'est donc pas à prévoir que le bloc se laisse désagréger pour faciliter la rentrée un peu tardive des républicains dissidents au lieu et place de la fraction socialiste qui a eu peut-être le plus de mérite à maintenir l'entente.

« Qu'adviendra-t-il donc ? Ne sera-ce pas peut-être le groupe libéral-progressiste qui se dissoudra plutôt que le bloc ? Qui sait si nous ne verrons pas ses membres prendre des directions diverses sous la leçon des événements, les uns se laissant décidément glisser vers la droite dont le conservatisme, après tout, les effraie moins que les excès de la gauche, les autres restant où ils sont, résignés à l'isolement, sans autre satisfaction que de rester d'accord avec eux-mêmes, de penser exactement leur pensée propre et de parler purement leur propre langue, d'autres enfin, peut-être les plus nombreux, attendant quelque occasion de rentrer dignement et franchement dans les rangs de la majorité, à une condition toute naturelle, acceptée d'avance, qui est d'y garder comme les autres groupes toute leur liberté particulière d'allure. Ils représenteraient la nuance la plus discrète du prisme républicain. Ils y apporteraient cet élément de science et de sagesse, de modération et de libéralisme qui, du moment qu'il s'unit intimement à l'élément d'action et d'audace, non seulement n'est pas un danger, mais est une force de plus.

« Fragiles conjectures, éventualités jusqu'ici insaisissables. Quoi qu'il en soit de ce point particulier, le sort du « bloc » n'en dépend pas. Il est à espérer qu'il se grossira de ces recrues qui ne sauraient manquer de lui être précieuses. Mais de façon ou d'autre, le bloc durera parce qu'il ne peut pas ne pas durer.

« Pour qu'il se brisât, il faudrait que la mentalité du pays républicain vînt à changer brusquement. C'est l'espoir dont certains persistent à se flatter. Ils attendent de jour en jour l'explosion de l'indignation populaire contre le nouveau Dioclétien, ils jurent que l'ère des prescriptions est rouverte, que la guerre civile nous menace, et que le pays va se lever pour balayer les sectaires et ramener en triomphe les congrégations.

« Il faut laisser à chacun les perspectives qui le consolent. Les nôtres sont précisément inverses. Le jour n'est pas loin, croyons-nous, où la démocratie ouvrière, tant urbaine que rurale, verra définitivement clair dans la situation qu'elle commence à bien comprendre.

« Dès à présent le peuple sait très bien ce qu'il ne veut pas. Il ne veut pas, pour parler sa langue brève et rude, du « gouvernement des curés », et il ne veut pas davantage du « gouvernement des bourgeois » ou du « gouvernement des patrons ». Pour combattre ces deux dangers qu'il ne peut plus croire imaginaires, il sent qu'il faut opposer au cléricalisme la libre pensée, au capitalisme l'organisation ouvrière, Et

c'est pourquoi il n'a ni horreur, ni terreur, ni de l'anticléricalisme, ni du socialisme.

« Il reste une chose à lui faire toucher du doigt. C'est que pour atteindre cette double forme de l'émancipation économique, la politique de la majorité républicaine n'a besoin de faire et ne fera rien d'attentatoire à la liberté, à aucune liberté, dans aucun ordre de faits, qu'au contraire et pour nous en tenir à cet exemple, les trois grandes mesures actuellement à l'ordre du jour, et qu'on lui présente comme des crimes contre la liberté — savoir la suppression des congrégations, la séparation de l'Eglise et de l'Etat, et la laïcisation absolue de l'enseignement — ne sont pas autre chose que la suppression de trois privilèges, de trois exceptions au droit commun, par conséquent trois victoires du libéralisme républicain, trois applications légitimes de la déclaration des Droits de l'homme.

« Cette démonstration faite, — et la force des choses la fera éclater avec évidence, — ni le pays, ni le Parlement, ni le gouvernement ne pourront hésiter. La majorité ne pourra que grandir, et tout son programme ne sera que le développement de ces deux idées qui sont en raccourci toute la charte républicaine : l'*idée laïque* et l'*idée démocratique*. »

∴

Après avoir entendu les représentants les plus autorisés des différents partis, il était piquant de demander l'opinion de l'un de ces politiques qui rejettent toute discipline collective et n'admettent de règle que leur sentiment personnel. M. Louis Vigouroux était tout désigné. N'est-il pas maître en l'art de l'observation précise et impartiale, et n'est-ce pas à cette sûreté d'investigation que ses études sociales doivent d'être si fortes et estimées !

Mais il n'est pas aisé d'amener à ses fins un « sauvage ». M. Vigouroux se refuse à toute déclaration. Il est étranger, dit-il, à la stratégie politique, qui lui semble d'importance médiocre. Son appréciation, émanant d'un isolé, n'aurait aucune portée. Les questions d'ordre économique l'absorbent.

Ainsi un réfractaire, comme les roués du Parlement, juge opportun de ne rien dire ? — De guerre lasse, et désireux d'affirmer son franc-parler, M. L. Vigouroux se décide, non pas à peser les termes d'une déclaration écrite, mais à causer sans apprêt :

« Vous me demandez s'il existe au Parlement des tendances vers une concentration républicaine ? — Je le crois. Elles apparaissent chez deux sortes bien distinctes de politiques, les chercheurs de portefeuilles et, ce que j'appellerais le peuple des députés. Les premiers ne voient dans toute modification politique qu'une chance d'accès au ministère. Les autres sont plus désintéressés. Il en est, parmi eux qui, intègres et laborieux, clairvoyants, très modestes, ne songent qu'au bien du pays. Aux instants critiques, ils peuvent déplacer 15 à 20 voix, tandis que tel candidat ministériel, qui se considère comme un chef de groupe, n'exerce aucune influence. Ils sont l'honneur de la Chambre. Ce sont eux qu'il serait instructif d'interroger. Mais, je vous le répète, les tendances vers la concentration sont indéniables.

« — Vous semblent-elles également accentuées dans les différents groupes ? Chacun d'eux n'a-t-il pas des motifs particuliers d'y céder ou d'y résister ?

« — Il y a là un aperçu exact. Les progressistes, par exemple, sont des hommes de gouvernement et des républicains éprouvés. A ce double titre, ils souffrent d'être rejetés dans l'opposition. Ils craignent d'ébranler le principe d'autorité et se trouvent mal à l'aise. Ils sont las d'être injustement confondus avec la droite. Ils désirent la concentration.

« Dans les autres groupes républicains, deux courants se sont formés. Ainsi nombre des membres de l'Union démocratique ont appartenu au parti progressiste. Ils ne se différencient de leurs anciens alliés que par de simples nuances, alors que de profondes divergences les séparent des radicaux socialistes et des socialistes. Ils souhaitent une réconciliation. En regard, d'autres députés de ce groupe ont été élus avec l'aide d'électeurs d'extrême gauche. Ils redoutent toute apparence de compromission avec les nationalistes et la droite, ou encore ils ne jugent pas possible, numériquement, une majorité de concentration.

« De même parmi les radicaux. Les uns ne veulent pas démordre du bloc. D'autres penchent vers la concentration en entrevoyant la position prépondérante qu'y occuperait leur parti.

« — Croyez-vous que la concentration donne une telle importance au parti radical, jusqu'ici effacé ?

« — Je constate que les radicaux forment, à la Chambre, le groupement le plus compact et le plus fort ; il ne comprend pas moins de 130 députés. Auprès d'eux se rangeraient les membres de l'Union démocratique, les députés qui hésitent entre ce groupe et le parti progressiste, enfin les moins timorés des progressistes ; soit 120 républicains d'origines variées, que n'effraierait pas une politique réformiste. Pour composer une majorité aussi nombreuse que celle qui soutint M. Waldeck-Rousseau, il suffirait d'un appoint de 60 députés, que le prestige du pouvoir attirerait des rangs des progressistes et des radicaux socialistes. Le parti radical serait donc le centre de gravité, le pivot de la majorité prochaine.

« J'ajoute que je ne vous donne point les résultats décevants d'un pointage personnel. Ce sont les chif-

fres qui résultent des scrutins et qu'indiquent couramment les députés instruits de la question.

« — Que deviendraient, dans ce système, les partis extrêmes ?

« — La droite est irréconciliable. Elle serait exclue de la majorité. Je ne conçois pas, au contraire, une politique de combat contre M. Jaurès et ses amis. Le mot d'ordre, aux élections dernières, a été, notez-le bien, « pas d'ennemi à gauche ! »

« On représente fréquemment les socialistes comme dirigeant la politique actuelle. Or ce sont eux qui y perdent le plus. Au lieu d'un rôle de critique et d'initiative, où excelleraient leurs brillants orateurs, ils ont une besogne ingrate. Dès qu'un problème social se pose, et c'est là l'essentiel de leurs préoccupations, ils sont contraints de se taire ! Ils sont aussi gênés dans le bloc que les progressistes dans l'opposition. Beaucoup d'entre eux désirent et jugeront plus nécessaire encore à l'approche des élections leur liberté d'allures.

« Quant aux radicaux socialistes, leur action serait peut-être atténuée dans la nouvelle majorité. Nombre d'entre eux, qui conservent les traditions de l'ancien parti radical et se distinguent des socialistes par leurs vues économiques, paraissent disposés à soutenir une politique conciliante mais réformiste. Les autres se rallieraient aux socialistes.

« — Mais la majorité ainsi formée aurait-elle assez de cohésion et de force ?

« — Tout autant que le bloc actuel. M. Combes n'a-t-il pas jusqu'à trois majorités ? — Les jours derniers encore, à propos du budget des cultes, des crédits relatifs à l'ambassade du Vatican et aux aumôniers militaires, au sujet de la croix du Panthéon, le bloc s'est dissocié ; et une « majorité de rechange » a soutenu le Cabinet. Les progressistes, en effet, ne font pas d'opposition irréductible. Ils conforment leurs votes à leurs principes sans chercher à renverser le ministère.

« Le gouvernement futur se trouverait dans une situation analogue. Il serait combattu par la droite et les nationalistes, soit 140 députés environ. Il aurait à compter avec 120 ou 130 socialistes et radicaux-socialistes conduits par des chefs experts et éloquents. Mais ces deux oppositions seraient distinctes et ne se coaliseraient que très difficilement. La lutte est trop ardente entre nationalistes et socialistes.

« — Que serait le programme de ce gouvernement ?

« — Sur les tendances, l'état d'esprit des parlementaires, je puis livrer mes impressions. Mais comment pourrais-je vous donner des indications sur des transactions futures, par suite inexistantes ? C'est aux négociateurs, aux chefs et membres des groupes à vous fixer sur ces points.

« Le programme comprendrait cependant des réformes démocratiques et sociales répondant aux aspirations des radicaux et d'un grand nombre de républicains. N'y a-t-il pas maints progrès urgents à réaliser, généralisation des assurances agricoles et autres, service de deux ans, retraites ouvrières, réformes fiscales, etc. Les commissions sont encombrées de projets tous plus intéressants les uns que les autres.

« — Ce mouvement vers la concentration vous paraît-il factice, ou croyez-vous qu'il répond aux vœux du pays ?

« — J'ai observé qu'à la tribune, tous les orateurs prétendent parler au nom du pays, ce qui lui prête une foule de sentiments contradictoires. Les partisans de la concentration sont convaincus que l'opinion la réclame, et ses adversaires expriment énergiquement l'avis contraire.

« Pour moi, je crois que le pays est indifférent aux changements ministériels. Il est soucieux d'améliorations pratiques. C'est pourquoi, à l'épreuve, je me désintéresse de plus en plus de la politique pure pour me consacrer aux questions agricoles commerciales et industrielles. »

***

Voici close l'enquête de la *Revue Bleue*. Elle a sollicité toutes les opinions et maints politiques qui n'ont pas répondu à son appel. Tels défenseurs attitrés du Cabinet ont jugé inopportun de rompre une lance en sa faveur. Les champions les plus zélés de la conciliation ont craint que l'aveu de leurs préférences ne fût prématuré. Est-ce, disent-ils, lorsque deux chancelleries préparent une alliance qu'elles informent l'opinion ? A d'autres, qui soutiennent sans foi le gouvernement, il a paru inélégant de tirer sur lui. Et puis, comment attendre de ministres d'hier ou de demain qu'ils critiquent, des alliés de la veille ou de l'avenir ? D'autant plus digne de louanges est la courtoise vaillance des parlementaires qui ont bien voulu divulguer leur opinion.

Le Parlement est un sphynx. L'interroger sur le sens de la vie nationale est s'exposer aux plus trompeuses et déconcertantes réponses. Ne s'ignore-t-il pas lui-même ? N'est-il pas, avec ses partis advers, ondoyant et divers ? « Bloc », « majorités de rechange », « concentration » de demain, que de vicissitudes n'avez-vous point subies en ces dernières semaines ! Voici qui explique la circonspection des politiques dans leurs prévisions et qui limite la portée d'une enquête : Indiquer l'état d'esprit des parlementaires n'est nullement annoncer les événements adéquats.

Le sentiment qui, peut-être, domine chez les

radicaux et démocrates des Chambres, c'est l'estime du parti socialiste. La décision avec laquelle M. Jaurès et ses amis ont soutenu le Cabinet, l'unité de leurs vues et de leurs actes décèlent une incomparable maîtrise et une singulière entente de l'action gouvernementale. On a été frappé de ce que ces ennemis de l'ordre établi l'aient défendu par égard pour le Cabinet. A défaut d'une gratitude qui s'égare rarement parmi les politiques, on a conçu quelque admiration pour une telle fidélité au pacte, au bloc. Une rupture avec les socialistes paraîtrait désormais une faute. Ce serait enlever à la majorité, dit on, son action sur les classes ouvrières et aussi cette auréole que crée une fervente éloquence.

Le zèle des socialistes est méritoire, sans doute, mais M. Jaurès, M. Millerand, M. Briand n'ont-ils pas su habilement concilier leur devoir et leur intérêt? Ils perdent prise sur la fraction la plus exaltée du parti ouvrier et ils encourent les anathèmes des chefs du syndicalisme. En retour, la participation au pouvoir ne leur donne-t-elle pas auprès des autres classes une force de pénétration inespérée? Comment les ruraux considéreraient-ils comme dangereuse la doctrine d'hommes investis de fonctions dirigeantes? De là les inquiétudes de prévoyants républicains. Si les socialistes se résignent au seul combat contre les congrégations, ils n'abdiquent aucun de leurs desseins. Demain, avec un ascendant nouveau, ils préconiseront leur politique sociale. Ne pourront-ils engager le pays en de périlleuses expériences?

Jamais d'autre part les républicains n'éprouvèrent plus amer ressentiment contre la droite. Les anciens partis restent, en effet, ce qu'ils étaient au 24 mai et au 16 mai, d'intraitables ennemis. La campagne impitoyable que, joints aux nationalistes, ils livrèrent aux élections dernières, a irrité les plus tolérants des républicains. La lutte contre le cléricalisme apparait à tous d'une nécessité immédiate et d'une gravité définitive.

En revanche, de fortes affinités rapprochent radicaux et démocrates des progressistes. Vingt ans de luttes communes, de cette collaboration qu'évoque non sans émotion M. Renault-Morlière, ont laissé des sympathies durables, des sentiments de confiance réciproque. De ces progressistes, plusieurs firent avec Gambetta et Jules Ferry l'effort héroïque, défendirent l'article 7. Comment d'incessantes velléités d'union ne s'esquisseraient-elles pas entre eux et les républicains de gauche ? — Ces tendances vers une conciliation républicaine, M. Vaillant, M. de Lamarzelle et les représentants des opinions intermédiaires les constatent, quittes à les blâmer ou à les affirmer.

Est-ce là engouement, sans corrélation avec les désirs du pays? Il ne le semble pas. Piquée par le réveil des anciens partis, en 1900, l'opinion adhère aux mesures anticléricales. Elle attend surtout de la République des lois plus humaines, d'incessantes améliorations sociales. Mais souhaite-t-elle une politique d'exclusions violentes et d'agitation ? Ce serait peut-être commettre l'erreur de Guizot, confiant en l'approbation générale parce qu'assuré de l'appui du pays légal. Peut-on confondre cette minorité jacobine, assoiffée de bruyante réclame, que forment les comités électoraux et l'ensemble des travailleurs ruraux, industriels, intellectuels ?

La crainte de se compromettre est, semble-t-il, le défaut invétéré des parlementaires. Accoutumés au geste collectif, aux étranges lenteurs de l'action légale, ils perdent le sens de l'audace individuelle. C'est donc spontanément que se dégagera la majorité nouvelle. Que les socialistes, harcelés par les révolutionnaires, se détachent peu à peu du pouvoir. Que les progressistes, comme dans les récents scrutins, grossissent le bloc : La majorité nouvelle sera formée. Qu'un chef écouté et sûr, tel M. Bourgeois s'il reprenait goût à la politique active, l'entraîne, et elle sera définitive.

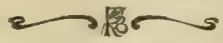
Les éléments de cette majorité? Son programme? M. L. Vigouroux, les a indiqués avec perspicacité. La majorité comprendrait le parti radical et les anciens opportunistes, flanqués à gauche des socialistes, à droite du centre gauche, dont le concours serait moins assidu. Elle continuerait, avec plus de mesure mais autant de fermeté, l'œuvre de laïcisation, poursuivrait la réalisation de réformes administratives, militaires, fiscales et, surtout, par des mesures appropriées, l'expansion économique.

Ce serait encore un bloc, mais distinct des blocs Jaurès et Méline. C'est un véritable schéme que la division du pays en deux partis, l'un social et l'autre libéral : Dans la confusion des croyances et des ambitions, semblable simplification est illusoire. Mais deux alliances, celle des groupes de droite et celle des groupes de gauche sont possibles. Pour qu'elles soient, l'une et l'autre, aptes à gouverner, ne faut-il pas attendre, à droite, l'extinction des anciens partis, à gauche, l'assagissement définitif des collectivistes? Un « bloc » de conciliation faciliterait, plus qu'il ne la contrarierait, cette évolution.

L'ancienne concentration paraît bien morte. On souhaite une action plus durable et plus efficace, qui soit aussi plus tolérante et plus compréhensive que celle d'aujourd'hui. Si le critérium d'une politique de gauche est dans l'exaspération des haines, dans le heurt des passions, sans doute celle de demain paraîtra modérée; mais s'il est dans l'effort consenti pour procurer des satisfactions tangibles au

pays, cette politique sera qualifiée d'avancée. C'est pourquoi il était opportun d'instruire l'opinion de ces tendances et de lui permettre, en connaissance de cause, de les apprécier.

FR. MAURY.



L'IRLANDE ET SON DESTIN

II. — LES VILLES.

Dans le décor de la nature, l'activité des hommes n'a cessé de bâtir et de détruire. Le drame du passé, avant que nous l'ayons déchiffré dans les chroniques, nous fait d'abord éclater aux yeux ses péripéties essentielles, immobilisées comme un relief de pierre. Les villes sont une image de la destinée des peuples. Leur sol porte l'empreinte des pas de l'histoire, la marque des générations disparues. En même temps, leur physionomie actuelle est un miroir de leur âme et nous en traduit les sentiments, les habitudes, les désirs. Rappelons nos souvenirs des villes d'Irlande et résumons ici, sans prétention de décrire, nos impressions.

Dublin ne diffère pas beaucoup d'une ville anglaise. Capitale, depuis plus de sept siècles, d'un royaume sans roi, elle a pris l'importance d'une grande cité d'Angleterre, mais n'a pas su en égaler l'activité et la richesse. L'ombre du triste château où, depuis 1565, les lords lieutenants soupirent, dit-on, après l'expiration de leur vice-royauté, s'étend sur la ville et aggrave ainsi le caractère lourd et froid de sa dignité officielle. Il y a trop de colonnades et de portiques, trop de frontons et de dômes, trop de style néo-grec du XVIIIe siècle dans ces édifices aux destinations si diverses : Trinity College, le Parlement (aujourd'hui Banque d'Irlande) la Douane et la Poste, les Quatre Cours, l'Académie royale, le Musée de Science et d'Art. Il y a trop de statues aussi, dans Sackville Street, orgueil de Dublin, trop de personnages de toutes dimensions, de toutes matières et de tous costumes, mêlés aux fils des tramways, depuis Nelson sur son « Pilier » et O'Connell sur son piedestal, jusqu'à l'humble image du Père Mathieu, « apôtre de la tempérance ». Le guide en mains, on retrouve, au long des rues vieillies et moroses, les résidences de l'aristocratie de jadis, des pairs du Parlement. Elles sont divisées, pour la plupart, en petits logements et on a peine à les reconnaître sous leur nouvelle figure de misère. Quelques quartiers confortables, comme Stephen's Green, alignent leurs rangées de demeures bourgeoises, toutes pareilles, face à la grille du square verdoyant comme un parc. Rien ne nous avertit que nous ne sommes pas à Londres. Les quais de la Liffey sont plus maussades encore, moins grouillants que ceux de la Tamise ; nulle part cette animation qui élève au-dessus des ports français une bourdonnante rumeur, et leur donne l'air joyeux d'un chantier. C'est plutôt ici la mélancolie d'un embarcadère ; et le vent qui soulève en tourbillons les détritus du sol est aigre aux yeux, comme l'est à l'oreille la plainte rauque des sirènes. Cette métropole d'un royaume découronné, d'une nation vaincue, d'un peuple aux éléments inconciliables, reste une grande ville de province, assez noble mais assez morne, qui n'a pu ni garder le prestige du passé comme Edimbourg, ni acquérir celui des temps nouveaux comme Liverpool.

Est-ce la prévention d'un esprit incapable d'oublier des notions tyranniques? Sous l'aspect hybride, incertain, que lui donne une magnificence d'emprunt opprimant son malaise, Dublin m'a donné, dès l'abord, l'impression du pays conquis, dominé. Un premier regard y lit l'occupation militaire, mal dissimulée sous la tenue du policeman. La Royal Irish Constabulary n'a de la police que l'apparence. Elle est, à vrai dire, un corps d'armée et quelque chose de plus. Les agents sont à la fois des soldats qui gardent le pays et des gendarmes qui le surveillent. Ils se répandent partout. Ce sont eux qu'à la descente du train vous apercevez les premiers sur le quai de la gare, aussi grands que les policemen anglais, plus sveltes, élégants dans leur uniforme très simple et très sombre, où se détache seulement, rouge et argent, aux coins du collet de la vareuse et au devant du képi, la harpe d'Erin. Vous les retrouvez dans le vestibule, près des guichets, à l'abord des portes. Ils circulent dans les cours, parmi les *cars* et les *cabs*, vous les voyez en marche le long des rues, immobiles au milieu de la chaussée et plantés au bord des trottoirs, toujours calmes, empressés, attentifs, vrais gardiens de la tranquillité publique, imposés par la méfiance de l'Angleterre à la turbulente île sœur.

En contraste avec leur taille imposante et leur gravité, se redressent légers, jeunets, pimpants, inutiles, les petits soldats de parade, ajustés dans leur costume collant, infanterie à tunique rouge, jolis cavaliers noirs liserés de jaune, l'éperon au talon de la bottine fine, tous badine en main ou sous le bras, cigarette aux lèvres ou cigare aux doigts. Les plus vieux paraissent dix-huitans, les plus jeunes quatorze ou quinze. Je crus d'abord qu'il y avait à Dublin une école militaire ou un collège d'enfants de troupe. Mais, devant le nombre, je m'informai. « C'est l'armée anglaise », me dit non sans ironie un notable Dublinois. Et il attira mon attention sur les affiches étalées aux murs des édifices, aux portes des commissariats, aux colonnes des portiques : « On

demande des recrues pour toutes les armes du service de Sa Majesté. Les engagements sont reçus dans tous les postes de police. Que Dieu sauve le Roi ! » Une seconde affiche, où sont peints les différents uniformes, accompagne ordinairement la première et détaille les avantages de l'état militaire. Mais ils éclatent sur les mines reposées et fraîches de ces beaux gamins qui passent et repassent avec l'allure apprêtée de vivantes réclames, tandis que seuls paraissent des hommes les Higlanders barbares, rythmant le pas au balancement de leur courte jupe sur leur genou nu.

***

Il y a tout lieu d'espérer que l'avenir, meilleur que le passé, ne mettra plus cette armée aux prises avec les Irlandais. Pour l'instant, elle paraît en grande faveur auprès des Irlandaises. Tout le long de la soirée, les groupes se forment dans Sackville Street, et ce sont d'interminables causeries, sous un bec de gaz, contre la devanture close d'un magasin, ou de lentes promenades. Les boutiques ferment à six heures et les restaurants (si l'on peut donner ce nom aux D. B. C., XL Cafés, Empire, et autres établissements aussi vagues que leurs dénominations sont cabilistiques) ne vont guère au-delà.

C'est le bon moment de la journée irlandaise cette flânerie du soir, par les rues. Sauf les très honorables bourgeois de Stephen's Green ou de Merrion Square, toute la ville est dehors. Des familles vont au petit pas, traînant leur délectation de ces heures vides ; des bandes de jeunes gens passent d'une allure plus dégagée ; ils causent et rient et fument leur pipe. De petites ouvrières, des demoiselles de magasins se tiennent le bras et jasent ou, droit et vite, vont leur chemin. Les uniformes égaient cette foule. On se rencontre et on s'aborde, militaires et jeunes filles ; et la promenade reprend plus joyeuse. Des gamins pieds nus vous harcèlent de leurs derniers numéros de journaux ; de pauvres femmes, assises contre un mur, attendent que les passants épuisent le reste de leurs « papiers ». Et, de toute cette vie nocturne, éveillée avec les becs de gaz et les étoiles vacillantes, monte une rumeur de bavardage, de rire, de bruits de pas, qui ferait croire, moins la musique des bals de carrefour, à un Quatorze-Juillet de province. Que de fois elle m'a fait relever le store de ma fenêtre d'hôtel, dans les petites villes où elle emplissait jusqu'à onze heures ou minuit la rue principale ! Mais je ne voyais jamais rien de plus que le défilé des passants flâneurs, heureux de prolonger une journée sans fatigue dans le far-niente du soir.

***

Car la vie est douce pour tout ce petit monde des villes d'Irlande, villes de peu de commerce et de peu d'effort, de peu d'exigences aussi. On pourrait appliquer à toute la contrée la dénomination que donne un guide humoristique à je ne sais plus quel coin de l'Ouest : la terre de l'après-midi, *The land of the afternoon*. Je n'ai vu nulle part un magasin ouvert avant neuf ou dix heures. Encore, n'est-ce que pour le balayage et l'arrangement. Vous voyez les garçons ou les « maids » muser au seuil de la porte, entre deux coups de balai, puis faire l'étalage avec une lenteur coupée de maints repos. Quand un Irlandais travaille, affirme un dicton du pays, il y en a sept qui le regardent.

Nous sommes ici dans le royaume du loisir, où le temps a peu de valeur et, à vrai dire, ne compte pas. On vous laisse très aisément dix minutes dans une boutique, sans prendre garde à vous, parce qu'on est occupé ailleurs, à attendre qu'un autre client ait choisi une carte postale.

Une pareille organisation déconcerte et une telle candeur désarme. Elles vont d'ailleurs avec une humeur aimable, facile, qui séduit et dispose à l'indulgence. Ce peuple aime à vivre, à se laisser vivre. Il est gai insouciant, cordial. Il savoure le loisir avec délices et les jours sont pour lui un long loisir. Il a tout le temps de s'intéresser à vous. Si vous lui en donnez l'occasion, c'est une aubaine. Il l'attendait, ou semblait l'attendre. En tout cas, le voici prêt à en jouir, comme il est toujours prêt à jouir de la bonne aventure qui passe. Jamais la tension de l'effort n'a raidi son attitude, qui garde une allure de liberté, une aisance où survit l'antique noblesse du Celte. Il est prévenant et affable, il se plait à votre plaisir.

Sans toutefois s'oublier lui-même, pourra-t-on penser : soit, et c'est alors le désir de plaire, sentiment plus social qu'on ne serait tenté de le croire quand on le juge d'après sa forme dégénérée et agressive, dans son usage de guerre, comme arme féminine de faiblesse et de ruse. Naturellement nous le retrouvons chez l'Irlandaise ; mais là même, il n'est pas, à vrai dire, coquetterie. Le mot implique une idée de manœuvres beaucoup trop raffinées. La femme irlandaise paraît plus spontanée et plus simple. Elle est jolie, par son allure si abandonnée, si souple auprès de la raideur britannique, ses cheveux bruns ou roux, et ses yeux dont l'innocence continue à sourire au-dessus du cerne noir qui la raille, ses yeux déconcertants qu'on dirait, suivant le mot hardi d'un poète, placés là par un ange aux doigts salis. Tandis que l'Anglaise aime l'apprêt, l'artifice, la mise en scène, beaucoup plus naïvement, elle aime la parure, avec un instinct d'enfant. Je n'ai jamais vu une telle prodigalité de faux bijoux. En chemin de fer, en voiture d'excursion, sur les lacs, on ne rencontre guère de femme qui n'ait un lourd collier, une

chaîne de pierreries, plusieurs bracelets. Les fillettes de douze ans ne remuent les bras qu'avec un bruit de sonnailles que fait à leur poignet un lot de cercles d'argent surchargés de breloques. Dans ce pays, au climat fantasque, où le vent et la pluie sont de perpétuels trouble-fête, vous ne voyez que chapeaux à plumes, couleurs claires et bas à jour. Jamais rien de pratique et de solide. Le costume tailleur, très à la mode en Angleterre, m'y paraît inconnu. Je n'ai pas souvenir d'avoir vu voyager une jeune fille irlandaise autrement qu'avec un corsage de soie éclatant ou pâle, de petits souliers découverts, le cou nu et un large chapeau dont elle retient le bord, par les coups de vent, de sa main gantée d'une mitaine. Elle passe ainsi dans les averses, le long des rues boueuses, monte dans les tramways où les parapluies ruissellent, s'assied sur les banquettes des gares, toujours fraîche, toujours mouillée et toujours souriante.

***

Cette facilité à vivre, cette accommodante humeur qui contribuent si fort au charme de l'Irlande, glissent trop aisément au laisser-aller, à l'insouciance et à la paresse. L'arrivée dans une ville irlandaise est toujours une surprise pour l'étranger. Il pourrait croire que tous les hommes valides ont été mobilisés et postés le long des murs pour le regarder passer. J'étais depuis trois jours en Irlande et j'arrivais à Drogheda, la première fois que je remarquai ce singulier spectacle. Adossés contre la Banque nationale, une vingtaine de gaillards bruns, dans la force de l'âge, les mains dans les poches, les pieds en avant, semblaient attendre. Ils n'avaient point l'air misérable, mais leurs vêtements n'étaient ni ceux du bourgeois, ni ceux de l'ouvrier et décelaient une condition interlope. D'autres s'alignaient plus loin. Quelques-uns déambulaient par les rues. Ils forment là-bas une catégorie sociale bien connue, encore que les limites en demeurent imprécises, et étiquetée d'un nom expressif : les *corner boys*, les gas du coin. J'en ai vu qui, d'un pas traînant, venaient, dès 9 heures, prendre leur position pour la journée. Interrogez un Irlandais : il vous dira que, si tous ces hommes ne font rien, c'est qu'ils n'ont rien à faire. Je pense qu'il y a bien quelque raison dans cette excuse. Mais, pour l'instant, j'essaie de rendre la physionomie des villes, je ne cherche point à pénétrer les secrets de leur condition. Tout ce que je puis dire, c'est que j'ai trouvé partout des *corner boys*, dans l'industrieuse Belfast comme dans la stagnante Drogheda, à Cork comme à Galway, à Londonderry aussi bien qu'à Westport Ils sont d'ailleurs très pacifiques et très honnêtes et je ne sache pas qu'ils sortent jamais de leur quiétude pour se lancer dans les fatigantes entreprises et les dangereuses équipées de nos rôdeurs. Les *corner boys* ne font pas de mal : ils ne font rien.

Hélas ! les femmes en usent de même ; et si leur indolence est pour une part l'effet de la misère, il faut bien reconnaître qu'elle l'aggrave à son tour. Leurs logis sont à l'abandon ; leurs enfants vivent dans la crasse la plus épaisse. Elles-mêmes ne sont vêtues que de loques où jamais ne s'exerça la bienfaisante action du savon et de l'aiguille. Je ne pense pas qu'aucun pays au monde offre, à deux pas de quartiers riches, à l'ombre même des massifs décors de la civilisation, un tel spectacle. Dans ces faubourgs, toute une population, immobile et oisive, se putréfie, comme l'eau dormante. C'est une pénible promenade que de suivre à Cork les rues à pic derrière la cathédrale catholique, le fort Elisabeth, la cathétrale protestante et le palais de l'évêque anglican ; à Limerik, les deux anciens quartiers de l'Est, appelés ville anglaise et ville irlandaise ; à Dublin, la rue Saint-Patrick, pareille à une ville dans la ville, une capitale de truands. Ce dernier spectacle serait sans doute le plus pittoresque, s'il n'était le plus douloureux. Le marché permanent qui étale sur les trottoirs un rebut de pommes de terre près d'une hotte de harengs ; les boutiques à auvent où se balancent, à côté des morceaux de lard et des pots de mélasse, les nippes d'une friperie ; les humides et noirs débits de stout et de whisky ; le défilé sans fin des pauvresses dans la livrée uniforme du châle de gros tartan drapé sur leur tête : tout est rassemblé ici pour donner une image accomplie de cette misère dont les victimes, comme des esclaves pliés à la servitude, sont dégradées au point de ne tenter plus rien contre sa tyrannie.

***

Ce n'est là que le terme extrême de cette sorte de laisser-aller où s'abandonne un peuple à l'imagination vive, à l'humeur ardente et légère, qui abdique aisément les prérogatives de l'action et renonce volontiers à l'effort, pourvu qu'on n'attente pas à son idéal. De quel poids les circonstances l'inclinèrent dans le sens même de sa nature, nous le voyons de nos yeux sans avoir besoin de le demander à l'histoire : partout l'image de la conquête se dresse encore, écrasante et dominatrice. Presque point de ville où quelque mur ruiné, quelque porte en détresse, quelque débris de bastille n'atteste la mainmise anglo-normande. Parfois un château fort subsiste tout entier, alourdi de massives bâtisses, restauré tant bien que mal, transformé en caserne. Le château du roi Jean, qui semble défendre encore le *Thomond Bridge*, sert aujourd'hui à la garnison de

Limerick : Drogheda n'a gardé de ses remparts que deux portes de bastion propres seulement à rappeler la sauvage ruée des soldats de Cromwell, de maudite mémoire ; et la tour de Nenagh, unique débris du château des Butlers, laisse choir ses pierres sur les détritus accumulés à ses pieds.

Lourds sans doute entre tous les édifices qui continuent de peser sur le sol d'Irlande, les temples du vainqueur dressent leur clocher carré, crénelé, pareil à un donjon. Elles sont là, debout, paisibles et confortables, les églises anglicanes si longtemps toutes puissantes en ce pays catholique où, la cause religieuse s'identifiant avec la cause nationale, elles représentaient l'ennemi. Encore ne remarquons-nous d'abord que les dernières venues et les plus modestes. Beaucoup n'ont pas la physionomie étrangère ; car avant de s'installer dans ses propres demeures, le protestantisme officiel a chassé le culte ancien et lui a pris ses asiles. Toutes les églises gothiques, toutes les vénérables cathédrales du moyen âge abritent aujourd'hui dans l'ombre mystique de leurs piliers, de leurs colonnettes et de leurs voûtes, l'autel sans tabernacle et le pupitre doré de la Bible anglaise. Parfois, la générosité d'un lord a fait tous les frais d'un culte que sa race a importé et qu'il veut glorifier sur cette terre d'exil. Telle la petite église de Westport. Lord Sligo l'a fait tailler dans la pierre et le marbre et enchâsser, comme le joyau d'un fermoir, à la porte même de son parc.

L'intérieur était lumineux et tiède, le dimanche soir où j'y vins à l'appel de deux cloches sonores. Les globes dépolis noyaient de leur éclat un décor de luxe : tapis discrets, portières de soie rouge, fresques sobres déroulant le noble dessin des scènes bibliques au-dessus de revêtements de marbre, grilles ouvragées et étincelants lampadaires. Quelques fidèles seulement, un petit choix de gens riches, disséminés dans les lignes de bancs à haut dossier plein. Au premier rang, un gentleman de grande allure, deux dames, et une jolie bande de jeunes garçons à l'irréprochable toilette anglaise, de grandes fillettes en corsages clairs, les cheveux blonds dans le dos. Un vicaire en surplis blanc, si blanc et si frais qu'il semblait fleurer encore l'amidon sous la chaleur du fer, lisait un long discours philosophico-théologique. Les mains appuyées sur le rebord en velours d'une chaire basse, posée comme une estrade, il scandait en rythme lourd de l'accent anglais ses phrases de nobles et froide prose. J'avais devant les yeux le parfait modèle du clergyman instruit, sérieux, correct. Après son sermon, il annonça le numéro d'un psaume et les voix pures mêlées aux voix fortes s'unirent en un chœur très gracieux et très grave. Les vingt ou trente fidèles — toute la population anglicane de la ville, je pense — sortirent avec l'air de dignité et d'apaisement que donne la pratique régulière du devoir.

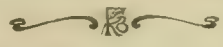
Dans la rue froide, sous la pluie, une autre image d'église me revint en mémoire. Le contraste sans doute l'y appelait. Le matin du même jour, à l'île d'Achille, j'étais entré dans le pauvre édifice nu, où les paysans attendaient la messe. Cette vaste nef sans architecture n'avait d'autre prétention que d'abriter l'autel, le prêtre et les fidèles. Ils étaient là si nombreux que je dus me tenir près de la porte. Les femmes, dans leurs plus belles jupes et leurs plus beaux châles, mais les pieds toujours nus, étaient agenouillées sur la pierre des dalles ; les hommes se tenaient debout, bras croisés, ou un genou en terre. Et l'humble recueillement de cette foule se faisait plus touchant dans le silence. Ils était venus là de tous les points de l'île, les uns à pied, d'autres à cheval, quelques-uns entassés dans une charrette à âne. J'avais croisé, tout le long des routes, ces pittoresques caravanes de piétons, de véhicules et de cavaliers avec leur femme ou leurs enfants en croupe. C'étaient les plus pauvres de la pauvre et catholique Irlande ; ils m'apparaissaient à cette heure dans leur tragique condition de dépossédés, de vaincus demeurés libres et fiers, et fidèles à leur idéal.

Où cachent-ils pour lui des trésors ? Car voici que, comme une revanche de la foi longtemps opprimée et toujours vivante, comme un défi à la religion des plus forts, qui ne les a pas conquis, ils élèvent à leur tour de magnifiques temples dont la splendeur chante au-dessus des cités un hymne de victoire. A Queenstown, la colline où s'étage la ville porte, assise sur de grandioses substructions, une cathédrale neuve que trente années de travaux et 4 millions de dépense ont à peine achevée. Elle mêle la teinte gris-bleu du calcaire à l'éclat du marbre rouge : elle est vaste, lumineuse, triomphante et sereine. La petite ville de Lismore, si propre autour de sa fontaine, si décemment rangée à l'entrée des avenues qui conduisent au château de rêve du Duc de Devonshire, offre au passant la surprise de son église claire qui déploie un intérieur somptueux de cathédrale lombarde. Au milieu même de la grande rue, l'église d'Enniskillen ouvre son hall construit et décoré dans la gothique ancien. D'autres églises, plus modestes, sont agrandies ou embellies.

La vie d'une ville semble parfois s'être ramassée et exaltée dans l'élan qui a fait surgir du sol cette floraison de sa plus vigoureuse sève. Les autres édifices ont un air de ruines taciturnes et de décors abandonnés. Ils encadrent de leur majesté déchue et morose une vie languissante à qui leur ombre paraît mortelle. Les boutiques tardent à s'ouvrir. Les *corner boys* traînent leur flânerie, le long des trottoirs ou la reposent au mur ensoleillé d'une maison.

Les femmes, enveloppées de leur châle, ne finissent pas d'émietter les heures au seuil des portes ou sur le pavé des rues. Des usines effondrées, des demeures ruinées se mêlent aux maisons d'aujourd'hui comme des déchets que la circulation d'un organisme atone n'a pas désassimilés et qui l'obstruent. Le corps social de l'Irlande paraît anémié et malade. Vienne le soir, voici qu'il s'endort et l'âme s'éveille. Les rues s'animent, le plaisir de vivre y élève sa rumeur, le loisir y attarde sa liberté ; soldats et policemen n'ont plus l'air que de promeneurs oisifs : et l'âme légère, l'âme ardente, qui s'est dérobée à la conquête, évadée de ses bastions, jouée de ses influences, s'étourdit maintenant de bruit, de mouvement et de lumière. Mais elle garde son idéal, ses souvenirs, et ses espérances. Elle y concentre son énergie et c'est pourquoi l' « Ile des Saints » se fleurit, comme jadis, d'une éclosion d'églises, tandis que ce peuple incorrigible, ingouvernable et indompté, mène son rêve parmi les souvenirs transfigurés du passé et la vision chimérique de l'avenir, indifférent aux réalités qui le blessent et au décor délabré du présent.

FIRMIN ROZ.



LA VIE LITTÉRAIRE

Mme de Rémusat et M. Gréard

Mme de Rémusat : *Essai sur l'Education des femmes*, précédé d'une étude par Octave Gréard, de l'Académie française. (Hachette, éditeur). — O. Gréard : *L'Education des femmes par les femmes*. Etudes et portraits. (Hachette, éditeur).

Mme de Rémusat tient-elle bien sa place « dans cette rare et fine lignée des Sévigné et des Motteville ? » Nous ne demandons pas mieux que de le croire, comme le veut Sainte-Beuve et comme M. Gréard semble le très vivement désirer. Au surplus, il est bien vrai que si Mme de Rémusat appartient seulement à l'histoire de la société, nous devons faire effort pour qu'elle appartienne aussi à l'histoire de la littérature. Elle a cette justesse ornée, cette simplicité élégante et facile qui doivent être prisées toujours comme les qualités les plus françaises de pensée et de style, et qu'il faut donc vanter énormément chez ceux qui les possèdent par un don naturel, et qu'il faut proposer aux autres pour l'amour d'elles et quand même il est fort difficile à qui que ce soit de les acquérir....

Ah ! je comprends bien le goût de M. Gréard pour cette Claire, cette Clary de Rémusat, si passionnément raisonnable ! Il a pour elle la même tendresse qu'il exprima avec tant de bonheur pour Mme de Maintenon, Mme de Lambert, Mme d'Epinay, Mme Necker, Mme Roland, pour toutes les femmes qui ont réfléchi sur l'éducation des femmes, ou qui, sans y réfléchir autrement, ont fait à merveille l'éducation d'autres femmes.

Nous le savons, M. Octave Gréard est un moraliste aussi bien qu'un éducateur. Il est l'un parce qu'il est l'autre. Et ce qu'il chérit, que dis-je, ce qu'il chérit, ce qu'il idolâtre en Mme de Rémusat éducatrice ou, si vous y consentez, en Mme de Rémusat pédagogue, c'est Mme de Rémusat moraliste.

La morale de Mme de Rémusat, — M. Gréard le sait bien — est gracieuse, elle est de bonne humeur. Mme de Staël, fantaisiste magnifique, embarrassée de beaucoup d'idées, dédaignait le bonheur pris dans la morale. Mme de Rémusat s'afflige, elle s'indignerait même, si son affliction pouvait ne pas être souriante et bienveillante : « c'est un tort, » s'écrie cette mère de famille gentiment vertueuse. Elle croit, ainsi que Mme de Sévigné, qu'elle aime autant que M. Greard l'affectionne — (encore une piété commune qui devait approcher pour notre plaisir, en même temps que pour notre édification, M Gréard de Mme de Rémusat) — elle croit ainsi que Mme de Sévigné « qu'il faudrait toujours se tenir la morale sous le nez, comme du vinaigre, pour se fortifier. » Et moi je pense que cette comparaison est un peu désobligeante, ou ce zèle pour la morale et qu'une faiblesse abandonnée, pourvu que cet abandon soit sans malignité, vaudrait peut-être mieux que le geste et que le vinaigre sous le nez. Mais à vrai dire Mme de Rémusat use rarement de ce fortifiant indiscret. Elle fait de la morale une compagne aimable, ou comme une amie nécessaire, dont les exigences ne sont jamais pénibles.

Dissertant sur l'Education des Femmes — admirable matière à mettre en traités lourds d'idées, légers de style, — Mme de Rémusat analyse l'idée du devoir pour l'enfant, comme pour la mère, avec une émotion délicate. Rien, nous confie obligeamment M. Gréard, rien n'est plus éloigné de la discipline stoïcienne que sa gravité souriante. Et, en vérité, dans la longue étude de M. Gréard, la gravité de Claire de Rémusat est toute souriante ; mais est-ce le fait de Mme de Rémusat toute seule, ou n'est-ce pas un peu celui de M. Gréard qui est si sensible aux attraits même sévères de toutes les éducatrices dont notre société ou notre littérature s'enorgueillit, qu'il est toujours prêt à leur prêter, pour les rendre plus attrayantes encore, le concours de sa pensée et de son style polis ! A quoi bon discuter ? Retenons seulement que la morale de Mme de Rémusat est solide et qu'elle est aimable — ce n'est pas une raison pour quelle soit, en quelque sens que vous l'entendiez, une morale facile ! — mais c'est à cause d'elle que M. Gréard l'aime si indulgemment.

Car, doit-on le dire ? il me semble que M. Gréard témoigne de quelque complaisance pour son héroïne,

si disposée à écrire abondamment! Sainte-Beuve déjà lui avait consacré, non sans un peu d'embarras, une étude généreuse. Cette étude, M. Gréard la développe, la précise et la complète. Mme de Rémusat a bien de la chance.

Cette chance, assurément, elle la mérite. Mais il nous reste, à nous qui ne sommes pas entraînés à subir si pleinement sa séduction, il nous reste le sentiment que Mme de Rémusat a bien de la chance!

Et voyez comme ces amoureux érudits, dont le culte loyal entoure la bien disante Claire de Rémusat, se trahissent! M. Gréard reproche doucement à Sainte-Beuve d'avoir analysé avec trop de bonne volonté les romans de Mme de Rémusat!.. On le sait la mère de Charles de Rémusat ne se contentait point de lire les romans des autres. Elle en faisait. Elle l'avouait, elle avouait aussi que ce n'était point indispensable d'en faire

Péché avoué est à demi pardonné! Il l'est tout entier quand il s'agit d'un petit péché de Mme de Rémusat. Donc, elle écrivit des romans.

Claire et Julie!

Claire et Julie est une idylle, l'idylle de deux âmes sœurs séparées par la vie et aussi « par la cloison d'une chambre de couvent ». Un jeune homme de santé délicate, qui le soir exerce son talent sur la flûte; une jeune fille dont la grand'mère malade est tour à tour, suivant l'heure, agitée ou alarmée par les sons de l'instrument, et qui demande à un voisin inconnu de ménager le repos de la mourante et d'amuser sa veille; de là un échange de lettres, où ils répandent tous deux leurs sentiments, et qui, la grand'mère morte, s'achève dans l'expression d'une passion sans lendemain : ils s'éloignent inconnus l'un à l'autre!

Et les *Lettres Espagnoles!* Ah! elles ne sont ni plus ni moins que l'histoire d'un jeune Espagnol, don Alphonso d'Alovera, placé entre deux jeunes filles, dont il aime l'une, ce qui l'empêche d'aimer l'autre. Et vous devinez bien que son ambition lui conseillerait d'épouser justement celle qu'il n'aime pas... Peinture de la cour de Madrid, inspirée des souvenirs des Tuileries, « et les flots d'écriture coulent, coulent!»... Mais la lutte entre les deux sentiments qui se partagent belliqueusement, le cœur des héros est le fond du drame, quel drame!...

Puis, Mme de Rémusat écrit le *Moine*. Le sujet du *Moine* est l'amour d'un moine italien pour une pénitente. Et le moine, encore qu'il soit Italien, et qu'en Italie les pénitentes aient droit à une indulgence ou à des indulgences spéciales, ce moine nous inquiète...

C'est la passion que Mme de Rémusat se plaît à décrire, dans ses compositions romanesques... « Je me suis jetée à corps perdu dans la passion avec mon *Moine*, écrivait-elle de Lille à son fils, le 2 décembre 1817... » On pressent Sainte-Beuve et Beyle, *Joseph Delorme*, et le *Rouge et le Noir*, suggère M. Gréard avec une critique bien pénétrante... Mais Mme de Rémusat n'a pas encore fini d'écrire le *Moine* que déjà elle s'effraie : « Quand j'aurai fini ce bel œuvre, il y aura tant d'amour, de violence, de sacrilège peut-être en vérité, quoiqu'il soit fort dévot, que je ne pourrai le lire sans en rougir jusqu'au fond des yeux. » Eh! eh! voici reparaître en la romancière la moraliste, l'éducatrice! Ce sont la sagesse et la vertu qui parlent.

La générosité que M. Gréard reproche à Sainte-Beuve d'avoir marqué pour ces essais romanesques, ne peut-on point faire grief à M. Gréard de la marquer jusqu'à l'excès pour la correspondance de Mme de Rémusat. Non, non, nous ne découvrons point là une Sévigné nouvelle, ou bien nous en avons assez d'une. Et c'est pis.

Vous savez l'histoire de Claire Elisabeth Gravier de Vergennes, née à Paris, en 1780, mariée à 16 ans, par amour, à M. de Rémusat, ancien magistrat de cour souveraine. Elle connaît Joséphine de Beauharnais, par elle Bonaparte. En 1802, M. de Rémusat devient préfet du Palais du premier Consul, Mme de Rémusat, dame d'honneur de Joséphine. Un enfant est né qu'ils aiment et qu'ils élèvent avec ferveur et avec discipline. C'est Charles de Rémusat. Vicissitudes de l'existence! Changement de régime politique! Disgrâces des Rémusat; puis M. de Rémusat préfet de la Restauration, à Toulouse, à Lille... Les parents séparés de leur fils. Mme de Rémusat entretient avec lui une correspondance immense. Et je vois bien que M. Gréard en est charmé. Avec sa permission, j'aurai un enthousiasme moindre.

Il y a de tout dans cette correspondance maternelle, de tout, et par conséquent un grand nombre de qualités, de la sagesse, tant de sagesse, du badinage parmi des conseils, enfin le sourire de la raison, cela est vrai, avec des citations de Nicole et des appels à Mme de Sévigné. Et puissent toutes les mères de famille écrire de telles lettres à leurs enfants et même citer Nicole aisément. Mais quoi! on est trop souvent convié à se souvenir que la situation du mari était difficile entre tous ces régimes qui changeaient et ces politiques qui s'entrechoquaient et on réfléchit trop souvent que les bons conseils de prudence prodigués par la mère à son fils visent surtout à conserver dans le père un bon préfet à la France! Puis est-ce tout à fait notre faute si l'étalage de tant de sollicitude pour la formation intellectuelle et morale de celui qui devait être Charles de Rémusat ne nous transporte pas d'admiration et si la spirituelle dame d'honneur, avec qui Napoléon se plaisait à converser, si la fine observatrice dont Talley-

rand écrivait : « Je ne connais à personne une meilleure conversation » nous paraît en ses lettres de mère prévoyante une Sévigné bien bourgeoise et exagérément « province ».

Plaise à M. Gréard d'y consentir ! on aime surtout Mme de Résumat pour ses *Mémoires* piquants et désenchantés qu'on voudrait posséder totalement ! Et certes, nous ne pouvons pas refuser de nous plaire en sa compagnie pour son *Essai sur l'Éducation des Femmes*. Il fallait s'attendre à ce que M. Gréard, familier des éducatrices, discernât à merveille les mérites et les défauts de cette tentative d'éducation théorique et pratique.

Ici Mme de Rémusat se montre grave comme un doctrinaire... Mais comment ne pas l'admirer pour deux idées fortes et neuves, et l'une infiniment jolie, qu'elle répand en son ouvrage et qui l'illuminent tout entier !

D'abord elle est la première à deviner que les droits et les devoirs de la femme vont s'étendre et se multiplier avec les temps nouveaux. « Bien des femmes, écrivait-elle, regrettent l'ordonnance de la société et s'y croient autorisées parce que les privilèges accordés à certaines classes avaient du moins l'avantage de favoriser leur sexe. Ne cherchons point s'il n'y a pas trop peu de générosité à regretter un ordre de choses commode seulement pour un petit nombre, il vaut mieux croire que celles qui déplorent la mort du passé ont ignoré ses défauts. » C'est parce que Mme de Rémusat connaît le passé et l'injustice sociale qu'il consacre, que Mme de Rémusat rompt avec lui et veut par l'éducation empêcher le retour de son injustice.

La femme du XVIIIe siècle était restée telle que J.-J. Rousseau l'avait dépeinte et telle qu'en la dépeignant il avait contribué à la faire : « Une créature pour laquelle la vie n'était qu'une partie de plaisirs. » L'image de *Sophie* était demeurée dans tous les esprits et devant tous les yeux. Mme de Rémusat la connaissait bien, cette image, puisqu'elle avait vécu dans l'intimité attendrissante de Mme de Houdetot toute au souvenir de Jean-Jacques et qui écrivait avec une gaillardise du meilleur ton.

Jeune, j'aimai : ce temps de mon bel âge
Ce temps si court, l'amour seul le remplit.
Quand j'atteignis la saison d'être sage
Encore j'aimai, la raison me le dit.
Me voilà *vieux*, et le plaisir s'envole,
Mais le bonheur ne me quitte aujourd'hui,
Car j'aime encore et l'amour me console.
Rien n'aurait pu me consoler de lui !

Or, il appartenait à M. Gréard de le préciser avec son autorité d'historien de l'éducation des femmes françaises, nulle parmi les contemporaines de Mme de Rémusat, ni Mme de Genlis, ni Mme Campan, ni Mme Guizot, ni Mme Necker de Saussure, ni Mme de Staël elle-même à certains égards, n'ont prévu l'influence de 1789 sur la condition des femmes. Mais entre le cinquième livre de l'*Emile* et *L'Essai sur l'Éducation*, il semble qu'un siècle a passé, accomplissant son œuvre de renouvellement : « Les événements ont beaucoup travaillé pour les femmes, constate Mme de Rémusat. Il s'en faut que, depuis quarante ans, elles soient ce qu'ont été leurs devancières. » A l'éducation d'accomplir méthodiquement ce que préparent les circonstances, de se faire la collaboratrice des événements ! Ainsi Mme de Rémusat a prévu « la femme sociale ». Quel clairvoyant regard sur l'avenir — qui, cent ans écoulés, n'est pas encore devenu le présent ?

Et admirons cette surprenante psychologie d'une éducatrice aussi hardie qu'elle fut raisonnable, et qui voulut fonder toute l'éducation des femmes sur le sentiment de leur jeunesse et de leur beauté. « La loi irrévocable de la nature partage l'existence des femmes en deux périodes très distinctes et très inégales : « la jeunesse et la vieillesse. »

La vieillesse arrive tard pour les hommes, elle les dépouille lentement et ne touche qu'imperceptiblement à leurs intérêts, à leurs plaisirs. La jeunesse des femmes, au contraire, est courte. Convenons que rien ne remplace les biens et les avantages qui abandonnent une femme avec ses jeunes années. La déchéance est complète. Que sert d'avoir été jeune, quand on ne l'est plus ? « Il y a si peu de femmes, dit Mme de Lambert, dont le mérite dure plus que la beauté ! »

Les femmes ont le sentiment que leur jeunesse, leur beauté, sont périssables. Renée Vivien l'a chanté magnifiquement :

Tes cheveux aux blonds verts s'imprégnent d'émeraude
Sous le ciel pareil aux feuillages clairs,
L'odeur des pavots se répand et rôde
Ainsi qu'un soupir mourant dans les airs.
Les yeux attachés sur ton fin sourire
J'admire son art et sa cruauté
Mais la vision des ans me déchire
Et prophétiquement, je pleure ta beauté !
Puisque telle est la loi lamentable et stupide
Tu te flétriras un jour, ah ! mon Lys !
Et le déshonneur hideux de la ride
Marquera ton front de ce mot : Jadis !
Tes pas oublieront le rythme de l'onde
Ta chair sans désir, tes membres perclus
Ne frémiront plus dans l'ardeur profonde !
L'amour désenchanté ne te connaîtra plus...

Plus prévoyante que Renée Vivien, et certainement plus sage, Mme de Rémusat veut préparer les belles jeunes femmes pour le moment où elles ne seront plus ni jeunes ni belles.

« Que la jeune fille porte ses regards sur la suite de sa vie, sur cet avenir moins brillant qui, se décolorant peu à peu, doit la conduire par la vieillesse à cette fin de tous, cette fin, cette mort inévitable qui aura sa grandeur si elle conserve son espérance : voilà toute la vie

humaine qu'il faut apprendre sans cesse et de bonne heure à fondre avec la vie sociale! »

La beauté a de grands avantages, mais aussi de grandes obligations. Pourquoi user de dissimulation en élevant une belle fille? Elle saura tôt sa puissance par l'obéissance aisée que partout elle obtiendra. « Il est facile de taire la beauté, mais jusqu'ici on n'a pas trouvé le moyen de ne pas la voir ». « Cacher à une jolie personne la destinée qui l'attend serait élever un prince en lui dissimulant qu'il doit régner ».

Il ne s'agit point de faire humble une femme belle; la nature l'a dévouée à l'orgueil : « il faut s'en servir et l'appliquer bien ». D'autre part la beauté incline à l'égoïsme. Une jolie femme est ordinairement bienveillante, rarement elle est sensible. On est peu occupé des autres, quand il y a tant de plaisir à se contempler soi-même. On ne se hâte guère d'aimer, quand on est sûr de plaire.

Donc :

« Une morale sèche ne suffirait pas seule pour combattre ce penchant, et puisque, en telle occasion, il s'agit moins de détruire l'orgueil que de l'exploiter, ne craignons pas d'invoquer l'imagination.

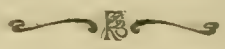
« Représentez vivement ce qu'il y a de noble et de charmant dans l'union de la beauté de l'âme avec celle des formes; dites que, dans le monde, l'envie s'obstine à les tenir toujours séparées. Exaltez le désir de réunir tous les mérites à la fois; passionnez votre fille de l'idée qu'elle est spécialement chargée de séduire au profit de la vertu; enfin par un mélange adroit de louanges et de conseils, de reproches et d'encouragements, détournez sa coquetterie, en excitant chez elle une tendance habituelle à la perfection. C'est ainsi qu'en lui préparant des succès moins dangereux, vous aurez mis en réserve des consolations pour le temps où cette beauté doit aussi disparaître, car cette déchéance, unie à celle de la jeunesse, double la perte et la douleur. »

Est-ce que ce système d'éducation fondé sur la culture morale de la beauté par la beauté serait d'application bien commode en nos lycées Fénélon, Racine ou Molière? Je ne sais. Mais il y a beaucoup de grâce sensée en ce précepte, imprévu pour nous, seulement parce que nous ne sommes pas habiles à pressentir toutes les ressources de la sagesse! Il me plairait qu'un jeune romancier, excellant à descendre dans les âmes féminines, méditât le chapitre XI de *l'Essai sur l'Éducation des Femmes* : *Observations préliminaires sur la Jeunesse, la Beauté et la Vieillesse des Femmes*, et que, éclairé par ce guide scrupuleux, il constituât le roman d'une « belle personne » comme disait Mme de Remusat...

Délicatesse sérieuse d'une éducatrice dont la bonne grâce nous en hante!

Il est bien heureux, que M. Gréard ait voulu, en racontant l'histoire de l'esprit et du cœur de Mme de Remusat ajouter un chapitre à l'Éducation des femmes par les femmes, compléter une galerie de tableaux, dont le peintre avait su nous gagner, autant que nous charmaient les modèles. Nous pouvons nous fier à M. Gréard, car il est un moraliste qui, décidément, sait faire aimer la morale.

J. Ernest-Charles.



LE RÉPERTOIRE A LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Lettre à M. Jules Claretie

Les commerçants sont des gens avisés. Personne ne le niera. Dans la lutte quotidienne où chacun d'eux combat à découvert, contre des ennemis nombreux, invisibles, inconnus pour la plupart, leur esprit décèle, quand il s'agit de gain, une subtilité, une adresse, un jugement qu'on ne rencontre pas aussi souvent chez les artistes et les savants en pareils cas. Il serait malséant d'affirmer que les commerçants ne témoignent des qualités plus haut énumérées que dans les affaires. On sait, depuis longtemps, que des commerçants se montrent artistes à l'occasion et qu'inversement, des artistes, non des moindres savent conclure, quand il en est besoin, des traités plus habiles que celui du pauvre Shylock.

Cette digression, Monsieur l'Administrateur, m'éloigne de mon sujet ou plutôt semble m'en éloigner. Prenez patience; la lettre que je vous adresse ne compte que trois pages à peine. Vous avez pardonné assez souvent trois actes à de malencontreux auteurs pour ne pas vous effrayer d'une simple lettre.

Je disais que les commerçants sont gens avisés. On s'en est aperçu l'année dernière. Plusieurs d'entre eux s'étaient émus de ce qu'au lendemain du grand Prix, Paris devenait désert — expression admirable dont voici la traduction : quand de 2.714.068 habitants, on en soustrait 10.000 à peine, il ne reste plus rien, le reste ne valant pas la peine d'être compté. Le départ de cette élite cause un réel tort au commerce français et parisien. Dans le but de retenir l'élite en question et de prolonger de quelques jours seulement la saison commerciale, les notables commerçants dressèrent, l'année dernière, un gigantesque plan de fêtes. M. Bouvard, sans qui Paris ne peut se mettre en fête, M. Bouvard consulté, promit son appui.

De concert avec lui, ils décidèrent d'accumuler dans la semaine qui suivrait le grand prix, tant de jouissances que Paris, à ce moment-là, se transformerait en un vrai pays de Cocagne. Kermesses aux Tuileries, fêtes nautiques sur la Seine, courses extraordinaires à Longchamp, représentations en plein air, rien ne devait manquer au programme. Mais au

dernier moment, en mai 1903, les auteurs de ces différents projets s'avisèrent que le temps leur manquait pour faire grand, incomparable, inouï, jamais vu; ils décidèrent alors d'un commun accord, de remettre l'exécution de leurs gigantesques projets au mois de juin prochain. Donc, l'année prochaine à la fin de juin ou plutôt au commencement de juillet, pour assurer un écoulement un peu plus long à leurs produits, les commerçants parisiens n'hésiteront pas à mettre Paris sens dessus-dessous, et à lui refuser la paix et le calme dont il jouit d'ordinaire à cette époque de l'année.

Qui peut les blâmer? Moi, je les admire. J'oubliais de dire qu'ils ont tellement foi dans leur énergie, dans la vertu de leur imagination, qu'ils ne doutent nullement du succès. Et ce n'est pas un cycle de fêtes isolées qu'ils veulent instaurer, mais bien un cycle annuel. De là, pour eux, la nécessité de frapper un grand coup dès leur début.

Loin de moi, la pensée de vouloir diminuer le rôle du commerce et du négoce dans la vie moderne en général et dans notre patrie en particulier; cependant je puis bien faire remarquer que le commerce n'est qu'une des faces, un des rayons de l'attraction que Paris et la France exercent sur le monde. Notre puissance militaire est discutée, sinon dépassée; notre science et notre industrie connaissent d'heureux rivaux. Seuls, notre étoile littéraire, notre génie national, demeurent au premier rang. Sur ce point il ne peut y avoir de discussion. Pour aider au rayonnement de cet esprit, est-ce que nous ne pourrions pas faire, en sa faveur, ce que nos commerçants font pour leur négoce?

Les hommes agissent au point de vue intellectuel comme ils agissent au point de vue religieux. De même qu'ils synthétisent toute la force, toute la vie et tout le mystère enclos dans l'univers en la personne d'un Dieu unique, de même chaque nation tend à ramasser, à enfermer, à exprimer toute la vigueur de son génie, toute la pensée éparse au cours de ses différentes époques, de ses évolutions successives, sous un seul nom, dans un seul homme. Shakespeare incarne le génie de l'Angleterre, Gœthe, celui de l'Allemagne, Dante, celui de l'Italie. Chaque peuple a pris soin de signifier son choix, sa volonté, son élection. Il y a en Allemagne un *Gœthe Verein*. Quand la fameuse « lex Heinze » a menacé l'art et la littérature allemands de l'intervention brutale et peu éclairée d'un Schutzmann, un Gœthebund s'est formé, à Berlin même, pour protester contre un décret pareil d'après lequel une simple brute aurait assumé le droit abusif de faire enlever de la montre d'un libraire la photographie de la Vénus de Milo comme attentatoire aux bonnes mœurs et au respect dû à la jeunesse. On sait les honneurs rendus au grand Will de l'autre côté du détroit. Quant à la Ligue de Dante, il ne faut pas avoir séjourné longtemps en Italie pour connaître sa puissance, les progrès rapides qu'elle a réalisés, les espoirs qu'elle nourrit. J'ai passé huit jours à Rome, en mai dernier. J'y ai vu annoncer successivement trois lectures commentées de la *Divine Comédie*.

Bien mieux, la statue de Dante s'érige à Trieste. Celle de Shakespeare se dresse en plein Paris élégant, sur un terre-plein du Boulevard Haussmann, je le constate sans m'en plaindre, et Gœthe dominera bientôt la ville éternelle des hauteurs du Pincio. N'est-ce pas vous, Monsieur l'Administrateur, qui avez récemment signalé, dans le *Journal*, la portée de ce fait significatif?

Or, si Gœthe incarne l'esprit ou mieux, le génie allemand, Shakespeare, le génie anglais, Dante, le génie italien, n'est-ce pas à Molière que revient le droit de synthétiser notre génie gaulois, fait de bon sens, de saine gaieté, de mesure et de sobriété? Que faisons-nous pour Molière? Rien, ou presque rien, en vérité. Nous le jouons de temps à autre, il est vrai, mais son culte reste intérieur, domestique et scolaire. A mon sens, il n'est pas assez national et il ne s'affirme pas assez publiquement. Pourquoi ne profiterions-nous pas de l'exemple donné par les commerçants bien avisés en instituant à côté de leur cycle de fêtes, un cycle des principales pièces de notre grand auteur comique.

Si je vous adresse cette lettre, Monsieur l'Administrateur, c'est qu'un pareil projet ne peut et ne doit réussir que par vous. C'est à la Maison de Molière qu'il appartient de présider au culte de son fondateur et c'est seulement parmi les comédiens de la Maison qu'on peut recruter des interprètes convenables de l'œuvre du Maître. Le jour où la Comédie Française disparaîtrait, c'en serait fait de la représentation réelle des Comédies du maître et de la tradition qui les protège encore.

Donc, c'est au Théâtre-Français et à vous-même, monsieur l'Administrateur, que revient le soin d'instituer en l'honneur de Molière le cycle dont je vous parle et à l'établissement duquel les esprits désintéressés pourront trouver de notables avantages. Cette tentative donnerait certainement satisfaction à ceux qui reprochent au Théâtre-Français d'oublier ses origines et son but. Ils n'ont pas tout à fait tort: Ils n'ont pas tout à fait raison. Le Théâtre-Français, pris entre certaines nécessités dont il doit tenir compte, entre certains intérêts qu'il ne peut sacrifier, désireux d'éviter le retour de certaines périodes difficiles où il faillit disparaître, néglige plus souvent qu'il ne faudrait l'ancien répertoire qui ne fait pas assez d'argent? Il y a plus de quarante années qu'on n'a pas donné à la scène *Don Juan* ou *le Festin de Pierre*. Combien y a-t-il de temps que

nous n'avons pas revu Mounet-Sully dans Amphytrion où sa grâce et sa noblesse firent merveille. Combien de fois la Comédie Française a-t-elle représenté l'*Avare* et *le Malade imaginaire*. Moins souvent peut-être que le *Lessing Theater* à Berlin. Et s'il fallait qu'un étranger jugeât du génie de Molière et du cas que nous faisons de ses productions par la fidélité et la fréquence des représentations que nous en donnons, ne s'exposerait-il pas à porter des jugements qui nous sembleraient étranges autant qu'injustes. Pourtant si Molière ne trouve pas place au Théâtre-Français, où ira-t-il se réfugier ?

D'autre part, un tel cycle offrirait aux étrangers et aux habitants du reste de la France cet attrait immense de leur présenter, en un espace de temps relativement restreint, une huitaine de jours ou une dizaine de jours au plus, une vue d'ensemble suffisante sur l'œuvre de notre grand poète national. Le mois de juillet est précisément celui où nombre de professeurs, nombre d'étudiants étrangers venus d'Europe et d'Amérique profitent de l'époque des vacances pour venir se perfectionner à Paris dans la connaissance de notre littérature et dans le parler de notre langue. Quelques associations bien inspirées ont fondé des cours qui répondaient aux besoins de ces visiteurs. L'Alliance Française qu'on trouve toujours au premier rang quand il s'agit de la propagation de notre langue a vu monter son chiffre d'auditeurs de 50 à 700 en l'espace de huit ou neuf ans, parmi lesquels au premier rang 213 Allemands. La Guilde autrefois franco-anglaise, maintenant internationale compte 350 à 400 auditeurs. La province fait concurrence à Paris. Les cours de vacances de Grenoble fondés par Marcel Raymond, réunissent près de 450 auditeurs. Viennent ensuite Caen et Nancy. Or les étrangers, qui suivent des cours à Paris constituent la très faible partie de ceux qui y séjournent. Voilà un public indiqué par les circonstances : je suis même persuadé qu'en certaines contrées, la Prusse et tels autres Etats de l'Allemagne, le ministère de l'Instruction affecterait des bourses aux élèves pour leur faciliter le voyage. Riches en dons et en fondations, les Universités américaines, d'un esprit si actuel et si pratique, n'hésiteront pas à nous envoyer leurs étudiants. Et si cela ne suffit pas pour vous décider, je vous rappellerai que l'année dernière le *Prinz-Regent Theater* de Munich, pour susciter une concurrence à Bayreuth, a fait apposer sur les murs de Paris, où je les ai vues, des affiches où il annonçait un cycle de représentations wagnériennes, la place coûtait 20 marks, 25 francs, pour une seule représentation. Or Molière, n'en doutez pas, offre au moins autant d'intérêt pour les Allemands que Wagner pour les Français.

Ce n'est pas tout. Mieux que personne, monsieur l'Administrateur, vous savez que la préparation du Conservatoire est insuffisante pour les jeunes comédiens. Le grand nombre des élèves, le peu d'heures de classes par semaine, rendent cette préparation presque illusoire. En comptant largement, on peut estimer que chaque élève, homme ou femme, étudie quatre scènes, classiques ou non, par an. En trois années d'études, cela fait au plus douze scènes par élève. L'établissement d'un tel cycle permettrait aux débutants engagés à la Comédie, après un passage au Conservatoire plus ou moins court, de poursuivre d'utiles études, de s'aguerrir dans leur art difficile par l'interprétation directe du répertoire le plus varié, le plus difficile qui existe au théâtre. Ils y gagneraient une souplesse, une virtuosité et une autorité que l'on acquiert difficilement dans l'exercice journalier des rôles modernes.

Enfin, on peut espérer que les dilettantes d'ici, étudiants, amateurs de théâtre, dont la race tend malheureusement à disparaître, lettrés dont le nombre augmente tous les jours, tiendront à honneur de suivre ce cycle d'un attrait unique avec autant d'empressement que les étrangers. Sans vouloir faire tort à l'enseignement de nos professeurs de lycées, on peut bien émettre la pensée que l'audition de Silvain dans *Tartufe* constitue pour les élèves qui font leurs humanités un commentaire qui en vaut bien d'autres et une préparation aussi réelle qu'intéressante aux examens de lettres.

Je ne sais pas si dans une telle entreprise, on doit uniquement considérer le but pécuniaire. La Comédie peut et doit y trouver des avantages matériels. Mais dût-elle n'en pas trouver, elle a le devoir de tenter un effort en l'honneur du Maître de qui elle tient son origine et sa grandeur. Molière a beaucoup fait pour les siens : il leur appartient maintenant de se montrer reconnaissants.

Une dernière remarque qui viendra à l'appui de cette proposition. Le répertoire classique qui ne fait pas de recettes en hiver retrouve par un phénomène curieux une attraction nouvelle aux approches de la Canicule. *L'Enigme* et *Blanchette* réunis en spectacles à ce moment tombent au-dessous de la moyenne des recettes et *Tartufe* atteint le cours des spectacles modernes les plus actuels, et les plus suivis. A vous, monsieur l'Administrateur, de concilier les exigences matérielles indépendantes de la prospérité d'une institution au maintien de laquelle nous sommes tous intéressés les difficultés d'interprétation, suscitées par un effort aussi grand dans un espace de temps si restreint ; les désirs des auteurs modernes qui trouvent que Molière, même mort, tient beaucoup trop de place dans sa propre Maison, et les aspirations des spectateurs très nombreux encore qui conservent le culte de notre poésie nationale et de ses monuments les plus précieux.

RENÉ DELBOST.

Paris. — Typ. A. DAVY Imp. des *Deux Revues*, 52, rue Madame. *Le Propriétaire-Gérant* : FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 24 — 4e SÉRIE — TOME XX — 12 DÉCEMBRE 1903

L'OASIS

Pièce en cinq actes

PERSONNAGES :

MOHAMED BEN MOKTAR, chef des Hanou Séround.
SIDI ALI, Iman.
RAMAM, chef des Ouled-Sédeur.
ABDIAS, marchand israélite.
KADDOUR, berger soudanais.
SALEM, serviteur de Mohamed.
MELBROUCK, chef de ksour.
TAIEB, armurier.
LE COMMANDANT.
LE LIEUTENANT.
YOUSSEF.
ABDALLAH.
HASSEM.
MARIE, dite MERYEM.
MAÏMA, négresse esclave.
MÈRE DOMINIQUE.
STÉPHANIE.
MARTHE.
ZARA.
NIRSSÉ.
FÉTLI.

REPRÉSENTANTS DE DIVERSES PEUPLADES NORD-SOUDANAISES, BERBÈRES ET ARABES, BRUNES PLUTOT QUE NOIRES, GUERRIERS, ESCLAVES, FEMMES, SOLDATS EUROPÉENS.

Les scènes se passent en un point indéterminé du Soudan

ACTE PREMIER

Sur le fond éclatant du désert roux et du ciel, l'Oasis verdoyante resplendit au soleil qui décroit. D'un mur, soutenant à droite une terrasse, jaillit un filet d'eau qu'une jeune fille, Zara, reçoit dans sa cruche. La source, plus loin, se rassemble en un bassin où des esclaves viennent emplir des outres : puis, ruisseau, elle descend et va se perdre dans les sables. Tout autour de la source et le long du ruisseau croissent l'herbe, les joncs, les plantes nerveuses des tropiques et les très hauts dattiers.

Sur la terrasse, à droite, s'élève un marabout, petite Kouba, toute blanche. Du seuil, d'ou on domine le désert, deux guetteurs accroupis, le long fusil entre les genoux, surveillent l'horizon. Au bord de la terrasse se tient un groupe de chefs soudanais couverts de poussière, les vêtements en lambeaux, harassés de fatigue, les uns accroupis, les autres appuyés contre les murs en terre de masures soudanaises.

En avant, à droite, une de ces maisons, bien cubique et mieux construite que les autres, présente de biais son entrée fermée par un large rideau de laine à dessins capricieux; c'est la demeure d'Abdias.

A gauche, en arrière d'un bouquet de palmiers, est une autre masure plus humble, de même construction, également vue de biais. Devant la porte, une toile tendue sur deux baguettes forme un auvent; et, dans l'ombre, sur une petite enclume, l'armurier Taïeb, accroupi, redresse des lames de sabre. Le berger Kaddour, drapé dans son burnous, adossé contre la maison et les mains jointes sur son bâton, le regarde. Plus loin, une seconde masure, séparée de la première, par le débouché d'une rue; une autre encore, plus basse, sur la pente qui conduit au désert; puis on n'aperçoit plus que le sommet des tentes d'un campement et... le désert.

Un porteur d'outre se lève et s'éloigne par la rue de gauche Aussitôt, grand tumulte de cris parmi les esclaves qui attendent leur tour.

LES ESCLAVES. — A moi ! à moi ! — Pas à toi, à moi ! — Va-t'en ! — A moi ! — A Sabéki ! — A Touloko ! — A moi ! (Un d'eux prend la place ; ils se taisent).

KADDOUR (à Taïeb). — Les autres étaient du pays des lacs, ceux-ci viennent du Nil ; reconnais-tu leur voix ?.... Il y en a de toutes les tribus et de toutes les familles !... On dirait qu'un vent d'orage a passé

sur le Soudan et que tous les oiseaux du désert se sont rabattus, pêle-mêle, sur l'Oasis !

Un autre porteur s'éloigne; nouveaux cris plus violents que les premiers. Ils en viennent aux coups.

LES ESCLAVES. — A moi, c'est à moi ! — A Sabeki ! — Pas Sabeki Touloko ! — A moi Achmet ! — Non ! A moi ! à moi !

RAMAM (un des chefs se lève, sort du groupe et s'avance furieux vers les esclaves). — Cessez d'aboyer, chiens ! fils de chiens ! ou gare la courbache ! (Ils se taisent. — — Ramam aperçoit alors la jeune fille dont la cruche est pleine depuis longtemps et qui regarde les esclaves tout en prêtant l'oreille à ce que disent les chefs) Et toi ? que fais-tu là, juive ?... Tu écoutes, tu espionnes ?... Prends garde que nos paroles ne rencontrent tes oreilles, car ce seraient les dernières que tu entendrais !

ZARA (sans s'émouvoir, prend sa cruche). — Je ne suis pas une espionne, je suis fille d'Abdias, le marchand, là. (Elle indique la maison de droite). Si tu veux, il te vendra de la poudre et des armes...

RAMAM. — Il ne me vendra rien, parce qu'il n'a plus rien à lui, pas même la vie !... Tout ce qui est ici appartient à notre maître Sidi Ali, le grand Iman, le saint des saints.

ZARA (fait quelques pas). — Ton maître alors est un pillard ! Et les chrétiens ont bien raison de le combattre, de vouloir en débarrasser la terre !

RAMAM (menaçant). — C'est de toi et de ta race que nous purgerons l'Islam, vipère à tête de colombe !

ZARA (sourit et s'éloigne). — Bah ! tu n'es pas si méchant !

RAMAM (secouant la tête). — Prends garde ! (Zara se dirige vers sa maison, Ramam retourne vers les chefs).

TAÏEB (qui a interrompu son travail, à Kaddour ironiquement). — Est-ce ton élève, ton disciple, Mohamed-ben-Moktar, celui-ci ?

KADDOUR (montrant Mohamed). — Non, Mohamed, c'est celui qui est adossé au mur ; celui-ci c'est Ramam.

TAÏEB. — Oui, Ramam le pillard (appelant) Zara ? (La jeune fille se dirige vers Taïeb, mais au même moment Abdias paraît sur le pas de sa porte et l'appelle).

ABDIAS. — Zara ?... Zara ?... viens ici ? (Zara s'arrête à mi-chemin, Abdias avance et à mi-voix). Tu as entendu ce qu'ils disaient ? (Zara fait signe que oui, Taïeb se lève et s'approche d'elle, Kaddour aussi).

ZARA (après avoir jeté un regard du côté des chefs). — Ils disent que, de l'autre côté des sables, plus de cent mille croyants sont tombés sous les balles des Européens ! Leurs femmes et leurs enfants sont tous morts de faim ou de fatigue, et le champ où paissent les vautours blancs s'étend à perte de vue !

(Les derniers porteurs d'outre quittent la fontaine).

ABDIAS (après un silence inquiet). — Vont-ils bientôt s'en aller ?

ZARA. — Je ne sais pas, ils disent que la guerre est finie !

KADDOUR (à Taïeb). — Tu entends, armurier, tu n'as plus qu'à te croiser les bras ; on ne se bat plus !

TAÏEB (secouant la tête). — La guerre n'est pas finie tant que le prophète est vaincu !

ZARA (vivement). — C'est Sidi-Ali, lui-même, paraît-il, qui ne veut plus qu'on se batte. Il dit qu'il n'a plus assez de soldats et que ceux qui lui restent, incapables de retraverser le désert, n'effrayeraient pas un troupeau de gazelles.

ABDIAS (inquiet). — Et sais-tu ce qu'ils vont faire ?

ZARA. — Ils vont s'établir ici.

ABDIAS. — Ici ?... Tu es sûre ? Ces brigands vont s'établir ici !... Tu est sûre ? (Un des guetteurs s'est levé et rapproché des chefs, lesquels se lèvent à leur tour et descendent effrayés). Qu'y a-t-il ? (Il tire sa fille à lui. On entend un bruit de voix et d'instruments de musiques barbares, du côté de la rue).

KADDOUR (voyant l'autre guetteur hisser sur la Kouba l'étendard vert). — C'est lui !

ABDIAS. — Qui lui ?

TAÏEB. — Le saint des saints, Sidi-Ali, parbleu ! le grand Iman.

ABDIAS (poussant Zara). — Rentre à la maison !... rentrons vite et mettons tout en sûreté. (Il la force à rentrer).

LES GUETTEURS (tournés vers le campement poussent des appels prolongés). — Allah !... ah ! — Allah... ah ! Allah... ah !

Taïeb suivi de Kaddour revient, près de sa boutique ; les chefs s'avancent vers l'entrée de la rue).

KADDOUR (à Taïeb). — Le vois-tu, maintenant, Mohamed ben Moktar ; c'est celui qui marche en tête !

(Sidi Ali paraît seul, venant de la rue. Mohamed touche le bas de la robe du saint et porte ensuite la main à ses lèvres et sur son cœur. Les autres, Ramam, Melbrouck, Hassem, etc., viennent ensuite et font le même salut).

MOHAMED. — Que Dieu prolonge tes jours, Sidi Ali !

RAMAM. — Qu'il accomplisse tes désirs !

MELBROUCK. — Qu'il te donne toutes espèces de biens et le plus précieux de tous, la sagesse !

(Salem, entré à la suite de Sidi Ali, vient près de Taïeb et Kaddour. — Les chefs entourent Sidi Ali).

SIDI ALI. — Que Dieu nous accorde sa miséricorde ; et, au moment de prendre la décision solennelle, qu'il nous éclaire sur ses desseins. (A Mohamed) Nos prévisions se sont-elles réalisées, Mohamed ?

MOHAMED. — Les guetteurs n'ont rien aperçu du côté du désert, si loin que leurs regards puissent parvenir ; l'empire de la mort nous sépare des Européens !

RAMAM (vivement). — Le désert sépare de l'ennemi ceux seulement qui n'ont plus le courage de combattre !

MOHAMED (riposte). — Moi ? Je ne veux plus combattre... Moi ?

SIDI ALI (arrêtant Mohamed et s'adressant à Ramam). —

Tu ne peux, Ramam, mettre en doute le courage de Mohamed. Mais, si on l'a justement surnommé le Fougueux, on l'appelle aussi le Sage ; ne l'oublie pas.

RAMAM (rageur). — Le prophète, qui fut le sage des sages, ne parla jamais de cesser la lutte !

SIDI ALI (sévère à Ramam). — Renonce-t-on à marcher parce que l'on se repose un instant ?

RAMAM (énergique). — On se repose, lorsqu'on est vainqueur !...Ecoute, père, Dieu peut-il ce qu'il veut?

SIDI ALI (indigné). — Tu le demandes !

RAMAM. — Veut-il le triomphe des croyants ?

SIDI ALI. — Il ne t'est pas permis d'en douter !

RAMAM. — Eh bien! à quoi bon tant discuter ; marchons !

SIDI ALI (aux chefs). — Est-ce votre avis ?

LES CHEFS. — Oui ! Oui ! Oui !

MOHAMED (qui n'a rien dit à Sidi Ali). — Et le tien, père ?

SIDI ALI (lentement). — Je me dis que nous avons lancé déjà, de nombreux croyants, de vrais et bons croyants, contre les canons et les fusils, qu'ils sont tombés ; et que, si nous lançons encore ceux qui restent, nous serons exterminés !

RAMAM (vivement). — Gloire à Dieu, si telle est sa volonté !

SIDI ALI. — La volonté de Dieu a été que nous subissions la défaite pour éprouver notre foi. S'il a permis que nous échappions à l'ennemi et traversions le désert, c'est qu'il ne nous a pas reconnus dignes d'entrer dans sa joie, qu'il nous condamne encore à subir les misères de cette vie, et nous ordonne formellement de guérir nos blessures, de préparer des troupes fraîches pour assurer le triomphe définitif de la foi ! (Sévèrement). Il faut savoir déposer les armes comme les prendre, quand Dieu veut !

MELBROUCK (au milieu du silence). — Selon toi, alors, que faudrait-il faire ?

SIDI ALI (s'avance). — Je me rappelle avoir vu autrefois dans ces oasis, des sources nombreuses, des pâturages immenses, des terres couvertes de riches moissons ; nous pourrons, s'il plaît à Dieu, nous y refaire une armée.

MOHAMED (tristement). — Ceux qui s'abreuvaient aux sources et ceux qui gardaient les troupeaux des pâturages, sont partis avec nous pour la guerre sainte et ne sont pas revenus ! Les moutons se sont dispersés et le sol non labouré est redevenu stérile !

RAMAM (montrant Taïeb avec dédain). — Il reste quelques artisans, des enfants, des femmes ! Le pays est devenu si pauvre que les caravanes n'y passent plus !

SIDI ALI (avec autorité). — Le pays se repeuplera et les caravanes reviendront, si Dieu veut ! (à Taïeb). Toi armurier cesse de frapper le fer des sabres, prépare des socs de charrue. (Se tournant vers les chefs). Quand Dieu permet que la terre détruise les hommes, c'est pour qu'il en renaisse d'elle de plus vertueux et de plus purs. Du sein de cette terre fécondée par vous naîtra la génération bénie qui mettra en fuite les ennemis de la foi et délivrera l'Islam ! (Revenu au milieu). Chefs, que vos tribus décimées et vos goums errants cessent de courir le désert, à l'aventure, ennemis les uns pour les autres, abusés par les mirages de l'orgueil et avides de proies immédiates. Que tous les croyants se réunissent en un seul peuple sur cette terre inaccessible aux Européens, que, par le travail de leurs mains, ils la fassent leur terre, qu'ils s'y fixent, s'y attachent, y créent des familles ; et, lorsque viendra l'heure de Dieu, ils seront prêts, eux, leurs enfants et leurs petits enfants, à la défendre avec l'audace de la panthère et l'acharnement du lion ! (Les chefs restent silencieux, Kaddour parle bas à Taïeb. Salem contient la foule).

RAMAM (dépité). — Nous ne sommes ni des laboureurs, ni des pasteurs !

SIDI ALI. — Vous le deviendrez.

RAMAM. — Mieux vaut alors combattre et mourir !

SIDI ALI. — Ne considère pas, Ramam, ta seule satisfaction qui serait te venger, te battre encore et mourir ; considère ce que Dieu attend de toi, de vous tous !... Vous n'existez que par lui et pour lui, vous devez être les instruments passifs de sa volonté ; ne l'oubliez pas !

MELBROUCK (timidement). — Mais, père, le maniement de la charrue nous fera oublier celui des armes ?

SIDI ALI (triste). — Qui sait, si vous aurez jamais à vous servir des armes !

RAMAM (et les chefs protestent). — Nous sommes soldats !

SIDI ALI (sévère). — Vous êtes des vaincus, démoralisés par la défaite ; il faut à Dieu des troupes jeunes et vierges, des troupes confiantes en lui et en elles, qu'entraînera la certitude des victoires futures ! (Il marche vers la borne à l'extrémité du mur de la terrasse).

RAMAM. — Où les trouveras-tu ?

SIDI ALI. — Des troncs brisés jaillissent les pousses indomptables : de vous naîtra la génération victorieuse.

MELBROUCK. — Mais il faudra des années et des années !

SIDI ALI (assis sur la borne). — Les années ne comptent pas plus que les hommes, dans l'œuvre de Dieu. Si vous n'êtes pas assez purifiés pour voir le jour de la délivrance, vos enfants peut être le verront, ou ceux qui naîtront de vos enfants. (Se tournant vers Mohamed debout à côté de lui). Tu ne dis rien, Mohamed ? Hésiterais tu, toi aussi ? Voyons, parle, toi qui connais les Écritures, dis-leur ce que la sagesse t'inspire.

MOHAMED (avec dépit). — La sagesse m'enseigne qu'avant d'être maître de l'air, l'aigle apprend à être maître de ses ailes et qu'avant de triompher des autres, il faut triompher de nos colères et de nos haines.

KADDOUR (à part). — Bien, mon fils!

RAMAM (à Mohamed). — Tu es d'avis aussi que nous devons nous emprisonner dans ces oasis, et y préparer la gloire, pour ceux qui viendront après nous et que nous ne connaîtrons même pas!

MOHAMED (à Ramam). — Tu travailles bien toute ta vie pour le paradis sans le connaître?

RAMAM. — J'ai la parole du prophète! Du prophète qui a dit : « « Dieu rend invincibles ceux qui croient en lui. » Ne sommes-nous pas tous bons croyants?... Demande d'ailleurs, si tu veux à nos hommes, réunis là-bas dans la plaine attendant la décision suprême, s'ils préfèrent devenir laboureurs ou rester soldats. Tu verras ce qu'ils te répondront!

MOHAMED. — Je sais, qu'il y a parmi eux des maraudeurs et des pillards, ne demandant qu'à reprendre les armes, non dans le but de combattre, mais pour aller rançonner les caravanes. Je sais, qu'il y a aussi des hommes justes et de bonne volonté, exténués de privations et de fatigues, qui tomberaient dans les sables avant d'avoir traversé le désert; et qu'il serait impie, qu'il serait criminel de les y conduire, malgré le désir que nous puissions en avoir tous, eux et nous! (Abdias paraît sur le pas de sa porte).

SIDI ALI (se levant pour profiter de l'appui de Mohamed). — Chefs! Voulez-vous subir, vous, vos enfants et ceux qui naîtront d'eux, sur vos terres colonisées par les Européens, un esclavage, mille fois plus dur que celui de vos esclaves?

LES CHEFS. — Non! — Non! — Non! — Non!

SIDI ALI. — En ce cas, ne risquez pas une lutte inégale. Obéissez aux ordres évidents de Dieu, établissez-vous solidement ici. Soyez pour l'envahisseur comme une barrière infranchissable que nous pousserons peu à peu au Nord, jusqu'à la mer!

LES CHEFS. — Oui! — Oui!

MELBROUCK (s'avançant). — Père, nous voulons bien obéir; mais, comment nous établir ici, puisque nous n'avons rien et que les gens qui habitent ces ksours sont aussi pauvres que nous?

SIDI ALI. — Partagez équitablement entre les hommes de vos tribus, les terres incultes et abandonnées aujourd'hui, mais qui sont de bonnes terres. Ils les ensemenceront, et sur chacune, ils édifieront, à la place de la tente, la maison de terre qui abritera désormais la famille.

RAMAM (qui s'est éloigné). — Et, où prendront-ils les semences?

SIDI ALI (qui a aperçu Abdias). — Il se trouvera bien ici, pour vous en vendre, quelque juif que vous payerez après la récolte, quand vous aurez prélevé tout ce qu'il faudra pour chaque famille.

RAMAM (ironiquement). — Que parles-tu de famille! alors que tous les nôtres ont laissé là-bas, dans les sables, les cadavres de leurs enfants et de leurs femmes!

SIDI ALI (sévère). — J'en parle, Ramam, parce que Dieu qui fera fructifier votre grain, veut aussi que votre race fructifie. Les veuves, les femmes divorcées, les filles parvenues à la nubilité sont des champs improductifs que vous devez aussi vous partager. Les femmes stériles répudiées passeront à de nouveaux maris pour chercher à vaincre leur stérilité, et les esclaves seront mères comme les femmes libres : car, il faut que vous ensemenciez beaucoup d'hommes pour le jour de la grande moisson de soldats!

MOHAMED (doucement). — Mais, père, parmi les femmes réfugiées dans cette oasis, il y a des schismatiques, des juives, même des chrétiennes.

SIDI ALI. — Saïda, la femme du prophète, n'était-elle pas juive?... Que lui dit le prophète de répondre à ceux qui le lui reprocheraient : « Aaron est mon père, Moïse est mon oncle et Mahomet mon époux! » (aux chefs). Quand le laboureur jette le grain dans le sillon, demande-t-il à la terre si elle a été apportée par le vent du désert ou abandonnée par les eaux?

Il lui demande d'être la fidèle gardienne du dépôt qu'il lui confie et d'être féconde. Quelle que soit la terre, l'orge produit l'orge, le mil produit le mil; que vos épouses soient juives, schismatiques ou chrétiennes, esclaves ou libres, vos enfants seront-ils moins bons musulmans?

MELBROUCK ET LES CHEFS (tandis que Ramam s'éloigne). — Non! — Non! Ce seront comme nous de fidèles croyants.

SIDI ALI. — Alors, n'hésitez plus et suivez la voie de Dieu. Certes, j'admire le courage et l'ardeur indomptable de ceux d'entre nous que leur foi pousse à combattre quand même; mais les vrais croyants doivent être semblables aux grains de sable emportés par le vent du désert. Quand un rocher se dresse devant eux, ils ne vont pas s'y briser, ils s'arrêtent, s'accumulent, s'amoncellent jusqu'à ce que ceux qui viennent après puissent franchir le rocher; notre devoir, à nous, aujourd'hui est de nous arrêter. Et, Ramam, comme Mohamed ben Moktar le Fougueux, comme Melbrouck, comme vous tous, comprendra que l'heure du recueillement et de la prière est venue.

TOUS LES CHEFS (moins Ramam). — Oui! — Oui! — Oui!

SIDI ALI (à Ramam). — Est-ce ton avis aussi, à toi, Ramam?

RAMAM (amer). Devant ta sagesse, père, je m'incline, mais à regret!

SIDI ALI (à Ramam). — Va, les jours reviendront peut-être bientôt où il faudra prouver la vigueur de ton bras; sois patient! (aux chefs). Etes-vous tous bien résignés à la nouvelle vie?

LES CHEFS. — Oui! Oui! — Tous! — Nous l'acceptons!

SIDI ALI. — Alors, du haut de la terrasse sacrée, je puis faire connaître à vos peuples votre décision?

LES CHEFS. — Oui! Oui! Oui!

SIDI ALI. — Vous êtes de bons musulmans! (Il se dirige vers la terrasse suivi des chefs; la foule qui est entrée par la rue pousse des cris).

LA FOULE. — L'Iman?... L'Iman? Gloire à Sidi Ali! — Gloire au saint des saints! — Gloire à Mohamed ben Moktar! A Ramam! — A Melbrouck! — A Mohamed.

MOHAMED (se retourne et vient à Salem, lui montrant la foule). — Empêche-les de monter là! Qu'ils aillent près de leurs tentes, ils entendront la parole de l'Imam.

SALEM (pousse la foule en indiquant la plaine). — Allez! Va là-bas! Va là-bas! Descends sur la place; va là-bas! (La foule se disperse rapidement).

LES GUETTEURS (dès qu'ils voient s'avancer Sidi Ali crient.) — Alla, ah! — Alla, ah! (Ils prolongent le dernier ah en long decrescendo. Les acclamations de la foule leur répondent et la rumeur continue dans l'Oasis).

TAÏEB (à Kaddour). — Que vais-je devenir, moi, avec tous ces sabres, si l'on ne se bat plus?

KADDOUR. — Que va devenir le courage de Ramam?

TAÏEB. — Lui au moins aura des terres!

KADDOUR (montrant les sabres). — De tes sabres tu feras des faucilles!

TAÏEB. — Mais, Kaddour, comprends... (Sidi Ali arrivé au bord de la terrasse, a levé les bras au ciel. Aussitôt se produit un silence absolu qui interrompt Taïeb. — Abdias s'est avancé timidement vers la terrasse. Zara est sortie de la maison).

SIDI ALI. — Au nom du Dieu clément et miséricordieux, que la tranquillité descende dans vos cœurs! (Se tournant à gauche). A vous survivants de ces ksours, j'annonce la fin des jours d'abandon et de misère. (Se tournant à droite et avançant derrière la mosquée). A vous qui, après le combat, de tous les points de l'horizon êtes venus vous réfugier ici, j apporte les paroles de consolation et de paix. (Peu à peu on n'entend plus que les intonations fortes de son discours). Islam!... Dieu!... Croyants!... Travail!... Paix!... Victoire!

ABDIAS (après avoir vainement prêté l'oreille vient vers Taïeb et Kaddour). — Qu'est-ce qu'il leur dit?

KADDOUR. — Il leur dit que les oasis vont reverdir, que des troupeaux innombrables couvriront les pâturages et que tu t'enrichiras. Peux-tu nier maintenant que l'Iman ne soit l'envoyé de Dieu?

ABDIAS. — J'ai toujours cru que Sidi-Ali était un homme très saint. (A Salem). Tu peux le dire à ton maître Mohamed; et, s'il veut des graines, je lui vendrai toutes celles que j'ai en réserve.

TAÏEB. — Tu les lui donneras, Abdias; et puis, tu donneras aussi ta fille à un bon musulman.

ABDIAS (riant). — Oui, oui, ma fille, à un bon musulman c'est ça. (Il se tourne vers sa maison et fait signe à Zara de rentrer, Rumeur approbatrice dans la foule au lointain).

TAÏEB (le suivant). — Comme je suis bon musulman, tu m'accorderas bien la préférence, Abdias?... Tu me connais, moi, ton voisin. Zara aussi me connaît.

ABDIAS (gagne de plus en plus vers sa maison). — Oui, oui .. nous verrons ça... plus tard...

TAÏEB (le suit ainsi que Kaddour). — Ce n'est pas plus tard, c'est tout de suite. Sidi Ali l'a ordonné (Mouvement parmi les chefs et rumeurs).

ABDIAS (se retournant furieux). — Ma fille, à un méchant armurier comme toi! Jamais! (à Zara). Rentre, Zara! rentre!

TAÏEB (riant). — Nous verrons. Nous verrons! (Sidi Ali réapparaît sur la terrasse, sortant de derrière la mosquée : tous restent attentifs).

SIDI ALI. — O croyants! Dieu effacera les péchés de ceux qui croient ce qui a été révélé et leur donnera une superbe récompense; mais il égarera les œuvres de ceux qui ne croient pas et détournent les autres de son chemin : soyez fermes et craignez Dieu! (De longues acclamations retentissent dans la plaine). Les chefs descendent de la terrasse, suivis de Sidi Ali. Une foule de femmes soudanaises, d'arabes et de négresses, débouche de la rue, Salem leur barre la route. Taïeb et Kaddour restent près de la maison d'Abdias, les femmes peu à peu se glissent du côté de celle de Taïeb.

SALEM (aux femmes). — Va t'en!... va plus loin! Va! (Les femmes murmurent — Ramam en avant des chefs s'avance furieux vers elles).

RAMAM (de mauvaise humeur). — Taisez-vous, chiennes!... filles d'esclaves!... hors d'ic! (Les femmes se taisent et reculent sans sortir. La vieille négresse Maïma reste assise sur une pierre près du ruisseau).

KADDOUR (à Taïeb désignant Ramam qui marche de long en large). — La bête fauve est mal dans la cage!

TAÏEB (montrant Mohamed très calme). — Cependant, regarde Mohamed.

KADDOUR. — Ah! lui! Il connaît les Ecritures!

MOHAMED (à Sidi Ali qui s'est arrêté près de la borne). — Père, puisqu'il est dit que nous devons habiter désormais cette terre en un seul peuple et tirer de ce sol la force qui donne la victoire, distribue les commandements et assigne à chacun de nous sa tâche.

PLUSIEURS CHEFS. — Oui! Oui! — Ordonne, décide! — Nous nous soumettons d'avance, parce que tu es juste entre les justes!

SIDI ALI (assis sur la borne après un instant de silence). — Cette Oasis d'Ain Halliga est le poste avancé, le

poste d'honneur, elle commande toutes les oasis et de son sort peut dépendre celui de toutes les autres. Il y faut donc en même temps qu'un homme d'action, un homme de bon jugement. Je ne peux en remettre la garde en de meilleures mains qu'entre celles de Ramam, chef des Ouled Sédeur et de Mohamed ben Moktar, des Hanou Seround. L'un sera le bras toujours prêt à la défense, l'autre le sage conseiller.

Les Chefs (approuvent). — Oui! — Oui! — Ramam! Mohamed! (Ramam s'éloigne mécontent gêné par les acclamations).

Mohamed (s'inclinant). Que Dieu m'aide et les hommes de bonne volonté!

Sidi Ali. — Pour l'oasis voisine, celle de Zeillah, qui est belle aussi; je crois que Melbrouck sera un vigilant gardien.

Melbrouck (s'incline). — Père, je t'obéirai en tout et pour tout.

Sidi Ali (aux autres chefs). Pour les autres, qui sont moins vastes, choisissez-les selon le nombre et l'importance des familles que vous avez à nourrir. Mais, prenez soin que l'étendue des cultures et la surveillance des troupeaux n'excèdent pas les forces de ceux que vous aurez avec vous. (Il se lève).

Les Chefs. — Nous te le promettons! (Ils se réunissent et discutent entre eux). J'aurais assez de celle qui est au levant. — Moi, celle de l'Ouled Meb. — Celle des grands dattiers! Moi, je veux celle des lacs!..

Sidi Ali (après quelques pas en avant à droite, se retourne vers les chefs). — Qu'aucun de vous ne porte envie à celle que l'autre aura choisie et ne songe à la lui reprendre par la force ou par la ruse. Soyez-vous les uns pour les autres de fraternels soutiens, soyez paisibles, charitables et doux comme les pasteurs dont les longs vêtements de laine vont remplacer vos costumes guerriers; mais qu'un feu belliqueux, entretenu par votre haine inextinguible contre les infidèles ennemis de Dieu et de votre race, couve toujours au fond de vos cœurs.

Mohamed (en avant des chefs vivement). — Au nom de tous, je le jure!

Les Chefs. — Oui, oui!

Sidi Ali (reprenant son mouvement). — Dieu a inscrit votre serment sur le Livre!

(Les chefs reprennent leur discussion à voix un basse. Abdias [illegible] courbé en deux s'approche de Sidi Ali).

Abdias. — Saint Iman, moi, Abdias, je te fournirai des graines autant que tu voudras bien m'en demander... de quoi, si tu veux, ensemencer toutes les oasis. J'en ferai venir du Maroc, d'Egypte, de Syrie, ou, si tu préfères, de la mer du couchant et du pays nègre, même d'Europe!

Sidi Ali (le repoussant). — Merci, marchand, le temps de semailles n'est pas encore venu.

Abdias (revient à la charge). — Nous y serons bientôt, et il me faut des mois pour faire venir les marchandises. (Un mouvement se produit parmi les femmes du côté de la rue).

Sidi Ali. — Ne t'inquiète pas, tu crois apporter les graines, mais c'est Dieu qui les apporte et il sait ce qu'il fait. (Il tourne la tête du côté des femmes où la bousculade augmente. Des femmes dévoilées, dont les vêtements de laine bise se distinguent de ceux des autres femmes par une forme étrangère : robe serrée à la taille, larges manches et un haïk en forme de voile sur une cornette. Elles veulent forcer le passage.

Salem. — Va t'en loin! — Esclave! — Va t'en peste! — Va!

Abdias (insiste et entraîne Sidi Ali derrière sa maison). — Viens, quand même, voir mes greniers, grand Iman!

(Salem se débat contre les femmes. Ramam furieux, s'avance vers elles. — Taïeb va parler à Zara. — Kaddour reste debout appuyé contre le mur).

Ramam (une femme). — Arrière Roumia! Arrière, vous, les plus infâmes des infidèles!

Mère Dominique. — Je voudrais...

Ramam. — Arrière! Disparais ou sinon! (Il met la main sur son sabre).

Mère Dominique. — Où est ton maître?

Ramam. — Mon maître est le Dieu unique, idolâtre! Mahomed est son prophète! (tirant à moitié son sabre) et voici son serviteur.

Mère Dominique (comme toujours suivie de ses trois sœurs). — Je veux parler à Sidi Ali.

Ramam. — Pourquoi?

Mère Dominique. — Puisque la guerre est finie...

Ramam. — La guerre ne sera finie que le jour où nous aurons exterminé le dernier des roumis.

Mère Dominique. — Enfin, puisqu'en attendant, ton maître interrompt les hostilités, je viens lui demander de ne plus nous considérer comme des prisonnières, des otages; de nous laisser librement accomplir notre mission.

Mohamed (qui s'est avancé). — Votre mission qui est de propager l'erreur et de détourner les croyants de la foi!

Ramam (enchérissant). De nous trahir et de préparer notre pays à l'envahissement des Européens.

(Les autres chefs se rapprochent).

Voix dans la foule. — Oui, Oui! — Ce sont des idolâtres! — Les émissaires des infidèles! — Des espionnes! — Des chrétiennes!

Mère Dominique. — Oui, nous sommes chrétiennes, mais...

Plusieurs Voix. — A mort! — A mort! — A mort!

Mère Dominique (continuant). — Nous ne venons point pour vous trahir!...

Plusieurs Voix. — Si! Elles nous trahissent! — A mort!

Mère Dominique (impuissante à braver la foule). —

Nous pensons que les bons musulmans peuvent être sauvés comme les bons chrétiens... nous venons par charité, nous qui connaissons les remèdes, soigner vos blessés, vos malades et recueillir les orphelins.

RAMAM (violent). — Nos femmes suffisent à ces soins !

PLUSIEURS VOIX. — Oui, Oui ! — Pas de Roumis ! — Pas d'étrangères !

MÈRE DOMINIQUE (de plus en plus embarrassée). — Nous aidons aussi les malheureux.

MOHAMED. — Nul n'est malheureux qui à la crainte de Dieu et suit les préceptes de sa loi.

MARIE (qui depuis un instant se contient à peine, passe en avant de Mère Dominique). — La loi de ton Dieu n'est faite que d'ignorance et de cruauté ! ton Mahomet n'est qu'un imposteur ! Christ en la Sainte Trinité, est le seul Dieu de vérité et de lumière ! (Murmures indignés dans la foule. Les religieuses viennent en avant, à gauche).

PLUSIEURS VOIX. — A mort ! A mort !

RAMAM (la saisit par le bras et tire son sabre). — Toi ! Tu ne blasphémeras pas plus longtemps.

MÈRE DOMINIQUE (s'élançant sur Ramam). — Ma fille ! Ne tue pas ma fille !

STÉPHANIE (effrayée voulant la délivrer). — O ! sœur Marie !

MARTHE (même mouvement). — Chère sœur ! (Les sœurs s'isolent ainsi de la foule.

MARIE (les écarte et présentant sa poitrine à Ramam). — Frappe !

MOHAMED (retenant Ramam). — Tu vois bien que cette femme ne sait ce qu'elle dit ! Garde ton sabre pour de plus utiles besognes.

RAMAM (menaçant à Mohamed). — Mohamed laisse-moi... ça pourrait mal finir !

MOHAMED (froid). — Je n'ai pas peur de toi, j'ai peur seulement de te voir commettre un crime.

RAMAM (à Sidi Ali qui revient et se débarrasse d'Abdias). — Tiens, père, voilà des femmes qui insultent le prophète, blasphèment le nom du Dieu unique ; et, Mohamet ne veut pas que...

MOHAMED (à Sidi Ali). — Ces femmes sont les chrétiennes que nous gardions comme otages et qui réclament leur liberté.

RAMAM (remet son sabre au fourreau en riant). — Le bourreau va se charger de la leur donner la liberté ! Ça vaudra mieux.

MARIE (vivement). — Il ne nous effraie pas ton bourreau, qui nous permettra de confesser devant tous notre foi et de mourir pour la Trinité divine, du Père, du Fils et du Saint-Esprit ! Nous l'attendons ton bourreau, nous l'acceptons toutes avec joie ! (Murmures dans la foule).

SIDI ALI (de la main imposant silence à Marie). — Femme, tes paroles sont superflues, tes bravades inutiles ; on ne te tuera pas, ni toi ni tes compagnes. (Murmures d'étonnement dans la foule. A Ramam). As-tu donc déjà oublié, mon cher Ramam, qu'il nous faut de nombreux escadrons pour vaincre les ennemis de Dieu ? Que la génération victorieuse doit naître de nous ? Et que, jusque-là, indistinctement, toute femme doit nous être sacrée ?

RAMAM. — Les nôtres, non celles-là !

SIDI ALI. — Les vôtres, celles-là et toutes celles que Dieu vous enverra, même celles de la plus basse extraction. N'est-ce pas dans un moule de boue que le bijoutier coule l'or et l'argent des plus précieuses parures ? Ne méprisez aucune femme et n'en détruisez aucune, puisque tant d'hommes de vos tribus qui en sont dépourvus en attendent, puisqu'elles ont toutes à remplir, ici, un devoir sacré ! (Abdias effrayé revient vers sa maison et fait rentrer Zara).

MARIE (à Sidi Ali). — Que veux-tu dire ?... Quel devoir avons-nous à remplir ?... Parle ?

SIDI ALI. — Le devoir de toute femme, qui est d'être épouse et d'être mère.

MARIE (indignée). — Tu veux que nous devenions les épouses de ces bêtes féroces ? Tu veux que leurs enfants soient nos enfants ! (Montrant Ramam). Mais tu es donc encore plus cruel que celui-ci ? et plus sauvage ?

SIDI ALI (impassible). — Dieu le veut ainsi ! (Il fait un mouvement pour s'en aller : la foule s'écarte).

MARIE (vivement). — Dieu veut que la femme soit fidèle épouse, nous sommes épouses du Christ ; nous lui appartenons corps et âme et nous n'aurons jamais d'autre époux que lui ! (Murmures de la foule).

SIDI ALI (se retourne vers Marie). — Femme, dis : « Je n'aime pas d'homme. » Mais ne dis pas : « je n'aimerai jamais d'homme. »

MARIE (vivement). — Si je le dis ! Si je le proclame ! Et, dussiez-vous nous charger de chaînes, nous priver de nourriture, nous déchirer dans les plus atroces soupplices, ni mes sœurs, ni moi, ne parjurerons nos serments, ni mes sœurs ni moi ne renierons notre foi ! Et, comme nos saintes, sous la dent des bêtes, nous sourirons dans les tortures, heureuses de souffrir pour notre foi et pour notre très Sainte-Trinité. (Murmures de la foule). N'est-ce pas ma mère ? n'est-ce pas mes sœurs ? (La mère Dominique reste impassible, mais les deux autres sœurs enflammées répètent dans un élan mystique :)

STÉPHANIE ET MARTHE. — Oui. Oui ! La Mort. Tuez-nous ! Nous préférons mourir !

SIDI ALI (doucement). — Nos croyants, aussi, voudraient avoir la gloire et la joie de mourir pour leur Dieu, le Dieu unique ; cependant ils renoncent à combattre et savent se soumettre quand il leur ordonne de vivre. Résigne-toi de même. Ainsi que Mohamed le Fougueux et Ramam l'Indomptable, renferme en toi ton audace et ton intrépidité, nous ne te ferons aucun mal, nous ne toucherons pas à un che-

veux de ta tête et ne chercherons aucunement à te faire renier ta foi. Tu seras libre, tes sœurs également : mais si des nôtres vous choisissent pour concubines ou pour femmes, vous devrez obéir, parce qu'en ne le faisant pas vous méconnaîtriez la parole de celui qui dit à Abraham et à sa descendance : « croissez et multipliez ! »

MARIE (vivement et les sœurs avec elles, moins mère Dominique). — Jamais ! Jamais !

SIDI ALI. — A vos maîtres, s'il s'en présente, de vous convaincre.

Il reprend sa sortie, suivi des chefs, moins Mohamed qui cause à droite avec le berger Kaddour. — Taïeb est venu près d'eux. — La foule a dégarni, progressivement la scène, les sœurs sont isolées devant la maison de Taïeb. — Maïma est toujours assise au fond.)

MARIE (au paroxysme de l'exaltation, après un mot d'encouragement des deux sœurs). — Pas plus que nos âmes, aucune loi divine ne peut nous contraindre à vous livrer nos corps : nous n'obéirons pas !... Ton Dieu n'est pas le nôtre !... Le nôtre, est le Dieu d'amour et de pureté, le tien est un Dieu de haine, dont le Prophète fut un monstre d'impureté et de luxure ! (Vociférations de la foule et des chefs qui reviennent menaça).

SIDI ALI (sévère). — Tais-toi, fille de Satan le lapidé ! Tais-toi, misérable insensée !

MARIE (criant). — Je ne me tairai jamais !

MÈRE DOMINIQUE (sévèrement). — Ma fille !

MARIE (écarte la mère Dominique). — Allons, grand Iman, laisse gronder ta colère, ordonne le massacre ! (Sidi Ali retient d'un geste les chefs furieux). Mais, laisse-les donc, on croirait que tu ne commandes qu'à de mauvais croyants ou à des lâches !

SIDI ALI (aux chefs). — Vous voyez bien que cette femme a perdu la raison !

MARIE (s'avançant vers Sidi Ali). — Puisque les injures au Prophète et les blasphèmes ne te touchent plus, faut-il que je t'insulte, toi, que je te frappe !

(Elle lève la main sur Sidi Ali ; mais Ramam retient le bras de sa main gauche et de la droite veut tirer son sabre).

RAMAM (à Sidi Ali). — Père, je la réclame comme épouse pour le fer de mon sabre !

MARIE (radieuse). — Venez mes sœurs !

SIDI ALI (retenant d'un geste le bras de Ramam). — Je t'ai dit que cette femme était sacrée !

RAMAM. — Mais elle est criminelle, maintenant ! elle mérite un châtiment !

SIDI ALI. — Tu sais, mieux que tout autre, Ramam, que le châtiment n'est pas dans la mort, qui est une récompense et la suprême délivrance. Laisse-là vivre.

Mohamed laissant Kaddour et Taïeb s'avance vers Sidi Ali.

MOHAMED (très froid). — Père, puisque cette femme doit vivre pour l'avenir de notre race, je te la demande comme épouse. (Murmure d'étonnement. Marie se recule à gauche, avec ses compagnes en regardant d'un air effaré Mohamed impassible).

SIDI ALI (simplement). — Fais-en la concubine de ton sérail !

MOHAMED (répétant). — Je te la demande pour épouse légitime ?

MARIE (oppressée à mi-voix). — C'est toi, qui revendiques l'honneur d'être le bourreau ! (Mohamed fait semblant de ne rien entendre. Mère Dominique et les sœurs entraînent Marie).

SIDI ALI. — Qu'il soit fait selon ton désir, mais souviens-toi, Mohamed, que tu réponds de sa vie ?

MOHAMED. — J'en réponds !

SIDI ALI (allant à lui). — C'est bien, mon fils ; et que ton exemple soit profitable à tous, ô Mohamed ! (Se tournant vers la foule). Oui, croyants, ainsi que le sage Mohamed, faites taire les colères et les rancunes qui parlent à vos cœurs, ne cédez pas aux répugnances légitimes que vous avez à choisir des épouses, hors de notre religion et de notre tribu. Ayez toujours en vue la délivrance de l'Islam, l'avenir du nom musulman et avant tout la gloire de celui qui a dit : « Je veux qu'au dernier jour mes fidèles soient nombreux ! » Vous êtes dans la voie de Dieu, travaillez-y et pour qu'un jour les nôtres, plus nombreux que les sauterelles, dont les nuages obscurcissent le soleil, plus pénétrants que les grains de sable du simoun, puissent envahir le nord ; que toute notre vieille terre tressaille d'amour, pour ces semailles de héros qui, dans vingt ans, feront trembler le monde ! (Acclamations des chefs et de la foule).

LES CHEFS. — Gloire à Sidi Ali ! — Au saint des saints ! — Longue vie au grand Iman ! — A notre père ! (Sidi Ali sort accompagné des chefs et suivi de la foule.)

LA FOULE. — Gloire à Sidi Ali ! Gloire à Mohamed et à Ramam. (La foule s'écoule lentement. Le jour baisse. Marie, à gauche dans le groupe des sœurs, semble atterrée, stupéfaite, et regarde fixement Mohamed resté seul à droite avec le berger Kaddour qui lui parle bas. Mère Dominique égrène son rosaire).

MARIE. — Celui-ci me fait plus peur avec ses yeux profonds que l'autre avec son sabre ! (Elle se dégage des sœurs qui la soutiennent et semble vouloir avancer).

MÈRE DOMINIQUE. — Ma fille, vous avez déjà péché par orgueil en cherchant à appeler sur vous la colère de ces gens, n'allez pas maintenant provoquer celle de cet homme.

MARIE (qui n'a cessé de regarder Mohamed). — Je vous en prie, ma mère, il faut que je lui parle ; laissez-moi aller vers lui, ne me le défendez pas. Après, je ne vous désobéirai plus ?

MÈRE DOMINIQUE. — Si votre conscience vous le permet, faites, ma fille. (Elle reprend son rosaire).

MARIE (aux sœurs). — Laissez-moi. (Elle avance vers Mohamed avec une hésitation croissante, il fait un pas vers

elle.) Mahomed, t'es-tu bien rendu compte, tout à l'heure, de ce à quoi tu t'engageais?

MOHAMED (très froid). — Je m'en suis très bien rendu compte.

MARIE. — Peut-être, espères-tu me faire céder par la force ou par la violence; je tiens bien à te déclarer...

MOHAMED (simplement). — Je n'userai ni de force ni de violence.

MARIE. — Si c'est par ruse, tu ne réussiras pas mieux; car, je t'en avertis, tu ne m'auras pas vivante toi vivant.

MOHAMED (même jeu). — Ton Dieu permet donc que l'on se délivre de la vie de ses propres mains?

MARIE (vivement). — Mes propres mains peuvent ainsi t'en délivrer, comme fit Judith aux portes de Bétulie.

MOHAMED (même jeu). — Ton Dieu permet donc que l'on assassine?

MARIE. — Il est des meurtres saints!... Mais, puisque tu es si respectueux des commandements de Dieu, comment se peut-il que tu veuilles commettre un sacrilège odieux?

MOHAMED. — Est-ce être sacrilège que d'obéir aux lois d'une nature que Dieu même a créée?

MARIE. — Je me suis consacrée au Seigneur! J'ai fait serment, devant ses autels, de rester pure. Oserais-tu te mettre entre Dieu et moi?

MOHAMED. — Si l'oiseau jurait de ne plus faire son nid, et l'arbre de ne pas porter de fruits, Dieu accepterait-il leurs serments?

MARIE (décontenancée). — Alors, qu'attends-tu de moi?... Que veux-tu faire de moi?

MOHAMED (simplement). — Ma femme, s'il plaît à Dieu!

MARIE (se tournant vers ses sœurs, effrayée). — O! ma mère! ô, mes sœurs! protégez-moi, défendez-moi! (Les sœurs sont apeurées. Mère Dominique reste impassible.)

MOHAMED. — Je t'ai vue, tout à l'heure, tenir tête à nous tous, bravant le danger, indifférente devant la mort, sûre de toi et confiante en ta foi; ce sont là des vertus précieuses, rares même parmi les hommes, et je souhaite de les retrouver dans les enfants que tu me donneras.

MARIE (affolée). — Te donner des... Moi!... Mais si le ciel permettait une telle calamité, ce seraient des monstres! des antéchrists! Et je n'hésiterai pas, moi qui aurais donné le jour à ces fils d'enfer, moi leur mère. (Le berger Kaddour avance.)

KADDOUR (à Marie levant la main). — Arrête femme! arrête! Tu allais prononcer une parole que nulle oreille ne doit percevoir, que l'air transporterait avec horreur et que les plantes elles-mêmes se flétriraient d'avoir entendue! Qui es-tu donc, toi qui oses te placer au-dessus de tous les êtres de la création et hors les lois qui les régissent? As-tu été pétrie d'un autre limon qu'eux? Et pourquoi, maintenant, attaches-tu un si grand prix à ton corps, quand, tout à l'heure, tu ne parlais que de le détruire?... Avant d'appeler le mort et d'en menacer, même ceux qui ne sont pas nés, sache donc, ô femme, ce que c'est que la vie! (A Mohamed). Et toi, Mohamed, fais ce qui te semble juste, sans t'inquiéter de ceux qui disent : « Dieu a dit ceci, Dieu a dit cela! » (Il sort par la rue de gauche, la nuit continue à tomber).

MARIE (effrayée, se recule encore vers les sœurs en joignant les mains). — Notre Seigneur Jésus! Vierge Marie! Saints Anges! Je n'ai plus d'espérance qu'en vous, venez à mon aide.

MÈRE DOMINIQUE (sévèrement). — Le ciel aide seulement ceux qui savent se soumettre et dompter leur colère comme leur orgueil.

MARIE. — Mais, ma mère... (Mohamed qui, très perplexe se promenait de long en large, fait un signe à la négresse assise au fond.)

MOHAMED. — Maïma? Viens. (Maïma s'approche). Tu vois cette femme. (Il désigne Marie très attentive qui prête l'oreille). Tu la reconnaîtras?

MAÏMA. — Oui, Mohamed.

MOHAMED. — Tu veilleras sur elle jour et nuit et l'amèneras demain. (Il sort par la rue de gauche).

MAÏMA. — Oui, Mahomed!

MARIE (se jetant à genoux). — Non, non. Grâce! pardon! pas demain! je vous en supplie, pas encore! grâce! laissez-moi avec mes sœurs! (La vieille Maïma sans rien dire va se rasseoir sur sa pierre. Marie se laisse tomber assise sur les talons, et la tête dans les mains en sanglotant. Ses deux compagnes viennent près d'elle pour la consoler. Mère Dominique reste impassible.

STÉPHANIE. — Nous ne vous quitterons pas!

MARTHE. — Nous nous défendrons de toutes nos forces.

MARIE (tournant les yeux vers Mère Dominique). — O, ma mère, me laisserez-vous sans une parole de consolation? Si j'ai péché, éclairez-moi? Je n'ai plus de ressources qu'en vous, en vos saints conseils? Dites, ma mère, que dois-je faire? Que faut-il dire?... Parlez, ma mère, rassurez mon âme! Je vous en conjure par tous nos saints patrons. (La nuit tombe de plus en plus, une lampe s'allume chez Abdias; dans le fond le désert est tout flambant de soleil couchant.)

MÈRE DOMINIQUE (gagnant au milieu). — Avant tout, ma fille, humiliez-vous (Marie se remet à genoux dévotement, ses compagnes l'imitent). — Demandez pardon à Dieu de vous être crue digne un instant de la grâce du martyre, d'avoir poussé l'aveuglement jusqu'à penser que vous obtiendriez des hommes par la menace cette gloire que Dieu vous refusait, vous qui devriez être la plus humble et la plus soumise de ses servantes... Le reconnaissez-vous et vous en repentez-vous sincèrement?

MARIE. — Je le reconnais, ma mère, j'en demande pardon à Dieu ; et, je m'en repens de tout mon cœur

STÉPHANIE. — *Miserere nobis Domine.*

MARTHE. — *Miserere nobis.*

Stéphanie et Marthe font un signe de main et se lèvent.

MÈRE DOMINIQUE. — Maintenant, ma fille, priez le Seigneur, priez-le avec ferveur, priez-le longtemps et peut-être vous accordera-t-il le secours que vous implorez de lui.

MARIE (se relevant presque). — Mais, ma mère, mais si je suis une trop indigne pécheresse et que le Seigneur me refuse son aide ?

MÈRE DOMINIQUE. — Alors, vous vous sacrifierez.

MARIE (avec effroi). — Mais !...

MÈRE DOMINIQUE. — Vous n'allez pas discuter les desseins de Dieu, je suppose ?

MARIE (retombée à genoux). — J'étais prête au sacrifice, prête au supplice, j'aurais marché joyeuse vers la mort, aussi cruelle qu'elle peut être, et j'aurais bravé leur fureur jusqu'à mon dernier souffle; mais, affronter leur... tendresse. O mère, est-il possible que Dieu nous ait préparé une telle épreuve ?

MÈRE DOMINIQUE. — Pouvons-nous prétendre, indignes pécheresses que nous sommes, avoir en venant ici fait assez pour notre salut ! Un élan de foi ne suffit pas pour gagner le ciel ; ce qu'il faut, c'est la persévérance et notre tâche n'est pas encore remplie. Remerciez le Très Haut, qui vous a réservée, ma fille, pour une épreuve plus grande et plus méritoire que la mort !

(Les sœurs effrayées s'approchent de Marie).

MARIE. — Plus méritoire que la mort ? Quel sacrifice plus grand pouvons-nous donc faire que celui de mourir ?

MÈRE DOMINIQUE (sentencieuse). — Celui de vivre !

MARIE (répétant sans comprendre). — Vivre ! (Elle regarde [illegible] ses compagnes et Mère Dominique).

STÉPHANIE (s'approchant de Mère Dominique).

Mère, dites-nous...

Les [illegible] qui avaient repris leurs places se lèvent, la nuit étant tout à fait venue, et l'on entend leur voix annoncer [illegible] aux croyants.

LES GUERRIERS. — Allah... — ah ! — Allah... — ah ! Allah... — ah ! Le muezzin commence le chant de la prière.

MÈRE DOMINIQUE (indiquant de l'oreille le muezzin). — Prions aussi, nous, mes filles ! (Elles s'agenouillent).

MARIE (le regard fixe). — Vivre !

[illegible] pendant que les [illegible] prient. Le rideau tombe lentement.

(A suivre).

JOURNAL INTIME

I. — LA CONSCIENCE PAR L'HOMME DE SON ESSENCE SPIRITUELLE.

I. — *La vie consiste dans notre conscience que l'immuable principe spirituel se manifeste dans des limites qui le séparent de tout le reste de l'univers.*

II. — Les limites du principe spirituel apparaissent à l'homme sous la forme de son enveloppe corporelle et de celle de tous les êtres vivants.

III. — L'isolement, l'individualité des êtres, leur séparation ne sauraient se concevoir qu'en faisant intervenir la matière, le corps qui se meut indépendamment des autres corps.

IV. — C'est pourquoi l'idée de matérialité et d'espace, ainsi que de mouvement et de temps, nous donne simplement la possibilité de nous représenter la séparation de notre être spirituel de tout le reste, c'est-à-dire, l'autonomie de notre esprit à l'égard du principe illimité, immatériel, qui est en dehors du temps et de l'espace.

V. — C'est également pourquoi notre vie nous apparaît comme celle d'un corps qui se meut dans un espace et un temps définis.

VI. — Nous croyons que notre corps, atome d'un univers infini mais matériel, tire son origine d'une lignée d'ascendants qui ont vécu depuis un temps infini, que ce corps débute au sein de la mère, naît, grandit, se développe, puis décline et meurt, c'est-à-dire perd l'ancienne forme que la matière a revêtue pour passer dans une autre et cesser d'être animée.

VII. — En réalité, seule, notre conscience d'avoir une âme séparée du reste de l'Univers et enclose dans les limites de matière et de mouvement, cette conscience seule est notre vraie vie.

VIII. — L'être spirituel conserve toujours une égale valeur ; il n'est point susceptible de transformation ; mais il nous semble, à nous, qu'il se développe dans le temps, c'est-à-dire qu'il se meut. Or, seule l'enveloppe corporelle qui le contient se meut, et si nous croyons le contraire, c'est par le même effet que celui qui nous présente la lune en mouvement lorsque ce ne sont que les nuages qui, en se déplaçant, la voilent et dévoilent.

IX. — La vie n'est vraiment la vie qu'à partir du moment où la conscience apparaît. Or, la conscience est toujours. Elle nous semble se cacher seulement quand nous la voyons se manifester chez les autres êtres vivants. Mais lorsque nous la cherchons en nous, nous savons qu'elle est permanente, qu'elle ne commence ni ne finit.

X. — L'homme conçoit d'abord la vie comme matérielle et se mouvant dans l'espace et le temps. Et il voit l'arrêt de sa vie dans l'arrêt du mouvement de cette matière limitée.

XI. — L'observation du mouvement chez les autres êtres dans le temps et l'espace nous maintient dans cette croyance. Cette observation nous fait croire que notre propre vie se meut dans le temps, bien qu'intérieurement nous ne ressentions nullement ce mouvement continu : au contraire, nous avons le sentiment de posséder une conscience permanente, toujours la même et qui semble seulement, pour l'observation extérieure, se voiler par intervalles de sommeil, de folie, de passion.

XII. — Les hommes attribuent donc au mot « vie » deux significations différentes. D'après l'une, l'homme est considéré comme une parcelle de la matière en mouvement, et d'après l'autre, comme un être spirituel, immuable, d'une valeur toujours égale.

XIII. — Ces conceptions semblent différentes, mais en réalité elles n'en font qu'une. L'homme est un *être spirituel qui est enfermé dans des limites matérielles*. C'est faire preuve d'insuffisance de raisonnement que de considérer la vie comme étant celle d'une individualité bornée par l'espace et éphémère dans le temps. Seul l'être spirituel peut avoir conscience de sa personnalité. C'est pourquoi la vie est toujours la vie d'un être spirituel, et on ne saurait le limiter dans l'espace ni le temps.

XIV. — La conception d'une vie matérielle et d'une existence éphémère de l'homme est donc une erreur de la pensée : c'est prendre la partie pour le tout, l'effet pour la cause. Cette erreur peut être comparée à celle qu'on commettrait en attribuant la force d'impulsion aux seules ondes qui activent la roue du moulin, et non au mouvement de tout le courant d'eau.

XV. — Tous les chefs de religion ont toujours attribué à la vie la signification d'un principe éternel et spirituel, et non pas le caractère de finalité sous lequel elle se manifeste. La doctrine évangélique est fondée sur cette explication de la différence entre les deux conceptions de la vie : celle de la vraie vie — vie de l'esprit, et de la vie trompeuse — corporelle, éphémère.

XVI. — Cette explication est fort importante ; car considérer que la vraie vie est celle de l'être spirituel, c'est nous conduire à la connaissance de tout ce que l'on appelle vertu et qui procure le plus de bonheur aux hommes. Elle conduit à la connaissance de ce qui est à la base de tout ce qui est vertu : l'amour, c'est-à-dire à la reconnaissance du lien indivisible entre notre propre vie et celle des autres êtres de l'univers.

XVII. — Cette reconnaissance conduit à son tour à l'abnégation, la sobriété, au courage, car ce n'est qu'à la condition de se montrer dévoué, sobre, courageux qu'on peut remplir le commandement fondamental de la conscience : l'identification de soi avec les autres êtres, autrement dit l'amour.

XVIII. — L'homme qui a compris sa vie (c'est Pascal, je crois, qui l'a dit) est semblable à l'esclave qui a tout à coup appris qu'il était roi.

II. — Des autorités et de l'esclavage.

La force des gouvernements est due à ce que leur autorité est maintenue à l'aide d'une doctrine mensongère. Celle-ci enseigne que le pouvoir est nécessaire; à son tour, le pouvoir ne laisse se répandre que cette fausse doctrine et fait taire tout ce qui peut la dénoncer.

***

Si trompées ou séduites qu'elles soient par l'attrait du gain et des honneurs, les forces armées ne se rendent pas moins compte qu'elles sont aujourd'hui composées de la même classe d'hommes qu'elles sont appelées à opprimer ou à inciter à de mauvaises actions. En outre l'armée ne constitue qu'un centième, au plus un cinquantième de la nation. C'est pourquoi l'autorité des gouvernements ne s'appuie plus sur la force, comme jadis, mais seulement sur le mensonge.

***

Les hommes non seulement semblent se prêter, la conscience tranquille, à toutes les exigences gouvernementales, mais encore se font, de leur plein gré, policiers, juges d'instruction, procureurs, soldats, généraux, ministres, rois et, toujours le cœur à l'aise ou du moins avec un sang-froid extérieur, enlèvent aux pauvres gens leur dernière vache, pour payer l'impôt, cet impôt qu'on lève pour payer le luxe et l'assassinat ; ou bien ils emprisonnent, ils guillotinent, inventant de nouveaux moyens d'assassinat ou s'y préparent, se vantent, enfin, de posséder, au milieu de la misère des autres, des biens et des terres enlevés aux misérables.

. .

Les hommes soi-disant cultivés — ceux qui devraient, par leur exemple, montrer comment un être raisonnable condamne la violence — ne font en réalité que discuter, que prêcher la liberté et la dignité humaines. Ce verbiage, d'ailleurs, ne dure pas longtemps : toutes les belles phrases de ces beaux esprits cessent à l'instant où on les siffle pour les faire passer sous les harnais; immédiatement leur éloquence sur la liberté est arrêtée court; ils endossent la livrée, se munissent d'un fusil ou d'un sabre et, sur l'ordre d'un sergent, se mettent à courir, à sauter,

à tourner, à hurler « hourra! » et principalement se préparent avec entrain à tuer, par ordre, même leur propre père.

Ainsi, ces mêmes hommes instruits, qui devraient plutôt chercher à concilier leur conscience avec leurs actes, ne pensent qu'à faire taire, qu'à obscurcir cette conscience.

Ils n'hésitent pas un instant à affirmer qu'il est parfaitement inutile de traiter la question de la non-résistance au mal et d'examiner comment elle a été résolue par le christianisme. Tout cela est pour eux du mysticisme. Il n'y a d'important que ce qu'ils font : servir en esclaves soumis d'autres esclaves.

*
* *

L'homme, dont la conscience n'est pas encore éveillée, croit que le gouvernement est une institution sacrée, tel un organe essentiel d'un corps vivant, la condition absolue de toute société. L'homme dont la conscience est éveillée sait que le gouvernement est composé d'hommes qui errent, qui s'attribuent une importance illusoire et n'ayant aucune justification raisonnable, et qui, par des procédés violents, font accomplir leur désir. L'homme qui a la pleine conscience des choses sait que toutes les assemblées, sénats, synodes, etc., ainsi que les autorités administratives, les tribunaux, comprennent pour la plupart des égarés ou des corrompus qui commettent des violences absolument comme des brigands sur les grands chemins. L'ancienneté de ces violences, son étendue et son organisation ne sauraient tromper sur leur véritable signification.

L'institution que l'on appelle Etat ne saurait exister pour quiconque pense par lui même. Aussi il ne saurait justifier les violences qui se commettent au nom de l'Etat et il ne saurait y participer.

Les violences commises par l'État disparaîtront, non pas grâce à des moyens extérieurs, mais uniquement par le réveil de la conscience de chacun de nous.

III. Extraits des lettres

I

Vous ne saisissez pas ce qu'on entend par le mot : « Dieu » et vous vous irritez de l'entendre si souvent prononcer. Vous dites : « Il serait temps que l'humanité cessât de parler d'un Dieu que personne ne comprend. »

Il est tout naturel que vous soyez irrité de l'emploi d'un mot dont vous ne saisissez pas le sens. Ce qui est étrange, pour le moins, c'est de prétendre que personne ne conçoit l'idée de Dieu parce que vous, vous ne la concevez pas. Au contraire, le fait que toute l'humanité a toujours employé ce mot parce qu'elle sentait le besoin de l'idée qu'il évoquait, ce fait seul devrait vous inciter à penser que la faute de votre incompréhension de ce que tout le monde, ou la plupart, comprend, est à vous et non à l'humanité. Aussi, au lieu de déconseiller à l'humanité d'évoquer Dieu, vous devriez vous efforcer à trouver le sens de cette idée.

Il est impossible à tout homme, comme à vous-même, de ne pas se sentir une partie du grand tout infini. Et c'est cette *chose infinie, dont l'homme a conscience d'être une parcelle, qui est Dieu.*

Les hommes instruits, parmi lesquels ceux que l'on appelle des savants et qui ne reconnaissent que l'existence de la matière, voient dans l'idée de Dieu la matière qui n'est limitée ni par le temps ni par l'espace. Cette conception est absurde, mais c'en est une, c'est toujours un Dieu. Les hommes cultivés qui voient, par contre, l'essence de la vie dans l'esprit, et non dans la matière, comprennent Dieu comme un principe infini, illimité, qu'ils sentent en eux sous une forme limitée par le temps et l'espace.

C'est ce Dieu que l'humanité a conçu, a reconnu, reconnaît et reconnaîtra toujours, si elle ne se transforme pas en un troupeau de bétail.

II

Vous dites qu'il vous est impossible de croire en un Dieu-Créateur qui a créé l'homme et tous les êtres soumis aux maladies, aux souffrances, aux luttes.

Mais la conception d'un Dieu-Créateur est une vieille superstition à laquelle il n'est pas seulement inutile, mais encore fort nuisible de croire. Nous n'avons aucun droit de nous imaginer un Dieu pareil.

Tout ce que nous pouvons affirmer, c'est que nous existons au milieu de l'Univers qui se présente à notre esprit comme une chose infinie et que le principe de notre vie est quelque chose d'immatériel. Nous avons conscience de contenir ce principe en nous dans un état limité ; il nous est donc impossible de ne pas posséder la connaissance de ce principe immatériel, illimité, non soumis aux conditions de temps et d'espace. Ce principe, nous l'appelons Dieu.

Ce fondement de notre vie ne peut être ni bon ni mauvais. Il est *ce qui est*. Ce que nous appelons le « mal » n'est que notre ignorance des effets dont nous ne voyons que les causes.

La véritable doctrine de la vie, celle qui a été enseignée par tous les sages : Bouddha, Confucius, les Brahmanes, Lao-Tsé, Isaïe et Jésus, consiste dans notre conscience que le principe immatériel est la base de notre vie. Et ce n'est que sur cette conscience que peut reposer, et repose en effet, ma croyance dans mon existence éternelle, je dis éternelle et

non future. Dès l'instant où je suis convaincu que la vie réside dans ce que le principe immatériel est en moi, qu'il est mon véritable *moi*, je ne peux plus croire à l'anéantissement de ce *moi*, parce qu'il est en dehors du temps et de l'espace.

L'idée de la mort n'est qu'une erreur qui naît de cette fausse idée que le véritable *moi* de l'homme est son enveloppe corporelle.

Telles sont, sommairement exprimées, les raisons qui me font croire que la mort n'est pas un mal, mais simplement le passage d'une forme à une autre de la vie, passage qui ne saurait être que progressif. Il en est de même, suivant mes observations, de tout ce qui se produit pendant l'existence actuelle, en moi et chez tous les êtres vivants.

III

Le verset 13 du chapitre III de Saint Jean signifie, à mon sens, que chaque homme est fils de Dieu, et qu'il contient une parcelle divine. Quant aux deux versets suivants, ils signifient que cette parcelle de nature divine doit être élevée en chacun de nous, et que cette élévation nous protégera contre tous les maux, comme elle a protégé le serpent élevé dans le désert (1).

Le sens de ces versets est que chacun doit se considérer et considérer les autres hommes comme les fils de Dieu. Dès qu'il comprend ce qu'il est et s'en souvient, il n'abaisse plus sa dignité par des soucis et des actes vils. Et s'il se souvient que tous sont fils de Dieu, il ne se permet plus de mépriser et d'offenser ses frères.

Dans ces versets est contenue toute la doctrine du Christ.

LÉON TOLSTOÏ.

(*Traduit par* E. HALPÉRINE-KAMINSKY).

(1) Voici, pour l'intelligence de ce passage, les versets 13, 14 et 15 du chapitre III de Saint Jean :

13. Aussi personne n'est monté au ciel que celui qui est descendu du ciel, savoir, le Fils de l'homme qui est dans le ciel.

14. Et comme Moïse éleva le serpent dans le désert, de même il faut que le Fils de l'homme soit élevé.

15. Afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle.

D'autre part, dans son *Résumé de l'Evangile*, Tolstoï traduit ainsi ce passage : « Personne n'est monté au ciel ; mais sur la terre il y a l'homme, qui est descendu du ciel et qui est de nature céleste. Et ce fils du ciel doit être élevé dans l'homme afin que chacun puisse croire en lui, et non point périr, mais atteindre à la vie céleste. »

Les Grands Oubliés

—

FORTUNY (1838-1874)

Je ne trouve jamais le nom de Fortuny dans les revues d'art, et je ne crois pas l'avoir jamais lu dans les écrits des hommes de ma génération : cela m'a causé une stupéfaction profonde qui est la raison de cet article. De Fortuny reste le nom, éclatant et doux, et un souvenir à lui pareil, mais fugitif, un étincellement qui aussitôt s'efface dans la mémoire : telle fut d'ailleurs sa vie. Beaucoup d'artistes s'en souviennent comme d'un météore, savent qu'il fut admirable, mais ne se rappellent plus son œuvre, et les critiques n'en disent rien. Le Louvre, le Luxembourg ne possèdent pas d'œuvres de l'artiste : la génération montante ne saurait où l'étudier, n'y songe pas. Or, ce fut un délicieux et puissant maître, et c'est pourquoi j'essaierai, en en parlant, de le faire aimer et placer où il sied dans l'admiration.

Né à Reus, près de Tarragone, Mariano-José-Maria Bernardo Fortuny dessina et peignit dès l'enfance : orphelin en 1849, il suivit son aïeul, menuisier comme son père, qui avait formé pour se créer des ressources un cabinet de figures de cire qu'il montrait dans les environs de Tarragone et de Lérida. En 1852, Fortuny et son grand-père firent à pied les 100 kilomètres qui séparent Reus de Barcelone, et le vieillard obtint pour son petit-fils une pension mensuelle de 42 francs sur des fonds légués pour une œuvre de bienfaisance. J'emprunte ces détails à la préface du catalogue posthume écrite par M. le baron Davillier, qui fut un ami dévoué de Fortuny et en a su parler avec autant de goût que de bonté. Fortuny suivit jusqu'en 1856 les cours de l'Académie des Beaux-Arts, qui ne lui apprirent rien : en dehors, il peignait des sujets de dévotion, enluminait des photographies, dessinait pour des architectes, gravait des illustrations sur bois, en taille-douce, décorait à la détrempe l'église de Saint-Augustin de Barcelone. Prix de Rome (pensionné par la ville) en 1857, il fut, en 1860, chargé par le Conseil général barcelonais de suivre l'expédition du Maroc, et là fit de nombreux croquis, et prit le goût des sujets arabes. De retour à Rome, il travailla assidûment, fit un second voyage en Afrique : Barcelone lui donnait 132 francs par mois ; à l'expiration de cette pension le duc de Rianzarès la lui continua jusqu'en 1867. A cette date Fortuny, qui était venu à Paris, entra en relations avec la maison Goupil, connut Meissonier et Gérôme, épousa Mlle de Madrazzo. En 1868, il commença son tableau de la *Vicaria* (le *Mariage espagnol*), et en même temps, installé à Madrid, copia Velasquez et

Goya. En 1869 la *Vicaria* était exposée chez Goupil, et la gloire, foudroyante, révélait Fortuny au monde entier. Théophile Gautier, en un feuilleton enthousiaste, plaçait l'artiste au rang des maîtres. La fortune et la célébrité, en une année, échurent au peintre de la *Vicaria*. Il avait 32 ans.

En 1870 il quittait Paris, séjournait à Séville, Madrid, Grenade, peignait en 1872 les *Académiciens* de *Saint Luc* et le *Jardin des Arcadiens* : en 1874 il allait à Londres, puis retournait en Italie, passait l'été à Portici avec sa femme, son fils et sa fille. En novembre il rentrait à Rome, la saison finie, avec une vague mélancolie, prêt à rejoindre l'Espagne : il n'en eut pas le temps. Une fièvre pernicieuse le saisit, et le 21 novembre 1874 Fortuny mourut à 36 ans. Le deuil fut universel; les plus célèbres artistes de différentes nations tinrent à honneur de porter son cercueil jusqu'au Campo Varano. La vente de son atelier eut lieu le 26 avril 1875.

Telle fut cette vie : une longue pauvreté fière, un travail intense, une gloire éblouissante — et tout de suite l'irréparable nuit sur cette gloire, par le décret d'une mort entre toutes prématurée et cruelle. Ceux qui ont connu Fortuny sont unanimes à dire la noblesse, la générosité, la hauteur d'âme et d'esprit qui furent siennes. Et maintenant j'en viens à son œuvre.

Elle se compose d'une considérable série de peintures, d'aquarelles, et d'une trentaine d'eaux-fortes, sans compter des céramiques, des ciselures, des armes damasquinées. Les sujets orientaux sont les plus fréquemment traités; le reste des œuvres présente des intérieurs du XVIe et du XVIIe siècle, des liseurs, des amateurs d'armes ou d'estampes, des personnages dans le goût de Watteau, en général les thèmes favoris de Meissonier. Mais heureusement l'art de Fortuny borne à cette analogie de sujets ses rapports avec ce qu'a produit le trop célèbre auteur de *Solférino* et des petits pastiches hollandais. Imaginez la couleur exquise et étincelante de Monticelli, donnant la vie, non à des ébauches mais à des formes très précisées. Songez au dessin minutieux des petits seigneurs de Watteau, avec ce chatoiement suave, cette pâte de pierreries figées qu'eut Monticelli, et vous vous ferez une idée assez juste des toiles de Fortuny, notamment de ce chef-d'œuvre admirable qu'est la *Vicaria*. Il serait vraiment puéril de faire servir l'éloge de Fortuny à la condamnation de Meissonier, et je n'y songe pas. De toutes les fausses gloires qui portèrent en elles-mêmes leur germe d'oubli, il n'en est pas de plus lamentablement effondrée aujourd'hui que celle de Meissonier dont le succès fut un scandale, dont la statue dans les jardins du Louvre est une dérision, et qui, adulé, enrichi, vanté aux quatre coins du monde, apparaît actuellement aux plus impartiaux comme un habile illustrateur de vignettes, un dessinateur bon à orner d'une amusante façon les marges d'un roman historique, un patient et myope copiste de costumes, n'ayant jamais rien pensé de grand ou de profond, sans souffle, sans largeur, sans originalité, doué uniquement d'une adresse manuelle remarquable. Si je parle de Meissonier à propos de Fortuny, c'est parce que les gens qui jugent des artistes selon la similitude de leurs sujets ont rapproché jadis ces deux noms, et qu'il est temps de protester contre une appréciation aussi ridicule. C'est précisément parce que Fortuny a l'air de ressembler à Meissonier que l'examen le montre infiniment supérieur. C'est bien la même façon de présenter les personnages, de dessiner avec minutie les plis d'un bas ou d'une culotte de soie, de préciser le luisant d'un soulier de satin ou la dentelle d'un jabot ; mais chez Meissonier cela est photographique à faire pleurer, exact sans grâce, sans humour, sans liberté technique, d'une pensée vulgaire et jamais suggestive : on pense au modèle et au nombre de séances, on suppute les heures passées à ce « fignolage », on a l'impression odieuse d'un « ouvrage de patience » et d'une intolérable imitation de la maîtrise, du tour de force qui n'est jamais la force. Fortuny donne exactement l'impression opposée. Comme Watteau, il est minutieusement dessinateur sans mièvrerie : tout y est, tout semble aisé, tout est élégant mais sobre, nerveusement construit, et combien savant de la vraie science! Meissonier est à chaque instant en faute de valeurs : il peint un cavalier, et le moindre ardillon est dessiné avec cette perfection qui intéresse plus les gravures de modes et les albums documentaires que l'art lui-même ; mais regardez l'ombre portée du cheval sur le sol : ce n'est jamais une ombre mais une tache de couleur inexacte, le sol lui-même n'existe pas, il est semé niaisement de cailloux et de petites herbes, comme une fillette apprenant à laver une aquarelle en pourrait faire. Et si Meissonier peint un dragon vert et jaune sur fond de ciel bleu, jamais il ne s'occupera de trouver un bleu qui ne soit pas laidement allié à ce jaune ou à ce vert. Son ciel a déjà servi : peu lui importe l'harmonie, la valeur, la distinction, le charme musical d'un ton réagissant sur un autre. Ce n'est pas un coloriste, ni un homme sensible, au lieu que Fortuny est par excellence un visionnaire de la couleur, un virtuose de la nuance, un peintre-né. Son dessin est d'une sûreté merveilleuse, peu d'hommes ont à ce point laissé deviner le nu sous le costume, et dans ses petites figures tout est grand, tout pourrait, comme dans celles de Watteau, être transposé à la grandeur naturelle sans rien perdre du charme ni de la force : la saillie d'une cheville, l'indication

d'un coude sous un pli de soie, le brillant de la peau tendue sur un poignet rond, à chaque instant de tels miracles de vérité arrêtent l'œil dans l'étude de ces figurines, tandis que celles de Meissonier ne seront jamais que de petits bonshommes, qui ne tiennent pas plus devant un Fortuny que devant un Terburg. Et je ne veux plus parler de Meissonier : l'esprit, l'expression, la finesse spirituelle de Fortuny me font bien plutôt penser à Debucourt ou à Eugène Lami si injustement oublié ou encore à Isabey dans ce qu'il fit de meilleur. Mais Fortuny y ajoute la grâce nerveuse, l'acuité de Goya.

Ah ! l'adorable, le délicieux peintre ! Lorsque, dans la collection de Mme la marquise Carcano, où l'on voit des Rousseau qui laissent loin ceux du Louvre, le plus beau Ricard qui existe, et bien d'autres belles choses, on se trouve en présence de la *Vicaria*, vraiment on reste ému. Il y a là les dons suprêmes de la peinture : en cette petite toile il y a tout, l'esprit psychologique, le sens décoratif, la perfection du dessin, la puissance créatrice qui inscrit sur une vingtaine de faces humaines la série des sentiments les plus variés, le profond savoir qui précise, dans une main grosse comme un ongle, toute l'anatomie sans que rien soit sec ni mesquin, sans que jamais la peinture s'abaisse à la miniature, et la couleur enfin, cette couleur qui, moite de lumière, se symphonise d'un personnage à l'autre, s'évoque en rappels délicats, amuse l'œil et l'entraîne en de suaves variations de clair sur clair, et finit par chatoyer dans ses propres complémentaires en un coin du tableau, posée comme un papillon sur l'éventail de la gitane ou le boléro brodé et passementé d'un toréador. Le virtuose magistral se joue des tons chauds et des tons froids, accumule les préciosités sur l'écharpe d'une femme et tout à coup ose la nudité fauve d'un vaste pan de muraille où miroite le contre-reflet d'une baie : l'arabesque des groupes se noue et se dénoue selon un rythme parfait, telle partie est minutieuse, telle autre semble négligée, tout est gradué, réfléchi, calme, expressif — et de cette petite œuvre sort une émotion grande. Comment dire ces noirs si fermes et si fins, ces délices de satins pâles, la dorure basanée des visages, la chanson des jaunes de maïs et des dentelles beiges, le luxe sourd des cuirs de Cordoue et des tapis, la qualité des clartés froides du sol, l'ingéniosité de l'entente, la répartition impeccable des lumières et des ombres, le goût et la proportion d'une si belle chose ?

Toutes les toiles de Fortuny révèlent cette maîtrise. Il faisait l'admiration et le désespoir de Regnault, qui connut les aquarelles marocaines du prestigieux Espagnol au moment où lui-même peignait sa belle série d'études mauresques et cette *Salomé* où, auprès du maniérisme de l'Ecole persistant en certaines parties, on trouve un sens si radieux de la belle couleur. Regnault, âme ardente, peintre passionnément compréhensif et travailleur acharné, restait émerveillé des aquarelles de Fortuny ; et en effet, ce sont des œuvres inimitables par l'éclat, la composition, les valeurs et la précision dans la fantaisie. Je ne vois guère qu'un autre oublié, un Français, Henri de Beaulieu, pour rappeler cet art orientaliste et ces toiles féeriques. Les types de soldats ou de mendiants marocains de Fortuny sont dessinés avec une verve et une force incroyables, et quel aquarelliste aux yeux intenses, quel peintre des demi-teintes, quel homme sans rival pour peindre le ton d'une muraille dans l'ombre, faire circuler l'air entre les choses, résoudre à fond les difficultés ingrates que le public ne soupçonne pas et que les peintres escamotent ! Guillaumet et Fromentin ont été sincères, mais semblent si pauvres de moyens, et Marilhat paraît si convenu, et que dire de Gérôme, de Huguet et même de Berchère ? Tout cela s'efface devant le prestige étincelant de ce jeune coloriste vainqueur qui fait chatoyer la couleur comme un sabre au soleil, et osait en 1866 une œuvre comme la *Fantasia* où l'on trouve des raccourcis, des libertés de composition dont les impressionnistes n'ont point dépassé l'audace. Aucun orientaliste n'a été plus vrai et plus somptueux.

Aucun aquarelliste non plus n'a été plus luxueusement fantaisiste dans les scènes de genre. Les cabinets italiens, les meubles de Boule, les hautes cheminées, les tapisseries et les crédences sont interprétées avec une magnificence puissante. Si Fortuny peint un reître au torse nu, coiffé d'une salade bossuée et fourbissant la coquille d'une rapière, nous pourrons nous en désintéresser, mais non pas nier la préciosité, la science, la joaillerie de la couleur, la force expressive du dessin, la *race* nerveuse et élégante de cet art. Les deux dessins d'après M. d'Epinay costumé sont des pièces que le Louvre s'honorerait d'avoir ; il ne compte rien de plus beau dans ses collections du XVIIIe siècle : c'est le suprême du dessin de genre, par la science, le style et l'esprit qui se révèlent dans la moindre hachure. Et enfin, par quel étrange oubli les musées français n'ont-ils pas acquis la série d'eaux-fortes que Fortuny composa à Rome en 1866 ? Là son génie éclate tout entier. Devant de telles épreuves, on a peine à admettre que l'artiste n'ait pas pratiqué le travail du cuivre pendant vingt années antérieures, on reste confondu par l'évidence des dates qui prouvent que cette série fut, en une quinzaine de mois, un caprice du peintre qui s'essayait à tout. Ces eaux-fortes remontent immédiatement à Rembrandt et à Goya : c'est tout de suite à ces noms qu'il faut penser pour comparer digne-

ment. Ce sont de saisissantes créations, où se trouvent réunis tous les jeux, toutes les ressources de l'eau-forte. Des planches comme le *Kabyle mort veillé par un ami*, la *Maréchalerie au Maroc*, la *Sérénade*, l'*Amateur de Jardins* et surtout l'*Anachorète*, d'une terrifiante beauté ascétique, compteront parmi les pièces capitales que cet art a produites. A ceux qui penseraient que j'exagère, je ne saurais trop conseiller d'aller consulter les albums d'aquarelles et la série d'eaux-fortes que MM. Manzi et Joyant laissent voir libéralement aux amateurs d'art dans leurs galeries du boulevard des Capucines. Ils verront là, notamment dans la planche de l'*Anachorète*, de quelle façon magistrale Fortuny assemble les nuées d'un orage, les strie de lumières blafardes, échevèle un arbre dans l'ouragan, passe du noir absolu au blanc, varie un terrain, précise des formes dans un chaos — et comment, dans la *Maréchalerie*, il s'approche de Rembrandt par la qualité des pénombres, et comment, dans le *Kabyle mort*, il mêle la hachure au vernis mou pour obtenir un effet à la fois velouté et acerbe, et quel style à la Delacroix il y a dans cette figure morte, couverte des lourds plis d'un burnous sur lesquels est posé le long fusil, et dont seulement émergent les pieds nus, d'un dessin puissant et tragique. Nous n'avons pas, hélas ! trop de place pour exposer les dessins de nos maîtres français modernes, au Luxembourg où M. Bénédite fait des prodiges pour arriver à les montrer par séries ; mais je suis certain que s'il lui était donné d'exposer un jour cet ensemble d'eaux-fortes de Fortuny, ce serait une véritable révélation pour tous les jeunes artistes qui, plus que personne, viennent chercher plaisir et exemple d'art dans ces séries.

Ils ne pourront pas, malheureusement, voir la peinture de Fortuny ; l'Etat l'a méconnue, et les possesseurs de telles œuvres les gardent jalousement. De la *Vicaria* une gravure a été faite ; peut-être l'original sera-t-il destiné au Louvre par une généreuse donation. Mais on ne peut voir une autre manifestation des dons exceptionnels de Fortuny : je veux parler de ses copies d'après Goya, et notamment de celles que possèdent M. de Madrazzo son beau-frère, et Mme la marquise Carcano, outre MM. Stewart, Davillier, de Goyena. Ces copies sont parmi les plus belles qui aient été peintes et peut-être n'y a-t il au XIXe siècle que Ricard et M. Degas qui en aient réalisé d'aussi parfaites. Ce sont, non des copies, mais des identifications absolues d'un artiste à un autre, et on ne pourrait discerner l'original. Je me serais absolument refusé à croire qu'une d'elles, le portrait de Marie Louise et du roi de Rome, de grandeur naturelle, fut exécutée en deux jours, si je n'en avais recueilli la plus sérieuse assurance. Il y avait quelque chose de foudroyant dans la spontanéité de Fortuny, comme dans sa vie. Non seulement il produisit de vingt à trente-six ans une prodigieuse quantité de dessins et de peintures dont l'examen fait supposer un travail de trente années, mais encore trouva-t-il le temps d'acquérir dans la ciselure une telle adresse, qu'à sa vente il fallut, paraît-il, l'affirmation loyale des commissaires et le témoignage de ses lettres mêmes pour détromper le public au sujet d'une épée sarrazine qu'il s'était diverti à exécuter et qu'on persistait à prendre pour un alfange authentique, chef-d'œuvre de quelque antique « espadero » de Cordoue ou de Grenade.

C'était un grand artiste romantique, un beau maître. Il étincela et mourut. Un jour son œuvre sera de nouveau visible, et on l'acclamera. Récemment une exposition a été faite à Londres, on y a revu quelques chefs-d'œuvre de Fortuny, et il est bien regrettable que nos critiques n'en aient pas parlé : l'échange d'idées internationales est prompt chez nos voisins et lent chez nous. Mais c'est une question de temps. Il y a là un feu glorieux sous une cendre légère. On a peu écrit sur Fortuny, mais on a eu le temps déjà d'en dire trop d'inexactitudes, dont la plus grave est celle-ci, qui ne se peut tolérer : on a parlé de l'*école dégénérée* de Fortuny, en semblant l'en rendre responsable. Il est très vrai qu'après le succès inouï de la *Vicaria* une foule de petits peintres se sont mis à faire des tableautins dans ce genre, en Espagne et en France. Comme ils n'avaient ni dessin sérieux, ni belle couleur, ni distinction native, ils en sont vite venus à fabriquer des chromos d'une fausse grâce affadie, des aquarelles pour calendriers et magazines du jour de l'an. Mais il est monstrueux d'imputer cela à Fortuny, d'abord parce que ce genre est venu bien plus de Meissonier et de Lami que de lui — et on a peu copié Lami, qui avait un talent vrai, alors qu'on a adoré le photographisme de Meissonier — et ensuite parce que Fortuny n'a jamais eu d'élèves et aurait sans doute pensé des Leloir, des Adrien Moreau, des Vibert, des Detti, et de tous ceux qu'on a abrités derrière son nom, ce que nous en penserons nous-mêmes. Il a été démarqué et n'en saurait être rendu responsable. Une telle allégation est aussi bizarre que si l'on reprochait à Frans Hals d'avoir prétexté M. Roybet, si l'on se plaignait d'Ingres parce qu'il permit M. Bouguereau, ou si l'on boudait l'orientalisme de Decamps en voyant M. Gérôme. Fortuny a été un homme unique, extraordinaire, génial — et personne ne pourra dire ce que cet homme fût devenu, si sa vie n'avait pas été brisée prématurément. Il avait tout, la technique, le sentiment, l'originalité de vision, l'ardeur au travail, la hauteur de l'âme et la clarté de l'esprit, et tout donne à penser qu'il serait aujourd'hui l'un des plus

grands artistes de l'Europe, et peut-être le précurseur d'une renaissance de la peinture héroïco-romantique, avec l'éblouissant prestige d'une vision moderniste de la couleur.

CAMILLE MAUCLAIR.

M. BRIEUX

Il faudrait essayer de faire mieux qu'un portrait; tenter de dire, ici, un homme et une œuvre...

L'homme, d'abord. — Rencontre unique peut-être : voici quelqu'un qui est l'homme de son œuvre, complètement. Il l'est, non seulement au moral — c'est-à-dire que le caractère est en harmonie avec les idées, et le cœur au niveau du talent — mais il l'est même physiquement. Son œuvre (nous le verrons) avant tout a la force. Et l'homme est fort, physiquement. Grand, solide : un maître sur la planche d'escrime comme sur les planches du théâtre; avec le front large et haut, les longs cheveux qui bouclent rejetés en arrière ; les yeux clairs, d'un éclat presque gênant — malgré le bon sourire de la bouche dans la barbe blonde — les yeux d'un homme qui doit posséder un grand pouvoir magnétique, et dont ce doit être long, et rare, de forcer l'intimité jalouse du cœur. Mais, en même temps, une taille élancée; point de forte carrure d'épaules, et des mains de femme, c'est-à-dire rien du gentilhomme campagnard, du chasseur, du *sportman* ; rien des randonnées dans les forêts, des longues courses — là-haut — sur les champs de neige et les glaciers, des chevauchées au galop, ou des kilomètres dévorés dans la nuit, sans frein ni lanterne, penché sur le guidon de sa bicyclette — toutes les fatigues courues et tous les dangers risqués qu'ont aimés les grands fanatiques du plein air...

Ainsi le physique même de l'homme indique ce qui vient corriger la force de cette nature, et révèle l'autre côté de son être moral. Des mains de femme, aux doigts allongés et intuitifs... Au moral, une grande pitié pour toutes les souffrances, pitié presque féminine dans son élan spontané, dans son ardeur fébrile, presque brouillonne, et qui s'éveille plus vite qu'elle ne dure longtemps ; cette pitié qui transpire de tout son théâtre ; qui, seule, lui dicte des appels comme celui qu'on entend dans sa pièce *Maternité* ! « De toute la force de ma raison révoltée, de tout l'élan de mon cœur transi de pitié, j'appelle le jour où... » Mais rien d'efféminé, certes; de « pleurard ». Car la rude école de la vie l'a fortement trempé. Sorti du peuple, sans instruction supérieure (une école de commerce seulement : Turgot), obligé de tout apprendre et de tout lire, plus tard, tout seul; tout, depuis les Grecs et les Latins, en traduction, jusqu'à Spencer (avec des trous, des lacunes, des grands noms d' « intellectuels » demeurés inconnus, inabordés ; en poésie, Vigny, en critique, Sainte-Beuve, Scherer, etc.), il porte sa pitié aux souffrances toutes proches, aux besoins immédiats, ceux du corps et ceux du cœur, la faim, l'amour. Il sait que l'argent c'est le pain ; qu'il faut compter pour vivre ; et il veut qu'on compte. Il y a des comptes dans l'*Engrenage* et dans les *Remplaçantes*. Il y a un budget dans *Petite Amie*. Il y a, de nouveau, un budget dans *Maternité* ! Car il a, lui aussi, lutté pour la vie. Il a espéré, chaque jour, dans la fièvre de l'attente, le travail, la « copie » qui sera payée d'un louis pour faire bouillir la marmite, et soutenir les « vieux », à défaut des petites frimousses roses... Qu'il est bon le pain qu'on a dû conquérir pour manger !

Mais il y avait une force en lui qui voulait se manifester, coûte que coûte. Sa vie a été une « évasion » hors de la prison du travail quotidien, vers l'air, l'espace, la lumière de l'esprit. A treize ans il écrivait des narrations en vers — lui, si peu poète ! — aux épisodes découpés et campés, déjà, comme pour le théâtre. Il porte un manuscrit de pièce à Sarcey, qui lui répond qu'un cordonnier doit apprendre son métier avant de vouloir faire des chaussures. Il envoie un autre manuscrit à Augier, qui ne le lit pas. Et, parce qu'il a connu cette souffrance, on dit que Brieux ne se sent pas souvent le courage de refuser de lire ceux qu'on lui apporte... Journaliste en province, il étouffe. Il écrit à Zola, qu'il ne connaît pas, une lettre... Ce n'était pas une lettre. C'était un cri. Un cri d'angoisse, un cri d'appel. « Il me faut Paris !... Faites-moi jouer !... » Et Zola — paraît-il — lui répond sentencieusement : « Jeune homme, la vache enragée est excellente... Si vous êtes un fort, vous percerez quand même. Vous aider serait vous gâter... » Enfin Antoine le joue. Il lui doit un peu la vie, comme beaucoup. Voyez la préface de *Blanchette*.

Une force vaillante et, s'il le faut, entêtée, et un cœur vaillant : voilà l'homme, au physique et au moral. Non pas cette force qui émane naturellement d'un tempérament robuste; mais cette force généreuse qui est celle du cœur qui ne calcule pas, et va de l'avant. La générosité a le geste large. Aussi la pitié, chez Brieux, s'épanche et se répand, plus qu'elle ne va profond. Il est « altruiste » par principe, d'une façon générale. Il ferait volontiers l'aumône en grand seigneur, comme don Juan donnant sa bourse au pauvre : « Prends, je te la donne pour l'amour de l'humanité. » Et c'est ainsi qu'il est allé tout droit, en suivant la pente de son tempérament et de son cœur, avec une allure d'apôtre, vers ce théâtre social, qui agace bien des gens, surtout les

satisfaits de ce monde et, entre autres, les abonnés du Théâtre-Français, où ni *la Petite Amie*, — ni semble-t-il — *Blanchette*, n'ont pu s'acclimater ; mais qui soulève les foules, comme certains soirs des *Remplaçantes*, chez Antoine, et dont le souci, presque la hantise des questions sociales, reste bien la marque de son œuvre de dramaturge.

***

Avec ses défauts très visibles et ses réelles qualités, l'œuvre, en effet, est bien celle de l'homme que nous avons montré.

On a dit de Brieux : le petit-fils d'Augier. Parfaitement. Par la force et la franchise de l'idée, par la mâle vigueur, par l'honnêteté des moyens et des fins, par la peinture de la vie à mi-côte, ce théâtre rappelle, assurément, la morale bourgeoise d'Emile Augier. C'est la même sève, le même sang.

O père de famille, ô poète, je t'aime!

Mais Brieux est plus « peuple ». Du peuple, il a la force. Du peuple, il a l'esprit simple et peu compliqué ; la vulgarité même qu'on lui reproche, et cette langue fruste ou incorrecte dont les délicats se gaussent. Ce manque d'un style puissant par lui-même est, peut-être, une condition et comme la rançon de sa force dramatique. « Il n'y a nul besoin, semble-t-il, au contraire, qu'un auteur dramatique écrive bien », dira un jour M. Brunetière. Il suffit vraiment qu'il écrive comme ses personnages parlent. Or, ceux de Brieux n'ont jamais été très distingués. Comme le peuple, aussi, il simplifie souvent les choses. Fatalement, comme un Zola, dans le roman, il peint à fresques, par larges touches. Dans ce rôle de réformateur social qui lui est cher — à tort ou à raison — il vise aux grandes mesures. Il aborde les problèmes de la vie pratique par le dehors. Nul n'est moins religieux que lui, ou même philosophe, et uniquement soucieux de transformer l'homme intérieur. Il salue avec enthousiasme la force de l'association, de la coopération sociale. Il est bien l'homme qui s'arrache à la grande cheminée de son cabinet de travail, là-bas, par un soir d'hiver, pour aller présider, dans le cabaret du village, une séance du syndicat agricole qu'il a fondé avec les paysans de l'endroit. Il croit aux lois bienfaisantes pour moraliser les foules. En cela il est bien Français et de la tradition de cette race, idéaliste avec l'âme celtique et législative avec Rome. Il ne s'attache pas à un individu, à une créature humaine particulière, homme ou femme, à une âme. Il ne veut pas d'un fait particulier à la scène d'un épisode d'une vie humaine. Il ne reste pas dans le cadre d'une histoire. Il appelle cela, avec dédain, de « l'anecdote ». Il traite les questions de façon générale, comme des thèses. Un soir, vers minuit, chez Pousset, ou au quartier latin, il rencontre un artiste — mort depuis — qui noie son talent dans la boisson parce que, fils d'alcoolique, il se croit condamné à l'hérédité morbide, sans espoir de salut ; et, tout de suite, Brieux voit cela en grand : l'Hérédité, la geôle maudite... Il faut crier bien haut que l'homme peut s'en échapper ! Il faut redonner l'espoir aux pauvres captifs. Il n'est pas vrai que les lois de la nature soient des nécessités fatales. Il faut prêcher à la foule — et où ? sinon sur le théâtre ? — l'échappée volontaire, qui sauve, hors des prisons naturelles : l'*Evasion*. — Les magistrats vivent dans l'idée fixe, hypnotisante, de l'avancement : la *Robe Rouge*. — Les enfants meurent trop ! les *Remplaçantes*. Les maladies secrètes font leurs ravages, parce que cachées : les *Avariés*, etc. Toujours le pluriel.

Ainsi donc une thèse, une plaidoirie ; un théâtre, que la critique, cette bonne âme, a vite fait de baptiser dédaigneusement : le théâtre-conférence.

C'est un fait. Pour beaucoup c'est un tort, et on en fait à Brieux un reproche. Max Nordau, dans ses belles études sur la littérature française contemporaine, dans *Vus du dehors*, lui déclare tout net que « c'est peut-être un progrès moral », mais que c'est « sûrement un recul artistique », et il lui présente comme un avertissement salutaire l'exemple de Tolstoï devenu, de grand romancier qu'il était, l'auteur trop fécond de petits *tracts* moralisateurs.

On pourrait, en tout cas, faire ce crédit à Brieux que, s'il écrit ce théâtre, c'est qu'il le veut. Il abonde, en effet, de parti pris, dans le sens de ses défauts. Larroumet lui écrit, après *la Petite Amie* : « C'est une voie fâcheuse ; prenez garde. » Brieux lui répond : « J'ai toujours voulu la suivre », en lui envoyant la collection de ses pièces. Et il continue, avec délices. La critique serait très habile, assurément, de trouver un moyen autre que celui de le laisser faire... Peut-être pourrait-on seulement lui rappeler (ce qui serait loin de lui faire du tort) tout ce qui est à l'extrême opposé de son talent et de son théâtre : la psychologie d'un Racine, la passion d'un Shakespeare, qui remue sur la scène des êtres vivants sortis de ses entrailles. Et, pour lui montrer ce que l' « anecdote » d'une vie atteint de profondeur morale quand un grand écrivain touche au tréfonds d'une âme et pénètre dans une conscience jusqu'au tuf de la nature humaine, peut-être pourrait-on lui rappeler — ou lui apprendre, s'il l'ignore — l'individualisme tragique, l'intimité morale sublime des écrivains d'une autre race, l'anglo-saxonne, et lui donner à lire les pages d'un Dickens sur la fin du pauvre puisatier, victime de son travail, remonté de sa nuit souterraine à la clarté des étoiles, pour mourir sans

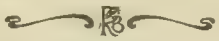
se plaindre, en souhaitant seulement qu'il vienne un jour où règne un peu plus de justice et de bonne volonté parmi les ouvriers humains... Ou, chez une George Eliot, dans la vie d'*Adam Bede*, ce chapitre de la visite de Dinah chez Lisbeth, dont M. de Vogüé, dans sa préface du *Roman russe*, disait que « cela est beau comme si Dieu parlait, tout simplement ». Ou, enfin, s'il ne veut pas sortir de France, que Brieux songe seulement à ce réalisme intime et poignant, à cette sensibilité frissonnante, elle aussi, d'un Daudet — ce Dickens français — disant les misères de *Jack*, l'enfant naturel, et les malheurs du pauvre colporteur qui n'a qu'un désir depuis de longues années de marche : avoir enfin des souliers faits sur mesure, qui ne blessent plus ses pauvres pieds difformes et meurtris de cheminеau lamentable...

Brieux répondrait : « Il faut être soi, tout entier, avec tous ses défauts, jusqu'au bout. » Et, en vérité, ce serait d'un pédant que de découvrir gravement, ici, que Brieux ne possède pas (pour ne parler que des morts) l'élégance nerveuse d'un Feuillet, la maîtrise de dompteur d'un Dumas fils, ou la grâce ailée d'un Pailleron. Et quant à ce qui serait, enfin, de lui reprocher, après le théâtre-conférence, la banalité d'un moraliste brave homme (il ne faut pas perdre son argent aux courses, il ne faut pas donner son enfant en nourrice, il ne faut pas faire la fête quand on est jeune, etc.) en un mot le reproche d'être un robuste enfonceur de portes ouvertes, pour cela il conviendrait peut-être d'attendre, — après les beaux cris de colère d'André, dans *Petite Amie* : « Ah ! les muffles ! ah ! les canailles !... » qui ne semblent pourtant pas avoir été acceptés au Théâtre-Français — il conviendrait d'attendre certaines audaces (qu'on dit grandes) et certains coups de bélier dans la muraille épaisse de l'égoïsme et de la lâcheté humaine, qu'on entend dans *Maternité* !

***

Ainsi un homme qui est une force, une force au service de la générosité du cœur. Et une œuvre qui est une arme d'attaque, qui lutte vaillamment contre les puissances du mal, dans cette bataille quotidienne du théâtre qu'on livre chaque soir, devant deux mille personnes. Un talent inné, un don naturel d'auteur dramatique qui s'occupe moins de bien dire, que de dire ce qu'il veut. Plus de sens instinctif du métier que de recherche d'art. De la solidité dans la charpente, qui est massive ; dans les arguments, qui sont robustes ; dans les pensées, qui sont saines et fermes. Solidité qui est de la dureté parfois, parfois de la banalité, comme le sol de la grande route .. Dans la forêt du drame, pas de clairières heureuses où les rêves en liberté, comme des « elfes joyeux, dansent sur la plaine ». Pas de coups d'aile vers les sommets. Une pitié altruiste qui s'étend en nappe large sur le troupeau de l'humanité, sans creuser jamais dans une créature humaine jusqu'au tréfonds de l'âme. Mais un homme qui voit clair. Un cœur qui bat fort. Une œuvre qui sait le bien qu'elle veut faire. Non pas, certes, un grand homme, ni une œuvre de beauté. Un vaillant. Une œuvre saine. Un discours — bientôt — à l'Académie, qui sera certainement un acte. Et puis, en somme, une force. La plus grande force, assurément, du théâtre contemporain. Et alors — qui sait ?

DE MORSIER.



LES TRADE UNIONS, LES TRUSTS
ET
LE SOCIALISME D'ÉTAT EN AMÉRIQUE

(*Suite et fin*) (1).

III

Que le socialisme s'impose un jour en Amérique, que l'Etat retire à l'initiative privée les grandes branches de l'industrie pour en prendre possession : voilà une prévision très logique et très acceptable pour nous. Les tendances que nous avons discernées en étudiant les rapports du Travail et du Capital, la justifient pleinement. D'ailleurs les races latines et germaniques, courbées si longtemps sous le joug des monarchies et des empires, sont si bien préparées à recevoir celui du socialisme, que nous étendons volontiers à l'Amérique ce qui s'applique à nous. Mais, Outre-Mer, une telle manière de voir rencontrerait bien peu d'approbations et ferait hausser les épaules à beaucoup de gens. En effet, s'il est un peuple qui, par son esprit, ses traditions, et ses moindres traits de race, semble rebelle au socialisme, c'est bien celui-ci. Aussi l'intérêt sera-t-il grand, pour les temps à venir, de le voir jeune et vigoureux, aux prises avec le maître nouveau devant lequel ceux de la vieille Europe, affaiblis par l'âge, auront sans doute déjà capitulé.

L'amour de l'indépendance, amour farouche et intraitable, qui est à la base du caractère de la nation américaine, est devenu trop légendaire pour comporter aucune analyse. Il suffit de le mentionner, et, à lui seul, le mot nous fait entrevoir l'abîme profond qui sépare de l'idéal socialiste le grand pays de la liberté.

Mais c'est précisément cette indépendance qui est

1. Voir la *Revue Bleue* des 17 octobre et 7 novembre 1903.

responsable du mal dont souffre l'Amérique à l'heure actuelle : le *despotisme des trusts*. Par l'affranchissement presque illimité qu'elle a laissé prendre à l'individu, elle a permis à ces corporations géantes de se former, en écrasant les petits capitalistes, ou en d'autres termes aux forts de dominer tyranniquement les faibles, à une partie infime de la nation de gouverner l'autre à son profit.

Il n'y a lieu d'examiner ici la question des trusts qu'autant qu'elle touche au socialisme. Aujourd'hui elle comporte d'ailleurs une longue bibliographie et remplirait aisément une bibliothèque. Les trusts, disons-le tout de suite, marquent une phase nouvelle dans l'évolution de l'industrie qui n'est pas artificielle et momentanée, comme on se plait à le croire en Europe, où l'on en redoute la contagion. Condamner leur principe et leurs méthodes, serait méconnaître un des plus grands progrès économiques des temps modernes. La révolution qu'ils ont accomplie dans l'industrie reste acquise, et, en Amérique du moins, il ne faut pas compter voir se rétablir rien de ce qui rappellerait le passé. C'est pour elle l'âge de la *Combinaison*, et ce mouvement s'étend non seulement à l'industrie, mais aux arts, aux lettres, aux religions, à toutes les manifestations de la vie économique et sociale. Nous avons assisté à la combinaison des forces ouvrières ; nous nous trouvons maintenant en présence de la combinaison des forces capitalistes.

A vrai dire, les trusts sont encore presque à leur naissance, et il est stupéfiant de voir avec quelle rapidité ils se sont développés et généralisés ; leur croissance fait penser à ces végétations tropicales qui s'épanouissent en une nuit. La *Standard Oil Company*, le plus ancien d'entre eux, date de 1883. L'*Américan Sugar Refining Co*, fut fondé en 1887. Le mouvement est arrêté par la panique de 1893, pour reprendre avec fureur entre 1898 et 1900 : pendant ces deux années 565 combinaisons s'organisent avec un capital de $ 7.000.000.000. Enfin l'*United States Steel Corporation*, qui a déjà absorbé les deux tiers de la production de l'acier, remonte à 1901. Aujourd'hui il ne reste plus une seule branche de l'industrie qui ne soit *trustée* : le charbon, le papier, le cuir, le caoutchouc, le sel, le suif, les produits chimiques, la glace, la pierre, le pétrole, le tabac, tous les métaux... la liste serait sans fin. Un carrossier de Chicago me disait que pour construire une voiture il avait affaire à *trente-huit* trusts différents. D'après une opinion assez répandue dans le Nouveau et surtout dans l'Ancien monde, les trusts n'auront qu'une durée éphémère : il serait plus juste de dire qu'ils sont dans leur période ascendante et qu'on n'assistera pas d'ici longtemps à leur déclin. La panique qui sévit depuis quelques mois sur le marché de New-York, n'en a détruit que deux ou trois et en somme elle n'a atteint que le monde de la spéculation. Elle est semblable à ces maladies que font les enfants et qui les laissent plus robustes. Aucun citoyen d'Amérique ne se dissimule la force des trusts, et aucun législateur n'a jamais songé à les supprimer : plutôt essayer d'arrêter le soleil dans sa course ! Que peuvent les lois humaines contre les lois de l'histoire ? L'industrie obéit à des lois, tout comme les forces naturelles, dont les hommes sont esclaves. — « Il y a de bons et de mauvais trusts », a déclaré lui-même le Présipent Roosevelt, le leader le plus acharné de la lutte qui s'est engagée contre eux depuis quelques années. Tachons donc ici de discerner le bien du mal par quelques considérations générales, de distinguer ce qui doit subsister de ce qui doit être aboli.

A proprement parler, un trust est une entente faite entre deux ou plusieurs compagnies, qui, tout en restant indépendantes, s'engagent à vendre au même prix leurs produits. Mais le sens du mot s'est beaucoup étendu récemment : il implique aujourd'hui l'absorption complète de ces compagnies dans le sein d'une *corporation*, qui seule garde une personnalité légale vis-à-vis de l'Etat où elle se crée, et qui seule a le pouvoir d'émettre des actions. Il résulte d'une pareille combinaison une grande économie à tous les points de vue. Le personnel et le machinisme peuvent être réduits d'un tiers, par suite d'un tassement des besoins. Enfin les lourdes charges de la concurrence, le *middleman* ou le *jobber* : l'intermédiaire exploiteur dont nous souffrons tant, se trouve supprimé. Bref, la forme nouvelle que les truts ont donnée à l'industrie, a eu pour effet de simplifier, d'accélérer la production et d'en réduire le prix. Elle a travaillé dans le même sens que le machinisme en se perfectionnant, et ces deux mouvements, contemporains l'un de l'autre, qui furent les facteurs de cette grande œuvre, marquent une phase très importante dans l'évolution économique de notre époque.

Mais, comme tous les progrès, celui-ci ne s'est pas accompli sans causer de graves préjudices et sans faire des victimes. Ce n'est qu'avec le temps que les grandes découvertes du XIXe siècle ont fait apprécier leur valeur et leur utilité, et que certaines ont cessé d'être dangereuses. Il en est de même des trusts, qui ont, pour le moment, autant de mauvais que de bon. Les abus qu'ils commettent se rangent en trois catégories : la surcapitalisation, l'absence de publicité dans leurs opérations, et le régime de privilèges que leur ont fait les compagnies de chemin de fer. L'*overcapitalisation*, c'est-à-dire l'émission d'actions à une valeur fictive, l'arrosage comme nous l'appelons en France, est une pratique commune à tous les

trusts. « C'est une fraude, dit l'*Attorney-General* Knox, dans son *Pittsburg Speech* (1) à l'égard de ceux qui fournissent le capital soit, au début, soit par achat, et les efforts faits pour réaliser là dessus des dividendes par des spéculations, constituent l'imposition d'une charge frauduleuse sur le public. » Pourtant sans se dissimuler le moins du monde combien sont fictives les valeurs de trusts, le public les achète, parce qu'il les revend aussitôt pour spéculer. Evidemment cette hardiesse, très courante en Amérique, où la circulation de la richesee est beaucoup plus active que chez nous, ne serait pas possible dans un pays d'épargne où les mêmes valeurs dorment des générations dans les mêmes coffres-forts. Toutefois elle n'est pas sans offrir des risques, et quand vient une panique, il y a toujours des gens qui en sont victimes.

Un autre abus commis par les trusts, c'est le secret qu'ils gardent à l'égard de leurs actionnaires de la conduite et du résultat de leurs affaires. L'Etat lui-même n'a pas le droit d'examiner leurs livres et ils échappent ainsi à tout contrôle. Enfin le plus grand scandale, le plus criant et le plus important à noter ici, ce sont les immenses privilèges dont les corporations ont la jouissance au point de vue des transports. Le trust du pétrole, le plus accapareur et le plus riche, a dû son succès à la complicité des chemins de fer. Pendant nombre d'années la *Standard Oil Co.* n'a pas seulement obtenu des compagnies l'abaissement de leurs tarifs, mais elle se faisait verser par elles la différence que ses rivales devaient leur payer. Dans l'espace de dix-huit mois elle reçut ainsi $ 10.000.000. En 1887, le tarif de transport de Boston à Cleveland, était pour le grain, le fer, le pétrole, de 22 cents les cent livres. En 1899 il était réduit à 15 cents pour le grain : à 20 pour le fer, et porté à 24 pour le pétrole. La Compagnie Rockefeller gouverne les chemins de fer ; elle est maîtresse des gares terminus, et peut ainsi empêcher le débarquement des pétroles autres que les siens. Enfin, ce qui double encore sa puissance, c'est qu'avec les immenses capitaux dont elle dispose, elle a pu construire à travers les régions pétrolières un vaste réseau de tuyaux qui va chercher le pétrole au puits, pour le conduire soit à une des raffineries du trust, soit à une ligne de chemin de fer. Si les trusts ont été comparés à des pieuvres qui saignent à blanc leurs concurrents, la *Standard Oil Co.* mérite ce nom plus que toute autre : sa canalisation, qu'elle a étendue en tout sens à travers d'effroyables distances, fait penser aux immondes tentacules de ce mollusque, qui s'étendent partout où il y a quelque chose à sucer.

1 Ph. C. Knox, *The Commercial Clause of the Constitution and the Trusts*. Gouvernment Printing Office, Washington, 1902.

Est-il nécessaire d'appeler l'attention sur l'importance des chemins de fer à l'égard de l'industrie ? Ils sont dans un pays comme le système artériel dans le corps humain. Si donc les trusts les accaparent, faut-il s'étonner de leur réussite ? Ils grossissent aux dépens des petits producteurs, auxquels ils rendent toute concurrence impossible. Les Rockefeller, les Carnégie, les Clark, les Havemeyer, ces *magnats*, ces *barons*, comme on les désigne, ces rois du pétrole, de l'acier, du cuivre, du sucre, semblent s'être partagé les produits du sol, et régner en maîtres sur eux comme sur un fief, conquis par les armes. Ils rappellent ces fiers burgraves des bords du Rhin qui s'épiaient du haut de leur burg construit sur la pointe d'un rocher, et qui, ne connaissant d'autre loi que la force, se faisaient justice eux-mêmes. George Gould, propriétaire d'une grande ligne de chemin de fer dans l'Ouest, avait décidé de la prolonger jusqu'à l'Atlantique. Après une lutte très vive avec la *Pensylvania Railroad*, il obtint du Congrès de l'Etat de même nom le droit de venir jusqu'à Pittsburg. La *Pensylvania Railroad*, qui s'était jusqu'alors considérée comme souveraine dans cet Etat, trouva bientôt l'occasion de se venger. Elle avait un traité avec la *Western Union Telegraph Co*, dont Gould est le plus gros actionnaire, au sujet des poteaux télégraphiques de cette dernière, établis tout le long de la voie ferrée. La *Western* avait plusieurs fois, mais en vain, demandé le renouvellement de ce traité, lorsque, le jour même de son expiration, le président de la *Pensylvania Railroad*, donna ordre d'abattre sur toute la ligne les poteaux de la *Western*. Dans l'espace de trente six heures, sur un parcours de 1.000 milles, une armée de 2.000 cantonniers, munis de haches, réduisirent à rien 40.000 poteaux, 14.000 milles de fil, le tout représentant une valeur de $ 1.000.000. Ce n'est qu'en Amérique que puissent se commettre de pareils actes de vandalisme.

Mais ces gros ploutocrates américains ne luttent ensemble que lorsque leurs intérêts s'opposent. Ils ont souvent d'importants capitaux dans d'autres entreprises que la leur, et ils se trouvent ainsi solidaires, témoin Rockefeller qui est un des principaux actionnaires de la Corporation de l'Acier. Si l'un d'eux fait faillite, les autres l'aident à se relever en se portant garants de ses opérations (*by undewriting his contracts*). Ils ont poussé le génie de la combinaison plus loin encore que dans leur sphère propre, car les trusts eux-mêmes ne sont pas indépendants ; comme les mondes dans le système planétaire ils obéissent à une harmonie générale et gravitent autour du trust des trusts : celui de la banque et de la spéculation, qui a son siège à *Wall Street* et dont M. Pierpont Morgan, cet admirable organisateur d'affaires, est le souverain maître, le Roi-Soleil,

pourrait-on dire, le roi des rois, entre les mains de qui vient se centraliser toute la puissance économique des Etats-Unis.

En fait, les trusts sont arrivés à excercer sur le pays une véritable autocratie, supérieure au pouvoir de l'Etat, et qui forme une opposition chaque jour plus marquée avec les principes de la démocratie américaine : *a government of the people, by the people and for the people.* L'Amérique est aux mains d'une douzaine d'hommes, détenteurs de centaines de millions de dollars, tels que Rockefeller, le plus follement riche, dont la fortune est évaluée à $ 1.000.000.000 (5 milliards de francs). D'après une statistique récente (1), la richesse totale du pays étant de 318 milliards de francs, et les familles au nombre de 13.500.000, 174 milliards sont aux mains de 125.000 familles, c'est-à-dire que la classe riche forme une proportion de 1 p. 100, la classe moyenne de 10 p. 100, la classe pauvre de 39 p. 100, et la classe très pauvre (population étrangère et race noire) de 50 p. 100. Donc cet 1 p 100 de multimilionnaires possède à lui seul plus d'argent que les 99 p. 100 qui restent. Ces chiffres, éloquents par eux-mêmes, n'ont besoin d'aucun commentaire ; ils sont un gros scandale pour les esprits les plus timides. Il est hors de doute qu'une pareille accumulation d'argent entre les mains de quelques uns ira sans cesse en augmentant avec la liberté actuelle dont jouissent les trusts, et qu'elle deviendra un grand danger pour la nation. Il n'est pas moins évident qu'un régime politique qui laisse de pareils abus se commettre, appelle des changements profonds. Tout le monde en Amérique s'accorde à reconnaître que des réformes sont nécessaires. Mais la grande question est de savoir si le gouvernement républicain actuel, même s'il était remplacé par un gouvernement démocrate, aurait le pouvoir de faire contre les trusts une législation vraiment efficace.

Jusqu'à présent il y a échoué. Depuis dix ans que le Congrès fédéral travaille à cette législation, les trusts ne s'en portent pas plus mal. Le fait est que la Constitution ne lui donne pas de pouvoirs assez étendus pour réglementer le commerce à l'intérieur des Etats. Comme les trusts, malgré la diffusion de leurs articles dans le pays, sont incorporés dans un Etat, et en dépendent, ils échappent ainsi à l'autorité du gouvernement fédéral. Pour que celui-ci pût agir, il faudrait d'abord modifier la Constitution, et elle est, pour les Américains, une arche sacro-sainte, à laquelle personne n'ose toucher. Il existe encore une autre raison. Pendant la dernière session du Congrès, le Président Roosevelt a usé de toute son influence pour faire passer une nouvelle loi, et ses efforts se sont brisés contre une sourde résistance du Sénat. Est-ce à dire que les sénateurs avaient été achetés par les trusts? Non pas, mais comme ce sont en majorité des hommes riches, des amis et des actionnaires des grandes corporations, ils défendaient au Sénat les intérêts de celles-ci. Les Morgan et les Rockefeller regardent avec sérénité le Congrès poursuivre ses travaux : ils assistent sans trembler aux éclats du Président Roosevelt ; à la fin de son mandat, chacun de leurs ennemis devra se calmer, s'il veut être réélu, car c'est la puissance de l'argent qui décide des élections.

Devant cette insuffisance du gouvernement républicain, il ne reste que deux remèdes : le premier, proposé par le parti démocrate, serait l'abolition du tarif douanier : elle aurait pour résultat de détruire par la concurrence étrangère la suprématie des *trust-made articles*, des articles fabriqués par les trusts; mais son effet ne serait que momentané, car alors certains trusts comme celui du pétrole et de l'acier s'étendraient peut-être bien à l'Europe, et prendraient à la longue un développement mondial. Le deuxième, le seul qui paraisse efficace, c'est le socialisme. Si nous envisageons chez le peuple américain l'esprit de race, les institutions et les mœurs, c'est incontestablement celui qui à l'heure actuelle en est le plus éloigné. Cette éducation émancipatrice qui, dès le jeune âge, habitue l'individu à ne compter que sur lui, et qui restreint tellement l'appui et l'autorité de la famille, ne le prépare guère à accepter comme citoyen le joug pesant de l'Etat socialiste. Les Américains ont toujours été portés instinctivement à étendre le champ de l'initiative individuelle, et ils ont banni de leur République toutes les formes de *paternalisme*, pour nous servir d'un mot qu'ils ont créé et dont ils usent si volontiers : « L'idée des peuples continentaux, dit un écrivain anglo-saxon, c'est que le gouvernement prenne à sa charge tout ce qu'il peut. L'idée anglaise et américaine, c'est que le gouvernement fasse seulement ce que l'entreprise privée ne peut pas faire. » En Amérique, le gouvernement est simplement l'agent de l'opinion publique, dont la presse est l'organe, et il est constitué de telle sorte que les pouvoirs se contrebalancent sans se dominer l'un l'autre. Aussi le *self-government*, le grand principe d'action de ce peuple, dans la vie publique comme dans la vie privée, le rapprocherait plutôt de l'idéal anarchiste que de l'idéal socialiste, auquel les peuples latins et germaniques, avec leurs longs siècles d'absolutisme derrière eux, semblent au contraire merveilleusement préparés.

Mais si maintenant nous considérons la situation de l'industrie, il n'est pas de pays au monde où la voie soit plus largement ouverte au socialisme.

(1) De Spelter. — *The Distribution of Wealth in the United States.*

Comme nous l'avons constaté au début de cette étude (1), le socialisme n'a pas pénétré dans les trade-unions; et les ouvriers s'y montrent rebelles. Il y a pourtant des socialistes en Amérique, et c'est parmi les savants, les médecins, les écrivains, les professeurs d'université, les clergymen, en un mot chez les hommes de pensée et d'études qu'ils se crutent. Ces hommes, loin de condamner les trusts, les voient d'un bon œil, car si l'Etat socialisait les instruments du travail en en devenant l'unique détenteur, il aurait à les organiser, à les centraliser entre ses mains, tout comme les trusts l'ont fait entre les leurs. Ils se disent que ces audacieux accapareurs du pétrole, de l'acier, du charbon, du sucre, du coton, travaillent à leur insu pour l'Etat socialiste; qu'ils sont l'instrument d'une force économique qui leur fait accomplir inconsciemment pour le bien de la société l'œuvre gigantesque qu'ils croient réaliser pour eux : laissons-les, se disent-ils, monopoliser toujours davantage les industries, et quand le jour de la grande crise arrivera, l'Etat n'aura qu'à les prendre en leur laissant, sans rien y changer, la forme qu'elles auront reçue d'eux. Il conservera cette immense canalisation construite par la *Standard Oil Company*, cette savante combinaison des mines de charbon et des chemins de fer, cette concentration du machinisme, qui est l'œuvre des trusts. Il trouvera chez ces corporations géantes les éléments d'une république coopérative, témoin celle de l'acier, qui dispose non seulement de ses moyens de production, mais de ses moyens de transport, et de ses matières premières. Il trouvera déjà réalisée par elles cette grande réforme (si désirée chez nous) : la suppression de l'intermédiaire entre le producteur et le consommateur. Enfin, alors que ni l'ouvrier, ni le public ne profite de la réduction du prix de la production effectuée par l'organisation des trusts, l'État en fera bénéficier la société. Ainsi Morgan et Carnegie auront beaucoup plus fait pour la cause du socialisme que tous les émigrés de Berlin et de Naples.

Évidemment une semblable expectative, quelque légitime qu'elle soit, ne saurait se réaliser avant un avenir fort lointain. Car on se représente bien la résistance acharnée de ces despotes de l'industrie, le jour où ils se sentiraient menacés d'être dépouillés par l'État. Le grand problème économique qui se pose en Amérique, c'est de reconnaître jusqu'à quel point ces hommes doivent les immenses fortunes qu'ils ont accumulées, à leur valeur personnelle, à la puissance de leur cerveau, et jusqu'à quel point au régime de privilèges actuel, qui les rend suspects, et qui rappelle dans l'ordre économique ce qu'était l'Ancien Régime dans l'ordre social pour la noblesse française. Les autres pays d'ailleurs n'ont-ils pas à résoudre le même problème, à déterminer quelle est la part de l'individu et quelle est celle de la société dans la propriété des instruments du travail; où s'arrête le droit de l'un, ou commence celui de l'autre? à savoir, comme le dit Stuart Mill, « unir la plus grande liberté d'action avec la mise en commun de toutes les matières premières du globe, et une égale participation à tous les avantages du travail combiné. » Mais, en ce qui touche le présent immédiat, une réforme de toute première importance paraît s'imposer en Amérique, c'est l'achat par l'Etat des chemins de fer, et des mines de charbon d'anthracite; des chemins de fer parce qu'ils doivent appartenir au public et non aux trusts, et des mines d'anthracite, parce que ce charbon, le seul qu'il soit permis de brûler dans les grandes villes, à cause de la pureté de sa fumée, se trouve exclusivement en Pensylvanie, où il est complètement monopolisé par quelques individus, et à la merci de leurs prix, témoin la hausse scandaleuse qui eut lieu l'hiver dernier à la suite de l'*Anthracite Coal Strike*.

L'hostilité des Américains à l'égard le socialisme est donc un peu de surface. Elle s'explique par ce fait que, comme chez tous les peuples jeunes, l'Etat n'a pas eu le temps de grandir, et que l'industrie, le commerce, la banque absorbent toute l'élite de la nation. J'eus le malheur un jour de mentionner la politique à une mère que je questionnais sur les goûts de son fils; elle fronça le sourcil et se récria comme si j'avais parlé du dernier des métiers. La politique, sauf dans le gouvernement fédéral, et surtout l'administration des villes sont abandonnées à une catégorie inférieure de gens, pour la plupart corruptibles, ce qui n'est pas à l'honneur des Irlandais, fort nombreux dans les municipalités et dans la police, et dont la vénalité n'est pas le moindre défaut. Les gros scandales sont peu fréquents, mais c'est grâce à l'extrême habileté des *boodlers* : des corrupteurs. L'argent des pots-de-vin passe toujours par une série de mains ignorantes avant de parvenir au destinataire, ou bien il se dissimule dans une boite de cigares bourrée de billets de banque. Un maire de Philadelphie entre en fonctions avec $ 50.000 de dettes et sort quatre ans après avec une fortune de $ 1.000.000. Des taxes sont levées pour filtrer l'eau de la rivière : elles fondent on ne sait comment, et les habitants ont toujours la même eau bourbeuse. New-York est fort mal pavé, et la plupart des rues sont sans indication. Chicago par sa situation sur le bord du lac Michigan, pourrait être une ville admirable; tout le monde s'y préoccupe de faire de l'argent, personne de l'embellir, et elle reste inachevée. Un directeur des postes à Washington est arrêté pour avoir réalisé un profit annuel de

1 Voir la *Revue Bleue* du 17 octobre.

$ 19.000 sur les fournitures de bureau. A le voir rouler carrosse et mener grand train, les malins s'en doutent. Mais, avant de l'arrêter, le gouvernement temporise longtemps, et, quelques jours après le scandale, on n'en parle déjà plus. Les gens riches se désintéressent des élections, et les abstentions pullulent, ce dont les corporations tirent grand profit : elles achètent les votes des noirs et de la racaille dans les tripots des quartiers louches, et s'assurent ainsi des politiciens qu'elles savent achetables, comme elles ont également leurs hommes de loi, et leurs juges, toujours par la puissance de leur argent.

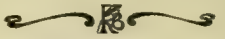
Le moment est venu en Amérique où le gouvernement fédéral devra nécessairement se développer et prendre plus d'autorité en étendant ses pouvoirs dans l'intérieur des Etats. Cette tendance inévitable peut l'engager dans deux voies différentes, mais il n'en est que deux : le césarisme, si la politique impérialiste continuait à prévaloir, ou le socialisme, si le parti démocrate, revenant au pouvoir, lui ouvrait le chemin. A supposer que cette dernière alternative se réalise un jour, et étant donnée la centralisation des industries, l'Amérique serait conduite au socialisme par une évolution toute naturelle, et plus tôt peut-être que les peuples d'Europe. Il y a d'ailleurs un sentiment qui a l'unanimité de la nation, à l'exception toutefois de la classe riche, si restreinte, comme nous l'avons vu : c'est la *haine du trust*, et il a une importance capitale au point de vue de l'avenir. Ce n'est pas dans les agitations ouvrières, dans l'acharnement du tradunionisme contre le Capital, *c'est là*, dans ce sentiment, qu'il faut voir le premier germe de socialisme aux Etats-Unis, dans le cerveau de ses plus grands ennemis : — « Le trust, écrivait récemment un sociologue américain (1) est destiné à produire et à fortifier le sentiment socialiste dans les classes où le socialisme a été jusqu'à présent un objet de ridicule. Rien ne peut maintenant empêcher une nouvelle habitude de se développer, celle de s'adresser à l'Etat pour qu'il étende son autorité sur ces entreprises colossales. Le trust accoutumera aussi les gens à faire entrer la politique dans le champ de l'industrie. L'énorme surcapitalisation, les privilèges offerts et accordés, les excès de la spéculation sont tous propres à produire un sentiment d'inquiétude dans l'imagination populaire. »

A vrai dire les Américains sont socialistes sans le savoir. Ils ont un grand respect pour l'ordre et pour la loi, mais ils n'en ont pas moins eu des révolutions. Le jour où les ressources, encore énormes de ce pays neuf, se feront plus rares, où les affaires deviendront plus difficiles, il est à présumer, si les mêmes excès continuaient à se commettre, que la nation se soulèverait; les rois actuels de l'industrie seraient alors entraînés comme des fétus de paille par le torrent déchaîné de la démocratie, et leurs milliards rentreraient dans le domaine public.

Il découle de ces considérations que l'Amérique donnera sans doute lieu à un phénomène bizarre. Ce ne sera pas la classe ouvrière qui fera prévaloir le socialisme, mais le public, et par là, j'entends surtout la classe moyenne, qui forme le gros de la nation. Se trouvant pris entre le marteau et l'enclume, par suite de cette coalition du Capital et du Travail, que nous avons constatée, il cherchera tout naturellement à se protéger en faisant appel à l'Etat. Une autre solution, bien que moins vraisemblable, serait encore possible. Si le Capital, au lieu de faire cause commune avec le Travail, tentait de ruiner son organisation, alors les travailleurs se retourneraient aussi vers l'Etat, et les chances du socialisme n'en seraient que plus fortes.

L. Delpon de Vissec.

(1) J. G. Brooks. *The Social Unrest*. London : Macmillan and Co 1903.



LA VIE LITTÉRAIRE

Le style nécessaire : Marcel Boulenger, Jean Schlumberger, Paul Ballaguy.

Marcel Boulenger : *La Femme Baroque*, *Le Page*, *La Croix de Malte*, *Couplées*, *romans*. (Ollendorff, éditeur.) — Paul Ballaguy : *Le Forçat secret* (Calmann Lévy, éditeur.) — Jean Schlumberger : *Le Mur de Verre*. (Ollendorff, éditeur.)

Je ne viens pas discuter, pour les limiter, les droits du génie. Mais je me persuade de plus en plus que la critique littéraire a, selon les moments, des obligations particulières qui sont plus impérieuses que d'autres, et que le critique doit, autant qu'il est en lui, faire comprendre ou rappeler aux jeunes écrivains, lesquels ont presque tous du talent, qu'ils ont certains devoirs et qu'ils doivent avant toutes choses employer leur talent pour l'accomplissement de ces devoirs. Il est beau d'écrire de nombreux romans et de faire prospérer sa gloire par d'abondantes publications. Il est plus beau encore de produire au jour des œuvres utiles au progrès de la littérature française.

Certes, je comprends bien que nos jeunes écrivains écrivent, d'abord parce qu'ils ne peuvent pas ne pas écrire, parce que la force invincible de leur vocation les pousse invinciblement à écrire. Mais s'ils ont néanmoins le loisir de quelque réflexion, puissent-ils songer un instant qu'aujourd'hui il est de première importance que les nouveaux écrivains concourent à maintenir à la littérature française son caractère d'universalité, et à maintenir ou à

rétablir, selon le vœu de Novicow, le nôtre, dans la langue française les caractères qui permettent d'espérer que notre langue nationale demeurera ou redeviendra la langue de l'élite universelle.

Loin de moi la prétention d'exercer une tyrannie, ou plus simplement un contrôle sur les couleurs, les formes, les tournures du style, les coupes et les complications inattendues des phrases sur lesquelles se marque ou croit se marquer la personnalité d'un auteur. Dieu me garde de discuter sur les mérites comparatifs du style simple, figuré, tempéré, et d'affirmer une préférence pour l'un, plutôt que pour l'autre. Tous les styles sont dans la nature, pourvu qu'ils restent des styles naturels, et après tout chacun écrit comme il veut, et spécialement, chacun écrit comme il peut.

Mais je supplie les écrivains de la génération qui s'achemine à la gloire de considérer qu'il existe encore des règles essentielles de la langue française ; que ces règles méritent toujours un respect infini et sont dignes autant que jamais d'être scrupuleusement obéies. Jeunes gens, vous avez toute licence de combiner avec art des tournures nouvelles, s'il vous plaît, de rajeunir des expressions vieillies, d'imaginer méthodiquement des néologismes s'ils vous sont indispensables ! Je vous en conjure cependant, n'oubliez pas d'abord que les mots français ont un sens précis et qu'il faut n'attribuer aux mots que le sens qu'ils ont. Souvenez-vous que si toutes les alliances de mots sont permises, il est bien utile de ne pas dénaturer par l'association le sens individuel de chacun de ces mots... Je ne discute pas de vos goûts, car tous les goûts et surtout les vôtres peuvent se justifier ; je rappelle seulement qu'il y a une langue française qui ne peut évoluer que lentement, posément, pour évoluer normalement, et que par la faute du journalisme développé à l'extrême, par la faute plus grave des écrivains, aujourd'hui maîtres du marché, produisant pour conserver leurs débouchés des livres avec une hâte téméraire, et cherchant à se procurer, par les bizarreries extérieures du style, une originalité facile et factice, une sorte de langage s'est constitué peu à peu, qui n'a en vérité que des rapports apparents et feints avec le langage français... Jeunes gens, aimez la pure langue française ; ayez au moins pitié d'elle, et faites-lui la grâce de la bien connaître !

***

N'allons pas dédaigner les efforts de quelques débutants comme M. Jean Schlumberger analyste puéril et subtil, ou M. Paul Ballaguy « feuilletoniste » habile à conter avec verve des histoires plus mélodramatiques que dramatiques, mais recherchons avec toute la déférence que l'on doit à des débutants inconnus, si un soin plus constant de la langue française n'aurait pas rendu leurs efforts plus utiles à eux-mêmes — et à la littérature.

M. Jean Schlumberger entreprend non sans audace de prouver que les âmes sont condamnées à la solitude malgré l'amour si fort pour les rapprocher, et qu'il existe un mystérieux *Mur de Verre* qui sépare les personnalités, une barrière infranchissable entre ceux qui ne sont pas simples de cœur.

C'est un grand sujet, comme dirait Renan. M. Jean Schlumberger a voulu s'égaler à son sujet. Noble ambition. Mais il a voulu exprimer avec complication des pensées déjà compliquées. Nous sommes au plus haut point intéressés par son patient travail de psychologie... Mais d'abord nous comprenons le plus péniblement du monde : « Un auteur, dit Chamfort, peut s'énoncer très clairement pour lui-même et malgré cela être obscur pour son lecteur. Cela vient de ce que l'auteur va de la pensée à l'expression, tandis que le lecteur est forcé d'aller de l'expression à la pensée. » D'ailleurs est-ce que M. Jean Schlumberger est plus favorisé que ses lecteurs ? Est-ce qu'il se comprend bien lui-même à chaque page, à chaque phrase? Il aurait vraiment trop de chance et trop de pénétration !

Si jeune néanmoins et déjà si disposé aux analyses approfondies, tellement approfondies, du cœur féminin, que dis-je ! du cœur humain !

J'admire en cet écrivain la délicatesse rare de la sensibilité, le raffinement extraordinaire des idées, des sentiments, des impressions — et je ne m'offusque pas du trouble de leur expression — toutefois je pense que « les sentiments vrais et naturels coulent sans effort de la plume », et puisque ceux de M. Jean Schlumberger coulent si difficilement, il est probable qu'ils ne sont ni naturels ni vrais, ou qu'ils sont « forcés » au point de devenir faux.

Il faut l'admettre : ce jeune homme ne peut pas penser et sentir simplement. Il écrira donc avec une précieuse complication. Mais aucune règle ne détermine les mouvements de son style qui est tout déséquilibré. En son horreur de toute vulgarité, il réalisera des prouesses de galimatias, « de galimatias triple ». Exemple :

« Le soleil venait de disparaître : une fraîcheur montait de la Seine; dans les hauteurs du ciel glauque flottaient des bancs de nuages légers, comme de diaphanes méduses dans une eau claire. Marc Elbret remontait les quais d'un pas nettement scandé le sang fouetté par la marche rapide et tout chargé du renouveau que fait fermenter l'extrême septembre. Il en ressentait un frôlement velouté tout le long des artères, et la tiédeur du soir lui courait sur la peau, pénétrante comme une caresse d'amour-propre ».

« Elle avait peur, tant en elle la violence de l'antique âme jalouse avait violemment surgi et mis en lambeaux le mince vêtement d'humanité qui la cache. »

« Ils avaient cette capiteuse jouissance de solitude qu'aiguise l'agitation environnante, et l'exaltation de leur ivresse d'art descendait en eux plus profondément, les enveloppait, les mêlait (etc.) »

M. Jean Schlumberger ne balancera jamais à créer avec incorrection des mots nouveaux et de nouvelles relations de mots qui ne sont guère faits pour se fréquenter. Il écrira quelquefois avec bonheur, presque toujours très malheureusement : l'odeur d'intimité. — Il sentit un obscur malaise refroidir peu à peu la joie de vivre latente en tout son être. — Il y sentait un charme intime et endormeur. — La souffrance se coagule dans la poitrine. — Les retombées noires de ses cheveux défaits... »

Eh ! mon Dieu ! pourquoi ce charme endormeur et pourquoi ces retombées de cheveux ? Voltaire conseillait :

« N'employez jamais un mot nouveau à moins qu'il n'ait trois qualités : d'être nécessaire, intelligible et sonore. Des idées nouvelles — surtout en sciences — exigent des expressions nouvelles ; mais substituer à un mot usité un autre mot qui n'a que le mérite de la nouveauté, ce n'est pas enrichir la langue, c'est la gâter. » Oui, nous acceptons tous les néologismes nécessaires ; par conséquent nous proscrivons tous ceux qui ne sont pas indispensables ....

Vain effort de rénovation qui torture le style et fait mieux voir l'incorrection grammaticale, l'incohérence des métaphores. Au reste, comment se fait-il que M. Schlumberger, enclin à l'affectation, soit si accueillant à toutes les expressions banales, banales et encore incorrectes !... « Il regardait sa vie s'ouvrir devant lui, — Quand on a dû faire son chemin à travers les difficultés que j'ai eues. — Il se heurta au même mutisme. — Elle ne se laissa pas bercer par les paroles de tendresse. — Un sanglot *lui* agita les épaules — Ses yeux se tendraient pour mendier le baiser du retour. — Nous marcherons vers l'unité plus profonde. — Il y a les esprits religieux qui se jettent dans leurs passions à corps perdu (*sic*)... » Comment se fait-il que M. Schlumberger, qui écrit mal à cause qu'il veut écrire avec trop de raffinement, écrive également mal parce qu'il écrit avec trop de vulgarité ? Peut-être que M. Schlumberger est encore très jeune et qu'il ne sait pas encore très bien le français !...

Je déplore de juger avec cette rapide brutalité un jeune écrivain dont la finesse psychologique n'est pas médiocre et dont le début est, comme on dit, intéressant et donne plus que des promesses. Je sens, d'ailleurs, qu'au lieu de noter des fautes grammaticales trop fréquentes pour qu'un critique se croit autorisé à ne pas les apercevoir, je sens qu'il serait plus « distingué » de vanter M. Jean Schlumberger pour le raffinement de ses pensées et la délicatesse de ses analyses. Mais il y a la langue française ! et croyez-vous que si M. Schlumberger n'était point notable pour ses analyses délicates et ses pensées raffinées, j'aurais seulement songé à indiquer les imperfections d'un style qu'il a le temps de reformer, de former et à tirer, de son exemple, une leçon.

Cette leçon, il me serait bien agréable que M. Paul Ballaguy consentît à ne pas trop la mépriser. M. Paul Ballaguy possède ce don qui fait excuser — et regretter — tous les défauts : l'animation de la vie. Il raconte avec audace les aventures, trop peu vraisemblables, d'un jeune élève des Jésuites qui devient apôtre socialiste, tue une fille publique pour la voler et nourrir sa mère avec « l'argent du crime », va se cacher chez son ancien professeur jésuite, lui fait l'aveu de son meurtre, obtient de lui immédiatement l'asile et l'alibi nécessaires, plus une place de secrétaire chez un gentilhomme hobereau et viticulteur, devient l'amant de la comtesse, bientôt l'associé du père de la comtesse, et finalement, du moins nous l'espérons, épousera après divorce celle aime et dont il a déjà un enfant adultérin mais *pater is est*...

M. Ballaguy raconte ces histoires avec une dangereuse abondance ; son style est vicié par toutes sortes d'expressions vulgaires comme celles-ci : « Cette pensée allumait une joie malicieuse dans ses yeux. — Les calomnies dont ils nous abreuvent. — Quand l'intérêt, l'existence même de la religion sont en jeu. — Je les ai entraînés dans l'engrenage redoutable du raisonnement. — Mû d'un généreux élan pour la cause des classes déshéritées. — Tel cafetier où ils allaient lire les journaux... » Mais à peine remarquons-nous toutes ces taches. Pourquoi ? D'abord parce que M. Ballaguy sait écrire tous les styles, j'entends tous les mauvais styles, les plus convenables à ceux qui les emploient : le style jésuite, le style socialiste, et que cette variété même distrait notre attention ; ensuite parce que le style même de Paul Ballaguy, cursif, narratif n'est guère que le style de la conversation... et peut-être que son roman est de lecture d'autant plus agréable pour cela, mais peut-être aussi qu'un style qui admet toutes les négligences habituelles, les familiarités coutumières de la conversation ou du journalisme, n'est pas tout à fait un style littéraire et peut-être que le livre de M. Paul Ballaguy, verbeux mais vivant, n'est pas tout à fait de la littérature !...

Qu'est-ce donc que le style littéraire ? Qu'est-ce donc que la littérature ? Gardons-nous des définitions aussi dangereuses que difficiles. Mais il me paraît que les romans de Marcel Boulenger sont de la littérature, je dis de bonne littérature et que le style de Marcel Boulenger est un style littéraire le

plus digne de fournir un modèle de style littéraire aux jeunes écrivains d'aujourd'hui. Ne l'imitez pas, n'écrivez pas selon la manière de Marcel Boulenger, car il y a, et peut y avoir autant de styles littéraires qu'il y a d'écrivains connaissant très bien la langue française, n'écrivez pas comme Marcel Boulenger, mais écrivez aussi bien que lui, qui écrit parfaitement !

Comment expliquer cette perfection ? Marcel Boulenger connaît on ne peut mieux le sens de chaque mot, a pénétré tous les petits mystères de la construction grammaticale, et j'ajoute que chacune de ses phrases révèle qu'il est aussi très avancé dans la connaissance de la langue et de la littérature proprement classiques.

Je ne me laisse pas séduire, pour juger en ces termes, à l'historiette développée dans le livre : *Couplées*. A parler franc, elle ne m'émeut ni me touche. Si elle est vraie, elle n'est pas sincère, elle n'est pas humaine, et si Marcel Boulenger n'avait pas eu la fantaisie de la conter, on ne penserait pas que cette histoire nous manque.

Mais que dites-vous de ce style :

Il aimait à peu près Pauline. Il l'avait élue. Il l'avait destinée à devenir marquise. Il lui en savait gré d'avance, et lui prêtait en quelque sorte tendrement, avant la lettre, ses armoiries et son nom. Vous l'eussiez surpris en insinuant que ce n'était point là de l'amour, et même vif.

Reprocheriez-vous quoi que ce soit à ce petit tableau ?

Le lendemain, au banquet, des hommes solennels, les pères conscrits de la république des sports, congratulèrent Marc officiellement. Ne traitons pas légèrement cette république; elle a son opinion, sa presse, ses usages, son code, une administration bien rétribuée, une langue spéciale; on y compte des citoyens innombrables, des riches et des pauvres, des sincères et des escrocs; les bavards et les réformateurs ne lui manquent pas ; les abus y sont fréquents. C'est un Etat.

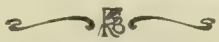
Reprendriez-vous quelque chose à ce portrait ?

... Sans oublier non plus le récit que vous faisait la marquise de la vie et des aventures de ce fameux Jean de Simier, de cet ancêtre éternel, écrasant, assommant ! Un hardi gentilhomme, d'ailleurs : conseiller du duc d'Alençon, et son ambassadeur en Angleterre, séduisant la reine, affolant la cour, quatre fois assassiné, toujours sauf, ayant tué sa femme et son frère avec cela... Et la vieille dame vous racontait complaisamment ces horreurs de sa voix élégante et cassée, insistant sur l'énergie de ce forban parfumé, faisant bien remarquer la haute mine et le rire impudent qu'il eut, ajoutant qu'il avait aimé les arts et que la merveille du château, la petite Diane d'Ivoire, venait de lui.

Mais citer ainsi c'est trahir. Convenons simplement que le livre tout entier est écrit à la perfection. Trois ou quatre négligences, à peine, qui blessent : « d'autant que... Son poulain allait lui rapporter cette victoire..., une émotion néfaste... » Le style est correct et pur. Je vous entends : il est des styles plus colorés, plus vibrants, plus nerveux, moins « châtiés », mais de plus de vigueur. Et les héros ici ont le tort de parler tous, la langue de Marcel Boulenger ! Mais je ne sais nul style de correction plus attentive, plus limpide, plus précise et peut-être plus forte. Chaque mot a son sens, et chacun sa place. Point de mots nouveaux, sinon ceux qu'exigent les choses nouvelles et c'est une admirable supériorité.

Tous écrivent aujourd'hui. Les tempéraments ardents, fiévreux, peuvent se dépenser totalement pour le renouvellement de la pensée et de la langue. Cela rend plus utile le patient effort d'écrivains qui maintiennent la langue française, toutes les traditions du vrai langage national, toutes ses qualités d'ordre, de clarté, de sobriété, d'harmonie qui le font vraiment universel. Telle est l'originalité de Marcel Boulenger dont la perfection sera plus aimable encore lorsqu'elle sera moins surveillée. Mais ce jeune écrivain est, dès maintenant, qu'on le sache, un maître écrivain.

J. Ernest-Charles.



THÉATRES

Opéra : *L'Etranger* : drame lyrique de M. Vincent d'Indy. — Gymnase : *Le Retour de Jérusalem* : de M. Maurice Donnay.

On se rappelle que le théâtre de *la Monnaie* à Bruxelles fut le premier à monter *l'Etranger*, de M. Vincent d'Indy; et son directeur M. Kufferath eut raison, car *l'Etranger* représente un très noble effort et se rattache à un idéal d'art infiniment élevé. Plus timide, notre Académie nationale de musique ne se décida à le donner qu'après l'épreuve de Bruxelles... et cela même est une heureuse tentative, car il est bon qu'à notre époque de *Paillasses* et de *Toscas*, où il peut venir à la pensée d'un impresario lyrique de remonter *la Juive*, oui, il est bon qu'à ces multiples pantalonnades vienne s'opposer une œuvre d'un caractère sérieux et d'un style vraiment pur...

Est-ce à dire que le nouveau drame lyrique de M. Vincent d'Indy — je dis nouveau, car je ne dois tenir compte que de sa présentation au public français — nous apporte une formule nouvelle et quelque chose de révolutionnaire ? Ce serait totalement en méconnaître l'origine et les tendances. Pourquoi se faire illusion sur ce point, pourquoi tenter de se donner le change à soi-même, comme essayait de le faire M. Vincent d'Indy, dans une récente interview, où il proclamait sa rupture avec le Wagnérisme ? Qui donc s'y trompera, à la seule audition d'une œuvre comme celle-là... et pourquoi vouloir ainsi renier un maître auquel on doit tant, auquel on doit

trop... sinon parce qu'on sent le fardeau de la dette, et combien lourdement il pèse sur vos épaules ! Que M. d'Indy ne s'y trompe point, non plus que ses amis — les amis immodérés sont toujours, en pareille matière, les plus dangereux conseils. — *L'Etranger*, c'est encore du Wagnérisme, moins direct, moins immédiat, moins absolu que *Fervaal* où la despotique main-mise du maître de Bayreuth s'affirmait exagérément. C'est du Wagnérisme plus libéré, ou plus libre, si l'on veut, mais c'en est encore, et je ne pense pas que M. Vincent d'Indy puisse jamais écrire quoi que ce soit pour le théâtre où ne s'accuse l'influence de théories qu'il a si passionnément aimées.

Pourquoi d'ailleurs s'en défendre? Lorsqu'un artiste sérieux et probe comme M. Vincent d'Indy, convaincu aussi et qui envisage une œuvre d'art comme un effort vers l'Idéal — en est-il beaucoup à cette heure dont on puisse faire l'éloge? — oui, lorsqu'un tel artiste se rattache par sa doctrine et ses convictions à un génie de l'envergure de Wagner, il y a là des liens assez puissants pour justifier une véritable parenté spirituelle qui, somme toute, n'est point à dédaigner. La doctrine wagnérienne, envisagée comme *système* dramatique, compose un tout, M. d'Indy le sait bien, qui peut parfaitement se transporter ou se transposer d'un peuple à un autre, d'un génie à un autre... et pour tout dire il ne paraît pas impossible d'imaginer comme un Français, d'écrire musicalement comme un Français, tout en empruntant ce qui demeurera dans les innovations d'un réformateur éminement germanique par ses tendances et ses origines.

Plus forte que tout est d'ailleurs la nature qui se joue des intentions de l'artiste et le ramène toujours aux exigences de son tempérament. Si M. Vincent d'Indy a prétendu se libérer définitivement des influences wagneriennes en écrivant l'*Etranger*, il faut bien reconnaître qu'il a manqué son but... Je ne parle pas seulement du *symbolisme* du sujet qui le rattache directement à la tradition wagnérienne ; et pourquoi d'ailleurs lui en faire grief, puisque ce sont ces seuls sujets où la musique remplisse la véritable et *essentielle* fonction? Je parle encore de cette déclamation, si parfaite, si soignée, si expressive par les qualités techniques de musicien dramatique. Je parle aussi de la puissance symphonique de l'orchestre, de ce Dynamisme musical, toujours proportionné chez M. d'Indy aux effets qu'il veut rendre, et qui s'affirme avec autant d'élégance que de goût. Tout cela, quoi qu'il fasse et quoi qu'il dise, est de la bonne et pure tradition wagnérienne. Défendons donc M. d'Indy contre lui-même, contre de maladroits amis qui vainement tentent de l'illusionner, et voudraient l'entraîner hors de sa voie. Le jour où M. Vincent d'Indy voudrait se séparer de Wagner, ce serait comme un fils qui prétendrait renier un père glorieux, parce que les traits de ce père sont plus expressifs, plus accusés, plus énergiques... Encore faudrait-il commencer par effacer une identité qui saute aux yeux de tous, sauf de ceux qui ne veulent pas voir !...

*
* *

Dès le baisser du rideau après le second acte du *Retour de Jérusulem*, j'entendais cette opinion formulée derrière moi : Voilà une pièce qu'on nous donne deux ans trop tard... Je me permets d'avoir un avis radicalement contraire : Venue deux ans plus tôt, quand les passions avaient atteint leur maximum d'intensité, l'œuvre de M. Maurice Donnay n'eut pas sans doute été écoutée avec le même sang-froid, le même calme qu'aujourd'hui... et j'imagine que la charmante délicatesse du dialogue et le cinglant des répliques eussent rencontré quelque obstacle dans les protestations réciproques des partis. Mais le temps qui remet toutes choses en leur place — même l'exaltation des passions politiques — a permis que nous goûtions en paix une vraie joie d'artiste, en partageant cette pure satisfaction de l'esprit avec celle que toujours communiquera aux fervents d'idées une solide déduction logique présentée dramatiquement

En deux mots et pour préciser, M. Maurice Donnay a repris et porté à la scène la saisissante théorie de M. Maurice Barrès, qui nous fut par celui-ci tant de fois présentée et avec une énergie si convaincante ! Nulle fusion possible, du point de vue individuel aussi bien que du point de vue collectif, nulle harmonie profonde, nulle communion d'âmes entre le Sémite, fils des perpétuels errants, nomade aux traits ancestraux accusés, caractérisés par vingt siècles d'hérédité et ceux qu'une tradition ancienne, une nationalité, des coutumes et des lois racinèrent au sol de leurs aïeux... Nulle harmonie .. c'est trop peu dire, c'est indiquer d'un trop faible trait une radicale impuissance : Tout en eux se repousse — c'est M. Donnay ou M. Barrès qui parle. — Ce qu'il y a de plus intime et de plus profond, de plus secret et de plus mystérieux dans leur constitution psychique doit infailliblement se heurter, et si par hasard, à la faveur d'une de ces surprises qui tiennent à un entraînement des sens ou à un enivrement du cerveau, quelque lien passionnel s'est formé entre deux âmes séparées par un si profond abîme, ce ne pourra être précisément qu'une *surprise*, une aventure sans lendemain, ou, si vous voulez, dont par avance les jours se trouvent comptés !

Telle est, réduite à ses grandes lignes, la pensée maîtresse commune aux deux écrivains. Malgré la

divergence de tempéraments, reconnaissons l'analogie des doctrines, comme sous la diversité des costumes, et dans l'infinie variété des attitudes, un corps féminin présente en somme les mêmes lignes essentielles et le même dessin d'ensemble... M. Maurice Barrès sut l'exposer avec cette rigueur de dialectique, cette puissance de déduction logique qui lui sont propres, et surtout cette magnificence de forme, héritée directement de ses ancêtres romantiques, qui rappelle les plus beaux accents lyriques de nos poètes. M. Barrès a la nervosité, le tour de rein espagnol, d'un Espagnol qui aurait un cerveau et des idées. Plus tendre, plus caressant, plus féminin, M. Maurice Donnay y a mis sa grâce et sa langueur de créole, et ce que j'admire, comme il convient en son cas, c'est qu'un auteur qui jusqu'alors triomphait tout uniment dans la sensualité tendre, ou, si vous voulez, dans une tendresse légèrement teintée de sensualité, se soit renouvelé au point de nous donner cette pièce, appartenant à la catégorie du *Théâtre d'Idées*, fortement pensée, je le répète, et pourtant délicieusement vivante ! Voilà un accord auquel nous ne sommes pas habitués, et qui compose l'attirance unique de cette œuvre remarquable et passionnante : *Le Retour de Jérusalem* !

Michel Aubier, homme de lettres qui s'est distingué par ses écrits politiques et sociologiques, passe l'été et la saison des chasses dans son château, avec sa femme Suzanne et ses deux jeunes enfants. Au nombre de ses invités se trouve une jeune juive Judith de Chouzay, que Michel a remarquée, non certes pour sa beauté, mais pour sa vivacité d'esprit, pour son intelligence, pour ces facultés d'assimilation qui sont le propre de la race, reposent presque toujours sur une excellente mémoire, et donnent le change à tant de superficiels observateurs qui y voient l'indice d'une réelle supériorité. Michel a donc distingué la jeune femme qui, mariée elle aussi, professe sur l'union conjugale les idées les plus libres. Elle aspire à une vie complète, dit-elle. Elle est une *intellectuelle*, une *cérébrale*... elle veut élargir le champ de ses sensations, et elle pousse Michel à presser des liens qui, pour son goût, ne sont pas encore assez étroits. Michel s'ennuie dans l'atmosphère familiale. L'admiration qu'il éprouve pour cette petite Judith l'aveugle complètement sur les qualités morales, sur la tendresse de sa femme qui souffre à le voir se détacher d'elle. Ce contraste est merveilleusement présenté par M. Donnay, et je sais peu de scènes plus remarquables dans le théâtre contemporain que celle où Mme Aubier, profondément blessée au cœur par la découverte des lettres de son mari à Judith, rend à celui-ci la liberté et le renvoie à celle qu'elle croit sa maîtresse !

..... Plusieurs mois se sont écoulés. Michel, bien entendu, vit avec Judith, qui de son côté s'est libérée du lien conjugal. Ils ont fait un long voyage et reviennent de Jérusalem où Judith est allée étudier *ceux de sa race*. Ils sont en train d'organiser leur intérieur, et déjà chez Michel on perçoit les signes de l'ennui, l'inquiétude de s'être trompé, d'avoir mal organisé sa vie nouvelle. Déjà s'affirme avec énergie l'opposition des tempéraments : Judith, toute précise, positive, femme d'action, ne comprenant qu'une chose : la réussite, avec cette claire vue des réalités, qui est le trait principal du Sémite... Michel, au contraire, rêveur, inquiet, plein de doutes, avec cette faculté de souffrir et ces vues d'au-delà, qui composent les vraies puissances de l'idéalisme. Déjà dans son nouvel intérieur il sent qu'il ne sera plus *chez lui*, mais chez Judith, chez les coréligionnaires de Judith. Déjà il sent que cette femme ne lui appartient plus, mais qu'elle appartient à son idée : faire triompher les siens, et que pour elle, à l'heure où elle ne subit pas le vertige des sens, le moindre de ceux-ci compte plus que lui... C'est qu'il est encore actif et puissant, ce vertige. Chaque fois qu'elle veut obtenir quelque chose de Michel, c'est en baisant ses lèvres, en se blottissant sur sa poitrine qu'elle le demande, petit animal sensuel et caressant, merveilleusement doué du côté de l'instinct, et qui n'ignore pas la lâcheté de l'homme, son impuissance à réagir contre les troubles de la chair. Que tout cela est donc merveilleux, par l'observation, par la finesse, par la souplesse du dialogue, par ces caresses du style qui sont comme des approches charnelles... et que M. Donnay connaît donc bien, profondément, intimement, le véritable mode d'action de la sexualité ! M. Maurice Donnay n'a jamais vécu, ni pensé, ni écrit rien de plus fort et de plus pénétrant que ce second acte...

La domination de la chair, si forte soit-elle, n'est pas toujours prépondérante. Il y a des moments où elle cesse, où l'homme se reprend, surtout quand le cerveau de cet homme n'est pas à la merci des seuls *réflexes*... Michel Aubier s'est décidément repris dans la grande scène du troisième acte et l'on sent qu'il prépare un coup d'éclat. Désormais son intérieur n'est plus à lui, il est tout aux Sémites. Avec cette puissance d'expansion merveilleuse qui est un des traits les plus accusés de la race et que M. Donnay a finement notée, Judith a rempli son salon de ses coréligionnaires. Ce sont alors discussions sur l'internationalisme, sur le désarmement, où tient le principal rôle un certain docteur Lourdau, dont le nom dissimule mal, ou trop peu, un écrivain allemand bien connu. Poussé à bout, Michel va éclater... il éclate, et devant tous chasse de chez lui un des invités de sa femme... Vous pensez bien qu'elle ne le lui pardonnera jamais.

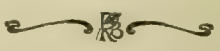
Ici se trouve, à mon sens, le point faible de la

pièce. Michel Aubier est lassé, écœuré de la vie qu'il mène, de la bassesse instinctive de cette Judith, assez douée sans doute du côté de l'intelligence et des sens, mais fort dépourvue du côté du cœur. Il sent bien que cette union ne peut plus durer, ou mieux, que cette *désunion* va s'affirmer... A ce moment sa femme, la belle et noble Suzanne, qu'il a si complètement méconnue et si injustement délaissée, se présente chez lui, pour lui demander l'autorisation d'emmener ses enfants dans la nouvelle existence qu'elle va se faire... Elle n'est pas encore remariée... mais elle va se remarier... Ah! que M. Donnay a donc manqué une belle scène... non seulement un bel effet, mais un effet *vrai*, qui eût complété l'humanité de sa pièce, affirmé son idée, et que j'attendais pour ma part avec une quasi certitude! Cette femme, elle va se remarier... Elle vient l'annoncer à Michel, mais rien n'est encore fait : par le cœur elle appartient encore tout entière à celui qu'elle aimait. Parions qu'elle ne désire qu'une chose : être reprise par lui!... Comment M. Donnay a-t-il pu se refuser cette satisfaction, se soustraire à la volupté prenante d'une belle situation et qu'il eût si bien traitée. Cela est inouï, en vérité, d'autant mieux que ç'eût été la seule façon, cette pièce étant du *Théâtre d'idées*, de conclure sur une idée. Qu'il eût été beau et consolant de voir Suzanne glisser à nouveau dans les bras de celui qui, jamais, n'eût dû l'éloigner de son cœur. M. Donnay s'est refusé, nous a refusé cette volupté saine, et pourquoi?... pour nous montrer une fois de plus le dangereux petit animal qui le lâche définitivement pour aller à son Destin.

C'est peu dire, pour souligner la valeur d'une pièce, que marquer un intérêt croissant de scène en scène, en même temps que se déroule l'action. L'écueil du *Théâtres d'idées* — combien de fois déjà l'avons-nous précisé à cette place! — c'est une subordination trop immédiate de la psychologie des personnages à la thèse présentée par l'auteur, si l'on veut, une sorte de roideur dûe tout uniment à ce fait qu'ils ne furent pas conçus au préalable comme êtres *isolés* des doctrines qu'ils doivent défendre. A cela nul remède : l'auteur dramatique, comme tout autre écrivain, pense en se représentant des *intérieurs d'âmes* qui réagissent les unes sur les autres, ou bien des *théories*, pour le triomphe desquelles il mettra dans la bouche de ses personnages ses propres idées. M. Maurice Donnay a la fortune d'appartenir à la première catégorie. La vie circule dans sa pièce comme un sang riche et généreux dans les veines d'un homme actif et bien portant. Et cette impression qu'il nous donne, elle ne tient pas seulement à ce que, par sympathie imaginative, il a vécu l'âme de ses personnages... Elle est due encore à la souplesse, à l'élégance, à la fluidité d'un dialogue qui nous fouette le sang comme un vigoureux cordial... Je n'y fais, pour ma part, qu'une seule objection : c'est de ci de là, à de rares intervalles, telle plaisanterie un peu trop facile, tel jeu de mots ou trop *livresque* ou trop *attendu*, qui détonent, nuisent à la belle tenue de l'ensemble, et sont comme des fausses notes dans une œuvre d'observation si aiguë et de psychologie si fouillée!... Qu'il serait aisé d'ailleurs de les effacer d'un trait de plume, pour restituer à l'œuvre sa parfaite tenue!

Reconnaissons enfin que M. Maurice Donnay fut merveilleusement secondé par le talent de ses deux principales interprètes : Mme Andrée Mégard, remarquable de noblesse et de fierté dans le rôle de l'épouse outragée; Mme Simone Le Bargy, qui est le naturel même, la fantaisie et la vie, dans un rôle où ces qualités sont indispensables pour mettre en valeur l'idée de l'auteur. Bienheureux auteur dont la pensée arrive jusqu'à nous par de telles interprètes! Mais aussi bienheureux auditeurs, ceux qui, ayant le goût des *idées* et d'une belle *forme littéraire*, trouvent ici cette double et rare satisfaction, quand on voit s'affirmer autre part la plus fade sentimentalité ou le réalisme le plus pénible et le plus répugnant!

PAUL FLAT.



INJUSTICES LITTÉRAIRES

L'homme de lettres appelle, en général, « injustice littéraire » le succès d'un confrère qui, pense-t-il, ne revient qu'à lui seul. Il serait téméraire d'essayer l'examen de tous les griefs : chacun croit à la valeur des siens et il n'est point d'écrivain qui ne se sente certaines inimités irraisonnées : elles n'ont d'autre point de départ qu'une jalousie inavouée, ou une sympathie, qui ne s'explique, que par le bien qu'un autre a dit de lui. On trouverait, aussi, sans peine, le vrai malheureux, le talent méconnu, le timide qui s'est caché et qui se montre trop tard, ou gauchement. Il faut l'avouer, dans le succès il revient une bonne part à la chance. — Ecrire et penser une œuvre, c'est bien, mais c'est peu de chose; la lancer, en préparer la venue, ménager les susceptibilités, gagner la bonne grâce des critiques — enfin, la présenter, comme on présente une jeune fille à marier dans le monde, voilà le grand art. On fait parler de soi : on acquiert la célébrité, avant qu'on n'ait rien terminé, quand on commence, à peine, un ouvrage, impatiemment attendu déjà par la société qui se dit cultivée et qui en discute, d'avance, afin d'être bien sûre de pouvoir en discuter après...

Ce n'est certes pas l'idéal de la cité des arts où s'égarent beaucoup d'utopistes. L'esprit pratique devient, ici, l'auxiliaire le plus précieux. Le courant

ne se remonte pas, ou si quelque hardi nageur veut risquer l'entreprise, je lui conseille fort de préparer son voyage de longue main — encore une façon de laisser parler de soi... Certains contemporains ont la bonne fortune d'attirer sur eux l'attention, sans aucun effort; ils se voient même, parfois, dans l'obligation de protester contre un excès de réclame, car, après avoir sollicité la publicité, la publicité les sollicite. Pourquoi les uns sont-ils favorisés plus que les autres? Hasard... question de personne, plus souvent... Il y a mieux.

Le public professe quelque prétention à la connaissance des lettres et des arts. Tout le monde, aujourd'hui, se tient au courant de ce qui s'écrit. Chez les mieux renseignés, on aperçoit, très souvent, le roman paru depuis un mois, dont les feuilles ne sont pas encore coupées; l'exemplaire, bien entendu, a été envoyé par l'auteur, car il serait humiliant d'acheter un livre; les hommes ne produisent que pour donner leurs ouvrages...

Voilà leur meilleure publicité. Mieux vaut écrire une pièce...

***

Il y a vraiment par trop de disproportions entre les facilités offertes à un auteur dramatique et à un romancier. Qu'un jeune homme fasse jouer un petit acte quelconque, pendant plusieurs semaines, on ne s'occupera que de lui.

Une première note annoncera que « M. X. met a dernière main à une comédie destinée à l'un des théâtres du boulevard ».

Une seconde note nous avisera que « M. X. a choisi le titre de son œuvre ». Il est rare que l'un de ses confrères ne le lui dispute pas; polémique; échanges de correspondances.

M. X. a trouvé un titre nouveau : il est indispensable que nous le sachions.

On apprend que le manuscrit a été déposé entre les mains d'un directeur.

Le directeur va lire la pièce.

Il l'a lue et reçue.

On fixe la date.

On fait connaître la distribution des rôles.

Un interprète se fâche : on le remplace.

Explications dans le courrier des théâtres; nervosités de l'artiste; autorité du directeur; effroi ou indifférence de l'auteur.

Les répétitions sont poussées avec une extrême activité.

On espère passer à telle époque.

Il faut reculer de huit jours.

Puis, avancer de trois.

Arrive la répétition générale; un ami donne, gentiment, un médaillon en première page d'un journal. La chronique s'empare des parties de la pièce qui se prêtent aux digressions; le soir de la première, avant que le rideau se lève, le nom du jeune auteur est connu.

Le lendemain, par devoir professionnel, la critique parle de lui et de son œuvre; de nouvelles notes, habilement répandues, réveillent l'attention des badauds. Cette publicité, tout amicale, profite au directeur. Il a fallu — il est vrai — se donner beaucoup de peine pour qu'on lise la pièce et pour qu'on la joue et passer par des heures ingrates, parfois; mais, en somme, avec de nombreuses recommandations et un peu de talent — trop de talent nuirait — le succès et la renommée sont venus.

***

Supposez, dans les mêmes conditions, un jeune romancier. Peut-être parviendra-t-il à caser son ouvrage dans une revue. Il importe ensuite de découvrir un éditeur, d'examiner le traité proposé à l'inexpérience du débutant; beaucoup de démarches, presque autant d'ennuis que pour une pièce... Le volume paraît; les abonnés de la revue, qui l'ont déjà lu par fragments successifs, ne l'achèteront guère et, feuilletés par les flaneurs, aux devantures et aux étalages, les exemplaires, parcourus entre les pages, abîmés, salis, deviennent malpropres à la vente. Des amis veulent-ils parler de vous, les directeurs de journaux s'opposent à toute réclame, sans traité de publicité; rarement — il faut choisir dans le nombre — un critique parle du livre signé d'un nom inconnu; grâce à des ruses multiples, on arrive à faire mentionner l'ouvrage dans une chronique; des semaines de silence; on n'ose plus se montrer chez son éditeur... Timidement, on finit par s'acheter à soi-même sa propre marchandise... la première édition n'est jamais épuisée. Des œuvres d'art passent inaperçues. L'effort, stérile, décourage certaines volontés jeunes et fécondes.

Qu'il y ait une part, une grande part de vrai dans l'objection des directeurs de journaux, que la publicité doive se payer, on ne saurait le contester. Mais peut-on nier que les théâtres ne profitent dans une très large mesure de la réclame qu'on fait autour d'une pièce et d'un auteur? Il ne faut pas s'en prendre aux journaux, mais au public : les travaux de longue haleine l'ennuient, tandis que le théâtre exerce sur lui une fascination avantageuse à exploiter.

Lire prend du temps; comprendre exige de la réflexion; méditer suppose des loisirs. Au théâtre, on écoute en commun; occasion de se rencontrer, de s'examiner, de se montrer, prétexte à toilettes et à mots d'esprits. On parle plus de soi que de la pièce...

Et puis, le mystère des coulisses. Les enfants qui, pour la première fois, regardent une féerie, demeu-

rent stupéfaits des décors, du déploiement de personnel de figuration; du bariolage des costumes. On leur dit : « Ce n'est pas vrai, tout ce que vous vous voyez là ». Leur curiosité travaille, il faut donc qu'il y ait derrière ces toiles et ces portants des machinations compliquées et savantes, capables d'illusionner et de représenter pour « ceux du dehors » une réalité fictive. Que ce serait amusant de constater par soi-même comment les spectateurs s'y trompent, d'assister à leur étonnement et de se rendre compte du jeu des lumières, du jeu des trappes, de l'agitation de ce monde truqué, qui se substitue au monde tel qu'il est! L'acteur prend, alors, pour le gamin qui obtient la faveur de l'approcher, je ne sais quelle apparence étrange : un homme à part, qui réussit à se transfigurer, à se rendre méconnaissable et qui, au gré de son caprice, fait rire ou pleurer ceux qui le contemplent et l'écoutent. L'acteur sent le prestige qu'il exerce; il en est enchanté; il s'habitue au contact de ces naïfs et peu à peu les grandes personnes gardent, pour lui, la candeur des ignorants. Il parle de « sa loge », de son « changement au deux ou au trois », il déploie toute la science de son vocabulaire technique; il suggestionne — on se le persuade — ceux qui le viennent visiter, il s'auto-suggestionne lui-même; il ne craint que les critiques et les blasés, ceux qui le jugent et ceux qui mesurent la portée de son talent...

Plus tard, les théâtres offrent le charme du « fruit défendu ». Qui n'a rencontré le potache sentimental ou le neurasthénique fils de famille parcourant les corridors, bravant les courants d'air, dans l'attente, que la loge de « la divine », s'ouvre et l'accueille. Une légende amoureuse poursuit les hommes, et la plupart de ceux qui se sentent la vocation de « l'art dramatique » ne la doivent, en fait, qu'à la séduction des coulisses...

Enfin, plus puissant que les autres attraits : l'argent. Savoir parler d'argent, voilà, certainement, le premier pas dans la carrière. On écoute d'une oreille distraite le jeune homme exposant avec ferveur le sujet dont il est rempli. L'idée n'intéresse pas, il faut qu'on puisse assurer ou faire espérer de l'argent. Quand un débutant ne présente devant un directeur, il est indispensable qu'il se pénètre de cette maxime : faire de l'argent, tout l'art est là. Demande-t-on à tel auteur ce qu'il pense de l'œuvre d'un confrère, il répond, avec un peu de pitié, et beaucoup de mépris... « C'est bien — mais ça ne fait pas d'argent »; ou bien, jaloux et piteux, il déclarera : « Il fait de l'argent ! » Ce jugement laconique signifie que la pièce n'est pas « artiste », la sienne n'ayant pas produit de fortes recettes. Tant qu'on ne sait pas, avec quelque désinvolture, traiter cette question, on vous considère comme une quantité négligeable, comme un homme incapable d'écrire une œuvre : vous n'avez pas d'expérience de la vie...

Il suffit d'entendre avec quelle indiscrétion on interroge un auteur dramatique. Dans toute autre carrière, ces questions seraient inadmissibles et ici même d'ailleurs, elles paraissent déplacées. A qui la faute, si ce n'est aux auteurs eux-mêmes? Ne sont-ils pas les premiers à proclamer la recette de la veille et à dénoncer les « dégringolades » de leurs confrères. La comédie n'a de valeur esthétique que si elle rapporte.

***

Certains succès deviendraient inexplicables, sans le goût faussé, la pauvre culture intellectuelle de spectateurs qui ne cherchent, enfin, qu'un amusement d'après dîner, du fauteuil d'où ils assistent, congestionnés, aux tableaux qui se déroulent devant eux. La scène reprend sa magie; elle redevient, pour les uns, le lieu de mystères, le monde machiné, le voluptueux et chatoyant rendez-vous de plaisirs; pour les autres, il prend un caractère de music-hall; ils rabaissent le talent de l'auteur et méprisent le talent de l'interprète : ils ne pensent qu'à eux, à ce qu'on dira d'eux ou à ce qu'ils raconteront.

Dans ces conditions, il ne reste plus du théâtre que quelques débris recueillis par les journaux. Sans doute, au début, on considérerait la publicité comme une affaire, stipulée en bonnes et dues formes; puis, devant l'acharnement du public à pénétrer derrière le rideau, à fouiller les magasins d'habillements et la vie privée des gens de théâtre, en présence de ce mouvement unanime à citer de bons mots d'acteurs et d'auteurs — le désir d'avoir l'air d'être de tout et de connaître tout le monde — on a découvert là une source intarissable d'échos, de chroniques, d'anecdotes qui alimentent du haut en bas nos quotidiens.

Le romancier, il est vrai, trouve parfois des compensations : lorsque une personne de qualité « du monde », se distrait à écrire un livre, on en parle avec abondance... entendons-nous : on parle beaucoup moins de l'œuvre que de l'auteur. On pénètre dans son intimité comme dans la loge d'un comédien et les excellents bourgeois se sentent ravis de pouvoir médire des détails du mobilier, de l'appartement, des habitudes, des goûts de ces personnages, dont les noms seuls arrivaient jusqu'à eux et qui, grâce à ce hasard de quelques pages qu'on ne lit pas, mais dont on parle, deviennent presque leurs familiers. Ils pourront les imiter tout à leur aise. En somme, c'est le triomphe du dilettantisme, surtout, la hantise des coulisses de la vie — l'éternel cabotinage où nous nous débattons...

ALBERT-EMILE SOREL.

Paris. — Typ. A. DAVY Imp. des *Deux Revues*, 52, rue Madame. *Le Propriétaire-Gérant* : FELIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 25 — 4e SÉRIE — TOME XX — 19 DÉCEMBRE 1903

MEMORANDUM DE 1864

Le memorandum, cette lettre qu'on écrit chaque jour sans l'envoyer, tient du journal par l'éphéméride mais garde le caractère et le ton de la correspondance, car il a un destinataire unique.

Barbey d'Aurévilly emprunta à lord Byron cette forme intermédiaire entre l'épistolaire et la chose littéraire pour satisfaire des amitiés où l'admiration dominait.

Paul de Saint-Victor appelait le mémorandum de 1848 « un crachoir d'or. »

L'écrivain normand a peu voyagé : ses memoranda sont des impressions de séjour, adressées à des amis, Maurice de Guérin, Trébutien.

Le memorandum que publie la *Revue Bleue* est le seul qui ait été écrit pour une femme.

C'est à elle que fut dédiée la poésie intitulée : Les *Nénuphars*; c'est elle qui est mise en scène dans la *Maîtresse Rousse*.

En 1864, Barbey d'Aurévilly avait cinquante six ans. Il n'était pas revenu à Saint-Sauveur depuis la mort de sa mère, survenue en 1858.

Ces cinq années écoulées sans une visite à son père étonneront moins, si l'on songe que l'auteur du *Chevalier Destouches* passa dix-huit ans sans voir ses parents.

Cette longue rancune tient à un des drames et au premier drame de cette vie agitée.

Jules d'Aurevilly avait conçu une passion sans issue pour une parente et le père se montra rigoureux et implacable.

La réconciliation de 1856 fut amenée par une influence féminine.

Théophile Barbey approchait de soixante-douze ans, et Ernestine Ango de soixante-neuf.

Saint-Sauveur, 31 novembre 1864

A qui l'on a donné sa vie
Il est doux de la raconter !

Il y a deux jours que je suis ici après plus de cinq ans d'absence. Hier, j'ai écrit à A... que je commencerais le *memorandum* que je lui destine aujourd'hui ; et aujourd'hui, je le lui commence. C'est le le 31 (*sic*) novembre, jour de Saint-André, m'a dit l'abbé, qui m'a fait tressaillir avec ce nom. N'était-il pas le nom de l'enfant de Marie, si.....? Singulier hasard ! Les hasards ne sont singuliers que quand ils semblent des coïncidences !

J'ai mandé à A... mes impressions de ces deux jours et les faits qui les ont remplis : mon père a été très content de me revoir et Léon (1) même prétend qu'il est très excité par ma présence. Alors qu'est-il, quand je ne suis pas là?... C'est sur le moral bien plus que sur le physique que ces cinq ans qui viennent de s'écouler ont donné leur triple coup de marteau. Là est la félure : bouche de vieillard, prononciation de vieillard ; c'est une défilade éternelle des mêmes histoires. Il est à présent dans la causerie (et il parle sans cesse) ce qu'il est dans ses lettres. En tout, il est stéréotypé.

Mais ce qu'il n'est pas dans ces lettres, et ce qu'il est dans l'habitude de la vie, c'est violent, égoïste, ne souffrant nulle contradiction, un vieil enfant gâté, terrible ! il a des réflexions et des colères à la L...,

1 L'abbé Léon d'Aurévilly, né en 1809, rentra à la maison paternelle pendant que son frère faisait son droit à Caen.

Ardent légitimiste, il chansonnait Louis-Philippe et la Charte : il fonda un journal satirique en vers, le *Momus Normand*, et fut traduit en Cour d'assises pour une ode à la duchesse de Berry et acquitté.

C'était un poète. Les bibliophiles connaissent sa *Rosa Mystica*, les *Hirondelles*, le *Livre des oiseaux*.

Ordonné prêtre en 1839, il inspirait, en 1871, au supérieur des Eudistes, cette note sur le registre du couvent : « Père Barbey d'Aurevilly : un saint, simplicité, humilité profonde; prêt à tout. — Souffre beaucoup physiquement et moralement, avec joie pour Jésus-Christ ; ne fait plus que prier. »

Lorsque l'évêque de Coutances appela les Eudistes à Villiers, pour remplacer ses missionnaires diocésains, l'abbé d'Aurévilly se retira à Saint-Sauveur. A 48 ans il fit son noviciat d'Eudiste, mais dès 1861 sa santé le força à abandonner son ministère.

moins les jurons et l'accent allemand qui nous faisaient tant rire. Il est pieux à la façon du vieux L... sans que jamais sa dévotion, toute en prières qu'il marmotte, dès qu'il est seul, adoucisse son caractère qui est capricieusement absolu. C'est le despotisme sans distraction de toutes les minutes. Exemple, il ne veut pas qu'on fasse du feu dans nos chambres parce que les ramoneurs (les savoyards) ne sont pas encore passés, et qu'il les attend..... comme Henri V...

La concession qu'il m'a faite, c'est qu'on me ferait du feu dans le salon, le soir... Il mange de très bon appétit, mais il dîne à 5 heures et se couche à 7, ce qui supprime toute espèce de monde le soir de notre maison et arrange assez ma Majesté solitaire. Léon, autre homme à prières dans un autre genre, se retire de bonne heure et je reste seul, au coin du feu, écrivant sur la vieille table à jeu, où j'ai vu tant de figures originales, à présent disparues par la porte des cimetières, faire des whists et des bostons qui duraient des nuits et des jours: Pauvre vieille table verte, jaunie par le temps, sur laquelle se fond de tristesse le cœur qui s'y appuie, en pensant à vous ! Elle ne se doutait pas, la vieille table, qu'un jour viendrait où il n'y aurait plus que moi qui y jetterais, en vous écrivant, la dernière carte de mon bonheur et de ma vie.

Aujourd'hui, éveillé par l'abbé, à 8 heures. Cette année, je n'habite plus la chambre bleue de ma grand'mère, qui est pour Léon, mais la chambre jaune que j'avais avant mon entrée au collège — haute armoire de chêne, allant jusqu'aux poutres du plafond, des livres dans tous les panneaux, force peintures de Léon ; au-dessus de la glace de la cheminée, un paysage du fameux Mesnilgrand dont je vous ai tant parlé, cette figure terrible ! un grand lit à rideaux rouges, voilà où votre pensée doit me prendre, vers onze heures ou minuit pour me voir.

Levé, habillé, rasé, attendu anxieusement une lettre de vous qui n'est pas venue et le cœur indiciblement pesant, ai fini ma lettre commencée ce soir pour vous la jeter à la poste. Selon ma coutume quand il s'agit de vous, je suis allé la mettre moi-même à la poste. Déjeuné à trois, mon père, Léon et moi. Après dîner, causé au salon des choses et des personnes du passé, me suis fait renseigner. A propos, vu l'Havre l'octogénaire martyre qui a plus d'énergie qu'un millier de filles de vingt ans, toujours le même regard d'éclairs et la même parole, si *incisivement* éloquente. Parlé de vous, encore de vous, et de Marie. Lui ai tout raconté de sa mort et de votre calvaire. Elle m'a demandé le portrait de Marie, si je l'avais. Or, je l'ai, et je le lui porterai, quand je retournerai le soir...

Rentré et dîné à cinq heures et demie. Mme Levivier est venue à six heures mais mon père, avec cet égoïsme affreux, qui est chez lui à présent sans pudeur, l'a renvoyée (c'est le mot) à sept heures pour se coucher, et je suis resté seul.

Léon, qui a la grippe, est monté se coucher ; donc solitude pour moi, c'est-à-dire tête à tête avec votre pensée, écrit à l'administration du *Pays* pour l'envoi de mon journal. Lu du Capefigue, les quatre derniers siècles de l'Eglise. Esprit excellent, s'il n'était pas superficiel. Resté seul dans ce salon où je vous écris ce Mémorandum, et qui, à ses quatre coins, a de ma vie. Les volets sont fermés, les larges rideaux tombés, la lampe est voilée. Ainsi l'appartement, absolument le même que dans mes jours d'enfance, a de la grandeur. Mon portrait, que mon père n'a pas encore suspendu au mur, ce portrait noir sévère et *Byronien* que vous connaissez, est posé sur le canapé et me regarde (1). Le silence est d'une profondeur imposante. La B... est bruyante à 10 heures et demie en comparaison du silence morne qui pèse sur cette bourgade endormie. On n'entend ni le traînement d'un sabot ni l'aboiement d'un chien. Au reste, pas de chiens ici, depuis que j'y suis, je n'en ai rencontré qu'un. Il pleut, c'est le seul bruit qu'on entende, je vais me coucher et lire dans mon lit.

1er décembre.

Levé à huit heures. Adélaïde, à qui j'ai écrit de revenir pour le temps que j'ai à passer ici, est arrivée. Il m'a été doux de revoir cette vieille figure. Elle a repris son service auprès de moi, et ne le résignera qu'à mon départ. Resté en peignoir à causer avec Léon jusqu'à l'heure de la poste. Elle est venue et je n'ai rien eu de vous; l'inquiétude me mord et cependant je me dis que, si vous étiez malheureuse, vous m'écririez et que si vous étiez malade vous me feriez écrire par R... Vous n'imiteriez pas Marie qui nous a brisé le cœur à jamais en nous cachant ce qu'elle souffrait... Eh bien, je me dis cela et l'inquiétude continue sa morsure. Rien ne peut contre le cœur, et sa déraison même est plus forte que toute la raison de l'intelligence.

Déjeuné ; après déjeuner, restés l'abbé et moi dans le salon tête à tête. Mon père toujours dans sa chambre à *rienner*, je fais le mot pour lui. Avons parlé tristement des changements moraux et intellectuels qui se sont produits en lui, et qui sont tels que ma mère sortant du cercueil tout à l'heure ne le reconnaîtrait pas! C'est navrant et risible tout à la fois. J'ose à peine écrire ici ce que j'en pense ; je vous le dirai, mais l'écrire, *du moins aujourd'hui*, me ferait trop de mal. J'attendrai d'être un peu bronzé

1. Le portrait est un des trois portraits de l'auteur peints par Carolus Duran.

sur l'impression qu'il me cause pour vous peindre cette vieillesse qui pourrait être si touchante et qui l'est si peu! Fait un peu de toilette vers trois heures et une visite à Mlle Adèle du Manoir, qui vit seule dans une maison devant la porte de laquelle j'ai vu longtemps un puits qui s'appelait le puits Colybeaux, et d'où l'on avait puisé l'eau qui servit à mon baptême. Le puits a disparu comme le puits de la bible. Le puits, cette chose charmante de forme et d'usage, autour duquel les femmes font groupe, et d'où elles remportent leurs cruches pleines dans leurs bras mouillés. Suis resté une heure chez Mlle Adèle. C'est celle-là qu'enfants nous appelions Flore, parce que nous avions lu dans le dictionnaire mythologique de Chompré que Flore était la déesse qui avait le plus doux sourire. Mlle Adèle du Manoir l'avait délicieux et il en reste encore quelque chose sur cette bouche qui n'a plus ni rose ni ivoire. L'ai fait pleurer en lui parlant de sa mère, deux belles larmes naïves qu'elle n'a pas cachées et qui ont roulé dans ce qui lui reste de sourire. Elle a eu, *le temps de ces larmes,* à mes yeux, vingt cinq ans. Rentré, dîné. Mon père avait fait prier Mme Levivier de dîner avec nous. Léon, toujours grippé, coiffé d'un immense bonnet de coton, impayable de physionomie sous ce bonnet droit et pointu comme un bonnet persan. C'est la grippe de Léon qui nous a empêchés d'aller rôder au Marais ou à l'Abbaye. Le temps très pur et d'une lumière rosée qui est devenue tout à fait rose vers le soir. A présent, il pleut, il est onze heures. J'écris ceci, après avoir depuis sept heures (heure du départ de Mme Levivier dans cette singulière maison, réglée et despotisée par un maniaque) repris ma lecture des derniers siècles de l'Eglise. Je suis seul debout, dans la maison. J'ai envoyé se coucher les servantes, le feu s'éteint dans la cheminée du salon. On n'entend pas le vol d'une mouche, d'une de ces petites mouches imperceptibles qui viennent parfois se brûler à la lumière. Je n'ai jamais nulle part eu la sensation d'un pareil silence. Autrefois dans mon enfance, il y avait des charbonniers qui s'en retournaient de nuit à la forêt de la Plaise et qui chantaient, en faisant claquer leurs fouets du haut de leurs petits chevaux à sonnette, mais plus rien maintenant. Le silence, le vaste silence, plus profond que celui des bois, car les bois murmurent. Je suis mélancoliquement amoureux de cette sensation... Adieu, Lily, que Dieu vous garde de mal et moi de votre oubli, le plus grand mal que pourrait me faire la vie! Je vais me coucher en pensant à vous... Toujours!

2 décembre.

Mauvaise journée! pas de lettre de cette A... qui me verse tant de noir dans l'âme. Beau temps jusqu'à trois heures dont je n'ai pas joui à cause de l'abandon dans lequel vous me tenez. L'âme amère pleine d'une colère sombre; horriblement souffert. Ai lu toujours de l'histoire de l'Eglise, mais mal, avec distraction; ne sachant ce qu'il faut penser de ce retard de lettre qui me tue. Ne suis pas sorti, mais ai passé mon temps à marcher comme une âme en peine dans cette maison noire du passé et que vous me noircissez bien plus encore en ne m'écrivant pas. — Me suis suspendu des heures entières à ma grande carte de géographie attachée aux lambris du corridor de là-haut pour y regarder M. D... M... Avez-vous ma lettre maintenant? Combien faut-il de temps pour qu'une lettre vienne de B... à Saint-Sauveur? Voilà ce que j'ignore. Quel supplice que l'anxiété! Ai voulu travailler; mais l'idée fixe ne me l'a pas permis — et ce soir, je n'ai aucune douceur à vous écrire ce memorandum d'un jour que vous avez rendu cruel.

. . . . . .

N.-B. — Aujourd'hui, mon père nous a parlé de notre grand-père Ango, sous le portrait duquel je m'assieds dans la salle à manger quand nous sommes à table, et il m'a dit qu'on ne l'avait *jamais* vu rire *après la mort du roi* et il a encore vécu des années. Quelle profondeur!

3 décembre.

Rôdé toute la journée, le cœur enragé d'inquiétude, le long des corridors et dans les appartements en enfilade de cette maison qui est pour moi un sépulcre plein de roses, comme le sarcophage de Roméo et de Juliette, à Vérone. Les roses, ce sont les souvenirs. Pas de lettres, donc pas de cœur à écrire les détails d'une si misérable journée. Lily, Lily, pourquoi me tuez-vous ainsi en n'écrivant pas?

4 décembre.

Toujours pas de lettres! l'inquiétude est devenue d'une telle persistance qu'il n'y a pas une minute de ma vie qui n'en soit dévorée... Pour moi, Saint-Sauveur n'existe plus...

5 décembre.

Après la poste attendue fiévreusement et qui ne m'a rien apporté, j'ai pris la résolution d'aller demain, si demain elle ne m'apporte rien encore, à Valognes, faire jouer le télégraphe afin de savoir ce que vous devenez. Cette résolution m'a un peu calmé. Je vous ai écrit une lettre qui ressemble au cri « au feu! » d'un incendie. Et l'image est bien juste, car j'ai le feu d'un incendie d'inquiétude au cœur. Mais cette lettre, quand vous parviendra-t-elle?... je ne puis attendre davantage... donc, le télégraphe demain!

Journée triste de toute manière... Adélaïde, mal reçue par mon père dont l'égoïsme ne pardonne rien, et qui ne passe pas à une fille qui a servi chez

lui cinquante-deux ans d'aller consacrer les débris d'une santé perdue à une famille qu'elle adore, Adélaïde, très délicatement fière, n'a pas voulu rester à Saint Sauveur et s'en est, à mon grand regret, retournée à Bricquebec. Dans l'impossibilité de travailler, je suis allé me promener dans le jardin aux places que ma mère aimait, le long de l'espalier des pêchers et dans l'allée à droite du parterre. Mais plus de parterre, plus de fleurs, de l'herbe dans les allées; la grande corbeille en morceaux; les murs mousseux; la négligence, l'abandon, la mort! Acte d'accusation terrible contre la concentration égoïste de mon père. Le jardin était ce que ma mère aimait le plus et, par amour pour elle, par piété de souvenir, il aurait dû le faire cultiver. Je ne puis dire l'effet de cet abandon, de cette prise de possession par l'herbe de ces belles allées que j'avais vues si bien tenues, de ces pilastres brisés, de ces rosiers qui pendaient la tête, sans appui jusque sur le sol. Si mon père vit dix ans encore, le jardin que ma mère aimait et où j'ai commandé l'armée de mes trois frères, à cheval sur un bâton et plus fier et plus heureux que Roger sur l'hippogriffe, sera dans un état plus affreux que le jardin de la Grande-Bretèche... J'y ai pourtant cueilli cette dernière rose qui embaumait les ronces sans feuilles sur lesquelles je l'ai rompue et je l'ai portée sur mon cœur inquiet de vous et triste à mourir toute la journée. Je la mets ici pour vous. Je veux que vous l'y trouviez, et qu'elle vous dise, quand je ne souffrirai plus et que je serai auprès de vous tout ce que j'ai souffert aujourd'hui.

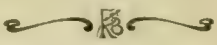
A quatre heures, Flavie, l'aigle, m'a fait demander: je lui ai porté le portrait. L'a-t-elle regardé de cet œil qui pénètre tout? Elle a vu tout ce que M... était et n'a plus cru que j'exagérais sur le compte de la fille par amour de la mère. Je lui ai laissé, à sa prière, le portrait qu'elle veut regarder pendant quelques jours.

Rentré, dîné du bout des dents; Léon toujours malade de sa grippe. Je vais me coucher et essayer de lire pour faire diversion à une angoisse qui finira demain, puisque, si je n'ai pas de lettres, je vous lancerai un télégramme de Valognes, où j'irai uniquement pour cela...

6 décembre.

Enfin deux lettres! l'une de Paris, l'autre de B..., en retard depuis quatre jours. J'ai eu le sentiment que doit avoir une femme après l'opération césarienne. Seulement j'ai eu *cela* au cœur. Levé, habillé; presque joyeux, malgré les crêpes de mélancolie dont cette maison m'enveloppe. Je vous sentais plus près de moi. Déjeuné, puis après déjeuner, mis à vous écrire et porté la lettre moi-même à la poste. En revenant, allé au tombeau de mon oncle (ma mère est dans un autre cimetière, hors le bourg). L'ai trouvé un peu noirci par le temps, ce Rembrandt, qui met son terrible clair-obscur sur toutes choses, mais l'inscription tumulaire lisible, l'écusson de nos armes très net. — Suis resté quelque temps accoudé sur la grille en fer qui l'entoure, à regarder l'horizon très pur et plein de soleil, et l'herbe de ce cimetière où l'on n'enterre plus et qui, laissée tranquille, pousse drue, verte, opulente, sur tous ces morts que la bêche du fossoyeur ne tracasse plus pour mettre des morts par dessus des morts dans des tombes nouvelles. J'ai vu rarement plus belle journée d'hiver, sans froid. — Ai fait le tour de l'église, sans entrer — puis une visite à M. Désylles, mon parent (1) — Une vieillesse ferme, spirituelle, aimable, qui montre la supériorité des esprits qui se cultivent sur ceux qui ne se cultivent pas. La culture de l'esprit fait durer les facultés comme le soin du corps fait durer les organes. Reçu par M. Desylles avec une grâce chauffée d'affection. — Bien causé de part et d'autre, et dans le même courant d'idées et de sensations. — Revenu m'habiller pour dîner chez Mme Levivier. L'abbé devait y venir, mais sa grippe l'a retenu et suis allé seul, très bien mis... il n'y avait là que Mlle Adèle du Manoir; dîner fin et de très bon ton. Ici on ne parle pas que de dindons, de moutons, de la fortune des gens, et de la manière de gagner de l'argent comme à F... sous le règne actuel des M... Rentré de bonne heure. Mon père mussé dans son lit, dès les poules, comme à l'ordinaire antisociable, attristant jusqu'à Léon, malgré sa sainteté et sa charité filiale. Resté jusqu'à cette heure, qui est minuit, à lire la *Somme théologique* de saint Thomas. — Vais passer faire deux minutes de causette chez l'abbé en proie au lit et à la fièvre du rhume — puis je me coucherai et lirai encore dans mon lit. — Il m'est doux de penser que vous aurez une lettre de moi demain matin avant le déjeuner. Bonsoir, ma Lily.

(*A suivre*). BARBEY D'AUREVILLY.



L'OASIS (2)

ACTE DEUXIÈME

L'intérieur modeste de la maison de Mohamed. Grande pièce rectangulaire avec soubassement à carreaux de faïence, au plafond, de simples perches enduites de terre. Le fond est divisé en deux parties. La plus petite, à gauche, est fermée

(1) M. Desylles avait épousé la veuve de l'oncle Frédéric Barbey, le fameux oncle Frédéric qu'aimait bien d'Aurévilly. Au cours du mémorandum il visite sa tombe.

M. Désylles laissa six mille francs à d'Aurévilly, ce qu'avait fait aussi sa femme, morte antérieurement.

(2) Voir la *Revue Bleue* du 12 décembre 1903.

par un mur dans lequel est pratiqué un passage, caché par un tapis en portière ; la plus grande ouvre sur la cour intérieure entourée d'une colonnade en troncs de palmiers. Au centre de la cour, un bassin d'eau vive et, au-dessus, des bandes de tissus formant velum, entre lesquelles glisse la lumière crue du soleil.

Dans le mur de droite, autre sortie sous tentures ; et, tout proche des coffres l'équipement d'un chef soudanais, selle, harnais et armes. Le côté gauche est occupé par un vaste lit de repos avec coussins amoncelés. Des tapis, des tables basses, des sièges primitifs et un narghilé.

Mohamed, à demi couché sur le lit de repos, fume distraitement son narghilé. Salem, debout à l'entrée du fond, à gauche, appuie son bras, à plat, contre le montant de la porte et le front posé sur la main regarde son maître. — Des fleurs sortent de dessous sa chéchia. — Mohamed se redresse comme s'il venait d'entendre marcher dans la cour.

MOHAMED (à Salem). — Est-ce Maïma ?

SALEM (tourne la tête lentement et regarde dans la cour). — Non... la vieille ne l'a pas encore ! (après un temps). Ah ! si tu m'en avais chargé, moi, je te l'aurais amenée, il y a longtemps !... Elle serait déjà près de toi, sur ces coussins ; tu l'aurais !

MOHAMED (mécontent). — Toi, toi, tu es habile à prendre les gerboises de sable ; mais tu ne saurais pas mieux que Maïma dompter cette cavale d'Europe.

SALEM. — Les femmes sont bien partout les mêmes !...

MOHAMED. — Non, Salem, celles-ci pensent ; celles-ci... (s'arrêtant brusquement). Oh ! cette fois, je ne me trompe pas, regarde, c'est Maïma ?

SALEM (même jeu que précédemment). — Non, maître, c'est le berger Kaddour.

MOHAMED (de mauvaise humeur). — Encore ce mage ! (Il se lève à demi. Kaddour entre enveloppée dans son burnous, place la main sur sa bouche, puis sur son cœur.

KADDOUR (à Mohamed). — Que la sagesse soit avec toi, Mohamed.

MOHAMED (à Kaddour vivement). — Et avec toi aussi, Kaddour. Que veux-tu ?

KADDOUR. — Je viens te dire, Mohamed, qu'il faut des barreaux de fer pour contenir les lions, et des cages solides pour enfermer les oiseaux de proie ; ceux que Sidi-Ali croyait pouvoir retenir dans ses oasis par des mots vont s'échapper. La tribu des Ouled-Sédeur tout entière, une partie de celles des Tibbous et des Asdras refusent d'obéir.

MOHAMED (se lève tout à fait). — Ils méconnaissent la parole de Dieu !

KADDOUR. — Les Asdras prétendent, par exemple, que descendants des derniers Abassides, ils sont les plus nobles et doivent, quoique les moins nombreux, posséder l'oasis sans partage. Les Tibbous donnent comme prétexte qu'il leur est défendu de s'unir en dehors de leurs tribus. La vérité, c'est que tous craignent un piège. « Dispersés dans le désert, disent-ils, os goums sont insaisissables ; tandis que, si on nous réunit sur ce coin de terre, il sera facile aux ennemis de Dieu de nous exterminer d'un seul coup. »

MOHAMED (songeur). — Peut-être ! (Il marche de long en large, silencieux, puis s'arrêtant). Ils renoncent à se reposer plus longtemps de leurs fatigues et à attendre que leurs blessures soient cicatrisées pour reprendre le combat ?... Ils veulent regagner le désert tout de suite et continuer la lutte, coûte que coûte ?

KADDOUR. — Oui. Ils prétendent aussi que travailler le sol est déshonorant pour eux, que des guerriers ne font pas des besognes d'esclaves.

MOHAMED (vivement). — Ils ont dit cela ?

KADDOUR. — Ils ont fait pire ! Devant la mosquée, ils ont brisé un soc de charrue, puis sont allés chercher leurs armes et ont proclamé qu'ils continueraient la guerre sainte jusqu'à la mort.

MOHAMED (enthousiasme). — Ah ! les bons musulmans !... les bons musulmans !

KADDOUR (surpris). — Mais tu vas les rappeler au devoir ? tu vas les retenir ?

MOHAMED. — Partons plutôt avec eux, et combattons aussi jusqu'à la mort ! (Il va vers ses armes).

KADDOUR (consterné). — Quoi, Mohamed, déjà la tâche te paraît trop lourde, et tu penses te joindre à ces révoltés !... N'as-tu pas juré ?

MOHAMED — Ce que j'ai juré est au-dessus de mes forces !... Hier, en écoutant Sidi Ali, en t'écoutant, l'œuvre de paix me semblait utile et glorieuse, elle me semblait aisée ; mais, aujourd'hui, je ne me sens plus ce courage de commander à des fileurs de laine ; je suis Moktar le fougueux !

KADDOUR (avec autorité). — Tu es aussi Moktar le sage.

MOHAMED. — Le prophète a ordonné aux croyants de combattre !

KADDOUR (haussant les épaules). — Oui ; mais avec de forts escadrons ; et regarde, tu as autour de toi quoi ? Les débris de cent tribus mutilées, des esclaves, des pillards !

MOHAMED (reposant le sabre qu'il avait pris). — C'est que, vois-tu, Kaddour, déjà je me sens envahir par des pensées mesquines, des pensées basses. Il me semble que depuis hier mon bras s'est engourdi, et que ma volonté s'amollit. Des préoccupations indignes d'un soldat m'envahissent. Je n'aurais bientôt plus la force de réagir contre elles ; et, la lâcheté est bien près d'entrer dans la maison, quand notre faiblesse ouvre la porte !

KADDOUR. — Ne te défie pas tant de toi-même, Mohamed, tu es né homme avant d'être soldat, laisse parler l'homme, c'est lui le sage.

MOHAMED. — Mais, je suis fait pour la lutte, la vie active !

KADDOUR. — La paix ne réclame ni moins d'ardeur, ni moins de courage que la guerre.

MOHAMED veut encore protester. — Mais...

(Salem qui surveillait la cour a vu entrer quelqu'un, il va à son maître).

SALEM. — Maître, Maïma!

MOHAMED. — Ah! Après un temps. Seule?

SALEM (d'un air entendu). — Non.

(Mohamed très troublé, après un moment d'hésitation, se dirige vers la sortie de gauche).

KADDOUR. — Que faut-il répondre aux chefs?

MOHAMED sur le pas de la porte, réfléchissant un instant. — Qu'ils agissent selon leur conscience!

KADDOUR plus bas. — Et toi, agis selon ton cœur!

Il s'éloigne par le fond de la cour comme apparaît Maïma, portant un coffret, suivie de deux esclaves nubiennes Nirsse et Fetti tenant Marie aux poignets. Derrière marchent : mère Dominique et les deux autres sœurs. Mohamed soulève la portière et veut se retirer; Salem le retient).

SALEM. — Maître, la voici, ne veux-tu pas lui parler?

MOHAMED (hésitant). — Non... laisse faire les femmes. (Il sort.

(Maïma, qui a vu la fuite de Mohamed, laisse la prisonnière et les sœurs descendre à droite, en avant, et vient vivement à Salem.)

MAÏMA. — Pourquoi Mohamed s'en va-t-il? Renonce-t-il à celle-ci?

SALEM (riant). — Le chasseur prudent se cache quand la gazelle approche.

MAÏMA (de mauvaise humeur). — Une gazelle! Dis donc une hyène, une panthère! J'ai cru que je n'en viendrais pas à bout! Je comptais sur la majesté du lion pour la réduire; s'il s'en va!

SALEM. — Il a plus de confiance en ton adresse de vieille guenon.

MAÏMA (secouant la tête). — Mon adresse... mon adresse... avec celle-là!

(Marie conduite en avant, à droite, a regardé autour d'elle, puis elle a voulu se retourner vers ses sœurs: les esclaves l'en empêchent. Salem a repris son poste devant la porte de son maître).

MARIE aux esclaves. — Lâchez-moi, je ne m'enfuirai pas!... Je vous le promets.

MAÏMA aux esclaves, après un coup d'œil à la cour. — Oui, vous pouvez lâcher. (Les esclaves obéissent). Venez ici Nirssé et Fetti. (Les esclaves vont vers elle. Maïma leur parle bas).

MARIE s'adressant aux sœurs. — Que je vous suis reconnaissante, ma mère, mes chères sœurs, de ne m'avoir pas abandonnée! Merci pour vos saintes exhortations, mère Dominique, elles ont fait taire l'orgueil et ramené la paix dans mon âme. Et vous sœur Marthe, vous ma jeune compagne Stéphanie, que j'aurais voulu pouvoir assister et soutenir dans l'épreuve, vos larmes et vos prières m'ont été le plus précieux des encouragements et je vous en remercie du fond du cœur. Maintenant, il va falloir nous séparer, peut-être pour toujours sur cette terre. Vous serez dans d'autres oasis, vous y serez, selon ce que la divine Providence aura décidé, plus heureuses ou plus malheureuses que moi : soyez résignées; votre chemin de croix commence, le mien se termine; je touche au Golgatha!

(Maïma s'est assise avec les esclaves et prépare les vêtements et les bijoux)

MÈRE DOMINIQUE à Marie émue. — Courage, ma fille!

MARIE (domptant sa peur). — J'en ai! A Maïma avec calme factice). C'est ici la maison de Mohamed ben Moktar?

MAÏMA. — Oui, c'est ici la maison de celui à qui tu appartiens désormais.

MARIE (vivement). — J'appartiens à Dieu!

MAÏMA. — Tu appartiens à Dieu sans doute; mais tu seras à mon maître aussi, puisqu'il te prend pour femme.

MARIE (se reculant). — Jamais, jamais, jamais!

MAÏMA (se retournant vers Salem). — Elles disent toutes cela avant; et puis après!... (Elle rit avec Salem).

MARIE (qui a entendu, effrayée, après un moment, à mère Dominique). — O! ma mère, ce qu'a dit cette femme! (Plus bas). J'ai peur, ma mère, peur des embûches du démon, peur des tentations!

MÈRE DOMINIQUE (grave). — Vous n'aurez que plus de mérite à triompher, ma fille!

MARIE (avec terreur). — Mais être la femme, l'épouse, de ce barbare! Est-ce possible!

MÈRE DOMINIQUE. — Il est plus d'un chemin pour monter au calvaire.

STÉPHANIE (rassurante à Marie). — Si le Seigneur permet que nous devenions leurs compagnes, c'est que probablement il veut que nous portions la lumière de la vraie foi au cœur même de ces incrédules! (Marie secoue la tête).

MARTHE (à Marie accablée). — Jusqu'à présent vous avez été pour nous, un modèle de fermeté; ne faiblissez pas, sœur Marie!

MARIE (à mère Dominique). — Mère, pourquoi ne m'ont-ils pas tuée?... Pourquoi faut-il que, malgré moi, je sois parjure au plus saint de mes vœux? Pourquoi cette humiliation, cette souillure?

MÈRE DOMINIQUE (gravement). — Si votre cœur reste sourd aux paroles qu'entendront vos oreilles, si votre âme reste inébranlable dans sa foi, la souillure ne comptera, aux yeux de Dieu, que comme la mortification de votre chair et de votre orgueil.

MARIE. — Ah! mère, mère, donnez-moi votre force et votre sérénité!

MÈRE DOMINIQUE (solennelle, montrant le ciel). — Croyez! Marie se met à genoux, sœur Marthe et sœur Stéphanie l'imitent. Elles répètent à mi-voix l'acte de foi prononcé par la mère). « Seigneur! Je crois fermement toutes les vérités que croit et enseigne votre sainte Église, parce que c'est vous qui les lui avez révélées et que vous ne pouvez ni vous tromper, ni nous

tromper. Je crois fermement Seigneur, que vous êtes le Dieu fait homme et que vous n'avez, avec le Père et le Saint Esprit, qu'une même majesté et une même puissance. (Les Nubiennes ont apporté un siège et des vêtements de femme. Maïma et elles attendent la fin de la prière).

MARIE (faisant le signe de la croix). — Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

LES SŒURS. — Ainsi soit-il! (Les deux sœurs se relèvent).

MAÏMA (approchant de Marie toujours à genoux). — Allons, maintenant, il faut songer à te parer.

MARIE (se levant brusquement). — A me parer!

(Les deux Nubiennes portent le siège en avant, à droite, et disposent les riches vêtements et les parures sur les coffres).

MAÏMA. — Ne penses-tu point te parer pour recevoir l'époux?

MARIE (effrayée). — L'époux!... Seigneur!

MAÏMA (avec mépris). — Tu ne voudrais pas conserver ton costume?

MARIE (vivement). — Oh non, non! (Les deux Nubiennes s'avancent pour la dévêtir. — Vivement). Ne touchez pas à cet habit, vous! N'y touchez pas, il est sacré!

MAÏMA. — Ôte-le toi-même, si tu ne veux pas que ce soient elles qui te l'enlèvent.

MARIE (croisant les bras sur sa poitrine). — M'enlever mon habit, à moi! (Après un moment elle laisse retomber ses bras). — Votre volonté est terrible, Seigneur, mais que votre volonté soit faite!

MÈRE DOMINIQUE (approuvant). — Bien, ma fille.

MARIE (à Marthe et Stéphanie). — Quelle douleur, et quelle honte pour moi, mes sœurs, que de réclamer de vous un tel service! mais, n'est-ce pas à vous seules qu'il appartient de toucher à ces vêtements? (Elle va vers le siège (apporté par les Nubiennes). Venez, prenez ces habits, ils furent toujours dignement portés, et je vous les confie, comme ce que je possède de plus précieux. (Elle s'asseoit. — Aux sœurs qui s'approchent). Vous les emporterez bien loin de ce lieu d'impureté, vous les enterrerez, dans du sable blanc, et vous réciterez sur eux et sur la professe qu'ils sanctifièrent, les prières des morts? N'est-ce pas?

MARTHE. — Oui, sœur Marie.

STÉPHANIE. — Je vous le promets. (Les deux sœurs sont à droite et à gauche de Marie, mère Dominique à droite et les Nubiennes très à droite, Maïma retourne vers Salem).

MÈRE DOMINIQUE (enlevant les épingles qui retiennent la coiffe). — N'attachez point, ma fille, à votre habit le seul mérite de la grâce. Quelle que soit la robe que vous portiez, profane ou bénie, la sanctification demeure en vous. (Elle enlève la cornette et la coiffe; les cheveux de Marie tombent sur les épaules).

MARIE (se retourne et prenant sa cornette des mains de la mère). — O ma cornette! (Elle la baise). Blanches ailes de colombe qui battiez au-dessus de ma tête; pourquoi vous envoler loin de moi? Pourquoi m'abandonner, symbole de l'Esprit Saint qui guidiez ma vie? (Elle la rebaise). Adieu! (Elle passe la cornette à Stéphanie). Ayez-en bien soin!

STÉPHANIE. — Je l'ensevelirai avec la mienne.

(Mère Dominique a dénoué la grosse corde lière et Marthe enlève, par dessus la tête de Marie, le scapulaire qui couvre la robe).

MARIE (vivement se retourne et retenant son scapulaire). — O sœur Marthe! Mon scapulaire! — Adieu, ange gardien, qui me préservais des tentations et de dangers profanes; adieu! (Elle le baise).

MÈRE DOMINIQUE (défaisant les attaches qui retiennent la robe). — Ne vous attendrissez pas, ma fille, sur les biens périssables; songez plutôt à votre salut. (Elle tire les manches).

MARIE (se levant). — Ma mère, ma mère, il me semble que vous me dépouillez du meilleur de moi! Il me semble qu'à présent je ne suis plus à l'abri, ni des mauvais desseins, ni des mauvaises pensées, que je suis sans force et sans défense. J'ai peur!

MÈRE DOMINIQUE (enlevant la robe qu'elle prend sur son bras. — Votre corps n'existe plus; ne songez qu'à votre âme! (Marie reste couverte d'un cilice blanc).

MARIE (retombant assise, triste, à elle-même). — Mon âme! C'est que ma mère il me semble, en quittant cet habit de religion, que ce n'est pas seulement mon corps que je découvre, mais que mon âme aussi se dévêt de ses croyances, se montre à nu et qu'il se révèle à moi une autre moi profane! (Silencieusement les sœurs ont commencé un mouvement de retraite, elle l'aperçoit et se lève vivement). Ah! mes sœurs, ne me quittez pas, ne m'abandonnez pas encore! pas encore! ma mère! (Mère Dominique reste impassible; les deux autres sœurs immobiles les yeux baissés). Comment!... ma mère!... mes sœurs! (Elle les regarde stupéfaite, puis se regarde, voit ses cheveux dénoués, le cilice flottant, elle recule.) Je suis déjà pour vous un objet d'horreur et vous détournez vos regards de moi comme d'une femme perdue! Mais, le Christ n'eut pas honte de Madeleine, il ne rougit pas de tendre la main à la femme adultère et je ne suis ni l'une ni l'autre! Plus que jamais, soyez mes sœurs!

STÉPHANIE. — (Vivement à elle). — Oui, vous êtes ma sœur! vous serez toujours ma sœur! Notre séparation ne sera que momentanée, j'espère; et je prierai le ciel de toutes mes forces, pour qu'il nous réunisse bientôt. (Elle l'embrasse).

MARIE (rendant son baiser). — Merci, chère Stéphanie.

(Stéphanie sort dans la cour).

MARTHE. — Comptez aussi, chère sœur, que mes prières pour votre délivrance ne vous feront pas défaut.

(Elle l'embrasse jusqu'à contre jour et rejoint Stéphanie).

MARIE. — Oui, oui, priez pour moi, priez!

MÈRE DOMINIQUE (très grave, avec un geste de bénédiction) Priez aussi, Marie! (Elles rejoint les sœurs, puis toutes trois disparaissent).

MARIE (Joignant les mains tombe à genoux). — O mère, mère! pourquoi ne m'avez-vous pas laissée mourir!.... Pourquoi ne m'ont-ils pas tuée! (Maïma a fait un signe aux esclaves qui vont pour passer à Marie une gandoura légère de soie rouge brodée d'or. Elle se relève vivement). Que me voulez-vous?... Laissez-moi! Laissez-moi!

MAÏMA. — Il faut bien cependant que tu t'habilles pour paraître devant le maître!

MARIE (avec terreur). — Je ne veux pas me couvrir de ces vêtements de luxure.

MAÏMA (naturellement). — Préfères-tu paraître nue? (Marie ne répond pas, Maïma fait signe aux esclaves). Alors, faites.

MARIE (se reculant). — Ah non, non, non!

MAÏMA. — Tu vois bien! laisse-les donc t'habiller de bonne grâce. (Marie reste inerte; on lui passe la gandoura, puis on lui noue une ceinture et on lui agrafe un voile sur les épaules). Là... C'est ça!... Allons, la voilà raisonnable!... Si tu savais comme on a tort de se faire un monstre de ça! (Lui montrant le siège et la poussant par le bras). Maintenant, viens ici? assieds-toi... que ces esclaves achèvent de te rendre belle. (Marie passive, indifférente à ce qui se passe autour d'elle, murmure des prières. Elle s'assied. Une esclave remplace les sandales, par de riches babouches et met des bracelets aux jambes, l'autre lui passe autour du cou un collier d'or, des bracelets au bras). En somme, c'est naturel, très naturel, il n'y a rien de plus naturel; si ta mère n'avait consenti, où serais-tu? (A l'esclave) Nirssé, les fards? (Nirssé lui met du rouge aux joues, du noir aux yeux, tandis que Fettli lui place sur la tête un large diadème soudanais de laine mêlé de plaques d'or et de chaines d'argent). Voilà... là, ça commence! Nirssé, encore un peu de kohl!... Bien, tu es très belle et Mohamed n'aura pas à se plaindre! (Se tournant vers Salem). Il ne faut plus le faire attendre. (Elle fait signe à Salem qui sort). Au moins, maintenant, tes yeux brillent, tu as du sang sur les joues et tu es engageante! (A Fettli) Fais lui-voir! (L'esclave passe un miroir à Marie).

MARIE (terrifiée, sortant de son oraison, pousse un cri et se lève). — Seigneur!... mais ce n'est pas moi! pas moi!... c'est une femme de harem, une courtisane, (elle arrache le diadème, le collier, les bijoux). Non, non! Je suis sœur Marie de Jésus! je suis sœur Marie!

MAÏMA (la retient quand elle va déchirer sa gandoura). — Mais voyons! elle est folle! folle!... veux-tu bien!

MARIE (riant). — Ah, ah! vous avez cru que vos colliers de verroteries et vos bracelets de clinquant allaient me séduire! vous avez cru que, brebis résignée, je me laisserais offrir en holocauste sans rien dire, acceptant avec résignation la fatalité! Eh bien! tu peux l'appeler ton maître! il peut venir, je n'ai plus peur de lui! Je ne redoute pas sa colère, je la souhaite et saurai la braver! (Les esclaves ont ramassé les bijoux et se retirent sur un geste de Salem, qui est rentré suivi de Mohamed).

MAÏMA (qui a vu venir Mohamed). — Prends garde! sois obéissante et docile! (Elle se retire vers les esclaves).

MARIE (s'éloigne à droite en avant, tournant le dos à Maïma et à Mohamed). — C'est à mon corps qu'il en veut! Il n'aura pas plus mon corps que mon âme! Je me dresserai devant lui de toute la hauteur de ma foi, si grande qu'il n'osera me profaner (joignant les mains, les yeux au ciel). Et je vaincrai, Seigneur, parce que vous êtes avec moi, et je confondrai l'infidèle, parce qu'il est dans les ténèbres et que vous êtes la lumière! (Sa figure sourit, elle est comme en extase). N'est-cé pas, Seigneur, n'est-ce pas, Sainte-Vierge, mère de Dieu, ma patronne? N'est-ce pas, saints et saintes du paradis, mes bien-aimés protecteurs?

(Maïma et les esclaves ont disparu. Salem, sur un signe de Mohamed, sort. Seul avec Marie, Mohamed s'avance lentement jusqu'au milieu et s'incline devant elle sans qu'elle le voie).

MOHAMED (d'une voix grave et douce). — Je te salue, Mériem!

MARIE (tressaille et recule à droite). — Ah!

MOHAMED (sur le même ton et à la même place). — Que le bonheur entre avec toi dans la nouvelle maison de Mohamed ben Moktar.

MARIE (voix sombre et sans regarder Mohamed). — Que la malédiction divine s'appesantisse sur les impies et les sacrilèges! Que les plus grandes calamités qui peuvent nous frapper sur cette terre et que les tourments éternels de l'autre vie soient réservés à celui qui oserait porter la main sur l'épouse du Christ, du Dieu fait homme, du rédempteur!

MOHAMED (très calme). — Je n'ai point d'aussi vils projets. Mériem?... (Il avance d'un pas).

MARIE (se recule avec effroi et vivement). — Si misérable que soit le corps d'une créature faite de boue, je te le disputerai jusqu'à mon dernier souffle!

MOHAMED. — Rassure-toi! Si la crainte et la colère troublent ton esprit, le mien est calme et réfléchi; écoute?

MARIE. — Je n'ai ni crainte ni colère. Je suis seulement une femme chrétienne qui s'indigne de l'action infâme que tu veux commettre.

MOHAMED (doucement). — De ta bouche la parole doit jaillir comme d'une source d'eau vive, n'y mêle pas le flot bourbeux de l'injure: écoute?

MARIE. — Je n'écoute rien! Je sais que le diable a pour nous vaincre des paroles captieuses et que tu es le plus perfide et le plus criminel des hommes.

MOHAMED. — Est-ce un crime de t'avoir soustraite à la fureur de Ramam et de t'ouvrir cet asile où tu es en sûreté?

MARIE (résolue à lui tenir tête). — C'en est un de vouloir me faire violence.

MOHAMED (étonné). — Ai-je dit ou fait une chose qui puisse te laisser croire..?

MARIE (sans répondre). — Je le sais, tu comptes me contraindre à être ton épouse par la force : mais apprends que si, comme Marie l'Egyptienne, je suis forcée de m'immoler, je ne serai jamais ton épouse ; je serai ta victime !... Pour être épouse, il faut aimer et je te hais ! Il faut au moins estimer et tu me fais horreur ! Il faut être consentante et je refuse. Ah ! oui, je refuse d'être à toi ! (elle s'asseoit), je refuse !

MOHAMED (très calme). — Qui sait !... plus tard !

MARIE. — Jamais !

(Un silence. Maïma traverse dans la foule et allume les lanternes).

MOHAMED (se rapproche). — Tu redoutes, Mériem, une offense de ma part et tu as tort : jamais tu ne fus plus respectée que dans cette maison et jamais tu n'eus moins à redouter. Chasse de ton esprit ces visions mensongères de bourreau, de supplice, de tortures qui terrorisent les enfants ; reprends ton calme, comme une belle eau pure versée avec fracas dans un nouveau cristal y reprend son niveau ; que la paix soit avec toi !

MARIE (se tient sur la défensive en arrière du siège). — La paix ! Peut-il y avoir la paix entre un ennemi du Christ et une chrétienne !

MOHAMED. — Entre l'homme juste et la femme vertueuse qu'il reçoit sous son toit, il peut y avoir entente. Ne se réclament-ils pas, tout deux, de la même droiture, quel que soit le Dieu qu'ils adorent ? Si je n'avais vu la loyauté dans ton regard et la franchise sur tes lèvres, t'aurais-je élue pour ce que j'attends de toi !

MARIE (se lève et se tient près des armes). — Je ne veux pas être ton épouse ! je ne le serai jamais !

MOHAMED (avancant, très doux). — Mériem !..

MARIE (saisissant un sabre), — Prends garde, tu sais qu'il y a des meurtres sacrés !

MOHAMED (s'arrête et la considère fixement un instant). — Je t'admire, ô femme ! de faire ton unique préoccupation de ce qui est sensuel dans l'union des êtres, de ne penser qu'à cette chose, de ne trembler que pour ta chair... (Sévère) : Si c'est cela seul que tu considères, tu n'es pas digne de la tâche à laquelle je te destinais ; je vais te faire conduire chez Ramam par mes esclaves. (Il lui tourne le dos et s'éloigne).

MARIE (vivement, rejetant le sabre et revenant). — Non !... ne me livre pas à Ramam !... (plus bas). Il m'effraie encore plus que toi.

MOHAMED (se retournant sévère). — Alors pourquoi cette exaltation, ces injures, ces menaces ?... Pourquoi t'affoler, te croire revenue aux persécutions des âges primitifs, chercher un modèle parmi les héroïnes des légendes sacrées et répéter des paroles apprises dont tu ne t'expliques pas le sens ? Ecoute d'abord, comprends ce que j'attends, non de ton corps, mais de ton esprit et de ton cœur. Après, sans chercher ailleurs des préceptes et des exemples, tu répondras.

MARIE (un peu rassurée, s'appuyant sur le siège). — Eh bien, que veux-tu ? j'écoute.

MOHAMED. — Les tiens masquent la vérité sous un tissu de séduisantes paroles ; les miennes seront simples et sincères. Je n'ai, du reste, rien à te cacher de mes plus secrètes pensées, puisque le but que je poursuis est juste entre tous.

MARIE (secouant la tête). — Oh ! juste !

MOHAMED (vivement). — Est-il une tâche plus noble, plus généreuse que de se consacrer au relèvement de malheureux vaincus ? De travailler à fondre en un seul les débris de cent peuples qui furent grands ? De les régénérer et d'en créer la race neuve à laquelle appartiendra l'avenir ?

MARIE. — A quoi bon, s'ils doivent rester dans l'erreur !

MOHAMED (sévère, mais calme). — Dieu est infiniment indulgent et miséricordieux pour les aveugles qui s'égarent, mais il est inexorable pour ceux qui, voyant clair, se flattent de suivre seuls la bonne route ! (Il s'éloigne.

MARIE (vexée). — Ne parle pas tant de Dieu et dis-moi tes projets !

MOHAMED (s'éloignant toujours). — Je ne puis les confier à un esprit borné aux préceptes étroits d'une secte ; je croyais ton intelligence plus ouverte et ta bonté plus vaste : tu n'es qu'une marmotteuse de prières que tu ne comprends pas.

MARIE (étonnée). — Et toi un fanatique des superstitions les plus sottes !

MOHAMED (se redressant). — Les terribles événements que nous venons de traverser, les paroles convaincantes de Sidi Ali et les conseils d'un berger, un vrai sage celui-là, ont apaisé mes emportements ; et je vois net en moi, comme on voit net dans la limpidité de l'air lavé après la pluie d'orage. J'attendrai qu'à son tour, chez toi, la tempête s'apaise (Il s'asseoit sur son lit).

MARIE (après un temps, avec une très grande douceur). — Vois Mohamed, c'est sans colère que je te parle maintenant, je te promets de t'écouter sans haine. Et, si tes projets sont tels que tu le dis, je serai la première à te louer.

MOHAMED (assis sur son lit, lentement). — Je veux employer à l'œuvre de paix la même fougue que je mis à l'œuvre de guerre. La force et les embûches, le nombre et les engins perfectionnés, toutes les armes créées par la science, pour servir la rapacité hu-

maine, ont été dirigées contre nous; nous avons été vaincus. Nous ne serons jamais les plus forts en méchanceté. Je veux chercher à vaincre, moi, par la douceur et la mansuétude. Ce ne sont pas des soldats que je veux ensemencer, comme Sidi Ali, mais des hommes. J'ai vu les miens, je t'ai vue, toi, courir au devant de la mort avec une intrépidité que je voudrais vous voir mettre à courir au devant de la vie, et je fonderais avec vous, pour la génération future, dans le désert terrestre de la foi, l'oasis du bonheur.

MARIE. — C'est une chimère!

MOHAMED (se levant). — Joins aux miennes les lumières que tu apportes d'Europe et ce n'en sera plus une.

MARIE (troublée). — Je ne suis-qu'une misérable et bien faible créature!

MOHAMED (s'approche). — Aie la volonté, tu auras la force!

MARIE (de plus en plus troublée). — Que vouloir?... Peut-on aspirer à une autre vie qu'à la vie que mènent les bienheureux dans le ciel, et ne devons-nous pas mépriser par-dessus tout les biens terrestres?

MOHAMED (doucement). — Aie la volonté de m'aider à faire le bien, de tout ton pouvoir.

MARIE (vivement). — Mais je ne... (elle s'arrête, effrayée [illegible] elle allait dire).

MOHAMED. — Je lis sur ton visage que tu consens.

MARIE (recule et vivement). — Que peux-tu lire sur mon visage qu'elles ont barbouillé de fard et qui ment à mes paroles!

MOHAMED. — Le fard masque la pâleur des joues, il ne cache pas les pensées.

MARIE (s'éloigne à droite). — Mes pensées, mes pensées! C'est ce costume de gaze et de soie qui les revêt d'impudicité, c'est son charme diabolique qui, malgré moi, les tourne vers les choses profanes; non, je ne consens pas! (Après un temps) Puisque tu es si généreux, que tu as des projets si nobles et que tu veux faire le bien, rends-moi mes vêtements de bure, rends-moi à mes sœurs; ici, ma foi s'égare, mon esprit se trouble, je ne sais plus! (Kaddour paraît dans la cour).

MOHAMED. — Ce n'est point le charme mystérieux des étoffes légères qui t'agite et les sœurs seraient incapables à présent de te rendre le calme (mouvement de Marie). Comme en moi naguère, il vient de s'élever en toi une voix intérieure, une voix inconnue jusque-là et qui parle à ton cœur; n'est-ce pas, Mériem, n'est-ce pas? (Marie reste interdite et regarde Mohamed comme si elle ne l'avait pas encore vu).

MARIE (balbutiant). — Mais... non... non.

MOHAMED. — Ecoute-la cette voix, écoute-la! C'est celle de l'humanité, celle de la conscience du monde que tu entends dans le désarroi où tu es plongée; comme, lorsque la nuit se fait, la caravane entend distincte la voix de son taïgui. Ne cherche pas à la fuir, elle te poursuivrait, maintenant, toujours! Laisse-toi, au contraire, guider par ses paroles douces et bienfaisantes qui t'initient à l'éternel mystère de vie.

MARIE (étonnée, émue, répète sans comprendre). — L'éternel mystère de vie!

MOHAMED (s'éloigne vers le fond). — C'est cette voix et non plus les maximes apprises ou les dogmes enseignés, qui doit, dès à présent, éclairer ta volonté.

MARIE (étonnée). — Ma volonté!... à moi!... Je ne sais qu'obéir?

MOHAMED (insistant). — Apprends à vouloir; et que ta volonté ne se règle plus sur l'ordre, le désir, ou l'opinion de tel ou tel; qu'elle se règle sur ce qu'au fond de ton cœur tu juges être bon. (Il va vers Kaddour. Marie reste immobile, perplexe, ne sachant plus que penser).

KADDOUR (à Mohamed). — Les chefs des Ouled Sédeur et ceux des Asdras sont là; ils veulent te voir?

MOHAMED (vivement). — Ils partent?

KADDOUR (le regarde fixement). — Oui, maître, ils partent.

MOHAMED (furieux) — Ah! Rebelles à Dieu, rebelles aux hommes, rebelles à tout, ils préfèrent décidément satisfaire leurs appétits de vices, leurs passions pour le vol et le brigandage!... Bien! (Il marche fièrement).

MARIE (à elle-même après quelques pas faits automatiquement vers la droite) — La voix intérieure... Celle du démon? Celle de Dieu?

KADDOUR (après un temps, satisfait de la déclaration de Mohamed). — Veux-tu que je leur ferme ta porte?

MOHAMED (s'arrête). — Non, je puis peut-être encore les retenir. Amène-les... Ne crains rien!

KADDOUR (grave, regardant Marie et la désignant). — Je ne crains plus rien; elle est là!

MOHAMED (vivement comme pris en faute). — Va, kaddour. Va! (Il se tourne vers Marie, fait un pas vers elle; hésite; puis se ravise, et très doucement, sans la regarder). Mériem? (Elle se retourne). Lorsqu'un étranger entre dans la maison, d'habitude la femme chaste se couvre de son voile.

MARIE (après un moment d'hésitation relève lentement à deux mains jusqu'à son front, le voile attaché sur ses épaules, ramène les pans de chaque côté du visage, ne laissant de visible que les yeux et le haut du visage; puis se laisse tomber sur le siège à côté d'elle). Voilà!

MOHAMED (incline la tête). — Merci.

(Ramam et deux autres chefs paraissent à l'entrée de la cour. Mohamed les interpelle)

C'est encore toi, Ramam, et vous, mauvais croyants, qui sellez vos chevaux quand le serviteur de Dieu commande de les atteler à la charrue et qui reprenez les armes, quand il ordonne de les déposer?

Kaddour est allé s'adosser contre le mur à gauche.

RAMAM (s'avançant). — Mohamed... .

MOHAMED (l'interrompt). — Je connais tes raisons! des mensonges! C'est l'amour des razzias, le désir de ravager les ksours, de piller l'ivoire, les bois précieux, la poudre d'or des nègres, de les réduire eux-mêmes en esclavage et de revendre le tout aux traitant des côtes : voilà ce que tu décores hypocritement des noms sacrés de zèle religieux, de défense de l'Islam et de guerre sainte!

RAMAM (hautain). — Mohamed ben Moktar, les paroles qui sortent de ta bouche viennent-elles bien de ton cœur?... Est-ce toi, Moktar le fougueux, qui reproches à des guerriers de reprendre les armes? Est-ce toi qui suspectes leur foi?

MOHAMED. — Le père a dit d'attendre avant de reprendre les armes; le devoir de tous les vrais musulmans est d'attendre.

RAMAM (méprisant). — L'attente est bonne pour les trop jeunes, les femmes, les esclaves et aussi pour les vieillards comme le père, qui n'ont plus rien à espérer; mais non pour toi et pour les hommes comme nous, dont les bras sont fermes et les âmes vaillantes!

MOHAMED. — Il faut aussi des bras fermes pour lutter contre la terre et des âmes vaillantes pour dompter les méchants.

RAMAM. — Si nous nous fixons ici, comme le veut le père, qui gardera le désert? qui nous protègera?... Les Européens, qui sauront nous trouver là, auront vite fait de traverser le désert : ils échelonneront leurs forts, feront avancer leurs chemins de fer; et un jour, ils nous prendront dans notre oasis, comme des lièvres au gîte.

MOHAMED. — Ce jour-là nous serons plus forts qu'eux!

RAMAM (avec autorité). — Non, Mohamed, ton devoir est de nous suivre.

MOHAMED. — Mon devoir!

RAMAM (insultant). — N'es-tu pas soldat?

MOHAMED. — Si je le suis!

Mouvement de Kaddour.

RAMAM. — Alors, prends tes armes et viens avec nous!

MOHAMED (après un temps). — Non, non! J'ai promis au père de rester dans l'oasis, et j'ai mon œuvre à accomplir... (Plus calme). Toi qui es chargé de notre défense, pars, si tu crois ainsi pouvoir mieux t'acquitter de ta mission; mais ne l'oublie pas un seul instant et n'attire pas encore une fois sur nous, par tes déprédations, la fureur des Européens.

RAMAM (furieux). — Ah! tu n'es plus Moktar le fougueux, fils de Moktar le farouche et tu n'es plus digne de porter ton nom, toi qui n'as plus ni courage, ni audace!

MOHAMED (réprimant un moment de révolte). — Il me faut plus de courage pour demeurer ici que pour te suivre et la besogne que j'entreprends, plus rude que la tienne, réclame aussi plus d'audace!

RAMAM (ironique). — Regarder paître les troupeaux, surveiller tes esclaves et caresser tes femmes, voilà qui est terrible! (Regardant Marie) : Hier, tu m'empêchais de punir une sacrilège qui insultait Dieu et le prophète. De cette impie tu fais ta femme. C'est elle maintenant qui te retient et t'empêche de faire ton devoir? Prends garde, Mohamed, les chrétiennes sont insinuantes et perfides. Tu perds ta foi, tu te perds!

(Marie se lève.)

MOHAMED (se plaçant devant Marie, pour la défendre des menaces de Ramam). — Prends garde de te perdre plus que moi!

RAMAM. — Adieu, bon croyant, protecteur des idolâtres auxquels il faut pour croire des symboles et des images!... Adieu, soldat fougueux, qui te fais chef des gardeurs de moutons et des fileurs de laine! Adieu, Moktar le déchu!... Reste ici, nous combattrons pour toi! Adieu! (Ils sortent).

MOHAMED (après s'être contenu, vivement s'avançant). — Oui, je reste! Dieu qui lit dans les cœurs voit lequel de nous deux a les intentions les plus pures!

KADDOUR (qui s'est approché arrête Mohamed). — Bien, tu lui as parlé comme un sage!

MOHAMED (après un instant, réfléchissant). — Comme un sage, ou comme un lâche!... J'aurais dû m'indigner, ne pas pouvoir contenir ma fureur et frapper ce Ramam qui m'injuriait, qui blessait mon orgueil de soldat, qui blessait ma foi de croyant, et je suis resté sans colère!... A présent qu'il est loin, je devrais être irrité contre moi, rougir de ma conduite, et je n'ai ni honte, ni remords! D'où vient ce calme, Kaddour, sinon de la lâcheté?

KADDOUR. — La colère est comme la rosée qui se dépose lorsque le soleil est caché et qui s'évapore dès qu'il paraît; une joie vient de luire pour toi et ton esprit se rassérène.

MOHAMED. — Que veux-tu dire? De quelle joie parles-tu?

KADDOUR. — De celle que l'on ne s'avoue pas, qui naît en nous à l'insu de nous, et nous fait bons, humains, justes et compatissants : interroge ton cœur. (Kaddour sort lentement par la cour).

MOHAMED (reste un instant surpris des paroles de Kaddour et de manifeste humeur). — Mon cœur, toujours mon cœur! Si je l'interroge, me dira-t-il pourquoi je ne suis plus l'intrépide cavalier, prêt à sauter en selle? le chef hautain qu'un soupçon blesse? pourquoi le fougueux d'hier fait cause commune, aujourd'hui, avec les timorés, les esclaves et les faibles? Pourquoi je ne suis plus moi-même?... Le devoir à rem-

plir, l'obéissance due aux commandements de Sidi Ali ! Est-ce autre chose que des prétextes pour excuser la lâcheté, oui, la lâcheté ?... Tu veux, dis-tu, relever les vaincus, relève-toi d'abord et ne commence pas par montrer à tous ta faiblesse ! (Insensiblement il s'est rapproché de Marie qui a défait son voile et le regarde). Mériem, toi, dont l'esprit fut éclairé d'autres lumières, éclaire-moi ! Dis-moi si l'oasis que j'imagine, l'oasis de douceur et de mansuétude, n'est pas un mirage trompeur sur le sable chauffé du désert ? Dis-moi, toi qui connais le fond de ma pensée, mes desseins sont-ils ceux d'un homme de bien ou d'un lâche ?

MARIE (lentement). — Tu ne m'as rien dit, qui ne me paraisse juste. (Elle s'éloigne, il la suit).

MOHAMED. — N'ai-je pas raison de vouloir faire appel aux seuls bons sentiments des miens, pour que, avec la paix, ils arrivent à vivre, dans la vie, de tout le bonheur qu'ils se peuvent donner ? Quel spectacle plus digne du respect des envahisseurs que celui de ce peuple vertueux, heureux, vivant libre et sans crainte en pleine nature. Non seulement nous n'aurions plus à redouter leur venue ; mais nous la souhaiterions, nous les appellerions chez nous, les Européens, afin que notre oasis fût un exemple pour eux et pour le monde entier !

MARIE (réfléchissant). — Oui, ce serait une grande chose.

MOHAMED. — Tu me seconderas ?

MARIE (se reprenant, mais plus faiblement). — Tu es un infidèle et j'appartiens à Dieu.

MOHAMED (la regardant fixement). — Est-ce bien la voix intérieure qui te dicte ces paroles, Mériem ?... réponds ?

MARIE (s'éloigne et s'asseoit). — Non, non ! ne me parle plus ! je ne veux plus t'entendre ! Je veux ignorer qui tu es, quels sont tes sentiments et tes desseins ; je veux te croire le plus cruel et le plus méprisable des hommes ; redeviens le bourreau !

MOHAMED. — Le pourrai-je ! Ne viens-tu pas à moi, comme après le déluge, la colombe vint à Noé ? Et ne m'apportes-tu pas plus que l'espérance, puisque tu m'as donné la force de braver deux fois Ramam et de croire à mon rêve ? Voudrais-tu m'abandonner maintenant ?

MARIE (avec douleur et effroi, à mi-voix). — Ah ! pourquoi as-tu tourné mes yeux vers cet avenir que tu imagines si grand ?... Je ne puis plus les en détacher, il m'attire ; la voix intérieure me dit que c'est là le port... Mais (elle se lève), mes espérances ne sont pas de ce monde et j'ai renoncé à tous les biens d'ici-bas !

MOHAMED. — Le meilleur des biens est d'être bon, de venir en aide à ceux qui souffrent, de les aider ; y as-tu renoncé ?

MARIE (plus faiblement encore). — J'appartiens à Dieu !

MOHAMED. — Mais Dieu ne veut pas que les étoiles brillent pour lui seul et que les fleurs n'aient de parfum que pour lui !

MARIE (triste). — Je lui ai donné ma vie, je ne peux pas la reprendre, je ne peux pas !

MOHAMED. — Mais, si c'est lui qui t'ordonne de vivre !

MARIE (étonnée). — Lui, m'ordonner de vivre (elle s'asseoit, puis comme à elle-même). Vivre ! Pourquoi n'ai-je pas la force de repousser cette idée qui me terrifiait, il n'y a qu'un instant ?... Elle ne provoque plus en moi qu'une émotion indéfinissable et très douce. Pourquoi ma pensée se reporte-t-elle, malgré moi, avec tendresse vers la terre ?... Y aurait-il, aussi, une vie des êtres et des créatures qui serait désirable et sainte.

MOHAMED (qui s'est approché, à mi-voix). — Sans doute.

MARIE (continuant). — Nous ne serions pas dans la vallée de misères et de larmes pour expier la faute originelle ? Il y aurait des joies licites et des bonheurs permis en deçà du tombeau ? Le monde ne serait pas voué au péché ? Les infidèles auraient autant de vertu que les croyants ? (Elle se lève épouvantée). Alors, que nous enseigna-t-on ?... Alors, nos croyances ?... (Elle s'arrête et prenant les mains de Mohamed). Mohamed, toi dont l'âme est restée simple et la parole franche, dis-moi où est la vie ? Dis-moi ce que c'est que vivre ?

MOHAMED (simplement). — C'est obéir à la force de vie, comme le grain qui germe et se multiplie à la moisson, c'est grandir, fructifier, dépenser son esprit et prodiguer son cœur en voulant le bien pour le bien.

MARIE (étonnée et ravie). — Pour toi aussi c'est cela vivre, et tu n'as pas peur de ta pensée ?

MOHAMED. — Pourquoi en aurais-je peur ?

MARIE (plus bas). — Elle m'était venue et me faisait trembler !

MOHAMED (étonné). — Elle t'était venue ! Si nous avons la même pensée, toi fille d'Occident et moi fils d'Orient, n'est-ce pas qu'en dehors de toutes conventions, elle est humaine, elle est juste et que nous pouvons croire en elle ? Mériem, soyons les initiateurs pour les déshérités et les vaincus, traçons à la race nouvelle le chemin de la vie, et par nous, plus tard, tout un peuple heureux vivra dans l'oasis de paix !

MARIE (enthousiaste). — Faisons cela... Oui.

MOHAMED (illuminé, montrant à Marie un point vague dans l'espace). — Vois, Mériem, vois par delà les années, vois, à la nuit claire, cette oasis fleurie, où les maisons, étagées sous les palmiers, s'égrènent au loin dans les prairies arrosées de sources vives ; sens le frais parfum qui s'exhale des jardins ; entends l'hymne

aérien qui semble venir des étoiles et celui qui monte de la terre fertilisée, confondus dans une même allégresse avec la voix des chanteurs. Le ciel et la terre ne font plus qu'un et tous les cœurs s'épanouissent en l'harmonie sereine de la nature entière.

MARIE (songeuse). — Beau rêve !

MOHAMED (continuant). — Plus de malheureux, de parias ni de méchants ! plus d'oppresseurs, plus de révoltés, plus d'ennemis ! Tous se prêtent une mutuelle assistance, tous s'entr'aident, travaillent à la joie commune et célèbrent l'œuvre du fils du désert uni à la fille d'Europe.

MARIE (se reculant avec effroi). — Non, non, ne dis pas cela, nous ne pouvons pas être unis (elle se lève), jamais, jamais !

MOHAMED (étonné). — Pourquoi ? Je croyais que tu avais consenti ?

MARIE (terrifiée et angoissée). — Moi, j'ai consenti, moi ! Non ce n'est pas possible ! O mon Dieu, mon Dieu ! (elle tombe à genoux et récite d'une voix altérée). Je vous aime, mon Dieu, je n'aime que vous seul et désire ardemment vous aimer encore davantage ; augmentez votre saint amour dans mon cœur, et faites que tous les jours de ma vie je vous aime pardessus toute chose. (Elle ralentit et prononce très bas). Et mon prochain comme moi-même, pour l'amour de vous.

MOHAMED (qui s'est rapproché tendrement). — Mériem !

MARIE (se relevant). — Oh ! toi ! (Elle reste un instant regardant Mohamed dans les yeux et lui serrant les bras). Toi !... je te déteste, je t'exècre ! je te hais ! (Elle se redresse. Mohamed la retient dans ses bras. Elle laisse retomber sa tête sur l'épaule de Mohamed).

RIDEAU

(*A suivre*).

M. PAUL HERVIEU

Continuant une glorieuse série d'œuvres hautes, nobles et très attachantes parce que très humaines, *Le Dédale*, la nouvelle pièce de M. Paul Hervieu, dont la représentation est imminente au Théâtre-Français, excite à l'avance la curiosité de l'élite et de la foule, également reconnaissantes à M. Hervieu des généreuses émotions qu'il leur a déjà données, également attentives à son effort d'art sans cesse renouvelé aux grandes sources de vie.

Aussi l'heure semble-t-elle propice pour étudier la génèse de ce beau talent, sa lente et sûre montée vers les pénétrantes études sociales et le drame éternel des passions.

Non pas certes que le hardi romancier de *Peints par eux-mêmes*, que le dramaturge puissant de la *Course du Flambeau* ait été conscient, dès son début, de l'art vers lequel peu à peu l'appellerait sa nature, et qu'il ait tout de suite donné à ses lecteurs la certitude de l'œuvre humaine et grave qui, si vite, allait naître de sa claire raison et de sa sensibilité délicate ! Au contraire, il se cherche à travers toutes les influences qui s'exerçaient sur lui comme sur tous les jeunes hommes de son époque, réagit contre elles selon son tempérament. Et si, dès son premier volume, sa vraie personnalité ne se dégageait pas d'emblée en traits inoubliables, tout au moins s'inscrivit elle aux pages si curieuses de *Diogène le Chien* et de la *Bêtise parisienne* avec assez de force pour que, à la lumière des œuvres suivantes, elle apparaisse très nettement.

Nous imaginons que, en 1882, la preste et légère ironie de *Diogène le Chien*, le premier livre de M. Paul Hervieu, dut paraître un jeu d'une grâce déconcertante à certains consciencieux ouvriers du naturalisme qui, sans bonne humeur, sans sourires et sans joie, ahanaient, comme mitrons au pétrin, sur la cuisine d'interminables descriptions en style « artiste » ou sur des boursouflures qui, visant à la puissance, n'atteignaient souvent que l'emphase triviale.

La phrase alerte et le ton narquois de ce livre révèlent que M. Paul Hervieu est nourri du XVIIIe siècle. Mais la pénétration de l'esprit critique et les fortes pensées qui affleurent sous le charme des mots montrent que si M. Paul Hervieu a recueilli une tradition de fine élégance, il ne s'est pas borné à la grâce d'une parure extérieure, et que, comme les spirituels conteurs du XVIIIe siècle qui dirent tant de choses profondes, sans en avoir l'air, il contrôle les idées, n'est pas dupe des masques et des théories perçoit toutes les bouffonneries dont l'existence est pleine, et s'en amuse d'une verve sobre et discrète. Deux phrases prises à peu près au hasard en rappelleront le ton : « Le vieil Aristophane remuait la tête sans ouvrir les yeux ; car il méprisait les hommes des générations nouvelles et regrettait l'époque glorieuse des héros qu'il avait diffamé ».

« L'esclavage est encore ce qu'on a trouvé de plus charitable à offrir aux gueux. En échange du simulacre de liberté qu'ils perdent, ils acquièrent la certitude d'obtenir une alimentation suffisante, d'être soignés en cas de maladie » Délicat et substanciel. badinage qui d'un accent rapide mais fort, raille en passant ridicules, incohérences, contradictions et qui, très pince sans rire, affecte volontiers une froideur imperturbable dont son charme est accru. Cette calme ironie, voilant une grande ardeur intime, est tout à fait dans la nature de M. Paul Hervieu, si plein de réserve et en même temps si passionné, capable de ne révéler que par un sourire ou une crispation des lèvres l'émoi le plus vif.

Annexés au conte narquois de *Diogène le Chien*, quelques petits poèmes en prose, si fort dans le goût du moment, sont délicieux d'humour, de fine moquerie sur les thèmes les plus solennels (L'honneur, l'histoire, par exemple). Avec les croquis parisiens — encore une des caractéristiques de la période naturaliste ! — qui se trouvent dans *la Bêtise parisienne* le second volume de M. Paul Hervieu, publié en 1884), ces poèmes en prose permettaient au lecteur doué de quelque clairvoyance de prévoir l'avisé critique des mœurs contemporaines, le perspicace démonteur d'intérêts et de mobiles secrets que M. Paul Hervieu ne tardera point à devenir.

Ces contes et ces croquis qui composent le volume, on les aime pour leur humour, leur observation goguenarde et leur ironie si discrète. Ils plaisent aussi par leur style bref, incisif, d'un pamphlétaire trop bien élevé, trop spirituel pour vitupérer en rage et qui aime mieux sourire que rugir. Mais comme déjà sous les grands airs il devine les petits calculs, et comme les hypocrisies, les grotesques vertiges du monde le divertissent ! De quels traits mordants, mais sans amertume, il les décrit et les raille !

Pour la première fois, dans ces pages de début, il s'attaque sardoniquement au « Tout Paris » dont la fiévreuse élégance le réjouit sans lui masquer la sottise, les tares et les bas instincts qui demeurent sous les attitudes de parade, et où plus tard, avec la volupté d'un artiste qui connaît bien son guignol de prédilection, il choisira les personnages principaux de ses romans et de ses drames.

Ce qui distingue les croquis parisiens de M. Paul Hervieu des innombrables morceaux analogues publiés par d'autres vers le même temps, c'est que jamais il ne s'attarde à l'évocation extérieure d'un type ou d'un paysage, à la savante cuisine des épithètes rares et jamais ne s'évertue à la description pour le plaisir de la virtuosité descriptive alors en si grande vogue. Ses croquis parisiens sont déjà plutôt des notations de mœurs parisiennes, des croquis moraux, si l'on peut dire. A la brève peinture des milieux et de certaines farandoles, à l'esquisse bien campée de silhouettes pittoresques, au sarcastique « crayon » de l'esbrouffe et de la pimpe mondaines se mêle une satire sans fiel des cocasseries, des ridicules et du snobisme qui passent. Si rapides que soient ces pages, elles fouillent les caractères et décrivent le dedans aussi bien que le dehors. « Ces rires parisiens, ces fous rires que rien ne motive ni n'arrête, ces rires de cabinet particulier, de femmes qu'on embrasse... » écrit-il quelque part, et il nous semble que, en cette simple phrase, si riche de sensations parisiennes, notre observateur en dit plus sur Paris que d'autres en cinquante lourdes pages, pailletées d'adjectifs « coruscants » sur les music-halls et les cabarets de nuit.

Avec les grandes nouvelles réunies en 1886 sous le titre l'*Alpe homicide* (parce que, au hasard sans doute de quelque villégiature alpestre, l'auteur se plut à relier les tragédies humaines ou tragique de la nature), M. Paul Hervieu s'élève pour la première fois à des récits composés, avec péripéties et personnages, au lieu de s'en tenir à d'humoristiques propos sur les mœurs ou aux évocations de badauderie parisienne.

Enjambées décisives vers les fortes constructions du roman et du théâtre, que les écrivains mal doués, incapables de toute création — même quand ils ont été des dissertateurs ingénieux et brillants — n'arrivent jamais à réussir !

Du premier coup M. Paul Hervieu prouva qu'il avait assez de force pour incarner en des personnages vivants, se livrant à des actes logiques et parlant une langue appropriée à leur caractère, toutes les observations psychologiques et sociales que jusqu'alors il s'était contenté d'analyser avec tant d'humour. En face d'une nature majestueuse, avec çà et là de frais recoins de grâce, il se révèle paysagiste sensible aux jolies nuances et aux grands aspects. De même ses personnages, qu'ils soient bouffons ou dramatiques, apparaissent pleins de vérité.

Si par ses deux livres antérieurs M. Paul Hervieu avait montré qu'il possède le sens de la vie, par l'*Alpe homicide* il prouve qu'il a le don de créer la vie. Les plus avisés des contemporains semblent en avoir été conscients et ils rendirent au jeune écrivain l'hommage de l'apparenter au conteur le plus fêté de l'époque, à Guy de Maupassant.

Sans doute, par la solidité de la structure, par la sobre description des aspects de campagne et d'humanité, M. Paul Hervieu a quelques-unes des plus précieuses qualités de Maupassant : en trois mots une silhouette se dresse, en deux lignes nous est donnée une impression de nature nécessaire au récit, en quelques répliques un drame humain est posé, par un seul geste un tempérament se révèle. Mais déjà aussi M. Hervieu se distingue de Maupassant par sa verve fantaisiste, par le charme très particulier de son ironie.

Cette étape franchie, M. Paul Hervieu, fortifié par le travail et par la réussite, donna coup sur coup *Les yeux verts et les yeux bleus* (1886) et l'*Inconnu* (1887).

Après avoir mis des hommes en contact et enchevêtré des passions, il ambitionna des raccourcis moindres qui lui permettraient un nuancé psychologique plus délicat, des amalgames plus complexes d'idées, de sentiments, d'intérêts. A mesure qu'il scrute la vie, il en découvre mieux les profondeurs,

voit tous les développements qu'une telle étude comporte. Seul, le vaste cadre du roman convient aux rumeurs de la fourmilière humaine. Mais à cette évocation de la société moderne, d'autres appliquent déjà leur perspicacité, leur puissance et la théorie — sinon toujours la pratique — de leur méthode expérimentale ! C'est un tel travail qu'offrent à leurs contemporains, jusqu'à la lassitude, les romanciers naturalistes. Ajouter de nouveaux livres à tous ces pesants volumes d'études humaines et sociales ? A quoi bon ? Ne sera-t-il pas plus récréatif, plus original, d'exprimer les sentiments et les instincts non point par des études directes, mais par des transpositions pittoresques ? L'observation n'est pas le seul mode littéraire. Le fantastique n'a-t-il pas son attrait ? L'humour ne rend-il pas agréable les plus fortes vérités ? L'exceptionnel et l'extraordinaire ne sont-ils pas dans la vie, ne jettent-ils pas des lumières sur le réel ?

Volontiers nous croyons que M. Hervieu fut, à ce moment, l'un de ces écrivains raffinés, exigeants pour eux-mêmes et soucieux de faire œuvre nouvelle, qui raisonnèrent ainsi.

Comment expliquer, sinon par ce fier scrupule, qu'un artiste si nettement orienté vers l'étude des mœurs, se soit engoué seudain du fantastique et de l'extraordinaire ? Bien que par l'*Inconnu* et par *les yeux verts* il ait fortement marqué son passage dans le domaine de l'étrange, et bien que toujours il ait assis, sur des bases solides de vérité humaine, la hardiesse de ses imaginations, il faut bien reconnaître que M. Hervieu ne donna toute sa mesure qu'en revenant, sans tant de recherches raffinées, à l'analyse directe, aussi saine que logique des caractères et des mœurs.

Mais, au cours de cette brève randonnée dans l'extraordinaire, M. Paul Hervieu reste lui-même, les deux volumes que ce souci lui inspira gardent un fort lien de parenté avec ses autres livres. Ce lien, très suffisant pour que l'unité de son œuvre nous apparaisse, c'est l'humanité saisissante, c'est l'ardeur des passions si vraies, si sûrement décrites, qui sans cesse surgissent de ces aventures exceptionnelles, de ces transpositions fantaisistes. Si l'émoi des cœurs et le travail des cerveaux se manifestent d'une façon un peu singulière — afin sans doute de nous troubler davantage, — ce sont tout de même des sentiments, des frénésies, des calculs bien humains que l'auteur nous montre en action. Il n'est que juste d'ajouter que le fantastique de M. Paul Hervieu a un grand charme de nouveauté et d'intimité,

Parmi les nouvelles qui accompagnent *Les yeux verts et les yeux bleus*, il en est une, *Riri*, sur laquelle il faut s'arrêter, car, en outre de son comique et de son charme particuliers, elle peut être considérée comme le symbole de l'heureuse transformation qui, à partir de ce moment, s'accélère dans le talent de M. Paul Hervieu. Le personnage central de *Riri* est un névropathe, malade de son hypéresthésie, malade surtout des raffinements et des complexités dont il est féru. Le terre-à-terre de la vie lui paraît odieux. Sa monotonie et sa vulgarité l'empêchent de voir l'émouvante beauté qu'elle peut avoir dans ses péripéties les plus simples. Une aventure, bouffonne au début, le jette contre son gré au plein de cette vie dont il avait horreur. Le cri angoissé d'une mère, une caresse ingénue d'enfant lui font aimer ses petites joies, comprendre ses douleurs. Saines émotions qui le guérissent de sa tourmente morale et de son goût pour toutes raretés. Le baiser candide de la petite Riri a fait de cet artificiel un homme !

Ne semble-t-il pas qu'il y ait eu à ce moment, dans la pensée de M. Paul Hervieu, telle commotion analogue, qui, ravivant son goût instinctif pour les vérités simples de nature et d'humanité, l'affranchit soudain de cette ferveur pour le fantastique qui lui inspira des œuvres curieuses, mais qui, cependant, à la longue, fût peut-être devenu une gêne pour le beau développement de ses qualités d'observateur et de moraliste généreux ? On dirait que dès le jour où, dans la pleine maturité de sa raison et de son expérience, toute la beauté si diverse, si riche, de la vie moderne lui apparut, il sentit que la vérité se suffisait à elle-même et que, pour la rendre, point n'était besoin de moyens si complexes.

Deux Plaisanteries (1888), l'*Exorcisée* (volume publié un peu plus tard, mais qui nous paraît avoir été écrit vers la même époque parce qu'il est au même point de la si normale évolution de M. Paul Hervieu), constituent deux étapes brillantes vers le grand roman de mœurs où, d'une marche si sûre — encore qu'un peu troublée par le désir de se frayer une route toute personnelle, — M. Hervieu s'acheminait depuis son premier livre.

Quelle acuité d'observation, quel fin sentiment de tous les ridicules ! Comme l'auteur excelle à montrer les bouffonneries solennelles du monde. Devant lui on a beau plastronner, multiplier les nobles attitudes et les grandes phrases, il n'est dupe de rien et son sourire le venge des magnifiques impostures qui veulent se faire prendre au sérieux. Il se divertit en décortiquant de leur brillante enveloppe les égoïsmes, le cabotinage, toutes les petites misères qui s'abritent sous le faste et la majesté.

« Tous les préjugés mondains et les plus étranges fantasmagories de tous les respects humains obscurcissaient sa vision », écrit-il à propos de M. Gigot de Bretteville, le héros si bouffon et si touchant des *Deux Plaisanteries*. C'est précisément le contraire de ce

que fut toujours M. Hervieu, qu'aucune façade n'intimide et ne leurre. Cela simplement parce qu'il a le sens de la vie et la regarde avec un malicieux sang-froid.

D'ailleurs, c'est encore la vie, si bienfaisante, qui guérira M. Gigot de Bretteville de son vertige. Un jour a lui où ce fantoche protocolaire, dans le coup de vent de l'amour, est devenu un homme à peu près dégagé de toutes niaiseries vaniteuses. Là encore le sourire d'une autre « Riri » a opéré. Et M. Paul Hervieu, qui sait par lui-même ce que les meilleurs d'entre nous doivent aux bons conseils de la vie, écrit avec émotion cette phrase magistrale : « Il comprenait enfin comment les choses, dont il n'avait jamais vu que la surface d'étiquette et de cérémonial, marchent là-dessous, de toute éternité, dans la beauté de leur pas tranquille. »

Ces récits d'une très fine observation, d'une psychologie si fouillée que la phrase — dans l'*Exorcisée* surtout — en devient un peu enchevêtrée et confuse, ces notes si judicieuses sur la société nous amènent, par un grandissement progressif, jusqu'aux superbes romans *Flirt* (1890), surtout *Peints par eux-mêmes* (1892) — chef-d'œuvre de forte vérité et de passion franche — et l'*Armature* (1895), que tout le monde a lus et qui commencèrent la juste célébrité de M. Paul Hervieu.

Leur souvenir est si présent dans toutes les mémoires, et il me reste si peu de place que je ne veux entreprendre ni d'en faire l'analyse, ni d'en détailler les hauts mérites. Il me suffira d'interpréter l'admiration de tous en disant que, en dehors de leur beauté littéraire, ils constituent le document le plus vrai, le plus humain, sur les grandes forces dont tressaille le Monde, et d'en rappeler en trois mots le thème général.

Dans *Flirt* M. Paul Hervieu indique, dans *Peints par eux-mêmes* il prouve le rôle impérieux de l'amour malgré toutes les solennités extérieures, les sacrifices qu'on lui fait, les vilenies, les lâchetés et les crimes où les plus magnifiques se laissent par lui entraîner. Est-ce donc lui qui guide le monde ? Ce serait si noble et, malgré toutes folies, si émouvant, si respectable ! Non. L'amour, malgré ses crocs et ses griffes, n'est encore qu'une comédie au milieu de tant d'autres. Le plus formidable et peut-être l'unique levier, c'est l'Argent. Et l'*Armature* nous le démontre en ses chapitres d'une logique si rigoureuse, d'une emprise si forte.

Livre superbe d'expérience sociale, de vérité humaine, mais auquel beaucoup d'esprits préféreront toujours *Peints par eux-mêmes*, si étonnant de vie intense, diverse, nuancée ! Ces hommes et ces femmes qui, enfermés dans le château où s'abrite leur villégiature ardente, se plient docilement à l'étiquette malgré leurs fièvres cachées qui nous révèlent leurs passions, leurs calculs, leurs misères en lettres d'un ton si naturel et pourtant si expressives, nous émeuvent comme des figures de prisonniers qui, croyant n'être vus que de la seule personne à laquelle ils parlent, viendraient tour à tour grimacer, à la même fenêtre lumineuse dans la nuit, l'ardeur ou l'épouvante qui les crispe ! C'est certainement l'un des beaux livres qui, du dernier siècle, resteront.

Certains épisodes de ce roman révélaient le tempérament dramatique de M. Paul Hervieu et annonçaient que, un jour ou l'autre, il saurait exprimer ses idées sur les mœurs et sur les passions qui mènent les hommes, par les raccourcis et les synthèses du théâtre.

Il y débuta par une pièce émouvante : *Les Paroles restent*, qui fit grande impression et qui permettait de prévoir tous les plaidoyers généreux que M. Paul Hervieu devait nous faire entendre par le geste et par le verbe de ses personnages si vivants. Encore que d'un dialogue un peu livresque dans certains passages, cette pièce reste l'une des plus belles du théâtre contemporain par sa noblesse morale, par la vérité des sentiments qui y sont mis en contact. Enfin, dans l'œuvre de M. Hervieu, elle doit nous intéresser d'autant plus que, en inaugurant la série des grandes pièces où il montre son respect de l'être humain, elle marque une nouvelle ascension de son talent. Ne se bornant plus aux constats dramatiques ou pittoresques des mœurs modernes, à l'étude des types contemporains, il s'élève, d'un bond chaleureux, vers l'Amour et la Bonté.

Prenez garde au mal que peut faire une parole dite à la légère par vanité déçue ou par désir de briller ! recommandait-il dans cette pièce avec une gravité émue. Et dans *la Loi de l'homme*, dans *les Tenailles*, prenant la défense de l'amour contre la rigueur des lois, de la femme contre l'omnipotence de l'homme, il prouva, avec autant de passion, que de logique, par des drames si poignants, que leur leçon, se dégageant des péripéties, n'a pas l'air d'une thèse préconçue, la férocité de quelques-unes de nos lois sociales. Continuant l'effort si généreux d'Alexandre Dumas fils, mais avec des personnages plus réels et des drames plus convaincants parce que plus humains, il essaya de faire descendre dans notre Code un peu plus de justice, de bonté, et aussi de respect pour la Femme.

Avec la *Course du Flambeau*, chef-d'œuvre en dehors des mœurs momentanées aussi bien que des modes littéraires, M. Paul Hervieu, dans la pleine maîtrise de son talent et de sa pensée, aborde l'un des éternels sentiments qui guident, à travers les âges, la marche de l'être humain. Une acclamation unanime le récompensa d'avoir visé si haut et, en

mettant en scène des êtres d'aujourd'hui, d'avoir entrevu et démontré les lois de toujours.

L'*Enigme*, sobre drame d'une intensité si poignante, — écrit deux années avant la *Course du Flambeau*, et où l'auteur, élaguant à dessein tout ce qui pouvait être sous-entendu, ne laissa pour ainsi dire, dans ce corps admirablement construit, que ce qu'il fallait de nerfs pour tressaillir et vibrer, — montra que M. Paul Hervieu, quand il lui plaît de n'étreindre son public que par des péripéties dramatiques, est un puissant excitateur d'émotions. Une fois de plus sa belle logique fit merveille dans la passion. Un immense succès put lui en donner la certitude.

Sa *Théroigne de Méricourt*, par laquelle il s'essaya l'an dernier au drame d'histoire, lui permit de révéler ses mérites de poète dramatique et de donner, dans ce genre où le plus souvent l'artifice règne, une preuve de sa sincérité et de son courage. Nul n'a oublié, je pense, la grandeur de l'acte final où les spectres sanglants des héros de la Révolution viennent flageller de leur hautain verdict la versatilité de Sieyès, et, depuis ce jour, nul n'a mis en doute la puissante imagination dramatique de l'artiste qui conçut cette scène. Quant à sa sincérité hardie, n'est-elle pas une fois de plus prouvée par le soin que prit M. Paul Hervieu d'écarter de son drame grave et poignant toute amusette d'amour ? D'habitude, pour rendre leurs pièces plus attrayantes, les auteurs de drames historiques ne manquent pas de leur donner comme support quelque anecdote de galanterie. Avec sa coutumière bravoure, M. Hervieu s'interdit pareil trompe-l'œil. Pensant que, dans un beau drame historique, l'histoire doit être l'intérêt primordial et même unique, il sut, cinq actes durant, ne nous passionner qu'avec les péripéties de la Révolution. Par des synthèses puissantes, pas d'expressifs tableaux, il nous en montra si tragiquement la marche formidable que, pas une seconde, les gens de goût ne songèrent à regretter la fable amoureuse qui, d'ordinaire, ronronne ou gronde au premier plan.

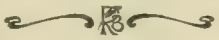
Telle est l'œuvre de M. Paul Hervieu. Tous ceux qu'il a émus ont l'espoir et comme la confiante certitude que le *Dédale* en accroîtra l'importance et la beauté. Ils le désirent pour leur propre joie. Par gratitude ils doivent le souhaiter aussi pour l'artiste et, d'un cœur égal, pour l'homme si ressemblant à son œuvre.

La finesse, le sang-froid clairvoyant, la générosité dont il fait preuve dans ses livres, sont aussi les qualités qu'il montre dans la vie. Sans effort il pratique les nobles vertus sociales que son éloquence exalte. A d'innombrables fats, convaincus que, pour être élégant, il suffit de fastueuses cravates et d'une impertinente sécheresse, M. Paul Hervieu, par sa cordialité chaleureuse, enseigne que la véritable élégance vient de l'esprit et du cœur. Son sourire si courtois n'a jamais effaré que les sots, comme son ironie, si naturelle sur ses lèvres malicieuses, n'est redoutée que des méchants, car elle n'est âpre que dans la défensive.

De même que les lecteurs superficiels sont seuls à ne pas sentir toute l'émotion, toute la chaleur qui, dans ses ouvrages, soutiennent sa forte logique, de même aussi il n'y a que les indifférents pour ignorer l'être de passion et de délicate sensibilité qui vibre, s'émeut, s'enthousiasme sous une apparente froideur, toute de tenue, de réserve et peut-être aussi de timidité.

Il ne faut pas non plus que la raillerie dont souvent son regard s'éclaire empêche d'en apercevoir la douceur grave et profonde, la claire loyauté. Mais tous ceux qui ont su y lire, comme tous ceux qui ont su comprendre son œuvre, comme tous ceux aussi qui ont la joie de son amitié, apprécient l'homme de tendresse, de dévouement, de fidélité qu'est en toutes circonstances ce bel artiste, grand en proportion de son grand cœur.

GEORGES LECOMTE.



LE THÉATRE DE LA HOFBURG A VIENNE

Un des critiques les plus distingués de l'Autriche, M. Rudolph Lothar a consacré une monographie intéressante au principal théâtre de Vienne (1) Il en a expliqué les fortunes diverses, tantôt par certains traits du caractère autrichien, tantôt par les influences du dedans ou du dehors, ou par le mouvement général de la littérature européenne. Le Théâtre de la Hofburg est à Vienne ce que la Comédie-Française est à Paris; mais M. Lothar nous prémunit aussitôt contre les conséquences erronées que l'on pourrait tirer de cette ressemblance tout extérieure. C'est, en effet, sur le type de la Comédie-Française qu'a été créé le Théâtre de la Hofburg; mais combien les circonstances dans lesquelles les deux institutions se sont développées étaient différentes!

M. Lothar appelle l'empire autrichien, avec une expression caractéristique, une terre de passage. C'est par là que les empereurs d'Allemagne ont passé pour entreprendre leurs courses aventureuses et inutiles en Italie. C'est là que les mercenaires italiens, espagnols, néerlandais se sont donné rendez-vous pendant la guerre de Trente Ans et encore pendant les guerres suivantes; et chacun y a laissé quelque chose, et non ce qu'il avait de meilleur, de

1 *Das Wiener Burgtheater*, Leipzig et Berlin Seemann.

sa nationalité. La noblesse autrichienne était un mélange d'éléments allemands, hongrois, slaves, espagnols, italiens, même français; et un théâtre ne pouvait être pour elle qu'un lieu de divertissement, sans caractère national. Le français et l'espagnol étaient les deux langues qui se parlaient à la cour.

Un lieu de divertissement, un accompagnement nécessaire de la vie de cour, tel devait être, en effet, le théâtre nouveau dans l'esprit de sa fondatrice. Cette fondatrice fut Marie-Thérèse, la personne du monde la moins amie du théâtre en général; elle partageait, à ce sujet, les idées de son confesseur, un janséniste. Le directeur s'appelait, de son titre complet, « entrepreneur des opéras de cour, sérénades, comédies, oratorios et saints-sépulcres ». Une salle de bal, attenante au château, fut disposée pour ces divertissements sacrés et profanes, en 1741, et l'impératrice y assista, l'année suivante, à la représentation d'un opéra italien sur le sujet de Hamlet. En 1748, on y appela quelques acteurs de la troupe de Neuber, qui jouait à Leipzig. Ils débutèrent par une traduction allemande du *Comte d'Essex* de Thomas Corneille. Le succès fut très grand; les pièces françaises originales vinrent à la suite des traductions, et le Théâtre de la Hofburg s'appela même pendant quelque temps « Théâtre français près de la cour ».

Mais Marie-Thérèse avait l'œil sur son théâtre. La protection qu'elle lui accordait n'était pas un effet de sa bienveillance, et le personnel qui le composait n'était pas haut placé dans son estime. Le comte Kaunitz ayant un jour manifesté l'intention de s'occuper de la direction, de concert avec un de ses amis, elle lui écrivait, dans une lettre française dont nous conservons le tour et l'orthographe : « *Je ne voudrois pas que vous soyez à la tête des spectacles. Un honet homme d'ici je voudrois avoir, qui pourroit me rassurer sur cette mauvaise engence, mais jamais que cela passe sous votre nom ou celui de Staremberg ; vos noms sont trop respectables et chers pour les confondre avec ce qu'il y a de plus vil dans la monarchie* ». Elle mit tous les théâtres de la capitale sous la surveillance d'un directeur général, qui fut d'abord le comte Eszterhazy. On ne jouait pas pendant le Carême, l'Avent, l'Octave du Saint-Sacrement ni aux jours anniversaires de la mort d'un membre de la famille impériale. Enfin, les comédies, en particulier, devaient être soumises à une revision sévère; toute « parole équivoque » devait en être bannie. Ce fut le commencement de cette institution qui a fleuri en Autriche plus que partout ailleurs, la censure.

La censure, dans d'autres pays, a été une gêne; en Autriche, elle fut un fléau. Que de choses lui donnait-on à garder! le bon goût, les mœurs publiques, le bon renom du pays à l'étranger, la gloire du souverain. Le censeur Sonnenfels disait, en 1770, dans un mémoire adressé à l'empereur Joseph II : « La censure a un rôle plus étendu qu'on ne l'a cru jusqu'ici. Elle doit songer à l'éducation de la nation, non seulement au point de vue du goût, mais encore au point de vue des mœurs et des relations sociales. Elle doit s'inquiéter de l'opinion des étrangers, qui jugent volontiers des mœurs d'une nation d'après son théâtre. La manière dont s'exerce la censure n'est même pas indifférente à la gloire des monarques, soit qu'ils encouragent de bons ouvrages, soit qu'ils tolèrent des productions immorales, qui, si je puis ainsi dire, abrutissent (*abbrutieren*) leurs sujets ».

Ces principes sont développés dans un autre mémoire, dont l'auteur est Franz Karl Hægelin, le successeur de Sonnenfels. Le mémoire de Hægelin est un document peut-être unique en son genre, un modèle de perspicacité vigilante, où aucune porte n'est laissée ouverte à aucun abus. En voici les dispositions principales :

« En thèse générale, le théâtre doit être une école de bon goût et de bonnes mœurs.

« La censure, dans l'examen d'une pièce, doit considérer trois choses : le sujet, la morale et le dialogue.

« La morale d'une pièce est l'enseignement qu'on en peut tirer. Par exemple, le roi Lear dépose sa couronne entre les mains de deux de ses filles, qui le repoussent ensuite et le laissent végéter dans la misère, jusqu'au jour où sa troisième fille Cordélie le prend en pitié. La morale est qu'un souverain ne doit jamais abdiquer son pouvoir de son vivant, de peur d'être payé d'ingratitude par son successeur.

« Le sujet d'une pièce peut être immoral dans son ensemble ou en partie; en partie, lorsqu'un seul rôle est de nature à choquer les spectateurs, comme celui de la maîtresse du prince dans *l'Intrigue et l'Amour* de Schiller; une telle pièce ne peut être représentée que si le rôle choquant est supprimé.

« On ne tolérera pas de mariages irréguliers. La censure veillera aussi à ce que jamais deux amoureux ne quittent seuls le théâtre.

« Aucune pièce ayant pour objet la tolérance chrétienne ou visant à l'égalité des différents cultes ne pourra être admise. Il en sera de même de toute pièce impliquant un blâme contre l'extension de la foi chrétienne par les armes ou la persécution.

« Dans un pays monarchique, il doit être interdit de produire sur un théâtre le renversement des institutions monarchiques, ou de laisser croire, par un exemple quelconque, que le gouvernement démocratique puisse être préférable au gouvernement monarchique. On ne montrera pas, par exemple, la

révolte des cantons suisses contre les baillis, ou celle des Pays-Bas contre le gouvernement espagnol.

« Des exécutions de souverains, des sujets comme la mort de Charles Ier, de Marie Stuart, de Louis XVI, sont absolument interdits.

« Toute expression biblique sera bannie du théâtre. On ne dira pas : vieux comme Mathusalem, sage comme Salomon, mais : vieux comme Nestor, sage comme Solon. On évitera le mot *saint*, le mot *péché*.

« De même, Liberté, Egalité, sont des mots avec lesquels il est dangereux de plaisanter (1) ».

Que de précautions à prendre et que d'intérêts à sauvegarder ! Il y fallait du temps, et les auteurs s'en ressentaient. Non seulement les passages suspects étaient supprimés ou mutilés, le dialogue ridiculement travesti, mais les pièces les plus inoffensives étaient retenues des mois, des années, dans les cartons. Les censeurs étaient ordinairement les meilleurs hommes du monde ; ils devenaient cruels par métier, et, ce qui pouvait leur servir d'excuse, ils étaient placés eux-mêmes sous une surveillance étroite. Voici ce que Grillparzer, qui est considéré aujourd'hui comme le poète national de l'Autriche, raconte dans son Autobiographie, et la mésaventure dont il se plaint lui arriva dans un temps où il était déjà connu par des chefs-d'œuvre :

« Je me trouvai un jour à côté d'un conseiller, membre de la commission de censure, qui m'a toujours montré beaucoup d'attachement. Il me demanda d'abord ce que tout le monde me demandait alors à Vienne, pourquoi je ne publiais presque plus rien. Je lui répondis que, comme employé à la censure, il devait savoir cela mieux que personne. — Vous voilà bien, messieurs les auteurs ! s'écria-t-il. Vous vous imaginez toujours que la censure est conjurée contre vous. Quand votre *Ottokar*, par exemple, a été retenu deux ans, vous croyez sans doute que quelque ennemi acharné en a empêché la représentation. Eh bien ! le coupable, c'était moi, et Dieu sait que je ne suis pas votre ennemi. — Mais, Monsieur le conseiller, répliquai-je, qu'avez-vous donc trouvé de dangereux dans la pièce ? — Oh ! rien, absolument rien ; mais, me disais-je, on ne peut pas savoir. »

Le résultat le plus fâcheux de la censure fut d'isoler l'Autriche pendant un demi-siècle du mouvement littéraire qui s'accomplissait dans le nord et dans l'ouest de l'Allemagne. Qu'elle ait fait la sourde oreille aux revendications tumultueuses de la période qui est marquée par le *Gœtz de Berlichingen* de Gœthe et *les Brigands* de Schiller, cela se comprend. Mais même la littérature classique de Weimar ne put que difficilement prendre pied à Vienne. Le *Don Carlos* ne fut joué qu'en 1809, grâce à l'occupation française, qui avait momentanément suspendu la censure. *Wallenstein* et *Marie Suart* suivirent en 1814, *Nathan le Sage* en 1819, *Guillaume Tell* seulement en 1827. Un administrateur intelligent et habile, Schreyvogel, l'ami de Grillparzer, avait contribué à élargir enfin et à affranchir le répertoire. Mais il n'était que secrétaire, et il n'avait que le public de son côté. Il dut se retirer en 1831, ayant dit un jour au directeur, un grand seigneur orgueilleux et borné : « Excellence, vous ne comprenez pas cela ! »

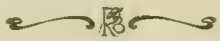
Ce n'est qu'au milieu du siècle, après 1848, que le théâtre autrichien entra décidément dans le mouvement de la littérature allemande et même de la littérature européenne. La censure sortait encore ses griffes de temps en temps, pour montrer que la bête n'était pas morte. C'est ainsi qu'en 1867 une comédie de Bauernfeld, dont la scène était à la cour de Hanovre, ne put être jouée, parce que le roi dépossédé George V occupait une villa dans un faubourg de Vienne. Un drame sur Mme Roland fut interdit « parce que l'événement était *trop récent* et que le nom de Marie-Antoinette était prononcé dans quelques passages ». Mais, en général, les censeurs évitaient de se rendre trop impopulaires. Le répertoire s'étendit dans des directions différentes, selon les préférences du public et selon le goût des administrateurs. Au temps de Schreyvogel, les Espagnols avaient dominé. Laube, qui dirigea le théâtre de 1850 à 1867, amena les écrivains de la Jeune Allemagne et les Français modernes. Dingelstedt institua le règne de Shakespeare ; les représentations qu'il donna, à partir de 1875, du cycle des drames historiques depuis *Richard II* jusqu'à *Richard III*, marquent une date dans l'histoire de la dramaturgie allemande. En 1881, le *Faust* complet fut donné en trois soirées. Enfin, après 1890, ce fut le tour d'Ibsen, de Gerhard Hauptmann, de Sudermann, de Rostand. Le directeur actuel, qui est entré en fonction en 1898, M. Paul Schlenther, l'ancien critique théâtral de la *Gazette de Voss*, l'auteur d'une bonne biographie de Hauptmann, semble vouloir tenir la balance égale entre les anciens et les modernes, entre le vieux fonds classique, allemand ou étranger, et la jeune littérature, naturaliste, impressionniste ou néo-romantique. Il s'est fait connaître au public parisien par le drame humoristique et satirique d'*Arlequin Roi*, qui a été représenté l'an dernier à l'Odéon.

Le répertoire d'un théâtre allemand n'a jamais la même unité que celui d'un théâtre français. Les pièces qui se jouent aujourd'hui à la Hofburg peuvent se partager en plusieurs groupes. Ce sont d'abord celles qu'on pourrait appeler nationales au premier chef, c'est-à-dire autrichiennes : les tragédies de

1. Ce document, qui date de 1795, a d'abord été publié par M. Carl Glossy, dans l'Annuaire de la *Grillparzer-Gesellschaft*, en 1897.

Grillparzer, les comédies de Bauernfeld, les drames d'Anzengruber ; ensuite les ouvrages consacrés des classiques allemands, Schiller, Gœthe, Lessing, Kleist. On peut mettre à leur suite, ou à leur tête, Shakespeare qui, grâce à d'excellentes traductions, est devenu un Allemand. Viennent enfin les étrangers, Français, Espagnols, Norvégiens, et les nouveaux, qui veulent avoir leur tour. Jusqu'à quel point la porte doit-elle être ouverte aux nouveaux? C'est la question à l'ordre du jour M. Lothar estime que le premier devoir d'un théâtre subventionné est de conserver et de ramener fréquemment devant le public les chefs-d'œuvre de la littérature nationale. Il veut que la Hofburg soit « un musée » : c'est une enseigne un peu grave pour un théâtre.

A. Bossert.



ARTHUR-JAMES BALFOUR

Aux environs de Prestonkirk, dans l'East Lothian, un des Comtés d'Ecosse, s'élevait jadis le château de la famille Douglas. De ses aventures tragiques et du roman de Marie Stuart, il reste, encore, sur cette colline boisée, deux souvenirs : un vieux donjon, couvert de lierre, la tour du sentier rocailleux (1) ; un if gigantesque, dont les branches centenaires purent, en un jour de fête, abriter trois cents enfants, et à l'ombre duquel fut, dit-on, tramé l'assassinat de Darnley, le second mari de la reine d'Ecosse. C'est sur ce mamelon historique, au-dessus d'un ravin où chante le ruisseau de Wittingehame (2), entouré d'une véritable forêt où les teintes sombres des chênes et des sapins se marient avec la pâleur des hêtres et des tilleuls, que se dresse la demeure historique de la famille Balfour. Au romantisme des pont-levis et des machicoulis, ses premiers propriétaires ont préféré l'aisance des larges façades, percées de hautes fenêtres, éclairées par de vertes pelouses. Mais Wittingehame n'en reste pas moins un château princier et pour lui conserver ce caractère, il n'était point nécessaire que le premier ministre de l'Angleterre l'entourât d'une longue terrasse et le flanquât d'un temple, à la grecque colonnade. Ce n'est pas seulement l'étendue du domaine, réparti entre vingt fermiers, qui donne à Wittingehame un caractère aristocratique, mais aussi la splendeur du décor, découvert de ses fenêtres : d'un côté les pentes pittoresques des Lammermoors ; de l'autre, les berges boisées de la large rivière, la Firh of Forh, qui, sous un ciel, où traînent le plus souvent les grises nuées d'Ecosse, va se jeter dans la mer du Nord, toute prochaine à l'horizon.

Cette demeure, par les souvenirs qu'elle rappelle et les traditions qu'elle incarne, par le décor qui l'entoure et le spectacle qu'elle domine, symbolise l'action profonde exercée, par le milieu aristocratique et la nature écossaise, sur Arthur-James Balfour, sur sa personnalité intellectuelle et son rôle politique.

***

Arthur-James Balfour est né à Wittingehame le 25 juillet 1848. Il est le fils aîné de Jacques Maitland Balfour et de Lady Blanche Gascoigne Cécil, la quatrième fille du marquis de Salisbury. Par son père, comme par sa mère, il se rattache à l'aristocratie britannique.

Les Balfour sont une des plus vieilles familles d'Ecosse. Un Balfour de Burleigh aurait combattu sous le grand Wallace ; les Balfour de Balbirnie peuvent retracer les étapes successives de leur lignée, sans une interruption, depuis le XIVe siècle. Le grand père du ministre actuel était le second fils de M. Jean Balfour de Balbirnie, qui avait gagné aux Indes une grosse fortune. Il épousa la descendante d'un ministre connu au XVIe siècle, Lady Eléonore Maitland de Lethington.

Son fils, Jacques Maitland Balfour, fit un mariage digne de son aristocratique origine. Sa femme qui, à peine âgée de 18 ans, s'était éprise de lui, était la fille d'une personne célèbre, par sa grâce et son esprit. Héritière de M. Bamber Gascoïgne, elle s'était alliée au second marquis de Salisbury et avait inspiré à Wellington, une profonde admiration. Le vainqueur de Waterloo la reporta sur sa fille, Lady Blanche Gascoigne Cecil, la mère du premier ministre. Bien qu'elle ne fût encore qu'une enfant, il lui faisait la cour la plus galante du monde, lui offrait des souvenirs, faisait alterner les bijoux avec les plans de bataille. C'est en souvenir de cette amitié fidèle à deux générations, que M. Arthur-James Balfour a reçu, entre autres prénoms, celui du héros des guerres impériales.

Tous les souvenirs de l'aristocratie britannique, depuis quatre siècles qu'elle gouverne l'Angleterre, se retrouvent autour de son berceau. Sur l'âme de l'enfant, ils ont exercé un premier affinement.

Leur action fut encore précisée par l'éducation maternelle. Il est impossible de ne point reconnaître à une certaine délicatesse, souple et aristocratique, les pensées viriles qui ont été formées par une mère supérieure. Lady Blanche Maitland Balfour

(1) Stony Path Tower.
(2) Wittingehame Burn.

était de celles-là. Veuve, après neuf ans de mariage, d'un mari qu'elle aimait et qui, député d'avenir, mourut prématurément à Madère, elle révéla, dans cette terrible épreuve, toute la force d'âme, dont sont capables, — pour le plus grand étonnement des énergies masculines, — les femmes les plus frêles, quand elles sont animées par un sentiment passionné et bercée par des espérances religieuses. Ce deuil, qui provoqua chez Lady Blanche un ébranlement dont elle ne devait jamais se remettre complètement, accrut encore le charme de sa beauté. Une photographie nous la représente drapée dans sa mante de veuve. Sous le voile, rejeté de côté, le profil régulier ressort avec netteté. Au-dessus des grands yeux, le front, si large qu'il est presque viril, est encadré par les bandeaux des cheveux, le bonnet noir, bordé de blanc et fermé par un grand nœud, que portaient les veuves anglaises, aux environs de 1850. Il est impossible de ne pas retrouver dans la régularité de ce visage, dans l'expression religieuse de ces traits et, dans le regard attristé de ces yeux, une ressemblance singulière avec la physionomie même de M. Arthur-James Balfour. Sur l'éducation de cet aîné, de ce frêle enfant, qui lui tenait de plus près qu'un autre, Lady Blanche concentra une bonne partie de son intelligence et de sa volonté. Rompant avec toute ses relations mondaines, elle alla s'enfermer dans son château d'Ecosse et se consacra toute entière à l'éducation de ses fils et filles. Elle leur apprit elle-même les premiers éléments du savoir humain. Chaque jour, elle leur commentait la Bible : et les lectures se transformèrent progressivement en des dialogues animés. Chaque soir, elle leur révélait quelques-uns des chefs-d'œuvre de la littérature et ne craignait point de passer des drames de Shakespeare aux récits d'Alexandre Dumas. Lady Blanche ne se borna pas seulement à marquer d'une forte empreinte religieuse et d'une haute culture intellectuelle l'éducation de tous ses enfants. Mais encore elle initia son fils aîné aux droits et aux devoirs du chef de famille, du propriétaire foncier. De bonne heure, elle l'intéressa aux travaux des champs et aux responsabilités du Land Lord. Lady Blanche l'habitua à s'énorgueillir de ses succès aux concours agricoles ; et à douze ans, Arthur James Balfour adressait son premier discours à ses tenanciers.

Pour reprendre le beau mot de Michelet, Lady Mailland Balfour fut vraiment l'âme attardée de son mari.

Cette influence du milieu aristocratique et de l'éducation maternelle ne cessa point avec l'entrée de l'enfant au collège, et plus tard à l'Université. A Eton dans le groupement des maisonnettes et des réfectoires entourés des prairies et des arbres de la verte vallée, où coule la Tamise, à Cambridge, dans cette majestueuse allée de palais et de chapelles gothiques à cheval sur la rivière, Arthur-James Balfour retrouvait tous les souvenirs de la noblesse anglaise. Ce collégien, cet étudiant, contraint par sa santé délicate de fuir ses camarades et d'éviter les sports, amoureux des promenades solitaires à travers les champs, trop disposé à oublier son isolement en lisant un livre de philosophie ou en déchiffrant une sonate, ce jeune homme était de ceux, qui ne rompent point avec les souvenirs du foyer. L'action maternelle se perpétua plus tard, lorsque Lady Blanche eut disparu, et quand un amour malheureux eut détourné, pour toujours, son fils du mariage, par la tendre et fraternelle amitié de miss Balfour. Grâce à sa fille, l'ombre de Lady Blanche Balfour ne cessa jamais de veiller sur la vie du futur président du Conseil, de l'entourer de ses soins et de l'aider de son charme.

C'est à cette éducation maternelle, autant qu'aux souvenirs historiques, au milieu desquels son berceau d'enfant fut placé, que M. Arthur-James Balfour doit d'être toujours resté, dans le meilleur sens du mot, un aristocrate. Il l'est par ses habitudes et ses goûts, autant que par la distinction et la finesse de toute sa personne.

***

Mais c'est un aristocrate de la pensée. Sa noblesse est greffée sur une forte souche écossaise. M. Arthur-James Balfour s'est, à maintes reprises, vanté d'appartenir à ce rameau celtique accolé au chêne anglo-saxon, qui a corrigé sa lourdeur et son utilitarisme, par une étincelle d'imagination poétique et une pointe d'idéalisme religieux. « Je vous parle, disait-il, un jour, comme un Ecossais à un Ecossais. L'Empire Britannique gagne au lieu de perdre, par le fait que tous les Ecossais se sentent unis aux autres Ecossais. Il gagne, il ne perd point, par le fait qu'un Ecossais, encore au moment où il sent qu'il est un sujet britannique, a conscience qu'il est toujours un Ecossais. » Et M. Balfour ajoutait un peu plus tard, que « le besoin religieux avait siècle après siècle, génération après génération, pénétré plus profondément dans les pensées et les consciences du peuple écossais, qu'il ne l'avait fait dans toute autre population chrétienne. »

M. A. J. Balfour s'enorgueillissait d'appartenir à la race qui a donné au courant religieux et au mouvement industriel, qui, depuis la fin du XVIIIe siècle jusqu'au crépuscule du XIXe siècle, ont éclairé l'Angleterre, ses apôtres et ses pionniers. Les soldats du Méthodisme et les fondateurs du libéralisme doctrinaire, Burns et Thomson Wordsworth et Walter Scott, Carlyle et Ruskin sont nés en Ecosse ou sur ses fron-

tières. Par sa haute culture intellectuelle et sa défense passionnée du christianisme, M. A.-J. Balfour continue la double mission et se rattache aux doubles traditions de la celtique Ecosse.

Dans des pages délicieuses par le classicisme de la forme et la grâce de la pensée, M. A.-J. Balfour a parlé de cette soif intellectuelle, de cette « curiosité, pour laquelle rien de ce qui a été fait ou pensé, supporté ou cru, aucune loi qui gouverne le monde de la matière ou le monde de la pensée, ne peut être complètement étranger ou inintéressant ». Il a parlé de ces hommes, « qui ne sont point des étudiants de profession, et qui donnent seulement à la lecture les heures de loisirs d'une vie occupée, ils peuvent acquérir cette connaissance générale des lois de la nature et des faits de l'histoire, qui leur rendra chaque grand pas fait dans l'une et l'autre voie, à la fois intelligible et intéressant, compter au nombre de leurs amis intimes quelque grande figure disparue, dont le souvenir revit immortel dans les pages d'un Mémoire ou d'une Biographie ». Ils aiment pour elles-mêmes la beauté et la science moissonnées dans les livres... « Que le monde soit bon ou méchant, qu'il nous paraisse emporté sur les ailes des lumières et des progrès vers un âge d'or prochain, ou qu'il nous courbe sous le sentiment de difficultés insolubles et d'injustices irréparables », pour ces amoureux des livres la vie aura toujours un sens, et les heures n'apporteront point l'ennui. Quand il définissait, dans ces termes heureux, aux étudiants de l'Université de Saint-André, le 10 décembre 1887, les joies des pensées curieuses et du travail désintéressé, M. A.-J. Balfour, consciemment ou non, traduisait ses impressions personnelles et dessinait son portrait. Par la culture de sa pensée, à qui aucun des grands problèmes de la science moderne n'est resté indifférent ; par l'éloquence de son style, dont la sobriété classique se concilie avec l'harmonie des courtes périodes et le rythme des oppositions, autant que par l'importance de sa bibliothèque de Wittingehame, sa collection de Burne-Jones et son talent de musicien, M. A.-J. Balfour est un exemple de cette haute culture intellectuelle, dont s'enorgueillit, à juste titre, la celtique Écosse.

Il continue, par un second trait de son tempérament moral, une autre tradition de sa race : le goût pour les spéculations religieuses. Avant de prendre part, — bien que presbytérien, — aux discussions théologiques qui déchirent l'église anglicane, tiraillée entre ses souvenirs protestants et ses aspirations catholiques, et, avant d'assurer, par des subventions croissantes de l'État et la sanction des reconnaissances officielles, la victoire définitive des écoles confessionnelles sur les écoles laïques, M. A.-J. Balfour s'était fait le défenseur du christianisme contre la philosophie moderne. Ses adversaires eux-mêmes, le professeur Huxley et H. Spencer, ont rendu hommage à la force du raisonnement autant qu'au charme de style qui caractérisent *Les Bases de la Croyance* (1). M. A.-J. Balfour s'est proposé de réfuter le positivisme, la doctrine qui limite notre science à l'étude des phénomènes et des lois qui les unissent les uns aux autres. « Si le naturalisme est vrai, — ou plutôt s'il est l'entière vérité, — la moralité n'est que le sec catalogue de préceptes utilitaires, la beauté n'est que l'occasion imprévue d'un plaisir éphémère, la raison n'est que le terne passage d'un groupe d'habitudes matérielles (*unthinking habits*) à un autre. Tout ce qui donne de la dignité à la vie, tout ce qui donne de la valeur à l'effort, se rapetisse et s'évanouit sous l'éclat impitoyable d'un credo comme celui-ci, et même la curiosité, la plus solide de toutes les nobles passions de l'âme, ne peut que languir, convaincue que, ni pour cette génération, ni pour l'une de celles qui viendront après elle, ni dans cette vie, ni dans une autre, ne sera entièrement brisée la chaîne par laquelle la raison, tout autant que les appétits, est mise, par un assujettissement héréditaire, au service de nos besoins matériels ». Et M. A.-J. Balfour, examinant quel était le besoin suprême de l'humanité, terminait par ces lignes : « Ce dont elle a besoin est d'une foi assez vivante dans la parenté de Dieu vis à-vis de l'homme, pour qu'elle ne laisse point de place à cet impuissant ressentiment contre l'ordre des choses établi, si prêt à se dresser en nous à la vue d'un chagrin immérité. Cette foi est le partage de ceux qui comprennent avec force la forme chrétienne du déisme. Car ils adorent celui qui n'est pas le moindre auteur de l'Univers, dont les maux le laissent indifférent. S'ils souffrent, n'a-t-il pas souffert, lui aussi, à cause d'eux? Si la souffrance ne tombe pas toujours sur le plus coupable, n'était-il pas innocent? Crieront-ils tout haut que l'Univers, tel qu'il a été conçu, ne saurait leur convenir, alors que Lui, pour eux, s'est soumis à ces conditions? Sans doute des croyances comme celles-ci, au sens étroit des mots, ne résolvent point nos doutes et ne fournissent pas des explications. Mais elles nous donnent quelque chose de mieux que beaucoup d'explications. Car elles satisfont, ou plutôt la réalité qu'elles marquent, satisfait à l'un de nos plus intimes besoins moraux : à un besoin, qui, loin de montrer des signes de diminution, semble croître, avec les progrès de la civilisation, et s'attache à nous plus étroitement, à mesure que s'évanouit la dureté des premiers âges ».

A.-J. Balfour, descendant de la vieille aristocratie d'Écosse, dont il porte dans son tempérament et

(1) 1re édit. 1895. Londres, Longman, Green et Cie.

jusque sur son visage la marque distinctive, est un philosophe religieux.

***

Il est, aussi, un homme d'Etat. Chez tout gentilhomme anglais, il y a un homme de gouvernement, qui sommeille et attend l'occasion pour se révéler.

L'aristocratie britannique n'est pas une aristocratie militaire, qui s'en remet aux légistes du soin de diriger l'Etat, consacre les loisirs que lui laisse l'armée à fourbir ses épées et considère tout recrutement comme une atteinte à ses privilèges héréditaires. Elle est une aristocratie politique qui, fidèle aux souvenirs de son alliance avec les classes moyennes contre la monarchie absolue, considère ses devoirs civiques et sociaux comme la rançon et la justification de ses droits et reste, par un incessant renouvellement, en contact avec la masse de la nation dont elle connait les besoins et respecte les volontés. Ces traditions, respirées dès le berceau et entretenues par l'atmosphère d'Oxford et de Cambridge,— ces grandes écoles des sciences politiques, — préparent, par une action inconsciente et continue, les jeunes hommes d'élite à la vie parlementaire. A.-J. Balfour ne devait point échapper à cette loi séculaire.

Sa mère ne l'aurait point admis. Un des efforts de son éducation tendit précisément à donner à son fils aîné la notion précise de son devoir politique et de sa responsabilité sociale. Lady Blanche le mit de bonne heure en contact avec ses tenanciers, pour qu'il comprît leurs besoins et servît leurs intérêts. Pendant les jours d'hiver, des soirées récréatives réunissaient souvent les paysans et leurs familles. Les jeunes Balfour remplissaient leurs devoirs de maîtres de maison. Le futur premier ministre fit, à douze ans, ses débuts oratoires dans une occasion à peu près semblable. Lorsque la crise cotonnière vint ravager le Lancashire, Lady Blanche voulut associer ses enfants aux misères des tisseurs, et exigea que garçons et filles exécutassent, pendant plusieurs semaines, toutes les tâches confiées aux domestiques, depuis les plus compliquées, comme de préparer les repas, jusqu'aux plus humbles, comme de cirer les bottes. Quand M. A.-J. Balfour eut atteint l'âge de la majorité, il réunit, dans un solennel banquet, ainsi le veut la tradition, parents et fermiers : le doyen de ses fermiers et son oncle lord Salisbury furent d'accord pour lui rappeler qu'il devait se préparer à reprendre, au Parlement, le siège que son père avait occupé trop peu de temps.

M. A.-J. Balfour obtint en 1874 ; ses débuts au Parlement ne furent pas un succès : il n'était qu'un apprenti. Un long voyage autour du monde, une mission au Congrès de Berlin, mûrirent son esprit. Ses étroites relations avec le « Quatrième parti », les trois fondateurs du Torysme démocratique, sir John Gorst, sir Henry Wolff, Lord Randoph Churchil, achevèrent son éducation politique. C'est dans la lutte de cinq années contre le ministère Gladstone (1880-1885), que M. A.-J. Balfour acquit son talent et sa réputation. Le gentilhomme écossais, le philosophe religieux étaient devenus un homme d'Etat.

***

Dans deux occasions différentes, son parti et son pays firent appel à l'auteur des *Bases de la Croyance*.

En 1888, il fut chargé de rétablir l'ordre en Irlande : sa fermeté scrupuleuse, son activité laborieuse, ses propositions législatives et ses réformes économiques lui gagnèrent jusqu'à l'admiration de ses adversaires politiques. En 1903, il accepte de résoudre la crise économique et sociale la plus grave qu'ait traversée l'Angleterre depuis 1832 et 1846. La réputation de M. A.-J. Balfour sortira-t-elle intacte de cette seconde épreuve ? L'avenir seul pourra se prononcer. L'observateur étranger, partant impartial, n'en doit pas moins proclamer dès aujourd'hui qu'il y avait quelque mérite à accepter résolument la bataille et à trouver une solution,— cette doctrine des représailles douanières —, susceptible de rallier une majorité aux abois. Concevoir nettement un plan d'attaque et aborder audacieusement l'ennemi, c'est déjà remporter une première victoire.

JACQUES BARDOUX.

LA VIE LITTÉRAIRE

Le roman historique : Les Épées de Fer, par MAURICE MONTÉGUT.

MAURICE MONTÉGUT. *Les Épées de Fer*, roman. Ollendorff, éditeur.)

Après tout, il est possible que Maurice Montégut ayant écrit quarante-deux ouvrages, avec quelle fougue ! quelle vie intense et variée, quelle poésie ! quel réalisme et quelles inégalités ! ait simplement voulu en écrire un quarante-troisième qui serait, par une heureuse aventure, l'un de ceux où se dépensent le plus abondamment ses qualités les meilleures. Mais il est possible également que Maurice Montégut se soit proposé un très noble et très ambitieux dessein.

N'a-t-il pas voulu reconstituer le roman historique

dans sa vérité toute entière, relever d'une décadence déplorable un genre littéraire qui n'est point aussi faux qu'on le peut prétendre, accomplir à son tour « la résurrection de la vie intégrale » et, gardant le souvenir de *Cinq-Mars*, de la *Chronique du Règne de Charles IX*, de *Notre-Dame de Paris*, du *Capitaine Fracasse*, restaurer la pure beauté d'une littérature gâtée peu à peu et dénaturée par les ornements séduisants et vulgaires dont l'avait décorée la verve admirable et terrible d'Alexandre Dumas. « La maison Dumas et Cie » avait entrepris d'illustrer par des portraits ou des paysages la chronique de notre pays, et « l'intrépide attelage » comptait bien « labourer ainsi toute l'histoire de France ». Malgré les *Trois Mousquetaires*, *Vingt ans après*, *le Comte de Monte-Christo*, *le Bâtard de Mauléon*, *la reine Margot* et tant de livres encore, il reste des champs historiques où ces intrépides laboureurs n'ont point pénétré, où les romanciers nouveaux peuvent entrer en maîtres, entrer comme des propriétaires qui ne tiennent de personne leur droit de propriété

Mais vous me dites : un romancier ne tient jamais son droit de propriété que de lui-même et de son génie. Quand il s'attaque à un sujet mille fois traité — comme nous écrivons aujourd'hui, — aussi mal que possible — ce sujet lui appartient, n'appartient plus qu'à lui seul ; il le façonne à son gré, à sa guise, le transforme, le bouleverse, le renouvelle, le recrée... Maintenant, nos romanciers ne sont pour la plupart que des adaptateurs prudents, très avertis — un romancier averti en vaut deux — fort avisés de toute l'œuvre imprimée que l'on peut démarquer ? Oh ! non pas démarquer... Plagier ? Encore moins n'est-ce pas, et vous ne me ferez pas dire ce que je ne veux point dire, mais dont on peut tirer adroitement parti et profit, que l'on peut enfin utiliser, car les temps sont durs et il ne faut rien perdre.

Oncques, ne vîmes-nous plus de romanciers et jamais pourtant des imaginations créatrices en plus petit nombre, Maurice Montégut est véritablement, lui, un romancier de naissance, et d'instinct, encore qu'il soit d'abord ou parce qu'il est surtout un poète un poète épique. Vous cherchez le romancier de notre temps dont l'imagination est réellement créatrice : le voici ! Et tous les sujets quels qu'il soit dont il s'empare, ne croyez pas qu'il les usurpe ; il les transforme dès qu'il commence à les considérer de de près.

Il était donc possible à Maurice Montégut d'écrire, de décrire les épisodes des guerres de Vendée, de reconstituer les âmes des paysans, des soldats vendéens, de composer enfin *Les Epées de Fer*, sans être gêné par le grand souvenir de Balzac, l'auteur assez connu des *Chouans*. Oui, Maurice Montégut a su découvrir à son tour l'originalité farouche et pittoresque d'une époque et d'une province ; il a fait très exactement comme s'il était le premier à pénétrer dans l'obscurité intense et diverse de l histoire et des âmes.

C'était un beau sujet. C'était un grand sujet que les combats fanatiques livrés à la Révolution par ces gentilshommes et ces paysans héroïques, intrépides, trop pauvres pour fournir la lutte avec des lames d'acier, mais fournissant à la gloire un souvenir et un mot superbe et terrible : *les Epées de Fer*. Ceux qui furent *les Epées de Fer* étaient emportés dans toute la Bretagne en des luttes effroyables : tantôt la bataille rangée parmi les plaines et les landes où la tactique militaire se perfectionne par des invocations à Dieu, à la Vierge, à ses Saints, le chant du *Salve Regina* ou du *Vexilla Regis*, tantôt une lutte non moins féroce de basses guerillas, dans laquelle se distingue une bande d'assassins mystiques, où les hommes sont plus grands à mesure qu'ils sont plus sauvages, où prodigieux d'énergie et de candeur cruelle, les combattants ne sont des héros que s'ils sont des criminels... Et à travers tous ces déroulements de combats circulent des idées, les anciennes qui ne veulent point quitter ce monde où elles ont régné, sans marquer profondément des traces sanglantes, les nouvelles qui venant à lui pour le régénérer ne s'imposent pas non plus par la persuasion.

∴

Or, Maurice Montégut n'a pas voulu seulement laisser aller son imagination activée par les événements historiques si bien faits pour exalter un romancier, un artiste. Il s'est appliqué systématiquement à pénétrer jusqu'à la vérité morale, à la discerner, à la déterminer, à l'analyser. C'est cela même qui fait la noblesse du roman historique et, si l'on peut dire, le justifie d'être un genre littéraire.

Maurice Montégut n'a pas sacrifié cette vérité à l'effet pathétique ou terrible ; c'est elle dont il a eu souci d'abord à toutes les pages et il a obtenu cette rare récompense que son livre est ainsi devenu plus émouvant...

Il a déterminé la vérité morale dans les sentiments généraux de cette époque où tant de sentiments se heurtèrent les uns contre les autres.

L'amour ! Mais l'amour alors n'est point tel qu'il était autrefois, et qu'il est aujourd hui. Bernardin de Joyenne aime Claudine Le Gloanic. Il est aimé d'elle et les deux amoureux causent l'un et l'autre comme causèrent les amoureux de tous les temps. Ils causent d'un Bernardin amoureux d'une Claudine, d'une Claudine amoureuse d'un Bernardin. Le premier raconte en détail ce qu'il pense, ce qu'il souffre quand il n'a pas devant les yeux la chère image ; et la

seconde dit quelle est sa tristesse et quel est son désœuvrement quand par hasard elle se trouve seule...

Mais sur ces deux cœurs agit leur époque. Ils sont graves et puérils égoïstes à deux, désintéressés de tout, occupés d'un nuage, soumis et révoltés, ridicules et sublimes. C'est vrai.

Cependant ils arrivent juste à cette époque où l'amour même se transforme. Entre l'amour qui finit avec Louis XV et l'amour qui va naître à la Révolution, il y a la différence du rire aux larmes, du plaisir à la souffrance. On va rêver, on va compliquer, quintescencier, dépraver par une morbide poésie, ce qui n'était jadis qu'agréable passe-temps. L'amour va devenir le but de la vie, il l'emplira. A Richelieu, Lauzun, Des Grieux même, vont succéder Werther. Manfred et René!... Il se prépare déjà, cet amour romanesque, qui deviendra romantique, pour finir en passion délirante dont souffrira le XIXe siècle prochain. On a des scrupules, on a des remords. De ces délicatesses les amants de la Dubarry n'avaient point l'embarras. Est-ce mieux? Est-ce plus mal? On ne sait pas. C'est autre chose. Les influences de Jean-Jacques Rousseau, de Bernardin de Saint-Pierre ne sont pas étrangères à ces alanguissements. On convie la nature à ces fêtes des cœurs : il leur faut ce décors des bois, des champs, la mer... des lacs surtout.

Et cet état nouveau n'est pas localisé, n'est point particulier aux oisives, aux songeurs de Paris. . Il a pénétré partout, parce qu'il est l'idée du jour, l'air du temps, il se propage sourdement sans qu'on sache par où, ni comment; il gagne la province, même au milieu des guerres dans le tumulte des armes. Ou mieux peut-être, ce sont les guerres qui disposent les esprits aux alarmes, aux songes creux; l'ébranlement cérébral de la colère et de la peur se prolonge en défaillance, en mièvreries nerveuses; les âmes tristes font l'amour triste. Derrière leurs landes, parmi leurs rochers bretons, le chevalier de Joyenne, la demoiselle d'Harnoët — elle surtout — ne sont pas à l'abri de cette angoisse sentimentale... Je vous dis qu'en eux vit leur époque, de sa vie véritable, si forte!

Elle vit dans tous ceux qui les entourent, ces héros romanesques, dans les chouans, dans les chefs des bleus, comme dans les soldats les plus humbles. C'est à merveille. Maurice Montégut, sans effort, fait de la personnalité la plus naturellement effacée un type exactement représentatif. Ainsi le recteur Allâno, prêtre réfractaire, curé de Locoal, prêtre de foi primitive, inébranlable à toutes les discussions. Il explique tout par la révélation, ne suspecte pas les anciens miracles, en attend de nouveaux, réduit l'esprit à la lettre, n'admet pas la restriction, fait d'une légende un dogme et considère le rite comme la discipline de Dieu. La terre? L'antichambre du ciel, rien d'autre. La mort? Une délivrance, heureuse, avec les sacrements. En ce temps de bataille par tout le Morbihan il exhorte; il élève sur sa tête le crucifix comme un drapeau; il prêche la résistance aux lois qui condamnent l'Eglise, aux hommes qui chassent les rois, ces représentants de la divinité. Réfractaire, il accable de ses mépris, de ses outrages, les prêtres assermentés, la guerre des Chouans lui paraît sainte. A peine s'il réprouve les violences, les incendies, les assassinats, les massacres. Il est sûr que la cause du Christ triomphera.

Et les officiers républicains sont tout pénétrés des idées du temps. Ils les servent tous avec foi : quelques-uns même les comprennent. Ainsi Jaffrez Arexis, ce petit volontaire de vingt ans que la grâce républicaine a touché dans les rues de Vannes, ces rues par lesquelles Sombreuil et les siens ont marché au supplice... Il est engagé chez les bleus, il va combattre ses frères bretons. Mais il crie d'enthousiasme, dans le style du temps, cet apôtre de la foi nouvelle : « Je n'ai pas vu, mais je crois... Je crois ! comment ne pas croire? La lumière est aveuglante... On s'étonne à présent que ce grand jour n'ait pas lui plus tôt... On dirait que c'est hier qu'est née l'âme humaine. Dire qu'il s'en est fallu d'un tour de cadran que nous n'ayons, nous aussi, rampé jusqu'à la fin dans cette nuit sépulcrale ! J'en tremble! Nous sommes les premiers éblouis et de soleil d'aurore; salut ô liberté! merci, destin sans nom!... » Et ce petit Breton s'en ira mourir ayant tué beaucoup d'autres Bretons comme lui, pour des idées qui doivent établir la paix parmi les hommes.

Et tant d'autres figures également précises, également significatives! Tant d'autres types particuliers qui ont aussi la réalité de types généraux, qui concourent à « la résurrection de la vie intégrale » d'une époque!

Des personnages historiques entrent dans *Les Epées de Fer*. Et même c'est Georges Cadoudal qui anime tous les mouvements énormes dont ce livre est secoué. Là encore, Maurice Montégut a fait un grand effort pour atteindre au réalisme historique. J'y tiens et j'y veux insister. Il faut bien raisonner son émotion, se rendre cette justice qu'elle est noble et haute, qu'elle n'est point entretenue par l'habile emploi de procédés de mélodrames que le romancier aurait consenti à manœuvrer. Non, Maurice Montégut, qui s'appliquait à constituer en caractères les personnages mêmes qu'il créait totalement, ne s'est pas borné davantage à individualiser dans les héros connus des passions élémentaires, intenses, violentes, monstrueuses, mais sans nuances et sans vérité, dont le spectacle arrache brutalement

les larmes, mais ne produit sur les lecteurs qu'un effet en quelque façon physique... Maurice Montégut fut psychologue scrupuleux de Cadoudal. S'il n'a pas ressuscité un Cadoudal réel — et d'autant plus *impressionnant*, — c'est que peut-être les éléments d'information manquent pour s'introduire jusque dans les pensées secrètes, et les secrets sentiments d'un homme d'autrefois... Mais dans *les Epées de Fer*, nous voyons paraître un Georges Cadoudal possible, plausible, vraisemblable; on tient pour certain que Georges Cadoudal devait être ainsi. Ce qui fait son influence sur les Bretons, c'est d'abord sa force physique... Nous voyons triompher le géant sur des hommes simples : mais le chef militaire et le diplomate assurent ce triomphe et le prestige de l'homme se développe ainsi, se complète en puissance morale qui, tour à tour, excite les hommes ou les modère, les entraîne à l'action et dans l'action même les peut soutenir...

Aurons-nous beaucoup de romans historiques? Alors que les écrivains qui nous les donneront prennent bien garde que la réalité est la source la plus abondante d'émotions tristes ou joyeuses. Ce qui fait la beauté durable de *Cinq-Mars*, c'est l'évocation pittoresque de l'histoire. Ce qui fait sa faiblesse, c'est la dénaturation, vraiment trop facile, de certains événements et de certains hommes, Vigny déteste Richelieu d'une haine personnelle : il fait de lui un monstre. Et c'est une erreur psychologique, c'est une faute littéraire. Alexandre Dumas développera l'erreur et la faute, ne nous donnera plus qu'une caricature puérile et sans portée, amusement d'une heure, rien de plus...

Puissent les romanciers historiques aller à la vérité, y rester... Mais quoi? Nul roman ne va sans fiction. Et dans quelle mesure la fiction pourra-t-elle s'associer à la réalité? C'est le vice du genre, qu'il ne permette que des unions mal assorties et presque toujours malheureuses... J'avoue que le roman que Maurice Montégut ajoute à son tableau d'histoire n'augmente rien de la beauté du livre. Bizarre aventure d'une Parisienne du petit peuple, enlevée à la veille de la Révolution par un hobereau de Bretagne qui l'emmène dans son manoir, la fait passer pour sa sœur à la faveur d'une ressemblance... providentielle et pendant ce temps là tient sa sœur — la vraie — enfermée dans un couvent qui est une prison, pis encore. Mais l'innocence doit toujours triompher. La vraie Claudine Le Globannic revient au château d'Harnoët, fera reconnaître ses droits... Et son frère Turpin.....

Non, non, je n'irai pas plus loin, bien que le récit merveilleux de Maurice Montégut nous y conduise presque de force. L'intérêt dramatique de son ouvrage est puissant! On ne résiste pas au conteur qui vous emporte, vous enchaîne à lui, à ses héros, vous jette dans la foule, jusque dans la mêlée des batailles, car il est évocateur des foules aussi bien que des âmes..... On sait les dons étonnamment variés de cet écrivain qui se dépensa un peu vite en quarante ouvrages disparates; qui est toujours sur le point d'écrire un chef-d'œuvre, mais a cette faiblesse de l'écrire en trois mois... *Les Epées de fer* révèlent l'écrivain parvenu à la maturité de son talent, qui a toujours autant de fougue, mais plus de discipline, toujours autant d'imagination, mais une psychologie plus patiente, toujours autant de vie, mais plus d'ordre... Il est vain d'annoncer pour un livre de cette sorte un succès durable... On sait seulement qu'il le mérite. Et puisqu'aujourd'hui, dans la multitude des livres, tous les genres se rencontrent forcément et peuvent prospérer à la fois, même les plus divers, et même les plus contradictoires, le roman historique peut, lui aussi être cultivé avec bonheur et glorieusement. Et il m'a paru que les *Epées de fer* étaient un livre assez significatif pour qu'on rappelât les lois d'un genre — qu'il figure de façon non médiocre. Que dire dire de plus?

J. Ernest-Charles.

THÉATRES

Théâtre Antoine : *Maternité*, pièce en trois actes de M. Brieux.

Voici donc une nouvelle plaidoirie... *Une*... c'est trop peu dire : deux, trois plaidoiries — autant que de personnages, ou peu s'en faut. M. Brieux est décidément avocat-né, le plus magnifique tempérament d'avocat que je connaisse, à rendre jaloux de lui tous les *maîtres*, jeunes ou vieux, du barreau contemporain... l'avocat protéiforme et multiforme qui se plie à toutes les causes, les *épouse* avec complaisance et docilité? De tous ceux qui, la toque sur l'oreille et le rabat au menton, traînent leurs chausses le long des corridors du Palais, il n'en est pas un, certes qui, mieux que cet auteur dramatique, reproduise la mentalité du type social catalogué tel. De l'avocat, M. Brieux a la facilité, l'abondance, la verve, les facultés d'improvisation, peu difficile sur la qualité de l'argument. Il en a aussi le *lâché*, comment dire autrement? l'absence de forme et de tenue, et ce quelque chose d'un peu lourd qui se contente des plus gros effets!

S'étant donné pour mission de passer successivement en revue les plus graves questions sociales intéressant l'humanité, M. Brieux est arrivé à la plus

grave, à la plus complexe de toutes, à celle qui lui donnera le plus de fil à retordre, parce que, à vrai dire, elle les enferme toutes. Après avoir étudié, dans l'*Evasion* l'alcoolisme, dans les *Remplaçantes* l'allaitement, dans la *Robe rouge* la magistrature, dans les *Avariés* certaine tare qu'on a pris l'habitude de ne jamais nommer, le voici maintenant arrivé à la sexualité, à ce que Léon Tolstoï appelle : la question sexuelle — et M. Brieux, j'imagine, n'a pas la prétention de l'épuiser en une pièce, si forte, si dense, si virulente soit-elle. Léon Tolstoï lui consacra toute la seconde moitié de sa carrière, poursuivi, hanté, hypnotisé, on peut bien le dire, par elle M. Brieux ne s'en tirera pas à moins de trois ou quatre drames, et de cette trilogie, ou tétralogie sociale que nous pouvons prévoir, qu'il nous faut même prévoir. *Maternité* est le prologue, ou, si vous voulez, la première soirée.

Conséquences sociales et morales de la sexualité... : tel devrait être, en effet, le sous-titre d'un drame où tant d'idées sont agitées, présentées tout au moins. Lorsqu'il examine l'homme et la femme dans leurs rapports sexuels, M. Brieux est frappé d'un saisissant contraste : d'une part, l'intérêt majeur que semble avoir toute collectivité, tout groupement ethnique, à la multiplication de ses membres... D'autre part, l'insuffisance des garanties de bonheur et de prospérité offertes à ceux qui doivent collaborer à ce grand œuvre... Autre manière de poser le problème : cette personne morale — trop souvent immorale hélas! — qui s'appelle l'Etat, invitant par ses ligues, par ses conférences, les citoyens à repeupler, et ne leur donnant ensuite, par ses lois, par ses usages, par ses coutumes sociales, aucune des protections indispensables au but poursuivi.

Vous voyez la thèse : elle est intéressante, passionnante même, *vitale* si je puis dire sans jeu de mots. De quelle affabulation M. Brieux s'est-il servi pour nous la rendre sensible, et, puisqu'il est auteur dramatique, avocat-dramaturge, pour lui communiquer la réalité vivante de la scène? Le propre de M. Brieux, on le sait, c'est de plier ses affabulations dramatiques, avec une rigueur impitoyable, à la logique de ses idées. Comme une matière plastique qu'il faut soumettre à la déformation d'un moule, ses personnages doivent passer tout d'abord par le moule de ses théories : d'où leur psychologie sommaire, un peu grosse, un peu lourde, presque toujours fruste, sans nuances, et qui ne saurait avoir de vie ni nous intéresser, si seulement une minute on l'isolait par la pensée de la théorie pour laquelle ils combattent. *Psychologie de combat* que celle de M. Brieux !.. prenons-la pour ce qu'elle est et gardons-nous de lui demander davantage ! Elle nous décevrait par trop. Il se comprend d'ailleurs que les véritables amateurs d'âmes, comme les fervents de la Beauté, ceux qui se complaisent au jeu subtil et passionnant des émotions vécues en dehors de toute preuve à faire, de toute morale à dégager, esquissent un léger sourire quand on leur parle de l'*observation* de M. Brieux. Ils sentent parfaitement, et ils ont raison de dire, que M. Brieux est le contraire même d'un psychologue, puisque la première vertu professionnelle de celui-ci est d'observer et de décrire en dehors de toute idée préconçue. Faut-il dire que nous sommes avec eux de tout l'assentiment de notre âme d'artiste? C'est ajouter du même coup qu'il nous faut un effort de sympathie compréhensive pour accepter la formule dramatique de M. Brieux

Voyons donc de quelle manière et suivant quel système M. Brieux accumule, échafaude les arguments en faveur de sa thèse. Nous sommes en plein milieu provincial : Julien Brignac, sous-préfet de 3e classe, discute avec sa femme sur les chances d'avancement qui pourront l'élever au degré supérieur. Elle se plaint à lui des fatigues qu'il lui a imposées, puisque mariés depuis trois ans seulement, elle en a déjà trois enfants. Mais Brignac, qui n'a que des filles, veut avoir un fils, et d'ailleurs ne faut-il pas qu'en bon fonctionnaire il se conforme aux prescriptions des circulaires gouvernementales qu'il est chargé de répandre dans son arrondissement, et qui sont un commentaire civique de la formule biblique : « Croissez et multipliez. » Dans ce ménage de fonctionnaires gênés, on devine, dès le début, les plus graves dissentiments : Lucie Brignac ne reproche pas seulement à son mari de la considérer comme une bête de somme à qui celui-ci inspire le rude travail de la maternité, sans lui demander si elle est consentante; elle lui reproche aussi de le tromper chaque fois qu'il va au chef-lieu. Bref un profond désaccord d'âme se manifeste entre les deux époux.

Sous le même toit que le ménage Brignac, vit une jeune fille, Annette, la sœur cadette de Lucie, qui est demeurée orpheline de bonne heure, et à qui la jeune femme tient lieu de mère. Nature sensible et confiante à l'excès, elle a aimé le frère d'une de ses amies, s'est laissé séduire par elle... et la voilà maintenant enceinte de trois mois. Jusqu'alors elle n'a rien dit à sa sœur, car son séducteur lui a promis le mariage, et c'est seulement quand cet espoir lui est brusquement enlevé par un refus catégorique de la famille, qu'Annette, dans une scène violemment émue et émotionnante il faut le reconnaître, fait à sa grande sœur le récit douloureux de son amour, de ses espoirs, et de l'abandon cruel, tragique et lâche. Lucie Brignac ne voit qu'une solution possible : l'intervention de son mari auprès de la famille du séducteur, pour exiger le mariage comme répara-

tion nécessaire. Mais Brignac, belle âme de fonctionnaire et qui tremble pour sa place, Brignac qui préfère toute solution au scandale, refuse à sa femme cette satisfaction et n'admet qu'un remède : l'éloignement d'Annette. Lucie Brignac indignée le quitte, emmenant sa sœur et ses enfants.

C'est sur le dénoûment que doit porter toute notre attention, car la pièce, à vrai dire, fut conçue et écrite en vue du dénoûment. C'est sur cet acte, en effet que M. Brieux a concentré son effort, et ramassé, comme en un faisceau serré, la multiplicité de ses arguments. Nous sommes à la Cour d'assises, où nous allons voir le tragique épilogue de la *Maternité douloureuse*. Annette venue à Paris, avec sa sœur, s'est réfugiée chez une sage-femme, une de ces industrielles qui sont moitié accoucheuses, moitié avorteuses. Sur la jeune fille elle a tenté ses pratiques qui n'ont pas réussi : Annette est morte. Les tentatives ont été découvertes et. du même coup, ont été arrêtés et compris dans l'accusation, la faiseuse d anges, une institutrice et un ménage d'ouvriers. Vous devinez le parti qu'en va tirer M. Brieux, et la violence du réquisitoire — car M. Brieux est *avocat général* contre la société — qu'il va prononcer. La sage-femme proclame l'utilité de son rôle et de son intervention qui, maintes fois, sauve du déshonneur que lui imposerait la société telle fille séduite. L'institutrice dit les misères de sa vie, son maigre budget, l'impossibilité formelle de faire vivre sa famille, si elle a le malheur d'avoir des enfants. L'homme du peuple raconte aussi ses misères, son affaissement progressif, l'alcool consolateur ou qui, du moins, engendre l'oubli ; la femme, sa triste et douloureuse compagne, plus révoltée, plus sombre, pousse le cri d'anarchie, appelle le refus de fécondité, ce qu'elle nomme : la *Grève des ventres* : enfin l'avocat, résumant les griefs de tous ses clients, appelle l'heure bienheureuse où, dans une société qui n'arrive pas à assurer l'existence de ses membres, fort d'un progrès de la science, l'être humain ne donnera plus naissance qu'aux enfants qu'il *voudra* engendrer ! Et tout se termine dans un tohu bohu, dans une bousculade d'audience, où se confondent et se collètent avocats, juges, gendarmes, accusés ; qui, si elle ne constitue pas l'image exacte d'une scène de Cour d'assises *actuelle*, nous montre assez exactement, je crois, ce qu'une telle scène pourra être effectivement, dans une dizaine, dans une quinzaine d'années, — expressif symbole en tous cas de cette anarchie, de cette hostilité latente et de cette haine des classes, plus forte mille fois que tous les remèdes qu'on leur veut opposer.

M. Brieux, on le sait, a foi dans ces remèdes humains. Comme l'indiquait ici même M. Edouard de Morsier, dans le vivant portrait qu'il nous a donné de cet auteur dramatique, de cet avocat-dramaturge, M. Brieux croit au pouvoir des ligues, propagandes, cercles d'études, etc... Serait-ce pas le cas d'opposer ici aux généreuses idées de ce vaillant lutteur les doctrines de Tolstoï qui, justement, place le salut uniquement et exclusivement dans le *renouvellement de la vie intérieure* ? Ah ! combien logiquement ici, avec quelle rigoureuse nécessité, aux personnages vagues, indécis, flottants malgré la violence de leur propos, imaginés par M. Brieux, vient s'opposer la figure nette et ferme de Nekhludov, non pas le Nekhludov de la pièce, qui avait perdu toute précision, toute rigueur d'analyse sous l'influence des transformations que lui avait imposées l'adaptateur scénique. . mais le Nekhludov du roman, celui qui fut conçu et présenté par Tolstoï, comme réformateur de la vie morale par la seule épuration de la conscience. Pour avoir créé cette noble et saisissante figure, il sera beaucoup pardonné à Tolstoï. On oubliera ses théories folles et insensées sur l'Art qui ne visent à rien moins qu'à confondre en un but utilitaire les plus grands chefs-d'œuvre du génie avec les pires manifestations de l'industrie littéraire. Oui, tout cela on l'oubliera, pour se rappeler uniquement qu'en un suprême effort de sa puissance créatrice, il sut, disciple lointain d'un maître vraiment divin, préciser à nouveau les conditions essentielles de toute régénération morale, en montrant qu'elles résident uniquement dans cette résurrection de la conscience sous un progressif ennoblissement de la vie intérieure. Pour disposer en pleine lumière une telle vérité d'âme, rien de plus expressif qu'une pièce comme cette *Maternité* et puisqu'aussi bien il importe d'en dégager plutôt le sens utilitaire que la valeur artistique, un tel contraste est fait pour nous montrer la vanité des efforts extérieurs où se complait l'activité des réformateurs, tant que n'aura pas jailli la source intime et profonde de rajeunissement qui n'est que dans la bonne volonté de l'âme humaine !

PAUL FLAT.

UN ROMAN OUBLIÉ

Arthur, par ULRIC GUTTINGUER.

(*D'après des documents nouveaux inédits*).

I

En ce temps-là, je parle des années 1829 et 1830, Sainte-Beuve allait souvent en Normandie chez Ulric Guttinguer, qu'il avait rencontré dans les premières

réunions du Cénacle, et Victor Hugo, qui ne pouvait se passer de lui, depuis qu'il avait pris l'habitude de le voir deux et trois fois par jour, se plaignait de ses absences fréquentes, tout en se félicitant que la Normandie les eût sauvés de la Grèce (1). Il aurait pu ajouter de l'Italie et de l'Allemagne, car jamais sédentaire n'eut plus d'envie ou d'occasions de voyager que Sainte-Beuve au cours de ces années chères à son cœur.

D'abord, il avait eu l'idée — quand il fut question d'envoyer Lamartine représenter la France à Athènes — de l'accompagner comme secrétaire; mais la Révolution de Juillet avait empêché ce beau projet d'aboutir; eût-il été suivi d'exécution, que le poète de *Joseph Delorme* eût probablement faussé compagnie au poète des *Méditations* et des *Harmonies*, comme il la faussa dans le même temps à Lamennais et à David d'Angers, qui lui avaient offert de l'emmener à Rome et à Weimar. Il avait alors un fil à la patte, et ce fil était d'autant plus fort, que c'était l'amour qui l'avait noué.

«... Imagine-toi, écrivait-il à l'abbé Barbe, le 18 décembre 1831, que M. de la Mennais voulait m'emmener avec lui à Rome. J'en eusse été comblé, mais des raisons impérieuses et durables me retiennent ici. J'ai eu bien des douleurs dans ces derniers mois, de ces douleurs qu'on évite en gardant le port de bonne heure. La passion que je n'avais qu'entrevue et désirée, je l'ai sentie, elle dure, elle est fixée, et cela a jeté dans ma vie bien des nécessités, des amertumes mêlées de douceur... (2) ».

Et ce qui prouve combien tout cela était sincère, c'est que trente ans après, en 1858, parlant de son voyage manqué à Weimar, il disait à un jeune parent de Reuchlin, l'historien allemand de Port-Royal, qu'il était amoureux alors et que cela l'avait retenu à Paris. « Maintenant ajoutait-il avec mélancolie, l'amour a passé, et je n'ai pas vu Gœthe (3) ».

Il fut plus heureux du côté de Rome qu'il visita en 1839 — sans Lamennais, mais avec l'abbé Gerbet, son disciple, — quand le feu dont il avait brûlé n'était plus que de la cendre...

Mais je ne crois pas me tromper en disant que, dans ses premiers voyages en Normandie, Sainte-Beuve cédait plutôt à la curiosité qu'au besoin de s'épancher dans le sein de Guttinguer, car il n'était encore qu'un soupirant et le nom de celle qu'il courtisait lui faisait plus qu'aucun autre un devoir absolu de le taire. Qui sait même si ce n'est pas Guttinguer qui contribua à déchaîner la passion naissante de Sainte-Beuve avec le récit inépuisable de ses aventures galantes ? En tout cas c'est un fait que « dans cette période intermédiaire Joseph Delorme, ayant trop peu à dire pour son propre compte, exprimait et rimait volontiers les sentiments de ses amis (1) » et nous savons que Sainte-Beuve rêvait à ce moment « avec lui, près de lui, Guttinguer, un grand roman poétique » dont le héros n'était autre que le poète normand caché sous le nom d'Arthur (2).

Ulric Guttinguer avait quarante-quatre ans en 1829, étant né à Rouen en 1785. Il avait donc près de vingt ans de plus que Sainte-Beuve. C'était beaucoup, mais cette différence d'âge était à peine sensible dans leurs relations, tant il y avait entre eux de sympathie naturelle et d'affinités secrètes au point de vue physiologique. Outre que Sainte-Beuve, dans sa soif de connaître, avait toujours recherché la société de gens plus vieux que lui, ceux qui fréquentaient Guttinguer s'accordaient à dire qu'il était le plus jeune d'eux tous. En 1859, quand il était presque octogénaire, Nicolas Martin lui en faisait compliment dans les vers que voici :

Vous vieux ? Allons donc ? Vous mentez, mon maître :
Vous avez vingt ans, du moins par le cœur,
Et le cœur est tout et de tout vainqueur !
Qu'est auprès de vous, je crois m'y connaître,
Un jeune homme sec et déjà moqueur !
Vous vieux ? Allons donc ! Vous mentez, mon maître.

Homère était vieux, Ossian aussi ;
Et leurs cœurs profonds ont couvé les flammes
Où viennent sans fin s'allumer les âmes :
Si vous êtes vieux, vous l'êtes ainsi :
J'en prends à témoin vos vers et les femmes !
Homère était vieux, Ossian aussi.

De l'homme ici-bas l'âme est la mesure.
Qu'importe qu'il soit né tel ou tel jour ?
Le cœur seul est vieux où s'éteint l'amour ;
L'être nous sourit tant que le feu dure
Et maint corps transi se presse alentour.
De l'homme ici-bas l'âme est la mesure (3).

On peut juger par là de la verdeur de Guttinguer quant il avait quarante-cinq ans. Lui même était si fierde sa belle jeunesse, que Sainte-Beuve lui faisait dire dans une pièce de vers autobiographique :

Je n'ai point passé l'âge où l'on plaît, où l'on aime.
Mes cheveux sont touffus et décorent mon front.

(1) Victor Hugo lui écrivait le 16 mai 1830 :

« ... Vous connaissez toute ma paresse, mon ami, mais il me paraît que vous ne connaissez pas toute mon amitié, puisque vous supposez que j'accepterai votre *dispense* d'écrire. Je ne sais qu'une raison qui pourrait me déterminer à ne pas vous écrire, c'est la peu ce que la privation de mes lettres contribuerait à abréger votre absence et vous ramènerait quelques jours plus tôt. — Vous n'aurez plus jamais, j'espère, la mauvaise volonté de nous quitter, de nous déserter ainsi. Voilà une épreuve qui sera bonne, et la Normandie nous sauvera de la Grèce. *Correspondance de Victor Hugo*, t. I.

(2) *Nouvelle correspondance de Sainte-Beuve*, p. 19.

(3) *Correspondance de Sainte-Beuve avec Hermann Reuchlin*, publiée par Eug. Ritter, p. 10. — David d'Angers était allé à Weimar pour faire le buste de Gœthe, en 1829.

(1) *Poésies complètes de Sainte-Beuve*, t. II, p. 183.

(2) *Sainte-Beuve inconnu*, par le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, p. 7.

(3) Vers inédits.

Les regards de mes yeux ont un charme suprême
Et bien longtemps encor les âmes s'y prendront (1).

Il faut bien, d'ailleurs, qu'il soit resté très longtemps jeune de corps et d'esprit pour avoir été recherché comme il le fut, même après la cinquantaine, par le groupe de joyeux viveurs dont faisaient partie Musset, Tattet, Chaudesaigues, Roger de Beauvoir, le prince de Belgiojoso, etc... Qui n'a lu les vers que Musset lui a dédiés dans ses *Contes d'Espagne et d'Italie* ? Relisons-les ensemble pour achever de nous éclairer sur le personnage du roman que nous analyserons tout à l'heure.

Ulric, nul œil des mers n'a mesuré l'abîme
Ni les héros plongeurs, ni les vieux matelots !
Le soleil vient briser ses rayons sur leur cime
Comme un soldat vaincu brise ses javelots.
Ainsi nul œil, Ulric, n'a pénétré les ondes
De tes douleurs sans borne, ange du ciel tombé.
Tu portes dans ta tête et dans ton cœur deux mondes,
Quand le soir près de moi tu vas triste et courbé.
Mais laisse-moi, du moins, regarder dans ton âme
Comme un enfant craintif se penche sur les eaux ;
Ton si plein, front pâli sous des baisers de femme,
Moi si jeune, enviant ta blessure et tes maux.

Hélas ! il ne devait pas les envier longtemps, et ce n'est pas pour rien qu'il y a à Venise un pont des Soupirs ! Les vers de Musset sont de 1829, c'est-à-dire de l'année même où Sainte-Beuve se lia avec Guttinguer. Mais il ne faudrait pas en conclure que Sainte-Beuve et Musset allaient en Normandie pour des raisons analogues. Si le poète de *Mardoche* et de *Namouna* y était attiré uniquement par le « front pâli » de Guttinguer, le poète des *Consolations* l'était surtout par son mysticisme particulier, car Ulric était double, ainsi que nous le verrons plus loin. Il avait trouvé moyen, sous l'influence d'une éducation plutôt mauvaise et de lectures moitié païennes moitié chrétiennes, d'amalgamer dans sa vie le sacré et le profane, la piété et la luxure de la façon la plus étrange et la plus séduisante. Et Sainte-Beuve qui traversait à cette époque une crise morale où l'illusion mystique ne servait qu'à ennuager, selon son expression, l'épicurisme des idées, Sainte-Beuve s'était laissé prendre, ainsi qu'il en convint sur le tard, à la glue de cette morale plus relâchée que celle des casuistes. « Vous nous avez vu, écrivait-il à Guttinguer, le 14 mai 1862, dans ces deux ou trois années de véritable ivresse, vous m'avez vu dans ces six mois célestes de ma vie qui m'ont fait faire les *Consolations*, vous avez contribué à m'y inspirer par ce mélange de sentiments tendres, fragiles et chrétiens que vous agitez en vous et qui sont un charme (1) ».

Habemus confitentem. Et voilà comment Sainte-Beuve, « ému des souvenirs de Guttinguer plus que des siens », ce qui n'a rien d'étonnant puisque la passion qu'il désirait, il l'avait alors à peine sentie, accepta la proposition que lui fit un jour son hôte d'écrire en collaboration avec lui le roman d'*Arthur*.

(1) *Consolations*, p. 64.

II

L'histoire du roman d'*Arthur*, est une des plus intéressantes de la bibliographie romantique, et il faut en vérité que le mystère dont fut entourée la mise au jour de ce livre ait été bien épais pour qu'un curieux aussi perspicace que M. le vicomte Spoelberch de Lovenjoul ne l'ait pas entièrement pénétré.

Pour le public profane, *Arthur* parut la première fois chez Renduel, en décembre 1836, sous la date de 1837, sans nom d'auteur, suivant une mode de ce temps-là qui consistait à ne pas signer certains livres, eussent-ils été annoncés durant deux ans comme *Volupté*. Et Guttinguer suivait la mode en cela comme en tout.

Pour quelques très rares bibliographes, et M. de Lovenjoul est du nombre, cette édition d'*Arthur* n'était que la seconde. La première était sortie, en 1834, des presses de Nicétas Périaux, imprimeur à Rouen, rue de la Vicomté, 55, sous la forme d'un fort volume in-8°, anonyme lui aussi (1).

Mais l'anonymat de ce premier *Arthur* ne fut pas si scrupuleusement respecté que le croit M. de Lovenjoul, et je vais peut-être le surprendre en lui disant que ce fut Guttinguer lui-même qui en révéla l'existence, en 1835, sur la couverture d'un autre petit livre anonyme publié par lui à Paris chez Toulouse, sous le titre : *Philosophie religieuse*, 1er volume : *Saint Martin*. Le titre de ce petit volume in-12 est en effet suivi de cette épigraphe :

« C'est un grand malheur pour l'humanité qu'il ait manqué à Saint Martin ce qui est si nécessaire dans l'usage de la vie ordinaire, le secret de se mettre à la portée de tous ou du plus grand nombre. C'est un service que nous essaierons peut-être de lui rendre ». (*Arthur* ou *Religion et Solitude*, 1834.)

Disons tout de suite que ce Saint Martin n'était autre que le *Philosophe inconnu* dont s'est beaucoup occupé Sainte-Beuve.

Mais quand même Guttinguer ne nous eût pas révélé ainsi l'existence de cette première édition d'*Arthur*, on l'aurait apprise un jour ou l'autre soit par les lettres inédites de Sainte-Beuve où il en est fait mention, soit par la lecture des articles que Vinet consacra dans le *Semeur* (2) aux deux éditions de

(1) La Bibliothèque nationale en possède un exemplaire sous la cote R. 27,027.

(2) Le *Semeur*, journal religieux, politique, philosophique et littéraire, paraissant tous les mercredis, avait été fondé à Paris au mois de septembre 1831 par les protestants dans le but avoué « d'aborder les sujets les plus divers dans un esprit

ce roman. Articles anonymes, d'ailleurs, et dont je n'ai eu connaissance que par une lettre inédite de Vinet qu'on trouvera plus loin, car ils n'ont pas été recueillis dans ses œuvres ni même indiqués dans leur catalogue. Voici quelques lignes essentielles du premier article de 1838 :

« ... Lorsque ce livre parut pour la première fois, nous en rendîmes compte, moins comme d'un livre, que comme d'un fait, dont le livre n'était que la relation et pour ainsi dire le journal... Il y a deux ans, *Arthur* se publiait anonyme, dans une ville de province ; à peine pouvait-on dire qu'il eût été *publié* ; c'était un manuscrit dont quelques copies tombées par hasard entre des mains amies, n'eurent de public qu'un petit nombre d'esprits sérieux, de retentissement que dans quelques âmes, mais procurèrent à M. Guttinguer, précisément, autant de frères que de lecteurs. Aujourd'hui, publié par le libraire à la mode, aujourd'hui *décoré à son titre* d'un nom connu dans les lettres, *Arthur* est une œuvre littéraire, *Arthur* devient un livre... »

Ces lignes sont doublement suggestives : elles nous apprennent d'abord que tous les exemplaires du second *Arthur* n'étaient pas anonymes (1), puisque celui qui fut adressé à Vinet était *décoré* du nom de l'auteur; ensuite que le même Vinet connaissait le premier *Arthur* pour en avoir rendu compte, contrairement à Sainte-Beuve qui n'en souffla pas mot dans son article de 1837. Il est vrai que Sainte-Beuve avait pour agir ainsi une raison que n'avait pas Vinet. *Volupté* ayant paru à la fin de l'année 1833, presque en même temps que la première édition d'*Arthur*, il n'avait aucun intérêt à donner à entendre au public que son roman — malgré des différences profondes sous le rapport de la composition et du style — n'était en somme que le développement du thème d'*Arthur*, et que lui-même, avant de rédiger la version de *Volupté*, avait rédigé, parallèlement à Guttinguer et à titre de collaborateur, la version inachevée d'*Arthur* que M. de Lovenjoul a publié dans son *Sainte-Beuve inconnu*. C'était même un peu risqué de sa part que d'écrire dans le corps de son article du 15 décembre 1836 de la *Revue des Deux-Mondes* : « Pour achever ces indiscrétions sur l'auteur d'*Arthur*, je dirai que, si celui de *Volupté* l'avait connu, il semblerait avoir songé à lui expressément dans le portrait de l'*Ami de Normandie*.

Mais ce qu'il y a peut-être de plus curieux dans l'histoire d'*Arthur*, c'est que, en même temps qu'il paraissait quasi secrètement à Rouen chez Nicétas Périaux, Guttinguer le mettait en vente à Paris à l'enseigne de Toulouse, libraire, rue du Foin Saint-Jacques, n° 8, au prix marqué de 5 francs (1). M. le vicomte Spoelberch de Lovenjoul et ceux qui douteraient de ce fait que je ne connais que d'hier pourront le vérifier facilement. Ils n'ont qu'à se reporter aux articles du *Semeur* des 24 juin et 1er juillet 1835 pour voir que l'exemplaire d'*Arthur* dont se servit Vinet sortait de la boutique de Toulouse.

III

A présent que voilà déblayée ce que j'appellerai l'avenue de la maison, entrons-y, et voyons ce que contenait ce roman d'*Arthur*.

Mais était-ce bien un roman ? Il n'y en avait pas l'ombre dans la première édition, et le nom d'*Arthur* pris comme titre principal, était aussi peu justifié que le titre de *Volupté* donné au roman de Sainte-Beuve. *Volupté*, qui avait été baptisé de la sorte par Renduel, longtemps avant que le livre fût écrit, aurait dû s'appeler Amaury, du nom de son héros, et *Arthur* : *Religion et solitude* qui lui sert de sous-titre, puisque, comme le disait Vinet, cette *religion* qui est le fond du livre avait éclos dans la *solitude*. Guttinguer en convenait le premier dans l'avertissement de son ouvrage :

« Le nom de personne ne devrait être donné, disait-il, que si les deux premières parties (du livre) eussent paru d'abord ; or, ces premières parties ne seront publiées que d'ici à quelques années : tel est, à leur égard, la volonté expresse de l'auteur laissée dans une note dont le vœu nous sera sacré, car nous en estimons les motifs (2).

« Elles sont le récit d'une vie de passions bien déplorables, où tous les caractères du roman se trouvent réunis à un très haut degré. Un grand désordre de cœur s'y fait voir, et cet anathème dont est frappé l'être sensible qui livre toute son âme, toutes ses ressources à un amour coupable.

chrétien ». Dirigé par un comité à la tête duquel étaient MM. Henry Lutteroth, Stapfer et Wilks, il ne tarda pas à attirer l'attention du public lettré grâce aux belles études de Vinet sur les productions de l'école romantique. Un moment même, en 1833, Vinet, pressé par ses amis, hésita à en prendre la direction, mais pour des raisons diverses il refusa de quitter son poste de professeur à Bâle. Cinq ans plus tard, à la suite des articles que cet écrivain de grande race avait consacrés à la seconde édition du roman d'*Arthur*, Guttinguer offrit sa collaboration au *Semeur* qui la refusa poliment dans une lettre de M. Lutteroth que j'ai sous les yeux.

1) M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul dit que ce fut par suite d'une méprise quelque peu préparée par l'éditeur que le nom de l'auteur, malgré son omission partout ailleurs, fut pourtant imprimé au dos du volume. Je crois plutôt qu'il fut imprimé — du consentement de Guttinguer — sur un certain nombre d'exemplaires, notamment sur ceux qui étaient destinés à la presse ; ce qu'il y a de sûr, c'est que l'exemplaire de la Bibliothèque nationale (Y² 41.069) est anonyme.

1) J'aurais été heureux de trouver à la Bibliothèque nationale l'exemplaire d'*Arthur* à la marque de Toulouse ; mais il n'y est pas, probablement parce que le dépôt légal a été fait à Rouen par Nicétas Periaux, l'imprimeur attitré de Guttinguer.

2) Guttinguer était censé avoir trouvé le manuscrit d'*Arthur* dans la vente d'une bibliothèque de campagne, tout comme Lamartine celui de *Jocelyn* chez le curé de ce nom.

« C'est tout ce qu'il nous est permis de dire aujourd'hui pour satisfaire le lecteur curieux ; encore nous en serions-nous dispensés, s'il n'eût pas fallu expliquer comment un livre, tout de morale et de réflexion, portait un titre qui promet de l'action et des événements. »

Singulière idée, dira-t-on, de commencer la publication d'un livre par sa *troisième partie*. Oui, mais en 1834, quand Guttinguer se décida à faire imprimer la conclusion et la morale d'*Arthur*, il était encore sous le coup des événements qui l'avaient amené à se convertir. En avait-il écrit à cette date la partie romanesque ? C'est probable, puisque nous savons par Sainte-Beuve qu'ils l'entreprirent ensemble et séparément un peu avant la Révolution de Juillet. Mais s'il en racontait volontiers les divers épisodes aux amis qui venaient le visiter, il lui répugnait tout de même de livrer sa propre vie au public, de le prendre comme confident de ses passions, de ses désordres. Et comme tous les pécheurs, vraiment touchés de la grâce, il brûlait du désir de faire du prosélytisme, de persuader ses frères qui souffraient et pleuraient que Dieu seul pouvait les consoler. La preuve en est qu'il fit paraître presque aussitôt après *Arthur*, sous le titre de *Philosophie religieuse*, un petit livre de pensées extraites des œuvres de Saint Martin (1). Comment, par qui, avait-il eu connaissance du *Philosophe inconnu?* Ce n'est toujours pas par Sainte-Beuve, puisqu'il était converti quand ils se rencontrèrent dans le Cénacle, et que, s'il faut l'en croire, ce fut Saint Martin qui lui dessilla les yeux : « ... Un jour, il m'a suffi d'ouvrir un de ses livres, pour vouer ma vie aux choses divines ! »

Etrange destinée que celle de ce théosophe qui, venu trop tard, lui aussi, dans un monde blasé ou trop vieux, ce qui est la même chose, perdit son temps à prêcher la vertu du christianisme à l'heure critique où les philosophes de la fin du XVIIIe siècle s'efforçaient de le chasser de ce monde, et qui mourut sinon ignoré, du moins calomnié et méconnu, laissant au XIXe siècle qui ne les apprécia pas davantage, des ouvrages pleins de savoir, d'inspiration, d'esprit vraiment prophétique, mais d'une obscurité telle par endroits qu'on se demande en les lisant si le philosophe était doublé d'un mystificateur ou d'un fou. Exemple :

« Quel est le tableau des choses ? — D'un côté il y a un, quatre, sept, huit et dix ; de l'autre, il y a deux, trois, cinq, six et neuf. Tout est pour le présent, malgré les faux calculs d'un peuple célèbre qui n'a suivi que l'arithmétique. »

Comprenne qui pourra. Mais à côté de ces obscurités qui ressemblent à des rébus, que de pensées fortes et profondes! Lisez et méditez celles-ci que je cueille au hasard dans le petit volume de *Philosophie religieuse* de Guttinguer :

— Il n'y a de grand que celui qui sait combattre parce que c'est le seul moyen de savoir jouir.

— Les œuvres de Dieu se manifestent paisiblement et leur principe demeure invisible.

— Consolez-vous, petits de ce monde. Les hommes puissants ont en eux-mêmes deux tribunaux. Par l'un, ils vous condamnent, lors même que vous êtes innocents ; par l'autre, ils sont obligés de casser leur sentence.

— Les Patriarches ont défriché le champ de la vie. — Les Prophètes ont semé. — Le Sauveur a donné la maturité ; nous pouvons, à tout moment, recueillir la moisson la plus abondante.

— L'amour de tous est un amour céleste.

— Ce n'est que dans le calme de notre matière que notre pensée se plaît. Ce n'est que dans le calme de l'élémentaire que le supérieur agit. Ce n'est que dans le calme de notre pensée que notre cœur fait de véritables progrès. Ce n'est que dans le calme du supérieur que le divin se manifeste.

— C'est pour que l'homme porte sa tête dans les cieux, qu'il ne trouve pas ici où reposer sa tête.

— Le secret de la foi et de la grâce est en ceci : te servir tantôt de ton cœur et tantôt de ton esprit, selon l'occurrence.

— Savants, oubliez vos sciences : elles ont mis le bandeau sur vos yeux.

Guttinguer dit à la fin du recueil des Pensées de Saint Martin qu'il avait été attiré et puis retenu par la vive croyance de l'auteur dans les prophètes, par sa foi non moins vive dans le sauveur, et par sa défiance et son dédain pour la raison humaine. Mais vous pensez bien qu'il ne s'était pas borné à cette lecture. Dans la solitude « dominant les forêts, les plages et l'Océan tout entier » où il s'était retiré non loin d'Honfleur, après avoir voyagé plus d'une année « pour dissiper des remords et des chagrins de la plus âcre amertume », il avait emporté la *Bible*, la *Journée du Chrétien*, Fénelon, Bossuet, Bourdaloue, de Maistre, Saint Augustin, Lamartine, le *Guide spirituel* de Louis de Blois, etc... et de ce bouquet singulièrement mêlé de fleurs chrétiennes, il avait extrait le suc et le miel dont est composée la *troisième partie* d'*Arthur*, celle qui parut en 1834 chez Nicétas Périaux et que nous retrouvons dans l'édition Renduel de 1837, à la suite du roman. Car il y a un roman dans *Arthur* et il est temps que nous l'analysions.

à suivre. LÉON SÉCHÉ.

(1) Sur Saint-Martin, voici ce qu'on peut lire au chapitre IX d'*Arthur* (1re édition) : « Saint Martin mourut en 1803, il a vécu toute la dernière moitié du XVIIIe siècle écrivant sous le titre de *philosophe inconnu*. Il était affilié à des loges maçonniques de Lyon qui avaient conservé, il paraît, d'antiques secrets, il s'était fort occupé d'opérations theurgiques, d'invocations d'esprits intermédiaires. Il existe des procès-verbaux manuscrits de lui qui attestent de singuliers miracles, mais il avait fini par considérer cet aspect occulte comme inutile et même dangereux. Outre l'*Homme de désir* dont nous conseillons la lecture aux âmes pieuses, il y a 2 volumes de lui sous le titre d'*Œuvres posthumes* qu'il suffit d'avoir pour connaître toute sa partie intelligible et ostensible. »

Paris. — Typ. A. DAVY Imp. des *Deux Revues*, 52, rue Madame. *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 26 — 4e SÉRIE — TOME XX — 26 DÉCEMBRE 1903

LA GRAMMAIRE FRANÇAISE AU XXe SIÈCLE

Avez-vous remarqué une chose, me dit un jour Gaston Paris : on ne fait plus de grammaire française. C'est un genre perdu. L'observation était vraie : ce qu'il ne disait pas — mais il le savait comme moi — c'est que de cette disparition les études dont nous étions les patrons étaient en grande partie la cause.

La cause involontaire, et sans doute pas la seule. Mais le fait n'est pas douteux.

On étudie encore, on étudie plus qu'on n'a jamais fait, la langue française du XIIIe siècle. On étudie le français du XVIe. Il se publie des lexiques de Corneille, de Molière. La langue des écrivains du XVIIIe siècle a été récemment examinée. Bientôt paraîtront des glossaires de Chateaubriand, de Victor Hugo. Les Allemands ont déjà commencé à disséquer Verlaine. Mais tout cela n'est pas la grammaire comme l'entendaient nos pères, celle qui donne des règles, qui enseigne « la manière de parler et d'écrire », qui condamne les tours vicieux. *Ne dites pas... Dites...*

Il y a bien encore dans nos livres d'école deux ou trois pages de cette sorte : mais ce sont toujours les mêmes locutions fautives qui passent d'un ouvrage à l'autre, comme si c'étaient les seules et uniques fautes qui se commettent, et comme si, depuis trente ou quarante ans, ce chapitre n'avait pas trouvé de quoi s'enrichir. Encore moins voyons-nous mentionner les changements de la grammaire, comme on faisait au XVIIe siècle, où de soigneux observateurs en prenaient note, soit pour les reprendre, soit pour les approuver : car ces vrais amis de notre langue n'étaient pas moins disposés à l'éloge qu'au blâme ; ils étaient heureux quand ils pouvaient signaler quelque tour expressif, quelque mot nouveau, « excellent et doux à l'oreille ». On dirait que ce genre de grammaire a cessé d'exister chez nous : il s'en trouve des survivances à l'étranger, en Belgique, à Genève, à Saint-Pétersbourg, en Allemagne. Mais on ne la voit plus à Paris.

La vérité est que cette façon d'envisager, de juger et de diriger doucement notre langue s'est laissé refouler au second plan par d'autres études qui ont l'attrait de la nouveauté, et qui permettent à chacun de se choisir un champ à sa guise dans un passé d'une richesse presque inépuisable.

Linguistes et grammairiens, le public croit que c'est la même chose. Ce sont deux sortes très différentes; si différentes qu'on dirait parfois deux espèces ennemies. Le linguiste est secrètement pour le grammairien d'ancien style un objet d'étonnement et de scandale. Là où le linguiste s'établit, le grammairien se retire peu à peu et rentre sous terre. Il se maintient encore dans les positions acquises : mais il ne s'étend plus, il hésite à se montrer au grand jour.

Pour le grammairien, il y a une idée de correction qui demeure présente dans ses leçons, dans ses livres, du premier paragraphe au dernier. Il y a des façons de dire autorisées, d'autres interdites ou déclarées de valeur inférieure. Rien n'est plus opposé au point de vue du linguiste. Le linguiste, lui, ne prescrit rien, ne condamne rien, ne préfère rien : toutes les façons de parler méritent son attention, du moment qu'elles viennent d'un groupe de population qui les a naturellement créées. Il est inutile

de le nier : le solécisme naïvement commis lui fait un secret plaisir, parce qu'il espère en tirer quelque enseignement, au lieu qu'une prose correcte n'a pas grand chose à lui apprendre.

On a dit qu'entre le grammairien et le linguiste il y a la même différence qu'entre le jardinier et le botaniste. Oui, mais la botanique n'a jamais empêché qu'il y ait des jardiniers. Il y a intérêt public à ce que les jardiniers du langage continuent leur travail. Libre au linguiste de prendre son plaisir aux constructions irrégulières ou vieillies, aux mots à acceptions changeantes, aux locutions plus ou moins bien venues : mais pour la vie de tous les jours, pour l'usage général, et même pour l'usage particulier du linguiste, il faut une loi, si l'on ne veut pas que nous glissions doucement à l'anarchie. Or, c'est en cette matière que l'anarchie se supporte le moins, puisque le langage manque à son office le plus essentiel, quand, au lieu d'aider la pensée, il l'obscurcit, la laisse douteuse, ou la complique.

C'est une chose convenue de vanter la limpidité de la langue française et d'en faire honneur à la clarté de l'esprit français. Prenons garde de nous flatter là-dessus : j'ai connu des Français qui étaient les esprits les plus confus du monde. Si la langue française a le mérite de la clarté, c'est un mérite acquis, non un mérite inné : c'est un mérite obtenu par deux cents ans d'excellents écrivains, et consolidé dans le même temps par deux cents ans d'honnête et sévère grammaire.

Il n'en est plus tout à fait de même de nos jours. On dirait qu'à certains auteurs modernes il répugne d'avoir un langage trop clair. Ils recherchent les difficultés, ils remanient la grammaire, et comme il ne leur est point permis de démolir les fondations, ils s'amusent aux complications dans le détail.

Un ou deux exemples feront mieux comprendre de quoi je veux parler.

Il y a une règle de notre syntaxe qui veut que la préposition soit immédiatement suivie de son complément. Par un raffinement que n'auraient pas approuvé les grammairiens d'autrefois, on s'applique aujourd'hui à jeter des mots en travers sur la route. « La Cour de cassation *avec à sa tête*, son premier président — Une voiture couronnée de fleurs, *avec sur le siège* un tout jeune cocher. — Un chapeau de paille, *avec autour* un ruban rose. » Le simple bon sens avait fait mettre ensemble les mots ayant entre eux un rapport particulier : quel besoin avons nous de créer [illegible] ? On rappellera peut-être les libertés que prennent les langues anciennes : mais ces langues ont, pour se les permettre, des ressources qui nous manquent. Encore ne suis je pas sûr que ces sortes d'incises, chères à Pindare et à Horace, ne sont pas une fausse élégance.

Nos grammaires d'autrefois étaient, je le répète, d'un autre sentiment. Vaugelas explique que l'adverbe « veut toujours être proche du verbe », et il n'approuve point les auteurs qui, pour des raisons d'euphonie ou pour quelque autre motif, séparent deux parties d'oraison qui doivent marcher ensemble, « comme l'accessoire avec le principal, ou l'accident avec la substance. » La doctrine est un peu terre à terre : mais c'est elle qui a fait du français un instrument si commode qu'en fait de syntaxe on n'a pas encore trouvé mieux. L'espéranto, quoique opérant avec des matériaux de son invention, n'a pas cru pouvoir mieux faire que de les disposer dans le même ordre. Parmi les nombreuses langues artificielles qu'ont vu naître les trente dernières années, je n'en connais aucune, ni le volapük, ni la langue bleue, ni la Weltsprache, qui se soit écartée de cet ordre. « Il faut donner cette louange à M. Coëffeteau, dit encore Vaugelas, qu'en tant de volumes qu'il a faits, il ne s'y trouve pas une seule période qu'il faille relire deux fois pour l'entendre. »

Une autre règle, d'apparence fort humble, mais contribuant pour sa part à la limpidité du discours, est de maintenir autant que possible aux prépositions leur valeur originaire, et de ne pas en étendre l'emploi à des constructions où le choix s'en justifie mal. Tel est le cas, par exemple, pour la préposition *dans*, qu'on rencontre de nos jours en des assemblages qui auraient étonné nos pères. « En hâte elle se rhabilla *dans un grelottement brusque*. — Il refuse *dans la cruauté de son rire*. — Il aurait voulu la posséder tout de suite, *dans l'inconnu qu'elle lui cachait*. » Il n'est de jeune écolier qui ne se sente grandi quand il a imité sur ce point nos romanciers.

L'usage qu'on fait actuellement de la préposition *de* ne vaut guère mieux. « Un visage *de passion*. — Un trou *d'éblouissement* (en parlant d'un quartier de ville nouvellement percé). — Une bouche *de bonté*. — Une chambre *d'épouvante* (un assassinat y ayant été commis). » C'est la langue religieuse, c'est le style de la dévotion qui a, je crois, introduit ce nouvel usage. On a dit d'abord une âme *de miséricorde*, *un esprit d'orgueil et de péché*.

Quelques pronoms commencent à être employés un peu durement. « Ils étaient tous là, excepté *ceux* dispensés... Quand un souverain vient à Paris, *tel* le roi d'Italie... Je fais les gestes *d'un qui s'amuse* : mais au fond je m'ennuie toujours... » Je ne sais si le lecteur est comme moi : mais je ne peux m'habituer à ces façons de parler écourtées. Il semble que les phrases aient subi une mutilation.

Il en est de même pour certaines conjonctions. « Imprudent *parce que* jeune. — Résigné *parce que* croyant. — Il a choisi le dernier parti, non pas *mal-*

gré que, mais *parce que* dangereux. » Encore un peu et nous lirons dans une œuvre littéraire, comme on l'entend déjà dire à la bonne franquette. « *Quoique ça*, nous l'emporterons. »

C'est aussi le désir d'abréger, joint au goût de l'exotisme, qui nous a valu ce langage anglo-français : *Hygiène-Revue, Automobile-Garage*. Je n'aime pas non plus *si possible* ni *si oui*. Il ne faudrait pas objecter que nous avons déjà *sinon* : la ressemblance n'est qu'apparente, car *sinon* veut dire *si ce n'est*. « Qu'est-ce que solliciter son juge, *sinon douter de sa probité* ? »

Mais je ne veux pas prolonger des observations qui feraient ressembler cet article à une page de cacographie. Ce n'est là qu'une petite partie du mal. Notre syntaxe est faite de matériaux si solides qu'elle présentera encore longtemps une ferme résistance aux innovations. Le plus grand inconvénient est ailleurs. Il est dans le langage bizarrement abstrait que le style descriptif a mis à la mode. On enseignait au XVIIe siècle qu'il y avait « barbarisme » à employer au pluriel un mot qui, par nature, ne comporte que le singulier. Mais c'est une règle qui n'existe plus que pour être violée : tout le monde a la mémoire pleine de locutions telles que les *navrances* et les *vibrances*, où le néologisme vient s'ajouter à l'abus du pluriel. Élégance facile d'ailleurs, et dont la langue de la réclame a vite compris le maniement, soit qu'elle parle des « *ruissetures* d'une parure, soit qu'elle décrive les *enjôlements* d'une plume qui vient mourir sur la tendresse des cheveux blonds. »

Mais c'est à la philosophie que la préciosité moderne fait le plus volontiers ses emprunts.

« L'amour peut devenir un élément ascensionnel de la personnalité. — La douleur acceptée est toute la matière du devoir humain. — La femme doit être un élément concrétisant les conceptions de l'homme. — Nos douleurs, filles de nos désirs de contingence, se raréfient et se sérénisent dans la proportion où nous adhérons à l'abstrait, qui est le divin. »

Un écrivain étranger compare la phrase française au cristal qui, en se formant, exclut tout ce qui est impureté. La comparaison est flatteuse. Mais elle n'est pas toujours vraie : nous avons des auteurs qui ne laissent pas au cristal le temps de se former. Les fautes de goût dont nous venons de donner des échantillons représentent les scories du verre.

Mal parler sa langue est une disgrâce qui peut arriver à tout le monde. Mais la mal parler à dessein, c'est un acte blâmable, et presque une ingratitude, car c'est la langue qui nous a aidés à penser, elle a été notre nourrice intellectuelle.

Tout, avec le temps, se transforme : nous le savons. Nous savons que le langage est soumis à la condition commune. Mais il est inutile d'accélérer la marche du temps. L'existence d'une littérature, d'une grammaire a précisément pour effet d'en ralentir l'inévitable cours. Le grammairien est le bon serviteur qui, dans la maison patrimoniale, explique les usages, prévient les innovations mal entendues, éloigne les nouveautés dangereuses. Nous n'avons aucun intérêt à hâter le moment où il y aura en France, comme cela s'est vu ailleurs, deux langues, deux syntaxes, deux orthographes, deux prononciations.

Je reviens à mon point de départ pour demander si, entre les deux directions dont il a été parlé au début, une conciliation est possible? — La conciliation aujourd'hui me paraît non seulement désirable, mais facile. L'arrivée subite de la linguistique dans le domaine paisible des maîtres d'autrefois ressemblait, toutes proportions gardées, à une inondation. Le patient travail des générations antérieures s'est trouvé suspendu. Les règles réputées les plus sûres étaient contestées. L'idée même de la correction grammaticale paraissait révoquée en doute. Mais plus de trente ans ont passé là-dessus. La première impression de surprise a eu le temps de se calmer. De leur côté, les nouveaux venus ont appris à mieux juger leurs aînés. Sans sacrifier aucun principe scientifique, ils ont appris à ne plus parler du langage comme d'une fonction naturelle, ni de la langue littéraire comme d'une dégénérescence. En serrant les faits de plus près, l'observation a laissé voir la part qui, dans le travail collectif, revient aux individus, et, dans l'œuvre confuse des masses, aux esprits d'élite. Ainsi l'antagonisme des premiers jours est en train de s'atténuer. On a pu redouter un moment que la tradition fût violemment rompue : mais aujourd'hui que les choses reprennent peu à peu leur place, il se trouvera peut-être que le cataclysme a été bienfaisant.

C'est à l'Académie française qu'en vertu d'un vieux privilège, il appartient d'interposer son autorité dans les conflits de ce genre. Elle s'est trop tenue éloignée du rôle pour lequel elle avait été fondée. Un corps qui perd de vue l'objet spécial qui a été sa première raison d'être, s'affaiblit et risque de voir passer à d'autres l'office qu'il a laissé en souffrance. Le moyen de renouer la tradition serait précisément de tendre la main à ces études dont nous parlions au commencement. En appelant à elle quelques jeunes gens, nourris des récentes méthodes, élèves de Gaston Paris et de Paul Meyer, elle formerait dans son sein un noyau qui ramènerait chez elle l'habitude et le goût de ces problèmes. Nul doute qu'elle s'y intéresserait : pourquoi n'y prêterait-elle pas son intérêt, puisque, au dehors, ils ne laissent personne indifférent ? A son tour, elle guiderait le

public, et elle ressaisirait son influence en reprenant la tâche qui avait occupé ses premiers jours.

MICHEL BRÉAL,
(de l'Institut).

MEMORANDUM DE 1864

(*Suite*) (1)

7 décembre.

L'abbé est dans un état de grippe qui me contrarie beaucoup. Il ne quitte pas le coin du feu auprès duquel il me fixe en y restant, car n'ayant que quelques jours à passer dans ce pays où je ne sais pas quand je reviendrai, je les lui donne et nous les passons en des conversations sans but, mêlées d'affection et de joie amère. Nous pensons, l'un comme l'autre, sur mon père qui n'est plus l'homme que nous avons connu et aimé et respecté — qui est, à la lettre : décapité. Je vous ai parlé de son égoïsme, de sa déraison, de ses lubies violentes, mais je ne vous ai pas parlé du défaut dans lequel il est tombé et qui pourrait me faire écrire un acte de plus à la comédie de l'*Harpagon*, de Molière. — Despote pour les moindres choses, il me ferait mon séjour ici tellement agaçant et insupportable que, sans Léon avec lequel je m'apaise l'esprit et l'âme, je serais déjà retourné à Paris.

Je n'ai donc pas, Lily, le bonheur (c'est vous qui dites ce gros mot-là) que vous pourriez croire. Tout me blesse au plus profond de mon être dans mes relations avec mon père qui raccorni, desséché, n'est plus même parfumé du souvenir de ma mère. — Triste ! triste ! Triste, comme s'écrie Hamlet. — Le temps qui est doux, quoiqu'un peu humide depuis hier soir, mais d'une humidité poétique, nous permettrait de sortir *ès alentours*, si Léon pouvait aller. Avec lui, je ne me suis encore promené qu'à l'Abbaye, où il m'a fait voir des sculptures faites par un homme de Saint-Sauveur qui n'a jamais appris la sculpture, mais à qui Dieu avait donné le don de *sculpter*. Personne, parmi les artistes actuels de Paris, n'aurait fait et ne pourrait faire ces sculptures. Il y palpite un sentiment religieux et monacal d'une naïveté si profonde qu'on sent bien que cet homme sans lettres, sans apprentissage — un ouvrier — avait dans le ventre l'âme catholique du Moyen Age, qu'il n'était en somme de par l'ignorance des choses de son temps et la sincérité de son catholicisme qu'un homme attardé, tombé du ciel du Moyen Age. — Quelle fortune pour lui que d'être ignorant et pieux ! que de n'avoir rien vu que quelques vieux tableaux d'autel, dans quelques églises du voisinage ! Cet homme étonnant (il s'appelait Halley), avait donné sa vie, comme les artistes du Moyen Age à l'abbaye de Saint-Sauveur, qu'il a relevée sur l'ancien plan, en étudiant seulement l'état des ruines. Je connaissais, depuis mon dernier voyage, le monument, mélange de roman et de gothique, mais ce que je ne connaissais pas ce sont les sculptures pour lesquelles il n'a pas eu de modèles et dont il a orné son église. Il avait le projet d'en faire bien d'autres, mais la mort l'a pris comme il sculptait la chaire qu'aucun homme de ce temps ne serait capable d'achever. Cette chaire interrompue par la mort, comme une magnifique phrase de pierre, deux devants d'autels sur leurs trois côtés, et deux confessionnaux (deux chefs-d'œuvre) tous deux en pierre, voilà tout ce que Dieu a permis à son serviteur de laisser dans la maison qu'il lui a bâtie ! Dieu ne veut peut-être pas que les êtres qu'il aiment achève rien. Il y a sur un de ces confessionnaux un petit moine d'une coudée, en prière, debout, les bras croisés, qui est une figure en pierre comme Fiesole en faisait en peinture. Le génie de Fiesole était dans la tête de mon paysan. Ce moine ressemble pour le profil à la belle Phocéenne, Mme Mill, mais l'expression de ce visage, dans quelle vision en Dieu, l'humble et puissant artiste par la foi l'a-t-il prise ?... Excepté là et à l'hôpital, dimanche, pour la messe, je ne suis pas sorti de la maison que pour les visites ici notées. Dimanche nous nous levâmes à 5 heures aux lumières, et Léon alla dire la messe et moi l'entendre à la chapelle de l'hôpital. J'aurais joui des détails de cette messe, dite par mon frère, dans cette chapelle de Chateaufort, *muée* en chapelle d hospitaliers, et entendue par moi dans la nuit au milieu de quelques pauvres et de quelques Religieuses, si l'inquiétude de ne pas avoir de vos lettres n'avait commencé de me poindre. Je priai pour vous, dans mon bas de chapelle obscure. Une Religieuse était venue m'offrir un bout de lumière, mais j'ai mieux aimé mes pauvres *Pater noster* et *Ave Maria* dans cette obscurité, et j'ai remercié ses grands yeux clairs qui brillaient au fond d'une cape noire et qui allèrent communier un quart d'heure après. — A cette heure-là, que faisiez-vous Lily ? Le jour qui commençait de griser — non de blanchir les sombres vitraux de la chapelle, avait-il commencé d'entrer chez vous et Mignonne, votre chatte, faisait-elle son ronron matinal sur la couverture rouge sous laquelle dort ce que j'aime le mieux sur la terre ?

— Aujourd'hui un prêtre est venu — un *Eudiste* de la congrégation de Léon, dîner et passer son temps chez nous. Il était en tournée. Un moine, rien qu'un moine sans autre originalité que celle d'un moine ! — L'ai quitté pour aller reprendre ma lecture de *Saint Thomas d'Aquin*, autre moine, mais que

1 Voir la *Revue Bleue* du 12 Décembre 1903.

j'aimais mieux. — Je l'alterne avec les sermons du P. Tauler : encore un moine ! — Vous voyez en quelle grave compagnie je vis, dans cette maison mélancolique qui pourrait passer pour un monastère dont mon père serait la pénitence. Ne vous trompez, *mie*, ma *mie* ; je dis la pénitence et non le pénitent !

8 Décembre.

Toute la nuit, tempêtes et pluies furieuses. J'entendais tout cela, en lisant mon *Saint Thomas d'Aquin*. Car je n'ai pas fermé l'œil et je suis arrivé jusqu'au matin les yeux ouverts. — J'avais retenu la voiture du *Tom Dupuy* d'ici, pour aller à Valognes, mais le temps était *si ouragané* que j'ai décommandé la voiture. Par le fait, j'ai eu tort. Vers neuf heures, le vent est tombé et le soleil radieux s'est mis à boire les pluies, avec la rapacité d'un paysan qui boit du cidre. Je voulais revoir mon Valognes, la ville de mes rêves, en me retournant. La voir seul en détail, — boire son passé goutte à goutte. — C'est partie remise à un autre jour, car il me faut cette sensation profonde, la plus profonde probablement de toutes celles que j'aurai ici.

M. Desylles m'a envoyé un article sur mon *Destouches* qu'il a reçu de Paris ; cet article de l'abbé Ménars (du *Bulletin catholique*). Très favorable. M. D... y avait joint un charmant billet. Cet homme supérieur n'est pas seulement aimable : c'est l'amabilité. — Suis allé le remercier et lui offrir la dernière édition du Brummel, que j'avais fait relier pour lui (maroquin, ponceau, tranche argent) avant de partir de Paris .. C'était aujourd'hui la fête de l'Immaculée Conception (le 8 de décembre). Que pensiez-vous que je faisais au jour tombant ? J'étais à un salut, fondé à perpétuité par Flavie, en l'honneur de cette grande fête du XIXe siècle. Que j'ai pensé à vous, à Marie et à la B... durant la célébration de ce salut ! Ils officient ici avec beaucoup de pompe, et c'était ainsi dans mon enfance. La tradition s'est conservée et, même, c'est ce qui s'est le mieux conservé des choses du passé à Saint-Sauveur. Il y avait là, parmi tous ces prêtres, deux à trois vieux chantres que j'avais vu *chapper* autrefois dans ce chœur où j'ai fait ma première communion, et leurs voix épuisées me remuaient les plus profondes cordes de l'âme, cette harpe enfoncée dans nous ! Je m'étais mis dans la chapelle du Saint-Sacrement, où j'étais seul et je suivais l'office, cette tête qui ne pense qu'à vous appuyée contre la forte balustrade en chêne, qui sépare le chœur de cette haute et belle chapelle, vide et recueillie. L'église, qui est vaste, très sonore et fort imposante avec sa longue nef et ses deux bas-côtés, n'était éclairée que par l'autel et plongeait de toutes parts dans la nuit. Après l'office ai remonté un des bas-côtés et fouillé du regard les quatre cents personnes environ disséminées dans la nef. Combien y en avait-il là que j'avais connues autrefois et qui m'eussent vu garçonnet, dans le banc de mon père avec mes frères, à ces prières de nuit qui étaient pour nous des spectacles ? Revenu dîner à cette heure hétéroclite de cinq heures, inventée par mon père, le hibou, mais qui n'est pas celui de la sagesse. Nous avions encore l'eudiste de Léon qui a piteusement partagé notre pitance. Nous sommes en pleine ladrerie et si je n'avais pris un peu le commandement, mais non sans des discussions ou des observations tristement comiques de la part d'un homme qui savait autrefois être si noblement hospitalier, je ne sais ce que deviendraient les malheureux qui viennent échouer à notre table. L'eudiste s'en est allé dès qu'il a eu les *barbes torchées*. Léon, dont la grippe prend un caractère de catarrhe, s'est mis au lit presque aussitôt que mon père, et je suis resté seul, la nostalgie du petit salon de la rue de Lille dans le cœur. Pour me soustraire au monde de pensées qui m'écrasait je suis allé faire une visite à Mlle A. Du Manoir, mon *débris de sourire*. Tisonné dans le passé, cette cendre ! Lu du saint Thomas d'Aquin, après être rentré et écrit dans le salon, muet comme la mort. Ce n'est pas un cercueil, mais, par son vide, c'est un sarcophage, Je vais monter dans ma chambre où, couché, je continuerai mes lectures. J'ai trouvé ici un volume dépareillé de la Vie des Pères du Désert, par un minime qui ose s'appeler *Michel-Ange*, *Michel-Ange Marin*. Très intéressé par ce livre. Je suis, il est vrai, un père du Désert aussi pour le moment, moins pourtant la résignation à la vie que je mène qu'à celle qu'ils menaient dans leur thébaïde, ces honnêtes gens !

9 décembre, vendredi.

L'état de Léon qui ne s'améliore pas me contrarie parmi tant d'autres choses qui m'affligent. S'il pouvit sortir, nous aurions pu aller à la lande de Lessay et à l'abbaye de Blanchelande aujourd'hui. — Le temps prodigieusement doux et un soleil de toute splendeur. Ce matin jusqu'au déjeuner, causé d'intimité avec Léon. C'est notre meilleure heure pour nous *décercler* le cœur ensemble. — Après déjeuner, lu et écrit une heure — puis habillé et fait quelques visites forcées, une entre autres à un de nos parents, ancien garde du corps du Roi Charles X, M. Pinel (Remember ! la Pinelli de la pauvre Mariotte ! !). Rentré, dîné. — Léon et mon père immédiatement sous leur couvercle. — Suis resté dans le salon jusqu'à la nuit tout à fait venue et la lune levée. Alors il me prit envie d'aller faire un pèlerinage nocturne à tous les coins de Saint Sauveur et de revoir cette bourgade qui n'est plus qu'un fantôme pour moi, à la lumière des fantômes. Ma rôderie de revenant a été solitaire.

La lune était sous une gaze de nuages gris, le vent *plaignant*, l'air vif, mais non froid. — La bourgade était tout entière sous ses contrevents, liserés par leurs fentes de lumières. — Excepté une forge allumée, irradiant par sa porte ouverte, à une des extrémités de cette rue des Lices où j'ai fait galoper Néel de Néhou, et qui m'a rappelé votre forge de la B... toute vie était repliée, morne et silencieuse. — N'ai pas rencontré, comme on dit, *un chat*, mais *un chien*, un seul chien, noir et haut sur pattes, à l'échine longue, aux soies tombantes, assez semblable au chien que monte Satan quand il a en croupe son coureur de guilledou qu'il fouette aux carrefours. — Celui-ci n'avait sur le dos ni diable, ni homme — il allait le long des maisons la queue basse, quêtant la terre de son museau, cherchant un maigre souper qui sera peut-être resté une chimère. — Lui ai fait les plus tendres *psitt! psitt!* mais le *balancier du cœur* n'a pas bougé et le drôle noir a filé dans l'ombre, image de l'indifférence de l'homme, montée sur quatre pattes de chien. Je me suis arrêté bien des fois à regarder la physionomie des pignons, l'air des portes sur la *claiche* desquelles j'avais mis tant de fois ma petite main d'enfant. J'ai compté les rides de ces maisons que le temps a sillonnées comme des visages et entre lesquelles j'en voyais de nouvelles, atroces de jeunesse et de nouveauté, dont la blancheur me paraissait plus funèbre que la noirceur des autres. Une porte qui n'était pas repeinte me ravissait. Les arbres qui ont grandi de 30 pieds au-dessus du mur qui ferme le jardin de mon oncle Frédéric, et qu'on voyait dans mon enfance, m'ont semblé sinistres. — Ne me suis fait grâce de rien et j'ai avalé lentement, en me la distillant dans le cœur, cette coupe de mélancolie. — Suis allé jusqu'au quai. La rivière profonde (Douve-Deep) luisait sous la nuée qui cachait la lune — un bateau à tangue était à l'amarre et la voile à moitié tendue frissonnait à l'air de la nuit. Revenu, rêvassé au coin du feu, l'âme pleine des choses mortes et des personnes mortes. — Il n'y a que la mort qui soit vivante dans ce singulier monde qu'on appelle la vie! Travaillé, lu, mais dominé par les pensées que j'avais évoquées dans ma randonnée nocturne — écrit ceci — je viens de mettre la tête à la fenêtre, la lune impatientée a rejeté son masque de gaze — il n'y a plus un nuage au ciel. Le ciel lui étincelle sur le tout bleu de la maison d'en face. Un silence unique, le silence de ce pays-ci! le pavé de la rue, blanc de lune, a l'éclat d'un miroir. — Il vient de sonner une heure à la tour en *bature!* de l'église. Bonjour Lily, je voudrais avoir les lèvres radieusement roses de l'aurore pour vous les poser sur les yeux!

10, samedi

Une journée de visites insignifiantes mais nécessaires entre lesquelles il n'y a eu d'agréable que les deux heures passées chez M. Desylles qui m'a fait voir tout son jardin dessiné par lui et qui est du goût le plus charmant. Moi qui ne suis pas un amateur de jardins et d'arbres rares comme Lily, j'ai été émerveillé du chef-d'œuvre de M. Desylles qui est une féerie de disposition et de dessin. Nous avons tout vu et dans le plus grand détail par un soleil qui se couchait clair et placide dans un ciel gris-perle, ombré d'or qui est devenu du rose au couchant. — Suis entré dans les deux serres, pleines de richesses végétales. Il y en a une dite des Camélias, où nous en avons vu un déjà épanoui, un magnifique crachat d'albâtre. Nous avons causé d'intimité et j'ai pu avec cet esprit remarquable dégaîner le mien qui, en province (rappelez-vous F...), reste dans son fourreau, un fourreau dont les bonnes manières doivent être les ornements et les arabesques. Rentré, soupé — mon père étant toujours aussi maussade, aussi minutieux, aussi rabâcheur qu'à l'ordinaire. Ah! Lily, quel devoir terrible que d'être ici! — Causé avec Léon, mon seul dédommagement de la vie que je mène. — Travaillé, lu du Saint Thomas jusqu'à 2 heures du matin. J'avais l'esprit dans une vive, légère et vaillante disposition, parce que j'avais reçu une lettre de vous.

Dimanche 11.

Je reviens de Valognes où j'ai eu la fantaisie d'aller faire la promenade funèbre que j'ai faite dans Saint-Sauveur, il y a une nuit. Parti par la plus belle gelée blanche qui diamantait les prairies, l'air sans un flocon de brouillard et le soleil dardant des rayons d'une lumière si aiguë qu'on aurait dit une poignée de piques d'or. J'ai vu rarement un temps d'hiver de cette splendeur et de cette beauté. Trouvé le brouillard à Colombry, mais suis sorti de la fumée à Beaulieu, et j'ai trouvé Valognes dans la même pureté d'atmosphère que Saint-Sauveur.

Déjeuné au Louvre, seul, chez le Brunclair de l'endroit qui ne vaut pas celui de M... De M... allé à la messe de midi — l'Église n'a changé que de couleur et n'a plus, aux fenêtres des galeries à balustrades qui entourent sa nef à une hauteur que j'aime, les sombres rideaux rouges qui ont jeté leur poésie et leurs ombres sur cette tête qui a toujours préféré le rouge et l'ombre à toute couleur et toute lumière. Pendant cette messe qui ne me comptera guère pour le Paradis, j'ai senti monter en moi un flot de sensations inexprimables, exaspérées par le sentiment des choses finies, vu une foule sans visage dans l'église, pas une femme passable là où aux messes de midi de ma jeunesse, j'en avais vu quatre-vingts plus roses épanouies les unes que les autres et dont je pourrais écrire les noms si nobles à cette place si je le voulais. — A trois pas de moi, dans ma cha-

pelle une jeune femme, mantelet noir, robe à queue ventre de biche et l'air assez *biche* m'offrait un profil chiffonné sortant d'un gros chignon et ratatiné par son odieux petit chapeau rond. Voilà tout, bon Dieu ! là où j'avais vu les *Ernestine*, les *Léonie* et les *Ida* des fières familles de Valognes, traîner leurs grâces patriciennes. — En sortant de la messe, comme il y a encore des pauvres à Valognes (reste d'aristocratie et de mœurs anciennes) j'ai pu faire l'aumône à la porte de l'église avec plus d'impertinence pour les bureaux de bienfaisance que de charité. J'ai donné entre autres à une vieille pauvresse à qui le temps avait pris le chignon que ma voisine de messe étalait sur sa nuque, avec un air si bêtement heureux ! — Allé aux quatre points cardinaux de la ville. — Refait la connaissance de toutes les portes des hôtels. — L'air s'est voilé de nuages. — J'ai battu le passé et suis allé partout où j'avais senti et vécu fortement autrefois. Les rêves de ma jeunesse marchaient autour de moi sous les nuages. — Je n'ai rencontré qu'eux le long de ces rues, sans *personne*, que quelques gens du peuple, *tous inconnus*. Pas plus de femme comme il faut qu'à l'église ! Pas d'Anglais non plus dans cette ville des Anglaises ! J'aurais payé pour voir seulement un bout de manteau écossais et entendre le bruit d'un patin.

En revenant du fond de la rue des Carmélites, j'ai rencontré la vieille pauvresse à qui j'avais donné à l'église. Je l'ai arrêtée. Elle m'a dit qu'elle avait 94 ans. Elle est encore solide et droite, mais n'a pas un cheveu sous sa coiffe d'aucun côté, — les yeux sont rouges, mais le regard acère et de grandes plaques de couperose marbrent son teint pâle. Les yeux ne vont plus, m'a-t-elle dit avec un accent Valognais qui allonge les mots et les écrase, mais qui pour moi est une musique. — Je lui ai demandé si elle se rappelait le maire de la ville qui s'appelait M. du Méril. « Que Vère ! » m'a-t-elle répondu. — « Eh bien, lui ai-je fait, regardez-moi. Je suis son neveu, » et je lui ai donné vingt sous. Elle a regardé mes vingt sous comme nous nous regarderions un diamant bleu, et moi, non pas comme le neveu de mon oncle, mais comme l'archange Gabriel! Ai donné rendez-vous à ma bonne femme à la messe de dimanche prochain.

Revenu vers 2 heures. Route et temps superbes ; reçu des visites jusqu'au soir. Très populaire ici à cause de mon *Prêtre marié* : le pays touché et très fier parce que je l'ai peint. Avant moi personne n'avait mis la main sur ses paysages. — Le préjugé bouchait les yeux au plus hardis. — Dîné sans Léon, mon père sans conversation d'aucune espèce, mais non silencieux. — Morose, contrariant.... Vingt fois par jour l'exclamation me vient aux lèvres : O ma mère !

Lu et travaillé jusqu'à 11 h. 1/2 ; allé une heure causer chez Léon que j'entends tousser dans sa chambre bleue, de ma chambre jaune de réséda — revenu, écrit ceci avant de me jeter dans mon grand lit à *tenir trois*. J'ai ouvert ma fenêtre. — un temps d'ouate et de soie avec une lune qui a comme une collerette de lumière, ainsi qu'une blanche beauté du temps de Henri II ; de ce voyage, à déceptions prévues, le seul miracle inespéré c'est la douceur et l'éclat des nuits et des jours.

Lundi 12

Levé, habillé, rasé et fait ma causerie quotidienne avec Léon, toujours toussant, comme l'ami Vincent de la chanson. — C'est impatientant, car je voulais aller au bord de la mer demain et j'irai seul plutôt que de n'y pas aller ; — déjeuné. — Après déjeuner vous ai écrit une lettre de quatre pages. — La poste part de très bonne heure ici (trois heures) et je suis allé la porter moi-même. Toute ma vie j'ai cherché à diminuer le nombre de gens qu'il y a entre vous et moi. — Passé chez Flavie prendre de ses nouvelles et l'avertir que je partirais ainsi que je vous l'ai mandé, *dimanche prochain*. — Rentré, le temps *gris de lin*, *amour sans fin* ; mais, pas de pluie et au lever de la lune tout azur. — Dîné dans la monotonie de chaque repas ! Ce devrait être, en intimité le meilleur moment de la journée et c'est le plus mauvais. — Léon et moi nous passons bien la conservation par-dessus la tête de mon père, concentré dans son assiette ; mais il y intervient par des questions dont il n'écoute pas les réponses ou par des blâmes perpétuels sur tout et à propos de tout. — Lu du Saint Thomas d'Aquin et du Joubert toute la soirée, sans désemparer. Saint Thomas est une rude moelle de Lion dont je retrouverai l'influence dans ma santé intellectuelle, quand je vais reprendre ma vie militante à Paris. Ici je ne puis rien faire de suite, mais tout à bâtons rompus. J'ai la chaîne de toutes les rêveries à l'esprit et le carcan de plus d'une douleur.

BARBEY D'AUREVILLY.

(*A suivre*).

DE L'AUTRE COTÉ DE L'EAU

Il ne faut pas se borner à étudier les mœurs françaises avec le plus de diligence et le plus de pénétration que l'on y peut mettre : il faut — et pour mon compte, dans la mesure très restreinte de mes sources d'information, j'y fais tout mon effort — s'enquérir de ce que la moralité devient chez les peuples les plus éloignés du nôtre, non seulement par leur

situation géographique, mais par leur tour d'esprit et de tempérament.

Voici, par exemple, les Etats-Unis d'Amérique. La population des Etats-Unis d'Amérique est très intéressante pour le moraliste, parce qu'elle est complexe, infiniment mêlée, composée d'Anglais, d'Irlandais, d'Allemands, de Francais, d'Italiens et même de Basques, qui sont, de toutes les races, la race la plus originale, j'entends la plus inconnue quant à ses origines.

Cependant, faisons bien attention. Toutes les études que l'on fait sur les Etats-Unis, leurs mœurs et leurs façons de vivre portant toujours sur les États du Nord, cela simplifie singulièrement le problème ethnographique ; car la population nord-américaine est beaucoup moins mélangée que cela. Elle est tout entière (ou à très peu près) composée d'Anglo-Saxons et d'Allemands. C'est cette « race victorieuse », tant anglaise qu'allemande, c'est cette race anti-latine, très contemptrice (voyez les discours du président Roosevelt) de la race celto-latine ou gallo-romaine, c'est cette race « qui n'est pas *roumi* » et qui, en effet, a très peu subi l'influence de la civilisation romaine ou y a très vite échappé, c'est cette race anglo-allemande, qui peuple tous les États du Nord de l'Union américaine.

Or voici deux documents, assez importants tous les deux, sur l'évolution morale de cette race au Nouveau-Monde. Ces deux documents c'est le livre de M. Carnegie et un article très étudié, très informé et assez documenté de *Nineteenth Century*, de Mrs Mariott Watson sur la femme américaine.

Vous savez déjà ce que c'est que le livre du très respectable et très généreux gentleman qui s'appelle M. Carnegie. Le livre de M. Carnegie pourrait être intitulé *Conseils aux jeunes gens pour faire fortune honnêtement*. L'honnêteté en est absolue et le culte pour l'honnêteté, la superstition même à l'égard de l'honnêteté, y est radicale et intransigeante. Fort bien.

Seulement, il n'est question là-dedans que d'argent, que de gagner de l'argent, que de faire de l'argent, que d'amasser de l'argent. Evidemment, l'auteur de ce livre n'a jamais songé, depuis l'âge de quinze ans qu'à gagner de l'argent, et ensuite, sachons-le reconnaître, qu'à le dépenser de la manière la plus généreuse et la plus intelligente.

Et, arrivé à la vieillesse, en face des générations nouvelles, il ne songe absolument qu'à leur dire : « Gagnez de l'argent, songez à gagner de l'argent et aux vrais moyens de gagner de l'argent Les voici, mes enfants, les voici. Ecoutez Prenez la méthode scientifique de gagner de l'argent! »

M. Carnegie, qui ne laisse pas d'être de sa race et, par conséquent, d'avoir de l'*humour*, me répondrait sans doute, s'il me lisait : « Mon Dieu, cher monsieur, un orfèvre n'est écouté que s'il parle orfèvrerie, et un corroyeur que s'il parle cuirs. Qu'est-ce que je suis, moi? Un pauvre diable de milliardaire. Qu'est-ce que je sais faire de mes mains et de ma tête ? Des milliards, pas autre chose, mon bon Monsieur. Dites-moi de faire une statue, un pastel, un thermomètre ou une omelette, ou un livre, je me récuserai avec confusion et fermeté. Je ne sais fabriquer que le milliard. A la vérité, quand il s'agit de fabriquer le milliard, j'y ai la main et personne ne viendra m'y remontrer. A fabriquer le milliard propre, net, bien fini et à pouvoir dire : » Voilà qui est joli et « bien fait », je n'en crains pas un. Mais c'est vrai que je ne sais confectionner que le milliard. Dès lors sur quoi voulez-vous qu'on me consulte, sur quoi voulez-vous que je suppose qu'on me consulte, et sur quoi voulez-vous que je donne ma consultation ? Sur le milliard. C'est cela que je connais et c'est cela que j'enseigne, et c'est sur cela que je fais un livre. *Ne sutor ultra crepidam*. Si je vous demandais de faire un livre sur la façon de gagner dix milliards, reconnaissez que vous seriez bien embarrassé. Vous n'avez pas même les éléments de la question. Vous n'êtes pas documenté. Avouez que vous n'êtes pas documenté. Vous le feriez peut-être; mais vous le feriez de *chic*. Ce serait peut-être très gentil; mais, ça sonnerait diablement le creux. Mon livre à moi a des dessous solides. Enfin, je parle argent, parce que c'est sur cela que j'ai des informations; et c'est ce que tout le monde devrait faire. »

Il est vrai. Mais d'une part, on voit bien que M. Carnegie est tout plein de son sujet, si j'ose m'exprimer ainsi, et s'en entretient lui-même, dans le même temps qu'il en entretient les autres, avec une extrême complaisance ; et d'autre part, on sait que son livre a eu un succès immense en Amérique; y est devenu tout de suite livre classique et livre national et que M. Carnegie est considéré là-bas comme le moraliste américain par excellence. La morale américaine la plus pure, la plus élevée, la plus noble semble donc bien être celle-ci : « Gagner de l'argent, le plus possible, honnêtement. » *Money and honesty*.

Cela, certes, n'est pas méprisable; mais ce n'est pas un idéal d'une sublimité enivrante ou imposante. Ce n'est pas un *Standard of life* bien éclatant. On s'étonne que le drapeau des Etats-Unis soit semé d'étoiles.

Et, d'autre part, si tel est « aux Etats » l'idéal des hommes, quel est, d'après ceux qui, évidemment, sont bien renseignés, l'idéal des femmes? Voici ce que nous en dit Mrs Mariott Watson dans le *Nineteenh Century*. Selon cet auteur, la jeune fille et la jeune femme américaines ne sont pas autre chose

que des machines à manger de l'argent, des machines très élégantes, très polies, très luisantes et très brillantes en leurs dehors, mais de pures et simples machines à manger de l'argent, de simples dévoreuses de dollars. S'appuyant sur l'autorité d'une moraliste américaine, Mrs George West, qui a dit : « L'Américaine perd rarement son cœur et ne perd jamais la tête » et sur ses observations personnelles, qui paraissent avoir été nombreuses et attentives, la moraliste anglaise Mrs Mariott nous fait de l'américaine le portrait suivant.

Egoïste, autoritaire, volontaire, indépendante et individualiste jusqu'à en être anti-sociale et comme « anarchiste », l'Américaine veut « *vivre* » pour employer le mot féminin qui était si à la mode dans les comédies françaises d'il y a dix ans, et qui commence, heureusement, à être désuet; elle veut vivre, c'est-à-dire s'amuser, s'amuser et s'amuser encore, par le luxe, par les voyages, par les fêtes, par une trépidation perpétuelle, surtout par le seul fait, très amusant, comme on sait, et qui a son ivresse, de dépenser l'argent et de le jeter à pleines mains dans toutes sortes de fantaisies et, du reste, dans n'importe quoi, pourvu qu'il cascade comme le Niagara. En conséquence tout ce qui est devoir lui répugne fort ou, pour mieux dire, lui est insupportable : devoir conjugal, devoir familial, devoir maternel et elle s'y dérobe le plus possible et le plus constamment possible. Le devoir lui est une gêne et l'accomplissement du devoir lui paraîtrait une abdication de son idéal. Femme d'indépendance, femme de plaisirs, femme contemptrice de tout devoir, telle est l'Américaine des classes riches.

Et ce qui résulte de la comparaison des Américaines des classes riches, et des Américaines des classes moyennes et des classes pauvres, c'est qu'il n'y a pas de différence. De l'enquête faite par Mrs George West, déjà nommée, sur l'Américaine du peuple, enquête qui a été publiée et qui a été ornée et honorée d'une préface du président Roosewelt, il appert que la femme américaine des classes inférieures n'a pas un autre caractère, ni d'autres mœurs, ni une autre conduite, ni un autre idéal, *standard*, que sa sœur des classes opulentes.

Ceci n'est pas pour m'étonner le moins du monde. D'abord c'est fondé sur des faits observés et ensuite c'est la chose du monde la plus naturelle. L'aristocratie ne sera jamais un vain mot parce que, là où l'aristocratie a perdu tout pouvoir, il y a une chose très remarquable, c'est qu'elle le garde tout entier. Elle le garde comme puissance d'exemple ; elle le garde comme force de modèle, elle le garde comme gouvernement d'opinion. Rien n'est plus stupide et rien, aussi, n'est plus constant dans l'humanité. lent, sans aucun doute, mais bien meilleur ou beaucoup moins mauvais, c'est que les classes supérieures imitassent le peuple. Evidemment! Le peuple c'est la majorité de l'humanité, c'est, *à négliger les fractions*, l'ensemble de l'humanité. L'axe de l'humanité est donc en lui. C'est lui qui, inconsciemment ou consciemment, a en lui le secret de la prolongation et du maintien de la race. Ce qu'il fait, c'est, à peu près, ce qu'il faut faire pour que la race dure et se soutienne. N'en déplaise à Nietzsche, c'est encore lui qui sait à peu près comme il faut se conduire pour ne pas tomber dans le trou : c'est encore lui qui est à peu près dépositaire de la vraie morale. C'est donc l'aristocratie qui devrait, je ne dis pas pas précisément imiter le peuple, mais s'inspirer du peuple et non pas le peuple qui devrait s'inspirer de l'aristocratie.

Seulement — ah! je sais bien! — comme ce que l'aristocratie a toujours en face d'elle dans le peuple, c'est un peuple qui s'est déjà perverti par l'imitation de l'aristocratie, si elle imitait le peuple qu'elle a en face d'elle, ce qu'elle imiterait ce serait elle-même et pire qu'elle même, puisque ce serait elle-même dans une contrefaçon maladroite; et nous voilà au rouet.

Je le sais parfaitement. Ce qu'il faudrait c'est que l'aristocratie prît sa morale dans le peuple, mais dans le peuple aux époques particulières, rares, mais il y en a, où, pour telle cause ou telle autre, le peuple avait cessé d'imiter l'aristocratie et mettait tout son soin et tout son orgueil et toute sa conscience à ne l'imiter point et à vivre selon son instinct à lui.

Quoi qu'il en soit de ces hautes considérations, d'où je descends, ce qu'il y a de vrai, c'est que, le plus souvent, le peuple a une tendance parfaitement détestable, à imiter ceux qui, par la puissance de la naissance ou par la force de la fortune acquise, sont au-dessus de lui ; et que la femme américaine des classes inférieures imite la femme américaine des classes en évidence : il n'y a rien là qui me surprenne le moins du monde.

S'il en est ainsi, si « aux Etats », du haut en bas, les hommes ne songent qu'à faire des affaires, et les femmes qu'à mener une vie de plaisir, nous avons affaire à un peuple composé de deux moitiés en opposition directe, mais aussi composé de deux moitiés parfaitement complémentaires. Les hommes ne pensent qu'à faire de l'argent et les femmes qu'à le dévorer; le peuple masculin fait des dollars et le peuple féminin les absorbe; le peuple masculin est chrysophore et le peuple féminin chrysophage; le peuple masculin frappe le talent et le peuple féminin le fond. C'est, du reste, preuve que les choses sont

est un homme qui fait de l'argent pour sa femme ». A compléter seulement par cette contre partie : « La femme est un être qui mange l'argent fait par le mari. »

Il faut avouer que si ces deux vocations sont très bien complémentaires, comme j'ai dit, et quoique opposées, et parce qu'elles sont opposées, s'ajustent admirablement bien l'une à l'autre; elles ne sont ni l'une ni l'autre très élevées, *ni très pratiques*, dans le véritable et complet sens du mot. Les Américains ont la prétention d'être le peuple civilisateur par excellence et d'être à la tête de la civilisation, ou plutôt d'être l'âgent de civilisation le plus puissant qui soit à cette heure sur la planète. Depuis cent ans environ tous leurs moralistes, tous leurs poètes et tous leurs romanciers nous le disent à l'envi. Je ne leur dissimulerai point du tout que si leurs hommes et leurs femmes sont vraiment ce que les dernières nouvelles nous assurent qu'ils sont, ils tournent précisément le dos à la civilisation.

La civilisation, et en cela je ne crois pas que les temps modernes diffèrent aucunement des temps anciens, repose sur beaucoup de choses, mais avant tout, peut-être, sur le mépris de l'argent, soit de l'argent à gagner, soit de l'argent à dépenser. La pauvreté des particuliers et la richesse de l'Etat, c'est précisément le secret des nations fortes. Les nations fortes sont celles où le citoyen méprise l'argent pour lui et ne l'estime que consacré à de grandes œuvres sociales (soit nationales, soit d'associations libres). Les nations fortes sont celles où les citoyens *n'ont pas besoin d'argent* et n'en gagnent, *n'en font* que pour que leur nation soit forte, ou forte l'association dont ils font partie, le groupement auquel ils appartiennent, etc. Donc, il n'est pas défendu de gagner de l'argent, mais à la condition d'en profiter très peu pour soi-même et d'en faire une source de forces où puisent largement l'Etat, la province, la cité, la société, la confrérie.

Là où le citoyen « fait de l'argent pour sa femme », c'est-à-dire pour sa maison, c'est-à-dire, en définitive, pour lui; là où la femme entend que l'argent soit fait pour elle et pour elle seule, à la vérité beaucoup d'hommes vivent des industries de luxe que ce train de dépenses entretient; mais, d'une part, *il n'y a pas de réserve*; il n'y a pas d'épargne sociale, il n'y a pas de capital national, il n'y a pas de trésor patriotique, ce qui est un péril immense; et, d'autre part, il y a de mauvaises habitudes prises, des vices contractés, de mauvaises mœurs établies, ce qui revient à dire que, de même que tout à l'heure il n'y avait pas de réserve métallique, il n'y a pas non plus de *réserve morale*, de capitalisation d'énergie vraie, d'énergie transmissible et héréditaire. Au [illegible] chez l'homme trop fébrilement laborieux et épuisé par le travail, et usure chez la femme trop fébrilement dépensière et épuisée par le luxe, aussi déprimant, on le sait, que le labeur. Et quels enfants cela fera, il faudra voir! Comme dit Reynold à son père, dans *Madame Caverlet* : « Et puis alors, le petit-fils que tu désires tant, tu sais, Daniel, tu verras quel avorton! »

Nous n'en sommes pas encore là, mais il faudrait faire attention. Il faudrait prévoir et craindre. Evidemment les Américains sont très jeunes. Ils n'ont pas cent trente ans. Ce sont des jouvenceaux. Ils jettent leur gourme. Leur joie de vivre joue quelques tours à leur bons sens, qui est solide et à leur instinct de la civilisation qui, je crois, est encore un peu obscur, mais qui est droit. Le peuple qui a la meilleure constitution politique de l'Univers ne peut pas avoir un sens de la vie très erroné. Le peuple qui a Franklin pour grand père ne peut pas se tromper très profondément et très longtemps sur la route à suivre dans le labyrinthe de l'existence. Il a le fil.

Cependant il faut qu'il prenne garde et que, par mépris de « la vieille Europe radoteuse » il ne fasse pas une boulette de papier froissé des articles de Mrs Mariott, quoique trop acidulés, ni surtout des livres de Mrs West, évidemment dépourvus de toute jalousie internationale et pénétrés du plus pur patriotisme américain.

Franklin recommandait surtout le travail, l'économie, le respect de soi et les vertus domestiques. Etait-il encore trop européen, trop bourgeois de Londres? Il est possible. Cependant je ne crois pas qu'on puisse errer beaucoup à suivre un peu sa vieille routine. Que dirait le « Socrate américain » en contemplant son peuple chéri? Il ne serait pas mécontent assurément; mais peut-être manifesterait-il quelques inquiétudes! Il ne faut pas donner d'inquiétude au bonhomme Richard. Joseph de Maistre disait : « Tout le secret de la politique consiste à consulter l'almanach. » Tout l'élixir de longue vie est peut-être dans l'almanach du Bonhomme Richard.

EMILE FAGUET,
de l'Académie Française.

L'OASIS [1]

ACTE TROISIÈME

L'oasis par une nuit claire et fraîche. — La scène se pas[illegible] sur la terrasse de l'habitation de Mohamed, dix ans apr[illegible] l'acte précédent. A gauche, deux ouvertures jumelles do[illegible] nent accès sur la terrasse, envahie au fond par une végét[illegible] tion folle : rosiers grimpants, jasmins, vignes, lianes, [illegible]

[1] Voir la *Revue Bleue* des 12 et 19 décembre 1903.

aperçoit montant des jardins, le haut des bananiers, orangers, citronniers, rosiers et palmiers. A droite, des marches conduisent à une petite terrasse en contre-bas, sur laquelle s'ouvre la porte du minaret de la mosquée voisine. En arrière de ces terrasses, on devine le vide d'une place : puis on découvre les autres terrasses étagées des maisons et les édifices de l'Oasis. Le panorama se continue par les jardins, les plantations de dattiers et toute une cascade de verdure et de fleurs, qui roule vers le fond plus bas que la terrasse, dont la partie avancée se détache sur le désert brillant et le ciel sombre.

Marie est à demi-étendue sur un divan long et bas à haut dossier, placé sur une estrade le dossier tourné du côté de la maison. — Elle regarde la nuit, et tient à la main une fleur dont elle aspire de temps en temps le parfum. A gauche, sur un tapis, le vieille Maïma, accroupie, conte une histoire au petit Youssef. A l'extrémité de la terrasse, au fond, Mohamed regarde le désert. On entend monter de l'Oasis un murmure doux de flûte, de clarinette et de hautbois sur un rythme sautillant et joyeux auquel se mêle les voix de chanteurs lointains.

Un chanteur (achevant sa mélopée). — « Ahmet est noir et son turban est blanc... »

Marie (lentement à elle-même regardant le ciel). — C'est un grand miroir où se reflète tout ce qui vit ; il s'assombrit de nos tristesses et tout y devient fraîcheur et clarté lorsqu'il fait frais et clair dans notre cœur... (A Mohamed). N'est-ce pas, Mohamed, que la nuit est comme un miroir de marbre noir où se réflèterait nos âmes ? (Mohamed ne répond pas). N'est-ce pas, Mohamed ? (Il ne bouge pas, elle se redresse et appelle). Mohamed ? (Il se retourne). C'est aussi la contemplation de la nuit qui t'absorbe ?

Mohamed. — Non (désignant le désert). Je regarde là-bas. Des feux viennent de s'allumer tout à coup dans le grand désert.

Marie (négligemment). — C'est une caravane qui installe son campement.

Mohamed. — C'est beaucoup plus important qu'une caravane !

Marie. — Nous sommes à l'époque où les traitants des hauts pays profitent du retour des pèlerins pour descendre en foule au pays nègre chercher la poudre d'or ; ce sont eux.

Mohamed (appuyant la balustrade). — Peut-être !

Marie. — Demain ils seront ici, tu verras.

Mohamed (vers Marie). — Pauvres gens, comme je les plains de se condamner à de si rudes voyages, d'affronter le soleil, les sables, les fusils des pillards, les pièges des nègres, sans compter la faim et la soif, pour ? pour rapporter de l'or !

Marie (vivement). — Ne sais-tu pas, Mohamed, qu'avec de l'or on peut tout acheter ?

Mohamed (regardant Marie). — Tout !... non (il lui prend la main). Qu'ils achètent donc notre bonheur !

Marie (regardant Mohamed et lui posant une main sur l'épaule). — Comment le pourraient-il, puisque ce bonheur est fait de richesses incalculables ; puisque nous possédons le ciel, la terre, l'univers entier ! Et, ce qu'il y a d'admirable, c'est que nous n'avons pas eu besoin de thésauriser, au contraire : notre activité, ainsi que celle de tout ce peuple exubérant comme la végétation de nos jardins, ne s'est employée qu'à dépenser nos richesses, à dépenser la vie, à la grandir, à la magnifier !

Mohamed (songeur, s'écartant un peu). — Quand je pense qu'il y a dix ans...

Marie (l'interrompant vivement). — On ne pense plus à la prison, lorsqu'on est libre !... (l'attirant près d'elle après un temps). Ne songeons, Mohamed, qu'à parachever l'œuvre de régénération. Sans doute, autour de nous, ceux qui autrefois décharnés, tête basse, en haillons, menaçant les hommes et maudissant la terre, appelaient la mort de leurs vœux, ne demandent aujourd'hui qu'à vivre. Sans doute, autour de nous, les haines et les colères ont fait place aux affections douces, la paix heureuse a permis aux nôtres d'admirer, de comprendre, de dompter une nature qu'ils n'avaient jamais osé regarder, leur esprit s'est ouvert à l'harmonie des beaux horizons et des bons sentiments, et l'oasis s'est peu à peu transformée en paradis terrestre ; mais, ton œuvre ne sera définitive, ne sera durable, que le jour où ils l'aimeront comme tu l'aimes, le jour (plus bas) où leur fanatisme pour ton œuvre aura remplacé l'autre !

Mohamed (sans répondre directement). — Mon œuvre, mon œuvre, je ne suis pas le seul !...

Marie (vivement). — En voudrais-tu, par hasard, céder l'honneur à Sidi-Ali, ce vieillard entêté dans ses superstitions qui n'a plus pour nous que des paroles de reproches, de menaces et refuse de sortir de sa mosquée (elle montre la mosquée de droite où il entretient le zèle belliqueux d'une poignée de fanatiques ?

Mohamed (l'apaisant). — Sidi-Ali fut l'initiateur, inconsciemment c'est vrai, mais il le fut ; respectons-le.

Marie (vivement). — Est-ce au berger Kaddour que tu en feras remonter la gloire ? à ce mage qui ne voulut quitter ni sa hutte de feuillage, ni son burnous en lambeaux, ni son bâton crasseux, méprisant les choses les plus indispensables ?

Mohamed (vivement). — Le dédour a donné un grand enseignement, montrant que celui qui ne possède rien et ne veut rien posséder est le plus riche : c'est un vaste esprit, très profond, très clairvoyant ; mais qui pourrait peut-être un peu tout le renoncement.

Marie. — Qui apprit aux nôtres que le travail est une joie et non un châtiment ? Qui leur donna l'exemple de l'activité ordinaire, qui en n'est pas ?

Mohamed (vivement). — Tu me l'avais enseigné.

Marie. — N'est-ce pas toi, toi seul, qui les as

affranchis, régénérés et tirés des ténèbres dans lesquelles ils vivaient ?

MOHAMED (même jeu plus près). — Tu étais la lumière !

MARIE. — N'est-ce pas toi qui leur fis regarder la terre pour laquelle ils furent nés, non plus en mystiques ou en brutes, mais en intelligences dominatrices ; et la leur fis aimer, comme ils aiment le soleil ?

MOHAMED (lui baisant la main). — Je t'aimais ! (lui passant un bras derrière la nuque). C'est toi, Méryem, toi l'étoile qui brille au matin du ciel ! toi l'oasis fleurie ! toi le jardin embaumé !... C'est toi la régénératrice et la vie, puisque tu es l'amour !

MARIE (se dégageant de l'étreinte de Mohamed avec tendresse). — Mohamed ! (Se tournant vers Maïma) Tu sais, Maïma, que l'air de la nuit est méchant pour les yeux des enfants ; rentrez.

MAÏMA (se levant). — Oui, maîtresse. (Elle prend l'enfant par la main). Allons Youssef, viens voir le palais de la reine Fatémé ! (Ils vont pour sortir).

MARIE (à Maïma). — Oh ! amène-le, Maïma, que je l'embrasse ! (L'enfant s'avance vers sa mère). Viens, Youssef, viens, mon chéri ! (elle l'embrasse). Et ton père ! (Youssef présente le front à son père qui l'embrasse. Marie penchée vers Mohamed). Comme il est beau notre fils ! comme il est beau ! (plus bas riant). Moi qui m'imaginais qu'il devait naître borgne, boiteux, manchot, difforme, que sais-je ? un monstre ... Tu te rappelles ?

MOHAMED (qui regarde le visage de Youssef). — Qu'a-t-il là, à la joue. (Sévère). Youssef se serait-il battu ?

MARIE (regarde et vivement). — C'est, sans doute, en jouant avec Salem. (On entend au bas, de la terrasse dans la rue, un chant plaintif et berceur qui augmente peu à peu).

MAÏMA (racontant). — Voilà, maître. Salem était monté sur son cheval, il allait à Zeïffa. Youssef a voulu aussi, monter sur le cheval, Salem l'a pris. Ils sont partis au grandissime galop, et une feuille de palmier l'a égratigné. (Marie se détache de Mohamed et prête l'oreille au chant de la rue).

MOHAMED (à Youssef). — Tu es resté sur le cheval de Salem jusqu'à Zeïffa ? (Youssef fait signe que oui) Et tu n'es pas tombé ? (il fait signe que non). Oh ! mais, alors tu es...

MARIE (posant la main sur le bras de Mohamed). — Attends, Mohamed, tais-toi un instant...

(On entend très distinctement le chant de la rue).

MAÏMA (tirant Youssef par le bras). — Allons, viens.

YOUSSEF (se débattant). — Non !

MARIE (vivement). — Taisez-vous donc, attendez (elle prête de plus en plus l'oreille).

MOHAMED (surpris). — Qu'est-ce que tu as ?

MARIE. — Tu n'entends pas ce chant ?

MOHAMED (prêtant l'oreille à son tour). — Si, c'est un chant de nomades, un chant des tribus qui ont autrefois fait la guerre sainte avec nous.

MARIE. — C'est curieux, il me semble que j'ai déjà entendu cette voix ? (A Maïma). Va voir qui est là.

(Maïma va au bord de la terrasse).

MOHAMED. — C'est peut-être l'esclave d'un de nos bergers du Zemata.

MARIE (cherchant à se rappeler). — Non... c'est plus près de moi.

MAÏMA (revient après avoir regardé dans la rue du côté de la mosquée). — Je crois bien reconnaître une Ouled Séddeur du fond du désert. Elle est assise devant la porte de Sidi Ali, elle berce un enfant.

MOHAMED. — Fais entrer cette femme, qu'on lui donne du lait, des dattes, des provisions, tout ce qu'elle demandera. (Maïma s'éloigne.)

MARIE (à Maïma). — Et qu'on l'abrite, si elle n'a pas de gîte. (Maïma sort.)

MOHAMED (à Youssef). — Alors, tu es allé jusqu'à Zeïffa ?

MARIE (qui est songeuse à Mohamed vivement). — Je voudrais la voir !

MOHAMED. — Les femmes du désert sont craintives comme des gazelles, ne lui faisons pas payer notre hospitalité d'un remerciement qui lui coûterait. (A Youssef). Et, Salem ne t'avait pas attaché. (La voix cesse brusquement de se faire entendre).

YOUSSEF. — Non.

MOHAMED. — Et il allait au galop ?

YOUSSEF. — Au grand galop.

MARIE (se remettant). — Youssef est intrépide, audacieux, il n'a peur de rien et n'en fait qu'à sa volonté ; mais sa volonté n'est jamais tournée vers le mal. N'est-ce pas Youssef ! (Elle attire tendrement l'enfant contre elle et se penchant vers Mohamed). Tu as raison, Mohamed, quels trésors pourraient payer cette minute de notre existence !... Quelle satisfaction sereine, de sentir son cœur battre, sans contrainte de l'esprit ni des sens.... Et, près de soi, autour de soi, de sentir d'autres cœurs battre de même. Quelle satisfaction de s'aimer, de voir cet amour réflété en tout ce qui vit et sur toutes choses, de le voir s'incarner et grandir en un fils !... O Mohamed ! ton rêve fut-il jamais si beau ! ton rêve !...

MOHAMED (se dégage de l'étreinte, redresse la tête et regarde du côté de la porte par où vient d'entrer une femme du désert, suivie de Maïma portant un flambeau). Tiens, voici la chanteuse !

(Marie tourne vivement la tête. Une femme en costume de nomade s'avance tête basse, les membres las et s'arrête devant Mohamed).

LA SOUDANAISE. — Dieu te bénisse pour ton hospitalité !

MOHAMED. — Qui que tu sois, notre pays est le tien, tu n'y souffriras ni la faim, ni la soif ; et, d'où que tu viennes, tu pourras t'y reposer en paix.

LA SOUDANAISE. — Nous sommes des Ouled Seddeur nous avons fait un chemin très long, très vite pour

voir Sidi Ali; mon maître est avec lui. Il nous avait laissés exténués à la porte, oubliant que depuis deux jours nous n'avions pas mangé et, n'ayant plus de lait à lui donner, je cherchais à endormir mon enfant (Marie s'est avancée vers la femme et la regarde très attentivement de profil).

MOHAMED (à Maïma). — Fais donner à cette femme tout ce qu'elle a demandé (Maïma sort).

LA SOUDANAISE. — Merci, seigneur (Elle se tourne vers Marie). Merci à toi aussi.

MARIE (la voyant de face, éclairée par le flambeau, pousse un cri et se recule épouvantée, protégeant son enfant de ses bras, comme si la Soudanaise voulait le lui enlever). — Oh!... Stéphanie!

LA SOUDANAISE (relève la tête, la même impression de terreur se peint sur son visage). — Sœur Marie! (Elle baisse la tête. Toutes deux restent très émues l'une en face de l'autre sans oser se regarder. Marie semble près de défaillir, Mohamed va la soutenir).

MOHAMED. — Méryem? Méryem! (à la Soudanaise). Toi, va-t en!

MARIE (vivement). — Non, non, qu'elle reste!... ce n'est rien!... N'aie pas peur!... je voudrais maintenant lui parler!... Tiens, Mohamed, emmène Youssef, qu'il ne la voie pas!... Emmène Youssef... Hâtez-vous, laissez-moi seule avec elle! (Elle remet l'enfant entre les mains de Mohamed).

MOHAMED. — Si tu crains, Méryem..

MARIE. — Je ne crains rien, allez, mes bien-aimés! (Ils sortent, Marie vient s'appuyer sur le divan et regarde la Soudanaise descendue jusqu'à la balustrade de la terrasse et qui semble se cacher, très honteuse. Marie à elle-même Sœur Stéphanie!... comme tout cela est loin! (après un silence, s'adressant à Stéphanie). Vous n'avez aucune raison pour vous cacher et vous éloigner de moi, Stéphanie... Mon étonnement et mon émotion viennent de ce que je vous croyais morte.

STEPHANIE (qui s'est retournée). — J'aurais mieux fait de mourir!

MARIE (rassurante). — Mais non, ne dites pas cela!... Voyons, venez, approchez-vous, causons... Est-ce que je vous fais peur?

STÉPHANIE. — Non, c'est moi qui ai honte devant vous! (Elle a fait le tour derrière le divan et remonte vers la droite).

MARIE (étonnée). — Honte de quoi?

STÉPHANIE (avançant toujours, tête basse). — N'avais-je pas prononcé les grands vœux?

MARIE (assise très droite sur le divan). — Moi aussi, et je n'ai cependant ni honte, ni remords.

STÉPHANIE (près d'elle, la regarde étonnée). — Et vous ne redoutez pas la vengeance de Dieu? Vous ne tremblez pas en songeant aux châtiments qui attendent celles qui ont succombé à la tentation?

MARIE (simplement et souriante). — Je n'ai succombé à aucune tentation : je ne sais pas, si vous...

STÉPHANIE (elle se laisse tomber sur un coussin au pied du divan). — Oh! moi, je suis une bien coupable pécheresse!... Ramam, vous vous rappelez, Ramam ben Mokren, le féroce, le cheik des Ouled Seddeur?

MARIE. — Celui qui a préféré reprendre le métier de pillard, plutôt que de rester ici?

STÉPHANIE (très humiliée). — Oui! en partant il m'emmena comme esclave... Il me voulait! J'avais bien la ferme intention de résister jusqu'à la mort!... Mais, vous rappelez-vous comme il était beau! Il n'y en avait pas de pareil dans tout le désert, sa parole me troublait, son regard me fascinait; quand il me prit dans ses bras, la tentation fut la plus forte et au lieu de me défendre... je l'embrassai! N'est-ce pas qu'il est impossible de ne pas céder?

MARIE (très hautaine, très froide). — Je ne sais pas.

STÉPHANIE (étonnée). — Comment?

MARIE (souriant). — Jamais je n'ai été tentée, ce ne sont pas les caresses qui ont vaincu mon âme, c'est elle-même qui s'est rendue à la sagesse de Mohamed. Je croyais porter la lumière, et c'est moi qui étais dans l'obscurité? La joie de penser et d'agir par soi, tout ce que la rigidité de notre ordre avait détruit en moi, tout ce que les mortifications avaient tenté d'abolir, tout ce que je tenais étouffé au fond de mon cœur, tout cela je l'ai retrouvé et je me suis revivifiée! Mes sentiments se sont comme épanouis; et, si des caresses sont venues par surcroît, ce n'a été que comme la suite naturelle des choses. Je ne vois là rien de honteux, rien de coupable?

STÉPHANIE (secouant la tête). — Mère Dominique l'aurait-elle jugé ainsi?

MARIE. — Mère Dominique était une sainte femme, mais une femme d'un autre âge, l'âge des croyances aveugles!

STÉPHANIE. — Aussi, seule d'entre nous, a-t-elle eu la gloire du martyre!

MARIE (vivement). — Et sœur Marthe?

STÉPHANIE. — Dieu a permis qu'elle s'échappât avec une caravane. Elle pourra faire pénitence, recevoir l'absolution et mourir en état de grâce, elle!

MARIE (étonnée). — Vous auriez voulu pouvoir la suivre?

STÉPHANIE (embarrassée). — Oui... Et, cependant, ça me coûterait beaucoup de quitter mon Ramam. Je suis de toutes ses expéditions, je l'accompagne partout, au nord ou chez les nègres, j'ai tenu à le suivre jusqu'ici, quoique nous ayons dû voyager de toute la rapidité des méharas; mais, mon salut! J'y pense toujours à mon salut!

MARIE (se lève). — Qu'avait-il donc de si pressant à demander à Sidi Ali, Ramam!

STEPHANIE. — Je ne m'occupe pas de ses entreprises, tout ce que je sais c'est qu'il faut que ce soit grave. Il redoutait tant, autrefois, de revenir ici et de reparaître devant l'Iman!... On m'a dit que des

bandes d'Asdras et de Séddeurs avaient été massacrées... qu'elles avaient perdu plus de cinq cents tentes, est ce à cause de cela !

MARIE (sévère). — Si les pillards, qui vivent d'assassinats et de vols, sont exterminés, ce n'est que justice. Que n'ont-ils consenti à vivre comme nous, paisibles et heureux.

STÉPHANIE (vivement). — Vous êtes heureuse vous ?.. Vous êtes heureux ?

MARIE (simplement). — Autant qu'on peut l'être, je crois.

STÉPHANIE. — Vous ne regrettez rien ?

MARIE. — Rien ! (Maïma entre suivie d'Abdias ; Marie se retourne ; Stéphanie reste songeuse. — A Maïma). Que veux-tu Maïma ? (Apercevant Abdias). Ah ! c'est Abdias. (Le marchand s'avance obséquieusement, Marie sourit). Non, non, c'est inutile, ne viens pas encore m'offrir des bijoux ou des perles, tous tes joyaux sont moins précieux pour moi qu'une motte de terre, et je préfère l'éclat d'une goutte de rosée à celui de tes plus purs diamants !

ABDIAS (avance très près de Marie, regarde autour de lui et à mi-voix). — Ce que je t'apporte est plus beau que le plus rare bijou, c'est une bonne nouvelle.

(Maïma disparaît. Stéphanie reste songeuse, affaissée sur les marches de l'estrade et adossée au divan).

MARIE (intriguée descend de son divan). — Quelle nouvelle ?

ABDIAS (fait signe à Marie de le suivre à l'écart). — Viens ! (Elle le suit, il l'amène en avant, à droite). — As-tu aperçu ce soir des feux dans le désert ?

MARIE. — Mohamed tout à l'heure les regardait. Ah ! je comprends, ce sont des Ethiopiens qui apportent des tapis et de riches tissus, tu veux m'en offrir ?

ABDIAS (plus bas). — Non, ce ne sont pas des Ethiopiens, ce sont des Européens !

MARIE (terrifiée lui saisissant les mains). — Des Européens ! (Stéphanie regarde du côté de Marie).

ABDIAS [illegible]. — Oui, des Européens qui viennent nous délivrer de Sidi Ali, t'enlever à la tyrannie de ton bourreau Mohamed et nous remettre en communication avec le monde... Leurs soldats montés sur des méharas ont dispersé comme par enchantement les bandes du désert et demain ils seront ici.

MARIE [illegible] Demain ! (Stéphanie se redresse [illegible]).

ABDIAS [illegible] les craintes de Marie). — Tu n'as rien à craindre, ils sont avertis de ta présence ici.

MARIE [illegible] Mohamed !

ABDIAS [illegible] par surprise, pas un coup de fusil [illegible] ville tout [illegible] qu'ils n'auront pas [illegible] Alexandrie.

MARIE (fait un mouvement pour sortir). — Je vais avertir Mohamed ! (Stéphanie se lève).

ABDIAS (la retient). — Garde-t-en bien !

MARIE. — Alors, qu'es-tu venu faire ici ?

ABDIAS. — Je suis venu te dire que tes frères chrétiens arrivaient à ton secours, et t'avertir de te tenir prête. Mais ne leur dis rien à eux, si tu veux que tout se passe convenablement.

MARIE (indignée). — Comment, je ne préviendrais pas les miens, quand je saurais que notre oasis va être envahie !

ABDIAS (avec pitié). — Préfères-tu qu'ils se fassent tuer, eux qui n'ont pas d'armes et ne savent plus les manier ? Je n'ai qu'une crainte, c'est qu'un chef des Ouled Seddeurs, Ramam je crois bien, que j'ai vu passer tout à l'heure, et qui est entré chez Sidi Alï, ne soit allé l'avertir ; et que ce vieux fou ne proclame la guerre sainte !

MARIE (portant les mains à ses tempes). — Ici, la guerre ! ici ! tu rêves Abdias !... Vois ce calme ! tu te trompes ! ce ne peut pas être ! (Stéphanie s'est avancée lentement, elle est près de Marie).

ABDIAS (confidentiellement). — Fais toujours en sorte que Mohamed ne voit pas Sidi Ali, et, au premier signal, viens chez moi, je vais me tenir prêt. (Il sort).

MARIE. — Mais non ! c'est impossible ! Impossible. On ne peut attaquer des gens sans défense et qui n'ont jamais fait de mal à qui que ce soit, qui sont incapables d'en faire. (Elle prend Stéphanie par le bras et la conduit au fond de la terrasse.) Tenez ! vous voyez ces feux ! là-bas ! dans le désert ! eh bien, ce marchand veut me faire croire que ce sont des Européens... des soldats européens !

STÉPHANIE (sans effroi). — Des Européens ! des chrétiens ?

MARIE. — Oui, qui viendraient s'emparer de notre oasis et des vôtres ! (Maïma est rentrée et range les coussins épars autour du divan).

STÉPHANIE (songeuse). — Serait-ce déjà la vengeance de Dieu !

MARIE (rudement). — Si cette invasion était possible, ce ne serait que l'œuvre de la méchanceté, de la cupidité et de la rapacité ; ne donnez donc pas une origine divine aux scélératesses humaines !... Mais, rassurez-vous, Abdias est un fourbe qui ment. Il veut jeter la terreur parmi nous et en profiter, sans doute, pour vendre des armes et... (Elle aperçoit les visages de [illegible] elle pousse un cri). Ah ! Voyez Stéphanie. Voyez ! la mosquée s'éclaire. Il ne nous trompait pas, Ramam a averti Sidi Ali !... Ils viennent chercher Mohamed et proclamer la guerre sainte. [illegible] Que faire ? Eloigner Mohamed ? (Elle recule, puis s'arrête). Non, je ne suivrai pas les lâches conseils d'Abdias ?

STÉPHANIE (pour la rassurer). — Ce n'est peut-être

pas cela que veut lui dire Sidi Ali ! (La porte de la mosquée s'ouvre, paraît Sidi Ali suivi de Ramam).

MARIE (le voit et se recule très émue, entraînant Stéphanie). — Pas ça, oui, vous avez raison, Stéphanie, ce n'est peut-être pas cela !... Oui, venez !.., laissons-les !.., partons. (Elles disparaissent par la deuxième porte de gauche, tandis que Sidi Ali traverse, aussi vite que lui permet son très grand âge, la petite terrasse de la mosquée et passe sur celle de Mohamed, appelant Mohamed).

SIDI ALI. — Mohamed !... Mohamed !... Mohamed !... (Il aperçoit Maïma restée interdite au milieu de la scène). Va chercher ton maître, toi ! cours ! (Maïma sort précipitamment par la première porte de gauche ; il s'asseoit à demi sur le bord du divan. A Ramam). Mais, comment se fait-il, mauvais fils, que tu m'avertisses maintenant, au dernier moment.

RAMAM. — Puisque je te dis, père, qu'ils ont fondu sur nous comme la foudre et que leurs soldats montés sur des méharas vont aussi vite que les nôtres !

SIDI ALI. — Que sont devenus tes hommes ?

RAMAM. — Ceux qui restaient se sont en partie dispersés pour harceler l'ennemi. Quelques-uns, une centaine au plus, m'ont suivi.

SIDI ALI (songeur). — Sur ceux-là on peut compter, mais les autres !

MOHAMED (entre vivement, va à Mohamed). — Me voilà père ! (Apercevant Ramam, il s'arrête). Ramam (effrayé). Que se passe-t-il ?

SIDI ALI. — Mon fils, l'heure de Dieu est venue ! Si tu es encore un homme de foi, prouve-le ! rappelle-toi que tu fus Moktar le fougueux, fils de Moktar le farouche, prends tes armes et rassemble les tiens ; l'oasis est menacée !

MOHAMED (stupéfait). — Menacée ! l'oasis ! comment ? par qui ?

RAMAM. — Les Européens ont envahi le désert comme une nuée de sauterelles ; ils ont ravagé nos ksours, dispersé nos goums, devançant nos plus rapides coureurs, ils menacent maintenant nos oasis ; tu peux voir leurs feux d'ici et, d'un instant à l'autre, ils peuvent être là !

MOHAMED (vivement). — Pourquoi ne les as-tu pas arrêtés, toi qui t'étais attribué la garde du désert ? Tu faisais encore des razzias, et, c'est toi sûrement, qui attires encore sur nous leur vengeance !... Je l'avais prévu !

SIDI ALI (s'interpose). — Ramam a été pris à l'improviste, comme nous le sommes !

MOHAMED (résolument). — En ce cas, nous n'avons qu'une chose à faire...

SIDI ALI (l'interrompt, très enflammé). — Prendre les armes sur-le-champ ! Jeter partout le cri de guerre ! Résister par tous les moyens à ceux qui nous attaquent, en tuer tant que nous pourrons, les exterminer ; et que le seul culte soit à jamais celui du Dieu unique !

MOHAMED (haussant les épaules). — Nos pasteurs, nos laboureurs sont peu nombreux et inexpérimentés.

SIDI ALI (l'interrompant). — S'ils ont la foi, ils ont plus que la science et le nombre !

MOHAMED. — Ils seront écrasés, et leur résistance causera la dévastation de l'oasis !... Ne fournissons pas aux étrangers ce prétexte de détruire notre œuvre ! Laissons-les venir, ouvrons-leur nos portes, que chacun de nous se tienne sur le seuil de sa maison le cœur paisible, l'âme haute, confiant dans la pureté de sa vie ; s'ils sont pires que les bêtes féroces et les brutes, qu'ils nous tuent et dévastent nos foyers ! Sinon, que notre exemple...

RAMAM (à Sidi Ali). — Tu entends, il veut pactiser avec les chrétiens !

SIDI ALI (indigné). — Je voyais bien que ta foi se perdait, je ne te pensais pas à ce point incrédule ! « On vous a prescrit la guerre, parce que les infidèles ne cesseront de vous combattre qu'il ne vous aient fait changer de religion, et vous avez pris la guerre en aversion ! Vous vous êtes attachés à la terre et préférez les jouissances de ce monde à celles de la vie future ! » Mohamed, ceux qui sacrifient la vie d'ici-bas et combattent dans la voie de Dieu qu'ils succombent ou qu'ils soient vainqueurs, auront la récompense ; mais, ceux qui renonceront à leur religion et mourront en état d'infidélité, ceux-là sont des hommes dont les œuvres sont en pure perte en ce monde et dans l'autre ; ce sont des hommes voués au feu et ils y resteront éternellement.

MOHAMED (vivement). — Les récompenses comme les châtiments me sont indifférents. J'ai travaillé dix ans à faire de ce peuple un peuple d'hommes, j'ai voulu que leur prospérité pacifique servît d'exemple, non seulement à ceux du désert, mais aussi à ceux d'Europe ; je n'irai pas aujourd'hui les conduire follement au massacre, et au massacre inutile !

SIDI ALI (furieux). — Dieu n'a fait jouir ce peuple de la paix que pour le préparer à la guerre ! Malheur à lui s'il n'est pas prêt quand Dieu veut !

MOHAMED (vivement). — Qui te dit que Dieu veuille ?

SIDI ALI (exaspéré). — Mohamed ! Mohamed ! tu as ensemencé le doute et l'erreur est venue ! Que tous les châtiments de Dieu fondent sur toi ! renégat ! impie ! profanateur ! (il se dirige vers la mosquée ; à Ramam). Viens, Ramam, et qu'il reste le traître ! C'est le vieillard infirme et chancelant qui conduira au combat le peuple de Dieu !

MOHAMED (sûr de lui). — Le peuple ne te suivra pas !

RAMAM (s'arrêtant, furieux à Ali). — Il blasphème les croyants !

SIDI ALI (marchant toujours). — Laisse, Ramam, ne perdons pas un temps précieux !

MOHAMED (même jeu). — Non, il ne te suivra pas.

parce que l'esprit d'humanité et de justice est entré en lui !

RAMAM (reste, menaçant du poing Mohamed, alors que Sidi Ali est sorti). — Que Dieu te punisse comme je te punirais, Moktar le lâche! (Il sort par la porte de la mosquée).

MOHAMED. — Qu'il te pardonne et t'éclaire ! (Seul réfléchissant). Non, leurs exhortations seront vaines ! (Regardant l'oasis avec fierté). Ceux qui sont là qui m'ont entendu, qui m'ont vu à l'œuvre, ne se laisseront pas émouvoir par l'appât des récompenses ou la peur des châtiments ! Ils ne se laisseront plus entraîner par des mots sonores et des phrases retentissantes! (Après un temps, songeur). Cependant!

(Il s'asseoit à l'extrémité du divan regardant l'oasis, le dos tourné à la porte de la maison sur le seuil de laquelle vient d'apparaitre Marie, très émue, appuyée contre l'un des montants. Elle avance lentement vers Mohamed et d'une voix qu'elle s'efforce de rendre calme).

MARIE. — Mohamed, bientôt la rosée tombera.

MOHAMED (se retourne et regarde Marie). — Méryem ! (Mouvement de crainte, puis réflexion profonde). Elle !... (très bas), les Européens !

MARIE (émue, s'efforçant de paraître calme et de n'avoir rien entendu). — Ne veux-tu pas rentrer ?... te reposer ?

MOHAMED (se lève et après un temps). — Méryem !... Si l'on te disait qu'un grand danger nous menace ! Que notre bonheur va peut-être finir ! Qu'il faudra nous séparer !

MARIE. — Je répondrai que mon bonheur ne peut pas finir, puisque Mohamed m'aime et que j'aime Mohamed! Si pourtant une force toute-puissante nous séparait, je m'y résignerais sans faiblir, sachant que les beaux jours ont leur nuit, et que les plus belles fleurs se flétrissent.

MOHAMED (embarrassé). — Mais, si cette calamité n'était un malheur que pour moi ; si pour toi, au contraire, elle devait apporter le renouveau d'anciennes joies et d'anciennes affections ?

MARIE (net). — Cela ne peut être !

MOHAMED (après un temps, montrant le désert et hésitant). — Méryem... ce sont des Européens qui sont là-bas ! Et demain peut-être ils arriveront dans l'oasis ?

MARIE (calme). — Eh bien ! Nous les recevrons avec l'hospitalité que l'on doit aux étrangers quels qu'ils soient.

MOHAMED (inquiet). — Je n'oublie pas que tu es fille d'Europe !

MARIE (allant s'asseoir sur le divan). — Suis-je fille d'Europe ? Je ne m'en souviens plus !... Quand j'essaye de me la représenter l'Europe ! je vois l'échoppe d'Abdias avec ses pourparlers louches, ses trafics et son bruit d'or, auquel se mêle la voix mielleuse du traitant. Il me semble que ceux qui y croient encore aux vertus, pleins de résignation passive en des fictions béates, font le jeu des méchants ; et je ne peux pas croire que ce pays soit le mien ! Non, c'est ici que j'ai pour la première fois vu la lumière, le soleil et la terre ! c'est ici, que j'ai vu la vie ! Et, comme Ève naquit d'Adam, par toi, Mohamed, je suis venue au monde !

MOHAMED (s'est peu à peu rassuré en l'entendant). — Pour moi aussi, Méryem, le passé n'existe plus. La guerre, que je croyais une institution sainte, me paraît aujourd'hui infâme, et je ne vois dans les raisons que les nôtres invoquent, qu'une excuse de leur ignorance et de leur méchanceté.

MARIE (se lève et avec embarras). — Alors... Qu'as-tu décidé avec Sidi Ali ?

MOHAMED. — J'ai refusé de l'écouter et déclaré que la moindre résistance me paraissait un crime impardonnable !

MARIE (se jette à son cou). — Ah ! tu as bien fait ! Refuser d'obéir à Sidi Ali, c'est bien ça, Mohamed ! (après un temps). Mais..., les autres ?

MOHAMED (sûr de lui). — Ils ne le suivront pas !... Si nous devons être victimes, au moins nous n'aurons pas la honte d'avoir été bourreaux ; ils nous massacreront chez nous !

MARIE (après un silence regardant Mohamed dans les yeux). — Mohamed, remarques-tu que pour la première fois nous venons d'être gênés l'un en face de l'autre ? Que pour la première fois, nous nous sommes défiés l'un de l'autre ; que nous avons discuté ?

MOHAMED (simplement). — Ce ne sont pas les arbres qui agitent leurs rameaux, c'est le souffle invisible du vent.

MARIE. (On entend peu à peu une rumeur dans l'oasis). — Cependant rien de ce qui agite les autres hommes ne devrait nous troubler ; n'avons-nous pas tué le passé et tué les chimères ?

MOHAMED (distrait, regardant du côté de l'oasis). — Oui, tout cela est mort ! (Il va au bord de la terrasse. Étonné). On dirait que l'alarme est donnée ? (Il prête l'oreille).

MARIE (qui l'a suivi, rassurante). — C'est la rumeur habituelle qui précède le sommeil ; les musiciens rentrent chez eux.

MOHAMED (revenant vers Marie). — Sidi Ali m'a menacé des châtiments divins ! Comme si Dieu pouvait ordonner aux agneaux d'aller se précipiter sous le couteau du boucher ?... Il serait plus méprisable alors que les idoles sanglantes des nègres et des sauvages ! et je me glorifierais de l'infidélité qu'il me reproche. Car il m'a appelé renégat ! imposteur ! impie et traître, uniquement attaché aux jouissances terrestres... Suis-je vraiment aussi vil et aussi méprisable ?

MARIE (caressante). — Tu es le plus sage et le meilleur ! N'es-tu pas plus détaché des biens terrestres, toi qui proclames que l'existence humaine leur est

supérieure, que ce fanatique qui, pour les conserver en somme, sacrifierait la vie du peuple entier!

(Mohamed n'a pas écouté la fin de la phrase. Il s'est tourné de nouveau du côté de l'oasis où la rumeur grandit, où l'on aperçoit des lueurs de torches).

MOHAMED (effrayé). — Mais!... entends Méryem?... Je ne me trompe pas, on s'appelle, on se rassemble. (Inquiet). Je ne pense pas que le père ait l'idée folle de les conduire tout de suite à la rencontre des Européens! Sans cela... (Il fait mine de partir).

MARIE (confiante. Les rumeurs s'apaisent). — Non, Sidi Ali les rassemble pour les haranguer; entends le bruit s'apaise; tu auras bientôt fait, après, de retenir les exaltés; reste!

MOHAMED (songeur à Marie). — Avec le père il y avait Ramam; tu te souviens de Ramam, de sa férocité?

MARIE (sombre). — Oui!

MOHAMED (blessé). — Lui, il m'a traité de lâche! Comme si la lâcheté n'est pas d'obéir sans raisonner aux entêtements d'un vieillard!

MARIE. — Qu'importe ce qu'ils disent, puisque tu fais ce que tu crois juste et sage!

MOHAMED (secouant la tête). — Eux aussi, ils croient agir avec justice et sagesse; ils disent... (On entend tout à coup un cliquetis d'armes et les pas précipités d'une foule en armes). Méryem! Méryem! (Il se précipite vers la balustrade de la terrasse). Entends; ils se sont défiés de moi, on a donné l'alarme en secret, les fanatiques ont distribué des armes toutes prêtes, les hommes avertis d'avance se sont rassemblés, et les voilà déjà, tous, qui partent!... Ils partent! Ils vont au désert! Ils vont combattre! (Se retournant et cherchant à gagner la sortie). Il faut que je les arrête! (Marie le retient). Laisse-moi!

MARIE (effrayée). — Mohamed, il est trop tard, ta raison serait impuissante contre leur démence, le torrent t'emporterait! (Montrant la balustrade). D'ici, tu pourras leur parler, les haranguer au passage, tu seras mieux entendu.

MOHAMED (revenant sur ses pas). — Oui, je leur parlerai et je les retiendrai quand ils seront là; malgré, Sidi Ali, malgré eux!... (A Marie douloureusement). Mais, comment ont-ils tous, si vite oublié mes enseignements et mes conseils? Comment ont-ils si vite obéi à la voix de l'Iman? (Il va à la balustrade).

MARIE (nerveuse). — Il leur promet les jardins bien arrosés de l'Eden, aux arbres de lotus sans épines, où les fruits en abondance seront à portée de leurs mains, jardins de délices où ils se reposeront à l'ombre, sur des sièges d'or et de pierreries, vêtus de satin vert et de brocart, parés de bracelets d'or et de perles.

MOHAMED (sans écouter, regardant dans la rue). — Je leur ai donné mieux que ça! Je leur ai donné mieux que ça! (Le bruit augmente il retourne à la balustrade). Ils sont passés! Je parlerai, ils m'écouteront!

MARIE (avec amertume, continuant en haussant progressivement le ton pour dominer le bruit). — Il leur promet les venaisons succulentes, les boissons mêlées de zinzebil, que verseront dans leurs coupes de beaux jeunes gens éternellement jeunes, porteurs d'aiguières d'argent. Il leur promet des beautés créées à part, vierges toujours, aux regards fidèles, aux grands yeux noirs; et semblables par leur teint aux œufs que l'autruche a cachés dans le sable!

MOHAMED (se retournant vers Marie, avec déchirement). — Tais toi, Méryem! tais-toi!... Je leur ai donné mieux que ça! ...Je leur ai donné mieux que ça!

(Il regarde dans la rue).

MARIE. — Tu leur as donné; il promet!

MOHAMED (se retourne brusquement). — Tais-toi! Tais-toi! (montrant la rue). Les voilà! (On entend les pas pressés de la foule en armes qui débouche sur la place). Ils partent! avec des sabres, des lances, des bâtons, contre des soldats armés, formidablement armés! (Appelant). Mes amis, mes frères ne partez pas! (Criant) Arrêtez-vous! Au nom de vos enfants! de vos foyers! des êtres qui vous sont chers! au nom de l'oasis! de l'humanité! Arrêtez-vous, mes amis! N'allez pas plus loin! (Peu à peu le bruit de la rue s'est apaisé, la foule s'arrête). Venez là, écoutez-moi, vous savez bien que je vous ai toujours donné de sages conseils. N'opposez pas la force à la force! Restez chez vous, opposez à l'envahisseur votre sérénité, le spectacle heureux de l'oasis créée par dix ans de paix; opposez-lui, votre confiance en ces vérités souveraines de vie que vous avez acquises, et ne perdez pas votre cause qui est celle de l'humanité!

(Ramam arrive en courant dans la foule).

RAMAM (à la cantonade). — Que faites-vous là, tas de chiens et de pourceaux, marchez! Mais marchez donc!

MOHAMED (insistant). — Au nom des biens dont la paix vous a dotés, retournez chez vous! chez vous!

RAMAM (criant). — Veux-tu marcher vil troupeau de poltrons et de lâches! Veux-tu marcher!

MOHAMED. — On vous conduit au massacre ou à la captivité, n'avancez pas!... Montrez-vous meilleurs que ceux qui vous attaquent; la victoire définitive doit rester aux sages!

SIDI ALI (à la cantonade). — Croyants! N'écoutez pas Mohamed, il a perdu la foi, il est maudit de Dieu, en avant!

(On entend la foule qui se remet en marche).

MOHAMED (la suivant sur la terrasse). — Mes amis, mes frères, écoutez encore!

SIDI ALI. — C'est Satan le lapidé qui parle par sa bouche, ne l'écoutez pas

MARIE (serrant les poings, à part). — Musulman imposteur! (Très agitée, elle va vers la balustrade).

MOHAMED (à l'extrémité de la terrasse). — Si la guerre

était sainte, si elle était juste, ne serai-je pas à votre tête?

RAMAM (criant). — Mohamed est un lâche!

MARIE (contre la balustrade criant). — Et toi, un menteur! un assassin! et un fou!

(Tumulte, clameurs, vociférations).

MOHAMED (vient à Marie et la repousse rudement). — Va-t'en, toi, va-t'en! (Il essaie de parler). Mes amis!... Mes frères.

LES VOIX DANS LA RUE. — Mort à Méryem!... Mort aux Roumis!... Mort aux traîtres! Honte à Mohamed et malédiction sur ses enfants.

(Des pierres tombent sur la terrasse, puis la foule s'éloigne).

MOHAMED (criant). — Revenez... mes amis, je vous en conjure, vous vous perdez! Vous perdez l'oasis!

MARIE (haussé les épaules). — Ils ne t'entendent pas!

MOHAMED (appelant au lointain). — Abdhallah!... Taïeb!... Serlki!... Hassem!

MARIE (rageuse). — Et quand même ils t'entendraient, Sidi Ali n'a-t-il pas parlé!

MOHAMED (se ravisant quitte la balustrade). — Il ne sera pas dit qu'ils combattront sans moi!

MARIE (terrifiée le retenant). — Tu vas combattre!

MOHAMED (pressé). — Les roumis sont peut-être moins nombreux qu'on ne croie... Ils doivent être épuisés par le désert; et en prenant de bonnes dispositions, on pourra...

MARIE (consternée). — Mohamed, le vieil homme reparaît en toi!

MOHAMED (dur). — Tu ne m'empêcheras pas cependant, d'avoir pitié de ces gens, de les aider à se défendre. Peut-être... (On entend une tout à coup une fusillade, instinctivement Mohamed revient à la balustrade épouvantée). Déjà!

MARIE (se recule vers le divan joignant les mains). — Mon Dieu, Mon Dieu! Seigneur Jesus!

MOHAMED. — Si près de nous! (Avec un grand geste de colère). Et je suis là, là! Je reste là! (Il va pour sortir précipitamment).

MARIE (le retenant). — Mohamed!

MOHAMED (furieux). — C'est toi, chrétienne, qui me trompais et me retenais, toi qui favorisais ma lâcheté! Dis donc que tu n'es pas pour ceux qui viennent, pour tes chrétiens? tes frères?

MARIE (violente, sans le lâcher). — Oui, je suis pour les chrétiens, je suis pour mes frères les civilisés, quand je retrouve devant moi Moktar le farouche! Et, tout mon passé de haine contre les musulmans renaît, et, tu me fais horreur! (Elle le repousse).

MOHAMED (avec rage revenant à elle). — C'est ta religion maudite qui te reprend encore.

MARIE. — Et toi! (Salem entre en courant suivi de Maïma et des esclaves).

SALEM. — Maître! maître, ils envahissent l'oasis, ils entrent de tous côtés!

MOHAMED (à Salem). — Mes armes! (Salem sort suivi des esclaves. Maïma va vers la balustrade).

MARIE (le retenant encore). — Mohamed!

MOHAMED (hors de lui). — Laisse-moi, femme fourbe et méprisable entre toutes!... Mais, laisse-moi donc!

(Il la repousse violemment, elle tombe par terre).

MARIE (à demi renversée par terre). — Chien de musulman!

MOHAMED (penché vers elle). — Oui, je suis Moktar le guerrier, Moktar le farouche, malheur aux roumis!

(Il sort et indique à Salem de rester là).

MARIE (croyant toujours Mohamed près d'elle). — Va-t'en! tu n'es plus, Mohamed, tu n'es plus mon époux. Tu es pire qu'une bête féroce, je te méprise, je te hais! va-t'en! (Etonnée de ne rien entendre, elle se retourne et pousse un cri). Il est parti! (Avec douleur) sans un mot d'adieu! (Avec déchirement). Le passé ne peut donc pas mourir! Il vit donc toujours et malgré tout en nous! (Nouvelle fusillade, elle pousse un cri). Ah! Mohamed! (Elle se relève, regarde autour d'elle et apercevant Salem armé, qui garde la porte, elle court à lui). Salem, mon bon Salem, va... cours, je t'en supplie, rejoins ton maître... Suis-le... Ne le quitte pas!...

SALEM (indécis). — Mais-toi... mais... Youssef!

MARIE. — Cours, Salem, cours. Mohamed avant tout! (Elle le pousse dehors, il sort). Pourvu qu'il le retrouve. (Allant à Maïma). Tu l'as vu sortir? Par où a-t-il passé? Où est-il allé?

MAÏMA (tremblante). — Il a couru par là, il a tourné et disparu là-bas! (Elle montre le désert où l'on entend des coups de feu).

MARIE (regarde dans la direction). — Là-bas! (Revenant au divan). — Il va mourir et sa dernière parole aura été pour me maudire!... Nous étions là, tout à l'heure si unis, si forts, si sûrs de notre bonheur; comment?... Sans doute, j'ai pensé à ceux qui venaient; mais, c'était à lui surtout que... (Après un temps, effrayée): Faut-il que nous soyons imprégnés des anciennes croyances, pour qu'au premier moment de désarroi, elles reparaissent si impérieuses et plus puissantes que notre volonté! Pour qu'elles vous fassent oublier si vite... (Nouvelle fusillade, joignant les mains avec terreur) Mon Dieu! Seigneur Jesus! (Elle tombe sur les genoux accablée, le dos appuyé au divan).

MAÏMA (effrayée, s'éloigne de la balustrade). — Maîtresse... je vais...

MARIE (montrant la balustrade). — Reste!

MAÏMA (insistant). — Ils sont là... ils approchent... je les vois courir tout noirs sur le jour qui se lève... entends-les? entends? (le tumulte de la bataille se rapproche).

MARIE (avec rage, sans entendre). — Guerre civilisatrice, guerre sainte! Et des deux côtés le ciel les bénit! (Se tordant les bras). La foi est aussi avide de cadavres que le désert! Et des deux côtés, ce sont les

miens Chaque coup frappe mon cœur, et je souffre en moi la douleur de deux peuples, de deux races, de l'humanité tout entière, en face de l'aveuglement des hommes ! (Des coups de feu partent très près).

MAÏMA (effarée). — Maîtresse, il faut fuir !

MARIE (se redressant). — Non !

MAÏMA. — Je te jure que j'ai vu les soldats d'Europe avec des fusils et des torches !

MARIE (se levant). — Qu'importe !

MAÏMA. — Je connais derrière les maisons un passage entre les murs, jusqu'aux derniers jardins ; viens ?

MARIE (très droite, et très fière). — Va chercher Youssef.

MAÏMA (terrifiée). — Youssef !

MARIE. — Oui, Youssef, va vite.

MAÏMA. — Tu n'entends pas les balles !

MARIE (impatienté). — Mais va donc le chercher, esclave ! (Maïma sort). S'il survit, il saura ! (Elle va vers la balustrade et regarde avec horreur. On entend la fusillade dans la rue et l'on aperçoit les lueurs d'incendie). Tuez-vous, barbares ! Egorgez-vous, réduisez l'oasis en cendres et cédez la place aux bêtes féroces, elles valent mieux que vous !

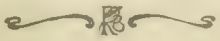
(Maïma est entrée tenant Youssef serré et caché contre elle. Le tumulte de cris et de coups de feu est de plus en plus fort dans la rue).

MAÏMA. — Maîtresse...

MARIE (se retourne). — N'aie pas peur, Youssef. (Elle lui tend la main) Viens mon enfant... allons viens ! Elle le prend par la main et le hisse sur un escabeau devant la balustrade. L'enfant se cache les yeux et le lui écarte la main). Lève la tête, Youssef, regarde de tous tes yeux, vois les croyants et souviens-toi !

(Maïma fait signe aux esclaves nègres qui l'ont suivie d'enlever Marie et Youssef : des flammes montent de tous côtés).

RIDEAU.



LA DISTRIBUTION DES PRIX NOBEL

Stockholm, 10 décembre.

J'ai rencontré ce matin Herr Doktor X...

Rasé de frais, sa taille [illegible] sanglée dans un impeccable veston, Herr Doktor souriait à l'aurore, l'aurore tardive et grise de décembre. Herr Doktor jubilait, ses minuscules yeux bleus perdus dans la peau distendue de sa face virent incessamment une note sanguine avivant le rose laiteux de ses joues ; ses cheveux, d'un blond décoloré, presque blanc, mettaient autour de son chef une lumière pâle...

— Avouez que nous donnons au monde un bel exemple : un homme laisse en mourant quarante et quelques millions ; il exprime le désir que les revenus de cette fortune alimentent un certain nombre de prix annuels, prix de chimie, de physique, de médecine, de littérature, prix de la paix. L'homme est Suédois de naissance, mais il a tant erré de par le monde, et si longtemps séjourné en des pays divers, que des doutes s'élèvent sur sa nationalité ; ce riche n'a qu'un douteux état-civil ; il fait figure de vagabond. Et, devant tant d'or en tas, les fiscs sont aux aguets. — La Suède l'emporte... Cet homme a fait un testament ; mais lui, qui sait à fond la chicane et tous les codes, il a négligé ce détail : instituer un légataire universel ! Il léguait à l'Humanité ! L'Humanité n'a pas encore la personnalité légale... Enfin, monsieur, aucune difficulté ne nous fut épargnée... et jusqu'aux revendications familiales... Le propre frère de Nobel en arrêta le cours !.. Nobel souhaita que ses prix fussent distribués par les académies de Suède, car, en aucun pays, disait-il, il n'avait rencontré autant de probité et de simple vertu. Nous faisons honneur à ses paroles ; pauvres, nous pesons l'or des justes récompenses ; nous le pesons et le livrons, nous le livrons sans phrases — non pas sans discours, mais nos discours ne sont point éloquents ; nous méprisons l'éloquence ; nous haïssons le cabotinage du geste... Imaginez l'Institut Nobel en quelque métropole du continent. Quelle débauche de réclame ! quel battage ! Et, chaque année, quelle admirable solennité ! — Chez nous, ce n'est pas même une première européenne ! et je nous en félicite. Vous verrez la distribution ! réunion de famille... si intime, si simple ! — Vous raillez notre ingénuité, nos âmes trop proches de la nature ! vous avez perdu, avec la sincérité, le sens de la grandeur ; du moins ne nierez-vous point notre discrétion, notre coquetterie de désintéressement. Nul Scandinave ne s'est encore vu attribuer une couronne des prix Nobel. Et pourtant...

— Pourtant vous avez des savants et des artistes ; la géniale incohérence de Strindberg vous déconcerte ; il vit parmi vous aussi comme le mec qu'un diable dans un bénitier ; mais vous vous êtes laissés prendre au charme discret d'un Heidenstam d'un Levertin, tout pénétrés de grâce latine ....

J'ai rencontré ensuite Herr Doktor Y.

Sa mise me parut encore plus négligée qu'à l'ordinaire, plus ravagée sa face, plus hagards ses yeux [illegible] plus inquiétante sa bouche [illegible] : ses lèvres, ébranlées par instants de mouvements convulsifs, avaient des tressaillements, des flottements de caoutchouc fatigué. Herr Doktor Y. est l'éternel supplicié de la « royale envie suédoise » ; il meurt lentement de jalouser jusqu'à son frère ; meurtri, saignant, sa vengeance est le dénigrement continu : aucun talent, aucun génie, fût-il étranger, n'a dé-

sarmé sa haine! Vous ne l'ignorez point, Coquelin, Sarah, qui connûtes à Stockholm vos plus dures journées!

— Nobel est un fâcheux qui nous ridiculise. Concevez-vous aventure pire que celle dont est victime notre Académie? L'Académie suédoise — les 18 — est brouillée avec la littérature; elle accueille l'Église, la Science pure, compte des évêques, des philologues, gens estimables, mais austères... Et Nobel confie à ces gens la mission infiniment délicate — et redoutable — d'élire chaque année, dans le monde entier, l'écrivain qui aura composé l'œuvre la plus puissante, la plus humaine, la plus idéaliste! Ils se partagent les lectures..... à quel diocèse échut la Reine Pédauque?.... Nobel fut un solitaire, un isolé qui méprisa l'humanité et la courba sous sa rapacité puissante. Son testament est d'un fou; si vague que ceux qui connurent l'homme, son humeur inquiète, ses goûts tracassiers, y lisent entre les lignes le désir..... d'ennuyer certaine société stockholmoise! et gros de réjouissantes contradictions Nobel prétend stimuler l'audace intellectuelle, encourager la vie indépendante! une nuée de bureaucrates et de fonctionnaires envahit sa maison : bibliothèques, laboratoires...

— Libéralement ouverts aux chercheurs étrangers, dont on défraiera les expériences. En vérité ces annexes de l'Institut seront peut-être plus utiles à l'Humanité que les prix eux-mêmes.

— Et ce prix littéraire, inutile consécration des arrivés! Et... et les conséquences désastreuses pour notre esprit public! cette contagion de pédantisme qui gagne notre presse à l'approche de la proclamation annuelle du palmarès Nobel.....

— Ce Herr Doktor est une mauvaise bête.

∴

Certes Nobel fut peu sympathique; parti de rien, son génie opiniâtre amassa une enviable fortune, dont il n'usa guère; mille autres en firent autant, qui ne requièrent ni ne méritent notre bienveillance. — Il perfectionna quelque chimie, inventa la dynamite, la ballistite, prit 129 brevets; il asservit des forces dont nul n'avait encore soupçonné la puissance prodigieuse, aussi grande pour le bien que pour le mal; non sans péril, de terribles explosions mutilèrent ses frères, ses compagnons; à la suite d'une catastrophe de ce genre, son père, surpris par la soudaineté d'un deuil cruel demeura paralysé. — A manier ces puissances mystérieuses et brutales, Nobel gagna je ne sais quelle insensibilité inhumaine, farouche. Il n'aima rien, ni personne, pas même son pays « le pays piétiste », qu'il déserta de bonne heure. Il s'enferma dans le vertigineux enfer de ses formules et n'en sortit que pour se divertir à la lecture de tous les romans feuilletons d'Europe et d'Amérique, dont nul ne posséda plus ample collection. Un biographe officiel, qui me communique les bonnes feuilles de son livre affirme que Nobel affectionnait Byron, travaillait sur la fin de sa vie à un drame en suédois, Béatrice Cenci. Tardive revanche du cœur, a-t on dit; au vrai, simple jeu d'une imagination puissante, d'ailleurs infiniment mobile, frôleuse, inapte aux enthousiasmes durables. Quelqu'un qui l'approcha me cite ce trait : les somptueuses demeures du millionnaire étaient peuplées d'œuvres d'art, mais nul visiteur ne vit jamais deux fois le même tableau : Nobel s'entourait d'un décor à bail; il louait les chefs-d'œuvre au mois!

Pourtant cet homme eut son rêve : son âme déshumanisée ne pouvait s'éprendre que d'une abstraction, d'une idée, même, ou surtout chimérique. Il devint l'un des apôtres de la paix universelle; il entra en correspondance avec la baronne de Suttner, l'émerveilla par l'élan de ses utopies, força son admiration, gagna son amitié : leur correspondance est aujourd'hui la source principale des officiels panégyriques. L'utopie dicta le testament fameux : « Je ne veux point doter un homme d'action, disait Nobel la veille de sa mort, j'aurais peur de le paralyser... Je voudrais réconforter le rêveur isolé! » Est-ce possible?

∴

Il pleut tout le long du jour : Stockholm est boueux, brumeux, anéanti en un demi-jour crépusculaire; nous regrettons la ville blanche, étincelante et glacée de novembre. — Aux fenêtres de rares drapeaux; c'est en vain que la presse a tenté de rallier l'enthousiasme des habitants et de promouvoir solennité nationale la fête Nobel. — Vers cinq heures les bruits de la semaine passée se précisent; trois Français et trois Scandinaves triompheront ce soir...

∴

Herr Doktor X... avait raison; ce fut simple... excessivement et non sans grandeur. Vous décrirai-je la salle, rectangulaire, bordée de galeries latérales, la salle des grands concerts de Stockholm? Une agreste guirlande de branchages dessine un feston clair sur la pénombre des galeries. Aucune dorure. Au premier rang des fauteuils, le roi, la famille royale, les lauréats; sur la scène, le buste de Nobel, une centaine de choristes. — Ce fut bref : quelques hymnes, de courtes conférences sur les travaux des lauréats par les présidents ou les secrétaires des académies, de lentes inclinations devant le roi qui remet en personne écrins et diplômes.

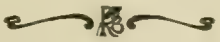
L'événement de la journée était la présence annoncée de Bjœrnson. Sait on ses avatars? Nor-

végien, il prêcha la guerre contre la Suède ; depuis un an, il prêche la paix, en sorte que son couronnement ce soir est comme le gage de la réconciliation des deux peuples. — Bjornson a paru : sa démarche, son port de tête étaient ceux d'un dur triomphateur ! Il recueillit quelques applaudissements, Bjornson est le surhomme de la Norvège ! — Partis le roi et la famille royale, le poète et sa femme demeurent sur le palier parmi la foule qui d'instinct s'écarte ; respect ou tacite ressentiment ? Dans ce vide les deux vieillards se redressent, la femme à peine moins hautaine et moins forte que l'homme ; tous deux auréolés d'une courte chevelure argentée. Deux aigles blancs !

La science française a recueilli ce soir une ample moisson d'hommages. Nous triomphâmes modestement : au banquet qui clôtura la journée, le ministre de France, M. Marchand, représentant M. Curie, dit avec esprit les paroles convenables ; M. Becquerel simplement a remercié le Comité Nobel.

La mesure nous est chère et nous comprenons, ô Suédois, vos pudeurs, vos enthousiasmes modérés et jusqu'à l'éloquence de vos silencieuses effusions.

LUCIEN MAURY.



LA VIE LITTÉRAIRE

Les Livres d'étrennes.

Je demande à mes lecteurs la permission de ne proposer à leur enthousiasme que quelques-uns seulement des ouvrages publiés cette année-ci par les éditeurs à l'occasion des étrennes. Au reste, si, pour parler en toute franchise, quelques-uns seulement de ces livres d'étrennes sont dignes d'admiration, je ne conseille pas moins à mes lecteurs de les acheter tous — tous ceux qui sont admirables et tous ceux qui ne sont rien autre qu'honnêtes, honnêtes et insignifiants.

Je dois me tromper, mais il me semble que cette année-ci l'édition française n'a pas accompli un de ces efforts colossaux dont il sera parlé dans son histoire. Et ses publications sont banales, comme la vie elle-même. Peut-être après tout que l'industrie respectable des livres d'étrennes n'est plus favorisée autant que les années précédentes par les générations nouvelles de garçons et de fillettes, et surtout par les oncles, cousins, parrains, pères, mères et par les amis de leurs familles, qui les élèvent, les entourent d'affection et de soins et ont pour mission de faire les cadeaux de Noël ou de 1er janvier. Peut-être que la pénurie de cette année 1903-1904 nous prépare discrètement, si discrètement ! des merveilles pour l'année prochaine, des livres qui seront des chefs-d'œuvre de grâce et laisseront une longue influence dans la littérature enfantine, des ouvrages où s'épanouiront les talents associés des écrivains et des artistes ! Je le souhaite, et j'ajoute qu'au demeurant tout ce qui nous est donné, en cette année d'hésitation et d'attente, est parfaitement recommandable.

***

Chaque année, la littérature classique a des représentants délégués pour la littérature d'étrennes. Cette année-ci La Fontaine est chargé de ce soin (FABLES DE LA FONTAINE, Henri Laurens, éditeur. Dessins de Henry Morin).

M. L. Tarsot veut bien, dans une introduction judicieuse, nous présenter La Fontaine. Il ne peut pas, en effet, être mauvais de nous présenter les écrivains les plus connus, les plus aimés

M. Tarsot tient pour certain que « parmi les grands écrivains du XVIIe siècle, La Fontaine occupe une place à part. Pour chacun de nous, son nom évoque un sentiment de familiarité et de sympathie. Il est associé à nos premiers souvenirs d'enfance, ses vers bruissent dans notre mémoire prêts à la citation. Les personnages de ses fables sont présents à notre imagination comme de vieilles connaissances. Un mot dira tout : La Fontaine est populaire. On ne saurait en dire autant de Corneille, ou de Racine, ni même de Molière. » Telle est, exactement rapportée, l'opinion de M. L. Tarsot. Elle est intéressante comme toutes les opinions sincères. Et rien ne m'autorise à penser que cette opinion changerait si M. L. Tarsot éditait, pour la jeunesse, Molière par exemple, ou Corneille, ou bien Racine...

La popularité de La Fontaine lui viendrait de sa fantaisie. Possible ! Il aima tout ce qui était beau et bon, les anciens comme les modernes, la prose et les vers, la ville et la campagne, la solitude et la conversation.

> Je suis chose légère et vole à tout sujet,
> Papillon du Parnasse, et semblable aux abeilles,
> A qui le bon Platon compare nos merveilles
> Je vais de fleur en fleur et d'objet en objet
> A beaucoup de plaisir je mêle un peu de gloire.
> J'irais plus haut peut-être au temple de mémoire,
> Si dans un genre seul j'avais usé mes jours.
> Mais quoi, je suis volage en vers comme en amours.

Pour cela sans doute, il faut qu'on le chérisse — et aussi, assurément, parce que son talent est divers comme son inspiration. Ne va-t-on pas cependant s'inquiéter de cette belle fantaisie et se souvenir de

Rousseau qui trouvait la morale de La Fontaine dangereuse pour les enfants ! Eh non ! laissons là Rousseau, et répondons comme le faisait Théodore de Banville. « La Fontaine ne défend pas de se dévouer et de combattre, mais il dit sans cesse et sous toutes les formes : Ne mets pas ton nez où tu n'as que faire ! Pigeons tendrement unis ne vous quittez pas ; pot de terre, si tu ne veux pas être fêlé, ne va pas courir les chemins en compagnie du pot de fer ; et toi, pauvre paysan dont un lièvre ravage le champ, ne va pas chercher ton seigneur pour qu'il t'en délivre, parce qu'il ravagera tes blés et ta moisson... Il dit aussi : Petit prince, n'appelle pas à ton secours les puissants rois, qui mettront ton duché dans leur poche ; et toi, libre cheval à la flottante crinière, venge tes injures toi-même, car si tu t'adresses à l'homme pour cela, une fois qu'il aura appris à monter sur ton dos, il te mettra bien vite la selle et le mors, et alors adieu les courses dans la forêt et l'enivrement de la brise qui caresse follement ta chevelure dénouée ! » Tout cela nous enseigne la morale de l'expérience, et on doit conclure que ce fantaisiste de La Fontaine était un poète bien raisonnable.

M. Tarsot a fait un choix heureux parmi ses fables, et M. Henry Morin les a illustrés de dessins qui sont tantôt d'un réalisme précis, tantôt d'une gracieuse élégance, toujours vrais, amusants et pittoresques.

Ce livre est charmant. Il aurait pu être plus long. Personne ne se serait plaint si le livre d'Eugène Manuel, *Poésies du Foyer et de l'École* avait été plus court (Hachette), car c'est lui qui, avec La Fontaine, représente la littérature cette année-ci.

On ne peut le nier, Eugène Manuel était un brave homme de lettres. Il était également un bon fonctionnaire. Et cela se voit dans ses poésies.

Pourquoi les avoir rééditées ? N'avons-nous donc plus de bons poètes contemporains ? On a voulu probablement contenter après sa mort le respectable souhait d'un auteur disparu qui écrivait : « Ce qu'il espère, c'est qu'on approuvera ces poésies comme honnêtes, qu'on verra une préparation et un stimulant pour d'autres satisfactions poétiques ; et qu'en un temps où le souci habituel de ceux qui écrivent n'entrave guère les libertés de la plume, on accordera volontiers à ces petits poèmes qu'ils peuvent intéresser la jeunesse sans la troubler, avoir leur entrée dans la famille, accompagner les leçons de la morale, fortifier l'amour de la patrie. »

[illegible] l'effet des circonstances, devant les scènes de la [illegible] qui sont le train même de la vie, il s'est trouvé que Eugène Manuel nota au passage et fixa en vers bien des impressions, bien des souvenirs qui ne s'éloignent peut-être pas trop, dit-il, de l'idée que l'on peut se faire d'une poésie très modeste, de plein-pied avec beaucoup de lecteurs, scolaire et familiale, domestique en quelque sorte, dont notre littérature, si merveilleusement riche d'ailleurs, semble un peu dépourvue et qui, dans d'autres pays, n'est pas considérée comme un élément négligeable de la culture générale.

On ne peut contester, en tous cas, qu'Eugène Manuel n'ait parfois du sentiment, s'il a toujours de bons sentiments. Jamais ce sentiment, et ces bons sentiments ne se sont exprimés avec un labeur plus heureux que dans la poésie connue : *Le Berceau*.

Quel temple pour son fils elle a rêvé neuf mois !
Comme elle fêtera l'enfant dont Dieu dispose !
Il lui faut un berceau tel que les fils des rois
N'en ont point de pareils, si beaux qu'on les suppose.
Fi de l'osier flexible, ou bien du simple bois
L'artiste a dessiné la forme qu'elle impose
Elle y veut incruster la nacre au bois de rose
Il serait d'or massif, s'il était à son choix !
Rien ne semble trop cher, dentelle ni guipure,
Pour encadrer de blanc cette tête si pure
Dans le lit qu'on apprête à son calme sommeil.
Il est venu ce fils dont elle était si fière !
Il est fait, le berceau — le berceau sans réveil !
Il est de chêne, hélas ! et ce n'est qu'une bière.

Sonnet, c'est un sonnet ! et vraiment des plus touchants. Mais Eugène Manuel est quelquefois moins mélancolique. Il sait chanter le printemps tout comme un autre, le printemps et les roses.

Champs et forêts, le sol travaille :
Tout dit : le printemps est venu !
Et sous la terre qui s'émaille
Circule un fluide inconnu.
C'est le printemps ! dit chaque germe
En s'agitant dans sa prison
D'où bientôt perce, droite et ferme,
La tige, arbre, plante ou gazon.

Eugène Manuel fait mieux encore. Il fait réellement la poésie éducatrice. « L'éducation par la poésie ! Le poète auxiliaire du savant, de l'historien et du moraliste ! Est-ce donc une nouveauté ? N'est-ce point l'âme [illegible] des études classiques ? Et ne peut-on pas introduire la poésie partout où une intelligence s'éveille, où un cœur commence à battre ? » Mais si, mais si, on le peut. Et l'œuvre d'Eugène Manuel prouve que le succès quelquefois est accordé à de pareilles entreprises.

***

[illegible] de la [illegible] de la littérature, ne peut sans transition [illegible] à l'art [illegible] même dans les [illegible] d'hommes [illegible] ne serait-il pas permis [illegible] pas un devoir pour nous de considérer comme [illegible] plus intéressant en cette fin d'année, les ouvrages qui forment soit la *Collection des Belles d'art* [illegible]

bres, soit la collection des *Grands artistes* (Henri Laurens).

Le livre sur *Ravenne*, par M. Charles Diehl, est certainement excellent. Il n'a point la prétention d'apprendre aux archéologues de profession et aux historiens de l'art beaucoup de choses fort nouvelles sur Ravenne, mais il s'adresse utilement à ceux qu'attirent à Ravenne le goût des choses d'art et la curiosité des choses du passé. Il montre très bien quelle est dans l'histoire de l'art l'importance des édifices de Ravenne, il fait sentir le charme puissant qui se dégage de cette ville morte, il définit enfin avec précision le caractère et l'inspiration des œuvres d'art qu'elle conserve... Et quand j'aurai noté trop rapidement les bonnes études, claires et attrayantes, de M. Philippe Auquier, sur *Puget*, de M. Elie Faure, sur *Vélasquez*, ne pourrai-je marquer en passant que j'ai trouvé beaucoup d'agrément dans la lecture du volume élégant et complet consacré à *Ingres*, par M. J. Momméja.

Ingres eut une destinée si étrange ! Il fut un incompris alors même que les honneurs et la fortune compensaient magnifiquement les dénûments et les déboires du début. Il fut contesté, discuté par ceux mêmes dont il était le chef et le maître. Il n'en est pas moins vrai que, selon le jugement de M. Momméja : « Ingres, d'instinct ou de génie, avait retrempé la peinture à sa véritable source, c'est-à-dire l'observation directe de la nature contrôlée par l'étude des maîtres personnels, représentants exclusifs des traditions nationales, avec élimination absolue de tous ceux dont l'œuvre a été polluée par les décadences et surtout par l'académisme. » Bref, aujourd'hui la gloire de Ingres grandit encore. Il est de ceux que la postérité a définitivement réclamés pour les siens.

Elle n'est pas moins originale et pas moins utile, l'étude de M. Fiérens-Gevaert sur Antoine Van Dyck ! Elle nous rend le service de déterminer exactement, et très agréablement, le caractère de ce grand artiste. On l'a un peu dénaturé. On considère habituellement Van Dyck comme un peintre peu flamand. La grâce raffinée de sa personne, de ses manières, de ses modèles, le cosmopolitisme de son existence, et même la fluide souplesse de sa technique, affaiblissent le caractère de son art aux yeux de ses critiques, de ses historiographes, et de bon nombre de ses compatriotes. De ce que son génie se pare d'une fantaisie parfois ondoyante, de ce que sa physionomie morale est en apparence très différente de celle des grands Anversois du XVIIe siècle, de ce qu'il vit loin de sa patrie pendant le dernier quart de son existence et n'est point fidèle à la « manière flamande » on conclut qu'il est une fleur très rare, et très pure, arrachée du sol natal et qui ne s'est épanouie qu'imparfaitement à l'étranger... Cette condamnation est injuste. Van Dyck possède des vertus autochtones, locales. Il a eu une grande force d'assimilation, mais par cette puissance même, il exerça une influence profonde dans l'histoire de la peinture...

Voilà ce que prouve pertinemment M. Fiérens-Gevaert, et je voudrais communiquer à beaucoup de jeunes gens le désir de faire un voyage à travers son livre comme à travers les livres précédents.

***

Mais tant d'autres voyages les sollicitent. Une fois de plus, M. Jules Verne a, d'Amiens, exploré le monde. Les résultats de son exploration nouvelle sont consignés dans un volume qui est bien d'actualité puisqu'il a pour titre *Bourses de voyage* (Hetzel) et qui n'est ni le moins nouveau ni le moins hardi de ses volumes et de ses voyages. Une fois de plus, M. André Laurie nous jette dans les grandes aventures et il faut convenir que le *Géant de l'Azur* (Hetzel) est bien fait pour émerveiller, avec la jeunesse, tous les Juliot, les Renard et les Santos-Dumont. Mais, une question ?

Est-ce que ce genre de littérature documentée, pittoresque, vivante, fortement imaginative, ne va pas être presque annihilé par le grand nombre de voyages, réellement effectués — qui se multiplient depuis quelque temps — et qui nous enrichissent de découvertes, moins belles assurément que celles innombrables de Jules Verne et de André Laurie, mais qui ont le mérite d'être des découvertes réelles aussi ?

Voici, par exemple, le livre de M. Charles Bénard *La Conquête du Pôle* (Hachette). Il excite en nous de précieuses espérances. Grâce à lui nous pouvons compter qu'un jour « l'aurore boréale, selon l'excellent géographe Schrader, dira aux hommes non seulement l'échange des airs, des températures, de l'électricité, mais l'échange aussi de la bonne volonté, du travail, de l'étude entre les hommes ». Ce livre est, en effet, l'histoire héroïque et savante des expéditions accomplies dans le monde arctique. C'est du Jules Verne en action.

Est-ce que ceci ne détrônera point cela ? Il est bon de terminer une enquête sur les livres d'étrennes par une interrogation, par un doute. En effet, ceux qui les lisent ignorent tout de l'avenir — que nous préparons pour eux sans trop savoir ce que nous faisons — et qu'ils accompliront, eux, en s'y prenant comme ils pourront.

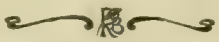
***

Et maintenant place aux certitudes. Tout le monde me croira quand j'affirmerai que la presse pour les

enfants et les adolescents est proprement admirable. Je ne puis que citer *Mon Journal* (Hachette), *Le Petit Français illustré* (Armand Colin), le *Magasin d'Education et de Récréation* (Hetzel), le *Journal de la Jeunesse* (Hachette), *Le Tour du Monde* (Hachette).

Et tant de romans entre lesquelle on ne sait comment choisir, je vous le dis en vérité : *La Jeunesse de Cyrano de Bergerac*, par H. de Gorsse et J. Jacquin (Hachette) : *La Gondole Fantôme* (1797), par Gustave Toudouze (Hachette) ; *Le Petit Léveillé*, par Albert Cim (Hachette); *La Fée des Iles*, par Pierre Maël (Hachette) ; *Fille unique*, par Pierre Perrault Hetzel) ; *Disparus*, par J. Lermont (Hetzel) ; *Le Petit Grand et le Grand Petit*, par Roger Dombre (Colin) ; *Les Mathurins de Bayard*, par Gérald Montmeril (Colin) ; *Le Monsieur des Antipodes*, par A. J. Dalsème (Colin) ; *La Bête au Bois Dormant*, par Robida (Colin) ; dont le texte a autant d'humour que les dessins de fantaisie. Mais à quoi bon insister et chercher pour chacun des éloges variés non moins qu'appropriés. Amas d'épithètes, mauvaises louanges !

J. Ernest-Charles.



THÉATRES

Théâtre Sarah-Bernhardt : *La Sorcière*, drame en 5 actes de M. Victorien Sardou.

Il faut avoir quelque indulgence, à notre époque surtout, pour les déclarations, même naïves, d'un auteur qui soigne sa publicité. Dans une récente interview, prologue habituel de ce qu'à Paris on est convenu d'appeler les grandes premières, M. Victorien Sardou déclarait au journaliste chargé de cette besogne auprès du « maître », que la *Sorcière* représentait son soixante-dixième effort dramatique. *Soixante-dixième* : vous entendez bien — j'inscris et je souligne, ce qui donne une moyenne de deux pièces par an, en admettant que M. Sardou ait commencé de produire à l'âge normal... Gageons que M. Sardou ne se rappelle plus exactement : arrivé à un tel chiffre, on confond aisément; on ne discerne plus bien : c'est peut-être soixante-deux, ou soixante-huit... de toute façon ce ne pourrait être moins de soixante! M. Sardou a égalé, sinon dépassé, vers le couchant de sa vie, les plus fameux producteurs de la Renaissance dramatique en Angleterre et en Espagne, aux XVIe et XVIIe siècles, et comme il connaît son « histoire du théâtre », il n'en est pas médiocrement fier, soyez-en sûrs! Délicieuse candeur, dûe évidemment à l'âge, qui s'appuie sur la statistique, et confond une addition d'actes avec la puissance créatrice! Les pièces de M. Sardou ont une moyenne de quatre actes, ce qui donne, multiplié par soixante-dix : *deux cent quatre-vingts* actes! Et dans ce prodigieux total de combinaisons dramatiques qui offrent tant d'assassinats, tant de morts violentes par le fer, par la flamme, par le poison, tant de tortures et de complots, de guet-apens et d'embûches sournoises, on cherche en vain quelque chose qui mérite d'être qualifié littérature dramatique.

Ce sera, n'en doutez pas, une des stupéfactions de l'âge futur — si toutefois nos petits-enfants manifestent encore le souci de ces choses — qu'une telle cuisine dramatique ait pu, si longtemps et si continuement, tromper le goût du public, je ne dis pas seulement du gros public, mais de quelques personnes encore qui, par ailleurs, rougiraient de louanger les équivalents littéraires de M. Sardou. Le secret merveilleux de celui-ci fut, en effet, tout en demeurant le plus authentique industriel du siècle précédent, de nager entre deux eaux, ou, si vous préférez, de côtoyer la littérature, en faisant par instant quelque simulacre d'incursion sur ses terres. Tandis que ses véritables parents littéraires, les dramaturges du boulevard, y allaient bon jeu, bon argent, s'abandonnaient à la franchise de leur tempérament, fournissant à cette clientèle ce qu'elle réclamait d'eux, lui, plus subtil et plus raffiné par les dehors, mais dans le fond tout aussi médiocre, rehaussait d'érudition ses combinaisons dramatiques, s'appliquait à *restituer* conformément aux données de l'histoire, des bijoux, des costumes, des décors, assez semblable en somme à ces cuistres de la critique, à ces pédants sans amour et sans goût qui, par accumulations de dates, références et dissertations, voudraient remplacer l'émotion poétique et contagieuse que suscite l'œuvre d'art dans l'âme du véritable artiste!... Victorien Sardou m'apparaît en quelque façon le Müntz du théâtre et par réciprocité l'on pourrait dire que Müntz fut le Sardou de la critique d'art. Aussi peu *sensibles*, il faut bien le dire, qu'ils étaient dans le fond de l'âme cuistres et pédagogues!

D'autant plus vive sera la surprise de nos descendants, quand ils reliront tout cela, qu'une telle réputation ait pu se former, qu'ils n'auront plus sous les yeux, pour aider leur compréhension, le prestige de la scène, et l'étonnante interprétation de celle qui, par l'inaltérable séduction de son jeu, arrive à faire quelque chose de ce qui, par soi-même, n'est rien, ou moins que rien ! La fortune dramatique de M. Victorien Sardou fut intimement liée à celle de Mme Sarah Bernhardt — plus d'une fois déjà nous l'avons montré — et je crois bien que, dans toute l'histoire du théâtre, on trouverait malaisément un exemple plus convaincant de la puissance *créatrice* de l'interprétation. Pour rendre témoignage au talent de Mme Doche, qui avait créé le personnage de la *Dame aux Camé-*

lias, Dumas fils écrivait le lendemain de la première : — « Il n'y a pas eu un conseil à lui donner, pas une observation à lui faire. C'est au point qu'en jouant le rôle de cette façon, elle avait l'air de l'avoir écrit. Une pareille artiste n'est plus une interprète. C'est *un collaborateur.* » — Que devrait dire alors et quel témoignage un Sardou pourrait-il rendre à une actrice comme Mme Sarah Bernhardt, sinon qu'elle n'est point une collaboratrice, mais une véritable *créatrice*, car sans elle, sans l'extraordinaire séduction de son jeu, sans la prise immédiate et soudaine qu'elle exerce sur le public, tout s'écroulerait comme un château de cartes au plus léger souffle du vent.

Ah! merveilleuse et redoutable puissance de l'interprétation ! tout à la fois force et faiblesse de l'art dramatique, en tiendrons-nous jamais sous nos yeux exemple plus convaincant ? De rien, faire quelque chose... Donner l'apparence de l'âme, et communiquer un semblant de vie à des fantoches, à des héros en baudruche ! tel est le prestige de l'illusion scénique ! Et d'une œuvre dramatique n'enfermant ni psychologie, ni littérature, non pas même ces ficelles de métier auxquelles M. Victorien Sardou nous avait jadis habitués, d'une telle œuvre faire une chose acceptable pour le public... c'est là la quatrième ou cinquième édition d'un tour de force où s'affirme plus que jamais sa virtuosité d'interprète ! Faut-il l'admirer davantage comme actrice, ou bien au contraire lui tenir rigueur d'appliquer de si puissants moyens au service d'une si mauvaise cause ! L'éloignement que certains écrivains artistes du dernier siècle témoignèrent à plusieurs reprises et avec éclat pour la forme dramatique — référez plutôt à Flaubert, aux Goncourt — n'a pas d'autre cause, soyez-en sûrs, que cette déformation, soit en bien, soit en mal, de la valeur de l'œuvre par la qualité de l'interprète, autrement dit de cette nécessaire interposition d'un tiers entre la pensée de l'écrivain qui produit et du public qui juge.

Faut-il retracer ici les multiples péripéties d'un drame que tous les journaux ont commenté dès avant la répétition générale et la première ? M. Victorien Sardou dispose toujours, comme centre à son affabulation dramatique, une scène violente propre à agir sur les nerfs du public par sa violence même et sa brutalité : meurtre ou torture, c'est le *clou* dont il a besoin, à quoi tout le reste est subordonné et dont il n'est que la préparation. M. Victorien Sardou, à vrai dire, ne se préoccupe pas de *faire vivre* des personnages, mais bien plutôt de les *faire mourir* conformément à l'attente d'un public qui vient chercher au théâtre des émotions grossières et des détentes brusques. Voilà combien d'années que dure l'efficacité d'un tel procédé !... et combien d'années durera-t-elle encore ! Aussi longtemps que Mme Sarah-Bernhardt sera là pour le mettre en valeur !

Le clou de la *Sorcière* est la restitution d'une scène d'Inquisition qui se passe dans la salle même du Palais de l'Inquisition à Tolède, et toute la pièce est subordonnée à cette scène de torture qui permet aux acteurs de déclamer quelques phrases bien senties contre le fameux tribunal tout-puissant en Espagne au début du XVIe siècle. Mais cette scène même, préparée, méditée par M. Victorien Sardou dès avant qu'il écrivît son drame, est loin d'avoir toute l'intensité d'horreur et de communiquer la sensation d'effroi physique qui se dégageait de ses analogues, par exemple la scène de torture de la *Tosca*, où je me rappelle avoir vu les femmes s'évanouir, et quelques hommes pâlir. M. Sardou, qui était alors dans toute la force de la maturité — n'y a-t-il pas quelque quinze années de cela ? — savait alors *graduer* l'horreur, et doser ses effets. Mais la grossièreté même de tels moyens employés veut sa maîtrise, et malgré l'extraordinaire intensité du jeu de Mme Sarah-Bernhardt qui, elle, semble défier l'injure des ans, on peut bien dire que cette scène ne rend pas tout ce qu'elle était susceptible de rendre.

Misérables ficelles quand même ! Bassesse et grossièreté de mélodrame, qui ravalent l'ensemble des pièces de M. Sardou au rang des pires productions de l'Ambigu ! Nulle jouissance pour l'esprit dans tout cela, nulle littérature, ou tout au plus une littérature de la plus basse qualité... C'est l'expressif châtiment du critique dramatique que d'avoir à parler de ces choses car sur quoi s'appuyer ? Quelle idée développer ? Et n'est-ce pas conscience que de raconter pareilles misères ? Triste nécessité des temps, rude contrainte de l'argent qui veut qu'une artiste aussi puissante, aussi douée, d'un talent aussi souple que Mme Sarah-Bernhardt, en soit réduite, pour faire vivre une entreprise dont elle porte le poids, à requérir l'entremise de pareils charlatans ! Je le disais jadis, et pourquoi ne pas y insister encore, puisque cette vérité de plus en plus s'affirme : dans un temps comme le nôtre, où l'on parle beaucoup et avec raison de l'industrie littéraire, où le lancement d'un nom, quel qu'il soit, et si médiocre qu'il apparaisse par le talent, est une affaire de gros sous, on peut bien dire de M. Victorien Sardou qu'il fut un promoteur, un génial inventeur, puisqu'il fut un des premiers à envisager la littérature dramatique comme un magnifique champ d'exploitation, d'où l'on pouvait tirer une recette cent fois plus abondante que de tous les autres, ses moyens d'action étant cent fois plus étendus, par conséquent cent fois plus productifs !

PAUL FLAT.

UN ROMAN OUBLIÉ

Arthur, par Ulric Guttinguer. [1]

(*D'après des documents nouveaux inédits*).

(*Suite et fin*)

IV

Quand j'ai dit que Guttinguer avait reçu une éducation plutôt mauvaise, je n'ai fait que répéter ce dont il se plaignait. Du côté de sa mère, il avait un oncle et un grand-oncle, curés en Normandie, mais ces deux ecclésiastiques ne semblent pas avoir eu grande influence dans la maison paternelle, où « la religion, exercée peut-être dans ses commandements, ne l'était pas dans ses pratiques, l'Eglise y étant sacrifiée à une philanthropie toute morale, sans culte et sans prières (2) ». Guttinguer était même persuadé qu'une grande partie de ses fautes était venue de cette absence de direction. Car, sans être fataliste, il croyait à la Providence et que la première faute commise — même dans la *première* enfance, a des conséquences qui se font sentir dans toute la vie. Au baptême de son frère, il raconte qu'il s'amusait à éteindre le cierge que le bedeau lui avait mis à la main ; il fallut, pour qu'il le laissât allumé, que le bedeau lui dit que *cela était plus beau allumé qu'éteint*. « Cette circonstance, ajoute-t-il, est devenue pour moi une figure de ce qui devait arriver. Que de fois, depuis lors, n'ai-je pas soufflé sur la lumière que la religion m'avait donnée!... Enfin elle a eu raison de moi, homme et vieillard, comme le bedeau de l'église Saint-Etienne des Tonneliers ».

Marié de bonne heure à une jeune femme qui lui apporta une grande fortune, il eut le malheur de la perdre après quelques mois de ménage et pour noyer son chagrin il se jeta dans la débauche. Durant quinze ans il passa de la brune à la blonde, de la grande dame à la servante, mettons, pour plus d'élégance, à la demoiselle de compagnie, dissipant ainsi la plus grande partie de son bien. Mais un beau jour, fatigué de brûler la chandelle par les deux bouts et n'ayant plus rien à demander aux femmes, le diable, sans songer encore à se faire ermite, éprouva le besoin de se retirer du monde. Il avait au bord de la mer une terre qu'il avait complètement oubliée. Il alla la visiter, trouva le site agréable, fit abattre quelques grands taillis qui lui cachaient la vue de l'Océan, et bientôt, au lieu de la cabane qu'il avait rêvé d'y construire, il y fit élever une grande maison. Les livres de piété vinrent ensuite : Saint Martin, la Bible et le reste. Mais comme ils ne suffisaient pas à charmer sa solitude, il se rappela, quand il fut touché de la grâce, qu'il y avait quelque part une femme qu'il avait beaucoup aimée et dont il avait eu un ou deux enfants. Et le solitaire des Rouges-Fontaines achéva sa conversion par un second mariage, en dépit du préjugé mondain qui fait un crime à l'homme bien né d'épouser sa maîtresse.

Voilà tout le roman d'*Arthur*. Quand on le lit en détail, il est impossible de ne pas être frappé de sa ressemblance avec le roman de *Volupté*, quoique la fin de ce dernier soit toute différente. C'est le même thème, la même étude des passions de l'amour, et comme trame le même mysticisme religieux. Si Amaury se fait prêtre au lieu de se marier comme *Arthur*, il se convertit par les mêmes moyens, je veux dire qu'il y arrive par les mêmes lectures. Il n'emporte pas Saint Martin, les sermonaires et les mystiques au fond d'une retraite ombreuse et sauvage, mais il va les chercher, les étudier et s'en nourrir dans une vieille bibliothèque janséniste, et je me demande si ce n'est pas *Arthur*, lisez Guttinguer, qui montra à Sainte-Beuve le chemin de Port-Royal. Car il en est souvent question dans ce roman. On y trouve non seulement Pascal, ce qui n'a rien d'extraordinaire, mais encore Arnauld d'Andilly, ce qui est plus rare. En tout cas j'ai comme idée que Sainte-Beuve ne nous aurait pas donné *Volupté* si Guttinguer ne s'était pas décidé à publier le roman d'*Arthur*.

Nous avons vu qu'il avait commencé une version de ce roman, au printemps de l'année 1830, d'accord avec son ami qui, pour l'aider dans son travail, lui avait communiqué certains documents d'une nature tout à fait intime. Le fragment très important qu'en a publié M. le vicomte Spoelberch de Lovenjoul permet de supposer que Sainte-Beuve avait l'intention de le conduire jusqu'à la fin. Il ne s'arrêta que lorsqu'il apprit que Guttinguer allait publier sa version personnelle, et c'est heureux, car même en y mettant un peu du sien, il n'avait pas assez vécu en 1830, pour nous donner dans *Arthur* l'équivalent de *Volupté*. N'empêche que la comparaison des deux versions est bien intéressante. Il y a dans celle de Sainte-Beuve tel épisode, celui de Julie entre autres, qui n'est que la paraphrase dramatisée du texte de Guttinguer. Voyez plutôt :

J'appris dès le soir, dit Julie, que nous allions passer un mois dans votre terre de Normandie, que nous par-

---

1. Voir la *Revue Bleue* du 19 décembre 1896.

2. Le père de Guttinguer était membre du Tribunal et avait [illegible] du Premier Consul. Dès lors rien de plus [illegible] que l'action d'*Arthur* se passe dans les premiers [illegible] du Consulat. Il y a même dans le chapitre II un tout petit [illegible] de la société parisienne à cette époque.

tions sous deux jours, que j'allais voyager dans la même voiture que vous. On m'ordonna les apprêts dont je m'occupai avec un trouble toujours croissant.

Le comte ne vint pas avec nous. Julie, me dit la comtesse, je suis bien aise d'avoir cette occasion de vous retirer des persécutions de mon mari, car il vous tourmente, n'est-ce pas, petite ? C'est un homme odieux. Arthur vous laissera tranquille, il me l'a promis, et il a grand intérêt à me tenir sa parole. Du reste, veillez bien sur vous, mon enfant; c'est un homme qui, d'ailleurs, n'est ni méchant, ni corrompu, dans la vilaine acception du mot, mais perfide, léger, galant au delà de tout ce qu'on peut dire. Vous êtes bien entièrement perdue, si vous l'écoutez. Je ne vous pardonnerai ni à l'un ni à l'autre, de ma vie.

L'épisode, comme on le voit, est à peine ébauché dans la version de Guttinguer. Dans celle de Sainte-Beuve, publiée par M. de Lovenjoul, il ne tient pas moins de onze pages d'impression. En voici quelques passages :

Elle emmenait avec elle une de ses femmes, nommée Julie, qui lui était indispensable, et qu'elle plaça dans le coupé entre nous deux...

Julie était une fille de vingt-cinq ans, d'un doux et franc sourire, d'une grâce naïve et entraînante; avec cela mélancolique, et presque toujours silencieuse. Son teint était brun et animé, ses cheveux noirs admirables. Elle avait la lèvre épaisse et l'œil confiant, la taille parfaite, quoique robuste et romaine.

Placés, comme nous étions, la senteur de ses cheveux m'allait à l'âme. Ses chairs pénétraient les miennes, et j'en étais, malgré moi, tout gêné, tout palpitant.

Elle finit par s'en apercevoir à quelques mouvements un peu passionnés, et elle demanda à monter sur le siège de la voiture, la chaleur lui faisant mal, disait-elle.

Sa maîtresse se prit à sourire, et dès que nous fûmes seuls :

— Eh bien, Arthur, toujours le même ?

Je protestai de mon innocence :

— Mais cette fille est si fraîche, si vivifiante... en vérité...

— Je vous conseille, mon ami, de n'y point penser, vous y perdriez vos peines. Cette fille est très sage, et je ne saurais vous dire de combien de poursuites elle a été l'objet. Mon mari lui a offert des trésors amoureux qu'il était d'elle à en mourir. De guerre lasse, il lui a fallu renoncer à la vaincre. Elle peut faire un bon mariage avec un marchand à qui la tête en est tournée. Elle diffère encore pourtant et dit que cet homme l'ennuie, qu'elle m'est trop attachée. Je lui ai offert de la laisser à Paris; mais elle m'a refusé, et veut me suivre à toute force. Soyez donc sage, mon jeune ami, et ne me faites pas de sottise...

Dix jours se passèrent ainsi (la conquête en avait duré cinq), et qui ne furent de sa part que ravissement et orgueil, sans souci du lendemain.

L'approche du départ rompit le charme. Elle tomba dans une tristesse profonde, dans des larmes inconsolables

Je revenais avec sa maîtresse à Paris. J'espérais que ma présence la soutiendrait un peu. Mais elle savait trop bien que ce n'était pas pour elle que je retournais. Durant le voyage elle ne cessa de souffrir et de pleurer.

— Qu'a donc cette fille ! me disait Madame de ***. Je ne la reconnais plus. Arthur, est-ce qu'elle vous aimerait ? Prenez-y garde, je ne vous le pardonnerais pas. Elle ne vous le pardonnerait pas elle-même, car c'est une âme de feu, et je crois, une tigresse dans ses emportements.

Ces quelques lignes suffisent pour nous édifier sur le procédé, la manière de chacun des deux écrivains. Guttinguer indique à peine et glisse dans un style vif, exempt de recherche, et que Vinet trouvait « un des plus purs et des plus délicats de l'époque ». Sainte-Beuve, au contraire, développe, dissèque, peint par petits coups et s'amuse aux nuances, comme le rayon de soleil qui, entré dans une chambre, se plaît à faire valoir tous les objets dans leurs moindres détails. A qui donner la préférence ? C'est affaire de goût, et les deux manières ont bien leur charme. Pourtant celle de Sainte-Beuve me semble en avoir davantage.

Je disais tout à l'heure pourquoi l'ami de Guttinguer n'avait pas continué sa version du roman d'*Arthur*. Ceux qui seraient curieux de connaître la date de cette renonciation pourraient la chercher dans celle de la pièce de vers que Sainte-Beuve a mise à la suite des amours de Julie et qui commence à la page 126 du livre de M. de Lovenjoul. En voici la première strophe :

Oh ! que son jeune cœur soit paisible et reposé
Que rien n'altère plus ses yeux bleus obscurcis,
Pour Elle le sourire et les larmes sans cause !
Pour moi les vrais soucis !

Publiée pour la première fois dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er janvier 1832, avec mélodie de Mme Ménessier-Nodier, Saint-Beuve l'inséra plus tard dans le *Livre d'Amour* en l'accompagnant de cette note : « Fait non pour elle directement, mais dans sa pensée, et en déguisant la couleur de ses yeux ; ce devait être mis dans un roman. »

On peut donc affirmer sans crainte de se tromper que Sainte-Beuve travaillait encore à *Arthur* deux ans après l'avoir entrepris. S'il était très long au détail du style, comme il le confessait un jour (1), il ne l'était pas moins au détail de la composition, et je ne m'étonne plus maintenant qu'il se soit tant fait tirer l'oreille pour accoucher de *Volupté*.

V

Il nous reste à parler de l'accueil qui fut fait au roman de Guttinguer. Naturellement ce fut Sainte-Beuve qui ouvrit le feu dans la *Revue des Deux Mondes*. Personne n'était plus qualifié que lui pour rendre compte de ce livre, puisqu'il y avait en quelque sorte collaboré. Il le fit en termes excellents, avec une pointe d'émotion où l'on sentait vibrer la corde de la bonne et franche amitié.

1. Lettre à M. Pelegrin du 25 novembre 1832. *Nouv. Corresp.*, p. 31.

L'article débutait par un portrait charmant de Guttinguer.

.... Il me fit surtout l'effet, disait-il, quand je le connus, de l'homme sensible égaré dans les voies romanesques, pratiquant l'élégie et en ayant tous les accents.

C'était dans la poésie comme un talent de femme, le talent ne survivant jamais à l'émotion, le début toujours vrai et parfois puissant, des traits faciles, et bientôt la fatigue et le vers libre pour se soulager, et pas de conclusion. Plus d'une de ses élégies peut se rapprocher de celles de Mme Desbordes-Valmore...

Et après avoir assez largement parlé du poète, il arrivait au roman d'*Arthur*.

Il se compose d'une première partie toute en mémoires, en lettres et en récit, et d'une seconde partie (la troisième) presque toute en citations, en extraits de lectures et qui n'est pas la moins intéressante ni la moins originale, tant le malade attendri a su animer, commenter naïvement, mouiller de ses pleurs, reproduire et continuer dans ces accents les pages choisies dont il s'environne.

Arthur est écrit comme on n'écrit plus depuis l'abbé Prévost et pour le dire depuis Laclos... C'est court, net, cursif, mêlé d'allusions promptes et frappantes, d'élans tendres et modérés... On sent une nature délicate et très vite dégoûtée, qui a pris la fleur de mille choses et n'a pas appuyé.

Il y a toutes sortes de grâces dignes du XVIIe siècle de Bussy-Rabutin, moins bel esprit et plus poète,... il y a beaucoup du vicomte de Valmont, qui serait sincèrement devenu chrétien.

Et Sainte-Beuve concluait ainsi :

Arthur qui n'est pas un ouvrage composé, ni qui sente le talent de profession, *Arthur* qui n'est peut-être qu'une suite de débris, de soupirs, de souvenirs et d'espérances, mais où le souffle est le même d'un bout à l'autre et où l'esprit, vrai parfum, unit tout, sera, nous le croyons, une lecture propice et saine et reposante à bien des âmes fatiguées à bien des palais échauffés, un correctif, au moins d'un moment, à tant de talents plus brillants que sincères, à tant d'enthousiasmes dont la flamme est moins au cœur qu'au front; *Arthur*, si l'amitié et trop de conformité intime ne nous abuse, *Arthur* vivra et conservera le nom de son auteur, qui n'a plus à se repentir littérairement de ses écarts, de sa venue hâtive, de ses plaisirs distrayants et de ses faiblesses parisiennes, puisque, de tant d'imperfections éparses, il lui a été donné un jour (ô nature douée avec grâce) d'assembler un volume délicieux que d'autres plus studieux, plus forts (1) n'auraient, jamais écrits.

Tout cela était parfaitement vrai, et pourtant la prophétie de Sainte-Beuve ne s'est vérifiée qu'à moitié. *Arthur* eut dans son temps un énorme succès de lecture; il reposa, il consola, il fit presque autant de conversions que *Werther* avait causé de suicides, ce qui prouve que l'auteur avait touché juste, mais quand la vogue en fut passée, le livre se ressentit de son défaut de composition, de ses imperfections, de ses faiblesses, et tomba dans le même oubli que la plupart des romans contemporains, justifiant ainsi le regret de Vinet que d'une œuvre religieuse Guttinguer eût fait une œuvre littéraire. Car il n'y a pas à dire, c'est le roman qui a tué le livre. « La littérature en l'adoptant le profana, elle fit beau ce qui voulait être saint, touchant ce qui voulait être édifiant... L'auteur tira de la situation plus de littérature qu'elle ne semblait en contenir; il n'était pas nouveau de convertir la religion en poésie, mais une religion comme celle-là, en faire de la poésie ! c'est ce qui ne s'était point vu encore !... »

Ainsi s'exprimait Vinet, plus clairvoyant ici que Sainte-Beuve, peut-être parce que l'amitié ne l'abusait pas. J'ai là devant moi tout un paquet de lettres de félicitations adressées à Guttinguer (1); pas une ne vante la partie romanesque, toutes s'étendent au contraire sur la partie consacrée à la religion et à la solitude. En voici une d'un petit poète romantique qui faisait partie du groupe de Sainte-Beuve et n'a pas, d'ailleurs, laissé de nom :

Mars 1837.

Je me promettais, Monsieur, de demander à notre ami commun, M. Sainte-Beuve, le moyen de vous remercier directement du plaisir bien senti que m'avait procuré le beau livre d'*Arthur*. Le hasard s'est comme empressé de me servir en me faisant rencontrer dans une autre de mes connaissances, un de vos camarades de collège, M. Favier qui, en facilitant l'accomplissement de mon désir, a ajouté le doux sentiment de la reconnaissance à l'attachement d'ancienne date que je lui porte.

Bien que j'aie à peine 25 ans, Monsieur, j'ai déjà été amené comme vous, autant par mon organisation native que par l'influence du climat qui m'a vu naître et les orages qui ont accueilli mes premiers pas dans la vie, à sentir le besoin des amours complètes, des affections éternelles. J'ai cependant trop d'humilité, de franchise surtout, pour vous dire que ma conversion est entière, mais si chez moi l'homme du monde nuit souvent encore au chrétien je crois devoir, dès à présent, des actions de grâce à cette bonté supérieure qui m'a rendu les croyances et la foi que j'avais perdues depuis si longtemps

Des livres comme celui d'*Arthur* sont faits pour opérer des guérisons radicales et je lui ai dû, pour ma part, des heures de recueillement dont je retirerai du profit, j'en suis sûr. Je vous félicite très sincèrement, Monsieur, de la

(1) Sainte-Beuve en disant cela songeait à Balzac qu'il avait déjà visé directement dans ce passage : « La moquerie méchante de ces femmes du monde chez la baronne de Trun, lorsqu'Arthur essaie d'aller s'y distraire, est peinte comme nul de nos jours ne le ferait. M. de Balzac, qui a sur ces points tant de qualités et de parties d'observation heureuses, devra admirer cette sobriété, cette précision de trait qui est le goût exquis du genre.

On connaît l'origine de l'animosité de Sainte-Beuve contre Balzac : mais on ignore généralement que ce fut l'auteur de *Volupté* qui ferma les portes de la *Revue des Deux Mondes* à l'auteur du *Lys dans la vallée*.

(1) Toutes ces lettres m'ont été gracieusement communiquées par son fils. Il y en a une de Watout, le secrétaire des commandements de la reine Amélie où je relève ce mot pittoresque : « La politique est la chenille du Parnasse ». — La reine Amélie avait beaucoup goûté le livre de Guttinguer et lui faisait dire qu'elle se réservait de lui envoyer un témoignage de sa satisfaction.

paix et du bien-être que vous avez eu la force de vous procurer; désormais, pour vous, vouloir ce sera pouvoir, et si j'en juge par les touchantes confidences d'*Arthur*, je suis certain que vous voudrez à tout jamais.

En retour de la reconnaissance que je vous dois (et c'est un échange dans lequel je suis malheureux de rendre moins que je n'ai reçu) j'ose vous envoyer mon dernier volume de poésies. Les aveux de cette lettre vous feront trouver dans ce livre quelque chose d'un roman intime et personnel et lui voudront peut-être un accueil indulgent.

Acceptez, Monsieur, l'expression de ma sympathie et de la haute estime à laquelle la publication d'*Arthur* vous donne droit, comme homme et comme écrivain.

CHARLES CASTELAN.

De son côté, Ernest Fouinet (1), bien connu pour ses poésies et ses romans, dont surtout *le Village sous les sables*, adressait à Guttinguer le sonnet suivant, que je trouve encarté dans sa lettre d'envoi : Lettre et sonnet sont inédits.

Plus de houle à mes flots, plus de brise à ma voile:
Mon esprit s'endormant comme à la fin du jour
Ressemblait au débris d'une gothique tour
Sur lequel l'araignée en paix étend sa toile.

Mais un beau son de harpe, une clarté d'étoile,
Descend pour m'inspirer d'un merveilleux séjour.
C'est un soupir profond de tristesse et d'amour,
C'est une femme aimante au front couvert d'un voile.

C'est une voix cassée, elle a de la douleur;
C'est un parfum secret, on ne voit point la fleur;
Le rayon vient sans bruit et réchauffe la terre.

Ange à la harpe d'or, d'une étoile voilée,
Souffle mélodieux, poétique mystère,
Je tombais, vers le ciel vous m'avez rappelé.

Dans le même temps, Mme Menessier-Nodier, qui semble avoir inspiré le sonnet d'Arvers, écrivait à Ulric : J'ai quelque chose de plus que de l'admiration pour l'auteur d'*Arthur*, car indépendamment de ce que c'est un des plus beaux livres qu'on ait écrits, c'est aussi une des plus belles actions qu'on ait commises. » (Lettre inédite).

Enfin Vinet, que Guttinguer avait remercié de son remarquable article, lui adressait la lettre que voici :

Monsieur,

Répondre si tard à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, c'est vous témoigner bien mal le plaisir qu'elle m'a fait; j'étais malade, je le suis encore, et dans cet état, les plus agréables devoirs souffrent des retards. Je ne veux pourtant point, par un plus long délai, vous donner lieu de penser que j'ai été peu sensible à tout ce qui, dans votre lettre, était fait pour me réjouir et pour me toucher. J'ai besoin de vous remercier de tout cela, et particulièrement de ce que vous n'avez pas repoussé ce titre d'*ami* que mon cœur vous donnait il y a déjà deux ans, lorsque votre nom même ne m'était pas connu. J'ai aussi à vous remercier de ce que vous voulez bien me procurer vous-même la lecture des *Fables et Méditations*, que, sur le seul nom de leur auteur, j'avais déjà demandé à mon libraire pour une bibliothèque fondée à l'usage de la jeunesse, dans la ville que j'habite. Je me réjouis de les recevoir et de les lire. Quant aux observations que vous faites sur mon article, je n'y toucherai point ici, parce que l'autre jour, laissant aller ma plume dans une lettre à l'ami (1) qui m'a transmis vos précieuses lignes, j'ai répondu de mon mieux à ces observations, et que je prie aujourd'hui cet ami de vouloir bien vous communiquer ma réponse. *Réponse* n'est peut-être pas le mot : ce sont plutôt des explications ; je désire bien, Monsieur, que vous en soyez satisfait. En tout cas, si ma santé me permet d'écrire quelques lignes sur votre nouvel ouvrage, je serai heureux de trouver l'occasion de rendre hommage au principe dont vous faites profession dans votre lettre, et que je suis bien loin de trouver nié ou méconnu dans *Arthur*. Quand je pense, Monsieur, à ce que vous êtes et à ce que je suis (je ne parle pas au point de vue mondain, mais à celui de la grâce), je trouve étrange au premier coup d'œil que j'aie pu vous adresser l'apparence d'une leçon ou d'un conseil; cette pensée m'humilie à fond et m'attriste, mais cela m'est bon, et je vous dis : le conseil vaut mieux que le conseiller; rien n'est plus commun ; et ce n'est pas une raison, parce qu'on se connaît mauvais, de supprimer un conseil ou un avis qu'on sait être bon.

Permettez-moi, Monsieur, de me dire, avec la plus haute considération.

Votre affectionné serviteur,
L'auteur de l'article sur *Arthur*,
inséré dans le *Semeur*, du 26 juillet 1837 (2).

Pauvre cher Vinet, combien Guttinguer dut sourire en lisant le passage de sa lettre, où il lui parlait au point de vue de la grâce ! Il était coutumier de ces naïvetés qui faisaient honneur à sa droiture, et Sainte Beuve qui l'avait fréquenté six mois durant à Lausanne, se fâcha plus d'une fois en le voyant prendre au sérieux certaines élucubrations qui ne méritaient que le mépris. Mais il était d'un pays où l'on ne plaisante pas avec les choses saintes, et comment n'aurait-il pas cru à la sincérité de la conversion d'un homme qui, sur le point de terminer son livre, disait au lecteur en manière d'épilogue :

Werther, Saint-Preux, René, Obermann, sont des types sublimes mais dangereux, de l'homme sensible. *Werther*, c'est le suicide ; *Saint-Preux*, c'est la philosophie, *René*, le vague, l'abandon ; *Obermann*, le découragement. *Arthur* voudrait être la religion... Qui donc fera assez sublime cette histoire de l'homme passionné de nos temps, sauvé de tout, guéri de tout et jusqu'au fond par la vertu chrétienne ?... »

« Qui donc » ? Je le connais et je ne le vois que lui, mais il est mort depuis longtemps et je doute qu'il revienne... Il s'appelait saint Augustin.

LÉON SÉCHÉ.

(1) Ernest Fouinet, né à Nantes, en 1799. Quand il mourut à Paris, en 1845, Sainte-Beuve écrivait à Turquety, le 23 décembre de la même année : « Que d'amis ont manqué à votre appel à ce dernier voyage, cet excellent Labitte qui me parlait toujours de vous, le bon Ernest Fouinet digne de vous connaître et comme patriote et comme cœur poétique et simple !... »

(1) M. Henry Lutteroth, principal directeur du *Semeur*.
(2) Lettre inédite.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

Du 1er Juillet au 31 Décembre 1903

Alcoolisme (L'), la famille et la dépopulation, 365, 402.
Amoureuses (Les) de l'Automne, 449.
Amours (Les) de Leucippe et de Clitophon, 690, 716.
Angleterre (L') et la guerre de course, 250.
Argan était-il malade ? 447.
Armée (L') du second Empire, 59.
« Arrigo Beyle, Milanese », 407.
Aspirations, roman, 16, 45, 74, 107, 144, 174.
Autoresses (Les) portraiturées par elles-mêmes, 203.
Autre (De l') côté de l'eau, 807.

Bjœrnstjerne Bjœrnson, romancier, 379.
Brieux (M.), 753.

Centenaire (Le) de l'indépendance vaudoise, 12.
« Ce que dit la bouche d'ombre » dans la maison de Victor Hugo, 50.
Chef d'orchestre (Le), 277.
Composition (La) dans les premiers romans de G. de Maupassant, 562, 604.
Compréhension (De la) des paysages, 97.
Correspondance inédite de H. de Balzac, 609, 641, 673, 705.
Crise (La) anglaise et sa véritable signification, 436.
Culture (La) nationale dans l'enseignement secondaire en Allemagne, 78, 102, 132.

Débuts (Les) de Néromucène Lemercier, 272.
Dernier (Un) mot sur la vieille Sorbonne, 193.
Dernière (La) leçon de Léonard de Vinci à son Académie de Milan (1499), 525, 556.
Dernières (Les) années de Schopenhauer, 7.
Deux ouvriers du Romantisme, 168, 207.
Distribution (La) des prix Nobel, 849.
Divers (Les) modes d'expression de la poésie française contemporaine, 623.
Dégâts explosifs, 225.

Édouard Schuré, 484.
Éducation (L') des femmes aux Etats-Unis, 111.
Égypte (L'), 670.
[illegible] (L') dans le nord de la [illegible]
[illegible]
[illegible] (L') et l'enseignement, [illegible]
[illegible] en France, 678.
[illegible] 682.

[illegible] (La) intellectuelle, 387.
[illegible] 137, 178.
[illegible] d'aujourd'hui : Taxile, [illegible]
[illegible] (Les) [illegible] d'œuvre d'Anatole [illegible], 571.

Fêtes (Les) de Richard Wagner a Berlin, 602.
Fin (La) de « La Fronde », 353.
Fortuny (Un grand oublié), 749.
Française (La) célibataire, 303.
Frein (Le), 65.

Gabriel d'Annunzio, 431.
Gœthe et l'idée de liberté, 33.
Grammaire (La) au XXe siècle, 801.

Hérédité, nouvelle, 424, 459, 491, 521.

Idées (Les) coloniales de M. Waldeck-Rousseau, 677.
Injustices littéraires, 766.
Innocente (L'), nouvelle, 616.
Internationalisme (L') aux Salons, 121.
Irlande (L') et son destin. — I. La Nature, 545, 727.

James Whistler et le mystère dans la peinture, 440.
Joseph Roumanille, son rôle dans la renaissance provençale, 582.
Joséphin Peladan, 486.
Journal intime, 746.
Journalisme (Le) en Chine, 414.

Lettres de jeunesse, 1.
Lettres (Les) de Madame Rolland, 452.
Liberté (La) d'enseignement et les partis politiques, 577.
Licence (Toute) pour la critique, 31.
Littérature (La) wagnérienne, 93.
Loup (Le) et le renard, conte, 243.

Madame Ada Negri, 356.
Majorité (Que sera la) de demain ? (enquête parlementaire), 613, 652, 686, 721.
Maurice Maeterlinck, 454.
Mauvais (Le) élève, nouvelle, 406.
Memorandum 1864, 769, 801.
Miss Flirt, nouvelle, 308.
Mission (La) civilisatrice de la France, 22.
Musée (Le) Adam Mickiewicz, 158.
Musiciens (Les) de Verlaine, 633.

Nièce (La) du professeur Romualdo, roman, 199, 233, 265, 297, 331, 360, 391.

Oasis (L'), pièce en cinq actes, 737, 772, 810.
Octave Gréard, 289.

Panier (Le) de guinée, nouvelle, 586.
Particule (La) nobiliaire, 129.
Philosophie du « Salon d'Automne », [illegible]
Poésies : Automne, 503. — Dans la Nuit : Par un soir de silence. — Sérénité, [illegible]
Poète (Le) Anonyme de la Pologne, 541.
Poète (Le) Michel Marulle, 327.
Poète (Le) Nietzschéen, 191.

Portrait de Madame ***, 161.
Portrait (Un) de la France... au pavillon de Flore, 340.
Pourquoi nous aimons les primitifs, 396.
Précurseur (Le) de Michel-Ange. — Luca Signorelli, 84.
Prépondérance (La) de la Russie en Extrême-Orient, 261, 293.
Propriété intellectuelle en Russie, 635.

Répertoire (Le) a la Comédie-Française, 734.
Réponse (Une) de M. le Chevalier C.-W. Gluck, 466.
République (Une) d'enfants aux Etats-Unis, 237.
Réunion (Une) d'été a Edimbourg, 336.
Réveil (Le) de l'industrie britannique, 530.
Rôle (Le) de la France en Indo-Chine, 417.
Roman (Un) oublié, Arthur, 826.

Sacrifice (Le), nouvelle, 645.
Saint (Le) Sépulcre, nouvelle, 370.
Signes (Les) de la race chez les héros du roman contemporain, 315.
Situation (La) politique en Angleterre, 163.
Sœurs (Les) inspiratrices, 149, 186.
Sous-sol (Dans le), nouvelle, 551.
Statue (La) de Jules Simon, 41.
Strozzi (Les) de Ferrare, 701.
Système (Le), 708.

Témoignage (Le), 257.
Terre de France, 321.
Théâtre (Le) antique d'Orange, 349.
Théâtres :
- Comédie-Française : *Blanchette*, 539.
- Gymnase : *Le retour de Jérusalem*, 763.
- Nouveau-Théâtre : *Maison de poupée*, 539.
- Opéra : *L'Etranger*, 763.
- Opéra-Comique : *La Tosca*, 568.
- Renaissance : *L'Adversaire*, 568.
- Théâtre Sarah Bernhardt : *Jeanne d'Arc*, 631. — *La Sorcière*, 824.
- Théâtre-Antoine : *La Guerre au village*, 697. — *Maternité*, 794.

Théodore de Banville, 228.
Thomas Graindorge et Zarathoustra, 507.
Tour (La) de l'Hôpital, 481, 517.
Trade unions (Les), les trusts et le socialisme d'Etat en Amérique, 497, 594, 755.

Vaincu (Les) victorieux : Henri Becque, 70, 117.
Valeur (La) de l'Amour, 469.
Victor-Emmanuel III, 37.
Vie (La) psychique, son rythme et la Poésie, 476.
Villégiatures (Les) impériales, 216, 254.

TABLE DES AUTEURS

Du 1er Juillet au 31 Décembre 1903

AMIEL (Henri-Frédéric). — Lettres de jeunesse, 1.
ANDREIEFF. — Dans le sous-sol, nouvelle, 551.
ARBELET (Paul). — Arrigo Boyle, Milanese, 407.
BALZAC (Honoré de). — Correspondance inédite, 609, 641, 673, 705.
BARBEY D'AUREVILLY. — Mémorandum de 1864, 769, 804.
BARDOUX (Jacques). — La Situation politique en Angleterre, 163. — La Crise anglaise et sa véritable signification, 436. — Le réveil de l'industrie britannique (1901-1902), 530. — A. J. Balfour, 788.
BARGY (Henry). — Une République d'enfants aux Etats-Unis, 237.
BARRON (Louis). — L'Armée du Second Empire, 59. — Les villégiatures impériales, 216, 254.
BEAUMARCHAIS. — Portrait de Madame ***, 161.
BEAUME (Georges). — Le loup et le renard, conte, 243.
BELLEFONDS (Gaston de). — Le Théâtre antique d'Orange, 349.
BORDEAUX (Henry). — La Tour du lépreux, 481, 517.
BOSSERT (A.). — Les dernières années de Schopenhauer, 7. — Le Théâtre de la Hofburg, 785.
BOUCHAUD (Pierre de). — Automne, poésie, 503.
BOULENGER (Marcel). — Toute licence pour la critique, 31.
BOURGAULT-DUCOUDRAY (Charles). — Le Panier de guinée, nouvelle, 587.
BOUYER (Raymond). — « Ce que dit la bouche d'ombre » dans la Maison de Victor Hugo, 50. — Un portrait de la France... au pavillon de Flore, 340. — Une réponse de M. le Chevalier C.-W. Gluck, 466. — Philosophie du « Salon d'Automne », 618.
BRANDÈS (Georg). — Gœthe et l'idée de liberté, 33.
BRÉAL (Michel), de l'Institut. — La Grammaire au XXe siècle, 801.
BRIAND (Aristide). — Que sera la majorité de demain ? 686.
BRIAND (Charles). — Le mauvais élève, nouvelle, 406.
BUISSON (Ferdinand). — Que sera la majorité de demain ? 721.
CANTINELLI (Richard). — Un poète Nietzschéen, 191.
CASTELNUOVO (Henri). — La nièce du professeur Romualdo, roman, 199, 233, 265, 297, 331, 360, 391.
CHABRIER-RIEDER (Charlotte). — Les Autoresses portraiturées par elles-mêmes, 203.
CHARPENTIER (Léon). — Le journalisme en Chine, 414.
CHAUTEMPS (Emile). — Que sera la majorité de demain ? 652.
CHÉRAMY (P.-A.). — Les fêtes de Richard Wagner à Berlin, 602.
DA COSTA (M.). — La culture nationale dans l'enseignement secondaire en Allemagne, 78, 102, 132.
DAUBRESSE (M.). — La Française célibataire, 303.
DAUCHOT (Gabriel). — Le Musée Adam Mickiewicz, 158. — Le poète anonyme de la Pologne, 541.
DEGRON (Henri). — Poèmes. — Dans la Nuit. Par un soir de Silence, Sérénité, 666.
DELBOST (René). — Le répertoire à la Comédie Française, 734.
DELPON DE VISSAC (L.). — L'éducation des femmes aux Etats-Unis, 111. — Les trade-unions, les trusts et le socialisme d'Etat en Amérique, 497, 594, 755.
DELZONS (Louis). — Le Féminisme et la loi, 137, 178.
DES ESSARTS (Emmanuel). — Théodore de Banville, 228.
DES GRANGES (Ch. M.). — Les études romanes en France, 658.
DESJARDINS (Paul). — De la compréhension des paysages, 97.
ELNER (d') ESCHENBACH. — Hérédité, nouvelle, 121, 159, 491, 521.
FAGUET (Emile), de l'Académie française. — La Parcelle nominaire, 129. — Poètes explosifs, 225. — La fin de... La Fronde, 253. — Les amoureuses de l'automne, 449. — Fordamante, 682. — De l'autre côté de l'eau, 807.
FAURE-FAVIER. — Les signes de la race chez les héros du roman contemporain, 315.
FIERENS-GEVAERT. — Pourquoi nous aimons les primitifs, 396.
FLAT (Paul). — Le Théâtre idéaliste. — I. M. Gabriel d'Annunzio, 431. — II. M. Maurice Materlinck, 454. — III. M. Edouard Schuré, M. Joséphin Péladan, 486. Voir Théâtres.
FONCIN (Pierre). — Les lettres de Madame Rolland, 452.
GAUCHIER (de Clagny). — Que sera la majorité de demain ? 652.
GRÉARD (Octave), de l'Académie française. — Un dernier mot sur la vieille Sorbonne, 193.
GROSJEAN. — Que sera la majorité de demain ? 613.
GUILHYSSE (Dr A.). — Argan était malade, 25.
HALPERINE-KAMINSKI. — La propriété intellectuelle en Russie, 635.
HERVÉ (Jean). — L'Angleterre et la guerre de course, 250.
JULLIEN (Jean). — L'Oasis, pièce en 5 actes, 737, 772, 810.
KRYSINSKA (Marie). — Miss Flirt, nouvelle, 308.
LAMARZELLE (de). — Que sera la majorité de demain ? 652.
LAVERTUJON (Henri). — Que sera la majorité de demain ? 686.
LECLÈRE (Tristan). — Les musiciens de Verlaine, 633.
LECOMTE (Georges). — Le Sacrifice, nouvelle, 645.
LE ROUX (Hugues). — Les idées coloniales de M. Waldeck-Rousseau, 677.
LE ROY (Albert). — Un demi-romantique. — Les débuts de Népomucène Lemercier, 272.
LEYDET. — Que sera la majorité de demain, 686.
LOLIÉE (Frédéric). — Portraits universitaires : Octave Gréard, 289.
LOURTIES. — Que sera la majorité de demain ? 686.
LOUVEL (Armand). — La liberté d'enseignement et les partis politiques, 577.
LOWENTHAL (Dr V.). — L'Alcoolisme, la famille et la dépopulation, 365, 402.
MAIGRON (Louis). — Deux ouvriers du Romantisme, 168, 207.
MARIÉTON (Paul). — Joseph Roumanille, 582.
MASSÉ (Alfred). — Que sera la majorité de demain ? 613.
MAUCLAIR (Camille). — L'internationalisme aux Salons, 121. — James Whistler et le Mystère dans la peinture, 440. — Les grands oubliés : Fortuny, 749.
MAURY (François). — Que sera la majorité de demain ? (Enquête parlementaire), 613, 652, 686, 721.
MAURY (L.). — Le Disparu, de Paul Ninon, 29.
MAYNIAL (Edouard). — La composition dans les premiers romans de G. de Maupassant, 562, 604.
MIOMANDRE (Francis de). — Thomas Grandidier et Zarathoustra, 507.
MORSIER (Edouard de). — M. Brieux, 753.
MULLER (Maurice). — Vittorio Emanuele III, 27. — Auteurs italiens d'aujourd'hui. — Mme Ada Negri, 356.
NETTON (Adrien). — La relève de la France en Indo-Chine, 417.
PELADAN. — Le prédécesseur de Michel-Ange. — Luca Signorelli, 84. — La dernière leçon de Léonard de Vinci, à son académie de Milan (1499), 325, 526. — Esthétique et l'Enseignement, 713.
PELLEGRIN DE LA BATIE (Pierre). — Le Chef d'Orchestre, nouvelle, 277.
PILON (Edmond). — Les poètes respiratrices, 149, 186. — Les Femmes dans l'œuvre d'Anatole France, 57[illegible].
PIVOURT (Edmond). — L'Esclavage dans le nord de la Nigritie, 220.
POIZAT (Alfred). — Figures de la Renaissance. — Le poète Michel Marullo, 25. — Les Strozzi de Ferrare, 701.
RÉMUSAT (Mme R.). — M. Bjœrnstjerne Bjœrnson, romancier, 379.
RENAULT-MORLIÈRE. — Que sera la majorité de demain ? 613.

Rieffel (A.). — L'Egypte : les habitants, 670.
Rod (Edouard). — Le centenaire de l'indépendance vaudoise, 12.
Roz (Firmin). — Une réunion d'été à Edimbourg, 336. — L'Irlande et son destin, 545, 727.
Saint-Maurice (Rémy). — L'innocente (nouvelle), 616.
Sarton (Georges). — La littérature wagnérienne, 93.
Séché (Léon). — La statue de Jules Simon, 41. — Un roman oublié, 789, 826.
Ségard (Achille). — La mission civilisatrice de la France, 22.
Sorel (Albert). de l'Académie française. — Terre de France, 321.
Sorel (Albert-Emile). — Injustices littéraires, 766.
Soudak (Louis de).— Le Saint-Sépulcre, nouvelle, 370.
Tardieu (Emile). — La valeur de l'amour, 469.
Tatius (Achille). — Les amours de Leucippe et de Clitophon, roman, 690, 716.
Tissot (Ernest). — Les vaincus victorieux : Henri Becque, 70, 117.
Tolstoï (Léon). — Journal intime, 746.
Tolstoï fils (Léon). — Aspirations, roman, 16, 45, 74, 107, 144, 174.
Toulouse (Docteur). — La vie mentale : Le Frein, 65. — Le témoignage, 257. — La faute extérieure, 385. — L'esprit de création, 513. — Le système, 708.
Vacaresco (Hélène). — Un féminisme d'autrefois: Tacite, 283.
Vaillant. — Que sera la majorité de deman ? 652.
Vannoz (Léon). — La vie psychique, son rythme et la poésie, 476. — Les divers modes d'expression de la poésie française contemporaine, 623.
Vigouroux (Louis). — Que sera la majorité de demain ? 721.
Zenzinoff (B. de). — La prépondérance de la Russie en Extrême-Orient, 261, 293.

TABLE DE LA VIE LITTÉRAIRE

Adam (Paul). — Le Temps et la Vie. — Au Soleil de Juillet, (1829-1830), 246.
Aderer (Adolphe). — Chez les rois, 444.
Albalat (Antoine). — Le travail du style enseigné par les corrections manuscrites des grands écrivains,279.
Angellier (Auguste). — Le Chemin des saisons, 504.
Ballagny (Paul). — Le Forçat secret, 760.
Balzagette (Léon). — Le Problème de l'avenir latin, 27. — A quoi tient l'infériorité française, 27.
Barrès (Maurice). — Scènes et doctrines du nationalisme. — Les Amitiés françaises, 628.
Béclard (Léon). — Sébastien Mercier, sa vie, son œuvre, son temps. — I. Avant la Révolution, 125.
Bois (Jules). — Visions de l'Inde, 55.
Bordeaux (Henry). — L'Amour en fuite, 444.
Boulenger (Marcel). — La Femme baroque, le Page, la Croix de Malte, Couplées, 760.
Boulé (Louis). — Dos d'âne, 444.
Bourget (Paul). — L'Eau profonde. — Les Pas dans les Pas, 598.
Carnegie (Andrew). — L'Empire des affaires, 565.
Carrère (Jean). — La Guerre du Transvaal. — Le Pays de l'or rouge, 312.
Compayré (G.). — J.-J. Rousseau et l'éducation de la nature, 628.
Corday (Michel). — Sésame ou la Maternité consentie, 410.
Couvreur (André). — La Graine, 410.
Daudet (Ernest). — Une vie d'ambassadrice au siècle dernier. — La Princesse de Lieven, 182.
Duchêne (Ferdinand). — France nouvelle, 663.
Dumas (Paul). — Zézia, 663.
Gasquet (Joachim). — Les Chants séculaires, 535.
Gille (Valère). — La Corbeille d'octobre, 535.
Glachant (Paul et Victor). — Un laboratoire dramaturgique, 695.
Grands Educateurs, 628.
Gréard (Octave). — L'Education des femmes par les femmes, 731.
Hirsch (Charles Henry). — Héros d'Afrique, 663.
Hollande (Eugène). — La Cité future, 535.
Huart (Clément). — Littérature arabe, 212.
Lacuzon (Adolphe). — Nos Colloques, 535.
Lafargue (Marc). — L'Age d'or, 504.
Lapaire (Hugues). — Au Vent de Galerne, 504.
Lapeyre (Léon). — La Maison du Poète, 504.
Leblond (Marius Ary). — La Zézère, 663.
Lecomte (Georges). — Le Veau d'or, 410.
Leconte (Sébastien-Charles). — La Tentation de l'homme, 535.
Le Roux (Hugues). — Choses et gens d'Abyssinie, 55.
Le Roy (Albert). — L'Aube du Théâtre romantique, 695.
Levrault (Léon). — Les genres littéraires. — Drame et Tragédie. — Evolution du genre, 695.
Lichtenberger (André). — Portraits d'Aïeules, 444.
Loti (Pierre). — L'Inde (sans les Anglais), 55.
Louys (Pierre). — Sanguines, 444.
Loyson-Bridet. — Mœurs des Diurnales, Traité de Journalisme, 90.
Magre (Maurice). — Histoire merveilleuse de Claire d'Amour, 444.
Mardrus (J.-C.). — Le Livre des Mille et Une Nuits, 212.
Massillon Coicou. — Passions, Impressions, 504.
Maurevert (Georges). — Lise, mon amour, 444.
Métin (Albert). — L'Inde d'aujourd'hui, 55.
Michaut (G.). — Sainte-Beuve avant les « Lundis », essai sur la formation de son esprit et de sa méthode critique, 376.
Nigoud (Gabriel). — Novembre, 504.
Pierret (Emile). — L'Esprit moderne, 27.
Provins (Michel). — L'Entraîneuse, 154.
Rémusat (Mme de). — Essai sur l'Education des femmes, 731.
Riat (Georges). — L'âme des pays, 444.
Rivet (Fernand). — Le Passant de la Vie, 535.
Saint Maurice (Rémy). — L'Eternelle folie, 444. — Les derniers jours de Saint-Pierre, 663.
Schlumberger (Jean). — Le Mur de verre, 760.
Schwob (Marcel). — La lampe de Psyché, 90.
Sébillot (Paul). — La Mer fleurie, 504.
Sigaux (Jean). — La Chanterelle, 444.
Slouschz (Nahum) (Ben David). — La Renaissance de la littérature hébraïque (1743-1885). Essai d'histoire littéraire, 345.
Vacaresco (Hélène). — Lueurs et Flammes, 473.
Vandelbourg (R.-H. de). — Sur les hauts-plateaux, 663.
Veber (Pierre). — Les tard-venus, 154.
Viollis (Jean). — Petit Cœur, 444.
Vivien (Renée). — Etudes et Préludes. — Cendres et Poussières. — Evocations. — Sapho traduction. — Du Vert au Violet. — Brumes de Fjords, 473.
Vogüé (Eugène Melchior de). — Le Maître de la Mer. — Jean d'Agrève. — Les morts qui parlent, 565.

Paris. — Typ. A. Davy Imp. des *Deux Revues*), 52, rue Madame. *Le Propriétaire-Gérant* : FÉLIX DUMOULIN.